Shelf No. M010.5.P58

DISCARDED
BY
TORONTO PUBLIC LIBRARY.
TORONTO PUBLIC LIBRARY

Reference Department.

THIS BOOK MUST NOT BE TAKEN OUT OF THE ROOM.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JANVIER 1897. T. LXXIX. 1.

Dell
J LXXX

P
BN
R

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-CINQUIÈME

(SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME DE LA COLLECTION)

79-80

554461
G 12-52

PARIS
AUX BUREAUX DU POLYBIBLION
5, RUE SAINT-SIMON, 5

1897

Z
1007
P73
t.79-80

486523

BESANÇON. — IMP. ET STÉRÉOT. DE PAUL JACQUIN

TORONTO PUBLIC LIBRARY
REFERENCE.

MAY 22 1922

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

DERNIÈRES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

1. *L'Épopée byzantine à la fin du Xe siècle*, par GUSTAVE SCHLUMBERGER. Paris, Hachette, 1896, gr. in-8 de 800 p., avec 209 fig. et 12 pl. hors texte. Broché, 30 fr.; relié, 40 fr. — 2. *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre*, par O. GRÉARD. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 466 p., avec 20 pl. en taille-douce, 18 pl. en couleurs tirées à part et 250 grav. dans le texte. Broché, 40 fr.; relié, 50 fr. — 3. *L'Auvergne*, par J. AJALBERT. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), gr. in-8 de 361 p. avec 400 grav. dans le texte et hors texte, par A. Montader. Broché, 23 fr.; relié, 28 fr. — 4. *Au drapeau!* par MAURICE LOIR. Paris, Hachette, 1897, gr. in-4 de VI-313 p. avec 12 pl. hors texte en couleurs et 24 dessins par Julien Le Blant. Broché, 15 fr.; relié, 20 fr. — 5. *Histoire populaire de la peinture*, par ARSÈNE ALEXANDRE. *École italienne*. Paris, Laurens, s. d. (1896), gr. in-8 de 460 p. avec 250 grav. Broché, 10 fr.; relié, 15 fr. — 6. *La Peinture en Europe. Venise*, par G. LAFENESTRE et E. RICHTENBERGER. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de XXIV-363 p. avec 100 reproductions photogr. et 6 plans des quartiers de Venise. Relié, 10 fr. — 7. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille*, par MARIUS BERNARD. Paris, Laurens, s. d. (1896), in-8 de 400 p. avec 145 grav. de A. Chapon et une carte. Broché, 10 fr.; relié, 13 fr. — 8. *Le Tsar et la Tsarine en France*. Préface de François Coppée. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-8 de 230 p. avec 100 grav. dans le texte et 20 grav. hors texte, 2 pl. en couleurs, 2 grav. à l'eau-forte. Relié, 10 fr. — 9. *Légion étrangère*, par ROGER DE BEAUVOIR. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1896), gr. in-4 de 276 p. avec 100 grav. d'après les dessins de Barthère, Bombled, Pierre Comba, etc. Broché, couv. illustr. en couleurs, 6 fr.; relié, 11 fr. — 10. *Voyage aux Sept Églises de l'Apocalypse*, par l'abbé E. LE CAMUS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), gr. in-8 de 313 p. avec de nombr. pl. et grav. Broché, 7 fr. 50; relié, 10 fr. — 11. *Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne*, par CONSTANT DE TOURS. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), album de 143 p., orné de 130 dessins. Cartonné, 3 fr. 50. — 12. *Insaisissable amour*, par F. MARION CRAWFORD. Paris, Hachette, s. d. (1896), in-18 de 475 p. avec 56 grav. d'après H. Vogel. Broché, 3 fr. 50; relié, 5 fr. — 13. *Le Petit Don Quichotte*, par Mlle HENRIETTE DAUX. Paris, May et Motteroz, s. d. (1897), in-18 de 274 p. avec grav. de Cécile Chalus. Broché, 2 fr. 25; relié toile, fers spéciaux bleu et or, tr. dorées, 3 fr. — 14. *Nique et Paul*, par JEAN KERVALL. Paris, May et Motteroz, s. d. (1896), in-18 de 225 p. avec grav. de R. de la Nézière. Broché, 2 fr. 25; relié toile, bleu et or, tr. dorées, fers spéciaux, 3 fr. — 15. *Les Petits de Presles*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-8 de 104 p. avec 30 grav. en noir et 8 en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50. — 16. *Mademoiselle Edmonde*, par Mme la comtesse L. DE COURVILLE. Paris, Oudin, 1896, in-18 carré de 141 p. avec 24 grav. en noir et 5 grav. en chromolith. hors texte. Relié, 2 fr. 50.—17. *Le Monde en images. Le Marin français*, par G. BOURGAIN. Paris, Laurens, s. d. (1896), album in-4 de 2 p. de texte et 32 pl. tirées en teinte. Broché, 6 fr.; relié, 9 fr. — 18. *Mon Histoire naturelle*. Paris, Hachette, s. d. (1896), album in-4 de 64 p. avec 400 grav. en noir et 4 pl. en couleurs. Cartonné, 2 fr. — 19. *Les Pupazzi noirs, ombres animées*, par LEMERCIER DE NEUVILLE. Paris, Mendel, s. d. (1896), in-8 carré de 304 p. avec grav. Broché, 6 fr. — 20. *Sans joujoux*, par Mme J. DE SOBOL. Paris, s. d. (1896), in-18 de 127 p. avec grav. de J. Beuzon. Broché, 0 fr. 80; cart. toile, en couleurs, 1 fr. 25.

1. — M. Gustave Schlumberger s'est assigné comme tâche de retracer

l'histoire de l'empire byzantin dans la seconde moitié du xe et dans la première moitié du xie siècle. En 1890, il nous donnait, dans *Un Empereur byzantin au Xe siècle*, l'histoire de Nicéphore Phocas, et cet ouvrage, que de vastes recherches et une érudition abondante recommandaient à l'attention des byzantinistes, recevait en même temps du grand public un accueil flatteur, grâce aux qualités d'écrivain qu'y déployait l'auteur. Le nouveau volume que nous annonçons se distingue par les mêmes mérites et a droit à la même faveur. Il prend le récit à l'assassinat de Nicéphore Phocas, nous raconte le règne mouvementé de Jean Tzimiscès, ses expéditions contre les Russes ; la première révolte de Bardas Phocas ; les luttes avec les Arabes ; les rapports entre Byzance et l'Occident et l'union des deux empires germanique et byzantin par le mariage d'Otton II (pourquoi écrire Othon ?) avec Théophano ; puis, après la mort de Tzimiscès, la régence du parakimomène Basile, les premières années du règne personnel de Basile et de Constantin, la guerre malheureuse de Bulgarie, la révolte des deux Bardas, le salut de l'empire dû aux auxiliaires russes et le mariage d'Anne avec Vladimir. M. Schlumberger a donné pour titre à son volume *l'Épopée byzantine ;* et en effet, c'est bien une épopée qu'il déroule sous nos yeux, et les fameux pourfendeurs d'hommes que nous révèlent les chroniques orientales n'ont pas à envier les beaux faits de nos épopées ni les grands coups des guerriers normands. Cette épopée, M. Schlumberger l'a écrite avec une grande chaleur, il l'anime d'une vie extraordinaire. On voit bien qu'il s'est passionné pour son sujet et pour ses personnages ; peut-être même pourrait-on lui reprocher trop d'amour pour ses héros et une légère atteinte de ce que Macaulay appelait *lues Boswilliana*. Ce qui n'empêche pas d'ailleurs son livre d'être un beau et savant travail, pour lequel il semble avoir véritablement épuisé toutes les sources d'informations, ne négligeant aucun texte, pas plus les russes, les arabes et les arméniens que les byzantins, lisant et discutant tous les écrivains qui l'ont précédé. Une illustration purement documentaire, choisie avec soin et avec goût, augmente encore la valeur de ce magnifique ouvrage, ouvrage de bibliothèque plutôt que d'étrennes, auquel les spécialistes ne pourront manquer d'avoir recours, et que tout homme instruit pourra lire avec autant de plaisir que de profit.

2. — Meissonier compte un si grand nombre d'admirateurs et son talent si consciencieux lui a valu une telle notoriété, qu'on s'explique parfaitement la monographie somptueuse que vient de lui consacrer la maison Hachette : *Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens*. Il faut louer surtout l'illustration, empruntée presque tout entière aux œuvres de Meissonier, à ses peintures, dessins, eaux-fortes, illustrations ; quelques sépias, quelques sanguines sont rendues à la perfection. Le texte ne saurait être à la hauteur de telles images. Il est formé

surtout par les « entretiens » de Meissonier. Ce sont, en effet, de simples notes, rédigées d'après ses conversations intimes. On les doit à la piété de Mme Meissonier, vigilante gardienne de la gloire de son mari, et qui n'a rien voulu laisser perdre pour la postérité des paroles qu'elle a recueillies. Ces fragments sont donc fort analogues, pour la rédaction et pour le mérite, aux *Ana* de grands hommes publiés aux siècles derniers (*Scaligerana*, *Perroniana*, etc.). On est moins frappé que les éditeurs du grand nombre de « jugements merveilleux » que Meissonier a portés sur l'art et les artistes. Ils n'ont rien de très inattendu ni de très profond (« La *Joconde*, c'est la perfection du modelé »). Il y a plus à prendre en deux pages du journal de Delacroix que dans tous ces « entretiens. » Nous y trouvons pourtant une belle définition de la maîtrise en matière d'art : « Le maître est celui dont les œuvres ne font pas penser à celles des autres » (p. 135). Cette définition très complète s'applique certainement à l'œuvre de Meissonier. On trouvera avec plaisir, au cours de ces notes, beaucoup des anecdotes qu'il contait volontiers soit sur des personnages de son temps, soit sur lui-même. Sa vie entière, ses luttes, ses succès, sa campagne d'Italie en 1859, son siège de Paris en 1870, les magnifiques triomphes officiels de la fin de sa carrière, tout cela est raconté de façon vivante et prime-sautière. On rencontre aussi de curieux renseignements sur sa façon de concevoir la composition historique et sur la manière dont il se documentait ; on apprécie surtout ce qu'il dit du cheval, dont on sait qu'il a renouvelé la science. Son caractère d'homme et d'artiste se révèle ici de la façon la plus honorable pour sa mémoire. Meissonier fut la droiture et la conscience même. Il refaisait trois et quatre fois son tableau sur la même toile, jusqu'à ce qu'il eût atteint la perfection de l'harmonie et fût satisfait de l'exactitude absolue des détails. Ce ne fut pas un idéal médiocre que celui qui fut cherché avec tant de peine, réalisé avec tant de bonheur. Chrétien sincère et de foi simple (voir les réflexions de la page 132), honnête homme, incapable d'une bassesse et d'une transaction de conscience, artiste réfléchi et préoccupé souvent de la portée morale de son œuvre, Meissonier a mérité sa fortune et mérite encore notre respect. La notice de M. Gréard, placée en guise de préface, met en lumière les parties intéressantes de ces entretiens. Les éditeurs ont visiblement tenté de faire, au point de vue de l'illustration, répandue avec profusion et raffinée par les procédés les plus divers, un pendant au beau *Rembrandt* qu'ils ont donné il y a quelques années. A cet égard, l'œuvre de Meissonier se prêtait fort bien à une illustration amusante, vivante et pittoresque. Son *Napoléon*, à lui seul, pourrait assurer le succès, si ses liseurs, fumeurs, reîtres et dragons n'y suffisaient pas. On ne peut douter qu'auprès du grand public le succès ne soit considérable. Quelques personnes préféreront, pour plusieurs raisons, le volume que nous venons de rappeler.

3. — C'est un magnifique volume que nous offre M. J. Ajalbert sur *l'Auvergne*. Les illustrations sont nombreuses et ravissantes. Le texte est soigné et d'un bon style, coloré et poétique sans exagération. On peut dire que l'auteur nous révèle l'Auvergne ; c'est son pays et il en est sincèrement épris, c'est tout naturel; mais, en outre, il a le don de faire partager son enthousiasme par son lecteur. Le fait est que le public français ne soupçonne pas les beautés réelles de ce centre de la France, et cependant on y trouve réunies bien des séductions : les souvenirs historiques des Arvernes et des croisades ; les sites gracieux, opulents ou sauvages ; les ruines, les montagnes, les volcans, les lacs; rien n'y manque de ce qui excite l'intérêt du touriste ; on y trouve même encore les vieilles coutumes pittoresques, naïves et superstitieuses, et un patois qui, selon M. Ajalbert, ne manque pas de littérature. Les légendes sont saisissantes telles qu'il nous les raconte, notamment celles du pape Gerbert, de l'intraitable moine Jean de Roquetaillade, de la trop séduisante Marguerite de Valois, reine de Navarre. M. Ajalbert ne nous fait grâce ni d'une amourette ni d'une tuerie sous prétexte de religion ; aussi son livre, très intéressant d'ailleurs, n'est-il pas à recommander pour la jeunesse; bien habillé comme il est, c'est grand dommage.

4. — *Au drapeau !* La préface est de M. Georges Duruy, qui place si haut l'emblème de la France qu'il l'appelle « le Saint Sacrement de la Patrie. » Mais nous nous étonnons de trouver sous la plume de l'éminent historien une phrase sur « le vieil édifice féodal, abri de séculaires iniquités » (p. v). M. Maurice Loir, au contraire, est très réservé. Son chapitre sur l'origine des trois couleurs est un modèle d'érudition et de tact. Ailleurs il fait remarquer (p. 107) les préférences de l'auteur qu'il cite, et il consacre quatre pages bien dues au drapeau glorieux de nos Rois qui triompha pour la dernière fois à la prise d'Alger. Tout le reste, comme on peut bien le penser, est consacré à l'apothéose du drapeau tricolore, depuis la chemise sanglante de Beaupuy à Château-Gontier, en 1793, jusqu'à la remise du drapeau du 200e, le 5 janvier 1896, aux Invalides. Le dernier épisode de guerre française et européenne qu'il ait relaté est l'immortelle charge des zouaves pontificaux à Loigny. Il faut citer les mots célèbres de Bonaparte inscrits sur les drapeaux des demi-brigades : « J'étais tranquille, la 32e était-là ! » ou bien : « La 25e s'est couverte de gloire ! » ou encore : « Brave 18e, je vous connais, l'ennemi ne tiendra pas devant vous ! » « La terrible 57e que rien n'arrête ! » Puis, voilà les aigles de l'Empire et les étendards de l'ennemi que Napoléon envoie à l'archevêque de Paris. A Eylau, la garde ne se bat qu'à la baïonnette et en grande tenue de parade. Mais le 84e prend comme devise : « Un contre dix ! » L'auteur ne parle pas de la guerre d'Espagne et des trophées conquis au Trocadéro. Il passe à l'Algérie et cite l'assaut de Constantine. « Enfoncé Mahomet ! Jésus-Christ prend la semaine, »

s'écrie un des soldats de Lamoricière. Mazagran et Sidi-Brahim : « Les chasseurs d'Orléans se font tuer, mais ne se rendent jamais. » Et Lamartine fait disparaître le drapeau rouge. La Crimée avec l'Alma, Inkermann, Malakoff, où Mac-Mahon prononce le mot célèbre : « J'y suis, j'y reste ; » l'Italie avec Magenta, Melegnano ; le Mexique, où le 1er régiment de cavalerie conquiert pour son étendard la décoration ; enfin la guerre allemande, avec ses sanglantes étapes pleines de tristesse et illuminées parfois d'un rayon de gloire. Les belles illustrations de M. Julien Le Blant ne contribueront sans doute pas médiocrement au succès du livre de M. Loir.

5. — Des quatre volumes de l'*Histoire populaire de la peinture*, de M. Arsène Alexandre, nous avons seulement reçu le quatrième et dernier. Nos observations ne porteront donc que sur l'histoire de la peinture italienne contenue dans ce volume. L'auteur a tracé un tableau d'ensemble fort bien équilibré des vicissitudes de ces grandes écoles de peinture qui ont marché à la tête de l'art en Europe, et à qui les artistes de tous les temps ont de si grandes obligations. M. Alexandre a parlé en très bons termes de l'art chrétien des primitifs, et notamment de Fra Angelico, et s'est plu à insister sur le caractère et le rôle de ceux qu'il a le mieux compris, tels que le grand décorateur du dôme d'Orvieto, Luca Signorelli. Ce ne sont pas les seules pages où des observations personnelles, appuyées sur des renvois exacts aux musées et aux monuments, montrent que l'auteur possède bien un sujet dont l'extrême complexité n'est pas facile à présenter. Le style est en progrès, nous semble-t-il, sur les autres livres de M. Alexandre. On y doit reprendre le dernier mot de la conclusion, qui donne aux grands et très sincères artistes le bénéfice de la « sainteté ; » il faut laissser à chaque terme son sens précis, et celui-ci ne prête pas à une telle confusion. L'illustration peut être mise entre toutes les mains. Ce sont les gravures du grand ouvrage de Charles Blanc, qui ont déjà servi un assez grand nombre de fois pour qu'on renonce enfin à les utiliser. Elles ont permis, il est vrai, aux éditeurs d'établir le prix modique de l'ouvrage.

6. — La collection intitulée *la Peinture en Europe* vient de donner son quatrième volume, qui est consacré à *Venise*. C'est un catalogue descriptif, musée par musée, église par église, collection par collection, de toutes les peintures de quelque valeur conservées dans cette ville, qui est elle-même, comme Florence, un véritable musée. Une introduction rapide sur l'École vénitienne initie le visiteur aux études qu'il peut faire à Venise, et pour lesquelles ce volume semble désormais un guide indispensable. Dans l'illustration, comprenant cent reproductions photographiques des chefs-d'œuvre principaux, on a fait entrer beaucoup de morceaux peu connus et d'autant plus intéressants. Félicitons de leurs progrès MM. Lafenestre et Lichtenberger. Deux petites observations

pourraient peut-être leur être adressées. En décrivant, avec des indications précieuses et tout à fait nouvelles, la collection de Sir Austen Layard, au palais Capello, ils auraient pu ajouter que cette collection n'appartient, pour ainsi dire, déjà plus à Venise, puisqu'elle vient d'être légaée à la National Gallery de Londres. Dans la description de l'Académie des beaux-arts, on voit indiquée la salle VI comme salle de *Callot*, et ni dans les notices ni à la table ne se trouve la moindre mention du peintre français.

7. — M. Marius Bernard a entrepris, sous le titre général : *Autour de la Méditerranée*, une série de descriptions, dont le cinquième volume vient de paraître. Il fait connaître le magnifique littoral qui s'étend depuis Port-Vendres jusqu'à Vintimille, avec crochets sur Nîmes, Carcassonne, Arles, et enfin la Corse. L'auteur ne s'arrête pas longuement dans les grandes villes, trop connues pour qu'il y ait du nouveau à en dire; mais il se plaît à découvrir les petits coins pittoresques peu fréquentés des touristes vulgaires; il excelle aussi à raconter les légendes et à peindre les mœurs des habitants. Son style est très coloré, nullement banal; aussi le suit-on sans aucune fatigue et avec un réel intérêt. Les illustrations sont bonnes. Cet ouvrage serait parfait, si M. Marius Bernard, qui pourtant n'est pas un sectaire ni même un mécréant, se montrait plus discret sur le terrain de nos guerres religieuses: il est inutile d'entretenir la jeunesse des excès commis par les divers partis sous prétexte de religion, et le mieux est, en pareille matière, d'imiter la réserve des fils de Noé.

8. — Un recueil de belles images représentant dans tous leurs détails les fêtes franco-russes du mois d'octobre 1896, une exacte et complète iconographie du *Voyage du Tsar et de la Tsarine en France*, voilà, certes, une publication dont le succès est certain d'avance et pour laquelle toute recommandation semble inutile. Ceux qui se trouvaient à Cherbourg, à Paris, à Versailles ou à Châlons pendant ces inoubliables journées voudront posséder ce livre pour le feuilleter souvent, en se disant : « J'y étais ; » et ceux qui n'ont pu assister à tant de scènes émouvantes et grandioses en rencontreront du moins ici l'évocation pittoresque. Chez les uns, ces estampes entretiendront de précieux souvenirs; chez les autres, elles diminueront des regrets importuns. » C'est en ces termes que M. François Coppée présente au lecteur le beau livre que nous annonçons, et c'est là le meilleur compte rendu qu'on en puisse faire. Qui ne sera tenté de lire ces pages, où sont retracés, par des plumes habiles, tous les épisodes de ce voyage triomphal, avec la note personnelle et émue que chacun apporte? Qui n'aura la curiosité de contempler ces splendides gravures, où passent sous les yeux charmés toutes les scènes dont une foule avide et enthousiaste ne se lassait point d'être la spectatrice, servant de cortège à ces souverains qui venaient rendre à notre

France un touchant et solennel hommage ? Et quel beau spectacle que celui de cette foule se pressant sur les pas du couple impérial, comme si, selon le mot célèbre de Henri IV, elle eût été « affamée de voir un roi ! » — C'est aux soins de l'ancienne maison Quantin, dirigée aujourd'hui par MM. May et Motteroz, qu'est dû ce magnifique ouvrage, exécuté avec un art incomparable, et qui restera comme un chef-d'œuvre de l'imprimerie française. Tout y est irréprochable, tout y est marqué au coin du goût le plus exquis, de l'exactitude la plus scrupuleuse : c'est un merveilleux instantané de ce voyage du Tsar et de la Tsarine qui a marqué comme une époque nouvelle dans notre histoire, et dont les conséquences sont incalculables pour l'avenir de notre patrie.

9. — Que d'anecdotes dramatiques, de récits romanesques, de hauts faits de guerre dans la *Légion étrangère*, par M. Roger de Beauvoir! Créée au début du règne de Louis-Philippe pour aider nos troupes dans la conquête de l'Algérie, la légion admit dans ses rangs des Espagnols, des Belges, des Polonais, des Suisses, des Allemands, la plupart déserteurs. Tous les éléments y étaient confondus, les mauvais y dominaient à l'origine. Mais si cette troupe était difficile à tenir en garnison, elle était admirable au feu. Au siège de Zaatcha, à l'Alma, à Sébastopol, en Kabylie, à Magenta, au Mexique, partout les légionnaires se distinguent par leur bravoure et leur dévouement à leurs chefs. Après la guerre franco-allemande, les Alsaciens fournissent un contingent très important à la légion, dont l'effectif est progressivement augmenté, et qui forme actuellement deux régiments. A Son Tay et à Tuyen Quan, d'héroïques faits d'armes s'ajoutent aux trophées de ce corps d'élite, et le capitaine de Borrelli les chante en de beaux vers vigoureusement frappés. Le Dahomey et Madagascar ajoutent encore des feuillets glorieux à son livre d'or. C'est que, dans notre armée de service obligatoire et à court terme, le soldat étranger est seul le troupier de métier, rompu à toutes les fatigues, détaché de tous les liens de famille, de toutes préoccupations personnelles; c'est, comme l'a dit un de ses derniers colonels, M. de Villebois-Mareuil, « le légionnaire, d'après la grande physionomie de son ancêtre, le soldat romain. »

10. — Nous avons déjà, dans notre numéro de décembre dernier, p. 489, rendu compte de l'ouvrage intitulé : *Les Sept Églises de l'Apocalypse*, par M. l'abbé Le Camus, édité par la maison Sanard et Derangeon. Voilà que nous recevons le même volume avec l'attache de la maison Quantin. Bornons-nous à le signaler de nouveau et à rappeler qu'il s'agit d'un voyage archéologique et apologétique en Grèce, en Turquie d'Europe et en Asie Mineure, où le savant auteur suit pas à pas les traces de saint Paul. C'est un ouvrage de grande valeur à recommander pour les jeunes gens instruits.

11. — Le nouvel album de Constant de Tours est un des plus intéres-

sants de la collection. A la vérité, le sujet s'y prête, et l'auteur n'a pas eu à faire grand effort d'imagination pour décrire avec un coloris intense les cités du soleil que sont Marseille, Arles, Montpellier, Narbonne, Nîmes. Les souvenirs du passé y disputent l'intérêt du touriste aux splendeurs de la nature. C'est, en somme, un admirable voyage à faire, et les étapes en sont faciles à marquer. Les illustrations, spécialement dessinées d'après nature, sont bonnes et représentent fidèlement les monuments et les paysages. Ce serait parfait si l'auteur avait laissé de côté les allusions amères à nos luttes religieuses, qui produisent toujours une impression pénible et diminuent le plaisir que l'on aurait à voyager en sa compagnie.

12. — L'*Insaisissable amour*, de F. Marion Crawford, peut sans danger être mis sous les yeux de tout le monde. Il est empreint de ce mysticisme particulier aux races saxonnes. Nous savons bien que cela est la mode d'aujourd'hui. Sera-t-elle celle de demain? Dieu veuille que non. Enfin, voici l'histoire. Un littérateur est épris d'idéal. Son idéal, c'est « lui-même, naturellement. » Aussi ne craint-il pas de briser tous les cœurs qui s'offrent à lui ou qu'il a recherchés. Lorsqu'il est parvenu au succès et à la fortune, il rentre chez lui et s'absorbe en lui-même. Un point, c'est tout. Bien jolies les illustrations de Vogel. Charmante la traduction, mais, que nos lecteurs nous le pardonnent, nous sommes trop Français, nous aimons les romans français.

13. — Le *Petit Don Quichotte* a plus que de l'intelligence, il a du cœur; il a une petite sœur un peu gourmande, mais si gentille; il a un papa qui est un vaillant marin, une grande sœur qui est charmante. Tout finit par un mariage. Pourquoi faut-il que la note religieuse ne soit indiquée que sur un rythme de Lohengrin, et qu'on nous parle de « l'hymne national? » Vraiment, on a regret que des talents aussi distingués que celui de Mlle H. Daux, et des éditeurs aussi puissants que MM. May et Motteroz, ne veuillent pas nous donner des publications où le sentiment religieux ait sa place, non pas toute la place, mais celle qui lui est justement due.

14. — Qu'est-ce que *Nique et Paul*, de M. Jean Kerval? La toute simple histoire d'un jardinier et du fils de son maître. Dominique (Nique par abréviation) est un type comme on n'en trouve plus guère : avec une forte dose de naïveté, c'est le dévouement fait homme : au fond, il ne vit que pour son jardin et pour le petit Paul, dont il s'est fait une manière d'idole. Ces pages se terminent par l'entrée de l'enfant dans un pensionnat de Saint-Flour. Le volume est très gracieusement illustré, mais il porte la marque d'une neutralité absolue au point de vue religieux; c'est regrettable.

15. — Avec des moyens d'existence des plus modestes, une orpheline de quinze ans, Marie de Presles, résout le difficile problème d'élever ses quatre frères et sœurs. De bonnes âmes l'y aident moralement et même

un peu financièrement, mais si peu ! *Les Petits de Presles* offrent une lecture attendrissante, saine, vraiment chrétienne. Mme la comtesse L. de Courville a illustré elle-même son livre ; ses images en couleurs surtout sont réussies.

16. — *Mademoiselle Edmonde* est une de ces petites Parisiennes névrosées que, Dieu merci ! guérit moralement une bonne petite provinciale. L'histoire est simple. Elle est touchante, pieuse, et nous n'avons qu'à l'applaudir des deux mains. Pourquoi ne pas dire que nous avons eu les larmes aux yeux en la lisant et que nous l'avons donnée ensuite à la petite fille que nous aimons le mieux. Nous souhaitons à beaucoup de papas de pouvoir en faire autant pour leurs enfants, et nous félicitons Mme de Courville d'avoir si bien écrit et M. H. Oudin d'avoir si bien édité un livre accompli même au point de vue de l'illustration.

17. — *Le Marin français* fait partie d'une collection intitulée : *Le Monde en images*, publiée par la librairie Laurens, et forme un bel album grand in-4 de trente-deux planches, tirées en teinte, dues à M. G. Bourgain, peintre du département de la marine : c'est dire avec quel talent et quelle compétence tous ces dessins ont été exécutés. Voici les mousses au travail, à l'exercice du canon ; voici la journée à bord : lavage du pont, prière, distribution des vivres, dîner, visite à la marchande, messe du dimanche, divertissements du jour férié ; voici les diverses spécialités : gabiers, timoniers, canonniers, torpilleurs, fusiliers, charpentiers, etc. ; voici les exercices à bord : le départ du bateau, le séjour en rade, les menues embarcations, les officiers, etc. On a donc là, prise sur le vif, l'existence du marin à bord, et ces charmants croquis initient à tous les détails, à toutes les scènes de la façon la plus vivante.

18. — La maison Hachette poursuit la série de ses jolis albums. Après *Mon Premier Alphabet*, *Mon Histoire de France*, *Mon Histoire sainte*, elle nous donne *Mon Histoire naturelle*, avec deux cent quatre-vingt-sept gravures, qui font passer sous les yeux de l'enfant tous les animaux, dans une multitude de dessins, de planches en noir et en couleurs, entremêlées d'un texte à la fois instructif et humoristique. C'est une charmante galerie qui fera le bonheur des jeunes lecteurs, et que son étonnant bon marché met à la portée de toutes les bourses.

19. — *Les Pupazzi noirs*, que nous présente M. Lemercier de Neuville, sont des ombres animées. Il nous donne tous les moyens de les tailler, de les monter, de les faire agir, de les gratifier même de la parole. Trois petites pièces : *Monologues*, *Un Changement de ministère* et *le Mariage de Bétinette*, permettent de saisir la manière. Rien n'est plus intelligent et plus drôle, et personne n'était plus compétent que M. Lemercier de Neuville pour nous initier à l'art si comique des marionnettes en papier. Avec elles, la satire est très audacieuse : il est vrai qu'il y a tant de pantins dans le monde !

20. — Vous ne voudriez pas rester trente jours *Sans joujou*, petits enfants. Et pourtant Mme J. de Sobol vous en donne le moyen avec beaucoup d'intelligence et un peu trop d'érudition, nous le craignons. Pas un mot religieux dans ce joli petit ouvrage si fin, si élégant, et qui est aussi moderne que possible. Jugez-en.... A un gamin de six ans, pour le faire tenir tranquille, on promet quoi? Un phonographe! VISENOT.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Justine, ma tante*, par RENÉ DE LA MAYENNE. Paris, Léon Vanier, 1896, in-18 de v-189 p., 3 fr. 50. — 2. *Légendes et contes de Provence*, par MARTRIN-DONOS. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 3. *Contes irrévérencieux*, par ARMAND SILVESTRE, illustrations de KAUFFMANN. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 4. *La Pariétaire*, par PAUL et VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 5. *Eux et Elle*, par GYP. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 6. *La Tragédie de l'Homme*, par EMMERICH MADACH. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Ange et la Sphinge*, par ÉDOUARD SCHURÉ. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 8. *Pauline, ou la Liberté dans l'amour*, par LOUIS DUMUR. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-18 de 328 p., 3 fr. 50. — 9. *Dans les temples de l'Himalaya*, par A. VAN DER NAILLEN, trad. de l'anglais par le docteur DANIEL. Paris, Leymarie, 1896, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 10. *La Compagnie du Drapeau*, par MICHEL DOLQUES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 11. *Fiançailles tragiques*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 12. *Les Petites Vattier*, par HENRI MAISONNEUVE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 252 p., 3 fr. 50. — 13. *Fille de Prince*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 14. *Premier Prix d'opéra*, par PIERRE SALES. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 440 p., 3 fr. 50. — 15. *Le Secret d'une tombe*, par ÉMILE RICHEBOURG. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 429 p., 3 fr. 50. — 16. *La Jolie Dentellière*, par ÉMILE RICHEBOURG. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 562 p., 3 fr. 50. — 17. *Innocencia*, par SILVIO DINARTE, trad. du portugais par OLIVIER DU CHASTEL. Paris, Chailley, 1896, in-18 de 238 p., 3 fr. 50. — 18. *Petit Ange*, par PIERRE MAËL. Paris, Flammarion, 1896, in-18 de 372 p., 3 fr. 50. — 19. *Rosière et moi*, par GEORGES BEAUME. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 275 p., 3 fr. 50. — 20. *Mon Cousin Guy*, par HENRI ARDEL. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Mariage de Clément*, par MARY FLORAN. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 242 p., 3 fr. 50. — 22. *La Vocation de Béatrice*, par Mme DE BUXY. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 493 p., 3 fr. 50. — 23. *A travers la tourmente*, par JACQUES NAUROUZE. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 362 p., 3 fr. 50. — 24. *Moscou en flammes* par GRÉGOIRE DANILEWSKY. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 277 p., 3 fr. 50. — 25. *Un Ami du peuple*, par AMÉDÉE PIGION. Paris, Colin et Cie 1896, in-18 de 338 p., 3 fr. 50. — 26. *Pour le Bonheur*, par Mme STANISLAS MEUNIER. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 509 p., 3 fr. 50. — 27. *Acte de foi*, par EUGÈNE DE LA QUEYSSIE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 28. *Hérédité*, par le comte V. D'ADHÉMAR. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 329 p., 3 fr. 50. — 29. *Le Coupable*, par FRANÇOIS COPPÉE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 327 p., 3 fr. 50. — 30. *Idylle tragique*, par PAUL BOURGET. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 502 p., 3 fr. 50.

1 et 2. — Quatre recueils de contes et nouvelles. Le premier, *Justine, ma tante*, est d'un débutant, qui ne sait pas encore mettre en œuvre les idées qu'il rencontre. Justine est une vieille tante chez qui un collégien est condamné à aller passer ses vacances. Mais l'originale demoiselle, prise par le démon du jeu, était partie pour Bade avant l'arrivée de son neveu, et s'était fait suppléer par une jeune bonne déguisée en

vieille. Le thème, quoique invraisemblable, pouvait prêter à des développements : il est à peine indiqué. De même dans les dix-huit autres nouvelles de ce volume.

— L'auteur de *Légendes et Contes de Provence* est-il un débutant? On le dirait, à voir son inexpérience et sa bonne volonté, son effort à adapter son style à l'archaïsme du sujet et son impuissance à n'être pas vulgaire et grossier. Le premier et le principal des récits contenus dans ce volume : « Le troubadour de Cabestang, » a un autre défaut : il est trop long et sent l'amplification de collège. Il y est question d'une baronne « moyenâgeuse, » comme dit élégamment l'auteur, que son mari néglige pour la chasse et pour une camériste, et qui jette des regards de complaisance sur un jeune troubadour, attaché comme écuyer à sa personne. Elle le regarde si bien que le farouche baron, jaloux quoique infidèle, le supprime en le tuant à la chasse. Il fait plus : il découpe le cadavre du pauvre garçon, prend le cœur, le fait accommoder à la sauce piquante et le sert à sa femme. La légende est intéressante ; la longue narration où elle est délayée ne l'est pas.

3. — Le troisième recueil, *Contes irrévérencieux*, est de ce virtuose, de ce tzigane, de ce Paganini de la phrase et de la métaphore à qui nous devons *l'Amiral Lekelpudubec*. Jongleur extraordinaire, pouvant tirer de sa viole des chants célestes et des bruits incongrus, à volonté, poète idéaliste et prosateur scatologique, tantôt planant dans le bleu du rêve et tantôt s'attardant dans les « privés, » délice des artistes les plus exigeants et joie des commis voyageurs les moins difficiles, M. Armand Silvestre peut se vanter d'avoir représenté, dans l'ensemble de ses œuvres, l'âme d'une bonne partie de ses contemporains, avec tout ce qu'elle a de délicatesses intellectuelles et de grossièretés morales. Ses derniers contes ne sont d'ailleurs pas plus irrévérencieux que les autres, et ils ont autant de verve bouffonne, autant de gros sel dans la plaisanterie, autant de préciosité et de concetti dans le style.

4. — Dans *la Pariétaire*, la matière ne compte pas. « Rien du tout avec beaucoup de style autour. » Cette burlesque définition pourrait convenir à quelques-unes des vingt-cinq nouvelles de *la Pariétaire*, à la première surtout. Un employé du ministère se rend à son bureau en se remémorant les misères qu'il vient de quitter à sa maison, les misères qu'il va retrouver là-haut, dans son réduit poudreux, et en pestant contre « les embarras de Paris. » Arrivée au bureau ; description du local. Personnel du bureau : biographie et portrait du portier, du sous-chef, du chef, des camarades. Une jeune fille vient lui rendre visite, avec sa mère, et lui annonce qu'elle se marie. « Sur les murs les plus nus, les plus tristes de prison, le miracle d'une semence tombée d'un bec d'oiseau fait, d'un peu de terre soufflée par le vent, jaillir une plante délicate qui prend racine dans la pierre et tient contre pluie et soleil. C'est une pa-

rietaire. Le regard et le sourire d'Aline furent, en la monotone vie de Maurice, les racines frêles et tenaces d'une pariétaire d'âme. Elle fleurit la poudreuse cellule aux cartons verts. » Et c'est tout. C'est joli, c'est même précieux. Ici la préciosité ordinaire des auteurs s'éclaire d'un sourire ; habituellement elle est grave, austère, sévère, triste. Ce sont de rudes et consciencieux ouvriers de style. Leur labeur est quelquefois heureux. Je signale parmi les morceaux les mieux réussis celui qui est intitulé : *Les Ténèbres*.

5. — Si *Eux et Elle*, de Gyp, manque de quelque chose, ce n'est pas d'aisance ni de légèreté. Le fond et la forme s'accordent ici très congrûment. L'incongruité est toute dans le sujet, ou du moins dans quelques détails trop audacieux du sujet. Ce livre est conçu dans la première manière de l'auteur : une série de scènes et de dialogues. *Elle* en est l'héroïne et le centre. Autour d'*Elle* passent et rôdent des comparses, des figurants, les jouets, les victimes, les privilégiés de ses caprices : « Celui qu'elle a épousé, » « celui à qui ça chanterait, » « celui qu'elle hypnotise, » « celui qui l'aime, » « celui qu'elle gobe, » etc., etc. *Eux* représentent la veulerie masculine sous toutes ses formes, et *Elle* la coquetterie féminine et la dépravation mondaine. Un sens très aigu du vice, l'habileté à le peindre sans le rendre aimable, mais sans le rendre haïssable, pas d'indignation, pas de grands bras, une moquerie tranquille, sereine et spirituelle, tels sont les qualités et les défauts de ces dix petites comédies.

6. — *La Tragédie de l'Homme* nous élève à une forme d'art et à des préoccupations plus graves ; c'est une tragédie allégorique historique et philosophique ! C'est, sous forme de drame, l'histoire universelle depuis la création jusqu'en 1860. L'auteur (un poète hongrois, mort en 1864) a mis en scène Adam et Ève, sous leur propre nom ou sous le nom de ceux de leurs enfants qui peuvent représenter une époque de l'histoire de l'humanité : Pharaon, Cimon, un Romain, un esclave, Robespierre, etc., etc. Lucifer a sa place à côté de l'homme ; les anges font quelques apparitions et le Seigneur Dieu ouvre et ferme ce drame, tableau sombre et pessimiste des destinées terrestres de la famille humaine. La forme est étrange et d'un artifice laborieux. L'idée générale est très simple, au contraire, et elle est saisissante. Elle aboutit d'ailleurs à une conclusion apaisante. Le pessimisme de Mardach n'est pas désespéré ni décourageant. Il nous montre le Créateur n'abandonnant jamais sa créature. *La Tragédie de l'Homme* se termine par ce mot que dit le Seigneur : « Homme, lutte et aie confiance ! »

7. — Puisque nous sommes dans l'allégorie et la philosophie, parlons de l'*Ange et la Sphinge*. L'Ange, c'est la Femme, et la Sphinge, c'est la Femme aussi ; mais la Sphinge, c'est la femme monstre, la séduction et le péril ; l'Ange, c'est la femme idéale, qui charme l'homme pour l'enno-

blir et non pour l'asservir. Encore un roman grave. Il est précédé d'une préface solennelle, émue, vibrante, qui ne conviendrait qu'à une œuvre d'une haute portée. Or.... Il y avait une fois un jeune seigneur, nommé Konrad, qui était fiancé à Berthe, l'Ange, et qui aima Gertrude, la Sphinge. Quand Gertrude se fut assurée de son pouvoir sur Konrad, elle s'endormit. « Son sommeil » était effrayant « comme une caverne tortueuse aux ténébreux conseils ! » Konrad en fut épouvanté ; il entendit Gertrude qui parlait en rêvant et qui disait : « Konrad, ton âme m'appartient.... Avec le sang de ton cœur, je vais revivre. » Et il vit « se contracter et palpiter son cœur de Sphinge, où le sang sortait rouge de désir et rentrait bleu de trahison ! » C'est pourquoi il la tua d'un coup de poignard. Pour expier son double crime, le meurtre de Gertrude et surtout l'infidélité envers Berthe, il s'engagea, c'est-à-dire il se croisa. Mais, hélas ! il ne pouvait oublier Gertrude ni retrouver Berthe. Alors il se fit moine. Et il continua à lutter contre ses souvenirs et ses désirs et à nous raconter ses rêves, en style échauffé comme eux.

8. — *Pauline, ou la Liberté dans l'amour*, est un roman de mœurs et un roman à thèse. Les mœurs dépeintes sont mauvaises ; la thèse est ambiguë. Les raisonnements en faveur de la liberté sont plus vifs, plus longs, plus clairs que les raisonnements en faveur du devoir. Mais la leçon qui résulte des événements serait plutôt édifiante ; la liberté dans l'amour ne donne pas le bonheur à Pauline. C'était une femme « distinguée » qui avait épousé un mari vulgaire. Elle essaya de s'en consoler avec deux amants, successivement. Ses consolations furent pires que son malheur. Ce qui prouve.... Qu'a voulu prouver l'auteur ? Sa pensée ne se dégage pas assez nettement ; mais son talent s'affirme plus sain et plus simple que celui de ses confrères du « Mercure. »

9. — Le traducteur nous avertit que dans *les Temples de l'Himalaya* le roman est « accessoire, » et que ce qui importe, ce sont les enseignements sublimes qu'il contient, lesquels ne sont rien moins « que le premier et le deuxième degré de l'initiation » tels que les ont exposés, à quelques rares privilégiés, « les grands maîtres de l'Inde et de l'Égypte ! » J'ai bien envie de m'en aller ! — Je vois qu'il est question, dans cette doctrine ésotérique, du Karma de l'homme (p. 132), d'un morceau de glace qui est Dieu et Parabrahm (p. 100), de l'Aura spirituelle, de l'Aura intellectuelle, des forces odiques émanées de l'homme (p. 135), et (p. 163) « des lignes géométriques suivant lesquelles agissent les forces odiques naturelles, dans le phénomène de la matérialisation ! » Décidément, je m'en vais.

10. — L'auteur de *la Compagnie du Drapeau* n'est pas initié. Je l'en félicite, ainsi que de la bonne santé, de la bonne humeur, du « bon garçonnisme » que révèle son livre ; mais il faut lui dire aussi que son livre n'est pas bon. Il n'est pas même bien imprimé ; il est plein de fautes et

de négligences typographiques. Quant au style, M. Michel Dolques a dû croire qu'un romancier peut s'en passer. Il écrit comme on parle, au café, entre camarades, qui ne veulent pas « poser. » Et c'est de ce ton, familier, gai, bon enfant, parfaitement incorrect, qu'il nous raconte les exploits de la compagnie du drapeau, laquelle était une compagnie de chasseurs au perdreau. Ils étaient de Lodève ; ils montaient du côté du Caylar, le long de la Lergue, par le chemin de l'Escalettes ; ils faisaient de bons déjeuners, chez les aubergistes du Larzac ; ils y rencontraient de braves filles et les respectaient. Ces jeunes gens étaient bien gentils. Comment ils ont été dispersés par la vie, comment ils ont dû quitter leur pays, ruiné par le phylloxera et par le chômage des manufactures de drap, comment l'un d'eux n'épousa pas Elise qu'il aimait et qui l'aimait, et comment il la vit mourir, c'est le sujet de ce livre — qui n'est pas un livre. Si ces critiques parviennent jusqu'à l'auteur, il est probable qu'il ne s'en offensera pas, qu'il en profitera et qu'il s'en vengera par un second roman meilleur que *la Compagnie du Drapeau.*

11. — M. Ernest Daudet n'est pas en progrès ; *les Fiançailles tragiques* sont au-dessous de tout ce qu'il a fait de plus vulgaire et de plus grossier, ce qui ne semblait pas très facile. Frédéric et Célestin aiment Ursule, une riche héritière ; Ursule préfère Frédéric. Elle le préfère au point que le voyant « partir pour la guerre, » en 1870, elle l'épouse, avant le mariage. Frédéric est d'ailleurs un brave garçon, tandis que Célestin est un triste sire, cupide, capable de tout. Au régiment, les deux jeunes gens se retrouvent et se confient leurs petites affaires. Frédéric raconte qu'il va devenir père, et qu'il craint que les hasards de la guerre ne l'empêchent de légitimer son enfant. « Je le ferai à ta place, s'il le faut, » lui répond le compagnon. Et il le fait. Il raconte à Ursule que Frédéric, qui avait été fait prisonnier, est mort en léguant tous ses devoirs à son ancien rival. Et Ursule le croit, et elle se laisse conduire par lui devant le maire et le curé, et elle meurt en donnant le jour à Alice et en laissant à son mari l'administration de ses dix-huit cent mille francs. L'heureux Célestin se hâte d'aller à Paris ; il y achète une étude de notaire, il devient encore plus riche, il est un personnage, il est considéré et respecté. C'est seulement vingt ans après que Frédéric revient, et délivre sa fille que le faux père tourmentait. Quant à Célestin, il lui parle avec tant d'éloquence qu'il le décide à se tuer !

12. — Le sujet des *Petites Vattier* est présenté d'une plume plus alerte. Malheureusement il est ignoble. La veuve Vattier a deux filles et un amant. Celui-ci, pour être autorisé officiellement à rester dans une maison confortable, demande à épouser une des deux filles indifféremment ; l'aînée le refuse, en laissant entendre à sa mère le motif de son refus ; Mme Vattier obtient le consentement de sa cadette. Mais elle a trop présumé de ses forces. Elle ne peut pas supporter d'avoir perdu

son amant ou du moins de ne l'avoir pas tout à elle. Torturée par la jalousie et, de plus, effrayée par des menaces de maternité inattendue, elle meurt ou plutôt elle se tue. Et je ne dis pas tout !

13, 14. — Voici un paquet de quatre romans-feuilletons, dont je ne puis pas tout dire non plus, par impuissance à en résumer les personnages et les épisodes. « Ils sont trop ! » Mais ils sont en général tout à fait convenables, surtout dans les deux volumes de M. Pierre Sales, *Fille de prince* et *Premier Prix d'opéra*. Premier volume : Naissance et enfance de Natacha. Elle est fille du prince russe Michel Serenoff et de Mlle Marie de La Mothe-Ardent, de la branche cadette des La Mothe-Ardent, illustre famille française. Illustre, mais ruinée et orpheline, Marie était institutrice en Russie. Le prince lui joua la comédie du mariage, jusqu'au pope inclusivement, et l'emmena avec lui en France, à Menton. Après six ou sept ans de vie et de bonheur communs, il l'abandonne avec la petite Natacha, pour aller épouser une princesse russe, Gertrude. Circonstance atténuante : la maman de Michel lui en avait intimé l'ordre. A peine a-t-il le temps de devenir père d'un fils nommé Alexis ; cela fait, il meurt, tué, non par ses remords, mais par son propre pistolet qui part tout seul, au cours d'une explication avec un La Mothe-Ardent, branche aînée ! O Providence ! Pendant ce temps, la petite Natacha avait échappé aux bons soins d'un intendant voleur, préposé à sa garde par le prince. Elle est allée rejoindre des chanteurs toulousains, les Lacaussade, qui l'accueillent avec enthousiasme et l'adoptent pour leur fille. Deuxième volume : *Premier Prix d'opéra :* talents, vertus, sacrifices, triomphe de Natacha : alliances franco-russes. Natacha est la plus brillante élève du conservatoire de Toulouse ; elle entre à l'Opéra de Paris ; elle y obtient un énorme succès. Mais les dangers des coulisses l'effraient ; elle démissionne et se résigne à courir le cachet, pour « conserver son innocence. » Elle va donner des leçons de chant à Mlle Claire de La Mothe-Ardent, branche aînée, laquelle a un frère, Pierre de La Mothe-Ardent, qui s'éprend de sa cousine, sans savoir, bien entendu, qu'elle est sa cousine. Mais il le saura bientôt : la Providence veille. Elle amène les Serenoff à Paris, lors de la visite de l'amiral Avellan. Les Lamothe-Ardent donnent une soirée en l'honneur des marins russes ; les Serenoff y assistent ; Natacha y chante. Sa ressemblance avec Alexis frappe la maman Serenoff. Celle qui avait fait tout le mal va le réparer. En même temps qu'elle a reconnu Natacha, elle a vu qu'Alexis aime Mlle Claire de Lamothe-Ardent et alors elle fait coup double : elle marie son petit-fils Alexis avec une Française, et sa petite-fille, Natacha, avec un Français.

15 et 16. — *Le Secret d'une tombe* et *la Jolie Dentellière* forment aussi une seule histoire, du genre et de la longueur de celle que je viens de faire tenir dans les quelques lignes qui précèdent. Le marquis

de Mimosa, obligé par des circonstances impérieuses de quitter son château et de s'en aller affronter les risques les plus redoutables, confie sa fille, des papiers en double exemplaire établissant l'état civil de l'enfant, et une somme de vingt mille francs à Pedro. Pedro confie la fille, l'argent et un double des papiers à un curé, lequel les confie à une dentellière nommée Marguerite. Pauvre Marguerite! Elle va être bien malheureuse! Pauvre Pedro! il sera tué! Pauvres papiers! pauvre argent! ils seront volés! Pauvre petite Mimosa! elle sera dentellière, jusqu'au jour où elle sera reconnue et retrouvée par son père. Il paraît d'ailleurs que ce tissu d'aventures n'est pas mal fabriqué. Mon concierge l'a trouvé très intéressant. Dont acte!

17. — *Innocencia* est un roman traduit du brésilien. Il avait été déjà traduit en six langues, y compris le japonais, avant de l'être en français. La valeur du livre est moins dans la fable elle-même que dans la peinture des milieux et des mœurs, c'est-à-dire dans tout ce qui échappe à une analyse. C'est sous le bénéfice de cette observation que je vous dirai qu'Innocencia, fille d'un riche planteur brésilien, est fiancée à un muletier, mais qu'elle s'éprend d'un médecin français, et qu'elle meurt de chagrin de l'avoir vu tué par le muletier. Son père, malgré sa vigilance, n'avait rien soupçonné de cet amour; le docteur français qui avait guéri sa fille d'une mauvaise fièvre lui inspirait toute confiance. En revanche, il était très inquiet des allures d'un docteur allemand, auquel il avait, comme au confrère de France, accordé la très large hospitalité qui est, paraît-il, ordinaire dans les maisons brésiliennes. L'Allemand, doublé d'un domestique, joue, dans ce drame, le rôle de comique. Il ne pense pas du tout aux bagatelles sentimentales; il est uniquement et passionnément occupé d'entomologie. Roman intéressant, composé dans une méthode moins banale que celle de la plupart de nos romans français, et qu'on pourrait mettre entre toutes les mains, n'étaient quelques scènes d'amour un peu vives.

18. — Pour *Petit Ange*, de M. Pierre Maël, dont j'enregistre ici l'édition in-12, je m'en réfère purement et simplement à ce qu'en a dit notre collaborateur Visenot (livraison de décembre dernier, p. 496), à propos de l'édition illustrée, de format grand in-4.

19. — *Rosière et moi* est un roman angélique, pour lecteurs angéliques, et M. Georges Beaume me donne enfin la joie de pouvoir le louer sans réserves, sinon pour la valeur littéraire de son œuvre, qui n'est pas encore aussi parfaite que nous le désirerions, lui et moi, mais pour la valeur morale. J'espère bien que son livre va être répandu à des milliers d'exemplaires; avec *Petit Ange*, qu'il n'égale pourtant pas en intérêt, il est, par excellence, le roman pour étrennes et distributions de prix. Comme dans les précédents ouvrages de M. G. Beaume, les événements de *Rosière et moi* se passent dans le département de l'Hérault. Le peintre

manque encore, non pas d'amour pour son modèle, mais de précision et d'exactitude dans le dessin. Il embellit trop ses paysages et ses paysans; il les fait florianesques. Tous les héros de son livre sont des parangons de vertu. Il y a bien un loup dans cette bergerie, un usurier féroce et méchant, comme il n'en existe pas; mais il se convertit à la fin; il se change en agneau et va même habiter chez les agneaux. Ce n'est que dans l'Hérault qu'on voit de pareils miracles! Le petit Élisée nous raconte les malheurs de son enfance et la grande joie de sa jeunesse. Fils d'un sabotier, qui gagnait péniblement sa vie par son travail, il avait vu la maison paternelle emportée par l'inondation; son père et sa mère eux-mêmes noyés dans les eaux de l'Orb. Il restait seul avec son Papette. Recueilli chez de bons voisins, Élisée y retrouve presque une famille; on l'y traite comme un enfant adoptif, et la petite Rosière l'aime comme un frère. Cependant le grand-père travaille à reconstituer le foyer détruit; il essaie d'emprunter à un usurier, qui lui refuse tout secours. Il se procure du travail, il en cherche pour Élisée et le fait accepter comme berger par un propriétaire voisin. Élisée rencontre sur la montagne un vieux mendiant, qui a dix-huit mille francs dans sa besace. Élisée et Papette, qui, bien entendu, ne connaissent pas le contenu de la besace, le recueillent. Il les aide à triompher des manœuvres de l'usurier et à rebâtir la maison paternelle. Dès qu'elle est finie, la prospérité y rentre; ils ne peuvent pas suffire aux demandes de sabots. C'est le moment pour Élisée d'épouser Rosière, à laquelle le mendiant donne sa besace en dot.

20 et 21. — Même sujet et mêmes marches dans *Mon Cousin Guy* et *le Mariage de Clément :* Guy et Clément étaient fiancés à deux jeunes filles « très distinguées, » et ils n'avaient pas un regard pour deux trésors de grâce et d'amour qui se cachaient tout près d'eux dans l'intimité familiale. Comment ils finissent pourtant par découvrir l'humble violette et comment ils sacrifient la pivoine superbe, c'est ce que les deux auteurs nous racontent avec beaucoup d'agrément et de convenance.

22. — Le sujet de *la Vocation de Béatrice* est très délicat et pas banal : c'est l'affection exagérée d'une sœur pour son frère, une de ces affections d'une innocence absolue, mais tyranniques, jalouses, absorbantes comme la passion elle-même. Béatrice a partagé la vie de son frère, l'a soigné dans ses maladies, l'a aidé dans ses études, l'aide encore dans ses recherches, et y trouve tant de bonheur qu'elle en refuse un autre; elle n'épousera pas David, un ami d'enfance. Cependant son frère, qui n'avait jamais paru songer au mariage, se décide brusquement et sans consulter sa sœur à épouser Juliette. Béatrice en a du chagrin, mais comme elle est persuadée que sa vocation est de protéger son frère, elle reste avec lui et le protège contre sa femme, c'est-à-dire contre le bonheur que le naïf savant croyait trouver dans son ménage. L'incons-

ciente jalousie de la sœur va très loin ; un jour, elle déclare à Juliette que son mari ne l'aime pas et ne l'a épousée que pour avoir un héritier. La pauvre jeune femme en a un chagrin mortel, si bien que, le moment de ses couches arrivé et les médecins ayant déclaré qu'ils ne pouvaient pas sauver à la fois la mère et l'enfant, elle leur dit : Sauvez l'enfant ! sacrifiant sans regret une vie à laquelle elle croit que son mari n'attache aucune importance. Or elle se trompait. Son mari adorait sa femme, sans avoir su l'en persuader, peut-être sans le savoir lui-même. Son deuil profond, son chagrin incurable l'éclairent sur l'étendue de son amour, et éclairent Béatrice aussi. Elle comprend le mal qu'elle a fait ; elle ne peut s'empêcher de l'avouer. Son frère la maudit et la quitte, ne songeant pas même à régler les détails de l'éducation de son fils. Il reste absent six ou sept ans. Quand il revient, il trouve son petit garçon parfaitement élevé par Béatrice, qui avait reporté sur lui toutes les tendresses de son âme fougueuse, tout le dévouement que lui inspirait son besoin d'expier et son espérance d'être pardonnée. Mais le mari reste inflexible ; il ne rend pas son affection à sa sœur ; il lui enlève même l'enfant. Alors Béatrice se demande si elle ne s'est pas trompée sur sa vocation. Elle rappelle David et l'épouse. On ne nous dit pas si David s'en est bien trouvé. Ce roman est intéressant et il est honnête. Mais il appartient à une collection dont il aurait dû être exclu, à cause de certains détails sur les couches de Juliette, trop abondants et trop réalistes. Sur la foi de la rubrique : « Bibliothèque des mères de famille, » une mère de famille laissa lire ce volume, avant de l'avoir lu elle-même, à sa fille âgée de quinze ans. Elle l'a amèrement regretté, et voudrait bien avertir l'éditeur de se montrer un peu plus sévère à l'avenir. Voilà qui est fait.

23. — Nous n'échapperons pas ce trimestre aux « romans historiques ; » en voici trois et même quatre. *A travers la tourmente*, de M. Jacques Naurouze, est un tableau large, clair, vivant de l'époque révolutionnaire ; mais, par ses plaisanteries contre Louis XVI et les émigrés, par l'admiration qu'il respire pour certains révolutionnaires, notamment pour Danton, il est de nature à propager des erreurs historiques et à blesser la religion politique de certains lecteurs. C'est dommage, car la fable est intéressante et n'a pas trop l'air d'être ce qu'elle est en réalité, un prétexte à « tableaux d'histoire. » Bérengère, une jeune aristocrate, élevée dans le même couvent que deux petites bourgeoises, s'était liée d'amitié avec elles, s'était éprise d'amour pour leur frère Siméon, et s'était même laissé atteindre par les opinions démocratiques de leur famille et de leur milieu. C'est ainsi qu'elle désapprouve l'émigration de son père et qu'elle ne consent à le rejoindre qu'après un ordre formel. Mais dès que son père est mort, elle revient à Paris, dans la famille de Siméon, et y vit cachée sous les habits d'une servante : son amour, d'ail-

leurs inavoué, pour un républicain l'a décidément ralliée au nouveau régime. Mais elle n'en est pas moins suspecte ; les soupçons qui l'atteignent s'étendent même jusque sur son fiancé. Ils sont arrêtés tous deux, ils vont passer devant le tribunal révolutionnaire. Mais une des sœurs de Siméon va trouver Danton et lui raconte l'amour de la jeune aristocrate pour un patriote. Tout ce que l'âme du farouche septembriseur cachait, ou plutôt étalait, à certaines heures, de sentimentalisme idyllique, s'émeut en faveur de ces jeunes gens. Il leur choisit lui-même leur avocat, si bien que le tribunal, convaincu ou docile, acquitte les prévenus. Bérengère et Siméon sont doublement heureux : ils ont la vie sauve et ils peuvent se dire tout bas ce que leur avocat n'a pas manqué de dire tout haut. Ils connaissent leur mutuel et cher secret, ils se marient et la peinture de la « Tourmente » est faite. Dans ce roman historique, le romancier montre un talent incontestable ; l'historien ne s'étonnera pas de provoquer des réserves.

24. — *Moscou en flammes* est un pamphlet, excusable d'ailleurs de la part d'un Russe, contre Napoléon Ier. Seulement ici le pamphlétaire est plus intéressant que le romancier. Les deux personnages de sa fable ne pèchent pourtant pas par excès de banalité, la jeune fille surtout, Aurore, la fiancée de Vassili. Elle a dû quitter Moscou envahi ; elle est sans nouvelles de celui qu'elle aime et qui combat vaillamment pour sa patrie. N'y tenant plus, elle va, déguisée en homme, s'engager parmi les volontaires de l'armée russe ; elle se distingue par son intrépidité et son audace, et meurt les armes à la main. Il est fâcheux que l'artiste, chez M. G. Danilewsky, soit inférieur au patriote.

25. — *Un Ami du peuple* n'est pas un roman pour enfants, bien qu'il soit très « convenable ; » c'est un tableau des mœurs politiques en 1848 ; or la politique, qui passionne tant les hommes, n'est pas encore parvenue à ne pas ennuyer les enfants. Heureux âge ! A l'occasion de l'élection de Mashery, « l'ami du peuple, » nous voyons défiler devant nous les royalistes, les orléanistes, les républicains et les socialistes que pouvait compter, en 1848, un département de la Bretagne, et tous ces personnages nous disent leur pensée non seulement sur la réforme électorale et le suffrage universel, mais encore sur Saint-Simon, Ledru-Rollin, Louis Blanc, Glais-Bizoin, Blanqui, Lacordaire, Lamartine et Chateaubriand, et même sur la grande tragédienne Rachel. Au milieu de tous ces personnages, il y a deux jeunes gens qui s'aiment et s'épousent : encore un idylle à travers la tourmente.

26. — Dans *Pour le bonheur* la partie romanesque est moins anodine et la partie historique plus suspecte que dans les trois précédents. L'auteur est d'ailleurs une artiste consciencieuse qui fait effort et qui ne craint pas de le montrer. Son œuvre donc est laborieuse, pénible, mais point banale. Toutefois on fera bien de ne pas la faire lire aux enfants ; quelques-

uns pourraient triompher de l'ennui profond qu'elle dégage, et ce ne serait pas à leur bénéfice. La scène se passe en 1870-1871 ; naturellement elle comporte beaucoup de détails sur la guerre et sur la Commune. M. Stanislas Meunier les a empruntés à des historiens de mérite inégal. Elle nous donne, en guise de préface, ses références bibliographiques; pour l'histoire de la Commune elle s'en est rapportée à M. Lissagaray, qu'elle appelle un « témoin passionné et véridique. » Nous voilà avertis. — Le professeur Samoens avait séduit la jeune Monique, déjà fiancée à son cousin René Lefrancier. Il l'épousa et la pervertit : il en fit une communarde comme lui. Et pendant que René devenait officier de l'armée régulière, lui devenait membre de la Commune, et Monique infirmière à l'ambulance de l'Hôtel de ville. C'est là que René la retrouve. Il est blessé. Elle le soigne avec un dévouement qui inquiète Samoens et qui paraît plein de promesses au malade. Mais l'un et l'autre se trompent; leurs espérances et leurs craintes sont une injure également gratuite pour la noble femme : elles ne sont pas étrangères à leur perte commune. Un jour René poursuit Monique à travers les corridors de l'Hôtel de ville; Samoens poursuit René et cherche sa femme. Il les découvre réfugiés dans une petite pièce. Il les croit coupables; il les condamne à mourir ensemble. Il les enferme à clef dans leur refuge, répand et allume les seaux de pétrole qui remplissaient déjà le palais. Les malheureux sont bientôt enveloppés par les flammes; ils réussissent pourtant à briser la porte de leur prison et s'enfuient éperdus à travers la fournaise. Ils échappent à la mort, mais pas pour longtemps. René va se faire tuer par les balles des communards ; Samoens, saisi par les Versaillais, est condamné à être fusillé sur la tombe des généraux que la Commune avait fait assassiner. Monique, qui l'a retrouvé, veut partager son martyre. Le mot « martyre » n'est pas imprimé dans le livre, mais l'auteur semble vouloir le faire dire par ses lecteurs, tant elle s'applique à rendre les deux malheureux seuls intéressants, au milieu des soldats qui les emmènent, de la foule qui les insulte, les frappe, leur crève les yeux, des officiers qui les raillent.

27. — Il est difficile de parler d'*Acte de foi* comme le mériteraient les intentions de l'auteur. Il a voulu prouver les bienfaits de la foi, sa puissance de consolation et d'apaisement, et qu'elle est, « dans son principe, un acte volontaire, » c'est-à-dire que pour avoir la foi et jouir de ses bienfaits, il faut commencer par la pratiquer. La thèse est excellente. Pourrait-elle être démontrée par un roman excellent aussi? J'en suis sûr; mais je doute que le roman qu'a fait M. de la Queyssie soit ce roman-là. Il manque d'unité, il manque d'intérêt, il est trop long, trop chargé d'épisodes, et surtout il n'offre pas une base suffisante à la thèse. C'est pour se consoler d'un mariage manqué que le héros du livre a recours à la foi; il y a recours jusqu'à se faire prêtre. C'est beaucoup

pour bien peu. Prouver que la foi guérit les chagrins, ce n'est pas en prouver la divinité ou seulement la nécessité. Ce genre de mal cède à de moindres remèdes. La foi n'y est pas inutile (elle est utile à tout), mais elle rend d'autres services d'un ordre plus important, et qu'elle seule peut rendre, et ce sont ceux-là seuls qui sont de nature à convaincre les sceptiques et les incrédules que vise M. de la Queyssie. Donc le comte Herbert de Glaivelourde aime Louise; Louise en ayant épousé un autre, il essaie de l'oublier en étudiant la théologie. Il y réussit au point qu'il songe à devenir prêtre. Mais on est en 1870; son directeur lui conseille d'aller se battre. Il y va, devient officier et assiste à la mort de son rival, officier comme lui. Quand il rentre à Paris et qu'il revoit Louise veuve, il ne l'aime plus et même ne la trouve plus aimable. Est-ce un effet de de la grâce et de la foi, ou le simple résultat d'un peu plus d'âge et d'expérience? Il la juge légère, vaniteuse, sotte, ignorante, indigne de l'amour d'un homme. Ce n'est donc plus pour se consoler qu'il entre au grand séminaire, c'est pour sa propre satisfaction. Devenu prêtre et curé, Herbert se charge de l'éducation du fils de Louise. Ici commence un second roman, celui des amours de ce jeune homme avec une charmante enfant, dont la famille habitait tout près de la paroisse d'Herbert. Cette fraîche et pure idylle s'enroule, comme un liseron des champs, autour du tableau de la vie d'un curé moderne. Intéressant en soi ce tableau, mais trop développé, trop chargé de détails liturgiques; il y a notamment une glose de la sainte messe en six pages qui est plus qu'une faute de goût et de mesure littéraires; c'est presque une profanation. L'art chrétien n'est pas celui qui fait servir la messe, la liturgie, les vases sacrés et l'Écriture sainte à la célébration de ses pompes et de ses œuvres. Nous l'avons déjà dit, nous regrettons très vivement d'avoir à le répéter à propos d'un auteur dont on pouvait attendre mieux et d'une œuvre qui n'est pas totalement mauvaise. Elle a de bonnes pages; elle en a même de touchantes: celles où est racontée la confession d'une enfant naïve qui se croit et se dit criminelle, à l'heure même où elle donne la preuve de son angélique innocence, pourraient être citées parmi les meilleures, si le sujet n'était pas précisément de ceux qu'un artiste délicat et religieux doit s'interdire. Signalerai-je des efforts et des effets de style malheureux à côté de négligences étonnantes et inconscientes? Je n'en ai pas le courage.

28. — *Hérédité* pourrait être un « roman-feuilleton, » si la partie dramatique en était développée avec complaisance et grossièreté; et ce serait un « roman psychologique, » s'il y avait un peu plus de pédantisme dans l'analyse des âmes, un plus grand étalage de pièces d'anatomie morale et de bistouris philosophiques. Mais l'homme d'esprit, le très fin lettré, le penseur qui a employé ses loisirs à écrire ce livre, n'a pas daigné être grossier, il n'a pas pu être pédant. Ce qui n'empêche

pas qu'*Hérédité* ne soit une œuvre littéraire tout à fait remarquable. Raoul de Céré est le fils d'un homme qui a tout sacrifié à son orgueil de chef de famille, tout, y compris l'honneur et l'honnêteté. Pour accroître la grandeur de sa maison et réunir dans une seule main tous les biens de ses collatéraux, ce vieux marquis avait été un homme d'affaires retors et féroce, un père sans entrailles, un voleur et un assassin. Il avait volé des pièces qui compromettaient le gain d'un procès intenté à son frère, il avait étranglé de ses propres mains une nièce qui détenait ces papiers. Mais comme l'issue du procès lui paraissait encore incertaine, il avait imposé à la faiblesse de son cousin une transaction aux termes de laquelle la fille de sa victime, la petite Milly, devait être la femme de Raoul : faute de quoi, le procès devait recommencer. Quinze ou vingt ans après, le marquis somme les deux jeunes gens de s'exécuter. Mais il se heurte à des difficultés que sa brutale diplomatie n'avait pas su prévoir. Les deux cousins, tenus loin l'un de l'autre, ne se connaissent pas, et Milly a déjà engagé son cœur ailleurs. Quant à Raoul, il se montre le fils de son père, d'abord en commençant par lui résister. Il n'aime pas, il ne peut pas aimer ce père qui l'a exilé à Paris dès l'enfance, et qui l'y a abandonné jusqu'à cette heure, ne lui écrivant jamais que des lettres dures et méprisantes. Il est l'enfant à qui ses parents n'ont jamais souri ; il est triste, il est violent, il est farouche. Ame orageuse, vouée au drame, il finira par un grand crime ou un grand sacrifice. Il va d'abord au sacrifice, emporté par un sentiment où la haine contre son père se mêle à des mobiles plus nobles. Il renonce à l'héritage, à sa cousine, au gain du procès : il en donne sa parole d'honneur à Milly elle-même. Il ne veut pas être l'instrument passif de manœuvres qu'il avait jugées d'abord odieuses et qu'il soupçonne d'être illégales. Bientôt même, il découvre qu'elles ont été criminelles ; le curé du village le lui indique, son père le lui avoue brutalement. Il va donc agir, il va expier, il va se sacrifier ? Non, car il a fait une autre découverte qui arrête son élan. Milly est amoureuse, et il est jaloux. Il n'a pu voir sa cousine sans l'aimer, et il ne peut plus accepter l'idée de la donner à un autre. L'héroïque chevalier qu'il allait être hésite ; le fils de l'homme de proie sent monter dans son cœur des convoitises, des férocités et des lâchetés qu'il ne se connaissait pas. Il n'a qu'à revenir sur sa parole, il n'a qu'à oser, Milly est à lui. L'horrible pensée le sollicite, le quitte, le poursuit, et il ne sait pas s'en débarrasser : il se sent capable de profiter des crimes de son père, capable même d'y ajouter ! Dans cet état d'âme, un jour, sous les allées du parc, il se trouve brusquement en face de Milly et de celui qu'elle aime. Le monstre héréditaire qu'il porte en lui s'éveille, il se précipite vers Milly, il va l'étrangler ! La crise dure une seconde à peine ; elle l'affranchit. Elle le laisse déchiré jusque dans les profondeurs de son être, et comme amputé de la moitié

de lui-même. Le héros survit seul. En quelques mots brefs, il s'humilie, il demande pardon, et il disparaît. Il court s'enfermer à la Trappe, pendant que son père meurt de colère et que Milly épouse son fiancé. Telle est la fable d'*Hérédité*. Elle nous montre la liberté humaine luttant avec de redoutables et mystérieuses fatalités et en triomphant. On voit quels puissants éléments d'intérêt et de pathétique elle renferme, à quelles fines et profondes analyses psychologiques elle peut donner lieu, quelle haute et opportune leçon pourrait s'en dégager. La matière était abondante ; l'auteur semble s'être appliqué surtout à ne pas l'amplifier. Les « scènes à faire » sont toutes indiquées et dessinées, mais avec une discrétion et une sorte de pudeur que les délicats seuls pourront apprécier. La scène finale, qu'un professionnel n'eût pas manqué de développer avec étendue, est parmi les plus discrètement traitées. Si la scène entre le père et le fils, après la révélation du curé a plus d'ampleur, elle tourne court. L'auteur a eu visiblement un sentiment trop vif de ce qu'elle pouvait avoir d'odieux et de gênant. Il n'a pas voulu en épuiser l'horreur tragique et il la termine par un trait qui en change brusquement le caractère. Il fait dire par le vieux Céré le mot qui va éveiller des fureurs criminelles dans l'âme même du justicier : « Tu joues un rôle de dupe, celle pour qui tu te sacrifies en aime un autre. » La manœuvre est d'ailleurs habile ; elle a l'avantage de faire rétrograder l'action, ou plutôt de la faire repartir dans une nouvelle direction, au moment où elle menaçait de s'arrêter. Les personnages sont plus nombreux qu'on n'a pu le voir dans cette analyse. Quelques-uns sont de simples rôles : — Bideau, l'ancien notaire, homme d'affaires à tout faire, qui ressemble à beaucoup d'hommes d'affaires, rencontrés dans les livres et aussi, hélas ! dans la vie ; le curé, qui parle trop et sans motif suffisant ; le fiancé de Milly, dont le vague profil est à peine indiqué ; Milly elle-même, malgré quelques détails charmants, qui donnent le sentiment de la vérité et de la vie. Quelques autres, dont le rôle est d'ailleurs très peu considérable, sont, au contraire, des personnalités plus marquées : l'avocat Rimier, dont la virile amitié est le seul réconfort de Raoul pendant son long exil à Paris ; le père et la mère de Milly, deux mondains égoïstes et frivoles, etc., etc. Mais, à côté de ces fermes croquis ou de ces pastels légers, deux eaux-fortes ont une netteté, un relief, une vigueur d'autant plus remarquables ; ce sont celles du vieux marquis et de Raoul. De ces deux caractères, le premier est très simple et « tout d'une pièce ; » ce marquis tombé ne se souvient plus d'avoir été un gentilhomme, et n'est plus guère qu'un Gobseck de village, cruel, entêté et d'ailleurs borné. Le second est plus complexe ; jouet de forces contraires qui le poussent et qu'il ne gouverne pas, âme obscure où l'idée du devoir s'éteint ou du moins vacille parmi les ténèbres qui montent de profondeurs mystérieuses, volonté toujours tendue et toujours inactive, c'est une sorte de

Hamlet sans Ophélie, qui va ensevelir au couvent des tendresses que personne n'a partagées, des violences dont il est, seul, la victime irresponsable mais non inconsciente. Cette dernière création, qui fait le plus grand honneur à M. d'Adhémar et qui fût vite devenue populaire si elle était achevée, est inspirée des récentes découvertes de la psycho-physiologie dans le domaine de l'inconscience, mais elle ne se ressent pas des erreurs philosophiques qui en ont été çà et là l'illégitime corollaire. A côté des fatalités ataviques, la liberté individuelle est affirmée. Je ne dis pas qu'elle soit démontrée. Grâce à Dieu, ce roman n'est pas une thèse. Raoul échappe aux lois de l'hérédité. C'est un fait. Si ce fait avait dû, dans la pensée de l'auteur, être une démonstration de la subordination de ces lois au pouvoir de la volonté libre, il eût été présenté autrement : il serait moins inopiné, moins inexpliqué ; Raoul s'y fût montré plus agissant et moins impulsif. On s'en serait moins rapporté à nous pour découvrir la part de sa volonté dans sa délivrance ou, comme on disait hier à la Comédie-Française, dans son « Évasion. » Mais le véritable sujet du roman, c'était moins la délivrance que la lutte et l'oppression, et le vrai but de l'auteur était de nous émouvoir et non de ratiociner sur le mécanisme de la volonté et de la liberté. Telle qu'il l'a voulue et qu'il l'a faite, son œuvre est belle. Elle est d'un maître ouvrier de la plume, d'un penseur très sûr, d'un metteur en œuvre qui est plus qu'un amateur. L'intérêt en sera senti par les moindres lecteurs ; mais ceux-là seuls en apprécieront tout le mérite et toute la portée qui aiment à se faire les collaborateurs d'un écrivain, à le devancer et à le compléter au besoin dans l'expression de sa pensée, et qui préfèrent à toutes les qualités du métier, le talent tout pur, dans son ingénuité et sa sincérité.

29. — *Le Coupable* peut se résumer brièvement. Un étudiant en droit a eu un fils d'une grisette. Son doctorat passé, il l'abandonne pour rentrer dans sa famille et se marier. Il est nommé juge suppléant, substitut, procureur en province, et enfin avocat général à la cour de Paris. Pendant qu'il arrivait ainsi « sur les hauteurs sociales, » son fils naturel tombait dans les derniers dessous. Orphelin de sa mère, sans protection, sans ressources, il est, à l'âge de neuf ans, ramassé comme un vagabond par la police et envoyé dans une colonie pénitentiaire. Quand il en sort, il ne peut pas trouver du travail ; après quelques mois d'efforts acharnés et de souffrances bravement supportées, un soir, poussé par la faim, par la fièvre, il tue et il vole. Il est arrêté, il est traduit en cour d'assises, et le ministère public, on le devine, c'est son père, — son père, qui a tout appris dans l'intervalle de l'arrestation à l'audience, et qui a compris quelle part de responsabilité lui revient dans le crime et les malheurs du pauvre abandonné. Que fera-t-il ? « Une chose formidable. » Le jour de l'audience, il avoue publiquement sa faute, il reconnaît son fils, il demande

pardon à Dieu et aux hommes, il crie aux jurés : Le coupable, c'est moi ! Grâce pour le fils ! et grâce pour le père ! Cet extraordinaire réquisitoire bouleverse le public, la cour, le jury ; l'assassin est acquitté. Le père donne sa démission, vend tous ses biens et s'expatrie avec ce fils qui désormais va être toute sa raison de vivre ; il le guidera vers la rédemption, il s'efforcera « de ranimer de son souffle le dernier tison d'honneur et de bien qui brûle encore dans cette âme obscure. »

Il y a trois parties dans cette fable dramatique, et comme trois actes : 1° Vie en province et libres amours à Paris du futur avocat général Chrétien Lescuyer ; 2° vie au pénitencier de Chrétien Forgeat, fils non reconnu de Perrinette Forgeat et de Chrétien Lescuyer ; 3° rencontre de ce fils et de ce père.

Le premier acte est un vaudeville narquois et sentimental à la fois. La description du vieil hôtel Lescuyer, à Caen, de ses portes rébarbatives et de ses fenêtres à mascarons grimaçants, les inépuisables plaisanteries sur la cravate blanche, la cravate « frappée, » la cravate « sibérienne » de M. Lescuyer père, « magistrat de père en fils, » et sur « le maquis sauvage de ses sourcils, » et encore sur la froide et glaciale atmosphère, sur « le pôle nord » et les « icebergs » de la vie provinciale ; puis les années de Paris, l'hôtel et la table d'hôte de la rue Racine, l'atelier de l'ami François Donadieu, le sculpteur, et le ménage de ce futur membre de l'Institut avec Héloïse, sa future femme ; enfin la tendresse superficielle, mais sincère, mais fidèle de Perrinette, une brave fille, « à peine une âme » pour Chrétien, son quatrième amant, tout cela, c'est du vaudeville. Et tout cela est sans doute un peu long, mais n'est pas inutile ; on en comprend mieux d'abord la faute du jeune homme abandonnant sa maîtresse, lui quatrième, et ensuite au troisième acte, l'héroïsme du magistrat trouvant dans le fond de son âme, pour expier et réparer, des réserves de vertu accumulées et comme capitalisées par plusieurs générations de puritains provinciaux.

Le second acte est une satire des pénitenciers, représentés comme des séminaires de forçats ; — de certaines individualités qui en vivent et les exploitent, avec le titre de directeurs, d'administrateurs, d'inspecteurs ; — de la société elle-même, qui ne sait pas trouver d'autre moyen d'élever de pauvres enfants, coupables seulement d'être malheureux, que de les martyriser et de les avilir. « C'est de la littérature, » a-t-on dit. Pardon ! c'est de l'histoire ; on n'a qu'à se souvenir de certains scandales récents dont les tribunaux ont dû s'occuper et dont les détails ont rempli les journaux. « C'est du socialisme ! » a-t-on dit encore. Pardon ! si c'est être socialiste que de flétrir des abus qui ne sont pas du tout la conséquence nécessaire de l'organisation sociale, de s'indigner que la société fabrique elle-même et à très grands frais des ennemis de la société, et même de plaindre les malheureux dont nos routines

et notre égoïsme font des malfaiteurs, « ne dites pas du mal des socialistes, j'en suis! » et vous devez en être tous. La satire de M. Coppée est indignée, elle est éloquente et attendrissante. Puisse son indignation être contagieuse et son éloquence provoquer de généreuses initiatives; puissent les larmes qu'il aura fait couler sur les souffrances de Chrétien Forgeot ne pas rester stériles, et « la religion de la souffrance, » dont il est un apôtre, avoir de nombreux Vincent de Paul!

Le troisième acte, la comparution du fils devant le père, est une tragédie. La situation rappelle, malgré des différences notables, celle du dernier acte de *Pour la Couronne*. Dans la tragédie en vers, c'était le fils qui était sublime et qui s'immolait pour son père; dans la tragédie romanesque, c'est le père qui, en s'immolant pour son fils, s'élève à un degré de sublime non prévu par Longin et inconnu dans les écoles. Le discours prononcé par l'avocat général n'a pas son pareil dans le *Conciones*. Oserai-je dire qu'il pourrait y figurer et n'y serait point déplacé? Que si c'est « un morceau d'éloquence, » sobre d'ailleurs et simple, c'est aussi un « morceau de rhétorique? » Je me hasarde à le dire, mais avec tout le respect qui est dû à l'auteur et à l'œuvre.

30. — *Une Idylle tragique* contient deux idylles, deux ou trois comédies-vaudevilles et enfin une tragédie.

La première et la principale des deux idylles, celle qui aboutit à une tragédie, a pour objet les amours de Pierre de Hautefeuille et d'Ély de Carlsberg, brusquement interrompues, d'abord par l'arrivée d'un rival, ensuite par l'intervention d'un mari; et elle a un second objet, moins banal, je veux dire moins exploité par le roman, à savoir la lutte entre l'amour et l'amitié dans le cœur de Pierre de Hautefeuille et d'Olivier du Prat, son rival. Comment Pierre devient amant de la baronne, épouse morganatique d'un archiduc tyrannique et méchant, dans quel milieu cosmopolite, à Monaco et à Cannes, il la rencontre, et quelles heures délicieuses ils passent ensemble, entre le bleu du ciel et le bleu de la mer, sous le regard de la lune et des étoiles, parmi le parfum des roses, et grâce à la complicité à peine involontaire d'un Américain, d'un Provençal, d'une Vénitienne et d'un prince génois, c'est proprement l'idylle. Elle est courte. Pierre n'a pas encore le temps de s'habituer à son bonheur, lorsque survient Olivier du Prat, son meilleur, son plus fraternel ami, mais son prédécesseur dans le cœur d'Ély. Olivier n'avait jamais rien dit à Pierre de cette liaison orageuse qui avait agité et enflammé son âme sans la satisfaire. Il s'était arraché à sa maîtresse une année auparavant, mais il n'avait pu l'oublier, quoiqu'il eût eu recours à un moyen héroïque : il s'était marié. A son retour du voyage de noces, il passe par Cannes, rencontre Pierre, devine qu'il est amoureux, cherche de qui, le découvre, va chez Ély, s'efforce de la décider à une rupture et n'obtient rien que de se sentir lui-même envahi par un furieux retour

de passsion. De son côté, Pierre apprend par la jeune Mme du Prat, délaissée et jalouse, le passé commun d'Olivier et d'Ély. Scène entre les deux hommes : elle se termine par le triomphe de l'amitié sur l'amour. Ils se jurent de se sacrifier cette femme et de ne la revoir jamais. Mais une nuit Pierre oublie son serment ; il se rend dans la villa d'Ély. Olivier le suit, se cache dans un massif du jardin, et là il entend un dialogue entre l'archiduc et son intendant, qui savent qu'un homme est chez la baronne et l'attendent pour le punir. Aussitôt l'idée de se sacrifier pour Pierre éclate dans l'âme d'Olivier : il sort de l'ombre et reçoit le coup de fusil destiné à son ami. Il meurt, et Pierre, qui a su pourquoi, n'a jamais pu revoir Ély : « un mort est entre ces deux vivants, qui jamais, jamais ne s'en ira. »

La seconde idylle se passe entre le nommé Verdier, savant de génie, secrétaire de l'archiduc, et miss Flossie, une Américaine millionnaire. Ces deux jeunes gens veulent s'épouser ; l'archiduc, qui veut garder son secrétaire, s'y oppose ; Ély les aide ; et c'est pourquoi son mari se décide à la priver de son amant.

Les comédies-vaudevilles sont décidément au nombre de trois. La première, qui est très longue, a pour sujet d'abord le mariage secret d'un hobereau provençal, ruiné mais avisé, avec une veuve millionnaire et Vénitienne d'origine, et ensuite les précautions que les deux époux sont obligés de prendre contre un beau-frère de la veuve, qui convoitait l'héritage et est capable de défendre ses intérêts par tous les moyens, même par le poison. — La deuxième a pour sujet les manœuvres d'un Américain, oncle de Flossie, pour enlever le jeune Verdier et en faire l'ingénieur des usines d'électricité dont il rêve ; et la troisième enfin, les manœuvres du banquier Brion pour ruiner le vicomte de Chesy et triompher des résistances de la vicomtesse dont il est épris. Est-ce fini ? Non : car il ne faut pas oublier le prince Paul Fregoso ni l'abbé Légumina, qui prêtent, l'un, son palais de Gênes, et l'autre, son ministere, à « la noce » de la veuve et du Provençal, et qui font de longues dissertations sur l'art ancien et moderne.

Voila, certes, un roman « complexe » et bien différent de ceux qui ont valu ses premiers succès de romancier à M. Bourget. Ceux-là étaient peu « chargés de matière ; » celui-ci en est encombré. Et toutefois, il n'en est pas aussi embarrassé et gêné qu'on pourrait le croire d'abord. M. Bourget y fait preuve, au contraire, d'une très grande habileté à manier « les ensembles, » à croiser et à tisser en une trame solide les innombrables fils de ses cinq ou six aventures. Il avait dédaigné jusqu'ici ces qualités de métier, et on lui avait reproché ce dédain. Il s'est converti à des mœurs littéraires moins hautaines. Les épisodes d'*Idylle tragique* tiennent au sujet principal par des liens très ingénieux, à rendre jaloux les feuilletonistes : c'est ainsi que l'histoire de Pierre et

d'Ély est rattachée à celle du Provençal et de la Vénitienne, et à celle de miss Flossie et à celle de l'Américain par ce simple « truc : » Pierre sert de témoin au mariage du Provençal, Ély est invitée à la « noce » et tout le cortège se rend, de Cannes à Gênes, sur le yacht de l'Américain ; c'est même dans une cabine du yacht que se consomme « l'idylle » d'Ély et de Pierre. — Tous ces personnages, si nombreux, si divers et si artificiellement rapprochés, sont animés d'une vie extraordinairement intense. Une fois qu'on a fait connaissance avec eux (on y met un peu trop de temps), on ne peut plus les quitter. Ils sont intéressants, ils sont amusants, ils sont émouvants. Ils attestent une puissance créatrice que M. Bourget n'avait jamais montrée peut-être au même degré. Quant à sa pénétration de psychologue, elle est restée la même. Les âmes d'Ély, de Pierre, d'Olivier sont fouillées, analysées, déployées et étalées avec le détail et la gravité que M. Bourget apporte dans ses opérations de dissecteur professionnel. Ce qui ne l'empêche pas de faire preuve, dans les parties dramatiques de son œuvre, notamment dans la scène entre les deux amis, d'une grande force, et dans les parties idylliques, d'un charme discret et d'un pathétique pénétrant et presque troublant. M. Bourget ne badine jamais avec l'amour. Il n'en parle qu'avec sérieux, avec une émotion solennelle, presque avec religion. Ce ton de componction sacerdotale et de solennité liturgique fait sourire un certain nombre de lecteurs, parmi lesquels « les libertins » peut-être, qui ne voient dans l'amour qu'un passe-temps, mais aussi quelques esprits sérieux qui se refusent à y voir l'affaire principale de l'existence. Les âmes tendres, au contraire, celles dont c'est en effet l'affaire principale d'aimer ou de ne pas aimer, sont très scandalisées de ces sourires, et se montrent d'autant plus dévotes à celui qui les excite et plus empressées à écouter sa parole. Les pontifes de l'amour sont sûrs de voir leur petite chapelle toujours pleine. Il est cependant des femmes et des jeunes gens d'esprit et même de cœur qui, ayant traversé cette chapelle et ayant assisté à la « sorte » d'offices qui s'y célèbrent, n'y sont point revenus. Ils se tiennent à l'écart, attendant que le célébrant du jour en sorte et qu'il revienne sur cette *Terre promise* où il avait fait une excursion si heureuse et où l'on croyait qu'il avait désormais dressé sa tente.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Traité élémentaire d'économie politique*, par HERVÉ-BAZIN. 3e édit. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de 576 p., 4 fr. — 2. *Cours d'économie sociale*, par le R. P. CH. ANTOINE, S. J. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de x-658 p., 9 fr. — 3. *Traité théorique et pratique d'économie politique*, par PAUL LEROY-BEAULIEU. 2e édit. Paris, Guillaumin, 1896, 4 vol. in-8 de x-794, 652, 696 et 810 p., avec une table analytique de 88 p., 36 fr. — 4. *Notions populaires d'économie politique*, par MARC GRIMAL. 2e édit. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 59 p., 1 fr. — 5. *L'Enseignement social à Paris*, par DICK MAY.

Paris, Rousseau, 1896, in-12 de 116 p., 2 fr. — 6. *Liguons-nous contre le socialisme*, par Paul Berton. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 110 p., 1 fr. 50. — 7. *Les Causes et les remèdes du socialisme*, par l'abbé Onclair. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 280 p., 2 fr. — 8. *La Propriété devant le socialisme contemporain*, par le R. P. Calmes. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de xxxii-225 p., 2 fr. 50. — 9. *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*, par le duc de Noailles. Nouv. édit. Paris, Téqui, 1896, in-16 de 152 p., 1 fr. — 10. *Solidarité*, par Léon Bourgeois. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 156 p., 2 fr. — 11. *La Morale sociale*, par Benoît Malon. Paris, Giard et Brière, 1895, in-12 de xvi-xxiv-378 p., 3 fr. 50. — 12. *Socialisme et science positive*, par Enrico Ferri. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 220 p., 4 fr. — 13. *Le Socialisme et la science sociale*, par Gaston Richard. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 200 p., 2 fr. 50. — 14. *Conscience et volition sociales*, par Novicow. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 380 p., 6 fr. — 15. *La Population et le système social*, par F. Nitti. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de xvi-276 p., 7 fr. — 16. *Der Kapitalismus fin-de-siècle*, par Rudolf Meyer. Vienne et Leipzig, Franz Doll, 1892, in-8 de 488 p. — 17. *L' Imposta progressiva in teoria e in pratica*, par Tullio Martello. Venise, Ferrari, in-8 de x-208 p. — 18. *L'Impôt démocratique sur le revenu*, par Kergall. Paris, Colin et Cie, 1896, in-16 de 72 p., 1 fr. — 19. *Contre l'invasion*, par J.-N. Jacques. Paris, chez l'auteur, 25, rue Saint-Jacques, 1896, in-12 de 70 p., 1 fr. 50. — 20. *De l'origine du pouvoir*, par le P. Taparelli d'Azeglio, S. J. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de viii-356 p., 5 fr. — 21. *La Synergie sociale*, par Henri Mazel. Paris, Colin et Cie, 1896, in-12 de 356 p., 4 fr. — 22. *Jean-François Melon l'économiste*, par A. Rebière. Tulle, Crauffon, 1896, gr. in-8 de 82 p. — 23. *Ketteler et la Question ouvrière*, par E. de Girard. Berne, K.-J. Wyss, 1896, in-8 de 354 p., 5 fr. — 24. *La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par Léon de Seilhac. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 226 p., 3 fr. 50. — 25. *Dix jours dans la haute Italie, crédit populaire, épargne, coopération*, par Léon Say. 2e édit. Paris, Guillaumin, 1896, in-12 de 210 p., 3 fr. — 26. *La Statistica*, par Tammeo. Turin, Roux-Frassati, 1896, t. I, in-8 de 360 p., 5 fr. — 27. *Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, par Maurice Block, etc. 53e année. Paris, Guillaumin, 1896, in-16 de 912 p., 9 fr. — 28. *Staatslexikon*. 40e, 41e et 42e livraisons. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1896, gr. in-8 à 2 colonnes, de 161 à 640 p.

1. — Une main amie vient de faire paraître une troisième édition du *Traité élémentaire d'économie politique*, du regretté M. Hervé-Bazin, en la mettant au courant des faits nouveaux. Rien n'est changé au fond de cette œuvre estimable. Peut-être précisément eût-il fallu des retouches plus profondes, car, toutes réserves faites d'ailleurs sur certains jugements, trop absolus selon nous, de M. Hervé-Bazin, nous avons toujours cru que, comme traité élémentaire et comme volume destiné à des étudiants, ce livre a trop de chiffres et fait trop d'emprunts à la statistique, pendant que les parties théoriques y sont insuffisamment développées.

2. — Le *Cours d'économie sociale*, du R. P. Antoine, est une œuvre remarquable qui a exigé un immense travail : des matériaux innombrables ont été mis à contribution, puis groupés et coordonnés, et les notes au bas des pages constituent un véritable répertoire bibliographique. Après une introduction consacrée aux généralités sur l'économie sociale *ou* politique (pourquoi cette synonymie ?), l'ouvrage est divisé en deux parties : « l'Ordre social » (« théorie » et « controverses »), puis « l'Ordre économique. » Le P. Antoine maltraite assez l'économie politique. Convaincu que l'objet n'en est pas l'étude descriptive de lois historiques d'un certain ordre, il la subordonne pleinement à la morale, et lui assigne pour but, non de connaître ce qui est et ce qui doit arriver par

probabilité ou certitude morale dans certaines circonstances, mais de déterminer ce qui doit par devoir y être fait. De là une sévérité exagérée pour les économistes libéraux (nous recommandons au P. Antoine la lecture de Schüler) ; de là aussi certaines erreurs économiques, par exemple sur les prétendus droits compensateurs, dont l'efficacité lui paraît aussi certaine que la nécessité (p. 500). Il ne semble connaître la pratique des affaires que par les livres de doctrine, ce qui, avec des analyses incomplètes ou fausses, n'a pas peu contribué à le pénétrer d'un pessimisme injuste à l'égard de l'anonymat, des valeurs mobilières et de tout ce que les socialistes appellent le régime capitalistique. Pourquoi tronquer des questions de fait avec l'autorité des pamphlets de Drumont et de Chirac, ou d'un roman de M. Zola (p. 509)? ce livre dont un autre jésuite, le R. P. Cornut, a pu dire que « l'*Argent*, même après tant de révélations mettant à nu l'armée des spéculateurs véreux, avait su calomnier la banque et les finances? » (P. Cornut, *Malfaiteurs littéraires*, p. 76.) Comment le P. Antoine a-t-il vu « le loyer des capitaux fixes prenant naissance dans un contrat dit prêt à usage, *commodatum* » (p. 319) ? Est-ce pas encore une analyse incomplète qui lui fait trouver usuraires les intérêts des monts-de-piété, par la confusion qu'il fait entre l'intérêt et les frais de garde du gage (p. 510)? J'estime moins sérieuse dans le fond que dans la forme sa discussion sur l'interdiction du prêt à intérêt par l'Église, ainsi que sa manière de justifier la doctrine ecclésiastique du reproche de contradiction. Ici on n'arrive pas à comprendre que « le prêt à intérêt, dans l'ordre économique présent — système délectueux et antinaturel, qu'il faut bien tolérer provisoirement et avec lui tout ce qui en découle — n'est pas un contrat de *mutuum* » (p. 506 et 507). Ce sont là des mots et rien de plus. Le P. Antoine est partisan de l'impôt progressif, du minimum des salaires, de la législation internationale du travail, des retraites obligatoires contre la vieillesse et de la limitation légale de la production et de la concurrence. Mais, bien entendu, c'est la misère du « peuple des usines » qui paraît seule l'émouvoir (p. 400) ; d'ailleurs, il harmonise parfaitement cette préférence avec ses définitions et ses syllogismes sur le travail. « Si vous achetez un objet fabriqué, vous dit-il, ou si vous faites faire un objet pour un prix donné, vous êtes acheteur, » et ce n'est que du « travail-terme ; » que si, au contraire, « vous êtes soit employeur, soit patron (car il paraît que c'est essentiellement différent), c'est du « travail-acte » qui est en cause, « c'est la personne même du travailleur qui est l'objet du contrat, et vous devenez ainsi l'associé de l'employé ou de l'ouvrier » (p. 287 et suiv.). Donc le travail autonome, qui vend des choses, n'a droit ni à la thèse de l'équivalence du revenu aux besoins, ni à la même protection et à la même sollicitude que le travail salarié, qui loue ou plutôt associe des personnes. Tant pis pour les paysans et pour quiconque travaille à son

compte ! Il nous semble que, dans un traité aussi complet de « science sociale » et « d'ordre économique, » une théorie du juste prix aurait dû être mise en regard d'une théorie du juste salaire et en harmonie avec elle pour tout ce qui concerne la satisfaction des besoins du travailleur, soit autonome, soit salarié. Le P. Antoine aurait-il craint, sur ce terrain-là, de se trouver dans l'alternative d'être inconséquent avec lui-même ou bien de contredire la théorie et la pratique universelles ? Ailleurs il affirme « qu'il ne peut y avoir ni socialisme catholique ni socialisme chrétien » (p. 220), et lui-même, à cet endroit, passe à dessein sous silence les propositions caractéristiques que cette école a émises : la preuve, cependant, qu'il les connaît, c'est qu'il discute et même qu'il repousse avec fermeté, dans divers passages de son volume, certaines propositions extrêmes de cette école. Ainsi en est-il des erreurs sur l'origine et le rôle de la propriété foncière (p. 446 et suiv.; p. 462), sur le salaire familial (p. 459 et suiv.) et sur le droit prétendu du salarié à la propriété de l'objet fabriqué (p. 556). Le P. Antoine s'en sépare également quand il soutient, à propos du juste salaire, la thèse de l'équivalence objective du travail (p. 562 et suiv.) : aussi, en dépit de l'autorité du P. Liberatore, admet-il fort bien que le patron employant par charité un ouvrier à demi invalide ou bien l'industrie se trouvant en perte peuvent en justice donner un salaire « inframinimal » (p. 564 et 565). La vérité, c'est que le P. Antoine, malgré ses sympathies de sentiment, garde encore un certain éclectisme de doctrine dont il faut lui savoir gré. Mais, au résumé, son ouvrage nous paraît devoir être plus utile par la masse des documents qu'il présente que par la solidité de ses thèses économiques et la rigueur vraie de son argumentation.

3. — On pourrait appliquer au P. Antoine la phrase si juste que M. Paul Leroy-Beaulieu inscrit en tête de la préface de son *Traité théorique et pratique d'économie politique* : « Pour bien comprendre et profondément saisir, dit-il, des phénomènes concrets singulièrement variés et aux multiples aspects, pour les réunir ensuite dans une légitime synthèse, il ne suffit pas d'étudier au coin de son feu d'innombrables volumes écrits par des prédécesseurs ou de dépouiller d'antiques dossiers et d'interminables enquêtes, il faut prendre le contact direct des faits, en recevoir le contre-coup immédiat, les suivre dans toute leur réalité. » Il y a trente ans que M. Paul Leroy-Beaulieu s'est voué à cette tâche, et ces trente années ont été marquées par des volumes qui, tels que l'*Essai sur la répartition des richesses*, ont fait date dans la littérature économique, et par d'innombrables articles dans l'*Économiste français*. Le *Traité théorique et pratique*, qui paraissait au commencement de 1896 et qui a atteint en quelques mois sa seconde édition, couronne cette féconde carrière. Il est divisé en huit parties : 1° Science économique en général ; 2° Production ; 3° Conditions géné-

rales du développement des sociétés modernes : 4° Répartition ; 5° Circulation ; 6° Consommation et usage des richesses ; 7° Population ; 8° État, socialisme et impôt (toute cette dernière partie très abrégée). On y retrouve partout les qualités maîtresses de l'auteur : une grande netteté dans l'exposition, une connaissance approfondie de nos relations sociales, enfin une intelligence judicieuse des phénomènes et de leur enchaînement. Certains chapitres apparaissent purement théoriques et sont comme une suite de théorèmes, brièvement énoncés (en italiques), puis sobrement démontrés ; d'autres, comme l'étude de la monnaie, par exemple (3e part., liv. II), équivalent, au milieu des chiffres et des statistiques, à de véritables monographies des sujets. Surtout, l'œuvre est vraiment personnelle : M. Leroy-Beaulieu a juste assez de renvois et de citations pour justifier ou pour bien faire saisir son opinion propre ; mais il ne s'est pas soucié de constituer un amas de matériaux où les auteurs de seconde main fussent invités à venir puiser, et il a dédaigné les longs index bibliographiques, bien mieux faits pour asseoir une réputation de compilateur et d'érudit que pour faire honneur au jugement et à l'originalité d'un écrivain. Avec cela, il évite les abus de la méthode métaphysique, dont Ricardo et Stuart Mill ne s'étaient pas garantis. Sous ce dernier aspect, ce serait de *la Richesse des nations*, d'Adam Smith, que nous pourrions le plus justement rapprocher le *Traité théorique et pratique*, avec toute la différence des temps et tous les progrès que l'observation économique a réalisés dans cet intervalle. Un mot sur la population. M. Leroy-Beaulieu établit comme thèse que « la civilisation réduit considérablement la natalité » (7e part., l. II, ch. II, et plus particulièrement p. 612 et suiv.). Eh bien, l'analyse ici est-elle assez délicate, et M. Leroy-Beaulieu, en dehors des effets purement physiologiques d'un changement de vie et d'habitudes, n'aurait-il point confondu la civilisation avec l'oubli et la violation de la morale ? Une table alphabétique des matières, très claire et très détaillée, complète cet ouvrage, que nous ne saurions trop recommander, et qui n'a pas son égal au point de vue de l'analyse judicieuse et approfondie de toutes les conditions de la production et de la concurrence modernes (2e partie, l. II).

4. — Les *Notions populaires d'économie politique* sont l'œuvre banale d'un modeste délégué cantonal, écrivant pour les élèves des écoles primaires. Cependant, à quelques lecteurs que l'on s'adresse, il faut éviter les définitions fausses. Aussi, après que M. Grimal a distingué le capital circulant et le capital fixe, je ne saurais l'approuver de ne nommer que l'intérêt, même en face du capital fixe, pas plus que d'appeler rente tout ce qui revient au possesseur de la terre (p. 44). De plus, si « les adversaires de la République ont si beau jeu à discréditer sa gestion financière, » ce n'est pas « parce que les ouvriers et les neuf dixièmes

des contribuables ne sont pas au courant du langage et des principes économiques de l'impôt » (p. 57) : c'est simplement parce que cette gestion est déplorable. Demandez-le à M. Paul Leroy-Beaulieu, que M. Grimal n'osera pas, j'espère, accuser d'ignorance économique. Le plan est mal conçu et les développements sont disproportionnés. Tout cela gâte singulièrement de bonnes intentions, inspirant parfois de bons conseils.

5. — Qu'est-ce que *l'Enseignement social ?* Peut-être M. Dick May n'en a-t-il pas une idée très nette, et ce serait là ce qui le rend si parfaitement éclectique, pour ne pas dire sceptique, dans son rapide exposé des efforts qui ont été faits en ce sens à Paris depuis une vingtaine d'années. Il donne quelques renseignements sur l'héritage scientifique de M. Le Play, puis il témoigne de toutes ses sympathies pour le « Collège libre des sciences sociales. » Ses opinions s'accommodent à merveille d'y voir M. Yves Guyot enseigner la morale de la concurrence, le P. de Pascal prêcher une sociologie catholique à laquelle nombre de catholiques ne souscrivent point, enfin MM. Rouanet, Delbet, Révelin, etc., préconiser qui le socialisme en général, qui les formules allemandes du marxisme, qui enfin le positivisme d'Auguste Comte. M. Dick May, favorable à ce courant-là, voit de beaucoup moins bon œil les courageuses tentatives de M. A. Leroy-Beaulieu et du « Comité de défense et de progrès social, » se jetant bravement dans la mêlée des conférences publiques, pour disputer le terrain au socialisme révolutionnaire.

6. — Le socialisme, tour à tour attaqué et défendu, a fait éclore toute une bibliothèque. En fait de brochures de propagande destinées à le combattre, *Ligueons-nous contre le socialisme*, par M. Berton, est certainement une des meilleures. Elle en est à son deuxième mille : souhaitons-en beaucoup d'autres après celui-là. C'est droitement pensé et vivement écrit, avec des arguments simples et saisissants, de constantes allusions à des faits actuels, et tout juste assez de chiffres pour que le lecteur y trouve la démonstration de ce qui était avancé. M. Berton s'est proposé de défendre tout particulièrement la propriété et l'hérédité, avec d'autant plus de raison que ces deux institutions essentielles sont menacées l'une et l'autre à cette heure-ci par des moyens détournés : la propriété, par les atteintes que des lois ouvrières mal comprises et des spoliations fiscales porteraient à la liberté du travail et du commerce ; l'hérédité, par l'impôt progessif sur les successions, qui, voté par la Chambre, est soumis au Sénat. J'aime à entendre dire que « la première Providence de l'individu, après Dieu, c'est lui-même. » Cherchons donc à développer l'initiative privée et les œuvres qui doivent en surgir : cependant, malgré M. Berton, je ne veux pas admettre qu'il y ait un bon socialisme, car le socialisme, pour moi, est toujours mauvais, et je trouve que le régime des associations facultatives n'a rien de commun avec lui.

7. — M. l'abbé Onclair, auteur des *Causes et remèdes du socialisme*,

s'est fait une place au premier rang de ceux qui combattent les doctrines socialistes, sans que la complaisance ou la timidité l'ait empêché d'en reconnaître l'influence jusque parmi les illusions de certains catholiques des plus éminents. Ce nouveau volume appartient au même ordre d'idées. Il est écrit sous forme de discours tenus à un auditoire imaginaire, ce qui soutient plus facilement l'attention. De ces dix-neuf conférences, les onze premières sont consacrées aux causes du socialisme (1° rationalisme; 2° principes et agissements de l'État moderne au point de vue politique, religieux, moral et économique; 3° internationalisme; enfin, 4° franc-maçonnerie). Quels remèdes appliquer? Il faut renoncer au rationalisme et revenir au principe catholique, qui a le double mérite de consolider le droit de propriété et d'harmoniser tous les intérêts. Dans cette dernière partie, nous signalons tout particulièrement les pages sur l'aumône, qui, bien que condamnée par le socialisme et dédaignée par la démocratie chrétienne, n'en est pas moins un des fondements de l'ordre social chrétien. La *Civiltà cattolica* a rendu un hommage mérité à cette œuvre intéressante. — Nous devons cependant prévenir une équivoque. Le libéralisme, selon M. l'abbé Onclair, est le père du socialisme. Soit : c'est parfaitement vrai si ce mot libéralisme, sur les lèvres de M. l'abbé Onclair, qui est de Liège, a le sens qu'on lui donne en Belgique; c'est parfaitement vrai encore si on entend par là la liberté absolue de la raison et des manifestations de la pensée. Mais, outre que maintenant, en France, nombre d'excellents catholiques se sont présentés aux suffrages sous la simple qualification de « libéral, » il ne faudrait pas confondre le libéralisme philosophique avec le libéralisme économique. Ce dernier peut s'allier avec une véritable intransigeance de doctrines philosophiques et religieuses; il est respectueux de toutes les règles de la morale; il ne propose ni aux consciences de s'affranchir des devoirs de justice et de charité, ni à l'État de se désintéresser du bien-être des classes ouvrières : mais il défend la liberté du commerce, du travail et des associations contre tous les socialismes et en particulier contre le socialisme d'État, ainsi que contre les projets de corporations obligatoires et de limitation artificielle de la production, et loin d'être une des causes du socialisme, il en est, dans la théorie comme dans la pratique, l'adversaire le plus clairvoyant et le mieux armé.

8. — J'ai goûté beaucoup *la Propriété devant le socialisme contemporain*, par le R. P. Calmes, de la Congrégation de Picpus. L'introduction contient en quelques pages un fort bon historique des attaques contre la propriété. Le P. Calmes y propose très finement de « rattacher Fénelon à cette classe de sociologues chrétiens chez lesquels certains auteurs reconnaissent des socialistes inconscients » (p. XIX). Ailleurs encore, il fait observer que le socialisme d'État, déjà implanté dans les législations de plusieurs peuples, n'est pas facile à dévisager sous les masques de

légalité, de philanthropie ou d'intérêt national dont il s'affuble (p. 11-12). Mais le but principal du volume est de combattre le collectivisme par la démonstration de la justice et des bienfaits de la propriété. Le style est simple et agréable ; les arguments sont bien choisis et sobrement présentés, sans appareil scientifique qui puisse rebuter. L'auteur cite peu, pour ne pas alourdir le volume, mais il est évident qu'il connaît beaucoup. Esprit élevé, il s'affranchit sans peine des jugements préconçus : témoin son opinion éclairée sur Malthus (p. 111). A recommander la discussion sur l'origine historique de la propriété, discussion dans laquelle le P. Calmes fait une heureuse application des observations récentes que l'évangélisation de la Polynésie a fournies. Bonnes pages aussi sur le *mir* et l'*allmend*, ces vieilles propriétés communales qui ont excité l'admiration de M. de Laveleye et de ses disciples. Au résumé, avec un certain nombre d'idées personnelles, c'est un abrégé discret et agréable de tout ce que les théologiens, d'une part, et les économistes, de l'autre, avaient dit de plus substantiel et de plus sensé sur ce sujet.

9. — Des préoccupations analogues, au lendemain de la guerre et de la Commune, avaient inspiré au duc de Noailles son opuscule *Revenu, salaire et capital, leur solidarité*. On vient de réimprimer ce solide travail, abstrait sans doute et d'une lecture quelque peu ardue, mais utile aux esprits sérieux et réfléchis. L'auteur s'y est efforcé de démontrer l'inefficacité pratique d'un partage des biens et la nécessité de la coopération économique des divers facteurs de la production. Le titre de chaque chapitre ressemble à l'énoncé d'un théorème, et le texte en donne ensuite la démonstration généralement claire et ingénieuse.

10. — Les plaidoyers en faveur du socialisme sont malheureusement beaucoup plus nombreux. Je range parmi eux *Solidarité*, de M. Léon Bourgeois, bluette politique à forme philosophique, réclame détournée d'un ministre d'hier qui a bien envie d'être un ministre de demain. Voici le thème. Une nouvelle idée, dit M. Bourgeois, s'est dégagée depuis un quart de siècle : c'est celle de la solidarité, préparant la synthèse des idées adverses que soutenaient les socialistes d'une part et les économistes de l'autre (autrement dit : « Votez tous pour moi, ma candidature est la synthèse du oui et du non, du pour et du contre »). En philosophie, on est obligé d'adopter le positivisme évolutionniste, complété par le sentiment que l'individu dépend de l'espèce par son continuel contact avec les autres individus passés et présents (p. 47 et suiv.). L'individu lui-même n'est que la résultante d'un agrégat d'êtres vivants, solidaires les uns des autres (p. 53). Quant à la loi morale, si partout il y en a une, elle n'est pas toujours et partout la même, et la grande erreur de Cicéron a été de croire à la généralité et à la constance de cette loi (p. 72). Or le malaise actuel vient de ce que les institutions n'ont pas évolué parallèlement à la morale, que les progrès de la science avaient heureu-

sement transformée (p. 77). Que faut-il faire actuellement? Il faut, selon la formule de M. Izoulet, « socialiser non les biens, mais la personne. » Toutefois M. Bourgeois voit une différence entre Rousseau et lui, en ce que Jean-Jacques supposait à l'origine un contrat social, tandis que lui voit seulement un quasi-contrat imposé par la nature. Il prétend que sa formule de solidarité, substituée à celles de la charité chrétienne et de la fraternité républicaine, a le mérite de garantir l'égalité et d'assurer à toutes les facultés humaines leur développement le plus étendu (p. 155). Voilà ce que les amis appellent « donner une formule précise aux légitimes revendications des diverses écoles révolutionnaires. » Ce n'est point neuf, au point de vue sociologique ; seulement tous ces sophismes sont présentés ici fort gentiment et en très bon style, ce qui n'est pas pour les rendre moins malfaisants.

11. — M. Jaurès a fait une préface à *la Morale sociale* de Benoît Malon, et M. Léon Cladel a fait une biographie échevelée et dithyrambique de l'auteur. La morale sociale, d'après Malon, est celle d'après laquelle « l'humanité, organisée en un tout solidaire, devient à la fois le principe et la fin de la conduite morale » (Intr., p. II), et cette morale doit se substituer à toutes les autres, théologiques, métaphysiques ou purement naturalistes (p. 9). L'ouvrage se compose de deux parties inégalement développées : 1° « La Genèse de la morale : » 2° une Description fantaisiste des diverses morales. Mais il est inutile de se demander si la morale a un pourquoi : il suffit de savoir qu'elle est un phénomène de la vie sociale, et que d'ailleurs il en existe une chez les animaux, qu'aucune ligne de démarcation ne sépare des hommes (p. 36). La morale a-t-elle une sanction? Pas dans un autre monde assurément. A-t-elle un code? Malon écrira le « catéchisme altruiste » quand il en aura le temps (p. 376) : en attendant, il se borne à préconiser l'altruisme universel, y compris l'amour des bêtes, qui sont nos demi-frères, et il affirme que « lorsque l'amour et l'estime présideront seuls à l'union des sexes, ce qu'on est convenu d'appeler la débauche disparaîtra rapidement » (p. 375). La partie descriptive se compose surtout de citations juxtaposées, empruntées à des auteurs anciens et modernes, et entremêlées de blasphèmes dès qu'il est question de christianisme. La morale juive, dont Malon place l'origine aux temps d'Homère et d'Hésiode, puis le développement au temps de Socrate (p. 146), apparaît gâtée par « les insoutenables et sanglantes légendes de la mythologie sémitique, qui sont la négation de la nature humaine et des nécessités sociales » (p. 7). Quant à la morale chrétienne, elle n'est qu'un « écho affaibli du bouddhisme » (p. 173). « La philosophie a moins erré que la religion; toutefois, c'est la religion qui « a le plus influé sur le mouvement humain » (p. 207). Inoffensif pour les esprits instruits et les âmes élevées, le livre est de nature à faire du mal dans les milieux ignorants et crédules.

12. — M. Enrico Ferri s'est proposé, dans son livre *Socialisme et science positive*, de démontrer que « Spencer et Darwin se sont arrêtés à mi-chemin des conséquences logiques de leurs doctrines, et que ces doctrines mêmes constituent le fondement scientifique du socialisme de Marx, le seul qui, en s'élevant sur le socialisme sentimental antérieur, a discipliné et systématisé positivement les relevés des faits sociaux, les conclusions politiques et la méthode évolutive de la tactique, tout en restant révolutionnaire dans le but » (p. 9 et 162). Voilà qui est clair. Mais est-il vrai d'abord que le darwinisme mène au socialisme? Est-il vrai que la lutte pour la vie doive aboutir à l'égalité dans les jouissances? Hæckel l'avait contesté à Virchow, au congrès des naturalistes tenu à Munich en 1877, et M. Ferri commence son livre par une réfutation d'Hæckel. De plus, est-ce que le socialisme, supprimant la propriété et le mariage, ramenant la communauté des biens et la libre union des sexes, n'opérerait pas ainsi une « régression, » ce qui serait inconciliable avec la loi darwinienne du progrès continu? Pas du tout, répond M. Ferri, qui s'évertue à prouver le contraire (p. 93 et s.). Au point de vue religieux, il considère la science et la religion comme étant « en raison inverse l'une de l'autre, » et le darwinisme comme ne pouvant conduire logiquement qu'à la négation de Dieu (p. 57 et suiv.). Quant au socialisme catholique, il n'y voit qu'un instrument de propagande des idées socialistes, mais nullement une arme de défense du catholicisme aux abois (p. 61). Le volume se termine par une réfutation très longue et assez faible de l'ouvrage de M. Garofalo, *la Superstition socialiste*, ouvrage dans lequel M. Garofalo avait pris à partie M. Ferri, et que nous avions eu le plaisir de recommander ici même l'an dernier.

13. — M. Gaston Richard, qui nous donne *le Socialisme et la science sociale*, est tout aussi matérialiste et évolutionniste que M. Ferri : c'est un croyant du matriarcat primitif et un admirateur de Tarde et de Lazarus, qui ont enfin créé la « psychologie sociale » (p. 135 et s., etc., etc.). Mais est-il socialiste comme M. Ferri? Je suis resté perplexe jusqu'à la fin de la première partie : « le Socialisme. » Pour me faire une opinion, il m'a fallu arriver à d'assez bonnes réfutations de Karl Marx sur la plus-value, le surtravail (p. 88 et s.) et la valeur (p. 115 et s.), ainsi qu'à des discussions ingénieuses sur les contradictions que renferment les prévisions sociologiques du prophète de l'Internationale (p. 127 et s.). M. Richard a raison, par exemple, de signaler ce qu'il y a de téméraire à « lire l'avenir de l'Europe dans l'histoire présente de l'Angleterre, et à chercher dans l'organisation des tribus américaines l'image des ancêtres de la population européenne » (p. 133). Il y a donc une certaine force de logique dans cette deuxième partie du volume : « la Sociologie et la théorie du capital. » La troisième partie : « le Socialisme et la prévision sociologique, » ne révèle guère qu'une foi aveugle et vague à

l'autorité d'une « science sociale encore en voie de formation. M. Richard plane un peu trop dans le nuage des abstractions, en se refusant à voir dans le socialisme « un plan de reconstitution sociale » ou « une somme de revendications ouvrières » (p. 81), et en le réduisant à un pur tournoi de formules sociologiques où la morale n'aurait rien à voir, en un mot, à « une erreur sincèrement professée, issue fatalement de l'état imparfait des connaissances sociologiques » (p. 193). Je me défie également du libéralisme qui affecte d'apparaître à la fin du volume (p. 196). En tout cas, puisque M. Richard et M. Forni sont aussi bons darwiniens l'un que l'autre, renvoyons-les à se mettre d'accord s'ils le peuvent.

14. — M. Novicow, auteur de *Conscience et volition sociales*, n'est pas un disciple modèle de Comte et de Darwin. Les sociologues, dit-il aux premières lignes de son livre, sont divisés en deux écoles : l'école « organique, » qui prend les sociétés pour des organismes réels, et l'autre, « qu'on pourrait appeler inorganique, » pour laquelle « la comparaison entre l'agrégat biologique et l'agrégat social est une simple métaphore privée de réalité objective. » M. Novicow veut relever l'école organique du discrédit, immérité selon lui, dans lequel elle serait tombée. L'auteur traite ensuite du « sensorium social, » dont l'outillage comprend les publications quelconques, les laboratoires et musées, les églises et monuments, etc. (p. 76). Le mécanisme de la conscience sociale correspond à celui de la conscience individuelle : même passage de l'acte physique à l'acte psychique, depuis la sensation, l'image et l'idée jusqu'au désir, à la volition et à la passion (p. 89). Mais le sensorium social a été déterminé par une élite, et c'est de cette élite que provient toute volition sociale, comme toute volition individuelle provient du cerveau (p. 99). Il y en a comme cela trois cent cinquante pages, d'ailleurs facilement écrites et entremêlées ingénieusement de faits et d'exemples, pour que les sophismes aient plus de chances d'être accueillis. A la fin, M. Novicow formule quelques pronostics sociaux basés sur le fait que « l'évolution sociale, comme l'évolution biologique, est caractérisée par un accroissement constant de l'intellectualisation » (p. 334). Je crois que, si les idées de M. Novicow s'implantaient, ce serait bien plutôt, pour parler la langue des sociologistes, une « régression » vers l'ignorance« ancestrale. »

15. — M. Nitti, bien connu par son volume sur *le Socialisme chrétien*, est de la même école organique, avec des sympathies socialistes bien accusées. Son ouvrage sur *la Population et le système social* se divise en deux parties. Dans la première, il expose et critique les opinions des autres. Malthus y tient la plus large place : son pessimisme, opposé à l'optimisme d'Adam Smith, y est attribué aux conditions ambiantes de temps et de lieu. Mais M. Nitti, très complaisant pour la thèse de la « capillarité sociale » de Dumont et pour d'autres élucubrations analogues, ne fait aucune mention des penseurs chrétiens quels qu'ils soient :

c'est là tout un monde qu'il ignore, à tel point qu'il prend Tolstoï pour le type des « âmes imprégnées du véritable esprit chrétien » (p. 137). Des pages plus vraies sur l'élasticité du nécessaire social en divers pays et divers siècles ouvrent la seconde partie. M. Nitti y expose son propre système. Pour lui, la religion est à peu près sans influence sur la natalité: le christianisme, agent de stérilité quand il est intense, ne devient un agent de fécondité que lorsqu'il a « perdu sa ferveur ascétique » (p. 153 et s.). M. Nitti s'insurge parvillement contre les assertions de M. Block et de tous les moralistes spiritualistes : il ne veut pas admettre que « la cause du phénomène est généralement libre et volontaire » (p. 222). La vraie règle est celle que Bouillaay a entrevue, que Darwin a pressentie, et que Spencer a formulée : à savoir, que « la genèse est en raison inverse de l'individualisation : » autrement dit, de même que « l'homme, étant l'être dont l'individualité est la plus forte (exception faite de l'éléphant), est le moins fécond, » ainsi les sociétés qui atteignent le développement le plus élevé sont les moins fécondes, tout cela d'une manière spontanée, en vertu de causes à la fois biologiques et psychiques, mais non volontaires (p. 232 et s.). « Un maximum d'individualisation ne sera possible qu'avec un maximum de socialisation » (p. 237), puisque « tout développement de l'individualité n'est autre chose qu'une diminution de l'individualisme » (p. 243). Avis aux amateurs de rébus. J'aime mieux, sur ces sujets scabreux, un vieux livre modeste et peu connu d'un humble curé de campagne : *La Loi de la vie*, de M. l'abbé Crozat, parce que c'est plus vrai, plus clair et moins pédant.

16. — L'ouvrage de M. Rudolf Meyer, *Der Kapitalismus fin-de-siècle*, est d'une lecture pénible, grâce surtout au manque d'ordre et de subdivisions qui ajoute à la lourdeur proverbiale des Allemands. M. Meyer appartient à l'aile gauche du socialisme chrétien. Sa thèse générale, c'est que le capital, simple catégorie historique qui a eu un commencement, aura aussi une fin. Le socialisme s'en chargera, et il n'y aura bientôt plus que deux formes sociales en présence : le christianisme et le socialisme. M. Meyer distingue trois grandes périodes économiques, l'antiquité, le moyen âge et les temps modernes. Le capitalisme romain et l'esclavage ont succombé sous les coups de l'Église, grâce aux canons ecclésiastiques qui condamnaient l'intérêt ; mais si le capitalisme a ensuite ressuscité, si l'économie sociale du moyen âge ne s'est pas maintenue, c'est parce que l'Église s'est confinée dans la prohibition de l'intérêt et ne s'en est pas prise directement à la cause du mal, c'est-à-dire aux rapports juridiques qui reconnaissent une productivité factice au capital (p. 29). Il y aurait beaucoup à dire sur l'histoire du prêt à intérêt et sur le tableau de la vie économique du moyen âge, tels que M. Meyer les présente. Vient ensuite un interminable chapitre sur les « tendances anticapitalistiques en Allemagne. » Les chapitres sur

la concurrence étrangère, les « cartels, » les guerres commerciales, etc., terminent le volume. On peut y relever en maint endroit des appréciations plus âpres que justes, et des affirmations inexactes. Par exemple, où M. Meyer a-t-il vu que l'absence de l'usure en France tienne à l'habitude des collecteurs d'impôts de servir de banquiers aux petits producteurs de l'arrondissement (p. 230)? Il ne faut pas un moindre effort d'imagination pour trouver dans saint Thomas et les scolastiques la fameuse équation du travail et de la valeur, qui est le fondement du marxisme (p. 33). Mais ce qui manque le plus, ce sont les définitions des mots et les preuves des faits. Ainsi, avant de consacrer vingt et trente pages à me soutenir que le capital était improductif au moyen âge, il aurait fallu m'expliquer quel sens socialiste je dois donner à ce mot « capital, » sens qui, ici, a besoin d'être différent de celui d'Adam Smith et de tous les économistes. Ce qu'il y a de plus vrai dans le volume, c'est l'opinion que l'antisémitisme est l'échelon — Engels avait dit : le circuit — « par lequel les populations chrétiennes arrivent aux *Socialdemokraten*, » c'est-à-dire au socialisme sans épithète (p. 231). D'ailleurs, M. Meyer, plus ennemi du capital en général que des juifs en particulier, ne les rend nullement responsables des abus contre lesquels il proteste.

17. — Quittons enfin le socialisme, au moins pour un moment, et occupons-nous d'impôts. — M. Martello nous donne, avec son *Imposta progressiva*, un excellent travail sur l'impôt progressif. C'est un arsenal complet des arguments en faveur de la proportionnalité. En outre d'une étude très détaillée des législations étrangères, ainsi que d'un plaidoyer parfait contre les « illusions de l'échelle lente » (ch. XII) et contre l'erreur de ceux qui ignorent que « le nombre des revenus imposables est partout et toujours en raison inverse de leur montant » (p. 125), j'ai trouvé dans ce volume, comme choses nouvelles, une discussion de la formule mathématique de l'impôt progressif et des renseignements intéressants sur les taxations progressives apparues à Florence du XIVe au XVIe siècle. On avait vu généralement de l'impôt progressif dans ces taxations, et M. Léon Say avait partagé ce sentiment ; mais M. Martello établit qu'il ne s'agissait là que d'emprunts forcés, analogues à ceux que la Convention et le Directoire essayèrent plus tard en France. Les pages consacrées au projet du ministère Giolitti en 1893 et à la discussion de l'article 25 du Statut italien, relatif à la proportionnalité de l'impôt, ne concernent que l'Italie : au contraire, les discussions sur les « taxes progressives dans la transmission des capitaux » (ch. IX, p. 73) sont des plus actuelles pour nous, en présence du projet déjà voté par notre Chambre et soumis en ce moment au Sénat.

18. — Quant à M. Kergall, il n'est, dans son *Impôt démocratique sur le revenu*, que l'avocat du cabinet Méline-Cochery, réfutant le pro-

jet de l'ancien cabinet Bourgeois-Doumer. C'est donc une simple brochure d'actualité politique, pour ne pas dire de complaisance, et l'auteur s'y borne à reprendre les meilleurs arguments déjà produits par les amis du ministère. Pour nous, ennemi des bouleversements rêvés par les radicaux, nous ne voyons pas la nécessité de devenir partisan de ceux que les opportunistes préparent, et nous pensons que la politique des économies et des libertés locales serait encore celle qui apporterait les plus sages réformes. Pourquoi M. Kérgall n'en a-t-il rien dit ?

19. — Dans l'opuscule de M. Jacques, *Contre l'invasion*, l'impôt n'est qu'un moyen. Il s'agit de l'infiltration de l'élément étranger en France. Après diverses critiques, les unes justes et les autres mal fondées, contre le régime politique et « capitalistique » actuel, l'auteur conclut à des taxes élevées contre les étrangers travaillant ou séjournant en France. Ce petit volume est faiblement documenté, les difficultés diplomatiques sont passées sous silence, les analyses économiques sont incomplètes ou fausses, enfin le sophisme *cum hoc, ergo propter hoc* est d'un usage par trop fréquent. Ainsi, pourquoi attribuer à la concurrence étrangère la stérilité volontaire des ménages (p. 48) ? Et si la Lozère, le Cantal et la Creuse comptent officiellement un très petit nombre d'indigents parce que ces pays-là n'en peuvent guère secourir, pourquoi en conclure à une absence de pauvres qui serait elle-même une conséquence de l'absence d'étrangers (p. 36) ?

20. — Le R. P. Taparelli d'Azeglio avait publié, en 1850, un *Examen critique des gouvernements représentatifs dans la société moderne*, ouvrage composé de quatre parties, d'importance et de longueur très inégales, qui s'intitulaient : 1° De l'Unité sociale ; 2° Du Suffrage universel ; 3° De la Possession de l'autorité ; 4° De l'Émancipation des peuples adultes (cette dernière partie en réponse à une lettre du comte Mathieu Ricci). C'est cet ouvrage que le P. Pichot, jésuite également, vient de traduire et de faire paraître sous le titre : *De l'Origine du pouvoir*. Le P. Taparelli s'en prenait au protestantisme, dans lequel il voyait alors un danger pour l'Italie et qu'il accusait, non seulement d'avoir enfanté la Convention, puis la République de 1848 (p. 94), mais encore d'avoir rendu impossible l'idée du droit (1re partie, chap. IV). Le suffrage universel était présenté comme « impossible, funeste, menteur, destiné à conduire à l'abolition absolue de tout gouvernement, au bouleversement de la société et à une complète anarchie » (p. 133). Tout cela était démontré avec une vivacité très italienne. Mais il y a de cela presque un demi-siècle. Même je ne puis pas m'empêcher de trouver un parfum tout féodal aux pages où le P. Taparelli établit, non seulement que l'autorité est une propriété (p. 226), mais encore que le propriétaire de vastes domaines « est juge entre ses colons, d'abord en vertu du droit universel, inhérent et essentiel à toute société, ensuite en vertu du droit particulier

que lui donne sa propriété.... ; qu'il est obligé en conscience de vouloir l'ordre parmi ses fermiers, et finalement qu'il peut imposer aux coupables des réparations légitimes et bannir de son domaine ceux qui ne voudront pas se soumettre » (p. 218 et 219). La réimpression de ce volume serait-elle une protestation intentionnelle contre des opinions plus récentes et singulièrement plus démocratiques ?

21. — Je ne sais où classer *la Synergie sociale*. D'abord, qu'est-ce que ce mot désigne ? M. Henri Mazel m'apprend qu'elle est « cette harmonie des amours actifs d'un chacun, qui implique conscience et raisonnement et qui implique aussi action différenciée et combinée, l'attractif des uns devant être combiné par l'attracté des autres » (p. 2). Que c'est profond et que c'est lourd ! Eh bien, détrompez-vous. M. Mazel a un style vif et chaud, très jeune et très coloré, moderne même et très moderne, où l'adjectif « veule, » répété toutes les trois pages, coudoie à l'occasion le substantif « harpie. » Le volume a trois parties : le passé, le présent et l'avenir. La première partie est un essai de « psychohistoire, » où les doctrines évolutionnistes et les thèses sur la différentiation de « l'âme des peuples » m'ont fait une assez mauvaise impression, malgré des pages émues et sincères sur le rôle moralisateur du christianisme et sur la civilisation du moyen âge. Le « présent » commence par une critique virulente de la Révolution, qui fut « le comble de l'ineptie et du stupide » (p. 124). Cette partie, la plus longue du volume, ne manque pas d'aperçus, sinon bien neufs, au moins justes, quoiqu'il y ait à faire certaines réserves, notamment sur le chapitre consacré au clergé. Mais on déraille tout à fait dans la troisième partie, « l'avenir. » Ici l'imagination se donne libre carrière. Notamment à propos de socialisme et de religion, M. Mazel n'entrevoit qu'un faisceau d'actions réflexes qui s'équilibrent et se neutralisent à travers d'interminables hypothèses. L'Église, sans doute, ne peut pas « rejeter ses amulettes » : avec quoi donc endormirait-elle les âmes dolentes et enfantines ?.... « Mais on entrevoit une « concorde de toutes les églises chrétiennes et peut-être de toutes les religions, concorde vers laquelle le Parlement de Chicago aura été le premier pas » (p. 272-273). Quant à l'avenir des idées morales, « le christianisme oscille entre deux pôles : le pôle d'Orient, restriction et passivité ; le pôle d'Occident, activité et expansion : en dehors de lui (le christianisme) subsiste le vieil esprit des rois asiatiques. Or, aujourd'hui même, trois grands penseurs, Nietzsche, Tolstoï et Ibsen, représentent ces trois états d'âme » (p. 276). Toutefois le « nietzschisme » risque de devenir « un toxique redoutable » (ajoutons que Nietzsche, tout le premier, en est devenu fou) ; le nietzschisme a donc besoin d'être complété par Tolstoï, à qui l'on doit « un inattendu regain d'évangélisme, » et par Ibsen, qui ne veut que liberté et vérité. Au résumé, ce qu'il y a de bon dans ce volume n'est

pas de l'auteur : ce sont les emprunts à Taine, à Babeau et à l'école de la *Réforme sociale*.

22. — Reposons-nous un peu en étudiant des biographies ou des opinions. — Jean-François Melon, né à Tulle en 1675, mort à Paris en 1738, a laissé un nom parmi les précurseurs de l'économie politique. Ami de Montesquieu et secrétaire de M. d'Argenson, du cardinal Dubois, de Law et enfin du Régent, il fut mêlé à tout le mouvement financier et social de cette période. On aurait oublié peut-être son *Mahmoud le Gaznévide*, sorte de pastiche des *Lettres persanes*, mais on se souvient de son *Essai politique sur le commerce*, paru en 1734. M. Rebière a recueilli tout ce qu'il a pu trouver de documents et d'appréciations sur Melon, et il les publie en un volume fort bien imprimé, où il a fait reproduire quelques autographes de Melon, ainsi que les frontispices des éditions originales. Le but de M. Rebière est, du reste, de faire une étude biographique et bibliographique, plutôt qu'économique : aussi, et notamment pour l'*Essai politique sur le commerce*, procède-t-il par extraits, et nullement par synthèses critiques des opinions de Melon.

23. — *Ketteler et la Question ouvrière*, de M. de Girard, s'ouvre par une « introduction sur le mouvement social catholique, » qui n'en est pas la partie la moins curieuse. Toute l'Europe y est passée en revue : en ce qui concerne la France, nous mettons en doute plus d'une assertion de l'auteur. Ainsi, désireux de voir partout des « catholiques-sociaux, » il range parmi eux Mgr Freppel, Mgr Turinaz, *la Vérité* de Paris...., et nous-même enfin, — et là contre, en ce qui nous regarde, nous nous croyons le droit et le devoir de protester. M. de Girard affirme aussi qu'il y a divergence seulement sur la mesure et non sur le principe de l'intervention (p. 74-75) : Mgr Freppel, cependant, s'en était expliqué assez clairement à Angers, en 1890, à l'ouverture du congrès des jurisconsultes catholiques, en critiquant nombre de propositions de pure doctrine, et Mgr Turinaz en avait fait autant, sinon plus, dans ses deux mandements de 1891, avec une énergie qui ne peut être oubliée. Pourquoi taire chez M. de Mun le mouvement très accentué de recul dont tous ses discours à la Chambre, après 1892, ont marqué les étapes progressives? Enfin, est-il vrai que le peu de progrès du socialisme chrétien en France soit dû aux « énervantes discussions sur la question du ralliement à la République, » si bien que chez nous on ne puisse pas « prédire avec quelque vraisemblance l'avenir du mouvement social chrétien » (p. 79 et 80)? Tout cela nous paraît vu de Suisse, c'est-à-dire d'un peu loin. Je préfère l'étude sur Mgr de Ketteler, bonne synthèse des idées que le grand évêque de Mayence avait disséminées dans des publications de circonstance. M. de Girard, tout en lui reconnaissant « parfois des allures socialistes » (p. 340), s'attache à bien marquer le fossé entre Mgr de Ketteler et Lassalle.

24. — Si nous voulons voir de plus près les questions ouvrières et bien connaître comment les choses se passent, prenons *la Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par M. Léon de Seilhac. L'auteur nous mène à Carmaux, il nous y décrit les conditions du travail, et nous fait assister à toute la grève de 1895, dont les contre-coups se ressentent encore à la Chambre à l'heure même où nous sommes. Tous les documents qui peuvent éclairer cette page de notre histoire sont mis sous nos yeux, y compris toutes les pièces du fameux procès en dommages-intérêts que M. Rességuier a intenté ensuite à *la Dépêche* de Toulouse et aux députés qui avaient fomenté et entretenu l'agitation.

25. — Encore une œuvre, non de doctrine, mais de faits et d'observations. Ce sont les *Dix jours dans la haute Italie — crédit populaire, épargne, coopération*, par M. Léon Say, récit très intéressant d'un rapide voyage qu'il fit, en 1883, à Milan, Lodi, Crémone, Padoue et Bologne, pour étudier le fonctionnement des caisses d'épargne et des banques populaires de l'Italie. La seconde édition de cet ouvrage achevait d'être imprimée au moment de la mort de M. Say. A nous, qui finirons par nous atrophier dans l'étatisme, nos voisins donnent d'admirables exemples d'initiatives fécondes et de sages libertés. Leurs Caisses d'épargne, libres dans l'emploi de leurs fonds, vivifient par leurs opérations d'escompte, de crédit foncier et de crédit agricole le pays où elles opèrent. Végètent-elles comme chiffres d'affaires? Non : celle de Milan, à elle seule, détient cinq cent vingt-six millions, le sixième de tous les dépôts de nos Caisses françaises, non compris les cinquante et un millions de dépôts de sa jeune sœur la Banque populaire. Sont-elles fragiles et sujettes aux ébranlements du crédit ? Non encore, et elles ont franchi les crises de 1859 et de 1866 mieux que n'auraient pu faire des Caisses esclaves de l'État. Le volume fourmille aussi de vues neuves et judicieuses sur l'alliance nécessaire du papier commercial (à courte échéance) et du papier agricole (à long terme), sur les prêts d'honneur, sur le crédit personnel et sa supériorité moralisatrice par rapport au crédit réel ; il donne des renseignements très suggestifs sur l'usure, tellement intense en Italie que les banques populaires de la Pouille et de la Basilicate, tout en la combattant, ne peuvent prêter qu'à 8 et 10 %. A signaler encore l'étude de la loi italienne du 21 juin 1869, qui avait imaginé, d'ailleurs sans succès, de faire créer par les banques rurales des bons agraires représentant leurs avances à l'agriculture. Tout cela a été écrit il y a plus de douze ans. Une longue préface de M. Rostand, de Marseille, explique que rien n'a changé, sinon en mieux. M. Rostand, d'une manière incidente, y critique les caisses « confessionnelles » et y fait un fort beau plaidoyer en faveur de la décentralisation économique. Cet excellent volume prouve une fois de plus comment le libéralisme économique s'allie fort bien avec le souci intelligent des progrès et du

bien-être des classes humbles et laborieuses : il est regrettable que nos Chambres et notre gouvernement, férus de socialisme d'État et de centralisation, n'aient pas voulu s'inspirer de tous ces beaux exemples dans la rédaction de la loi du 20 juillet 1895 sur les Caisses d'épargne.

26. — Nous finirons par la statistique. M. Tammeo vient de tirer un premier volume des leçons qu'il a professées sur ce sujet à l'Université de Naples. *La Statistica* renferme trois parties. D'abord une histoire de la statistique, où la *Physique sociale* de Quételet tient la place d'honneur après Conring, Achenwall et Süssmilch, mais où les premiers travaux français sur la population de la France au XVIIIe siècle sont passés sous silence. Suit une théorie — philosophique d'abord et ensuite technique — de la statistique. La statistique est-elle une science ou bien une méthode, c'est-à-dire un art ? Ce dernier avis serait le mien, mais non pas celui de l'auteur, matérialiste et évolutionniste convaincu. Pour lui, une des plus grandes découvertes modernes est celle de la conservation de l'énergie, laquelle engendre nécessairement la loi de l'évolution (p. 62); la société, « le plus vivant des êtres connus, » selon le mot de Comte (p. 67, etc.), est un véritable organisme doué d'individualité et de conscience (p. 73) ; elle est la résultante des individus, comme l'individu est la résultante des cellules (p. 64 et suiv.), tandis que l'État et l'Église sont de simples systèmes de forces, sans protoplasmes et sans cellules, créés par la société et basés sur des intérêts ou des croyances (p. 74, 76). La statistique, devenue vraiment une « physique sociale, » n'aura pas à tenir grand compte de la liberté et des causes morales ; aussi les longues dissertations de M. Tammeo sur la causalité ne discutent-elles point de causes de cet ordre. La troisième partie du volume est consacrée à une statistique de la population, qui n'ajoute rien aux travaux autrement complets et substantiels de notre Levasseur.

27. — Si nous passons maintenant de la théorie à la pratique, nous aurons la satisfaction de constater que l'*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*, publié sous la direction de M. Maurice Block, poursuit sa carrière sans se lasser et sans démériter la juste confiance qu'il s'est acquise. Le voici à sa cinquante-troisième année, toujours aussi bourré de chiffres intelligemment choisis, et devenu de plus en plus le Bottin des économistes et des affaires.

28. — Le *Staatslexikon* de la *Görresgesellschaft* continue, lui aussi, sa course, qui sera bientôt terminée. Nous possédons maintenant les quarantième, quarante et unième et quarante-deuxième livraisons ; elles achèvent le mot *Souveränetät* et commencent le mot *Strafrecht*. A cause des notions et des principes qu'il a fallu donner sur l'État (*Staat*) et ses diverses attributions, la partie que nous présentons au public est une des plus importantes et des plus caractéristiques de ce travail.

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Institutiones theologicæ, auctore G.-B. Tepe, S. J. Paris, Lethielleux, 1894-1896, 3 vol. in-8 de 636, 672 et 780 p. — Prix du vol. : 6 fr.

Le premier volume contient les traités de la Religion, de l'Église, de l'Écriture et de la Tradition ; le second, ceux de Dieu, de la Trinité, de la Création ; le troisième, ceux de la Grâce, des Vertus théologales et de l'Incarnation. Un quatrième volume, que nous n'avons pas encore examiné, traite des Sacrements.

Le théologien qui écrit de nos jours *in usum scholarum* doit non seulement posséder à fond la doctrine des maîtres, mais encore avoir le don de l'exposer clairement. Le P. Tepe réunit ces qualités à un degré tout à fait rare. Il s'attache de préférence à saint Thomas ; or on voit qu'il le possède et qu'il a pris de lui, outre la doctrine toujours sûre, la pensée toujours précise, l'expression toujours claire et cette sérénité qui permet de présenter en quelques mots les vérités métaphysiques les plus hautes sans recourir jamais à ces digressions qui obscurcissent ce qu'elles prétendent expliquer. Il a de plus, au service de ces dons éminents, un style limpide et d'une latinité parfaite. Il divise les traités en questions, en chapitres et en propositions ou thèses, et dans l'ensemble comme dans les détails tout est toujours très logiquement ordonné. Il est inutile de remarquer que sur les points où se divisent les disciples de saint Thomas, le P. Tepe suit Suarez et les théologiens de la Compagnie de Jésus. Un autre devoir du théologien, c'est de défendre la doctrine contre les attaques qui se renouvellent sans cesse. A l'érudition antique il doit donc ajouter les ressources que lui fournissent, pour la défense, les sciences auxquelles les adversaires ont emprunté des armes pour l'attaque. Notre auteur l'a compris, et toutes les fois qu'il s'agit d'exposer les textes des Pères et surtout ceux de l'Écriture, ce scolastique éminent devient un critique et un exégète consommé, grâce à ses savants collègues Cornely, Hummelauer et autres, dont les travaux sont si connus. Nous demanderons enfin au théologien, lorsqu'il s'agit de faire à une question sa place, de se guider un peu d'après l'importance que cette question peut avoir actuellement et, s'il s'agit d'apologétique, de présenter les arguments de la manière qui convient le mieux à l'état actuel des esprits. C'est à ce dernier point de vue seulement que nous aurions quelques regrets à formuler. Est-ce assez de prouver l'institution divine du magisterium, et ne faudrait-il pas aborder directement la question de la suffisance de l'Écriture, qui est comme le pivot de la controverse protestante ? Après son excellent petit traité de l'Écriture, l'auteur place en appendice de larges extraits de l'encyclique de Léon XIII sur ce sujet ; mais comment, dans la question des rapports de l'Église et de l'État, ne nous a-t-il rien présenté du magnifique exposé doctrinal des

encycliques *Immortale Dei* et *Libertas?* Dans le traité de la Religion, nous aurions voulu voir une réfutation de l'indifférentisme et aussi quelques indications des arguments tirés des miracles de l'ordre moral, comme serait la vie du Christ et l'autorité de son témoignage. On aime aujourd'hui ces sortes de considérations et elles font beaucoup d'impression sur les esprits. Ces observations ne contredisent en rien ce que nous avons dit de la haute valeur de cet ouvrage. Partout où il s'agit de théologie proprement dite et de la doctrine des maîtres, on ne le consultera sur aucun point sans trouver la réponse juste et l'explication sobre et claire.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Législation héraldique de la Belgique, 1595-1895; jurisprudence du Conseil héraldique, 1844-1895, par LÉON ARENDT et ALFRED DE RIDDER. Bruxelles, Schepens, 1896, in-8 de 262 p. — Prix : 10 fr.

Volume fait avec grand soin et très intéressant à feuilleter. C'est l'histoire de la noblesse dans les Pays-Bas d'abord, puis en Hollande et en Belgique. On ne pouvait s'occuper de ce dernier royaume sans parler de l'ensemble territorial dont il a été détaché depuis soixante-six ans.

De 1595 à 1795 nous voyons les règlements promulgués par les rois d'Espagne, les empereurs d'Allemagne ; de 1795 à 1808, la République française fait table rase de cette ancienne institution. A cette dernière date paraît la noblesse impériale, qui disparaît en 1814. De 1815 jusqu'en 1830, la noblesse est installée dans le nouveau royaume des Pays-Bas; enfin en 1830, la formation du royaume de Belgique fait éclore une nouvelle législation nobiliaire qui, tout en conservant quelques traces des lois néerlandaises, modifie de fond en comble l'institution.

Dans la législation néerlandaise, les nobles formaient une assemblée désignée sous le vocable « corps équestre, » qui jouissait de quelques privilèges peu encombrants. Ils fournissaient le quart de la représentation aux États généraux, ils pouvaient chasser sans acquitter de droits ; ils avaient même un costume. En Belgique, le noble, de par la Constitution qui est très démocratique, n'a aucune espèce de privilège ; il a son titre et ses armoiries déterminés par le Roi, et c'est tout. Néanmoins, le gouvernement belge veille à ce que personne ne prenne, sans droit, un titre ou la qualité de noble ; à cet effet, il publie des listes officielles de manière à ce que les municipalités et les officiers ministériels ne laissent pas passer, dans les actes, des qualifications non justifiées. Nous devons reconnaître qu'entre la noblesse belge, au moment où j'écris, et la noblesse française, la démocratie est parvenue à faire la position égale. Seulement, en France, chacun peut se titrer et s'attribuer un blason sans que personne y trouve à redire. On est un peu étonné de constater le luxe de pré-

cautions appliqué par le gouvernement belge pour la police de cette noblesse qui n'est qu'une innocente satisfaction d'amour-propre : Conseil héraldique composé de sept membres ; publication au *Bulletin des lois* des noms des personnes ou familles belges officiellement reconnues comme nobles ; amendes prononcées tant contre ceux qui auront pris indûment un titre de noblesse que contre l'officier public qui aurait commis la même erreur, etc. Une pareille sévérité doit être justifiée par l'opportunité d'assurer la perception des droits de chancellerie.

Ce livre restera très utile à consulter dans toutes les questions nobiliaires ; mais, en le fermant, on reste convaincu que cette institution, indispensable dans un État monarchique, ne peut avoir une valeur que si elle est rattachée à la propriété foncière. B.

SCIENCES ET ARTS

Grundzüge der Metaphysik, von Dr F. Sachs. Paderborn, Schöningh, 1896, in-8 de VII-254 p.

Cet ouvrage est, à proprement parler, un manuel de métaphysique destiné aux élèves de philosophie. Il contient un cours complet, mais très résumé, d'ontologie, de cosmologie, de psychologie et de théologie naturelle ou théodicée. Il nous a paru écrit avec beaucoup de clarté. L'auteur suit très exactement la doctrine de saint Thomas, conformément aux meilleurs interprètes. Il précise parfaitement les questions, les résout avec netteté, et évite les controverses et les discussions compliquées. Ce cours nous paraît excellent et tout à fait propre à assurer une formation solide de l'intelligence des jeunes étudiants. Il leur donnera une idée très juste de la philosophie scolastique. Ceux qui se destinent à une étude spéciale des matières philosophiques aborderont ensuite avec une très bonne préparation la lecture des ouvrages spéciaux sur les problèmes plus ardus. Le cours du docteur Sachs se recommande, au reste, d'une très haute autorité. L'auteur est un élève du chanoine Schneid, qui fut recteur du collège épiscopal d'Eichstätt et un des meilleurs philosophes scolastiques de l'Allemagne. L'ouvrage, rédigé depuis longtemps sous forme de manuscrit, a été approuvé par le chanoine Schneid, en son vivant, et il a bien voulu s'en servir lui-même pour l'enseignement qu'il donnait à Eichstätt. On peut donc être assuré qu'il reproduit, au moins dans ses lignes principales, les vues de cet éminent professeur.

D. V.

Notice sur le n° 16,089 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale, par B. Hauréau, tiré des Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques, t. XXXV, première partie. Paris, Ch. Klincksieck, 1895, in-4 de 31 p. — Prix : 1 fr. 70.

Les lecteurs de notre Revue savent tous la particulière compétence

avec laquelle le regretté M. Hauréau étudiait les mélanges de sermons et de pièces philosophiques dont le supplément latin de la Bibliothèque nationale est abondamment pourvu. Il avait recueilli, au cours de sa laborieuse carrière, poursuivie au delà des limites ordinaires, avec une juvénile ardeur, une multitude de fiches où il avait noté l'*incipit* de pièces anonymes lui permettant des identifications, des rapprochements interdits à tout autre qu'au possesseur de ces éléments. Je me fais un devoir d'ajouter que ceux qui avaient besoin de recourir à cette source d'informations rencontraient auprès de cet aimable vieillard l'accueil le plus bienveillant et le plus libéral; libéral en effet, M. Hauréau l'était dans toutes les acceptions du mot, et le régime qui a eu toute sa fidélité eût gagné l'estime à être dirigé par de tels hommes.

C'est le développement de quelques-unes des fiches de M. Hauréau qui est présenté au public sous la forme modeste d'inventaire d'un manuscrit. Je n'en signalerai pas toutes les pièces : mais toutes présentent de l'intérêt pour les études spéciales dans lesquelles s'était confiné M. Hauréau. En particulier, M. Hauréau repousse diverses attributions du « De disciplina scholarium » prêté à tort successivement à Boèce, à Denys le Chartreux, à Guillaume de Moerbeke, etc., enfin à deux différents Pierre de Blois. Plus loin il donne un curieux aperçu de diverses questions quodlibétiques, dont la plupart, visant les sciences dites « naturelles,» sont trop peu sérieuses pour être reproduites ici. Je m'en voudrais cependant de ne pas signaler le débat sur la question suivante : « Ne doit-on jamais croire à la fidélité des hommes roux, et conséquemment à celle des femmes rousses? » Il paraît que si l'on peut avoir une certaine confiance dans les roux clair, on ne saurait en avoir aucune dans les roux-brun. Je me bornerai à donner le thème d'une question singulière : « Utrum magnes suppositus capiti mulieris dormientis caste, moveat ipsam ad amplexandum virum suum. » D'autres sont plus sérieuses : « Quæritur utrum usura permittenda in civitate. » Je terminerai en signalant avec M. Hauréau l'œuvre d'un personnage identifié avec Hugues de Newcastle, où le trafic des indulgences est décrit et condamné. M. Hauréau a imprimé cet opuscule, il mérite d'être lu.

L. H. M.

El individuo y la reforma social, por Eduardo Sanz y Escartin. Madrid, Garcia, 1896, in-8 de 448 p. — Prix : 6 fr.

Dès l'apparition de son premier livre (*La Question économique*, 1890), Don Eduardo Sanz a pris place parmi les meilleurs écrivains économistes de l'Espagne. Depuis, l'illustre académicien, poursuivant ses études, a publié un ouvrage sur les rapports entre l'*État et la Société* (1893), et une brochure, dédiée à S. Em. le cardinal Sancha, archevêque de Valence, sous le titre de : *Associations ouvrières et Catholicisme* (1894). Le pro-

blème social, si brûlant de nos jours, est traité encore plus à fond, et présenté sous un point de vue plutôt moral qu'économique, dans le magnifique volume dont nous nous occupons aujourd'hui. L'auteur étudie « l'action de l'individu en tant qu'elle est dirigée vers l'amélioration de l'état social. » Cette action, qui est une expression des idées et de la volonté à la recherche d'un idéal, se transforme en conduite ; et la conduite implique le devoir, l'obligation, la relation éthico-juridique, c'est-à-dire qu'elle embrasse tous les termes du problème social. De ces principes Don Sanz tire d'importantes et fécondes conclusions, dont voici les principales :

1° L'individu est le fondement de la réforme sociale : toute réforme sociale, pour être efficace, doit commencer par réformer « l'homme intérieur, » la conscience individuelle : la conduite de l'individu devant nécessairement influer sur l'état de la société tout entière. (L'auteur croit fort peu à l'efficacité des réformes législatives.) 2° il faut se servir de la valeur des idées, du caractère impulsif de l'idéal, pour répandre dans le corps social tous les biens, de quelque nature qu'ils soient, et pour améliorer les conditions de la société par le travail, l'épargne, la propriété, la bienfaisance, la science, l'enseignement, la religion, les arts, le droit, le relèvement de la dignité de la femme.

On pourrait peut-être reprocher à Don Sanz y Escartin de n'avoir pas mis assez en relief le rôle que doit jouer la volonté dans cette action réformatrice de la société par l'individu ; l'intelligence n'est pas l'âme tout entière ; la morale ne comprend pas seulement des idées. Mais il est certain que le bien connu est un bien à moitié fait : de la connaissance on arrive à la pratique ; le point capital pour suivre le bon chemin, c'est de savoir où il est. Ce livre a donc une haute portée intellectuelle et morale ; il mérite d'être propagé ; nous voudrions le voir traduit en français, car il respire un souffle vraiment catholique, et il laisse à l'esprit un sentiment consolateur de confiance dans l'avenir, en même temps qu'il engage à coopérer, dans la force du possible, à la régénération de la société.

Si nous voulions être sévère, nous relèverions, dans le livre de Don Eduardo Sanz, quelques expressions un peu équivoques et qui, prises au pied de la lettre, frisent le libéralisme et l'hérésie (Voir en particulier le chap. XVIII, *De la Religion*). Mais, l'auteur, homme de conviction et d'action, a fait ses preuves dans plusieurs congrès catholiques espagnols : nous ne l'accuserons pas injustement, et nous voulons croire qu'il est le premier à répudier et à condamner les erreurs qu'on pourrait lui imputer, et qui, si elles sont sous sa plume, ne sont pas certainement dans sa pensée.

G. Bernard.

BELLES-LETTRES

Studies and notes in philology and literature. Vol. IV. *Studies on the Libeaus Desconus*, by William Henry Schofield. Published under the direction of the modern language departments of Harvard University. Boston, Ginn and Co, 1895, in-8 de IV-246 p.

Ce travail, important pour tous ceux qui s'intéressent aux questions obscures et controversées que soulève l'étude des romans de la Table ronde, a demandé à l'auteur un effort considérable, des lectures énormes, un labeur minutieux et attentif; un grand nombre de questions y sont examinées et reçoivent souvent une solution nouvelle. Malgré la rigueur de ses déductions et le nombre de faits intéressants qu'il a recueillis, on pourra peut-être faire à M. Schofield quelques objections : elles ne diminueront pas d'ailleurs le mérite de son livre, qui fait grand honneur à l'auteur et à l'Université, qui lui a décerné à si juste titre le diplôme de docteur.

L'histoire du *Bel Inconnu* est connue en France par un charmant roman de Renaud de Beaujeu, trouvère de la fin du XIIe siècle. Hippeau en a donné, voilà plus de trente ans, une édition à coup sûr fort médiocre, mais qui ne méritait peut-être pas les imprécations dont on l'a chargée. On a de plus, sur le même thème, un poème moyen anglais *Libeaus Desconus*, composé peu après 1350; un poème italien en octaves, de la fin du XIVe, *Carduino*, attribué à Antonio Pucci; enfin un poème moyen haut allemand, *Wigalois*, par Wirnt von Gravenberg, qui vivait en Bavière vers 1210. C'est le rapport et l'origine de ces quatre poèmes, déjà l'objet de nombreux travaux, que M. Schofield remet en question et étudie de nouveau avec précision et rigueur.

En examinant ce que les quatre poèmes ont en commun, on peut reconstituer une forme plus ancienne de la légende; or ce fond constant du cycle offre les plus grands rapports avec le conte de Perceval, non pas le poème de Chrétien de Troyes, rameau déjà fort éloigné de la souche, mais avec le mabinogi de *Peredur* (= Perceval), qui, bien que lui-même peu ancien, peut offrir une version mieux conservée. M. Schofield en conclut à l'identité des deux légendes, et considère le *Bel Inconnu* comme une autre forme de la légende de Perceval. Le monde mystérieux de l'antique folklore celtique nous est bien peu accessible; aussi bien pourrait-on objecter que le récit de *Peredur* n'est guère primitif, et que là où le *Bel Inconnu* est précis et significatif, l'autre reste vague et obscur. Je doute donc, malgré le rapport des deux légendes, que cette conclusion soit définitive.

Quoi qu'il en soit, dans son évolution la légende a ensuite atteint un état que j'appelle avec M. Schofield la version *A*, et qui peut se résumer ainsi : Après la mort de son mari, une femme s'est réfugiée dans une

forêt et y élève son enfant dans l'ignorance du monde; ce fils est déjà arrivé à l'âge d'homme, quand il rencontre pour la première fois des chasseurs, et apprend ainsi que la terre possède d'autres habitants; il quitte sa mère, suit les veneurs à la cour du roi Arthur, où on l'arme chevalier, et comme une messagère survient, réclamant du secours pour sa maîtresse, c'est lui qui s'offre pour tenter l'aventure. Il combat d'abord un chevalier qui lui refuse le passage, délivre une jeune fille enlevée par deux géants, arrive dans le château d'une enchanteresse aux séductions de laquelle il parvient à se soustraire, combat un châtelain qui ne donne l'hospitalité qu'à ceux qui l'ont vaincu, et enfin atteint au terme de son voyage. Il s'agit de délivrer une princesse qui a été métamorphosée en serpent par un enchanteur; pour cela, il tue l'enchanteur et donne au serpent un baiser sur la bouche; la princesse reprend aussitôt sa forme, et le héros la conduit à la cour du roi Arthur, où il l'épouse. Cet état de la légende, déjà probablement représenté par un poème français perdu, est la source de *Carduino* par des intermédiaires qu'on ignorera toujours; ce fut vraisemblablement un poème franco-italien, comme on en a beaucoup composé dans le nord de l'Italie au XIIIe siècle, et qui furent ensuite traduits en *ottava rima* au siècle suivant. Cet ouvrage avait dû, comme le montre M. Schofield, subir l'influence du *Tristan* en prose, et lui a fait des emprunts qui se retrouvent dans *Carduino*.

Après la version *A*, M. Schofield admet l'existence d'une version *B* qui en dérive essentiellement. Là, nous avons affaire certainement à un poème français plus détaillé et qui a introduit des modifications importantes à son modèle : le père du héros n'a pas été tué; lui-même est fils de Gauvain, s'appelle Ginglain; mais sa mère l'a élevé solitairement, lui cachant son nom et celui de son père, et ne l'appelant que *bel fils;* c'est le roi Arthur qui lui donne le nom de *Bel Inconnu*. Deux nouveaux épisodes sont ajoutés; les autres restent au fond les mêmes, mais avec des détails souvent différents. La plupart de ces changements se retrouvent dans les trois autres poèmes, et M. Schofield a raison de conclure que cette version est la source du *Bel Inconnu*, du poème anglais et de *Wigalois :* pour ce dernier, fort long et contenant beaucoup d'éléments étrangers au cycle, la tradition orale semble avoir joué un rôle important. On a longtemps admis que le poème anglais était une traduction abrégée du roman de Renaud de Beaujeu; un des mérites du travail de M. Schofield est de montrer définitivement leur entière indépendance et leur dérivation d'un original commun. Je crois cependant qu'un des arguments, développé ici avec insistance, n'a pas toute la valeur que l'auteur lui attribue : M. Schofield croit que le *Bel Inconnu* a fait au roman d'*Erec*, de Chrétien de Troyes, de nombreux emprunts qui ne se retrouvent pas dans la version anglaise. Les rapprochements qui sont faits entre les deux textes portent exclusivement sur des lieux

communs romanesques, armements, batailles, joutes, tournois, descriptions de costumes, de types de beauté ; ce sont les détails obligés de ce genre littéraire, monnaie courante de tous les romans courtois que Chrétien de Troyes a peut-être quelquefois mis le premier en circulation et dont Renaud de Beaujeu use à son tour ; mais je crois qu'il faut s'en tenir à l'opinion de M. Paris, que notre auteur « avait beaucoup lu Chrétien de Troyes, » comme Raoul de Houdenc, comme l'auteur de *Durmars*, comme tous les faiseurs de romans de la même école, et que l'influence spéciale d'*Erec* sur sa composition n'est pas évidente. N'est-il pas, par exemple, excessif de vouloir, de ce que les deux poèmes usent d'une telle phraséologie : *sans mentir*, *moult bel*, *tot a devis*, *dolens et coureciés*, conclure quoi que ce soit en faveur de cette thèse ? Une meilleure preuve de l'indépendance des deux romans est la suppression complète par Renaud de l'enfance sauvage de son héros ; ce trait évidemment primitif est conservé dans le poème anglais, comme dans les autres récits qui n'ont pu l'emprunter qu'à l'original commun ; il a de plus laissé une trace certaine dans le *Bel Inconnu*, dont le nom devient alors tout à fait inexplicable. Il est enfin une tendance spéciale qu'on remarque dans tout l'œuvre de Renaud de Beaujeu, et que M. Schofield a fort bien reconnue : ce caractère particulier est complètement absent du poème anglais, et l'on ne peut admettre qu'un traducteur ou un imitateur ait pu le faire disparaître sans en retenir quelque vestige. Renaud n'est pas un poète de profession, il écrit pour obtenir les bonnes grâces d'une dame qu'il ne nomme pas et qu'il aime « outre mesure : »

Las ! por li muir et por li cant.

L'on devine un sentiment très personnel dans les longues descriptions des tourments amoureux de son héros ; il a visiblement une tendance à s'identifier avec lui ; de même il a dû chercher dans son roman le personnage qu'il pouvait identifier avec la « moult aimée ; » il a négligé la princesse délivrée par le « fier baiser, » qui ne paraît qu'à la fin du poème, où elle ne joue d'ailleurs aucun rôle ; son imagination s'est uniquement enflammée pour la Fée aux blanches mains de l'Ile d'Or. Le récit primitif subit sous cette influence une modification remarquable. Ce n'est plus une méchante sorcière, attirant un chevalier qui a peine à s'arracher à un amour non partagé ; tout ce qui lui est défavorable est écarté, et Renaud ne voit plus que son incomparable beauté. Ginglain s'enfuit de son château pour parfaire son aventure et ne pas perdre son renom chevaleresque, mais il l'aime, et dès lors toute sa pensée reste hantée par le souvenir de l'inoubliable nuit de l'Ile d'Or. Cette conception de l'épisode de l'enchanteresse a amené l'auteur à ajouter une longue suite à son roman, pleine d'intérêt et dont, bien entendu, on ne trouve aucune trace dans le poème anglais. En effet, quand la princesse est délivrée, Ginglain

l'envoie à la cour du roi Arthur, et, sous un prétexte quelconque, refuse de l'accompagner ; il n'a plus qu'un désir, revoir la belle enchanteresse. Il s'achemine avec son écuyer vers le château de l'Ile d'Or, mais la Fée aux blanches mains refuse de le reconnaître. Ginglain passe alors de longs mois dans le plus profond désespoir, et l'auteur, faisant un retour sur lui-même, se plaint aussi des rigueurs de son amie, qui

De moi ocire ne repose.

Enfin la Fée aux blanches mains reçoit le Bel Inconnu dans son château, et dès lors, comme Ulysse dans la grotte de Calypso ou Tannhauser dans le Venusberg, il se plonge dans une vie de plaisir et de volupté que notre auteur décrit avec une singulière complaisance; de plus, elle lui inspire de longues réflexions, comme en un jour l'amour guérit tous les tourments passés. « Ha, Dieu ! » dit-il en terminant,

orai-je mon plaisir
De cele que je aime tant! »

Il n'est maintenant guère intéressant de savoir comment Ginglain retourna à la cour du roi Arthur. Il y épousa Blonde Esmérée, la princesse délivrée par le « fier baiser » suivant la donnée du conte primitif : mariage de raison, comme on l'a dit : ce fut toujours la Fée aux blanches mains que le Bel Inconnu aima. Renaud termine en promettant à sa belle, si elle lui fait enfin « bel semblant, » de lui raconter comment son héros retrouva « s'amie. » On n'a jamais, dans aucun manuscrit, signalé de suite au *Bel Inconnu* : Ginglain ne retourna pas au château de l'Ile-d'Or. J. C. P.

Le Théâtre anglais. *Hier, aujourd'hui, demain*, par Auguste Filon. Paris, Calmann-Lévy, 1896, gr. in-18 de xiv-308 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Filon réunit dans ce volume les excellents articles qu'il a publiés l'an dernier, dans la *Revue des Deux Mondes*, sur le théâtre anglais contemporain. Le sujet est aussi intéressant qu'il est ignoré et d'ailleurs malaisé à connaître en France. Quelle difficulté n'y a-t-il pas, en effet, à étudier du dehors la lente renaissance du drame et de la comédie chez nos voisins. L'usage d'imprimer les pièces n'existait même pas chez eux jusqu'à ces derniers temps. Impossible donc de connaître celles-ci autrement qu'en fréquentant sans cesse les théâtres de Londres. Cherchait-on tout au moins une vue d'ensemble chez les critiques ? Il fallait se contenter d'un chapitre de M. Bleibtreu, dans sa *Geschichte der englischen Litteratur*, ou des articles fort intéressants, mais nombreux et disséminés, de M. William Archer. Le lecteur français trouvera aujourd'hui dans le livre de M. Filon un bon résumé de l'histoire du théâtre anglais pendant le dernier demi-siècle et un tableau fidèle de ce qu'il est à présent. L'auteur retrace rapidement les transformations succes-

sives du genre et de l'art dramatiques, les variations du goût public, l'histoire des acteurs depuis Georges IV; il étudie Robertson et son école, Gilbert, la résurrection de Shakespeare, les essais de Tennyson, l'invasion des pièces françaises et leur influence, les efforts de la critique; il consacre plusieurs chapitres aux œuvres importantes de notre temps et aux principaux auteurs, à MM. Sydney Grundy, Jones et Pinero entre autres. Tout cet exposé forme la plus agréable lecture; il est vif et rapide, semé d'anecdotes et de détails curieux, amusant partout autant qu'érudit : les conclusions sont également nettes et judicieuses. Il n'y a donc guère qu'à louer en cet ouvrage. On peut sur quelques points ne pas être du même avis que l'auteur, le trouver un peu dur pour les opérettes de Gilbert et Sullivan, où la fantaisie n'est pas toujours de l'extravagance, ou pour les pièces de M. Oscar Wilde, dont une au moins (*A Woman of no Importance*) méritait une mention, un peu trop admirateur, en revanche, de certaines adaptations de M. Sydney Grundy en somme assez faciles à faire, telles que *A Pair of Spectacles*. Le génie norvégien, représenté par Ibsen, a-t-il aussi avec le génie anglais autant d'affinité que M. Filon essaie de le démontrer? Questions d'opinion ou de goût que celles-là et quelques autres : l'opinion et le goût de M. Filon sont d'ailleurs bons à connaître, même quand on ne les partage point. L'auteur, qui cite beaucoup de menus faits et de mots dans ses chapitres historiques, donne peu de références et renvoie rarement à ses autorités; quelques notes çà et là ou quelques pages d'appendice seraient utiles au lecteur et le guideraient au besoin dans ses recherches.

A. Barbeau.

HISTOIRE

La Jeunesse de Léon XIII, *d'après sa correspondance inédite. De Carpineto à Bénévent (1810-1838)*, par Boyer d'Agen. Tours, Mame, 1896, in-8 de 703 p. avec nombreuses grav. documentaires. — Prix : 10 fr.

Ce beau livre, tout rempli de littérature et d'art, nous fait connaître la jeunesse du grand pontife régnant : le cardinal, le Pape sont du domaine public, depuis les dernières publications : *le Pape Léon XIII devant ses contemporains*, par le même M. Boyer d'Agen, et *le Pape Léon XIII*, de Mgr de T'Serclaes, pour n'en indiquer que deux des meilleures. L'enfance, l'adolescence, la jeunesse jusqu'à la prélature de Joachim Pecci ont été jusqu'ici beaucoup moins mises en lumière. M. Boyer d'Agen commence son histoire par les ascendants de Léon XIII, puis il nous dépeint Carpineto, le *palazzo* des Pecci, berceau du futur Pape. Par sa mère Anna Francesca Prosperi il a pour souche le tribun Cola Rienzi qui, de 1347 à 1354, essaya de reconstituer dans Rome la république antique. La lignée des Pecci remonterait au XIIIe siècle. La branche principale se fixa à Sienne, au XIVe siècle, et y prit rang parmi

les Siennois les plus noblement apparentés. Avec Antonio Pecci, qui vivait au XVIe siècle, commence l'exode des Pecci, qui vinrent s'établir à Carpineto (1531). Joachim Pecci couronna de la tiare un noble armorial de vaillants capitaines, de saints moines et moniales, de jurisconsultes érudits, de pieux évêques, illuminant du rayon de son étoile héraldique ce pin généalogique des Pecci, que les siècles antérieurs avaient transplanté de Cortone à Sienne et de Sienne à Carpineto.

Léon XIII naquit le 2 mars 1810. « C'est un enfant fort tranquille, écrivait son heureuse mère, peu après qu'il eut vu le jour, il ne donne aucun souci. » Il fut baptisé le 4 mars, dans la chapelle familiale, sous les noms de Vincent-Joachim-Raphaël-Louis. La chambre natale et la chapelle du baptême ont été reproduites par la gravure (p. 142 et 166). Au foyer paternel on l'appela Vincenzino, et familièrement : *Nino*, nom d'une grâce caressante qu'il conserva jusqu'à la mort de sa mère (1826). Alors, il prit celui de Joachim (*Gioacchino*). Un jour, le colonel pontifical, son père, parlant de l'avenir du jeune Nino à la comtesse, sa femme, fut convaincu du manque d'aptitude de l'enfant pour la carrière des armes : « Et moi, dit-il décontenancé, à la mère, qui voulais en faire un général! — Eh bien, répondit-elle souriante, vous en ferez un pape. » Elle fut prophétesse. Quelle belle préparation à cette souveraine destinée nous révèle la correspondance de Gioacchino. Elle occupe la deuxième partie du volume, la première étant consacrée aux aïeux de Léon XIII. Dans ces lettres, dont la première est datée du collège des jésuites de Viterbe, 22 mai 1819, et autographiée à la page 213, nous contemplons l'enfant prédestiné, l'écolier d'une intelligence extraordinaire, d'une piété angélique ; la dernière est du 3 mars 1838. Elles sont inédites et au nombre de deux cent vingt-sept. M. Boyer d'Agen a aussi eu la rare fortune d'avoir sous les yeux à Carpineto les cahiers d'écolier de Joachim Pecci, depuis l'âge de sept ans, d' « une écriture nerveuse et menue qui caractérise encore aujourd'hui les manuscrits de Léon XIII » (p. 52). Ce sont des résumés d'histoire, des dissertations de philosophie, des thèses de théologie, des tableaux synoptiques de sciences diverses, des arbres généalogiques relatifs à la lignée nobiliaire des Pecci. Même les lettres de Viterbe déjà sont impeccables de correction et pleines de ce culte de la forme, à laquelle le pur styliste ne faillira jamais : elles n'ont aucune rature et l'expression est toujours d'une rigoureuse exactitude, une équation lumineuse. Dans ces cahiers, on trouve à ce latin une façon classique, une facture harmonieuse. Il y a des vers qui font songer à Horace et à Virgile. Pourtant la pensée du jeune et brillant auteur, abondante encore que serrée, rencontre sa forme préférée dans la période prosaïque de Salluste, moins diffus que Cicéron. Comme l'a très heureusement dit M. Goyau, « Léon XIII ne remplit pas l'office d'un rédacteur en latin ; c'est un auteur latin...., il pense en latin, il voit en

latin. » « Son style (vers 1820), plutôt latin qu'italien, qu'il façonna vite dans la compagnie des maîtres anciens, le fit aisément remarquer par un tour éloquent et incisif à la fois. Telles sont les qualités maîtresses et supérieures qu'en grandissant Pecci fortifiera jusqu'à la perfection. Sa pensée serrée rappellera celle de Tacite, et la pureté de sa forme abondante égalera peut-être en richesse celle de Cicéron. Mais on ne sait par quelle ressemblance plus identique on comparerait mieux le style, aussi brillant que précis, de Pecci à celui de Salluste.... » (p. 202).

Nous ne pouvons que donner ici le sommaire de cette seconde partie de l'ouvrage : *Épistolaire de Joachim Pecci*. Il nous jalonnera les grandes phases de cette belle vie : I. De Viterbe au Collège romain (lettres I à XLI) ; II. Le Conclave de Pie VIII. Mort et funérailles de Léon XII (lettres XLII à LXXII) ; III. Le Conclave de Grégoire XVI et la Révolution des Romagnes (l. LXXIII à CXIV); IV. Le Collège des Nobles (l. CXV à CXLV) ; V. Les Ordres mineurs et la Mantelletta (l. CXLVI à CLXXXIX); VI. La Prélature et la Prêtrise (l. CXC à CCXXVII). — Dans la troisième partie : *De Carpineto à Rome* (p. 493), nous relevons une exquise et inoubliable fête intime : la première communion de Joachim Pecci, dont l'anniversaire a été célébré le 21 juin 1896 par Léon XIII au Vatican, au milieu de ses petits-neveux, et les *Mémoires d'un colonel* (Ludovic Pecci, père de Léon XIII) (p. 520-582). Ils sont admirables par les sentiments généreux qui y règnent, les leçons de piété que ce père y donne. Ses lettres à ses enfants contiennent un pressentiment de sa mort prochaine (5 août 1824).

Les *Retours à Carpineto* sont un tableau des mœurs du pays, des aventures de chasse, des faits de bonté et d'édification du jeune Joachim Pecci, pendant ses vacances aux montagnes natales. Puis deux appendices : I. Les Pecci depuis le XVIIIe siècle ; II. Un « Diario » écrit par l'abbé Benedetti pendant l'occupation française à Rome.

Notons qu'un second volume de M. Boyer d'Agen doit comprendre la prélature et le cardinalat de Mgr Pecci.

De très attachantes gravures, qui ont l'exactitude photographique, nous permettent de suivre le héros du livre dans le *palazzo* et la chapelle de famille de Carpineto, au collège de Viterbe, etc. Nous avons aussi les portraits de ses parents, le sien propre étant abbé. Cette illustration a donc une valeur documentaire précieuse. Le style de M. Boyer d'Agen est orné, imagé, séduisant, peut-être même papillotant. Un pinceau moins coloré, une phrase plus sobre ne conviendraient-ils pas mieux à la gravité du sujet, à l'austérité du milieu où se déroulait la vie de celui qui devait illustrer le trône pontifical sous le nom de Léon XIII ?

LOUIS ROBERT.

L'Église est l'Église, un mot sur le droit commun, par Mgr Isoard. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 54 p. — Prix : 0 fr. 20.

Excellente brochure qu'il faudrait partout répandre. Nous la recommandons particulièrement aux jeunes hommes dévoués qui font des conférences populaires. Ils y trouveront sur la véritable situation de l'Église de France des idées qu'il importe de faire pénétrer dans les masses. Mgr Isoard montre que la prétention de faire rentrer l'Église dans le droit commun, tel qu'on l'entend, est tout simplement la suppression à petit bruit de l'Église. L'Église a dans les sociétés humaines un rôle spécial qui implique des droits spéciaux. Si on méconnaît ces droits et si on veut la réduire aux droits des simples particuliers, on l'annihile. C'est bien là, au fond, ce que veulent les sectaires qui inspirent nos gouvernants. On ne pourra pas comprendre un jour, dit Mgr Isoard, comment les intérêts de la religion auront été entièrement remis, pendant un certain nombre d'années, à la garde d'hommes faisant profession ouverte de vouloir la détruire. Sous prétexte de droit commun, ils ont entrepris une véritable persécution, qui deviendra violente le jour où les défenseurs de la religion se verront obligés de réclamer les droits de Dieu. Nous n'en doutons pas. Cependant nous appelons de nos vœux le jour où les évêques de France se jugeront obligés de dire, comme évêques, ce que Mgr Isoard dit aujourd'hui comme simple citoyen. Alors la persécution deviendra ouverte, mais la violence tuera la persécution. D. V.

Mémoires de Barras, *membre du Directoire*, publiés avec une introduction, des préfaces et des appendices, par Georges Duruy. Paris, Hachette, 1895-1896, 4 vol. in-8 de lxxxiii-372, xvi-543, xxxvi-526, xxxii-548 p. — Prix de chaque vol. : 7 fr. 50.

Les Mémoires dits de Barras ont été rédigés, d'après ses notes et les conversations de ses dernières années, par son secrétaire Roussolin de Saint-Albin. Commencés sous sa surveillance, ils ont été achevés trois ans après sa mort, en 1832 ; un enchaînement imprévu de circonstances contraires les a dérobés pendant plus d'un demi-siècle à la connaissance du public. Des quatre volumes qui les renferment, les tomes II et III racontent la vie publique du Directeur (1795-1799) ; ici le texte est coupé par des résumés analytiques des séances du Directoire (imprimés en petit texte), rédigés sur l'heure par Barras et ayant ainsi la valeur d'un témoignage direct et contemporain. Le premier volume nous montre Barras officier de l'ancien régime et membre de la Convention ; le quatrième le peint dans sa retraite forcée sous l'Empire et la Restauration. Tous deux se terminent par des appendices contenant des fragments importants émanant de l'auteur primitif. Celui qu'on trouve à la page 435 du tome IV fera mieux que tout autre, par la comparaison avec ce qui précède, apprécier la méthode de composition de Saint-Albin, la mesure dans

laquelle il a cru pouvoir compléter ou rectifier la pensée de l'ex-Directeur. Nul doute qu'il n'ait quelquefois confondu ses souvenirs avec ceux de Barras, par exemple dans les pages où il parle de Bernadotte, ayant été le secrétaire de ce général au ministère de la guerre (III, 360 et suiv.).

Le propriétaire actuel et l'éditeur de ces Mémoires, M. Georges Duruy, admire la Révolution comme Barras et Saint-Albin, mais, à l'encontre de ces deux républicains, il admire encore davantage Napoléon, qu'il va jusqu'à comparer à l'archange saint Michel ; de telle sorte qu'en lui l'éditeur scrupuleux s'est doublé d'un critique virulent. Dans ses préfaces et introductions, il discute avec vivacité les assertions et les jugements de Barras, au nom de ce qu'il estime être la stricte vérité historique. Toutefois sa défiance contre le personnage ne l'a induit nulle part à supprimer certaines phrases ou à atténuer certaines expressions. En deux endroits seulement (II, 66, et IV, 457), par respect pour le lecteur, il a omis quelques lignes trop cyniques pour être reproduites. Il eût pu surveiller de plus près l'orthographe des noms propres, au moins de manière à ce que ces noms ne fussent pas complètement défigurés, comme celui d'Isoré en *Isoa* (II, 241 et 254), de Salm en *Salin* (II, 469), de Defermon en *Frémont* (IV, 172). Quant à l'illustration, elle est soignée, car elle comprend, outre plusieurs fac-similés d'autographes et diverses reproductions de toiles déjà connues, un curieux croquis de Robespierre pris d'après nature, un portrait de Talleyrand jeune par Greuze, et deux portraits de Barras qui le représentent, l'un dans sa gloire, en grand costume de Directeur, l'autre à la fin de sa vie, couronné d'une casquette invraisemblable.

Quelle valeur historique doit-on attacher à ce recueil? Les rancunes implacables de Barras contre la plupart de ses collaborateurs politiques et de ses contemporains, contre Talleyrand, Fouché, Carnot, surtout contre Bonaparte et Joséphine de Beauharnais, sont telles que son récit a l'accent du pamphlet. L'auteur est constamment en proie à la double infatuation du roué et du jacobin, et son témoignage demeure irrémédiablement suspect. De plus, son interprète, écrivain lourd et déclamatoire, ne le rend pas intéressant. Il y a néanmoins, à travers la série des diatribes et des commérages, des scènes curieuses à retenir. Bornons-nous à mentionner les entrevues avec Mme de Staël (II, 460, et IV, 252), et la conversation avec le duc de Richelieu (IV, 403).

Voilà Barras, selon son vœu, en face de la postérité. L'image qu'il a tracée de lui, avec l'aide complaisante de Saint-Albin, ne rehaussera point son nom. Vivant, puissant, il en imposait par certaines qualités extérieures; aujourd'hui il ressort de ses propres aveux, et en dépit de ses prétentions à la « candeur » (IV, 104), qu'il a constamment lâché la bride, dans sa vie publique, à ses passions cyniques ou haineuses. On est tenté de s'en tenir, après l'avoir lu, au jugement consi-

gné dans les Mémoires de La Revellière, « intrigant plongé dans la crapule. »

L. P.

John Cabot, the Discoverer of North-America, and Sebastian, His Son. *A Chapter of the Maritime History of England under the Tudors* (1496-1557), by Henry Harrisse. London, Benjamin Franklin Stevens; Paris, Welter, 1896, in-8 de xii-503 p. — Prix : 40 fr.

Il y a quatorze ans, M. Harrisse publiait, dans le *Recueil de voyages et de documents pour servir à l'histoire de la géographie depuis le XIIIe siècle jusqu'à la fin du XVIe*, un travail sur *Jean et Sébastien Cabot* constituant une véritable démolition des données jusqu'alors admises sur ces deux navigateurs (Paris, Leroux, 1882, in-8) L'ouvrage que le même auteur a récemment fait paraître sur le même sujet, avec cette épigraphe : « On ne doit aux morts que la vérité, » contient la même thèse, mais corroborée et précisée de telle maniere qu'il devient impossible de ne pas en adopter aujourd'hui les conclusions.

Ce serait un travail intéressant que l'examen minutieux de cette étude critique, faite avec une profonde érudition et conduite avec une méthode rigoureuse; bornons-nous à dégager quelques-uns des principaux résultats obtenus par l'auteur. Jean Cabot est un Vénitien d'adoption (p. 6); quant à Sébastien, il est un Vénitien de naissance (p. 35). — Le premier voyage accompli par les deux navigateurs doit être placé en l'année 1497 (p. 62), mais il est bien difficile de savoir exactement ce qu'ils y ont découvert, car Sébastien Cabot a copié sur son planisphère une carte française de Nicolas Desliens (p. 95), et ses assertions relatives à son premier atterrissement en Amérique du Nord ne méritent guère créance. Elles sont, en effet, en contradiction avec le dessin et les légendes du planisphère de 1544, et sont entièrement basées sur les découvertes exécutées par Jacques Cartier en 1534 et en 1536, nullement sur celles de Cabot lui-même (p. 109). Ces différents plagiats n'ont au reste rien de surprenant, car Sébastien Cabot était capable de déguiser la vérité à l'occasion, quand il y trouvait son intérêt (p. 115). — M. Harrisse ne conteste pas la réalité du second voyage; mais il lui semble très probable qu'il a échoué (p. 141). — Quant au troisième, il est, dit-il, purement imaginaire (p. 148). — En ce qui concerne enfin l'expédition à La Plata, au cours de laquelle Sébastien Cabot fit preuve d'une couardise extraordinaire (p. 235-236), elle n'a ajouté aux connaissances antérieures que l'exploration de cinquante-six lieues fluviales sur le Rio Paraguay (p. 263). Il n'y a là rien qui permette de faire de Sébastien Cabot un des navigateurs les plus grands du XVIe siècle.

Est-il du moins un cosmographe remarquable ? Nullement, répondrons-nous après la lecture du livre de M. Harrisse; sur ce point encore, la postérité a été mystifiée. L'infériorité cartographique de Sébastien

Cabot est évidente (p. 287); — il n'a jamais, quoi qu'on ait prétendu, fait la moindre découverte magnétique (p. 295), — et de ses deux méthodes pour l'observation de la longitude, la première n'est pas originale (p. 300) et la seconde conduit à une erreur de soixante degrés, soit d'un sixième de la circonférence terrestre (p. 308)! Enfin, ses théories nautiques ne tiennent pas debout (p. 317). — Sébastien Cabot n'a donc pas plus de valeur comme cosmographe que comme navigateur; il n'a même pas le mérite (M. Harrisse le démontre p. 363) d'avoir influé sur les découvertes maritimes anglaises au XVIe siècle!

Ce résumé succinct du livre de M. Henry Harrisse, dépouillé de toutes les preuves accumulées par l'auteur, surprendra peut-être plus d'un lecteur. Avant de conclure, il convient d'étudier cet ouvrage, d'en examiner soigneusement tous les chapitres, — constituant en réalité autant de petites dissertations spéciales, — d'en lire les notes et l'appendice, de se reporter enfin au volume de 1882 et de le comparer avec le livre italien de M. Tarducci. Peut-être, sur certains points de détail, un érudit fera-t-il quelques réserves; mais il approuvera M. Harrisse d'avoir rédigé l'impitoyable réquisitoire que constitue en réalité son beau travail, et il le félicitera de faire ainsi la guerre aux légendes qui encombrent, comme toute autre histoire, l'histoire de la géographie.

Une liste de tous les documents originaux contemporains relatifs aux deux Cabot, contenant des textes totalement inédits ou des traductions anglaises nouvelles d'actes importants (n°s 11, 12, 19, 51, 59, etc.) et un excellent index contribuent, avec de fort belles reproductions de cartes anciennes et quelques croquis, à faire du livre dont nous venons de rendre compte le digne pendant de l'ouvrage publié en 1882, sa continuation et son complément. HENRI FROIDEVAUX.

Nuove lettere inedite del conte CAMILLO DI CAVOUR, con prefazione e note di EDMONDO MAYOR. Turin, Roux, 1895, in-8 de XXIII-634 p. — Prix : 8 fr.

La publication des lettres de Cavour a été jusqu'ici l'œuvre de plusieurs publicistes, dont aucun n'est parvenu à la rendre absolument complète. Le recueil le plus considérable, tant par ses dimensions que par sa valeur, est celui de Chiala, qui avait réuni et classé dix-huit cents lettres remplissant six forts volumes; mais il n'avait pu mettre la main sur celles qu'avaient reçues divers de ses correspondants, et non des moindres, tels que le marquis d'Azeglio, ministre de Sardaigne à Londres, le banquier de la Rue ou la comtesse de Circourt : MM. Nicomède Bianchi, Amédée Bert et Nigra en ont fait l'objet de trois publications distinctes. Nous devons aujourd'hui à M. Edmondo Mayor une nouvelle contribution à cette grande œuvre ; aux trois mille lettres déjà connues, il en ajoute trois cents autres restées jusqu'ici inédites. Elles appartiennent toutes à la période qui s'étend entre le 1er septembre 1853 et

le 13 novembre 1857. On peut les classer en deux catégories : les unes ne sont que de simples billets, le plus souvent relatifs à des questions d'affaires et adressées à des personnes qui n'ont avec le Tsar que des relations intermittentes; elles n'ont d'intérêt que par leur variété même, en nous montrant quelle était la prodigieuse activité d'esprit et l'universalité de connaissances de leur auteur. Les autres, plus longues, écrites avec plus de soin, consacrées à la discussion de questions de haute politique, sont adressées à un petit nombre de personnes que le ministre a choisies comme confidentes de ses pensées, forment de véritables séries et présentent un tableau complet de l'histoire du Piémont : ce sont, au premier rang, celles que reçut le marquis de Villamarina, ministre de Sardaigne à Paris. On peut y suivre toutes les évolutions de la politique sarde, sa lutte contre l'hostilité ouverte de l'Autriche, ses efforts pour se faire écouter de l'Europe au congrès de Paris et pour se rapprocher de la Russie après la fin de la guerre. On s'y rend compte des obstacles multiples que Cavour rencontra, à l'intérieur même, dans les sentiments hostiles des Génois, le mauvais vouloir des Savoyards, les exagérations des Sardes. On y renconcontre des jugements bien curieux sur les principaux personnages du temps, notamment sur Mazzini, traité d' « infâme conspirateur, » de « chef d'assassins, » de « fou furieux qui ne sait qu'organiser le crime, » de « puissant auxiliaire de l'Autriche » (p. 336 et 557).

Cet ouvrage a été rédigé avec tout le soin qu'il méritait : muni de nombreuses notes explicatives, il est terminé par un index qui en rend le maniement facile : il est à souhaiter maintenant qu'un éditeur se trouve pour coordonner les publications déjà faites et grouper en un seul recueil les trois mille lettres dont se compose désormais la correspondance du grand homme d'État. TARGENAY.

Giacomo Zanella. Ricordi da FEDELE LAMPERTICO. Vicenza, Giovanni Galla, 1895, in-12 de 438 p.

Puisée aux souvenirs d'une profonde amitié, cette étude biographique et littéraire sur le prêtre-poète, que les perquisitions de la police autrichienne auraient presque suffi à illustrer, est une belle et bonne œuvre. Il y a là, sur ces temps mauvais, des pages saisissantes. Avec quelle joie on lisait, au séminaire de Vicence, le *Primato* de Gioberti ! Combien d'espérances entrèrent dans les cœurs de ces Italiens, encore « irredenti, » lors de l'avènement de Pie IX ! Mais aussi, de quelles vexations étaient payés ces généreux sentiments ! Obligé de quitter le séminaire en 1854, Zanella eut le courage, trois ans plus tard (il avait trente-sept ans), de subir, devant l'Université de Padoue, un nouvel examen pour rentrer dans l'enseignement. Après la réunion de la Vénétie au jeune royaume d'Italie, il fut nommé professeur à cette même Université (1867). Il de-

manda sa retraite au mois de décembre 1875, et mourut au mois de mai 1888. Son « italianisme » l'avait rendu, sinon suspect, au moins quelque peu antipathique au Vatican; il tenta par deux fois de rentrer en grâce auprès de la cour romaine, d'abord dans sa prédication de 1876, puis dans son ode à Léon XIII. Le sermon et les vers paraissent avoir été assez tièdement accueillis.

Pour plus d'un Italien, Zanella n'est guère que l'auteur de la *Conchiglia*, comme Sully Prudhomme n'est, pour beaucoup de Français, que l'auteur du *Vase brisé*. Certes, les vers que Zanella a consacrés au coquillage marin témoignent d'une belle et large inspiration. Mais il a fait plus d'une fois, sinon mieux, du moins aussi bien. Son talent était réel et solide. Nourri des classiques anciens, qu'il aimait à traduire et à imiter, enthousiaste de Leopardi, qu'il avait lu, grâce à un de ses professeurs, sur les bancs mêmes du séminaire, Zanella a su exprimer les idées modernes dans une langue savante et sobre. On n'a qu'à lire une de ses œuvres, fût-ce la plus courte, après une de ces poésies médiocres comme on en publie chaque jour en Italie : on sentira la différence. C'est que ces poésies à la douzaine sortent d'une inspiration facile et vulgaire, tandis que les ouvrages de Zanella sont issus d'un long et noble effort. Il était né en 1820, et son petit volume de poésies parut seulement en 1868, à Florence, chez Barbèra. Comme il arrive souvent aux vrais poètes, la gloire lui est venue tard : elle n'en est que de meilleur aloi. Léon Dorez.

Bibliotheca geographica Germaniae. *Litteratur des Landes- und Volkskunde des Deutschen Reichs*, bearbeitet im Auftrage der Zentral-Kommission für wissenschaftliche Landeskunde von Deutschland, von Paul Emil Richter. Leipzig, Wilhelm Engelmann, 1896, in-8 de x-841 p. — Prix : 27 fr. 50.

Voici un travail considérable, comme nous n'en possédons malheureusement pas encore en France sur notre propre pays, — un travail qui ne va pas tarder à devenir un livre de chevet pour tous ceux qu'intéresse la géographie de l'Allemagne, ou même qui, à un point de vue ou à un autre, s'occupent de cet empire. La *Bibliotheca geographica Germaniae* ne donne pas seulement, en effet, la bibliographie des ouvrages relatifs au pays lui-même ; elle s'occupe aussi de l'homme, et fournit encore la liste, plus ou moins étendue, des livres traitant de chaque manifestation particulière (industrielle, commerciale, intellectuelle, artistique, etc.) du génie allemand. Ainsi s'explique l'énorme développement pris par le travail de M. Paul-Emil Richter.

On trouve environ vingt et un mille titres d'ouvrages groupés sous cinq rubriques générales dans cette bibliographie, qui constituent autant de grandes divisions. C'est d'abord la bibliographie même du sujet (p. 1-24) ; puis viennent les travaux relatifs à la figuration et au levé du sol, les cartes et les plans (p. 24-169), les livres de voyages, les guides et

les descriptions générales (p. 169-263), les études ayant trait à la nature du sol (p. 263-365); enfin, ce qui se rapporte à l'homme lui-même, aux habitants du pays, occupe tout le reste du volume (p. 365-814), abstraction faite d'une dizaine de pages réservées aux additions (p. 815-824). — Chacune de ces cinq parties se trouve elle-même, suivant les nécessités, plus ou moins divisée et subdivisée; c'est ainsi que la quatrième partie comprend six chapitres (Généralités, le Sous-Sol, les Eaux, le Climat, la Botanique, la Zoologie), subdivisés eux-mêmes pour la plupart en sections. Quant à la cinquième partie, la plus considérable de beaucoup, elle se compose de neuf chapitres, dont les différentes subdivisions sont marquées par de grandes et de petites lettres, puis par des lettres grecques, enfin par des chiffres. Aussi comprend-on, en présence d'une telle multiplicité de rubriques, l'utilité d'un index renvoyant, pour chaque pays ou pour chaque nom important de la géographie allemande, aux différents endroits du volume où sont énumérés des ouvrages s'y rapportant. L'ordre adopté par l'auteur dans chacune de ces subdivisions n'est pas toujours le même, ce qui constitue pour le lecteur une véritable gêne; tantôt le classement est chronologique et tantôt alphabétique, sans qu'il soit parfois absolument facile d'en saisir la raison. Si, du moins, M. Richter ne manquait jamais d'indiquer la règle qu'il suit! Mais il a oublié de le faire, et c'est ainsi qu'on se trouve quitter, sans être prévenu (p. 394), l'ordre alphabétique suivi depuis la page 390, pour prendre l'ordre chronologique. Ce changement perpétuel constitue un des graves défauts de la *Bibliotheca geographica Germaniae*.

L'ouvrage a été très soigneusement imprimé; il était toutefois impossible qu'il ne s'y glissât point un certain nombre de petites erreurs ou de fautes : on a donné au géographe suisse *Arnold* Guyot le prénom d'*Arnauld* (p. 48), mal orthographié le nom du cartographe anglais Arrowsmith (*Arrosmith*, p. 52), modifié en *Lavalette* le nom du professeur français Théophile Lavallée (p. 63), mal reproduit le titre du volume de M. Édouard Marbeau : *Slaves et Teutons* (p. 475 : *Slaves et Teutonnes*). Ailleurs, ce sont des dates de publication qui font défaut, — telle celle de l'édition in-12 du livre du regretté A. Geffroy, *Rome et les Barbares* (p. 391; cette édition est de 1874), — ou le format de certains ouvrages est mal indiqué, — le petit volume de Karl Strauss, signalé page 584, est de format in-16, et non in-8, comme toute la collection de la *Geographische Universal-Bibliothek* publiée à Weimar.

Ce sont là de très légères critiques; il nous semble beaucoup plus difficile de pardonner à M. Richter certaines omissions. Dans la liste si intéressante qu'il a donnée (p. 390) des traductions de la *Germanie* de Tacite, pourquoi ne pas avoir cité la traduction de Dubois-Guchan (Paris, Lisieux, 1878, in-18)? Nous avons vainement cherché ailleurs une mention de l'*Essai* de M. Antoine *sur le Simplicissimus* (p. 469), de

l'*Histoire poétique de Charlemagne,* par M. Gaston Paris, qui eût dû figurer page 573, etc. Quant à des livres classiques comme l'*Histoire de la formation territoriale des États de l'Europe centrale*, par notre maître M. Hilmy, quant à des articles comme les *Notes prises dans une excursion en Allemagne* de M. Lavisse, reproduites dans les *Questions d'enseignement national* (Paris, Colin, 1885, in-12), ou à des études telles que celles de M. Pfister sur *la Limite de la langue française et de la langue allemande en Alsace-Lorraine* (Paris, Berger-Levrault, 1890, in-8. Extrait du *Bulletin de la Société de géographie de l'Est*), nous ne les avons trouvés nulle part. M. Richter aurait-il à peu près systématiquement écarté les ouvrages des savants français ? On pourrait le croire, en ne voyant cité dans sa bibliographie aucun des remarquables travaux de M. Fustel de Coulanges. On y trouve par contre, il est vrai, le titre de tous les livres de M. V. Tissot !

Sur certaines questions spéciales, nous avons fait quelques recherches, et nous en avons comparé le résultat aux données fournies par M. Richter ; la conclusion a été, pour nous, que la *Bibliotheca geographica Germaniae* constituait un point de départ, mais rien de plus. Voici, par exemple, la question de la frontière linguistique en Alsace-Lorraine ; l'étude de M. Pfister, citée plus haut, fournira plus d'un complément à la liste donnée par M. Richter. Dans les quelques pages consacrées à la colonisation allemande (p. 582-585), que d'ouvrages omis ! Les travaux français de M. L. Delavaud et Ch. Demay, l'article espagnol de M. Sebastiano Jimenez, l'étude de M. Rudolf Bergner (*Die Deutschen Kolonien in Ungarn.* Weimar, 1887, in-16), bien d'autres encore, manquent à l'appel. — Nous pourrions multiplier les critiques de ce genre ; prouveraient-elles que le livre de M. Richter est mauvais ? Nullement ! Cette bibliographie est bonne et peut, améliorée (augmentée d'un index par noms d'auteurs, par exemple, et d'une numérotation de tous les ouvrages cités), devenir excellente. Quant à des omissions, on pourra toujours en signaler dans une bibliographie, si soignée soit-elle ; celle de M. Richter fournit la preuve d'un travail trop considérable, est dès maintenant trop précieuse et trop utile, trop curieuse même sur certains points, — la bibliographie des Baedeker de l'Allemagne, par exemple (p. 190-192, 249-250, 258) ou celle de la *Germanie* de Tacite (p. 382-390), — pour qu'on doive beaucoup insister sur cette critique. Mieux vaut remercier l'auteur de ses efforts persévérants et de ses patientes recherches.

HENRI FROIDEVAUX.

BULLETIN

Casus conscientiae propositi et soluti in coetu S. Pauli Apostoli ab anno 1893-1896. Cura et expensis Rmi Dni FELICIS CADENE. Romae, apud auctorem praecipuosque bibliopolas, 1896, in-8 de VII-43 p. — Prix : 1 fr. 25.

Mgr Cadène publie les cas de conscience proposés aux séances de la

Société de Saint-Paul, à Saint-Apollinaire, pendant l'année 1895-1896. Les *Epitimatores* qui ont rédigé les solutions sont les PP. Esbach, Kaiser, Passerini, Binzecher, Bucceroni, Ferrini, et portent tous sur la sainte Eucharistie considérée comme sacrement : essence du sacrifice, personnes pour lesquelles on le peut offrir, applications pour plusieurs, temps auquel il faut faire l'application de l'intention, obligation de célébrer, dispositions de l'âme du célébrant, etc. Les sujets sont, on le voit, intéressants et pratiques : les modérateurs les ont exposés avec conscience et autorité. G. P.

Cours élémentaire de liturgie sacrée, d'après le rite romain, par le R. P. Velghe, SS. CC., professeur au grand séminaire de Versailles. 3e édition. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de XII-398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le R. P. Velghe a su traiter d'une façon très complète et très nette les éléments de la liturgie sacrée, envisageant successivement les rubriques du Missel, celles du Bréviaire et celles du Rituel. Destiné aux étudiants des grands séminaires, son livre affecte la forme catéchistique par demandes et réponses, qui favorise encore la clarté. Grâce à des groupements ingénieux et à un système de condensation qui dénote une connaissance très étendue du sujet, l'habile professeur a évité des redites qui paraissaient s'imposer à propos de cérémonies qui sont faites semblablement ou avec de légères variantes par plusieurs des officiers sacrés. La doctrine est solide, les divisions heureuses et le style toujours correct dans sa simplicité voulue. Nous recommandons ce livre comme un des meilleurs manuels de liturgie, au courant des récentes décisions, à la fois exact et complet sous un volume restreint. — Il aurait été bon d'indiquer, page 47, à propos de la permission de célébrer en mer, que l'autorisation peut en être demandée à l'ordinaire du port de départ par les ecclésiastiques qui ne jouissent pas des facultés spéciales accordées aux familles religieuses et aux sociétés de missionnaires. Peut-être aussi l'auteur aurait-il pu faire ressortir l'inutilité et la réelle inconvenance qu'il y a à célébrer chaque jour, par pure dévotion, comme le font certains pieux ecclésiastiques, dans une cabine étroite, au milieu de lits non dressés et peut-être encore occupés par des compagnons souffrant plus ou moins du mal de mer. G. Péries.

Chrétien ou agnostique, par l'abbé Picard. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 589 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Picard a du zèle et beaucoup de lecture. Il a suivi avec sollicitude les controverses contemporaines ; il est au courant de toutes les objections répandues dans le monde contre la vérité religieuse, et il a cherché à défendre la foi des jeunes générations contre les sophismes de l'erreur. Son ouvrage est divisé en deux parties. La première, preuves du spiritualisme ; la seconde, preuves de la religion chrétienne. Il met en garde la jeunesse contre les entraînements d'une fausse science, rassemble sous ses yeux les arguments qui démontrent l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme. Il prouve ensuite la divinité de Jésus-Christ, sa résurrection et l'authenticité des Évangiles. Il y a d'excellentes choses dans ce livre ; on lira par exemple avec plaisir tout ce qui concerne la personne du Fils de Dieu. Nous ne verrions qu'un reproche à faire à l'auteur, c'est d'être trop long ou trop court. Pour traiter à fond toutes les questions soulevées dans cet ouvrage, il faudrait des volumes. Mais pour donner seulement à la jeunesse les preuves les plus saisissantes de la religion catholique, nous croyons qu'il y aurait eu avantage à entrer dans moins de détails. La lecture eût été

plus rapide, ce qui est un grand attrait pour la jeunesse d'aujourd'hui. Le titre annonce des lettres d'approbation de NN. SS. l'archevêque de Lyon et de l'évêque de Laval, que nous avons cherchées vainement dans le volume, qui du reste se recommande de lui-même par son esprit et son but.

D. V.

Notes à l'usage des étrangers plaidant en France, par Boyer de Bouillane. Paris, Lamulle et Poisson, 1897, in-8 de 14 p. — Prix : 0 fr. 25.

En quelques pages, claires et précises, M. Boyer de Bouillane a résumé les règles légales que doivent observer les étrangers lorsqu'ils ont affaire à la justice française. Ces règles résultent de différentes lois et de traités diplomatiques que les légistes eux-mêmes ont quelquefois de la peine à trouver. M. Boyer de Bouillane cite les dates de ces lois et de ces traités et en indique les principales dispositions. Sa brochure sera d'une utilité pratique incontestable, non seulement pour les étrangers, particuliers ou sociétés, qui auront quelques intérêts à débattre en France, mais encore aux hommes de loi dans les grandes villes et dans les départements rapprochés de la frontière.

M. L.

Manuel du rhétoricien. Notes pour la préparation rapide du baccalauréat. Première partie : Les trois littératures classiques. Méthode nouvelle en cent leçons, par P. Béral. Montpellier, imp. Grollier, 1894, in-4 de 97 p.

Je n'aime pas beaucoup les préparations rapides aux examens, et, à ce titre, la méthode nouvelle de M. P. Béral n'est point pour me séduire. Mais je conviens qu'à la veille d'un examen, des tableaux bien faits peuvent avoir leur utilité pour repasser les matières d'un vaste programme sans cesse agrandi, et fixer les points principaux dans une mémoire où tout se brouille et se confond. Et voilà le cas où les tableaux de M. P. Béral peuvent rendre au candidat des services non méprisables. Mais ce serait un malheur qu'ils tombassent de trop bonne heure entre les mains d'un paresseux, qui se croirait, grâce à eux, dispensé de suivre les cours ou d'étudier les livres où seulement l'écolier peut vraiment s'instruire et se former l'intelligence et le goût, et c'est bien là, et non pas uniquement dans le succès des examens, qu'est le but où les études doivent viser. Les tableaux de M. Béral peuvent donc rendre les services qu'on a coutume de demander à ce genre d'ouvrages. Mais il ne faut pas en attendre d'autres. A cette condition seule, ils peuvent être de quelque utilité, et je plaindrais celui, élève ou professeur, qui prétendrait lui assigner des visées plus hautes.

P. Talon.

Trial of Jorge de Almeida by the Inquisition in Mexico, by Dr Cyrus Adler (Washington D. C.). From the publications of the American Jewish Historical Society. N° 4, 1895, in-8 de 79 p.

M. Adler s'est borné à traduire, pour la Société historique des Études juives aux États-Unis, un manuscrit espagnol daté de Mexico 1607-1609, et relatant les actes de procédure de l'Inquisition contre un juif relaps. En quelques mots d'introduction l'auteur stigmatise « l'influence dépravante pour l'esprit et les mœurs, exercée par le cruel Saint-Office. » Les documents ne montrent rien de dépravé que la conduite des juifs, qui, à Mexico comme partout, mentent, volent, exploitent et trahissent. Nous voyons dans ces pièces un juif baptisé qui épouse une chrétienne et l'abandonne ensuite pour se marier avec une juive, sous prétexte que le mariage avec une femme

chrétienne est nul ; un autre trafique d'une bulle pontificale qu'il s'est procurée sous le beau prétexte de travailler à la rédemption des captifs ; d'autres sont accusés d'avoir mis à mort une femme de couleur qui avait été le témoin de leur infidélité ; d'autres enfin font de la fausse monnaie. Le juif Jorge de Almeida, clairement convaincu d'apostasie, fut exécuté en effigie seulement, ce qui lui permit de continuer ailleurs ses prouesses, en sorte qu'il n'eut guère à souffrir en raison du jugement porté contre lui par le cruel Saint-Office. G. P.

Œuvres complètes de J. Michelet. **Le Prêtre. Les Jésuites.** Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 384 p. — Prix : 7 fr. 50.

Rien de plus profondément triste que la lecture de ces deux ouvrages de Michelet qui parurent : *Le Prêtre* en 1845 ; *Les Jésuites* en 1843. Fort de sa science d'historien, Michelet a prétendu trouver en elle une base solide à à ses prétendues analyses psychologiques et s'ériger en professeur de morale ; et cependant jamais historien ne s'est éloigné davantage de la vérité et n'a fait un saut plus profond dans l'erreur. Ces ouvrages inspirés l'un et l'autre par une haine aveugle ont été le bréviaire de tous les ennemis du christianisme. C'est dans ces pages débordantes de passion qu'ils vont encore chercher tous les jours leurs arguments et leurs preuves. Livres impies entre tous, ils attaquent et souillent de leurs mensonges tout ce qui est cher à un catholique : l'esprit de direction, la spiritualité, la confession, le célibat ecclésiastique et la vaillante milice des enfants de saint Ignace. A. I.

Registre des délibérations du Consulat provisoire, 20 brumaire-3 nivôse an VIII (11 novembre-24 décembre 1799), publié pour la première fois, d'après le manuscrit des Archives nationales, par F.-A. Aulard (*Société de l'histoire de la Révolution française*). Paris, au siège de la Société, 1894, in-8 de VIII-110 p. — Prix : 5 fr.

Après le coup d'État du 18 brumaire, le pouvoir fut confié à une commission consulaire, composée de trois membres. Cette commission siégea pendant environ six semaines, du 20 brumaire au 3 nivôse, jusqu'à l'achèvement de la nouvelle constitution ; on la connaît sous le nom de Consulat provisoire. Elle se réunit souvent, trente-neuf fois, et le registre des procès-verbaux de ses séances est conservé aux Archives nationales. Ce sont ces procès-verbaux qu'a publiés M. Aulard. Ils sont concis et même secs. On y trouve cependant quelques constatations intéressantes. Contrairement à l'opinion généralement répandue qui veut que Bonaparte, une fois consul, ait été seul maître, ils nous apprennent que chaque membre de la commission provisoire présida à son tour ; on le désignait sous le nom de « consul du jour. » D'autre part, il n'est pas exact non plus que le coup d'État n'ait point rencontré d'opposition. En dehors des membres des deux conseils qui furent proscrits, et dont les noms sont inscrits au procès-verbal du 20 brumaire, il y eut un certain nombre d'administrateurs de département ou de fonctionnaires révoqués pour avoir protesté contre le nouveau gouvernement. On y trouve aussi la preuve que, dès le début et sous l'influence évidente de Bonaparte, certaines lois persécutrices furent, sinon abrogées, du moins adoucies, notamment pour les émigrés et les prêtres. L'historien aura donc plus d'un renseignement intéressant à trouver dans cette curieuse publication de M. Aulard. M. de la R.

Slavery and Servitude in the colony of North Carolina, by John Spencer Bassett (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 4-5). Baltimore, Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 86 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le sujet traité par M. John Spencer Bassett était difficile ; pour reconstituer, en effet, l'histoire des noirs dans la Caroline du Nord, on ne dispose que de matériaux fort insuffisants; il n'en est question dans les documents que d'une façon accidentelle. Grâce à la réunion, à la juxtaposition de ces mentions, M. Bassett a composé un livre incomplet sans doute, mais d'une trame serrée et d'une précision déjà très satisfaisante. Après avoir montré comment l'introduction de l'esclavage noir a été consécutive à l'esclavage des Indiens, l'auteur examine des questions extrinsèques en quelque sorte : le nombre approximatif des nègres, leur répartition dans la colonie, la traite qui les y amenait. Il étudie ensuite avec la plus grande précision leur situation légale sous tous ses aspects (ch. II), leur religion, leur vie sociale (ch. III) ; puis il indique de quelle façon un noir sortait d'esclavage (p. 65-66). Que devenait ce nègre une fois émancipé? C'est ce que M. Bassett détermine ensuite dans un paragraphe (p. 66-71). Il n'y a pas eu, dans la Caroline du Nord, que des nègres comme esclaves; des Indiens l'ont été, et, là comme ailleurs, il a existé un réel esclavage des blancs, appelés « engagés » dans les colonies françaises, « servants » dans ce pays. M. Bassett n'a eu garde de l'oublier et a consacré à ces deux catégories de faits l'attention qui convenait. Mais pourquoi, après en avoir terminé l'étude, s'arrêter court et ne pas tirer des analyses antérieures une conclusion synthétique? Pourquoi ne pas comparer les résultats obtenus pour la Caroline du Nord avec ceux que les historiens de l'esclavage dans d'autres parties des États-Unis, MM. Brackett, Steiner et Ballagh, ont constatés pour le Maryland, le Connecticut, la Virginie? M. Bassett a ainsi privé son travail d'une fin qui semblait indiquée ; plus d'un lecteur sera surpris de se voir sitôt parvenu à la dernière page de sa brochure, et n'en gardera pas une impression nette parce qu'il y manque ces idées générales, cette localisation précise d'un sujet particulier dans l'ensemble, sans lesquelles une monographie, si intéressante soit-elle, perd la moitié de sa valeur. Henri Froidevaux.

History of Taxation in Connecticut 1636-1776, by Frederick Robertson Jones (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, fasc. VIII). Baltimore, the Johns Hopkins Press, août 1896, in-8 de 71 p. — Prix : 2 fr. 50.

Il y a plusieurs périodes à distinguer dans l'histoire financière du Connecticut, dont la plus longue de beaucoup est la première, la période coloniale, qui s'étend de 1636 à 1776. Pourvue alors d'institutions archaïques, la population rurale de ce pays s'est constitué, dès les premières années de la colonisation, un système d'impositions d'une réelle simplicité, qui est demeuré en vigueur jusqu'au moment où un grand développement industriel y a, depuis 1776, apporté des modifications grâce auxquelles l'application du système colonial est devenue singulièrement compliquée, puis impossible. Le système d'impositions usité dans le Massachusetts, voilà l'origine du système qu'adoptèrent les colons du Connecticut, mais en l'adaptant à leurs propres besoins. L'étude des actes promulgués en 1639 (qui se substituèrent aux règles bibliques usitées jusqu'alors dans le pays) en fournit la preuve. Toutefois c'est seulement à partir du mois de mai 1650, date de la promulgation du code de la colonie, que le Connecticut a été pourvu d'un véritable système d'impositions; dès lors fut constituée par villes la « Grande Liste » ou liste générale de toutes les personnes imposables et de tous les métiers

dans la colonie, dont la première rédaction connue date seulement de 1651, et dont on trouvera en appendice (p. 71), dans l'étude de M. Frederick Robertson Jones, d'intéressants extraits. Cet auteur ne s'est pas borné, dans le travail dont nous rendons compte, à examiner tous ces faits; il a entendu écrire un chapitre d'histoire économique et financière. Aussi s'est-il longuement attaché, dans des paragraphes séparés, à l'analyse de la base d'impositions (ch. II), des impôts directs (ch. IV), des impôts indirects (ch. VI) et des taxes locales : ecclésiastiques, scolaires et autres (ch. VII); il a aussi parlé du recouvrement de l'impôt (ch. V). Tout cela constitue un ensemble précis, et fait souhaiter que M. Frederick Robertson Jones, qui annonce l'intention de poursuivre ses recherches sur l'histoire économique et financière du Connecticut, ne tarde pas à donner au public un nouveau travail du même genre; les américanistes ne pourront qu'y gagner.

HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'Église de France, si cruellement éprouvée depuis quelque temps, est frappée d'un nouveau deuil par la mort de S. Ém. le cardinal Jean-Pierre BOYER, archevêque de Bourges, mort le 16 décembre. Né à Paray-le-Monial le 27 juillet 1829, il fit ses études au séminaire d'Autun; après avoir reçu l'ordination sacerdotale, il se consacra tout entier à l'enseignement. Docteur en théologie, il fut appelé à la Faculté de théologie d'Aix, où il enseigna le dogme avec éclat. Doyen de cette Faculté en 1870, il fut créé en 1878 évêque *in partibus* d'Évarie et donné comme coadjuteur à l'évêque de Clermont, Mgr Féron, auquel il succéda le 24 décembre 1879. Toujours préoccupé des questions d'enseignement, il dota son diocèse d'un nouveau petit séminaire. Le zèle qu'il déploya sur le siège de Clermont lui fit décerner par le Souverain Pontife la distinction éminente du pallium. Quand le siège de Bourges devint vacant par la mort de Mgr Marchal, c'est à l'évêque de Clermont que l'on songea pour recueillir cette succession. Il prit possession de son nouveau siège le 19 janvier 1893. Il avait été depuis nommé, par le Souverain Pontife, cardinal de la sainte Église romaine. Mgr Boyer a peu écrit; en dehors de rapports sur les travaux de la Faculté de théologie d'Aix, de discours à l'Académie de cette ville et de peu nombreuses œuvres oratoires, l'on ne peut guère citer que les lettres et instructions pastorales qu'il a données soit comme évêque de Clermont, soit comme archevêque de Bourges; nous ne pouvons songer à en dresser ici une liste complète, mais nous indiquerons du moins les plus importantes : *Lettre et mandement pour demander des prières à l'occasion de sa prise de possession* (Clermont-Ferrand, 1880, in-4); — *Instruction pastorale et mandement pour le carême de 1880* (ibid., 1880, in-4); — *Lettre pastorale et mandement pour la promulgation d'une nouvelle édition des statuts diocésains* (ibid., 1880, in-4); — *Lettre pastorale sur l'éducation chrétienne* (carême de 1881, ibid., 1881, in-4); — *Lettre pastorale et mandement portant communication ... de l'encyclique « Sancta Dei civitas »* (ibid., 1881, in-4); — *Lettre pastorale sur l'instruction religieuse qui doit être donnée aux enfants* (carême de 1882, ibid., 1882, in-4); — *Lettre annonçant la création d'une œuvre diocésaine pour venir en aide aux écoles chrétiennes* (ibid., 1882, in-4); — *Lettre pastorale rappelant les devoirs que les parents chrétiens ont à remplir actuellement pour assurer à leurs enfants le bienfait de l'instruction religieuse* (ibid., 1882, in-4); — *Instruction pastorale sur l'obligation et les moyens de se pré-*

munir contre les atteintes de l'impiété contemporaine (carême de 1883, ibid., 1883, in-4) ; — *Lettre pastorale portant communication de l'encyclique « Supremi apostolatus » sur le saint Rosaire* (ibid., 1883, in-4) ; — *Lettre pastorale et mandement établissant dans son diocèse l'adoration perpétuelle du Très Saint Sacrement* (ibid., 1883, in-4) ; — *Lettre pastorale à l'occasion du renvoi des Frères des Écoles chrétiennes des écoles communales de la ville de Clermont et de la fondation dans la même ville d'écoles chrétiennes libres* (ibid., 1883, in-4) ; — *Lettre pastorale à l'occasion de son voyage à Rome* (carême de 1884, ibid., 1884, in-4) ; — *Lettre pastorale portant publication de l'encyclique « Humanum genus » relative à la franc-maçonnerie* (ibid., 1884, in-4) ; — *Lettre pastorale rappelant quelques enseignements de la doctrine catholique sur Dieu, la famille et l'éducation* (carême de 1885, ibid., 1885, in-4) ; — *Lettre pastorale sur le culte du Très Saint Sacrement* (carême de 1888, ibid., 1888, in-4) ; — *Lettre pastorale et mandement ordonnant la publication d'une nouvelle édition du catéchisme diocésain* (ibid., 1888, in-4) ; — *Lettre pastorale sur le culte des morts* (ibid., 1889, in-4) ; — *Lettre pastorale sur la sanctification du dimanche* (carême de 1890, ibid., 1890, in-4) ; — *Lettre pastorale sur les obligations particulières imposées aux catholiques durant le saint temps du carême* (carême de 1891, ibid., 1891, in-4) ; — *Lettre pastorale sur la journée du chrétien* (carême de 1892, ibid., 1892, in-4) ; — *Lettre pastorale sur la vie chrétienne* (carême de 1894, Bourges, 1894, in-4) ; — *Lettre pastorale sur la sanctification du dimanche* (carême de 1895, ibid., 1895, in-4) ; — *Lettre à l'occasion du XIVe centenaire du baptême de Clovis* (ibid., 1896, in-4) ; — *Lettre pastorale sur nos destinées éternelles* (carême de 1896, ibid., 1896, in-4).

— La cause de l'enseignement chrétien fait une perte extrêmement douloureuse dans la personne du T. H. F. Joseph, supérieur général de l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, mort à Arcachon le 1er janvier. Le frère Joseph, de son nom séculier Joseph-Marie Josserand, était né le 30 mars 1823, à Saint-Étienne (Loire). Élève des Frères de cette ville, dont il suivit les cours jusqu'à l'âge de quatorze ans, il alla terminer ses études au petit noviciat que venait d'ouvrir à Paris le frère Philippe, de sainte mémoire. Tout jeune encore, il débuta comme professeur à l'école de Saint-Nicolas des Champs. Appelé au demi-pensionnat de la rue des Francs-Bourgeois, c'est lui qui sut donner à cette maison l'organisation qu'elle a encore aujourd'hui et qui en a fait le succès, joignant à un collège d'enseignement primaire supérieur un cercle de jeunes gens et une maison de famille. Les qualités éminentes que manifestait le frère Joseph le firent appeler tour à tour aux plus hautes fonctions de l'institut : visiteur des établissements de la région de Paris en 1867, assistant du supérieur général en 1874, il fut choisi pour succéder au frère Irlide dans ces dernières fonctions en 1884. Depuis trois ans déjà il siégeait au Conseil supérieur de l'instruction publique. Sous son habile direction, et malgré les persécutions croissantes, l'institut des Frères prit des développements admirables ; de 12,000 frères en 1884, il est monté aujourd'hui à 15,000, et malgré les progrès de la laïcisation, le nombre des élèves s'est élevé de 300,000 à 350,000. C'est également lui qui fonda la maison de retraites d'Athis. Le frère Joseph avait naturellement pris part à la rédaction des ouvrages publiés par les frères ; mais l'humilité des disciples du Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle les obligeant de ne rien publier que sous le voile de l'anonyme, nous n'avons pas à dresser ici la liste de ces publications.

— M. le docteur Isidore Straus, professeur de pathologie expérimentale à la Faculté de médecine de Paris, et membre de l'Académie de médecine, est mort dans sa cinquante-deuxième année. Né le 24 novembre 1845, à

Dambach, dans le Haut-Rhin, il commença ses études de médecine à dix-sept ans, à la Faculté de Strasbourg, où il se lia d'amitié avec Mathias Duval. Docteur en 1868, il se fit recevoir agrégé par cette Faculté l'année suivante et dix ans après (1878) par la Faculté de médecine de Paris. Chargé du cours de pathologie comparée et expérimentale, en 1888, il remplissait en même temps les fonctions de médecin de l'hôpital Laënnec, puis de la Charité. Une mission en Égypte avec les docteurs Roux, Nocard et Thuillier lui fournit l'occasion d'études remarquables sur le choléra. Nous empruntons à la liste de *ses Titres et travaux scientifiques*, dressée par lui-même en 1893 (Paris, Chamerot et Renouard, in-4 de 84 p.), l'indication de ses principales publications : *Essai sur la physiologie de la dégénérescence graisseuse des muscles* (Strasbourg, 1868, in-4); — *De la Rupture du périnée chez la femme*, thèse d'agrégation (Strasbourg, 1869, in-4); — *Recherches expérimentales sur l'inflammation* (Strasbourg, 1870, in-8), en collaboration avec M. Mathias Duval; — *Pathologie cellulaire*, de Virchow, traduction (Paris, 1873, in-8); — *Des Contractures*, thèse d'agrégation (Paris, 1875, in-4); — *Duchenne de Boulogne, sa vie, son œuvre*, en collaboration avec M. Lasègne (*Archives générales de médecine*, 1875, t. II); — *Traité de diagnostic médical*, par Racle, 3e éd. revue en collaboration avec le docteur Fernet (Paris, 1876, in-8); — *Le Professeur Chauffard, sa doctrine, ses écrits* (*Archives générales de médecine*, 1879, t. III); — *Recherches sur la transmission de quelques maladies virulentes, en particulier du charbon, de la mère au fœtus* (*Archives de physiologie normale*, 1882, t. I), avec M. Chamberland; — *Exposé des recherches sur le choléra en Égypte*, avec MM. Roux, Nocard et Thuillier (*Revue scientifique*, 1883); — *Recherches anatomiques et expérimentales sur le choléra observé en Égypte*, avec les mêmes (*Archives de physiologie normale*, 1884, t. I); — *Leçons sur le choléra* (*Progrès médical*, 1884-1885); — *Sur un cas d'ascite chyleuse* (*Archives de physiologie normale*, 1886, t. I); — *Étude expérimentale sur la cirrhose alcoolique du foie* (ibid., 1887, t. II); — *Contribution à l'anatomie pathologique de la pustule maligne* (*Annales de l'Institut Pasteur*, 1887); — *Le Charbon des animaux et de l'homme* (Paris, 1887, in-8); — *Recherches sur la durée de la vie des microbes pathogènes dans l'eau* (*Archives de médecine expérimentale*, 1889), en collaboration avec M. Dubarry; — *De l'Action du suc gastrique sur quelques microbes pathogènes* (ibid., 1889); — *Recherches expérimentales sur la tuberculose. La Tuberculose humaine*, avec M. Gamaleia (ibid., 1891); — *Contribution à l'étude du poison tuberculeux*, avec le même (ibid., 1891); — *La Tuberculose et son bacille* (Paris, 1895, in-8). Il faut y ajouter de nombreux articles dans les revues spéciales.

— M. Albert Ilg, mort à Vienne le 29 novembre, était né dans la même ville, le 11 octobre 1847; c'est aussi là qu'il fit ses études. Il ne tarda pas à s'adonner aux recherches sur l'histoire de l'art, par laquelle il a conquis une réputation honorable. Attaché au musée d'art et d'industrie de Vienne, professeur d'histoire de l'art (1873), puis directeur de ce musée (1876), il fut mis, deux ans après, à la tête de la deuxième section des Collections d'histoire de l'art de la maison impériale. En 1891, il fut nommé conseiller d'État. Nous citerons de lui : *Das Buch von der Kunst oder Tractact der Malerei des Cennino Cennini*, tome Ier des *Quellenschriften zur Kunstgeschichte und Kunsttechnik des Mittelalters und der Renaissance* (Wien, 1871, in-8); — *Ueber den kunsthistorischen Werth der Hypnerotomachia Poliphili* (Wien, 1872, in-8); — *Heraclius, von den Farben und Künsten der Romer*, tome IV des *Quellenschriften* (Wien, 1873, in-8); — *Von der hochelden Malerei. Tractat des Michelangelo Biondo*, tome V du même recueil (ibid., 1873, in-8); — *Das Leben des Michelangelo Buonarroti beschrieben von seinem Schüler Ascanio Condivi*, tome VI du même recueil (ibid, 1874, in-8); — *Schedula diversa-*

rum artium des Mönches Theophilus, tome VII du même recueil (ibid., 1874, in-8); — *Ornamente, Architektur und Kunstindustrie nach den Gypsabgüssen des k. k. österreichischen Museums für Kunst und Industrie* (ibid., 1875, in-fol.); — *Die kunstgewerblichen Fachschulen des k. k. Handelsministeriums* (ibid., 1876, in-8); — *Geschichte und Terminologie der alten Spitzen* (ibid., 1876, in-8); — *Wiener Schmiedewerk des XVIII. Jahrhunderts*, avec M. Heinrich Kabdebo (Dresde, 1878-1883, in-fol.); — *Zeitstimmen über Kunst und Künstler der Vergangenheit* (Wien, 1881, in-8); — *Franz Xaver Messerschmidt. Leben und Werke* (Prag, 1885, in-8); — *Pallast der Fürsten Lobkowitz und Majoratshaus der Fürsten Liechtenstein*, fascicule 4 des *Pallasthauten des Barockstils in Wien*, de G. Niemann (Wien, 1885, in-fol.); — *Wiener-Neustadt und Florenz* (Wien, 1886, in-8); — *Nur nicht österreichisch*, fascicule 1 de *Gegen den Strom* (ibid., 1887, in-8); — *Moderne Kunstliebhaberei*, fascicule 13 de la même collection (ibid., 1887, in-8); — *Unsere Künstler und die Gesellschaft*, fascicule 8 de la collection (ibid., 1888, in-8); — *Alt-Wien in Bild und Wort* (ibid., 1888, in-fol.); — *Prinz Eugen von Savoyen als Kunstfreund* (ibid., 1889, in-8); — *Im Zeichen der Myrte. Erinnerungs-Blätter aus Anlass der Vermahlung Ihrer K. u. K. Hoheit der durchlautigster Frau Erzherzogin Marie-Valerie mit sr. K. u. K. Hoheit dem durchlautigsten Herrn Erzherzoge Franz Salvator von Toscana*, en collaboration avec plusieurs écrivains (ibid., 1890, in-8); — *Hans Habsburg und sein Kunstleben*, avec Rud. von Weyr (ibid., 1892, gr. in-fol.). — *Beiträge zur Geschichte der Kunst und der Kunsttechnik aus mittelhochdeutschen Dichtungen*, fascicule 5 de la nouvelle série des *Quellenschriften für Kunstgeschichte* (ibid., 1892, in-8); — *Kunsttopographische Mittheilungen aus den fürstlichen Schwarzenbergischen Besitzungen in Südböhmen* (ibid., 1891, in-8); — *Wiener Galerien* (ibid., 1892, in-fol.); — *Kunstgeschichtliche Characterbilder aus Oesterreich-Ungarn* (Prag, 1893, gr. in-8), en collaboration avec MM. Hoerner, von Schneider, Strzygowski, Neuwith, Zimmermann et Rossig; — *Zwickelbilder im Stiegenhause des k. k. kunsthistorischen Hof-Museums im Wien*, en collaboration avec MM. Ernst et Gustav Kleint et Franz Matsch (Wien, 1893, in-fol.); — *Moderne Wiener Grabdenkmäler*, deuxième série (ibid., 1894, in-fol.); — *Das Palais Kinsky auf der Freiung in Wien* (ibid., 1894, in-4); — *Portale von Wiener Profanbauten des XVII. und XVIII. Jahrhund.* (ibid., 1894, in-fol.); — *Die Fischer von Erlach* (ibid., 1895, in-8); —*Album von Objecten aus der Sammlung kunstindustrieller Gegenstände des A. Kaiserhauses* (ibid., 1895, in-fol.); — *Aeltere und andere kirchliche Einrichtungsstücke aus Oesterreich* (ibid., 1895, in-fol.); — *Intérieurs von Kirchen und Kappellen in Oesterreich*, avec Otto Schmidt (ibid., 1895, in-fol.); — *Der Palais Schwarzenberg am Heumarkt in Wien* (ibid., 1896, in-4); — *Bildhauer-Arbeiten in Oesterreich-Ungarn. Von der Barocke biz zum Empire* (ibid., 1896, in-fol.).

— M. Edmond Cotteau est mort à Paris, âgé de soixante-trois ans, le 9 novembre. Frère du naturaliste Gustave Cotteau, mort il y a deux ans, il était né le 9 novembre 1833, à Chatel-Censoir (Yonne). C'est au collège d'Auxerre qu'il fit ses études. Entré dans l'administration, il profitait de ses vacances pour faire des voyages lointains, et le succès obtenu par les récits qu'il en publia l'encouragèrent à les continuer. Le gouvernement, dont l'attention avait été appelée sur cet observateur curieux et exact, le chargea en 1881 d'une mission en Extrême-Orient, et trois ans après d'une autre mission aux îles de la Sonde. Les relations de ses excursions ont été publiées en partie dans le *Bulletin de la Société des sciences historiques de l'Yonne*, dont, comme son frère, il était membre. Il faisait également partie de la Société de géographie de Paris. Voici la liste de ses publications, auxquelles il faudrait

ajouter, pour être complet, quelques articles de revue : *Six mille lieues en soixante jours* (*Amérique du Nord*) (Auxerre, 1877, in-8) ; — *Promenade autour de l'Amérique du Sud* (Extrait du *Bulletin de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*, Paris, 1878, in-8) ; — *Promenade dans l'Inde et à Ceylan* (Paris, 1880, in-12) ; — *Promenades dans les deux Amériques* (Paris, 1880, in-18) ; — *De Paris au Japon à travers la Sibérie, voyage exécuté du 6 mai au 7 août 1881* (Paris, 1883, in-16) ; — *Un Touriste dans l'Extrême-Orient : Japon, Chine, Indo-Chine et Tonkin* (*4 août 1881-24 janvier 1882*) (Paris, 1884, in-16) ; — *En Océanie, voyage autour du monde en 365 jours* (*1884-1885*) (Paris, 1888, in-16).

— Le savant historien russe Alexandre Brückner est mort le 16 novembre à Iena. Né le 5 août 1834 à Saint-Pétersbourg, il songea tout d'abord à faire sa carrière dans le commerce, mais à vingt-trois ans il se détermina de suivre sa vocation historique, étudia sous Häusser à Heidelberg, sous Droysen à Iéna et Berlin. Lorsqu'il revint à Saint-Pétersbourg, il fut chargé de la chaire d'histoire à l'École impériale de droit (1861-1867), et fit en même temps un cours libre à l'Université de cette ville. En 1867, il fut appelé à l'Université d'Odessa, d'où il passa en 1872 à celle de Dorpat. Depuis 1891 il vivait en Allemagne. Nous citerons de lui : *Miednyia dengi v Rossii 1656-1661 i denejnye znaki v Chvetsii 1715-1719* (Saint-Pétersbourg, 1864, in-8) ; — *Rossiia pri Petrie V* (dans *Journal ministertva narodnago prosviechtcheniia*, 1874) ; — *Imperator Ivan Antonovitch i ego rodstvenniki* (*1741-1804 gg.*) (Moscou, 1875, in-8) ; — « *Sanktpeterbourgskiia viedomosti* » *vo vremia frantsouzskoi revoliuotsii* (dans *Drevniaia i novaia Rossiia* de 1876) ; — *Illioustrirov. istoriia Ekateriny II* (Saint-Pétersbourg, 1885-1886, in-8) ; — *Potemkin* (ibid., 1891, in-8). — Il a publié en langue allemande : *Das Kupfergeld 1856-1863 in Russland* (Riga, 1863, in-8) ; — *Die Hauptmomente der Geschichte des Bauernstandes* (ibid., 1864, in-8) ; — *Die Familie Braunschweig in Russland* (Saint-Pétersbourg, 1876, in8) ; — *Iwan Pokoschkow. Ideen und Zustände in Russland zur Zeit Peters des Grossen* (Leipzig, 1878, in-8) ; — *Culturhistoriche Studien*. I. *Die Russen im Auslande im 17. Jahrhundert*. II. *Die Ausländer in Russland im 17. Jahrh.* (Riga, 1878, 2 vol. in-8) ; — *Peter der Grosse*, dans *l'Allgemeine Geschichte* de Oncken (Berlin, 1879, in-8) ; — *Der Zarewitsch Alexei* (1690-1718) (Heidelberg, 1880, in-8) ; — *Katharina die Zweite*, dans *l'Allgemeine Geschichte* de Oncken (Berlin, 1883, in-8) ; — *Bilder aus Russlands Vergangenheit* (Leipzig, 1887, 1 seul vol. paru, in-8) ; — *Die Aerzte in Russland bis zu 1800* (Saint-Pétersbourg, 1887, in-8) ; — *Die Europäisierung Russlands* (Gotha, 1888, in-8) ; — *Geschichte Russlands*, dont le tome Ier seul a paru (Gotha, 1896, in-8). — M. Alex. Brückner a largement collaboré aux revues scientifiques de la Russie et de l'étranger : *Journal ministerstva narodnago prosviechtcheniia*, *Rousskii arkhiv*, *Rousskaia starina*, *Drevniaia i novaia Rossiia*. *Russische Revue*, *Historisches Taschenbuch*, *Historische Zeitschrift*, *Archiv für slavische Philologie*, etc.

— Avec M. Auguste-Joseph Paris, mort le 18 décembre dernier, dans la ville d'Arras, disparaît un écrivain catholique distingué. Né à Saint-Omer, le 12 septembre 1826, il fit ses études au collège de sa ville natale, les poursuivit au pensionnat de Saint-Bertin, et les couronna par la licence ès lettres. Il fit ensuite son droit, devint avocat et s'inscrivit au barreau d'Arras, où l'attiraient ses relations de famille. Docteur en droit en 1853, les devoirs de ses fonctions d'avocat ne lui firent pas négliger d'autres travaux qui occupaient ses loisirs. Il collabora à l'*Univers*, et fut quelque temps secrétaire de l'illustre Veuillot. Il a donné, outre des articles insérés dans les publications de l'Académie d'Arras, dont il était membre : *Notice*

nécrologique sur M. Quarré, chevalier de Chelers (Arras, 1854, in-8); — *Histoire de Joseph Le Bon et des tribunaux révolutionnaires d'Arras et de Cambrai* (Arras, 1864, 2 vol. in-8); — *Louis XI et la ville d'Arras, 1477-1483* (Arras, 1868, in-8); — *Le Baron Liborel, 1739-1829* (Arras, 1879, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Paul Arène, l'écrivain bien connu, nouvelliste distingué, mort le 17 décembre, à Antibes, dans sa cinquante-quatrième année ; — de M. le docteur Philippe Barraud, mort le 8 décembre ; — de M. E. Barth, bibliophile distingué, mort au commencement de décembre, à Colmar ; — de M. le docteur Léon Billiotte, mort à quarante-neuf ans, le 21 décembre, aux Sables-d'Olonne ; — de M. Charles de Boigne, plus connu comme fondateur du Jockey-Club que comme journaliste, mort le 15 décembre, âgé de quatre-vingt-huit ans ; — du cher frère Bomel, qui depuis seize ans dirigeait avec zèle et succès l'école paroissiale Notre-Dame à Versailles, mort à soixante-six ans, dans cette ville, le 27 décembre ; — de M. Alphonse Cazet, ancien directeur de l'*Éclair*, mort le 23 décembre ; — de M. le docteur Paul Chéron, mort le 17 décembre ; — de M. Cuissart, député de l'Aisne et ancien inspecteur des écoles primaires, mort le 15 décembre, âgé de soixante ans ; — de M. l'abbé Douillard, architecte distingué, auquel on doit des travaux sur la Palestine, mort le 11 décembre, âgé de soixante-treize ans, à Nantes ; — de M. le docteur Louis Duplouy, médecin principal de la marine, mort à quarante ans, le 22 décembre, à Rochefort ; — de M. l'abbé Durier, ancien aumônier du lycée de Rouen ; — de M. Édouard Durranc, rédacteur tour à tour à la *Justice* et à la *Lanterne*, mort le 11 décembre ; — de M. le docteur Édouard Estienne, mort âgé de quatre-vingt-sept ans, au commencement de décembre ; — de Mlle Favier de Saint-André, auteur de plusieurs travaux littéraires, morte le 17 décembre ; — de M. Maurice Franck, ingénieur, mort en novembre ; — de M. Anatole Gauthier, membre de la commission des monuments historiques, mort à quatre-vingts ans, le 12 décembre ; — de M. le docteur Joseph Gayat, mort à cinquante-quatre ans, à Saint-Raphaël, le 20 décembre ; — de M. René Griffon, ingénieur des ponts et chaussées, mort à trente-six ans, à Tché-Fou (Chine) ; — de M. Holleville, journaliste, mort le 24 décembre ; — de M. le docteur Houdebine, vice-président honoraire de la Société agricole et industrielle d'Angers, mort en décembre ; — de M. Eugène Jolibois, avocat distingué, ancien député, l'un des meilleurs orateurs du parti de l'appel au peuple, mort à soixante-dix-sept ans, le 20 décembre, au Vésinet ; — de M. l'abbé Lausser, docteur en théologie, ancien principal du collège d'Aurillac, mort en décembre à Paris ; — de M. Victor Le François de Grainville, professeur d'hydrographie de la marine, mort le 8 décembre ; — de M. le docteur Armand Lehallais, mort à Percy, près Saint-Lô, à l'âge de quarante ans, le 26 décembre ; — de M. le docteur Lesnière, mort à quatre-vingt-cinq ans, à Coutances ; — de M. Émile Lombard, ancien élève de l'École polytechnique, ancien commandant du génie, directeur des écoles Albert le Grand et Laplace, mort au commencement de décembre ; — de M. Louis Malosse, rédacteur au *Temps*, décédé au Caire ; — de M. le vicomte Auguste de Margon, l'un des combattants de la lutte entre le classicisme et le romantisme, dont la tragédie de *Montmorency* obtint quelque succès, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 15 décembre, dans son château près de Béziers ; — de M. Charles Mehl, bibliophile distingué, qui dirigea pendant plusieurs années la *Revue alsacienne*, mort le 2 janvier ; — de M. Ulysse Pic, qui se fit connaître sous l'Empire par ses ouvrages de polémique, mort le 1er janvier, à Villeneuve-Loubet (Alpes-Maritimes) ; — de M. le docteur Placet, mort le 8 décembre, à Versailles ; — de M. Auguste Ponsard, ingénieur, mort à

soixante-treize ans, le 8 décembre; — de M. le docteur Paul QUINTON, mort le 2 janvier; — de M. Louis-Auguste ROGEARD, le célèbre auteur des *Propos de Labienus*, l'un des pamphlets qui ébranlèrent l'Empire, mort à soixante-seize ans, le 8 décembre; — de Mlle Marguerite SOYEUX, directrice honoraire de la maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, morte à quatre-vingt-huit ans; — de M. THÉRY, sénateur inamovible et avocat distingué, mort le 26 décembre, à Lille; — de M. VIET-DUBOURG, avocat, mort à Saint-Brieuc, à la fin de décembre; — de M. l'abbé Léonce VITASSE, auteur d'une histoire d'*Auxi-le-Château*, mort en novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Theodor ACKERMANN, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Halle, mort à soixante-douze ans, le 23 novembre; — de M. ARQUOY, professeur à l'Université de Leyde, auteur de nombreux ouvrages, mort en décembre, à La Haye; — de M. BARRETO, critique portugais, mort le 1er janvier, à Paris; — de Miss Math. BLIND, romancière, morte le 27 novembre, à Londres; — de M. Adolf BRIX, écrivain maritime, mort le 19 décembre, à Berlin; — de M. Luigi CALORI, professeur d'anatomie à l'Université de Bologne, mort dans cette ville, le 23 décembre, âgé de quatre-vingt-dix ans; — de M. Hubert CRACKANTHORPE, romancier anglais, mort à Paris; — de M. Karl Hellmuth DONDORFF, historien allemand, mort le 18 novembre, à Gorlitz; — de M. le docteur DOYER, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Leyde, mort en décembre; — de M. Ferdinand DÜMMLER, professeur de philologie classique à l'Université de Bâle, mort à trente-sept ans, dans cette ville, le 11 novembre; — de M. le docteur Karl EISENLOHR, médecin distingué, mort le 18 novembre, âgé de quarante-neuf ans, à Funchal (îles Madères); — de M. Ed. FIERICH, professeur de jurisprudence à Cracovie, mort le 13 novembre; — de M. Benjamin A. GOULD, astronome distingué, mort le 17 novembre, âgé de soixante-douze ans, à New-York; — de M. Adolf HACH, archéologue, mort en décembre, à Lübeck; — de Mme Clémentine HELM, à laquelle on doit des ouvrages pour la jeunesse, morte le 26 novembre; — du lieutenant général Paul HENRARD, membre de l'Académie des sciences de Bruxelles, écrivain militaire distingué, mort le 14 novembre, âgé de soixante-six ans; — de M. Arnold HIRSCH, poète dramatique autrichien, mort le 23 novembre, âgé de quatre-vingt-deux ans, à Vienne; — de dom Theodor JUNGWIRTH, O. S. B., philosophe et pédagogue estimé, mort au couvent de Melk, dans sa cinquante-septième année, le 6 décembre; — de M. Johann KAMINER-SEDLO, égyptologue, mort à Boulogne-sur-Mer, à soixante-neuf ans; — de M. METTE, historien, mort, âgé de soixante-deux ans, à Dortmund; — de M. C. PATMORE, poète anglais, mort en novembre; — de M. Heinrich PFENNINGER, professeur de droit pénal à l'Université de Zürich, mort à cinquante ans, le 19 novembre; — du général Meredith READ, ancien ambassadeur des États-Unis en France et écrivain, mort le 26 décembre; — de M. Alexander SALVINI, poète dramatique anglais, mort à Florence; — de M. E. SCHOLZ-ROGOSINSKY, connu par ses explorations en Afrique; — de M. Henry TRIMEN, botaniste, mort le 16 octobre, âgé de cinquante-trois ans, à Ceylan; — de M. Carlo VALENZIANI, linguiste distingué, mort à soixante-six ans, à Rome; — de M. VASHELINSKI, musicographe estimé, mort âgé de soixante-quatorze ans, le 22 décembre, à Sonderhausen; — de M. Robert WEBER, directeur de l'*Helvetia*, mort à soixante-douze ans, à Bâle; — de M. J.-Ad. WIESE, botaniste russe d'une grande réputation, mort en décembre; — de M. Charles-Edwin WHOURG, égyptologue américain, mort à la fin de novembre, à Paris; — de M. Emil VON WOLFF, professeur de chimie agricole à l'Académie forestière de Hohenheim, mort âgé de soixante-douze ans, le 20 novembre,

à Stuttgart; — de M. le comte Clemens von Zedtwitz-Liebenstein, poète, mort le 17 novembre, âgé de quatre-vingt-trois ans.

Institut de France. — *Élections.* — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — M. S. Reinach a été élu au cinquième tour, en remplacement de M. Haurcau, décédé; les scrutins se sont décomposés comme il suit :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.	4e tour.	5e tour.
MM. le marquis de Beaucourt. .	9	7	6	5	4
Derenbourg.	8	9	11	12	10
Deveria	7	6	3	0	0
S. Reinach	10	11	14	16	19

M. A. Giry a été élu au troisième tour, en remplacement de M. de Rozière, décédé; les scrutins se sont décomposés comme il suit :

	1er tour.	2e tour.	3e tour.
MM. Babelon . . .	6	7	8
Maurice Croiset .	5	1	0
J. Flach. . . .	6	5	1
A. Giry. . . .	10	15	20
Pottier	6	5	5
Derenbourg . .	1	0	0

M. Comparetti, de Florence, correspondant étranger, a été élu associé étranger en remplacement de M. E. Curtius, décédé; M. C. Jullian a été élu correspondant français; M. le baron de Rozen, orientaliste russe, a été élu correspondant étranger.

— *Académie des sciences morales et politiques.* — M. Stourm a été élu au premier tour dans la section d'économie politique, en remplacement de M. Léon Say, par 20 voix contre 7 à M. Noël, 5 à M. Chesson et 1 à M. Lavollée. — M. Liard a été élu au premier tour, en remplacement de M. Jules Simon, par 21 voix contre 10 à M. Lavollée et 5 bulletins blancs.

— *Académie des sciences.* — M. Michel Lévy a été élu au premier tour, dans la section de minéralogie, en remplacement de M. Daubrée, par 54 voix contre 2 à M. de Lapparent.

— *Académie des beaux-arts.* — M. Corroyer a été élu au neuvième tour membre libre, en remplacement de M. Barbet de Jouy, par 24 voix sur 46 suffrages.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 octobre, M. Vidal de la Blache a fait une communication sur les voies de commerce dans la géographie de Ptolémée; M. de Vogüé a communiqué et traduit des inscriptions nabatéenne, syriaque et grecques; M. Croiset a lu une étude relative aux *Entretiens d'Épictète* par Arrien, et M. Oppert explique un texte concernant le roi de Babylone Saosduchin. — Le 6 novembre, M. de Barthélemy a communiqué, au nom de MM. Héron de Villefosse et Gauckler, les photographies de plusieurs marbres antiques trouvés à Carthage. M. Deloche a fait une communication relative à deux des quatre inscriptions trouvées récemment sur les insignes d'Ulger, évêque d'Angers au xiie siècle; M. A. Bertrand a lu un mémoire sur les Druides et le druidisme (conclusion du cours de l'école du Louvre sur la religion des Gaulois); M. Foucart a lu une note de M. Radet sur un passage d'Ammien Marcellin qui mentionne une localité d'Asie Mineure appelée Mygdus; M. Vidal de la Blache a terminé sa lecture commencée le 30 octobre. — Le 13 novembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Schlumberger, qui a prononcé un discours sur les prix et récompenses décernés par l'Académie. M. Wallon a lu une notice sur la vie et les travaux de Bergaine et M. Cagnat a lu un mémoire sur l'activité scienti-

tique de la France en Afrique depuis quinze ans. — Le 27 novembre, M. G. Boissier a donné lecture d'une note de M. Gauckler, relative à la découverte à Sousse d'une mosaïque à trois personnages qui représente Virgile composant l'*Énéide*. — Le 11 décembre, M. E. Müntz a fait une communication sur *les Triomphes* de Pétrarque ; M. de Vogüé a communiqué une note sur l'inscription nabatéenne de Pétra ; M. L. Heuzey a présenté un monument chaldéen offert au musée du Louvre par M. N. Bardac. — Le 18, M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur un monument nabatéen ; M. Glotz a lu un mémoire sur les caractères et l'évolution du droit dans la Grèce primitive ; M. Oppert a communiqué le texte entier de la prière du roi Saosduchin. — Le 23, M. Cagnat a annoncé la découverte, non loin de Testour, d'une longue inscription latine qui est un règlement relatif à la ferme et à l'exploitation de domaines impériaux. — Le 30 décembre, M. le docteur Hamy a lu un mémoire intitulé *les Anciens Portraits d'Incas du Pérou conservés au musée d'ethnographie* ; M. Cagnat a lu, au nom de M. Gauckler, une note sur une chapelle chrétienne sur plan trilobé qui se trouve à Ksar-Hellal sur l'Oued-bou-Zid (vallée de Siliana) et a communiqué ensuite une inscription funéraire de Carthage envoyée par le P. Delattre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 7 novembre, M. le prince G. Bibesco a donné lecture d'un mémoire sur la mort de Constantin Brancovan, décapité en 1714. — Le 14, M. Louis Passy a donné lecture d'un mémoire sur *l'Alimentation de la ville de Paris sous le Consulat et l'Empire*. — Le 21 et le 28, M. Levasseur a donné lecture d'un chapitre de son travail sur l'Ouvrier américain, dans lequel il traite du socialisme. — Le 5 décembre, l'Académie a tenu sa séance publique annuelle sous la présidence de M. Ravaisson-Mollien, qui a prononcé un discours sur les prix et récompenses accordés ; M. G. Picot a lu une notice sur la vie et les travaux de Jules Simon. — Le 12 et le 19 décembre, M. L. Passy a continué sa lecture commencée le 14 novembre. — Le 26, M. Luchaire a donné lecture d'un fragment d'une *Histoire de France* en préparation sur les relations du roi Louis VII et du pape Alexandre III à l'époque de l'entrevue de Saint-Jean-de-Losne (1162).

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — Le prix Rossi de 1896 n'ayant pas été décerné, le concours est remis à l'année 1899 avec un sujet nouveau, ainsi conçu : « La théorie quantitative. Examiner dans quelle mesure l'abondance ou la rareté des métaux précieux exerce une influence sur leurs prix. »

Livres a l'index. — Par décret publié d'ordre de Sa Sainteté, ont été mis à l'index les ouvrages suivants : Chabauty (F.-A.), *Études scripturales, patristiques, théologiques et philosophiques sur l'avenir de l'Église catholique, selon le plan divin, ou la Régénération de l'humanité et la rénovation de l'univers* (Poitiers, imp. Oudin et Cie, 1890) ; — Le même, *le Système de la Rénovation n'a pas été condamné en lui-même par l'Église. Réponse aux adversaires* (Poitiers, typ. Oudin et Cie) ; — Le même, *Discussion du système de la Rénovation* (Revue mensuelle, 18 fasc.) ; — Le même, *État de la question eschatologique ou des choses finales au XIXe siècle et le système de la rénovation. L'Encyclique sur les études bibliques et ce système* (Poitiers, typ. Oudin et Cie) ; — Miralla Constancio (pseudonyme de D. José Ferrandiz Ruiz), *Memorias de un clerigo pobre*, con un prólogo de Ramon Chies (Madrid, José Matarredona, 1891) ; — Marsigli Prospero (pseud. de D. José Ferrandiz Ruiz), *El Papa y los peregrinos, crónicas verdad. de la romeria, jubileo en Roma y bodas de Leon XIII. Version castellana de P. Biosca* (Madrid, imp. de Ramon Angulo, 1888) ; — David (L.-O.), *le Clergé canadien, sa mission,*

son œuvre (Montréal, 1890). — Decr. S. Off. Fer. IV. 9 decembris 1896.

L'Espagne et Napoléon. — Notre collaborateur M. Geoffroy de Grandmaison a terminé la mission historique dont il était chargé en Espagne par le ministre des affaires étrangères et celui de l'instruction publique. Ses trois mois de séjour, préparés par un premier voyage, lui ont permis de visiter à loisir les archives publiques et privées de Saint-Sébastien à Cadix, afin d'y recueillir les documents inédits relatifs à la période comprise entre les années 1804 et 1814 : la guerre de l'indépendance, l'invasion française, le séjour de Napoléon. Il a visité les archives de Pampelune, Saragosse, Madrid, Cordoue, Séville, Grenade, Cadix, Burgos, et travaillé longuement dans les deux dépôts les plus importants de l'Espagne : Alcala de Henarès et Simancas. Nous croyons savoir qu'il revient avec de nombreuses pièces sur l'époque napoléonienne. Mémoires particuliers, journaux du temps, documents de chancellerie, proclamations, caricatures, dépêches diplomatiques, lui permettront de composer, de rectifier, d'appuyer, selon le cas, les documents français que renferment notre ministère des affaires étrangères et notre Bibliothèque nationale. L'accueil qu'a reçu, à Madrid particulièrement, M. de Grandmaison, a été des plus flatteurs ; l'extrême bienveillance de ses confrères de l'Académie d'histoire, la courtoisie de M. Canovas, président du conseil des ministres, du directeur des archives, de l'intendant général de la couronne, du bibliothécaire du Palais royal, etc., lui ont facilité singulièrement ses recherches. Partout, le personnel de notre ambassade, et notre ambassadeur M. le marquis de Reverseaux, ainsi que le corps consulaire, lui ont apporté l'appui de leur haute influence. Dans un prochain rapport, M. Geoffroy de Grandmaison donnera la partie bibliographique de ses études, réservant ses notes pour le livre qu'il prépare depuis plusieurs années, comme complément de son *Ambassade française en Espagne pendant la Révolution*, et qui aura pour titre : *L'Espagne et Napoléon.*

Paris. — L'élection de M. Gabriel Monod à la présidence de la section des sciences historiques et philosophiques de l'École pratique des hautes études a été l'occasion qu'ont saisie avec empressement ses anciens élèves pour lui offrir un témoignage de leur reconnaissance, de leur affection et de leur admiration. Les *Études d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, et qui lui ont été présentées solennellement le 14 novembre (Paris, Cerf ; Alcan, in-8 de xiv-403 p.), ne renferment que trente et un mémoires, mais sont offertes au maître par cent cinquante souscripteurs qui ont tenu à proclamer leur estime pour le maître dont ils ont suivi avec profit les leçons. Nous ne pouvons qu'énumérer ici les trente et une dissertations que contient ce volume, toutes intéressantes, et qui toutes font honneur au maître qui les a inspirées, et aux disciples qui les ont écrites : M. Prou, *Examen de quelques passages de Grégoire de Tours relatifs à l'application de la peine de mort ;* E. Yver, *Euric, roi des Wisigoths ;* Ch. Diehl, *l'Origine des thèmes dans l'empire byzantin ;* E. Molinier, *la Coiffure des femmes dans quelques monuments byzantins ;* Imbart de la Tour, *les Immunités commerciales accordées aux églises du VIIe au IXe siècle ;* C. Jullian, *le Palais carolingien de Cassinogilum ;* J. Roy, *Principes du pape Nicolas Ier sur les rapports des deux puissances ;* A. Giry, *Études carolingiennes ;* É. Bourgeois, *l'Assemblée de Quierzy-sur-Oise ;* E. Favre, *la Famille d'Évrard, marquis de Frioul, dans le royaume franc de l'ouest ;* P. Fabre, *la Pologne et le Saint-Siège du Xe au XIIIe siècle ;* H. Omont, *la Messe grecque de saint Denys au moyen âge ;* G. de Manteyer, *l'Origine des douze pairs de France ;* F. Lot, *l'Élément historique de Garin le Lorrain ;* Ch. Pfister, *l'Abbaye de Molesme et les Origines de Nancy ;*

J. Guiraud, *le Titre des Quatre Saints couronnés au moyen âge;* Ch. Bémont, *Hugues de Clers et le « De senescallia Franciae; »* Ch. Kohler, *Un Nouveau Récit de l'invention des patriarches Abraham, Isaac et Jacob, à Hébron*; A. Brutails, *Comment s'est constituée la seigneurie de Saint-Sernin-lez-Bordeaux;* A. Lefranc, *le Traité des reliques de Guibert de Noyent;* A. Molinier, *les Grandes Chroniques de France au XIIIe siècle;* P. Thirion, *les Écherinages ruraux aux XIIe et XIIIe siècles;* E. Jordan, *Notes sur le formulaire de Pofi;* É. Berger, *Requête adressée au roi de France par un vétéran des armées de saint Louis;* F. Funck-Brentano, *les Pairs à la fin du XIIIe siècle;* H. Pirenne, *les Sources de la Chronique de Flandre, jusqu'en 1342;* Ch. Petit-Dutaillis, *les Prédications populaires, les Lollards et le Soulèvement des travailleurs anglais en 1381;* B. Prost, *Recherches sur les peintres du Roi, antérieurs au règne de Charles VI;* A. Coville, *les Finances des ducs de Bourgogne au commencement du XVe siècle;* C. Couderc, *le Manuel d'histoire de Philippe de Valois;* N. Jorga, *Un Auteur de projets de croisades, Antoine Marini.* Une lettre de M. Lavisse rappelle les titres de M. Monod à la gratitude des amis de l'histoire. M. Monod, de son côté, sous ce titre : *A mes élèves et amis*, a publié quelques pages émues (Paris, L. Cerf, in-16 de XI p.), pour remercier ceux qui lui avaient rendu cet hommage. Dans cette Revue, à laquelle M. Monod a jadis collaboré, nous sommes heureux d'adresser nos félicitations au maître qui a su mériter qu'on lui payât un si juste tribut d'éloges et de reconnaissance.

— M. Louis de Grandmaison, archiviste d'Indre-et-Loire, nous donne un *Inventaire sommaire de la collection Dom Poirier, conservée à la Bibliothèque nationale* sous les numéros 20800-20852 du fonds français (Extrait du *Bulletin de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XIII. Tours, in-8 de 15 p.). Dom Poirier a collaboré au Recueil des historiens des Gaules. A la suite de l'inventaire de ces manuscrits qui contiennent notamment des pièces et des mémoires sur Saint-Germain-des-Prés, M. de Grandmaison a donné l'indication de quelques autres manuscrits de Dom Poirier, conservés dans d'autres fonds ou dans d'autres parties du même fonds.

— La librairie Plon met sous presse le second volume de *la Russie et le Saint-Siège*, par le P. Pierling. Cet ouvrage doit être particulièrement recommandé aux professeurs d'histoire. Dans la circulaire du ministre de l'instruction publique, datée de Pétersbourg, le 1er août 1890, nous lisons ces mots : « Il faut consacrer une attention spéciale aux efforts du catholicisme pour pénétrer dans la Russie orientale (le mariage de Sophie Paléologue, Antoine Possevino, les Jésuites sous le faux Dmitri). » Or, les livres du P. Pierling traitent précisément ces sujets.

— M. Ant. Héron de Villefosse nous donne un excellent *Catalogue sommaire des marbres antiques* du musée national du Louvre, avec seize gravures hors texte (Paris, May et Motteroz, in-8 de 244 p.). Ce catalogue, où les indications et descriptions sont d'une irréprochable exactitude, telles, en un mot, qu'on pouvait les attendre d'un de nos plus savants archéologues, sera prochainement suivi d'un catalogue détaillé de la sculpture antique, que prépare M. Charles Ravaisson-Mollien. A la suite de trois mille cinquante-huit articles mentionnés par M. de Villefosse, on trouve diverses tables fort bien faites, la *Table des provenances*, la *Table des collections, dépôts, églises, jardins, magasins, musées, palais, résidences*, la *Table des donateurs et explorateurs*, la *Table analytique des matières*, la *Table des gravures*, enfin la *Table générale*.

— Mentionnons encore une plaquette de M. Héron de Villefosse : *La Tiare de Santapharnès. Réponse à M. Furtwängler* (Paris, gr. in-8 de 13 p. Extrait de *Cosmopolis*). De la discussion aussi courtoise que judicieuse à laquelle se

livre le conservateur du musée du Louvre, il résulte que le critique allemand conteste sans la moindre valable raison l'authenticité de plusieurs monuments antiques en or provenant de la Russie méridionale, récemment acquis par ledit musée.

— Le comte de Chalus a dernièrement publié : *Une Vieille Maison de France du XIe siècle à la Révolution* (Paris, Picard, gr. in-4 de 48 p.). Dans cette brochure, éditée avec le plus grand soin (armoiries gravées, encadrements en couleur, etc.), on trouve réunis le détail des armoiries et le tableau généalogique spécial à chacune des branches des de Chalus, ainsi que des notices biographiques sur les membres les plus remarquables de cette famille. Tous les faits relatés dans ces pages sont appuyés sur des documents authentiques, puisés dans des papiers de famille, dans des extraits de pièces recueillies aux archives d'Auvergne, d'Anjou, de Bretagne, etc., tels que lettres patentes, contrats de mariage, actes de partage, d'acquêts, etc.

— Revenant sur une question qu'il a déjà traitée et qui intéresse notre agriculture, M. le baron d'Hamonville publie, dans le *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation de France*, et en tirage à part, une note sur *les Oiseaux utiles de la France* (Versailles, imp. Cerf, in-8 de 8 p.). En quelques mots, il classe les oiseaux utiles d'après l'importance des services qu'ils nous rendent, et indique les moyens les plus propres à défendre et à conserver ces petits êtres si précieux pour nous et qui rencontrent cependant tant d'ennemis chez nous.

— La publication par M. Raoul de Cisternes du *Journal de marche du grenadier Pils* (Paris, Ollendorff, 1895, in-8) a fourni à M. Paul Despiques l'occasion d'écrire quelques pages intéressantes sur le maréchal Oudinot, dont Pils était l'ordonnance. Comme Marbot, dans ses *Mémoires* si lus et si goûtés, a eu souvent la dent dure pour Oudinot, M. Despiques s'est appliqué à montrer, particulièrement à l'aide des souvenirs du grenadier, combien la passion de Marbot l'a rendu souvent injuste dans ses critiques. Voilà pourquoi son étude est intitulée *Oudinot et Marbot* (Nancy, Berger-Levrault, in-12 de 74 p., avec 1 portrait). On y verra une fois de plus que les Mémoires de Marbot ne sont pas aussi véridiques qu'ils sont intéressants.

— Le *Figaro illustré* (Paris, 26, rue Drouot) vient de publier son numéro de Noël. Comme toujours, au point de vue de l'illustration en couleurs, il est admirable. Les artistes s'appellent Léon Métivet, Barrau, Bourgain, Chalon, etc. Il débute par *la Noël de Frère Léon*. M. Édouard Rod nous donne là une petite œuvre d'artiste plutôt que de chrétien dans le sens rigoureux du mot. Suit une nouvelle poétique de M. le vicomte Melchior de Vogüé : *Un bon coup de couteau*, qui plaira beaucoup aux amis de la race canine. Notons encore *Le David*, de M. Paul Bourget; deux pages de musique de Jules Massenet : *Souvenir de la campagne de Rome. Nuit de Noël 1864 ;* enfin un curieux conte persan : *Le Roi et le Perroquet, ou le Transfert de l'âme.* Ajoutons que ce beau numéro, qui n'est destiné qu'aux gens du monde, est accompagné de deux grandes planches en couleurs tirées à part, mesurant quatre-vingt-cinq centimètres sur soixante-cinq. La première, de M. Pierre Outin, est intitulée : *Premier Chapitre*. La seconde, de M. Georges Caïn, a pour titre : *Conclusion*. Dans *Premier chapitre*, on pressent un mariage vers la fin du XVIIIe siècle, et dans *Conclusion*, c'est une union qui s'accomplit au temps du Directoire ou au commencement de l'Empire. Charmantes compositions exécutées avec une maëstria réelle.

— L'*Œuvre d'art*, revue bimensuelle illustrée (Paris, 1, boulevard des Italiens), compte à son actif un splendide numéro de Noël. Une mention d'abord aux sept planches hors texte : *Noël des vieux*, eau-forte d'après

Aimé Pierrot; *Regard d'envie*, eau-forte d'après Debat-Pousan; *Partie de dames*, eau-forte d'après Aranda; *L'Adoration*, héliogravure d'après le Pérugin; *La Madone Sixtine*, héliogravure d'après Raphaël; *Les Rois*, composition originale d'Oswald Levens; *Le Joueur de guitare*, d'après Storgh. Notons encore une « Berceuse, » musique de M. F. Lotin, chef de musique à l'Opéra; enfin, comme texte, nous remarquons, outre un intéressant article illustré sur *Noël à travers les âges*, de M. Pascal Forthuny, une nouvelle palpitante, dont Venise est le théâtre, signée d'Aimé Giron et intitulée : *Un Noël tragique;* un épisode dramatique des campagnes françaises aux pays noirs : *Le Petit Noël du sergent*, par M. Pierre de Corlay; une ravissante légende bretonne : *Kirchland*, par M. Édouard Huard; *Le Joujou, conte de Noël*, par M. Jules de Marthold. L'éloge de ce numéro de Noël est facile à faire : très artistique, il se présente avec des allures religieuses fort agréables.

Agenais. — La brochure de M. Philippe Lauzun, sur *le Château de Cauzac* (Agen, imp. Vve Lamy, gr. in-8 de 20 p.), extraite de la *Revue de l'Agenais*, est ornée d'une vue de cet antique édifice et contient une notice descriptive du château et une notice historique sur ses anciens seigneurs, dont le plus célèbre fut l'ardent ligueur Balthazar de Thoiras, « le grand homme de guerre de la famille. » Non loin de ce batailleur apparaît une des dernières châlelaines de Cauzac, la comtesse de Châteaurenard, née de Chevigné, qui, durant les années terribles, défendit énergiquement ses droits menacés, « tenant tête chaque jour à l'orage, et contre la meute déchaînée, faisant preuve du plus ferme et du plus noble caractère. » Associons-nous au vœu exprimé par l'auteur en une note finale au sujet de la prochaine publication d'un travail préparé d'après les documents fournis par les archives du château de Cauzac et répétons avec lui : « La biographie de la comtesse de Châteaurenard s'impose, et c'est avec joie qu'elle serait accueillie par tous les friands de l'époque révolutionnaire. »

Bourgogne. — Nous venons de recevoir le tome V de la quatrième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon* (*années 1895-1896*) (Dijon, Lamarche, in-8 de xc-486 p., avec deux planches). Voici les titres des principaux travaux dont se compose le volume : *Note sur quelques débris de comptes de la recette générale de Bourgogne* (*1444-1602*), par M. J. Garnier; — *Deux Épisodes de la vie littéraire au XVIIe siècle*, par M. G. d'Hugues; — *Un Médecin au temps de Molière*, par le même; — *Cinq jours de croisière en Istrie*, par le docteur Albert Robin; — *Le Commerce du bois de chauffage et du charbon de bois à Dijon au XVIIIe siècle*, par M. E. Picard; — *Du Président de Brosses à propos d'une esquisse de Paul Véronèse*, par M. Henri Chabeuf; — *La Collection de Bourgogne à la Bibliothèque nationale*, par M. Ernest Petit; — *Lettres inédites de Charles Brifaut, de l'Académie française, à son ami Bénigne Toussaint*, par M. Gabriel Dumay.

Bretagne. — M. Robert de Courson consacre une curieuse étude à *l'Authenticité des titres des croisades de la collection Courtois* (Vannes, Lafolye, gr. in-8 de 55 p.). On connaît la grande discussion qui s'éleva, de 1840 à 1844, entre les archivistes, les généalogistes, les historiens de tous les pays, au sujet des chartes de la collection Courtois. Il semblait à M. de Courson que la question était jugée en faveur de ces documents tant discutés, quand il lut dans la *Revue de Bretagne et de Vendée*, de juillet 1895, que l'on ne peut douter de la fausseté des chartes de croisades du cabinet Courtois. C'est à cette « exécution sans phrases » qu'il a voulu répondre. Sa discussion est fort intéressante. M. de Courson ne considère pas son étude comme définitive et il la publie, selon son expression, « en attendant qu'un archéologue autorisé vienne jeter sur la question une lumière plus grande. »

— Le *Répertoire général de bio-bibliographie bretonne* en est déjà à son vingt-quatrième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8), qui comprend les pages 161-320 du tome IX, et nous conduit du mot Chesnoir au mot Clérec.

Champagne. — Nous ne saurions trop insister sur l'intérêt que présente le tome XXXII de la troisième série (LIXe de la collection) des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube* (Troyes, imp. Paul Nouel, in-8 de 338 p., avec 2 planches et un portrait). Citons : *Le Comte Beugnot*, par M. E.-A. Blampignon, protonotaire apostolique; — *Une Heure avec Miss Mitford*, par M. Charles des Guerrois ; — *Un Vitrail politique dans l'église de Pont-Sainte-Marie*, par M. l'abbé Ch. Nioré ; — *Note sur quelques lettres de Descartes à Huygens*, par le docteur A. Finot; — *Les Associations coopératives de joueurs d'instruments à Troyes, au XVIe siècle*, par M. Louis Morin ; — *Philippe Thomassin devant le tribunal de l'Inquisition (Rome, juin 1590)*, par M. Edmond Bruwaert ; — *Étude sur l'anthologie grecque. Ce qu'est l'anthologie. Les Traducteurs et imitateurs. Les Éditions*, par M. Charles des Guerrois ; — *Un Frère et un ancêtre de notre Almanach des bergers*, par M. Auguste Marguillier; — *Le Vase de la Cène dans l'ancien trésor de la cathédrale de Troyes*, par M. l'abbé Ch. Nioré; — *Jules-Auguste Millard, de Troyes, ancien représentant du peuple, bibliophile (1802-1885)*, par M. A.-S. Det.

Dauphiné. — L'Académie delphinale vient de distribuer son *Bulletin pour 1895* (Grenoble, Allier, in-8 de xxxv et 538 p.). Nous signalerons dans ce volumineux ouvrage la notice sur Gariel, par M. Hardouin, qui est certainement un modèle du genre bio-bibliographique; une Journée à Malte, par M. V. Nicolet; une importante étude sur l'Assistance publique à Grenoble, par M. Prudhomme ; les Éléments des sciences philosophiques, par M. Charaux, et enfin l'étude sur l'intendant Bouchu, dont nous parlons ci-après. L'attrait et la variété du présent volume en font un des meilleurs de la série.

— Sous le titre : *Un intendant de province à la fin du XVIIe siècle* (Grenoble. Allier, in-8 de 124 p.), M. Rey met en lumière une curieuse figure historique, celle de Bouchu, qui fut intendant du Dauphiné; c'est là d'ailleurs une étude serrée sur le rôle des intendants au triple point de vue de la justice et police, de la guerre et des finances ; chemin faisant, nous voyons établir l'origine réelle des célèbres frères Paris, ces fils d'un cabaretier de Moirans qui devinrent les maîtres de la fortune publique en France. Cette étude qui, dans ses généralités, intéresse les autres provinces, est bien posée ; les appréciations en sont impartiales, et elle est écrite avec une sobriété qui n'exclut ni l'esprit ni l'élégance.

— Nous ne sommes pas tenté de souhaiter une découverte archéologique qui nous débarrasse de « l'Annibal des Alpes, » et cependant la série commence à devenir inquiétante. Dans *le Vrai chemin d'Annibal à travers les Alpes* (Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, in-18 de 103 p.), M. Louis Montlahuc présente un thème en partie nouveau ; Annibal n'aurait pris ni la vallée de la Durance, en quittant le Rhône, ni celles de l'Isère ou de la Drôme, mais bien celle de l'Aygues, ancienne *Scoras*. Pas à pas, M. Montlahuc, qui est un enfant du pays, a reconstitué l'itinéraire, en serrant de près les distances et en retrouvant les noms historiques dans le langage actuel. Et il faut voir comme il s'entend à troubler les esprits en mettant en scène les rameaux d'oliviers « qui ne se retrouvent pas au nord, » et en exposant comment lui-même, à l'imitation des carriers de la vallée, faisait éclater les bancs de rochers, à Rosans, avec des coins en bois et du

vinaigre chaud. Cette étude pourra appeler maintes répliques de la part des camps « annibaliens; » on ne saurait méconnaître sa haute valeur. Deux cartes détaillées sont jointes au volume.

— La deuxième année de *l'Étoile filante, journal hebdomadaire d'escholiers en vacances* (Grenoble, imp. Joseph Baratier, in-8 de 119 p.), est sous nos yeux; ces dix numéros, parus en août et septembre, forment un des plus charmants recueils qui se puissent voir; la note gaie y domine et s'y rencontre avec la poésie et la musique. Nous signalerons la beauté de la mise en œuvre et des illustrations; il y a là, notamment, des impressions d'or tout à fait délicieuses.

— Sous ce titre : *Le Pelvoux, voyage en zig-zag dans les Hautes-Alpes* (Paris, Berthaud, in-8 de 80 p.), M. Saint-Romme, sénateur de l'Isère, nous convie à lire une série d'excursions dans les glaciers et les monts peu connus d'une région accidentée; c'est un voyageur spirituel et bon enfant, qui sait regarder et observer. Les illustrations sont semées à profusion, de façon charmante, dans ce volume auquel M. P. Guillemin a ajouté une carte du massif, augmentée de trois cents noms nouveaux. C'est là une bonne suite à *l'Oisans et la Bérarde*, que le même auteur a publié, en 1893, chez les mêmes éditeurs.

Flandre. — Le tome L des *Mémoires de la Société d'émulation de Cambrai* (Cambrai, imp. Régnier frères, in-8 de LVII-153 p. avec planches hors texte) contient : *Histoire de l'ancienne cathédrale de Cambrai*, par M. Charles Petit; — *De l'usage des strigiles dans l'antiquité*, par le docteur H. Coulon; — *Souvenirs des fortifications de Cambrai*, par M. Édouard Gautier, et un poème patois, bien drôle, que son auteur, M. Ch. Lamy, a intitulé : *La Vie de l'ouvrier*. Ce dernier travail a bien des chances d'être le plus goûté en dehors de la Flandre. Le volume n'a qu'un tort, c'est de n'être pas plus considérable; il est vrai que ce qu'il donne est parfait. Les planches sont remarquables.

Comté de Foix. — *Gaston III*, dit *Phébus*, comte de Foix (1331-1391), déploya, négociateur ou guerrier, les plus rares talents. Constamment vainqueur de ses ennemis et même du roi de France, menant de front la politique et les plaisirs, également passionné pour la galanterie et les combats, il est bien de cette forte race de Béarn à laquelle nous devons Henri IV. Sa mémoire mérite d'être saluée comme celle de l'un des princes les plus magnifiques et les plus puissants du XIVe siècle. C'est ce que nous démontre M. Bellanger dans un numéro exceptionnel de la *Revue de la Société des études historiques* (Paris, Fontemoing, in-8 de 18 p.), où brille une grande clarté d'exposition.

Franche-Comté. — M. l'abbé Guichard, curé de Dole, a communiqué à M. Ulysse Robert des *Souvenirs de famille pour mes enfans* jusqu'alors inédits et dus à François-Xavier Marmier, originaire de Frasne, canton de Levier (Doubs). Ce document a été inséré dans la *Revue hebdomadaire* du 21 novembre dernier (p. 353-377). L'auteur de cette espèce de « livre de raison, » rédigé de 1834 à 1849, n'était qu'un très modeste fonctionnaire des douanes. Ces pages nous révèlent une honnête et bien sympathique personnalité. François-Xavier Marmier aimait beaucoup son pays natal, adorait sa famille et professait pour tout ce qui sentait la Révolution une horreur motivée, exprimée d'une façon très calme. Marmier a eu la consolation de voir ses enfants s'élever graduellement : l'un, le plus connu, est devenu membre de l'Académie française, l'autre général, le troisième est mort économe du collège Saint-François-Xavier de Besançon. Et nous ne mentionnons que pour mémoire les deux filles de l'excellent homme, qui

furent dignes de leurs frères. En ce temps où tout se disloque et se détraque, même l'amour du foyer, les *Souvenirs* de Marmier nous font l'effet d'un contrepoison que nous serions heureux de voir administré à beaucoup de nos chefs de famille contemporains. — Au moment où nous donnons le bon à tirer, nous apprenons qu'un tirage à part des *Souvenirs de famille* (Paris, Plon et Nourrit, in-18 de 29 p.) est en vente, au prix de 1 fr., « pour l'érection à Blancheroche d'une plaque commémorative en l'honneur des frères Marmier. »

— A l'occasion de la douzième réunion annuelle de l'Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire d'Ornans, M. le chanoine Suchet a prononcé, le 11 août dernier, un discours sur *le Vingt-cinquième anniversaire de l'ambulance d'Ornans*. Ce fascicule de l'Association susdite offre donc un réel intérêt historique. Les faits que rappelle avec beaucoup de cœur M. Suchet se sont produits entre le 19 août 1870 et le 1er avril 1871. L'auteur s'efface visiblement, mais l'on devine que son rôle a été des plus actifs et des plus honorables en ces tristes circonstances. Cet épisode de l'année terrible est tiré de l'oubli par un ecclésiastique de mérite qui était en droit de dire en débutant : « J'étais là ; j'ai vu. »

— M. Jules Mazé publie un opuscule sur M. *Ch. Grandmougin* (Paris, Rouam, in-18 de 28 p.). Les détails biographiques sont peu importants, mais les principales œuvres du poète sont examinées avec détails. Travail intéressant qui aurait gagné à être plus étendu et plus critique.

— Pourquoi *le Diairi, almanach montbéliardais pour 1897* (Montbéliard, imp. Pétermann, gr. in-8 de 96 p., avec de nombr. grav.) croit-il faire œuvre d'esprit en plaisantant les prêtres catholiques ? Est-ce pour amuser les protestants du pays, qui sont en majorité ? Tout en déclarant à ses rédacteurs qu'ils accomplissent ainsi une piètre besogne, nous reconnaîtrons avec impartialité que l'ensemble est vraiment original. Comme les années précédentes, cette publication donne quantité de pièces en patois dont l'intérêt linguistique ne se bornera pas à l'ancien petit comté de Montbéliard. Entre autres réminiscences historiques curieuses et écrites en français, il convient de signaler : *Notes sur la place d'armes* (de Montbéliard) *vers 1830*, avec une chanson burlesque du temps et la reproduction de ladite place d'armes d'après un foulard datant de près de soixante-dix ans et conservé au musée de la ville.

Guyenne et Gascogne. — M. Henri Courteault a extrait du tome VIII des *Annales du Midi* une *Lettre inédite de la reine Catherine de Navarre* (Toulouse, imp. E. Privat, gr. in-8 de 7 p.) écrite le 1er août 1504, d'Asiz, petite ville de la Navarre espagnole, à Alain d'Albret, lieutenant général en Guyenne, et récemment acquise de la librairie Charavay par les archives départementales des Basses-Pyrénées.

— M. Maurice Campagne nous donne une piquante étude critique : *Encore Madaillan de la Sauvetat et les ducs d'Épernon. Rectifications et additions à l'intéressante brochure de M. Jules Andrieu* (Agen, imp. veuve Lamy, gr. in-8 de 19 p. Extrait de la *Revue de l'Agenais*). La vive et concluante discussion des cinq assertions inexactes de feu Andrieu touche non seulement à l'histoire des grandes maisons d'Épernon et de Madaillan, mais encore à l'histoire des Grossolles de Flamarens, des La Rochefoucauld, et incidemment à Blaise de Monluc et à Saint-Simon.

Languedoc. — Le P. Apollinaire publie un opuscule qui roule sur un double sujet : *Missions catholiques dans les Cévennes après les campagnes royales de 1622 et 1629. Les Pestes du XVIIe siècle dans la circonscription actuelle du département du Gard* (Nîmes, Gervais-Bedot, gr. in-8 de 46 p. Extrait du

Indifférence à l'Art chrétien. Les deux parties du travail sont empruntées aux *Annales inédites des Capucins de Provence*, composées, croit-on, par le P. Apollinaire de Draguignan, contemporain des faits et des hommes dont il a parlé. Le P. Apollinaire a enrichi d'excellentes notes les récits de son confrère du XVIIe siècle. Parmi ces notes on remarquera celles qui sont consacrées au P. Basile de Salon, à Jean-Baptiste d'Ornano, au P. Jérôme, le principal apôtre des Cévennes, au P. Daniel de Saint-Sever, célèbre par les conférences tenues à Lectoure en 1611 et à Pau en 1626, etc.

— L'on ne reprochera pas à l'Académie de Nîmes de manquer de variété dans la publication de ses *Mémoires*. Nous avons sous les yeux le tome XVIII de la septième série desdits Mémoires (Nîmes, Chastanier, in-8 de LI-294 p. avec un plan et une planche). Que l'on en juge par la simple mention des travaux qui ont trouvé place dans le volume ; nous n'indiquerons même que les principaux : *La Question sociale*, par M. l'abbé Griffon ; — *Une Excursion à Domremy*, par M. G. Fabre ; — *Une Visite au Père Lacordaire*, notes et souvenirs littéraires, par M. A. Ducos ; — *Justiço de Sinje*, fable imitée de La Fontaine, par M. A. Bigot (en patois) ; — *A propos d'un tableau de M. Charles Jalabert, donné par le gouvernement au musée de Nîmes*, par M. Jules Salles ; — *Description des bains de Saint-Laurent, faite en 1687*, poème en langue d'oc publié par M. E. Bondurand ; — *Sur le Cantique d'Adolphe Adam*, par M. A. Chauvroux ; — *Charles Liotard*, notice biographique, par M. G. Maurin ; — *Le Chevalier de Seurre, ambassadeur de France en Portugal, au XVIe siècle*, par M. Ed. Falgairolle ; — *Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits*, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *Origine et influence des légistes*, par M. F. Verdier ; — *Anomalies de développement du système osseux, à propos du nanisme et du gigantisme*, par le docteur G. Barral ; — *Une Découverte archéologique*, par M. F. Allard.

Lorraine. — Aucun auteur ne nous paraît avoir pu jusqu'ici dissiper d'une manière absolue les incertitudes relatives au sujet des attributions, et même de la dénomination de *Grands et petits chevaux de Lorraine* ; le travail de M. L. Germain, qu'il a fait tirer à part de l'*Annuaire héraldique de France* de 1896 (in-8 de 8 p.), bien que fort intéressant, peut-être même concluant à certains points de vue, ne saurait encore être considéré (malgré sa tétralogie) comme le dernier mot sur cette question historique.

— Il est regrettable qu'une reproduction au trait n'ait pas été jointe à la minutieuse description que fait M. Léon Germain d'une *Taque de fourneau au Musée de Longwy, représentant la Crucifixion* (Montmédy, in-8 de 8 p. Extrait du *Journal de Montmédy*). Qu'il nous soit permis de faire une réserve au sujet de l'emploi attribué à ce meuble, dont les dimensions, pas plus que les inscriptions, ne permettent d'affirmer que ce soit une taque de fourneau plutôt qu'un simple contre-cœur de cheminée, voire même qu'une plaque de foyer.

— Que conclure du nouveau débat provoqué par le travail de M. L. Germain, au sujet de *la Souche et l'Orange, emblème du roi René* (Caen, Delesques, in-8 de 26 p.), emblème au sens le plus caché et le moins souvent mis en usage par le roi René ? Le parti le plus sage serait peut-être de faire un choix parmi les avis des nombreux contradicteurs et d'accepter, en attendant mieux, les conclusions de celui dont les arguments nous paraissent aussi logiques que documentés ; pour nous, en présence d'une énigme, nous préférons imiter dans sa réserve le savant bibliothécaire de Rouen, en restant dans le doute.

— N'ayant pas eu à examiner l'ouvrage sur Haussonville par M. l'abbé Paquale, curé dudit lieu (mémoire de 226 p. couronné, en 1895, par l'Aca-

démie de Metz), nous ne pouvons nous prononcer sur « le bien fondé » de la critique que M. L. Germain fait de cette publication dans son opuscule : *Haussonville. Compte rendu critique* (Nancy, Sidot, in-8 de 30 p.), mais le soin scrupuleux que cet érudit apporte à tous ses travaux, et les argumentations qu'il expose ici, permettent de penser que ses observations et conclusions sur l'œuvre de M. l'abbé Paquatte sont motivées.

Maine. — L'excellent *Bibliophile du Maine*, que dirige M. Auguste Goupil, vient de publier un bon travail que l'auteur a modestement intitulé : *Quelques notes sur l'histoire de l'imprimerie à Château-Gontier, au XIIIe et au XIVe siècle.* Avec un soin parfait, M. René Gadbin nous raconte tous les détails de l'établissement du sieur Gentil, en 1713, « qui n'imprima jamais que de bons livres et pour ce ne s'enrichit guère. » Puis il décrit avec amour toutes ses productions, notamment un lectionnaire d'Angers, dont il donne un fac-similé de la première page. Une curieuse particularité de notre siècle, c'est l'*Entr'acte* que M. de Montozon composa, imprima et tira lui-même à un seul numéro pour les invités à l'inauguration de son hôtel. Bibliographe consommé, M. René Gadbin est en même temps un écrivain d'esprit et de goût, et qui sait se faire lire de la première ligne à la dernière.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold donne un recueil des *Lettres à Grégoire (1797-1801)* d'Abel-Théodore-Guillaume Maeder (Mulhouse, imp. veuve Bader, gr. in-8 de 20 p. Extrait du *Bulletin du Musée historique de Mulhouse*). Le savant éditeur a bien raison de dire que ces lettres sont « curieuses à plus d'un titre. » Comme le pasteur Maeder cultivait diverses branches de la littérature, ce fut le désir de faire connaître en Allemagne les ouvrages de Grégoire qui fut l'origine de ses relations avec l'évêque de Blois, le fameux organisateur de l'Église constitutionnelle. On trouvera dans une lettre du 2 septembre 1799 un remarquable passage sur les armées de la République (p. 10). Une autre lettre du 18 septembre 1800, où s'épanche la larmoyante sensiblerie de la fin du XVIIIe siècle, nous montre Maeder en relation avec le célèbre pasteur Oberlin et le poète colmarien Pfeffel, dont on lit, à l'*Appendice*, une lettre, du 24 avril 1800, adressée à Grégoire. Une seule petite observation : M. l'abbé Ingold ne fait-il pas une concession au démon de l'exagération en appelant (p. 13) Oberlin et Pfeffel « ces grands hommes ? »

— L'infatigable activité de M. l'abbé Ingold se manifeste encore dans un projet de publication des *Œuvres inédites de Grandidier* (nouvelle série). On lira avec une grande sympathie la *Lettre à M. le directeur de la Revue catholique d'Alsace* (in-8 de 5 p.), où le futur éditeur annonce la découverte de nombreux et importants papiers inédits de Grandidier, déposés aux archives générales de la capitale du duché de Bade. M. l'abbé Ingold donne un aperçu sommaire de ces papiers contenus dans dix-huit cartons.

— Nous saluons avec joie la seconde année du *Noël alsacien et lorrain* (Paris, Charles Schlaeber, in-12 de 108 p.) qui vient nous apporter un souvenir de nos chères provinces et qui, narguant la police allemande, ira là-bas réchauffer le cœur des annexés et leur rappeler que les liens ne sont pas rompus. Répondant à un vœu exprimé ici même, l'on a fait place dans le calendrier aux saints locaux. Dictons populaires d'Alsace, poésies françaises (d'Erckmann, de Casale) ou patories (de Bœsc, Malavillers, etc.), articles historiques, comme ceux de Cho-Nerlingen sur Sébastien Vogelsberger, Alsacien exécuté au XVIe siècle pour avoir servi la France, de M. Eckel sur l'Alsace et la France pendant la guerre de la succession d'Espagne, de M. Ch. Pfister sur la corporation des ménétriers de Ribeauvillé et sur leur fête (Pfifferda), légendes et récits, comme le touchant *Sapin d'Alsace* de

Lixel, se suivent entremêlés de jolies gravures dues en partie au crayon délicat de M. Touchemolin. Répétons, en finissant, le souhait de M. Schuré :

Livre, sois hirondelle,
Niché sous plus d'un toit,
Alsace, sois fidèle,
O France.... souviens-toi.

Allemagne. — Il vient de paraître en Allemagne une nouvelle revue qui prend le titre de *Kantstudien*. Elle est dirigée par le docteur Hans Vaihinger et publiée à Hambourg et à Leipzig (impr. de Leopold Voss; prix : 15 fr. le vol. de 30 feuilles d'impression). Elle se réclame de l'adhésion de savants de tous les pays. Son titre dit assez son esprit. Elle est consacrée spécialement à l'étude des doctrines de Kant. L'auteur constate que l'esprit du kantisme a pénétré partout, et il ajoute qu'il croit un organe spécial nécessaire pour concentrer les recherches sur cette philosophie. Cet organe sera-t-il ouvert aux objections que soulèvent les doctrines criticistes?

— On lira avec un pieux intérêt *le Prosélytisme protestant en Allemagne et ses moyens d'action*, par le P. Cyprien, d'Altoetting (Bavière), O. Cap., traduit de l'allemand par le P. Isidore, de Bourghausen (Haute-Bavière), O. Cap. (sans nom de lieu, gr. in-8 de 30 p.). C'est un cri d'alarme au sujet des progrès du protestantisme, qui jamais « n'a été plus puissant que de nos jours, » car « l'Église catholique a perdu dans l'empire allemand un million de fidèles, et dans l'Alsace-Lorraine, depuis l'annexion, cent mille. » On attribue ce succès gigantesque à l'ardeur avec laquelle le protestantisme s'est voué à une mission spéciale, la *Mission intérieure des œuvres de charité*. Après avoir indiqué le mal qui, depuis la Réforme, n'a jamais été si menaçant, on indique le remède dans une *Conclusion* qui mérite la plus sérieuse attention.

Belgique. — M. Alphonse Wauters vient de faire paraître le tome IX de sa *Table chronologique des chartes et diplômes imprimés concernant l'histoire de la Belgique* (Bruxelles, Hayez, in-4 de xlvi-935 p.). Ce volume comprend l'analyse de plusieurs milliers de documents se rapportant aux années 1321 à 1339. On ne saurait trop louer l'activité que déploie M. Wauters pour achever son vaste répertoire, aussi précieux pour les provinces françaises du nord, la Flandre, le Hainaut, l'Artois, que pour la Belgique proprement dite. Espérons que le tome X de la *Table chronologique* ne tardera pas à suivre le gros volume que nous signalons.

— On annonce la nomination du R. P. Van den Gheyn, l'un des bollandistes, au poste de conservateur des manuscrits de la Bibliothèque royale de Bruxelles, en remplacement du regretté M. E. Ouverleaux.

— L'un des conservateurs de la Bibliothèque royale de Bruxelles, M. Ernest Gossart, a publié dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique* (t. LIV, Bruxelles, Hayez, et à part, in-8 de xiv-53 p.) un excellent travail, très documenté, sous ce titre : *Charles-Quint et Philippe II*, et ce sous-titre, qui indique bien le but poursuivi par l'auteur : *Étude sur les origines de la prépondérance politique de l'Espagne en Europe*. Ce mémoire, accompagné de quelques pièces justificatives tirées des archives de Bruxelles, de Lille et de Vienne, se recommande particulièrement aux personnes qu'intéresse l'histoire de la rivalité de Charles-Quint et de François Ier.

Italie. — On ne lira pas sans intérêt la *Biografia di Alberto Barberis, professore nel collegio Alberoni, 1847-1896* (Piacenza, tip. di Gregorio Tononi), in-18 de 22 p.), dans laquelle M. A. G. Tononi retrace la carrière, résume l'activité scientifique et apprécie en termes excellents les qualités intellectuelles et la valeur philosophique du vertueux et savant prêtre de Saint-Vin-

cent de Paul, qui, par ses enseignements et ses écrits, a servi la cause de la philosophie chrétienne et à qui un juge compétent, notre collaborateur M. le comte Domet de Vorges, écrivait en 1888 : « Je ne connais personne qui ait autant que vous le tempérament métaphysicien. » Un portrait accompagne la notice de M. Tononi.

Tunisie. — Le marquis J.-D. Anselme de Puisaye nous donne une belle *Étude sur les diverses publications du R. P. Delattre, archiprêtre de Saint-Louis de Carthage, correspondant de l'Institut de France* (Paris, Leroux, gr. in-8 de 109 p.). Cette étude a été ornée d'un grand nombre de fac-similés d'inscriptions anciennes dus au double talent de l'auteur, lequel ne tient pas moins bien le crayon et le burin que la plume. Tout le monde s'associera au double vœu exprimé par le digne ami du R. P. Delattre pour que des hommes riches et généreux, jaloux du développement des arts et de la science, aident à poursuivre les fouilles entreprises et à faire imprimer un grand ouvrage où se trouveront, convenablement classées et reproduites, toutes les richesses archéologiques déjà recueillies, un *Catalogue méthodique*, avec commentaires, descriptions et planches à l'appui, de tout ce que renferme le *Musée de Saint-Louis*.

Brésil. — M. Guilherme Studart, dont le nom et les travaux sont bien connus de nos lecteurs, a été nommé président du cercle littéraire de Fortaleza, et à ce titre il a eu à faire le rapport annuel sur le mouvement et les travaux de la société. Il s'en est fort bien acquitté dans un discours qui vient d'être publié et qui montre qu'il n'était point au-dessous de sa tâche, comme il le dit avec une trop grande modestie : *Relatorio do movimento do centro litterario representado pelo seu presidente* (Fortaleza, typ. Studart, in-8 de 11 p.).

Publications nouvelles. — *Histoire de l'Ancien Testament*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. Ier (in-18, Lecoffre). — *The Causes of the corruption of the traditional Text of the Holy Gospels*, by J. W. Burgon and E. Miller (gr. in-8 cart , London, G. Bell). — *Les Saints Évangiles*, commentés par l'abbé Perdrau (4 vol. in-18, Lecoffre). — *Cursus scripturae sacrae. Commentarius in S. Pauli apostoli epistolas*, auctore R. Cornely, S. J. *I. Epistola ad Romanos* (gr. in-8, Lethielleux). — *Doctoris ecstatici D. Dionysii Cartusiani opera omnia*. T. I. *In Genesim, et Exodum (I-XIX)* (gr. in-8, Monstrolii, typ. cartusiae S. M. de Pratis). — *Praelectiones dogmaticae* quas in collegio Ditton-Hall habebat C. Pesch. T. IV et VI (2 vol. in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder.) — *Divinité de l'Église*, par l'abbé R. Planeix (in-18, Lethielleux). — *Petite Apologétique, ou les Fondements de la religion catholique*, trad. de l'allemand (petit in-16, Lethielleux). — *La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle*, par l'abbé R. Decrouïlle (petit in-16, Haton). — *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*, par l'abbé A. Fritsch. 1re série (in-18, Haton). — *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, par l'abbé E. Chaminade (in-8, Lethielleux). — *Petites Études pour servir à l'enseignement familier du catéchisme*, par Mme J. B. (in-18, Haton). — *Le Prêtre et les Premières communions*, par l'abbé L. Moussard (in-18, Delhomme et Briguet). — *Fleurs de la première communion*, par l'abbé J. Loth (in-18, Haton). — *Conférences de Notre-Dame et Retraite de la Semaine Sainte*, par Mgr d'Hulst (in-8, Poussielgue). — *La Résurrection de N.-S. J.-C.*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Nouveau mois de Marie*, par la R. M. Marie Claire (in-18, Haton). — *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *La Vie après la mort, ou la Vie future selon le christianisme*, par l'abbé L.-M. Pioger (in-18, Haton). — *Religion et critique*, par l'abbé C. Piat (in-18, Lecoffre). — *La Croyance au surnaturel*, par L. Anzoletti ; trad. de l'italien par Mme L. Vismara (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Paganisme au XIXe siè-*

el, par l'abbé C. Quiévreux (2 vol. in-18, Retaux). — *Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae*, quem, adnotationibus illustratum, exponit in pontificio seminario vaticano D. D. H. M. Pezzani (4 vol. in-8, Rome, Berardi). — *Études de droit international et de droit politique*, par E. Nys (in-8, Fontemoing). — *La Convention d'union internationale du 20 mars 1883, pour la protection de la propriété industrielle*, par E. Pouillet et G. Plé (in-8, Marchal et Billard). — *Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895*, par E. Rouard de Card (in-8, Pedone). — *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par A. de Chambrun (in-8, Fontemoing). — *Cours de droit civil français*, par C. Beudant (*Introduction* et T. I) (2 vol. in-8, Rousseau). — *Le Syndicat mixte*, par A. Boissard (in-8, Rousseau). — *Code civil italien*, trad. et annoté par H. Prudhomme (in-8, Pedone). — *Traité théorique et pratique des expertises*, par O. Dejean, C. Flamand et E. Peltier (in-8, Chevalier-Marescq). — *Institutiones psychologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis*, ad usum scholasticum accommodavit T. Pesch (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *La Politique de saint Thomas d'Aquin*, par E. Crahay (gr. in-8, Louvain, Institut supér. de philosophie). — *Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente*, par F. Le Dantec (in-18, Alcan). — *Matière et mémoire, essai sur la relation du corps à l'esprit*, par H. Bergson (in-8, Alcan). — *La Nature humaine*, par J. Gardair (in-18, Lethielleux). — *Pensées humaines*, par A. Chavanne (in-18, Lemerre). — *Science et morale*, par M. Barthelot (in-8, C. Lévy). — *Misère de la philosophie*, par K. Marx (in-18, Giard et Brière). — *L'Action sociale de l'Église*, par A. Rastoul (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *La Population et le système social*, par F.-S. Nitti (in-8, Giard et Brière). — *Consciencee et volonté sociales*, par J. Novicow (in-8, Giard et Brière). — *Socialisme et science positive*, par E. Ferri (in-8, Giard et Brière). — *Le Socialisme et le droit de propriété*, par A. Castelein (gr. in-8, Retaux). — *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par A. Hamon (in-18, Stock). — *Paradoxes sociologiques*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, par M. Nordau, trad. par A. Diétrich (gr. in-8, Alcan). — *Le Trade-Unionisme en Angleterre*, par P. de Rousiers (in-18, Colin et Cie). — *Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'État*, par A. Posada, trad. de l'espagnol par F. de Zeltner (in-8, Giard et Brière). — *L'État comme organisation coercitive de la société politique*, par S. Balicki (in-8, Giard et Brière). — *Politique et gouvernement*, par E. Pierre (in-18, Libr.-imprimeries réunies). — *Éléments d'économie politique*, par J. Rambaud (in-8, Larousse). — *Études d'économie sociale*, par L. Walras (in-8, Pichon). — *Lectures on justice, police, revenue and arms*, by A. Smith (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Les Systèmes monétaires*, par L. Theureau (in-8, Leroux). — *La Imposta progressiva*, da E. Masè-Dari (gr. in-8, Torino, Bocca). — *Société, État, Patrie*, par P. Fabreguettes (in-8, Chevalier-Marescq). — *Précis de médecine légale*, par le Dr H. Coutagne (gr. in-8, Masson). — *Leçons sur les applications géométriques de l'analyse*, par L. Raffy (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de physique*, par H. Dufet (in-8, Alcan). — *Loi des équivalents et théorie nouvelle de la chimie*, par G. Marqfoy (gr. in-8, Masson). — *Aide-mémoire de géologie*, par H. Girard (petit in-16 cart., J.-B. Baillière). — *Voyages et découvertes de M. Faubert*, par Y. Guyot (in-18, Flammarion). — *L'Armée et la guerre*, par J. Richard (in-18, Libr. illustrée). — *Stratégie de combat*, par le Gal Lewal, 2e partie (in-8, Baudoin). — *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires* (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Geist und Stoff im Kriege*, von C. von B. K. Erster Theil. *Das Achtzehnte Jahrhundert* (gr. in-8, Wien und Leipzig, Braumüller). — *Armée russe. Règlement de 1884 sur le service en campagne*, trad. du russe

par Bardonnaut (in-18, Berger-Levrault). — *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895*, trad. par P. Silvestre (in-18, Berger-Levrault). — *Le Parthénon et le Génie grec*, par E. Boutmy (in-18, Colin et Cie). — *Essai sur l'art contemporain*, par H. Fierens-Gevaert (in-18, Alcan). — *Les Transports par terre et par mer*, par P. Vibert. T. I (gr. in-8, Berger-Levrault). — *Le Vrai Dictionnaire étymologique de la langue française*, par J. Espagnolle (in-8, Klincksieck). — *De l'Authenticité des épigrammes de Simonide*, par A. Hauvette (in-8, Alcan). — *Morceaux choisis de Victor Hugo. Poésie* (in-16, Delagrave). — *The Poetical Works* of Lord Byron (in-8 cart., London, Frowde). — *The Poetical Works* of Robert Burns (in-8 cart., London, Frowde). — *L'Ame antique*, par M. Legrand (in-18, Colin et Cie). — *Les Vauclusiennes*, par M. Bonnefoy (in-18, Lemerre). — *L'Autre*, par Heimbourg, trad. de l'allemand par Mlle Heinecke (in-16, Hachette). — *Pour un!* par L. Énault (in-18, Hachette). — *Comme une rose*, par E. Tissot (in-18, Perrin). — *Angèle de Blindes*, par F. Plessis (in-18, Lemerre). — *La Princesse*, par S. Urbanowska (in-18, Colin et Cie). — *Trouble d'âme*, par D. Riche (in-18, Flammarion). — *Contes tragiques et sentimentaux*, par A. Silvestre (in-18, Flammarion). — *Amours de sable*, par Mac' Ramey (in-18, Flammarion). — *Olivier d'Anet*, par E. Sageret (2 vol. in-18, Téqui). — *Le Testament de mon oncle*, par la baronne Leclerc (in-18, Delhomme et Briguet). — *L'Enfant d'adoption*, par F. de Nocé (in-18, Haton). — *Jean de Nivelle*, par la vicomtesse de Pitray (in-18, Haton). — *Maître Beaujouan*, par M. de Harcoët (in-18, Haton). — *Les Plaisirs gratuits de Paris*, par J. Chancel (in-18, Flammarion). — *Dix-septième siècle. Études littéraires*, par E. Faguet (in-18, Lecène et Oudin). — *Les Grands Écrivains de la France. Cardinal de Retz.* Tome X (in-8, Hachette). — *Le Roman naturaliste*, par F. Brunetière (in-18, C. Lévy). — *Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge*, par G. Paris (in-18, Hachette). — *Pages choisies des auteurs contemporains. E. et J. de Goncourt*, par G. Toudouze (in-18, Colin et Cie). — *Le Livre des masques, portraits symbolistes*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Leçons de géographie physique*, par A. de Lapparent (in-8, Masson). — *Carnets de voyage, notes sur la province, 1863-1865*, par H. Taine (in-18, Hachette). — *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, par A. Chamagne (in-18, Fischbacher). — *A travers l'Orient*, par l'abbé Pisani (in-8, Bloud et Barral). — *Voyage en Orient. XIVe pèlerinage populaire de pénitence à Jérusalem*, par l'abbé C. Polydore (in-18, Périgueux, imp. Cassart). — *De Sousse à Gafsa*, par E. Céalis (in-18, Flammarion). — *Chez les sauvages de la Colombie britannique*, récits d'un missionnaire, par le R. P. Morice (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Chez les Pharaons, études égyptiennes*, par Ollivier-Beauregard (in-8, Fontemoing). — *Essai sur l'histoire de la « Praefectura urbis » à Rome*, par P.-E. Vigneaux (gr. in-8, Fontemoing). — *L'Église et la France moderne*, par le P. V. Maumus (in-18, Lecoffre). — *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, par P. Brière (in-18, Desclée, de Brouwer). — *Vie de saint Antoine de Padoue* (petit in-16, Haton). — *Une Fille de France. La Bienheureuse Jehanne, 1464-1505*, par la comtesse de Flavigny (in-18, Lecoffre). — *Vie merveilleuse, intérieure et extérieure de la servante de Dieu sœur Anne-Catherine Emmerich*, par le P. T. Wegener (in-18, Casterman). — *Physionomies de saints*, par E. Hello (in-16, Perrin). — *Petites histoires, traits de missions*, par le R. P. M. Devès (in-8, Delhomme et Briguet). — *Histoire générale. Le XIXe siècle, 1789-1896*, par E. Driault et G. Monod (in-18, Alcan). — *Principes de colonisation*, par J.-L. de Lanessan (in-8 cart., Alcan). — *Considérations sur la politique extérieure et coloniale de la France*, par le comte de Chaudordy (in-18, Plon et Nourrit). — *La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi*, par L.

de Seillac (in-16, Perrin). — *Le Tsar à Paris en 1896*, par H. Daragon et E. Dolis (in-18, Jouve). — *Impressions d'Égypte*, par L. Malosse (in-18, Colin et Cie). — *Un Compagnon de Jeanne d'Arc*, par L. Trébuchet (in-8, Delagrave). — *Les Libertins en France au XVIIe siècle*, par F.-T. Perrens (in-8, Chailley). — *La France et la Russie pendant le Directoire*, par G. Grosjean (in-18, Lecène et Oudin). — *Memorial de J. de Norvins*, publié par L. de Lanzac de Laborie. T. II (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Histoire du commerce français dans le Levant au XVIIe siècle*, par P. Masson (gr. in-8, Hachette). — *La Révolution et le régime moderne, d'après M. H. Taine, de l'Académie française*, par l'abbé Birot (in-8, Delhomme et Briguet). — *Les Élégances du second Empire*, par H. Bouchot (in-18, Libr. illustrée). — *Les Origines de la domination française à Gênes (1392-1402)*, par E. Jarry (gr. in-8, A. Picard et fils). — *Die französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege, 1791-1792*, von H. Glagau (gr. in-8, Berlin, Ebering). — *Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine*, par J. Duchemin des Cepeaux (2 vol. in-18, Laval, Goupil). — *Histoire de la Vendée militaire*, par J. Crétineau-Joly. T. IV et V (2 vol. gr. in-8, Maison de la Bonne Presse). — *L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier, Ch. Schulmeister*, par P. Muller (in-18, Berger-Levrault). — *Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814)*, recueilli et annoté par R. de Cisternes (in-8, Ollendorff). — *La Guerre, 1870-1871*, par A. Chuquet (in-18, Chailley). — *La Guerre de 1870, simple récit*, par le général Niox (petit in-8 cartonné, Delagrave). — *Les Armées du Nord et de Normandie*, par Grenest (in-8, Garnier). — *Œuvres posthumes* du général Trochu (2 vol. gr. in-8, Tours, Mame). — *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère)*, publié par L. Maître et P. de Berthou (gr. in-4, Lechevalier). — *Le Barreau et le Parlement de Bretagne, 1553-1790*, par G. Saulnier de la Pinelais (gr. in-8, Rennes, Plihon et Hervé; Paris, Picard et fils). — *Notre-Dame de Bivan, histoire seigneurale et paroissiale*, par l'abbé Cazauran (in-18, Auch, Cocharaux). — *L'Allemagne et la Russie*, par E. Simon (in-18, Chailley). — *Die politischen Beziehungen Kaiser Ludwigs des Baiern zu Frankreich, in den Jahren 1314-1337*, von G. Sievers (gr. in-8, Berlin, Ebering). — *Le Pouvoir temporel et la Maison de Savoie, 1864-1896*, par A. Channebot (in-18, Dentu). — *La Pologne héroïque*, par H. de Borny (gr. in-8, Delhomme et Briguet). — *Armenien und Europa*, von J. Lepsius (in-8, Berlin, Faber). — *Lettres de Madame de Laplace à Élisa Napoléon, princesse de Lucques et de Piombino*, réunies et annotées par P. Marmottan (in-8, Charles). — *Correspondance* de Victor Hugo (1815-1835) (in-8, C. Lévy). — *Une Correspondance inédite* de Prosper Mérimée (in-18, C. Lévy). — *Pasteur, histoire d'un esprit*, par E. Duclaux (gr. in-8, Masson). — *Léon Say*, par J. Chailley-Bert (petit in-16 cartonné, Guillaumin). — *Valentine de Lamartine*, par M.-T. Ollivier (in-18, Libr. illustrée). — *Madame Craven, née la Ferronnays, sa vie et ses œuvres*, par Mrs. Bishop; trad. de Mlle M. Papin (in-18, Perrin). — *Horace Maun, son œuvre, ses écrits*, par M.-J. Gaufrès (in-16, Hachette). — *Miscellanea Tironiana*, herausgegeben von W. Schmitz (in-4 cart., Leipzig, Teubner). — *Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin*, par J. Berthelé (gr. in-8, Lechevalier). — *Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents*. T. I, fasc. 1, par F. Castets et J. Berthelé (gr. in-4, Montpellier, Serre et Roumégous). — *I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia*, descritti e illustrati per D. Ciampoli (gr. in-8, Venezia, Olschki).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ART, HISTOIRE ET SCIENCES MILITAIRES

1. *Les Grands Cavaliers du premier Empire*, notices biographiques par le général THOUMAS. Paris, Berger-Levrault, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 529-512 p., 15 fr. — 2. *Grands Artilleurs, Drouot, Sénarmont, Éblé* (avec 4 portraits), par le capitaine MAURICE GIROD, de l'Ain. Ibid., 1895, gr. in-8 de 464 p., 8 fr. — 3. *Le Général* CURÉLY. *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée, 1793-1895*, publié d'après un manuscrit authentique. Ibid., 1897, in-12 de x-436 p., 3 fr. 50. — 4. *Mémoires du général Thiébault. Le Général Thiébault jugé par lui-même.* Nantes, imp. F. Salières, 1896, in-8 de 20 p., 0 fr. 50. — 5. *L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. Ch. Schulmeister*, par PAUL MULLER. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 de XVI-180 p., 3 fr. 50. — 6. *La Campagne de l'Est en 1870-1871. Metz, Villersexel*, par PIERRE LEHAUTCOURT. Ibid., 1896, in-8 de 294 p., 5 fr. — 7. *La Guerre de 1870-1871*, par ARTHUR CHUQUET. Paris, Léon Chailley, 1895, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 8. *La Guerre de 1870, simple récit*, par le général NIOX. Paris, Delagrave, 1896, in-12 cart. de 150 p., avec 12 cartes en couleurs et 7 illustr., 1 fr. 25. — 9. *Les Armées du Nord et de Normandie.* Relation anecdotique de la guerre de 1870-1871, par GRÉNEST. Dessins de Bombled, cartes et plans. Paris, Garnier, 1896, in-8 de 552 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Armée et la Guerre*, par JULES RICHARD. Paris, Libr. illustrée, in-12 de 228 p., avec 32 grav. hors texte, 3 fr. 50. — 11. *Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Sedan, Châtillon, la Malmaison*, par Y. K. Paris, Baudoin, 1896, in-8 de 168 p., 2 fr. — 12. *Les Chefs de l'armée allemande*, par P. DE PARDIELLAN. Paris, Charles-Lavauzelle, 1896, in-8 de 54 p., 1 fr. 25. — 13. *Les Expéditions anglaises en Afrique*, par le lieutenant-colonel SEPTANS, de l'infanterie de marine. Ibid., 1896, gr. in-8 de 500 p., 7 fr. 50. — 14. *Étude critique sur la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie*, par le général LUZEUX. Ibid., 1896, in-8 de 72 p., 1 fr. 25. — 15. *L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, par le docteur LEGRAND. Ibid., 1896, in-8 de 420 p., 5 fr. — 16. *Les Armes portatives actuelles, leurs propriétés, leur fabrication et leur emploi*, par le général POTOTSKY. Ibid., 1896, in-8 de 496 p., 7 fr. 50. — 17. *La Vie militaire en Russie*, par P. DE PARDIELLAN. Ibid., s. d., in-12 de 314 p., 3 fr. 50. — 18. *Stratégie de combat.* 2e partie, par le général LEWAL. Paris, Baudoin, 1896, in-8 de 190 p., 4 fr. — 19. *Fantaisies militaires* du PRINCE DE LIGNE. Paris, Charles-Lavauzelle, 1895, in-8 de 126 p., 2 fr. — 20. *Préjugés militaires* du PRINCE DE LIGNE. Ibid., 1895, in-8 de 116 p., 2 fr. — 21. *La Guerre et la Paix, étude du roman du comte Tolstoï, au point de vue militaire*, par le général DRAGOMIROFF. Ibid., 1896, in-8 de 160 p., 2 fr. 50. — 22. *Notice historique sur le cadre du service de santé de l'armée.* Ibid., 1892, in-8 de 8 p., 0 fr. 50. — 23. *Notice historique sur les pharmaciens militaires.* Ibid., 1892, in-8 de 8 p., 0 fr. 50. — 24. *Dictionnaire militaire* (7e livraison, *Couverture-Désordres*). Paris, Berger-Levrault, 1896, gr. in-8, p. 789 à 896, 3 fr. — 25. *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires.* Ibid., 1896, in-8 de 158 p., 3 fr. — 26. *Pratique des examens militaires en Chine*, par le P. ÉTIENNE ZI (SIU), S. J. Chang-Haï, impr. de la Mission catholique, 1896, gr. in-8 de 132 p. — 27. *Geist und Stoff im Kriege*, von C. v. B. K. 1re partie : *Das achtzehnte Jahrhundert*, unter Benutzung handschriftlicher Quellen. Wien und Leipzig, Wilhelm Braumüller, 1896, gr. in-8 de xx-624 p., 10 fr. — 28. *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895.* Traduit par P. SILVESTRE, chef d'escadron de cavalerie breveté. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 de XVI-260 p., 2 fr. 50. — 29. *Règlement de 1881 sur le service en campagne de l'armée russe, modifié le 1er janvier 1888*, trad. du russe par le capitaine G. BARDONNAUT. Ibid., 1896, in-12 de 140 p., 2 fr. 50. — 30. *Manuel du fantassin.* Paris, Charles-

Levauzelle, 1897, in-8 cart. de 160 p., 0 fr. 75. — 31. *Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers et des caporaux.* Ibid., 1897, in-12 cart. Bradel de 900 p., 38e éd., 2 fr. 50. — 32. *Questionnaire du manuel d'infanterie.* Ibid., s. d., in-18 de 142 p., 0 fr. 60. — 33. *Le Livre du gradé.* Paris, Berger-Levrault, 1896, in-12 cart. Bradel de [illegible] p., 2 fr. 50. — 34. *Almanach-annuaire de l'armée française pour 1897.* Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8 de 260 p., broché, 1 fr.; rel. souple, 1 fr. 50. — 35. *Agenda de l'armée française en 1897.* Ibid., 1897, in-32 de 300 p., cart. Bradel, avec poche, coulisseau et fermoir en caoutchouc, 2 fr. 50.

1. — La période du premier Empire qui nous a fourni depuis quelques années une moisson si abondante de curieux documents ne paraît pas près d'être épuisée. En dehors des Mémoires proprement dits, un certain nombre d'écrivains se sont donné la tâche de faire revivre, à l'aide de documents puisés aux archives de la guerre ou dans des collections particulières, la plupart des grandes figures des guerres impériales, et parmi eux nul n'y a mieux réussi que le général Thoumas avec son nouveau livre : *Les Grands Cavaliers du premier Empire.* Quelle gloire, quelles chevauchées épiques ne nous rappellent point les noms de ces soldats intrépides : Lasalle, Montbrun, les trois Colbert, Murat, Nansouty, Pajol, Exelmans, Curély ! Quel est le jeune officier de cavalerie qui, à ses débuts, ne se soit pas proposé Lasalle pour modèle ? Quel est celui qui n'ait pas rêvé, pour lui-même, la destinée de ce vaillant cavalier, colonel à vingt-trois ans, général à trente, tué à trente-quatre ans en pleine victoire, à l'apogée de la gloire et de la grandeur de l'armée impériale dont il n'a pas connu les jours de décadence? Et Montbrun, le brave Montbrun, l'intrépide Montbrun, l'héroïque Montbrun, comme on le voit écrit dans le récit des guerres de cette époque, qui s'engage à vingt ans, qui est colonel à trente et général de division à trente-neuf ! La carrière des trois Colbert, surtout du plus célèbre des trois, d'Auguste de Colbert, celui qui fut tué en Espagne, constitue aussi une bien curieuse et bien attachante histoire. Fils d'émigré, trop jeunes les uns et les autres pour prendre encore un parti, les trois enfants du marquis de Colbert étaient encore en France avec leur mère, aux plus mauvais jours de la Terreur, quand le hasard décide de leur destinée. Leur précepteur, un méridional qui a connu Barère au collège de Tarbes et est demeuré en relations avec le fougueux tribun, va trouver son ancien camarade et lui demande ce qu'il doit faire pour sauver ces jeunes gens qu'une dénonciation peut faire jeter du jour au lendemain à la Force ou à la Conciergerie. « Qu'ils endossent l'habit bleu des volontaires, dit le conventionnel, qu'ils aillent à la frontière : il ne peut plus y avoir pour eux de salut que là. » Et voilà nos trois jeunes gens, dont le cadet n'a pas seize ans, qui courent à la mairie, signent leur engagement et partent le lendemain pour l'armée. Auguste Colbert, le plus jeune, était encore véritablement un enfant. « Une jeune fille, a écrit son fils dans un livre de *Souvenirs* auquel le général Thoumas a beaucoup emprunté, aurait envié la blancheur de son teint, la délicatesse de ses traits. Ses che-

veux bouclés étaient du blond cendré le plus doux : ses yeux, d'un bleu clair. » Mais, sous ces apparences frêles, il y avait non seulement une intelligence hors ligne, mais un corps vigoureux et un véritable tempérament de soldat. A vingt-deux ans, en 1799, Colbert était colonel, à vingt-six ans, général de brigade, et à vingt-neuf ans il était mort. Comment dire en quelques lignes ce que fut Murat, par exemple, dont la prodigieuse carrière dépassa encore celles, déjà si étonnantes cependant, que nous venons de citer ? Quelle singulière destinée que celle de ce fils d'un modeste aubergiste de village qui, en dix ans, parvient aux sommets les plus élevés de la hiérarchie militaire, ne les trouve pas suffisants pour son ambition, obtient un duché souverain puis une couronne et meurt, comme un aventurier vulgaire, sous les balles d'un peloton d'exécution ! Les figures mises en relief dans le second volume de *Grands Cavaliers* sont de moindre importance que celles du tome premier, mais elles ne demeurent pas moins curieuses. Franceschi, Chamoin, Marulaz, furent des personnalités qui, en d'autres temps, et si les circonstances l'avaient permis, eussent brillé d'un éclat égal à celui des Lasalle ou des Montbrun. Mais dans le rang plus modeste où ils demeurèrent, ils ne donnèrent pas moins l'exemple sinon de vertus solides, tout au moins de qualités militaires brillantes. *Les Grands Cavaliers du premier Empire* sont donc d'intéressants portraits qu'il sera bon de faire contempler de près à nos jeunes générations un peu sceptiques. Elles n'y verront pas seulement des militaires d'un talent hors ligne, mais encore des hommes de foi, pas tous de désintéressement peut-être, mais tout au moins du dévouement et du patriotisme le plus ardent.

2. — Du même genre que le précédent ouvrage est celui que M. le capitaine Girod a consacré à quatre grands artilleurs de la Révolution et du premier Empire : au général Drouot, aux deux Sénarmont, à Éblé. Sans doute, les Sénarmont, Éblé, Drouot lui-même, n'eurent jamais, même parmi leurs compagnons d'armes, la réputation d'un Lasalle, d'un Colbert, d'un Murat : ils n'auraient eux-mêmes jamais eu l'idée d'y prétendre. Mais si leur rôle, moins brillant, a rendu leur nom moins populaire, il n'eut pas moins d'importance et contribua dans une large mesure aux étonnants succès militaires qu'obtinrent à cette époque nos armées. Drouot fut certainement une des plus belles figures de la Grande Armée, et bien que les récents Mémoires du colonel Pion des Loches aient fait connaître à son sujet quelques détails singuliers, ces allégations ont besoin d'être confirmées avant de détruire une réputation de vertu, de désintéressement, de dévouement, que la postérité a déjà consacrée. Sa carrière tout entière proteste contre la moindre faiblesse, sa conduite à l'île d'Elbe, pendant les Cent-jours, après Waterloo, sa mort même, ont toujours démontré qu'il avait bien mérité le titre de Sage de la Grande Armée que lui avait décerné Napoléon. Quelques critiques, très

vraisemblablement sans fondement, ne sauraient saper en un moment une renommée établie aussi au grand jour que celle-là. Il faut d'ailleurs lire avec circonspection certains Mémoires du premier Empire dont les auteurs se sont plu à produire contre leurs compagnons d'armes les inculpations les moins fondées. Que serait Davout, que serait Macdonald, que seraient à peu près tous les maréchaux de Napoléon si l'on prenait à la lettre les affirmations du général Thiébault ? M. le capitaine Girod n'a pas pris la peine de réfuter les allégations du colonel Pion : mais il faut bien dire que ces allégations, si elles étaient vraies, diminueraient si peu la réputation de Drouot qu'elles nous laisseraient encore une figure très digne d'être prise pour modèle. Les deux Sénarmont sont beaucoup moins connus que Drouot, surtout le premier — le père — qui, ayant servi pendant la plus grande partie de sa vie sous la monarchie, mourut en 1806, général de division, des suites de la blessure qu'il avait reçue à Valmy. Le fils, lui aussi général de division, fut un des plus brillants officiers d'artillerie de l'Empire et périt glorieusement à Cadix, au moment où il faisait ouvrir le feu d'une batterie nouvellement établie. On dit que quelques mois plus tard, à Wagram, l'Empereur, voyant son artillerie ne pas arriver à couvrir le feu des batteries autrichiennes qui gênaient notre déploiement, s'écria avec un accent de regret : Ah ! si j'avais là Sénarmont ! C'était le plus bel éloge qu'il pût faire de son ancien lieutenant. Avec Sénarmont et Drouot, Éblé complète la trilogie des grands artilleurs dont M. Girod nous retrace la vie. Éblé, c'est la Bérésina, le dévouement des pontonniers se sacrifiant pour sauver les débris de l'armée de Russie. On lira toujours avec émotion cette page à la fois triste et glorieuse de notre histoire militaire où nos soldats montrèrent un héroïsme, une abnégation véritablement admirables. Éblé mourut lui-même victime de son dévouement, à Königsberg, âgé à peine de cinquante-cinq ans, alors qu'un décret de l'Empereur venait de le nommer premier inspecteur général de l'artillerie. Comme Lariboisière, dont on s'étonne de ne pas voir le nom dans ces pages, comme Sénarmont, il avait succombé à la peine, laissant à ses cadets l'exemple d'une vie d'abnégation. Le livre du capitaine Girod est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains.

3. — Le général Curély, dont les Souvenirs viennent de paraître avec le sous-titre : *Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée*, était fils d'un paysan lorrain qui avait eu dix enfants. « Mon père était laborieux, écrit-il lui-même, et je ne reçus d'autre éducation que celle qu'on donnait au village. Pour mieux dire, je n'en reçus aucune. » Admirablement doué au point de vue militaire, ayant non seulement la force physique, mais l'entrain, l'endurance aux fatigues, le coup d'œil, l'intelligence du terrain et de la guerre, joignant à ces qualités un caractère, une modestie,

une probité qui n'étaient pas communes dans les armées de son temps, Curély demeura treize ans soldat ou sous-officier, toujours content de son sort, sans jamais trouver l'avancement trop lent, sans jamais se plaindre de chefs qui le conservaient dans les bas grades parce qu'ils avaient besoin de lui. « Je vous ai fait attendre quelque temps, lui disait son colonel avec une naïveté qui désarme, parce que j'avais besoin de vous comme adjudant. » Et Curély, qui nous rapporte cette parole, est le seul à ne pas la trouver étrange. Un chef de corps a charge d'âmes, a écrit à ce propos le général Thoumas, et lorsqu'il oublie dans une position subalterne un homme de la valeur de Curély, il ne porte pas seulement préjudice à cet homme, ce qui est déjà une faute, il cause un tort plus grand encore à l'armée, qu'il prive d'un chef capable. Curély, en nous disant dans ses curieux Souvenirs les qualités que devraient posséder un bon maréchal des logis chef, un bon adjudant, s'est peint lui-même. Il nous retrace là ce qu'il fut dans ces deux grades modestes dont il remplit six ans les fonctions. Comment des hommes de cette trempe n'eussent-ils pas fait d'excellents officiers, quand à toutes les qualités techniques ils joignaient la gravité du caractère, l'intelligence, l'amour de l'étude, l'esprit d'observation ? Avec tous les mérites que nous venons de dire, Curély qui, en vingt-deux ans de service, avait fait vingt campagnes et assisté à quatre-vingt-trois batailles ou actions de guerre, au cours desquelles il avait été blessé six fois, fut admis à la retraite, d'office, à cinquante ans, simple chevalier de la Légion d'honneur. C'est une des plus belles, une des plus nobles figures du premier Empire.

4. — Nous avons eu l'occasion, à diverses reprises, de signaler ici les *Mémoires* du général Thiébault, et chaque fois il nous a été donné de constater combien de méchancetés, de perfidies, d'allégations mensongères contient ce pamphlet en cinq volumes. Sauf Masséna, peut-être, précisément un des généraux du premier Empire sur lequel il y aurait tant de réserves à faire, celui dont Napoléon a dit « qu'il était un grand pillard, un déprédateur intrépide, » le général Thiébault n'a pardonné à aucun de ses compagnons d'armes. Tandis qu'il met un soin particulier à décrire les extraordinaires talents, les perfections multiples dont il se croyait orné, alors qu'il nous retrace avec des détails qui nous importent peu ses succès auprès des dames et ses fredaines de jeunesse, il ne trouve pour nous parler d'hommes dont l'honnêteté et les talents sont au-dessus de sa critique que des paroles d'amertume et de fiel. C'est un livre capable de fausser le jugement de la génération actuelle sur nombre de personnalités illustres. Ces réflexions nous revenaient à l'esprit en lisant une brochure anonyme, dans laquelle un écrivain vigoureux et de bonne foi cherche à réfuter les calomnies ou insinuations malveillantes de Thiébault, plus perfides encore et plus dangereuses que la calomnie évidente. Cette courte étude, intitulée : *Le Général*

Thiébault jugé par lui-même, ne pouvait prétendre à relever, d'un côté, toutes les ridicules preuves de suffisance, d'admiration de soi-même qui fourmillent dans ces cinq volumes, de l'autre toutes les erreurs, les jugements entachés de partialité ou de mauvaise foi portés par l'auteur sur ses contemporains. L'auteur s'est borné à citer quelques traits d'une iniquité criante, qui permettront de juger des autres. Nous regrettons, pour la vérité et la justice, que l'écrivain anonyme ait borné sa réfutation à ces quelques pages. Un livre comme le sien, sensiblement développé, rendrait service à l'histoire et soulagerait la conscience des honnêtes gens.

5. — Frédéric II disait communément qu'à la guerre on se sert tantôt de la peau du renard et tantôt de la peau du lion, que la ruse réussit souvent là où échouerait la force; que « quand on est le moins fort il faut être le plus malin. » Aucun capitaine n'a appliqué cette maxime avec autant de sagacité, d'adresse, d'opportunité que Napoléon, et l'on est frappé, en étudiant les dessous de ses campagnes les plus fameuses, de voir par quels moyens occultes il savait préparer, amadouer la victoire. Le livre que M. Muller vient de consacrer à Schulmeister, qui fut, sous la direction de Savary, le chef de l'espionnage et le premier espion de l'Empereur dans les guerres du commencement de ce siècle, est une véritable révélation. Notamment en ce qui concerne la campagne de 1805 et la capitulation de Mack à Ulm, on trouvera là des renseignements tout à fait inédits. Il est singulier que pas un historien du premier Empire n'ait fait allusion à cette collaboration de Schulmeister à un des événements les plus considérables des guerres napoléoniennes. Dix lignes des *Mémoires* de Fouché, c'est-à-dire d'un ouvrage d'une valeur très contestée au point de vue historique, cinquante lignes des *Mémoires* de Cadet-Gassicourt, c'est tout ce que l'on trouve sur le grand espion de l'Empereur — à notre connaissance du moins — dans le nombre de volumes consacrés à la période impériale. Schulmeister méritait mieux, non pas au point de vue de la dignité et de la moralité de sa vie, mais en tant que personnalité étrange.

6. — Avec *la Campagne de l'Est*, de M. Pierre Lehautcourt, nous quittons le premier Empire pour passer au second, et à tous les points de vue la transition est sensible. Quelle chute quand on vient de lire les ouvrages dont nous parlions tout à l'heure, *les Grands Cavaliers*, *les Grands Artilleurs* de Napoléon et mieux encore cette admirable vie de Curély, et qu'on tombe au milieu des désastres de la fin de la guerre de 1870! Ni gloire ni grandeur: pas même la dignité dans la chute! Des opérations conduites sans plan, sans moyens, sans suite, des généraux au-dessous de leur tâche, des soldats épuisés au physique, abattus moralement, sans nerf, sans discipline. Quelle lamentable époque! Et comme si ce n'était pas assez de toutes ces causes d'infériorité,

on en fait naître d'autres qu'on eût pu éviter. C'est ainsi que pour compliquer les choses, pour rendre tout à fait impossible une entente déjà difficile entre nos généraux, on leur adjoint Garibaldi, un chef de brigands sans talent, sans capacité, dont l'intervention désastreuse fera s'évanouir les dernières chances de succès qui pouvaient nous rester. M. Lehautcourt a traité cette partie de la guerre de 1870-1871 avec la compétence que nous avions signalée à propos des deux volumes consacrés à la campagne de la Loire. Le sujet est envisagé à un point de vue uniquement militaire; mais la spécialité de cet objectif ne nuit en rien aux mérites littéraires de l'œuvre : elle n'engendre ni sécheresse ni obscurité, et les gens les moins au courant des choses militaires parcourront avec intérêt ce travail consciencieux au fond, et très remarquable dans la forme. L'ouvrage contient deux parties : Nuits et Villersexel, ce qui nous donne à penser que nous aurons bientôt à analyser un deuxième volume : nous ne pouvons souhaiter mieux à l'auteur que de terminer son œuvre comme il l'a commencée.

7. — Comme M. Lehautcourt, M. Chuquet, abandonnant un instant ses études sur les campagnes de la Révolution, nous parle aujourd'hui de *la Guerre de 1870*. « Il est impossible d'écrire en trois cents pages autre chose qu'un résumé incomplet et aride de cette longue campagne, » nous dit l'auteur à la première page; mais nous connaissions assez le talent de M. Chuquet pour savoir qu'il viendrait à bout d'une difficulté signalée, et, après avoir lu son livre, il nous plaît de constater qu'il n'est point aride, bien loin de là, qu'il est clair, exact, bien agencé, qu'il rendra des services à tous ceux qui veulent connaître cette lutte d'il y a vingt-cinq ans, non point dans tous ses détails, mais avec une approximation déjà très suffisante. Ce petit volume est très supérieur aux élucubrations aussi fantaisistes que peu charitables du « savant et sévère Duquet, » sous le patronage duquel il a bien tort de se placer. Au contraire des réquisitoires du « sévère Duquet, » le livre de M. Chuquet est écrit avec une mesure, une impartialité qui frappent et qui amènent une bien autre conviction que n'en produiraient des critiques outrées. M. Chuquet excelle à mettre en œuvre les nombreux documents que lui fournissent ses longues et patientes recherches : il sait à merveille discerner d'un coup d'œil dans un volumineux rapport le point saillant, le fait à mettre en lumière. Il joint à ce talent d'établir solidement le bâti de son œuvre, celui de l'enjoliver d'un style clair, coloré, à la fois sobre et pénétrant, très simple, mais très expressif. Les ouvrages de M. Chuquet ont cet avantage qu'ils sont des livres d'histoire, très sérieux, très documentés, d'une valeur critique incontestable, et en même temps des études d'une lecture facile, agréable, qu'on parcourt volontiers, sans la moindre fatigue, sans les plus légère tension d'esprit. Mérite pas commun dans la littérature sérieuse : il vaut la peine d'être noté. Nous signalons particulièrement ce volume

aux bibliothèques classiques et aux bibliothèques régimentaires ou d'officiers.

8. — De moindre envergure que le précédent ouvrage, le livre de M. le général Niox, *la Guerre de 1870*, est encore une publication à vulgariser. En un peu plus de cent pages le savant auteur de la *Géographie militaire* a condensé les événements de l'année terrible et il a réussi, dans ce court résumé, à faire un tableau bien complet de ce que nous avons souffert en 1870. Nous avons dit bien souvent ici même combien nous trouvions salutaire qu'on mît sous les yeux de nos enfants les enseignements de cette campagne de France si fertile en leçons de toute sorte. Il ne faut pas que nos jeunes générations oublient que de l'autre côté du Rhin l'ennemi est là qui nous épie et qui nous guette : il faut qu'elles se souviennent et qu'elles se tiennent prêtes pour le règlement de comptes dont la Providence seule connaît l'heure, l'heure qui ne peut manquer de sonner un jour ou l'autre. Des livres dans le genre de celui de M. le général Niox, écrits avec une compétence incontestable et un talent d'écrivain très appréciable, sont donc à répandre et à encourager.

9. — M. Grenest continue, avec *les Armées du Nord et de Normandie*, la relation de la campagne de 1870-1871, dont nous avons eu déjà à annoncer diverses parties. Ce n'est pas là un récit ayant de grandes prétentions littéraires ni même militaires. L'auteur vise surtout l'anecdote. Il a voulu, en particulier, mettre en vue les efforts, la plupart du temps stériles, de ces milliers de héros inconnus qui donnèrent sans marchander leur sang pour le pays, ne s'occupant pas de savoir s'ils étaient ou non bien conduits, sacrifiant leur existence à cette idée de patrie, sublime abstraction qui signifie désintéressement, abnégation. M. Grenest a consulté, pour écrire son livre, des milliers de documents, les uns oubliés, les autres à peine connus, les historiques de régiments, les journaux locaux, les rapports particuliers de commandants de troupes. Il nous avoue qu'il ne garantit pas la véracité de ses sources, et que nombre d'entre elles lui ont paru très suspectes, comme ce rapport d'un chef de bataillon de mobiles, qui, après un combat de plusieurs heures, affirme avoir tué ou blessé à l'ennemi sept à huit cents hommes, quand ses propres pertes s'élèvent à un tué et deux blessés. Mais ce sont là des exceptions. Ce nouveau volume, comme ses précédents, est empreint d'un souffle patriotique très marqué, et, à ce point de vue, il nous paraît digne d'être vulgarisé. Il est certain qu'en 1870 les Allemands ont dépassé de beaucoup la limite des rigueurs autorisées par l'état de guerre entre nations civilisées, et c'est ce que le maréchal de Mac-Mahon voulut exprimer, à Versailles, au général Manteuffel, quand le glorieux vaincu de Reichshoffen refusa de serrer la main de l'homme qui, sous le rapport de la brutalité, pouvait revendiquer le triste honneur du premier rang. Ce sont là des choses qu'il est bon de rappeler souvent.

10. — D'un autre genre, mais intéressant également, est le travail de M. Jules Richard intitulé : *L'Armée et la Guerre*. Ce petit traité d'art et d'histoire militaires à l'usage des gens du monde contient des données générales sur toutes les branches de notre multiple organisation militaire, avec un nombre suffisant d'anecdotes pour en rendre la lecture facile. Il y a un peu de tout dans cette étude : des souvenirs du premier Empire, des histoires de l'armée d'Afrique, des bons mots plus ou moins authentiques de nos généraux, des traits de bravoure de nos troupiers et jusqu'à des allusions au « petit sucrier. » C'est un salmigondis sans aucune prétention littéraire ni historique ; et pourtant, dissimulés sous cette forme d'une négligence voulue, il y a dans nombre de ces pages d'excellents conseils et des vérités frappantes. L'ouvrage, illustré de très jolis dessins de du Paty, constituerait un bon livre de prix, si quelques lignes un peu crues et un style par trop cavalier n'empêchaient de le conseiller comme tel.

11. — M. Duquet est un avocat du barreau de Paris, qui, en fait de matière militaire, n'a qu'une compétence naturellement très restreinte. Cependant les questions militaires l'attirent à ce point qu'il leur a consacré, depuis de nombreuses années, la plus grande partie de son temps et qu'il a entrepris notamment d'écrire une histoire détaillée des événements de la guerre de 1870-1871. C'était là une entreprise louable, que nous aurions très volontiers encouragée, si l'écrivain, au lieu de se borner à une relation judicieuse, exacte, impartiale des événements, ne s'était érigé en censeur de nos généraux et ne s'était attribué vis-à-vis d'eux un rôle de juge que sa situation personnelle et le bon sens le plus vulgaire lui interdisaient de prendre. Aucun des chefs de notre armée, en 1870, n'a été, au point de vue militaire, exempt de reproches, et de grosses fautes ont été commises : c'est là un fait accepté par tout le monde. Mais convient-il au premier venu, n'ayant pas les moindres notions des multiples rouages qui composent une armée, des difficultés considérables que rencontre un général à manier des masses humaines, même très inférieures à nos armées en 1870 ; n'ayant comme base de ses appréciations que des allégations souvent erronées, des faits contestés, convient-il à cet écrivain de vilipender des hommes que tout un passé d'honneur, de dévouement, de zèle, recommandait au moins à l'indulgence de leurs concitoyens? Personne ne le pensait parmi les gens qui ont souci de certaines convenances. Aussi, quand on vit paraître les premiers volumes de M. Duquet, ce fut dans l'armée un sentiment unanime de réprobation. Effectivement, il y avait dans la relation nouvelle de la guerre de 1870 bien des motifs d'étonnement et de tristesse. Les faits étaient présentés avec une ignorance navrante de la vérité, l'écrivain se laissait aller à un esprit de dénigrement systématique, à une partialité révoltante, enfin il semait dans ces pages les insinuations les plus perfides et à la fois les

plus maladroites, contre la conduite de gens dont l'armée connaît la valeur et le mérite technique. L'armée, « la grande silencieuse, » comme elle aime à s'appeler elle-même, est trop habituée à entendre divaguer sur elle et autour d'elle pour avoir pris tout d'abord la peine de réfuter des arguments qui demeuraient, en somme, inoffensifs, non seulement par leur manque de fondement mais par leur violence outrée. Cette relation de M. Duquet n'était pas de l'histoire, c'était un pamphlet, une variation sur l'air connu : « un peuple de lions conduit par des ânes, » c'était un livre qu'il fallait laisser s'effondrer dans l'indifférence et l'oubli. Cette opinion nous a, jusqu'ici, empêché de parler des livres de M. Duquet. Mais nous sommes amené aujourd'hui à en dire quelques mots, par la raison que nous avons à présenter à nos lecteurs une réfutation de l'histoire de la guerre de 1870 de M. Duquet, et qu'il était nécessaire d'indiquer l'homme et le livre auxquels entreprenait de répondre un officier de notre armée que les règlements militaires contraignent à signer des deux initiales Y. K. Ce livre, très courtois dans la forme, demeure une réfutation solide, complète, des principales erreurs de M. Duquet. M. Duquet trouve inadmissible la prétention émise par les militaires d'écrire des relations de campagne et de batailles, par la raison, dit-il, que l'esprit de solidarité est à ce point puissant dans l'armée qu'il empêche et détruit toute critique. Et quand on a l'air de trouver qu'il pousse un peu trop loin cet amour de la critique et du blâme, quand on lui objecte que pour formuler ces critiques violentes, il pèche un peu par le défaut d'autorité, quand on lui dit qu'en sa qualité d'intendant de réserve il manque peut-être un peu de compétence, il paraît fort vexé et se compare à Thiers et à Camille Rousset. Il a l'air d'ignorer que les erreurs militaires les plus graves fourmillent dans M. Thiers, que des livres entiers ont été écrits pour signaler ces erreurs et qu'un militaire qui prendrait pour base de ses études techniques *le Consulat et l'Empire* s'exposerait aux plus réels mécomptes. Mais est-ce que jamais l'ancien ministre de Louis-Philippe a montré dans ses écrits la partialité, l'esprit de dénigrement qu'on voit à chaque page dans les volumes de M. Duquet? Il n'y a que l'ignorance qui affecte ces prétentions à l'infaillibilité : les gens qui savent sont plus modestes, précisément parce qu'ils savent, et qu'en sachant ils ont devant les yeux les difficultés quelquefois immenses, écrasantes, avec lesquelles furent aux prises les hommes dont ils racontent l'histoire. Le général Thomas a consacré à l'auteur de la *Relation de la guerre de 1870-1871* plusieurs articles où les fleurs n'empêchent pas de discerner les critiques. « Ce n'est pas comme cela, dit l'historien des *Transformations de l'armée française*, que je comprends l'histoire. L'auteur a trop l'air d'instruire un procès.... procès admirablement instruit, je le veux bien, et dont l'exposé est parfois palpitant d'intérêt, mais qui aboutit à des conclusions d'une sévérité pour le moins

discutable.» Et le général continue avec une fine ironie : « Loin de moi, très loin de moi l'idée d'avancer que M. Duquet n'a pas toute la compétence voulue pour porter un jugement sur les opérations qu'il expose, mais je ne puis m'empêcher de penser que si, avant d'aborder la guerre de 1870, il avait plus ou moins longuement étudié les guerres précédentes, il ne se montrerait pas toujours aussi affirmatif dans sa sévérité. » Et un peu plus loin : « Le maréchal Marmont, dans son magnifique livre sur l'Esprit des institutions militaires, a dit : Les Français valent dix fois leur nombre avec un chef qu'ils aiment et qu'ils estiment. Ils seront au-dessous de toute comparaison avec un général qui ne leur inspire ni estime ni confiance. La contre-partie de cette vérité bien connue est la tendance de l'armée et de la nation française à rejeter la responsabilité exclusive de ses échecs sur les chefs. Tendance dangereuse qu'il ne faudrait pas trop encourager, surtout à un moment où, pour plaire à la masse du public, il suffit, avec certitude de l'impunité, de traîner dans la boue tout ce qu'on devrait s'attacher à rendre respectable. » Tout cela est judicieusement dit, et ce sont là des conclusions auxquelles nous nous rallions pleinement. Le livre d'Y. K. est tout aussi modéré dans la forme que la causerie de M. le général Thoumas, mais l'écrivain ne s'est pas borné à relever d'une façon générale les erreurs de son contradicteur, il les a recherchées une à une, les signale avec une exactitude qui ne manque pas d'une certaine cruauté et montre à chaque instant M. Duquet écrivant à la légère, et lançant contre des hommes comme le vaillant colonel de Geslin, par exemple, les imputations les plus injustes. Ce livre constitue un réquisitoire dont la fameuse *Relation de la guerre de 1870-1871* ne se relèvera pas. Tous les officiers seront unanimes à remercier Y. K. d'avoir jugé une œuvre aussi inique.

12. — M. de Pardiellan, que son volume sur *l'Armée allemande telle qu'elle est*, a déjà popularisé dans le public, nous donne aujourd'hui, avec *les Chefs de l'armée allemande*, un travail moins humoristique mais tout aussi utile. Cette brochure, qui nous fait connaître les noms et la personnalité des différents généraux de l'armée allemande, sera consultée avec fruit par nos officiers, qui trouveront là, sur nos ennemis, plus d'un renseignement utile. On pourra se rendre compte, en parcourant cet opuscule, qu'en Allemagne la fonction est indépendante du grade. C'est ainsi que chez nos voisins nombre de brigades sont commandées par des colonels, sans que les unités ainsi pourvues soient moins bien dirigées. En France, un régiment qui n'aurait à sa tête qu'un lieutenant-colonel se considérerait comme décapité. En Allemagne, il n'en est point ainsi, sans que l'avancement s'en trouve atteint. Nous avons souvent emprunté aux Allemands des réformes maladroites : que d'autres, rationnelles, nous avons laissées de côté !

13. — *Les Expéditions anglaises en Afrique*, de M. le lieutenant-

colonel Septans, nous donnent une relation suffisamment détaillée des différentes campagnes menées par les Anglais hors d'Europe pendant les vingt dernières années, c'est-à-dire la guerre des Ashantées (1873-1874), celle des Zoulous (1878-1879), d'Égypte (1882), du Soudan (1884-1885), Ashantee (1895-1896). L'écrivain, qui lit couramment l'anglais, a pu consulter les documents officiels publiés par le War Office et nous donne ainsi une relation qui présente certaines garanties d'authenticité. Dire qu'il nous les fournit toutes serait peut-être exagéré, les Anglais ayant sciemment donné plus d'une entorse à la vérité quand l'exigeait l'intérêt de leur réputation militaire ou celle de leur domination hors d'Europe. Tel qu'il est, cet ouvrage n'est pas sans mérite : c'est le seul, ou du moins un des plus complets qui ait été publié sur la matière. Bien que le colonel Septans se soit abstenu de tirer des événements militaires qu'il rappelle des règles tactiques pour la guerre aux colonies, son récit ne peut manquer de faire ressortir à cet égard des principes sinon absolus, du moins rationnels. Relativement à la préparation administrative des guerres coloniales, plus encore qu'à leur conduite tactique, les Anglais ont une expérience que possèdent peu de nations européennes. Un examen des procédés employés par l'armée anglaise pour mettre sur pied, transporter, administrer des détachements variant du bataillon au corps d'armée, constitue donc une étude intéressante et profitable. On voit, par exemple, qu'en général les Anglais adoptent comme moyens de transport les véhicules en usage dans les pays où ils combattent et que ce système leur a toujours donné de bons résultats. En lisant ce détail, nous pensions involontairement à ces fameuses voitures Lefebvre qu'on a voulu employer à Madagascar et qui ont été la cause de si cruels déboires. Au point de vue de l'hygiène, on trouvera encore dans l'ouvrage du colonel Septans nombre de renseignements utiles.

14. — *Les Études critiques sur la guerre entre l'Abyssinie et l'Italie*, de M. le général Luzeux, ont trait, comme le précédent volume, à la guerre coloniale. L'écrivain militaire, après avoir pris l'occupation italienne de Massaouah à ses débuts, nous montre les difficultés sans cesse grandissantes que rencontra la nouvelle colonie, nous décrit sommairement les premières hostilités et arrive enfin à la dernière campagne, dont le désastreux dénouement a eu en Europe le retentissement que l'on sait. Une étude critique de la défaite d'Adoua, écrite avec compétence, fait ressortir les fautes commises par le général Baratieri au point de vue purement tactique. « Cette bataille, écrit le général Luzeux, a été perdue parce qu'elle avait été mal préparée, mal combinée et livrée trop tard. » Évidemment il y avait là trop de causes défavorables pour que Baratieri pût être vainqueur, mais ce que ne nous dit pas M. le général Luzeux, ce sont les tiraillements, les menaces, tout au

moins les sous-entendus comminatoires qui ont amené le général italien à la ruine de son armée et à l'effondrement de sa propre carrière militaire. Toutes ces causes n'étaient pas d'ordre uniquement militaire, comme l'a fait voir le procès intenté à l'ancien général en chef de l'armée d'Érythrée, et ont permis au conseil de guerre d'acquitter l'accusé.

15. — Nous parlions tout à l'heure de ce que nous pourrions emprunter de pratique aux Anglais, à propos des expéditions d'outre-mer. Voici, au point de vue de l'hygiène, un excellent livre, du docteur Legrand, qui nous permettra de nous passer de conseils demandés aux étrangers. Ce livre, bien complet, très pratique, très clair, sur l'*Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales*, rendra de grands services à notre armée si on le vulgarise, comme il le mérite et comme il convient, au salut du plus grand nombre. A vrai dire, l'hygiène aux colonies a été souvent traitée par des hommes d'une compétence incontestable, tels que les Béranger-Féraud, les Féris, les Jousset, les Treille, les Bourrie. Mais tout en reconnaissant la valeur des travaux publiés par ces maîtres, le docteur Legrand a pensé qu'il y avait encore quelque chose à faire au point de vue de l'hygiène spéciale du soldat, et c'est ce chapitre particulier de l'hygiène militaire aux colonies qu'il a entrepris d'écrire. Étudier les conditions dans lesquelles se trouvent nos soldats aux colonies, voir ce qui a été fait pour eux au point de vue de l'hygiène dans des contrées éloignées, ce qu'il y aurait encore à faire pour améliorer leur situation, rechercher dans quel sens l'hygiène militaire doit, sous les tropiques, se plier aux exigences de la vie coloniale et faire ressortir réciproquement en quoi l'hygiène coloniale du soldat doit tenir compte des nécessités inhérentes à la profession militaire, tel est le but de ce livre, excellent à tous les points de vue. A une époque où les questions coloniales ont une importance et une vogue réelles, *l'Hygiène des troupes européennes aux colonies* est un travail à recommander.

16. — Bien que l'axiome de Souvaroff : « la balle est folle, la baïonnette seule sait ce qu'elle fait. » ait conservé encore de nombreux partisans en Russie, les questions de tir n'y sont pas moins étudiées avec intérêt, témoin le gros volume que vient de leur consacrer le général Pototsky, professeur à l'académie d'artillerie Michel. Ce travail, qui est un des plus complets qu'il nous ait été donné de lire sur la matière, traite successivement toutes les questions balistiques dont la connaissance est nécessaire à un officier, c'est-à-dire les propriétés de l'arme et leur influence sur le succès du tir, la résistance de l'air, la construction de la trajectoire, etc., etc. La deuxième partie est consacrée à la fabrication des armes et des cartouches ; enfin une troisième partie traite du tir de guerre. Nous aurions bien des choses excellentes à signaler dans ce consciencieux travail, dont la lecture s'impose à tous ceux de nos offi-

ciers qui tiennent à être mis au courant des derniers progrès de la balistique. Rappelons seulement cette remarque du général Pototsky que dans les feux de masse, aussi bien par salves qu'à volonté, la dispersion des coups dans le sens de la portée, avec les fusils de huit millimètres comme avec ceux de onze millimètres, dépend du degré d'instruction de la troupe, et qu'il en est de même dans la disposition des balles sur la surface de dispersion. Ces résultats, qui ont été obtenus maintes fois dans les feux de salve exécutés à l'école de tir d'Oranienbaum, concordent absolument avec ceux constatés à l'école du camp de Châlons : ils montreraient à eux seuls l'importance qui doit être accordée à l'instruction du tir dans notre armée.

17. — *La Vie militaire en Russie*, de M. de Pardiellan, est un volume auquel le public français fera bon accueil. Bien que ce ne soit là qu'une compilation ou plutôt une série d'extraits qui paraissent tout d'abord n'avoir que peu de rapport les uns avec les autres, leur ensemble n'en forme pas moins un tout bien amalgamé, et ce tout nous donne à connaître la physionomie intime d'une armée qui a toujours eu nos sympathies, même alors que les erreurs d'une politique maladroite nous mettaient en face d'elle sur le champ de bataille.

18. — *La Stratégie de combat*, de M. le général Lewal, est la deuxième partie d'un livre dont nous avons eu déjà à parler à nos lecteurs. Nous trouvons étudié dans ce second volume ce qui concerne plus particulièrement la bataille, et nous répéterons aujourd'hui ce que nous disions naguère, que ce mot de *Stratégie de combat*, à propos d'une fonction tactique, nous paraît un contresens. La langue militaire n'est pas déjà si claire que les écrivains la rendent à plaisir plus obscure. Enfin M. le général Lewal y tient. Signalons donc *la Stratégie de combat*. Il y a, dans ce nouveau volume, les qualités et les défauts des précédents travaux de M. le général Lewal, d'excellentes choses à côté d'autres qui paraissent erronées et surannées, au milieu d'autres encore qui nous paraissent purement idéales et impossibles à transplanter jamais dans la pratique. Quoi qu'il en soit, les bonnes choses surpassent encore ici trop nettement les principes contestables pour que nous ne recommandions ce nouveau venu de la même façon que nous l'avons fait pour ses devanciers.

19 et 20. — Les *Fantaisies militaires*, du prince de Ligne, et ses *Préjugés militaires*, qui ont, les uns et les autres, plus de cent ans d'existence, ont moins vieilli que nombre d'ouvrages écloos beaucoup plus tard. En relisant ces pages pleines d'esprit, écrites avec un bon sens, une connaissance des choses de la guerre et du cœur humain qui sont véritablement frappantes, nous nous demandions si nous n'étions pas le jouet d'une illusion et si l'on pourrait mieux dire aujourd'hui. Les militaires savent combien de nos jours on s'efforce, dans la rédaction des règlements, de faire ressortir l'esprit des principes, évitant de donner à

la lettre une précision qu'elle n'a pas, qu'elle ne doit point avoir, car un règlement ne saurait prévoir tous les cas. Cette idée passe pour être nouvelle, moderne. Eh bien, écoutez ce qu'écrivait, il y a plus de cent ans, le prince de Ligne : « Les mulets du prince Eugène, tristes observateurs du règlement, croient que tout est perdu si on ne le suit pas exactement. Mais songez donc, pauvres esprits resserrés et craintifs, que le législateur n'a pu prévoir tous les cas. Le nôtre, plus éclairé que tous les autres, nous indique les moyens et veut qu'on les applique aux circonstances. » Livre à lire et à relire par nos officiers.

21. — M. le général Dragomiroff, dont le nom est aujourd'hui aussi connu en France qu'en Russie, a publié, il y a quelque temps, sur le livre du comte Tolstoï, *la Guerre et la paix*, une étude de haut intérêt, où il combat avec son bon sens ordinaire les théories extrapacifiques du grand romancier russe. Ceux mêmes qui n'ont pas lu le roman de Tolstoï trouveront néanmoins un plaisir certain à parcourir ces pages de Dragomiroff, pleines d'humour et de sel, et dans lesquelles les citations de Tolstoï sont suffisantes pour faire comprendre l'œuvre. L'ancien commandant de l'école d'état-major Nicolas est un penseur et un moraliste d'une profondeur d'idées peu commune. Son livre sur *la Guerre et la paix* est en réalité un traité de philosophie de la guerre, plus amusant que celui du marquis de Chambray et tout aussi solidement pensé.

22 et 23. — Les deux notices historiques sur *les Pharmaciens militaires* et sur le *Service de santé*, publiées par la maison Charles-Lavauzelle, sont intéressantes au point de vue documentaire. On est en général très mal renseigné, même dans l'armée, sur les origines de ces deux services, qui tiennent aujourd'hui une place considérable dans les armées modernes. On trouvera là des dates et des faits qu'on ne rencontre que très disséminés dans les questions militaires ou qu'on ne sait souvent où chercher quand on en a besoin. Sans doute ce ne sont là que deux *notices*, c'est-à-dire de courts résumés, qui ne peuvent remplacer ni une histoire du service de santé encore à faire, ni une histoire de la pharmacie militaire également à écrire, mais tels qu'ils sont, ces deux opuscules rendront des services.

24. — Le *Dictionnaire militaire* en est aujourd'hui à sa septième livraison (*Couverture-Désordres*). Nous donnons au nouveau fascicule les mêmes éloges que nous avons attribués aux précédents. Même compétence dans l'étude des sujets, développement suffisant, clarté et précision. Nous avons dit déjà combien rendrait de services ce dictionnaire qui est appelé à former à lui seul une bibliothèque. Avec la multitude de renseignements que nos officiers sont aujourd'hui contraints à avoir toujours présents à la mémoire, il leur sera utile de posséder ce résumé, suffisamment détaillé, qui leur évitera de recourir à des ouvrages coûteux.

25. — *Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires* consti-

tuent un livre des plus sérieux sous son apparence humoristique. Quel en est l'auteur? On le nomme tout bas dans l'armée, où l'ont rendu populaire des travaux écrits avec la même verve gauloise, le même style cavalier. Mais nous craindrions de commettre une indiscrétion en indiquant ici une personnalité militaire qui a voulu conserver l'anonyme, et nous ne soulèverons aucun voile. Les *Destructions nécessaires*, que préconise le colonel Z ou le général Y, sont celles des grandes manœuvres, telles qu'on les exécute en France, et, disons-le pour nous consoler, comme on les exécute partout. Tout au moins, si on tient à les conserver, qu'on s'écarte des errements suivis jusqu'à nos jours. En conséquence, « pas d'image de la guerre, pas de tableau ni de panorama, c'est puéril; — pas de manœuvres écrites d'avance, c'est idiot : — pas de stratégie, c'est la mort des manœuvres ; — pas d'idée générale et spéciale, c'est nuisible et bon pour les « académiciens; » — pas de manœuvre contre ennemi marqué, c'est un casse-tête bon pour les Chinois ; — pas de vaincus ni de vainqueurs, c'est grotesque ; — pas d'arbitres, c'est superflu et dangereux ; — pas de tactique arbitrale ou tactique de manœuvres, c'est immoral; — pas de « critique, » c'est faux et criminel. Un tel programme contient plus qu'une réforme : il est à lui seul une révolution. Mais combien de choses justes dans ces quelques lignes qui semblent une exagération, et qui sont dictées par le bon sens et la pratique. En voyant ce qui est arrivé il y a quelques mois au général Grandin, mis à la retraite pour n'avoir pas voulu du tableau, du panorama et de la « tactique de manœuvres, » comment ne pas s'accorder à dire que notre spirituel anonyme a cent fois, mille fois raison? Nous souhaitons qu'on l'entende, sans beaucoup d'espoir, toutefois, de voir ce souhait réalisé.

26. — *La Pratique des examens militaires en Chine*, qu'a bien voulu nous envoyer, de Chang-Haï, le P. Étienne, nous fait comprendre pourquoi l'armée chinoise a été si complètement battue par les Japonais. Quand nous aurons dit que les examens subis par les candidats à l'école militaire du Céleste Empire se bornent à constater que les jeunes gens savent tirer l'arc et sont capables de soulever une pierre de quarante kilos, nous aurons fait comprendre qu'ils sont peu aptes à dresser des soldats à manier un fusil à tir rapide. Ce volume constitue une véritable révélation, et à la fois une curiosité aussi amusante qu'inattendue. Nous le signalons, comme de nature à rassurer les gens qui entrevoient déjà l'invasion de la race jaune et l'absorption de la vieille Europe par une nouvelle migration aryenne.

27. — L'ouvrage anonyme qui nous arrive de Vienne (Autriche), sous le titre *Geist und Stoff im Kriege*, est un traité de stratégie des mieux conçus et des plus intéressants qu'il nous ait été donné de parcourir. L'écrivain militaire, qui signe seulement C. von B. K., et qui doit être une person-

nalité en vue de l'armée austro-hongroise, a pris pour épigraphe cette maxime de Lossau : « qu'un soldat qui ne fait pas la guerre doit songer à la guerre, et que tout militaire a le devoir de s'occuper de la théorie quand il ne lui est pas donné de faire de la pratique. » C'est une autre façon de commenter la pensée de Bugeaud, « qu'il faut apprendre d'avance à déployer la voile pour savoir la larguer quand soufflera la tempête. » L'ouvrage, dont ce volume est seulement la première partie, embrassera vraisemblablement le stratégie au XVIIIe et au XIXe siècle. Le tome Ier, — celui que nous avons sous les yeux, — étudie la stratégie au XVIIIe siècle, non pas en donnant sèchement une série de principes concrets, qui ne sauraient être absolus ; mais en envisageant quatre périodes militaires distinctes de l'histoire militaire au siècle dernier, et en analysant les grands principes militaires mis en pratique dans ces campagnes par les généraux qui en eurent la haute direction. La première de ces périodes est la campagne du prince Eugène de Savoie, en 1701, les batailles de Carpi et de Chiari étudiées d'après les documents publiés par la section historique militaire des archives impériales et de nombreuses autres sources. La seconde période étudie les batailles de Mollwitz et de Chotusitz, c'est-à-dire les premières guerres de Frédéric II de Prusse. La troisième période, intitulée Amberg et Wurzbourg, met en vue les principes de stratégie, tels qu'ils ressortent de la campagne de 1796 en Allemagne. Enfin, la quatrième, qui nous mène de Montenotte à Hohenlinden, nous initie aux principes de la grande tactique napoléonienne, telle qu'elle apparut, en 1796, en Italie. L'ouvrage, écrit avec une compétence, une clarté d'exposition, une richesse de sources et de documents qui lui assureront un grand succès non seulement parmi les officiers, mais encore parmi tous les gens qu'intéresse la solution des hauts problèmes militaires, si intimement liés presque toujours à la politique, a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses, et notamment dans les bibliothèques militaires. Toutefois, nous ne voulons pas dire que l'on devra accepter toutes les affirmations qu'il contient, et en particulier nous ferons des réserves, — en ce qui concerne la dernière partie, — sur la part qu'attribue l'auteur à Carnot dans les succès de l'année 1796. Dans une brochure, que personne n'a prise, en France, pour autre chose qu'une boutade de chercheur et de curieux, M. le général Pierron s'est efforcé de démontrer que Napoléon avait emprunté au maréchal de Maillebois le plan de la campagne de 1796. Réfutée victorieusement dans le *Journal des sciences militaires*, cette assertion de l'auteur de *Méthodes de guerre au XIXe siècle* n'en servira pas moins à appuyer la thèse des hommes qui cherchent à diminuer le mérite militaire du plus grand capitaine des temps modernes, et à fausser à son égard le jugement de l'histoire. Nous ne sommes pas de ceux qui peuvent être taxés d'être tendres à l'égard de Napoléon. Nous avons dit ici même,

bien des fois, ce que nous pensions de cet homme funeste qui, pour un peu de gloire militaire, fit tant de mal à notre patrie, qui, dans un sentiment d'égoïsme et d'intérêt purement personnels, bouleversa le continent, foula aux pieds, en Allemagne, en Espagne, partout en Europe, les sentiments du patriotisme les plus respectables et les plus sacrés, excita partout contre nous les sentiments de haine et de vengeance, fit périr de part et d'autre plus de quatre millions d'hommes, musela les libertés publiques et nous ramena aux pires jours du despotisme le plus byzantin. Nous avons écrit cela bien des fois, ici et ailleurs, et cette conviction, fondée sur une étude sérieuse, impartiale, de la vie de cet homme célèbre, n'a pas varié, ne variera sans doute jamais dans notre esprit. Mais quant à refuser à Napoléon les qualités militaires extraordinaires dont l'avait doué la Providence, quant à ne pas voir chez lui cet ensemble complet de talents qui forme le génie militaire, nous n'y avons jamais songé, et nous sommes de ceux qui admirent à ce point de vue spécial ce fatal et grandiose fléau de Dieu. Et nous avons cherché en vain, dans le livre que nous venons de citer, cette influence de Carnot, cette influence prépondérante que nous annonce l'auteur, et qu'il ne fait ressortir qu'au moyen d'arguments contestables. Nous appuyons d'autant plus volontiers sur cette critique, que c'est la seule de quelque poids que nous avons à signaler, et il est impossible de n'y pas insister. Les légendes sont comme la tache d'huile : elles gagnent peu à peu, et finissent par détruire toute la vérité. C'était bien assez qu'en France on fît passer Carnot pour un grand organisateur, l'« organisateur de la victoire, » sans que les étrangers le sacrassent grand tacticien et grand stratège. Ce serait un contresens historique et une erreur peu flatteuse pour nous. « Carnot, a dit Napoléon (*Mémoires*, t. I, p. 123), n'avait aucune expérience de la guerre : ses idées étaient fausses sur toutes les parties de l'art militaire, même sur l'attaque des places et sur les principes de la fortification, qu'il avait étudiés dans son enfance. Il a imprimé sur ces matières des ouvrages qui ne peuvent être avoués que par un homme qui n'a aucune pratique de la guerre. » C'est sans doute là le jugement que la postérité portera sur le soi-disant organisateur de la victoire.

28 et 29. — La maison Berger-Levrault a entrepris depuis quelques années de nous faire connaître les règlements tactiques des diverses armées européennes. C'est là une œuvre de vulgarisation à laquelle on ne saurait accorder une publicité trop grande. C'est en connaissant les procédés de combat de nos amis et de nos ennemis que nous arriverons à utiliser pleinement le concours des uns, à combattre victorieusement les autres. C'est donc avec plaisir que nous signalons aux officiers le *Règlement sur le service en campagne de l'armée russe* et le *Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande*, traduits, le premier par le capitaine Bardonnaut, le second par le commandant P. Silvestre. Le règlement sur le

service en campagne russe frappera nos officiers par la simplicité de ses prescriptions : il est à peu près la moitié du nôtre. Quant au règlement de la cavalerie allemande, il est empreint de cet esprit pratique que nos ennemis savent imprimer à toutes leurs créations militaires. Combien avons-nous encore à faire, en France, pour acquérir cette qualité !

30, 31 et 32. — Le *Manuel du fantassin*, le *Manuel d'infanterie* et le *Questionnaire du manuel d'infanterie* sont trois petits livres pratiques, écrits spécialement en vue du soldat et des gradés subalternes, auxquels ils rendront de bons services. Le *Manuel d'infanterie*, en particulier, est une encyclopédie complète qui, en mille pages, contient tout ce que doit connaître un caporal ou un sous-officier. Mille pages, c'est beaucoup sans doute pour un homme qui souvent sait à peine lire et écrire. Cependant ces mille pages ne contiennent que la substance de ce que l'on exige de ces pauvres gradés dont on fera bientôt des académiciens, ou tout au moins de simples bacheliers, sans songer que la science n'est pas tout à la guerre. Que de généraux du premier Empire ne savaient pas le quart de ce qu'on demande aujourd'hui à un élève caporal, qui ont gagné des batailles : témoins Lefebvre, Ney, Lannes ! Nous reviendrons sans doute de cette tendance à faire de nos bas gradés des demi-savants : mais en attendant une réforme utile, nous recommandons à nos officiers le manuel Charles-Lavauzelle comme un petit livre excellent pour l'instruction de leurs cadres.

33. — *Le Livre du gradé*, écrit dans le même but que le précédent, est composé suivant un plan différent qui présente peut-être plus de clarté et rendra dans les grades inférieurs de très réels services. Nous pensons même que nombre d'officiers auraient avantage à posséder ce manuel qui, dans sa troisième partie, donne sommairement nombre de renseignements d'une utilité courante dans la pratique de la vie militaire. Et nous tenons comme certain que le sous-lieutenant, le lieutenant, peut-être même le capitaine qui saurait à fond *le Livre du gradé* resterait bien rarement coi devant la plupart des questions que peut poser un général inspecteur. L'ouvrage, élégamment cartonné dans une reliure souple, peut se porter facilement dans la poche.

34. — L'annuaire de l'armée française contient un nombre considérable de renseignements auquel on a, dans l'armée, l'obligation de se reporter à chaque instant. Ce sont ces renseignements : composition des diverses commissions du ministère, des cadres de nos grandes écoles, des personnels des états-majors, etc., que nous donne l'*Almanach-annuaire de l'armée française*. Il contient en outre l'organisation complète de l'armée de terre, celle de l'infanterie de marine, l'emplacement des troupes, les noms des attachés militaires en France et à l'étranger, les noms et les adresses des députés et des sénateurs, les jours de réception

des ministres, etc., etc. Ce volume ne remplace pas l'annuaire général, mais il le suppléera très souvent.

35. — Quant à l'*Agenda de l'armée française*, c'est à la fois l'almanach-agenda indispensable pour inscrire les prescriptions de la décision journalière que l'officier a intérêt à se rappeler, c'est l'aide-mémoire rappelant les principaux chapitres des différents règlements, ce sont des notions tantôt sommaires, tantôt complètes, sur le tir, l'armement, les travaux de campagne, l'administration, l'hygiène, l'hippologie, les tarifs de solde en station, en route, en campagne, enfin une quantité énorme de données de tout genre et de grande utilité. Nul agenda ne réunit sous une forme aussi commode et un volume aussi réduit une telle quantité de renseignements techniques, administratifs et militaires.

ARTHUR DE GANNIERS.

POÉSIE

1. *Rimes viriles*, t. IV. *Noname. Nouveaux sonnets.* 19 janvier-2 octobre 1896, par JULES NOIRIT. Bazas (Gironde), chez l'auteur, 1896, in-12 de 112 p., 2 fr. — 2. *Poèmes* (nouvelle série). *Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs*, par ÉMILE VERHAEREN. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 214 p., 3 fr. 50. — 3. *Ames simples*, poème, par YVES BERTHOU. Paris, Lemerre, 1896, in-12 de 110 p., 3 fr. — 4. *Les Fontaines miraculeuses*, par le même. Ibid., 1896, in-12 de 112 p., 3 fr. — 5. *Les Vauclusiennes*, poésies, sensations diverses. *Les Félibres et la langue française*, par MARC BONNEFOY. Ibid., 1896, in-12 de 130 p., 3 fr. — 6. *L'Ame antique*, par MARC LEGRAND. Paris, Colin, 1896, in-12 de XIV-250 p., 3 fr. 50. — 7. *La Crise. Dix ans de la vie. Aimer. Les trois mois. La Dernière Bombe*, par LOUIS FABULET. Paris, Charles, 1896, in-12 de 93 p., 2 fr. — 8. *Comme on pleure à vingt ans*, par MARGUERITE COMERT. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 123 p., 3 fr. 50. — 9. *Fleurs fanées*, par HENRY MERCQ. Ibid., 1896, in-12 de 98 p., 3 fr. — 10. *Grisailles et pastels*, poésies, par la baronne DE BAYE. Paris, Lemerre, 1896, in-18 de 133 p., 3 fr. — 11. *Mentis*, poème, par LÉON HÉLY. *L'Étude. Le Rêve. L'Abîme.* Préface par Anatole France, de l'Académie française. Paris, Fischbacher, 1896, in-12 de XIII-155 p., 3 fr. — 12. *Le Vain Exode*, par JEAN BASLIN. Ibid., 1896, in-12 de 96 p., 3 fr. — 13. *Les Berceuses*, poésies, par LOUIS LAMY. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 111 p., 2 fr. — 14. *La Tarentule*, saynète en vers, par RAYMOND DE MONTFORT. Bourges, Renaud, 1896, in-12 de 20 p., 1 fr. 25. — 15. *Statuettes*, par EUGÈNE MARTHA. Paris, May et Motteroz, 1896, in-12 de 120 p., 2 fr. — 16. *Cinquante médaillons de l'histoire de France*, par A. FAYET. Moulins, Impr. bourbonnaise, 1896, in-12 de 102 p., 1 fr. — 17. *Contes et boutades. Par rues et par vaux*, par CHARLES SALLÉ, préface de Théodore Cahu. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 109 p., 2 fr. 50. — 18. *Les Fleurs de la poésie canadienne.* 2e éd., augmentée et précédée d'une préface par l'abbé A. Nantel. Montréal, Beauchemin, 1896, in-8 de X-255 p. — 19. *Philippe le Bel. La France mère de l'esprit et de la liberté de l'Europe par la destruction de l'empire universel papal et la proclamation du vrai principe social*, etc., par J. STRADA. Paris, Ollendorff, 1896, in-12 de 300 p., 3 fr. 50. — 20. *Élégies de Tibulle*, par PH. MARTINON. Paris, Thorin, 1895, in-12 de LXII-303 p., 10 fr. — 21. *Morceaux choisis de* VICTOR HUGO. *Poésie.* Paris, Delagrave, 1897, in-18 de 504 p., 3 fr. 50.

1. — Laissez-moi tout d'abord, bienveillants lecteurs, vous narrer un petit roman. Vous ne vous souvenez assurément pas, — et si l'aventure n'avait pris des proportions toutes grotesques, je ne m'en souviendrais pas plus que vous, — d'un article paru, il y a bientôt deux ans, dans le *Polybiblion*, sur deux premiers volumes d'un poète peu connu, mais

qui tend à devenir célèbre : M. Jules Noirit. J'avais eu l'audace de ne pas estimer, du premier coup, l'auteur des *Rimes viriles* incontestablement supérieur à tout ce que nous connaissons, jusqu'à ce jour, de plus merveilleux parmi les plus illustres poètes. Et ma témérité avait été jusqu'à déclarer publiquement que M. Jules Noirit n'était peut-être pas tout à fait encore, d'une façon indiscutable, le plus grand poète des temps anciens et modernes. Le poète, irrité, m'a dédié tout un livre de sonnets (*Rimes viriles*, troisième volume), où je suis flagellé de belle façon. Mais ce n'était pas fini. Ayant eu le nouveau tort de pas croire, avec M. Noirit, que ce troisième volume fût préférable à l'Iliade ou à l'Énéide, je reçus en plein visage une quatrième douche de sonnets, et je ne serais pas éloigné de croire qu'il s'en prépare une cinquième !

Aussi, que n'ai-je pas fait pour mériter tout ce qui m'arrive ! Quelques rares journaux parlent-ils de M. Noirit en le critiquant ? c'est moi qui rédige leurs articles. Le silence des autres, c'est moi qui le paie ! Une pièce de M. Noirit est-elle refusée ? C'est que j'ai acheté le comité d'examen. Un « instantané » paraît-il dans le *Figaro* sur M. Noirit, candidat à l'Académie, — car il s'est présenté et j'ai fait échouer sa candidature, — j'en suis l'auteur. Le *Polybiblion*, outré de mes basses manœuvres, me fermant ses colonnes, je vais déverser ma rage dans une petite feuille de la Gironde, pays de M. Noirit. Il y a plus. Poussé par l'horrible jalousie, j'ai fait, depuis quelque temps, la navette entre Paris et la Gironde, dans le but, tout en veillant à ce que la presse fasse le silence sur mon terrible concurrent, de corrompre ses amis. Là-bas, j'ai trouvé un complice dans la personne d'un modeste fonctionnaire, que le poète avait stigmatisé. Nous avons réuni nos « deux plumes en une formidable Durandal, » dit l'article d'un journal du Midi, signé *Philos*, et qui témoigne de tant d'amitié pour M. Noirit, qu'on risquerait de l'attribuer à l'auteur même de *Rimes viriles*. Mais notre Durandal s'est brisée contre la cuirasse du poète. Entre temps, j'ai fait de la propagande en faveur de Zola. « Et il a été donné au monde ce spectacle étrange d'un écrivain religieux, critique littéraire d'une revue orthodoxe et respectable, faisant cause commune avec les souteneurs de l'auteur de *la Terre*. » Saint-Marcel écrivain religieux, rien là, je l'espère, qui vous surprenne, mais il y a mieux, et vous ne vous en doutiez certainement pas plus que moi : « On nous a affirmé qu'il abrite ses vilenies sous la pourpre cardinalesque ! » Cardinal ! Me voici cardinal ! Ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai soudoyé le cardinal de Bordeaux, puis le nonce, puis le Pape, et que c'est pour cette raison qu'ils n'ont pas sacré M. Noirit roi des poètes ! Et toutes ces infamies, c'est sournoisement, dans les ténèbres, que je les ai perpétrées. Le poète des *Rimes viriles* m'a vu rôder la nuit, tantôt en soutane, tantôt sans soutane, tantôt avec barbe, tantôt sans barbe, rampant jusque chez ses amis, pour leur faire brûler son « livre, ainsi que

Jeanne d'Arc ! » Mais mon crime le plus grand, c'est l'échec de M. Noirit à l'Académie française. Sans moi, le poète aurait été élu haut la main. Mais j'étais là, détestable jaloux, et j'ai acheté Coppée, Gaston Boissier, etc., qui marchent sur un signe de mon petit doigt. Seul, Mgr le duc d'Aumale a su résister, et c'est pourquoi M. Noirit lui consacre son premier sonnet. Et le poète, qui tient à ce que je porte soutane, de s'écrier :

O mon Dieu ! c'est donc vrai que ce monde est maudit ?
Qu'il ne contient que haine et jalousie atroce ?
Que le plus respecté devient le plus féroce ?
Que la robe sacrée abrite le bandit ?

Aussi faut-il voir comment ce pauvre Saint-Marcel est traité ! Ma bouche est un exutoire immense de fiel, et distille un éternel poison ; mon pied est fourchu, ce qui s'explique, puisque mon père était Satan en personne ; à la voix du démon, tout a croulé dans mon âme ; je chancelle dans mon forfait brutal ; les Coppéens me saluent, en s'écriant : « Voilà l'esprit du mal ! » Paul Harel ne valait pas grand'chose, mais depuis que j'ai fait l'éloge de ses *Voix de la Glèbe*, il ne vaut plus rien :

Saint-Marcel l'a loué depuis. La coupe est pleine.

Bref, je suis un faquin, un pleutre, un triple bélître, une vilaine bête, un serpent, un critique impur vêtu de chasteté, une huître, un faussaire, un impudique, un vendu, un renégat, un chenapan, un Dreyfus, que sais-je ? Et c'est pourquoi M. Noirit m'a « mis en croix pieusement, » ce qui n'empêche pas que j'ai encore l'audace de me cabrer sous le fouet qui me châtie. Heureusement, ai-je affaire à un auteur qui sait pardonner, car il dit, faisant allusion à mes crimes et à son indulgence :

L'homme insultait Jésus, et Jésus le bénit.

Et le plus fort de tout cela, c'est que je ne connais M. Noirit ni d'Ève ni d'Adam, qu'il ne me connaît pas davantage, qu'il me paraît être un excellent homme et un bon chrétien, que je suis assurément celui à qui il doit le plus, puisque la colère lui a fait composer ses meilleurs vers. Il ne reste donc, de toute cette histoire invraisemblable, qu'un fait : je n'ai pas trouvé que sa poésie fût parfaite ! En vérité, si tous ceux que j'ai critiqués, et beaucoup plus durement que M. Noirit, m'en voulaient en proportion, je n'aurais plus qu'à m'exiler !

2. — Qu'est-ce que va bien dire mon grand ennemi personnel, M. Noirit, si je ne crains pas de reconnaître le mérite ultra-réaliste de M. Émile Verhaeren ? Va-t-il suivre l'exemple de certain rimeur extraordinaire, dont l'ouvrage était tellement au-dessous de tout, que je n'avais pu trouver aucune atténuation à ma critique et qui en conclut, sur l'heure, que j'étais un franc-maçon fanatique ? Je ne sais, et ce n'est pas cette crainte, certes, qui m'empêchera de dire sur chacun toute ma pensée, après avoir toujours soigneusement lu tous les ouvrages dont j'ai l'hon-

neur de parler. Il paraît que cette dernière qualité est l'une des plus rares chez les critiques! Donc, M. Verhaeren est un coloriste effréné; c'est avec une sorte d'exaspération qu'il veut rendre ce qu'il voit, ce qu'il entend, ce qu'il sent, et nous retrouvons, dans la nouvelle série de poèmes qu'il présente au public, la même intensité de réalisme, la même exubérance de vie que dans les ouvrages précédents, mais aussi les mêmes excès. Ces nouveaux poèmes se divisent en trois parties : *Les Soirs, ou Décors liminaires ; les Débâcles, ou Déformation morale ; les Flambeaux noirs, ou Projection intérieure.* Les « décors liminaires » appartiennent à la poésie descriptive, et le talent de M. Verhaeren y brille de tout son éclat, excessif souvent, trop tourmenté, mais du moins jamais banal. On peut en dire à peu près autant des *Débâcles* qui relèvent de la psychologie et de la philosophie. Quant aux *Flambeaux noirs*, sans doute que mon œil n'est pas suffisamment accoutumé à tant de nuit, et que l'auteur a poussé sa « projection intérieure » un peu trop loin, mais je les trouve quelque peu obscurs. Nous plongeons dans le symbolisme le plus complet avec ses vers sans mesure, sans césure, souvent sans rime. Quelques citations suffiront peut-être à justifier cette trop courte critique. On y verra combien le poète presse les mots pour en extraire tout ce qu'ils peuvent donner, comme il tourmente le vers pour faire éclater sa pensée, et à quelles outrances le porte son naturalisme. Il parle des malades :

Ils ont mâché la vie et ses jours identiques,
Et ses mois et ses ans, et leur haine et leur sort....
Et maintenant, leur corps? — cage d'os pour les fièvres
Et leurs ongles de bois heurtant leurs fronts ardents,
Et leur hargne des yeux et leur minceur de lèvres
Et comme un sable amer, toujours, entre les dents.

Puis, il nous décrit les soirs :

Les soirs crucifiés sur des Golgothas noirs....
Le soir qui meurt, le soir! jette sur les marais
L'éclair de son épée et l'or de son armure....
. . . . . Seul, un beffroi,
Immensément vêtu de nuit, cassait les heures.

Plus loin, il nous montre :

Droite, sur le pignon, une cigogne, l'une
Patte levée et l'autre en tige de roseaux,
Et le bec large ouvert, ainsi que des ciseaux
De pâle argent, pour découper le clair de lune.

Voici maintenant pour *les Débâcles*. Le poète veut jouir de sa torture volontaire; il veut que l'esprit domine la bête :

Exaspère sinistrement ta toute exsangue
Carcasse et pousse au vent, par des chemins rougis

De sang, la course ; et flaire et lèche avec la langue
Ta plaie, et lutte et butte, et tombe — et ressurgis !

Le poète termine en se lamentant sur le cadavre de sa raison :

Elle est morte de trop savoir,
De trop vouloir sculpter la cause,
Dans le socle de granit noir,
De chaque être et de chaque chose.

Notons, pour finir, quelques négligences. Pourquoi, tout à coup, un vers de onze pieds, dans une pièce de vers de douze, comme celui-ci :

Rocs de désespoir immensément tordus.

Et pourquoi des hiatus, comme dans « ce qui en reste » et « pareil à un ? »

3 et 4. — Avec M. Yves Berthou, nous continuons à rester au milieu de nos connaissances, car nous avons eu déjà l'occasion de dire le bien que nous pensons de sa poésie, et voilà qu'il nous oblige à récidiver par la publication de deux volumes à la fois : *Ames simples* et *les Fontaines miraculeuses*. — *Ames simples* est un poème breton, essentiellement breton, écrit par un barde breton qui chante les malheurs de deux couples d'amoureux du pays des Trégorrois, des Pleubihannais et des gens de Lézardrez, infortunes provenant des idées de caste. L'action s'ouvre en 1765. Isabellik ou Isabelle, qui a passé deux ans aux Ursulines, est revenue cependant à Kerloïk :

Avec du beau savoir et des manières fines.

Elle assiste à la fête populaire, au Pardon, où se rencontrent :

Les pâles innocents et les estropiés,
Nains, vieux couples cassés, lépreux montrant leurs croûtes
Et tous les mutilés qui vont sans mains, sans pieds....

Maurice, le cadet de Kerverzo, ne voit, dans toute cette foule, qu'Isabellik, dont il s'éprend, pour le malheur de tous. La mère du cadet de Kerverzo ne consentira jamais à ce que des roturiers pénètrent dans sa gentilhommière. Et d'ailleurs, une sorte de devin de village, ayant bu plus que de raison, le prédit, au milieu du festin où resplendissent :

Armoires et bahuts sculptés en cœur de chêne,
Lits clos et rideautés de vieux crépons de laine

et dans lequel on sert — repas royal — du lard,

Puis, de toutes les choses
La plus délicieuse : une tête de porc.

Délicatesse et rudesse de mœurs, simplicité et naïveté, ébahissement du peuple devant un luxe qui paraîtrait aujourd'hui de la pauvreté, coutumes, costumes bretons, tout est pris sur le vif. Isabelle, victime des préjugés de la noblesse du cru, entre au couvent, pendant que cet infor-

tuné cadet de Kerverzo est purement et simplement cloîtré. Mais le malheur des uns sera puni par le malheur des autres. Voici André de Kerverzo, l'aîné, qui s'éprend, à son tour, d'une roturière : Renée-Anne, de Lézardrieux. Attendez un peu ! C'est maintenant le bourgeois qui ne veut pas d'une alliance sans fortune pour sa fille. Renée-Anne sera mariée, malgré elle, à un riche manant, mais le jour même de la cérémonie elle meurt, et le fiancé préféré de son cœur périt aussi. Cependant, le cadet, Maurice, s'est échappé de son cloître, et grâce à la Révolution qui vient d'éclater, Isabellik est sortie de son couvent. Ils se retrouvent. Maurice redemande la main de celle qu'il a toujours aimée. Hélas ! l'union sera pour toujours impossible, car Isabelle a fait vœu de n'être plus qu'à Dieu. Tel est le poème très breton de M. Yves Berthou. Il est simple, il est bon et plaira à tous les amis de l'Armorique.

— *Les Fontaines miraculeuses* sont des poésies mystiques, d'une inspiration triste et religieuse, faites des mélancolies d'une âme que l'infini, l'idéal, l'immatériel, tourmentent et qui a le dégoût de la vie terre à terre, des vilenies courantes :

> Puisque je ne sais plus attendre ni me taire,
> Dieu que je veux toucher par les cris de ma foi,
> Donne-moi ces ailes d'oiseau, j'irai vers Toi
> Pour ne descendre plus, jamais plus sur la terre.

Ainsi parle le goéland qui traduit alors la pensée du poète. La vie

> D'où l'on a chassé la Candeur et la Beauté....
> La vie est laide et rend les convives mauvais,
> Poète, et ne vaut point la peine qu'on la vive.
> Heureux, heureux celui qui part en floréal.

Et la plupart des pièces sont empreintes de cette tristesse, comme leurs titres seuls l'indiquent : *Crépuscule*, *le Calice*, *Ténèbres*, *le Châtiment*, *la Mer morte*, etc. C'est un peu trop poussé au noir, mais c'est à peu près le seul reproche sérieux que nous puissions faire à M. Berthou.

5. — Lui aussi, M. Marc Bonnefoy est une vieille connaissance pour nous, toujours et malheureusement aussi irréligieux. Son père vient d'expirer et il écrit :

> Tu nous quittes, mon père, et tu pars confiant
> Comme un libre penseur honnête homme et croyant :
> La douleur de ton fils en sera moins amère,
> Moins cruelle en sera la douleur de sa mère,
> Et tous les deux sauront comment se consoler
> Chaque fois que leurs pleurs viendront à se mêler....
> Vertueux, le remords ne t'épouvantait pas....

Ce libre penseur croyant, cette consolation que procure une mort de ce genre, cet orgueil de croire qu'un homme, s'il n'est pas un saint, peut n'avoir aucun remords, tout cela en dit long sur le fond de notre poète. M. Bonnefoy n'ajoute-t-il pas d'ailleurs plus loin :

O Dieu de mes aïeux, de Moïse et de Rome,
Toi que des imposteurs font plus mauvais que l'homme,
Non, tu n'es pas mon Dieu, non, tu n'as pas ma foi ;
Le néant est affreux, mais il vaut mieux que toi !

Et plus loin encore :

En quelque pays que je meure,
Quand sonnera ma dernière heure,
Pas de prêtre dans ma demeure :
Je mourrai comme j'ai vécu.
S'il frappe, verrouillez ma porte.
Je n'ai pas besoin qu'il m'apporte
De vains secours : mon âme est forte.
Mieux que lui je suis convaincu.

Quoi d'étonnant, après cela, qu'il nous dise :

Et j'ai vidé la coupe où le siècle s'enivre
Aux âcres voluptés qui sillonnent le front :
Et dans les faux plaisirs où le front se corrompt,
J'ai perdu sans retour mes plus fraîches années.

C'était logique, et ceci entraîne cela. Cependant, tout n'est pas fini, tant s'en faut, car le poète souffre de son incrédulité, et il s'écrie :

Seigneur, Seigneur, Seigneur, je crie encor vers toi !
L'injustice et le mal ont emporté ma foi,
Et c'est le cœur rempli d'une angoisse infinie,
Dieu juste, Dieu clément, Dieu bon, que je te prie.

Et le volume se termine par cet autre appel :

Et je crie : — O Seigneur ! ayez pitié de moi !

Tout ceci n'explique guère le titre de l'ouvrage : *Les Vauclusiennes*. Mais le volume s'ouvre par une série de pièces sur le Vaucluse, fort bien tournées pour la plupart, et qui dénotent chez leur auteur beaucoup de facilité, d'aisance, de possession du métier et d'imagination. A noter pourtant un hiatus : « et hier. » Fait assez rare, ce fils d'Avignon attaque avec violence les félibres, dont il rabaisse le mérite, et qu'il accuse de vouloir démembrer la France.

6. — M. Marc Legrand est un jeune, un nouveau, mais qui s'annonce bien. Sans aller jusqu'à dire, avec M. Emmanuel des Essarts, que « c'est par son recueil que va se renouveler une fois de plus la tradition de la vraie poésie française, » nous estimons qu'il a de l'étoffe, et qu'il entre bien « dans la voie large et royale de la poésie traditionnelle. » Par la correction du style, par l'achèvement de la forme, par son amour de l'antiquité et de la beauté plastique, il se rapproche de Leconte de Lisle et de M. de Hérédia, mais non point par la richesse de la rime qu'il aura besoin de travailler davantage. « Nombres » et « ombre, » « pipeau » et « troupeaux, » « bleues » et « queue, » « voile » et « étoiles, » « gagnent » et « montagne » ne peuvent rimer ensemble. Quelques vers manquent aussi

d'harmonie. Cet hémistiche, par exemple, n'est pas très phonétique : « Car son dernier-né dort. » A surveiller aussi les hiatus, tel que celui-ci : « Qui hier, sur ma poitrine. » Nous ne voyons pas enfin l'utilité de se confiner dans le paganisme et la vieille mythologie. Prenons à l'antiquité sa belle forme harmonieuse et large, simple et grande, mais laissons-lui ses histoires de dieux ridicules. Cela pouvait amuser les Grecs qui s'intéressaient encore à la mythologie ; mais nous avons bien d'autres chats à fouetter, et l'Olympe peut dormir tranquille. C'est si vrai que M. Marc Legrand est d'autant plus attrayant qu'il s'écarte davantage des vieux clichés, et qu'il s'abandonne plus complètement à son imagination, en dépit des excellentes traductions qu'il nous donne de quelques poètes anciens, et notamment d'Horace. Citons au moins un sonnet, *la Lance sanglante*, que M. Legrand dédie à notre distingué poète Florentin-Loriot :

Le soleil avait fui, la terre avait tremblé,
Et, du noir Golgotha jusqu'aux cimes prochaines,
Un vent soudain avait brisé les vastes chênes,
Comme le pied du bœuf casse un épi de blé.

Alors centurions et peuple rassemblé,
Et noirs bourreaux portant des marteaux et des chaînes,
S'en allèrent, laissant avec leurs larmes vaines
Les femmes aux pieds froids de Jésus immolé.

Or le soldat railleur, qui d'un coup de la lance
Avait percé son flanc, s'en revint en silence....
Mais partant pour la guerre, à la fin de l'été,

Et déjà ceint du glaive et du casque sonore,
Comme il prenait la lance, il fut épouvanté :
L'éternel sang divin en dégouttait encore.

7. — M. Louis Fabulet est un jeune aussi, mais combien différent de M. Legrand. Il s'arrête si peu à l'antiquité, qu'il arrive de suite à la bombe anarchiste, progrès moderne, très moderne. Il démontre que cette bombe est le résultat logique de la destruction de la foi, et provient des doctrines de Voltaire et de Renan et de l'éducation antichrétienne. Les coupables ne sont pas les Henry ou les Marchal, mais bien ceux qui ont fait dévoyer leur intelligence et leur cœur. La liberté, l'égalité, la fraternité, ne sont plus que des mensonges :

La liberté, pour toi, c'est bien servir la chair,
L'égalité, m'astreindre à ton niveau de fer,
Et la fraternité, nous abaisser de pair....
On s'était endormi dans cette foi sereine
Que, sans rois et sans Dieu, sans maître, enfin sans chaîne,
L'homme allait devenir aussi fort, aussi grand
Que le chantait Hugo....

Les crimes anarchistes ont brisé cette illusion. Donc, revenons à l'idéal, à l'amour, à Dieu, qui fait les hommes bons :

Lorsque le soir descend et que l'homme s'appuie,
Fatigué, sur sa bêche, en rêvant dans son champ,
Qui donc le baise au front, sa tâche étant finie,
Tandis qu'errent ses yeux sur le soleil couchant?
Qui donc, sous ce baiser, fait qu'alors il oublie
Si vite ses sueurs, sa crainte, un sol méchant,
Les pierres où cent fois sa pauvre bêche plie,
Et qu'éperdu d'amour, sans hésiter il prie,
Pardonnant tout à tous dans son oubli touchant?

La Crise renferme, en définitive, de beaux vers, ayant du souffle, de l'ampleur, de l'élévation, de la vigueur, mais le poète néglige un peu trop la rime, à laquelle il ne faut évidemment sacrifier aucune beauté, mais qu'il ne convient pas non plus d'immoler. Quelques longueurs, quelques inexpériences seraient encore à signaler au jeune poète. Des vers aussi dénués d'harmonie que les deux suivants sont, par exemple, inadmissibles. La raison ne vaut rien

Lorsqu'à la foi du cœur fort elle ne se noue....
Et qu'ont-ils su remettre où tant où ils ont ôté?

M. Fabulet fera bien de se souvenir du précepte : « Vingt fois sur le métier.... »

8. — Que dire de *Comme on pleure à vingt ans*, de Mme M. Comert, sinon que c'est un volume aussi délicat de forme que désolant de fond, puisque ce fond est fait tout entier de la désolation d'un amour perdu et, ce qui est plus grave, de la ruine de toute croyance qui en est résultée. Quel illogisme féminin, Madame, parce que l'homme est trompeur, de ne plus croire à Dieu! Sans doute, votre douleur fut grande, puisqu'elle a absorbé toute votre vie, et qu'on la sent éclater, palpitante, en chacun de vos vers. Mais est-ce une raison pour vous écrier :

Sur le vide éternel, ô mon front, tu t'inclines;
Les livres ni le ciel ne t'ont répondu rien.

Ou encore, et j'en passe beaucoup du même genre, puisque l'idée du suicide même a hanté l'imagination de notre poète :

Je ne regrette plus d'être folle et païenne,
Je ne regrette plus de ne pas croire en Dieu,
Puisque mon âme a pu se brûler à la tienne,
Et ma lèvre d'argile à ta lèvre de feu....
Je ne regrette plus le temps où je croyais....

Si, Madame, vous le regrettez.... car vous répétez souvent le contraire, et surtout vous en souffrez. N'est-ce pas vous qui écrivez :

Si vous avez la foi....
Oh! ne me dites pas, à moi, que vous souffrez!

Vous voyez bien que la foi a du bon : c'est vous qui le dites. Et croyez que cette foi même ne nuirait pas à un talent aussi vrai, aussi

pénétrant, aussi exact dans le sentiment que le vôtre. C'est à Sully-Prudhomme que vous dédiez votre ouvrage; c'est de Sully-Prudhomme que vous relevez. Prenez-lui encore toutes ses qualités de précision et de délicatesse ; mais laissez-lui sa désespérante philosophie.

9. — Cette précision, dont nous félicitons Mme Marguerite Comert, n'est pas la qualité dominante de M. Henry Mercq. *Fleurs fanées*, qui contient d'ailleurs de jolies pièces, faites de souvenirs ou d'impressions du moment, pèche aussi par trop de généralités. L'épithète vague et qui ne point pas y remplace trop facilement et trop souvent le mot juste, l'expression vivante, même à la rime, ce qui est encore plus grave. Voici, par exemple, ce que l'auteur nous dit de Napoléon :

> Tout à coup aveuglé par ses plans orgueilleux
> Abandonne sa femme.... astre doux, merveilleux
> Qu'il aimait tendrement, comme le dit l'histoire.

Et il la délaisse pour

> La fille des Césars, des Césars germaniques
> Qu'il allait épouser avec mille splendeurs.

L'harmonie, pas plus que la composition, ne gêne parfois notre auteur. Dès la première pièce, je lis :

> Et les senteurs évaporées
> Que ne nous disent-elles pas?

Et ce « que ne nous » est suivi de « Et quand l'on, » « Et que nous, » « De quoi, » « On, » « On, » « Et l'on garde, » « Et quand dans. » Ailleurs, je trouve un « Ainsi, si tu. » Puis, un vers de deux pieds au milieu de petits vers de trois :

> La mignonne
> Anémone
> *Bourgeonne*
> Et sourit.

Plus loin, il nous parle d'une voix de jeune fille

> Qui prend un ton charmant, au sortir du larynx.

C'eût été difficile auparavant, et ce larynx n'ajoute guère à la poésie de la situation. Le poète lirait utilement *les Ressorts poétiques* de M. Gaston Homsy, dont nous avons parlé dans un dernier article, et *l'Art d'écrire* de M. Albalat. Encore à lui nous dirons : « Vingt fois sur le métier.... » La versification exige plus de travail.

10. — Petits vers galants, amoureux, XVIIIe siècle modernisé, poudrés, musqués, aimables, fins, délicats, gracieux, faciles, d'une philosophie commode et tendre, avec un arome de mélancolie bien dosé, quelquefois un peu mièvres et mignards, avec un scepticisme sans amertume et sans éclats, toujours de bonne compagnie, tels sont les vers de Mme la baronne de Baye. Parfois il s'y mêle une réminiscence de Sully-

Prudhomme, mais c'est plutôt comme un air qu'on se répète qu'une imitation de fond. Ainsi, ces vers :

> Je rêve aux sphères immortelles
> Où les cœurs ne sont jamais las,
> Où les amours sont éternelles,
> Où les larmes ne coulent pas !

Puis, ce sont des peintures à la Boucher :

> Ah ! la gracieuse Marquise !
> En sautillant sur les fraisiers,
> D'un geste emprunt de mignardise,
> Elle envoyait de longs baisers....

Et ces amours, voyez ces amours :

> Oh ! les adorables frimousses !
> Certe, ils venaient de s'échapper ;
> Pour gambader parmi les mousses,
> De quelque toile de Boucher.

11. — Voici qui n'est plus du même genre, oh ! mais plus du tout ! *Mentis* est un poème philosophico-théogonique, rien de moins. Il est précédé d'une préface de M. Anatole France, où le nouvel académicien félicite grandement M. Léon Hély, l'auteur, « chimiste de la psychologie, » de sa « méthode positive, » dans l'étude de l' « écoulement des choses. » M. Hély n'a pas de chance : « aucun dogme n'a contenté son intelligence. » Et c'est pourquoi M. Anatole France s'écrie : « Pour ma part, je l'ai tout de suite aimé, ce frère en esprit. » Toujours est-il que ce « frère en esprit, » avant de soupeser les religions, commence par nous décrire le potache à Bullier, pour nous assurer ensuite que le romantisme de Hugo défie l'« Histoire et l'Avenir. » Puis il passe à l'historique de tous les dogmes, qu'il retrace à sa façon, avec un luxe de couleur locale et une érudition de détails tout modernes autant que peu philosophiques. Toutes les croyances sont d'ailleurs mises sur le même pied, avec un scepticisme magistral, que leurs manifestations soient nobles et pures, ou grossières et lascives. Cette étude ne laisse pas que de jeter un certain trouble dans l'esprit de *Mentis*, qui conclut à la suprématie de la science, seul remède à tous les maux et couronnement des religions. Pourtant, il n'est pas très convaincu, et il va même jusqu'à se désespérer, lorsque lui apparaît Luxa, divinité céleste, qui vient lui conseiller l'oubli par le plaisir. Et, en effet, pourquoi se

> torturer jusqu'au doute terrible,
> Alors que tout commence et finit au baiser ?

Mais Luxa n'a pas raison du poète, qui termine par la colère et le dégoût de la science.... sa banqueroute, et la souffrance. La forme, facile et simple, a beaucoup d'allure et d'ampleur.

12. — Avec M. Jean Baslin et son *Vain Exode* — ainsi dénommé probablement parce qu'on n'en sort pas — nous tombons en plein symbolisme, avec toutes les excentricités de fond et de forme. Par exemple, c'est la connaissance de la vie orientale qui l'a sauvé, et voici comment il raconte l'événement :

Je n'avais qu'à pencher sur le miroir
De mon âme ingénue
La vérité hideuse et nue
Des choses que les yeux peuvent voir,
Et voici que nuées
D'azur elles m'apparaissaient
Continuées
A l'infini
Et qu'elles passaient
Du hallier épineux des visions réelles
Dans le verger béni
Des choses éternelles,
Où les fleurs du passé consacrent de leur gloire
L'illusoire et divin butin de la mémoire.

Bref, il est parvenu

Au bord de la vallée où demeure l'Amour.

C'est beaucoup de façons pour en arriver à un fait si banal. Quoi qu'il en soit, M. Baslin voit passer devant lui nombre de visions de femmes, auxquelles il ne laisse d'ailleurs qu'un insignifiant souvenir. Mais une jeune fille apparaît, qui ne lui prête aucune attention, ce qui fait qu'il s'attache à ses pas. L'auteur du *Vain Exode* trouve d'ailleurs de très beaux vers, quand il veut. Ainsi :

O toi qui t'es assise un instant sur la plage,
Quand ta barque, amarrée à l'ombre des roseaux,
Penchait l'aviron las vers le baiser des eaux.

13. — Coppée écrit à M. Louis Lamy : « Ce sont, en effet, vos *Berceuses* de douces rimes berçantes; vous y chantez, en une langue simple, aisée, les joies des yeux, les satisfactions du cœur qui, dans la vie usuelle, peuvent mettre un sourire au visage, une consolation dans l'âme. » C'est, en effet, un poète aimable et bon, que M. Lamy. Mais dire que sa langue est simple et qu'il prend ses sujets dans la vie usuelle n'est pas assez toujours. Quand il raconte l'histoire de l'ouvrier qui rentre ivre, le jour de paie, sans donner un sou à sa femme entourée de marmots qui demandent du pain, il n'est pas très neuf, et le récit aurait besoin d'être rajeuni par quelques détails topiques. Et cette autre histoire :

Un grossier qui parlait commerce tout le jour

épouse une jeune fille « captivante. »

Mais on ne peut mêler le chardon à la rose,
La gentille fauvette au corbeau mal appris.

Le résultat ne se fait pas attendre : « Il fallut le divorce, » et puis :

De nul elle ne sera plus jamais éprise.

Vers qu'on peut accuser sans crainte de manquer d'harmonie. *Une Vieille Légende*, où le poète montre Dieu préférant à tout « une larme de repentir, » vaut mieux.

14. — On cherche des comédies de salon, et l'on en trouve rarement. Les unes sont trop longues, les autres trop compliquées et le reste, ou pour mieux dire, la plupart désolantes d'ennui. Et pourtant combien de jeunes gens, voire même de ceux qui le furent, sont piqués de la tarentule de jouer la comédie. La *Tarentule*, tel est précisément le sujet d'une courte saynète, à deux personnages, dont l'auteur, M. Raymond de Montfort, est un homme d'esprit. Le sujet est très simple : Madame veut jouer la comédie, Monsieur s'insurge. Mais ce que femme veut.... Donc, Madame prépare ses batteries, et si bien que Monsieur en arrive non seulement à autoriser, mais à exiger la représentation, où il jouera! Tout ceci est finement écrit et lestement enlevé. La langue est facile, élégante, et le dialogue vif, net, très naturel.

15. — M. E. Martha nous donne sa théorie, et comme elle est excellente, fond et forme, rien de mieux que de la reproduire :

Le vers est un regard qui pleure et qui sourit,
Fleur ayant un parfum, corps ayant un esprit,
Et l'on ne comprendrait pas plus un vers sans âme
Qu'un astre sans rayons et qu'un foyer sans flamme.
Certes, la rime rare et le mot précieux,
C'est bien; mais une idée, à mon avis, c'est mieux.
Il ne faut pas qu'un vers soit vide : ce beau vase
Fait pour les fleurs du ciel : rêve, prière, extase!
Chacun doit être un tout lumineux et vivant.

L'auteur de *Statuettes* chante aussi bien les beautés de la nature que les sentiments qui agitent notre pauvre cœur. Son livre est fait surtout de ces mille riens qui sont tout dans la vie de ceux qui pensent, qui aiment, qui souffrent, ce qui est bien près de ne faire qu'une seule et même chose. Grâce, facilité, délicatesse, distinction, élévation, foi, telles sont les caractéristiques de ce petit ouvrage, l'un des meilleurs de ceux que nous examinons aujourd'hui. M. E. Martha n'a pas de ressemblance que le nom avec l'auteur très distingué de *la Délicatesse dans l'art*, encore un ouvrage que devraient étudier tous nos poètes. Que si sa théorie paraît démodée à nos « jeunes, » je les consolerai en ajoutant que *Statuettes* renferme de très jolis vers de neuf pieds.

16. — *Cinquante médaillons de l'histoire de France*, voilà un titre qui ne paraît pas devoir cacher de bien agréable poésie. Des portraits en

vers, de la poésie didactique, diront quelques-uns, ce n'est pas très gai. Car ce qui plaît, aujourd'hui, c'est surtout le genre léger. Mais prenez la peine de pénétrer dans le volume, et vous verrez vite si l'on peut devenir intéressant, à force de justesse, de justice, de précision, surtout lorsqu'on écrit en bons vers, qui, malgré la difficulté du sujet — car chaque portrait forme un sonnet — ne manquent ni d'élégance ni de couleur. Citons un exemple : Robespierre.

Etudiez les traits qu'à vos yeux je dessine.
Sous ce masque bourgeois se cache un assassin ;
Saupoudrant de beaux mots un discours patelin,
C'est de meurtre qu'il rêve et du sang qu'il rumine.

En invoquant les lois, il dénonce, extermine,
Sa phrase est filandreuse et son talent mesquin,
Debout, les yeux au ciel, grimé sur son tremplin,
Dans sa pensée il voit jouer la guillotine.

On recule à l'aspect de ce crâne fuyant;
Toujours contre le prêtre et le riche aboyant,
Le cœur gonflé de fiel et rongé par l'envie.

L'échafaud mit un terme aux hontes de sa vie,
Il trouva dans le crime un rival dans Marat,
C'était Mandrin doublé d'un petit avocat.

Ce dernier vers nous prouve que M. Fayet n'a pas oublié, ici plus qu'ailleurs, la loi du sonnet qui veut que la finale soit le résumé frappant de la pièce. Le portrait de Chateaubriand se termine ainsi :

C'est l'âme d'un Français, la tête d'un Breton.

Celui de Napoléon, par ce vers :

Et, s'il faut le juger, la plume tremble, hésite.

Mais c'est peut-être le sonnet sur Victor Hugo que je préférerais. Il est si vrai, même et surtout dans sa conclusion :

Lui, qui crut tout mener, n'emboîtait que le pas.

17. — Je lis, dans *Contes et boutades*, ces vers, pris entre cent autres pareils. Il s'agit d'une femme qui dit à son mari :

T' étais l' port après la tempête
Le waterproof, le rêve enfin;
Mon gros chéri, je le répète,
T' étais pour moi le fin du fin.

Que voulez-vous y faire? Ce genre, qui veut être gai et spirituel, nous paraît profondément triste. Ces *Tendresses conjugales* nous semblent d'un trivial horriblement pénible. Pourquoi donc perdre son temps à nous peindre des choses si laides, si désolantes? C'est le peuple, dites-vous ! Mais croyez-vous qu'il n'est pas possible de créer une poésie populaire autrement élevée, tout en restant positive? A défaut d'autres témoignages, bien des vers de M. Charles Salle ne suffiraient-ils pas à

nous le prouver? Et, en tout cas, s'il tient absolument à ce genre, et il aurait tort, puisqu'il peut faire mieux — au moins faudrait-il qu'il observât toujours les règles de la métrique. Combien y a-t-il de pieds dans les vers suivants :

Faut plus jouer puisqu' t' as plus d'atout....
Nous valsions au bruit de la fête....
Leur conversion n'est pas douteuse....
Comme en un grand péril l'œil s'appuie au ciel....

18. — *Fleurs de la poésie canadienne* forment une anthologie des meilleurs poètes de ce brave pays catholique resté si français. Le volume s'ouvre par une excellente préface de M. l'abbé Nantel, un littérateur qui comprend merveilleusement le rôle, l'importance et, je ne craindrai pas de dire avec lui, la nécessité de la poésie. Douze poètes sont passés en revue, avec de nombreux extraits de leurs œuvres, en sorte que nul ouvrage n'est plus propre à nous donner une juste idée de la poésie canadienne. Toutes ces poésies sont inspirées par la foi chrétienne et l'amour du pays. On s'attache à la nation qui ne persécute pas sottement la religion. La facture est généralement classique, l'expression souvent romantique et le vers ancien. Parmi les plus modernes, citons MM. Fléchette, Adolphe Poisson et surtout Nérée Beauchemin.

19. — En écrivant le drame de *Philippe le Bel*, M. Strada pourfend les erreurs de nos historiens, qui n'ont rien compris à rien de rien, sur le rôle du fameux roi. « De même, ajoute-t-il, nous allons prouver par quatre drames successifs — quatre drames aussi longs que celui de *Philippe le Bel!* ayez pitié de nous! — qu'ils n'ont pas compris le mouvement de la seconde renaissance.... L'art peut, doit être appelé à une plus puissante unification de tout ce qui compose la pensée et l'âme humaines. Ouvrant et constituant par mes œuvres philosophiques l'*Ère de la science*, je suis logiquement cette voie dans l'art.... J'écris des choses et des mots que je n'ai jamais dits, et que je serais honteux de prononcer.... » Et le poète s'écrie :

Église, je le dis en toute vérité,
Ton histoire est l'horreur de notre humanité....
J'ai donc inauguré le vers où la science
Et l'histoire vivront leur sublime existence....
Ce que j'apporte, ô fils, est le salut du monde....
Eh bien, je vous apporte une œuvre sans pareil....

Dans cette « œuvre sans pareil, » M. Strada établit la gredinerie monstrueuse des Papes et par suite de tous les prêtres, en présence du génie énorme et très bon de Philippe le Bel, le tout en vers violents, saccadés, volcanisés. Nous aurons d'ailleurs l'occasion de revenir sur son œuvre, car, s'il n'en est qu'à son quarantième volume, il nous en annonce toute une série de nouveaux.

20. — *Les Élégies de Tibulle*, par M. Martinon, sont, à la fois, une œuvre de science et de littérature : œuvre de science par une notice préliminaire où tout est dit sur ce qu'on sait du poète latin, et par les savants commentaires qui terminent le volume ; œuvre littéraire par l'excellente traduction qui fait l'objet de l'ouvrage. M. Martinon s'y est appliqué à rendre le plus exactement possible, sans pourtant s'astreindre à la traduction purement littérale, la pensée, le sentiment de Tibulle, et il y a réussi. Malgré toutes les difficultés du genre, ses vers sont presque toujours faciles, harmonieux et modernes dans le bon sens du mot. L'œuvre de M. Martinon est donc, en somme, aussi intéressante que considérable.

21. — Déjà un choix de poésies de Victor Hugo, alors que ses adorateurs nous jurent encore que jusqu'au moindre de ses vers est une perle ! *Sic transit gloria mundi!* Toujours est-il que ce choix est bien fait, en ce sens qu'il résume toutes les notes de la lyre du poète, depuis les *Odes et ballades*, jusqu'à l'*Art d'être grand-père*, et aux *Quatre vents de l'esprit*. Rien de mieux pour donner une idée d'ensemble du dieu d'hier ; mais l'anthologie de Victor Hugo de demain sera certainement différente et plus irrespectueuse. On y passera sous silence bien des notations qui ne paraissent encore merveilleuses que parce qu'elles proviennent du « maître, » et l'on ne conservera que des pièces, d'ailleurs superbes, prises dans les meilleurs recueils, sans s'occuper de savoir si elles appartiennent à telle époque ou à tel volume.

P. Saint-Marcel.

THÉOLOGIE

La Croyance au surnaturel, par Mlle L. Anzoletti, traduit par Mme Vismara. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de xxviii-416 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le but de cet ouvrage est de montrer que l'élément surnaturel est indispensable au progrès de l'humanité telle qu'elle est constituée. Mlle Anzoletti retrace tout d'abord le tableau des civilisations antiques avec une abondance d'informations qui atteste de nombreuses et profondes lectures. Elle montre les grands côtés de ces civilisations ; elle montre aussi ce qu'elles ont eu d'incomplet, et comment, à côté des progrès de l'art et du bien-être, la valeur morale des peuples anciens n'a cessé de décroître. Tous ces peuples ont d'abord possédé des croyances religieuses, premiers fondements de leur civilisation, qui, tout altérées qu'elles étaient, n'en ont pas moins eu une grande efficacité. L'affaiblissement de ces croyances a amené l'immoralité et tous les maux qui en sont la suite.

Au contraire, les peuples modernes, formés sous l'influence de la religion, ont en eux un principe de progrès continu, et lors même qu'il survient chez eux, comme il est survenu chez les anciens, des époques

d'affaiblissement et de décomposition, on reconnaît au milieu des ruines accumulées les tendances à une transformation vers un état meilleur. Mlle Anzoletti remarque justement que les peuples modernes ont un autre idéal. Les anciens avaient pour idéal le beau plastique; ils avaient peuplé le ciel des types humains les plus parfaits qu'ils pussent imaginer. Pour les modernes, au contraire, l'idéal est la lutte, l'énergie déployée.

Tout en reconnaissant les grands bienfaits de la science dans l'ordre matériel, l'auteur constate son impuissance complète dans l'ordre moral. La raison philosophique séparée de la religion n'a de réponse précise à aucun des grands problèmes qui nous intéressent. La philosophie ressasse toujours les mêmes questions, sans arriver à une solution qui s'impose. Tandis qu'on ne voit point l'astronomie revenir à Ptolémée après Copernic et Newton, on voit la philosophie séparée rouler toujours dans les mêmes systèmes, cent fois abandonnés, matérialisme, panthéisme, scepticisme, etc. C'est que dans les questions philosophiques il y a un côté moral; le raisonnement y est guidé par nos passions, la foi seule peut nous en affranchir en purifiant l'œil de l'intelligence, et alors seulement nous avons la clef de tant de mystères que nous voulons forcer en vain la nature à expliquer.

Cette courte analyse montre de quelles vues saines et élevées s'est inspirée Mlle Anzoletti. Son livre a reçu les plus hautes approbations, il a été honoré d'une lettre de Mgr Angeli écrite au nom de S. S. Léon XIII, et il a sa place marquée dans les bibliothèques chrétiennes. D. V.

JURISPRUDENCE

I Principali Trattati politici fra gli Stati europei dal 1648 al 1878, ordinati e summariamente esposti, con note e tavole illustrative, dal dottore Isaia Lanzarini. Reggio, S. Calderini, 1895-1896, 2 vol. in-4 de xvi-239 et 229 p. — Prix : 16 fr.

Sous ce titre, M. Lanzarini publie un recueil ou un résumé des traités intervenus, depuis la paix de Westphalie jusqu'au traité de Berlin, entre les puissances européennes. En dehors de notre continent, il insère les traités conclus par les États-Unis de l'Amérique du Nord, lesquels, par leurs coutumes, leurs relations politiques et commerciales, peuvent être assimilés à plusieurs peuples de l'Europe.

Dans la préface, M. Lanzarini déclare qu'il se propose de procurer un guide aux jeunes gens qui désirent étudier l'histoire et leur épargner des recherches longues et difficiles. Il s'est attaché à reproduire textuellement de préférence les conventions qui ont une importance générale. Aussi a-t-il laissé de côté les conventions particulières, de même que les préliminaires de paix toutes les fois que ces accords n'ont pas eu pour objet des intérêts politiques généraux.

Pour la classification, M. Lanzarini a choisi l'ordre chronologique de préférence au mode suivi par d'autres collecteurs, qui ont rangé les traités par pays. Il estime que l'ordre chronologique permet au lecteur de saisir plus facilement les liens naturels et logiques des faits.

La plupart des résumés sont munis de notes et d'observations généralement correctes sur les événements qui ont précédé l'accord international. Ainsi disposé, le recueil de M. Lanzarini pourra être d'une grande utilité aux personnes qui, par profession ou par goût, s'occupent des questions historiques au point de vue de la diplomatie. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Éléments d'économie politique, par JOSEPH RAMBAUD. 2e édition. Paris, Larose; Lyon, A. Coste, 1896, in-8 de XII-794 p. — Prix : 10 fr.

Le dernier article qu'ait dicté le regretté Claudio Jannet, à l'automne de l'année 1894, présentait aux lecteurs de la *Réforme sociale* la première édition de cet ouvrage comme un tableau complet et méthodique de la science économique, telle qu'elle est, c'est-à-dire naturellement chrétienne. Éloge mérité. Le vaillant professeur à la Faculté catholique de Lyon ne se croit pas dispensé d'étudier méthodiquement les phénomènes sociaux, parce qu'il a les lumières de la foi. Sans négliger les déductions des théologiens, il s'attache surtout aux observations des économistes. Il estime que l'économie politique est une science autonome qui ne remplace ni la morale ni la religion, mais qui n'est pas non plus remplacée par elles.

Quelques exemples montreront mieux dans quel esprit il aborde les problèmes contemporains. A propos de la liberté du travail, qu'il défend franchement, il répudie sans hésiter le rêve d'embrigadement général que poursuivent les partisans de la corporation obligatoire. Sans doute ce pourrait être vraiment le fondement d'un ordre nouveau ; mais ce régime de contrainte pourrait servir d'instrument ou de précurseur au socialisme. M. Rambaud n'en revendique pas moins, et avec grande raison, le droit d'association. J'aurais souhaité même qu'il condamnât plus nettement la loi du 14 juin 1791, qui défendit aux gens du même métier de se concerter sur « leurs prétendus intérêts communs. » Aux déclamations qui se répètent continuellement autour des mots capitalisme et spéculation, il oppose l'analyse clairvoyante des conditions actuelles de la production et de l'échange, les services que rend le capital et qu légitiment sa rémunération (celle-ci d'ailleurs décroît de plus en plus au profit du travail), la transformation de la discipline de l'Église qui, les conditions économiques ayant changé, ne prohibe plus le prêt à intérêt. Dans la controverse entre protectionnistes et libre-échangistes, M. Rambaud écarte les solutions absolues, *à priori*, et tout en reconnaissant

les avantages du développement des échanges internationaux, il ne conteste pas à l'État le droit d'intervenir pour défendre le marché intérieur contre la concurrence étrangère, quand l'intérêt national exige de sauver ou de créer telle ou telle industrie.

A part une introduction développée qui détermine l'objet de l'économie politique et compare au socialisme l'ordre social naturel, les matières sont distribuées dans ce volume, suivant la division classique, en quatre parties : 1° production ; 2° circulation ou échange ; 3° répartition ; 4° consommation, y compris les consommations publiques, avec un aperçu très précis du système financier de la France. Je ne connais pas de meilleur guide pour les étudiants auxquels cet ouvrage est spécialement destiné, et dont ils apprécieront la netteté juridique, aussi bien que l'abondance d'informations historiques. Mais M. Rambaud s'adresse aussi à tous les esprits cultivés qui désirent voir clair dans les problèmes économiques. On ne se doute pas, avant de l'avoir lu, du nombre et de la valeur des renseignements qu'il a su faire entrer dans un seul volume. C'est une véritable encyclopédie, donnant le dernier état de la science, et l'opposant avec une ferme raison au rêve socialiste.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Les impôts en France. Traité technique, par J. CAILLAUX, A. TOUCHARD et G. PRIVAT-DESCHANEL. Paris, Chevalier-Marescq ; Plon et Nourrit, 1896, gr. in-8 de VIII-392 p. — Prix : 7 fr. 50.

S'il existe en France de nombreux et remarquables ouvrages sur les impôts, ouvrages parmi lesquels une mention spéciale me paraît due au *Dictionnaire des finances*, publié il y quelques années sous la direction du regretté Léon Say, notre régime fiscal actuel n'avait pas été l'objet d'un résumé méthodique et d'ensemble. C'est cette lacune que se sont proposé de combler les trois auteurs dont j'ai inscrit plus haut les noms.

L'ouvrage formera plusieurs volumes. Le premier, seul paru jusqu'à présent, se divise en deux parties. La première est consacrée aux contributions directes et aux taxes assimilées : impôt foncier des propriétés bâties et non bâties ; impôt personnel et mobilier ; portes et fenêtres ; patentes ; prestations, taxe des chiens, etc. La seconde partie traite de l'enregistrement, du timbre ; des taxes diverses, rubrique sous laquelle sont classés les impôts sur les contrats d'assurances, sur les valeurs mobilières tant françaises qu'étrangères, sur les congrégations religieuses, sur les sociétés similaires, l'impôt sur les opérations de bourse ; des droits de greffe ; du régime hypothécaire et des droits d'hypothèque ; du domaine de l'État. Le plan adopté est identique pour les deux parties et semble rationnel. La définition de la matière imposable, l'exposé du mode d'assiette de l'impôt, des exemptions qu'il comporte, de la quotité des droits, sont suivis de l'indication des voies de recours ouvertes au

contribuable et de l'organisation du service. Ces notions, autant que permet du moins de le constater une simple lecture, sont claires et conformes à la jurisprudence. La compétence spéciale, les connaissances professionnelles des auteurs sont à cet égard la plus sérieuse des garanties. On pourrait toutefois relever quelques méprises, fort excusables d'ailleurs en présence d'une pareille somme de recherches. Je n'en signalerai qu'une tout historique. La note de la page 20, relative à la taille et vraiment par trop incomplète, indique la division du royaume, au point de vue de cet impôt, en Pays d'États et Pays électifs. Il ne peut y avoir là qu'une erreur d'impression, et c'est certainement Pays d'élections qu'on a voulu écrire. La correction est indispensable dans la prochaine édition.

Les auteurs déclarent, dans leur préface, qu'ils se sont placés à un point de vue exclusivement technique, en écartant toute question de doctrine. « C'est à peine, disent-ils, si nous indiquerons, sans les discuter, les différentes conceptions économiques que l'on a essayé de faire prévaloir dans tout système d'impôts. » Ils ont beaucoup trop strictement observé leur programme. Sans prendre parti, ils nous devaient des indications utiles, je dirais volontiers nécessaires, dans un ouvrage de ce genre, sur la question grave entre toutes et aujourd'hui à l'ordre du jour de l'opinion aussi bien que du Parlement : celle de l'impôt global sur le revenu ; sur les multiples tentatives faites par l'administration des contributions directes pour revenir en arrière et substituer le régime de la quotité au régime de la répartition que nos pères, en 1789, proclamaient avec raison une conquête de la liberté. En un point seulement, ils se sont départis de la réserve qu'ils s'étaient imposée, c'est à propos du droit d'accroissement, et j'ai eu le regret de constater qu'ils paraissent donner leur approbation à cette taxe inique qui, contrairement à tous les principes en matière fiscale, frappe deux fois les ressources consacrées aux bonnes œuvres et à la charité. COMTE DE LUÇAY.

Les Chemins de fer aux États-Unis, par LOUIS PAUL-DUBOIS. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de VII-272 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur a noté dans ce volume « les résultats généraux d'une enquête faite au cours de l'année 1893 sur le régime économique, financier et légal des chemins de fer aux États-Unis. » Une partie de ces études a déjà été publiée dans diverses revues.

Les conditions dans lesquelles les chemins de fer ont été créés, développés, dans lesquelles ils sont exploités et administrés, le régime légal auquel ils sont soumis, au point de vue de la surveillance technique et des tarifs, les formes dans lesquelles les capitaux privés et publics ont pris part à cette industrie, tout cela présente aux États-Unis de grandes différences avec ce que nous connaissons en France et même en Europe.

L'étude de ces questions, que M. L. Paul-Dubois a faite sur place, non sans s'aider, bien entendu, des publications déjà importantes auxquelles elles ont donné lieu, présente un intérêt majeur pour les économistes, pour les hommes publics appelés à un titre quelconque à intervenir dans le règlement des questions de cet ordre. Elle en présente aussi pour les capitalistes européens, auxquels les titres de chemins américains commencent à être offerts à titre de placement.

Dans les différences que l'auteur relève entre l'ordre de choses américain et celui que nous observons chez nous, une partie provient de l'homme, une partie, des conditions naturelles. Ces dernières ne changeront pas, et peut-être M. Paul-Dubois, dans ses appréciations d'ailleurs très sobres, ne leur fait-il pas la part assez large. Ainsi, il constate que les marchandises prennent, sur l'ensemble du trafic, une place incomparablement plus grande aux États-Unis qu'en Europe ; il attribue cela principalement au peu de densité de la population de l'Ouest et à ses occupations agricoles. Il y a une autre raison toute géographique. L'Europe est un continent profondément découpé ; les marchandises à destination ou en provenance d'outre-mer n'ont à effectuer que de faibles parcours par chemins de fer ; même pour aller d'un point à un autre de l'Europe, les marchandises encombrantes ont intérêt à aller chercher la mer dès que la distance est un peu grande ; il n'y a que les marchandises de luxe, pour lesquelles le prix de transport est peu de chose et la vitesse beaucoup, qui empruntent les chemins de fer pour de très grands parcours ; les voyageurs rentrent essentiellement dans ce cas.

Pour ce qui provient de l'homme, il est remarquable combien les différences tendent à s'atténuer. L'Amérique, partie d'un régime de liberté complète, de concurrence à outrance, de non-intervention pour ainsi dire absolue des pouvoirs publics, est arrivée à un groupement par réseaux et à une surveillance par l'État, spécialement au point de vue des tarifs, qui se rapprochent beaucoup de ce que notre expérience de vieille nation nous a conduits à établir presque d'emblée. Et lorsqu'on songe quel gaspillage de la richesse publique, quelle masse de fraudes et de corruptions, quel écrasement des faibles et des naïfs par les forts et les gens sans scrupules, a été le prix de l'éducation acquise par les Américains, quand on voit, par exemple, dans la seule année 1893, la faillite atteindre 52,000 kilomètres de lignes, environ un cinquième du réseau total, on en vient à penser que notre prudence n'était peut-être pas trop mal inspirée.

Ce qui reste très différent, c'est le mode de constitution du capital d'emprunt. M. Paul-Dubois ne compte pas moins de sept formes différentes d'emprunt, diversement gagées. Un autre détail qui étonnera plus d'un lecteur, c'est la puissance à peu près discrétionnaire attribuée aux directeurs et administrateurs des compagnies, l'absence de contrôle

de la part des actionnaires et autres intéressés ; ce sont là des choses bonnes à savoir pour qui cherche de ce côté un placement de fonds.

Cet ouvrage, d'une lecture facile, contient, sous un petit volume, beaucoup d'enseignements utiles. E. V.

Le Musée national de Versailles, *description du château et des collections*, par Pierre de Nolhac, conservateur du musée, et André Pératé. Paris, Braun et Clément, 1896, in-8 de 397 p., avec 110 planches en typograv. d'après les originaux. — Prix, cart. toile : 6 fr.

Ce consciencieux ouvrage s'ouvre par une excellente description et un historique précis du château de Versailles. Après un aperçu rapide sur les collections qu'il renferme, on passe à la *Description du Musée*, laquelle nous montre de nombreuses œuvres de peinture historique, de mérites divers, depuis le xve siècle jusqu'aux temps actuels.

Il va de soi que dans ce volume d'importance réelle, MM. de Nolhac et Pératé n'ont pas voulu noter toutes les richesses que l'on peut admirer au palais de Versailles, ce « musée d'histoire nationale unique en Europe par son caractère et son étendue. » Le Catalogue officiel d'Eudore Soulié et le Supplément du comte Clément de Ris ont encore leur utilité ; mais cet ensemble est aujourd'hui bien incomplet, et les erreurs qu'il renferme appellent des corrections. Il sera donc remplacé, et cela le moins tardivement possible. Toutefois, la publication que les auteurs se proposent ne pourra être faite que lorsque les aménagements nouveaux de notre Musée national auront permis « d'établir un classement logique et durable, ce qui nécessairement demandera des années. »

MM. de Nolhac et Pératé font remarquer avec justesse « qu'en attendant, les curieux, de plus en plus persuadés de l'intérêt des collections de Versailles, trouveront fixés ici les résultats déjà obtenus. Le choix même des séries décrites leur montrera l'idée générale qui présidera au nouveau classement. On est décidé à mettre en lumière les œuvres authentiques et originales, quelle que soit leur valeur d'art, et à éliminer, tout au moins à séparer avec soin des premières les œuvres douteuses et de pure fantaisie qui constituent souvent des mensonges historiques et ont occupé trop longtemps les meilleures places. »

Travail déjà considérable, quoique rédigé avec sobriété, et qui va droit au grand public. L'illustration est soignée ; les portraits surtout sont excellents. On trouve à la fin du volume une table des noms d'artistes, peintres et sculpteurs. — Avec un pareil guide, les amateurs les plus pressés pourront attendre patiemment le grand catalogue qui leur est promis. E.-C. Gaudot.

BELLES-LETTRES

The Veil of Liberty, by Peronne. London, Adam and Charles Black, 1895, in-16 de 396 p.

The Veil of Liberty, le Voile de la Liberté, est un roman historique et girondin qui nous fait assister aux principaux événements qui se déroulent de 1788 à 1794, depuis la publication de l'édit royal qui accordait aux protestants français leurs droits civils jusqu'au 9 thermidor. Les héros appartiennent aux premières familles calvinistes de Nîmes, et ils ont tous la bonne fortune de se trouver réunis à Versailles au moment de la réunion des États généraux : le pasteur Ramond Saint-Andéol, en réalité le célèbre Rabaut Saint-Étienne, a été élu député de Nîmes; son ami Jean Villas est pasteur de l'église de Versailles; le frère du pasteur Fulcran Villas s'est engagé aux gardes-françaises, et leur sœur Sophie les a suivis à Versailles. De 1789 à 1792, chaque jour paraît une fête nouvelle pour Ramond et ses amis, pleins d'enthousiasme pour la Révolution et ravis de ses succès. Mais après les massacres de septembre, après le 21 janvier, et surtout les 31 mai et 2 juin 1793, les illusions disparaissent. Le député Ramond, traqué comme une bête féroce, est arrêté et exécuté. Le pasteur Villas, gagné par Hébert et le club des Jacobins de Versailles, ferme son temple et se fait le complice des pires terroristes jusqu'au 9 thermidor. Sa sœur épouse un jeune noble de Nîmes, qui quitte l'armée française et suit la deuxième émigration. On l'arrête finalement à la porte d'une chapelle catholique, où elle avait accompagné Lucile, son amie et sa belle-sœur, et Fouquier-Tinville la condamne à mort pour n'avoir pas dénoncé cette réunion. Après le 9 thermidor, les survivants de cette petite société jadis si heureuse, Fulcran Villas et Lucile Serviac, se marient et adoptent le petit Mirabeau, le fils du pasteur. Le récit, bien vivant et plein d'érudition, est destiné à un public anglais, surtout américain, et encore à un public très restreint, celui des méthodistes fervents. Les héros de ce livre pensent comme les contemporains de Milton et du pauvre colonel Hutchinson. Ils ne négligent aucune occasion de tourner en ridicule les pratiques du culte catholique, et se font une idée bien fausse de la morale des « papistes. » En effet, suivant cette morale, les catholiques les plus pervers sont assurés de leur salut « à la condition toutefois de ne pas voler les églises, et de réciter chaque jour un *Salve Regina.* » « C'est le grand lama du Vatican » qui en a décidé ainsi. Quoique les événements historiques soient mieux appréciés ici que les croyances religieuses, on ne saurait admettre avec l'auteur que la journée du 5 mai 1789 fut une mascarade. Tous les contemporains sans exception la considérèrent comme une véritable fête nationale. Les erreurs de détail ne

peuvent être relevées dans un livre qui n'a pas la prétention d'être une histoire, mais seulement une apologie de Girondins. BERNARD.

Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart, von EUGEN WOLF. Leipzig, Hirzel, 1896, in-8 de 400 p. — Prix : 6 fr. 25.

C'est toujours une entreprise délicate que d'écrire l'histoire de ses contemporains. M. Eugène Wolf, qui est un homme d'infiniment d'esprit et de ferme jugement, l'a fort bien compris, et il avoue avec franchise que c'est une tentative chimérique de vouloir classer à leurs places définitives des écrivains dont l'activité littéraire est loin d'être épuisée. Mais si l'on ne peut pas arrêter d'une manière absolue les traits de tel ou tel écrivain, il est cependant possible de suivre le développement et la marche générale de la littérature, de déterminer la direction qu'elle suit et vers quel rivage elle va aborder. Pénétré de cette idée juste, l'auteur entre dans son sujet avec hardiesse, sans crainte des hommes et sans flatterie, *sine irâ et studio*. Il suit les quatre grands courants de la littérature moderne : le drame, le roman, la poésie lyrique et la critique.

Il reconnaît hardiment que dans le développement du drame et surtout dans la composition, Schiller doit autant, sinon plus, à Racine qu'à Shakespeare. Nous voudrions pouvoir citer en entier cet ingénieux rapprochement entre les deux poètes : tout y est juste, fin et d'une indépendance de jugement qui a encore du mérite, même après Gottfried Keller. M. Wolf conclut avec Otto Ludwig, qu'il faut toujours citer quand il s'agit de Shakespeare, que le théâtre allemand doit retourner en arrière, de Schiller à Shakespeare. C'est fort bien : mais en attendant qu'il naisse un génie assez puissant pour concilier l'objectivité réaliste de Shakespeare avec l'idéalisme subjectif de Schiller, le théâtre allemand cherche sa voie dans des essais variés avec Kleist, Hebbel et Grillparzer, avec Ernst de Wildenbruch et son drame historique, avec Richard Wagner et son drame mythologique, avec les Anzengrüber, les Sudermann, les Paul Lindau, et surtout les Gerhardt Hauptmann et leurs drames socialistes. Passant en revue ces différentes formes du drame allemand dans les temps modernes, et après avoir effleuré l'influence française des Dumas, des Augier, des Sardou, et l'influence norvégienne d'Ibsen, M. Eugène Wolf arrive à cette conclusion qu'il faut rajeunir le théâtre, en le retrempant, comme en une source de Jouvence, dans la vie et dans l'esprit national.

Dans une seconde partie de son ouvrage, M. Eugène Wolf aborde l'étude de l'épopée et du roman. De l'épopée il n'y a rien à dire, c'est un genre littéraire qui est mort et bien mort, en Allemagne comme ailleurs. Quant au roman, M. Wolf reconnaît, avec quelque mauvaise grâce, que ce genre est d'origine française, comme l'indique le mot lui-

même. Dans les temps modernes, deux directions opposées s'y manifestent : l'une nous conduit aux champs, au village, parmi les paysans, et cherche à peindre la naïveté des mœurs champêtres; l'autre s'attache aux luttes contemporaines et pénètre dans les situations politiques et sociales des grandes villes. La première direction est représentée par Auerbach au sud; au nord, par deux romanciers populaires qui écrivent dans le dialecte bas-allemand du Holstein et du Mecklembourg, Klaus Groth et Fritz Reuter; en Autriche, par Anzengrüber et par le Styrien Rosegger, qui, tous deux, ont compris le peuple et ont entendu battre son cœur. Plus vaste semble s'étendre le domaine du roman social et politique : des talents très opposés y ont exercé une multiple activité. Il suffit de nommer Gutzkow, Freytag, Spielhagen, Paul Heyse, Paul Lindau, Otto Ludwig, Gottfried Keller, Ferdinand Meyer, Théodore Storm, l'Autrichienne Marie von Ebner-Eschenbach, enfin Théodore Fontane, ce fils de réfugiés français qui s'applique à décrire avec un réalisme poignant le passé et le présent de la Marche de Brandebourg.

M. Wolf est un peu dur pour le roman historique d'Ebers et de Félix Dahn ; il semble préférer le roman humoristique de Mauthner, de Seidel, de Wildenbruch. L'auteur ne pouvait terminer son étude sur le roman contemporain sans parler d'Emile Zola et de l'attirance qu'il exerce sur la jeune Allemagne. Il fait observer avec raison que Zola et son école confondent trop souvent la grossièreté avec la force, la vulgarité ou même l'obscénité avec la vérité.

M. Wolf n'aime décidément pas l'esprit des peuples romans, et il constate dans sa troisième partie, où il parle de la poésie lyrique, que l'influence de la poésie des troubadours a failli étouffer au berceau la poésie lyrique naissante en Allemagne : ne serait-il pas plus juste de dire que cette influence l'a plutôt réveillée de son sommeil ? C'est avec Gœthe seulement que la poésie lyrique prend conscience d'elle-même et devient comme une transfiguration artistique de la poésie populaire. Schiller ne sut pas la maintenir à cette hauteur, mais le romantisme, et plus tard, Heine, Uhland, Platen et Rückert lui donnèrent des formes nouvelles. Les modernes ont mal soutenu cet héritage glorieux : Freiligrath, Geibel, Hebbel, Scheffel sont encore des noms célèbres, mais dans ce dernier quart de siècle, la poésie lyrique est presque muette. M. Wolf consacre tout un chapitre à la poésie guerrière de 1870-1871. Il reconnaît qu'il ne s'est pas trouvé un Arndt, ou un Körner, ou un Schenkendorf pour chanter le bonheur des armes allemandes. Mais cet aveu lui coûte de la peine, et il s'escrime à citer quelques poésies anonymes qui sont plates ou communes, quand elles ne sont pas grossières, si l'on en excepte le chant de Freiligrath sur Gravelotte. On ne peut pas tout avoir à la fois, la force et l'esprit : souvent l'un tue l'autre. Il y a une jeune école qui a de grandes prétentions pour renouveler la poésie lyrique, mais, jus-

qu'à présent, cette école n'a nullement justifié ses pompeuses promesses.

Dans une quatrième partie, M. Wolf effleure à peine un sujet qui aurait demandé de plus amples développements : la critique, une des plus grosses questions qui se posent devant la littérature contemporaine. L'auteur passe trop vite sur Lessing, sur les critiques du romantisme, les deux Schlégel, ne dit rien de Heine et d'Uhland, nomme à peine Otto Ludwig, que, cependant, il estime fort, cite *les Expéditions critiques*, de Henri et de Julius Hart, et *la Révolution dans la littérature*, de Bleibtreu ; par contre, il consacre deux ou trois pages fort judicieuses au Danois Georges Brandes. Nous félicitons M. Wolf du courage avec lequel il signale le mal dont souffre la critique contemporaine en tout pays. Que de fois ne voyons-nous pas le critique attitré d'un journal ou d'une revue louer ou blâmer un ouvrage dont il n'a lu que quelques passages pour les découper et les insérer dans son article? La critique n'est ni indépendante ni sincère, et elle ravale son sacerdoce au niveau d'un métier. L'ouvrage de M. Wolf sort assurément du flot des productions vulgaires. On y rencontre une conviction sincère, des vues personnelles, des échappées nouvelles dont pourraient profiter les jeunes. Nous attendons de lui le développement de cette quatrième partie : la Critique depuis Lessing. Il est fort bien placé pour écrire cet intéressant chapitre d'histoire littéraire. L. Mensch.

HISTOIRE

La « Constitution d'Athènes » et l'Œuvre d'Aristote, par Médéric Dufour. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 260 p. — Prix : 5 fr.

A peine l'édition princeps de *la Constitution d'Athènes* venait-elle de paraître, qu'il se trouva autant de critiques pour attaquer l'authenticité de l'œuvre découverte que pour la défendre. Beaucoup adoptèrent l'argumentation très séduisante de M. von Wilamowitz-Moellendorf qui, dans son livre *Aristoteles und Athen*, accepte cette « Constitution » comme une œuvre d'Aristote, mais la considère comme un résumé d'ouvrages antérieurs, dépourvu d'ailleurs de toute critique. L'érudition française avait donc besoin d'une étude nette et précise pour classer exactement la « Constitution d'Athènes » dans l'œuvre d'Aristote, ou l'en rejeter définitivement. Tel est le but de l'ouvrage de M. Dufour, et pour l'atteindre, son auteur s'est posé les quatre questions suivantes : La « Constitution d'Athènes » a-t-elle sa place marquée dans le plan des œuvres d'Aristote? Concorde-t-elle exactement et toujours avec la Politique? Son enseignement historique est-il bien celui du maître? Son style porte-t-il l'empreinte originale d'Aristote? — Il était aisé de répondre affirmativement à la première question. Aristote devait avoir sous les yeux le résumé de l'histoire constitutionnelle de la pre-

mière cité de la Grèce quand il écrivit sa Politique. Il n'est pas nécessaire de supposer cependant qu'il ait rédigé ce résumé avant d'écrire sa Politique, soit vers 335, comme le veut M. Dufour. Les documents étaient recueillis sans doute depuis longtemps, mais MM. Foucart et Weil ont bien établi que le livre n'avait pu être rédigé que vers la fin de la vie du philosophe, qui l'a laissé inachevé et imparfait. Pour résoudre la deuxième question, l'auteur suit pas à pas l'exposition historique des révolutions d'Athènes, puis le tableau des institutions de la ville, qui termine le récit. Il note, chemin faisant, les rapports étroits de son texte avec la Politique ou les interpolations qu'il a subies. Ce travail était déjà indiqué dans les notes nombreuses de la traduction française de M. B. Haussoulier. En le reprenant, M. Dufour aurait dû mettre en pleine lumière les six ou sept grandes situations politiques qui ressortent si nettement de la Politique d'Athènes, et nous montrer qu'elles servent de commentaire historique à toute la Politique d'Aristote. C'est par là qu'on sent que les deux ouvrages font bien corps. On l'oublie un peu dans un examen si détaillé. M. Dufour répond affirmativement mais très rapidement à la troisième question ; il trouve justement dans cet exposé les idées politiques d'Aristote énoncées avec précision. Enfin il est impossible de répondre plus consciencieusement à la dernière, ni de juger plus exactement le style simple et technique de l'ouvrage. La conclusion que l'on tire d'une étude si approfondie est que la Constitution d'Athènes est réellement une œuvre d'Aristote, mais une œuvre imparfaite et inachevée.

J. Bernard.

La Vraie Rome, *réplique à M. Zola*, par J.-L. Monestès. Paris, Gaume, 1896, in-8 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Vraie Rome a eu « une bonne presse ; » on y a vanté tout ce que le titre semble promettre, mais ce qui n'y est pas en réalité, c'est-à-dire une réfutation nette, péremptoire, sérieuse du triste ouvrage que vous savez. Vous y trouverez, en revanche, des souvenirs de lecture, d'anciennes amplifications de rhétorique, des coupures de revue et de journal, des fragments de sermon peut-être, le tout entremêlé d'apostrophes et d'injures à l'adresse de M. Zola. Je prends au hasard un des prétendus « chapitres » de ce livre ; c'est le onzième, il est intitulé *Date lilia*. Il comprend dix-sept pages ; les sept premières sont faites avec des citations du *Récit d'une sœur* ; la neuvième est tirée des Tusculanes, de Cicéron ; la dixième est de Bossuet ; la douzième est encore d'Alexandrine de la Ferronnays ; la treizième, de saint Ignace ; la quatorzième, d'Alexandrine ; la quinzième, de l'abbé Gerbet ; les seizième et dix-septième, d'Alexandrine encore. La huitième et la onzième, qui sont de l'auteur, exposent « l'idée générale » (? dudit chapitre, laquelle est double : 1° « Ah ! ce n'est pas comme l'abbé Pierre Froment et M. Zola

qu'Alexandrine a compris Rome! » 2° « Ah! ce n'est pas comme M. Zola que les auteurs anciens et modernes ont compris l'amour et la chasteté! » Avec ce système, ce n'est pas trois cent quinze pages que pourrait avoir *la Vraie Rome*, mais trois cent quinze volumes in-folio! Du reste, il n'est pas nécessaire d'aller jusqu'au « chapitre XI » pour connaître la valeur de ce « livre ; » dès les premières lignes on est fixé. Je les reproduis : « Raphaël succédant à Bramante était anxieux. Mon vol sera-t-il celui d'Icare? C'est le propre des vrais génies, en présence du sujet grandiose, d'appréhender la trahison de l'idéal, doutant d'eux-mêmes. Il ne paraît pas, monsieur (Zola), qu'ayant à planer dans un ciel où s'essayèrent non sans péril les ailes les plus robustes, vous ayez éprouvé le même effroi.... Sans hésiter vous décorâtes votre livre du titre flamboyant et magique dont mourut le fils de Napoléon : Rome! »

Cette citation suffirait à elle seule pour faire connaître l'ouvrage et nous dispenser de le juger. CHARLES ARNAUD.

L'Église et la France moderne, par le R. P. MAUMUS. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de XII-294 p. — Prix : 2 fr. 50.

Le nouvel ouvrage du P. Maumus nous paraît excellent. Il faudrait le faire lire à tous ceux qui prétendent que l'Église et les libertés modernes sont absolument inconciliables. Après avoir fait un historique très intéressant des polémiques de l'*Avenir* en 1832, l'auteur montre que la supériorité de la puissance spirituelle proclamée par l'Église ne prive la société civile d'aucun droit, et que les libertés modernes contenues dans la déclaration des droits de l'homme ne sont au fond que l'application d'idées chrétiennes, au-dessus desquelles il suffit de rétablir l'idée de Dieu. La question sociale ne peut être résolue que par l'Église parce qu'elle est en grande partie une question morale. L'Église seule peut enseigner aux riches à être larges et généreux et aux pauvres à accepter volontiers leur situation. L'auteur termine en expliquant plusieurs propositions du *Syllabus* qui ont été plus particulièrement attaquées dans la presse. Il montre que l'on s'est complètement mépris sur le sens de ces propositions. Il ajoute qu'aucune des libertés modernes, même dans l'ordre religieux, ne serait compromise si les catholiques arrivaient au pouvoir. En effet, bien que désirant vivement l'unité de culte et de croyance dans la vérité, les catholiques admettraient la liberté des cultes dissidents comme une nécessité du monde moderne, et se croiraient obligés de respecter tous les droits acquis. Il y a évidemment dans ce livre, d'un souffle très libéral, des propositions et des manières de voir qui ne seront pas admises par tous, mais dans l'ensemble il nous paraît très bien établir cette thèse fondamentale que l'influence de la religion catholique n'est en aucune façon à redouter pour ces principes que l'on appelle, avec une emphase excessive, les conquêtes de la Révolution, principes qui, dans

leur sens raisonnable, remontent bien plus haut que 1789 et ont été toujours recommandés par les docteurs de l'Église. D. V.

Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (*1187-1226*), par Ch. Petit-Dutaillis. Paris, Bouillon, 1894, in-8 de xliv-568 p. (101e fasc. de la *Bibliothèque de l'École des hautes études*). — Prix : 16 fr.

M. Petit-Dutaillis, dans sa préface, dit espérer qu'on ne lui reprochera ni le choix de son sujet ni l'abondance avec laquelle il l'a traité. Le succès de l'ouvrage a dû promptement rassurer l'auteur, si vraiment il a eu quelque crainte. Un pareil reproche serait d'autant moins fondé que le point de vue de M. Petit-Dutaillis reste toujours très élevé, et que le vrai sujet de son livre est moins, assurément, la biographie du fils de Philippe-Auguste, que l'histoire du développement de la monarchie française pendant une courte, mais brillante période de son évolution.

Ce livre se divise en deux parties bien distinctes : Louis de France avant son avènement ; Louis VIII, roi de France. Dans la première, M. Petit-Dutaillis retrace l'histoire des dernières années du règne de Philippe-Auguste, mais seulement en tant que Louis de France se trouve mêlé aux événements ; ainsi, il sera à peine question de Bouvines, où Louis n'était pas, et longuement parlé, au contraire, de l'affaire de la Roche-au-Moine, où il a joué le principal rôle. Dans la seconde, une pareille distinction n'était plus à faire, et les deux cents pages que M. Petit-Dutaillis consacre aux trois années du règne de Louis VIII épuisent en quelque sorte le sujet ; l'histoire de ce règne, écrasé par les grands règnes qui précèdent et qui suivent, et assez négligé jusqu'à présent, est traitée ici d'une manière que l'on peut considérer comme définitive ; je ne crois pas que désormais il y ait à y revenir, si ce n'est sur certains points particuliers. Afin de ne pas disperser l'intérêt, M. Petit-Dutaillis, au risque de rompre plus d'une fois l'ordre chronologique et de s'exposer à quelques répétitions, a groupé, autant que possible, les événements se rapportant aux deux grands faits qui dominent toute la vie de Louis VIII : d'une part, la lutte contre la maison des Plantagenets, soit sur le continent, soit en Angleterre même ; d'autre part, la guerre albigeoise.

Le morceau le plus considérable de la première partie est le récit, très soigné et très circonstancié (il ne tient pas moins de sept chapitres), de l'expédition de Louis VIII en Angleterre. L'auteur en expose avec plus de détails peut-être, en tout cas avec plus de vérité qu'on ne l'avait encore fait, les causes, les diverses phases, de succès d'abord, puis de revers, et les conséquences. Il a été d'ailleurs fort bien servi par les nombreuses relations des chroniqueurs, tant anglais que français, ou pour mieux dire artésiens ; mais comme ces différents auteurs sont parfois en désaccord, l'abondance même des textes aurait pu, dans certains cas, devenir embar-

rassante, si M. Petit-Dutaillis n'avait su, grâce à une critique très sûre, en déterminer préalablement la valeur relative.

Si, par comparaison, le récit de l'expédition de Louis VIII en Poitou, expédition cependant autrement importante par les résultats, peut sembler bien court, cela ne tient pas tant au peu de durée des opérations qu'au défaut presque complet de sources narratives : c'est presque uniquement à l'aide de documents diplomatiques, dont le juste emploi n'était pas toujours facile, qu'a pu être reconstituée cette campagne de Poitou : tout au plus la précieuse chronique de Tours fournit-elle quelques indications, — qui encore ne sont pas toujours très exactes, — sur le siège et la prise de La Rochelle, en juillet-août 1224.

Louis VIII, qui fut certainement tout autre chose qu'un roi fainéant, ne fit pas moins de trois expéditions dans le midi de la France (dont deux avant son avènement, en 1215 et 1219), et c'est dans le midi qu'il a accompli son œuvre la plus durable. M. Petit-Dutaillis ne pouvait pas ne pas insister tout particulièrement sur la troisième, que les précédentes n'avaient guère fait que préparer. Bien que cette croisade de 1226 ait été souvent racontée déjà, M. Petit-Dutaillis a réussi à en faire un récit assez personnel. Il définit nettement le rôle, tout d'abord prépondérant, de la Papauté dans cette entreprise à la fois politique et religieuse, explique avec grande clarté les changements de front successifs du pape Honorius III, et après un exposé intéressant des faits militaires de la campagne, montre comment, malgré la mort prématurée de Louis VIII, cette nouvelle prise d'armes pour la foi tourna au profit de la royauté capétienne.

Les huit derniers chapitres, consacrés au gouvernement de Louis VIII et aux institutions en vigueur de son temps, peuvent compter parmi les meilleurs de l'ouvrage. On y trouvera quantité d'aperçus, quelques-uns neufs et ingénieux, tous bien présentés, sur la cour et la famille du Roi, sur les attributions des grands officiers de la couronne et autres dignitaires, sur les assemblées politiques, que l'auteur paraît avoir étudiées avec un soin particulier, sur la cour des pairs, sur les accroissements successifs du domaine royal, sur l'administration locale et les baillis, enfin sur les relations de la Royauté avec les différentes classes de la société. Il y aurait à faire quelques réserves en ce qui concerne l'administration des finances ; mais M. Petit-Dutaillis ayant lui-même reconnu, à propos du récent ouvrage du colonel Borelli de Serres, que de sérieuses modifications seraient en effet nécessaires à cette partie de son travail (Voy. *Revue historique*, mai-juin 1896, t. LXI, p. 140 et suiv.), il n'y aurait pas ici lieu d'insister.

En revanche, ce que l'auteur dit de la nature et de l'étendue du pouvoir royal, à l'époque de Louis VIII, me paraît très judicieux ; certaines pages mêmes, comme celles où il expose les résultats de ce règne pour-

tant si court, et compare la situation respective des monarchies anglaise et française, lors de l'avènement de Louis IX, ces pages, d'autres encore, sont d'un historien pénétrant, capable de s'élever de l'étude minutieuse des textes aux considérations les plus générales. Enfin, il faut savoir gré à M. Petit-Dutaillis de n'avoir pas surfait son personnage ; le portrait qu'il trace de Louis VIII a de grandes chances d'être ressemblant : il n'en fait pas un héros ; ce prince, actif et entreprenant, mais d'une constitution assez frêle et d'une intelligence qui ne paraît pas avoir dépassé la moyenne, doit beaucoup aux conseillers de son père et aux circonstances. Il est fâcheux que l'auteur n'ait pas toujours été aussi mesuré dans ses appréciations, et l'on regrette de rencontrer sous sa plume des phrases passablement dédaigneuses sur « les cerveaux obscurs et étroits des hommes du moyen âge. »

Le corps de l'ouvrage est précédé d'un chapitre préliminaire sur les sources de l'histoire de Louis VIII, et suivi de divers appendices, qui ont leur utilité ; le plus important, celui qui sera le plus consulté, est le Catalogue des actes de Louis VIII, dressé à peu près sur le même plan que le Catalogue des actes de Philippe-Auguste, de M. Delisle ; ce Catalogue ne contient pas moins de quatre cent soixante numéros.

Cet ensemble forme un livre vraiment remarquable. Le style est ferme et précis, d'une netteté qui, toutefois, n'est pas sans sécheresse. Il ne manque à l'auteur qu'un peu d'indulgence pour tel des auteurs qu'il cite ; et l'expression de certains de ses jugements à l'emporte-pièce aurait pu être adoucie, sans qu'en fût diminuée la valeur de son livre qui est, je le répète, considérable.

L. Auvray.

La France et le Grand Schisme d'Occident, par Noël Valois. Paris, Picard et fils, 1896, 2 vol. in-8 de xxx-406 et 516 p. — Prix : 15 fr.

La réputation de cet excellent ouvrage paru il y a quelques mois à peine, n'est déjà plus à faire. De toutes parts on a reconnu les très rares qualités qui le recommandent à l'attention de ceux que les questions irritantes du grand schisme ont préoccupés ; l'Académie des inscriptions et belles-lettres l'a jugé digne d'une de ses plus hautes récompenses, du premier prix Gobert. En voilà assez pour me dispenser de dire de ces deux volumes tout le bien que j'en pense, et pour justifier le soin que j'apporterai à ne faire que résumer certaines grandes lignes du livre de M. N. Valois.

Après une introduction donnant l'énumération des nombreuses sources consultées, le tome Ier débute par le récit très coloré et très vivant du conclave, qui, sous une pression plus ou moins vive des Romains, finit par l'élévation d'Urbain VI au souverain pontificat. Que l'on me permette, en passant, de regretter que l'auteur n'ait pas indiqué, en quelques pages très courtes, la situation de l'Église et de la Papauté pendant

les années qui précédèrent la mort de Grégoire XI, rappelé les causes multiples qui avaient retenu les Papes hors de Rome, rapporté les effets produits en France, en Italie et dans l'Empire par leur retour dans la péninsule, etc. Sans doute, on aurait pu trouver dans cette étude préparatoire quelques indices précurseurs des événements qui allaient se manifester. A vrai dire, on ne pouvait guère supposer, avant l'élection de Barthélemy Prignano, que celui-ci, une fois nommé, se montrerait « le plus fantasque » des pontifes, indisposant les cardinaux de son entourage par sa bizarrerie et son emportement, leur faisant éprouver déceptions sur déceptions. Mais il est un fait assez caractéristique, que M. N. Valois a mis suffisamment en lumière, c'est le mécontentement des cardinaux français se voyant condamnés à vivre perpétuellement en Italie, sans espoir de voir la cour pontificale revenir s'installer sur les bords du Rhône. Toutes les circonstances relatives à la double élection des pontifes rivaux, Urbain VI et Clément VII, sont racontées avec une minutie digne de tous les éloges : dans une question aussi épineuse et aussi importante, ne faut-il pas mettre à profit jusqu'au moindre document et ne faut-il pas essayer de faire jaillir la lumière des dépositions des témoins les plus opposés? Il est extrêmement délicat, en un débat aussi grave, de se déclarer pour l'un ou l'autre parti : il semble pourtant, d'après le récit de M. Valois, qui prend bien garde de se prononcer (il serait, je crois, plutôt disposé à regarder les deux Papes comme des intrus), qu'en tout cas Urbain VI avait de meilleurs droits à faire valoir que Robert de Genève. Il est vrai que son élection n'eut pas lieu avec tout le calme et toute l'indépendance désirables, mais ne peut-on pas revendiquer pour lui cet avantage que les cardinaux, créateurs du schisme, l'ont d'abord formellement reconnu pour véritable Pape, même après s'être dégagés des influences des Romains, et n'ont fait entendre leurs protestations que lorsqu'ils eurent des griefs personnels à venger?

Jusqu'aujourd'hui il était admis, sinon chez nous, au moins par les historiens des pays étrangers, que la France et en particulier le roi Charles V devaient porter la plus grande part de la responsabilité de ce schisme douloureux, qui, pendant quarante ans, désola l'Église, souleva des persécutions et arma les peuples les uns contre les autres. On avait même dit, des auteurs très sérieux avaient aussi imprimé que partout où s'étendit l'influence française les Clémentins triomphèrent et les Urbanistes eurent à souffrir de leur infériorité. L'ouvrage de M. Valois répond à ces récriminations contre notre pays et démontre que la France n'eut pas, en cette occurrence difficile, autant de torts qu'on veut bien lui reprocher. Il établit que Charles V ne se laissa pas trop aveugler par son propre intérêt et fit preuve de modération et de sagesse. Pour étayer cette démonstration, il était nécessaire de suivre avec une scrupuleuse attention les événements qui se déroulèrent en France et dans tous les

pays de l'Europe obéissant à l'Église catholique. Il fallait reconnaître en premier lieu qu'il fut bien difficile à Charles V de donner son adhésion à Urbain VI, quand depuis les premiers jours il recevait de différentes personnes des avis mystérieux sur l'irrégularité de l'élection de Barthélemy Prignano, et quand, d'autre part, celui-ci ne lui fournissait aucune explication ou lui adressait des messagers infidèles. Il attendit donc des nouvelles certaines, mais sans prendre une attitude hostile à Urbain VI et en laissant se propager dans le royaume le bruit de la nomination de celui-ci; des officiers ministériels, en plusieurs endroits, datèrent leurs actes de l'année du nouveau pontificat. M. Valois prouve que les secours financiers envoyés par le Roi aux cardinaux dissidents ne purent peser en aucune sorte sur leurs décisions, puisque les premières sommes furent seulement versées le 23 décembre 1378, alors que le schisme était consommé depuis trois mois. Il est vrai qu'aussitôt Clément VII proclamé, Charles V n'hésita pas sur la conduite qu'il avait à tenir et se prononça immédiatement pour lui, tout en paraissant, devant le public, demeurer encore sur l'expectative. Mais l'historien très consciencieux qu'est M. Valois déclare que, s'il fit fausse route, ses intentions furent droites : s'il croyait, de par son crédit, entraîner toute la chrétienté à sa suite et donner la victoire aux Clémentins, il pensait ainsi ramener très promptement la paix dans l'Église. Malgré cela, la pression qu'on lui reprocha tant d'avoir exercée fut modérée ; il se borna à imposer silence aux gens de l'Université de Paris et à solliciter, par ambassades ou par lettres, les princes ses alliés à se joindre à sa cause. Il n'y réussit point partout; mais son échec ne fut pas pour lui un motif de rupture avec les rois urbanistes, auxquels l'attachaient des liens politiques. Dans cet exposé des négociations qui se firent alors, dans la description des progrès ou des pertes des Clémentins, M. Valois s'est montré très avisé et surtout extrêmement bien renseigné. Tous les documents possibles, diplomatiques ou littéraires, ont été utilisés par lui et fort heureusement.

Le rôle de la France fut beaucoup plus actif sous le règne de Charles VI, principalement à cause de l'intervention de Louis d'Anjou en Italie. Cependant, malgré les encouragements et les réclamations de Clément VII, Louis d'Anjou, qui se présentait comme l'héritier de la reine Jeanne, avait moins à cœur de renverser Urbain VI que de se maintenir dans le royaume de Naples. Sous couleur de religion et de pacification de l'Église, il ne poursuivait que ses propres avantages; s'il combattait les Urbanistes, c'était parce que leur drapeau abritait tous ceux qui s'opposaient à ses projets politiques. Il est donc douteux que le pape d'Avignon eût beaucoup gagné à la réussite complète de son expédition. D'ailleurs le parti de Clément VII, très favorisé à un moment donné, par exemple à l'époque de la mort de Charles V, finit par faiblir dans de notables proportions. Après avoir été sur le point de se conquérir l'Italie tout entière,

Robert de Genève perdit beaucoup de terrain quand Boniface IX remplaça Urbain VI. Dans les pays allemands, il n'éprouva que des déceptions. Pour comble de disgrâce, il fut lui-même harcelé par le terrible Raymond de Turenne, qui mit la guerre aux portes d'Avignon. Bientôt ce furent les pays français, jusque-là dévoués et fidèles, qui se ressentirent de la lassitude générale. Les charges pesaient de plus en plus lourdes sur le clergé, et l'Université de Paris profitait de toutes les occasions pour s'agiter et protester contre le schisme ; enfin, dans l'entourage de Charles VI, on commençait à s'apercevoir que Clément VII ne serait jamais que le pape d'une moitié de l'univers catholique, on s'émouvait des maux que causait la division de l'Église, on acquérait la conviction que les sacrifices énormes auxquels on avait consenti ne pouvaient être compensés par l'avantage de posséder le Souverain Pontife à Avignon; bref, on étudiait les moyens de rétablir l'union par la déposition des deux rivaux. Clément VII mourut sur ces entrefaites. On était dès lors en droit d'espérer que, grâce au courant des idées nouvelles, le schisme touchait à sa fin ; on en fut même persuadé quand l'élection de Pierre de Luna eut lieu sous la condition expresse que celui-ci quitterait la tiare à la première réquisition des cardinaux de son parti ; mais on comptait sans sa ténacité et sans son courage indomptable, qui lui firent tenir tête à tous les événements. Dans les deux volumes qu'il vient de publier, M. Valois n'a pas abordé l'histoire de cette seconde période du schisme : nous espérons qu'il nous la racontera bientôt avec autant de bonheur qu'il a fait de la première. Il possède du reste admirablement bien son sujet et doit déjà avoir réuni la plupart de ses documents.

Je ne reviendrai pas sur les éloges que j'ai déjà donnés à son ouvrage, ce serait me condamner à des redites. J'aurai cependant une très légère inexactitude à relever : à nombreuses reprises, en parlant du palais apostolique d'Avignon, M. Valois l'appelle le palais des Doms, à cause du voisinage de l'église de Notre-Dame des Doms. Cette dénomination ne se trouve dans aucun texte ; elle est même contraire à l'usage reçu, car jamais ce palais n'a été ainsi désigné. Pure critique de détail, sans aucune importance, comme on le voit. Je regrette bien encore que l'auteur de *la France et le Grand Schisme d'Occident* n'ait pas réussi à déterminer ce qu'il y a de fondé dans la vie de la bienheureuse Ursule de Parme, par Simon de Zanacchi. Ce récit renferme en effet un certain nombre de détails curieux et d'anecdotes intéressantes, dont il aurait été désirable qu'on pût faire usage.

L.-H. Labande.

Die Mainzer Klubisten der Jahre 1792 und 1793, von K. G. Bockenheimer. Mainz, Fl. Kupferberg, 1896, in-12 de vi-372 p.

Eulogie Schneider (1793), par E. Mühlenbeck. Strasbourg, Heitz ; Paris, Bouillon, 1895, in-8 de xv-419 p. — Prix : 15 fr.

Voici deux ouvrages, traitant l'un et l'autre de la Révolution fran-

çaise sur les bords du Rhin, composés sur place et complétant deux des récents volumes de M. Arthur Chuquet : *Mayence* et *Hoche et la Lutte pour l'Alsace*.

Le premier, écrit en allemand, par un *Landgerichtsdirektor*, n'en est pas moins une contribution impartiale à l'histoire des conquêtes françaises il y a cent ans. L'auteur étudie spécialement les hommes qui, pendant la première occupation de Mayence, se vouèrent, dans les clubs et dans la presse, à l'apostolat révolutionnaire. Ce furent le marchand de vin alsacien Stamm, les professeurs Hoffmann et Böhmer, le prêtre Dorsch, le médecin Wedekind, le savant Forster. Il les montre opérant d'abord, sous la protection de Custine, contre les corporations de la ville attachées à l'antique constitution, puis dominés et dispersés par les représentants en mission Merlin, Haussmann et Reubell. Leurs chefs présidèrent cependant la Convention qui se réunit en mars 1793 et proclama la réunion à la France. Le siège et la prise de Mayence par les Prussiens devaient rendre momentanément inutile cette décision. D'ailleurs, pas plus dans cette Convention que dans les clubs, nous dit M. Bockenheimer, ce ne fut jamais la majorité de l'opinion publique mayençaise qui triompha. Un dernier chapitre nous renseigne sur le sort ultérieur des clubistes, et l'ouvrage se termine par une cinquantaine de pages consacrées à des éclaircissements et à des citations de pièces justificatives.

— Le premier de ces éclaircissements concerne un Franconien qui vint à Strasbourg par les bords du Rhin et y trouva, à la même époque, sa sinistre célébrité. Eulogé Schneider, ce prêtre appelé en Alsace pour travailler à l'établissement de l'Église constitutionnelle, devait y être un des coryphées, puis une des victimes de la Terreur. Il vient d'avoir en M. Mählenbeck, je ne dirai pas un défenseur, car M. Mählenbeck n'est point un révolutionnaire et appelle sans détour la Convention un « affreux bourbier » (p. 74), mais un biographe de ses derniers jours, qui essaie d'expliquer par ses origines le terme tragique de sa destinée. Schneider, selon lui, était devenu, comme Allemand, suspect aux jacobins centralisateurs, sortis de la Convention ou inspirés par elle, tels que les représentants en mission Saint-Just et Lebas ou le maire Monet. Il aurait rêvé en Alsace un État sous la protection de la France, semblable à celui qu'on venait d'ébaucher à Mayence. Il a été frappé, en sa qualité d'étranger, sans que les gages sanglants donnés par lui au parti terroriste aient pu le sauver. S'il y a là une thèse, il faut avouer que l'argumentation n'est ni puissante ni claire ; la suite des faits se déroule au hasard, les digressions sont fréquentes. Schneider n'entre en scène qu'à la page 65, et on le perd souvent de vue au milieu de ces agitateurs de bas étage sur lesquels l'auteur nous prodigue pêle-mêle les renseignements. La division en chapitres n'est indiquée que par des blancs ; il

n'y a pas un titre, dans ces quatre cents pages, pour servir de point de repère, par conséquent point de table des matières. Dans cette dissertation confuse, on pourrait voir un plaidoyer dissimulé en faveur d'une Alsace autonome entre la France et l'Allemagne, semblable à celle que M. de Gasparin dessinait sur la carte en pleine guerre de 1870, où certains publicistes verraient encore une garantie de paix pour l'Europe du XXe siècle. L. P.

Bonaparte et Hoche en 1797, par Albert Sorel. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 340 p. — Prix : 7 fr. 50.

A la fin du quatrième volume de son grand ouvrage *l'Europe et la Révolution française*, M. Albert Sorel est parvenu à cette période où la République, agonisante dans son berceau sanglant, va se personnifier dans un homme, dans un soldat. En 1797, deux généraux entre tous semblaient appelés à recueillir son héritage, Hoche en l'abritant sous sa renommée, Bonaparte en la dominant et en se substituant à elle. M. Sorel a été amené à faire sur l'un et l'autre une étude de psychologie politique, qui nous donne un avant-goût de son cinquième volume.

Bonaparte est mis en scène le premier : tout d'abord, on serait tenté de trouver plus logique l'ordre inverse. Après avoir parlé de Hoche et des espérances qu'on avait inutilement placées en lui, l'auteur aurait ensuite fait apparaître son heureux rival et montré comment et pourquoi, en définitive, celui-ci a réussi : il aurait ainsi passé sans transition à l'histoire extérieure des régimes consulaire et impérial. En procédant autrement, il a voulu sans doute laisser le lecteur sous une impression de regrets, dans une attitude de protestation contre la destinée qui a brisé l'un et couronné l'autre. Il n'en consacre pas moins les deux tiers de son étude à Bonaparte. Dans une suite de pages nourries, écrites d'un style alerte et nerveux, il montre le vainqueur d'Arcole, de novembre 1796 à octobre 1797, bouleversant et organisant l'Italie, négociant à son gré la paix avec l'Autriche, étendant vers la Méditerranée et l'Orient les vues de son imagination conquérante. On remarquera principalement le chapitre II (*le Proconsulat de Bonaparte*), rempli de pénétrantes analyses et d'ingénieux rapprochements. Seulement M. Sorel n'a-t-il pas été trop loin en attribuant (p. 107 et suiv.) à certains écrits de Mallet du Pan et de J. de Maistre une part d'influence dans les conceptions politiques qui hantaient alors l'esprit de Bonaparte? L'hypothèse est curieuse et éloquemment exprimée, mais elle ne repose que sur de simples coïncidences chronologiques.

Dans ses actes, même dans ses desseins ou ses rêves, Bonaparte apparaît ici s'imposant à tous ; Hoche, au contraire, n'a jamais su, dans sa courte vie, rien pousser à bout. Il a pacifié la Vendée sans la rallier à la République ; il a voulu vaincre l'Angleterre chez elle, et son entreprise a

eu à peine un commencement d'exécution ; il a visé à l'établissement d'une république cisrhénane, qui n'a pas eu une heure d'existence. Les derniers mois de sa vie se sont usés à soutenir, sans souci de la légalité républicaine, le triumvirat qui accomplit le coup d'État du 18 fructidor. La conclusion de M. Sorel à son endroit est toute négative. S'il fût arrivé à la tête des affaires, dit-il, il n'eût été ni César ni Washington. Qu'eût-il donc été, s'il eût vécu? Sans doute il fût devenu, comme ses complices militaires d'alors, maréchal et duc par la grâce de Napoléon ; car, avec ses illusions de jacobin impénitent, il eût dû estimer le 18 brumaire, au même titre que le 18 fructidor, comme une œuvre de salut et de consolidation pour son régime préféré. L. P.

Histoire de la colonisation française, par Eugène Guérin. *La Nouvelle-France*, t. I. Paris, A. Fourneau, 1896, in-16 de 394 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Eugène Guérin a entrepris sur l'histoire de la colonisation française un travail considérable, dont le premier volume vient de paraître. On y trouvera relatée succinctement, mais avec « une admiration passionnée » (p. 7), l'étonnante histoire de la Nouvelle-France depuis les voyages de Jacques Cartier jusqu'à la mort du comte de Frontenac (fin de 1698).

C'est, le plus souvent, sous la forme de récits vifs, pittoresques, colorés que M. Guérin expose les faits ; il a voulu, dans une œuvre de vulgarisation, exposer les résultats acquis par les patientes recherches des érudits, et intéresser le grand public aux études d'histoire coloniale. Il y a pleinement réussi. Son livre, contenant bon nombre de détails caractéristiques, se lit facilement et vient à son heure, au moment où l'attention publique se porte de plus en plus sur les questions coloniales.

Malheureusement, le travail de M. Guérin est trop un ouvrage de pure vulgarisation. Aucune référence dans le corps même du livre ; à peine, çà et là, quelques indications rudimentaires (Archives de la marine, Archives coloniales. — Encore faut-il remarquer, à ce propos, que les documents cités par M. E. Guérin, p. 235, 279 et 368, comme conservés aux Archives de la marine, le sont au dépôt des colonies). — Quelques rares pièces justificatives, cinq en tout (et nous ignorons d'où proviennent les deux dernières), et une longue bibliographie (p. 379-392) avec nombre de fautes (*Creuxis* pour *Creuxius*, p. 383 ; Jouon *de* Longrais pour Jouon *des* Longrais, p. 386), et de graves omissions (le livre de M. Deschamps sur *la Question coloniale*, le grand recueil cartographique de M. Gabriel Marcel, les ouvrages anglais de Parkman, etc.), constituent tout l'appareil scientifique du volume.

Sur le corps même du récit nous avons peu de critiques à formuler. La plus importante a trait au début même du livre, qui s'ouvre par le récit du premier voyage de Jacques Cartier au Canada ; n'aurait-il pas fallu parler auparavant, très brièvement d'ailleurs, des voyages des Fran-

çais à Terre-Neuve dès le début du XVIe siècle, et de Verazzano? La conclusion du chapitre VII (p. 59) nous a paru très discutable, et nous croyons insuffisants les chapitres X et XI. Si à cela nous ajoutons quelques menues observations de pur détail (il eût fallu, p. 254, quelques mots de plus sur l'île d'Anticosti, et sur sa cession à Jolliet; le même Jolliet a, avant Cavelier de la Salle, appelé le Mississipi *Rivière Colbert*, et sa vallée *Colbertie*, p. 291, etc.), nous en aurons fini avec les critiques que nous a suggérées la lecture de l'ouvrage de M. E. Guérin. Ces légères modifications faites, le travail de cet écrivain sera excellent à répandre dans les bibliothèques populaires, et aussi à placer dans la bibliothèque de tout homme du monde désireux de connaître dans ses grandes lignes l'histoire d'une des plus anciennes colonies françaises.

HENRI FROIDEVAUX.

Englische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert, von W. MICHAEL. Hambourg, Voss, 1896, in-8 de XII-856 p. — Prix : 20 fr.

Ce gros volume est consacré à la politique extérieure de George Ier d'Angleterre, et il sera suivi d'un second, plus intéressant encore, où il sera question de la vie intérieure du pays, du Parlement, de l'art, de la littérature. La contexture est solide : l'auteur a séjourné deux années entières à Londres, où il a fréquenté assidûment le Record Office et le Musée Britannique; il a dépouillé, la plume à la main, les correspondances de J. Philippe Hoffmann et de Frédéric Bonet, ministres d'Autriche et de Prusse en Angleterre, conservées aux archives de Vienne et de Berlin. Rien de ce qui est imprimé ne lui est inconnu. Et cependant l'on se demande si le cadre n'est pas un peu trop vaste, et si l'auteur ne s'exagère pas, comme c'est le cas de bien des biographes, le génie de son héros. Cette unique réserve exprimée, exposons brièvement les grandes lignes du sujet. L'auteur ne l'aborde qu'à la page 403, sans qu'il y ait lieu de regretter les pages préliminaires, surtout celles qui traitent des conséquences de la révolution de 1688 et du règne de la reine Anne, à la fin duquel le pays, las d'une guerre interminable, commença seulement à sentir les effets de la restauration protestante. Le successeur d'Anne, George Ier, électeur de Hanovre, était un homme de corpulence moyenne, sans la moindre apparence : un gros nez, des yeux larges et vagues, une bouche hideuse que la mode lui interdisait de voiler d'une moustache; l'ensemble, sous l'ample perruque, donnerait aussi bien un visage de femme, sans la dureté repoussante et l'âpreté des traits (p. 409). Il ne connaît rien des usages ni de la langue de l'Angleterre; souverain absolu dans son domaine d'outre-Manche, il se plie avec peine au joug parlementaire, et il passera une partie de son temps dans son pays d'origine, se désintéressant à peu près de l'administration de la Grande-Bretagne (p. 620, 709), pour se consacrer à l'élaboration d'une politique

personnelle, marquée par une intervention dans les affaires de Suède pour rattacher Brême et Werden au duché de Brunswick-Lüneburg, et par le rapprochement avec la France, déjà étudié par M. Wiesener (p. 709-812), deux démarches contraires au sentiment de ses sujets. Toutefois ceux-ci sont affamés de paix et le laissent faire : les craintes de guerre du printemps de 1715 ne durent pas, et la prise d'armes jacobite échoue devant l'indifférence publique (liv. III, ch. III). George renouvelle l'alliance avec la Hollande et l'Autriche, de tradition depuis l'avènement de Guillaume III (liv. III, ch. IV), et il reprend le rôle d'arbitre de l'Europe, rêvé plutôt que réalisé par Henri VIII. Il conclut la quadruple alliance contre l'Espagne (ch. VII), que sa flotte bat à Passaro, et intervient à Passarowitz entre l'Autriche et la Turquie (ch. VIII). Ces intrigues diplomatiques sont un peu monotones, malgré le renouveau d'inédit fourni par l'auteur, qui a droit néanmoins à tous nos compliments pour sa méthode d'information rigoureuse. A. S.

Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872, par le marquis DE GABRIAC. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de VII-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

La Mission de H. de Lontaut-Biron à Berlin, par le duc DE BROGLIE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-12 de 316 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Deux jours après la signature des préliminaires de paix, dit le marquis de Gabriac (p. 99), le *Journal de Saint-Pétersbourg* publia un échange de télégrammes entre le nouvel empereur d'Allemagne et l'empereur de Russie. Le roi Guillaume disait que la Prusse n'oublierait jamais qu'elle était redevable à l'empereur de Russie que la guerre n'eût pas pris « des proportions extrêmes. » L'empereur Alexandre répondait en faisant des vœux pour une paix durable et en ajoutant qu'il était heureux d'avoir pu prouver au roi ses sympathies en ami dévoué.... A Saint-Pétersbourg, on fut peu satisfait de l'échange de ces déclarations entre les deux empereurs » (p. 99). M. de Gabriac ajoute : « L'impression dernière fut que la Russie avait volontairement ou involontairement rendu à l'Allemagne, pendant la guerre, un service signalé. C'est celle qui a prévalu et qui tend à devenir la vérité historique.... » (p. 103). Voilà qui appelle naturellement à préciser la nature de ce « service signalé. »

Notre auteur croit savoir qu'en cas d'une insurrection en Pologne, la Russie était autorisée ou obligée éventuellement à occuper le grand-duché de Posen (p. 40). Il y aura toujours une question polonaise, mais ce n'est pas ce problématique soulèvement seul qui eût pu imprimer à la guerre « des proportions extrêmes. » La Russie, d'ailleurs, en empêchant une insurrection au Royaume de s'appuyer sur un mouvement en Posnanie ou en Silésie, se serait rendu service à elle-même au moins au-

tant qu'à la Prusse. Cette promesse ne fut pas le « service signalé. »

Il faut chercher ailleurs ; écoutons M. de Gabriac : « Il avait été entendu entre les deux cabinets, au début de la guerre, que toute action isolée de l'Autriche en notre faveur devait avoir pour effet d'amener la Russie à une démonstration analogue et correspondante en faveur de la Prusse. Une pareille déclaration, « notifiée à Vienne, » devait nécessairement paralyser toute action éventuelle de l'Autriche et permettre à la Prusse de dégarnir entièrement ses frontières de Bohême pour porter toutes ses troupes en France » (p. 34). Voilà le « service signalé. » Cette attitude de la Russie répondait, d'ailleurs, à un sentiment très répandu en ce pays. « J'ai eu occasion de me convaincre, écrivait encore M. de Gabriac, pendant mon séjour à Saint-Pétersbourg, des intentions du parti national russe, qui a momentanément changé de drapeau et abdiqué ses vues ambitieuses sur la Turquie pour se tourner contre l'Autriche » (p. 204). Quant aux conditions dans lesquelles une intervention de François-Joseph Ier en notre faveur aurait pu se produire, je ne puis mieux faire que renvoyer le lecteur aux pages 195 à 200 des *Souvenirs*.

C'est le gouvernement prussien qui prit l'initiative de proposer une conférence pour la déneutralisation de la mer Noire. « La Prusse connaissait depuis longtemps les intentions de la Russie.... Elle avait toujours eu l'intention de faire à la Russie cette concession» (p. 65). On doit donc se demander si ce n'était pas là une compensation convenue à l'avance. Qu'il y ait eu ou non accord préalable, on reconnaîtra que, pour le « service signalé, » c'était, sur le dos de l'Angleterre, un mode d'acquittement qui ne coûtait rien à la Prusse, nullement intéressée à la neutralité de la mer Noire. En 1871, comme dans presque toutes les combinaisons prusso-russes, la Prusse a donné le moins pour gagner le plus, et cela depuis le pacte de 1772, dont Frédéric II fut l'instigateur et dont la Prusse est demeurée le principal bénéficiaire, surtout par le côté baltique. N'est-ce pas l'occupation de Dantzig qui a permis à la Prusse, lorsqu'elle y eut ajouté Kiel, de faire de la mer Baltique un lac allemand? Ce n'est pas ce qu'avait rêvé Pierre le Grand lorsqu'il transportait sa capitale sur la Néva.

— Depuis la paix de Francfort, les questions constitutionnelles, les incidents parlementaires, le langage de la presse, les mandements des évêques, exercèrent une influence qui aurait pu être décisive sur les rapports de la France avec la Prusse. Avec le talent hors ligne que personne ne lui contestera, le duc de Broglie raconte assez longuement tous ces faits,

..... Quaeque ipse miserrima vidit,
Et quorum pars magna fuit.

Il fait ressortir, par des documents, avec quel tact, quelle perspicacité, quelle abnégation le vicomte de Gontaut-Biron a su parer à tant de péri-

pélies qui portaient la guerre dans leurs flancs. Sa situation personnelle y a puissamment aidé. De ce récit, il reste deux constatations principales : premièrement que le prince de Bismarck était contraire au rétablissement de notre monarchie, que le mouvement catholique l'a exaspéré, enfin qu'en 1875 il voulait, comme l'état-major allemand, brusquer la guerre avant que nous eussions reconstitué notre défense militaire. Le second point mis en évidence est l'intervention efficace de la Russie. Voici d'abord, à la page 47, pendant la présidence de M. Thiers, une première entrevue de notre ambassadeur à Berlin avec Alexandre II et avec le prince Gortschakov. Enfin, au moment critique, en 1875, l'empereur de Russie, de passage à Berlin, voulut voir M. de Gontaut pour lui dire : « Comptez sur moi et soyez tranquille » (p. 240). Voilà qui confirme les récits du général Le Flô.

En résumé, ces deux récits nous apprennent des choses que nous connaissions mal; mais nous y trouvons aussi un enseignement, c'est-à-dire quelque chose de plus utile et de plus rare que les renseignements. « Une nation vaincue, dit le duc de Broglie, a besoin de rétablir le prestige de son autorité morale ébranlée; rien n'est plus propre à la lui faire recouvrer que la dignité du caractère chez ceux qui la représentent » (p. 315). Le marquis de Gabriac exprime la même pensée (p. 105). Le précieux enseignement qui ressort de ces deux livres est donc de montrer la force qu'un diplomate peut apporter à sa mission par son propre poids. Les examens et les concours demeurent impuissants à mettre cette force en relief et en valeur pour le bien de l'État. A. D'AVRIL.

Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis. *Fortegnelse over Danmarks breve fra middelalderen med udtog af de hidtil utrykte.* Udgivet ved KR. ERSLEV i forening med WILLIAM CHRISTENSEN og ANNA HUDE af selskabet for udgivelse af kilder til dansk historie. II Binds 1 hæfte (1351-1382). Kjøbenhavn, G. C. E. Gad, 1896, in-8 de 240 p.

La Société pour la publication des sources de l'histoire du Danemark a entrepris un répertoire diplomatique de ce pays pour le moyen âge (jusqu'en 1450). L'ouvrage, dû à la collaboration de MM. Erslev et Christensen et de Mme Anna Hude, a commencé de paraître en 1894. Nous n'avons à nous occuper ici que du troisième fascicule (1re moitié du t. II), le seul que nous ayons reçu. Il renferme l'indication de près de onze cents actes (nos 2292-3354) échelonnés du 7 janvier 1351 au 9 mars 1382. Les auteurs du recueil prennent soin de nous faire connaître, soit par une reproduction intégrale, soit par des extraits, les actes restés jusqu'ici inédits ; pour les pièces déjà imprimées dans le premier volume du *Repertorium* (ce qui a lieu, par exemple, pour les vidimus), un simple renvoi suffit ; pour les morceaux publiés ailleurs, le plus souvent une analyse avec renvoi au livre où ils se trouvent déjà. A la fin de chaque

analyse ou reproduction, les auteurs ont placé l'indication précise de la source qui la leur a fournie, et les renseignements essentiels concernant le texte (par exemple, discussion de la date, comme pour le n° 3315, variantes, etc.). L'utilité d'un semblable répertoire, quand il est dressé avec soin, comme c'est ici le cas, n'est guère contestable.

Dans le millier d'actes que renferme ce volume, il en est peu qui offrent un intérêt politique ou général ; nous noterons seulement : l'octroi aux habitants de Malmo des coutumes de Lund (20 déc. 1353, n° 2393) ; les statuts de l'archevêque de Lund, concernant les chanoines de son chapitre métropolitain (8 juin 1353, n° 2469) ; un acte d'Urbain V, portant confirmation de l'élection indûment faite de l'archevêque de Ripen (7 nov. 1369, n° 2879) ; l'acte d'alliance entre les ducs de Poméranie, princes de Rügen Wratislaw et Buguslaw, et le royaume de Danemark (8 avril 1376, n° 3088) ; l'acte analogue conclu entre le Danemark et le duc de Stettin (26 oct. 1376, n° 3113). Nous citerons également deux actes curieux relatifs aux méfaits d'un consul de Ripen (3263 et 3264), et d'autres émanés de prélats français : Pierre de Cros, alors archevêque d'Arles et trésorier du Saint-Siège (3039, 3055), et Guillaume d'Aigrefeuille, cardinal de Saint-Étienne et trésorier du Sacré-Collège (3054).

E.-G. Ledos.

Poussière du passé *(notes et tableaux d'histoire)*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 284 p. — Prix : 3 fr. 50.

La réunion de plusieurs articles de genres différents en un volume rend difficile le choix du titre à donner à ce livre : *Mélanges, variétés, études historiques et littéraires*, tels sont les titres les plus logiquement indiqués, mais ils sont trop usés. L'excellent Marmier ne se tourmentait pas de cette difficulté, il appelait un recueil *A la Maison, Horizons lointains*, n'importe comment. M. de Vogüé veut quelque chose de plus original comme *Regards historiques*, *Devant le siècle*. M. Ernest Daudet a nommé son dernier livre *Poussière du passé*. Si, bien souvent, il a secoué pour le grand profit et le grand plaisir de ses lecteurs la poussière des bibliothèques, cette fois pourtant il n'en a pas été ainsi, puisque ce sont de beaux volumes encore humides de l'impression, tout frais, tout neufs, et non de poudreux manuscrits qui lui ont fourni le sujet de ses études très variées et très bien pensées. Ce sont les mémoires du chancelier Pasquier, de Marbot, du général Thiébault, de la duchesse de Reggio, du baron de Barante, de La Revellière-Lépeaux, du comte de Ségur, les travaux de M. Vandal sur Napoléon et Alexandre, et d'autres toutes récentes publications dont il nous entretient avec un grand charme, du reste, dans une série d'analyses qui les caractérisent parfaitement et mettent en relief leurs pages les plus remarquables. Comme, avec la meilleure volonté et les meilleurs yeux du monde, il

est impossible de lire tout ce qu'on voudrait lire, on est heureux de trouver dans trois cents pages la quintessence de plusieurs in-octavo et de pouvoir se fier au jugement d'un critique éminent. M. Ernest Daudet, on le sait, écrit avec autant d'élégance que de pureté, et parce qu'il devrait toujours donner de bons exemples, j'ai été surpris de trouver sous sa plume quelques néologismes. Je lui passerai « suggestifs, » bien que l'hospitalier Littré ne l'ait admis que précédé d'une petite croix dans le Supplément de son Dictionnaire, mais « sensationnel! » Nous avions passionnel, inventé, je crois, par Fourier, mais « sensationnel! » Si l'on continue à faire des adjectifs avec les substantifs terminés en ion, nous finirons par avoir « indigestionnel. » TH. DE P.

L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres, par HENRY HARRISSE. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de 465 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un écrivain, né il y a deux siècles, a laissé une masse d'ouvrages de toute espèce, romans, voyages, critique, traductions, presque tout un infolio de *Gallia christiana*, et de ces volumes qui dépassent la centaine, un seul livre a survécu, l'histoire d'une courtisane et d'un chevalier d'industrie. En l'écrivant avec un talent aussi grand qu'inconscient, son auteur n'avait pas pensé faire une œuvre scandaleuse, il avait cru plutôt offrir un tableau d'un effet moral. Le livre fut saisi toutefois et l'on peut s'en étonner quand on le compare à tant de nos romans modernes; que l'un de nos écrivains en vogue traite la même donnée, et par la crudité des détails, par la recherche du réalisme, il fera une production réellement malsaine, comme la *Sapho* de M. A. Daudet, par exemple. En dépit des années, *Manon Lescaut* n'a rien perdu de sa fraîcheur, de son charme étrange, et l'on comprend que M. Henry Harrisse ait été séduit par la pensée d'étudier profondément son auteur. Sa vie si agitée, les ombres qui en voilent certaines parties, bien des points à éclaircir, bien des calomnies à réfuter, il y avait là de quoi tenter un écrivain. M. Harrisse a, du reste, moins cherché à caractériser, à analyser le talent de l'abbé Prévost — œuvre de critique faite deux ou trois fois par Sainte-Beuve — qu'à réunir sur lui une énorme quantité de documents disséminés de tous côtés. La récolte est complète et nous doutons qu'on puisse encore glaner quelque chose sur cet homme singulier et mobile, tour à tour élève des jésuites, engagé volontaire dans les dernières guerres de Louis XIV, bénédictin fugitif, bénédictin derechef, finissant par être aumônier du prince de Conti, et au milieu d'une foule de péripéties, écrivant des romans, en traduisant, nous révélant la littérature anglaise et conservant une foi assez vive pour se proposer d'écrire deux ouvrages d'apologétique chrétienne, il n'en eut pas le temps. La rupture d'un anévrisme le tua subitement. On a raconté qu'il n'était qu'en syn-

cope, qu'on voulut faire son autopsie, et qu'un scalpel imprudent le rappela un instant à la vie pour la lui ôter définitivement. Peut-être M. Harrisse a-t-il combattu trop longuement une assertion qui n'entache en rien la mémoire de l'abbé Prévost. Il est arrivé de même en d'autres endroits à M. Harrisse de donner trop d'importance à des faits de minime valeur. Ce qui nous surprend, c'est qu'avec la précision de ses recherches, il n'indique pas ce qui l'a autorisé à transporter dans la vie de Prévost (p. 12) le début de *Manon Lescaut* et à donner à l'auteur de ce roman le rôle même de Des Grieux. Nous ne connaissons rien qui puisse établir cette substitution et il eût été bon de l'étayer de quelques preuves.

TH. DE P.

Le Baron de Batz. *Un Conspirateur royaliste sous la Terreur*, par G. LENÔTRE. Paris, Perrin, 1896, in-8 de 391 p. — Prix : 7 fr. 50.

Corrompre et avilir les conventionnels, les faire s'entre-tuer, et enliser la Convention dans un tel cloaque de boue et de sang, que le peuple, épouvanté ou dégoûté, en balayât les débris et réclamât le rétablissement de la monarchie : tel aurait été, suivant M. Lenôtre, le plan du baron de Batz. Pour lui, Batz est le pivot de la Révolution; lui seul souleva ce tourbillon fantastique, dirigea cette danse macabre terminée par l'échafaud. Si les diverses factions révolutionnaires se sont déchirées entre elles, c'est à Batz qu'il faut l'attribuer : l'auteur ne voit pas d'autre explication. Nous allons pourtant lui en suggérer une qui est beaucoup plus rationnelle. Qui dit révolution dit convulsions : est-il donc étonnant que des hommes, pour la plupart dénués de scrupules, de probité, de moralité, souillés de quelque tare ou gangrenés jusqu'au fond, se soient entre-dévorés? L'impulsion de leurs ambitions désordonnées, de leurs appétits inassouvis, de leurs haines longtemps contenues, ne suffisait-elle pas pour les jeter, meute hurlante, les uns sur les autres? N'est-ce point là l'histoire de toutes les révolutions? N'avons-nous point vu, en juin 1848, les masses socialistes se soulever contre la bourgeoisie républicaine, et, en 1871, les communistes fusiller des vainqueurs du 4 septembre? N'exagérons point le rôle du baron de Batz. N'est-il pas assez beau dans sa grandeur tragique? Avoir tenté l'héroïque aventure du 21 janvier, fait trembler les comités de gouvernement, donné l'exemple d'une résistance intrépide à l'oppression des tyrans, n'est-ce point suffisant pour immortaliser un homme?

L'idée générale de l'ouvrage est donc fausse. Et si nous étudions les détails, que de déductions fantaisistes et d'appréciations erronées !

Les agents des comités se présentent au domicile d'un personnage connu sous le nom d'abbé Alençon ; mais il a disparu : M. Lenôtre en conclut qu'Alençon et Batz ne font qu'un. Pourquoi? Les termes de la lettre de la femme Lamartinière audit d'Alençon prouvent le contraire.

M. Lenôtre pense qu'Admiral a tiré sur Collot d'Herbois par jalousie, croyant que la femme Lamartinière, sa maîtresse, était aussi en liaison avec le député. Explication inadmissible. En effet, le même jour 3 prairial, Admiral s'était tout d'abord présenté chez Robespierre, qu'il avait demandé à voir. Et, après son attentat contre Collot, il déclara que son seul regret était « d'avoir manqué ces deux bougres-là. » Était-il donc aussi jaloux de Robespierre? Quelque temps auparavant, il avait proposé à sa maîtresse de mourir avec lui; comme elle refusait : « A quoi sert de vivre maintenant? » s'écria-t-il. Voilà bien l'homme, fatigué d'une insupportable tyrannie, qui veut en finir avec la vie; mais, avant de se jeter sous les roues ensanglantées du char révolutionnaire, il tentera de détruire deux des principaux tyrans. Admiral obéit à un sentiment analogue à celui qui avait poussé Charlotte Corday. Nous en voyons l'indice dans les paroles qu'il prononça aussitôt après l'attentat : « Je suis bien repentant d'avoir manqué mon coup, ç'aurait été une belle journée, j'aurais été admiré de toute la France. »

D'après M. Lenôtre, « ce qui renversa Robespierre.... ce fut l'épouvantable massacre du 29 prairial, dont, à tort ou à raison, on le rendit responsable.... Enfin, la France eut une nausée et vomit Robespierre. » Rien n'est plus inexact. Les thermidoriens se débarrassèrent de Robespierre pour se soustraire à l'échafaud, dont ils étaient proches : voilà la vérité, quoi qu'en disent Michelet, Louis Blanc et autres soi-disant historiens, dont M. Lenôtre a tort de consulter les rapsodies surannées. A propos de cette fournée du 29 prairial, M. Lenôtre écrit : « Ces innocents étaient ses victimes, après tout. N'éprouva-t-il nul remords, ne pensa-t-il point que son œuvre était maudite et que tout ce sang qu'on allait répandre le vouait, lui, à l'exécration de la postérité? » Nous ne comprenons pas comment ces innocents, c'est-à-dire ceux qui n'avaient pas conspiré, pouvaient être les victimes de Batz : était-il responsable des crimes des comités de gouvernement?

M. Lenôtre s'étonne que Fabre d'Églantine, condamné à mort pour rapt, escroc et concussionnaire, fournisseur de souliers à semelles de carton pour l'armée, ait pu s'imposer à la Convention et y jouer le rôle d'homme d'État. Il nous semble, au contraire, que cet histrion habile, intrigant et taré, avait toutes les qualités pour en être bien accueilli.

Il est cependant un point sur lequel nous décernerons à l'auteur de justes éloges. M. Lenôtre a l'amour des recherches topographiques; il a fort bien établi que l'ancien « Hermitage » du parc de Bagnolet, la fameuse maison de campagne du baron de Batz, existe encore intact aux n°s 148-150 de la rue de Bagnolet. La topographie historique, voilà, nous semble-t-il, la voie dont il ne devrait pas sortir. En cette partie il réussirait beaucoup mieux que dans l'histoire proprement dite, où son imagination aventureuse le pousse souvent sur les écueils. Au demeurant,

l'ouvrage est d'une lecture attachante ; malheureusement il participe plutôt du roman que de l'histoire. HENRI FURGEOT.

G. Courbet, sa vie, ses œuvres, par A. ESTIGNARD. Besançon, Delagrange-Louys, 1896, in-8 de 197 p., illustré de 22 phototypies. — Prix : 12 fr.

M. A. Estignard a entrepris une œuvre importante qui formera une véritable galerie des artistes franc-comtois de quelque renom. Il a débuté par un *Jean Gigoux* que nous avons signalé ici même (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 71). Il se propose de nous offrir, après la présente biographie de Courbet, celles du sculpteur Clésinger et des peintres Faustin Besson et Henri Baron. D'autres encore viendront : nous faisons des vœux pour que l'infatigable écrivain suive jusqu'à complet achèvement l'ensemble qu'il a envisagé.

Aujourd'hui nous avons à examiner le volume consacré à Gustave Courbet. « Ses admirateurs, dit M. Estignard, l'ont placé au-dessus du Titien et de Rubens : ses adversaires l'ont déclaré le dernier des barbouilleurs, charlatan grossier et sans valeur. Ballotté par bien des orages, contesté, bafoué, renié par ses amis après la Commune, mais toujours plein de confiance en lui-même, il a fini, malgré les fluctuations de l'opinion, par sortir victorieux de la lutte et par s'imposer au respect de ses détracteurs. » — Ces quelques lignes résument bien l'aspect de cette carrière d'artiste.

M. Estignard nous parle d'abord de la jeunesse de Courbet, de ses classes manquées, de ses essais d'étude de droit faits « tout de travers, » enfin de sa résolution ferme de se vouer à l'art. — « Nous promets-tu de devenir un maître ? » lui demande naïvement son père, vieux paysan madré de la vallée de la Loue. — « Je le promets, » répond sans hésiter Gustave. Et la famille de l'assurer qu'elle vendra pour le soutenir « jusqu'au dernier bout de champ. »

En des pages qui, sous une plume moins légère, auraient pu devenir monotones, l'auteur passe en revue, avec un réel brio, les œuvres principales du peintre. A quoi bon les rappeler ? Elles sont connues. Mais il faut lire ces descriptions précises, nettes, fréquemment émaillées d'une pointe d'esprit de bon aloi et toujours accompagnées de critiques sobres, bienveillantes le plus souvent, quand elles sont de M. Estignard, plus étendues et moins indulgentes quand elles nous rappellent les noms de certains écrivains, tels que Théophile Gauthier, Paul Mantz, Th. Sylvestre ; sans oublier P.-J. Proudhon, qui, après avoir couvert de fleurs son compatriote et ami, lui administre ensuite d'assez jolies volées de bois vert (p. 96 et 107-108). C'était, sans doute, pour le célèbre démolisseur social, sa façon de payer au futur déboulonneur de la colonne le mauvais portrait dont il l'avait gratifié.

Arrivons aux deux derniers chapitres de ce gracieux volume, dans lesquels M. Estignard photographie en quelque sorte — en artiste de lettres — l'étrange personnage que fut Courbet : ignorant comme une carpe, bouffi d'orgueil, bon fils au demeurant, et, qui l'eût cru? écrivain. Mais quel écrivain! Le dernier folliculaire n'eût jamais consenti à signer la surprenante prose du maître d'Ornans. Entre autres choses, ses lettres à l'armée et aux artistes allemands (1870-1871), que nous avons sous les yeux, et dont M. Estignard nous fait savourer quelques fragments, sont des chefs-d'œuvre de niaiserie, de sottise. On ne s'explique vraiment pas comment un même cerveau ait pu contenir à la fois une telle dose de nullité littéraire, de jugement faux et de sentiment artistique. Le Courbet qui nous apparaît ici vit, palpite; il stupéfie aussi l'imagination, et il navre. Le mieux est de ne voir en Gustave Courbet que le grand peintre et de s'efforcer d'oublier qu'il eut la ridicule prétention d'être écrivain, en dépit d'une orthographe hérétique et d'une manière invraisemblable de présenter ses idées.

Le catalogue des œuvres du maître d'Ornans termine le travail. Il ne saurait être complet; mais, tel qu'il est, il a dû coûter une somme énorme de recherches et de démarches. Des nombreuses phototypies qui ornent ce volume, exécutées par la maison Delagrange-Louys, de Besançon, nous dirons qu'elles sont généralement réussies : notons particulièrement la reproduction d'une lithographie de M. Estignard : *L'Homme à la ceinture de cuir*, qui n'est autre que Courbet lui-même (1844), lequel s'admirait et s'admirait à ce point qu'il s'est peint, sans jamais se fatiguer, « dans toutes les poses. »

Une fois de plus, félicitons l'auteur et attendons patiemment le troisième personnage de sa galerie : le sculpteur Clésinger.

E.-C. Gaudot.

La Vita di Maffeo Vegio, umanista Lodigiano, dal dottor Mario Minoia. Lodi, Quirico et Camagni, 1896, in-8 de 123 p.

Cette courte biographie est due à un élève de M. Vittorio Rossi, et le nom du professeur est déjà un garant de la qualité du livre de M. Minoia. En France, on ne connaît guère Vegio (1407-1458) que par deux de ses compositions : le supplément qu'il eut l'idée, assez bizarre, d'ajouter au XII livre de l'Enéide, et la vie de saint Bernardin de Sienne, insérée dans les *Acta Sanctorum* du mois de mai (t. V, p. 287 et suiv.). Dans l'ouvrage de M. Minoia, nous le voyons successivement étudiant à Milan et à Pavie; puis, à la suite de la cour pontificale, à Bologne, à Ferrare et à Florence, en qualité de dataire d'Eugène IV; enfin chanoine de la basilique de Saint-Pierre et chanoine régulier de Saint-Augustin, après le retour de la curie à Rome. Chemin faisant, M. Minoia étudie les relations de l'humaniste avec ses illustres contemporains, et nous le montre

abandonnant, dans la dernière période de sa vie, les études profanes pour les études ecclésiastiques. Ses nombreuses œuvres, poétiques, pédagogiques, juridiques, hagiographiques, sont caractérisées avec une saine critique, maîtresse d'elle-même jusque dans le jugement final, où M. Minoia déclare sagement que « Maffeo Vegio ne fut pas un génie extraordinaire, mais que ses vastes connaissances et sa grande activité littéraire (outre l'honnêteté de sa vie et de sa plume) lui assurent une place honorable parmi les humanistes de la première moitié du XVe siècle. »

LÉON DOREZ.

I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia, descritti e illustrati dal prof. DOMENICO CIAMPOLI. Venezia, Leo S. Olschki, 1897, in-8 de XVIII-225 p. — Prix : 20 fr.

Nous annoncions ici même, il y a quelques mois, le premier volume du beau catalogue des manuscrits grecs de la Bibliothèque Saint-Marc, dû au savant M. Castellani (t. LXXVI, p. 454). Voici, pour le même dépôt, un autre catalogue qui intéresse plus directement encore les lecteurs français, puisqu'il s'agit des manuscrits en langue française. Ils sont en assez petit nombre (75 seulement : M. D. Ciàmpoli arrive au chiffre de 79, parce qu'il maintient dans son catalogue des manuscrits en langues diverses — espagnole, latine, allemande — classés par erreur dans le fonds français). Pour chaque manuscrit, M. Ciàmpoli indique sa cote ancienne, la matière dont il est fait, sa date, son format en centimètres, son nombre de pages, les particularités qui le distinguent (miniatures, etc.), puis il fait connaître la ou les pièces qui le composent ; enfin, dans des notes finales, il donne les renseignements complémentaires qui lui ont paru nécessaires : par exemple, indication des ouvrages qui mentionnent déjà ou qui publient le manuscrit. Il a maintenu l'ancien ordre de classement, mais il a pris soin d'ajouter à son travail divers index qui en rendent l'usage singulièrement facile : 1° table des manuscrits ; 2° index chronologique ; 3° table des provenances ; 4° table systématique des matières ; 5° index des personnes et des choses notables. Ce sont les manuscrits littéraires et particulièrement les chansons de geste et les romans qui sont en plus grand nombre (25) ; nous rappellerons ici que la Bibliothèque Saint-Marc contient les seuls exemplaires connus de quelques-uns de nos poèmes épiques : *La Prise de Pampelune* (V) ; *l'Entrée de Spagne* (XXI) ; nous citerons également des traductions en vers, par Étienne Galland, des *Odes* et des *Satires* d'Horace, datées de 1702 (XXVIII-XXX), restées inédites, et dont M. Ciàmpoli cite des fragments intéressants. Par contre, la traduction française de l'Électre de Sophocle, que l'auteur du catalogue croit inédite (XXIV), a été publiée dès 1537, à Paris, chez Estienne Roffet : elle a pour auteur le célèbre Lazare de Baïf ; le manuscrit de Saint-Marc n'en est pas moins intéres-

sant, puisqu'il renferme un prologue adressé au Roi, qui manque dans l'édition. Une partie des pièces contenues dans le manuscrit XXXVII, à savoir les rondeaux et épitaphes sur la mort d'Anne de Bretagne, par André de la Vigne, ont été publiées à l'époque même et réimprimées dans notre siècle en une brochure assez rare. Parmi les manuscrits d'un caractère historique, je signalerai le numéro XXXIV, contenant diverses relations sur les affaires intérieures et extérieures de la France pendant les années 1680-1684 (Affaires d'Alger, attaque de Luxembourg, etc.); le manuscrit LVII (Lettres de Mazarin, juillet-novembre 1659), et le numéro LXXI (Lettres de Grémonville, le futur ambassadeur à Vienne, auquel Louis XIV faisait faire compliment de sa fourberie). Le *Traité* anonyme *de l'autorité du Roy dans l'administration de l'Église*, qui forme la première partie du n° LV, a pour auteur le fameux Talon et a été publié. Le dernier manuscrit, qui renferme une traduction française du Nouveau Testament, écrite au XIIIe siècle, mérite peut-être aussi une mention particulière.

Quelques fautes d'impression assez grossières ont échappé à l'attention de M. Ciàmpoli : par exemple, Mme de Vitt (p. 73), pour de Witt, Hentiers (p. 77) pour héritiers, Bestungen (p. 111) pour Vestungen (Festungen), Valle di Veriville (p. 122) pour Vallet de Viriville, Flanklin (p. 186) pour Franklin. Somme toute, le travail de M. Ciàmpoli est extrêmement méritoire et l'auteur a particulièrement droit à la reconnaissance des érudits français.

E.-G. Ledos.

BULLETIN

Le Bon esprit au collège, par l'abbé Joseph Tissier. Paris, Retaux, 1896, in-18 de x-315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre qui me paraît appelé à rendre de réels services aux maîtres chrétiens. Il est le fruit d'une longue expérience et d'une connaissance profonde des jeunes âmes, dont l'auteur a bien raison de vouloir faire profiter ses confrères de l'enseignement chrétien. Voici en quelques mots la substance de cet excellent livre. De quoi se compose le bon esprit au collège? De l'esprit de foi d'abord, puis de l'esprit de discipline, lequel implique lui-même trois choses sans lesquelles aucune société et par conséquent aucune école n'est possible : l'esprit de respect, l'esprit d'exactitude et de ponctualité et l'esprit de corps. Ce sont là en quelque sorte les qualités extérieures du bon esprit, lesquelles ne peuvent subsister si elles n'ont pour support les qualités intérieures qui s'appellent l'esprit de sacrifice, l'esprit de progrès, l'esprit de réserve, l'esprit de simplicité, l'esprit chevaleresque ou l'honneur. Est-ce tout? Pas encore, car il y a là près de l'écolier, outre les autorités divines et humaines qui commandent au jeune homme l'esprit de foi et l'esprit de discipline, des compagnons et des voisins qui réclament quelque chose du bon esprit, et ce n'est rien moins que l'esprit de charité, qui se manifeste sous trois formes : la charité du langage, la charité du support et la charité des services. Et plus loin et plus haut encore, il y a l'esprit d'apostolat et l'esprit de patriotisme, qui font rayonner dans une

sphère plus large la vérité et les vertus acquises en les mettant au service de l'Église et de la patrie, et c'est le sommet de l'esprit chrétien. Telle est en quelques mots la carrière parcourue par l'éminent directeur de Notre-Dame de Chartres. Nous estimons son livre l'un des meilleurs et des plus bienfaisants qui se puissent lire, et nous souhaitons qu'il multiplie sous cette forme nouvelle le bien que, dans une sphère plus restreinte, ces excellents discours ont déjà fait. P. Talon.

Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's « *Mireiou* » zusammengestellt von Dr Albert Maass. Berlin, C. Vogt, 1896, in-8 de 64 p.

On sait que le beau poème de Mistral, *Mireille*, contient plusieurs légendes, que des allusions sont faites à beaucoup d'autres, de même qu'à des traditions et des croyances superstitieuses. M. le docteur Albert Maass s'est plu à confronter ces légendes, ces traditions, ces croyances avec celles d'autres pays, et nous avons là une nouvelle preuve de l'identité qu'elles offrent, de même que les chants populaires, qui, sur des points bien éloignés les uns des autres, présentent tant de fois des données semblables. Problème qui a occupé bien des savants et qui n'a pas encore trouvé une explication péremptoire. Nous ne pouvons indiquer tous les rapprochements fort curieux mentionnés par M. Maass; ils montrent qu'il n'y a, pour ainsi dire, dans *Mireille*, pas une tradition qui n'ait un pendant ailleurs. L'Allemagne surtout a fourni à l'auteur de fréquentes confrontations auxquelles il n'a sans doute pas voulu donner une complète extension. Ainsi, à propos de la grande chasse qui, en Provence, a pour personnage un *baroun castihoun*, il n'a rappelé que très peu de croyances analogues. Elles sont en quantité telle que M. Gaston Rainaud en a fait le sujet d'une dissertation fort savante aussi longue que la brochure de M. Maass. La charmante chanson de Magali a provoqué un peu plus de parallèles; mais beaucoup de variantes encore peuvent êtres signalées. En résumé, le travail de M. Maass est intéressant, et les folkloristes aimeront à le placer près du *Volkskunde* de Liebrecht et de l'édition qu'il nous a donnée des *Otia imperialia*. Grisberg.

Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahmân el-Medjdoub, par le comte Henry de Castries. Paris, Leroux, 1896, in-12 de xxviii et 121 p. — Prix : 5 fr.

Voici un petit recueil de maximes et de sentences populaires qui en dit plus long sur la psychologie de l'âme arabe que bien des traités plus volumineux et plus prétentieux. Ces maximes, qui circulent de bouche en bouche sans avoir jamais été écrites, sont attribuées au medjdoub Sidi Abd er-Rahmân, né à Mékinès à la fin du xe siècle de l'hégire. Un medjdoub est proprement celui qui est entraîné par l'extase aux plus hautes régions du mysticisme. Celui dont M. de Castries publie les gnomes était plutôt un de ces gueux vagabonds, impudents et cyniques, fréquents dans le monde musulman, qui n'ont de commun avec les vrais mystiques qu'une bizarrerie extravagante aux yeux du vulgaire; mais leur extravagance est très raisonnable quand elle le veut, très pratique et terre à terre, et dit son fait à chacun avec une franchise que ne se permettrait pas un homme tenu pour sage et obligé, comme tel, de respecter la sottise, les vices et l'hypocrisie d'autrui. C'est cette franchise qui fait des quatrains du bonhomme un document psychologique intéressant. « On y rencontre tout : préceptes de religion, de morale et d'hygiène, conseils variés, violentes diatribes contre les femmes, fines épigrammes, prédictions, plaintes élégiaques, etc. » Le medjdoub a l'humeur atrabilaire et le style rude. Sa mauvaise langue s'attaque surtout aux

femmes dont les charmes pourtant ne le laissaient pas insensible : il ne tient pas contre elles de boutades d'une grossièreté souvent excessive. Mais il a aussi des maximes plus nobles et de haute inspiration, celle-ci par exemple : « Ami, sois patient, — sache attendre ce qui doit t'arriver ; — couche sur des épines tout nu — jusqu'à ce que ton jour se lève. » C'est à peu près le mot d'Ulysse dans l'Odyssée. Cette autre parole montre que l'esprit de fraternité de l'Islam sait se dégager de sots préjugés contre des races réputées inférieures : « Le nègre qui est devenu lettré, — ne lui faites pas un reproche de sa couleur. — Le blanc qui est ignorant — ne vaut pas la moitié d'une fève. » Rappelons-nous que ce mot est du XVIIe siècle.

La traduction de M. de Castries est d'une exactitude savoureuse ; il a fait suivre chaque sentence de notes et de rapprochements fort intéressants avec la littérature gnomique des Hébreux et des Grecs, et l'introduction excellente que l'auteur a mise en tête de son petit volume montre que s'il n'a pas fait un plus grand étalage d'érudition, ce n'est point qu'il ne l'a pas pu, ainsi qu'il le dit modestement, mais qu'il ne l'a pas voulu. Il a eu raison.

F. GRENARD.

Da l'Anima. Versi da GINO TRESPIOLI. Milano, casa editrice Galli di Chiesa, Ginodei, Guindani, 1896, petit in-8 de 131 p. — Prix : 2 fr.

Dans sa dédicace à sa mère, l'auteur, qui doit être un très jeune homme, dit que ses vers sont « des sourires, des sanglots, des blasphèmes sortis du cœur. » Les sourires sont rares, dans ce petit volume, rempli d'un amer pessimisme et d'une âpre mélancolie. M. Trespioli souffre profondément des misères du monde moderne, et dit son fait à cette société qui le choque et le désespère. On ne trouve guère, dans ces cent vingt-sept pages, que deux éclairs de joie et de confiance, lorsque le poète parle de sa petite maison et lorsqu'il chante les grands Italiens ensevelis à Santa Croce de Florence. L'Abyssinie lui a inspiré quatre pièces, qui ne valent pas celles que l'on pourrait appeler archéologiques (le Colisée, la Maison de Livie). Le poème sur Jésus, que M. Trespioli nomme « le grand Rebelle, » témoigne d'un effort artistique plus sincère qu'heureux. Les deux poèmes en prose sont une de ces tentatives qui plaisent aux débutants, désireux d'étonner le lecteur. M. Trespioli a voulu être moderne ; il l'est avec excès ; il a trop lu Tolstoï, qu'il a préféré à Leopardi.

L. D.

El Cuervo, por EDGAR ALLAN POE, traduit en vers par J.-A. PÉREZ BONALDE. Valparaiso, Enriquez, 1895, in-8 de 29 p.

M. Pérez Bonalde est un fin lettré, mort trop tôt pour la littérature castillane d'outre-mer. Nous avons lu avec plaisir sa traduction des poésies de Heine. Comme il a saisi le mouvement lyrique du grand poète, et comme, dans sa langue riche et harmonieuse, il rend avec précision le vague de la poésie allemande ! Dans *le Corbeau*, il s'est attaqué aux fantaisies d'Edgar Poë, et il a traduit avec vérité les rêves les plus chimériques du plus fantastique des poètes.

L. MENSCH.

Italienische Erzählungen, von ISOLDE KURZ. Stuttgart, Göschen, in-12 de 300 p. — Prix : 5 fr.

Isolde Kürz est un auteur fécond. Elle nous a déjà donné des « Poésies » qui sont d'une très belle venue, des *Fantaisies et Contes* qui sont d'une imagination brillante et poétique : il suffit, pour s'en convaincre, de lire le

Ver luisant; des *Nouvelles florentines* et enfin des *Récits italiens.* Dans ces deux derniers ouvrages, Isolde Kürz se place au premier rang des nouvellistes allemands, non seulement pour la conception, qui a quelque chose de viril et d'élevé, mais encore pour la langue, qui est imagée et harmonieuse.

L. Mensch.

Die Märchen Clemens Brentano's, von Cardauns. Köln, Bach. 1895. in-8 de 116 p.

M. le docteur Hermann de Cardauns vient de publier une étude très remarquable sur les Contes de Clemens Brentano. Il n'a pas la prétention d'écrire une étude définitive sur l'auteur et son œuvre; toute son ambition est de donner un essai sur l'origine et les sources de ces Contes. Il fait remarquer que cette œuvre de Brentano a été diversement appréciée et qu'elle a partagé le sort de son auteur : les uns l'ont admirée sans réserve comme un chef-d'œuvre; les autres l'ont traitée avec indifférence, si ce n'est avec dédain. Les deux jugements sont également exagérés et témoignent simplement d'une grande ignorance de la question. Les uns n'ont pas lu les Contes, les autres les ont peut-être lus, mais d'une manière superficielle et sans trop s'inquiéter de leur origine.

M. Cardauns divise son travail en plusieurs parties : I. Origine des Contes. — II. Leurs Sources, et manière dont Brentano les a su utiliser. — III. Les Petits Contes italiens. — IV. La Légende de Gockel. — V. Le Conte de Fanferlieschen. — VI. Le Premier Conte du Rhin. — VII. Le Conte de la maison Staarenberg. — VIII. Le Conte de la marmotte. Enfin une conclusion et un appendice où se trouvent cités les souvenirs de Mme d'Ahlefeld sur Brentano, deux lettres d'Achim von Arnim, et deux rédactions antérieures du Conte de Fanferlieschen, et de la maison de Staarenberg.

Un des chapitres les plus intéressants de cette monographie, c'est l'histoire de l'origine de ces Contes. M. Cardauns raconte avec clarté comment Brentano arriva à les composer, et compare sa manière avec celle des deux frères Grimm : ces derniers acceptant la légende populaire telle qu'elle était et se faisant scrupule de rien y changer; le premier au contraire, avec son tempérament de poète, ne prenant jamais la légende que comme un canevas sur lequel il brodait les fantaisies les plus extraordinaires. Il faut féliciter M. Cardauns du soin avec lequel il est remonté aux sources, montrant par exemple que Brentano a puisé dans le Pentamerone du comte napolitain Basile, dans son propre « Wunderhorn, » qu'il avait publié dès 1806 avec son ami Arnim, et qu'il doit beaucoup moins à Gozzi que n'a voulu le dire son ami Böhmer dans ses lettres à Guido Görres.

L. Mensch.

La Topografia del romanzo I Promessi sposi, di Giuseppe Bindoni, illustrata da carte topografiche, tipi e numerose vedute. Milano, Enrico Richiedei, 1895, in-12 de 235 p.

M. Giuseppe Bindoni convie ses lecteurs à une promenade littéraire dont plusieurs autres avant lui ont essayé de tracer le plan et de décrire les moindres sentiers. Ces premières tentatives topographiques avaient le défaut de n'être pas toujours bien d'accord entre elles, et les admirateurs passionnés du roman de Manzoni, devenu tout à fait classique de l'autre côté des Alpes, ont dû souvent se plaindre de ces divergences qui font le désespoir des touristes consciencieux. Grâce à M. Bindoni, leur pèlerinage sera maintenant à la fois plus agréable et moins aventureux. Les reconnaissances qu'il a faites dans le pays désormais célèbre des *Fiancés* ont un caractère scien-

tifique qui manquait aux renseignements, d'ailleurs curieux, rassemblés par des devanciers téméraires ou intéressés. Les plans et les gravures qui accompagnent ce guide d'un genre nouveau causeront une vive joie aux « manzoniens, » dont l'œuvre favorite est commentée sous tant de formes, quelques dizaines d'années après son apparition, à l'égal d'un chef-d'œuvre de l'antiquité grecque ou romaine. Quelques années encore, et Manzoni comme Leopardi, le prosateur et le poète de l'Italie nouvelle, posséderont une bibliographie comparable à celle de Virgile ou à celle du Tasse.

LÉON DOREZ.

Un District breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie, 1793-1806, par TH. LEMAS. Paris, Fischbacher, s. d., in-8 VIII-371 p. — Prix : 5 fr.

Ce district breton est celui de Fougères, dans l'Ille-et-Vilaine. Il fut un de ceux où la guerre civile sévit avec le plus de vivacité et le plus longtemps. Le pays était très divisé, les passions très ardentes ; les communes royalistes furent dès le début en lutte avec les communes républicaines. C'est là que La Rouerie chercha à fonder l'association bretonne pour résister à la Révolution. On sait comment il échoua. Après le passage de la Loire, la grande armée vendéenne s'empara de Fougères, et c'est tout près de là, à la Pèlerine, que Lescure mourut. Quand les Vendéens eurent échoué à Granville et furent rentrés dans leur pays, Fougères retomba entre les mains des Bleus, mais le district ne fut pas pacifié pour cela. A la grande guerre succéda la guerre de partisans, la Chouannerie, et elle dura presque sans interruption, avec des fortunes diverses, jusqu'au Consulat. Les chefs de cette partie de la Bretagne furent les derniers à poser les armes.

C'est cette guerre que M. Th. Lemas a entrepris de raconter. Il l'a fait surtout avec les documents que lui ont fournis les archives, les registres des communes, la correspondance et les rapports des administrateurs. Ces rapports sont singulièrement passionnés et partiaux ; ils se ressentent des ardeurs de la lutte et des préventions locales. M. Lemas a le tort de les accepter sans contrôle et sans contre-partie. Il est vrai qu'ils sont d'accord avec ses propres sentiments. A ses yeux, les Chouans ne sont que des « brigands, » et Louis XVIII n'a dû le trône qu'à « la volonté des baïonnettes étrangères. »

R. M.

Colonial Origins of New England Senates, by F.-L. RILEY (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, n° 3). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 76 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les sénats paraissent dans les antiques constitutions des États de l'Union américaine comme le résultat d'une série d'évolutions synchroniques avec l'histoire coloniale des États-Unis ; ils ne sont pas la création d'un législateur faisant table rase de tout ce qui existait antérieurement, mais proviennent d'un germe qui a mis plus d'un siècle à éclore : les conseils coloniaux. Comment la chose s'est faite, par quelle série de modifications et de transformations ces anciens conseils sont devenus les sénats actuels, nettement définis par les différentes constitutions américaines, c'est ce que M. F.-L. Riley se propose de rechercher pour tous les États de l'Union, c'est ce qu'il raconte aujourd'hui pour les colonies de la Nouvelle-Angleterre : le Massachusetts, le Connecticut, le New-Hampshire, le Rhode Island. A la suite de quatre chapitres consacrés chacun à l'une de ces colonies (p. 9-68), M. F.-L. Riley a placé un excellent chapitre de conclusions où il dégage les

traits communs de ces histoires particulières, montre fortement l'origine des sénats de la Nouvelle-Angleterre, les forces qui ont dirigé leur développement, leurs caractères inhérents. Bonne étude, qui continue heureusement la série de travaux politiques généraux tels que celui de M. Thomas F. Moran sur l'*Origine et le développement du système des deux Chambres en Amérique*.

HENRI FROIDEVAUX.

The Provisional Government of Maryland, 1774-1777, by JOHN ARCHER SILVER (*Johns Hopkins University Studies in Historical and Political Science*, 13e série, n° X). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1895, in-8 de 61 p. — Prix : 2 fr. 50.

Dans cette étude, M. John Archer Silver a retracé l'histoire du gouvernement provisoire du Maryland, et en a énuméré les pouvoirs successifs depuis l'origine en l'année 1774, après les premières manifestations de la volonté populaire, jusqu'au moment où, à la suite d'une série de modifications, il s'est substitué au gouvernement ancien des Propriétaires, et a acquis la souveraineté par l'établissement et l'inauguration d'une forme d'autorité permanente et organisée. A cet égard, trois périodes plus ou moins distinctes existent dans cette histoire de trois années : le peuple oppose d'abord une résistance simplement commerciale, puis une résistance à main armée à l'agression sur ses droits et ses libertés ; il se borne à l'affirmation de certains droits, et organise un pouvoir exécutif très imparfait et peu développé ; puis, en 1775, il affirme plus complètement et plus hardiment ses revendications, et les moyens d'exécution sont plus efficaces ; — voici enfin la déclaration provinciale d'indépendance, une nouvelle constitution, l'avènement d'un nouveau gouvernement qui a éliminé l'ancien pouvoir des Propriétaires. Il est juste de reconnaître, avec M. John Archer Silver, avec quel calme ces évolutions successives se sont effectuées, et il y a lieu de le remercier d'une étude consciencieuse, très fouillée, et où abondent de menus faits caractéristiques bien propres à donner l'exacte connaissance d'une des époques les plus intéressantes dans l'histoire des États-Unis.

HENRI FROIDEVAUX.

Œuvres complètes de J. MICHELET. **Mémoires de Luther**, écrits par lui-même, traduits et mis en ordre. Édition définitive revue et corrigée. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 520 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette biographie de Luther fut l'un des premiers ouvrages de Michelet. Il en réunit les matériaux dans un voyage qu'il fit en Allemagne en 1825 ; toutefois, cette étude, presque entièrement composée dans les années 1828 et 1829, alors que Michelet professait à l'École normale l'histoire et la philosophie, ne vit le jour qu'en 1835. Qualifiée par l'auteur de *Mémoires*, elle se compose d'une série de textes extraits des œuvres de Luther et reliés entre eux par les réflexions et les appréciations de l'historien, qui s'attache constamment, comme il le dit lui-même dans sa préface, à nous montrer « Luther raconté par Luther. » Est-il besoin de dire que l'auteur, ennemi déclaré de l'Église et de la Papauté, s'est fait l'apologiste du moine apostat et que son enthousiasme salue en lui « le libérateur de la pensée moderne. » Ce n'est pas là qu'un esprit impartial doit aller chercher la vérité sur le réformateur et l'œuvre qu'il a accomplie.

A. I.

Élie Sorin, souvenirs d'un ami, par GABRIEL ROGERON. Paris, A. Picard et fils, in-12 de 303 p. — Prix : 3 fr.

Quelle physionomie étrange et quel esprit original que cet Élie Sorin dont

M. Rogeron nous [illegible] la vie ! Ce sont bien des souvenirs pleins de charme et de grâce que nous rappelle M. Rogeron quand il nous parle de cet Anjou qu'il aime tant et qu'Élie Sorin a tant affectionné. Intelligence cultivée, [illegible] de talent. Élie Sorin était une personnalité. Ambitieux à ses heures, il manquait cependant de souplesse et d'habileté. Journaliste, il écrivit à la *Correspondance républicaine* et s'attacha à la fortune de Gambetta. Élie Sorin a laissé de nombreuses publications, de valeur bien différente. Ces œuvres polémiques ont perdu actuellement beaucoup de leur intérêt, comme tout ce qui est fait avec esprit de parti. Son œuvre historique est plus sérieuse et plus solide. Sans avoir fait des travaux de longue haleine, il a laissé deux ouvrages importants : *La Prusse et la campagne de Sadowa* et l'*Histoire de l'Italie contemporaine*. Élie Sorin était aussi poète à ses heures. M. Gabriel Rogeron nous a montré cette vie fantasque, ce caractère changeant avec la simplicité et l'abandon qui conviennent aux souvenirs d'un ami. J. C.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La mort de M. le comte Louis de Mas-Latrie, survenue le 3 janvier dernier, n'a pas causé moins de surprise que de chagrin à ceux qui avaient connu ce vieillard au corps demeuré alerte et à l'esprit plein de vigueur et de vivacité. L'École des chartes perd en lui un de ses maîtres les plus aimés, l'érudition française un de ses représentants les plus distingués, et la cause conservatrice un de ses plus dévoués partisans. Né à Castelnaudary, le 15 avril 1815, ce n'est qu'après avoir fait son droit qu'il entra, en 1835, à l'École des chartes. Il en sortit le troisième de la promotion. de 1839 En 1841, le ministère de la guerre le chargeait d'une mission à l'effet de recueillir des documents sur les relations entre Arabes et chrétiens dans l'Afrique septentrionale du moyen âge. Il y consacra quatre ans de voyages et de recherches en Italie, en Sicile et en Espagne. En 1843, l'Académie des inscriptions couronnait son mémoire sur l'histoire de Chypre sous les princes de la maison de Lusignan. Ce n'est qu'après de nouvelles et patientes recherches en Orient que M. de Mas-Latrie commença la publication de ce mémoire remanié et complété, et il mit près de dix ans à en achever l'impression (1852-1861). L'Académie des inscriptions lui décerna un nouveau témoignage d'estime en lui attribuant, en 1862, le grand prix Gobert. Nommé, en 1847, secrétaire de l'École des chartes, appelé, l'année suivante, à suppléer Champollion dans la chaire de diplomatique, M. de Mas-Latrie devint, en 1849, titulaire de cette chaire, qu'il a occupée jusqu'en 1885. En même temps il remplissait les fonctions d'archiviste aux Archives nationales, où il dirigea, de 1853 à 1868, la section administrative, et, de 1868 à 1884, la section judiciaire. C'est lui qui conçut le projet de la publication des plus anciens arrêts du Conseil d'État et qui présida à la rédaction de l'Inventaire général sommaire. Élu, le 6 mars 1885, membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, appelé au Conseil de perfectionnement de l'École où il avait donné pendant de si longues années un enseignement fécond, M. de Mas-Latrie a contribué, par de nombreux travaux d'érudition et aussi par des articles de vulgarisation, au progrès des études historiques dans notre pays. Nous citerons de lui les ouvrages suivants : *Des Possessions françaises en Algérie avant 1830* (Paris, 1840, in-fol.); — *Mémoire sur les relations de l'Asie Mineure avec l'île de Chypre au moyen âge* (ibid., 1844, in-8); — *His-*

toire de France depuis la mort de Louis XVI jusqu'en 1837 (Melun, 1845, 2 vol. in-8), comme continuation de l'ouvrage d'Anquetil : — *Table [illegible] phique des évêchés du monde chrétien* (Paris, 1846, in-12); — *Inscriptions de Chypre et de Constantinople* (ibid., 1850, in-8); — *Dictionnaire de statistique religieuse*, publié sous le voile de l'anonyme et formant le tome IX de la *Nouvelle encyclopédie théologique* de Migne (Petit-Montrouge, 1851, in-4) : — *Archives de Malte, suivies du recueil des inscriptions de la cathédrale de Cité La Valette* (Paris, 1852, in-8); — *Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan* (ibid., 1852-1861, 3 vol. gr. in-8); — *Essai de classification des continuateurs de Guillaume de Tyr* (ibid., 1860, in-8); — *Notice sur la construction d'une carte de l'île de Chypre* (ibid., 1863, in-8); — *Rapport à S. E. M. le comte Walewski, ministre d'État, sur la correspondance des ambassadeurs vénitiens résidant en France, et les documents propres à la compléter* (ibid., 1864, in-8); — *Traité de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge* (ibid., 1865-1873, 2 vol. in-4); — *Du Droit de marque ou de représailles au moyen âge* (ibid., 1866, in-8; nouv. éd., 1875); — *Chronique d'Ernoul et de Bernard le Trésorier*, publiée pour la Société de l'histoire de France (ibid., 1872, in-8); — *La Prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre Ier de Lusignan*, t. I des Publications de la Société de l'Orient latin (ibid., 1877, in-8); — *L'Ile de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge* (ibid., 1879, in-12); — *Documents nouveaux servant de preuves à l'Histoire de l'île de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan* (ibid., 1882, in-4); — *Relations et commerce de l'Afrique septentrionale ou Maghreb avec les nations chrétiennes au moyen âge* (ibid., 1886, in-12); — *Trésor de chronologie, d'histoire et de géographie* (ibid., 1889, in-fol.). M. de Mas-Latrie a donné dans les *Comptes rendus* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Note sur le voyage du dominicain Brochard l'Allemand dans l'hémisphère austral au XIVe siècle* (1890); — *Un Chapitre à supprimer dans l'Oriens christianus* (1896); — dans les *Mémoires* de la même compagnie : *De l'Empoisonnement politique dans la République de Venise* (t. XXXIV, 2e part., 1895); — dans l'*Annuaire historique*, publié par la Société de l'histoire de France : *Archevêchés et évêchés de France. Monastères de France* (1838); — *Pairies de France* (1839); — dans la *Bibliothèque de l'École des chartes*, à laquelle il collabora dès la fondation : *Diplôme inédit de Charles, roi de Provence, de l'an 862* (t. I, 1839-1840); — *Chartes relatives aux états de Bougie et de Bône* (*1268, 1293, 1480*) (t. II, 1840-1841); — *Notice sur les monnaies et les sceaux des rois de Chypre de la maison de Lusignan* (t. V, 1843-1844); — *Des Relations politiques et commerciales de l'Asie Mineure avec l'île de Chypre sous les Lusignan* (t. VI, 1844-1845, et VII, 1845-1846); — *Notes d'un voyage archéologique en Orient* (t. VII, 1845-1846); — *Documents sur le commerce maritime du midi de la France, extraits de quelques archives d'Italie* (t. VIII, 1846-1847); — *Bulle inédite de l'an 1290 relative à la ville de Tlemcen en Algérie* (ibid.); — *Charte de nolisement de l'an 1264 pour un voyage de Pise à Bougie* (t. IX, 1847-1848); — *Lettre à M. Beugnot sur les sceaux de l'ordre du Temple et sur le temple de Jérusalem au temps des Croisades* (ibid.); — *Documents relatifs à l'histoire de l'Algérie et de l'Afrique septentrionale pendant le moyen âge. Relations avec Pise* (t. X, 1848-1849); — *Donation à l'abbaye de Clany du monastère de Hiero-Komio, près de Patras, en 1210* (ibid.); — *Critique de deux diplômes commerciaux des villes de Marseille et de Trani* (t. XI, 1849-1850); — *Lettre sur les archives de Florence et de Venise* (t. XII, 1850-1851); — *Documents français de l'an 1254 émanés du sultan d'Alep* (ibid.); — *Fragments de l'histoire de Chypre* (t. XVII, 1855-1856, et XXI, 1859-1860); —

Documents relatifs au commerce des Génois sur la côte d'Afrique au moyen âge (t. XVIII, 1856-1857) ; — *Relations commerciales de Florence et de la Sicile avec l'Afrique au moyen âge* (t. XX, 1858-1859) ; — *Essai de classification des continuateurs de l'histoire des croisades de Guillaume de Tyr* (t. XXI, 1859-1860) ; — *Perte et rachat du trône de l'empereur Frédéric II* (t. XXIII, 1861-1862) ; — *Notice sur la construction d'une carte de l'île de Chypre* (t. XXIV, 1862-1863) ; — *Commerce d'Éphèse et de Milet au moyen âge* (t. XXV, 1863-1864) ; — *Listes des princes et seigneurs de divers pays dressées pour l'expédition des lettres de la chancellerie du doge de Venise au XIVe siècle* (t. XXVI, 1864-1865) ; — *Note des armes existant à l'arsenal de Venise en 1314* (ibid.) ; — *Traités de paix et de commerce entre les chrétiens et les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen âge* (t. XXVII, 1865-1866) ; — *De l'Authenticité et de la fidélité des rédactions chrétiennes des traités conclus entre les Arabes et les chrétiens au moyen âge* (t. XXVIII, 1866-1867) ; — *Privilèges commerciaux accordés à la république de Venise par les princes de Crimée et les empereurs mongols de Kiptchak* (t. XXIX, 1868) ; — *Testaments d'artistes vénitiens* (t. XXX, 1869, t. XXXIV, 1873) ; — *Privilège commercial accordé en 1320 à la république de Venise par un roi de Perse* (t. XXXI, 1870) ; — *Privilège accordé par Hethoum Ier, roi d'Arménie, aux Vénitiens en 1261* (ibid.) ; — *Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre* (t. XXXII, 1871, t. XXXIV, 1873, t. XXXV, 1874) ; — *Lettre inédite d'Innocent III de l'an 1206* (t. XXXVI, 1875) ; — *Des Erreurs de date dans les documents officiels* (ibid.) ; — *Guillaume de Machaut et la prise d'Alexandrie* (t. XXXVII, 1876, t. XXXVIII, 1877) ; — *Observations sur l'époque de la rédaction des Assises d'Antioche* (t. XXXVII, 1876, t. XXXVIII, 1877) ; — *Jacques II de Lusignan, évêque de Nicosie, et ses premiers successeurs* (t. XXXVIII, 1877) ; — *La terre au delà du Jourdain et ses premiers seigneurs* (t. XXXIX, 1878) ; — *Les Comtes du Carpas* (t. XLI, 1880) ; — *Quelques autographes français des archives de Venise* (t. XLII, 1881) ; — *Instructions de Foscari, doge de Venise, au consul de la république chargé de complimenter le nouveau roi de Tunis, en 1436* (ibid.) ; — *De la formule : Car tel est notre plaisir, dans la chancellerie française* (ibid.) ; — *Le Fief de Chamberlaine et les chambellans de Jérusalem* (t. XLIII, 1882) ; — *L'Episcopus gummitanus et la primauté de l'évêque de Carthage* (t. XLIV, 1883) ; — *M. Lacabane* (t. XLVI, 1885) ; — *M. Jourdain* (t. XLVII, 1886) ; — *Pacte pour la paix et le commerce entre la république de Venise et l'émir de Milet en Asie Mineure* (t. LII, 1891) ; — *L'Officium robaria ou office de la piraterie à Gênes au moyen âge* (t. LIII, 1892) ; — *Inscription française trouvée dans l'île de Chypre* (t. LIV, 1893) ; — *Documents concernant divers pays de l'Orient latin, 1382-1413*, qui paraîtront dans un prochain numéro (t. LVIII, 1897) ; — dans les *Archives de l'Orient latin : Traité des Vénitiens avec l'émir d'Acre, en 1304* (t. I, 1881) ; — *Projets d'empoisonnement de Mahomet II et du pacha de Bosnie accueillis par la république de Venise* (ibid.) ; — *Histoire des archevêques latins de l'île de Chypre* (t. II, 1884) ; — *Documents génois concernant l'histoire de Chypre* (ibid.) ; — dans la *Revue de l'Orient latin : Les Patriarches latins d'Antioche* (t. II, 1894) ; — *Les Patriarches latins de Constantinople* (t. III, 1895) ; — dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris : Notice sur la situation actuelle de l'île de Chypre* (3e série, t. VII, 1847) ; — dans le *Correspondant : Nicosie, ville de l'île de Chypre, ses souvenirs historiques et sa situation présente* (25 fév., 25 juin et 10 août 1847) ; — dans la *Revue des questions historiques : Benoît Soranzo, archevêque de Nicosie* (t. XXIII, 1878) ; — *Les Comtes de Jaffa et d'Ascalon du XIIe au XIXe siècle* (t. XXVI, 1879) ; — *Les Éléments de la diplomatique pontificale* (t. XXXIX, 1886, t. XLI, 1887) ; — *Texte officiel de l'allocution adressée par les barons de Chypre au roi Henri II de Lusignan*

pour lui notifier sa déchéance (t. XLIII, 1888); — *Découvertes récentes en Chypre* (t. XLIV, 1888); — *Les Seigneurs d'Arsur en Terre-Sainte* (t. LV, 1894); — dans la *Revue historique* : *Le Bienheureux Hugues de Pise, archevêque de Nicosie* (t. V, 1877); — *De quelques seigneuries de Terre-Sainte* (t. VIII, 1878); — dans l'*Archivio veneto* : *Les Comtes de Jaffa et d'Ascalon* (t. XVIII, 1879); — *Généalogie des rois de Chypre de la famille de Lusignan* (t. XXI, 1881); — *Les Seigneurs du Croc de Montréal, appelés d'abord seigneurs de la terre au delà du Jourdain* (t. XXV, 1883); — dans les *Monumenti storici pubblicati dalla r. deputazione veneta di storia patria* : *Les Princes de Morée ou d'Achaïe, 1203-1461* (t. VII, 1882); — *Les Ducs de l'Archipel ou des Cyclades* (série IV, t. IV, 1887). Nous ne pouvons donner la liste des articles publiés par le regretté savant dans d'autres recueils (*Magasin pittoresque*, *Revue de l'instruction publique*, etc.); cela nous entraînerait trop loin.

— M. Louis Vivien de Saint-Martin, le doyen des géographes français, est mort dans sa quatre-vingt-seizième année, le 3 janvier, à Saint-Martin-de-Fontenay (Calvados). Né dans le même lieu, le 17 mai 1802, il vint de bonne heure à Paris. Entré dans la Société de géographie dès la fondation (1822), il se fit connaître tout d'abord par la publication d'une *Carte électorale et administrative de la France* (1822), que ne tarda guère à suivre un *Atlas universel*, l'un des meilleurs de l'époque. Bien que M. Vivien ait publié quelques ouvrages étrangers à la géographie, tels que son Histoire générale, c'est surtout comme géographe qu'il est connu et qu'il a droit à notre reconnaissance. Il a été l'un des premiers à reconnaître la nécessité de réformes dans l'enseignement de la géographie; quelque temps secrétaire général de la Société de géographie de Paris, président de la Société d'ethnographie, il n'a cessé de livrer à l'impression des articles, brochures, mémoires, volumes dont les plus considérables ou du moins les plus connus sont les *Annales des voyages*, dont il a eu la direction de 1845 à 1855, l'*Année géographique* qu'il a rédigée pendant treize ans, l'*Histoire de la géographie*, le *Dictionnaire de géographie universelle* qu'il a courageusement entrepris à un âge avancé déjà et que la Providence lui a donné le temps de mener à bonne fin, et le magistral *Atlas* qu'il laisse inachevé, mais pour lequel il avait des collaborateurs qui termineront sans doute une œuvre qui fait le plus grand honneur à la science française. La liste, qui suit, des ouvrages de M. Vivien de Saint-Martin pourra donner quelque idée de la prodigieuse et féconde activité de cet illustre savant : *Le Bibliomappe annuel* (1827-1830, in-4); — *Bibliomappe du premier âge. Géographie de la jeunesse* (1827, in-4); — *Bibliomappe. Tables chronologiques de l'histoire universelle* (1827, in-4); — *Lettre au ministre de l'instruction publique sur la nécessité de réformer ou plutôt de fonder l'enseignement de la géographie et de la chronologie dans l'Université* (1829, in-8); — *Bibliomappe. Géographie physique et administrative de la France* (1832, in-8); — *Nomenclature de la grande mappemonde muette* (1833, in-12); — *Histoire générale de la Révolution, du Consulat, de l'Empire, de la Restauration, de la Monarchie de 1830 à 1841* (1841, 4 vol. in-8); — *Histoire des découvertes géographiques des nations européennes dans les diverses parties du monde* (1845, 2 vol. in-8, republié en 1852 sous le titre *Description historique et géographique de l'Asie Mineure*); — *Recherches sur les populations primitives et les plus anciennes traditions du Caucase* (1847, in-8); — *Mémoire historique sur la géographie ancienne du Caucase* (1848, in-8); — *Études de géographie ancienne et d'ethnographie asiatique* (1850-1854, 2 vol. in-8); — *Les Huns blancs ou Ephthalites des historiens byzantins* (1830, in-8); — *Les Sciences historiques et géographiques enseignées dans leur mouvement actuel* (1851, in-8); — *De l'état actuel de la cartographie en Europe* (1855, in-8); — *Mémoire ana-*

Lettre sur la carte de l'Asie centrale et de l'Inde construite d'après le Si-Yu-Ki (Mémoire sur les contrées occidentales) et les autres relations chinoises des premiers siècles de notre ère (1858, in-8); — *Étude sur la géographie grecque et latine de l'Inde, et en particulier sur l'Inde de Ptolémée* (1858-1860, in-4), extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions; — *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde* (1861, in-8); — *L'Année géographique* (1861-1874, 13 vol. in-18); — *Le Nord de l'Afrique dans l'antiquité grecque et romaine* (1863, gr. in-8); — *Éclaircissements géographiques et historiques sur l'inscription d'Adulis* (1864, in-8); — *Un Chapitre de géographie orientale au moyen âge, du VIIe au XVe siècle* (1867, in-8); — *Histoire de la géographie et des découvertes géographiques depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (1873, gr. in-8, avec atlas); — *L'Iliade d'Homère, l'Iliade des Romains*. Mémoire lu à l'Académie des inscriptions (1875, gr. in-8); — *Atlas de géographie universelle* (1877 et suiv., in-fol.); — *Nouveau Dictionnaire de géographie universelle* (1877-1895, 7 vol. in-4). M. Vivien de Saint-Martin a publié dans le *Bulletin de la Société de géographie*, dont il a fait partie depuis l'origine : *Notice annuelle des travaux de la Société et du progrès des sciences géographiques pendant les années* 1844-1848 (3e série, t. II, 1844; t. IV, 1845; t. VI, 1846; t. VIII, 1847; t. X, 1848); — *Expédition de Laghouat en mai et en juin 1844, par le général Marey* (t. III, 1845); — *Voyage en Asie Mineure de Will. J. Hamilton, 1835-1837* (t. IV, 1845, et t. V, 1846); — *Extrait d'un mémoire sur la Lazique de Procope* (t. VIII, 1847); — *Aperçu sommaire de l'histoire géographique des pays caucasiens et des principaux desiderata actuels de la géographie et de l'ethnographie du Caucase* (t. X, 1848); — *De l'état actuel de la cartographie en Europe* (4e série, t. X, 1855); — *Sur notre connaissance actuelle de l'Inde ancienne* (t. XI, 1856); — *La France, deux fragments de son histoire géographique* (t. XII, 1856); — *La Recherche des sources du Nil* (t. XVII, 1859); — *La Nation de la Haute-Éthiopie* (5e série, t. IV, 1862); — *Aperçu général sur l'île de Formose* (t. XV, 1868); — *Une nouvelle Race à inscrire sur la carte du globe* (6e série, t. II, 1871). M. Vivien de Saint-Martin a également collaboré à la *Revue germanique* et à la presse quotidienne, notamment au *Constitutionnel*, à la rédaction duquel il fut attaché de 1829 à 1842.

— Le courageux évêque de Séez, Mgr François-Marie Trégaro, est mort le 6 janvier dernier. Né le 19 juin 1824, à Peillac, dans le Morbihan, élevé au grand séminaire de Vannes, ordonné prêtre en 1848, il exerça pendant de longues années les fonctions d'aumônier de la flotte, puis d'aumônier en chef de la marine, et le zèle apostolique qu'il déploya dans ces fonctions lui fit décerner la croix d'officier de la Légion d'honneur. Le poste qu'il occupait fut supprimé, et l'abbé Trégaro ne tarda pas à être élevé par l'évêque de Séez, dans le diocèse duquel il s'était retiré, aux fonctions de vicaire général. Nommé, par décret du 27 septembre 1881, coadjuteur de Mgr Rousselet, il se vit, dès la même année, appelé à recueillir la succession du vénérable prélat enlevé par une rapide maladie. Il ne cessa jamais de revendiquer les droits de l'Église et de lutter contre la déchristianisation de notre pays. Nous citerons parmi ses instructions pastorales celles des carêmes de 1883 (repos dominical); 1884 (la prière); 1885 (la pénitence); 1887 (l'adoration perpétuelle du très saint Sacrement); 1888 (l'enseignement chrétien); 1889 (même sujet); 1893 (la persécution contre l'Église); 1895 (la presse).

— M. Albert Desjardins est mort à cinquante-trois ans, à Beauvais, le 20 janvier. Né dans la même ville en 1838, docteur en droit en 1862, puis docteur ès lettres, il se jeta dans la politique en 1871, fut élu député de l'Oise, et remplit un rôle assez important dans la Chambre, où il vota cons-

tamment avec le côté droit, et dans le gouvernement où il fut appelé comme directeur de l'instruction publique, puis de l'intérieur. Quand il échoua aux nouvelles élections, il reprit la chaire qu'il occupait brillamment à la Faculté de droit de Paris. L'Académie des sciences morales et politiques l'avait élu comme membre libre en 1887. Il a publié : *Étude sur les plaidoyers de Démosthène* (1862, in-8) ; — *De l'histoire critique des lettres* (1866, in-8) ; — *Les Deux Formules des actions depositi et commodati* (1867, in-8) ; — *Le Pouvoir civil au concile de Trente* (1869, in-8 ; 2e éd., 1870) ; — *Recherches sur l'origine de la règle : Donner et retenir ne vaut* (1869, in-8) ; — *Les Moralistes français du XVIe siècle* (1870, in-8) ; — *Étude historique sur les causes d'interruption de la prescription* (1878, in-8) ; — *Études sur l'inamovibilité de la magistrature* (1880, in-12) ; — *Traité du vol dans les principales législations de l'antiquité et spécialement dans le droit romain* (1881, in-8) ; — *Les Cahiers des États généraux en 1789 et la législation criminelle* (1883, in-8) ; — *Code pénal russe. Projet de la commission de rédaction* (1884, in-8) ; — *Les Sentiments moraux au XVIe siècle* (1886, in-8) ; — *Examen doctrinal. Jurisprudence criminelle ; le droit criminel en Algérie et dans les colonies (1878-1885)* (1887, in-8).

— L'éminent physiologiste allemand Emil du Bois-Reymond est mort le 26 décembre dernier, à Berlin. Né dans cette ville le 7 novembre 1818, il commença par se livrer à l'étude des sciences théologiques et philosophiques. Mais il ne tarda guère à se sentir entraîné invinciblement vers l'histoire naturelle. Dès 1838, il s'initiait à Bonn aux sciences géologiques, étudiait à Berlin les mathématiques et la physique, puis se livrait aux recherches médicales en 1839, sous la direction de Johannes Müller. Des expériences commencées en 1841 sur l'électricité animale amenèrent la publication deux ans après, dans les *Annales* de Poggendorff, d'un important mémoire : *Ueber den sogenannten Froschstrom und die elektromotorischen Fische* (t. LVIII) ; sa thèse de doctorat était le fruit des mêmes recherches : *Quae apud veteres de piscibus electricis exstant argumenta* (Berlin, 1843, in-8). C'est le développement de ces idées qui a constitué son travail capital : *Untersuchungen über thierische Elektricität* (Berlin, 1848-1884, 2 vol. en 3 part. in-8). Dès que les premières parties en eurent paru, la réputation de M. Du Bois-Reymond était assez fermement assise pour que l'Académie de Berlin se fît un honneur de lui ouvrir ses portes (1851) ; en 1867 il fut élu secrétaire perpétuel de la savante compagnie. Professeur d'anatomie à l'Académie artistique de Berlin de 1849 à 1855, il se vit à cette dernière date appelé à une chaire extraordinaire et en 1858 à la chaire ordinaire de physiologie à l'Université de Berlin, laissée vacante par la mort de Johannes Müller. C'est à son initiative qu'est due (1877) la création de l'institut physiologique allemand. De 1859 à 1877 il dirigea l'*Archiv für Anatomie und Physiologie*, et depuis 1877 l'*Archiv für Physiologie*, scission du précédent. Nous citerons parmi les nombreuses publications du regretté savant : *Ueber thierische Bewegung* (Berlin, 1851, in-8) ; — *Gedächtnissrede auf P. Erman* (ibid., 1859, in-4) ; — *De fibrae muscularis reactione ut chemicis visa est acida* (ibid., 1859, in-4) ; — *Gedächtnissrede auf Johannes Müller* (ibid., 1860, in-4) ; — *Ueber die Barrenturen* (ibid., 1862, in-8) ; — *Herr Rothstein und die Barren* (ibid., 1863, in-8) ; — *Beschreibung einiger Vorrichtungen und Versuchsweisen zu elektrophysischen Zwecken* (ibid., 1863, in-4) ; — *Voltaire in seiner Beziehung zu Naturwissenschaften* (ibid., 1868, in-8) ; — *Ueber Universitäts-Einrichtungen* (ibid., 1870, in-8) ; — *Ueber den deutschen Krieg* (ibid., 1870, in-8) ; — *Das Kaiserreich und der Friede* (ibid., 1871, in-8) ; — *Ueber die Grenzen des Naturkennens* (Leipzig, 1872, in-8) ; — *Ueber eine Akademie der deutschen Sprache. Ueber Geschichte der Wissenschaft* (Berlin, 1874, in-8) ; — *Gesammelte Abhandlungen zu allgemeinen Muskel- und Nerven-*

physik (Leipzig, 1875-1877, 2 vol. in-8); — *Darwin versus Galiani* (Berlin, 1876, in-8); — *Culturgeschichte und Naturwissenschaft* (Leipzig, 1878, in-8); — *Der physiologische Unterricht sonst und jetzt* (Berlin, 1878, in-8); — *Ueber das National-Gefühl, Friedrich II und Jean-Jacques Rousseau* (ibid., 1879, in-8); — *Ueber die Uebung* (ibid., 1881, in-8); — *Ueber die wissenschafflichen Zustände der Gegenwart* (ibid., 1882, in-8); — *Goethe und kein Ende* (Leipzig, 1883, in-8); — *Friedrich II in englischen Urtheilen. Darwin und Kopernicus. Die Humboldt-Denkmäler vor der Berliner Universität* (ibid., 1884, in-8); — *Reden. 1e Folge. Litteratur. Philosophie. Zeitgeschichte* (ibid., 1885, in-8); *2e Folge. Biographie. Wissenschaft. Ansprachen* (ibid., 1887, in-8); — *Friedrich II in der bildenden Kunst* (ibid., 1887, in-8); — *Adelbert von Chamisso als Naturforscher* (ibid., 1889, in-8); — *Naturwissenschaft und bildende Kunst* (ibid., 1891, in-8); — *Maupertuis* (ibid., 1893, in-8).

— M. Paul de Rémusat, sénateur de la Haute-Garonne, est mort quelques jours à peine (21 janvier) après le scrutin du 17 janvier, qui venait de le faire rentrer au Sénat. Né à Paris le 17 novembre 1831, il se fit d'abord connaître par des articles scientifiques insérés dans la *Revue des Deux Mondes*, à laquelle il collabora depuis 1854; dans le *Journal des Débats*, dont il fut rédacteur depuis 1857; dans le *Journal d'agriculture de la Haute-Garonne*, etc. Député en 1871, après une première et vaine tentative faite sous l'Empire pour entrer à la Chambre, il siégea au centre gauche, dont il devint même le vice-président. Il passa depuis au Sénat, où il représenta jusqu'à sa mort le département de la Haute-Garonne. M. de Rémusat a été élu membre libre de l'Académie des sciences morales et politiques en 1890. Il a publié *les Sciences naturelles* (1857, in-18); — *Abélard, drame inédit* de Charles de Rémusat, publié avec préface et notes (1877, in-8); — *La Saint-Barthelemy, drame inédit* du même (1878, in-8); — *Mémoires* de Mme de Rémusat, 1802-1808 (1879-1880, 3 vol. in-8); — *Lettres* de la même (1804-1814) (1881, 2 vol. in-8); — *Correspondance de M. de Rémusat pendant les premières années de la Restauration* (1883-1886, 6 vol. in-8); — *A. Thiers* (1889, in-16).

— M. Émile-Auguste Charles, recteur honoraire de l'Académie de Lyon et correspondant de l'Institut, mort à soixante-douze ans, le 12 janvier, à Clamart, était honorablement connu dans le monde universitaire par ses travaux philosophiques. Né à Valenciennes, le 13 mars 1831, élève de l'École normale supérieure, agrégé de philosophie en 1859, puis docteur ès lettres (1861), il fut appelé, après avoir professé dans divers lycées de province, à exercer les fonctions de proviseur au lycée de Douai (1869). Il quitta ce poste pour enseigner la philosophie au lycée Louis-le-Grand, puis devint tour à tour recteur des académies de Clermont, de Montpellier, de Douai et de Lyon. L'Académie des sciences morales et politiques le nomma correspondant dans la section de philosophie en 1876. On lui doit les ouvrages suivants : *Roger Bacon, sa vie, ses ouvrages, ses doctrines* (1861, in-8); — *De vitae natura* (1862, in-8); — *De la République*, par Cicéron, nouvelle édition (1866, in-16); — *La Logique de Port-Royal, ou l'Art de penser*, nouvelle édition (1868, in-12); — *Lectures de philosophie* (1873-1876, 2 vol. in-12); — *Des biens et des maux*, par Cicéron. Livres I et II. Traduction française (1875, in-16); — *Éléments de philosophie* (1884-1885, 2 vol. in-8); — *Un siècle. Tome Ier. Miroir au* (1893, in-18); — *Cato major, De senectute dialogus*, de Cicéron (1893, in-16); — *Laelius, De amicitia dialogus*, de Cicéron (1894, in-16).

— Un historien russe distingué, M. Konstantin Bestoujev-Rioumin, membre de l'Académie impériale des sciences, est mort en janvier, à Saint-Pétersbourg. Né à Nijni-Novgorod en 1829, il fit ses études juridiques à Moscou; mais, quittant le droit pour l'histoire, il fut, de 1865 à 1882, pro-

fesseur d'histoire à l'Université de Saint-Pétersbourg. Membre de la commission archéographique depuis 1864, c'est en 1872 que l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg lui donna un des fauteuils de la section de langue et littérature russe. Parmi ses nombreuses publications, dont plusieurs sont éparses dans des périodiques russes (*Rousskii arkhiv*, *Moskovski viedomosti*, *Zapiski geografitcheskago obchtchestva*, etc.), nous citerons ici : *O krechtchenii Rousi o Vladimirie Sviatom, o synoviakh ego i monastyrie Petcherskom* (Saint-Pétersbourg, 1864, in-8, 6e édit., 1885); — *Kniaz Vladimir v sverolodovitch Monomakh i potomki ego Monomakhovitchi* (ibid., 1865, in-8); — *XVI vieck v Rousskoiistorii* (ibid., 1867, in-8); — *Rousskaia istoriia*, son ouvrage fondamental (ibid., 1872-1885, 2 vol. in-8), traduit pour la première partie en allemand par Schiemann (Mitau, 1873); — *Lektsii po istoriografii* (Saint-Pétersbourg, 1882, in-8); — *Biografii i kharakteristiki* (ibid., 1882, in-8). Il a traduit de l'anglais *l'Histoire de la civilisation de Buckle* (Saint-Pétersbourg, 1863-1864, 2 vol. in-8, 3e édit., 1873) et un ouvrage de Gladstone sur la question d'Orient (*Bolgarskie oujasy i vostotchnyi vopros* (ibid., 1876, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. le comte Louis D'AMPHERNET, conseiller honoraire à la cour d'appel de Rennes, mort à quatre-vingt-un ans, dans cette ville, le 22 décembre; — de M. Albert BARBIEUX, l'un des premiers gérants du *Rappel* et l'un des compagnons de Victor Hugo dans son exil, mort le 8 janvier; — de M. l'abbé BONNEL, vicaire de Notre-Dame de Nazareth à Orange, qui laisse sur les victimes de la Révolution dans cette ville un ouvrage remarqué, mort le 16 janvier; — de M le docteur CHEVALLET, ancien médecin du prince de Monaco, mort à quatre-vingt-un ans, en janvier ; — de M. Eugène DEULLIN, bibliophile et collectionneur, mort à Châlons-sur-Marne, le 11 janvier, âgé de soixante-neuf ans; — de M. le docteur Louis-Michel DUROZIER, ancien chef de clinique à la Charité, et qui fut quelque temps président de la Société de médecine de Paris, mort à soixante et onze ans, le 17 janvier; — de M. l'abbé GAYRARD, curé de Saint-Louis d'Antin, chanoine honoraire de Paris, vice-président du comité de l'Œuvre des écoles libres, littérateur distingué, mort à soixante-dix-sept ans, le 22 janvier; — de M. Henri GRANDEAU, docteur ès sciences, mort le 26 janvier; — de M. le docteur HÉROGUELLE, mort le 8 janvier; — de M. DE KATOW, publiciste, mort le 7 janvier, à Asnières; — de M. Émile LAURENT, bibliothécaire de la Chambre des députés, auteur, avec M. Mavidal, de l'importante collection des *Archives parlementaires* et, sous le pseudonyme d'Émile Colombey, de divers ouvrages, mort à soixante-dix-huit ans, le 28 janvier ; — de M. l'abbé LAUSSET, docteur en théologie, en médecine et ès lettres et auteur d'une Histoire restée inachevée des Papes d'Avignon, mort le 10 janvier, à Paris ; — de M. le docteur Martin LAUZER, ancien médecin de l'Hôtel-Dieu, mort le 28 janvier; — de M. le docteur René LECERF, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de Valenciennes, mort le 14 janvier; — de M. LE ROMAIN, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nantes, mort le 18 janvier, dans cette ville; — de M. le docteur LESAGE, député de l'Oise, mort à quarante-trois ans, le 24 janvier; — de M. Jean-Jacques LIEUTIER, ancien rédacteur de *l'Éclair*, mort en janvier, à Marseille ; — de M. Charles MARON, publiciste, et prétendu descendant de Virgile, mort le 5 janvier, à quatre-vingts ans; — de M. le docteur NAUDET, médecin du petit séminaire de Saint-Flour, mort en décembre; — de M. le docteur PUECH, ancien médecin en chef de l'hôpital de Nîmes, mort le 4 janvier; — de M. le docteur Louis REYBERT, mort le 18 janvier; — de M. l'abbé ROUSSEL, fondateur de l'orphelinat d'Auteuil, mort le 9 janvier ; — de M. T. SAINT-FÉLIX, fondateur du *Parlement*, un des organes de l'Empire

libéral, mort le 18 janvier; — de M. Raymond Sicouret, écrivain, membre de la Société des gens de lettres, mort à soixante-six ans, le 25 janvier, à Versailles; — de M. le comte Gaston Yvert, secrétaire général de l'Union des œuvres ouvrières, mort le 12 janvier, à Saint-Germain-en-Laye.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. André Acharin, poète russe, mort à cinquante-trois ans, le 24 novembre, à Riga; — de M. William Adams, libraire éditeur à Brooklin (N. Y.), mort le 19 décembre; — de M. Franz-Adolf-Gregor Bayr, professeur de science forestière à Munich, mort le 2 janvier; — de M. Bahn Christ. Bahnson, ethnographe danois, mort le 12 janvier, à Copenhague, âgé de quarante-deux ans; — de M. Arnold Berlstrasser, président du *Borsenverein*, mort le 5 janvier, à Darmstadt; — de M. Edward H. de Bierstadt, collectionneur distingué, trésorier du Grolier Club des États-Unis, auteur de divers travaux bibliographiques, mort le 19 décembre, à Summit (New-Jersey); — de M. Heinrich von Blankenburg, redacteur à la *Schlesische Zeitung* et écrivain militaire, mort le 4 janvier; — de M. Frederic Napier Broome, auteur, entre autres poésies, des *Poems from New Zealand*, mort à Londres, le 26 novembre; — de M. George L. Catlin, ancien consul des États-Unis à la Rochelle, à Limoges, etc., poète et romancier dont nous rappellerons *Bretigheim* (New-York, 1888, in-8); *The Presidential campaign of 1896* (1888, in-8), mort en décembre; — de M. Stephen Crane, auteur de *Maggie*, etc., mort à Cuba; — de M. Wilhelm Deecke, connu par ses travaux sur les Étrusques, mort à Mulhouse, le 2 janvier; — de Mgr Dionisi, dans le monde Dmitri Vasilievitch Khitrov, évêque d'Onfim, écrivain russe, mort à soixante-dix-huit ans, le 8 septembre, à Moscou; — de M. D. Doyer, médecin connu par ses travaux d'otologie et d'oculistique, mort le 22 décembre, à soixante-dix ans; — de M. W. N. Du Rieu, le savant bibliothécaire de Leyde, mort le 21 décembre, à soixante-sept ans; — de Mrs. Walter M. Flaming, connue dans le monde littéraire sous le nom de Rose Raymond, morte à cinquante et un ans, le 8 novembre, à New-York; — de M. Heinrich Gaetke, ornithologue, mort à Helgoland, le 1er janvier, à quatre-vingt-cinq ans; — de M. Theodor Gampe, poète, mort à cinquante-deux ans, le 5 janvier, à Blasewitz; — de M. Thomas Guille, l'un des fondateurs de la Guille-Alle library, mort en janvier, à Guernesey; — de M. Robert Harrison, bibliothécaire de la Bibliothèque municipale de Londres, mort en janvier; — de M. Karl Heitzmann, anatomiste, mort à soixante et un ans, à Rome; — de M. Friedrich Heyer von Rosenfeld, héraldiste, mort le 21 décembre, à soixante-neuf ans, à Vienne; — du docteur Thomas Jameson, mort le 4 janvier; — du Rev. Jones, évêque de St-David, auteur de *Vestiges of the Gael in Gwynned*, mort en janvier, âgé de soixante-quinze ans; — de M. Wilhelm Krafft, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Bonn, mort le 7 janvier, à soixante-seize ans; — de M. Franz Kraus, naturaliste, mort à soixante-trois ans, le 13 janvier, à Vienne; — de don Mariano Kristmann, publiciste espagnol, collaborateur du *Correo español*, mort le 18 janvier, à Madrid; — de M. Licksett, bactériologiste, mort le 28 décembre, âgé de quarante-neuf ans, à Danzig; — de M. S.-A.-B. Lundgren, géologue, mort le 7 janvier, à Lund; — de Mgr Martin Marty, O. S. B., évêque de Saint-Cloud (Minnesota), auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire de la langue dacota, mort le 19 septembre; — de M. J. Michael, auteur d'ouvrages médicaux, mort à quarante-neuf ans, le 7 janvier, à Hambourg; — de M. F. Morawitz, entomologiste, mort à soixante-dix ans, le 17 décembre, à Saint-Pétersbourg; — de M. Giuseppe Protonotari, directeur de la *Nuova Antologia*, mort à quarante-cinq ans, le 12 décembre; — du docteur Wilhelm von Renz,

mort le 30 décembre, à Uredbad ; — de M. Jos. Ressel, poète, mort à quatre-vingt-deux ans, à Reichemberg ; — de M. Johann Rigler, auteur de travaux médicaux, mort à Braunlay, âgé de cinquante-sept ans, le 19 décembre ; — de M. Telmann, romancier allemand, mort à quarante-deux ans, le 25 janvier, à Rome ; — de M. Karl Hermann Sätherberg, poète, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 6 janvier, à Stockholm ; — de M. le curé Schäffer, publiciste, mort à Colmar, à quatre-vingts ans ; — de M. Arthur von Seelstrang, géographe, mort en novembre, à Cordoba (République Argentine) ; — de M. Aug. Streng, minéralogiste, mort à Gresans ; — de M. Vajda Janos, poète lyrique hongrois, mort le 27 janvier ; — de M. A. van Bemmlen, directeur du jardin zoologique d'Amsterdam, mort le 9 janvier ; — de M. Dmitri Porfirievitch Velitchkovsky, auteur de traités médicaux, mort à cinquante-six ans, à Omsk ; — de M. Montague Vizetelly, traducteur anglais de M. Zola, mort le 28 janvier, à Londres ; — du général F. Walkers, économiste américain, l'un des plus ardents champions du bimétallisme, mort à New-York ; — de M. Anton Walter, collaborateur de la *Literarische Rundschau*, mort le 1er octobre ; — de M. Adolf Werther, l'un des fondateurs de la *Neue Freie Presse* de Vienne, mort au début de janvier ; — de M. Fritz Westhoff, professeur de zoologie à l'Académie de Münster, mort le 11 novembre, à quarante ans ; — de M. Georg Weyer, mathématicien et astronome, mort à soixante-dix-neuf ans, le 23 décembre, à Kiel ; — de M. William Curtis Wilton, fondateur du *New-York medical Journal*, mort le 22 novembre, à New-York ; — de M. Théodore Wormley, chimiste américain, mort au commencement de janvier ; — de M. Franz Valentin Zillner, médecin et historien, fondateur de la Société pour l'étude du pays de Salzbourg, mort à quatre-vingts ans ; — du docteur Zographos, mort le 29 janvier, âgé de soixante-seize ans, à Paris.

Institut. — *Élections. Académie des sciences.* — M. Filhol a été élu membre titulaire dans la section d'anatomie et de zoologie, au deuxième tour, par 30 voix contre 22 à M. Chatin fils, et 4 à M. Giard.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 8 janvier, M. Foucart a lu un mémoire de M. Paris, de Bordeaux, sur des monuments récemment découverts en Espagne. — Le 15, M. Müntz a lu un mémoire sur le luxe à la cour pontificale d'Avignon. M. S. Reinach a fait une communication sur *les Vierges de Sena*, et M. Haussoullier a rendu compte de sa nouvelle campagne de fouilles, à Didymes, sur l'emplacement du temple d'Apollon. — Le 22, M. E. Blanc a présenté une parure en or, émaux et pierres fines, qu'il a rapportée d'Asie centrale ; M. Barth a communiqué le rapport de M. Foucher chargé d'une mission dans l'Inde, et lu une note sur la découverte récente, faite par M. Fuhrer, du site de la ville de Kapilavasta et du lieu de naissance de Buddha. — Le 29, M. Collignon a communiqué deux documents du xviiie siècle relatifs aux antiquités d'Athènes.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 11 janvier, M. Luchaire a continué la lecture de son mémoire sur Louis VII et le pape Alexandre III. — Le 16, M. Proust a donné lecture d'un mémoire sur *la Défense de l'Europe contre la peste ;* M. A. Sorel a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Négociations du congrès de Reichstadt relatives à la cession de la rive gauche du Rhin à la France, et sur les projets de réforme de la constitution de l'Empire ;* M. Luchaire a continué la lecture de son mémoire sur Louis VII et le pape Alexandre III. — Le 23, M. Glasson, président, a prononcé l'oraison funèbre de M. A. Desjardins et levé la séance en signe de deuil.

Concours et prix. — La Société littéraire israélite de Hongrie met au concours une étude sur la condition des juifs dans les divers États de l'Europe. Le prix est de mille couronnes; le délai pour la remise des manuscrits, qui peuvent être rédigés en hongrois, allemand, français, anglais ou italien, est fixé au 30 avril 1898.

Peiresc. — L'infatigable ami du grand « curieux » provençal vient de nous offrir encore deux plaquettes; l'une contient des *Notes inédites de Peiresc sur quelques points d'histoire naturelle* (Digne, Chaspoul et Barbaroux, in-8 de 62 p. Extrait du *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes*). Il faudrait citer tous les titres de ce curieux recueil : l'alzaron, limaces, momies, monstre marin, le vent du trou, etc., etc. Mais à tous les « curieux » de notre siècle nous conseillons comme un régal les pages 20 et suivantes. Aujourd'hui on dirait dans un bureau de rédaction de journal : « Bon reportage verveux. » — Le nom de Vespasien Morin se joint à celui de Peiresc dans le titre de la seconde brochure : *Deux Jardiniers émérites* (Aix, J. Remondet, in-8 de 13 p.). Ici le style de « l'ami » de Peiresc est si charmant, si entraînant; il conte avec tant de cœur et d'esprit que, tout comme « la dame de ses amies » (honni soit qui mal y pense), nous ne pouvons que souscrire à ses conclusions et remercier Dieu et ses jardiniers de nous avoir donné de jolies plantes, l'acacia entre autres, et les œuvres de M. Tamizey de Larroque sur Peiresc en particulier.

Paris. — Il s'est formé à Paris une Société des Amis de l'eau-forte. Nous avons sous les yeux un exemplaire de ces statuts, luxueusement édités et ornés d'une ravissante eau-forte du maître Lalauze. D'après l'article 2, « le nombre des sociétaires est fixé à un minimum de cent membres et à un maximum de deux cents, payant tous une cotisation annuelle de cent francs. » Cette cotisation, au bout de cinq années de participation à la Société, peut se racheter par le versement d'une somme de 1,000 fr. (art. 4). M. A. Lalauze, peintre-graveur, a été délégué pour recueillir les adhésions; elles doivent lui être adressées à Paris, 24, quai de Béthune. Notons enfin qu'en tête de la liste des membres du comité d'honneur, nous relevons les noms du duc d'Aumale et du prince Roland Bonaparte.

— Les *Documents parisiens de la Bibliothèque de Berne* (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France*, t. XXIII. Paris, in-8 de 74 p., paginées 225-298, avec 1 planche), que M. Léopold Delisle a communiqués à la Société de l'histoire de Paris, comprennent les morceaux suivants : I. *Livre de raison de Jacques le Gros*, bourgeois de Paris au XVIe siècle, qui a noté sur des feuillets blancs, reliés par lui avec *le Temple d'honneur et de vertus* de Jean le Maire, les faits intéressant lui-même et sa famille, des vers en partie de sa composition, de curieux renseignements sur les mystères joués à Paris en 1539 et dans lesquels son fils tenait un rôle; II. *Chronique latine ayant appartenu à l'historien Nicole Gilles*, extrait de la chronique de Guillaume de Nangis, avec une continuation qui diffère pour les années 1303 à 1308 des continuations connues. Le savant administrateur de la Bibliothèque nationale prouve que cette chronique est la source immédiate pour l'année 1303 des *Grandes Chroniques de France*, et que Nicole Gilles y a puisé largement pour ses *Annales et Chroniques de France*. M. Delisle nous fait ensuite connaître divers fragments trouvés dans la reliure de cette chronique. Il publie en appendice neuf lettres à Jacques Matignon, libraire de Nevers, précieuses pour l'histoire de la librairie au XVIe siècle, un marché passé entre Didier Maheu, libraire à Paris, et Jean Barbazan, libraire à Nevers, pour l'impression de six cents bréviaires à l'usage de Nevers (3 août 1523); et le bail d'une maison à An-

gilbert de Marnef. Une note additionnelle fait connaître un manuscrit de Jacques Le Gros, conservé à la Bibliothèque nationale, contenant notamment l'inventaire des livres de ce bourgeois.

— Il n'avait été publié jusqu'ici qu'une relation quelque peu détaillée de l'*Entrée solennelle de Louis XI à Paris* (*31 août 1461*). M. Camille Couderc, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale de Paris, a été assez heureux pour découvrir dans ce dépôt une relation bien autrement complète (ms. français 11590). Il la publie (Extrait des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris*, t. XXIII. Paris, in-8, 46 p.) avec notes et introduction, ainsi qu'une troisième, qui, bien que signalée déjà, était demeurée inédite (ms. français 5739).

— M. Émile Picot a jadis consacré un excellent mémoire à *la Sottie en France* (*Romania*, 1878, p. 236-326). On en rapprochera avec intérêt les *Fragments d'une Sottie inconnue, représentée en 1517*, publiés par M. Antoine Thomas (Extrait des *Mélanges de philologie romane* dédiés à Carl Wahlund ; Mâcon, Protat, gr. in-8 de 10 p.). Les fragments annotés par le savant romaniste ont été trouvés dans les archives du château de Briance, commune de Saint-Denis, près Martel (Lot). Cette pièce contient des allusions historiques qui ont permis au sagace critique de la dater avec beaucoup de précision.

— M. Ludovic Drapeyron a entrepris, au nom de la Société de topographie dont il est le secrétaire général, une grande étude sur Cassini de Thury, auteur de l'admirable carte de France dite *de Cassini*. Il a, au congrès international de Londres, communiqué les premiers et récents résultats de l'enquête instituée par lui dans toute la France sur cet éminent cartographe et sur ses collaborateurs (*Les Travaux géographiques de Cassini de Thury, auteur de la première carte topographique de la France*. Londres, in-8 de 12 p. Extrait des *Comptes rendus du sixième congrès international de géographie*). Travail plein de faits précis, à la valeur duquel ajoute encore la publication en appendice de quatre documents inédits.

— En un temps de parlementarisme comme celui où nous vivons, la *Revue des grandes journées parlementaires*, qui a commencé à vivre en novembre dernier, paraît assurée de trouver un grand nombre de lecteurs. C'est un recueil mensuel publié par la librairie Marchal et Billard (15 fr. par an), sous la direction de M. Gaston Lèbre, dont l'objet est de retracer l'histoire des grandes journées qui ont illustré les annales parlementaires depuis un siècle. C'est ainsi que le premier fascicule est consacré tout entier aux discussions qui eurent lieu dans l'Assemblée nationale, en 1789, sur l'admission des juifs aux droits de citoyens français ; le deuxième numéro, avec Gracchus Babeuf et les égaux, s'occupe d'initiateurs des doctrines anarchiques et communistes. On voit que l'intérêt de l'actualité ne fait pas défaut à ces études historiques.

— M. le pasteur Fourneau a donné à la Ligue contre l'athéisme, le 29 décembre 1895, une conférence qu'il a fait récemment imprimer sous ce titre : *A propos de Louis Pasteur* (Paris, J. André, in-8 de 20 p.). L'auteur fait très bien ressortir les convictions religieuses du grand homme dont la France a pris le deuil. Il établit ensuite un parallèle entre Pascal et Pasteur, et rappelle utilement le souvenir de quelques illustrations qui ont fait profession publique de croire en Dieu.

— Aux cyclistes qui aiment à franchir rapidement les distances, sans trop regarder autour d'eux, conviennent les Guides simplement « kilométriques. » Le volume : *Environs de Paris, des cyclo-guides Miran illustrés* (Paris, Firmin-Didot, in-8 de 182 p.) s'adresse aux promeneurs qui aiment leurs agréments, qui veulent être conduits, l'histoire en main, aux monuments

curieux, aux sites préférés; toutes les indications d'usage sont d'ailleurs fournies avec soin, et le chapitre des renseignements divers sera utile à tous. Le texte est semé d'un grand nombre de belles gravures, qui font de ce livre un album à conserver et à relire.

— M. J. Bertot ajoute un nouveau volume à sa remarquable série des Guides du cycliste en France : *De Paris à Toulouse et aux Pyrénées* (Paris, Boudet et Ch. Mendel, in-12 de xxvii et 236 p.). Comme les précédents, ce livre de poche est un *vade-mecum* indispensable à tous les touristes; il est orné de quarante-sept cartes-itinéraires, seize plans de villes et quinze cartes générales.

Agenais. — Qui dit Gontaud, dit Tamizey de Larroque. Notre savant collaborateur a consacré une belle brochure à un épisode célèbre dans l'histoire de sa chère patrie, *la Prise de Gontaud en 1580*, par *le maréchal de Biron* (Agen, Lamy, in-8 de 24 p. Extr. de la *Revue de l'Agenais*). Deux splendides photogravures nous montrent d'abord l'état actuel du château de Gontaud. Mais ce n'est pas sans une émotion profonde qu'on lit les quelques lignes douloureuses où l'auteur retrace sa vie, son labeur incessant, et cet incendie du 9 juillet 1895 qui, « en quelques minutes, a fait disparaître le fruit de près de cinquante années de labeurs non interrompus. » Des trois documents qui composent la plaquette, l'un, le récit du maréchal de Biron, est vraiment une merveille. Faut-il parler des notes? Elles sont, comme toujours, plus que jamais : « remarquables. »

Adiou, Gontaou! billo joulio!

— Qu'était-ce que *Frédéric Fournet* (Agen, Lamy, in-8 de 11 p.). Extr. de la *Revue de l'Agenais*? Un savant d'abord, un chrétien enfin et surtout. M. le recteur de l'Académie de Clermont a parlé seulement du premier côté de l'homme, M. Tamizey de Larroque a fait valoir aussi le second, qui est le plus éminent. Comme le dit notre ami, pourquoi se taire « sur le soir d'un beau jour? »

Anjou. — Le tome IX de la quatrième série des *Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (ancienne Académie d'Angers) (Angers, imp. Lachèse, in-8 de 479 p.) mérite une mention des plus honorables. Il convient de signaler tout d'abord une étude importante de M. Adrien Planchenault sur *la Monnaie d'Angers. Origine. La Monnaie royale (1319-1738). La Juridiction de la monnaie jusqu'à 1791*. Cette étude, qu'accompagnent de nombreuses pièces justificatives, occupe les pages 228-458, une moitié du volume. Nous devrons noter ensuite : *Le Congrès scientifique d'Angers*, par M. l'abbé F. Hy; — *La France en 1598*, par M. le vicomte de Villebresmes; — Une notice sur *Charles Louvet*, extraite d'une biographie inédite, par M. Léon Cosnier; — *Relations entre les croix de Hongrie, d'Anjou et de Lorraine*, par M. Louis de Farcy; — *La Subdélégation de Chalet en 1768*, par M. l'abbé F. Uzureau; — *Les Portraits conservés dans les collections publiques d'Angers (les Musées et l'Évêché)*, par M. Joseph Denais; — *Indications pratiques sur les champignons comestibles de l'Anjou* (2e partie) (suite et fin), par M. l'abbé Hy; — *Théorie des équipollences*, par M. V. Lac de Bosredon; — *Le Docteur Fage*, par M. Ph. Bellanger; — *Éloge de M. Victor Godard-Faultrier*, par M. Guillaume Bodinier.

Bourgogne. — M. A. Cornereau publie : *Épigraphie bourguignonne. Les Hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre-Dame de la Charité à Dijon* (Dijon, imp. Jobard, in-4 de 112 p. Extrait du tome XII des *Mémoires de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*). Dans l'*Introduction*, le savant magistrat résume à grands traits l'histoire « de cette belle maison hospitalière de

Dijon, où, pendant cinq siècles, les disciples de Gui de Montpellier avaient répandu leurs bienfaits. » Il reproduit ensuite les inscriptions où sont rappelés les principaux événements de cette histoire, suivant l'ordre chronologique. Ce travail, qui s'étend de l'année 1297, où fut élu Pierre d'Auxonne, quatrième maître, jusqu'à l'année 1769, où François Calmelet, trente-huitième et dernier commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, dut résigner ses fonctions, est exécuté avec beaucoup de soin. L'auteur l'a complété par un relevé des *Inscriptions modernes*, des *Notes* et une *Table onomastique*.

Bretagne. — La Société archéologique du département d'Ille-et-Vilaine vient de publier le tome XXV de ses *Bulletin et Mémoires* (Rennes, imp. Marie Simon, in-8 de xxxix-292 p.). Les travaux dont se compose ce volume seront utilement consultés par tous ceux qu'intéresse l'histoire de la Bretagne. En voici l'énoncé : *Terres et maisons nobles en la paroisse de Saint-Symphorien* (suite), par M. Anne Duportal ; — *Les Grandes Seigneuries de Haute-Bretagne comprises dans le territoire actuel du département d'Ille-et-Vilaine* (suite), par M. l'abbé Guillotin de Corson ; — *Le Manoir de la Fiolaye*, par M. l'abbé A. Guillot ; — *Le Comte de Thiard, d'après une notice de M. Maton de la Varenne*, par M. le comte X. de Bellevue ; — *Histoire des carmes en Bretagne*, publiée par MM. A. de la Borderie et Louis de Villers ; — *Les Filleuls des Etats de Bretagne. Baptême du dernier filleul des États de Bretagne dans l'église Saint-Germain de Rennes*, par M. l'abbé Robert, de l'Oratoire de Rennes, étude dont nous avons déjà signalé le tirage à part (t. LXXVII, p. 468) ; — *La Torture et les exécutions en Bretagne aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par M. Paul Parfouru.

Dauphiné. — En lisant ce titre : *La Médecine à Grenoble, notes pour servir à l'histoire de l'École de médecine et de pharmacie* (Grenoble, veuve Rigaudin, in-8 de 20 et 295 p.), il semble qu'on va se trouver en présence d'un livre du genre ennuyeux. Il n'en est rien ; d'un bout à l'autre, la lecture en est si facile et même amusante, qu'on ne sent pas quelle somme énorme de travail et de recherches a eu à donner l'auteur, M. le docteur Bordier. La médecine, comme la maladie, est si intimement liée à la vie des hommes, que son histoire spéciale intéresse de près l'histoire générale. C'est donc là, pour la ville de Grenoble, une attrayante page de sa vie. De nombreuses notices biobibliographiques seront consultées avec fruit.

— Il y a beaucoup de verve et de facilité, mais aussi bien de la fantaisie dans l'*Histoire populaire de Grenoble depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours* (Grenoble, Dardelet, in-8 de 445 p.) ; on juge des vues de l'auteur, M. Alph. Vernet, en le voyant annoncer qu'il fera une bonne place aux légendes et émettre l'avis singulier que l'Histoire de Grenoble, de M. Prudhomme, ne s'adresse qu'aux érudits. Ce livre, qui prête le flanc à maintes critiques, s'adresse au peuple ; mais comment le peuple fera-t-il le départ entre la légende et l'histoire ? Dans tous les cas, il sera lu avec plaisir, car il n'est pas ennuyeux. Le volume est bien mal présenté par l'imprimeur ; on n'écrase pas ainsi une couverture sous le mauvais goût italien, et pour une ville qui a tous les raffinements, les gravures sont d'une navrante médiocrité. Les plans seuls sont fort curieux.

— On ne doit pas s'attendre à voir M. de Terrebasse publier un livre qui ne soit point irréprochable quant à la forme, et auquel manqueraient l'originalité et l'érudition. Dans *Poésies dauphinoises du XVIIe siècle* (Lyon, Brun, in-8 de 9 et 193 p.), il a peut-être trouvé l'occasion de se surpasser. Non pas que ces poésies, dénichées en d'obscures archives et amoureusement déchiffrées, soient de premier ordre, mais elles donnent de si jolis et malins aperçus sur les coutumes et les individus ! Les notes qui éclaircissent le

texte ne sont pas la partie la moins heureuse du volume, et ont dû coûter bien des recherches à leur érudit auteur, qui, dans l'espèce, a eu certainement à s'armer d'un microscope de première grandeur.

Franche-Comté. — Voici le premier volume de la sixième série des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* portant la date double de 1895-1896 (Lons-le-Saunier, imp. L. Declume, in-8 de VII-511 p.). L'archiviste du Jura, M. Libois, avec les *Délibérations de la Société populaire de Lons-le-Saunier, du 5 novembre 1791 au 25 juin 1793*, occupe ici une place hors de pair. Notons cependant les trois publications suivantes : *Rapport sur le Congrès des sociétés savantes, en 1896*, par M. l'abbé Brune ; — *L'Officier récalcitrant et le conseil municipal de Lons-le-Saunier (1718), histoire des démêlés d'un officier, en quartier à Lons-le-Saunier, avec le conseil municipal*, par M. Émile Monot; — *Saint François d'Assise*, fragment de poème inédit, par M. Louis Lautrey. A ce volume sont jointes sept planches relatives à un travail de M. L.-A. Girardot, sur la géologie du Jura, qui ne figure pas ici.

— M. H. Libois, archiviste du Jura, nous donne un curieux et précieux volume pour l'histoire, qui reste encore à faire, de la Révolution dans le Jura ; car le livre d'Antoine Sommier sur le sujet (Paris, Dumoulin, 1846, in-8 de 460 p.) n'est qu'une œuvre de parti. Les *Délibérations de la Société populaire de Lons-le-Saunier, du 5 novembre 1791 au 25 juin 1793* (Lons-le-Saunier, in-8 de 467 p. Extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*, susmentionnés), se recommandent à l'attention. Ladite Société populaire a laissé trois registres de délibérations qui, ensemble, vont jusqu'au 14 floréal an III (19 avril 1795). M. Libois ne nous offre encore que le premier de ces registres qui, commençant à la date du 5 novembre 1791, se clôt le 25 juin 1793, et remplit les cent quatre-vingts premières pages du volume. Les neuf pages suivantes reproduisent le *Registre des délibérations du Comité de surveillance, commencé le 1er octobre de l'an première de la République* (*sic*). Ce qui peut-être paraîtra le plus intéressant, c'est le travail considérable réparti, par M. Libois, sous quarante-huit paragraphes, et qui a exigé une somme énorme de recherches. Cette dernière partie (p. 191 à 463) renferme de nombreux détails, la plupart inédits ou peu connus, et dont certains se trouvent dans divers ouvrages que l'on n'a pas toujours sous la main, tels, entre autres, l'*Histoire de la persécuteon révolutionnaire dans le département du Doubs*, de Jules Sauzay, et les *Annuaires du département du Jura*, de Désiré Monnier. En résumé, l'on doit à M. Libois un travail éminemment utile, qui sera consulté avec fruit. Espérons qu'il ne s'en tiendra pas là, et que les autres registres de la Société populaire de Lons-le-Saunier seront aussi publiés selon la même méthode.

— Insérée d'abord dans le journal *les Gaudes*, de Besançon, la notice que M. Gaston de Beauséjour a consacrée à *Claude Rossigneux, lieutenant-colonel d'artillerie (1834-1896)*, a fait l'objet d'un tirage à part (Besançon, Abel Cariage, in-8 de 7 p., avec portrait). Issu d'une ancienne famille de Franche-Comté anoblie par Louis XVI et originaire de Pesmes (Haute-Saône), le colonel Rossigneux, né à Autun et mort à Besançon, nous apparaît ici comme un militaire aussi savant que modeste. Son séjour à Rome, à l'époque où les États pontificaux étaient protégés par nos troupes, avait fait de Rossigneux un fin connaisseur en peinture et en musique. Sa mort a été toute chrétienne.

— Pour composer son *Essai de géographie médicale du département du Doubs* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de 125-L p. avec tableaux et 48 cartes), M. le docteur L. Richard, actuellement médecin en chef de l'hôpital militaire de Sousse, en Tunisie, a mis à contribution les procès-verbaux des

conseils de revision du Doubs et les registres matricules des bureaux de recrutement de Besançon et de Belfort, desquels ressortit le département. Dix-sept classes de conscrits ont ainsi passé sous ses yeux (1872 à 1888). L'auteur étudie successivement les causes physiques et les causes morales qui ont pu influer sur les maladies et les infirmités constatées parmi la population. Il envisage d'abord le sol et le climat, la mortalité, la natalité, puis il passe à la criminalité, à l'instruction, à la nuptialité, etc. Il détermine, en les notant par cantons, les différents motifs d'exemption et de classement dans les services auxiliaires de l'armée. Nous ne saurions exposer ici, même brièvement, les investigations considérables auxquelles s'est livré le savant docteur. Qu'il suffise de dire que ses tableaux de répartition des maladies ou infirmités constatées par les conseils de revision sont des plus clairs, et, nous le croyons facilement, des plus précis; toutefois, il nous paraît que lesdits tableaux, placés en regard des cartes rejetées à la fin du travail, les eussent éclairées sans qu'il fût besoin d'un rapprochement un peu laborieux. Mince critique qui n'enlève rien à la haute valeur de cette étude.

— Lors de sa réception comme membre de l'Académie de Besançon, le 9 juillet 1896, M. l'abbé H. Rigny a prononcé un discours dont le sujet était *l'Abbé Dévoille, littérateur*. Nous avons sous les yeux le tirage à part de ce discours (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 15 p.). Tout le monde sait que l'abbé Dévoille a écrit de nombreux romans ayant fait et faisant encore la joie des lecteurs catholiques. Mais ce que l'on ignore communément, c'est que le conteur, moraliste toujours, érudit quelquefois, était doublé d'un poète. M. Rigny n'a eu garde de l'oublier. Peut-être reprochera-t-on au nouveau membre de l'excellente compagnie d'avoir été trop bref; en ce qui nous concerne, après l'avoir complimenté sincèrement, nous exprimerons le regret de n'avoir pas trouvé ici une bibliographie de l'œuvre de l'abbé Dévoille. Pourquoi M. l'abbé Rigny, qui nous a mis en appétit, ne nous donnerait-il pas maintenant une étude plus complète sur le fécond romancier?

— Signalons l'*Indicateur liturgique pour l'année 1897, à l'usage des fidèles du diocèse de Besançon* (13e année), que vient de publier M. l'abbé Louvot (Besançon, imp. P. Jacquin, in-32 de 102 p.).

Guyenne et Gascogne. — M. Joseph Beaune publie une intéresssante notice sur *les Gontaut-Biron et les réformés de Salignac* (Périgueux, imp. de la *Dordogne*, gr. in-8 de 31 p. Extrait du *Bulletin* de la Société historique). Avant de reproduire les pièces du procès engagé devant la chambre de l'Édit entre les seigneurs de la terre de Salignac et les habitants de ladite terre et baronnie, M. Beaune nous fait connaître les personnages qui figurent dans l'arrêt rendu à Nérac le 8 août 1602, Jean de Gontaut-Biron, baron de Salignac, son frère Jacques, sieur du Carlat, la femme de Jean de Gontaut-Biron, Marguerite Hurault de l'Hospital. Après les justiciables, les magistrats. Nous indiquerons seulement les renseignements fournis sur le président André de Nesmond et sur l'avocat général Jean de Bacalan. L'auteur n'a pas seulement ajouté une nouvelle page à l'histoire du Périgord, mais encore à l'histoire du protestantisme au XVIe siècle.

— La *Revue catholique de Bordeaux* vient de publier une série de documents inédits puisés dans la collection Wilhem par M. Ph. Tamizey de Larroque sur *les Bénédictins méridionaux, Dom B. de Montfaucon, Dom J. Vaissète, Dom J. Pacotte* (Bordeaux, Demachy, Pech et Cie, in-8 de XII-68 p.). Qui pouvait mieux les connaître et les annoter? On reste vraiment confondu devant tant de science et d'érudition et de l'annotateur et de ses collaborateurs. Et quelles leçons donne l'histoire, même la biographie des

travailleurs : lisez la vie de Dom Pacotte (p. 52 et s.), et vous serez édifié !

Maine. — C'est d'une plume alerte, sûrement guidée par les meilleures recherches de l'érudition, que M. L. Froger a écrit un chapitre de l'histoire de l'église du Mans, intitulé : *Visites et inspections du grand doyen du Mans au XVIe siècle* (Le Mans, Leguicheux, in-8 de 30 p.). Cérémonial, mœurs et coutumes, vie et habitudes du clergé, ornements et mobilier d'église, superstitions même, tout est mis en lumière et (répétons-le) avec le plus grand talent.

— Plus on lit l'abbé Froger, plus les érudits et les curieux se délectent. *La Paroisse de Congé-sur-Orne d'après les comptes de fabrique* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 47 p.) fait grand honneur à son auteur, à l'excellente Société historique et archéologique du Maine qui a publié ce travail dans sa *Revue*. On ne trouve malheureusement pas partout des documents aussi précieux ni des savants aussi habiles à les mettre en valeur.

— M. l'abbé Em.-Louis Chambois, bien connu par ses excellentes recherches, vient de publier un *Obituaire des Ursulines du Mans* (*1621-1790*) (Laval, A. Goupil, in-16 de 30 p.). Grands noms et humbles religieuses s'y trouvent, c'est la vraie fraternité dans le Christ et pour l'amour de Dieu. Utile contribution pour l'histoire locale et celle des ordres religieux.

Normandie. — Un gros volume sur lequel nous reviendrons, l'histoire de *Saint-Martin de Laigle*, par M. l'abbé Gontier, curé de Saint-Martin et doyen de Laigle (La Chapelle-Montligeon, in-8 de 330 p.). Écrite avec soin, mais aussi avec cœur, cette belle publication complétera utilement celle de M. Gabriel Vaugeois.

— Pétillante d'esprit et d'érudition, la brochure de M. P. de Longuemare sur *les Statues de Louis XIV à Caen* (Paris, E. Plon, Nourrit et Cie, in-8 de 24 p.). Personne, on peut le dire, ne connaît mieux l'histoire moderne et contemporaine de la vieille cité caennaise.

— Une page d'histoire : *1870-71, les Prussiens à Bolbec, éphémérides du 1er décembre 1870 au 31 janvier 1871*, a été écrite par M. G.-F. Mauconduit (Bolbec, A. Fergant, in-16 de 100 p. et une photographie). C'est une triste et navrante chronologie qui ravivera le souvenir de grandes souffrances héroïquement supportées.

— M. Ch. Guerlin de Guer, qui a de qui tenir en érudition, vient de publier (Caen, E. Lanier, in-8 de 72 p.) une fort intéressante étude sur *le Patois normand*. Rédigée avec une excellente méthode, elle peut, elle doit servir de base à des travaux plus développés, et nous souhaitons vivement que le *Bulletin mensuel des parlers du Calvados* passe du domaine de l'idée à celui de la réalité. Mais quand M. Guerlin de Guer ne nous donnerait qu'annuellement dans un fascicule semblable à celui-ci le résultat de ses recherches, il rendrait encore le plus grand service à la cause de l'érudition, de la linguistique et du folklore normand.

— La *Notice historique sur la bibliothèque de Caen*, par M. Gaston Lavalley (Paris, A. Picard, in-8 de 86 p.), est un de ces bons travaux dont l'auteur est coutumier. Le sujet est traité *con amore* et avec science. Une bonne photogravure en tête.

— Un homme politique peint par ses coreligionnaires et amis, tel pourrait être le sous-titre de l'intéressante *Biographie de M. Léon Desgenetais, chevalier du Mérite agricole, conseiller d'arrondissement, député, maire de Bolbec*, par M. G.-F. Mauconduit (Bolbec, A. Fergant, in-8 de 76 p.).

— Nous recommandons tout particulièrement le travail soigné de M. Auguste Laveille sur *les Écoles de Cherbourg avant la Révolution et les Origines du lycée de Cherbourg* (Avranches, J. Durand, in-8 de 38 p.). C'est une de ces

contributions précieuses qui s'ajoutent à toutes celles que recueillent avec tant de fruit les membres du clergé de France sur les indications de notre collaborateur le chanoine Allain — un Normand, lui aussi, mais émigré à Bordeaux. — Du même auteur, un non moins bon travail sur *les Origines du collège de Mortain* (Avranches, J. Durand, in-8 de 19 p.). Les écoles remontent ici à la charte de 1082 par Robert de Mortain, père de Guillaume le Conquérant.

— Homme de goût et homme de lettres, chrétien avant tout, M. Paul Baudry nous envoie *l'Engagé volontaire*, comédie en un acte et en vers (Rouen, E. Cagniard, in-16 de 16 p.), et sa *Cinquantaine littéraire* (Rouen, E. Cagniard, in-16 de 29 p.), pour nous prouver que son talent et sa verve sont encore bien vivants, qu'il manie le stylet du poète ou la plume de l'historien, tel que dans l'anecdote si finement contée sur *Jean-Nicolas Ribard* de Rouen, un négociant du temps du roi Louis XV, et des manchettes en dentelles, ou dans l'aître Saint-Nachin (in-16 de 6 p.) une jolie description d'un vieux cimetière de Rouen.

— Deux bonnes notules de M. E. Meyer sur l'*Histoire de Vernon* (Vernon, V. Rousseau, in-16 de 29 p.), pleine de judicieuses critiques; et sur *Silly-Annebault et le testament de Jacques de Silly* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 32 p.).

— Un antiquaire, M. Gaston Le Hardy, pour l'appeler par son nom, vient de tracer avec sa plume si sûre et si magistrale une *Étude historique sur Tilly-sur-Seulles* (Caen, Ch. Valin, in-8 de 29 p.). Du Tilly de 1290 au Vintras de 1841, il y a loin. Et aujourd'hui dans l'univers entier on connaît le présent de Tilly, les apparitions de Tilly; il fallait faire connaître le passé. Grâce à l'antiquaire, c'est fait.

Orléanais. — Une *Notice sur Louis-Hippolyte Tranchau, 1829-1896*, vient de paraître (Orléans, imp. Michau, gr. in-8 de 40 p.). Elle a pour auteur M. Eugène Greffier, et est ainsi divisée : I. *Naissance, études. École normale;* II. *L'Universitaire. Professeur, censeur, proviseur, inspecteur d'Académie;* III. *Le Temps de la retraite. — Appendice. Les Obsèques de M. Tranchau.* En tête de la brochure, on trouve le portrait de celui que « la ville d'Orléans tout entière aimait et vénérait. »

Provence. — M. Alexandre Mouttet publie une brochure très curieuse (*A propos de Vauvenargues. Un Cas de délicatesse littéraire.* Aix-en-Provence, imp. veuve Remondet, in-8 de 16 p.). Il y raconte, avec pièces à l'appui, la singulière histoire d'une querelle qui s'éleva entre feu Mouan, sous-bibliothécaire de la Méjanes, et feu Gilbert, l'éditeur des *Œuvres de Vauvenargues*, à la librairie Furne, au sujet de la priorité de l'attribution à Voltaire de notes inscrites sur un exemplaire, conservé en la bibliothèque de la ville d'Aix, de la première édition du traité de l'illustre moraliste. De la piquante étude de M. Mouttet, il résulte que Mouan était le premier occupant d'un terrain vilainement usurpé par Gilbert.

— L'*Almanach des saints de Provence pour l'année 1897* (Marseille, Imp. marseillaise, in-16 de 62 p.) vient de paraître; c'est le dixième d'une intéressante collection. Il s'ouvre par le calendrier romain et le calendrier provençal et donne la vie détaillée de plusieurs saints. Cet almanach ne concerne pas seulement la Provence; il fournit, en effet, la biographie de saints nés ou ayant joué un rôle en d'autres provinces : nous signalerons saint Fauste, né en Bretagne; saint Donat, né à Orléans; saint Theudère, né à Vienne, et saints Pelade et Gallicade, qui furent évêques d'Embrun.

— Que dire à nos lecteurs du *Journal des poètes et des écrivains français, organe de l'Académie poétique du Midi*, dont nous avons sous les yeux le

premier numéro, paru le 10 janvier dernier (Marseille, 2, rue Saint-Calixte, paraissant le 10, le 20 et le 30 de chaque mois, 9 fr. par an)? Pas de mal assurément, car c'est assez que notre collaborateur Saint-Marcel ait attiré sur lui et par ricochet sur notre revue les foudres du terrible poète M. Jules Noirit; si nous amentions contre nous l'Académie poétique du Midi!.... « Encourager le culte des muses, rechercher et faire connaître le talent qui s'ignore, le perfectionner par des conseils, des leçons et des encouragements, le récompenser ensuite avec équité, soutenir les premiers pas du débutant, » tel est le programme du nouveau recueil. Il nous semble bien qu'il n'aura guère de collaborateurs, s'il se contente de rechercher les talents qui s'ignorent, les poètes étant rarement d'humeur modeste. D'ailleurs, le journal fera une place aux poètes déjà célèbres et recueillera dans un écrin telle et telle pièce moins connue. Voici aujourd'hui, par exemple, du Coppée, du Banville, du Déroulède et du Clovis Hugues. Ajoutons que le journal ouvre des concours et qu'il décerne des diplômes, des « brevets de maîtrise, » correspondant — c'est lui-même qui le dit — au baccalauréat, au brevet de capacité et au certificat d'études.

Rouergue. — Georges d'Armagnac, cardinal, évêque de Rodez au xvie siècle, fut colégat du pape en Avignon. François de Seguins, écuyer, était alors seigneur de Baumettes et gouverneur de Villedieu. Les lettres du premier au second que M. Tamizey de Larroque a publiées sous le titre de : *Le Cardinal d'Armagnac et François de Séguins* (Toulouse, E. Privat, in-8 de 31 p. Extr. des *Annales du Midi*), témoignent « du zèle extrême que le colégat déploya dans l'administration de « cet Estat lors beaucoup travaillé par les huguenots et de la rage desquels il se deffendit puissamment et sauva par sa rare et sage conduite. » Les notes marginales font de ce petit recueil un trésor d'histoire locale.

Saintonge. — Trois mots résument le *Toast de Ph. Tamizey de Larroque au banquet du 11 octobre 1896, fête de Broue en l'honneur de Du Gueselin, organisée par la Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis:* Science, patriotisme, éloquence.

— On a extrait de la *Revue de Saintonge et d'Aunis* (numéro du 1er novembre 1896) un récit des *Fêtes de Broue, Nieulle, Saint-Sornin. Inauguration de plaques commémoratives en l'honneur du général de Chasseloup-Laubat, Garesché et Du Gueselin, 11 octobre 1896* (Saintes, Mme Mortreuil, gr. in-8 de 63 p.). La brochure, soigneusement imprimée par Noël Texier, se compose des morceaux suivants : 1° *Deux biographies saintongeaises. Le général François Chasseloup de Laubat (1754-1833) ; Pierre-Isaac Garesché, député du Tiers état de la sénéchaussée de Saintes aux États généraux de 1789 (1738-1812)* ; 2° *Les Fêtes de Nieulle, Broue, et Saint-Sornin* (avec *Revue de la presse, Discours de M. Audiat à Nieulle, Discours de M. l'abbé Fabien*, vicaire général de La Rochelle, *Discours de M. le comte Anatole Lemercier, Discours de M. le baron Amédée Gudet, Discours de M. Louis Audiat, Discours de M. Lequien, Discours de M. le marquis de Chasseloup-Laubat, Toast de M. Louis Audiat* (l'orateur s'est prodigué, mais sans lasser un seul instant ni ses auditeurs ni soi-même), *Toast de M. Paul Mercier, Toast de M. Philippe Tamizey de Larroque, A la tour de Broue*, vers du docteur Souloumiac, *Du Gueselin en Saintonge*, vers en langue vulgaire, par Pierre Marcut).

— M. Antoine Duplais des Touches vient de publier *Un Livre de famille. Les Duplais des Touches* (La Rochelle, imp. Noël Texier, gr. in-8 de 33 p.). Cette famille, « une des plus anciennes de Saintes, » a fourni, dès le xvie siècle, des conseillers du Roi, des élus de Saintonge, des avocats au parlement de Bordeaux, des échevins, des pairs, un maire de Saintes. Le conscien-

cieux généalogiste a reproduit (p. 3-5) le testament mutuel de Dominique Duplais des Touches et d'Olimpe de Montgaillard, sa femme (26 décembre 1652), et a donné (p. 6-24) l'*Inventaire* de ses archives (1507-1889).

Angleterre. — La *Plainsong and mediaeval music society*, fondée il y a quelques années à Londres, présidée par l'évêque de Salisbury, et qui a donné déjà quelques publications importantes, tirées à petit nombre : *The musical notation of the middle ages, Songs and madrigals of the XVth century, Graduale Sarisburiense*, fac-similé d'un graduel du XIIIe siècle, *Madrigals of the XVth century, Bibliotheca musico-liturgica*, par M. W. Howard frères, etc., annonce la prochaine distribution à ses membres (20 schellings par an) d'une série de spécimens de musique harmonique anglaise du Xe au XVe siècle, sous la direction du professeur H.-Ellis Wooldridge. Le titre de l'ouvrage, qui comprend plusieurs volumes, est *Early English harmony*. Le prix pour les non-souscripteurs est de 25 schellings (London, B. Quaritch).

Belgique. — Nous avons sous les yeux une élégante brochurette de M. Armand Weber : *De l'Origine des Chapuis* (Verviers, imp. P. Féguerme, in-32 carré de 32 p., avec armoiries). Ce sont surtout les Chapuis de Belgique qui occupent l'auteur, mais il incursionne aussi en France. L'ensemble est un peu décousu, un peu brumeux, mais intéressant quand même. Si M. Weber avait entendu passer en revue les principales familles de Chapuis français, il aurait pu facilement décupler son travail.

Italie. — Le quatorzième volume de l'*Annuario della Nobilità italiana* vient de paraître (Bari, *Giornale araldico*, in-32 cart. de 1,280 p.). Cet annuaire, après un exposé de l'état présent des membres de toutes les familles souveraines, donne des notices généalogiques avec légende et représentation des armoiries de plus d'un millier de familles appartenant soit à l'ancienne, soit à la nouvelle noblesse italienne. C'est vraiment plaisir, en feuilletant l'ouvrage, de constater le soin scrupuleux avec lequel les planches hors texte ont été établies au point de vue héraldique : gravure, couleur, enluminure, tout est d'une exécution parfaite ; nous citerons volontiers la reproduction des armes des : Asinari et Manzano (XIe s.), Piovene (XIIe s.), Valguanera (XIIIe s.), puis quelques-unes dont des lettres patentes ont récemment confirmé l'authenticité : Calefati (1880), Carcano (1891), Molinari (1889), Barbarich (1895), Odazio (1896), enfin la reproduction très curieuse, d'après un marbre du palais de Boggiano, des armes de l'ancienne famille Ginori.

— C'est une triste page des annales du Directoire qu'a écrite M. A.-G. Tononi, dans un article de l'*Archivio storico per le provincie parmensi*, dont nous avons sous les yeux un tiré à part : *Il prigioniero apostolico Pio VI nei ducati parmensi* (Parma, tipog. Luigi Battei, in-8 de 75 p.). C'est en suivant pas à pas les documents inédits qui forment la plus grosse partie de son étude (p. 29 à 75) qu'il a pu reconstituer l'histoire de ces dix-huit jours (1-18 août 1799), pendant lesquels le gouvernement français ne montra ni respect pour l'auguste personne du vénérable vieillard qu'il tenait prisonnier, ni ménagement pour sa santé ébranlée par tant de secousses.

— Jamais le gracieux usage connu sous le nom abrégé de *per nozze* n'a été mieux justifié que dans la très élégante publication : *Nozze regali. XXIV ottobre MDCCCXCVI. Carme di Emanuele Portal* (Palerme, gr. in-8 de 10 p.). M. Portal s'est montré charmant poète, et son *devoto omaggio A S. A. R. Vittorio Emanuele di Savoia* et *A S. A. R. Elena Petrovic, principessa del Montenegro*, mérite de survivre aux brillantes fêtes dont il a été un des plus remarquables ornements.

— M. Antonio Favaro vient de donner un précieux complément à son édition des œuvres complètes de Galilée : *Per la edizione nazionale delle*

opere di Galileo Galilei sotto gli auspicii di S. M. il re d'Italia. Indice cronologico del Carteggio Galileiano (Firenze, tip. di G. Barbèra, in-4 de 101 p.). L'index, qui sera si commode pour les chercheurs, a été établi avec un soin infini, et, comme tous les travaux de M. Favaro, ne laisse rien à désirer soit au point de vue de la clarté, soit au point de vue de l'exactitude.

Suisse. — *La Peinture moderne à l'Exposition nationale suisse de Genève, en 1896*, par M. G. de Beaussejour, est une appréciation informée et fine de l'art pictural suisse, qui n'a pas de caractéristique nationale, car la Suisse « est tributaire à ce point de vue de l'Italie, de l'Allemagne et de la France. Ses artistes excellent surtout à rendre la nature dans sa beauté grandiose, comme on la contemple dans ce pays...., aussi la plus grande partie des toiles exposées se rapporte surtout au paysage. Très peu de grandes compositions, peu ou point de symbolisme, de bottticellisme, de mysticisme, mais beaucoup de petites scènes d'intérieur, un peu dans le genre habituel de l'école allemande » (p. 6). Toutes critiques ou impressions d'art, en un style charmant.

États-Unis. — C'est une entreprise à laquelle s'intéresseront également les américanistes et les personnes curieuses de notre histoire coloniale que la réédition entreprise par les soins de M. R. G. Thwaites, de la Société historique du Wisconsin, des relations des jésuites de France sur leurs établissements en Amérique. Aux relations proprement dites, l'éditeur ajoutera une série de documents qui fournissent sur les mêmes matières de précieuses indications. Les *Jesuit Relations and allied documents* embrasseront environ soixante volumes in-8; le texte français sera accompagné d'une traduction scrupuleusement exacte en anglais; le premier volume paru comprend huit relations concernant les établissements des PP. jésuites en Acadie de 1610 à 1613 (Cleveland, Burrows brothers).

Publications nouvelles. — *Le Roi David*, par M. Dieulafoy (in-18, Hachette). — *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien*, par S. Knoll. T. I. (in-18, Walzer). — *La Vie liturgique*, par E. Chipier (in-18, Lyon, Vitte). — *Sermons et instructions populaires pour le temps présent*, par le R. P. Villard (2 vol. in-18, Bloud et Barral). — *Jésus adolescent*, méditations, par l'abbé Caron (petit in-18, Haton). — *Traité de droit commercial*, par C. Lyon-Caen et L. Renault. T. VII (in-8, Pichon). — *Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux*, par A. Blanc du Collet (in-18, Pichon). — *Summa de Legibus Normannie in Curia laicali, ou Coutumier latin de Normandie. Introduction* (in-8, Rennes, imp. Simon). — *Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, par H. Ratouis de Limay (in-8, Châteauroux, Langlois). — *Cours de philosophie*, par F. J. (in-8 cart., Poussielgue). — *Saint Augustin et le Néo-platonisme*, par L. Grandgeorge (in-8, Leroux). — *Perles et diamants pour écrins*, par le R. P. Bourgue (in-18, chez l'auteur, à Notre-Dame du Suc, par Brissac [Hérault]). — *Nos Victimes*, par A. Dody (in-18, Pedone). — *Le Fond et la forme. Le Savoir-vivre pour les jeunes filles*, par M. Maryan et G. Béal (in-18, Bloud et Barral). — *Enquête sur la question sociale en Europe*, par J. Huret (in-18, Perrin). — *Principes de sociologie*, par F. H. Geddings, trad. par le vicomte Combes de Lestrade (in-8, Giard et Brière). — *Socialisme et catholicisme*, par le comte E. Soderini (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Governments and Parties in continental Europe*, by A. L. Lowell (2 vol. in-8 cart., Boston and New York, Houghton, Mifflin). — *Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale*, par E. d'Eichthal (in-18, Calmann-Lévy). — *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par E. Berthean (in-18, Chevalier-Marescq). — *La Viticulture*, par G. de Molinari (in-18, Guillaumin). — *Théorie des équations*

algébriques, par J. Petersen, trad. par H. Laurent (in-8, Gauthier-Villars). — *Leçons nouvelles sur l'analyse infinitésimale et ses applications géométriques*, par C. Méray. III (in-8, Gauthier-Villars). — *Principes de la théorie des fonctions elliptiques et applications*, par P. Appell et E. Lacour (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours élémentaire de physique*, par H. Dufet (in-8, Alcan). — *Formation mécanique du système du monde*, par R. du Ligondès (in-8, Gauthier-Villars). — *Festschrift der naturforschenden Gesellschaft in Zürich, 1746-1896* (2 vol. in-8, Zürich, Druck von Zurcher und Furrer). — *La Photographie et la photochimie*, par G.-H. Niewenglowski (in-8 cart., Alcan). — *La Musique à Paris (1895-1896)*, par G. Robert (in-18, Fischbacher). — *Petits Portraits et notes d'art*, par G. Larroumet (in-18, Hachette). — *Éléments de grammaire comparée du grec et du latin*, par P. Regnaud. IIe partie, *Morphologie* (in-8, Colin et Cie). — *Étude sur les Bucoliques de Virgile*, par A. Cartault (in-18, Colin et Cie). — *Idylle nuptiale*, par Mme E. Caro (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Ame du Mail*, par A. France (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Esprit souffle où il veut*, par J. de La Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Assaut*, par M. Noé (in-18, Plon et Nourrit). — *Crise de jeunesse*, par A. Sueur (in-18, Plon et Nourrit). — *Athénienne!* par le comte A. du Bois (in-18, Dentu). — *Le Mystère de la rue Carême-Prenant*, par A. Robida (in-18, Colin et Cie). — *Marcelle (suite de lettres) et Aventure en voyage*, par C. de Berkeley (in-18, Colin et Cie). — *Le Médecin de belle-maman*, par R. Dombre (in-18, Colin et Cie). — *Friquettes et Friquets*, par P. Arène (in-18, Flammarion). — *Pantomimes modernes*, par C. Aubert (in-18, Flammarion). — *Pauvres gens*, par A. de Poiseux (in-18, H. Gautier). — *Simple histoire d'un instituteur sous la troisième République*, par B. Steller (in-18, Téqui). — *Au lendemain d'un divorce*, par la comtesse D. de Beaurepaire de Louvagny (in-18, Téqui). — *Phénix et fauvette*, par A. Geline (in-18, Téqui). — *Pour un peu d'or*, par M. Rabut (in-18, Téqui). — *La Petite Chapelle*, par A. de Poiseux (in-18, Vic et Amat). — *Histoire et description des manuscrits et des éditions originales des ouvrages de Bossuet*, par H.-M. Bourseaud (in-8, Picard). — *Les Maîtres du Félibrige*, par E. Cornut (in-8, Retaux). — *Le Monde où l'on imprime*, par L. Muhlfeld (in-18, Perrin). — *Pages choisies des auteurs contemporains. Tolstoï*, par R. Candiani (in-18, Colin et Cie). — *Le Mont Saint-Michel et ses grèves*, par C. Crépeaux (gr. in-8 carré, cart., Pedone). — *Chez nos amis les Russes*, par F. Bournand (in-18, Téqui). — *Paysages étrangers*, par C. de Buisseret (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Du Cap au lac Nyassa*, par E. Foa (in-18, Plon et Nourrit). — *Lectures historiques. Histoire grecque*, par G. Glotz (in-18 cart., Alcan). — *Les Juifs devant l'Église et l'histoire*, par le R. P. Constant (in-8, Gaume). — *Historia apologética de los Papos*, por D. U. Ferreiroa (4 vol. in-8, Valencia, Domenech). — *Le Célibat ecclésiastique au premier siècle de l'Église depuis N.-S. J.-C. jusqu'à l'an 100*, par l'abbé A. Vassal (in-8, Oudin). — *L'Ordre de Malte. Le Passé, le présent*, par L. de la Brière (in-18, Chailley). — *Les Amis des saints*, par C. d'Héricault (in-18, Gaume). — *Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse*, par l'abbé J.-M. Martelly (in-18, Berche et Tralin). — *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly*, par le R. P. Petitalot (in-32, Retaux). — *Saint Lambert, évêque de Maëstricht*, par A. Largent (in-8, Retaux). — *Le Prochain Conclave*, par le Sar Péladan (in-18, Dentu). — *Le Prétendant*, par J. Guixou-Pagès (in-18, Chamuel). — *Lettres de vieillards, études contemporaines*, par le comte A. de Saint-Aulaire (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313)*, par A. Rigault (in-8, A. Picard et fils). — *Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle*, par A. Sarrazin (in-4, Rouen, imp. Léon Gy). — *La Minorité de Louis XIII*, par B. Zeller (in-8, Hachette). — *Histoire de France*. Tome XIV, *la Régence*, par J. Mi-

chelet (in-8, Flammarion). — *Les Grandes Journées révolutionnaires*, par P. Gaulot (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires de Madame de Chastenay, 1771-1815*. T. II (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Génie de Napoléon*, par Bonnal de Ganges (2 vol. in-18, Pedone). — *Le Général Marbot et la Vie militaire sous le premier Empire*, par F. Bournand (in-8, Téqui). — *Journal du maréchal de Castellane, 1804-1862*. T. V, *1853-1862* (in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires des autres*, par la comtesse Dash. T. III (in-18, Librairie illustrée). — *Louis Napoléon et Mademoiselle de Montijo*, par Imbert de Saint-Amand (in-18, Dentu). — *Le Maréchal Bazaine pouvait-il en 1870 sauver la France?* par C. Kuntz, trad. par E. Girard (in-8, Charles-Lavauzelle). — *Beitrage zur Geschichte der französischen Handelspolitik von Colbert bis zur Gegenwart*, von A. von Brandt (in-8, Leipzig, Duncker und Humblot). — *La Réforme judiciaire de 1789 à 1794*, par F. Godart (in-18, Pedone). — *Histoire des corporations de métiers depuis leurs origines jusqu'à leur suppression*, par E. Martin-Saint-Léon (in-8, Guillaumin). — *Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy*, par l'abbé L. Péchenart (in-8, Reims, imp. Bugg). — *Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839*, par A. Leroux (in-8, Limoges, imp. du « Courrier du Centre »). — *Formation de la politique britannique*, par J.-R. Seeley; trad. par le colonel Baille (2 vol. in-8, Colin et Cie). — *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par Thorold Rogers (in-8, Guillaumin). — *Geschichte und rechtliche Stellung der Juden im Fürstbistum Strassburg*, von C. T. Weiss (in-8, Bonn, Hanstein). — *L'Islande avant le christianisme*, par A. Geffroy (in-18, Leroux). — *L'Abyssinie et les Italiens*, par H. Castonnet des Fosses (in-18, Téqui). — *Le Duc de Richelieu en Russie et en France, 1766-1822*, par L. de Crousaz-Crétet (in-8, Firmin-Didot). — *Michel Katkoff et son époque, 1855-1887*, par G. Liwoff (in-18, Plon et Nourrit). — *Mémoires de la comtesse Potocka, 1794-1820*, publiés par C. Stryienski (in-8, Plon et Nourrit). — *Books and their makers during the middle ages*, by G. Haven Putnam. Vol. II (New York; London, Putnam, in-8). — *Bibliographie française. Recueil de catalogues des éditeurs français, accompagné d'une table alphabétique par noms d'auteurs, et d'une table systématique*, par H. Le Soudier (6 vol. gr. in-8, Le Soudier).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

L'Angleterre douaire de Notre-Dame. — Dans sa Lettre Apostolique « aux Anglais qui cherchent le royaume du Christ dans l'unité de la foi, » le pape Léon XIII termine par une prière à la sainte Vierge, où il rappelle que l'Angleterre est appelée son douaire, *quae dos tua vocatur*. Cette expression date sans doute d'avant la Réforme : quelle en est l'histoire? quel en est l'auteur? Une réponse à cette question intéressera certainement ici d'autres personnes que le questionneur.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *Gesù Cristo. Introduzione agli studii biblici*, del P. Bernardino Golizia. Assisi, Metastasio, 1896, in-12 de 136 p., 1 fr. 25. — 2. *The Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels, being the sequel to the traditional Text of the holy Gospels*, by the late J.-W. Burgon, arranged, completed and edited by Ed. Miller. London, G. Bell, 1896, in-8 de ix-290 p. — 3 *Collatio codicis Lewisiani rescripti Evangeliorum sacrorum syriacorum cum codice Curetoniano* (*Mus. Brit., add. 14,451*), *cui adjectae sunt lectiones e Peshitto desumptae*, auctore Alberto Bonus. Oxonii, Clarendon, 1896, in-4 de ix-95 p — 4 *Our Journey to Sinai. A visit to the Convent of St-Catarina*, by R.-L. Bensly, with a chapter on the Sinai Palimpsest. London, the religious Tract Society, 1896, in-16 de 185 p. — 5. *Geographie des alten Palästina*, von F. Buhl, mit Plan von Jerusalem und Karte von Palästina (*Grundriss der theologischen Wissenschaften*, zehnte Abtheilung). Freiburg-im-Breisgau und Leipzig, Mohr, 1896, in-8 de x-300 p., 8 fr. 25. — 6. *L'Apologétique de l'abbé de Broglie*, par l'abbé C. Piat Paris, Lecoffre, 1896, in-16 de 83 p., 2 fr. — 7. *Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*, von Dr S. Maybaum. Breslau, W. Koebner, 1896, in-8 de xii-126 p., 3 fr. 75. — 8. *Nouvelles Études orientales*, par Adolphe Franck, préface d'Eugène Manuel. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de xxxii-413 p., 7 fr. 50. — 9. *Histoire de l'Ancien Testament d'après le Manuel allemand du docteur Æ. Schöpfer*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. Ier. Paris, Lecoffre, 1897, in-16 de xlviii-337 p., 3 fr. — 10. *Le Roi David*, par Marcel Dieulafoy. Paris, Hachette, 1897, in-16 de x-358 p., 3 fr. 50. — 11. *Nouvelles Études sur la restauration juive après l'exil de Babylone*, par A. van Hoonacker. Paris, Leroux; Louvain, Istas, 1896, in-8 de vii-311 p., 8 fr. — 12. *Les Saints Évangiles commentés*, par l'abbé Perdrau. Paris, Lecoffre, 1897, 4 vol. in-12 de xxiii 327, 413, 443, 415 p., 10 fr. — 13. *The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark, and its Relation to the other Synoptists. Being the Ellerton Essay*, by J.-C. Du Buisson. Oxford, Clarendon, 1896, in-8 de 72 p., 2 fr. — 14. *Sankt Paulus, der Heidenapostel, nach neuen Quellen und archäologischen Forschungen*, dargestellt von Philibert Seeböck, O. S. Fr. Paderborn, F. Schöning, 1897, in-8 de vii-240 p. — 15. *L'Apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée*, par A. Sabatier. 3e édit., revue et augmentée, avec une carte des missions de Paul. Paris, Fischbacher, 1896, in-8 de xxix-424 p., 7 fr. 50. — 16. *Commentarius in S. Pauli Apostoli epistolas*. I. *Epistola ad Romanos*, auctore R. Cornely. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de 806 p., 14 fr. — 17. *Das Christentum Cyprians. Eine historisch-kritische Untersuchung*, von K.-G. Goetz. Giessen, J. Ricker, 1896, in-8 de x-141 p., 4 fr. 50.

1. — C'est pour répondre au vœu de Léon XIII que le P. Golizia a écrit une *Introduction aux études bibliques*. Mais comme les livres de cette nature n'envisagent d'ordinaire que le côté extérieur de la Bible, le pieux capucin a pensé réaliser un progrès, en composant une introduction qui pénétrât à l'intérieur des Livres Saints, qui montrât le lien organique de chacun d'eux et qui indiquât le développement progressif de l'idée fondamentale de la Bible du commencement à la fin. Or le concept principal de l'Écriture aussi bien que l'argument particulier de

chaque livre, c'est Jésus-Christ. L'auteur a surabondamment démontré cette thèse par de nombreux témoignages des Pères et des théologiens et par de bonnes considérations mystiques. Il a fait voir l'unité, la grandeur et l'intérêt de son sujet. Il a montré enfin les rappports qu'il a avec les sciences sacrées, la théologie, l'histoire et l'éloquence. Sans doute Jésus-Christ est le cœur de la Bible, et l'exégète et le théologien ne doivent pas négliger la christologie. Néanmoins, l'Introduction biblique a une autre fin, et au jugement de Léon XIII lui-même (Encyclique *Providentissimus*), son objet est « de démontrer l'intégrité et l'autorité de la Bible, d'en rechercher le sens légitime, de réprimer et de détruire jusqu'à la racine les attaques captieuses dirigées contre elle. » Les livres dont nous allons parler tendent donc plus directement à ce but que le *Gesù Cristo* du P. Golizia.

2. — Voici d'abord un travail de critique textuelle sur le Nouveau Testament. Le classement des documents anciens du texte grec et des recensions qu'ils représentent a été opéré par Hort. Il n'a pas été adopté par tous, et les contradicteurs se sont levés, surtout en Angleterre. Un des plus actifs a été le doyen Burgon. Tandis que Hort regarde comme plus proche de l'original le texte qu'il a appelé « neutre, » parce qu'il est exempt de retouches alexandrines ou occidentales, Burgon accepte le texte « syrien, » que son adversaire tient pour plus récent et altéré. Burgon reconnaît en lui le texte traditionnel, le texte primitif, conservé et transmis par la tradition ecclésiastique. Toutefois, pour le rétablir, il ne suffira pas de transcrire le « texte reçu » de Robert Étienne, il faudra le reviser sérieusement. Ce texte, en effet, lu et commenté constamment dans l'Église grecque, n'est pas pur de tout mélange. Il est nécessaire de séparer l'or de l'alliage. Pour préparer ce travail d'affinement, le critique anglais avait étudié les *Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels*. M. Miller a publié son étude, dont la haute portée résultera clairement des sèches indications qui vont suivre.

Les causes d'altération du texte grec ont été accidentelles ou intentionnelles. Les premières sont au nombre de cinq : 1° De purs accidents, *Joann.*, x, 29 : *Act.*, xx, 24 : *Luc.*, ii, 14 : *Marc.*, xv, 6 : vii, 4 ; vi, 22 : viii, 1 : vii, 14 : *Joann.*, xiii, 37. 2° Des homoioteleuta ou similitudes de finales, *Luc.*, ii, 15 ; *Joann.*, vi, 11, 55 ; *Matth.*, xxiii, 14 ; xix, 9 : *Luc.*, xvi, 21. 3° Des ressemblances de forme dans l'écriture onciale. *Joann.*, iv, 35 et 36 ; *Luc.*, xv, 17 ; *Joann.*, v, 44 ; *Act.*, xxvii, 14 ; *Joann.*, iv, 15 ; *Luc.*, xvii, 37, etc. 4° Des itacismes, ou la répétition du son *i*, *Joann.*, xii, 1, 2, 41 ; *Marc.*, vii, 19 ; iv, 8 ; *Tit.*, ii, 5. 5° L'influence liturgique, ou des leçons du lectionnaire ecclésiastique, introduites dans le texte, *Joann.*, xiv, 1 ; *Act.*, iii, 1 ; *Luc.*, vii, 31 ; ix, 1, etc. Les altérations intentionnelles ont été produites : 1° dans le dessein d'harmoniser les passages divergents, *Marc.*, xvi, 9 : *Luc.*, xxiv,

1 ; *Matth.*, XVII, 25 et 26 ; 2° par assimilation des passages parallèles, *Joann.*, XVI, 16 ; XIII, 21-25 ; *Marc.*, I, 1 et 2 ; *Matth.*, XII, 10, etc. ; 3° par attraction des versets semblables, *Joann.*, VI, 71, et XIII, 26 ; *Act.*, XX, 24, et *II. Cor.*, III, 3 et 4 ; 4° par omission, la finale de saint Marc ; *Luc.*, VI, 1 ; *Matth.*, XXI, 44 ; XV, 8 ; V, 44 ; 5° par transposition, *Marc.*, I, 5 ; II, 3 ; *Luc.*, XIII, 9 ; XXIV, 7 ; *Joann.*, V, 27 ; 6° par substitution ; 7° par addition, *Luc.*, VI, 4 ; *Matth.*, XX, 28 ; VIII, 13 ; XXIV, 36 ; *Marc.*, III, 16 ; 8° par l'introduction de gloses, *Matth.*, XIII, 36 ; *Marc.*, VII, 3 ; *Luc.*, IX, 23 ; *Joann.*, VI, 15 ; XIII, 24, etc. ; 9° par le fait des hérétiques, *Joann.*, I, 3 et 4 ; X, 14 et 15 ; *Matth.*, I, 19 ; 10° enfin par le fait des catholiques, *Luc.*, XIX, 41 ; II, 40 ; *Joann.*, VIII, 40 ; I, 18, etc. Deux appendices, l'un sur la péricope de la femme adultère et l'autre sur les leçons composites ou doublets et sur le texte neutre, deux tables des matières terminent cet important ouvrage.

3. — La critique biblique s'étend aux anciennes versions des Livres saints, parmi lesquelles les traductions syriaques tiennent un bon rang. Le nouveau manuscrit syriaque des Évangiles, découvert récemment au couvent du Sinaï, a ravivé l'attention des savants. M. Bonus a relevé avec soin les divergences les plus minimes, qui existent entre ce codex Lewis et la version Curetonienne. Il a noté jusqu'aux divisions du texte et aux signes graphiques. Les résultats de sa minutieuse collation sont consignés dans trois colonnes. La première contient les leçons du manuscrit Lewis ; la deuxième, celles de la version de Cureton, et la troisième, les passages correspondants de la Peshitto. Au bas de chaque page on trouve des notes et les variantes du manuscrit 40 de la Peshitto, copié en 548 et conservé à la bibliothèque Vaticane. Cet ouvrage, si bien ordonné, permettra aux critiques de comparer aisément les plus anciens textes syriaques des Évangiles et de chercher la solution des problèmes que soulève cette comparaison.

Dans une préface, écrite avec autant de science que de modestie, M. Bonus indique les principales conclusions de sa *Collatio codicis Lewisiani*. Au lieu de trancher la question, si chaudement débattue, des rapports des versions syriaques de l'Évangile, il note seulement les résultats acquis et les considérations dont il faudra tenir compte en tout état de cause. Malgré des divergences assez notables, le manuscrit Lewis est un second exemplaire de la version ou de la recension que reproduisait seul jusqu'ici le codex de Cureton. L'accord littéral en beaucoup de passages où la Peshitto est divergente, l'ordre des mots dans la phrase, la suite des versets, la communauté des omissions, sont des preuves certaines de la parenté. Le texte Lewis est plus court et plus condensé. On peut en conclure légitimement qu'il représente mieux l'original et que le manuscrit de Cureton a été interpolé. Cependant, si on considère ce manuscrit comme plus ancien, on peut admettre aussi que le codex Lewis

a été retouché et corrigé. Il ne faut pas oublier que la Peshitto tient le milieu, et que si elle est plus courte que la Curetonienne, elle est plus longue que le manuscrit du Sinaï. D'ailleurs les divergences des trois textes portent à la fois sur des détails et sur des points importants, et elles sont plus nombreuses que celles qui existent entre les manuscrits de la Peshitto. Absolument parlant, on ne peut soutenir que le texte le plus court est toujours le meilleur. La brièveté excessive d'un manuscrit nuit souvent à son autorité ; il faut y faire attention avant d'invoquer son témoignage contre les passages deutérocanoniques. Le manuscrit Lewis est maintes fois d'accord avec la Peshitto contre le texte de Cureton. Il semble téméraire d'affirmer dès maintenant que le codex Lewis représente le texte syriaque des Évangiles, tel qu'il était lu vers l'an 150 de notre ère. Cette modération fait honneur au sens critique de M. Bonus. Dans les questions complexes, il importe d'aller lentement pour avancer sûrement.

4. — Un tract, intitulé : *Our journey to Sinaï*, se rattache à la publication du manuscrit Lewis. Le prof. Bensly, qui en est l'auteur, accompagnait, en 1893, Mme Lewis au couvent du Sinaï. Il allait avec MM. Harris et Burkitt déchiffrer le célèbre palimpseste et prendre copie du texte syriaque. Dans un charmant récit, illustré de quatorze photographies, M. Bensly raconte son voyage, son séjour au Caire, les préparatifs de la caravane et sa marche dans le désert, sous la conduite du guide Ahmed. Il décrit le monastère de Sainte-Catherine, relate le genre de vie des voyageurs dans le jardin du couvent, l'ascension au faîte de la montagne et la transcription du palimpseste, que les professeurs ont rapportée dans leurs valises. Un dernier chapitre, dû à M. Burkitt, fournit des renseignements sommaires sur le fameux manuscrit.

5. — La géographie étant l'un des deux yeux de l'histoire, il n'est pas étonnant que la *Geographie des alten Palestina* ait trouvé place dans l'*Abrégé des sciences théologiques*, qui est publié en Allemagne par plusieurs professeurs des Universités protestantes. Elle a été traitée par M. Buhl, de Leipzig. Le livre a deux parties. La première est destinée à la description géographique du pays, qui comprend les limites naturelles, la superficie, le climat, la flore et la faune. La seconde renferme la géographie historique : noms, frontières, divisions politiques, richesses naturelles, montagnes, vallées, plaines, cours d'eau, lacs, sources, voies de communication, villes, bourgs et villages de la Judée, de la Samarie, de la Galilée et de la contrée à l'est du Jourdain. Un plan de Jérusalem et une fort belle carte de toute la Palestine facilitent la lecture de cet ouvrage, un résumé savant de tous les travaux spéciaux sur la matière, mais dont l'exposition est trop touffue. Une double table des passages bibliques et des noms géographiques permet de retrouver rapidement le détail dont on a besoin.

6. — Nous devons à M. l'abbé Piat un excellent exposé de *l'Apologétique de l'abbé de Broglie*. Pour combattre le naturalisme religieux qui nous envahit de plus en plus, le savant apologiste avait adopté la méthode historique de préférence à la méthode métaphysique. La suite de ses travaux l'avait amené plusieurs fois dans sa féconde carrière, trop tôt brisée, à étudier la religion juive. Il y avait fait preuve d'une connaissance approfondie des sujets traités et des besoins intellectuels de notre temps. Nous nous associons de grand cœur aux éloges et aux regrets décernés si justement à ce prêtre « qui vécut comme un saint et dont l'œuvre tient du génie. »

7. — Avec M. Maybaum, nous pénétrons dans des milieux inconnus, je crois, de beaucoup de lecteurs catholiques, dans les écoles juives. Mettant à profit une expérience acquise pendant vingt-cinq années d'enseignement religieux dans les écoles publiques, le savant rabbin de Berlin a composé un *Directoire d'instruction religieuse* (*Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes*) à l'usage de ses collègues. Il y expose successivement l'objet et la méthode de l'enseignement religieux. L'instruction religieuse des enfants juifs doit comporter : 1° un abrégé de l'histoire sainte et de l'histoire du peuple juif ; 2° des notions d'hébreu suffisantes pour permettre à chaque fidèle de suivre et de comprendre l'office public de la synagogue ; 3° l'enseignement de la religion elle-même. Le lecteur curieux trouvera ici des renseignements intéressants et précis sur les dogmes du judaïsme contemporain. La méthode recommandée n'est pas la méthode catéchistique par demandes et par réponses, c'est la méthode de la conversation. Elle consistera, dans les matières historiques, à raconter aux enfants les naïfs récits de la Bible. Intéressants aussi sont les exercices proposés de lecture et de traduction hébraïque. L'enseignement systématique de la religion devra être gradué selon les classes ; on y emploiera les procédés d'exposition historique. Deux programmes complets, élaborés par des commissions spéciales, terminent cet ouvrage, qui est empreint d'un esprit profondément religieux, et dont l'auteur a fait preuve de connaissances sérieuses et pratiques de pédagogie.

8. — Philosophe de profession, Adolphe Franck était orientaliste par occasion. Un de ses élèves, qui est resté toujours son admirateur et son ami, a recueilli ce volume de *Nouvelles Études orientales*. Pour acquitter sa dette de reconnaissance, il a rappelé avec émotion les souvenirs de son illustre maître, et a justement caractérisé sa philosophie spiritualiste et monothéiste et la tendance de son esprit. Comme les premières, ces nouvelles études orientales ont paru successivement dans le *Journal des savants*, dans les *Débats* et dans divers autres périodiques. Ce ne sont pas des travaux originaux. Franck « a mis son rare talent d'exposition, si clair et si limpide, au service des spécialistes de l'orientalisme ; il a

jugé, discuté, vulgarisé leurs travaux ; il les a fermement avertis ; il leur a signalé certains périls ; il a rapproché, comparé les solutions, fixé l'indiscutable, dégagé le vraisemblable, éliminé le paradoxe et la fantaisie » (préface, p. xv). Ce n'est pas la critique subtile et fuyante d'un dilettante ou d'un simple curieux : c'est une enquête sérieuse, soutenue par des convictions qui ne transigent point. Même après avoir lu les ouvrages analysés, on aime à connaître le jugement d'un esprit si ferme sur *l'Histoire et la géographie de la Palestine*, par J. Derenbourg ; sur la traduction du Talmud, de Moïse Schwab, du docteur Rabbinowicz et de Schuhl ; sur la *Revue des études juives ;* sur *les Origines du christianisme*, d'Ernest Havet ; sur *les Seconds Chrétiens*, d'Hippolyte Rodrigues ; *les Pharisiens*, de J. Cohen, et l'*Histoire des persécutions de l'Église*, de B. Aubé ; enfin sur *les Rabbins français du commencement du XIVe siècle*, de Renan. Dans toutes ces études, Franck a voulu marquer en traits précis et exacts le caractère et le génie du judaïsme ; il a fixé la physionomie des Pharisiens, des Esséniens et des Sadducéens ; il a fait connaître le Talmud et sa législation civile ; il a loué les sentences et proverbes des anciens rabbis. Ses travaux sont de nature à répandre bien des idées justes et à dissiper bien des erreurs. Ils ont été écrits dans le but de justifier le vieux judaïsme. Cette tendance apologétique influe un peu sur les jugements, qui sont d'ailleurs exacts. Franck fait ressortir les beaux côtés du judaïsme et indique à peine les ombres. Il est trop favorable aux Pharisiens, il insiste outre mesure sur l'amour des Juifs pour les païens, et il faiblit à propos de l'usure. On a joint deux conférences, l'une sur *le Panthéisme oriental et le Monothéisme hébreu*, l'autre sur *l'Idée de Dieu dans l'histoire de l'humanité*. Elles sont le testament du philosophe, et son suprême combat contre l'athéisme ; elles reproduisent fidèlement les généreuses convictions de son âme ardente.

9. — M. l'abbé Pelt, professeur d'Écriture sainte au grand séminaire de Metz, a entrepris de donner au public français l'*Histoire de l'Ancien Testament* du docteur Schöpfer. Le manuel allemand n'est pas le résumé pur et simple des faits racontés dans la Bible ; il les expose clairement et méthodiquement, les coordonne dans leur ordre chronologique, les relie à l'histoire générale, et les met en relation avec le Nouveau Testament, en indiquant exactement et sobrement leur caractère figuratif. C'est une histoire sainte, un peu développée et appropriée aux exigences scientifiques de notre époque. Nous avons en mains le premier volume de la traduction française, qui va des origines à l'avènement de la royauté en Israël. M. Pelt n'a pas traduit servilement son modèle. Avec la gracieuse autorisation de l'auteur, il y a introduit d'heureuses modifications. Pour laisser à la parole sainte sa saveur, il l'a souvent reproduite. Des citations d'écrits allemands, peu connus chez nous, ont été remplacées par des citations analogues, tirées d'autorités françaises. Des

références à des ouvrages et à des articles de revues, inaccessibles ici, ont été omises, et on leur a substitué des renvois à des livres composés en notre langue et à la portée de tous. M. Vigouroux reconnaît à la version « une couleur bien française. » « Sous votre plume, écrit-il au traducteur, la phrase allemande est devenue légère, claire, souple, grâce à des coupures faites à propos et à l'aide de divers artifices littéraires qui ont dû vous demander beaucoup de patience et d'efforts. » L'ouvrage a une physionomie scientifique; il est parsemé d'expressions latines, grecques et hébraïques; il est accompagné de notes, et les principaux chapitres sont suivis de l'indication des ouvrages à consulter en vue d'une étude plus approfondie. C'est ainsi un guide en même temps qu'un exposé. On éprouve un réel plaisir à y trouver tant d'idées condensées avec netteté. Il faut attribuer à une faute typographique cette phrase de la note de la page 327 : « La durée totale de la période des Juges est d'environ trente-trois ans. » Les chiffres des diverses judicatures donnent un total de quatre cent cinquante ans. La préface est suivie du texte latin et de la version française de l'encyclique *Providentissimus*. Nous félicitons notre savant collègue de sa louable entreprise, à laquelle nous souhaitons un grand succès en France.

10. — M. Marcel Dieulafoy estime que « nos idées sur *le Roi David* sont de convention pour une certaine part. » Nous avons des David sceptiques ou croyants, des David catholiques, juifs et protestants, dont la figure est un reflet des pensées de l'historien ou du critique. Le savant membre de l'Institut a voulu nous donner un David véritable, et dans ce dessein il a tenté de rétablir son héros dans son temps et son milieu. Sa connaissance de l'Orient lui a rendu facile cette tâche ingrate. Le nouvel historien du saint roi a le mérite, nous dirions presque le courage, de remonter le courant de l'opinion, et son livre est la réfutation solide et éloquente du portrait romanesque que Renan avait tracé de David. M. Dieulafoy admet que les deux livres de Samuel, quelle que soit d'ailleurs la méthode de leur composition, ont une valeur historique. Les raisons contraires ne lui ont paru que des « arguments de tendance. » On nie l'authenticité des récits, parce qu'on ne veut pas reconnaître les faits qu'ils rapportent. Nier est une ressource. « Il semble qu'on ne doive des preuves que pour appuyer une affirmation. »

M. Dieulafoy écrit donc, il nous plaît de le répéter, une histoire. Malheureusement, cette histoire est conçue à un point de vue trop naturaliste. Alors que les sources consultées parlent constamment de l'intervention de Jéhovah dans les affaires d'Israël, l'historien s'ingénie à expliquer tous les événements par les seules causes de la politique humaine. Ainsi il cherche dans le tableau des douze tribus sous les Juges les raisons d'ordre naturel, qui préparèrent l'avènement de la royauté et d'une dynastie judaïte. La religion hébraïque elle-même suit

un développement graduel, dont le principal, sinon l'unique facteur, est l'opposition des lévites et des prophètes. M. Dieulafoy ne nie ni n'affirme son origine divine et sa vérité; il ne dit pas un mot messéant au sujet de croyances qu'il ne partage pas. Cédant à la mode, il a cru trouver dans l'étude des névroses et de la Grande Hystérie (remarquez les majuscules) l'explication du prophétisme et des phénomènes si obscurs qui se produisaient dans ce qu'on a improprement appelé les écoles des prophètes. Sans doute, il n'a considéré « que les manifestations « extérieures, » que les caractères et les effets « apparents » de l'extase des voyants, que ses côtés « humains, » les seuls que l'historien ait à examiner. » Il s'est tu sur la cause, sur la main qui faisait vibrer cette lyre. Même dans cet ordre d'observations, il a été dupe de ressemblances lointaines. La névrose et l'hystérie ne rendent pas compte des phénomènes extérieurs, sur lesquels, d'ailleurs, nous sommes insuffisamment renseignés. L'intention naturaliste, qui est partout latente et qui sauvegarde à peine l'action de la Providence, est exprimée formellement en maints passages. La mort d'Oza est due à une tout autre cause qu'à une punition de Jéhovah. Elle résulta peut-être d'une embolie, d'une rupture de vaisseau ou bien d'un accident : le fils d'Abinadab fut écrasé sous les roues du char qui portait l'arche. « Il est infiniment probable que l'explication de la peste par un effet de la colère de Jéhovah fut une simple manœuvre et un épisode de la lutte engagée autour du trône » (p. 296). Grâce à ses travaux antérieurs sur la poliorcétique de l'ancien Orient, M. Dieulafoy met en pleine lumière le génie militaire de David. Il lui attribue l'honneur d'avoir le premier, à la bataille de Réphaïm, recouru à un mouvement tournant pour envelopper l'armée des Philistins. Il rend encore un juste hommage aux talents administratifs de son héros aussi bien qu'à sa piété. Il ne parle pas du psalmiste et dit seulement quelques mots du musicien et du poète. L'histoire de Bethsabée est devenue un véritable roman. En suppléant aux lacunes du récit biblique, en imaginant les côtés intimes qui sont sous-entendus, il fait de l'épouse d'Urie une intrigante et une ambitieuse, qui enchaîne le vieux roi par ses charmes séducteurs, s'empare de son esprit et de sa volonté, et parvient, à force de cabales et de ruses, à assurer la couronne à son fils Salomon. Son rôle politique est exagéré. Si un catholique ne peut adopter entièrement la philosophie de la nouvelle histoire de David, il y trouvera cependant, pour les détails, des interprétations qui sont justes parce qu'elles sont conformes au milieu social du saint roi d'Israël.

11. — Dans une précédente série d'études critiques, M. van Hoonacker, appuyé sur de fortes et solides raisons, a soutenu que l'ordre de succession généralement adopté entre Esdras et Néhémie devait être renversé. Selon lui, Néhémie est arrivé à Jérusalem en l'an 20 d'Ar-

taxerxès Ier (445), et Esdras en l'an 7 d'Artaxerxès II Mnémon (398). Ce système nouveau, qui dérange des positions prises, a rencontré des contradicteurs. M. van Hoonacker a déjà répondu à M. Kuenen. Il a repris la plume pour riposter au successeur de Kuenen, M. Kosters. Le professeur de Leyde concède le point principal, l'ordre de succession, et il reconnaît qu'Esdras a ramené les émigrants après que Néhémie avait rebâti les murs de Jérusalem. Mais l'accord ne va pas plus loin. M. Kosters prétend que les travaux de la reconstruction du temple ne furent pas inaugurés sous Cyrus, mais seulement en la seconde année du règne de Darius Ier et que le retour des Juifs dans leur patrie, sous le règne de Cyrus, n'est qu'une pure fiction. Zorobabel et le grand prêtre Jésus n'ont rien de commun avec Babylone, et la première caravane d'émigrants juifs revint à Jérusalem sous la conduite d'Esdras. C'est ce noyau d'Israélites puritains qui forma la Gola ou communauté d'Israël.

M. van Hoonacker a discuté minutieusement et savamment le système de M. Kosters et il a délogé son adversaire de ses fausses positions. Dans la première partie de son mémoire, il a démontré fortement la réalité du retour des captifs sous Cyrus ; dans la seconde, il a fixé la date de la fondation du temple par Zorobabel et il a prouvé que le récit d'Esdras n'est pas une légende ni une narration de fantaisie, mais une relation historique qui garde toutes les vraisemblances et harmonise les documents. La troisième partie est consacrée à la série chronologique : Néhémie et Esdras. Chemin faisant, l'auteur répond à diverses objections faites à sa thèse. Ses *Nouvelles Études sur la restauration juive* supposent les premières et les développent. Elles détruisent les prétendus résultats de la science rationaliste, et elles sont une preuve de fait que la critique des documents inspirés peut s'allier à la plus stricte orthodoxie. Sous ce rapport, elles sont une apologie en acte.

12. — M. l'abbé Perdrau n'a pas eu l'intention d'écrire un commentaire scientifique des *Saints Évangiles*. C'est donc à dessein qu'il a évité les discussions d'exégèse et de critique et qu'il n'est entré que le moins possible dans les questions de concordance, de lieux, de temps, d'histoire et de théologie. Il offre aux fidèles une œuvre d'instruction et d'édification, fruit de cinquante années de ministère pastoral. Pour laisser à chacun des Évangélistes son caractère et son génie, les quatre Évangiles sont reproduits en entier. A la suite d'une courte introduction, on trouve le texte latin et sa traduction française. Les plus longs chapitres sont divisés en sections. Tous sont suivis de notes et d'explications Sur les principaux versets, le vénérable prêtre exprime les sentiments que le récit évangélique fait naître dans son âme et il tire du texte des leçons de piété. Beaucoup de ses réflexions sont empruntées à saint Augustin et à Bossuet, deux illustres guides dans la méditation des Évangiles. La phrase est toujours simple, claire et natu-

relle. De cet excellent livre de lecture spirituelle il se dégage un parfum de piété propre à embaumer les âmes chrétiennes.

13. — L'Essai de M. Du Buisson : *The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark* comprend trois parties. La première est relative à l'origine du second Évangile. L'auteur y rapporte les témoignages des Pères, de Papias à Eusèbe de Césarée, qui concernent saint Marc, disciple de saint Pierre. Il y joint les renseignements biographiques, épars dans le Nouveau Testament. Il étudie enfin l'Évangile lui-même et il se demande s'il correspond à l'idée qu'en donne Papias. La deuxième partie traite des rapports de saint Marc avec saint Matthieu et saint Luc. Quelle solution du problème synoptique M. Du Buisson adopte-t-il ? Il rejette comme inadéquate la théorie de la tradition orale. Il examine l'hypothèse de la dépendance sous ses deux formes principales. Saint Marc n'a-t-il fait qu'abréger l'Évangile de saint Matthieu ? Non ; il y a des arguments en faveur de la priorité du second Évangile. L'hypothèse de Marc, strictement entendue, ne suffit pas non plus, car on remarque dans l'édition actuelle de saint Marc des indices d'une seconde main. Il faut donc recourir à un Proto-Marc, c'est-à-dire à un document antérieur, dont saint Marc serait l'auteur et dont le fond aurait passé dans notre Évangile de Marc et aurait été utilisé aussi par saint Matthieu et saint Luc ou par leurs éditeurs. La rédaction actuelle peut être placée avec quelque probabilité entre 73 et 76 ; mais l'éditeur ne doit pas être identifié avec Aristion, l'auteur présumé des douze derniers versets. La troisième partie décrit les caractères du second Évangile, son objet, son plan, son style, sa place dans l'économie de la révélation. Bien que les conclusions de la deuxième partie soient discutables, l'Essai est sérieux et bien conduit.

14. — Nous avons reçu sur saint Paul deux études d'origine et de caractère très différents. L'une est la biographie de l'Apôtre des nations et elle a pour auteur un franciscain allemand. A vrai dire, c'est un livre français qui nous revient traduit et retouché en une langue étrangère. Le P. Seeboeck, frappé de la clarté et de l'élégance de *la Vie de saint Paul, apôtre des nations,* par l'abbé P. Rambaud, a voulu en faire bénéficier les lecteurs de son pays. Toutefois, il ne s'est pas borné à traduire simplement l'ouvrage français. Il en a adopté le plan et les divisions ; mais il en a modifié, revisé et complété la composition. Les premiers chapitres de *Sankt Paulus* sont une reproduction presque intégrale du texte français ; les modifications ne portent que sur des détails. Quelques notes ont pénétré dans le récit ; des références ont été omises, d'autres ajoutées ; toutes cependant ne paraissent pas avoir été contrôlées. A partir du chapitre V, les changements sont plus considérables. Les considérations morales sont élaguées ou condensées. La critique de la légende de sainte Thècle est plus rigoureuse. La date du

concile de Jérusalem est fixée à l'an 50, au lieu de l'indication moins précise de 48 à 52. La distinction de Céphas et de l'apôtre Pierre, l'identification de Denys d'Athènes avec l'Aréopagite, sont repoussées. Les derniers chapitres sont totalement remaniés. Les travaux archéologiques du commandeur de Rossi et de ses disciples ont été mis à contribution au sujet des origines de l'Église de Rome. Plus résolument que son modèle, le traducteur a séparé les faits historiques des détails légendaires qui s'y sont adjoints. En somme, la biographie de saint Paul a gagné en netteté et en précision. Le franciscain allemand a plus d'érudition et de sens critique que le prêtre français.

15. — La seconde étude sur *l'Apôtre Paul* est l'*esquisse d'une histoire de sa pensée*, rédigée par M. Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. Œuvre sérieuse. L'idée mère de cette histoire est que la pensée théologique de Paul ne s'est pas formée d'une seule pièce et *à priori*, mais qu'elle s'est développée peu à peu par la vertu de son principe interne et sous la pression des événements. Le travail intérieur de la pensée a correspondu au travail extérieur des missions. Paul ne fut pas un penseur spéculatif, mais bien un prédicateur en qui les circonstances ont fait naître de grandes et belles inspirations et dont la forte dialectique élabora successivement des conclusions nouvelles pour parvenir à la longue seulement à formuler un système théologique complet et fortement organisé. L'histoire de la pensée de Paul consistera donc à dégager des discours et des écrits de l'apôtre les éléments de sa doctrine, à en saisir le lien et l'harmonie, à tracer la genèse et le développement de ses convictions et de son enseignement. Si on remonte aux origines historiques et psychologiques de la pensée de Paul, on les trouve liées à trois faits : au pharisaïsme d'où Paul est parti, à l'Église chrétienne où il est entré, et à la conversion par laquelle il a passé de l'un à l'autre. M. Sabatier met ces faits en pleine lumière et il attribue catégoriquement la conversion de Paul à un miracle, à une apparition de Jésus ressuscité. Par suite, bien que l'Apôtre ait tenu son évangile d'une révélation directe de Jésus-Christ, il n'a pas ignoré, comme on l'a prétendu, le Christ historique, et son enseignement, en apparence si original et si indépendant, reste néanmoins la plus fidèle interprétation de la pensée du Maître. Le Christ a continué à se révéler en lui et par lui. Cette révélation immanente et positive du Christ, « se faisant incessamment dans les obscures profondeurs de sa conscience, s'épanouissait en fruits de justice dans sa vie morale, en idées et en théories dans sa vie intellectuelle » (p. 81).

Ce développement historique et logique, lent et laborieux, a gardé des traces profondes des circonstances, des luttes extérieures et des nécessités pratiques. Il a passé par trois phases. La première, de l'an 35 à l'an 53, est une longue et obscure période de gestation ; c'est

la période d'activité missionnaire. Les discours du livre des *Actes* et les épîtres aux Thessaloniciens en sont les témoins. Ce « paulinisme primitif » est exprimé dans les formes générales et oratoires de la prédication ; mais ce n'était pas une doctrine propre, comme l'a prétendu l'école de Tubingue ; c'était le christianisme commun aux douze Apôtres. Durant la période des grandes luttes (53-58) contre les judaïsants, Paul comprit l'opposition de la foi qui sauve à la loi qui est inutile au salut. Dès lors, il développa dans les épîtres aux Galates, aux Corinthiens et aux Romains cette antithèse avec une puissance de logique, une souplesse d'exégèse et une profondeur de mysticisme vraiment incomparables. La période des derniers temps correspond à la captivité de Paul, et nous la connaissons par les épîtres à Philémon, aux Colossiens, aux Ephésiens et aux Philippiens. Alors apparaissent les tendances gnostiques, et dans l'esprit de l'Apôtre, un nouveau type doctrinal. L'antithèse de la loi et de l'Évangile est plus adoucie. De la sphère anthropologique et historique où elle s'était mue auparavant, la pensée de Paul passe dans la sphère métaphysique. A la gnose hérétique Paul oppose la gnose chrétienne, la philosophie parfaite, cachée dans l'Évangile. Comme conclusion de cette histoire, M. Sabatier présente une synthèse de la théologie de saint Paul, dont il expose le puissant organisme.

Il faut reconnaître un progrès réel dans la manifestation de la pensée de saint Paul et un progrès lié aux circonstances extérieures de sa vie et se produisant sous l'inspiration directe du Saint-Esprit. Mais on ne peut admettre comme M. Sabatier un progrès, amenant des modifications complètes de sa pensée, un revirement de doctrine, une contradiction réelle. Le critique n'a pas fait rentrer les épîtres pastorales dans le cadre historique de la vie de saint Paul et il n'a pas parlé de l'épître aux Hébreux. Son esquisse est donc, de ce chef, incomplète. Enfin la synthèse proposée a le tort de généraliser des exposés doctrinaux sans lien organique, jetés en passant au milieu d'exhortations morales. Elle repose, de plus, sur l'hypothèse gratuite que nous avons toute la pensée de saint Paul. Or il est très vraisemblable que l'Apôtre n'a pas tout dit dans ses discours et dans ses épîtres. Il est donc difficile de systématiser sa doctrine d'après ce que nous en savons. L'interprétation doctrinale de M. Sabatier ne ressemble pas à celle des vieux huguenots ; elle n'est pas non plus toujours conforme à l'enseignement catholique. Il y a donc bien des réserves à faire sur le remarquable travail du doyen de la Faculté de théologie protestante de Paris. La préface indique les changements introduits dans cette troisième édition. Une carte aide le lecteur à suivre sans confusion les étapes des voyages de saint Paul.

16. — Le *Cursus Scripturae sacrae* des jésuites allemands vient de s'enrichir d'un nouveau volume, du commentaire de l'épître aux Romains, par le P. Cornély. Dans une introduction abrégée, le savant com-

mentateur fixe à l'an 42 le premier voyage de saint Pierre à Rome, et démontre que l'Église de cette ville fut composée de juifs et de païens convertis. Saint Paul écrit de Corinthe, à la fin de 58 ou au commencement de 59. Il n'a pas pour but de pourvoir de loin à la situation critique de l'Église romaine, divisée en deux factions; il veut simplement annoncer son arrivée prochaine et la préparer par un exposé doctrinal, indépendant des circonstances locales. L'épître est, dans son entier, l'œuvre de l'Apôtre, et les deux derniers chapitres ne sont pas des morceaux ajoutés par d'autres mains. Le commentaire est développé suivant la méthode adoptée dans les volumes précédents. Il faut encore louer la constitution critique du texte et la richesse de l'interprétation. Un volume si compact échappe à l'analyse. Bornons-nous à signaler quelques particularités. L'exégète reconnaît que *justificari* (II, 13) signifie « déclarer juste ; » mais il remarque que Dieu déclare justes ceux-là seulement qui le sont réellement. Il explique le passage : *In quo omnes peccaverunt* (V, 12) dans le sens de *eo quod* ou de *quia;* mais il prouve que l'existence du péché originel chez tous les descendants d'Adam ne résulte pas moins de cette interprétation que de la traduction de la Vulgate. Il voit la conversion finale de la nation juive prédite (IX, 18).

17. — Un ouvrage de patristique s'est trouvé dans le paquet de volumes d'exégèse que la direction du *Polybiblion* m'a adressés. C'est un *Essai historique et critique* sur le *Christianisme de saint Cyprien.* Ce Père est, avec saint Augustin, un des principaux représentants du christianisme occidental. Il importe donc d'étudier attentivement la manière dont il concevait et exposait dans ses écrits les dogmes de l'Église. Bien que cet écrivain ecclésiastique n'ait pas indiqué expressément le principe unique et directif de sa théologie, on peut conclure de l'examen détaillé de ses œuvres que la tendance de son enseignement est surtout rationnelle et morale. L'étude de M. Goetz est soignée; elle est faite sur l'édition critique des ouvrages de saint Cyprien, par Hartel.

E. Mangenot.

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *A travers la religion.* Notes recueillies par une mère pour ses enfants (Mme Raoul Adeline, née Des Chesnes). Paris, Retaux, 1896, in-8 de x-630 p., 7 fr. 50. — 2. *Petites Études pour servir à l'enseignement familier du catéchisme,* par Mme J. B. Paris, Haton, 1896, in-12 de 570 p., 3 fr. 50. — 3. *Graines de Paradis. Vérités utiles pour tous les jours de la vie et pour au delà,* par le « Semeur Vendéen. » Ibid., 1896, in-12 de VIII-398 p., 3 fr. — 4. *Œuvres de saint François de Sales.* Édition complète. Tome VII. *Sermons,* 1er vol. Genève, Trembley, 1896, gr. in-8 de XXVI-492 p., 8 fr. — 5. *Deux Problèmes religieux,* par le R. P. Didon. Conférences de Nancy. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de XXVI-304 p., 3 fr. 50. — 6. *Divinité de l'Église.* Conférences apologétiques par l'abbé R. Planeix. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 332 p., 3 fr. 50. — 7. *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien,* par Simon Knoll, trad. par l'abbé Gobat. I. *Les Cérémonies de la messe.* Paris, Walzer, 1896, in-12 de 408 p., 3 fr. — 8. *Cinquante-deux Prônes sur la prière,* par l'abbé Plat. Paris, Lethielleux, 1896, in-8 de VIII-444 p.,

4 fr. — 9. *Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs*, par l'abbé J. Guillermin. 6e édit. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de 366 p., 3 fr. 50. — 10. *Sermons et instructions populaires pour le temps présent à l'usage des curés de campagne*, par le R. P. Villard. Ibid., 1896, 2 vol. in-8 de xii-546 et 576 p., 8 fr. — 11. *Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avant, pendant et après sa vie mortelle*, par l'abbé Vandepitte. Ibid., 1896, in-12 de 234 p., 1 fr. 25. — 12. *La Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par l'abbé Henry Bolo. 2e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de 328 p., 2 fr. 50. — 13. *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*, par l'abbé Ad. Fritsch. 1re série. Ibid., 1896, in-12 de xii-420 p., 3 fr. 50. — 14. *Nouveau Mois de Marie*, par la R. Mère Marie Claire. Ibid., 1896, in-12 de viii-189 p., 1 fr. — 15. *Le Prêtre et les Premières Communions. Retraites préparatoires, sermons, fleurs et parfums du lendemain*, par l'abbé Moussard. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de 332 p., 3 fr. — 16. *Fleurs de la première communion. Souvenirs et récits d'un catéchiste*, par l'abbé Julien Loth. 4e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de xxviii-454 p., 3 fr. 50. — 17. *La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle*, par l'abbé R. Décrouille. Ibid., 1896, in-24 de 216 p., 0 fr. 50. — 18. *La Première Communion sacrilège, son crime et ses terribles conséquences démontrés par des exemples*, par Un supérieur de collège ecclésiastique. Ibid., 1896, in-32 de 62 p., 0 fr. 15. — 19. *Le Guide des âmes consacrées à Dieu*, par le R. P. Marie-Joseph de Boilène. Paris et Lille, Société de Saint-Augustin, 1896, 2 vol. in-12 de xvi-384 et 368 p., 7 fr. — 20. *L'Abandon à la volonté de Dieu. Retraite de dix jours*, d'après le P. A. Piny. Nouv. édit. par le P. Aug. Charmoy. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de xxviii-384 p., 3 fr. — 21. *La Vie après la mort, ou la Vie future*, par l'abbé L.-M. Pioger. 10e édit. Paris, Haton, 1896, in-12 de vi-400 p., 2 fr. 50. — 22. *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par l'abbé Henry Bolo. Ibid., 1896, in-12 de xii-308 p., 2 fr. 50. — 23. *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, par l'abbé Eug. Chaminade, maître de chapelle. Paris, Lethielleux, 1897, in-8 de 156 p., 2 fr. 50.

1-3. — Enseignement. — La religion ne saurait être trop connue et par conséquent trop étudiée ; elle doit être mise à la portée de tous, même à la portée des plus humbles et des plus petits. Sous ce titre : *A travers la religion*, Mme Raoul Adeline publie, par ordre alphabétique, des « notes » qu'elle a recueillies au cours de ses lectures et qu'elle destine à « ses enfants. » Ces notes sont brèves, claires, telles qu'elles doivent être pour instruire et intéresser ; elles ne se rattachent par aucun lien l'une à l'autre, car elles n'ont pas l'intention de former des traités complets ; elles viennent à la place que leur assigne l'ordre de l'alphabet, et leur ensemble forme simplement une sorte de dictionnaire ou d'encyclopédie. L'auteur ne s'est pas proposé de donner sur chaque question une étude approfondie et complète ; ce n'est qu'une marche ou une course à travers toutes les questions de théologie, d'exégèse, d'histoire, que tout fidèle doit connaître ; elle passe de l'une à l'autre sans transition, donnant à chacune d'elles l'importance qu'elle mérite, s'y arrêtant plus ou moins selon le degré d'utilité qu'elle peut offrir. Cette méthode a cet avantage que le lecteur est aussitôt fixé sur la question qu'il veut éclaircir, sans avoir à la discerner au milieu d'accessoires qui pourraient l'embarrasser ou au moins compliquer son travail, et comme l'ordre alphabétique lui permet de retrouver facilement, par un simple mot, la question qui le préoccupe, quelques instants lui suffisent pour être renseigné comme il le désire : en quelques lignes la doctrine est précisée, prête à pénétrer dans l'intelligence et à se graver dans la mé-

moire. Aussi ce n'est pas seulement « à ses enfants » que sera utile le livre de Mme Raoul Adeline : tout le monde pourra trouver grand profit à le consulter ; il devra figurer à la place d'honneur parmi les livres de la famille, au foyer chrétien ; au moindre doute, à l'occasion d'une difficulté survenue au cours de la conversation, on l'ouvrira, on ira droit au mot désiré et la lumière se fera : la cause sera entendue.

— Les *Petites Études*, de Mme J. B., sont rédigées d'après la méthode ordinaire des études théologiques ; elles suivent l'ordre de l'enseignement catéchistique et même, pour s'y conformer aussi complètement que possible, elles font suivre l'exposé et l'explication de la doctrine d'un résumé par demandes et par réponses. Il ne nous déplaît pas de voir les femmes approfondir la science doctrinale, se familiariser avec les questions théologiques et nous offrir le fruit de leurs sérieux travaux : elles se font « catéchistes » pour aider les prêtres dans ce ministère si difficile de l'enseignement ; elles sont des « auxiliaires » précieux dont le concours rend les plus signalés services, parce qu'elles peuvent se mettre, peut-être, plus à la portée des petits enfants : mères, elles comprennent davantage ce qui convient à leur jeune et faible intelligence ; elles saisissent mieux ce qui doit leur être plus facilement inculqué : elles trouvent plus sûrement le chemin de leur esprit et surtout de leur cœur. A ce zèle il est nécessaire de joindre la pureté de la doctrine, l'orthodoxie la plus complète : ce mérite, essentiel pour un livre d'enseignement, S. Ém. le cardinal Perraud le reconnaît volontiers aux *Petites Études ;* Mgr l'évêque d'Autun va plus loin : il est heureux de « constater avec quelle ingénieuse souplesse l'auteur a su se mettre à la portée des intelligences les plus neuves pour les ouvrir peu à peu aux vérités de la religion. »

— Les *Graines de Paradis* sont aussi un livre d'enseignement, mais il instruit par des tableaux, par des récits, et cet enseignement est plus agréable pour le lecteur, qui s'y intéresse davantage : la leçon se grave mieux dans l'esprit. C'est bien le but de l'auteur, qui se cache trop modestement sous le pseudonyme de « Semeur vendéen : » donner, sous une forme concise, saisissante et variée, des conseils qui embrassent les principaux devoirs de la vie privée et domestique, publique et sociale ; illuminer les esprits par la vérité ; échauffer les cœurs par la charité : stimuler toutes les générosités par les motifs de la foi et par les perspectives de l'espérance. La « semence » est jetée : qu'elle aille au loin, dans tous les esprits, produire au centuple. « Homme ou femme, dit la préface, enfant ou vieillard, jeune homme ou jeune fille, prenez et lisez. Ceci a été écrit pour vous rendre heureux ici-bas autant qu'on peut l'être, et là-haut infiniment. » Cette invitation est bien alléchante ; qu'on l'accepte et qu'on ouvre ce livre : on y trouvera un attrait de plus, c'est la variété des sujets traités ; ils sont nombreux, courts et forment

chacun un tout complet ; ils ont d'ailleurs déjà fait leurs preuves : avant d'être réunis pour former un livre ils avaient paru dans la *Semaine de Luçon*, et toutes les *Semaines religieuses* s'étaient empressées de les reproduire ; ainsi un vent favorable a poussé sur toute l'étendue de la terre de France ces bonnes *Graines de Paradis* qui ont déjà germé pour le bien et pour la vertu dans beaucoup d'âmes. Le livre poursuivra et perpétuera la riche moisson du « Semeur vendéen. »

4-10. — Prédication. — Avec le tome VII des *Œuvres complètes* de saint François de Sales, l'éditeur nous offre le premier volume des sermons de l'évêque de Genève. Le *Polybiblion* a publié en 1875 (t. XIII, p. 328) un compte rendu d'une thèse de doctorat sur *Saint François de Sales, prédicateur :* c'était une étude neuve, approfondie, documentée, œuvre d'un jeune prêtre de talent et de piété, que la mort est venue trop tôt nous ravir. M. l'abbé Henri Sauvage, camérier d'honneur de Pie IX, avait mis dans ce travail tout ce que son esprit avait de sérieux, son jugement de droiture et son cœur d'affection pour le saint évêque ; il nous avait fait connaître, apprécier et aimer cette éloquence simple et élevée, ferme et onctueuse, naïve parfois, mais toujours digne, qui caractérise le vrai prédicateur. Le volume que nous annonçons, après avoir été impatiemment attendu, arrive donc très opportunément pour nous permettre de lire dans leur texte original les sermons de saint François de Sales. Ils sont divisés en deux series : les sermons autographes et les sermons recueillis ; ils sont disposés dans l'ordre chronologique. Cette méthode, adoptée pour la premiere fois, a l'avantage non seulement de nous faire suivre le développement moral et intellectuel de l'orateur, mais de nous reporter aux circonstances dans lesquelles parle l'évêque de Genève, de saisir les allusions qu'il fait à tel ou à tel événement contemporain, de reconstituer, pour ainsi dire, le milieu dans lequel il vit, l'auditoire auquel il s'adresse. En attendant l'étude historique et critique sur la prédication de saint François de Sales, qui est réservée pour le quatrième volume des *Sermons*, nous avons déjà dans l'*Avant-propos* du premier volume un aperçu des différentes éditions des *Sermons* de l'évêque de Genève et des spécialités qui caractérisent ce volume ; le savant éditeur termine en nous déclarant que les sermons du saint évêque « réservent des charmes inattendus aux esprits les plus cultivés et offrent des modèles aux orateurs sacrés ; ils donnent aux simples fidèles des enseignements sûrs et lumineux, aux contemplatifs des sujets de méditation qu'ils ne parviendront pas à épuiser. » Empruntant ensuite le jugement de l'éditeur de 1641, dom Mackey nous présente avec bonheur ce volume où sont contenues « les précieuses reliques de nostre Bien-heureux qui se va rendre un prédicateur familier et domestique dans ses sermons, de même qu'il a été, dans tous ses autres livres, le directeur général des consciences

et le maître de la plus douce et plus aimable dévotion. » Comme les précédents, le tome VII est enrichi d'un autographe du saint.

— Les *Sermons* de saint François de Sales embrassent tous les sujets de dogme, de morale et même de liturgie. Les conférences du P. Didon, publiées sous ce titre : *Deux Problèmes religieux*, ne touchent qu'à deux questions : la conviction religieuse, l'âme et l'infini. Ce sont, il est vrai, deux questions vitales, et ne serait-ce qu'à ce point de vue, le livre de l'illustre dominicain offrirait déjà le plus vif intérêt ; il a un attrait de plus dans la forme que l'orateur a su donner à sa pensée en traitant des sujets aussi ardus. Ces conférences, prêchées dans la cathédrale de Nancy, remontent aux années 1868 et 1869 ; l'orateur était dans toute l'ardeur de la jeunesse, mais la maturité de son intelligence avait devancé son âge, et le P. Didon, aujourd'hui, après trente ans, n'a pas eu grand remaniement à faire subir à son travail pour le mettre en harmonie avec son genre actuel et à la hauteur de la réputation qu'il s'est justement acquise. Le P. Didon établit d'abord la nécessité de la conviction religieuse ; puis il traite des obstacles à cette conviction et du choix d'une religion. Au sujet de l'âme et de l'infini, l'orateur aborde directement les objections contre l'immortalité de l'âme ; il expose et développe la thèse de l'immortalité ; il traite de la liberté morale, de l'usage de cette liberté, de la destinée essentielle de l'âme humaine, de la réalité de l'infini, de l'athéisme, des droits essentiels de l'infini sur l'âme humaine. Croyants et incroyants voudront également lire ces pages vibrantes, qui remuent les plus grands problèmes de notre destinée, et qui porteront la lumière dans tous les esprits sincères. L'auteur consacre une longue et remarquable préface à caractériser les symptômes de notre décadence religieuse, politique, sociale et littéraire.

— Dans ses « Conférences apologétiques, » M. l'abbé Planeix traite de la *Divinité de l'Église* ; c'est la première partie d'une étude qui doit en comprendre trois ; dans la seconde, il exposera la constitution de l'Église ; la troisième aura pour objet les rapports de l'Église avec l'État. Dans un discours préliminaire, l'auteur nous retrace l'état actuel de l'Église soit en France, soit au dehors et dans le monde entier ; la vue de toutes les épreuves que traverse l'Église n'effraie pas l'apôtre, qui dit à tous : Espérance. Il étudie alors, dans les trois premières conférences, les marques de la véritable Église : l'unité, la sainteté et la catholicité. Les autres quatre conférences sont consacrées à résumer l'histoire de l'Église, à constater ses influences sociales sur l'individu, la famille et l'autorité ; à montrer l'accord parfait qui existe entre l'Église et la science ; à faire ressortir les œuvres merveilleuses que la charité a inspirées à l'Église. Des notes explicatives terminent le volume. Ces conférences, prêchées dans l'église Saint-Amable de Riom, pendant le carême de 1896, furent très suivies et très goûtées : le style en est littéraire,

l'exposition de la vérité claire, méthodique. Le livre continuera, dans un plus grand nombre d'âmes, le bien réel que la prédication a commencé. Il est regrettable seulement que M. l'abbé Planeix ait omis de revêtir son œuvre de l'*Imprimatur* ; il ne peut ignorer que le premier devoir d'un « apologiste » de l'Église est d'observer les règles que l'Église a édictées pour la publication de tout ouvrage traitant de théologie.

— C'est encore de l'Église que va nous parler le livre de Simon Knoll, dont M. l'abbé Gobat nous offre la traduction ; mais celui-ci laisse de côté l'enseignement doctrinal pour s'attacher de préférence à l'enseignement pratique ; le titre général de l'œuvre l'indique suffisamment : *La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien* ; le sous-titre qui convient au volume que nous annonçons précise encore davantage : *Les Cérémonies de la messe expliquées en sermons*. C'est bien là un sujet opportun. Le peuple ne connaît pas assez le sens, les symboles et les beautés de notre liturgie ; il assiste aux offices sans les comprendre ; aussi n'y prend-il aucun goût et n'en retire-t-il aucun avantage. Que le prêtre ne craigne pas d'aborder cette explication des cérémonies qui semble, au premier abord, d'une mince utilité, mais qui, en réalité, est très pratique et très instructive. Pour l'aider, le livre de Simon Knoll lui sera précieux : dans un langage simple, compréhensible pour tous, Simon Knoll fait connaître le sens symbolique des cérémonies, jusque dans leurs moindres détails.

— Le sacrifice de la messe est la plus excellente de toutes les prières ; ce n'est pas la seule. M. l'abbé Plat consacre *Cinquante-deux Prônes* à nous entretenir de l'importante action de la prière ; d'abord, il traite de la prière en général, et ensuite il commente l'Oraison dominicale et la Salutation angélique. M. le curé-doyen de Saint-Aignan continue ainsi son œuvre d'évangélisation, et, nous devons ajouter, avec le même succès : ses prônes sur le Symbole, sur le Décalogue et sur les Sacrements ont été très appréciés de ses confrères ; les prônes sur la prière sont dignes de la même faveur : « C'est la même élévation, la même sûreté de doctrine, le même art de dire et le même respect de notre belle langue. » Le R. P. Monsabré ajoute : « Je suis frappé de la noble simplicité de votre exposition, qui s'adapte aux intelligences les moins exercées, et peut se faire goûter par les esprits les plus distingués. » Mgr l'évêque de Blois a donné « bien volontiers » son approbation à la nouvelle série d'instructions sur la prière, « qui seront certainement, dit-il, dignes de leurs aînées. »

— La question du mariage emprunte un degré de plus d'importance à son urgente opportunité. A cette heure où la sainteté et l'indissolubilité du lien conjugal sont exposées à des assauts fréquents et redoutables, on ne saurait trop proclamer sur ces points la doctrine de l'Église et rappeler aux fidèles leurs plus rigoureux devoirs. Léon XIII

s'est acquitté de cette tâche avec toute l'autorité qui s'attache à son souverain Magistère, par son Encyclique du 10 février 1880. C'est par cette œuvre capitale que M. l'abbé Guillermin ouvre son nouveau livre : *Choix de discours et allocutions de mariage*, et il a eu raison ; la lettre pontificale est comme la pierre angulaire de l'édifice doctrinal, comme l'assise de granit qui peut servir de base à son œuvre. Il la fait précéder d'une Introduction, où il démontre la nécessité de prêcher, plus que jamais, la vraie doctrine sur le mariage. Son exposition est variée, faite des meilleurs extraits des plus célèbres orateurs : belle mosaïque où chacun vient apporter sa pierre, et qui offre ainsi à l'œil le plus beau dessin. Après les exhortations tirées des rituels, voici tour à tour Fénelon, Fléchier, Monseigneur de Boulogne, P. Mac-Carthy, Mgr Frayssinous, cardinal Giraud, P. Ventura, NN. SS. Berthaud, Darboy, Pie, Dupanloup, Besson, Mermillod, etc. Comme l'écrit à l'auteur Mgr Gouthe-Soulard, c'est bien la collection de ce qu'il y a de mieux sur le sacrement du mariage. « Ce travail sera très utile aux familles chrétiennes, et pourra servir de modèle aux ecclésiastiques qui auront à parler dans les mêmes cérémonies. »

— Fermons cette série, comme nous l'avons commencée, par une œuvre générale qui embrasse tous les sujets de prédication ; elle s'offre à nous sous ce titre : *Le Missionnaire au XIXe siècle*, ou *Sermons et instructions populaires pour le temps présent, à l'usage des curés de campagne*. Deux gros volumes contiennent plus de cent discours sur les Vérités fondamentales, les Fins dernières, le Décalogue, les Sacrements, et « chaque discours, bien divisé, bien nourri, est une belle et forte thèse, imprégnée d'un sentiment profond de piété, qui permet à l'orateur d'atteindre ce résultat si désirable : émouvoir en même temps que convaincre. » « Nous n'hésitons pas à affirmer, dit M. le chanoine Saillard, chargé d'examiner cet ouvrage, que les pasteurs des âmes.... trouveront dans les sermons du R. P. Villard les précieuses qualités que souvent ils cherchent en vain dans les recueils de prédication : la pure doctrine expliquée sans exagération comme sans affaiblissement, une remarquable clarté d'exposition, un style sobre, sans recherche, et d'une éloquente simplicité. » Sur cet éloge, « fait avec compétence, » M. le vicaire général de Grenoble a donné à l'auteur la plus flatteuse approbation.

11-14. — Jésus-Marie. — L'*Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. l'abbé Vandepitte, est un résumé des deux Testaments et de la vie de l'Église. L'auteur divise son livre en trois grandes parties ; la seconde est de beaucoup plus considérable que la première et la troisième. Il convient de faire remonter la vie du Verbe fait chair jusqu'à l'origine du monde, parce que tous les temps sont remplis du Messie et lui appartiennent, mais il n'est pas nécessaire de s'étendre plus qu'il ne faut sur cette époque de préparation : un coup d'œil rapide sur les

principaux événements, sur les figures du Messie et sur les prophètes suffit pour saisir la relation parfaite qui existe entre la promesse et sa réalisation. Nous pouvons en dire autant de l'époque qui a suivi cette réalisation, c'est-à-dire de l'histoire de l'Église : c'est à vol d'oiseau qu'on parcourt ces dix-huit siècles pendant lesquels se développe l'œuvre de Jésus ; le récit de tous ces événements offre un vif intérêt, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il s'agit, dans une *Histoire de Jesus-Christ*, de raconter surtout ce que Jésus a dit et a fait ; c'est sa vie propre, personnelle, et c'est à elle que s'est attaché particulièrement l'auteur. L'histoire est complète, bien ordonnancée ; on y remarque un judicieux mélange des résultats acquis par la science et des données traditionnelles ; il y a ce qu'il faut pour frapper l'imagination, éclairer l'intelligence, toucher le cœur et aviver la foi des jeunes lecteurs ; l'œuvre de M. l'abbé Vandepitte a l'avantage « de répondre à une nécessité : celle de mieux faire connaître Jésus-Christ aux enfants de nos écoles ; » elle est revêtue de l'approbation de Mgr l'archevêque de Cambrai.

— Le point culminant de la vie du Sauveur, c'est sa résurrection. M. l'abbé Henry Bolo prend ce mystère pour sujet d'un nouveau livre et s'attache, avec le talent qu'on lui connaît, à en considérer toutes les circonstances, à en faire ressortir la vérité et à en tirer tous les enseignements qu'il renferme. Il se place d'abord « autour du miracle » de *la Résurrection*, et nous révèle l'état des esprits au moment où ce miracle s'accomplit, chez les doctrinaires, dans le peuple, chez les Romains, les sanhédrites, les disciples. Il nous conduit ensuite « au sépulcre » et nous parle de Joseph d'Arimathie, de Nicodème, de l'ensevelissement, des gardes, etc. Mais Jésus ressuscite et l'auteur nous raconte, dans les moindres détails, les divers incidents de cette grande journée, les apparitions de Jésus aux saintes femmes, à Pierre, aux disciples d'Emmaüs, à tous les apôtres, à Thomas, etc. Au mystère de la Résurrection succède celui de l'Ascension, qui en est le couronnement, et dans un dernier chapitre M. l'abbé Bolo expose les enseignements apostoliques qui découlent de ces deux faits et qui se rapportent à la condition particulière des corps ressuscités. La conclusion s'offre naturellement à l'esprit animé de la foi chrétienne : le Christ est ressuscité : donc nous aussi nous ressusciterons un jour ; suivons-le pendant notre vie ; nous irons nous unir à lui pour toujours, après notre mort. « Rendons grâces à Dieu qui nous donne ainsi la victoire par Notre-Seigneur Jésus-Christ. » L'espérance qui nous est inspirée par le miracle de la résurrection est assez belle pour nous encourager aux sacrifices que nous impose la perspective de ressusciter nous-mêmes.

— Nous y serons encore aidés par l'intercession toute-puissante de la Mère de Dieu. Invoquons-la surtout en nous servant plus volontiers des prières que la sainte liturgie a établies en son honneur, en cherchant

à en comprendre mieux le sens et la portée. M. l'abbé Fritsch nous en offre le moyen par son livre : *La Vierge Marie dans les prières liturgiques*. Il y interprète et commente l'*Ave Maria* et l'*Angelus*, les deux prières les plus usuelles, celles que nous récitons le plus fréquemment et dont nous retirons le moins de fruit, parce que nous les récitons par routine et sans attention. L'*Ave Maria* fournit matière à vingt-cinq chapitres, l'*Angelus* à vingt-six, et ici comme là, l'auteur nous montre le trésor qu'il y a découvert : les mystères de la vie de la Sainte Vierge et de son divin Fils. Nous n'en sommes qu'à la première série ; l'auteur n'a touché qu'à deux prières, et déjà c'est la vie presque entière de Marie que nous connaissons. L'auteur y ajoute les détails historiques qu'en avançant il trouve l'occasion de nous donner, les considérations morales ou ascétiques qui lui sont inspirées par les paroles ou les actes de Jésus et de Marie, les enseignements théologiques qu'il rappelle opportunément. Il prouve ainsi, par son œuvre excellente, que « la prédication, si fort en peine dans ses recherches d'idées heureuses qu'elle doit communiquer aux autres, devrait songer davantage à les prendre dans.... les prières liturgiques, » où l'Église a déposé « un trésor admirable, » où elle a réuni « la fleur de l'Écriture et de la tradition. » Nous félicitons M. l'abbé Fritsch de l'initiative qu'il a eu le courage de prendre et de l'exemple qu'il nous donne. Son livre sera avidement lu et fournira aux prédicateurs de nouveaux et intéressants aperçus dont ils tireront le plus grand avantage en l'honneur de Marie. Il est revêtu de l'approbation de l'Ordinaire.

— *Le Nouveau Mois de Marie* de la R. Mère Marie-Claire tend au même but, mais par un autre moyen : il est rédigé en vue de servir aux simples fidèles, en particulier aux enfants de Marie. Cette œuvre, qui respire un vrai parfum de piété, sera très appréciée des âmes sincèrement zélées pour le culte de la Mère de Dieu. Il est divisé en deux parties à peu près égales ; la première est un résumé de la vie de l'auguste Vierge et occupe les seize premiers jours du mois de mai ; dans la seconde partie, l'auteur fait connaître les principaux sanctuaires de Marie, en donne l'historique, en raconte la gloire, mêlant toujours à son récit des exhortations à l'amour et à la confiance envers notre si puissante médiatrice ; deux méditations ont pour objet spécial le scapulaire et le rosaire, les deux principales pratiques de dévotion à Marie. Le livre se complète de prières diverses, des litanies de Lorette et d'une méthode pour entendre pieusement la messe. Mgr l'évêque de Gap a félicité « de grand cœur » l'auteur de cet ouvrage.

15-18. — L'Eucharistie. — La première communion est un des actes les plus importants de la vie chrétienne : c'est le point de départ, et si cet acte est bien préparé, bien accompli, le chemin se fait en toute sécurité et l'on arrive à bon port. Le livre de M. l'abbé Moussard : *Le*

Prêtre et les Premières Communions, vient faciliter aux catéchistes et à MM. les curés et aumôniers ce ministère si important, si délicat et si difficile : l'auteur parle d'expérience, et sa méthode nous paraît d'un usage très pratique. Ce sont tantôt de vrais sermons, tantôt de simples causeries, mais dans celles-ci comme dans ceux-là on trouve une solide substance, les considérations parfaitement adaptées aux auditoires auxquels elles sont destinées. « Toutes vos instructions, écrit à l'auteur M. le vicaire général de Besançon, disent quelque chose et le disent bien. » Les instructions contenues dans ce volume sont rangées sous trois titres : La Veille ; le Jour de fête ; le Lendemain. Le premier titre contient quatre retraites préparatoires, chacune de neuf sermons ; dans le second se trouvent dix allocutions pour la messe, quatre pour la rénovation des promesses du baptême, et autant pour la consécration à la sainte Vierge ; le troisième comprend dix entretiens pieux et familiers ayant pour but d'assurer la persévérance.

— Jusque-là ce n'est à peu près que de la doctrine ; le complément du livre de M. l'abbé Moussard sera celui de M. l'abbé Julien Loth ; avec les *Fleurs de la première communion*, des souvenirs et des récits viennent à l'appui de l'enseignement doctrinal et détendent un peu l'esprit de nos jeunes communiants. Ces récits sont bien choisis, de nature à frapper l'imagination, à émouvoir le cœur, à inspirer la piété. En voici quelques-uns empruntés à l'histoire : La Première Communion des apôtres. — Les Communions de la Vierge. — La Piété de Jeanne d'Arc. — Un Prêtre martyr. — La Religion de Pierre Corneille. Parmi les récits de l'époque contemporaine citons les suivants : Une Première Communion en prison. — L'Élu du sanctuaire. — Auprès d'un reposoir. — L'Orphelin. — Le Vieux Musicien. Le livre, qui s'ouvre par une belle introduction sur l'importance de la préparation à la première communion, se ferme sur des conseils pratiques offerts aux catéchistes. Mgr l'archevêque de Rouen fait de ce livre l'éloge le plus flatteur.

— Avec le petit volume de M. l'abbé Decrouille, intitulé : *La Messe, les Vêpres et le Salut expliqués à l'âme fidèle*, nous revenons à celui de Simon Knoll, dont nous parlons plus haut ; tous deux se proposent le même but : initier les fidèles au sens de nos cérémonies, mais le livre de M. l'abbé Décrouille est à la fois moins volumineux et plus complet ; moins savant, il est plus à la portée de toutes les intelligences ; embrassant à la fois la messe, les vêpres et le salut, il s'étend à toutes les cérémonies auxquelles les fidèles prennent habituellement part. « Ce petit livre, dit l'Examinateur, sera pour la piété chrétienne un vrai trésor.... Il contribuera à faire comprendre, aimer et pratiquer excellemment l'art trop oublié de prier à l'église. »

— Terminons cette série par l'opuscule consacré à prévenir le malheur d'une *Première Communion sacrilège*, à faire ressortir l'énormité

de ce crime et à en démontrer par des exemples les terribles conséquences. C'est le crime de Judas, et, pour accomplir cet horrible forfait, il faut une audace inouïe, une ingratitude odieuse, une honteuse hypocrisie. Les vingt-deux exemples que nous offre, dans soixante petites pages, « un supérieur de collège ecclésiastique » sont assez éloquents pour inspirer à toutes les âmes l'horreur de ce sacrilège. Tous les catéchistes s'en serviront avec fruit.

19-22. — Spiritualité et fins dernières. — *Le Guide des âmes consacrées à Dieu*, par le R. P. Marie-Joseph de Bollène, se recommande non seulement par les nombreuses et compétentes autorités qui le louent sans réserve, mais encore par l'excellence de sa méthode, l'élévation et la solidité de ses considérations, par la sûreté de sa doctrine. En tête de chaque méditation, énoncé clair et succinct des points à méditer ; puis développement du sujet et enfin tableau synoptique, où toute la méditation se résume sous un seul et même regard. Les sujets spéciaux traités dans ces deux volumes se rapportent à la vie religieuse ; ce qu'est la vie religieuse ; appels à la vie religieuse ; la perfection ; l'esprit religieux ; la supériorité ; l'obéissance ; la pauvreté ; la chasteté ; l'observance de la règle ; le silence ; la méditation ; le support mutuel ; le murmure ; le désœuvrement ; la correction paternelle ; la mortification. Là sont tous les sujets dont le développement remplit près de huit cents pages. Par la manière dont ils sont présentés, ils peuvent rendre de grands services aux âmes que Dieu appelle à la vie religieuse pour les aider à reconnaître la volonté de Dieu et à celles qui, ayant déjà quitté le monde, ont le désir de faire des progrès dans la perfection de leur saint état. L'archevêque de Reggio félicite l'auteur et exprime le vœu que ce *Guide* ne s'arrête pas dans les murs du cloître, mais qu'il se fraie un chemin au milieu de ceux qui vivent dans le monde, car les maximes et les règles qu'il contient ne s'attachent pas seulement aux âmes consacrées à Dieu, mais peuvent bien aussi s'appliquer aux prêtres séculiers et même aux laïques qui aiment à s'avancer dans la perfection chrétienne. Les supérieurs, les maîtres des novices qui ont à former et à diriger les âmes favorisées de la vocation religieuse, les prêtres qui ont à les instruire à quelque titre que ce soit, trouveront dans cet ouvrage des leçons précieuses.

— La *Retraite de dix jours* du P. Piny a pour objet plus spécial de former l'âme à cette vertu, qui est une des conditions essentielles de la perfection chrétienne : *l'Abandon à la volonté de Dieu*. Nous savons gré au P. Charmoy d'avoir, par sa traduction, contribué à la diffusion plus grande de ce livre. Au témoignage des théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, cette retraite « peut beaucoup aider aux âmes qui veulent travailler avec succès au détachement de tout amour-propre, pour s'attacher uniquement à ce pur amour qui nous rend parfaitement

unis à la volonté de Dieu. » Écrits dans un style simple, absolument dépourvu de tout ornement, « les ouvrages du P. Piny ont un attrait tout spécial pour les âmes qui ne cherchent que la vérité...., il parle non d'une doctrine dont il a entendu parler, mais d'une doctrine qu'il connaît par lui-même et par sa propre expérience : il a vécu sa doctrine avant de l'enseigner. » Terminons sur ce jugement porté par le T. R. P. Boulanger, provincial des Frères Prêcheurs.

— Rien ne serait plus efficace pour nous exciter à la pratique de ce parfait abandon que le souvenir de nos fins dernières. Lisons le livre de M. l'abbé Pioger : *La Vie après la mort*, et nous nous sentirons animés d'un nouveau zèle pour la perfection. Il en est à sa dixième édition : c'est dire la faveur dont il a joui et le bien qu'il a dû accomplir. Quel éloge, d'autre part, plus impartial et plus honorable ? Énonçons simplement le sujet de chaque chapitre : Qu'est-ce que la vie ? — Qu'est-ce que la mort ? — Est-il doux de mourir ? — Que devient le corps après la mort ? — Des Cimetières. — Résurrection des morts. — Que devient l'âme après la mort ? — Opérations de l'âme après la mort. — Du Jugement. — Du Purgatoire. — De l'Enfer et des châtiments éternels. — Du Ciel, séjour des bienheureux. — L'Éternité. — Dans l'Infini. Le savant abbé Moigno écrivit à l'auteur qu'il applaudissait de tout cœur à l'heureuse pensée qu'il avait eue d'écrire son livre : *La Vie après la mort ;* il le félicitait d'avoir demandé à la science, et à la science la plus avancée, sinon la démonstration, du moins la confirmation des grands dogmes de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme, de la résurrection des corps, bases essentielles de la morale et sauvegarde indispensable des sociétés, des familles et des individus. Le livre de M. l'abbé Pioger a été honoré d'un bref de Pie IX.

— *Les Dernières Étapes de la vie chrétienne*, par M. l'abbé Henry Bolo, peuvent aussi atteindre le même but : pousser les âmes à se préparer à la mort par une vie chrétienne. Il est des esprits superficiels qui reculent devant la méditation de ces austères vérités. En réalité, de tels souvenirs ne peuvent que procurer les plus salutaires bienfaits ; le trouble qu'ils apporteraient dans une âme avertirait cette âme qu'elle doit rentrer dans le devoir, et ne serait-ce pas là le plus signalé service ? Aussi bien, l'exposé de ces vérités, tel que le fait la plume dramatique de M. l'abbé Bolo, n'a rien qui puisse terroriser : sans leur ôter rien de leur gravité, l'auteur sait revêtir son enseignement des attraits de son style, et ces charmes adoucissent bien l'austérité de la doctrine. C'est ce que se plaît à reconnaître Mgr l'évêque de Bayonne en remerciant l'auteur d'avoir su « donner l'attrait de son aimable caractère à ces dernières étapes.... qui avaient besoin de tout son talent pour paraître moins terribles. » Ce livre porte encore les approbations de Nosseigneurs les archevêques d'Albi et de Chambéry.

23. — Musique sacrée. — Ce n'est pas le lieu de nous étendre beaucoup sur une question d'ailleurs encore trop contestée, et d'autre part nous nous déclarerions incompétent pour nous prononcer. Nous tenons seulement à annoncer le livre de M. l'abbé Chaminade, ayant pour titre : *La Musique sacrée telle que la veut l'Église*, et faire connaître l'approbation que lui a donnée Mgr l'évêque de Périgueux. Il y a tant d'abus dans les chants qu'on exécute à l'église ! Pourquoi ne nous en tiendrions-nous pas à la musique vraiment liturgique ? M. l'abbé Chaminade, qui a si efficacement travaillé à la restauration du plain-chant, avait autorité pour montrer la voie à suivre en vue de relever la musique d'église si malheureusement déchue de sa splendeur. Aussi bien n'a-t-il eu qu'à suivre le règlement édicté par la Sacrée Congrégation des Rites : son honneur sera d'avoir contribué à le faire mieux connaître et surtout à le faire mieux observer. Nous formons les vœux les plus sincères pour la diffusion de son livre, qui a eu l'honneur d'être approuvé par la Sacrée Congrégation. F. Chapot.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Leçons de géographie physique*, par A. de Lapparent. Paris, Masson, 1896, in-8 de 590 p., avec 117 figures et une planche en couleurs, 12 fr. — 2. *Les Alpes. Histoire et souvenirs*, par Xavier Roux. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 271 p., 2 fr. — 3. *Souvenirs de Corse*, par Mme J. Beaulieu-Delbet. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 143 p., orné de grav., 0 fr. 95. — 4. *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, par André Chamagne. Paris, Fischbacher, s. d., in-24 de 171 p., 3 fr. — 5. *Croquis chinois*, par W. Meischke Smith, trad. de L.-Paul Delinotte. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 344 p., orné d'illustrations de J. von Oort, 3 fr. 50. — 6. *Voyage en Orient. XIXe pèlerinage populaire de pénitence*, par l'abbé C. Polydore, curé de Saint-Martin de Périgueux. Périgueux, Cassard, 1895, in-18 de 468 p., 3 fr. 50. — 7. *De Sousse à Gafsa. Lettres sur la campagne de Tunisie* (*1881-1884*), par Édouard Céalis, de l'Odéon. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 270 p., 3 fr. 50. — 8. *A travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa*, par Édouard Foa. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 382 p., orné de grav. et d'une carte, 4 fr. — 9. *Paysages étrangers*, par Conrad de Buisseret. Bruxelles, Société belge de librairie 1897, in-16 de 300 p., 3 fr. — 10. *Chez les sauvages de la Colombie britannique. Récits d'un missionnaire*, par le R. P. Morice. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d., in-8 de 305 p., avec une carte, 5 photograv. et 26 grav., 4 fr. — 11. *Soldats et missionnaires au Congo de 1891 à 1894*, par F. Alexis M. G. Société de Saint-Augustin, Desclée, de Brouwer, 1896, in-8 de 240 p., 1 fr. 75. — 12. *Atlas universel de géographie* de Vivien de Saint-Martin, continué par F. Schrader. N° 34. *Europe centrale*, feuille N. E. ; n° 57. *Afrique physique*. Chaque carte, 2 fr. — 13. *Cartes historiques*, par le docteur Laroche. Angers, Lachèse et Cie. — 14. *Carte de France*, publiée sous les auspices du ministère du commerce et de l'industrie, par Maxime Mabyre. Chez l'auteur, 30, rue des Saints-Pères. En feuilles, 10 fr. ; entoilée et pliée, 14 fr. Chaque feuille, 3 fr. et 5 fr.

1. — Comme tout ce qui sort de la plume de M. de Lapparent, le distingué professeur de géologie à l'Institut catholique de Paris, les *Leçons de géographie physique* ont une grande valeur scientifique ; toute personne désireuse de se livrer aux hautes études géographiques devrait, de prime abord, non seulement lire ce volume substantiel, mais se l'assimiler aussi complètement que possible. En effet, il répond bien à la con-

ception actuelle de cette science, dont l'importance s'affirme de plus en plus. Autrefois, on faisait de la géographie une simple annexe de l'histoire ; on subordonnait l'étude de la terre à celle de l'homme ; aujourd'hui on considère le globe terrestre en lui-même, tel qu'il a pu sortir des mains du Créateur, on s'efforce de suivre les transformations successives par lesquelles il a dû passer avant de devenir habitable, et l'on en arrive enfin à y placer l'homme en observant que ses conditions d'existence ont dû se modifier sous l'influence des milieux spéciaux où il s'est trouvé appelé à vivre. Cette méthode est logique et rigoureusement scientifique. Il est en outre à remarquer qu'en procédant ainsi la Science se conforme strictement à l'ordre divin tel que la Genèse l'a révélé, et c'est ainsi qu'inconsciemment, et par l'effet des découvertes dues aux observations des savants modernes, la Science se rapproche de la Révélation, dont on aurait pu la croire un moment séparée par un fossé infranchissable. Une autre conséquence de la nouvelle méthode d'enseignement géographique, c'est que cet enseignement se trouve déplacé dans les Facultés des lettres, et surtout entravé par la subordination à l'enseignement de l'histoire. Il y a là une réforme à faire ; elle est ardemment réclamée dans tous les congrès de géographie, mais elle se heurte à des préventions et à des routines administratives et universitaires qu'on n'a pu encore surmonter. Il est certain que l'histoire a besoin de la géographie ; mais il n'est pas moins certain que la géographie a plus besoin des sciences naturelles, et spécialement de la géologie, que de l'histoire. C'est ce qui ressort de la manière la plus évidente du beau livre de M. de Lapparent.

Le savant professeur, dans ses leçons faites à l'École libre des hautes études, s'attache à indiquer comment, dans l'origine, se sont formés les continents et les océans, les montagnes et les vallées ; comment les eaux courantes ont modifié le relief primitif ; quel rôle ont joué dans les transformations de l'écorce terrestre les influences glaciaires, souterraines, éoliennes, moins actives et surtout moins continues que les influences hydrographiques. Puis il donne un aperçu sommaire des périodes géologiques et de la paléographie. Enfin, dans la seconde moitié du volume, il applique les principes généraux ainsi posés à l'étude de chaque région du globe prise séparément, et il explique par quel cycle de transformations successives elle a dû passer. Comme on le voit, c'est la recherche du passé qui l'amène à la parfaite connaissance du présent et à la prescience de l'avenir ; toutes séduisantes qu'elles soient, ces théories de la formation de l'écorce terrestre sont assez ardues et exigent une attention très soutenue ; mais M. de Lapparent les expose avec cette clarté et cette élégance de style qui en ont fait un de nos plus éminents professeurs ; de nombreuses figures facilitent d'ailleurs l'intelligence du texte. Les *Leçons de géographie physique* doivent donc

figurer dans la bibliothèque de tout amateur sérieux de la géographie.

2. — Le livre de M. Xavier Roux se fait remarquer par le meilleur esprit religieux et politique. C'est le récit d'un voyage dans *les Alpes* françaises raconté avec une simplicité qui frise parfois la naïveté. Nous aimons mieux ses réflexions philosophiques, qui sont pleines de bon sens et d'à-propos, que ses descriptions, auxquelles on pourrait reprocher de manquer un peu de relief. Peut-être prend-il un peu trop vivement parti pour les Templiers. D'ailleurs, excellent livre à recommander pour toutes les catégories de lecteurs.

3. — Mme Beaulieu-Delbet est une brave mère de famille qui, en compagnie de son mari et de ses enfants, va passer deux saisons en Corse auprès de sa sœur, mariée à un lieutenant de gendarmerie. Elle raconte très simplement, mais d'un style singulièrement correct et même élégant, ses impressions sur cette île où tout l'enthousiasme : souvenirs historiques, nature, habitants aux mœurs étranges ; tout, jusqu'aux bandits classiques du maquis. On pourra même trouver un peu exagérée l'indulgence de cette belle-sœur d'un gendarme pour le banditisme, qui est la plaie de la Corse ; c'est le léger travers d'une âme poétique et généreuse. Du reste, ces pages, très vivantes, très colorées, sont aussi animées des sentiments les plus élevés et les plus chrétiens. Les *Souvenirs de Corse* forment un très bon livre pour les bibliothèques populaires et les distributions de prix.

4. — L'élégante plaquette de M. Chamagne : *Sensations de Dacie et d'Illyrie*, est l'œuvre d'un vrai poète. Quelques chapitres sont écrits en vers fort bien tournés. La prose des autres est extrêmement colorée ; il y est même fait abus des teintes variées de la riche palette des paysages orientaux. Il y a cependant çà et là des tableaux pris sur le vif dans les gorges de la Narenta et sur les pentes du Montenegro. L'esprit religieux est vague ; une allusion aux mœurs lesbiennes et quelques images poétiques, mais un peu chaudes, ne permettent pas de mettre ce petit livre entre toutes les mains.

5. — M. W. Meischke Smith est un ingénieur hollandais qui a été chargé de la construction de chemins de fer dans la presqu'île de Malacca et en Chine ; en cette qualité, il a vécu plusieurs années en relations très suivies avec des Célestes de toutes classes, mandarins, bourgeois et ouvriers, et a pu observer longuement les mœurs chinoises. Son livre est formé de ses souvenirs, du résultat de ses sagaces observations ; il est instructif et amusant à lire. Tout d'abord, il faut reconnaître que l'auteur n'a aucun parti pris ; il reconnaît volontiers les grandes qualités du peuple chinois, surtout ses vertus familiales ; mais il ne dissimule pas ses travers, son prodigieux orgueil et surtout l'incurable corruption de l'administration. Dans ses croquis chinois il ne suit aucun plan et s'abandonne volontiers aux digressions qui se présentent à

son esprit, le plus souvent sous forme d'anecdotes divertissantes ; il possède, en effet, à un haut degré, l'humour anglais qui plaisante avec sérieux et n'en est que plus drôle. Mais il reste toujours dans les limites du bon goût et de la plus sévère convenance, en sorte que son livre peut être recommandé à tous les lecteurs, grands et petits. Il est de plus fort bien édité et illustré de charmantes vignettes. Sa date est relativement récente ; car il y est souvent question de la guerre sino-japonaise non encore terminée au moment où il écrit, et il montre très bien les causes morales de la grande supériorité des Japonais. C'est un ouvrage qu'on a eu raison de traduire en français, car il fait bien connaître le caractère chinois si complexe et que les voyageurs superficiels méconnaissent généralement, parce qu'ils ne voient qu'un vernis trompeur.

6. — Le *XIXe Pèlerinage de pénitence* (décembre-janvier 1894-1895) a eu, comme les précédents, son pieux historiographe ; nous lui devons cette justice qu'il a réussi à rajeunir son sujet, cependant bien rebattu. M. l'abbé C. Polydore est un homme instruit, bien que modestement il se qualifie à plusieurs reprises d'ignorant ; il a une grande expérience des voyages, étant allé jusqu'en Amérique. Ce n'est donc pas un naïf, et cependant il visite les Lieux saints avec la foi du charbonnier, n'aimant pas qu'en présence des monuments et des ruines, on discute les légendes qui les ont consacrés ; c'est qu'il a l'âme poétique et se plaît à citer les vers de Lamartine et de Victor Hugo. Ses réflexions sont généralement très justes, notamment quand il déplore l'attitude froide et gourmée des pèlerins à l'égard des représentants du culte schismatique grec, non pas qu'il se dissimule les empiétements regrettables contre lesquels les catholiques ont à se défendre, mais il estime avec raison que des procédés cordiaux prépareraient avec plus d'efficacité la réunion tant désirée des Églises dissidentes. Il se plaint aussi de l'antipathie manifestée aux pèlerins français par les prêtres italiens. Le dix-neuvième pèlerinage, heureux en ce qu'il n'a eu aucune mort à déplorer, a été pénible au début par suite d'inondations extraordinaires en Galilée. Après la Palestine, on a visité l'Égypte, relâché à Malte. Dans ses appréciations politiques, M. l'abbé Polydore est fort pessimiste : il n'aime ni les juifs ni les Anglais et voit leur puissance s'accroître indéfiniment. En somme, livre édifiant et intéressant, qui se vend au profit de l'achèvement de l'église dont le vénérable auteur est curé.

7. — M. E. Céalis a fait la campagne du sud tunisien comme sergent-major, puis adjudant d'infanterie ; en rentrant en France, il passa officier, mais donna sa démission pour se consacrer à la carrière théâtrale, dont il avait contracté le goût en jouant les rôles de jeune premier dans un théâtre de sous-officiers à Fériana. Aujourd'hui, il est un des acteurs les plus estimés de l'Odéon. Il a gardé cependant bon souvenir de son

temps de service militaire, comme le prouve l'agréable volume : *De Sousse à Gafsa*, qu'il vient de publier avec une préface de M. Larroumet, membre de l'Institut. M. Céalis avait fait ses études au collège Stanislas, et il lui en est resté un sentiment religieux qui se fait jour plus d'une fois dans les pages de son livre. Il est heureux quand il peut assister à une messe dite au camp par un prêtre de passage ; il se plaint du manque d'aumôniers pour aider les pauvres soldats malades dans le redoutable passage du temps à l'éternité. Cela ne l'empêche pas d'avoir ses amourettes de sous-officier et de les raconter avec complaisance ; évidemment il eût mieux fait de les passer sous silence, ce qui n'eût rien enlevé à l'agrément et à l'intérêt de son volume, et eût permis de le recommander sans réserves. En tête des chapitres figurent de charmantes vignettes d'après des photographies.

8. — Le voyage de M. É. Foa : *Du Cap au lac Nyassa* a duré deux ans. L'objet de sa mission n'est pas nettement indiqué, mais il ressort de divers passages qu'elle était de nature commerciale et plutôt anglaise que française. Quoi qu'il en soit, l'auteur était bien qualifié pour la remplir, car il avait précédemment résidé plusieurs années dans des comptoirs commerciaux de la côte de Guinée, et nous lui devons déjà un volume très estimé sur le Dahomey. Mais pourquoi M. Foa s'obstine-t-il, dans son livre et sur le titre même, à appeler Afrique centrale la région qu'il vient de parcourir? C'est proprement l'Afrique australe, et l'Afrique centrale ne commence qu'au nord du Zambèze, vers le lac Nyassa, qui a été précisément la limite septentrionale de son voyage. On pourrait diviser l'ensemble de ses explorations en trois groupes distincts. Tout d'abord il se rend par chemin de fer dans le Transvaal, où il étudie l'exploitation des mines d'or et de diamants ; cette partie de son volume emprunte un vif intérêt aux questions d'actualité qui s'y trouvent traitées avec modération et impartialité. En quittant Prétoria, M. Foa s'enfonce dans les régions encore sauvages qui appartiennent sans conteste à la trop fameuse *Chartered Company*, et qu'on est convenu de comprendre sous la dénomination de Rhodesia. Là il voyage dans un de ces pittoresques chariots à bœufs dont les Boers se servent pour leurs déplacements ; mais la redoutable mouche tsétsé détruit peu à peu son attelage et, un peu avant d'atteindre le Zambèze, il est obligé d'abandonner son rustique véhicule et de recruter des porteurs. De plus, il a perdu ses deux compagnons anglais, terrassés par le climat et la fatigue. Il pénètre alors dans la zone portugaise et s'y approvisionne pour la partie la plus ardue de son voyage. Désormais, il errera un peu à l'aventure dans le bassin du haut Zambèze et du lac Nyassa, un peu à la merci des roitelets, qui ne se montrent pas tous hospitaliers. Il lui faut même parfois recourir à la force pour défendre sa vie et recouvrer sa liberté. Heureusement, il a une escorte d'Arabes de Zanzibar qui lui restent

fidèles et combattent vaillamment sous sa direction. Dans cette dernière partie de son exploration, M. Foa a suivi le plus souvent des routes nouvelles et a visité des peuplades qui ne connaissaient que très approximativement les Européens ; aussi a-t-il pu y recueillir de très importants documents géographiques et ethnographiques ; mais il les réserve pour un autre ouvrage qui sera plus exclusivement scientifique, et il se borne à des aperçus généraux et à des descriptions pittoresques. A la fin du volume, l'auteur a placé des conseils précieux sur la manière de voyager dans les contrées sauvages de l'Afrique australe, et enfin un vocabulaire des mots les plus usuels dans la langue du pays. Nous faisons d'autant plus volontiers l'éloge du livre de M. Foa que, indépendamment de sa réelle valeur géographique, il est de ceux qu'on peut mettre entre toutes les mains et qu'aucun passage n'est de nature à blesser les sentiments d'aucun lecteur. A la vérité, il se montre peu enthousiaste pour des missionnaires qu'il rencontre sur territoire portugais, mais c'est pour faire ressortir la faute politique commise par le fameux marquis de Pombal, lorsqu'il expulsa les jésuites non seulement du Portugal, mais encore des colonies portugaises ; c'est de cette époque que date leur rapide décadence. Les gravures sont généralement des types d'indigènes d'après des photographies de l'auteur ; il est bon de prévenir qu'il y en a d'extrêmement décolletées.

9. — M. Conrad de Buisseret est un diplomate belge qui a profité de ses séjours professionnels dans diverses régions des deux hémisphères pour beaucoup observer ; puis il a jeté le fruit de ses observations dans des articles de revues qu'il a ensuite réunis en volume, et voilà la genèse des *Paysages étrangers* qu'il vient de faire paraître. C'est un livre fort intéressant et d'une lecture facile. Une bonne moitié est consacrée au Brésil, où l'auteur a été témoin de la dernière insurrection, qu'il raconte avec complaisance. De là il passe à Buenos-Ayres dans la République Argentine, à Montevideo dans l'Uruguay ; il visite aussi le Paraguay, où il admire les traces de la colonisation des jésuites, dont il déplore qu'on ait détruit l'œuvre féconde et civilisatrice. Puis, d'un bond, il transporte le lecteur dans les Carpathes et sur les bords du Danube, lui présente des paysages serbes, roumains, bulgares. Enfin un dernier chapitre est consacré à Washington, la paisible capitale des États-Unis. Tout cela est décrit avec une note bien personnelle, sans banalité, avec une correction diplomatique parfaite. Bon livre, à la portée de tous, qui fait voyager sans fatigue et laisse des impressions douces.

10. — Le R. P. Morice, des oblats de Marie immaculée, est missionnaire dans la Colombie britannique, c'est-à-dire dans la partie du Dominion canadien située à l'ouest des Montagnes Rocheuses. C'est une région qui n'a été encore que très peu entamée par la colonisation. Les tribus indigènes y vivent dans une sorte d'indépendance qui a laissé intacts

leurs usages et leurs mœurs. Seule l'influence de la religion a pu modifier plus ou moins profondément leur état social. Certaines tribus, non converties, en sont encore à l'état sauvage, tandis que d'autres entièrement christianisées donnent le spectacle édifiant de sociétés organisées à peu près comme les anciennes réductions du Paraguay. Le R. P. Morice nous décrit les unes et les autres, ayant voyagé chez les plus sauvages comme chez les plus anciennement converties. Les travaux apostoliques ne l'ont pas empêché de s'occuper avec beaucoup de zèle d'observations géographiques et surtout ethnographiques, et son livre : *Chez les sauvages de la Colombie britannique*, intéressera les personnes désireuses de connaître ces populations indiennes avant qu'elles disparaissent devant l'envahissante colonisation européenne, avec laquelle elles ne semblent décidément pouvoir coexister.

11. — L'auteur de *Soldats et missionnaires au Congo* est un Frère des Écoles chrétiennes de nationalité belge, à qui nous devons plusieurs ouvrages de géographie estimés. Celui qu'il vient d'écrire est, à proprement parler, le Livre d'or du Congo belge. Il se divise en quatre parties aux titres suffisamment explicites : I. Le Baron Dhanis. La Guerre contre les Arabes. — II. Le Capitaine Jacques. Expéditions antiesclavagistes. — III. Alexandre Delcommune. Voyages d'exploration. — IV. Les Missionnaires catholiques au Congo. Sous ces quatre rubriques, l'auteur peut passer en revue tous les Belges qui se sont dévoués à l'extension et au développement de cette grande colonie d'un petit peuple qui a pris le nom d'*État indépendant du Congo*. Ce défilé héroïque paraîtra un peu monotone au lecteur français, et cependant il ne pourra refuser son admiration à cette phalange d'aventuriers de bonne marque dont beaucoup ont versé leur sang pour une cause à la fois patriotique et humanitaire, les missionnaires rivalisant avec les militaires et les explorateurs scientifiques. En se montrant sévère et méticuleux, on pourrait relever deux petites erreurs dans ce volume. Le Frère Alexis attribue au lieutenant Francqui l'importante découverte des sources du Congo identifiées avec celles de la rivière Tchambézi ; cet honneur revient à Livingstone, dont l'officier belge n'a pu que confirmer l'opinion. Il reproduit ainsi l'inscription de la plaque commémorative posée au lieu du décès de l'illustre explorateur : *David Livingstone died here (mort le) 1n may 1873;* rétablissons le texte et la traduction exacte : *David Livingstone died here (mort ici le) 1rst may 1873*. Les gravures illustrant l'ouvrage sont bonnes et quelques croquis avec itinéraires ont une grande utilité pour l'intelligence du texte.

12. — La librairie Hachette vient de faire paraître deux nouvelles cartes du grand *Atlas* dit de Vivien de Saint-Martin. La première, qui porte le numéro 34, est la deuxième feuille de l'Europe nord-est. Elle est dessinée d'après les cartes des états-majors allemand, autri-

chien et russe ; son cadre coïncide à peu près avec les limites de l'ancien royaume de Pologne ; c'est pourquoi l'auteur a cru devoir adopter pour les noms des provinces l'orthographe polonaise. L'échelle adoptée est le 1/1500000e. La carte d'Afrique physique est au 1/20000000e ; c'est une simple réduction comme trait de la carte au 1/10000000e déjà parue, mise au courant des plus récentes découvertes, notamment de celles dues à MM. Hourst et Bluzet, qui concernent la région de Tombouctou. M. Schrader a eu l'heureuse idée d'appliquer la projection zénithale équidistante qui donne à la forme générale de l'Afrique son aspect le plus rationnel. L'emploi de teintes hypsométriques et bathymétriques très variées permet de se faire une idée très exacte du relief du continent africain et de la profondeur des mers qui l'entourent. La clarté de cette carte à une échelle relativement petite est extraordinaire ; c'est un véritable chef-d'œuvre de gravure.

13. — Les *Cartes historiques* du docteur Laroche sont au nombre de cinq : I, Histoire ancienne, depuis l'an 2300 avant Jésus-Christ jusqu'à la naissance de Jésus-Christ ; II, Histoire de l'empire romain et des principaux Etats qui se sont formés à la suite de son démembrement, depuis l'an 1 jusqu'aux Carlovingiens, 752 ; III, Histoire de la France et des nations de l'ouest et du centre de l'Europe depuis Pépin le Bref, 752, jusqu'à l'avènement des Valois, 1328 ; IV, Histoire de la France et des nations de l'ouest et du centre de l'Europe depuis l'avènement des Valois, 1328, jusqu'à la mort de Louis XVI, 1793 ; V, Histoire de la France et des principales nations d'Europe depuis 1789 jusqu'à 1894. Ces cartes, destinées à bien mettre en lumière le synchronisme des événements historiques, peuvent rendre des services pour l'enseignement de l'histoire dès qu'on est familiarisé avec leur mécanisme un peu compliqué. La gravure en est fort simple et sans prétention ; on a cherché avant tout à faire bon marché. Sous ce rapport, on a très bien réussi.

14. — La *Carte de France* de M. Mabyre est divisée en quatre feuilles par régions : nord-est, nord-ouest, sud-est, sud-ouest. Chaque feuille mesure 17 centimètres sur 12 centimètres, ce qui permet de la placer facilement dans la poche. L'échelle est d'un millimètre par kilomètre, ce qui est largement suffisant pour le but que se propose l'auteur : donner très exactement toutes les communications par voies ferrées, par eau, par la poste, le télégraphe, le téléphone, etc. Chaque feuille est pliée entre deux cartons munis d'un petit ruban qui permet de la tirer d'un étui fort élégant également en carton. Elle est appelée à rendre les plus grands services à tous, mais spécialement aux commerçants si l'on a soin de la tenir à jour par des éditions successives bien complétées. La clarté en est remarquable, et l'on saura que l'on peut compter sur l'exactitude des renseignements spéciaux lorsque nous aurons dit que M. Mabyre a été guidé dans son travail par M. Delpeuch, sous-secrétaire

d'État des postes et télégraphes. Cette carte a été remarquée à l'exposition internationale de géographie tenue à Londres en 1895.

COMTE DE BIZEMONT.

THÉOLOGIE

Conférences de Notre-Dame. *Carême de 1896*, par Mgr D'HULST. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de IV-448 p. — Prix : 5 fr.

Le carême de 1896 a été consacré par l'éminent orateur aux questions aujourd'hui brûlantes de la morale sociale. Le respect dû à la vie de l'homme, la fraternité, la propriété et ses devoirs, tels ont été les grands sujets abordés dans la chaire de Notre-Dame. On lira avec beaucoup de profit ces pages pleines de doctrine où le savant conférencier montre qu'il n'y a de fraternité véritable que par l'Évangile, et que l'Église seule, tout en consacrant et défendant les droits de la propriété, sait apprendre aux propriétaires que les avantages dont ils jouissent leur imposent des charges importantes. Mgr d'Hulst étudie la question du juste salaire réglé en général par l'usage, mais ne devant pas descendre au-dessous de ce qui est nécessaire au travailleur. Il salue, dans ce mouvement qui porte les classes déshéritées vers un avenir meilleur, une application des idées chrétiennes, mais il ajoute que ce mouvement n'aboutira que si les peuples se laissent diriger par les enseignements de l'Église. Si, d'un côté, le vrai chrétien fait peu de cas d'un conservatisme qui ne représente que l'égoïsme satisfait, d'un autre côté, le socialiste, égaré par sa haine de la religion, va chercher le remède dans l'aggravation du mal lui-même.

Mgr d'Hulst blâme avec raison ceux qui médisent de l'économie politique. Cette science observe les faits et en dégage les lois; c'est là son domaine propre. Le moraliste doit sans doute y ajouter l'obligation d'être juste et charitable. Il faut bien cependant qu'il tienne compte des lois des faits, autrement il s'exposerait à prescrire des devoirs inobservables, à exiger de la société ce qu'elle ne peut donner et, en définitive, à accroître la misère publique en travaillant maladroitement à la soulager. Nous avons entendu avec une grande satisfaction ces enseignements si sages et d'une doctrine irréprochable, dans un temps où trop d'ecclésiastiques, plus zélés qu'instruits, se mettent en avant pour résoudre la question sociale, poussés par des sentiments généreux peut-être, mais que ne dirige pas une appréciation exacte des possibilités et des lois de la justice distributive.

Ce qui nous a plu peut-être davantage dans ce Carême de 1896, ce sont les beaux sermons de la retraite pascale sur la réforme de la vie. Quelle piété profonde et pratique dans ces solides enseignements sur le devoir de l'emploi du temps, si mal compris par la jeunesse riche; sur le choix d'un état; sur la participation aux bonnes œuvres qui sont

la couronne de l'Église ; sur la vie intérieure qui se consomme dans l'union de l'âme avec Dieu ! Mgr d'Hulst était un savant théologien et un écrivain consommé ; mais avant tout il était prêtre, et c'est son âme de prêtre qui a inspiré ses derniers accents.

Hélas ! il ne se croyait pas si près d'aller recevoir sa récompense. Il se préparait à de plus grands travaux. Dans la préface même de ce volume, il tracait son programme pour les années suivantes : après avoir achevé la série des devoirs de justice et de charité, il se proposait de la compléter « par un tableau d'ensemble où il montrerait les relations qui unissent ces deux vertus et les traits qui les distinguent. » Il écrivait cela de Biarritz le 31 octobre. Six jours après il était mort.

En ces temps où il y a si peu d'hommes, la disparition d'un grand talent et d'un grand caractère laisse un vide immense. Il faudra bien du temps et bien des hommes pour remplir toutes les tâches auxquelles Mgr d'Hulst suffisait à lui seul. D. V.

JURISPRUDENCE

Histoire du droit privé de la république athénienne, par L. Beauchet. Paris, Chevalier-Marescq, 1897. 4 vol. in-8 de 541, 552, 747, 575 p. — Prix : 36 fr.

Le livre de M. Beauchet a profité de toutes les publications, de toutes les découvertes épigraphiques, qui ont renouvelé, ces dernières années, nos connaissances sur la vie du peuple grec et sur la civilisation de l'Attique en particulier. C'est donc une encyclopédie complète du droit privé des Athéniens, divisée en trois livres qui étudient simplement, mais avec une grande clarté, le droit de famille d'abord, le droit de propriété ensuite, et enfin le droit des obligations.

Le titre de « Traité » aurait toutefois infiniment mieux convenu à cet ouvrage que celui d' « Histoire du droit privé, » car les grands progrès historiques de la législation athénienne y sont à peine indiqués. Ainsi l'on regrette de ne point trouver, en tête des chapitres qui exposent l'organisation de la famille, une histoire même résumée qui nous montrerait la disparition du « Génos » et l'influence considérable de l'œuvre de Solon et de Clisthénès sur la constitution des familles athéniennes. Le titre suivant a trait aux sources mêmes de la famille, au mariage et à ses effets. L'auteur y fait bonne justice des théories de Buermann (Leipzig, 1878), qui avait soutenu l'existence de la polygamie à Athènes, et de celles d'Hruza (Leipzig, 1894), qui admet en outre la pratique légitime et autorisée du concubinat en Attique. Nous ne pouvons admettre avec lui que la législation athénienne n'ait pas reconnu à l'épouse le droit de garder des biens « paraphernaux, » car Ulpien assimile trop catégoriquement le « peculium » concédé à la femme à ces παράφερνα. Nous

ne croyons pas non plus qu'on puisse nier la légitimation des enfants naturels par un vote spécial de l'assemblée du peuple, puisque Plutarque affirme que Périclès reçut des Athéniens cette marque de bienveillance dont bénéficia le fils d'Aspasie. Il faut relever enfin, dans le même titre (p. 192), une légère erreur historique : Pisistrate eut bien deux enfants de Timonassa d'Argos, mais ils s'appelaient Iophon et Hégésistratos, et non pas Thessalos et Hégesistratos, car ces deux noms désignent le même individu. Le troisième titre, sur l'« Autorité dans la famille, » et le quatrième, sur l'esclavage considéré comme une extension de la famille, sont d'une doctrine aussi claire que solide. C'est dans le troisième que l'auteur établit, comme Fustel de Coulanges, et malgré l'opinion soutenue récemment par M. P. Guiraud, le fondement de la puissance paternelle sur les idées religieuses, et c'est dans le quatrième qu'examinant la situation des thêtes à Athènes avant Solon, et la nature de la « Seisachtheia » du même Solon, il repousse justement, selon nous, la théorie de ceux qui faisaient de ces thêtes des petits propriétaires endettés, et y voit des gens véritablement tombés en esclavage.

Le livre II discute les caractères, les modes d'acquisition et de transmission, les servitudes, les hypothèques de la propriété. Pourquoi faut-il qu'au chapitre I (titre II, section II), l'auteur, examinant les caractères particuliers de la propriété immobilière en Attique, admette qu'à une époque antérieure à la période vraiment historique et documentée, les Grecs aient pu pratiquer le régime de la propriété collective ? Nous admettons plutôt que toute l'histoire des mœurs et des usages de la Grèce interdit même cette hypothèse. Il est difficile de croire que les noms donnés aux classes politiques d'Athènes, les noms de Pentacosiomédimnes, d'Hippoïs, de Zeugites, de Thêtes, aient été inventés par Solon, qui a dû simplement confirmer ou régulariser une division plus ancienne que sa réforme (3e vol., p. 89). Au titre VI (transmission du patrimoine), l'auteur admet les conclusions de Lécrivain sur l'« Antidosis, » et nie qu'il y ait eu jamais avec ce système réel échange de biens entre les parties.

Le livre III (4e vol.), sur le droit des obligations, contient une discussion pleine d'intérêt sur la forme des contrats, puis la théorie des principaux d'entre eux, et notamment des contrats de société. L'auteur ne tient aucun compte ici des sociétés politiques, des Hétairies, qui, quoique illégales, jouiront cependant à Athènes d'une très large tolérance.

Malgré les réserves que l'on peut faire à propos de ces quelques conclusions, il faut payer à M. Beauchet un large tribut de reconnaissance pour avoir pourvu les juristes et les historiens d'un traité aussi complet, aussi net et aussi intéressant. BERNARD.

The Theory of the divine right of Kings, by J. Neville Figgis. Cambridge, at the University Press, 1896, in-12 de xvi-304 p.

Parmi les fondations de Cambridge, il est un prix appelé *Prince Consort Prize*, destiné à récompenser les études originales concernant des questions historiques. C'est un travail des plus documentés sur « la Théorie du droit divin des Rois » qui valut à M. J. Neville Figgis d'être proclamé lauréat de cet important concours et d'être édité par les soins de l'Université. L'auteur constate tout d'abord que la théorie du droit divin des Rois est infiniment plus rationnelle et moins dangereuse que celle du Contrat social imaginé par J.-J. Rousseau ; au reste, ceux qui en ont médit ont rarement essayé d'en comprendre le sens et d'en étudier les origines. Les phases de la notion qu'on eut du droit divin correspondent à celles de l'histoire politique et religieuse des peuples.

Dès les temps les plus reculés, la Royauté était entourée d'un véritable caractère sacré, comme l'indique la maxime : *Rex est mixta persona cum sacerdote*. Pendant tout le moyen âge les rois sont considérés comme les vicaires de Dieu. A l'époque de la Réforme, le droit des rois se heurte au droit des papes, et des idées nouvelles surgissent, comme celle de la suprématie du Souverain Pontife dans l'ordre temporel, qui provoqua des discussions ardentes et des révoltes. Cependant le Saint-Siège répugne à délier les sujets de leurs serments de fidélité et conseille généralement l'obéissance aux princes fondée sur des considérations religieuses. Wyclif, dans son *De officio Regis*, a précisé les limites de l'autorité royale telle qu'on la concevait au temps de Richard II : le Prince doit obéir aux propres lois qu'il a établies, mais son obéissance est volontaire et non obligatoire, et c'est la loi divine plutôt que la législation positive qui peuvent guider ses actes.

En Angleterre, les adversaires les plus acharnés de l'Église romaine sont les partisans les plus fanatiques de la monarchie absolue ; puis une réaction se produit sous les derniers Stuarts : on oppose aux droits émanant de Dieu des droits dits naturels ; les sectes protestantes se divisent sur la définition et sur l'étendue de ces droits. Puis c'est le philosophe Hobbes, l'un des précurseurs du matérialisme, qui arrive à constituer une théorie très forte de la monarchie absolue, en faisant abstraction complète de l'idée religieuse. Aux yeux de Hobbes, la religion est une « loi du royaume » édictée dans un but de pacification des esprits : et l'on n'est tenu de s'y conformer que parce qu'elle est imposée par le Roi, dépositaire unique de toute autorité.

Le mélange des droits populaires et des droits royaux engendra les doctrines constitutionnelles et parlementaires diversement pratiquées suivant les temps et les lieux, mais M. J. Neville Figgis s'arrête au seuil de l'histoire contemporaine et il termine son travail très documenté et très méthodique par des considérations sur l'inconvénient que présen-

tent les principes abstraits quand on veut en déduire des conséquences trop lointaines et les appliquer à des faits trop spéciaux. Les penseurs du XVIIe siècle voulaient fonder sur la théologie toute la législation politique et se servir de la Bible comme d'un code et comme d'un traité de gouvernement, et cependant les sujets de Louis XIV et de Jacques II ne ressemblaient guère au peuple d'Israël ! ROGER LAMBELIN.

SCIENCES ET ARTS

De Platonicis mythis. Thesim facultati litterarum parisiensi proponebat LUDOVICUS COUTURAT. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 119 p. — Prix : 2 fr. 50.

Sans égaler en importance et en originalité le livre récent de M. E. Halévy : *La Philosophie platonicienne des sciences*, dont il a été rendu compte ici même (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 54), la thèse latine de M. Couturat s'inspire des mêmes tendances et procède du même enseignement. Ils sont ainsi plusieurs en France à se composer et à nous présenter un Platon à leur goût, édition revue, corrigée et considérablement.... diminuée. Jusqu'ici on avait vu dans le célèbre philosophe grec, d'une part un métaphysicien plein de pénétration et de profondeur, de l'autre un poète aux inventions aussi séduisantes qu'ingénieuses, le second passant d'ailleurs universellement pour l'interprète intelligent et l'auxiliaire docile du premier. L'école nouvelle est en train de changer tout cela, et voilà comment dans cette longue suite de mythes et d'allégories qui, de tout temps, ont fait le charme propre des dialogues platoniciens, M. Couturat tente de nous montrer non seulement des fictions entièrement chimériques, mais de perpétuels mensonges, puisque la pensée intime de l'écrivain est à cent lieues de ce que donne à entendre son exposition.

Ces prémisses posées, la conclusion ne se fait pas attendre. Dans la seconde partie de sa thèse, l'auteur fait table rase de tout ce qui, dans Platon, contient des éléments « mythiques » et s'appuie de près ou de loin sur autre chose qu'une argumentation « didactique. » Ainsi, ses vues sur les dieux et la divinité, mensonges ; ses hypothèses sur l'origine du monde et la constitution des sociétés, mensonges ; ses théories sur l'âme, sur la réminiscence, sur l'immortalité et la vie future, constante préoccupation du philosophe, mensonges encore, mensonges toujours. Cette vaste hécatombe doctrinale une fois achevée, l'auteur, satisfait de sa tâche, quitte la plume sans prendre la peine de nous dire ce qui pour lui reste debout du magnifique monument contre lequel il s'est acharné.

Deux mots résumeront notre appréciation de son travail : comme méthode d'exégèse, c'est un procédé audacieusement téméraire ; comme indice de « l'état d'âme » de quelques-uns de nos jeunes philosophes, c'est une révélation tristement, mais nettement significative. C. HUIT.

Institutiones psychologicae secundum principia sancti Thomae Aquinatis. Pars I, auctore T. Pesch, S. J. Freiburg-im-Breisgau, Herder, 1896, in-8 de XVI-470 p.

Le R. P. Pesch est un des hommes qui ont travaillé avec le plus d'activité et de persévérance à la restauration de la philosophie scolastique. Son ouvrage sur la philosophie naturelle, qu'il a refait ensuite en allemand, a eu un grand succès. Sa Logique en trois volumes est peut-être supérieure. Voici maintenant qu'il commence la publication d'une Psychologie qui promet d'être aussi étendue que la Logique, car le premier volume que nous annonçons ne contient que le premier livre de la première partie. Une seule question y est traitée : la nature de l'âme et son union avec le corps. Mais aussi cette question y est traitée dans toute son étendue. Pas un système qui ne soit examiné, pas une difficulté qui ne soit signalée, pas une objection qui ne soit relevée. L'auteur défend, cela va sans dire, l'animisme d'Aristote et de saint Thomas, mais il connaît en même temps les travaux des physiologistes modernes et n'hésite pas à modifier, quand il le juge nécessaire, la doctrine du maître. C'est ainsi que, pour les corps mixtes, il préfère à l'opinion de saint Thomas celle d'Albert le Grand, qui admet que, dans le composé, les formes des éléments subsistent, non comme formes, mais cependant réellement.

Ce nouvel ouvrage du P. Pesch, comme les précédents, est peut-être un peu trop considérable et trop touffu, qu'on nous permette le mot, pour être employé *ad usum scholasticum*, suivant l'expression du prospectus. Peu d'écoliers auront le courage de suivre l'auteur dans la multitude des considérations de tous genres que lui suggère la fécondité de son talent ; mais il sera très utile pour les maîtres et pour les amateurs de la philosophie thomiste. L'auteur n'y a négligé aucune controverse ni aucune solution. C'est un arsenal où chacun peut puiser et trouvera une réponse compétente aux doutes qui le préoccupent. D. V.

Libre, par Alfred Dumesnil. Paris, Lemerre, 1895, in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le livre posthume d'un homme dont « les recherches, nous dit l'Introduction, sur la culture sans terre avaient fait quelque bruit. » Il paraît conçu d'après un système littéraire analogue au système agricole de l'auteur : c'est la recherche d'une religion et d'une philosophie sans doctrine religieuse ou morale ; bien plus, c'est une recherche sans idée générale et sans méthode. Je ne sais pas ce que valaient ses « plantes sans terre ; » j'espère qu'elles valaient plus que son livre. Il comprend cinq chapitres, dont deux subdivisés en quatre paragraphes ; chaque paragraphe et chapitre se composent de maximes détachées, dont voici quelques spécimens, pris au hasard : « Toute vie reçut son talisman (?) d'une im-

pression furtive, ressentie dès l'enfance (p. 229). — Tout se prépare, se rejoint, s'accorde et s'explique plus tard (p. 228). — Sans y penser, nous engageons souvent notre vie à la fatalité (p. 223). — Les chemins des âmes sont divers (p. 97). — Ame, immortalité, Dieu, Providence, mystère, autant d'inconnues livrées aux disputes et aux désastres des systèmes » (p. 81). Parmi ces trois cent quarante pages de maximes, il y en a quelques-unes qui sont bien venues ; il y a de « ces raccourcis de mots qui sont chargés d'idées » et qui forcent à méditer longtemps. Mais l'idée générale en échappe, elle se perd dans cette poussière de petites sous-idées exprimées séparément, sans lien les unes avec les autres ; heureusement l'auteur a pris soin de la formuler au commencement et à la fin. Son but, dit-il dans la préface, est de chercher « la persistance du moi » et la liberté à l'égard des croyances positives : « Est-il possible, sans recourir à aucune doctrine religieuse ou philosophique, de se procurer par la logique du sens intime la persistance du moi, c'est-à-dire de l'âme individuelle, progressive, mais identique ? A ces questions j'ai essayé de répondre ! » Questions et réponse paraîtront également obscures. L'auteur, en effet, assure en terminant qu'il a trouvé la lumière, la paix et la liberté, par « le refuge en soi » et « l'expansion de l'individu » dans « le sens de l'immortalité. » « Je l'évoque, dans des pensers nouveaux, fier, invincible et libre. C'est ma revanche de la vie. » Livre médiocre, cette œuvre n'en a pas moins un mérite, c'est d'être l'image et comme le reflet vivant d'une âme en travail, tourmentée par l'infini. Les confidences de cette âme sont sincères, mais attristantes : car si on ne voit pas par quel chemin elle est arrivée à la paix, ni quelle revanche elle a obtenue sur la vie, on voit très bien qu'en la suivant personne n'aboutira ni à la paix ni à une revanche quelconque. C. A.

El Concepto de organismo social, por V. Santamaria de Paredes. Madrid, Fernando Fe, 1896, in-12 de 215 p. — Prix : 3 fr.

Nous n'avons pas à présenter au lecteur le docte professeur de l'Université de Madrid, déjà bien connu par ses ouvrages de droit politique, de droit administratif et autres ; il nous suffit d'analyser ici son nouveau livre sur le *Concept d'organisme social*, qui est un traité didactique, extrêmement clair, rédigé d'après un plan très net et très précis, dans un style simple et sobre, et dans un esprit franchement chrétien.

Après une introduction sur l'importance de la question qu'il va traiter, le docteur Santamaria divise son livre en trois parties. Dans la première, il étudie, dans leur sens général, les notions d'organe, d'organisme, d'être organique et de matière organique. Dans la partie historique, il passe en revue les doctrines des philosophes anciens et modernes, de la Révolution française, des économistes contemporains et des hommes de science purement zoologique, comme des sociologues,

par rapport à l'idée d'organisme et de tout ce qui en découle. Enfin, dans la partie critique, il applique l'idée vraie d'organisme aux concepts d'État et de société, et il définit les limites de l'organisme social et de la liberté individuelle.

Tel est, dans son ensemble, le livre du professeur Santamaria. Nous en reconnaissons volontiers les mérites. Mais l'auteur n'a pas très bien compris le rôle des anciennes corporations, qui, d'après lui, « étouffaient la liberté, confondaient l'œuvre de la société avec la mission de l'État, et absorbaient la vie individuelle dans la vie commune » (p. 58). Ce n'est pas ainsi que nous concevons, et que nos ancêtres concevaient, en France du moins, ces magnifiques corporations que la Révolution a tuées avec beaucoup d'autres excellentes institutions. Nous reprocherons encore à l'auteur de se baser trop sur la nature et sur les données scientifiques pour élever son système d'organisme humain, lequel est bien différent, dans son principe, dans ses éléments et dans ses conséquences, des organismes animaux. Mais ce sont là de légères taches dans un livre d'une aussi grande valeur. G. Bernard.

Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1897 (analyse des travaux de 1895). *Météorologie. Chimie. Micrographie, application à l'hygiène.* Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-18 de XII-664 p. — Prix : 2 fr.

Le service de physique à l'observatoire météorologique de Montsouris a pris, en 1896, une nouvelle extension par suite de l'adjonction de l'ancien établissement privé de la Tour Saint-Jacques. Mais comme l'*Annuaire* de chaque année ne rend compte que des travaux de l'année antéprécédente, cet accroissement d'importance ne se fait pas sentir encore dans le présent volume, sauf en ce qui concerne l'Introduction.

Les recherches et expérimentations se répartissent toujours en trois grands services, savoir : Météorologie : *Observations météorologiques*, par M. Joseph Jaubert, chef du service physique et météorologique. — Chimie : *Analyse chimique de l'air et des eaux*, par M. Albert Lévy, directeur du service chimique. — Micrographie : *Mémoire* (le XVIIIe) *sur les poussières organisées de l'air et des eaux*, par M. le docteur P. Miquel.

Météorologie. — La première et la plus importante de ces trois parties de l'Annuaire contient moins de textes que de tableaux très détaillés, résumant par des chiffres les innombrables observations faites durant l'année 1895, sur la pression barométrique, la température de l'air sous abri et sans abri, son état hygrométrique, les quantités de pluie tombée, l'action évaporatrice des vents, leurs directions et leur vitesse, sur la nébulosité ou état nuageux du ciel, sur l'intensité des radiations solaires, sur les variations de l'insolation, sur les jours de brouillard, brume,

givre, neige, grêle, etc., etc., sur la température, la transpareuce (quand ce n'est pas la non-transparence) et les congélations de la Seine, sur la température et l'humidité de l'air dans les égouts.... Le tout complété par une instruction sur le mode d'emploi des divers instruments affectés à chacune de ces multiples observations.

Chimie. — *Analyse des eaux :* Méthodes, Résultats; *Analyse de l'air :* Méthodes, Résultats, tel est le plan du mémoire de M. Albert Lévy. Les *Résultats* concernent d'une part les eaux météoriques : pluies, rosée, brouillards, neiges; les eaux de sources : Vanne, Dhuis, Avre; les eaux de rivières : Ourcq, Marne, drain de Saint-Maur, Seine en un grand nombre de stations, du confluent de l'Yonne jusqu'à Mantes; eaux d'égout et de drainage; — d'autre part le dosage en ozone, en azote et en acide carbonique de l'air du parc de Montsouris et de diverses stations dans Paris.

Micrographie. — Le mémoire annuel de M. le docteur Miquel se divise en trois parties. Les deux premières concernent, comme d'habitude, l'une l'analyse micrographique de l'air au parc de Montsouris, au centre de Paris et dans les égouts, et donne les moyennes mensuelles et par saison des microorganismes de toute nature recueillis dans ces diverses stations; l'autre, l'analyse au point de vue bactériologique des eaux de sources, de rivières, de drains, d'égouts, de puits. La troisième partie a, cette année, pour objet l'historique et la description d'un laboratoire de diagnostic bactériologique de la diphtérie et des affections contagieuses, établi à la préfecture de la Seine à la suite d'un vote du conseil municipal de Paris émis le 4 avril 1895, sur le rapport de M. le docteur Dubois.

Une jolie carte des stations météorologiques de la région parisienne, comprenant le département de la Seine et partie des départements circonvoisins, est insérée à la fin du volume. Jean d'Estienne.

BELLES-LETTRES

Victor Hugo, **Correspondance,** 1815-1835. 3e édit. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 352 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume, comme le titre l'indique, contient la correspondance de Victor Hugo de 1815 à 1835. Les lettres sont classées en diverses catégories. Les premières sont adressées à des hommes plus ou moins connus, desquels émergent Lamartine, Lamennais, Nodier, Al. Dumas, Vigny. Dans ses expansions de jeune homme, Hugo, dans un style souvent enflé, montre une grande affectuosité. (Le mot n'est pas tout à fait français, mais Littré lui a donné l'hospitalité dans son Supplément.) Il a pour ses amis un dévouement que l'on sent être vrai. C'est ainsi qu'il s'occupe beaucoup de la candidature de Lamartine à l'Académie. Il la recommande chaudement à M. Villars, auquel, dans l'intérêt de sa cause,

il ne ménage pas les compliments. Qu'est-ce que c'était que ce M. Villars ? L'un des quarante, rien que cela ! Dans ce nom et ce souvenir si profondément oubliés, quelle leçon de modestie pour quelques-uns de ses successeurs ! Plus tard, quand la brouille survint avec Sainte-Beuve, on sait combien il fut pénible pour Hugo de dénouer d'intimes relations. On s'étonne même — si la rupture eut les causes dont on a parlé — que le poète ait pu conserver un reste d'affection pour l'auteur de *Volupté*. On ne peut vraiment pas douter de tout ce qu'il y avait de tendresse dans le cœur du poète. Mais c'est sa famille qui lui inspire surtout ces manifestations bien certainement sincères. C'est son père, ce sont ses enfants, c'est sa femme, pour lesquels il ressent un amour dont l'expression arrive parfois à la mièvrerie. Il faut voir, lorsqu'il est appelé à assister au sacre de Charles X, quelle est sa douleur d'être si loin de sa chère Adèle. Elle est à Blois, lui à Reims. On croirait qu'il lui écrit de Tombouctou. Certes, ces sentiments sont honorables. C'est un bon côté qu'il faut reconnaître, mais on regrette que Hugo à ces qualités d'ami, de fils, d'époux et de père n'ait pas trouvé dans sa conscience une autre qualité qui lui manque essentiellement : la reconnaissance. Lui qui, dans sa première lettre, fait parade d'un royalisme de chouan, lui à qui Charles X a accordé la croix de la Légion d'honneur quand il était presque un enfant, à qui Charles X encore donna un peu plus tard une pension de 6,000 fr., qui dut au même roi de voir son père nommé lieutenant général, lui le chantre du duc de Bordeaux et du Sacre, le 7 août de cette année 1830 qui amena la chute du trône, quelques jours après la révolution de juillet, écrivait : Plus de Bourbons ! et célébrait la victoire du peuple, dans des vers bien mauvais, il est vrai, mais l'intention y était.

Nous voyons plus tard Victor Hugo adresser au roi Joseph une lettre des plus adulatrices accompagnant l'envoi d'un de ses livres. « Vous y verrez, dit-il, comme dans tous mes autres ouvrages, le nom de l'Empereur. Je le mets partout, parce que je le vois partout. Si Votre Majesté m'a fait l'honneur de lire ce que j'ai publié jusqu'ici, elle a pu remarquer qu'à chacun de mes ouvrages, mon admiration pour son illustre frère est de plus en plus profonde, de plus en plus sentie, de plus en plus dégagée de l'alliage royaliste de mes premières années » (p. 120-121).

Victor Hugo préludait ainsi à cette légende napoléonienne dont nous ne sommes pas encore débarrassés. M. Edmond Biré a raconté pourquoi il ne put profiter de l'avènement du neveu de l'Empereur et comment son fanatisme pour l'oncle aboutit à *Napoléon le Petit*. Il y a des petitesses dans ce grand génie. Hugo tient aux titres et aux honneurs, les allusions à sa décoration prématurée ne manquent pas. Il faut voir (p. 107) comme il réclame, étant sous-lieutenant de la garde nationale, contre une décision qui met en doute ce grade important; le titre de

comte accompagne le nom de son père à chaque instant. Dans une lettre très royaliste à M. de la Bourdonnaye, ministre de l'intérieur, le 14 août 1829, V. Hugo dit que sa famille était noble dès l'an 1531. Du reste, il semblait vraiment le croire : il avait tant d'imagination ! (p. 31.)

Ce volume, bien qu'il diminue sous bien des rapports l'homme illustre qui s'y dépeint, offre une lecture attachante. Pourtant il faut en convenir, les grands hommes ne gagnent pas à être vus de trop près. Il est peut-être bien heureux pour Dante qu'il ne nous apparaisse que dans le lointain du XIVe siècle. TH. DE P.

Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets, von Dr MORITZ WERNER (*Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie*). Berlin, C. Vogt, 1896, in-8 de 161 p.

Quand les contemporains d'Auguste lisaient Virgile, ils ne se doutaient pas apparemment qu'il serait besoin un jour, pour bien comprendre l'*Énéide*, que les Allemands, en marge de chaque vers, développent de longs commentaires historiques. Nous, de même, en lisant Musset, il nous semble que nous l'entendons parfaitement. Déjà, pourtant, bien des allusions nous échappent et nous passons sans les voir à côté de petites questions qui feront se prendre aux cheveux les Saumaises futurs. Pendant ce temps les étrangers sont à l'œuvre. Tandis qu'un Russe étudie George Sand et fait la lumière dans le fouillis de sa vie et de son œuvre, voici qu'en Allemagne le docteur Moritz Werner, s'attaquant à Musset, nous donne, pour commencer, un commentaire explicatif d'*Une Bonne Fortune*, des *Stances à la Malibran*, mises en parallèle suivant la formule classique avec cet autre « thrène » sur la mort du duc d'Orléans, intitulé *le Treize Juillet*, des strophes *Sur une morte*, et de quelques autres poésies de moindre importance.

Et cela est fait avec cette bonne conscience — un peu lourde, mais si laborieuse ! — des Allemands, qui s'évertue d'abord à trouver partout des problèmes, et remue ensuite des monceaux de choses écrites pour en trouver la solution. Évidemment, en face de cette boutade de Musset, que la modestie bannie de France « grâce à Dieu, pour New-York est partie, » il y a excès un peu risible à se demander pourquoi le poète a mis là New-York, et d'aller chercher Chateaubriand et la *Correspondance* de V. Jacquemont pour y trouver la trace de l'idée très répandue alors chez nous de la pureté des mœurs américaines; d'écarter cette première interprétation, pour supposer que la phrase est ironique et vise les saint-simoniens, parce qu'ils regardaient l'Amérique comme le pays de leurs rêves, enfin de découvrir qu'à la date où Musset écrivait *Une Bonne Fortune*, il y avait en France un mouvement d'opinion contre l'Amérique, à propos d'un différend diplomatique des plus vifs au sujet d'une indemnité exorbitante réclamée par les États-Unis pour la prise

de vaisseaux américains, et que le trait est par conséquent plein d'actualité et de mordant, c'est d'une minutie que la « légèreté » française aura vite fait d'appeler : « pédantisme » germanique.

Mais à côté de cela, que d'éclaircissements intéressants, que de rapprochements utiles, que de vraies trouvailles font ces rats de bibliothèques qui patiemment, méthodiquement, dévorent tout : livres, revues, journaux, et de tout tirent parti ! Voici, pour donner une idée de ces curieuses études, une poignée de commentaires du docteur Werner :

— « J'oublie à tout moment que je suis gentilhomme, » dit en plaisantant Musset. En effet, quoiqu'on ait prétendu le contraire, « il se piquait d'être gentilhomme, » dit le comte d'Alton-Shée dans ses *Mémoires* (I, 109), et sur la liste des étrangers à Bade en 1834 (M. Werner l'a soigneusement relevé) il se fait appeler « vicomte. »

— L'ode à la Malibran est d'octobre 1836. Or, dans la *Revue des Deux Mondes* du 1er octobre avait paru, sous le titre de *Desdemona*, un poème de Blaze de Bury, très justement oublié aujourd'hui, mais qui, presque certainement inspiré par la grande artiste dont le rôle de Desdémone était un des plus grands succès, a bien certainement inspiré à Musset quelques-unes des plus belles idées de sa pièce.... Et vous pensez bien que nous avons tous les détails désirables.

— Pour que Raphaël échappe au néant,

C'est assez d'un enfant sur sa mère endormi.

A quel tableau Musset a-t-il pensé? — Recensement des tableaux de Raphaël : dans aucun il n'y a proprement d'enfant endormi au sein de sa mère. Mais voici que dans le numéro d'octobre de la *Revue de Paris*, où se trouvait une notice sur la Malibran que Musset (certains détails le prouvent) eut certainement sous les yeux en composant son poème, un article de critique d'art de Thoré fait la description d'un tableau d'une collection particulière, qu'il attribue — à tort du reste — à Raphaël, et qui représente une Sainte Famille avec un enfant Jésus endormi.

— Et qui est cette « jeune Vénus, fille de Praxitèle, » qui

Sourit encor debout dans sa divinité
Aux siècles impuissants qu'a vaincus sa beauté?

La Vénus de Milo, sans aucun doute, — qui n'est pas de Praxitèle. Oui, mais grâce à la *Gazette des beaux-arts* et aux journaux du temps, il est établi qu'en 1836 plusieurs archéologues attribuaient encore la statue à Praxitèle.

Ce sont là des broutilles sans doute. Mais outre qu'il y a des choses plus graves, et par exemple d'intéressants détails (quoique plus faciles à trouver) sur le duc et la duchesse d'Orléans, à propos de la pièce *le Treize Juillet*, ou sur Charles Nodier et les Soirées de l'Arsenal, ou sur la princesse Belgiojoso (*Sur une morte*) ; outre que cette confrontation

perpétuelle des vers de Musset avec les événements, les écrits, les journaux du temps, fait mieux comprendre son caractère et ses procédés de composition, les plus menues trouvailles sont toujours amusantes quand elles ont coûté de la peine. Livre érudit en somme et bien allemand, mais livre récréatif et qui sera utile. GABRIEL AUDIAT.

Córdoba contemporánea, *Apuntes para la historia de la literatura en esta provincia desde el año 1859*, por RODOLFO GIL. Cordoba y Madrid, imp. y Papelaría Catalana, 2 vol. in-8 de XVIII-292 et 228 p.

Don Rodolfo Gil est un jeune écrivain de talent, rédacteur au journal madrilène *la Unión católica*, qui a voulu esquisser le tableau du mouvement littéraire de la province de Cordoue, sa patrie, depuis 1859, époque à laquelle remonte l'institution des Jeux floraux, imitation, bien faible, des concours poétiques de Toulouse et d'autres analogues. Le premier volume de la *Córdoba contemporánea* va jusqu'à 1892; le tome II comprend la période des quatre dernières années écoulées. Dans l'un comme dans l'autre, l'auteur a suivi le même plan : Jeux floraux, journaux et revues, livres et brochures, associations scientifiques, artistiques et littéraires, biographies des écrivains, tant en prose qu'en vers, telle est la division de l'ouvrage.

Ce n'est pas, à proprement parler, une histoire littéraire, mais bien plutôt un résumé, d'ailleurs très complet, de tout ce qui peut intéresser les lettres dans la ville et la province de Cordoue, ou, si l'on veut, une collection de matériaux pour quiconque voudra faire l'histoire littéraire de cette province. L'intention est excellente ; l'exécution seule laisse à désirer sur divers points que nous allons signaler, et qui se rapportent surtout au premier volume. Tout d'abord, il faut reconnaître que les concours poétiques et les jeux floraux de Cordoue n'ont eu ni l'importance ni le mérite que D. Rodolfo Gil y attache, à en juger par la longue, trop longue liste des concurrents et des sujets traités. En outre, on ne distingue pas assez, dans les notices et appréciations que l'auteur nous donne des écrivains de son pays, quels sont les hommes d'un talent vraiment supérieur, et quels sont ceux de second et même de troisième ordre. Si les jugements portés sur la masse des poètes sont justes ils ne sont pas assez sévères. A part ces quelques critiques, il y a beaucoup à louer dans l'œuvre de D. R. Gil : style clair et facile ; véritable sentiment littéraire et chrétien ; note parfois émue, quand il rend hommage, par exemple, à la mémoire du cardinal Gonzalez (*P. Zeferino*) ; vif amour de la patrie, et désir sincère d'instruire et de rendre service.

Nous savons que le distingué rédacteur de *la Unión católica* prépare des travaux plus complets sur Cordoue, et qu'il fera remonter son histoire littéraire à Gongora, à Lucain et à Sénèque. G. BERNARD.

HISTOIRE

Atti del secondo congresso geografico italiano, tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895. Roma, G. Civelli, 1896, in-8 de CCLII-616 p.

Les congrès de géographie vont chaque jour se multipliant ; outre les congrès internationaux, qui se tiennent à des intervalles irréguliers, il existe dans plusieurs pays de l'Europe des congrès nationaux dont le souvenir est perpétué par des volumes de comptes rendus. Depuis plus ou moins longtemps, la France et l'Allemagne sont pourvues d'une institution de ce genre ; la Suisse a suivi cet exemple à son tour, et l'Italie semble maintenant vouloir agir de même et avoir, elle aussi, son congrès géographique national. C'est à Gênes qu'a eu lieu, en 1892, à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique, la première session de ce congrès. La deuxième session s'est tenue à Rome en 1895, du 22 au 27 septembre. On y a déployé une très réelle activité ; aux séances des quatre sections entre lesquelles s'étaient partagés les membres du congrès (scientifique, économico-commerciale, pédagogique, historique) ont été présentés des travaux très sérieux, suivis de discussions intéressantes ; quant aux conférences faites dans les séances générales, elles offrent une réelle valeur.

Le volume débute par la publication d'un certain nombre de documents relatifs au congrès de Rome, et par le procès-verbal des séances générales et des séances des sections. Les comptes rendus de ces dernières contiennent plus d'une discussion instructive : sur l'orographie de l'Italie, par exemple (p. CCX et s.), sur les mouvements sismiques dans la péninsule (p. LXXIX et s.), sur la colonie de l'Érythrée (p. LXXXVIII et s.), sur les colonies italiennes dans l'Amérique du sud (p. CXXXV et s.), enfin sur la cartographie italienne au moyen âge (p. CCXLII et s.). Mais il convient de regretter que le texte même des travaux qui ont suscité ces discussions se trouve dans une autre partie du volume. Il y a là une disposition fâcheuse, car il faut aller chercher ailleurs des communications qui devraient, en réalité, précéder immédiatement les observations suscitées par ces communications mêmes.

A la suite des comptes rendus vient le texte même des communications originales adressées au congrès. Ce sont d'abord cinq excellentes conférences sur les travaux géographiques de l'Institut militaire, de l'Institut hydrographique et du service géologique du royaume d'Italie (avec des cartes et des listes bibliographiques intéressantes), sur l'avenir de l'Érythrée et sur l'ethnologie d'une tribu indienne du haut Paraguay. — Viennent ensuite (à partir de la page 135) les études qui ont été présentées à chaque section, et dont plusieurs sont remarquables par leur rigueur scientifique et leur précision. Tel est le travail de M. Issel sur

les sismes en Italie d'après les plus récentes recherches (p. 165-174), celui de M. Francesco Porro sur la nécessité d'une étude scientifique des mouvements des glaciers italiens (p. 176-181), celui de M. de Giorgi sur l'orographie de la Pouille (p. 182-192; cf. p. LXXII), ou encore celui de M. Cortese sur la forme des côtes de la Calabre, et particulièrement du détroit de Messine (p. 193-195). Nous regrettons de ne pouvoir insister comme il conviendrait sur les études relatives à la météorologie, à la limnologie de l'Italie, communiquées à la première section, ou encore sur les mémoires de valeur dont les sections pédagogique et historique du congrès ont eu la primeur. Du moins faut-il signaler, comme particulièrement dignes d'attention, le travail du docteur Olinto Marinelli sur la distribution de la population en Sicile par rapport à son éloignement de la mer (p. 221-227) et les deux études des professeurs Grossi et Scalabrini sur les relations économiques de l'Italie et de l'Amérique du Sud (p. 309-343), contenant d'excellents renseignements sur les colonies italiennes dans cette partie du monde.

Une communication du docteur Marinelli, intitulée *Superficie de l'Italie naturelle*, est discutable au point de vue français, sinon au point de vue scientifique; elle fait commencer « l'Italie naturelle » à l'ouest de Nice (p. 154) et y englobe la Corse (p. 156). En ajoutant au royaume actuel un certain nombre de territoires dépendant des États voisins et de l'Angleterre, en défalquant quelques vallées et quelques îlots possédés par lui, M. Marinelli attribue à l'Italie naturelle (p. 157) une superficie de 321,787 kilomètres carrés, supérieure d'environ un huitième à celle du royaume. — L'impression du volume est excellente (nous y avons à peine relevé une ou deux petites erreurs : p. CXXX par exemple, *Ordinare* pour *Ordinaire*; p. 606, *Boheraave* pour *Boerhave*) et fait le plus grand honneur à l'établissement typographique de G. Civelli, qui a publié comme il convenait un recueil donnant la meilleure idée de la science géographique italienne.

HENRI FROIDEVAUX.

Carnets de voyage. Notes sur la province, 1863-1865, par H. TAINE. Paris, Hachette, 1897, in-16 de VI-351 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le court *Avant-propos* qui précède ces *Carnets* insiste sur cette sage observation de l'auteur consignée à la page 81 (*Promenades à Toulouse*) : « Ordinairement, on n'a que des commencements de sensation.... Pour les avoir parfaites, il faut les corriger, les compléter. » — Dont acte, comme disent les notaires.

Ces pages ont été écrites « pendant les tournées que M. Taine fit, de 1863 à 1865, comme examinateur d'admission à l'École militaire de Saint-Cyr. Ce sont des notes prises au jour le jour, sur de tout petits cahiers, la plupart du temps au crayon, presque toujours sans corrections ni ratures. » L'on peut ajouter que les régions parcourues par

l'examinateur sont des plus variées. En ces trois années, notre voyageur par ordre débute régulièrement par Douai. En 1863, de cette ville il va dans la Sarthe, puis, de là, à Rennes, à Tours, à Bordeaux, à Toulouse, Cette, Marseille, Lyon, Besançon, et termine par Strasbourg. L'année suivante, de Douai il se rend à Amiens, Poitiers, Toulouse, Montpellier, Marseille, Bourg, Besançon, Nancy, et achève sa tournée par Reims. En 1865, il revient à Douai pour se diriger ensuite sur la Flèche, Rennes, Nantes, puis redescendre vers le midi, où il revoit Toulouse et Marseille, visite Orange, qu'il abandonne pour Lyon, d'où il part pour Strasbourg. Vrais voyages en zigzag à travers la France.

Le Taine qui nous apparaît ici est un Taine première manière, assez différent du Taine définitif que nous connaissons, à certains égards du moins. Déjà la démocratie lui est peu sympathique : c'est un esprit aristocratique, un peu voltairien, troublé parfois par la crainte, nous dirions volontiers la terreur que lui inspirent les Pères jésuites. Il les voit partout, mais principalement dans ce qui touche à l'instruction et à l'éducation de la jeunesse. En sa qualité d'universitaire, cette concurrence le gêne. Les couvents ne trouvent pas grâce devant lui : voyez, par exemple, ce qu'il en dit (*Strasbourg*, p. 342-343). A côté d'éloges mérités, il place la critique de la fin : *in cauda venenum.*

Quand l'auteur parle de *Besançon*, il nous sert l'opinion du proviseur du lycée : cette ville est une « capucinière » (les temps sont changés), où le cardinal-archevêque (Mgr Mathieu) « est plus puissant que l'Empereur. » Il a la malechance de rééditer l'inepte calomnie d'après laquelle les jésuites auraient autrefois acquis certaines propriétés de M. d'Ancier par tromperie, en usant du « procédé du *Légataire* » (de Regnard), dit-il. Si M. Taine était encore de ce monde, nul doute qu'il ne désavouât cette petite phrase absurde. Pour éclairer sa religion, nous lui dirions d'abord que le premier colporteur de cette infamie fut le sieur Fenouillot de Falbaire de Quingey, inspecteur général des salines de Franche-Comté, de Lorraine et des Trois-Évêchés et écrivain dramatique de troisième ordre (Voir les *Remarques historiques*, n° 17, p. 172-179, mises à la suite de la tragédie des *Jammabos, ou les Moines japonois*, t. II des *Œuvres* de Fenouillot). Si *les Jammabos* sont aujourd'hui justement oubliés, du moins la vipérine « remarque historique n° 17 » du tragédien a-t-elle fait son petit chemin dans le monde. Divers écrivains d'ailleurs l'ont reproduite sans examen ni critique, entre autres Jouy (*L'Hermite en province*, t. X, p. 165-175). Plus près de nous, l'*Almanach de Besançon et de la Franche-Comté pour 1866* a publié, sans nom d'auteur, une *Légende* (sic) *du lycée de Besançon* (p. 47-48), visiblement inspirée par la « remarque historique » précitée de Fenouillot. Nous pourrions ensuite rappeler à M. Taine, sinon lui apprendre, que les jésuites ont été vengés, un peu tardivement il est vrai, par S. Droz

(*Recherches historiques sur la ville de Besançon. Collège. Première Époque. Les Jésuites.* Besançon, 1868). Les pages 95 à 174 de cet ouvrage consciencieux sont consacrées aux enquêtes ordonnées par la justice et aux procès intentés aux Révérends Pères par les héritiers naturels de Gauthiot d'Ancier (des cousins, les Montaigu), enquêtes et procès qui se terminèrent tout à l'avantage et à l'honneur des Pères. Il conviendrait aussi de renvoyer à l'article si concluant que l'abbé Besson (depuis évêque de Nîmes), a consacré au *Testament de M. d'Ancier* dans les *Annales franc-comtoises* (livr. d'août 1868, p. 82-96).

Que l'on nous pardonne d'appuyer sur ce détail avec un tel luxe de références ; mais nous nous révoltons toujours contre les erreurs historiques qui, ayant pour base la calomnie et la haine, affirment une vitalité d'autant plus forte. Nous sommes persuadé que, dans le cas présent, la bonne foi de Taine a été surprise.

Il y a donc des taches dans ce curieux volume ; mais, cela constaté, il serait injuste de ne point reconnaître son haut intérêt comme esquisse des mœurs françaises en province sous le second Empire. Observateur aigu, forcément superficiel néanmoins, car il ne faisait que passer et écouter des gens plus ou moins bien disposés et sincères, Taine semble avoir eu le tort de consigner ici, comme choses vraies, trop de racontars. Mais quand il peut se rendre compte par lui-même, quand, par exemple, il admire les sites ou examine les monuments des villes et les œuvres d'art qu'on y trouve, l'artiste, alors, se révèle, brillant.

Ces *Carnets de voyage*, pour les caractériser brièvement, ne plairont à personne d'une façon absolue ; ils n'en intéresseront pas moins tous ceux qui aiment à excursionner dans un passé si rapproché comme époque et qui semble déjà si loin de nous. E.-C. Gaudot.

Études sur la Grèce. Beaux-Arts, les sites et la population, par Gabriel Thomas. Paris, Berger-Levrault, 1895, in-8 de 216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Études est un bien gros mot pour désigner ces pages écrites au courant de la plume et au hasard de rencontres, et dont le principal mérite, par ce temps d'érudition à outrance, consisterait peut-être en ce qu'elles ne sont pas du tout étudiées. Nous ne voudrions pas chicaner l'auteur sur le titre qu'il a choisi si nous ne percevions pas chez lui une certaine recherche d'érudition qui n'est pas toujours à la hauteur de son information. Il est dangereux et épineux d'aborder des questions d'histoire de l'art, les théories sur l'art archaïque, etc. Aussi, faute de compétence, ne nous lancerons-nous pas à la suite de l'auteur sur ce terrain glissant. Mais qu'il nous soit permis de relever à titre d'exemple quelques inexactitudes de fait et d'observation. A Nauplie, les cartouches sculptés où se détache en relief le lion de Venise rappellent à l'auteur les jours de la

conquête franque et cette civilisation occidentale implantée durant plusieurs siècles dans le sol byzantin. Et il part de là pour se livrer à de longues considérations sur la conquête franque, ce qui d'ailleurs est fort bien puisque cet épisode de l'histoire de France est peu connu et très intéressant. Malheureusement ces cartouches portent le millésime de 1683; et même l'appareil du mur supérieur aurait suffi à nous apprendre que ces fortifications n'ont rien de commun avec la quatrième croisade et qu'elles datent du XVIIe siècle. Plus loin (p. 211), à Constantinople, ce ne sont pas les substructions du palais impérial qui soutiennent les kiosques et les pavillons du Vieux Sérail.

Est-il exact que les croisés aient campé sous les grands platanes de Bouyouk-Déré? Pourquoi énoncer comme un fait ce qui n'est qu'une légende? P. 79. Quels sont « les autres » pour lesquels les sarcophages de Constantinople datent de l'époque gréco-romaine?

Sans entrer dans plus de détails, nous ne voyons pas bien la nécessité de livres nouveaux sur la Grèce et sur l'Orient, à moins qu'ils n'apportent une contribution nouvelle à la science. Les descriptions de Chateaubriand sont toujours aussi belles et aussi jeunes. Pour le touriste et même pour le voyageur archéologique le Baedeker et le Joanne sont des sources d'information sûres et précises. J. NÉGROPONTE.

L'Afrique byzantine. *Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709)*, par CH. DIEHL. Paris, Leroux, 1896, in-8 de XIV-644 p., avec grav., plans et cartes. — Prix : 20 fr.

Pour entreprendre son vaste travail dans les meilleures conditions, l'auteur a commencé par parcourir l'Afrique septentrionale, refaisant, la carte en mains, les campagnes de Bélisaire contre les Vandales, celles de ses lieutenants et de ses successeurs les préfets et les exarques d'Afrique contre les éternels révoltés berbères, celles des Arabes enfin contre les troupes byzantines, étudiant minutieusement les débris des constructions militaires, civiles, religieuses d'époque byzantine, encore si nombreux en ces régions, parcourant les voies antiques, relevant toutes les inscriptions. M. Diehl semble vraiment n'avoir négligé aucune des sources auxquelles il pouvait puiser. Son œuvre comporte deux grandes divisions. La première, la plus documentée, la mieux connue aussi à cause de Procope, raconte la conquête de l'Afrique par Bélisaire, la lutte de ses lieutenants contre les grandes insurrections berbères et l'histoire de l'Afrique byzantine sous Justinien. La seconde partie est consacrée à cette même histoire sous les successeurs de cet empereur, jusqu'à la conquête arabe au VIIIe siècle.

L'histoire de la conquête de l'Afrique par Bélisaire et du rétablissement de l'autorité impériale dans ces provinces est écrite avec un soin extrême. L'auteur a su donner à ses récits beaucoup de précision, de

clarté, un grand souffle de vie. Certainement Procope est la source capitale, mais l'auteur, je le répète, n'en a négligé aucune autre. Outre les historiens Corippus, Victor Tonnennensis, etc., outre toutes les grandes collections d'ordre juridique du règne de Justinien, le Code, les Novelles, le Digeste, outre les travaux des modernes, l'auteur a scrupuleusement dépouillé les rares traités contemporains de tactique et de poliorcétique, dont il a tiré le plus précieux parti. De même, dans ses voyages en Afrique, il s'est préoccupé constamment des documents archéologiques qui lui ont fourni les plus importantes données : œuvres militaires byzantines, tracés des voies impériales, inscriptions contemporaines encore fort nombreuses.

Pour le premier chapitre qui traite de la reprise de l'Afrique sur les Vandales, Procope demeurant le grand, presque l'unique guide, l'auteur n'a pu dire grand'chose de neuf, mais le récit de la fameuse campagne est rédigé de main de maître, mis au courant des plus récents progrès réalisés. Cette brillante expédition est exposée dans le plus grand détail, en un langage saisissant. M. Diehl interprète le récit de Procope avec toutes les ressources de la critique moderne la plus pénétrante. Les deux chapitres suivants, consacrés à l'Afrique au lendemain de la conquête byzantine et à la pacification de l'intérieur par Salomon, sont encore rédigés surtout à l'aide de Procope ainsi que des Novelles et autres actes de l'administration de Justinien. M. Diehl explique à merveille les côtés faibles de cette prise de possession si rapide. Il énumère toutes les mesures prises par Justinien pour l'administration de ces provinces reconquises, et établit la différence qui existait entre l'optimisme impérial et la réalité des choses. Il décrit l'anéantissement complet des Vandales, la joie des populations d'origine romaine, le ravissement des catholiques devant le désastre des ariens, les dangers provenant des tribus berbères redevenues si puissantes, grâce à l'anarchie des derniers règnes vandales. Il expose la faiblesse de l'armée conquérante, l'indiscipline des soldats qui veulent avoir tout de suite leur récompense et traitent l'Afrique en pays conquis, la faiblesse aussi de la défense des frontières depuis que Genséric a fait raser toutes les places fortes, les inconvénients provenant de l'intolérance religieuse, les difficultés qu'amène l'attribution des propriétés ayant appartenu aux anciens maîtres vandales. Puis il décrit la guerre engagée contre les tribus soulevées, guerre difficile et meurtrière. Il fait une étude comparative des plus instructives entre l'armement, la manière de combattre, la tactique des divers éléments de l'armée byzantine et ceux des tribus berbères. Pour cela, il a surtout mis à contribution un traité anonyme de tactique du VIe siècle, ainsi que des renseignements empruntés à Procope et à la Johannide. Ces pages constituent un véritable traité de l'art de cette guerre si difficile contre ces insaisissables barbares. L'auteur insiste longuement sur le

manque d'union de tous les chefs berbères qui constitue toujours un grand avantage pour les Byzantins. L'histoire de la répression de l'insurrection de l'an 534 est encore établie d'après Procope. M. Diehl s'aide des Novelles de Justinien et d'un certain nombre d'inscriptions qui ont survécu. Puis vient le récit de la grande insurrection militaire qui retarda de trois années la pacification finale. A partir de 539 commença l'ère du gouvernement vraiment réparateur de Justinien.

L'étude de ce gouvernement réparateur forme l'objet du livre II. C'est encore une des parties les plus inédites de cette vaste étude. A l'aide des monuments juridiques qui nous sont demeurés, l'auteur a reconstitué de toutes pièces cette administration nouvelle de l'Afrique byzantine réorganisée, administration copiée « sur le gouvernement ancien du très prospère empire romain. » La première partie de ce second livre traite de l'administration civile du diocèse d'Afrique, de son préfet du prétoire et des attributions multiples de ce haut personnage, des officiers à sa suite si nombreux et si divers, des sept gouverneurs *consulares* ou *praesides* placés au-dessous de lui et de leurs officiers. A cette occasion M. Diehl a étudié le passage altéré du rescrit de 534, où se trouvent énumérées les nouvelles divisions de l'Afrique byzantine. Il discute ce texte controversé et propose une correction importante. La seconde partie du livre II est consacrée à l'armée d'occupation et à l'administration militaire, aux principes du système défensif dans l'Afrique byzantine, enfin à l'occupation militaire même en Afrique. Chacun de ces trois chapitres constitue un véritable traité sur la matière. Dans le premier, M. Diehl étudie successivement l'armée sédentaire des confins, des *limes* qui fournissait la garnison des forteresses et des camps établis contre les ennemis du dehors, et l'armée mobile disséminée dans l'intérieur du pays, toutes deux placées sous le *magister militum Africae*. Il passe en revue les troupes de chacune des quatre circonscriptions dans lesquelles l'Afrique a été divisée au point de vue de la défense. Dans le second, l'auteur a étudié la place forte byzantine en elle-même, d'après les sources et surtout d'après les manuscrits encore existants, depuis la grande ville jusqu'au blockhaus.

Dans le troisième chapitre, l'auteur a essayé de faire connaître les règles suivant lesquelles les Byzantins organisèrent en Afrique le système de la défense. Mais il a fait plus, et grâce aux textes, aux inscriptions surtout, aux monuments aussi encore existants, il est parvenu à exposer ce détail de l'occupation militaire, à déterminer les points principaux où furent établies les troupes, à suivre la direction générale de la frontière, à refaire en un mot, pour l'occupation byzantine, l'étude magistrale tentée par M. Cagnat pour la période romaine. Cette partie du volume est certainement la plus neuve et la plus instructive.

Je signalerai encore un chapitre très remarquable, intitulé : *Le Gou-*

vernement byzantin et les populations indigènes, en disant que les trois derniers livres consacrés à l'histoire de la crise des années 545 et 546, au gouvernement glorieux de Jean Troglita, à l'Histoire de l'Église d'Afrique sous Justinien, à celle de l'Exarchat créé vers la fin du VIe siècle, à l'Église d'Afrique au VIIe siècle, à l'Afrique sous Héraclius, enfin à la chute de la domination byzantine par la conquête arabe, n'offrent pas des qualités moindres que les précédents. Ce beau volume se termine par divers appendices, des tables très complètes, la chronologie des préfets du prétoire et des gouverneurs militaires de l'Afrique byzantine. GUSTAVE SCHLUMBERGER.

Recherches dans les archives italiennes. Louis XII et Ludovic Sforza (*8 avril 1498-23 juillet 1500*), par LÉON-G. PÉLISSIER. Paris, Fontemoing, 1896, 2 vol. in-8 de IX-515 et 534 p. (*Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome*, fasc. 75 et 76). — Prix : 25 fr.

De opere historico Aegidii cardinalis Viterbiensis *quod manuscriptum latet in bibliotheca quae in urbe Augustinianorum angelica ejusdemque operis cui titulus praeest « Historia viginti saeculorum » vera indole* breviter disseruit LEO-G. PÉLISSIER. Monspelii, ex typis Caroli Boehm, 1896, in-8 de 59 p.

M. Pélissier a fait de l'histoire des relations franco-italiennes à la fin du XVe siècle et au début du XVIe le principal objet de ses recherches, et son activité féconde, qui a fouillé avec un soin jaloux et une curiosité inépuisable les plus riches dépôts d'archives de l'Italie, s'est déjà manifestée par de nombreuses dissertations qui éclairent des points spéciaux de cette histoire, et par des recueils considérables de documents qui en forment les matériaux ; plusieurs de ces études ont eu l'occasion d'être signalées dans la chronique de ce recueil.

Aujourd'hui, M. Pélissier nous offre deux gros volumes, d'un texte serré, sur la conquête du Milanais. L'on serait tenté de s'étonner de voir traiter d'une façon aussi ample l'histoire de deux ans et demi. Mais c'est que l'auteur attribue à cette conquête une place éminente dans l'histoire d'Italie, que dis-je? dans l'histoire générale. « Elle marque le point de départ d'une période, dont son progrès détermine et circonscrit l'amplitude, » « elle est la principale cause de la transformation profonde que subit l'Italie entre 1498 et 1503, et dont le trait le plus frappant est la disparition de tout droit public. » Et puis surtout l'auteur a pris à cœur de soutenir, contre l'opinion généralement acceptée par les historiens, que la politique d'invasion italienne était pour la monarchie française la politique de tradition. Cette idée est largement développée dans le chapitre I de son livre I (les causes de l'expédition du Milanais); il y revient avec amour dans ses conclusions. Cette théorie soulèvera certainement des contradictions ; pour mon compte, je la crois fort exagérée ; et il me semble qu'il y a, dans les développements qui remplissent

ce chapitre, un mélange de vrai et de faux : c'est ainsi que M. Pélissier confond trop la politique et les intérêts de princes français avec la politique et les intérêts de la monarchie française ; mais il me semble exact que, dans sa tendance vers son expansion et son unité territoriale, la France s'est vue amenée presque invinciblement aux guerres d'Italie.

La fin du livre Ier est consacrée à la préparation de la guerre du Milanais : M. Pélissier étudie tour à tour, en s'appuyant presque exclusivement sur les documents diplomatiques : la lutte diplomatique en Europe (ch. II) et en Italie (ch. III) ; il montre admirablement comment l'habileté de Louis XII sut transformer la situation assez mauvaise de la France et réduire Ludovic le More à un isolement presque absolu. Le chapitre IV est relatif à la préparation militaire de la guerre ; le chapitre V, aux vaines tentatives de rapprochement entre les deux adversaires ; le chapitre VI, aux préludes de l'expédition, dont le livre II nous retrace les péripéties : première conquête, retour offensif de Ludovic, deuxième conquête définitive. Les mesures employées pour la soumission du duché forment le chapitre III du livre II ; et le chapitre IV nous retrace l'organisation de l'administration française, sur laquelle l'auteur a déjà publié un gros volume de documents. Enfin, dans un dernier livre, M. Pélissier expose avec beaucoup d'habileté les résultats de la conquête, c'est-à-dire l'établissement de la prééminence des Français dans la péninsule italique, et la situation qui en résulta pour la France vis-à-vis de l'Europe.

M. Pélissier a fait, pour asseoir ce travail, d'immenses recherches ; on peut s'en rendre compte non seulement par les références jetées au bas des pages, mais aussi par la table chronologique de sept cent vingt-cinq pièces justificatives, qui forme l'appendice de ce volume, pièces justificatives dont l'auteur annonce la prochaine publication. Quant à la mise en œuvre, elle est excellente ; le récit est intéressant, et, malgré l'abondance des renseignements, l'on ne se perd point dans ces volumes, grâce à l'ordre et à la clarté que M. Pélissier a mis dans son ouvrage.

Ce travail est une thèse présentée à la Faculté des lettres de Lyon. La thèse latine, dont nous avons transcrit le titre ci-dessus, n'a pas, à beaucoup près, la même importance. L'ouvrage inédit que M. Pélissier nous y fait connaître, bizarre composition où le commentaire des psaumes sert de prétexte à des digressions historiques et philosophiques, n'a d'autre intérêt que de nous donner sur Gilles de Viterbe des renseignements qui nous permettent de mieux apprécier un personnage qui a joué un certain rôle au XVIe siècle. La dissertation même de M. Pélissier — cela tient-il au sujet ? — est parfois un peu confuse. E.-G. Ledos.

Recueil de documents relatifs à la convocation des États généraux de 1789, par Armand Brette. Tome II. Paris, Imprimerie nationale; Leroux, 1896 in-4 de 719 p. — Prix : 12 fr.

La troisième partie de ce recueil (V., pour le vol. I et les deux premières parties, *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 527) est intitulée : *Les Élus de la Nation*. Elle nous donne : 1° les listes critiques, par ordre alphabétique, de tous les députés ayant siégé soit aux États généraux, soit à l'Assemblée nationale, au nombre de treize cent dix-huit (avec leurs adresses à Versailles et à Paris), ainsi que de tous ceux élus au titre de suppléants, adjoints, etc., et qui ne siégèrent pas, au nombre de cinq cent trente-huit; 2° la liste sommaire, par bailliages ou juridictions assimilées, de tous les députés élus à un titre quelconque; 3° le tableau des mutations survenues au cours de la session par décès, démissions, invalidations ou absences constatées; 4° et enfin le fac-similé, en vingt-quatre planches, de la signature de onze cent cinquante-neuf députés ayant reçu la médaille commémorative de la nuit du 4 août. Un chapitre accessoire est consacré aux députés qui, comme Mirabeau, furent élus par un ordre autre que celui auquel ils appartenaient. Une liste récapitulative finale et une table des circonscriptions électorales facilitent les recherches.

Pour réunir les innombrables éléments de ce répertoire complexe, pour rectifier les erreurs des listes antérieurement publiées, l'auteur a dû se livrer à un travail minutieux et considérable, revoir les procès-verbaux authentiques des assemblées électorales et ceux de la Constituante; il a ainsi détruit beaucoup d'assertions fausses introduites dans l'histoire par les documents de l'époque, très abondants, mais peu précis et parfois contradictoires entre eux, et consignées jusque dans les *Archives parlementaires* et dans le récent Dictionnaire de Robert, Cougny et Bourloton. Des notes nombreuses consacrées à élucider des points de détail, de compendieuses préfaces achèvent de faire de ce volume un précieux répertoire à l'usage de ceux qui veulent connaître d'un peu près l'histoire de la Révolution. L. P.

Œuvres posthumes du général Trochu. Tome Ier : *Le Siège de Paris*. Tome II : *La Société, l'État, l'Armée*, suivi d'un Appendice d'histoire anecdotique. Tours, Mame, 1896, 2 vol. gr. in-8 de viii-663, x-402 p. — Prix : 15 fr.

Quel que soit le jugement qu'on porte sur les capacités militaires du général Trochu, ses ennemis eux-mêmes ne lui refuseront ni la loyauté, ni la franchise, ni la dignité de la vie. Acteur, malgré lui, dans un des drames les plus considérables, les plus lamentables de notre histoire moderne, il a eu la puissance du silence quand tout le monde autour de lui entreprenait de rejeter sur son voisin la responsabilité de nos désastres; il a attendu d'être entré dans l'éternité pour offrir à ses contemporains l'explication de sa conduite pendant ce siège de Paris dont il restera de-

vant la postérité la personnification à la fois glorieuse et malheureuse. Au moment où éclata la guerre de 1870, le général Trochu était à Contrexéville. Quand les journaux, entrés depuis longtemps dans la discussion de la crise, commencèrent à dire les dispositions arrêtées par le ministre de la guerre pour la composition des armées, il chercha vainement son nom dans ces nomenclatures où figuraient tous les généraux valides de l'armée : son nom n'y était pas. La raison de cet ostracisme singulier, le général Trochu crut la trouver dans ce fait que son ancienneté dans le grade de divisionnaire l'appelait à prendre le commandement d'un corps d'armée et que l'éloignement qu'avait pour lui l'Empereur empêchant qu'on ne lui donnât ce corps d'armée, le maréchal Lebœuf, son ami, se trouvait embarrassé à son égard.

Le général Trochu accepterait-il le commandement d'une simple division sous les ordres d'un officier général moins ancien que lui : on ne voulait pas sans doute se heurter à un refus. C'était là, pensa le général, la cause véritable de l'éloignement ou de l'oubli dans lequel on le laissait. Il écrivit donc au ministre de la guerre pour l'assurer que dans les circonstances présentes, il faisait abnégation de toute question de préséance, qu'il offrait à l'Empereur ses services dans quelque situation qu'on le plaçât, qu'il était prêt à prendre le commandement de telle division qu'on lui confierait. Alors, le maréchal Lebœuf finit par lui offrir le commandement d'une armée de réserve qui allait se concentrer à Toulouse et qui était destinée à surveiller l'Espagne, dont l'Empereur redoutait, affirma le ministre, l'intervention armée. Cette pitoyable défaite donnait au général Trochu la certitude douloureuse que les ressentiments qu'avaient suscités contre lui ses critiques prophétiques contre la mauvaise organisation de notre armée étaient assez vivaces pour qu'on voulût le tenir systématiquement à l'écart. Ce fut accablé sous l'iniquité d'une telle mesure qu'il rentra chez lui, cherchant à puiser dans les sentiments élevés d'une foi profonde et d'un patriotisme ardent la puissance de résignation qui lui était nécessaire. Mais quand les premières défaites eurent commencé à sonner le glas de l'Empire, quand les premières victoires allemandes eurent démontré que l'auteur de *l'Armée française en 1867* n'avait pas eu aussi tort que l'avaient pensé l'Empereur et son entourage, Trochu ne crut pas possible de garder le silence. Alors il adressa au général Waubert, aide de camp de Napoléon, cette lettre mémorable où, dès le 10 août, il affirmait le péril auquel s'exposerait l'armée du Rhin en restant devant Metz, où il indiquait la nécessité absolue pour cette armée de se retirer sur Paris de façon à assurer la défense de la capitale, dans laquelle enfin il écrivait cette phrase véritablement prophétique : « Si vous tenez trop longtemps devant Metz, il en sera de cette armée, qui est le dernier espoir de la France, comme il en a été de celle qui vient de périr à Reichshoffen. » Ce fut alors que, nommé au commandement du 12e corps, en for-

mation à Châlons, il fut chargé de ramener toutes ces troupes à Paris et d'organiser la défense de la capitale. Il n'avait accepté cette lourde tâche qu'après avoir posé comme condition *sine quâ non*, que l'armée du Rhin, rapidement ramenée de Lorraine, viendrait prendre position dans la vallée de la Seine, de manière à empêcher l'investissement et à entamer, en dehors de la garnison de Paris même, une série d'opérations de campagne qui eussent rendu impossible aux Allemands un siège proprement dit. Mais il était écrit que dans cette funeste campagne le général Trochu n'aurait que des déboires. Quand rentré à Paris, à l'issue de la conférence de Châlons, le général fut présenté à l'Impératrice et lui expliqua les décisions qui avaient été prises, il fut reçu comme un traître qui n'avait accepté le commandement de l'armée de Paris que pour livrer la France aux princes d'Orléans. Il faut lire dans le tome Ier des *Œuvres posthumes* cette page historique qui éclaire d'un jour nouveau les erreurs impériales et fait peser sur l'impératrice Eugénie, en particulier, une terrible responsabilité. C'est malheureusement un fait indéniable que, depuis l'affaissement moral où était tombé l'Empereur, il y avait quelques années déjà, l'Impératrice avait assumé une part considérable dans la direction des affaires et qu'en 1870, après le départ de Napoléon III aux armées, elle avait entrepris, de connivence avec M. Rouher, avec le général de Palikao et quelques autres, — avec ce que l'on a appelé la coterie du pavillon de Flore — de rétablir dans sa solidité première l'Empire, sans l'Empereur ou même malgré l'Empereur, et d'assurer ainsi l'héritage de son fils. Or, pour l'Impératrice, le retour de Napoléon de l'armée du Rhin à Paris, après les défaites du mois d'août, c'était la révolution à brève échéance, la perte de toute espérance, l'effondrement et la ruine. Il ne fallait donc pas que l'armée du Rhin ni Napoléon revinssent dans la capitale, et pour atteindre ce résultat on n'hésita pas à sacrifier les dernières espérances de la patrie. Hélas ! cette criminelle obstination ne devait pas porter les fruits qu'en attendaient ses auteurs. On sait ce que fut la guerre en province. A Paris, la lutte commença dans des conditions qui eussent pu être meilleures si, sous les yeux de l'ennemi, une poignée de scélérats n'avaient réussi à jeter le trouble dans la grande cité et à y tenir en échec pendant tout le siège les troupes primitivement destinées à combattre les Allemands. Les dispositions prises par le général Trochu pour la défense de Paris, ce fameux « plan » si amèrement critiqué, avaient consisté à partager la ville en neuf secteurs dans chacun desquels le général commandant avait à sa disposition : en première ligne, un corps principal prêt à répondre à une attaque de vive force ; en second lieu, une troupe de soutien immédiat ; en troisième lieu, une réserve. Ceci était pour la défense intérieure. En ce qui concernait la défense du dehors, d'immenses travaux avaient été entrepris et menés également à bonne fin. Vitry, Villejuif, Arcueil

Cachan, Issy, Suresne, Puteaux, Courbevoie, Asnières, la presqu'île de Gennevilliers, la Courneuve, Aubervilliers, Noisy, Rosny, Fontenay-sous-Bois, Nogent, Joinville, avec la tête de pont sur la Marne, Créteil, avaient été mis en état de défense et reliés par des retranchements dont l'ensemble atteignait un développement de quatre-vingts kilomètres. Les anciennes carrières du front sud avaient été comblées, les galeries des catacombes qui pouvaient donner accès dans la place avaient été murées; la navigation sur la Seine avait été interceptée par des estacades. Toutes ces dispositions et cent autres qu'il nous est impossible de relater ici constituaient un ensemble défensif qui eût défié toute attaque, mais qui échoua précisément parce qu'il était purement défensif. Ce fut là son défaut capital. « Pourquoi ce plan n'a-t-il pas réussi, dit lui-même ici le général Trochu, c'est que l'effort de la défense ne peut avoir lieu que lorsqu'il répond à l'effort de l'attaque et que l'ennemi s'est, du commencement à la fin du siège, systématiquement refusé à attaquer. » Mais il serait puéril de reprocher aux Allemands de ne s'être pas offerts aux coups qu'on s'était préparé à leur assener et d'avoir attendu tranquillement dans leurs lignes que le temps, l'émeute et la faim fissent leur œuvre, se contentant de repousser des tentatives d'offensive qui devaient échouer avec la pénurie de troupes actives dont disposait le gouverneur de Paris. Il ne nous est pas possible d'analyser même sommairement tous les événements racontés dans ce livre, où les détails les plus curieux, une quantité énorme d'aperçus nouveaux, de renseignements inconnus côtoient des choses sues de tout le monde. Il y a de plus dans ce premier volume un voile de tristesse amère, de souffrance contenue qui émeuvent et qui navrent : on sent qu'en l'écrivant le général Trochu a dû revivre toutes les souffrances qu'il avait endurées pendant le siège et que, malgré la résignation qui l'empêcha pendant vingt-cinq ans de répondre aux accusations dont il avait été l'objet, il eut à faire d'immenses efforts sur lui-même pour garder le calme, la stoïque tranquillité des forts. La postérité lui tiendra compte de ces souffrances ; s'il fit des fautes, il les a largement expiées, sa mémoire restera celle d'un homme qui a sacrifié à son pays ce qu'un soldat a de plus cher : sa réputation militaire.

Le deuxième volume des *Œuvres posthumes* contient deux parties distinctes. Dans la première et la seconde : *La Société*, *l'État*, *l'Armée*, le général Trochu aborde une série de questions politiques ou sociales dans l'étude desquelles on retrouve cette sagacité, cette clairvoyance qui jadis, mieux écoutées, eussent vraisemblablement épargné à la France les tristesses et les humiliations de l'année terrible. Mais c'est surtout dans la troisième partie du livre, dans la partie réservée à l'armée, qu'on rencontre des pages dignes de fixer l'attention. Il serait banal de dire que toute sa vie le général Trochu avait pris comme sujet de ses méditations

le dressage intellectuel de l'armée et l'élévation du niveau moral des classes combattantes. Son beau livre : *L'Armée française en 1867*, qui, lors de son apparition, fit une sensation si profonde et si méritée, l'avait depuis longtemps proclamé un éducateur hors ligne. On ne s'étonnera donc pas que, revenant sur son sujet avec une expérience de trente années de plus, il l'ait traité avec autorité. En somme, ces deux volumes constituent une œuvre qui fait grandement honneur à son auteur, et il ne sera plus permis de parler du siège de Paris sans citer celui qui y a joué le principal rôle, celui qui en a été la plus illustre victime.

ARTHUR DE GANNIERS.

Le Journal d'un évêque, publié par YVES LE QUERDEC. Ire partie : *Pendant le Concordat.* Paris, Lecoffre, 1897, in-18 de 350 p. — Prix : 3 fr. 50.

J'avais beaucoup goûté, nos lecteurs s'en souviennent peut-être, les *Lettres d'un curé de canton*, du même auteur ; avec la même franchise, je dis tout de suite que le *Journal d'un évêque* m'a causé infiniment moins de plaisir. Non pas que l'auteur y ait déployé un moindre talent d'écrivain, mais il s'est visiblement haussé au-dessus de sa compétence, *ultra crepidam*, et il a poussé la fantaisie et le paradoxe beaucoup trop loin. Ni toutes ses idées ne sont bonnes ni toutes ses critiques ne sont justes, et je crains bien qu'en somme son livre ne serve surtout à fournir des armes à nos ennemis. C'est un résultat dont je suis bien sûr que l'auteur, excellent chrétien et animé des intentions les plus droites, sera peiné le premier. Aussi ne veux-je pas trop insister pour ne pas aggraver encore le châtiment dont il est menacé à brève échéance. Je lui ferai un autre reproche, c'est de se montrer peu généreux, lui membre d'une Université qui pratique dans le budget du pays des saignées si larges, dans le jugement qu'il porte sur l'enseignement libre chrétien, dont le plus grand défaut est de n'avoir pas, pour se donner le luxe d'une organisation meilleure, l'aide des impôts qu'il paie comme tout le monde et dont il ne profite pas. On y trouve du moins, et M. Le Querdec ne le dit pas assez, ce qui ne s'achète pas avec de l'argent, un dévouement à toute épreuve et une aptitude pour l'éducation des âmes dont sans doute, en regardant beaucoup plus près de lui, M. Le Querdec a dû maintes fois déplorer l'absence. Je sais bien que M. Le Querdec semble n'avoir qu'une médiocre estime des procédés de l'éducation chrétienne, et qu'il rêve pour la jeunesse une sorte d'éducation à l'américaine, tout à fait différente des méthodes traditionnelles où s'est formé le tempérament de la France chrétienne. Si c'est là son idée, je lui conseille d'aller le dire à Rome, où sans doute les rapports du cardinal Satolli ne lui ménageront pas un très bon accueil. Une autre idée de M. Le Querdec, que je me permets de trouver fâcheuse, c'est celle qui

consiste à pousser les catholiques à donner leur concours aux œuvres neutres et même suspectes de sympathies maçonniques, pour tâcher de les améliorer. Je m'étonne qu'un esprit aussi clairvoyant que le sien prête ainsi la main à ce plan détestable, qui, sous prétexte de neutralité, ne vise rien moins qu'à laïciser toutes les œuvres catholiques. A ce métier, l'on devient dupe ou complice, et je ne pense pas que ce soit là le but que l'auteur ait visé ; mais il y tend, et il a beau faire contresigner par un évêque ses dangereuses rêveries, elles n'en sont pas moins très fâcheuses. Je note qu'à l'appui de sa thèse Mgr Péchanval cite deux exemples assez mal choisis : la *Ligue d'enseignement*, qui n'a fait tant de mal, pense-t-il, que parce que les catholiques s'en sont tenus à l'écart, et la *Société d'éducation*, qui n'a tant fait de bien que parce que les catholiques s'en sont emparés. Cette assertion suffit à prouver combien M. Le Querdec connaît peu l'origine de l'une et de l'autre de ces deux sociétés. Il est aisé d'accommoder des faits à une thèse préconçue, il est beaucoup mieux, surtout quand on vante si fort l'esprit critique, d'étudier d'un peu plus près les choses dont on parle et de remonter aux sources. C'est le seul moyen d'éviter ces lourdes erreurs dont l'esprit critique de l'auteur, pourtant si difficile pour les autres, n'a pas su se garder toujours. De tout cela je conclus, non point que le livre de M. Le Querdec n'est pas agréable à lire ni qu'il ne s'y trouve beaucoup de choses justes et dont nous ne puissions tirer profit, mais que, dans l'ensemble, il laisse une impression fâcheuse, et qu'il servira mal les bonnes intentions de l'auteur. Aussi je n'ose trop le recommander, car il pourrait induire en erreur beaucoup de jeunes têtes, qui n'ont pas besoin d'entendre cet appel.

P. Talon.

Histoire de l'Église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille, par E. Hautcœur. Tome Ier. Lille, L. Quarré ; Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xii-479 p. — Prix : 10 fr.

En 1894 et en 1895, nous avons fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion* les trois volumes qui renferment le Cartulaire et les Documents liturgiques et nécrologiques de la collégiale de Saint-Pierre de Lille. C'étaient les assises sur lesquelles devait s'élever le monument littéraire consacré à cette grande institution. Mgr Hautcœur n'a pas tardé à édifier une partie importante de ce monument ; il vient de faire paraître le tome Ier de cette histoire, qui s'étend de 1050 à 1300 et comprend la période des origines, de l'organisation et des développements. Voici, en quelques mots, les grandes lignes que présente ce livre.

Le puissant comte de Flandre Baudouin V, qui voulait faire de la bourgade nommée Isla une grande cité et y avait établi un *castrum*, y fonda vers 1050 la collégiale de Saint-Pierre, où quarante chanoines et un nombreux clergé inférieur devaient, jour et nuit, prier et chanter les louanges

de Dieu. Cette fondation fut pour la ville de Lille « le signal d'une ère de développement et de prospérité. C'était du travail pour de nombreux artisans, de l'occupation pour les artistes, un aliment pour le commerce local, une attraction pour les lettrés et les clercs. » La dédicace solennelle de l'église eut lieu le 2 août 1065, en présence d'un grand nombre d'évêques, d'abbés et de nobles personnages. Un an plus tard, en septembre 1066, le comte promulgua, avec non moins de solennité, la grande charte de Saint-Pierre, par laquelle il accordait à la nouvelle institution un privilège d'exemption territoriale et civile, des droits et de vastes domaines qui constituaient son apanage.

Dès sa fondation, le chapitre exerça une grande influence dans la ville et dans la région. Plusieurs de ses membres sont chargés par le Saint-Siège, le roi de France et le comte de Flandre de missions difficiles et délicates ; d'autres se font remarquer par leur sainteté ; son école jette un vif éclat, avec le célèbre Raimbert qui y professe, et avec des élèves qui deviennent illustres, Gauthier de Châtillon, l'auteur de l'Alexandréide ; Alain de Lille, surnommé le Docteur universel ; Jacquemart Giélée, qui écrit Renard le nouvel. Des évêques et de saints religieux sont formés dans le cloître de Saint-Pierre.

Après avoir ainsi, en une centaine de pages, fait connaître les origines de la collégiale et de la ville de Lille à l'aide de documents et de faits la plupart inédits, l'auteur expose l'organisation intérieure de la collégiale et ses développements successifs dans une intéressante étude consacrée aux dignitaires du chapitre, le prévôt, le doyen, le chantre, l'écolâtre et le trésorier, et aux règlements concernant les maisons canonicales, la résidence, l'élection, l'administration et la répartition des biens, la distribution des revenus entre les ayants droit, la collation des prébendes et bénéfices de toute nature, les fonctions des vicaires, des chapelains et des enfants du chœur et des écoles, l'ordre des offices religieux et des messes et les usages liturgiques.

Les ressources de la collégiale sont indiquées avec une grande netteté. Ce sont le cloître et les maisons des chanoines, des fondations de messes, d'obits et d'offices, les autels et les dîmes obtenus par don ou par achat, et enfin un grand nombre de possessions territoriales. A cette occasion, Mgr Hautcœur a fait de savantes recherches sur les biens ruraux, les grands domaines, les baux à ferme, les « soyestés » ou terres dont les produits appartenaient en commun au chapitre propriétaire et à l'occupeur, et sur les différentes méthodes de culture, qui ont fait d'un sol marécageux ou sablonneux l'un des territoires les plus productifs que l'on trouve en Europe. La juridiction temporelle qu'exerçait le chapitre amène les articles consacrés aux baillis, aux sergents, à la « Cour laie » et aux adoucissements que les tribunaux dépendant des institutions religieuses apportèrent à la législation dans le moyen âge. La collégiale avait un

privilège d'exemption civile et territoriale. La ville de Lille, dont les libertés et les droits sont aussi mis en lumière à l'aide de documents et de faits incomplètement connus jusqu'aujourd'hui, est souvent en désaccord avec Saint-Pierre à l'occasion de ces exemptions et de ces droits. Toujours déboutée de ses prétentions devant les tribunaux, la ville s'efforce de les faire valoir jusqu'au moment où intervient un accord, dans lequel le chapitre montre une grande modération.

Les paroisses de la ville et des campagnes, ainsi que les hôpitaux, doivent beaucoup à Saint-Pierre, qui exerçait sur elles un droit de patronat. A cet ordre d'idées se rattache le culte de Notre-Dame de la Treille, la procession de Lille et l'affaire d'Adam Blauwet et du chevalier rouge, dont l'auteur parle vers la fin de son tome Ier. Ce volume est complété par les séries chronologiques des prévôts, des doyens et des autres dignitaires, par une note sur la topographie de Lille au XIIIe siècle et par sept planches de sceaux.

Le coup d'œil d'ensemble que nous venons de jeter sur l'histoire de Saint-Pierre de Lille ne peut donner une idée de l'intérêt que présente ce récit, où l'on voit se développer les origines d'un puissant chapitre et celles d'une grande cité. L'auteur a découvert, dans les sources originales, un nombre considérable de renseignements inédits ou imparfaitement connus, que ses connaissances en histoire et en paléographie, en théologie, en droit canon et en liturgie lui ont permis d'utiliser. Et il a mis tout cela en œuvre, en restant fidèle aux règles qu'il s'est tracées dans sa préface : ne rien avancer que sur preuves, raconter les événements sans rien ajouter, sans rien retrancher. C. Dehaisnes.

Russes et Slaves, *Études politiques et littéraires*, par Louis Leger. 2e série. Paris, Hachette, 1896, in-16 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Leger, professeur au Collège de France, a signalé naguère l'importance des études russes, il est maintenant un des premiers à nous rappeler que de front avec les études russes doivent aussi marcher les études slaves. En effet, si la Russie occupe la première place dans le monde slave, il n'en est pas moins incontestable que d'autres peuples de la même race méritent également de fixer l'attention de l'historien, du littérateur, de l'homme d'État : ils ont un glorieux passé, ils ont produit de grands écrivains, et il est des problèmes politiques que la Russie ne pourra résoudre qu'avec le concours de tous les Slaves.

Abordant lui-même ce champ encore si peu connu, M. Leger a publié, en 1890, une première série d'études sur les Russes et les Slaves ; c'est la deuxième série qui paraît aujourd'hui. Ce volume offre au lecteur la même variété que le précédent. On y trouvera des chapitres sur la Russie (*Développement intellectuel*, *von Vizine*, *Premières années de Catherine II*), sur la Bulgarie et la Serbie (*Zacharie Stoianov*, *Grecs*, *Serbes*

et Bulgares), sur la Pologne (*Un poème de Mickiewicz, Julien Niemcewicz*), sur la Bohême (*Notes de voyage*). Le chapitre sur l'érection de la chaire de Littératures slaves au Collège de France est particulièrement intéressant au point de vue des fluctuations de l'opinion publique. Une étude approfondie de l'histoire des Slaves, la connaissance de leurs principales langues, enfin le contact personnel avec nombre de représentants de ces peuples, ont permis à l'auteur d'écrire un livre d'une réelle utilité et qui se lit agréablement. On remarquera surtout — et ce n'est pas un mince mérite — l'impartialité de M. Leger : « J'ai fait de mon mieux, écrit-il (p. VII), pour tenir la balance égale entre ces peuples d'importance si inégale, parfois en lutte les uns contre les autres, mais qui tous ont droit à nos sympathies, car leurs intérêts ont été souvent solidaires des nôtres, et à des titres divers, triomphants ou vaincus, glorieux ou obscurs, ils ont tous combattu pour la cause de la chrétienté et de la civilisation. »

PIERLING.

La Dalmatie, de 1797 à 1815. Épisode des conquêtes napoléoniennes, par l'abbé PAUL PISANI. Paris, Picard et fils, gr. in-8 de XXXVI-490 p. — Prix : 10 fr.

A travers l'Orient, par le même. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-8 de XIII-341 p. — Prix : 4 fr.

M. l'abbé Pisani appartient à ce groupe d'érudits français qui s'occupent d'histoire étrangère en remontant jusqu'aux sources de première main. Il a jeté son dévolu sur l'Orient et sur les pays slaves. Nous avons devant nous deux de ses livres, dont l'un traite de la Dalmatie sous la domination française, l'autre embrasse tout l'Orient. Cette simple indication du sujet suffit pour faire deviner au lecteur que ces deux travaux ne sont pas du même genre : le premier s'adresse aux savants, le second est destiné au grand public. Nous dirons quelques mots de tous les deux.

Dans l'histoire de la Dalmatie il y avait des pages oubliées ou négligées. Elles se rapportent à l'époque où, changeant de maître, le pays est devenu une province du premier Empire. En vain chercherait-on à se renseigner dans les nombreux volumes de Thiers ou dans les Mémoires de Marmont : ces deux auteurs n'offrent que des données très insuffisantes. Ceux qui ont écrit après eux, faute de documents, n'ont pas réussi à combler cette regrettable lacune. M. l'abbé Pisani s'en est chargé. Il a commencé par faire des recherches systématiques, non seulement à Paris aux Archives nationales, dans celles du ministère des affaires étrangères, de la guerre, de la marine, mais aussi à Zara, à Vienne, à Laybach, à Trieste, à Raguse et dans quelques archives de famille. Ce procédé a eu les plus heureuses conséquences ; outre la masse considérable de renseignements qu'il a procurée à l'auteur, il l'a mis en contact

personnel et fréquent avec le peuple dont il étudiait le passé. Aussi bien, non seulement on trouvera dans son livre un récit détaillé des faits, mais on y apprendra encore à connaître l'esprit qui animait les Dalmates, les motifs qui les ont fait agir, les causes de leur antipathie contre les Français et de leur attachement à l'Autriche. Ces deux qualités : abondance de renseignements d'une part, et de l'autre exposition raisonnée et approfondie, nous semblent constituer le mérite principal du livre, et l'on conviendra que ce n'est pas un mérite vulgaire. L'auteur remonte jusqu'à l'année 1797, qui arracha la Dalmatie à la domination de Venise. La période de 1797 à 1806 est comme une introduction pour la partie principale de l'ouvrage, qui s'étend de 1806 à 1814. Désormais, on ne pourra pas étudier l'histoire du premier Empire sans consulter *la Dalmatie* de l'abbé Pisani.

— *A travers l'Orient* nous transporte dans une autre sphère et dans une autre époque. Le but de cette publication est de vulgariser les connaissances sur les Églises d'Orient. Elle a été composée évidemment sous l'empire des idées lancées dans le monde par les encycliques de Léon XIII, avec l'espoir de coopérer à cette unité merveilleuse qui, selon les oracles de l'Évangile, sera le partage de l'humanité expirante. Ce volume, étant l'abrégé des cours faits à la Faculté de théologie de l'Institut catholique de Paris pendant l'année 1895-1896, l'auteur a dû nécessairement, pour l'adapter à sa nouvelle destination, retrancher les discussions théologiques et philosophiques, les citations, les références, tous les passages enfin qui eussent manqué d'intérêt pour le grand public. Par contre, en parcourant ces pages, on pourra acquérir des vues d'ensemble sur les Églises d'Orient avant et après le concile de Florence. Il est inutile d'insister sur l'importance de ce sujet. La question d'Orient est plus actuelle que jamais, et ceux qui ont visité ces lointains pays savent que la religion s'identifie le plus souvent avec la nationalité, que les questions d'Église sont des questions de haute politique. Aussi croyons-nous qu'il serait surtout opportun de lire en ce moment le dernier chapitre du livre, intitulé : « La France protectrice de l'Église dans le Levant. La question des Lieux saints. » Il est plein d'enseignement pour l'heure présente.

PIERLING.

Madame Roland. A biographical study, by IDA M. TARBELL. New-York, Charles Scribner's sons, 1896, in-18 cart. de XII-328 p.

Le Mariage de Mme Roland. Trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780, publié avec une Introduction et des notes par A. JOIN-LAMBERT. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de LXX-337 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il y a quelques années, une Américaine, Mrs. Tarbell, qui s'intéressait particulièrement aux femmes de la Révolution française, vint à Paris et eut occasion de consulter à la Bibliothèque nationale un dossier dé-

posé là en 1888 et contenant la correspondance de Mme Roland avec son mari, avant leur mariage. Cette correspondance, jointe aux *Mémoires*, aux *Lettres à Mlle Cannel*, aux nombreux écrits publiés sur l'Égérie girondine, lui fournit le thème d'une étude biographique. Ce travail se distingue moins par la nouveauté des faits ou des aperçus que par la clarté et l'agrément de l'exposition, ainsi que par son élégante illustration comprenant cinq portraits de Mme Roland et plusieurs vues des lieux habités par elle, y compris la prison qui fut sa dernière demeure.

— En même temps que ce volume s'imprimait en Amérique, M. Join-Lambert, avec la collaboration indirecte de M. Louis Passy, préparait la publication intégrale des lettres utilisées par Mrs. Tarbell. Ces lettres, au nombre de cent douze, ont été rédigées de septembre 1777 à janvier 1780 ; le mariage eut lieu en février 1780. Comment se prépara-t-il lentement, par un long échange d'idées et d'impressions? C'est ce que révèle cette série de lettres où la raison, et une raison pédante, prend souvent le masque d'une sensibilité passionnée. Ces deux « amoureux, » en se dépeignant mutuellement leurs états d'âme, déclament et dissertent à qui mieux mieux; ils lisent autant dans leurs souvenirs de la *Nouvelle Héloïse* que dans leur cœur. Mais, si l'on veut bien oublier ces formes démodées, on verra ici Manon Phlipon, bien supérieure à son futur mari, opérer habilement la suite des marches et des contremarches qui finiront par la rapprocher pour jamais de l'homme « vertueux, » destiné comme elle à être le jouet et la victime d'une révolution sanglante. « Il y a eu de tout dans ce roman. Au début, des pensées de suicide; les soupçons d'une amie à laquelle Roland est enlevé; la passion d'un jouvenceau éconduit; les offres mystiques de M. de Sévelinges; la jalousie rétrospective inspirée par La Blancherie; la susceptibilité et les légèretés d'un père; les indécisions de Roland; le coup de théâtre de la retraite au couvent et, pour couronnement du drame, le dénouement des pièces morales, le mariage » (*Introduction*, p. LXXIV). L'annotation, un peu trop sobre, laisse sans explication certaines parties obscures du texte et on a signalé (*Revue critique* du 25 mai) des inexactitudes de détail. Les portraits de M. et Mme Roland insérés dans ce volume ne figurent justement pas dans celui de Mrs. Tarbell et complètent ainsi une série iconographique intéressante. L. P.

Études balzaciennes. Un Roman d'amour, par le vicomte SPOELBERCH DE LOVENJOUL. 2e édition. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-18 de XV-248 p. — Prix : 3 fr. 50.

La couverture du présent livre porte simplement, avec le nom de l'auteur, le titre de : *Un Roman d'amour*. Ceux qui ne connaissent qu'imparfaitement M. de Lovenjoul s'imagineront tout de suite qu'il s'agit d'une œuvre de fantaisie. Quelle erreur! Mais elle se dissipera

aussitôt quand le volume, ouvert au premier titre intérieur, leur apparaîtra avec l'intitulé complémentaire : *Études balzaciennes*. Aucun travail sur Balzac ne saurait être plus suggestif, et, disons-le aussi bien vite, plus attristant pour sa grande mémoire. Il suffit d'avoir lu avec quelque attention la *Comédie humaine* pour rester frappé de l'histoire d'*Albert Savarus* : c'est le roman même de l'illustre écrivain, avec cette différence essentielle que Balzac épouse enfin la femme de ses rêves, alors que son héros, victime de manœuvres machiavéliques déterminant une erreur en partie double, se jette dans un cloître.

Ici donc, nous sommes en face de la longue aventure, épistolairement sentimentale d'abord et assez réaliste ensuite, croyons-nous, d'Honoré de Balzac et de Mme Hanska (l'Étrangère). M. le vicomte de Lovenjoul a eu entre les mains diverses lettres de ces deux personnages, et il nous les communique. C'est en 1832 que commencèrent les rapports, forcément corrects en raison de la distance qui les séparait, du célèbre peintre de mœurs et de la comtesse Éveline Rzewuska, devenue, en 1818 ou 1822, la femme de Venceslas de Hanski. Le « roman d'amour » en question, aussi blâmable d'ailleurs que celui d'Albert Savarus et de la duchesse d'Argaiolo, se termina, en 1850, à la satisfaction de Balzac, par le mariage objet de tous ses vœux. Mais dans cette union, qui ne fut pas de longue durée, l'auteur de la *Physiologie du mariage* ne trouva pas le bonheur qu'il se promettait. Il avait vieilli, son idole aussi, et l'entente entre les époux ne semble pas avoir été parfaite. Il est d'inéluctables justices : Balzac avait fauté gravement en convoitant d'une façon aussi persévérante la femme d'autrui. N'insistons pas. Remarquons toutefois qu'à son lit d'agonie le mourant n'avait à ses côtés que sa mère, une garde et un domestique. Sa femme était absente.... Désolant, certes, mais la morale, unique pour tous, était vengée. Il nous en coûte de prononcer un tel jugement, Balzac devant rester, comme romancier, la plus grande figure du siècle qui s'achève.

Ce *Roman d'amour* s'arrête à la page 109. Les pages suivantes sont occupées par trois morceaux fort intéressants dont voici les titres : *A propos de la recherche et de la physionomie des noms dans « la Comédie humaine ; »* — *Les Avatars d' « Un Début dans la vie ; »* — enfin *Une Étude impartiale sur H. de Balzac*, qui, signée de l'initiale N (Alfred Nettement), parut pour la première fois dans la *Gazette de France* des 11, 17 et 24 février 1836.

Tout cela forme un ensemble attachant ; mais la première partie, de beaucoup la plus curieuse, est celle qui donne le plus à penser. M. de Lovenjoul en a tiré le meilleur parti. Une erreur typographique à rectifier dans la future édition : page 72, ligne 17, la date de 1883 doit être remplacée par 1833.

E.-C. Gaudot.

Giacomo Dina e l' Opera sua nelle vicende del risorgimento italiano, da Luigi Chiala. Vol. I : *Dalla guerra del 1848 alla morte di Cavour*. Torino, Roux, Frassati, 1896, in-8 de vii-382 p.

Giacomo Dina, mort le 16 juillet 1879, ne fut qu'un journaliste, mais un journaliste de premier ordre, et, comme tel, un des plus ardents ouvriers de l'unité italienne. Dans les derniers temps de sa vie, il manifesta plusieurs fois, notamment au marquis Francesco d'Arcais, le désir de réunir en un volume les principaux articles par lui publiés pendant trente ans dans le journal *l'Opinione*. Sous le titre peut-être un peu trop ambitieux du présent ouvrage, ce n'est en somme que cette collection d'articles qu'il faut chercher; mais l'éditeur les a fort ingénieusement groupés dans l'ordre chronologique, et les a illustrés par une sorte de récit sommaire de l'histoire italienne contemporaine, en insistant comme de juste sur les épisodes divers auxquels ils se rattachent; il a tiré d'utiles renseignements de la correspondance politique de Dina ; sa publication pourra tenir lieu des *Souvenirs* que Dina rêvait aussi d'écrire, et qui auraient sans doute été fort intéressants. Dans ce premier volume, M. Chiala, après un chapitre d'introduction sur la jeunesse de son héros, qui abandonna l'enseignement primaire pour le journalisme à vingt-trois ans, suit la carrière de Dina à l'*Opinione*, où il entre en 1847. L'*Opinione* avait alors pour directeur Bianchi-Giovini, qui s'en retira en 1851 : Dina en devint rédacteur en chef en 1851, puis directeur en 1856. Le présent volume contient les principaux articles écrits par Dina sous les ministères d'Azeglio et Cavour, jusqu'à la mort de Cavour en 1861 ; ces articles sont les échos de toutes les grandes affaires qui passionnaient alors dans tous les partis l'opinion italienne, les réformes économiques de Cavour, l'alliance pour la guerre de Crimée, la loi sur les corporations religieuses qui provoqua tant de difficultés et une crise ministérielle, le congrès de Paris, les relations avec l'Autriche et leur rupture, les fameuses élections générales du 15 novembre 1857, puis l'entrevue de Plombières, — épisode dont le commentaire était aisé pour l'auteur des *Pagine di storia contemporanea*, — la guerre d'Italie, Villafranca, l'expédition des Mille, l'occupation des Marches, de l'Ombrie, de Naples. Le volume se termine à la mort de Cavour, événement qui inspira à Dina plusieurs très beaux articles. M. Chiala a eu l'excellente idée d'en rapprocher divers fragments écrits par Dina sur Cavour, en vue d'un travail qui n'a pas été composé. Le second volume réunira un choix des articles écrits de 1861 à 1878 (congrès de Berlin). On pourra alors se faire une idée plus exacte du talent très réel de polémiste de l'honnête et clairvoyant Dina. L.-G. Pélissier.

BULLETIN

Memorias de un defensor, por D. Casto Barbasán Laguerüela. Tomo I. Madrid, Biblioteca de los Estudios militares, 1896, in-12 de 431 p. — Prix : 4 fr.

Don Casto Barbasán fait l'histoire des procès militaires, et il retrace, avec humour et originalité, toutes les phases d'une instruction, d'une défense et d'un jugement au conseil de guerre espagnol. Les faits sont présentés avec clarté et précision ; l'auteur entre dans les détails les plus circonstanciés et nous fait connaître tous les rouages de l'organisation judiciaire dans l'armée de son pays. Puis, dans la seconde et la troisième partie du volume, il expose sept cas dans lesquels il a été appelé à prendre la défense d'accusés. Il rapporte soigneusement les faits qui ont motivé l'accusation, raconte tous les incidents du procès, donne sa plaidoirie tout entière et la sentence des juges. Livre curieux comme peinture des mœurs militaires espagnoles. Nous ne dirons pas que le style a des prétentions littéraires, ce qui serait contraire aux intentions mêmes de l'auteur ; mais il se fait lire avec intérêt, en particulier dans les chapitres dramatiques où est exposée la défense d'accusés innocents. G. Bernard.

Mélanges de philosophie catholique. *Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique.* Tome II des **Œuvres complètes** de Jean-Baptiste Aubry, docteur en théologie, publiées par son frère, prêtre du diocèse de Beauvais. Paris, Retaux, 1895, in-8 de 305 p. — Prix : 6 fr.

Du tome Ier des *Œuvres complètes* de J.-B. Aubry, il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIII, p. 147). Œuvre posthume, publiée par les soins pieux du frère de l'auteur, chacune des parties dont elle se compose procède nécessairement de la même pensée et reste imprégnée du même esprit, tout de zèle apostolique et de dévouement à l'Église. L'auteur a-t-il été aussi heureux pour le choix des moyens dans ses appréciations ? Il est permis d'en douter. Peut-être se rappelle-t-on que, dans son projet de synthèse des connaissances humaines, il voulait tout subordonner à la théologie, et qu'il esquissait une « Théologie des sciences exactes, » une « Théologie des sciences cosmographiques...., » une « Théologie des sciences médicales et pharmaceutiques ! » Ce serait là faire descendre la théologie à un rôle qui n'est pas le sien et que la Providence ne lui a pas assigné. Cultiver les sciences dans un esprit chrétien et en se gardant de toute théorie hasardée qui établirait une opposition certaine aux vérités dogmatiques ou morales, ce n'est pas là prendre la théologie ou la Bible pour base des investigations scientifiques, comme le voudrait le pieux auteur : c'est seulement éviter les fausses routes à leur lumière.

Cette thèse est assurément moins risquée en matière de philosophie qu'en matière de sciences proprement dites. Mais là même nous croyons qu'il y a un excès à éviter. La raison et la foi ont chacune un domaine propre avec des frontières communes, il est vrai ; le rôle et le devoir du philosophe chrétien, c'est, quand il côtoie ces frontières, de considérer les vérités révélées comme des phares lui indiquant les écueils qu'il doit éviter. Mais il ne lui est pas interdit de s'élever, par l'effort de l'intelligence et de la raison, aux vérités ressortant, par exemple, de la psychologie, de la logique, de la morale naturelle, de la théodicée. Est-ce à dire, comme le prétendent à tort quelques penseurs, même chrétiens, qu'il soit interdit

au philosophe, comme tel, d'accepter certaines données ressortissant du domaine de la théologie et de philosopher sur elles ? Loin de nous une telle pensée : autant vaudrait prétendre interdire à un savant de s'élever à la philosophie de sa science, à un Newton, par exemple, de trouver dans les lois de l'astronomie une preuve de l'existence de Dieu. Mais notre auteur va beaucoup plus loin. Il voudrait qu'en philosophie, comme d'ailleurs dans toute autre science, toute base, tout point d'appui, fussent pris avant tout dans la théologie, ne s'apercevant pas que, dans cette voie, on serait fatalement conduit à l'erreur traditionaliste, qui dénie à la raison le pouvoir d'arriver à la vérité, même naturelle, autrement que par la révélation. Sous le bénéfice de ces réserves, reconnaissons qu'il y a, dans ce livre, une vaste érudition et beaucoup d'excellentes considérations sur l'histoire de la philosophie, sur Platon et Aristote, sur les faux systèmes philosophiques, sur la nécessité de la métaphysique, sur l'excellence de la philosophie traditionnelle. Mais, sans méconnaître et sans approuver les erreurs de Descartes et de Pascal, il nous est impossible de suivre l'auteur dans l'excès de ces appréciations sur ou plutôt contre ces deux belles intelligences, et de les rendre responsables des erreurs commises non par l'usage légitime mais par l'abus des principes posés par elles. Au surplus, quand on voit appliquer à Fénelon (p. 254) et à Bossuet lui-même (p. 257) le reproche de rationalisme et de cartésianisme (pris dans le sens d'une sorte de luthéranisme philosophique), on a quelque droit de se croire autorisé à se séparer de l'auteur d'appréciations aussi extrêmes. Ne serait-ce pas le cas de se rappeler le vieil adage : Qui veut trop prouver.... ? JEAN D'ESTIENNE.

Das Wesen des Humors, von Dr JOSEF MÜLLER. München, Lüneburg, 1896, in-8 de 39 p. — Prix : 1 fr. 80.

Personne ne se trouvait mieux placé que M. le docteur Müller, pour traiter ce sujet spécial de l'humour. N'a-t-il pas, en effet, pénétré le plus avant dans l'esprit le plus humoristique que nous connaissions en Allemagne, par ses belles études sur Jean Paul ? Cependant il reconnaît que les esprits les plus distingués ont essayé de définir la nature de l'humour, et qu'ils n'y ont pas réussi. Dans une première partie de son travail, M. Müller passe en revue et critique ces diverses définitions. Malgré son admiration pour Jean Paul, il ne saurait admettre avec lui que l'humour soit « le fini appliqué à l'infini. » Ni Théodore Vischer, ni Lotze, ni Ruge, ni Eichendorff, ni Schopenhauer qui définit l'humour « le sérieux caché derrière le plaisant, » ni Solger, ni Backhaus, ni Lazarus ne satisfont l'esprit du philosophe. Kuno Fischer a une idée plus juste de la nature de l'humour, mais il la développe plutôt en déclamateur qu'en logicien.

Après cette courte revue critique, M. Müller essaie à son tour de serrer dans ses liens ce Protée aux formes multiples. Laissant de côté le terrain métaphysique qui a égaré plus d'un critique et l'a amené à porter dans sa définition les idées qui découlaient *a priori* de son système, M. Müller se place au point de vue psychologique et cherche à déterminer les qualités qui constituent l'écrivain humoristique : les Cervantes, les Sterne, les Rabelais, les Shakespeare, les Swift, les Jean Paul, les Dickens, et il les réduit à deux : l'optimisme d'une part, la noblesse morale d'autre part. Comment ces deux qualités réunies ne produisent-elles pas plutôt le pathétique que l'humour? C'est que l'humour prend à son service la plaisanterie, non pas pour détruire ce qu'il y a de noble dans son objet, mais plutôt pour le faire ressortir avec plus de vigueur par le contraste, et pour lui donner

comme du relief. Voilà les conclusions auxquelles aboutit cette fine analyse.

L. Mensch.

La Photographie de l'Invisible, par G.-N. Niewenglowski. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1896, in-8 de 24 p. avec nombreuses fig. — Prix : 1 fr. 50.

Cette brochure donne de précieux renseignements sur la question qui préoccupe à un si haut point les savants contemporains. L'auteur nous met brièvement au courant de la découverte des rayons cathodiques et de leur histoire jusqu'à Röntgen. Cette technologie succincte et précise permet au public de se rendre un compte exact des propriétés des rayons invisibles et des opérations radiographiques. On comprend combien une bonne théorie d'une si utile découverte peut faciliter l'application de cette science aux études chirurgicales. Cette brochure contient en plus les expériences diverses et les plus célèbres travaux de MM. Imbert, Seguy, Londe, Giffard, etc.; elle a reproduit en outre les épreuves principales des clichés de radiographie.

Jean de Veyrins.

La Photographie à travers les corps opaques, avec une étude sur les images photofulgurales, par E.-N. Santini. Paris, Mendel, 1896, in-18 de 102 p. avec 16 grav. — Prix : 2 fr.

Le journal *Photo-Revue* vient de faire paraître une étude intéressante et approfondie des expériences du docteur Röntgen et de celles que sa découverte a suscitées. Cet opuscule renferme d'abord les principes élémentaires de physique nécessaires pour l'intelligence de la question. Puis, après avoir donné quelques notions sur la matière, la force, la lumière et surtout l'électricité, M. Santini expose clairement la théorie des rayons cathodiques déjà soupçonnés et même découverts avant le docteur Röntgen. Ce sont ensuite des explications sur les rayons cathodiques, sur les rayons X de Röntgen et sur ceux de Tommasi, avec l'exposé des expériences et des épreuves principales, grosses de résultats et fécondes en utiles applications pour la médecine. La troisième partie de la brochure traite des images appelées par l'auteur photofulgurales et rattachées par lui aux rayons invisibles. C'est un historique détaillé des merveilleux phénomènes électriques occasionnés par la foudre depuis l'an 360 jusqu'à notre époque. Cette partie renferme en outre les travaux divers faits en ce sens par les savants, soit avant, soit à la suite des célèbres expériences de Röntgen.

Jean de Veyrins.

Annuaire de l'armée coloniale (4e année, 1897), par Ned-Noll. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, gr. in-8 de 160 p. — Prix : 2 fr.

Depuis quelques années, les annuaires d'armes se multiplient chez les éditeurs militaires. Il ne faut pas nous en plaindre. Non seulement ces publications particulières contiennent des détails spéciaux que ne peut contenir un annuaire général, mais leur valeur littéraire s'est accrue de cette division et nous y gagnons de posséder des ouvrages intéressants à lire au lieu de nomenclatures sèches, bonnes seulement à consulter dans des cas déterminés. *L'Annuaire de l'armée coloniale* — de cette armée qui est encore à créer — a devancé son heure; c'est, en outre d'un répertoire très complet, nous donnant tout ce qui intéresse l'infanterie de marine : composition des états-majors et des corps de troupes, les tarifs de solde, etc., etc., un résumé de tous les événements militaires qui se sont passés pendant l'année aux colonies, résumé précédé la plupart du temps d'un historique

rétrospectif. De jolies photographies, reproduction de clichés pris et communiqués par des officiers employés dans nos diverses possessions d'outre-mer, donnent à l'ouvrage de Ned-Noll un attrait particulier.

ARTHUR DE GANNIERS.

Alt-Keltischer Sprachschatz, von ALFRED HOLDER. 8e livr. *Galli-Hyssos* col. 1793-2044 et 9e livr. *I. — Livius* col. 1-254. Leipzig, Teubner, 1896-1897. — Prix de chaque livraison : 10 fr.

La neuvième livraison du répertoire onomastique de l'ancien celtique de M. Holder a paru avant que nous ayons annoncé la huitième : on voit par là comme les livraisons de ce grand ouvrage se suivent rapidement, grâce au zèle de l'auteur et à l'exactitude de l'éditeur. — La huitième livraison achevait le premier volume, c'est-à-dire la moitié du dictionnaire : elle était, pour une grande part, remplie par les articles *Galli*, *Gallia*, *Gallicus*, articles bien longs, puisque le système de M. Holder est de donner tous les passages des écrivains classiques où se trouvent les mots étudiés. La neuvième livraison, qui commence le tome II, est plus variée. La lettre I déjà fournit un certain nombre de suffixes dont les linguistes trouveront ici des listes complètes. On y rencontre aussi un certain nombre de noms intéressants par eux-mêmes, dont l'histoire est constituée par les exemples des auteurs classiques. *Isara*, ancien nom à la fois de l'Isère, de l'Oise et de l'Yser, en France, et de l'Isar en Allemagne; *Liger*, la Loire; *leuga*, le nom de la lieue que les Romains avaient adopté et qu'ils nous ont transmis; les *Lingones* et les *Lemovices*, etc. M. Holder a compris aussi dans sa liste des noms de dieux romains acclimatés chez les Gaulois, comme les *Junones*, *Joris*, *Liber pater*. Ces noms sont une addition à la connaissance de la Gaule, et nous ne blâmerons pas M. Holder de les avoir annexés. H. G.

Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge, mis en français moderne, par GASTON PARIS. Paris, Hachette, 1896, in-16 de VIII-232 p. — Prix : 1 fr. 50.

Des programmes universitaires recommandent la lecture d'auteurs français du moyen âge dans les classes de grammaire. Le désir de donner à des enfants de dix ou douze ans des notions de notre ancienne littérature est assurément louable et il faut lui souhaiter du succès, mais je le crois chimérique. Ce petit livre, fait pour répondre à ce but et auquel M. G. Paris n'a pas dédaigné d'attacher son nom, n'a presque rien conservé du style de la vieille langue et montre une fois de plus que le vieux français ne se traduit pas; malgré l'heureux choix des morceaux et la sûreté de la traduction, on trouvera la plupart des fables pauvrement racontées, les légendes pieuses prolixes, les récits historiques ou épiques ternes. Les morceaux dont le style s'éloigne le moins de celui de l'original sont quelques fables de Nicole Bozon, les fragments de *Renart* et le morceau de *Jean de Paris*. Il faut encore signaler des notes excellentes dans leur sobriété et surtout un vocabulaire fort court mais précieux. J. C. P.

Diana Vaughan et ses répondants, par L. NEMOURS-GODRÉ. Paris, H. Oudin et aux bureaux de la *Vérité*, 1897, in-8 de 50 p. — Prix : 0 fr. 60.

A la suite de toutes les discussions qui se sont élevées sur la personne et l'existence de Diana Vaughan, un écrit vient de paraître, qui prouve que, derrière la soi-disant luciférienne, il n'y a qu'une audacieuse entreprise de librairie, dont les deux auteurs, le trop fameux Léo Taxil et son compère

le docteur Hacks (dit Bataille), ont fait tous les frais avec leur imagination romanesque, en exploitant la crédulité d'un certain public chrétien, trop ami du merveilleux. La brochure de M. L. Nemours-Godré, qu'on lira avec intérêt, dévoile la mystification et confond ses auteurs. X.

Representation in Virginia, by Julian A. C. Chandler (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 6-7). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 83 p. — Prix : 2 fr. 50.

L'auteur de ce travail prépare un ouvrage développé sur l'histoire constitutionnelle de la Virginie, où il envisagera la question sous ses différents aspects. C'en est un seul côté, celui de la représentation telle qu'elle existe dans la législature même de cet État, qui est étudié par M. Chandler dans ses origines et dans ses transformations successives ; aussi peut-on lui reprocher d'avoir adopté un titre trop compréhensif, promettant plus que le travail même ne tient. C'est là une critique de pure forme; quant au fond, il est excellent. M. Chandler a étudié avec impartialité les différents systèmes de représentation qui ont depuis 1618 (car si la première charte concédée par Jacques Ier remonte à 1606, l'idée d'une représentation ne paraît en réalité que douze ans plus tard) jusqu'en 1891 successivement existé en Virginie. Or la tâche n'est pas très facile : l'auteur ne compte pas moins de neuf systèmes différents employés au cours de ces trois siècles ! Il a raconté dans quelles circonstances, à la suite de quels événements ils furent établis ; il a analysé chacun d'eux avec précision et en a fait la critique avec soin. Il a, en un mot, fait œuvre de politique et d'historien. Parvenu à la fin de son exposé, M. Chandler est obligé d'énoncer son sentiment sur l'organisation actuelle de la représentation en Virginie ; il le fait avec discrétion, mais en montre les défauts et indique les modifications à y introduire. C'est la conclusion de son étude, une conclusion sage, mais d'une portée trop particulière pour être résumée ici, même dans ses grands traits.

Henri Froidevaux.

Constitutional History of Hawaii, by Henry E. Chambers (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, n° 1). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 40 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Chambers a retracé l'histoire des différentes constitutions (au nombre de quatre) qui depuis l'année 1840 ont régi les îles Hawaii, et en a donné l'analyse. Après une courte introduction dans laquelle l'auteur montre l'importance de cet archipel, il raconte comment l'unité gouvernementale y fut établie, et ce qu'y firent les missionnaires, puis il pénètre au cœur même de son sujet, dont il retrace les différentes phases, sans omettre les coups d'État, les révolutions, etc., jusqu'à l'établissement de la république à Hawaii, en 1893. M. Chambers termine en montrant que l'annexion de l'archipel aux États-Unis, si longtemps désirée par la grande confédération américaine, demeure toujours possible. Ce travail est d'un intérêt tout particulier pour des lecteurs américains; des lecteurs européens peuvent aussi, avec fruit, en prendre connaissance. Henri Froidevaux.

Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin, par J. Berthelé. Paris, Lechevalier; Montpellier, Calas, 1896, in-8 de 384 p.

M. Berthelé a réuni quarante-cinq articles qu'il a publiés dans diverses revues. Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des arts dans l'ouest de la France liront ce volume avec intérêt et avec profit. Cependant il serait peut-

être permis de se demander si certaines de ces notices méritaient vraiment une réimpression. Celle, par exemple, qui est consacrée à Saint-Pierre d'Aulnay ne complète en aucune manière la monographie que M. de Lasteyrie nous a donnée de cet intéressant édifice. Quant à celle qui porte le numéro 40, elle ressemble un peu trop à un article de journal. M. Berthelé, qui a écrit des livres très savants et très utiles, aurait peut-être mieux fait de ne pas remettre sous les yeux du public des opuscules d'un intérêt si fugitif.

Parmi les monuments étudiés dans ce volume, il en est peu qui présentent un intérêt très général. Je ferai exception, cependant, pour les célèbres faïences dites de Saint-Porchaire. Malheureusement, l'article qui leur est consacré ne fait que rendre compte des travaux de M. Bonnaffé. Il y aurait pourtant bien des choses à dire au sujet de ces poteries, dont l'histoire est mal connue, et auxquelles on n'a pas assigné leur place véritable dans l'histoire de la céramique française. Ceux de nos lecteurs que cette question intéresse pourront consulter l'article que M. Migeon a publié récemment à ce sujet dans la *Gazette des beaux-arts*.

Les parties les plus intéressantes du *Carnet de voyage* sont peut-être celles qui ont trait aux artistes poitevins. C'est seulement en réunissant ainsi les documents originaux qu'on rendra possible la publication de bons livres d'ensemble sur les diverses écoles provinciales. — Il faut signaler également les nombreux « textes campanaires » réunis par M. Berthelé, qui pourrait facilement, avec ces matériaux, faire un travail complet sur les cloches poitevines.

J. M. V.

Souvenirs de jeunesse, par Arsène Houssaye. Paris, Flammarion, 1896, T. I, *1830-1850*; T. II, *1850-1870*, 2 vol. in-18 de 322 et 322 p. — Prix de chaque vol. : 3 fr. 50.

En évoquant ses Souvenirs de jeunesse, M. Arsène Houssaye a été amené à nous parler du magnifique réveil littéraire de la première moitié de ce siècle. Tous les illustres de ce temps, Jules Janin, Lamartine, Mme de Girardin, Chopin, Victor Hugo, George Sand, Alfred de Vigny, lui fournissent le sujet de pages intéressantes. Il débute par Sainte-Beuve, assez maltraité, qui, malgré sa laideur, sa disgrâce, s'avisa de s'éprendre de Mme Victor Hugo, cause de la brouille qui se produisit entre le poète et le critique. Béranger, bien passé de mode et dont M. Arsène Houssaye essaie de raviver la gloire éphémère, a aussi une place dans cette amusante galerie : il y figure accompagné de sa Lisette. « Il ne manquait guère que les sacrements à cette union, » dit M. Houssaye. C'était bien quelque chose et dont l'absence aurait dû empêcher Lamennais de vivre dans l'intimité de ce faux ménage. Bien des anecdotes se mêlent agréablement dans ce volume. Telles sont celles qui concernent Alfred de Vigny jouant au grand seigneur, ouvrant lui-même la porte de son petit appartement et tempêtant contre son valet de chambre imaginaire, contre un Jean qui n'était jamais là quand on en avait besoin. Telle est encore l'histoire d'une cuisinière de George Sand; tels sont certains épisodes d'un caractère un peu romanesque : *Un Lis sur du fumier*, *l'Amour et la mort*. Ce volume a dû précéder ou suivre de peu la mort de son auteur, arrivée au mois de février de l'année dernière.

Ce fut un homme heureux que M. Arsène Houssaye. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages dont beaucoup ont eu du succès; il avait un fils qui très aisément a pénétré sous la coupole académique du palais Mazarin; il était né en 1815 et au-dessus de la date 1870, qui sonnait pour lui la cinquante-cinquième année, il avait pu mettre *Souvenirs de jeunesse*. Il est jeune en effet, ce second volume, plus encore que le précédent. La bohème et les

femmes surtout, les demi-mondaines, les actrices, y tiennent une grande place, et avec tant d'anecdotes de genres divers que nous ne pouvons le recommander à tous nos lecteurs. Arrivé à la fin du livre, au chapitre *le Dernier Songe*, nous nous attendions à trouver quelques pensées mûries par plus d'un demi-siècle ; mais non, nous y avons vu défiler une théorie d'ombres gracieuses rappelant à l'auteur des épisodes de sa vie passée. Le volume, on le devine, n'est pas ennuyeux, bien qu'écrit parfois dans un style prétentieux ; il renferme des chapitres où se reflètent bien les dernières années du second Empire, mais comme il contredit les deux vers de Voltaire que M. Houssaye aimait tant :

> Qui n'a pas l'esprit de son âge
> De son âge a tout le malheur....

TH. DE P.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Albert LECOY DE LA MARCHE, sous-chef de la section historique aux Archives nationales, est mort à cinquante-six ans, le 22 février. Né à Nemours (Seine-et-Marne), le 21 novembre 1839, il entra, en 1858, à l'École des chartes ; fut, à sa sortie, nommé archiviste de la Haute-Savoie (1861-1864), poste qu'il quitta pour les Archives nationales, où il fut tour à tour à la section administrative, puis à la section historique, dont il devint sous-chef en 1892. Professeur d'histoire à l'Institut catholique de Paris de 1877 à 1880, il se vit obligé d'abandonner ces fonctions ; c'est un des ennuis que lui valut la netteté avec laquelle il affirmait ses opinions religieuses. Il fut l'un des organisateurs des cours d'enseignement supérieur pour les jeunes filles. Par des articles de journaux et par des ouvrages de polémique historique, M. Lecoy de la Marche s'efforça toute sa vie de défendre la cause religieuse. Mais en même temps il poursuivait des recherches considérables, particulièrement sur l'histoire du XIIIe siècle, dont le résultat a fourni la matière de quelques ouvrages importants, tels sa Vie de saint Martin, son Saint Louis, son René d'Anjou, ses Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque. Voici la liste de ses principales publications : *De l'autorité de Grégoire de Tours. Étude critique sur le texte de l'Histoire des Francs* (Paris, 1861, in-8) ; — *Histoire de l'histoire* (ibid., 1862, in-8) ; — *Notice historique sur Ripaille-en-Chablais* (Annecy, 1863, in-8) ; — *Œuvres complètes de Suger*, recueillies, annotées et publiées pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1868, in-8) ; — *La Chaire française au moyen âge, spécialement au XIIIe siècle* (ibid., 1868, in-8) ; — *Vie de Jésus-Christ* composée au XVe siècle d'après Ludolphe le Chartreux, texte rapproché du français moderne (ibid., 1869-1872, in-4) ; — *Notes d'un assiégé* (ibid., 1872, in-12) ; — *Extraits des comptes et mémoriaux du roi René* (ibid., 1873, in-8) ; — *Titres de la maison ducale de Bourbon* (t. II. Paris, 1874, in-4) ; — *L'Académie de France à Rome.* Correspondance inédite de ses directeurs (ibid., 1874, in-8) ; — *Le Roi René* (ibid., 1875, 2 vol. in-8) ; — *Anecdotes historiques, légendes et apologues d'Étienne de Bourbon*, publiés pour la Société de l'histoire de France (ibid., 1877, in-8) ; — *La Société au XIIIe siècle* (ibid., 1880, in-12) ; — *Saint Martin* (Tours, 1881, in-8) ; — *Les Manuscrits et la miniature* (Paris, 1884, in-8) ; — *L'Art d'enluminer, manuel technique du XIVe siècle* (Paris, 1887, in-8) ; — *Saint Louis, son gouvernement et sa politique* (Tours, 1887, gr. in-8) ; — *Le XIIIe siècle littéraire et scientifique* (Bruges, 1888, in-8) ; — *L'Esprit de nos aïeux* (Paris, 1889, in-18) ; — *Le Mystère de saint Bernard de Menthon* (ibid.,

1889, in-8); — *Le Culte de Jeanne d'Arc* (Orléans, 1889, in-8); — *Le XIIIe siècle artistique* (Lille, 1889, in-8); — *Les Sceaux* (Paris, 1890, in-8); — *L'Art d'enluminer* (ibid., 1890, in-18); — *La Guerre aux erreurs historiques* (ibid., 1891, in-18); — *La Peinture religieuse* (Bruxelles, 1892, in-4); — *Les Relations politiques de la France avec le royaume de Majorque* (Paris, 1892, 2 vol. in-8); — *La Fondation de la France du IVe au VIe siècle* (Lille, 1893, in-8); — *Les Récents Progrès de l'histoire* (Lyon, 1893, in-8); — *La France sous saint Louis et sous Philippe le Hardi* (Paris, 1894, in-8); — *A la gloire de Jeanne d'Arc, variétés historiques* (ibid., 1895, in-18); — *Vie de saint Martin, évêque de Tours* (Tours, 1895, in-8); — *A travers l'histoire de France, études critiques* (Paris, 1896, in-18); — *La Vérité dans l'histoire, études critiques* (La Chapelle-Montligeon, 1896, in-18). M. Lecoy de la Marche a donné à la *Bibliothèque de l'École des chartes* les articles suivants : *Exécution du testament d'Amédée III, comte de Genevois, en 1371* (t. XXIV, 1862-1863); — *De l'Interprétation d'une lettre de saint Remi à Clovis* (t. XXVII, 1865-1866); — *Les Coutumes et péages de cens, texte français inédit du commencement du XIIIe siècle* (ibid.); — *Lettre de rémission de René d'Anjou pour Jeanne des Armoises* (t. XXXII, 1871); — *Rapport au ministre de l'instruction publique sur une mission en Italie et à Marseille* (t. XXXIV, 1873); — *Note rectificative au sujet de Louis XI* (t. XXXVI, 1875). Dans la *Revue des questions historiques*, M. Lecoy de la Marche a publié : *Amédée VIII et son séjour à Ripaille* (t. I, 1866); — *Clovis, ses meurtres politiques* (ibid.); — *Une fausse Jeanne d'Arc* (t. X, 1871); — *Le Roi René et ses travaux artistiques* (t. XV, 1874); — *Saint Louis, sa famille et sa cour* (t. XXII, 1877); — *L'Art d'écrire et les calligraphes* (t. XXXVI, 1884); — *Louis XI et la Succession de Provence* (t. XXXVIII, 1888); — *Le Règne de Philippe le Hardi* (t. XLIV, 1888); — *La Prédication de la croisade au XIIIe siècle* (t. XLVIII, 1890); — *L'Expédition de Philippe le Hardi en Catalogne* (t. XLIX, 1891); — *La Croisade de Majorque en 1229* (t. LI, 1892). Il a collaboré également à la *Revue du monde catholique*, du *Contemporain*, et à divers autres recueils périodiques. Il signait dans la *Vérité* des feuilletons historiques du pseudonyme « d'Auteuil. »

— M. Jacques Denis, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Caen, correspondant de l'Institut, est mort à Caen, le 8 février, âgé de soixante-douze ans. Né à Corbigny (Nièvre), le 11 février 1821, élève de l'École normale en 1841, il en sortit trois ans après agrégé de philosophie. Après avoir passé son doctorat en 1847, il fut appelé comme professeur de littérature ancienne à la Faculté des lettres de Caen, dont il devint doyen par la suite. Nous citerons de lui : *De sermonis origine* (Paris, 1847, in-8); — *Du Rationalisme d'Aristote. Rôle de la raison dans les connaissances humaines, d'après Aristote* (ibid., 1847, in-8); — *Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité* (ibid., 1856, 2 vol. in-8, 2e éd. en 1879); — *Balzac, première ébauche du XVIIe siècle et de Bossuet* (ibid., 1867, in-8); — *Du Discours de Celse contre les chrétiens, intitulé : le Discours véritable* (ibid., 1867, in-8); — *Notice sur Boisguilbert* (Caen, 1867, in-8); — *Thucydide, valeur historique de ses discours* (Paris, 1867, in-8); — *Politique de Fénelon* (Caen, 1869, in-8); — *Politiques : Fleuri, Saint-Simon, Boulainvilliers, Duguet* (ibid., 1871, in-8); — *La Philosophie d'Origène* (Paris, 1883, in-8); — *La Comédie grecque* (Paris, 1887, 2 vol. in-8); — *Littérature politique de la Fronde* (Caen, 1893, in-8); — *Quiétisme. Querelle de Bossuet et de Fénelon* (ibid., 1894, in-8); — *Bossuet* (ibid., 1895, in-8); — *Le XVIIIe siècle dans le XVIIe* (ibid., 1896, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Fernand d'Aillières, député de Mamers, qui s'était fait, comme on sait, une spécialité des questions

financières, mort le 5 février, dans son château d'Aillières; — de M. Bigot, membre de l'Académie du Gard et poète, mort en janvier, à Nîmes; — de M. Bosse, professeur honoraire de l'Université, mort à soixante et un ans, le 7 février; — de M. le docteur E. Bourgoin, député des Ardennes, membre de l'Académie de médecine, à qui l'on doit notamment des *Éléments de toxicologie et de médecine légale appliquée à l'empoisonnement* (Paris, 1888, in-8), en collaboration avec le docteur Rabuteau, mort à Paris le 10 février; — de M. le docteur Casanova, médecin en chef des hospices de Bourges, mort à trente-huit ans, le 16 février; — de M. l'abbé Pierre-Alfred Chambellan, docteur en théologie et en droit canon, mort à soixante-quatre ans, à Sayvres (Vienne); — de M. Jules Destable, inspecteur honoraire de l'École des beaux-arts, mort le 5 février; — de M. Pierre Devillebichot, compositeur de musique, mort le 7 février, dans sa soixante-huitième année, à Véron (Yonne); — de M. Armand Dubreuil, professeur au lycée Henri-Martin, mort à soixante-trois ans, le 27 février, à Saint-Quentin; — de M. le comte du Pontavice des Renardières, mort le 4 février, à Fougères (Ille-et-Vilaine); — du C. Frère Émile, directeur de l'École des Frères de la doctrine chrétienne, à Péronne (Somme), mort à soixante-sept ans, dans cette ville, le 25 février; — de M. Gustave Flourens, professeur à l'Institut industriel du Nord, auteur de travaux chimiques, mort à quarante-huit ans, le 22 février, à Lille; — de M. Ch. Genebrias de Gouttepagnon, avocat, mort le 6 février, à Bellac; — de M. l'abbé Grosjean, directeur du collège de la Malgrange, mort le 4 février; — de M. Alexandre Legrand, vice-secrétaire de la Société des Amis des sciences, mort à cinquante-quatre ans, le 3 février, à Arcachon; — de M. Le Royer, ancien président du Sénat, jurisconsulte distingué, mort le 22 février, à quatre-vingts ans; — de M. le docteur Charles Loiseau, mort le 4 février, âgé de soixante-douze ans; — de M. l'abbé de Madaune, dont nous annoncions récemment l'*Histoire de la renaissance du catholicisme en Angleterre* (1896, in-18), et dont nous rappellerons encore *le Livre des oraisons de Gaston Phébus* (1893, in-8), mort le 16 février, à Paris; — de M. le baron de Mortarieu, musicien compositeur, mort à soixante-deux ans, le 22 février, à Toulouse; — de M. Léon Méry, doyen de la Faculté des lettres de Lille, qui a donné, en collaboration avec M. A. Renouard, un travail considérable sur *les Institutions ouvrières et sociales du département du Nord à l'exposition universelle de 1889* (Lille, 1889, in-4), mort en février; — de M. Ch. Noroy, ingénieur chimiste, mort le 23 février, à Neuilly; — de M. William O'Connolby, ancien professeur de l'Université, mort à soixante-neuf ans, le 2 février, à Neuilly; — de M. le docteur Charles Picard, ancien médecin de la marine, mort à Nantes, le 15 février; — du C. Frère Thibittus, de la Doctrine chrétienne, mort le 15 février, à Montpellier; — de M. Tondut de Quennefer, conseiller à la cour d'appel de Montpellier, qui laisse divers ouvrages littéraires sous le pseudonyme de Joseph Maire, mort à cinquante-quatre ans, le 19 février; — de M. l'abbé Jules Vassoult, prêtre de la Compagnie de Saint-Sulpice, ancien directeur de philosophie au séminaire de Nantes, mort à la fin de février; — de M. Vigné, ancien professeur au lycée de Pau, auteur d'une grammaire et d'un dictionnaire béarnais, mort à quatre-vingts ans, le 22 février, à Lespy; — de M. Georges Ville, professeur de physique végétale au Muséum d'histoire naturelle de Paris, auteur des ouvrages suivants : *Le Propriétaire devant la ferme délaissée* (Paris, 1885, in-18); *L'Analyse de la terre par les plantes* (1894, in-4); *Rapport sur les champs d'expérience scolaire* (1894-1895, in-8), mort le 24 février, âgé de soixante-seize ans; — de M. le docteur Vannebroucq, doyen honoraire de

la Faculté de médecine de Lille et correspondant de l'Académie des sciences, mort à soixante-sept ans, le 2 février.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. J.-G.-R. Acquoy, professeur d'histoire ecclésiastique à l'Université de Leyde, membre de l'Académie flamande, rédacteur de l'*Archief van nederlandische Kerkgeschiedenis ;* — de M. le docteur Bayer, professeur à la Faculté de médecine de Beyrouth, mort à trente-sept ans ; — de M. Antonio Bazzini, directeur du Conservatoire de Milan, mort en février ; — de M. Otto Buchner, naturaliste et historien, mort à soixante-neuf ans, le 5 février, à Giessen ; — de M. John H. Campbell, écrivain juridique et auteur d'une *History of the friendly sons of St-Patrick*, mort le 15 janvier, âgé de cinquante ans ; — de M. Davidsohn, directeur du *Berliner Börsen-Courier*, et l'un des fondateurs de la Société wagnérienne de Berlin, mort dans cette ville, le 13 février ; — de M. William Rankin Duryee, poète et collaborateur de diverses revues, mort le 20 janvier, à New Brunswick (N. J.) ; — de M. le docteur Eim, mort à quarante-huit ans, le 9 février, à Florence ; — de Mgr J.-F. . tienne Esberard, archevêque de Rio-de-Janeiro, autrefois collaborateur de l'*Apostolo* et du *Brazil*, mort dans sa ville archiépiscopale ; — de M. le baron Constantin Ettingshausen, connu par des travaux de botanique et de paléontologie, mort à soixante et onze ans, le 2 février, à Graz ; — de M. Giacinto Gallina, poète dramatique italien, mort à trente-quatre ans, le 3 février ; — de M. Hermann Hager, écrivain pharmaceutique, mort à quatre-vingt-un ans, le 26 janvier, à Neuruppin ; — de M. Horatio Hall, ethnographe américain, qui laisse d'importants ouvrages sur les langages indiens, mort le 29 décembre, à Clinton (Ontario), à quatre-vingts ans ; — de M. Joel Tyler Headley, collaborateur de *The New-York Tribune*, du *Harper's Magazine*, etc., auteur de divers ouvrages historiques, dont plusieurs se rapportent à notre histoire de France, notamment de : *Darien exploring expeditions* (New-York, 1885, in-8) ; — *Napoleon and his Marshals*, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 16 janvier ; — de M. Karl Holstein, exégète du Nouveau Testament, mort à soixante-douze ans, le 26 janvier, à Heidelberg ; — de Mrs Hungerford, romancière, morte le 23 janvier, à Bandon ; — de M. Michael Klimm, connu par ses recherches sur les travaux hydrauliques, mort âgé de quarante-cinq ans, à Budapest, le 24 février ; — de M. Franz von Kober, professeur de droit canonique à l'Université catholique de Tubingue ; — de M. Hermann Theodor Kuhns, mathématicien, mort à quatre-vingts ans, le 30 janvier, à Leipzig ; — de M. Fred.-D. Linn, éditeur américain, mort à quarante-cinq ans, le 6 janvier ; — de M. Franz Malcher, bibliothécaire de l'*Albertina* de Vienne, décédé le 16 février, dans cette ville ; — de M. F.-J. Moriat, ancien professeur de médecine à Calcutta, mort à Londres ; — de M. Karl Morri, auteur dramatique, mort à Vienne, le 20 février ; — de M. Franz Negeli, professeur de langue anglaise, mort le 2 février ; — de M. H. von Nördlinger, qui s'occupait des questions forestières, mort à soixante-dix-neuf ans, le 19 janvier, à Stuttgart ; — de M. Isaac Pitman, inventeur du phonographe, mort à quatre-vingt-quatre ans ; — de M. Georg Ferdinang Rettig, philosophe, mort le 11 janvier ; — de M. Alois Rogenhof, mort à soixante-six ans, le 15 janvier, à Vienne ; — de M. Fred. Storck, romancier, mort à quarante-sept ans, le 25 janvier, à Cassel ; — de M. Paul Taubert, botaniste, mort le 5 janvier, à Manao (Brésil) ; — de M. Timmermans, mort à cinquante-deux ans, le 6 février ; — de sir Travers Twiss, l'éminent jurisconsulte anglais, mort à Londres, le 15 janvier ; — de sir J. Spencer Wells, associé étranger de notre Académie de médecine, mort le 2 février, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Antibes ; — de M. Nik. Zdekauer, professeur de médecine à

l'Université de Saint-Pétersbourg, mort à quatre-vingt-deux ans, le 28 janvier, dans cette ville.

Institut. — *Élection.* — M. Picot a été élu membre libre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres en remplacement de M. le comte de Mas-Latrie, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 et le 12 février, M. Dieulafoy a lu un mémoire sur l'architecture militaire au XIIIe siècle. — Le 19, M. S. Reinach a lu une lettre de M. Cavvadias sur les fouilles qui se poursuivent actuellement à Athènes, entre le « mur franc » et l'Acropole. — Le 26, M. Héron de Villefosse a lu une note du P. Delattre sur les constructions en mer voisines du port de Carthage ; M. Clermont-Ganneau a discuté une inscription grecque découverte à Coptos en Égypte.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 30 janvier, le 6 et le 13 février, après la présentation de divers ouvrages, M. Levasseur a lu la préface de son ouvrage : *L'Ouvrier américain.* — Le 20 février, M. Pillon a lu un mémoire sur Bayle, historien de la philosophie, et M. Levasseur a lu le dernier chapitre de *l'Ouvrier américain.*

Concours. — La Société d'histoire rhénane met au concours pour 1901 (terme pour la remise des manuscrits : 31 janvier 1901) les trois sujets suivants, à chacun desquels sera attribué un prix de 3,750 fr. sur la fondation Mevissen : 1° Modifications produites dans l'économie agricole des provinces rhénanes par la Révolution française ; 2° le style gothique dans les mêmes contrées jusqu'en 1350 ; 3° les districts (*gau*) et comtés des provinces rhénanes depuis la seconde moitié du IXe siècle jusqu'au début du XIIe.

Bibliographie française. — Nous avons déjà parlé à nos lecteurs de l'entreprise projetée par M. Le Soudier de doter la France d'un répertoire analogue au *Trade list* des États-Unis d'Amérique ou au *Catalogo collettivo della libreria italiana*, c'est-à-dire d'un recueil des catalogues des libraires. Ce projet a rencontré un accueil favorable qui a permis à M. Le Soudier de l'exécuter assez promptement. La *Bibliographie française, recueil de catalogues des éditeurs français*, forme six forts volumes in-8 (Paris, Le Soudier). Les cinq premiers contiennent la reproduction des catalogues de cent soixante-quatre éditeurs, rangés dans l'ordre alphabétique des noms des libraires. Chaque catalogue a sa pagination propre et il n'y a pas de pagination continue pour chaque volume. L'on ne saurait demander à un pareil ouvrage une unité de rédaction, les divers libraires dressant leurs catalogues sur des plans et d'après des principes différents ; peut-être M. Le Soudier eût-il pu supprimer dans sa reproduction les tables mises par certains éditeurs (par exemple, Baudoin, Lecoffre) à leurs catalogues et rendues inutiles par celles qui forment le sixième volume de la publication que nous annonçons ici : c'est ce dernier volume qui autorise dans une certaine mesure le titre un peu trop ambitieux peut-être de *Bibliographie française* donné par M. Le Soudier à son recueil. Ces tables (in-8 de 640 p.) sont au nombre de deux : 1° Table alphabétique des auteurs dans lesquelles on trouve après le nom de l'écrivain le titre abrégé de l'ouvrage ; 2° Table systématique, par ordre alphabétique des matières, fort sommaire et dans laquelle sous chaque rubrique sont simplement mentionnés les éditeurs dont les catalogues contiennent des ouvrages sur tel ou tel sujet. M. Le Soudier a eu le soin de faire rentrer dans sa table alphabétique même les ouvrages des éditeurs qui n'ont pas pu ou pas voulu lui fournir leurs catalogues, en sorte que ces tables contiennent la mention de presque tous les ouvrages que l'on peut trouver dans la librairie française. Pour donner une idée de l'importance des matériaux rassemblés

ici, nous dirons que cette table alphabétique a près de six cent vingt pages à deux colonnes de chacune quatre-vingt-huit lignes. A la vérité nous n'avons point là une bibliographie, conçue dans un esprit scientifique ; elle ne dispensera aucunement de recourir au *Catalogue* de Lorenz, puisque, par principe, elle ne mentionne pas les ouvrages épuisés. D'autre part, il y a des défauts, inévitables dans un premier essai, et auxquels M. Le Soudier pourra remédier dans la revision qu'il prépare de ses tables : c'est ainsi que les auteurs homonymes ne sont pas distingués entre eux et que les ouvrages d'un même auteur sont séparés, selon qu'il a mis ou non sur le titre son prénom. Par exemple les ouvrages de M. Léon Gautier et ceux du naturaliste L. Gautier sont entremêlés, les publications de Mme Adam sont classées les unes sous la rubrique *Adam*, d'autres sous la rubrique *Adam (Mme)*, d'autres sous la rubrique *Lamber (Juliette)*. L'on conçoit tout l'inconvénient d'un pareil manque d'ordre. De même, il est regrettable que la table systématique ne soit pas plus développée ; en se contentant d'y faire les renvois aux éditeurs, M. Le Soudier s'est condamné à en exclure les libraires qui ne lui avaient pas fourni leurs catalogues ; il eût été plus pratique de faire les renvois aux noms d'auteurs ; cela eût, il est vrai, augmenté la grosseur des tables, mais pour le plus grand profit de ceux qui auront à recourir à ce recueil. Parmi les lacunes, ce n'est pas une des moins étranges que l'absence des publications de la Société de l'histoire de France. Malgré tout, l'entreprise de M. Le Soudier reste extrêmement méritoire, et son répertoire, indispensable dans les grandes bibliothèques, demeure un instrument de recherches commode et pratique, que son prix relativement modéré (30 fr. broché, 40 fr. relié) rend facilement accessible. Nous devons ajouter que l'éditeur publie depuis janvier 1896 un *Mémorial de la librairie*, qui a pour objet de tenir chaque semaine ses acquéreurs au courant de la librairie française et qu'il se propose de donner périodiquement des remaniements de ses tables.

Chants populaires judéo-espagnols. — En 1492 les juifs expulsés de l'Espagne se réfugièrent en Turquie. Ils y transportèrent des romances qui oralement se sont transmises jusqu'à nos jours. Elles ont été publiées par M. Danou dans la *Revue des Études juives*. Un des anciens collaborateurs du *Polybiblion*, M. Moïse Schwab, les a communiquées à M. de Puymaigre, en lui témoignant le désir de le voir examiner quelles ressemblances pouvaient exister entre ces vieux chants et ceux que possède l'Espagne. M. de Puymaigre, dans une lettre à M. Schwab, a satisfait à cette demande (*Revue des Études juives*, numéro d'octobre-décembre 1896). Un certain nombre de romances juives, souvent tronquées, interpolées, ont leurs modèles en Espagne. Ces recherches ont divers motifs d'intérêt. On est indécis sur la date des romances ; celles qu'a recueillies M. Danou, et qui sont des variantes des chants espagnols, prouvent que les chants originaux dont elles dérivent étaient connus dès le xve siècle et sans doute bien antérieurement. Elles doivent aussi faire présumer que plusieurs des romances qu'elles ont imitées, et dont on n'a plus le texte en castillan, appartenaient primitivement à cette langue, de laquelle elles passèrent ensuite dans les versions portugaises et catalanes, où le comte de Puymaigre les a retrouvées.

Paris. — Le *Polybiblion* aurait dû déjà entretenir ses lecteurs d'une importante fondation qui remonte à l'année dernière, de la Société d'ethnographie nationale et d'art populaire, qui a tenu avec beaucoup de succès ses premières assises à Niort. Le but de la Société est ainsi défini : « Répandre le goût des études traditionnelles françaises, réagir dans la mesure du possible contre l'unification des mœurs et des modes, mettre en relief les industries

d'arts propres à chaque région, les légendes, les chants, les danses et les littératures populaires, inciter au respect pour les mille objets de la vie locale ayant un caractère d'originalité, contribuer à l'éclat de la section d'ethnographie et d'art populaire à l'exposition de 1900. » Cette Société est sous la présidence d'un charmant poète, qui est aussi un séduisant prosateur et un érudit, de M. André Theuriet, le récent académicien ; vice-présidents, MM. Bonnat et Puvis de Chavannes. Dans le comité, nous remarquons les noms du prince Roland Bonaparte, de M. Hanotaux, aujourd'hui ministre, de M. Ch. Yriarte, de M. Hamy, de l'Institut, de M. Gaston Paris, de notre collaborateur M. le comte de Puymaigre, de M. Dubufe, de M. F. Regamey, etc. La Société se compose de membres actifs et de membres correspondants. Pour devenir membre actif, il faut être présenté par deux sociétaires ; pour devenir membre correspondant, il suffit d'adresser son adhésion au secrétaire général. Cotisation annuelle, 10 francs. La Société publie un Bulletin mensuel, et va mettre au jour *la Tradition en Poitou*, un volume contenant les travaux qui se sont produits au congrès tenu à Niort. Secrétaire général, M. Gustave Boucher, rue Visconti, 24.

— Les prolégomènes de l'ouvrage de M. Ollivier Beauregard : *Chez les Pharaons, études égyptiennes* (Paris, Fontemoing, in-8 de XLIII-160 p.), sont consacrés à l'exposé d'une polémique outrée et passablement nuageuse, à propos d'une précédente publication de M. Beauregard sur la caricature égyptienne, et au sujet de laquelle nous nous abstenons de toute appréciation, n'ayant point eu à l'examiner. *Chez les Pharaons* ne provoquera pas, nous l'espérons, un nouveau débat dont la science ne saurait tirer profit ; ce nouveau travail témoigne de sérieuses recherches ; s'efforcer d'être utile, voilà quelle nous semble être l'intention de l'auteur, à qui l'on pourrait peut-être reprocher de manquer de méthode dans l'exposé de sa compilation dont les éléments prouvent qu'à l'occasion on peut être plus amateur qu'égyptologue véritable.

— A l'occasion du *Mariage Monod-Stapfer, 29 juillet 1896*, un des disciples de M. Gabriel Monod, qui se contente de signer *Humillimus scholae tuae servus*, publie en une élégante plaquette (Paris, Delalain, in-8 de 15 p.) une *Rédaction de Bernard Gui* (*Chronique et Catalogue des rois de France*) *datée de l'an 1313*. Ce document, extrait du manuscrit 931 de la bibliothèque de l'Université, ajoute un nouveau détail au « magnifique mémoire sur les manuscrits de Bernard Gui, » par M. Léopold Delisle, en nous révélant une édition de la *Chronique des rois de France* et du *Catalogue des rois de France*, datée du mois d'octobre ou de la Toussaint de l'an 1313. A côté des cent trente manuscrits de l'évêque de Lodève, analysés et mis en lumière par M. Delisle, l'exemplaire copié sur papier au XVe siècle n'est pas indigne d'attention, puisque le copiste avait reçu d'un certain maître, Jacques Chevalier, communication d'un exemplaire daté de l'an 1313, qui semble perdu aujourd'hui.

— Mentionnons une *Lettre inédite de l'ambassadeur François de Rochechouart à la reine de Hongrie et de Bohême*, publiée par le comte d'Arlot de Saint-Saud à l'occasion du mariage de M. le comte Géraud de Rochechouart avec Mlle Yvonne Espivent de Perran, célébré à Paris le 28 décembre 1896 (Bergerac, J. Castanet, gr. in-8 de 23 p.). Cette plaquette contient, outre la lettre écrite par le diplomate du XVIe siècle, trouvée par M. de Saint-Saud dans les archives du grand séminaire d'Auch, un Avant-propos où le beau-frère du comte G. de Rochechouart adresse aux nouveaux époux des compliments délicats, raconte son heureuse trouvaille du document *Rochechouart*, donne des explications sur les personnages et les faits dont il est question

dans la missive écrite de Linz à la reine de Hongrie, Anne de Foix, fille de Gaston de Foix, captal de Buch, etc.

— Sous ce titre : *Les Colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique*, M. C. Noufflard a publié, dans les *Annales de l'Ecole libre des sciences politiques*, puis tiré à part (Paris, Alcan, in-8 de 71 p.) une étude pleine de faits et de chiffres. Après avoir exposé, d'après les auteurs anglais, des observations générales sur l'histoire, la situation actuelle et l'avenir des colonies britanniques de l'Afrique occidentale, M. Noufflard entre dans l'étude technique de chacune de ces colonies. Les établissements anglais de la Gambie, de Sierra-Leone, de la Côte d'Or, de Lagos, ainsi passés en revue, l'auteur dit quelques mots du protectorat de la côte du Niger, puis de la Compagnie royale du Niger et de ses territoires. Il conclut en relevant les trois grands traits communs aux colonies anglaises de la côte occidentale d'Afrique (unité d'action administrative, indépendance financière vis-à-vis de la métropole, importance des résultats commerciaux), et en comparant ces colonies avec les nôtres.

— Personne n'ignore combien sont rares et recherchées, à l'heure actuelle, la plupart des relations de voyages écrites au XVIIe siècle. De l'une des moins répandues, celle dans laquelle l'abbé Antoine Biet raconte son séjour à la Guyane en 1652-1653, M. Aristide Marre vient de réimprimer la troisième partie, relative au pays même dans lequel le voyageur séjourna pendant quinze mois. On consultera avec fruit cette naïve description géographique et ethnologique (*Les Galibis*. Paris, Maisonneuve, in-8 de 106 p. Extrait de la *Revue de linguistique et de philologie comparée*), que M. Marre n'a peut-être pas suffisamment commentée ni annotée, dont il a rajeuni l'orthographe, et en marge de laquelle il n'a malheureusement pas eu soin d'indiquer la pagination de l'édition originale.

— Il est de mode aujourd'hui de dénigrer la noblesse. C'est calomnie et ingratitude envers nos gloires nationales, outrage au culte des aïeux et à la religion du cœur; aussi combien nous félicitons M. Léon Marlet de la publication qu'il vient de faire d'une *Généalogie de la maison de Clermont-Gallerande* (Paris, A. Picard et fils, in-8 de 80 p.), dans le but de faciliter l'étude de l'histoire d'une illustre famille. L'auteur établit clairement les faits d'armes, les alliances, les titres et liens de parenté entre les membres des sept branches formées par les descendants de Robin de Clermont-Gallerande originaire d'Anjou. Nous regrettons qu'une planche des armoiries et un tableau généalogique n'aient point complété cette publication.

— La Société pour la propagation des langues étrangères en France publie le compte rendu de l'assemblée générale publique du 15 novembre 1896. On y trouve : *De l'Importance des langues méridionales*, conférence par M. Charles Dejob ; *Allocution* prononcée par M. Jules Siegfried (Paris, hôtel des Sociétés savantes, gr. in-8 de 12 p.).

— *La Vérité sur la mnémotechnie*, que nous présente M. A. Raynaly (Paris, imp. Paul Lemaire, in-12 de 72 p.), est que les systèmes inventés jusqu'ici et dont l'auteur fait une revue et une étude critique, ne sont pas suffisamment simples et que le seul pratique, parce qu'il est le seul naturel, est celui qui est exposé dans ces pages. Nous avouons que la simplicité du nouveau système n'est pas encore suffisante pour notre esprit réfractaire.

— En étudiant *les Mystères de la suggestion à propos de la cure merveilleuse du professeur Dorobitz*, guéri par la prière d'une paysanne, M. le docteur Durand (de Gros) conclut que la guérison a été l'effet d'une suggestion ayant le guérisseur à la fois pour agent et pour patient (Paris, Alcan, in-8 de 22 p.).

— Nous ne pouvons guère qu'énumérer les nombreuses brochures récem-

ment publiées par M. le docteur Hamy, toutes, d'ailleurs, instructives et intéressantes : *L'Émeraude du pape Jules II au Muséum d'histoire naturelle, 1798-1805*. Extrait du *Muséum d'histoire naturelle* (Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 4 p., complément d'une communication faite par M. Eugène Müntz à l'Académie des inscriptions); — *Note sur une boîte en laque japonaise, portant le monogramme de Linné et donnée par M. H. Deyrolle au Muséum d'histoire naturelle* (Paris, ibid., gr. in-8 de 2 p.); — *Jean Héroard, premier surintendant du Jardin royal des plantes médicinales, 1626-1628* (Paris, ibid., gr. in-8 de 5 p., complément de la notice mise par Eud. Soulié et Ed. de Barthélemy en tête de leur édition du *Journal de Jean Héroard*); — *A propos d'une gravure sur cuivre faite par Michel Lasne pour Guy de la Brosse, 1628-1642* (Paris, ibid., gr. in-8 de 3 p. avec des détails curieux qui complètent ce qu'on dit du très fécond et fort estimé artiste Michel Lasne, Th. Arnauldet et G. Duplessis, Jal, etc.). — Du format in-8 passons au format in-folio et signalons deux magnifiques brochures extraites des *Nouvelles Archives du Muséum : Les Anciennes Ménageries royales et la Ménagerie nationale fondée le 14 brumaire an II* (4 novembre 1793), seconde édition d'un discours prononcé à la séance générale du trente et unième congrès des Sociétés savantes (Paris, Masson, 22 p.); — *Recherches sur les origines de l'enseignement de l'anatomie humaine et de l'anthropologie au Jardin des plantes* (ibid., 30 p.). Ce dernier fascicule contient d'amples renseignements biographiques et bibliographiques sur l'académicien Marin Cureau de la Chambre, professeur au Jardin royal, suivis de *Documents biographiques inédits sur Marin et François Cureau de la Chambre.*

— M. l'abbé A. de Lapparent, missionnaire diocésain, nous retrace tout le bien qui a été fait par l'œuvre fondée par M. l'abbé de Gibergues pendant *Dix ans de missions à Paris et dans les environs* (Paris, imp. J. Mersch, in-8 de 16 p.). Une œuvre qui produit de si beaux résultats et qui est aussi visiblement protégée par Dieu mérite assurément que l'on s'y intéresse; nous ne doutons pas que la lecture de l'opuscule de M. de Lapparent ne détermine beaucoup de nos lecteurs à contribuer au succès de ces missions.

— Comme supplément au Catalogue des monnaies mérovingiennes de la Bibliothèque nationale qu'il a publié en 1892, M. Maurice Prou nous fait connaître dans la *Revue numismatique* (quatrième trimestre de 1896) les *Monnaies mérovingiennes acquises par la Bibliothèque nationale de 1893 à 1896* (tiré à part, Paris, Rollin et Feuardent, in-8 de 22 p. et 1 planche). Les vingt-quatre monnaies dont M. Prou nous fournit ici la description ont donné lieu à d'intéressantes observations historiques et philologiques.

— M. Paquier, qui a publié naguère un volume sur J. Aléandre et la principauté de Liège, consacre un intéressant article, dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français*, à la nonciature du même personnage auprès de François Ier pendant les six mois qui ont précédé la bataille de Pavie et la captivité du Roi. Pour retracer cette mission envoyée par Clément VII dans le désir de rétablir la paix entre Charles V et François Ier et pendant laquelle le Pape se rapprocha de plus en plus du roi de France, M. Paquier a pu recourir à tout un ensemble de documents inédits dont un choix forme les pièces justificatives de son étude. La *Nonciature d'Aléandre auprès de François Ier* (8 août 1524-24 février 1525) a été tirée à part (Paris, Alphonse Picard et fils, in-8 de 58 p.).

— Avec regret, nous ne pouvons nous arrêter aux nombreux rapports, très intéressants cependant, mais dont la simple mention nous mènerait trop loin, que renferme le tome CXXXVII des *Mémoires publiés par la Société nationale d'agriculture de France*, qui vient de paraître (Paris, imp. Chame-

rot et Renouard, in-8 de 621 p.). Notons simplement que ces rapports ont trait, pour la plupart, à des ouvrages rentrant dans la spécialité du recueil. Cela dit, nous citerons les travaux et études suivants qui méritent de fixer l'attention : *Notice biographique sur Paul Michaut*, par M. Bouquet de la Grye; — *Rapport sur le domaine d'Harcourt*, par M. Émile Le Vasseur; — *Note sur la sélection des variétés de fruits à cidre basée sur la détermination de leur valeur réelle*, par M. A. Truelle; — *Notes sur l'extraction des principaux éléments contenus dans les pommes à cidre*, par le même; — *Napoléon; l'Approvisionnement de la ville de Paris et la Question des subsistances sous le Consulat et l'Empire*, étude aussi importante que considérable (p. 233 à 344) due à M. Louis Passy; — *Épuration terrienne des eaux vannes selon les cultures et les sols*, par M. Paul Vincey; — *Carte agronomique du domaine de Vaucluse*, par le même; — *L'Agriculture en Tunisie*, par M. Émile Le Vasseur; — *Rapport fait, au nom de la section d'histoire naturelle agricole, par M. Ad. Carnot, sur la carte agronomique de la commune de Pouilly-en-Auxois (Côte-d'Or)*, par M. Magnien; — *Cartes agronomiques communales*, par le même.

— Il nous paraît vraiment intéressant de signaler un petit album de 16 planches in-18 ayant pour titre : *La Traversée de l'empereur Charles* (Charlemagne) (Paris, Rouam, petit in-8), et dont le texte est traduit de la ballade connue de Uhland, par F. Sochnée. L'Empereur s'embarque pour la Terre-Sainte à la tête d'une armée « que jamais si grande et si belle ne s'était vue, » accompagné de ses douze pairs qui, l'un après l'autre, en pleine tempête, et chacun selon son tempérament, expriment leurs regrets de ne plus se trouver sur le vulgaire « plancher des vaches. » Cependant le roi Charles est assis au gouvernail, silencieux, et, « d'une main sûre, il dirige l'esquif jusqu'à ce que la tempête se calme. » Le texte et les dessins en couleurs ont été lithographiés par l'auteur, Mlle M. Marcel (un pseudonyme probablement). Cette ravissante brochure, qui se déploie d'une seule pièce, charmera tous les âges.

— Un deuxième album de Mlle Marcel : *Tribord-Amure* (Paris, Rouam, in-8 oblong). Ici, le texte, imprimé et non plus lithographié, est encadré de dessins aussi originaux que ceux de *la Traversée*. L'auteur tient ce conte maritime d'un maître d'équipage de Menton. « Depuis le premier mot « Alors! » (en patois *alloura*) début obligé de tout discours mentonnais, jusqu'à la forme ironique de la péroraison, on s'est appliqué à conserver les tours de phrases et locutions propres au pays. De même pour les dessins, Mlle Marcel a pris sur place tous ses modèles (personnages et sujets divers, jusqu'aux moindres détails, afin de garder à l'ensemble son caractère bien local. » Ces pages, très gracieusement enluminées, forment une contribution curieuse au folklore méditerranéen.

Anjou. — Dieu merci! S. Gr. Mgr Luçon, évêque de Belley, a bien voulu publier l'admirable *Éloge de Jacques Cathelineau, qu'il a prononcé dans l'église du Pin-en-Mauges, le 13 octobre 1896* (Belley, A. Sauzet, in-8 de 15 p.). A relire ces paroles vibrantes que seul un prêtre vendéen pouvait dire, et qui tombaient de la chaire comme les langues de feu sur les Apôtres, nous nous sommes sentis à nouveau saisis et enthousiasmés pour ces héros qui n'ont pas séparé la cause de Dieu de celle de la patrie et de la Royauté.

— Dom Fernand Cabrol adresse *à Monsieur Jules Lemaître une petite leçon d'archéologie chrétienne*, à propos des deux romans (*Sérénus* et *Myrrha*) où le célèbre critique a prétendu nous retracer des histoires de martyrs chrétiens (Extrait de la *Revue des Facultés catholiques de l'Ouest*. Angers, imp. Lachèse, in-8 de 20 p.). La conclusion qui ressort de l'étude du savant bénédictin,

c'est qu'il faudrait que l'on portât dans la composition des romans historiques « un égal souci de la vraisemblance historique et de l'exactitude. »

Beauce. — *L'Inventaire de Méréglise en 1594* (Extrait des *Bulletins de la Société dunoise*, octobre 1896. Châteaudun, imp. de la Société typographique, in-8 de 43 p.), dressé après la mort de la dame dudit lieu Renée de Gruel, n'a pas par lui-même une grande valeur et n'ajoute guère à nos connaissances ; mais outre qu'il « montre combien était modeste la vie de la noblesse dans une gentilhommière de province, » et d'autre part « témoigne du luxe de la cour où vécut la dame de Méréglise, » il prend de l'importance par les notes abondantes et les rapprochements dont l'a enrichi le savant éditeur Mgr Barbier de Montault, qui ne se lasse pas de mettre au service du public studieux les trésors de son érudition archéologique.

Béarn. — M. l'abbé V. Dubarat, complétant l'*Histoire du lycée de Pau*, par J. Delfour, donne une notice sur *l'Ancien Collège de Pau* (extrait de la *Revue des Universités du Midi* d'octobre-décembre 1896. Bordeaux, Feret, gr. in-8, p. 425-456). L'auteur s'occupe successivement de l'établissement des jésuites en Béarn et de la résidence d'Oloron (1608-1646), des jésuites à Pau et de l'emplacement de leur collège (1622-1638), de la construction du nouveau collège et de l'église. Ces trois chapitres, où figurent des personnages diversement intéressants, sont suivis de pièces justificatives inédites. La notice sur l'ancien collège de Pau fait bien augurer de l'*Histoire de l'Université de Pau* qui nous est promise par l'excellent travailleur.

Bresse. — M. Joseph Buche a traité avec savoir et talent deux sujets fort attrayants : *Les Arts à Bourg aux XVe et XVIe siècles*. Discours prononcé à la distribution des prix du lycée Lalande, etc. (Bourg, typ. veuve Bertéa, gr. in-8 de 13 p.) ; — *L'Église de Brou et la Renaissance*. Conférence donnée sous les auspices de « l'Alouette des Gaules » (Bourg, typ. Allombert, gr. in-8 de 18 p.). Dans la première brochure, le brillant orateur a réussi à dégager une idée nette du génie bressan, à établir pourquoi et comment, sous l'influence combinée de Lyon et de la Flandre, l'art original et déjà puissant de la Bresse s'est étiolé. — C'est encore une excellente leçon d'archéologie que nous trouvons dans l'*Église de Brou et la Renaissance*. Le conférencier prouve fort bien que Brou est une œuvre de transition entre le moyen âge et la Renaissance, et que c'est une œuvre composite où se rencontrent l'art français, l'art flamand et l'art italien. La brochure est complétée par une *Bibliographie* qui ne comprend pas moins de vingt-cinq indications d'ouvrages relatifs à l'église de Brou et à ses architectes Loys van Boghem, Jean Perréal, etc.

Bretagne. — Le duc de Mercœur, chef de la Ligue en Bretagne, beau-frère de Henri III, a été l'objet d'études nombreuses ; les dernières, même les plus favorables à la Ligue et aux idées bretonnes, tendent de plus en plus à l'amoindrissement de la personne de Mercœur, de son caractère intime et de son rôle politique. M. Joüon des Longrais, dans son extrait : *Le Duc de Mercœur d'après des documents inédits* Saint-Brieuc, Prud'homme, in-8 de 84 p.), a tenté d'aller contre l'opinion courante. Sans viser à un relèvement du célèbre duc, il avoue « avoir commencé ses recherches sous ce point de vue, » sans le moindre parti pris. Il faut rendre justice à l'auteur : les documents nouveaux mis en œuvre ont favorablement modifié la physionomie de Mercœur. Excellente contribution à l'histoire de la Ligue en Bretagne.

Dauphiné. — A toutes les altitudes, les années se suivent et ne se ressemblent pas. L'*Annuaire de la Société des touristes du Dauphiné pour 1895* (Grenoble, Allier, in-8 de 188 p.) paraît bien maigre auprès des précédents. Il permet cependant de constater que le nombre des visiteurs va croissant avec

rapidité, ce qui récompense l'effort vigoureux continué pour rendre le pays plus accessible aux voyageurs; nous ne trouvons à signaler dans ce recueil que les courses de M. Revel dans les vallées vaudoises et la vallée du Guil, une amusante traversée des arêtes de la Meije, et une excellente notice sur M. Budden, patron de l'alpinisme, vénéré en tous pays; M. Henri Ferrand continue heureusement à fournir la revue de toutes les publications alpines de la France et de l'étranger. Ce volume, qui est le vingt et unième, inaugure une nouvelle série; félicitons la rédaction qui, à cette occasion, a remplacé le fameux pêcheur à la ligne de Ravanat par un charmant frontispice dû à M. l'abbé Guétal.

Franche-Comté. — La Société d'émulation du Doubs occupe certainement, après l'Académie de Besançon, le premier rang parmi les sociétés savantes de Franche-Comté. Elle vient de nous faire parvenir le dixième volume de la sixième série de ses *Mémoires* (Besançon, imp. Dodivers, in-8 de XLI-452 p., avec un portrait, une planche et deux reproductions d'armoiries dans le texte). Le travail le plus important que renferme ce beau volume (p. 10-162) est celui que M. Léonce Pingaud a publié sur *Auguste Castan, sa vie, son œuvre. 1833-1892*, et dont nous avons eu déjà le plaisir de signaler le tirage à part (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 547). Nous mentionnerons ensuite : le discours de M. le docteur Ledoux sur *la Société d'émulation du Doubs en 1895 ; — Le Maréchal Ney en Franche-Comté, d'après les ouvrages de MM. Velschinger et Henri Houssaye*, par M. Lieffroy ; — *Les Gisements fossilifères des environs de Morteau et la collection Chopard*, par M. Auguste Jaccard ; — *La Vipère en Franche-Comté, le venin, les remèdes*, par M. le docteur B. Diétrich ; — *Annotations et additions aux flores du Jura et du Lyonnais et Remarques sur l'inégale répartition de quelques plantes considérées comme communes* (suite), par M. le docteur Ant. Magnin ; — *La Légende de la Roche d'or*, ballade franc-comtoise, par M. le docteur Chapoy ; — *Du Rôle de l'anatomie pour la distinction des espèces critiques ou litigieuses*, par M. Paul Parmentier ; — *Une Figuration inédite des dieux mânes au musée d'antiquités de Besançon*, par M. Alf. Vaissier ; — *Herbier de la flore de Franche-Comté*, publié par M. X. Vendrely, n° VIII ; — *Les Lettres de noblesse (1503) du poète Jean Moulinet*, par M. Émile Roy ; — *Le Blason d'un roi des Ribauds bourguignons et le Roman du duc Jean sans Peur*, par le même. Le volume se termine par la *Table décennale des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs, 1886-1895, 6e série, tomes I à X*, dressée avec beaucoup de soin par notre collaborateur M. le docteur J. Meynier.

— Pendant le siège mémorable que Dole, alors capitale du comté de Bourgogne, soutint contre les Français en 1636, plusieurs vœux furent prononcés par les habitants pour le cas où la ville serait délivrée. Entre autres, le magistrat décida qu'on ferait faire un « estau » de cire (cierge en forme de câble enroulé sur lui-même) « portant l'enceinte de cette ville de Dole, » et qu'après la levée du siège, dix membres du conseil iraient l'offrir à Notre-Dame de Gray, sanctuaire célèbre à cette époque dans toute la province. Cet engagement solennel, datant du 15 juin 1636, ne fut rempli que treize ans après la délivrance de la cité, c'est-à-dire le 1er mai 1649. Six cents personnes environ prirent part au pèlerinage. Dans une jolie brochure : *Vœux de Dole à Notre-Dame de Gray (1636-1649)* (Dole, imp. Courbe-Rouzet, in-16 de 76 p., avec une phototypie), M. Émile Longin retrace en détail l'itinéraire et les incidents de cette grande manifestation religieuse, en éclaircissant son intéressante relation de notes nombreuses et très précises, selon son habitude, et en l'appuyant de pièces justificatives suivies d'une table de noms de lieux et de personnes.

— Nous avons eu plusieurs fois l'occasion de mentionner les travaux de M. E. Perchet. Le dernier ouvrage de cet auteur est *le Culte à Pesmes*, que nous avons signalé ici même (t. LXX, p. 63). Aujourd'hui nous sommes en face des *Recherches sur Pesmes*, que M. Perchet vient de nous faire parvenir (Gray, imp. Gilbert Roux, gr. in-8 de m-510-x p., avec cartes, plans et vues). L'ouvrage remplit toutes les conditions d'une bonne monographie locale. Il aurait pu s'intituler : *Pesmes et ses seigneurs*. En effet, dans une première partie, l'auteur s'occupe surtout de la ville elle-même ; il nous parle des origines de Pesmes, de ses armoiries, de son château, des fortifications, de l'administration générale ; il nous donne les chartes d'affranchissement de la ville ; il fournit des détails précis et curieux sur l'agriculture, l'industrie et le commerce du pays, ainsi que sur l'alimentation, l'hygiène et les épidémies ; il ne néglige pas non plus de retracer (mais ici il nous paraît un peu bref) les mœurs et les coutumes de la petite cité dont il s'est fait l'historien. Pourquoi a-t-il oublié les traditions populaires et les légendes du cru ? C'est une lacune qu'il pourra ultérieurement combler. La deuxième partie a trait aux seigneurs de Pesmes, qui se répartissent en trois « dynasties : » les sires de Pesmes, les sires de Grandson et la maison de la Baume-Montrevel. Leur histoire va du xie siècle jusqu'à la Révolution ; elle se clôt par une description du château de Pesmes en 1793 qui, acheté le 6 vendémiaire an V par un nommé Ratelot, de Montmirey, fut rétrocédé par celui-ci, à un certain François Parisot, de Pesmes, qui trouva profitable de procéder à sa démolition presque totale afin d'en vendre les matériaux. M. Perchet, avant de passer aux pièces justificatives, au nombre de trente-deux, donne la biographie de quelques célébrités locales parmi lesquelles il faut citer Louis Gollut, l'historien de la Franche-Comté.

— Dans la livraison de janvier-février dernier des *Annales franc-comtoises*, l'on remarque, sous la signature de M. Julien Feuvrier, une solide étude sur l'*Assistance publique à Dole, capitale du comté de Bourgogne au XVIe et au XVIIe siècle*, qui a fait l'objet d'un tirage à part (Besançon, imp. Paul Jacquin, in-8 de 25 p.). Les personnes qui s'intéressent à l'histoire des établissements charitables tant à l'époque présente qu'aux siècles passés trouveront là des indications précieuses. Bien documenté, ce travail est de nature à prouver qu'en Franche-Comté, alors que cette province relevait, contre toute logique, de la monarchie espagnole, le problème de l'assistance avait reçu des solutions successives s'appropriant aux temps et aux ressources du pays. Cela n'allait pas toujours sans susciter des réclamations de la part des assujettis aux taxes ; mais l'autorité savait aussi triompher des oppositions et prendre les mesures utiles pour assurer aux indigents les secours nécessaires.

— Notre collaborateur M. E.-C. Gaudot a publié, dans la *Vérité* du 15 février dernier, un article très humoristique sur le docteur Grenier, député musulman de Pontarlier. Cet article a fait l'objet d'un tirage à part : *La Franche-Comté tintamarresque. Dey d'Alger ? (légende fin-de-siècle)* (Paris, L. Tremaux, in-16 de 9 p.). Les lecteurs de la *Vérité* ont dû s'égayer quand cette fantaisie littéraire leur est passée sous les yeux.

— Le septième Bulletin (1896) de l'*Association des anciens professeurs et élèves du petit séminaire de Consolation* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 paginé 185-224), contient deux pièces de poésie qui méritent une mention ; l'une, de M. l'abbé Druot, a pour titre : *Le Parc de Consolation ;* l'autre, intitulée : *Récit de la distribution des prix à Consolation, le 6 mai 1895*, a pour auteur M. l'abbé Nardin. La première est une jolie description d'un des sites les plus pittoresques du Doubs ; la seconde, qui a dû provoquer le franc rire des plus graves auditeurs, est une vraie perle d'humour. M. l'abbé Nardin

ferait bien de réunir ses poésies comtoises en brochure. Ce bulletin est illustré de deux belles planches représentant, sous des aspects différents, le séminaire de Consolation.

Guyenne et Gascogne. — M. l'abbé J.-J.-C. Tauzin publie une excellente notice sur *les Serors menudetes de l'Orden de Sancta Clara et les Frères mineurs dans le pays de Marsan* (Auch, imp. Foix, gr. in-8 de 39 p.). Il retrace l'histoire des établissements en Marsan, à partir du XIIIe siècle, des Clarisses et des enfants de Saint-François. De précises indications généalogiques et géographiques sont fournies par le savant auteur. On remarquera (p. 1) une note sur les évêques d'Aire au XIIIe siècle, note qui complète le *Gallia christiana* (I, col. 186). On remarquera surtout (p. 32-34) la liste des abbesses des Clarisses (de 1253 à 1788) revue et complétée par M. l'abbé Tauzin à l'aide des archives des Landes et de quelques archives particulières. Dom Jérôme Deydier (XVIIIe siècle) avait fourni aux rédacteurs du *Gallia* un travail dans lequel son successeur a introduit une trentaine de noms nouveaux.

— M. Pierre Meller nous donne une nouvelle série des *Anciennes Familles dans la Gironde* (Bordeaux, imp. veuve Riffaud, in-8 de 103 p.). On y remarque les notices sur les familles Bernardi de Sigoyer, de Galz de Malvirade, de Portal, Decazes, de Gères, de Gourgue, de Carbonnier, de Batz, de Puifferrat, de Sèze, de Puch, de Menou, de Forcade, de Carayon-Latour, de Pontevès-Sabran, etc.

— On trouvera autant d'édification que d'attrait dans : *Une Grande Chrétienne au XVIIe siècle. Anne de Caumont, comtesse de Saint-Paul, duchesse de Fronsac (1574-1642), fondatrice des Filles Saint-Thomas à Paris* (1626). Extrait des *Études*, augmenté de pièces justificatives (Paris, imp. Dumoulin, gr. in-8 de 159 p.). L'auteur de cette monographie est un des plus savants et des plus habiles écrivains de la Compagnie de Jésus, le P. Henri Chérot. Son travail, qui abonde en choses nouvelles, complète tout ce qui a été publié sur le sujet par MM. Tamizey de Larroque, Hector de la Ferrière, G. Clément-Simon et autres vaillants chercheurs.

— M. Louis Batcave a extrait du *Bulletin de la Société des sciences, lettres et arts de Pau* une excellente étude sur l'*Instruction publique à Orthez. L'Enseignement primaire* (Pau, veuve Léon Ribaut, gr. in-8 de 40 p.). S'appuyant sur les documents les plus solides, M. Batcave prouve que, soit pour l'enseignement des garçons, soit pour l'enseignement des filles, Orthez ne fut point inférieur aux autres villes de la région.

— M. Adrien Lavergne raconte avec beaucoup de science et d'agrément ses *Excursions archéologiques en 1893 et 1895. Rapports faits à la Société archéologique du Gers. Première série* (Auch, imp. G. Foix, gr. in-8 de 16 p.). Les points visités et décrits sont l'église et le château de Roquelaure, Montaut et le Rieutort, Saint-Avit et Sainte-Mère.

— M. Francisque Habasque, président de la Société des archives historiques du département de la Gironde, a extrait du tome XXXI du recueil de cette Société, l'*Inventaire général du grand théâtre de Bordeaux en l'an III* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de XI-105 p.). Curieux document, où sont énumérés les costumes, pièces de théâtre, décors, ballets, etc.

— Annonçons le second volume des *Voyages de Montesquieu*, publiés par le baron Albert de Montesquieu pour la Société des bibliophiles de Guyenne (Bordeaux, imp. Gounouilhou, gr. in-8 de XIX-516 p.). Ce volume contient une *Préface et description des manuscrits*, par M. Henri Barckhausen (lequel est aussi l'auteur des excellentes notes insérées dans les pages 393-462, et de l'*Index des voyages de Montesquieu*, qui remplit les pages 465-516), la suite du *Voyage en Italie*, le *Voyage en Allemagne*, les *Mémoires sur les mines*, une

Lettre sur Gênes, un chapitre sur *Florence*, un traité : *De la Manière gothique*, des *Réflexions sur les habitants de Rome*, enfin des *Souvenirs de la cour de Stanislas Leczinski*.

Limousin. — M. René Fage publie le fascicule III de sa *Contribution à l'histoire de l'imprimerie à Tulle; Wolpmann et Rossignol. Introduction de l'imprimerie à Ussel* (Limoges, veuve H. Ducourtieux, in-8 de 15 p.). Ce fut pendant la période révolutionnaire que les citoyens associés Guillaume Wolpmann et Antoine Rossignol, venus on ne sait d'où, imprimèrent à Tulle d'abord et ensuite à Ussel (1794) de menus ouvrages, de petites brochures, de simples placards, bien vite dispersés et détruits.

Lyonnais. — La plupart des peuples de l'antiquité, à commencer par le peuple grec, se croyaient autochtones ou aborigènes. C'était pour eux un titre de gloire, et ils n'avaient nul souci de remonter à leurs origines. La critique moderne ne saurait se contenter de prétentions sans preuves; aussi de nombreux savants ont cherché et cherchent toujours à pénétrer les mystères de l'ethnologie et à la rendre vraiment scientifique. M. le docteur Humbert Mollière, de Lyon, dans une étude critique des plus récentes découvertes de l'archéologie, de la linguistique et de l'anthropologie, appuyée de recherches personnelles et de déductions originales, tente, à son tour, la solution du difficile problème de nos origines (*Introduction à l'histoire des Gaulois Proto-Celtes, Celtes et Galates*. Lyon, A. Cote, in-8 de 86 p.). L'auteur a mis à contribution tout ce qui a été publié sur la matière, les travaux déjà anciens comme ceux de Botidonx, d'A. Pictet, d'Amédée Thierry, de Broca, de Quatrefages et de Hamy, aussi bien que les derniers ouvrages de MM. d'Arbois de Jubainville, A. Bertrand et S. Reinach.

Provence. — M. Numa Costes consacre une étude très soignée à un des plus beaux monuments du Midi : *Le Portail et les grandes portes de la métropole Saint-Sauveur à Aix en Provence* (Paris, Plon et Nourrit, gr. in-8 de 28 p. avec 2 pl.). Les documents inédits trouvés par M. Costes lui ont permis de donner des détails nouveaux sur les divers artistes qui travaillèrent au portail et aux grandes portes de Saint-Sauveur. Précieux chapitre de l'histoire du mouvement artistique au xve siècle, en Provence.

— On doit à M. Paul de Faucher d'intéressantes *Notes sur le célèbre jurisconsulte de Carpentras, Étienne Bertrand*, tirées de l'*Histoire de la famille des Tributiis, ses descendants*, publiée par le *Bulletin de la Société scientifique et littéraire des Basses-Alpes* (Digne, imp. Chaspoul et veuve Barbaroux, in-8 de 11 p.). Étienne Bertrand, que l'on a surnommé le plus grand jurisconsulte de son temps, avait été déjà étudié, mais imparfaitement, par Fabre de Saint-Véran, par le docteur Barjavel; M. de Faucher, par ses recherches personnelles, a complété les renseignements fournis par ses devanciers.

— *Le Vénérable J.-B. Gault*. Sous ce titre, vient de paraître, à Marseille, un extrait de l'*Écho de Notre-Dame de la Garde* (3 p. gr. in-8), avec ce sous-titre : *254e anniversaire de son sacre. Deux lettres inédites du vénérable, à l'occasion de son épiscopat*. Les deux lettres autographes, l'une du 19 avril 1640, l'autre sans date, sont adressées au cardinal de Richelieu, et ont été trouvées aux Archives du ministère des affaires étrangères, par M. l'abbé Dubarat; la première fut écrite par Mgr Gault, le lendemain de sa nomination épiscopale, pour en remercier son éminent protecteur; l'autre fut écrite dans l'intérêt des âmes de son diocèse, pour lesquelles il conjure Richelieu d'accélérer l'époque de son sacre.

— M. Lucien Gap a découvert dans les archives de la commune de Mérindol deux documents, l'un de 1504, l'autre de 1527, qui nous offrent de curieux exemples de ces traités qui intervenaient entre un seigneur foncier et

les tenanciers qu'il appelait pour habiter et cultiver les terres de son domaine (*Deux actes d'habitation*. Extrait du *Bulletin historique et philologique*, Paris, Imp. nationale, gr. in-8 de 48 p.). A la suite des deux actes par lesquels l'évêque de Marseille, seigneur de Mérindol (au diocèse de Cavaillon, concède à un groupe d'agriculteurs et cultivateurs des territoires compris dans sondit fief, on trouve de remarquables pages de feu M. E. de Rozière, les dernières probablement qui aient été écrites par le savant académicien.

— Le baron Hipp. Guillibert publie, sous ce titre : *Une Chaire de droit provençal à Aix; Magistrats provençaux* (Aix, imp. veuve Remondet, in-8 de 12 p.), deux vœux par lui proposés au récent congrès provençal tenu à Avignon et qui ont été admis à l'unanimité le 22 septembre 1896, au sujet de l'établissement d'une chaire de droit provençal à la Faculté de droit d'Aix et au sujet de l'interdiction de conférer, dans les départements du Midi, les emplois judiciaires de tout ordre à d'autres qu'aux fonctionnaires connaissant la langue d'oc.

Quercy. — C'est un nouveau livre de raison que nous donne M. Louis Greil, sous ce titre : *Le Livre de main des du Pouget*, 1522-1598 (Cahors, imp. Laytou, gr. in-8 de 146 p.). Cette *Description et chronique des choses advenues* en Quercy pendant presque tout le xvie siècle est l'œuvre de deux bourgeois de Cahors, l'un et l'autre « licenciés en tous droits et advocats, » Jean du Pouget d'abord, et ensuite Jean du Pouget, son petit-fils. Le *Livre de main*, si bien édité et annoté par M. Greil, contient un peu de tout : naissances, mariages, décès, froids excessifs, chaleurs extraordinaires, grands orages, inondations, prix du blé, du vin, de la viande, des huiles, des épices, etc. Au point de vue historique, les pages les plus importantes sont celles qui roulent sur le massacre des protestants à Cahors, dans la maison d'Auriole, en 1561, et sur le siège de cette ville par le futur Henri IV, en 1580.

Allemagne. — Les critiques sont d'accord pour admettre que les *Lois* de Platon ont été publiées après la mort du célèbre philosophe par un de ses disciples, Philippe d'Opunte. Mais sur l'étendue des remaniements et des additions que s'est permis l'éditeur, les opinions sont partagées. Le sujet vient d'être repris par M. Max Krieg (*Die Ueberarbeitung der Platonischen Gesetze durch Philipp von Opus*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, in-8 de 40 p.), dont l'étude, conduite avec autant de prudence que de savoir, précise ou complète sur plus d'un point les conclusions de ses devanciers.

— Les personnes qui s'intéressent aux études romanes sont au courant des événements qui ont suspendu pour un moment la publication du *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, des discussions qui ont éclaté entre le directeur-fondateur de cet annuaire, M. Karl Vollmöller, et l'éditeur, M. Oldenbourg, à Munich, et du procès qui s'en est suivi. Le jugement rendu dans la matière par le tribunal de Munich et qui donne pleine satisfaction à M. Vollmöller, est assurément un document intéressant pour tous ceux que préoccupent les questions de droits d'auteur et de relations entre auteurs et éditeurs. Il faut donc savoir gré à M. Vollmöller d'avoir publié les principales pièces du procès : *Der Kampf um den romanischen Jahresbericht. Ein Beitrag zur Klärung der Verhältnisses zwischen Autor und Verleger* (Erlangen, F. Junge, in-8 de 74 p.).

— La librairie Velhagen et Klasing, à Bielefeld et Leipzig, lance, le présent mois, une nouvelle revue de bibliophilie, sous la direction de M. Fedor von Zobeltitz. La *Zeitschrift fur Bücherfreunde* paraîtra tous les mois, en format in-4 ; les articles seront richement illustrés, même de planches coloriées. L'abonnement est de 30 fr. par an.

Belgique. — Bien que la brochure de M. A. Baisir : *La Belgique pendant ces quinze dernières années. La Victoire dans l'union* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-16 de 48 p.) soit faite visiblement dans le but de préparer les élections de 1898 en Belgique, elle contient des enseignements qui ne peuvent que profiter aux catholiques de tous les pays et en particulier aux catholiques de France. La conduite du parti catholique en Belgique, qui l'a conduit à la mémorable victoire de 1884 sur le libéralisme franc-maçonnique, la façon heureuse et honorable dont il a gouverné le pays depuis douze ans, nous est un avertissement de ce que nous pourrions faire, si nous savions davantage nous serrer les uns contre les autres et si nous voulions faire passer l'intérêt suprême avant nos intérêts et nos convenances. C'est dans l'union et par l'union que nous pourrions obtenir la victoire.

— Chargé de présenter au congrès de la fédération des professeurs de l'enseignement moyen un rapport sur la *Réorganisation des écoles moyennes de l'État* (Bruxelles, Société belge de librairie, in-8 de 60 p.), M. Omer Buyse a insisté particulièrement sur la nécessité de remanier profondément le programme des études et de faire de l'enseignement une préparation à l'industrie, au commerce et à l'agriculture. Les écoles moyennes se diviseraient en commerciales et industrielles d'une part, en agricoles d'autre part. Pour donner une idée des réformes proposées, nous dirons que M. Buyse demande « que, dans les livres de lecture, il y ait, à côté de poésies et de morceaux purement littéraires, des descriptions et des récits relatifs à l'alcoolisme, à la caisse d'épargne et de retraite, etc. » De même, « l'enseignement des mathématiques serait basé sur l'intuition; la géométrie resterait concrète. » Les travaux manuels feraient partie du nouveau programme.

— L'*Annuaire de l'Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*, qui diminue chaque année de grosseur, ne contient, dans son soixante-troisième volume (1897), que deux notices biographiques (Bruxelles, Hayez, in-16 de 174 p.). Encore celle que le chevalier Edm. Marchal a consacrée à l'architecte Gustave de Man, mort en 1887, se réduit-elle à quelques pages fort courtes. M. Ch. Potvin a retracé avec plus de détails la carrière de Gustave Frédérix, dont toute l'activité littéraire se réduit à des articles de critique ; mais Frédérix sut, par ces simples articles, se faire une situation assez considérable et une réputation assez solide pour que l'Académie ait cru, en 1885, devoir lui ouvrir ses portes. La notice de M. Potvin, où nous relevons un esprit de « libéralisme » que nous ne saurions approuver sans réserves, n'en est pas moins intéressante ; elle contient notamment des fragments de lettres inédites d'écrivains français (Zola, Alexandre Dumas, Hetzel, etc.).

— L'Exposition internationale qui doit s'ouvrir à Bruxelles en 1897 comprendra une section internationale des sciences divisée en sept classes : mathématiques et astronomie, physique, chimie, géologie et géographie, biologie, anthropologie et bibliographie. Divers avantages sont accordés aux participants, qui n'auront notamment rien à payer pour les emplacements, et jouiront de réductions de taxes sur les transports par chemin de fer. A l'occasion de cette exposition, le gouvernement belge a mis au concours des séries de questions (desiderata et questions de concours), en affectant des primes en espèces aux meilleures solutions. Parmi ces concours, il s'en trouve un certain nombre formulés par la section des sciences et jouissant d'un ensemble de primes s'élevant à 20,000 fr. Des brochures contenant de plus amples explications sont à la disposition de tous ceux qui en feront la demande au commissarial général du gouvernement, 17, rue de la Presse, à Bruxelles. Nous nous contenterons de signaler ici les questions

relatives à la bibliographie : 1° présenter un choix d'ouvrages catalogués variant de 1,000 à 1,500, destiné à servir de bibliothèque modèle pour bibliothèques populaires d'une région déterminée (1,000 fr.); 2° présenter soit une machine, soit un procédé permettant d'imprimer des fiches bibliographiques à petit nombre d'exemplaires (50 ou 100) avec plus de facilité, de rapidité et d'économie que n'en offrent les procédés actuels; la matière de la composition de chaque fiche doit pouvoir être conservée sous une forme maniable (500 fr.).

— On trouvera beaucoup d'intérêt dans *Un Voyageur français à Anvers au milieu du XVIIIe siècle*, par le comte de Marsy, lecture faite à la séance générale annuelle de l'Académie royale d'archéologie de Belgique, le 11 octobre 1896 (Anvers, imp. veuve de Backer, gr. in-8 de 19 p.). Le voyageur dont M. de Marsy résume très agréablement les récits est Jean-Baptiste-Auguste de Montallé, conseiller au Parlement de Paris, mort le 26 août 1787. Parmi les notes de la brochure on remarquera celle où M. de Marsy reproduit une lettre inédite et autographe du maréchal de Saxe, dont l'orthographe invraisemblable rappelle celle du fameux billet où le maréchal annonçait à un ami qu'il avait refusé d'être de l'Académie française : « Ils veule me fere de la cadémie; sela m'iret come une bage à un chas. »

— La nouvelle édition de *Christophe Plantin, imprimeur anversois*, par M. Max Rooses (Anvers, J. Maes, in-fol. de 414 p.), monographie qui est à la fois un chef-d'œuvre au point de vue artistique et au point de vue scientifique, aura non moins d'admirateurs que de lecteurs. Le texte et les illustrations font de la publication de l'éminent conservateur du Musée Plantin-Moretus une des plus précieuses de toutes celles qui honorent, de notre temps, l'érudition et la typographie de la Belgique.

Danemark. — Notre collaborateur M. Beauvois a publié trois curieuses brochures qui donnent à l'infatigable vulgarisateur de nouveaux droits à notre reconnaissance : 1° *Deux Documents danois de 1230, concernant des priviléges accordés aux moines de Clairvaux par le roi Valdemar II*, étude par Hans Olrik traduite, d'après un mémoire abrégé et légèrement modifié par l'auteur. Extrait des *Mémoires de la Société royale des antiquaires du Nord* (Copenhague, imp. de Thiele, gr. in-8 de 28 p. avec gravures de sceaux et phototypie des deux documents); — 2° *Médailles romaines d'or et d'argent d'avant le milieu du VIe siècle trouvées dans les pays scandinaves*, par P. Hauberg, traduit (Ibid., gr. in-8 de 25 p.); — 3° *Pratiques et institutions religieuses d'origine chrétienne chez les Mexicains du moyen âge* (Louvain, gr. in-8 de 61 p. Extrait de la *Revue des questions scientifiques* de juillet-octobre 1896). Ce dernier travail, où l'érudition abonde, sera utilement rapproché du remarquable mémoire de M. Beauvois sur l'*Élysée des Mexicains* inséré en 1885 dans la *Revue de l'histoire des religions*.

Espagne. — Pour célébrer le cinquantenaire du *Memorial de ingenieros del ejército*, créé en 1846 par Antonio Remón Zarco del Valle, professeur adjoint à l'Académie d'Alcala, l'on n'a cru pouvoir mieux faire que de publier une table des soixante et onze volumes parus jusqu'ici de ce recueil important. Quatorze officiers du corps du génie ont concouru à la rédaction de cette table, où les articles se trouvent répartis par ordre méthodique sous vingt-cinq rubriques différentes. Un index alphabétique des auteurs renvoyant simplement aux diverses sections termine le volume. Quelques pages du colonel Joaquín de la Llave y Garcia, qui retracent l'histoire sommaire du *Mémorial*, servent d'introduction à cette table, appelée naturellement à rendre les plus grands services : *Indice analítico de las memorias, artículos y noticias que constituyen la colección del Memorial de ingenieros del ejér-*

cito desde el año de 1846 al 1895 (Madrid, imp. del Memorial, gr. in-8 de XII-96 p.).

— Les fêtes du huitième centenaire de la première croisade ont fourni à don José Ignacio Valenti l'occasion d'une étude historique et apologétique sur le rôle d'Urbain II et sur le concile de Clermont : *Urbano II y el concilio de Clermont* (Valencia, imp. de Federico Domenech, in-8 de 57 p.). Bien que, par une coquetterie familière aux écrivains, don Valenti parle de sa « plume pauvre et sans couleur, » il a fait un brillant tableau du mouvement admirable qui, à la voix du grand pape français, entraîna les peuples chrétiens à la défense du Saint Sépulcre, et des bienfaits qui ont résulté des croisades pour l'Occident. Il termine sa brochure par le récit des fêtes du 16 au 19 mai 1895 à Clermont.

— Un autre travail du même écrivain, qui a obtenu le prix au concours ouvert par les Pères Dominicains du collège de Saint-Thomas d'Avila, en l'honneur de sainte Thérèse, a pour objet de retracer la part qui revient aux frères prêcheurs dans l'œuvre de la réforme du Carmel et les relations qu'ils eurent avec l'illustre sainte : *La Orden de predicadores y la reforma carmelitana* (Vergara, tip. de el Santisimo Rosario, in-8 de 48 p.). C'est le P. Ibañez qui soutint et encouragea sainte Thérèse, quand le Père jésuite qui la confessait restait dans l'incertitude, et depuis elle eut souvent recours aux lumières de l'ordre dominicain ; saint Luis Beltran, les PP. Bañez, Fernandez, Cuevas, Diego de Chaves, etc., d'autres encore, furent en relations avec elle ; le saint pape Pie V, qui fut un des protecteurs de la réforme naissante, appartenait à l'ordre des frères prêcheurs, et c'était aussi un enfant de Saint-Dominique que Benoît XIII qui, au siècle dernier, combla le Carmel réformé de faveurs tellement insignes qu'il mérita le titre de « grand bienfaiteur de cet ordre. »

Grèce. — A partir du mois de mars prochain, l'Ἀθηναϊκὸς Ἀστήρ, revue mensuelle illustrée, fondée il y a un an, deviendra semi-mensuelle. L'abonnement sera porté à 20 fr. Cette publication paraît à Athènes, sous la direction de M. Alex. Baras (écrivez Πδάρας).

— Le Ξενοφάνης, autre revue athénienne, vient également de subir une transformation complète. Ce périodique, organe de l'Ἀνατολή, association des Grecs d'Asie Mineure, publie tous les travaux des membres de cette association. L'abonnement n'est que de 6 fr. par an. S'adresser à M. M. Évangélidès, professeur à l'Université, rue de Speusippe, 1, à Athènes.

— La Société littéraire « le Parnasse, » qui avait pour organe la revue du même nom, vient de publier pour la première fois un annuaire : Φιλολογικὸς σύλλογος Παρνασσός, ἐπετηρίς (Athènes, 5, place Saint-Georges, in-8 de 228-σή p., avec planches). La première partie de l'annuaire comprend des mémoires variés. Citons d'abord les corrections proposées par M. Sakellaropoulo au texte d'écrivains latins (Cicéron, Properce, Horace, Térence, Salluste), corrections ingénieuses et souvent heureuses, dont la suivante donnera une idée ; un vers fameux de Properce est restitué ainsi qu'il suit :

Cedite Romanis scriptores cedite Grai;

puis viennent des recherches de M. Khrysokhoo sur les « tombes » de Thessalie et de Macédoine ; le mémoire de M. Palumbo sur la colonie grecque de Salente ; un curieux article de folklore sur « l'Os qui chante, » par M. S. Prato ; une note de M. Khrysokhoo sur la petite ville d'Amydon ; la restitution par M. L.-P. Lambro d'une monnaie crétoise méconnue ; le commentaire, par M. N.-G. Politès, de trois passages de Pausanias ; quelques pages sur les mystères d'Éleusis, par M. Filio ; de savantes recherches

de toponymie attique, par M. Spyridion P. Lambro; une dissertation de M. N.-G. Politès sur les proverbes populaires dans les poèmes du moyen âge. Les sciences physiques, naturelles et mathématiques sont également représentées dans ce volume; M. Holtzmann a étudié la sauterelle mantis; M. Zengeli l'acide tetrahydronaphtalique et la mesure de la pesanteur des liquides; M. Apostolidès les oiseaux mentionnés dans le Πουλόλογος; M. de Kheldraïkh, l'armoise, etc. Le reste du volume est rempli par les rapports officiels, la liste des membres, etc.

Italie. — M. Léon-G. Pélissier, continuant la publication des *Note italiane sulla storia di Francia*, a extrait du tome XVIII de la série V de l'*Archivio storico italiano* (Florence, gr. in-8 de 25 p.), des lettres inédites de l'intendant Colbert du Terron, durant le siège de Messine (1675-1676). Dans ces lettres, adressées au marquis de Louvois, au marquis de Seignelay, au grand Colbert, l'intendant de la justice, police et finances du royaume de Sicile parle surtout du duc de Vivonne, de Duquesne, du chevalier de Tourville, du chevalier de Lévis, du chevalier de Goult et autres marins, et de diverses villes de France et d'Italie.

— M. Paul Sabatier, dans sa *Dissertazione sul primo luogo abitato dai frati Minori su Rivotarto* (Roma, E. Loescher, in-8 de 24 p.), démontre que « cette pauvre maison de paysan, où est encastré saint Rufino d'Arce, et où de jolis enfants jouent avec l'animal le plus populaire de l'Ombrie, fut jadis l'hospice où saint François soigna les lépreux. Ce fut à cette masure qu'il songea dans les rêves et les soupirs de son agonie.... C'est donc une relique que j'ai découverte, dit-il, encore intacte, qui n'a pas été gâtée par des bouleversements. »

— Sous le titre de : *J.-B. Nini, sa vie, son œuvre,* M. André Storelli vient de publier à Tours, chez Mame, un beau volume de 37 pages et 72 planches phototypées. Celles-ci représentent, aux deux tiers de la grandeur, autant de médaillons de personnages connus de la fin du XVIIIe siècle. Nini, sculpteur et graveur, travailla beaucoup à Chaumont-sur-Loire, dont Jacques-Donatien Leray était seigneur. M. Leray s'était attaché cet artiste par convention notariée. M. Storelli a su réunir de nombreux matériaux qui lui ont permis de présenter une biographie complète de Nini et une étude sérieuse sur ses travaux et sa manière de procéder.

— Comme l'an dernier, le *Calendario del santuario pontificio di Pompei per l' anno 1897* (Valle di Pompei, scuola tipografica Bartolo Longo, in-16 de 224-112 p.) nous rapporte de touchantes histoires des orphelines et des fils de prisonniers recueillis par l'œuvre de Valle di Pompei ; cette fois — et ce fait est un encouragement à soutenir l'œuvre pour les chrétiens de tous pays — le caractère international s'affirme, puisque parmi les orphelins recueillis se trouvent une Autrichienne et un Autrichien.

— Nous devons à M. A. Favaro deux nouvelles brochures galiléennes : *Serie duodecima di scampoli galileiani* (Padoue, imp. Randi, gr. in-8 de 53 p.) et *Vent' anni di studî galileiani* (Ibid., gr. in-8 de 26 p.). Les deux brochures contiennent un grand nombre de renseignements bibliographiques. On remarque dans la première un nouveau supplément à la *Bibliografia galileiana*, de 1568 à 1895 (p. 39-49). On n'a pas manqué de mentionner, dans la seconde brochure, les articles de la *Chronique* du *Polybiblion* où il a été question des travaux de l'éditeur des œuvres complètes de Galilée.

Suisse. — M. Eugène de Budé consacre une intéressante notice à un de nos compatriotes qui mérite de n'être jamais oublié. (*Le Général Delmas de Grammont, 1796-1862, auteur de la loi française pour la protection des ani-*

mans. Genève, imp. Kündig, gr. in-8 de 32 p.). Cette notice, où le côté anecdotique n'a pas été négligé, mérite d'avoir autant de succès parmi nous que chez nos voisins.

— *Arméniens et arménophiles*, par le Vieux de la Montagne (Genève, Imp. suisse, in-18 de 12 p.). Plaidoyer maladroit en faveur du Sultan, représenté comme le modèle des souverains; attaques virulentes contre tous ceux qui ont douté des intentions bienfaisantes d'Abd-ul-Hamid; arguments qui dénotent une grande ignorance ou une médiocre bonne foi.... On a les avocats qu'on mérite. Mais pourquoi celui-ci revient-il avec tant d'insistance sur les publicistes qui vendent leur plume? Craindrait-il d'être rangé dans cette catégorie?

Turquie. — Il en est, en Turquie, de la vie littéraire un peu comme de la question financière : tout souffre d'une longue anémie. Une foule d'ouvrages classiques, la plupart médiocres, quelques rééditions ou adaptations plus ou moins heureuses des livres liturgiques, deux ou trois traductions de romans français en vogue : tel est le bilan général de la bibliographie, en pays turc, depuis un ou deux ans. On n'a point assurément cessé d'étudier, ni surtout de disserter longuement dans les syllogues ou autres associations littéraires; mais le plus grand nombre de ces doctes dissertations ne voient pas autrement le jour. Il y a pourtant des exceptions. La plus remarquable, sinon la plus digne d'arrêter le lecteur, est la publication en cours des *Mystères de Péra*, par Pierre Lora. Ce roman, qui aura, à en juger par le début, de vastes proportions, se publie, deux fois par semaine, par fascicules de seize pages, au prix d'une piastre chacun. Le nom de l'auteur, la langue de l'ouvrage, tout semble révéler, sous le pseudonyme de Pierre Lora, un de nos compatriotes; mais ce Français n'est autre qu'un Hellène des plus distingués de Constantinople. D'ailleurs, une douzaine de fascicules ont seuls paru, et on ne peut encore porter de jugement sur l'œuvre entière. Nous comptons bien cependant avoir à signaler dans cette œuvre autre chose qu'une simple adaptation, pour le public français, des « Ἀπόκρυφα τοῦ Πέραν, » datant d'une dizaine d'années.

— Nous devons signaler, malgré son caractère spécial, nous allions dire curieux, une sorte d'encyclopédie, le Θησαυρὸς Βιωτικῆς Σοφίας. Le titre mérite d'être traduit littéralement et en entier; le voici dans toute sa fidélité : « *Trésor de la science de la vie*, ou recueil alphabétique de toutes les maximes d'instruction pratique et des conseils utiles, laissés par les hommes et les femmes célèbres de toutes les nations et de tous les siècles, se rencontrant dans les livres spéciaux, les lexiques, les proverbes de tous les peuples et se rapportant à toutes les circonstances, à tous les besoins de la vie morale, spirituelle, domestique, physique, commune de l'homme, à l'usage de tout le monde. » L'ouvrage, dû à l'inspiration de M. Michel-E. Papadopoulos, se publie par fascicules de soixante-quatre pages, coûtant chacun deux piastres à Constantinople et deux piastres et demie dans le reste de l'empire. Neuf fascicules ont déjà paru, et l'œuvre doit en comprendre près de quarante. (Constantinople, aux bureaux du *Néologos*.)

— Sur le rapport d'une commission, nommée à cet effet il y a plus de deux mois, le Saint-Synode et le Conseil mixte viennent d'autoriser, dans leur séance du 11-23 janvier, la publication d'un vaste ouvrage sur la jurisprudence en vigueur au Patriarcat œcuménique (Νομολογία τοῦ οἰκουμενικοῦ πατριαρχείου). L'ouvrage comprendra, présentés dans un ordre méthodique, les résumés de toutes les décisions émanées des deux assemblées, depuis 1800 jusqu'en 1896. L'auteur de cette compilation, l'avocat Michel Théotocas, y joindra des éclaircissements qui en feront un guide précieux pour

tous ceux qui ont à remplir quelque rôle dans les tribunaux ecclésiastiques.

Publications nouvelles. — *Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime*, par M. Sauvé. 1re série (3 vol. in-18, Dijon, Chamagne). — *La Retraite du Sacré-Cœur*, par le R. P. Dehon (in-32, Casterman). — *Élévations dogmatiques*, 2e série. *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*, par C. Sauvé (in-18, Dijon, Chamagne). — *Le Mois de saint Joseph à l'usage des maisons religieuses*, par Mgr J. Dabert (in-24, Desclée, de Brouwer). — *Les Pensées de Pascal*. Texte critique précédé d'une introd., d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques, par G. Michaut (gr. in-8, Fribourg (Suisse), libr. de l'Université). — *Les Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques*, par le P. J. Delbrel (in-18, Poussielgue). — *L'Église orthodoxe gréco-russe*, par l'abbé J.-B. Röhm. Trad. par E.-M. Ommer (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Code de l'abordage*, par R. Fremont (in-18, Giard et Brière). — *La Plaidoirie dans la langue française*. T. II. *XVIIIe siècle*, par M. Munier-Jolain (in-8, Chevalier-Marescq). — *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, par E. Récéjac (in-8, Alcan). — *Histoire de la philosophie*, par P. Vallet (in-18, Roger et Chernoviz). — *La Logique de Hegel*, par G. Noël (in-8, Alcan). — *La Question morale à la fin du XIXe siècle*, par P. Dupuy (in-8, Schleicher). — *Les Budgets français*, par P. Bidoire et A. Simonin. *Budget de 1896 et Projet du budget de 1897* (in-18, Giard et Brière). — *Le Triomphe du socialisme*, par H. Verly (in-18, Le Soudier). — *Traité complet de médecine pratique, à l'usage des gens du monde*, par le Dr H. Vigouroux. T. I (in-8, Letouzey et Ané). — *Hypnotisme, religion*, par le Dr F. Regnault (in-18, Schleicher). — *La Vie et l'art. Sentiments et idées de ce temps*, par H. Bordeaux (in-18, Perrin). — *L'Amatore di oggetti d' arte e di curiosità*, da de Mauri (petit in-16 cart.; Milan, Hoepli). — *Les Grandes Cathédrales du monde catholique*, par L. Cloquet (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Images tendres et merveilleuses*, par A.-F. Hérold (in-18, « Mercure de France »). — *Le Cygne rouge, mythe dramatique*, par A. Thibaudet (in-18, « Mercure de France »). — *La Petite Femme*, par A. Ruffin (in-18, Ollendorff). — *Trouillard électricien*, par J. Sageret (in-18, Perrin). — *Le Roi de la Mer*, par G. Sarrazin (in-18, Perrin). — *Les Joyeux récits des péchés capitaux*, par L. Colson (in-18, Vanier). — *Chair mystique*, par M. Batilliat (in-18, « Mercure de France »). — *Vendus à l'ennemi*, par T. Cahu (in-18, Flammarion). — *Angette*, par G. Mareschal de Bièvre (in-18, Plon et Nourrit). — *La Conversion de Gaston Ferney*, par P. Guiraud (in-18, Flammarion). — *La Rançon de l'honneur*, par T. Cahu (in-18, Flammarion). — *Jean d'Agrève*, par le Vte E. M. de Vogüé (in-18, Colin et Cie). — *Le Chapeau sur l'oreille*, par G. Auriol (in-18, Flammarion). — *En pleine forêt*, par la Mise de Brunoy (in-8, Tolra). — *Là-haut*, par E. Rod (in-18, Perrin). — *L'Amour dominateur*, par Mme H. Malot (in-18, Flammarion). — *Les Deux Amours de Jean Seguin*, par E. Martin-Videau (in-18, Plon et Nourrit). — *Dahomé, Niger, Touareg*, par le Ct Toutée (in-18, Colin et Cie). — *La Jeune Amérique. Chili et Bolivie*, par A. Bellessort (in-18, Perrin). — *Les Barbares*, par M. Fontane (in-8, Lemerre). — *Les Martyrs de Rome d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes*, par L.-E. Le Bourgeois. T. I (in-8, Lamulle et Poisson). — *Saint Augustin*, par A. Hatzfeld (in-18, Lecoffre). — *La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie, fondatrice de l'institut des Dames de Sainte-Julienne* (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Vie de S. Em. le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse*, par J. Lacointa (gr. in-8, Desclée, de Brouwer). — *Vie de la servante de Dieu, sœur Anne-Catherine Emmerich*, par le P. T. Wegener (in-18, Casterman). — *La Chronique de Sulpice Sévère*,

texte critique, trad. et commentaire. Livre I, avec prolégomènes sur Sulpice, sur ses écrits, par A. Lavertujon (in-8 carré, Hachette). — *Cartulaire général des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (1100-1310)*, par J. Delaville Le Roulx (2 vol. in-fol., Leroux). — *L'Émigration française aux colonies*, par E. Poiré (in-18, Plon et Nourrit). — *La Politique du Sultan*, par V. Bérard (in-18, Calmann-Lévy). — *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*, par l'abbé V. Mourot (in-18, Nancy, Crépin-Leblond). — *Le Directoire*, par L. Sciout. 2e partie. T. III et IV (2 vol. in-8, Firmin-Didot). — *Napoléon en exil*, par le Dr Barry E. O'Méara. T. I (in-18, Garnier). — *Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne, 1808*, par le comte Murat (in-8, Plon et Nourrit). — *Le Livre d'or de 1870*, par G. Armelin (in-18, Flammarion). — *Essais diplomatiques*, par le Cte Benedetti. Nouvelle série (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs militaires du baron de Bourgoing, 1791-1815* (in-18, Plon et Nourrit). — *Campagne de l'Est en 1870-1871. Héricourt, la Cluse*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine, Siam, Japon (1892-1893)*, par le Ct L. Dartige du Fournet (in-18, Plon et Nourrit). — *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon, 1553-1758*, par le R. P. M. Chossat (in-8, Avignon, Seguin). — *Les Jésuites à Metz*, par L. Viansson-Ponté (in-8, Strasbourg, Le Roux). — *Histoire de Génolhac*, par l'abbé C. Nicolas (in-8, Nîmes, F. Chastanier). — *Geschichte des deutschen Volkes seit dem 13en Jahrh. bis zum Ausgang des Mittelalters*, von E. Michael (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Essai sur l'Espagne*, par G. Dard (gr. in-8, Chalon-sur-Saône, imp. Marceau). — *Florentia*, par I. del Lungo (in-18, Barbèra). — *Fragments d'histoire*, par M.-A. Roger (in-8, Roger et Chernoviz). — *Le Roi de Rome*, par H. Welschinger (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Hortense de Beauharnais*, par C. d'Arjuzon (in-18, Calmann-Lévy). *Lacordaire journaliste*, par P. Fesch (in-18, Delhomme et Briguet). — *An account of the Life and Works of Dr Robert Watt*, par J. Finlayson (in-8 cart., London, Smith, Elder). — *Bibliographie générale de la guerre de 1870-1871*, par le Comt Palat (in-8, Berger-Levrault). VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSES

L'Angleterre douaire de Notre-Dame (t. LXXIX, p. 192). — Cette question est traitée avec tous les détails désirables dans une brochure spéciale du R. P. T. E. Bridgett, C. SS. R.; *England's title : Our Lady's dowry : its history and meaning* (London, 18 West square, aux bureaux de la *Catholic truth society*), qui forme le fascicule XVII des *Historical Papers*, publiés sous la direction du R. P. Sydney F. Smith, S. J.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *Pasteur. Histoire d'un esprit*, par E. Duclaux, directeur de l'Institut Pasteur. Paris, Masson, 1896, gr. in-8 de 400 p., avec 22 fig., 5 fr. — 2. *Stigmates anatomiques de la criminalité*, par le Dr Dallemagne. Paris, Masson ; Gauthier-Villars, 1896, petit in-8 de 186 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 3. *Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité*, par le même. Ibid., 1896, petit in-8 de 210 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 4. *Théories de la criminalité*, par le même. Ibid., 1896, petit in-8 de 215 p., br., 2 fr. 50 ; cart., 3 fr. — 5. *Leçons de clinique médicale*, par le Dr J. Grasset, recueillies et publiées par le Dr Vedel. 3e série. 1er fasc. (*Les Aphasies*). Montpellier, imp. du *Nouv. Montpellier méd.*, 1896, gr. in-8 de 177 p. — 6. *Ame et cerveau. L'Ame existe-t-elle scientifiquement?* par le Dr Oct. Sirot (de Beaune). Paris, Rueff, 1896, petit in-8 de 62 p., avec 10 fig. — 7. *La Femme criminelle et la prostituée*, par Lombroso et Ferrero, trad. de l'italien par Louise Meille. Revue par M. Saint-Aubin. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 675 p., avec 13 pl., 15 fr. — 8. *L'Homme de génie*, par C. Lombroso. 2e édit. Trad. sur l'édit. ital. par Colonna d'Istria et Calderini, avec préface du prof. Ch. Richet. Paris, G. Carré, 1896, in-8 de 580 p., avec pl., 12 fr. — 9. *Émile Zola. Enquête médico-psychologique*, avec introduction générale par Édouard Toulouse. Paris, Soc. d'édit. scient., 1896, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Idée et le fait en biologie*, par le Dr Durand. (de Gros). Paris, Alcan, 1896, in-8 de 88 p., 1 fr. 50. — 11. *Le Sommeil tiers de notre vie*, par Mme de Manacéine, trad. du russe par E. Jaubert. Paris, Masson, 1896, in-16 de 356 p. — 12. *Théorie nouvelle de la vie*, par Le Dantec. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 323 p., cart., 6 fr. — 13. *La Mort réelle et la mort apparente*, par le Dr S. Scard (de Marseille). Ibid., 1897, in-12 de x-314 p., avec grav., 4 fr. — 14. *Der Tod durch Elektricität*, von J. Kratter. Leipzig et Vienne, Franz Deuticke, 1896, gr. in-8 de 160 p., avec dessins et pl. — 15. *Leçons de pathogénie appliquée (clinique médicale de l'Hôtel-Dieu)*, par A. Charrin. Paris, Masson, 1897, in-8 de xvi-396 p., 6 fr. — 16. *Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*. T. VII et VIII. Paris, Battaille, 1896, 2 vol. gr. in-8 de 800 p., avec fig. — 17. *Du Service médical dans les travaux de construction (Une campagne en Macédoine)*, par le Dr Barthe de Sandford. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-8 de 225 p., 7 fr. 50. — 18. *L'Hygiène de l'obèse*, par A. Proust et A. Mathieu. Paris, Masson, 1897, in-8 cartonné de 344 p., 4 fr. — 19. *La Vie à deux. Hygiène du mariage*, par le Dr Surbled. Paris, Maloine, 1896, in-8 de 160 p., 3 fr. — 20. *Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire*, par le Dr L. Caminade. Paris, Alcan, 1897, gr. in-8 de 146 p., 3 fr. — 21. *L'Hygiène de la cuisine*, par le Dr Laumonier, *suivi d'un appendice sur l'alimentation du soldat*. Ibid., 1896, in-32 de 187 p., 0 fr. 60. — 22. *Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp*, par le Dr P. Joire. Paris, Lethielleux, 1896, in-18 de 225 p., 1 fr. 50. — 23. *Nouvelles Conférences* de Mgr Séb. Kneipp, sténographiées par Louise Schweizer, trad. par M. D. et E. D. Paris, Delhomme et Briguet, 1895, in-18 de 428 p., 3 fr. 50. — 24. *Traité d'hydrologie médicale*, par les Drs Jardet, Nivière, Lavergne, Doit-Lambron, Heulz et Boursier. Paris, Doin, 1896, in-8 de vii-470 p., 10 fr. — 25. *Traité de zoologie*, par Edm. Perrier. Paris, Masson, 1893-97, 4 fasc. gr. in-8, en tout 2,138 p., le volume 30 fr. — 26. *Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines*, par Th. Chudzinski. Ibid., 1896, gr. in-8 de 77 p., avec pl., 4 fr. — 27. *Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch*, par Ch. de Ujfalvy. Ibid., 1896, gr. in-8 de xv-448 p., avec cart. ethnog., 15 fr. — 28. *Précis de médecine légale*, par le Dr H. Coutagne. Paris, Masson ; Lyon, Storck, 1896, in-8 de xxii-526 p., cart., 10 fr. — 29. *Chirurgie de la face*, par le prof. Terrier et les Drs Guillemain et Malherbe. Paris, Alcan, 1897, in-12 de

[illegible] p., avec 214 fig., cart., 4 fr. — 30. *Pneumo-phtisie et traitement du dévelopement phtisique (contagion, prophylaxie et traitement de la tuberculose)*, par le Dr Valentin Gilbert (de Genève). Paris, Alcan; Genève, Georg, 1896, in-12 de 420 p., 5 fr. — 31. *Étude sur l'aspergillose chez les oiseaux et chez l'homme*, par le Dr Rénon, avec préf. de M. le Dr E. Duclaux. Paris, Masson, 1897, in-8 de xiv-[illegible] p. avec 14 fig., 4 fr. — 32. *L'Ataxie*, par le Dr J. Voisin. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 420 p., 6 fr. — 33. *Recherches sur l'activité de la diastase rénale (nature, mécanisme et application, etc.)*, par le Dr L. Germe. Paris, Masson, 1896, in-8 de 70 p., avec pl., 3 fr. — 34. *La tuberculose, ses causes, ses effets*, par le Dr Hugel. Paris, Maloine, 1896, in-8 de 68 p., 1 fr. 75. — 35. *Les Lipomatoses chroniques des anasarques*, par le Dr A. Desgrez, avec préf. du Dr Hanot. Paris, Baillière, 1896, in-12 carré de 144 p., 2 fr. 50. — 36. *Manuel de la gendarmerie à cheval*, par l'abbé Grenier. Séez; La Chapelle-Montligeon; Paris, Vic et Amat, 1895, in-16 de 345 p., avec fig., cart., 3 fr. — 37. *L'électricité. Théorie et application*, par Bonamy, ingénieur des mines. Paris, Dunod et Vicq, 1895, in-8 de 520 p., avec nombr. fig., 20 fr. — 38. *Traité complet de médecine pratique à l'usage des sages-femmes*, par le Dr H. Vignerons. Paris, Letouzey et Ané, 1896. T. I, orné de 247 fig. (anatomie et physiologie), in-8 de viii-[illegible] p., br. à col., [illegible] fr. — 39. *Nouveau Formulaire vétérinaire*, par Bouchardat et G. Bouchardat, 31e édit. Paris, Alcan, 1897, in-18 de [illegible] p., br., 3 fr. 50; cart., 4 fr.

1. — Que dire encore aujourd'hui qui n'ait déjà été dit sur l'illustre savant que fut Pasteur? — Et cependant, ce nouveau volume qui lui est consacré ne saurait se confondre avec les autres ni les répéter. *Pasteur, histoire d'un esprit*, ce n'est pas la vie privée de l'homme charmant que les siens pleurent; ce n'est pas l'histoire souvent rappelée de chacune de ses grandes découvertes, dont quelqu'une eût suffi à un grand renom; c'est mieux que cela, ou du moins c'est autre chose: c'est l'admirable enchaînement de tous ces travaux, disparates à première vue, et qui ne sont cependant que le développement logique et harmonieux d'une même pensée; c'est la merveilleuse unité de cette œuvre, qui fait que Pasteur, même à ne le prendre qu'au point de vue scientifique, n'est pas un savant comme les autres, pas seulement un savant distingué, mais un caractère de savant, dans la vie scientifique duquel il n'y a pas à rechercher seulement les résultats de ses travaux, mais la méthode psychologique qu'il y a mise en œuvre; de sorte que, jusqu'à ses erreurs, tout est profondément instructif dans l'étude de cette vie scientifique. M. Duclaux, le savant directeur actuel de l'Institut Pasteur, et qui fut si souvent l'actif et dévoué collaborateur du maître, était mieux que qui que ce soit en situation de nous donner cette étude. Et après la touchante et précieuse biographie que nous devons à une plume aussi éclairée que modeste et non moins intimement documentée (*Pasteur, histoire d'un savant par un ignorant*), celle-ci vient fort à propos nous révéler comment, servi par une ingénieuse perspicacité, le savant sut progresser à travers des obstacles sans nombre à la recherche de la vérité, et comment, attiré par ce seul objet, il arriva peu à peu à des sommets dont lui-même, tout d'abord, n'avait pas soupçonné la hauteur. — Je ne saurais résumer le livre de M. Duclaux, qui est lui-même un résumé aussi concis qu'il est clair, de l'évolution scientifique de Pasteur, et de son élévation graduelle

à travers les degrés successifs de la vérité. Cette description prend tout l'intérêt d'un roman d'aventures réelles et en même temps de découvertes fécondes. On y voit comment, passant successivement des études de la cristallographie à celle des fermentations, il aborde bientôt, pour le résoudre par la négative, le problème des générations spontanées; et toutes les applications industrielles, physiologiques et médicales qui découlent de ces premières données, jusqu'à l'analyse si judicieuse des virus, des vaccins et de l'immunité. Ce livre est donc moins un panégyrique qu'un enseignement ; en montrant clairement aux travailleurs quelle fut la méthode du maître et comment lui-même a su la mettre en œuvre, il prépare de nouveaux bienfaits à ajouter à ceux si grands déjà, dont Pasteur nous a dotés ; il contribue, en effet, à étendre et à multiplier encore la fécondité de son œuvre.

2, 3 et 4. — Trois petits volumes de l'Encyclopédie scientifique dite des Aide-mémoire (collection Léauté) et de la section du Biologiste, ont pour objet la criminalité. — L'un a pour titre : *Stigmates anatomiques de la criminalité* ; l'autre : *Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité*, et le troisième : *Théories de la criminalité*. De ces curieuses études, le docteur Dallemagne, qui les a consciencieusement poursuivies, n'a pas de peine à conclure que le type criminel anatomiquement caractérisé n'existe pas. Ni le poids, ajoute-t-il, ni le volume du crâne, ni ses altérations, ni ses anomalies, ni la forme du cerveau, ni ses altérations de forme ou de structure, ni les caractères de la face et des organes des sens, ni la hauteur de la taille, ni la dimension des membres ne fournissent des éléments assez concordants pour autoriser la dénomination de type criminel. Ce qui n'empêche que les criminels présentent incontestablement des tares plus nombreuses que les autres; et, s'il n'est aucune règle de concordance entre ces tares, cependant leur existence emporte bien avec elle une certaine signification. Mais il est impossible d'aller plus loin et de supposer un rapport quelconque entre l'acte criminel et ces tares ou stigmates, encore moins une relation de cause à effet. — A propos des *Stigmates biologiques*, l'auteur n'est guère plus favorable aux thèses lombrosiennes ; il est cependant moins affirmatif à ce sujet, et ses conclusions se formulent surtout sous forme de points multiples d'interrogation, dont il renvoie les réponses au troisième volume, celui qui traite des théories de la criminalité. Dans cet ouvrage, l'auteur, devenu tout éclectique, ne sait trop où se prendre et à quoi s'arrêter, se défendant de ce qu'il appelle les doctrines unilatérales et adoptant, sauf de timides réserves, les formules complexes de l'école italienne remaniée, comme il dit, et dans lesquelles on s'efforce de faire la part et de l'individu et de son milieu. — Facteurs physiques, facteurs biologiques et facteurs sociaux contribuant à effectuer l'adaptation du sujet à son milieu ; voici bien des mots nouveaux pour dénommer des

choses plus simplement connues, et qui trahissent un certain désir d'approfondissement, bien plus qu'un approfondissement réel du sujet. Et tout cela pour en revenir à cette conclusion que la bonne foi semblait bien devoir dicter d'ailleurs : que l'étude de la criminalité doit être avant tout l'étude de la psycho-physiologie du criminel et l'étude des facteurs nutritifs, génésiques et intellectuels et des combinaisons qu'ils peuvent effectuer entre eux. Nous sommes loin de la vieille conception de la responsabilité, au moins en apparence ; car il me semble que nous y revenons un peu, mais pas par le plus court chemin. N'empêche que ce soit là une fort curieuse évolution psycho-physiologique.

5, 6. — Les localisations cérébrales ne cessent pas, et ne cesseront pas de longtemps encore de faire parler d'elles. Le professeur Grasset en a fait une étude bien intéressante dans une série de *Leçons de clinique médicale* données à la Faculté de Montpellier, leçons qu'a recueillies et publiées son chef de clinique, M. le docteur Vedel. Des sujets atteints d'aphasie ont été l'occasion de cette étude de psycho physiologie, où l'auteur a étudié, pour ainsi dire, le scalpel à la main, les fonctions de différents territoires de l'encéphale. Un exposé des centres qui président aux fonctions de la parole est d'abord nettement tracé et expliqué au moyen d'un ingénieux schema dont les éléments sont empruntés à ceux de Charcot et de Ferrand. Et cette analyse des fonctions de la parole, dans ses organes de réception et dans ses organes d'émission, conduit le professeur à un exposé psychologique relatif aux visuels, aux auditifs et aux moteurs, autrement dit à ceux qui conçoivent les choses plus spécialement, sinon exclusivement, sous l'une quelconque des trois formes qui correspondent aux trois principaux appareils sensoriels. Ces données permettent à M. Grasset de distinguer dans un certain groupe des centres de l'écorce cérébrale le groupe des organes nerveux que met en jeu l'automatisme psychologique ; autrement dit le lieu des centres réflexes qui peuvent suffire à l'élaboration des phénomènes automatiques inconscients, ou qui, du moins, s'exécutent sans la participation d'une conscience raisonnée et d'une volonté délibérée. Il y trouve aussi le moyen de distinguer les groupes un peu confus des aphasies, corticales, sus-corticales, sous-corticales et trans-corticales. Dans une seconde partie, passant de l'étude des aphasies à une analyse psychologique plus générale, l'auteur s'attaque à l'automatisme psychologique, dont il place les fonctions dans des centres situés au-dessous des précédents, du moins dans la hiérarchie physiologique, et à l'ensemble desquels il donne le nom heureusement choisi de polygone cortical de l'automatisme. Cette fonction, « qui n'est pas l'acte réflexe ordinaire, puisqu'elle aboutit à des actes coordonnés, intelligents ?), conscients même à un certain point de vue, » c'est une fonction psychique qui se révèle dans le sommeil naturel, dans les rêves, dans la distraction des sujets sains,

dans certains états nerveux, dans les rêves parlés et actifs, dans le cauchemar, et aussi dans le cumberlandisme, dans les tables tournantes, dans la lecture des pensées, dans l'écriture automatique, et chez certains médiums. Enfin, on observe cet automatisme encore plus nettement dans certains états maladifs, dans les grandes névroses, catalepsie, hystérie, épilepsie même, etc., etc. Je n'ai pas besoin de faire ressortir tout ce que peut présenter de curiosité et d'intérêt l'étude portée sur ces terrains si accidentés et si peu éclairés, à la lumière de l'observation physiologique normale et morbide. On eût pu craindre que cet automatisme, que le docte professeur dote d'une certaine intelligence, ne soit par lui confondu avec la fonction intellectuelle supérieure, celle qui fait la personnalité vraie et la conscience morale. Mais si les mots prêtent parfois à une apparente confusion, les choses sont soigneusement distinguées (p. 40); et la systématisation des faits, en permettant de les exposer avec une bien satisfaisante clarté, ne tend pas à confondre ensemble ceux qui appartiennent à des domaines distincts.

— Cette étude des localisations cérébrales, qui m'a déjà conduit à montrer que les fonctions purement intellectuelles n'ont pas de siège anatomique et doivent appartenir à un autre principe qu'à l'organisme nerveux, même le plus délicat ; cette même étude, dis-je, a conduit à des conclusions analogues M. le docteur Sirot (de Beaune). Dans un petit volume : *Ame et cerveau ; l'Ame existe-t-elle scientifiquement ?* il a analysé les fonctions nerveuses cérébrales et croit ainsi être arrivé, par exclusion du moins, à une démonstration scientifique de l'existence de l'âme. Au cerveau, les images sensibles et motrices, les mémoires, les idées (sensibles) et l'intelligence (ajoutons encore : l'intelligence sensible) : à l'âme, les pensées, l'abstraction, la conscience, le jugement, la raison et la volonté (délibérée). Ces conclusions, fort nettement déduites, sont, on le voit, à peu près identiques à celles du professeur Grasset. Et ce n'est pas une petite satisfaction pour ceux qui cultivent avec amour la psychologie, de voir des distinctions aussi consolantes, appuyées par des autorités si diverses et du point de vue de l'observation physiologique.

7. — *La Femme criminelle et la prostituée* a inspiré à MM. Lombroso et Ferri un gros livre dédié à M. J. Claretie et qui prétend se baser tout entier sur « la méthode d'observation à outrance des faits, » et rien que sur l'observation. Mais les faits se contredisent souvent, du moins en apparence, car, dans une synthèse bien ordonnée, ils se complètent et permettent une sorte de systématisation. « Nous vîmes d'abord, dit M. Lombroso dans sa préface, la femelle des animaux inférieurs supérieure au mâle en volume, et par la complication de ses organes être la reine de l'espèce, puis diminuer en force et en variabilité, pour en devenir l'humble esclave. De même, dans la race humaine, on voit, avant la puberté, la femme égaler ou surpasser l'homme en force et en dévelop-

pement physique, souvent aussi en intelligence ; mais peu à peu elle s'y arrête, se laisse distancer et reste en arrière, donnant ainsi, même dans sa supériorité éphémère, la preuve d'un phénomène atavique commun aux races inférieures : la précocité. » Toutefois cette infériorité de la femme, même dans l'ordre des fonctions sensibles, est l'objet de discussions ; le type criminel est rare chez elle et la criminalité de même, de sorte que de nombreuses contradictions se présentent au cours de cette étude. Mais la femme a contre elle la prostitution, qui vient pour ainsi dire compenser cette apparente supériorité. L'auteur en arrive à conclure que l'infériorité intellectuelle de la femme tendrait à disparaître à mesure que les progrès de la civilisation effacent les différences qui existent à ce point de vue entre les deux sexes. « Déjà, dit l'auteur, nous assistons à cette évolution en Autriche, dans l'Amérique du Nord, en partie en Angleterre, et depuis peu en France, où l'égalité de la femme, bien que méconnue par la loi, se trouve pourtant consacrée en fait dans de nombreuses branches de l'administration, comme l'assistance publique, l'instruction des enfants, la presse, etc., branches dans lesquelles elle égale l'homme et souvent le surpasse. » En négligeant de parti pris, dans cette étude, l'élément religieux qui devrait cependant y trouver sa place, on manque aux lois les plus simples de l'observation scientifique ; car, quelque idée que l'on se fasse de la valeur intrinsèque de cet élément, on ne peut nier qu'il n'ait joué un grand rôle dans la détermination de la place que la femme occupe dans la société et dans les progrès qu'a pu faire son évolution au sein des sociétés diverses. A tous les autres égards, cette étude est d'un profond intérêt pour le moraliste et même pour l'économiste.

8-9. — Si je réunis sous le même paragraphe l'*Homme de génie*, de M. Lombroso, et l'*Émile Zola*, du docteur Toulouse, ce n'est pas que je tienne M. Zola pour un homme de génie, pas plus que je ne tiens l'homme de génie pour un fou, pas même pour un dégénéré. Il faudrait s'entendre avant tout sur les qualités auxquelles il convient de réserver l'appellation de génie, ou géniale, comme on dit volontiers aujourd'hui. Du reste, Lombroso lui-même s'accuse, dans son introduction, d'avoir bien souvent, volontairement et involontairement, confondu le génie avec le talent. Et, plus loin, il les classe à peu près, sinon au même niveau, du moins dans la même catégorie : « Si le génie est l'effet d'une irritation intermittente et puissante d'un grand cerveau, le talent s'accompagne, à son tour, d'une excitation corticale, mais à un moindre degré et dans un moindre cerveau. » Je ne me serais jamais douté que ce fût si simple. M. Richet, dans sa préface, veut bien nous expliquer que si les fous et les hommes de génie sont en dehors de l'humanité commune, les uns sont au-dessus, les autres au-dessous des mortels vulgaires. En un mot, ce n'est pas la même maladie, mais c'en serait une cependant.... si toute « anomalie » devait être classée parmi les espèces morbides. D'ailleurs

génie, talent, mérite, se classent, selon M. Richet, dans une même échelle, sans qu'on puisse nettement caractériser les échelons qui leur correspondent. C'est une série. — Lombroso débute par un historique du problème, où il établit que la parenté du génie et de la dégénérescence a été proclamée depuis longtemps. Puis il passe en revue tous les caractères dégénératifs du génie, les névroses diverses qui se rencontrent chez les hommes supérieurs et l'aliénation mentale dans laquelle a sombré la raison de plusieurs d'entre eux. Après avoir analysé les conditions étiologiques au milieu desquelles le génie s'est montré, il étudie de plus près les cas dans lesquels il croit trouver les caractères réunis de la folie et du génie. Hommes de génie, épileptiques ou épileptoïdes, et grands saints, tout cela se tient, selon notre auteur, et nombre de faits curieux sont cités à l'appui. Mais si les documents sont nombreux, si la plupart sont indiscutables, il n'en est pas de même des conclusions qu'en tire l'auteur et de l'appui qu'il prétend y trouver pour sa thèse : que le génie est une psychose dégénérative du groupe épileptique (p. 557). Aussi la conclusion du livre est-elle que, s'il convient de dépouiller le génie de son prestige, il ne convient pas moins de respecter la folie.

— Le livre du docteur Toulouse, sur *Émile Zola*, vise bien un peu le même objectif; mais c'est de l'observation d'un seul homme, c'est de sa monographie qu'il prétend déduire ses conclusions. Il est vrai que l'on vit rarement monographie plus fouillée dans ses détails, plus méticuleuse dans son observation. C'est la première fois que l'on publie, en donnant son nom et son portrait, l'observation d'un homme vivant. Et tout y est dans cette enquête : après une introduction générale sur la valeur d'une telle étude, sur la supériorité qu'elle présente relativement aux enquêtes historiques, sur la supériorité intellectuelle et sur la névropathie, nous sommes impitoyablement mis au courant du personnage, de ses antécédents héréditaires et personnels, de son examen physique, anthropologique et psychologique. L'analyse des fonctions du langage et de la mémoire est curieusement approfondie. Et la conclusion, c'est que, si le sujet est un névropathe, ce n'est pas pour lui la condition de son talent, mais plutôt une conséquence de son travail. Peut-être; mais ce que je trouve plus piquant, c'est la conclusion relative à la personnification psychologique du sujet : on n'eût pu mieux dire, pour caractériser ce que son talent a de pesant et de matériel.

10. — « C'est un bien étrange simplisme que de compter sur la seule lumière des sens pour découvrir la vérité et de proscrire celle de l'esprit comme n'étant qu'une source d'erreur ! On ne peut comparer cet égarement qu'à un autre, qui en est le pendant exact, celui de la scolastique, laquelle, de son côté, se dispensait de consulter l'expérience et mettait toute sa confiance dans les artifices de la dialectique pour découvrir les lois du monde. » Cette citation, empruntée à la brochure du

docteur Durand : *L'Idée et le Fait en biologie*, en révèle l'esprit et peut-être aussi bien les côtés faibles que les mérites. L'auteur est de ceux qui ont souffert pour leurs idées et qui ont puisé dans ces épreuves, non pas une indifférence sereine, mais une ardeur encore plus vive à produire et à défendre ces idées. Ce n'est pas que les idées du docteur Durand ne soient des plus intéressantes, qu'elles n'aient eu, entre autres mérites, celui de se produire à un moment où elles ne rencontraient que la contradiction ou le silence. Toutefois, nous ne saurions nous faire ici les défenseurs de sa théorie du « polyzoïsme » et du « polypsychisme, » et y voir autre chose qu'une analyse judicieuse d'éléments que l'esprit peut séparer sans doute, mais dont la séparation ne saurait être prise au pied de la lettre sans qu'on s'expose à tomber dans un dangereux subjectivisme. Ces réserves faites, nous répéterons volontiers le bien que nous avons déjà dit des œuvres de l'auteur, qui vaut l'honneur d'être discuté et mérite d'être apprécié.

11. — J'ai présenté il y a quelque temps déjà à nos lecteurs un livre de Mme Marie de Manacéine sur *le Surmenage mental ;* celui que je tiens en ce moment a pour sujet : *Le Sommeil*, c'est-à-dire le moyen de réparer les effets du surmenage, quand on sait s'y prendre, et surtout qu'on y consacre le temps, c'est-à-dire « le tiers de notre vie. » Le sommeil n'est pas seulement un bienfait précieux, un besoin impérieux de notre nature, il est un état curieux de l'économie vivante, lequel permet l'analyse de nos facultés psychiques et de nos aptitudes physiologiques. C'est encore la vie, mais réduite, bornée à ses facultés végétatives, ou du moins privée de ses facultés purement intellectuelles, une vie dans laquelle l'automatisme prédomine avec une activité d'autant plus remarquable qu'elle échappe au contrôle de la conscience et à la direction de la raison. Le sommeil a son monde à lui, a dit justement Byron, il est sur la limite qui sépare la mort et l'existence ; et Homère l'appelle le frère de la mort. La caractéristique de ce monde, c'est le repos de la conscience. Et ce repos, qui est une nécessité de notre organisation, est aussi une jouissance plus ou moins consciente, mais jouissance cependant bien appréciée, et à propos de laquelle Kant a pu dire que sans sommeil et sans espoir, l'homme se trouverait la plus malheureuse des créatures. Après une préface du professeur d'Arsonval, l'auteur étudie successivement la physiologie, la pathologie, l'hygiène et la psychologie du sommeil, et cela avec une érudition de bon aloi et avec une rare justesse d'idées. Beaucoup de ces pages respirent une saine inspiration. Pour en donner une idée, je cite : « Nous pensons avec Kant que la religion seule peut nous fournir une réponse à ces questions fondamentales de la vie. Ici commence la sphère de la foi, sans laquelle il n'y a ni progrès ni existence digne d'un homme. Il ne faut pas oublier que l'élément de la foi est nécessaire à l'homme, non seulement dans les questions

religieuses, mais partout, dans toutes les sphères de l'activité humaine. »

12. — C'est encore un livre conçu dans un esprit philosophique bien curieux que celui de M. Le Dantec. Une *Théorie nouvelle de la vie* offre toujours un réel intérêt, et cet intérêt se comprend encore mieux quand la théorie est présentée par un zoologiste qui a commencé par l'étudier dans ses éléments les plus simples, dans les tissus des êtres vivants. Ces éléments, autrefois les cellules, aujourd'hui les « plastides, » composés de petites masses gélatineuses munies d'un noyau et quelquefois d'une enveloppe, résultant eux-mêmes du groupement et de la réaction de milliards d'atomes, forment une fédération à leur tour, dont les activités synergiques sont le substratum de la vie. L'auteur étudie d'abord la vie élémentaire des êtres monoplastidaires; puis la vie des êtres polyplastidaires, qui est la vie proprement dite; enfin les relations entre la psychologie de l'homme, son histoire et sa physiologie. La vie élémentaire, pour notre auteur, se résout en phénomènes physico-chimiques; le plastide augmente, se divise, peut demeurer dans un repos indéfini ou bien mourir: toutefois, sa mort n'est pas une loi fatale de son existence, mais un accident, suite d'action traumatique ou toxique. La vie proprement dite appartient à l'agglomération des plastides les unes avec les autres. Deux conditions maintiennent l'harmonie de cette agglomération : l'élimination des produits de l'usure plastique ou désassimilation, et la continuité de l'influx nerveux. La mort élémentaire résulte d'un défaut d'élimination, les produits de désassimilation agissant comme des poisons sur les plastides, ou encore d'une suspension dans la continuité nerveuse. La mort est donc une conséquence de la vie dont l'exercice tend à détruire la coordination, l'harmonie des plastides; mais la mort élémentaire n'arrive elle-même qu'après la mort proprement dite, et comme conséquence des troubles qui résultent de celle-ci (p. 319). Quant à la vie psychique, elle est un épiphénomène de la vie physiologique et cesse avec elle ; tout résulte donc d'un équilibre physico-chimique. J'expose seulement ; si j'avais à critiquer, je le ferais sur beaucoup de points : prémisses et conclusions, mais il y aurait trop à dire....

13. — Dans la première partie de *la Mort réelle et la mort apparente*, M. Scard passe en revue les signes de la mort et en discute la valeur, qu'il conteste, non sans raison. La deuxième partie est l'exposé d'une nouvelle méthode destinée à s'assurer avec certitude de la réalité de la mort. « Quelle que soit la cause de la mort apparente, dans aucun cas elle n'entraîne un arrêt complet et prolongé de la circulation ; » quelque réduite qu'elle soit, elle persiste. S'assurer de cet arrêt, c'est s'assurer de la mort. Or, les moyens de constater cet arrêt sont nombreux : le plus simple et le plus pratique, c'est de constater l'absorption par la voie hypodermique. L'auteur indique le procédé à mettre en œuvre à cet effet : il en donne les preuves expérimentales et cliniques, et en établit

l'application au diagnostic des principaux états de mort apparente. On conçoit l'importance d'une semblable découverte. La troisième partie est consacrée aux principaux modes de traitement de la mort apparente et à l'exposé des mesures administratives qui président aux inhumations.

14. — *Der Tod durch Elektricität* est une monographie due à la plume d'un médecin légiste et dans laquelle se trouvent : 1° une partie consacrée à l'électrophysiologie appuyée sur les faits connus, sur des expériences nouvelles et sur de nouvelles observations ; 2° une partie consacrée à ce que M. Kratter appelle l'électro-thanatologie, le principal objet de ce livre, dans laquelle sont étudiées les modifications imprimées aux organes dans les cas où les sujets sont morts foudroyés par l'électricité : observations recueillies sur le cadavre, soit chez l'homme, soit chez les animaux mis en expérience. Quant au point de vue médico-légal, l'auteur condamne justement l'électrocution, qu'il juge infidèle, barbare, monstrueuse même. Suit le chapitre relatif aux mesures d'hygiène à prendre, utiles à connaître maintenant que chacun peut se trouver exposé au danger d'être frappé par une décharge puissante, et aux mesures de sauvetage à employer vis-à-vis des foudroyés.

15. — Toutes les grandes publications médicales actuelles ont accordé aux théories pastoriennes et aux faits de la microbiologie une large part et une importance considérable. La *Pathologie générale*, de Bouchard, le *Traité de médecine*, de Brouardel, ont non seulement des chapitres entiers consacrés à ces nouvelles données, mais il n'en est guère parmi les autres chapitres qui ne s'en inspirent plus ou moins. Les *Leçons de pathogénie appliquée*, de M. Charrin, ne sont plus seulement un exposé plus ou moins didactique de la pathologie microbienne ; c'est toute une application des ressources de la médecine expérimentale à la clinique médicale ; c'est un heureux essai d'association entre les anciennes et les nouvelles méthodes, entre la tradition ancienne et les nouvelles expérimentations. « J'estime, dit-il, que, sans rien oublier du passé, sans sacrifier quoi que ce soit de son héritage, il est juste d'utiliser les enseignements les plus récents, sans, du reste, m'illusionner sur le chemin à parcourir. » Il est d'un grand intérêt de voir nos découvertes contemporaines rajeunir sans doute nos anciennes et maigres techniques ; mais c'est aussi pour les nouveautés une pierre de touche que l'application pratique à laquelle les soumet l'observation faite au lit du malade. C'est pourquoi un livre conçu dans un aussi large esprit, et poursuivi dans ce sens, marque sa place dans l'histoire de la médecine actuelle, laquelle s'efforce d'atteindre l'union de la recherche scientifique avec les données de la pratique, et, en fécondant l'une par l'autre, de progresser et dans la science biologique et dans l'art de guérir. Nombre de maladies sont passées en revue d'après cette méthode, et le jeune maître, projetant sur chacune d'elles un faisceau de science lumineuse, met en

saillie quelqu'un de leurs caractères, en leur apportant une séduisante démonstration.

16. — L'hygiène est la reine des sciences pratiques à notre époque. Elle a fait, depuis cinquante ans seulement, un assez joli chemin et réalisé de sérieuses et utiles applications. *L'Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique*, dont j'ai eu déjà plusieurs fois l'occasion de parler aux lecteurs du *Polybiblion*, en donne une preuve incontestable. Son directeur, l'éminent docteur Rochard, vient de mourir en même temps que s'achevait ce compendium considérable où l'on trouve tous les renseignements que l'on peut souhaiter sur n'importe quelle question afférente à l'hygiène ou l'intéressant à un titre quelconque. On pourrait presque lui reprocher d'être quelque peu envahissante et d'emprunter à beaucoup d'autres domaines les données qu'elle fait siennes ; mais on quittera ce souci quand on voudra se donner la peine de lire cette encyclopédie et de voir que les matériaux qui y sont réunis n'ont pas seulement pour eux leur nombre, mais encore leur rapprochement méthodique et surtout leurs fécondes applications. Après l'hygiène militaire, dont nous avons parlé l'an passé, est venue l'hygiène navale, pour laquelle le docteur Rochard, ancien directeur du service de santé de la marine, possédait une compétence encore plus spéciale que pour les autres chapitres. Le navire, l'équipage, la mer et l'atmosphère maritime : telles sont les trois divisions que comporte ce magistral article. L'hygiène infantile est due à la plume du savant maître M. Bergeron, le doyen actuel et le grand maître de la médecine infantile, et à celle du docteur d'Heilly, lui aussi médecin renommé des enfants malades. « A une époque où chez toutes les nations de l'Europe comme aux États-Unis d'Amérique, la natalité décroît d'une manière sensible, l'existence des enfants devient de plus en plus précieuse. » Sans partager toutes les idées de nos auteurs sur l'importance et sur l'efficacité du rôle de l'État en ces matières, on comprend l'utilité d'un ensemble de mesures générales relatives à la protection de l'enfant depuis sa naissance jusqu'au moment où il se suffit à lui-même. Beaucoup de graves questions sont traitées dans ce volume, notamment celle des tours, celle des sociétés protectrices de l'enfance, celle des crèches, des asiles, des écoles et des collèges. Le développement successif de l'enfant pendant la première et pendant la seconde enfance, les phénomènes qui se rapportent aux crises d'évolution, à la dentition, au sevrage, à la croissance, au surmenage intellectuel et aux exercices physiques ; tout est compendieusement exposé, ainsi que la prophylaxie des maladies en général et celle des maladies contagieuses en particulier. Les derniers fascicules sont consacrés à l'hygiène internationale, laquelle est traitée par les plumes fort compétentes de MM. Brouardel et Proust, et contient tous les documents, règlements et conférences qui ont eu pour objet d'asseoir les bases de l'hygiène internationale et de nous mettre à l'abri

des grandes épidémies dont l'invasion toujours possible se présente encore en ce moment pour nous à l'état de menace. Les maîtres de l'hygiène tiennent à Venise une conférence internationale dont le but est de préserver l'Europe de l'invasion de la peste. Un article non moins important, dû à M. H. Monod, termine l'encyclopédie ; il a pour sujet l'hygiène administrative et renferme un historique fort complet, remontant jusqu'aux Égyptiens, de l'hygiène publique.

17. — A une époque où se multiplient les grandes entreprises industrielles, les monographies du genre de celle que nous donne le docteur Barthe de Sandford : *Du Service médical dans les travaux de construction. Une campagne en Macédoine*, ne sauraient être indifférentes ; le médecin y devient pour ainsi dire « le collaborateur assidu, le frère d'armes de l'ingénieur dans le combat contre la maladie devenue l'alliée toute-puissante de la nature rebelle ; » on l'a bien vu à Panama, de triste mémoire. L'auteur, après un court chapitre consacré à l'organisation des chantiers, passe à l'organisation du service médical qui doit seconder les travailleurs, à l'installation des hôpitaux et ambulances. La seconde partie de son livre est consacrée aux conditions telluriques et météorologiques de la Macédoine, à la clinique des chantiers et des diverses catégories d'ouvriers et aux traitements préventifs et curatifs qu'il convient de mettre en œuvre dans ces conditions. Un dernier chapitre traite de la topographie médicale de la ligne en question. Des planches et des graphiques nombreux complètent ces renseignements curieux par leur nouveauté et par les conséquences utiles qu'on en peut tirer.

18. — *L'Hygiène de l'obèse* porte bien le cachet du travail scientifique moderne : borné à un sujet nettement déterminé, très limité même, si l'on veut ; mais le fouillant dans ses caractères propres, dans ses origines et dans ses effets ; enfin, dans les conditions qui peuvent en faire varier l'évolution et la ramener à des fins utiles. Il s'agit de l'obésité, de sa définition, de son histoire, de sa description, de ses variétés, etc. La graisse, c'est, on l'a dit justement, la rouille de l'économie vivante. Étudier les causes capables de provoquer la formation de cette rouille, c'est préparer la voie à l'étude des moyens capables de la combattre. C'est l'objet de la deuxième partie de ce volume, où sont notés les renseignements les plus intéressants sur la ration d'entretien, sur les causes du ralentissement de la nutrition et sur les rapports de l'obésité avec les troubles nerveux. Les trois autres parties de l'ouvrage sont consacrées à la cure des obèses, cure par le régime, cure par l'hygiène et cure par les médicaments et par les eaux minérales. Tous les régimes alimentaires conseillés par les meilleurs spécialistes en France et à l'étranger sont exposés, critiqués et appréciés, et les cas auxquels ils se rapportent respectivement sont nettement formulés. Quant au traitement hygiénique, il est très rationnellement divisé en traitement par réduction alimentaire, ou

par augmentation des dépenses fonctionnelles, avec application aux cas les plus variés. Je n'ajouterai rien relativement aux cures thermales, telles que celles de Marienbad et de Brides, et à celles que l'on peut poursuivre par d'autres moyens thérapeutiques moins spéciaux peut-être, mais encore efficaces cependant.

19. — Rien de plus délicat que d'écrire sur l'hygiène du mariage un livre qui sorte des généralités connues, qui sache préciser ses conseils sans effaroucher aucun respectable sentiment, et poser des règles de conduite dans une matière où chacun croit avoir de bonnes raisons pour suivre ses propres inspirations. Ce problème, M. le docteur Surbled a tenté de le résoudre, et il me paraît y être assez heureusement arrivé dans son livre *la Vie à deux. Hygiène du mariage;* il me semble avoir écrit un livre utile et moral sur cette matière scabreuse, et, dans un langage simple et sobre, il a pu dire des choses qui n'ont inspiré à beaucoup d'autres que des tableaux licencieux ou d'inutiles banalités. Cette tentative n'est pas sans précédent, comme le rappelle l'auteur dans sa préface; et il peut citer tel chapitre de saint François de Sales où, sous couleur de gourmandise, l'auteur de l'*Introduction à la vie dévote* signale et condamne les excès de la chair. Ce livre appelle les choses par leur nom ou du moins ne cherche pas à les dissimuler; aussi n'est-il pas fait pour les enfants; « mais il convient aux hommes qui, désireux d'entrer en mariage ou déjà engagés dans les liens de l'hyménée, veulent connaître leurs droits, et remplir en conscience leurs devoirs. » Le mariage, le choix des époux, la corbeille, l'entrée en mariage, la lune de miel, la vie à deux, hygiène intime, la fécondation, la grossesse, la famille : tels sont les chapitres dont la liste indique les sujets abordés par l'auteur et qu'il a fort habilement traités.

20. — L'homme ne vit pas seulement de pain. Même au point de vue de sa vie physique, il lui faut un autre *pabulum vitae*, l'air, qui entre dans ses poumons à chaque inspiration et en fournissant au sang les matériaux d'une saine nutrition, constitue pour lui une espèce d'aliment encore plus indispensable que le pain. Or, beaucoup de sujets respirent mal et se condamnent ainsi, volontairement et souvent inconsciemment, à une diète relative désastreuse. Les exercices du corps activent la respiration et la rendent plus efficace, en faisant pénétrer une plus grande quantité d'air dans la poitrine. Et à défaut d'exercice, une certaine gymnastique respiratoire peut être pratiquée avec le plus grand avantage. Le docteur Caminade a fait une étude très scientifique et expérimentale de cette question dans une brochure importante : *Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire.* Elle nous intéresse tous, ceux-là surtout qu'une vie sédentaire prive des exercices naturels si favorables à une pleine respiration. La comparaison faite par l'auteur entre l'homme et l'oiseau apporte à la thèse une confirmation

importante. Une part considérable y est faite à l'influence de la pression atmosphérique sur ces fonctions. Enfin, dans un dernier chapitre, sont publiées des observations intéressantes sur le développement thoracique des enfants.

21. — Un petit volume du docteur Laumonier, sous un format fort réduit et sous un titre modeste, traite d'un sujet plus important qu'il n'en a l'air. Qui n'a entendu répéter cette sentence : que les cuisiniers sont les plus actifs pourvoyeurs de la maladie, après les médecins? C'est pourquoi *l'Hygiène de la cuisine* excite un véritable intérêt. Il ne s'agit pas, pour l'auteur, de se substituer aux manuels culinaires, mais bien de faire profiter l'art de la cuisine des découvertes de la science et d'appliquer dans ce domaine les données successivement établies par Payen, Boussingault, Liébig, Graham et par Pasteur lui-même. Un appendice contient sur l'organisation des repas militaires des renseignements dont l'utilité sera prisée par beaucoup de ceux qui sont appelés à passer par ce régime, c'est-à-dire à peu près par tout le monde masculin.

22, 23. — Ce qu'on appelle la méthode Kneipp, à tort ou à raison, a la prétention de révolutionner la médecine. Elle a réalisé quelque bien, dans l'ordre de l'hygiène surtout. Les questions de l'habitation, du vêtement, de l'alimentation, traitées au point de vue systématique de l'endurcissement, ne sont pas sans offrir de sérieuses applications. Partisan ou non de ce système, chacun peut prendre dans ces conseils une part utile. Il fera sagement de ne les suivre que dans la mesure que comporte sa constitution et de s'appuyer pour ce faire d'une direction impartiale, mais éclairée. C'est ce que conseille le docteur Joire dans son *Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp*, lequel se termine par une description précise de la technique qu'il convient d'employer pour user des applications d'eau selon les règles de la méthode, lesquelles se rapportent d'ailleurs, pour la plupart, à celles que préconisent nos meilleurs hydropathes.

— C'est encore de l'hygiène Kneipp que les *Nouvelles Conférences*, professées à Wœrishofen, par le.... comment dirai-je? par le curé, par le monseigneur, par le guérisseur qui a tant fait parler de lui, conférences recueillies par Mlle L. Schweizer et traduites par M. D. et E. D. Ce sont toujours les conseils, en général bien inspirés, du bon curé, lesquels roulent surtout sur l'hygiène physique et sur l'hygiène morale à l'occasion, sur les maladies et sur leur traitement, sur les plantes médicinales et sur leur emploi, enfin des conseils, comme le dit l'auteur, et pour les malades et pour les bien portants. Tout cela sans ordre méthodique et sans idée générale préconçue, semé d'anecdotes qui paraîtront à quelques-uns des preuves à l'appui, mais en tout cas, paraissant inspiré par un bon sentiment, dicté par la charité, appuyé

sur une sorte d'expérience, et plus raisonnable qu'on ne serait tenté de le croire.

24. — L'hydrologie ne saurait revenir aux pratiques empiriques qui présidèrent à sa naissance. Depuis Fleury, elle a pris un corps véritablement scientifique, ou plutôt le corps des observations empiriquement recueillies s'est animé et éclairé d'un ensemble de données scientifiques que l'hydrologie ne peut abdiquer aujourd'hui, pas plus que la chimie ne saurait revenir aux tâtonnements mal inspirés des alchimistes. Les hydropathes ont sinon édifié une doctrine, du moins, ce qui est beaucoup plus sage, synthétisé leurs observations en un certain nombre de lois justifiées par le raisonnement et par la physiologie. C'est là ce qu'ont fait les auteurs de nos traités d'hydrothérapie. Les six auteurs du présent *Traité d'hydrologie médicale* ont fait de même et ils ont fait plus : après avoir rappelé les principes généraux qui dominent les traitements par l'eau, et les pratiques habituelles de la cure hydrique, ils ont consacré une étude approfondie à la thérapeutique par les eaux minérales naturelles. Les bains de mer, le traitement marin et les principales eaux salines, d'abord ; en second lieu, les eaux sulfureuses et le traitement des principales stations d'eaux sulfureuses de France ; en troisième lieu, la même étude relative aux eaux arsenicales, puis aux eaux alcalines et enfin aux eaux dites indéterminées ; tel est l'ensemble de leur travail, sérieusement poursuivi et scientifiquement documenté. Le livre se termine par un chapitre sur le choix d'une ville d'eaux, chapitre où se retrouvent l'esprit critique et la méthode solide des bons cliniciens.

25. — « Il n'existait jusqu'ici aucun traité de zoologie conçu dans le même but que le *Traité de botanique* de M. van Tieghem et le *Traité de géologie* de M. de Lapparent. C'était une lacune à combler. » C'est en ces termes que M. Edmond Périer présentait en 1893 son *Traité de zoologie*, dont il nous donne actuellement le quatrième fascicule (vers et mollusques). Le nombre des faits recueillis, dit-il encore, par les paléontologistes et les zoologistes est tel aujourd'hui, tant d'animaux sont connus jusque dans leurs moindres détails, que l'on peut renoncer aux conceptions métaphysiques à l'aide desquelles les naturalistes ont si souvent essayé de grouper les connaissances acquises et que l'on doit demander aux faits élémentaires l'explication des faits complexes. Entrepris dans cet esprit, l'ouvrage se poursuit consciencieusement, éclairé de nombreuses gravures. Ont déjà paru : le premier fascicule, consacré à la zoologie générale ; le deuxième, aux protozoaires et phytozoaires ; le troisième, aux arthropodes et aux vers, et le quatrième aux vers et aux mollusques. Un cinquième fascicule sera consacré aux tuniciers vertébrés. Nous trouvons là le point de départ, pour ainsi dire, de la zoologie, depuis les organismes les plus élémentaires et les plus simples, ceux dont on serait tenté de discuter le règne auquel ils doivent appartenir. La zoo-

logie générale, qui fait la matière du premier fascicule, est exposée magistralement. J'y trouve un paragraphe intitulé : « Les protoplasmes vivants ne sont pas des composés chimiques, » dont on peut conseiller la lecture à M. Le Dantec, ci-dessus nommé, ainsi que celle des paragraphes suivants, relatifs aux plasmodes, aux plastides et aux organismes proprement dits.

26. — Cette étude, dit M. Chudzinski au début de ses *Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines*, est surtout utile aux anatomistes, aux artistes et aux psychologues ; c'est comme une ébauche de l'anatomie comparée des organes de l'expression et de la physionomie. Et il semble résulter de cette étude que, dans les races supérieures, les appareils musculaires de la face se différencient et se groupent de plus en plus en faisceaux distincts, tandis qu'ils tendent à ne former qu'une seule couche musculaire presque uniforme dans les races inférieures. Résultat curieux que l'atanomie comparée doit enregistrer, car il est d'accord avec la loi générale qui veut que les organes se différencient de plus en plus, à mesure qu'on s'élève dans l'échelle des êtres animés.

27. — L'étude des peuples de l'Asie centrale, de leur constitution physique, de leurs mœurs, de leurs coutumes, tel est l'objet des *Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch*, livre fort documenté et appuyé sur les recherches propres de l'auteur durant ses voyages en ces contrées et sur celles des explorateurs russes et anglais. C'est un ouvrage d'anthropologie dédié à la mémoire de Broca et à MM. Girard de Rialle et Arminius Vamberg. La préface raconte tout d'abord une aventure qui permit à l'auteur de faire constater à M. Leitner l'utilité des recherches et des mensurations anthropologiques ; il exalte ensuite les services rendus par cette science et les noms qui l'ont illustrée et en France et à l'étranger ; il montre que de toutes les sciences ethnologiques, l'anthropologie est la seule qui permette d'étudier les caractères morphologiques des races, caractères qui se retrouvent malgré d'incessants mélanges. Avec l'anthropologie, la biologie, les données préhistoriques, l'ethnographie, la linguistique, la démographie, la sociologie, l'histoire et la géographie, tout ceci est revendiqué par l'ethnologie. Ce sont les éléments de ces diverses sciences que l'auteur a réunis, pour ce qui regarde les peuples de l'Asie centrale, le berceau de l'humanité. Le volume s'ouvre sur une introduction géographique et historique et se continue par une autre introduction, ethnologique celle-là, et, ajoute l'auteur, ethnogénique et biologique. La première partie, consacrée aux Éraniens (aryens au nord de l'Hindou-Kouch), comprend l'histoire des Tadjiks, des Galtchas, des Karatéghinois et des Darwazis, des Kachgariens et des Sartes ; la deuxième comprend les aryens au sud de l'Hindou-Kouch, Dardous, Khos et Kafirs, etc. M. Ujfalvy y décrit les

vestiges du mazdéisme et du bouddhisme ; un chapitre est consacré à la langue de ces aryens ; et un résumé anthropologique termine le volume.

28. — Le *Précis de médecine légale* du docteur Coutagne est une œuvre posthume, la mort ayant surpris l'auteur, la plume encore à la main, et ayant achevé de le vaincre au moment où il terminait son œuvre. Les discours prononcés à cette occasion et les notes biographiques, placés en tête du volume, disent assez la valeur de ses travaux. Le volume pieusement édité par son frère est une œuvre pratique, dans laquelle sont résumées toutes les connaissances que doit posséder le médecin appelé à être l'auxiliaire de la justice. Après un chapitre préliminaire, relatif à la médecine judiciaire et aux expertises médico-légales, il traite de l'organisation de ce service, exposant et la façon dont il fonctionne et les desiderata qu'il présente. Opérations d'expertise, responsabilité des experts, rapports, dépositions, taxes, tout est passé en revue. Dans les autres chapitres, je citerai ceux qui ont trait à la mort et à l'examen du cadavre, à l'état mental des sujets, aux blessures et à l'asphyxie, et surtout l'excellent résumé relatif aux empoisonnements. L'étude des questions relatives à la sexualité et aux produits de la conception, avortement, infanticide, etc., complète l'ouvrage, qui se termine par un tableau très complet des plantes toxiques, de leurs effets dangereux et des conditions dans lesquelles on a observé que leur usage a pu déterminer l'empoisonnement.

29. — Le nouveau volume dont vient de s'enrichir la collection médicale d'Alcan est fait des leçons du professeur Terrier sur les opérations qui se pratiquent au visage, aux maxillaires, aux lèvres, aux joues, à la bouche, au pharynx, au nez, aux fosses nasales et à leurs dépendances. Elles sont nombreuses et comprennent notamment toutes celles qui ont trait aux restaurations des orifices naturels et en particulier du nez. De nombreuses figures en éclairent le texte. En un mot, la *Chirurgie de la face* est digne des ouvrages que le même maître a déjà donnés sur l'antisepsie, sur l'anesthésie chirurgicale, sur le trépan, etc., et que j'ai déjà présentés à nos lecteurs.

30. — Peut-on savoir *Pourquoi et comment on devient phtisique*, autrement dit, quels sont les modes les plus habituels de propagation de la maladie tuberculeuse, comment peut-on d'abord s'y soustraire, et comment peut-on la combattre, une fois acquise? Tel est le sujet du livre du docteur Valentin Gilbert, de Genève, livre qui n'a pas de prétentions à de nouvelles découvertes scientifiques, mais qui s'attache à tirer des découvertes les plus récentes toutes les applications possibles pour la prophylaxie et pour le traitement de cette maladie. C'est l'idée de la contagion qui domine tout cet ouvrage, idée qu'on aurait tort d'adopter à l'exclusion de toutes les autres, mais qui règne aujourd'hui et à laquelle on ne saurait se soustraire. La deuxième partie est consacrée tout entière

à la prophylaxie et aux mesures qu'il importe aux sociétés, comme aux particuliers, de prendre pour éviter la dissémination du fléau. La troisième partie, plus spécialement médicale, résume les moyens de traitement le plus souvent employés de nos jours, et surtout préconise le traitement par la créosote, employée en injections sous-cutanées. Toutefois, le docteur Gilbert, en sage éclectique qu'il est, avoue que tout malade tuberculeux, pourvu qu'il soit bien dirigé, peut retirer des avantages de bien des modes divers de traitement. Suit un appendice relatif au traitement de la pleurésie tuberculeuse par la sérothérapie.

31. — L'aspergillose est une de ces maladies parasitaires sur lesquelles la science a longtemps hésité avant d'en interpréter sûrement les caractères. C'est ici de l'*aspergillus fumigatus* qu'il s'agit, c'est-à-dire de la maladie occasionnée par ce champignon qui est à la fois un des plus répandus et un des plus faciles à observer, puisqu'on la rencontre chez les animaux et chez l'homme. Après l'avoir étudiée chez les mammifères et chez les oiseaux, chez lesquels on la trouve bien plus fréquemment, l'auteur étudie l'aspergillose expérimentale et enfin l'aspergillose humaine. Le parasite pénètre généralement dans l'économie vivante par la voie de l'alimentation : ce sont les aliments secs et surtout les graines qui, couvertes de poussières, entraînent avec elles les spores vivantes et virulentes de l'aspergillus ; et dans cet état, elles peuvent pénétrer aussi facilement dans les voies respiratoires que dans les voies digestives. Introduites dans l'économie, elles y provoquent des troubles en tout comparables à la tuberculose : ce qui a fait décrire cette maladie par quelques auteurs sous le nom de tuberculose aspergillaire. Le parasite peut venir se développer au milieu d'altérations qui l'ont précédé et lui ont pour ainsi dire préparé le terrain ; mais il peut aussi créer à lui seul la maladie tout entière et déterminer des maladies broncho-pulmonaires et autres. Il se rapproche beaucoup de l'actinomyces, lequel provoque la maladie connue sous le nom d'actinomycose. Enfin, si les poumons sont le siège le plus ordinaire de la maladie, ce siège n'a rien d'exclusif, et on la retrouve dans les voies respiratoires supérieures, nez et gorge, dans la peau et dans les reins, à la surface des yeux et à l'entrée des oreilles. De nombreuses figures et une très complète bibliographie terminent cette intéressante *Étude sur l'aspergillose chez les animaux et chez l'homme*.

32. — Je présentais ici, l'an passé, les leçons du docteur Voisin sur *l'Hystérie* ; c'est de *l'Épilepsie* qu'il s'agit aujourd'hui. Ce sont là les leçons professées par l'auteur dans son service ; il y analyse cliniquement les diverses phases de l'attaque épileptique prise en elle-même, et la marche de la maladie envisagée dans son ensemble. Les expériences originales qu'il a entreprises sur divers points de cette terrible question, sur les modifications des urines et du sang au cours de la maladie, l'ont

conduit à lui attribuer une pathogénie nouvelle et une médication systématisée, laquelle ne saurait être cependant toujours uniforme, et dont il indique, en effet, les différentes variétés. Les questions d'assistance, de médecine légale, de responsabilité, sont étudiées à la fin du volume.

33. — Le docteur Germe a consacré son mémoire : *Recherches sur l'activité de la diastole ventriculaire*, à établir que le cœur, après s'être contracté, se dilate non seulement par la résolution passive de ses fibres contractiles, mais encore par l'action qu'exerce sur les parois cardiaques la réplétion des vaisseaux de ces mêmes parois. C'est, en un mot, la tension vasculo-cardiaque qui détermine ou complète une sorte de dilatation active des ventricules du cœur ; ce qui conduit à un certain nombre d'applications physiologiques et même pathologiques. C'est, du moins, ce que cherche à démontrer M. Germe, et par l'observation et par l'expérimentation. Les conséquences ingénieuses qu'en tire l'auteur peuvent fournir une nouvelle explication et de la force d'action du cœur dans l'état normal, et de l'impuissance particulière de cet organe dans les cas d'asystolie ou d'insuffisance de cet organe.

34. — Le diabète est toujours l'objet de nombreuses études ; celle que nous offre le docteur Henri : *Le Diabète sucré, ses causes, ses effets*, n'est pas à classer parmi les plus scientifiques ; et bien que l'éditeur nous la donne comme « un des plus grands succès de librairie, » ce que j'aurais ignoré s'il ne me l'avait appris, je doute que le « célèbre traitement successif » qu'il propose pour combattre la maladie ait l'importance et procure réellement les résultats merveilleux qu'il lui attribue jusque « dans les cas les plus désespérés ! »

35. — Un auteur ancien a écrit un livre sur *la Veine-porte, porte de la maladie*. Il est des modernes qui en diraient volontiers autant de la gorge, surtout ceux-là qui se sont fait une spécialité des maladies de cette région. Ce qui n'empêche qu'il y a un réel intérêt à soigner de bonne heure lesdites maladies et à les combattre pour en prévenir les mauvais effets. La base principale et première de ces traitements, ce sera l'antisepsie de la gorge ; le livre du docteur Rattel : *Des Inflammations chroniques du naso-pharynx*, part de ce principe et en expose toutes les applications, parmi lesquelles les irrigations de l'arrière-pharynx, qu'il préconise par-dessus tout.

36. — Le *Manuel de la garde-malade à domicile*, revêtu des hautes approbations de Mgr l'évêque de Séez, du docteur Mordret, du Mans, et du docteur Lelièvre, de Séez, est un de ceux qui me semblent le mieux conçus pour remplir le but proposé ; et bien qu'il ait été écrit par un prêtre, il me paraît contenir tout ce qu'il importe à la garde-malade de savoir pour s'acquitter convenablement et dignement de sa mission, sans oublier les réserves qu'il lui faut observer vis-à-vis de tous et du médecin en particulier. « Si un jour la maladie vous remet entre les mains des

gardes-malades, vous comprendrez combien sont précieux ces soins maintenant jugés inutiles » peut-être. Le malade, la maladie, les remèdes, d'abord, puis le moral et l'état religieux du malade, les prières liturgiques et non liturgiques dont la maladie peut être l'occasion, telles sont les principales divisions de ce livre.

37. — Ce livre, dit fort bien M. Rodary, en nous présentant *l'Électricité, théorie et application*, est destiné à répondre au désir que nous avons souvent entendu exprimer, de posséder un traité d'électricité donnant à la fois une théorie simple et précise de la science électrique, et l'ensemble des applications de toute nature qui en ont été faites. Il s'adresse donc à toute personne qui s'intéresse à la science électrique, mais plus particulièrement peut-être aux ingénieurs. Sa première partie, qui a pour objet les principes généraux de cette science, convient à tous ceux qui s'en servent et par conséquent aux médecins eux-mêmes, qui y trouveront un exposé net et didactique des données sur lesquelles reposent les appareils qu'ils ont souvent à employer : unités de mesure, magnétisme, électro-magnétisme, courants d'induction, machines diverses, applications de toute sorte et en particulier à la médecine et à la chirurgie, le tout est exposé avec une méthode claire et précise et avec une grande sobriété de détails. Un chapitre curieux termine le volume : il a pour objet les applications de l'électricité à la maison, pour l'éclairage, le chauffage, les appareils de sécurité et différents outillages.

38. — J'ai sous les yeux le premier volume d'un *Traité complet de médecine pratique* qui doit en comporter quatre et que son auteur destine « aux gens du monde : » c'est dire que c'est une œuvre de pure et simple vulgarisation. Ce premier volume embrasse l'anatomie et la physiologie ; le second sera consacré à l'hygiène, le troisième à la médecine proprement dite. Dans le dernier, M. Vigouroux se propose de réunir tout ce qui a trait à l'anatomie, à la physiologie et à la pathologie des appareils organiques de la reproduction ; c'est une division qui permettra de laisser les trois premiers volumes entre les mains de tout le monde et de réserver le quatrième pour ceux-là seulement auxquels il appartient d'en connaître. C'est donc une sorte d'encyclopédie qui parle de toutes façons aux yeux des lecteurs, car outre le texte, elle renferme de nombreuses planches, dont un grand nombre sont coloriées et donnent une idée vraiment satisfaisante des organes qu'elles représentent. Le docteur Maisonneuve a loué beaucoup l'auteur d'avoir facilité à tous les gens d'esprit quelque peu cultivé l'acquisition de connaissances où l'on trouve de si admirables vues de détail et d'ensemble et comme un hymne nouveau à la gloire du Créateur. Galien cité par Cruveilhier avait formulé cette même pensée, et ce savant maître l'inscrivait en tête de son traité d'anatomie. Les prêtres y trouveront donc un utile enseignement, dont ils auront à tirer grand profit, surtout s'ils savent échapper à la

tentation d'en faire par eux-mêmes des applications intempestives.

39. — La fréquence avec laquelle se succèdent les éditions du *Nouveau Formulaire magistral* permet de le tenir au courant de toutes les découvertes récentes de la thérapeutique et des nouveaux médicaments qu'on y introduit presque chaque jour. On trouve d'ailleurs, en tête du volume, la notice sur les hôpitaux de Paris et un résumé sur l'art de formuler; à la fin du volume, et comme complément naturel, sont le précis des eaux minérales, un mémorial thérapeutique, des notions résumées sur les contrepoisons, sur les moyens de combattre l'asphyxie, et enfin un précis d'hygiène thérapeutique. Cette trente et unième édition a été collationnée sur le nouveau codex et contient, comme les autres, la liste des mets permis aux diabétiques. Dr A. Ferrand.

HISTOIRE LOCALE

1. *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne, jusqu'au commencement du XIVe siècle*, par Ch. Baudon de Mony. Paris, A. Picard, 1896, 2 vol. in-8 de xv-427-451 p. et pl., 15 fr. — 2. *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par M. C.-J. Beautemps-Beaupré. 2e partie. *Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine, pendant la période féodale.* T. III, fasc. 2. Paris, Pedone-Lauriel, 1896, in-8 de 486 p., 6 fr. — 3. *Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, par le comte A. de Louvencourt. Amiens, imp. Yvert et Tellier, 1896, in-8 de 225 p. et pl. — 4. *Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, sous les nos 1 à 725 de la Collection de Lorraine* (Extrait du *Recueil de documents sur l'histoire de Lorraine*), par Paul Marichal. Nancy, René Wiener, 1896, in-8 de xlv-480 p. — 5. *Bibliothèque historique du Limousin. I. Les Sources de l'histoire du Limousin* (*Creuse, Haute-Vienne, Corrèze*), par Alfred Leroux. Limoges, veuve H. Ducourtieux, 1895, in-8 de vii-260 p. — 6. *Société des Archives historiques du Limousin*, 2e série. *Archives modernes*, fasc. V. *Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839*, par Alfred Leroux. Limoges, imp. du « Courrier du Centre, » 1896, in-8 de vi-376 p. — 7. *Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents.* T. I, 1er fasc. *Notice sur les anciens inventaires des archives municipales de Montpellier*, par Ferdinand Castets et Jos. Berthelé. Montpellier, imp. Serre et Roumégous, 1895, in-4 de cxliii p. et pl. — 8. *532-1896. Le Domaine des Potées* (*Ardennes*), *ou la Donation de Saint-Remy*, par l'abbé L. Péchenart. 2e édit. Reims, imp. E. Bugg, 1896, in-8 de vii-136 p. et pl. — 9. *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.* XXIV. *Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely.* T. I. Paris, A. Picard et fils; Saintes, Mme Z. Mortreuil, 1895, in-8 de xxiv-471 p., 15 fr. — 10. *Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une Notice sur le canton*, par Paul Moreau, ouvrage posthume, publié par ses enfants. T. II. Saint-Amand, E. Pivoteau, 1896, in-8 de 672 p. — 11. *Fougeray, depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours*, par A. de Brehier. Vannes, imp. Lafolye, 1895, in-8 de 247 p. — 12. *Notice monographique sur Eguzon*, par L. Blanchard. Châteauroux, A.-F. Patissier, 1895, in-8 de 238 p. et pl. — 13. *Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale*, par l'abbé Cazauran. Auch, imp. L. Cocharaux, 1896, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 14. *Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé* (*Finistère*), publié d'après l'original, par Léon Maitre et Paul de Berthou. Paris, Lechevalier, 1896, in-4 de xiii-330 p., 10 fr. — 15. *La Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle*, par Émile Garnault. La Rochelle, imp. de C. Martin, 1896, in-4 de xii-220 p. et pl. — 16. *Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes.* I. *Le Procès de Guichard, évêque de Troyes* (*1308-1313*), par Abel Rigault. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de xii-313 p. et pl., 10 fr. 50. — 17. *Fragments d'histoire, Postumus, la Révolte du Languedoc sous Louis XIII*, par Maurice-Antonin Roger. Paris, Roger et

Chernovitz, 1897, in-8 de XXIX-140 p. et pl. — 18. *Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits*, par l'abbé C. NICOLAS. Nîmes, imp. de F. Chastanier, 1897, in-8 de 221 p. et pl. (Extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes*, de l'année 1896). — 19. *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon (1553-1768)*, par le R. P. MARCEL CHOSSAT. Avignon, François Seguin, 1896, in-8 de XIII-521 p. et pl.

1. — Les deux volumes de M. Baudon de Mony sur les *Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle* offrent un tableau non seulement très complet, mais encore intéressant, des luttes et des conflits dont une partie du massif des Pyrénées fut le témoin pendant trois siècles. Jusqu'ici, la question des rapports des principautés du midi de la France avec l'Espagne avait été peu étudiée. On trouvait bien sur ce sujet des ouvrages généraux, mais rien qui vînt préciser une quantité de faits cependant importants. Aussi est-ce une véritable lacune que comble le travail de M. Baudon de Mony. De ses deux volumes, un seul est consacré à l'histoire des relations des comtes de Foix avec la Catalogne; l'autre tout entier est réservé aux pièces justificatives, dont le nombre s'élève à cent quatre-vingt-huit. Ce chiffre de documents tirés tant des dépôts d'Espagne que de nos grandes collections de la Bibliothèque nationale, des Archives nationales ou des Archives départementales, voire même d'archives privées, montre avec quel soin cette publication a été faite. Le premier volume est divisé en cinq parties, plus une sorte d'introduction dans laquelle M. Baudon de Mony essaie de déterminer les causes, soit générales, soit particulières, qui ont tourné vers l'Espagne les efforts des comtes de Foix. Ce fut Raimond Roger qui fonda réellement la puissance de ses successeurs en Catalogne, en faisant épouser à son fils, Roger Bernard, Ermessinde, l'héritière du vicomté de Castelbon et des domaines des seigneurs de Caboet. Le récit des luttes que cet événement engendra au XIIIe siècle, entre les comtes de Foix et l'église d'Urgel, remplit la première partie. La deuxième partie, dans laquelle sont racontés les démêlés que Raimond Roger eut avec l'évêque et le comte d'Urgel pour assurer à son fils les biens d'Arnaud de Castelbon, nous conduit jusqu'en 1226. La troisième partie, qui va de cette année au paréage d'Andorre, en 1278, est remplie par les guerres de Roger Bernard II, de Roger IV et de Roger Bernard III contre l'église d'Urgel. La quatrième partie retrace les guerres de Roger Bernard III avec les souverains aragonais (1278-1298). Enfin, la cinquième partie relate les négociations et débats engagés par Roger Bernard III et son fils Gaston Ier, pour réunir à leur domaine les baronnies de Moncade et de Castelvieil, et se termine à l'acquisition de ces seigneuries, en 1310-1311. Un appendice est consacré à une notice géographique sur les possessions des comtes de Foix en Catalogne. Une table très complète des matières permet de consulter facilement ce volume, et quatre cartes forment un complément de ce travail rempli d'excellentes données de géographie historique.

Les pièces qui composent le second volume sont rangées par ordre chronologique ; elles vont de l'année 1007 au 13 août 1311. Toutes ces pièces, inédites, sont publiées avec grand soin ; quelques-unes ont même été reproduites en fac-similé, soit totalement, soit en partie, et insérées dans le premier volume. Deux tables terminent le tome second : l'une des noms propres et des principales matières, et l'autre des pièces justificatives elles-mêmes. On peut regarder ce travail comme définitif. Quelques chapitres, publiés déjà séparément, ont soulevé des controverses ; mais l'auteur y a répondu victorieusement.

2. — Nous avons déjà rendu compte, au mois d'avril 1891, du tome Ier de l'ouvrage de M. Beautemps-Beaupré sur les *Juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale*. Au mois d'avril 1895, nous avons également rendu compte du tome II et du premier fascicule du tome III de ce même ouvrage. Aujourd'hui, nous ne ferons que signaler l'apparition du complément du tome III. Cette dernière partie commence par un chapitre consacré aux additions et aux rectifications ; puis, l'auteur s'occupe des attributions des officiers du Maine et de leur rôle : bailli, sénéchal, juges ordinaires, enquêteurs, avocat du Roi, etc. Enfin, la dernière partie fait connaître les petites juridictions tant de l'Anjou que du Maine. Nous ne reviendrons pas sur l'appréciation que nous avons déjà donnée de cet ouvrage, qui est le fruit de longues et patientes recherches.

3. — L'ouvrage sur les *Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens*, de M. le comte A. de Louvencourt, est divisé en trois parties. Dans la première on a les listes, par charge, des trésoriers de France de la généralité d'Amiens. La première charge remontant à 1551, c'est à partir de cette date, pour aller jusqu'à la fin de l'ancien régime, que le travail de M. de Louvencourt fournira des renseignements aux érudits qui s'occupent de l'histoire administrative de l'ancienne France. La deuxième partie renferme des notices historiques sur les trésoriers de France de la généralité d'Amiens, dressées par ordre alphabétique ; c'est la plus étendue et la plus importante. On a là un ensemble de notices souvent bien complètes et un armorial qui pourra être des plus utiles à ceux qui voudront faire des recherches sur beaucoup de familles nobles des siècles derniers. L'ordre que l'auteur a suivi permet de trouver facilement les renseignements dont on peut avoir besoin ; on a ainsi sous la main une sorte de dictionnaire de la noblesse. Dans la dernière partie se trouvent les listes des chevaliers d'honneur, avocats du Roi, procureurs du Roi, greffiers, receveurs généraux, contrôleurs généraux et huissiers du bureau des finances de la généralité d'Amiens, listes moins complètes que les précédentes. L'ouvrage se termine par sept pièces justificatives, dont quatre font connaître la composition du bureau des finances en 1754, 1769, 1779, 1790, et les autres sont relatives

à la réception, en 1710, de François de Paule Roussel de Belloy, et en 1760, de Nicolas Froment, comme trésoriers de France; et par deux tables, l'une des noms de famille, l'autre des noms de lieux.

4. — Le *Catalogue des manuscrits de la collection de Lorraine*, que vient de publier la Société d'archéologie lorraine, sera certainement bien accueilli des érudits. Un bon catalogue d'une collection importante est toujours un des plus utiles instruments de travail. Avec lui, on trouve tout de suite la pièce dont on a besoin, et souvent, au lieu de perdre un temps précieux à parcourir de nombreux volumes pour avoir la confirmation d'un fait, quelques instants suffisent pour arriver à ce résultat. M. Marichal, à qui ce travail a été confié, s'en est acquitté avec tout le soin désirable. Dans une introduction de quarante-cinq pages, il retrace l'histoire de la partie du fonds de Lorraine dont il a dressé le catalogue. C'est Lancelot qui, ayant été chargé de reconnaître après Dufourny ce que contenait le trésor des chartes de Lorraine, fut frappé de l'intérêt que présentaient pour la France bon nombre de pièces considérées alors comme inutiles à la Lorraine et exposées à la destruction. Il proposa au cardinal Fleury de les faire transporter à la bibliothèque du Roi; sa proposition fut acceptée, et ainsi plusieurs milliers de chartes et de lettres vinrent enrichir la bibliothèque de la rue Richelieu. Après cette introduction, M. Marichal indique d'une manière très brève, peut-être trop brève, ce qui est contenu dans chaque volume; souvent même, avoue-t-il, il a dû, contraint par le peu de temps dont il disposait, ne faire qu'un choix parmi les documents contenus dans le volume qui passait sous ses yeux. Ces lacunes seront certainement regrettables, cependant on ne saurait trop en tenir rigueur à l'auteur, qui était obligé de faire entrer dans un seul volume de moins de quatre cents pages l'indication de ce qui se trouvait dans plus de sept cent vingt-cinq volumes. En appendice, il fait connaître le contenu d'un certain nombre de manuscrits français et latins qui ne sont plus compris dans la collection de Lorraine, mais qui figuraient dans l'envoi fait en 1740, par Lancelot, à la Bibliothèque du Roi. Une table des matières très détaillée, de près de cent pages, termine ce travail et permet de le consulter facilement.

5. — Les *Sources de l'histoire du Limousin*, dans la pensée de M. Leroux, ne doivent former que le premier tome d'une collection qui, sous le titre de *Bibliothèque historique du Limousin*, donnerait le relevé de tout ce qui pourrait aider à écrire une histoire définitive de cette province. Dans ce premier volume, on fait connaître tous les dépôts, recueils ou volumes dans lesquels on trouve des renseignements sur les trois départements actuels de la Creuse, de la Haute-Vienne et de la Corrèze. Les autres volumes seraient consacrés successivement au relevé chronologique des documents d'archives, tels que bulles des papes, actes des rois de France et des pouvoirs locaux, à l'indication systématique des

monuments figurés, à la bibliographie et à la géographie historique. Certes, l'ensemble d'une telle publication sera des plus précieux, et nous ne pouvons qu'en approuver le projet ; il serait même à souhaiter que beaucoup de provinces suivissent cet exemple. — Le premier volume de cette collection se divise en sept chapitres, qui se subdivisent en soixante-huit paragraphes. Ces sept chapitres donnent, le premier, l'indication de ce que renferment les archives et bibliothèques du Limousin et hors du Limousin, les collections privées et les recueils généraux de documents historiques. Le deuxième est consacré aux sources narratives, vies de saints, de personnages notables, annales, chroniques laïques ou ecclésiastiques. Le troisième renferme les sources diplomatiques, actes des conciles, actes pontificaux, actes royaux, actes des pouvoirs laïques, statuts d'abbayes, de confréries, obituaires, registres paroissiaux, seigneuriaux, pouillés, terriers, etc. Dans le quatrième chapitre, nous avons les sources statistiques ; dans le cinquième, les sources littéraires ; dans le sixième, les documents archéologiques ; dans le septième, l'indication des documents relatifs aux événements politiques, réforme, guerres civiles, Révolution en Limousin. Enfin, deux appendices signalent, l'un les documents faux que l'on doit écarter, l'autre les documents écrits en dialecte limousin.

6. — Non seulement M. Leroux cherche avec une activité infatigable à faire connaître les textes qui peuvent servir à l'histoire du Limousin, mais encore il en publie un très grand nombre. La Société des archives historiques du Limousin s'est donné comme but la publication des principaux documents pouvant être utiles à l'historien qui voudrait retracer le passé de ce pays. Cette société, sous le titre d'*Archives modernes*, a déjà fait paraître quatre volumes de pièces, toutes relatives à la Révolution ; celles du cinquième, qui est l'œuvre de M. Leroux, s'étendent de 1791 à 1839. Nous ne pouvons mieux faire ressortir l'importance de cet ouvrage qu'en donnant les titres des chapitres. Il s'ouvre par les rapports administratifs adressés au conseil général de la Haute-Vienne, en 1791, rapports sur le compte des finances, rapports du bureau ecclésiastique, du bureau de mendicité, etc. Viennent ensuite les documents relatifs à la réorganisation du culte catholique de 1801 à 1821 ; installation de l'évêque, pose de la première pierre du séminaire diocésain en 1821 ; puis ceux qui sont relatifs à l'organisation de l'enseignement public de 1802 à 1839 ; ouverture du lycée de Limoges en 1804, installation de l'académie universitaire en 1810 ; rapport sur l'état de l'instruction primaire en 1838-1839. Le chapitre quatrième est consacré à la cour impériale de Limoges en 1811. Le cinquième, aux loges maçonniques de Limoges, de 1806 à 1825. Le sixième est réservé à l'agriculture, à l'industrie et au commerce. Le dernier chapitre enfin donne des documents divers, tels que demande d'un tribunal de commerce pour la ville de Limoges en

1791 ; arrêté consulaire qui établit une bourse de commerce à Limoges en 1802 ; participation des industriels de Limoges à l'Exposition de Paris en 1806. Des tables analytiques des noms de personnes et de lieux et des matières permettent de consulter facilement ce recueil.

7. — Le volume de MM. Castets et Berthelé, sur les *Archives de la ville de Montpellier*, n'est en quelque sorte que l'introduction d'une collection d'inventaires et documents destinée à faire connaître aux érudits les richesses que possède ce dépôt. Comme cette série de publications doit commencer par celle de l'inventaire que l'historiographe Pierre Louvet a consacré, en 1662-1663, au fonds important dit des grandes archives ou du grand chartrier, on a pensé qu'une étude préliminaire sur les anciens inventaires des archives municipales ne serait pas inutile. Le plus ancien de ces inventaires remonte à 1264 ; il est très bref et n'embrasse qu'une partie des titres intéressant la ville, ceux qui se référaient spécialement à l' « Œuvre de la commune clôture, » c'est-à-dire de l'entretien des murs et fossés de la ville. Après cet inventaire, vient celui des archives du Consulat, qui existe dans la bibliothèque de la Faculté de médecine ; il est en trois cent quarante articles, représentant un nombre de chartes un peu plus élevé. MM. Castets et Berthelé ont reproduit tous ces articles. Le deuxième inventaire des archives du Consulat est du XIVe siècle, le second des archives de la commune clôture, de 1377-1378, le troisième inventaire des archives du Consulat, de 1495-1497. Un certain nombre de récolements et d'inventaires sont encore signalés avant celui de Louvet, qui est le plus important et le plus intéressant. Les auteurs s'étendent longuement sur ce dernier et donnent d'excellents détails sur Pierre Louvet, qui méritait bien cette notice. Les derniers inventaires signalés sont ceux de Joffre, de Darles et de Verdier. Un chapitre est consacré aussi à la *Tour des Pins*, local actuel des archives. Ce volume, enrichi de fac-similés et de phototypes, se termine par cinquante-quatre pièces justificatives.

8. — *Le Domaine des Potées (Ardennes)* fut une vaste étendue de territoire concédé par Clovis à saint Remi. A sa mort, le saint évêque le légua à l'église de Reims. Il avait une étendue considérable, car maintenant on compte dix-sept villages compris dans ses anciennes limites. Ces villages sont : Aubigny, Blombay, Marby, Sévigny-la-Forêt, Vaux-Villaine, Lépron, Maubert, Laval-Morency, Flaigne-les-Oliviers, Chilly, Etalle, Prez-Cernion, Logny, Marlemont, Justine et Léchelle. C'est l'histoire très abrégée de ce domaine et de ces villages que M. l'abbé Péchenart a voulu retracer. Curé d'une de ces paroisses (Maubert-Fontaine) et désirant reconstruire son église, il a voulu attirer ainsi l'attention sur ce coin des Ardennes et se procurer les ressources dont il a besoin (il offre gratuitement sa brochure à toute personne qui contribuera à la restauration de son église). Inutile de dire qu'on n'a pas dans ce travail

une œuvre d'érudition et d'histoire solidement discutée et établie : c'est un résumé des faits les plus saillants qui intéressent la région. Comme conclusion, l'auteur a donné le récit des fêtes qui eurent lieu à Reims, en 1896, à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Une table des noms propres termine ce volume irréprochable au point de vue typographique.

9. — Le tome XXIV des *Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis* est consacré à la publication de la première partie des Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angely. Si nous nous en rapportons au titre placé en tête de la préface de M. Denys d'Aussy, nous comprenons que la publication ira de 1332 à 1496 ; or, ce volume s'arrêtant à 1386, il en faudra sans doute encore un ou deux autres pour éditer complètement ces registres. La ville de Saint-Jean-d'Angely, dont le statut communal fut calqué sur celui de Rouen, avait déjà obtenu des rois anglais Henri II et Jean sans Terre la concession de certaines prérogatives, avant de passer sous la domination française. En 1204, la nouvelle commune s'étant soumise à Philippe-Auguste, reçut de lui « non seulement la confirmation des libres coutumes relatives aux mariages, tutelles et testaments, qui lui avaient été déjà reconnues par les rois d'Angleterre, mais une organisation administrative calquée sur les institutions communales de Rouen, type de toutes les chartes concédées par les princes anglo-normands aux villes de leurs États du continent. La copie adressée aux bourgeois de Saint-Jean-d'Angely par Philippe-Auguste ne comprend pas dans son entier le statut de Rouen, mais seulement les vingt-huit articles transcrits sur le registre de sa chancellerie. Ce sont ces articles, complétés et légèrement modifiés plus tard par le roi Philippe VI en 1331, qui formèrent la charte communale de Saint-Jean. » Dans la ville ainsi organisée, les bourgeois et les jurés avaient le droit d'être soumis à la juridiction de leurs pairs. Aussi, lorsque l'on parcourt le volume de M. Denys d'Aussy, on voit bientôt que la plupart des « mésées » ou séances de l'échevinage sont occupées par le règlement des difficultés qui avaient pu surgir entre les habitants de Saint-Jean-d'Angely. En effet, la police de la ville appartenait d'une façon absolue au maire et au corps de la ville, et le prévôt royal lui-même ne pouvait intervenir en cette matière sans se faire interpeller. Aussi ne devons-nous pas être surpris d'apprendre qu'en 1332, sans tenir compte des causes portées devant les assises criminelles, le nombre des causes inscrites et ayant pour objet des questions litigieuses fut de trois cent quatre-vingt-dix. Il ne faudrait cependant pas croire que, dans ce volume, on ne peut trouver que des renseignements d'une portée restreinte ; on y rencontre également beaucoup de faits pouvant intéresser toute la région et même des lettres des rois Philippe VI, Jean le Bon, Charles V et Charles VI. Sous forme de préambule et avant la transcription des registres, l'éditeur

a donné la copie d'un certain nombre de documents du xe, du xiie, du xiiie et du commencement du xive siècle. Nous signalerons en particulier un diplôme de Hugues Capet et des lettres patentes de Philippe le Bel et de Charles IV. Dans une préface de vingt-six pages, il a également condensé tous les renseignements utiles à connaître sur le passé de Saint-Jean-d'Angely au point de vue administratif. On a ainsi une bonne histoire des institutions de cette ville jusqu'à la fin du xive siècle en particulier. Ce travail se termine, comme tous les volumes des Archives historiques de Saintonge, par une table onomastique bien complète.

10. — Nous avons annoncé déjà l'année dernière le tome I de l'*Histoire de Dun-le-Roi* (t. LXXVI, p. 318) et apprécié la partie historique de ce consciencieux travail. Le deuxième volume est tout entier consacré aux institutions et aux usages; il débute par un chapitre sur la prévôté et le bailliage, donnant les listes des prévôts, lieutenants au bailliage, procureurs du Roi, gardes du scel, greffiers, etc. La suite du livre IV, le premier de ce deuxième volume, contient des chapitres sur la viguerie, la sergenterie, la coutume du sel, le crieur, le bâtonnier, la royauté des jeux, la chambre et grenier à sel, les impôts, octrois et péages, les notaires et les huissiers, avec des listes ; les corps de métiers, l'instruction publique, les armoiries, les usages, les superstitions, les mesures, la topographie, la statistique de la population ; enfin, une suite de notices sur les principaux lieux dits de Dun-le-Roi terminent ce livre. Le livre V et dernier se rapporte à l'histoire ecclésiastique. La première partie fait connaître l'église, les chapelles, le chapitre, les revenus et les charges du chapitre, les confréries, les officiers de l'église. Dans la deuxième partie sont réunies les notices sur la léproserie et maladrerie, l'Hôtel-Dieu, l'hospice, le couvent des Minimes, les cimetières. Un dernier chapitre intitulé : L'Église et le clergé pendant la Révolution, n'est pas des moins intéressants. Dans un appendice, enfin, on trouve des notes sur le marais de Contres, sur les anciens prédicateurs, sur la halle et la crypte de Dun-le-Roi, sur le jurisconsulte Antoine Bengy et sur le statuaire Auguste Martin. L'histoire de Dun-le-Roi est présentée d'une manière bien détaillée et bien complète dans les deux volumes de M. Paul Moreau.

11. — Il est regrettable que M. de Bréhier n'ait pas donné, à la fin de son ouvrage sur *Fougeray depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours*, une table qui permette de le consulter facilement. Fait d'après les registres de l'état civil, les archives de la ville et des archives particulières, il offre d'excellents renseignements sur les familles de cette ville, sur les terres nobles et leurs possesseurs. C'est là que réside le principal intérêt de cet opuscule. Tout ce qui concerne les institutions est, en effet, laissé de côté ; l'histoire religieuse de la ville n'est qu'effleurée. Quant aux vicissitudes qu'elle subit depuis le ixe siècle jusqu'à la fin de la Révolution,

c'est à peine si elles sont indiquées. En effet, malgré son titre, l'*Histoire de Fougeray* s'arrête non pas en 1895, mais au commencement de ce siècle. En somme, ce travail peut être des plus utiles aux historiens qui s'occupent de la Bretagne dans les deux derniers siècles, et en particulier du département d'Ille-et-Vilaine, dans lequel cette localité est située. Mais ceux qui auront à le consulter devront s'armer de patience, car il n'est pas facile d'y trouver les renseignements dont on pourrait avoir besoin : les notices sur les familles et les terres n'étant pas rangées par ordre alphabétique, il faut parcourir tout le volume pour rechercher un fait. C'est d'autant plus fâcheux qu'il fourmille de noms.

12. — *Éguzon*, chef-lieu de canton de l'arrondissement de la Châtre, est situé aux confins du département de l'Indre, près de la Creuse. Rien, ni dans le passé ni dans le présent, ne recommande cette localité à l'attention du public, si ce n'est peut-être la boutade de George Sand sur ce pays dans *le Péché de M. Antoine*. Aussi sa monographie n'offre-t-elle pas grand intérêt au point de vue historique. D'abord, pour tout ce qui concerne le passé d'Éguzon, M. Blanchard s'est contenté de recueillir sans trop de critique ce qu'il a trouvé dans quelques ouvrages de seconde main. Des notes tirées des études des notaires, des archives de l'Indre et de la Creuse, ont pu fournir encore quelques renseignements à l'auteur ; mais, en somme, si l'on veut connaître le passé de ce pays, ce n'est pas dans ce travail qu'il faut le chercher. Quant au présent, il est dépeint avec force détails ; beaucoup sont intéressants, d'autres sont puérils. Nous reconnaissons que l'auteur a su se montrer impartial dans tout ce qu'il rapporte ; il donne les faits sèchement, souvent trop sèchement. C'est une sorte de tableau représentant surtout la situation actuelle du pays.

13. — Dans l'ouvrage de M. l'abbé Cazauran, il ne faut pas rechercher une histoire seigneuriale de Biran. Malgré son titre : *Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale*, il n'y a guère que la seconde de traitée : la première ne peut être considérée que comme une introduction : sur les trois cent dix-neuf pages que contient ce volume, il n'y en a que trente-huit consacrées à Biran tant à l'époque gallo-romaine qu'au moyen âge et à la période moderne jusque vers 1630, année probable où le château de Biran fut démantelé. Quoique courte, cette première partie semble faite avec soin, surtout d'après les archives du Gers. La deuxième partie, c'est-à-dire tout le reste de l'ouvrage, traite de l'histoire paroissiale. Bien que rédigé principalement à l'aide des archives départementales, de celles du grand séminaire d'Auch et d'autres documents de premier ordre, ce volume n'est pas un travail d'érudition. L'auteur, qui connaît très bien l'histoire religieuse du Gers et qui est un chercheur infatigable ayant souvent fouillé les dépôts littéraires et

scientifiques de la région, a écarté tout appareil d'érudition. Il a composé ce volume non seulement pour faire connaître historiquement le culte de Notre-Dame de Biran, mais aussi dans un but d'édification. On s'en rendra compte surtout en parcourant le dernier chapitre, consacré en majeure partie au récit des miracles qui s'accomplirent en ce sanctuaire.

14. — *Le Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé*, publié par MM. Léon Maître et Paul de Berthou, n'est pas, à proprement parler, un recueil de chartes. En voici la composition : Vie de saint Gurthiern, Vie de sainte Ninnoc, Liste des Papes jusqu'à Jean XXII, Liste des archevêques de Tours, Listes des évêques de Nantes, Vannes et Quimper, Liste des comtes de Cornouaille, Chronologie universelle, Préface de Gurheden, moine de l'abbaye de Quimperlé, auteur de ce cartulaire, Fragment de chronique et résumé des possessions de l'abbaye, Bulle de Boniface IV, Chartes de concession du temporel de l'abbaye, Procès avec l'abbaye de Saint-Sauveur de Redon au sujet de Belle-Isle. Telles sont les différentes parties du manuscrit transcrit par M. Maître. On voit par là que ce sont les deux dernières seules qui forment véritablement le cartulaire. Les éditeurs l'ont très bien compris et les ont séparées de tous les documents précédents par un faux titre. On pourrait même encore contester le titre de cartulaire à cette deuxième partie, car, dit M. Maître, le moine Gurheden, auteur de ce texte, « au lieu de transcrire fidèlement les chartes du trésor de l'abbaye de Quimperlé, n'a pas su résister à la tentation de les analyser et nous a rarement donné les pièces dans leur teneur originale. Son œuvre est plutôt une série de notices qu'un cartulaire proprement dit. » Quoi qu'il en soit, ce travail est un des plus précieux et des plus intéressants pour l'histoire de Bretagne. On doit être d'autant plus reconnaissant à M. Maître d'en avoir entrepris la publication, que l'original n'existe plus en France. Après la Révolution, ce manuscrit, qui avait été sauvé par un des derniers moines de l'abbaye de Quimperlé, fut donné par lui au docteur Le Guillou. Après sa mort, il resta dans cette famille jusqu'en 1836, époque à laquelle il fut vendu à M. Stapleton. Il fait partie actuellement de la bibliothèque de lord Beaumont, neveu et héritier de M. Stapleton, au château de Carlton-Towers, dans le comté de Yorkshire. Envoyé en 1881, par le ministère de l'instruction publique, à la recherche de ce manuscrit, M. Maître eut bien de la peine à le retrouver. Aujourd'hui, il en existe deux copies en France, l'une à la Bibliothèque nationale, l'autre aux archives départementales du Finistère, et, enfin, l'édition présente, qui le met à la portée d'un plus grand nombre de travailleurs. Les éditeurs ne se sont pas contentés d'en donner simplement le texte : de nombreuses notes viennent l'éclairer, le compléter et le rectifier. Enfin, en appendice, ils ont encore publié un extrait d'un manuscrit perdu de

ce cartulaire, d'après l'histoire de l'abbaye de Quimperlé, par dom Le Duc, et l'analyse d'un bon nombre de chartes relatives à ce monastère, qui existent dans les archives de la Loire-Inférieure. Trois tables terminent ce volume.

15. — Nous avons déjà fait connaître à plusieurs reprises les travaux de M. Émile Garnault sur le commerce rochelais au XVIIIe siècle. Tous ces ouvrages, faits à l'aide des archives de la chambre de commerce, offrent les renseignements les plus abondants et les plus précis sur ce sujet. Aujourd'hui le même auteur nous fait connaître *la Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle*. Suivant toujours la même méthode de travail, il laisse parler les documents, se contentant de les présenter et de les unir pour en former un tout. — C'est sous le règne de Charles IX, au mois de novembre 1565, que, sur la demande des bourgeois de la Rochelle, une juridiction consulaire ayant le même pouvoir que celle de Paris y fut établie. Les principales villes de France étaient déjà pourvues de cette institution si nécessaire pour juger et trancher les différends qui pouvaient s'élever dans les transactions commerciales. Comme l'établissement de cette juridiction était de nature à restreindre le pouvoir des maire et échevins, ils mirent des entraves à son installation ; toute cette opposition ne céda que devant un arrêt du Parlement de Paris du 22 février 1567, et une lettre du Roi du 26 du même mois, ordonnant au gouverneur de la Rochelle et au présidial d'exécuter l'édit de novembre 1565. « Ce fut seulement en 1567 que les premiers juges et consuls nommés furent admis au serment et que la juridiction consulaire s'installa dans l'hôtel d'Uré, en attendant que le local mis à leur disposition dans le couvent des Augustins fût approprié. » En 1655, la juridiction consulaire sortit du couvent des Augustins et s'installa dans la maison de la veuve Ogier, rue du Palais, dont elle devint propriétaire en 1670. Enfin, en 1760, la Chambre de commerce qui, depuis 1719, était installée dans une partie de la maison de la juridiction consulaire, s'étant entendue avec les juges et consuls, on transforma la juridiction consulaire en Bourse. Un impôt sur certaines marchandises entrant ou sortant de la ville, tant par mer que par terre, permit de couvrir les frais de construction de cet édifice. En 1791, toutes les chambres de commerce furent supprimées. Le 22 pluviôse an XI, celle de la Rochelle fut réinstallée et reprit possession de ses anciens appartements. L'ouvrage de M. Garnault s'arrête au commencement de ce siècle ; enrichi de vingt et une photogravures et dessins, il ne pourra manquer d'intéresser ceux qui s'occupent de l'histoire du commerce français.

16. — La Société de l'École des chartes, sous le titre de *Mémoires et documents*, imprime quelques-unes des thèses que les élèves de l'école soutiennent après leur troisième année pour obtenir le diplôme d'ar-

chiviste paléographe. Parmi ces thèses, il se trouve d'excellents travaux d'érudition, qui souvent, ou n'étaient jamais publiés ou ne l'étaient que par fragments ; cette série de publications permettra au moins de faire connaître les meilleurs. Elle débute par la thèse de M. Abel Rigault sur *le Procès de Guichard, évêque de Troyes* (1308-1313). L'affaire avait été comme étouffée entre les deux grands procès des Templiers et de Boniface VIII ; aussi les historiens, jusqu'à présent, ou l'avaient délaissée ou n'avaient fait que l'effleurer. Le volume de M. Rigault est divisé en trois parties. Dans la première, il retrace la vie de Guichard avant son procès et donne des détails sur sa famille et sur les années qu'il passa à Saint-Ayoul de Provins, où il fut prieur, et à l'abbaye de Moutier-la-Celle, dont il devint abbé. Nommé évêque de Troyes, grâce à l'influence de la Reine, il fut intronisé au mois de mai 1299 ; après son installation, il eut des démêlés avec son clergé, à l'égard duquel il se montra plein de violence. Il fut déjà compromis dans l'affaire de Jean de Calais, trésorier de Champagne en 1300 ; mais c'est seulement en 1308 qu'il fut arrêté sur la dénonciation de l'ermite de Saint-Flavit. La seconde partie du volume est tout entière consacrée au procès qui suivit son arrestation. On assiste successivement à l'enquête, à l'instruction séculière, aux dépositions ; ce dernier chapitre remplit à lui seul près de cent pages. Plus de deux cents témoins furent interrogés, et de cet ensemble de témoignages, il ressort que si beaucoup de faits ont été dénaturés ou exagérés, cependant, au fond, l'évêque avait donné prise à presque tous ces griefs. Aussi, bien qu'il n'ait pas été condamné, on ne doit pas être surpris de le voir en quelque sorte exilé loin du théâtre de ses dérèglements. Transféré à l'évêché de Diakovar, en Bosnie, il n'accepta pas sa nomination, et mourut en 1317, à Troyes, où il fut inhumé. Dans sa conclusion, M. Rigault apprécie ce procès, le compare aux autres grandes causes qui furent évoquées sous le règne de Philippe le Bel ; il montre en même temps la coïncidence et les ressemblances qui existent entre elles au point de vue des accusations. Vingt-deux pièces justificatives terminent ce volume, enrichi d'un bon nombre de fac-similés et de reproductions de sceaux. Excellent travail, bien présenté, et dans lequel l'auteur fait ressortir un des côtés de la politique de Philippe le Bel. Sous ce procès, comme sous les autres, il fait voir l'esprit de Nogaret toujours en lutte contre l'Église et cherchant à la combattre par tous les moyens.

17. — Maurice-Antonin Roger, ancien élève de l'École normale supérieure, enlevé prématurément à l'âge de vingt-six ans, avait laissé deux mémoires, l'un sur *Postumus*, dont une partie a déjà paru dans la *Revue historique*, l'autre sur *la Révolte du Languedoc sous le règne de Louis XIII*, encore inédit. Ce sont ces fragments que ses maîtres et ses amis ont réunis en un joli volume orné du portrait de l'auteur. En tête,

M. Goyau a retracé en quelques pages la vie de Roger et montré les espérances que l'on pouvait fonder sur ce jeune érudit, qui a laissé le meilleur souvenir parmi ses camarades de l'École. Nous ne nous attarderons pas sur la première partie : c'est un bon chapitre de l'histoire de la Gaule au milieu du IIIe siècle ; nous laisserons aux historiens qui s'occupent de l'époque gallo-romaine le soin de l'apprécier. Dans la deuxième partie, M. Roger a voulu faire ressortir le caractère de la révolte du duc de Montmorency contre Richelieu. Il a bien exposé dans ces quelques pages la politique du cardinal vis-à-vis des pays d'États. Les reformes accomplies en 1629 supprimaient une partie des prérogatives du Languedoc ; de là commença une lutte sourde. Le duc de Montmorency, qui, comme beaucoup de seigneurs, ne voyait pas sans dépit grandir l'influence de Richelieu, se laissa entraîner par l'exemple de Gaston d'Orléans et se mit en rébellion contre le pouvoir central ; mais abandonné au dernier moment, il fut vaincu à Castelnaudary, puis décapité. Les causes et la marche de cette révolte sont bien étudiées et bien présentées dans ces quelques pages, qui font déplorer plus amèrement la perte de leur auteur.

— Au dernier moment, nous recevons les volumes suivants de M. l'abbé Nicolas et du R. P. M. Chossat, que nous nous empressons de signaler :

18. — M. l'abbé Nicolas, après avoir fait connaître en 1890 le couvent des dominicains de Génolhac, complète aujourd'hui les indications fournies dans son précédent ouvrage par une *Histoire de Génolhac*. Ce volume, extrait des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* de 1895, est divisé en trois parties. Dans la première, qui va des origines à la Réforme, l'auteur donne quelques détails sur les établissements de Génolhac, tels que la léproserie et le couvent des Dominicains, sur les divers procès qui s'élevèrent soit entre ces derniers et les habitants de Génolhac, soit au sujet des bois et des pâturages. Procédant comme dans son *Histoire des dominicains*, l'auteur laisse surtout parler les documents ; de la sorte, on a plus de garantie au point de vue de l'exactitude ; mais l'exposé est fatalement aride et monotone. La deuxième partie, traitant des luttes religieuses qui désolèrent Génolhac et toute la région des Cévennes, est plus intéressante. M. l'abbé Nicolas retrace les débuts du protestantisme dans cette région, la guerre des Camisards et enfin tous les événements locaux qui survinrent depuis la fin des guerres religieuses jusqu'à la Révolution. La troisième partie est consacrée à cette dernière période. Trois chapitres à la fin de l'ouvrage font connaître les événements importants du canton de Génolhac, ses hommes célèbres ; le commerce, les productions, les mines, les routes, les écoles, les établissements de bienfaisance, les chapellenies de Génolhac, les noms des curés, vicaires, consuls, notaires, et enfin les monuments et les inscriptions les plus remarquables de cette ville.

19. — Le travail du R. P. Marcel Chossat : *Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon*, est, en même temps qu'un livre d'histoire, une œuvre de pédagogie. On ne peut, en effet, parler des jésuites et de leurs œuvres sans parler d'éducation. Institués principalement pour instruire et diriger la jeunesse, on ne peut contester qu'ils s'acquittèrent et s'acquittent encore merveilleusement de leur mission. En retraçant l'histoire du collège d'Avignon, le R. P. Chossat n'a pas fait un panégyrique et n'a pas donné non plus une sèche monographie ; mais il a très bien su exposer, comme dans un tableau, la manière d'instruire des jésuites ; il a ainsi approfondi nombre de questions relatives à l'enseignement aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles. Pour donner une idée de ce que contient ce volume, nous ne pouvons mieux faire que de passer en revue chacun de ses chapitres. Après avoir fait connaître tout ce qui est relatif à la fondation du collège, il donne dans le deuxième chapitre, intitulé : *Protestants et jésuites*, le récit des luttes religieuses qui s'élevèrent à Avignon. Ces luttes n'empêchèrent pas le collège de se développer et d'établir à côté de lui le noviciat Saint-Louis. Nous signalerons en particulier les chapitres concernant l'organisation et le plan des études, les grammaires, les préceptes de littérature, les exercices extraordinaires des classes et les classes supérieures aux XVIIe et XVIIIe siècles. Pour composer son livre, le R. P. Chossat a parcouru quantité de volumes et de traités, et a dépouillé consciencieusement les richesses que lui offraient les archives d'Avignon et le musée Calvet. Cet ouvrage peut être considéré comme un guide très sûr pour tous ceux qui voudront étudier les questions pédagogiques dans les deux siècles qui précédèrent la Révolution.

J. VIARD.

THÉOLOGIE

Les Origines. *Questions d'apologétique*, par l'abbé J. GUIBERT, S. S., professeur de sciences au séminaire de Saint-Sulpice, à Issy. Paris, Letouzey et Ané, 1896, in-8 de VII-236 p. — Prix : 4 fr.

Dans ce volume, M. l'abbé Guibert, qui n'en est pas à faire ses preuves comme savant naturaliste, condense, suivant un plan parfaitement didactique, l'exposé et la discussion des principales questions (non de toutes), où les sciences physiques et naturelles ont des points de contact avec les textes sacrés et l'enseignement de la foi. De nombreux ouvrages ont été publiés dans cet ordre d'idées depuis vingt ou trente ans. Mais, outre que la science proprement dite d'une part, et de l'autre la science herméneutique progressent incessamment, ce qui implique, à tout instant, des vues nouvelles et de nouveaux aperçus, on ne sache pas que ces matières aient été jusqu'ici traitées suivant une méthode particulièrement propre à l'enseignement et les présentant sous la forme d'un véritable manuel. L'auteur, s'adressant à ses élèves du séminaire

d'Issy, pour compléter son enseignement oral, étudie d'abord la cosmogonie au double point de vue de l'état actuel de la science en ce qui la concerne, et de l'interprétation de l'hexaméron biblique. Également éloigné d'un concordisme étroit et d'un idéalisme ou symbolisme exclusif, il reconnaît au récit de Moïse un certain caractère historique en même temps qu'une signification nettement liturgique.

L'origine de la vie, l'origine des espèces, l'origine de l'homme, se heurtent aux objections tirées du prétendu phénomène des générations spontanées, ainsi que des fameuses théories évolutionnistes. L'auteur les discute méthodiquement, pas à pas, avec une grande indépendance d'esprit et une réelle ampleur de vues. Il ne repousse systématiquement aucune des propositions ou théories qui peuvent en toute rigueur se concilier avec une saine philosophie et n'être pas en opposition avec les enseignements de la foi ; mais il en examine consciencieusement le degré rationnel de probabilité ou de vraisemblance. Cette élévation d'esprit et cette largeur d'idées se retrouvent dans les chapitres où M. l'abbé Guibert s'occupe de l'unité de l'espèce humaine, de l'antiquité de l'homme et de l'état de l'humanité primitive. Laissant de côté les considérations de sentiment qui n'ont rien à voir dans une discussion vraiment scientifique, il se borne aux arguments tirés de la raison, de l'histoire, des faits observés. Dans chacune des questions abordées par l'auteur, on a un compendium très net et très précis de toutes les difficultés réelles ou apparentes que peut susciter le rapprochement des faits et théories scientifiques avec les enseignements dogmatiques et des solutions raisonnées qui leur sont applicables.

Pour donner au lecteur qui voudrait approfondir davantage le sujet toutes facilités pour y parvenir, l'auteur a soin d'inscrire, à la fin de chaque chapitre, sous ce titre : *Bibliographie*, la liste des ouvrages et des auteurs qu'il a étudiés, aussi bien dans le sens spiritualiste et chrétien que dans le sens contraire. Les noms sont très nombreux sur ces listes. On est toutefois surpris d'y trouver quelques lacunes regrettables : ainsi le nom, entre autres, de M. d'Acy, l'éminent anthropologiste et préhistorien, n'y figure pas une seule fois : bien des données utiles cependant eussent pu être puisées dans les écrits de ce savant et de ce chrétien.

JEAN D'ESTIENNE.

Religion et critique, œuvre posthume de l'abbé DE BROGLIE, recueillie par l'abbé C. PIAT, professeur à l'Institut catholique de Paris. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de LX-360 p. — Prix : 3 fr. 50.

De leçons et conférences non publiées du très regretté abbé de Broglie, pieusement recueillies par M. le duc de Broglie, son frère, M. l'abbé Piat a formé ce volume. Il comprend quatre parties, dont la première se compose de deux conférences, l'une sur la *Définition de la religion* en

général, l'autre sur la *Définition de la vraie religion*. Sur la première de ces définitions, autant d'écrivains, autant de formules différentes, au moins dans le camp rationaliste; conséquence forcée de la diversité des religions en dehors de la seule religion vraie, c'est-à-dire en dehors du christianisme. La transcendance de la vraie religion opposée à la théorie qui fait du christianisme un simple stade d'une évolution fataliste est démontrée par le loyal exposé historique des faits. Elle est l'objet, sous ce titre : *Religion et histoire*, d'une conférence formant la seconde partie du livre.

Ce que, dans la conférence ou leçon précédente, le regretté auteur démontre au point de vue de l'histoire, il l'établit, dans la troisième partie, *Religion et science*, au regard de la science proprement dite. Ce n'est point celle-ci qui cherche à s'élever comme un démenti contre les vérités d'ordre différent qu'enseigne la foi; mais c'est, usurpant le nom de la science, une sorte de fausse philosophie qui lui prête des hypothèses et des considérations métaphysiques auxquelles elle est étrangère.

En philosophie, c'est surtout l'école positiviste qui dénie la réalité de la religion, en rejetant dans le domaine de ce qu'elle appelle « l'inconnaissable » toute notion métaphysique de cause, de substance, et par conséquent l'idée même de Dieu et tout ce qui s'y rattache. Or, par cette négation même, l'école positiviste se montre inconséquente, illogique; attendu que la science des faits naturels à laquelle seule elle ajoute foi, est sans cesse dans la nécessité de faire usage de ces notions de substance et de cause que l'école se refuse à admettre. Tel est l'objet de la quatrième partie, intitulée : *Religion et Philosophie :* elle se complète par une importante conférence sur *le Progrès*, considéré non point comme ininterrompu et fatal, mais bien comme une loi générale subordonnée à la liberté de l'homme ainsi qu'à celle de Dieu.

L'œuvre inédite de M. l'abbé de Broglie est précédée d'une préface de M. Piat, qui présente au lecteur, en les résumant, les leçons du regretté défunt. Par la gravité de l'expression et la noblesse du style, M. l'abbé Piat marque sa place à un rang qui ne le cède point à l'écrivain distingué dont il s'est fait l'éditeur. J. D'E.

Historia exercitiorum spiritualium S. Ignatii de Loyola, a P. Ignatio Diertins. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-12 de 323 p.

Les exercices de saint Ignace sont célèbres dans le monde chrétien. Non seulement ils sont familiers aux Pères de la Société de Jésus, mais aussi beaucoup de prêtres et de laïques pieux, des femmes même, en ont fait usage. Ils contiennent une excellente méthode d'entraînement vers la perfection spirituelle.

En 1699, le P. Diertins, assistant pour la province d'Allemagne, entreprit d'écrire l'histoire de ce livre qui est, il le dit lui-même, le fonde-

ment de la Société de Jésus. Prévenu par la mort, il n'a pu accomplir que la première partie de son œuvre, qui se termine avec la vie de saint Ignace. Cet ouvrage, bien qu'incomplet, est fort intéressant. On y voit comment saint Ignace a rédigé le livre des Exercices dans sa retraite à la grotte de Manresa, comment il n'a cessé de le compléter et de le perfectionner pendant vingt-cinq ans, comment ce livre lui a servi de principal instrument pour la formation de la Société de Jésus, les critiques qui lui ont été adressées, l'approbation que lui a donnée le pape Paul III, les fruits qu'il a portés, les hautes vertus qu'il a développées, etc.

L'ouvrage du P. Diertins était devenu introuvable; la maison Herder l'a réédité. Il sera le premier volume d'une collection qu'elle se propose de publier, sous le titre de Bibliothèque Manrésane, comme un monument à la gloire de saint Ignace. L'éditeur y a ajouté un certain nombre de documents tirés de divers auteurs et en particulier des Bollandistes, qui confirment et complètent les récits du P. Diertins. D. V.

SCIENCES ET ARTS

La Nature humaine, par J. Gardair. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 416 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'animisme de saint Thomas est le point central de sa philosophie. Tous les enseignements du grand docteur convergent, pour ainsi dire, vers l'explication de ce difficile problème que nous sommes à nous-mêmes : Comment l'âme spirituelle et immortelle est-elle unie à un corps matériel et destructible ? Cependant, aux yeux du bon sens, comme aux yeux de l'Ange de l'école, cette union n'est pas accidentelle, elle est essentielle et substantielle. L'homme est un seul être dans ses deux natures, toujours le même, alors qu'il exerce par ses différentes facultés des actions très diverses. M. Gardair avait étudié autrefois ce problème dans son beau livre intitulé : *Corps et âme*. Il y revient de nouveau dans l'ouvrage qu'il vient de publier. Saint Thomas avait trouvé un moyen d'explication dans la théorie péripatéticienne de la matière et de la forme. Aussi la plus grande partie de l'essai de M. Gardair est-elle consacrée à l'étude de cette théorie. Il montre par les transformations que subissent les corps la nécessité d'y reconnaître deux éléments : la matière et la forme substantielle. Il explique l'origine des formes substantielles, leur sort intimement lié à celui du corps qu'elles informent. L'âme humaine seule fait exception, parce qu'étant capable d'opérations qui dépassent la matière, elle peut continuer à être et à agir séparée du corps. Peut-être l'auteur, dans le développement de cette théorie, ne tient-il pas assez de compte de certaines difficultés apportées par le développement des sciences modernes. Mais on sait que la fidélité scrupuleuse à l'enseignement de saint Thomas est un des caractères de l'ensei-

nement de M. Gardair, et nous partageons trop son sentiment sur ce point pour insister sur quelques divergences de détail. D. V.

Œuvres de Platon, traduites par Victor Cousin, 2e édit., par Barthélemy Saint-Hilaire. Paris, Alcan; Hachette, 1896, in-8 de vi-413 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre, le dernier auquel ait travaillé l'infatigable traducteur d'Aristote, était destiné, dans sa pensée, à inaugurer cette revision de la traduction de Platon, que Cousin, distrait par d'autres soins, avait annoncée si souvent sans jamais trouver le loisir de s'en acquitter. Ce premier volume contient l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon*; mais ce qui en fait surtout l'intérêt, c'est l'étude par laquelle il s'ouvre, intitulée : *Socrate et Platon, ou le Platonisme*. Ces cinquante pages témoignent éloquemment des sentiments éprouvés par le philosophe moderne en face des deux plus mémorables représentants de la sagesse hellénique. Une admiration aussi entière est-elle toujours bien placée? Je n'oserais l'affirmer : d'une part, elle peut paraître excessive, car, depuis, l'humanité a connu en morale bien d'autres modèles; de l'autre, elle restreint en quelque sorte systématiquement la part de Platon pour grandir d'autant celle de Socrate : le disciple disparaît pour ainsi dire derrière son maître. De la vie de Platon, de son école, de l'ordre chronologique présumé de ses écrits, des débats soulevés autour de leur authenticité, rien, ou quelques lignes à peine. Sur l'ironie socratique comme sur la dialectique platonicienne, mes appréciations ne concordent pas avec celles de l'auteur.

Dans le corps de l'ouvrage, les *Arguments* placés autrefois par Cousin en tête des quatre dialogues mentionnés plus haut ont été fidèlement reproduits : mais le lecteur n'est pas médiocrement surpris en les voyant suivis de « notes de l'éditeur » où se font jour çà et là des idées divergentes, parfois même tout à fait opposées. Avec Barthélemy Saint-Hilaire nous protestons contre ces savants modernes qui, tout en divinisant l'homme, ne veulent reconnaître en nous qu'un principe matériel; avec lui, nous félicitons Platon « d'avoir compris l'âme humaine dans toute sa grandeur et toute sa beauté. » et il ne nous déplaît pas d'entendre un penseur, contemporain depuis un siècle de toutes nos révolutions, s'écrier : « Nous n'entretenons plus des écoles de sophistique, mais le nombre des sophistes n'a pas diminué. On peut même présumer qu'il s'est accru avec le nombre de nos institutions judiciaires et politiques et de nos organes de publicité » (p. 36). C. Huit.

L'Économie de l'effort, par Yves Guyot. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de x-320 p. — Prix : 4 fr.

Sous ce titre quelque peu original, M. Yves Guyot publie le cours

d'économie politique que, de décembre 1895 à mars 1896, il a professé au Collège libre des sciences sociales, fondé par M. Franck Brentano et Mlle Dick May. Le cours a eu dix leçons, tandis que les deux cours de MM. Rouanet et Bernard Lazare, à la même école, l'un sur le socialisme théorique, l'autre sur l'histoire des doctrines révolutionnaires, se sont volontairement arrêtés après la première. M. Yves Guyot, lui, a tenu à honneur de poursuivre jusqu'au bout la tâche qu'il s'était assignée, et les lecteurs ne peuvent que lui en savoir gré : car il leur présente un traité à bien des égards excellent, qui abonde en aperçus aussi curieux qu'instructifs, en déductions pleines de logique sur la propriété, le travail, les salaires, l'échange, le rôle et la valeur relative des capitaux, les conceptions des socialistes et leurs aberrations.

Tandis que le socialisme, dit-il, ne repose que sur des mots, la science économique est fondée sur des faits. Elle étudie comment les hommes essaient de se procurer le plus facilement les choses ou les services qu'ils désirent. Elle examine les procédés empiriques dont ils se sont servis, constate les résultats obtenus, et essaie de dégager les lois dont la connaissance permettra à chacun « d'atteindre le maximum de puissance avec le minimum d'effort. » Malheureusement, par leur caractère même de résumé, les dix chapitres consacrés à cette démonstration échappent à l'analyse. Je ne puis qu'en recommander l'étude. Je fais néanmoins toutes réserves en ce qui concerne celui qui a pour titre : *Les Aberrations protectionnistes*. Partisan du libre-échange absolu, M. Yves Guyot me semble avoir totalement méconnu la situation particulière et inégale faite aux peuples déjà anciens dans la vie par la concurrence sur le marché international de pays nouveaux, que favorisent le rapprochement des distances, les bas prix des frais de production et de transport. L'Europe occidentale est actuellement en décadence, une protection modérée est indispensable, ainsi que l'a fait justement remarquer Claudio Jannet, pour obvier à l'émigration des capitaux au dehors, pour retenir les forces productives sur le territoire national.

Pour terminer, je ne saurais mieux faire connaître l'esprit de ce livre et apprécier sa valeur, qu'en reproduisant les dernières phrases, qui en forment la conclusion. « Les socialistes logiques promettent de donner à ceux qui les suivent ce que les autres ont gagné par leurs efforts. Ils exploitent la haine, l'envie, la jalousie, toutes les mauvaises passions : ils disent à leurs dupes que toutes leurs détresses viennent de ce que les autres les volent et s'enrichissent à leurs dépens ; au lieu d'un idéal de foi en soi-même et d'action ils présentent à chacun un idéal de paresse, de résignation, de soumission, d'espoir dans la tutelle d'un supérieur. Cette manière de comprendre le minimum d'effort, c'est le maximum de despotisme, c'est le maximum de guerres, c'est le maximum d'anarchie, et c'est le maximum de destruction. Notre

idéal à nous, c'est le maximum de production et d'effets utiles, avec le maximum d'effort. »

COMTE DE LUÇAY.

Politique et gouvernement, par EUGÈNE PIERRE. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 de 419 p. — Prix : 3 fr. 50.

Érasme a bien écrit l'éloge de la folie ! M. Pierre pouvait bien écrire l'éloge de la politique, car, ainsi qu'il le dit en terminant, « aucune race ne veut périr, aucune retourner à la barbarie. Or aucune ne peut vivre et garder le flambeau de la civilisation sans le secours de la politique. » Mais il faut avouer que cette malheureuse politique est tellement décriée de nos jours, que l'ouvrage du secrétaire général de la Chambre paraîtra un paradoxe à bien des gens. Ces gens-là ne seront que des esprits superficiels ; les autres, ceux qui pensent, trouveront le plus grand charme à cette lecture. Nous n'hésitons pas à dire que depuis longtemps peu d'ouvrages modernes nous ont autant intéressé que celui-ci. Son grand mérite, le plus grand peut-être, est de faire penser. C'est un recueil de pensées, de réflexions philosophiques sur toutes les questions politiques que l'auteur a vu se poser devant lui, du haut de ce palier où il se tient d'habitude, derrière le Président de la Chambre, assistant sans passion ni indifférence à tous les événements, grands et petits, qui se sont déroulés au Palais-Bourbon depuis qu'il y remplit ses fonctions. S'il nous était permis de formuler une ou deux critiques, nous reprocherions volontiers à M. Pierre de n'avoir pas voulu donner un ordre apparent à son livre, et d'avoir dédaigné une chose aussi banale qu'une table des matières. On éprouve quelque peine à retrouver telle ou telle pensée qui a frappé à la première lecture, et on n'a pas la ressource de mettre des signets ou de corner les pages, parce qu'il faudrait faire un si grand nombre de marques qu'elles deviendraient inutiles. La seconde critique serait plus grave. Il nous a semblé que l'éminent philosophe politique qu'est M. Pierre restait peut-être trop imprégné du milieu ambiant. Ses réflexions se rapportent assez exclusivement à la France, bien plus : à la République française, plus encore : à la Chambre des députés et aux divers ministères de la présente législature ; et M. Pierre paraît même quelquefois penser que notre manière actuelle de comprendre le fonctionnement de la machine politique d'un grand peuple présente une certaine supériorité sur d'autres conceptions ; il n'est pourtant pas contestable qu'elle correspond à une sorte de ralentissement dans la voie du progrès, tandis que des nations rivales, qui ont des conceptions politiques très différentes des nôtres, tendent à nous dépasser.

C'est qu'au fond, M. Pierre, tout philosophe qu'il est, est un homme et qu'il est républicain ; et cela l'amène même, malgré la hauteur de son esprit, à commettre des erreurs. Ainsi, à la page 31, nous lisons : « Pour l'homme politique, bien servir dans une monarchie, c'est s'ap-

pliquer à bien comprendre la volonté du prince et à la bien exécuter. Dans une république, c'est refuser d'accepter la volonté d'un chef ou d'un parti avant de l'avoir contrôlée.... » J'ignore dans quel catéchisme monarchique M. Pierre a vu que tel était le sens du mot servir. Si l'on fait abstraction des hommes qui, tels que les soldats et les fonctionnaires, sont liés par un devoir professionnel d'obéissance et ne doivent garder de liberté effective que ce que les lois et les règlements leur laissent, tout homme politique, tout citoyen, aussi bien dans une monarchie que dans une république, sous peine d'être un courtisan (et les courtisans du peuple sont plus plats que les courtisans des rois), ne doit avoir pour guide dans sa vie publique que sa conscience de patriote. L'histoire flétrit justement les hommes politiques qui, pour se ménager des faveurs, négligent de contredire leur prince quand la conscience le commande ; et elle honore autant les princes qui savent entendre la contradiction que les sujets fiers et dévoués qui la leur font entendre.

Nous nous arrêtons ; il n'est presque pas une des pensées de M. Pierre qui ne mérite de longues réflexions, et la plupart seraient des approbations. Il a rajeuni avec esprit, avec profondeur, avec honnêteté le genre de La Rochefoucauld. EUGÈNE GODEFROY.

Annuaire pour l'an 1897, *publié par le Bureau des longitudes.* Paris, Gauthier-Villars, in-18 de v-738 p. (A 32, B 19, C 13, D 35, E 12, F 3, G 4, H 18, I 39). — Prix : 1 fr. 50.

La partie technique de l'Annuaire ne contient pas, pour 1897, de changement appréciable dans son mode de composition. Mais les modifications, ou plutôt les additions apportées par le cours même du temps, ne manquent pas d'intérêt. Ainsi, le tableau des étoiles supposées variables s'est enrichi de vingt astres nouveaux. Celui des astéroïdes ou petites planètes circulant entre Mars et Jupiter ne cesse de s'accroître : M. Max Wolf en a, pour sa part, découvert quarante-sept, et M. Charlois quatre-vingt-sept. Au 7 septembre dernier, on en connaissait quatre cent trente et un. — A l'article *Terre*, il a été ajouté d'importantes observations sur la variabilité de l'attraction terrestre avec la latitude et avec la profondeur dans le sol. — A signaler aussi une notice sommaire, ou plutôt quatre notices sur autant de comètes parues en 1895 et dont l'une a été reconnue par M. Schullhof, à l'aide du procédé de mécanique céleste appelé criterium de Tisserand, comme devant être identifiée à la fameuse comète de Lexell ou avoir au moins avec elle une origine commune.

Comme toujours, les *Notices*, d'une rédaction concise et d'une impression fine et serrée, représentent un ensemble de matières relativement considérable. Elles sont au nombre de dix ; quatre sont des discours

funèbres, trois autres sont œuvres posthumes d'un savant du plus grand mérite, M. Tisserand, enlevé subitement, dans toute la force de l'âge et du talent, à la science et à l'affection des siens. Commençons par celles-ci :

Notice sur le mouvement propre du système solaire. (A). Depuis Halley (1718) et Cassini (1738), on sait que les étoiles prétendues *fixes* ne sont telles qu'en apparence et par suite de leur extrême éloignement ; elles ont des mouvements propres qui, jusqu'à présent, paraissent rectilignes. On devait être amené à en conclure que le soleil, étoile lui aussi, était soumis à cette loi. Herschel avait indiqué et nommé *apex* le point du ciel (voisin de λ d'Hercule) vers lequel il semble se diriger, entraînant avec lui tout son cortège de planètes. Les observations ultérieures ont pleinement confirmé les vues de l'astronome de Windsor, et, grâce à la merveilleuse découverte de l'analyse spectrale, on est parvenu à évaluer la vitesse de ce mouvement. M. Tisserand l'estime à quinze kilomètres par seconde.

La notice B est le compte rendu de la *Quatrième réunion du comité international pour l'exécution de la carte photographique du ciel.* Les précédentes eurent lieu en 1887, 1889 et 1891. On sait que dix-huit observatoires, répartis sur divers points du globe, se sont partagé la tâche de prendre le relevé photographique de la sphère céleste tout entière, jusqu'aux étoiles de la quatorzième grandeur inclusivement (ce qui implique la reproduction photographique d'une trentaine de millions d'étoiles), et d'en dresser le catalogue avec les coordonnées célestes de chacune d'elles pour 1900, jusques et y compris celles de onzième grandeur. Deux millions d'étoiles environ se trouveront ainsi catalouguées. Les douze cents clichés recouvrant deux fois la portion du ciel échue en partage à chaque observatoire sont terminés partout ou à peu près, et l'on travaille activement à leur lecture. Ils seront agrandis chacun deux fois et reproduits par la photogravure sur cuivre. Travail immense et dont le complet achèvement exigera de nombreuses années encore.

Le dernier mémoire du regretté M. Tisserand est la *Notice* (C) *sur les travaux de la Commission internationale des étoiles fondamentales*, c'est-à-dire d'un certain nombre d'étoiles choisies sur tous les points du firmament et observées plus souvent que les autres, avec des soins plus particuliers, une précision plus grande, pour former comme un réseau de points de repère auxquels on rattache les positions des autres étoiles et des planètes. En raison des changements divers de position résultant des trois phénomènes de précession, de nutation et d'aberration, il est nécessaire de connaître les positions ou éphémérides de ces étoiles-repères calculées de dix en dix jours et rapportées à l'équateur et à l'équinoxe du printemps. Les travaux de la commission internationale ont pour objet d'arriver, par l'emploi de données et de formules identiques de la part des astronomes de tous les pays, à des résultats concordants.

Douze résolutions ont été formulées dans ce but et adoptées par la commission.

Les Rayons cathodiques et les rayons Rœntgen. Notice par M. H. Poincaré, tel est le titre de la Notice D. Résumer ce mémoire, très clair il est vrai, mais très condensé, qui donne l'historique, la théorie (ou plutôt les théories), les propriétés et les applications pratiques des rayons cathodiques, des mystérieux et de plus en plus féconds rayons Rœntgen et enfin d'autres radiations encore (rayons Lenard, rayons Becquerel, rayons Le Bon), qu'on commence à découvrir et qui semblent devoir élargir singulièrement ce nouveau champ d'observations et de découvertes, — résumer tout cela nous entraînerait bien au delà des limites de ce compte rendu. On ne peut que renvoyer à l'*Annuaire* les lecteurs qui désireraient prendre une connaissance suffisante de cet exposé.

A la séance publique des cinq sections de l'Institut en date du 24 octobre 1896, M. Janssen, délégué de l'Académie des sciences, a prononcé un important discours sur *les Époques dans l'histoire astronomique des planètes*, dont la reproduction constitue la Notice E. Ces époques, les principales du moins, sont au nombre de quatre. De toute antiquité, l'on a constaté que certaines étoiles se déplacent à travers les constellations, et l'on a étudié leurs mouvements et leurs trajectoires, mais en se plaçant à des points de vue souvent inexacts : c'est la première époque. A la Renaissance, Copernic, Kepler, font faire à la science des planètes un pas immense, — deuxième époque. Peu après, Galilée, par l'invention de la lunette, inaugure la troisième, qui suit de bien près la seconde : et c'est de nos jours qu'une autre découverte, non moins féconde, celle de l'analyse spectrale, signale la quatrième époque. Dans ce beau travail, l'auteur n'a pas échappé à l'engouement de quelques esprits contemporains qui veulent absolument que les astres soient habités comme notre planète : c'est là une conjecture, une probabilité, si l'on veut, qui sourit à l'imagination, mais qui, jusqu'à présent du moins, n'a rien de scientifique.

Le même savant consacre deux pages (Notice F) à exposer les *Travaux exécutés à l'Observatoire du Mont-Blanc*, lesquels, contrariés par d'exceptionnelles intempéries, n'ont pu, en 1896, donner grands résultats.

Un *Discours prononcé aux funérailles de M. Hippolyte Fizeau*, le 24 septembre 1896, par M. Cornu, président de l'Académie des sciences (G); trois *Discours aux funérailles de M. Tisserand*, prononcés le 23 octobre par M. Janssen, au nom de l'Académie des sciences; par M. Lœwy, au nom de l'Observatoire de Paris; par M. Poincaré, au nom du Bureau des longitudes (H), complètent la série des Notices, que suivent (I) la liste des membres du Bureau des longitudes et les tables alphabétiques et des matières.

JEAN D'ESTIENNE.

LITTÉRATURE

Études grammaticales sur les langues celtiques, par H. d'Arbois de Jubainville et Émile Ernault. Tome II, en deux parties. Paris, E. Bouillon, 1895-1896, in-8 de xxviii-833 p. — Prix : 30 fr.

Ces deux volumes complètent un ouvrage commencé en 1881 par M. d'Arbois de Jubainville seul ; il voulait donner aux érudits une notion exacte des ressources offertes par le breton moderne en étudiant la phonétique et la dérivation dans le breton continental. On sait la compétence du savant académicien en cette matière ; on sait aussi avec quelle scrupuleuse patience il réunit les éléments de ses recherches qui forment une mine inépuisable de documents. Pour se servir de cette collection, il faut avoir un fil conducteur; M. d'Arbois, alors, pensa bien à faire une courte table des matières, mais il oublia de rédiger un index détaillé. Cet utile complément a été entrepris par M. E. Ernault, professeur à l'Université de Poitiers, et termine le tome II.

A cette occasion, je ne puis m'empêcher de rappeler un premier travail, conçu dans le même ordre d'idées, dû à l'activité érudite de M. Ernault. Je veux parler du *Dictionnaire étymologique du breton moyen*, qui tient plus de la moitié du volume consacré au *Mystère de Sainte-Barbe* (Paris, E. Thorin, 1880, in-4). L'index qui termine le deuxième volume des *Études grammaticales* contient non seulement les vocables mentionnés dans le volume de M. d'Arbois de Jubainville, mais encore certains mots et exemples recueillis par l'auteur depuis la publication du *Mystère de Sainte-Barbe*. A. de B.

Der heilige Georg des Reinbot von Durne, herausgegeben von Dr Ferdinand Vetter. Halle, Max Niemeyer, 1896, in-8 de cxc-298 p. — Prix : 17 fr. 50.

L'œuvre érudite de M. Vetter est divisée en deux parties, d'étendue presque égale. Dans une introduction de près de deux cents pages, l'auteur expose d'abord la légende de saint Georges, son origine historique, ses variations successives et sa constitution définitive ; ensuite il apprécie le poème de Reinbot de Durne, au triple point de vue de la langue, des manuscrits et du mètre. La seconde partie est constituée par le texte même du poème avec ses variantes : elle comprend quatorze divisions qui pourraient être considérées comme autant de chants.

Il était intéressant de rechercher comment la légende de saint Georges, telle qu'elle est accréditée aujourd'hui, s'est formée, et quel en est le fondement historique. M. Vetter a retrouvé toutes les données de ce problème, et il a montré que la base primitive de la légende, c'est l'histoire de l'évêque arien, Georges de Cappadoce, l'adversaire de saint

Athanase, qui fut même quelque temps évêque d'Alexandrie, et qui fut mis à mort par les païens, à cause de son intolérance. A ce fond historique et hérétique s'est substituée une légende catholique et orthodoxe dont M. Vetter poursuit les traces dans les martyrologes de l'Orient et de l'Occident. Ici, nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer chez M. Vetter, ou de sa sagacité à retrouver sous des formes changeantes un fond identique, ou de la sûreté avec laquelle il nous conduit dans ce labyrinthe de légendes, écheveau confus où l'Orient et l'Occident viennent mêler leurs fils.

Après avoir découvert les sources, M. Vetter nous montre comment Reinbot de Durne y a puisé. Ce Reinbot de Durne, un des Minnesänger de la décadence, qui admire Henri de Veldeck, Wolfram d'Eschenbach et Henri de Ouwe, était originaire de la Bavière orientale, sans doute de Waldthurn ou de Wildthurn, près de Straubing. Il fut le poète attitré du duc Otto de Bavière, comte palatin du Rhin (1231-1253), et lui servit même de secrétaire. Il connait les poèmes français de la Table Ronde et ceux du Cycle troyen ; mais il n'a plus la naiveté de nos conteurs, et encore moins la profondeur de Wolfram. M. Vetter est dur dans son jugement sur ce poète ; mais il me paraît plus juste et surtout plus sincère dans sa sévérité que ne le sont les admirateurs à outrance du moyen âge dans leurs louanges : « Mesure, dit-il, pensée créatrice, force poétique, tout ce qui éveille en nous l'idée d'un vrai poète, fait défaut à Reinbot de Durne. Rien de viril : de l'émotion et beaucoup d'ornements extérieurs de rhétorique, mais peu de profondeur dans la pensée, et encore moins dans le sentiment. » L'auteur trouve que décidément on a surfait cette poésie du moyen âge allemand, qu'on a l'habitude d'appeler « la poésie de cour. » On y rencontre de la finesse et de l'élégance, mais qu'on est loin de ce ton sérieux et pénétrant que la poésie populaire avait su prendre dans le Nibelungenlied ! Voilà la conclusion littéraire à laquelle aboutit M. Vetter : elle est un peu sévère pour ces Minnesänger qui ont la grâce de nos troubadours.

Quant à la critique du texte, tel que l'auteur l'a établi, les hommes du métier trouveraient à y signaler des lacunes et des inadvertances sur lesquelles il serait trop long d'insister. L. Mensch.

Uhland. Poésies choisies, traduites par André Pottier de Cyprly. Paris, Perrin, 1895, in-16 de xxix-216 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous sommes peu au courant de la littérature de nos voisins. Ainsi, à part quelques livres spéciaux destinés à un nombre restreint de lecteurs, dans les ouvrages que nous avons sous la main, nous trouvons bien peu de chose sur Uhland : quelques lignes dans la prétendue *Histoire des littératures étrangères*, de M. Bougeault, quelques mots dans le livre portant le même titre, de M. Demogeot, une très courte mention dans

le *Dictionnaire des littératures* de Vapereau.... Mme de Staël, si ma mémoire ne me trompe pas, a parlé d'Uhland ; mais, bien à tort, on ne lit plus guère *l'Allemagne*. En dépit de cette espèce d'oubli où l'on a laissé le poète souabe, son nom est venu jusqu'à nous, il nous a été apporté par la traduction d'un certain nombre de ses ballades. Plusieurs ont trouvé place dans un volume publié jadis par Gosselin (*Ballades et chants populaires de l'Allemagne*, 1841), quelques-unes ont été mises en vers par Marmier (*Poésies d'un voyageur*. Bacon et Cie, 1874), et par d'autres poètes ; enfin M. de Saint-Albin en a, avec une fidélité admirable, rendu une douzaine dans un des jolis petits volumes des *Classiques pour tous* (*Le Livre des ballades allemandes*, 1882).

Il était fort à désirer que l'on nous mît à même de connaître plus complètement ce charmant poète, et c'est un service que nous a rendu M. Pottier de Cyprey en faisant un choix dans ses œuvres, en prenant parmi ses ballades, ses lieder, ses épigrammes, ses stances, ses sonnets, les pièces qui lui semblaient les plus propres à nous le faire apprécier. M. Pottier de Cyprey a fait précéder cette collection d'une introduction où non seulement il définit avec goût le talent d'Uhland, la nature des divers genres cultivés par lui, mais où il nous donne des détails biographiques qui mettent en relief son noble caractère.

M. Pottier de Cyprey explique très bien, dans cette introduction, qu'il y a deux systèmes de traduction. Il y a, en effet, un système de traduction littérale, celui que Chateaubriand a employé en mettant en français le *Paradis perdu ;* celui de Brizeux, rendant presque mot à mot la *Divine Comédie ;* et une autre méthode, ne redoutant pas trop, pas assez, la périphrase, et arrondissant les périodes pour les mettre au goût de notre éducation plus classique que nous ne le croyons. Ce second système, il faut en convenir, s'il ne reproduit pas exactement la forme de l'original, en donne souvent la teinte, l'impression générale plus que la traduction littérale, que lui préféreront cependant des lettrés scrupuleux. M. Pottier de Cyprey nous paraît avoir tenu un juste milieu entre les deux méthodes ; s'il ne décalque pas exactement les vers du poète, il en rend bien l'effet. Nous avons pu d'ailleurs confronter le texte avec la traduction, et nous ne trouvons pas qu'il y ait lieu d'appliquer à M. de Cyprey le proverbe italien *traduttore, traditore*. Une petite observation en passant : pourquoi avoir traduit une des pièces les plus célèbres d'Uhland en lui donnant le titre *l'Anathème du chantre ?* On dira, ou plutôt on disait dans les temps classiques, le *Chantre d'Ausonie*, le *Chantre d'Achille*, pour désigner Virgile et Homère ; mais le mot chantre tout seul nous fait penser au lutrin. N'est-ce pas le mot chanteur qui s'indiquait là ? Une autre remarque, mais plus petite encore : c'est par distraction sans doute que, page xx de l'introduction, *Volkslieder* (chants populaires) est rendu par *Voix du peuple*.

J'aurais eu plaisir à m'arrêter à quelques-unes des ballades d'Uhland, mais le lecteur qui ouvrira le joli volume de M. de Cyprey n'aura pas besoin de mon avis pour admirer *la Fille de l'orfèvre*, *le Bouclier de Roland*, *le Roi aveugle*, *Harold* et tant d'autres tableaux où les souvenirs du monde chevaleresque ont si bien inspiré le poète souabe. André Chénier disait :

Sur des sujets nouveaux faisons des vers antiques;

Uhland aurait pu dire :

Sur des sujets anciens faisons des vers nouveaux.

TH. P.

Une Correspondance inédite de PROSPER MÉRIMÉE. Avertissement de Ferdinand Brunetière. 2e édition. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-12 de VI-332 p. — Prix : 3 fr. 50.

En présentant cette Correspondance au public, M. Brunetière remarque avec beaucoup de vérité que Mérimée, seul ou presque seul de tous les romantiques, a les qualités d'un épistolaire. Dans ce nouveau recueil, il ne se montre pas toutefois tel qu'on l'a connu dans ses autres lettres. « Ici, comme le dit M. Brunetière, le Mérimée sceptique, moqueur, souvent cynique des *Lettres à Panizzi* — osons dire le mot : le Mérimée poseur — s'est changé en un Mérimée devenu respectueux, parfois même mélancolique ; c'est presque un Mérimée nouveau. » Comment s'est faite cette métamorphose? Elle est due sans doute à sa correspondante. Qui était-elle? c'est ce que trop discrètement M. Brunetière ne nous apprend pas. On reconnaît que c'était une femme appartenant à une haute position sociale. Elle était légitimiste ; Mérimée lui parle du comte de Chambord, sachant lui faire plaisir, et de la cour impériale, sachant qu'elle s'y intéressait peu. Elle devait avoir une soixantaine d'années en 1863, dernière date mentionnée par la correspondance commencée en 1851 ; elle avait évidemment beaucoup d'esprit, car, sans cela, celui de Mérimée n'eût pas été aussi longtemps stimulé; elle était pieuse, car c'est le désir de convertir l'auteur de *Colomba* qui semble avoir été le point de départ de ces relations épistolaires, désir qui, hélas! ne fut pas couronné de succès. Mais ces tentatives, bien qu'ayant avorté, ont inspiré à Mérimée un ton convenable quand il aborde les sujets religieux. Il émet même sur les Évangiles une appréciation que nous voulons rapporter encore, bien que deux membres de la phrase ne puissent nous satisfaire : « Le Nouveau Testament, à part la « légende biographique, » se distingue de tous les livres antiques par une admirable morale, présentée du côté pratique et s'adressant à tout le monde : c'est le résumé des meilleurs principes, jadis réservés par les philosophes grecs pour un petit nombre d'adeptes, maintenant mis à la portée de tout homme sans exception. Il me paraît évident qu'il n'y a pas de meilleure règle de

conduite à suivre, quelque doute qu'on puisse avoir d'ailleurs sur l'origine du livre » (p. 235). Mérimée respecte donc les croyances de sa correspondante, il lui adresse pourtant des observations qui ont été souvent réfutées, que la dame inconnue a dû combattre avec succès, mais comme ces réponses ne se trouvent pas dans le volume, il se pourrait faire que l'expression des doutes, ou plutôt de l'incrédulité du sceptique écrivain, ne fût pas sans danger pour quelques lecteurs. Les lettres sont jolies, naturelles, très agréables à lire.... mais il n'y a là point de faits, point d'anecdotes, il n'y a rien.... que de l'esprit, et c'est beaucoup.

Comme on désirerait savoir qui était celle à qui Mérimée prit la peine d'adresser tant de pages! Mais les précautions mystérieuses ont été poussées à l'extrême. Des initiales remplacent de rares noms de personnes qui n'auraient eu aucun motif de se plaindre de n'être pas déguisées. Page 173, Mlle de F. doit être Mlle de Fauveau, l'artiste distinguée, la courageuse compagne de Madame la duchesse de Berry en Vendée.

Quel attrayant complément M. Brunetière donnerait à ce recueil, s'il le faisait suivre des lettres de la femme que l'on voudrait tant connaître!

TH. DE P.

Les Jeunes, *études et portraits*, par RENÉ DOUMIC. Paris, Perrin, 1896, in-18 de 290 p. — Prix : 3 fr. 30.

« Nous ne faisons que nous entre-gratter, nous entre-louer, nous entre-critiquer, » disait je ne sais plus quel ancien, et un moderne, qui vient de mourir, M. Dionys Ordinaire, écrivait parmi des vers bien oubliés :

L'auteur vit sur l'auteur
Et le commentateur sur le commentateur.

A peine un nouveau critique vient-il d'éclore qu'il se trouve un sous-critique pour l'apprécier. C'est ainsi qu'on a fait des études critiques sur les études critiques de M. Henry Bordeaux, et même de M. Jules Levallois! Cette critique au troisième ou quatrième degré (par ordre descendant) ne se justifie pas toujours. Elle se justifierait et pleinement pour M. Doumic, dont le rôle, aux *Débats* et à la *Revue des Deux Mondes*, est de tout premier plan et dont la valeur est au niveau du rôle. Il a recueilli, à la *Revue*, une succession très lourde, qu'il porte avec aisance. C'est même par l'aisance et la bonne grâce qu'il se distingue de son redoutable prédécesseur. Il a d'ailleurs, comme lui, des jugements très nets et très sévères, qu'il dissimule à peine sous une forme plus contenue et plus ironique et qu'il sait même assener directement et durement, au besoin. M. Zola en sait quelque chose.

On comprend donc que les volumes où sont recueillis ses articles du journal et de la *Revue* rencontrent l'attention et le succès; ce dernier contient seize morceaux différents, parmi lesquels on remarquera sur-

tout les études sur les *Décadents du christianisme*, et sur la *Théorie du pardon dans le roman contemporain*. L'article sur les romans de M. Gabriel d'Annunzio témoigne de plus d'admiration pour le talent du jeune « prodige » que de sévérité pour ses erreurs ; les réserves nécessaires y sont bien indiquées, mais avec plus de discrétion qu'il n'en faudrait peut-être. Le volume *les Jeunes* n'étant plus d'ailleurs une nouveauté, nous attendrons la publication du prochain recueil pour apprécier plus amplement le talent si fin et si pénétrant de l'auteur et pour lui soumettre, à notre tour, « les réserves » que nous semblent mériter quelques-unes de ses idées et de ses habitudes. C. A.

W. Goethe. **Les Œuvres expliquées par la vie,** par A. Mézières. Nouvelle édition. Paris, Hachette, 1895, 2 vol. in-16 de XII-464 et 425 p. — Prix : 7 fr.

Le livre de M. Mézières, qualifié de nouvelle édition, semble n'être qu'une simple réimpression. L'avertissement, daté de janvier 1872, et exclusivement consacré à établir que l'auteur a pu admirer Gœthe dans un tel moment tout en restant bon patriote, est reproduit sans modification. On s'étonne d'abord, avant de comprendre des phrases comme celle-ci : « Quelques-uns des écrivains dont Gœthe parle à son confident (Eckermann) vivent encore pour l'honneur des lettres françaises, entre autres MM. Guizot, Vitet, Jules Janin, Victor Hugo » (t. II, p. 297). Mais on s'explique moins que depuis cette époque déjà lointaine, tout ce qui a été publié sur Gœthe, tant en France qu'en Allemagne, n'ait pas fourni au texte primitif la moindre note additionnelle ou rectificative, et que les informateurs les plus autorisés soient restés comme jadis, avec Eckermann et Lewes, Daniel Stern, Blaze de Bury, Saint-René Taillandier. Quel relent d'exhumation s'exhale de cette simple énumération ! Cela seul suffirait pour nous dispenser d'un compte rendu : le *Polybiblion* n'a pas l'habitude de parler des livres un quart de siècle après leur publication. Et cependant M. Mézières, qui est le meilleur juge, n'a même pas cru avoir à justifier une telle surhumaine immutabilité.

L'éloge de notre aimable académicien n'est plus à faire. Son érudition n'est point tapageuse ni rébarbative ; son style clair et sans prétention est plutôt celui de la causerie. Peut-être, tout en en goûtant l'agrément et la facilité, désirerait-on parfois un peu plus de concision. M. Mézières s'attarde à piétiner sur place ou même revient volontiers sur ses pas : ce qu'il a prouvé plusieurs fois lui semble être encore à démontrer. Mais après avoir demandé des additions, je n'aurai pas la mauvaise grâce de réclamer des coupures, et, sans insister, je reconnaitrai que les faits, leurs causes et leurs conséquences sont, dans l'ensemble, exactement représentés. L'éloge et le blâme sont aussi équitablement pondérés. « La longue série des amours de Gœthe » tient naturellement ici une assez

large place, et la philosophie de son biographe qui voudrait se montrer à la fois morale et accommodante est souvent pleine de perplexité. Ce n'est guère qu'à propos de Christiane Vulpius que M. Mézières se résigne à prononcer cette condamnation : « Le génie ne dispense pas des devoirs élémentaires. » D'ordinaire, il est plus indulgent, et s'il lui faut avouer que Gœthe « affiche ses amours pour des personnes vulgaires, » il n'y veut voir qu' « un manque de mesure » (t. I, p. 252).

L'idée d'expliquer par sa vie l'œuvre d'un poète, encore qu'elle n'ait rien de l'innovation, est bien dans le goût de notre temps. « Il y a des écrivains qui disparaissent derrière leurs écrits, dit M. Mézières ; celui-ci les marque, au contraire, d'une empreinte si personnelle, que chacun de ses travaux ajoute un trait à son caractère, en même temps que chaque impression de sa vie morale se traduit par une œuvre. » Gœthe avait d'avance exprimé plus brièvement la même pensée : « Mes œuvres ne sont que les fragments d'une grande confession. » C'est vrai, mais est-ce plus vrai de lui, et dans une plus large mesure, que de tant d'autres ? Sa sereine impassibilité ne l'a-t-elle pas, avec tout autant de raison, fait mettre au rang des poètes le plus signalés pour leur objectivité ? J'ai peine à retrouver dans *Iphigénie* la trace d'impressions bien personnelles. Comment le siège de Mayence, ou rien de ce qui l'a précédé, a-t-il pu inspirer cet amusant remaniement du roman de Renart exécuté en plein bombardement ? N'a-t-il pas aussi fallu beaucoup s'isoler du milieu ambiant pour écrire la scène de la sorcière de *Faust*, à Rome, dans le jardin Borghèse ? N'est-ce pas pour échapper aux tristesses et aux inquiétudes de l'an XIII que Gœthe entreprit son *Divan oriental-occidental*, après s'être mis par ses lectures dans une disposition d'esprit factice ? M. Mézières a beau nous dire que la chanson burlesque du rat empoisonné par la cuisinière, chanson hurlée par Brander dans la taverne d'Auerbach, fut composée par Gœthe « au plus fort des tourments que lui causait son amour pour Mlle Schœnemann » et que « le dernier vers renferme une allusion directe à ses soucis amoureux » (t. II, p. 345).

Ah ! ah ! ah ! le voilà qui crève,
Comm' s'il avait l'amour au corps ! (*bis*)

je me contente, sans aller chercher d'ingénieux rapprochements, de penser que Gœthe possédait, lui aussi, tout comme un autre, cette « faculté qu'ont les poètes d'exprimer ce qu'ils ne sentent point » (t. II, p. 299).

Il ne m'appartient pas de chicaner un ancien professeur de lettres, passé académicien, au sujet de la légitimité de certaines expressions ou du maintien de certaines formes orthographiques vieillies. Mais attribuer des légendes et des mythes populaires à la ballade qui, suivant Molière, « sentait son vieux temps, » et confondre cette ballade en trois couplets et un envoi avec la ballade allemande de Gœthe et de Schiller (t. II, p. 87), c'est commettre une de ces fortes inadvertances qui ne sont pas

à leur vraie place dans une nouvelle édition. Quant à celui qui raconte encore sérieusement que la victoire de Valmy a été remportée par les volontaires de 92, et qu'une effervescence spontanée a causé les massacres de septembre, il ne peut plus, depuis longtemps, prétendre parler histoire, il ne fait que de la politique. LONGCHAMP.

James Thomson, *sa vie et ses œuvres*, par LÉON MOREL. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 678 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Il est peu d'œuvres, dit avec raison M. Morel, qui aient eu sur la littérature de l'Angleterre une influence plus puissante que *les Saisons ;* il n'en est peut-être pas qui en ait eu à l'étranger une aussi grande » (p. 192). Et cependant, comme il le remarque, « on a pu se demander si l'auteur de cette œuvre fut un écrivain de génie. On a pu croire que le poème dut son importance à la date où il parut, et que son originalité tenait tout entière dans un désaccord avec le milieu où il a surgi. » M. Morel, pour répondre à ce doute, a voulu faire du poème une étude complète et approfondie, porter sur le talent du poète un jugement tout à fait raisonné. Il nous donne un ouvrage excellent ; non seulement Thomson et son œuvre y sont pleinement mis en lumière, mais, à l'occasion de Thomson, les questions les plus générales et les plus hautes de la critique littéraire et de l'esthétique y sont débattues avec talent.

La vie de Thomson fut fort ordinaire et fort unie ; il est néanmoins intéressant de suivre le poète écossais au milieu de la société littéraire et politique de Londres au siècle dernier. Le nouveau biographe a su corriger de nombreuses erreurs commises par ses devanciers et retrouver des faits et des renseignements qui leur avaient échappé. C'est ainsi qu'il semble bien établir que Voltaire et Thomson furent en relations à Paris et peut-être à Londres. Mais la partie capitale de l'ouvrage est l'étude critique des *Saisons*. Ce poème fit rentrer dans la littérature anglaise ce qu'on appelle le sentiment de la nature. Sous quelle forme nouvelle ? C'est ce que M. Morel nous montre avec une grande précision et une grande finesse. Il indique comment, jusqu'au XVIIIe siècle, les grands poètes de l'Angleterre ont compris et décrit la nature, puis il détermine quelle a été la conception propre de Thomson et comment il l'a traduite ; il recherche quels objets naturels, quels aspects des choses ont surtout frappé et ému l'écrivain, comment il a essayé de rendre le monde visible et quelle interprétation philosophique il en donne. Il y a là une demi-douzaine de chapitres de minutieuse analyse et de critique générale, où l'art de Thomson est étudié à fond et jusque dans les procédés du style et de la versification. L'idée qu'il s'est faite de la nature est comparée aux conceptions fort différentes de Shelley et de Wordsworth, et M. Morel, tout en accordant à ces grands poètes l'admiration et la louange qui leur sont dues, n'écrase pas Thomson de leur voisinage et ne rabaisse

pas à leur profit le mérite de celui-ci, comme l'on est de nos jours enclin à le faire.

La dernière partie du livre est consacrée aux œuvres secondaires, principalement au *Château d'Indolence ;* une conclusion générale fixe la place de Thomson dans la littérature de l'Angleterre et le met à son rang, qui est élevé. Peu d'auteurs anglais ont été étudiés, même dans leur pays, surtout dans leur pays, de façon aussi consciencieuse, aussi complète, aussi intéressante. L'Académie française a justement couronné le livre de M. Morel.

A. Barbeau.

HISTOIRE

Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien, vom Freiherrn Eduard Nolde. Braunschweig, Friedrich Vieweg, 1895, in-8 de 272 p. — Prix : 5 fr. 75.

Il ne peut être question de contrôler l'exactitude des renseignements contenus dans cet ouvrage, puisqu'aussi bien on ne saurait entreprendre une expédition dans un pays où bien peu d'Européens ont pénétré. Il faut se borner à dégager l'impression générale, et cette impression est que l'auteur est un homme franc et loyal, qui sait voir et dire ce qu'il a vu. Parti de Damas, M. Nolde s'est avancé vers le sud en plein Nedjed. Seuls, avant lui, Palgrave, Blunt, Daughty et l'infortuné Huber s'étaient hasardés dans ces régions. Il a entretenu des rapports amicaux avec l'émir Ibn-Rachid, un conquérant doublé d'un fin politique, dont il a été beaucoup parlé en Orient ces dernières années, et il trace un portrait des plus curieux de ce roi du désert. Ensuite, remontant vers le nord, il a traversé la Mésopotamie et il ne manque pas d'en faire remarquer les richesses inexploitées; ce qui l'a surtout frappé, c'est la grande quantité de numéraire qui se trouve entre les mains des indigènes, capitaux improductifs qui seront un grand appoint pour ces pays le jour où il sera possible de les mettre en valeur. Enfin les renseignements sur le Kourdistan et l'Arménie, sur les rapports entre les autorités turques, les Kurdes et les Arméniens, sont du plus haut intérêt; ils émanent d'un observateur impartial, ayant parcouru ces régions à la veille des sanglants événements qui depuis ont ému l'Europe et que déjà il prévoit.

Tout le long de ce récit sobre, précis, nerveux, exempt de littérature et de hâblerie, — et c'est là assurément son principal mérite, — on sent vibrer l'âme du voyageur épris de liberté et de grand air. M. Nolde est de ces esprits aventureux qui supportent impatiemment la contrainte de nos sociétés policées ; il aime les voyages parce qu'ils sont une occasion de fuir, indépendant et fier, « hors du charnier natal, » vers les pays du soleil et des grands espaces. L'étude du caractère de l'auteur n'est certainement pas la partie la moins intéressante de ce livre.

J. Negroponte.

Œuvres complètes de Mgr X. Barbier de Montault. Tomes XI et XII. Rome, VI-VII. *Hagiographie*, 3e-4e parties. Poitiers, imp. Blais, Roy et Cie; Paris, H. Welter, 1896-1897, 2 vol. in-8 de 612 et 620 p. — Prix : 12 fr. 50 le volume.

La publication des œuvres de Mgr Barbier de Montault (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 42; LXXIII, p. 32, et LXXIV, p. 148) se poursuit régulièrement. L'hagiographie, qui avait déjà donné matière à deux volumes, fournit encore celle des tomes XI et XII que nous annonçons ici. Hagiographie et pris ici au sens large : ce n'est pas seulement la biographie des saints, mais l'ensemble des connaissances qui se rapportent à ceux qu'envisage l'éminent auteur ; archéologue, il n'a garde d'oublier le côté archéologique; dans presque tous les articles, l'iconographie et les renseignements artistiques tiennent une grande place. L'on reconnaîtra là le caractère pratique que nous avons déjà eu l'occasion de remarquer dans les travaux du savant écrivain ; ce n'est pas seulement la curiosité scientifique qui lui met la plume à la main, ce n'est pas seulement le public érudit qu'il vise à satisfaire, et si les archéologues trouvent amplement à puiser dans ces volumes si riches d'observations et de faits, le curé, le prêtre et l'artiste religieux les consulteront avec le plus grand profit; ils y trouveront la connaissance du symbolisme religieux, trop souvent négligé de nos jours, celle des anciennes traditions et une doctrine puisée à la source sûre des documents pontificaux et des décisions des congrégations romaines.

Des dix chapitres du tome XI, quatre me semblent plus importants : le deuxième, sur la *Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque*, dans lequel Mgr Barbier de Montault a fait naturellement rentrer des indications fort utiles sur le Sacré Cœur, dont le culte, propagé par la bienheureuse, a pris en France, de nos jours, une si remarquable extension ; le cinquième, sur un saint qui nous intéresse tout particulièrement aussi, puisqu'il est un des patrons de la France, saint Michel archange : et dans ce chapitre l'éminent écrivain n'a pas seulement réuni des renseignements sur la dévotion envers le grand archange (culte public, fêtes, indulgences, chapelet, scapulaire, archiconfrérie, privilèges du Mont Saint-Michel, etc.), il parle également des autres anges (§ 14, les deux, trois et quatre archanges; § 15, les sept anges), nous faisant connaître les différentes combinaisons suivant lesquelles les anges ont été groupés par l'iconographie ; le chapitre VII, sur *Saint Pierre*, intéressant surtout au point de vue artistique et archéologique ; enfin le chapitre XII, sur *Robert d'Arbrissel*, dont Mgr Barbier de Montault avait été jadis chargé de poursuivre la cause auprès du Saint-Siège : son enquête l'a conduit à refuser « tout concours à une cause qui lui semblait mal engagée et pleine des plus inextricables difficultés ; » ce sont les résultats de cette enquête que Mgr Barbier de Montault expose ici tout au long. Les autres

chapitres de ce tome XI se rapportent à sainte Marie-Madeleine (ch. I) sur le culte en Italie et sur l'iconographie de laquelle l'auteur nous donne de fort curieux détails; à saint Martial (ch. III); à saint Maxentiol (ch. IV); à saint Onuphre (ch. VI); à saint Pierre martyr (ch. VIII); au bienheureux Regnaud (ch. IX).

L'archange Gabriel, dont il était incidemment question dans le chapitre sur saint Michel, avait bien droit à une étude spéciale; Mgr Barbier de Montault la lui accorde dans son tome XII, dont le chapitre III est tout entier consacré à l'ange de l'Annonciation. Le chapitre II sur saint Antoine de Padoue est tout d'actualité; nous attirerons particulièrement l'attention sur les paragraphes 7, 8 et 9, relatifs au costume du saint, aux représentations artistiques et à l'iconographie. Mais le morceau le plus considérable du tome XII est le chapitre sur saint Grégoire, qui embrasse à lui seul près de trois cents pages. Déjà à quatre reprises, dans les *Œuvres complètes*, Mgr Barbier de Montault avait parlé du saint pape, à propos du reliquaire de Sainte-Croix de Jérusalem (t. II, p. 342), de l'autel grégorien (t. IV, p. 189), des stations (t. VI, p. 76) et de la messe de saint Grégoire (t. VI, p. 235). Ici, l'auteur nous parle de la mère du pontife, sainte Sylvie; de la prétendue crosse de saint Grégoire, qu'il prouve être du XIe siècle et non du VIe, et qui lui fournit matière à une dissertation extrêmement curieuse concernant le symbolisme du bélier sur les crosses d'ivoire au moyen âge; des églises dédiées à saint Grégoire à Rome et des Lorrains au Cœlius; de l'ordre de Saint-Grégoire, etc. La messe de saint Grégoire et la représentation qui en a été faite sur une pierre funéraire a fourni à l'auteur l'occasion d'un mémoire fort savant et fort curieux sur les prières pour les trépassés : inscriptions cimitériales, messes funéraires, crieur et cloche des trépassés, bière funèbre, messe de saint Grégoire, urnes de la Passion, croix pitacéenne, déposition de l'hostie dans les tombeaux, sont tour à tour passés en revue.

Ce tome XII contient encore six chapitres : Sainte Hélène (ch. V); saint Lazare (ch. VI); saint Louis de Gonzague (ch. VII); sainte Marthe (ch. VIII); saint Stanislas Kostka (ch. IX), et un chapitre intitulé « Bibliographie » (ch. I), où l'auteur parle de sujets variés, parmi lesquels nous notons ses observations fort judicieuses (§ 21) sur un ostensoir monumental.

Ces maigres indications suffisent-elles à donner à nos lecteurs une idée de tout ce que contiennent d'instructif ces deux gros volumes, et à attirer leur attention et leurs sympathies sur une œuvre considérable et digne d'encouragement parce que, une fois encore, à l'intérêt de la curiosité elle joint l'utilité pratique? E.-G. L.

Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du XVIe siècle, par Claudio Jannet. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-12 de vi-407 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cette œuvre est la dernière du regretté Claudio Jannet. Il en a écrit l'introduction sous les étreintes du mal implacable auquel il a prématurément succombé. *L'Histoire du travail* avait été l'objet de ses constantes études, et il en avait fait paraître dans la presse ou professé à l'Université catholique de Paris plusieurs et importants fragments. Sentant ses forces défaillir, il s'était proposé de réunir tout au moins et de grouper ces fragments. La mort ne lui a pas permis de réaliser en entier son projet ; mais le projet a été mené à bonne fin par les soins pieux d'un fils digne de lui.

Le tableau d'ensemble des conditions de l'existence des classes laborieuses au moyen âge, de l'amélioration progressive de leur sort sous l'action tutélaire de l'Église, forme l'objet de l'*Introduction*. Puis viennent sept chapitres : La Réforme sociale par le christianisme aux premiers siècles ; l'Église et la constitution sociale aux ve et vi^e siècles ; la Formation de la société du viie au ixe siècle ; une Municipalité du midi de la France de l'époque romaine à 1789, Sisteron ; une Baronnie et une municipalité du Quercy au moyen âge et sous l'ancien régime, monographie de Castelnau-de-Montratier, châtellenie qui s'étendait des limites de la commune de Cahors à la rivière du Tarn et occupait un territoire de trente-deux lieues de large, comprenant trente-trois paroisses réparties en deux archiprêtrés.

Le chapitre VI, *la Crise du XVIe siècle*, est le plus important. Étudiant l'Europe occidentale successivement au point de vue économique, agricole, industriel, commercial, politique et religieux, l'auteur conclut qu'à la fin du xvie siècle les institutions du moyen âge s'étaient partout transformées et que, préparée pendant les siècles antérieurs par une lente évolution, la transformation fut précipitée par les grands événements de ce siècle, en tête desquels il inscrit les changements opérés dans les routes commerciales par la découverte de l'Amérique et les ruines matérielles et morales qu'entraîna pour presque tous les pays de l'Europe la réforme protestante. Il y a dans ce chapitre des pages curieuses sur les conséquences qu'aurait eues cette réforme en Angleterre pour la condition de ses classes laborieuses.

Un dernier chapitre est consacré au *Crédit populaire* et aux *Banques d'Italie du XVe au XVIe siècle*. Les premières banques publiques prirent naissance en Allemagne au sein des villes hanséatiques. C'est aux xve et xvie siècles que les banques privées d'Espagne et d'Italie reçurent le même caractère. Le premier mont-de-piété avait été établi en 1361 en Angleterre. Mais la tentative avorta, et il faut descendre au siècle suivant pour voir s'ouvrir, par les soins et sur l'initiative des

franciscains, le mont-de-piété de Pérouse, dont sont issus tous les établissements du même genre qui couvrirent l'Italie, et parmi lesquels il convient de citer les célèbres *Monti*, dont le *Banco di Napoli* continue encore aujourd'hui les traditions, au grand profit du crédit agricole et populaire. La protection constante des Papes avait protégé l'institution contre l'opposition doctrinale des dominicains, et M. Claudio Jannet n'hésite pas à attribuer à ses développements l'abaissement du taux de l'intérêt qui marqua le XVIe siècle et eut pour heureuses conséquences d'affranchir, dans une large mesure, les populations de l'intervention usuraire des juifs et des Lombards. COMTE DE LUÇAY.

Lettres de Marie-Antoinette. *Recueil des lettres authentiques de la Reine*, publié pour la Société d'histoire contemporaine, par MAX. DE LA ROCHETERIE et le marquis DE BEAUCOURT. Tome II. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 472 p. — Prix : 10 fr.

La publication que complète ce second volume était décidément indispensable. Nous constatons tous les jours les services que doit rendre à la vérité historique le recueil authentique des lettres de Marie-Antoinette par les inconvénients que les recueils apocryphes, publiés sous le second Empire, produisent encore. Tout le monde a lu le discours par lequel M. Édouard Hervé, à l'Académie française, souhaitait la bienvenue à M. le marquis Costa de Beauregard. Un des traits remarqués de ce beau discours a été la citation d'une lettre de la Reine à Mme de Lamballe, sur des loges franc-maçonniques présidées par la princesse : « Je vois qu'on n'y fait pas que de jolies chansons et qu'on y fait aussi du bien. Vos loges ont été sur nos brisées, etc., etc. » La citation était empruntée à un livre du récipiendaire, *le Roman d'un royaliste sous la Révolution*. Par malheur, la lettre, d'ailleurs d'un ton faux et invraisemblable, est entièrement fabriquée, comme tant d'autres. Si le recueil La Rocheterie-Beaucourt eût existé, M. Costa de Beauregard y aurait naturellement vérifié sa citation avant de la faire, et n'aurait pas été exposé à prêter à la Reine les élucubrations d'un « scribouillon » quelconque de notre temps.

Il faut signaler sans cesse ces inconvénients au grand public, qui a conservé le goût sérieux de l'histoire et qui n'y cherche pas avant tout l'amusement du romanesque. Le recueil qui s'achève aujourd'hui est fait pour inspirer toute confiance, par la méthode dont nous avons déjà parlé (*Polybiblion*, t. LXXIII, p. 250-253). Ce second volume va du 20 janvier 1781 au 16 octobre 1793, et se clôt sur la lettre à Madame Élisabeth, écrite le jour de l'exécution de la Reine. Il y a en tout trois cent quatre-vingt-huit pièces, enrichies de notes, vérifications, indications de tout genre, et complétées par un index d'usage commode et soigné comme le reste de la publication.

On est obligé d'exprimer un regret, ou plutôt de s'associer à un regret

des éditeurs. Ils ont dû accueillir une trentaine de lettres dont l'existence n'a pas été vérifiée sur les originaux et qui ne nous sont connues que par le recueil, encombré de faux et d'autographes fabriqués, qui a été publié par Feuillet de Conches. Ces lettres appartiennent à la correspondance entre la Reine et le comte de Mercy, que Feuillet avait copiée en 1854 aux Archives impériales d'Autriche, et à laquelle il a copieusement ajouté de son cru. Elles ont, pour la plupart, des caractères d'authenticité (quelquefois difficile à reconnaître, à notre avis, comme par exemple dans les nos 228 et 269 du présent recueil), et les nouveaux éditeurs ne pouvaient les exclure avec la rigueur de leurs autres exclusions. Ils avaient demandé toutefois de vérifier sur les originaux le texte de ces documents déjà publiés. On leur a répondu de Vienne que, « en considération du caractère souvent très confidentiel de cette correspondance, » la direction impériale et royale des Archives « se trouvait dans l'impossibilité d'en donner communication. » Cette fin de non-recevoir, peu d'accord avec l'ordinaire libéralité des administrations autrichiennes, a privé les éditeurs d'un moyen de contrôle qui eût donné à cette partie de leur travail un caractère définitif. Ils ont trouvé un moyen de mettre à l'abri leur conscience de travailleurs et les droits du public, en imprimant en petit texte les lettres dont la collation leur a été rendue impossible. Souhaitons une fois de plus à leur œuvre le succès qu'elle mérite, et espérons qu'elle remplacera dans les bibliothèques les recueils de faux documents qui y abondent encore et qui provoquent à tort la sensibilité des lectrices et l'éloquence des académiciens.

P. de Nolhac.

Les Grandes Journées révolutionnaires, *histoire anecdotique de la Convention nationale (21 septembre 1792-26 octobre 1795)*, par Paul Gaulot. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de III-393 p. avec grav. — Prix : 6 fr.

Ces grandes journées sont surtout des grands procès : le procès du Roi, celui de la Reine; celui de Charlotte Corday, des Girondins, de Danton, de Robespierre, de Fouquier-Tinville. Celui-ci est peut-être le plus instructif, car il est comme le résumé, comme le symbole de cette sombre période, où la Terreur fut érigée en système de gouvernement. Toutes les illégalités, toutes les horreurs, tous les raffinements du système s'y retrouvent et servent, cette fois, de griefs et de chefs d'accusation contre le terrible pourvoyeur de la guillotine. Voici un fils qui est condamné pour son père, un père pour son fils, une citoyenne Maillet au lieu de Mme de Maillé; voici même un individu exécuté sans avoir été condamné. Puis ce sont des jugements signés d'avance, des femmes enceintes guillotinées malgré le certificat du médecin, des jurés plus sûrs substitués à des jurés douteux, des familles supprimées en masse et ces prétendues conspirations des prisons qui amènent devant le tribunal

révolutionnaire des fournées entières de gens qui ne se connaissaient pas et ne s'étaient même jamais vus. Mais ces illégalités et ces horreurs, ceux qui poursuivaient Fouquier-Tinville les avaient connues et approuvées; ils les auraient continuées au besoin, sans l'explosion irrésistible de l'esprit public, las de tout ce sang versé. M. Gaulot le remarque avec juste raison, les vainqueurs de thermidor étaient les ennemis de Robespierre et non pas de son système; la plupart n'avaient pas sur la conscience moins de crimes que lui. Mais ils se sentaient menacés à leur tour; ils ont tué pour n'être pas tués. Tous d'ailleurs, vainqueurs et vaincus, ont été bien misérables dans ces journées de thermidor; les grands chefs tremblaient autant l'un que l'autre, Robespierre comme Billaud-Varennes, et Hanriot comme Barère. Seuls quelques comparses, comme Coffinhal et Lescot-Fleuriot, montrèrent une certaine énergie.

Toutes ces différentes journées sont racontées à l'aide des documents authentiques et des plus récentes découvertes; elles sont présentées dans des tableaux précis et saisissants, et constituent une attachante lecture. Signalons cependant à l'auteur une erreur qui n'est évidemment qu'un *lapsus calami*. Il dit que le duc de Richelieu annonça la mort de Louis XVI à son beau-frère l'empereur d'Autriche. L'empereur François était le neveu et non le beau-frère du roi guillotiné. M. Gaulot consacre quelques pages à Louis XVII; il résume les arguments des partisans et des adversaires des Naundorf, mais entre les deux il ne prend point parti. Il nous semble pourtant qu'après les consciencieux travaux de M. Chantelauze et de M. de la Sicotière, la question des faux dauphins est définitivement jugée : le malheureux fils de Marie-Antoinette est bien mort au Temple, le 8 juin 1795.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de Mme de Chastenay (1771-1855), publiés par ALPHONSE ROSEROT. T. Ier. *L'Ancien Régime, la Révolution*. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de VIII-488 p. — Prix : 7 fr. 50.

Issue d'une noble famille bourguignonne, fille d'un constituant, n'ayant pas émigré et ayant traversé successivement les prisons de la Terreur et les salons du Directoire, restée sans alliance et néanmoins « appelée Madame, paraissant moins jeune que son âge, et jeune encore cependant, connaissant tout le monde, au niveau de toutes les conversations » (p. 427). Mme de Chastenay devait écrire des Mémoires intéressants; elle les commença en 1810, et en rédigea la plus grande partie en 1817 (p. 137, 251). Elle y décrit dans son déclin la société provinciale, au milieu de laquelle elle a vécu avant 1789; les débuts de la Révolution, dont elle a été témoin à Versailles; le régime conventionnel qu'elle a subi à Rouen et en Bourgogne; le monde du Directoire et du Consulat, où elle a su aborder, voir de près les principaux hommes en place. Rien de plus curieux et de plus inattendu que ses entretiens for-

tuits à Châtillon, en mai 1795, avec le jeune Bonaparte, revenant de cette première campagne qui lui a valu son grade de général (p. 280-287).

Très occupée des intérêts de sa famille, Mme de Chastenay dut se livrer à de longues démarches, à Paris et en province, pour détourner d'elle l'effet des lois révolutionnaires. Ainsi mise en relations avec les personnages de la société nouvelle comme avec les survivants de l'ancienne société, elle se laissa toucher d'une « tendre et profonde amitié, » à laquelle répondait une « passion brûlante » (p. 330), pour Réal, l'avocat de la réaction thermidorienne devenu plus tard un des chefs de la police impériale. Elle trace d'elle-même, en quelques lignes (p. 309), un agréable portrait, au moment où elle fait apparaître l'homme qui tint une si grande place dans sa vie. D'autres portraits, nombreux et variés, sont esquissés par elle, en un style aisé, coloré de nuances délicates qui naissent comme d'elles-mêmes sous sa plume. Mme de Chastenay, « jeune philosophe » (p. 54) à quinze ans, « presque républicaine en 1789 » (p. 70), avait de hautes ambitions en fait de littérature et d'art. Latiniste et mathématicienne, elle a rêvé une histoire de l'Assemblée constituante, composé en pleine Terreur un opéra des *Précieuses ridicules*, et publié plus tard un ouvrage sur le génie des peuples anciens; de là, dans ses pages, une teinte, heureusement très fugitive, de sensiblerie et de pédanterie qui, sans nuire à l'auteur, donne à son récit le ton de l'époque auquel il a été consacré.

L'éditeur a été sobre de notes; il y en a qu'on souhaite, d'autres qu'on désirerait plus précises ou plus complètes. Le texte eût gagné à être revu de plus près, surtout en ce qui regarde les noms propres (*Schenaloff* pour *Schouvaloff*, p. 36; Bonnay et Beaumetz confondus en une seule personne, p. 107; *Thomas* pour *Thouret*, p. 112; *prudence* pour *pruderie*, p. 173, etc.). Deux portraits représentent l'auteur, l'un d'après un dessin fait dans la prison de Châtillon en 1793, l'autre d'après une miniature exécutée en 1810. L. P.

Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française (1791-1801), par René Bittard des Portes. Paris, Dentu, 1896, in-8 de VII-400 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'histoire de l'émigration militaire, sous les drapeaux du prince de Condé, a été successivement écrite, au point de vue des opérations de guerre par M. d'Ecquevilly, à l'usage des lecteurs mondains par Théodore Muret, et plus récemment par M. Welschinger dans le cadre de la biographie du duc d'Enghien. M. Bittard des Portes a repris et condensé cette histoire en un fort volume et il a utilisé, afin de rajeunir par la nouveauté des détails un sujet en apparence épuisé, les nombreux mémoires sortis depuis quelques années des archives privées et les dossiers

des dépôts publics, les états de service gardés au ministère de la guerre et la correspondance déposée sous le nom de Surval aux Archives nationales. Son ouvrage, divisé en vingt-quatre chapitres, suit les condéens dans leurs étapes involontaires à travers l'Allemagne, la Russie et l'Italie, de 1791 à 1801, dix années pendant lesquelles la chronique de leur petite armée s'inscrit en marge des bulletins militaires de toutes les nations.

M. Bittard des Portes cède volontiers la parole aux contemporains, aux récits d'un chevalier de Romain, d'un Thiboult de Puisact, d'un Puymaigre, aux lettres du prince de Condé ou du duc d'Enghien ; il donne même place (en note, il est vrai) à des pages plus pittoresques par la forme qu'authentiques par le fond, comme celle qu'il emprunte au journal *le Gaulois* (p. 299). L'ensemble est vivement mené, offre une lecture facile et constitue le résumé le plus complet et le plus accessible au grand public qui ait été composé jusqu'à présent sur cet épisode permanent des guerres révolutionnaires. Beaucoup de noms propres sont cités, cela était inévitable ; il y en aurait quelques-uns à rectifier, afin de ne pas décevoir les nombreuses personnes qui vont rechercher là des souvenirs de famille ; qui reconnaîtrait, par exemple, dans M. *d'Ortau* (p. 358) le constituant de Dortan ? Il ne faudrait pas non plus confondre le narrateur de la guerre de 1870, M. Duquet, avec l'historien des guerres de la Révolution, M. Chuquet. M. Bittard des Portes est sincèrement impartial, en ce sens qu'il comprend les deux sentiments, rivaux alors, inséparables aujourd'hui, d'honneur chevaleresque et de patriotisme, qui animaient, en face les uns des autres, royalistes et républicains, et sait leur rendre également hommage. L. P.

Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution, par Alfred Lallié. Nantes, Cier, 1893, 2 vol. in-8 de LV-595 et 417 p.

Le diocèse de Nantes est un de ceux qui ont eu le plus à souffrir de la persécution religieuse. La lutte s'y est établie dès le début de la Révolution. L'évêque, Mgr de la Laurencie, avait, comme la plupart de ses collègues, refusé le serment à la Constitution civile du clergé ; l'immense majorité des prêtres avait suivi l'exemple de son chef. Car, — c'est une remarque très juste que fait M. Lallié, — ce clergé de France, que la légende représente comme ayant tant besoin de réformes en 1789, a été d'une fidélité et d'une constance admirables quand il a fallu confesser sa foi. En revanche, la bourgeoisie de Nantes avait pris carrément parti pour la Révolution. L'arrivée de l'évêque constitutionnel, Minée, assez triste sire, qui finit par abdiquer sa prêtrise et se marier, donna lieu à des scènes scandaleuses ; la plus ignoble et la plus connue est l'envahissement du couvent des carmélites des Couets par une foule en délire qui infligea aux religieuses réfractaires un ignominieux traitement.

Malgré tout, le clergé constitutionnel ne se recrutait pas, et les prêtres assermentés jouissaient de toute la confiance des fidèles. On ne réussit à combattre leur influence qu'en les éloignant d'abord de leurs paroisses, puis en les déportant.

Vint Carrier et alors la persécution devint tout à fait sanglante. M. Lallié, qui est le grand historiographe de la Révolution dans la Loire-Inférieure, a déjà, dans une brochure connue, précisé, à l'aide des documents les plus authentiques, le nombre et l'importance des *Noyades de Nantes*. Il ne s'est attaché, dans ce nouvel ouvrage, qu'aux noyades des prêtres. La première fut celle du 16 novembre 1793, qui coûta la vie à quatre-vingt-quatre prêtres emprisonnés dans le navire *la Gloire;* puis, un mois après, nouvelle noyade de cinquante-six prêtres d'Angers, sans compter les prêtres guillotinés ou fusillés individuellement. L'année suivante, en 1794, soixante-seize prêtres de Nevers et d'Agen, trente-trois des Côtes-du-Nord et du Mont-Blanc, sont enfermés dans une galiote amenée en Loire. C'est la mort lente par la maladie et l'infection. Le tableau des souffrances endurées par ces malheureux, tableau tracé par une des victimes et confirmé par les documents officiels, est atroce : aussi quarante d'entre eux succombèrent-ils.

La réaction thermidorienne, sans faire cesser la persécution, amena cependant une légère détente, et les premières années du Directoire, surtout lorsque les élections partielles eurent introduit dans les Conseils une majorité de modérés, donnèrent une certaine liberté aux prêtres fidèles : les lois les plus odieuses contre eux furent abrogées, et l'exercice du culte reprit dans un grand nombre de paroisses. Mais le 18 fructidor vint tout remettre en question. Les proscriptions recommencèrent, et un certain nombre de prêtres bretons furent déportés à la Guyane ou à l'île de Ré. On sait par les beaux travaux de M. V. Pierre, que cite plusieurs fois M. Lallié, ce qu'a été cette persécution religieuse sous le Directoire, longtemps ignorée, hypocrite et meurtrière. Le Concordat seul vint rendre la paix au diocèse de Nantes, et encore y eut-il à regretter l'obstination de Mgr de la Laurencie, qui refusa sa démission et donna ainsi naissance dans le diocèse à la « Petite Église. »

Là s'arrête l'étude de M. Lallié, étude, comme toutes ses œuvres, très nette, très impartiale, très documentée, étude d'un intérêt puissant et très souvent émouvant.

M. DE LA ROCHETERIE.

L'Allemagne, 1789-1810, par E. Denis. Paris, May et Motteroz, 1896, in-8 cartonné de 346 p. — Prix : 4 fr.

M. E. Denis a écrit un travail tout à fait original, car il a fait une histoire des idées allemandes, et montré la part des littérateurs et philosophes dans la formation de l'âme unitaire d'outre-Rhin, plutôt qu'un exposé objectif des opérations militaires ou des négociations diploma-

tiques, comme la plupart de ses devanciers. L'idée maîtresse de son ouvrage est que « le soulèvement de 1813 contre la tyrannie napoléonienne n'est qu'un épisode du duel entre Voltaire et Herder. » En effet, la philosophie de ce dernier est en frappant contraste avec « la doctrine des encyclopédistes, abstraite et raisonneuse, méthodique et superficielle, étroite dans sa précision et intolérante dans sa générosité. Qu'auraient pensé de cette loi de l'évolution continue, dans laquelle les individus et les nations halètent sous l'héritage écrasant du passé, nos constituants héroïques, qui entendaient balayer d'un coup la souffrance et le vice?.... » Leibniz, Klopstock et Wieland, Winckelmann, Lessing et Kant sont les précurseurs du grand mouvement de 1813; c'est Fichte, disciple de Kant, qui prêchera le premier le patriotisme germanique, après l'écrasement de la Prusse à Iéna. — Et cependant la Révolution est d'abord accueillie avec faveur au delà du Rhin (p. 68); mais l'intransigeance de nos doctrinaires effaroucha vite le cosmopolitisme des rêveurs allemands. L'Allemagne n'eut qu'à se féliciter de notre intervention, qui simplifia la carte politique, refoula l'Autriche en Orient au profit de la Prusse, et permit « à la conscience publique d'entrevoir l'avenir réservé à la race germanique.... » (p. 124). « Dans le drame de la formation de l'unité allemande, le mouvement intellectuel du XVIIIe siècle a été le prologue; la chute du Saint-Empire est le premier acte; la confédération de 1815 sera le nœud, et la bataille de Kœniggrætz, le dénouement. — Görres a écrit l'acte de décès humoristique du Saint-Empire, à la date de décembre 1797 (p. 148). — Les excès de la conquête française sont clairement indiqués, aux pages 173 et 307, et la contribution des littérateurs allemands au relèvement de la patrie idéale, aux pages 190-216. La conclusion des guerres napoléoniennes fut une Allemagne composée de trente-neuf États, au lieu « des dix-huit cents ou dix-neuf cents territoires autonomes qu'énumméraient les statistiques de 1789.... » (p. 169). A. S.

L'Irlande au XIXe siècle. O'Connell, ses alliés, ses adversaires, par J. de la Faye. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de LVI-376 p., avec portrait. — Prix : 4 fr.

Sans s'être livré à des recherches originales, l'auteur de ce volume a lu avec attention les principales publications se rapportant au grand patriote irlandais : Pressensé, Ed. Hervé, Paul Fournier, etc., sans oublier la remarquable thèse de M. E. Guillon sur *la France et l'Irlande pendant la Révolution*, et il en donne un résumé fort bien conçu, d'une lecture facile et attrayante, rempli d'anecdotes curieuses et d'appréciations pleines de justesse.

L'ordre suivi dans ces vingt-deux chapitres est strictement chronologique : c'est d'abord la jeunesse de son héros, son éducation, sa préparation morale et intellectuelle; il assiste au soulèvement de 1795 et à

la répression sanglante qui arrête le mouvement d'émancipation inauguré vingt ans avant pendant la guerre d'Amérique. C'est alors que nous voyons O'Connell débuter comme avocat : c'est un homme d'étude, modeste et réservé ; l'acte d'union qui fait perdre à l'Irlande les derniers vestiges de son autonomie (1800) l'attriste et le révolte : il se promet de travailler à reconquérir les libertés perdues. En même temps que grandit sa situation d'avocat, il devient l'un des orateurs et des conseillers de son parti ; son prestige se développe et enfin, en 1828, par un coup d'audace sublime, il enlève un siège au parlement, et met le gouvernement britannique dans la nécessité de réformer une législation qui rendait impossible aux catholiques l'exercice du mandat législatif. Dès lors, c'est un triomphateur : l'Irlande lui décerne le titre de Libérateur et lui constitue une magnifique liste civile pour remplacer les revenus d'une profession qu'il a abandonnée pour être tout entier au service de son pays. Il lutte au parlement, organise et dirige une campagne légale de meetings pour soutenir ses revendications : il est le véritable roi de l'Irlande. Vient la période d'épreuves : persécutions de la part du gouvernement, qui le conduisent en prison ; défiance du parti avancé, qui lui reproche sa prudence, et la qualifie de timidité, sinon de lâcheté. Usé par le travail et les chagrins, il part pour Rome, où il veut aller se réconforter aux pieds du Saint-Père. Arrêté par la maladie à Gênes, il y meurt.

L'introduction historique a moins de valeur que le récit lui-même ; elle est un peu confuse et il s'y est glissé quelques erreurs. Dire, par exemple, que le *Prayer-book* de l'Église anglicane est l'œuvre de Henri VIII (p. XXXII), c'est faire preuve d'une connaissance bien superficielle de l'histoire religieuse de l'Angleterre ; mais ce ne sont là que des taches sans importance, qui ne retirent rien du mérite incontestable de cet excellent ouvrage.

P. Pisani.

La Jeunesse d'un Tsar. *Paul Ier et Catherine II*, par Dimitri Kobeko, tiré du russe par Dimitri de Benckendorff. Deuxième édition. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-8 de 432 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre n'est pas traduit, mais, comme le dit plus ou moins élégamment M. de Benckendorff, « tiré » du russe. En effet, l'original russe est un in-octavo de quatre cent trente-quatre pages, qui contient le double, sinon le triple, de matière en comparaison de son résumé. Le traducteur a éliminé quelques chapitres, d'autres ont été écourtés, les notes, avec d'excellents renvois, ont été complètement supprimées. Je n'ose pas dire que le livre ait gagné à paraître sous cette nouvelle forme : il n'en devient que plus difficile de se faire une juste idée de Paul Pétrovitch. Il y avait un singulier mélange de qualités et de défauts dans cette nature, au fond chevaleresque. Catherine II n'avait eu ni le temps ni les moyens

de soigner l'éducation de son héritier. De tragiques événements se passaient alors à la cour de Russie, et, depuis 1762, Catherine devait encore multiplier les précautions pour cacher la naissance de l'enfant que lui avait donné Grégoire Orlov, et qui devint plus tard comte Bobrinski. Paul n'avait que douze ans, lorsque Porochine, chargé pour lors de son éducation, lui disait : « Malgré vos bonnes intentions, vous ne réussirez qu'à vous faire haïr. » M. Kobeko croit pouvoir présenter Paul Pétrovitch sous un jour nouveau; il a pris la bonne voie en remontant jusqu'aux premières années de son héros, et en étudiant son éducation, mais peut-être a-t-il trop insisté sur les projets et les résolutions du jeune homme sans assez les comparer à ses actions et à ses procédés. Le comte Rostoptchine a résumé ainsi la vie de Paul Ier : « L'histoire ne le jugera que trop sévèrement, mais ce que je peux attester, c'est que ce souverain, avec tous les moyens de régner glorieusement et de se faire adorer, n'a jamais goûté un seul instant de bonheur, et a fini tout aussi malheureusement qu'il avait vécu. » P. S. P.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de G. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes, par L. de Lanzac de Laborie. Tome II, 1793-1802. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 418 p., portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

Le second volume du *Mémorial de Norvins* n'est ni moins curieux ni moins attachant que le premier. Après le tableau de l'ancien régime et de l'émigration errante et armée, c'est le tableau de l'émigration sédentaire en quelque sorte, agricole et philosophique à la fois, et de l'aurore du nouveau régime consulaire. On se souvient que Norvins, après l'échec de la campagne des princes, s'était retiré en Suisse, chez son oncle, M. de Garville, au château de Greng. Il y resta quatre ans, assistant en amateur aux essais d'agriculture de son oncle, mais surtout entretenant des relations journalières et charmantes, soit avec les voisins du pays, soit avec les nombreux émigrés qu'attirait la neutralité suisse, d'anciens officiers de la garde de Louis XVI, comme les Maillardoz, les d'Affry et les d'Erlach, de futurs évêques, comme l'abbé Rousseau, ou des grands seigneurs déchus, comme le duc d'Ayen, les Tessé et le marquis de Mun, qui avaient fondé, au château de Lowemberg, une colonie dans le genre de celle de Greng. Puis c'était Coppet avec M. Necker, Mme de Staël et ses amis, Benjamin Constant et Mathieu de Montmorency. Norvins se créait là des amitiés sérieuses et durables, auxquelles il allait devoir la vie. Au bout de quelques années, en effet, lassé de l'exil, il rentrait en France avec un passeport du ministre français à Berne, Barthélemy. Mais ce passeport même lui était fatal : le 18 fructidor, qui envoyait Barthélemy à la Guyane, jetait Norvins à la Force. Peu s'en fallut qu'il n'en sortît quelque pour l'échafaud ; c'est Mme de Staël qui le sauva, grâce à ses

courageuses démarches près des proscripteurs, mais elle ne put obtenir sa libération. Il resta deux ans en prison, jusqu'au 18 brumaire ; le tableau qu'il a tracé de sa captivité constitue assurément un des plus jolis chapitres de ce livre ; il vient compléter et rectifier heureusement les tableaux déjà publiés des prisons de Paris pendant la Révolution ; on les connaissait pour la période de la Terreur ; on ne les connaissait guère pour la période du Directoire.

On conçoit que délivré par le 18 brumaire, Norvins ait eu une reconnaissance exaltée pour l'homme auquel il devait la liberté. Aussi fut-il un des premiers, parmi les royalistes, à se rallier à Bonaparte consul. Il fut aussitôt attaché à la préfecture de la Seine comme chef du cabinet de Frochot, et il semble bien qu'il ait pris une part considérable à l'œuvre de réorganisation administrative et d'embellissement de Paris qui signala cette époque. Mais cette œuvre même ne suffisait pas à son besoin d'action, et dès que le général Leclerc fut désigné pour aller reprendre possession de Saint-Domingue terrorisé par Toussaint-Louverture, il lui demanda à partir avec lui. Il partit en effet, et le récit de cette expédition brillante et désastreuse termine ce second volume. Là, comme partout, l'auteur a beaucoup vu, bien vu et non moins bien décrit. Et tous les amis de l'histoire doivent remercier M. de Laborie d'avoir révélé au public, en les accompagnant de notes substantielles et précises, ces souvenirs qu'il eût été vraiment dommage de tenir cachés ou de ne laisser voir qu'à quelques privilégiés.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires des autres, par la comtesse DASH. *Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-jours. Souvenirs anecdotiques sur la Restauration.* Paris, Librairie illustrée, 2 vol. in-12 de 300 et 292 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

Nous n'en avons pas fini avec la légende napoléonienne. Dans le long éblouissement qu'elle produit, on ne voit pas sous son vrai jour le régime qui a succédé à l'Empire et qui mérita si bien le nom de Restauration. Les Mémoires dont nous allons parler n'apporteront certainement aux historiens que de bien faibles reflets de cette époque, mais ne seront pas à dédaigner entièrement ; ils donneront ce qu'on pourrait appeler l'atmosphère de ces jours calmes occupés de plaisirs, de théâtre, de modes, de questions littéraires. Mlle de Cisterne, mariée au vicomte Poilow de Saint-Mars, devenu général, voulait écrire ; pour respecter des susceptibilités de famille, elle cherchait un pseudonyme ; son chien favori le lui fournit, et sous le nom de comtesse Dash, elle composa un grand nombre de romans bien reçus dans les cabinets de lecture. Les deux volumes que nous annonçons, et dans lesquels elle déclare vouloir parler d'elle le moins possible et beaucoup de ceux avec qui elle s'est

trouvée en relations, se ressentent un peu du genre qu'elle a surtout cultivé. Elle s'y complaît un peu trop au récit d'épisodes qui tous ne sont pas destinés aux yeux des jeunes filles, et qu'elle dramatise et dialogue suivant la recette en usage de 1830 à 1850. Parfois, comme au temps où elle fut journaliste, elle s'arrête à de petites anecdotes qui pouvaient être amusantes dans la conversation, mais dont un demi-siècle a refroidi la saveur. Enfin, disons-le, il y a là beaucoup de commérages féminins. Mais à côté de pages incolores, Mme Dash recueille d'émouvants souvenirs de la Révolution. Elle raconte quelquefois très bien, et donne sur la société, le monde, le théâtre, qu'elle aimait passionnément, des renseignements qui ont leur valeur. Elle est femme de bonne compagnie, fort aristocrate, très royaliste, d'une dévotion peu exigeante. Elle n'est pas méchante, et dans les *Mémoires des autres*, les autres n'ont pas à se plaindre d'elle, pas assez peut-être, au gré du lecteur affriolé souvent par les promesses d'amples sommaires précédant les chapitres. Les grands événements ont laissé peu de traces dans ces souvenirs mondains, ce sont des orages dont Mme de Saint-Mars a entendu à peine de lointains roulements. Il y a pourtant des détails peu connus sur le duc de Berry, sur la conspiration de Berton, sur M. Manzin, si haï des libéraux pour avoir, comme Marchangy, dévoilé les trames des comédiens de quinze ans. Ailleurs on trouvera des pages faites pour nous attendrir sur cette belle Alsace, dont les paysages avaient charmé Mme Dash. Le premier de ces volumes porte en sous-titre : *Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-jours* ; le second, *Souvenirs anecdotiques sur la Restauration*. Mais il s'arrête après le sacre de Charles X. Mme de Saint-Mars est morte seulement en 1872. Elle a écrit dans les revues les plus en vogue, dans les journaux les plus répandus, elle a été liée avec tout le monde littéraire, notamment avec Dumas père, qui, paraît-il, accepta la paternité d'une dizaine de volumes de sa composition. Il est probable que les tomes qui suivront ceux-ci, plus que ceux-ci, offriront une lecture amusante et intéressante. De jolis portraits de Mme de Saint-Mars ornent ces deux premiers volumes. TH. de P.

Fustel de Coulanges. par PAUL GUIRAUD. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les lecteurs du *Polybiblion* me sauront gré de résumer à leur usage cette étude biographique et critique consacrée au grand historien par quelqu'un qui l'a connu de près, ayant été son élève d'abord, son familier ensuite. Fustel de Coulanges (1830-1889), après de solides études faites à l'École normale supérieure et continuées à l'École française d'Athènes, conquit le titre de docteur avec une dissertation sur Polybe. Nommé professeur, en 1860, à la Faculté de Strasbourg, il y resta jusqu'en 1870 et y publia, en 1864, le livre célèbre intitulé : *La Cité antique*

(septième édition, 1879), qui est resté son chef-d'œuvre. Appelé à Paris par Duruy, peu avant la guerre franco-allemande, il devint professeur à l'École normale supérieure et fut même chargé de faire à l'Impératrice un cours d'histoire, que les événements de l'année interrompirent après la onzième leçon. En 1875, il quitta l'École pour la Sorbonne ; en 1880, il y rentra avec le titre de directeur, mais se démit de ces fatigantes fonctions en 1883, pour retourner à son cours de Sorbonne et à son *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France*, vaste et riche monument en partie posthume et qui reste inachevé avec le tome VI. Ce sont là tous les événements d'une vie qui a été remplie exclusivement par le double culte de l'enseignement et de la science. Il est à noter, toutefois, que les événements de 1870 ne laissèrent pas Fustel indifférent ; il se jeta dans la lutte avec une brochure écrite en réponse à Mommsen et intitulée : *L'Alsace* (on a imprimé à tort dans la liste bibliographique, p. 273, *L'Allemagne*) *est-elle française ou allemande ?* dont il est facile de deviner les conclusions. De plus, M. Guiraud nous fait connaître, en l'analysant, un travail manuscrit dans lequel notre historien examinait la question de la forme de gouvernement à donner à la France et ébauchait à son tour un projet de constitution qui n'est ni meilleur ni pire que tous les autres fabriqués en France depuis Sieyès.

La partie critique du livre nous offre sur le professeur, sur l'érudit, sur l'écrivain, une étude de première main, d'où le respect du disciple et la bienveillance de l'ami n'excluent pas la liberté, et que tout le monde lira avec fruit. Ceux qui n'ont pas connu Fustel verront de plus près cette figure considérable, et il est à remarquer que le portrait tracé de l'homme confirme pleinement l'impression générale que l'écrivain laisse à tous ceux qui l'ont lu : celle d'un esprit éminent et digne de respect, mais peu sympathique. M. Guiraud n'étonnera personne en nous apprenant que « son intelligence était libre de toute croyance au surnaturel » (p. 195) ; cette lamentable lacune dans l'esprit de l'auteur explique les lacunes de son œuvre. Est-il besoin de démontrer ici ce qu'un historien perd à ignorer les fins dernières de l'humanité, la raison d'être de son passage ici-bas, l'origine et les conditions de toute civilisation ? Mais je ne veux pas faire à mon tour la critique des idées de M. Fustel ou de celles de son biographe ; pour ce qui concerne le premier, je m'en suis assez souvent expliqué dans mes articles de la *Revue des questions historiques* et dans l'*Histoire poétique des Mérovingiens*. Quant à M. Guiraud, son livre est intéressant, bien écrit, d'une objectivité suffisante chaque fois qu'il ne touche pas aux problèmes religieux. Si j'avais un reproche à lui adresser, ce serait d'avoir outré les procédés de polémique de son maître ; celui-ci était hautain et cassant ; l'élève, par endroits, atteint à la brutalité (V. p. 155).

GODEFROID KURTH.

Bibliography and Index of North American Geology, Paleontology, Petrology, and Mineralogy for 1892-1893 and 1894, by Fred. Boughton Weeks. Washington, Government Printing Office, 1896, 2 vol. in-8 de 210 et 141 p. (*United States Geological Survey Bulletin* nos 130 et 135). — Prix : 1 fr. et 0 fr. 75.

Geologisk litteratur vedkommende Norge 1890-95. Af Dr Hans Reusch. Christiania, H. Aschehoug og Co., 1896, in-8 de vi-148 p. (*Norges Geologiske Undersøgelse*, n° 21, *Aarbog for 1894 og 95*). — Prix : 0 fr. 70.

Depuis que l'*Annuaire géologique universel* de MM. Dagincourt, Carez et Douvillé a cessé de justifier son titre par une restriction volontaire aux seuls travaux publiés sur la France et l'Algérie, les géologues qui désirent rester au courant du mouvement scientifique à l'étranger sont forcés de recourir aux bibliographies régionales qui voient le jour chaque année dans divers pays. Malheureusement, la liste de ces répertoires spéciaux laisse encore subsister bien des lacunes, et certaines contrées, dont la bibliographie est d'autant plus difficile à établir qu'elle est plus éparpillée, en dehors de l'Europe surtout, n'ont été jusqu'à présent l'objet d'aucun effort dans ce sens. Sans remonter jusqu'aux tentatives éphémères de divers auteurs, dont la plus remarquable fut, en France, celle de Cotteau (1858-1869), il faut citer ici, en première ligne : la *Revue géologique suisse*, de M. H. Schardt, qui compte déjà vingt-cinq ans d'existence; la *Bibliografia geologica italiana*, publiée depuis 1886 par les soins du R. Ufficio Geologico de Rome ; la *Bibliothèque géologique de la Russie*, fondée la même année par M. Nikitine et parvenue à son dixième volume; enfin, les *Annals of British Geology* que M. J.-F. Blake fait paraître depuis 1890. Ces quatre publications donnent, outre le titre de chaque ouvrage, des analyses souvent très détaillées; les beaux volumes de M. Blake reproduisent même un certain nombre de figures extraites des travaux originaux. Pour quelques autres pays moins favorisés, il n'existe que de simples relevés de titres : c'est le cas de la Scandinavie (*Société géologique de Stockholm*, depuis 1870), de l'Autriche (*K. K. Geologische Reichsanstalt*, depuis 1892), et de l'Australie (*Geological Survey of New South Wales*, depuis 1891), sans compter diverses listes provinciales qui sont imprimées périodiquement en Allemagne, en Angleterre et en Autriche.

Nous avons à enregistrer aujourd'hui la résurrection d'un de ces répertoires spéciaux, commencé en 1886 sous les auspices de l'*United States Geological Survey*, mais qui avait cessé de paraître en 1892, et la création, suivant le même type, d'une nouvelle bibliographie périodique, relative à la Norvège.

Les quatre premiers numéros de la série américaine, rédigée par M. Nelson H. Darton, ont paru sous le titre de *Record of North American Geology for* 1886-1891 : les renvois aux noms d'auteurs, aux loca-

lités et aux matières y figuraient côte à côte avec les titres d'ouvrages, le tout étant disposé en une série alphabétique unique. Ce plan a été notablement amélioré par M. Fred. Boughton Weeks dans les deux fascicules que nous avons sous les yeux : désormais, la « Bibliography, » c'est-à dire l'énumération et l'analyse des articles, disposés par ordre alphabétique des noms d'auteurs et numérotés, sera séparée de « l'Index, » dont une « classified Key » permet d'embrasser facilement les en-têtes principaux. Les comptes rendus, très sobres, ne contiennent pas d'appréciations; ils sont au nombre de onze cent vingt et un — sans compter les *bis* — dans le premier fascicule (1892-1893), et de six cent soixante-dix-sept dans le second (1894). La disposition typographique est très claire, et, grâce au soin avec lequel les tables ont été composées, les recherches y sont des plus faciles. Il y a en outre, au début de chaque volume, une liste des recueils dépouillés, ce qui édifie le lecteur à première vue sur les sources auxquelles M. Weeks a puisé. — Excellent travail, dont la suite, pour l'année 1895, est annoncée comme devant prochainement paraître.

— La nouvelle bibliographie norvégienne est l'œuvre de M. le docteur Hans Reusch, directeur de la Commission géologique de Christiania. Elle renferme une analyse succincte de toutes les publications intéressant la géologie et les sciences voisines, qui ont paru en Norvège de 1890 à 1895, ou qui ont été imprimées à l'étranger sur la Norvège pendant la même période. Malheureusement pour la plupart des géologues français, elle est rédigée en langue norvégienne, sauf traduction en anglais des titres norvégiens ou suédois. Les articles se suivent d'après l'ordre alphabétique des noms d'auteurs. Sous le titre de « Oversigt » viennent ensuite deux tables, l'une des matières principales, l'autre des divisions géographiques. Il est à souhaiter que M. Reusch puisse nous donner tous les ans une suite à ce précieux résumé d'ensemble, où l'on ne voit guère d'autre amélioration à introduire que le numérotage des articles et l'emploi de caractères plus différenciés pour les titres et les noms d'auteurs.

EMM. DE MARGERIE.

BULLETIN

El Ateismo, y la sintaxis y el positivismo, por D. FRANCISCO PINDADO. Léon, héritiers de Miñon, 1895, in-12 de VIII-458 p. — Prix : 3 fr. 50.

Un catholique et un rationaliste se rencontrent dans une école. Ils assistent à la leçon du maître qui interroge les enfants sur l'existence de Dieu. Ils partent de là pour entrer dans une discussion où sont passées en revue les théories matérialistes, celles de Kant, celles de Hégel, etc. Tel est le plan de cet ouvrage dû à la plume d'un professeur distingué, en son vivant chanoine d'Avila, et publié après sa mort par l'un de ses élèves, Dom Jérôme Lucas, professeur dans le collège épiscopal de Léon.

Bien que le cadre de cette étude apologétique ne nous semble pas très

heureusement choisi, il nous a paru que l'auteur est un esprit sérieusement métaphysicien. Le dialogue est bien conduit, parfois spirituel. De temps en temps même, une allusion politique. Les notions sont approfondies et le raisonnement très serré. M. Pindado ne se rattache pas à l'école scolastique; c'est plutôt un disciple de cette philosophie, mélange de thomisme et de platonisme, qu'avait inaugurée Balmès. Ainsi il n'admet pas la théorie de saint Thomas sur l'origine des idées. Il admet quelques idées innées, formes *à priori* de l'intelligence : à savoir les idées d'être, de cause, de substance, etc. Il fait remarquer que saint Thomas lui-même déclare que l'intelligence voit toutes choses dans les raisons éternelles.

Admettre des idées innées de quelque manière que ce soit, c'est toujours se mettre en face de cette difficile question : Est-il certain que ces idées correspondent à la réalité? Aussi saint Thomas avait-il évité avec soin cette impasse. Sans doute il admettait que l'intellect humain participe de l'intelligence divine, et par suite des raisons éternelles qui sont en elle, mais l'intellect y participe en puissance seulement, c'est-à-dire qu'il a la capacité de saisir ces notions quand elles lui sont présentées par les objets. Avant cette présentation, il n'y a aucune idée. Par suite, il n'y a pas à se demander si les notions intelligibles se retrouvent dans la réalité, puisqu'elles ont été puisées dans cette réalité même. D. V.

La Philosophie de La Fontaine. par Louis Delaporte. Paris, A. Fontemoing, 1896, in-12 de 97 p. — Prix : 2 fr.

Un homme d'esprit disait des femmes pieuses, qui se piquent de lettres, qu'il en est peu qui résistent à la tentation d'enrichir la littérature des recueils de prières. Les dévots de La Fontaine sont ainsi : ils en viennent toujours à lui consacrer quelque écrit, fût-ce une brochurette comme celle-ci. La philosophie de La Fontaine est une des faces sous lesquelles on a le plus étudié le bonhomme, et M. Delaporte a raison de dire qu'on ne trouvera, dans son petit livre, « aucun aperçu tout à fait neuf, ni aucune citation peu connue de ceux qu'intéressent les choses de lettres. » L'auteur est, d'ailleurs, très modeste : si son travail peut offrir quelque intérêt aux lecteurs indulgents, ils devront en reporter tout le mérite à La Fontaine. Ces précautions oratoires prises, l'auteur recherche, dans les œuvres du fabuliste, sa philosophie de la nature; ses idées sur Dieu, sur la Providence, sur la mort; ses idées sur l'âme des bêtes (qui ne sont guère celles des philosophes de son temps); ses idées politiques et sociales; ses idées sur l'art d'être heureux; il termine en faisant le procès de ses détracteurs.

Ce qu'il en dit mérite, en général, notre approbation, et il s'appuie d'autorités dont ne peut guère décliner les jugements. Il semble surtout s'être attaché à démontrer la fausseté des reproches d'impiété et d'immoralité qu'on n'a pas craint de faire à La Fontaine. On peut dire qu'il y a réussi, et c'est un grand éloge. J. Meynier.

Actualités scientifiques. Les Limites actuelles de notre science. Discours présidentiel prononcé devant la « British Association, » dans sa session d'Oxford, par le marquis de Salisbury; traduit par W. de Fonvielle. Paris, Gauthier-Villars, 1895, in-12 de xvm-54 p. — Prix : 1 fr. 50.

Ce discours est de ceux à qui leur importance et leur retentissement procurent une longue période d'actualité. Des années se passeront, — peut-être l'humanité entière passera-t-elle, — avant que soient dissipées certaines ignorances de la science : pénétrera-t-on jamais le secret de l'origine

et de la constitution intime des corps simples ? L'admirable découverte, par Mendeleef, d'une classification des corps élémentaires en familles, nous laisse absolument ignorants du lien de ces familles entre elles. Et l'éther, cette entité mystérieuse qui nous donne les vibrations lumineuses, calorifiques, électriques, qu'est-il ? Plus grand encore peut-être est le mystère de la vie soit animale, soit végétale. Malgré les brillants progrès de la biologie et de la chimie organique, nous sommes aussi loin que jamais de pénétrer le secret de la force vitale.

Si le génie de Darwin a renversé l'ancien dogme scientifique de l'immutabilité des espèces, et si les espèces actuelles proviennent, par voie de transformations successives, d'un nombre relativement restreint d'ancêtres communs, aucune des théories (nommément la sélection naturelle) par lesquelles on a cherché à expliquer cette évolution ne résiste à la discussion. L'illustre orateur raille finement le raisonnement de Weissmann, qui, reconnaissant la théorie de la sélection naturelle comme impossible à justifier, se déclare « obligé » de l'admettre, parce que, en dehors d'elle, on est contraint d' « invoquer l'existence d'un plan préconçu dans la nature. » Le grand ministre anglais constate qu'on n'est jamais « obligé » d'admettre une théorie qui ne se justifie pas; pour sa part, il déclare accepter complètement la conclusion de l'influence médiate ou immédiate d'un ordre voulu régnant dans la nature, et termine son discours en adoptant l'opinion exprimée vingt ans auparavant par lord Kelvin, qui voit partout la nature soumise à une volonté libre et toutes les choses vivantes « dépendant d'un Créateur et d'un Maître éternel. »

Les paroles de remerciement prononcées, à la suite de ce discours, par lord Kelvin lui-même, puis par le professeur Huxley, la réponse finale du président, sont résumées par le traducteur à la suite de la traduction intégrale du discours principal. JEAN D'ESTIENNE.

Étude sur la réforme économique et financière d'après les idées d'un socialiste chrétien, par H. LAPORTE DE LA PORTE. Vienne, Mayer, 1896, in-8 de 72 p. — Prix : 1 fr. 60.

L'auteur, qui offre son étude à M. le duc de Parme, se défie des économistes, de la spéculation et des juifs, mais pas du tout de l' tat, auquel il veut donner le monopole des chemins de fer, des mines et de l'assurance contre l'incendie. Les divers impôts sont passés en revue et jugés sommairement. Comme directeur du travail national, le gouvernement doit faire dresser un bon cadastre, supprimer les hypothèques occultes, distribuer le crédit à l'agriculture, réglementer l'industrie et le commerce, consacrer pratiquement le droit à l'assistance. Ces pages révèlent un état d'esprit assez répandu, où des idées fausses et dangereuses se mêlent à beaucoup d'aspirations généreuses. BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

La Question du bimétallisme, par le marquis DE SAVIGNAC. Niort, Imp. niortaise, 1896, in-8 de 23 p.

Voici un plaidoyer vif, bref et sensé contre les prétentions des bimétallistes qui, si on les laissait faire, nous inonderaient d'une monnaie dépréciée et provoqueraient une crise gigantesque. Ils doivent d'ailleurs avoir perdu tout espoir prochain d'entente internationale favorable à leurs désirs, puisqu'à la récente élection présidentielle des tat-Unis leur candidat a succombé, malgré les efforts des propriétaires de mines d'argent. L'auteur préconise l'usage de l'or, avec la « pistole » de dix francs comme unité.

BARON J. ANGOT DES ROTOURS.

Aide-mémoire de l'officier de marine pour 1897, par Dubassier et Valentino. 10e année. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-12 cart. — Prix : 5 fr.

L'éloge de cette utile publication n'est plus à faire. Sa dixième édition, qui vient de paraître, est encore complétée par un tableau comparatif des bâtiments de toutes les puissances européennes et américaines, qui permet d'embrasser d'un coup d'œil la force maritime relative des divers États. Le présent aide-mémoire comprend d'abord un excellent précis de droit maritime international, travail très exact, qui vaut de gros volumes. Vient ensuite une notice détaillée sur les différentes catégories de bâtiments adoptées par les diverses puissances, puis des tableaux donnant pour chaque État le répertoire complet de tous les navires à flot ou en chantier. En troisième lieu, nous trouvons le réseau télégraphique sous-marin, puis la liste du personnel de l'état-major de la marine française, les tableaux d'avancement, la liste des commandements à la mer, enfin celle des officiers admis à la retraite. L'aide-mémoire de l'officier de marine est de ceux qu'on a à consulter fréquemment et qu'aucun autre manuel ne peut remplacer.

Arthur de Ganniers.

The Poetical Works of Robert Burns, with notes, glossary, index of first lines and chronological list, edited by J. Logie Robertson, M. A. London, Frowde, 1896, in-8 de xx-635 p. — Prix : 4 fr. 35.

The Poetical Works of lord Byron. London, Frowde, 1896, in-8 de x-924 p. —Prix : 4 fr. 35.

La librairie Frowde vient d'ajouter les œuvres poétiques de Burns et celles de Byron à une collection qui comprend déjà Shakespeare, Scott, Wordsworth et Longfellow. Les deux nouveaux volumes se recommandent comme les précédents par un texte correct et bien imprimé, ainsi que par un prix modique. Il était malaisé de faire tenir en un seul volume tout Byron ; l'éditeur s'est tiré à son honneur de la difficulté, et les caractères, quoique fins, sont nets et lisibles. L'ordre où sont rangées les poésies de Burns est bien singulier ; c'est, dit l'annotateur, « l'ordre de leur popularité, » qui « correspond à peu près à leur ordre de mérite. » Un index chronologique permet cependant de rétablir la succession des œuvres. Quelques mots précis sur la façon de prononcer le dialecte de Burns auraient été les bienvenus.

A. Barbeau.

Werden und Wandern unserer Wörter, von Franz Harder. Berlin, Gaertner, 1896, in-8 de 189 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Franz Harder donne au petit livre, dont il paraît aujourd'hui une seconde édition, le titre modeste de « Causeries étymologiques. » C'est annoncer clairement que son dessein n'est pas de rivaliser avec les Grimm, les Weigand, les Eberhard, les Kluge. Ses prétentions ne visent pas si haut : c'est ici une œuvre de vulgarisation. Assez et trop longtemps, la science philologique était un livre fermé aux profanes : les initiés seuls pouvaient y lire, et avec quelle subtile jouissance ! On comprend cependant que la langue étant un patrimoine commun à tous, il importe à tous de la connaître peu ou prou. Le grand public ne saurait toutefois s'y intéresser que si on laisse de côté cet appareil scientifique, dont on a l'habitude de hérisser les choses les plus simples et souvent les plus faciles à connaître. C'est ce qu'a compris M. Harder; et avec une simplicité et une clarté qui sont un très grand mérite dans une question si délicate, il expose les origines d'un très grand nombre de mots allemands, en les classant non

d'après les racines, mais d'après le sens. C'est ainsi qu'il parle successivement des mots qui ont rapport au vêtement, à la nourriture, à la maison, à la ville, à la famille, aux distractions, à la vie civile, à l'armée, à la marine, au commerce, à l'industrie, aux sciences, aux arts, à la religion, etc.; enfin il termine son vocabulaire par l'étude des termes abstraits et de quelques locutions familières. Chemin faisant, M. Harder trouve occasion de corriger certains textes français : c'est ainsi qu'il fait remarquer que dans le conte de Cendrillon, il est parlé de pantoufles fourrées de verre, *Glasschuhe*, alors qu'il fallait écrire fourrées de vair, *Pelzschuhe*, ce qui est en effet rationnel, alors que l'autre leçon est absurde. Grâce à ces anecdotes, je promets une lecture amusante et à la fois très instructive à ceux qui voudront parcourir le petit livre de M. Harder. L. Mensch.

---

1. — **L'Archiduc Casimir**, opérette bouffe en 2 actes, par Ch. Le Roy-Villars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 108 p. — Prix : 1 fr.
2. — **Chantepie**, drame en 3 actes, tiré de *la Femme blanche des marais*, de Paul Féval, par Paul Féval fils et Théodore Botrel. Même librairie, 1896, in-12 de 96 p. — Prix : 1 fr.
3. — **Les Parapluies**, comédie en 1 acte, par G. de Wailly. Même librairie, 1896, in-12 de 51 p. — Prix : 1 fr.
4. — **Les Ambitions d'Églantine**, comédie en 2 actes, par Ch. Le Roy-Villars. 3e édit. Même librairie, 1896, in-12 de 50 p. — Prix : 0 fr. 80.
5. — **Le Fils de la veuve**, récit de Bretagne, par Théodore Botrel. Même librairie, in-12 de 6 p. — Prix : 0 fr. 25.
6. — **Scènes de la vie des jeunes filles. Le Bouquet blanc**, comédie en 1 acte, par A. Beaumont. Paris, Hennuyer, 1896, in-12 de 16 p. — Prix : 1 fr.
7. — **Un Bal de noce**, monologue, par Paul Baur, dit par Mme Barretta, de la Comédie française. Même librairie, 1896, in-18 de 6 p. — Prix : 0 fr. 50.
8. — **Madame la doctoresse**, monologue, par le même. Même librairie, 1896, in-18 de 7 p. — Prix : 0 fr. 50.

1. — Le sujet de *l'Archiduc Casimir* n'est pas neuf, mais quand il est traité avec cette verve un peu folle qui convient aux réjouissances de carnaval, c'est toujours drôle et c'est le cas ici. Casimir est couturier et marchand de modes, fleurs et plumes, robes et manteaux, trousseaux et layettes, etc., pourvu d'ailleurs d'une bonne dose de suffisance grâce à quoi il n'est pas trop invraisemblable qu'à la faveur des circonstances, quelques imbéciles le prennent pour un archiduc en voyage. D'où toute une série de quiproquos amusants, dont le bon drille sait tirer les profits, entre lesquels un bon dîner n'est pas celui qu'il goûte le moins. L'erreur se découvre, il le faut bien, et Casimir reprend son vrai rôle, mais sans d'ailleurs rien perdre de sa faconde et de sa gaieté. La scène se passe dans un pays dont le nom n'est pas facile à prononcer, en plein royaume d'opéra bouffe, et si les spectateurs ne rient pas à gorge déployée, c'est qu'ils seront vraiment trop difficiles. Cette pièce comporte onze personnages.

2. — Avec *Chantepie*, nous passons en Bretagne au temps des guerres de religion. Mais c'est beaucoup moins sa religion que veut défendre le parpaillot Guy de Plélan, que son amour jadis méprisé par la dame de Malestroit dont il veut tirer vengeance. Malheureusement pour lui, Plélan a affaire à forte partie dans la personne du brave petit Chantepie et d'Yvon le follet, sans compter que les deux petits Bretons sont puissamment aidés dans leur œuvre de sauvetage par la *Femme blanche des marais* et par toute une com-

binaison de portes secrètes et de souterrains si commodes pour aider les dramaturges à sauver l'innocence et à faire triompher la vertu. Une fois de plus portes et souterrains rendent à ces braves gens que sont les Malestroit tous les services que leurs vertus pouvaient en attendre. Tout finit le mieux du monde, sauf bien entendu pour Plélan et son complice, le traître Renot, punis comme ils le méritent. Pour comble de bonheur, le brave petit Chantepie, un enfant trouvé, est précisément l'héritier des Malestroit, et en sauvant ses bienfaiteurs, il a vengé son père et sa mère. Drame émouvant, en somme, et fort bien mené, qui rappelle de loin le *Bossu* légendaire, qui a fait couler les larmes de tant de générations. Ce drame comporte dix personnages, dont quatre jouent un rôle presque muet.

3. - Avec *les Parapluies*, nous sommes ramenés dans des sphères plus modestes. On pourrait appeler cela l'art de reconnaître un honnête homme au moyen de parapluies. La recette n'est pas très compliquée, et pourtant je ne sais pas si elle serait, dans l'ordinaire de la vie, d'une application bien pratique, la ruse n'étant pas difficile à deviner par ceux dont on veut faire l'épreuve? Du moins je puis dire qu'elle donne lieu ici à une gentille et amusante comédie, qui a même son petit coin emu et sentimental. C'est amusant et moral. Sept personnages, dont un Marseillais. Je ne compte pas les quatre parapluies, qui pourtant jouent un rôle important. Et voilà, dans ma revue dramatique et comique d'aujourd'hui, la part du sexe fort : pour la quantité tout au moins, il est le mieux partagé.

4. — Les jeunes filles ont pour elles d'abord *les Ambitions d'Églantine, ou la Conspiration des fleurs*. Tous les personnages sont des fleurs, toutes désireuses, même la rustique Églantine, de se voir attribuer la royauté des fleurs. C'est Rosette Pompon qui l'obtient, et Églantine, qui la lui a ravie un instant, se dépêche de la lui rendre, quand elle a éprouvé les inconvénients de la royauté. Rosette est si modeste et si bonne qu'après une courte explosion de jalousie, dont Églantine a seule eu à souffrir pour avoir voulu usurper une couronne, toutes s'inclinent devant elle et la saluent de leurs joyeux vivats. Cette fable gracieuse a sa portée morale, et je suis sûr que les spectatrices sauront bien découvrir, derrière le caquet des fleurettes, à quoi se reconnaît le vrai mérite et que, dans le royaume des fleurs, et peut-être aussi dans celui des jeunes filles, c'est au bon caractère, à l'esprit de conciliation, à la grâce, à la gentillesse que vont le sceptre et le diadème, ou, pour parler sans figure, l'estime et l'affection de tous. Je souhaite que la leçon porte profit, et qu'en s'en faisant les interprètes pour le plus grand plaisir de leurs compagnes qui les regardent, les fillettes parées de fleurs n'oublient pas d'en prendre leur part.

5. — *Le Fils de la veuve* n'est qu'un court récit en vers qui met en scène le fils du marin, finissant toujours par céder, malgré les objurgations de sa mère, la pauvre veuve, aux irrésistibles séductions de la mer, « la grande enjôleuse. » Il peut servir d'intermède dans un concert ou une représentation dramatique. Il peut être d'ailleurs récité aussi bien par une petite fille que par un petit garçon ; celui-ci rendra mieux les aspirations et les rêves du fils, celle-là les inquiétudes et les supplications inutiles de la pauvre veuve. Et ainsi, suivant le sexe à qui l'on en confiera l'interprétation, le récit pourra changer un peu de caractère sans cesser d'être intéressant.

6. — Avec *le Bouquet blanc* nous changeons de librairie et aussi de genre. Cette petite et fine comédie convient en effet non plus aux écoles ou aux patronages, mais aux salons où l'on pratique ce genre de divertissements, sans être toujours assez scrupuleux sur le choix des pièces représentées. Celle-ci est de bon goût, et bien qu'on y parle amour et mariage, elle est tout

à fait sans danger, au moins pour les jeunes filles à qui leur âge permet de parler de ces choses. *Le Bouquet blanc* paraît fade à Raymonde et aussi le fiancé qui le lui a offert, jusqu'au moment où elle s'aperçoit que si elle veut renvoyer le premier et donner congé au second il se présentera tout de suite quelqu'un pour recueillir l'héritage. Cette perspective suffit pour déterminer une évolution dont on aperçoit le terme à brève échéance, et ce sera le mariage de Raymonde avec le bel Henri de Sancy, qui n'est pas d'ailleurs seulement un beau garçon, mais aussi le meilleur des hommes. Je dois dire au lecteur que cette petite comédie, très piquante, n'est que le premier acte d'un roman dialogué en dix comédies, qui peuvent se jouer toutes séparément, mais dont la suite constitue un ensemble de représentations tout à fait charmantes. *Le Bouquet blanc* ne comporte que deux personnages féminins, mais les pièces suivantes, dont je n'ai pas à parler ici, car je n'en ai reçu que le programme, comportent un plus grand nombre de personnages, et le sexe fort y joue naturellement son rôle. C'est même la principale raison pourquoi ces petites comédies ne peuvent être jouées qu'en famille, le mélange des sexes n'étant possible que là.

7 et 8. — *Un Bal de Noce* et *Madame la Doctoresse* sont des monologues pour jeunes filles de même âge et de même condition que celles qui peuvent jouer les précédentes comédies. C'est spirituel et frivole, sans grande portée morale, mais d'ailleurs amusant et, je crois aussi, tout à fait inoffensif. Avant de le faire réciter par leurs filles, les mamans peuvent d'ailleurs et même doivent les lire. En ces matières délicates, elles sont plus compétentes que moi. P. Talon.

Recuerdos de España, obras selectas escritas en castellano, par Don Guillermo Bernard. Chez l'auteur, château de Monhoudon (Sarthe). 1897. In-18 de 327 p. — Prix : 5 fr.

Il y a quelques mois, le *Polybiblion* a rendu compte de *Quatre ans en exil*, beau volume dans lequel M. Guillaume Bernard a raconté comment, à la suite des funestes décrets, il avait, en qualité de religieux, cherché un asile en Espagne. M. Bernard a mis cet exil à profit pour s'initier à la langue espagnole, si complètement qu'il a pu non seulement écrire en pur castillan un joli volume, mais dans la province de Soria exercer les fonctions de professeur de rhétorique au colegio del Carmen. Dans les *Recuerdos de España* on trouve les morceaux très variés qui se produisirent sous son professorat, vers, prose et quelques traductions en espagnol de scènes dramatiques destinées à des représentations théâtrales, scènes tirées de Molière et de Schiller. A ces adaptations fort bien faites, M. G. Bernard a joint un gai *Entremes* de sa façon, *los materemosa los dos*. Si l'on était encore au temps où la langue espagnole jouissait chez nous d'une si grande faveur, on pourrait, aux jeunes gens désireux de l'apprendre, recommander le volume de notre collaborateur comme offrant une lecture facile et variée. Th. de P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La science catholique vient de subir une nouvelle atteinte par la mort presque simultanée de deux de ses représentants les plus distingués : Mgr Chrétien Dehaisnes et M. le chanoine Albanès.

Mgr Chrétien Dehaisnes, mort le 2 mars, à Lille, était né en 1825, à Estaires. Après de brillantes études au petit séminaire de Cambrai, où il eut

pour condisciple le vaillant évêque de Grenoble, Mgr Fava, puis au grand séminaire, il fut appelé comme professeur à Auchy ; il se vit ensuite confier l'enseignement de l'histoire au collège Saint-Jean. M. Asselin, maire de Douai, qui connaissait, pour avoir collaboré avec lui, et sa valeur et son activité, lui donna la direction des archives de cette ville. Cette situation et celle d'archiviste du Nord, qu'il occupa en 1872, après la mort de M. Alexandre Desplanque, lui permirent de poursuivre ces recherches sur l'art flamand qui ont établi sa réputation parmi les érudits. Il s'est acquis un titre bien plus considérable encore à la reconnaissance des catholiques par la part qu'il a prise à la fondation de l'Université catholique de Lille, par l'ardeur qu'il a mise à en assurer le succès. En 1882, il abandonna son poste d'archiviste pour se consacrer tout entier à l'organisation de l'enseignement supérieur. Secrétaire général, puis vice-recteur de l'Université catholique de Lille, ce n'est qu'en 1888 qu'il prit sa retraite avec le titre de vice-recteur honoraire. Le Saint-Siège daigna récompenser ses services en le nommant prélat romain. Grâce à une aimable communication de M. l'abbé Leuridan, secrétaire de l'Université catholique (60, boulevard Vauban, à Lille), qui prépare une biographie de l'éminent érudit pour laquelle il fait appel à tous les possesseurs de renseignements, nous pouvons donner ici la liste complète des publications de Mgr Dehaisnes : *Les Maronites, d'après le manuscrit arabe du R. P. Azar, vicaire général de Saïda (Terre-Sainte)* (Cambrai, 1852, in-12) ; — *Poèmes couronnés au concours séculaire de Notre-Dame de Grâce de Cambrai* (Cambrai, 1852, in-8) ; — *Notice sur Madame Augustine Sauvage* (Douai, 1855, in-18) ; — *Le Saint Sacrement de miracle, poésie composée pour le jubilé séculaire célébré à Douai en 1855* (ibid., 1855, in-8) ; — *Alain de Kerlannorr*, drame en trois actes (ibid., 1856, in-8) ; — *De l'Art chrétien en Flandre. Peinture* (ibid., 1860, in-8) ; — *Étude sur le retable d'Anchin* (Arras, 1860, in-8) ; — *Les Maronites devant l'Église et devant la France* (ibid., 1861, in-8. Extrait de la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, septembre, octobre, novembre 1860 ; janvier, février 1861) ; — *Dissertation critique sur la donation promise par Charlemagne au Saint-Siège en 774* (ibid., 1861, in-8. Extrait du même recueil, novembre 1861) ; — *Le Saint-Siège devant le protestantisme (1521-1542)* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, avril, juin, juillet 1862) ; — *Sixte-Quint et Henri IV, introduction du protestantisme en France* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, octobre 1862) ; — *Un Manuscrit de l'abbaye de Marchiennes* (ibid., 1862, in-8. Extrait du même recueil, décembre 1862) ; — *Notice sur le Père Trigault, missionnaire en Chine (1577 à 1628)* (Paris, 1864, in-8) ; — *Les Origines de l'Université de Douai d'après des documents inédits* (Paris, 1864, in-8) ; — *Le Testament de Georges Colvenaere, chancelier de l'Université de Douai* (Douai, 1864, in-8) ; — *Vie du Père Nicolas Trigault, de la Compagnie de Jésus* (Tournai, 1864, in-12) ; — *Étude sur la passion de saint Adrien et de sainte Nathalie, manuscrit du XVe siècle* (Paris, 1865, in-8) ; — *Essai sur les relations commerciales de la ville de Douai avec l'Angleterre au moyen âge* (ibid., 1866, in-8) ; — *L'Université de Douai en 1790*. Lettres et mémoire de M. Placide de Bailliencourt, publiés avec d'autres documents inédits (Douai, 1866, in-8) ; — *Les Trois Vierges de Caestre* (Lille, 1867, in-8. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Étude sur la châsse de sainte Gertrude de Nivelles* (Paris, 1867, in-8) ; — *L'Abbaye de Liessis* (Lille, 1867, in-8. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Notice sur la bibliothèque publique de Douai* (Douai, 1868, in-8) ; — *La Domination française à Douai et dans la Flandre wallonne, depuis ses origines jusqu'en 1667* (Paris, 1868, in-8) ; — *Notice sur les archives communales de Douai* (Lille, 1868, in-8. Extrait du

Bulletin de la Commission historique du département du Nord, tome X) ; — *L'Art à Douai dans la vie privée des bourgeois du XIIIe au XVIe siècle* (Paris, 1868, in-8), en collaboration avec M. Asselin ; — *Essai sur le magistrat de Douai* (Paris, 1869, in-8) ; — *Quelques mots sur un triptyque du XVIe siècle conservé à Douai* (Douai, 1869, in-8) ; — *Les Origines des Acta Sanctorum et les protecteurs des bollandistes dans le nord de la France* (Douai, 1869, in-8) ; — *Notice nécrologique sur M. l'abbé L. Cappelle* (Douai, 1869, in-8) ; — *Trois chevaliers d'Hesdin au XIe siècle* (Lille, 1870, in-8. Extrait du *Bulletin scientifique, historique et littéraire du département du Nord et des pays voisins*, octobre et novembre 1870) ; — *Les Annales de Saint-Bertin et de Saint-Vaast*, suivies de fragments d'une chronique inédite, publiées avec des annotations et les variantes des manuscrits, pour la Société de l'histoire de France (Paris, 1871, in-8); — *Notice sur la vie et les travaux de M. Desplanque, archiviste du Nord* (Lille, 1872, in-8) ; — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles, série B. Chambre des Comptes de Lille, n°s 1561 à 1680.* Tome II (Lille, 1872, in-4.) avec M. Desplanque ; — *Note sur la bataille de Saucourt* (Lille, 1872, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences de Lille*) ; — *État général des registres de la Chambre des comptes de Lille relatifs à la Flandre* (Lille, 1873, in-8. Extrait des *Annales du Comité flamand de France*, tomes XI et XII) ; — *Les Archives départementales du Nord pendant la Révolution* (Lille, 1873, in-8. Extrait des *Mémoires de la Société des sciences de Lille*) ; — *Étude sur les registres des chartes de l'audience conservés dans l'ancienne Chambre des comptes de Lille. Guerres et pillages, crimes et malheurs, mœurs et usages, dans les Pays-Bas, du XIVe au XVIIe siècle* (Lille, 1874, in-8) ; — *Département du Nord. Ville de Douai. Inventaire analytique des archives communales antérieures à 1790. Séries AA et BB* (Lille et Douai, 1876, in-4) ; — *État des objets en or, en argent et en métal trouvés en 1792 dans les églises et les communautés du district de Bergues et du district d'Hazebrouck* (Lille, 1876, in-8. Extrait des *Annales du Comité flamand de France*, tome XIII) ; — *Département du Nord. Ville d'Hondschoote. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Lille, 1876, in-4) ; — *Notice sur la vie et les travaux de M. E. de Coussemaker* (Bruges, 1876, in-4) ; — *Notice sur M. Alfred Asselin* (Douai, 1877, in-8) ; — *Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790. Nord, Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Lille, n°s 1681 à 1841.* Tome III (Lille, 1877, in-4) ; — *Notice archéologique sur l'église Saint-Piat de Seclin* (Lille, 1878, in-12. Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Cambrai*) ; — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique. Tome VI. Douai* (Paris, 1878, in-4) ; — *La Tapisserie de haute lisse à Arras avant le XVe siècle* (Paris, 1879, in-8) ; — *Département du Nord. Ville de La Bassée. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790* (Lille, 1880, in-4) ; — *L'Espagne a-t-elle exercé une influence artistique dans les Pays-Bas?* (Lille, 1880, in-8) ; — *Inventaire sommaire des Archives départementales antérieures à 1790. Nord. Archives civiles. Série B. Chambre des comptes de Lille, n°s 1842 à 2338.* Tome IV (Lille, 1881, in-4) ; — *Documents inédits concernant Jean Le Tavernier et Louis Liédet, miniaturistes des ducs de Bourgogne. Documents inédits concernant les tapissiers de Bruxelles au XVe et au commencement du XVIe siècle* (Bruxelles, 1882, in-8. Extrait du *Bulletin des Commissions royales d'art et d'archéologie*) ; — *L'Évangéliaire de Saint-Mihiel* (Amiens, 1882, in-8. Extrait de la *Revue des Sciences ecclésiastiques*, janvier 1882) ; — *Un Coffret de Rubens* (Anvers, 1882, in-8. Extrait du *Bulletin Rubens*) ; — *Département du Nord. Ville de Bouchain. Inventaire som-*

maire des Archives communales antérieures à 1790 (Lille, 1882, in-4) ; — *André Beauneveu, artiste du XIVe siècle* (Bruges, 1884, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 2e livraison de 1884) ; — *Histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle* (Lille, 1886, in-4) ; — *Documents et extraits divers concernant l'histoire de l'art dans la Flandre, l'Artois et le Hainaut avant le XVe siècle* (Lille, 1886, in-4) ; — *Le Peintre Melchior Broederlam* (Dunkerque, 1887, in-8. Extrait du *Bulletin du Comité flamand de France*) ; — *Dupleix, notes biographiques et historiques* (Lille, 1888, in-8) ; — *Société des Sciences, de l'Agriculture et des Arts de Lille. Séance solennelle du 30 décembre 1888. Discours du président* (Lille, 1889, in-8) ; — *De la Place à donner aux images et aux objets d'art religieux dans la décoration extérieure et intérieure des maisons* (Bruges, 1888, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, avril 1888) ; — *Le Comité flamand* (S. l., 1888, in-8) ; — *Jean Bellegambe et ses travaux pour des familles de Douai* (Tournai, 1889, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 2e livraison de 1889) ; — *Monseigneur Bataille, évêque d'Amiens* (Lille, 1889, in-8. Extrait des *Biographies des prêtres du diocèse de Cambrai morts depuis 1847* ; — *Le R. P. Alexis Possoz et le R. P. Alexandre Pruvost, religieux de la Compagnie de Jésus* (Lille, 1890, in-8. Extrait du même recueil) ; — *Dom Athanase Itsweire et Dom Dominique Lacaes, religieux de Notre-Dame du Mont des Cattes* (Lille, 1890, in-8. Même recueil) ; — *L'Abbé L. Capelle, missionnaire diocésain, doyen de Saint-Géry, à Valenciennes* (Lille, 1890, in-8. Même recueil) ; — *L'Œuvre des layettes de la Maternité Sainte-Anne* (Lille, 1890, in-8) ; — *La Vie et l'œuvre de Jean Bellegambe* (Lille, 1890, in-8) ; — *L'Art à Amiens vers la fin du moyen âge, dans ses rapports avec l'école flamande primitive* (Lille, 1890, in-4) ; — *Jean Bellegambe est-il certainement l'auteur du retable d'Anchin?* (Bruges, 1890, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 4e livraison de 1890) ; — *Les Œuvres des maîtres de l'école flamande primitive conservées en Italie et dans l'est et le midi de la France* (Paris, 1891, in-8) ; — *Recherches sur le retable de Saint-Bertin et sur Simon Marmion* (Lille et Valenciennes, 1892, in-8) ; — *L'Art bourguignon. Conférence de M. Courajod; réponse de Mgr Dehaisnes* (Bruges, 1892, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 5e livraison de 1892) ; — *Recherches concernant les volets du retable de Saint-Bertin* (Bruges, 1892, in-4. Même recueil, 5e et 6e livr. de 1892) ; — *L'Art flamand en France depuis la fin du XIVe siècle jusqu'au commencement du XVIe* (Bruxelles, 1892, in-8. Extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, n° 6 de 1892) ; — *La Relique de la Vraie Croix, conservée à Lille en l'église Saint-Étienne* (Lille, 1892, in-8) ; — *Fêtes et marches historiques en Belgique et dans le nord de la France* (Lille, 1893, in-8) ; — *La Sainte Vraie Croix de Douchy* (Lille, 1893, in-8) ; — *La Comtesse Jeanne de Flandre* (Amiens, 1893, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*, octobre et novembre 1893) ; — *La Comtesse Jeanne de Flandre, deuxième étude* (Amiens, 1894, in-8. Extrait du même recueil, avril et mai 1894) ; — *Découverte d'un monument funéraire de l'époque romane, à Bruay, près Valenciennes* (Lille, 1894, in-4. Extrait de la *Revue de l'Art chrétien*, 4e livraison, 1894) ; — *Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les monuments historiques conservés dans le département du Nord* (Lille, 1894, in-8) ; — *Commission historique du département du Nord. Notices descriptives sur les objets mobiliers conservés dans les établissements publics de l'arrondissement de Lille* (Lille, 1894, in-8) ; — *Allocution prononcée par le président de la commission historique du Nord, à l'inauguration du monument de Jacques de Meyere* (Lille, 1895, in-8) ; — *Le Nord monumental et artistique* (Lille, 1897, in-4).

— M. le chanoine Joseph-Hyacinthe Albanès est mort le 3 mars, à Mar-

seille, âgé de soixante-quinze ans. Né à Auriol en 1822, il couronna de solides études par le doctorat en théologie. Tour à tour archiviste des Bouches-du-Rhône et historiographe du diocèse de Marseille, il a travaillé avec une admirable persévérance à réunir les matériaux d'une histoire ecclésiastique de la France méridionale. C'est à cela que se ramènent presque toutes les publications qu'il a faites et dont malheureusement il laisse inachevée la plus importante, sa *Gallia christiana novissima*. M. le chanoine Ulysse Chevalier, qui a été chargé du soin des papiers qu'il laisse, et qui prépare sa biographie, nous a gracieusement communiqué les épreuves de la bibliographie qu'il a dressée des ouvrages du regretté savant. Nous reproduisons ici cette liste : *Panégyrique de saint Théodore, évêque de Marseille* (Marseille, 18[illegible], in-8) ; — *Entrée solennelle du pape Urbain V à Marseille en 1365*, (ibid., 1865, in-8) ; — *Famille du pape Urbain V. Recherches sur la famille de Grimoard et sur ses possessions territoriales au XIVe siècle* (Extrait du *Bulletin de la Société d'agriculture, industrie, sciences et arts du département de la Lozère*, t. XVII. Mende, 1866, in-8) ; — *Réponse à l'abbé Magnan servant de supplément au corrigé de son* Histoire d'Urbain V *et à l'entrée d'Urbain V à Marseille en 1365* (Marseille, 1867, in-8) ; — *Oraison funèbre du pape Urbain V* (ibid., 1870, in-8) ; — *Panégyrique du bienheureux Urbain V* (ibid., 1870, in-8); — *Abrégé de la vie et des miracles du bienheureux Urbain V* (Paris, 1872, in-12) ; — *Jean Huet, évêque de Toulon, ses fonctions à la cour du roi René, son épiscopat* (Extrait du *Bulletin de la Société académique du Var*, t. V. Toulon, 1872, in-8) ; — *La Vie de saint Bénézet, fondateur du pont d'Avignon* (Marseille, 1876, gr. in-8) ; — *Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon, de Vabres, de Clermont, d'Uzès et de Mende* (ibid., 1877, gr. in-8) ; — *Jean Artaudi, dominicain, prieur de Saint-Maximin, évêque de Nice et de Marseille* (ibid., 1878, gr. in-8) ; — *La Vie de sainte Douceline, fondatrice des béguines de Marseille, composée au XIIIe siècle* (ibid., 1879, gr. in-8) ; — *Le Couvent royal de Saint-Maximin en Provence, de l'ordre des Frères Prêcheurs* (Extrait du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*, t. XII. Ibid., 1880, gr. in-8) ; — *Notre-Dame de Clairecombe, abbaye chalaisienne au diocèse de Gap* (*Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence*, t. II, 1881) ; — *Histoire de la ville de Roquevaire* (Marseille, 1881, gr. in-8) ; — *L'Abbaye de Silvacane, de l'ordre de Cîteaux, au diocèse d'Aix en Provence* (Extrait de la *Revue des sociétés savantes*, VIIe série, t. VI) ; — *Inventaire du mobilier et des livres d'Avignon Nicolaï, archevêque d'Aix en Provence* (*Bulletin du Comité des travaux historiques*, section d'histoire et de philologie, 1882) ; — *Deux archevêques d'Aix qui n'en font qu'un seul et un autre archevêque qui en fait deux* (*Bulletin du Comité des travaux historiques*, 1883) ; — *Inventaire du trésor de l'église métropolitaine d'Aix au commencement du XVIe siècle* (même recueil, section archéologique, 1883) ; — *Armorial et sigillographie des évêques de Marseille* (Marseille, 1884, in-4) ; — *Vente du mobilier d'Avignon Nicolaï, archevêque d'Aix, 1443* (*Bulletin du comité des travaux historiques*, section d'archéologie, 1884) ; — *Josse Lifferin, peintre marseillais du XVe siècle* (ibid. Tiré à part, Paris, 1884, in-8) ; — *Nouveaux Documents sur le peintre Antoine Ronzen, dit le Vénitien* (ibid. Tiré à part. Paris, 1884, in-8) ; — *Un nouveau Document sur les premières années du protestantisme en Provence* (même recueil, section d'histoire, 1884) ; — *Nouvelles Pièces concernant le protestantisme en Provence* (même recueil, 1885. Tiré à part. Paris, 1886, in-8) ; — *Problèmes d'histoire ecclésiastique concernant Avignon et le Comtat Venaissin* (Avignon, 1885, in-8) ; — *Histoire des évêques de Saint-Paul-Trois-Châteaux au XIIIe siècle* (Extrait du *Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence*, t. V-VI. Montbéliard, 1885, in-8) ; — *Anne-Made-*

leine Remuzat (Marseille, 1885, in-8); — *Articles produits par le postulateur en la cause de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1885, in-4); — *15 février 1730. La Mort de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1886, in-8); — *Deux Inscriptions métriques du Ve siècle trouvées à la Gaule* (ibid., 1886, in-8); — *La Chronique de Saint-Victor de Marseille* (Extrait des *Mélanges d'archéologie et d'histoire publiés par l'École française de Rome*, t. VII. Rome, 1886, in-8); — *29 novembre 1696. La Naissance de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (Marseille, 1886, in-8); — *16 février 1730. Les Funérailles de la servante de Dieu Anne-Madeleine Remuzat* (ibid., 1887, in-8); — *Rectifications à la Gallia christiana : deux archevêques d'Aix et trois archevêques d'Arles, complètement imaginaires, et qu'il faut faire disparaître des listes* (*Bulletin historique et philologique*, 1888); — *Lettre de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque au R. P. Croiset sur la dévotion et le culte du Sacré Cœur* (Marseille, 1890, in-8); — *Nouvelles Recherches sur Pierre d'Aigrefeuille* (Extrait du *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze*, t. XIV. Brive, 1892, in-8); — *Rectification à la liste des évêques de Gap à la fin du XIIe siècle* (*Bulletin historique et philologique*, 1893. Paris, 1893, in-8); — *Une nouvelle Histoire de la Provence chrétienne* (*Université catholique*, 1894); — *Évêché de Gap, notice géographique et historique* (*Bulletin d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse du diocèse de Valence*, 1895); — *Saint Démètre, premier évêque de Gap* (ibid., t. XV); — *Gallia christiana novissima*, t. I (Montbéliard, 1895, in-4). M. le chanoine Albanès laisse en outre un nombre considérable de manuscrits, dissertations ou copies de pièces, dont la partie la plus importante est constituée par quatre volumes de la *Gallia christiana*. Tous les amis de notre ancienne histoire font des vœux pour que ces volumes, actuellement aux mains de M. le chanoine Ulysse Chevalier, ne tardent pas à voir le jour.

— M. Lucien Biart est mort le 18 mars, à Paris. Né à Versailles, le 21 juin 1829, parti jeune encore pour l'Amérique, il s'y occupa de zoologie, explora particulièrement le Mexique, se fit recevoir docteur en médecine de la Faculté de Puebla et revint en Europe avec une riche collection d'observations dont il a tiré la matière de plusieurs ouvrages scientifiques et surtout de romans et de récits pour la jeunesse. La *Revue des Deux Mondes* accueillit plusieurs de ces récits, qui parurent ensuite en volumes. D'autre part, M. Biart a collaboré quelques années à la *France* à titre de critique dramatique. Nous citerons de lui : *Les Mexicaines*, poésies (1853, in-18 ; — *Présent et passé*, poésies (1859, in-18); — *La Terre chaude, scènes de mœurs mexicaines* (1862, in-12); — *Le Mexique d'hier et le Mexique de demain* (1865, in-8); — *La Terre tempérée, scènes de la vie mexicaine* (1866, in-12); — *Le Bizco : une passion au Mexique* (1867, in-12); — *Aventures d'un jeune naturaliste* (1869, gr. in-8; 1870, in-12); — *Benito Vasquez* (1869, in-12); — *Pile et face* (1869, in-12); — *Laborde et Cie* (1872, in-12); — *Entre frères et sœurs* (1873, gr. in-8; 1875, in-12 ; — *Les Clientes du docteur Bernagius* (1873, in-12); — *L'Eau dormante. Extraits des mémoires du docteur Bernagius. Ce que femme veut. Silveria. Dona Luz. La Grotte de San Francisco* (1875, in-12); — *A travers l'Amérique* (1876, gr. in-8; 1878, in-12 ; — *Deux amis* (1877, gr. in-8 ; — *Don Quichotte de la Manche*, à l'usage de la jeunesse (1878, in-4); — *L'Homme et son berceau* (1880, gr. in-8); — *Mémoires du docteur Bernagius. La Capitaine* (1880, in-12 ; — *Les Voyages involontaires*. I. *Monsieur Pinson*. II. *La Frontière indienne*. III. *Le Secret de José*. IV. *Lucia Avila* (1880-1883, 4 vol. gr. in-8, ou 4 vol. in-12); — *Les Ailes brûlées* (1881, in-12); — *Jeanne et Maurice* (1882, in-12); — *Les Explorations inconnues*. I. *Entre deux océans*. II. *Le Roi des prairies*. III. *Le Fleuve d'or* (1882-1884,

3 vol. gr. in-8 ou in-12); — *Voyages et aventures de deux enfants dans un parc* (1883, gr. in-8; 1885, in-12); — *Les Aztèques* (1885, gr. in-8), dans la *Bibliothèque ethnologique*; — *Quand j'étais petit* (1886, in-18); — *Grand-père Maxime* (1888, in-8); — *Antonia Bezarez* (1889, in-18); — *Autour de La Fontaine* (1890, in-18); — *Mes promenades à travers l'exposition* (1890, in-8); — *Cervantes* (1891, in-8); — *La Conquête d'une patrie. Le Pensativo* (1895, in-8); — *La Vallée des Colibris* (1896, in-4).

— Un savant connu par ses explorations en Afrique et par ses travaux géologiques, M. Antoine Thomson D'ABBADIE, est mort le 20 mars dernier. Né à Dublin d'une famille française, le 3 janvier 1810, il commença ses voyages par une mission au Brésil dont il fut chargé en 1835 par l'Académie des sciences. En 1837, avec son frère Arnaud-Michel d'Abbadie, il entreprit l'exploration de l'Éthiopie, où il fit un séjour de huit années. Ils recueillirent ainsi de précieuses observations, surtout au point de vue linguistique et ethnologique; et pour reconnaître leurs travaux le gouvernement les décora le même jour l'un et l'autre chevaliers de la Légion d'honneur (1850). Membre titulaire de l'Académie des sciences par élection du 22 avril 1867, M. Antoine d'Abbadie avait également été appelé à faire partie du bureau des longitudes (section de géologie), le 9 août 1878. Il a légué sa fortune à l'Académie des sciences, à charge de dresser, en cinquante ans, un catalogue de cinq cent mille étoiles. Il a publié, sans compter de nombreux mémoires dans les comptes rendus de l'Académie des sciences depuis 1855 : *Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens* (Paris, 1859, in-4); — *Résumé géodésique des positions déterminées en Éthiopie* (Leipzig, 1859, in-4); — *Sur le tonnerre en Éthiopie* (Paris, 1859, in-4), dans les *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des sciences*; — *Hermae Pastor*, texte éthiopien dans les *Abhandlungen für die Kunde des Abendlandes* (t. II, 1860); — *Géodésie d'Éthiopie, ou Triangulation d'une partie de la haute Éthiopie*, avec M. Radau (Paris, 1860-1873, 4 vol. in-4); — *L'Arabie, ses habitants, leur état social et religieux* (ibid., 1866, in-8); — *L'Abyssinie et le roi Théodore* (extrait du *Correspondant*. Ibid., 1868, in-8); — *Observations relatives à la physique du globe, faites au Brésil et en Éthiopie*, avec M. Radau (ibid., 1873, in-4); — *Dictionnaire de la langue amariñña* (ibid., 1881, in-8); — *La Procédure en Éthiopie* (ibid , 1888, in-8).

— Un illustre mathématicien allemand, Karl-Theodor WEIERSTRASS, est mort à Berlin, le 14 février. Né le 31 octobre 1816, à Osterfelde, il se mit, après avoir terminé ses classes au gymnase de Paderborn, à l'étude du droit. Mais il ne tarda pas à se tourner du côté des mathématiques, qu'il étudia à l'Académie de Munster, professa tour à tour dans les gymnases de Paderborn, de Marienwerder et de Brunswick, et se vit enfin appelé en 1856 à l'Institut industriel, et en 1864 à l'Université de Berlin, qu'il n'a point quittée depuis lors. L'Académie des sciences de Paris l'élut correspondant en 1868. Il était déjà membre de celle de Berlin. Nous ne pouvons dresser ici une liste des travaux de M. Weierstrass, qui s'est occupé particulièrement de l'étude des fonctions. La plupart ont paru dans le *Journal für Mathematik* de Crelle et dans les Mémoires de l'Académie de Berlin. Cette dernière compagnie a nommé une commission chargée de recueillir les œuvres de l'éminent mathématicien. Cette publication, commencée en 1894 sous le titre de *Mathematische Werke*, comprend déjà huit volumes, trois pour les mémoires (*Abhandlungen*) et cinq pour les leçons professées par M. Weierstrass (*Vorlesungen*).

— On annonce encore la mort : de M. le docteur Charles ANNE, médecin-inspecteur des enfants assistés, décédé à Montchauvet (Calvados), le 20 mars;

— de M. Jean-Baptiste Barla, directeur du muséum d'histoire naturelle de Nîmes; — de M. Constant Baudoin de Chamoult, professeur au collège de Cusset (Allier), mort le 2 mars, à cinquante-trois ans; — de M. le docteur de Bossy, mort le 20 mars, âgé de cent quatre ans, au Havre; — de M. le docteur Chammard, ancien maire de Tulle, où il est mort le 25 mars, à quatre-vingt-un ans; — de M. A. Chassinat, commandant du génie en retraite, ancien professeur à l'école d'application de Metz, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 2 mars, à Saint-Brieuc; — de M. le chanoine Didier Couturier, directeur de la maîtrise de Saint-Mammès, à Langres, et compositeur, mort à soixante-dix-huit ans, le 18 mars, dans cette ville; — de M. Victor Deheurlé, économiste distingué, mort à soixante et onze ans, le 4 mars, à Troyes; — de M. Henry Dichard, fondateur de *la Lanterne de Diogène*, et tour à tour rédacteur en chef du *Peuple souverain*, du *Napoléon du Centre* et directeur du *Petit Caporal*, mort à cinquante-deux ans, le 24 mars, à Paris; — du major Euvrard, écrivain militaire, mort le 7 mars, à Paris; — de M. le chanoine Figuières, ancien professeur au petit séminaire, puis à la Faculté de théologie, mort à soixante-deux ans, le 29 mars; — de M. le docteur Marie-Adrien Fodéré, mort à quatre-vingt-un ans, le 21 mars; — de M. Henri Gagon, électricien de valeur, mort à trente-deux ans, le 2 mars, à Saint-Malo; — de Mlle Marguerite Grébus, directrice du *Progrès du Morbihan*, morte le 2 mars, âgée de vingt-trois ans; — de M. Henri Guérard, président de la Société des peintres graveurs, et collaborateur de la *Gazette des beaux-arts*, mort le 25 mars; — de Mgr Jeannerot, ancien professeur au séminaire de Besançon, secrétaire puis vicaire général de ce diocèse, et plus tard de celui de Lyon, musicien de talent, mort en mars, à Lyon, âgé de soixante-deux ans; — de M. Camille-Paul Jouve, colonel d'état-major en retraite, longtemps attaché à la Bibliothèque du ministère de la guerre, et auteur de travaux remarqués sur l'art militaire à l'étranger, mort à quatre-vingt-huit ans, le 26 mars; — de M. Jules Jouy, chansonnier populaire, mort le 18 mars, à quarante-trois ans; — de M. Victor Largeau, qui, de 1874 à 1878, explora le Sahara septentrional, l'un des partisans du transsaharien, mort le 25 mars à Niort; — de M. le docteur Paul Le Huen Dubourg, mort le 28 mars, à Angers; — de M. Eugène Maillet, professeur de philosophie au lycée Louis le Grand, et à qui l'on doit, outre des éditions classiques et sa thèse de doctorat (*De l'Essence des passions*, 1877, in-8°), des ouvrages dont l'un lui a valu les encouragements de l'Institut (*L'Éducation, éléments de psychologie de l'homme et de l'enfant*, 1890-1893, 2 vol. in-12); — de M. Mansuy, qui, sous le pseudonyme de Musany, a écrit divers ouvrages relatifs à l'équitation; — de M. l'abbé Masselin, tour à tour professeur à divers collèges de province, mort à soixante-sept ans, le 24 mars, à Saint-Brice-sous-Avranches, dont il était curé; — de M. le docteur Morvau, ancien député du Finistère, mort à soixante-quinze ans, le 19 mars, à Lannilis; — de M. Pierre Philippe, mathématicien, mort à soixante-douze ans, le 3 mars, à l'Algérie-Floing (Ardennes); — de M. Élie Rinck, directeur de l'instruction militaire à l'École polytechnique, mort le 19 mars; — de M. le docteur Louis-Alexandre de Saint-Germain, ancien président de la Société de chirurgie, chirurgien de l'hôpital des enfants malades, et auteur de nombreux travaux de pathologie infantile, mort le 24 mars, à Paris; — de M. Rodolphe Salis, le littérateur bien connu, fondateur du *Chat Noir*, mort le 19 mars, à Brest; — de M. le colonel E. Saubinet, entomologiste distingué, président de la Société linnéenne de Lyon, mort en janvier dans cette ville; — de M. Léon Serre, avocat à Cherbourg, où il est mort le 20 mars, à soixante-dix ans; — de M. M. Thollon, botaniste, chef d'exploration au Congo français, mort en janvier, à Libreville.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Felice ALAIMO, professeur à l'École supérieure de médecine vétérinaire de Naples; — de Mrs Henry Ward BEECHER, auteur de *Letters from Florida* et d'autres ouvrages, morte le 8 mars, à Stamford (Connecticut); — de M. Michael BERNAYS, dont les travaux de littérature et d'histoire littéraire sont assez estimés, mort à soixante-trois ans, le 26 février, à Carlsruhe; — de M. Eduardo DE BETTA, auteur de travaux herpétologiques et conchyliologiques, mort à Vérone; — de M. Peter VON BRADKE, sanscritiste, mort à quarante-quatre ans, le 7 mars, à Giessen; — du Rév. E. Cobham BREWER, auteur d'ouvrages d'éducation et d'un *Guide to science* (1850), mort le 6 février; — de M. Otto BUCHNER, naturaliste distingué, mort à soixante-huit ans, le 5 février, à Giessen; — de M. Antonio CECCHI, explorateur africain, mort à quarante-sept ans, chez les Somalis, le 26 novembre; — de M. Walter Scott DALGLEISH, correspondant écossais du *Times*, collaborateur de *The Nineteenth Century*, de *The Quarterly review*, etc., mort le 15 février; — de M. C. DAMIANOS, professeur de grec à l'Académie orientale de Vienne, mort dans cette ville, en février; — du Rév. Solomon DEUTSCH, philologue américain, auteur d'une grammaire hébraïque estimée, mort le 27 janvier, à New-York; — de M. Wilhelm VON DOELLEN, astronome, mort, âgé de soixante-dix-sept ans, le 16 février, à Dorpat; — de M. E. DROST, poète dramatique, mort à soixante-seize ans, le 4 février, à Hambourg; — de M. T. Gwyn ELGER, sélénographe, mort à cinquante-neuf ans; — du R. P. FALLER, de la Compagnie de Jésus, originaire de Barr, ancien provincial d'Allemagne, ancien directeur de l'École polytechnique de Quito, mort au collège de l'Immaculée-Conception qu'il avait fondé à San-Leopoldo (Brésil); — de M. Galileo FERRARIS, sénateur du royaume d'Italie, professeur de physique au musée industriel de Turin, mort à quarante-neuf ans, le 7 février; — de M. Charles W. FREDERICKSON, qui avait formé une collection remarquable sur Shelley et sur les vieux poètes anglais, mort le 29 janvier, à Brooklyn; — de M. Friedrich HAHN, ancien professeur de droit à l'Université d'Iéna, mort à soixante-quatorze ans, le 5 mars; — de M. Leo VON HALBAN, professeur de médecine à l'Université de Cracovie, mort à cinquante-neuf ans, le 28 février, dans cette ville; — de M. John Howard HICKCOX, auteur d'un *Historical account of American coinage* (1858), d'un *History of the bills of credit* (1865) et d'un *Monthly catalogue of the U. S. publications*, mort le 30 janvier, à Washington; — de M. Georg HORN, publiciste, mort le 9 mars, âgé de soixante-dix ans, à Potsdam; — de Mrs Margaret HOSMER, à qui l'on doit quelques drames, morte le 3 février, à Philadelphie; — de M. Robert HUNTER, lexicographe, mort à soixante-quatorze ans, en février; — de M. Francis JACOX, qui laisse, entre autres publications, des *Shakespeare diversions* (1875-1877), mort à Saint-John's Wood, âgé de soixante et onze ans; — de M. August KOHLER, auteur de travaux d'exégèse biblique, mort à soixante-deux ans, le 17 février, à Erlangen; — de M. Joseph KOLB, mathématicien, mort à soixante-douze ans, le 26 février, à Vienne; — de M. Karl KRÜKL, professeur de théologie à l'Université de Vienne, où il est mort, à soixante-douze ans, le 22 février; — de M. W. LIN, directeur de l'École normale d'institutrices de Görlitz, mort le 26 février, à cinquante-deux ans; — du Rév. Joshua Hall MAC ILVAINE, président d'Evelyn College, Princeton, N. Y., à qui l'on doit *The Wisdom of the Apocalypse*, etc., mort le 30 janvier; — du poète russe Apollon MAÏKOV, mort en mars; — du poète allemand Karl MORRE, mort à soixante-cinq ans, le 22 février, à Graz; — de M. Ant. NIELSON, écrivain danois, mort le 7 mars; — du T. C. F. NOAH, des écoles chrétiennes, de son nom séculier Francis C. Curran, auteur d'ouvrages d'éducation, professeur de

littérature anglaise à Manhattan College, N. Y., mort le 29 janvier; — de M. George G. Perry, auteur de travaux sur l'histoire ecclésiastique, mort le 11 février, à Londres; — de M. Alex. Pirona, mort à Alexandrie, le 13 décembre; — de M. Guillermo Prieto, poète mexicain, mort à Mexico; — de M. David L. Proudfit, collaborateur des magazines américains et poète, mort le 23 février, à New-York; — du R. P. Dom Giuseppe Quandel, abbé du Mont-Cassin, mort en mars, à soixante ans; — de M. Samuel Harvey Reynolds, auteur de *The ruin of ancient Thebes*, mort à soixante-cinq ans, le 7 février, à Biarritz; — de M. Emil Rittershausen, poète allemand, mort le 8 mars; — de M. Daniel Sanders, le célèbre lexicographe et linguiste, mort à soixante-dix-huit ans, le 11 mars; — de M. Paul Taubert, publiciste, mort le 1er janvier, à Manaos, au Brésil; — de M. Filippo Tognini, conservateur de l'Institut botanique de Pavie, mort en février; — de M. Charles Tomlinson, auteur de nombreux ouvrages scientifiques, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 15 février, à Londres, où il était professeur au King's College; — de M. K. von Torma, savant hongrois, mort à soixante-dix-neuf ans, le 1er mars; — de Mrs Oliver Wendell Holmes Upham, qui, sous le pseudonyme de Maiden Aunt, a collaboré à *The Saturday Evening Gazette* et autres revues des États-Unis, mort le 13 février à Salem, Mass.; — de M. Karl Vosyka, à qui l'on doit des travaux d'histoire littéraire, mort le 5 mars, à Prague; — de M. William Wallace, philosophe et moraliste, mort le 16 février, à Oxford; — de M. C. F. Wiepken, auteur de recherches sur les coléoptères, conservateur du muséum d'Oldenbourg, mort le 29 janvier.

Institut. — *Élections. Académie française.* — M. le comte Albert de Mun a été élu, au second tour de scrutin, en remplacement de M. Jules Simon, décédé, par 18 voix contre 12 à M. Ferdinand Fabre, 2 à M. Émile Zola et 2 bulletins blancs; M. Gabriel Hanotaux, ministre des affaires étrangères, a été élu au quatrième tour de scrutin, en remplacement de M. Challemel-Lacour, décédé, par 18 voix contre 1 à M. Émile Zola, 12 à M. Ferdinand Fabre et 13 bulletins blancs.

Académie des sciences morales et politiques. — M. Louis Passy a été élu membre libre en remplacement de M. Albert Desjardins, décédé.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 5 mars, M. Clermont-Ganneau a achevé sa communication sur une inscription grecque de Coptos, en Égypte; M. Th. Reinach a fait une communication sur l'auteur de la statue connue sous le nom de *Vénus accroupie.* — Le 12, M. Cagnat a communiqué une grande inscription découverte au nord-ouest de la ville de Testour; M. Héron de Villefosse a communiqué le dessin d'une mosaïque antique découverte au delà du Jourdain, à Madaba. — Le 19, MM. Clermont-Ganneau et Cagnat ont entretenu l'Académie de l'inscription de Testour et de la mosaïque de Madaba; puis M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur le poème de Sophronios, relatif à la prise de Jérusalem. — Le 26, M. Clermont a repris la question de la mosaïque de Madaba; M. Hamy a communiqué, au nom de M. Flamand, une note sur « deux pierres écrites » provenant d'El-Hadj-Mimoun, récemment envoyées au Louvre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 27 février, M. Sorel a donné lecture d'un mémoire où il a exposé les aspirations politiques et militaires des coalisés, après la rupture du congrès de Rastadt. — Le 6 mars, M. Lachelier a donné lecture d'une notice sur la vie et les travaux de feu Barthélemy-Saint-Hilaire; M. Levasseur a terminé la lecture de son mémoire sur l'*Ouvrier américain.* — Le 13, M. Sorel a achevé la lecture de son mémoire sur les derniers temps et la chute du

Directoire ; M. Lachelier a lu, au nom de M. Chaignet, un mémoire sur Damascius, auteur du *Traité des premiers principes*. — Le 20, M. Moïse Bloch a donné lecture d'un mémoire intitulé : *Le Budget d'un État collectiviste ;* M. Levasseur a lu un nouveau chapitre des conclusions de son mémoire sur *l'Ouvrier américain*.

Concours et Prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — La section de philosophie a proposé la question suivante pour sujet du concours du prix Bordin à décerner en 1900 : 1° Exposer et apprécier les doctrines, tant anciennes que modernes, sur la personnalité humaine ; 2° conclure par une théorie de la personnalité.

— En 1898, la Société des antiquaires de Picardie décernera le prix d'histoire de la fondation Le Prince (500 fr.) au meilleur mémoire manuscrit sur un sujet d'histoire relatif à la Picardie avant 1789 (1er juillet 1898) ; — le prix d'archéologie de la fondation Le Dieu (800 fr.) au meilleur mémoire manuscrit d'archéologie concernant la Picardie (même terme) ; — le prix de biographie de la fondation Pinsard (200 fr.) à la meilleure biographie des femmes picardes illustres avant 1789.

Congrès. — Nous avons déjà parlé à nos lecteurs du congrès scientifique international des catholiques qui doit se tenir à Fribourg, en Suisse, pendant le prochain mois d'août. Le troisième fascicule du *Bulletin de la commission d'organisation*, qui vient de paraître, nous apprend qu'une modification a été apportée dans la date de la session : le congrès se tiendra du 16 au 20 août, ce qui sera certainement plus commode, pour les professeurs d'Universités par exemple, que leurs occupations retiennent habituellement jusque vers le milieu du mois d'août. Déjà cent soixante-seize rapports sont annoncés, et il est vraisemblable que le chiffre total ne sera guère inférieur à deux cents. Le congrès s'annonce comme devant être extraordinairement brillant, et la qualité ne sera pas inférieure à la quantité. Citons au hasard quelques titres, en invitant nos lecteurs, pour plus de renseignements, à se reporter au susdit *Bulletin* : I (sciences religieuses), MM. le docteur Casartelli, de Manchester, *L'Idée du péché dans les grandes religions de l'antiquité ;* le chanoine Chevalier, *La Renaissance des études liturgiques ;* le chanoine Douais, *Sermons attribués à saint Augustin et deux anciennes collections de décrétales ;* le docteur Ehrhard, *Die Hagiographie der griechischen Kirche ;* Carl Holzhey, *Die apostolische Didascalia ;* Mgr Kirsch, *Die liturgischen Gebete « pro defunctis » und die Gebetsformeln auf den Epitaphien des Altertums ;* l'abbé Pisani, *Les Maronites étaient-ils monothélites avant le XIIe siècle?* II (sciences exégétiques), MM. Babelon, *Notes de numismatique orientale ;* l'abbé Graffin, *La Version syriaque du livre de Daniel, par Jacques d'Édesse ;* le P. Lagrange, *Les Sources de la Genèse ;* le P. Rose, *L'Évangile hébreu de saint Matthieu ;* le P. Scheil, *Notes d'archéologie orientale ;* III (sciences philosophiques), MM. le docteur Bach, *Aus Libenitz Briefwechsel ;* le docteur Clemens Baumker, *Gundisalvus als Uebersetzer und Philosoph ;* le P. Coconnier, *Le Dédoublement de la personnalité ;* N. Kaufmann, *Ueber den Monismus ;* l'abbé Maisonneuve, *De la Réalité du monde extérieur ;* le comte de Vorges, *Les Certitudes de l'expérience ;* IV (sciences juridiques, économiques et sociales), le R. P. Columban, *Le Journalisme catholique ;* MM. Hubert-Valleroux, *Des Syndicats professionnels obligatoires ;* Pedrazzini, *Le Parlementarisme ;* V (sciences historiques), MM. l'abbé Allain, *Les Débuts du cardinal de Sourdis ;* Paul Allard, *Julien l'Apostat ;* A. de Barthélemy, *Origine du monnayage féodal ;* l'abbé Cauchie, *La Paix de Clément IX ;* Grauert, *Ueber Jordanus von Osnabrück ;* Lynch, *Les Origines de l'Église irlandaise ;* le marquis Mac Swiney, *Mission du cardinal Bessarion en France ;* R. P. de Smedt, *Saint Magnes ;* VI (sciences philologiques), MM. le

chanoine Léonce Couture, *Histoire de la prose latine, métrique et rythmique jusqu'au XVe siècle;* Debrie, *Les Manuscrits latins de Saumaise;* Korchwitz, *Die Mundart der Clermonter Passion des X. Jahrhunderts;* l'abbé Rousselot, *Le Rythme dans le langage;* VII (sciences mathématiques, etc.), MM. Mac Donald, *A kinetic theory of activity;* colonel de la Llave, *Les Progrès récents de la balistique;* Middlehurst, *La Genèse du système solaire;* VIII (sciences biologiques), M. le docteur Lefebvre, *L'Hérédité physiologique et psychologique;* IX (sciences anthropologiques), le R. P. Van den Gheyn, *Les Populations primitives de la Belgique;* MM. de Kirwan, *Du Progrès de la connaissance depuis les animaux primaires jusqu'à l'homme;* le marquis de Nadaillac, *Les Ossements humains colorés en rouge;* X (art chrétien), le R. P. Berthier, *Les Arts à Fribourg;* Mgr de Waal, *Die figürlichen Darstellungen auf den altchristlichen Lampen.* Puissent ces quelques indications, que le manque de place nous empêche de donner plus nombreuses, décider à souscrire au congrès ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas fait encore! Le trésorier général est le docteur Fietta, 9, Grande-Rue, à Fribourg; le trésorier du comité français, M. Chobert, le dévoué secrétaire de l'Institut catholique.

— C'est à Nîmes que se tiendra cette année, du 18 au 24 mai, la soixante-quatrième session du congrès archéologique de France. Le congrès se terminera le 25 mai par une visite à la ville d'Avignon. Pour donner à nos lecteurs une idée des sujets qui y seront traités, nous donnons ici un abrégé des questions du programme : 1. État des études archéologiques dans le département du Gard depuis cinquante ans ; — 2. Les cavernes dans le Gard, leur mobilier ; les classer chronologiquement ; — 3. Signaler : 1° les sépultures de l'âge du bronze découvertes dans la France méridionale ; 2° les sépultures du premier âge du fer découvertes aux environs de Nîmes ; — 4. Oppida les mieux conservés et les plus typiques de la France méridionale et principalement du Gard ; — 5. Traces matérielles laissées par les populations qui ont précédé la conquête romaine, et notamment les Ibères, les Arécomiques, ainsi que celles qui peuvent révéler le passage ou le séjour des Wisigoths et des Sarrasins. Les sépultures wisigothiques permettent-elles de fixer les limites de l'extension de ce peuple dans le sud-est de la France? — 6. Dresser la carte archéologique du Gard par époques, ainsi que le plan de la ville de Nîmes, depuis l'époque gallo-romaine ; — 7. Condition politique et juridique de la colonie *Augusta Nemausa;* — 8. Vestiges des ponts et aqueducs romains dans les différentes parties de la Narbonnaise et notamment dans le Gard ; — 9. Monuments les plus anciens du christianisme existant dans la région ; — 10. Monuments religieux de la région à l'époque romane ; — 11. Monuments religieux de l'époque gothique et de la Renaissance ; — 12. Peintures murales, verrières, tableaux, objets mobiliers, orgues, orfèvrerie et anciens ornements, conservés dans les églises des anciens diocèses formant actuellement celui de Nîmes ; — 13. Constructions militaires du moyen âge ; — 14. Ponts construits au moyen âge par les confréries des Frères pontifes ; — 15. Constructions civiles les plus importantes de la région ; — 16. Découvertes numismatiques les plus récentes ; — 17. Anciennes industries locales ; — 18. Mines exploitées dans l'antiquité et dans le cours du moyen âge ; — 19. Principales foires dans l'antiquité et jusqu'à nos jours.

Un Indicateur de bibliothèques privées. — La publication que M. G. Hedeler, de Leipzig, entreprend sous le titre : *List of private libraries. Liste de bibliothèques privées. Verzeichniss von Privat-Bibliotheken*, est évidemment appelée à rendre de grands services. Il n'est pas aisé, pour un érudit qui travaille sur une matière, de se renseigner au sujet des collections particu-

lières qui pourraient être consultées par lui avec profit. Le premier volume, qui vient de paraître, est consacré aux États-Unis et au Canada. Il renferme cent pages in-8, interfoliées de pages blanches, qui rendront faciles les additions. Les soixante-dix premières comprennent la liste par ordre alphabétique de six cent un collectionneurs, avec leurs adresses, le nombre en chiffres ronds des volumes de leurs collections, et l'indication, assez brève, des matières auxquelles elles se rapportent. Ces indications sont rédigées à la fois en allemand, en anglais et en français. Il nous paraît intéressant de noter que plusieurs des collections formées aux États-Unis dépassent vingt-cinq mille volumes; deux (le colonel Durrett, à Louisville, et M. Ford, à Brooklyn) atteignent cinquante mille. On pourrait faire aussi de curieuses remarques sur la composition de ces bibliothèques ; une seule (M. Hodgkins, à Somerville), contient huit mille volumes sur la guerre de sécession. Après quelques pages réservées aux annonces, nous trouvons une table géographique et un index par matières. Le volume est donc d'une consultation facile. Malheureusement le prix (10 fr.) est un peu élevé. Le second volume de cette utile publication se référera à la Grande-Bretagne. L'éditeur fera paraître en même temps un supplément au premier volume, pour lequel il réclame le concours de tous ses lecteurs.

Paris. — Les correspondances sont assurément parmi les sources les plus précieuses auxquelles puisse recourir l'historien. Malheureusement les lettres missives de l'époque ancienne se sont généralement perdues ; pour quelques écrivains, il existe des recueils (Gelbert, Fulbert de Chartres, etc.) ; moins apprêtés sont les formulaires dans lesquels on a recueilli des modèles de lettres, sans prendre parfois la peine de supprimer les détails particuliers, les noms propres, les indications diverses, qui laissent au document sa physionomie personnelle et le rendent pour nous plus intéressant. Depuis plusieurs années, M. Ch.-V. Langlois, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Paris, poursuit l'étude des diverses collections de ce genre qui nous sont restées des XIIe, XIIIe et XIVe siècles. Les résultats de cette enquête sont publiés dans les *Notices et extraits des manuscrits*. Depuis 1890, cinq articles ont déjà paru et ont été tirés à part (*Formulaires de lettres du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 32, 18, 18, 15 et 30 p. Prix des 5 fasc. : 5 fr. 80). M. Langlois nous y fait connaître : 1° un recueil de mandements royaux (B. N. lat. 4763), composé vraisemblablement sous Philippe V, et surtout important pour le nord de la France ; 2° un formulaire de l'ordre de Prémontré (Bibl. de Soissons, ms. n° 8), renfermant des lettres de Guillaume de Louvignies et qui vient heureusement compléter les cartulaires de l'ordre ; 3° trois formulaires orléanais (B. N. Baluze, 279 ; Lat. 7420 B.; Rouen, 1468); 4° un formulaire de Llandaff (Cambridge. Dd. IX, 38), d'un *Ars dictaminis* de Pierre de Blois, contenu dans le même manuscrit; 5° un *Epistolarium* ajouté à un *Ars dictaminis* du XIIe siècle (Laurent. Plut. XXV, sin. 4) ; un autre *Epistolarium* qui suit un exemplaire de la Somme de Thomas de Capoue (Laurent. Léopold.-Gadd CXVI); enfin un exemplaire du traité de Geoffroi l'Anglais, conservé à la bibliothèque de Pérouse. M. Langlois ne s'est pas contenté de nous donner une notice de ces recueils et de nous fournir à l'occasion des renseignements sur leurs auteurs (c'est ainsi qu'il restitue à Geoffroi l'Anglais son nom de Cumeselz), mais il a encore pris soin de reproduire quelques-unes des pièces qui composent les recueils examinés par lui; en sorte que ses articles s'imposent à l'attention des historiens.

— La bibliothèque du comte d'Asburnham contient un traité anonyme des *Sept Psaumes allégorisés*, écrits avant 1380 pour Charles le Mauvais, roi

de Navarre, d'après le catalogue. M. I. Berger, ayant eu à examiner ce manuscrit, se rendit compte qu'il avait été exécuté non pour Charles le Mauvais, mais pour son fils Charles le Noble. Un autre exemplaire du même ouvrage, récemment acquis par la Bibliothèque nationale, a permis au savant administrateur de cet établissement d'arriver, par un examen attentif, à des conclusions plus précises encore : l'ouvrage a été exécuté dans les six ou sept derniers mois de 1409, à la requête de Charles le Noble, par la célèbre Christine de Pisan. C'est ce que M. Delisle établit avec certitude dans la *Notice sur les sept psaumes allégorisés de Christine de Pisan* (Tiré des *Notices et extraits des manuscrits*. Paris, C. Klincksieck, in-4 de 13 p.).

— La famille d'un regretté travailleur vient de publier une plaquette intitulée : *Auguste Prost, ancien conseiller municipal de la ville de Metz, membre de la Société nationale des antiquaires de France, de la Société de l'histoire de France, de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile-de-France, membre de l'Académie de Metz, chevalier de la Légion d'honneur, officier d'Académie (1817-1896)* (Paris, Lesort, gr. in-8 de 22 p. avec portrait). L'élégante brochure contient : 1° une notice biographique très bien faite due à M. Ém. Michel (de l'Institut); 2° une liste (en quarante-trois numéros) par ordre chronologique des études et ouvrages publiés par Auguste Prost, auxquels il faut joindre « le remarquable ensemble des documents amassés par lui sur le pays messin. »

— *Le Clergé français, annuaire ecclésiastique pour 1897* (Paris, 19, rue Cassette, in-8 de XLIV-1,097 p.), vient de paraître. C'est le guide indispensable de tous ceux que leurs études ou leurs affaires mettent en rapport avec le clergé, les congrégations et les établissements d'instruction religieuse. Ledit Annuaire, qui en est à sa quatrième année, peut se diviser en trois parties : 1° Les renseignements d'un intérêt général tels que : la chronologie des Papes, le Sacré Collège, les établissements français en Italie, les évêchés du monde entier avec les noms des titulaires, la liste des prêtres chargés d'œuvres paroissiales militaires, etc. ; 2° les diocèses de France et des colonies classés par ordre alphabétique. Chaque diocèse comprend : une notice historique, l'évêque, les vicaires généraux, le Chapitre ; le clergé paroissial par ordre alphabétique de communes (avec les bureaux de poste et les gares qui les desservent) ; les séminaires, les congrégations religieuses et les maisons d'éducation ; les pèlerinages ; 3° la troisième partie est entièrement consacrée aux congrégations. Il est bon de faire remarquer que le prix de cette utile publication n'est plus que de 8 fr., au lieu de 12 fr. qu'il coûtait l'an dernier.

— « La rénovation actuelle de l'estampe s'affirme chaque jour davantage ; l'affiche, semblablement, a pris de l'extension. » Telles sont les raisons par lesquelles la nouvelle revue *l'Estampe et l'Affiche* explique son apparition. Publiée par la librairie des éditions d'art (Édouard Pelletan, 125, boulevard Saint-Germain), sous la direction de M. Clément-Janin, et ayant pour rédacteur en chef M. André Mellerio, ce recueil, qui a commencé de paraître le 5 mars, donne dans chaque numéro, outre des articles de fond, des renseignements documentaires classés sous trois rubriques : 1° les estampes et les affiches du mois ; 2° la cote artistique ; 3° faits et documents (expositions, livres nouveaux, etc.). Il y a quatre éditions : l'ordinaire, au prix de 6 fr. par an ; une deuxième, avec primes, à 12 fr. ; une troisième, ajoutant aux primes des suppléments, à 20 fr. ; enfin une édition de luxe à 50 fr. Les prix pour l'étranger sont de 8, 15, 25 et 60 fr. La première prime distribuée avec le premier numéro est une affiche en trois couleurs de Bonnard. Les suppléments pour la première année seront deux études de M. Clé-

ment-Janin sur Vierge, et de M. Mellerio sur l'Estampe chez les jeunes.

— M. Fernand Mazerolle et M. Raymond Serrure nous dotent d'une nouvelle revue de numismatique. Jugeant la *Revue numismatique* trop occupée de l'antiquité, l'*Annuaire de la Société française de numismatique* trop peu accessible, puisqu'il ne s'adresse qu'aux membres d'une compagnie, le *Bulletin de numismatique* trop modeste et trop réduit à l'allure d'un bulletin d'informations, ils ont prétendu, en fondant la *Gazette numismatique française*, créer une revue destinée spécialement à s'occuper des monnaies françaises. Il est vrai qu'ils étendent singulièrement ce terme, puisqu'ils y font rentrer tous les pays où s'est fait sentir l'influence française. La *Gazette* (trimestrielle, 25 fr. par an. Bureaux : 53, rue de Richelieu) se distinguera encore en faisant une place dans ses colonnes au mouvement artistique contemporain et à l'étude des questions économiques.

— Encore un fascicule (le 20e) du *Dictionnaire général de la langue française*, par MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas. Il nous conduit du mot Mercenaire au mot Négrillon (Paris, Delagrave).

— Le roman si curieux de M. André Laurie : *Atlantic*, dont nous avons parlé (t. LXXIV, p. 508-509), à propos de la belle édition grand in-8, nous est arrivé dernièrement sous format in-18 (Paris, Hetzel, 336 p., avec grav. — Prix : 3 fr.). Nous renvoyons nos lecteurs à notre article prérappelé.

Berry. - La question de la primatie de l'église de Bourges a fait couler déjà beaucoup d'encre et soulevé jadis de vives discussions entre érudits. M. Georges Pariset, maître de conférences à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy, a repris de fond en comble l'étude de la question; il ne tardera guère à publier les résultats de la consciencieuse enquête à laquelle il s'est livré. La thèse latine qu'il vient de soutenir avec le plus vif succès devant la Faculté des lettres de Paris : *De primordiis Bituricensis primatiae* (Nanceii, ex typis Berger-Levrault, in-8 de 139 p.), renferme, sous une forme latine, les premiers chapitres de cet ouvrage, que nous aurons sans doute l'occasion de présenter plus longuement à nos lecteurs.

Franche-Comté. — M. Charles Beauquier a publié dans le journal *les Gaudes*, qui paraît à Besançon, une longue suite de notices aussi curieuses que suggestives, qu'il a réunies sous le titre suivant : *Blason populaire de la Franche-Comté. Sobriquets, dictons, contes relatifs aux villages du Doubs, du Jura et de la Haute-Saône* (Paris, Lechevalier, in-8 de 303 p. — Prix : 4 fr.). Il a fallu beaucoup de patience à l'auteur pour constituer un tel ensemble. Il convient de remarquer toutefois que M. Beauquier a eu pour précurseur le docteur Perron, qui, dans ses *Proverbes de Franche-Comté* (Besançon, Marion; Paris, Champion, 1876), avait déjà mentionné, en vingt pages, un certain nombre de « quolibets sur les pays » comtois. L'œuvre débute par une *Introduction* un peu courte, mais fort bien faite. Viennent ensuite les dictons ou traditions concernant la Franche-Comté ou ses habitants en général. Tout le reste du volume est consacré aux localités de la province rangées par ordre alphabétique, les trois départements confondus. Le part est assez large pour le Doubs et la Haute-Saône ; elle apparaît plus restreinte pour le Jura. La place nous manque pour noter diverses omissions que d'ailleurs M. Beauquier ne se dissimule point avoir commises. Nous nous bornerons donc à signaler le présent volume aux folkloristes, dont il fera la joie. Avertissons cependant nos lecteurs que l'ouvrage, en raison des crudités qu'il renferme, ne s'adresse qu'aux savants et aux humoristes. En résumé, nous sommes en face d'un livre qui peint bien l'esprit populaire comtois, avec ses petites méchancetés s'attaquant à tout et ses plaisanteries assez rudes. Les brocards que se décochent mutuellement les naturels du pays

ont partout leurs équivalents, et il serait à désirer que semblable inventaire, en dépit de ses irrévérences, de ses incongruités même, fût dressé dans toutes nos provinces, avant que le souvenir s'en aille où vont les neiges d'antan. Une vignette, due au peintre Lobrichon, met ici une note d'un piquant réel, d'un « localisme » vivant et gai.

— Examiner Charles Nodier comme naturaliste était chose relativement aisée, mais le poser comme médecin, c'était plus difficile. Peut-être M. le docteur Paul Fabre (de Commentry) a-t-il envisagé sa thèse avec plus de sérieux qu'elle ne le comportait. Quoi qu'il en soit, la brochure qu'il nous envoie : *Études de littérature médicale. Charles Nodier naturaliste et médecin. Sa théorie du choléra, sa dernière maladie* (Montluçon, impr. du *Centre médical*, in-8 de 16 p.), n'en offre pas moins beaucoup d'intérêt. La *Théorie du choléra*, que rappelle M. P. Fabre, est extraite d'une lettre écrite à Charles Weiss, bibliothécaire de Besançon, par Charles Nodier, le 24 avril 1832, laquelle répondait à celle, en date du 10 du même mois, que Nodier avait reçue de Weiss. M. Fabre croit que les lettres de Weiss à Nodier n'ont pas encore vu le jour. Nous pouvons l'assurer qu'il est mal renseigné sur ce point : la publication en a été faite par M. Léonce Pingaud (Paris, Champion, 1889, in-8 de 122 p.) [Cf. *Polybiblion*, t. LVIII, p. 184-185]. Dans ladite missive du 10 avril 1832, le bibliothécaire de Besançon dit, entre autres choses, à son ami : « Tu sais que pour moi tu es le plus grand médecin du monde, et que, quand tu serais docteur de l'Université de Vienne, comme tu l'avais fait croire un jour à Barrey, ma confiance dans tes lumières ne serait pas plus aveugle. Dis-moi donc ce que nous devons faire dans le cas d'invasion du choléra. » En dépit de la bonne opinion de Weiss et malgré les conclusions du petit travail du docteur Fabre, nous ne croyons que faiblement au savoir médical de Nodier : ce diable d'homme, tout d'imagination, était un si intrépide mystificateur!

— De la *Statistique forestière de l'arrondissement de Pontarlier* (*Doubs*) (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 28 p. avec tableaux. Extr. du *Bulletin de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort*), nous nous bornerons à dire que c'est l'intitulé d'une conférence faite au congrès organisé par la Société forestière de Franche-Comté et Belfort, à Pontarlier, le 24 août 1896, par M. Émile Cardot, inspecteur des forêts à Pontarlier. M. Cardot a été bien inspiré en donnant un tirage à part de cette étude point du tout rebutante, quoique nécessairement un peu technique. — On doit aussi au même M. É. Cardot le *Compte rendu des excursions faites, les 24, 25 et 26 août 1896, par les membres de la Société forestière de Franche-Comté et Belfort ayant participé au congrès de Pontarlier* (*Doubs*) (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 24 p. Extr. du *Bulletin* susdit). Ici, nous sommes en face d'un travail sérieux comme le précédent, sans doute, mais souvent amusant et émaillé de descriptions relevées parfois d'une pointe d'esprit. Les congressistes ont visité, dans les deux premières journées, la forêt de Pontarlier, la gorge des Entreportes, dont M. Cardot rappelle la légende, la forêt communale d'Ouhans et la source de la Loue. Malheureusement, la pluie gâta la troisième journée, et il fallut clore l'excursion par un temps lamentable. Ce qui n'empêche pas l'auteur, dans sa relation, de faire montre jusqu'au bout d'une belle et franche gaieté.

— Dans un discours tout vibrant de haute piété et de patriotisme, qui vient d'être publié : *Discours prononcé dans l'église de Saint-Ferjeux pour l'inauguration des vitraux du transept* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-18 de 11 p.), M. l'abbé Élie Perrin retrace à grands traits l'histoire du vitrail dans les églises et l'histoire de la construction de la basilique de Saint-Ferjeux.

En la circonstance, il attire plus spécialement l'attention sur les vitraux qui décorent le nouveau sanctuaire. Ce qu'il nous fait apercevoir de l'ensemble nous incite à exprimer le désir de voir un jour quelque architecte-artiste, doublé d'un écrivain, publier une étude appuyée de planches représentant les parties les plus remarquables de cet important monument religieux.

Guyenne et Gascogne. — M. A. Claudin nous donne *les Origines et les débuts de l'imprimerie à Bordeaux* (Paris, A. Claudin, gr. in-8 de 116 p. Extrait de la *Revue catholique de Bordeaux*). Le savant bibliographe a complété et rectifié tout ce qui avait été publié sur ces obscures et difficiles questions, particulièrement l'*Imprimerie à Bordeaux en 1486*, d'Ernest Gaullieur, et *les Origines de l'imprimerie en Guyenne*, de Jules Delpit. On lira avec grand intérêt les pages sur Gaspard Philippe, imprimeur du *Tracté (sic) contre la peste* du médecin Gabriel de Tarregua (1519), et de la *Grammaire latine* d'Antonio de Nebrissa (1519), etc.; sur Jean Guyart, imprimeur du *Bréviaire de Saint-Seurin*, du recueil (modifié et complété) des œuvres médicales de Tarregua; sur François Morpain, auquel on doit le premier livre en langue basque, une nouvelle édition des *Coutumes de Bordeaux*, etc.; sur Pierre de Ladime, successeur de la veuve Morpain, enfin sur Guillaume Boulanger, le prédécesseur du célèbre Simon Millanges. La brochure, très bien imprimée, est ornée de nombreuses planches qui achèvent de la rendre digne des éloges des plus délicats bibliophiles.

Languedoc. — Le tome VIII de la neuvième série des *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, gr. in-8 de 657 p.) contient, entre autres intéressants morceaux, ceux dont voici la liste : *Caractères de la Chevalerie dans les différentes périodes de son existence*, par A. Duméril ; *les Marsupiaux actuels et fossiles*, par Ladvocat ; *Souvenirs universitaires* (seconde partie); *Les Jésuites*, par Deschamps ; *Les Orages des années 1893 et 1894 dans la Haute-Garonne*, par Ed. Salles ; *Les Fouilles de Martres-Tolosane* (1826, 1840, 1890), par L. Joulin ; *Statut municipal inédit des parcheminiers de Toulouse*, du 10 février 1329, par l'abbé C. Douais ; *le Drame lyrique au point de vue littéraire*, par Hallberg ; *Coup d'œil rapide sur les bases scientifiques de la thérapeutique thermale*, par le docteur Garrigou ; *le Premier grand Portrait de Molière*, par E. Lapierre ; *Lamarck botaniste, sa contribution à la méthode dite naturelle et à la troisième édition de la Flore française*, par D. Clos ; *Variations du roman de dame Clémence*, par Roschach (démolition définitive de Clémence Isaure) ; *Quelques points de droit grec dans les plaidoyers de Cicéron*, par Lécrivain ; *des Sociétés de patronage pour les indigents qui sortent guéris des asiles d'aliénés*, par le docteur Victor Parant ; *Sur l'état des travaux entrepris à l'Observatoire de Toulouse*, par B. Baillaud ; *Ce que mangeaient les Romains* (suite), par Antoine ; *Archéologie mathématique. Pierre Forcadel, lecteur du Roy ès mathématiques* (1560-1573), suite, par Fontès ; *la Lutte pour la vie*, par A. Crouzel; *les Variations du climat de Toulouse*, par Massip ; *l'Art paradoxal*, par le baron Desazars de Montgailhard ; *l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse au XVIIIe siècle. Pièces inédites*, 1739-1792, par l'abbé Douais, etc.

Limousin. — Le *Polybiblion* a déjà signalé un important fragment du livre que l'érudit imprimeur limousin, M. Paul Ducourtieux, a tout récemment publié sous le titre : *Les Barbou imprimeurs. Lyon-Limoges-Paris (1524-1820)* (Limoges, imp. veuve Ducourtieux, in-8 de IV-411 p.). Le fragment en question, qui porte le même intitulé général, était relatif aux seuls *Barbou de Limoges (1566-1820)*. Il occupe, dans l'œuvre totale, les pages 133 à 276 (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 91-92). L'étude que nous avons entre les

mains, aussi savante que complète, a paru par tranches dans le *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin*, ainsi que nous l'avons noté précédemment. Pour mener à bien son travail, l'auteur a utilisé les notes recueillies par l'ingénieur Pierre Poyet et les documents découverts par celui-ci au château de Monimes (Haute-Vienne), que les Barbou ont possédé de 1734 à 1788. « Le plus important de ces documents était le *Livre de raison de la famille Barbou*, commencé en 1567 par Hugues, le premier des imprimeurs de ce nom qui se soit fixé à Limoges, et continué par ses successeurs jusqu'en 1786. » Dans sa préface, très intéressante et fort précise, M. Ducourtieux expose clairement la méthode qu'il a suivie. Il donne en premier lieu le Livre de raison, ce qui lui permet de « présenter ainsi la famille Barbou ; car le Livre, sauf dans ses premiers feuillets, ne contient guère que des mentions de naissances, mariages ou décès. Dans les notes, ajoute M. Ducourtieux, nous avons comblé les lacunes au moyen des papiers de famille qui ont été mis à notre disposition. Nous avons cherché ensuite, à l'aide des ouvrages imprimés eux-mêmes et des quelques renseignements bibliographiques que nous avons pu recueillir, à faire l'histoire de l'imprimerie Barbou. Les diverses villes où ces imprimeurs ont exercé nous dictaient la division à suivre : la deuxième partie de notre travail a été consacrée aux *Barbou de Lyon (1524-1566)* ; la troisième, aux *Barbou de Limoges (1566-1820)* ; et enfin la quatrième, aux *Barbou de Paris (1704-1808)*. » Ces quelques lignes, dans leur brièveté, résument bien l'ensemble du livre, qui peut être recommandé comme un modèle du genre. Une *Table analytique des matières* très minutieuse termine cet instructif volume, qui intéressera à la fois les imprimeurs, les libraires, les érudits et les écrivains de toute sorte de la France entière et probablement aussi de l'étranger.

Nivernais. — Nous avons récemment signalé une brochure de M. Charles Bohème sur Pasteur; voici du même auteur une autre conférence sur *le Sentiment dans la vie morale* (Nevers, imp. G. Vallière, in-8 de 18 p.). C'est le discours par lequel ont été inaugurées une série de leçons publiques, faites dans la grande salle de l'hôtel de ville de Nevers. Professeur de philosophie au lycée, c'est naturellement de philosophie que M. Bohème devait parler à ses auditeurs; tous ses efforts ont été dirigés à réconcilier la raison et le sentiment, et à combattre la doctrine dure et hautaine de Kant, qui refuse au cœur toutepart à l'acte de vertu. Combien, au contraire, le sentiment est un précieux auxiliaire pour notre volonté, c'est ce qu'établit M. Bohème ; et il conclut ce « sermon de prédicateur laïque » par le mot du P. Didon : « Le cœur est le grand maître de la vie. »

Normandie. — Ce qu'était autrefois le *Château de Flers*, ce qu'il est aujourd'hui, personne ne pouvait mieux le dire que M. Jules Appert dans un des fascicules de la *Normandie monumentale*. Les « cèdres » du XVIIe siècle ont vu passer sous leurs allées de gracieuses dames, puis des vaillants armés pour Dieu et pour le Roi. Aujourd'hui, dans le « Parterre, » les visiteurs se pressent pour aller à l'intérieur admirer les meubles rares et les beaux portraits. De Nicolas Grosparmy aux possesseurs actuels, M. Jules Appert a un mot pour tous et convenant à tous. Il a même ajouté quelques lignes sur Gasprée. Deux plans et deux héliogravures, dont une vue splendide du château, complètent ce travail, qui mérite une place d'honneur parmi ceux qu'a recueillis et édités M. Lemale, au Havre (in-4 de 7 p.).

Provence. — Deux brochures de M. Maurice Raimbault. Une de ces brochures, écrite en langue provençale, contient le discours prononcé aux funérailles de Paul Arène, le 19 décembre 1896, par son confrère en félibrige, *Cabiscou de l'escolo de Lerin* (Privas, in-8 de 7 p.). Ce discours, plein de

cœur et de talent, est digne de l'aimable et délicat écrivain qui n'a pas moins été regretté à Paris qu'en Provence. — L'autre brochure a pour titre : *Les Faux Louis de la Rochelle* (Paris, R. Serrure, gr. in-8 de 5 p. Extrait du tome IV du *Bulletin de numismatique*). M. Raimbault, en classant les archives de la commune de Mouans-Sartoux, a trouvé une lettre adressée par le subdélégué de l'intendant de Provence, à Grasse, le 8 octobre 1776, aux consuls de Mouans, leur apprenant qu'on a fait frapper trente mille louis faux qui sont en route pour la France, au millésime de 1757, avec la lettre H qui est la marque de la Rochelle : il a entouré le document de curieuses observations.

Quercy. — Nous ne saurions féliciter le lycée de Cahors du professeur qui y enseigne la rhétorique ! Dans la conférence qu'il a donnée le 17 janvier, au théâtre municipal, au profit de la caisse des écoles, sur *l'Avenir de la poésie* (Cahors, imp. Layton, in-8 de 29 p.), et à laquelle assistaient (certains passages de son discours en sont la preuve) quelques-uns des jeunes gens qu'il est chargé d'instruire, il a résumé en ces termes les conditions actuelles où se trouve le poète : « une humanité partagée en une masse insuffisamment cultivée, et une élite elle-même gênée dans son développement ; cette humanité tout entière occupée à la lutte pour la vie, passionnée à la poursuite du lucre, et pour la mieux écraser, la double oppression du militarisme et de l'esprit religieux ! »

Velay. — M. Germain Martin vient de publier une plaquette qui se recommande à l'attention des bibliophiles par l'intérêt du sujet (*Les plus anciens Libraires du Puy, 1514-1544*), par le soin avec lequel ce sujet a été traité, par l'élégance de l'impression (Le Puy-en-Velay, imp. Marchessou, in-8 de 13 p.). Ajoutons que la plaquette, tirée seulement à cinquante exemplaires non mis dans le commerce, est ornée d'une planche où est parfaitement reproduit le frontispice du *Missale ad usum Aniciensis ecclesiae*, imprimé à Lyon, en 1511, par Étienne Baland. Les libraires dont s'occupe M. G. Martin sont Henri Monestier ; Antoine et Julien Amouroux ; Jean Allard, dit Vandosme ; Barthélemy Nicolas et Rogier Fabre. Sur tous ces personnages si peu connus, notamment sur Monestier, le premier libraire qui s'établit au Puy, l'excellent chercheur a réuni de nombreux renseignements, tous puisés à des sources sûres.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé A.-M.-P. Ingold publie le fascicule IX des *Correspondants de Grandidier : Dom La Forcade et Dom Germain Poirier. Lettres sur le prieuré de Lièvre* (Paris, A. Picard et fils ; Colmar, Henri Huffel, gr. in-8 de 22 p. avec deux planches.) M. Ingold n'a pu retrouver les lettres adressées à Grandidier par Dom La Forcade et par Dom Poirier, mais il nous donne plusieurs lettres de l'historien de l'église de Strasbourg, ainsi que celles qu'échangèrent entre eux les deux bénédictins en réponse aux questions qui leur avaient été adressées par cet érudit au sujet du prieuré de Lièvre, célèbre par son ancienneté et par les grands noms de saint Fulrade et de Charlemagne. Ces documents contiennent de précieux renseignements historiques. Le savant éditeur y a joint des notes sur Dom La Forcade, sur Dom Poirier, sur l'ancienne église du prieuré du Lièvre et sur les documents relatifs à ce prieuré conservés aux Archives nationales.

Angleterre. — Nous devons signaler l'apparition d'un nouveau périodique catholique à Londres : *The Monitor*, dirigé par M. J.-C. Thomson, naguère attaché à la rédaction du *Catholic Times* de Liverpool. M. Thomson s'est entouré de personnalités marquantes dans le monde catholique anglais : MM. R. F. O'Connor, Stephen Mac Kenna, qui sera le correspondant parisien du journal ; M. J. P. Coughlan, qui y fera la gazette parlementaire ; le rév. Luke Rivington, le rév. Dom Gasquet, M. Hilliard Atteridge, etc.

— On annonce, pour paraître en octobre prochain, une biographie en deux volumes de lord Tennyson, écrite par son fils, le lord actuel.

Espagne. — L'inauguration à Játiva, dans le diocèse de Valence, d'une statue à Calixte III, a fourni au chantre de l'église métropolitaine de Valence, Don Urbano Ferreiroa, l'occasion d'un discours où il rappelle en quelques mots la carrière et les mérites du pontife espagnol : *Discurso pronunciado en el acto del descubrimiento de la estatua de Calixto III en la ciudad de Játiva el dia 24 de octubre del corriente año 1896* (Valence, imp. de Federico Domenech, in-8 de 12 p.).

Italie. — Deux revues nouvelles, l'une et l'autre semimensuelles, viennent de paraître à Milan : l'une, dont le premier numéro date du 24 décembre dernier, a un caractère plus populaire : c'est *Il Cuore milanese*, dont le directeur est M. Franco Bello (35, via Solferino). L'autre, qui s'est mise sous le patronage de l'illustre *Cesare Cantu* (Paolo Carrara, éditeur) et qui a pour directeur M. Camillo Tommasi, se recommande davantage à l'attention. Dans le premier numéro, daté du 1er janvier, nous notons une étude de M. Émilio Penco sur *I caratteri storici di C. Cantù* et des lettres inédites adressées à l'illustre savant par M. A. Ronna.

— Parlant de l'*Accademia dei Fulminati* de Turin dans son travail *Delle Società letterarie del Piemonte*, Vallauri déclare n'avoir pas rencontré mention de membres de cette Académie entre 1664, date des thèses de Gabuto, qui en était alors prince, jusqu'à 1718. M. Federico Bianco di San Secondo a trouvé dans des papiers de famille qu'un de ses ancêtres, Nicolo Bianco di San Marcel, avait porté le même titre de prince de l'Académie en l'année 1670. Cette trouvaille lui a fourni l'occasion d'une brochure qui forme un complément au livre de Vallauri et où il nous donne quelques détails sur Nicolo Bianco et sur sa famille. *L'Accademia torinese dei Fulminati e il suo presidente nel 1670* (Roma, tip. Sallustiana ; l'auteur, Corte dei Conti) est pourvue d'un tableau généalogique (in-8, 26 p.).

— Ce sont assurément des principes élevés et de nobles intentions qui ont dicté à M. le professeur S.-F. Fisichella le discours prononcé par lui le 14 novembre dernier, à l'ouverture des cours de l'Université de Messine : *Lotta ed etica* (Messina, tip. fratelli Salvaggio e G. Capone, in-8 de 63 p.). Il s'élève avec force contre la doctrine du *Struggle for life* et contre les théories brutales qui font de la guerre un agent de civilisation et une nécessité heureuse dont on ne doit pas désirer la suppression. Mais la générosité de ses sentiments ne l'entraîne-t-elle pas parfois un peu loin, par exemple quand il réclame la suppression de la peine de mort ?

— Nous trouvons dans la revue d'art et de littérature dirigée par le professeur Basilio Magni, *l'Istruzione* (Roma, via d'Azeglio, 361, numéros du 1er octobre et du 1er novembre 1896), deux articles de M. Giovanni Martucci sur un humaniste peu connu, Fuscus Paracletus Cornetanus, dont M. Crispino Mariani vient de retrouver un *Carmen bucolicum* en trois églogues dédié à Pie II, quelques satires et un poème intitulé *Tarentino*. M. Martucci précise quelques points de la vie du poète qui, de son nom de famille, s'appelait Malvezzi, qui entra dans l'ordre des ermites de Saint-Augustin et devint, le 10 mars 1460, évêque d'Acerno.

Publications nouvelles. — *Jésus de Nazareth*, par A. Réville (2 vol. in-8, Fischbacher). — *La « Religion de Jesus » ressuscitée au Japon*, par F. Marnas (2 vol. in-8, Delhomme et Briguet). — *Primauté de saint Joseph*, par C. M. (in-8, Lecoffre). — *Petit Mois de saint Jean*, par le P. V. Jeanroy (in-32, Desclée et de Brouwer). — *Le Diable dans la vie des saints*, par P. Verdun (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Esquisse d'une philosophie*

de la religion d'après la psychologie et l'histoire, par A. Sabatier (in-8, Fischbacher). — *Précis de la doctrine catholique*, par le R. P. Wilmers (in-8, Tours, Mame). — *La Prédication*, par le R. P. G. Longhaye (in-8, Retaux). — *Sermons et panégyriques*, par le P. Gondrand (2 vol. in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Directeur des retraites de première communion*, par l'abbé R. Turcan (in-18, Séez, Leguerney-Montauzé). — *Les Voix de Lourdes*, par E. Dunac (in-18, Retaux). — *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par Bovier-Lapierre (in-18, Delhomme et Briguet). — *De l'Équilibre politique légitimiste et du principe des nationalités*, par A. de Stieglitz (in-8, Pedone-Lauriel). — *Les Erreurs judiciaires et leurs causes*, par M. Lailler et H. Vonoven (in-8, Pedone). — *Code civil du Vénézuéla. Lois civiles du Brésil*, par R. de la Grasserie (in-8, Giard et Brière). — *Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*, par H. Lambrechts (in-16, Société belge de librairie). — *Sokrates und Plato*, dargestellt von E. Pfleiderer (gr. in-8, Tübingen, Laupp). — *Gerbert. Un pape philosophe*, par F. Picavet (in-8, Leroux). — *La Cause première, d'après les données expérimentales*, par E. Ferrière (in-16, Alcan). — *De l'Erreur*, par V. Brochard (in-8, Alcan). — *Essais sur la conception matérialiste de l'histoire*, par A. Labriola (in-18, Giard et Brière). — *L'Amour. La Femme*, par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *La Psychologie dans l'opéra français*, par L. Dauriac (in-18, Alcan). — *La Bêtise parisienne*, par P. Hervieu (in-18, Lemerre). — *La Science sociale*, par J.-B.-M. Vignes (2 vol. in-8, Giard et Brière). — *Le Problème social*, par L. Ullmo (in-16, Alcan). — *Problèmes sociaux contemporains*, par A. Loria (in-8, Giard et Brière). — *La Question sociale est une question de méthode*, par le docteur A. Vazeille (in-8, Giard et Brière). — *Les Grèves et la conciliation*, par A. Fontaine (in-16, Colin). — *Sur les progrès de la théorie des invariants projectifs*, par W.-F. Meyer (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de mécanique chimique*, par P. Duhem (in-8, Hermann). — *Leçons de cinématique professées à la Sorbonne. Cinématique théorique*, par G. Kœnigs (in-8, Hermann). — *L'Année scientifique et industrielle*, par E. Gautier (in-16, Hachette). — *Die Russische Kavallerie, in Krieg und Frieden*, von V. Tettau (in-8, Leipzig, Zuckschwerdt). — *La Photographie de l'amateur débutant*, par A. Buguet (in-18, Société d'éditions scientifiques). — *Le Voyage artistique à Bayreuth*, par A. Laviguac (in-18, Delagrave). — *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*, par S. Reinach (petit in-8 carré, Leroux). — *Les Mirages*, par P. de Bouchaud (in-18, Lemerre). — *Chansons épiques (Geste de Guillaume)*, par P. Delair (in-18, Ollendorff). — *Fables*, par É. Ducoté (in-16, Perrin). — *Ballades françaises*, par P. Fort (in-18, « Mercure de France »). — *Les Jeux rustiques et divins*, par H. de Régnier (in-18, « Mercure de France »). — *Les Chaussons de la duchesse Anne*, par C. Leroy-Villars (in-16, avec cahier de musique, in-8, Bricon). — *Le Connétable de Bourbon*, drame en cinq actes et en vers, par G. Bizet (in-16, Retaux). — *La Mort de Roland*, drame en cinq actes et en vers, par l'abbé L.-M. Dubois (in-18, Retaux). — *La Cloche engloutie*, conte dramatique en cinq actes, par G. Hauptmann, trad. par A.-F. Hérold (in-18, « Mercure de France »). — *Le Jardin secret*, par M. Prévost (in-18, Lemerre). — *Invincible charme*, par D. Lesueur (in-18, Lemerre). — *Partie du pied gauche*, par M.-A. de Bovet (in-18, Lemerre). — *Les Sacrifiés*, par M. de Besneray (in-18, Plon et Nourrit). — *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, par G. Beaume (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Une ou l'autre*, par H. Maisonneuve (in-18, Plon et Nourrit). — *L'Enfant du péché*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *L'Œil du voisin*, par Xanrof (in-18, Flammarion). — *Passions de jeunes filles*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Les Hors nature*, par Rachilde (in-18, « Mercure de France »). —

Le Jardin des délices, par A. Lacoin de Villemorin et docteur Khalil-Khan (in-18, « Mercure de France »). — *Un Vicaire parisien*, par P. Junka (in-18, Société libre d'édition). — *Le Mari d'Andrée*, par A. Géline (in-18, Delhomme et Briguet). — *Un Héritage*, par J. de Monthéas (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Locataires de madame Black, concierge*, par Labillois-Gassy (in-18, Paul). — *Cœur et Caprice*, par Labillois-Gassy (in-18, Paul). — *Pages choisies des auteurs contemporains. Émile Zola*, par G. Meunier (in-18, Colin). — *De Dante à Verlaine*, par le R. P. J. Pacheu (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire de la littérature française*, par P. Robert (in-18, P. Dupont). — *Histoire de la littérature française hors de la France*, par V. Rossel (in-8, Fischbacher). — *Studies in early Victorian Literature*, by F. Harrison (in-8 cart., London and New-York, Arnold). — *Notes et impressions sur la Tunisie*, par J. Daubeil (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Christianisme et l'Empire romain, de Néron à Théodose*, par P. Allard (in-18, Lecoffre). — *Torquemada et l'Inquisition*, par E. de Molènes (in-18, Chamuel). — *L'État et les Églises en Prusse sous Frédéric-Guillaume Ier (1713-1740)*, par G. Pariset (in-8, Colin et Cie). — *Sainte Clotilde*, par G. Kurth (in-12, Lecoffre). — *Saint Augustin*, par A. Hatzfeld (in-12, Lecoffre). — *Un Maître de la vie spirituelle*, par le R. P. E. Dorr (in-18, Retaux-Bray). — *L'Éducation nationale*, par M. Wolff (in-18, Giard et Brière). — *La Fin d'une mystification*, par le R. P. E. Portalié (in-8, Retaux). — *Dans le rang*, par Féli-Brugière (in-18, Delagrave). — *Jeanne d'Albret et la guerre civile*, par le baron de Ruble (in-8, Paul et Guillemin). — *Deux Victimes des septembriseurs*, par L. Audiat (in-8, Desclée et de Brouwer). — *La Captivité et la mort de Marie-Antoinette*, par G. Lenôtre (in-8, Perrin). — *Campagne de l'an XIV (1805). Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier*, par le capitaine Alombert (in-8, Berger-Levrault). — *Le Registre de l'île d'Elbe, lettres et ordres inédits de Napoléon Ier*, publiés par L.-G. Pélissier (in-18, Fontemoing). — *Mémorial de J. de Norvins*, par de Lanzac de Laborie, t. III (in-8, Plon et Nourrit). — *Souvenirs du baron de Barante*, publiés par C. de Barante, t. VI (in-8, Calmann-Lévy). — *Histoire de la troisième République*, par E. Zevort (in-8, Alcan). — *La Vie privée d'autrefois. Les Animaux*, I, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *La Vie privée d'autrefois. La Vie de Paris sous la Régence*, par A. Franklin (in-18, Plon et Nourrit). — *Histoire diplomatique de l'Europe aux XVIIe et XVIIIe siècles*, par A. Malet, t. I (in-8, Dentu). — *Silhouettes tonkinoises*, par L. Peytral (in-18, Berger-Levrault). — *Documents pontificaux sur la Gascogne*, par l'abbé L. Guérard (in-8, Champion). — *Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut*, par E. Matthieu (in-8, Mons, Dequesne-Masquillier). — *La Russie et le Saint-Siège*, par le R. P. Pierling (in-8, Plon et Nourrit). — *A French Volunteer of the War of independence*, translated and edited by R. B. Douglas (in-18 cart., Paris, Carrington). — *Derniers Mémoires des autres*, par J. Simon (in-18, Flammarion). — *Malherbe*, par le duc de Broglie (in-18, Hachette). — *1811-1815. Mes Parents*, par Un Père de la Compagnie de Jésus (in-18, Téqui). — *Répertoire méthodique du moyen âge français* (2e année, 1895), par A. Vidier (in-8, Bouillon). — *Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs*, par H. Monceaux (2 vol. gr. in-8, Claudin).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

1. *Contes tragiques et sentimentaux*, par ARMAND SYLVESTRE. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 346 p., 3 fr. 50. — 2. *Friquets et Friquettes*, par PAUL ARÈNE. Paris, Flammarion, 1897, in-8 de 339 p., 3 fr. 50. — 3. *Tout à la rigolade*, par JULES LÉVY. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50. — 4. *L'Autre*, par HEIMBOURG, traduit de l'allemand par Mme HEINECKE. Paris, Hachette, 1896, in-8 de 275 p., 1 fr. — 5. *La Marque des quatre*, par A. CONAN-DOYLE, roman traduit de l'anglais. Paris, Hachette, 1896, in-18 de 244 p., 1 fr. — 6. *Athénienne*, par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, Dentu, 1897, in-18 de 381 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Assaut*, par MICHEL NOË. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 368 p., 3 fr. 50. — 8. *Angèle de Blindes*, par FRÉDÉRIC PLESSIS. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 265 p., 3 fr. 50. — 9. *Comme une rose*, par ERNEST TISSOT. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 285 p., 3 fr. 50. — 10. *L'Esprit souffle où il veut*, par JEAN DE LA BRÈTE. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 319 p., 3 fr. 50. — 11. *Grandeur et décadence d'une oasis*, par CH. WALLUT. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 387 p., 2 fr. — 12. *Les Révolutions d'autrefois*, par GENEVAY. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 301 p., 2 fr. — 13. *Le Dernier Laird*, par PAUL FÉVAL fils. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 290 p., 2 fr. — 14. *Scènes de la vie des Ardennes*, par ÉTIENNE HAMÉLIUS. Paris, A. Charles, 1895, in-12 de 74 p., 1 fr. 50. — 15. *Amours de sable*, par MAC RAMEY. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 293 p., 3 fr. 50. — 16. *Crise de jeunesse*, par ALBERT SUEUR. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 17. *Trouble d'âme*, par DANIEL RICHE. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 18. *Idylle nuptiale*, par Mme CARO. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 380 p., 3 fr. 50. — 19. *Pour un*, par LOUIS ÉNAULT. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 316 p., 3 fr. 50. — 20. *Là-haut*, par ÉDOUARD ROD. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 364 p., 3 fr. 50. — 21. *Jean d'Agrève*, par le vicomte E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ. Paris, Colin et Cie, 1897, in-18 de 326 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Orme du Mail*, par ANATOLE FRANCE. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

1, 2, 3. — Trois recueils de contes, dont les deux premiers ont une valeur littéraire : *Contes tragiques et sentimentaux*, *Friquets et Friquettes*, *Tout à la rigolade*. Dans les vingt-quatre morceaux en prose du premier, c'est surtout le poète, l'auteur des *Ailes d'or* et de *Grisettidis*, que nous retrouvons ; plus de facéties à la Cadet-Bitard, plus d'incongruités à la Laripète ; à peine, çà et là, quelques échappées gaillardes, mais toujours voilées de poésie et comme attendries d'un sentimentalisme qui paraît sincère et même un peu bourgeois et « romance. » Ce volume ne s'adresse pourtant pas aux bourgeois, ni à Jenny la piqueuse de bottines, ni aux commis voyageurs qui tant se régalèrent des bonnes farces de Lekelpudubec ; seuls les artistes apprécieront la virtuosité de cette prose poétique, d'un artifice si audacieux et si ingénu à la fois, et ils n'en seront pas plus dupes que M. Sylvestre lui-même, dont le sourire railleur semble s'apercevoir à travers toutes ces solennelles somptuosités et ces laborieuses préciosités. Imaginez Scarron raillant le

cavalier Marini, et supposez que le même homme soit à la fois Scarron et Marini, qu'il ait la bouffonnerie de l'un et le pathos de l'autre, et vous aurez une idée approximative de ce qu'est le burlesque lyrique et le virtuose spirituel qui a écrit les *Contes sentimentaux*.

— L'auteur de *Friquets et Friquettes* était un artiste, lui aussi, plus simple, plus attique, mais moins spirituel et d'une imagination créatrice moins féconde. L'invention est généralement « faiblette » dans les contes de Paul Arène, et la « matière infertile et petite. » Mais la langue en est exquise, d'une délicatesse et d'une finesse franche et robuste pourtant, et d'une grande puissance de pittoresque. « Le mot qui peint » et qui suggère la figure des choses y abonde. Aussi quel succès auprès des confrères et des « gens du métier ! » Le public, le gros et bon public fut-il aussi sensible que les artistes à ces qualités presque uniquement techniques ? Je ne le pense pas et ne m'en afflige pas, la délicatesse du conteur n'étant guère que littéraire et n'ayant jamais reculé devant certaines grossièretés morales, dont les trente-sept petits morceaux de ce volume ne sont pas exempts.

— L'invention, la matière, le sujet, le « fond, » quoi ! c'est ce qui manque le moins aux vingt-six contes de *Tout à la rigolade*, de M. Lévy. Mais quel style, ô mânes de Paul Arène ! Quelle langue ! Quel esprit ! Les commis voyageurs eux-mêmes n'en voudraient pas. C'est de la littérature pour illettrés, comme on en trouve tant dans ce journalisme, dit « littéraire, » qui a pris de si grands développements dans ces quinze dernières années.

4. — *L'Autre* est un roman traduit de l'allemand de M. Heimbourg. On ne peut guère, à travers une traduction, si fidèle et si élégante soit-elle, juger de la valeur littéraire d'une œuvre ; mais on peut en percevoir l'intérêt. *L'Autre* est intéressant. C'est à la fois une étude psychologique et un récit d'aventures très habilement tissées. Deux sœurs : « la belle mademoiselle Charlotte et l'autre, » disait-on. Recherchée par un bourgeois d'abord, et puis par un prince, Charlotte épouse le prince ; mais celui-ci, devenu héritier présomptif de je ne sais quel trône, est obligé de divorcer, infligeant à sa femme une douleur et une humiliation dont elle faillit mourir. Pendant ce temps, sa sœur, qui n'était point jalouse, mais qui était bonne, soignait et guérissait le jeune bourgeois repoussé par Charlotte : elle le guérissait et l'épousait, malgré les efforts que tenta Charlotte, répudiée par le prince, pour reprendre son premier bien. Morale : La beauté ne fait pas le bonheur ! A méditer par les « belles » et par les laides aussi, lesquelles souffrent plus de leur laideur que les autres ne triomphent de leur beauté. Si encore elles en souffraient seules ! Mais combien qui font partager leur douleur à leur brave homme de mari, qui se fût habitué à leur figure, mais ne peut pas se résigner à leur vanité !

5. — L'auteur de *la Marque des quatre* est de l'école de notre Gaboriau, et son roman est un roman policier. Ce genre n'exige, pour être intéressant, qu'une habileté médiocre, et M. Conan-Doyle paraît être un virtuose : c'est dire combien est empoignante et palpitante l'histoire de la découverte du vol commis par une association de forçats qui s'appelait *la Marque des quatre*. C'est le détective Sherlock Holmes qui fait cette découverte, grâce à un flair, à une patience, à une force de déduction qui font de lui le type du policier.... romanesque.

6. — *Athénienne* est inspirée de l'antique, et c'est même une apologie des idées et des mœurs antiques. « Ceux qui ont prétendu » que ces idées et ces mœurs n'étaient que grossières « se sont trompés, soyons franc, ils ont menti ! » « Les mœurs ne différaient des nôtres qu'en ce qu'elles avaient de poésie en plus et de fausse pudeur en moins.... O Grèce antique ! ô Athenes !.... que j'aurais voulu vivre » près de toi et chez toi ! « Puisque je suis venu trop tard, qu'il me soit du moins permis.... de faire revivre tes splendeurs dans mes rêves d'artiste ! » C'est par ces effusions lyriques que M. le comte Albert du Bois prélude à l'histoire des amours du jeune polémarque macédonien Glaucos avec l'Athénienne Théa, laquelle, mariée d'abord au vieillard Posidios, s'échappa, la nuit de ses noces, vers le bien-aimé. Amours exemptes de « fausse pudeur, » comme on voit. Sont-elles du moins empreintes de poésie ? L'auteur y a répandu toute celle dont il disposait ; il y a versé toutes les fleurs de sa rhétorique, toutes les métaphores, exclamations, prosopopées, que ses patientes investigations et sa mémoire fidèle lui ont fait retrouver dans les textes authentiques, tous les trésors de son *Thesaurus*. Il a étudié la Grèce du temps de Philippe et de Démosthène, dans « les meilleurs auteurs, » et il est revenu de cette excursion les mains pleines de richesses, comme le héros de Virgile, *exuvias indutus Achillis*, comme Joachim du Bellay, tout chargé « des serves dépouilles » de l'antiquité. La fable, aux détails de laquelle il suspend ces trouvailles archéologiques, est du genre romantique. Glaucos est fait prisonnier ; Théa le délivre en corrompant le geôlier de la prison : ils regagnent tous deux le camp macédonien. Mais grâce aux intrigues du vieux Posidios, qui garde au cœur la rancune de son amour méprisé, Glaucos est repris ; il est condamné à être crucifié ; Théa court le rejoindre et, voulant lui rester unie dans la mort comme dans la vie, elle est crucifiée avec lui, sur la même croix, face contre face, et elle expire en exhalant un chant d'amour : « Oh ! je suis heureuse ! » On voudra bien me dispenser de rechercher ce qu'il y a d'hellénisme dans « ces rêves d'un artiste » moderne, et dans ce mélodrame presque aussi intéressant qu'un roman-feuilleton pur d'archéologie. Les « illustrations » qui décorent le volume m'ont paru d'une « grécité » moins suspecte, sauf la première, celle qui représente le double crucifiement,

et qui est grecque à la manière dont les héros du Sâr Peladan sont chrétiens, avec insuffisance et outrance à la fois.

7. — *L'Assaut* est le début dans la littérature d'imagination d'un auteur qui n'est pas un « gendelettre ; » il est peut-être un homme du monde, un homme d'affaires, un observateur et même un psychologue ; son œuvre révèle une certaine habitude des hommes, de l'esprit, de la verve ; mais ce qu'elle révèle aussi, c'est un défaut d'apprentissage technique. « Le métier manque, » comme disait l'autre ; il est vrai qu'il s'apprend vite, quand on y tient. Si M. Noë fait tant que de devenir un « professionnel, » il fera bien de se montrer en outre un peu exigeant vis-à-vis de son esprit et de son style, et de moins s'en rapporter à sa facilité d'improvisateur. Peut-être aussi pourrait-il se montrer un peu plus délicat dans le choix de ses sujets. Celui de *l'Assaut* est plutôt vulgaire et grossier : c'est l'histoire d'un jeune curé des Pyrénées que deux femmes « assaillent » de leur amour et qui sort vainqueur de cet assaut. On voit d'ici les tableaux auxquels peut prêter cette donnée ; je dois dire que l'auteur n'en a pas abusé, mais il ne pouvait pas s'en abstenir entièrement. Il y a mis une certaine discrétion, apparente, et même réelle, quoique apparente. De sorte que son œuvre n'a pas précisément un caractère « anticlérical, » bien qu'elle ne soit pas de nature à désobliger les anticléricaux.

8. — *Angèle de Blindes* est le second début d'un auteur qui a un sentiment artistique assez vif, et la volonté de renoncer aux conventions ordinaires du roman. Quant aux grossièretés, ordinaires aussi, de ce genre de littérature, M. Plessis n'a pas cru devoir s'en dispenser. Son héroïne est séduite et rendue mère par un jeune homme qu'elle ne peut pas épouser ; elle meurt des suites d'un avortement plus ou moins volontaire. Histoire banale, traitée avec un soin indigne du sujet.

9. — « Par une journée d'une douceur shakespearienne, » — shakespearienne, parfaitement ! — Yvonne, belle et fraîche *Comme une rose*, apprend que son fiancé est mort. Elle en éprouve une violente douleur, et elle jure de ne s'en consoler jamais. Mais un prince passa qui la consola et même lui fit oublier des devoirs plus obligatoires que ceux du souvenir. Elle en éprouva une violente douleur, et cette fois elle ne voulut plus être consolée. Elle prit, volontairement, une fluxion de poitrine et mourut *ceu veluti quum flos....*, comme une rose touchée par le fer classique ! Cette histoire se passe à Grasse, dans « cette société cosmopolite qui paraît de plus en plus être la seule à mériter l'attention des esprits chercheurs de nouveauté, » nous dit un ami de l'auteur. Elle est écrite dans cette langue exempte de simplicité, de naturel, de facilité et de grâce, que l'auteur affectionne, volontairement ou non. Elle n'est d'ailleurs pas de nature à faire avancer la cause, chère à

M. Tissot, du « roman cosmopolite, » pas même à renouveler les discussions sur ce sujet qui s'élevèrent récemment parmi les critiques amis et complaisants, — comme si, en matière d'art, la « nouveauté » du sujet ou du cadre avait autant d'importance que le croit M. Tissot, et comme si « la société cosmopolite » était encore une nouveauté !

10. — *L'Esprit souffle où il veut*, de Jean — ou Jeanne — de la Brète est un bon petit roman, bien honnête, bien moral, et, par-dessus le marché, assez littéraire. C'est l'histoire d'une jeune fille qui reste bonne, pure, délicate, vaillante dans un milieu sans moralité — un lis parmi le fumier. — Son père est un gentilhomme ruiné, qui a tout perdu, même l'honneur ; sa mère est restée une coquette et elle devient une voleuse ; elle s'approprie, un jour qu'elle était passée chez des amis, une bague ornée d'un gros diamant. Cependant la jeune Aliette échappe à la contagion familiale, elle « s'évade » de l'hérédité, par le travail d'abord, par les joies de l'art ensuite, par l'amour enfin ; elle épouse un médecin ! Mais à l'amour, à l'art, au travail, se joint la charité, celle d'une bonne et pieuse Bretonne, qui se substitue auprès d'Aliette, à la mère indigne, la conseille, l'encourage, la conduit.

11. — Et puisque nous en sommes aux romans que les enfants peuvent lire, dépêchons-nous de citer les trois ou quatre suivants : *Grandeur et décadence d'une oasis* est un roman géographique, et il n'en a pas moins d'intérêt, « au contraire ! » m'assure un enfant, d'ailleurs paresseux. Des Européens, parmi lesquels un capitaine de vaisseau français, Onésime Lafourche, et un géographe anglais, M. Hunt, sont jetés par la tempête sur un rivage africain. Faits prisonniers par une troupe organisée, ils sont dirigés, à travers le désert, vers une destination inconnue : grâce à une rencontre et à une bagarre avec des indigènes, ils s'échappent et s'égarent dans le Sahara. En proie à tous les tourments de la fatigue, de la soif, de la faim, de la chaleur, ils allaient succomber, lorsque apparaît à leurs yeux une riante et fraîche oasis ! Mais, hélas ! au lieu des festins délicieux d'eau claire et de bananes dont ils se faisaient déjà une félicité, ils durent se mettre à l'œuvre pour rendre l'oasis habitable : les puits en étaient comblés, les plantations dévastées ! Heureusement leurs peines furent vite couronnées de succès ; l'abondance succéda bientôt aux privations, et ils furent heureux ! Reconnaissants envers cette terre nourricière, ils y jouiraient encore des douceurs idylliques de la vie champêtre, si le simoun n'avait emporté leur oasis, et ne les avait réduits à de nouvelles extrémités. Finalement, ils furent jetés sur les pas d'une caravane de braves gens, qui les rapatria et les ramena à un port de mer, d'où ils durent, hélas ! regagner les boulevards de la civilisation moderne, moins habitables, certes ! que les oasis du désert ! — Dans le même volume se trouve une autre histoire, celle de *Marthe Verdier*, une vaillante fille, qui se consacra à prouver

l'innocence de son père accusé d'un meurtre, et qui finit par découvrir les véritables assassins.

12. — *Les Révolutions d'autrefois* appartiennent au roman historique. Don Antonio Ramos, fils de l'alguazil don Ramos y Rico y Figuedo, a été destiné par son père à l'état ecclésiastique ; mais ses goûts lui faisaient préférer l'état artistique, lorsqu'une aventure le voua à l'état de douanier, mais de douanier en chef, directeur des douanes maritimes de Lisbonne ! Un soir, qu'en sortant de chez le peintre Velasquez, il se promenait dans les rues de Séville, il vit un homme attaqué par trois bandits. Se précipiter sur les bandits, les pourfendre, délivrer leur victime, ce ne fut que l'affaire d'un moment pour le fils de don Ramos y Rico y Figuedo. Or, il se trouvait que cette victime était un prince, un prince intelligent, et un prince reconnaissant. Ce fut à ce concours de circonstances merveilleuses, et après d'autres aventures aussi intéressantes, mais d'un intérêt plus historique et presque administratif, que Don Antonio Ramos dut d'être nommé directeur des douanes de Lisbonne. — Dans le même volume, on peut encore lire une seconde histoire : celle du *Siège de Florence*, où jouent un rôle Michel-Ange, Dante, etc. Tout cela, parfaitement inoffensif, et pouvant faire agréablement passer une heure ou deux.

13. — De même *le Dernier Laird ;* l'auteur, qui est le fils de Paul Féval, s'y montre aussi l'héritier de l'intarissable et intéressant conteur ; il a quelques-unes de ses qualités d'invention, d'agencement et de puissance dramatique. *Le Dernier Laird* est encore une œuvre historico-romanesque. En partant pour rejoindre ce régiment de lairds écossais, destiné à périr, après avoir rendu à l'ingrate et perfide « Albion » de si grands services, Randal, laird du Keel Roch, a laissé son château et son fils à Mac-Grutch. Celui-ci, croyant Randal mort, comme tous ses compagnons d'armes, s'empare de tous ses biens et élève l'enfant dans l'ignorance de son origine et dans la haine des lairds. Mais Randal a survécu au massacre de ses pairs. Il est revenu dans son pays, avec deux serviteurs qui lui ressemblent trait pour trait et sont ses sosies ; il y passe pour un brigand d'autant plus redoutable, qu'on le soupçonne d'être le diable en personne ; il apparaît en deux ou trois endroits différents, le même jour, à la même heure. Le traître Mac-Grutch n'est pas le moins effrayé, surtout lorsque sous les traits du rufian, il a reconnu son ancien maître. Il se décide alors à se défaire de lui par un meurtre ; il lui tend un guet-apens, avec l'aide du jeune noble, qu'il a fiancé à sa fille. Randal, sans méfiance, se rend au rendez-vous que lui a assigné son fils ; aussitôt il tombe, frappé d'un coup de poignard. Mais au même instant, deux autres Randal s'élancent d'un fourré voisin, et parmi eux le vrai ; c'était un des sosies que le poignard de l'assassin avait frappé. L'avait-il tué ? Mystère ! Tout ce méli-mélodrame finit par l'incendie du

château de Randal, allumé des mains de Randal lui-même, par la mort dudit Randal et de Mac-Grutch, et, naturellement, par le mariage de la fille de celui-ci avec le fils de celui-là.

14. — Les *Scènes de la vie des Ardennes*, de M. Hamélius, constituent aussi une lecture inoffensive. Malheureusement l'intérêt n'en sera sensible qu'à un petit nombre de lecteurs. C'est l'histoire d'un groupe de familles luxembourgeoises, depuis les grands-pères, acquéreurs de biens nationaux, jusqu'aux petits-enfants, Nicolas et Eugénie, qui se marient après avoir eu à lutter, quelques mois, contre les résistances de leurs parents. Seulement, cette histoire n'est pas racontée ni dramatisée : elle est notée, comme elle le serait dans un *Livre de raison* ou de *maison*, avec conscience, précision et minutie, mais sans aucun souci d'art. Le style est un style de notaire ; la pensée a la profondeur des pensées d'un notaire, qui serait d'ailleurs un brave homme. « Elle s'exagérait sa situation, chose qui arrive volontiers aux femmes » (p. 35). La valeur documentaire, sur le milieu et les mœurs — la seule dont l'auteur paraisse s'être préoccupé — est plus considérable que la valeur esthétique ou psychologique ; quelques pages (55 à 58) sur le *Café* dans le Luxembourg sont assez curieuses. Cette petite plaquette de soixante-quatorze pages exhale comme un parfum d'honnêteté provinciale et familiale ; on dirait d'une vieille charte sortie d'un archivaire vermoulu, mais soigneusement et régulièrement épousseté et brossé.

15. — *Amours de sable* ne doit pas être d'un « professionnel ; » « le métier » y a une ingénuité, une candeur délicieuses, qui ajoutent au charme, à la distinction des sentiments et à l'originalité de l'aventure et des caractères, à celle du moins des deux caractères principaux, le comte de Sautigny et Mme Laurence de Cauler. Le comte était depuis longtemps l'ami de Laurence ; il s'aperçoit que cette amitié s'est muée en un profond, en un ardent amour. Elle, presque veuve, puisqu'elle est la femme d'un malade interné depuis longtemps dans un hospice d'aliénés, attend d'être libre pour épouser un lieutenant de vaisseau qu'elle aime, mais qu'elle oblige jusque-là à la patience et au sacrifice les plus complets. Les deux hommes, Laurence, deux ou trois ménages de leurs amis, se rencontrent sur une plage de la Méditerranée. Comment, au milieu des distractions de cette petite colonie de Parisiens, Laurence s'aperçoit que la patience devient pénible à son fiancé, et comment elle se résigne à lui faire faire un mariage de convenance avec une jeune fille, — comment elle pressent le secret amour de Sautigny, et en éprouve un commencement de consolation parmi les déchirements de son sacrifice ; comment elle se sent peu à peu touchée, pénétrée et envahie par cette tendresse qui veille infatigablement sur elle, mais comment elle finit par s'y soustraire et la sacrifier, dans une immolation définitive qui la fait se réfugier au cloître, c'est ce que M. Mac Ramey nous ra-

conte avec un tact, une finesse, une émotion et parfois une inexpérience absolument charmantes.

16. — Dans *Crise de jeunesse*, il n'y a pas d'action, pas de complications ni d'aventures romanesques ; mais il y a du talent, en germe, et beaucoup de sincérité. M. A. Sueur nous y montre et analyse l'âme d'un jeune homme à qui il n'arrive rien, qui ne fait rien, mais qui rêve, qui lit, qui raisonne, et qui, après avoir cru pouvoir devenir un grand homme, se résigne à être un bon employé. Il fait des études de droit à Paris et y prépare une œuvre qui doit être un chef-d'œuvre ; en attendant, il discute politique, philosophie, esthétique avec un camarade, qui, lui, sait être à la fois un « cérébral » et un homme pratique, et se donne une profession, « un instrument de vie et de bonheur. » Pour se reposer de ces dissertations qu'il croit aussi fertiles qu'elles sont stériles, il rêve : une soupeuse, une pure jeune fille, qui voudrait bien l'épouser, une femme mariée que le péché sollicite, occupent tour à tour ses sens, son cœur, son imagination. Mais l'amour lui-même lui échappe, ou plutôt ne meut pas plus son activité que l'étude ou la littérature. Finalement il tombe malade ; et il se retrouve, guéri à la fois d'une fluxion de poitrine et de toutes les fluxions intellectuelles et morales qui constituent les crises de jeunesse. Il se mariera, il sera un employé d'assurances, et il n'y aura rien de changé en France : il n'y aura qu'un bourgeois de plus.

17. — Nous retrouvons dans *Trouble d'âme* les brutalités et les grossièretés que nous avons déjà signalées dans la manière de M. Riche. La fille d'un « inventeur » tombe dans la misère ; elle est obligée d'accepter une place de demoiselle de compagnie chez une amie de pension. L'amie de pension a un amant ; elle va avoir un enfant. On offre cent mille francs à la demoiselle de compagnie pour reconnaître l'enfant ; elle s'enfuit épouvantée. Mais son père la force à accepter. Elle accepte l'enfant et, avec lui, un mari, qui est une canaille. L'argent de son sacrifice est vite gaspillé par le malheureux maniaque, et la touchante et pure victime est menacée de tous les malheurs. Mais 1° elle est délivrée de son père qui meurt ; 2° elle est délivrée de son mari qui meurt aussi ; 3° elle épouse l'amant de son amie de pension, lequel était un bon jeune homme, que la coquetterie de sa maîtresse avait pu séduire un moment, mais qui n'avait pas pu lui donner son cœur ; il le donne à celle qui a été la mère de son enfant ! — Psychologie grosse, style gros, intérêt petit.

18. — Voici qui est un peu plus délicat et fin, peut-être un peu trop fin, car vraiment il est difficile de comprendre pourquoi l'héroïne d'*Idylle nuptiale* se refuse si longtemps à être heureuse ! Il y a là un caprice d'enfant, qui dure trop et qui n'est pas assez expliqué. En revanche, il finit brusquement ; l'âme de cette enfant change, sans que

rien ait changé autour d'elle. Quant à l'incident qui met fin au malentendu des deux époux, il est renouvelé des vaudevilles de 1840. Et tout cela n'empêche pas cette œuvre nouvelle de l'auteur du fameux *Péché de Madeleine* d'être aussi « distinguée » que les précédentes. Gilbert aime Jacqueline. Lui, est le seul membre sain d'une famille gangrenée par le vice ou la maladie ; de plus, il est riche parmi ses frères ruinés. Elle, est la seconde fille d'un gentilhomme avare, dur, tyrannique, qui a, par ses mauvais traitements et ses refus obstinés, obligé sa fille aînée à quitter la maison. Le mari de cette sœur aînée était un peintre parisien, aimable, gai, léger, spirituel ; c'était le premier et le seul jeune homme qu'eût vu Jacqueline ; il était resté pour elle l'idéal de l'homme aimable. Et c'est pourquoi elle n'aimait pas Gilbert, qui était grave, presque mélancolique ; elle l'épouse pourtant, par dévouement filial, pour obéir à son père, qui commandait, et à sa mère, qui désirait. Mais le jour de ses noces, sa mère ayant été prise d'un accès de fièvre, elle se fixa au chevet de la malade et ne s'inquiéta pas de son mari. Aux humbles et tendres supplications de celui-ci, elle fit une réponse qui laissa voir l'état de son cœur. Ensuite de quoi il y eut une grande bouderie et un bien pénible malentendu entre ces deux jeunes gens, si bien faits pourtant pour se comprendre ! Gilbert crut qu'on n'avait épousé que sa dot. Et il fut très malheureux. Et il errait, désespéré, à travers la solitude des grands bois, sur les bords escarpés et sombres de la mer tumultueuse, tenté de mettre fin à son martyre et de se précipiter dans les flots ! Pendant ce temps, elle aussi, elle devenait malheureuse. Elle comprenait qu'elle avait été une petite sotte ; elle se mettait à aimer son mari. Si bien qu'un jour qu'elle l'avait cru victime d'un accident, elle s'écria en le revoyant : « Mon Gilbert ! » Et les choses s'arrangèrent ! Il serait injuste de ne pas ajouter que le personnage le plus vivant de ce long conte bleu, c'est le père de Jacqueline, un type très bien observé d'honnête tyran domestique, dur à lui-même comme aux autres, mais souffrant moins qu'il ne fait souffrir.

19. — *Pour un*, de M. L. Énault, est un mélodrame sentimental. Un jeune homme est le fiancé d'une jeune fille qui a une sœur mariée. Il devient l'amant de cette sœur. Le mari a des soupçons ; il emploie le moyen classique d'être fixé : le faux départ. Mais la nuit qui suit, il revient chez lui, assisté d'un commissaire, et il découvre tout, ou plutôt, il ne découvre rien : car si le jeune homme est bien caché dans la maison, ce qui ne laisse pas d'être significatif, il a, en face de lui, un coffre-fort éventré et vidé, et à côté de lui, pâle et résolue, la jeune fiancée, qui avait tout compris, tout entendu, et qui était entrée dans la chambre de sa sœur avant le mari et le commissaire : « Il est venu pour moi ! » s'écrie l'héroïque enfant, tentant un sauvetage impossible. « Il est venu pour la caisse ! » dit le commissaire peu sentimental : « Pour qui et

pourquoi est-il venu ? » se demande le mari perplexe. En attendant, le jeune homme est emprisonné ; il passera aux assises, comme coupable de vol avec effraction. Mais sa fiancée veille ! Elle découvre le vrai voleur, celui qui mettait à mal le coffre-fort du pauvre mari, à l'heure même et la nuit même où son honneur était mis à mal par un autre. Et le prisonnier est délivré, et il épouse celle qui l'a sauvé, et.... tout est bien qui finit bien, disent les voisins. Il n'y a que le mari de la belle-sœur qui ne dit rien, mais qui est fixé.

20. — Voici enfin trois œuvres qui ont une valeur littéraire considérable. Je ne m'étendrai pourtant pas sur la première, *Là-Haut* ; j'ai assez souvent rendu hommage au talent de M. Rod pour pouvoir me dispenser de répéter ce que j'en ai dit à propos d'un roman qui n'a d'autre mérite que d'être une affirmation de ce talent. L'intérêt de la fable en est tout petit : un coin de la Suisse, conservé longtemps intact, est brusquement envahi par la spéculation, par les grands hôtels, les chemins de fer; comment se produit cette invasion et quels changements elle amène dans les mœurs des habitants et jusque dans le pittoresque du pays, c'est le sujet de ce livre, qui est plutôt un paysage qu'un roman.

21. — Je serai bref aussi sur *Jean d'Agrève*. La fable se résume en deux mots : le lieutenant de vaisseau Jean d'Agrève rencontre Hélène, et brusquement, sans flirt, sans lutte, ils s'aiment furieusement et se donnent l'un à l'autre; ils s'épouseront quand le mari d'Hélène aura accepté le divorce qu'elle prépare. Mais, pour la préparation de ce divorce, Hélène est obligée de quitter Jean; ses lettres deviennent rares. Jean souffre de ce silence avec l'outrance et l'illogisme d'une âme passionnée : parce qu'il craint d'avoir perdu son bonheur, il y renonce ! Il part pour le Tonkin ! Mais il y arrive à peine qu'Hélène revient, libre. Elle aussi souffre sans mesure de la déception qui l'attend au retour; elle en meurt. Jean, informé, meurt aussi : il se fait tuer par les Chinois. « Si jamais on contait à d'autres notre histoire intime, écrit Jean à Hélène, elle paraîtrait ennuyeuse autant qu'invraisemblable » (p. 153). Ennuyeuse, non pas ! Je ne crois pas qu'il y ait dans la littérature contemporaine beaucoup d'histoires d'amour aussi attachantes que celle-là. Mais elle échappe à l'analyse; c'est un *Cantique des cantiques* perpétuel, moins ingénu dans les mots, mais plus passionné et plus enflammé. D'événements, il n'y en a pas d'autres que ceux qui agitent le cœur des deux amants, leur désir de se revoir, leur joie de se posséder, leur peur de se perdre. Quant aux caractères, ils échappent également au jugement du critique. Jean et Hélène, dévorés par une passion comparable à celle que les plus puissantes imaginations des poètes anciens et modernes ont pu rêver, ne semblent garder plus rien d'humain. Ils sont au-dessus de la norme et de la psychologie autant que Roméo et Juliette, autant que Tristan et Yseult ; ce sont deux flammes qui se joignent et s'élancent d'un

vol égal, se dissolvent et disparaissent dans les régions de l'absolu et de l'infini, là où la critique n'a rien à voir et où, d'ailleurs, elle ne pourrait pas atteindre. M. de Vogüé a mis la musique et la magie de son style autour de ces amours phénoménales et d'une poésie presque légendaire. Il convient peut-être de l'en féliciter en ce temps où ce n'est pas précisément la poésie de l'amour qui est en honneur dans la littérature d'imagination.

22. — Sous *l'Orme du Mail*, tout le monde y passe, mais il ne s'y passe rien. On y cause, on y émet toutes les médisances de la petite ville, on y fait de la politique et de la philosophie de chef-lieu d'arrondissement; toute la province y défile, s'y laissant portraiturer ou caricaturer à plaisir par un ironiste qui s'est exercé à être peintre de mœurs. Mais comment le jeune Raoul parvint à épouser l'aimable Catherine, ou comment l'épouse du banquier couronna les feux illégitimes du procureur de la République, c'est ce dont il n'y est pas question. Ce roman donc n'est pas un roman, puisqu'il ne contient ni mariage ni adultère. Et j'espère qu'on ne prendra pas cette constatation pour une critique. Toutefois, dans ce livre où il n'y a pas d'action, et qui n'est qu'un recueil de conversations, il y a des « caractères. » Que valent-ils? Les experts discutent; les uns y ont vu des « types représentatifs de la société contemporaine, » les autres des charges caricaturales, — les uns et les autres en jugeant sans doute d'après les « originaux » qu'ils ont eus sous les yeux. — A vous donc de juger si vous avez connu des évêques, des préfets, des magistrats, des ecclésiastiques, des professeurs pareils à ceux qui passent sous *l'Orme du Mail*. Regardez-les. L'évêque, Mgr Charlot, est un prélat circonspect et « si attentif à se concilier l'opinion de tous qu'il ne dédaigne pas celle des honnêtes gens; » — le premier président Cassignol « n'a jamais eu connaissance d'une erreur judiciaire; » — la bonne Mme Laprat-Teulet, la femme d'un sénateur qui a obtenu une ordonnance de non-lieu, adresse à saint Antoine un *ex-voto* ainsi conçu : « A saint Antoine de Padoue, pour une faveur inespérée, remerciements d'une épouse chrétienne; » — le général Cartier de Chalmet, qui « n'est plus enclin à monter à cheval, » passe la revue de sa division, en chambre, grâce à de petites fiches minutieusement rangées dans des boîtes; — M. le président Peloux est un ancien avoué, « qui avait eu des malheurs dans une fâcheuse affaire de terrains, » mais qui est parvenu, à force « d'endurer avec sagesse de longs mépris, » à conquérir l'estime publique et à mesurer d'un œil plus tranquille « la distance de son fauteuil au banc des accusés; » — le professeur de la Faculté des lettres, Bergeret, est un esprit fin, mais dont « les pointes n'étaient pas toutes tournées au dehors, souffrant de lui-même, saisissant avec un art subtil toute occasion de se nuire, » pratiquant d'ailleurs la liberté de penser, pendant que sa femme se prépare à pratiquer la liberté d'aimer; — les deux ecclésiasti-

ques, professeurs au grand séminaire, l'abbé Quétrel et l'abbé Lantaigne, sont deux ambitieux, l'un du genre patelin, l'autre du genre solennel, poursuivant la mitre d'une égale ardeur, et se jalousant, et se dénonçant l'un l'autre. Quant au préfet, un ancien habitué des brasseries Montmartre, ayant « bu des bocks avec des chimistes politiciens, » ce qui l'a rendu positiviste, juif marié à une juive (laquelle « n'a jamais été belle, mais qui a du tact, » qui sait se faire bien venir des dévotes de la ville et, en même temps, « accueillir d'un air de Madone les pieds de M. le président qui cherchaient les siens sous la table »), M. Worms-Clavelin est un fonctionnaire destiné à réussir. « Toute sa politique administrative reposait sur cette considération que les ministres passent. » « Il se défendait de plaire excessivement à aucun, » et n'était jamais exposé à être puni par les uns pour avoir été récompensé par les autres. Grâce à quoi, il durait et faisait son chemin, ménageant à la fois les francs-maçons, le clergé, les ralliés, conservant les suffrages de leurs électeurs à deux ou trois parlementaires compromis dans les affaires du Panama, reçu même dans les châteaux, et s'y tenant assez bien, sauf le jour où il essaie de conquérir, « lui aussi, » les faveurs de la belle Mme de Gromance, et où il conquiert seulement une bonne gifle, qu'il ne parvient pas à s'expliquer ! Eh bien, soit ! ces « types » ne sont pas représentatifs de toute la société française et provinciale, et si on tient à dire des choses inutiles et solennelles, comme l'abbé Lantaigne, on peut dire : Nous connaissons des évêques courageux, des présidents intègres, des sénateurs honnêtes, des préfets bien élevés, des ecclésiastiques pieux et désintéressés ! — Mais cela dit, il faudra bien avouer ensuite que les « portraits » et les « caractères » de ce volume sont extraordinairement « bien attrapés, » comme on disait du temps de La Bruyère, qu'ils donnent l'illusion, la sensation même de la vérité et de la vie, et que, dans tous les cas, ils rappellent des individualités — vivantes, elles aussi, hélas !

Quant aux idées émises par ces personnages si vivants, elles sont de valeur très différente ; il y a des âneries subtiles, telles qu'il en peut sortir de la bouche d'un sot qui se cultive ; il y a des considérations politiques et religieuses qui sont dignes d'un Montesquieu d'estaminet ou d'un Bossuet de collège ; il y a des audaces de nihiliste, et il y a des boutades de sceptique et des ironies d'académiciens, — mais tout cela mêlé et amalgamé de telle sorte qu'il est impossible de s'y retrouver, impossible surtout d'y retrouver la vraie pensée de l'auteur lui-même. Il n'est pas sûr qu'elle ne soit pas cachée sous l'ânerie de l'imbécile perfectionné ; il est probable qu'elle se laisse entrevoir sous l'épigramme du sceptique, mais il peut se faire qu'elle se déguise sous les déclamations du rhéteur ou sous les exagérations du pessimiste incroyant. Elle est ici, et elle est là, et elle n'est nulle part. Elle fuit avec de brusques pu-

deurs, et tout à coup elle se retourne et fait front, bravement. Quelle est-elle la pensée de M. Anatole France, et où est-elle ? Attendez-la sous l'orme, si vous êtes patient.

Et si vous êtes assez heureux pour la saisir — et pour la juger — elle vous rira au nez. « Est-ce que je vaux la peine d'être prise au sérieux et d'être discutée ? » Discutez-la pourtant, car si vous la laissiez faire, la coquette aurait vite ravagé toutes vos croyances, ridiculisé les plus respectables traditions, ébranlé les plus solides certitudes. Nous l'avons déjà dit ; ne nous lassons pas de le redire : sous ses apparences inoffensives, avec son sourire onctueux et ses airs détachés, M. France est un des plus sûrs corrupteurs de l'esprit contemporain. Il séduit par la caresse de sa phrase légère et insinuante, évitant les formules arrêtées qui violentent la pensée, prodiguant au contraire ces tournures amples, câlines et presque sensuelles qui l'enveloppent et l'enlacent sans paraître la gêner ; et en outre il désarme, en intéressant la vanité à ne pas contredire. Oh ! le pédantisme de combattre des idées à peine exprimées, qui ont l'air de se moquer d'elles-mêmes, et qui disparaissent, enfuies, évanouies au premier choc ! Quel Don Quichotte aurait le ridicule d'attaquer, comme des propositions fermes et définitives, ces insinuations, ces sous-entendus, ces sourires ? — Et pour n'être pas ridicule, on est dupe. On laisse faire son œuvre à ce nihilisme élégant et patelin. — Cette œuvre est telle qu'un rédacteur d'une feuille très peu puritaine (l'*Écho de Paris*, 1er mars 1897) écrivait récemment ces lignes, où il entendait peut-être faire l'éloge de M. Anatole France, et qu'il sera étonné de nous voir citer ici comme une condamnation : « Irrespect des institutions prétendues respectables, mépris des hommes et des lois qui les régissent, accumulés dans une âme hautaine, se déversent en ruisselets d'ironie subtile. Ce n'est pas le cours du philosophique dédain, ni l'indifférence paisible d'un égoïste revenu des affaires de ce monde, c'est une forme souriante de destruction d'autant plus sûre qu'elle n'éveille pas la défiance. Elle insinue le doute de tout et s'insinue par la grâce, la pureté, la délicatesse du verbe dans les consciences ; bientôt elle y dessèche les racines des croyances, des conventions séculaires : elle accomplit son œuvre, elle découvre son idéal antisocial. » Comprenez-vous maintenant qu'un autre écrivain, d'une revue libre penseuse, ait dit : « Tout naïvement, je confesse que ses livres font mal. Et je l'aime ! Et j'ai tort ! »

CH. ARNAUD.

OUVRAGES RÉCENTS SUR JEANNE D'ARC

1. *La Vraie Jeanne d'Arc.* III. *La Libératrice d'après les chroniques et les documents français et anglo-bourguignons, et la chronique inédite de Morosini*, par JEAN-BAP-

tis [illegible] Ayroles, de la Compagnie de Jésus. Ouvrage honoré d'un bref de Sa Sainteté Léon XIII. Paris, Gaume, 1897, in-4 de XVI-696 p. et deux cartes. 15 fr. Pour les souscripteurs à l'ouvrage entier, 10 fr. — 2. *Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys*. Allocution prononcée à la Chapelle-Saint-Denys, le 8 septembre 1896, par le même. Paris, imp. Léon Parly, in-12 de 20 p. (Se vend au profit de l'église de Saint-Denys de la Chapelle) — 3. *Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français*, discours prononcé le 10 mai 1896, à Notre-Dame de Paris, par le T. R. P. Monsabré. Paris, Comité de Jeanne d'Arc, 1896, in-12 de 28 p. — 4. *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*, par l'abbé V. Mourot, du diocèse de Saint-Dié. Nancy, Crépin-Leblond, in-12 de LX-526 p., illustrations hors texte et dans le texte et plan du village de Domremy, 3 fr. 50. — 5. *Un Compagnon de Jeanne d'Arc. Artur III, comte de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne*, par L. Trébuchet. Paris, Ch. Delagrave. 1897, in-8 de VIII-305 p., 3 fr.

1. — Le R. P. Ayroles, de la Compagnie de Jésus, poursuit avec une rare intrépidité de labeur le vaste ouvrage de vulgarisation, de recherches et de discussion, qu'il a entrepris sous ce titre : *La Vraie Jeanne d'Arc* (Cf. *Polybiblion*, t. LXX, p. 406). Le tome III vient de voir le jour. Il est consacré aux chroniques et autres documents relatifs à la carrière militaire de l'héroïque vierge, provenant soit du parti national, soit du parti anglo-bourguignon, et, en plus, à la chronique vénitienne de Morosini, récemment découverte. L'auteur réserve pour le volume suivant les chroniques et documents provenant d'autres nations étrangères et aussi les témoignages consignés dans les deux procès sur la vie guerrière de Jeanne. « On y entendra, dit-il, la chrétienté entière du XVe siècle, les témoins oculaires des merveilleux exploits, la libératrice elle-même nous révéler ce que furent les événements de cette période, et surtout la sainteté de celle qui les conduisait. »

En ce qui concerne le présent volume, l'auteur en définit ainsi le contenu et la disposition : « C'est d'abord un exposé des deux partis en lutte, et une briève notice des personnages qui étaient à leur tête à l'arrivée de Jeanne. Cela nous évitera des renvois à des notes qui interrompraient la lecture. Un exposé sommaire de l'art de la guerre au commencement du XVe siècle fera mieux comprendre combien fut merveilleuse la jeune fille de dix-sept ans que l'on y vit exceller, sans que rien l'y eût préparée. La description d'Orléans, l'histoire rapide du siège qui durait depuis sept mois, l'état désespéré des habitants, une double carte, l'une de la France à l'arrivée de Jeanne, l'autre d'Orléans, dues à notre confrère, le R. P. Carrez, nous ont paru indispensables pour l'intelligence des chroniques.

« Comment disposer ces chroniques ? Une double division s'offre d'elle-même. D'une part les chroniques et les documents venant du parti français ; de l'autre les chroniques et les documents émanés du parti anglo-bourguignon. Pareille disposition s'accommode assez sensiblement à l'ordre chronologique, car le parti français abonde en pièces qui nous font connaître les événements depuis l'arrivée à Chinon jusqu'à la levée du siège de Paris, et il est fort maigre sur ce qui a suivi. Le parti

ennemi, au contraire, moins étendu sur la première partie de la vie guerrière, l'est beaucoup plus sur la seconde.

« Chroniques et documents sont des deux côtés nombreux et disparates. Ils ont été subdivisés de la manière suivante. Dans le parti français, neuf chroniques plus étendues nous donnent, avec plus ou moins de détails, la suite des faits jusqu'au siège de Paris. Elles forment le second livre. Des chroniques beaucoup plus brèves, des documents de genres divers, des lettres, des pièces officielles ont trait seulement à quelques faits particuliers ; c'est le livre troisième. Autant que cela a été possible, sans les mutiler, elles ont été classées dans l'ordre chronologique des événements sur lesquels elles jettent plus de lumière. Afin de faciliter le rapprochement des divers récits d'un même fait, des divisions communes ont été introduites dans les chroniques. Les principales sont : *De Chinon à Orléans : — La Levée du siège d'Orléans ; — La Campagne de la Loire; — La Campagne du sacre; — La Campagne après le sacre.* L'ordre dans lequel sont rangées les pièces du troisième livre correspond sensiblement à ces divisions.

« Une subdivision différente a été introduite dans les pièces venant du parti anglo-bourguignon. A la froideur près, il est de ce côté des chroniques qui sont peu ou point hostiles : elles ont été groupées dans le quatrième livre. — D'autres, au contraire, sont manifestement haineuses : elles forment le cinquième livre. — Le sixième est consacré à la chronique de Morosini. — Le septième livre est réservé aux pièces justificatives et à la table. »

Le texte des chroniques ou pièces en vieux français a été rajeuni par l'auteur. « Le travail de rajeunissement a porté d'abord sur l'orthographe, qui a été modernisée. Aux mots que ne comprendrait pas de prime abord un lecteur médiocrement instruit ont été substitués les termes aujourd'hui usités. Un déplacement de mots a suffi parfois pour rendre facile l'intelligence de phrases confuses dans le texte.... Ne faire dire à l'écrivain que ce qu'il a dit, tout ce qu'il a dit, a été l'objet d'une préoccupation constante.... Sans parler de plusieurs textes originaux reproduits aux pièces justificatives, on trouvera, au bas de la page, ceux qui ont paru amphibologiques ou avoir une importance spéciale. » — Sur chacun des textes ainsi rapportés par lui au plan de son livre le P. Ayroles a donné des renseignements et remarques historiques et critiques. — En tête des fragments de la chronique de Morosini relatifs à Jeanne d'Arc, qui ne sont pas la partie la moins intéressante de ce volume, se trouvent d'utiles détails sur le caractère de ce document et les circonstances de sa découverte. La traduction offrait des difficultés spéciales. Le P. Ayroles a obtenu pour ce travail le précieux concours de M. Baroncelli, sous-bibliothécaire de la « Marcienne » à Venise.

L'idée et la physionomie quelque peu complexes, quelque peu touffues

de ce vaste ouvrage, certains excès de jugement et d'expression, ont pu et dû donner lieu à de justes réserves, soit au point de vue de la méthode scientifique, soit au point de vue de la composition littéraire. Mais au degré d'avancement où il est maintenant parvenu, insister sur ces réserves ne serait plus très à propos. Mieux vaut exprimer le vœu sincère que le docte religieux en mène à bien l'achèvement auquel, très volontiers docile au conseil que lui en a donné le Saint-Père, dans un bref conçu en termes des plus favorables, le R. P. Ayroles ne cesse de travailler allégrement. Non seulement, ce qui est son objet principal, il aura mis ainsi en plus vive lumière les caractères surnaturels de l'héroïque vierge de France, mais, par la masse énorme de faits et de textes remués, rapprochés, confrontés, discutés dans ce livre aux proportions gigantesques, il aura certainement ouvert la voie à des progrès importants de la science historique et bibliographique.

2. — Le zèle qui enflamme le P. Ayroles pour la gloire de Jeanne d'Arc ne se manifeste pas seulement dans l'ardeur avec laquelle il secoue la poussière des documents d'érudition et poursuit d'estoc et de taille les détracteurs ou même les admirateurs jugés par lui mal inspirés de cette céleste figure. Il ne néglige pas une occasion de célébrer ses mérites et de préparer son culte futur. C'est ce qu'il a fait avec éloquence, le 8 septembre dernier, dans une allocution vraiment fort belle, prononcée à la Chapelle-Saint-Denys, le 8 septembre 1896, et intitulée : *Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys*. Ce discours, profondément nourri d'histoire, n'est certainement pas l'un des moins dignes d'attention et d'estime parmi tant de panégyriques déjà consacrés à la vierge libératrice.

3. — Il est à peine besoin de dire qu'une place de choix sera réservée entre ces éloges au discours prononcé à Notre-Dame de Paris, le 10 mai 1896, par le R. P. Monsabré : *Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français*. Le nom de l'orateur est une recommandation plus que suffisante. Aussi nous contenterons-nous de signaler l'intéressante note qui se trouve au bas des pages 24-25 de l'édition donnée par le Comité parisien de Jeanne d'Arc. C'est l'indication de quelques-unes des loges maçonniques qui ont décidé de s'opposer par tous les moyens à l'institution d'une fête nationale en l'honneur de la Pucelle.

4. — Un ancien et toujours vaillant champion de cette auguste mémoire et des honneurs que la France ne saurait lui refuser sans ingratitude, M. l'abbé V. Mourot, du diocèse de Saint-Dié, vient d'ajouter à ses précédentes publications un nouveau et fort remarquable volume : *Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc*. « Ce livre, dit-il, est né de l'essor imprimé dans les dernières années aux pèlerinages de Domremy. Voulant mettre un certain ordre dans notre travail, nous l'a-

vons divisé en plusieurs chapitres, précédés d'un calendrier, de la présente préface et d'une introduction, le tout agrémenté de nombreuses illustrations. « Le calendrier nous a paru très utile, puisque le lecteur, en un clin d'œil, pourra connaître et apprécier, jour par jour, les différents faits qui se rattachent à la Pucelle, soit de son vivant, soit de sa vie posthume. L'introduction n'est autre chose que le texte du décret relatif à la « vénérabilité » de Jeanne d'Arc et aux formalités de procédure devant les congrégations romaines. » Ajoutons que l'auteur y a fort utilement rapporté (p. LIII et suiv.) la « suite de la procédure, » notamment dans le diocèse de Saint-Dié, depuis l'introduction de la cause. « J'ai décrit, reprend-il, dans le premier chapitre les tableaux touchants qu'offre Domremy aux yeux qui cherchent une gloire pure et sans nuages, aux cœurs qui sentent, aux esprits qui se souviennent. Dans le chapitre suivant, je me suis efforcé de retracer, aussi exactement que possible, l'historique du Bois-Chesnu et de la basilique nationale, qui s'élève actuellement, au versant du coteau, sur les ruines de l'ermitage Sainte-Marie.... Dans le chapitre troisième, nous quitterons pour un instant le territoire de Domremy et, traversant le village de Greux, nous conduirons le lecteur au sanctuaire de Bermont pour y vénérer l'antique madone que la Pucelle allait honorer presque tous les samedis. Toutefois il ne suffit pas d'avoir encadré la physionomie de Jeanne dans la description des lieux qui furent témoins des gestes de son enfance et des monuments qui en rappellent le souvenir, il faut encore, pour compléter notre étude, faire l'énumération des principaux pèlerinages de Domremy. Le chapitre que nous consacrons à ce sujet ne sera pas, croyons-nous, la partie la moins intéressante du livre.... — Enfin, dans un chapitre final, sous forme d'*Appendice*, nous parlerons des œuvres spirituelles qui se groupent autour du monument national comme autour d'un foyer.... De cette façon, le volume que nous publions aujourd'hui, tout en servant de *Guide* au pèlerin, restera comme un mémorial du voyage accompli, et le *Manuel du patriote chrétien*. Puissions-nous avoir réussi ! »

5. — La gloire de l'héroïque vierge rejaillit aujourd'hui sur tous ceux qui ont collaboré à son œuvre de délivrance nationale. Il y a toutefois quelque excès à intituler, comme l'a fait M. L. Trébuchet, une biographie du connétable de Richemont, dont la participation aux opérations militaires de la Pucelle a été si courte : *Un Compagnon de Jeanne d'Arc*. Il y a plus d'excès encore à le placer, à cause de la part ultérieure et certainement très méritoire qu'il a prise à la continuation et à l'achèvement par Charles VII de l'œuvre de Jeanne, sur le même rang qu'elle devant la postérité, en lui sacrifiant totalement le Roi. Le livre de M. Trébuchet, ouvrage de vulgarisation où l'on remarquerait avec plaisir un réel talent, un récit assez vif et pittoresque, s'il était mieux fondé en

raison critique, est un panégyrique sans mesure, dont l'auteur, principalement appuyé sur M. Cosneau, qu'il exagère, n'a pas tenu le moindre compte des observations et des jugements fort différents portés sur Artur de Richemont par des historiens aussi autorisés que MM. Wallon et de Beaucourt. M. S.

HAGIOGRAPHIE ET BIOGRAPHIE ECCLÉSIASTIQUE

1. *Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse*, par l'abbé MARTELLY. Paris, Berche et Tralin, 1897, in-12 de XII-240 p., 3 fr. — 2. *Saint Augustin*, par HATZFELD. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-12 de XV-179 p., 2 fr. — 3. *Sainte Clotilde*, par G. KURTH. Ibid., 1897, in-12 de 180 p., 2 fr. — 4. *Vie de sainte Clotilde, reine de France*, par P. BRIÈRE. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1895, in-12 de 130 p., 2 fr. — 5. *La Vie et les miracles de saint Vaast ou Gaston, catéchiste de Clovis et évêque d'Arras*. Ibid., 1896, in-12 de 96 p., 2 fr. — 6. *Saint Lambert, évêque de Maëstricht*, par le P. A. LARGENT. Paris, V. Retaux, 1897, in-8 de 112 p., 2 fr. — 7. *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. DE VALDESPOIR. Paris, Haton, in-18 de 165 p., 1 fr. — 8. *Vie de saint Antoine de Padoue*, par A. DE CONDÉ. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-12 de 141 p., 0 fr. 50. — 9. *Sainte Élisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps*, par le comte DE MOUCHERON. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de XXIX-229 p., 7 fr. 50. — 10. *La Bienheureuse Philippe de Chantemilan*, par l'abbé REURE. Lyon, E. Witte, 1896, in-8 de 36 p., 1 fr. — 11. *Une Fille de France, la bienheureuse Jehanne*, par la comtesse DE FLAVIGNY. Paris, V. Lecoffre, 1896, in-12 de 368 p., 3 fr. 50. — 12. *Le Bienheureux Bernardin Réalino*, par R. BOUMAN. S. J. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-8 de 126 p., 3 fr. 50. — 13. *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly, surnommé le Père des pauvres*, par le P. PETITALOT. Paris, V. Retaux, 1897, in-18 de VII-260 p., 2 fr. — 14. *La R. Mère Françoise de Bermond et l'établissement des ursulines en France*. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1896), in-8 de 392 p., 5 fr. — 15. *Notre-Dame du Laus et la vénérable sœur Benoîte*. Gap, Richard, 1895, in-8 de LIV-532 p. — 16. *Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, gloire et modèle du clergé*, par l'abbé CELLIER. Montreuil-sur-Mer, impr. Notre-Dame-des-Prés, 1896, in-8 de X-416 p., 4 fr. — 17. *Vie merveilleuse, intérieure et extérieure d'Anne-Catherine Emmerich*, par le P. TH. WEYENER (traduite de l'allemand). Paris et Tournai, Casterman, s. d. (1896), in-12 de 412 p., 3 fr. — 18. *Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste Vianney*, par l'abbé A. MONNIN. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 412 p., 3 fr. 50. — 19. *Monseigneur Pavy, sa vie, sa doctrine*, par l'abbé M. PAGÈS. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 288 p., 3 fr. — 20. *La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie (Mme Fanny Kestre), fondatrice des Dames de Sainte-Julienne dites Apostolines du Très Saint Sacrement*. Bruxelles, Schepens, 1897, in-8 de 325 p., 3 fr. 50. — 21. *Marie Brotel*. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de 305 p., 1 fr. 50. — 22. *Le Révérend Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus*, par le P. CHARRUAU, S. J. Paris, Téqui, 1896, in-12 de VI-285 p., 3 fr. — 23. *Le Cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque, bibliothécaire de la sainte Église*, par A. BATTANDIER. Paris, Sauvaitre, 1895, gr. in-8 de XXXVI-965 p., 15 fr. — 24. *Monseigneur Puginier*, par C. D'ALLENJOYE. Paris, Téqui, 1896, in-12 de 218 p., 2 fr. — 25. *Le Cardinal Lavigerie*, par Mgr BAUNARD. Paris, Poussielgue, 1896, 2 vol. in-12 de XV-544 et de 694 p., 7 fr. 50. — 26. *Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus*, par le P. P. X. POUPLARD. Paris, Haton, 1896, in-8 de IV-520 p., 5 fr. — 27. *Justin Chappotteau*. Paris et Lille, Desclée et de Brouwer, 1896, in-12 de 141 p., 1 fr. 50. — 28. *Vie de Son Éminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse*, par J. LACOINTA. Ibid., 1897, in-8 de X-365 p., 5 fr. — 29. *Physionomies des saints*, par E. HELLO (nouvelle édit.). Paris, Perrin, 1897, in-12 de X-416 p., 3 fr. 50. — 30. *Les Amis des saints*, par C. D'HÉRICAULT. Paris, Gaume, 1897, in-12 de 251 p., 2 fr. — 31. *Le Diable dans la vie des saints*, par P. VERDUN. Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, s. d. (1896), 2 vol. in-12 de XI-298 et de 319 p., 6 fr. — 32. *Petites Histoires, Traits de missions*, par le P. M. DEVÈS. Ibid., 1896, in-8 de 287 p., avec illustr., 3 fr.

— 33. *Primauté de saint Joseph d'après l'épiscopat catholique et la théologie*, par C. M. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-8 de 513 p., 6 fr.

1. — *Sainte Lucie* fut la triomphante victime de l'idolâtrie romaine, qui fit verser jusqu'à Constantin des fleuves de sang chrétien. Cette nouvelle histoire de la jeune héroïne n'est que la réduction du magnifique et savant ouvrage de M. Beaugrand : *Sainte Lucie de Syracuse, vierge et martyre*. « Notre travail, dit M. Martelly, est moins une œuvre tout à fait personnelle qu'un extrait et comme la quintessence des notes de M. Beaugrand, auquel nous laissons souvent la parole, quelquefois même sans en avertir le lecteur » (p. x). Le lecteur, toutefois, n'aurait-il pas préféré une loyauté littéraire s'étendant aux détails mêmes des emprunts ? Cette histoire se divise en deux parties : I. Vie et mort de sainte Lucie ; II. Culte rendu aux reliques et au nom de la vierge martyre : sanctuaires, confréries, œuvres littéraires et artistiques, hymnes, litanies, chants populaires, office liturgique, neuvaine en l'honneur de sainte Lucie. C'est un ouvrage de vulgarisation d'un style limpide et pieux. Il fera beaucoup de bien, surtout aux confréries de jeunes filles et aux premières communiantes. Un détail curieux : dans la plupart des tableaux de sainte Lucie, elle est représentée portant deux yeux dans sa main ou sur un plateau, attribut, assure avec sa haute compétence M. Rohault de Fleury, qui ne s'est vulgarisé pour notre sainte pas avant le XIVe siècle. Ces deux yeux signifient que, selon le nom qu'elle porte, Dieu a donné à sainte Lucie le pouvoir de rendre la lumière sensible, mais n'indiquent pas, comme on l'a cru, qu'elle s'est crevé les yeux pour se délivrer de l'obsession d'un tentateur, ou bien que les bourreaux les lui auraient arrachés.

2. — Victime aussi de Rome, mais de la Rome corruptrice, fut *Saint Augustin*, dont les débordements effrénés n'eurent d'égal que l'éclat de sa conversion. M. Hatzfeld, dans la nouvelle série de la vie des saints, éditée par la librairie Lecoffre, met au jour une vie du fils de Monique selon les principes d'une sage critique et avec la littérature appropriée à ce genre d'ouvrages. Il s'est manifestement inspiré des conseils de Mgr Dupanloup, qui devraient être le guide constant de nos hagiographes contemporains. « Avant tout et par-dessus tout, dit le grand évêque, l'amour du saint ; puis une étude approfondie de son âme et de sa vie, dans les sources et dans les documents de son époque ; ensuite la peinture de cette âme, de ses luttes, de ce que furent en elle la nature et la grâce : tout cela tracé avec simplicité, vérité, noblesse, pénétration profonde et vivants détails, de telle sorte que le saint et son temps soient fidèlement représentés, mais que le saint cependant ne disparaisse jamais sous les faits collatéraux de l'histoire, et reste toujours dans le récit au premier plan ; des faits vrais, authentiques, précis, mais groupés avec art et habilement disposés dans un ordre savant qui prépare et éclaire

tout :.... il faut faire parler souvent le saint lui-même, sans quoi tout ce qui est vivant et personnel disparaît, et alors tous les saints se ressemblent :.... un style enfin simple, grave, ému, pénétrant. » Ce sont là les qualités mêmes de l'ouvrage qui nous occupe. L'auteur y considère l'homme égaré, le converti fervent, l'évêque courageux, le saint ardent, le subtil philosophe, le chaud orateur, le théologien profond que fut l'évêque d'Hippone. Les pécheurs y auront un modèle de généreux retour à Dieu, les mères, autres Moniques, un encouragement à répandre la prière de leurs larmes pour leurs Augustins dévoyés. Saint Augustin a été pour ainsi dire le créateur de la théologie chrétienne, ayant abordé et résolu les questions les plus difficiles avec une science et une sûreté d'esprit merveilleuses, puisées dans la méditation des Livres saints. Tous les historiens de la philosophie lui consacrent une place de choix dans leurs ouvrages parmi les métaphysiciens qui ont éclairé la pensée humaine. « Il n'y a rien, dit La Bruyère, que l'on puisse comparer à saint Augustin que Platon et Cicéron. » Son but primordial est d'établir entre la raison et la foi une alliance féconde. La lecture de ce volume fera aimer le saint et admirer le savant. L'auteur termine heureusement son travail par la bibliographie du sujet, la liste des principales éditions des œuvres de l'illustre docteur africain.

3. — La civilisation romaine venait d'être submergée sous les flots des barbares envahisseurs. Au sein du chaos d'une société nouvelle qui se prépare à entrer en scène, apparaît *Clotilde*, épouse chrétienne du premier roi des Francs. C'est à elle qu'est dû le baptême de Clovis ; elle appartient donc à l'histoire de France, à ses origines religieuses. M. Kurth, l'auteur de *Clovis*, que toute l'Europe savante et croyante applaudissait naguère, commence cette vie par un excellent résumé sur le rôle sauveur des femmes et des reines parmi les sociétés naissant au christianisme. Clotilde, chronologiquement, est la première dans cette mission bienfaisante, première aussi par l'étonnante grandeur de l'œuvre à laquelle elle participe : la conversion du peuple franc. Ensuite, ce fut Berthe, arrière-petite-fille de Clotilde, qui fit initier les Anglo-Saxons à la doctrine du Christ. Ce sont des femmes qui amenèrent à Jésus les royaumes ariens des Lombards et des Wisigoths, et firent asseoir définitivement le trône de l'Église catholique en Italie et en Espagne. C'est encore Ludmilla qui forma saint Wenceslas pour la Bohême chrétienne d'où devait sortir le salut de la Pologne. L'un des grands mérites de l'auteur, c'est d'avoir courageusement débarrassé la figure de son héroïne de ce masque de barbarie que les traditions poétiques du moyen âge lui avaient donné injustement. Malgré leur charme, il a sacrifié, sans hésiter, les belles légendes pour ne conserver que ce qui est authentique, solidement appuyé sur documents. Œuvre écrite avec sûreté, sobre élégance et documentation artistement sertie. Il aurait été à souhaiter qu

M. Kurth, après le substantiel appendice, où il discute la valeur des sources primitives, eût établi la bibliographie de son livre remarquable.

4. — Dans une tout autre note, M. Brière a composé aussi sa *Vie de sainte Clotilde*. Il a, de préférence, traité son rôle social, son influence sur les destinées chrétiennes et glorieuses de la France. « On aime aujourd'hui, dit-il avec raison, les belles recherches historiques, l'étude scrupuleuse des naïves chroniques d'autrefois et la sincère évocation des souvenirs et des mémoires anciens qui font revivre le passé dans sa vérité parfaite. Dès lors, une Vie de sainte Clotilde, puisée à de telles sources, inspirée par de pareils récits, édifiée sur de semblables documents, ne saurait être mal accueillie au beau pays de France. » C'est la méthode adoptée par l'auteur, ce qui donne, en raison des nombreuses citations, un charme archaïque à son livre. Nous nous permettons de lui demander sur quelle preuve il se fonde pour dire que la première reine de France avait des yeux bleus (p. 9). C'est une jolie rêverie, sans doute.

5. — *Saint Vaast* eut avec Clotilde et Remi une part remarquable dans la conversion de Clovis : il fut son catéchiste. Son nom est donc illustre : dix communes en France portent ce nom ; on compte par centaines les paroisses placées sous son vocable. Et cependant on ne savait presque rien de sa vie. Un bénédictin, qui garde le voile de l'anonyme, a voulu tirer cette figure historique de la pénombre, en puisant aux sources les plus pures les récits simples de cette sainte existence. Il s'abstient de se prononcer sur le lieu où saint Vaast reçut le jour : plusieurs pays revendiquent cette gloire : Toul, où il était prêtre lorsqu'il fut désigné pour instruire Clovis des premiers éléments de la vérité chrétienne, Châtres en Périgord, Courbefy en Limousin, Aimeville, dans le Ponthieu ; mais aucun ne fournit des preuves décisives, malgré des traditions vénérables. L'auteur, dans l'appendice Ier, donne l'ample bibliographie de son travail ; dans l'appendice II, avec beaucoup de sagacité, il examine la valeur documentaire de la *Vita Vedasti*, appelée par les Bollandistes *Vita brevior*, pour la distinguer de celle d'Alcuin, beaucoup plus longue. Contre M. Bruno Krusch, qui avait tenté d'en diminuer l'autorité, notre bénédictin conclut : « Pour nous, elle (la *Vita Vedasti*) représente la tradition d'une époque antérieure à la date de sa composition (deuxième moitié du vi^e^ siècle), et sa source doit remonter au temps où vivaient encore des contemporains de saint Vaast » (p. 76). Les appendices III et IV sont l'histoire du culte et des translations des reliques du saint ; l'appendice V contient une hymne d'Alcuin en l'honneur de saint Gaston et une curieuse séquence du missel d'Arras, avec traduction en vers français. Piété et érudition trouveront leur compte dans ce volume d'aspect modeste.

6. — Avec *Saint Lambert*, nous sommes toujours à l'époque où le christianisme était aux prises avec la barbarie. Le saint évêque de Maës-

tricht fut un valeureux champion que couronna le martyre. Le R. P. Largent nous déroule sa belle vie sous une forme oratoire brillante, qui n'exclut point un solide étayage de documents. Dans neuf instructions prononcées en l'église Saint-Lambert de Vaugirard, à l'occasion du douzième centenaire du martyre du saint, il embrasse toute l'histoire du héros de la foi chrétienne. En voici les titres : Le Douzième Centenaire de saint Lambert. — Saint Lambert, son éducation, ses débuts. — L'Épiscopat et l'exil, la vie monastique. — Le Retour, l'apostolat. — L'Apostolat. — La Lutte. — Le Martyre. — Le Triomphe. — Le Témoignage des martyrs. Ces instructions sont des leçons d'histoire d'une science discrète qui nous révèlent non seulement les vertus du saint évêque, mais encore les temps rudes et confus auxquels il appartint. Elles sont aussi de chaudes exhortations aux vertus dont notre XIXe siècle n'a pas un moins pressant besoin que le VIIe.

7. — C'est au sein de l'épanouissement du christianisme que se déroule la miraculeuse vie de *Saint Antoine de Padoue*. Le livre d'Antoine de Valdespoir est un manuel de la dévotion à ce saint aujourd'hui tant prié. C'est la vie du thaumaturge répartie entre les treize mardis nommés les treize mardis de saint Antoine de Padoue, qu'il ne faut pas seulement invoquer pour retrouver les choses égarées, mais pour être aidé encore dans les afflictions, les tentations, les maladies, l'erreur, la mort. Le récit de chaque mardi est accompagné des hymnes composées en l'honneur du faiseur de miracles, ainsi que de réflexions sur les principales vérités de la religion. Dans un appendice, on rencontre le Bref de saint Antoine, prière très ancienne indulgenciée, qui fut donnée sur un parchemin à une femme guérie par le saint padouan. Elle fut aussi appelée la « Lettre de saint Antoine. » Puis viennent les litanies de saint Antoine ; les antiennes et les hymnes en son honneur ; une prière pour retrouver les objets perdus, une autre pour obtenir une bonne mort ; les prières de la messe ; celle de saint Antoine à la Vierge ; la prière efficace, etc.

8. — M. de Condé n'a pas eu d'autre prétention que de publier une vie populaire de *Saint Antoine de Padoue*. Elle est bien écrite, bien imprimée, gracieusement illustrée et accessible à toutes les bourses. Elle a pour but de mettre en relief principalement la charité et l'éloquence ardentes du saint, et le suit dans son apostolat fructueux.

9. — Un siècle après la vie merveilleuse de saint Antoine, fleurissaient en Portugal les vertus de la reine *Sainte Élisabeth*, qui fut un constant miracle de patience, de dévouement parmi les plus déchirantes épreuves. Le livre de M. de Moucheron plaira aux croyants, car la note édifiante y tient la place d'honneur ; il agréera aux lettrés par la beauté sévère de son style classique et ému. Le côté érudit n'a pas été négligé, comme en témoigne « la Notice sur les sources » (p. XXIII-XXIX). Mais elles sont

mises en œuvre avec tant d'art, que le lecteur, inhabitué aux ouvrages remplis de notes, de renvois, de citations, de textes originaux, n'en sera point incommodé. D'autre part, sainte Élisabeth d'Aragon captivera l'historien, car elle vécut à une époque où l'Église eut un de ses plus magnifiques épanouissements. Le chapitre Ier nous dépeint l'état de la péninsule portugaise, de l'Église et de l'Europe (1220-1270). C'est comme l'arrière-plan du théâtre où se déroule la vie princière de sainte Élisabeth, On peut dès lors prévoir l'importance du rôle social qu'aura à remplir cette princesse qui, par sa naissance, son mariage, sa tournure d'esprit, les alliances de ses aïeux, plus tard par celles de ses enfants, se trouvera tenir à la fois à tous les pays de l'Europe, à toutes les familles régnantes, à tous les événements et à toutes les idées de l'époque, et sur la tête de laquelle se réuniront tant d'intérêts puissants et divers. Sur le trône de Portugal, elle brilla par un sens politique très fin, une douceur sereine dans les plus poignantes douleurs pour un cœur d'épouse, de mère, de reine. Sa vie politique accomplie, elle dépose sa couronne royale et entre dans la vie religieuse. M. de Moucheron nous expose ensuite la vie de miracles, l'histoire du culte de la princesse que canonise Urbain VIII. Le chapitre final contient tout ce qui se rapporte à la liturgie, la bibliographie, l'iconographie, les monuments, les confréries, les dévotions populaires en l'honneur de la sainte reine. Un appendice renferme le texte critique de vingt-huit pièces justificatives très intéressantes.

10. — La sainteté appartient à tous les degrés de la hiérarchie sociale : sainte Élisabeth était une reine, *la Bienheureuse Philippe de Chantemilan* est une servante. Cette vie reçoit sa valeur documentaire des Bollandistes (XVe jour d'octobre, oct., t. VII, p. 79-106) et de la *Vie et miracles de la bienheureuse Philippe de Chantemilan*, publiés par le chanoine U. Chevalier. Les Bollandistes se sont servis de cette source originale unique. L'auteur a surtout pour objectif « de remettre la bienheureuse dans le milieu où elle a vécu, ce qu'aucun des historiens n'a fait jusque-là, et de donner sur sa famille et sur les maisons qu'elle a servies des renseignements qu'on ne trouve nulle part ailleurs » (p. 5). Philippe naquit probablement la même année que Jeanne d'Arc. Les Chantemilan, de médiocre noblesse, possédaient, au milieu du xve siècle, la seigneurie de Maltaverne, enclave du duché de Bourgogne, dans la paroisse de Brienon (Beaunais). Le berceau de la bienheureuse fut, en 1412 ou 1413, le château de Changy, où sa mère « eust le gouvernement de ce grand hostel et de toute la famille. » Jean de Chantemilan, son père, mourut peu après sa naissance. Sa mère l'éleva avec grande sévérité dans la piété chrétienne. Philippe fit vœu de virginité et refusa d'avantageux mariages. Elle vécut au château de Changy, les vingt premières années de sa vie. Lorsqu'elle eut perdu sa mère, elle vint, vers 1433, en service à Vienne, chez Anne de Norry, sœur de Jean de Norry, archevêque de Vienne. Quand elle

eut recouvré sa liberté, elle s'adonna entièrement à la piété à Vienne, où elle séjourna dix-huit ans. En 1450, elle fit à Rome le pèlerinage jubilaire. L'année suivante elle mourut dans la cité viennoise, le 15 octobre, emportée par la peste. Le « Papyrus, » registre daté du 10 février 1453 et publié par M. Chevalier, énumère plus de cinquante miracles, pendant les quatorze années qui suivirent le décès de Philippe. Dès l'instant où elle trépassa, elle fut déclarée sainte par la voix populaire, et depuis quatre siècles elle est appelée la « Bienheureuse Philippe. » En 1567, les huguenots dispersèrent ses ossements qui reposaient dans une chapelle de la cathédrale de Vienne. M. Reure n'apporte que très peu de chose d'inédit ou qui ne soit contenu dans la savante publication de M. U. Chevalier.

11. — Être fille de Louis XI et femme du duc d'Orléans, plus tard Louis XII, n'empêcha point *la Bienheureuse Jehanne* d'être une martyre. Née chétive et disgracieuse, son père l'exila bientôt loin de lui et des tendresses maternelles, au château de Linières. Le Roi la détestait et, lorsqu'il la rencontrait, il se signait ainsi que devant une horrible apparition. Mariée au duc d'Orléans, à l'âge de douze ans, la belle âme de Jehanne s'attacha profondément à un époux volage qui la délaissait, la dédaignait et lui infligeait toutes sortes d'insultes. Dès la mort de Louis XI, le duc d'Orléans n'eut plus qu'une pensée : la rupture de son union pour épouser Anne de Bretagne. Rome montra pour la dissolution du mariage une extrême bonne volonté, compatible cependant avec la justice. Le procès fut engagé; c'était l'ère des intrigues à la cour romaine. La Reine détruisit devant le tribunal les raisons invoquées pour l'annulation du mariage. Le clergé, de son côté, rivalisa de docilité envers ce Roi qui choisit comme défenseurs les anciens complices de ses manœuvres matrimoniales, et le mariage de Jehanne avec le duc d'Orléans fut reconnu nul. Dans son amertume résignée, la Reine se réfugia dans les bras du Crucifié et devint une sainte. Puis elle fonda l'ordre de l'Annonciade, qui lui causa encore des souffrances et dans lequel elle mourut après avoir été favorisée de nombreuses extases. Bientôt plus de deux cents miracles, dûment constatés, obtenus par son intercession, rendirent son tombeau glorieux. Telle est la vie que Mme la comtesse de Flavigny a décrite avec l'étendue d'érudition et le charme de style qui lui sont habituels dans ses ouvrages si appréciés. Son « Étude critique des sources » (p. 337-363) nous révèle l'ampleur de ses recherches. Toutefois, elle ne paraît pas avoir connu l'importante publication de M. R. de Maulde la Clavière : *Alexandre VI et le divorce de Louis XII* (dans *Bibliothèque de l'École des chartes*, t. LVII, 1896). Ce sont trois brefs dont M. de Maulde la Clavière a retrouvé récemment la minute égarée aux archives de Venise. Ils jettent un jour nouveau sur la conduite si discutée d'Alexandre VI touchant l'annulation du premier mariage de

Louis XII. Certainement, Mme de Flavigny ne considérera plus, avec à peu près tout le monde, la procédure du divorce, comme une pure question de façade et d'étiquette, tout étant réglé d'avance entre le Pape et le Roi pour l'annulation du mariage. Au contraire, d'après ces pièces diplomatiques, on constate avec quelle tenue parfaite Alexandre VI résista aux instances passionnées de Louis XII.

12. — Nous rentrons dans l'atmosphère calme, dans l'existence uniforme d'un humble religieux : *le Bienheureux Bernardin Realino*, qui vécut aux temps héroïques de la célèbre Compagnie de Jésus, à laquelle il appartenait (1530-1616). Il fut d'abord magistrat dans l'Italie septentrionale, puis gouverneur de plusieurs villes de la province de Naples. A trente-quatre ans, il quittait le monde pour devenir l'enfant de saint Ignace. Les rois de France et de Pologne, les ducs de Parme, de Mantoue, de Bavière, recouraient à la lumière de ses conseils et le pape saint Pie V à la ferveur de ses prières. Durant sa vie même, il opéra des prodiges. Aussi la ville de Lecce le choisit-elle, en son vivant, pour protecteur et patron particulier. Il a été déclaré « bienheureux » en 1894. Le P. Bouman « a choisi de préférence les faits qui ont été examinés juridiquement et attestés par un grand nombre de témoins; il a consulté les documents les plus dignes de foi » (p. 9).

13. — Le vénérable Bénigne Joly fut par-dessus tout un homme d'œuvres charitables. Aussi fut-il acclamé par ses contemporains comme le « saint Vincent de Paul dijonnais. » Il mérite d'être le modèle de notre siècle égoïste. Sa vie a été déjà écrite par M. l'abbé Bavard, curé de Volnay. Le R. P. Petitalot a recueilli quantité de traits de caractère, d'épisodes, de faits vertueux qu'il présente aux âmes pieuses et spécialement aux religieuses hospitalières comme des bouquets parfumés. De là le titre du livre : *Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly.* « Incontestablement, dit l'évêque de Dijon à l'auteur, votre ouvrage inspirera à ses lecteurs une charité plus généreuse et plus efficace envers les pauvres. On pourrait l'intituler : « Manuel du dévouement hospitalier. » Les chapitres qui envisagent moins directement ce sujet principal s'y rattachent toutefois comme la racine et la tige à la fleur.

14. — Œuvre de haute charité spirituelle fut l'Institut des ursulines qu'établit *la Révérende Mère Françoise de Bermond* pour l'éducation des jeunes filles de France. Les Ursulines, filles de sainte Angèle de Mérici, n'avaient eu, en Italie, que des externats pour les petites filles indigentes ; Françoise de Bermond, en fondant l'ordre dans notre pays, pensa surtout aux jeunes filles des classes élevées de la société où elles étaient appelées à exercer une grande influence. C'est pour cette raison principalement qu'elle inaugura les pensionnats religieux de filles. Avant elle, l'éducation que quelques enfants de famille recevaient dans les couvents était une éducation privée : il n'y avait pas alors de classe

commune, de salle d'études commune. Ce n'étaient pas, à proprement parler, des communautés enseignantes. C'est donc à la première ursuline de France qu'il faut attribuer l'initiative des pensionnats de jeunes filles dans la forme la plus voisine de ce qui existe aujourd'hui. A sa mort (1628), Françoise de Bermond avait créé plus de neuf ou dix communautés d'ursulines, et la plupart de celles-ci en avaient fondé d'autres qui, à leur tour, avaient essaimé en diverses parties du royaume. « Au XVIIe siècle, dit Louis Veuillot, les ursulines ont élevé la plus grande partie des femmes françaises. » Dans le commencement du XVIIIe siècle, elles eurent en France trois cent vingt maisons. Le seul couvent de Saint-Denis en France, datant de 1625, avait déjà vu passer, comme pensionnaires, en 1657, plus de quatre mille jeunes filles des meilleures familles parisiennes (p. 347). Elles s'occupaient également beaucoup de l'éducation des petites filles pauvres. « Ce que la Compagnie de Jésus fut pour les hommes, assure Charles de Sainte-Foi, celle de Sainte-Ursule le fut pour les femmes » (p. 350). On voit donc combien l'histoire de la Révérende Mère de Bermond et de son Institut touche à l'histoire de l'éducation en France, au XVIIe et au XVIIIe siècle. Elle a été écrite par une fille de sainte Ursule avec un talent consciencieux qui s'est servi de tout ce que les archives publiques et celles de la Congrégation pouvaient conserver, non moins que des sources imprimées. L'œuvre n'allait pas sans difficulté : la vie de Françoise de Bermond n'avait été retracée jusqu'ici que sous forme de notices plus ou moins longues, où les faits sont présentés souvent sans ordre chronologique; les lieux où ils s'accomplirent ne sont pas nommés. Avec une ferme patience et un entier succès, l'auteur anonyme a apporté dans cet ouvrage ordre et lumière. Le chapitre III, « Sainte Angèle de Mérici et l'origine de l'ordre des ursulines, » nous paraît un hors-d'œuvre.

13. — Françoise de Bermond appartenait à une antique famille noble de la Provence. *la Vénérable sœur Benoîte* fut une pauvre bergère que Dieu choisit pour une vie d'apparitions, d'extases. *Infirma mundi elegit Deus.* Le Laus est un sauvage hameau de la commune de Saint-Étienne-d'Avançon, au diocèse de Gap. Comme la Salette, il eut la préférence de Marie pour se manifester à une jeune et ignorante pastourelle, vers le milieu du XVIIe siècle. Sœur Benoîte, née Benoîte Rencurel, vit le jour en septembre 1647. Ne sachant ni lire ni écrire, le dénuement de ses parents les obligea à la placer dans une ferme pour la garde des troupeaux. C'est au mois de mars 1664 que la Mère de Dieu se montra à elle sous l'aspect d'une belle dame, et ces apparitions se sont continuées presque sans interruption pendant plus de cinquante ans. Du vivant de Benoîte, les pèlerinages commencèrent au Laus, et des guérisons miraculeuses, des conversions éclatantes s'y opérèrent sans nombre. L'église demandée par la Vierge à la voyante fut construite au

hameau dans l'espace de quatre ans; la première pierre en fut posée l'année 1666. C'est là surtout qu'eurent lieu les apparitions. De nombreuses et sévères enquêtes ecclésiastiques furent faites, et le caractère surnaturel des visions et des guérisons fut canoniquement constaté. Depuis 1665, cent mille pèlerins en moyenne sont venus au Laus chaque année. C'est l'histoire des rapports de Benoîte avec le Sauveur, la Vierge, les anges et des révélations qu'elle en recevait que nous expose l'auteur, qui veut rester anonyme, en s'inspirant de tout ce qu'ont mentionné les précédents écrivains sur Notre-Dame du Laus, dont plusieurs sont contemporains de la vénérable. Il y a aussi employé les manuscrits authentiques conservés au sanctuaire. Dans l'introduction est donnée la bibliographie du sujet avec notes critiques, ainsi que la lettre pastorale de Mgr Guilbert, évêque de Gap, annonçant à son diocèse la déclaration de vénérabilité de sœur Benoîte. La fin du volume contient les pièces justificatives (p. 403-528). Ce livre documenté et pieux fera, nous l'espérons, affluer les pèlerins au séculaire sanctuaire du Laus, aujourd'hui desservi par les oblats de Marie-Immaculée.

16. — Presque en même temps que Benoîte, la pauvre fille ignorante, vécut *le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle*, qui devait faire son œuvre de l'instruction des classes humbles. Cependant ce n'est point sous cet angle qu'il est considéré dans cette nouvelle biographie, mais comme le modèle du clergé. Il n'y a pas de prétention littéraire en cet ouvrage, ni d'appareil érudit. Nous le croyons destiné à faire du bien aux âmes sacerdotales. Ce but explique pourquoi M. Cellier n'a pas adopté la méthode chronologique. Dans une première partie il traite de la vie intérieure du bienheureux : son obéissance, son esprit de prière, sa modestie ecclésiastique au chœur, son zèle comme missionnaire, sa mortification, son humilité, sa chasteté, sa charité envers Dieu, envers le prochain. Puis ce sont les œuvres sacerdotales dans la seconde partie : le bienheureux sacrificateur, confesseur, récitant le bréviaire, mourant. A la fin de l'histoire sont les litanies, l'office et la messe en l'honneur du bienheureux de la Salle. Enfin, couronnant le tout, une poésie lyrique de Fréchette, et le louable curé y va aussi de la sienne lyre dans une « Invocation en vers. » Mais, hélas ! les vers restent bien au-dessous des excellentes intentions. Si « âmes héroïnes » rime assez avec « épines, » ces héroïnes ne riment à rien du tout (p. 399). Et que penser de cette métaphore : « La grâce assise sur sa face ? » (p. 4).

17. — Comme Bernadette, comme les enfants de la Salette, comme sœur Benoîte du Laus, *Anne-Catherine Emmerich*, qui fut aussi une voyante, était la fille de pauvres campagnards sans aucune culture intellectuelle. L'introduction de son procès de béatification (1894) a de nouveau attiré sur elle l'attention du monde catholique. Elle fut favorisée, pendant ses neuf années de cloître, des stigmates et de douleurs sur-

humaines. Ses visions relatives à la vie et aux souffrances de Jésus-Christ, à la Sainte Vierge et à sa maison à Éphèse, etc., sont empreintes d'un profond accent de sincérité. « Durant quatre années, dit le P. Zoepf, de mon séjour en Palestine, j'ai utilisé chaque occasion à comparer les indications topographiques de la vénérable Catherine Emmerich avec la réalité objective des lieux mêmes.... Le résultat de ces observations de quatre ans est la conviction inébranlable que la contemplatrice extatique a vu partout la réalité des choses » (préface, p. 7). Un témoignage semblable est basé sur un écrit authentique de Mgr Timoni, évêque de Smyrne (*ibid.*), sans compter les rapports dans le même sens d'une foule d'explorateurs. L'auteur de cette prodigieuse vie s'attache, en première ligne, à démontrer la mission de Catherine, qui consistait pour elle à être entre les mains de Dieu un instrument agréable à ses yeux pour le salut de l'Église, à une époque d'erreur et d'impiété générales. Les éléments du livre ont été disposés sous ce point de vue qui explique des événements absolument surnaturels. Cependant, toute surnaturelle que soit cette existence comblée de dons extraordinaires, elle n'en contient pas moins beaucoup d'exemples, d'instructions pour le bien des âmes dans le combat quotidien de la vie. Cette biographie, d'abord composée en allemand, obtint un rapide et grand succès, en raison du sujet traité, de la piété communicative, de la clarté dans l'arrangement et de la simplicité d'allure du livre. En Allemagne, elle est populaire. Elle le deviendra en France, grâce à cette traduction fidèle, qui trahit peut-être trop le génie de la langue germanique.

18. — Toujours les humbles sont ceux que Dieu charge de ses œuvres de salut. *Le Curé d'Ars* fut encore un enfant des champs, d'une intelligence au-dessous du niveau moyen ; plus tard il fut le curé d'une paroisse rurale peu ambitionnée. Il fut l'objet de faveurs toutes divines : du don de connaître le plus intime secret des consciences et les faits de l'avenir. Il fut donné à ce siècle pour être le modèle du clergé et le sauveur de la société chrétienne. Tout le mystère de son incomparable puissance pour la conversion des pécheurs fut sa sainteté compatissante et simple. Ses instructions n'étaient qu'un catéchisme sans recherche ni phrases, mais si profondément remuant par son onction et son accent de foi, qu'immédiatement après son confessionnal était assiégé par une multitude voulant faire l'aveu pénitent de ses égarements. Cette vie du vénérable curé est ainsi disposée : Livre I : Vie enfantine et vie agricole de Jean-Baptiste Vianney ; livre II : Sa prêtrise et sa vie pastorale ; livre III : Sa vie héroïque dans l'épreuve ; livre IV : Sa vie apostolique ; livre V : Sa vie intime et ses vertus. « Cette histoire, écrit à l'auteur Mgr l'évêque de Belley, sera lue avec profit par tous les fidèles, mais plus spécialement par les ecclésiastiques, qui trouveront en M. Vianney un admirable modèle à suivre dans les temps où nous vivons. Nous en recommandons la

lecture à nos chers collaborateurs dans le ministère paroissial. » Remarquons que voici la sixième édition de cet ouvrage bienfaisant.

19. — *Mgr Pavy* fut surtout homme d'action dans l'organisation de l'Église d'Afrique renaissante. Il y eut à lutter contre toute espèce de difficultés, à se délivrer des lourds embarras que lui avait légués son prédécesseur ; le pouvoir civil non plus ne lui fut pas toujours tendre. Néanmoins son activité fut féconde dans cet immense diocèse. Il prit en pitié le sort des colons délaissés par le gouvernement qui regrettait les considérables dépenses faites pour la colonisation sans obtenir de résultats appréciables. Orateur, écrivain, administrateur, créateur d'une infinité d'établissements religieux nécessaires à l'évangélisation de l'Afrique, régénérateur de son peuple, de la Tunisie au Maroc, du littoral au Sahara, fondateur de Notre-Dame d'Afrique, il fut un grand évêque et un chaud patriote. Son histoire est intimement liée à nos annales africaines, et quiconque voudra étudier l'histoire de notre colonie devra lire ce volume de vulgarisation bien informée et de facture simple.

20. — L'apostolat parmi les enfants du peuple : catéchismes, retraites annuelles ou mensuelles, fut l'un des buts de l'œuvre fondée par *la Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie*. Comme toute grande œuvre, elle naquit dans les épreuves. Elle est surtout connue en Belgique ; la maison mère est à Bruxelles. Le cardinal Dechamps protégea l'Institut à son berceau. Le R. P. Pététot, de l'Oratoire, Mgr Mermillod encouragèrent Mlle Kestre de leurs sympathies et l'aidèrent de leurs conseils. Il va sans dire que l'adoration du très saint Sacrement est la raison primordiale de l'ordre. Ses retraites pour les jeunes ouvrières sont un moyen puissant de préservation pour les années de l'effervescence. Le catéchisme pour les enfants pauvres privés de toute instruction religieuse répond à un besoin de notre époque de laïcisation de l'école. Un Institut en France ayant cette mission ne pourrait-il être tenté ? Tout au moins ne pourrait-on étudier l'organisation de la R. Mère Fanny et s'en inspirer, surtout pour la catéchisation de nos grands centres ouvriers ?

21. — Née à Saint-Geoire (Isère), *Marie Brotel* fut une bergère que Dieu conduisit par des voies extraordinaires à la sainteté : elle eut de fréquentes visions de la Sainte Vierge et de son divin Fils, qui lui demandèrent de prier et de s'immoler pour les âmes, tout en restant dans le monde. Sauf le chapitre XII : « Les Dernières années de Marie » (1871-1888), cette biographie a été entièrement écrite par le religieux qui dirigea Marie Brotel pendant de longues années ; mais elle ne se rapporte presque uniquement qu'à une période de dix ans, déjà assez éloignée. M. Mustel, vicaire général de Grenoble, qui avait aussi dirigé la bienheureuse âme, rédigea pareillement quelques notes qu'il ne put mener à terme : il mourut en 1894. Toutes les journées de Marie furent la prière, prière pour l'Église, pour les agonisants, les âmes du purgatoire, le

sacerdoce, les ordres religieux, le Souverain Pontife. Petit livre destiné aux âmes chrétiennes qui vivent de l'amour de Dieu dans une vie cachée.

22. — A l'aide de sa correspondance spirituelle, le *R. P. Henri Chambellan*, qui eut un rôle prépondérant dans la Compagnie de Jésus, a été peint de main d'ouvrier. Il gouverna ses frères en religion comme recteur et comme provincial pendant la douloureuse période des iniques décrets chassant les religieux de leurs cloîtres. Ame fortement trempée, faite pour la lutte, intelligence élevée, tel il se révéla dans les circonstances pénibles où la Providence le plaça. Sa vie fut tout intérieure et n'a été mêlée que très indirectement aux personnages et aux événements de son temps. Directeur expérimenté, il fut recherché par les personnes du monde et les communautés religieuses. Le P. Charruau nous offre un exemple à imiter dans ce religieux rempli d'ardentes passions, mais qui les dompta avec une volonté de fer aidée par les énergies surnaturelles.

23. — *Le Cardinal Pitra*, qui fut l'un des plus érudits savants de notre siècle, resta toujours, sous la pourpre et dans les évêchés qu'il eut à gouverner, un moine avant tout, consacrant la meilleure partie de son temps à la vie intérieure. Pourquoi une nouvelle vie de dom Pitra après celle si remarquable du R. P. dom Cabrol, dont il a été rendu compte dans le *Polybiblion ?* Celle de Mgr Battandier a aussi sa raison d'être. Dom Pitra, avant de mourir, demanda au prélat, qui fut son vicaire général dans les deux évêchés de Porto et de Frascati, le confident de ses pensées les plus intimes, de défendre sa mémoire « contre des attaques qui avaient laissé dans l'esprit de beaucoup une trace douloureuse » (p. v). Dans la pensée du défunt cardinal, la vie dont il confia l'exécution à son vicaire général devait être unique. Les bénédictins déclarèrent d'abord qu'ils laisseraient le champ libre. Mais, changeant d'avis, ils résolurent, au bout de quelque temps, de rendre eux-mêmes à leur cardinal l'hommage de la famille bénédictine, et confièrent cette tâche à dom Cabrol, prieur claustral de Saint-Pierre de Solesmes. Son travail coupait par la racine toute prétention pour Mgr Battandier d'utiliser des documents autres que ceux qui étaient en sa possession et que personne ne lui pouvait enlever ; il interdisait la recherche de sources étrangères, l'emploi de la correspondance si intéressante de Dom Pitra que gardait Solesmes et des souvenirs de sa vie de communauté durant vingt ans. Tel donc qu'il se présentait, cet ouvrage imposait une méthode particulière. Le partage des documents s'étant ainsi fait, il a fallu lui donner une allure différente de la vie écrite par Dom Cabrol. En conséquence, il a cru devoir s'écarter du concept ordinaire d'une vie et lui a donné une ampleur qui peut paraître exagérée. Il l'a considérée comme un appendice naturel des publications du cardinal,

qui se complétaient en quelque sorte par ce travail. Dom Pitra y parle le plus possible, de longs passages de ses écrits y sont cités ; d'autres sont résumés ; des documents, dont la longueur ne permettait pas l'insertion dans le corps du volume, sont reproduits à la fin sous le titre d'*Analecta*. Deux chapitres sont particulièrement étendus : ce sont ceux où l'auteur s'occupe d'expliquer avec succès les deux phases les plus éprouvées de l'existence de Dom Pitra : celle où, prieur de Saint-Germain de Paris, il fut impliqué dans d'énormes difficultés financières, dont il était responsable dans une certaine mesure ; celle où se trouve l'évêque de Porto, à l'occasion de sa lettre à l'abbé de Brouwers. Ses intentions furent odieusement travesties et ses actes dénaturés par la calomnie la plus venimeuse. La presse le présenta à la catholicité comme un révolté. Le moine avait manqué gravement à son devoir d'obéissance ; le prêtre était regardé comme un sectaire ; le cardinal avait voulu dicter ses volontés au Pontife suprême. Ce fut la plus vive de ses douleurs. A remarquer aussi comme singulièrement actuel le chapitre sur les *Russes et les Slaves*, où sont indiqués les points principaux de leur dissidence et les moyens propres à les ramener à l'unité romaine. Tous ceux qui s'occupent de l'histoire approfondie de l'Église, de ses dogmes, de son droit liturgique ou canonique, tiendront à connaître cette existence et les travaux du bénédictin cardinal qui fut un savant et un saint. « C'est un ensemble, dit Mgr Battandier avec beaucoup trop de modestie, qui marche d'un pas pesant, alors que le lecteur voudrait courir, et si la vie écrite par le prieur de Solesmes se lit avec intérêt, celle-ci ne fera guère que se consulter ; peut-on espérer que les documents qu'elle contient la feront consulter longtemps ? » (p. VII). Nous en avons la conviction, Monseigneur.

24. — L'apôtre français du Tonkin occidental, à notre époque, c'est *Mgr Puginier*. L'étude de la science ecclésiastique ne joua qu'un rôle secondaire dans sa vie si remplie de missionnaire. Après la belle histoire de Mgr Puginier, dont M. E. Louvet a été récemment l'auteur, M. d'Allenjoye n'a pas prétendu la refaire. Au contraire, il s'en est largement servi pour éditer une brochure populaire qui arrive à son heure. On comprendra, en la lisant, ce qu'est une âme de prêtre qui se sacrifie pour convertir à Jésus-Christ les nations infidèles, tout en travaillant avec un inlassable courage à la gloire de la patrie. Ce fut, en effet, la destinée de l'évêque du Tonkin occidental de donner des âmes à Dieu et le Tonkin à la France, malgré toutes sortes de déboires qu'eut à souffrir cette âme généreuse de la part de ceux qui lui devaient un énergique appui et une confiance loyale. Les dramatiques événements de ce fécond épiscopat sont peints avec ardeur et sobriété.

25. — *Le Cardinal Lavigerie* fut le grand missionnaire de l'Afrique. Son nom restera attaché à l'histoire des œuvres sociales et religieuses

de notre XIXe siècle déclinant. Il fut l'initiateur de notre conquête morale des races africaines : Arabes, Kabyles, noirs. Mgr Baunard, que tant d'œuvres si littéraires et si brillantes ont placé au premier rang des écrivains de notre époque, a buriné avec une souveraine maîtrise la figure de l'illustre cardinal de l'Afrique. Lavigerie fut avant tout un homme d'action, mais qui savait dresser ses plans de conduite avec une hauteur de vues incomparable dans l'ensemble, une netteté lumineuse dans les plus infimes détails. Et il les exécutait avec une fougue d'ouragan qui brise, tout à l'heure, les obstacles les plus redoutables. Il fallait à cette nature toujours en fièvre d'action de vastes horizons. Aussi, professeur d'histoire ecclésiastique à la Sorbonne, « étouffait-il dans sa chaire. » Auditeur de Rote, il confiait à Pie IX, qui l'aimait tendrement, qu'il « étouffait à la Rote. » Il naquit missionnaire. Il s'occupa activement de diriger l'œuvre des écoles d'Orient. Lors des massacres de Syrie (1860), il se fait quêteur et il porte lui-même aux victimes deux millions qu'il leur distribue. Évêque de Nancy à trente-sept ans, il n'y passa que quatre années. Pendant ce court laps de temps, il réorganisa un diocèse un peu délaissé par deux de ses prédécesseurs, satellites de la sphère impériale. Il s'y occupa notamment d'élever le niveau de l'instruction de son clergé et celui des communautés religieuses de femmes enseignantes. Mais certainement il étouffait encore sur ce théâtre trop restreint pour son activité dévorante. Il fut nommé archevêque d'Alger ; il était dans son élément ; il conçut des projets immenses, et son rêve sera une stupéfiante réalité. Il prépare à la France le protectorat de la Tunisie. L'Algérie, la Tunisie, ce n'est que l'Afrique du nord ; il veut conquérir au Christ l'Afrique équatoriale, l'Afrique noire ; il veut rompre la chaîne des esclaves. Il veut évangéliser les Arabes, Dieu sait au milieu de quelles difficultés soulevées par le gouverneur général Mac-Mahon. Celui-ci prétend que l'évangélisation est un attentat à la liberté de conscience des races musulmanes. Quels moyens emploie l'archevêque ? Il fonde une société de missionnaires : les Pères Blancs. Leur extérieur est celui des Arabes : vêtements, nourriture, vie nomade, langue, tout est arabe. Ils se sont répandus en laissant sur leur route de conquérants bien des morts, des martyrs. Actuellement ils occupent l'Afrique jusqu'au Sahara, jusqu'à Tombouctou, jusqu'à l'Ouganda, les Grands-Lacs, le Congo, sans parler de l'Afrique septentrionale et de la Tunisie. Le premier volume contient une carte très instructive des œuvres des Pères Blancs dans le continent africain. Mgr Lavigerie crée des orphelinats où il accueille les enfants arabes mourant de faim et de misère ; il les instruit de l'Évangile et les baptise, tout en respectant leur entière liberté ; il tente aussi d'élever de petits noirs, non « à l'européenne, mais en les laissant dans le moule de leur vie d'indigènes épurée et surélevée par la grâce et par la foi. » Plus tard, arrivés à l'âge d'homme,

il enverra ceux d'entre eux qui auront accepté la foi du Christ établir, en des coins de terre inhabités, des villages d'Arabes chrétiens qui seront le noyau d'une civilisation nouvelle où la France et l'Église seront aimées. Des sœurs missionnaires se vouent aussi à l'œuvre des orphelinats des jeunes filles arabes qui, épouses baptisées, iront dans leur terre natale s'épanouir en des familles catholiques. Lorsque le cardinal rencontra l'esclavage, il prêcha la croisade noire, « le socialisme noir ; » il se fit agitateur de foules, remua la conscience et l'âme des philanthropes et des diplomates des deux mondes. Cette vie, usée avant l'heure par l'ardeur de la lutte, la flamme d'une action sans trêve, allait s'éteindre, lorsqu'elle se ranima dans un dernier et sublime rêve : la réconciliation de l'Église et du siècle. Ce fut le toast d'Alger qui en fut la première expression. L'avenir lui a donné raison et a justifié ses hardies clairvoyances. Ce toast historique lui valut les amertumes de ses derniers jours. Mais il tomba comme un lion de ces solitudes où il fit fleurir l'Évangile et l'amour de la France. Aussi mérita-t-il cet éloge de Léon XIII : « Les services signalés que vous avez rendus à l'Afrique vous recommandent si hautement que vous paraissez comparable aux hommes qui ont le mieux mérité du catholicisme et de la civilisation » (Bref du 10 novembre 1887).

26. — Les contraires se font mutuellement valoir. Donc le *P. Pierre-Michel Fessard* fera ressortir la figure du célèbre cardinal, comme celui-ci mettra en relief la personnalité de l'humble et fervent religieux. Il fut professeur et supérieur du séminaire de Blois, consulteur de l'évêque de Blois au concile du Vatican, recteur de la Faculté de théologie de Poitiers. Il fut aussi un administrateur d'une haute intelligence et, à ce titre, choisi pour être provincial de la province de France et visiteur des missions des jésuites en Chine. Mais il brilla surtout comme directeur des âmes dans la perfection évangélique. Pour retracer sa vie, le P. Pouplard s'est servi des extraits des notes spirituelles, des retraites, des lettres du Révérend Père, des archives de la Compagnie, des confidences verbales ou écrites des Pères jésuites, toutes pièces d'une indiscutable authenticité. Le récit est d'une probité qui ne dissimule rien ; les défaillances ne sont point passées sous silence pour faire valoir le héros. Quelques ombres dans la vie des saints apparaissent comme un motif de courage pour ceux qui sont encore dans l'arène. A l'appendice, remarquons la liste des séminaires dirigés par la Compagnie de Jésus, en Europe, au XVIIIe siècle (p. 496) ; le coup d'œil sur les missions des jésuites en Chine et le nombre des religieux de la même Compagnie employés dans les missions, en l'année 1893 (p. 510-512).

27. — *Justin Chappotteau* eut une vie voilée aux yeux des hommes. C'était un humble enfant, d'une nature angélique, un artiste délicat : le dessin, la musique, la poésie n'avaient pas de secret pour lui. D'un

caractère entier, un peu âpre dans sa prime jeunesse, Dieu lui envoya tôt les épreuves d'une santé éprouvée sans cesse, puis les scrupules, cette autre maladie torturante de l'âme pieuse. Ses études faites avec de brillants succès, il fut, pendant quatre ans, professeur à l'institution Saint-Joseph de Chandelaire. Déjà la mort le guettait et, à vingt ans, il fut un saint. Ce bon petit livre ira présenter cette touchante physionomie à la jeunesse de nos écoles et de nos patronages pour leur plus grand profit. Chappotteau fut moissonné au printemps de la vie.

28. — *Le Cardinal Desprez* atteignit une vieillesse peu ordinaire (1807-1895). M. Lacointa s'excuse de faire revivre à nos regards la figure du vénérable archevêque qui honora ce magistrat de sa plus intime amitié ; nous n'estimons pas que personne fût mieux qualifié pour nous révéler l'intimité du cardinal. Quatre diocèses se sont partagé les quatre-vingt-huit années de l'enfant du peuple qui mérita la pourpre des princes de l'Église et l'honora : Cambrai, où il naquit, le vit se dévouer en héros dans une épidémie meurtrière, bâtir des églises, prodiguer à quatre paroisses les trésors de sa charité et les lumières de sa vive intelligence. Évêque, il va dans une de nos colonies organiser un diocèse et assoupir par son influence une crise sociale dangereuse. A cause du mauvais état de sa santé, il est transféré au siège de Limoges, où il ne fait que passer, mais où il laissa, comme à Bourbon, le souvenir d'une sollicitude toute paternelle. Toulouse le garda trente-six ans. Infatigable pasteur, sans négliger aucun devoir de sa tâche il concourt activement à tous les événements religieux de la seconde moitié de ce siècle agité et persécuteur, avec une haute sagesse, une sérénité inaltérable au milieu des épreuves les plus dures. Il fut un défenseur vaillant et mesuré des droits de l'Église et de la liberté religieuse. Dans ce cadre d'une vie longue au delà des communes proportions, l'historien des dernières années de Lacordaire nous montre la plénitude des œuvres. Son récit, dégagé de considérations oiseuses, est rapide, clair, ému. Fidèle à ses habitudes professionnelles, l'ancien magistrat documente chacune de ses conclusions, en choisissant le plus souvent dans les lettres pastorales et allocutions ce qui décèle la fermeté suave de cette âme vraiment épiscopale.

29. — C'est pour détruire cette erreur, que les saints sont complètement étrangers à notre humanité — des figures de cire toutes coulées dans le même moule — que M. Hello a publié ses *Physionomies de saints*. Il y a réuni les figures les plus différentes, au nombre de trente-quatre, prises dans tous les siècles et distribuées sans autre ordre que celui de la fantaisie du célèbre écrivain catholique. Travaux, épreuves, vocations, vie intérieure, vie extérieure, luttes du dedans, luttes du dehors, état social, siècle, situation, mille choses sont dissemblables en elles et autour d'elles, et plus elles sont diverses, plus

apparaît le principe d'unité qui leur donne leur vie originale : la même foi, le même *Credo*. Ce sont ces deux choses que l'auteur a voulu rendre : les ressemblances et les différences de ces physionomies saintes, toutes esquissées avec les couleurs du style ardent, complexe, éclatant de E. Hello trop méconnu. Sa puissante imagination n'exclut point les qualités du chercheur attentif, au courant des questions scientifiques ou érudites se rattachant au sujet traité.

30. — Ces saints, aux physionomies si variées, eurent tous une parfaite uniformité de cœur : ils eurent des amis. M. le comte d'Héricault, dont la carrière d'écrivain fut si féconde, après *les Mères des saints*, a mis au jour *les Amis des saints*. Dans cet ouvrage, il prouve « que le catholicisme conserve et développe les nobles et dévouées tendresses, » contre ceux qui accusent la religion « d'être l'ennemie de la nature humaine, d'en méconnaître les plus légitimes droits, d'en ignorer les innocentes douceurs, d'en détester les sentiments, même lorsqu'ils sont francs, aimables, naïfs » (*Introd.*). Ce livre est bien actuel, car c'est toujours chose excellente de montrer que le christianisme se surajoute pour les perfectionner aux sentiments légitimes du cœur humain, qu'il les dilate, les élève en les perfectionnant. L'idée maîtresse se fonde sur des faits d'une grande force probante. Nous considérons l'amitié sainte, aux premiers siècles, sous l'empire romain, aux temps barbares, enfin au moyen âge et pendant la Renaissance Pourquoi l'auteur s'est-il arrêté au seuil du grand siecle ? Pourquoi a-t-il limité son enquête à l'Italie, à l'Espagne ? Nos saints de France n'ont-ils pas connu les douceurs de l'amitié ? Saint François de Sales et sainte Chantal, saint Vincent de Paul et Mlle Legras, M. de Bérulle et la sœur Acarie ne méritent-ils pas la même attention que saint Benoît et sainte Scholastique, saint François d'Assise et sainte Claire ? D'autant que chez nos saints français il y a une mesure, un équilibre qui tiennent à nos qualités nationales. M. d'Héricault nous initie aussi à la genèse de l'amitié sainte, en nous conduisant à la maison de Bethanie, où le Sauveur aimait à se reposer dans l'amitié de Lazare, de Marthe et de Marie. Quelle belle physionomie que celle d'Augustin qui aimait à aimer ! D'Augustin à François d'Assise, la transition est ménagée par des haltes devant saint Benoît, saint Bruno, saint Dominique et Jourdain de Saxe. En s'inspirant des *Fioretti*, l'auteur détache dans un relief saisissant saint François d'Assise, « l'Époux de la Pauvreté délaissée. » Ce livre a des lacunes, mais il élève l'âme, il console le cœur meurtri ; il y a des pages d'histoire, des élans de tendresse pour les saints, des détails exquis.

31. — C'est à dévoiler l'action du *Diable dans la vie des saints* que s'est appliqué M. P. Verdun. Son livre revêt un particulier caractère d'actualité à notre époque qui se passionne pour l'occultisme. L'auteur a pris toutes les précautions pour ne donner que des faits authentiques. Son

but est d'apporter de nouveaux éléments d'information à la critique des hommes qui s'intéressent plus spécialement aux phénomènes d'origine diabolique. Il examine les faits d'une manière sobre, scientifique, rigoureuse, où les démons sont entrés en lutte avec les saints ; il en tire les conséquences logiques, sans vouloir attribuer à l'action démoniaque tout ce qu'ils présentent d'extraordinaire, comme aussi sans vouloir repousser de parti pris tout ce qui doit être concédé en eux aux puissances infernales. Les faits antérieurs au xe siècle ont été laissés de côté, faute de garanties suffisantes d'authenticité. Du xe au XVIIIe siècle, les vies de trois cent quarante saints ont été étudiées et plus de six cent cinquante faits y ont été relevés, qui sont attribués au diable. Un certain nombre a été tiré des procès de canonisation, de déclarations faites par-devant notaire ; d'autres ont été extraits des récits autobiographiques des saints eux-mêmes, ou faits par des témoins oculaires, consignés dans les Bollandistes. Pour chaque fait est indiquée l'origine du renseignement. On a eu soin de retracer brièvement la vie des saints qui ont eu affaire au démon dans des circonstances nombreuses et plus spécifiques. Le premier volume expose la lutte de l'Église contre le démon dans ses cérémonies rituelles et les manifestations sataniques qui se sont produites du xe au XIVe siècle. Le second débute par la terrifiante vision de sainte Françoise Romaine et finit aux prestiges diaboliques qu'endura le vénérable curé d'Ars. En chaque siècle, ont été groupés : 1° les persécutions du diable contre les saints : bruits mystérieux, apparitions effrayantes ou séduisantes, luttes corporelles, etc. ; 2° les causes de possessions et obsessions provenant soit des victimes elles-mêmes de Satan, soit d'autres personnes ; 3° les effets de la présence du démon au point de vue physique et au point de vue intellectuel ; 4° les péripéties des exorcismes et des délivrances. Ce travail consciencieux se trouvait aux prises avec d'exceptionnelles difficultés, soit en raison de la matière où l'imagination s'exalte si vite, soit à cause de la critique des sources et des faits. M. Verdun a fait un ouvrage d'une sûre critique scientifique, qui obtiendra auprès du public la même faveur que ses deux autres précédents volumes : *le Diable dans les Missions*.

32. — Les *Petites Histoires. Traits de missions*, pour un bon nombre, appartiennent à la vie des saints et sont très captivantes. La plupart ont déjà paru sous forme d'articles dans les *Annales de la Congrégation des oblats de Marie-Immaculée*. Elles ont été recueillies de la bouche des missionnaires oblats ou dans leurs lettres particulières adressées à leurs frères en religion, ou dans des relations que le public ignore ; par conséquent, elles jouissent d'une authenticité certaine. C'est donc une excellente pensée d'en avoir formé un livre qui sera utile d'abord à la jeunesse, insatiable d'histoires, friande d'images ; aussi, le texte est-il enrichi de nombreuses illustrations. Les catéchistes pourront y cueillir

une gerbe de beaux exemples, à l'allure dramatique, propres à fixer l'attention de leur si mouvant auditoire.

33. — A la dernière heure, nous recevons le très important livre : *Primauté de saint Joseph, d'après l'épiscopat catholique et la théologie*, par C. M. C'est un traité doctrinal, et nous ne croyons pas qu'aucun travail de cette valeur ait encore été fait sur le virginal patriarche. Saint Joseph est, après la Très Sainte Vierge, le premier des élus, premier en dignité, premier en sainteté. C'est tout le livre. Il s'ouvre par le témoignage de soixante-dix cardinaux et de neuf cents évêques qui ont fait entendre leur voix dans les conciles ou dans des actes extraconciliaires. Sont apportés aussi comme preuve souveraine les actes du Pontife romain. Tous demandent pour le Père putatif de Jésus et l'Époux de Marie la première place, après la Sainte Vierge, dans le culte solennel de l'Église. L'ouvrage comprend six parties : Paternité de saint Joseph ; — État de la question ; — Saint Joseph, époux de Marie ; — Le Ministère de saint Joseph est-il dans l'ordre de l'union hypostatique ? — Dignité de saint Joseph ; — Sainteté de saint Joseph ; — Le Culte de saint Joseph. Toutes ces thèses sont démontrées avec une accumulation de preuves que l'on ne rencontrera pas ailleurs, car si les auteurs ascétiques abondent, souvent « ils sont anémiques, et même inexacts. » Les objections, celles en particulier qu'on pourrait tirer de la prééminence de saint Jean-Baptiste, des Apôtres, ont été présentées sans détour et résolues d'une façon à ne laisser dans l'esprit aucune ombre. En général, les preuves sont fondées sur l'Écriture, les saints Pères et la raison éclairée par la foi. Quiconque voudra méditer fructueusement sur saint Joseph, exalter sa gloire dans les chaires sacrées, devra mettre en bon rang dans sa bibliothèque ce livre substantiel qui donnera aux esprits, même les moins familiarisés avec la théologie, une idée exacte de la Primauté « du Patriarche séraphique. »

LOUIS ROBERT.

THÉOLOGIE

Synopsis theologiae dogmaticae specialis ad mentem S. Thomae Aquinatis hodiernis moribus accommodata, auctore P. TANQUEREY, S. J. Tournai, Desclée, 1895, 2 vol. in-8 de 618 et 727 p. — Prix : 12 fr.

Il fut un temps où nous ne pouvions, sans une certaine humiliation, comparer les manuels de théologie en usage dans les séminaires aux manuels des sciences profanes édités par les maîtres de l'Université. Ceux-ci, en effet, sont si riches, si précis, si méthodiques, n'omettant aucune découverte récente ni aucune manière nouvelle d'exposer les choses anciennes. Ceux-là, au contraire, nous appparaissaient si pauvres et si confus, procédant sur toute matière avec les mêmes divisions, les mêmes petites propositions suivies d'interminables questions, peu de

critique dans le choix et l'explication des textes et un fort mince bagage d'érudition qui semblait acquis de la veille et fort mal digéré. Ce temps n'est plus. Hurter, Jungman et d'autres ont ouvert la voie. A leur exemple le P. Tanquerey, professeur au séminaire de Baltimore, vient d'éditer un manuel de théologie dogmatique qui réunit admirablement toutes les conditions. Dans cet ouvrage, fruit de vingt ans de labeurs, l'auteur non seulement résume la doctrine des maîtres anciens et spécialement celle de saint Thomas, mais il nous donne l'écho fidèle des maîtres récents et surtout des doctes professeurs du Collège romain, Franzelin, Palmieri, Mazella et autres qui ont fait faire à l'exposition et à la défense de nos dogmes de si grands progrès.

Outre la clarté de la pensée et la limpidité du style, qui permettront aux débutants de le suivre avec facilité, le P. Tanquerey a des qualités toutes personnelles et très précieuses. Enseignant dans un pays protestant, il soigne d'une manière spéciale les matières de controverse, et sans tomber dans aucune longueur il cite les adversaires et indique en note leurs ouvrages. Il se montre d'une très grande discrétion dans le choix et la critique des opinions. Nous l'avons remarqué dans son excellent petit traité *de Fide*, sur les péchés qui font perdre la foi ; dans son traité *de Novissimis*, sur la mitigation possible des peines de l'autre vie. Dans le traité *de Deo creante*, sur la question de l'origine des espèces, où il se montre si au courant des travaux scientifiques contemporains, la discrétion lui a dicté deux thèses sur le transformisme absolu et sur le transformisme mitigé : il pense que la contradiction entre ce dernier et la Sainte Écriture n'étant pas évidente, il faut, avant de condamner, attendre que l'Église ait prononcé. Il sait éviter le reproche de sécheresse que nos anciens manuels n'avaient que trop mérité ; en démontrant la vérité de la doctrine il en fait voir aussi la beauté, et lorsqu'il craint que son exposition n'ait pas rempli ce but, il y supplée, ce dont nous ne pouvons trop le louer, par ce qu'il nomme *Corollaria pietatis*.

Remarquons enfin que notre auteur traite des sacrements d'une manière complète, au point de vue dogmatique et au point de vue moral, en sorte qu'avec lui nous n'avons plus l'inconvénient qui a empêché bon nombre de séminaires d'adopter les nouveaux manuels de théologie dogmatique, savoir la nécessité d'avoir pour la théologie sacramentaire deux professeurs ou au moins deux auteurs. Si cet ouvrage était adopté en France, il suffirait à l'éditeur de rendre à notre langue les notes qui en ont été traduites en anglais et de traduire les autres en français. LAMOUREUX.

Sans Dieu. *La Raison répudie-t-elle la foi? Que devient le monde sans Dieu?* par l'abbé CRESTEY. Paris, Chamuel, 1896, in-12 de 360 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous rencontrons ici — en dehors, il est vrai, des nombreuses pages empruntées aux bons écrivains, prosateurs ou poètes, de ce siècle —

un style où l'on semble avoir pris à tâche d'employer le plus possible des expressions vulgaires, triviales même, et de recourir sans motif aux néologismes les moins justifiés. Un ami ou camarade y devient un « copain ; » on y « renifle ; » on y « blague ; » on y a de « grandes pattes ; » on y fait dire à un jeune débauché : « Zut à papa bon Dieu ! » Et puis, qu'est-ce que ces expressions d' « idéalité, » de « vénimosité, » de « relativisme, » de « raisonnette, » de « jugeote ? » Pourquoi ne point parler en bon français ?

Des quatre divisions suivant lesquelles se partage le volume, la première a pour objet de démontrer, à grands renforts de tirades en vers ou en prose, que les athées et les incrédules ne se rencontrent point en général parmi les esprits supérieurs. D'autre part, et ceci est le sujet de la seconde partie, il est rare que les libres penseurs soient vraiment libres dans leurs jugements et vraiment sincères dans leurs négations.

Dans la troisième partie, plus particulièrement consacrée à la science, l'auteur s'efforce de montrer que, au point de vue même de la saine raison, la science et la foi ne sont point en opposition ; il expose de plus, dans sa quatrième partie, que non seulement la foi n'est point contraire à la raison, qu'elle dépasse sans la contredire jamais, mais encore qu'elle répond à l'un des besoins de notre nature, aux aspirations les plus profondes du cœur humain.

Tout cela appuyé, comme il vient d'être dit, de citations innombrables empruntées aux écrivains les plus variés, depuis Lamartine et Victor Hugo jusqu'à M. Sully-Prudhomme, depuis Montesquieu jusqu'à M. Huysmans, voire jusqu'à des collaborateurs de cette feuille peu avouable qui a nom *le Journal !*

JEAN D'ESTIENNE.

Le Paganisme au XIXe siècle, par l'abbé QUIEVREUX. Paris, Retaux, 1896, 2 vol. in-12 de XII-282 et VIII-348 p. — Prix : 6 fr.

L'idée fondamentale de ce livre est la lutte entre le christianisme et le paganisme, ou plus exactement, entre le supernaturalisme et le naturalisme. Le premier volume retrace cette lutte dans l'antiquité ; le second, à l'époque moderne. L'homme créé pour une destinée surnaturelle est déchu par sa liberté, mais il n'est pas tombé à l'état de nature pure ; il lui est resté quelque chose de sa destinée primitive. Aussi le paganisme antique, en se développant, en passant du fétichisme au polythéisme, du polythéisme au monothéisme des grands philosophes grecs, s'est trouvé ramené, sous l'action de la Providence, vers le christianisme. D'après M. l'abbé Quievreux, il en a été de même pour la morale ; et les plus grands des philosophes anciens ont retrouvé par la raison naturelle certaines règles de conduite qu'on dirait empruntées à l'Évangile.

Vaincu, mais non détruit par le christianisme, le paganisme s'est de nouveau développé dans les temps modernes. Le protestantisme, par

son principe du libre examen, s'est plus éloigné du surnaturel que l'islamisme lui-même. Puis sont venus le déisme, le panthéisme et le matérialisme. Néanmoins, au milieu de ces luttes, l'humanité marche, et elle marche, suivant M. Quievreux, vers l'établissement du christianisme intégral. La défaite prochaine du paganisme, acculé à ses dernières conséquences, serait un gage du triomphe de l'Église.

Il y a dans cet ouvrage, d'un style un peu touffu, une imagination vive, une ardeur parfois éloquente. Tel mot serait digne d'un grand écrivain ; ainsi cette phrase que nous détachons : « Si le christianisme a vaincu, c'est qu'il était le plus puissant. Or le paganisme avait, en ce temps-là, la puissance même du monde. Donc le christianisme est plus puissant que le monde. » Il y a aussi un grand zèle du bien, un amour d'enfant pour la France et pour le siècle où nous sommes, une généreuse confiance dans la science, dans la raison et dans la liberté. Toutefois l'auteur est, il le dit lui-même, un esprit simpliste ; il va droit à son idée sans regarder à droite ou à gauche. De là des assertions qui ne sont pas toujours assez exactes, des vues qui auraient besoin d'être rectifiées. Est-il bien prudent d'avancer, par exemple, que si le christianisme est vrai, il aura nécessairement le succès définitif? L'Évangile même ne nous induit-il pas à penser qu'un jour viendra où l'Église, presque anéantie, ne sera relevée que par l'intervention surnaturelle de son auteur ? De même, il y a bien quelque vérité à dire que dans le paganisme ancien il y a eu une sorte de préparation à l'Evangile. Nous avouons néanmoins préférer la thèse contraire de Mlle Anzolini, à savoir qu'en dehors de l'Eglise il y a une décadence inévitable des croyances et de la morale. Quelques penseurs païens ont pu approcher de la vérité. Qu'est-ce que cela en présence d'une corruption toujours croissante dans la vie privée et publique ? Contrairement à l'opinion de l'auteur, nous aimons mieux l'innocence naturelle du barbare que la corruption du civilisé qui lit de belles maximes et se livre ensuite aux excès les plus contraires à l'honnêteté naturelle. D. V.

SCIENCES ET ARTS

Vom Denken, *Abrisz der Logik*, von Carl Braig. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de VIII-142 p. — Prix : 2 fr. 50.

Vom Sein, *Abrisz der Ontologie*, von Carl Braig. Ibid., 1896, in-8 de VIII-158 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ces deux essais révèlent un esprit pénétrant et éminemment apte aux spéculations métaphysiques. Ce sont les deux premières parties d'un cours de philosophie que prépare M. Carl Braig et qui comprendra dix volumes. M. Braig suit en général la doctrine de saint Thomas, mais il ne s'y attache pas d'une manière exclusive. Il dit lui-même qu'il serait

excessif de regarder l'ancienne philosophie comme irréformable. S'il puise largement dans les écrits d'Aristote et de saint Thomas d'Aquin, il ne se fait pas faute de recourir parfois à saint Augustin, à Descartes, à Leibniz et même à Kant. Néanmoins, il nous a paru qu'il ne s'éloigne de l'enseignement scolastique que sur des points secondaires. Son originalité consiste surtout dans le mode d'exposition, qui est assez différent de celui en usage parmi les tenants de l'école. Il se rapproche beaucoup des formes adoptées par les philosophes contemporains, et la terminologie est, dans bien des cas, analogue à celle que le kantisme a mise à la mode en Allemagne. Ceci n'est peut-être pas toujours sans inconvénient, et il est des endroits, par exemple dans les considérations sur la pensée qui ouvrent la logique, où certaines vues assez contestables nous paraissent avoir pénétré avec la terminologie. Si M. Carl Braig arrive au terme de son entreprise, il aura réalisé un travail colossal. Ce cours comprendra, outre la logique et l'ontologie qui viennent de paraître, une propédeutique ou théorie de la science philosophique, une noétique ou théorie de la connaissance, une physique, une psychophysique, une psychologie, une morale, une esthétique et une théologie naturelle. Nous souhaitons, pour l'honneur de la philosophie chrétienne, que l'auteur puisse mener à bien cette tâche gigantesque. D. V.

El individuo y la Reforma social, por Eduardo Sanz y Escartin. Madrid, hijos de J. A. Garcia, 1896, in-8 de 448 p. — Prix : 6 fr.

Don Eduardo Sanz, déjà bien connu par ses travaux sur la question sociale (*La Cuestion económica*, 1890; *El Estado y la Reforma social*, 1893; *Las Asociaciones obreras y el catolicismo*, 1894), vient de publier un nouveau livre fort remarquable sur le rôle de l'individu dans la réforme de la société. Ce problème, si brûlant de nos jours, est envisagé par l'auteur à un point de vue tout à fait élevé, plutôt moral qu'économique ; il est traité avec une singulière délicatesse, avec une profondeur d'idées et une noblesse de sentiments vraiment admirables. Calme et sérénité dans le jugement, tact exquis pour observer la marche et l'évolution de la société humaine, talent fin et délicat pour apprécier les avantages de la culture moderne, beauté et charme du style, érudition vaste : telles sont les qualités de l'ouvrage.

Don Sanz y Escartin compare la société à un grand organisme, dont les éléments constitutifs, ou cellules, seraient les individus humains. Il admet l'analogie entre la loi d'évolution de l'organisme humain et de l'organisme social, tout en ayant soin d'observer que les progrès physiologiques de l'un sont régis par des forces aveugles et fatales, tandis qu'à la marche de l'autre président des forces conscientes et libres. Étant donnés ce rapport et cette différence entre la cellule et l'individu, l'auteur tire de sa théorie les plus fécondes conséquences, et il va nous

montrer l'action puissante et décisive de l'individu dans la transformation et dans la réforme de l'état social. Le distingué académicien a foi en l'avenir, qu'il voit et qu'il nous montre sous les couleurs d'un optimisme peut-être excessif. Après avoir constaté avec une certaine complaisance les divers progrès déja réalisés par le genre humain sur le terrain de la félicité et du bien-être matériels, il ouvre son cœur à l'espérance et, en examinant les diverses sources de ce bonheur, il s'applique à indiquer les meilleurs moyens de les utiliser. Il parle successivement du travail, de la richesse et de l'épargne, de la propriété et du capital, des devoirs des classes riches, de la bienfaisance, de l'amélioration des classes ouvrières, de la science et de l'enseignement, de la morale, de la religion, de l'art et du droit, et il termine par des considérations très élevées sur le relèvement de la dignité de la femme.

Ennemi acharné du collectivisme, Don Eduardo Sanz démontre que la propriété et le capital sont des biens légitimes, qu'ils sont même des conditions indispensables à la fécondité du travail des prolétaires. « Moyennant l'action des classes riches, dit-il, moyennant l'accomplissement de leurs grands devoirs de direction, de protection et de charité ; moyennant aussi l'action non moins féconde des classes inférieures, individuelle ou collective, on pourra graduellement obtenir pour le prolétariat la délivrance des misères excessives, et l'élever à la jouissance effective de tous les droits qui constituent la dignité de l'homme et du citoyen » (p. 257).

De ces sages observations, l'auteur infère que, pour arriver à la réforme sociale, il n'y a pas lieu de détruire et de démolir ce qui existe ; il faut bâtir prudemment sur l'ordre actuel des choses et contribuer, chacun selon ses moyens, à la marche ascendante et progressive de la société tout entière vers le bien commun.

En général, les idées de Don Sanz sont excellentes ; le point de vue auquel il se place est neuf et élevé ; ses appréciations sont justes ; mais nous reconnaîtrons qu'il y a dans son livre des propositions un peu aventurées, qui ont une tendance trop marquée au naturalisme ou au positivisme. Il y a même, dans cet ouvrage, que nous voudrions voir traduit en français, quelques expressions qui, si on les prenait au pied de la lettre, paraîtraient inspirées par un libéralisme voisin de l'hérésie. Il est certain, par exemple, que l'auteur parle en termes à tout le moins équivoques de la religion catholique, qu'il semble croire opposée au progrès scientifique (prologue et ch. XVII), et il lui échappe de mettre en parallèle « le catholicisme, qui représente aujourd'hui la plus puissante organisation religieuse, et l'esprit moderne, qui est né de l'alliance de la science et de la liberté » (p. 346). Don Sanz y Escartin est un croyant sincère ; il a pris une part assez brillante dans divers congrès catholiques de l'Espagne. Nous ne voulons pas lui faire injure en l'accusant

d'hétérodoxie ; mais sa plume, très facile, a laissé échapper des phrases qui évidemment dépassent sa pensée. G. B.

Les Transports par terre et par mer. par Paul Vibert. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de 462 p. — Prix : 10 fr.

Dans ce recueil de documents pour servir à l'histoire sociale de notre temps, et qui porte, en sous-titre, *thèmes de conférences*, M. Paul Vibert, que son éditeur présente comme le Jules Verne de l'économie politique, entend glorifier la République, la vraie, celle de M. Bourgeois, non celle de M. Méline, celle qui ne laissera plus accorder de demi-places aux congréganistes. Pourtant, lorsqu'il n'est pas sous l'empire de la passion anticléricale qui lui fait insulter jusqu'aux frères de Saint-Jean de Dieu, il s'élève au-dessus des déclamations habituelles aux politiciens démagogues. C'est ainsi qu'il défend les conventions de 1883 et les droits des compagnies de chemins de fer. Il est opposé au rachat immédiat ou à l'expropriation par l'État, bien qu'il se proclame « socialiste, » mais un socialiste qui ne croit qu'à la liberté et à l'initiative des citoyens. C'est exactement le contraire de ce que veut dire ce mot. L'auteur traite aussi du réseau breton, des lignes qui entourent Paris, du métropolitain, de diverses réformes pratiques dans le régime des gares et des trains, etc. Il recommande notamment, et à juste raison, l'usage général des wagons à couloir. Dans ce premier tome, il n'est parlé que des voies ferrées.

Baron J. Angot des Rotours.

L'Homme devant les Alpes, par Charles Lenthéric. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de 479 p. et 6 planches. — Prix : 9 fr.

La contemplation et l'étude des Alpes soulèvent un grand nombre de problèmes que M. Lenthéric a abordés avec toutes les ressources d'une érudition brillante et solide. Le premier chapitre est consacré à la géologie des Alpes. Pour mieux expliquer leur mode de formation, l'auteur résume les théories des anciens et celles des savants modernes, sur la genèse du globe terrestre et sur l'origine des dislocations qui ont modifié son relief. Il applique ces données au grand massif alpin. Puis il examine quelle a été l'influence des Alpes sur la civilisation et sur les migrations humaines. En deux chapitres, il passe en revue tout ce que l'on sait de l'origine et du développement des premiers habitants de l'Europe occidentale, depuis les temps préhistoriques. M. Lenthéric décrit en naturaliste, en géographe et en poète les chaînes, les sommets et les cols ; leurs beautés naturelles, leurs glaciers, leurs forêts et leurs lacs ; les routes que l'homme y a tracées depuis les temps antiques jusqu'à nos jours. Il montre leur importance commerciale et consacre le sixième et dernier chapitre aux chemins de fer transalpins.

C'était une entreprise audacieuse de traiter tant de questions dans un volume de vulgarisation et de les mettre toutes bien au point des données les plus actuelles des sciences variées dont elles relèvent. M. Lenthéric y a réussi avec un rare bonheur. Je me permettrai cependant de signaler quelques théories hasardées, que le sujet n'imposait point et qui pouvaient être passées sous silence dans un ouvrage destiné au grand public. Telles sont, par exemple, la théorie des préadamites, les classifications et les essais de chronologie préhistorique, la question de l'homme tertiaire. L'homme quaternaire lui-même est à peine représenté dans les Alpes par quelques rares stations appartenant au quaternaire le plus récent. L'archéologie des Alpes commence véritablement avec l'industrie néolithique, qui se confond peut-être avec le premier âge des métaux, lequel rentre probablement dans le cadre si élargi des chronologies orientales. Les idées de M. de Mortillet sur l'origine asiatique du bronze ont bien vieilli. Le signe du Swastika ne prouve pas que le bronze soit venu de l'Inde. Il n'a pas l'ancienneté qu'on lui attribue et ne se montre en Europe qu'à la fin de l'âge du bronze et surtout au premier âge du fer. Rien n'autorise à y voir un signe religieux ni un pressentiment du christianisme. Je n'insiste pas sur ces détails, qui passeront inaperçus de la plupart des lecteurs. Ils prouvent que l'auteur n'est resté étranger à aucune des questions que discutent les hommes spéciaux. S'il croit devoir résumer les opinions des savants, il le fait avec une réserve, une prudence, un respect pour nos croyances religieuses qui ne laissent planer aucun doute sur ses tendances et sur ses intentions. — Six belles cartes en couleur accompagnent le texte et en facilitent la lecture.

ADRIEN ARCELIN.

Cours de la Faculté des sciences de Paris. Leçons sur les applications géométriques de l'analyse (*éléments de la théorie des courbes et des surfaces*), par LOUIS RAFFY. Paris, Gauthier-Villars, 1897, gr. in-8 de VI-251 p. — Prix : 7 fr. 50.

On s'étonne quelquefois de voir placées, sans un ordre logique, dans les traités de calcul différentiel et intégral, des applications géométriques qui, en réalité, appartiennent en propre à la géométrie analytique. Séparer ces intéressantes questions de l'analyse proprement dite, les grouper logiquement pour en faire un corps de doctrine, introduction nécessaire à la géométrie nouvelle de Monge et de Gauss, tel est le but que s'est proposé M. Raffy en distrayant le livre actuel des leçons professées par lui depuis dix ans à la Faculté des sciences de Paris. Les lecteurs que l'auteur a particulièrement en vue sont, comme il le dit lui-même, les candidats au certificat de calcul différentiel et calcul intégral, et aussi les candidats au certificat de géométrie supérieure, moins directement cependant que les premiers.

Il est certainement avantageux, au point de vue de l'enseignement,

de séparer ainsi l'analyse pure de ses applications géométriques, même pour les parties élevées des mathématiques, comme on l'a fait depuis longtemps déjà pour l'algèbre élémentaire et la géométrie analytique. Toutefois, il ne faudrait pas pousser trop loin cette séparation, car on peut douter qu'une théorie de pure analyse soit nettement saisie sans application à l'étendue. La notion de quantité est distincte de celle d'étendue, il est vrai ; mais notre esprit, surtout au début d'une étude abstraite, a besoin de rapprocher les deux concepts ; cette nécessité devient sensible dans la théorie des fonctions.

L'ouvrage de M. Rafiy se divise en onze chapitres consacrés à la représentation analytique des courbes et des surfaces, à leurs éléments du premier ordre, à leur groupement en familles. Il étudie les trajectoires, enveloppes, surfaces développables, la courbure, les contacts, les lignes asymptotiques, les sections principales des surfaces, les surfaces réglées, les arcs, les aires et les volumes. D'un style clair, exact, élégant même, autant que l'élégance peut convenir à un livre de ce genre, cet intéressant travail sera fort utile aux élèves des Facultés des sciences et pourra plaire même aux géomètres consommés. H. C.

LITTÉRATURE

Les Caractères de la langue latine, par F.-O. Weise. Traduit de l'allemand par F. Antoine. Paris, Klincksieck, 1896, in-16 de v-295 p. — Prix : 3 fr.

Une langue, a dit Villemain, est la forme apparente et visible de l'esprit d'un peuple. Aussi, à certains égards, le livre de M. Weise nous offre-t-il une histoire en raccourci de la civilisation romaine, ce qui n'est pas pour en diminuer l'intérêt. Le premier chapitre, où le latin pris dans la suite de ses auteurs de marque, depuis les guerres puniques jusqu'au siècle des Antonins, est étudié tour à tour au point de vue de la syntaxe, de la stylistique et du vocabulaire, est écrit pour les lettrés et les humanistes ; les trois suivants, consacrés au style de la prose, à la langue poétique et au parler populaire, s'adressent de préférence aux grammairiens et aux érudits. Le Romain, race prédestinée à la conquête et au gouvernement du monde, se soucie peu des délicatesses de l'art : la langue qu'il s'est créée est « faite d'un métal dur et cassant, difficile à travailler ; » pour lui, la culture grecque ne sera qu'un vernis « sous lequel il essaie de dissimuler son improductivité (?) dans le domaine des sciences et des arts. » De même, sa poésie n'admet qu'un nombre très restreint d'épithètes d'ornement ; mais tout inférieur qu'il soit aux Grecs, ses modèles dans la création et l'emploi des métaphores, il prend sa revanche dans l'allégorie. La beauté et la finesse lui sont refusées ; il les remplace par la force et la grandeur.

Il y a dans l'ouvrage plus d'une page qu'on pourrait croire superflue, plus d'une règle ou plus d'une étymologie au moins discutable, plus d'une observation empreinte de quelque subtilité. Le lecteur français est-il encore assez familier avec les choses de la rhétorique pour qu'on lui parle de « chiasmes » et d' « anaphores » (p. 147) sans ombre de commentaire? N'éprouve-t-on pas une certaine surprise en voyant le naturel et la simplicité classés parmi les lois fondamentales de la diction poétique (p. 208)? Est-il exact de prétendre, avec Mommsen, que le Grec, bien différent en cela du Romain, sacrifia le tout à la partie, la collectivité à l'individu, ou d'affirmer, au sortir de la lecture de Lucrèce et de Virgile, que le sentiment de la nature manque totalement au génie latin, tandis qu'il était, au contraire, un sujet de ravissement pour les Hellènes? Ces critiques et d'autres sur lesquelles je passe ne m'empêchent pas de recommander le livre aux professeurs de nos collèges et aux candidats aux grades universitaires; ils y trouveront, outre une étude consciencieuse et complète du sujet principal, une abondance de remarques de détail ingénieuses (sur le rôle étendu des comparatifs et superlatifs, sur les diverses classes de noms abstraits, sur la subordination sévère des propositions latines, etc.) dont il leur sera aisé de tirer un très agréable profit.

C. Huit.

Études de littérature et d'art, par Gustave Larroumet. Quatrième série. Paris, Hachette, 1896, in-18 de 398 p. — Prix : 3 fr. 50.

Pour rendre compte de ces volumes sans unité, on ne peut guère qu'indiquer les divers articles dont ils sont composés. Mais il faut cela au moins pour que les travailleurs ou les curieux sachent exactement ce qu'ils ont à y prendre. Il y a donc, — et je les cite en première ligne, parce que ce sont les pièces de résistance du nouveau livre de M. Larroumet, — une très neuve, très libre et très instructive étude sur *Thoré*, le critique d'art un peu oublié qui, avec l'agitation de sa vie et les contradictions de ses idées, représente assez bien la génération qui, éprise jusqu'en 1848 de romantisme et d' « humanitairerie, » se fit ensuite réaliste par opposition politique, aussi par impuissance de résister à la poussée nouvelle; et un « éreintement » magistral de ce pauvre *Castagnary*, dont l'étroit naturalisme est vigoureusement réfuté au nom des traditions françaises, au nom du bon sens et au nom des faits qui depuis dix ou quinze ans lui ont infligé une si éclatante déroute.

Le chapitre sur *M. Gustave Moreau* fait connaître et met très haut l'artiste ignoré de la masse qui, modernisant avec succès la mythologie, est devenu, malgré tout ce qu'il y a de classique dans son faire, le représentant des nouvelles tendances symbolistes. Mais si l'érudition aisée de M. Larroumet et la vivacité de son esprit très ouvert rendent agréable et intéressant tout ce qu'il écrit, sa bienveillance aimable d'homme très

répandu dans le monde parisien des lettres et des arts émousse trop souvent sa critique ou même la désarme tout à fait. C'est ainsi que l'appréciation de l'œuvre des *Goncourt* et de leur influence sur le théâtre, malgré certaines réserves, se ressent trop des visites faites à la maison d'Auteuil, et l'éloge de *la Petite Paroisse*, de M. Alphonse Daudet, est tout à fait immodéré. Tandis qu'il n'y a presque rien que des compliments, d'ailleurs intelligemment donnés, à *MM. Jules Breton*, *Paul Hervieu* et *Art-Roë*, les articles sur *Loti*, qui n'est pas Parisien, et sur *d'Annunzio*, écrits avec plus d'indépendance, ont aussi plus de portée : le second montrant, après M. Doumic, tout ce que doit le romancier italien à Dumas, à Maupassant, à Baudelaire, à Zola, à Bourget, en même temps qu'aux Russes et aux Allemands, le premier plaisantant avec une cruelle malice l'auteur du *Désert* et de *Jérusalem*, qui nous est présenté comme un Tartarin d'âme orientale, rêveur et sensuel, polygame et fataliste, orgueilleux par-dessus tout. Pour ne rien omettre, il y a encore de jolies *Impressions de Hollande*, et dans *Impressions d'Italie*, avec de justes idées sur les échanges artistiques et littéraires qui n'ont jamais cessé entre nos voisins et nous, une sympathie et une confiance que tout le monde sans doute ne partagera pas, à l'égard de l'unité italienne et de l'avenir des grands États. GABRIEL AUDIAT.

Le Roman en France pendant le XIXe siècle, par EUGÈNE GILBERT. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-18 de 459 p. — Prix : 3 fr. 50.

« Le relevé général de la littérature romanesque pendant ce siècle n'avait pas été donné jusqu'ici, nous dit l'auteur dans une lettre-dédicace. J'ai espéré que je pourrais faire une œuvre de philosophie historique en même temps qu'une œuvre documentaire.... une œuvre lisible malgré la masse des renseignements. » L'espoir de l'auteur est devenu une réalité, au moins en partie. Son œuvre est « documentaire » et elle est lisible ; elle est même philosophique dans la mesure où peut l'être un catalogue, car l'œuvre de M. Eugène Gilbert est surtout un catalogue. De Chateaubriand à MM. Richebourg, de Montépin, Willy, Villars, de Bordeu, Georges Beaume (ce dernier loué en des termes, p. 371, 372, qui nous font souvenir, mais non repentir, de certaines de nos sévérités), tous les romanciers, nouvellistes, feuilletonistes du XIXe siècle, psychologues, réalistes, idéalistes, naturalistes, pornographes, ils y sont tous, rangés en bon ordre, jugés en eux-mêmes et dans leurs rapports avec leur groupe. Les jugements de M. Eugène Gilbert procèdent d'un esprit grave, élevé, respectueux de toutes les lois, celles de la morale et de la logique comme celles de l'art, préservé, par conséquent, de toute erreur doctrinale, sinon de toute erreur de goût ; ils sont exprimés dans un style qui a de la précision, de l'énergie, parfois de l'élégance, et qui est presque exempt de la « Patavinité » particulière aux écrivains de son pays (il est

Belge. Notre principale critique, si nous avions le loisir d'étudier ce livre comme il le mérite, en viserait surtout la conception générale et la composition. L'analyse, poussée jusqu'à d'aussi menus détails, ne pouvait pas s'allier à une synthèse vraiment philosophique. Les idées générales, sous lesquelles est groupée la masse des faits, sont plutôt des rubriques que des idées; ce sont des casiers à fiches, d'une absolue banalité, et qui peuvent servir à classer toute sorte de documents. Ils sont à la portée du premier bibliothécaire venu; un philosophe en eût cherché et trouvé d'autres. M. Gilbert donne çà et là la preuve qu'il est parfaitement capable de les trouver quand il voudra. C. A.

Fauteuils contemporains de l'Académie française. *Études littéraires*, par V. Jeanroy-Félix. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-8 de 391 p. — Prix : 4 fr.

Voici un livre que j'ai lu tout d'une traite jusqu'à la dernière ligne. C'est donc un ouvrage capable d'exciter un très vif intérêt. Est-ce à dire pour cela que ce soit un chef-d'œuvre du genre? Non pas, et j'expliquerai bientôt pour quelles raisons : mais il y règne un tel entrain communicatif, une telle verve de bon aloi, qu'on est malgré soi séduit, captivé. Si j'étais encore sur les bancs du collège, mon rêve serait d'avoir pour professeur de rhétorique l'auteur de ces portraits, ou plutôt, comme on dirait en style d'atelier, de ces ébauches brossées de chic, dont la galerie donne une idée passablement nette de l'état de la littérature française contemporaine. En effet, quoique M. Jeanroy ne prenne pas cette qualité sur le titre du livre, il n'a pu, par ce temps où triomphe la critique subjective, s'empêcher de se faire reconnaître : il est professeur, on le constate au brio avec lequel il s'amuse à déchiqueter les vers de Hérédia et la prose de Loti : il est professeur de rhétorique, car à propos de Bourget, d'Albert Sorel ou de Challemel-Lacour, il nous expose toute une théorie du roman, de la méthode historique ou de l'éloquence parlementaire.

Par exemple, ce n'est pas un professeur comme un autre, et c'est pour cela qu'il m'eût été particulièrement agréable d'être jadis son auditeur : rien du pédantisme classique ; une gaieté gauloise et que rien ne rebute ; un esprit tellement enclin à la plaisanterie, même dans les choses graves, qu'il se voit forcé d'intercaler parfois la parenthèse : je suis sérieux (p. 168), et qu'on pourrait le définir en parodiant sa manière : un gavroche ayant passé par l'École normale. Je n'exagère point. En maint passage vous vous heurterez à des calembours. Il vous dira sans sourciller que si le *Luther* de Bornier ne fut pas représenté, ce fut le poète qui se trouva joué (p. 122). Aussi comprend-on facilement qu'il trouve Brunetière terne et froid. « Est-ce que l'esprit lui fait défaut, vous savez, l'esprit parisien, moqueur et boulevardier? Disons-le

sans barguigner, il n'en a pas l'ombre, le sait et s'en moque de haut, je vous prie de le croire.... » (p. 19). Parlez-moi de Jules Lemaître, de France et de Bourget. Voilà des gens d'esprit ! Mais quel dommage que Lemaître ne consente pas à user des citations et nous prive ainsi de saillies plus spirituelles que celles du simple français. Et Henri Houssaye ! Au moins celui-là sait le grec : il a vécu avec Apelle et Alcibiade.

Et là-dessus M. Jeanroy, helléniste lui-même, nous cite en grec huit vers d'Anacréon, en poussant la bonté d'âme jusqu'à nous les traduire. Le grec, du reste, malgré sa saveur, lui a joué un vilain tour, car sa notice d'Albert Sorel débute ainsi : « M. Albert Sorel est né à Honfleur, ce Sestos de la Seine dont Honfleur est l'Abydos » (p. 76). Il y a ici évidemment une erreur typographique ; mais on ne s'attendait guère, comme dit l'autre, à voir Sestos en cette affaire. C'est qu'il était difficile de trouver un début de notice original après tant d'autres, et l'un des principaux objectifs de M. Jeanroy a été de les varier à plaisir. Cela le détourne souvent du sujet lui-même, et, comme disent les polytechniciens, il prend volontiers la tangente, nous citant Catulle Mendès ou de Banville à propos de Hérédia, ou nous racontant toutes les misères d'un débutant quelconque avant d'entamer la carrière véritable de ses nombreux normaliens ; mais tout cela est amené avec tant de naturel et de bonhomie qu'on rit avec l'auteur et qu'on est désarmé.

Ce que je veux louer sans réserve dans ce volume, c'est qu'il est écrit avec une rare impartialité, en même temps que sous l'influence des idées religieuses qui nous sont chères (voir en particulier l'excellente page sur la science et la religion, p. 267, à propos de l'éloge critique de Renan par Challemel-Lacour), c'est qu'il peut être mis entre toutes les mains sans aucun danger, et qu'il donnera sûrement à tous les jeunes gens sortant des écoles, je crois que c'est surtout pour eux qu'il a été écrit, de très justes idées sur les maîtres de la littérature contemporaine. Mais que M. Jeanroy reste sur ce terrain qu'il connaît mieux que tout autre, et qu'il ne s'aventure pas trop sur les petits accidents de celui du XVIIe siècle : il ne nous dira plus que le duc de Coislin, l'académicien, était le petit-fils de l'homme le plus poli de France (p. 208), car il n'y a jamais eu que trois ducs de Coislin, tous les trois académiciens, l'homme le plus poli de France lui-même et ses deux fils. Il suffisait d'ouvrir les quatre volumes de Prosper Vedrenne sur l'Académie, publiés chez le même éditeur, et auxquels celui-ci fait suite naturelle avec la même palme verte élégamment jetée sur la couverture, pour ne pas commettre ce lapsus. Ce qui n'empêche pas que j'en revienne à mon commencement : quelle heureuse fortune pour un rhétoricien d'être l'élève d'un pareil professeur !

RENÉ KERVILER.

Essais critiques, par John Morley, traduits de l'anglais par Georges Art; introduction par Augustin Filon. Paris, Colin et Cie, 1895, in-18 de xxi-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de M. John Morley n'est pas complètement ignoré en France, parce que l'homme de lettres qui le porte est en même temps un homme d'État. C'est lui qui fut l'inspirateur de la politique irlandaise adoptée par le parti libéral en Angleterre, il y a tantôt dix ans. Mais, dans son pays, il n'est pas moins apprécié comme critique et comme historien, et il a des titres à l'être presque autant dans le nôtre. Une part considérable de ses travaux littéraires a été consacrée à nos philosophes du siècle dernier : Voltaire, Rousseau, Diderot, de Maistre. Il n'est donc pas exagéré de dire de M. Morley qu'il a « pénétré fort avant dans l'intimité de l'âme française. » Les *Essais* réunis dans ce volume, sans être exclusivement consacrés à la France, montrent bien l'effet de ce cosmopolitisme littéraire : c'est avec la même aisance, la même spontanéité qu'il évoque Anglais, Français et Allemands, qu'il cite Bossuet, Gœthe ou Victor Hugo, et la même phrase, à propos d'Émerson, réunit sans effort Horace, Montaigne, La Bruyère, Swift, Molière et Pope (p. 243). Voici d'ailleurs la liste des essais ici traduits : *Macaulay*, *Wordsworth*, *Carlyle*, *Emerson*, *Auguste Comte*, *les Aphorismes*. Je ne les analyserai pas en détail; ils sont de tous points remarquables. Le jugement porté sur Macaulay, reçu d'abord en Angleterre avec quelque stupéfaction, est devenu l'opinion commune; je crois qu'il étonnera quelque peu en France. La puissance d'apaisement et de tranquille résolution pour agir et pour souffrir qui se trouve en Wordsworth est exposée avec une évidente équité. Je laisse de côté Carlyle, Emerson et Comte, « qui a presque anéanti lui-même ses droits à la reconnaissance des hommes en construisant un système.... franchement rétrograde, » pour en venir aux *Aphorismes*. Ce sel de la sagesse est fort goûté par M. Morley, qui n'hésite pas à nous déclarer hors de pairs pour le portrait et la maxime. Nous possédons là un domaine « magistralement défendu contre toute prétention rivale et toute invasion étrangère.... Il y a, dans les Français, une finesse d'analyse, une acuité de pénétration, une étendue dans les conceptions morales que je ne trouve, dit l'essayiste, ni ne désire trouver chez nos compatriotes. » Dans ce genre littéraire, la tournure donnée à la pensée ayant une extrême importance, il est regrettable que M. Art, à défaut de certains textes français, se soit contenté d'une retraduction de l'anglais. Les différences sont parfois minimes, comme dans la pensée de Pascal citée p. 309 (Cf. édit. Havet, p. 51). De Maistre ne dit pas : « Les sentiments les plus élevés et les plus généreux se trouvent probablement chez le soldat, » mais d'une façon moins concise et au milieu de certains développements : « L'homme le plus honnête est ordinairement le soldat. » Le tour donné par Bonald à la définition

aussi juste que connue : « Des sottises faites par des gens habiles, des extravagances, etc.... voilà les révolutions ! » ne se retrouve pas avec sa saveur originale dans cette transcription : « Les folies commises par les gens raisonnables, etc.... voilà de quoi sont faites les révolutions. » Ces quelques négligences et bon nombre de fautes d'impression dans les mots anglais ou allemands (*franght* pour *fraught*, *ilath* pour *hath*, *hälfreich* pour *hälf-reich*, le *Divin* de Gœthe pour le *Divan*, etc.) surprennent chez M. Art, qui fait preuve de virtuosité dans sa tâche difficile et fort réussie de traducteur. Il avait à lutter contre un maître écrivain. Notre essayiste, comme le remarque M. Filon dans son élégante introduction, « a des brusqueries saisissantes, des familiarités qui ne sont jamais vulgaires, des mots à lui, qu'il crée ou qui prennent, sous sa plume, un sens inconnu des autres écrivains.... » LONGCHAMP.

HISTOIRE

Deux manières d'écrire l'histoire. *Critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges,* par D'ARBOIS DE JUBAINVILLE. Paris, Bouillon, 1896, in-16 de XXVII-276 p. — Prix : 4 fr.

Il y a, selon M. d'Arbois de Jubainville, deux manières d'écrire l'histoire : l'une, *a priori*, c'est celle de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges; l'autre, *a posteriori*, qui est celle de Le Nain de Tillemont et de tous les érudits. M. d'Arbois flagelle les représentants de la première méthode ; il est particulièrement dur pour Bossuet, oubliant qu'il y a, dans Bossuet, à côté de l'admirable orateur qui a écrit le *Discours sur l'histoire universelle*, un historien incomparable à qui la France doit ce chef-d'œuvre, l'*Histoire des variations*, récemment remis en lumière par le beau livre de M. Rebelliau. Les coups d'étrivières ne pleuvent pas moins dru sur les deux autres représentants de la méthode *a priori* : à Augustin Thierry il est reproché d'avoir conçu la Monarchie de juillet comme le but final de toute l'histoire de France et d'y avoir tout ramené ; à Fustel, d'avoir voulu nier la conquête de la Gaule par les Francs et d'avoir prétendu que les Gallo-Romains obéissaient à Clovis en sa qualité de lieutenant de l'Empereur. Il faut voir la verve juvénile avec laquelle le savant membre de l'Institut s'en prend aux deux coupables, entrelardant ses réquisitoires de vigoureux plaidoyers contre l'esprit antimilitaire, qui cause la chute de tous les régimes, ou de souvenirs personnels sur la révolution de 1848, trouvant même le temps de donner un regret « à la vieille caisse du tambour français » (p. 258). Malgré les apparences contraires, le fond du livre semble bien être avant tout une critique assez vive de Fustel, à qui l'auteur reproche de n'être pas diplomatiste, de n'être pas davantage juriste, et d'avoir fait preuve d'ignorance en combattant la doctrine de J. Havet sur la formule *vir*

inluster. Ce dernier point devient l'occasion pour M. d'Arbois de confirmer, par plusieurs pages d'une érudition de bon aloi, la thèse qui lui tient au cœur : ce sont incontestablement les meilleures de ce livre, qui est à la fois une dissertation d'érudit, une brochure de polémiste et une page extraite des mémoires du savant auteur. GODEFROID KURTH.

Louis XV et le renversement des alliances. — Préliminaires de la guerre de Sept ans, par RICHARD WADDINGTON. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-8 de VIII-535 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette grosse question du renversement des alliances au XVIIIe siècle a tenté bien des historiens ; chacun l'a envisagée suivant ses préférences et souvent ses idées préconçues. M. Richard Waddington a entrepris de l'étudier à son tour, et il a cherché ses sources dans les diverses archives et les correspondances diplomatiques des hommes d'État de ce temps-là. Il est remonté jusqu'à l'origine du conflit qui a précédé et amené la guerre de Sept ans : cette querelle de l'Angleterre et de la France au Canada et dans l'Acadie qui éclate tout d'un coup, au milieu des négociations pour la limite des frontières des deux nations en Amérique, par une indigne violation du droit des gens, la prise en pleine paix de deux navires français par l'amiral Boscawen, suivie un peu plus tard de l'expulsion violente et sauvage des Acadiens français. C'est le moment que choisit le roi de Prusse, encore lié par un traité d'alliance avec la cour de Versailles, pour entrer en négociations, par l'intermédiaire de son beau-frère le duc de Brunswick, avec le cabinet de Londres, ennemi de la France et violateur de la paix, et bientôt après signer le traité de Westminster. En vérité, c'était là un étrange allié. Et lorsque le duc de Nivernais, envoyé extraordinaire de Louis XV, lui faisait des observations sur cette défection : « Vous voilà bien fâché, répondait-il en riant, que ne faites-vous un traité avec l'Impératrice ? Je ne le trouverai pas mauvais. »

A ce moment-là même, en effet, la cour de Vienne faisait des avances au cabinet de Versailles. L'animosité entre les deux pays, ou du moins entre les souverains, avait bien diminué depuis un certain nombre d'années, et avant même que Kaunitz et Stahremberg eussent eu l'idée d'une alliance, les relations entre les cours et les instructions données aux ambassadeurs accusaient une détente sensible. M. Waddington ne nous semble pas avoir assez insisté sur ces préliminaires du traité de Versailles, si bien mis en lumière par M. le duc de Broglie. Sans condamner absolument ce revirement de la politique française, il semble croire qu'il n'était pas nécessaire. Nous ne saurions être de son avis. Que les conséquences immédiates n'en aient point été heureuses, que les négociateurs français n'aient point stipulé des conditions aussi avantageuses qu'ils l'auraient pu et dû, nous ne le nions pas. Mais qu'il fût

possible, dans la situation de l'Europe, de repousser les avances de Marie-Thérèse, nous ne le croyons pas. Qu'aurait pu faire la France, en guerre avec l'Angleterre, abandonnée par la Prusse et l'Espagne, en hostilité avec l'Autriche, la Russie, la Hollande, la Saxe? C'eût été s'isoler, de gaieté de cœur, en face d'une coalition européenne ; c'eût été une folie. Le traité de Versailles a été la réponse légitime et nécessaire au traité de Westminster. MAXIME DE LA ROCHETERIE.

Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution, par le chanoine F. SAUREL. — **Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire,** par le chanoine F. SAUREL. Paris, Champion, 1894-1896, 4 vol. in-8 de VIII-334, 345, 366 et 310 p. — Prix : 20 fr.

C'est une œuvre considérable que celle qu'a entreprise M. le chanoine Saurel. Si trois années ont pu lui suffire pour l'éditer, combien d'années lui ont été nécessaires pour la préparer! Que de fouilles dans les archives! Que de travaux divers! Le département de l'Hérault, le diocèse actuel de Montpellier, comprenait avant la Révolution cinq évêchés différents : ceux de Montpellier, de Béziers, de Lodève, d'Agde et de Saint-Pons. C'est par une étude instructive et nécessaire sur chacun de ces diocèses particuliers que débute M. le chanoine Saurel ; il énumère toutes leurs ressources religieuses, leurs cures, leurs congrégations, leurs confréries, leurs œuvres. Les cinq évêques alors en fonctions s'occupaient avec grand soin de leur diocèse, et la plupart étaient des hommes distingués ; mais il y avait déjà dans cette partie de la France du Midi certaines divergences d'idées, certain antagonisme entre le haut et le bas clergé. Cet antagonisme s'affirme dans les élections pour les États généraux ; un seul des cinq évêques fut nommé député : Mgr de Malide, évêque de Montpellier ; avec lui un prêtre qui eut une notoriété fâcheuse : l'abbé Gouttes, le futur successeur constitutionnel de Talleyrand sur le siège d'Autun.

La constitution civile du clergé mit le feu aux poudres dans les cinq diocèses de l'Hérault ; elle est, à vrai dire, le pivot de cette histoire religieuse du département ; édictée, appliquée, négligée, reprise, définitivement abandonnée, elle est le centre autour duquel gravitent tous les événements qui forment cette histoire. Les quatre évêques — celui de Lodève, Mgr de Fumel, étant mort, — les quatre évêques, avec une grande fermeté et une unanimité touchante, refusèrent le serment ; ils furent remplacés par un seul prêtre, honnête d'ailleurs, mais ambitieux, Ponderous, et le siège du diocèse fut fixé à Béziers. Mais la grande majorité du clergé se rangea derrière ses évêques ; les prêtres assermentés ne furent qu'une infime minorité. Et alors commence dans le département de l'Hérault, comme dans toute la France, cette lutte entre les prêtres

fidèles et les intrus, qui aboutit, comme partout, à la violence, à la relégation, puis à la déportation des uns, à l'incarcération des autres, à la mort d'un certain nombre. Après la chute de Robespierre, il y eut un moment d'accalmie ; plus d'un exilé rentra en France et reprit l'exercice de son ministère : puis vint le Directoire, et les deux Conseils, où les modérés dominèrent après les élections des deux premiers tiers, rouvrirent les portes de France aux réfractaires et leur rendirent leurs églises. Ce ne fut qu'une lueur passagère. Le Directoire, profondément antireligieux et qui supportait impatiemment cette tolérance, se débarrassa au 18 fructidor de la majorité des Conseils et recommença avec acharnement les persécutions. Avec une hypocrisie indigne, il substitua à la guillotine sanglante la guillotine sèche, qui ne fut guère moins meurtrière. On peut trouver dans le troisième volume de M. le chanoine Saurel la liste des victimes de cette persécution, le récit des vexations de tout genre, de la vraie chasse aux prêtres à laquelle se livrèrent les agents du Directoire dans le département de l'Hérault.

Mais le 18 fructidor eut comme conséquence et comme punition le 18 brumaire. Le Consulat, pourtant, ne rendit pas tout de suite la liberté à l'Église : les préférences des consuls et surtout de leurs représentants étaient pour le clergé constitutionnel. Mais Bonaparte vit plus loin et plus haut que ses préfets ; soucieux de rétablir la paix religieuse, il signa le Concordat avec Pie VII. Le quatrième volume de M. Saurel est consacré à l'histoire de cette restauration du culte dans le diocèse de Montpellier. — Montpellier avait remplacé Béziers comme siège de l'évêché. — Quoique les quatre volumes aient chacun leur attrait particulier, celui-ci est peut-être celui qui présente le plus d'intérêt et éclaire la période la moins connue. Ce fut une œuvre bien ardue que cette restauration du culte ; les ruines accumulées par dix ans de persécutions étaient si considérables ! Il fallait reconstruire ou tout au moins restaurer les églises, racheter les vases sacrés, refaire les presbytères, reconstituer surtout un clergé. Et c'était là assurément le plus difficile : les prêtres étaient rares et il fallait refondre en un seul ce clergé divisé en trois tronçons ; car il n'y avait pas seulement les prêtres constitutionnels et les prêtres insermentés ; parmi ces derniers, un certain nombre ne voulait pas reconnaître le nouvel évêque et demeurait attaché aux anciens évêques qui avaient refusé leur démission ; l'évêque de Montpellier était du nombre, et celui de Béziers avait hésité longtemps. Quoique alors les pouvoirs ecclésiastiques et civils aient marché d'accord, la tâche était bien malaisée pour les évêques, et l'on conçoit que certains d'entre eux aient échoué. Mgr Rollet, évêque de Montpellier, fut du nombre et donna sa démission au bout de cinq ans.

C'est à cette démission que s'arrête l'œuvre de M. Saurel, œuvre considérable, nous le répétons, érudite et attachante, qui lui a valu les cha-

leureuses félicitations de membres distingués de l'épiscopat et qui ajoutera un titre de plus à tous ceux qu'ont déjà créés au savant chanoine ses nombreuses études d'histoire religieuse.

M. DE LA ROCHETERIE.

M. de Puységur et l'Église de Bourges pendant la Révolution (1789-1802), par le vicomte DE BRIMONT. Bourges, imp. Tardy-Pigelet, 1896, in-8 de 437 p.

Ce volume contient l'histoire d'un diocèse de l'ancienne France entre l'époque de sa destruction légale (1790) et celle de sa reconstitution (1802). Le chef de ce diocèse, M. de Puységur, ne paraît pas avoir été doué de qualités éminentes. Frère d'un ministre de la guerre, élevé au siège de Bourges par la faveur royale, il se contenta, du fond de son exil en Westphalie, de donner avec sagesse les instructions qui guidèrent et soutinrent prêtres et fidèles pendant les jours d'épreuves. La physionomie de son compétiteur constitutionnel, Torné, très répugnante assurément, est bien autrement accentuée.

L'auteur de ce livre, M. de Brimont, a été élevé au milieu des souvenirs de cette époque, car la maison qu'il habite est celle où se cachait, durant la Terreur, le courageux administrateur du diocèse, le vicaire général Gassot (p. 252). Il a suffisamment concentré et fondu dans son récit les détails recueillis dans les pièces d'archives et les brochures du temps, et utilisé en outre les papiers du vicaire général de Gastel, ainsi qu'une histoire manuscrite de l'Église de Bourges, par l'abbé Renaudet, conservée au grand séminaire. Son premier chapitre contient un tableau général du Berry en 1789 qu'il ne faudrait pas trop lui reprocher, car cette généralité était, avec celle de Montauban, la seule où le régime des assemblées provinciales fût en vigueur depuis un certain nombre d'années. On pouvait, au moment de la Révolution, en juger les fruits.

Page 221, l'auteur accuse nominalement d'apostasie tous les évêques membres de la Convention qui, en novembre 1793, abdiquèrent leurs fonctions à la tribune. Cela est vrai de Gobel, de Lindet, de Gay-Vernon, de Lalande; cela ne l'est pas de Seguin, évêque du Doubs, qui donna peu héroïquement sa démission, mais qui l'entoura de toutes les formes de la dignité et du respect, et demeura croyant en cessant d'être extérieurement prêtre. Si j'ai relevé ce fait, c'est pour constater que, dans les livres d'histoire spéciale et locale, les détails généraux et extérieurs ont besoin, autant que les autres, d'une vérification rigoureuse. L. P.

Histoire de la Vendée militaire, par J. CRÉTINEAU-JOLY. Nouvelle édition illustrée et ornée d'une carte en couleurs par le R. P. J.-EMMANUEL DROCHON, des Augustins de l'Assomption. Tomes IV et V. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., in-8 de 688 et 611 p. — Prix : 5 fr. le vol.

Le P. Drochon vient de publier les deux derniers volumes de sa

belle édition illustrée de l'*Histoire de la Vendée militaire*, de Crétineau-Joly. Ces deux volumes ne le cèdent ni en intérêt ni en luxe à ceux qui les ont précédés. Le quatrième achève le récit des luttes de la Vendée et de la Bretagne contre le Directoire et le Consulat, puis contre l'Empire en 1814, enfin contre le gouvernement de Juillet. Les grands chefs, au début, ce sont Mercier, Sol de Grisolles, Guillemot et surtout l'infatigable Georges Cadoudal, toujours ardent, toujours intrépide, souvent vaincu, jamais dompté, et qui rêve d'en finir avec Bonaparte dans un duel au grand jour comme le combat des Trente, lorsque, trahi, il est arrêté, condamné à mort et guillotiné. En Normandie c'est Frotté, l'un des chefs les plus habiles et les plus prudents, organisateur et soldat à la fois, et dont l'arrestation dans un guet-apens et l'exécution, malgré un sauf-conduit, imprimèrent une tache sanglante sur le gouvernement consulaire. Privée de ses généraux, tués ou emprisonnés, la Vendée dépose les armes en frémissant. Mais elle se hâte de les reprendre lorsque la main de fer qui la tient à la gorge est forcée de la lâcher ; en 1814, le drapeau blanc flotte de nouveau dans le Bocage et la Bretagne ; un moment apaisée pendant la première Restauration, la guerre se ranime avec une nouvelle vigueur pendant les Cent-jours, sans grands succès toutefois : l'union manque entre les chefs, et Louis de la Rochejacquelein tombe à son tour sur les champs de bataille où a succombé son frère Henri. Mais la Vendée reste debout, et lorsque les alliés veulent faire payer à la France la coupable aventure de Napoléon, ses capitaines, oubliant tout dissentiment politique, offrent au maréchal Davoust et à l'armée de la Loire de réunir leurs drapeaux et leurs forces pour bouter hors de France les étrangers.

La Restauration ne fut pas généreuse pour ceux qui l'avaient si bien servie. M. Crétineau-Joly le lui reproche avec une amertume et une ardeur qui, ne tenant aucun compte des difficultés du moment, frisent l'injustice. Que le gouvernement de Louis XVIII ait eu des torts, nous ne le nions pas ; mais fallait-il les rappeler avec tant d'opiniâtreté et d'aigreur, à une heure surtout où les Bourbons étaient malheureux et proscrits ? Nous ne saurions le penser et nous nous rallions volontiers à l'opinion du vicomte de Monti, qui, trouvant les jugements de Crétineau-Joly sur la Restauration « peu généreux et souvent exagérés, » lui écrivait : « En grossissant les fautes de la Royauté, on lui rend la route du trône plus difficile encore. »

Le quatrième volume se clôt par le récit de la chevaleresque et aventureuse prise d'armes de 1832, ordonnée, décommandée, ordonnée de nouveau, mal conçue et mal dirigée et qui, au milieu de tous ces tiraillements, ne pouvait aboutir qu'à quelques actions héroïques, comme la défense de la Pénissière, suivies d'un avortement certain et de l'inutile compromission de tant de braves gens.

Le cinquième volume que le P. Drochon a ajouté aux quatre de Crétineau-Joly renferme un résumé des états de service des principaux officiers vendéens. Ces états, établis par le prince de la Trémoille, membre d'une commission instituée par la Restauration, sont, comme le dit justement l'éminent éditeur, le véritable *Livre d'or* de la Vendée. C'est le digne complément de cette splendide publication, légitime hommage rendu aux héros de la grande guerre par une plume et par un burin dignes d'eux.

M. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires d'un père à ses enfants. *Une Famille vendéenne pendant la grande guerre (1793-1795)*, par BOUTILLIER DE SAINT-ANDRÉ, avec introduction, notes, notices et pièces justificatives par l'abbé EUGÈNE BOSSARD, docteur ès lettres. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-8 de LVII-373 p. — Prix : 7 fr. 50.

L'auteur de ces Mémoires, M. Boutillier de Saint-André, appartenait à une vieille famille bourgeoise de la Vendée. Son père, Marie-Jacques Boutillier de Saint-André, après de bonnes études au collège de Beaupréau, puis à la Faculté de droit de Poitiers, avait été nommé sénéchal de la baronne de Mortagne. A la Révolution, il fut nommé président du tribunal de Cholet, mais ne tarda pas à être destitué comme aristocrate. Il revint à Mortagne, et c'est là que vint le surprendre l'insurrection de la Vendée ; il n'y prit point part, mais il jouissait d'une telle considération que le général en chef de l'armée royale, d'Elbée, le pria d'être l'historiographe de cette guerre de géants. Boutillier de Saint-André se mit résolument et activement à l'œuvre ; mais dans un des nombreux engagements dont Mortagne fut le théâtre, sa maison fut brûlée, et les deux volumes qu'il avait rédigés déjà périrent dans les flammes. Les événements se pressaient si désastreux et la situation était si critique, qu'il n'eut pas le courage de recommencer son œuvre. Mais son fils qui, malgré son jeune âge, l'avait aidé dans son travail et avait écrit sous sa dictée, a eu la bonne pensée de raconter à ses enfants les faits dont il avait été témoin, et ses Mémoires, aujourd'hui publiés, sont le reflet exact de ceux du père.

Ce n'est plus assurément une histoire des guerres de Vendée. L'auteur n'a point eu cette prétention ; il a voulu seulement perpétuer pour ses enfants le souvenir des tragiques événements auxquels il a été mêlé. Son horizon n'est pas très vaste ; il s'étend surtout de Mortagne à Cholet et à Châtillon ; mais il rapporte aussi ce qu'il tient de son père, l'historiographe officiel de la Vendée, surtout sur la grande guerre, celle des Cathelineau, des d'Elbée et des la Rochejacquelein. En particulier, il relève beaucoup le rôle de d'Elbée, un peu abaissé par la plupart des historiens et qui fut bien réellement, par une confiance spontanée des troupes, le successeur de Cathelineau comme généralissime. Il confirme ce qu'on a voulu nier depuis quelque temps, à savoir que le soulèvement de la

Vendée a été avant tout « populaire et religieux ; » les nobles ne l'ont pas préparé ; ils s'y sont seulement ralliés, et la politique n'y a été pour rien.

Après le passage de la Loire, la vraie grande guerre est finie ; les Vendéens se battent encore, mais avec moins d'enthousiasme, et les abominables mesures de répression ordonnées par la Convention et exécutées par les Turreau, les Grignon et les Huchet donnent à la lutte un caractère sauvage et provoquent des représailles sanglantes. Plus que jamais, Boutillier de Saint-André s'enferme dans la neutralité ; mais cette neutralité ne le sauve pas ; sa femme est emprisonnée à Angers et meurt en prison ; lui-même se rend à Nantes pour obtenir la délivrance de sa femme, mais il est arrêté à son tour et guillotiné. Ses pauvres enfants n'ont plus pour prendre soin d'eux que des grands-parents âgés et infirmes. Mais, comme le dit justement notre auteur, la Providence veille sur eux et les sauve à travers mille dangers et mille misères. Le récit de ces dangers et de ces misères est singulièrement émouvant et attachant. Quelle atroce existence que celle-là ! Mais toutes ces épreuves n'altèrent point la sérénité du jugement de Boutillier de Saint-André. Il reste juste, même vis-à-vis de ceux dont il a eu tant à souffrir. Ses récits contiennent quelques erreurs de dates, mais ils ont un accent de véracité et de sincérité qui frappe et qui convainc. Ils forment un fond précieux qui servira à rectifier bien des erreurs et à écrire cette histoire complète et impartiale des guerres de Vendée qui, malgré tant de travaux de valeur, n'est point encore faite. Pourquoi une telle œuvre ne tenterait-elle pas le distingué éditeur de ces Mémoires, qui les a enrichis d'une si lumineuse et importante introduction, et qui a déjà étudié avec tant de soin et de sagacité ce grand et héroïque sujet?

M. DE LA ROCHÈTERIE.

Mémoires du baron D'HAUSSEZ, *dernier ministre de la marine sous la Restauration*, publiés par son arrière-petite-fille, la duchesse D'ALMAZAN. Introduction et notes par le comte DE CIRCOURT et le comte DE PUYMAIGRE. Paris, Calmann-Lévy, 1896-1897. 2 vol. in-8 de 416 et 390 p. — Prix : 15 fr.

Mme la duchesse d'Almazan a bien fait de donner au public les *Mémoires* de son grand-père et de confier à MM. de Circourt et de Puymaigre le soin de ce travail ; les premiers sont curieux et les seconds fort compétents. L'intérêt principal de ces deux volumes réside naturellement dans les pages où le baron d'Haussez, alors ministre de Charles X, raconte la part qu'il a prise aux grands événements de son temps. Les détails de sa vie antérieure restent vivants, amusants et singuliers, mais le récit de son ministère, c'est de l'histoire. Hélas ! de l'histoire la plus triste, car elle relate les derniers jours de la monarchie légitime, étouffée sous l'odieuse et perfide attaque des révolutionnaires, frappée par les coups stupides des royalistes libéraux, et finalement étranglée par la complicité plus ou moins avérée, mais au fond très ardente, du duc d'Or-

léans. Le texte des *Mémoires* qui nous sont donnés commence en 1814 pour finir en 1830. Mais M. d'Haussez avait écrit autre chose encore : d'abord une autobiographie, sous le titre significatif de : *Moi*, dont quelques piquants passages, insérés par les éditeurs, nous font regretter de ne pas connaître le tout ; puis d'autres souvenirs, antérieurs à la Restauration, s'il faut en croire ce que dans son livre : *Cadoudal et la Chouannerie*, en dit M. de Cadoudal, qui en avait eu connaissance. Ces fragments, malgré les recherches faites, paraissent malheureusement perdus.

La carrière de M. d'Haussez est facile à résumer. Après avoir pris part aux conspirations royalistes de Normandie, sous le Consulat, il se rallia à Napoléon ; il fut maire de Neufchâtel et créé baron de l'Empire. En 1814, il salua avec enthousiasme le retour des Bourbons, et n'avait pas encore la position officielle qu'il sollicitait, quand Napoléon revint de l'île d'Elbe. Il prêta serment à l'Empereur avec une trop grande facilité, et la froideur que désormais lui manifesta la duchesse d'Angoulême en est assez justifiée ; il est extraordinaire qu'il n'ait jamais voulu le comprendre. Du moins Louis XVIII ne lui en garda pas rancune : il vint le chercher à la Chambre des députés où l'avaient envoyé les électeurs de la Seine-Inférieure pour en faire successivement un préfet des Landes, du Gard et de l'Isère. Charles X le nomma à Bordeaux, puis en 1829 l'appela au ministère de la marine, dans le cabinet Polignac. M. d'Haussez avait été bon administrateur, il fut ministre actif et intelligent ; le grand événement de son ministère fut l'organisation de l'expédition d'Alger ; il y réussit pleinement. Les événements de juillet 1830 ne lui laissèrent pas le temps de jouir de ce triomphe où il avait sa large part ; il avait signé les ordonnances sans enthousiasme, tout en les trouvant aussi nécessaires que justifiées, parce que les moyens de les faire obéir n'étaient pas préparés. Il parvint à échapper aux émeutiers qui voulaient l'assassiner ; réfugié en Angleterre, il rentra en France en 1836, et mourut fort âgé, en Normandie, ayant écrit divers volumes de voyages, de littérature et de politique qui ont leur mérite et leur originalité. Cette dernière qualité, il la possédait au plus haut point, et avec beaucoup d'esprit naturel, il avait conservé un goût très prononcé pour l'administration et les affaires publiques.

Je ne puis énumérer ici tous les tableaux bien faits, amusants, vivants que l'on rencontre dans ces *Mémoires*. Comme toujours l'auteur estime qu'il a eu raison en toute rencontre ; mais il fait son apologie avec esprit et sans lourdeur. Je citerai seulement quelques croquis lestement enlevés : l'entrée du comte d'Artois à Paris (I, 133) ; — le solliciteur en 1814 (dont il fut lui-même !) (I, 148) ; — la non-valeur (et l'aveu est significatif dans la bouche d'un ami de Decazes) des députés libéraux qui remplacèrent la Chambre introuvable (I, 227) ; — les fureurs des protestants dans le Midi, en 1815 (I, 286) (ces témoignages sont de la plus haute im-

portance); — le rôle du clergé pendant la Restauration (II, 16); — un curieux portrait du duc d'Orléans par Louis XVIII (II, 44); — les séances du conseil des ministres en 1830 (II, 128); — et les événements de juillet (II, 280). Les portraits sont nombreux, très mordants, souvent trop, et les éditeurs ont sagement fait de rectifier certains jugements un peu passionnés; mais il faut lire ces pages pleines d'humour et d'un peu d'humeur : le comte Beugnot (I, 142); — Decazes (I, 162); — Guizot et Villemain (I, 166); — Royer-Collard (I, 197); — Pasquier (204); — Talleyrand (223); — Dupont de l'Eure (242); — Boissy-d'Anglas (262); — De Villèle (393); — Dupin (II, 58); — M. de Polignac (90); — le Dauphin et la Dauphine (II, 118-121); — Louis-Philippe (234), etc., etc....

Les éditeurs ont fait précéder le texte des *Mémoires* d'une introduction, bien faite, savante, un peu longue peut-être dans des digressions sur la décentralisation, d'une bienveillance aimable pour M. d'Haussez, et terminée par une bibliographie de ses œuvres. A la fin, une table des noms cités rend les très grands services que l'on peut attendre de ce minutieux travail que l'on ne saurait jamais trop louer chez les écrivains qui prennent la peine de le rédiger.

Un grand nombre de « notes » accompagnent le texte ; par malheur les inexactitudes de dates y sont nombreuses, au point d'enlever au lecteur le bénéfice qu'il devrait avoir à les consulter. Dans un compte rendu bibliographique, il faut bien signaler ces erreurs ; j'en relèverai donc quelques-unes.

Le duc de Richelieu (I, p. 173) n'émigra pas en 1789 ; il était encore en France en 1790. M. de Montlosier (I, 183) ne fut pas fait pair en 1834, mais en 1832. — Comment Louis XVIII (I, 193) aurait-il pu confier le portefeuille des finances à M. Corvetto en 1813? — Le comte Anglès (I, 204) n'a jamais été ministre de la police sous l'Empire, mais par intérim, nommé à ce poste par le gouvernement provisoire de 1814. — M. de Sèze n'est pas né en 1748 (I, 219), mais le 26 septembre 1749. — M. de Pastoret (I, 221) ne fut pas président de la Chambre des pairs en 1820, mais vice-président en 1821, et il devint chancelier de France le 17 décembre 1829 seulement.

Au tome II, p. 5 : M. de Breteuil serait né le 29 ; c'est le 27 mars 1781. — Il y aurait confusion à appeler (p. 60) l'émeute des funérailles du général Lamarque, en 1832, « les journées de juin. » — Le maréchal Gérard (p. 61) fut fait général en 1806, non en 1812. — L'amiral de Rigny (p. 83) est né en 1782 et non en 1773. — Le baron de Glandevès n'était plus pair quand il mourut, le 21 avril 1832; le 9 janvier précédent, il avait donné sa démission, basée sur l'abolition de l'hérédité de la pairie. — Comment pouvoir dire (p. 242) qu'en 1812, Dupont de l'Eure siégea au conseil des Cinq-Cents, aboli après le 18 brumaire ? — La rupture de Chateaubriand et de Villèle n'est pas de 1820 (p. 248), mais de 1824. — Le député

assassiné le 1er prairial se nommait Féraud et non Ferrand (p. 262). — M. Franchet d'Esperey naquit le 14 décembre 1778 et non en 1775 ; il mourut le 22 juin 1853, et non en 1841 ; il rentra en France en 1846 et non en 1832. — Une note complémentaire (t. II, p. 375) dit que M. de Polignac fut appelé, le 8 avril 1830, au ministère de l'intérieur (?). Je ne comprends pas du tout cette méprise. M. de Polignac, ministre des affaires étrangères le 9 août 1829, président du conseil le 17 novembre, fut chargé de l'intérim du ministère de la guerre, quand M. de Bourmont partit pour l'Algérie, au mois de mai 1830. Mais l'intérieur? Puisque je rectifie cette inexactitude extraordinaire, j'ajoute que M. de Polignac n'est pas mort le 2 mars 1847 en Angleterre, mais le 29 mars, à Versailles.

Au reste, il semble qu'une malchance particulière s'attache aux dates données de la mort des pairs de France ; presque toutes sont fautives : M. de Villèle n'est pas décédé en 1834 (I, 156), mais en 1854. — M. Decazes est mort en 1860, et non en 1861 (I, 160). — M. de Lavalette, le 15 février, et non en mars 1830 (I, 171). — M. Siméon, le 30 janvier, et non le 19 janvier 1842 (I, 181). — M. de Barante en 1866, et non en 1860. — M. de Sainte-Aulaire le 19, et non le 12 novembre 1854. — M. Lainé, le 17 et non le 25 décembre 1835. — Le chancelier Pasquier n'est pas né en 1761, mais en 1767 ; il est bien mort en 1862, mais le 5 et non le 3 juillet. — M. de Castelbajac est mort à Paris, le 12 février 1868, et non le 19, à Pau. — De même, M. de Saint-Cricq n'est pas mort non plus à Pau, mais aussi à Paris, et en 1854, non en 1834. — Le comte d'Autichamp n'est pas mort en 1852, mais le 6 octobre 1859. — Le président Séguier, le 3 et non le 6 août 1848. — L'amiral Duperré, le 2 novembre 1846 et non en 1844. — Le duc de Duras, le 3 août 1838 et non en 1836 ; il n'était pas né non plus en 1770, mais le 5 avril 1771. — Ce n'est pas en 1839 que mourut M. de Chabrol, mais le 8 octobre 1836. — Le duc de Clermont-Tonnerre est décédé le 8 janvier 1865, non le 5 février 1856. — Mgr Frayssinous, le 12 décembre 1841, non en 1842, etc., etc.

La multiplicité dans une publication historique de ces erreurs, dont plusieurs peuvent être mises sur le compte des fautes d'impression, est d'autant plus à regretter ici que les *Mémoires* du baron d'Haussez, intéressants en soi, avaient cependant eu la bonne fortune de rencontrer, pour s'en faire les éditeurs responsables, des hommes qui avaient toutes les qualités personnelles pour éviter ces négligences. G. DE G.

Les Élégances du second Empire, par HENRI BOUCHOT. Paris, Librairie illustrée, s. d., in-12 de 253 p., avec 48 photographies hors texte. — Prix : 3 fr. 50.

En ce petit livre, dont le succès a été grand, M. Bouchot nous représente le second Empire comme un opéra dont l'ouverture fut gaie et le

dernier acte tragique, et qui donna beaucoup de place aux cascades et aux flonflons de l'opérette. C'est le règne, vu par le côté chiffons et plaisirs de cour, qu'il retrace en quelques pages, qui font un tableau pittoresque et documenté. Il raconte comment Mlle de Montijo devint impératrice des Français, et prit en mains le sceptre des élégances. La vie intime de l'Impératrice, la disposition de ses appartements aux Tuileries, « d'un abominable XVIIIe siècle, » ses goûts de toilette, de petits jeux, de théâtre, nous sont décrits d'après les gazettes du temps. Nous savons ensuite tout ce qu'il est convenable de savoir sur les amies de la Souveraine, l'éducation du Prince impérial, le séjour de la cour à Fontainebleau, les « Compiègnes, » les modes féminines et la grande vie parisienne. Un curieux chapitre est consacré à la grande foire internationale de l'Exposition de 1867, qui préluda si étrangement à nos désastres. Mais le plus curieux est la suite de gravures reproduisant quarante-huit photographies de l'époque. Il est amusant d'y voir les costumes masculins et féminins d'un temps qui semble déjà singulièrement éloigné de nous. Ce sont les images qui ont fait le succès du livre, dont le texte est d'ailleurs à lire, car, malgré ses allures osées, il sait respecter ce qui est respectable, et ne cherche point le scandale sur des sujets où il est trop facile à rencontrer. P. N.

Le Prétendant. par J. Guixou-Pagès; préface de J. Cornély. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de XIX-327 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les thèses soutenues par les aspirants au diplôme de docteur dans le cours des derniers siècles contenaient ordinairement une « position » formulée en ces termes : *Omnium statuum politicae praestantissimus est monarchicus*. Si la mode était encore aux épigraphes, M. Guixou-Pagès aurait pu inscrire cette phrase en tête de son livre. Elle en indiquerait très exactement le contenu. *Le Prétendant*, comme le dit M. Cornély dans la préface, est un ouvrage « destiné à faire valoir les inconvénients, les dangers de la République, les avantages et les sécurités de la Monarchie. » Nous ne saurions trop recommander la lecture de ce volume écrit d'un style alerte et rempli de documents précieux. Les conservateurs disposés à se rallier au gouvernement actuel y admireraient les mérites du régime qu'ils se préparent à fortifier de leur adhésion. Quant à ceux que le découragement n'a pas envahis, ils y trouveraient, pour la continuation de la lutte, une ample provision d'armes.

L'auteur n'est pas un adepte de la théorie pure. Il se défend d'appartenir à cette race de raisonneurs dont Jean-Jacques Rousseau fut le représentant à la fois le plus brillant et le plus funeste, chez lesquels « les déductions en apparence rigoureuses du mathématicien se mêlent aux subtilités de la scolastique. » Il se réclame, ce dont on ne saurait trop le féliciter, de l'école de Le Play et de la *Science sociale*. Il ne s'attarde

donc pas à disserter d'une manière abstraite sur le mérite respectif des diverses formes de gouvernement. La première partie de l'ouvrage, intitulée *République*, nous montre quels fruits a portés ce régime chaque fois qu'il a réussi à s'implanter parmi nous. A entendre ses partisans, son rôle aurait été d'assurer le triomphe de la liberté et de la justice. Le malheur est que bon nombre de conservateurs acceptent cette affirmation comme un axiome, alors qu'elle n'a jamais été qu'un boniment destiné à duper les naïfs. L'histoire en fait foi. Elle nous apprend que si les « grands ancêtres » de la première république ont employé la guillotine comme instrument de domination, ils ont eu le vol pour mobile. C'est la conclusion de tous ceux qui ont écrit, non avec leur imagination comme Michelet ou Lamartine, mais d'après les documents, qu'ils s'appellent Taine, Wallon, Edmond Biré ou Victor Pierre. Ainsi que le disait Saint-Just, dans un accès de cynisme : « Tout n'appartient-il pas de droit aux patriotes? » Après fortune faite, les survivants du drame révolutionnaire, sans distinction de nuances, Girondins et Jacobins, terroristes et thermidoriens, rivalisèrent de platitude vis-à-vis de Napoléon. « Tous ou presque tous, dit fort bien M. Guixou-Pagès, ont sombré dans la domesticité impériale, et c'est avec les signes les moins équivoques de la plus humble reconnaissance qu'après s'être enrichis des dépouilles des ci-devant qu'ils avaient égorgés, ils ont accepté du César acclamé les titres les plus sonores et les plus retentissants ! Étranges contradictions ! Ils avaient décapité un roi et ils proclament un empereur : ils avaient déclaré la noblesse à jamais abolie, et ils acceptent avec transport d'en incarner une nouvelle en leurs personnes ; ils avaient décrété la liberté impérissable, et ils coururent avec joie au-devant de la servitude ! »

Les résultats de la première République peuvent se résumer en quelques mots : anarchie, égorgement, pillage, corruption. La seconde République ne dura pas assez longtemps pour accumuler autant de méfaits. Elle se traîna péniblement pendant quelques mois d'émeute en émeute. Après quoi, l'élection du prince Louis-Napoléon à la Présidence vint clore virtuellement ses destinées.

Mais les républicains devaient s'emparer une troisième fois des affaires, dans des circonstances que M. Guixou-Pagès a bien raison de rappeler ; car on les oublie trop souvent. Ils se réclamaient de la souveraineté nationale : et le 4 septembre 1870, douze députés de Paris congédient, de leur initiative privée, un gouvernement qu'acclamaient, le 8 mai précédent, sept millions de suffrages ! Ils n'avaient pas eu assez de sarcasmes contre les Bourbons rentrés en 1814, disaient-ils, dans les fourgons de l'étranger ; et c'est à la faveur d'une invasion qu'ils se saisissent du pouvoir ! Ils n'avaient cessé de s'opposer aux projets de réorganisation de nos forces militaires, déclarant par la bouche de Jules Simon, en

1868 : « Une bonne cause à défendre, celle de la justice et de la liberté, rendra notre armée invincible, » et ils ont l'audace de se présenter comme les sauveurs de la patrie ! Depuis, nous avons assisté à l'épanouissement du régime, et ses conséquences naturelles se déroulent sous nos yeux : augmentation énorme des impôts, passant de deux milliards et demi en 1876 à près de quatre milliards, gaspillages financiers, déficit, multiplication des fonctionnaires, guerre aux croyances religieuses, persécution contre les communautés, tantôt brutale, sous forme d'expulsions, et tantôt hypocrite, sous forme d'impôts spoliateurs, diffusion de l'enseignement athée, démoralisation, développement de la criminalité et de l'alcoolisme, dépopulation, décroissance du commerce extérieur, diminution de l'influence française au dehors.

Dans la seconde partie de son travail, intitulée *Monarchie*, M. Guixou-Pagès nous montre ce que serait le gouvernement du prétendant, le gouvernement de Monsieur le duc d'Orléans. Il nous le montre d'après les instructions, qu'au mois de septembre 1887, Monsieur le comte de Paris adressait aux royalistes. Les derniers chapitres de l'ouvrage ne sont que le commentaire détaillé de ce document, qui constitue tout un programme politique, le plus complet dans sa brièveté et le plus précis qu'on ait rédigé depuis longtemps : stabilité du ministère, assimilation de la loi budgétaire aux autres lois et abandon de ce système de travail inconnu depuis Pénélope, qui consiste à recommencer perpétuellement la même besogne, permanence du commandement militaire, liberté d'association. Telles étaient les idées de Monsieur le comte de Paris : telles sont aussi celles que l'héritier de ses droits considère comme la base de la future constitution monarchique.

Avoir un prétendant ne suffit pas; encore faut-il que ses partisans comprennent que leur devoir est de l'aider dans sa tâche, observe judicieusement M. Guixou-Pagès. D'ailleurs, il ne se dissimule pas le peu de goût qu'ont la plupart des conservateurs pour une politique active. Leur attitude lui inspire à plusieurs reprises des critiques, dont chacune n'est, hélas ! que trop fondée. Nous ne pouvons que souscrire à ses doléances sur la mollesse, l'inertie, l'absence de discipline, qui caractérisent trop souvent les hommes de droite. L'auteur ne se borne pas à ces déclarations générales. Précisant les responsabilités, il se montre psychologue sagace, en expliquant par quelle suite d'erreurs et de fautes la majorité de l'Assemblée nationale finit par établir en France le gouvernement républicain, qui n'était pas celui de ses vœux.

Le rôle du maréchal de Mac-Mahon est sévèrement apprécié. Qu'on tienne pour dépourvue d'habileté la conduite qu'il eut au pouvoir, c'est chose licite, et même couramment admise. Mais n'est-ce pas dépasser toute mesure que d'infliger au glorieux soldat les épithètes de « fourbe » et de « traître ? » M. Guixou-Pagès ferait bien de les supprimer dans sa

prochaine édition. Lui qui développe des considérations si judicieuses sur la nécessité de parler juste, lorsqu'on parle net, comprendra certainement nos réserves sur ce point de détail de son très intéressant ouvrage. H. Rubat du Mérac.

La Chronique de Nantes (570 environ à 1049) publiée avec une introduction et des notes par René Merlet. Paris, Alphonse Picard et fils, 1896, in-8 de LXXII-167 p. — Prix : 5 fr. 50.

Cette publication fait partie de la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*, fondée en 1886, par l'initiative d'un certain nombre de membres de l'Institut, de l'Université, de l'École des chartes et de l'École des hautes études, et placée sous le patronage de la *Société historique*. — *La Chronique de Nantes*, que publie aujourd'hui M. Merlet, fut écrite par un chanoine de Nantes, entre les années 1050 et 1060, et ne donne pas seulement des renseignements sur les comtes et les évêques de Nantes, sur les désastres que cette ville eut à subir, sur les embellissements ou agrandissements dont elle fut l'objet; car Alain Barbe-Torte ayant transporté à Nantes, en 940, le siège de son gouvernement, l'histoire de Nantes se confond, à partir de cette époque jusqu'à la fin du xe siècle, avec celle de la Bretagne, et l'on sait que les crises et secousses politiques éprouvées par la nation franque sous le règne des successeurs de Charlemagne se sont souvent répercutées en cette province. Pour tout ce qui touche aux premières luttes entre les Bretons et les Normands, le récit du chroniqueur nantais apporte à l'ouvrage contemporain de Dudon de Saint-Quentin, *De moribus et actis primorum Normanie ducum*, un complément indispensable. Il nous fait connaître ce que Dudon nous a volontairement caché quand les aventures ne tournaient pas à l'avantage des Normands, comme la tentative infructueuse de la flotte danoise, en 960, pour mettre la main sur la ville de Nantes, et bien d'autres épisodes sur les exploits d'Alain Barbe-Torte, cet adversaire redouté des Normands, qui finit par en délivrer à tout jamais le territoire armoricain. Malheureusement, on ne possède plus le texte original de la chronique, qui fut conservé jusqu'à la fin du xve siècle dans les archives du chapitre de la cathédrale de Nantes et dont on n'a que des fragments publiés, d'après des copies elles mêmes aujourd'hui perdues, par Pierre Le Baud en traduction française, par Dom Lobineau, Dom Morice, Dom Martin et Dom Bouquet, dans leurs *Histoires de Bretagne*, dans le recueil des *Historiens des Gaules* et dans le *Thesaurus anecdotorum*. Tous ces fragments, dont quelques-uns se répètent, présentent des variantes notables, et M. Merlet a entrepris d'établir avec leur aide un texte aussi complet et aussi définitif que possible, en les collationnant avec une autre copie manuscrite appartenant à M. de la Borderie, à qui il a dédié son ouvrage. Il a fait précéder son

texte, mis en regard avec la traduction Le Baud, qui comble quelques lacunes, d'une introduction ou étude historique qui est un véritable modèle du genre, et d'érudition simple, nette et précise. Il y détermine d'une façon très judicieuse la date exacte de la composition, au moment des difficultés de l'évêque italien Airard sur le siège de Nantes et des revendications de la métropole de Tours, et il y démontre fort bien que l'*Indiculus de episcoporum Britonum depositione*, découvert au XVIIe siècle, par Sirmond, dans un manuscrit de l'abbaye du Mont-Saint-Michel et publié par lui dans son édition des Capitulaires de Charles le Chauve, n'est pas, comme on l'avait cru, contemporain de Noménoë, mais une production tardive, simple paraphrase de l'un des chapitres de la *Chronique de Nantes*. Une bonne table des noms de lieux et de personnes termine cette publication, qui rendra de réels services aux travailleurs, et que M. de la Borderie utilise sans doute en ce moment même pour le second volume de son *Histoire de Bretagne*. RENÉ KERVILER.

Le Barreau du Parlement de Bretagne (1553-1790) ; les procureurs, les avocats, par GUSTAVE SAULNIER DE LA PINELAIS. Rennes, Plihon et Hervé; Paris, A. Picard et fils, 1896, gr. in-8 de XXIV-340 p. avec grav. — Prix : 7 fr. 50.

M. Gustave Saulnier de la Pinelais nous présente une importante étude historique sur *le Barreau du Parlement de Bretagne*. Sous ce titre, l'auteur a compris à la fois l'histoire des procureurs et celle des avocats.

Grâce à de patientes recherches dans les anciens registres du Parlement et plus spécialement dans ceux de la communauté des procureurs, dont la série s'est conservée sans interruption depuis 1692, M. Saulnier de la Pinelais a pu étudier d'abord, d'une manière très complète, cette vieille corporation des procureurs, dans ses origines, dans son organisation, dans ses mœurs, dans ses rapports avec le Parlement et avec les justiciables, ainsi que dans les principaux événements de son histoire. En Bretagne comme ailleurs, la réputation des procureurs n'a pas toujours été sans reproche ; M. Saulnier de la Pinelais montre que les abus qu'on leur a imputés avaient leur cause principale dans les mœurs et dans les institutions. Après avoir augmenté leur nombre au delà de toute mesure, le gouvernement royal trouvait encore souvent des prétextes pour les frapper de lourdes contributions. N'étaient-ils pasi ains autorisés et même contraints par les nécessités de la vie à prélever sur leurs clients une plus forte dîme? Tout compte fait cependant, M. Saulnier de la Pinelais estime que parmi eux le bien l'a de beaucoup emporté sur le mal. La plupart ont été d'honnêtes gens et des travailleurs; quelques-uns furent même des jurisconsultes et des érudits.

L'histoire des avocats au Parlement de Bretagne suit celle des procu-

reurs et la dépasse de beaucoup en importance et en intérêt. Les avocats existaient en Bretagne avant le Parlement, témoin saint Yves, dont la légende a fortement discrédité ses confrères du XIIIe siècle. Peu de souvenirs sont restés de ces vieux praticiens; on ne les connaît guère que par les dispositions des ordonnances ducales qui jugeaient parfois nécessaire de les rappeler aux préceptes de la plus vulgaire honnêteté.

M. Saulnier de la Pinelais, sans s'attarder longtemps sur l'histoire obscure des anciens avocats bretons, arrive vite à l'époque où le Parlement, qui ne se réunissait d'abord qu'à des intervalles irréguliers, tantôt à Nantes, tantôt à Vannes et tantôt à Rennes, devint permanent et fut définitivement fixé dans cette dernière ville (1561). A partir de cette époque, le barreau de Rennes fut un des plus importants de France. Il se composa presque toujours de plus de cent membres. Il eut parfois à sa tête des juristes éminents, tels que Pierre Hévin et Poulain du Parc, dont les œuvres n'ont point péri.

Fortement constituée, comme toutes les choses qui sont l'œuvre du temps, cette compagnie d'hommes de loi a vécu de sa vie propre pendant plus de deux siècles et a su se maintenir dans son indépendance à l'égard de la magistrature comme envers le pouvoir royal. A vrai dire, son union avec le Parlement n'a guère été troublée jusqu'à la fin. En Bretagne comme à Paris et dans la plupart des provinces, le barreau prit ouvertement parti pour les Parlements dans les luttes qu'ils eurent à soutenir au XVIIIe siècle contre la cour. Quand les magistrats étaient envoyés en exil, les avocats, comme on dirait aujourd'hui, se mettaient en grève; ils refusaient de plaider devant les nouveaux tribunaux qu'on appelait par dérision « le bailliage d'Aiguillon » ou « le Parlement Maupeou. » Cet accord des avocats avec les parlementaires dura jusqu'à la veille de la Révolution, jusqu'au moment où les Parlements se firent les défenseurs des ordres privilégiés contre les prétentions du tiers état. Les avocats se déclarèrent en grande majorité pour le tiers et devinrent dès lors les plus acharnés ennemis des Parlements, sans prévoir que la chute de ceux-ci devait entraîner fatalement celle de leur ordre. La loi des 16 et 24 août 1790, qui supprima définitivement l'ancienne organisation judiciaire, fut suivie de bien près par celle du 2 septembre, qui abolit jusqu'au nom de la profession d'avocat, et c'est un des étonnements de l'histoire de voir une corporation si fière et si nombreuse se laisser supprimer d'un trait de plume, sans protestation aucune, par une assemblée où ses membres étaient presque en majorité.

M. Saulnier de la Pinelais s'arrête ici. Aussi bien son sujet est épuisé. Il salue seulement dans un éloquent épilogue le barreau de la cour d'appel de Rennes, qui succéda vingt ans plus tard à l'ordre des avocats au Parlement. Nous ne saurions, de notre côté, mieux terminer ce compte rendu qu'en souhaitant que chacun des grands barreaux de

notre ancienne France ait la bonne fortune de trouver, comme celui de Bretagne, un historien digne de lui. M. L.

L'Unité italienne. Période de 1860-1861, par G. Giacometti. Paris, Plon et Nourrit, 1896, in-12 de 435 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cet ouvrage est composé dans le même esprit et sur le même plan que celui dont il forme la suite (*La Question italienne. Période de 1814 à 1860*). Dans l'un comme dans l'autre, l'auteur s'est proposé, non de nous exposer sous la forme d'un récit suivi les événements qui se sont déroulés en Italie dans la période décisive de son unification, mais de nous donner, ainsi que le sous-titre l'indique, quelques « aperçus d'histoire diplomatique et militaire, » de mettre en relief, au moyen de citations empruntées aux documents contemporains, certaines idées générales qui s'en dégagent, mais que les passions nationales avaient peu à peu déformées. « Les modestes pages qu'on va lire n'ont pas la prétention d'être ce qu'on pourrait appeler une histoire. Elles se bornent à relever et à expliquer, dans l'histoire de l'unité italienne, les points sur lesquels on a cherché, avec une ténébreuse intention de discorde internationale, à fausser le criterium de l'esprit public italien. »

Le livre de M. Giacometti, consacré à l'examen de trois grandes questions (questions de Nice et de la Savoie, de Rome, des Deux-Siciles), est donc la démonstration d'une série de thèses qu'on peut résumer ainsi : 1° La question de Nice et de la Savoie d'une part, celle de l'unité italienne d'autre part, sont connexes et inséparables, et toutes deux ont reçu une solution conforme au même principe : celui des nationalités. Si la première n'avait pas été tranchée conformément aux désirs de Napoléon III, la seconde n'aurait pas été terminée conformément aux ambitions de Victor-Emmanuel, et les provinces que ce dernier a dû abandonner au delà des Alpes n'ont été que la rançon des acquisitions qui l'ont rendu maître de toute la Péninsule. 2° La France ne mérite pas le reproche d'avoir empêché par tous les moyens l'Italie de recouvrer sa capitale historique ; si elle est intervenue à Rome en 1848, ce fut comme mandataire de l'Europe et pour que les autres puissances n'y arrivassent pas avant elle ; si elle est restée en 1860, c'est parce que la nouvelle du débarquement de Garibaldi en Sicile vint suspendre l'exécution d'une convention d'évacuation que venait de signer M. de Gramont. 3° Enfin si la conquête de Naples a pu se terminer d'une manière aussi heureuse pour la monarchie de Savoie, si Victor-Emmanuel a réussi dans ce pays à substituer son influence et sa domination à celle du parti révolutionnaire avancé, c'est encore à Napoléon III qu'il le doit, puisque c'est par suite d'un accord franco-piémontais que ses troupes ont pu entrer dans les États pontificaux malgré les inquiétudes de l'Europe, les traverser malgré l'héroïsme de Lamoricière, et enlever

aux garibaldiens le privilège de triompher des dernières résistances bourbonniennes. De cette étude, que la discussion de questions si délicates rend singulièrement instructive, et la reproduction de documents contemporains particulièrement attrayante, la conclusion se dégage d'elle-même, et l'auteur la résume ainsi : « Quiconque sait et veut lire, sans autre parti pris que de s'éclairer, devra reconnaître, après cette lecture, qu'à Nice, comme à Rome et à Naples, les griefs qu'en Italie on a imputés à la France n'ont aucun fondement. » L. Tarcenay.

La Russie économique et sociale à l'avènement de S. M. Nicolas II, par le vicomte Combes de Lestrade. Paris, Guillaumin, 1896, in-8 de x-459 p. — Prix : 6 fr.

Voici le livre d'un optimiste. L'auteur conclut par ces mots : « Un autre écrira les progrès qui s'accompliront sous le règne de S. M. Nicolas II. Ils seront grands sans doute, mais le terrain sur lequel cette moisson lèvera aura été expurgé, labouré et ensemencé par Alexandre Alexandrovitch. Son auguste fils a trouvé le sol préparé et surtout a recueilli le meilleur des talismans, l'exemple paternel.... Longue, longue vie à Nicolas Alexandrovitch » (p. 448). Tout le livre est écrit sur ce ton. Les éléments qui le composent peuvent être divisés en deux catégories. Il y a d'abord une partie que nous appellerons technique, elle contient une grande richesse de renseignements sur les finances, le commerce, l'industrie, l'agriculture. On y trouvera beaucoup de détails non seulement sur les régions industrielles, mais encore sur les industries elles-mêmes : coton, lin, chanvre, jute, laines, soie, papier, cuir, bois, métallurgie, etc. Même abondance au sujet de l'agriculture : sol, population rurale, système de culture et d'assolement, céréales, plantes textiles, betterave, houblon, tabac, etc. Les indications sont très nettes partout et précises, appuyées sur des chiffres; on peut seulement regretter que l'auteur n'ait pas toujours indiqué ses sources. Il y a bien des renvois au *Bulletin statistique*, au *Tarif des douanes*, à la *Statistique du Crédit foncier*, à « l'ouvrage de M. Timiriazoff » (p. 193), mais ces renvois sont insuffisants, et ne donnent pas au lecteur qui en aurait besoin la possibilité d'approfondir le sujet.

A côté de cette partie technique, comprise et englobée dans la même masse, il y a une autre partie qui rappelle de loin *l'Europe politique* de M. Sentupéry. L'auteur essaie de donner une idée du gouvernement de la Russie, des différents organes de l'administration, de leur fonctionnement, voire de leurs origines historiques et des phases qu'ils ont traversées. On devine combien il est difficile de condenser en peu de pages une matière si importante et si grave. L'auteur y a mis beaucoup d'habileté, mais je ne dirai pas qu'il ait complètement réussi dans son entreprise. L'article sur le Saint-Synode (p. 32) laisse notamment beau-

coup à désirer. Comment exalter et admettre « l'éternelle indépendance de l'Église russe » quand on connaît le *Règlement ecclésiastique* de Pierre Ier? et il faut le connaître à fond pour écrire sur le Saint-Synode.

En résumé, pour m'en tenir à la division adoptée par l'auteur, sa Russie « économique » me semble préférable à sa Russie « sociale. »

S. P.

La Politique du Sultan. par Victor Bérard, avec une préface de M. Lavisse, de l'Académie française. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de xx-364 p. — Prix : 3 fr. 50.

La question arménienne a passé en quelques mois par des phases très diverses; tout d'abord, presque personne n'a paru attacher une grande importance aux sanglantes tragédies qui se jouaient en Asie Mineure; les journaux, qui prodiguent à leurs lecteurs les détails les plus oiseux quand il s'agit de l' « enfant martyr, » restaient muets sur le cas du « peuple martyr. » Ignorants, malveillants ou égarés par de faux renseignements, nos informateurs habituels ont pu être accusés d'avoir organisé, volontairement ou non, une vaste conspiration du silence. Deux ou trois voix s'élevaient à peine au milieu de l'indifférence générale, et, avant toute autre, celle du P. Charmetant, dont M. Bérard, soit dit en passant, ne paraît pas connaître l'existence.

Les premiers appels ont fini par trouver de l'écho; puis le courant s'est dessiné, la mode, si j'ose dire, s'y est mise : académiciens et professeurs, chroniqueurs et savants, M. Clémenceau et M. de Mun, M. Cochin et M. Jaurès sont venus dénoncer les atrocités ottomanes avec l'éloquence d'une émotion sincère, et rappeler à la France qu'elle a été longtemps regardée comme la protectrice attitrée des chrétiens d'Orient. La publication du Livre bleu anglais et de deux Livres jaunes français a confirmé de point en point les premiers récits, ces récits qu'on avait d'abord rejetés comme exagérés et invraisemblables.

Puis sont survenus les événements de Crète : en même temps, Arton a parlé.... la volage opinion publique a pris le change; les Arméniens ne sont plus à l'ordre du jour, et à moins de quelque tuerie ou de quelque coup de dynamite, les voilà à peu près définitivement mis de côté.

Le livre de M. Bérard est arrivé à son heure, après la publication du Livre bleu qu'il cite abondamment, avant celle du Livre jaune, dont il a probablement hâté l'apparition. L'auteur, ancien élève de l'École d'Athènes, avait voyagé il y a quelques années en Asie Mineure; il est un des rares Français pour qui les choses orientales ne représentent pas un chaos insondable. M. Bérard fut envoyé à Constantinople au lendemain des événements sanglants d'août 1896; il a pu voir les traces encore fraîches des massacres, et il donne de sa visite au quartier de Hass-Keuï un récit plein de détails qui émeuvent par leur atroce réa-

lisme. Il passe ensuite à l'examen général de la situation que fait aux chrétiens ottomans la « politique du Sultan, » et reprend l'historique des dernières catastrophes avec une grande sûreté d'informations ; ses appréciations ne peuvent être contestées par personne : tout au plus lui reprocherai-je d'avoir montré (p. 130) une bien grande sévérité, une sévérité qu'on pourrait appeler de l'injustice, pour S. B. Mgr Azarian, le patriarche des Arméniens catholiques ; ces accusations détonnent sur le ton bienveillant du reste du livre, et M. Bérard reconnaîtra, j'en suis certain, que sa bonne foi a été égarée par les rapports perfides de quelque envieux, comme il s'en trouve partout, et surtout à Constantinople.

Quand il en vient à conclure, M. Bérard ne conclut pas, et c'est là qu'apparaît sa connaissance profonde des affaires orientales. Un journaliste à court de copie, un conférencier en veine d'éloquence, ont bientôt fait d'indiquer au public ébahi quelque remède radical et souverain qui n'a d'autre défaut que d'être inapplicable. Pour qui connaît l'Orient, c'est le temps seul qui apportera des atténuations, d'abord, à ce que la crise a de trop violent, puis, beaucoup plus tard, une solution qui pourra passer pour définitive, mais nous ne serons plus là pour l'apprécier.

P. Pisani.

Une Princesse romaine au XVIIe siècle : Marie Mancini Colonna, d'après des documents inédits, par Lucien Pérey. Paris, Calmann-Lévy, 1896, in-8 de III-532 p. — Prix : 7 fr. 50.

Après le *Roman du Grand Roi*, voici le roman de la princesse, car tout documenté qu'il est, c'est bien un roman que ce livre, et peu de fictions offrent des péripéties aussi émouvantes, aussi variées, aussi extraordinaires que cette histoire vraie. On sait comment Louis XIV et Marie Mancini s'étaient quittés, *invitus invitam*, comme Titus et Bérénice : le Roi pour épouser l'Infante d'Espagne, la nièce de Mazarin pour devenir la femme d'un grand seigneur italien, le prince Colonna, connétable de Naples. La princesse était ulcérée et elle avait peu de sympathies d'avance pour l'époux qu'elle allait se donner. Quant au prince, il fut tellement séduit par la beauté et la grâce de sa fiancée qu'il en devint du premier coup amoureux fou, et il était lui-même si brillant gentilhomme, il combla la pauvre délaissée de tant d'attentions et de magnificences qu'il réussit à faire partager son amour. Il y eut là sept années heureuses, si le bonheur consiste en fêtes magnifiques et en représentations pompeuses. A Rome, à Milan, à Venise, partout on était à ses pieds. La princesse excita bien des jalousies par le grand train de sa maison et provoqua bien des critiques par sa vie au dehors, qui n'était point dans les coutumes romaines. Mais la passion du connétable avait été trop vive pour durer ; il ne tarda pas à retourner à ses vieilles habitudes, et Marie connut les infidélités de son mari. Sa colère aboutit à une séparation de fait, puis

bientôt, à la suite de craintes, fondées peut être, de poison ou tout au moins de séquestration, à une fugue par mer avec sa sœur la duchesse de Mazarin et quelques serviteurs fidèles, fugue autorisée si ce n'est encouragée par Louis XIV. Alors commence pour la princesse toute une vie d'aventures et de voyages par terre et par mer, où elle épuise tous les incidents, tous les accidents, toutes les rigueurs et les faveurs de la fortune. Le connétable veut forcer sa femme à revenir à Rome et il la poursuit par tous les moyens et partout. Les évêques, les nonces, les diplomates, les ministres, les souverains, le Pape lui-même prennent parti dans l'affaire, les uns pour les Colonna, les autres pour la Mancini. Le roi de France ne tarde pas à se repentir de ce retour momentané à son ancienne amie et il lui interdit son royaume ; mais le roi d'Angleterre lui offre un asile dans ses États, et le duc de Savoie la reçoit dans les siens. Lui aussi, Charles-Emmanuel, tombe amoureux de la sirène ; il la comble de fêtes et de présents, au point d'irriter les soupçons de la duchesse. Puis on se brouille et la princesse part à l'improviste pour la Suisse et les Pays-Bas. Mais là le gouverneur, le comte de Monterey, prévenu par les agents du connétable, la fait enfermer dans le château d'Anvers. Nouvelles intrigues, nouveau départ, cette fois pour l'Espagne. Là encore les luttes recommencent entre les amis et les adversaires de la fugitive. Marie obtient de se retirer dans un couvent ; puis elle en sort, elle y rentre, elle en ressort, fatiguant ses protecteurs et les religieuses elles-mêmes. Quelle étrange existence et quel plus étrange temps ! Enfin, au moment où les négociations du nonce et la protection de la reine d'Espagne ont ménagé un rapprochement entre les deux époux, le connétable meurt, et sa femme recouvre enfin cette liberté à laquelle elle a tant aspiré. Mais au lieu de rentrer à Rome où ses enfants l'appellent, elle reste en Espagne, puis reprend ses courses, va en France, où elle est reçue avec tous les honneurs, et finit par mourir subitement à Pise.

Telle est la vie que M. Lucien Pérey a retracée, grâce à de nombreuses recherches et à de précieux documents, avec ce charme qui lui est habituel et qui assure le succès de ses œuvres. Rien de plus attachant que ce livre, et, malgré ses erreurs et ses extravagances, l'héroïne en est bien attachante aussi. Elle est un peu folle ; mais elle a un cœur d'or et une naïveté d'enfant. Comme le remarque justement son biographe, « on peut lui reprocher des imprudences, non des fautes. » On la plaint parce qu'elle a été malheureuse ; on l'aime parce qu'elle a aimé.

M. DE LA ROCHETERIE.

Valentine de Lamartine, par MARIE-THÉRÈSE OLLIVIER. Paris, Librairie illustrée, in-12 de 204 p. — Prix : 3 fr. 50.

On aimera à placer ce joli volume à côté des nombreux ouvrages ins-

pirés par le souvenir de Lamartine. Il les complète en nous faisant si bien connaître Mlle Valentine de Cessiat, sa compagne fidèle, son admirable nièce. Mme Marie-Thérèse Ollivier ne fut liée avec elle qu'après la mort du poète, mais il occupe encore une grande place dans le livre ; quantité de précieux détails ont été recueillis sur lui, et de nombreuses lettres, toutes remplies de sa personne, lui sont adressées par sa nièce. Elles peignent de la manière la plus touchante l'affection la plus tendre, la plus dévouée, et révèlent à la fois un vrai talent littéraire. Mme Ollivier, qui, elle aussi, possède le talent de bien dire et le don de noblement penser, a raconté d'une manière attachante toute la vie de son amie, si intimement mêlée à celle de son illustre oncle. Elle l'a racontée depuis les années d'enfance jusqu'à la mort, de l'aube au soir. Le 17 mai 1894, Valentine alla rejoindre le poète et fut à côté de lui enterrée dans la chapelle du cimetière de ce Saint-Point tant aimé.

Nous avons lu le volume de Mme Ollivier avec d'autant plus d'empressement et d'émotion que nous avons connu les principaux personnages dont elle parle, mais en évoquant leur mémoire, nous ne trouvons pas que Mme Ollivier nous offre un portrait ressemblant de Mme de Lamartine. Elle lui donne, à cette noble femme, un aspect trop britannique, trop froid, trop raide. Elle lui reproche une pruderie qui, lorsqu'elle corrigeait les épreuves des poésies de son mari lui faisait supprimer autant que possible les passages *shocking*. Comme preuve de cette accusation, Mme Ollivier ajoute que Mme de Lamartine remplaça le vers passionné qui termine *le Lac :*

Tout dise : ils ont aimé,

par ce vers innocent :

Tout dise : ils ont passé.

Mais ce vers innocent ne figure dans aucune édition des *Méditations*. On ne le lit que dans *les Lectures pour tous*, ce volume que Lamartine avait composé pour de jeunes lecteurs, et là cette scrupuleuse substitution était explicable.

TH. DE P.

BULLETIN

La Leyenda de Oro para cada dia del año, por el Doctor Don EDUARDO-MARIA VILARROSA. Barcelone, Gonzalez, 1896, in-4.

M. l'archiprêtre de la cathédrale de Barcelone a eu l'excellente idée de rajeunir et d'accommoder aux besoins des temps présents la *Légende dorée* du dominicain Jacques de Voragine, qui a été si populaire dans les âges de foi. A cet effet, il la publie chaque semaine, par livraison de quatre feuilles avec gravures et ornementations de divers genres. Le prix de chaque cahier est d'une peseta. L'auteur ne compte pas dépasser soixante-quinze cahiers. On ne saurait trop encourager une publication de ce genre, qui a pour but de rendre attrayante la lecture de la Vie des Saints, afin de la faire pénétrer

dans le peuple, et dans les familles riches ou non. Ce sont les mauvaises lectures qui pervertissent et qui corrompent la classe ouvrière ; ce seront les saines et saintes lectures qui la ramèneront à Dieu et aux bonnes mœurs.

X.

La Politique de saint Thomas d'Aquin, par E. Crahay. Louvain. Institut supérieur de philosophie. 1896. in-8 de 156 p. — Prix : 3 fr.

La politique de saint Thomas d'Aquin a déjà été étudiée plusieurs fois en France. Il y a quarante ans, un excellent petit livre a été publié par M. Garraud. Ce livre n'a pas eu le retentissement qu'il méritait. La politique des docteurs du moyen âge y était exposée avec beaucoup d'intelligence et de clarté. Tout récemment le R. P. de Pascal, dans le tome II de son ouvrage sur la philosophie sociale, a reproduit les doctrines de l'école avec une très grande supériorité. M. Crahay a voulu à son tour examiner cette politique dont on dit tant de mal sans la connaître. Son livre n'est pas, comme les précédents, une théorie de la société et du pouvoir appuyée sur les auteurs du moyen âge, c'est plutôt une étude critique sur les œuvres politiques du saint docteur. L'auteur a divisé ce travail en cinq chapitres où il est traité de l'origine de la société, de la nécessité du pouvoir, de la manière dont il s'établit, des formes de gouvernement et de la mission de l'État. Sur chacun de ces points, M. Crahay explique les opinions émises par saint Thomas, dans le *De regimine principum*, dans la Somme théologique, et aussi dans le commentaire sur la Politique d'Aristote. Il résume très bien le caractère de cette politique, en montrant qu'elle est fondée sur la considération des fins de la nature humaine, fin terrestre qui consiste dans la meilleure vie possible à chacun, objet propre du pouvoir politique, fin surnaturelle, objet propre de l'Église, à laquelle toute autre fin doit être subordonnée.

Cet exposé des doctrines politiques du prince de l'école est très documenté et fait avec une grande impartialité. L'auteur a préféré ne pas trancher certaines questions, plutôt que d'ajouter à la pensée de son modèle. Peut-être sur quelques points aurait-il pu justifier plus hardiment le Docteur angélique, par exemple sur la préférence qu'on lui attribue pour la monarchie absolue.

D. V.

Gallicismes et Germanismes. Grammaire allemande, par J. Dresch. Paris. Delalain. 1896. in-8 de 352 p. — Prix : 5 fr.

M. Dresch a déjà bien mérité de l'enseignement des langues vivantes. Il a consigné dans une suite de publications le résultat de sa longue expérience : il suffit de nommer son *Dictionnaire*, ses *Éléments de conversation*, son *Traité de la formation des mots*, suivi d'une étude sérieuse sur les verbes forts : aujourd'hui il complète cette série de publications par un cours supérieur de grammaire allemande. Certes, ce n'est pas le nombre d'ouvrages de ce genre qui nous fait défaut, et chaque année nous en voyons paraître quelque spécimen nouveau. Mais ici, il ne s'agit pas seulement des règles fondamentales de lexicologie ou de syntaxe, nous pénétrons avec M. Dresch dans le mécanisme plus intime de la langue. Une étude assez complète des tournures et des expressions spéciales à chacune des deux langues rend le livre aussi intéressant à consulter pour les étudiants français que pour les étudiants allemands. C'est d'ailleurs dans ces locutions et dans ces tournures, comme le fait observer M. Dresch, que se retrouve la marque distinctive d'une langue et ce qui lui donne comme un goût de terroir. Ajoutons que l'auteur a porté dans ce travail, qui aurait pu être

vaste et compliqué, une sobriété et une mesure qui font autant d'honneur à son goût qu'à son expérience pédagogique. MENSCH.

La Media docena. Cuentos y fabulas para niños, par el conde DE LAS NAVAS. 2a édicion. Madrid, Ducazcal, 1897, in-4 de 91 p.

Cette luxueuse brochure, dédiée à S. M. le roi d'Espagne, approuvée par la censure ecclésiastique, et déclarée classique par le conseil d'instruction publique, contient « une demi-douzaine » de récits charmants, admirablement écrits, à l'usage des enfants. Voici les titres de ces contes ou fables : *Les Comptes de saint Pierre; Le Ver luisant et le Morceau de verre; Le Tombeau de Golferico; Le Lièvre et l'Ecrevisse; Le Cavalecho; La Lyre brisée.* Une morale excellente et pratique ressort toujours de chacune de ces histoires détachées, qui, si elles font les délices des enfants, sont aussi savourées des grandes personnes, à cause de leur incontestable mérite littéraire.

G. BERNARD.

Pages choisies des auteurs contemporains. E. et J. DE GONCOURT, par GUSTAVE TOUDOUZE. Paris, A. Colin, 1896, in-18 de XXVI-322 p. — Prix : 3 fr. 50.

Avec des écrivains aussi féconds et aussi variés que les Goncourt, dont l'œuvre comprend une douzaine de romans, autant d'ouvrages d'histoire, autant de livres d'art, sans compter la correspondance et les neuf volumes de *Mémoires*, le système, à certains égards très critiquable, de publier les auteurs contemporains par *Extraits*, a du moins un avantage : c'est celui de bien mettre en lumière cette variété même et de ne pas laisser dans l'opinion générale une ou deux œuvres, celles qui ont fait le plus de tapage, non pas forcément les meilleures, absorber pour ainsi dire la célébrité tout entière de l'écrivain.

Pour combien les Goncourt sont-ils avant tout les auteurs de *Germinie Lacerteux,* et les créateurs du roman naturaliste ? Or, de la promenade que nous fait faire M. Gustave Toudouze à travers leurs trente ou quarante volumes, nous arrêtant à des récits d'histoire très impressionnants comme la mort de Marie-Antoinette ou l'exécution de la Dubarry, à des morceaux de pamphlet comme les invectives contre la corruption du Directoire, à des tirades sur tous sujets, comme il y en a de semés partout (par exemple : la puissance formidable de la petite presse dans *Charles Demailly*; les articles de critique d'art et de polémique qui éclatent à chaque instant dans *Manette Salomon;* ou les digressions dans *Madame Gervaisais* sur le caractère des cérémonies religieuses à Rome, sur saint François de Sales et l'*Introduction à la vie dévote*, ou, dans *la Faustin*, sur l'art du comédien), de cette promenade, dis-je, on rapporte l'idée, très juste, je crois, que les Goncourt, loin d'être par excellence des écrivains réalistes, ayant avec conviction lutté pour une formule d'art nouvelle, furent surtout des amateurs passionnés, s'essayant à tous les sujets, à tous les genres, à toutes les façons d'écrire, comme ils collectionnaient en leur musée des œuvres d'art et des bibelots de toute nature et de toute provenance. Cette passion des lettres étant, comme la manie du collectionneur, devenue chez eux une maladie véritable, ils font de la littérature avec tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, tout ce qu'ils pensent : un bal à l'Opéra, ou une promenade sur les fortifications leur fournira une description en quelque sorte photographique; la cohue d'une ouverture du Salon se changera en chronique de journal vivement satirique, et la vue de la fosse commune dans un cimetière parisien,

en déclamation boursouflée sur les grandeurs et les misères de Paris : « O Paris, tu es le cœur du monde ! etc.... »

Romantiques au fond, et aristocrates, ayant pour les bourgeois, pour les « philistins, » pour toute notre société démocratique un mépris hautain, ils cherchent partout le raffiné, le rare, et, comme les frères Zemmgano, dans lesquels ils se sont peints, s'évertuent à faire des tours de force qui étonnent le monde. C'est pourquoi ils rêvent des élégances du siècle de Watteau, sont curieux de japoneries, mettent surtout en scène dans leurs romans des hommes de lettres, des artistes, des acteurs ; et quand le sujet est commun, s'appliquent alors à ne pas écrire comme tout le monde. S'ils ont peint des milieux « répugnants, » — l'aveu leur en échappe dans les *Mémoires* d'une façon bien amusante, — c'est « parce qu'ils sont des littérateurs « bien nés, » et que le peuple, la canaille, a pour eux l'attrait de populations inconnues, et non découvertes, quelque chose de l'exotique, que les voyageurs vont chercher, avec mille souffrances, dans les pays lointains. »

La lecture de ces *Pages choisies* est aussi excellente pour faire ressortir le procédé de ces « bibelotiers » de la littérature, qui n'ont jamais pu composer un tout, mais qui ramassant au jour le jour de petites choses écrites, descriptions, récits, conversations, tirades, boutades, plaquent toutes ces pièces détachées dans leurs livres, où il n'y a qu'à les reprendre pour composer des anthologies.

Au point de vue moral et religieux, le choix fait par M. Toudouze est à peu près irréprochable. GABRIEL AUDIAT.

Les Malfaiteurs littéraires. par le P. ÉTIENNE CORNUT, S. J. Nouvelle édition. Paris, Retaux s. d. (1897), in-12 de 339 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ayant déjà rendu compte de ce livre ici même au moment où parut sa première édition, je n'ai pas à en parler longuement aujourd'hui. Qu'il me suffise donc d'annoncer qu'une nouvelle édition vient de paraître et que le succès qui a accueilli la première témoigne de l'opportunité d'une pareille publication et de la haute valeur du livre. Les malfaiteurs littéraires, c'est-à-dire les gens qui assassinent ou blessent grièvement les âmes avec la plume, sont encore fort nombreux ; il est donc toujours opportun de signaler aux lecteurs chrétiens les périls qui se cachent pour eux et pour leurs enfants dans certains journaux, revues, théâtres, livres de poésie, de critique, de philosophie, d'histoire, de récits romanesques, dont ils ne se défient pas assez, sur la foi d'une critique vraiment beaucoup trop complaisante. Et c'est pourquoi le P. Cornut, en rééditant son livre, a fait une bonne œuvre et une bonne action. P. TALON.

Chi l'ha detto ? *Tesoro di citazioni italiane e straniere di origine letteraria e storica*. par GIUSEPPE FUMAGALLI, seconde édition. Milan, Ulrico Hoepli, 1896, in-12 de XVIII-605 p. — Prix : 5 fr.

Livre curieux, amusant, qui atteste une grande patience, beaucoup de lectures et une heureuse mémoire. Ce mot, qui l'a dit ? *Chi l'ha detto ?* Cette pensée, qui l'a exprimée ? Ce vers, qui l'a fait ? C'est ce que nous apprend M. Fumagalli. On voit que son volume a quelque ressemblance avec *l'Esprit des autres* et *l'Esprit dans l'histoire* d'Édouard Fournier. Mais l'auteur italien ne se borne pas à donner cette sorte d'éclaircissement, il groupe, sous une réponse à la question, de très nombreuses citations, et c'est ce qui l'a autorisé à donner à son livre ce sous-titre : *Trésor de citations italiennes et étrangères, d'origine littéraire et historique*. Des anecdotes,

de petits commentaires se rattachent à toutes ces recherches, qui sont méthodiquement classées sous des titres spéciaux dans une première table, tandis qu'à la fin du tome, une autre table indique les noms des auteurs et qu'un dernier index offre le commencement de la phrase cherchée. On voit que de soins M. Fumagalli a mis à la composition de son œuvre. Elle renferme une énorme quantité de citations, mais on ne pouvait certes exiger de l'auteur qu'il rassemblât toutes celles qu'appelleraient telle maxime, tel vers. L'indouze de six cents pages aurait pu grandir et grossir en plusieurs in-folio, sans que la chose fût possible. Tout au plus peut-on s'étonner que l'auteur ait omis quelques rapprochements qui semblaient venir d'eux-mêmes. Ainsi sous le titre : *Ricordi del ben passato*, après le tercet inévitable : *Nessun magior dolore*, on pouvait s'attendre à voir les jolis vers de Berthout : *Félicité passée qui ne peut revenir*. Ainsi, après nous avoir dit que le conseil de profiter du temps présent est d'Horace, *Carpe diem*, M. Fumagalli aurait pu se souvenir de bien d'autres passages sur le temps et entre autres de ce beau vers de Fayolles :

Le temps n'épargne pas ce que l'on fait sans lui.

Toujours on trouverait à ajouter aux citations de l'auteur, mais on aurait bien mauvaise grâce à lui reprocher d'inévitables oublis et l'on doit lui savoir grand gré de nous avoir donné un pareil volume. L'œuvre, du reste, qui obtient grand succès, est à sa seconde édition, que d'autres éditions suivront bientôt. M. Fumagalli pourra les enrichir de nouvelles découvertes et se décidera peut-être à leur faire de la place en supprimant de trop nombreux emprunts faits à des *libretti* d'opéras qui n'ont pas de valeur littéraire.

POGGIARIDO.

Lectures historiques. — Histoire grecque. par G. Guiaz. Paris. Alcan. 1897. in-12 de 456 p., avec 18 grav. et 1 cartes. — Prix : 3 fr. 50.

Ces lectures historiques font partie du cours d'histoire générale publié sous la direction de M. G. Monod. Elles offrent le grand avantage de faire connaître par de nombreux extraits non seulement les principaux historiens anciens qui ont parlé de la Grèce et de sa civilisation, mais aussi la plupart des travaux remarquables publiés de nos jours en France par les écrivains les plus au courant de ces questions grecques, MM. Foucart, Haussoulier, etc. Par une heureuse innovation, le livre a même emprunté aux recueils épigraphiques et au *Bulletin de correspondance hellénique* des inscriptions fort intéressantes. On est étonné, toutefois, que ces lectures aient été rédigées pour les élèves de cinquième classique ou de sixième moderne, car la plupart ne pourraient guère être utilisées et comprises que par les candidats à la licence ou même à l'agrégation d'histoire. Veut-on que ces jeunes écoliers lisent avec quelque fruit les pages que Curtius consacre à l'histoire de Corinthe sous les Bacchiades, ou à l'empire de Minos, ou la description du caractère moral de la race grecque telle qu'elle a été faite par Renan ? D'autres peuvent être nuisibles à la formation de leur jugement, comme la première lecture consacrée à expliquer le génie artistique de la race grecque. Cet extrait des souvenirs d'enfance et de jeunesse de Renan contient une appréciation très fausse des arts et de la civilisation du moyen âge. Il en est de même de la conclusion du livre, intitulée « Triomphe de la civilisation grecque, » également extraite des œuvres de Renan, qui ne vit jamais que les côtés les plus brillants de la vie grecque et n'en voulait pas connaître les misères.

J. BERNARD.

Bienfaits des ordres religieux payés d'ingratitude, par l'abbé Arthur Bonnot. Paris, Propagande catholique, 59, rue Violet. — Prix : édition illustrée in-32 de 102 p., 0 fr. 35 ; édition populaire in-32 de 64 p., 0 fr. 10.

Aujourd'hui que les ordres religieux sont de nouveau en butte à la persécution, persécution non plus violente, mais perfide et sournoise, qui ne vise à rien moins qu'à les ruiner pour les amener à disparaître, il est plus nécessaire que jamais de faire connaître leurs bienfaits. C'est à quoi vise la petite brochure de M. l'abbé Bonnot, qui, sous sa double forme, se prête admirablement aux besoins de la propagande populaire. En quelques pages rapides et bien remplies il montre les services rendus par les ordres religieux à l'agriculture, aux arts, à l'enseignement, à la misère sous ses formes les plus répugnantes et les plus diverses, et pour tout dire en deux mots, à l'Église, à l'humanité, à la patrie. Après le chapitre des bienfaits vient le chapitre de l'ingratitude, dont notre époque oublieuse fournit les principaux traits. C'est notamment la loi de persécution fiscale déjà en vigueur et la loi d'association qui se prépare pour achever l'œuvre de la spoliation. Puisse cette petite brochure éclairer le peuple de France et le décider enfin à se mettre en travers des crimes légaux qui se commettent ou se méditent dans l'ombre des loges où s'élaborent nos programmes de gouvernement. L'auteur vise ce but et ne demande pas d'autre récompense. P. Talon.

Bonaparte et la république de Lucques, par Paul Marmottan. Paris, Champion, in-12 de ix-129 p. — Prix : 3 fr.

Dans cet opuscule, M. Paul Marmottan a retracé l'histoire de la république de Lucques, entre 1797, année où elle entra en rapport avec le Directoire, et 1805, date de son érection en principauté dévolue à Félix Bacciocchi. Ce petit État passa, pendant cette période, par les mêmes vicissitudes et les mêmes épreuves que ceux qui l'entouraient. Il dut payer à la France, sous forme d'emprunts, de contributions et de réquisitions, des sommes que l'auteur évalue à plus de cinq millions ; il en reçut en retour, en 1799 et en 1802, des constitutions démocratiques modelées sur celles qui avaient été adoptées en France et destinées à mettre un terme aux abus et aux formes de l'ancien régime. Ce sujet, un peu mince peut-être pour devenir l'objet d'une étude spéciale, n'avait été traité en Italie que dans l'ouvrage général de Mazzarosa ; il a été renouvelé par les patientes recherches de M. Marmottan aux archives de Lucques et des Affaires étrangères, et épuisé par sa monographie, à laquelle on ne pourrait reprocher que la richesse excessive de sa documentation. L. Tarcenay.

L'Allemagne et la Russie. Origines de leurs rapports, par Édouard Simon. Paris, Chailley, 1896, in-8 de x-321 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Simon a publié, il y a trois ans, un livre intitulé : *L'Allemagne et la Russie au XIXe siècle*. C'était la seconde partie d'un travail dont la première paraît aujourd'hui. Comme il s'agissait de rapports politiques entre les deux empires, l'auteur avait cru devoir céder à des considérations d'actualité et intervertir l'ordre de publication. La première partie embrassait les temps actuels, à partir du règne de Nicolas Ier ; la seconde remonte jusqu'à la fondation du royaume de Prusse et au delà, et s'étend jusqu'à la mort de l'empereur Alexandre Ier. M. Simon ne s'est pas attardé aux anciennes relations entre le Brandebourg et la Moscovie ; cependant elles ont exercé une profonde influence sur les événements postérieurs, et, après les travaux sur

l'Ordre teutonique, qui ont paru en Allemagne et en Russie, cette phase d'histoire aurait pu fournir plus de douze pages. Les règnes de Pierre Ier et de Catherine II sont déjà plus développés, mais c'est l'époque de Napoléon qui est traitée le plus en détail. A la fin du volume, il y a un appendice sur la Sainte-Alliance, où le portrait de Mme de Krudener est esquissé. Le livre est d'une lecture facile. On peut regretter que, dans la liste des ouvrages consultés, le Recueil de la Société d'histoire russe n'ait pas été mentionné. Il faut en dire autant des récentes publications russes sur Catherine II.

P. S. P.

La Pologne héroïque, par H. de Borny. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 317 p. — Prix : 4 fr.

Au moment où la Russie semble absorber complètement l'attention de la France, il faut une certaine dose de courage littéraire pour parler de la Pologne et attirer de ce côté les sympathies des lecteurs. M. de Borny s'est donné cette mission. Il a voulu « adresser un souvenir de reconnaissance à la nation qui a si généreusement et si constamment versé son sang pour la France, surtout dans les guerres de la première République et de l'Empire » (p. 1). Ce sont les « jeunes lecteurs » qu'il a en vue. Il fait passer sous leurs yeux « la vie des grands hommes de guerre qui ont couvert d'une gloire immortelle leur patrie mourante, en s'efforcant de la relever et de la sauver » (p. 1). Il commence par Jean Sobieski (1624-1696) et finit par Langiewicz (1827-1887); Reyten, Kosciusko, Poniatowski et quelques autres servent d'intermédiaires. Au milieu de ces guerriers figure une femme, Claudine Potocka. L'auteur n'avait pas l'intention d'écrire un livre d'histoire critique : il dit lui-même qu'il ne s'est pas attaché « aux trames ardues et obscures de la politique, » qu'il a « préféré la forme anecdotique pour rendre le récit plus intéressant.... » (p. 2). Il nous semble qu'il a atteint son but.

P. S. P.

Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle, par le vicomte de Caix de Saint-Aymour. 2e édit. Paris, Champion, 1896, in-16 carré de 116 p. — Prix : 3 fr. 50.

Livre d'actualité, dira-t-on, puisqu'il a paru au moment du voyage de Nicolas II à Paris. Il ne nous reporte pas moins aux environs de l'an 1000, époque où le hasard introduisit une princesse russe dans la famille des Capets. M. de Caix de Saint-Aymour a cru opportun de réunir et de commenter les documents trop rares relatifs à la femme du roi Henri Ier. Il a complété le travail en langue française déjà publié sur le même sujet en 1829 par le prince Alexandre Lobanoff, en même temps que rectifié les erreurs trop nombreuses des historiens antérieurs. La première édition de cet opuscule avait été publiée en 1893 dans la *Revue hebdomadaire* : la seconde nous fournit un texte amplifié, accompagné de vingt pièces justificatives et de sept figures (portraits, signatures, sceaux) empruntés aux documents de l'époque.

L. P.

CHRONIQUE

Nécrologie. — La nouvelle de la mort de S. A. R. Mgr le duc d'Aumale, effet indirect de l'horrible catastrophe qui a jeté le deuil et le trouble dans la société parisienne, nous arrive en cours d'impression et trop tard pour que nous puissions dès maintenant rappeler à nos lecteurs sa carrière litté-

raire. Mais nous ne voulons pas attendre au mois prochain pour rendre hommage au prince, qui a également honoré son pays par sa plume et par son épée.

— Le 23 avril est mort à Madrid un romancier populaire au delà des Pyrénées, D. Enrique Pérez Escrich, directeur de l'asile de Notre-Dame de la Merci. Né à Valence, d'une humble famille, D. Pérez Escrich dut, dans sa jeunesse, exercer pour vivre le métier de tailleur. Il occupait ses loisirs à la littérature, et l'accueil que rencontrèrent au théâtre ses premières pièces le décida à se consacrer entièrement aux belles-lettres. Le succès d'un de ses drames, *El Cura de aldea*, lui suggéra l'idée d'en tirer la matière d'un roman ; il réussit mieux encore dans ce nouveau genre et s'y adonna dès lors presque exclusivement, sans se laisser arrêter par de violentes critiques dont le dédommagèrent amplement les sympathies du public. Comme nouvelliste, sa réputation balança celle de Fernández y Gonzalez et il exerça une influence considérable. La nouvelle génération ne le lisait plus guère, et ses écrits n'auraient pu suffire à assurer son existence, si l'on n'avait récompensé ses services en le mettant à la tête de l'asile de Notre-Dame de la Merci. Nous n'avons pas la prétention de dresser ici une liste complète des écrits de l'illustre nouvelliste ; mais les indications qui suivent donneront du moins une idée de son activité littéraire : *Sueños de amor y ambicion, drama* (1855, in-8) ; — *Alumbre ó tu victima, pieza cómica* (1855, in-8) ; — *Calamidades, juguete* (1855, in-8) ; — *Cuarzo, pirita y alcohol, zarzuela* (1855, in-8) ; — *Juan el Tullido, drama* (1855, in-8) ; — *El Angel malo, ó las germanias de Valencia, drama* (1856, in-4) ; — *El Maestro de baile, pieza* (1856, in-8) ; — *La Pasión y muerte de Jesús, drama* (1856, in-8) ; — *No hay vida mas que en Paris, comedia* (1856, in-8) ; — *Salvese el que pueda, pieza cómica* (1856, in-8) ; — *Retratos y originales, comedia* (1857, in-8) ; — *Amor y resignacion, drama* (1857, in-8) ; — *Juan Dente, drama* (1857, in-8) ; — *Herencia de lágrimas, drama* (1857, in-8) ; — *La Dicha en el bien ageno, drama* (1857, in-8) ; — *Generos ultramarinos, juguete cómico* (1858, in-8) ; — *La Mala semilla, drama* (1859, in-8) ; — *El Rey de bastos, comedia* (1859, in-8) ; — *Recuerdos de gloria, juguete* (1860, in-8) ; — *La Mosquita muerta, comedia* (1860, in-8) ; — *Gil Blas, zarzuela* (1860, in-8) ; — *Caricaturas, comedia* (1860, in-8) ; — *El Cura de aldea, drama* (1860, in-8) ; — *El Cura de aldea, novela* (1861, in-8) ; — *El que nombre recoge, zarzuela* (1861, in-8) ; — *El Martir del Golgotha* (1863-1864, 5 vol. in-8), trad. en français ; — *El Corazon en la mano, novela* (1863, 2 vol. in-8) ; — *La Calumnia, novela* (1864-1865, 2 vol. in-8) ; — *La Mujer adultera, novela* (1864, 2 vol. in-8) ; — *Las Obras de misericordia, novela* (1865, 3 vol. in-8) ; — *La Envidia, novela* (1865, 2 vol. in-8) ; — *La Esposa mártir, novela* (1865-1866, 2 vol. in-8) ; — *Los Hijos de la fé, novela* (1866, 2 vol. in-8) ; — *La Perdicion de la mujer, novela* (1866, 2 vol. in-8) ; — *La Madre de los desamparados, novela* (1867, 2 vol. in-8) ; — *Los Matrimonios del diablo, novela* (1867, 2 vol. in-8) ; — *Los Angeles de la tierra* (1867, 2 vol. in-8) ; — *La Caridad cristiana, novela* (1867, 2 vol. in-8) ; — *El Pan de los pobres* (1868, 2 vol. in-8) ; — *El Amor de los amores, novela* (1869, 2 vol. in-8) ; — *El Infierno de los celos* (1871, 2 vol. in-8) ; — *Los Desgraciados, novela* (1872, 2 vol. gr. in-8) ; — *Los que rien y los que lloran* (1873, 2 vol. in-8) ; — *El Angel de la Guarda, novela* (1874, 2 vol. in-8) ; — *Los Casadores, episodios alegres* (1876, in-8) ; — *La Mancha* (1881, in-8) ; — *El Camino del bien* (1883, in-8) ; — *Un libro para mis nietos* (1885, in-8) ; — *Historia de un beso, novela* (1887, in-8) ; — *La Prosa de la gloria, novela* (1887, in-8) ; — *Un Hijo del pueblo, novela* (1888, in-8) ; — *El Hombre de las tres razas* (1888, in-8) ; — *El Violin del diablo, novela* (1889,

in-8) ; — *Fortuna. Sangre Cazadora. El Placer de no hacer nada. La Valenciana. Nerón, Moratin y Comelle* (1894, in-4).

— Un autre écrivain célèbre de l'Espagne, Don Ramón de Navarrete y Fernandez Landa, est mort le 24 avril à Madrid. Né dans la même ville le 11 mars 1818, d'une illustre famille des Asturies, il entra tout jeune dans la carrière de la littérature, débutant, à seize ans, à la fois comme journaliste à la *Gaceta de Madrid* et comme auteur dramatique au théâtre du Prince, où fut représentée sa première œuvre *Emilia* (1834). Le drame qui suivit, *Don Rodrigo Calderon ó la caida de un ministro*, franchit les limites de l'Espagne et fut représenté sur le théâtre de l'Odéon à Paris. Plus de cent pièces de théâtre et de nombreuses nouvelles forment le bagage littéraire de D. Navarrete. Il faut y ajouter sa collaboration à divers journaux : *La Gaceta* et *la Epoca*, dont il fut directeur; *el Tiempo, el Correo, la Moda ilustrada*. Les pseudonymes qu'il employait (Pedro Fernandez, Asmodeo, marquis de Valle Alegre) sont bien connus.

— Le professeur Henry Drummond est mort le 11 mars, à Cambridge Wells. Né à Stirling, en Écosse, en 1852, il fit ses études à Édimbourg et alla les perfectionner sur le continent, à l'Université de Tubingue. Il fut appelé en 1879 à Free Church College de Glasgow comme professeur de sciences naturelles. Des voyages en Afrique et dans diverses contrées perfectionnèrent ses connaissances en ces matières. L'influence qu'il exerçait par ses leçons s'étendit par ses écrits, où la pensée était rehaussée par un style brillant, au cercle plus nombreux encore de ses lecteurs. Nous citerons de lui les publications suivantes : *Sir Hildebrand and other poems* (1882, in-8) ; — *Natural Law in the spiritual world* (1883, in-8), ouvrage qui souleva de vives discussions et des critiques, particulièrement de la part de Finlayson, et qui a été traduit en diverses langues, notamment en français, par M. Sanceau (Paris, 1887, in-8) ; — *Natural Law and miracles* (1885, in-8); — *Philo-Judæus : the Jewish Alexandrian philosophy* (1888, 2 vol. in-8) ; — *Tropical Africa* (1888, in-8), ouvrage fort remarqué où il résuma ses observations personnelles; — *The Greatest thing in the world* (1890, in-12) ; — *Travel-Sketches in our new Protectorate* (1890, in-8); — *Programme of christianity, an address* (1891, in-8) ; — *The Greatest thing in the world and other addresses* (1893, in-8); — *Herod and other poems* (1893, in-8); — *The Ascent of man* (1894, in-8).

— Le docteur Magitot, mort le 23 avril, a pu être considéré comme le véritable fondateur en France de l'odontologie. Né à Paris, où il fit ses études de médecine, il se consacra dès le principe à l'étude du système dentaire. Sa thèse, soutenue en 1857, portait sur *le Développement et la structure des dents humaines*. Des recherches, faites de concert avec le docteur Robin, lui fournirent le sujet d'articles remarqués dans les *Comptes rendus et mémoires de la Société de biologie*. Nous ne pouvons dresser ici la liste des publications du savant spécialiste qui, presque toutes, ont paru dans les recueils de l'Académie de médecine et des sociétés médicales; nous rappellerons seulement que le docteur Magitot s'occupait également d'anthropologie, qu'il fut même secrétaire pendant plusieurs années de la Société d'anthropologie, et que l'Académie de médecine lui ouvrit ses portes il y a plus de quinze ans. C'est à l'occasion de sa candidature qu'il publia, selon l'usage, l'*Exposé des travaux scientifiques* accomplis par lui jusqu'en 1881 (Paris, imp. Hennuyer, 1881, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. Alfred Buré, sénateur de la Vendée, docteur en droit, collaborateur de la *Gazette de France*, mort dans sa soixante et onzième année, le 1er mai, à Luçon ; — de M. Louis James

Blaibert, directeur du *Mémorial cauchois* et collaborateur de divers journaux parisiens, mort à cinquante-quatre ans, le 29 avril, à Fécamp; — de M. Joannès Blanchon, directeur de l'*Écho de Fourvières*, mort le 30 mars, à Lyon; — de M. le docteur Bodet, médecin en chef de la marine, mort à quarante-trois ans, le 23 avril, à Brest; — de M. Henri Bordeux, professeur de mathématiques au lycée Janson de Sailly, mort le 29 avril, dans sa trente-neuvième année; — de M. Louis Bouë, avocat et poète bordelais, mort à quarante-huit ans, le 19 avril, à Bordeaux; — de M. le docteur Bury, ancien député de Saumur et chirurgien de l'hôtel-Dieu de cette ville, où il est mort à quatre-vingt-quatre ans; — de M. Drosne, directeur du *Nouvelliste de Seine-et-Marne*; — de M. le docteur César Dumas, mort à quatre-vingt-un ans, le 21 avril, à Mirabel; — de M. Ehrsam, ancien gérant de l'*Alsacien-Lorrain*, mort le 17 avril, à quarante-sept ans, à Saint-Maurice (Seine); — du R. P. Etchecopar, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur, à Betharram, près de Pau, auteur d'une vie du fondateur de sa congrégation, mort le 19 avril; — de M. Paul Giffard, ingénieur; — de Mlle Guérineau, connue par des ouvrages pour la jeunesse publiés sous le pseudonyme de Marie Gué, morte à cinquante-six ans, à Niort, le 4 avril; — du général Hanateau, correspondant de l'Académie des inscriptions, mort dans sa quatre-vingt-troisième année, à Decize, le 21 avril; — de M. le docteur Junin, ancien médecin de la marine, mort à soixante-dix-neuf ans, le 5 avril; — de M. l'abbé Ladoux, ancien professeur de philosophie au collège d'Aurillac, où il remplissait également les fonctions d'aumônier, mort le 23 avril; — de M. de La Morvonnais, à qui l'on doit des écrits estimés sur les questions agricoles, mort le 25 avril; — de M. l'abbé Lebreton, curé de Sainte-Honorine-du-Fay (Calvados), astronome, correspondant de l'Observatoire, mort à soixante-six ans, le 12 avril; — de M. Victor Lemoine, professeur honoraire à l'École de médecine, vice-président de la Société géologique de France, auteur de quelques ouvrages scientifiques, mort le 30 mars; — de M. Levassor, ingénieur, mort en avril; — de M. le docteur Lingrand, président du Syndicat médical de Lille, mort à cinquante et un ans, le 12 avril; — de M. Lucas, proviseur du lycée de Niort, mort le 23 avril; — de M. Georges Maillard, journaliste et romancier, mort le 3 avril; — de M. le docteur Maisonneuve, mort à quatre-vingt-sept ans, le 12 avril, au château de la Roche-Hervé-en-Missillac (Loire-Inférieure); — de M. Gustave Oudet, avocat, journaliste et sénateur du Doubs, mort à quatre-vingts ans, le 9 avril, à Beaufort (Jura); — de M. Petel, gendre d'Alexandre Dumas père et auteur des *Idéales*, poésies (1858), mort à soixante et un ans, le 23 avril, à Châteauroux; — de M. Gustave Rousseau, sous-directeur du laboratoire de chimie à l'Université de Paris, mort le 10 avril; — de M. Arthur Serret, vice-président de la Société archéologique du Finistère, mort à cinquante-quatre ans, le 6 avril, à Quimper; — de M. le docteur A. de Soyre, mort le 1er avril, à Nice; — de M. Tolain, journaliste et sénateur, mort le 5 avril; — de M. Villot, inspecteur général des mines, mort à soixante-quatre ans, en avril; — de M. Henri Widmer, sous-chef du service météorologique à l'observatoire de Montsouris, mort à cinquante-trois ans, le 22 avril; — de M. le grand rabbin Lazare Wogue, professeur de théologie au séminaire israélite de France, mort à quatre-vingts ans, le 17 avril, à Paris.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Mativa Baljavec, connu par ses travaux sur la philologie slave méridionale, mort à soixante-six ans, le 16 mars, à Agram; — de M. A. N. Baranovskii, auteur d'études sur la climatologie de la Russie; — de M. Avksentii Petrovitch Batouly, président du tribunal de Viatka, collaborateur du *Novoé Vremia*, mort à Viatka; — de M. Léon

Berardi, ancien directeur de l'*Indépendance belge*, mort à soixante-dix-neuf ans, le 20 avril; — de M. Boulik, directeur de gymnase à Saint-Pétersbourg, auteur de publications classiques et pédagogiques; — de M. Peter von Bradke, professeur de sanscrit et de linguistique à Giessen, mort à quarante-quatre ans, dans cette ville, le 7 mars; — de M. Johannes Brahms, compositeur de musique, mort le 2 avril, à Vienne en Autriche; — de M. Jacob Brutenlohner, météorologue, mort le 25 mars, à Vienne; — de M. Andrei Mikhailovitch Dostoievskii, frère du célèbre romancier, qui laisse un volume de souvenirs, mort à soixante-douze ans, à Saint-Pétersbourg; — de M. Aleksandr Nikolaievitch Egounov, économiste russe, mort le 15 mars; — de M. Paolo Fambri, écrivain et homme politique italien, mort en avril, à Venise; — de M. Nazarii Antonovitch Favorov, professeur de théologie à l'Université de Saint-Vladimir, dont on cite notamment une Homilétique, mort le 12 janvier; — de M. V. Ja. Fedorov, président du comité de censure de Moscou, mort le 3 février; — de M. Modesto Ivanov Galanin, rédacteur au *Viestnik soudebnoi Meditsiny*, mort le 26 novembre; — du baron Eduard von Haerdtl, professeur d'astronomie à l'Université d'Innsbruck, mort le 2 mars, âgé de trente-six ans; — de M. Leo von Halban, connu par des travaux de médecine légale, mort le 28 février, à Cracovie, âgé de cinquante-neuf ans; — de M. Clement Harris, compositeur de musique, mort devant Larissa; — du baron Gustav von Heider, historien de l'art, mort à soixante-dix-sept ans, le 15 mars, à Vienne; — de M. von Heydebrand, à qui l'on doit des ouvrages sur l'équitation et les sports, mort à Vienne, le 8 avril; — de M. August. Act. Hofmann, directeur de gymnase à Saint-Pétersbourg et philologue, mort le 3 janvier; — de M. Ludwig Holländer, connu par ses recherches odontologiques, mort à Halle, âgé de soixante-quatre ans, le 12 mars; — de M. Georg. Horn, publiciste, mort le 9 mars, âgé de soixante-dix ans, à Potsdam; — de M. Robert Hunter, ancien missionnaire aux Indes, auteur d'une histoire des Indes pour les classes et d'un *Encyclopædic Dictionary* fort estimé, mort au commencement de mars; — de Sir Edward Ebenezer Kay, magistrat anglais, connu par des *Reports* qui portent son nom, mort le 16 mars, à soixante-quinze ans; — de M. Gustav-Adolf Kenngott, professeur de minéralogie à l'Université de Zurich, mort à quatre-vingt-dix ans, en mars, à Lugano (Italie); — de M. J. von Keussler, économiste, mort à Saint-Pétersbourg, le 13 mars; — de M. Mikhail-Mikhailovitch Kouklin, écrivain russe, mort à Volodga; — de M. P.-A. Koulich, historien, mort le 7 février; — de M. N. G. Kouprianov, qui laisse des travaux estimés sur l'histoire de la médecine, mort le 20 janvier; — de M. Egor Ivanovitch Krasnoperov, auteur de nombreuses études d'économie rurale insérées dans les recueils scientifiques du gouvernement de Perm, mort le 10 janvier; — de M. Konrad Krez, poète allemand, mort le 8 mars, à Milwaukee; — de M. Eduard Külke, publiciste autrichien, mort le 26 mars, à Vienne; — de M. Ilia Hitch Lebedinskii, professeur à l'académie médico-militaire de Saint-Pétersbourg, mort le 9 janvier; — de M. Petr. Gavrilovitch Lebedintsev, archiprêtre de Kiev, archéologue dont les dissertations sont éparses dans les recueils savants de Kiev et de la Russie, mort le 3 décembre; — de M. Edvard Lembke, poète danois, mort à Copenhague, le 20 mars; — de M. Ivan Ignatievitch Malyehevskii, professeur ordinaire à l'Académie ecclésiastique de Kiev, et auteur de publications sur l'histoire ecclésiastique; — de M. de Marbaix, écrivain médical belge, mort le 14 mars, à Louvain; — de M. Célestin Martin, avocat et écrivain genevois, mort en mars; — de M. John Biddulph Martin, banquier et écrivain anglais, mort le 20 mars, aux îles Canaries; — de M. Paolo Mencacci, écri-

vain catholique italien, mort à Rome, le 4 avril; — de M. A.-P. Miliorkov, auteur de recherches sur l'histoire de la poésie russe et de volumes de voyages, mort le 6 février; — de M. Gregorii-Nikolaevitch Minkh, professeur d'anatomie pathologique à l'Université de Vladimir, mort le 12 décembre, à Saratov; — de M. Oukolov, romancier russe, mort le 7 mars; — de M. A.-F. Proussak, professeur à l'Académie de médecine militaire, mort le 20 janvier; — de M. August Radnitzky, poète dialectal, mort à quatre-vingt-sept ans, le 22 mars, à Mattsee; — de M. José Rizal, romancier et ethnographe espagnol, mort le 30 décembre, aux Açores; — de M. Emil Rittershaus, poète, mort à soixante-quatre ans, le 8 mars, à Barmen; — de M. Ch.-M. Schols, mathématicien, mort le 17 mars, âgé de quarante-huit ans, à Delft; — de M. Stanislav S. Sennitskii, archéologue et numismate, qui, entre autres ouvrages, laisse un volume en français sur *les Elsevier de la bibliothèque de l'Université de Varsovie;* — de M. Sparrow Simpson, bibliothécaire de Saint-Paul et recteur de Saint-Vast, auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels une *History and Legend of Saint-Vedast*, mort en avril; — de M. Andrei Petrovitch Smirnov, professeur à l'Académie ecclésiastique de Moscou, auteur d'une biographie du patriarche moscovite Philarète Nikititch, mort le 1er décembre; — du R. P. Stickey, supérieur du collège du Corpo Santo, à Lisbonne, mort à cinquante-deux ans, le 10 avril, dans cette ville; — de M. Mikhaïl Ivanovitch Stoukovenkov, professeur de dermatologie à l'Université de Saint-Vladimir, auteur de travaux importants et notamment d'une étude comparative sur les écoles dermatologiques de France et de Vienne, mort le 14 mars, à Kiev; — de M. John James Sylvester, professeur de mathématiques à l'Université d'Oxford et auteur de nombreux travaux, mort le 15 mars, à quatre-vingt-trois ans; — de M. Tsickanovitch, journaliste et romancier, mort le 25 février; — de M. Dmitri Porfirievitch Velitchkovskii, écrivain médical, mort à Omsk; — de M. Philipp Wasserburg, publiciste catholique allemand, mort à soixante-dix ans, à Mayence, le 16 avril; — de M. Hermann Wiener, professeur de langue et de littérature grecques à l'Université de Lausanne, mort à quatre-vingt-deux ans, le 24 mars; — de M. Auguste Wittich, bibliothécaire de Königsberg, mort à soixante-dix ans; — de M. O. Zdekauer, médecin et auteur de publications médicales en russe et en allemand, mort le 15 janvier.

Institut. — Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 avril, M. S. Reinach a communiqué une lettre de M. Perdrizet, annonçant la découverte d'une statue de bronze du ve siècle à Creusis en Béotie, et M. Héron de Villefosse a communiqué une lettre de M. Ducroquet contenant deux inscriptions latines récemment découvertes à Oudna (Tunisie); M. Héron de Villefosse a communiqué ensuite un mémoire de M. Jullian, de Bordeaux, sur deux tablettes magiques trouvées à Chagnon (Charente-Inférieure); M. de Mély a fait une communication sur la sainte Lance; M. Max Van Berchem a communiqué plusieurs inscriptions des Assassins de Syrie; M. Collignon a continué la lecture du mémoire de M. Helbig. — Le 9, M. Clermont-Ganneau a communiqué une lettre adressée de Jérusalem par le P. Germer-Durand, au sujet de la mosaïque découverte à Madiva et qui représente une grande carte de la Palestine exécutée à l'époque byzantine; M. Max van Berchem a terminé sa lecture commencée le 2; M. de Mély a communiqué le résultat de ses recherches relatives à la sainte Lance d'Allemagne; M. Oppert a rendu compte de ses nouvelles recherches métrologiques sur les mesures de capacité de la Mésopotamie. — Le 14, M. Ph. Berger a fait une communication sur l'église du Saint-Sépulcre; M. Paul Tannery a fait une communication sur une correspon-

dance inédite échangée vers 1025, entre un Rambaud, écolâtre à Cologne, et un certain Raoul, maître aux écoles de Liège; M. U. Robert a donné lecture d'une étude sur les testaments de l'officialité de Besançon; M. René Dussaud a rendu compte de son voyage en Syrie dans l'Akkar et le Djebel-Ansariyé. — Le 23, le P. de la Croix a communiqué le résultat des fouilles qu'il a entreprises au Villeret, près de Berthouville (Eure); M. Piette a fait une communication sur une statuette d'ivoire de la période préhistorique découverte à Brassempouy; M. Clermont-Ganneau a donné lecture d'une note de M. le docteur Rouvier, de Beyrouth, sur un poids antique en plomb trouvé dans cette ville. — Le 30, M. Thureau-Dangin a communiqué un premier essai d'interprétation des principaux passages de l'inscription de la stèle des Vautours du musée du Louvre; M. Bénédite a présenté un trésor d'orfèvrerie provenant de Dahschoûr (Égypte); M. U. Robert a terminé la lecture de son mémoire commencée le 14.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 5 avril, M. Guillot a donné lecture d'un ouvrage de MM. Lailler et Vonoven intitulé *les Erreurs judiciaires et leurs causes*. — Le 10, M. Waddington a commencé la lecture de la première partie de son mémoire sur Aristote écrivain et moraliste; M. F. Rocquain a commencé la lecture de son ouvrage : *Derniers Épisodes du grand schisme*. — Le 24, M. Waddington a terminé la lecture commencée le 10.

Concours et prix. — *Académie française*. — Le 1er grand prix Gobert (9,000 fr.) a été décerné à M. Ch. Lacombe pour son ouvrage intitulé : *Vie de Berryer, d'après les documents inédits;* le 2e prix Gobert (1,000 fr.) a été décerné à M. Ch. Kohler pour son ouvrage intitulé : *Les Suisses dans les guerres d'Italie, de 1506 à 1512*. — Le prix Therouanne (4,000 fr.) a été décerné à M. P. Dognon pour son ouvrage : *Les Institutions politiques et administratives du pays de Languedoc du XIIIe siècle aux guerres de religion*. — Deux accessits de 1,000 fr. dans le concours pour le prix de poésie, ayant pour sujet *Salamine*, ont été décernés à MM. G. Schefer et Ph. Dufour.

Académie des sciences morales. — Prix Victor Cousin. Le sujet mis au concours pour 1900 (4,000 fr.) est le suivant : Étude sur Alexandre d'Aphrodisiade. 1° Dans une première partie, les concurrents analyseront les principaux commentaires d'Alexandre et indiqueront les secours qu'on en peut tirer pour l'interprétation de la philosophie d'Aristote ; 2° dans une seconde partie, ils étudieront les ouvrages personnels d'Alexandre et feront connaître ses propres doctrines philosophiques; 3° enfin, dans une conclusion, ils détermineront la place qu'Alexandre d'Aphrodisiade occupe parmi les commentateurs d'Aristote.

— L'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen met au concours (délai pour la remise des manuscrits, 1er juin de l'année du concours), pour le prix Bouctot (500 fr.), en 1898 : Étude critique sur les meilleurs appareils actuellement employés pour l'humidification et la ventilation des ateliers industriels ; conditions théoriques et pratiques que doit remplir un appareil ; en 1899 : Étude critique sur les œuvres de Saint-Évremont.

— La Société Jablonowski met au concours les sujets suivants : I. *Section d'histoire et d'économie*, pour 1897, La langue des diplômes allemands dans la chancellerie de Charles IV ; pour 1898, Description comparative de l'industrie nationale chez les peuples indigènes d'une ou plusieurs contrées extraeuropéennes ; pour 1899, Causes économiques et sociales de l'établissement des associations dans les derniers temps de l'histoire grecque, vie et rôle de ces associations ; pour 1900, Étude d'après les inscriptions et les sources littéraires de la situation juridique et sociale des artisans dans l'an-

tiqaité grecque, et organisation économique des métiers ; II. *Section des sciences mathématiques et naturelles*, 1897, Méthodes d'intégration des équations différentielles partielles du deuxième degré et de degré supérieur, qui forment un groupe indéfini de transformations ; 1898, Solution des problèmes simplement indiqués dans les Recherches de Green sur les valeurs de la loi $\frac{1}{r^n}$; 1899, Conditions de la formation dans les substances cristallisables des diverses formes cristallines et de leur combinaison ; 1900, Causes déterminantes. La valeur de chaque prix est de 1,250 fr. Le délai pour la remise des manuscrits (en allemand, latin ou français) est le 30 novembre de l'année du concours.

— La Faculté philosophique de l'Université de Munich met au concours pour le prix Frohschammer, qui sera décerné pour la première fois en l'an 1900, une Analyse psychologique de la volonté. Le délai pour la remise des manuscrits est fixé au 1er octobre 1899. Le prix est d'une valeur de 2,000 fr.

— La Faculté philosophique de l'Université de Goettingue met au concours pour le prix Beneke (1er prix, 4,250 fr. ; 2e prix, 850 fr.), à décerner en 1900 (remise des manuscrits, 31 août 1900), une étude sur l'influence de Gerlach Adolph von Münchhausen sur le développement de la vie intellectuelle en Hanovre.

PARIS. — M. Jules Cauvière publie le rapport qu'il a présenté au congrès de Reims, en octobre 1896, sur *le Divorce au point de vue catholique et social* (Paris, imp. Gainche, gr. in-8 de 6 p.). Il a magistralement résumé en aussi peu de pages tout ce que l'on peut dire de mieux sur ce grave sujet.

— A propos de l'Exposition universelle de 1900, dont le projet est à peine arrêté, M. J. Rousseau (Paris, 45, rue Taitbout) a eu la pensée de lancer un ouvrage, assurément peu ordinaire, intitulé : *Le Livre du siècle*, et pour lequel une souscription est ouverte au prix de 160 fr. l'exemplaire (minimum 3 volumes) pour l'édition ordinaire, et de 500 fr. pour l'exemplaire sur Whatman, Chine ou Japon. Cette œuvre considérable sera rédigée et illustrée par « les maîtres du jour. » Elle comprendra deux parties : « La première partie sera consacrée à une revue générale et détaillée du siècle ; elle enregistrera tous les faits voués à l'histoire, toutes les manifestations du génie national ; elle fera connaître ou rappellera, par le récit, l'étude ou l'analyse, ces hommes, ces actes et ces choses que l'Exposition se propose de remettre sous nos yeux ; ce sera, profondément fouillée et mise en lumière dans tous ses détails essentiels, la vie même de notre pays durant ces derniers cent ans, cent ans de la course au progrès fournie par nos pères et après eux par nous-mêmes. La seconde partie sera le complément de la première. L'Exposition devant s'appliquer à nous restituer, en un superbe groupement de vues, le siècle qu'elle a pour mission de célébrer, notre seconde partie, compte rendu pour ainsi dire photographique de l'Exposition, sera, par l'image et le document, non seulement le procès-verbal artistique de cette fête historique, mais encore la démonstration et le commentaire des faits enregistrés dans la première. » — Voilà ce qu'on nous promet. Le numéro spécimen que nous venons de recevoir (gr. in-4 de 59 p.) s'annonce bien. La première gravure (hors texte) se compose d'un ensemble de trois médaillons où sont représentés les portraits des trois plus grandes célébrités du siècle finissant : Napoléon au sommet ; au-dessous, Pasteur à gauche, et V. Hugo, à droite : un Corse et deux Franc-Comtois.

— M. l'abbé Ingold a mis bien des choses curieuses et savantes dans sa forte brochure sur *Bossuet et le Jansénisme. Notes historiques* (Paris, Hachette, gr. in-8 de 155 p.). Dans la première partie (*Bossuet a-t-il été janséniste ?*), il

prouve jusqu'à l'évidence que le grand évêque a toujours été parfaitement orthodoxe. Dans la seconde partie (*Bossuet a-t-il favorisé le jansénisme?*) il prouve d'une façon non moins éclatante que son héros n'eut jamais rien à se reprocher sur ce point. Enfin, dans la troisième partie (*Réponse à quelques objections*), il donne de décisives explications au sujet des doctrines de Bossuet qui semblent se rapprocher du jansénisme, au sujet de ses liaisons avec quelques jansénistes, au sujet de son opinion sur les jésuites. Dans quatre appendices sont traitées les questions suivantes : I. *La prétendue Justification des Réflexions morales;* II. *Les Jansénistes ont-ils détruit ou altéré certains écrits de Bossuet?* III. *Les Éditions des œuvres complètes de Bossuet;* IV. *Bossuet et Fénelon.* En ce qui regarde cette dernière note, nous aurions quelques réserves à faire, car M. l'abbé Ingold nous semble un peu trop sévère pour l'adversaire de l'évêque de Meaux. C'est le seul passage discutable dans le riche ensemble de notes historiques qui complètent si bien tout ce qui a été écrit jusqu'à ce jour sur Bossuet.

— *Le Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque nationale*, rédigé avec autant de soin que d'activité par M. Henri Omont, vient de s'enrichir d'un nouveau tome, le troisième, relatif aux anciens petits fonds français et où sont mentionnés les numéros 25697-33269 du fonds français (Paris, Leroux, gr. in-8 de XIV-456 p.). On trouve en tête du volume le *Répertoire alphabétique des principaux noms d'auteurs et de matières*, et, à la fin (365-451), la *Concordance des numéros anciens et actuels des manuscrits des petits fonds français.*

— Bien vite, notons au passage *la Crète dans l'image*, par M. J. Grand-Carteret (Paris, May, in-18 de 144 p. Prix : 2 fr.). Rien ne saurait être plus d'actualité. Après avoir rétroactivement jeté un coup d'œil sur la caricature dans ses applications à la Grèce de 1821 à 1870, l'auteur, en deux chapitres aussi brefs que suggestifs, résume les différents caractères des images, c'est-à-dire des charges publiées sur les événements actuels de Crète et de Grèce. Il y a là une quantité respectable de reproductions de toutes provenances : grecques, turques, françaises, allemandes, anglaises, autrichiennes, italiennes, russes, belges, américaines, etc. Chaque image, outre l'indication exacte de sa provenance et de sa date, comporte un texte explicatif. Cette publication arrive un peu tôt; car le canon gronde encore en Orient. Espérons que M. J. Grand-Carteret lui donnera une suite, quand la paix sera conclue.

— A signaler une nouvelle publication mensuelle : *La Revue de l'art ancien et moderne*, dirigée par M. Jules Comte, dont le premier fascicule a paru le 10 avril (60 fr. par an, 65 fr. pour les départements, 72 fr. pour l'étranger. Édition de luxe, 120, 125, 135 fr.). Outre des correspondances étrangères, des nouvelles artistiques et une bibliographie des ouvrages relatifs aux arts, ce fascicule comprend les articles suivants qui donnent une idée de la manière dont est conçu le recueil : Homolle, *l'École française d'Athènes;* Max Collignon, *les Nouvelles Terres cuites du Louvre;* Leprieur, *Jean Fouquet;* Peraté, *le Tombeau de Pasteur;* Eugène Müntz, *Vittore Pisanello;* Maurice Maindron, *Une Dague de la collection Bessmann;* Henri Beraldi, *Propos de bibliophile.*

— La librairie Oudin a en souscription deux forts volumes au prix de 10 fr., sous ce titre : *Royalistes français devant le Baptistère de Reims. Notions fondamentales et documentées de la doctrine nécessaire aux questions de demain.* L'ouvrage que signent MM. le duc des Cars, Louis Delalande, La Tour du Pin-Chambly, marquis de la Charce, le comte Eugène de Lur-Saluces, Paul de Malijay, Fernand de Parseval, G. de Pascal et le comte de

Ségur-Lamoignon, est divisé en quatre parties, dont voici le sommaire : « Ire partie, Rappel des enseignements cathédratiques du Très Saint-Père le Pape régnant, auxquels les royalistes français doivent apporter leur intégrale adhésion, en tant que fils de l'Église ; y trouvant, de plus, en tant que fils de la patrie française, la confirmation tout aussi intégrale de la persévérance à garder, comme de la ligne à suivre, dans leur fidélité politique ; IIe partie, Répertoire de Titres sacrés authentiquant la mission providentielle du royaume de France, d'où ressortent les modes de sa continuité historique ; et témoignant combien la sainte Église romaine, dans ses prières liturgiques pour la personne du Roi, fait participer le peuple chrétien en union avec lui aux trésors des faveurs spirituelles ; IIIe partie, Relevé des Œuvres pastorales de feu Mgr Berteaud, évêque de Tulle et l'un des Pères du concile du Vatican ; contenant, en quatre chapitres, la synthèse d'une profession de foi catholique et nationale : le Verbe, le Pape, l'Évêque, la France ; — IVe partie, Extraits des Œuvres pastorales de feu Mgr Pie, évêque de Poitiers, l'un des Pères du concile du Vatican, cardinal de la sainte Église de Rome ; formant série de leçons concordantes sur la politique sociale, la politique sacrée et la politique apostolique. »

— Nous avons signalé en son temps les lectures faites à l'Académie des inscriptions par M. Léon Dorez sur le procès de Pic de la Mirandole. Voici, dans la *Petite Bibliothèque d'art et d'archéologie*, de la librairie Leroux, un élégant volume, écrit en collaboration avec M. Louis Thuasne, où sont utilisés et publiés les documents nouveaux visés dans cette communication : *Pic de la Mirandole en France* (in-18 de 218 p.). Les documents groupés sous six rubriques comprennent : 1° Une lettre d'Alessandro Cortese à Pic de la Mirandole, en date de 1487, et qui montre le bon souvenir que Pic avait laissé en France de son premier séjour ; 2° une lettre écrite la même année par Ermolao Barbaro à Roberto Salviati ; 3° une lettre de Michel Marulle à Pic en date du 5 juillet 1488 ; 4° les actes du procès de Pic, si heureusement retrouvés par M. Dorez ; 5° des extraits de la correspondance des nonces à la cour de Charles VIII, relatifs à leurs démarches pour empêcher Pic de trouver un asile en France et pour amener son arrestation ; 6° la reproduction d'une dédicace de Simon de Phares à Charles VIII, intéressante par l'allusion qui y est faite à Pic. Ces documents, qui forment un ensemble fort important, sont précédés d'une sorte d'introduction dans laquelle est retracée l'histoire des fameuses neuf cents thèses, du procès et de la condamnation de Pic. Chemin faisant, MM. Dorez et Thuasne donnent sur divers personnages des renseignements intéressants, que permet de retrouver aisément la table alphabétique qui termine l'ouvrage ; nous noterons particulièrement les notes sur Robert Gaguin. M. Dorez, qui a déjà publié sur Pic de la Mirandole, dans les revues françaises et italiennes, des notes et des documents curieux, annonce la prochaine publication d'une étude complète sur le célèbre humaniste. D'après l'avant-goût que nous en a donné M. Dorez, ce volume ne peut manquer d'être fort intéressant et fort neuf.

— Sous la direction de M. Henri Pensa a été fondée au début de l'année une *Revue diplomatique et coloniale*, bimensuelle, qui a pris, avec son quatrième numéro (15 avril), le titre *Questions diplomatiques et coloniales* (Paris, 19, rue des Saints-Pères. 10 fr. par an pour la France ; 12 fr. 50 pour l'Union postale). Il n'est pas besoin d'expliquer l'objet de la revue ; son titre par lui seul en dit assez. Chaque numero comprend une chronique bien fournie avec les rubriques suivantes : Revue de l'opinion en France ; revue de la presse étrangère sur la politique extérieure ; renseignements économiques ; bibliographie et chronologie des événements politiques. Parmi les

collaborateurs qui ont fourni des articles aux premiers numéros, nous remarquons le R. P. Charmetant, MM. Deluns-Montaud, Marcel Dubois, Jean Hess, Georges Blondel, Guillaume Capus, Alfred Grandidier. Notons l'enquête de M. Jean Hess sur le mouvement colonial et les réponses qu'elle a provoquées de la part de Mgr Alex. Leroy, de MM. Grandidier, Novicow, Stanley, Charles Dilke et Marcel Dubois.

— Notre collaborateur M. Henri Stein vient de lancer le premier fascicule d'une revue qui forme en quelque sorte la suite de la *Revue internationale des archives, des bibliothèques et des musées*, qu'avait entreprise la librairie Welter et dont il n'a paru que huit numéros. *Le Bibliographe moderne, courrier international des archives et des bibliothèques* (Paris, 38, rue Gay-Lussac. 10 fr. par an, 12 fr. 50 pour l'étranger), paraît par fascicules bimestriels, dont le premier (janvier-février 1897) vient seulement d'être distribué. Il contient, outre une chronique et des comptes rendus, les morceaux suivants : 1° Fragments d'une théorie générale de la bibliographie, par M. Stein, article fort intéressant où l'auteur indique les principes qu'il faut suivre selon lui dans la description des livres ; plusieurs points sont assez délicats et prêteraient à discussion ; 2° Bibliographie des musées d'art de Suède, par M. John Kruse ; 3° La nouvelle organisation des Archives nationales à Paris ; 4° Note inédite sur Guillaume Fichet, par M. Stein ; 5° Une bibliographie, par M. de Curzon, des ouvrages relatifs à Schubert.

— Dans le travail, fort bien documenté et d'une remarquable érudition, que M. Bouly de Lesdain vient de publier sur *les Variantes dans les armoiries* (Saint-Amand (Cher), Bussières frères, in-12 de 50 p.), nous lisons à la page 30.... « quatre cas où l'aigle « éployée, » c'est-à-dire à deux têtes.... Mais une aigle à deux têtes ne peut pas être dite simplement éployée, car l'éployé est « un vol étendu; » ainsi, par exemple, l'aigle à deux têtes qui figure dans les armes des Châteauclos ne saurait être appelée « éployée, » puisqu'elle est « au vol abaissé ; » comment qualifier l'aigle représentée dans les armes des Flansen, qui, bien qu'étant « au vol éployé, » n'a pas deux têtes, mais une seule, encore est-ce une tête de loup ! La qualification d'éployée donnée par quelques auteurs héraldiques, déjà même au XIIe siècle, ne pouvait indiquer une aigle à deux têtes, puisque la création de cette figure ne date que du XVe siècle, époque où elle fut prise par Sigismond comme symbole de la réunion, sous un même sceptre, des empires d'Orient et d'Occident.

— Nous pensions que tout avait été dit et écrit au sujet des Lusignan, et voici qu'après les conclusions si logiques de MM. de Mas-Latrie, de Tourtoulon, etc., M. le chanoine Pascal vient de publier une nouvelle *Histoire de la maison royale de Lusignan* (Paris, Vanier, in-8 de 200 p.). Nous avons vainement cherché dans cet ouvrage le seul fait caractéristique capable de lui donner l'autorité historique à laquelle prétend son auteur, c'est-à-dire la filiation régulière (voire par le côté irrégulier) des Lusignan de nos jours, soit comme issus d'Hugues IV (1360) ou de Jacques III (1470), faute de quoi M. Pascal, — il doit bien s'en douter un peu, — est loin de nous convaincre au sujet de la « survivance » qu'il préconise; il y a au fond de cette œuvre trop de faits contestables pour être admis sans preuves.

— La librairie Flammarion vient de publier *Nos Peintres et sculpteurs, graveurs, dessinateurs*, par M. Jules Martin (in-32 de 389 p.). Ce gracieux petit volume, qui fait partie de la *Collection contemporaine illustrée*, forme une suite de notices biographiques très succinctes, mais non moins précises, d'artistes dont les œuvres ont été remarquées dans les divers Salons et Expositions. Presque toutes ces notices sont accompagnées d'un portrait. La

présente série de célébrités ou notoriétés artistiques doit comporter un second volume dont nous signalerons avec plaisir l'apparition.

— Mentionnons deux plaquettes intéressantes de M. F. Simon. La première, *l'Entrevue de Péronne* (Paris, Retaux, in-32 de 19 p.), est un petit drame en vers comportant trois personnages : Louis XI, Charles le Téméraire et Philippe de Commines. L'auteur a su admirablement mettre en présence ces trois caractères bien connus et en tirer des effets dramatiques au plus haut point et parfois comiques. — Trois personnages également s'agitent dans *Trouvère et Troubadour*. Quoique d'un tout autre genre, cette pièce se recommande par les mêmes qualités. La prose est amusante et les vers sont bien frappés.

— M. le comte de Puymaigre publie de savantes et curieuses *Notes sur un recueil de romances judéo-espagnoles* (Versailles, imp. Cerf, gr. in-8 de 10 p. Extrait du tome XXXIII de la *Revue des Études juives*). Nul n'ignore combien notre collaborateur est compétent en tout ce qui regarde la littérature de l'Espagne et, en particulier, la poésie populaire de ce pays. Au sujet des *Romances judéo-espagnoles* recueillies et publiées par M. Abraham Danon, l'habile critique a indiqué divers rapprochements entre ces romances transportées en Turquie par les juifs expulsés de l'Espagne en 1492, et les chants populaires d'origine espagnole qui leur ont servi de modèle et dont plusieurs ont trouvé place dans son *Romanceiro* (1889).

— Ainsi que nous l'avons fait pour le livre de M. Laurie : *Atlantic*, nous nous bornerons à mentionner ici l'édition in-18 du récit que M. Edmond Neukomm a consacré aux navigateurs qui ont abordé le continent américain depuis les Normands du xe siècle jusqu'à Christophe Colomb (Paris, Hetzel, 360 p., avec grav. Prix : 3 fr.). Le *Polybiblion* a donné l'analyse de ce volume à propos de son édition gr. in-8 (t. LXIV, p. 509).

— On trouve dans la livraison du 20 mars dernier de la *Revue encyclopédique Larousse* (p. 229-232) un curieux article de M. Albert Cim sur *la Profession d'homme de lettres*. Quoique assez brève, cette étude est très documentée; elle mérite d'être lue parce qu'elle met en garde les imprudents que tente malgré tout la littérature. Plus que jamais, il est difficile aujourd'hui, non seulement d'arriver à la gloire et à la fortune en écrivant, mais même de vivre uniquement de sa plume. Ces quelques pages constituent une sorte de douche réfrigérante, salutaire pour beaucoup de jeunes cerveaux.

— La brochure de M. Léopold Delisle : *L'Examen du privilège d'Innocent III pour le prieuré de Lihons* (Paris, gr. in-8 de 14 p. Extrait du tome LVII de la *Bibliothèque de l'École des chartes*) est le complément et la confirmation du mémoire sur les actes d'Innocent III publié dans le même recueil en 1857 et où l'éminent critique avait émis des doutes sur l'authenticité d'un privilège accordé au prieuré de Lihons, le 17 juin 1204. Un facsimilé de la bulle suspecte est joint à la brochure, où l'on trouve d'importantes observations sur le chartrier de Cluny (avec addition au *Recueil des chartes* publié par M. Bruel) et sur les *Regesta* de Potthast.

— M. Eugène Halphen a fait imprimer pour quelques amis, sous le titre de *Miettes d'histoire, pièces inédites publiées d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale* (Paris, Lahure, petit in-8 de 46 p.), un recueil de lettres de Marie de Médicis à Mme de Montglat, gouvernante des enfants du roi Henri IV, et à diverses autres personnes, notamment à l'abbé Rucelay, à Éléonore de Médicis, duchesse de Mantoue, sœur de la reine, à la femme de Concini, etc., tirées du volume LXXXVI des cinq cents Colbert. Le savant éditeur a entouré ces lettres d'excellentes notes empruntées aux chroniqueurs Heroard, L'Estoile, Tallemant des Réaux, etc., et à divers érudits et

historiens de notre temps, Armand Baschet, Berger de Xivrey, Zeller, etc.

— L'*Annuaire du Conseil héraldique de France*, dixième année (Paris, 45, rue des Acacias, in-18 de xx-530 p.), contient les communications suivantes : *Origine des Terrail*, par le vicomte O. de Poli (lequel annonce qu'il prépare un livre sur *les Compagnons de Bayard)*; *les Variantes dans les armoiries*, par M. L. Bouly de Lesdain; — *Les Limousins aux croisades*, par le chanoine A. Leclerc; — *Sources d'un nobiliaire du Maine*, par M. Paul de Farcy; — *Vieux us et coutumes. Billets d'obsèques et lettres de faire part*, par le vicomte de Poli (mémoire de plus de cent pages que nul lecteur ne trouvera trop long, tant il est curieux et même piquant); — *Poésies*, par MM. Ch. Vincent, baron de Bargbon de Fort-Rion, marquis de Granges de Surgères, marquis de Pimodan, Achille Millien, O. de Poli, Émile Travers, Georges de Villiers de l'Isle-Adam, comte Alph. de Visien, baron Gaétan de Wismes; — *Le Sceau du Saint-Office*, par Mgr X. Barbier de Montault; — *Le Blason dans l'art*, par M. Henry Gourdon de Genouillac; — *Les Sépulcrines de Bouillon*, 1626-1794, par M. Paul Pellot; — *La Noblesse de France au feu (armée de Condé)*, par M. René Bittard des Portes; — *Un Homme de guerre oublié : Michel Le Courtois de Surlaville, lieutenant général des armées du Roi (1714-1796)*, par M. Gaston du Bosc de Beaumont; — *Dominique de Pradt, archevêque de Malines*, par le marquis de Lastic Rochegonde; — *La Maison de France et ses armes*, par le vicomte O. de Poli; — *Jurisprudence nobiliaire*, par Gérard de Niort.

— On ne lira pas sans émotion la belle notice biographique du comte G. Baguenault de Puchesse sur *Édouard de Cazenove de Pradine, membre de l'Assemblée nationale de 1871, député de la Loire-Inférieure 1838-1896*. Extrait du *Correspondant* des 10 et 25 janvier 1897, in-8 de 52 p.). La brochure est presque entièrement composée, d'une part, de citations des lettres du mutilé de Loigny et des lettres de son père, d'autre part, de récits intimes tels que peut les retracer un ami qui a tout vu, tout connu.

Franche-Comté. — M. Julien Feuvrier continue ses intéressantes études historiques sur la ville de Dole, dont il est l'archiviste, par une brochure sur *les Chevaliers du noble et hardy jeu de l'arquebuse de la ville de Dole* (Dole, A. Krugell, in-8 de 70 p., avec 2 planches. Extr. des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura*). L'auteur débute par un résumé de l'histoire de l'organisation des compagnies d'archers, d'arbalétriers et d'arquebusiers en général, puis il passe aux détails qui concernent spécialement la Franche-Comté. Entre autres choses, il appert de ce travail que les deux Bourgognes (Comté et Duché) qui, depuis le roi de France Charles VIII, vivaient sous des souverains différents, entretenaient des relations de bon voisinage : de part et d'autre, l'on se visitait ; on luttait d'adresse pour l'obtention de prix parfois importants : à Ornans, notamment, le prix de tir fut, en 1624, d'une valeur de 3,600 francs. M. Feuvrier met en lumière de curieux incidents et raconte le rôle glorieux ou mesquin des chevaliers de l'arquebuse soit pendant, soit après les guerres qui se terminèrent par la rentrée de la Franche-Comté dans la grande nation française, et il poursuit son étude jusqu'à la suppression de l'institution par décret de l'Assemblée nationale (13 juin 1790). Une fois de plus, l'érudit M. Feuvrier a droit à toutes nos félicitations.

— Dans un opuscule intitulé : *La Rose de Saint-Jean* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 19 p.), M. le chanoine Suchet fait la description exacte et résume avec beaucoup de critique l'histoire d'une pierre en forme de rose que le pape Léon IX, se trouvant à Besançon en 1050, a placée sur l'autel qu'il consacrait dans la cathédrale de Saint-Étienne, détruite depuis 1674. A ce moment, ladite rose (un marbre mesurant un mètre sept centimètres de

diamètre et onze centimètres d'épaisseur) fut transportée dans l'église Saint-Jean, où elle se trouve encore aujourd'hui. A quelle époque ce vénérable monument d'archéologie chrétienne, — qui semble remonter, sinon au Ier siècle, du moins, selon les auteurs, au Ve, au VIe ou au VIIe siècle, — a-t-il été apporté à Besançon? M. Suchet échelonne cette date entre l'an 320 et l'an 1033, au moyen de cinq propositions sur lesquelles, en l'absence de documents certains, il n'a pu se prononcer. Intéressante dissertation appuyée de quatre « preuves » et relevée d'une vignette et d'une grande planche.

— M. A. du Saussois vient de publier une biographie sur *Pasteur* (*Louis*), *grand savant français* (Paris, 21, rue d'Uzès, in-16 de 103 p., avec portrait). C'est une œuvre de vulgarisation très recommandable pour les bibliothèques populaires fréquentées par les ouvriers. Dégagée d'appareil scientifique, elle ne peut manquer de plaire au public spécial et nombreux pour lequel elle a été écrite.

— Un délégué cantonal, M. le docteur Guelle, a prononcé, le 16 août dernier, à la distribution des prix des écoles communales de Bellevue-la-Montagne, une allocution ayant pour sujet *Pasteur au point de vue éducatif* (Le Puy, imp. Régis Marchessou, in-32 de 11 p.). Bien que cela ne soit pas indiqué, il nous paraît que ces pages sont extraites d'un journal de la Haute-Loire. L'idée est excellente et la manière dont elle est présentée est bonne; mais pourquoi l'auteur nous parle-t-il de « l'homme religieux s'inclinant devant le mystère de l'infini ? » C'est trop vague, en vérité : Pasteur était un chrétien convaincu, pratiquant; il eût fallu, pour être exact, le dire nettement : M. Guelle semble avoir reculé devant ce détail qu'il importe de préciser, surtout quand on rappelle le souvenir du grand homme devant la jeunesse.

Guyenne et Gascogne. — M. Pierre Meller a donné la *Généalogie de la famille Buhan* (Bordeaux, gr. in-8 de 13 p.), d'ancienne bourgeoisie bordelaise, anoblie par lettres patentes du mois de mai 1785. Signalons en cette généalogie une notice (p. 6-8) sur Jean Laurent de Buhan, le quatorzième enfant d'un commissaire d'artillerie, lequel Laurent devint un des plus célèbres avocats de Bordeaux.

Provence. — Mentionnons les *Paroles prononcées aux obsèques de l'abbé J.-H. Albanès, le 5 mars 1897, à Auriol*, par L. de Berluc-Perussis (Aix, imp. Nicot, in-8 de 5 p.). On y trouve un hommage aussi juste qu'éloquent rendu au grand érudit « dont le nom sera vénéré des Provençaux, comme celui du plus laborieux chercheur, du trouveur le plus heureux que la Provence ait connu. » — Du discours de M. de Berluc-Perussis nous rapprocherons une très belle *Lettre* circulaire adressée par Mgr l'évêque de Marseille à son clergé, « à l'occasion de la mort de M. Albanès, chanoine de la cathédrale, historiographe du diocèse » (Marseille, imp. Olive, 4 p. in-4). C'est le 4 mars, le lendemain du décès du grand travailleur, que Mgr Robert a retracé l'éloquent éloge du prêtre et de l'érudit.

— M. le chanoine Ulysse Chevalier vient de faire paraître la notice à laquelle nous faisions allusion dans notre dernière chronique : *Le Chanoine Albanès, bio-bibliographe* (s. l. n. d., in-8 de 20 p.). Un *Curriculum vitae*, aussi bref et aussi précis que possible, précède la liste, en deux cent quarante-trois articles, des ouvrages, tant imprimés que manuscrits, du regretté savant. M. le chanoine Chevalier termine par un appel (auquel nous nous associons volontiers) « aux Sociétés savantes et aux individualités notables qui voudraient contribuer à l'achèvement de l'œuvre de M. Albanès. Une seule chose nous semble essentielle : qu'elle paraisse sous son nom et que la postérité rende justice à la patience persévérante et à la scrupuleuse exactitude d'un des plus tenaces et des plus heureux chercheurs de notre siècle. »

Saintonge et Aunis. — Il y a quelques mois à peine, la Société française d'archéologie pour la conservation des monuments a publié le volume relatif à sa LXIe session (Paris, A. Picard; Caen, Delesques, in-8 de LVIII-379 p., avec 68 planches ou gravures). Les séances générales ont été tenues à Saintes et à La Rochelle, en 1894. Comme d'habitude, les procès-verbaux des séances et comptes rendus des excursions occupent ici près d'une moitié du volume. Afin de ne pas nous étendre outre mesure, constatons simplement que les excursions et les visites aux monuments offrent beaucoup d'intérêt; puis, notons les mémoires, au nombre de quatorze, qui ont trouvé place dans ce tome LXIe de la collection des *Congrès archéologiques de France*, savoir : *Les Travaux archéologiques entrepris dans le département de la Charente-Inférieure depuis cinquante ans*, par M. Charles Dangibeaud; — *Les Travaux des sociétés savantes de La Rochelle depuis 1856*, par M. Georges Musset; — *Les Fouilles de l'hôpital de Saintes*, par Mgr Julien-Laferrière; — *Notice sur l'enceinte romaine de Saintes*, par M. B. Ledain; — *Pirelonge et la question des piles*, par M. A.-F. Lièvre; — *La Question des cavaliers au portail des églises de l'Ouest, d'après les travaux publiés depuis dix ans*, par M. l'abbé J.-M.-L. Noguès; — *Peintres et sculpteurs ayant vécu à Saintes*, par M. Charles Dangibeaud; — *Notes sur le congrès archéologique de Saintes et de La Rochelle*, par M. Anatole de Roumejoux; — *Sur quelques églises romanes de la Charente-Inférieure*, par M. Henri Nodet; — *Coup d'œil sur l'évolution sigillographique dans l'Aunis et dans l'ouest de la France*, par M. de Richemond; — *L'Ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne*, par M. Anatole de Roumejoux; — *François Blondel à Saintes, à Rochefort et aux Antilles*, par M. Charles Lucas; — *La Juridiction consulaire et la Bourse de La Rochelle*, par M. Émile Garnault; — *Mgr Julien-Laferrière, évêque de Constantine et d'Hippone*, par M. le comte de Marsy.

Monaco. — M. Gustave Saige publie une *Note sur les origines phéniciennes de Monaco et la voie héracléenne* (imp. de Monaco, in-8 de 23 p.). C'est le résumé d'un mémoire qui doit former un des premiers chapitres d'introduction du volume sous presse de la collection des *Documents historiques relatifs à l'histoire de la principauté de Monaco*, consacré aux origines et à la période antérieure au xve siècle. En attendant la publication du volume annoncé, on lira avec profit les pages où le savant auteur nous entretient du séjour des Phéniciens dans la région de Monaco et de l'antique route construite par les marchands de Tyr le long du littoral et que les Massaliotes perfectionnèrent et utilisèrent.

Angleterre. — La librairie Elliot Stock entreprend la publication d'une revue destinée à l'héraldique, à l'histoire nobiliaire, etc. Le titre du périodique, dont le premier numéro porte la date du 1er mai, est : *The Genealogical Magazine*.

— L'on consulte encore avec profit la *Bibliotheca britannica* publiée en 1824 par Robert Watt, et où il a consigné un nombre si considérable de renseignements sur la littérature anglaise jusqu'au commencement du xixe siècle. Mais, parmi ceux mêmes qui ont le plus souvent recours à cet ouvrage, bien peu savent ce qu'en était l'auteur, bien peu même se soucient de le rechercher. M. James Finlayson nous offre (*An Account of the life and works Dr. Robert Watt, author of the Bibliotheca britannica*. London, Smith, Elder and Co, in-8 de 46 p.) une substantielle biographie du bibliographe, qui était en même temps un médecin et qui, sous le poids de l'écrasant labeur qu'il s'était imposé, a succombé en 1819, cinq ans avant l'apparition de sa *Bibliotheca*, à peine âgé de quarante-cinq ans. La base de la notice de M. Finlayson est celle qui a été publiée en 1835 dans le *Chambers' Biblio-*

graphical Dictionary of eminent Scotsmen. Un appendice contient : 1° le *Curriculum vitae* de Robert Watt (1er mai 1774-12 mars 1819) ; 2° la liste de ses œuvres imprimées ; 3° celle de ses manuscrits ; 4° la liste des ouvrages utilisés pour cette notice par M. Finlayson. Un beau portrait de Robert Watt accompagne cette excellente notice.

Autriche-Hongrie. — La section de philosophie et de théologie de la Leo-Gesellschaft a décidé la publication d'un commentaire de l'Ancien Testament. Le Comité de rédaction est composé du R. P. Flueik, professeur à Innsbruck ; de MM. W.-A. Neumann, professeur à Vienne ; Selbst, professeur à Mayence ; Wetter, professeur à Tübingue, et de Mgr Zschokke, dont nous signalions l'an dernier l'ouvrage considérable (t. LXXVI, p. 253) sur les études théologiques en Autriche. Le commentaire doit comprendre douze volumes de trente à trente-cinq feuilles chacun. Le texte auquel se référera le commentaire est celui de la Vulgate, qui ne sera pas reproduit et pour lequel le comité recommande particulièrement l'édition Fillion. Le commentaire, qui doit être à la fois court, clair et scientifique, comprendra une traduction allemande de la Vulgate et aussi une traduction du texte primitif quand la Vulgate s'en est écartée. C'est la maison Mayer et Cie, de Vienne, à laquelle est confiée la publication de ce commentaire, dont nous aurons sans doute occasion de reparler à nos lecteurs.

Italie. — M. Ernesto Monaci vient de faire paraître (Città di Castello, S. Lapi) le second fascicule de son importante *Crestomazia italiana dei primi secoli* (p. 185-520). Cette nouvelle livraison comprend une centaine d'extraits ou séries d'extraits de divers auteurs ou d'œuvres anonymes du XIIIe siècle ; les textes, d'une assez grande variété et de sujets et de dialectes, sont précédés de notices courtes, mais substantielles ; les morceaux en vers sont en plus grand nombre. A côté de noms assez peu connus on en trouvera quelques-uns de célèbres : Guittone d'Arezzo, Guido della Colonna (ou delle Colonne), Brunetto Latini, Guido Guinicelli, Jacopone da Todi, occupent dans le recueil de M. Monaci une assez large place ; le dernier auteur représenté est Guido Cavalcanti, avec lequel doit être considérée comme définitivement close la période des origines. Quelques-uns des morceaux choisis par le savant professeur de Rome intéressent d'une manière plus ou moins directe notre ancienne littérature : tel, notamment, l'*Orlandino franco-veneto* (n° 154), important spécimen de cette littérature en langage mixte, participant à la fois du français et de l'italien du nord, dont les principaux monuments se conservent à la Marcienne. La *Crestomazia* de M. Monaci est un instrument de premier ordre pour l'étude de la langue et de la littérature italienne du XIIIe siècle ; elle n'aura cependant toute son utilité que lorsque aura paru la troisième livraison qui, outre une série complémentaire de textes, des notes et des corrections, devra contenir un tableau des formes grammaticales et un glossaire ; on ne saurait donc trop souhaiter la prochaine publication de ce dernier fascicule.

Publications nouvelles. — *Étude sur le grec du Nouveau Testament*, par l'abbé J. Viteau (in-8, Bouillon). — *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Theologia fundamentalis*, auctore I. Ottiger. T. I. (gr. in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Institutiones theologicae de Sacramentis ecclesiae*, auctore J.-B. Sasse. I (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *L'Eucharistie et le Mystère du Christ*, par le P. M. Bonaventure (gr. in-8, Poussielgue). — *Le Saint-Esprit*, par la comtesse Saint-Bris (in-18, Téqui). — *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne*, par l'abbé M. Lepin (in-8, Delhomme et Briguet). — *Horizons du monde moral*

et religieux, par l'abbé A. Richaud (in-18, Vic et Amat). — *Trente et un jours à la gloire de Marie*, par l'abbé L. Arnoulin (in-18, Delhomme et Briguet). — *Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*, par le R. P. Venance de Roulers (in-32, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Pie IX et la Jeune Communiante*, par l'abbé Vincent (in-18, Haton). — *Commentaire théorique et pratique du code civil*, par T. Huc. T. X (in-8, Pichon) — *De la Capacité juridique des associations en droit civil français*, par E.-D. Rousse (in-8, Rousseau). — *Code civil allemand et loi d'introduction*, par O. de Meulenaere (in-8, Chevalier-Marescq). — *Je pense, donc je suis*, par C.-P. Viallet (in-18, Alcan). — *La Modalité du jugement*, par L. Brunschwicg (in-8, Alcan). — *La Morale de Kant*, par A. Cresson (in-12, Alcan). — *L'Opposition universelle, essai d'une théorie des contraires*, par G. Tarde (in-8, Alcan). — *Supplément au Nouveau Dictionnaire d'économie politique*, par L. Say et J. Chailley-Bert (gr. in-8, Guillaumin). — *L'Éternelle Utopie, étude du socialisme à travers les âges*, par A. von Kirchenheim, éd. française par A. Chazaud des Granges (in-18, Le Soudier). — *L'Economia sociale cristiana avanti Costantino*, da U. Benigni (in-18, Genova, Fassicomo e Scotti). — *Les Insectes nuisibles*, par A. Acloque (in-32, Alcan). — *Papers and Notes on the Genesis and Matrix of The Diamond*, by H. Carvill Lewis (in-8 cart., London and New-York, Longmans, Green). — *Leçons sur la théorie analytique des équations différentielles*, par P. Painlevé (in-4, Hermann). — *Les Timbres for ever ! suivi de Une Erreur de Daudet*, par E. Le Gros (in-18, Westhausser). — *Livre de lecture latine, faisant suite au petit traité de prononciation latine*, par le docteur A. Bos (in-12, Maisonneuve). — *Dictionnaire latin-français des noms propres de lieux*, par l'abbé Chevin (in-8, Retaux). — *La Fin de Satan*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Le Poème du Rhône*, par F. Mistral (in-18, Lemerre). — *Poésies et poèmes*, par M. Richard (in-18, Lemerre). — *Crépuscules*, par A. Fontainas (in-18, « Mercure de France »). — *L'Enchantée*, par L. Mercier (gr. in-8, Ollendorff). — *Le Récit évangélique, traduit et paraphrasé en vers français*, par R. Hanquez (in-8, Oudin). — *Visions d'épopée*, par B. Sari-Flégier (in-8 carré, Vanier). — *Plaintes du Cœur*, par Ed. Quet (in-18, Vanier). — *Amour et souvenir*, par Caritas (in-18, Haton). — *Ramuntcho*, par P. Loti (in-18, Calmann-Lévy). — *Tolla la courtisane*, par E. Rodocanachi (in-18, Flammarion). — *De toute son âme*, par R. Bazin (in-18, Calmann-Lévy). — *Le Maître de l'heure*, par H. Le Roux (in-18, Calmann-Lévy). — *Joies d'amour*, par Gyp (in-18, Calmann-Lévy). — *Les Vierges aux rochers*, par G. d'Annunzio, trad. par G. Hérelle (in-18, Calmann-Lévy). — *L'Indestructible Passé*, par H. Sudermann, trad. de l'allemand par N. Valentin et M. Rémon (in-18, Calmann-Lévy). — *Amitié amoureuse* (in-18, Calmann-Lévy). — *Acte de raison*, par E. de la Queyssie (in-18, Plon et Nourrit). — *Bas bleu*, par H. Bezançon (in-18, Plon et Nourrit). — *Déchéance*, par J. Dieulafoy (in-18, Lemerre). — *Cœur de savant*, par P. Vigné d'Octon (in-18, Lemerre). — *Le Roman de Claudine*, par A. Melandri (in-18, Flammarion). — *Ame vaillante*, par A. Aylicson (in-18, Firmin-Didot). — *Fantoches ! Fantoches !*, par C. Épry (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Contes exotiques*, par Mme N. Sierra (in-18, Welter). — *Une Cause sensationnelle*, par R. des Varennes (in-18, Charles). — *Le Prince Alex*, par la baronne de Boüard (in-18, Tastevin). — *La Poésie contemporaine (1884-96)*, par E. Vigié-Lecocq (in-18, « Mercure de France »). — *Études sur le drame antique*, par H. Weil (in-18, Hachette). — *Pages choisies des auteurs contemporains, Jules Claretie* (in-18, Colin). — *Pièces et morceaux*, par E. Pailleron (in-18, Calman-Lévy). — *La Vie et l'Art. Sentiments et idées de ce temps*, par H. Bordeaux (in-18, Perrin). — *Geographisches Jahrbuch*, von H. Wagner (in-8, Gotha, Perthes). — *Les Étapes d'un*

touriste en France. De Paris au Treport, par Amiens, par A. Martin (in-18, Hennuyer). — *Jahrbucher der christlichen Kirche unter dem Kaiser Theodosius dem Grossen*, von G. Rauschen (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Jeanne d'Arc tertiaire de Saint-François*, par C. Bessonnet Favre (in-18, Bloud et Barral). — *Le Curé de Lourdes, Mgr Peyramale*, par H. Lasserre (in-18, Bloud et Barral). — *Le Grand Combat contemporain, ou l'Église et la Révolution, de 1859 à 1885*, par L. Degron (in-8, Retaux). — *L'Église libre* (in-18, Stock). — *La France et l'Angleterre en Égypte*, par A. Bourguet (in-18, Plon et Nourrit). — *A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons*, par Demolins (in-18, Firmin-Didot). — *Adémar de Chabannes*, chronique publiée par J. Chavanon (in-8, A. Picard). — *Recueil des actes du Comité de salut public, avec la Correspondance officielle des représentants en mission*, publié par F.-A. Aulard. T. X (gr. in-8, Imp. nationale). — *Procès-verbaux du comité d'instruction publique de la Convention nationale*, publiés et annotés par J. Guillaume. T. III (gr. in-8, Imp. nationale). — *Histoire des corporations de métiers*, par E. Martin-Saint-Léon (in-8, Guillaumin). — *Mémoires d'un officier aux gardes-françaises (1789-1793)*, par le général marquis de Maleissye, publiés par G. Roberti (in-8, Plon et Nourrit). — *Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-71*, par le docteur E. Koschwitz, trad. par J. Félix (in-18, Welter). — *Les Hussards de Chamborant, 2e hussards (1735-1897)*, par le colonel de Chalendar (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet*, publié par H. Galli (in-18, Plon et Nourrit). — *Journal d'un bourgeois de Paris pendant la Terreur*. IV. *La Chute des dantonistes*, par E. Biré (in-16, Perrin). — *Mon vieux Paris*, par É. Drumont (2e série) (in-18, Flammarion). — *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle*, par C. J. Beautemps-Beaupré. T. IV (in-8, Pedone). — *Histoire et géographie de la Loire-Inférieure*, par E. Orieux et J. Vincent (2 vol. in-8, Nantes, Grimaud). — *Impressions d'Allemagne*, par H. Ramin (in-18, Firmin-Didot). — *Pierre le Grand*, par K. Waliszewski (in-8, Plon et Nourrit). — *Une Éducation impériale, Guillaume II*, par F. Ayme (in-18, May). — *Maçoudi. Le Livre de l'avertissement et de la revision*, trad. par B. Carra de Vaux (in-8, Imp. nationale). — *Les Amantes célèbres*, par E. Pierret (in-18, Perrin). — *Un Seigneur au XIIIe siècle. Jean de Joinville*, par le R. P. Bouttié (gr. in-8, Tours, Mame). — *Le Royaume de la rue Saint-Honoré. Madame Geoffrin et sa fille*, par P. de Ségur (in-8, Calmann-Lévy). — *Les Ennemis de Chapelain*, par Mgr A. Fabre (2 vol. in-18, Fontemoing). — *Maupertuis et ses correspondants*, par l'abbé A. Le Sueur (in-8, A. Picard). — *Beaumarchais*, par A. Hallays (in-18, Hachette). — *Une Fiancée de Napoléon. Désirée Clary, reine de Suède*, par la comtesse d'Armaillé (in-18, Perrin). — *Mademoiselle Sauvan, première inspectrice des écoles de Paris*, par E. Gossot (in-18, Téqui). — *Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe*, par L. Tyssandier (in-18, Flammarion). — *Souvenirs. L'Enfance*, par Munkacsy Mihaly (in-18, Calmann-Lévy).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Jo. de Nicholinis. — Que sait-on de ce personnage « archiepus Atemen. et epus Virdumen., » abbé d'Anagni en 1497 ?

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

JURISPRUDENCE

Droit civil. — 1. *Cours de droit civil français*, par Ch. Beudant, publié par son fils Robert Beudant. *Introduction. Explication du titre préliminaire*, in-8 de viii-184 p. *L'État et la capacité des personnes*, t. Ier, in-8 de 521 p. Paris, Rousseau, 1896, 8 fr. — 2. *Code civil annoté*, par Ed. Fuzier-Herman, continué par Alcide Darras, t. III, gr. in-8 de 1,323 p., et t. IV, 1re partie, de 464 p. Paris, Larose, 1896-1897, 20 fr. le vol. — 3. *Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux*, par A. Blanc du Collet. Paris, Pichon, 1896, in-12 de 101 p., 3 fr. — 4. *Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, par H. Ratouis de Limay. Châteauroux, Langlois, 1896, in-8 de 237 p. — 5. *La Loi bretonne du 23 novembre 1896*, par Paul Henry. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 43 p., 2 fr. — 6. *De la Capacité juridique des associations en droit civil français*, par E. Didier Rousse. Paris, Rousseau, 1897, gr. in-8 de 311 p., 7 fr. — 7. *Code civil italien*, traduit, annoté et précédé d'une introd. par Henri Prudhomme. Paris, Pedone, 1896, in-8 de li-492 p., 8 fr. — 8. *Lois civiles de Malte*, traduites, annotées et mises en concordance avec le code français, par Clément Billiet. Ibid, 1896, in-8 de 223 p., 6 fr. — 9. *Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique*. IV. *Code civil du Vénézuéla*. V. *Lois civiles du Brésil*, par Raoul de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 328 p., 6 fr.

Droit commercial. — 10. *Traité de droit commercial*, par Ch. Lyon-Caen et L. Renault, 2e éd., t. VII, *Des Faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires*. I. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 546 p., 10 fr. — 11. *Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers devant la jurisprudence*, par A. Geouffre de Lapradelle et H. Lévy-Ullmann. Paris, Rousseau, 1896, gr. in-8 de 32 p., 2 fr. 50. — 12. *Code de l'abordage*, par Robert Fremont. Paris, Giard et Brière, 1897, in-12 de xxiv-296 p., 3 fr. — 13. *Code de commerce allemand*, traduit et annoté par Paul Carpentier. Paris, Pedone, 1896, in-8 de xv-334 p., 8 fr. — 14. *Delle Società commerciali anonime*, per A. J. de Johannis. Firenze, Bencini, 1896, in-12 de 110 p., 2 fr.

Droit public. — 15. *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis*, par Adolphe de Chambrun. 2e éd. revue par Pierre de Chambrun. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de xvi-336 p., 10 fr. — 16. *Le Mandat impératif*, par Pierre Dandurand. Ibid., 1896, gr. in-8 de 180 p., 4 fr. — 17. *L'État comme organisation coercitive de la société politique*, par Sigismond Balicki. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 182 p., 4 fr. — 18. *Les Budgets français. Étude analytique et pratique*, par Pierre Didiere et Armand Simon. III. *Budget de 1896 et projet de budget de 1897*. Ibid., 1897, in-12 de 317 p., 3 fr.

Droit international privé. — 19. *Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil (code Napoléon)*, par Albéric Rolin. T. I. *Principes généraux*; t. II et III, *Applications*. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, 3 vol. in-8 de 818, 615 et 573 p., 27 fr. — 20. *La Convention d'union internationale du 20 mars 1883 pour la protection de la propriété industrielle. Commentaire*, par Eug. Pouillet et G. Plé. Paris, Marchal et Billard, 1896, in-8 de 162 p., 3 fr.

Histoire du droit et des institutions. — 21. *La Plaidoirie dans la langue française. Deuxième année. XVIIIe siècle*, par M. Munier-Jolain. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de 292 p., 6 fr. — 22. *La Réforme judiciaire de 1789 à 1794, d'après Camille Desmoulins et la législation*, par Félix Gohart. Paris, Pedone, 1897, in-12 de 118 p., 2 fr.

Ouvrages divers. — 23. *Répertoire alphabétique de droit usuel, jurisprudence de douze années*, par Ambroise Rendu et Paul Bénard. Paris, Giard et Brière, 1896, 2 vol. in-8,

ensemble de 1.[illegible] p., 20 fr. — 24. *Traité théorique et pratique des expertises en matières civiles, administratives et commerciales. Manuel des experts*, par Oscar Dejean, 3e éd. revue par C. Flamand et Édouard Peltier. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de IV-[illegible] p., 10 fr. — 25. *Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896*, par Gabriel Demante. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 40 p., 1 fr. — 26. *Les Recensements chez les marchands en gros*, par H. Ferrand. Paris, Chevalier-Marescq, 1896, in-12 de 275 p., 4 fr. — 27. *Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques*, par J. Gaure. Ibid., 1896, in-8 de 48 p., 1 fr.

Droit civil. — 1. — M. Charles Beudant a enseigné le droit civil à la Faculté de Paris de 1868 à 1895 ; les nombreux élèves qu'il a eus pendant ces vingt-sept ans, ceux particulièrement auxquels il a su inspirer le goût de la science juridique, seront heureux de retrouver ses leçons, presque telles qu'ils les ont entendues, dans son *Cours de droit civil français*, que M. Robert Beudant, son fils, agrégé à la Faculté de droit de Grenoble, a entrepris de publier. Succédant à M. Duranton, venant après des professeurs tels que MM. Demante, Bugnet, Valette, Duverger, M. Beudant sut donner, dès l'abord, à son enseignement une physionomie nouvelle et personnelle qui attira et retint autour de sa chaire un grand nombre d'étudiants. Il fut des premiers à s'écarter du système exégétique généralement suivi ; il y substitua un exposé méthodique qui, sans perdre de vue les textes, avait l'avantage de mieux faire ressortir les principes. Son cours se distinguait par une grande lucidité et par un certain caractère philosophique. Sa philosophie, à vrai dire, n'était autre que celle qui dominait dans l'Université sous le second Empire : elle s'inspirait surtout de Kant et de Cousin. Bien supérieure cependant à celle qu'ont professée depuis un trop grand nombre de ses collègues, elle admettait un droit supérieur à celui que crée la loi et qui n'est, au fond, que le droit de la force.

Les mêmes qualités qui ont distingué l'enseignement de M. Beudant à ses débuts se retrouvent dans le *Cours* qu'il a lui-même en grande partie rédigé, mais qu'il n'a pu faire paraître avant sa mort. C'eût été grand dommage qu'un tel ouvrage ne fût pas donné au public. C'est le fruit de toute une vie de science et de labeur. Par son développement, il tiendra le milieu entre les livres élémentaires et les cours très étendus tels que ceux de MM. Demolombe, Guillouard et Laurent. Il conviendra à la fois aux professeurs, qui ne sauraient prendre un meilleur modèle, aux étudiants, qui pourront s'y instruire sérieusement, et aux hommes de pratique, qui y trouveront, sinon la réponse à toutes les questions, du moins l'exposé des principes devant servir à les résoudre. On annonce que l'ouvrage entier comprendra environ dix volumes et sera publié par traités séparés. Le premier volume, divisé en deux parties, contient l'explication du titre préliminaire du code civil et du premier livre, jusques et y compris le titre du mariage. Il serait facile d'en citer de nombreux passages attestant le mérite éminent de l'auteur.

C'est ainsi que, dans la première partie, il démontre, contre la plupart des commentateurs, que la coutume, même encore de nos jours, peut abroger la loi. La matière si délicate du mariage est traitée par M. Beudant d'une manière véritablement supérieure. Sur toutes ces questions des conditions requises pour contracter mariage, des effets de l'union conjugale, des droits des époux, etc., qui sont autant des questions de morale que des questions de droit, il discerne toujours la solution juste et en indique les motifs en termes excellents. Le style est toujours correct, aisé, distingué. Faisant un cours et non un répertoire, l'auteur et son éditeur n'ont pas cherché à recueillir les opinions de tous les commentateurs ni toutes les décisions de la jurisprudence : ils citent seulement les plus importantes, soit dans le texte, soit en note, et renvoient aux plus récents ouvrages et aux principaux recueils d'arrêts.

2. — Depuis que M. Alcide Darras a pris la charge de continuer le *Code civil annoté* laissé inachevé par le regretté M. Fuzier-Herman, la publication de l'ouvrage se poursuit régulièrement. Deux fascicules importants ont paru depuis l'année dernière. Le premier, qui forme le complément du tome III, embrasse tout le titre du contrat de mariage. Le second, formant la première partie du tome IV, comprend les titres de la vente et du louage. L'éditeur annonce que l'ouvrage sera achevé cette année. Ce code civil annoté est, sans conteste, ce qu'il y a de mieux dans le genre; les notices qui suivent chaque article donnent à la fois le résumé de la doctrine et l'état de la jurisprudence: elles renvoient sans distinction à tous les recueils où sont publiés les arrêts cités.

3. — Une loi récente a modifié quelques articles du code civil dans le but de rendre le mariage plus facile. Pour les fils de vingt-cinq à trente ans et pour les filles de vingt et un à vingt-cinq ans, les articles 152 et 153 du code exigeaient, à défaut du consentement du père ou des ascendants, trois actes respectueux successifs. C'était une formalité que les auteurs du code avaient empruntée à l'ancien droit et qu'ils avaient même aggravée en stipulant qu'entre chaque acte respectueux il y aurait au moins l'intervalle d'un mois. Sur une proposition de M. l'abbé Lemire, *la Loi du 20 juin 1896* a supprimé la nécessité des trois actes respectueux; un seul désormais reste nécessaire, à partir de vingt-cinq ans pour les fils et de vingt et un ans pour les filles. La même loi contient quelques dispositions ayant pour objet de simplifier les formalités du mariage. M. Blanc du Collet, procureur de la République à Château-Chinon, a fait de cette loi nouvelle un *Commentaire* qui sera surtout utile aux officiers de l'état civil. Dans une étude historique qui accompagne ce petit ouvrage, l'auteur impute « à l'autoritarisme du Premier Consul Bonaparte » la rigueur avec laquelle le code civil traitait ici les enfants. C'est une erreur. Bonaparte, au contraire, a soutenu, dans la discussion du titre du mariage au Conseil d'État, que l'enfant ma-

jeur devait pouvoir se marier sans le consentement de ses père et mère.

4. — La réaction contre le code civil s'est manifestée, depuis quelque temps, dans plusieurs lois nouvelles. On peut ranger dans cette classe la loi du 18 juillet 1889 sur le colonage partiaire, et celle du 23 novembre 1896 sur le domaine congéable. Le colonage partiaire ou métayage n'était pas en faveur au commencement du siècle; les économistes le condamnaient comme un mode d'exploitation suranné, réfractaire au progrès, caractéristique des pays pauvres et des mauvaises cultures. Mais sur ce point-là comme sur d'autres, les faits ont donné tort aux économistes. Ce métayage si décrié a mieux su résister que le fermage à la crise agricole. Dans les pays où il s'est maintenu, on en a reconnu les avantages, et c'est pourquoi le législateur a dû s'occuper de ce genre de contrat que le code de 1804 avait à peine nommé. Le livre de M. Ratouis de Limay, *le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre*, n'est pas seulement le commentaire de la loi de 1889 sur le métayage. Comme secrétaire général de la Société d'agriculture de l'Indre, l'auteur a rédigé un projet de bail à colonage; il en explique les clauses et en montre les avantages. Un appendice comprend d'intéressants documents statistiques et historiques sur diverses métairies du Berry.

5. — Si le code civil s'occupe peu du métayage, il ignore complètement le bail à domaine congéable. Cette vieille tenure s'est pourtant conservée en Bretagne; les lois révolutionnaires qui ont aboli la féodalité l'ont épargnée parce qu'elle n'avait, en effet, aucun caractère féodal. Son importance a néanmoins beaucoup diminué dans le cours du siècle; dans les moments où l'agriculture était prospère, les propriétaires fonciers ont largement usé du droit qu'ils avaient de congédier les domaniers, en leur payant la valeur des édifices et superfices. Mais les années maigres sont venues, et maintenant ce sont les domaniers qui peuvent avoir intérêt à s'affranchir des propriétaires. La loi nouvelle de 1896 peut leur faciliter cet affranchissement. M. Paul Henry, professeur à la Faculté libre de droit d'Angers, a publié, dans la *Revue critique de législation et de jurisprudence*, une étude sur cette loi, qu'il appelle la *Loi bretonne*. Il avait déjà précédemment fait l'historique du domaine congéable (V. *Polybiblion*, t. LXIV, p. 322). Son nouveau travail, publié à part, contient le commentaire pratique des dispositions qui doivent régir désormais le vieux contrat « de ménagement et labourage » qui est propre à la « Bretagne bretonnante. »

6. — Il est encore dans notre législation civile une lacune beaucoup plus grave que celle qu'avait commise le code en oubliant le bail à domaine congéable : c'est l'absence de toute loi sur la capacité des associations non reconnues d'utilité publique. Le code civil a bien un titre sur les sociétés, mais il n'entend par société que l'association dont les

membres ont pour but de réaliser un bénéfice pécuniaire. Pourquoi n'a-t-il rien dit de toutes les autres associations ? La raison en est facile à indiquer : sous l'ancien régime, il n'existait que deux sortes d'associations, les associations reconnues, qui étaient pleinement capables, et les associations non reconnues, qui étaient illicites. Sous la Révolution, la situation s'est maintenue à peu près la même. Le code civil ne pouvait donc pas connaître les associations licites et non reconnues. Mais aujourd'hui la légalité de telles associations n'est pas niable; elle est attestée par l'article même du code pénal qui interdit les associations de plus de vingt personnes constituées sans l'autorisation du gouvernement : donc les associations de moins de vingt personnes sont licites. D'autres lois encore admettent que l'on peut former certaines associations spéciales, notamment pour soutenir des établissements d'enseignement. Dans une thèse très remarquable sur *la Capacité juridique des associations en droit civil français*, M. E.-Didier Rousse démontre, comme l'a déjà fait M. le comte de Vareilles-Sommières, que la doctrine et la jurisprudence n'ont pas suffisamment compris ce changement profond qui s'est produit dans l'état de la législation. L'esprit sectaire aidant, on a trop souvent appliqué aux associations non reconnues des règles qui ne concernaient que les associations illicites; on est arrivé ainsi à détruire presque complètement en France toute liberté d'association. Nos lois sans doute, jusqu'ici, n'ont pas été favorables à cette liberté; mais encore ne faut-il pas les faire plus rigoureuses qu'elles ne le sont. C'est le système que M. Rousse soutient très brillamment dans la première partie de son ouvrage : dans la seconde, il étudie la capacité des associations qui jouissent, en tout ou en partie, de la personnalité civile. Dans sa conclusion, tout en déplorant l'insuffisance de notre législation sur cette importante matière, il ne demande pas cependant qu'on se hâte d'y apporter un remède. Le rapport de M. Goblet sur la proposition de M. l'abbé Lemire montre trop clairement dans quel esprit pourrait être faite aujourd'hui une loi sur les associations. Très sagement, M. Rousse demande aux juristes et aux tribunaux de traiter avec justice et sans idées préconçues le contrat d'association dans tous les cas où la loi ne le défend pas, de rendre enfin la vie tolérable à toutes les associations qui ne sont pas interdites, en attendant une loi plus libérale, qu'il serait par trop naïf d'espérer en ce moment.

7 et 8. — L'excellente *Collection de codes étrangers* éditée par la maison Pedone s'enrichit chaque année de plusieurs volumes. Récemment encore ont paru le *Code civil italien*, traduit par M. Henri Prudhomme, substitut du procureur de la République à Lille, et les *Lois civiles de Malte*, dont le traducteur est M. Clément Billiet, président du tribunal de Philippeville. Nous possédions déjà plusieurs bonnes traductions du code civil italien; mais celle de M. Prudhomme a cet avan-

tage sur les autres qu'elle contient, à la suite de chaque article, des renvois aux codes civils des autres pays; de plus, elle est accompagnée de notes, empruntées pour la plupart aux travaux préparatoires du code.

— Quant aux *Lois civiles de Malte*, c'est la première fois qu'elles sont traduites en français. Elles résultent de deux ordonnances promulguées par le gouvernement de l'île en 1868 et en 1873. Elles ont été calquées, en général, sur le code italien, mais renferment aussi de nombreuses dispositions tirées des usages maltais. M. Billiet a traduit l'ordonnance de 1873, qui concerne l'état des personnes, et les parties de l'ordonnance de 1868 relatives aux droits sur les choses, aux successions, aux conventions matrimoniales et à la prescription.

9. — M. Raoul de la Grasserie a entrepris, à lui seul, de donner au public des résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. Trois volumes, publiés en 1896, ont compris l'analyse des codes du Mexique, du Pérou et du Chili. Un nouveau volume est consacré au *Code civil du Vénézuela* et aux *Lois civiles du Brésil*. Le code vénézuélien date de 1880; c'est un mélange du droit civil français, du droit espagnol et du droit propre au Vénézuéla. Certaines parties sont remarquablement originales, notamment celles relatives aux fiançailles, à la tutelle, aux successions, aux donations, à l'emphytéose, au louage et à la cession de biens. Le Brésil n'a pas encore de code civil; le droit actuellement en vigueur dans cet État résulte de diverses lois dérivées de la législation portugaise ou imitées du droit français et qui ont été réunies officiellement en une compilation méthodique. Les résumés que donne M. de la Grasserie des lois et codes étrangers suffisent amplement pour renseigner les jurisconsultes aussi bien que pour guider les personnes qui ont des intérêts dans les pays soumis à ces législations. Nous regrettons toutefois que le savant auteur n'ait pas indiqué, entre parenthèses, les numéros des articles dont il donne la substance; son travail aurait ainsi plus de précision et permettrait au lecteur de se reporter plus facilement aux textes.

Droit commercial. — 10. — MM. Lyon-Caen et Renault en sont arrivés au septième volume de leur *Traité de droit commercial*, dont la valeur doctrinale et pratique n'a plus besoin d'être signalée. Ce volume est consacré à la matière des faillites, qui n'y est exposée qu'en partie et qui remplira encore le tome suivant. Nous trouvons, au commencement, d'intéressantes notions historiques sur la manière dont les anciennes législations ont traité les débiteurs qui ne faisaient pas honneur à leurs engagements. Est-il bien exact de dire, comme le font MM. Lyon-Caen et Renault (n° 9), que sous l'ancien régime la faillite était applicable aux non-commerçants comme aux commerçants? Si nous consultons le *Traité de la procédure du Châtelet de Paris*, de Pigeau, nous y voyons qu'il réserve le nom de faillite à l'abandon de biens fait par

un commerçant (p. 437); d'autre part, il déclare « qu'il n'est point d'usage de faire mettre le scellé pour dettes sur les effets du non-commerçant » (p. 475). Mais nous ne pouvons ici insister sur cette question. Bornons-nous à constater une fois de plus que, dans le savant ouvrage de MM. Lyon-Caen et Renault, l'histoire, la statistique et la législation comparée alternent avec les théories juridiques et en relèvent l'intérêt.

11. — La question du privilège des agents de change a beaucoup occupé la jurisprudence depuis quelques années. Une loi de 1885 ayant enlevé aux spéculateurs malheureux — et de mauvaise foi — la faculté de s'exonérer de leurs obligations en invoquant « l'exception de jeu, » ces braves gens ont trouvé une autre planche de salut : inflexibles sur les principes, ils réclament le bordereau de l'agent de change, et toutes les fois que l'opération a eu lieu « en coulisse, » ils s'en rient, elle est nulle. La jurisprudence s'est prêtée peut-être un peu trop facilement à ce nouveau « truc. » La violation du monopole des agents de change devait-elle bien être sanctionnée par la nullité des transactions passées avec d'autres intermédiaires? Quoi qu'il en soit, cette nullité, généralement admise aujourd'hui, donne lieu dans son application à de nombreuses difficultés, que MM. Geouffre de Lapradelle et Lévy-Ullmann se sont efforcés de résoudre dans leur brochure : *Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers.*

12. — Sans sortir du droit commercial, nous passons, par un singulier rapprochement, des naufrages de la Bourse aux naufrages de la mer. Les récents progrès réalisés par la navigation, surtout au point de vue de la vitesse, ont eu malheureusement pour effet d'augmenter la fréquence des collisions de navires. Des précautions nouvelles ont dû être prises pour parer à ce danger. Le règlement international de 1884 détermine les signaux et les manœuvres dont l'emploi est prescrit afin de prévenir les sinistres maritimes. En France, une loi du 10 mars 1891 a établi des peines sévères contre les infractions à ce règlement. Sous le titre de *Code de l'abordage*, M. Robert Fremont étudie les dispositions de cette nouvelle loi, ainsi que toutes les responsabilités civiles qui résultent des abordages. Cette matière est surtout féconde en conflits de lois et de juridictions. M. Fremont discute les systèmes qui se sont produits dans le droit maritime, et il indique les solutions qui ont prévalu dans la jurisprudence des divers pays.

13. — Le *Code de commerce allemand* forme le XVIe volume de la *Collection de codes étrangers* dont nous parlions déjà tout à l'heure. Dans la marche de l'Allemagne vers l'unité législative, le droit commercial a précédé le droit civil. Un premier code de commerce général pour toute la Confédération germanique avait été préparé dans les années qui suivirent la conclusion du Zollverein ; il fut promulgué en 1848 par l'Assemblée de Francfort ; mais, dans la plupart des États, des lois nouvelles

et l'interprétation des tribunaux y apportèrent des discordances. En 1857, un nouveau projet fut élaboré par une commission réunie à Nuremberg, et il fut adopté dans presque toute l'Allemagne dès 1865. La Confédération de l'Allemagne du Nord s'étant constituée, ce même code fut mis en vigueur comme loi fédérale, à partir du 1er janvier 1870, et l'unité d'interprétation fut assurée par la création du tribunal supérieur de commerce de Leipzig. Ce code, toutefois, quoique plus étendu que le nôtre, n'embrasse pas tout le droit commercial allemand : en sus des théories générales, il traite principalement des sociétés et du commerce maritime. Le change, les faillites et l'organisation des tribunaux de commerce ont fait l'objet de lois spéciales. La traduction française du code de commerce allemand a pour auteur M. Paul Carpentier. Elle est accompagnée de notes et de renvois aux autres lois commerciales.

14. — En Italie, comme en France, les règles constitutives des sociétés anonymes préoccupent le législateur. Ces règles sont comprises dans le code de commerce italien, dont une commission prépare la revision. La partie relative aux sociétés commerciales a été confiée à une sous-commission qui a publié le résultat de son travail. M. J. de Johannis a examiné et critiqué les nouvelles dispositions proposées sur les sociétés anonymes dans l'*Economista*, et il a réuni ses articles dans une brochure intitulée : *Delle società commerciali anonime.*

Droit public. — 15. — Joseph de Maistre n'aimait pas qu'on lui parlât des États-Unis : « Je ne connais rien de si impatientant, disait-il, que les louanges décernées à cet enfant au maillot. Laissez-le grandir. » L'éminent philosophe avait raison pour son temps, mais il penserait autrement aujourd'hui. L'enfant a grandi, il a dépassé le siècle, et il donne un démenti à cette loi, constatée par Joseph de Maistre et restée vraie jusqu'à lui : qu'il n'y avait jamais eu de grande république. Malgré tous les vices de celle-ci, malgré toutes les causes de dissolution qu'elle renfermait dans son sein, elle a vécu, et, qui plus est, elle est restée assise sur les bases mêmes que lui avaient assignées ses fondateurs. Il y a là un phénomène de haute portée dans l'histoire des institutions humaines, et bien que cette pensée ne soit nulle part exprimée dans l'ouvrage dont nous allons parler, c'est elle, à notre avis, qui en fait le principal intérêt. Cet ouvrage est celui de M. Adolphe de Chambrun : *Le Pouvoir exécutif aux États-Unis.* La première édition en a paru il y a plus de vingt ans. L'auteur, membre du barreau de Washington, s'était proposé d'étudier dans ses principaux organes la constitution de l'Union américaine. Il a écrit un premier volume sur le pouvoir exécutif, et la mort ne lui a pas permis de faire davantage. C'est de ce volume que son fils, M. Pierre de Chambrun, vient de donner une nouvelle édition, précédée d'une intéressante préface.

Le pouvoir exécutif est, ce nous semble, la pièce maîtresse, à tout le

moins la pièce la plus originale, de l'œuvre des constituants américains de 1787. M. Adolphe de Chambrun a formulé en ces termes la question à laquelle son ouvrage doit répondre : « Comment un peuple démocratique est-il parvenu à organiser un pouvoir exécutif qui fût jusqu'à un certain point en mesure de tenir la place qu'ont occupée ailleurs la royauté historique ou la monarchie constitutionnelle dont l'Angleterre a créé le modèle ? » Tel est bien aussi le problème que les membres du congrès de Philadelphie avaient dans l'esprit. S'ils ont fait une république, ce n'est pas en haine de la monarchie ; c'est bien plutôt parce qu'ils n'avaient pas une monarchie à leur disposition et qu'ils se trouvaient dans la nécessité d'y suppléer. Aussi leur point de vue a-t-il été tout l'opposé de celui auquel se placèrent quelques années plus tard nos idéologues français de l'Assemblée constituante et de la Convention. Pour les constituants américains, l'important était de faire un pouvoir exécutif assez fort. Ils comprirent — et c'est ce qui atteste le mieux leur sagesse — que dans un Etat démocratique le danger viendrait toujours des envahissements du pouvoir législatif, et leur constante préoccupation fut d'assurer l'indépendance de l'exécutif et de lui fournir les moyens de se défendre. Ces moyens, ces armes dont le Président de l'Union est pourvu, M. de Chambrun les étudie et montre l'usage qui en a été fait depuis un siècle dans les circonstances critiques qu'a traversées le peuple américain. Dès le commencement, c'est grâce à l'indépendance qui lui était laissée par la constitution que Washington put établir et maintenir la neutralité des États-Unis dans la guerre entre la France et l'Europe coalisée, malgré la sympathie de la nation américaine pour la France et la rancune qu'elle conservait contre l'Angleterre. Plus tard, dans la formidable crise de la Sécession, c'est aussi en usant pleinement des pouvoirs qui lui appartenaient comme chef de l'armée que le président Lincoln put faire face à la révolte des États du Sud et conjurer toute tentative séparatiste des États du Nord, en suspendant même dans ceux-ci les garanties de l'*habeas corpus*. L'abus même de ses pouvoirs qu'on reprocha au président Johnson et qui motiva sa mise en accusation devant le Sénat, ne fut pas jugé suffisant pour entraîner sa condamnation ou sa destitution. Toutefois, il ne faut pas oublier — et M. de Chambrun insiste avec raison sur ce point dans son dernier chapitre — qu'aux États-Unis l'autorité exécutive, si forte qu'elle soit, est tenue en respect par le principe de l'autonomie de chaque État : nul ne peut prévoir ce qui arriverait le jour où ce principe viendrait à être méconnu. L'Union américaine est une grande république, mais c'est une république fédérative. Sa durée ne saurait être invoquée en faveur de toute autre république constituée différemment et dans un autre milieu.

16. — Si les auteurs de la constitution américaine furent des hommes sages et pratiques, les membres les plus fameux de nos diverses assem-

blées constituantes ne furent trop souvent que des esprits faux et de mauvais métaphysiciens. Nous en trouvons une nouvelle preuve dans une excellente monographie de M. Pierre Dandurand, sur *le Mandat impératif*. En 1789, les députés des trois ordres étaient venus aux États généraux avec des cahiers qu'ils avaient reçus de leurs électeurs et qui constituaient des mandats bien définis. Rien n'était plus gênant pour les doctrinaires qui entendaient refaire la France *ab ovo*, et c'est alors que Sieyès imagina la célèbre théorie d'après laquelle le député n'est pas le représentant de sa circonscription, mais l'est de la nation tout entière. Comme moyen de l'affranchir des engagements pris envers ses commettants, c'était très habile, car avec une entité comme « la nation, » on n'avait pas à se gêner, on savait d'avance qu'elle ne réclamerait pas. Au fond, ce n'était là qu'un sophisme, mais il n'en a pas moins eu une brillante fortune. Formulé en toutes lettres dans la constitution de 1791, il a passé dans beaucoup d'autres statuts constitutionnels en France et à l'étranger. Après l'avoir suivi dans ses pérégrinations, M. Dandurand n'a pas de peine à en montrer la fausseté. « On appelle actuellement « représentatif, » dit-il, un gouvernement où l'on ne sait pas ce qu'est le représenté (la nation n'a pas d'existence juridique) et où les prétendus mandataires ne sont pas responsables. Que l'on donne à cette forme de gouvernement le nom que l'on voudra : que l'on dise, si l'on veut, qu'elle est le plus noble des régimes que puissent accepter les sociétés humaines ; mais l'on ne peut dire avec exactitude que ce soit un gouvernement représentatif. » Il faut reconnaître cependant qu'une organisation du mandat impératif serait très difficile à notre époque ; étant donnée la compétence illimitée qu'on accorde aux assemblées politiques, il faut bien que le mandat conféré aux membres de ces assemblées soit également illimité.

17. — Avec l'ouvrage de M. Sigismond Balicki, *l'État comme organisation coercitive de la société politique*, nous montons un peu dans les nuages — dans ceux qui viennent d'outre-Rhin. L'auteur a cherché à construire une théorie de l'État, qu'il distingue avec raison de la société politique ; mais il se tient trop dans le vague et dans les généralités, au moins pour nous Français, qui voulons raisonner sur des choses précises et concrètes. Voici un résumé de son système, en même temps qu'un échantillon de son style : « Le peuple étant un groupe d'éléments dissemblables mis en rapport en leur qualité de contigus, c'est dans ce sens que nous pouvons définir l'État comme une organisation du peuple ; il est plus exactement une association spontanée (par ressemblance ou par concomitance) du groupe gouvernant, étendue en une association coercitive par contiguïté des hétérogénéités inhérentes à la société politique. » Nous parlions tout à l'heure de la forme fédérative de la république américaine ; M. Balicki s'en montre peu partisan : « Cette forme, dit-il,

a facilité jadis l'organisation provisoire de la nébuleuse sociale, encore chaotique et amorphe, mais elle devient de plus en plus une anomalie de structure ou un foyer pathogène. »

18. — De cette nébuleuse, hâtons-nous de descendre sur un terrain plus solide. Aussi bien, *les Budgets français*, par MM. Pierre Bidoire et Armand Simonin, sont faits pour nous ramener à la réalité. Ce volume comprend l'analyse du budget de 1896 et du projet de budget de 1897. On peut y voir ce que nous payons et de quels impôts nouveaux nous sommes gratifiés. En 1896, nous avons eu : 1° une extension de la taxe sur les voitures ; 2° un droit de timbre sur les valeurs mobilières étrangères ; 3° des surtaxes douanières en Algérie ; 4° une augmentation de l'impôt sur les cartes à jouer. Les auteurs donnent des explications très complètes et très claires sur ces nouvelles contributions, ainsi que sur les autres dispositions de la loi de finance. A l'occasion du projet de budget de 1897, ils rendent compte des discussions qui ont eu lieu à la Chambre sur l'impôt sur le revenu et l'impôt sur la rente, et au Sénat sur le régime des boissons. Une telle publication se recommande aux personnes qui s'intéressent aux questions financières ; elle sera surtout bonne à consulter à la veille des élections, quand nos députés viendront promettre de nouveau, comme ils le font consciencieusement tous les quatre ans, de « réduire les charges des contribuables ! »

Droit international privé. — 19. — Plus les relations entre les divers États et entre les individus appartenant à des États différents se resserrent et se multiplient, plus la science du droit international privé acquiert d'importance et de développement. Il en sera ainsi tant que l'unité de législation n'existera pas par toute la terre, et ce progrès est-il de ceux qui puissent se réaliser ? Serait-ce même un progrès, et ne faut-il pas que les lois d'une contrée soient appropriées à sa situation géographique, au sol, au climat, aux besoins et aux mœurs des habitants ? Quoi qu'il en soit, les questions de droit international se rencontrent de plus en plus fréquemment dans les affaires et dans les débats judiciaires. Les quelques principes que fournissent les législations de chaque pays sont loin de suffire pour les résoudre. En aucune matière juridique l'intervention de la doctrine n'est plus nécessaire, et son rôle doit consister, comme dans les autres branches du droit, non seulement à poser des règles théoriques, mais encore à en montrer l'application dans les faits. Tel est aussi le but que s'est proposé M. Albéric Rolin dans le traité qu'il vient de publier en trois volumes, sous le titre de *Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil*. L'auteur a longtemps enseigné le droit international privé à l'Université de Gand ; il s'est associé pendant vingt-cinq ans aux travaux de l'Institut de droit international, que présidait M. Rolin-Jacquemyns, son frère, et dont lui-même a été le secrétaire et le vice-prési-

dent. C'est assez dire que son ouvrage ne peut manquer d'acquérir, en France comme en Belgique, une haute et légitime autorité. La jurisprudence et les auteurs français y sont, d'ailleurs, cités aussi bien que les auteurs et la jurisprudence belges. Le premier volume est consacré à l'exposé des principes généraux ; les deux autres sont réservés aux applications et aux questions de détail, qui sont étudiées en suivant l'ordre du code civil. Une introduction historique, placée en tête du premier volume, fait connaître les origines du droit international et les diverses écoles qui se sont formées parmi les jurisconsultes adonnés à cette science. Aujourd'hui, grâce à l'influence des jurisconsultes italiens, la tendance est d'accorder la préférence à la loi d'origine sur la loi du domicile ou sur la loi territoriale ; on est allé jusqu'à dire que la loi d'origine devait être appliquée toutes les fois qu'un principe d'ordre public ne s'y opposait pas. Mais c'était une exagération évidente : dès l'instant qu'il peut y avoir conflit entre diverses législations, c'est que chacune d'elles a son domaine propre, qui doit être délimité et respecté. M. Rolin soutient, en général, les doctrines qui ont été préconisées par l'Institut de droit international privé ; il se décide ordinairement pour les solutions les plus libérales et les plus pratiques. Nous regrettons, toutefois, de le voir adopter pleinement la théorie de Laurent, d'après laquelle les personnes morales ou juridiques ne peuvent être que des créations de l'État. Que l'État puisse frapper d'incapacité ces personnes, comme il pourrait rendre incapables même des personnes physiques, cela est certain : l'État peut tout ce qu'il veut ; il peut violer tout à son aise le droit naturel. Mais, quand on pose en principe que les personnes morales sont incapables et inexistantes de droit et que c'est l'État seul qui peut leur donner l'être, on renverse les rôles, on raisonne comme si l'État avait d'abord confisqué à son profit le droit d'association, sauf à ne le rendre aux citoyens que par petites fractions. On suppose que le droit de l'État est antérieur à celui des citoyens. Nous sommes surpris qu'un esprit aussi lucide et un jurisconsulte aussi éminent que M. Rolin ait pu verser dans une semblable erreur.

20. — Il existe, comme on sait, une *Union internationale pour la protection de la propriété industrielle*. Elle a été instituée par une convention signée à Paris en 1883 et qui a été revisée depuis dans des conférences tenues à Rome en 1886 et à Madrid en 1891. MM. Pouillet et Plé viennent de publier un commentaire de cette convention ; les personnes qui ont à faire respecter à l'étranger des brevets d'invention, des dessins ou modèles industriels, des marques de fabrique ou des noms commerciaux, y trouveront toutes les explications utiles pour pouvoir bénéficier de la garantie légale dans les États qui ont adhéré à l'Union.

Histoire du droit et des institutions. — 21. — M. Munier-Jolain professe à la Sorbonne un cours libre sur *la Plaidoirie dans la langue*

française. Dans la première partie de ce cours, publiée l'an dernier, il a fait l'histoire de la plaidoirie jusqu'à la fin du XVIIe siècle. On a élevé des doutes sur le point de savoir si la plaidoirie, le discours judiciaire, pouvait former un genre littéraire. Question étrange, assurément. Les plus grands noms de l'éloquence, Démosthène et Cicéron, ne sont-ils pas des noms d'avocats? M. Munier-Jolain, dans tout son cours, s'est appliqué à montrer que la plaidoirie en France avait toujours été en corrélation avec la littérature du moment. Au XVIIIe siècle, cette loi continue de se vérifier. Dans la première moitié, avec Louis de Sacy, avec l'illustre Cochin, avec Normand, Aubry, Julien de Prunay, la plaidoirie, fidèle au goût classique qui domine encore, se plaît aux considérations philosophiques. Bientôt, elle subit l'influence des *Lettres persanes*, et se fait volontiers facétieuse, railleuse, incrédule; elle vise à l'esprit. Mais, au milieu du siècle, apparaît Rousseau, avec son style imagé et larmoyant, avec ses appels incessants à la vertu et au sentiment. On entre alors dans la période que M. Munier-Jolain a très bien nommée celle de la plaidoirie sentimentale. Le maître incontesté du barreau à cette époque est Gerbier. Son éloquence a été louée unanimement par ses contemporains. Malheureusement, il n'en est rien resté. Le grand avocat n'a pas pris la peine d'écrire ses discours pour la postérité, et ses notes elles-mêmes, déposées à la bibliothèque de l'ordre, ont péri en 1871 dans l'incendie du Palais de justice. Ne pouvant parler de Gerbier que par ouï-dire, M. Munier-Jolain en parle très peu, trop peu même à notre avis, tandis qu'il nous entretient longuement d'hommes qui lui étaient inférieurs à tous égards, comme Target et Linguet. La matière, il est vrai, ne lui manque pas: elle abonde. Le XVIIIe siècle est le beau temps de la chicane. Les joutes du Palais attirent tous les regards; les causes célèbres succèdent aux causes célèbres. On rendra toujours un ouvrage intéressant en racontant des procès comme ceux de la marquise de Sassy, de Saurin et de Jean-Baptiste Rousseau, de Mlle de Monnier, de la Rosière de Salency. M. Munier-Jolain n'a eu garde d'oublier cette partie, la plus intéressante de son sujet. Il nous conte tout cela avec esprit. Il nous montre enfin, dans les deux derniers chapitres, les écrivains-avocats : Voltaire, dans l'affaire de Calas; Beaumarchais, dans l'affaire Goezman. Eux-mêmes, ces maîtres railleurs, sacrifient au goût du jour; nous voyons Voltaire sensible, Beaumarchais éploré. La plaidoirie a véritablement subi, comme le siècle tout entier, l'influence de Rousseau; elle s'en ressentira jusqu'au jour où les avocats devront céder la parole aux orateurs de la Révolution, eux aussi disciples de Rousseau.

22. — Pauvres avocats! eux qui avaient tant fait pour préparer la Révolution!.... Dès 1790, Camille Desmoulins se réjouissait déjà de voir leurs robes destinées à servir d'épouvantails aux oiseaux!.... On trouvera un assez bon nombre de mots et d'anecdotes de ce genre dans la

brochure de M. Félix Godart, sur *la Réforme judiciaire de 1789 à 1791, d'après Camille Desmoulins*. Cette brochure, du reste, n'est guère qu'un recueil de citations tirées des *Révolutions de France et de Brabant* ou du *Vieux Cordelier*. Quant au nouvel ordre judiciaire institué par la Constituante, Camille Desmoulins n'en a pas été plus satisfait que de l'ancien; en 1791, il disait aux nouveaux magistrats élus : « Scélérats, je suis au milieu de vous comme d'un coupe-gorge ! »

Ouvrages divers. — Nous avons encore à signaler quelques ouvrages de pure pratique; il suffira de les indiquer aux personnes qu'ils peuvent intéresser.

23. — Sous le titre de *Répertoire alphabétique de droit usuel*, MM. Ambroise Rendu et Paul Bénard ont résumé et classé alphabétiquement de très nombreuses solutions empruntées à la jurisprudence des douze dernières années. L'ouvrage forme deux gros volumes, et sur une foule de questions, en matière de droit civil, de droit commercial, de droit pénal et de droit administratif, il donne une réponse précise et appuyée de décisions judiciaires. Les auteurs, dans leur préface, indiquent qu'ils destinent ce répertoire aux personnes ne connaissant pas le droit, mais nous croyons qu'il sera encore plus utile aux hommes d'affaires, qu'il dispensera souvent d'avoir recours à des ouvrages plus volumineux et moins faciles à consulter.

24. — Le *Traité théorique et pratique des expertises*, par M. Oscar Dejean, est bien connu de tous ceux qui s'occupent de procédure. C'est le meilleur guide que puissent prendre les experts. Il traite d'une manière approfondie de tous les genres d'expertises et contient de nombreuses formules de rapports et d'autres actes. La troisième édition, qui vient de paraître, a été revue et mise au courant, après la mort de l'auteur, par MM. C. Flamand et Éd. Peltier. La partie concernant les expertises administratives a dû être refondue presque complètement, en raison des lois récentes qui sont intervenues en cette matière.

25. — Un ouvrage également très connu et fort estimé, c'est le traité sur les *Principes de l'enregistrement*, de M. Gabriel Demante. Une quatrième édition de cet ouvrage a paru de 1888 à 1890. Mais, comme l'enregistrement est une des matières sur lesquelles on légifère le plus, M. Demante vient de publier, comme supplément à ses *Principes*, une brochure contenant l'*Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896*. Les lois y sont d'abord mentionnées et analysées chronologiquement, puis une table de concordance indique les numéros de l'ouvrage de M. Demante auxquels il faut les rattacher.

26. — Les marchands de vins en gros, entrepositaires, distillateurs, liquoristes, vinaigriers, sont assujettis par la loi à tant d'obligations, exposés à tant de contraventions, qu'un manuel destiné à leur faire

connaître exactement leurs devoirs et leurs droits a certes bien sa raison d'être. S'il est vrai qu'il n'en existait pas encore, ils doivent savoir gré à M. H. Ferrand d'avoir composé pour eux son petit volume intitulé *les Recensements chez les marchands en gros*. M. H. Ferrand connaît à fond la législation des contributions indirectes; il s'en est fait une spécialité. Aussi a-t-il pu insérer dans son volume les consultations qu'il a données à ses clients. C'est un livre pratique par excellence, une arme de légitime défense contre les excès de zèle des employés de la régie.

27. — Autre manuel : *Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques*, par M. J. Gaure. Ce livret s'adresse presque à tout le monde, car presque tout le monde est bailleur ou locataire, maître ou ouvrier. Il indique les règles des diverses sortes de baux, les conditions auxquelles on peut traiter avec un fermier, engager un domestique.... Que n'indique-t-il aussi la manière de trouver un bon fermier ou un bon domestique !....

MAURICE LAMBERT.

PHILOSOPHIE

1. *Cours de philosophie*, par F. J. Tours, Mame; Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de 900 p., 7 fr. 50.

PSYCHOLOGIE. — 2. *De l'Erreur*, par V. BROCHARD. 2e édit. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 283 p., 5 fr. — 3. *Matière et Mémoire*, par H. BERGSON. Ibid., 1896, in-8 de III-280 p., 5 fr. — 4. *Essai sur les fondements de la connaissance mystique*, par E. RÉCÉJAC. Ibid., 1897, in-8 de 306 p., 5 fr. — 5. *La Psychologie dans l'opéra français*, par L. DAURIAC. Ibid., 1897, in-12 de 164 p., 2 fr. 50.

MÉTAPHYSIQUE. — 6. *Ontologia; Metaphysica generalis*, auctore C. DELMAS, S. J. Parisiis, Retaux, 1896, in-8 de XXX-883 p., 8 fr. — 7. *L'Idée spiritualiste*, par ROISEL. Paris, Alcan, 1896, in-12 de 200 p., 2 fr. 50.— 8. *La Cause première d'après les données expérimentales*, par E. FERRIÈRE. Ibid., 1897, in-12 de 452 p., 3 fr. 50. — 9. *L'Opposition universelle*, par G. TARDE. Ibid., 1897, in-8 de VIII-451 p., 7 fr. 50.

1. — Il serait superflu de louer les qualités pédagogiques des Frères des Écoles chrétiennes; on est sûr, lorsqu'ils traitent une question, qu'ils y introduisent l'ordre, y répandent la clarté, ne perdent jamais de vue le côté pratique et les applications : histoire ou grammaire, arithmétique ou géographie, tous les ouvrages modestement signés F. J. offrent ces caractères. Mais on pourrait s'étonner qu'ils abordent les questions philosophiques si la lecture du *Cours* qui vient de paraître ne changeait la surprise en éloge. Ce livre est très utile, bien composé et, par surcroît, fort intéressant : l'élève sera souvent tenté de le parcourir et se plaira aux citations qu'il renferme. Il est imprimé en trois caractères : les plus gros sont destinés à la doctrine essentielle, et il suffirait, à la rigueur, de comprendre et d'apprendre ces paragraphes pour acquérir une connaissance, sommaire sans doute, mais suffisante pour les divers examens. Cependant, en lettres plus petites, sont donnés des dévelop-

pements qui complètent, enrichissent la pensée, et en d'autres, encore plus fines, des tableaux analytiques résumant les leçons. A mon gré, c'est surtout ici que se montrent l'originalité et la supériorité de ce Cours, car ces tableaux sont remarquables par leur netteté et leur méthode. Lisez, pour vous en convaincre, ceux qui sont consacrés aux divers états de l'esprit par rapport à la vérité, à la valeur objective de la connaissance ou à la méthode des sciences mathématiques. Ils ne sont pas seulement précieux pour les élèves, car aux maîtres eux-mêmes ils fourniront un plan rationnel et un cadre logique de leçons substantielles. La doctrine est un essai de conciliation, généralement heureux, entre les systèmes et les résultats de la philosophie moderne, en ce qu'ils ont d'acceptable, et les enseignements de saint Thomas et de l'école. On pourra penser que certaines parties, la théodicée, par exemple, sont un peu écourtées, et regretter surtout que les citations qui éclaircissent le texte ne soient pas accompagnées des références qui aideraient à les retrouver ; cette remarque n'enlève rien de son mérite à cet excellent livre.

2. — Il est facile d'expliquer l'ignorance, qui est un état négatif de l'esprit, une absence de pensée ; la théorie *De l'Erreur* est plus compliquée, puisqu'elle suppose une adhésion de l'esprit à ce qui n'est pas. M. Brochard l'a tentée, il y a vingt ans, dans une étude très justement remarquée, dont paraît aujourd'hui la deuxième édition. La thèse de l'auteur est que « l'individu n'abdique plus devant l'absolu. Il s'était posé comme pensée en présence de la chose en soi ; il se pose comme liberté en face de sa propre intelligence » (p. 165). A cette proposition et aux termes qui l'énoncent, vous avez reconnu Kant et, mieux encore, M. Renouvier. La première partie du livre de M. Brochard est l'examen des systèmes de Platon, Descartes et Spinosa au sujet de la question qui nous occupe. Ils sont étudiés avec discernement et bien exposés, mais l'opinion de l'auteur nous intéresse plus que sa critique. Il ramène toute certitude à la croyance et fait de celle-ci un acte volontaire soumis aux conditions de la liberté. C'est par tâtonnements, approximations, hypothèses, que l'intelligence pourrait atteindre la vérité. Dès lors, il nous semble que l'adhésion au vrai est une rencontre heureuse parmi d'innombrables chances d'erreur. Comment l'intelligence pourra-t-elle justifier la fermeté de cette adhésion, son repos en elle, son absence de doute, la certitude enfin? Il y a certainement une part de vérité dans l'opinion qui attribue la possibilité logique de l'erreur « à la dualité de la sensation et de l'imagination, » surtout si on ajoute que « l'imagination prépare seulement la matière de l'erreur : l'entendement l'achève » (p. 211). On peut affirmer, on doit soutenir que « c'est le sentiment de la volonté qui réalise et achève l'erreur » (p. 237), car en un sens toute erreur est volontaire — ce qui n'implique pas que toute erreur soit coupable. Mais la volonté est principe « moral, » non principe

« metaphysique » de l'erreur. Celle-ci est un acte de l'intelligence, un faux jugement. C'est par sa claire apparition que le vrai constitue objectivement l'évidence et produit subjectivement la certitude. On se trompe lorsqu'on juge de l'accord et du désaccord de deux pensées sans l'évidence médiate ou immédiate, mais la certitude suppose toujours la vérité, et la certitude est un état « intellectuel. »

3. — La thèse de doctorat soutenue, il y a six ans, en Sorbonne, sur les données immédiates de la conscience, a conquis tout de suite à M. Bergson une place remarquée parmi les philosophes contemporains. L'ouvrage qu'il publie aujourd'hui est un essai sur la relation du corps à l'esprit. La mémoire nous offre un problème privilégié qui permettra de fixer les données précises et d'éliminer les « inconnues » de la question. Ce qui est « donné » d'abord, ce sont des images, perçues quand s'ouvrent les sens, inaperçues quand ils se ferment ; parmi elles, une image est connue non seulement par mes perceptions, et de l'extérieur, mais par mes affections, et de l'intérieur. C'est mon corps, qui ne saurait en aucun sens, à aucun degré, faire naître une représentation ; il n'est que centre d'action. La perception de la matière est donc constituée par les images rapportées à l'action possible d'une certaine image déterminée : le corps. Ces images, leurs actions et réactions, leurs variétés en elles-mêmes, forment le monde de la science ; leur variation pour une seule image privilégiée (mon corps) et dans la mesure où elles réfléchissent son action possible, forme le monde de la conscience. Ce qui n'intéresse nos besoins ni nos fonctions est éliminé de l'ensemble des images dans la perception pure qui se rapporte à la pratique, à la vie, non à la connaissance, à la contemplation. Interposé entre les objets qui ébranlent mon corps et ceux que je pourrais influencer, mon système nerveux joue le rôle d'un simple conducteur qui transmet, répartit ou inhibe du mouvement. Donc ce ne seront point les impressions de mon corps qui se constitueront en objets indépendants dont l'ensemble est le monde, mais mon corps qui finira par se dessiner distinct et invariable au milieu des images mouvantes. Pour le démontrer, M. Bergson discute les faits que l'on pourrait alléguer contre lui : besoin d'éducation pour nos sens, prétendue énergie spécifique des nerfs, passage progressif et insensible de l'état représentatif étendu à l'état affectif qui semble inétendu : la perception est en dehors de mon corps, l'affection dans mon corps. Ainsi est évitée l'antinomie entre le réalisme et l'idéalisme, sauvegardé l'existence du monde extérieur, confirmée la certitude du bon sens auquel l'auteur de *Matière et Mémoire* se flatte de revenir par une voie quelque peu détournée et où nous croyons que le « bon sens » se trouverait parfois désorienté. Par ce moyen s'opère la sélection des images pour la représentation et se détermine le rôle du corps.

En même temps sont combattues les hypothèses de la psychologie

physiologique sur les rapports de la mémoire et du cerveau. On connaît les ingénieuses théories des traces, résidus, empreintes, imaginées par Wundt, Maudsley, Ribot, etc., pour expliquer la reconnaissance des images ; M. Bergson, pour en instituer la critique, distingue deux formes de mémoire, celle qui imagine et celle qui répète : le souvenir et l'habitude : par exemple, le rappel d'une des lectures particulières au moyen desquelles l'élève a appris sa leçon, et cette leçon elle-même. Celle-ci paraît emmagasinée dans les mécanismes moteurs qui utilisent le passé, celle-là dans les images-souvenirs personnelles qui en dessinent tous les événements avec leur contour, leur couleur et leur place dans le temps. Les hypothèses de Ribot : coïncidence des traces cérébrales, de Höffding : mouvements cérébraux que l'exercice faciliterait ; de Munk : cellules de perception communiquant avec des cellules où reposent les souvenirs, ne trouvent pas grâce devant l'auteur, et il veut montrer ce qu'il y a, d'après lui, d'irréductible entre des phénomènes matériels et des souvenirs. « Nous soutenons qu'il ne peut rien rester d'une image dans la substance cérébrale, et qu'il ne saurait exister non plus un centre d'aperception, mais qu'il y a simplement, dans cette substance, des organes de perception virtuelle, influencés par l'intention du souvenir, comme il y a à la périphérie des organes de perception réelle influencés par l'action de l'objet » (p. 137, *note*). Il n'admet donc pas, pour expliquer l'attention par laquelle les images passées seraient reconnues, la concentration de l'esprit (Hamilton), l'effort aperceptif (Wundt), une tension particulière de l'énergie cérébrale (Maudsley), une dépense centrale de force venant s'ajouter à l'excitation reçue (W. James). Notre perception distincte est comparable à un cercle fermé où l'image-perception dirigée sur l'esprit et l'image-souvenir, lancée dans l'espace, courraient l'une derrière l'autre. Mais quoi qu'on pense de la subtile théorie de M. Bergson, on lui sait gré d'avoir fortement ébranlé la « certitude » des hypothèses physiologiques qui impatiente, à la longue, tant l'assurance de ceux qui les soutiennent est impertinente et mal fondée. Ces considérations nous introduisent au cœur du problème : la survivance des images. Pour l'éclaircir, rappelons-nous que la matière est un présent qui recommence sans cesse, et inversement, notre présent est la matérialité de notre existence, c'est-à-dire un ensemble de mouvements et de sensations. Or, la perception est tellement imprégnée de souvenirs que nous ne percevons pratiquement que le passé. Entre ces trois termes : souvenir pur, souvenir-image, perception, qui participent l'un de l'autre, notre pensée chemine d'un mouvement continu. Les souvenirs existent à l'état latent en dehors de la conscience, mais le passé n'a pas cessé d'exister ; coextensive à la conscience, la mémoire retient et aligne à la suite, les uns après les autres, tous nos détails au fur et à mesure qu'ils se produisent, laissant à chaque fait sa place et par conséquent lui mar-

quant sa date, se mouvant bien réellement dans le passé définitif. Le cerveau ne serait plus donc qu'un intermédiaire entre les sensations et les mouvements, la pointe extrême de la vie mentale, pointe sans cesse insérée dans le tissu des événements qui oriente la mémoire vers le réel, la relie au présent; la mémoire reste indépendante de la matière. Nous pouvons maintenant fixer les images : le corps a pour fonction essentielle de délimiter pour l'action la vie de l'esprit. Cependant, la conscience et la matière, qui entrent en contact dans la perception, se distinguent sans doute, mais s'unissent, et de telle sorte (dans la conclusion de l'ouvrage) que le dualisme entre l'âme et le corps semble disparaître, puisque la triple opposition entre l'inétendu et l'étendu, la quantité et la qualité, la liberté et la nécessité, est atténuée ou levée. C'est en fonction du temps et non de l'espace que doit être établie la distinction entre la matière et l'esprit.

J'ai voulu exposer plutôt qu'apprécier : la tentative est nouvelle, les doctrines originales, l'esprit métaphysique incontestable, la souplesse et la finesse remarquables, l'effort de réflexion intense, le lien qui relie les diverses parties du système, sensible et visible, la langue, malgré les abstractions et les obscurités, nette et ferme, et pourtant, à chaque pas, les objections se présentent, l'intelligence est déconcertée. Tel le plan d'un édifice où se révélerait un style nouveau, dans un ordre inattendu, délicatement orné, mais que l'on voit, que l'on sent irréalisable; c'est un palais de rêves : aucune créature vivante n'y saurait trouver un abri — moins encore une demeure.

4. — Connaissez-vous une bonne définition du mysticisme? On sait la part que lui fit V. Cousin parmi les écoles de philosophie avec l'idéalisme, le matérialisme et le scepticisme. Faut-il le définir avec Littré « une croyance religieuse ou philosophique qui admet des communications secrètes entre l'homme et la divinité? » et doit-on affirmer qu'il prive le mystique de sa liberté et de sa raison? M. Récéjac a voulu établir *les Fondements de la connaissance mystique*, depuis l'alexandrinisme jusqu'à l'occultisme, c'est-à-dire depuis une illusion jusqu'à une superstition. Il s'agit en son travail non du mysticisme chrétien, mais « de tous les moyens de transcendance qui tendent à égaler l'expérience aux désirs de la liberté » (p. 5). La formule est-elle obscure? Ne vous en plaignez pas : vous savez bien que celui qui n'aurait que des idées claires serait un sot — on l'a dit, — mais en tout cas, celui qui imprimerait clairement ses pensées manquerait aux traditions en honneur aujourd'hui dans les soutenances des thèses philosophiques. L'absolu, les symboles, le cœur, trois parties distinctes. Celui qui affecte de prendre conscience de l'inconnaissable sans aucun secours de dialectique, et croit arriver par voie d'amour où la pensée seule ne peut atteindre, est un mystique; en quoi sa manière de connaître diffère-t-elle de l'empirisme,

du déterminisme, du positivisme, du criticisme, du rationalisme? L'auteur aborde avec une érudition louable et une subtilité nécessaire les systèmes qu'il veut comparer, afin de déterminer la possibilité, la position moyenne et sûre du mysticisme. Il est moins heureux quand, ayant défini l'inspiration « une intensité de conscience, » il la déclare identique à la raison. Elle exprime ses « intuitions » par des symboles imaginaires créés, donc purement subjectifs, ainsi que les divers phénomènes : songe prophétique, voix, extases, stigmates. Mais puisque l'absolu n'a pas accès dans l'entendement, et que le contenu de la conscience mystique est imaginaire, reste le « cœur, » qui fait de l'absolu un objet intérieur, explique son influence morale et « force le surnaturel à s'enfermer dans ces seules régions de la conscience où il peut se loger sans contradiction » (p. 288). « Dieu sensible au cœur, » le commentaire de ce mot de Pascal est la partie décisive de cet ouvrage qui, certes, est suggestif et parfois profond, mais où l'auteur se dépense et s'acharne à la solution d'un problème mal posé. Il n'y a pas de connaissance mystique naturelle; Dieu n'est pas objet d'intuition pour l'intelligence livrée et laissée à ses propres forces, mais il peut se communiquer à l'âme en l'élevant à une vie supérieure à sa vie propre; il peut faire pénétrer en elle quelques rayons de la Lumière éternelle. L'âme n'a qu'à donner son attention simple et paisible aux communications divines; son intelligence, sa volonté, sa sensibilité elle-même sont alors transformées. Est-il possible, serait-il permis d'analyser les opérations des facultés humaines élevées à un état surnaturel? Certainement cela est légitime et serait très intéressant, à la condition que, sans vouloir démontrer par la raison cette élévation de l'homme à un état supérieur, on la déclarât possible (puisque Dieu est tout-puissant), réelle (car elle est historiquement et expérimentalement prouvée) et qu'on se gardât de la confondre avec un rêve, une illusion, un produit de notre désir, une création de notre liberté. Mais alors sans doute Dieu serait autre chose que « notre propre cœur élevé à la n^e puissance » (p. 288), et les conclusions de la thèse de M. Récéjac seraient très différentes, opposées même à celles qu'il nous présente dans un langage qui n'est pas le nôtre.

5. — Vanter Rossini, défendre Meyerbeer, nommer Auber, c'est presque de la hardiesse : M. Lionel Dauriac a eu ce courage, en pleine Sorbonne, avec des preuves musicales fournies par un piano dont il joue, dit-on, fort bien. N'allez pas demander ce que les philosophes ont à démêler avec l'opéra français, car la musique ressortit à l'esthétique, et celle-ci est connexe à la psychologie. Aussi bien, la préface de *la Psychologie dans l'opéra français* est une démonstration « par le fait. » L'œuvre d'art est une cause; elle produit un effet : l'émotion; elle suscite un genre d'images, moyen dont elle dispose. Fixer les relations entre l'œuvre musicale, ses procédés, ses conséquences; dire ce qu'elle est dans l'in-

tention du compositeur, en elle-même, en nous, c'est affaire aux psychologues, et le professeur de la Faculté de Montpellier, un penseur doublé d'un artiste, était parfaitement outillé pour ce travail. D'après lui, l'inspiration, source de l'œuvre d'art, est reçue et non produite : d'où vient-elle, comment agit-elle, par quelle éclosion se révèle son influence, en quelles conditions se développe-t-elle, d'abord inconsciente, intérieure, puis jaillissant et débordant dans l'œuvre qu'elle anime, dont elle est la vie et l'éclat ?.... Il répond à ces questions par l'analyse détaillée de *la Muette*, de *Guillaume Tell* et de *Robert le Diable*. En lisant ce volume, je me rappelais qu'il y a un mois, j'entendais deux enfants fredonner avec justesse des phrases des *Maîtres chanteurs* et paraissant y prendre un plaisir sincère. Nous avons quelque peine, nous dont l'enfance fut charmée, il y a trente ans, par les mélodies de *la Favorite*, de *Norma* ou des *Diamants de la Couronne*, à croire et à comprendre que des enfants se plaisent à la musique sévère et si peu accessible de Wagner. L'éducation de l'oreille et du goût ont donc été refaites : n'y a-t-il aucun élément conventionnel dans ces appréciations, jusqu'à quelle époque durera cet enthousiasme, par quoi sera-t-il remplacé ?.... Un psychologue aurait le droit de traiter ces questions. Pour ma part, je sais gré à M. Dauriac d'avoir donné quelques-unes des raisons qui justifient nos admirations d'autrefois. Il s'est acquitté de sa tâche avec compétence et discrétion. Certes il n'est pas suspect, car il affirme que « le génie musical de Wagner, son aptitude à la création des formes, l'élèvent au-dessus de Meyerbeer et l'élèvent infiniment » (p. 161), et pourtant, il ose vanter cette prose claire, précise, élégante, spirituelle qui est la musique d'Auber, louer Rossini comme un des plus grands musiciens de ce siècle et démêler les éléments tragiques et pathétiques, les jolis effets entraînants et pittoresques de *Guillaume Tell*. Il nous apprend que dans une récente histoire du drame musical, M. Schuré « s'est passé la fantaisie d'omettre Meyerbeer ! » Nous accorderons qu'il y a des vulgarités dans sa mélodie, des insuffisances parfois dans l'orchestration de ses opéras, la trace d'effort en certaines parties de son œuvre, mais nous remercions M. Dauriac d'avoir reconnu ses qualités dramatiques de premier ordre et d'avoir écrit qu'il fut « un ouvrier de génie dans l'art de mettre en musique une situation et de développer en musique un caractère » (p. 161).

6. — Si la philosophie tend à devenir de plus en plus la première des sciences inexactes, c'est assurément parce qu'on essaie de la constituer en dehors de la métaphysique. Un bon traité d'ontologie est donc indispensable : celui-ci est excellent. L'auteur n'a point visé à l'originalité ou à l'imprévu, mais à être exact, solide, rigoureux, et il a pleinement réussi : L'être en général, ses propriétés ; la substance et l'accident ; les causes, la perfection de l'être, tels sont les cinq chapitres en lesquels se divise la métaphysique générale. Les questions qui s'y rapportent sont

nettement posées, envisagées sous tous leurs aspects, étudiées avec le développement qui leur convient, mais largement, de haut, sans vaines subtilités, sans abus des distinctions ou des définitions purement verbales en lesquelles se complaisaient les scolastiques de la décadence. L'ampleur des thèses est un secours et un plaisir pour l'esprit qui suit la pensée parmi ses détours et ses progrès, je ne dis pas sans attention mais sans effort ni fatigue, tant l'ordre est logique, le style limpide. Le P. Delmas a écrit son livre en latin ; peut-être aurais-je désiré, — tant il serait utile que les notions métaphysiques devinssent générales — que le lecteur français pût le lire dans sa langue ; cependant ce cours de métaphysique générale a été professé en Espagne, et les usages, les règles de la Compagnie de Jésus veulent que la philosophie s'exprime dans la langue de saint Augustin et de saint Thomas. Les philosophes remarqueront les questions : *de creatis possibilibus*, *de supposito et persona*, qui révèlent un esprit philosophique très délié. Naturellement, nécessairement, heureusement, l'auteur prend parti dans les questions controversées : s'agit-il, par exemple, de la distinction entre l'essence et l'existence créée, il se prononce avec Suarez, de Lugo, Kleutgen, pour une distinction virtuelle, mais avec une si parfaite modération, que les plus agressifs, les plus impatients des thomistes seront obligés de reconnaître la courtoisie scientifique de leur adversaire. Pour moi, je crois qu'il mérite des louanges pour n'avoir grossi ni exagéré l'importance de ces questions d'école, intéressantes certes et curieuses, mais non essentielles, comme plusieurs semblent le croire. On peut revendiquer le titre de disciple de saint Thomas, bien que l'on prenne la liberté d'interpréter autrement que certains thomistes telle ou telle doctrine du maître et même de s'écarter de son enseignement en quelque point secondaire. Nous recommandons avec confiance l'*Ontologia* du R. P. Delmas comme un livre de saine et abondante doctrine, très utile aux élèves et où les maîtres eux-mêmes trouveront une occasion favorable et un moyen efficace de rappeler à leur mémoire des thèses un peu oubliées, de renouveler, d'enrichir et d'agrandir leur enseignement.

7. — « *L'Idée spiritualiste* apparut dès les temps quaternaires. » M. Roisel cherche comment elle s'est développée, sous quelles formes, à travers les âges, pour « générer » les religions. Les premiers hommes se sont figuré que les corps de la nature sont habités par des esprits qui agissent, comme eux, volontairement. La crainte et le besoin de protection ont produit le culte. Du fétichisme, l'humanité évolua vers l'hypothèse de l'existence d'un esprit perpétuellement actif et d'une matière inerte. Le scythisme représente cet état propre aux peuples occidentaux. Des rites sanglants, des sacrifices humains s'y joignirent dans le moloïsme et chez les Hébreux, dont « le dieu était aussi sanguinaire que ceux des tribus sémitiques voisines » (p. 30) ; heureusement, les

prophètes tentèrent de modifier les coutumes traditionnelles, encore subsistantes dans les meurtres rituels que les juifs modernes pratiquent quelquefois. A l'opposé de ces conceptions, les aryens considérèrent l'univers comme l'émanation d'une substance éternelle et incommensurable ; la philosophie grecque mêla les doctrines scythiques à cette cosmogonie et considéra le principe actif comme absolument spirituel. Les emprunts faits par le christianisme au mazdéisme, au néo-platonisme, etc., expliquent ses dogmes : il a substitué les souffrances de l'enfer aux sacrifices humains. A cet exposé historique l'auteur joint une critique des diverses idées religieuses auxquelles il faut substituer l'atomisme de Leucippe, Démocrite, Épicure, « l'hypothèse la plus rationnelle de toutes celles que l'homme ait encore conçues » (p. 121). Je regrette très vivement la soirée employée à lire ce petit volume : c'est un fatras de documents parfaitement connus, ordinairement présentés d'une manière incomplète et inexacte, reliés par des considérations sans valeur qui rappellent les œuvres de Dupuy et de Volney, sans les égaler ou pouvoir même leur être comparé. M. Roisel prête à ses adversaires des arguments insuffisants ou ridicules auxquels il substitue des « preuves » qui ne démontrent rien. Il est facile de trouver ailleurs, mieux présentés, les quelques détails intéressants que renferme cet opuscule, il est difficile de mêler aux faits plus d'assertions gratuites, de théories fausses, de notions confuses, d'en déduire des conséquences plus illogiques.

8. — M. E. Ferrière s'entendrait dans ses affirmations avec l'auteur de *l'Idée spiritualiste*. Ceux qui ont lu les précédents ouvrages de ce vulgarisateur du monisme matérialiste : *La Matière et l'énergie*, *la Vie et l'âme*, savent à quoi s'en tenir et connaissent les détestables doctrines qui les inspirent. Ce dernier ouvrage : *La Cause première d'après les données expérimentales*, est la conclusion d'une trilogie dont le but est « de démontrer l'unité de substance au moyen des faits positifs, à l'exclusion de tout argument *a priori* (p. 5). Cette substance unique se manifeste à l'esprit humain sous deux aspects qui semblent distincts, mais qui, en réalité, sont simultanés, indissolubles et identiques : ces deux aspects sont la matière et l'énergie » (p. 424). Le fond permanent révélé par ces deux propriétés essentielles est la cause première, nécessaire, absolue, éternelle, infinie, universelle. Mais il est impossible de lui donner les attributs moraux : puissance, intelligence, sagesse, amour. Les deux derniers, en effet, sont incompatibles avec quantité de faits empruntés au monde organique ou inorganique, et le premier suppose l'existence d'un cerveau : or, celui-ci n'étant que le résultat d'une longue évolution, la puissance intelligente serait postérieure à son œuvre.... Résignons-nous donc à ignorer et bornons-nous à l'affirmation d'une cause première immanente que nous appellerons infinie, finie, indéfinie, suivant notre manière de la concevoir.... Cette doctrine

est abominable et criminelle, puisque c'est le brutal et odieux athéisme. Par l'observation de la nature, M. Ferrière croit y aboutir, comme M. Roisel par l'étude de l'histoire, mais l'identité du terme est le seul point commun. L'ouvrage de M. Ferrière dénote un esprit d'une valeur bien supérieure. Si les conclusions déduites des faits scientifiques sont, la plupart du temps, contestables ou fausses, les faits sont puisés aux bonnes sources, très bien présentés, dans un ordre logique, avec méthode. L'auteur connaît les théories scientifiques, les discute et semblerait accessible aux arguments qui doivent ruiner son système si l'éducation et les préjugés n'exerçaient sur lui une pernicieuse influence. Aussi peut-on lire ce livre avec intérêt et profit (j'excepte le livre cinquième : les déductions), et si le philosophe n'en peut rien admettre, le naturaliste y trouvera, résumés, des faits importants, et formulées, des lois sociologiques ou biologiques.

9. — Les logiciens se sont occupés des contraires ; ce genre de rapport a-t-il aussi sa place et son importance en métaphysique ? Examiné, approfondi, peut-il éclairer certaines questions concernant l'existence ou la science des êtres ? Je ne sais s'il est exact, bien qu'il soit fréquent, d'affirmer que toute notre connaissance des choses consiste à percevoir entre elles des ressemblances et des différences, mais « cette procession de couples enchaînés de contraires qui se déroule éternellement à tous les étages superposés de la réalité physique, vivante, mentale, » dans un rapport d'inversion et d'opposition, que signifie-t-elle ? Est-ce une loi des êtres ? Peut-elle être féconde et cette désunion aboutit-elle, en fin de compte, à une adaptation, à une collaboration, par laquelle les contraires s'allient comme dans une synthèse pour augmenter la variation et, par suite, le progrès ? M. Tarde a pensé qu'il y avait là un problème soluble, intéressant, qu'on en pouvait montrer les applications, l'utilité générale.

Avant tout, il s'agit de définir *l'Opposition* : « Quand deux termes variables sont tels que l'un ne peut être conçu comme devenant l'autre qu'à la condition de parcourir une série de variations qui aboutissent à un état zéro, et de remonter ensuite cette même série de variations précédemment descendue, ces deux termes sont opposés. » Les oppositions dynamiques successives se ramènent au rythme ; simultanées, au type rayonnant et linéaire : celle-ci est désignée chez les physiciens par le mot de polarité. Mais la division matérielle a plus de valeur que la classification formelle : les oppositions, à ce point de vue, sont qualitatives (par série, telles les diverses couleurs des spectres lumineux) ou quantitatives. Celles-ci se rapportent au degré : variations de vitesse, de chaleur, etc., ou à la force, et parmi ces dernières on distingue les oppositions mécaniques : concave et convexe, et logiques : plaisir et douleur. Ces principes généraux, l'auteur en cherche la réalisation dans l'échelle des êtres : les abstractions mathématiques lui fournissent addi-

tion et soustraction, quantités négatives et positives; le monde physique, la réaction et l'action; le monde vital, ses fonctions, ses organes souvent en duplicité symétrique; le monde psychique, la contrariété de diverses sensations, les jugements, desseins, caractères opposés, surtout l'opposition fondamentale de la croyance et du désir; le monde social enfin, des inversions philologiques, économiques, la concurrence, la guerre. Or, tout cela dénote une observation minutieuse et une ingénieuse patience; les dons d'un collectionneur émérite dépensés et appliqués dans toutes les sphères de la pensée; nous apercevons certaines relations inattendues, non soupçonnées, et cela est un plaisir. Nous « situons » les choses en séries ou en genres spéciaux avec raffinement et subtilité, et puis!.... Et puis nous croyons que les idées subjectives, les points de vue imaginés, les partis pris voulus se mêlent pour les expliquer parfois, les altérer souvent, les compliquer toujours, aux êtres qu'on nous présente par couples et qui ne fournissent que déductions vagues, conclusions incertaines. M. Tarde aborde le problème religieux avec des préjugés qui l'aveuglent : « Je voudrais croire avec Lange, avec Strauss, avec Guyau, qu'un jour viendra où le culte de l'art nous dispensera de tout autre » (p. 439). Ce serait l'institution de l'égoïsme, du despotisme, de l'immoralité inguérissable et absolue. L'auteur avoue qu'il faut à l'humanité une autre religion; mais il semble que, pour lui, elle ne soit qu'une erreur indispensable à la vie individuelle et collective. « La poursuite de l'impossible à travers l'inutile, serait-ce donc là vraiment le dernier mot de l'existence? » Ce serait bien plutôt, je le crains, le résumé et le « dernier mot » de cet ouvrage. L. MAISONNEUVE.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. — Romans, contes et nouvelles. — 1. *Aux jours d'épreuve*, par DANIEL LE D'ARTHÉZ. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 321 p., 2 fr. 50. — 2. *Pour un peu d'or*, par MARIE RABUT. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 319 p., 2 fr. — 3. *Pauvres gens*, par A. DE POISEUX. Paris, Henri Gautier, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. — 4. *La Petite Chapelle*, par A. DE POISEUX. Paris, Vic et Amat, 1897, in-18 de 352 p., 3 fr. 50. — 5. *Le Médecin de belle-maman*, par ROGER DOMBRE. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 312 p., 2 fr. 50. — 6. *La Princesse*, par SOPHIE URBANOWSKA. Trad. de R. CANDIANI. Ibid., 1896, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 7. *Le Mystère de la rue Carême-Prenant*, par A. REDDA. Ibid., 1897, in-18 de 332 p., 3 fr. 50. — 8. *En Tous Pays*, par la comtesse OLGA. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de 331 p., 3 fr. — 9. *Le Mari d'Andrée*, par A. GÉLINE. Ibid., 1897, in-18 de 286 p., 2 fr. 50. — 10. *Phénix et Fauvette*, par A. GÉLINE. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 445 p., 3 fr. — 11. *Au milieu des loups*, par LÉON NOBLE. 2e édit. Ibid., 1895, 2 vol. in-18 de 371 et 383 p., 4 fr. — 12. *Mademoiselle Simplette*, par Mme la comtesse de BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Ibid., 1896, in-18 de 404 p., 2 fr. — 13. *Au lendemain d'un divorce*, par Mme la comtesse DE BEAUREPAIRE DE LOUVAGNY. Ibid., 1897, in-18 de 394 p., 3 fr. — 14. *En pleine forêt*, par Mme la marquise DE BRUNOY. Paris, Tolra, 1897, in-8 de 191 p., illustr., 0 fr. 95. — 15. *Simple Histoire d'un instituteur sous la troisième république*, par BERNARD STELLER. Paris, Téqui, 1897, in-18 de 224 p., 2 fr. 50. — 16. *Clairevallée*, par MARGUERITE LEVRAY. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 324 p., 3 fr. — 17. *La Dame au*

voile blanc, par Mlle Gabrielle d'Étampes. Paris, Téqui, 1896, in-18 de 296 p., 2 fr. — 18. *Le Testament de mon oncle*, par la baronne Leclerc. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 259 p., 2 fr. 50. — 19. *La Rose de Beauregard*, par J. Rosier. Ibid., s. d., in-18 de 302 p., 3 fr. — 20. *Un Héritage*, par Jean de Monthéas. Ibid., s. d., in-18 de 333 p., 3 fr. — 21. *Jean de Nivelle*, par Mme la vicomtesse de Pitray, née de Sicur. Paris, Haton, s. d., in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Enfant d'adoption*, par F. de Noël. Ibid., s. d., in-18 de 284 p., 3 fr. 50. — 23. *Maître Beaujouan*, par Marie de Harcoët. Ibid., s. d., in-18 de 286 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Kérouaz*, par E. Meunier. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-18 de 320 p., 3 fr. — 25. *La Fille du notaire*, par lady Fullerton, trad. de l'anglais par J. de Clesles. Paris, Téqui, 1895, in-18 de 402 p., 3 fr. — 26. *Pour la France*, par Marie Stéphane. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-18 de 330 p., 3 fr. — 27. *Éliane, ou la Fiancée du volontaire*, par Marie Stéphane. Ibid., 1895, in-18 de 283 p., 3 fr.

II. — Brochures théâtrales. — 1. *Les Chaussons de la duchesse Anne*, opérette en un acte, par Ch. Le Roy Villars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 89 p., 1 fr. Partition (musique et accompagnement). Même librairie, 2 fr. — 2. *Cousin contre cousin*, comédie en trois actes, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1896, in-12 de 96 p., 1 fr. — 3 à 8. *Le Petit Curieux*, par Mme Eug. Rouillaux du Houx. — *L'Amateur de papillons*, par Paul Bair. — *Un Tel*, par Paul Bair. — *Évocation*, par Jacques d'Ars. — *Le Serment de Tanguy*, par Théodore Botrel. — *Le Toréador*, par Tony d'Ulmès. Paris, Bricon, 1897, 6 br. in-16 de chacune 8 p., 0 fr. 25 chacune. — 9. *Trois canards*, comédie bouffe en trois actes, par Marie J. Paris, Haton, s. d., in-12 de 44 p., 1 fr. — 10. *Je serai doctoresse*, comédie en deux actes, par Amélie Amestoy. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 11. *La Fête de Catherine II*, opérette en deux actes, par Amélie Amestoy. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 11. *Les Deux Sourdes*, comédie en trois actes, par Jehan Greech. Ibid., in-12 de 59 p., 1 fr. — 13. *Un Moine artiste*, saynète en un acte, par Charles Buet. Ibid., in-12 de 26 p., 1 fr. — 14. *L'Homme au capuchon rouge*, drame en trois actes et cinq tableaux, par Charles Buet. Ibid., in-12 de 88 p., 1 fr. — 15. *Nos financiers*, comédie en trois actes, par Paul Croiset. Ibid., in-12 de 79 p., 1 fr.

I. — 1. — « On ne laisse souvent lire aux jeunes filles que des ouvrages nommés bons livres, qui, en réalité, sont les plus dangereux du monde par la notion fausse qu'ils donnent de la vie. Dans ces romanesques historiettes, les héroïnes, des personnes charmantes, subviennent largement aux besoins de toute leur famille en peignant des écrans à la gouache; ou bien elles deviennent institutrices, et ne manquent pas, par leurs brillantes qualités, de mériter l'amour de quelque gentilhomme d'ancienne lignée ou de quelque ingénieur fort riche. L'ingénieur a détrôné le gentilhomme dans les romans qui se piquent de modernisme. Il y a des petites filles (surtout des grandes) très naïves, qui croient ces choses-là, et, le jour où elles se trouvent devoir lutter pour l'existence, entrent dans la mêlée avec de telles idées.... » Je partage absolument sur ce point l'opinion de Mme Danielle d'Arthez. Mais il ne faudrait pas aller jusqu'à préconiser le « nouveau système d'éducation, éducation se rapprochant de celle donnée aux garçons. » — D'autre part, ne jetez pas la pierre de préférence aux pensionnats libres quand vous parlez du « système d'étouffement, » « d'idées très morales, mais très étroites. » Ceci dit, je m'abandonne à la jouissance que me fait éprouver la lecture de *Aux jours d'épreuve*, de Mme d'Arthez. Un jeune homme, nommé Roger, condamné à gérer une fabrique importante que lui a laissée son père en mourant, habite seul avec Mathilde,

sa sœur. Mathilde suffit à Roger, Roger suffit à Mathilde. Le frère, toujours ganté, ne se montre presque jamais à l'usine ; la sœur voyage à bicyclette. Un jour, au grand chagrin de Mathilde, Roger se marie avec Blanche, le type de la jeune fille élevée « en serre chaude, » c'est-à-dire de la nullité agaçante. La ruine vient bientôt tirer ces trois jeunes gens de leur insouciance. Mais, si l'épreuve mûrit Roger et Mathilde, les rend meilleurs et plus véritablement heureux, Blanche devient ridicule en voulant cesser d'être nulle. Cette histoire est très simple, et pourtant je trouve un grand plaisir à la lire, à cause de l'opposition qu'elle établit entre Mathilde, pleine d'énergie, de cœur, de sens pratique (malgré la bicyclette), et Blanche qui est une mauviette. Mme d'Arthez traite comme elles le méritent « les âmes incomprises en contact avec le vulgaire » et celles qui « admirent d'autant plus qu'elles comprennent moins. » Les bévues comiques de Blanche en matière de littérature, les réflexions très sensées de Mathilde sur le même sujet, tout cela pourra être utile à bon nombre de lecteurs et de lectrices.

2. — *Pour un peu d'or* gagné que de bonheur perdent Agnès et Louis : pour un peu d'or sacrifié que de bonheur acquis par Joseph et Suzanne ! Voilà tout le roman de Mlle Marie Rabut. Mais quelle délicatesse, quelle poésie, quelle suavité dans les détails ! Sentiments distingués, style imagé, facile, correct ; saveur aigre-douce : vous trouverez tout cela dans *Pour un peu d'or*. Chaque chapitre est précédé d'une citation bien choisie. La thèse de *Aux jours d'épreuve* nous intéresse : ce qui nous captive dans le livre de Mlle Rabut, c'est, avant tout, la poésie des pensées, des sentiments et du style. Mais voilà précisément ce qui en fait un roman dangereux pour les imaginations un peu vives. Rien qui fasse rêver dans *Aux jours d'épreuve*. *Pour un peu d'or*, au contraire, vous plonge dans une rêverie perpétuelle. Défiez-vous de la rêverie. En nous élevant, elle fortifie les personnes mûres et peut casser le cou aux enfants. *Aux jours d'épreuve* nous pose en face de la réalité ; *Pour un peu d'or* vous transporte dans un monde idéal. Mme Danielle d'Arthez fait voir la vie telle qu'elle est ; Mlle Rabut transfigure bien des choses. Toutes deux s'emparent du lecteur. Il y a plusieurs manières d'agir salutairement sur une âme.

3 et 4. — Voici deux ouvrages de M. de Poiseux. Le premier, *Pauvres gens*, n'est pas un roman, mais un recueil d'observations, d'impressions, de souvenirs, présentés sous la forme du roman. Inspirée par la charité, cette étude est tout entière — surtout la dernière partie — consacrée à l'œuvre de l'Hospitalité de nuit. *Pauvres gens*, n'en doutons pas, est appelé à faire un grand bien. Un style sans prétentions et sans défauts ! Quelle perle rare ! M. de Poiseux nous gagne à sa cause par la simplicité et la perfection de son style. Je ne puis résister à la tentation de citer ces lignes encourageantes, les dernières du

premier récit : « Il n'y a jamais rien d'irréparable. Il suffit d'un rayon d'en haut pour faire d'un paresseux un travailleur, d'un débauché un homme sobre, d'un coupable un saint. »

— L'action de *la Petite Chapelle* se passe à Bruxelles vers 1830. M. Panderfull s'est chargé de ses nièces, Marcelline et Georgette. Celle-ci est une fidèle cliente de saint Michel, et Marcelline aime un simple employé, Maurice Poester, au grand désespoir de son oncle, qui veut à tout prix lui imposer un époux digne des Panderfull. Marcelline va être sacrifiée. Mais saint Michel, grâce à Georgette, intervient au bon moment, et tout s'arrange. L'histoire se termine par cette phrase, qui la résume : « L'homme s'agite, mais Dieu le mène. » Ce roman, plein d'ailleurs d'un charme attendrissant, est moins une intrigue que la description pittoresque des idées et des mœurs de cette époque, si importante dans les annales de la Belgique. Le volume renferme quelques pages que je voudrais pouvoir mettre sous les yeux de toutes les jeunes filles ; ces précieuses pages, M. Panderfull les résume ainsi : « Plutôt épicière qu'institutrice. » Je ne dis rien de la forme, M. de Poiseux étant un styliste de marque.

5. — *Le Médecin de belle-maman* est un récit plein de belle humeur, où l'on retrouve, avec plus de maturité, la verve et l'entrain bien connus de Mde Roger Dombre. On y voit, à travers mille incidents drolatiques, comment l'homme devient malheureux en poursuivant les richesses et meilleur en les perdant. L'auteur a le talent de vous faire la morale sans avoir l'air d'y penser. Mme Roger Dombre semble ne vouloir que nous amuser, et sait marcher aimablement, artistement, au but qu'elle s'est proposé. Cet ouvrage vaut surtout par les détails. La nouvelle qui termine le volume roule sur la même thèse ; mais c'est bien dommage qu'il n'y ait rien dans *Ma bru* pour dilater le cœur.

6. — Nous sommes en Pologne, dans la petite ville de Minsk. L'héroïne est une jeune fille riche, au cœur très noble et très courageux, qu'une éducation défectueuse a mal préparée à vivre sans fortune. La ruine atteint brusquement les parents d'Orecka, et celle-ci veut tirer parti des connaissances et des talents que sa brillante éducation lui a, croit-elle, donnés. Mais elle s'aperçoit bientôt avec stupeur que son savoir superficiel, inutile, ne saurait lui permettre d'occuper la moindre place lucrative. Par compassion, un négociant de Varsovie lui offre dans sa maison une situation infime. Voilà donc *la Princesse* transformée en une petite employée. Nous assistons au renversement de ses idées, au froissement de ses habitudes ; nous voyons ses souffrances, ses révoltes dans la maison étrangère, où l'on se montre bon pour elle, mais strict et exigeant, afin de la forcer à comprendre. Elle lutte, elle persévère et arrive à trouver le bonheur dans la vie laborieuse et régulière. Ouvrage qui attache et qui émeut. Les jeunes personnes y trouveront d'excellents,

de nombreux enseignements. Une dignité soutenue alliée à une grande simplicité, telle est la qualité qui distingue l'écrivain dans ce roman. Le traducteur a su conserver dans le français toute la saveur du texte original, et mérite ainsi qu'on lui pardonne quelques négligences.

7. — Très amusante l'histoire d'un receveur de l'enregistrement livré à la malveillance publique, montré au doigt et privé de l'affection de ses proches et amis, à la suite d'une de ces mystifications que l'oisiveté et la monotonie de la vie de province suggèrent à de mauvais plaisants. Comme cadre, des scènes de la vie provinciale en Bretagne. Aucune tendance morale bien accusée. M. Robida se justifiera facilement, car il écrit pour une revue où le plaisant doit avoir sa place; la gaieté de M. Robida n'est d'ailleurs pas sans malice. Aussi bien *le Mystère de la rue Carême-Prenant* semblerait être une satire à l'adresse de la gent cancanière, et ce n'est pas volé.

8. — Les vingt nouvelles de la comtesse Olga promènent successivement le lecteur *En tous pays*, en Angleterre, en Allemagne, en Pologne, en Italie, en Espagne, en Russie, en Turquie et jusque dans la Rome des Césars. Elle a soin de donner à chaque région sa couleur locale. *Job*, c'est l'aristocratie du sang, d'abord éprouvée, ensuite récompensée pour ses vertus antiques et luttant victorieusement contre l'aristocratie de la richesse. Je ne vois pas bien quelle morale on peut tirer de l'*Isba* : alors même que Dieu ne nous vengerait pas, il faudrait pardonner. La nouvelle qui a pour titre *Un requiem* est bien belle, mais elle ne convient guère aux enfants. Une remarque à propos de la page 102 : les Bourbons, assurément, ont leurs défauts; mais ce n'était ni le moment ni le lieu d'y faire allusion. Assez insignifiant, *l'Orage de la baronne*, et d'une efficacité douteuse, les prières de celle-ci. Je ne conseillerai pas aux jeunes filles la lecture d'*In pace*. Ne vous fiez pas à ce titre : *O Crux, ave*. Sa place n'est pas dans une bibliothèque de jeunes gens. — *La Mule du Pape* ne manquera pas d'agacer les lecteurs qui ne savent pas l'anglais. — *A l'étable* est un charmant petit conte, terminé par une affirmation qui n'est guère orthodoxe, et que, cependant, j'hésite à condamner, car elle me fait songer aux chansons qui bercent les enfants, mais en attendant le *Pax hominibus*. *En tous pays* est d'une lecture très attrayante et très fatigante à la fois. Si l'auteur est une étrangère, elle n'a pas assez l'habitude de manier notre langue; si, au contraire, Mme la comtesse Olga est Française, elle exagère son art, et, en voulant éviter la banalité, elle arrive souvent à manquer de clarté. Pour lire sans danger cette œuvre bigarrée, il faut avoir déjà une certaine formation morale et littéraire.

9. — Quand une trop jeune femme épouse un homme trop âgé, vous savez ce qui peut arriver, et les jeunes gens n'ont aucun besoin de l'apprendre. Dès lors, je me demande à quoi servent *le Mari d'Andrée* et

Pouzzolane ?.... La demi-vertu d'Andrée est plutôt faite pour scandaliser que pour édifier, et je ne suis pas surpris que sa patience ait le don d'exaspérer son mari. Quant à la situation d'Olivier, elle m'écœure. Pour achever de me mettre mal à l'aise, la correction administrée à la femme par son mari est d'une infernale férocité, et le châtiment que reçoit à son tour le mari a lui-même quelque chose d'odieux. En sorte que tout me fait mal dans cette tragédie : événements et personnages. Quand l'on possède le sens psychologique et le talent d'écrivain de M. Géline, on devrait s'exercer sur des sujets moins repoussants. — *Pouzzolane* fait suite au *Mari d'Andrée* : même thème, avec la note tragique en moins. Si l'on voyait une jeune fille ouvrir *Pouzzolane* à la page 226 et bien ailleurs, on dirait qu'elle tient un mauvais livre. Absence complète de sentiments chrétiens ; et plutôt du paganisme, par exemple à la page 263. Il y a cependant un passage où la lecture de l'*Imitation* est recommandée.

10. — *Phénix et Fauvette*, du même M. Géline, est mieux inspiré. Ce roman satisfait l'esprit et le cœur. On y trouve le bien comme le mal, le remède à côté du poison, Fauvette opposée à Phénix. Livre intéressant, moralisateur et chrétien, bien pensé et bien écrit. Deux parties : la seconde, *Deux intérieurs*, est un récit ; la première est écrite sous forme de lettres. Une phrase, à la fin du volume, en contient toute la synthèse : « Dieu touche certaines âmes d'un coup de foudre, mais il en laisse d'autres — et il sait pourquoi — élever péniblement, pierre par pierre, l'édifice de leur conversion. »

11. — Pour bien des gens, le livre le plus joli est celui où il y a le plus de monde battu, injurié, ruiné, torturé, tué. *Au milieu des loups* fera l'affaire de ce monde-là. Tout en les empoignant, il leur donnera de bons conseils. L'analyse de ce roman, qui en est à sa deuxième édition, a déjà été donnée par le *Polybiblion*. Il me suffira donc de rappeler que Jacques, une petite victime, passe d'abord par les mains de tous les utopistes, de tous les aventuriers, de tous les philanthropes, afin que nous puissions bien constater l'impuissance, l'égoïsme cruel, et, au besoin, la méchanceté de ces exploiteurs de l'humanité. Il a ensuite le bonheur de rencontrer un véritable bienfaiteur. M. Léon Noble rend justice à l'aristocratie honnête et charitable, et déclare la guerre à tout ce qui fait le malheur de la société moderne, aux écoles sans Dieu, aux mauvaises compagnies, aux lectures dangereuses, au socialisme, au communisme, à la franc-maçonnerie, etc. Il montre ce que devient la femme à qui l'on a ôté sa religion. Ne lui demandez pas d'aimer les Italiens ou les Allemands. Ouvrage qui devrait se trouver dans toutes les bibliothèques populaires.

12. — *Mademoiselle Simplette* montre comment une jeune fille, puisant sa force dans la prière, peut, avec l'aide de Dieu, surmonter tous

les obstacles, accepter tous les sacrifices, se résoudre à tous les renoncements, arriver en un mot à tous les héroïsmes. Le personnage sympathique, c'est Alice. Berthe joue le rôle déplaisant. Alice, plus vertueuse et mieux douée, sera le souffre-douleur de sa seconde mère, Mme Letellier, qui n'a que des préférences pour sa nièce, l'égoïste et pas aimable Berthe. Fiancée à un homme qu'elle aime, Simplette — c'est ainsi que l'appelle sa belle-mère — s'aperçoit que Berthe, élevée par charité chez M. Letellier, l'a supplantée dans le cœur de son futur époux. Simplette est trop fière pour accepter la main de celui dont elle n'a plus l'affection. Elle prend sur elle la rupture des fiançailles et facilite le mariage de sa sœur. A partir de ce moment, Alice n'a plus qu'une chose à cœur : veiller au bonheur de tous. Elle sauve son village de la destruction, son père de la mort, sa famille du déshonneur, sa méchante cousine de la damnation. « Il y a des simples, ce sont les dernières lignes du roman, qui ne désarment jamais quand il s'agit de combattre le mal. » La forme, chez Mme la comtesse de Beaurepaire, laisse un peu à désirer. Mais soyons-lui reconnaissants de ne pas alourdir ses récits, à l'exemple d'un grand nombre d'écrivains, par toute espèce de digressions ou de réflexions philosophiques.

13. — *Au lendemain d'un divorce.* Encore un roman de Mme la comtesse de Beaurepaire, qui mérite les mêmes compliments et les mêmes observations que *Mademoiselle Simplette*. Sujet moins ingrat, plus dramatique. Inconvénients et châtiments du divorce, voilà ce que l'auteur met en lumière d'une façon très émouvante. Après la pluie, le beau temps : c'est à sa première femme, Yolande, que M. Bertinet doit de voir le ciel se rasséréner sur sa tête. En fermant le livre, on se sent consolé.

14. — Un volume qui fera les délices des enfants de douze ans, et que l'on peut donner comme récompense dans les maisons d'éducation, bien que le style ait des faiblesses, c'est *En pleine forêt*, de Mme la marquise de Brunoy. La couverture charme les yeux, quelques gravures agrémentent le texte, les scènes de la vie bohémienne piquent vivement la curiosité, et l'histoire de Luna, la pseudo-gypsie, arrache des larmes. Tous les personnages excitent l'intérêt, surtout Agnès, volée autrefois par les tziganes, et rendue à sa mère beaucoup plus tard, alors que tout semblait désespéré pour elle. *En pleine forêt* contient de belles leçons de charité, de dévouement, de pitié, de courage et de modération.

15. — Quand on écrit un livre dans le genre de celui de M. Bernard Stéller, c'est le cas, ou jamais, d'avoir un style absolument correct, sinon académique. Or, on remarque des négligences dans *Simple histoire d'un instituteur sous la troisième république*. C'est regrettable, d'autant plus que le sujet est plein d'actualité et pourrait exercer une influence salutaire sur bien des gens. On y voit comment un milieu chrétien peut agir profondément sur un homme sans éducation reli-

gieuse, pourvu que le malheureux ait une âme droite. Laurent Vaubel, instituteur, est chargé de remplacer un congréganiste dans une petite commune rurale attachée à sa foi traditionnelle. Il arrive, bien décidé à garder la plus stricte neutralité dans tout ce qui est du domaine religieux. Mais peu à peu le spectacle de la ferveur chrétienne de plusieurs de ses élèves, les cérémonies de l'église qu'il aperçoit de loin, enfin la mort subite de sa mère et la conduite pleine de tact du curé en cette circonstance l'induisent à des réflexions, à des études qui lui révèlent la vérité du catholicisme. Il se convertit, dote la paroisse d'une école libre où, comme frère des écoles chrétiennes, il réunit de nouveau dans sa classe tous les enfants du village.

16. — « Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux : » tel est le thème sur lequel sont brodés une foule de romans destinés à la jeunesse, par exemple *Clairevallée*. Mme Marguerite Levray donne une leçon, en très bon français et avec adresse, aux imprudents qui se laissent prendre aux mirages de la grande ville et à ses pièges dorés. M. du Gléneuf, n'ayant jamais quitté la campagne, ne comprenait pas son bonheur. Son ambition était de marier ses enfants avec des citadins. Une de ses filles épouse un financier qui semble réunir toutes les qualités désirées par le père, et voilà M. du Gléneuf lancé dans le tourbillon des affaires, vendant ses terres, enterrant ses enfants et assistant à la ruine de son gendre. Il revient enfin à Clairevallée pour y retrouver la paix.

17. — M. de la Morientais, homme très estimé et bon chrétien, habite le manoir de ses pères avec sa femme et ses enfants. Il tombe malade, tandis que Raymond, son frère cadet, se ruine au jeu. Raymond veut profiter de la maladie de M. de la Morientais pour le faire assassiner et hériter ainsi de tous ses biens. Il se sert, pour arriver à ses fins, d'un ancien serviteur du château connaissant parfaitement les lieux et les habitudes de la maison. Les assassins égorgent M. et Mme de la Morientais, et mettent le feu au château ; mais, grâce au dévouement d'une vieille servante, les enfants sont sauvés et cachés, pendant que leur mère échappe aux assassins qui la croient morte. Mme de la Morientais devient *la Dame au voile blanc*. Au moment où Raymond se croit paisible possesseur des richesses qu'il a volées, il se trouve subitement en présence des héritiers légitimes du château, qui rentrent en possession de leurs biens, mais pardonnent généreusement à leur indigne parent. Mlle Gabrielle d'Éthampes est assez connue pour qu'il soit superflu de louer le fond de ses ouvrages.

18. — La succession de l'oncle Étienne, c'est un billet de loterie que celui-ci lègue à sa nièce Nicole, mais à condition qu'elle se marie avec Fernand ou Paul, ses cousins. Le fou rire cesse quand les intéressés apprennent que le billet en question vient de gagner le gros lot de

500,000 francs. Et voilà Nicole bien embarrassée. Si elle accepte, elle est condamnée à vivre avec un homme qui aura épousé son argent, sans compter qu'elle se fait une triste réputation. Si elle refuse, les 500,000 francs vont à des étrangers. Ce qu'elle imagine pour tout sauvegarder, je ne vous le dirai pas. Sachez seulement que son stratagème réussit à merveille. Grâce à elle, *le Testament de mon oncle*, qui semblait fait pour la honte et le malheur de ses héritiers, devient au contraire la cause de leur bonheur après leur avoir été une occasion de manifester leurs nobles sentiments. Sans être obligé de renoncer à la richesse, Fernand épouse Agnès, pour laquelle il n'a jamais cessé d'éprouver une affection vive et désintéressée. Le même bonheur est réservé à Paul et à Nicole. Ainsi triomphe la morale. *Le Mariage de Germaine*, que l'on peut lire ensuite, est une délicieuse nouvelle. N'allez pas croire cependant que les mariages entre oncles et nièces soient louables. N'importe : l'oncle Jean est un personnage qui plaît. Quelques négligences de ponctuation, qui sont probablement des fautes d'impression, reparaissent ici, après avoir été signalées dans *Neiges d'antan* et *Surprise du cœur*, du même auteur. Mme la baronne Leclerc abuse peut-être du passé défini en « âmes. »

19. — *La Rose de Beauregard*, comme *la Dame au voile blanc*, nous présente une famille désolée par la cupidité d'un oncle. Rose est enlevée toute jeune à sa mère, qui devient folle. Après bien des années, Mme Perrin recouvre la raison en retrouvant sa fille, et François Perrin va terminer aux galères sa déplorable existence. Ce qui intéresse dans ce volume, ce sont moins les aventures de Rose que les souvenirs historiques et les descriptions pittoresques, accompagnées de gravures. L'auteur nous transporte à Rome, à Naples, au Vésuve, au tombeau de Virgile. Il nous fait assister au miracle de saint Janvier, nous rappelle la catastrophe qui a englouti Herculanum et Pompéi, et nous raconte les hauts faits des brigands napolitains du XVe siècle. Ces pages sont instructives et intéressantes ; mais les jeunes gens qui les liront ne seront-ils pas tentés de se procurer Alexandre Dumas ?

20. — Avec *Un héritage*, nous retombons dans les histoires sombres qui vous laissent un poids sur le cœur. Ce n'est plus un oncle, mais une cousine qui va jeter dans l'affliction la famille à héritage, en faisant noyer le père et condamner sa fille adoptive à la peine des parricides. L'innocence d'Odette est enfin reconnue, et Lola, par un nouveau crime, se rend justice à elle-même. Il y a dans Lola, malgré toute la noirceur de son âme, je ne sais quoi de séduisant qui fait que je ne prêterais pas ce roman à des enfants. L'intention de l'auteur est sans doute de faire comprendre aux jeunes filles que les qualités extérieures les plus brillantes ne sont pas un gage de salut et ne peuvent tenir lieu d'honnêteté.

21. — Il y a des enfants qui, dès leurs plus tendres années, se font

remarquer par leur disposition à se montrer contrariants ou rebelles en tout et partout. Parents, serviteurs, maîtres, amis sont tour à tour leurs souffre-douleur. *Jean de Nivelle* est un bel échantillon de ces natures ingrates. C'est la contrariété personnifiée, et il ne faut rien moins que la maison de correction, la mort tragique de son père, les malheurs de sa famille, l'exil, le naufrage et maints déboires pour le préparer à se laisser dompter par la religion et le sentiment du devoir. Mais alors il devient héroïque : on le voit pardonner à ses pires ennemis et ramener au bien une âme encore plus terriblement égarée. Mme la vicomtesse de Pitray n'aime pas les Anglais.

22. — *L'Enfant d'adoption* est en tout l'opposé de Jean de Nivelle. Autant celui-ci se montre violent, revêche, cruel même, autant celui-là est réfléchi, doux et bon. La lecture de *l'Enfant d'adoption* reposera les jeunes lecteurs, en les remettant des émotions que leur aura certainement fait éprouver le roman précédent. Mme F. de Nocé amuse les enfants tout en les instruisant. Son héros, Moïse, un petit naufragé, a su se rendre aimable à ses camarades en même temps que digne de l'affection et de la confiance de M. de Kerven, son père adoptif, qui n'hésite pas à lui raconter sa vie et à lui faire porter son nom ; en sorte que l'intimité la plus profonde, la plus touchante, s'établit bientôt entre deux êtres si dissemblables en apparence.

23. — Encore un enfant dépouillé par son parent. Mais ici rien de tragique. Ce n'est pas à dire que vous ne serez pas émus; il pourrait même vous arriver de verser des larmes en voyant les choses se terminer, non pas honnêtement, heureusement, comme il arrive d'ordinaire, mais d'une manière poignante. Il ne s'agit donc pas ici du roman banal, finissant par un mariage. La morale de Mme Marie Harcoët est plus élevée, et si *Maître Beaujouan*, qui d'ailleurs n'est ni un endurci ni un méchant homme, se contente de la facile morale mondaine, son fils Ernest et Odette nous donnent l'exemple du désintéressement le plus noble.

24. — A travers mille circonstances douloureuses, la vieille et fière marquise de Kérouaz assiste consternée à la disparition complète de sa nombreuse famille. Après avoir vu tomber autour d'elle, l'un après l'autre, tous les nobles rejetons des *Kérouaz*, au moment où elle croit que tout est fini, elle reçoit la récompense de sa confiance en Dieu : ce nom de Kérouaz, qu'elle avait cru éteint pour toujours, trois jeunes hommes, trois nouveau-nés, le représentent aujourd'hui. Le livre de Mme E. Meunier peut être mis dans toutes les mains.

25. — M. J. de Clesles vient de nous donner une traduction de *la Fille du notaire*, par lady Fullerton. Ce roman a déjà été traduit, en 1890, par M. W. Fitz-Gérald, et analysé par le *Polybiblion* (t. LXII, p. 441).

26. — Les récits de Mme Marie Stéphane, disons-le à l'occasion de ce

qui arrive à l'excellent M. Oppermann, sont empreints d'un patriotisme très louable, mais parfois poussé un peu loin. Le *Polybiblion*, dans l'analyse de *France*, lui a déjà fait la même remarque à propos de l'alliance franco-russe. C'est *Pour la France* que Robert tombe sur le champ de bataille, c'est pour la France qu'Alice, sa veuve, refuse obstinément la main de M. Oppermann; c'est pour la France et Dieu que Jean, l'enfant de Robert et d'Alice, sacrifie sa vie, soit dans les camps, soit aux missions étrangères. C'est enfin pour la France que Geneviève, la sœur de Jean, consent à rester séparée de son fiancé. Mais, cette fois, Dieu, touché de tant de générosité, veut récompenser cette héroïque famille, dans la personne de Geneviève, en rendant à celle-ci son fiancé. Au point de vue moral, les ouvrages de Mme Marie Stéphane sont irréprochables. On ne pourrait pas en dire autant du style. Elle a un faible pour certaines épithètes, certaines expressions, certaines amplifications, qui rappelle un peu la pensionnaire.

27. — Ce que je viens de dire ne s'applique pas à *Éliane, ou la Fiancée du volontaire*, dont voici l'analyse. Guy, le volontaire qui sacrifie ses affections à ce qu'il croit être son devoir, est digne d'obtenir la main d'Éliane, personne recommandable sous tous les rapports; et cette récompense ne lui sera pas refusée par la Providence; tandis que Robert, qui n'a pas su gagner le cœur d'Éliane, se marie avec une insupportable miss, fille d'une lady plus détestable encore : c'est le châtiment de son amour-propre. La mort de sa belle-sœur, Harriett, dans des circonstances excessivement pénibles, la mondanité et l'insoumission de sa femme, la méchanceté de sa belle-mère, qui s'est montrée si cruelle à l'égard d'Harriett, sont autant d'épreuves qui finissent par amollir cette âme hautaine. Le cœur de Robert grandit dans la souffrance et s'ennoblit par le pardon. Quant à lady Gladstone, elle périt dans l'incendie d'un théâtre, et Mary perd son enfant. Voilà ces deux mauvaises femmes punies comme elles le méritaient. Mary se convertit enfin. C'est un peu tard : son père, lord Gladstone, est mort de chagrin.

28. — 1. — *Les Chaussons de la duchesse Anne*, pièce pour jeunes filles. On pourrait, à la rigueur, réduire, de sept à quatre ou cinq, le nombre des acteurs, et supprimer quelques-unes des vingt-trois scènes. De même, rien ne s'oppose à ce que le nombre des demoiselles d'honneur et domestiques soit porté de trois à cinq ou six. Elles se partageraient les scènes secondaires. L'attention des spectateurs, en effet, se trouve captivée tout entière par la duchesse Anne et la mère Picbou. Du commencement à la fin de la pièce, la mère Picbou entretient la gaieté, tandis que la jeune duchesse nous charme par sa gracieuse bonté, qui ne l'empêche pas d'avoir une pointe de malice. Les sabots de la duchesse la rendent sympathique sans lui faire quitter son rang. La morale paraît être celle-ci : dans une société qui va bien, les pauvres peuvent être

utiles aux grands, lesquels, à leur tour, ont mille occasions de se faire aimer. — La partition de cette délicieuse opérette (musique et accompagnement) forme une brochure séparée, dont la couverture élégante attire l'attention.

2. — Voici maintenant une comédie en trois actes pour jeunes gens. C'est aussi une pièce à tiroirs. Douze personnages. Les trois principaux sont les deux cousins, et Frédéric, le professeur. Collineau aîné veut, à toute force, faire entrer Collineau jeune au Conservatoire. Collineau jeune se défend avec non moins d'ardeur. Toute la pièce roule sur cette lutte amusante. *Cousin contre cousin*, comédie absolument irréprochable, ne manque pas de moralité. La scène de l'armoire est d'un comique achevé.

3, 4, 5, 6, 7, 8. — Avec les deux pièces précédentes, la librairie Bricon nous envoie six monologues ou récits de différents genres. — *Le Petit Curieux*, scène comique avec musique, en est à sa troisième édition. Succès mérité. C'est tout à fait ce qui convient au jeune âge. — *L'Amateur de papillons*, par M. Paul Baur, pourra être joué par un jeune homme. Très amusant. — *Un Tel*, du même auteur, n'est pas sans mérite, mais intéressera moins les auditeurs, parce qu'il sera moins bien compris. — Voici un récit patriotique en vers. C'est l'*Évocation* vraiment poétique de toutes nos gloires militaires. Cette pièce, qui vient à son heure, jettera la tristesse dans l'âme des auditeurs. Puisse cette tristesse devenir efficace. — « A mort le taureau et vivent les toréadors : » je ne prends pas au sérieux cette dernière ligne du *Toréador*. Ce monologue amusera. — Un pauvre jeune Breton aime tant la mer qu'il finit par y trouver la mort. Sa mère sera seule désormais. En lisant *le Serment de Tanguy*, on est ému jusqu'aux larmes. — Voilà pour la librairie Bricon. Le reste vient de la librairie Haton. Quatre pièces pour jeunes filles et trois pour jeunes gens.

9. — Si vous êtes en quête d'une comédie-bouffe, je vous recommande *Trois Canards*. Ici, le personnage intéressant, c'est Yvette, charmante petite paysanne, bonne de Mme Piquois. Yvette, qui a des défauts, mais d'aimables défauts, est chargée par sa maîtresse de porter trois canards à Mme Topin ; elle en donne un à Catherine, pauvre miséreuse qu'elle rencontre sur sa route. A son retour, sa franchise et sa charité lui font tout pardonner.

10. — La musique du chant de *Trois Canards* (acte 2e) se trouve à la fin de la brochure, tandis que pour *la Fête de Catherine II* et *Je serai doctoresse*, la musique des couplets, avec accompagnement, se vend séparément. Parlons d'abord de cette dernière comédie, moins banale et plus actuelle. Deux actes. Onze personnages. Philiberte, jeune orpheline, placée en apprentissage chez une repasseuse, dans une petite ville de province, s'est laissé enivrer par quelques succès remportés à l'école et au concours cantonal. Elle méprise la condition de ses maîtres

et veut devenir une femme savante. La désillusion, avec son cortège d'amertumes, ne tarde pas à la visiter, et bientôt Philiberte n'a plus qu'un désir : revoir son pays et reprendre son métier. Cette consolation lui est donnée. Morale : le vrai bonheur consiste à ne pas sortir du rôle qui nous a été assigné par Dieu.

11. — Encore une pièce à tiroirs, que l'on peut rallonger ou raccourcir à volonté. La scène se passe à Saint-Pétersbourg, vers la fin du XVIIIe siècle, le jour de *la Fête de Catherine II*. A l'occasion de sa fête, l'impératrice accorde à une de ses demoiselles de compagnie la grâce de son père, compromis dans une conspiration. C'est Véra, autre demoiselle de compagnie, qui, par jalousie, avait fait arrêter ce malheureux. Tombée en disgrâce à son tour, elle avoue à l'impératrice le mal qu'elle a fait à sa compagne.

12. — *Deux Sourdes* est une comédie très facile à jouer, n'exigeant ni décors ni mise en scène. L'action repose sur un quiproquo très divertissant. Huit personnages. Les principaux, des types bien dessinés, sont d'abord les deux sourdes, deux vieilles filles, deux sœurs, qui, malgré l'opposition parfaite de leurs caractères, ne peuvent se passer l'une de l'autre. Vient ensuite la concierge : encore un rôle très comique. Palmyre, la sourde pessimiste, est enfin convertie à la douce morale de sa sœur par la charité de celle-ci.

13. — « Parler franc et ne rien craindre, » — « patience et volonté font plus que force et puissance, » deux devises incarnées dans *le Moine artiste* et mises en pratique par lui d'une façon originale et curieuse. La scène se passe au couvent des dominicains de Bologne, en 1530. Sept personnages et des officiers de la suite de Charles-Quint.

14. — M. Charles Buet, l'auteur du *Moine artiste*, nous donne aussi un drame historique en trois actes et cinq tableaux, où le tendre et le comique se mêlent au tragique d'une façon qui décèle un certain talent chez l'auteur. Tout, dans *l'Homme au capuchon rouge*, se rapporte au meurtre du baron de Menthon par le seigneur de Compey. La toile tombe au moment où celui-ci meurt, frappé par la justice divine. Quatorze personnages. La scène se passe, en 1476, sur les bords du lac Léman, dans diverses localités dont les noms sont familiers à tous ceux qui ont fait le voyage de Lausanne à Genève : Allaman, Rolle, Bursinel, etc.

15. — C'est une véritable satire que *Nos Financiers*, et une satire qui a le mérite de l'actualité. Si nous n'y trouvons pas beaucoup de charité, n'en faisons pas un crime à M. Paul Croiset, qui n'en veut qu'aux financiers sans scrupules et qui sait reconnaître, en passant, la loyauté de la noblesse. Dix personnages. Cette pièce est à la portée de tous les cercles de jeunes gens, car les décors en sont très simples. Cependant, pour une raison facile à comprendre, j'aimerais mieux la voir jouer dans une école secondaire que dans une école primaire ou dans un cercle d'ouvriers. ARBEY.

SCIENCES ET ARTS

System und Geschichte des Naturalismus, von Eduard Loewenthal. Sechste Auflage. Berlin, Calvary, 1897, in-8 de vi-115 p. — Prix : 3 fr. 75.

Il y a quelques mois, nous signalions une petite histoire de la philosophie du docteur Loewenthal, et nous disions que cet auteur était déjà connu par une étude sur le naturalisme. Ce dernier ouvrage vient, en effet, de parvenir à sa sixième édition, que nous avons entre les mains. L'auteur y a joint des extraits de différentes revues allemandes et anglaises qui font l'éloge de son essai. Nous nous associerions volontiers à ces éloges s'il ne s'agissait que de louer la bonne ordonnance des matières et la clarté de l'exposition. Mais il est des choses sur lesquelles nous ne saurions transiger. Poser comme principe une matière primitive, éther-esprit ou esprit-éther, tirer de là, par un affranchissement progressif, le monde physique d'abord, puis la pensée, puis enfin, dans un lointain obscur, Dieu qui n'est pas encore, mais qui tend à se réaliser : déduire de cette cosmogonie moniste une éthique et une morale, ce sont des doctrines qu'il est hors de propos de discuter ici, mais que nous ne pouvons ni approuver ni recommander. D. V.

Études agronomiques, par L. Grandeau. Cinquième série (1889-1890), sixième série (1890-1891), septième série (1892-1895). Paris, Hachette, 3 vol. in-12 de xiv-304, x-338, x-316 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

De tous les agronomes écrivains, M. Grandeau est sans contredit un des plus distingués : celui qui, un des premiers, a contribué à forcer l'attention du public et fait en quelque sorte son éducation. Depuis longues années déjà il écrit périodiquement, dans le *Temps*, un feuilleton agronomique faisant autorité, où il expose, au fur et à mesure qu'elles se présentent, les questions de production agricole et toutes celles qui s'y rattachent par quelque côté. C'est une utile pensée que de réunir en volume les articles ainsi parus à des dates diverses. On y a parfois des surprises. Actuellement cette collection se compose de sept volumes ; nous allons brièvement parler des trois derniers.

Les sujets traités sont nécessairement variés et le livre, parfois quelque peu décousu. Cela ne doit pas surprendre : le mode de confection de l'ouvrage l'exige. On sent cependant qu'une idée suivie dirige l'auteur, et dès qu'il le peut il revient immédiatement au point fondamental de toute agriculture et de son enseignement « exposer les conditions de la production économique des végétaux de grande et de moyenne culture.... pour arriver à l'abaissement du prix de revient par l'augmentation du rendement. » On peut contredire quelques-uns de ses points de vue, discuter certains des chiffres et des conclusions exposés, mais cela appar-

tiendrait à des revues techniques, et il n'y a ici qu'à indiquer les principaux sujets traités.

Un d'entre eux revient à plusieurs reprises. C'est la découverte, suite de celles de Pasteur, des microbes fertilisants sur certaines plantes, les légumineuses. Des colonies de ces micro-organismes se développent sur les racines en puisant au travers de leurs fibres l'azote de l'air. Ils se l'assimilent, le fixent, et restituent de la sorte à la terre l'élément principal de sa fertilité. On suit avec grand intérêt ces pages, qui jettent un grand jour sur un point des plus importants.

La question des organismes de la nitrification était tout indiquée, et de là aux engrais et aux amendements il n'y a naturellement qu'un pas.

La plus grande partie de la septième série est consacrée aux expériences du parc aux Princes. Les essais que l'auteur y tente, la manière de varier les engrais et de comparer les résultats, tout est sujet à enseignement, et les planches ajoutées au volume ne laissent pas d'augmenter l'intérêt et l'importance des démonstrations. Il ne faudrait pas cependant donner aux conclusions de l'auteur une portée excessive. Le cultivateur qui voudra suivre ces données devra faire avec les essais dont on lui parle une comparaison intelligente pour s'assurer s'il se trouve dans une situation identique ou différente.

Bien d'autres sujets sont encore abordés dans ces volumes : questions de tarifs de chemins de fer, de douane, notamment en ce qui concerne le maïs souvent destiné à l'alimentation du cheval, fraudes et falsifications des denrées, hygiène et régime du bétail, défense des vignobles contre le phylloxera. Toutefois ces derniers sujets n'ont pas, malgré leur importance, l'ampleur de ceux indiqués plus haut. Ils n'ont été amenés sous la plume de l'auteur que par suite de circonstances fortuites. On sent d'ailleurs qu'il s'adonne aux questions agricoles proprement dites plutôt qu'à celles de la viticulture et de l'élevage. G. de Senneville.

LITTÉRATURE

Spicilège, par Marcel Schwob. Paris, Société du Mercvre de France, 1896, in-18 de 341 p. — Prix : 3 fr. 50.

Spicilège ! Titre rare et distingué ! « Le titre en est joli et vaut un million ! » Mais comme de juste, le reste ne vaut pas le titre. Dans ce recueil ou « glane » de treize morceaux, les trois premiers sont des études d'histoire littéraire sur François Villon, Robert-Louis Stevenson et George Meredith ; ce sont les plus longs et ce sont les meilleurs, bien qu'ils n'apprennent rien de nouveau : après les quatre-vingt-quinze pages de M. Schwob, la biographie de François Villon reste aussi obscure qu'avant et l'idée qu'on se faisait de son œuvre n'est pas modifiée. Ces trois études annoncent plutôt le goût que le talent de la critique. — Les dix

morceaux qui suivent sont d'un esprit ouvert aux idées générales, mais encombré et non agrandi par elles; elles y sont à l'étroit et s'y gênent les unes les autres. — Il y a des « dialogues » sur « l'Amour, l'Art et l'Anarchie, » d'un artifice laborieux mais peu intéressant; les interlocuteurs s'y donnent des noms empruntés à la fois à l'histoire grecque, aux ballades du moyen âge, aux romans russes et aux écrivains anglais ! — Il y a aussi des « monologues, » dont un sur *la Pitié et la Terreur*. Il est d'une lecture assez facile, bien que le style manque de banalité. Pour dire que l'artiste ne doit pas isoler son œuvre du milieu social, M. Schwob écrit : « L'organisme conscient a des racines personnelles profondes; mais la société a développé en lui tant de fonctions hétérogènes qu'on ne saurait trancher ces milliers de suçoirs par où il se nourrit sans le faire mourir. » Ne pas « trancher ces milliers de suçoirs, » c'est placer « la vie humaine dans son milieu. » A ces recherches de style se joignent des recherches d'idées qui n'aboutissent qu'à des trouvailles contestables. Était-il possible d'innover en un sujet qui était déjà épuisé au XVIe siècle, par l'innombrable troupe des commentateurs alexandrins et des commentateurs italiens, et que n'ont pu renouveler ni Heinsius, ni Vossius, ni La Mesnardière, ni d'Aubignac, ni même Corneille, lequel, du moins, avait eu l'originalité de le traiter avec une ironie voilée qui se termine par la plus impertinente des contradictions? M. Schwob l'a pensé. Avec la gravité raide et pontifiante d'un docteur de Sorbonne, — de la Sorbonne du temps de Janotus de Bragmardo, — il aborde la question de « la purgation des passions » par la Terreur et la Pitié, et il la résout.... d'une manière qui n'est pas nouvelle, puisqu'elle est celle de toute une classe de commentateurs d'Aristote, mais qu'il renouvelle par cette vue véritablement originale : « Le spectacle que cherchait le poète (grec) n'était pas sur la scène mais dans la salle. » Mais peut-être que cette « vue » n'est qu'une impropriété de style, comme il y en a quelques-unes, comme il y en a trop dans l' « écriture » laborieuse, austère et sans grâce de l'auteur de *Spicilège*. L'esprit qui s'y révèle est d'ailleurs élevé et grave, et nous lui devrons peut-être une belle œuvre, le jour où il aura la force de ne pas attacher la même importance à toutes ses pensées, de choisir celles qui valent la peine d'être présentées au public, et de les exprimer avec la clarté et la simplicité qui sont « le vernis des maîtres. » C. A.

Le Roman naturaliste. par Ferdinand Brunetière. 5e édition. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de 393 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à apprécier ce volume déjà bien ancien (la première édition remonte à plus de dix ans) et qui est un recueil d'articles plus anciens encore. Cette cinquième édition n'apporte à la précédente que

des corrections de détail ; « la disposition des chapitres, » nous dit l'auteur, « est demeurée la même » et le « fond n'en est point modifié. » — Peut-être pourrions-nous dire de notre côté que ces chapitres ne sont pas des chapitres, en ce sens qu'ils ne sont pas les parties, distinctes sans doute, mais logiquement ordonnées et liées entre elles, d'un tout complet. Ce sont des « morceaux » indépendants les uns des autres et conçus à des moments différents et à des points de vue particuliers. Le « particulier » y tient beaucoup de place, plus de place que les idées générales ; les puissantes synthèses, auxquelles l'auteur nous a depuis habitués, manquent ici absolument : les questions de principe sont soulevées plutôt qu'exposées, et les conclusions doctrinales, affirmées avec énergie, ne sont démontrées qu'avec insuffisance. Et non seulement le « morceau » qui suit ne complète pas toujours le « morceau » qui précède : il le répète parfois, mais parfois aussi il le contredit. Les contradictions sont fréquentes dans l'œuvre de M. Brunetière ; elles sont la rançon de ses qualités d'esprit, et notamment de cette fougue, de cette espèce de « furia » intellectuelle qui le fait aller intrépidement jusqu'au bout de sa pensée du jour, en passant sur le corps de sa pensée de la veille. N'y a-t-il pas eu un jour où, frappé des exagérations de « la critique scientifique, » il a raillé cette idée de « l'évolution des genres » qui, depuis.... ? Il avoue d'ailleurs, dans la préface de 1891, que *le Roman naturaliste* contient quelques contradictions, et il promet de s'en expliquer plus tard, à la prochaine occasion. Souhaitons que l'occasion ne vienne pas ; M. Brunetière a mieux à faire que de mettre de l'unité dans l'innombrable quantité d'idées qu'il a remuées. Il n'a qu'à continuer à mettre du talent et de la loyauté dans son œuvre, et s'il s'est trompé, à reconnaître son erreur, comme il l'a fait, avec tant de sincérité hautaine, pour la question des rapports de l'art et de la morale ; il avait cru à l'indépendance de l'art ; il croit aujourd'hui à la nécessité de le subordonner à la morale, et il le dit de manière à se faire entendre des plus sourds ! Quoi qu'il en soit, aucun des quatorze articles réunis dans ce volume n'a perdu tout son intérêt, pas même *A propos de Pot-Bouille*, ou tel autre qui semblerait manquer le plus d'actualité. Les œuvres, les théories, la forme d'art qu'ils attaquaient, ne sont pas aussi déshonorées, aussi mortes qu'on pourrait le croire. Et dans tous les cas, « il est des morts qu'il faut qu'on tue » plusieurs fois, parce qu'ils renaissent. Or il y a, dans ce volume, de quoi déshonorer et tuer toutes les renaissances possibles du naturalisme, tel que l'avaient défini M. Zola et son école. Tout ce que peut fournir d'arguments d'abord la connaissance des vieux principes esthétiques et des traditions nationales, et ensuite la haine d'une forme d'art sans probité et sans simplicité, se trouve ici, au moins à l'état d'indication. La haine, une « haine vigoureuse, » de ce faux naturalisme est même ce qui fait la véritable unité et le

« lien » de ce recueil de morceaux. On est heureux en outre d'y retrouver les premières manifestations de cette verve, de cette érudition, de cette abondance d'idées, de ce tempérament si puissant et si personnel qui ont fini par porter si haut la réputation et par établir si solidement l'autorité de l'âpre et éloquent critique. C'est comme le mémorial d'une longue et courageuse campagne contre des barbares qui ont souillé notre littérature et qui ont compromis devant l'étranger notre bon renom littéraire et même moral. Si leur œuvre a été interrompue, c'est peut-être à ce livre et à son auteur que nous le devons. CH. ARNAUD.

Nouvelles Études anglaises par JAMES DARMESTETER ; avant-propos de Mme Mary James Darmesteter. Paris, Calmann Lévy, 1896, in-18 de XI-347 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le livre posthume de M. James Darmesteter est un recueil d'articles fort divers, dont quelques-uns ne sont que de courts comptes rendus. La plupart en ont gardé un air accidentel et incomplet. Ils ne traitent pas tout un sujet, mais un côté quelconque d'un sujet quelconque, parfois le moins intéressant à un point de vue général. Et entre les différentes parties de ce qu'on pourrait croire un même article, puisqu'un seul titre en décore l'ensemble, subsistent des lacunes énormes, à y insérer des in-folio. Mme Darmesteter a cependant bien fait de recueillir pieusement, en y ajoutant une brève biographie, ces miettes de l'œuvre de son mari : elles contiennent de fort belles pages. Le savant était très poète à l'occasion : son style s'échauffe et se colore, quand quelque chose l'émeut, drame ou paysage. Il trouve des tons d'une infinie délicatesse pour nous peindre la région des lacs de Killarney, « le paradis de l'Irlande ; » mais s'il entreprend le panorama de Calcutta, c'est avec des couleurs éclatantes qu'il brosse la « Ville des Palais, » l'île Sâgara, les jardins du roi d'Aoudh, et le *Garden Reach*, et le port, « ville flottante, dont les mâts et les voiles jettent au soleil, de tous points, des frissons de drapeau.... » L'expression est cependant parfois négligée, obscure et même bizarre, si ce n'est incorrecte, ce qui s'explique assez d'ailleurs par les voyages intellectuels de l'auteur. Mais si le fervent éditeur n'avait pas qualité pour exécuter ces légères retouches, on s'étonne qu'il ait laissé passer, dans les textes anglais, un certain nombre de fautes d'impression : *Flore* pour *Floss* (p. 119), *famer* pour *farmer* (p. 138), *is* pour *if* (p. 155), etc.

La première étude, et la plus personnelle, est consacrée à Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise : l'auteur nous fait entendre d'abord les malédictions contre la sorcière, puis la réhabilitation de l'héroïne, enfin le panégyrique de la sainte. Son enthousiasme dépasse alors toute mesure : « Le bûcher de Rouen est plus haut que la croix du Calvaire ; » « .... Cette divinité idéale de Jeanne, cette imitation de Dieu, plus belle

et plus haute que son original légendaire (Jésus-Christ).... » Les idées politiques de M. James Darmesteter s'accordent avec sa religion ou son irréligion d'israélite ou de mage de Zoroastre, à prénom anglais et à nom allemand. « A cette heure où la conscience nationale se refait par l'éducation civique, » il voudrait voir en France « l'esprit de la Révolution avec l'âme de Jeanne d'Arc, » et conclut par ce cri : « La République de l'art français, c'est Jeanne d'Arc sous les trois couleurs. » Plus idéalement divine que Jésus-Christ, Jeanne s'identifie à Marianne. Pauvre Jeanne, ses grossiers bourreaux n'avaient pas épuisé les injures, il manquait à son martyre les abominables raffinements de louanges de ses savants adorateurs du XIXe siècle.

Les études qui suivent, dont la plus considérable a George Eliot pour objectif, ne nous apportent aucun renseignement bien nouveau. Nous savions que « la pensée philosophique » de miss Evans « n'est pas toujours claire dans ses romans, » où « prédomine » cependant « le style abstrait et philosophique. » Elle avait peu de sympathie pour la France, plus pour la République, et n'était gênée par aucune idée religieuse dans la situation irrégulière où elle vivait. Retenons pourtant ce portrait : son visage « rappelait d'une façon frappante les traits de trois figures sœurs : celle de Savonarole, celle de Dante et celle que la tradition de l'art a prêtée au fils de Marie. » Eh bien, George Lewes a eu du courage.

Dans *Celtica*, M. Darmesteter attire l'attention du public sur les travaux de M. d'Arbois de Jubainville, et fait œuvre utile en cherchant à vulgariser certains résultats trop peu connus du public. La dernière partie du livre, sous le titre collectif de *Variétés indiennes*, n'est pas moins intéressante ; elle se termine même par une histoire de mage à Paris très finement amusante. LONGCHAMP.

HISTOIRE

Une Tournée pastorale en Norvège. par Mgr FALLIZE. Tours, Mame, 1897, gr. in-8 de 240 p., nombr. photograv. — Prix : 1 fr. 50.

Mgr Fallize est le premier vicaire apostolique de la Norvège : depuis l'établissement du luthéranisme jusque vers le milieu de ce siècle, le catholicisme était rigoureusement banni de ce pays, et les plus absurdes préventions s'étaient accréditées à son égard. D'après les lettres écrites par Mgr Fallize aux *Missions catholiques* et réunies en volume par la librairie Mame, l'état de choses s'est très heureusement modifié depuis quelques années. Tout d'abord, des idées libérales ont prévalu, une large tolérance a permis l'établissement de missionnaires sur plusieurs points, les hôpitaux ouverts par des religieuses de divers ordres ont forcé l'admiration et la sympathie publiques, le gouvernement lui-même a favorisé ce mouvement par des procédés que l'on regrette de ne pas trouver dans

certains pays catholiques; le peuple, foncièrement religieux, montre un désir sincère de connaître la vérité et de juger avec une entière bonne foi entre le catholicisme et le protestantisme; enfin, les ministres luthériens eux-mêmes expriment le vœu d'arriver à une union entre les Églises; comme en Angleterre, ils en sont à souhaiter une transaction, et l'on peut y voir un premier pas vers une soumission complète, seule solution que puisse accepter le Saint-Siège. Tel est le tableau consolant qu'expose Mgr Fallize; malheureusement, il y a quelques ombres dues au petit nombre des ouvriers apostoliques et à l'exiguïté de leurs ressources, ce qui ne permet pas à la mission de recueillir encore l'abondante moisson qui mûrit sous ses yeux. On ne s'étonne pas, d'après cela, que le zélé pasteur aime passionnément son troupeau, dont il loue l'esprit religieux, la vive intelligence, le libéralisme sincère. Au cours de sa tournée pastorale, depuis Christiania jusqu'au cap Nord, il décrit avec un grand charme les admirables paysages de cette région tourmentée, aux glaciers éternels, aux lacs et aux fjords enchanteurs, et il donne de curieux détails sur les mœurs patriarcales des diverses populations des villes, des campagnes, des îles et des mornes solitudes de la Laponie. De jolies photogravures représentent des sites pittoresques et des types de paysans et surtout de paysannes en costumes nationaux. Nous devons ainsi à Mgr Fallize un magnifique volume parfaitement approprié aux étrennes et aux distributions de prix. COMTE DE BIZEMONT.

Il Culto privato di Roma antica. I. *La Religione nella vita domestica. Iscrizioni e offerti votive*, da ATTILIO DE' MARCHI. Milano, Ulrico Hoepli, 1896, in-8 de xv-307 p.

M. de Marchi s'est proposé d'étudier dans cet ouvrage les diverses manifestations individuelles de la piété chez les Romains : tel est le sujet du tome premier, le culte particulier des *gentes*, des associations, des divisions sociales ou politiques devant former la matière du second.

Dans le volume que nous avons sous les yeux, l'auteur donne des détails fort intéressants sur les dieux domestiques (Lares, Pénates, Génies), dont la nature demeure toujours enveloppée pour nous, dans le détail tout au moins, de ténèbres épaisses, sur les chapelles privées et sur les laraires avec leurs accessoires (autels, statues, représentations peintes, etc.). Ce sont surtout les ruines de Pompéi que M. de Marchi a interrogées, et il l'a fait avec tant de conscience et de soin, que nous ne possédons encore aucun traité aussi complet sur la question. Les chapitres suivants se chargent de nous initier aux cérémonies religieuses accomplies à propos des différents actes de la vie de famille, mariage, naissance, éducation des enfants, enterrements et fêtes des morts, purifications et expiations diverses. Une cinquantaine de pages sont enfin consacrées aux inscriptions votives, qui constituent les documents de beaucoup les plus impor-

tants relatifs au culte privé, en ce que, par leurs formules et leur texte, elles nous révèlent, en en trahissant le secret, l'état des mœurs, des habitudes et des croyances du monde romain.

Si ce début de l'œuvre de M. de Marchi ne contient pas grande nouveauté, ce n'est pas à dire qu'elle soit superflue : le savant auteur, dont il convient de louer sans réserve l'érudition et la sûreté des informations, a rendu un réel service en rassemblant les documents relatifs à la religion privée des Romains, documents dont la comparaison lui a suggéré des conclusions fort instructives. Aussi bien est-il permis d'affirmer que son livre aura une grande portée scientifique et qu'il occupera un rang des plus honorables parmi les ouvrages consacrés aux antiquités religieuses de l'antique Rome. X.

Pages choisies de Mignet, publiées par Georges Weill. Paris, Perrin, 1896, in-16 de 278 p. — Prix : 3 fr. 50.

En un temps de production littéraire et historique intense, il est naturel que l'on multiplie les extraits et les morceaux choisis ; car seuls les érudits abordent encore la lecture des œuvres complètes d'un écrivain. D'ailleurs, si la richesse de notre littérature interdit à ceux mêmes qui ont le plus de loisirs de connaître à fond tous nos écrivains les plus célèbres, elle laisse à beaucoup le désir d'avoir au moins quelque connaissance des meilleurs d'entre eux. C'est pourquoi les pages choisies rencontrent toujours de nombreux lecteurs. Mignet, qui brilla au premier rang des historiens de notre siècle, méritait que l'on recueillît quelques-unes de ses plus belles pages ; car si, dans l'ensemble, son œuvre historique a perdu de sa valeur, grâce à la découverte de matériaux nouveaux, elle n'en conserve pas moins une puissante originalité. Mignet demeure un guide et un modèle pour les historiens qui apprendront de lui à joindre la perfection de la forme à l'exactitude dans les recherches. Les pages de Mignet, publiées et judicieusement choisies par M. Georges Weill, permettent à tous de juger la manière de l'historien et d'apprécier l'écrivain. En moins de trois cents pages, l'éditeur nous donne des extraits de la plupart des ouvrages de Mignet rangés sous les titres suivants : Études générales, XVIe siècle, XVIIe siècle, XVIIIe siècle, Révolution française, XIXe siècle. Au lieu de suivre l'ordre purement chronologique, il eût été préférable, nous semble-t-il, de réunir ensemble les extraits d'un même ouvrage : ce qui eût laissé une idée plus nette de la méthode de Mignet, sans confondre des œuvres d'un caractère tout différent. Il nous paraît regrettable que M. G. Weill n'ait fait aucun emprunt aux articles écrits par Mignet dans *le National*, à la veille de la révolution de Juillet, et qui sont de véritables documents historiques. Cette omission ne permet pas d'apprécier l'historien dans son rôle de polémiste. L'on est un peu étonné de

rencontrer, parmi les études sur le XIXe siècle, un morceau sur la philosophie de l'histoire, qui eût mieux trouvé sa place dans les « Études générales. » Enfin, l'on regrette que l'éditeur n'ait pas indiqué à quel ouvrage il empruntait chacun des morceaux insérés dans son recueil. Malgré ces quelques critiques, il faut savoir gré à M. Georges Weill du soin qu'il a apporté à cette publication et de l'excellente étude sur Mignet dont il l'a fait précéder.

ALBERT ISNARD.

L'Élection papale. par LUCIUS LECTOR. Paris, Lethielleux, s. d., in-18 de 356 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chronologie des Papes et des élections pontificales. par le même. — Extrait de l'ouvrage précédent. Ibid., in-18 de 29 p. — Prix : 0 fr. 60.

Le Prochain Conclave. par le Sâr PÉLADAN. Paris, Dentu, s. d., in-18 de 340 p. — Prix : 3 fr. 50.

L'auteur du beau volume sur le Conclave paru il y a deux ans publie aujourd'hui un historique des élections pontificales. La question du Conclave y est traitée de nouveau, mais avec moins de détails ; il a semblé que l'étendue donnée aux développements historiques, aux questions canoniques et aux considérations politiques alourdissait un peu le livre et en diminuait l'intérêt pour une classe nombreuse de lecteurs. Par contre, les limites du sujet se trouvent étendues : nous avons un tableau succinct et précis des variations qu'a subies à travers les siècles l'acte électoral qui désigne la personne du chef de l'Église.

Le chapitre premier est un excellent résumé des différentes périodes du droit ecclésiastique ; en suivant l'histoire pas à pas, l'auteur fait voir dans quelle mesure les causes d'ordre politique ont amené la pratique des élections à se modifier, conformément aux nécessités qui imposaient des conditions nouvelles ; la destruction de l'empire d'Occident, son rétablissement sous Charlemagne, les prétentions de ses successeurs, notamment des empereurs italiens et des Ottons, l'influence de la noblesse italienne, etc.... C'est en 1271, lors de l'élection du bienheureux Innocent V (Pierre de Tarentaise) qu'apparaît pour la première fois le Conclave, et, après quelques hésitations, ce mode d'élection des Souverains Pontifes devient une règle absolue, méconnue, il est vrai, au temps du grand schisme, mais remise définitivement en vigueur après Martin V et observée depuis sans même que les malheurs de l'Église au cours du siècle présent en aient amené l'affaiblissement ou l'oubli ; tout au contraire, les règlements publiés par Pie VI, Pie VII, Pie IX et Léon XIII ont donné à l'institution une organisation à la fois immuable et souple qui a permis et permettra au Sacré Collège de s'acquitter en paix, sous l'inspiration du Saint-Esprit, de la redoutable mission qui lui est dévolue.

Les funérailles du Pape, l'interrègne, les diverses phases du Conclave,

la proclamation et le couronnement du nouveau Pape sont traités avec un grand détail d'informations puisées aux sources les plus sûres, et l'auteur, qui n'est pas seulement un savant, mais aussi un homme d'esprit, un causeur judicieux et charmant, entremêle ses exposés juridiques d'épisodes piquants que lui fournit sa connaissance de l'histoire anecdotique de l'Église. Ce qu'on ne trouvera pas dans le livre, c'est une réponse aux questions oiseuses que les badauds aiment à poser à quiconque approche du Vatican : « Où se tiendra le futur concile ? Le prochain Pape sera-t-il un Italien ? » etc. Ceux qui croient devoir livrer à la presse leurs impressions sur le personnel de la curie romaine fournissent d'ordinaire la preuve d'une remarquable ignorance, d'une expérience superficielle, d'un dilettantisme fantaisiste qu'égarent le plus souvent des passions de parti ou des préoccupations de coterie. Or, Lucius Lector n'est pas de ceux-là ; c'est un historien qui ne se soucie pas de faire le métier de *reporter*.

En appendice, nous trouvons une chronologie des élections pontificales avec d'utiles renseignements sur la durée des interrègnes, le lieu et le mode de l'élection ; les dates sont fixées avec un grand soin ; quand il y a incertitude, et c'est le cas des premiers siècles, les différentes dates sont indiquées simultanément, en attendant qu'il devienne possible d'en déterminer une par des arguments concluants. On remarquera aussi que, pour le grand schisme, l'auteur n'imite pas beaucoup d'auteurs, et en particulier le rédacteur de la *Gerarchia Pontificia*, qui suppriment purement et simplement Robert de Genève et Pierre de Luna ; il les fait figurer à leur rang dans la chronologie, où ils ont le droit de prendre place, puisque plusieurs de leurs actes sont passés en force de loi dans l'Église. Cet appendice, tiré à part, sera d'un grand secours comme aide-mémoire pour quiconque étudie l'histoire ecclésiastique.

— A la question du Conclave se rattache le livre que fait paraître le Sâr Péladan avec le sous-titre quelque peu outrecuidant : *Instructions aux cardinaux*. Qui s'attend à trouver quelques excentricités dans cette nouvelle production de M. Joséphin Péladan ne sera pas déçu : à côté de pages dignes d'un écrivain de talent, on se heurte à des inventions surprenantes : vocabulaire, syntaxe, idées, tout est marqué de l'empreinte baroque du mage : depuis la dédicace « à la princesse Péladan » jusqu'à la table des matières, tout sent le charlatanisme d'un homme qui, après tout, est peut-être la première dupe de sa grandiloquence. Voici d'ailleurs quelques propositions aussi hétérodoxes qu'hétéroclites : « Il faut, à la fois, entretenir un nonce à Bénarès, à la Mecque, et accepter un brahmane et un marabout auprès du Vatican » (au Quinaire, c'est-à-dire chapitre V, p. 83). « La Curie romaine doit recevoir des légats de toutes les communions et en envoyer au siège de ces communions » (Archidoxe XXVIII du Sénaire, c'est-à-dire proposition 28 du chapitre VI). « Le catholique

est celui qui croit le symbole, or le symbole ne fait pas mention de l'Écriture.... Le successeur de Léon XIII rejettera l'Ancien Testament comme livre canonique » (Palingénésie catholique, XIII, Archidoxe CLXI). Ces échantillons des doctrines archidoxales ou paradoxales du Sâr permettront d'apprécier ses théories et de prévoir le cas que les cardinaux ne manqueront pas de faire des « Instructions » qui leur sont adressées.

P. Pisani.

Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. par J. Delaville-Le-Roulx. Tomes I et II. Paris, Leroux, 1894-1897, in-fol. de ccxxx-701 et 919 p. — Prix : 200 fr.

Le *Cartulaire général des Hospitaliers* est peut-être la publication de documents la plus importante qu'un particulier ait entreprise, avec ses seules forces et ses seules ressources, au cours du siècle qui s'achève. On sait ce qu'a voulu faire l'auteur de ce grand travail; il l'a dit dans l'Avant-propos de son premier volume, paru il y a deux ans à peine. « Nous nous sommes proposé de rassembler, en suivant l'ordre chronologique, tous les documents importants qui concernent l'ordre [de l'hôpital de Saint-Jean de Jérusalem] pendant cette période [qui s'étend de la prise de Jérusalem par les croisés (1099), à l'établissement des Hospitaliers à Rhodes (1310)]. On ne pouvait songer à publier tous les actes des Hospitaliers; leur nombre eût été trop considérable, et beaucoup d'entre eux ne présentaient pas un intérêt suffisant pour justifier leur publication. Nous avons donc fait un choix; et, pour le faire, nous avons pris pour règle d'éditer : 1° toutes les pièces antérieures à 1120, c'est-à-dire celles qui correspondent aux débuts de l'ordre et à sa première organisation; 2° toutes celles qui émanent des grands dignitaires de l'Hôpital (grands maîtres, grands prieurs, etc.); 3° toutes celles qui lui furent données par les papes, empereurs, rois, princes et grands feudataires; 4° celles qui précisent, quels que soient leurs auteurs, la fondation des commanderies; 5° celles qui règlent les rapports ou les contestations des Hospitaliers avec les autorités laïques ou ecclésiastiques, et avec les autres ordres religieux ou militaires; 6° les règles, statuts et usages des Hospitaliers. »

Le premier volume contient onze cent vingt-neuf documents, presque tous donnés *in extenso*, se rapportant aux années 1099-1200. Le deuxième volume renferme dix-huit cent quarante et une pièces, des années 1201-1260. Il comprend, en outre, un appendice de vingt-six chartes des années 1101-1250, concernant toutes l'abbaye du Mont-Thabor, qui fut, comme on sait, unie à l'Hôpital de Jérusalem.

Il suffit d'un coup d'œil jeté sur l'un ou l'autre de ces deux énormes in-folio, pour se rendre compte de l'immensité du travail accompli par M. Delaville-Le-Roulx. On constate alors qu'il n'est guère d'archives ou

de bibliothèque en Europe qu'il n'ait explorées. C'est par centaines qu'il faut compter les fonds d'archives ou de manuscrits qui ont contribué à la formation de son vaste recueil. Aussi l'on peut dire, sans exagération aucune, que le *Cartulaire des Hospitaliers* intéresse la France aussi bien que l'Espagne et le Portugal, l'Italie autant que les Pays-Bas, la Suisse, la Pologne ou la Bohême, et l'Allemagne comme l'Angleterre et les pays scandinaves, puisque l'auteur a recueilli, dans chacun de ces États, une foule de documents inédits. Il est évident que la table onomastique, qui paraîtra avec le dernier volume du *Cartulaire*, ne pourra manquer de constituer, dans ces conditions, un répertoire biographique et géographique formidable, qui montrera, mieux que je ne saurais le faire, l'importance, en quelque sorte universelle, de la publication de M. Delaville-Le-Roulx. La rapidité avec laquelle le tome II de cette publication a succédé au tome Ier fait espérer que le public érudit n'attendra pas longtemps les deux derniers volumes que l'auteur nous promet.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Journal du MARÉCHAL DE CASTELLANE, **1804-1862.** T. V (*1852-1863*). Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 452 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le tome V des Mémoires de Castellane met fin à ce long journal écrit jour par jour, pendant cinquante-huit ans, avec une constance rare chez un lettré de profession, plus rare encore chez un soldat aussi actif, aussi occupé que l'était le maréchal. Comme les précédents volumes, celui-ci contient un nombre incalculable de renseignements, de détails inédits. L'histoire militaire de la première partie du second Empire est contenue là tout entière, racontée par un témoin oculaire d'une haute compétence : on lira aussi dans ce volume nombre de renseignements nouveaux sur certains événements politiques de cette époque, qu'on connaît mal encore, en dépit du petit nombre d'années qui nous en sépare. Mais ce sont surtout les détails, les opinions, les réflexions relatives à l'armée qui présentent de l'intérêt. Nous appelions tout à l'heure le maréchal de Castellane un témoin de haute compétence. Il l'était en effet. Néanmoins, certaines de ses idées n'avaient pas marché avec le temps et se trouvaient singulièrement surannées au moment où il essayait encore de les faire prévaloir. On ne verra pas sans étonnement, par exemple, qu'il prônait encore, en 1858, la formation sur trois rangs, que Napoléon Ier, Gouvion Saint-Cyr et les généraux les plus capables du premier Empire avaient déjà formellement condamnée. On sera surpris également de voir le maréchal demander la baïonnette pour les dragons, c'est-à-dire vouloir faire de cette cavalerie une infanterie montée, comme elle l'avait été à la fin du XVIIIe siècle et même pendant la campagne de 1805. Castellane est partisan de l'habit, du shako qui soi-disant « pare le coup de sabre, » de toute une série de mesures ou d'objets qui n'ont

plus leur raison d'être de nos jours, mais qu'il voyait toujours avec les avantages qu'il leur avait reconnus cinquante ans auparavant. Son horreur pour l'habit bourgeois, que nous avons eu à signaler dans les précédents volumes, s'affirme encore avec acharnement dans ces dernières pages. Il est consterné de voir le maréchal Vaillant, le ministre de la guerre, travailler dans son bureau en veston de flanelle ou même, quand il fait très chaud, dans un costume encore plus léger. « J'ai pris congé du maréchal Vaillant, dit-il le 17 juin 1856; sa toilette était encore moins recherchée qu'à l'ordinaire; il n'avait pas sa veste de garçon de café, il était en chemise. » Il consigne soigneusement ce détail dans ses Mémoires comme une preuve d'un laisser-aller funeste à l'armée et peut-être au salut de la France. Les longs cheveux du maréchal Canrobert, ces cheveux « qui appartiennent à l'histoire, » suivant la parole du glorieux vaincu de Saint-Privat, paraissent à Castellane une faiblesse inexcusable. En un mot, c'est l'homme du détail, de la ponctualité, de la minutie ; il attache à des vétilles une importance considérable, qu'elles n'ont pas le plus souvent. A côté de ces faiblesses, il a des idées fort justes sur des questions, des événements d'une importance beaucoup plus sérieuse. Il remarque qu'en Italie, en 1859, « on a enlevé les positions à force d'hommes et de courage, par la bravoure individuelle du soldat, mais qu'on a peu ou point manœuvré. Nos corps d'armée se sont souvent embarrassés les uns les autres dans les marches, ce qui a amené des retards dans les arrivées. » Ces réflexions sont très justes, et Castellane a plus raison encore quand il ajoute : « Ce que je crains, c'est que ces victoires ne soient regardées, par les nombreux amateurs du laisser-aller, comme une preuve de l'excellence de leur méthode. Alors, dans une campagne un peu longue, cela sera funeste. »

Peut-être ces critiques étaient-elles inspirées au maréchal par le dépit qu'il avait ressenti de n'être point appelé à prendre part à la campagne, et de demeurer à Lyon quand ses cadets allaient au delà des Alpes gagner des batailles dont il n'aurait point le mérite. Quel qu'ait été le motif de ces appréciations sévères, elles étaient justes ; la guerre de 1870 l'a malheureusement trop démontré. — Nous n'avons pas appris sans étonnement, dans ces Mémoires, que Castellane appartenait à la franc-maçonnerie. Encore qu'il considérât cette association comme une institution sans puissance et sans but malfaisant, le maréchal, si entier, si énergique, si rigide dans sa façon d'appliquer la discipline, n'avait pas su résister aux séductions de la secte athée. Il mourut cependant en chrétien, ayant fait appeler, dans la plénitude de sa connaissance, qu'il conserva jusqu'au dernier soupir, l'abbé Devienne, avec lequel il s'entretint longtemps, et « en embrassant résolument le christ que le curé lui tendait. » En fermant ce cinquième et dernier volume, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit déjà, que l'ensemble de ces souvenirs est

un appoint précieux pour l'histoire politique et militaire de la première partie du XIXe siècle. Appartenant par sa famille à la haute société, lié personnellement et d'enfance avec la plupart de ceux de ses contemporains appelés à jouer un rôle politique sous les divers régimes qui détinrent le pouvoir pendant cinquante ans, arrivé lui-même, jeune encore, à la plus haute dignité militaire de son pays, Castellane était à même de tout voir et de tout savoir. Comme il joignait à un esprit droit un talent d'observation très perspicace, il fut en mesure non seulement de voir, mais de bien voir. Ces notes — ce ne sont en réalité que des notes écrites au jour le jour, sans aucune prétention au style ni au mérite littéraire — fourmillent de traits d'esprit, de saillies piquantes, de réflexions remplies de pittoresque et d'imprévu. Elles constituent une lecture intéressante, instructive, une abondante moisson de renseignements de toute sorte, parmi lesquels l'historien n'aura plus tard que l'embarras du choix.

ARTHUR DE GANNIERS.

Journal de marche du grenadier Pils (1804-1814), recueilli et annoté par RAOUL DE CISTERNES. Illustrations d'après les dessins originaux de Pils. 3e édition. Paris, Ollendorff, 1895, in-8 de 356 p. — Prix : 7 fr. 50.

Encore un livre sur le premier Empire. Celui-là porte un titre qui ne nous paraît pas suffisamment explicatif. Effectivement, le journal du grenadier Pils n'est autre chose que la vie du maréchal Oudinot, le journal de campagne du duc de Reggio, rédigé par son ordonnance, un Bavarois, entré, nous ne savons comment, dans nos armées, et qui vécut constamment aux côtés du maréchal pendant les dix années que durèrent les campagnes napoléoniennes. Pils, en serviteur dévoué, ne voit, n'entend, ne recueille que ce qui concerne son maître, et sa propre personnalité disparaît complètement dans ce travail pour mettre seulement en lumière l'homme éminent auquel il s'est volontairement attaché. Pils n'était cependant pas une figure banale, et quelques détails sur lui-même n'eussent pas été sans intérêt dans ce long récit des campagnes impériales : on les y chercherait vainement. C'est dans les biographes de son fils qu'il faut chercher les renseignements qui le concernent. M. Becq de Fourvières nous apprend que le père du peintre célèbre, le père d'Alexandre-Auguste Pils, que François Pils, l'auteur du *Journal*, était lui-même un « artiste de génie, » — c'est son expression, — et que si sa main resta inexpérimentée, faute d'études, ses œuvres, tout informes qu'elles demeurent, retracent avec un coloris, une bonhomie, une naïveté charmantes les impressions qu'il recevait devant la nature. Son *Journal de marche* commence au camp de Boulogne à l'époque où le futur duc de Reggio fut nommé au commandement du corps des grenadiers, connu dans l'histoire du premier Empire, d'abord sous le nom de grenadiers réunis, puis de grenadiers d'Arras, puis enfin de grenadiers d'Oudinot.

Nous avons eu occasion de dire, ici même, à propos des Souvenirs de la duchesse de Reggio, que le maréchal Oudinot était une des figures les plus sympathiques, les plus brillantes des guerres du commencement du siècle : les détails consacrés par Pils à ce chef d'armée corroborent complètement l'opinion que nous avons émise. On chercherait en vain dans ce livre des récits militaires d'une valeur historique bien marquée. Ce n'est qu'un *Journal*, un récit au jour le jour des campagnes du maréchal. Mais ces petites anecdotes, ces riens curieux et inédits qu'aiment les chercheurs et qui ont fait la fortune des Mémoires sur le premier Empire publiés dans ces dernières années, s'y rencontrent à chaque page. Pils est un Coignet plus consciencieux, à imagination moins vagabonde, qui n'invente pas quand il ne sait pas, et qui ne raconte vraiment que ce qu'il a vu. Sous ce rapport le présent livre a une réelle valeur comme document plutôt que comme étude historique. Un grand nombre d'illustrations empruntées aux cartons de François Pils donnent un attrait spécial à la publication. ARTHUR DE GANNIERS.

La Russie et le Saint-Siège. *Études diplomatiques*, par le P. PIERLING, S. J. T. II. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de XII-416 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce volume forme le second d'une série dont nous annoncions ici le tome Ier il y a précisément une année (*Polybiblion*, t. LXXVI, p. 504). « Le présent volume, dit le P. Pierling dans son Avant-propos, n'est qu'une nouvelle édition de l'ouvrage publié, en 1890, sous le titre *Papes et Tsars*, » et dont les premiers chapitres ont fourni les dernières pages du premier volume des *Études diplomatiques*. Nos lecteurs se souviennent sans doute que *Papes et Tsars* leur a été présenté dès son apparition (*Polybiblion*, t. LXVIII, p. 350) ; nous ne nous étendrons pas, en conséquence, sur cette nouvelle édition. Mais bien que « les grandes lignes » du travail soient « restées partout les mêmes, » le savant auteur en a cependant modifié diverses parties ; la liste seule des sources manuscrites et imprimées qu'il a insérée à la fin de l'ouvrage est augmentée d'une manière sensible ; des publications récentes ont fourni de nouvelles indications au P. Pierling ; il a eu à sa disposition des matériaux qui lui avaient manqué d'abord (notamment quelques pièces qui sont venues grossir sa propre collection). Les remaniements sont surtout notables dans les passages suivants : livre II, chap. Ier, § 2 ; chap. II, § 1 ; livre III, chap. II.

Le volume se divise en trois livres : I. L'Arbitrage pontifical. Chap. Ier. Mission de Chévrignine à Rome, 1580-1581. Chap. II. Négociations préliminaires, 1581. Chap. III. La Trève de Iam Zapolski, 1581-1582. Chap. IV. Le Lendemain de la trève, 1582-1584. — Livre II. Projets militaires de Bathory contre Moscou. Chap. Ier. Projet communiqué à Grégoire XIII,

1582-1586. Chap. II. Projet communiqué à Sixte V, 1585-1589. — Livre III. Missions auprès du tsar Fedor et de Godounov. Chap. Ier. Un nonce slave à Moscou, 1593-1596. Chap. II. Missions diverses, 1585-1601.

Une grande figure domine tout le volume, celle du jésuite Possevino : quand Ivan IV, abattu par les victoires de Bathory, menacé de succomber sous les coups de son vaillant et redoutable adversaire, vint réclamer l'assistance du Souverain Pontife, en faisant miroiter à ses yeux des projets d'union contre les Turcs, c'est Possevino qui fut choisi pour la mission délicate de rétablir la paix entre le tsar de Moscou et le roi de Pologne; c'est à son énergie qu'est due la trêve de Iam Zapolski conclue sous les auspices du Pape ; dès lors, la question slave ne se traite guère en dehors de lui ; initié à tous les secrets, à tous les projets de Bathory, malgré les méfiances et les jalousies qui l'écartent un moment de la scène politique, c'est lui qui devient l'intermédiaire entre Bathory et le Saint-Siège, quand le hardi capitaine soumet à Sixte V ses projets contre Moscou, Moscou devenu, dans la lutte que les Papes cherchent à préparer contre l'Islam envahisseur, un objectif important pour la diplomatie pontificale, soit quand elle espère en attirer le prince dans une ligue antiottomane, soit quand elle songe à en faire une conquête polonaise et à ouvrir par là le chemin de Constantinople.

Est-il besoin de répéter que l'ouvrage du P. Pierling, si solide par le fond, revêt une forme élégante et vivante, qui en rend la lecture fort agréable? Comme le premier volume, celui-ci se termine par une bibliographie et une table alphabétique des noms de personnes ; il est orné d'un portrait d'Ivan le Terrible. Deux documents sont publiés en appendice : une lettre de Possevino au cardinal de Côme résumant un mémoire à Zamojski sur les difficultés de l'entreprise de Moscou ; et la réponse de Zamojski au mémoire du savant jésuite. E.-G. L.

Trois Éducations princières au XVIIe siècle. Le Grand Condé, son fils, le duc d'Enghien, son petit-fils, le duc de Bourbon. 1630-1684, d'après les documents originaux, par le P. Henri Chérot. Lille, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, gr. in-8 de 302 p., orné de 30 gravures. — Prix : 5 fr.

Le P. Henri Chérot n'a pas trompé l'attente des érudits en retraçant l'histoire de ces trois éducations princières. Il a été largement payé de ses patients labeurs, car, en recourant presque exclusivement aux sources originales et en faisant appel au témoignage direct des contemporains, il a écrit un livre intéressant et vrai. Nul, d'ailleurs, n'était mieux à même que lui de traiter ce sujet, ayant pu compléter les renseignements que lui fournissaient les dépôts publics d'archives et de manuscrits par de consciencieuses recherches dans les archives de di-

vers collèges des jésuites et dans les collections de M. le duc d'Aumale.

Ce ne sont pas seulement les trois éducations princières de Condé, de son fils et de son petit-fils, que le P. Chérot a retracées dans son ouvrage, mais le tableau vivant de la société elle-même du XVIIe siècle. Il nous apprend ce qu'étaient et ce que valaient les méthodes pédagogiques en honneur chez les jésuites, nous fait admirer le caractère, le zèle et le talent des maîtres qui dirigeaient leurs collèges et furent les éducateurs des princes ; il nous montre enfin les liens d'amitié que l'estime et la reconnaissance formèrent entre les jésuites et la famille de Condé. Je crains même que le dévouement des Pères pour l'illustre maison n'ait exercé son action sur l'auteur lui-même et qu'il ne s'exagère un peu les qualités des écoliers comme les vertus de leurs parents. Il est certain, cependant, que l'éducation commune contribua pour une large part à développer les qualités naturelles des trois princes et prépara leur retour à Dieu. Les gravures, reproduites pour la plupart d'après des monuments originaux, font honneur au bon goût de l'auteur et contribuent à l'intérêt de son livre. ALBERT ISNARD.

Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier, par ÉMILE BONNET, avocat à la cour d'appel de Montpellier. Montpellier, G. Firmin et Montane, 1895, in-8 de XII-205 p. et pl. — Prix : 8 fr.

C'est en l'honneur du troisième centenaire de l'introduction de la typographie à Montpellier, que ce livre a été composé et imprimé avec un soin égal. Aucun travail de ce genre n'avait encore été fait pour le chef-lieu du département de l'Hérault ; on en était réduit aux quelques lignes de Deschamps dans son *Supplément au Manuel du libraire*, qui, d'après de bienveillantes communications, fixait à 1597 le premier travail typographique local.

M. Bonnet suppose même, avec beaucoup de raison, que dans une cité aussi florissante que Montpellier au XVIe siècle, dotée d'une Université célèbre, il dut y avoir quelques imprimeurs nomades dont on n'a pu retrouver encore aucune trace ; il ne faut pas désespérer de mettre un jour la main sur quelque production rarissime de leurs presses ignorées. M. Bonnet rappelle, à juste titre, le passage d'un Allemand, Jean de Guerlins, dans le pays, où il imprime en 1513 à Carcassonne, et en 1516 à Saint-Pons-de-Thomières. Y aurait-il rien d'étonnant qu'il eût, vers cette même époque, séjourné et imprimé à Montpellier ? En attendant des révélations à cet égard, M. Bonnet signale pour la première fois une plaquette de quatre-vingt-dix-huit pages, dont il connaît un exemplaire à Montpellier et un autre à la bibliothèque de l'Arsenal, et qui porte sur le titre : *Imprimé à Montpellier au mois d'avril 1577, avec Privilege.* Mais le nom d'imprimeur manque, et encore faut-il se demander s'il n'y

a pas là un artifice destiné à cacher le véritable lieu d'impression, comme cela arrivait fréquemment au XVIe siècle pour des livres relatifs à la religion, et celui-ci est du nombre. A partir de 1594, le terrain est plus sûr ; Jean Gillet, typographe lyonnais, cédant aux instances d'un professeur de l'Université de Montpellier pour qui il avait travaillé, vient se fixer définitivement à Montpellier, où on peut le suivre régulièrement de 1595 à 1621. A cette époque, on perd sa trace ; il appartenait à la religion réformée. Les renseignements que la publication excellente de M. Bonnet nous donne sur ses successeurs sont très neufs et très précieux ; l'ouvrage est, de plus, accompagné de reproductions et orné de jolies gravures qui en rehaussent singulièrement la valeur. H. STEIN.

BULLETIN

Petite Apologétique, *ou les Fondements de la religion catholique*, par le Dr SCHMITT. Traduit de l'allemand. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de 144 p. — Prix : 0 fr. 80.

Excellent petit opuscule, imprimé d'abord en allemand avec l'autorisation de Mgr l'évêque de Ratisbonne, puis traduit en français et donnant d'une manière claire, méthodique, concise, l'exposé des bases essentielles des croyances chrétiennes, des objections soulevées aujourd'hui par les diverses écoles ou sectes antichrétiennes, et de leur parfaite réfutation.

Tout cela est encadré dans une classification rationnelle avec divisions, subdivisions et paragraphes numérotés, chaque paragraphe étant précédé d'un titre en caractères gras. Cette heureuse disposition contribue à faire de cet opuscule un petit répertoire où toutes recherches sont facilitées quant aux exposés de la doctrine, aux objections et à leurs réfutations.

A recommander pour les bibliothèques paroissiales. JEAN D'ESTIENNE.

Perles et diamants pour écrins, par le R. P. BOURGUE. Notre-Dame du Suc, par Brissac (Hérault), l'auteur, 1895, in-12 de 243 p. — Prix : 1 fr. 75

C'est une manie très répandue aujourd'hui que de publier le recueil de ses pensées : j'en ai lu beaucoup pour mes péchés, et c'est à peine si deux ou trois noms surnagent sur le flot des mauvais souvenirs. Le R. P. Bourgue a été beaucoup mieux inspiré : ce n'est pas le recueil de ses pensées qu'il publie, mais un recueil des pensées des autres. Ces pensées empruntées aux auteurs de tous les temps, mais principalement aux auteurs contemporains, sont distribuées en quatre parties, où chacun pourra, au gré de sa situation et de ses besoins, cueillir les fleurs qui lui conviennent pour embaumer et embellir sa vie. La première partie, c'est l'écrin de l'enfance et de l'adolescence ; la seconde, l'écrin de la jeunesse ; la troisième, l'écrin de l'âge mûr ; la quatrième, enfin, l'écrin de la vieillesse, et ces quatre écrins sont charmants. Inutile d'ajouter que le livre porte la marque d'une inspiration toute chrétienne , et c'est pourquoi nous estimons qu'il peut en sortir, à l'usage des pauvres âmes de notre temps, beaucoup de consolation et beaucoup de lumière. P. TALON.

Formation mécanique du système du monde, par R. du Ligondès, avec un résumé de la nouvelle théorie par l'abbé Th. Moreux. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-8 de xxxviii-181 p. — Prix : 5 fr.

La théorie cosmogonique de M. Faye, tout en résolvant plusieurs des difficultés que soulève celle de Laplace en présence surtout des récents progrès de la thermodynamique, ne laisse pas de donner prise à plus d'une objection encore. Telles : la difficulté de comprendre la formation d'anneaux séparés et le rassemblement de la matière d'un anneau en une planète unique ; l'impossibilité d'expliquer l'inclinaison sur le plan de leurs orbites de l'axe de rotation des planètes ; celle de donner la raison de la loi de leurs distances au soleil, ainsi que d'expliquer la variété de leurs systèmes. M. le lieutenant-colonel d'artillerie vicomte du Ligondès propose une nouvelle théorie, beaucoup plus compliquée, à l'aide de laquelle il espère résoudre toutes les difficultés soulevées par les précédentes.

A la différence de M. Faye, qui dote sa nébuleuse originaire d'un mouvement tourbillonnaire initial, M. du Ligondès estime que ce mouvement tourbillonnaire a été la conséquence et non le point de départ des mouvements intérieurs des molécules composant le lambeau nébulaire détaché de la masse générale et destiné à devenir notre système solaire.

Ces mouvements devaient être dirigés dans tous les sens, comme au hasard, l'application de la loi des aires démontrant qu'à l'origine, quand la nébuleuse s'étendait jusqu'à l'extrême limite de la sphère d'attraction du soleil actuel, la prépondérance de la circulation directe dans le plan du maximum n'était que de $\frac{1}{30000}$, alors que la masse de la matière nébulaire dont la condensation a formé les planètes est de $\frac{1}{700}$ ou à peu près.

Tel est le point de départ de la théorie de M. du Ligondès. Il expose comment les molécules de la nébuleuse générale étant douées de mouvements dirigés dans tous les sens, le lambeau qui s'en est détaché a pu avoir une forme sphéroïdale ; comment les molécules de ce sphéroïde ont dû peu à peu arriver à décrire des trajectoires concentriques, les unes elliptiques dans tous les sens, les autres à peu près circulaires dans des plans voisins du plan équatorial. La suite de l'exposé, même très sommaire, de cette théorie exigerait un espace beaucoup plus grand que celui dont nous disposons. Le résumé qu'en donne M. l'abbé Moreux ne comprend pas moins de trente-huit pages avec figures à l'appui. Suit le travail de l'auteur lui-même, appuyé de toutes les formules algébriques et démonstrations géométriques que réclame chacune de ses propositions.

De même que la cosmogonie de M. Faye était un progrès sur celle de Laplace, la théorie de M. du Ligondès paraît bien être un progrès sur celle de M. Faye. Ne laisse-t-elle plus prise, pour autant, à aucune nouvelle objection ou difficulté? C'est ce que l'avenir nous apprendra quand elle aura été soumise à la critique et à la discussion des savants compétents.

Jean d'Estienne.

Le Tsar à Paris en 1896, par Henri Daragon et Ernest Dolis. Paris, Henri Jouve, 1896, in-16 de 115 p., illustré. — Prix : 5 fr.

Ce n'est ni une dissertation politique, ni même une chronique des fêtes qui ont signalé le voyage des souverains russes à Paris, mais un simple *memento* pour les yeux des témoins de ces fêtes. Le texte se borne à souligner dix-huit planches hors texte exécutées en phototypies et représentant des vues du cortège impérial, des monuments revêtus de leurs décorations

passagères, des bibelots de tout genre, des insignes de circonstance et jusqu'à des affiches et à des couvertures illustrées de chansons. On a fixé ainsi la physionomie de Paris à un moment unique dans son histoire et, sans aller jusqu'à dire, avec le rédacteur de la préface, que cet ouvrage a sa place marquée dans la bibliothèque de tout bon patriote, on peut constater qu'il restitue heureusement l'aspect extérieur de la capitale, en même temps qu'il donne un aperçu des produits, les uns ingénieux, les autres puérils, dus à l'industrie parisienne pendant les fêtes d'octobre 1896. L. P.

Goethes **Briefwechsel mit Antonie Brentano 1814-1825**, herausgegeben von Rudolf Jung. Weimar, Hermann Böhlaus, 1896, in-8 de 66 p.

Rien de ce qui touche à Goethe ne saurait demeurer indifférent aux amis des lettres. Depuis longtemps les études sur Goethe sont à la mode, et il faut dire que les grandes découvertes sont faites; mais il reste toujours à glaner dans ce vaste champ. M. Rudolf Jung a, lui aussi, rapporté sa petite gerbe, et elle n'est pas à dédaigner. Sans doute, cette correspondance avec Antonie Brentano, la femme de François Brentano, et qui fut la belle-sœur de Clemens Brentano et de Bettina, ne présente pas un grand intérêt littéraire; mais nous y apprenons à mieux connaître l'intérieur de cette illustre famille des Brentano, où le génie allait de pair avec la fortune. Elle possédait, comme on sait, une des plus belles galeries du temps et nous voyons que Goethe prenait plaisir à la visiter, pendant ses rares apparitions à Francfort. Il passa une huitaine dans leur villa de Winkel, sur les bords du Rhin, et M. Jung cite un passage fort intéressant des souvenirs de Mme Brentano sur la manière dont Goethe employait son temps en villégiature. C'est ainsi que cette contribution de M. Jung a un double intérêt : elle nous montre cette famille si originale des Brentano, et, d'autre part, elle éclaire d'un jour nouveau un coin de la vie de Goethe.

L. Mensch.

Silhouettes tonkinoises, par Louis Peytral. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-12, illustré, de vi-262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une série d'esquisses finement brossées composent le livre de M. Peytral; on dirait une succession de tableaux se succédant dans l'objectif d'un kaléidoscope; et leur ressemblance avec la réalité est indéniable, car la plupart des chapitres des *Silhouettes* ont paru dans un journal de Hanoï, ce qui leur constitue à cet égard un précieux parrainage.

Faut-il cependant l'avouer? Si les grandes lignes des esquisses sont hardiment dessinées, si la poésie de l'Extrême-Orient estompe leurs contours, l'ensemble m'apparaît cependant comme superficiel et léger. Il faut plusieurs années de vie tonkinoise pour pénétrer la civilisation annamite et la comprendre dans ses manifestations de détail. Et M. Louis Peytral a évidemment résidé, pendant son séjour au Tonkin, dans les villes où l'influence européenne a déjà exercé son action — j'allais dire ses ravages.

Il convient de relever une dissertation regrettable qui assimile à une prêtresse bouddhique de moralité douteuse la voyante de Lourdes.

Le livre de M. Louis Peytral, très littéraire dans sa forme, est orné d'illustrations dues au crayon d'un artiste de talent, M. Gayac.

Roger Lambelin.

L'Action sociale de l'Église, par A. Rastoul. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 381 p., illustré. — Prix : 4 fr.

Ce livre n'est pas exactement ce qu'annonce son titre. On s'attend à y voir mettre en lumière l'influence du christianisme sur la législation, les mœurs, la société, les institutions : on y trouve cela, sans doute, mais aussi toute sorte de narrations et de réflexions étrangères au sujet. Il est bon aussi de remarquer que sauf un court épilogue, il n'est guère question que de l'antiquité chrétienne et du moyen âge. Étant donné le caractère de l'ouvrage, l'auteur ne pouvait naturellement travailler que de seconde main ; du moins voudrait-on qu'il eût plus souvent indiqué ses sources, et qu'il les eût parfois mieux choisies ; Darras n'est pas une autorité. Enfin l'intention apologétique est trop manifeste ; M. Rastoul veut trop prouver ; je suis persuadé qu'un exposé plus objectif aurait été plus convaincant. Ces réserves faites, il est juste de reconnaître que le livre de M. Rastoul est brillant, vivant, d'une lecture fort agréable et très suffisamment exempt d'erreurs de détail. E. Jordan.

Papes et paysans, par Gabriel Ardant. Nouvelle édition, avec une lettre de S. Em. le cardinal Rampolla. Paris, Gaume, 1896, in-12 de IV-136 p. — Prix : 2 fr.

J'ai voulu comparer cette nouvelle édition du livre de M. Ardant avec la première, publiée en 1891, et je n'y ai trouvé d'autre différence que la suppression des appendices latins, c'est-à-dire des cent trente-quatre pages de pièces justificatives qui remplissaient la seconde moitié de la première édition. Dès lors, ayant déjà parlé du livre t. LXIV, p. 269, je n'ai rien de nouveau à en dire. C'est d'ailleurs un bon ouvrage, à tendances un peu socialistes pourtant, mais tout à l'honneur de l'Église et du gouvernement temporel des Papes, et comme la première fois, puisqu'une nouvelle occasion m'en est offerte, je n'hésite pas à le recommander à ceux de nos lecteurs qui ne le possèdent pas encore. P. Talon.

La France et la Russie pendant le Directoire, par Georges Grosjean. Paris, Lecène et Oudin, 1896, in-16 de 103 p. — Prix : 1 fr.

Cette étude a trait aux négociations qui se poursuivirent à Berlin, à la veille de la deuxième coalition, entre Caillard, envoyé de la République française, et le comte Panine, représentant de Paul Ier ; elle a été composée d'après la correspondance du premier de ces diplomates. Il résulte de cet exposé, intéressant dans son ensemble, que la Russie, renonçant à l'attitude hostile envers la France que Catherine II lui avait donnée, visait alors au rétablissement des bonnes relations, tant commerciales que politiques. Divers incidents, comme l'arrestation d'un consul russe dans les îles Ioniennes, envenimèrent au contraire ces relations et, la politique agressive du Directoire aidant, Paul Ier transforma le projet de traité en une déclaration de guerre.

On regrette de trouver dans cette plaquette d'aspect élégant des négligences d'impression, *Modane* pour *Modène* (p. 11), *envoya* pour *envoyât* (p. 35), *Wœsel* pour *Wesel* (p. 67) et des inexactitudes palpables de fait : Tauenzien est tantôt ministre de Prusse à Berlin (p. 16) et tantôt, avec plus de raison, à Pétersbourg (p. 23). Ce ne furent pas soixante-cinq, mais cinquante-trois députés qui furent voués à la déportation le 18 fructidor. L'auteur ne se défend pas d'avoir fait une œuvre d'actualité, comme l'attestent d'ailleurs sa dédicace, dictée par une « respectueuse affection, » à M. Barthou et son hommage à l' « impeccable » (p. 65) Carnot. L. P.

La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze, da GAETANO SALVEMINI. Firenze, tip. Ricci, 1896, in-8 de IV-156 p. — Prix : 3 fr.

La question de la dignité de chevalier dans la commune italienne n'avait pas été étudiée encore, et les historiens ne donnent à ce sujet que des notions confuses et superficielles. L'auteur convient lui-même de fort bonne grâce que c'est « une de ces institutions qui, vu leur peu d'importance, n'attirent pas les regards. » Cependant, c'est un exemple fort curieux pour illustrer l'évolution et la dissolution de ces institutions féodales qui réussirent à pénétrer dans la commune, et qui se transformèrent graduellement soit pour disparaître, soit pour perdre complètement leur caractère primitif. L'auteur a sagement borné son étude à la seule commune de Florence, il a examiné successivement, avec beaucoup de soin, quelle fut la physionomie de la chevalerie quand elle s'implanta à Florence, quelles y furent ses destinées jusqu'au XVe siècle ; il indique la condition personnelle du chevalier en matière politique et civile ; il décrit enfin les cérémonies par lesquelles s'acquérait la dignité de chevalier. Dans un trop court *excursus*, M. Salvemini indique un nouveau document relatif aux origines du parti guelfe, dont on place généralement la formation à 1267, date de l'expulsion des Ghibelins sous l'influence des victoires de Charles d'Anjou : il signale un texte (publié dès 1784) daté de 1248, où sont nommés les *Capitanei Partis Ecclesiæ*, et il reporte la naissance du parti à la période où fut dissoute la *Societas militum* (dont la dernière mention est de 1236). Des appendices donnent la collection des textes où sont cités les chevaliers florentins (A) créés directement par la commune, (B) créés par des autorités autres que la commune, mais reconnus et confirmés par celle-ci, (C) mentionnés dans des documents de caractère non officiel ; une table alphabétique groupe ensuite tous ces noms. Le travail de M. Salvemini est une bonne contribution à l'étude des institutions médiévales en Italie.

L.-G. PÉLISSIER.

De l'Usage des strigiles dans l'antiquité. Mémoire lu, le 18 avril 1895, au Congrès des Sociétés savantes à la Sorbonne, par le docteur H. COULON. Paris, Leroux, 1895, in-8 de 47 p. et 3 planches. — Prix : 3 fr. 50.

Le strigile (*strigilis*, στλεγγίς) était une sorte de racloir ou d'étrille de 0m20 à 0m25 de longueur, sur 0m03 de largeur, en moyenne, façonné avec la corne, l'os, l'ivoire, l'ébène, le jonc, le fer, le bronze, l'argent, l'or et même les pierres précieuses. Comme les spécimens de cet ancien instrument de toilette sont assez rares, M. le docteur Coulon, qui en possède quelques-uns, s'est proposé d'en donner une description complète, en indiquant les circonstances dans lesquelles on s'en servait et les avantages qu'on pouvait en tirer, en rappelant aussi tous les souvenirs qui se rattachent à ce précieux instrument. Nous devons nous féliciter d'autant plus de son heureuse inspiration, qu'il n'y a guère sur le strigile que de courtes indications, disséminées dans les différents ouvrages des anciens auteurs. C'est en rapprochant et en comparant toutes les citations, que le savant docteur est parvenu à dégager un ensemble de faits qui donnent à son travail un sérieux intérêt. Après avoir décrit les deux parties, manche et lame, dont se composait le strigile, et avoir cherché à préciser la date et le lieu d'origine de son invention, il nous le montre tour à tour servant pendant la toilette, les bains, ou à la suite des violents exercices de la palestre, ou dans certaines cérémonies expiatoires, ou dans les festins, à gratter la peau ou la langue et à en faire disparaître l'humidité et les corps étrangers. Il était, du reste, encore employé dans d'autres circonstances variées, qui montrent suffisam-

ment que les anciens en étaient arrivés à ne plus pouvoir se passer de ce petit instrument de sensualité qui, après la chute de l'empire d'Occident, disparut complètement des usages dans les pays civilisés et n'est plus, aujourd'hui, qu'un objet de curiosité. P. L.-L.

CHRONIQUE

Nécrologie. — S. A. R. Henri d'Orléans, duc d'Aumale, dont nous n'avons pu qu'annoncer la mort dans notre dernière chronique, était né à Paris, le 16 janvier 1822. Quatrième fils de Louis-Philippe, entré à seize ans dans l'armée, il fut envoyé en Algérie. Il sort du cadre de ce recueil de rappeler la carrière militaire du prince, et l'audace avec laquelle ce général de vingt et un ans enleva la smalah d'Abd-el-Kader. Nous n'avons à nous occuper ici que de l'écrivain. Quand la Révolution de 1848 et l'exil qui s'ensuivit pour sa famille l'obligèrent de laisser inactive son épée, il occupa ses loisirs à des recherches et à des publications historiques, qui lui assurèrent aussitôt une place honorable parmi les écrivains de son pays. L'on sait le retentissement qu'eut sa lettre au prince Napoléon. Mais le plus considérable de ses ouvrages est l'*Histoire des princes de Condé*. Héritier de la fortune du dernier des Condé, le duc d'Aumale ne crut pouvoir mieux reconnaître cette faveur qu'en retraçant l'histoire de cette illustre maison ; et ce remarquable travail dont le premier volume parut en 1863 ne put être achevé qu'en l'année 1895, tant le prince mit de soin à en rendre parfaite l'exécution. Voici la liste des ouvrages du duc d'Aumale : *Nouvelles officielles d'Afrique. Rapport sur la prise de la smalah d'Abd-el-Kader* (Paris, 1843, in-4 ; plusieurs éditions) ; — *Les Zouaves et les chasseurs à pied* (*Revue des Deux Mondes*, 15 mars, 1er avril 1855, tiré à part, s. l., 1855, in-8 ; nouv. éd. illustrée en 1896) ; — *Notes et documents relatifs à Jean de France et à sa captivité en Angleterre* (dans le t. II, 1855-1856, des *Miscellanies* de la *Philobiblion Society*, et en tirage à part. London, 1856, in-4) ; — *Nouveaux Documents relatifs à Jean, roi de France* (même recueil, t. V, et en tirage. London, 1859, in-4) ; — *Alésia. Étude sur la septième campagne de César en Gaule* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1858 ; tiré à part. Paris, 1858, in-8) ; — *Inventaire de tous les meubles du cardinal Mazarin, dressé en 1653* (Londres, 1861, in-8) ; — *Extrait du procès-verbal du dîner anniversaire de la fondation du Royal literary found. Discours* (ibid., 1861, in-8) ; — *Lettre sur l'histoire de France* (15 mars 1861) (Paris, 1861, in-8 ; Londres, 1862) ; — *Information contre Isabelle de Limeuil, mai-août 1564* (s. l., 1863, in-8) ; — *Réunion agricole d'Evesham. Discours* (Bruxelles, 1863, in-12) ; — *Histoire des princes de Condé pendant les XVIe et XVIIe siècles* (Paris, 1863-1895, 7 vol. in-8) ; — *La Question algérienne à propos de la lettre adressée par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon*. Extrait du *Courrier du dimanche* (Paris, 1866, in-8) ; — *Lettres de Verax* (Bruxelles, 1866, in-8) ; — *Les Institutions militaires de la France* (*Revue des Deux Mondes*, 1er mars 1867, et Bruxelles, 1867, in-18) ; — *A Napoléon III. Qu'avez-vous fait de la France ? Complément de la lettre du 15 mars 1861 adressée au prince Napoléon* (Londres, 1867, in-8) ; — *Écrits politiques. Lettres sur l'histoire de France, 1861. Lettres de Verax* (Bruxelles, 1896, in-18) ; — *Discours prononcé sur la réorganisation de l'armée le 28 mai 1872 à l'Assemblée nationale* (Paris, 1872, in-12) ; — *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française le 3 avril 1873* (Ibid., 1873, in-8) ; — *Conseil général de l'Oise. Session d'avril 1875. Séance du 16 août.*

Extrait du discours d'ouverture [Éloge du général Saget] (Beauvais, 1875, in-8); — *Institut de France. Académie des beaux-arts. Notice sur M. le comte de Cardaillac* (Paris, 1880, in-4); — *Discours prononcé dans la séance publique tenue par l'Académie française pour la réception de M. Rousse le 7 avril 1881* (ibid., 1881, in-4, ou in-8); — *Lettre de Mgr le duc d'Aumale à M. le Président de la République française* (Avignon, 1886, in-fol.); — *Rosseeuw Saint-Hilaire* (Extrait du compte rendu de l'Académie des sciences morales et politiques (Paris, 1889, in-8); — *La Journée de Rocroy, 19 mai 1643* (Paris, 1890, in-16). Le dernier travail du prince est la lecture qu'il a faite à l'Académie des sciences morales et politiques sur *le Roi Louis-Philippe et le droit de grâce.*

— La mort de M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet, survenue le 17 mai à Toulouse, est une grosse perte pour la science catholique. Né à Toulouse, le 15 juillet 1822, ordonné prêtre en 1846, il fut aussitôt appelé comme directeur de rhétorique au petit séminaire de l'Esquile, où il prit bientôt l'enseignement de la philosophie. Tandis que ses travaux littéraires le rendaient à plusieurs reprises lauréat des Jeux floraux et l'en faisaient proclamer mainteneur en 1857, le zèle et le talent qu'il déployait dans le ministère sacré amenaient l'archevêque de Toulouse à l'en récompenser par la nomination au canonicat honoraire (1859). Dès la fondation de l'Institut catholique, il était choisi comme l'un des professeurs de la Faculté de théologie (1877), dont il devint bientôt doyen (1879), en même temps qu'il changeait sa chaire de patrologie pour celle d'apologétique. C'est alors qu'il entreprit cet essai d'apologie scientifique de la foi chrétienne, qui reçut les applaudissements unanimes de la presse catholique et qui eut les honneurs de la traduction, notamment en allemand. On sait la part considérable qui revient à M. le chanoine Duilhé de Saint-Projet dans cette idée de la réunion de congrès scientifiques internationaux des catholiques qui a pris depuis une si grande expansion. Voici, indépendamment des articles de revue et du rapport sur l'apologétique présenté au congrès bibliographique international de 1888, la liste des principales publications du regretté savant : *Du Principe d'unité dans les recherches philosophiques* (Toulouse, 1855, in-8; extrait de la *Revue de l'Académie de Toulouse*) ; — *Académie des jeux floraux. Concours de 1856. Éloge de Jacques Delille* (Toulouse, 1856, in-8); — *Éducation théologique de Bossuet* (Paris, 1859, in-8; extrait du *Correspondant*); — *Académie des jeux floraux. Éloge de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse, prononcé en séance publique le 9 avril 1860* (Toulouse, 1860, in-8) ; — *Des Études religieuses en France depuis le XVIIe siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1861, in-8); — *Académie des jeux floraux. Réponse au remerciement de M. Depeyre* (Toulouse, 1861, in-8) ; — *L'Année religieuse, philosophique et littéraire*, parue seulement pendant quatre années (Paris, 1861-1866, 6 vol. in-12) ; — *Discours pour la bénédiction de la chapelle des sœurs de l'Espérance, à Toulouse* (Toulouse, 1861, in-8) ; — *Un Trait des mœurs littéraires contemporaines* (Toulouse, 1862, in-8 ; extrait du *Journal de Toulouse*) ; — *Six ans de coopération agricole* (Toulouse, 1870, in-8) ; — *Des Moyens d'atténuer les effets de la sécheresse et de remédier à la pénurie des fourrages dans la région du sud-ouest. Rapport présenté à la Société d'agriculture de la Haute-Garonne* (Toulouse, 1870, in-8) ; — *L'Eglise, la société, la France et les cercles catholiques d'ouvriers. Discours.... à l'inauguration solennelle du Cercle du Centre, le 6 juillet 1873, à Toulouse* (Toulouse, 1873, in-8) ; — *L'Université libre de Toulouse. Nécessité d'un foyer d'études dans le Sud-Ouest* (Toulouse, 1876, in-8) ; — *Éloge M. de Théron de Montaugé, membre de l'Académie des sciences de Toulouse et de la Société d'agriculture de la Haute-Garonne* (Toulouse, 1876, in-8) ; — *Apologie scientifique du christianisme. Discours d'ouverture* (Toulouse, 1877,

in-12); — *Académie des jeux floraux. Séance du 13 mai 1877. Réponse au discours de réception de M. le marquis d'Aragon* (Toulouse, 1877, in-8); — *L'Histoire et les historiens de la France* (Toulouse, 1877, in-16); — *Université catholique de Toulouse. Inauguration de la Faculté des lettres* (Toulouse, 1879, in-8); — *Enseignement supérieur libre à Toulouse. La Faculté des lettres pendant l'année scolaire* (Toulouse, 1879, in-8); — *Enseignement supérieur libre à Toulouse. L'École supérieure de théologie, ses travaux et ses actes pendant l'année scolaire 1879-1880* (Toulouse, 1880, in-8); — *Apologie scientifique de la foi chrétienne* (Paris, 1885, in-16; 2e édit., 1886; 3e édit., 1890); — *La section d'apologétique au congrès de Rouen* (Paris, 1886, in-8. Extrait des *Annales de philosophie chrétienne*).

— Avec M. Filippo Serafini, sénateur, mort à Pise en mai, la science juridique perd en Italie un de ses représentants les plus autorisés. Né à Preore, dans le Trentino, le 30 avril 1831, M. Serafini alla faire ses études supérieures en Allemagne et en Autriche, aux Universités d'Innsbruck, de Berlin, de Vienne et d'Heidelberg. Jeune encore, il fut appelé à enseigner le droit romain à l'Université de Pavie (1857); quelques années après il passait à Bologne (1868), puis à Rome (1871) et se voyait enfin confier la chaire de Pandectes à Pise (1873), où il est resté depuis lors jusqu'à sa mort. Outre sa collaboration aux revues juridiques, et notamment au *Diritto commerciale* et à l'*Archivio giuridico* qu'il dirigeait, M. Serafini laisse un nombre assez considérable d'écrits, parmi lesquels nous signalerons les suivants : *Aggiunte alle lezioni di diritto romano* (Padova, 1857, in-8); — *Elementi di diritto romano* (Pavia, 1858-1859, 2 vol. in-8); — *Istituzioni e storia del diritto romano* (Pavia, 1859-1867, 2 vol. in-8); — *Il diritto telegrafico ossia il telegrafo in relazione alla giurisprudenza* (Pavia, 1862, in-16); — *Delle disposizioni d'ultima volontà, rimesse all' arbitrio di una terza persona* (Bologna, 1869, in-8); — *Istituzioni di diritto romano comparato al diritto civile patrio* (Firenze, 1870-1872, 5e édit. en 1892, 2 vol. in-8); — *Dell' appellazione in materia civile* (Bologna, 1871, in-8); — *Prolusione al corso del diritto romano* (Roma, 1872, in-8); — *Sulla nullità degli atti giuridici compiuti senza l' osservanza delle forme prescritte dalle leggi* (Roma, 1874, in-8); — *Trattato delle Pandette, di Lod. Arndts, 1. versione italiana* (Bologna, 1873-1877, 3 vol. in-8; plus. édit.); — *Lezioni di Pandette, di Pietro Conticini, raccolte e ordinate* (Pisa, 1876, in-8); — *Del costituto di debito nelle obligazioni correali* (Bologna, 1878, in-8); — *Temi di Pandette* (Pisa, 1880, in-8); — *Temi di diritto romano* (ibid., 1881, in-8); — *Pareri diversi* (1887, in-8); — *Pareri giuridici* (1888, in-8).

— Un éminent philologue et littérateur espagnol, don Francisco Garcia Ayuso, est mort le 16 mai. Né à Ségovie en 1845, il fit ses études au séminaire de l'Escurial. Un des professeurs de cet établissement, le docteur Braun, admirant ses dispositions, le prit en affection et lui enseigna le français, l'allemand, l'anglais, le grec et l'hébreu. Après avoir achevé ses études, Garcia Ayuso alla les perfectionner à l'Université de Munich, où il se livra notamment à l'étude de l'arabe, du perse, du sanscrit et du zend. Une rare activité scientifique lui permit, en même temps qu'il dotait son pays de traductions d'ouvrages allemands et sanscrits, et qu'il rédigeait des grammaires des langues française, anglaise, allemande et arabe, de composer des traités originaux qui le mettent à une place fort distinguée parmi les linguistes de l'Europe et à peu près unique parmi ceux de son pays. Son Essai critique de grammaire comparée des langues indo-européennes, son Étude de la philologie dans ses rapports avec le sanscrit, ses Recherches sur les Iraniens et sur Zoroastre ont assuré sa réputation. Aussi l'Académie

espagnole eut-elle l'honneur de le compter parmi ses membres. L'Université centrale de Madrid le retint dans les chaires d'histoire de la philosophie, de métaphysique, de grec, de sanscrit et d'histoire universelle, jusqu'au moment où l'Institut de Saint-Isidore l'appela aux fonctions de professeur d'allemand, qu'il exerçait au moment de sa mort. Don Garcia Ayuso, qui a largement collaboré aux journaux et revues de son pays, laisse un nombre assez considérable d'ouvrages, parmi lesquels nous signalerons, outre un *Diccionario etimológico español*, dont la rédaction n'est malheureusement pas achevée : *Gramática arabe* (Madrid, 1871, in-8) ; — *Estudio de la filología en sus raportos con el sanskrito* (ibid., 1871, in-8. Trad. en français. Paris, 1884, in-8) ; — *Estudio sobre el Oriente. Los Iranios y Zoroastre* (Madrid, 1874, in-8) ; — *Ensayo crítico de gramática comparada de los idiómas indoeuropeos* (Madrid, 1877, in-4) ; — *Estudios sobre el Oriente. Iran ó del Indo al Tigris* (Madrid, 1877, in-4) ; — *Viaje de Rohlfs de Tripoli a Lagos* (ibid., 1878, in-4) ; — *El Afghanistan. Descripcion histórico-geográfica del pais ; religion, usos y costumbres de sus habitantes* (ibid., 1878, in-4) ; — *El Traductor francés* (ibid., 1879, in-8) ; — *Discursos leidos ante la Real Academia española. Estudio comparativo sobre el origen y formación de las linguas neosanskritas y neolatinas* (ibid., 1894, in-4) ; — *Versión hispano-francesa ó colección de trozos literarios, científicos y comerciales* (ibid., 1895, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Baudin, médecin vétérinaire, mort à soixante-cinq ans, le 14 mai ; — de M. l'abbé Brun, directeur de la *Croix* d'Avignon, mort le 10 mai ; — de M. le docteur Edme Cade, médecin savant et estimé, mort le 23 mai, à Villeneuve-lez-Avignon ; — de M. Victor Delahaye, à qui l'on doit des publications sur les conditions du travail en France et à l'étranger, mort le 18 mai ; — du R. P. Delpeuch, des Oblats de Marie-Immaculée, ancien supérieur de Notre-Dame de Pontmain, mort à soixante et onze ans, le 9 mai ; — de M. Alfred des Cloizeaux, membre de l'Académie des sciences, professeur honoraire au Muséum d'histoire naturelle, mort à soixante-dix-neuf ans, le 6 mai, à Paris ; — de M. l'abbé Michel Dhaussy, ancien professeur au petit séminaire d'Arras, mort le 19 mai, à Saint-Sauveur-lez-Arras, dont il était curé ; — de M. Charles Diguet, professeur honoraire de mathématiques au lycée Saint-Louis, mort le 15 mai ; — de Mme la baronne Double, bien connue dans le journalisme sous son pseudonyme d'Étincelle, morte le 11 mai ; — de M. le docteur Henri-Louis Feulard, rédacteur en chef de l'*Union des femmes de France* et collaborateur de revues scientifiques, mort à trente-huit ans, dans la terrible catastrophe du 4 mai ; — de M. Joannès Guetton, directeur du *Soleil du Midi*, mort le 17 mai, à Bellegarde près Saint-Galmier ; — de M. Mallat de Basislan, sous-bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, secrétaire général du syndicat de la presse coloniale, vice-président de la section indo-chinoise de la Société de géographie commerciale, auteur de nombreux ouvrages, mort le 19 mai ; — de M. Eugène Manen, ingénieur en chef hydrographe de la marine, ancien membre du Bureau des longitudes, correspondant de l'Institut, mort le 20 mai, âgé de soixante-sept ans ; — de M. le docteur Mollien, ancien directeur de l'école de médecine d'Amiens, mort le 5 mai ; — de M. Raphaël Paré, collaborateur de différents journaux républicains, mort à cinquante-trois ans le 25 mai ; — de M. Pazat, avocat et sénateur des Landes, mort le 7 mai, à Masenas (Basses-Pyrénées) ; — de M. le général Poilloüe de Saint-Mars, écrivain militaire, mort le 14 mai ; — de M. le docteur Rochet, mort dans la catastrophe du 4 mai ; — de M. Paul de Saint-Martin, bibliothécaire et conservateur du musée de Louviers, mort à quatre-vingts ans, le 5 mai ; — de Mme la comtesse Serrurier, qui laisse plusieurs romans,

morte dans la catastrophe du 4 mai, à l'âge de quarante-cinq ans; — de M. Louis Terrier, ancien secrétaire général du *Journal des Débats*, mort à trente-sept ans, le 9 mai, à Vichy; — de M. Louis Thomas, archiviste de l'état-major de Reims, mort à quarante ans, le 19 mai, à Amélie-les-Bains.

— A l'étranger, on annonce la mort de : M. William Taylor Adams, fécond auteur bien connu sous son pseudonyme d'Oliver Optic, mort le 27 mars, à Dorchester (Massachusetts); — de M. André Anagnostaki, professeur d'ophtalmologie à la Faculté de médecine d'Athènes, mort à soixante et onze ans; — de M. Johann Baumgarten, connu par ses travaux sur la philologie romane, mort âgé de soixante-quinze ans, le 17 avril, à Coblentz; — de M. Hermann Bender, archéologue, mort âgé de soixante-deux ans, le 21 avril, à Kirchheim; — de M. James Theodore Bent, archéologue anglais, mort à quarante-cinq ans, le 5 mai, à Londres; — de M. Eugen Binder, rédacteur du *Beobachter*, mort le 20 avril, à soixante-dix-neuf ans; — de M. Domenico Berti, historien italien, mort à soixante-dix-sept ans, à Rome; — de M. William Davies, mort le 9 mai, à soixante-huit ans; — de M. Alphonse Duprat, libraire et éditeur du *Book Covers almanac*, mort le 27 mars, à cinquante et un ans; — de M. Robert Engelhard, archéologue, mort à quarante-trois ans, le 9 avril; — de M. J. Engelhorn, libraire-éditeur, mort le 10 mai, âgé de soixante-dix-huit ans, à Stuttgart; — de M. Gustave Fagès, auteur de travaux sur la paléontologie, mort à soixante-neuf ans, le 28 avril, à Peruwelz (Hainaut); — de M. Johann-George Fischer, poète souabe, mort à quatre-vingt-un ans, le 4 mai; — de M. A. W. Frank, président de la Société des antiquaires de Londres, mort à la fin de mai; — de M. Adolar Gerhard, poète, mort à Leipzig, le 8 mai; — de M. Hermann-Auguste Haacke, philologue, mort le 30 avril, à soixante-dix-neuf ans, à Torgau; — de M. Hermann Hillischer, poète lyrique, mort le 24 avril, à Linz; — de M. Hermann Friedrich Kessler, auteur de travaux entomologiques, mort le 2 avril, à quatre-vingt-un ans; — de M. Gustave-Ferdinand Jéretschmar, professeur de droit romain à l'Université de Giessen, mort à soixante-sept ans, le 3 mai; — de M. J. P. Land, ancien professeur de philosophie à l'Université de Leyde, mort à Amsterdam, le 1er mai, âgé de soixante-quatre ans; — de M. A.-D. Loman, théologien, mort âgé de soixante-treize ans, à Amsterdam; — de M. Karl von Lützow, professeur d'histoire de l'architecture et auteur de publications archéologiques, mort à soixante-cinq ans, le 22 avril, à Vienne; — de M. Norman Macleod, écrivain anglais; — de M. Henry Menger, médecin, mort le 29 avril, âgé de cinquante-deux ans, à Berlin; — de M. Karl Menzel, professeur des sciences auxiliaires de l'histoire, mort le 10 mai, âgé de soixante-deux ans, à Bonn; — de M. Edm. Neminar, professeur à l'Université d'Innsbruck, mort à Vienne, le 10 avril; — de M. Hugh Nevill, zoologue, mort le 10 avril, à Ceylan; — de M. G. Ossovskii, géologue et archéologue, mort le 16 avril, à Tomsk, en Sibérie; — de miss Margaret J. Preston, à laquelle on doit, entre autres ouvrages, un poème sur la guerre du Sud, morte le 28 mars, à Baltimore; — de M. Ernest Roeder, poète américain, mort le 9 avril, à Dresde; — de M. Edmond Russow, connu par ses travaux sur la botanique, mort le 23 avril, dans sa cinquante-sixième année, à Dorpat; — de sir Edward James Stone, le savant directeur de l'Observatoire d'Oxford, mort à soixante-six ans, le 9 mai; — de M. H. Sünder y Rodriguez, chirurgien, mort à Madrid, le 21 avril; — de M. Joseph Thorne, mort à soixante et onze ans, le 4 mai, à Sing-Sing; — de M. Alphonse Van Camp, directeur des beaux-arts au ministère de l'intérieur en Belgique, mort le 1er mai, à Bruxelles; — de M. J.-A. Van den Broeck, professeur d'histoire coloniale à l'Institut indien, mort à cinquante-quatre ans, le 30

avril, à Delft ; — de M. Hermann Weiss, connu par ses travaux sur l'histoire de la civilisation et de l'art, mort le 21 avril, à Berlin, âgé de soixante-quinze ans ; — de M. A. Wendhausen, vice-chancelier de l'Université de Rostock, mort à cinquante-huit ans, le 14 avril ; — de M. Ernest-Anton Zündt, poète américain, mort à vingt-neuf ans, le 2 mai, à Jefferson City (Missouri).

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 7 mai, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de Mgr le duc d'Aumale; le 14 mai, M. Sénart a fait une communication sur les manuscrits rapportés d'Asie par M. Grenard; M. Barth a communiqué un estampage et une photographie de l'inscription découverte par M. Führer sur la colonne du parc de Lumbini, près Kapilavastu, où la tradition faisait naître le Bouddha; M. Pottier a lu une note sur un nouveau fragment de fresque trouvé sur l'acropole de Mycènes; M. Boissier a lu une note de M. Fabia sur le gentilice de Tigellin. — Le 21, M. Müntz a présenté une suite de tapisseries exécutées pour Diane de Poitiers et appartenant à la famille de M. le général Bezard; M. Marquet de Vasselot a fait une communication sur le trésor de l'abbaye de Roncevaux, dans la Navarre espagnole; M. Deveria a lu un travail sur treize inscriptions chinoises provenant de la mission Dutreuil de Rhins et Grenard dans la Haute-Asie. — Le 28 mai, M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Germer-Durand sur les récentes découvertes faites par lui à Pehra; M. Sénart a lu une notice de M. Adhémar Leclère relative aux divers types du « pied sacré » du Bouddha.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 1er mai, M. Luchaire a lu un mémoire sur M. A. Geffroy, son prédécesseur à l'Académie. — Le 8 mai, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de Mgr le duc d'Aumale. — Les 15 et 22 mai, M. Doniol a lu un mémoire sur les négociations pour la délivrance du territoire en 1873. — Le 29, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur la constitution russe.

Concours et Prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres.* — Le prix Stanislas Julien a été décerné à M. Chavannes pour les deux premiers volumes de sa traduction de Tse-ma-tsien. — Le prix Brunet a été partagé comme il suit : 1,500 fr. à M. Claudin pour ses ouvrages sur les origines de l'imprimerie à Poitiers, à Limoges, à Bordeaux ; 1,500 fr. à M. Legrand pour sa *Bibliographie hellénique* ; 1,000 fr. à M. Monceaux pour son ouvrage sur *Les Le Rouge de Chablis.* — Antiquités de la France : 1re médaille (1,500 fr.) à M. Beautemps-Beaupré pour les *Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine* ; 2e médaille (1,000 fr.) à M. Perret pour l'*Histoire des relations de la France avec Venise du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII* ; 3e médaille, 500 fr. à M. R. Merlet pour la *Chronique de Nantes* ; une quatrième médaille a été demandée à M. le ministre en faveur de M. Lemoine pour sa *Chronique de Richard Lescot* ; les mentions honorables ont été ainsi distribuées : 1re mention à M. A. Rigault (*Procès de Guichard, évêque de Troyes*) ; 2e mention à M. J. Chevallier (*Essai historique de l'église et de la ville de Die*) ; 3e mention, M. H. Pron (*Gallia judaica*) ; 4e mention, M. E. Laurain (*Essai sur les présidiaux*) ; 5e mention à MM. L. Santi et A. Vidal (*Deux livres de raison*) ; 6e mention à M. H. Malo (*Renaud de Dammartin et la Coalition de Bouvines*). — Le prix Bordin a été accordé à M. l'abbé Chabot pour ses deux ouvrages sur l'*Histoire de Mar Jabahaha III* et la *Chronique de Denys de Tell Mahré.* — Le prix Saintour (3,000 fr.) a été décerné à M. Casanova pour son *Étude sur la citadelle du Caire.* — A titre de récompense extraordinaire, 1,000 fr. ont été accordés à M. Kirste pour l'ensemble de ses travaux relatifs à l'Unadiganasatra, de Kemachandra, et 500 fr. à M. Moïse Schwab pour

son *Dictionnaire de l'Angélologie juive.* — Le prix Allier d'Hauteroche a été décerné à M. A. Blanchet pour ses deux volumes sur les *Monnaies grecques et romaines.* — La médaille de la Société centrale des architectes a été attribuée à M. Graillot pour ses fouilles dans le pays des Volsques. — Le prix Volney (1,500 fr.) a été décerné à M. E. Ernault pour son *Glossaire moyen-breton;* sur les reliquats des années précédentes un prix de 1,000 fr. a été décerné à M. M. Grammont pour son ouvrage sur la *Dissimilation consonantique dans les langues indo-européennes et dans les langues romanes.*

Académie des sciences morales et politiques. — Le prix Bordin, dont le sujet était *la Puissance paternelle*, a été partagé comme il suit : 2,500 fr. à M. H. Taudière ; 1,000 fr. à M. P. Nourrisson ; 500 fr. à M. E. Jacques.

Les Correspondants de Peiresc. — Voici le fascicule XXI, qui nous présente *Jean et Pierre Bourdelot* (Paris, A. Colin, in-8 de 24 p. Extrait de la *Revue d'histoire littéraire de la France*). Du premier, M. Tamizey de Larroque ne peut « presque rien dire. » Quant au second, ce fut ce que de nos jours nous appellerions un « agité. » Il courut l'Italie, fut médecin de M. le prince, de la reine de Suède et abbé de Massay, près Bourges. Il agita toutes les cours et tous les monastères, mais il avait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et nous qui n'avons pas à souffrir de ses névroses, nous ne pouvons que remercier son éditeur de nous avoir offert ses lettres. Science, érudition, observation, vie mondaine, il y a plus d'un caquet (voir p. 13, les congrégations et les choix des cardinaux) dont l'éditeur prend aussi sa part (p. 23, n. 5) et qui nous ravit d'aise.

Correspondance. — M. le comte de Puymaigre nous demande d'insérer une lettre adressée à M. Geoffroy de Grandmaison, au sujet de l'article qu'il a consacré aux *Mémoires du baron d'Haussez.* Cette lettre nous arrivant trop tard pour trouver place dans la présente livraison, nous la publierons dans notre numéro de juillet.

Paris. — Nous avons reçu le tirage à part de l'article publié par le R. P. Forbes sur la *Philosophie de la science économique*, dans les *Études religieuses* (Paris, Pedone-Lauriel, in-8 de 26 p.). Prenant vivement à partie M. Denys Cochin, qui a soutenu que « la science économique n'est pas une science, » le savant jésuite expose avec force la thèse contraire, puis il prouve que la science économique est distincte de la morale en théorie, tout en la pénétrant éminemment sur le terrain des faits. Dans cette courte brochure, un grand nombre d'idées sont exposées et mises au jour avec cette vigueur de logique et de style qui sont les caractéristiques de l'auteur.

— Le *Discours prononcé à la séance générale du congrès des sociétés savantes, le samedi 24 avril 1897*, par M. Ernest Babelon (Paris, Imprimerie nationale, gr. in-8 de 24 p.), a pour objet de montrer l'utilité des collections de monnaies anciennes. Le savant conservateur du département des médailles à la Bibliothèque a tout d'abord établi la différence profonde qui existe entre les monnaies modernes et les monnaies anciennes ; les instruments d'échange, les autres véritables médailles commémoratives destinées à fixer à tout jamais le souvenir des événements heureux dans les annales des peuples. Par quelques exemples bien choisis, il établit qu'un grand nombre d'événements n'ont été connus, précisés et datés que par les monnaies et que, grâce à elles, nous avons pu pénétrer dans le détail de l'histoire de l'art, de la vie municipale et de l'activité commerciale chez les anciens. Maints points intéressant l'art militaire, les modes, les mœurs et les coutumes de la vie antique se trouvent éclaircis par l'étude des monnaies. M. Babelon montre enfin que si la numismatique du moyen âge présente un champ moins vaste aux investigations des historiens, elle

offre cependant un très grand intérêt à la fois historique, géographique et philologique.

— Le tome XXXIII qui se réfère à l'exercice 1896 de l'*Annuaire-bulletin de la Société de l'histoire de France* (Paris, H. Laurens, in-8 de 253-xv p.) renferme trois notices intéressantes. M. Stein publie une lettre de Jean le Bon, 1356, à la ville de Berne, pour réclamer restitution de marchandises saisies sur un marchand français. M. Noël Valois, complétant son mémoire de 1886 sur le privilège de Chalo-Saint-Mard, apporte de nouveaux renseignements sur l'histoire du faux document qui, pendant si longtemps, procura aux membres nombreux d'une famille l'exemption des impôts et même les privilèges de la noblesse. Enfin M. de Boislisle reproduit le texte d'un curieux recueil de « portraits et caractères des personnes les plus illustres de la France » au début du XVIIIe siècle. Du rapport que le même savant a présenté comme secrétaire à l'Assemblée générale de 1896 et des procès-verbaux que contient la première partie du volume, nous extrayons la liste des publications nouvelles adoptées en principe par le conseil de la Société : *Instructions diplomatiques du règne de Henri IV*, par M. de Kermaingant ; *Chronique de Perceval de Cagny*, par M. Henri Morainville ; *Lettres missives de Charles VIII*, par M. Pélicier ; *Journal de Clément de Fauquembergue* (1417-1435), par MM. Tuetey et Lacaille ; *Mémoires du chevalier de Quincy*, sur le XVIIe siècle, par M. Léon Lecestre ; *Chronique d'Antonio Morosini*, par MM. Dorez et Germain Lefèvre-Pontalis ; *Chronique de Héraut Berry*, par M. Henri Courteault ; *Journal de Jean Barrillon, secrétaire du chancelier du Prat* (1515-1521), par M. de Vaissière.

— C'est une curieuse relation que celle que M. Paul de Chamberet a intitulée : *Une Nuit de Paris* (Paris, L. Warnier, in-16 de 13 p.). Véritable excursion *au pays du vice et de la misère*, elle est poignante de vérité, et en même temps discrètement écrite, elle nous amène à penser avec le cardinal Perraud (que cite l'auteur) qu'en ce bas monde tout doit être charité chrétienne en vue de la paix sociale.

— M. F. Mazerolle a extrait de la *Gazette des beaux-arts* son article sur *Les Visites de Pierre le Grand et de Nicolas II à la Monnaie des médailles* (Paris, gr. in-8 de 12 p. avec illustrations). Au sujet du premier de ces événements il a reproduit une relation insérée dans le *Journal de la Monnaie des médailles*, manuscrit conservé au musée de la Monnaie, qu'il rapproche d'une autre relation tirée de la curieuse *Histoire journalière de Paris* par Dubois de Saint-Gelais, publiée en 1787 et réimprimée par M. Tourneux en 1885, pour la Société des bibliophiles français.

— Après les affiches, les menus et programmes. Voici, en effet, qu'on annonce à la librairie G. Boudet, pour le 30 octobre prochain, la publication d'un ouvrage de M. Léon Maillard : *Les Menus et programmes illustrés, invitations, billets de faire part, cartes d'adresse, petites estampes*. Plus de trois cents reproductions dont quinze en couleurs et hors texte, réparties en cinq chapitres, nous feront connaître ce que l'on a produit de plus curieux dans tous les genres : Invitations, — Menus, — Billets de faire part, — Programmes de théâtre et de concert, — Cartes d'adresse. Mille cinquante exemplaires seront tirés, dont vingt-cinq sur japon (120 fr.), vingt-cinq sur chine (100 fr.), et le reste sur vélin (60 fr.). La même librairie annonce déjà, du même auteur, une autre série sur *les Couvertures illustrées*, qui sera tirée dans les mêmes conditions.

— Vient de paraître : *Carte de la répartition et de l'emplacement des troupes de l'armée française pour l'année 1897, avec Index de tous les corps de troupes (armée active et armée territoriale) et une Liste complète des officiers généraux*

ou supérieurs qui les commandent (Paris, L. Soudier, in-18 de 36 p., avec grande carte en couleur).

Artois. — Signalons deux notules fort intéressantes de M. Pagart d'Hermansart ; l'une relate une *Lettre de Philippe le Hardi sur les Lombards établis à Saint-Omer en 1277 ;* l'autre concerne *l'Ambassade de Raoul de Brienne, comte d'Eu et de Guines, connétable de France en Angleterre (1330)*, tous deux in-8 de 4 p. Extr. du *Bulletin historique et philologique*.

Béarn. — M. l'abbé V. Dubarat a fourni au tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde* une importante série de pièces tirées des archives des Basses-Pyrénées (*La Réforme en Béarn. Documents inédits sur la saisie des biens ecclésiastiques de Lescar, Arbas, La Reule*, etc. Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 70 p.). En tête du *Procès-verbal de la ferme et de la vente des biens saisis*, etc. (18 février-5 mai 1570), l'éditeur a placé un rapide exposé des événements qui marquèrent la fin du XVIe siècle en Béarn.

Bretagne. — M. Frain de La Gaulayrie nous donne le huitième et avant-dernier fascicule des *Tableaux généalogiques, notices et documents inédits au soutien du mémoire où il est fait mention de plusieurs familles établies à Vitré et paroisses environnantes aux XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles* (Vitré, impr. Lécuyer, in-4, p. 194 à 208). On y remarque de nombreux documents et renseignements concernant la très ancienne famille Le Moyne, ainsi que des pièces relatives aux Grignan et aux Sévigné (1674, 1676, 1692), aux de Ravenel (1714), à la vente de la terre des Rochers par Mme de Simiane (1715), etc. Un dernier fascicule fournira une table des noms propres contenus dans le recueil.

Champagne. — M. Albert Babeau publie une notice sur *le Château de Villacerf et ses seigneurs* (Troyes, impr. Paul Nouel, in-8 de 42 p. Extrait de l'*Annuaire de l'Aube*). Dans cette notice, ornée de plusieurs planches, on retrouve toutes les qualités d'érudition et de style des publications de l'auteur. Les détails les plus précis sont donnés sur le village qui s'est tour à tour appelé Semblières, Saint-Sépulcre (au XIe siècle), Villacerf (au XVIIe), sur le prieuré et les prieurs de Saint-Sépulcre, sur le château et les seigneurs jusqu'à la Révolution.

Franche-Comté. — Dans le volume de *Procès-verbaux et mémoires (année 1896)*, que l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon vient de distribuer (Besançon, impr. P. Jacquin, in-8 de XLI-344 p.), nous remarmarquons d'abord l'étude sur *l'Abbé Dervoille, littérateur*, discours de réception prononcé par M. l'abbé Rigny, que le *Polybiblion* a déjà signalé d'une façon spéciale (t. LXXIX, p. 185). Le travail considérable (p. 118-231) dû à M. Ch. Baille et intitulé : *Le Cardinal-duc de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833)*, aurait valu aussi la peine d'être examiné à part, mais nous l'avons seulement aujourd'hui sous les yeux et l'espace nous fait défaut ; quant aux autres publications figurant dans le volume en question, ce sont les suivantes : *L'Institut et l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon (1795-1895)*, par M. H. Lombart : étude intéressante, certes, mais vraiment trop brève et que son auteur, à notre avis, ferait bien de développer ; il y a là matière à une importante et curieuse brochure ; — *Pasteur*, par M. Léon Boutroux ; — *Érasme à Besançon*, par M. Boussey ; — *L'Assistance publique en Allemagne*, discours de réception, par M. le docteur Roland ; — *Le Grand Condé et Louis XIV*, par M. H. Lombart ; — *Rapport sur le concours d'économie politique*, par M. le docteur Meynier ; — *La Légende de Saint-Benezet*, par M. Mieusset ; — *Suard et le margrave de Bayreuth*, par M. A. Lieffroy ; — *Rapport sur l'élection du pensionnaire Suard*, par M. le chanoine Suchet ; — *Poésies*, par M. Fr. Bataille ; — *La Nuptialité bisontine*, étude de démographie sociale, par M. le docteur Baudin ; — *Le Déclin de la chevalerie, à pro-*

pos d'un ouvrage de M. du Bois-Melly, par M. le marquis de Vaulchier ; — *Note sur les archives et mémoires manuscrits de l'Académie de Besançon*, par M. le chanoine Suchet. Plusieurs des « mémoires » ici notés ont été publiés. Est-ce que d'autres, dont les auteurs sont morts, ne pourraient pas, à l'occasion, trouver place dans les volumes futurs de la savante Académie bisontine ?

— Sous le titre de *Contribution à l'histoire des commissions révolutionnaires (1793-1794)*, M. Émile Longin a publié dans les *Annales franc-comtoises* de mars-avril dernier un intéressant article éclairé de notes précises, et qu'il a fait ensuite tirer à part (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 12 p.). Les quatre premières pages de ce travail ont trait à deux jugements du tribunal révolutionnaire (8 germinal an II) : « l'un envoie à la mort un capucin du couvent de Pesmes, le P. Émeric, dans le monde J.-B. Peusselet, accusé d'avoir fait à quatre volontaires républicains des représentations sur les dangers qu'ils allaient courir; l'autre acquitte un écolier soupçonné d'avoir composé un écrit tendant au rétablissement de la royauté.... » Les huit dernières pages de la brochure sont relatives aux Franc-Comtois mis à mort à Lyon (21 vendémiaire-17 germinal an II). Parmi les trente-neuf noms relevés par M. Longin, on ne trouve « qu'un ecclésiastique et quatre ci-devant nobles; si l'on en excepte un homme de loi et trois fabricants, presque tous les autres sont d'humble condition, commis de magasin, ouvriers, domestiques. » L'intitulé de ce trop court travail est, on le voit, pleinement justifié.

Guyenne et Gascogne. — M. Charles Bernadou consacre une attachante notice à *Émile Boeswillwald et ses collaborateurs à Notre-Dame de Bayonne* (Bayonne, Lasserre, in-4 de 43 p. avec une vue et un portrait). On ne pouvait mieux rendre hommage que ne l'a fait M. Bernardou aux « trois hommes de talent et de cœur » qui « ont attaché leur nom, en ces dernières années, à la restauration du seul monument qui nous reste de Bayonne au moyen âge : le sculpteur Geoffroy-Dechaume, le peintre Steinheil et surtout Émile Boeswillwald, l'éminent architecte. » D'intéressants documents inédits sont mêlés aux récits biographiques de M. Bernadou.

Ile-de-France. — M. Pierre de Nolhac vient de publier une remarquable brochure sur *le Château de Versailles musée d'art décoratif* (s. l. n. d., in-8 de 30 p., orné de très belles gravures). Sur un sujet si souvent traité, l'auteur a dit beaucoup de choses nouvelles tirées des Comptes des bâtiments du Roi et de la correspondance du Contrôleur général conservés aux Archives nationales. M. de Nolhac constate (p. 14) que les sommes dépensées par Louis XIV pour construire et décorer un des plus admirables palais du monde ont été ridiculement exagérées. Et que sont, d'ailleurs, les prétendues prodigalités du grand Roi auprès des trop réelles prodigalités faites, de nos jours, en faveur des « palais scolaires? » Le brillant et attrayant résumé que met aujourd'hui dans nos mains M. de Nolhac nous donne la meilleure idée de ce que sera cette histoire exacte et complète du château de Versailles qui « reste à écrire » et que nul ne pourrait écrire comme lui.

Limousin. — Très intéressante est la brochure de M. Gustave Clément-Simon : *La Vie seigneuriale sous Louis XIII d'après des correspondances inédites. Le Vicomte de Pompadour, lieutenant général du Roi en Limousin, et Marie Fabry, vicomtesse de Pompadour* (Paris, gr. in-8 de 79 p. Extrait de la *Revue des questions historiques* d'avril 1897). Le savant auteur a enrichi son piquant récit d'un grand nombre de documents inédits parmi lesquels on remarque les lettres de son héroïne. Le travail de l'ancien procureur général n'est pas seulement un instructif chapitre de l'histoire du Limousin, c'est

encore un piquant chapitre de l'histoire des mœurs de la France du XVIIe siècle.

— M. Louis Guibert nous donne, à propos d'une mission prêchée pendant le carême dernier par les Révérends Pères de la Compagnie de Jésus dans toutes les paroisses de Limoges, une très intéressante petite brochure : *Limoges. Prédications et prédicateurs d'autrefois* (Extrait de la *Gazette du Centre* des 21, 22 et 23 mars 1897. Limoges, imp. Perrette, in-8 de 24 p.). M. Guibert, qui connaît si bien l'histoire de sa province natale, a tout dit en quelques pages sur les prédications dans la ville de Limoges depuis la fin du XIe siècle (allocution du pape Urbain II en faveur de la première Croisade, au mois de décembre 1095) jusqu'à la fin du XVIIIe (discours révolutionnaire de l'ex-dominicain Foucaud, un des fondateurs du club des *Amis de la Constitution*).

Lyonnais. — M. Léon Dorez, dans *la Marque de la fleur de lys de Florence Giovanna Giunta et Filippe Tinghi, libraires à Lyon* (extrait de la *Revue des bibliothèques*. Paris, E. Bouillon, in-8 de 9 p.), complète les renseignements qu'il avait donnés dans le même recueil, en 1894, sur les démêlés entre ces deux imprimeurs au sujet de la marque que les Giunti prétendaient leur avoir été indûment empruntée par Tinghi. Ce nouvel article reproduit, d'après le *Recueil de plaidoyers* de Laurent Bouchel (Paris, 1612), le résumé des plaidoyers et l'arrêt rendu en cette affaire portée en appel devant le Parlement. L'arrêt réserve aux Giunti l'usage de la marque et ordonne une enquête pour savoir si Tinghi, comme il en a été accusé, a « fait imprimer livres hors ce royaume. » Document intéressant, comme on le voit, pour l'histoire de l'imprimerie à Lyon.

Maine. — Grâce au savant et pieux abbé Alb. Coutard, nous possédons une notice très complète sur *l'Église de Sainte-Sabine et ses curés* (Le Mans, Leguicheux, in-8 de 12 p.), depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours. Des remarques judicieuses et critiques donnent à ce travail un charme tout particulier.

Normandie. — *Les Découvertes archéologiques du R. P. de la Croix au Villeret (Berthonville) en 1896* nous sont racontées par M. l'abbé Porée dans un élégant petit in-16 de 14 p., imprimé à Évreux par Ch. Hérissé. On a retrouvé au Villeret le Canet des Lexoves, centre de réunions religieuses et commerciales, « auxquelles venait se joindre l'attrait de représentations scéniques. »

— La *Société havraise d'études diverses* vient de s'honorer en ajoutant un nouveau fascicule à ses nombreuses et intéressantes publications. C'est *Un demi-siècle de l'histoire de Harfleur (1350-1400)* que nous raconte M. Ernest Dumont (Paris, E. Dumont, in-8 de 67 p.). Il semble qu'il n'y a document ni si petit ni si grand qu'il n'ait consulté, analysé, reproduit souvent en entier. Dans ce siècle de tristesses et de guerres, la moisson devait être ample, et elle l'a été. Citons entre autres la grande bataille navale du mois de mai 1387 (p. 43), les coutumes des pêcheurs et passeurs de Seine (p. 47), la description d'Harfleur en 1405, par le capitaine espagnol Don Pedro Mino (p. 50). Peu de phrases et beaucoup de faits, n'est-ce pas là le summum de l'érudition, dont l'auteur du présent recueil a toutes les saines doctrines et les meilleures cultures?

— L'exposition de Rouen a été un vrai triomphe pour la Normandie. M. Ch. Fortier en a consigné par écrit, dans un rapport plein de compétence et de verve, tout ce qui concerne le *Département de l'Eure* (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 113 p.). Il a groupé tout ce qui concernait l'enseignement primaire et secondaire, l'exposition ouvrière, la lithographie et la topographie, la médecine, l'anatomie, les instruments de musique, l'optique, le mobilier, le vêtement, les produits alimentaires, la métallurgie, etc., etc.;

enfin, la *Société libre d'agriculture*, dont l'auteur est le dévoué président.

— A la réunion des Sociétés des beaux-arts des départements, tenue à Paris le 8 avril 1896, M. le chanoine Porée a apporté la plus utile contribution à l'histoire de la statuaire en Normandie, en étudiant *les Apôtres de Sainte-Croix de Bernay* (Paris, E. Plon et Nourrit, in-8 de 12 p. et 3 héliogravures). La description et l'identification sont un vrai régal pour les érudits.

— M. l'abbé Tougard avait présenté aux assises de Caumont, tenues à Rouen du 15 au 18 juin 1896, plusieurs notices, dont deux sur *la Seine* et sur *l'Utilitarisme* ont paru *in extenso* dans le compte rendu des assises. Il vient d'éditer, dans une brochure in-8 de 38 p., à Rouen, chez Paul Leprêtre, une note fort complète sur *la Seine considérée comme voie navigable*, une autre note sur *la Musique, initiative spontanée et gratuite de son enseignement*, une autre sur *l'Estime éclairée des produits anciens de l'art et de l'industrie*, une autre enfin sur *l'Enseignement privé*. Le tout est réuni sous le titre de *Notices présentées aux assises de Caumont*, et prouve beaucoup de science et beaucoup de critique.

— La *Notice sur l'église de Montreuil-l'Argillé*, par M. l'abbé Porée (Évreux, L. Odieuvre, in-8 de 8 p.), est un bon document, parfait de forme et d'érudition.

— C'est un vrai plaisir de suivre, avec le comte de Marsy pour guide, *les Pèlerins normands en Palestine, du XVe au XVIIe siècle* (Caen, H. Delesques, 1896, in-8 de 38 p.), d'autant plus que plusieurs reproductions de gravures anciennes soulignent encore l'intérêt de cette brochure. Le voyage de Greffin Arfagart, seigneur de Courteilles au Perche, est surtout fort intéressant.

— C'est avec un cœur de patriote et une science consommée que M. N.-V. Bouton, le savant héraldiste, a écrit deux brochures sur le trop fameux Pierre Cauchon, évêque de Beauvais. Dans l'une, intitulée : *Pierre Cauchon, recteur de l'Université de Paris, vidame de l'église de Reims, évêque temporel et non spirituel de Beauvais et de Lisieux* (Paris, N. V. Bouton, in-8 de 15 p.), il démontre que Cauchon, « vendu aux Anglais dès 1380, » pouvait être l'exécuteur de leur basse besogne. Un à un, il relève tous ses crimes, et il en arrive à supposer dans l'évêque de Beauvais un « israélite converti. » Curieuse brochure à lire et à étudier, fort intéressante aussi bien pour l'histoire que pour la polémique actuelle. La seconde a pour titre : *Le Sceau de Pierre Cauchon* (In-8 de 3 p. Extrait des *Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles*). Grâce à de minutieuses et patientes recherches, M. Bouton démontre l'erreur de M. Douët d'Arcq et identifie le sceau de Cauchon. Par suite, il retrouve sa résidence à Paris et non à Beauvais. Une héliogravure et une gravure en couleurs rendent ces deux brochures encore plus attrayantes.

— S'attaquer à Moréri et à Voltaire est une de ces besognes délicates qui ont besoin de la grande autorité de M. Charles de Beaurepaire. Ses *Notes sur les quatre Faucon de Ris, Premiers présidents au Parlement de Normandie au XVIIe siècle* (In-8 de 34 p. Sotteville-lez-Rouen), nous offrent un vrai modèle de critique et d'érudition, outre l'intérêt qu'elles présentent par la qualité des personnages, la grandeur de leurs charges, la hauteur avec laquelle ils les ont remplies.

— M. Ernest Dumont a fourni à la onzième session des assises de Caumont une *Notice sur la vie et les écrits de Louis-Georges Oudard Feudrix de Bréquigny, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de l'Académie française, né à Montreuilliers en 1715* (Rouen, P. Leprêtre, in-8 de 13 p.). Tous les érudits connaissent l'illustre auteur des *Tables chronologiques des diplômes*. M. Dumont lui a consacré une biographie bien rédigée et une

bibliographie aussi complète que possible. Puisse le vœu qu'il a formé être entendu et le nom de Bréquigny être rappelé sur les murs de sa ville natale!

— *Le Poète Jules Prior* (Brionne, E. Amelot, in-8 de 13 p.) est une excellente monographie d'un tonnelier qui sait aussi bien faire le bien que tourner des vers. Prior, âgé maintenant de soixante-quinze ans, végète dans l'indigence. La Société libre de l'Eure a chargé M. l'abbé Porée de se faire son éloquent interprète près de l'Académie française, pour que celle-ci récompense le talent et la vertu. Nul doute qu'il ne réussisse.

— Le savant président de la Société d'archéologie d'Avranches et de Mortain, M. Alfred de Tesson, vient de publier en un beau vol. in-8 de 244 p. (Avranches, J. Durand) *l'Armorial de 1697 et années suivantes, des nobles, prêtres et bourgeois, villes, communautés, corps et corporations des élections d'Avranches et de Mortain, d'après le manuscrit de la Bibliothèque nationale.* De bonnes tables alphabétiques rendent les recherches très faciles. — M. de Tesson y a joint, en un fascicule in-8 qui porte les chiffres des pages 249 à 268, les notes sur Granville que lui ont fournies M. Hippolyte et Mgr Deschamps du Manoir, deux de ses bons confrères, qu'il a lui-même complétées par d'excellentes remarques.

— Pour faire suite au *Catalogue des manuscrits de la collection Mancel*, qui a paru il y a quelques années, le savant conservateur adjoint de la bibliothèque de la ville de Caen et de la collection Mancel, M. A. Deauville-Lachenée, vient de faire paraître un *Catalogue des tableaux, gravures, objets d'art, livres, émaux, porcelaines, etc., exposés dans la salle de la collection* (Caen, Ch. Valin, in-32 de 59 p.), précédé d'une notice et entremêlé d'annotations très précieuses.

— Signalons une nouvelle société normande d'ethnographie et d'art populaire, qui vient de se créer et prend le titre de : *Le Vieux-Honfleur*. Elle a pour but « d'inciter au respect pour les vestiges du passé ayant un caractère d'originalité, de protéger les monuments et les sites, d'assurer le groupement et la conservation des costumes, bijoux, meubles, objets d'art domestique, livres, etc., de rechercher, recueillir les traditions, les légendes, les chants, le parler local, de mettre en relief les gloires inconnues ou oubliées, d'aider à la création de fêtes locales destinées à rappeler sous une forme populaire les éléments pittoresques de notre ancienne vie provinciale, de donner à Honfleur un musée d'histoire, de marine, d'art, d'industrie de la ville et du pays normand. »

Poitou. — Au moment où la ville de Roche-sur-Yon élève un monument à la mémoire de Paul Baudry, on lira avec intérêt la publication de M. René Vallette : *A propos de l'inauguration de sa statue. Quelques lettres inédites de Paul Baudry* (Vannes, imp. Lafolye, in-8 de 16 p.), neuf lettres charmantes et pleines de cœur adressées à M. de Rochebrune pendant les années 1871 à 1883. M. Vallette en a donné la primeur à ses lecteurs de la *Revue du Bas-Poitou*, que depuis neuf ans passés déjà il dirige avec tant de zèle et de bonheur. Un portrait du peintre orne la brochure.

Provence. — Le baron Hipp. Guillibert, dans *les Gantelmi dans l'œuvre de d'Annunzio* (Aix-en-Provence, imp. Barthélemy, gr. in-8 de 16 p.), résume ce que le célèbre auteur italien a écrit, dans la série des *Romans du Lys*, sur cette famille d'origine provençale subsistant encore en Provence.

— M. Paul de Faucher consacre une courte étude à l'*Ex-libris de Henri-Honoré d'Olivari* (Mâcon, imp. Protat, in-fol. de 3 p. Extrait de la *Revue de la Société française des collectionneurs d'ex-libris*), né à Aix, le 16 septembre 1712, fils d'Élisabeth de Grimaldi (de la famille des princes de Monaco), ma-

rié le 14 janvier 1741 avec Marie-Anne de Lévesque de Saint-Étienne. Après avoir décrit et reproduit l'*ex-libris*, gravé par Honoré Cousin, où les armes des d'Olivari sont accolées avec celles des Lévesque de Saint-Étienne, M. de Faucher donne des indications généalogiques sur la famille d'Olivari.

Alsace. — La question de savoir où César a vaincu le roi des Suèves Arioviste est débattue entre les historiens. La thèse d'un architecte érudit de Colmar, M. Winkler, qui, dans une dissertation récente (*Neueste Gesichtspuncte über die Lage des Cesar-Arioristischen Kampfplatzes*. Colmar, 1896, in-8 de 13 p.), place cette bataille à Stozheim, vient d'être reprise dans une brochure en français, par le curé de cet endroit, M. L.-G. Gloeckler : ***La Campagne de César contre Arioviste en Alsace 58 ans avant Jésus-Christ. Ère romaine 696)*** (Rixheim, imp. F. Sutter, in-8 de 28 p., avec une carte).

— Outre la relation d'excursions intéressantes, faites un peu en France et beaucoup à l'étranger (Dalmatie, Herzégovine, Bosnie, Italie), le Bulletin n° 9 du *Club alpin français. Section des Hautes Vosges (Épinal-Belfort)* (Belfort, Devillers, in-8 de 103 p.) contient une « variété, » de M. Henri Bardy, intitulée : *Mon Vieux Belfort* (p. 71-90). Illustré de huit vignettes dans le texte, ce coup d'œil historique, humoristique, archéologique et surtout militaire jeté sur l'héroïque cité intéressera tout le monde.

Belgique. — Un des plus savants bibliographes de notre époque, M. Ferdinand Vander Haeghen, dans une curieuse étude : *Des graves dangers auxquels sont exposés les livres et les manuscrits de nos dépôts publics* (Bruxelles, impr. Hayez, in-8 de 6 p. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*, t. XXXIII de la 3e série), montre combien les livres et les manuscrits des dépôts littéraires et scientifiques ont eu à souffrir de la funeste habitude de se mouiller le doigt pour tourner les pages. Ce ne sont point seulement de précieux documents qui sont ainsi détériorés, c'est encore la santé des travailleurs qui est menacée par les microbes de la salive.

— Une lecture fort intéressante a été faite à l'Académie royale d'archéologie de Belgique, le 11 octobre 1896. M. le comte de Marsy, directeur de la Société française d'archéologie, faisait connaître au public les impressions d'*Un Voyageur français à Anvers au milieu du XVIIIe siècle* (Anvers, veuve de Backer, in-8 de 19 p.). Rien n'est mieux saisi sur le vif que les observations de M. de Montullé sur les mœurs, les arts, les villes, les camps, le théâtre, etc., etc. Avec beaucoup de tact et non moins de charme, elles ont été mises en lumière par notre distingué collaborateur.

Italie. — La maison Hoepli, de Milan, avait mis au concours, il y a bientôt deux ans, une illustration des *Promessi sposi* de Manzoni; le programme comportait douze grandes compositions hors texte, cent dessins intercalés dans le texte, et, pour chacun des trente-huit chapitres du roman, un en-tête, une initiale et un cul-de-lampe. Dix mille lire étaient affectées à ce concours. Après une exposition publique qui eut lieu dans les locaux de la *Famiglia artistica*, le prix fut attribué à M. Gaetano Previati, dont l'envoi avait été particulièrement remarqué, mais aussi vivement discuté. Cet artiste avait fait un effort des plus louables pour s'affranchir des traditions un peu surannées laissées par ses prédécesseurs ; mais il avait exagéré la manière un peu vague et brouillée qu'il affectionne ; l'originalité, en tous cas, était incontestable. Le premier fascicule de cette belle publication vient de paraître. Il contient, outre le premier chapitre des *Promessi sposi* et le début du second, une biographie très étudiée de Manzoni par M. Luca Beltrami. Quant à l'illustration, il ne semble pas, autant du moins qu'on en peut juger par cette première livraison, que la critique dont elle a été l'objet soit tout à fait injustifiée. Le sentiment est juste et très personnel ; nous

regrettons seulement dans les contours une excessive imprécision; aux personnages de M. Previati nous préférons ses paysages, qui sont finement traités. — En somme, ce qui a paru de la publication est d'une exécution très soignée, et cette nouvelle édition du chef-d'œuvre de Manzoni promet d'être digne de l'auteur et de faire honneur à la maison qui l'a entreprise.

— La *Revue des bibliothèques* de mars-avril contient d'intéressantes *Recherches sur la bibliothèque de Pier Leoni, médecin de Laurent de Médicis*, par M. Léon Dorez, qui s'était déjà occupé de la question dans le même recueil en 1894 (Tiré à part. Paris, Émile Bouillon, in-8 de 30 p.). M. Dorez a été assez heureux pour retrouver à Pérouse un inventaire de cette bibliothèque dressé en 1582 par le dominicain Braccieschi; et bien que les deux cent vingt-cinq articles de cette liste ne comprennent pas certains ouvrages que l'on sait avoir appartenu à Leoni et en mentionnent par contre d'autres qui n'ont pu être en sa possession, il reste très probable, comme le dit le savant éditeur, que ce catalogue est à peu près exact. M. Dorez l'a fait suivre d'une liste de livres ayant appartenu à Braccieschi lui-même.

— Trois brochures de M. L.-G. Pélissier, toutes fort intéressantes pour l'histoire de la France et de l'Italie au XVIe siècle : *Les Registres Pancigarola et le Gridario generale de l' « Archivio di Stato » de Milan pendant la domination française* (1499-1513) (Paris, Bouillon, gr. in-8 de 148 p. Extrait de la *Revue des Bibliothèques*); — *Ludovic Sforza et le contingent napolitain (juillet-avril 1499). Lettres de l'ambassadeur milanais Conradolo Stanga au duc de Milan*, fasc. XIX (Paris, Leroux, gr. in-8 de 26 p. Extrait de la *Revue d'histoire diplomatique*); — *Le Cardinal Ascanio Sforza prisonnier des Vénitiens*, 1500 (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, gr. in-8 de 13 p. Extrait du tome LXIII de la *Revue historique*). Revenons à la première brochure pour dire que l'on y trouve l'indication aussi brève que précise de mille trente-trois documents des *Registres Pancigarola* et du *Gridario generale*, recueils qui se complètent l'un par l'autre et sont les deux sources les plus considérables à consulter sur la vie administrative et municipale de la Lombardie depuis l'avant-dernière année du XVe siècle jusqu'à 1513. A la suite de ce riche catalogue on remarque (*Appendice*) une quarantaine de pièces extraites des deux grands recueils qui viennent d'être nommés, choisies parmi les plus curieuses et reproduites *in extenso*.

Turquie. — Le mouvement littéraire, si faible d'ordinaire en Turquie, vient de subir encore une forte dépression, par suite de la guerre turco-grecque. Ainsi, le grand journal grec de la capitale, le *Neologos*, organe à la fois politique et littéraire, a dû suspendre sa publication. La bibliographie grecque s'est pourtant accrue, à Constantinople même, d'œuvres nouvelles, qu'il est utile de mentionner. Le *Polybiblion* annonçait, dans son numéro de mars dernier, la prochaine publication d'un grand ouvrage de M. Mich. Theotocos sur la législation du patriarcat œcuménique; cet ouvrage vient d'être mis en vente. En voici le titre : Νομολογία τοῦ οἰκουμενικοῦ Πατριαρχείου τῆς ἤτοι Ἱερᾶς Συνόδου καὶ τοῦ Α. Ε. Μ. Συμβουλίου ἐπὶ τοῦ Ἀστικοῦ, Κανονικοῦ καὶ Δικονομικοῦ Δικαίου ἀπὸ τοῦ ἔτους 1889 μέχρι τοῦ 1896 μετὰ σημειώσεων (Constantinople, imprimerie du *Néologos*, in-8 de 519 p.).

— Mgr Basile, archevêque de Smyrne, vient de publier un intéressant opuscule sur l'excommunication en droit canonique : Ὑπόμνημα περὶ ἐκκλησιαστικοῦ ἀφορισμοῦ κατὰ τοὺς θείους καὶ ἱεροὺς κανόνας καὶ τὴν διδασκαλίαν τῶν ὀρθόδοξων Πατέρων τῆς Ὀρθοδ. καθολ. τοῦ Χριστοῦ Ἐκκλησίας (Constantinople, imprimerie du *Patriarcat*, in-8 de 80 p.).

— A signaler encore l'*Annuaire* pour 1898, du Syllogue littéraire grec de Constantinople; c'est le vingt-huitième volume de cette importante collec-

tion, qui renferme une foule de travaux des meilleurs byzantinologues de la capitale : Ὁ ἐν Κωνσταντινουπόλει Ἑλληνικὸς φιλολογικὸς Σύλλογος Τόμος ΚΣΤ' (Constantinople, imp. Pallamari, in-4 à 2 colonnes, de κή-322 p.).

— La plus ancienne revue grecque de la capitale, l'Ἐκκλησιαστικὴ Ἀλήθεια, organe hebdomadaire officiel du patriarcat, a commencé, au 1er mars, la dix-septième année de sa publication (25 fr. par an).

Asie. — Nous devons signaler l'apparition, à Smyrne, d'une nouvelle revue illustrée, l'Ἀκτίς. Comme toutes les revues grecques, à peu d'exceptions près, ce périodique embrasse les questions les plus diverses. Ainsi, le troisième fascicule que nous avons sous les yeux, contient, outre une poétique rêverie sur Smyrne, un article littéraire sur Simonide de Céos, une étude historique sur l'influence de l'hérésie iconoclaste dans le droit byzantin, un résumé du travail de M. Cagnat, paru dans la *Vie contemporaine*, sur les repas chez les Romains, et des *Variétés* empruntées, pour la plupart, à divers recueils français. Les illustrations sont aussi variées. L'Ἀκτίς paraît deux fois par mois, en fascicules de 16 p. gr. in-4. L'abonnement annuel est de 1 livre turque (23 fr. 75) (imp. de l'*Amalthée*, à Smyrne).

— La part prise par M. Fernand Grenard à l'expédition scientifique qui a eu malheureusement pour résultat la mort de M. Dutreuil de Rhins, lui a donné des connaissances précises sur les hommes et les choses de l'Asie centrale. Aussi la conférence qu'il a faite à l'École libre des sciences politiques et qui vient de paraître dans les *Annales* de cette école (15 mai 1897. Tiré à part. Paris, Alcan, in-8 de 28 p.), sur *la Chine, l'Angleterre et la Russie en Asie centrale*, contient-elle des observations personnelles présentées d'une manière originale et piquante sur le Turkestan oriental et le Thibet, sur leur rôle par rapport à la Chine, sur le caractère de la politique chinoise, sur l'objectif et les moyens de la politique anglaise et de la politique russe, sur les raisons qui ont établi momentanément l'équilibre entre les trois puissances.

Publications nouvelles. — *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie (in-18, Lecoffre). — *Le Mystère de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par le R. P. J. Corne. V (in-8, Delhomme et Briguet). — *Manuel de théologie mystique*, par l'abbé Lejeune (in-18, Poussielgue). — *Institutiones juris ecclesiastici tum publici tum privati*, auctore P.-C. Makée (2 vol. in-8, Roger et Chernoviz). — *Jeunesse et vie chrétienne*, par le R. P. J.-M. Lambert (in-18, Lecoffre). — *Les Assurances. L'Art de s'assurer contre les accidents du travail*, par A. Petit (in-18, Hetzel). — *Les Transports par terre et par mer*, par P. Vibert. T. II. (in-8, Berger-Levrault). — *L'Évolution régressive en biologie et en sociologie*, par J. Demoor, J. Massart et E. Vandervelde (in-8 cart., Alcan). — *L'Idée de patrie*, par L. Legrand (in-8, Hachette). — *Essai sur les éléments de la mécanique des particules*, par H. Majlert (in-8, Gauthier-Villars). — *La Truite de rivière*, par G.-A. Petit (in-8, Delagrave). — *Intermèdes espagnols (entremeses) du XVIIe siècle*, trad. avec préface et notes, par L. Rouanet (in-18, Charles). — *Poèmes fabuleux*, par H. Rouger (in-18, Lemerre). — *Les Douleurs cadettes*, par C.-A. Cantacuzène (in-18, Perrin). — *Squelettes fleuris*, par T. Klingsor (in-18, « Mercure de France »). — *La Vie héroïque*, par M. Réja (in-18, « Mercure de France »). — *Chansons d'aube*, par H. Ghéon (in-18, « Mercure de France »). — *Gens de mer*, par Yann Nibor (in-18, Flammarion). — *Jean-Gabriel Borkman*, drame, par H. Ibsen, trad. par le comte Prozor (in-18, Perrin). — *Dans la brume*, par L. de Tinseau (in-18, Calmann Lévy). — *Le Collier de cheveux*, par L. Létang (in-18, Calmann Lévy). — *Adoptée*, par M. Floran (in-18, Calmann Lévy). — *Brigandes*, par A. Godard (in-18, Calmann Lévy). — *La Conquête du bonheur*, par Champol (in-18, Plon et Nourrit). —

Renée Orlis, par H. Ardel (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Carnaval de Nice*, par P. et V. Margueritte (in-18, Plon et Nourrit). — *Sur les marches du Temple, récits grecs*, par H. Ouvré (in-18, Perrin). — *Vainqueurs et vaincus du métier militaire*, par G. Bayard (in-18, Perrin). — *En Pique-nique*, 1897, publication annuelle de la Société des gens de lettres (in-18, A. Colin et Cie). — *Les Baisers restent*, par G. Homsy (in-18, Lemerre). — *Stella*, par C. Flammarion (in-18, Flammarion). — *Contes héroïques (1789-1795)*, par A. Lichtenberger (in-18, Fischbacher). — *La Nichina*, par H. Rebell (in-18, « Mercure de France »). — *Penses-tu réussir!* par J. de Tinan (in-18, « Mercure de France »). — *La Femme pauvre*, par L. Bloy (in-18, « Mercure de France »). — *L'Esprit qui passe*, par S.-C. Leconte (in-4, « Mercure de France »). — *Les Chevaux de Diomède*, par R. de Gourmont (in-18, « Mercure de France »). — *Le Ladies' Club*, par C. Donos (in-18, Vanier). — *A travers la Norvège et Spitzbergen*, par M. Letellier (in-8, Lamulle et Poisson). — « *Les Saints.* » *Psychologie des saints*, par H. Joly (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Saint Augustin de Canterbury et ses compagnons*, par le R. P. Brou (in-18, Lecoffre). — « *Les Saints.* » *Le Bienheureux Bernardin de Feltre*, par E. Flornoy (in-18, Lecoffre). — *Histoire contemporaine*, par S. Denis. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Autour du catholicisme social*, par G. Goyau (in-18, Perrin). — *Nos Malheurs, leurs causes, leur remède*, par le R. P. Ollivier (in-8, Roger et Chernoviz). — *L'Antisémitisme*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann Lévy). — *La Gaule mérovingienne*, par M. Prou (in-8 cart., May). — *Histoire de Philippe le Long, roi de France*, par P. Lehugeur. T. I (in-8, Hachette). *La France d'après les cahiers de 1789*, par E. Champion (in-18, A. Colin et Cie). — *Histoire financière de l'Assemblée constituante*, par C. Gomel (in-8, Guillaumin). — *Souvenirs du général comte Fleury. T. Ier, 1837-1859* (in-8, Plon et Nourrit). — *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène. Napoléon en exil*, par Barrye O'Méara. T. II (in-18, Garnier). — *Histoire et politique*, par le duc de Broglie (in-8, Calmann Lévy). — *Histoire de l'administration civile dans la province d'Auvergne et le département du Puy-de-Dôme*, par G. Bonnefoy. T. IV (in-8, Lechevalier). — *Les Nouvelles Sociétés anglo-saxonnes*, par P. Leroy-Beaulieu (in-18, Colin et Cie). — *Die Freimaurerei Oesterreich-Ungarns* (in-8, Wien, Herder). — *Les Conséquences de l'antisémitisme en Russie*, par N. Chmerkine (in-18, Guillaumin). — *Les Tchèques et la Bohême contemporaine, essai d'histoire et de politique*, par J. Bourlier (in-18, Alcan). — *La Macédoine*, par V. Bérard (in-18, Calmann Lévy). — *Le Général Souham (1760-1837)*, par R. Fage (in-8, A. Picard). — *Le Conventionnel Hyacinthe Richaud*, par G. Moussoir (in-18, Plon et Nourrit). — *Montalembert*, par le vicomte de Meaux (in-18, Calmann Lévy). — *André Donjoy, soldat et apôtre, aumônier militaire à Madagascar (1852-1895)*, par J.-T. de Miramont (in-18, Œuvre de Saint-Paul).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

RÉPONSE

Jo. de Nicholinis (*Polybiblion*, t. LXXIX, p. 480). — Sur ce prélat, voyez *Journal de la Société d'archéologie lorraine*, 1890, p. 211-214, ou Mgr X. Barbier de Montault : *Œuvres*, t. XII, p. 239 et suivantes.

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. Patrologie. Collatio codicis Lewisiani rescripti Evangeliorum sacrorum syriacorum cum codice Curetoniano (Mus. Brit., add. 14.451), cui adjectae sunt lectiones e Peshitto desumptae (*Alberto Bonus*) 195
Histoire de l'Ancien Testament d'après le Manuel allemand du docteur Æ. Schöpfer (*l'abbé J.-B. Pelt*). T. Ier 198
Le Roi David (*Marcel Dieulafoy*) 199
Nouvelles études sur la restauration juive après l'exil de Babylone (*A. van Hoonacker*) 200
Gesù Cristo. Introduzione agli studii biblici (*P. Bernardino Golizia*) . 193
The Causes of the corruption of the traditional Text of the holy Gospels, being the sequel to the traditional Text of the holy Gospels (*J. W. Burgon*), arranged, completed and edited by *Ed. Miller* . . 194
The Origin and peculiar characteristics of the Gospel of S. Mark, and ils Relation to the other Synoptists. Being the Ellerton Essay (*J.-C. du Buisson*) 202
Les Saints Évangiles commentés (*l'abbé Perdrau*) 201
Sankt Paulus, der Heidenapostel, nach neuen Quellen und archäologischen Forschungen (*Philibert Seeböck*) 202
L'Apôtre Paul. Esquisse d'une histoire de sa pensée (*A. Sabatier*) . . 203
Commentarius in S. Pauli Apostoli epistolas. I. Epistola ad Romanos (*R. Cornely*) 204
Nouvelles études orientales (*Adolphe Franck*). 197
Das Christentum Cyprians. Eine historisch-kritische Untersuchung (*K.-G. Goetz*) 205

Liturgie. Cours élémentaire de liturgie sacrée, d'après le rite romain (*le R. P. Velghe*). 70
La Messe, les vêpres et le salut expliqués à l'âme fidèle (*l'abbé R. Décrouille*) 214
La Vie de l'Église exposée au peuple chrétien (*Simon Knoll*), trad. par l'abbé Gobat. I. Les Cérémonies de la messe 210
La Musique sacrée telle que la veut l'Église (*l'abbé Eug. Chaminade*) . 217

Théologie dogmatique et morale. Institutiones theologicae (*G.-B. Tepe*) 50
Synopsis theologiae dogmaticae specialis ad mentem S. Thomae Aquinatis hodiernis moribus accommodata (*P. Tanquerey*). 421
A travers la religion (*Mme Raoul Adeline*, née *Des Chesnes*) 206
Casus conscientiae propositi et soluti in cœtu S. Pauli Apostoli ab anno 1895-1896. Cura et expensis Rmi Dni *Felicis Cadene*. 69
Petites Etudes pour servir à l'enseignement familier du catéchisme (*Mme J. B.*) 207

Théologie parénétique. Œuvres de saint François de Sales. Edition complète. Tome VII. Sermons, 1er vol. 208
Sermons et instructions populaires pour le temps présent à l'usage des curés de campagne (*le R. P. Villard*). 211
Conférences de Notre-Dame. Carême de 1896 (*Mgr d'Hulst*) 225
Cinquante-deux Prônes sur la prière (*l'abbé Plat*) 210
Deux Problèmes religieux (*le R. P. Didon*). 209

Choix de discours et allocutions de mariage des plus célèbres orateurs (*l'abbé J. Guillermin*) 210

Ascétisme. Ouvrages de dévotion. Graines de paradis. Vérités utiles pour tous les jours de la vie et pour au delà (*le « Semeur vendéen »*) 207
Histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Avant, pendant et après sa vie mortelle (*l'abbé Vandepitte*) 211
La Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ (*l'abbé Henry Bolo*) . . 212
La Vierge Marie dans les prières liturgiques (*l'abbé Ad. Fritsch*). 1re série 212
Le Prêtre et les Premières Communions (*l'abbé Moussard*) 213
Fleurs de la première communion (*l'abbé Julien Loth*) 214
La Première Communion sacrilège (*Un supérieur de collège ecclésiastique*) 214
Historia exercitiorum spiritualium S. Ignatii de Loyola (*Ignatio Diertins*) 324
Le Guide des âmes consacrées à Dieu (*le R. P. Marie-Joseph de Bollène*) 215
L'Abandon à la volonté de Dieu. Retraite de dix jours, d'après le *P. A. Piny*. Nouv. édit. par *le P. Aug. Charmoy* 215
Les Dernières Étapes de la vie chrétienne (*l'abbé Henry Bolo*). . . . 216
La Vie après la mort, ou la Vie future (*l'abbé L.-M. Pioger*) 216
Primauté de saint Joseph d'après l'épiscopat catholique et la théologie (*C. M.*) 421
Nouveau Mois de Marie (*la R. Mère Marie Claire*) 213
La Leyenda de oro para cada dia del año (*Eduardo-Maria Vilarrosa*). 457

Apologétique. Petite Apologétique, ou les Fondements de la religion catholique (*le Dr Schmitt*). Trad. de l'allemand 535
Religion et critique, œuvre posthume (*l'abbé de Broglie*), recueillie par l'abbé *C. Piat* 323
L'Apologétique de l'abbé de Broglie (*l'abbé C. Piat*) 197
Les Origines, questions d'apologétique (*l'abbé J. Guibert*) 322
Divinité de l'Église. Conférences apologétiques (*l'abbé R. Planeix*) . . 209

Religion juive. Methodik des jüdischen Religionsunterrichtes (*Dr S. Maybaum*) 197

JURISPRUDENCE

Droit international. Principes de droit international privé et applications aux diverses matières du code civil (code Napoléon) (*Albéric Rolin*). T. I. Principes généraux; t. II et III. Applications. . 491
La Convention d'union internationale du 20 mars 1883 pour la protection de la propriété industrielle. Commentaire (*Eug. Pouillet* et *G. Plé*) 492

Droit public. The Theory of the divine right of Kings (*J. Neville Figgis*) 228
Le Pouvoir exécutif aux États-Unis (*Adolphe de Chambrun*). 2e éd. revue par *Pierre de Chambrun*. 488
Le Mandat impératif (*Pierre Dandurand*) 490
L'Etat comme organisation coercitive de la société politique (*Sigismond Balicki*). 490
Les Budgets français, étude analytique et pratique (*Pierre Bidoire* et *Armand Simon*). III. Budget de 1896 et projet de budget de 1897. . 491

Droit civil français et étranger. Cours de droit civil français (*Ch. Beudant*) publié par son fils *Robert Beudant*. Introduction. Explication du titre préliminaire. L'Etat et la Capacité des personnes, t. Ier 482
Code civil annoté (*Ed. Fuzier-Herman*), continué par *Alcide Darras*, t. III, t. IV, 1re partie 483
Commentaire de la loi du 20 juin 1896 sur le consentement au mariage et sur l'acte respectueux (*A. Blanc du Collet*). 483
Le Métayage et les baux à colonage partiaire dans le département de l'Indre (*H. Ratouis de Limay*) 484
La Loi bretonne du 23 novembre 1896 (*Paul Henry*) 484
De la Capacité juridique des associations en droit civil français (*E. Didier Rousse*) 485
Code civil italien, trad., annoté et précédé d'une introd. par *Henri Prudhomme* 485

Lois civiles de Malte, trad., annotées et mises en concordance avec le code français, par *Clément Billiet* 486
Résumés analytiques des principaux codes civils de l'Europe et de l'Amérique. IV. Code civil du Vénézuéla. V. Lois civiles du Brésil (*Raoul de la Grasserie*) 486

Droit commercial et maritime. Traité de droit commercial (*Ch. Lyon-Caen* et *L. Renault*). T. VII. Des faillites, banqueroutes et liquidations judiciaires. I 486
Les Négociations de valeurs cotées effectuées par l'intermédiaire des coulissiers devant la jurisprudence (*A. Geouffre de Lapradelle* et *H. Lecq-Ullmann*) 487
Code de l'abordage (*Robert Fremont*) 487
Code de commerce allemand, trad. et annoté par *Paul Carpentier* . . 487
Delle società commerciali anonime (*A.-J. de Johannis*) 488

Histoire du droit. La Plaidoirie dans la langue française. Deuxième année. XVIIIe siècle (*Munier-Jolain*) 492
La Réforme judiciaire de 1789 à 1794, d'après Camille Desmoulins et la législation (*Félix Godart*) 493

Mélanges. Répertoire alphabétique de droit usuel, jurisprudence de douze années (*Ambroise Rendu* et *Paul Bénard*) 494
Traité théorique et pratique des expertises en matières civiles, administratives et commerciales. Manuel des experts (*Oscar Dejean*, 3e éd. revue par *C. Flamand* et *Edouard Peltier*) 494
Analyse sommaire des lois portées sur l'enregistrement dans les années 1889 à 1896 (*Gabriel Demante*). 494
Les Recensements chez les marchands en gros (*H. Ferrand*) 494
Les Droits et les devoirs des bailleurs, locataires, fermiers, métayers et domestiques (*J. Gaure*) 495
Notes à l'usage des étrangers plaidant en France (*Boyer de Bouillane*) . 71
Législation héraldique de la Belgique, 1595-1895; jurisprudence du Conseil héraldique, 1844-1895 (*Léon Arendt* et *Alfred de Ridder*) 51
Trial of Jorge de Almeida by the Inquisition in Mexico (*Dr Cyrus Adler*) 71
Memorias de un defensor (*Casto Barbasan Lagueruela*). T. I. . . . 260

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités et histoire. Cours de philosophie (*F. J.*) 495
Œuvres de *Platon*, trad. par *Victor Cousin*. 326
De Platonicis mythis (*L. Couturat*). 229
Mélanges de philosophie catholique. Le Cartésianisme, le rationalisme et la scolastique. T. II des Œuvres complètes de *Jean-Baptiste Aubry*. 260
La Philosophie de La Fontaine (*Louis Delaporte*) 358
System und Geschichte des Naturalismus (*Eduard Lœwenthal*) . . . 518

Mélanges. Les Gnomes de Sidi Abd er-Rahmân el-Medjdoub (*le comte Henry de Castries*) 165
Perles et diamants pour écrins (*le R. P. Bourgue*) 535

Logique. Vom Denken, Abrisz der Logik (*Carl Braig*) 424
De l'Erreur (*V. Brochard*) 496

Psychologie. Institutiones psychologicae secundum principia sancti Thomae Aquinatis. Pars I (*T. Pesch*) 230
La Nature humaine (*J. Gardair*) 325
Ame et cerveau. L'Ame existe-t-elle scientifiquement ? (*le Dr Oct. Sirot*). 293
Matière et Mémoire (*H. Bergson*) 497
Essai sur les fondements de la connaissance mystique (*E. Récéjac*). . 499
La Psychologie dans l'opéra français (*L. Dauriac*) 500

Métaphysique. Grundzüge der Metaphysik (*Dr F. Sachs*) 52
Ontologia; Metaphysica generalis (*C. Delmas*) 501
Vom Sein. Abrisz der Ontologie (*Carl Braig*) 424
L'Idée spiritualiste (*Roisel*) 502
La Cause première d'après les données expérimentales (*E. Ferrière*) . 503
La Croyance au surnaturel (*Mlle L. Anzoletti*), trad. par *Mme Vismara*. 131

Chrétien ou agnostique (*l'abbé Picard*) 70
Sans Dieu. La Raison répudie-t-elle la foi ? Que devient le monde sans Dieu ? (*l'abbé Cresley*) 422
L'Opposition universelle (*G. Tarde*) 504
Formation mécanique du système du monde (*R. du Ligondès*), avec un résumé de la nouvelle théorie par l'abbé *Th. Moreux* 536
El Ateismo, y la sintaxis y el positivismo (*Francisco Pindado*). . . . 357

Éducation. Le Bon Esprit au collège (*l'abbé Joseph Tissier*) 164

Sciences politiques et sociales. Staatslexikon 49
La Politique de saint Thomas d'Aquin (*E. Crahay*). 458
De l'Origine du pouvoir (*le P. Taparelli d'Azeglio*) 45
Politique et gouvernement (*Eugène Pierre*). 328
Annuaire de l'économie politique et de la statistique (*Maurice Block*). 49
Eléments d'économie politique (*Joseph Rambaud*) 133
Traité élémentaire d'économie politique (*Hervé-Bazin*). 33
Cours d'économie sociale (*le R. P. Ch. Antoine*). 33
Traité théorique et pratique d'économie politique (*Paul Leroy-Beaulieu*) 35
Notions populaires d'économie politique (*Marc Grimal*) 36
L'Economie de l'effort (*Yves Guyot*) 326
L'Enseignement social à Paris (*Dick May*) 37
El Concepto de organismo social (*V. Santamaria de Paredes* 231
El individuo y la Reforma social (*Eduardo Sanz y Escartin*) . . . 53, 425
Liguons-nous contre le socialisme (*Paul Berton*). 37
Les Causes et les remèdes du socialisme (*l'abbé Onclair*) 37
La Propriété devant le socialisme contemporain (*le R. P. Calmes*) . . 38
Revenu, salaire et capital, leur solidarité (*le duc de Noailles*). 39
Solidarité (*Léon Bourgeois*) 39
La Morale sociale (*Benoît Malon*) 40
Socialisme et science positive (*Enrico Ferri*). 41
Le Socialisme et la science sociale (*Gaston Richard*) 41
Conscience et volition sociales (*Novicow*) 42
La Population et le système social (*F. Nitti*) 42
Der Kapitalismus fin-de-siècle (*Rudolf Meyer*) 43
Etude sur la réforme économique et financière d'après les idées d'un socialiste chrétien (*H. Laporte de la Porte*). 359
L' Imposta progressiva in teoria e in pratica (*Tullio Martello*). . . . 44
L'Impôt démocratique sur le revenu (*Kergall*) 44
Les Impôts en France. Traité technique (*J. Caillaux, A. Touchard* et *G. Privat-Deschanel*). 134
Contre l'invasion (*J.-N. Jacques*) 45
La Synergie sociale (*Henri Mazel*) 46
Ketteler et la Question ouvrière (*E. de Girard*) 47
La Grève de Carmaux et la verrerie d'Albi (*Léon de Seilhac*) 48
Dix jours dans la haute Italie, crédit populaire, épargne, coopération (*Léon Say*) 48
La Statistica (*Tammeo*). 49
La Question du bimétallisme (*le marquis de Savignac*). 359
Les Transports par terre et par mer (*Paul Vibert*). 427
Les Chemins de fer aux Etats-Unis (*Louis Paul-Dubois*) 135

Zoologie. Biologie. Traité de zoologie (*Edm. Perrier*) 303
L'Idée et le fait en biologie (*le Dr Durand*) 295
Le Sommeil tiers de notre vie (*Mme de Manacéine*). Trad. du russe par *E. Jaubert*. 296
Théorie nouvelle de la vie (*Le Dantec*) 297
La Mort réelle et la mort apparente (*le Dr S. Scard*). 297
Der Tod durch Elektricität (*J. Kratter*) 298
Quelques observations sur les muscles peaussiers du crâne et de la face dans les races humaines. (*Th. Chudzinski*) 304
Recherches sur l'activité de la diastole ventriculaire (Ses causes, son mécanisme et application, etc.) (*le Dr L. Germe*) 307

Anthropologie. L'Homme devant les Alpes (*Charles Lenthéric*) . . 427
Stigmates anatomiques de la criminalité (*le Dr Dallemagne*) 291
Stigmates biologiques et sociologiques de la criminalité (le même) . . 291
Théories de la criminalité (le même) 291

Leçons de clinique médicale (*le Dr J. Grasset*), recueillies et publiées par *le Dr Vedel*. 3e série. 1re fasc. Les Aphasies 292
La Femme criminelle et la prostituée (*Lombroso* et *Ferrero*). Trad. de l'italien par *Louise Meille*. Revue par *M. Saint-Aubin* 293
L'Homme de génie (*C. Lombroso*). Trad. sur l'édit. ital. par *Colonna d'Istria* et *Calderini* 294
Émile Zola. Enquête médico-psychologique (*Édouard Toulouse*) . . . 295

Pathologie. Leçons de pathogénie appliquée clinique médicale de l'Hôtel-Dieu (*A. Charrin*) 298
Pourquoi et comment on devient phtisique (contagion, prophylaxie et traitement de la tuberculose) (*le Dr Valentin Gilbert*) 305
Étude sur l'aspergillose chez les animaux et chez l'homme (*le Dr Rénon*) 306
L'Epilepsie (*le Dr J. Voisin*) 306
Des Inflammations chroniques du naso-pharynx (*le D. A. Deglaire*) . . 307
Le Diabète sucré, ses causes, ses effets (*le Dr Henri*) 307

Hygiène. Encyclopédie d'hygiène et de médecine publique. T. VII et VIII 299
Du Service médical dans les travaux de construction (Une campagne en Macédoine) (*le Dr Barthe de Sandford*) 300
L'Hygiène de l'obèse (*A. Proust* et *A. Mathieu*) 300
La Vie à deux. Hygiène du mariage (*le Dr Surbled*). 301
Du Développement thoracique par la gymnastique respiratoire (*le Dr L. Caminade*). 301
L'Hygiène de la cuisine (*le Dr Laumonier*), suivi d'un appendice sur l'alimentation du soldat. 302
Manuel d'hygiène raisonné scientifiquement d'après la méthode Kneipp (*le Dr P. Joire*) 302
L'Hygiène des troupes européennes aux colonies et dans les expéditions coloniales (*le Dr Legrand*) 109

Thérapeutique. Traité complet de médecine pratique (à l'usage des gens du monde) (*le Dr H. Vigouroux*). 308
Nouvelles Conférences de *Mgr Séb. Kneipp*, sténographiées par *Louise Schweizer*, trad. par *M. D.* et *E. D.* 302
Traité d'hydrologie médicale (*les Drs Jardet, Nivière, Lavergne, Doit-Lambron, Heulz et Boursier*) 303
Manuel de la garde-malade à domicile (*l'abbé Grenet*) 307
L'Electricité. Théorie et application (*Rodary*) 308
Nouveau formulaire magistral (*Bouchardat* et *G. Bouchardat*) 309

Chirurgie. Chirurgie de la face (*le prof. Terrier* et *les Drs Guillemain* et *Malherbe*) 305

Médecine légale. Précis de médecine légale (*le Dr H. Coutagne*) . . 305

Sciences naturelles. Agriculture. Mon Histoire naturelle . . 13
Etudes agronomiques (*L. Grandeau*), 5e série (1889-1890), 6e série (1890-1891), 7e série (1892-1895) 518

Mathématiques. Cours de la Faculté des sciences de Paris. Leçons sur les applications géométriques de l'analyse (éléments de la théorie des courbes et des surfaces (*Louis Raffy*) 428

Astronomie. Météorologie. Annuaire pour l'an 1897, publié par le Bureau des longitudes 329
Annuaire de l'observatoire municipal de Montsouris pour l'année 1897 232

Art militaire. L'Armée et la guerre (*Jules Richard*). 105
Les Chefs de l'armée allemande (*P. de Pardiellan*). 107
Les Armes portatives actuelles, leurs propriétés, leur fabrication et leur emploi (*le général Pototsky*). 109
La Vie militaire en Russie (*P. de Pardiellan*). 110
Stratégie de combat. 2e partie (*le général Lewal*). 110
Fantaisies militaires (*Prince de Ligne*) 110
Préjugés militaires (*Prince de Ligne*) 110
La Guerre et la Paix, étude du roman du comte Tolstoï, au point de vue militaire (*le général Dragomiroff*). 111
Dictionnaire militaire, 7e livr. (Couverture-Désordres). 111
Nos grandes manœuvres. Destructions nécessaires 111
Pratique des examens militaires en Chine (*le P. Etienne Zi* (*Siu*) . . 112

Règlement sur les exercices de la cavalerie allemande du 16 septembre 1895. Trad. par *P. Silvestre* 114
Règlement de 1881 sur le service en campagne de l'armée russe, modifié le 1er janvier 1888, traduit du russe par *le capitaine G. Bardonnaut* 114
Manuel du fantassin 115
Manuel d'infanterie à l'usage des sous-officiers et des caporaux . . . 115
Questionnaire du manuel d'infanterie 115
Le Livre du gradé 115
Almanach-annuaire de l'armée française pour 1897. 115
Agenda de l'armée française en 1897 116
Aide-mémoire de l'officier de marine pour 1897 (*Durassier* et *Valentino*) 360
Le Monde en images. Le Marin français (*G. Bourgain*) 13
Annuaire de l'armée coloniale (4e année, 1897) (*Ned-Noll*) 262

Beaux-arts. Histoire populaire de la peinture. Ecole italienne (*Arsène Alexandre*) 9
La Peinture en Europe. Venise (*G. Lafenestre* et *E. Richtenberger*). . 9
Le Musée national de Versailles, description du château et des collections (*Pierre de Nolhac* et *André Pératé*) 137

Art industriel. La Photographie à travers les corps opaques (*E.-N. Santini*) 262
La Photographie de l'invisible (*G.-N. Niewenglowski*). 262

Mélanges. Actualités scientifiques. Les Limites actuelles de notre science (*le marquis de Salisbury*). Trad. par *W. de Fonvielle*. . . . 358

LITTÉRATURE

Linguistique. Alt-Keltischer Sprachschatz (*Alfred Holder*). 8e livr. Galli-Hyssos. I. Livius. 263
Études grammaticales sur les langues celtiques (*H. d'Arbois de Jubainville* et *Emile Ernault*). T. II, en deux parties 332
Les Caractères de la langue latine (*F.-O. Weise*). Trad. de l'allemand par *F. Antoine* 429
Gallicismes et Germanismes. Grammaire allemande (*J. Dresch*). . . . 458
Werden und Wandern unserer Wörter (*Franz Harder*) 360

Folklore. Allerlei provenzalischer Volksglaube nach F. Mistral's « Mireiou » zusammengestellt von *Dr Albert Maass* 165

Poésie. Rimes viriles. t. IV. Noname. Nouveaux sonnets (*Jules Noirit*) . 116
Poèmes (nouvelle série). Les Soirs. Les Débâcles. Les Flambeaux noirs (*Emile Verhaeren*) 118
Ames simples, poème (*Yves Berthou*). 120
Les Fontaines miraculeuses (le même) 120
Les Vauclusiennes, poésies, sensations diverses. Les Félibres et la langue française (*Marc Bonnefoy*) 121
L'Ame antique (*Marc Legrand*) 122
La Crise. Dix ans de la vie. Aimer. Les trois Mots. La Dernière Bombe (*Louis Fabulet*) 123
Comme on pleure à vingt ans (*Marguerite Comert*) 124
Fleurs fanées (*Henry Mercq*) 125
Grisailles et pastels (*la baronne de Baye*). 125
Mentis, poème (*Léon Hély*). 126
Le Vain Exode (*Jean Baslin*). 127
Les Berceuses, poésies (*Louis Lamy*) 127
Statuettes (*Eugène Martha*) 128
Cinquante Médaillons de l'histoire de France (*A. Fayet*). 128
Contes et boutades. Par rues et par vaux (*Charles Sallé*). 129
Les Fleurs de la poésie canadienne. 130
Philippe le Bel. La France mère de l'esprit et de la liberté de l'Europe par la destruction de l'empire universel papal (*J. Strada*) . . 130
Élégies de Tibulle (*Ph. Martinon*) 131
Morceaux choisis (*Victor Hugo*). Poésie 131
Der heilige Georg des *Reinbot von Durne*, herausgegeben von *Dr Ferdinand Vetter*. 332

Uhland. Poésies choisies, trad. par *André Pottier de Cyprey* 333
The Poetical Works of lord *Byron*. 360
The Poetical Works of *Robert Burns*, with notes, glossary, index of first lines and chronological list, edited by *J. Logie Robertson* 360
El Cuervo (*Edgar Allan Poe*). Trad. en vers par *J.-A. Pérez Bonalde* . 166
Da l'Anima (*Gino Trespioli*) 166

Théâtre. La Tarentule, saynète en vers (*Raymond de Montfort*) . . . 128
Les Chaussons de la duchesse Anne, opérette en un acte (*Ch. Le Roy-Villars*). 515
Cousin contre cousin, comédie en trois actes (*Jacques d'Ars*) 516
Le Petit Curieux (*Mme Eug. Roulleaux du Houx*) 516
L'Amateur de papillons (*Paul Baur*) 516
Un Tel (*Paul Baur*) 516
Evocation (*Jacques d'Ars*) 516
Le Serment de Tanguy (*Théodore Botrel*) 516
Le Toréador (*Tony d'Ulmès*) 516
Trois Canards, comédie bouffe en trois actes (*Marie J.*) 516
Je serai doctoresse, comédie en deux actes (*Amélie Amestoy*) 517
La Fête de Catherine II, opérette en deux actes (*Amélie Amestoy*). . . 516
Les Deux Sourdes, comédie en trois actes (*Jehan Greech*). 517
Un Moine artiste, saynète en un acte (*Charles Buet*) 517
L'Homme au capuchon rouge, drame en trois actes et cinq tableaux (*Charles Buet*) 517
Nos financiers, comédie en trois actes (*Paul Croiset*) 517
L'Archiduc Casimir, opérette bouffe en deux actes (*Ch. Le Roy-Villars*). 361
Chantepie, drame en trois actes, tiré de *la Femme blanche des marais*, de Paul Féval (*Paul Féval fils* et *Théodore Botrel*) 361
Les Parapluies, comédie en un acte (*G. de Wailly*) 362
Les Ambitions d'Eglantine, comédie en deux actes (*Ch. Le Roy-Villars*) 362
Le Fils de la veuve, récit de Bretagne (*Théodore Botrel*). 362
Scènes de la vie des jeunes filles. Le Bouquet blanc, comédie en un acte (*A. Beaumont*) 362
Un Bal de noce, monologue (*Paul Baur*). 363
Madame la doctoresse, monologue (*Paul Baur*) 363

Romans, contes et nouvelles. Contes tragiques et sentimentaux (*Armand Sylvestre*). 385
Friquets et Friquettes (*Paul Arène*) 386
Tout à la rigolade (*Jules Lévy*) 386
L'Autre (*Heimbourg*), trad. de l'allemand par *Mme Heinecke*. 386
La Marque des quatre (*A. Conan-Doyle*), trad. de l'anglais 387
Athénienne (*le comte Albert du Bois*). 387
L'Assaut (*Michel Noë*) 388
Angèle de Blindes (*Frédéric Plessis*) 388
Comme une rose (*Ernest Tissot*) 388
L'Esprit souffle où il veut (*Jean de la Brète*). 389
Grandeur et décadence d'une oasis (*Ch. Wallut*). 389
Les Révolutions d'autrefois (*Genevay*). 390
Le Dernier Laird (*Paul Féval fils*) 390
Scènes de la vie des Ardennes (*Etienne Hamélius*) 391
Amours de sable (*Mac Ramey*) 391
Crise de jeunesse (*Albert Sueur*) 392
Trouble d'âme (*Daniel Riche*). 392
Idylle nuptiale (*Mme Caro*) 392
Pour un (*Louis Enault*) 393
Là-haut (*Edouard Rod*) 394
Jean d'Agrève (*le vicomte E.-Melchior de Vogüé*) 394
L'Orme du Mail (*Anatole France*) 395
Les Petites Vattier (*Henri Maisonneuve*). 18
Contes irrévérencieux (*Armand Sylvestre*) 15
Légendes et contes de Provence (*Martrin-Donos*) 15
La Pariétaire (*Paul* et *Victor Margueritte*) 15
La Compagnie du Drapeau (*Michel Dolques*) 17
Rosière et moi (*Georges Beaume*) 20
Nique et Paul (*Jean Kervall*) 12
Fiançailles tragiques (*Ernest Daudet*). 18
La Tragédie de l'Homme (*Emmerich Madach*). 16
Justine, ma tante (*René de la Malenne*) 14

Insaisissable amour (*F. Marion Crawford*) 12
Le Secret d'une tombe (*Emile Richebourg*) 19
Eux et elle (*Gyp*) 16
Fille de Prince (*Pierre Sales*) 19
Innocencia (*Silvio Dinarte*), trad. du portugais par *Olivier du Chastel*. 20
La Jolie Dentelliere (*Emile Richebourg*) 19
Premier Prix d'opéra (*Pierre Sales*) 19
L'Ange et la Sphinge (*Edouard Schuré*) 16
Pauline, ou la Liberté dans l'amour (*Louis Dumur*) 17
The Veil of Liberty (*Perouse*) 138
Italienische Erzählungen (*Isolde Kürz*) 166

Ouvrages pour la jeunesse. Aux jours d'épreuve (*Danielle d'Arthez*) 506
Pour un peu d'or (*Marie Rabu*) 507
Pauvres gens (*A. de Poiseux*) 507
La Petite Chapelle (*A. de Poiseux*) 508
Le Médecin de belle maman (*Roger Dombre*) 508
La Princesse (*Sophie Urbanowska*), trad. de *R. Candiani*. 508
Le Mystère de la rue Carême-Prenant (*A. Robida*) 509
En tous Pays (*la comtesse Olga*) 509
Le Mari d'Andrée (*A. Géline*). 509
Phénix et Fauvette (*A. Géline*) 510
Au milieu des loups (*Léon Noble*) 510
Mademoiselle Simplette (*la Comtesse de Beaurepaire de Louvagny*) . . 510
Au lendemain d'un divorce (*la même*) 511
En pleine forêt (*la marquise de Brunoy*). 511
Simple histoire d'un instituteur sous la troisième république (*Bernard Steller*) 511
Clairevallée (*Marguerite Levray*) 512
La Dame au voile blanc (*Mlle Gabrielle d'Ethampes*) 512
Le Testament de mon oncle (*la baronne Leclerc*) 513
La Rose de Beauregard (*J. Rosier*). 513
Un Héritage (*Jean de Monthéas*) 513
Jean de Nivelle (*Mme la vicomtesse de Pitray*, née *de Ségur*) 514
L'Enfant d'adoption (*F. de Nocé*) 514
Maître Beaujouan (*Marie de Harcoët*). 514
Les Kérouaz (*E. Meunier*) 514
La Fille du notaire (*lady Fullerton*), trad. de l'anglais (*J. de Clesles*) . 514
Pour la France (*Marie Stéphane*) 515
Eliane, ou la Fiancée du volontaire (*Marie Stéphane*) 515
Mon Cousin Guy (*Henri Ardel*) 21
Le Mariage de Clément (*Mary Floran*) 21
La Vocation de Béatrice (*Mme de Buxy*) 21
A travers la tourmente (*Jacques Naurouze*). 22
Moscou en flammes (*Grégoire Danilewsky*) 23
Un Ami du peuple (*Amédée Pigion*) 23
Pour le Bonheur (*Mme Stanislas Meunier*) 23
Acte de foi (*Eugène de la Queyssie*). 24
Hérédité (*le comte V. d'Adhémar*) 25
Le Coupable (*François Coppée*) 28
Idylle tragique (*Paul Bourget*) 30
Petit Ange (*Pierre Maël*) 20
Les Pupazzi noirs, ombres animées (*Lemercier de Neuville*). 13
Mademoiselle Edmonde (*Mme la comtesse L. de Courville*) 13
Les Petits de Presles (*Mme la comtesse L. de Courville*) 12
Sans joujoux (*Mme J. de Sobol*) 14
Le Petit Don Quichotte (*Mlle Henriette Daux*) 12
La Media docena. Cuentos y fabulas para niños (*conde de las Navas*) . 459
Die Mährchen Clemens Brentano's (*Cardauns*). 167

Épistoliers. Correspondance, 1815-1835 (*Victor Hugo*) 233
Une Correspondance inédite de *Prosper Mérimée* 335
Gœthes Briefwechsel mit Antonie Brentano, 1814-1825, herausgegeben von *Rudolf Jung* 537
Nuove lettere inedite del conte *Camillo di Cavour* 65

Mélanges de littérature. Récits extraits des poètes et prosateurs du moyen âge, mis en français moderne (*Gaston Paris*) 263

Pages choisies des auteurs contemporains (*E. et J. de Goncourt*) par *Gustave Toudouze* 459
Chi l'ha detto ? Tesoro di citazioni (*Giuseppe Fumagalli*). 460
Spicilège (*Marcel Schwob*) 519

Histoire et critique littéraires. Généralités. Manuel du rhétoricien. Notes pour la préparation rapide du baccalauréat. Première partie : Les trois Littératures classiques. Méthode nouvelle en cent leçons (*P. Béral*). 71
Das Wesen des Humors (*Dr Josef Müller*) 261
Etudes de littérature et d'art (*Gustave Larroumet*). 4e série 430
Essais critiques (*John Morley*), trad. de l'anglais par *Georges Art* . . 434
Les Malfaiteurs littéraires (*le P. Etienne Cornut*) 460
Libre (*Alfred Dumesnil*) 230

Littérature française. Studies on the Libeaus Desconus (*William Henry Schofield*) 55
Kleine Beiträge zur Würdigung Alfred de Mussets (*Dr Moritz Werner*) . 235
Fauteuils contemporains de l'Académie française. Etudes littéraires (*V. Jeanroy-Félix*) 432
Le Roman en France pendant le XIXe siècle (*Eugène Gilbert*) 431
Le Roman naturaliste (*Ferdinand Brunetière*). 520
Les Jeunes, études et portraits (*René Doumic*) 336

Littératures étrangères. Geschichte der deutschen Litteratur in der Gegenwart (*Eugen Wolf*) 139
W. Gœthe. Les Œuvres expliquées par la vie (*A. Mézières*) 337
Nouvelles Etudes anglaises (*James Darmesteter*) 522
Le Théâtre anglais. Hier, aujourd'hui, demain (*Auguste Filon*) . . . 58
La Topografia del romanzo I Promessi Sposi (*Giuseppe Bindoni*). . . 167
Córdoba contemporánea, Apuntes para la historia de la literatura (*Rodolfo Gil*). 237

HISTOIRE

Géographie. Généralités. Leçons de géographie physique (*A. de Lapparent*) 217
Cartes historiques (*le docteur Laroche*) 224
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin*), continué par *F. Schrader*. N° 34. Europe centrale, feuille N. E. ; n° 57. Afrique physique 223
Atti del secondo congresso geografico italiano, tenuto in Roma dal 22 al 27 settembre 1895 238

France. Carte de France (*Maxime Mabyre*) 224
L'Auvergne (*J. Ajalbert*) 8
Carnets de voyage. Notes sur la province, 1863-1865 (*H. Taine*). . . . 239
Les Alpes. Histoire et souvenirs (*Xavier Roux*) 219
Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. La France, de Port-Vendres à Vintimille (*Marius Bernard*) 10
Collection des guides-albums du touriste. Vingt jours sur les côtes de la Méditerranée. De Marseille à l'Espagne (*Constant de Tours*) . . . 11
Souvenirs de Corse (*Mme J. Beaulieu-Delbet*) 219

Europe. Une Tournée pastorale en Norvège (*Mgr Fallize*). 523
Recuerdos de España, obras selectas escritas en castellano (*Guillermo Bernard*) 363
Sensations de Dacie et d'Illyrie (*André Chamagne*) 219
Etudes sur la Grèce. Beaux-arts, les sites et la population (*Gabriel Thomas*) 241

Asie. A travers l'Orient (*l'abbé Pisani*) 256
Geographie des alten Palästina (*F. Buhl*) 196
Voyage aux Sept Eglises de l'Apocalypse (*l'abbé E. Le Camus*) 11
Voyage en Orient. XIXe pèlerinage populaire de pénitence (*l'abbé C. Polydore*) 220
Our Journey to Sinai. A visit to the Convent of St-Catarina (*R.-L. Bensly*) 196
Reise nach Innerarabien, Kurdistan und Armenien (*Eduard Nolde*). . 340

Dans les temples de l'Himalaya (*A. van der Naillen*), trad. de l'anglais par le *docteur Daniel* 17
Croquis chinois (*W. Meischke Smith*), trad. de *L.-Paul Delinotte* . . . 219
Silhouettes tonkinoises (*Louis Peytral*) 537

Afrique-Amérique. A travers l'Afrique centrale. Du Cap au lac Nyassa (*Edouard Foa* 221
Paysages étrangers (*Conrad de Buisseret*) 222
Chez les sauvages de la Colombie britannique. Récits d'un missionnaire (*le R. P. Morice*) 222

Critique historique. Mélanges. Deux manières d'écrire l'histoire. Critique de Bossuet, d'Augustin Thierry et de Fustel de Coulanges (*d'Arbois de Jubainville* 435
De opere historico Aegidii cardinalis Viterbiensis cui titulus praeest « Historia viginti saeculorum » (*Léon-G. Pélissier*) 246
Poussière du passé (notes et tableaux d'histoire (*Ernest Daudet*). . . 157

Histoire ancienne. Les Aryens au nord et au sud de l'Hindou-Kouch (*Ch. de Ujfaley*) 304
Lectures historiques. Histoire grecque (*G. Glotz*). 461
La « Constitution d'Athènes » et l'Œuvre d'Aristote (*Médéric Dufour*) . 141
Histoire du droit privé de la république athénienne (*L. Beauchet*) . . 226
Il Culto privato di Roma antica. I. La Religione nella vita domestica. Iscrizioni e offerti votive (*Attilio de Marchi*) 524
L'Epopée byzantine à la fin du xe siècle (*Gustave Schlumberger*). . . 5
L'Afrique byzantine. Histoire de la domination byzantine en Afrique (533-709) (*Ch. Diehl*) 242

Histoire générale. Les Grandes Époques de l'histoire économique jusqu'à la fin du xvie siècle (*Claudio Jannet*) 343
La France et le grand schisme d'Occident (*Noël Valois*). 146
Pages choisies de *Mignet*, publiées par *Georges Weill* 525
I Principali Trattati politici fra gli Stati europei dal 1648 al 1878, ordinati e summariamente esposti, con note e tavole illustrative, dal *dottore Isaia Lanzarini* 132
Geist und Stoff im Kriege (*C. v. B. K.*). 1re partie : Das achtzehnte Jahrhundert 112
La France et la Russie pendant le Directoire (*Georges Grosjean*) . . . 538
La Mission de M. de Gontaut-Biron à Berlin (*le duc de Broglie*) . . . 155
Souvenirs diplomatiques de Russie et d'Allemagne, 1870-1872 (*le marquis de Gabriac*) 154

Histoire de l'Église et des ordres religieux. Papes et paysans (*Gabriel Ardant*) 538
L'Action sociale de l'Eglise (*A. Rastoul*). 538
L'Election papale (*Lucius Lector*) 526
Chronologie des Papes et des élections pontificales (*le même*). Extrait de l'ouvrage précédent 526
Cartulaire général de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*J. Delaville-Le-Roulx*). T. I et II 528
Bienfaits des ordres religieux payés d'ingratitude (*l'abbé Arthur Bonnot*) 462
Œuvres complètes de Mgr *X. Barbier de Montault*. T. XI et XII. Hagiographie, 3e-4e parties 341
Physionomies des saints (*E. Hello*) 418
Les Amis des saints (*C. d'Héricault*) 419
Le Diable dans la vie des saints (*P. Verdun*) 419
Petites histoires. Traits de missions (*le P. M. Devès*) 420
Saint Augustin (*Hatzfeld*) 403
Sainte Clotilde (*G. Kurth*). 404
Histoire et culte de sainte Lucie, vierge et martyre de Syracuse (*l'abbé Martelly*) 403
Vie de sainte Clotilde, reine de France (*P. Brière*) 405
La Vie et les miracles de saint Vaast ou Gaston, catéchiste de Clovis et évêque d'Arras 405
Saint Lambert, évêque de Maëstricht (*le P. A. Largent*). 405
Vie de saint Antoine de Padoue (*A. de Valdespoir*) 406
Vie de saint Antoine de Padoue (*A. de Condé*). 406
Sainte Elisabeth d'Aragon, reine de Portugal, et son temps (*le comte de Moucheron*) 406

La Bienheureuse Philippe de Chantemilan (*l'abbé Reure*). 407
Une Fille de France, la bienheureuse Jehanne (*la comtesse de Flavigny*) 408
Le Bienheureux Bernardin Réalino (*R. Bouman*) 409
Esprit et vertus du vénérable Bénigne Joly, surnommé le Père des pauvres (*le P. Petitalot*) 409
La R. Mère Françoise de Bermond et l'établissement des ursulines en France 409
Notre-Dame du Laus et la vénérable sœur Benoîte 410
Le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle, gloire et modèle du clergé (*l'abbé Cellier*) 411
Vie merveilleuse, intérieure et extérieure d'Anne-Catherine Emmerich (*le P. Th. Weyener*) (trad. de l'allemand) 411
Le Curé d'Ars. Vie de Jean-Baptiste Vianney (*l'abbé A. Monnin*) . . . 412
Monseigneur Pavy, sa vie, sa doctrine (*l'abbé M. Pagès*) 413
La Révérende Mère Fanny de l'Eucharistie (Mme Fanny Kestre), fondatrice des Dames de Sainte-Julienne dites Apostolines du Très Saint Sacrement. 413
Marie Brotel 413
Le Révérend Père Henri Chambellan, de la Compagnie de Jésus (*le P. Charruau*) 414
Le Cardinal Jean-Baptiste Pitra, évêque, bibliothécaire de la sainte Eglise (*A. Battandier*) 414
Monseigneur Puginier (*C. d'Allenjoye*) 415
Le Cardinal Lavigerie (*Mgr Baunard*) 415
Vie du R. P. Pierre-Michel Fessard, de la Compagnie de Jésus (*le P. P. X. Pouplard*) 417
Justin Chappotteau 417
Vie de Son Eminence le cardinal Desprez, archevêque de Toulouse (*J. Lacointa*) 418
La Jeunesse de Léon XIII, d'après sa correspondance inédite. De Carpineto à Bénévent (1810-1838) (*Boyer d'Agen*) 59

Questions du jour. Le Paganisme au XIXe siècle (*l'abbé Quievreux*) 423
L'Eglise est l'Eglise, un mot sur le droit commun (*Mgr Isoard*) . . . 62
L'Eglise et la France moderne (*le R. P. Maumus*) 143
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Le Prêtre. Les Jésuites 72
Diana Vaughan et ses répondants (*L. Nemours-Godré*) 263
Le Tsar à Paris en 1896 (*Henri Daragon* et *Ernest Dolis*) 537
Le Tsar et la Tsarine en France 10
Le Journal d'un évêque (*Yves Le Querdec*). 1re partie : Pendant le Concordat 251
La Vraie Rome, réplique à M. Zola (*J.-L. Monestès*). 142
Le Prochain Conclave (*le Sar Péladan*) 526

Histoire de France. La Chronique de Nantes (570 environ à 1049) publiée avec une introduction et des notes par *René Merlet*. . . . 449
Étude sur la vie et le règne de Louis VIII (1187-1226) (*Ch. Petit-Dutaillis*) 144
Mémoires et documents publiés par la Société de l'École des chartes. I. Le Procès de Guichard, évêque de Troyes (1308-1313) (*Abel Rigault*) 319
Recherches dans les archives italiennes. Louis XII et Ludovic Sforza (8 avril 1498-23 juillet 1500) (*Léon-G. Pélissier*) 245
Louis XV et le Renversement des alliances. Préliminaires de la guerre de Sept ans (*Richard Waddington*) 436
Mémoires de *Mme de Chastenay* (1771-1815), publiés par *Alphonse Roserot*. T. Ier. L'Ancien régime, la Révolution 346
Recueil de documents relatifs à la convocation des Etats généraux de 1789 (*Armand Brette*). T. II 247
Les Grandes Journées révolutionnaires, histoire anecdotique de la Convention nationale (21 septembre 1792-26 octobre 1795) (*Paul Gaulot*) 345
Lettres de Marie-Antoinette (*Max de la Rocheterie* et *le marquis de Beaucourt*). T. II 344
Bonaparte et Hoche en 1797 (*Albert Sorel*) 151
Mémoires de *Barras*, membre du Directoire (*Georges Duruy*). . . . 62
Registre des délibérations du Consulat provisoire, 20 brumaire-3 nivôse an VIII (11 novembre-24 décembre 1799), publié par *F.-A. Aulard*. 72

Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de *G. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*. T. II. 1793-1802. 352
Mémoires du *baron d'Haussez*, dernier ministre de la marine sous la Restauration, publiés par son arrière-petite-fille, *la duchesse d'Almazan*. Introd. et notes par *le comte de Circourt* et *le comte de Puymaigre* 442
Œuvres posthumes du *général Trochu*. T. Ier : Le Siège de Paris. T. II : La Société, l'État, l'Armée 247

Histoire des mœurs. Les Élégances du second Empire (*Henri Bouchot*) 445

Histoire militaire et coloniale. Au drapeau (*Maurice Loir*) . 8
Notice historique sur les pharmaciens militaires 111
Notice historique sur le cadre du service de santé de l'armée. . . . 111
Histoire de l'armée de Condé pendant la Révolution française (1791-1801) (*René Bittard des Portes*) 347
Journal de marche du grenadier *Pils* (1804-1814), recueilli et annoté par *Raoul de Cisternes*. 531
Itinéraire d'un cavalier léger de la Grande Armée, 1793-1895 (*le général Curély*) 100
L'Espionnage militaire sous Napoléon Ier. Ch. Schulmeister (*Paul Muller*) 102
Journal du *maréchal de Castellane*, 1804-1862. T. V (1852-1863) 529
Légion étrangère (*Roger de Beauvoir*). 11
La Guerre de 1870, simple récit (*le général Niox*) 104
La Guerre de 1870-1871 (*Arthur Chuquet*) 103
La Campagne de l'Est en 1870-1871. Metz, Villersexel (*Pierre Lehautcourt* 102
Wissembourg, Frœschwiller, Châlons, Sedan, Châtillon, la Malmaison (*Y. K.*) 105
Les Armées du Nord et de Normandie. Relation anecdotique de la guerre de 1870-1871 (*Grenest*) 104
De Sousse à Gafsa. Lettres sur la campagne de Tunisie (1881-1884) (*Edouard Céalis*). 220
Histoire de la colonisation française (*Eugène Guérin*). La Nouvelle-France. T. I 152
Soldats et missionnaires au Congo de 1891 à 1894 (*F. Alexis M. G.*). . 223

Histoire locale. Histoire de l'Église collégiale et du chapitre de Saint-Pierre de Lille. T. I (*E. Hautcœur*). 252
Le Domaine des Potées (Ardennes), ou la Donation de Saint-Remy (*l'abbé L. Péchenart*) 314
Les Trésoriers de France de la généralité de Picardie ou d'Amiens (*le comte A. de Louvencourt*) 311
M. de Puységur et l'Église de Bourges pendant la Révolution (1789-1802) (*le vicomte de Brimont*) 439
Histoire de Dun-le-Roi, précédée d'une Notice sur le canton. T. II (*Paul Moreau*) 316
Notice monographique sur Éguzon (*L. Blanchard*) 317
Coutumes et institutions de l'Anjou et du Maine antérieures au XVIe siècle (*C.-J. Beautemps-Beaupré*). 2e partie. Recherches sur les juridictions de l'Anjou et du Maine pendant la période féodale. T. III, fasc. 2. 311
Cartulaire de l'abbaye de Sainte-Croix de Quimperlé (Finistère), publié d'après l'original, par *Léon Maître* et *Paul de Berthou* 318
Fougeray, depuis le IXe siècle jusqu'à nos jours (*A. de Brehier*) . . . 316
Le Barreau du Parlement de Bretagne (1553-1790); les procureurs, les avocats (*Gustave Saulnier de la Pinelais*). 450
Un District breton pendant les guerres de l'Ouest et de la Chouannerie, 1793-1806 (*Th. Lemas*) 168
Le Diocèse de Nantes pendant la Révolution (*Alfred Lallié*). 348
Histoire de la Vendée militaire. T. IV et V (*J. Crétineau-Joly*). Nouvelle éd. (*le R. P. J.-Emmanuel Drochon*) 439
Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. XXIV. Registres de l'échevinage de Saint-Jean-d'Angély. T. I. 315
La Juridiction consulaire et la Bourse de commerce de la Rochelle (*Emile Garnault*) 319

Bibliothèque historique du Limousin. I. Les Sources de l'histoire du Limousin Creuse, Haute-Vienne, Corrèze (*Alfred Leroux*) 312
Société des Archives historiques du Limousin, 2e série. Archives modernes, fasc. V. Choix de documents relatifs au département de la Haute-Vienne, 1791-1839 (*Alfred Leroux*). 313
Notre-Dame de Biran, histoire seigneuriale et paroissiale (*l'abbé Cazauran*) 317
Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne, jusqu'au commencement du XIVe siècle (*Ch. Baudon de Mony* 310
Fragments d'histoire. Postumus; la Révolte du Languedoc sous Louis XIII (*Maurice-Antonin Roger*) 320
Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant la Révolution (*le chanoine F. Saurel*). — Histoire religieuse du département de l'Hérault pendant le Consulat et les premières années de l'Empire (*le chanoine F. Saurel*) 437
Les Jésuites et leurs œuvres à Avignon (1553-1768) (*le R. P. Marcel Chossat*) 322
Histoire de Génolhac, d'après les documents inédits (*l'abbé C. Nicolas*). 321

Histoire étrangère. L'Allemagne et la Russie. Origines de leurs rapports (*Edouard Simon*) 462
L'Allemagne, 1789-1810 (*E. Denis*) 349
Die Mainzer Klubisten der Jahre 1792 und 1793 (*K.-G. Bockenheimer*). 149
Englische Geschichte im achtzehnten Jahrhundert (*W. Michael*) . . . 153
L'Irlande au XIXe siècle. O'Connell, ses alliés, ses adversaires (*J. de la Faye*) 350
Les Expéditions anglaises en Afrique (*le lieutenant-colonel Septans*) . . 107
Repertorium diplomaticum regni danici mediaevalis (*Kr. Erslev, William Christensen, Anna Hude*). II Binds 1 hæfte 1351-1382 156
La Dignità cavalleresca nel comune di Firenze (*Gaetano Salvèmini*) . . 539
Bonaparte et la république de Lucques (*Paul Marmottan*) 462
L'Unité italienne. Période de 1860-1861 (*G. Giacometti*) 452
Etude critique sur la guerre entre l'Italie et l'Abyssinie (*le général Luzeux*) 108
La Dalmatie, de 1797 à 1815 (*l'abbé Paul Pisani*) 255
La Pologne héroïque (*H. de Borny*) 463
Russes et Slaves. Etudes politiques et littéraires (*Louis Leger*). . . . 254
La Russie et le Saint-Siège. Etudes diplomatiques. T. II (*le P. Pierling*). 532
La Jeunesse d'un Tsar. Paul Ier et Catherine II (*Dimitri Kobeko*), tiré du russe par *Dimitri de Benckendorff* 351
La Russie économique et sociale à l'avènement de Sa Majesté Nicolas II (*le vicomte Combes de Lestrade*) 453
La Politique du Sultan (*Victor Bérard*) 454
Slavery and Servitude in the colony of North Carolina (*John Spencer Bassett*) 73
Representation in Virginia (*Julian A. C. Chandler*). 264
History of Taxation in Connecticut, 1636-1776 (*Frederick Robertson Jones*) 73
Colonial Origins of New England Senates (*F.-L. Riley*) 168
The Provisional Government of Maryland, 1774-1777 (*John Archer Silver*) 169
Constitutional History of Hawaii (*Henry E. Chambers*) 264

Biographie française. Anne de Russie, reine de France et comtesse de Valois au XIe siècle (*le vicomte de Caix de Saint-Aymour*). . 463
La Vraie Jeanne d'Arc. III. La Libératrice (*Jean-Baptiste-Joseph Ayroles*). 398
Jeanne d'Arc à la Chapelle-Saint-Denys (*J.-B.-J. Ayroles*) 400
Jeanne d'Arc modèle et patronne du patriotisme chrétien et français (*le T. R. P. Monsabré*) 490
Domremy et le Monument national de Jeanne d'Arc (*l'abbé V. Mourot*). 400
Un Compagnon de Jeanne d'Arc. Artur III, comte de Richemont, connétable de France, duc de Bretagne (*L. Trébuchet*) 401
Trois Educations princières au XVIIe siècle. Le grand Condé, son fils, le duc d'Enghien, son petit-fils, le duc de Bourbon, 1630-1684 (*le P. Henri Chérot*) 533
Jean-François Melon l'économiste (*A. Rebière*) 47
L'Abbé Prévost, histoire de sa vie et de ses œuvres (*Henry Harrisse*). 158
Madame Roland. A biographical study (*Ida M. Tarbell*) 256

Le Mariage de Mme Roland. Trois années de correspondance amoureuse, 1777-1780 (A. *Join-Lambert*) 257
Le Baron de Batz. Un Conspirateur royaliste sous la Terreur (*G. Lenôtre*) 159
Mémoires d'un père à ses enfants. Une Famille vendéenne pendant la grande guerre (1793-1795) (*Boutillier de Saint-André*), introd., notes, notices et pièces justificatives par l'abbé *Eugène Bossard*. 441
Grands artilleurs, Drouot, Sénarmont, Eblé (*le capitaine Maurice Girod*, de l'Ain) 99
Les Grands Cavaliers du premier Empire (*le général Thoumas*) . . . 98
Mémoires des autres (*la comtesse Dash*). Souvenirs anecdotiques sur le premier Empire et les Cent-Jours. Souvenirs anecdotiques sur la Restauration 353
Mémoires du général Thiébault. Le Général Thiébault jugé par lui-même 101
Etudes balzaciennes. Un Roman d'amour (*le vicomte Spoelberch de Lovenjoul*) 257
Valentine de Lamartine (*Marie-Thérèse Ollivier*) 456
Jean-Louis-Ernest Meissonier, ses souvenirs, ses entretiens, précédés d'une étude sur sa vie et son œuvre (*O. Gréard*) 6
G. Courbet, sa vie, ses œuvres (A. *Estignard*) 161
Elie Sorin, souvenirs d'un ami (*Gabriel Rogeron*) 169
Fustel de Coulanges (*Paul Guiraud*) 354
Souvenirs de jeunesse (*Arsène Houssaye*) 265
Pasteur. Histoire d'un esprit (*E. Duclaux*) 290
Le Prétendant (*J. Guiraud-Pagès*) 446

Biographie étrangère. La Vita di Maffeo Vegio, umanista Lodigiano (*dottor Mario Minoia*) 162
John Cabot, the Discoverer of North-America, and Sebastian, His Son (1496-1557) (*Henry Harrisse*) 64
Œuvres complètes de *J. Michelet*. Mémoires de Luther 169
Une Princesse romaine au XVIIe siècle; Marie Mancini Colonna (*Lucien Pérey*) 455
Euloge Schneider (1793) (*E. Mühlenbeck*) 150
James Thomson, sa vie et ses œuvres (*Léon Morel*). 339
Giacomo Dina e l' opera sua nelle vicende del risorgimento italiano (*Luigi Chiala*). Vol. 1 : Dalla guerra del 1848 alla morte di Cavour . 259
Giacomo Zanella. Ricordi da *Fedele Lampertico* 66

Archéologie. De l'Usage des strigiles dans l'antiquité (*H. Coulon*). . 539
Carnet de voyage d'un antiquaire poitevin (*J. Berthelé*) 264

Imprimerie. Bibliographie. Les Débuts de l'imprimerie à Montpellier (*Emile Bonnet*). 534
Catalogue des manuscrits conservés à la Bibliothèque nationale, sous les nos 1 à 725 de la Collection de Lorraine (*Paul Marichal*). . . . 312
Notice sur le n° 16,089 des manuscrits latins de la Bibliothèque nationale (*B. Hauréau*) 52
I Codici francesi della R. Biblioteca nazionale di S. Marco in Venezia (*Domenico Ciampoli*) 163
Archives de la ville de Montpellier. Inventaires et documents. T. I, 1er fasc. Notice sur les anciens inventaires des archives municipales de Montpellier (*Ferdinand Castets* et *Jos. Berthelé*) 314
Bibliography and Index of North American Geology, Paleontology, Petrology, and Mineralogy for 1892-1893 and 1894 (*Fred. Boughton Weeks*) 356
Geologisk litteratur vedkommende Norge 1890-1895 (*Dr Hans Reusch*) . 357
Bibliotheca geographica Germaniae (*Paul Emil Richter*) 67

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adeline, née des Chesnes (Mme Raoul). 206
Adhémar (comte V. d'). 25
Adler (Dr Cyrus). 71
Agen (Boyer d') 59
Ajalbert (J.) 8
Alexandre (Arsène). 9
Alexis M. G. (F.). 223
Allenjoye (C. d'). 415
Amestoy (Amélie). 516, 517
Antoine (le R. P. Ch.) 33
Antoine (F.) 429
Anzoletti (Mlle L.) 131
Arbois de Jubainville (H. d'). 332, 435
Ardant (Gabriel). 538
Ardel (Henri). 21
Arène (Paul) 386
Arendt (Léon) 51
Ars (Jacques d') 516
Art (Georges) 434
Arthez (Danielle d') 506
Aubry (Jean-Baptiste) 260
Aulard (F.-A.). 72
Ayroles (Jean-Baptiste-Jos.). 398, 400
Azeglio (le P. Taparelli d') . . . 45
Balicki (Sigismond) 490
Barbasán Laguerüela (Casto) . . 260
Barbier de Montault (Mgr X.) . . 341
Bardonnaut (le capitaine G.). . . 114
Barras 62
Barthe de Sandford (le Dr) . . . 300
Baslin (Jean) 127
Bassett (John Spencer) 73
Battandier (A.) 414
Baudon de Mony (Ch.) 310
Baunard (Mgr) 415
Baur (Paul) 363, 516
Baye (baronne de) 125
Bazin (R.) . . . . . .
Beauchet (L.). 226
Beaucourt (marquis de) 344
Beaulieu-Delbet (Mme J.). . . . 219
Beaume (Georges). 20
Beaumont (A.). 362
Beaurepaire de Louvagny (comtesse de). 510, 511
Beautemps-Beaupré (C.-J.). . . . 311
Beauvoir (Roger de) 11
Bénard (Paul) 494
Benckendorff (Dimitri de) . . . 351
Bensly (R.-L.). 196
Béral (P.) 71
Bérard (Victor) 454
Bergson (H.) 497
Bernard (Guillermo) 363
Bernard (Marius) 10
Berthelé (J.) 264, 314
Berthou (Yves) 120
Berthou (Paul de) 318
Berton (Paul) 37
Beudant (Ch.) 482
Beudant (Robert). 482
Bidoire (Pierre) 491
Billiet (Clément) 486
Bindoni (Giuseppe) 167
Bittard des Portes (René) . . . 347
Blanc du Collet (A.) 483
Blanchard (L.) 317
Block (Maurice) 49
Bockenheimer (K.-G.) 149
Bois (comte Albert du) 387
Bollène (le R. P. Marie-Joseph de). 215
Bolo (l'abbé Henry). . . . 212, 216
Bonalde (J.-A. Pérez) 166
Bonnefoy (Marc). 121
Bonnet (Émile) 534
Bonnot (l'abbé Arthur) 462
Bonus (Alberto) 195
Borny (H. de) 463
Bossard (l'abbé Eugène) 441
Botrel (Théodore) . . . 361, 362, 516
Bouchardat (G.) 309
Bouchot (Henri) 445
Bouillane (Boyer de) 71
Bouman (R.) 409
Bourgain (G.) 13
Bourgeois (Léon). 39
Bourget (Paul) 30
Bourgue (le R. P.) 535
Boursier (le Dr) 303
Boutillier de Saint-André . . . 441
Boyer d'Agen 59
Boyer de Bouillane. 71
Braig (Carl) 424
Brehier (A. de) 316
Brette (Armand). 247
Brière (P.). 405
Brimont (vicomte de) 439
Brochard (V.). 496
Broglie (l'abbé de) 323
Broglie (duc de) 155
Brunetière (Ferdinand) 520
Brunoy (marquise de) 511
Buet (Charles). 517
Buhl (F.) 196
Buisseret (Conrad de) 222

Buisson (J. C. du) 202
Burgon (J.-W.) 194
Burns (Robert) 360
Buxy (Mme de) 21
Byron (lord) 360
Cadène (Félix) 69
Caillaux (J.) 134
Caix de Saint-Aymour (vicomte de) 463
Calderini 294
Calmes (le R. P.) 38
Caminade (le Dr L.) 304
Candiani (R.) 508
Cardauns 167
Caro (Mme) 392
Carpentier (Paul) 487
Castellane (maréchal de) 529
Castets (Ferdinand) 314
Castries (comte Henry de) . . . 165
Cavour (conte Camillo di) . . . 65
Cazauran (l'abbé) 317
Céalis (Edouard) 220
Cellier (l'abbé) 411
Chamagne (André) 219
Chambers (Henry E.) 264
Chambrun (Adolphe de) 488
Chambrun (Pierre de) 488
Chaminade (l'abbé Eug.) 217
Chandler (Julian-A.-C.) 264
Charmoy (le P. Aug.) 215
Charrin (A.) 298
Charruau (le P.) 414
Chastel (Olivier du) 20
Chastenay (Mme de) 346
Chérot (le R. P. Henri) 533
Chiala (Luigi) 259
Chossat (le R. P. Marcel) 322
Christensen (William) 156
Chudzinski (Th.) 304
Chuquet (Arthur) 103
Ciampoli (Domenico) 163
Circourt (comte de) 442
Cisternes (Raoul de) 531
Clesles (J. de) 514
Collet (A. Blanc de) 483
Colonna d'Istria 294
Combes de Lestrade (vicomte) . . 453
Comert (Marguerite) 124
Conan-Doyle (A.) 387
Condé (A. de) 406
Constant de Tours 11
Coppée (François) 28
Cornely (R.) 204
Cornut (le P. Étienne) 460
Coulon (H.) 539
Courville (comtesse L. de) . . 12, 13
Cousin (Victor) 326
Coutagne (le Dr H.) 305
Couturat (L.) 229
Crahay (E.) 458
Crawford (F. Marion) 12
Cristey (l'abbé) 422
Crétineau-Joly (J.) 439
Croiset (Paul) 517
Cubly (le général) 99
Cypreu (André Pottier de) . . . 333
Dallemagne (le Dr) 291
Dandurand (Pierre) 490
Daniel (le Dr) 17
Danilewsky (Grégoire) 23
Daragon (Henri) 537
Darmesteter (James) 522
Darras (Alcide) 483
Dash (comtesse) 353
Daudet (Ernest) 18, 157
Daurjac (L.) 500
Daux (Mlle Henriette) 12
Décrouille (l'abbé R.) 214
Deglaire (le Dr A.) 307
Dejean (Oscar) 494
Delaporte (Louis) 358
Delaville-Le-Roulx (J.) 528
Delinotte (L.-Paul) 219
Delmas (C.) 501
Demante (Gabriel) 494
Denis (E.) 349
Devès (le P. M.) 420
Didon (le R. P.) 209
Diehl (Ch.) 242
Diettins (Ignatius) 324
Dieulafoy (Marcel) 199
Dinarte (Silvio) 20
Doit-Lambron (le Dr) 303
Dolis (Henri) 537
Dolques (Michel) 17
Dombre (Roger) 508
Doumic (René) 336
Dragomiroff (le général) 111
Dresch (J.) 458
Drochon (le R. P. J.-Emmanuel) . 439
Duclaux (E.) 290
Dufour (Médéric) 141
Dumesnil (Alfred) 230
Dumur (Louis) 17
Durand (le Dr) 295
Durassier 360
Durne (Reinbot von) 332
Dubuy (Georges) 62
Enault (Louis) 393
Ernault (Émile) 332
Erslev (Kr.) 156
Escartin (Eduardo Sanz y) . . 53, 425
Estignard (Alexandre) 161
Ethampes (Gabrielle d') 512
Fabulet (Louis) 124
Fallize (Mgr) 523
Fayet (A.) 128
Ferrand (H.) 494
Ferrero 293
Ferri (Enrico) 41
Ferrière (E.) 503
Féval fils (Paul) 361, 390
Figgis (J. Neville) 228
Filon (Auguste) 58
Flamand (C.) 494
Flavigny (comtesse de) 408
Floran (Mary) 21
Foa (Edouard) 221
Fonvielle (W. de) 358
France (Anatole) 395
Franck (Adolphe) 197
François de Sales (saint) 208
Fremont (Robert) 487
Fritsch (l'abbé Ad.) 212
Fullerton (lady) 514
Fumagalli (Giuseppe) 460
Fuzier-Herman (Ed.) 483

Gabriac (le marquis de) 154
Gardair (J.) 325
Garnault (Émile) 319
Gaulot (Paul) 345
Gaure (J.) 495
Géline (A.) 509, 510
Genevay 390
Geouffre de Lapradelle (A.) . . 487
Germe (le Dr L.) 507
Giacometti (G.) 452
Gil (Rodolfo) 237
Gilbert (Eugène) 431
Gilbert (le Dr Valentin) 305
Girard (E. de) 47
Grod de l'Ain (le Cte Maurice) . 99
Glotz (G.) 461
Gobat (l'abbé) 210
Godart (Félix) 493
Goethe (W.) 337
Goetz (K.-G.) 205
Golizia (P. Bernardino) 193
Goncourt (E. de) 459
Goncourt (J. de) 459
Grandeau (L.) 518
Grasset (Dr J.) 292
Gréard (O.) 6
Greech (Jehan) 517
Grenest 104
Grenet (l'abbé) 307
Grimal (Marc) 36
Grosjean (Georges) 538
Guérin (Eugène) 152
Guibert (l'abbé J.) 322
Guillemain (le Dr) 305
Guillermin (l'abbé J.) 210
Guiraud (Paul) 354
Guixou-Pagès (J.) 446
Guyot (Yves) 326
Gyp 16
Hamélius (Étienne) 391
Harcoët (Marie de) 514
Harder (Franz) 360
Harrisse (Henry) 64, 158
Hatzfeld 403
Hauréau (B.) 52
Haussez (baron d') 442
Hautcœur (E.) 252
Heimbourg 386
Heinecke (Mme) 386
Hello (E.) 418
Hély (Léon) 126
Henri (le Dr) 307
Henry (Paul) 484
Héricault (C. d') 419
Hervé-Bazin 33
Hertz (le Dr) 393
Hessler (Alfred) 263
Hoonacker (A. van) 200
Houssaye (Arsène) 265
Houx (Mme Eug. Roulleaux du) . . 516
Hude (Anna) 156
Hugo (Victor) 131, 233
Hulst (Mgr d') 225
Isoard (Mgr) 62
Istria (Colonna d') 294
Jacques (J.-N.) 45
Jannet (Claudio) 343
Jardel (le Dr) 303
Jaubert (E.) 296
Jeanroy-Félix (V.) 432
Johannis (A.-J. de) 488
Join-Lambert (A.) 257
Joire (le Dr P.) 302
Jones (Frederick Robertson) . . 73
Jubainville (H. d'Arbois de) . 332, 435
Jung (Rudolf) 537
Kergall 44
Kervall (Jean) 12
Kneipp (Mgr Séb.) 302
Knoll (Simon) 210
Kratter (J.) 298
Kurth (G.) 403
Kürz (Isolde) 166
Laborie (L. de Lanzac de) 352
La Brète (Jean de) 389
Lacointa (J.) 418
La Faye (J. de) 350
Lafenestre (G.) 9
La Grasserie (Raoul de) 486
Lagueruela (Casto Barbasán) . . 260
Lallié (Alfred) 348
La Malenne (René de) 14
Lampertico (Fedele) 66
Lamy (Louis) 127
Lanzac de Laborie (L.) 352
Lanzarini (D. Isaia) 132
La Pinelais (Gustave Saulnier de) . 450
Lapparent (A. de) 217
Laporte de la Porte (H.) 359
Lapradelle (A. Geouffre de) . . 487
La Queyssie (Eugène de) 24
Largent (le P. A.) 405
Laroche (le Dr) 223
La Rocheterie (Max. de) 344
Larroumet (Gustave) 430
Las Navas (conde de) 459
Laumonier (le Dr) 302
Lavergne (le Dr) 303
Le Camus (l'abbé E.) 11
Leclerc (la baronne) 513
Lector (Lucius) 526
Le Dantec 297
Leger (Louis) 254
Legrand (le Dr) 109
Legrand (Marc) 122
Lehautcourt (Pierre) 102
Lemas (Th.) 168
Lemercier de Neuville 13
Lenôtre (G.) 159
Lenthéric (Charles) 427
Le Querdec (Yves) 251
Leroux (Alfred) 312, 313
Leroy-Beaulieu (Paul) 35
Le Roy-Villars 361, 362, 515
Lestrades (le vicomte Combes de) . 453
Levray (Marguerite) 512
Lévy (Jules) 386
Lévy-Ullmann (H.) 487
Lewal (le général) 110
Ligne (prince de) 110
Ligondès (R. du) 536
Limay (H. Ratouis de) 484
Loewenthal (Eduard) 518
Loir (Maurice) 8
Lombroso (C.) 293, 294
Loth (Julien) 214

Louvagny (comtesse de Beaurepaire de) 510, 511
Louvencourt (le comte A. de) . . 311
Louvenjoul (le Vte Spoelberch de). 257
Luther 169
Luzeux (le général) 109
Lyon-Caen (Ch.) 486
Maass (Dr Albert) 165
Mabyre (Maxime). 224
Mac Ramey 391
Madach (Emmerich) 16
Maël (Pierre) 20
Maisonneuve (Henri) 18
Maître (Léon) 318
Malherbe (le Dr) 305
Malon (Benoît) 40
Manacéine (Mme de) 296
Marchi (Attilio de) 524
Margueritte (Paul) 15
Margueritte (Victor) 15
Marichal (Paul) 312
Marie-Antoinette. 344
Marie-Claire (la R. Mère) . . . 213
Marie-Joseph de Bollène (le P.) . 215
Marmottan (Paul) 462
Martello (Tullio) 44
Martelly (l'abbé) 403
Martha (Eugène). 128
Martinon (Th.) 131
Martrin-Donos 15
Mathieu (A.) 300
Maumus (le R. P.) 143
May (Dick) 37
Maybaum (Dr S.) 197
Mazel (Henri) 46
Mercq (Henry) 125
Meille (Louise) 293
Mérimée (Prosper) 335
Merlet (René) 449
Meunier (E.) 514
Meunier (Stanislas) 23
Meyer (Rudolf) 43
Mézières (A.) 337
Michael (W.) 153
Michelet (J.) 72, 169
Mignet 525
Miller (Ed.) 194
Minoia (Dr Mario) 162
Monestés (J.-L.) 142
Monnin (l'abbé A.) 412
Monsabré (le T. R. P.) 400
Montault (Mgr X. Barbier de) . . 341
Montfort (Raymond de) 128
Monthéas (Jean de) 513
Mony (Ch. Baudon de) 310
Moreau (Paul). 316
Morel (Léon) 339
Moreux (l'abbé Th.) 536
Morice (le R. P.) 222
Morley (John) 434
Moucheron (le comte de) 406
Mourot (l'abbé V.) 400
Moussard (l'abbé) 213
Muller (Dr Josef) 261
Muller (Paul). 102
Munier-Jolain 492
Naillen (A. van der). 17
Naurouze (Jacques). 22
Ned-Noll 262
Nemours-Godré (L.). 263
Neuville (Lemercier de) 13
Nicolas (C.) 321
Niewenglowski (G.-N.). 262
Niox (le général) 104
Nitti (F.) 42
Nivière (le Dr). 303
Noailles (le duc de) 39
Noble (Léon) 510
Nocé (F. de) 514
Noë (Michel) 388
Noirit (Jules) 116
Nolde (Eduard) 340
Nolhac (Pierre de) 137
Norvins (G. de) 352
Novicow. 42
Olga (comtesse) 509
Ollivier (Marie-Thérèse) 456
Onclair (l'abbé) 37
Pages (l'abbé M.). 413
Pardiellan (P. de) 107, 110
Paredes (V. Santamaria de) . . . 231
Paris (Gaston) 263
Paul-Dubois (Louis). 135
Péchenart (l'abbé L.) 314
Péladan (le Sar) 526
Pélissier (Léon-G.) 245, 246
Pelt (l'abbé J.-B.) 198
Peltier (Edouard) 494
Pératé (André) 137
Perdrau (l'abbé) 201
Pérey (Lucien) 455
Peronne. 138
Perrier (Edm.) 303
Pesch (T.) 230
Petitalot (le P.) 409
Petit-Dutaillis (Ch.) 144
Peytral (Louis) 537
Piat (l'abbé C.) 197, 323
Picard (l'abbé) 70
Pierling (le R. P.) 532
Pierre (Eugène). 328
Pigion (Amédée) 23
Pils (le grenadier) 531
Pindado (Francisco). 357
Piny (le P. A.) 215
Pioger (l'abbé L.-M.) 216
Pisani (l'abbé Paul). 255, 256
Pitray, née de Ségur (Vtesse de) . 514
Planeix (l'abbé) 209
Plat (l'abbé) 210
Platon 326
Plé (G.) 492
Plessis (Frédéric) 388
Poë (Edgar Allan) 166
Poiseux (A. de) 507, 508
Polydore (l'abbé C.) 220
Portes (René Bitard des). 347
Pototsky (le général) 109
Pottier de Cyprey (André) . . . 333
Pouillet (Eug.) 492
Pouplard (le P. P.-X.) 417
Privat-Deschanel (G.) 134
Proust (A.). 300
Prudhomme (Henri) 485
Puymaigre (comte de) 442
Quievreux (l'abbé) 423

Rabut (Marie) 507
Raffy (Louis) 428
Rambaud (Joseph) 133
Rastoul (A.) 538
Ratouis de Limay (H.) 484
Rebière (A.) 47
Récéjac (E.) 499
Reinbot von Dubne 332
Renault (L.) 486
Rendu (Ambroise) 494
Rénon (le Dr) 306
Reure (l'abbé). 407
Reusch (Dr Hans) 357
Richard (Gaston). 41
Richard (Jules) 105
Riche (Daniel). 392
Richebourg (Emile). 19
Richtenberger (E.) 9
Richter (Paul-Emil) 67
Ridder (Alfred de) 51
Rigault (Abel) 319
Riley (F.-L.) 168
Robertson (J.-Logie) 360
Robida (A.). 509
Rod (Edouard) 394
Rodary 308
Roger (Maurice-Antonin). 320
Rogeron (Gabriel) 169
Roisel 502
Roland (Mme) 256, 257
Rolin (Albéric) 491
Roserot (Alphonse). 346
Rosier (J.) 513
Roulleaux du Houx (Mme Eug.) . . 516
Rousse (E.-Didier) 485
Roux (Xavier). 219
Sabatier (A.) 203
Sachs (Dr F.) 52
Saint-André (Boutillier de) . . . 441
Saint-Aubin. 293
Saint-Aymour (vicomte de Caix de) 463
Saint-Martin (Vivien de) 223
Sales (Pierre). 19
Sallé (Charles) 129
Salisbury (le marquis de) . . . 358
Salvémini (Gaetano). 539
Sandford (le Dr Barthe de) . . . 300
Santamaria de Paredes (V.) . . . 231
Santini (E.-N.) 262
Sanz y Escartin (Eduardo) . .53, 425
Saulnier de la Pinelais (Gustave) . 450
Saurel (le chanoine F.) 437
Savignac (le marquis de) 359
Say (Léon) 48
Scard (le Dr S.) 297
Schlumberger (Gustave) 5
Schmitt (Dr) 535
Schofield (William Henry) . . . 55
Schrader (F.) 223
Schuré (Edouard) 16
Schweizer (Louise) 302
Schwob (Marcel) 519
Seeböck (Philibert) 202
Seilhac (Léon de) 48
Septans (lieutenant-colonel). . . 107
Silver (John Archer) 169
Silvestre (Armand). 15
Silvestre (P.) 114
Simon (Armand) 491
Simon (Edouard) 462
Sirot (le Dr Oct.) 293
Siu (le P. Etienne Zi) 112
Smith (W. Meischke) 219
Sobol Mme J. de 14
Sorel (Albert). 151
Spoelberch de Lovenjoul (le Vte) . 257
Steller (Bernard) 511
Stéphane (Marie) 511, 515
Strada (J.) 130
Sueur (Albert) 392
Surbled (le Dr) 301
Sylvestre (Armand) 385
Taine (H.) 239
Tammeo 49
Tanquerey (P.) 421
Taparelli d'Azeglio (le P.) . . . 45
Tarbell (Ida-M.) 256
Tarde (G.) 504
Tepe (G.-B.) 50
Terrier (le prof.) 305
Thomas (Gabriel). 241
Thoumas (le général) 98
Tibulle 131
Tissier (l'abbé Joseph) 164
Tissot (Ernest) 388
Touchard (A.). 134
Toudouze (Gustave). 459
Toulouse (Edouard) 295
Tours (Constant de) 11
Trébuchet (L.) 401
Trespioli (Gino) 166
Trochu (le général). 247
Uhland 333
Ujfalvy (Ch. de). 304
Ulmès (Tony d') 516
Urbanowska (Sophie) 508
Valdespoir (A. de) 406
Valentino 360
Valois (Noël) 146
Vandepitte (l'abbé) 211
Vedel (le Dr) 292
Velghe (le R. P.). 70
Verdun (P.). 419
Verhaeren (Émile) 118
Vetter (Ferdinand). 332
Vibert (Paul) 427
Vigouroux (le Dr H.) 308
Vilarrosa (Eduardo Maria) . . . 457
Villard (le R. P.) 211
Vismara (Mme) 131
Vivien de Saint-Martin. 223
Vogüé (vicomte E.-Melchior de) . 394
Voisin (le Dr J.) 306
Waddington (Richard) 436
Wailly (G. de) 362
Wallut (Ch.) 389
Weill (Georges) 525
Weise (F.-O.) 429
Weks (Fred. Broughton) 356
Werner Dr Moritz 235
Weyener (le P. Th.) 411
Wolf (Eugen). 139
Zi (le P. Etienne Siu) 112

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Abbadie (Antoine-Thomson d'), 369. — Albanès (le chanoine Joseph-Hyacinthe), 366. — Aumale (S. A. R. Mgr le duc d'), 463, 540. — Bestoucev-Roumin (Konstantin), 176. — Biart (Lucien), 368. — Bois-Reymond (Emil du), 175. — Boyer (le cardinal), 74. — Brückner (Alexandre), 78. — Charles (Emile-Auguste), 176. — Colleau (Edmond), 77. — Dehaisnes (Mgr Chrétien), 363. — Denis (Jacques), 267. — Desjardins (Albert), 174. — Drummond (Henry), 465. — Duilhé de Saint-Projet (le chanoine), 541. — Garcia Ayuso (Francisco), 542. — Ilg (Albert), 76. — Josserand (Joseph-Marie) [le T. H. F. Joseph], 75. — Lecoy de la Marche (Albert), 266. — Magitot (le Dr), 465. — Mas-Latrie (le comte Louis de), 170. — Navarrette y Fernandez Landa (Ramón), 465. — Paris (Auguste-Joseph), 78. — Pérez Escrich (Enrique), 464. — Rémusat (Paul de), 176. — Serafini (Filippo), 542. — Straus (le Dr Isidore), 75. — Trégaro (Mgr), 174. — Vivien de Saint-Martin (Louis), 173. — Wierstrass (Karl-Theodor), 369.

Institut, 81, 179, 270, 372.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 81, 179, 270, 372, 468, 545.

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 82, 179, 270, 372, 469, 545.

Concours et prix, 82, 180, 270, 373, 469, 545.

Congrès, 373.

Mélanges : Chants populaires judéo-espagnols, 271. — Peiresc, 180. — Les Correspondants de Peiresc, 546. — L'Espagne et Napoléon, 83. — Un Indicateur de bibliothèques privées, 374. — Bibliographie française, 270. — Livres à l'Index, 82.

Correspondance, 546.

Nouvelles : Paris, 83, 180, 271, 375, 470, 546. — Agenais, 86, 182. — Anjou, 182, 275. — Artois, 548. — Aunis, 477. — Béarn, 276, 548. — Beauce, 276. — Berry, 377. — Bourgogne, 86, 182. — Bresse, 276. — Bretagne, 86, 183, 276, 548. — Champagne, 87, 548. — Dauphiné, 87, 183, 276. — Flandre, 88. — Comté de Foix, 88. — Franche-Comté, 88, 184, 277, 377, 475, 548. — Guyenne et Gascogne, 89, 185, 279, 379, 476, 549. — Ile-de-France, 549. — Languedoc, 89, 379. — Limousin, 280, 379, 549. — Lorraine, 90. — Lyonnais, 280, 550. — Maine, 91, 186, 550. — Nivernais, 380. — Normandie, 186, 380, 550. — Orléanais, 187. — Poitou, 552. — Provence, 187, 280, 380, 476, 552. — Quercy, 281, 381. — Rouergue, 188. — Saintonge, 188, 477. — Velay, 381. — Alsace-Lorraine, 91, 381, 553. — Monaco, 477. — Allemagne, 92, 281. — Angleterre, 189, 381, 477. — Autriche-Hongrie, 478. — Belgique, 92, 189, 282, 553. — Danemark, 283. — Espagne, 283, 382. — Grèce, 284. — Italie, 92, 189, 285, 382, 478, 553. — Suisse, 190, 285. — Tunisie, 93. — Turquie, 286, 554. — Asie, 555. — Brésil, 93. — États-Unis, 190.

Publications nouvelles, 93, 190, 288, 382, 478, 555.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Angleterre (l') douaire de Notre-Dame, 192, 288. — Nicholinis (Jo. de), 480, 556.

ERRATA

Page 77, ligne 28, *au lieu de :* Neuwith, *lire :* Neuwirth.
Page 77, ligne 41, *au lieu de :* biz, *lire :* bis.
Page 80, ligne 51, *au lieu de :* Wibourg, *lire :* Wilbour.
Page 91, ligne 9, *au lieu de :* XIIIe et XIVe siècle, *lire :* XVIIIe et XIXe siècle.
Page 91, ligne 48, *au lieu de :* patories (de Bœse, *lire :* patoises (de Bœse.
Page 91, ligne 49, *au lieu de :* Cho-Nerlingen, *lire :* Charles Nerlinger.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE

BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

Juillet 1897. T. LXXX. 1.

POLYBIBLION

REVUE
BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PARTIE LITTÉRAIRE

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME QUARANTE-SIXIÈME

(QUATRE-VINGTIÈME DE LA COLLECTION)

PARIS

AUX BUREAUX DU POLYBIBLION

5, RUE SAINT-SIMON, 5

1897

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE (SUITE)

MORALE ET SOCIOLOGIE. — 10. *Philosophie morale et sociale*, par le R. P. DE PASCAL. Paris, Lethielleux, 1894-1896, 2 vol. de 340 et 531 p., 3 fr. 50 le vol. — 11. *La Responsabilité morale*, par TH. DESDOUITS. Paris, Fontemoing, 1896, in-8 de 180 p., 4 fr. — 12. *La Question morale à la fin du XIXe siècle*, par PAUL DUPUY. Paris, Schleicher, in-8 de 452 p., 6 fr. — 13. *Science et Morale*, par M. BERTHELOT. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-8 de 518 p., 7 fr. 50. — 14. *La Moralité de la doctrine évolutive*, par F. BRUNETIÈRE. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-18 de 92 p., 0 fr. 50. — 15. *L'Emploi de la vie*, par S. JOHN LUBBOCK, trad. de l'anglais par E. LOVELACQUE. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 211 p., 2 fr. 50. — 16. *Misère de la philosophie*, par KARL MARX. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de 292 p., 3 fr. 50.

10. — *Operatio humana, ordinata in finem, vel etiam homo, prout est voluntarie agens propter finem.* Telle est la définition de la morale donnée par saint Thomas, et il n'en est pas de meilleure. Le R. P. de Pascal le rappelle au début de sa *Philosophie morale et sociale;* déjà, nous avons eu l'occasion de recommander le second volume de cet ouvrage, *le Droit naturel*, où sont appliqués les principes de l'Éthique. La philosophie sociale est une conséquence de la philosophie morale qui nous occupe aujourd'hui : Anthropologie morale, Nomologie, Droit social en général, tels sont les trois livres contenus en ce premier volume. On s'attend, sans doute, à y trouver les questions ordinaires de ce qu'on peut appeler la morale classique, traitées comme elles le sont ordinairement par les auteurs. Cependant, il faut insister sur le développement des aperçus métaphysiques si importants et parfois si négligés. Signalons à cet égard les pages où sont décrits les divers modes d'activité par lesquels tendent à leur fin les créatures naturelles, sensibles et raisonnables (p. 21), la discussion sur les rapports de la vertu et du désintéressement (p. 50 à 55), le chapitre IX sur l'imputabilité et le mérite. Sans prétention à une profondeur inintelligible très en faveur auprès de nos contemporains, le R. P. de Pascal dit tout l'essentiel en donnant à chaque chose la place qui lui convient. Au second livre, il emprunte avec raison à Balmès une admirable page trop peu connue où le philosophe espagnol ramène le principe de l'obligation à l'amour que Dieu se porte à lui-même. Peut-être passe-t-il un peu vite sans montrer la valeur de cette conception qui explique à merveille la morale tout entière; il siérait de la rapprocher des systèmes évolutionnistes, criticistes, positivistes, très bien analysés par l'auteur, et de l'opposer à Spencer, Kant, A. Comte, qui ont fait œuvre stérile et

pernicieuse. — En sociologie générale, l'auteur démontre solidement que l'ordre juridique est sous la dépendance de l'ordre moral, ce qu'il faut rappeler de temps à autre aux jurisconsultes. La prétendue émancipation du droit autorise, produit, sanctionne toutes les tyrannies. Nous en aurions la démonstration directe, si nous n'étions déjà convaincu, en lisant l'excellente étude sur *les Fausses conceptions du droit* (p. 298 à 325). Pour tout dire, il apparaît que le Révérend Père est, avant tout et par goût, un sociologue. Je n'aurais garde de le lui reprocher; ce n'est point seulement l'attrait des questions, mais la vue du péril auquel sont exposés les peuples modernes qui incline aujourd'hui tant de bons esprits vers les sciences sociales. C'est à la préoccupation de les aborder le plus promptement possible qu'il faut attribuer la brièveté de certains paragraphes, sur la liberté par exemple, ou le probabilisme; enfin, ne serait-il pas opportun d'indiquer les arguments allégués par les partisans de l'opinion contraire, à propos de l'élément constitutif du bonheur (qui est pour l'auteur opération de l'intelligence, tandis que d'autres l'attribuent à la volonté) et des actes indifférents ? Très légères réserves qui n'enlèvent rien au mérite de l'auteur et au prix de l'ouvrage.

11. — L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours *la Responsabilité morale*; le mémoire couronné est l'œuvre de M. Th. Desdouits qui est, à la fois, un penseur et un écrivain. Les idées de devoir, droit, responsabilité, sont nécessaires à l'homme; elles n'ont donc jamais été nulles, fausses, illusoires et ont fait partie de la morale qui se perfectionne, se complète, se fait par addition mais non par destruction comme la science. La responsabilité morale est niée par les positivistes, tels que Stuart Mill, et les criminalistes de l'école italienne (Lombroso, Garofalo) qui soutiennent cette thèse : un individu est responsable uniquement parce qu'il est dangereux; elle est diminuée par Spencer, qui en cherche l'origine dans la lutte de l'instinct altruiste contre l'instinct égoïste; par M. Paulhan, qui la fait résulter de la tendance à mettre nos actes en harmonie avec les lois générales de l'univers; par M. Tarde, qui relie la notion de responsabilité à celle de personnalité, et se représente celle-ci comme une identité relative sans admettre, pour fonder la morale, Dieu et la liberté humaine; enfin, elle est envisagée par M. Levi Brühl comme une réaction juste de la société qui suppose la prévision de l'acte commis, mais ne tient pas compte de la liberté qui appartient au monde des noumènes, aux inconnaissables. Comme ces divers systèmes se fondent sur le déterminisme ou les altérations diverses de la personnalité, M. Desdouits critique les principes dont ils sont l'application et trouve le moyen de donner une forme nouvelle à des réfutations plusieurs fois tentées et souvent avec succès. Mais parce que des conséquences morales, juridiques, esthétiques, pédagogiques, découlent des notions admises au sujet de la personna-

lité, l'auteur les indique en quatre chapitres : les actes impunis et secrets sont justes; l'autorité, l'obligation, le mérite et le démérite disparaissent, tout jugement même probable, parfois nécessaire sur la valeur d'un homme devient impossible.... Voilà ce que devient la morale sans responsabilité. Dans l'ordre juridique, M. Desdouits emprunte ses arguments à un ouvrage de M. le professeur Vidal, criminaliste distingué, et les confirme par de solides réflexions sur la ruine de l'individualisme, l'abolition des droits personnels et politiques d'après les nouvelles théories. En littérature, le déterminisme a créé l'école naturaliste, et remplacé l'étude du cœur humain et le culte de l'idéal par la pathologie et la physiologie; enfin l'éducation a pour base nécessaire l'idée de responsabilité liée aux idées de Dieu, de devoir, d'effort et d'honneur indispensables pour élever les âmes et former les caractères. — Nous nous associons aux éloges donnés par l'Académie à cette œuvre saine et attrayante qui exprime, sous une forme élégante, de salutaires et fortes vérités.

12. — Que l'homme soit responsable, M. Dupuy l'admet et l'affirme en plusieurs endroits de son livre : *la Question morale à la fin du XIXe siècle :* que s'est-il proposé en l'écrivant ? Il le sait, sans doute, et c'est ma faute, peut-être, si je n'ai su l'apercevoir nettement. Il s'agit, dans l'introduction, des sciences biologiques. M. Dupuy veut démontrer que « le mécanisme comme principe général d'explication et de genèse des phénomènes vitaux, pour être simpliste et moniste, n'en est pas moins une hypothèse aussi gratuite qu'illusoire. » Qu'il ait raison, nous le croyons ; qu'il le prouve suffisamment, on peut l'admettre, quoique ses preuves nous semblent présentées et distribuées de manière assez confuse. — Il distingue ensuite le moi phénoménal du vrai moi, et cette distinction est fondée, mais il ne semble pas avoir des notions très précises au sujet de la personnalité « qui a son point de départ dans l'individualité, dans le germe qui, lui, est l'unité et la cause qui coordonne entre eux les divers phénomènes propres au corps vivant. » Enfin, il ne veut pas confondre évolution et progrès, et il a encore une fois raison. Mais pourquoi ces prolégomènes ? — Leur but est de séparer la science et la morale; il suffirait de s'entendre, car il est vrai que la liberté ne continue pas la nature et que la morale est supérieure à la matière, mais les sciences morales méritent leur titre aussi justement que les sciences physiques ou naturelles; car elles partent de principes évidents, procèdent par déductions rigoureuses, atteignent des conséquences et formulent des conclusions certaines. Suit un long chapitre qui est l'histoire de la morale dans l'antiquité juive, chrétienne, grecque, romaine. Nous y trouvons quelques assertions discutables : « Le stoïcisme me paraît compléter heureusement la doctrine chrétienne.... » — « Le christianisme attribue un caractère trop exclusif à l'amour fra-

terrestre ou sympathie, assigne des récompenses extérieures à la pratique du bien. » M. Dupuy le lui reproche et ne veut voir en sa morale « que l'équivalent approximatif du stoïcisme. » La morale dans les temps modernes est ensuite étudiée en ses principaux représentants : Bentham, Stuart Mill, Spencer, parmi les empiristes ; Kant, Fichte, Schelling, Hegel, Schopenhauer rangé parmi les partisans de l'idéalisme critique(?) ; Cousin, Jouffroy, Janet, Fouillée (?) de l'école éclectique ; Ravaisson, Renouvier, etc. Est-il bien sûr qu'ils reconnaissent leurs idées dans l'exposé qu'en a fait M. Dupuy ? et nous ne sommes qu'à moitié de son livre. Il y est question du socialisme, de la propriété, du droit de punir....., etc. L'auteur veut nous conduire par ce chemin détourné et un peu long à la glorification de la liberté morale : « C'est par là, positivistes, évolutionnistes à tous crins, c'est par là, messieurs de la nature, que vous avez commencé votre œuvre néfaste » (p. 451). Indignation généreuse qui part d'un bon naturel et témoigne d'intentions excellentes. Il y a des recherches, des considérations utiles, des maximes sages, des pensées vraies dans ce livre, mais trop de confusion, de notions vagues, d'expressions inexactes. Il est regrettable que M. Dupuy n'ait pas abordé les questions philosophiques avec les soucis de méthode et de précision qu'il apporte, en excellent praticien qu'il doit être, à l'examen des questions médicales.

13. — Sous le titre de *Science et Morale*, M. Berthelot a réuni des discours, des articles, des études de valeur très inégale. Lorsqu'il traite, en physicien, de la machine à vapeur et de son inventeur Papin, ou, en chimiste, de la découverte de l'alcool, de la transmission des industries chimiques de l'antiquité au moyen âge, de la chimie chez les Arabes, il écrit, d'une plume un peu lourde, quelques chapitres intéressants de l'histoire des sciences, qui se font lire parce qu'ils révèlent une érudition exacte et une indiscutable compétence. Les discours prononcés sur des tombes sont parfois empreints d'une sensibilité qui honore l'orateur, mais les toasts de banquets bruyants et l'article intitulé *la Science et la Morale* sont deux fois déplorables, et par l'esprit antireligieux qui les anime, et par l'absence d'esprit philosophique qui les distingue. — L'auteur s'obstine à soutenir que la science seule a transformé les conditions matérielles et morales de la vie des peuples, » alors qu'il est évident qu'elle n'a rien à voir avec la morale, la fin où elle tend, les moyens dont elle dispose, les lois qui la régissent, les forces qu'elle met en jeu étant fixés par le déterminisme, tandis que la morale suppose, exige la liberté. — Il bannit le « mystère » et le miracle du langage et des méthodes scientifiques ; et certainement « on ne rencontrera ni l'un ni l'autre dans les mémoires des physiciens et des chimistes ; » mais précisément cela démontre que l'objet de la science ne renferme pas « les principes de la connaissance et les règles de la vie, » car le mystère est

au commencement et à la fin de toutes choses: le savant se heurte à chaque pas à l'inconnaissable, s'arrête à tout instant devant l'inexplicable. Il est puéril de nier que le mystère subsiste au-dessus des cimes élevées qu'atteint la science, au fond des abîmes insondables où elle descend; il est injuste d'affirmer que « jamais les dogmes religieux n'ont apporté aux hommes la découverte d'aucune vérité utile, ni concouru en rien à améliorer leur condition. » — La proposition est gratuite et, il faut bien le dire, odieuse, même quand on essaie de la prouver: « ce ne sont pas eux qui ont inventé l'imprimerie, le microscope, les matières colorantes.... les règles de l'hygiène; ce ne sont pas eux qui ont dompté et tourné à notre usage les forces naturelles. » Soit: mais ils ont « dompté » l'orgueil et la violence, la cupidité et la luxure, ils ont « tourné à notre usage » la bonté, la douceur, la tendresse, le dévouement, la pureté, l'abnégation, l'espoir, toutes les forces morales de l'humanité, et cela devrait suffire pour les défendre contre les attaques des incrédules eux-mêmes, s'ils estimaient comme ils le doivent ce qui fait la grandeur de l'homme et le prix de la vie.

14. — Dans son retentissant article *la Science et la Religion*, M. Brunetière avait écrit : « Si nous demandions au darwinisme des leçons de conduite, il ne nous en donnerait que d'abominables. » Il a reconnu que l'expression était « trop absolue dans sa brièveté, » et, dans sa brochure : *La Moralité de la doctrine évolutive*, il veut montrer que la véritable interprétation de l'évolutionnisme peut différer de celle que nos savants en donnent, qu'il y a quelque moyen de réduire ses enseignements aux leçons de l'éternelle morale. Et, d'abord, la théorie de la descendance a ruiné l'hypothèse naïve ou même niaise et dangereuse de la bonté naturelle de l'homme et donné une forme physiologique à ce dogme du péché originel qui dépassait la raison, contrariait notre idée de liberté, choquait nos idées de justice. A la vérité, la formule scientifique et la définition dogmatique ne coïncident pas; il est inutile de le faire remarquer à M. Brunetière : il le sait et il se croit autorisé quand même à soutenir que ce « symbole » qui répugnait à la raison de nos pères est devenu presque une réalité pour les évolutionnistes. De même l'éducation, qui est une lutte contre l'instinct, s'éclaire par la théorie de la descendance qui nous oblige à nous souvenir de nos origines animales pour y être infidèles et lutter contre les tendances qu'elles produisent en nous. Enfin la société devient belle, grande et presque sainte, puisque le conflit entre l'individu et la société n'est plus une loi de nature; tout au rebours, les forces sociales nous sont indispensables pour vaincre cette nature dont il faut se dégager, et les intérêts de l'espèce ne peuvent différer des instincts de l'individu. Enfin, ces causes finales si discréditées, déclarées stériles par Bacon, voici qu'elles reprennent faveur, et la biologie les suppose et les évoque, impuissante à tout expli-

quer par le pur mécanisme. Lamark affirme que « tout ce qui paraît désordre, renversement, anomalie, rentre sans cesse dans l'ordre général, et même y concourt, » « l'idée créatrice » de Claude Bernard renferme la même signification et M. Brunetière, après avoir parfaitement défini la vraie finalité, s'élève avec force et avec esprit contre l'affirmation trop aisément admise que « la science ne s'enquiert que du comment et jamais du pourquoi des choses. » — Et donc, qu'allons-nous conclure de ces justes réflexions : que l'évolutionnisme est démontré? Non sans doute, et nous sommes certains qu'on ne prouvera jamais que l'homme tout entier, créature raisonnable, descend de l'animal. La variation et la transformation des espèces n'est qu'une hypothèse; que l'on peut tirer une morale de la science et de la doctrine évolutive? Non, encore, puisque « il ne saurait évidemment y avoir de morale, dit excellement M. Brunetière, sans obligation ni sanction. » Mais si la doctrine évolutive est une méthode permettant de classer les faits, de les éclaircir, de pénétrer plus profondément dans leur connaissance, d'en acquérir de nouveaux; si elle est une discipline pour l'esprit, si elle a créé une habitude générale, une certaine manière de penser, il n'est pas négligeable d'établir qu'elle n'a rien d'incompatible avec la morale qui l'a précédée et lui survivra, il est utile de montrer que le seul vrai progrès humain est essentiellement moral, et l'auteur, avec la vigueur de sa pensée, la rigueur de sa logique, son courage intellectuel, le ferme et ingénieux appareil de ses preuves, le tour personnel d'une phrase qui détermine si exactement l'idée, a rempli cette tâche de manière à forcer l'attention de ceux mêmes qui ne veulent pas être convaincus.

15. — S'il faut apprendre à vivre, comme à marcher et à parler, un livre qui nous donnerait les règles de cette science pratique serait un ouvrage précieux. M. Lubbock a essayé de l'écrire. Nous sommes créés pour être heureux et notre bonheur dépend de nous. La première qualité serait-elle le tact? C'est du moins la première énumérée; le caractère pourra donc être la seconde, et la tranquillité d'âme la troisième. « J'aimerais mieux la gaieté que 150,000 francs de rente, » dit J. Hume. A la bonne heure, mais certaines gens prétendent qu'argent et bonne humeur ne sont pas incompatibles, et même que posséder le premier aide à conquérir ou à conserver la seconde. L'auteur nous parle donc de l'argent; dépense, épargne, etc., de la santé et des règles d'hygiène qui la protègent, puis du plaisir de la lecture et des bibliothèques qui le rendent possible, de l'éducation intellectuelle qui nous y prépare, de l'application qui le rend utile. En bon Anglais, il est enthousiaste de l'éducation nationale. La récréation n'est pas moins nécessaire que le travail et revêt, suivant les âges, les circonstances, les caractères, diverses formes dont la nature, l'art, le jeu, fournissent les

éléments. La vie sociale avec ses devoirs et ses charmes développe des qualités, échange des biens, procure des avantages. Supérieure encore, la vie religieuse nous unit au Créateur par la foi, l'espérance et la charité; l'élévation et le repos de l'âme nous assurent ainsi « une vie sereine, paisible et heureuse. » — Tout cela est très sensé, assez banal, presque inutile. Ce qu'il y a de curieux dans ce volume, ce sont les citations dont il est émaillé, du moins quelques-unes d'entre elles, car les autres sont des « truismes » affligeants. M. Lubbock est un optimiste décidé : il en a le droit; l'existence lui a été sans doute facile et favorable. Les assemblées scientifiques, politiques, commerciales de son pays lui ont ouvert leurs portes : il est respecté, honoré; c'est à merveille. Mais ce bonheur hautement bourgeois est-il à la portée de tous? Certainement *l'Emploi de la vie* abonde en conseils sages et prudents; les opinions protestantes de l'auteur se font jour en quelques assertions inexactes mais non agressives; ses intentions paraissent honnêtes et bonnes; c'est un brave homme.

16. — Je n'en dirai pas autant de Karl Marx, un des plus fougueux révolutionnaires d'outre-Rhin. La Bibliothèque socialiste internationale nous donne une nouvelle édition d'une œuvre polémique intitulée la *Misère de la philosophie*. Le livre fut écrit en 1848; c'était une réponse à *la Philosophie de la misère*, de Proudhon, et, pour parler la langue des réunions publiques, celui-ci y est empoigné et éreinté. Eh quoi! socialisme et fraternité ne seraient-ils point synonymes? — Le chapitre premier : *Une Découverte scientifique*, est une discussion économique : valeur d'utilité et valeur d'échange, valeur constituée, loi de la proportionnalité appliquée à la monnaie et au travail, énigmes, logogriphes, divagations en langue technique, les pires de toutes. Mais le second chapitre : *La Métaphysique de l'économie politique*, est plus lourd, moins compréhensible. Il y est traité de la méthode, de la division du travail et des machines, de la concurrence et du monopole, de la propriété et de la rente foncière, des grèves et des coalitions ouvrières. Assurément, il est difficile d'être folâtre ou amusant en soulevant ces matières un peu pesantes; pourtant, tel économiste non socialiste, M. Leroy-Beaulieu ou le très regretté Claudio Jannet, trouvaient le moyen d'être clairs, accessibles, intéressants. Karl Marx reproche à Proudhon d'introduire des notions *a priori*, les catégories kantiennes ou la dialectique hégélienne dans une science qui a pour bases l'observation et l'expérience. Je n'ai pas l'intention de défendre Proudhon, mais il ne saurait être plus obscur que son contradicteur germanique. Ce qui est clair, courtois et charmant, c'est le portrait de l'anarchiste français tracé par son émule d'outre-Rhin : « Il s'attaque avec sans-gêne à des problèmes pour la solution desquels les connaissances les plus élémentaires lui faisaient défaut.... Il déclame systématiquement, s'échauffe à froid.... N'ayant jamais compris

la dialectique scientifique, il ne parvint qu'au sophisme.... » Tout cela n'est pas très agréable, mais voici l'injure finale dont un socialiste demeurera à jamais accablé : « Il n'est qu'un petit bourgeois.... » Si la littérature « classique » des socialistes renferme plusieurs chefs-d'œuvre de ce genre, je lui préfère la littérature bourgeoise, et je n'ai aucune envie de vivre dans un monde transformé et renouvelé suivant les formules de Karl Marx et de Proudhon : il y faudrait lire de trop ennuyeux ouvrages ; on y serait très malheureux. L. MAISONNEUVE.

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS DE NOUVELLES. — 1. *Contes bernaques*, par ANDRÉ LICHTENBERGER. Paris, Fischbacher, 1897, in-18 de 224 p., 3 fr. 50. — 2. *Le Jardin des délices*, par A. LACOIX DE VILLEMORIN. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-18 de 2[illegible] p., 3 fr. 50. — 3. *L'Œil du voisin*, par XANROF. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 2[illegible]3 p., 3 fr. 50. — 4. *Le Chapeau sur l'oreille*, par GEORGE AURIOL. Ibid., 1897, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 5. *La Petite Femme*, par ALFRED RUFFIN. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Rêves fols*, par GUSTAVE RANDANNE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire, 1897, in-18 carré de 102 p., 3 fr. — 7. *Contes cœliques*, par Mme SIERRA. Leipzig-Paris, Weber, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. — 8. *Les Joyeux Récits des péchés capitaux*, par LUCIEN COLSON. Paris, Vanier, 1897, in-18 de 168 p., 2 fr.

LES ANORMAUX. — 9. *Les Hors nature*, par RACHILDE. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-18 de 384 p., 3 fr. 50. — 10. *Chair mystique*, par MARCEL BATILLIAT. Ibid., 1897, in-18 de 254 p., 3 fr. 50. — 11. *Penses-tu réussir?* par JEAN DE TINAN. Ibid., 1897, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 12. *La Conversion de Gaston Ferney*, roman spirite, par PAUL GUIRAUD. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 13. *Le Roi de la Mer*, par GABRIEL SARRAZIN. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 255 p., 3 fr. 50.

LES NAÏFS. — 14. *Amitié amoureuse*, par H. L. N. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 481 p., 3 fr. 50.

LES ANODINS. — 15. *Histoire naturelle pittoresque*, par DE LA BLANCHÈRE. Paris, Téqui, 1897, 364 p., 2 fr. — 16. *Olivier d'Anet*, par ERNEST SAGERET. Ibid., 1896, 2 vol. in-12 de 450-456 p., 3 fr. le vol.

ŒUVRES DE MÉTIER. — 17. *Vendus à l'ennemi*, par THÉODORE CAHU. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 343 p., 3 fr. 50. — 18. *La Rançon de l'honneur*, par THÉODORE CAHU. Ibid., 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 19. *L'Enfant du péché*, par PIERRE SALES. Ibid., 1897, in-18 de 446 p., 3 fr. 50. — 20. *Passions de jeune fille*, par le même. Ibid., in-18 de 456 p., 3 fr. 50. — 21. *Le Collier de cheveux*, par LOUIS LÉTANG. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 396 p., 3 fr. 50. — 22. *Rolande et Andrée*, par ERNEST DAUDET. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 283 p., 3 fr. 50. — 23. *Une Cause sensationnelle*, par ROGER DES VARENNES. Paris, Charlet, 1897, in-18 de 208 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Roman de Claudine*, par ACHILLE MÉLANDRI. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. 50. — 25. *Trouillard électricien*, par J. SAGERET. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 273 p., 3 fr. 50. — 26. *Partie du pied gauche*, par MARIE-ANNE DE BOVET. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 27. *L'Amour dominateur*, par Mme HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 28. *Cœur de savant*, par VIGNÉ D'OCTON. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 312 p., 3 fr. 50.

ŒUVRES D'ART. — 29. *Le Prince Alex*, par la baronne DE BOUARD. Paris, Tastevin, 1896, in-18 de 520 p., 3 fr. 50. — 30. *Fantoches! Fantoches!* par CHARLES ÉPRY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1897, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 31. *Acte de raison*, par EUGÈNE DE LA QUEYSSIE. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 323 p., 3 fr. 50. — 32. *Angette*, par GEORGES MARESCHAL DE BIÈVRE. Ibid., 1897, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 33. *Invincible Charme*, par DANIEL LESUEUR. Paris,

Lemerre, 1897, in-18 de 399 p., 3 fr. 50. — 34. *Joies d'amour*, par Gyp. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 367 p., 3 fr. 50. — 35. *Déchéance*, par Jane Dieulafoy. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 314 p., 3 fr. 50. — 36. *L'Indestructible Passé* — es War, — par H. Sudermann; trad. de l'allemand par W. Volentin et M. Remens. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 407 p., 3 fr. 50. — 37. *Le Jardin secret*, par Marcel Prevost. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 303 p., 3 fr. 50. — 38. *Le Maître de l'heure*, par Hugues Le Roux, roman d'histoire et d'aventures. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 463 p., 3 fr. 50.

Trente-huit volumes ! si nous essayions de les classer, pour une fois ? Ce sera dur, mais moins dur que de les lire, oh ! combien moins ! Nous allons en faire six paquets, sur chacun desquels nous mettrons une étiquette idoine, indiquant soit la nature, soit la valeur de « la marchandise. » Les étiquettes classiques : *Roman de mœurs*, *Roman d'aventures*, *Roman psychologique*, *Roman romanesque*, *Roman naturaliste*, etc., etc., ne sont pas toujours applicables à des œuvres dont tout le mérite est de n'avoir rien de classique et de ne pas respecter la « distinction des genres. » J'aime mieux en employer d'autres, pour aujourd'hui du moins, et pour les cinq derniers paquets. Elles n'ont rien de technique ni de philosophique ; un esthète n'en voudrait pas : elles manquent d'obscurité. Mais elles ont l'avantage d'être commodes ; elles soulagent déjà le critique, elles comportent un jugement, épargnent des répétitions et abrègent la besogne.

Recueils de nouvelles. — Ils sont huit : dans les deux premiers il y a du talent, dans les cinq suivants de la bonne volonté, dans le dernier des fautes de français (n'allez pas croire toutefois qu'il n'y en ait que dans celui-là !).

1. — Les *Contes héroïques* pourraient être donnés en prix dans toutes les écoles de garçons, si d'abord le huitième conte, *Amour suprême*, où sont racontés l'infidélité et le retour d'une épouse coupable, n'attirait pas l'attention sur des sentiments auxquels les enfants doivent rester étrangers, et surtout s'ils n'étaient pas tous pénétrés de l'esprit révolutionnaire et jacobin. Ce n'est pas qu'il n'y soit fait des efforts visibles de neutralité politique : « Les Aristocrates » n'y sont pas tous des « sang-impur, » et les « Bleus » n'ont pas le monopole de l'héroïsme. Mais sous cette affectation d'impartialité et même de courtoisie, l'esprit jacobin se montre et s'affirme, fidèle, malgré son triomphe, à toutes ses vieilles haines. C'est dommage ! Parmi ces treize contes, d'une inspiration vraiment héroïque, trois sont particulièrement remarquables : ce sont d'ailleurs les plus respectueux pour les réactionnaires : *Tous héros*, *la Croix de Saint-Louis*, *les Promeneuses*. Le premier est un épisode militaire où les républicains et les émigrés se combattent de manière à exciter leur admiration réciproque. *Les Promeneuses* nous racontent avec une émotion sincère et contagieuse (malgré un peu de procédé) les dernières heures de Madame Élisabeth marchant à l'échafaud. Dans *la Croix de Saint-Louis*, le petit-fils d'un émigré,

chargé d'aller vendre la croix de son grand-père et de rapporter en échange des vivres pour ses grands-parents, qui sont à jeun depuis plusieurs jours, rencontre sur son chemin une des estrades où l'on recueillait les souscriptions « pour les volontaires patriotes ; » l'enthousiasme le gagne, il dépose la croix sur « l'autel de la patrie ; » après quoi il vend ses souliers et achète une miche ; sa famille, au pain sec, pleure de joie et bénit l'enfant. — Les professeurs « d'humanités » pourront trouver ici de beaux sujets et de bons « corrigés » de narrations françaises (à la condition qu'ils prennent la peine de les épurer). Il ne serait pas invraisemblable que l'auteur eût pensé à l'utilité scolaire de son œuvre ; peut-être nous donne-t-il ses propres essais scolaires.... revus et corrigés. Pas assez corrigés toutefois. « En vrai » pour « en vérité, » et « le parlementaire *se pense le condamné* » pour « croit être, » ces locutions et ces tours appartiennent à une langue mal débarrassée encore des inexpériences et des patois du premier âge. Mais l'habileté de la mise en scène et l'exécution de quelques détails sont d'un artiste déjà mûr, et l'accent de l'œuvre tout entière est d'une âme généreuse.

2. — *Le Jardin des délices* est d'un érudit doublé d'un poète. C'est un recueil de contes persans, tous inédits, traduits dans un français très limpide. Vous y prendrez un plaisir extrême que vous ne pourrez malheureusement pas faire partager à vos enfants : le symbolisme persan s'allie à un sensualisme qui peut étonner notre pudeur occidentale.

3. — *L'Œil du voisin* est un titre suggestif : la gravure qui accompagne ce titre est encore plus suggestive ; quant aux seize nouvelles qui suivent, elles sont quelconques, toute la suggestivité dont dispose l'auteur s'étant épuisée dès la couverture. On dit que M. Xanrof fait des vers spirituels ; que n'écrit-il en vers ? « Le délicieux humoriste, » dont parlent les prospectus de librairie, est un prosateur plutôt banal et plat ; ses « fantaisies » manquent surtout de fantaisie ; c'est cherché, c'est pénible, ennuyeux et même attristant. Je ne connais rien de plus laborieusement « sot » que *Petite Légende*, une impiété dont les personnages ne sont rien moins que Dieu le Père, Dieu le Saint-Esprit et le Pape. Il y a des artistes qui prennent leur bien partout où ils le trouvent et qui le trouvent partout : M. Xanrof cherche le sien jusque dans le ciel.

Allez chercher moins loin
Ce qu'avez de besoin,

dit une chanson d'un « délicieux humoriste » qui n'est pas M. Xanrof.

4. — *Le Chapeau sur l'oreille* est un recueil de ces petits articles grotesques publiés chaque jour par des journaux dits littéraires, et dont le coq-à-l'âne, le calembour, la niaiserie affectée et la folie laborieuse doivent être le fond et le mérite. Il paraît qu'il y a un certain nombre de nos

contemporains qui font leur régal de cette littérature, et la preuve, c'est que le créateur du genre, Alphonse Allais, a fait des imitateurs et des disciples. Ils sont une demi-douzaine à exécuter chaque matin, à l'heure de l'apéritif, ces clowneries, chères aux buveurs d'absinthe; M. Auriol y réussit presque aussi bien qu'Alphonse Allais, mais, paraît-il, avec des mérites personnels pourtant, et distincts de ceux du maître. Il y a des critiques pour discerner tout cela et pour établir une hiérarchie entre nos Scarrons et nos Sous-Scarrons. Je me déclare incompétent ; je trouve les uns et les autres également ennuyeux.

5. — *La Petite Femme* est le premier des dix-sept contes fantaisistes et fantastiques de ce volume. Un peintre trouve un jour, pendue à un arbre, une petite poupée grande comme la main. Il la dépend et s'aperçoit qu'elle remue, qu'elle parle, qu'elle sourit. Bref, la poupée est une femme et une femme bien commode et pas gênante; on peut la mettre dans la poche; elle ne fait pas de notes chez la modiste, ne court pas les magasins, ne lit pas *le Journal*, ne flirte pas avec ses voisins! Elle sert de modèle à l'artiste, et elle meurt, après avoir vécu ce que vivent les poupées, l'espace de quelques mois. L'auteur semble avoir pris un plaisir extrême à nous raconter cette sornette, et à l'encadrer dans les détails du plus réaliste modernisme. L'histoire qui suit est intitulée : *Dîner de squelettes*. C'est moi qui m'échappe.

6. — Les sept nouvelles qui composent *Rêves fols* sont écrites avec un soin et un sérieux dont la dédicace pourrait vous donner une idée, si elle n'était pas trop longue pour être citée ; elle a cinquante lignes. Il y est question des transformations qu'Avril opère « dans les vertes ramures, » de la « chatoyante vêture » dont il enserre les tiges, des « bourgeons mols » éclos aux extrémités des branches, tout cela pour signifier « la grâce des matins emperlés de rosée » que l'Amour met dans les yeux des femmes, auxquelles les *Rêves fols* sont adressés comme un « hommage de franche sincérité ! » Le premier « rêve fol » nous raconte comment un amoureux se venge d'être abandonné en séduisant la jeune sœur de sa maîtresse; le second, comment un mari trompé veut se venger de l'amant de sa femme en essayant de le ruiner, sans y parvenir. Faisons-nous grâce, voulez-vous? des cinq autres *Rêves fols*, qui, d'ailleurs, ne sont pas aussi fols ni aussi ennuyeux que semble le promettre l'enfantine dédicace.

7. — Les *Contes exotiques* ont moins de prétention littéraire : la langue en est très simple, parfois banale, parfois incorrecte. Les sentiments ont aussi quelque banalité, notamment dans la première nouvelle, qui n'a d'exotique que le cadre : la scène se passe sur un bateau et en Égypte : elle pourrait se passer à Pézenas : un jeune homme n'épouse pas la pure jeune fille qu'il a cru aimer, il se laisse épouser par une actrice qui l'ensorcelle, mais d'ailleurs le rend heureux et lui reste fidèle, par calcul et par lassitude;

elles n'ont pas toutes « la nostalgie de la boue. » Dans les autres nouvelles, notamment *Autorités orientales*, *Autorités européennes*, *en Albanie*, quelques détails de mœurs vraiment exotiques relèvent la banalité ou la médiocrité de la donnée.

8. — Dans *les Joyeux Récits des péchés capitaux*, il n'y a ni gaieté, ni récits, ni style, ni grammaire. A peine la volonté de scandaliser, mais pas la force. Livre absolument négligeable.

Les Anormaux. — C'est la catégorie des livres qui sont en dehors des habitudes ordinaires de l'humanité. Elle comprend deux divisions : celle des anormaux inconscients et celle des anormaux volontaires. La première catégorie compte trois cas : les nos 9, 10 et 11.

Le n° 9, *les Hors nature*, est l'histoire de deux frères qui s'aimaient d'un amour trop tendre. Le ton de l'écrivain est plus étrange que la maladie de ses deux personnages : on dirait une Sibylle écumante, dressée sur son trépied, gesticulant parmi les ombres et les éclairs d'une caverne fantômatique, et répandant, d'une bouche tordue par l'inspiration, des énigmes solennelles ! C'est à donner le cauchemar aux lecteurs sensibles et naïfs. Les autres, et ceux-là surtout qui ont traversé les salles de la Salpêtrière ou seulement entendu parler des expériences de Charcot, discerneront facilement la cause de toutes ces contorsions et de toute cette écume lyrique et déclamatoire : ils y verront un phénomène de cet alcoolisme littéraire qui fait autant de victimes que l'autre alcoolisme, ou simplement un très vulgaire accès de cabotinisme, la tentative exaspérée d'une « gendelettre » pour attirer l'attention sur elle. Ils n'en ressentiront pas moins un peu de tristesse, quelque chose d'analogue au sentiment qu'on emporte d'une visite dans une maison de santé.

10-11. — Et de même pour *Chair mystique*, qui est la narration lyrique d'un long « stupre » renouvelé et répété jusqu'à ce que mort s'ensuive, et pour *Penses-tu réussir?* où un jeune homme nous confie, en style de fin de souper, avec des phrases inachevées, des hoquets, ses débauches et bonnes fortunes. Tout cela ressemble à certains discours entendus chez le docteur Falret, à Vanves, lorsque quelques « sujets » admis de temps en temps à la table du médecin, parce qu'ils sont plus calmes que les autres et ne souffrent pas ou ne se doutent pas de leur maladie, prennent la parole pour raconter leurs souvenirs ou leurs rêves ! Il y en a qui y mettent du style ! Ce n'est que plus horrible. Mais imaginez que l'un des convives s'écriât : « Voilà une nouvelle et bien intéressante forme d'art ! » vous le prendriez pour un confrère de l'orateur. Il a paru, dans un journal, un éloge dithyrambique des *Hors nature*. Il est vrai que le journal a aussi des anormaux !

— Deuxième sous-catégorie : *Les Anormaux volontaires*. Elle ne compte aujourd'hui que deux cas : un roman spirite et un roman byronien.

12. — *La Conversion de Gaston Ferney* est l'histoire d'une femme

qui meurt le soir de son mariage, est enterrée, ne ressuscite pas, mais accomplit son voyage de noces trois mois après son enterrement, et devient, à l'heure voulue, mère d'un beau garçon. « La mère et l'enfant se portent bien : » ce que voyant, le mari, Gaston Ferney, se convertit au spiritisme. Car c'est le spiritisme qui a fait ces merveilles. Mme Ferney était bien morte, mais son âme s'est réincarnée dans le corps d'une actrice qui lui ressemblait traits pour traits, et en vertu de cette opération bien connue et à la portée du moindre initié, qui s'appelle le transfert de l'âme! M. Paul Guiraud, l'auteur de cette mirifique calembredaine, semble doué d'un esprit net et sain ; son style est plutôt d'un homme bien portant que d'un rêveur gâté par la pratique de l'occultisme ou l'abus de la littérature. Je ne crois pas être téméraire en lui donnant le conseil de traiter des sujets plus dignes de lui et de nous.

13. — *Le Roi de la Mer* est de l'auteur de ces *Mémoires d'un centaure* qui nous racontaient l'histoire de cet Anglais moitié homme, moitié cheval, qui gagnait le prix du Derby, était nommé premier ministre, honorait l'Angleterre par ses multiples talents, et puis la trahissait au profit de la Russie, l'écrasait dans une grande bataille, devenait roi de l'Inde, et méritait l'admiration d'un critique qui « écrit bien » et qui a écrit ceci : « Ne reconnaissez-vous pas dans ce centaure la figure même de l'humanité ? » Non, je ne l'avais pas reconnue, et je m'en vante (les esprits grossiers sont très heureux : ils jouissent de leur grossièreté même). Le même critique confesse que dans *le Roi de la Mer* « l'imagination est moins ailée, et la pensée moins vaste. » Cela voudrait-il dire que ce roman est plus raisonnable que l'autre ? Il représente une tentative pour ressusciter un genre, celui du roman poétique, ou mieux du poème romantique. Wilfrid, poète et guerrier, corsaire et guitariste, « âme d'aurore éclose à tout ce qui est grand » (auteur : le critique qui écrit bien), a répandu la terreur de son nom sur toutes les mers et sur tous les océans; des rives de l'Amérique à celles de l'Asie Mineure, partout où se faisait entendre l'appel de l'opprimé, son vaisseau, le *Cygne noir*, apparaissait vengeur et infligeait de cruelles leçons aux tyrans! Wilfrid est un Don Quichotte moderne et tragique. Un jour il rencontre la dame de ses pensées, et il la reconnaît, bien qu'il ne l'ait jamais vue; elle s'appelle Aurora! Comme guerrier, il l'arrache à ses persécuteurs ; comme barde, il la célèbre dans des strophes sublimes ; comme homme, il s'apprête à l'épouser, lorsque, surpris par « son ennemi mortel, » le corsaire barbaresque Soliman, il est tué, après une bataille racontée en prose rutilante. Voici de quoi juger de ce style, qui met en joie les âmes poétiques et celle du critique qui « écrit si bien ! » — « Pendant que l'âme en fête de Wilfrid s'envolait dans le chant, qui s'envolait lui-même dans l'aube, jamais les splendeurs d'un tel jour n'avaient lui sur la terre et sur la mer. L'aube s'était changée

au soleil, et *celui-ci* montait, *montait* comme un triomphateur. L'armée des flèches de lumière s'avançait d'une pièce, comme une phalange, avec un rythme alterné, pour s'élargir à chaque retour du rythme, pour s'épandre peu à peu par tout l'espace et l'envahir, l'inonder de son éclat. » Au risque de paraître le plus épais des bourgeois, j'ose donner à l'auteur de ces lignes le conseil d'écrire moins bien, et de s'appliquer à des sujets plus simples et à des formes moins « dessus de pendule. »

Les Naïfs. — 14. — Ils ne sont pas nombreux : un seul, et c'est assez : *Amitié amoureuse*. C'est la correspondance entre un homme et une femme, encore jeunes, très épris l'un de l'autre, mais qui s'aident à rester honnêtes et purs. On ne sait pas si l'un des deux n'a jamais dit à part soi le mot fameux d'une héroïne d'Octave Feuillet : imbécile ! Ce qu'ils s'écrivent n'est qu'un long merci, une effusion de gratitude ; ils se remercient du respect qu'ils se témoignent, du secours qu'ils se sont prêté à l'heure du péril. Les remerciements ont l'air d'être sincères. Ils sont d'ailleurs vraisemblables. C'est si bon d'avoir été bon ! Mais de l'être, c'est si dur ! Et c'est peut-être parce que les héros s'en rendent compte qu'ils restent éloignés l'un de l'autre ; ils se contentent d'un bonheur épistolaire ; ils jouissent de l'amour platonique à distance, la seule manière inoffensive d'en jouir. Et encore ! L'amour platonique, ce rêve des âmes féminines — des deux sexes — qui n'est souvent qu'une hypocrisie des âmes masculines, est dangereux de loin comme de près. Ou bien il est une torture, ou bien il n'est qu'une illusion provisoire, préparant, pour une date plus ou moins lointaine, les moins platoniques réalités. Ce n'est pas faire une œuvre utile que de le prendre au sérieux et de faire croire qu'il est possible, même exceptionnellement. Quel est l'amoureux qui ne prend pas « l'objet aimé » pour une exception et qui ne veut pas être lui-même une exception ? C'est une règle générale que l'amour commence par l'illusion de « l'exception » et même au « lieu commun, » le platonique comme l'autre ou les autres. Les héros dont l'auteur presque anonyme d'*Amitié amoureuse*, H. L. N., nous fait lire la correspondance, restent exceptionnels ; ils réservent « le lieu commun, » la femme pour sa fille, l'homme pour son frère ; ils les marient l'une à l'autre. J'espère qu'ils leur souhaiteront de ne pas rencontrer l'occasion de vertus exceptionnelles, et qu'ils ne mettront pas un exemplaire de leurs lettres dans la corbeille de noces.

Les Inoffensifs. — 15. — Ils sont deux, et dans le premier : *Histoire naturelle pittoresque*, par M. de la Blanchère, il n'est question ni des hommes ni des femmes. Les lions, les tigres, les singes, tous les hôtes d'une ménagerie foraine, y racontent leurs « mémoires » à une petite fille qui a le don de comprendre « le langage des bêtes. » Les aventures de ces intéressants personnages n'ont rien de symbolique : et c'est en quoi d'abord ces fables diffèrent de celles de La Fontaine. Elles ont une

valeur scientifique plus grande, parce qu'elles prétendent nous faire connaître une « histoire naturelle » un peu moins fantaisiste que celle que nous enseigne le « bonhomme. » Il y a d'autres différences que vous devinez, mais qui, dans l'espèce, n'ont aucune importance.

16. — Dans le second, il s'agit des Anglais, des Armagnacs, des Bourguignons, des Français sans épithète, et de Jeanne d'Arc. *Olivier d'Anet* est un roman historique en deux volumes. Dans le vaste cadre de la guerre de Cent ans l'auteur place une petite idylle : les amours d'Olivier et d'Élisabeth, laquelle se termine par la mort de la jeune épouse qu'Olivier ensevelit de ses propres mains, aidé par le moine qui les avait mariés. Ainsi Atala fut ensevelie par Chactas et le père Aubry !

Œuvres de métier. — 17, 18. — *Vendus à l'ennemi* et *la Rançon de l'honneur* sont deux épisodes de la même histoire ; on y voit un officier qui est amené par l'amour à trahir son pays, et qui, ne pouvant supporter la honte de son crime, se tue d'un coup de revolver. « L'écriture » en est quelconque, la psychologie nulle ; pas de raisonnements, rien que des faits se suivant, se pressant les uns les autres. De l'intérêt.

19, 20. — Encore une seule histoire en deux volumes à titre différent : *L'Enfant du péché* et *Passions de jeune fille ;* et encore une histoire pleine de péripéties intéressantes, nouées et dénouées par le plus expert de nos jeunes feuilletonistes, M. Pierre Sales. Sachez que dans le premier volume il est question de la faute, du mariage, de l'expiation d'une malheureuse femme ; l'expiation, c'est l'enfant qu'il a fallu cacher, qu'il faut soigner et élever, qui est découverte par le mari ; et c'est encore la désaffection du mari et sa mauvaise conduite. Dans le second volume, il est question de cette enfant du péché, qui est devenue une grande et belle jeune fille, très sage, très pure, très bien élevée par son père, qui est un artiste ! Elle épouse celui qu'elle aime et qu'elle a le droit d'aimer ; elle n'est pas punie de la faute de sa mère !

21. — Un Anglais est à la recherche d'une princesse qui a un collier de cheveux ; il croit la reconnaître dans une jeune dompteuse qui fait courir tout Paris et qui est aussi sage que belle. « Sans parents, sans famille, » elle avait failli épouser un bon jeune homme ; repoussée par le père de son fiancé, elle s'était jetée à l'eau ; un saltimbanque russe l'avait sauvée, l'avait instruite de son métier ; et voilà comment miss Eva, qui d'ailleurs s'appelait Marthe, était devenue dompteuse ! Mais le bon jeune homme, qui a perdu son père et recouvré du coup sa liberté, lui fait quitter ses bêtes et la ramène chez lui pour l'épouser en justes noces. Le curé de l'endroit lui raconte alors une histoire bien intéressante et lui présente un frère qu'elle ne se connaissait pas, et qui est prêtre, et qui, en sa qualité de prêtre, avait reçu le dernier soupir et la confession écrite du marquis de Rochegrise, lequel avait à se reprocher un crime énorme : il avait jeté à l'eau deux enfants de son frère, un garçon et une fille. Or ce

garçon, c'était le frère de miss Éva, et la jeune fille Éva elle-même, c'est-à-dire Marthe! Pourquoi le marquis de Rochegrise avait-il voulu tuer ces enfants? Quelle était la mère de ces enfants? Qui possède *le Collier de cheveux?* Et quel rapport y a-t-il entre ce collier, l'Anglais, Éva, le prêtre, le Russe, c'est ce que vous apprendrez dans le volume qui a pour titre : *Le Drame de Rochegrise*, que je n'ai pas encore reçu.

22. — J'aurais voulu pouvoir classer *Rolande et Andrée* dans la catégorie des œuvres d'art (subdivision des *Acortées*); mais c'est impossible, absolument impossible, ce dont j'enrage un peu, car voilà la cinquième fois au moins que M. Ernest Daudet, — qui a pourtant ajouté, par quelques unes de ses œuvres, à l'honneur du nom qu'il porte, — m'oblige à juger des besognes à peine dignes d'un manœuvre de lettres. Donc il nous raconte ici, en style que je n'ose pas qualifier, les aventures d'une institutrice, Rolande, qui d'abord épouse le père d'Andrée, puis devient la maîtresse du fiancé d'Andrée, mais est enfin découverte par son mari, qui la tue et venge Andrée. Le meurtrier passe en cour d'assises, et il est acquitté. A côté de ce vulgaire fait divers, *le Collier de cheveux* est une œuvre d'art.

23. — *Une Cause sensationnelle* n'a pas dû coûter de grands frais d'invention à M. des Varennes : elle est la reproduction du procès Boisleux et La Jarrige, avec quelques modifications dans les noms propres. C'est ainsi que la « Société des uns » est appelée ici la « Société des unités. » Le seul changement important est au dénouement. L'auteur, voulant exploiter l'actualité et « paraître » vite, n'avait pas attendu la fin des débats : escomptant un léger mouvement d'opinion qui s'était produit, un moment, en faveur des deux accusés, il les fait acquitter. On n'est pas plus malheureux. L'auteur proteste qu'il avait les plus hautes, les plus utiles intentions; il voulait prêcher la morale « à nous autres, les éducateurs, les mâles, les puissants, au profit desquels les lois semblent avoir été faites. » Qu'il lui soit donné acte de sa protestation et de son style!

24. — *Le Roman de Claudine*, par M. Mélandri, appartient au genre burlesque et tintamarresque : c'est une peinture caricaturale du libertinage, étudié successivement chez les paysans et dans les cabarets parisiens. Mais comme elle manque de gaieté, elle est sans excuse.

25. — Dans *Trouillard électricien*, de M. Sageret, il y a une certaine verve, mais une inexpérience, une inculture littéraire à peu près complète. Analyser cette œuvre, ce sera faire croire qu'elle vit, qu'elle existe; elle n'est qu'à l'état de projet et de scenario. Il y est question d'un « faiseur d'affaires » besogneux et charlatan, qui allait peut-être réussir et ne pas faire de dupes, lorsqu'il se heurte à la rancune d'une juive, qui l'avait aimé pour l'exploiter, qu'il avait abandonnée par lassitude, qui se venge en le ruinant et le déshonorant. Il ne lui reste d'autre ressource que de

se faire journaliste, c'est-à-dire « d'abuser de la sottise de tout le monde, après avoir abusé de celle de ses amis ! » C'est sévère, mais injuste : il y a des journalistes qui, au risque de se voir traiter de « pions » et même « d'assassins, » se font un devoir de ne jamais exploiter la sottise, pas même celle, — si facilement exploitable — des « gendelettres. »

26. — *Partie du pied gauche*. Hermance est parvenue à être une châtelaine respectable ou du moins respectée. Quant aux moyens de parvenir, elle les a choisis sans trop de scrupule : elle a même pratiqué la maxime que les scrupules sont un obstacle au succès. Et c'est pourquoi elle n'en a montré aucun ni avant ni après son premier mariage. C'était déjà un joli succès que d'avoir pu se faire épouser par un artiste apprécié ; mais elle trouve mieux, et n'hésite pas à divorcer pour contracter un second mariage avec un gentilhomme authentique et riche. Elle monte de chute en chute ; à la fin du livre elle offre le pain bénit et elle est marraine dans un baptême de cloches. La grossièreté n'est pas ici dans la forme, qui ne laisse pas d'être spirituelle, quoique fort visiblement imitée de celle de Gyp.

27. — Anatole est une femme qui sera, toute sa vie, soumise à *l'Amour dominateur ;* femme, elle adore son mari ; veuve, elle l'adore encore, et c'est même pour lui rester fidèle qu'elle refuse d'épouser un gentilhomme « aussi distingué qu'intelligent ! » Elle préfère devenir sa maîtresse. Mais voici que se présente le jeune Hubert de Yausay ; et c'est lui qui domine Anatole pour la troisième fois ! La scène se passe successivement à Venise, à Paris, à Londres ; Anatole a l'humeur voyageuse et changeante. Elle n'est fidèle qu'à l'Amour, dit Mme Malot ; à son tempérament, dirait un lecteur moins « poétique. »

28. — Comment un professeur de paléontologie comparée, absorbé jusque-là par ses travaux et par l'unique passion de la science, est amené à s'apercevoir que la femme est un objet d'études aussi intéressant qu'un autre, et que sa femme, en particulier, vaut la peine de n'être plus considérée seulement comme une ménagère ou comme une sorte d'aide préparateur, voilà le sujet de *Cœur de savant*. La donnée n'est pas grossière, elle serait plutôt spirituelle. On ne peut en dire autant du développement. Le docteur Roucairol a mis en émoi toute la ville de Montpellier par l'audace d'une de ses thèses (inutile de dire laquelle : elle prête à de trop faciles plaisanteries). Sommé dans une conférence publique et contradictoire de fournir une preuve matérielle dont la nécessité lui avait échappé d'abord, mais ne lui paraît plus discutable, il s'engage à la trouver avant un an. Où est-elle ? Et comment la découvrir ? Espérons que la méthode d'investigation de ce savant n'aura pas les incertitudes de sa logique. Il s'agit, en effet, de trouver un fragment d'os qui manque à un squelette extrait des grottes de Gabian (Hérault) ; Roucairol n'hésite pas : il part pour Naples ! Il n'y trouve

pas l'os ! Mais il y fait la rencontre d'une dame et la sauve d'un accident de voiture. Le nom de Gabian, prononcé par elle, lui rappelle qu'il s'est trompé de route. Il revient sur ses pas, court à Gabian, s'enfonce dans la grotte, y fait une chute, est relevé à moitié mort et transporté dans la maison la plus rapprochée, laquelle, par un merveilleux hasard, se trouve appartenir à la voyageuse de Naples. Ce n'est pas tout : quand il revient à lui, la première chose qu'il aperçoit, ou du moins qu'il regarde, ce n'est pas le joli visage de son hôtesse, anxieusement tendu vers lui, c'est, dans une vitrine de la chambre, l'os, le fameux os ! Pour l'obtenir, il est prêt à tout : il donnerait sa fortune. Mais Rosette ne peut ni le vendre ni le céder ; il fait partie d'une collection qui lui est sacrée et dont elle ne peut rien enlever, celle qu'avait formée, avec combien de frais et combien de peines, feu son mari ! Mais elle peut faire mieux : elle peut épouser Roucairol ! Pour avoir l'os, le professeur accepte de prendre la femme. Mais le soir de son mariage, il est envoyé en prison, le cabriolet aux mains. Pourquoi ? Parce que la police s'était trompée. L'erreur reconnue, il arrive à Montpellier, exhibe sa preuve et triomphe ! Mais sa femme n'est pas contente : ce n'est pas un homme qu'elle a épousé, c'est un pur esprit ! Elle se jure de mettre ordre à tout cela. Recourant à un moyen connu de toutes les grisettes, elle flirte avec deux confrères de son mari. La manœuvre réussit : Roucairol est jaloux ! Il souffre, donc il aime ! Sa femme l'aide à s'en apercevoir et à l'avouer ! Et voilà comment le cœur de Roucairol, qui, comme celui de Gœthe, était monté dans son cerveau, redescendit à sa vraie place. Il y a dans cette histoire des éléments vaudevillesques dont elle eût pu se passer ; en revanche, il y manque les éléments psychologiques que semblait promettre le titre. Cette étude d'un *Cœur de savant* commence par être l'étude d'une « Tête de savant ; » cette première partie du sujet, la plus facile, est la plus longue : elle occupe deux cent treize pages sur trois cent douze. Les cent dernières sont consacrées à divers sujets, à une interminable biographie du premier mari de Rosette, à des « dialogues des morts » entre l'ombre de ce mari et la jolie veuve, à l'invraisemblable hors-d'œuvre de l'erreur policière, et même à des souvenirs d'enfance personnels à l'auteur. On voit ce qui reste de place pour le vrai sujet, qui est la transformation du cœur de Roucairol. Par quelles insensibles et progressives approches l'amour finit par envahir un cœur qui semblait à jamais défendu contre lui, voilà ce que M. Vigné s'était engagé à nous montrer. C'était peut-être plus difficile que de reproduire et de railler des dissertations d'anthropologie sur la descendance du singe ; mais, pour être réelle, la difficulté n'était pas insurmontable ; elle était faite pour tenter un romancier même novice. M. Vigné semble s'être appliqué surtout à l'esquiver. Il y a réussi. Les quelques pages qui contiennent l'essentiel de son œuvre n'ont ni valeur psycho-

logique ni valeur dramatique, et si elles ne paraissent pas trop courtes à la lecture, c'est qu'elles ne sont pas intéressantes. Et voilà pourquoi *Cœur de savant* a dû être classé dans le paquet des œuvres faites « de chic » avec des procédés d'atelier. Il y a quelques heureux détails de style. M. Vigné soigne en effet son style. Si le député socialiste de Clermont-l'Hérault n'est pas un penseur ni un artiste, c'est un calligraphe !

Œuvres d'art. — Ce sont les romans, qui, à des titres et à des degrés divers, très divers, peuvent valoir la peine d'être lus et jugés. J'en compte dix ! Dix ! on ne dira pas que je suis trop sévère.

29. — *Le Prince Alex* est remarquable par l'intérêt, par le respect de la morale et par le respect de la langue. Il fait partie de la collection des *Bons Romans* que publie M. Tastevin, l'heureux auteur du *Carnet d'un séminariste soldat*. Il faut noter cependant que dans ce « bon roman » il y a une « mauvaise femme, » une actrice, cause des fautes et des malheurs du prince Alexis. Il l'avait eue pour maîtresse avant son mariage ; il la reprend après, quittant pour cette méchante et égoïste enchanteresse sa douce et vertueuse femme. Il en fut puni par la ruine d'abord, par l'abandon ensuite : sorti à moitié brûlé de l'incendie d'un théâtre, il est porté à l'hôpital. Et c'est là que sa femme, qui n'a cessé de l'aimer de toute son âme, va le retrouver, le soigner et le sauver. Sur ce thème, Mme la baronne de Bouard a su bâtir une œuvre pleine de détails intéressants et de personnages très vivants entre lesquels se remarquent principalement ce prince slave à l'âme fuyante, « à la fois charmeur et cruel, subtil et barbare, faible comme un enfant et violent comme un ouragan déchaîné, » et sa femme, que l'amour le plus pur, le plus ardent et le plus héroïque rend capable de tous les sacrifices.

30. — *Fantoches ! Fantoches !* est un livre plein de bonne volonté. L'analyse y est fine, le ton délicat, les idées élevées ; la morale y est respectée et même un peu prêchée. C'est le métier qui manque le plus : l'action n'est pas assez nettement dégagée des dissertations, monologuées ou dialoguées ; les mobiles qui poussent les personnages ne sont pas assez clairement indiqués ; quelques-uns de ces personnages semblent des figurants en carton, amenés sur la scène et retirés on voit trop par quelle ficelle. Bref, c'est un roman qui en promet un meilleur pour un jour prochain ; l'ouvrier y est plus intéressant que l'œuvre. Et cependant il se fait lire jusqu'au bout, tant il révèle de sincérité et d'ardeur intellectuelle, mises au service d'une ferme et noble conception de la vie. — Michel, Suzanne sa femme, leurs amis ont compris la vie de telle sorte qu'ils sont condamnés à n'être que des « fantoches » malheureux. L'un vit de son côté de l'existence inutile et creuse d'un clubman ; sa femme, après avoir fait l'essai loyal de la vie à deux, est sur le point de tenter la vie à trois et à quatre (c'est dans l'explication des motifs qui amènent la fin de l'essai loyal et le commencement de l'autre qu'il eût

fallu un peu plus de précision et de clarté. Un drame qui arrive tout près d'eux, — un coup de pistolet tiré par un mari trompé sur sa femme, une ancienne écuyère, — arrive à point pour achever la conversion que l'ennui, le remords commençaient à opérer dans l'âme des deux époux. L'obstacle qui les séparait semble ne plus exister, et nous pouvons espérer qu'ils connaîtront enfin le bonheur.

31. — *Acte de raison* est le résultat d'un noble et généreux effort. M. Eugène de la Queyssie a voulu nous présenter le tableau d'une vie dépourvue d'aventures romanesques, de vertus conventionnelles, d'obligations décoratives et théâtrales, mais soutenue par la pratique du simple et obscur devoir, par la résignation dans le malheur, par l'acceptation sans phrases des nécessités, des médiocrités et des platitudes les plus humiliantes, par la constance et l'énergie de la volonté. C'est « une tranche de vie, » mais c'est aussi une leçon de morale qu'il nous présente, et une leçon qui s'adresse à un public plus étendu et plus intéressant que celui des noctambules, familiers des clubs, des coulisses et des bureaux de rédaction. Son livre s'adresse à tous ceux qui ont plus de charges que de ressources matérielles : il tâche de leur prouver par un exemple que la meilleure des ressources, c'est le courage personnel. L'auteur nous avertit par une épigraphe qu'il a voulu faire « du Goncourt ; » il nous donne la surprise de faire « du Goncourt » moral. Il nous raconte donc la naissance, l'éducation, le mariage, la ruine, la déchéance matérielle, la résignation laborieuse de Pierre d'Eyrault et de sa femme, la mort de sa mère, la naissance de ses deux enfants, leur éducation, leur mariage, en outre la naissance, les mariages, les enfants et petits-enfants de leurs amis, tout cela sans frais d'invention, en empruntant les faits à la vie commune, en reproduisant, dans les dialogues de ses personnages, les tours simples et les formules banales dont usent les gens de moyenne condition et même les autres, quand ils ne veulent pas « parler comme un livre. » Le parti pris « goncourtiste » est un peu trop visible pourtant : ce tableau de toute une vie est trop large, trop vaste, encombré de menus détails, d'ailleurs parfaitement réalistes ; il intéresse sans doute, mais comme une gageure soutenue avec une intrépide candeur, et aussi parce qu'il met bien en évidence l'erreur esthétique du système. Mais il intéresse surtout par ce qu'il laisse transparaître d'intentions élevées, d'amour du bien et d'énergie morale. L'auteur n'est pas encore un artiste ni même un écrivain très sûr : mais c'est un caractère, et nous lui adressons l'hommage de notre respect et de nos espérances !

32. — L'auteur d'*Angette* sait écrire et il sait raconter : il possède cet art du récit que les romanciers contemporains dédaignent ou feignent de dédaigner et d'abandonner aux feuilletonistes. Seulement les sujets de ses récits ne sont pas choisis avec un assez grand souci des convenances

morales. Ce n'est pas qu'*Angette* soit un roman immoral ; comme dans *Berthe et Berthine* qui l'a précédée, la vertu y est récompensée et le vice puni. Mais le vice y est peint avec une complaisance de nature à blesser certains lecteurs, ceux qui ont le sentiment de la pudeur exigeant et qui veulent être respectés. Dans *Angette*, nous voyons un enseigne de vaisseau aux prises avec trois femmes : une bouquetière niçoise, qui représente le plaisir; une Anglaise, qui est le flirt mondain, et Angette, qui est le mariage et l'honneur. La bouquetière « lâche » le jeune homme, parce que les bouquetières ne sont pas fidèles et ne se contentent pas d'une seule fleur pour leurs bouquets : la flirteuse est « lâchée, » après avoir été humiliée par celui dont elle faisait son jouet, et humiliée jusqu'au point de devenir sincèrement amoureuse; Angette est épousée, après des coups de pistolet essuyés par « lui, » des chagrins et des souffrances supportés par « elle. » Les deux premières amours de l'officier sont peintes avec des détails d'un réalisme un peu trop libre.

33. — *Invincible Charme*, qui avait eu beaucoup de succès dans le feuilleton du *Temps*, a été bien accueilli par la critique et a obtenu le suffrage de lecteurs et lectrices difficiles. Il est intéressant, quoique composé d'éléments qui ont déjà beaucoup servi; il a une valeur littéraire, faite à la fois de délicatesse et de force, de grâce poétique et de précision réaliste, quoiqu'il contienne un certain nombre de phrases comme celle-ci : « Cette torture d'amour est ce qu'il y a de plus noble dans l'amour : c'est la meurtrière puissance, c'est le piédestal formé par tant de tombeaux qui du besoin a fait un Dieu !! » (p. 347) Les meilleurs talents féminins sont rarement à l'abri de la préciosité. Celui de Mme Daniel Lesueur n'en est pas moins considérable, et son œuvre est de celles qui peuvent intéresser tout le monde, les esprits délicats et les amateurs de grosses émotions. Elle pose et résout un problème moral, un de ces cas de conscience qui émeuvent à la fois notre esprit et nos meilleures passions. « La fille d'un officier français peut-elle épouser le fils d'un officier prussien ? » L'auteur conclut et nous fait conclure par l'affirmative, mais à la fin et pour nous récompenser de notre docilité, elle nous apprend que le Prussien était lui-même d'origine française ; nous n'aurons pas forfait au patriotisme en consentant au mariage d'Odette et de Jean. Jean est né d'un viol commis pendant la guerre de 1870 par un officier prussien sur la maîtresse d'un officier français. Élevé dans la maison de ce dernier, qui s'est marié, qui a eu une fille, qui est devenu colonel, il est lui-même entré dans l'armée française et il est lieutenant dans le régiment que commande son bienfaiteur. Naturellement il aime la fille de son colonel, Odette, et il est aimé. Le bon colonel n'avait pas prévu cette complication. Quand il s'en aperçoit, il est bien tard ! Mais il espère que la perspective d'un mariage avec le comte de Mauclain guérira sa fille d'un amour qu'il juge sacrilège. De son côté, Mauclain, qui

est jaloux et qui connaît le secret de la naissance de Jean, insulte son rival en plein cercle et l'appelle Prussien ! Le colonel est obligé de permettre le duel entre les deux jeunes gens ; mais il exile loin de lui, à Madagascar, Jean victorieux, et il révèle à Odette les motifs qui l'empêchent de consentir à son mariage avec son compagnon d'enfance. Et c'est ici qu'opère « l'invincible charme » de l'amour. Il fait accomplir à Jean des prouesses qui lui valent d'être cité à l'ordre du jour du corps expéditionnaire et décoré de la Légion d'honneur; il empêche Odette-Chimène de haïr le Rodrigue moins coupable mais aussi vaillant, aussi charmant, aussi noble, aussi pur que celui de la légende (Jean est en effet le plus sympathique de tous les personnages sympathiques qui remplissent cet aimable roman) ; il décide enfin le colonel à bénir et à unir ses deux enfants, à la grande satisfaction des lecteurs sensibles. Et c'est pour achever de les satisfaire, pour rassurer leur conscience tourmentée peut-être du remords d'avoir laissé mollir les intransigeances de leur patriotisme au trop invincible charme, que l'auteur nous révèle ce détail : Si le père de Jean était Prussien, son grand-père était Français. Ah ! tant mieux, ô ciel ! Tant mieux !

34. — Et maintenant voici trois romans qu'on pourrait ranger parmi les romans à thèse. Ils sont tous les trois dirigés contre l'amour libre. Ils n'en sont pas plus ennuyeux pour cela. Le premier, *Joies d'amour*, est une des plus divertissantes lectures qu'on puisse faire. Est-ce une lecture morale ? Peut-être bien ! Cela dépend de qui la fait. Gyp y prêche la fidélité conjugale, mais à sa manière, qui n'est pas celle des prédicateurs, ni même celle des romanciers tragiques d'autrefois. La sienne consiste à opposer, dans un même tableau, aux joies que peut donner l'infidélité les ennuis qu'elle amène inévitablement : la brièveté et la rareté des rencontres, les pénibles et longues préparations qu'elles coûtent, la peur d'une distraction et d'une surprise, la jalousie de l'amant pire que celle du mari, l'inélégance et l'inconfortable de cette existence toujours préoccupée, vibrante, fiévreuse. Conclusion : le péché ne vaudra pas ce qu'il coûte ! Telle est la morale que prêche Gyp ; elle n'est pas très haute. Mais gardons-nous d'en faire fi : elle est sans doute au niveau des âmes que vise le spirituel prédicateur, âmes que l'infini ne tourmenta jamais, mais que « l'inconfortable » effraie par-dessus tout, qui s'abstiendront des plaisirs criminels pour ne pas perdre leurs plaisirs ordinaires, et qui ne seront pas vicieuses précisément parce qu'elles sont sensuelles, âmes de poupée sans vie intérieure, sans besoins de conscience et qui ne méritent pas que Gyp se mette pour elles en frais de considérations élevées. L'héroïne des *Joies d'amour*, Mme de Claret, n'est pourtant pas une enfant-poupée, il faut en convenir. Elle a de l'énergie, elle a du bon sens, un bon sens coupant et déconcertant, qui annonce une belle santé mentale, comme

la fraîcheur et l'éclat de sa beauté annoncent une belle santé physique ; il ne lui manque qu'une chose : le sens moral. Sans doute elle n'aime pas le mal pour lui-même ; mais elle ne le hait pas parce qu'il est le mal. Si elle s'en est abstenue jusqu'ici, c'est parce qu'il ne s'est pas présenté sous des apparences assez séduisantes. Elle ne se fait pas illusion sur son mari, un homme « grand, mince, distingué, avec une de ces silhouettes toujours élégantes, quel que soit le costume, et ce genre de physionomie fine et fermée qui permet de supposer l'esprit, » au demeurant, un sot bien habillé et un parfait égoïste, toujours à courir après quelque nouvelle aventure. Elle lui reste fidèle pourtant, jusqu'au jour où elle rencontre sur son chemin un homme qui ne lui parut pas un simple mannequin de couturier, et qui lui dit : Je vous aime ! avec un accent qu'elle n'a jamais entendu à aucun autre de ses amoureux ; et tout de suite, sans marchandages, sans phrases, avec la tranquillité et la sérénité d'une âme que l'idée du devoir n'a jamais pénétrée, elle se donne à cet homme. Et ce fut alors qu'elle connut tout ce que les joies d'amour recèlent d'humiliations et de peines. « Elle avait voulu les connaître, ces joies ? Eh bien ! c'était ça. » « Ça » est minutieusement détaillé ; il n'y manque rien, depuis les mensonges à faire au mari, les prétextes à invoquer pour s'échapper (mal de dents, leçon de chant, essayage de robes), jusqu'aux interrogatoires jaloux de l'amant, à ses reproches, à ses colères, que suivent les larmes et les excuses. Quelle vie ! mon Dieu ! quelle vie ! Et comme cette pauvre femme, qui était si tranquille avant, est maintenant à plaindre ! Heureusement elle n'a pas de remords ! Et c'est.... c'est ce qui restreint la portée morale et la valeur démonstrative de son histoire. Qu'elle serve de leçon aux « petites poupées, » c'est possible, à moins que le tableau des joies ne les ait impressionnées plus que celui des ennuis, ou qu'elles ne concluent que certaines joies valent la peine d'être payées de quelques ennuis. Mais les autres femmes, c'est-à-dire la plupart des femmes, y trouveront un scandale, et un scandale des plus dangereux, celui de la sérénité dans la dépravation. Même aux heures où la vie extérieure de Mme de Claret est la plus troublée, sa conscience ne l'est pas. Elle garde le bien suprême, le seul qui vaille vraiment la peine de résister au mal, la paix de la conscience. Et alors, que prouve son exemple à celles qui ont de la conscience ? Ah ! le singulier prédicateur de morale qu'est cette Gyp ! Elle est capable de faire aimer ce qu'elle condamne, et sa morale ne vaut que pour ceux qui n'ont pas de morale ! Mais quelle artiste ! Comme elle sait voir et faire voir ! Comme elle sait faire vivre et faire parler ses personnages ! Et comme elle a de l'esprit ! Et comme sa gaminerie de gavroche élégant sait parfois s'attendrir d'une pointe, — oh ! très fine ! — d'émotion ! Ajoutez que ce dernier volume est peut-être le plus sagement composé qui soit sorti de « sa trop féconde plume. »

35. — Dans *Déchéance*, il y a un plaidoyer contre le divorce. Germaine de Deyme a consacré sa jeunesse à élever son frère Jean, à développer en lui tous les sentiments d'honneur et de religion qui ont été l'apanage de la famille. Elle y a réussi au point que lorsque, sa tâche maternelle finie, elle songe à épouser un honnête homme qui l'aime et qu'elle aime, mais qui est protestant, l'intransigeance religieuse de son jeune frère s'oppose à ce mariage et le fait rompre. Jean est devenu un catholique militant, un apôtre laïque. Envoyé à la Chambre, son éloquence, son caractère, son activité, sont une des meilleures et des plus chères espérances de la Droite. Mais, comme il advint au Michel Tessier d'Édouard Rod et à tant d'autres frères littéraires du Samson biblique, tout ce talent, toute cette force deviennent la proie d'une femme. Celle-ci est une divorcée. Jean ne veut pas en faire sa maîtresse et il ne veut pas s'en séparer. L'épousera-t-il ? Entre ce qui reste de noblesse dans son âme et ce que sa nouvelle passion y a mis de violence, la lutte est terrible. Jean est décidé à y mettre fin par l'abandon de toutes ses convictions passées. C'est le moyen qu'il a trouvé de concilier son honneur et sa passion. Il est de ceux qui ne peuvent se résigner à contredire leurs principes par leur conduite et qui, ne pouvant pas ou ne voulant pas changer de conduite, changent de principes ; il leur semble plus fier d'être un « renégat » qu'un « tartufe. » Les intransigeants n'ont pas l'esprit juste, quoiqu'ils l'aient raide. Renier ses principes n'est pas plus honorable que de les violer, à moins que le reniement ne soit de bonne foi, qu'il ne soit désintéressé de tout résultat pratique et qu'il n'ait précédé les besoins qui en profitent. Dans le cas contraire, c'est une défaillance ajoutée à une autre, c'est la pire de toutes, parce qu'elle ne laisse plus l'espoir du relèvement ; c'est la déchéance définitive. La sœur de Jean le sait bien. Elle ne discute pas une minute sur la question de savoir si on peut se faire des principes à volonté : elle rappelle à son frère qu'en cas de désaccord entre les principes de toute une vie et la passion, il n'y a qu'une ressource pour l'homme honnête et fier, le sacrifice de sa passion. Et elle le lui dit avec une autorité, une abondance d'arguments, une véhémence qui ébranlent le cœur du révolté, mais ne peuvent en avoir raison. Ce que voyant, Germaine, à bout de forces et de souffle, implore l'argument suprême : elle meurt. « Les seules causes qui meurent sont celles pour qui l'on ne meurt pas, » disait Veuillot. Germaine morte obtient ce qu'elle n'a pas obtenu vivante. Agenouillé auprès de ses restes, Jean trouva le courage de s'arracher à une passion qui allait le déshonorer. — Cette analyse sommaire ne donne qu'une faible idée de tout ce que contient d'éléments dramatiques l'œuvre enflammée de Mme Jane Dieulafoy, et surtout de tout ce qu'elle exprime d'idées graves et généreuses.

On remarquera que la littérature du roman et du théâtre qui a réclamé le divorce, tant que nous ne l'avions pas, ne cesse pas de l'atta-

quer depuis qu'il est devenu une de nos « lois intangibles. » *Si Pergama dextra everti possent....* On peut parler latin à Mme Dieulafoy, fût-ce pour la féliciter d'avoir assené un bon coup sur ce « pilier d'airain » que des bras plus robustes finiront, espérons-le, par renverser.

36. — *L'Indestructible Passé* est un roman triste, voilé du deuil des âmes, mais voilé aussi de la brume germanique ; il est destiné à prouver combien il est difficile de s'arracher à son péché, d'en arrêter les conséquences quand on veut et comme on veut, et de ne plus le recommencer, même quand on en a assez. La démonstration est intéressante, poignante même ; elle manque seulement de cette netteté qui était « le vernis » de nos maîtres jadis, mais qui, maintenant, paraît le comble de la vulgarité aux disciples français des écrivains d'au delà du Rhin et d'au delà de la Baltique. C'est du nord aujourd'hui que nous vient.... l'ombre et la pénombre à la mode dans la littérature. Toutefois, derrière les brouillards de Sudermann, on peut apercevoir ce qui ne se devine même pas derrière ceux de ses voisins et surtout derrière ceux de ses imitateurs français : un ardent et puissant foyer de pensées. Réduisons le drame, un peu touffu, à ses personnages essentiels : la femme, le mari, l'amant, — Lizzie, Ulrich, Léo. Ulrich et Léo étaient amis intimes depuis l'enfance : dans une île voisine de leurs deux propriétés, ils avaient élevé un temple à l'Amitié ! Une femme survint, Lizzie. Léo avait été son amant et avait tué son mari. Quand elle avait été veuve, Ulrich, qui l'aimait depuis longtemps et qui n'était pas au courant, était allé trouver l'ami Léo et lui dit : « J'aime cette femme. Sais-tu quelque chose qui doive m'empêcher de l'épouser ? » Et Léo, après un long regard vers le temple de l'Amitié, avait répondu : Non ! Mais sous un prétexte quelconque, il avait disparu. Émigré en Amérique, il y avait cherché la mort dans toute espèce de périls et de travaux ; il n'y avait gagné que la fortune. Enfin, bronzé et brûlé par le soleil de l'Équateur, séché par les fièvres, mais guéri de son amour, il revient. Il apprend que Lizzie est une coquette enragée et qu'elle rend Ulrich malheureux ; mais Lizzie lui fait savoir qu'il dépend de lui de la rendre sage. Elle lui donne un rendez-vous au temple de l'Amitié ! Et il y va. Et là, avec des soupirs, des larmes, dont la sincérité ne semble pas suspecte à Léo (ils sont tous deux Germains et piétistes), elle le supplie de faire la communion avec elle. On ne dira rien à Ulrich, mais on ne cessera pas de s'occuper ensemble et en secret du bonheur d'Ulrich. Léo se cabre un peu et résiste, car pour être Germain on n'en est pas moins homme de bon sens ; il préférerait que Lizzie remplît seule ses devoirs envers son époux et envers Dieu. Mais il cède, et ce fut la première des défaites que lui infligea la diplomatie de Lizzie, âme féline et orgueilleuse, moins amoureuse qu'humiliée d'avoir été quittée et qui ne veut pas permettre à son ancien amant de garder une liberté si chèrement reconquise. Elle

le reprend donc petit à petit, et ce sont ses manœuvres, ses approches, ses fuites, ses succès, qui sont le principal sujet du livre et le triomphe de la pénétrante et puissante psychologie de Sudermann. La scène qui termine le chapitre XXIII et où elle voit à ses pieds anéanti, corps et âme, et prêt à la trahison suprême, ce « géant » de volonté, est de la plus rare beauté. La trahison est empêchée par le hasard : la brusque arrivée d'Ulrich au moment précis où les manœuvres de Lizzie cessaient d'être psychologiques. Léo prouve qu'il est une victime ; un divorce délivre Ulrich, et le temple de l'Amitié recevra sans doute encore les visites des deux amis. C'est sur cet espoir que se termine cette œuvre puissante et singulière, qui a les audacieuses sentimentalités d'une romance, mais les non moins audacieuses hardiesses d'une étude médicale et philosophique, et où l'on voit s'agiter, comme dans une atmosphère crépusculaire et lunaire, des silhouettes d'un relief étonnant et qu'on ne peut plus oublier, y compris celle du pasteur Brenkerberg, dont je n'ai pas parlé, éloquent et ivrogne, servile avec ses ouailles riches, mais capable de leur asséner du haut de sa chaire tous les anathèmes de sa Bible.

37. — Avec M. Marcel Prévost et son *Jardin secret* nous faisons encore de la morale, mais une morale qui n'est pas au niveau de celle des deux œuvres précédentes. Elle n'est pas plus haute que celle de Gyp ; elle est toutefois plus hautaine et plus pessimiste. Gyp fonde la sienne sur la nécessité de ne pas troubler nos petites habitudes : c'est de la morale épicurienne ; M. Prévost fonde la sienne sur le mépris : c'est de la morale pessimiste et schopenhauerdisante. Dans l'espèce toutefois et par une exception bien remarquable, l'une arrive aux mêmes conclusions que l'autre, et l'une et l'autre arrivent aux mêmes conclusions que la morale du catéchisme : il faut respecter le mariage. « Tout chemin mène à Rome, » disent les bonnes gens ; j'engage toutefois ceux qui en sont encore à choisir et qui veulent arriver à la vertu, à ne pas trop s'aventurer sur les audacieux chemins que leur montrent ces deux prédicateurs. — Il y a donc un enseignement moral dans *le Jardin secret* et il y a aussi un symbole poétique : c'est le titre. Par ces mots mystérieux, l'auteur a voulu désigner cette part de nous-mêmes que nous ne révélons à personne, pas même à cette moitié de nous-mêmes qu'est l'épouse ou l'époux ; ce sont de secrètes faiblesses, passées ou présentes, cachées derrière le décor officiel de notre existence, et que nous continuons à entretenir, comme un soigneux jardinier entretient son parterre. Mme Lecoudrier pénètre avec effraction dans le jardin de M. Lecoudrier et elle y découvre qu'elle est indignement trompée. Que fera-t-elle? c'est le cas de conscience, l'espèce morale qu'examine et résout M. Prévost. Ce soir-là, M. Lecoudrier était parti pour quelques jours. L'idée de cette séparation, la première depuis treize ans de mariage, fait souffrir Mme Lecoudrier.

Elle en souffre au point de s'en étonner un peu et d'éprouver le besoin de s'expliquer son état d'âme. Elle médite donc pendant les longues heures qui ont suivi le dîner solitaire, dans le cabinet de travail de son mari où, les autres soirs, après avoir quitté la salle à manger et couché leur petite Yvonne, ils ont l'habitude de se retrouver et de causer, tout en prenant le café ou en jouant au bésigue. Elle revit par la pensée les treize années de ce mariage paisible, qui a fini par être une véritable union, par accorder et identifier leur existence, leurs goûts, leurs besoins, leurs idées et même leur cœur. Elle aime son mari, puisqu'elle souffre de son absence : elle l'aime, quoiqu'elle l'ait épousé sans amour. Elle lui est restée fidèle, et lui-même a su la rendre heureuse. Elle se dit que c'est décidément une bonne et bienfaisante chose qu'un foyer honnête et loyal, où l'on est deux, mais où il n'y a qu'une âme, où l'on sait tout l'un de l'autre, où l'on se soutient, l'on s'encourage.... Tout à coup sa songerie est interrompue : sur un tiroir du secrétaire, une clef, qu'elle n'a jamais vue, que son mari a certainement oubliée. Cette clef, elle ne peut pas en détourner son regard, elle ne peut pas s'empêcher d'aller la toucher, la faire tourner. Un tiroir s'ouvre. Elle y trouve, rangées en bon ordre, les preuves les plus complètes, les plus précises, que son mari a eu et a encore des maîtresses, qu'il avait un enfant avant de se marier, qu'il cache une partie de son avoir pour entretenir ses vices, qu'il ment enfin, qu'il n'a pas cessé de mentir depuis treize ans et que le foyer, son bon et bienfaisant foyer, est établi sur le mensonge ! Eh bien ! c'est très simple ! elle divorcera. Elle prend copie de toutes ces pièces, elle va trouver un homme d'affaires, elle prépare tous ses moyens d'attaque, et puis.... elle réfléchit, elle écrit même ses réflexions. Elle réfléchit, elle s'examine, elle se confesse à elle-même : jeune fille, elle a aimé ; femme, elle a flirté, elle a flirté trois fois, et une fois elle était décidée à dépasser le flirt, à aller jusqu'à l'infidélité complète : c'est le flirteur qui avait reculé au dernier moment ! Eh bien ! alors ? Elle aussi, elle ment, elle a menti ! Elle n'est pas une honnête femme ! Elle n'est qu'une demi-honnête femme, comme d'autres sont des demi-vierges ! Elle ne vaut pas plus que son mari, elle n'a pas le droit de le quitter comme indigne. Plus de divorce ! Elle reconnaît, elle comprend que le mariage « fondé sur le mensonge réciproque ne peut vivre que par la durée du mensonge réciproque ! ! » D'ailleurs que gagnerait-elle à un scandale, aux investigations de l'enquête judiciaire, aux divulgations de l'audience ? Le plaisir de se venger ? Oh ! qu'il vaut mieux sacrifier l'intérêt de l'amour-propre et ne pas compromettre la tranquillité encore possible de l'avenir, les intérêts de l'enfant, de la famille !.... Bref, M. Lecoudrier peut rentrer. Il ne se doutera pas du bris de clôture opéré sur son jardin secret ni de cette promenade dans les allées obscures du passé de sa femme. Mme Lecoudrier ne dira rien, mais elle agira : « Au lieu de cher-

che : à venger l'imperfection (du mariage) sur mon mari, je m'efforcerai de le rendre parfait en moi ! » C'est trop beau ! Heureusement pour M. Lecoudrier que Mme Lecoudrier a passé l'âge des autres vengeances, sinon.... cet héroïsme sublime, soutenu par le mépris, le mépris des autres et de soi-même, tomberait vite au niveau des motifs qui l'inspirent. On n'est pas bon, on n'est pas héroïque, on n'est pas sublime parce qu'on se méprise, parce qu'on a menti, qu'on vous a menti et qu'on veut continuer à mentir ! Et ce n'est pas encore ce mobile qui remplacera le sentiment du devoir ! A cela près, il faut reconnaître que l'œuvre de M. Marcel Prévost n'est point vulgaire, bien que « l'écriture » en soit peut-être un peu plus lente, plus appliquée, moins brillante que dans ses charmantes et damnables *Lettres de femmes*. Inutile aussi de dire que cette confession d'une femme mûre, qui a eu une passion et trois flirts, n'est pas faite pour les petites filles.

38. — *Le Maître de l'heure*, de M. Hugues Le Roux, a été présenté au public, avec de très grands éloges, par M. Marcel Prévost, comme l'œuvre de M. Prévost avait été présentée elle-même par M. Armand Silvestre, comme les œuvres dudit Armand Silvestre sont présentées par ses confrères en « journalisme littéraire. » C'est de l'admiration, ou plutôt, car il faut être juste, c'est de l'assistance mutuelle. Quant à la critique, elle n'a rien à voir dans ces éloges. On la laisse aux « praticiens. » Eh bien ! pour cette fois, l'humble praticien n'a qu'à souscrire aux éloges donnés par un confrère à un confrère. Le roman historique de M. Hugues Le Roux renferme une page que je tiens à citer tout entière, et qui est une des plus belles parmi celles qu'il a pu écrire et que puisse écrire un romancier. Il est vrai qu'elle est dans la préface, et qu'une préface prouve les intentions plutôt que le talent de l'auteur. N'importe ! Voici la page : « J'ai désiré que ce livre fût un livre utile. Je n'ignore point ce qu'un pareil dessein soulève de réprobation chez les purs esthètes. Leurs répugnances me sont connues, mais je mets la sincérité au-dessus de toutes les théories. La mienne était depuis longtemps gênée dans l'attitude que lui imposait une superstition juvénile pour des opinions illustres. Elle ne savait plus comment les accorder avec les exigences de ma conscience morale qui s'est éveillée à côté de ma conscience d'artiste. A cette heure, à travers ma page d'écriture, j'aperçois le lecteur inconnu comme un frère dont l'état d'âme ne m'est pas indifférent. Je souffrirais d'accroître ses dégoûts, de troubler sa sensualité, surtout de la décourager de l'action. Un écrivain qui avoue ces préoccupations cesse, aux yeux de quelques-uns, d'être un pur homme de lettres. J'accepterais volontiers cette déchéance pour le seul plaisir de me sentir tout simplement un homme. » Ah ! les belles, les bonnes paroles ! Et comme nous félicitons et remercions l'auteur d'apporter cette confirmation inattendue, mais si précieuse, aux théories si souvent

exposées et défendues ici sur la nécessaire subordination de l'art aux lois de la vie! Comme nous sommes loin de *Gladys*, même pour le talent! Je donnerais toutes les pages tortillées, précieuses et pailletées de ce roman pour ces quelques lignes si pleines, si fermes, si nettes. C'est aussi beau comme expression que comme inspiration. Et maintenant vais-je vous analyser le roman qu'elles annoncent? Je n'analyse jamais (j'ai dit pourquoi) les romans historiques. Celui-ci a pour sujet la révolte kabyle de 1871, dont le chef était appelé par ses soldats « le Maître de l'heure. » A cette histoire, traitée avec un souci minutieux de l'exactitude et un vif sentiment esthétique, sont mêlés des épisodes romanesques, dont le plus important est l'enlèvement d'une jeune fille par un chef arabe. La victime est la fille du maire d'un village ; elle est aimée par un capitaine, par un médecin de colonisation, par l'Arabe qui l'a ravie et par un de ces aventuriers qui se réfugient dans nos colonies, les uns pour échapper aux gendarmes, les autres pour échapper à leurs remords. La merveille, c'est que cette jeune fille n'est pas seulement un prétexte à peindre les milieux qu'elle traverse et les mondes si divers dont se compose notre colonie : elle est bien vivante et elle intéresse par elle-même. Du reste, lisez l'œuvre ; elle est digne de la préface, et ce n'est pas peu dire : elle est instructive, elle est utile et elle n'est pas ennuyeuse.

CHARLES ARNAUD.

ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

1. *Le Socialisme et le droit de propriété*, par A. CASTELEIN, S. J. Paris, Retaux, 1897, in-8 de 584 p., 7 fr. — 2. *Socialisme et catholicisme*, par ÉDOUARD SODERINI. Lille et Paris, Desclée et de Brouwer, 1896, in-8 de 364 p., 4 fr. — 3. *Le Triomphe du socialisme*, par HIPPOLYTE VERLY. 2e édit. Paris, Le Soudier, 1897, in-12 de 242 p., 2 fr. 50. — 4. *Principes de sociologie*, par FRANKLIN GIDDINGS. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 362 p., 6 fr. — 5. *Problèmes sociaux contemporains*, par ACHILLE LORIA. Ibid., 1897, in-8 de 176 p., 4 fr. — 6. *Études d'économie sociale*, par LÉON WALRAS. Lausanne, Bouge, 1896, in-8 de 464 p., 7 fr. 50. — 7. *La Question sociale est une question de méthode*, par A. VAZEILLE. Paris, Giard et Brière, 1897, in-8 de 92 p., 2 fr. — 8. *Paradoxes sociologiques*, par MAX NORDAU. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 184 p., 2 fr. 50. — 9. *Les Mensonges conventionnels de notre civilisation*, par le même. Ibid., 1897, in-8 de 354 p., 5 fr. — 10. *Le Problème social*, par LOUIS ULLMO. Genève, Eggiman ; Paris, Alcan, s. d., in-12 de 216 p., 3 fr. — 11. *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par CHARLES BERTHEAU. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-12 de 130 p., 1 fr. 50. — 12. *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par G. BOVIER-LAPIERRE. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de 140 p., 1 fr. 25. — 13. *Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant*, par ERNEST BRELAY. Paris, Colin et Cie, s. d., in-16 de 68 p., 1 fr. — 14. *Étude de sociologie pratique*, par EUGÈNE DE MASQUARD. Nîmes, « Revue du Midi, » s. d., in-8 de 32 p., 0 fr. 30. — 15. *Société, État, Patrie*, par P. FABREGUETTES. T. Ier. Paris, Chevalier-Marescq, 1897, in-8 de 664 p., 9 fr. — 16. *La Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs*, par VIGNES. Paris, Giard et Brière, 1897, 2 vol. in-8 de 460 et 456 p., 16 fr. — 17. *La Viriculture*, par G. DE MOLINARI. Paris, Guillaumin, 1897, in-12 de 254 p., 3 fr. 50. — 18. *L'Imposta progressiva*, da E. MASÈ-DARI. Turin, fratelli Bocca, 1897, in-8 de 750 p., 12 fr. — 19. *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par THOROLD ROGERS. Paris, Guillaumin, 1897, in-8 de

494 p., 7 fr. 50. — 20. *Le Trade-unionisme en Angleterre*, par Paul de Rousiers. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de 350 p., 4 fr. — 21. *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par A. Hamon. Paris, Storck, 1897, in-12 de 280 p., 3 fr. 50. — 22. *Praktische Massregeln zur Bekämpfung der Arbeitlosigkeit*, par Hans von Meyerbrinck. Iena, Fischer, 1896, in-8 de 128 p. — 23. *Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse*, par Jules Dallemagne. Liège, Grandmont-Donders, 1897, gr. in-8 de 12[illegible] p. — 24. *Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*, par Hector Lambrechts. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-12 de 112 p. — 25. *Les Grèves et la conciliation*, par Arthur Fontaine. Paris, Colin et Cie, 1897, petit in-12 de 92 p., 1 fr. — 26. *Enquête sur la question sociale en Europe*, par Jules Huret. Paris, Perrin, 1897, in-8 de 272 p., 3 fr. 50. — 27. *Lectures on justice, police, revenue and arms by Adam Smith*, par Edwin Cannan. Oxford, Clarendon Press, 1896, in-8 de 294 p. — 28. *Handbuch des Socialismus*, par Stegmann et C. Hugo. Zurich, Stabelitz, 1897, in-8 de 878 p. — 29. *Staatslexikon*. Fribourg-en-Brisgau, Herder, 1897, 4e fasc., gr. in-8 à 2 colonnes de 801 à 960.

1. — Comme toujours, le socialisme a continué à inspirer un bon nombre de volumes. Un des meilleurs, sans conteste, est *le Socialisme et le droit de propriété*, du R. P. Castelein, de la Société de Jésus. Le savant auteur disserte comme philosophe, comme théologien, comme économiste même, avec une solidité de preuves et une abondance de documents qui lui ont heureusement permis de rajeunir son sujet. L'ouvrage est divisé en trois parties : 1° caractère et puissance du socialisme ; 2° arguments du socialisme ; 3° droit de propriété. Ce sont les deux dernières parties qui nous ont le plus impressionné. Selon le P. Castelein, les théories socialistes successivement écloses se ramènent à quatre : 1° celle de Platon, fondée sur le despotisme d'un État chargé d'assurer la paix et le bonheur par la communauté des pensées et des volontés ; 2° celle de Rousseau, fondée sur l'égalité naturelle des hommes ; 3° celle de Louis Blanc, fondée sur le droit au travail ; enfin 4° celle de Karl Marx, fondée sur une fausse conception de la valeur et de ses rapports avec le travail. Chacune de ces thèses est exposée, puis discutée, et dans cette critique les considérations philosophiques les plus élevées alternent heureusement avec les enseignements de la statistique et de l'histoire. Le théologien se révèle par des vues profondes sur le péché originel et la nature déchue (p. 218 et suiv.). L'économiste chrétien fait admirer l'harmonie providentielle des intérêts et des besoins de l'humanité. Quant à la réfutation de Karl Marx, elle est la plus irrésistible de toutes celles que j'ai rencontrées. La polémique n'a rien d'âpre : c'est dans un langage toujours digne que le P. Castelein cherche la fissure par où l'erreur s'est glissée dans le raisonnement de ses adversaires. La troisième partie, sur la propriété, mêle à une argumentation tout aussi didactique des aperçus théologiques fort instructifs sur l'usage de la fortune et sur la nécessité de la charité, seule capable de donner l'intelligence et la vraie pratique de la justice. — Avec ce raisonnement de bon aloi, aussi éloigné de la subtilité que de la pédanterie, le P. Castelein devait se défendre mieux que bien d'autres des illusions du jeune parti démocratique chrétien. On s'en doute aux premières

pages du livre, quand on le voit reprocher au socialisme d'avoir « perfidement exagéré certains griefs » (p. 24). Il n'est donc nullement un pessimiste. Comme M. P. Leroy-Beaulieu et tous les hommes d'observation, il est convaincu que la grande industrie a eu sa période « chaotique » (p. 25 et suiv.). « Ce qu'il faut surtout, dit-il, proclamer à haute et retentissante voix contre les haineuses déclamations des socialistes, c'est que notre régime économique et social est bien meilleur que celui qui a existé dans n'importe quel pays et quel peuple hors des sociétés chrétiennes, » sans qu'il faille abandonner la pensée de « pouvoir l'améliorer sur bien des points sous les inspirations de la foi chrétienne » (p. 187). A cet égard les renseignements sur la hausse générale des salaires réels ouvriers dans la dernière période (p. 182 et suiv.) sont corroborés par une étude documentée sur le progrès économique de la Belgique depuis 1830 jusqu'à 1895 (p. 554 et suiv.). L'auteur conclut à un enrichissement général du pays « en faveur du travail et au détriment du capital : » la richesse réelle absolue de la classe ouvrière industrielle aurait au moins quadruplé depuis 1830, avec un autre accroissement, mais beaucoup moindre, de la richesse réelle absolue de la classe ouvrière agricole (p. 555). Tout cela étayé sur des faits et des chiffres. Quant à la cause de ce progrès, il faut la reconnaître franchement dans « le principe fécond de la liberté économique, concilié avec le progrès de la justice et de l'humanité » (p. 556). Les fausses interprétations des textes ne sauraient prévaloir contre cette évidence des choses. « Qu'on cesse donc, dit le P. Castelein, d'invoquer l'Encyclique (*Rerum novarum*) pour flétrir sous le nom d'usure des formes parfaitement utiles et honnêtes du commerce international. Le théologien qui fait cette confusion discrédite la théologie auprès des laïques instruits » (p. 451, n.). Le savant religieux va même jusqu'à regretter que « en maint passage la traduction n'ait pas rendu les nuances si bien calculées de cette magistrale Encyclique » (p. 257, n.). Il n'y a pas un économiste libéral qui puisse refuser ses suffrages aux principes des diverses réformes que le P. Castelein voudrait voir réaliser dans le monde ouvrier. Le catholicisme y concourra, et la victoire — mais une victoire qui lui coûtera cher — clora la lutte entre lui et ce nouvel « ennemi séculaire » qui sera le socialisme (p. 118). Bref, c'est un admirable volume : le retentissement en sera immense, non moins que le bienfait.

2. — Aussi, à côté du livre du P. Castelein, celui du comte Édouard Soderini, *Socialisme et catholicisme*, ne peut moins faire que de pâlir, malgré son très réel mérite. Nous en avions fait l'éloge l'an dernier, en souhaitant qu'il trouvât un traducteur, et ce vœu vient d'être réalisé. Toutefois le traducteur, M. le chanoine Le Monnier, a usé du néologisme avec un peu trop de liberté. Passe encore pour des mots que tout

le monde comprend, comme celui de « commutabilité ; » mais les expressions « libéristes » et « école libériste » ont le défaut beaucoup plus grave d'engendrer des équivoques. Faut-il traduire ces mots-là par « libéraux » et « école libérale, » ou bien par « libre-échangistes ? » Voilà des ambiguïtés qu'un écrivain tant soit peu familiarisé avec l'économie politique aurait sagement évitées. Il est également regrettable qu'auteur et traducteur n'aient pas profité de la circonstance pour corriger ou au moins pour pallier les erreurs que l'édition italienne contenait au sujet de la monnaie. M. Soderini confond les problèmes du change international avec ceux du bimétallisme : et quand on le voit persister dans la conviction « qu'il est nécessaire de rendre à l'argent la valeur qui lui a été assignée à juste titre par le passé sur les marchés internationaux » (p. 227), il est clair qu'il ne soupçonne nullement les vicissitudes que le rapport de valeur des deux métaux a traversées, même autrefois. Pourquoi le 15 1/2 serait-il devenu immuable comme le fameux π des géomètres ? Mais l'œuvre, dans son ensemble, n'en est pas moins intéressante et solide, malgré ces quelques imperfections, qui n'ont guère d'autre portée que de montrer combien il faut être prudent quand on s'aventure dans les questions sociales sans connaître les questions économiques.

3. — Pour combattre le socialisme, M. Hippolyte Verly s'y est pris tout autrement : il a fait un roman, d'une désopilante lecture, où la vérité n'est jamais sacrifiée à l'intérêt. Son *Triomphe du socialisme*, renouvelé de l'opuscule de l'Allemand Richter, est le journal d'un brave et honnête ouvrier parisien qui a cru et qui croit encore de bonne foi aux théories collectivistes. Or donc, en l'an 1900 et quelques, les élections ont donné une majorité nettement socialiste, et la France est mise au régime des idées de Bebel. Quels malheurs s'ensuivent, je ne le dirai pas : je laisserai au lecteur la curiosité de l'imprévu. Il faut souhaiter à ce volume un grand nombre d'éditions. Nous le mettons bien au-dessus de l'œuvre semblable de Richter, non seulement par le sens éminemment français qui le caractérise d'un bout à l'autre, mais encore par un exposé plus vivant et plus dramatique de ce que la vie sera devenue sous le niveau collectiviste. Un des traits les plus originaux et les plus vrais de cette peinture, c'est l'augmentation naturelle du nombre des suicides sous l'influence de la nostalgie sociale née de l'uniformité et de l'impossibilité où l'on sera de se distinguer en s'élevant. Certaines pages, notamment les discours parlementaires du Premier délégué et du citoyen Mirabeau, sont des chefs-d'œuvre d'analyse économique sur les conséquences de la nationalisation des moyens de produire.

4. — Malheureusement les nombreuses publications de l'école sociologique évolutionniste révèlent trop bien, d'autre part, l'appui que le socialisme reçoit du positivisme darwinien, qui a corrompu notre haut enseignement universitaire. — D'abord la « Bibliothèque sociologique in-

ternationale, » dirigée par M. Worms, s'est enrichie d'une traduction des *Principes de sociologie* de M. Giddings. Le volume de M. Giddings, conçu dans l'esprit du transformisme darwinien appliqué à l'étude des phénomènes sociaux, se divise en quatre parties : 1° les éléments de la théorie sociale ; 2° les éléments de la structure de la société ; 3° l'évolution historique de la société, avec ses quatre formes d'association « zoogénique, anthropogénique, ethnogénique et démogénique ; » enfin, 4° les lois et les causes du *processus* social. Selon l'auteur, « aucune raison ne permet de mettre en doute la continuité de la société humaine ou animale » (p. 190). Toutefois ces affirmations, si hardies et si peu fondées quand il s'agirait de démolir la tradition biblique, ne garantissent point que ceux qui les soutiennent soient d'accord entre eux sur le reste : ils se divisent au contraire passablement, et M. Giddings tout le premier se sépare de l'école organique en concluant que, « si la société est un organisme, » au moins cet organisme n'est-il que « essentiellement psychique avec une base physique » (p. 358). Il n'y a que le parti pris et l'esprit de secte qui puissent faire le succès des livres de ce genre : ils sont bien ennuyeux et bien creux.

3. — La même « Bibliothèque sociologique internationale » nous donne les *Problèmes sociaux contemporains* de M. Achille Loria, et le même M. Worms en a écrit un chaleureux éloge, à la suite des critiques divers qui ont fait à M. Loria la réputation de s'être placé au premier rang des économistes italiens. Ce volume justifie-t-il une aussi haute opinion ? Je ne le pense point. C'est le recueil des huit conférences que M. Loria a professées à Padoue en 1894. Elles sont intitulées : la Question sociale, la Liberté, la Propriété, la Population, le Socialisme, le Darwinisme social, l'Évolution et la Révolution. C'est sans doute agréable et clair, et je reconnais la séduction que cette sophistique peut exercer sur des esprits peu philosophes ; mais j'ai le droit d'être sévère pour le peu de justesse des idées et le peu de solidité de l'argumentation. Ainsi les deux leçons sur la propriété et la population ne se recommandent que par l'étrange disparate des idées et des points de vue qui y sont confondus. M. Loria a beau se donner pour un tenant de l'école historique, il ne discute pas et n'éclaircit pas le phénomène de l'ascension progressive des peuples vers la propriété individuelle, parce qu'elle dérange ses convictions de socialiste : historique à sa façon, il ne l'est guère que lorsqu'il accuse « la philosophie juridique de commettre la moins pardonnable des fautes en affirmant l'existence d'un droit de nature ou de principes immuables de justice, d'après lesquels les institutions civiles devraient être jugées » (p. 69). Ses explications que « le coefficient de fécondité chez l'homme ne tient pas à sa nature physiologique, mais à ses conditions économiques » (p. 83), ou bien que la stérilité française est l'effet du morcellement de la pro-

priété (p. 88), ne révèlent pas davantage, soit un analyste critique et profond, soit un statisticien éclairé et consciencieux. Sa foi aveugle au socialisme l'égare parfois jusqu'au blasphème, puisqu'elle lui fait prendre *le Capital* de Marx pour « l'œuvre la plus belle, la plus parfaite, la plus symétrique qu'il connaisse » (p. 107), et puisqu'il trouve que « Jésus, tout le long de sa vie trop tôt fauchée, demeure un socialiste fervent, dont les doctrines communistes ne sont pas étrangères à sa fin tragique » (p. 100). C'est pour tout cela que l'homme et le livre ont été vantés, beaucoup plus que pour le mérite intrinseque de l'œuvre, qui se réduit à peu de chose ou à rien.

6. — M. Louis Walras, dont nous analysions l'an dernier les *Éléments d'économie politique*, vient de grouper en un volume, sous le titre d'*Études d'économie sociale*, plusieurs publications de diverses dates, à commencer par des « Leçons publiques faites à Paris en 1867-1868 sur la théorie générale de la société, » et à finir par des fragments sur l'impôt. Par la méthode, M. Walras appartient à l'école mathématique; par les doctrines économiques, il est et se dit « démocrate socialiste; » enfin, en philosophie, il est matérialiste, sauf à admettre provisoirement la liberté de l'homme comme un fait d'expérience. Son originalité consiste à vouloir fusionner en synthèse toutes les contradictions, comme celles du spiritualisme et du matérialisme, du socialisme et de l'économie politique, de l'intérêt et de la justice. Partisan de l'impôt unique et direct sur le capital et fort peu ami de la propriété, il étudie ensuite très longuement, dans le fragment intitulé « Réalisation de l'idéal social, » l'idée que James Mill avait laissée à son fils Stuart, sur l'attribution de l'*unearned increment* à l'État. Selon lui, l'État devrait être propriétaire de tout le sol, et les cultivateurs ne devraient être que des fermiers qui soumissionneraient périodiquement aux enchères le renouvellement de leur bail avec l'État. Là-dessus M. Walras aborde la discussion des formules mathématiques de l'Allemand Gossen (1854), sur les conditions de temps dans lesquelles l'État, une fois qu'il aurait eu acquis à l'amiable toutes les propriétés foncières, amortirait par la croissance de la rente les emprunts qu'il aurait émis pour payer tous ces prix d'achat. Il y a là des pages interminables d'équations algébriques. Seulement M. Walras n'a pas démontré que le revenu agricole dût augmenter automatiquement comme l'avait affirmé Ricardo, ni que cette augmentation, à supposer qu'elle se manifestât, dût être assez régulière pour qu'on pût l'exprimer par une courbe mathématique. C'était cependant par là qu'un vrai philosophe aurait commencé. L'ayant omis, M. Walras a raisonné dans le vide : il a fait un livre qui peut bien avoir quelque intérêt pour les songe-creux, mais qui n'en a aucun pour les économistes, sinon de leur faire toucher du doigt l'inanité de la méthode mathématique en économie.

7. — L'opuscule *la Question sociale est une question de méthode* est

une bluette sophistique et prétentieuse : M. Vazeille, désireux de donner « un complément de démonstration à l'appui d'un principe contesté, le principe collectiviste, » entreprend de montrer qu'une analyse vraiment scientifique de l'homme et de sa nature mène nécessairement au collectivisme. Par ailleurs, M. Vazeille est positiviste en philosophie; mais sa philosophie, si positiviste qu'elle se déclare, ne fait que planer dans des abstractions qui s'enchaînent assez mal les unes aux autres.

8. — M. Dietrich nous donne deux élégantes traductions de l'Allemand Max Nordau. Commençons par les *Paradoxes sociologiques*. Voici la contexture, fort peu homogène, de ce livre : A Berlin, au sortir d'un bal, M. Nordau s'abandonne à ses réflexions sur le progrès matériel et intellectuel que l'humanité a accompli depuis ses origines simiesques. Cinq chapitres, sans lien entre eux, suivent cet exorde, qui s'appelait « Regard en arrière. » Deux de ces chapitres, le « Succès » et « l'État destructeur des caractères, » sont des critiques de l'organisation ou des idées actuelles. L'important, dit M. Nordau, est de réussir : on devrait donc avoir des écoles « qui ne prépareraient rien qu'au succès et ne feindraient pas de servir je ne sais quels idéals abstraits » (p. 40) : encore n'en faudrait-il aucune pour les filles, à qui la nature enseigne très suffisamment l'art de plaire et la coquetterie. Surtout il faudrait prémunir la jeunesse contre la tendance à la bienveillance et à la modestie, deux qualités fort nuisibles. Voilà pour la partie négative du volume, qui en est la moins mauvaise. Les autres chapitres, la « Suggestion, » la « Reconnaissance » et la « Nationalité, » forment la partie positive du livre. La suggestion, « transmission des mouvements moléculaires d'un cerveau à un autre à la façon dont une corde sonore transmet les vibrations » (p. 73), est le seul procédé de tout enseignement : et « l'exemple de la moralité comme de la corruption n'agit que par la suggestion » (p. 85). C'est assez matérialiste, comme on voit. Le chapitre « Reconnaissance » est franchement athée. M. Nordau, convaincu que la reconnaissance n'est que « le sentiment des faveurs à venir, » et qu'il n'y a pas de « sentiment humain qui n'ait son origine dans sa nécessité ou son utilité pour la conservation de l'individu ou de l'espèce » (p. 95), ne trouve aucune base anthropologique à la reconnaissance des foules (p. 101). Même envers des divinités, les actions de grâces et les prières ne s'expliquent que par des croyances superstitieuses à des dieux personnels et à une vie future (p. 98) : aussi, quand on sera bien convaincu que l'organisme ancestral périt tout entier et que l'individu ne se survit que par la vie qu'il laisse à d'autres en la perdant pour soi, si l'on conserve encore le culte des héros, au moins ne sera-ce plus que comme un moyen de suggestion pour faire pratiquer la morale utilitaire, la seule vraie (p. 99). Passant au sentiment de la « nationalité, » M. Nordau ne le rattache ni à la communauté d'origine, ni à celle du passé, ni à l'identité des besoins, mais unique-

ment à celle du langage (p. 138 et suiv.). Quant aux luttes entre nationalités, « la sentimentalité, dit-il, peut bien avoir les yeux mouillés en voyant périr un peuple, mais l'intellectuel le range parmi les formes biologiques vaincues sur lesquelles a passé l'évolution du monde » (p. 165). Décidément M. Nordau mourra de toute autre chose que d'une maladie de cœur ! Le « Regard en avant, » qui clôt le volume, prédit que les nationalités d'Europe vont fusionner en quatre ou cinq grandes nations, et que la guerre y sera désormais impossible. Une partie du trop-plein de la population blanche exterminera les races jaune, rouge et noire pour se faire une place au soleil, et l'autre partie ira s'étioler dans les régions tropicales, où elle deviendra inféconde et où elle aura besoin d'être remplacée sans cesse par de nouvelles couches d'émigrants, jusqu'au jour où le refroidissement progressif du globe aura permis aux Européens d'y garder leurs qualités reproductives. — Tout cela valait-il l'honneur d'une traduction, et M. Dietrich a-t-il fait une œuvre saine ? Assurément ni l'un ni l'autre.

9. — J'en dis autant des *Mensonges conventionnels de notre civilisation*, du même auteur, ouvrage paru en 1883, qui a eu, en allemand, l'équivalent d'une bonne trentaine de nos éditions françaises, et qui a été traduit en six langues avant de l'être en français par M. Dietrich. Je comprends ce succès, parce que ce livre a une vraie puissance de sarcasme : je le déplore, parce qu'il y en a peu qui respirent aussi effrontément le plus pur nihilisme. Mais au fond la valeur philosophique du livre est absolument nulle. En voici l'analyse. La note caractéristique de la société contemporaine, c'est le mécontentement et la mélancolie, par suite du « contraste qui subsiste entre notre conception scientifique du monde et toutes les formes de notre vie intellectuelle, sociale et politique » (p. 25). (Inutile de faire observer que M. Max Nordau est un fanatique du transformisme, pour qui « Dieu est une hypothèse indémontrable, et l'âme, une autre hypothèse incompréhensible, irrationnelle, en désaccord avec toutes les lois naturelles reconnues inattaquables » [p. 267].) Bref, le régime actuel repose sur des mensonges. Au premier rang, le mensonge religieux : car la religion, quoique « croyance sincère chez beaucoup d'hommes, » n'est qu'une « faiblesse fonctionnelle due à l'imperfection de notre organe pensant » (p. 35), par suite d'une fausse interprétation des rapports et des lois de causalité, et par une certaine sentimentalité poétique qui, fondée jusqu'ici sur la religion, a besoin de se faire donner une direction différente (p. 47). Le mensonge religieux a engendré le « mensonge monarchique et aristocratique : » car, bien que religion et aristocratie puissent exister sans monarchie, la monarchie ne pourrait pas exister sans l'une et l'autre à la fois. Ici, virulente critique de la monarchie libérale ou constitutionnelle, qui est une inconséquence en politique comme le protestantisme en est une en

face du catholicisme (p. 76) : il faut donc être absolutiste ou républicain (p. 101). Le « mensonge politique » consiste dans les multiples contraintes imposées par l'État, beaucoup supérieures aux services qu'il rend. » M. Nordau fait la satire du parlementarisme, et il conclut à l'autarchie, avec le minimum d'administration et de gouvernement. Le « mensonge économique » consiste dans la misère artificielle que la civilisation économique a engendrée. Car « l'homme primitif ne souffre pas la faim (!!), et tant qu'un peuple ne connaît que l'agriculture, l'élevage des troupeaux et l'industrie domestique, il peut être pauvre en métal précieux, mais aucun de ses membres n'est dépourvu de moyens d'existence (!!!) » (p. 192). Donc aujourd'hui, pour guérir le mal, il faut revenir à l'agriculture comme industrie unique ou à peu près unique ; puis il faut supprimer l'héritage et remplacer la propriété par une possession viagère dont l'État limiterait l'étendue : Nordau se défend d'ailleurs d'être communiste. Je suis plus embarrassé pour analyser le « mensonge matrimonial. » Certaines pages y sont cyniques. Qu'y a-t-il dans le mariage tel que nous le pratiquons? Du calcul et point d'amour : l'attraction des penchants naturels est étouffée ou masquée sous la pruderie d'une fausse morale, que le christianisme a implantée en haine de tout amour (p. 287). Au surplus, la monogamie est contraire à la nature humaine, et la fidélité est un sentiment conventionnel (p. 301). Après cela, il serait logique de conclure à l'union libre : mais logique, M. Nordau ne l'est pas ; il tourne court et se borne à exprimer l'espoir que dans une société qui protégera la femme et l'enfant, « le mariage, de mensonge qu'il est, doit devenir une vérité » (p. 313). « Divers petits mensonges, » tels que l'autorité de la presse et le duel, complètent ces tristes élucubrations d'un cerveau malade. On ferme le volume sur quelques pages d'un enthousiasme lyrique en l'honneur de l'harmonie future qui doit découler d'une croyance universelle à la « solidarité de l'Humanité, d'où résulte une nouvelle morale incomparablement plus profonde, plus sublime et plus naturelle » (p. 351).

10. — *Le Problème social*, de M. Ullmo, est moins méchant, mais plus enfantin, avec une trame très simple et une argumentation très creuse. Théoriquement, d'après M. Ullmo, le mal social vient de ce que nous ignorons les lois naturelles sur lesquelles repose la société : en fait, il vient de ce qu'il y a, dans la société, « des individus qui ne sont pas propriétaires et qui sont obligés, pour se conserver, d'entrer en association avec des propriétaires qui les exploitent » (p. 37). Comme remède, il faut que l'État rachète de gré à gré toutes les terres pour les donner ensuite à exploiter. L'auteur se défend néanmoins d'être un collectiviste. Une longue explication de l'histoire, aussi fantaisiste que tout le reste, coupe la dissertation : on y voit à maintes reprises que « le christianisme fut avant tout un mouvement

social (dirigé contre l'esclavage), et par accessoire seulement un mouvement religieux » (p. 86). M. Ullmo ne paraît avoir aucune idée économique; de plus il affirme toujours et ne démontre jamais : il ne cherche même pas à démontrer.

11. — Contre la séduction de toutes ces doctrines, les brochures de propagande ne seront jamais trop nombreuses. Dans ce nouvel ordre d'idées, nous citons volontiers *Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier*, par M. Charles Bertheau. M. Jules Simon a fait la préface : il veut bien y reconnaître que « nous avons contribué, par nos exemples et nos leçons, à enlever la foi religieuse à ceux qui ont reçu une culture intellectuelle incomplète. » Malheureusement l'auteur ne s'élève pas au-dessus d'un déisme où l'idée chrétienne n'occupe pas toute la place qui lui revient. Cela dit, on ne peut que goûter les entretiens supposés que M. Bertheau aurait eus avec un brave forgeron de campagne, entre 1876 et 1889. Tous les sujets y sont effleurés, souveraineté du peuple, propriété, religion, éducation, avec de bons et honnêtes conseils. C'est d'un bout à l'autre le langage simple et clair de la raison.

12. — Comme esprit et comme intention, j'aime beaucoup mieux les *Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale*, par M. G. Bovier-Lapierre (aussi bon chrétien que son homonyme le député est parfait franc-maçon). Mais le but est tout autre que celui de M. Bertheau. M. Bovier-Lapierre s'est efforcé, dans un genre très simple, de répondre à certaines objections courantes contre la religion, de démontrer la nécessité de l'enseignement de la morale chrétienne, enfin de faire voir combien sont creuses les promesses des socialistes, combien solides les principes sociaux du christianisme. « Avec sa forme modeste, dit M. Bovier-Lapierre dans sa préface, ce livre est destiné particulièrement aux petits et aux humbles ; son but est de leur montrer qu'il n'y a de consolation et d'espérance ici-bas que dans la croyance en Dieu. »

13. — M. Brelay a mis incontestablement beaucoup de verve et de feu dans ses *Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant*. Je le soupçonnerais plutôt d'en avoir mis un peu trop et de s'être laissé emporter par l'esprit de système. Ainsi la démonstration de M. Zolla, à savoir que « la terre ne paie en principal que 6 % tout au plus de son revenu, » est-elle aussi péremptoire que M. Brelay la représente (p. 10), et surtout serait-elle aussi concluante? Est-il vrai davantage que « les souffrances de l'agriculture sont avant tout l'expression de revendications égoïstes et cyniques, tendant à maintenir à leur taux les revenus de cinq à six cent mille individus sur huit millions de propriétaires, aux dépens de trente-huit millions de mangeurs de pain » (p. 22) ? Tout cela est dit du ton le plus tranchant : on sent que M. Brelay ne parle que pour des gens convaincus, mais que, renonçant à raisonner, il renonce du même coup à prouver. Il se laisse aller toujours au courant de

sa plume, et celle-ci reste jeune et vagabonde, malgré l'âge de l'écrivain. Contre les socialistes chrétiens aussi, M. Brelay est plus que sévère (et ce n'est pas nous que l'on soupçonnera d'une sympathie exagérée pour eux). Nous craignons enfin que le sens religieux ne lui fasse défaut, ne fût-ce que quand il ose dire que « depuis les *Petits Pamphlets* de Bastiat, aucun opuscule ne lui a fait autant de plaisir que la *Morale de la concurrence* de M. Yves Guyot » (p. 53). Bref, de tout ce petit volume, ce que je vois surtout à retenir, c'est la « Lettre à un publiciste modéré. »

14. — Il fallait, en sens inverse, des exagérations comme celles de M. de Masquard dans son *Étude de sociologie pratique*, pour faire comprendre la verdeur de M. Brelay. M. de Masquard est l'apôtre du « terrianisme, » doctrine sociale qui donne pour base à toutes les réformes la prospérité de l'agriculture. Le terrianisme est pour le reste une forme de socialisme. M. de Masquard défend son système d'une manière assez décousue, en louant et citant le congrès protestant des études sociales tenu à Bordeaux en octobre 1895, le congrès d'études sociales de Saint-Quentin en septembre 1895, et le congrès ouvrier de Reims de mai 1896. A ce dernier congrès, la démocratie chrétienne avait élaboré un programme assez socialiste : nous pouvons la plaindre d'avoir obtenu les suffrages de M. de Masquard, nous ne chercherons pas à prouver qu'elle ne les ait point mérités. Quant aux inepties économiques de cet opuscule, nous n'avons pas perdu notre temps à les compter.

15. — M. Fabreguettes nous était connu comme juriste : il perd à vouloir l'être comme philosophe. Son travail *Société, État, Patrie*, sera un volumineux compendium dont nous n'avons encore que le premier volume. Il le commence avec les thèses transformistes sur l'apparition de l'homme et l'évolution de la civilisation ; il le continue avec un tableau de l'histoire de l'humanité brossé à sa façon ; il l'achève par un exposé dithyrambique des principes de 1789 et des constitutions variées de la période révolutionnaire. Très enthousiaste de cet âge, il fait gloire à la Révolution d'avoir « créé dans les idées et dans la réalité la patrie française » (p. 183). Puis tout à coup, au milieu du volume, le criminaliste se révèle par une longue étude sur la « responsabilité humaine au point de vue moral ou pénal et sur la médecine nerveuse. » Tout cela manque un peu de suite et d'unité. Le style est haché et sentencieux, ponctué de points d'exclamation. Le texte est bourré de citations plus ou moins longuement transcrites, qui dénotent bien une grande connaissance de la littérature positiviste et darwinienne, mais qui ne sont pas discutées avec une philosophie droite et sûre. Il n'y est non plus toujours commode de discerner ce que M. Fabreguettes en prend d'avec ce qu'il en laisse. Enfin ces citations laissent entièrement de côté la philosophie chrétienne ou même simplement spiritualiste, probablement par cause

de l'ignorance où en est M. Fabreguettes. Mais dans le fond ce dernier ne s'identifie proprement avec personne : il rend même une certaine justice à la morale du christianisme, au moins par ce qu'on en appelle aujourd'hui le côté humanitaire et altruiste, et il réserve quelque part une place à Dieu, à la condition que l'on n'en fasse aucune aux religions (p. 197). Le mal, c'est que M. Fabreguettes a été subjugué par le prestige de la biologie évolutionniste et matérialiste. « Sachons le reconnaître, dit-il, le libre arbitre a vécu » (p. 57) ; et quand bien même il existe une morale absolue et immuable, « essayer de la déterminer *a priori*, c'est déserter la méthode scientifique : la seule voie à prendre est l'étude embryologique des idées morales, avec la recherche de leur genèse appuyée sur des faits sûrs » (p. 166).

16. — Dans les deux volumes de *la Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs*, M. Vignes s'est proposé, non de réformer, mais de décrire et d'expliquer. Il débute par une étude consciencieuse de la méthode de l'école de Le Play : les vues intéressantes y abondent, mêlées à de justes critiques des prétentions métaphysiques de Comte, de Stuart Mill et de Spencer, qui ont abusé de la déduction et de l'hypothèse, qui n'ont considéré le monde et l'histoire que par le côté subjectif et l'impression qu'ils en avaient, et qui ont eu enfin le tort de ramener toutes les évolutions de la société à des évolutions de la pensée. Vient ensuite, dans les deux volumes, une esquisse générale de la marche des sociétés à travers les trois âges : 1° de la production spontanée et des outils à bras; 2° des machines à eau ou à vent et des forces animales; 3° de la houille, de la vapeur et de l'électricité. Il faut rendre justice aux excellents sentiments de M. Vignes. En maint endroit, il se prononce contre les doctrines évolutionnistes ou darwiniennes de la polygénèse, ainsi que contre celles de la promiscuité et du matriarcat primitifs ; il reconnaît franchement l'influence moralisatrice du christianisme; il ne craint pas même de dire que « la funeste législation du divorce menace, avec le malthusianisme, de ruiner la famille moderne » (t. II, p. 447). Est-il vrai cependant que la suppression de l'esclavage et du servage tienne à des causes économiques et non religieuses (t. I, p. 379), et que l'indissolubilité du mariage ait attendu saint Augustin, voire même les scolastiques du XIIIe siècle, pour devenir une règle de la morale chrétienne (t. I, p. 381, en note)? Nous croyons également que M. Le Play, porté à demander beaucoup plus aux mœurs et aux traditions qu'à la contrainte des lois, n'aurait point accepté aussi facilement que M. Vignes le principe des assurances obligatoires contre les accidents et surtout contre la vieillesse (t. II, p. 298 et suiv.). Enfin, je me doute que l'auteur, en parlant des « risques considérables auxquels le travail des mines soumet l'ouvrier » (*ibid.*), a été impressionné par l'opinion, beaucoup plus qu'éclairé par l'observation statistique. Du

reste, ces quelques remarques n'enlèvent rien à l'éloge bien sincère que nous faisons de ce travail.

17. — Je ne dirai point que *la Viriculture* de M. de Molinari ait grandi celui-ci à mes yeux, car il s'y révèle d'un naturalisme profondément immoral. Passe que l'économie politique, en tant que science, ne soit pas subalterne de la morale, c'est mon avis : « l'homme, comme l'a dit justement un autre protestant, M. Block, ne doit pas cependant perdre de vue les préceptes de la morale lorsqu'il applique les données de la science économique. » Or, M. de Molinari n'y pense point. C'est une sorte d'évolutionniste qui ne voit en toutes choses, même dans l'abandon des vieillards et le meurtre des enfants, que des procédés parfaitement moraux jadis, puisqu'ils répondaient aux fins que les sociétés d'alors poursuivaient. Adaptation des moyens au but, voilà la clef de toute l'histoire morale de l'antiquité et du moyen âge. Cependant, sur la question de savoir pourquoi la population française est actuellement stationnaire et presque en décroissance, M. de Molinari nous paraît, en un point, un analyste plus exact et plus net que M. Paul Leroy-Beaulieu. Il écarte justement l'action des facteurs physiologiques, et il avoue les « causes morales au moyen de la pratique de plus en plus répandue de la contrainte physique » (p. 83). Seulement, d'après lui, ces causes « morales » n'ont rien à voir avec ce qu'on appelle naïvement la « moralité, » et il ne rapporte cette déviation du sentiment qu'à des causes « économiques, » qui — étant donnée sa foi absolue au libre-échange — ne sont pas autre chose que « la politique protectionniste » suivie en France (p. 86). Voilà une assertion qui aurait dû apporter ses preuves avec elle : mais M. de Molinari s'est dispensé de nous les exposer. Le livre respire ainsi, d'un bout à l'autre, un matérialisme répugnant et brutal, sans que perce nulle part le moindre souci des devoirs quelconques de la morale, si tant est qu'il en existe une. M. de Molinari serait peut-être un excellent accouplleur de bêtes : c'est pour les haras, je suppose, et pour les écoles d'agriculture qu'il a écrit son livre. Pourquoi aussi, puisqu'il se préoccupe de la décroissance de la natalité, ne veut-il point examiner l'efficacité, même actuelle, du facteur religieux, particulièrement dans certaines classes élevées, alors qu'il accuse ces classes-là, plus que toutes autres, de stérilité volontaire? Sur ce dernier point, M. Levasseur, dans son magnifique ouvrage sur *la Population*, avait parfaitement rendu hommage à la bourgeoisie lyonnaise, et si M. de Molinari avait trouvé Lyon un peu loin de Paris, il aurait pu se renseigner à Roubaix et à Tourcoing, qui en sont plus près. Le malheur, c'est que M. de Molinari avait son siège fait d'avance, et cela en dehors de toute idée religieuse et morale. — A signaler, pour être complet, de curieux renseignements sur les perfectionnistes d'Oneïda.

18. — Nous citions ici avec éloges, il y a six mois, le travail italien

de M. Tullio Martello sur l'impôt progressif. *L'Imposta progressiva*, de son compatriote M. Masè-Dari est bien autrement volumineuse, mais la thèse n'en est peut-être pas aussi juste. L'ouvrage débute par une étude très longue et fort bien documentée sur l'histoire de la progressivité dans l'impôt, soit au point de vue des faits, soit au point de vue des arguments et des doctrines. Ensuite, M. Masè-Dari, qui a posé en principe que « l'État a le droit d'atténuer les trop grandes fortunes et d'en rendre la transmission plus incertaine » (p. 363), s'étend avec complaisance sur la justification de l'impôt progressif. Il est évidemment très favorable à cette forme de taxation : cependant il reconnaît que la progressivité, ni la proportionnalité non plus, ne présente pas une supériorité absolue et intrinsèque : pour lui tout est relatif, toutes les formes de fiscalité sont nées des circonstances, et le plus grand mérite qu'un système d'impôts puisse avoir, c'est d'être bien harmonisé avec les conditions économiques du présent (p. 601 et suiv.). Le côté mathématique de la question, bien traité dans Tullio Martello, est aussi moins approfondi dans Masè-Dari, et ce dernier glisse aussi quelque peu sur les effets économiques de la progressivité et de ses innombrables formules. Un long appendice est consacré à l'Italie. L'auteur, après avoir discuté brièvement sur le point de savoir si le fameux article 25 du Statut impose définitivement le système proportionnel, n'a pas de peine, dans tous les cas, à démontrer que le contribuable italien, criblé de dettes et d'impôts, ne saurait être chargé davantage, et il termine en combattant le projet d'impôt général et progressif sur le revenu, déposé par le cabinet Giolitti en 1893. Il venait cependant de conclure que la municipalité de Rome ferait bien de se faire attribuer une large part de l'*unearned increment* des nouveaux quartiers de la ville. Cet appendice est des plus instructifs, et tout le volume sera consulté avec fruit.

19. — Nous en avons fini avec les livres de doctrine, et nous passons à ceux d'histoire et de description économique. Sous ce rapport, peu d'ouvrages présentent autant d'intérêt que *Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle*, par Thorold Rogers, excellente histoire intérieure et sociale du pays pendant six siècles. Les faits y abondent, enchâssés dans un style agréable : et même les idées personnelles de l'auteur ne transforment pas trop ostensiblement un livre d'histoire en une thèse. On sait que M. Thorold Rogers est ennemi de l'aristocratie, membre militant du parti radical, et qu'au point de vue des doctrines économiques il appartient à l'école historique, adversaire souvent aveugle de l'école orthodoxe. A ce titre, M. Thorold Rogers voit le socialisme sans inquiétudes et il ne redoute de lui ni revendication injuste ni révolution. Mais, d'autre part, sur le terrain religieux il rend hommage à l'influence sociale que le clergé catholique, protecteur du peuple anglais contre les duretés de la vieille noblesse, avait exercée

avant la Réforme (p. 323) : il reconnaît aussi que, grâce à l'Église, l'instruction était couramment répandue dans le peuple au XIVe siècle et que le zèle des réformateurs pour ouvrir des écoles a tenu moins au désir du progrès qu'au besoin de relever une partie des ruines. Ce n'est pas à dire que M. Thorold Rogers ne partage pas plus d'un préjugé anglican sur l'intolérance du papisme, et qu'il ne voie pas dans la Réforme une œuvre de justice et de vérité rendue nécessaire par les fautes du catholicisme. Les pages sur le XIXe siècle sont écourtées, et quelques lecteurs en trouveront certaines affirmations un peu tranchantes. La conclusion, c'est que le remède aux maux actuels est dans le développement du trade-unionisme, qui ressuscitera les anciennes ghildes du moyen âge.

20. — Précisément M. Paul de Rousiers vient de diriger, avec un esprit parfait d'investigation, l'enquête que le Musée social de M. le comte de Chambrun faisait faire sur *le Trade-unionisme en Angleterre*. M. de Rousiers et ses collaborateurs, MM. de Carbonnel, Festy, Fleury et Wilhelm, font très bien ressortir les qualités morales qui ont permis aux ouvriers anglais de porter leurs trade's-unions au point où elles sont parvenues. Des chapitres spéciaux concernent l'industrie du bâtiment, l'agriculture, les *dockers*, l'industrie minière, la construction navale, les mécaniciens et l'industrie textile. Peut-être la question du néo-trade-unionisme est-elle exposée un peu trop brièvement, en même temps que l'optimisme de l'auteur l'aurait empêché de signaler l'infiltration des idées socialistes dans plusieurs des trade's-unions. Beaucoup plus lente sans doute que sur le continent, cette invasion du socialisme n'en mérite pas moins d'attirer l'attention et de provoquer une certaine inquiétude, surtout après les congrès de Swansea, de Belfast et de Norwich.

21. — *Le Socialisme et le congrès de Londres*, par M. Hamon, ne nous écarte guère de ce sujet. J'avoue toutefois que le bizarre procédé de composition que cet auteur avait employé pour sa *Psychologie de l'anarchiste socialiste* m'avait fait attendre pour cette fois-ci moins bien que je n'ai trouvé. Ce n'est pas que les idées du volume nouveau soient davantage les miennes, tant s'en faut ; mais les comptes rendus sont sobres, les appréciations sont brèves, et la masse de notes et de documents qui s'y trouve n'est point à dédaigner. M. Hamon donne d'abord un aperçu général du socialisme, qui n'a rien de bien neuf ; puis il entre dans une étude substantielle des forces et des organisations socialistes dans tous les pays du monde ; enfin il fait un exposé complet de tout ce qui s'est passé au dernier congrès socialiste international, tenu à Londres du 27 juillet au 1er août 1896. Les discussions y ont été aigres, presque continues, de manière à donner un avant-goût peu attrayant de ce que deviendrait le monde si les socialistes parvenaient à le conquérir. En conclusion M. Hamon, qui person-

nellement est un allemaniste, se plaint qu'à Londres les votes aient été émis par nationalité, sans qu'on ait tenu compte des proportions de délégués et de mandants; il s'élève contre la tendance des trade-unionistes à voir des anarchistes partout; il condamne sévèrement l'esprit d'autoritarisme et d'intolérance dont les membres du congrès ont fait montre en toute occasion (p. 181 et suiv.). Dans l'ensemble, on peut prendre le volume pour un plaidoyer du socialisme français contre la « démocratie sociale » allemande; l'auteur affecte de vanter le nombre et l'intelligence des socialistes français, beaucoup supérieurs selon lui à leurs frères ou rivaux d'Allemagne, et il semble bien qu'il veuille faire rendre aux groupes français la direction du socialisme international, qui paraissait leur avoir été enlevée sous l'influence du marxisme.

22. — Les *Praktische Massregeln zur Bekæmpfung der Arbeitlosigkeit*, de M. de Meyerrinck, nous transportent dans un autre monde. L'auteur a voulu exposer d'abord ce que les divers États ont fait pour donner de l'ouvrage aux ouvriers sans travail, aux mendiants et aux vagabonds, comme aussi pour les corriger s'il y a lieu; il examine ensuite si les moyens employés en Allemagne ne peuvent pas être perfectionnés. Ce travail ne manque pas d'intérêt pour ce qui concerne l'Allemagne. Ailleurs il est très incomplet. Ainsi pour la France, après quatre lignes — ni plus ni moins — données aux dépôts de mendicité, il déclare que « en fait d'établissement d'assistance par le travail, il n'en existe qu'un seul pour toute la France, la maison hospitalière pour les ouvriers sans asyle (*sic*) et sans travail de la rue Fessart, à Belleville » (p. 76). Je doute que le parallèle entre les temps actuels et l'ancien régime industriel soit exact; je trouve aussi les conclusions bien empreintes de socialisme d'Etat genre Bismarck, ce qui n'exclut nullement les termes peu flatteurs employés à l'adresse des « démocrates sociaux. »

23. — Nous préférons beaucoup, dans le même genre, quoique sur un autre sujet, *les Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse*, par M. Jules Dallemagne. L'auteur, « à la demande, dit-il, de quelques amis de l'Union catholique et de la Fédération ouvrière (de Belgique), » s'est proposé « l'analyse des principaux documents sur la question et l'exposé, aussi exact que possible, de ce qui se fait dans notre grande industrie, en faveur des ouvriers, au point de vue des pensions; » puis il a résumé la loi allemande et ses conséquences au point de vue de la bienfaisance publique. C'est un travail admirablement documenté; on y trouve le sommaire, sinon le texte, de tous les projets qui ont attiré l'attention, avec nombre de tableaux intéressants. Plusieurs de ces documents seraient difficiles à consulter ailleurs, par exemple les projets de pensions ouvrières présentés au congrès démocratique chrétien de Charleroi, les 24 et 25 septembre 1896. M. Jules Dallemagne est déjà bien connu comme secrétaire de l'Association des

patrons catholiques belges; ici, quoique très sobre d'appréciations personnelles, il a montré le bon sens, le tact et la haute compétence dont tous les mémoires rédigés par sa plume portaient heureusement la trace.

24. — M. Hector Lambrechts nous donne, de son côté, une excellente étude sur *le Travail des couturières en chambre et sa réglementation*. En quelques pages aussi pleines que sobres, il signale les plaies trop réelles du *sweating system* des ouvrières de l'aiguille ; seule la Belgique, probablement par suite de la situation officielle que l'auteur y occupe, est exceptée de ce rapide tableau. En examinant les remèdes ou les palliatifs à adopter, M. Lambrechts rejette avec raison la solution simpliste, qui consisterait à supprimer l'atelier domestique pour le remplacer par la manufacture; il préconise, avec beaucoup de sens, divers moyens tendant à l'amélioration simultanée des détails du régime actuel. Tout au plus faisons-nous nos réserves contre le vœu qu'il ne soit plus permis d'envoyer du travail à l'aiguille à faire dans les campagnes (p. 84).

25. — Les *Questions du temps présent*, collection populaire et de petit format qui contient généralement de bonnes choses, viennent de s'enrichir d'un opuscule de M. Arthur Fontaine, *les Grèves et la conciliation*. C'est une étude simple et familière, fort bien pensée également, sur les grèves et la manière de les prévenir par des conseils de conciliation et d'arbitrage. Les notions générales sur la conciliation et l'arbitrage, sur les conflits juridiques et les conflits sociaux, sur les conseils d'usine, les conseils de métier et les conseils régionaux, sont bien exposées. L'appendice donne le texte des statuts des conseils de conciliation et d'arbitrage de Bascoup, de Nottingham et de Cholet.

26. — M. Jules Huret avait eu l'idée d'interviewer des personnalités des mondes les plus divers pour leur demander à toutes : « Que pensez-vous de la question sociale ? » Ce sont ces articles qui, parus jadis dans le *Figaro*, viennent d'être publiés de nouveau en volume. Il en résulte un kaléidoscope de descriptions, d'idées, de tableaux et de systèmes. MM. Eugène Pereire, de Mun, Rothschild, Brousse, Jules Guesde, Mgr Ireland, le général Booth et le prince de Lichtenstein viennent causer tour à tour devant le public. Parfois M. Huret a visité les usines au lieu de questionner les hommes : alors il nous parle du Creusot, des ateliers russes, des paysans français et des *mirs*. Par malheur tout cela est superficiel. L'auteur est un reporter parisien avec une plume facile et beaucoup d'esprit : mais, outre que les qualités d'un article de journal sont facilement des défauts pour un livre, on peut se demander si M. Huret rend bien fidèlement, avec toutes leurs nuances, la pensée de ceux qu'il a mis sur la sellette. Il y a des personnages dont le soi-disant portrait ressemble fort à une caricature ; et les lettres rectificatives que M. Huret s'est attirées de MM. de Mun, de la Rochefoucauld et Alphonse

de Rothschild, laissent planer plus d'un doute à l'égard de ceux des interviewés qui n'ont pas protesté. Dans le fond M. Huret, qui ne paraît pas connaître les questions économiques et industrielles, a des sympathies marquées pour le socialisme. Même avant de le laisser deviner par sa manière de mettre en scène ses interlocuteurs, il le donne suffisamment à entendre dans l'avant-propos, en accusant les adversaires du socialisme de n'opposer « à l'organisation des forces ouvrières et à l'idéal de matérialisme scientifique » que « des effronteries historiques à la Bossuet et à la Loriquet, des principes économiques qui furent d'actualité au temps des diligences » (p. 7). Deux lettres-préfaces ouvrent le volume, l'une de M. Jaurès, l'autre de M. Deschanel. Le premier s'y montre plus franchement collectiviste et tout aussi blasphémateur qu'il l'est à la Chambre ; quant à M. Deschanel, désireux peut-être de ne pas trop détonner sur l'ensemble, il paraît faire au socialisme certaines concessions fort exagérées.

27. — On savait qu'Adam Smith avait fait des cours à Glasgow, entre 1752 et 1763, comme professeur de philosophie morale, mais on croyait que rien n'en avait été conservé et que ses amis avaient détruit fidèlement toutes ses notes, comme il l'avait demandé lui-même, soit à Hume en 1773, soit à James Hutton et à Black en 1790, quelques jours avant sa mort. Or, précisément un avocat anglais, M. Ch. Maconochie, vient de révéler qu'il possède un manuscrit, sinon d'Adam Smith lui-même, au moins d'un copiste qui aurait relevé, en 1766, les notes d'un étudiant. C'est ce manuscrit qui vient d'être publié. M. Edwin Cannan en a fait faire une édition très soignée ; il y a mis une introduction des plus intéressantes, et il l'a enrichie de notes et de nombreuses références. La première partie de ces *Lectures* est consacrée à la justice ; la seconde, à la police (ou plus exactement à certaines questions essentielles de l'économie politique, telles que la division du travail, la monnaie, la balance du commerce, l'intérêt, etc.) ; les trois dernières parties, très courtes et réduites à quelques pages, s'occupent des impôts, de l'armée et du droit international. L'éditeur a soigneusement rapproché tous les passages correspondants de la *Richesse des nations*. On a ainsi les éléments d'une étude fort intéressante sur la manière dont les idées d'Adam Smith se sont formées. M. Cannan, à ce propos, discute s'il est vrai qu'Adam Smith, publiant sa *Richesse des nations* en 1776, ait puisé ses idées dans les *Réflexions* de Turgot, parues dès 1770 dans les *Éphémérides du citoyen*, ou s'il n'est pas plus exact de supposer que Turgot ait puisé les siennes dans les cours d'Adam Smith, professés au plus tard en 1763. Évidemment l'amour-propre national des Anglais ne peut pas rester indifférent à la solution.

28. — Je reconnais de bonne foi que si MM. Stegmann et Hugo ont voulu faire avancer le socialisme en lui donnant son manuel, *Handbuch*

des Socialismus, ils auront réussi également à aider tous ceux qui voudront le connaître pour le combattre. Ce manuel, en forme de dictionnaire biographique, entremêlé çà et là de monographies un peu plus étendues sur des systèmes ou des institutions socialistes, sera une mine féconde de renseignements, surtout sur les hommes. Tout l'état-major présent et passé y défile, à travers le nombre respectable de plus de quatre cents articles.

29. — Le *Staatslexikon* de la *Gœrresgesellschaft* s'achemine rapidement vers sa fin. Nous possédons la 44e livraison, qui commence la lettre U et nous mène jusqu'au mot *Versuch* (tentative).

JOSEPH RAMBAUD.

THÉOLOGIE

Doctoris ecstatici D. DIONYSII CARTHUSIANI **opera omnia in unum corpus digesta** ad fidem editionum Coloniensium, cura et labore monachorum sacri ordinis cartusiensis, favente Pont. Max. Leone XIII. Tomus I. *In Genesim et Exodum* (I-XIX). Montreuil-sur-Mer, imp. de Notre-Dame des Prés, 1896, in-4 de LXXIX-684 p. — Prix : 15 fr., et pour les souscripteurs, 8 fr.

Ce premier volume nous a causé une vraie joie. On rencontrait encore, de temps à autre, en librairie, quelques volumes de Denys le Chartreux, comme ses commentaires sur les Évangiles et sur les épîtres de saint Paul, et c'était une bonne fortune qu'on ne croyait jamais payer trop cher. Nous aurons désormais les œuvres complètes du docteur extatique, l'un des plus grands commentateurs de l'Écriture, philosophe et théologien éminent, auteur ascétique admirable. Le volume que nous avons sous les yeux montre que cette édition sera digne des écrits qu'elle remet au jour et de la piété des Chartreux pour leur grand docteur. Déjà, au XVIe siècle, Théodoric Loer reprochait aux Chartreux de cacher leurs gloires et de tenir ainsi la lumière sous le boisseau ; nous les félicitons d'avoir relevé ce reproche en entreprenant une œuvre éminemment utile et d'une grande importance. L'ouvrage entier comprendra quarante-huit volumes in-4. Personne n'a autant écrit que le vénérable Denys.

Notre volume débute par un bref de Léon XIII adressé au prieur général des Chartreux, et par une belle préface qui contient des détails bibliographiques intéressants. Du sein de cette érudition sort une fleur charmante, l'histoire de ce jeune homme que le Pape envoie à la Chartreuse : il y médite le livre de Denys sur les quatre fins dernières et y trouve le salut : *Certa tibi inde salus*, dit Léon XIII dans la poésie qu'il fit sur ce sujet. Vient ensuite la *Vie du vénérable Denys*, par Théodoric Loer, et enfin la recension de ses ouvrages au nombre de cent quatre-vingt-sept. Alors commencent les beaux commentaires sur les cinq livres de Moïse, d'après les éditions de Cologne, de Pierre et Jean Quentel. Le

commentaire sur la Genèse finit à la page 469; les cent soixante-quinze pages qui suivent nous mènent au chapitre XIX de l'Exode : trois index bien soignés terminent le volume.

Pour caractériser d'un mot la manière du grand commentateur, nous dirons que ses explications sont tout à la fois très riches, très sobres et très élevées, très riches sur tous les points importants, car on trouve en Denys la somme des explications des Pères et des docteurs de l'école, très sobres sur les parties du texte sacré qui sont assez claires par elle-même, très élevées et très pieuses toujours. Quant aux éditeurs, ils méritent les plus grands éloges pour la manière dont ils ont rempli leur tâche. De l'imprimerie de Notre-Dame des Prés est sorti un volume magnifique : l'impression est belle, la correction parfaite. Les volumes suivants seront dignes du premier. LAMOUREUX.

Des Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques, par le P. J. DELBREL, de la Compagnie de Jésus. Paris, Poussielgue, 1897, in-12 de XIV-128 p. — Prix : 1 fr. 50.

Le P. Delbrel estime que beaucoup de vocations ecclésiastiques et religieuses se perdent dans les collèges chrétiens, faute de culture et faute de soins, et il a écrit son livre pour attirer sur ce grave sujet l'attention de ses confrères de l'enseignement libre : c'est donc aux maîtres que ce livre surtout s'adresse : nous pensons pourtant que beaucoup de parents chrétiens pourraient en faire leur profit, car n'est-ce pas souvent leur faute si les vocations de leurs enfants sont étouffées dans leur germe, et si dans le monde s'étiole et meurt la bonne plante que Dieu et des maîtres chrétiens ont semée ? L'auteur y développe ses quatre idées : Il faut tenir à avoir dans nos collèges de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses : il faut préparer le terrain à la vocation : il faut semer la vocation; il faut cultiver la vocation. Et comme l'auteur est un homme d'expérience, et qu'il écrit avec cette conviction que donne l'amour des choses de Dieu, nul doute que les maîtres chrétiens ne tirent profit de son livre, et qu'ils ne travaillent, à son exemple, à multiplier le nombre de ces vocations si nécessaires pour assurer l'avenir de la France chrétienne. P. TALON.

JURISPRUDENCE

Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae jussu, adhortationibus illustrissimi, exponit in pontificiam sanctorum rationem D. Hieronymus Mynos (Pagnesi). Romae, Typis Vat., 1896-1897. Vols quinque. *Juris pontificii summae fundamentales*, tir. in-8 de 178 et 20 p. Plus secunda. *De Personis*. 2 vol. gr. in-8 de XII-1070 et 240 p. — Prix : 18 fr.

Au concile du Vatican et bien des fois depuis, on a réclamé une codification du droit ecclésiastique. Aux tentatives privées déjà faites dans

ce sens, Mgr Pezzani vient d'en joindre une nouvelle. Mais il se rend bien compte que toute rédaction privée demeurera sans autorité officielle, et que seule une codification faite par ordre du Saint-Siège pourra devenir un texte consulté et admis par tous. Aussi, pour suppléer à ce défaut irrémédiable et donner à sa collection une sorte d'authenticité, l'auteur s'est-il appliqué à rédiger ses courts articles en empruntant, autant que possible, le texte même des décisions conciliaires, des constitutions pontificales et des actes des congrégations romaines. Ce projet de codification est encadré dans un commentaire et des notes qui sont l'équivalent d'un véritable traité de droit canonique; on y trouvera les indications des sources, l'exposition de la jurisprudence, les discussions et controverses, enfin tout l'appareil ordinaire d'un cours.

Mgr Pezzani adopte la division classique en trois parties : *Des personnes; des choses; des jugements et des peines;* mais il consacre une première partie à ce qu'il appelle les *lois fondamentales du droit ecclésiastique*, autrement dit, la constitution de l'Église. On y a fort remarqué (can. 48) l'assertion qui autorise le Pape, dans des circonstances exceptionnelles, à se désigner un successeur. C'est dire que l'élection n'est pas le moyen requis de droit divin pour la désignation du Souverain Pontife et qu'on pourra, qu'on devra même y suppléer autrement, si jamais la pratique de l'élection par le Sacré Collège devenait impossible. Ce seul exemple suffira pour montrer le caractère personnel de l'ouvrage. — La deuxième partie, *Des personnes*, est logiquement divisée en six chapitres : *Des fidèles en général; Des fidèles mariés; Des clercs; Des réguliers; Des defunts; Des saints.* On voit sans peine quelles matières du droit ecclésiastique viennent se ranger sous ces titres. Il serait fastidieux d'entrer dans le détail. Je me bornerai à féliciter l'auteur pour sa rédaction heureusement condensée, pour le soin et la richesse de ses références, pour la sûreté et l'ampleur de son exposition. Je pourrais seulement relever quelques omissions de détail, la citation de plusieurs textes apocryphes, la trop grande rareté des notions historiques (quoiqu'il soit en progrès sur la moyenne des ouvrages récents d'origine romaine), enfin les fautes d'impression.

Mgr Pezzani nous promet dans un bref délai les deux autres parties de son cours; elles seront certainement aussi bien accueillies que les deux premières. Sous une forme originale et neuve, son ouvrage est un excellent traité de droit ecclésiastique dans les plus pures traditions romaines.

A. Boudinhon.

SCIENCES

Esquisse d'une philosophie de la religion, par A. Sabatier. Paris, Fischbacher, 1897, in-8 de xvi-415 p. — Prix : 7 fr. 50.

Ce livre est d'un homme de talent. Le style en est remarquable, les sentiments élevés : on y trouve des pages éloquentes, comme toutes les fois qu'un auteur développe cette grande pensée de l'union intime et affectueuse de l'âme humaine avec l'auteur de son être. Car, selon M. Sabatier, cette union est toute la religion. La conscience de l'homme ne s'éveille que par le choc des agents extérieurs, et ce choc est douloureux. De là la nécessité de se tourner vers Dieu pour y chercher le calme, la résignation et l'espérance. Là est l'origine de la religion. La forme la plus élevée de la religion est le christianisme. Jésus-Christ a éprouvé, plus qu'un autre homme (j'exprime la pensée de M. Sabatier), le sentiment de tendre et filiale confiance en Dieu, et il en a laissé le modèle parfait à tous les hommes. S'inspirer de ce modèle, c'est être chrétien. Les rites et les dogmes des églises particulières ne sont que des formes transitoires. Il faut des dogmes, parce que la piété a besoin de se faire une idée de son objet. Mais il ne faut pas tenir exclusivement à un dogme. Toute forme est bonne dans la proportion où elle nourrit la piété. M. Sabatier concilie ainsi, ou croit concilier son christianisme avec l'exégèse nouvelle, avec les sciences, avec la philosophie moderne. Sans doute, la conciliation est assez facile à celui qui abandonne tout.

Un catholique ne peut évidemment admettre un point de vue aussi large. Il nous paraît que l'auteur se laisse entraîner par sa thèse à des assertions trop peu fondées. Représenter Luther et Calvin comme les apôtres de la piété filiale envers Dieu, c'est méconnaître singulièrement leur caractère historique. Nous aurions beaucoup à dire aussi sur ces théories récentes que M. Sabatier adopte si facilement, mais il faudrait faire un volume. Nous préférons marquer l'erreur fondamentale de son livre. La thèse de M. Sabatier pourrait être bonne en principe s'il ne s'agissait que de religion naturelle. On concevrait que l'homme, saisi par un sentiment de reconnaissance et d'amour pour son auteur, exprimât ce sentiment sous des formes variées, suivant les temps et les lieux. Mais il s'agit dans le christianisme de tout autre chose. Il a plu à Dieu de nous élever à un état supérieur à celui de pure créature humaine, à la vision béatifique. Comme dit Musset, qui d'ailleurs n'était pas un modèle de piété chrétienne :

> Une immense espérance a traversé la terre.

Cette espérance, M. Sabatier n'y fait aucune allusion. Cependant c'est là l'essence du christianisme. On n'est chrétien qu'autant qu'on vise

au bonheur surnaturel. Jésus-Christ n'est venu sur la terre que pour nous y conduire.

Si M. Sabatier veut bien prendre en considération cette donnée, il comprendra, croyons-nous, facilement, que Dieu, si son Dieu n'est pas purement idéal, a le droit de nous donner des ordres spéciaux et le pouvoir de les confirmer par des opérations exceptionnelles de sa puissance. Ces ordres que la raison ne peut deviner, bien qu'elle puisse en reconnaître la haute sagesse, doivent être promulgués par une institution vivante, visible, s'étendant au monde entier et durant autant que lui. Indépendamment de cette autorité visible, comment les hommes, avec leurs raisonnements incertains et variables, arriveraient-ils à savoir que telle est la volonté de Dieu? La Bible n'y suffit pas, car un livre peut s'interpréter de cent manières.

Vous avez dès lors tout le catholicisme. Les premiers prédicateurs de la Réforme n'ont pas nié cette destinée surnaturelle de l'homme, mais ils ont procédé comme si l'homme pouvait en juger par lui-même. De là à la confondre avec nos destinées naturelles, il n'y avait qu'un pas : M. Sabatier l'a franchi. Quelques-uns de ses collègues le lui reprocheront. A nos yeux, il n'a fait que tirer les conséquences extrêmes du principe protestant. Le protestantisme n'est logique que par la suppression complète du surnaturel. D. V.

Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées, par la vicomtesse D'ADHÉMAR. Paris, Perrin, 1896, in-12 de XII-289 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il est des gens qui sont facilement portés à croire qu'on n'a rien fait de bon avant eux et que, par exemple, dix-huit siècles de christianisme ont passé sur le monde sans avoir encore trouvé le secret de bien élever les jeunes filles et de les bien préparer à leur rôle délicat d'épouse et de mère. Tel est ou à peu près l'avis de Mme la vicomtesse d'Adhémar, qui daigne enfin révéler au monde sa formule et ses procédés de régénération intellectuelle et morale sous le patronage de M. l'abbé Naudet et de M. l'abbé Frémont, brillants orateurs, personne n'en doute, et surtout grands réformateurs et prophètes de l'avenir, c'est du moins leur opinion, qui n'est pas d'ailleurs universellement acceptée. Je suis de ceux qui se méfient beaucoup de cette école, ayant constaté, par leurs œuvres mêmes, qu'on s'y grise volontiers de mots, ou, pour employer l'expression de l'un d'eux, qu'on s'y laisse facilement prendre par l'ivresse du verbe et parfois emporter, sur les ailes de l'éloquence, très loin de l'humble domaine du bon sens. Grâce à Dieu, les couvents et pensionnats religieux ne sont pas aussi désertés que Mme d'Adhémar veut bien le dire, et il en sort beaucoup de jeunes filles charmantes qui ne sont point niaises, et qui sont parfaitement capables de bien remplir leurs rôles de femmes et

de mères et d'y faire même preuve des plus hautes vertus. Si je le dis, c'est que je le sais, et je plaindrais Mme d'Adhémar et ses patrons si elle n'avait pas eu l'occasion de faire les mêmes constatations. D'ailleurs je ne nie pas que là comme ailleurs il ne soit possible de mieux faire encore; car toutes choses ici-bas sont perfectibles, et si l'auteur visait simplement les progrès à réaliser dans l'éducation des jeunes filles, je n'y verrais pour ma part nul inconvénient, et je souhaiterais au contraire que tous les intéressés en fissent leur profit. Peut-être quelques idées justes noyées dans un pathos souvent peu clair ne seront-elles pas inutiles aux éducatrices de nos jeunes filles chrétiennes; mais là doit se borner le profit à tirer de ce livre, qui pourrait, du reste, être facilement suppléé par d'autres plus anciens et de beaucoup meilleurs.

Mais, en dehors de ce but général, beaucoup trop large pour sa modeste envergure, l'auteur en vise un autre plus immédiat et plus pratique, c'est la fondation d'un nouvel institut: les dames du préceptorat chrétien, destiné à former de bonnes institutrices pour les familles chrétiennes en même temps qu'à assurer par l'association une organisation meilleure à cette classe intéressante de la société. Le but est louable à coup sûr et l'Institut peut rendre des services, mais non pas sans doute tous ceux que la fondatrice se promet. Nous souhaitons donc que l'Institut se fonde et prospère; mais nous engageons Mme d'Adhémar, qui y semble malheureusement très portée, à faire lire autre chose à ses institutrices que les livres passés et futurs de M. l'abbé Frémont. Je dis futurs, car ce sont ceux-là surtout que l'auteur recommande, ce qui me fait craindre que M. l'abbé Frémont lui-même n'ait eu une trop grande part dans la confection du livre de Mme d'Adhémar, et trop largement collaboré au programme du futur Institut. Ce n'est pas une raison, d'ailleurs, pour que je ne souhaite pas à cet Institut, qui peut rendre des services, un brillant avenir. Mais il sera nécessaire de faire subir à son programme, trop déclamatoire et très délayé, de sérieuses retouches qu'il faudra confier à des hommes d'expérience et de bon sens. P. Talon.

Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'État. par Adolphe Posada. Traduit de l'espagnol par Frantz de Zeltner; préface par René Worms. Paris, Giard et Brière, 1896, in-8 de 148 p. — Prix: 4 fr. broché; 6 fr. relié.

La sociologie est une science d'observation. Elle a pour objet la description des sociétés humaines et des éléments qui les composent. Tant qu'elle s'applique à l'étude des faits actuellement ou historiquement connus, sa marche est sûre et facile à contrôler. Mais quand elle aborde les questions d'origine, elle perd pied et substitue l'hypothèse à la méthode d'observation. Depuis une trentaine d'années, sous l'influence des doctrines évolutionnistes, on s'est beaucoup occupé des origines de la

famille et des sociétés humaines. Deux théories sont actuellement en présence. Les uns soutiennent que l'humanité a débuté par un état de promiscuité où la parenté paternelle restait indéterminée, tandis que la mère, par cela même qu'elle était seule connue avec certitude, devenait le véritable chef de la famille. C'est le régime du « matriarcat. » Les autres pensent que le rôle de chef de famille n'a jamais appartenu en fait à d'autres qu'au père. C'est ce qu'on appelle le « patriarcat. » On trouve dans le premier camp Bachofen, Mac Lennan, Morgan, Lubbock, Tylor, Spencer, Giraud-Teulon, et dans le second, Fustel de Coulanges, Sumner Maine, Ihering, Westermark, etc. L'une et l'autre opinion sont habilement défendues ; aussi n'est-il pas facile de s'orienter au milieu de ces contradictions. M. Posada a rendu service aux personnes que cette question intéresse, en résumant les débats avec autant de clarté qu'il peut y en avoir dans un sujet aussi obscur. En effet, que savons-nous des sociétés primitives, en dehors des lumières de la foi et de la révélation ? La première société humaine ne se présente ni dans l'histoire ni dans les conjectures de la préhistoire. On a prétendu trouver les éléments du problème dans l'étude des sociétés animales. Mais ces considérations n'ont de valeur que pour ceux qui admettent la descendance animale de l'homme. L'état des sauvages modernes ne nous renseigne pas mieux. C'est par un abus de mots qu'on les appelle des primitifs. Ils ont subi, comme les civilisés, l'influence prolongée des causes nombreuses qui les ont faits ce qu'ils sont. L'éminent professeur estime qu'il faut partir de l'hypothèse du progrès évolutif. Mais il n'admet pas l'hypothèse d'un progrès continu, passant par une série de phases analogues chez tous les peuples et parmi toutes les races, à partir d'un même état initial. Il pense, avec raison, que l'évolution sociologique est un résultat très complexe, où les influences de milieu jouent un rôle considérable, qui modifie la marche de l'évolution.

Sans refuser à personne le droit de puiser aux sources les plus diverses et d'interpréter tous les faits qui, de près ou de loin, intéressent la sociologie, M. Posada discute, avec un grand sens critique, la valeur des hypothèses proposées. Il conclut qu'on ne peut admettre ni la promiscuité primitive absolue, ni l'organisation de la famille reposant à l'origine uniquement sur la femme et sur la parenté maternelle. Il faut tenir compte du sentiment de la jalousie, incompatible avec l'état d'indifférence et de promiscuité. Quel que soit le rôle de la femme dans la famille primitive, l'avantage de la force physique a dû assurer, dès l'origine, une situation prépondérante à l'homme. Il y a des groupes d'animaux qui ne reposent pas exclusivement sur la parenté et des sociétés sauvages où la fonction sexuelle est secondaire. Les nécessités de la vie en commun (Symbiose) ont déterminé l'organisation de la société familiale en vue de l'intérêt collectif. C'est le germe de l'État. Ainsi,

contrairement à une opinion assez accréditée, l'ordre politique ne serait pas postérieur à l'ordre domestique. Leur développement serait simultané. La famille et la société seraient contemporaines à l'origine. Leur distinction s'est opérée plus tard, par suite de la différenciation croissante qui se produisit peu à peu entre la famille et l'Etat. En résumé, M. Posada arrive, au moyen d'arguments empruntés uniquement à la sociologie naturaliste, à des conclusions qui ne contredisent pas ce que la foi nous enseigne sur les débuts de la vie sociale et familiale. Toute science bien conduite doit arriver à cet accord de la raison et de la foi.

A. Arcelin.

Vorlesungen über Geschichte der Mathematik. von Moritz Cantor. Zweiter Band, von 1200 bis 1668. Dritter Band, von 1668 bis 1726. Leipzig, Teubner, 1894, gr. in-8 de x-863 p. et de 472 p. — Prix : 45 fr.

L'œuvre de Cantor n'est pas de celles qui vieillissent si vite qu'on doive s'accuser d'un trop long retard si l'on n'en rend compte que deux ans après sa publication. L'auteur nous avertit lui-même que douze années entières se sont écoulées entre l'apparition du premier volume et celle du second. On le comprend quand on jette les yeux sur la masse considérable de documents dépouillés et sur le détail dans lequel l'historien ne craint pas d'entrer; il restera sans doute bien peu à glaner dans un champ où la moisson a été faite avec un soin si méticuleux. — Dans une courte préface, on trouve quelques observations auxquelles le premier volume avait donné lieu, ou des améliorations apportées à des points plus ou moins importants. — La neuvième section de ce magistral ouvrage comprend tout le XIIIe siècle étudié dans cinq chapitres, dont les deux premiers sont consacrés à Léonard de Pise, à son livre de l'abaque et à ses autres écrits; le troisième et le quatrième, à Jordanus Nemorarius, qui ne serait autre que le bienheureux Jourdain de Saxe, général des dominicains après saint Dominique : et le cinquième, à Jean de Sacrobosco et à quelques autres mathématiciens de la même époque.

Le XIVe siècle forme la dixième section, où nous trouvons des mathématiciens anglais, et en particulier Simon Bredon, auquel on doit les premiers essais de trigonométrie : des Français : Jean de Meurs, Jean de Lignères, et surtout Nicole Oresme : des Allemands, comme Albert de Saxe et Henri de Hesse, dont plusieurs traitent avec ardeur l'insoluble question de la quadrature du cercle et celle des grandeurs incommensurables ; et des Italiens adonnés surtout à l'étude des équations numériques.

Le XVe siècle est assez riche pour fournir deux sections : l'une avec Jean de Gmunden, Georges de Pourbache, et avant tous le cardinal Nicolas Cusa, le plus savant géomètre de cette époque ; l'autre avec Jean Widmann, l'un des inventeurs des signes algébriques ; c'est l'époque où

commence, dans les Universités allemandes, l'enseignement sérieux des mathématiques; mais c'est l'Italie qui produit les maîtres et les savants les plus habiles : Battista Alberti et Luca Paciuolo; les travaux de ce dernier sont déjà considérables; ceux de Chuquet et Lefèvre, en France, méritent aussi d'être mentionnés.

Avec le XVIe siècle, on entre dans une période mieux connue et plus riche en découvertes dans le domaine des sciences exactes, quoiqu'il faille descendre jusqu'au XVIIe siècle pour voir les géomètres en possession de cette merveilleuse méthode qu'on a appelée le calcul infinitésimal, dont l'emploi a été aussi fécond en résultats dans les mathématiques, que la méthode expérimentale dans les sciences physiques et naturelles. On lira avec un vif intérêt l'étude que M. Cantor a faite de la grande question de priorité entre Newton et Leibnitz, relativement à l'invention du calcul différentiel et intégral; le dernier fascicule paru (de 1700 à 1726) traite à fond le sujet des origines du haut calcul et sera peut-être considéré par les connaisseurs comme la partie la plus remarquable de ce beau livre, digne d'un bon historien et d'un grand géomètre.

H. Courbe.

LITTÉRATURE

De l'authenticité des épigrammes de Simonide, par Amédée Hauvette. Paris, Alcan, 1896, gr. in-8 de 160 p. — Prix : 5 fr.

Les questions d'authenticité, si volontiers abordées et approfondies en Allemagne, ont généralement trouvé peu de faveur en France : depuis quelques années seulement elles commencent à faire l'objet de travaux méthodiquement conçus et consciencieusement poursuivis. De ce nombre est le présent volume rédigé par M. Hauvette avec la collaboration de quelques-uns des meilleurs élèves de son cours de Sorbonne.

Le premier chapitre, comme il est naturel, est consacré à l'étude critique des textes où se sont conservées les épigrammes attribuées à Simonide. La multitude des monuments épigraphiques rendus à la lumière au cours de ce siècle ne suffit pas pour trancher ce genre de difficultés, puisqu'à l'époque classique les inscriptions métriques, funéraires ou votives, ne portent jamais le nom du poète qui les a composées. Comme Platon, comme Lysias, Simonide a dû plus tard à sa renommée d'être proclamé l'auteur de pièces versifiées dont l'origine était mal connue. « On ne prête qu'aux riches, » ainsi que le rappelle judicieusement M. Hauvette.

Mais alors, quel procédé adopter pour faire le départ entre l'authentique et l'apocryphe? Le voici : établir quelles sont, parmi les épigrammes, celles que des témoignages concluants font remonter avec certitude à Simonide (M. Hauvette en compte vingt) : puis les soumettre à une étude approfondie capable de servir de base à la discussion de celles qui n'ont

d'autre appui qu'une tradition douteuse. C'est la matière du chapitre troisième, le plus étendu de l'ouvrage (p. 69-144) : sûreté et abondance de l'érudition, finesse du sens littéraire et précision du savoir historique s'y donnent heureusement la main.

Le sujet est ainsi traité à fond, et cependant l'auteur lui-même est loin de se flatter d'avoir toujours réussi dans sa tâche délicate. Bien des contestations demeurent possibles. Néanmoins, en songeant à tant d'autres procès analogues, où se passionnent en sens opposés les amis des lettres et de la philosophie antiques, on applaudira sans réserve à la brève déclaration qui termine le présent volume : « Qu'importe le petit nombre des spécimens qu'une critique rigoureuse nous a permis de considérer comme authentiques ? Les sacrifices mêmes que cette critique nous a imposés n'ont fait que rendre plus pure et plus vraie l'image, enfin retrouvée, de l'art et du génie de Simonide. » C. Huit.

Étude sur les Bucoliques de Virgile, par A. Cartault. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de viii-507 p. — Prix : 5 fr.

« Le but de ce travail est de dégager aussi nettement que possible ce que nous pouvons savoir de la jeunesse de Virgile et d'étudier la formation de son talent poétique. La méthode consiste à mettre en pleine lumière ce que nous apprennent les Bucoliques, à exclure ce qui, chez les biographes et les commentateurs, peut n'être qu'une induction tirée du texte parfois mal compris. » Ces lignes, qui se lisent en tête de l'*Avertissement*, donnent une très juste idée du livre. Rarement, jamais peut-être œuvre classique n'a été fouillée et annotée avec un soin aussi minutieux : pas un nom propre n'est oublié, pas une imitation, pas une allusion directe ou cachée ne passe inaperçue. On citerait, je crois, difficilement quelque publication ancienne, moderne ou même contemporaine sur le sujet qui n'ait été compulsée par le docte professeur de la Sorbonne, lequel nous offre, en outre, un précieux contingent de réflexions et de recherches personnelles. Il est à supposer que certaines de ses conclusions seront à leur tour discutées : mais il paraît difficile, sinon impossible, de verser désormais au procès de nouveaux documents. Au reste, le tout se présente, sauf exceptions, sous forme d'une suite de notes plutôt que d'une rédaction complètement ordonnée.

Le premier chapitre nous entretient des « protecteurs et amis de Virgile, » et en particulier de l'influence exercée par Pollion sur les progrès du jeune poète : le second établit par de judicieuses considérations que les Églogues ne se sont pas succédé dans l'ordre traditionnel, imaginé d'ailleurs presque au lendemain de la mort de Virgile. A maintes reprises M. Cartault met son lecteur en garde contre l'abus de l'interprétation allégorique : voici, par exemple, comment il s'exprime à propos de la IVe Églogue, objet de tant de commentaires imprévus

depuis le commencement de l'ère chrétienne : « Après s'être occupé d'introduire dans la littérature latine les bergers-poètes de Théocrite, Virgile tout à coup manifeste des ambitions bien autrement grandes et élevées. C'est le sort de son pays qui le passionne : il veut faire œuvre politique et sociale.... Son style prend une gravité toute spéciale, mais l'imagination reste pauvre et la conception faible. » D'autre part, il convient de reconnaître que là même où il marche sur les pas de son modèle sicilien, l'auteur des Bucoliques marque tous ses emprunts d'une empreinte qui n'appartient qu'à lui.

La Ire Églogue amène M. Cartault à parler des flatteries tant de fois reprochées à Virgile : « Du premier coup il pousse à l'extrême l'expression de sa reconnaissance. L'hyperbole est d'autant plus désagréable qu'Octave ne faisait en somme qu'excepter le poète d'une mesure violente et brutale. » Mais a-t-on suffisamment remarqué que tout à côté, par la bouche de Mélibée, la protestation s'exprime avec une égale éloquence et un surcroît d'énergie?

Un dernier exemple suffira pour faire connaître un autre genre d'intérêt qui s'attache à l'ouvrage. On sait que dans la VIe Églogue Silène prisonnier, obligé de racheter sa liberté par ses chants, déroule le vaste tableau de l'origine du monde. D'où vient, peut-on se demander, l'idée première de cette violence? « De la croyance que pour tirer des dieux prophétiques ayant la connaissance des choses de la nature les révélations dont on a besoin, il faut les surprendre et s'imposer à eux par la force. » Quant à la théorie philosophique qui se laisse apercevoir au fond de cet épisode, M. Cartault affirme qu'elle n'a pu être inspirée à Virgile que par une méditation complète et approfondie du chef-d'œuvre de Lucrèce.

Après l'explication détaillée de chacune des dix Églogues, un treizième et dernier chapitre contient sous ce titre : *Les Réalités rustiques* (traduction telle quelle dans notre langue de l'expression allemande *Realien*), une sorte de dictionnaire des personnages, coutumes, mœurs, croyances et institutions dont la connaissance exacte importe au lecteur érudit des Bucoliques.

C. Huit.

La Vie et les livres (3e série), par Gaston Deschamps. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 336 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les articles que publie M. Gaston Deschamps dans un grand journal du soir méritent entre tous les honneurs du volume. D'abord les sujets en sont choisis parmi les plus intéressants de l'actualité littéraire et mondaine : il n'y en a aucun, dans cette *Troisième série*, qui puisse laisser indifférent un esprit cultivé : *La Littérature et la Démocratie*, *le Roman et les Gens du monde*, la poésie de *Verlaine* et de *Henri de Regnier*, etc., etc. Ensuite, ces articles de journal ne sont pas des articles de journal : par les proportions plus étendues (quelques-uns ont cinquante

pages), par « l'écriture » plus soignée, par la quantité et la valeur de documents mis en œuvre et d'idées remuées, ils se rapprochent des *Essais* les plus dignes d'être conservés, dignes au moins de vivre plus que ce que vivent les innombrables « éphémérides » qui se disputent notre attention et qui encombrent notre corbeille à papier. Ils sont plus qu'agréables à lire ; ils peuvent être utiles à consulter, et il est bon de les avoir sous la main, dans sa bibliothèque. Ils portent la trace d'une forte culture, d'une érudition étendue et précise, du goût pour les idées générales et de l'habitude des idées élevées. Ils ne sont gâtés ni par le pédantisme scolaire que garde l' « ancien élève de l'École normale » quand il veut rester sérieux, ni par le pédantisme mondain qu'il contracte quand il s'évertue pour paraître léger et parisien ; ils sont graves, ils sont solides, ils sont bien composés, ils sont clairs, oh ! très clairs ! ils appellent un chat un chat, et M. Zola le plus pauvre de nos penseurs ; ils n'enveloppent et ne dissimulent pas la pensée de l'auteur dans des formules d'une laborieuse ironie et d'une hypocrite politesse ; ils sont l'œuvre d'un homme sérieux qui n'a pas peur d'être appelé un « pion, » mais qui sait être intéressant et spirituel, sans y trop tâcher d'ailleurs. La sincérité n'a pu en être contestée que par ceux qui se sont sentis atteints dans leurs vanités ou leurs amitiés. Est-ce à dire que nous acceptions comme indiscutables tous les jugements de M. G. Deschamps, et que nous voulions nous en porter garants ? Pas le moins du monde. Mais il nous tardait de rendre hommage au talent et au caractère du critique qui a mérité d'être appelé un « assassin » par M. Zola, pour avoir refusé de voir dans *Rome* une œuvre estimable. CH. ARNAUD.

Le Roman de mes romans, par HECTOR MALOT. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 315 p. — Prix : 3 fr. 50.

Cinquante-huit romans (en vente chez le même éditeur), quarante ans de production, quelques gros succès, une notoriété qui est presque de la gloire.... en Angleterre et en Allemagne, sinon en France (c'est l'auteur lui-même qui nous donne ces renseignements, avec une modestie non exempte de fierté) : voilà la matière et l'excuse de ce volume. Quand on a l'honneur de fournir à l'Angleterre « de petits livres pour servir à l'étude de notre langue, » on est excusable de croire qu'on doit à ses contemporains l'histoire de ces petits livres. L'auteur dit « le roman : » est-ce pour indiquer qu'il n'a pas respecté la vérité ? Je crois plutôt que c'est pour nous avertir, dès et par le titre, qu'il n'a pas toujours respecté cette langue qu'il enseigne aux Anglais ! La propriété dans les mots, l'heureux choix, le pittoresque, M. Malot ne s'en est jamais inquiété outre mesure, pas plus que des qualités de la phrase ou de la valeur des pensées. L'à peu près lui suffit. « Ceux qui n'aiment pas ça sont avertis » (p. VIII) ; ce sont des pédants, ce sont des artistes, et M. Malot sait trop ce qui

fait réussir un feuilleton pour se permettre d'être jamais un pédant ou un artiste. Le récit de sa visite au Vatican, dans les pages 110 à 123 du présent volume, est tout à fait caractéristique de son genre d'esprit : c'est clair, c'est plat, mais c'est intéressant; c'est la conversation d'un notaire de province qui aurait de la verve, mais pas la moindre prétention à la littérature ou à la philosophie. Il s'étonne des « règles d'étiquette » qui président aux audiences du Pape : « Je me disais que c'étaient là des règles bien sévères chez celui qui se croyait le Vicaire de Jésus, né dans une étable! » Et ceci vous donne la hauteur, la largeur et la profondeur de l'esprit qui a conçu les cinquante-huit romans, « en vente chez le même éditeur, » et le roman de tous ces romans. « Comment il a eu l'idée de chacun de ces ouvrages, comment il l'a étudié, où il a pris ses personnages, dans quelles conditions il l'a exécuté, » s'il était malade ou bien portant, si son éditeur a été généreux ou « grigou, » etc., etc., etc., c'est ce qu'apprendront ces trois cent quinze pages. Pour en saisir tout l'intérêt, il faut peut-être avoir lu les cinquante-huit romans; mais pour en comprendre le mérite littéraire, il suffit d'en lire quelques-unes. La valeur « documentaire » est plus considérable; c'est une des manifestations les plus curieuses de cette « hypertrophie du moi, » qui est le résultat fréquent et la punition de certains succès. Elle a cela de curieux qu'elle n'est pas trop impatientante; il y a une bonhomie qui est très rare dans ces étalages de la personnalité. L'auteur a cherché son plaisir plus que sa glorification : c'est si bon, après quarante ans de travail, de retrouver le souvenir de chaque effort, de chaque succès! Il a cherché peut-être aussi l'utilité des apprentis romanciers, en les introduisant ainsi dans son atelier et en les initiant à tous les détails de sa journée d'ouvrier littéraire. Bref, si ce livre étonne ceux qui pensent, avec M. Brunetière, que « M. Malot s'est fait du genre honnêtement ennuyeux comme son domaine privé, » il paraîtra excusable et peut-être même intéressant à ceux qui partagent l'avis de M. Taine sur le « talent original et solide, » bien qu' « incorrect, » de l'auteur des *Victimes d'amour*, lequel n'avait pourtant pas écrit encore *Sans famille*, lorsque M. Taine lui décernait ce brevet reproduit en belle place aux premières pages du *Roman de mes romans*. C. A.

HISTOIRE

En Amérique. Souvenirs de voyages et notes scientifiques. par H. de Varigny. Paris, Masson, s. d., in-18 de 300 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chargé d'une mission scientifique il y a deux ans, M. de Varigny dut visiter Chicago et les principales villes de l'est des États-Unis. C'est le résultat de ses observations qu'il nous donne dans le présent volume.

L'auteur n'a nullement prétendu écrire un traité didactique, mais seulement relater ses impressions au jour le jour. Cela ne l'a pas empêché de beaucoup observer, et il est peu de questions qu'il n'ait pour le moins touchées en passant. Voilà précisément, à notre avis, ce qui fait le charme et le mérite tout à la fois de son livre. Il n'est à peu près personne, dans la masse du public lettré, qui n'y trouve de quoi l'intéresser. On ne parcourra pas notamment, sans un vif sentiment de curiosité, ce qu'il nous dit de l'exposition de Chicago, à laquelle sans doute, malgré certaines lacunes et imperfections, on n'a peut-être pas rendu toute la justice à laquelle elle a droit. Il faut reconnaître que les autres cités des États-Unis ne se sont pas montrées sur ce point animées d'un bien vif sentiment de confraternité. Telle autre ville populeuse, jalouse du succès de sa rivale, n'a pas mieux demandé que de rabaisser le mérite d'une exposition qui n'avait pas eu lieu chez elle, et les critiques trop vives des journalistes américains n'ont pas manqué d'être accueillies en Europe comme autant de jugements sans appel. Ce que dit M. de Varigny de la question noire dans la grande république américaine semble de nature à rectifier plus d'une idée en vigueur de ce côté-ci de l'Atlantique. La philanthropie des hommes du nord a bien pu aller jusqu'à tirer les nègres d'esclavage, elle n'a pas du tout eu pour effet de les rendre sympathiques à leurs libérateurs, et dans plusieurs États, aujourd'hui encore, les mariages entre gens de couleur et blancs sont punis par la loi. Toutefois, le péril noir ne semble réellement pas fort à craindre, l'accroissement de la population blanche étant trop considérable par rapport à celui des fils d'Africains. Quant à la race indienne, elle continue à décroître, sauf dans quelques localités restreintes où les enfants des anciens Peaux-Rouges sont résolument entrés dans la voie de la civilisation. Somme toute, il ne se passera plus qu'un bien petit nombre de générations avant qu'elle se soit tout à fait fondue avec les descendants d'Européens.

Disons un mot, en passant, de la question des bisons. Ils ont été presque exterminés et à présent on conserve avec un soin jaloux ceux qui subsistent encore, et toutes sortes d'efforts sont faits pour empêcher la race de s'éteindre entièrement. Espérons que ce sera avec succès.

Appelons, une fois encore, en terminant, l'attention des lecteurs sur le livre de M. de Varigny. Ils seront surpris de la masse de renseignements que l'auteur a su condenser d'une façon si pittoresque dans un si petit nombre de pages.

COMTE DE CHARENCEY.

A travers l'histoire, études critiques par A. LECOY DE LA MARCHE. Paris, Téqui, 1896, in-18 de III-440 p. — Prix : 3 fr.

Quelques mois avant sa mort, M. Albert Lecoy de la Marche avait eu l'idée de réunir sous ce titre certains comptes rendus développés, pu-

bliés par lui dans divers recueils périodiques, notamment dans *la Vérité*, et se rapportant soit à l'histoire de France, soit à la littérature ou aux arts. Nous ne voulons pas ici faire la critique de la critique. On sait quelle était la compétence particulière de l'auteur sur tout ce qui touchait au moyen âge, objet de ses études préférées. La simple énumération des chapitres contenus dans ce volume montrera qu'il savait à l'occasion agrandir le champ de ses recherches et que toutes les périodes de notre histoire lui étaient familières. Ces études font voir avec quel talent il mettait à la portée du grand public le résultat des découvertes historiques, et avec quelle aisance il maniait notre langue. Ajoutons qu'en plus d'une page de ce volume, comme d'ailleurs dans tous ceux qui sont sortis de la plume de M. Lecoy de la Marche, se fait jour le désir d'affirmer des convictions religieuses dont il était fier et de combattre pour elles. Les matières qui composent le présent ouvrage, rangées dans l'ordre chronologique, ont été divisées en deux parties : l'histoire politique et sociale, l'histoire littéraire et artistique. Les chapitres de la première sont les suivants : Les Esclaves et les serfs ; — la Main-morte, son véritable caractère et sa disparition ; — Saint Bernard et son influence sociale ; — Maguelone ; histoire d'une ville pontificale ; — Pierre l'Ermite et la première Croisade ; — le Double Esprit des croisés ; — Louis VIII le Lion ; — Blanche de Castille ; — Un Prétendant au trône de France au XIVe siècle ; — la Jacquerie ; — Jeanne d'Arc, sa nationalité et son pays d'origine ; — Jeanne d'Arc dans la littérature anglaise ; — le Cardinal d'Ossat et l'abjuration de Henri IV ; — Louis XIV et le Saint-Siège ; — Marie-Thérèse d'Autriche ; — le Concile national de 1811 ; — De quelques questions controversées. La seconde partie se compose des morceaux suivants : La Faculté de théologie de Paris ; — la Prédication au point de vue littéraire ; — la Littérature nationale au moyen âge ; — Thomas de Cantimpré et son recueil d'anecdotes ; — le Sire de Joinville et ses Mémoires ; — Roger Bacon et ses découvertes scientifiques ; — Froissart et sa chronique ; — Gerson, sa doctrine et ses œuvres ; — Joseph de Maistre ; l'homme et l'écrivain ; — les Origines du théâtre moderne ; — Un nouveau Mystère de la Passion ; — l'Innomée, ou l'Architecture gothique ; — l'Art français en Italie ; — la Question des classiques dans les arts.

ALBERT ISNARD.

Le Célibat ecclésiastique au premier siècle de l'Église. *depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à l'an 100*, par l'abbé AUGUSTE VASSAL. Paris, Oudin, 1896, in-8 de VIII-701 p. — Prix : 8 fr.

Pour arriver à écrire plus de sept cents pages sur le sujet fort restreint indiqué par le titre que je viens de transcrire, M. Vassal s'est trouvé dans la nécessité d'élargir outre mesure le cadre de son étude, d'abord pour l'objet, ensuite pour le temps. A côté du célibat ecclésiastique, il

est question de continence, de virginité, de chasteté conjugale ; c'étaient là autant de vertus par lesquelles le christianisme tranchait plus vivement sur la corruption païenne. De même, si l'auteur demeure dans les limites du premier siècle en parlant des personnages et des écrits du Nouveau Testament, il dépasse cette limite lorsqu'il place uniformément au premier siècle tous les Pères apostoliques. Il y a plus : afin de fortifier sa thèse par l'exemple des premiers prédicateurs de l'Évangile, M. Vassal entreprend une longue démonstration de l'apostolicité des Églises de Gaule et des autres pays d'Occident; il admet sans discussion la liste des soixante-douze disciples. Sur chacun des personnages ainsi transportés au premier siècle, comme pour ceux dont la mention se trouve dans les livres du Nouveau Testament, il établit une sorte d'enquête : l'apôtre, le disciple, l'évêque, était-il marié ? a-t-il du moins observé la continence après son ordination? les documents où il est question de lui nous le représentent-ils comme jouissant d'une réputation de vertu, de chasteté, de sainteté? Les renseignements positifs sont bien peu nombreux ; beaucoup de ceux que relève l'auteur n'ont pas la valeur probante qu'il croit pouvoir leur attribuer.

Au reste, M. Vassal le reconnaît lui-même dans la conclusion de son travail : « Nous n'avons pas trouvé, dit-il, de loi précise et formelle sur le célibat. Mais si la coutume fait loi, le célibat fut établi dès le premier siècle. » Il me semble impossible de souscrire à cette affirmation, au moins sous cette forme trop générale. Ce qui paraît bien prouvé, c'est l'interdiction, pour les clercs supérieurs, de contracter mariage après l'ordination. La défense d'user du mariage déjà contracté demeure pour moi fort problématique. Mais tout nous porte à admettre que la pratique volontaire de la continence après l'ordination remonte pour les ministres sacrés, surtout pour les évêques, à une tradition apostolique.

A. Boudinhon.

Histoire de l'abbaye de Silos, par D. Marius Férotin, bénédictin de Solesmes. Paris, Leroux, 1897, gr. in-8 de x-368 p. avec 2 plans et 17 planches hors texte. — Prix : 20 fr.

Qui connaissait Silos il y a une vingtaine d'années, avant la vente, à Paris, des beaux manuscrits tirés de cette abbaye, et achetés pour la plupart par la Bibliothèque nationale ou le British Museum de Londres? Or, en 1880, après l'expulsion violente des religieux de leurs monastères, quelques bénédictins de la congrégation de Solesmes, réfugiés dans cette antique abbaye, en ont entrepris et mené à bonne fin la restauration. Un des moines de cette colonie monastique chargé d'écrire l'histoire de Silos se mit à compulser avec une sorte d'avidité les riches archives que l'abbaye possède encore. Il y trouva des documents importants, nombreux, presque tous inconnus. Il fut amené à étendre ses

recherches aux principaux dépôts littéraires des provinces du nord et du centre de l'Espagne, jusqu'à ceux de la capitale. De ces recherches sont sortis deux ouvrages considérables : *Le Recueil des chartes de l'abbaye de Silos*, dont nous n'avons pas à nous occuper, et *l'Histoire de l'abbaye de Silos*, que nous voulons rapidement faire connaître à nos lecteurs. L'abbaye de Silos, située dans la Vieille-Castille, province de Burgos, est une des plus anciennes et des plus illustres abbayes de l'Espagne. Elle a subsisté jusqu'en 1835, époque de la suppression des ordres religieux par les libéraux espagnols.

L'auteur divise son ouvrage en six parties. La première comprend les origines du monastère, certainement antérieures à l'invasion arabe, mais enveloppées d'ombres épaisses, et s'étend jusqu'à la mort de saint Dominique, dans la seconde moitié du XIe siècle. Son histoire, en réalité, ne commence qu'à sa restauration, au début du Xe siècle, par Fernand Gonzalez, ce premier comte de Castille, célèbre par ses exploits contre les Maures. Saint Dominique trouva cette abbaye dans un état lamentable ; mais, par le double ascendant de sa haute intelligence et de son éminente sainteté, il l'éleva à un très haut degré de prospérité matérielle et spirituelle. Sa grande figure domine toute l'histoire de Silos, dont elle est la gloire et la vie.

La seconde partie va de la mort de saint Dominique (1073) à la réforme bénédictine du pape Benoît XII (1335). C'est, pour l'abbaye de Silos, la période brillante que signalent une suite d'abbés remarquables par l'intelligence, le savoir et les vertus, sous la crosse desquels viennent se ranger successivement des villes et des villages en grand nombre. Mais sous cet éclat extérieur apparaissent les germes de la décadence. L'ère des contestations et des procès est ouverte.

Dans la troisième partie est racontée l'histoire de Silos depuis la réforme de Benoit XII jusqu'à l'union avec la congrégation de Saint-Benoît de Valladolid, en 1512. Cette réforme permet de constater la pauvreté de Silos, qui, néanmoins, gardait son éclat extérieur avec son hôpital et sa léproserie, pauvres aussi, avec ses vastes dépendances, les libéralités et l'amitié des rois de Castille, et sa confrérie de Saint-Dominique qui comptait, au XVe siècle, près de cinquante mille membres, répandus dans les divers États chrétiens de l'Espagne, et ayant à leur tête les rois de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Portugal. La commende pénétra à Silos, mais ne put s'y implanter, grâce à son union avec la congrégation réformée de Valladolid. Dès cette époque, où commence la quatrième partie, jusqu'à la suppression des ordres religieux, en 1835, Silos perdit beaucoup de son importance et ne fut plus qu'un membre de la congrégation réformée. Avec ses abbés triennaux, elle jouit du moins de la paix, dans la régularité de l'observance monastique, jusqu'à l'invasion française et aux guerres civiles, qui amenèrent la

suppression des maisons religieuses en Espagne. La cinquième partie est consacrée aux monastères dépendants de Silos, dont l'auteur donne des notices succinctes, mais puisées le plus souvent à des sources inédites.

L'histoire littéraire de Silos forme la sixième partie de l'ouvrage, et ce n'est pas la moins intéressante. Durant sa longue existence, Silos fut toujours un foyer d'étude, plus ou moins ardent, mais qui ne s'éteignit jamais. Son école de copistes a laissé des manuscrits magnifiques; sa bibliothèque, au moyen âge, était une des plus riches de l'Espagne; son activité intellectuelle jeta un grand éclat, surtout durant les trois derniers siècles de son existence, et donna naissance à des écrivains, à des théologiens, à des historiens, à des archivistes remarquables.

Ce qui fait peut-être le principal mérite de ce savant livre, aux yeux des érudits, ce sont les notes placées au bas des pages. Comme l'auteur a eu à pleines mains des documents inconnus avant lui, comme il a tout vu, tout examiné par lui-même et tout relevé, qu'il a eu recours à tous les moyens d'information, soit dans des livres, soit dans sa correspondance avec des érudits, il s'ensuit que ses notes sont très riches, très variées, très détaillées et très abondantes. On y trouve des documents importants donnés *in extenso* ou analysés avec soin : puis, des éclaircissements ou des renseignements sur les faits de l'histoire générale ou locale, politique ou religieuse, monastique ou littéraire, qui donnent à l'auteur l'occasion de relever bien des erreurs échappées parfois aux maîtres mêmes de l'érudition contemporaine.

La septième partie de l'histoire de Silos est remplie par des appendices. 1° *Les Manuscrits de Silos*. L'auteur fait connaître tous ceux qui existent encore, leur valeur, leur contenu, leur état présent, l'usage qu'on en a fait, les remarques curieuses des copistes, et donne des citations textuelles quand il y a lieu. Les manuscrits qui ont disparu étaient bien plus nombreux. L'auteur ajoute : « Telle qu'elle nous est parvenue, la bibliothèque wisigothique de Silos n'a pas sa pareille au monde, surtout pour le nombre et la valeur de ses livres liturgiques du rite mozarabe. » Ces manuscrits wisigothiques sont au nombre de quarante, échelonnés du IXe au XIIe siècle. 2° *Les Inscriptions de Silos et de ses dépendances*. Il y en a une centaine, dont cinq de la période romaine, inédites ou mal connues; 3° *Liste des églises dédiées à saint Dominique de Silos*. On en compte plus de cinquante : 4° *Évêques sortis de Silos*, au nombre de cinq ou six : 5° *Liste des officiers de l'abbaye de Silos*, abbé, grand prieur, sous-prieur, cellérier.... : 6° *Liste des artistes connus ayant travaillé pour l'abbaye de Silos et ses dépendances*. Cette liste commence au XIIe siècle et s'achève par les noms des artistes qui ont, récemment, restauré l'antique abbaye; 7° *Les Reliques de l'abbaye de Silos ;* 8° *Les Plans de l'abbaye de Silos ; Silos au XIIe siècle et Silos moderne*, avec des explications détaillées, précises, complètes.

Viennent ensuite les planches hors texte, au nombre de dix-sept, dont trois reproductions de chartes originales, deux du xe siècle, une du xie, qui est celle du célèbre Cid Campeador et de sa femme. Les autres reproduisent le fameux calice de saint Dominique, du xie siècle, avec sa patène et ses pierres précieuses; un coffret en cuivre doré de 1020; des fragments d'architecture et quelques peintures.

En résumé, on peut assurer qu'en Espagne, ni peut-être même en France, aucun ouvrage de ce genre n'est comparable à l'*Histoire de l'abbaye de Silos* pour l'érudition vaste et sûre, pour la méthode parfaite, pour le récit sobre, rapide, clair, pour l'abondance et la valeur des documents qu'il renferme ou sur lesquels il s'appuie. Un pareil début est, pour l'auteur, un engagement, et, pour nous, une espérance qui, nous le savons, ne sera pas trompée. D. L. L.

Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik, von Colbert bis zur Gegenwart. von Dr Alexander von Brandt. Leipzig, Duncker und Humblot, 1896, in-8 de xiv-233 p. — Prix : 6 fr.

Le travail de M. Alexander von Brandt constitue une histoire complète de la politique commerciale de la France depuis 1660, ou (pour parler plus exactement) depuis 1789. C'est très rapidement, en effet, que l'auteur a parlé de la politique successivement suivie sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI en matière commerciale, et même d'un traité aussi important que celui de 1786. Au contraire, à partir de 1789, et plus encore à partir de 1814, M. von Brandt s'étend avec complaisance sur le sujet, et il retrace avec une grande compétence les variations de la politique commerciale française. L'examen des différentes lois promulguées à l'époque de la Restauration (ch. IV) est excellent; d'un très vif intérêt sont les chapitres consacrés au traité de commerce franco-anglais de 1860 et à ses conséquences (ch. VII), et à la politique commerciale de la troisième République jusqu'en 1895 (ch. VIII). C'est donc surtout une étude d'histoire contemporaine qu'a faite M. von Brandt; il l'a écrite de très bonne foi, avec un grand soin et dans un esprit que fait connaître l'épigraphe du volume, empruntée à Chaptal : « La France est du petit nombre de ces nations privilégiées qui peuvent, pour ainsi dire, se suffire à elles-mêmes. » Un certain nombre de tableaux statistiques, publiés en appendice, complètent le livre de M. Alexander von Brandt, en tête duquel se trouve une bonne bibliographie sommaire du sujet (p. xi-xiii).

Quelques fautes d'impression, surtout dans les noms propres (Lassemas pour Laffemas, p. 3; Neyrnarch pour Neymark, p. 23; Fresmeau pour Fresneau, p. 191) et dans certains titres d'ouvrages (p. xiii, 190 : *Documents parlamentaires* ; p. xiii : *Revue de l'Économie politique*, *An-*

nales de commerce extérieur), déparent cet ouvrage où nous n'avons relevé qu'une grossière erreur (l'attribution de la Jamaïque à la France au XVIIe siècle, p. 15). Peut-être M. von Brandt aurait-il dû donner certaines références complémentaires (p. 152, par exemple), indiquer l'édition du *Dictionnaire du commerce* de Savary à laquelle il renvoie de préférence (p. 15, note 2). Tel qu'il est, son livre n'en est pas moins un travail méritoire, utile, pour lequel l'auteur a droit à tous nos remerciements.

HENRI FROIDEVAUX.

Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge, par M. DELOCHE (Extr. des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*). Paris, Klincksieck, 1896, in-4 de 112 p. — Prix : 4 fr. 40.

Le mémoire du savant académicien comble une lacune ; ce n'est pas simplement une dissertation archéologique, ce n'est pas non plus une étude des anneaux au point de vue de l'art. L'auteur a voulu préciser le droit de porter un anneau, en métal désigné suivant la condition de la personne, à diverses époques depuis les temps antiques jusqu'à l'époque barbare. Il passe en revue tout ce qui touche à la distinction des classes et, particulièrement, à la condition originelle des personnes.

Primitivement, l'anneau est en fer ; du VIe au IVe siècle, les sénateurs envoyés en ambassade ont seuls l'anneau en or ; pendant deux siècles ensuite, la noblesse sénatoriale, ainsi que les chevaliers *equo publico*, porte l'anneau en or qui, peu à peu, est attribué à la milice et à tous les hommes nés libres ; les affranchis ont l'anneau en argent, les esclaves, la bague en fer. M. Deloche consacre des chapitres particuliers aux Gallo-Romains, aux femmes, aux prêtres païens, aux évêques et abbés chrétiens. Il s'occupe enfin des anneaux sigillaires qui, au moyen âge, furent remplacés par les sceaux et par les signets.

Ce mémoire, rédigé avec l'érudition et la critique qui sont une des qualités des travaux de M. Deloche, offre un grand intérêt et ne peut manquer d'être apprécié par tous ceux qui veulent être mis au courant des institutions et des usages anciens.

B.

Fénelon, Erzbischof von Cambrai. Ein Lebensbild, von RICH. MAHRENHOLTZ. Leipzig, Renger, 1896, in-8 de VII-188 p.

Il n'y a pas qu'en France qu'on s'occupe de la vieille querelle de Bossuet et de Fénelon : un Allemand protestant vient de consacrer à l'apologie de l'archevêque de Cambrai un petit volume plein de faits et d'arguments. Ce lettré d'outre-Rhin connaît bien notre grand siècle ; mais il suit non moins les travaux contemporains. Et il semble avoir été tant soit peu impatienté par ce regain de popularité classique qu'on a voulu dans ces dernières années donner à Bossuet. S'il n'a pas suivi les

fameuses leçons de M. Brunetière à la Sorbonne, il a lu avec l'esprit le plus critique les travaux du savant professeur à la Faculté des lettres, M. Crouslé, et surtout il a étudié, non sans indignation, l'ouvrage, déjà vieux de dix ans, de M. Douen, sur *l'Intolérance de Fénelon*. Il est ainsi devenu une sorte de défenseur juré de l'auteur du *Télémaque* et a voulu se porter garant des vertus épiscopales du prélat grand seigneur.

M. Mahrenholtz prend Fénelon à son enfance; il établit la sincérité de sa vocation religieuse; il insiste sur sa tolérance vis-à-vis des protestants, et démontre que, contrairement à Bossuet, il n'approuva jamais la révocation de l'édit de Nantes, et que, tandis que beaucoup de catholiques poussaient Louvois et Louis XIV aux mesures de rigueur contre les dissidents, il n'était préoccupé que de convertir ses ouailles par la prédication, par la persuasion, par la tolérance en un mot. Et il faut avouer que ce système convenait bien plus à son caractère. N'a-t-il pas en politique suivi les mêmes doctrines ? Ses principes pour l'éducation des princes n'étaient-ils pas ceux du sage Ulysse, et ne rêvait-il pas une égalité et une fraternité universelles, dont Bossuet n'avait pas même la notion ? Il y a beaucoup de vérité dans toutes ces observations. Peut-être l'auteur est-il moins heureux quand il aborde les graves questions du quiétisme ou du jansénisme. Fénelon, dans ses luttes théologiques, fut évidemment battu par Bossuet, et il n'accepta sa condamnation que dans la mesure où un évêque orthodoxe ne pouvait faire autrement. M. Mahrenholtz semble mieux inspiré lorsqu'il met en relief les qualités sacerdotales de l'archevêque de Cambrai, en s'appuyant sur ses instructions pastorales et sa correspondance. En résumé, il est curieux de voir un étranger à notre langue, à nos mœurs, à notre religion, connaître si bien son sujet et juger avec une telle impartialité un personnage célèbre, que la mode a, sans motifs, déprécié dans son propre pays.

G. Baguenault de Puchesse.

Souvenirs d'un historien de Napoléon. — Mémorial de J. de Norvins, publié avec un avertissement et des notes par L. de Lanzac de Laborie. T. III, 1802-1810. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 356 p., portrait en héliogravure. — Prix : 7 fr. 50.

S'il est un homme qui semble avoir été poursuivi par la mauvaise fortune, c'est assurément Norvins, tel que nous le représente le troisième volume de ses *Mémoires*. Sauvé de la captivité par le 18 brumaire, secrétaire général de la préfecture de la Seine, il avait quitté un poste qui lui convenait et un préfet qui l'appréciait pour suivre à Saint-Domingue son ami le général Leclerc. Il s'y était comporté vaillamment; il y avait échappé à la fièvre jaune, — ce fut sa seule chance; mais la faiblesse qui en fut la suite et la mort de Leclerc le forcèrent à revenir en France, sans place et sans grade. L'Empereur lui fit l'accueil le plus

gracieux et il se prit à rêver d'un bel avenir ; mais l'hostilité du ministre de la marine Décrès modifia les intentions de l'Empereur : Norvins ne fut pas employé. Il donne d'ailleurs à ce revirement une raison plus profonde et qui doit être la vraie : Napoléon, comme tous les despotes heureux, n'aimait pas ceux qui lui rappelaient un échec, et Norvins était pour lui, à une heure où il n'avait eu que des succès, le témoin vivant de la désastreuse aventure de Saint-Domingue. Repoussé du côté du maître, le malheureux fonctionnaire sans fonctions se retourna du côté de la famille du Premier Consul et des ministres. Joseph, en disgrâce comme lui, l'assure qu'il lui donnera une place dès qu'il sera rentré lui-même en faveur. Joseph est nommé roi de Naples ; il tourne le dos à Norvins. A son départ d'Haïti, Pauline, la veuve de Leclerc, lui a promis son appui ; rentrée en France, la *diva Paolina* ne songe plus au bras droit de son mari. Talleyrand l'engage à entrer dans la diplomatie et ne lui trouve pas de place. Cambacérès lui promet un titre d'auditeur au conseil d'État, et quand Norvins lui rappelle sa promesse, se contente de lui répondre : « Vous êtes trop vieux. » Joséphine elle-même, malgré l'intérêt qu'elle lui porte, ne peut le tirer de l'obscurité et de l'inaction. Un moment, il jouit à Brienne, — faveur inespérée, — d'un tête-à-tête avec l'Empereur, lui rappelle ses services et ses désirs, obtient une espérance. Quelque temps après, Duroc lui apprend qu'il est désigné pour être maréchal des logis du quartier général impérial dans la campagne qui se prépare contre l'Autriche et doit aboutir à Austerlitz, et c'est Philippe de Ségur qui est nommé. Le malheureux Norvins en est réduit à s'engager dans un corps de formation récente et de courte durée, les gendarmes d'ordonnance, et il finit par échouer, avec un titre assez vague, à la cour du jeune roi de Westphalie, Jérôme Bonaparte, où les déboires ne lui manquent pas non plus. Ce ne fut qu'en 1810 qu'il obtint enfin un poste sérieux, celui de directeur de la police à Rome, avec le général Miollis.

C'est donc, à proprement parler, le récit de ces déceptions de l'historien de Napoléon que contient ce troisième volume des Mémoires : récit intéressant d'ailleurs, plein d'humour, entremêlé d'anecdotes piquantes. Il est vraiment fâcheux qu'il s'arrête précisément à cette date et que l'histoire du séjour de Norvins à Rome ait été égarée ou volée. Nous perdons là assurément, — ne fût-ce qu'à en juger par l'amusant récit, donné en appendice, d'un voyage de Fouché à Rome, — de curieux chapitres, qui eussent bien complété la très attachante publication de M. de Laborie. Espérons qu'il lui donnera une suite en éditant à leur tour des Mémoires qu'il cite à plusieurs reprises et qui dorment encore dans les cartons, ceux d'un ami de Norvins, le vicomte d'Espinchal.

M. de la Rocheterie.

BULLETIN

Sacrae liturgiae Compendium. Lectiones liturgicae.... olim habitae ab Em.- J. Pourbaix, episc. titul. Eudociad. ....quas sedulo recognitas, etc. edidit F. X. Coppin. Parisiis, Retaux, 1897, in-8 de xxiii-613 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. le chanoine Coppin, professeur de liturgie au grand séminaire de Tournai, vient de rééditer le *Compendium sacrae liturgiae* d'un de ses prédécesseurs, Mgr Pourbaix, auxiliaire de Mgr du Roussaux. Nous ne saurions trop louer la méthode concise et la lucidité de style avec lesquelles sont exposées dans ce livre consciencieux les multiples prescriptions des rubriques. Les deux savants professeurs, après avoir établi dans une vingtaine de pages les principes de la science liturgique, divisent leur travail en trois grandes parties où sont examinées, par demandes et par réponses, les rubriques du bréviaire romain, celles du Missel et celles du Rituel. Nous aurions peut-être préféré voir donner une plus grande extension à quelques-unes des subdivisions de ces trois parties principales, par exemple aux chapitres consacrés au propre du temps et à celui des saints, qui sont réellement un peu trop succincts, mais cette remarque n'enlève rien au mérite de l'ouvrage destiné surtout aux élèves des séminaires, et condamné par conséquent à ne pas dépasser le volume d'un manuel d'étude. — Les décisions récentes des congrégations romaines ont été fidèlement recueillies et les modifications apportées par elles depuis le commencement de l'impression de l'ouvrage font l'objet d'un chapitre spécial ajouté à la préface.

G. P.

Théorie nouvelle de la vie, par Félix Le Dantec. Paris, Alcan, 1895, in-8 de 323 p. — Prix : 6 fr.

Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente, par le même. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 158 p. — Prix : 2 fr. 50.

La vie des êtres organisés n'est que la résultante des vies élémentaires des « plastides, » c'est-à-dire des cellules innombrables dont se compose chaque organisme. Et la vie « plastidiaire » ou élémentaire résulte elle-même des réactions chimiques entre les atomes composants de chaque cellule ou plastide. Les cellules naissent, se développent, meurent, laissant la place à de nouvelles cellules, et lorsque le nombre des cellules qui disparaissent surpasse le nombre des cellules nouvelles, c'est le déclin de la vie de l'ensemble, de la vie « polyplastidiaire, » laquelle s'éteint à son tour. Toutefois, la mort de l'organisme peut précéder la mort élémentaire des cellules; elle résulte alors « d'une discontinuité nerveuse » qui empêche la « sommation » des vies élémentaires. Telle est, résumée en quelques mots, *la Théorie nouvelle de la vie*, de M. Le Dantec. Quant aux phénomènes d'ordre moral, intellectuel, volontaire, rationnel, ce ne sont pas, à proprement parler, des phénomènes, mais seulement des « épiphénomènes, » provenance accessoire des phénomènes physiologiques, les seuls vrais phénomènes. Nous avons ainsi l'illusion de la conscience, l'illusion de la volonté, l'illusion de l'intelligence, l'illusion de la raison, rien que des illusions résultant de ce que, étant tous conformés de la même manière, nos sens saisissent les choses également de la même manière. Mais ce que nous prenons pour des vues intellectuelles, pour des actes volontaires, est fatalement déterminé par le jeu de nos organes, lui-même déterminé par l'action des plastides; d'où résulte fatalement que, lorsque la cessation des phénomènes

vitaux est amenée par la mort, à plus forte raison disparaissent les « épiphénomènes, » c'est-à-dire les « illusions » de conscience, de raison, d'âme spirituelle, etc. On le voit, ces deux ouvrages de M. Le Dantec sont une théorie scientifique du matérialisme le plus absolu. Beaucoup de science, beaucoup d'observation, beaucoup de subtilité y sont dépensées pour arriver à des conclusions d'une fausseté manifeste. Pourquoi? Parce que l'auteur a été guidé constamment par une idée préconçue et un principe faux, à savoir : que l'on ne peut et que l'on ne doit raisonner et établir de lois que « pour ce qui frappe nos sens. » C'est nier *a priori*, par une affirmation tranchante et sans preuves, tout un monde de phénomènes, de lois qui dépassent les sens et reposent sur une certitude supérieure même au témoignage de ces derniers.

JEAN D'ÉSTIENNE.

La Passion de Notre-Seigneur Émile Zola, ou l'Un Messie devant les jeunes, par LOUIS PILATTE DE BRINN' GAUBAST (AJAX). Paris. Collection bibliophile de l'Aube, in-8 de 15 p. — Prix : 0 fr. 75.

Cette plaquette n'est autre chose qu'un article quelconque contre M. Zola, dont le titre blasphématoire ne sauve ni n'excuse la banalité. Seulement, elle revêt une forme typographique qui n'est pas ordinaire. Un titre vert, une signature qui ne ressemble pas à toutes les autres, et des dessins de femmes, les unes nues, vertes ou noires, les autres vêtues de longues taches noires. Il y a peut-être parmi nos lecteurs des bibliophiles amateurs de ces sortes d'excentricités. C'est à ceux-là seuls que je signale la plaquette de M. Louis Pilatte de Brinn' Gaubast, qui met une croix au-dessous de sa signature. Il doit être de la famille du Sâr Péladan. P. TALON.

Portraits intimes, par ADOLPHE BRISSON. Deuxième série. Paris, Colin et Cie, 1896, in-18 de 358 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre n'est pas très juste. Pour être entré un instant dans le magasin du confiseur Boissier, dans la loge de l'acteur Mounet-Sully, ou dans la chambre de la citoyenne Louise Michel; pour avoir une fois entendu à l'église Saint-Paul le P. Ollivier, au Palais M. Waldeck-Rousseau, a-t-on pour cela pénétré dans l'intime des gens? Pas plus, évidemment, que pour avoir, sa carte de reporter à la main, obtenu cinq minutes d'entretien de la courtoisie de M. Henri de Bornier, de M. Massenet, de l'abbé Daëns ou du prince de Monaco.... Peut-être même, pour recueillir quelques traits piquants, plutôt que d'aller droit aux grands hommes.... du jour, vaudrait-il mieux s'attarder dans l'antichambre et faire causer leurs domestiques. Il n'y a donc rien à apprendre dans ces rapides « interviews, » qui, n'ayant aucune prétention aux idées, devraient en revanche, semble-t-il, être plus riches d'anecdotes. Ce sont, d'ailleurs, toujours les mêmes compliments de convention que l'on sait : M. Brisson, qui écrit évidemment pour les journaux très bourgeois du centre, n'égratigne, avec le P. Ollivier, que les personnalités de droite et de gauche : M. Costa de Beauregard, M. Lockroy ou Mme Séverine. Il a l'admiration qui convient pour Catulle Mendès, Forain et Aurélien Scholl; à plus forte raison pour Yvette Guilbert, Mounet-Sully et Madeleine Broban. Je note à peine deux ou trois « visites » un peu plus fructueuses que les autres : celles faites à la maison des champs de M. F. Coppée, à la mansarde du bon vieux poète André Lemoyne, et à l'observatoire de M. Camille Flammarion, où l'on voit cette chose étrange : un livre relié « en peau de femme; » et l'on y voit aussi un prêtre qui dispense un astronome du billet de confession nécessaire au mariage, à condition qu'il le laissera prendre part à son voyage de noce en ballon!! G. A.

Histoire générale, rédigée conformément aux programmes des écoles normales primaires, par Édouard Driault et G. Monod. Première année. *Les origines. Histoire ancienne des peuples de l'Orient; histoire grecque; histoire romaine; histoire du moyen âge.* — Deuxième année. *Les Temps modernes (1328-1789).* — Troisième année. *Le XIXe siècle (1789-1896).* Paris, Alcan, 1895-1897, 3 vol. in-12 de VII-516 p., IV-620 p., IV-492 p. — Prix : 3 fr. 50, 4 fr. 50, 3 fr. 50.

C'est après avoir longtemps professé dans les écoles normales que M. Édouard Driault a écrit à leur usage ce cours complet d'histoire. Il n'a pas seulement voulu condenser dans ces trois volumes correspondant aux trois années d'étude les notions historiques que doivent posséder les élèves de ces écoles, il s'est encore attaché à leur montrer, par son propre exemple, comment il faut apprendre aux autres après avoir soi-même appris. Chaque volume comprend autant de leçons que les programmes en supposent pour une année. Chaque leçon forme un tout parfaitement délimité : un court sommaire, placé en tête et divisé en paragraphes, indique les grandes lignes du plan; tandis qu'à la fin se trouve une sorte d'index bibliographique mentionnant les principaux ouvrages qui peuvent permettre de compléter les cours et de les contrôler. En groupant ainsi les faits de l'histoire générale, l'auteur prend soin de faire ressortir ceux qui ont été d'une importance capitale pour le développement de l'humanité. Le texte de l'ouvrage est parfaitement approprié à sa destination. En un nombre de pages restreint, l'auteur a su présenter tous les faits marquants de l'histoire universelle sans que nulle part son récit ressemble à une sèche nomenclature de noms et de dates. Il indique la cause des événements, leurs résultats, leur enchaînement, et son exposition, faite sans parti pris et avec un évident désir d'impartialité, est toujours d'une parfaite clarté. Chaque volume se termine par une revision raisonnée. Agréablement écrit, accompagné de nombreuses cartes et gravures, bien choisies et d'une bonne exécution, le travail de M. Driault a été tenu au courant du mouvement historique, et la revision qu'en a faite M. Gabriel Monod garantit l'exactitude du fond : aussi nous semble-t-il appelé à rendre de véritables services au personnel des écoles normales.

Albert Isnard.

Lexicon der deutschen Dichter und Prosaisten des neunzehnten Jahrhunderts, von Franz Bammer. Leipzig, Reclam, 1896, in-16 de 96 p. — Prix : 0 fr. 25.

M. Philippe Reclam, le grand éditeur populaire de Leipzig, nous a envoyé la première livraison du Lexique des poètes et prosateurs allemands du XIXe siècle, qui est donné par M. François Bammer. Dans cette première livraison, l'auteur arrive à la lettre B, et il y aura dix-neuf autres livraisons semblables : il nous est difficile d'apprécier l'ouvrage entier par ce court spécimen, et nous attendrons la fin de cette publication pour en donner une appréciation motivée. Disons cependant que le plan nous paraît intéressant et très pratique; c'est un dictionnaire de contemporains spécial, destiné à rendre service à tous ceux qui s'occupent de littérature.

Mensch.

L'Animo di Torquato Tasso rispecchiato ne' suoi scritti, da Felice Vismara. Milan, Hœpli, 1895, in-12 de 159 p.

Cette brève étude sur *l'Esprit du Tasse réfléchi dans ses écrits* est l'un des deux travaux jugés dignes d'une médaille d'argent dans le concours ouvert entre les étudiants des Facultés des lettres et de philosophie des Universités d'Italie, à l'occasion du troisième centenaire de la mort du grand poète. Ce concours, ouvert le 1er janvier 1895, fut clos le 31 mars suivant. Pour qui

connaît l'œuvre du Tasse, ces trois mois sembleront courts. Et, en effet, il n'est sorti de cette épreuve que des travaux qui ne sont pas sans intérêt, comme celui de M. Vismara, mais que l'on peut se dispenser de lire, même si l'on fait profession de « tassisme. » — La « bibliographie du troisième centenaire du Tasse, » qui termine ce petit livre, a été refaite depuis, d'une manière bien supérieure, par M. Angelo Solerti. LÉON DOREZ.

CORRESPONDANCE

A Monsieur Geoffroy de Grandmaison

MONSIEUR,

Vous avez bien voulu parler aux lecteurs du *Polybiblion* (t. LXXIX, p. 442-445) des *Mémoires du baron d'Haussez*. Je me suis vu associer à cette publication par mon éminent ami le comte de Circourt, et j'ai dû continuer seul une tâche qui n'était pas complètement terminée. C'est ce qui m'autorise à vous remercier d'avoir relevé des erreurs dont parfois la rectification pourra améliorer une édition nouvelle, et aussi à vous adresser quelques observations touchant certaines parties de votre minutieux article.

Vous traitez très favorablement notre introduction, tout en y trouvant un peu longues des digressions sur la décentralisation. Peut-être n'est-il pas inutile de rappeler ce qui nous y a conduits. Le 14 novembre 1862, Monsieur le comte de Chambord, dans une de ces communications qu'il adressait fréquemment aux royalistes, exposait magnifiquement les avantages de la décentralisation. Sur des notes de M. le comte de Circourt qui réfléchissaient les idées du Prince et par l'ordre de celui-ci, M. Vaillant, directeur du *Vœu national* de Metz, et moi écrivîmes une brochure, *Décentralisation et Régime représentatif*, dont deux éditions furent rapidement enlevées et qui précéda de plus d'un an les travaux analogues de Nancy. J'aime, je l'avoue, à rappeler l'initiative de Monsieur le comte de Chambord, et, dans ce moment où une question qui lui était chère préoccupe tant d'esprits sérieux, il ne nous a pas paru déplacé de nous y arrêter épisodiquement.

Je crains que ce que vous dites de notre bienveillance aimable pour M. d'Haussez ne nous fasse soupçonner de partialité. Nous avons tâché de peindre l'ancien ministre tel qu'il nous apparaissait avec ses qualités et ses défauts. Rappelez-vous, Monsieur, je vous en prie, la manière fort nette, rude même, avec laquelle nous avons parlé de sa défaillance aux Cent-Jours (p. 38 et note de la p. 154 du t. Ier des *Mémoires*).

Vous dites que le duc de Richelieu n'émigra pas en 1789. Je lis dans la *Correspondance du comte de Serre*, tome II, page 40 : « Armand-Emmanuel du Plessis, duc de Richelieu, né à Paris le 25 septembre 1766, avait quitté la France en 1789. » — Vous demandez comment Louis XVIII aurait pu confier à M. Corvelle le portefeuille des finances en 1813. On a imprimé un 3 au lieu d'un 5.

Vous nous reprenez d'avoir fait naître M. de Sèze en 1748 au lieu de 1749. Nous nous trouvons d'accord avec le *Dictionnaire de Bouillet*, la *Correspondance du comte de Serre*, etc.; mais je ne vois pas d'inconvénient à donner à M. de Sèze un an de moins.

Je ne comprends pas la phrase suivante : « M. de Breteuil serait né le 29; c'est le 27 mars 1781; » et c'est précisément ce que nous avons écrit.

Vous pensez qu'il y a confusion à nommer « Journées de juin » l'émeute qui suivit l'enterrement du général Lamarque. Certes, il y eut les sanglantes journées des 23, 24, 25 et 26 juin 1848, mais la sédition de 1832 fut assez

grave pour mériter aussi ce nom de journées, qui apparaît tant de fois dans notre histoire d'une manière sinistre, et si vous ne dédaignez pas d'ouvrir le *Dictionnaire de Bouillet*, vous y trouverez la mention de cette révolte sous ce titre : « Juin 1832, journées des 5 et 6 juin; » et dans l'article Lamarque, vous remarquerez ce renvoi : « V. Journées des 5 et 6 juin. »

Une faute d'impression nous a fait écrire que l'amiral de Rigny était né en 1773 : vous voulez bien me dire que ce fut en 1782; mais je crois qu'il vint au monde à Toul en 1783. Le comte de Serre dit en 1785 (t. III, p. 491).

Dans les Mémoires de Castellane, j'avais lu, comme nous l'avons rappelé tome II, page 265, que le baron de Glandevès refusa de prêter serment à Louis-Philippe; mais le *Dictionnaire des parlementaires* (t. III, p. 194) dit tout le contraire : « Le baron de Glandevès ne refusa pas de prêter serment à Louis-Philippe; il resta à la Chambre haute jusqu'à sa mort (1832). »

A propos de Chateaubriand, vous renvoyez à la page 248; or il n'est question de Chateaubriand ni à la page 248 du tome I ni à celle du tome II des *Mémoires du baron d'Haussez.*

Un *n* a pris indûment la place d'un *u* dans le nom du député massacré au 1er prairial. Vous redressez cette erreur et vous en faites une petite en écrivant Feraud au lieu de Ferraud.

Vous démolissez de fond en comble ce que j'ai dit de M. Franchet. Sur ce personnage de second ordre, je n'ai trouvé des renseignements que dans le *Dictionnaire de la conversation,* et je les ai reproduits exactement.

Vous signalez avec raison une erreur de date et d'attribution au sujet du prince de Polignac, et vous ajoutez qu'il n'est pas mort en Angleterre en 1847. Il n'est pas mort, non plus, comme vous l'avancez, à Versailles le 29 mars. De Serre le fait mourir à Paris le 20 mars; mais, d'après le plus grand nombre des biographies, il est mort à Saint-Germain-en-Laye le 30 mars. Ce qui d'ailleurs ne change rien aux Ordonnances et à la Révolution de juillet.

Vous dites qu'une *malchance* s'est attachée aux dates de la naissance et du décès des pairs de France. Plusieurs erreurs peuvent, comme vous le reconnaissez, être mises sur le compte de fautes typographiques, mais je ne saurais accepter toutes vos rectifications. Je crois que M. de Sainte-Aulaire est mort le 12 novembre 1854 (l'*Annuaire* de Borel d'Hauterive dit le 13), M. Lainé le 25 décembre 1835, et que M. de Saint-Cricq mourut à Pau et non à Paris.

Pour Mgr Frayssinous, on balance entre 1841 et 1842.

Quant à M. de Chabrol de Crouzol, nous avons dit, comme le *Dictionnaire de la conversation*, qu'il mourut en 1839. Vous dites le 8 octobre 1836, le *Dictionnaire des parlementaires* donne pour date le 7 octobre 1836, et la *Biographie générale*, de même que le comte de Serre (tome III, p. 512), le 7 août de la même année. On a l'embarras du choix. — Jusqu'à plus ample informé, nous croirons que M. Siméon a pu mourir le 19 aussi bien que le 30 janvier 1848.

Mais n'est-ce pas trop s'arrêter à de pareilles discussions? A moins de parcourir une partie de la France et de chercher dans une masse de registres de l'état civil les deux ou trois cents noms cités dans les *Mémoires du baron d'Haussez*, il fallait bien se résoudre à consulter les biographies, et il y règne souvent un tel désaccord, qu'il est prudent, en pareille matière, de ne pas prendre un ton trop affirmatif.

Vos observations, qui ne sont pas toutes irréfragables, portent sur une trentaine de notes; or, dans nos deux volumes, il y en a plus de deux cent trente, plusieurs fort amples et offrant des confrontations avec d'autres Mémoires; beaucoup émanent de mon ami si savant et si regretté, le comte

de Circourt, et traitent non seulement d'importantes questions historiques, politiques et administratives, mais éclairent aussi les faits relatifs à la glorieuse expédition d'Alger, à laquelle leur auteur avait bien jeune pris part.

Quelles que soient nos erreurs, j'espère qu'elles n'enlèveront pas à notre publication une valeur qui pourrait sembler fort diminuée par la conclusion de votre article. Ah! Monsieur, comme il est difficile de ne pas se tromper! Vous-même n'en donnez-vous pas la preuve? Ne pourrait-on vous demander pourquoi vous faites de Mme la duchesse d'Almazan la petite-fille et non l'arrière-petite-fille de l'ancien ministre? — Une erreur plus singulière : vous avancez que M. d'Haussez, avant ses Mémoires, « avait écrit entre autres choses encore : *d'abord* une autobiographie sous le titre significatif de *Moi*. » Vous avez pu oublier ce que, dans l'introduction, il est dit de l'époque où ce livre fut composé. Mais vous citez la bibliographie des œuvres nombreuses de l'ancien ministre, vous pouviez y voir que ce livre *Moi*, loin d'avoir été composé *d'abord*, fut le dernier qu'écrivit M. d'Haussez : il parut en 1854, et ce fut le 10 novembre de cette année que M. d'Haussez mourut.

Avec de nouveau mes remerciements pour ce que votre article peut nous offrir de profitable, je vous prie, Monsieur, d'agréer l'assurance de mes sentiments très distingués. COMTE DE PUYMAIGRE.

Paris, le 2 juin 1897.

A Monsieur le comte de Puymaigre.

Paris, 5 juin 1897.

MONSIEUR LE COMTE,

Un modeste compte rendu bibliographique ne méritait pas une longue lettre et je suis votre débiteur pour les remerciements que vous me faites l'honneur de m'adresser.

J'avais consacré dans l'*Univers* aux intéressants *Mémoires du baron d'Haussez* un article dont Mme la duchesse d'Almazan, en particulier, a bien voulu me féliciter; j'ai réservé pour le *Polybiblion* les quelques remarques techniques qui ont fait l'objet de mes critiques et de vos observations. Relever ces détails eût été de la minutie dans une étude d'histoire; ils étaient à leur place, il me semble, dans une revue bibliographique. Ils étaient même nécessaires, sous peine de faire peser sur cette revue — dont nous sommes tous deux les collaborateurs — le reproche de partialité.

Vous voulez bien, dans votre lettre, m'indiquer comment les erreurs que j'ai pris la liberté de signaler ont été produites; puisque vous tombez d'accord que ce sont des négligences, je n'ai plus à me défendre d'avoir eu la tâche ingrate de les condamner. Bouillet et le *Dictionnaire de la conversation* ne sont peut-être pas des sources de premier ordre et je n'oserais m'y confier pleinement. Les dates que j'ai données de la mort de MM. Lainé, de Chabrol, etc., sont exactes, je vous assure; pour Mgr Frayssinous, ne balancez plus et dites hardiment que c'est le 12 décembre 1841 qu'il est décédé.

Je ne pense pas que ces taches, relatives aux Notes et non au texte, infirment en rien le mérite des *Mémoires* dont j'ai plus que personne proclamé la valeur. Elles auraient presque un avantage à mes yeux, puisqu'elles me fournissent l'occasion de vous dire l'estime que je professe pour votre caractère et votre talent. Cependant, je ne voudrais pas abuser et je vous demande de considérer comme terminée une petite « polémique » qu'il était bien loin de ma pensée de faire naître et qui n'intéresserait sans doute pas plus longtemps nos lecteurs.

Veuillez agréer, Monsieur le comte, l'assurance respectueuse de ma considération très distinguée. GEOFFROY DE GRANDMAISON.

CHRONIQUE

Nécrologie. — M. Hippolyte Blanc est mort à Paris, le 16 juin, âgé de soixante-dix-sept ans. Né en 1820, il fit sa carrière dans l'administration et fut attaché au ministère de la justice et des cultes, où il devint chef de division. C'est à cette époque qu'il publia ses premiers ouvrages : recherches statistiques et travaux d'histoire religieuse. Lorsqu'il eut pris sa retraite avec le titre de chef de division honoraire et la croix de chevalier de la Légion d'honneur, il consacra de tout cœur ses loisirs aux œuvres ouvrières. M. Maurice Maignen, qu'il connut à la maison de Notre-Dame de Nazareth, le poussa vers l'étude du passé ouvrier. M. Blanc se mit avec ardeur à ce travail; esprit consciencieux et difficile, il voulut voir et contrôler par lui-même tous les documents; il dut, pour cela, recueillir avec une longue patience les éléments d'une *Bibliographie des corporations de métiers*, qui fut publiée en 1885 par la Société bibliographique. Depuis lors il n'avait cessé d'accroître cette bibliographie, et les nouvelles indications réunies par lui étaient assez considérables pour nécessiter une nouvelle édition, à laquelle il travaillait quand la mort est venue le frapper. Toujours prêt à se mettre au service de la cause catholique, M. Blanc n'avait pas hésité, en 1881, malgré son âge déjà avancé, à aller fonder à Nevers la *Croix du Nivernais* et à en être le principal rédacteur pendant deux années. Nous donnons ici une liste, que nous aurions voulu rendre plus complète, des publications du regretté savant : *De l'Inspiration des Camisards* (Paris, 1859, in-18); — *Étude sur le recrutement de l'armée* (Strasbourg, 1862, in-8. Extrait du *Journal de la Société de statistique de Paris*); — *Du Suicide en France* (Strasbourg, 1862, in-8. Extrait du même recueil); — *Simple argument à l'usage de ceux qui ne veulent pas argumenter* (Paris, 1864, in-8); — *Le Merveilleux dans le jansénisme* (Paris, 1865, in-8); — *Les Compagnies des corporations de métiers et l'organisation ouvrière du XIIIe au XVIIIe siècle* (Paris, 1883, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Lectures sur la géographie industrielle et commerciale* (Paris, 1884, in-16); — *Le Régime du travail dans les arts et métiers avant 1789* (Paris, 1885, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *L'Atelier dans les anciennes corporations de métiers* (Paris, 1885, in-8. Extrait du même recueil); — *Bibliographie des corporations ouvrières avant 1789* (Paris, 1885, in-8); — *La Propriété du métier avant 1789* (Paris, 1886, in-8); — *Le Roi et les Corporations* (Paris, 1886, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Fragment d'une monographie des anciennes corporations ouvrières* (Montluçon, 1887, in-8); — *Les Anciennes Corporations ouvrières* (Paris, 1887, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *Les Corporations de métiers, leur histoire, leur esprit, leur avenir* (Paris, 1888, in-18); — *Des Anciennes Corporations ouvrières de Nevers* (Nevers, 1888, in-8. Extrait du *Bulletin de la Société nivernaise des lettres, etc.*); — *Les Ouvriers ont-ils été victimes de la Révolution?* (Nevers, 1889, in-16); — *La Révolution est-elle satanique?* (Arras, 1890, in-8. Extrait de la *Revue des sciences ecclésiastiques*); — *Saint Louis était-il socialiste d'État?* (Paris, 1890, in-8. Extrait de l'*Association catholique*); — *La Mine aux mineurs avant 1789* (Paris, 1890, in-8. Extrait du même recueil); — *Le Mineur en dehors du régime corporatif* (Paris, 1891, in-8. Extrait du même recueil); — *Table synoptique du livre des métiers* (Bar-le-Duc, 1892, in-8); — *Les Anciennes Corporations ouvrières* (Langres, 1895, in-18. Extrait de l'*Ami du clergé*).

— M. Paul Schützenberger, l'éminent professeur de chimie au Collège de France, est mort le 26 juin, à Mézy (Seine-et-Oise). Né le 23 décembre 1829, à Strasbourg, dont son père, jurisconsulte distingué, fut maire sous Louis-

Philippe, il fit ses études médicales et prit le doctorat à l'Université de cette ville (1855). Professeur de chimie à l'École supérieure des sciences de Mulhouse, il fut appelé à la Faculté des sciences de Paris avec le titre de directeur adjoint du laboratoire de chimie. Il devint bientôt chef des travaux chimiques au Collège de France, fonctions qu'il exerça jusqu'au moment où on lui donna la chaire de chimie dans cet établissement (1876). Quelques années plus tard l'Académie de médecine lui accorda le fauteuil de Dumas dans la section de chimie (1884), et l'Académie des sciences reconnaissait à son tour ses mérites éminents en le choisissant comme successeur de Debray (1888). Outre quelques ouvrages de longue haleine, parmi lesquels son *Traité de chimie générale* est le plus considérable, M. Schützenberger a publié un assez grand nombre de mémoires. Nous citerons ici : *Chimie appliquée à la physiologie animale, à la pathologie et au diagnostic médical* (Paris, 1864, in-8) ; — *Des couleurs*, traduit de l'allemand de E. Brücke (Paris, 1866, in-12) ; — *Traité des matières colorantes* (Paris, 1866, 2 vol. in-8) ; — *Leçons de chimie professées à la Société chimique de Paris en 1866 et en 1867* (Paris, 1868, in-8), avec MM. Sainte-Claire Deville et F.-P. Le Roux ; — *Leçons de chimie professées à la Société chimique de Paris en 1868 et en 1869* (Paris, 1870, in-8), avec MM. Friedel, Debérain, Le Roux, Gautier et Tollens ; — *Les Fermentations* (Paris, 1875, in-8), formant le tome XIII de la *Bibliothèque scientifique internationale* ; — *Traité de chimie générale* (Paris, 1879-1896, 8 vol. gr. in-8) ; — *Éléments de chimie pour l'enseignement de la chimie dans la classe de philosophie* (Paris, 1881, in-12) ; — dans les *Comptes rendus hebdomadaires de l'Académie des sciences*, les mémoires suivants : *Recherches sur la cochenille* (t. XLVI, 1er sem. 1858) ; — *Sur quelques produits d'oxydation de la morphine sous l'influence de l'acide azoteux* (ibid.) ; — *Recherches sur la cinchonine* (ibid.) ; — *Note sur deux nouveaux dérivés de la quinine et de la cinchonine* (ibid.) ; — *Recherche sur les alcaloïdes de la noix vomique* (ibid.) ; — *Note concernant un produit de l'action de l'acide azoteux sur la naphtalidame*, avec M. Vilmann (ibid.) ; — *Recherches sur la strychnine* (t. XLVII, 2e sem. 1858) ; — *Recherches sur la quinine* (ibid.) ; — *Dérivés benzoïques de la quinine, de la cinchonine et de la strychnine* (ibid.) ; — *Dérivés sulfuriques des alcaloïdes végétaux* (ibid.) ; — *Note sur la phtalamine* (ibid.) ; — *Mémoire sur la matière colorante de la gaude* (t. LII, 1er sem. 1861), avec M. Paraf ; — *Substitution des corps électro-négatifs aux métaux dans les sels oxygénés* (ibid.) ; — *Action de l'ammoniaque caustique sur les substances organiques* (ibid.) ; — *Produits de décomposition du benzoate d'iode sous l'influence de la chaleur* (ibid.) ; — *Combinaisons des acides entre eux* (t. LIII, 2e sem. 1861) ; — *Un nouveau Dérivé de l'acide benzoïque* (ibid.), avec M. Sengenwald ; — *L'Acétate de cyanogène* (t. LIV, 1er sem. 1862) ; — *Nouvelles Recherches sur l'acétate d'iode* (ibid.) ; — *Action du protochlorure d'iode sur quelques substances organiques* (ibid.), avec M. Sengenwald ; — *Nouveaux Dérivés de l'indigotine* (t. LXI, 2e sem. 1865) ; — *Action de l'acide acétique anhydre sur la cellulose, etc.* (ibid.) ; — *Moyen rapide et pratique de préparer le gaz méthyle* (ibid.) ; — *Composé nouveau de platine* (t. LXVI, 1er sem. 1868) ; — *Cristallisation du soufre* (ibid.) ; — *Réactions donnant lieu à la formation de l'oxychlorure de carbone* (ibid.) ; — *Nouvel Acétate de chrome* (ibid.) ; — *Nouvelles Recherches sur l'action du gaz hypochloreux sec sur un mélange d'iode et d'anhydride acétique* (ibid.) ; — *Nouvelles recherches concernant l'action du gaz hypochloreux sur un mélange d'iode et d'anhydride acétique* (t. LXVII, 2e sem. 1868) ; — *Sur les diverses matières colorantes que renferme la graine de Perse* (ibid.) ; — *Dérivés acétiques des substances hydrocarbonées*, avec M. Naudin (t. LXVIII, 1er sem. 1869) ; — *Nouvel Acide du soufre* (t. LXIX, 2e sem. 1869) ; — *Synthèse des glucosides* (ibid.) ; — *Action de*

l'anhydride sulfurique sur le perchlorure de carbone (ibid.); — *Combinaisons du protochlorure de platine avec l'oxyde de carbone* (t. LXX, 1er sem. 1870); — *Recherches sur le platine* (ibid.); — *Les Composés phosphoplatiniques* (ibid.); — *Nouveau Procédé de dosage de l'oxygène libre* (t. LXXV, 2e sem. 1872), avec M. Gérardin; — *Combinaison nouvelle de brome et d'éther* (ibid.); — *Action de l'iode sur quelques carbures d'hydrogène de la série aromatique* (ibid.); — *Recherches sur le pouvoir oxydant du sang* (t. LXXVI, 1er sem. 1873), avec M. Risler; — *Action de l'oxygène dissous dans l'eau sur les réducteurs*, avec le même (ibid.); — *Respiration des végétaux aquatiques immergés* (t. LXXVII, 2e sem. 1873), avec M. Quinquaud; — *Faits pour servir à l'histoire de la levure de bière* (t. LXXVIII, 1er sem. 1874); — *Expérience concernant les combustions au sein de l'organisme animal* (ibid.); — *Recherches sur les matières albuminoïdes* (t. LXXX, 1er sem. 1875); — *Sur une fermentation butyrique spéciale* (ibid. et t. LXXXI); — *Fermentation butyrique provoquée par les végétaux aquatiques immergés dans l'eau sucrée* (ibid.); — *Recherches sur le carbone de la fonte blanche*, avec M. Bourgeois (ibid.); — *Constitution des matières albuminoïdes* (t. LXXXI, 2e sem. 1875); — *Constitution de la fibroïne et de la soie* (ibid.), avec M. Bourgeois; — *Constitution des matières collagènes*, avec le même (t. LXXXII, 1er sem. 1876); — *Note sur un nouveau dérivé des matières albuminoïdes* (t. LXXXIV, 1er sem. 1877); — *Action de l'eau sur les chlorures d'iode* (ibid.); — *Nouveau dérivé de l'indigotine* (t. LXXXV, 2e sem. 1877); — *Sur la combustion des gaz* (t. LXXXVI, 1er sem. 1878); — *Constitution de la laine* (ibid.); — *Modification allotropique du cuivre* (ibid.); — *Allotropie métallique* (ibid.); — *Recherches sur la levure de bière* (t. LXXXVIII, 1er sem. 1879), avec M. Destrem; — *Sur la fermentation alcoolique*, avec le même (ibid.); — *Azoture de silicium* (t. LXXXIX, 2e sem. 1879); — *Composition des pétroles du Caucase*, avec M. Ionine (t. XCI, 2e sem. 1880); — *Hydrosulfite de soude* (t. XCII, 1er sem. 1881); — *Sur le silicium*, avec M. Colson (ibid. et t. XCIV, 1er sem. 1882); — *Sur un radical métallique* (t. XCVIII, 1er sem. 1884); — *Recherches sur la combustion respiratoire* (ibid.); — *Sur quelques phénomènes d'occlusion* (ibid.); — *Recherches sur la synthèse des matières albuminoïdes et protéiques* (t. CVI, 1er sem. 1888); — *Phénomènes qui se produisent pendant la condensation des gaz carbonés sous l'influence de l'effluve* (t. CX, 1er sem. 1890); — *Condensation de l'oxyde de carbone* (ibid.); — *Condensation de la vapeur de benzine et de l'acétylène* (ibid.); — *Faits relatifs à l'histoire du carbone* (t. CXI, 2e sem. 1890); — *Nouvelles Recherches sur l'effluve* (ibid.); — *Sur un sulfocarbone de platine* (ibid.); — *Synthèse des matières protéiques* (t. CXII, 1er sem. 1891); — *Volatilité du nickel* (t. CXIII, 2e sem. 1891); — *Contribution à l'histoire des composés carbosiliciques* (t. CXIV, 1er sem. 1892); — *Faits touchant l'histoire chimique du nickel* (ibid.); — *Constitution chimique des peptones* (t. CXV, 2e sem. 1892); — *Volatilisation de la silice* (t. CXVI, 1er sem. 1893). Il a également inséré nombre de dissertations savantes dans les *Annales de chimie*, dans le *Bulletin de la Société chimique de Paris*, et, au temps où il était à Mulhouse, dans le *Bulletin de la Société scientifique et industrielle* de cette ville.

— Mgr Sebastian Kneipp, le fameux curé-médecin de Wörishofen, est mort le 16 juin, à Wörishofen. Il était né le 17 mai 1821, à Stefansried, près Ottobeuren, en Bavière. Il exerça d'abord le métier de tisserand, mais son intelligence lui fit obtenir une pension qui lui permit de faire des études ecclésiastiques à Dillingen et à Munich. Ordonné prêtre en 1852, pourvu en 1855 d'une chapellenie, ce n'est qu'en 1881 qu'il fut nommé curé de Wörishofen. Il put alors appliquer le système médical qu'il avait expérimenté dans sa jeunesse, avant même de recevoir la prêtrise, et qui l'avait,

en 1848, sauvé d'une grave maladie. Nul n'ignore plus maintenant ce système de cure d'eau, qu'il a prôné dans des écrits dont le retentissement a été considérable, et le succès merveilleux, non seulement en Allemagne, mais dans toute l'Europe. Wörishofen devint un centre où affluèrent les malades; dans nombre d'endroits la méthode fut appliquée par des partisans enthousiastes; des instituts et des sociétés Kneipp furent établis de divers côtés; le nom du curé Kneipp devint vite populaire, et le Souverain Pontife lui décerna un témoignage de haute considération en le nommant prélat de sa maison. Mgr Kneipp a publié : *Meine Wasserkur* (Kempten, 1887, in-8); — *Bienenbüchlein* (Augsburg, 1888, in-8); — *So sollt ihr leben* (Kempten, 1889, in-8); — *Fritz, der eifrige Viehzüchter* (Augsburg, 1890, in-8); — *Sämmtliche Vorträge gehalten in Wörishofen vom 3 Juni 1890 an* (Kaufbeuren, 1890-1891, in-8); — *Wörishofener Kneippkalender* (Kempten, 1891 et suiv., in-8); — *Pflanzen-Atlas zu Seb. Kneipp's Wasserkur* (Kempten, 1890-1891, in-8); — *Kinderpflege* (Donauwörth, 1891, in-8); — *Rathgeber für Gesunde und Kranke* (Donauwörth, 1891, in-12); — *Volksgesundheitslehre* (Kempten, 1891, in-8); — *Volkstümliche Vorträge* (Wörishofen, 1892, in-8); — *Vortrag über seinen Naturheilverfahren* (Wien, 1892, in-8); — *Vortrag über natürliche Hygieine* (Barmen, 1893, in-8); — *Mein Testament* (Kempten, 1894, in-8); — *Oeffentliche Vorträge* (Kempten, 1894, in-8); — *Wasser thut's freilich* (Zurich, 1895, in-8); — *Ausgewählte Vorträge* (Wörishofen, 1895, 2 vol. in-8). Citons comme traductions françaises : *Vivez ainsi, ou Avis et conseils pratiques pour vivre en bonne santé* (Bruxelles, 1891, in-16, et Strasbourg, 1892, in-12); — *Comment il faut vivre. Avertissements et conseils s'adressant aux malades et aux gens bien portants pour vivre d'après un hygiène simple et raisonnable* (Kempten, 1892, in-8); — *Un mot sur le choléra* (Kempten, 1893, in-8); — *Conférences populaires sur les douches, maillots, bains et ablutions* (Kempten, 1893, in-8); — *Mon Testament. Conseils aux malades et aux gens bien portants* (Bruxelles, 1895, in-12); — *Nouvelles Conférences* (Paris, 1896, in-8).

— Mrs Margaret Oliphant, née Wilson, est morte à Wimbledon, dans le comté de Surrey (Angleterre). Née à Wallyford, dans le Midlothian, en 1828, elle n'avait que vingt et un ans quand elle donna au public son premier roman : *Mrs Margaret Maitland* : cette étude de mœurs écossaises fut accueillie avec faveur, et ce succès décida de la carrière littéraire de la jeune romancière. Depuis lors il ne s'est guère passé d'année qu'elle n'ait mis au jour quelque roman. Quelques-unes de ces œuvres ont eu les honneurs de plusieurs éditions. Mrs Oliphant ne s'est pas bornée à écrire des ouvrages de pure imagination; on lui doit quelques études littéraires et historiques qui ont été fort goûtées. Voici la liste chronologique de ses principales publications : *Mrs Margaret Maitland* (1849, in-8); — *Merkland* (1850, 3 vol. in-8); — *Harry Muir* (1853, 3 vol. in-8); — *Magdalen Hepburn* (1854, 3 vol. in-8); — *Quiet Heart* (1854, in-8); — *Zaidee* (1855, 3 vol. in-8); — *Katie Stewart* (1855, in-12); — *Sundays* (1857, in-12); — *The Athelings or Three gifts* (1857, 3 vol. in-8); — *Orphans* (1857, in-8); — *Lillies leaf* (1859, in-8); — *Adam Graeme of Mossgray* (1860, 3 vol. in-8); — *Home on the Moor* (1860, 3 vol. in-8); — *Agnes Hopetoun's Schools and Holidays* (1862, in-12); — *Life of Edward Irving* (1862, 2 vol. in-8); — *Agnes* (1865, 3 vol. in-8); — *Madonna Mary* (1866, 3 vol. in-8); — *Brownlows* (1868, 3 vol. in-8); — *Chronicles of Carlingford* (1869, in-8); — *Minister's wife* (1869, 3 vol. in-8); — *Historical sketches of the reign of George II* (1869, 2 vol. in-8); — *John* (1870, 2 vol. in-8); — *Three Brothers* (1870, 3 vol. in-8); — *Francis Assisi* (1871, in-8); — *Son of the soil* (1871, in-12); — *Squire Arden* (1871, 3 vol. in-8); — *At his Gates* (1872, 3 vol. in-8); — *Ombra* (1872, 3 vol. in-8); — *Innocent* (1873,

3 vol. in-8); — *May* (1873, 3 vol. in-8); — *Rose in Juni* (1874, 2 vol. in-8); — *For love and life* (1874, 3 vol. in-8); — *The Last of the Mortimers* (1875, in-12); — *Story of Valentine and his brother* (1875, 3 vol. in-8); — *Curate in charge* (1876, 2 vol. in-8); — *Days of my life* (1876, in-12); — *Heart and Cross* (1876, in-12); — *The Makers of Florence : Dante, Giotto, Savonarola* (1876, in-8); — *Phœbe Junior* (1876, 3 vol. in-8); — *Whiteladies* (1876, in-8); — *Young Musgrave* (1877, 3 vol. in-8); — *Mrs Arthur* (1877, 3 vol. in-8); — *Carità* (1877, 3 vol. in-8); — *Dress* (1878, in-8); — *Lucy Crofton* (1878, in-12); — *Primrose Path* (1878, 3 vol. in-8); — *Within the Precincts* (1879, 3 vol. in-8); — *The greatest Heiress in England* (1879, 3 vol. in-8); — *He had will not when he may* (1880, 3 vol. in-8); — *Beleagured city* (1880, in-8); — *Harry Jocelyn* (1881, 3 vol. in-8); — *Literary History of England* (1882, 3 vol. in-8); — *In trust a lady and her lover* (1882, 3 vol. in-8); — *Hester* (1883, 3 vol. in-8); — *It was a lower and his lass* (1883, 3 vol. in-8); — *Ladies Lindores* (1883, 3 vol. in-8); — *Wizard's sons* (1884, 3 vol. in-8); — *Sir Tom* (1884, 3 vol. in-8); — *Madam* (1885, 3 vol. in-8); — *Oliver's bride* (1886, in-12); — *House divided against itself* (1886, 3 vol. in-8); — *Effie Ogilvie* (1886, 2 vol. in-8); — *County gentleman and his family* (1886, 3 vol. in-8); — *The Makers of Veneci* (1887, in-8); — *Son of his Father* (1887, 3 vol. in-8); — *Second son* (1888, 3 vol. in-8); — *Joyce* (1888, 3 vol. in-8); — *Cousin Mary* (1888, in-8); — *Lady Car* (1889, in-8); — *Neighbours on the Green* (1889, 3 vol. in-8); — *Poor Gentleman* (1889, 3 vol. in-8); — *The Duke's daughter* (1890, 3 vol. in-8); — *Kirsteen* (1890, 3 vol. in-8); — *The Mystery of Mrs Blencarron* (1890, in-8); — *Royal Edinburgh* (1890, in-8); — *Sons and Daughters* (1890, in-8); — *Two stories of the Seen and Unseen* (1890, in-8); — *Janet* (1891, 3 vol. in-8); — *Jerusalem* (1891, in-8); — *Railway. Man and his children* (1891, 3 vol. in-8); — *Cuckoo in the nest* (1892, 3 vol. in-8); — *Diana Trelawny* (1892, 2 vol. in-8); — *The Heir presumptive and the heir apparent* (1892, 3 vol. in-8); — *The Marriage of Elinor* (1892, 3 vol. in-8); — *Memoir of Lawrence and Alice Oliphant* (1892, in-8); — *Victorian Age of English literature* (1892, 2 vol. in-8); — *Chalmers* (1893, in-8); — *Sir Tom* (1893, in-8); — *The Sorceress* (1893, 3 vol. in-8); — *A House in Bloomsbury* (1894, 2 vol. in-8); — *Historical sketches of the reign of Queen Anne* (1894, in-8); — *Lady William* (1894, 3 vol. in-8); — *The Prodigals and their inheritance* (1894, 2 vol. in-8); — *Second son* (1894, in-8); — *Who was lost and is found* (1894, in-8); — *Sir Robert's Fortune* (1895, in-8); — *The Makers of modern Rome* (1895, in-8); — *The two strangers* (1895, in-8); — *Child's history of Scotland* (1896, in-12); — *Jeanne d'Arc* (1896, in-8); — *Old Mr Tregold* (1896, in-8); — *The two Marys* (1896, in-8); — *The Injust Steward* (1896, in-8).

— On annonce encore la mort de : M. Andriveau-Goujon, l'éditeur bien connu de géographie, mort à soixante-cinq ans, le 22 juin; — de M. le docteur Anstett, mort à la fin de juin, à Soultz-sous-Forêts (Alsace); — du R. P. Barral, O. P., mort le 8 juin, à Châtillon (Seine); — de M. le docteur Bertrand, mort le 20 juin, à Saint-Servan (Ille-et-Vilaine); — de M. Jean-Etienne Beauverie, ancien président la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon, mort le 16 juin; — de M. le docteur Boivin, mort le 21 juin, à Versailles; — de M. Ludovic Chénard, rédacteur à l'agence Havas, mort le 4 juin; — de M. le docteur Abel Clermont, secrétaire du docteur Potin, mort le 8 juin, âgé de cinquante-deux ans; — du T. C. F. Cyrus, assistant du supérieur général des Frères des écoles chrétiennes, mort le 1er juin, à Saint-Omer; — de M. Depéronne, ancien bâtonnier de l'ordre des avocats de Nancy, mort dans cette ville, le 2 juin; — de M. Gustave Fischbach, directeur du *Journal d'Alsace*, à qui l'on doit des traductions allemandes, notamment de l'*Avare* et des *Précieuses ridicules*, mort le 15 juin,

à Strasbourg ; — de M. Georges Lallemant-Dumontier, ancien élève de l'École des langues orientales, interprète du consulat de France à Shanghaï, mort en mai ; — de M. Edmond Maréchal, bien connu par des manuels d'histoire et notamment par son *Histoire contemporaine*, mort le 17 juin ; — de M. le docteur Jules Maréchal, président de l'Association des médecins du Finistère, médecin principal de la marine en retraite, mort le 26 juin, à Brest ; — de M. Victorien Moride, chimiste, mort à soixante-dix-huit ans, le 22 juin ; — de M. Auguste Oudin, conseiller honoraire à la cour de Rennes et juriste éminent, mort le 10 juin ; — de M. Pénel, rédacteur de la *Croix de Morlaix*, mort dans cette ville, le 14 juin, âgé de soixante-cinq ans ; — de M. Edmond Renard de la Ferrière, mort à cinquante-quatre ans, le 23 juin ; — de M. B. Robidou, ancien rédacteur en chef de l'*Avenir*, mort le 10 juin ; — de M. l'abbé Rouff, professeur au petit séminaire de Notre-Dame des Champs, auteur de diverses publications classiques, mort à cinquante-quatre ans, le 14 juin ; — de M. Eugène Schnerb, conseiller d'État, rédacteur au *XIXe siècle*, mort le 25 juin ; — de M. Félix Schroeder, professeur d'histoire au collège de Melun, mort le 17 juin ; — de M. E. de Teule, ancien professeur de philosophie au collège de Sorèze, mort le 13 juin, à Carcassonne.

— A l'étranger, on annonce la mort de : sir Henry Ayers, mort à Adélaïde (Australie), âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de Mrs. L. George Banks, poète et romancière, morte âgée de soixante-seize ans, le 5 mai, à Londres ; — de M. James Théodore Bent, voyageur anglais, bien connu par son volume *The Cyclades* (1885, in-8), mort à quarante-cinq ans, le 6 mai, à Londres ; — de M. Braun, professeur de médecine à l'Université de Moscou ; — de M. Brassai, le savant mathématicien et botaniste autrichien, mort à Klausenburg, le 24 juin, âgé de cent un ans ; — de miss Harriett G. Brittan, romancière et missionnaire américaine, morte le 30 avril, âgée de soixante-quatorze ans, à San Francisco ; — de M. Alwin Clarke, astronome, mort le 9 juin, à New-York ; — de D. Cayetano Cornet y Mas, rédacteur du *Diario de Barcelona*, mort dans cette ville, le 24 juin, âgé de soixante-douze ans ; — de M. L. Deroubaix, professeur à l'Université libre de Bruxelles ; — de M. Ney Elias, voyageur anglais, mort le 31 mai ; — de M. Jakob von Falke, jadis bibliothécaire du prince Liechtenstein, à Vienne, et connu par des travaux sur l'histoire des arts et de la civilisation, dont le plus considérable est *Die deutsche Trachten- und Modenwelt* (Leipzig, 1858, 2 vol. in-8), mort à soixante-treize ans, le 9 juin ; — de sir Augustus W. Franks, président de la Société des antiquaires de Londres, où il est mort âgé de soixante-douze ans, le 21 mai ; — de M. Karl Remigius Fresenius, éminent chimiste allemand, mort le 11 juin, âgé de soixante-dix-neuf ans, à Wiesbaden ; — du R. P. Governa, jésuite espagnol fort distingué, mort le 26 juin, à Barcelone ; — de M. Richard T. Grant, linguiste, poète et littérateur, mort à New York, le 20 mai ; — de M. Jean Gremaud, professeur d'histoire à l'Université de Fribourg, mort à soixante-quinze ans, le 20 mai ; — de M. Hayden, député à la Chambre des communes et journaliste, mort le 27 juin ; — de M. Ludwig Hirzel, professeur de langue et de littérature allemande à Berne, mort à cinquante-neuf ans, le 1er juin, dans cette ville ; — de M. Horatio King, à qui l'on doit plusieurs volumes, parmi lesquels nous noterons des *Sketches of travel*, mort le 20 mai, âgé de quatre-vingt-six ans, à Washington ; — de M. Wilhelm Kufal, professeur de langues étrangères à Prétoria, mort dans cette ville, à cinquante-quatre ans, le 6 mai ; — de M. Peter Langen, professeur de philologie classique à Münster, mort dans cette ville le 26 mai, à soixante-deux ans ; — du docteur William Thomson Lusk, professeur de physiologie à l'Université, mort à New York, à cinquante-neuf ans, au commencement de

juin; — de M. Franz Mertens, architecte et écrivain d'art, mort à quatre-vingt-dix ans, le 30 mai, à Berlin; — de M. Fritz Müller, naturaliste, mort au Brésil, à Blumenau, âgé de soixante-dix-sept ans, le 21 mai; — du chevalier von Pechan, directeur du cabinet des médailles à Vienne, où il est mort à soixante-sept ans, le 10 juin; — de M. Rudolf Philippi, historien, mort le 28 mai, à Wiesbaden; — de M. William H. Phillips, juriste distingué, mort le 9 mai; — de M. Louis Richard, député au parlement belge, auteur d'une Histoire estimée des finances publiques en Belgique, mort le 26 juin, à Bruxelles; — de M. Julius von Sachs, naturaliste, mort le 29 mai, à soixante-cinq ans, à Wurzbourg; — de M. le baron E. Sommaruga, professeur de chimie à l'Université de Vienne, mort à cinquante-trois ans, le 10 mai; — de M. Karl Stark, connu par ses études de psychiatrie, mort à soixante et un ans, le 21 mai, à Stephansfeld; — du R. P. Valentino Steccanella, l'un des plus vaillants rédacteurs de la *Civiltà cattolica*, qu'il a dirigée pendant quelque temps, dont on cite entre autres ouvrages : *Il valore e la violazione della dichiarazione pontificia sopra il dominio temporale delle S. Sede* (Roma, 1864, in-8); *Delle elezioni popolari nella Chiesa* (Prato, 1878, in-16), mort le 1er juin, âgé de soixante-dix-huit ans; — du commandeur Federico Stefano, directeur du *Nuovo Archivio veneto*, mort en avril, à Venise; — de M. Alfred Stocquart, professeur d'anatomie à l'Université de Bruxelles, mort à quarante et un ans, le 5 juin; — de M. Peter von Tunner, connu par ses travaux sur l'industrie minière, mort à quatre-vingt-neuf ans, le 6 juin, à Leoben; — de M. Martin Wilckens, physiologiste, mort à Worms, le 10 juin, âgé de soixante-quatre ans.

Institut de France. — *Élections. Académie des sciences morales et politiques.* — M. G. Monod a été élu membre libre en remplacement de M. de Rémusat, au 2e tour de scrutin, par 24 voix sur 40 votants.

Académie des sciences. — M. de Lapparent a été élu membre de la section de minéralogie en remplacement de M. des Chalmas, au 1er tour de scrutin, par 48 voix contre 5 à M. Barrois, 2 à M. A. Munier-Chalmas et 1 à M. Lacroix.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 4 juin, M. Müntz a lu un mémoire sur les illustrations de la Bible du VIe au IXe siècle. — Le 11, M. Clermont-Ganneau a communiqué les photographies et dessins d'un reliquaire récemment découvert à Jérusalem dans les ruines de l'établissement des chevaliers de l'Hôpital; M. Schlumberger a communiqué deux photographies d'une trouvaille faite récemment à Sofia; M. Héron de Villefosse a communiqué, de la part de Mgr J.-M. Pereira Botto, la photographie d'un monument épigraphique qui formait autrefois le support de la chaire de Notre-Dame-da-Luz. — Le 18, M. Müntz a continué la lecture commencée le 4; M. Lutoslawski a lu un long mémoire sur le style et la chronogie; M. Michel Bréal a fait une communication sur le mot « Bratoudé » des inscriptions dites gauloises du sud de la Gaule et de l'Italie; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du P. Delattre annonçant la découverte à Carthage d'un trésor de monnaies et de lamelles de plomb portant des inscriptions grecques et latines. — Le 25 juin, M. Oppert a rendu compte de ses travaux sur l'histoire des derniers temps de l'empire assyrien; M. Héron de Villefosse a communiqué un diplôme militaire romain découvert près de Nazareth, de l'an 139 après J.-C.; M. Léger a lu un mémoire sur l'empereur Trajan dans la mythologie slave.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 15 juin, M. L. Passy a présenté un rapport de M. le comte de Luçay sur la réforme des contributions directes; M. Levasseur a lu le travail de la commission générale pour le recensement de la population de l'empire

russe ; M. Stourm a lu une notice sur M. Léon Say. — La séance du 12 a été consacrée à des présentations de volumes. — Le 19, M. Bardoux a lu le premier chapitre de son ouvrage sur le comte de Kersaint, ancien député à la Convention, père de la duchesse de Duras ; M. F. Rocquain a lu un chapitre de son mémoire sur le grand schisme, relatif aux pontificats de Boniface IX et de Benoît XIII (1394-1404). — Le 26, M. Wiesener a commencé la lecture d'un mémoire sur lord Stair et Law.

Concours et Prix. — *Académie française.* — Prix Langlois (1,200 fr.) à la traduction des *Vierges aux rochers*, roman de M. d'Annunzio, par M. Hérolle. — Prix Jules Favre (1,000 fr.) à Mlle Dugard, pour *la Société américaine.* — Prix Saintour (3,000 fr.), partagé entre M. A. Darmesteter, pour le cours de grammaire historique de la langue française (2,000 fr.), et M. Michaut, pour l'édition des *Pensées de Pascal.* — Prix Archon-Despérousses, partagé entre M. Gregh, pour *la Maison de l'enfance* (2,000 fr.) ; M. Léonce de Joncières, pour l'*Ame du sphinx* (500 fr.) ; G. Druilhet, pour *Au temps des lilas* (500 fr.) ; F. Fontenelle, pour l'*Ère bretonne* (500 fr.) ; Formont, pour le *Triomphe de la rose* (500 fr.). — Prix Bordin, partagé entre M. de Pressensé, pour le *Cardinal Manning* (1,500 fr.) ; E. Ritter, pour *la Famille et la jeunesse de Rousseau* (1,000 fr.) ; H. Bordeaux, pour *la Vie et l'art : Sentiments et idées de ce temps* (500 fr.). — Prix Marcellin Guérin, partagé entre MM. Baraudon, pour *la Maison de Savoie* (*1713-1722*) et *la Triple alliance* (1,500 fr.) ; Ch. Rabany, pour *Carlo Goldoni : le Théâtre de la vie en Italie au XVIIIe siècle* (1,000 fr.) ; V. Rossel, pour l'*Histoire des relations littéraires entre la France et l'Allemagne* (1,000 fr.) ; vicomte de Brimont, pour *M. de Puységur et l'église de Bourges pendant la Révolution* (*1789-1802*) ; M. Ricardon, pour *la Critique littéraire, étude philosophique* (500 fr.) ; M. l'abbé Delmont, *Bossuet et les saints Pères* (500 fr.).

Académie des inscriptions et belles-lettres. — Premier prix Gobert : M. Frantz Funck-Brentano (*Les Origines de la guerre de Cent ans ; Philippe le Bel en Flandre*) ; second prix : M. Baudon de Mony (*Relations politiques des comtes de Foix avec la Catalogne jusqu'au commencement du XIVe siècle*). — Prix Estrade-Delcos, à M. E. Pottier.

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Saintour (3,000 fr.), prorogé à l'année 1900 ; le sujet reste le même : Étude historique et critique sur la personnalité des sociétés civiles ou commerciales et des associations qui n'ont pas pour but de partager des bénéfices. — Prix Joseph Audiffred, partagé entre MM. H. Lorin, pour *le Comte de Frontenac* (1,500 fr.) ; G. Saulnier de la Pinelais, pour *le Parlement de Bretagne* (1,000 fr.) ; l'abbé Nicq, pour *Vie du R. P. Siméon Lourdel* (1,000 fr.) ; Decelles, pour *les États-Unis, origines, institutions, développements* (500 fr.) ; J. Laurence, pour *le Moi éternel* (500 fr.) ; Mme la vicomtesse d'Adhémar, pour *la Nouvelle Éducation de la femme dans les classes cultivées* (500 fr.). — Prix Odilon Barrot (500 fr.) pour 1901, sujet : Étude critique sur l'instruction préparatoire en matière d'infraction à la loi pénale jusqu'à l'audience exclusivement. — Prix Bordin (2,500 fr.) pour 1902, sujet : Étude sur la responsabilité des accidents de travail. — Prix Saintour (3,000 fr.) pour 1902, sujet : Étudier la répression des outrages aux bonnes mœurs et à la morale publique au triple point de vue de la nature de l'infraction, de la pénalité et de la juridiction.

Congrès. — Il est un peu tard pour annoncer le congrès international du repos du dimanche convoqué à Bruxelles du 6 au 9 juillet, sous la présidence d'honneur du ministre de l'industrie et du travail. Si notre indication ne vient pas à temps pour permettre d'y assister à ceux de nos lecteurs qui s'intéressent à cette question importante, du moins pourront-ils profiter de ce qui s'y sera dit d'utile en souscrivant au volume qui con-

tiendra les rapports et le compte rendu des séances (10 fr. — M. Julien, secrétaire, 2, rue Latérale, à Bruxelles).

— Du 2 au 4 août, doit se réunir à Bruxelles, sous le patronage du gouvernement belge, la deuxième conférence bibliographique internationale. Nos lecteurs savent déjà qu'il y a deux ans (septembre 1895) que s'est réunie la première conférence provoquée en vue d'établir un programme général de coopération pour la rédaction d'un répertoire bibliographique universel, et qu'à la suite de cette réunion il s'est fondé un Institut international de bibliographie, dans le but de dresser ce répertoire d'après la classification décimale de Melvil Dewey. Le programme du congrès comporte l'étude de neuf questions : I. État général des travaux bibliographiques. II. Organisation générale du répertoire bibliographique universel. III. Coopération internationale. — Collaboration apportée au répertoire bibliographique universel : *a*) Par les gouvernements : Dépôt légal, bibliographies nationales, catalogues des grandes bibliothèques nationales ; *b*) par les sociétés scientifiques; *c*) par les bibliothèques; *d*) par les éditeurs ; *e*) par les auteurs ; *f*) par les bibliographies périodiques existantes. IV. Classification bibliographique internationale. V. Bibliographie des diverses espèces de documents. VI. Bibliographie des diverses sciences. VII. Rédaction des titres bibliographiques. VIII. Publication des bibliographies. IX. Accessoires bibliographiques. Les adhésions doivent être adressées à l'Institut international de bibliographie, place du Musée, 1, Bruxelles. Le français, l'allemand et l'anglais seront les langues officielles de la conférence. Les personnes qui ne font point partie de l'Institut international de bibliographie pourront y prendre part. Leur cotisation sera de 20 francs : et elles recevront toutes les publications de la conférence.

Une Province et ses célébrités dans la caricature. — L'on se souvient sans doute de l'article que le *Polybiblion* a publié en 1895 sur la *Société des dépiauteurs* (t. LXXVIII, p. 179-181). Là, entre autres choses, nous disions que le président de cette société, que nous n'avions pas cru devoir nommer alors, préparait une étude sur la caricature dans le Dauphiné, étude que pouvait seule lui permettre son incomparable collection constituée pour une bonne part, au point de vue iconographique, au moyen du « dépiautage. » Or, ce travail est aujourd'hui en voie de publication. Il est intitulé : *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature.* Les trois premières livraisons, qui viennent de paraître, nous mènent à la page 48 (gr. in-4, Grenoble, Falque et Perrin ; Lyon, Bernoux et Cumin; Paris, Chacornac ; et Billancourt, chez l'auteur, 30, rue Théodore). Les trois fascicules suivants seront distribués incessamment. Le prix de chaque livraison est de 3 fr. au maximum; il sera diminué lorsqu'il n'aura pas de planches hors texte. Le prix pour les souscripteurs est de 2 fr. — D'ores et déjà, nous pouvons dire que cet ouvrage servira de modèle dans le genre; édité avec grand luxe, il sera illustré d'un nombre considérable de dessins inédits et de reproductions. Un tel ensemble intéressera non seulement le Dauphiné, mais la France entière et même l'étranger. Là, en effet, figurent déjà ou sont appelés à figurer Émile Augier, la tragédienne Agar (une Dauphinoise de Sedan), Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche, Ponsard, Ponson du Terrail, Stendhal (Henri Beyle), le fameux Mandrin, etc., etc. — Quant à l'auteur, un érudit connu et un homme de goût, à qui plusieurs jetteront quand même la pierre en raison de sa qualité de président de la Société des dépiauteurs, il n'est autre que M. Paul Guillemin, inspecteur général de la navigation. Toutefois, en attendant que M. Guillemin soit lapidé par ceux qui n'ont jamais péché, nous nous empressons de recommander son livre

à tous les amateurs, aux vrais bibliophiles. Nous aurons d'ailleurs à revenir sur cette œuvre curieuse qui s'annonce magistralement.

Paris. — La maison Hachette, jugeant que la place accordée à Paris dans son *Almanach* encyclopédique n'était pas suffisante et que la capitale de la France avait bien droit à une publication spéciale, nous donne sous ce titre : *Annuaire Hachette, Paris*, un « Manuel pratique de la vie quotidienne » (in-18 de XII-1408-XLIV p.). L'*Annuaire* comprend quatre parties. La première, qui est aussi la plus considérable, contient les renseignements les plus divers classés par ordre alphabétique : monuments et établissements publics, fournisseurs, documents législatifs et statistiques, sociétés savantes, revues, journaux, le tout abondamment illustré soit de portraits (membres des académies, artistes dramatiques, ministres, littérateurs, etc.), soit de monuments et de plans (Arc de triomphe, Opéra, Odéon, Panthéon, etc.), soit de schémas (statistique des arrivages aux halles, consommation de Paris, etc.), soit de croquis divers (par exemple, v° Halles, le monde qui les fréquente), soit même de gravures fantaisistes (v° Usages de Paris, *Nos Ennemis*, par Forain). Cet amusant et intéressant dictionnaire est précédé d'un calendrier, d'un agenda et d'une sorte de « préface collective » où des écrivains connus nous parlent tour à tour : du rayonnement de Paris (Clémenceau); de Paris charitable (c^te^ d'Haussonville); du charme de Paris (H. Rochefort); de la jeunesse des écoles (R. P. Didon); de la façon dont Paris reçoit ses hôtes (A. Humbert); des finances de la ville de Paris (J. Roche); du Métropolitain (Y. Guyot); de l'Hospitalité de nuit (c^te^ de Mun); de l'exposition de 1900 (P. Baudin); de Paris éducateur (G. Geffroy); de Paris artistique (H. Maret); de la Seine à Paris (O. Reclus); de Paris qui s'en va (A. Callet) et de Paris qui vient (R. Loiseau). Quelques pages donnant en raccourci l'histoire de l'année et exposant les grandes questions parisiennes complètent cette préface. — La deuxième partie présente pour chaque arrondissement des renseignements officiels et des listes de fournisseurs, le catalogue des rues de Paris, des plans, avec légendes copieuses, de chaque arrondissement, un « guide dans Paris, » une carte des environs et des plans de la ville à travers les âges. — La troisième partie donne l'adresse du « Tout-Paris. » — Enfin la dernière partie est constituée par un guide de l'acheteur. Inutile de dire que les acheteurs de l'*Annuaire* comme ceux de l'*Almanach* bénéficient de bons-primes. N'oublions pas d'ajouter que vous trouverez sur la couverture le moyen d'évaluer rapidement « les distances et la durée des courses à Paris. »

— Entré depuis vingt-cinq ans dans le tiers ordre de Saint-François, Léon XIII n'a cessé de lui prodiguer tous ses encouragements ; et comme évêque et comme Souverain Pontife, il n'a cessé de prêcher la diffusion d'une institution qu'il regarde comme un des plus puissants moyens de la réforme sociale. Aussi quand il a célébré, cette année, ses noces d'argent comme tertiaire franciscain, toutes les branches de la grande famille franciscaine se sont unies pour participer à la joie de cette fête. Le 23 mai dernier, dans le couvent des PP. Capucins de la rue de la Santé, le P. Ludovic de Besse a prononcé un éloquent discours en présence non seulement des tertiaires capucins, mais aussi de ceux des obédiences des Observants et des Récollets, invités à la cérémonie. Ce discours, où il expose *les Idées de Léon XIII sur le tiers ordre de Saint-François*, a été publié d'abord dans les *Annales franciscaines*, puis tiré à part (Paris, 15, rue de la Santé, in-8 de 24 p.).

— La Société d'histoire contemporaine a tenu, le 26 mai, sa septième assemblée générale sous la présidence de son vice-président M. le marquis de Beaucourt, assisté du trésorier M. Bégis et du secrétaire M. Albert Malet.

Le compte rendu de cette réunion, qui vient de paraître : *Société d'histoire contemporaine. Septième assemblée générale* (Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 37 p.), contient, outre le brillant discours où M. le comte Boulay de la Meurthe a fait ressortir l'utilité de l'histoire contemporaine, et le rapport de M. Malet sur les travaux et l'état financier de la Société, une intéressante communication de M. V. Pierre sur *P.-Fr. de Rémusat, député au conseil des Anciens, devant la commission militaire de Paris*, d'après un mémoire de l'auteur perdu dans une édition de ses œuvres complètes.

— M. René de Lespinasse vient de terminer par la publication du tome III l'important recueil des *Métiers et corporations de la ville de Paris*, qui fait partie de la Collection de l'histoire générale de Paris. On lui saura bon gré d'avoir tiré à part la préface de ce tome III où, sous le titre : *Les Prévôts de Paris et les statuts des métiers* (Paris, Imp. nationale, in-4 de 19 p.), il expose « le rôle utile des prévôts de Paris dont les noms figurent en tête des statuts » et rappelle « le souvenir de ces administrateurs zélés et soucieux du bien-être de la population parisienne. »

— Le titre seul de la nouvelle plaquette de M. Ernest Jovy en dira l'extrême importance : *Une Oraison funèbre inconnue de Bossuet* (Communication faite à la Société des sciences et arts de Vitry-le-François le 6 mai 1897. — Vitry-le François, veuve Tavernier, in-8 de 26 p.). L'heureux chercheur a découvert à la Bibliothèque nationale, dans le ms. fr. 11569, un texte qui établit formellement que le grand orateur prononça le 16 juillet 1685, à l'abbaye de Faremoutiers, près de Coulommiers (Seine-et-Marne), l'oraison funèbre de l'abbesse Marie-Constance du Blé d'Uxelles, tante de Mme de Beringhen, laquelle lui succéda dans le gouvernement de l'abbaye.

— Pour paraître prochainement : *Mazarin et Charles IV (1644-1659)*, par M. Ferdinand des Robert, auteur des *Campagnes de Charles IV, duc de Lorraine et de Bar (1634-1643)* (Paris, Champion; Nancy, Sidot). L'auteur a puisé ses documents aux Archives du ministère des affaires étrangères et dans les Archives de Bruxelles. Ils lui ont permis de raconter avec les plus grands détails les campagnes et les négociations de Charles IV jusqu'à la paix des Pyrénées et la mort de Mazarin. Il complète dans ce livre tout ce qu'a dit M. le comte d'Haussonville sur le duc de Lorraine, victime de la diplomatie éminemment française, mais impitoyable, de Richelieu et de Mazarin, contre lesquels il voulut lutter à la fois par les armes et par la ruse.

— M. F. Mazerolle publie une brochure magnifique et — c'est le cas de le dire — doublement précieuse sur *Jules-Clément Chaplain, membre de l'Institut. Biographie et catalogue de son œuvre* (Paris, R. Serrure, in-8 de 39 p. Tirage à part de la *Gazette numismatique française*). La notice sur le grand artiste, né à Mortagne (Orne) le 12 juillet 1839), est courte et précise (p. 5-7). Le *Catalogue*, très développé (p. 8-36), est divisé en deux parties : la première comprend les médailles frappées, la seconde les médailles fondues, les unes et les autres classées par ordre chronologique depuis l'année 1867 jusqu'à l'année 1896. Le catalogue n'a pas moins de cent onze articles : il est suivi d'un index alphabétique.

— Nous recevons un très curieux album de Forain, dont les cent quatre-vingt-neuf croquis, groupés en trois rubriques : *Sous Carnot, sous Casimir Périer, sous Félix Faure*, ont paru d'abord dans le *Figaro*. Titre : *Doux Pays* (Paris, Plon et Nourrit, in-18 carré de 209 p. — Prix : 3 fr. 50). Les éditeurs ont vraiment eu tort de ne pas faire imprimer en tête du recueil, en guise de préface, la note volante, sur papier jaune, qui y était jointe. Comme elle sort des réclames banales et qu'elle traduit bien notre propre pensée, nous la reproduisons *in extenso :* « Sous le titre ironique de *Doux Pays*, le maître

caricaturiste Forain fait paraître chez Plon un album incisif qui a toutes les saveurs d'un pamphlet. Une série de dessins mordants, soulignés de brèves légendes plus mordantes encore, font défiler sous nos yeux toutes les scènes de la comédie politique contemporaine. L'audacieux dessinateur soulève tous les voiles, nous introduit non seulement dans les couloirs du Parlement et les antichambres des ministères, mais jusque dans le cabinet des ministres eux-mêmes et dans leur intimité; l'Elysée même n'a pas de secrets pour lui ! Forain dit d'un mot ce que nous pensons sur tout. Pas un scandale qu'il ne relève, avec une apparente bonhomie et sans avoir l'air d'y toucher, d'un crayon aigu et vengeur ! »

Bretagne. — Il vient de se fonder à Rennes une société d'études historiques et géographiques de la Bretagne dont le bureau, pour l'année 1897, se compose de MM. Loth, doyen de la Faculté des lettres, Jarno, Georges Dottin et Léon Vignols. La cotisation est de 5 fr. par an. La Société tient des séances mensuelles, donne des conférences et organise des excursions. Une session annuelle est tenue à tour de rôle dans une ville de Bretagne. La Société publie un *Bulletin trimestriel* et a en même temps, pour insérer les travaux de ses membres, les *Annales de Bretagne*.

— *La Langue bretonne considérée aux points de vue religieux, pédagogique, social et national*, par M. Buléon (Vannes, Lafolye, in-12 de 46 p.) est un chaud plaidoyer pour la conservation et la diffusion de la langue de Bretagne. Il y est prouvé que l'enseignement religieux à tous ses degrés, l'enseignement primaire doivent être donnés en breton, si l'on considère les résultats. Au point de vue national, la disparition du breton dans les gros bourgs amènerait « une gêne dans les relations sociales, et la disparition totale de cette langue causerait une perte au point de vue français. » Toutes ces raisons peuvent s'appliquer à nos idiomes et patois de France qui malheureusement tendent à devenir langues mortes.

Ile-de-France. — La *Conférence d'histoire et d'archéologie du diocèse de Meaux*, fondée et rédigée par les ecclésiastiques de Seine-et-Marne, vient de publier son « Bulletin » n° 5 (Lagny, imp. Colin, 1897), qui renferme des travaux de réelle valeur, entre autres : Le Culte populaire de saint Faron, par M. l'abbé Bobard; — Les Comptes de la confrérie de Sainte-Foi de Coulommiers au xve siècle, par M. l'abbé Vernon; — La Compagnie du noble jeu de l'arc à Saint-Pathus, par M. l'abbé Weidenbach; — Panneaux sculptés provenant de l'église des Chartreux de Bourgfontaine, par M. l'abbé Jouy; — Le Privilège de saint Faron, évêque de Meaux, pour l'abbaye de Faremoutiers, par M. Maurice Lecomte.

— Le même M. Lecomte vient de publier, dans le *Moyen âge* (mars-avril 1897), une bulle d'Alexandre III pour l'abbaye de Faremoutiers, d'après l'original conservé à la bibliothèque de Provins.

— Vient de paraître : le tome Ier des *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, par MM. Paul Quesvers et Henri Stein; nous rendrons compte prochainement de cet important volume de huit cents pages in-4, qui est publié à un très petit nombre d'exemplaires (100 seulement) et comble une lacune considérable.

— La maison Hennuyer vient de publier le troisième fascicule de la *Région du Sud* des *Promenades et excursions dans les environs de Paris*, de M. Alexis Martin (in-18, p. 470-610, avec 38 grav. et 3 cartes, dont 2 coloriées). Ce joli volume, qui fait partie de la collection bien connue des *Etapes d'un touriste en France*, se recommande par les mêmes qualités que ses devanciers. Nous voudrions maintenant, ainsi que nous l'avons dit déjà, que M. Alexis Martin voulût bien nous « promener » en province. Il a déjà

commencé : recommandons-lui comme particulièrement intéressantes et suggestives pour le temps présent nos provinces de l'Est : Lorraine, Champagne, Franche-Comté, qui avoisinent « l'ennemi héréditaire. »

Languedoc. — M. Dubédat, un des quarante mainteneurs, publie un remarquable discours : *Académie des jeux floraux. Réponse au remerciement de M. Tresserre, lue en séance publique le 30 mai 1897* (Toulouse, imp. Douladoure-Privat, in-8 de 24 p.), très éloquent éloge du cardinal Florian Desprez, dont M. Tresserre est le successeur. M. Dubédat pouvait d'autant mieux parler des vertus de l'ancien archevêque de Toulouse, qu'il les connaissait parfaitement, étant un de ses plus intimes amis.

Limousin. — *Le Vicomte de Pompadour et Marie Fabry, vicomtesse de Pompadour* (in-8 de 79 p. Extrait de la *Revue des questions historiques*, avril 1897), est une étude qui intéressera vivement ceux qui aiment les reconstitutions de la vieille société, d'après les livres de raison et les archives privées. Avant la favorite de Louis XV, le château de Pompadour était à Philibert de Pompadour (1618), qui épousa une fille de la haute bourgeoisie. Il était prodigue à l'excès et brillant capitaine. Tallemant, « Saint-Simon d'antichambre, » a calomnié Marie Fabry.

Picardie. — Mentionnons une très élégante plaquette sur *Alcius Ledieu* (Abbeville, in-8 de 14 p.) contenant le portrait du conservateur de la Bibliothèque et des musées d'Abbeville, son *curriculum vitæ*, sa *Bibliographie* depuis l'année 1875, sa vingt-cinquième année) en soixante-dix-neuf articles, l'indication de ses ouvrages sous presse et en préparation, enfin, l'énumération des journaux, revues, almanachs, annuaires, mémoires de sociétés savantes, auxquels il a collaboré.

Poitou. — Mgr Barbier de Montault, faisant, en 1882, l'inventaire des curiosités archéologiques de l'ancienne église abbatiale de Saint-Savin-sur-Gartempe (Vienne), remarqua un vase de verre bleu conservé sur sa cheminée par le doyen du lieu, M. Lebrun. Son flair d'archéologue lui fit reconnaître un monument d'un intérêt exceptionnel dans cet objet; grâce à son initiative, le ministère, pour en assurer la conservation, en fit don au Musée de la Société des antiquaires de l'Ouest. Chargé par cette compagnie savante d'examiner de près le vase de Saint-Savin, d'en déterminer l'âge et la destination, l'éminent prélat a fait une enquête minutieuse, recourant à tous les moyens d'information : ouvrages spéciaux et opinions des érudits les plus compétents en la matière. Les conclusions auxquelles il est ainsi arrivé sur *le Vase antique de Saint-Savin*, et qu'il nous fait connaître dans un mémoire considérable (extrait des *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, t. XIX. Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 115 p. avec 2 pl.), sont remarquables et méritent de fixer l'attention des archéologues. Contrairement à l'opinion de Palustre, qui avait cru y reconnaître un produit de l'époque romaine destiné à servir d'urne cinéraire, Mgr Barbier de Montault pense que nous avons affaire à une œuvre chrétienne, probablement de fabrication poitevine (il serait même porté à y voir un produit d'une verrerie établie à Saint-Savin, où il pense que des fouilles pourraient amener des découvertes intéressantes) et destinée, dès le début, à un usage liturgique. Ce serait « un *dolium* eucharistique [un curieux texte de saint Ambroise précise le sens liturgique de ce mot] datant de la fin du IVe siècle et destiné à la communion, sous l'espèce du vin, d'une petite paroisse rurale, dans l'oratoire particulier d'une noble famille. » Ceux mêmes que ne convaincrait pas complètement l'argumentation du savant auteur liront avec plaisir et profit cette belle étude, où se trouvent accumulés une foule de renseignements précieux.

Provence. — Recommandons de nouveau les très utiles et parfois pi-

quantes *Éphémérides bas-alpines*, par M. Ernest de Crozet (Avignon, Aubanel, in-8 de 40 p.). Les Éphémérides de 1895 sont suivies d'un *Index bibliographique* où sont énumérées toutes les publications de 1896 relatives aux Basses-Alpes et d'une *Table alphabétique*. Souhaitons que M. de Crozet continue longtemps et avec la même verve une série d'Éphémérides où les renseignements sont aussi exacts que les épigrammes sont amusantes.

— M. le chanoine E. Marbot nous donne un travail instructif qu'il a présenté au congrès des Sociétés savantes : *De la substitution du français au latin dans les Actes administratifs aixois* (Aix, Makaire, gr. in-8 de 6 p.). Il nous apprend que les actes des notaires d'Aix sont écrits en français dès 1540 : que le parlement avait devancé l'ordonnance de Villers-Cotterets de 1539, puisque le premier registre des Arrêts, commençant au 9 janvier 1531, est entièrement rédigé en français ; que le conseil de ville, à son tour, n'attendit pas l'ordre royal de 1539, ses délibérations étant écrites en français à partir du 15 décembre 1536; enfin que les actes ecclésiastiques ne témoignent pas du même empressement à accomplir cette évolution, car quelques actes de baptême sont en latin jusqu'en 1542, et d'autres jusqu'en 1615.

Allemagne. — Rudolf Springer avait donné, en 1880, un *Statistisches Handbuch für Kunst und Kunstgewerbe im deutschen Reich* qui ne tarda pas à être suivi d'une deuxième édition (1881). Élargissant son cadre, il donna de son travail une troisième (1883), puis une quatrième édition (1886) sous le titre : *Kunsthandbuch für Deutschland, Oesterreich und die Schweiz*. Il préparait une cinquième édition de ce travail quand la mort l'enleva. La direction des musées de Berlin a jugé utile de reprendre cette œuvre; mais elle a cru, comme le gouvernement autrichien a entrepris en 1891 une publication analogue pour l'empire austro-hongrois, devoir se borner à l'Allemagne seule : *Königliche Museen zu Berlin. Kunsthandbuch für Deutschland* (Berlin, W. Spemann, in-8 de VI-676 p.). Seize chapitres nous font connaître dans l'ordre alphabétique des noms de lieux : les administrations chargées des objets d'art, les collections publiques ou privées, les trésors des églises, les établissements d'instruction artistique, les sociétés artistiques ou archéologiques. A chaque article, on trouve une notice sommaire sur l'établissement, la date à laquelle il a été fondé, l'objet auquel il est destiné, les publications qui y sont relatives. Un appendice donne la liste : I, des revues artistiques; II, des maisons établies pour les ventes artistiques. Après deux pages de rectifications, on trouve trois tables : I, topographique; II, géographique (par pays); III, onomastique, qui facilitent la consultation de cet utile répertoire.

Espagne. — Nous saluons avec un vif plaisir l'apparition du *Boletín bibliográfico español*, qui depuis le mois d'avril dernier se publie à Madrid (Leopoldo Martínez, Correo, 4), avec l'autorisation officielle du ministère de *fomento*, sous la direction de D. Miguel Almonacid y Cuenca. A l'imitation du *Polybiblion*, le *Boletín* comprend une partie « technique » où l'on trouve des données bibliographiques précises sur les publications nouvelles et une partie de comptes rendus, cette dernière peu développée jusqu'ici : des deux numéros que nous avons sous les yeux le premier consacre aux analyses bibliographiques sept pages sur soixante-quatre, et le second zéro. Par contre, chaque numéro contient un dépouillement des revues espagnoles assez développé, — trop développé même, car que sert-il de noter qu'une revue contient des *anuncios*, des *noticias*, une *crónica*, une *correspondencia*, sans dire de quoi il y est question? C'est un défaut auquel nous espérons voir notre confrère espagnol remédier, soit en supprimant les

indications parasites, soit en les développant assez pour leur donner au moins une apparence d'utilité. La bibliographie courante en Espagne n'était représentée jusqu'ici que par le *Boletin de la librería*, intelligemment rédigé d'ailleurs par la librairie Murillo. Le *Boletin bibliográfico* s'en distingue : 1° parce que les livres y sont classés méthodiquement, ce qui est évidemment plus commode pour ceux qui le consultent ; 2° parce que les renseignements y sont encore plus précis ; 3° parce que, contrairement à l'organe de la librairie Murillo, il ne donne, si nous ne nous trompons, que les publications faites en Espagne ; 4° parce qu'il adopte la classification de Melvil Dewey ; 5° enfin par le sommaire des revues, aussi classées méthodiquement.

— M. le chevalier Portal a consacré une étude fort bien faite à *Pierre Michel Carbonnel, chroniqueur et poète catalan* (Extrait du *Compte rendu du Congrès international des langues romanes, tenu à Bordeaux*, du 5 au 10 août 1895. Bordeaux, imp. Demachy, Pech et Cie, in-8 de 23 p.). Carbonnel, presque inconnu aux littérateurs et aux savants des siècles derniers, eut un mérite réel comme poète et plus particulièrement comme chroniqueur. S'aidant des trois volumes dans lesquels M. Manuel Bofarull y Sartorio, chef des archives de la couronne d'Aragon, a publié, en 1864, la biographie et les ouvrages de Carbonnel, l'excellent critique retrace la vie du poète-chroniqueur (né à Barcelone le 8 février 1435, mort en 1517) et apprécie ses vers et sa prose, donnant (p. 9-21) divers extraits de ses plus remarquables poésies (*Continuation de la danse de la mort*, 1497, et *Défense d'une dame*, 1505).

Italie. — L'histoire politique et artistique vient de s'enrichir, en Italie, d'un nouvel organe, *la Rassegna abruzzese di storia ed arte*, que dirigent MM. G. Pansa et P. Piccirilli (Sulmona, bureaux de la Revue. 3 fr. par an, 3 fasc. par an). Le premier fascicule, paru le 15 avril, contient le commencement d'une étude de M. G. Pansa sur un humaniste de Sulmone, Giovanni Quatrario, poète du xive siècle ; une notice de M. Piccirilli sur un artiste du xvie siècle, Bartolommeo Balcone, à qui l'on doit le chœur de l'Annonciation de Sulmone ; un article de M. Celidonio sur les archives de Saint-Pamphile, à Sulmone ; des variétés et des comptes rendus.

— Les belles mosaïques qui décorent les églises de Ravenne et qui sont chaque année un attrait pour les touristes ont été déjà l'objet de nombreux travaux. « A la veille de voir paraître deux publications qui annuleront probablement les précédentes » (l'une de M. Eug. Müntz, l'autre de MM. Revoil et Didron), Mgr Barbier de Montault n'a pas jugé superflu de reprendre la question à son tour ; tout le monde lui en saura gré. Un examen attentif et minutieux qu'il a fait sur place de ces monuments d'un art italo-byzantin, la connaissance qu'il a de tous les travaux de ses devanciers, sa vaste érudition en matière d'archéologie et de symbolisme, lui ont permis de rédiger un mémoire extrêmement instructif qui a paru par tranches dans la *Revue de l'art chrétien*, et tout récemment sous forme de tirage à part : *Les Mosaïques des églises de Ravenne* (Bruges, imp. Desclée, de Brouwer et Cie, in-4 de 128 p.). Il n'a point eu « d'autre ambition, dit-il, que d'avoir rédigé un manuel dont devront se munir désormais tous ceux qui tiendront à étudier consciencieusement les mosaïques de Ravenne, mais plus particulièrement ceux qui prendront part dans cette ville, en 1897, au congrès international des archéologues chrétiens. » Ceux qui connaissent la méthode claire et précise de Mgr Barbier de Montault, qui savent combien ce qu'il écrit est « suggestif, » ne douteront point qu'il n'ait admirablement réussi. Suivant l'ordre chronologique, assez facile à établir approximativement, grâce aux inscriptions ou aux portraits qui figurent sur les mosaïques, précisant, d'ailleurs, les dates par des considérations archéologiques, Mgr Barbier de

Montault étudie en onze chapitres : I, le baptistère de la cathédrale (449-452) ; II, l'église Saint-Nazaire (vers 449 ?) ; III, le palais de Théodoric (vie siècle) ; IV, la chapelle de l'archevêché (vie siècle) ; V, l'église de Sainte-Marie in Cosmedin (avant 526) ; VI, l'église Saint-Apollinaire in Classe (vers 567) ; VII, l'église Saint-Apollinaire le Neuf (vie siècle) ; VIII, l'église Saint-Vital (de 531 à 547) ; IX, l'église Sainte-Agathe (vie siècle) ; X, la chapelle Saint-Marc (vie siècle) ; XI, l'église Saint-Michel in Africisco (viie siècle). Le savant archéologue, qui a dressé (p. 2, col. 2, n. 1) la bibliographie du sujet, indique pour chaque pièce les représentations qui ont été faites des mosaïques. Chemin faisant, en même temps qu'il expose ses idées, il lui arrive de relever les erreurs commises par ses devanciers. Et ce n'est pas seulement aux visiteurs de Ravenne, qui pourraient difficilement trouver un guide plus sûr, mieux informé et qui leur fasse mieux voir les détails des objets, que servira ce mémoire; aucun de ceux, amateurs ou archéologues de profession, qui examineront les mosaïques de Ravenne, ne pourra se dispenser d'y avoir recours. Entre autres observations curieuses faites par Mgr Barbier de Montault, nous noterons ce qu'il dit (p. 47) de la décadence, sous Théodoric, de l'arianisme, devenu simple « question d'éducation ou de nationalité, » à ce point que, dans la décoration d'un baptistère arien, l'on n'hésitait pas à proclamer le dogme catholique de la Trinité.

Publications nouvelles. — *Judas Makkabaeus*, von Dr H. Weiss (in-8, Freiburg im Breisgau, Herder). — *Die chromatische Alteration im liturgischen Gesang der abendländischen Kirche*, von G. Jacobsthal (in-8, Berlin, Springer). — *De religione revelata*. Libri quinque, auctore G. Wilmers, S. J. (in-8, Ratisbonne, Fr. Pustet). — *Les Jeunes Gens*, par l'abbé H. Bolo (in-18, Haton). — *Les Conciles généraux et particuliers*, par Mgr P. Guérin (3 vol. in-8, Savaète). — *Concepto y teoria del Derecho*, por A. Bonilla y San Martin (in-18, Madrid, Suárez). — *Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*, par M. Loubat (in-8, Chevalier-Marescq). — *Traité des privilèges et hypothèques*. T. II, par L. Guillouard (in-8, Pedone). — *Les Juridictions commerciales au moyen âge*, par F. Morel (in-8, Rousseau). — *Blaise Pascal, opuscules et pensées*, publiés par L. Brunschvicg (petit in-16 cart., Hachette). — *L'Année philosophique*, publiée par F. Pillon (in-8, Alcan). — *La Religion de la science et de l'esprit pur*, par J. Strada (in-8, Alcan). — *L'Évolution des idées générales*, par T. Ribot (in-8, Alcan). — *Précis de logique évolutionniste. L'Entendement dans ses rapports avec le langage*, par P. Regnaud (in-18, Alcan). — *Essai critique sur l'esthétique de Kant*, par V. Basch (in-8, Alcan). — *Nature et Moralité*, par C. Chabot (in-8, Alcan). — *Traité des causes secondes*, par J. Trithème (in-18 carré, Chamuel). — *La Science sociale, morale et politique*, par T. Funck-Brentano (in-8, Plon et Nourrit). — *La Sociologie*, par A. Comte (in-8, Alcan). — *Annales de l'Institut international de sociologie*. T. III, publié par R. Worms (in-8, Giard et Brière). — *Les Origines du socialisme d'État en Allemagne*, par C. Andler (in-8, Alcan). — *Le Sang de l'industrie*, par P. Bery (in-8, Paillart). — *Apprezzamento dei valori pubblici e delle operazioni di Borsa*, del F.-P. Piccinelli (petit in-16 cart., Milano, Hœpli). — *L'Avenir de la race blanche*, par J. Novicow (in-18, Alcan). — *L'Hypnotisme franc*, par le R. P. M.-T. Coconnier (in-18, Lecoffre). — *Psycho-physiologie du génie et du talent*, par M. Nordau (in-18, Alcan). — *Les Criminels dans l'art et la littérature*, par E. Ferri (in-18, Alcan). — *Nouvelle Étude sur les tempêtes, cyclones, trombes ou tornados*, par H. Faye (in-8, Gauthier-Villars). — *Cours supérieur de manipulations de physique*, 2e édition, par A. Witz (in-8, Gauthier-Villars). — *Thermochimie. Données et lois numériques*, par M. Berthelot (2 vol. in-8, Gauthier-Villars). — *Les Plantes cérébales*.

par G. Heuzé (in-18, Librairie agricole de la maison rustique). — *Les Plantes dans l'antiquité et au moyen âge, histoire, usages et symbolisme*, par C. Joret (in-8, Bouillon). — *Éducation et instruction des troupes*. 2e partie, *la Méthode*, par Loukiane Carlovitch (in-8, Berger-Levrault). — *Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie*, par le Ct P. S. (in-8, Berger-Levrault). — *Dressage et menage*, par le comte de Comminges (gr. in-8, Plon et Nourrit). — *Lexique de la langue de Molière comparée à celle des écrivains de son temps, avec des commentaires de philologie historique et grammaticale*, par C.-L. Livet. T. II et III [D.-L.] (in-8, Impr. nationale ; Welter). — *Chrestomathie française*, par J. Passy et A. Rambeau (in-8, Le Soudier). — *Chants de la vie*, par H. Michel (in-18 carré, Librairie de l'Art indépendant). — *Sur la harpe*, par L. Tiercelin (in-18, Lemerre). — *Les Soliloques du pauvre*, par J. Rictus (in-18, « Mercure de France »). — *Les Féeries*, par J. Rameau (in-18, Ollendorff). — *Lourdes, échos et souvenirs*, par E. Laubarède (in-18, Bloud et Barral). — *Dans la paix du soir*, par P. Courtois (in-18, Perrin). — *La Maison de l'enfance*, par F. Gregh (in-18, Calmann-Lévy). — *Adriades*, par P. Pasini (in-8, Venetiis, typ. Visentini). — *Mazarin*, drame, par J. d'Ars (in-18, Bricon). — *Villégiatures d'artistes*, par M. Guillemot (in-18, Flammarion). — *Chroniques du péché*, par Mirepoix (in-18, Comptoir d'édition). — *Les Vendeuses d'amour*, par E. Ducret (in-18, Flammarion). — *Le Curé de Favières*, par G. Ohnet (in-18, Ollendorff). — *Abandonnées*, par P. Sales (in-18, Flammarion). — *Chouette ! v'là des artisses*, par Plume (in-18, Flammarion). — *L'Amour d'aimer*, par L. de Caters (in-18, Flammarion). — *Quatuor*, par E. Demolder (in-18, « Mercure de France »). — *Contes pour tous les âges*, par le Vte O. de Poli (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Fédor*, par A. Daudet (in-18, Flammarion). — *Mieux que l'amour*, par Destin (in-18, Flammarion). — *La Confession d'un autre enfant du siècle*, par H. Kist (in-18, Flammarion). — *Les Lauriers sont coupés*, par E. Dujardin (in-18, « Mercure de France »). — *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*, par H. Lavedan (in-18, Calmann Lévy). — *Aventures*, par E. Ducoté (in-18, « Mercure de France »). — *Cow-Boy*, par Auzias-Turenne (in-18, Calmann Lévy). — *La Vocation de Soledad*, par Cat (in-18, Perrin). — *Monsieur le Neveu*, par J. Thiéry (in-18, Colin et Cie). — *Le Roman du prince Othon*, par R.-L. Stevenson (in-18, Perrin). — *La Troisième Chambre*, par H. Garland (in-18, Calmann Lévy). — *Responsable*, par la princesse O. Cantacuzène Altieri (in-18, Calmann Lévy).—*Sur les pointes*, par P. d'Alheim (in-18, « Mercure de France »). — *Coups de désir*, par P. Mathiex (in-18, Chamuel). — *Lettres de George Sand à Alfred de Musset et à Sainte-Beuve* (in-18, Calmann Lévy). — *Histoire de la littérature latine*, par R. Pichon (in-16, Hachette). — *Histoire de la littérature française*, par G. Meunier (in-32, Alcan). — *Marivaux*, par G. Deschamps (in-18, Hachette). — *Geoffroy et la Critique dramatique sous le Consulat et l'Empire, 1800-1814*, par C.-M. des Granges (in-8, Hachette). — *Pages de contrebande*, par G. Dufarric (in-18, Fisbacher). — *Studi shakespeariani*, da G. Chiarini (in-18, Livorno, Giusti). — *Henri Heine poète*, par J. Legras (in-18, Calmann Lévy). — *Voyages et aventures de François Pyrard de Laval*, par A.-F. Anis (in-18, Bloud et Barral). — *L'Italie* (in-8, Larousse). — *La Jeune Grèce*, par M.-A. de Bovet (in-18, May). — *La Vie de saint Pierre Fourier*, par le R. P. Dom J.-B. Vuillemin (gr. in-8, Retaux). — *Le Martyrologe de l'Église du Japon*, T. II et III, par l'abbé Profillet (2 vol. in-18, Téqui). — *Le Père Hecker, fondateur des « Paulistes » américains. 1819-1888*, par le P. W. Elliot (in-18, Lecoffre). — *Une Fleur cueillie au printemps de la vie, Marguerite de ***, récit d'un oncle* (in-18, Poussielgue). — *Le Cardinal Bourret, souvenirs intimes*, par E. Ricard (in-8, Bloud et Barral). — *Histoire politique*

de l'Europe contemporaine. Évolution des partis et des formes politiques, 1814-1896, par C. Seignobos (in-8, Colin et Cie). — *Les Origines historiques de l'alliance franco-russe*, 1re série, par A. Le Glay (in-16 carré, Champion). — *Trois années de la question d'Orient, 1856-1859*, par L. Thouvenel (in-8, Calmann Lévy). — *Le Journal d'un évêque*, publié par Y. Le Querdec (in-18, Lecoffre). — *Congrès universel des religions en 1900*, par l'abbé V. Charbonnel (in-18, Colin et Cie). — *Nos Fils, que feront-ils?* par H. Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Formation de la nation française*, par G. de Mortillet (in-8 cart., Alcan). — *Adémar de Chabannes, chronique*, publié par J. Chavanon (in-8, Picard). — *Histoire de France*. T. XV (*Louis XV*), par J. Michelet (in-8, Flammarion). — *M. Thiers, le Comte de Saint-Vallier, le général de Manteuffel, la libération du territoire (1871-1873)*, par H. Doniol (in-18, Colin et Cie). — *L'Économie sociale de la France sous Henri IV (1589-1610)*, par G. Fagniez (in-8, Hachette). — *Campagne du Nord en 1870-1871. La Défense nationale dans le nord de la France*, par P. Lehautcourt (in-8, Berger-Levrault). — *Chaville historique*, par l'abbé Dassé (in-8, Hatou). — *Joseph II et la Liberté de l'Escaut. La France et l'Europe*, par F. Magnette (in-8, Bruxelles, Lebègue). — *Die Entstehung der Vorherrschaft, Venedigs an der Adria mit Beiträgen zur Verfassungsgeschichte*, von W. Lenel (in-8, Strasbourg, Trübner). — *La Serbie chrétienne, étude historique*, par A. d'Avril (in-8, Leroux). — *Études russes et européennes*, par A. Leroy-Beaulieu (in-18, Calmann Lévy). — *La Pathologie de l'Islam et les moyens de le détruire*, par D. Kimon (in-18, chez l'auteur, 196, rue de Rivoli, Paris). — *Les Sources de la constitution des États-Unis*, par C. Ellis Stevens, trad. par L. Vossion (in-8, Guillaumin). — *Autour de Honoré de Balzac*, par le Vte Spoelberch de Lovenjoul (in-18, Calmann Lévy). — *Stanislas Poniatowski et Maurice Glayre*, par E. Mottaz (in-18, Calmann Lévy). — *Mortes au champ d'honneur, Bazar de la Charité (4 mai 1897)*, par P. Fesch (in-8, Flammarion).

VISENOT.

QUESTIONS ET RÉPONSES

QUESTIONS

Dispense du maigre à l'occasion de visites officielles. — Au cours du récent voyage dans l'Ouest de M. le Président de la République, les journaux ont annoncé que Mgr Cotteau, évêque de Luçon, avait dispensé les fidèles de l'obligation du maigre aux Sables-d'Olonne pour la journée du vendredi 23 avril, date où cette ville était honorée de la présence de M. Félix Faure. Des concessions de ce genre étaient-elles déjà accordées par l'autorité ecclésiastique au temps où le Chef de l'État était un monarque? Le sont-elles pour le passage des monarques dans d'autres pays que le nôtre?

Palafox. — Quel degré de parenté existe-t-il entre le général Palafox, le célèbre défenseur de Saragosse, et l'impératrice Eugénie? — Où peut-on trouver la généalogie de la maison de Porto-Carrero, marquis de Montijo, continue jusqu'à nos jours? — Cette généalogie a paru dans une Revue dont l'on désirerait connaître le nom.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

OUVRAGES D'INSTRUCTION CHRÉTIENNE ET DE PIÉTÉ

1. *La Prédication. Grands Maîtres et grandes lois*, par le R. P. G. Longhaye, S. J. Paris, Retaux, 1897, gr. in-8 de 554 p., 7 fr. 50. — 2. *Œuvres de saint François de Sales*. T. VIII. *Sermons*. Vol. II. Genève, Trembley, 1897, gr. in-8 de xx-448 p., 8 fr. — 3. *Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année*, par le P. Gondrand. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-12 de xxxii-400 et 432 p., 7 fr. — 4. *La Voix de l'Évangile, ou Sujets d'homélies pour les dimanches et les fêtes*, par l'abbé F. Allemand. Ibid., 1897, in-12 de viii-400 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique*, par l'abbé G. Martin. Ibid., 1897, in-12 de xii-816 p., avec 92 grav., 4 fr. 75. — 6. *Précis de la doctrine catholique*, par le R. P. Wilmers, S. J. Tours, A. Mame, 1896, in-8 de xxiv-586 p., 7 fr. 50. — 7. *Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime* (1re série), par M. Sauvé. Dijon, Chamagne, 1897, 3 vol. in-12 de 354, 438 et 344 p., 7 fr. 50. (2e série) *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*. In-12 de 452 p., 2 fr. 50. — 8. *Horizons du monde moral et religieux*, par l'abbé A. Richaud. Paris, Vic et Amat, 1897, in-12 de x-374 p., 3 fr. — 9. *L'Eucharistie et le mystère du Christ, d'après l'Écriture et la tradition. Élévations et considérations*, par le P. Marie-Bonaventure, Frère mineur. Paris, Poussielgue, 1897, in-4 de vi-720 p., 7 fr. 50. — 10. *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. de Gondren et M. Olier*, par l'abbé M. Lepin. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-8 de 444 p., 4 fr. 75. — 11. *Le Directeur des retraites de première communion*, par l'abbé R. Turcan. Séez, Vve Leguerney-Montauzé, 1896, in-12 de xiv-274 p. — 12. *Pie IX et la jeune communiante*, nouv. édit. par l'abbé Vincent. Paris, Haton, s. d., in-12 de iv-236 p., 1 fr. 50. — 13. *Le Saint-Esprit. Son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours*, par la comtesse Saint-Bris, Paris, Téqui, 1897, in-12 de xxxiv-484 p., 3 fr. 50. — 14. *La Vie liturgique*, par l'abbé Eugène Chipier. 3e édit. Lyon, Vitte, 1892, in-12 de 446 p., 3 fr. — 15. *Jésus adolescent. Méditations pour le temps de la Septuagésime*, par l'abbé Max. Caron. Paris, Haton, 1896, in-18 de xvi-368 p., 2 fr. — 16. *Trente et un jours à la gloire de Marie*, par l'abbé L. Arnoulin. Paris, Delhomme et Briguet, 1897, in-12 de 332 p., 1 fr. 50. — 17. *Les Voix de Lourdes*, par l'abbé E. Dunac. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 278 p., 3 fr. — 18. *Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu*. Extrait des œuvres de saint Bonaventure. Trad. de l'italien, 9e édit. Paris, Vic et Amat, 1897, in-32 de 190 p., broché, 0 fr. 60 ; relié percaline, 1 fr. — 19. *Le Mois de saint Joseph, à l'usage des maisons religieuses*, par Mgr Dabert, évêque de Périgueux. Nouv. édit. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, s. d., in-18 de 300 p., 1 fr. 50. — 20. *Jeunesse et vie chrétienne*, par le R. P. Lambert. Paris, Lecoffre, 1897, in-12 de xx-300 p., 2 fr. — 21. *La Retraite du Sacré-Cœur*, par le R. P. Dehon. Tournai, Castermann, in-18 de 416 p., 2 fr. — 22. *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lectures pendant le saint temps de carême*. Lille, Société Saint-Augustin, s. d., in-18 de x-390 p., 0 fr. 75. — 23. *Venez à moi, vous qui souffrez. Consolations. Espérances*, Paris, Vic et Amat, 1896, in-18 de 240 p., 1 fr. — 24. *Petit Mois de saint Jean*, par le P. Vincent Jeanroy. 2e édit. Lille et Paris, Société Saint-Augustin, in-18 de 138 p., 0 fr. 50. — 25. *Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*, par le R. P. Venance de Roulers. Bruxelles, Société belge, 1897, in-32 de 182 p., 0 fr. 50.

1-5. — Prédication. — C'est par la parole que les apôtres, fidèles aux ordres du Sauveur, ont converti le monde; ils ont prêché partout

et leur voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre. Depuis les apôtres, les évêques, leurs successeurs, se sont servis également de la parole pour propager encore l'Évangile et gagner les âmes à Jésus-Christ. *Fides ex auditu*, a dit saint Paul : en entendant la parole divine, les peuples ont reçu le don de la foi. *La Prédication* a eu ses grands maîtres ; elle a ses grandes lois ; pratiquée pendant dix-huit siècles, elle nous apparaît aujourd'hui comme une puissance merveilleuse, toute parée des victoires et des conquêtes du génie, mais aussi protégée, défendue et fortifiée par les règles ou les lois spéciales qui conviennent à son caractère, à sa dignité, au but qu'elle se propose. Les maîtres de la prédication, dans le livre du R. P. Longhaye, sont, d'abord, les prophètes, que l'auteur appelle « les vrais prédicateurs » du peuple de Dieu ; le P. Longhaye étudie le fond de leur prédication, où il trouve une dogmatique très simple et une morale précise, vigoureuse ; il nous montre enfin les prophètes comme d'excellents modèles littéraires. Après les prophètes, c'est Jésus-Christ dont l'auteur étudie la parole dans son double caractère humain et surhumain. Puis, ce sont les apôtres, en particulier saint Paul ; ensuite saint Jean Chrysostome, saint Augustin, Bossuet et Bourdaloue. Nous ne quittons pas les hauts sommets, mais, grâce à notre guide expérimenté, nous pouvons y parvenir et y contempler le rayonnement de la belle éloquence chrétienne, les éminentes qualités dont Dieu avait doté ces grands maîtres ; l'auteur nous fait connaître les aptitudes oratoires et la méthode de chacun d'eux ; il nous dit comment ils conçoivent la prédication, par quels moyens ils s'y sont formés, comment ils l'ont pratiquée. A l'appui de son jugement, il nous offre de Bossuet et de Bourdaloue un sermon qu'il appelle « type, » parce que mieux que tout autre ce sermon nous révèle le caractère de ces deux maîtres. Dans la seconde partie, l'auteur traite des lois, d'abord par rapport à l'objet de la prédication et ensuite par rapport à l'auditeur. Il passe en revue les sources de la prédication, qui sont surtout nos livres saints ; puis les parties essentielles de son objet, qui sont le dogme, la morale, l'apologétique ; enfin l'objet par excellence de la prédication, qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ. En ce qui concerne l'auditeur, le R. P. Longhaye expose avant tout et démontre la nécessité de le bien connaître ; il décrit l'action qu'il faut exercer sur lui ; il analyse les passions chrétiennes, qui sont la crainte de Dieu, l'espérance, la charité et la pénitence. Dans un chapitre supplémentaire, il parle spécialement du prédicateur en tant qu'il est l'homme de Dieu, recommandant la préparation lointaine et prochaine, indiquant le style et le débit convenables au prédicateur. Une note sur les genres et la lettre de la Sacrée Congrégation sur la prédication terminent ce livre, qui est avant tout pratique : c'est vraiment le manuel du prédicateur.

— Un maître de la prédication, un prédicateur vraiment « homme de

Dieu, » c'est saint François de Sales; sa réputation est bien établie sous ce rapport comme sous le rapport de la spiritualité; elle n'a pu que gagner à la publication complète de ses *Sermons*. Le premier volume nous réservait à ce sujet de très agréables surprises; le deuxième n'est ni moins riche ni moins intéressant. « Le second volume, nous dit le consciencieux éditeur, est le plus remarquable de toute la collection des *Œuvres de saint François de Sales*, au point de vue des matières inédites dont il est enrichi. On pourrait même dire que le volume entier est inédit, puisque sur les quatre-vingt-quinze pièces qu'il contient, neuf seulement ont été précédemment publiées. » Il est vrai que ce ne sont que des canevas; l'orateur, devenu évêque, est plus sûr de son talent, il n'écrit plus de discours, ce sont de simples sommaires, des plans, parfois des notes fort brèves. Mais, d'autre part, notre saint n'est plus lui-même que dans ces canevas tracés souvent à la hâte et toujours sans prétention aucune de réputation et de gloire humaine. C'est ici également qu'apparaît davantage le docteur de l'Église; il enseigne avec une précision, une fermeté qui subjuguent et ne laissent place ni au doute ni à la moindre tergiversation. A ses accents on reconnaît l'apôtre du Chablais, prêchant, avec autant de feu et d'éloquence que dans sa jeunesse, les dogmes fondamentaux de notre croyance. Les discours, aussi bien que le *Traité des controverses*, renferment des sentences qui, réfutant d'avance les hérésies modernes, préviennent de trois siècles les décisions du Concile du Vatican. Ce volume contient, comme les précédents, un *fac-simile* de l'écriture de saint François de Sales, un avant-propos de Dom B. Mackey, un glossaire des locutions et des mots surannés. C'est toujours la même richesse typographique, qui fera de la nouvelle édition une œuvre digne du héros.

— Après les maîtres peut venir en bonne place l'œuvre du P. Gondrand : *Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année*. L'auteur ne songeait pas à les publier, et il est mort laissant ses trésors enfouis ou entassés dans leur obscure cachette. Heureusement un de ses amis, le P. Nicolas, sur les instances d'un grand nombre d'évêques, a résolu de livrer au public les œuvres dont il était le dépositaire, et nous voilà en possession d'un excellent livre. L'ouvrage a deux volumes, dont le premier s'ouvre par le rapport « très éloquent et très motivé » écrit, à l'invitation de Mgr l'archevêque d'Aix, par M. le chanoine Mille; suit l'approbation donnée par Mgr Gouthe-Soulard. Une introduction assez étendue nous fait connaître les principaux faits de la trop courte vie du P. Gondrand. La série des sermons débute par celui qui traite de l'avènement de Jésus-Christ, sermon d'ouverture pour la station de l'Avent; elle se déroule jusqu'à celui de Pâques sur la communion pascale, comprenant deux sermons pour Noël et un pour le lendemain, un pour saint Étienne, trois pour la Circoncision, huit pour l'Épiphanie, un

pour la Purification, pour la Sexagésime, le carnaval et les Quarante Heures, le mercredi des Cendres, le dimanche et le jeudi de la semaine de la Passion, les Sept Douleurs de Marie, deux pour le lavement des pieds, deux sur la Passion, etc. Le second volume commence par trois sermons sur Pâques et nous conduit de Quasimodo aux dernières fêtes de novembre : discours sur l'Ascension, la Pentecôte, la Trinité, le Sacré Cœur, la Transfiguration, l'Assomption, la Toussaint, le Purgatoire, etc., avec les panégyriques de saint Pierre et saint Paul, saint Élie, sainte Anne, saint Roch, saint Michel, le Rosaire, saint Bruno, sainte Thérèse, saint Martin, sainte Cécile, etc. Tels sont les principaux sujets traités dans cette publication, « qui se recommande par une sûreté et souvent par une élévation de doctrine qui n'ont d'égales que la puissance de conception et la rigueur de logique de l'auteur. » Le style, malgré quelques hardiesses, est toujours pur et d'un goût irréprochable.

— *La Voix de l'Évangile*, par M. l'abbé Allemand, a un cadre plus restreint : ce volume ne contient que des « sujets » d'homélies pour les dimanches et les fêtes, tirés de chaque évangile, avec un développement méthodique, très précis, mais surtout très court. En revanche, chaque évangile ou chaque fête offre matière à trois sujets, de telle sorte que l'évangile ou le mystère est envisagé sous toutes ses faces principales et fournit les leçons ou les enseignements les plus variés et les plus utiles. « Ce ne sont pas des discours, dit l'auteur, mais des sujets, et des sujets sommaires, synthétisant dans leur brièveté le plus de matière qu'il a été possible d'y condenser. » Son plan est loin d'être banal, et il a été bien rempli ; ce travail se distingue « par une doctrine purement orthodoxe, des commentaires lumineux et précis, par des vues personnelles d'une exquise originalité, par des réflexions très suggestives souvent et irrésistiblement édifiantes toujours. » On ne peut que difficilement se faire une idée de la somme de travail et de patience qu'a exigée la composition de ce livre, qui offre une mine précieuse pour les prédicateurs, mais aussi une lecture substantielle et agréable pour les personnes pieuses. Le style de l'auteur, naturellement simple, concis comme il convient à des sommaires, est parfois très pressant et vif à propos. Ce livre rendra les meilleurs services aux prêtres appelés par leur ministère ou par les circonstances à faire connaître aux fidèles cet évangile, cette parole même de Dieu qu'ils ne connaîtront jamais assez.

— *Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes*, par M. l'abbé G. Martin, forment comme le développement historique et archéologique du précédent. L'auteur nous donne d'abord la traduction du texte de l'Évangile, — ce que nous regrettons de ne point trouver dans le livre précédent, — puis il indique l'époque de la vie de Notre-Seigneur à laquelle se réfère la page de l'évangile du jour ; il y ajoute la description du théâtre où se passe la scène qui est l'objet du texte sacré ; il four-

nit, au fur et à mesure que le texte les demande, les explications historiques, archéologiques, dogmatiques et morales; enfin il met en évidence la leçon qui se dégage du commentaire. Il s'est surtout attaché aux explications historiques et archéologiques, s'efforçant de bien placer chaque évangile dans son cadre historique, et de donner tous les éclaircissements relatifs aux mœurs et aux usages du temps où vivait le Sauveur. S. Em. le cardinal Perraud se plaît à reconnaître « l'importance d'un travail dans lequel sont accumulées tant de choses qui doivent être profitables à l'instruction et à la piété des fidèles; » il loue les réflexions substantielles dont l'auteur a fait suivre chaque évangile; il le félicite d'avoir résumé avec compétence, sur les nombreuses questions d'exégèse ou d'histoire, tout ce qu'il importe le plus à des chrétiens de savoir, d'y ajouter à propos les ineffaçables impressions qu'il a rapportées de son séjour en Palestine, d'avoir intercalé dans le texte de nombreuses illustrations qui permettent de voir les personnages et les monuments. L'évêque d'Autun juge que ce livre se recommande ainsi par lui-même; il espère que, répandu parmi les fidèles, il les habituera à un commerce plus facile avec le saint livre, et que leur foi, devenue plus vive, se traduira par de plus solides vertus et un continuel progrès dans la vie chrétienne. On ne peut souhaiter de meilleures destinées à un livre, et une plus douce récompense à son auteur.

6-8. — Enseignement. — La parole a dû être le premier moyen de faire parvenir au monde la vérité; puis est venue l'écriture, et ces deux moyens n'ont cessé, à travers les siècles, de remplir leur mission auprès des âmes. A l'enseignement oral doit se joindre l'enseignement écrit; le premier, plus incisif, plus pénétrant, prépare les voies, excite la curiosité; le second réclame une plus grande attention, une sérieuse étude, et à la suite la lumière pénètre plus abondante dans l'esprit. Après nos grands orateurs, nos apôtres, nos missionnaires, voici nos docteurs, nos érudits, nos théologiens. De ce nombre est le R. P. Wilmers, qui nous offre son *Précis de la doctrine catholique*. Ce livre est un *Précis*, parce qu'il n'est qu'un résumé, un abrégé, mais il est plus qu'un simple catéchisme; dans sa concision, il y a toujours la part du raisonnement; il ne laisse échapper aucune occasion de mettre en pleine lumière l'accord de la raison et de la foi et l'enchaînement rationnel des vérités catholiques. Ce *Précis* renferme toute la doctrine, le dogme et la morale. Il se divise en trois parties. La première a pour objet : la vérité de la religion catholique, et l'auteur y traite de la révélation en général et de la révélation chrétienne, de l'Église souveraine dispensatrice de la religion chrétienne, son institution, sa fin, sa constitution, ses notes, son autorité doctrinale. La seconde partie est consacrée au dogme chrétien, considéré d'abord dans son auteur, qui est Dieu : unité de Dieu et trinité; Dieu créateur et Dieu rédempteur; considéré ensuite par rapport au plan

divin du salut dans les individus, où il est traité de la grâce actuelle et de la grâce habituelle, des moyens de recevoir la grâce, qui sont les sept sacrements, de l'Église comme moyen de salut et des fins dernières. La morale fait l'objet de la troisième partie : morale en général, c'est-à-dire fondements et conditions de la moralité, du bien moral et du mal moral : la morale chrétienne en particulier : devoirs envers Dieu par les trois vertus théologales et la vertu de religion ; devoirs envers nous-mêmes et envers le prochain, devoirs spéciaux et œuvres de surérogation ou perfection chrétienne. Un supplément contient des notions spéciales sur les conciles œcuméniques et les professions de foi jusqu'à celle du concile du Vatican, la Lettre encyclique *Providentissimus Deus*, de Léon XIII, sur l'étude de l'Écriture sainte. Le *Précis* du P. Wilmers est vraiment une œuvre de science catholique correspondant au plus grand besoin des âmes, à cette heure solennelle où se pose, dans le domaine philosophique comme dans le domaine religieux, la redoutable question de savoir si le triomphe du spiritualisme sera la gloire et la couronne des dernières années du XIXe siècle. Il continuera le bien qu'ont accompli les œuvres philosophiques et apologétiques des Frayssinous, des Lacordaire, des Auguste Nicolas, etc., qui ont fait pénétrer la lumière dans tant d'intelligences, et mérité à tant d'âmes la grâce d'une sérieuse conversion.

— M. l'abbé Sauvé, lui, cherche, dans l'ensemble de la doctrine, les points ou les vérités qui sont les plus nécessaires à connaître et que le commun des fidèles néglige le plus d'étudier : la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Grâce, la Gloire, etc. ; il se propose de les approfondir et de reconquérir, pour ces vérités si essentielles et si méconnues, l'attention et la sympathie des esprits sérieux. Il commence par *l'Incarnation, ou Jésus intime*. Ce premier livre de ses *Élévations dogmatiques* envisage d'abord le mystère de l'Incarnation comme un mystère d'union, union physique et personnelle, union d'amour, union sainte, union lumineuse et union bienheureuse. Pénétrant plus avant dans le mystère, il contemple Jésus, « Homme-Dieu ; » expliquant le sens rigoureux et exact de cette formule théologique, qui est l'expression même de la vérité, déduisant ensuite les conséquences de cette vérité, soit à l'égard de Dieu, soit à l'égard de la sainte humanité, soit à l'égard de l'homme, soit à l'égard du monde. Sa troisième élévation a pour objet Jésus, « Homme-Verbe, » avec toutes les perfections spéciales du Verbe, qui lui appartiennent personnellement, avec la nature divine et toutes ses perfections, avec son union indissoluble au Père et à l'Esprit-Saint. L'auteur étudie ensuite le corps de Jésus, l'âme de Jésus ou sa sainteté, l'intelligence de Jésus ou sa science, le cœur de Jésus ou son amour. Voilà bien tout Jésus, le voilà étudié dans cette intimité qui fait surtout le charme des âmes privilégiées. Ces élévations s'adressent d'abord aux

prêtres déjà familiarisés avec la théologie. « Les prêtres, écrit Mgr Oury à l'auteur, vous liront avec bonheur, car il leur sera doux, nous en sommes sûr, de pénétrer à votre suite dans les mystères du Verbe incarné. » Mais ce livre s'adresse encore à nombre d'âmes éclairées et ferventes vivant dans le cloître ou dans le monde : « Celles-là, ajoute le vénérable évêque de Dijon, puiseront dans votre livre le solide aliment que, la plupart du temps, elles demandent en pure perte à d'autres auteurs. » Dans son second volume, M. Sauvé s'attache exclusivement à considérer le Cœur de Jésus, dans ses souffrances ou dans ses joies, dans ses infirmités, dans ses mystères, dans ses vertus, dans son sacrifice, enfin dans son influence sur son Père. Dans le troisième, c'est encore le Sacré Cœur, mais considéré par rapport au mystère de l'Incarnation : le Cœur de Jésus ou l'Incarnation dans le cours des siècles, le Cœur de Jésus ou l'Incarnation dans l'éternité, le Cœur de Jésus en ce que l'Incarnation nous révèle en Dieu. Le livre se clôt sur deux chapitres consacrés à la Très Sainte Vierge et à saint Joseph. Le sujet est ainsi bien épuisé ; le traité de l'Incarnation est complet : le savant directeur du grand séminaire y a mis toute son intelligence, toute son érudition, toute sa piété, tout son zèle et tout son cœur.

— *La Sainte Trinité, ou Dieu intime*, du même auteur, est dans la même donnée et d'après la même méthode. La Sainte Trinité ! C'est bien pour beaucoup, même de bons chrétiens, le « Dieu inconnu ; » les fidèles les plus pieux aussi manquent sur ce point de notions précises ; ils se laissent facilement séduire par quelques pratiques de dévotion qu'ils jugent suffisantes et ils désertent un peu trop ces vérités plus élevées, ces sommets de la doctrine chrétienne dont l'austérité les effraie. Il convient de les ramener à une meilleure formation spirituelle : en vain prétendrait-on que les personnes pieuses ne veulent pas de lectures dogmatiques : il faut savoir les leur imposer ; le moyen de faire un bien sérieux aux âmes n'est point de les flatter : on doit leur rappeler qu'il faut savoir par moments se résoudre à un effort pour connaître mieux Dieu, Jésus, notre âme : la piété vraie, profonde, est à ce prix. Mais ces élévations s'adressent particulièrement aux prêtres qui doivent se familiariser, par la méditation et par la prière, avec les grandes vérités de la foi, se plaire habituellement sur les sommets de la doctrine et de la vie surnaturelle. La récente encyclique de Léon XIII sur la Trinité et l'Esprit-Saint a confirmé l'opportunité de cet enseignement élevé, sérieux, surnaturel, dont on croyait incapables les intelligences de nos contemporains déshabituées de cet aliment substantiel, mais que le Souverain Pontife n'a pas craint de leur offrir comme une force et comme une lumière au milieu de l'affaiblissement de la vertu et des ténèbres de l'erreur. Six pensées principales résument ce livre et en disent tout l'objet : Dévotion à Dieu le Père, à Dieu le Fils, à Dieu le Saint-Esprit, à la Nature

divine et à ses attributs, aux perfections divines par les vertus surnaturelles, aux perfections divines par des actes et des états particuliers. C'est là la vraie dévotion, source et garantie de toutes les autres.

— Par son livre : *Horizons du monde moral et religieux*, M. l'abbé Richaud se propose le même but, mais il cherche à l'atteindre par un enseignement moins austère. Le titre seul indique que la méthode n'est pas la même : il annonce une forme plus littéraire que didactique, et par là, il peut être plus à la portée de certaines intelligences réfractaires à l'exposition grave et concise de l'enseignement doctrinal. L'auteur traite de l'âme, de la vie humaine, de l'immortalité, des droits de Dieu, de la religion, des sciences, du bonheur, de la souffrance, de Jésus-Christ, de la Vierge Marie, de la vie surnaturelle ; sur ces questions, c'est la révélation qui fait entendre sa voix, à laquelle vient se joindre, en s'harmonisant avec elle, la voix de la raison : l'auteur mêle à cette exposition, que nous pourrions appeler « officielle, » ses considérations personnelles, ses sentiments intimes ; il s'efforce de les faire partager à ses lecteurs. Mgr l'évêque de Digne, — récemment promu à l'archevêché de Bourges, — donne à cet ouvrage une approbation sans réserve ; il le recommande aux prêtres, surtout à la jeunesse intelligente, « estimant que ce volume serait utilement distribué comme prix dans les établissements d'éducation et d'instruction aux divers degrés. » Signalons en particulier, avec Mgr Servonnet, les chapitres sur Jésus-Christ et sur la Vierge Marie. Voilà les seuls horizons qui doivent s'ouvrir aux yeux de toute intelligence : c'est par ces larges envolées que les âmes trop habituées à se traîner et à s'étioler dans une atmosphère imprégnée d'indifférence, de bassesse, s'élèveront à ces hauteurs sereines où elles recouvreront leur vraie grandeur, leur dignité originelle.

9-14. — Eucharistie, Esprit-Saint, Liturgie. — Après l'ensemble ou le corps de la doctrine, voici « la théologie spéciale, » c'est-à-dire des traités ayant pour objet ou un mystère, ou un sacrement, ou un article du symbole. Le premier que nous présentons est *l'Eucharistie et le mystère du Christ d'après l'Écriture et la tradition*. Ce volume renferme les témoignages principaux fournis par nos livres saints et par la tradition en faveur du sacrement de nos autels ; il se divise en deux parties principales : L'Eucharistie comme sacrement, et l'Eucharistie comme sacrifice. Ici et là ce sont des « élévations » qui emportent l'intelligence dans le domaine surnaturel et divin, là où, soutenue des ailes de la foi, elle plane au sein de la lumière divine qui l'éclaire ; ce sont aussi des « considérations » qui excitent dans le cœur les plus vifs et plus doux sentiments de piété et d'amour. A l'occasion, le R. P. Marie Bonaventure sait se retourner avec énergie contre les ennemis de l'Eucharistie, et sans dissimuler la force de leurs objections, il les combat et les détruit victorieusement. L'auteur consacre deux chapitres à mon-

trer comment l'homme devenu misérable par son péché, isolé du ciel sa patrie, a besoin de l'Eucharistie ; comment l'Eucharistie répond aux besoins du cœur : aucune considération ne saurait être plus efficace pour exciter l'âme à connaître et à recevoir ce sacrement. Les chapitres qui ont pour objet l'Eucharistie comme sacrifice offrent aussi le plus piquant intérêt ; malgré l'élévation et la profondeur du mystère, il est encore permis à l'œil de l'homme de comprendre tout ce que ce grand œuvre de la droite de Dieu peut avoir de merveilleux en lui-même et de salutaire pour nos âmes. Ce traité de l'Eucharistie aura pour effet de faire mieux connaître ce prodige de l'amour de Dieu et d'inspirer un plus ardent désir de le recevoir. Le format du livre n'est pas fait pour le rendre populaire ; il ne convient guère qu'aux hommes d'étude ; nous exprimons le vœu qu'une nouvelle édition, moins lourde, moins compacte, de dimensions réduites, en deux ou trois petits volumes in-12, vienne permettre aux simples fidèles de l'aborder sans appréhension. Que le P. Marie-Bonaventure ne redoute pas de se faire petit pour gagner les petits : nous lui promettons de nombreuses conquêtes.

— M. l'abbé Lepin ne retient de l'Eucharistie que la partie relative au sacrifice et donne à son sujet ainsi réduit la plus grande ampleur. Ses guides sont surtout le P. de Gondren et M. Olier, et il les suit avec la plus grande fidélité. Son livre : *L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne*, comprend quatre parties. Dans la première, l'auteur traite des fondements du sacrifice chrétien : la religion du Verbe incarné ; la deuxième partie est consacrée aux sacrifices figuratifs de l'ancienne Loi, leur nature, leurs rites, la forme essentielle ; la troisième partie a pour objet le sacrifice même de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et c'est ici surtout que l'auteur met à contribution les richesses de ses deux guides : Sacrifice de Jésus-Christ durant sa vie mortelle, à Bethléem, à Nazareth, dans sa vie publique, dans sa passion ; sacrifice de Jésus-Christ dans sa vie glorieuse, à la résurrection, à l'ascension, au ciel ; sacrifice de Jésus-Christ dans sa vie eucharistique. Enfin, dans la quatrième partie, l'auteur parle du sacrifice du corps mystique de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son union avec Marie, dans son union avec l'Église. Un appendice nous fait connaître le sacrifice des âmes spécialement victimes, d'abord aux temps apostoliques, ensuite à travers les siècles chrétiens et jusqu'à nos jours. C'est toute la structure du livre de M. l'abbé Lepin, nous devrions dire de sa « thèse, » puisque ce travail a servi à son auteur pour son épreuve de doctorat en théologie : ce plan embrasse bien tout le sujet ; il a fourni matière au plus heureux développement, et nous ne sommes point surpris que les doctes examinateurs de la Faculté de théologie de Lyon en aient été pleinement satisfaits. C'est une étude sérieuse, bien réfléchie, très documentée, écrite dans un style clair, sobre, irréprochable.

— L'initiation à l'Eucharistie a été, de tout temps, l'objet de la sollicitude de l'Église ; pour les fidèles aussi, le jour de la première communion a été toujours considéré comme le plus beau de leur vie, et c'est pourquoi il est entouré de tant de solennité. Préparer l'âme à ce grand jour est le but que se propose M. l'abbé Turcan dans son livre : *Le Directeur des retraites de première communion* ; l'auteur veut indiquer aux catéchistes ce qu'ils doivent faire pour que la première communion soit bonne et même fervente. C'est un vétéran du sacerdoce, plein de science et d'expérience, qui leur donne les conseils les plus utiles et les plus pratiques ; il sera un guide sûr pour ses jeunes confrères qui voudront s'en rapporter à son enseignement. Rien de plus simple que le plan de l'ouvrage : l'auteur suit jour par jour le prêtre et les enfants, donnant au prêtre les conseils et aux enfants les instructions qu'il croit les plus convenables aux jours où ils se trouvent. M. l'abbé Turcan semble craindre que les instructions ne soient trop longues. Ses craintes sont fondées pour la plupart de ces instructions, que le jeune et trop mobile auditoire ne pourrait supporter jusqu'au bout. Mais il y a remède à cet inconvénient ; rien n'oblige le catéchiste d'être l'esclave absolu de l'auteur ; il peut couper une instruction en deux ou même trois parties ; ce qui lui fournirait l'avantage d'avoir à sa disposition plusieurs retraites ; il pourrait quelquefois n'en donner qu'un résumé. Mgr l'évêque de Séez, en accordant l'*imprimatur* au livre de M. l'abbé Turcan, se plaît à déclarer que dans ces pages « on entend parler non seulement une expérience consommée, mais aussi le cœur de celui qui disait : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

— Après la théorie, la pratique. Dans *Pie IX et la jeune communiante*, M. l'abbé Vincent offre aux mères chrétiennes et à leurs enfants la narration détaillée d'un touchant et remarquable événement qui s'est accompli il y a quelques années, et qui mérite une place dans les annales de la charité chrétienne aussi bien qu'un paragraphe dans l'histoire de la vie si pleine et si édifiante de Pie IX. C'est une mère qui a l'ardent désir d'obtenir à sa jeune fille le privilège de communier de la main du Pontife ; l'enfant est heureuse d'entrer dans les vues de sa mère et aussitôt commence le récit de cette édifiante, disons même merveilleuse épopée qui, à travers mille incidents heureux ou malheureux, conduit enfin la mère et la fille au Vatican, où Pie IX accorde la faveur si désirée. La préparation se fait, et, après trois semaines, le jour de la fête du Sacré Cœur, Pie IX va au couvent du Sacré-Cœur donner la sainte communion à l'angélique Marie Richemont. N'était la certitude que nous donne l'auteur de la réalité du fait, cette première communion paraîtrait plutôt un idéal qu'un fait accompli ; d'autant mieux que, dans la plupart des réflexions de la jeune enfant et de ses réponses, il y a une élévation d'idées, une expression de foi, une force d'âme

qui n'est pas ordinaire dans une jeune fille de douze ans: peut-être l'auteur s'est-il alors trop substitué lui-même à son héroïne. Toutefois, ce contraste se fait-il à peine sentir dans la trame si bien tissue de cet émouvant récit : et d'autre part on peut présumer que dans cet événement où la Providence intervient si souvent et si clairement, la jeune Marie, abondamment favorisée de la grâce, trouve dans une intervention du ciel, surtout dans la vivacité de sa foi, ce que son intelligence, à peine formée, n'aurait pu lui suggérer. Pie IX, à la vue de ce prodige, s'écriait : En vérité, je n'ai jamais trouvé une si grande foi en Israël. A chaque page du livre de M. l'abbé Vincent on se dit : Je n'ai jamais rien lu d'aussi saisissant, d'aussi merveilleux, et on dévore ces pages, qui ne font que faire croître l'émotion et vous arracher des larmes. Aucune lecture ne saurait mieux convenir pour une retraite de première communion.

— Une autre vérité doctrinale très importante, mais très négligée, c'est la vérité relative au Saint-Esprit. Le pape Léon XIII, dans sa récente encyclique, a voulu ramener l'attention à ce dogme et a tenu à rappeler l'enseignement de l'Église sur l'adorable personne de la Très Sainte Trinité que nous appelons l'Esprit-Saint : on sait avec quelle précision de doctrine, quelle clarté d'exposition, quelle abondance de citations de l'Écriture ou des Pères, quelle élégance de langage, quelle énergie de conviction, le Souverain Pontife a résumé, dans quelques pages, l'enseignement théologique concernant le Saint-Esprit. Mme la comtesse de Saint-Bris avait devancé l'intervention de Léon XIII en publiant son livre : *Le Saint-Esprit, son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours.* Mais ce livre est si bien en harmonie avec l'œuvre du Pape, qu'on le dirait un commentaire de l'encyclique. Il n'est pas étonnant qu'un grand nombre d'évêques lui aient accordé leur approbation et que Léon XIII lui-même, après l'avoir fait examiner, l'ait agréé et béni. Ce travail témoigne de beaucoup de recherches, de beaucoup de réflexion. C'est une bonne et grande leçon donnée à certains hommes qui reculent devant le labeur que leur imposerait la sérieuse étude de la science du *Credo* et qui se laissent effrayer par l'aridité que leur semble offrir un tel travail. Cette terreur est loin d'être justifiée, mais ils s'en servent pour se dispenser d'aborder même de telles questions. Ils feraient mieux de suivre l'exemple de Mme de Saint-Bris, ou au moins de lire son livre qui les instruirait, sans effort et pleinement, sur la nécessité et l'opportunité du culte du divin Paraclet, sur le rôle du Saint-Esprit dès l'origine des temps, auprès des prophètes, dans le plan divin, dans l'Évangile, dans l'Église : sur l'action du Saint-Esprit dans le septénaire sacramentel, dans la confirmation, surtout, par ses sept dons et par ses fruits. Le livre se termine par des résumés de discours qui peuvent être prêchés le jour d'une confirmation, par les offices et les prières en l'honneur du Saint-Esprit.

— La liturgie est une manifestation de l'action incessante du Saint-Esprit dans l'Église : c'est l'ensemble des règles ou des lois qui président à l'ordre et à la succession des fêtes, à la célébration de la sainte messe et de tous les offices, à tout ce qui concerne le culte catholique ; l'Église a déterminé ces règles ou ces lois, mais en s'acquittant de cette charge, elle était secondée par le divin Esprit : ce que l'Église écrivait, le Saint-Esprit le dictait, de telle sorte que la vie liturgique dans l'Église, c'est la vie de l'Esprit-Saint. Vous en serez pleinement convaincus quand vous aurez lu le livre de M. Eugène Chipier intitulé : *La Vie liturgique, ou l'Ame se nourrissant, se consolant et tendant à sa destinée dans le culte social que l'Église rend à Dieu.* Le sous-titre indique clairement à quel point de vue l'auteur étudie la liturgie chrétienne. Après un chapitre préliminaire sur la vie, M. l'abbé Chipier nous entretient de la vie par le culte divin et du culte divin par la liturgie. Les quatrième, cinquième et sixième chapitres traitent de la liturgie par le sacrifice eucharistique, lequel sacrifice est accompagné du sacrifice de notre louange et du sacrifice de notre souffrance. Les quatre chapitres suivants continuent à expliquer comment le sacrifice de louange se poursuit dans l'office canonique. Un mot ici sur le chant liturgique. Puis, dans les chapitres XII et XIII, la vie liturgique par les fêtes et par les sacrements. Une excellente lettre d'approbation par Mgr Mermillod signale en particulier les chapitres où l'auteur décrit l'autel et sa majesté, celui du sacrifice de louange, continué par l'office des vêpres : « Voilà des pages, ajoute l'évêque de Genève, que je voudrais voir popularisées dans toutes les familles. » Le cardinal-archevêque de Lyon se réjouit à son tour du succès du livre, qui en est à sa troisième édition ; il aime à espérer qu'il contribuera à développer chez les fidèles l'estime de la sainte liturgie de l'Église romaine, et par conséquent l'attachement aux offices de leur paroisse. Ce but, le livre de M. l'abbé Chipier l'atteindra sûrement ; il continuera le bien accompli dans les âmes par l'*Année liturgique* de Dom Guéranger et tous les ouvrages qui s'en sont inspirés.

15-18. — Jésus, Marie, Joseph. — Le savant et pieux supérieur du petit séminaire de Versailles nous offre ses méditations sur *Jésus adolescent* (méditations pour le temps de la Septuagésime). Il prend Jésus quand il descend à Nazareth et nous décrit d'abord cette petite ville comme elle devait être aux jours du Christ adolescent ; il nous montre Jésus obéissant, vrai Dieu et vrai homme ; il le suit à la synagogue de Nazareth ; il rentre avec lui dans l'échoppe de l'ouvrier où Jésus travaille avec Joseph sous les regards de Marie : travail, humilité, pauvreté : telles sont les vertus qui s'épanouissent dans l'atelier de Joseph. Maintenant Jésus est en prière : quel recueillement ! Il lit les divines Écritures : quelle attention ! Le voici avec ses compagnons d'âge qui le surnomment : la douceur ! Une épreuve survient plus douloureuse que les précédentes :

la mort de Joseph. Puis bientôt, c'est aussi la séparation du Fils et de la Mère, car Jean-Baptiste annonce le Verbe de Dieu, et l'heure de sa mission publique a sonné. Plus tard Jésus reparaîtra à Nazareth, mais les Nazaréens, ingrats, chercheront à se saisir de lui pour le précipiter du sommet d'une colline. Trois méditations complémentaires achèvent l'œuvre : ouvriers de la dernière heure; parabole des semences; *Ad augusta per angusta*. Ce livre s'adresse surtout à nos chers adolescents. « Ces pages d'un brillant coloris, écrites avec amour, les yeux fixés sur l'invisible, les saisiront ; ils y respireront le divin et leur âme se dilatera. Leurs mères les liront aussi et elles béniront l'auteur. »

— *Trente et un jours à la gloire de Marie* est un nouveau mois de Marie. Il y en aura toujours, de ces livres, et il n'y en aura jamais assez ; chacun a sa méthode, son attrait spécial : tous arrivent à leur but : faire mieux connaître et faire aimer davantage l'auguste Mère de Dieu. Le livre de M. l'abbé Arnoulin n'est pas œuvre d'inspiration personnelle : l'auteur a préféré s'effacer et emprunter ses développements aux plus belles pages de l'Évangile et des écrits des Pères. La vie de la Sainte Vierge s'y déroule jour par jour, et fournit peu à peu matière à des considérations pratiques qui portent l'âme à se conformer à ce parfait modèle. Chaque exercice est accompagné d'un récit édifiant, d'une légende tirée des vies des saints. Mgr l'évêque de Meaux, en approuvant le livre de M. l'abbé Arnoulin, le félicite d'avoir mêlé à la trame de son travail l'histoire des fêtes de la Sainte Vierge en faisant ressortir l'enseignement de ces solennités qui consacrent le souvenir des circonstances les plus marquantes de la vie de la Mère de Dieu.

— M. l'abbé Dunac a prêté une oreille attentive auprès de la grotte de Massabielle et il a entendu *les Voix de Lourdes*, dont il aime à se faire auprès de nous le complaisant écho. Sous la forme de trente et une méditations — ce qui pourrait bien faire encore un nouveau mois de Marie — l'auteur rappelle le souvenir de toutes les merveilles dont Lourdes a été le théâtre privilégié ; Bernadette, l'apparition, le chapelet, le bonheur n'est qu'au ciel, journée d'épreuve, le prêtre, le rosier, pénitence, le sanctuaire demandé, la source, la touffe d'herbe, les cierges, les miracles, l'Immaculée Conception, la persécution, le triomphe, etc., tout autant de titres qui parlent à l'esprit et au cœur : c'est encore, sous une forme nouvelle, attrayante, une histoire de l'apparition de l'Immaculée. Il nous a paru que la vérité historique y est aussi irréprochable que l'exactitude théologique, mais nous eussions aimé comme garantie plus sûre, en tête du livre, au moins un *Imprimatur*; après la publication des nouveaux décrets sur l'Index, cette garantie est tout à fait indispensable.

— Le petit opuscule en l'honneur de Marie, intitulé : *Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée*

Vierge Marie, est un extrait des œuvres du séraphique docteur saint Bonaventure ; il permet à l'âme de payer chaque jour à l'auguste Vierge le tribut de ses hommages et de sa piété ; ce sont des prières d'un saint, d'un docteur qui a été surnommé « séraphique ; » il ne peut être rien ni de plus substantiel ni de plus affectueux ; l'éditeur y a ajouté un choix d'autres prières des plus variées en l'honneur de Marie.

—C'est enfin le tour de saint Joseph, et la Sainte Famille tout entière aura trouvé place dans ce compte rendu. Saint Joseph nous est présenté par le vénérable doyen de l'épiscopat français, Mgr Dabert, évêque de Périgueux, qui étudie les vertus, les mérites, toute la vie du saint patriarche, en vue de les offrir en exemples aux communautés religieuses. Ces âmes privilégiées ne sauraient trop se convaincre de l'utilité qu'elles trouveraient à méditer les quelques faits que nous fournit l'Évangile sur la vie de saint Joseph. Vocation à la vie religieuse, grâces et moyen de vocation, correspondance à ces grâces, noviciat, profession, charité, sainte communion, fuite du péché, vie cachée, perte de Jésus, charges, exercices de piété, saintes règles, etc., le vénérable auteur trouve dans la vie de saint Joseph tout ce qui convient à une parfaite religieuse, à sa vie intérieure, à ses vœux : la mort de saint Joseph doit être une image de la mort d'une religieuse, et la glorification du Père nourricier du Sauveur peut très bien symboliser la récompense éternelle qu'une religieuse doit mériter. On voit quel intérêt offre ce *Mois de saint Joseph ;* il est bien tout entier et uniquement à l'usage des maisons religieuses.

20-25. — Spiritualité, piété. — Le livre du R. P. Lambert : *Jeunesse et vie chrétienne*, arrive escorté de deux excellents parrains : M. l'abbé Paguelle de Follenay, l'historien du cardinal Guibert, et M. le marquis de Ségur, frère du saint prélat que nous vénérons. C'est plus qu'il n'en faut pour mériter bon accueil. Aussi bien le livre en serait-il digne par son titre seul : ce qui touche à la jeunesse est sûr de plaire, d'intéresser. Mais à l'attrait du titre se joignent ici des enseignements appuyés sur une doctrine pure, des conseils d'une longue expérience, des leçons inspirées par le plus affectueux dévouement. Dix entretiens suffisent à traiter de la vie sérieuse, de la vie de foi, de piété, de labeur, de lutte, de sacrifice, de progrès, d'édification, d'apostolat et de persévérance. L'essentiel est là pour la jeunesse que le zélé missionnaire cherche à sanctifier et à préserver. Et la jeunesse, comme le lui prédit M. le chanoine Paguelle de Follenay, le lira avec plaisir. « Cet ouvrage, dicté par le cœur, ajoute M. de Ségur, ira au cœur de ces chers jeunes gens que le P. Lambert connaît à fond, avec leurs grandeurs et leurs misères, et qui se ressemblent tous sous la diversité de surface. » L'idéal que l'auteur leur montre ne les effraiera pas ; il ne propose rien qui ne soit réalisable et à la portée de toutes les bonnes volontés.

— Avec *la Retraite du Sacré Cœur*, nous entrons dans les livres

de piété. « Le cœur de Jésus, dit le R. P. Dehon, est bien le lieu le plus favorable pour une retraite spirituelle : c'est le creux du rocher où l'âme, comme une colombe timide, trouve la paix et la sécurité. » La retraite du Sacré Cœur comprend quarante méditations; elles ont pour objet tout ce qui concerne le Cœur de Jésus : Dieu est charité; miséricorde de Dieu; le péché blesse la bonté divine; le sacrilège renouvelle la trahison de Judas; le péché véniel blesse le Cœur de Notre-Seigneur; conversion de Zachée, de la Samaritaine, de Marie-Madeleine, de saint Pierre; le Cœur de Jésus est la voie pour aller à Dieu, le Cœur de Jésus modèle d'humilité, de pauvreté, d'obéissance, le règne du Sacré Cœur en nous, etc. Chaque méditation débute par un résumé qui sert de préparation pour la veille; elle continue par le corps même de la méditation divisée en trois points bien développés; elle se termine par des affections et résolutions, ainsi que par un bouquet spirituel formé de plusieurs textes de nos livres saints. Le R. P. Dehon fait parler directement Notre-Seigneur, parce que c'est bien en réalité le Seigneur qui parle aux âmes dans l'oraison : il a imité — et nous ne saurions l'en blâmer — l'auteur de l'*Imitation* et d'autres écrivains spirituels.

— *La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, que publie, sous le voile de l'anonyme, la Société de Saint-Augustin, est de nature à favoriser le développement de la piété dans les âmes : il n'est pas de nourriture plus substantielle et plus salutaire que celle des grandes pensées et des beaux sentiments réveillés en nous par le souvenir du drame du Calvaire. Ce petit travail se divise en trois parties : 1° Ce que Notre-Seigneur a fait dans la nuit du jeudi au vendredi saint; 2° Ce qui s'est passé dans la matinée du vendredi saint; 3° Ce que Notre-Seigneur a souffert le vendredi saint après midi. Chacune de ces parties est subdivisée en deux sections, et chaque section comprend sept chapitres : telle sera la matière d'un nombre de méditations correspondant au nombre des jours du Carême. Quant à la méthode de l'auteur, elle est simple : d'abord le texte de l'évangile; puis un commentaire de ce texte, ensuite une exhortation; enfin une prière. Nous recommandons ce livre aux âmes pieuses.

— Unie à Jésus souffrant, l'âme supporte mieux la tribulation et l'épreuve : après les méditations sur la Passion, voici un autre opuscule qui apprend à l'âme cette union réconfortante. Ce n'est plus la voix de l'Esprit-Saint que nous entendons, mais ce sont des conseils, des exhortations d'âmes saintes, d'esprits élevés, qui lui font écho. Le livre : *Venez à moi, vous qui souffrez*, est un choix de réflexions et de prières pour consoler l'âme au milieu des douleurs de la vie. « Ce choix est des plus heureux, dit Mgr l'évêque de Valence; l'auteur a puisé dans les ouvrages de ceux qui ont le mieux compris le mystère de la douleur. »

— *Le Petit Mois de saint Jean* correspond à une pratique nouvelle de

piété qui a été bien vite en usage : cette pratique s'harmonise admirablement avec l'extension de la dévotion au Sacré Cœur, puisque saint Jean est le disciple privilégié du Cœur de Jésus. Le plan de l'ouvrage est celui de tous les livres de ce genre : chaque jour une méditation, une pratique, un exemple, le tout se rapportant à saint Jean, même l'exemple. Les fidèles qui liront ces pages y trouveront, dans le disciple que Jésus aimait, la triple prédilection de l'Église, principalement en ces temps : le culte de l'Eucharistie, celui du Sacré Cœur et celui de Marie.

— Terminons par le *Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise*. C'est un petit manuel contenant la règle du tiers ordre, le catalogue des indulgences, le règlement de vie ; les diverses prières en usage dans l'ordre franciscain, etc. : il sera utile à tous les membres du tiers ordre, auxquels le dédie le pieux auteur, le R. P. Venance, et nous croyons qu'il deviendra leur meilleur conseiller. F. Chapot.

POÉSIE

1. *La Fin de Satan*, par Victor Hugo, éd. définitive d'après les manuscrits originaux. Paris, Hetzel et May, 1897, in-12 de 316 p., 2 fr. — 2. *Les Féeries*, 2e éd., par Jean Rameau. Paris, Ollendorff, 1897, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 3. *Gens de mer* (poésies à dire), par Yann Nibor. Préface de François Coppée. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de ix-258 p., 52 illustrations de Paul Jobert, 3 fr. 50. — 4. *Les Mirages*, par Pierre de Bouchaud. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 131 p., 3 fr. — 5. *La Cloche engloutie*, conte dramatique en 5 actes, par Gerhardt Hauptmann, trad. par A.-Ferdinand Herold. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-12 de 246 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Chansons épiques* (*geste de Guillaume*), par Paul Delair. Paris, Ollendorff, 1897, in-12 de iv-191 p., 3 fr. 50. — 7. *L'Enchantée*, par Louis Mercier. Ibid., 1897, in-8 de 209 p., 4 fr. — 8. *Les Jeux rustiques et divins*, 2e éd., par Henri de Régnier. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-12 de 287 p., 3 fr. 50. — 9. *Images tendres et merveilleuses. La Joie de Magnelonne. La Fée des ondes. Floriane et Persigant. La Légende de sainte Liberata. Le Victorieux*, par A.-Ferdinand Hérold. Ibid., 1897, in-12 de 256 p., 3 fr. 50. — 10. *Ballades françaises*, par Paul Fort. Ibid., 1897, in-12 de xii-351 p., 3 fr. 50. — 11. *Chansons d'aube*, par Henri Ghéon. Ibid., 1897, in-12 de 71 p., 2 fr. — 12. *Crépuscules. Les Vergers illusoires. Nuits d'Épiphanies. Les Estuaires d'ombre. Idylles et Élégies. L'Eau du fleuve*, par André Fontainas. Ibid., 1897, in-12 de 241 p., 3 fr. 50. — 13. *Squelettes fleuris*, par Tristan Klingsor. Ibid., 1897, in-12 de 106 p. — 14. *Le Cygne rouge*, mythe dramatique, par Albert Tribaudet. Ibid., 1897, in-12 de 201 p., 3 fr. 50. — 15. *La Vie héroïque*, par Marcel Réja. Ibid., 1897, in-12 de 210 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Soliloques du pauvre*, 3e éd., par Jehan Rictus. Ibid., 1897, in-12 de 208 p., 3 fr. 50. — 17. *La Poésie contemporaine*, 1884-1896, 2e éd., par E. Vigié-Lecocq. Ibid., 1897, in-12 de 288 p., 3 fr. 50. — 18. *La Maison de l'enfance*, par Fernand Gregh. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 239 p., 3 fr. 50. — 19. *Le Poème du Rhône*, en XII chants, texte provençal et trad. française, par Frédéric Mistral. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 345 p., 3 fr. 50. — 20. *De la Terre aux Étoiles*, poésies, par Charles Grandmougin. Paris, Rouam, 1897, in-12 de 94 p., 2 fr. 50. — 21. *Pièces et Morceaux*, 4e éd., par Édouard Pailleron, de l'Académie française. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 362 p., 3 fr. 50. — 22. *L'Esprit qui passe*, par Sébastien-Charles Leconte. Paris, « Mercure de France, » 1897, in-4 de vii-244 p., 6 fr. — 23. *Poésies et Poèmes*, par Maurice Richard. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 139 p., 3 fr. — 24. *Chants de la vie*, par Henri Michel. Paris, libr. de l'Art indépendant, 1897, in-8 de 98 p., 3 fr. — 25. *Sur la route*, chansons et monologues, 1e mille, par Aristide Bruant. Paris, chez l'auteur. Château de Courte-

nay. Loiret, 1897, in-12 de 207 p., dessins de Borgex, 3 fr. 50. — 26. *Dans la paix du soir*, par PIERRE COURTOIS. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 284 p., 3 fr. 50. — 27. *Le Récit évangélique*, traduit et paraphrasé en vers français, par RODOLPHE HANQUEZ. Paris, Oudin, 1897, in-8 de XXX-411 p., 6 fr. — 28. *Sur la Harpe*, poésies (1886-1896), par LOUIS THIERCELIN. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 114 p., 3 fr. — 29. *Fables*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, Perrin, 1897, in-12 de 119 p., 2 fr. 50. — 30. *Visions d'épopée*, par BLANCHE SARI-FLÉGIER. Paris, Vanier, 1897, in-8 de VI-215 p., 3 fr. 50. — 31. *L'Orient et les Tropiques*, par VICTOR ORBAN. Ibid., 1896, in-8 de 45 p., 2 fr. — 32. *Sonnets à la Lune*, par LE LASSEUR DE RANZAY. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de 52 p., illustré. — 33. *Poésies. Rimes retrouvées. Les Anniversaires*, par EUTROPE LAMBERT. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 53 p., 2 fr. — 34. *Les Douleurs cadettes*, par CHARLES-ADOLPHE CANTACUZÈNE. Paris, Perrin, 1897, in-12 de XI-119 p., 2 fr. 50. — 35. *Poèmes fabuleux*, par HENRI ROUGER. Paris, Lemerre, 1897, in-12 de 114 p., 3 fr. — 36. *Plaintes du cœur*, par ÉDOUARD QUET. Paris, Vanier, 1897, in-12 de 106 p., 3 fr. — 37. *Pantomimes modernes*, par CHARLES AUBERT. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de 356 p., illustrations de P. Kauffmann, 3 fr. 50. — 38. *Amour et Souvenir*, récits, monologues, poésies pour la jeunesse, par CARITAS. Paris, Haton, 1896, in-12 de 211 p., 3 fr. — 39. *En Carême*, poésies, par JACQUES PRABÈRE. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 34 p., 0 fr. 60. — 40. *Lourdes*, échos et souvenirs, par ÉTIENNE LAUBARÈDE, avec lettres préfaces de S. G. Mgr Dabert et de M. Henri Lasserre. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-12 de XI-140 p., 2 fr. — 41. *La Mort de Roland*, drame en 5 actes et en vers, par l'abbé LOUIS-MARIE EUBOIS, musique des romances par l'abbé Chérion. Paris, Retaux, 1897, in-12 de 127 p., 1 fr. 50. — 42. *Le Connétable de Bourbon*, drame en 5 actes et en vers, par G. BIZET. Ibid., 1897, in-12 de 98 p., 1 fr. 50. — 43. *Enfances Guesclin*, drame en un acte, en vers, par P.-H. D'ARRAS, S. J. Ibid., 1897, in-12 de 44 p., 1 fr. — 44. *Haceldama. La Mère de Judas*, mystère en un acte, représenté la première fois sur le théâtre de la Bodinière, par le Comte DE LARMANDIE. Paris, Cerf, 1897, in-12 de 40 p. — 45. AUSONE, *Poèmes divers*, traduits par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de l'Art indépendant, 1897, in-12 de V-186 p., 3 fr. — 46. *Poèmes*, par lord ALFRED DOUGLAS. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 191 p., 3 fr. 50. — 47. *Le Butor, roman sans pas-sion (sic)*, par MATHIAS GALLI. Paris, Galli, 1897, in-12 de 447 p., 3 fr. 50. — 48. *Le Petit Savoyard*, avec une lettre du marquis Costa de Beauregard. Paris, Lemerre, 1897, in-8 de III-19 p., illustré. — 49. *Chants populaires pour les écoles*, poésies de MAURICE BOUCHOR, mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot. Paris, Hachette, 1895, in-8 de 81 p., 0 fr. 75.

Comme le guerrier accablé par le nombre, moi aussi je m'écrierai, désespéré : Ils sont trop ! En vérité, si la production poétique augmente toujours dans de pareilles proportions, nous en serons bientôt réduits à ne plus donner que la nomenclature des volumes de vers du semestre. Nous n'en sommes pas encore là, mais déjà faut-il que nous ne disions que deux mots d'ouvrages qui mériteraient une étude détaillée. Si parfois nous ne nous arrêtons qu'à certains chapitres de tel ou tel poète, qu'il soit entendu une fois pour toutes que le manque de place est la seule raison de notre silence à l'égard des autres.

1. — A tout seigneur tout honneur. Comment ne pas parler de Victor Hugo, même à propos d'une réédition ? Les éditeurs Hetzel et May continuent, en effet, la publication des œuvres posthumes de l'illustre poète, en une édition à bon marché, mais fort soignée et définitive, d'après les manuscrits originaux. On n'attend pas de nous, à ce propos, une critique détaillée. Bornons-nous à quelques impressions. *La Fin de Satan*, c'est bien toujours le Victor Hugo que nous connaissons : de l'énorme, de l'étrange, du fantastique, du grossissement, de l'amplification sans fin

de l'ombre, du noir, de la nuit, des heurts et des horreurs, des profils qui se détachent brisés, brusques, irréguliers, illimités dans des ténèbres apocalyptiques, du sublime et du grotesque, du génie et de la folie, et tout cela dans une lave de mots tantôt d'une vérité frappante, tantôt d'une rhétorique manifeste, au milieu d'un fracas de rimes étourdissant, d'un roulement de tonnerre qui ne s'arrête pas. Si Victor Hugo n'est pas un penseur, avec quelle maestria il se donne toutes les apparences d'un philosophe ! L'Ange déchu est précipité à travers des énormités de toute nature, et voici comment se termine la description exubérante, où les mots s'entassent sur les mots et se choquent :

> Or, près des cieux, au bord du gouffre où rien ne change,
> Une plume échappée à l'aile de l'archange
> Était restée, et, pure et blanche, frissonnait.
> L'ange au front de qui l'aube éblouissante naît
> La vit, la prit, et dit, l'œil sur le ciel sublime :
> — Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle aussi, dans l'abîme ?
> Dieu se tourna, par l'être et la vie absorbé,
> Et dit : — Ne jette pas ce qui n'est pas tombé.

C'est superbement dit, et cela a l'air de renfermer une pensée. Mais voici le déluge. La première goutte de pluie tombe au front du patriarche :

> Alors, Noé, suivi des siens, entra dans l'arche,
> Et Dieu, pensif, poussa du dehors le verrou.

Puis le déluge touche à sa fin :

> Les monts sortaient de l'eau comme une épaule nue....
> L'océan s'en allait, laissant des lacs amers,
> Ces quelques flaques d'eau sont aujourd'hui nos mers.

Mais la principale œuvre de ce volume est *Jésus-Christ*. Là encore, le sublime côtoie le faux, au milieu de vers magnifiques et de superbes descriptions. Naturellement, Victor Hugo ne peut sortir de l'Évangile sans donner un coup de griffe à l'Église :

> Contre la vérité le prêtre est factieux;
> Tous les cultes, soufflant l'enfer en leurs narines,
> Mâchent des ossements mêlés à leurs doctrines....
> Toute église a le meurtre infiltré dans ses dalles....

Quelle logique ! Il suffit de s'inspirer plus que quiconque de l'idéal, pour tomber plus à fond dans la boue !

Voici maintenant pour le grotesque :

> L'abîme profond s'ouvre; un dogme est une corde
> Qui pend dans l'ombre énorme et se perd dans la nuit.

Quel amalgame de grandeurs et de petitesses que cette poésie de Victor Hugo !

2. — *Féeries !* Certes, le titre est bien choisi; il répond à merveille au fond de l'ouvrage. Oui, ce sont bien des contes de fées, et souvent très enfantins. Quelquefois — oh ! comme sujet seulement, certes ! — on dirait d'un commentaire d'une image d'Épinal. Ainsi de l'histoire de ce Tintintin qui veut un ballon. Son père ne peut le lui donner. Alors, pour arranger les choses, c'est le soleil en personne qui se fait ballon pour lui. Le poète me dira que la vie est si laide qu'il est bon de vivre un peu dans les nuages. Je n'en disconviens pas; mais encore y a-t-il nuages et nuages, et je préférerais de l'idéal réalisable, si je puis ainsi m'exprimer. C'est de lui que nous vivons, du moins par l'espérance, et nous ne nous intéressons guère qu'à ce qui peut nous toucher. Oh ! je sais bien aussi — théorie à laquelle je n'ai d'ailleurs jamais rien compris — qu'on n'a pas le droit de demander compte au poète du sujet qu'il a choisi. Je m'arrête donc, et vivement, tout heureux de rendre la plus complète justice au grand talent de forme de M. Rameau. Oui, la forme de M. Rameau est excellente de tout point : harmonie, césures placées avec tact, rimes riches, élégance, facilité résultant d'une connaissance parfaite du métier, charme séduisant, rapidité et richesse de palette, tout y est. Assurément, à ce point de vue, *Féeries* est le meilleur volume de M. Rameau. Citons, au moins, ces quelques vers, parce qu'ils donnent une juste idée du genre du poète et me fournissent, en même temps, l'occasion de formuler une légère critique :

Cric-crac-cric-croc, la vieille fée,
De trois rameaux de houx coiffée,
Descend de sa tour de corail.
Cric-crac-cric-croc est amazone
Et monte un fringant crapaud jaune
Haut de trois pieds et long d'une aune,
Avec sept cloches au poitrail.

La légère critique ? Je la tire de cette habitude que M. Rameau entretient de fabriquer des mots étranges à la façon de ce cric-crac-cric-croc. Mais c'est peu de chose, et je ne retiens que ce que j'ai dit des qualités.

3. — Pour un genre différent, on peut dire que celui de Yann Nibor est différent, car il puise, lui, toutes ses inspirations dans la réalité la plus positive, ajoutant à ce fond la forme en argot la mieux caractérisée. *Gens de mer* est précédé d'une préface de M. Coppée, où nous lisons : « L'éloge de Yann Nibor, de ses belles chansons de marins, de ses poésies criblées d'apostrophes, mais pleines d'émotion et de vérité, n'est plus à faire; et il n'est pas besoin de présenter au public le savoureux poète des *Mathurins* et des *Terreneuvas*. » En effet, tout le monde connaît Yann Nibor et sait que les grands chefs de la flotte ont si bien compris le rôle de sa poésie, son souffle vivifiant, son utilité, qu'ils l'ont autorisé à naviguer sur nos grands cuirassés, simplement pour chanter et donner

du cœur aux marins. Car on sait qu'au mérite de composer Yann Nibor joint celui de dire à merveille. Sa poésie est touchante, émue, triste et mélancolique souvent, parfois terrible et lugubre, dure et tendre, mais toujours si vraie ! C'est la mer ! Les *Petits Bretons* viennent de plonger et ils sortent de l'Océan, après un bon bain :

L'eau salé' donnant d' l'appétit,
On voit ensuit' chaque brav' petit
Tortiller son pain près d' sa mère.
S'il y en a qu'ont du beurre avec,
Beaucoup, sans s' plaindr', le dévor'nt sec;
Ce sont ceux qui n'ont plus leur père !

J'aimerais mieux la poésie populaire qui se passerait de ce jargon, mais je me garderai de trop chicaner sur cette question de procédé, préférant la poésie vraie, avec ce défaut, à la littérature vide et prétentieuse des rimailleurs qui ne connaissent rien de la vie réelle.

4. — Nous avons eu déjà l'occasion de parler de M. Pierre de Bouchaud. L'auteur des *Mirages* se rattache à un petit groupe de parnassiens humanistes, bons lettrés, épris de l'antiquité classique ou de la Renaissance italienne. Leur art délicat ne se risque pas aux grands thèmes lyriques : ils interprètent plus volontiers les impressions d'histoire ou de littérature. M. Pierre de Bouchaud est plutôt l'élève de MM. de Nolhac et Frédéric Plessis, que leur pair. Sa facture est moins savante et moins ferme que la leur et ses descriptions empruntent trop au vocabulaire usé des jeunes, plus vieux déjà que celui des anciens. Il n'est pas toujours assez sévère pour lui-même. Ainsi je trouve deux fois le mot sombré — un de ces termes qui veulent être neufs — dans le premier sonnet, accompagné du même soleil :

Où les rais du soleil sombré luisent encor....
Dé l'immortel Passé sombré comme un soleil.

Je n'aime pas non plus cet attirail mythologique de nymphes, de faunes, etc., pour peindre la splendeur toute naturelle et si grande de la vraie nature. Sauf de rares exceptions, comme *les Mères* (p. 93) et *la Mort des roses* (p. 101), les thèmes de pur sentiment lui réussissent peu. On peut en dire autant de ses méditations pseudo-philosophiques. La série intitulée *Essor* serait mieux dénommée *Effort* : c'est laborieux et loin d'être nouveau. Que si je m'étends sur ces critiques, c'est que, par ailleurs, M. de Bouchaud s'est montré réellement poète et qu'il compte des pièces parfaites lorsqu'il s'en tient à son cœur. Ses évocations plastiques sont excellentes, et les séries *Rome* et *Impressions de Venise* méritent d'arrêter l'attention. Ce sont de belles visions éclatantes et précises. Son recueil compte de jolies pièces de nature. Je voudrais au moins citer un sonnet. Prenons *le Colisée :*

L'énorme amphithéâtre évoque et garde encore
Le grandiose écho des clameurs d'autrefois,
Alors que des milliers et des milliers de voix
Sortaient en ouragan de sa masse sonore.

Dans cette calme enceinte où croît l'agreste flore
Des lichens tapissant la pierre et les parois,
Devant le peuple auguste, héritier des vieux rois,
Les fontaines de sang jaillissaient dès l'aurore ;

Tandis que le velum d'un fin tissu de Tyr
Laissait sur le lutteur, combattant ou martyr,
Avec de frais parfums tomber une ombre douce.

Et j'écoute une foule exciter de ses cris
Les grands fauves hagards, que la pourpre éclabousse,
Sur les corps lacérés dont ils se sont nourris.

5. — Nous ne saurions mieux faire, pour varier, que de passer des *Mirages* de M. de Bouchaud à *la Cloche engloutie* de Hauptmann. C'est une fantaisie lyrique, où la forme est de première importance. Et comment juger de la forme à travers une traduction ? Voyons au moins la donnée. Le maître fondeur Henri a fondu une cloche superbe pour une église. Pendant qu'on la hisse, un faune la précipite dans un lac, au fond de la vallée, Henri est blessé. Une nixe, Rautendelein, moitié jeune fille, moitié fée, le soigne et le ramène à la santé, s'étant éprise de lui. Henri abandonne femme et enfants et s'enfuit, avec Rautendelein, sur les sommets où, aidé de nains et de lutins, il fond une autre cloche, merveilleuse, qui « forcera toutes les cloches d'église à se taire. » Surviennent les appels de la vie ancienne : visite et reproches du curé, mystérieuse sonnerie de la cloche enfouie dans le lac, etc. Voici enfin les deux enfants de Henri qui montent péniblement jusqu'à lui, pliant sous le poids d'une lourde cruche, et cette cruche contient les larmes de l'abandonnée — de la morte ! D'où lutte terrible, dans l'âme du maître fondeur, entre le passé et le présent. Un moment il se reprend et le remords le saisit. Mais voici qu'il veut revoir, une dernière fois, Rautendelein, et le baiser de la nixe le tue. Une sorcière, des elles, un faune, un gnome, des lutins, se mêlant aux légendes populaires, puis au souvenir évoqué des dieux de l'Edda ; le curé, le barbier, le maître d'école du village, au milieu de la mythologie : des scènes réalistes coupant des contes de fées, quelle étrange mixture et que de dissonances choquantes en résultent ! Quelque peu net que paraisse le sens symbolique de la pièce, il serait injuste de ne pas reconnaître que l'action vous entraîne, que l'émotion vous gagne à la lecture du drame et que le poète a eu des accents de sincérité empoignants, dans les passages où il s'inspire de la douloureuse réalité des choses.

6. — Des féeries septentrionales passons aux trouvères du geste de Guillaume :

Oncle ! Écoutez bien !
Vous me donnez à moi, l'enfant Vivien,
L'épée ardente, à férir destinée,
Et je la prends comme elle m'est donnée.
Mais c'est à charge, entendez-moi, Seigneur,
De faire un vœu qui m'enchaîne d'honneur.
Je jure à Dieu dans sa gloire sacrée,
Devant Guibour, votre femme honorée,
Qui m'a nourri comme elle eût fait sa chair,
Devant quiconque est ici votre pair,
Et devant vous, de qui je tiens l'épée;
Je jure, eussé-je encontre moi groupée
L'Afrique horrible, et, sortis de ses ports,
Les peuples noirs, hérissés comme porcs,
Au cuir si dur qu'il ne craint pas l'entaille
Et qu'il leur sert de cotte de bataille,
Je jure à Dieu qu'on ne me verra pas,
Moi vivant, faire en arrière un seul pas !

Tel est le serment de Vivien, magnifiquement reproduit en une large et grandiose période poétique par M. Paul Delair, de regrettée mémoire. Cette seule citation suffira à démontrer quel parti le poète a su tirer du décasyllabe, qu'il a seul employé, en ce long poème, à l'exclusion de l'alexandrin. La *Franciade*, de Ronsard, n'avait pu sauver ce rythme déchu, du moins pour l'épopée. Mais n'oublions pas que le décasyllabe est encore le vers épique des Anglais et que c'est en ce mètre que sont écrites les admirables *Idylles du roi*, de Tennyson. Il est vrai que nos voisins le coupent très librement; mais ne pourrions-nous pas l'assouplir de notre côté ? Qui ne sent, d'ailleurs, la prestesse facile de ce vers ? N'est-ce pas le rythme le plus « allant » qui soit ? Cette reproduction du moyen âge par un artiste moderne est faite avec une conscience, un tact et une mesure qui mérite tous les éloges. Sans doute, Victor Hugo, dont la plume a touché à tout, se montre plus coloré et d'un art autrement puissant, lorsqu'il s'inspire du moyen âge. Mais aussi, cette époque subit une réfraction prodigieuse en passant par l'imagination d'Hugo, et elle en sort magnifiquement déformée. Il n'en est pas de même chez M. Delair.

7. — Je tire de *l'Enchantée* cette strophe de la pièce intitulée *les Vieilles horloges :*

A les ouïr sonner, on dirait des aïeules
Qui, la quenouille aux doigts,
Le soir, au coin du feu, se parlent toutes seules
Des choses d'autrefois.

Dans *les Vieux nids*, le poète conseille aux enfants de ne pas toucher à ceux des saisons dernières, car

Comme l'enfant prodigue, un jour,
Revient au toit qui l'a vu naître....

Las d'avoir faim, las de courir,
Plus d'un petit oiseau, peut-être,
Revient se coucher et mourir
Dans le vieux nid qui l'a vu naître.

J'aurais peut-être mieux fait de citer : *Parabole des blés*, *la Manne*, *Soir d'été*, ces deux dernières pièces excellentes dans le genre descriptif; ou encore : *Tentation de Moïse*, belle poésie, pleine d'allure et d'ampleur, d'harmonie variée et forte; et *Tueurs de sirènes*, *Songe d'hiver*, ou la plupart des sonnets : mais il aurait fallu donner de plus amples extraits et la place me fait défaut. L'embarras du choix où je me trouve doit suffire à prouver au lecteur qu'il s'agit ici d'un ouvrage de valeur et où se rencontrent des pièces de tout premier ordre. Ce sont pourtant les vers d'un débutant, et il y paraît par une certaine habitude d'amplification, où l'imagination et le souvenir des choses lues apparaissent plus que la vision personnelle nettement accentuée. Ce goût naturel de la belle phrase cadencée dénote une nature de poète, mais encore faut-il y veiller. Je ne veux point m'arrêter à des chicanes et j'aime mieux m'en tenir au plaisir de signaler à l'attention ce poète, qui, s'il se fait de plus en plus lui et s'il évite de tomber dans les filets de l'école dite moderne, comme *Songe d'hiver* pourrait le faire craindre, peut devenir quelqu'un. De superbes envolées lyriques le prouvent. L'auteur de *l'Enchantée* s'appelle Louis Mercier, et je veux espérer que ce nom marquera.

8. — Longue est la série des volumes publiés par le *Mercure de France*, où se développe particulièrement la nouvelle école, l'école symboliste et moderne. Commençons par le dernier ouvrage de M. Henri de Régnier. Nous avons eu précédemment l'occasion de parler de M. de Régnier. *Les Jeux rustiques et divins* ne changent rien à notre jugement. Leur auteur a tout ce qu'il faut pour être un grand poète : richesse d'expression, don inné de la nature et science du vers, érudition classique, artistique et personnalité puissante. Ses vers, lorsqu'il veut se conformer aux règles, qu'il considère comme des entraves peut-être et qui ne sont que des moyens excellents de mieux faire resplendir la pensée poétique, ses vers sont de premier ordre. Mais aussi que de pièces pénibles par leur éloquence forcée, par leur longueur de période, sans qu'un point vienne vous permettre de reprendre haleine ! Et quelle manie assommante que celle de vouloir faire des vers où il n'y ait ni césure, ni mesure, ni rime, ni rien qui se conforme aux vieilles prescriptions, dans le cercle desquelles, cependant, les Corneille, les Racine, les Molière, les La Fontaine et même les Victor Hugo, les Lamartine et les Musset ont trouvé le moyen de faire des chefs-d'œuvre. Pourquoi vouloir tout bouleverser? Pour donner du nouveau? Mais le nouveau, ce n'est pas dans des modifications trop faciles de métrique et de forme qu'on le trouvera, c'est dans la claire expression de ce qu'un poète moderne bien

inspiré peut sentir. Citons quelques vers, pris dans *la Corbeille des Heures*, où se trouve beaucoup de charme et de grâce facile :

Le temps furtif vient, tourne et rôde
Invisible autour de nos vies,
Et l'on entend glisser sa robe
Sur le sable et sur les orties.

Il nous signale sa présence
Minutieuse et souveraine,
Par un taret de la crédence,
Par une moire en la fontaine,

Un craquement, une fêlure,
Rouille qui mord, bloc qui s'effrite,
Doigt qui laisse à la place mûre
L'empreinte où le fruit pourrit vite....

Les *Inscriptions pour les treize portes de la ville* sont de petites toiles admirablement brossées. Signalons surtout *l'Homme et la sirène*, pièce d'un lyrisme et d'une magnificence tels qu'elle pourrait gagner aux vers libres les plus intransigeants. Notons enfin le beau poème *le Vase* et la plupart des pièces des *Flûtes d'avril et de septembre*. En somme, virtuosité prestigieuse, imagination riche et souple, dont on est en droit d'attendre quelque chose de parfait : trop de variations purement verbales jusqu'ici.

9. — Voici venir le beau fiancé que rêve Maguelonne :

Avec le glaive large et lourd comme une faulx,
Il arrive à travers les plaines orgueilleuses,
Et déjà les bouleaux, les pins et les yeuses
Semblent chanter pour lui des hymnes triomphaux.

Il vient en s'écriant :

Par la prairie où bourdonnaient les vols d'abeilles,
Où chantaient les ruisseaux parés de nénufars,
Les vierges qui portaient des fruits en leurs corbeilles
Ont dardé vers moi l'or joyeux de leurs regards.

Mais le magnifique jeune homme des *Images tendres et merveilleuses* ne veut pas se laisser séduire par l'amour. Il rêve de grands exploits et se retire. Maguelonne entre au couvent :

Je veux vivre dans le repos du monastère.
Je ne veux plus errer par les gazons moroses,
Je veux prier loin des hommes, dans l'inconnu.

Et les nonnes de chanter, car M. Ferdinand Herold nous donne aussi des vers latins modernisés :

Virgo, sancta Dei mater,
Tu quam circumfluit ether,
Pias vide nos clementer....

Puis ce sont des poésies fort belles, pleines de large harmonie et de grande allure, bien que le poète y fasse fi des règles classiques et qui nous amènent au dénouement. Le roi d'Égypte offre sa fille Émeraude au héros, laquelle, avec un certain manque de retenue, lui dit :

Viens : étreins follement mon corps impérial.

Et le héros cède, pendant que la douce amante Maguelonne meurt avec son rêve au couvent, puis lui apparaît, pour l'emmener aux cieux, au moment où Émeraude, la passionnée, vient de le trahir avec un roi vaincu. Tel est le thème du premier poème, d'une réelle valeur poétique et que valent d'ailleurs les suivants, malgré l'acharnement du poète à vouloir mépriser toutes les règles de prosodie reçues.

10. — Avec M. Paul Fort, l'apparence extérieure du vers est elle-même négligée. C'est de la prose avec une certaine cadence. Je me garderai bien de faire la critique de ce genre, qui justifierait pourtant la surprise de M. Jourdain, alors qu'il ne se doutait pas faire de la prose, car M. Fort écrit en prose-vers, genre nouveau :

Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.
Et que me manque-t-il en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais ?
Parce que je vais à l'aveuglette plusieurs m'ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres, et d'autres fou.
Ils m'ont jeté des boules de neige....

Je ne dirai ni qu'il est bête, ni qu'il est aveugle, ni qu'il est fou, genre de critique absurde, sans parler de la grossièreté de la forme; mais j'avouerai humblement que je ne saisis pas très bien son genre. Je sais bien que la préface de M. Pierre Louys déclare que trois dons font le génie : le don d'émotion, le don de style et le don de charme, et qu'elle ajoute : « Ce livre est né sous la triple étoile; il annonce un grand écrivain. » Je crois néanmoins qu'il faut y regarder à dix fois avant de prononcer un tel jugement, et quelque qualité que je reconnaisse à M. Fort, bien qu'il ait d'ailleurs créé le *Théâtre de l'art*, et écrit ses « *Ballades*, livre admirable, » je ne puis conclure avec le préfacier : « Désormais, il existe un style intermédiaire entre la prose et le vers français, un style complet qui semble unir les qualités contraires de ses deux aînés. » Après tout, je ne veux pas me prononcer en pédant, et je fais juge le lecteur. Voici le début complet de *Ma Légende :*

« Le cou est nu. Elle est charmante, et c'est idiot. Son nom doux, non moins doux que le doux nom d'Hévah. Elle fait hi, elle fait ha. Elle saute sans raison. A d'aiguës petites dents elle se fait saigner un petit doigt qu'elle suce, puis broute des bluets. C'est des simples. C'est une simple. Elle a bien de l'esprit, elle fait hi, elle fait ha. Elle va par les pierres. Elle butte, elle rit. Elle est idiote, et c'est charmant — la vie. »

11. — Je suis obligé de courir. *Les Chansons d'aube* débutent ainsi :

Des matins mon âme est si jeune,
quand je vois les rideaux rosir,
qu'elle se demande si elle s'éveille
ou si elle naît à l'existence, toute neuve....

Elle emplit la chambre de sourires,
elle salue la lumière,
elle va voir à la fenêtre
ce qui se passe dans la cour,
et elle voudrait s'échapper par les faubourgs.

Et tout le volume est composé de la sorte. Je ne nie pas qu'il y ait dans l'œuvre de M. Ghéon de l'harmonie, de la couleur, de la vérité réaliste, mais enfin, est-ce là ce qu'on appelle des vers?

12. — Encore un symboliste décadent, avec toutes les licences qui font qu'on ne sait plus si c'est de la poésie qu'on a devant soi. C'est des *Crépuscules*, de M. André Fontainas, que je parle.

L'heure jeune du soleil gai,
L'heure lassante qui pleure.
Les heures après les heures
Défilent lentes ou gaies,
Le long des quais.

Voilà le genre. On voit, si toutes les règles y sont transgressées, qu'il n'y manque ni d'harmonie ni de vérité. Mais quel besoin M. Fontainas a-t-il donc de nous servir des assonances bizarres et qui n'ont aucune raison d'être :

Le cor de corne sonne....
Les périls puérils....
La dame lasse de la terrasse....
Les paroles d'espoir parlent à mon espoir....
N'est-ce l'espoir vieilli d'illusoires paroles....
La pâle opale de l'exil et de l'espoir....

Ce ne sont pas ces excentricités qui renouvelleront la poésie. Combien, par de bons vers, harmonieusement berceurs et charmants, le poète nous démontre, s'il voulait être plus simple et renoncer à toutes ces décadences, qu'il n'a pas besoin de ces jeunes vieux procédés pour se distinguer!

13. — *Squelettes fleuris!* c'est bien le titre, tout étrange et macabre qu'il soit, qui convenait au volume de M. Tristan Klingsor. Le poète se plaît en effet à conduire, en les couvrant de roses, tous ses personnages à la mort, puis à fleurir ensuite leur squelette. C'est l'idée de la tête de mort qui domine toute l'œuvre :

Quand tu seras morte, petite chérie,
je voudrais garder toujours — mais veux-tu ?
ton cœur sur mon cœur comme on prie,
ton cœur sur le mien qui a tant battu,
si tu avais un cœur, petite chérie.

Mais je garderai peut-être
les osselets de tes doigts si doux,
je les garderai — chers mignons squelettes —
pour en faire un joli joujou de fou,
n'est-ce pas, m'aimée? pour mes jours de fête.

Voilà qui va joliment consoler « m'aimée » de mourir. Oui, mais si « m'aimée » mourait après son poète, qu'est-ce qu'elle garderait de lui? Sans doute son mépris de la prosodie classique, ce qui serait peu de chose. Nous n'en donnerons pas d'autres exemples. Ils pullulent, avec cette différence que la plupart des sujets sont empruntés au moyen âge, dans ce qu'il avait de barbare et de sanglant, et que le poète fait encore plus macabre. Il est désolant de voir combien de talents se gaspillent dans ces excentricités.

14. — Encore du symbolisme coulant à pleins bords. Il y a mille ans que Vyolkor chasse *le Cygne rouge*, nous raconte M. Albert Thibaudet :

Toi contre qui, mille ans, j'ai crispé mon espoir
Et raidi l'arc vibrant de mon désir tenace,
Cygne rouge éployé sur le parvis des cieux,
Oiseau fantômatique au vol de pourpre claire....

Il ne l'a pas atteint, mais il ne perd pas courage :

Je marcherai toujours, — dix mille ans s'il le faut !
Les dieux m'ont dispensé le temps à pleines urnes.
Mon bras est toujours fort et mon cœur toujours haut
Entre les flots grondants et les cieux taciturnes.

Et mon arc lourd jamais n'épuisera l'amas
Des traits d'or entassés au fond de ma carène.
L'ouragan déchaîné ne submergera pas
Ma barque où les flots noirs brisent leur rage vaine.

Voilà de bons vers, et il y en a d'ailleurs dans tout le volume une quantité de grande valeur, au milieu d'autres ultra-modernes et de passages en prose. Mais quel mythe que ce *Cygne rouge* et comme l'ensemble en est obscur ! Quelle manie de nous jeter ainsi en pleins nuages de symbolisme, en pleines brumes du nord, nous dont l'esprit aime tant la clarté, la simplicité, la vérité ! Sans doute la réalité est laide et les poètes nous font du bien qui nous en sortent quelquefois. Mais n'y a-t-il pas moyen de s'élever au-dessus d'elle autrement qu'en se plongeant dans les brouillards ?

15. — Et toujours la même école, représentée par M. Marcel Réja avec *la Vie héroïque*, mais avec des outrances de forme que je n'ai pas trouvées chez M. Thibaudet. Un exemple : je l'emprunte à *la Rose stable :*

Stagne la vie au loin, en plaine immense et morne,
lac identique, lac sans bornes,

qui se détruit et s'entendre soi-même,
si désespérément le même,
malgré l'aspect des coins où le soleil
se brise et se joue, allume émeraude et topaze
et des espoirs, et des splendeurs et de l'extase
tout un paradis sans pareil ;
stagne la vie,
eau froide, insipide, eau croupie,
avec, tout autour, des roseaux,
avec, sur sa tige dressée
farouche, par-dessus les eaux,
la rose inaccessible en l'azur balancée.

Comme la plupart des symbolistes décadents, M. Réja, quand il veut faire des vers, en compose d'excellents, mais il doit trouver que ce genre singulier est bien supérieur au vers classique. Nous le trouvons, nous, déplorable, sans compter qu'au fond de tristesse et d'ennui se retrouve dans toutes ces poésies de la nouvelle école.

16. — Certes, si une poésie sort des nuages et du symbolisme, c'est bien celle de M. Jehan Rictus. *Les Soliloques du pauvre* commencent par le mot de Cambronne et continuent dans la même note, avec un réalisme cynique, des blasphèmes et des anathèmes désolants, mais qui vous déconcertent, car ils ont l'air, tant Rictus est peuple, d'être inconscients. C'est un cri de misère d'une vérité terrible, mais sans récriminations violentes, sans menaces de révolte. Il vient de faire une description frappante de la misère, et il termine par ces mots :

Pis on s' dit : Ben quoi, c'est la vie !
Gn'a rien à fair', gn'a qu'à pleurer.

Tout le volume est composé dans cet argot, et je ne crois pas que ce soit une affectation. Jehan Rictus a écrit dans la langue qu'il possédait le mieux. C'est dans l'horrible souffrance qu'il a puisé et ses qualités et ses défauts : éloquence corrosive, tirée de l'odieuse réalité de quelques situations, sincérité, netteté parfaite, d'une part ; désintéressement de tout ce qui n'est pas la misère, rudesse populacière d'expression, de l'autre. Voici comme il parle de la mort, sauf le juron :

.... La Femme en noir,
La Sans-remords.... la Sans-mamelles,
La Dure-aux-cœurs, la Fraîche-aux-moelles,
La Sans-Pitié, la Sans-Prunelles,
Qui va jugulant les pus belles
Et jarnacquant l' jarret d' l'espoir :

Vous savez ben. .. la grande en noir
Qui tranch' les Frouch's par ribambelles
Et dans les tas les pus rebelles,
Envoye son tranchoir en coup d'aile
Pour fair' du silence et du soir !

Et faire enfin qu'il y ait du bon
Pour l' gas qui rôde à l'abandon.

Cette conclusion dit toute la navrance du volume. J'aurais voulu citer un passage plus savoureux de cet étrange cri de misère ; mais la plupart sont si difficiles à reproduire ! Une question : je me demande pourquoi l'auteur ne parle jamais du travail.

17. — M. Vigié-Lecocq veut « prouver que les réformes des poètes d'aujourd'hui, ceux qu'on nomme les « décadents » et les « symbolistes, » sont moins des nouveautés dangereuses que le terme naturel de l'évolution poétique qui commence avec le romantisme. » Si c'est vrai, cela n'est pas à la gloire du romantisme. Toujours est-il que l'auteur de *la Poésie contemporaine* plaide avec distinction la cause de la nouvelle école et nous recommandons la lecture de son ouvrage à ceux qui se demandent quels peuvent bien être l'idée, le but des poètes qu'ils ne comprennent pas. Assurément, nous ne partageons pas toutes les théories de M. Vigié-Lecocq, mais nous croyons qu'il y a, pour tout amateur qui veut être au courant du mouvement poétique, utilité à le lire avec attention. Cette lecture peut faire tomber bien des préjugés, sans aller certes jusqu'à démontrer que l'avenir de la poésie se trouve dans les extravagances dont nous avons donné, d'autre part, des exemples.

18. — Tous les journaux ont parlé de l'incident Fernand Gregh, l'Académie française ayant, pour la première fois, séduite par les qualités de l'auteur, accordé un prix de poésie à un poète qui ne s'était pas gêné pour mettre de côté plusieurs règles classiques : entrecroisement des rimes, nombre des vers, etc. Puisqu'il y a discussion, commençons par citer :

En hiver, près de l'âtre où le vent gronde et pleure,
Ayant derrière nous nos ombres colossales,
Nous écoutions craquer le parquet vieux des salles,
Et parfois une horloge au loin chevroter l'heure....

Puis, sous les miroirs gris qu'un reflet vert effleure,
Le long des corridors pavés de grandes dalles,
Frissonnants au seul bruit fourré de nos sandales,
Nous allions dans le fond de l'antique demeure.

Dehors, tourbillonnait la neige des tourmentes,
Et, frileux, nous serrions nos doigts joints sous nos mantes,
Et le vent éternel emportait les journées ;

Aux vitres pâlissaient de grandes fleurs de givre,
Et le temps s'arrêtait, tout semblait las de vivre,
Et dans l'ombre sonnaient des heures étonnées.

Pas une rime insuffisante, mais un talent brillant, facile, musical, gracieux, où les images sont si fraîches, ne vous séduit-il pas ? Sans doute, on pourrait retrouver en lui l'influence dominante de H. de Régnier, de

Rodenbach et surtout de Verlaine : sans doute, il y a là comme une virtuosité de pastiche ; mais aussi, quel accent de sincérité, qui, jointe à une nervosité délicate, peut nous donner un vrai poète. Que M. Grezh soit de plus en plus lui, en dehors de toutes les coteries, et il sera quelqu'un. *La Maison de l'enfance* me le fait espérer.

19. — *Le Poème du Rhône*, de Mistral, est un mélange, très habilement fondu, de bon réalisme et de légende romanesque. Le poète nous dit la vie du Rhône, de ses bateliers, de ses riverains, avant la navigation à vapeur. L'action se passe parmi les Coudrillots (gens de Coudrieu), qui, chargeant sur leurs grands bateaux les marchandises embarquées à chaque station, s'en vont les vendre à la foire de Beaucaire, admirablement dépeinte, tout comme les coutumes, les types, les traditions locales. Un art savoureux et délicat préside à l'œuvre entière. Pour la légende romanesque, pleine de charme, surtout dans ce qu'elle a de vraiment humain et de psychologique sans recherche — car le côté féerique nous laisse froid — en voici le thème : Un prince d'Orange s'embarque avec les Coudrillots, cherchant une fleur merveilleuse, la « fleur du Rhône. » Et voici qu'il s'éprend — sans oublier d'ailleurs certaines dames — de la petite Anglore, fillette étrange qui a eu un jour une entrevue avec l'Esprit des eaux, et qui s'en va, pour le moment, sur le tameux bateau, à la foire de Beaucaire. Elle voit en lui le « Frac, » sorte d'ondin qui habite les profondeurs du fleuve, et auquel elle a toujours rêvé, depuis le jour de son apparition. Elle est donc toute prête à se laisser séduire. Mais en remontant le Rhône, voici tout à coup un vapeur qui crève le radeau. C'est la fin de la bonne vieille navigation : plus de bateau à rames, plus de chevaux haleurs. La vapeur a tué la poésie du Rhône. Mistral est le poète populaire. Pas un de ses vers qui ne soit à la portée de tous. Et sa poésie est superbe, large, évocatrice, pleine d'art. Ne venez donc plus nous dire, ô décadents, que le vers n'est fait que pour des coteries étroites.

20. — De beaux vers, de larges peintures, œuvre d'un poète qui connaît et goûte l'art classique et l'art plastique et dont le culte pour la nature est aussi artistique que prédominant, tel est le fond du dernier volume de M. Charles Grandmougin : *De la Terre aux Étoiles*. Aimable, facile, simple, cette poésie est l'opposée du genre décadent. Peut-être y voudrait-on parfois une note un peu plus personnelle, mais on est séduit par le charme, et n'est-ce pas énorme déjà ? Voici comme il rend la tristesse du mineur, enviant ceux que leur métier n'enferme pas dans la nuit des galeries souterraines :

> Heureux, trois fois heureux sur terre
> Le laboureur lent et vaûté
> Qui, dans la brise salutaire,
> Se hâle au grand soleil d'été !

Heureux le bûcheron superbe
Qui, dans la forêt pleine d'herbe,
Marche, sans peur du lendemain !
Heureux le pauvre qui mendie
Sur la route, et qui psalmodie,
Son vieux chapeau vide à la main !

que de pièces mériteraient d'être signalées, comme *le Vallon normand*. Donnons au moins ces vers de *Une Lumière dans la nuit* :

Croire, c'est être fort et calme pour toujours !
Croire, c'est le bonheur, même dans la torture !
C'est le baume divin des cruelles amours !
C'est tout transfigurer dans l'immense nature,
C'est parfumer sa vie et son cœur pour toujours !

21. — *Pièces et morceaux*, de M. Édouard Pailleron, forment un volume composite où l'on trouve du théâtre, des nouvelles, des souvenirs, de la critique, des vers. *Mieux vaut douceur.... et violence* a été apprécié et jugé de toutes parts. Le succès n'a pas été grand et la critique s'est montrée assez sévère. L'œuvre n'est pas des meilleures de M. Pailleron. *Un grand enterrement* me semble un peu gros pour un esprit si fin. Le dénouement est si brusque qu'il faut lire : *fin*, pour y croire. *Les Poètes de collège* sont le récit spirituel des débuts de l'artiste et du dramaturge. Suivent d'aimables critiques de Labiche et d'Émile Augier. Le volume se termine enfin par quelques pièces de vers enlevées avec une grande facilité. Dans *Noël*, il dit au riche en parlant du pauvre :

Car — et ce que je dis va te sembler étrange —
L'aumône, entre le pauvre et toi, n'est qu'un échange.
Vous souffrez tous les deux : toi de l'horrible ennui,
Lui de l'horrible faim. — Tu souffres plus que lui.

Je ne suis guère de l'avis de M. Pailleron sur ce dernier point. Mais passons. Il conclut justement :

Guéris son corps, afin qu'il guérisse ton âme :
Votre mal à tous deux s'appelle pauvreté....
Faites-vous tous les deux, frères, la charité.

22. — « La royauté du poète sur la foule chétive des hommes n'a jamais été contestée. » Ainsi s'ouvre la préface de M. Sébastien-Charles Leconte. J'avouerai que rien n'est propre à m'indisposer contre un auteur comme ce qui est prétentieux et suffisant. Le génie est toujours modeste, le vrai génie, j'entends. Je m'efforce d'ailleurs d'oublier ce défaut, comme tous les autres, pour ne donner qu'une impartiale critique. Voyons donc. M. Leconte se propose d'établir d'où les poètes tiennent cette royauté, « au prix de laquelle couronnes, mitres et tiares de la terre sont hochets puérils. » Il le fera « aux clartés de la renaissance ésotérique, » grâce auxquelles il montrera que pour tout être qui

pense, le poète est un homme *autre que lui*, car il sait *ce qui fut* et il se rappelle avoir *erré parmi les siècles*.... A travers *ses existences*, *il marche vers la lumière*.... Et c'est en majuscules formidables, dans un livre d'ailleurs luxueusement imprimé, qu'il consigne tous ces oracles.

L'Esprit qui passe est un poème essentiellement symboliste et wagnérien; l'ensemble en est vague, mais il contient des vers de toute beauté, larges, pleins, fermes, rappelant à merveille la manière de Leconte de Lisle. La forme est digne d'éloge.

23. — Je suis désolé de n'avoir pas plus de place. Car vraiment, M. Maurice Richard mériterait une longue étude. En deux mots, l'auteur de *Poésies et Poèmes* nous offre des vers gracieux, aimables, faciles, coulants, parfois familiers et spirituels, variés, toujours bien faits, toujours artistiques, d'une élégante simplicité naturelle, harmonieuse, et qui sont dans la pure tradition française, car il met en pratique ce précepte qu'il donne :

> Peuple gaulois, suis ton génie,
> Fait de lumière et d'harmonie....

Ah! celui-là n'est pas un décadent symboliste! Et il connaît bien l'antique et toujours seul vrai moyen de bien faire :

> Qui que tu sois : peintre, artisan,
> Chanteur, écrivain, paysan
> Ou poète; quoi que tu fasses :
> Des socs de fer ou des préfaces,
> Des sillons le long de tes champs,
> Des tableaux, des vers ou des chants,
> Si tu veux faire œuvre qui vaille,
> Debout dès l'aurore, travaille !

Partout, les rimes sont riches et la facture excellente. La philosophie de M. Richard est juste, douce, indulgente, pleine de commisération en certaines pièces, mêlée d'un peu de scepticisme parfois.

24. — « La poésie, telle que je la comprends, dit M. Henri Michel a pour sujet, toujours le même et toujours à renouveler, le mélange de douleurs et de joies, de tristesses et d'espérances, de labeurs et de rêves, qui demeure, quels que soient le temps et le lieu, le fond permanent de la vie humaine. Faite d'idée et d'émotion, tableau du monde visible et du monde intérieur, sa place est au carrefour de tous les chemins de l'esprit, point de rencontre de la pensée abstraite et du pur sentiment, de la sagesse et de la musique. » Et c'est conformément à cette théorie que M. Michel compose avec grâce, délicatesse, et une véritable élévation de sentiment. Voyez, par exemple, la pièce intitulée *Prière* :

> O Père, qu'une main s'étende sur nos fronts !
> Nous ne murmurons pas des maux que nous souffrons;
> Nos travaux nous sont chers et son angoisse même

Fait plus tendre le cœur aux faibles cœurs qu'il aime.
Sois béni dans les pleurs s'ils ont un but divin.

Un fond lamartinien avec une forme moderne, tels sont à peu près les *Chants de la vie.*

25. — Est-il besoin de définir le genre de M. Aristide Bruant? Qui ne connaît sa verve, son esprit et son réalisme poussé jusqu'aux dernières limites? Sa langue? Celle du faubourien, avec l'argot qui ne recule devant aucune crudité. Assurément, ce qu'il nous dépeint *Sur la route* est vrai, mais quel besoin de prendre dans le vrai ce qui est de plus laid? Elles existent assurément, ces verrues, mais quel plaisir on éprouve à les oublier! Or, c'est à nous les rappeler que M. Bruant consacre son talent. Voici le genre, dans les passages que nous pouvons citer. C'est le *Terrassier* qui parle :

Écoute un peu c' que j' te vas dire :
J'en crains pas un pour l'instruction,
Ej' sais ben lire et ben écrire,
Ej' sais aussi la division.
Quand l' contremaître i' fait mon compte,
I' sait qu' c'est pas à moi qu'on l' monte.
Oui, mon vieux, pour un terrassier,
J' suis vraiment un homme à la r'dresse.
Faut pas y faire avec Ernesse....
A ta santé ! j' paye un d'mi-s'tier.

26. — M. Pierre Courtois est très complexe. On trouve chez lui de la poésie de sentiment, de la poésie plastique, de la philosophie, de l'idéalisme et du réalisme. Mais ce qui domine *Dans la paix du soir*, c'est en somme l'amour du bien, du simple, de la sagesse. *L'Hymne à la vie* se termine par cette strophe :

L'homme qui portera comme un fardeau béni
L'héroïque travail et la bonté tranquille,
Verra son front marqué d'un rayon d'infini
Et resplendira sur la ville.

En hâte, je veux au moins signaler *la Grèce*, série de bas-reliefs fort bien ciselés. Mais pourquoi M. Courtois s'acharne-t-il à ne pas vouloir du croisement des rimes masculines et féminines? Et comment, ce qui est plus grave, oublie-t-il de temps en temps la mesure?

27. — M. Rodolphe Hanquez s'est attaché à reproduire en vers tout l'Évangile. C'est un long et consciencieux travail, savant même, des commentaires nombreux venant expliquer le texte latin de la Vulgate et la traduction en vers français. Cette œuvre, vraiment littéraire, est un monument élevé à la religion. Les vers sont bons, fermes, clairs, et serrent de près le texte divin. Le *Récit évangélique* est fait selon l'ordre chronologique.

28. — Ces vers sur *la Loi du travail*, tirés de *Sur la harpe*, diront tout de suite la façon de M. Louis Tiercelin :

O bonheur des foyers tranquilles où palpite
Un radieux essaim d'enfants ! Bonheur de voir,
Quand tous sont réunis pour le repas du soir,
La table, tous les ans, devenir trop petite.

Et plus loin :

O travail, sois béni, car ce sont tes bienfaits !
C'est toi, le Dieu vivant, le Tout-puissant qui fais
Palpiter toute chose !
Sois béni ! Les sueurs, les larmes et le sang
Font luire sur ton front, même en l'éclaboussant,
La splendeur d'une apothéose.

Cela suffit à montrer quelle est l'inspiration toute chrétienne de M. Tiercelin. Le talent du poète est facile, trop facile quelquefois. Mais les bonnes pièces sont en majorité.

29. — Nous voici revenu au genre décadent symboliste, avec M. Édouard Ducoté, qui se revendique de La Fontaine, et veut faire des fables. Mais les fables demandent avant tout de la clarté, de la simplicité. Elles procèdent par apologues, comparaisons, non par symbolisme pur. La morale ne doit pas être confuse. Fond et forme, nous sommes loin de La Fontaine. Voici d'ailleurs une de ces fables :

Narcisse s'est penché sur le miroir des eaux
et, du creux de ses mains se faisant une coupe,
il a rempli ses mains de la fraîcheur des eaux
et vers sa lèvre en feu il a porté la coupe.

Mais, ô déception, l'onde de la fontaine
loin de calmer sa soif l'irrite, âcre et amère.
Narcisse alors découvre auprès de la fontaine
l'enfant Éros qui pleure et dont les pleurs amers
corrompent la fontaine.

Rimes, mesure, élision, césure, hiatus, M. Ducoté marche un peu sur toutes ces vieilleries, et ses fables sont plutôt des récits.

30. — Le livre de Mme Blanche Sari-Flégier commence par une série de sonnets défiant Napoléon Ier. L'Aigle, encore l'Aigle, toujours l'Aigle envoyé par Dieu. Il y a des vers vibrants, mais aussi d'étonnantes césures, comme en celui-ci :

A peine à son flanc a-t-on suspendu l'épée.

Je préfère les sonnets sur *Quelques maîtres* de la musique : Bach, Beethoven, Berlioz, Bizet, Glück, Haydn, etc. Celui sur Berlioz est un des meilleurs. Dans *Brumes et rayons*, nous trouvons des sujets religieux, généralement bien traités. *Harpes et violons* offrent des vers faciles, aimables. Les *Chansons de l'Armor* comptent parmi les meilleures poésies du volume.

31. — Chaque pièce de *l'Orient et les Tropiques* est inspirée par une phrase, un mot de M. Pierre Loti, pour qui M. Victor Orban professe un culte ardent. Voici la fin du sonnet sur *Ramadhan :*

Croyants, prosternez-vous ! A l'Orient nacré,
Le premier croissant d'or du Ramadhan sacré
Entr'ouvre sur le ciel ses paupières arquées;

Et déjà, pour bénir vos hymnes familiers,
Parmi la nuit d'Islam s'allument, par milliers,
Les couronnes de flamme au front noir des mosquées.

C'est une suite de tableaux tirés des épisodes des romans de M. Pierre Loti. M. Orban rappelle Leconte de Lisle et M. de Hérédia, sauf peut-être que ses rimes sont moins opulentes. Ses vers sont fermes, plastiques, imagés. A l'exemple de ses maîtres, il les emplit de noms peu harmonieux, dont il essaie de tirer le meilleur parti possible.

32. — L'auteur des *Sonnets à la lune*, M. Le Lasseur de Ranzay, s'est amusé, avec adresse et savoir-faire, à composer une suite de sonnets allant graduellement du vers monosyllabique jusqu'à l'alexandrin, puis redescendant de l'alexandrin au vers monosyllabique, sans oublier celui de neuf et de onze pieds. Chaque page, c'est-à-dire chaque sonnet, est ornée de jolies illustrations.

33. — Les *Poésies* de M. Eutrope Lambert sont personnelles. Les unes datent de sa jeunesse, et l'on y trouve de l'élégance, de la grâce ; les autres sont de l'âge mûr. C'est à tort que l'auteur a l'air de préférer les premières aux secondes, car celles-ci ont bien vieilli. Nous aimons mieux les bons vers que le poète a composés sur la mort de sa fille.

34. — M. Cantacuzène nous ramène à la poésie moderne, étrange, et qui ne vise guère à la clarté. *Les Douleurs cadettes* s'ouvrent par des *Paroles à Henry Bérenger*. « Ce titre, dit le poète : *Les Douleurs cadettes*, m'a souri par son caractère synthétique. » Et il ajoute : « On peut dire qu'aujourd'hui toute femme est un *mallarmé*, » prononcez une arcane. « C'est pourquoi le poète moderne s'adonnera — il le doit — à l'abstention de tout enthousiasme ; — et son travail sera — pour ne pas souffrir et ne pas faire souffrir — de rendre incorruptibles son époque et lui, et de dessécher l'âme, le cœur. C'est à quoi visent ces poèmes, — avec une nuance d'ironie intense. » Et il prie M. Henry Bérenger d'accepter ses vers, en lui donnant cette explication : « Puisqu'un même amour est en nous pour les toilettes sombres et les ardentes locomotives. » On voit tout de suite comme cette raison est décisive. Les vers suivants suffiront enfin à donner une idée du genre :

Ceux que la peur marqua de son doigt lourd et pâle
Dans une figure pâle — ou rose et normale —
Ont les yeux pris par une fascination.
L'on s'abstient de tromper — tuer, quand on redoute

Soit la rétorsion, soit la punition :
Et l'on est vertueux quand la peur vous dit : « Doute ! »

Telles sont la morale, la philosophie et la forme de l'ouvrage.

35. — Les *Poèmes fabuleux* se divisent en trois parties : *La Mer*, *l'Épée*, *la Nuit*. Voici la donnée de *la Mer :* Le poète est sur les bords de l'Océan, et il lui prend tout à coup l'idée de se laisser engloutir, oh ! par simple jouissance. Il va au fond, où lui apparaissent les millions de formes indéfinies des trépassés. Il éprouve le besoin de leur déclarer qu'il est pur, très pur, affirmation qui suscite chez les ombres une hilarité ou une indignation générale et irrésistible. Les flots, pris sans doute de pitié, rejettent notre artiste sur le rivage, où il trouve, après tout, qu'il a eu tort de ne pas admirer la vie. Toujours de l'étrange symbolisme. Mais hâtons-nous d'ajouter que les vers sont excellents et la forme très savoureuse. Nous préférons de beaucoup les *Poèmes fabuleux* au précédent ouvrage de M. Henri Rouger : *Jardin secret.*

36. — Avec les *Plaintes du cœur*, nous revenons au romantisme mélancolique, vaporeux, imprécis, aux termes généraux, vagues, mais avec des sentiments élevés et nobles :

Déjà, le léger zéphyr
Te caressait, — belle rose
Qui n'était encore éclose —
Avec un tendre soupir,
Ainsi que le craintif père
Regarde son enfant chère
Pour connaître son désir.

C'est bien vieux jeu, sans parler du craintif père qui est mauvais, tout comme l'hémistiche suivant : « .... et mon âme jeune erre. » Heureusement, l'ensemble du volume vaut beaucoup mieux, mais encore y faudrait-il un peu plus de travail et de soin. Vingt fois sur le métier....

37. — Avec les *Pantomimes modernes*, de M. Charles Aubert, recueil de petites pièces en prose, nous passons aux arlequinades, où se fait jouer l'inévitable Pierrot. *Nuit de noce*, *le Suicide de Pierrot* sont à citer entre autres. C'est gai, de la gaieté un peu spéciale à ce genre de comédies. Il y a de l'entrain, de la verve, souvent de l'esprit, de l'esprit parisien surtout, facile et léger, quelquefois un peu trop léger.

38. — Il n'y a rien de difficile à faire comme les compliments de fête, de bonne année, de circonstances quelconques. Caritas, l'auteur de *Amour et souvenir*, a dû s'en convaincre. Prenons au hasard les premiers vers de la pièce intitulée *Bienvenue :*

Le voici donc enfin, ce jour tant désiré,
Après lequel longtemps nous avons soupiré !
Salut à son ciel bleu, que le soleil colore
De si belles couleurs, au lever de l'aurore....

Et s'il se met à pleuvoir ce jour-là, que faire? Prenons la pièce suivante : *Un Regret plein d'espérance :*

Le voici donc ce jour, dont l'aurore attendue
Fait depuis bien longtemps battre mon pauvre cœur !
Le voici de retour, saluant sa venue,
Je voudrais le chanter aux accents du bonheur....

Ce lever de l'aurore, ce jour béni, ces cœurs pleins de reconnaissance, l'humble tribut d'amour, la douce récompense, l'hymne d'amour, les accents du bonheur, le clair ruisseau coulant dans la prairie, etc. Voyez-vous, c'est trop usé, trop banal. Je le dis avec peine, rendant hommage aux excellents sentiments de l'auteur, mais ce genre est à abandonner, dans l'intérêt même du bien qui doit être uni au vrai et au beau.

39. — *En Carême* est une petite plaquette dont les pièces découlent d'une bonne et large inspiration chrétienne :

Oh ! je n'ai pas voulu proférer un blasphème;
Et, c'en est un peut-être !.... O Dieu, pardonne-moi.
Non, je n'ai pas douté de toi, puisque je t'aime.
Tu sais bien que je t'aime et que je crois en toi !
J'ai simplement plié sous le fardeau qui pèse....

Il y a de bons vers. Quelques césures vous déconcertent.

40. — Aux défenseurs de la vérité, M. Étienne Laubarède, l'auteur de *Lourdes*, dit :

Honneur à vous, héros dont la sublime tâche
Est d'écraser le faux sous ce vrai qu'on nous cache !
Honneur aux champions des grandes libertés !
Honneur aux combattants de toutes vérités.

Plus loin, il écrit :

L'art n'existe, ne vibre
Que s'il est à la fois profond, sincère et libre.

Et M. Laubarède a mis en pratique cette théorie, en vers pieux, touchants, émus, qui expriment tout son culte pour Lourdes, où depuis quatorze ans il va prier. On nous dit que le poète est aveugle de naissance; il n'y paraît guère à ses belles descriptions. Une préface de M. Henry Lasserre fait le juste éloge des dons artistiques du poète.

41, 42, 43, 44. — Il nous faut aller à la vapeur. Nous ne pouvons dire, par suite, que quelques mots de trois drames et d'un mystère, qui mériteraient de nous arrêter plus longuement. *La Mort de Roland*, par M. l'abbé Dubois, a quelques longueurs et des passages où l'on voudrait plus de simplicité et de clarté: mais il s'y trouve aussi de belles périodes, des situations dramatiques, et l'ensemble est composé de beaux vers. — M. G. Bizet a pris *le Connétable de Bourbon* au moment où, dépouillé de ses biens, il se prépare à passer à l'étranger et à se révolter contre le Roi. Le drame est pathétique et le poète en a tiré parti en une

belle et forte langue. — Les *Enfances Guesclin* nous disent le premier exploit du jeune héros. C'est simple, mais très vibrant. Ces trois pièces seront étudiées par tous ceux qui cherchent des drames à faire représenter sur la scène improvisée de nos collèges religieux. — *La Mere de Judas* est maudite de tous, de ceux-là mêmes qui doivent porter au monde la grande parole de charité du Christ. M. de Larmandie nous la montre au moment où elle vient d'être repoussée par Pierre, Jean, Thomas, Simon, etc. Mais voici la Mère de Jésus qui la rencontre, et c'est elle qui pardonne à celle dont le fils a vendu son propre fils. On sent toute l'émotion qui doit se dégager d'une pareille situation.

45. — Aux *Fables* de M. Ducoté, dont nous avons parlé plus haut, nous préférons la bonne traduction qu'il vient de nous donner d'Ausone, le poète latin de la décadence. Elle n'était pas facile à faire, cette traduction, le versificateur de Bordeaux n'ayant guère de valeur que par la forme, et une forme toute d'école, si l'on peut ainsi s'exprimer, toute de convention. Le traducteur l'a, d'ailleurs, reconnu dans sa préface, lorsqu'il dit d'Ausone : « Il demeura rhéteur avant tout : c'était le meilleur des ouvriers, et un ouvrier savant; cela ne suffit point à faire un grand poète; aussi son génie est-il incomplet. » M. Ducoté a su le rendre, à ce qu'il nous paraît, aussi bien que possible et dans une forme très soignée.

46. — Il est bien regrettable qu'un talent comme celui de lord Alfred Douglas rappelle celui d'un autre poète anglais, dont la condamnation a fait tant de bruit. Il y aurait à dire beaucoup sur ses qualités littéraires. Il n'y a qu'à garder le silence sur ses *Poèmes*.

47. — « Les ricochets ou la députation-cauchemar, polylogue en zéro acte et cinq cent quatre-vingt-un tableaux, avec subsidiaire contribution à la réforme ortografique des noms communs et propres, ou sous quel aspect peut nous apparaître, au premier abord, une assemblée (août 1894) vue à vol de martin-pêcheur en eau trouble. » Tel est le titre de la première partie du *Butor*. Ce titre est suivi d'un *Avant-propos*, puis d'une *Invocation* que voici :

Saint (Charles) Borromée, assis ô mon patron,
Fais ici, je te prie, un miracle sans nom !
— Comment donc, command' donc !.... mais cinq cassis en.... non !
.... A toi de me servir : Mêlés cassis, garçon !
— Tu ris.... saint !

Suit la nomenclature des députés en calembours :
« Là Bourdonnaye l'Arène des Abeilles...., etc. »

Le Rêve du Pape a ce mérite rare d'être tout entier composé de rimes en *tion*, pendant dix pages. Inutile d'en dire davantage.

48. — A signaler une très jolie réédition, avec de nombreuses et charmantes illustrations, du *Petit Savoyard* de Guiraud. Cette plaquette est précédée d'une préface du marquis Costa de Beauregard.

49. — Les *Chants populaires pour les écoles*, poésies de M. Maurice Bouchor, m'ont fait craindre tout d'abord quelques banalités ; mais en lisant le tout, j'y ai rencontré de jolies pièces et qui seront parmi les meilleures du genre. P. Saint-Marcel.

HISTOIRE MILITAIRE

1. *Souvenirs militaires du baron* de Bourgoing (1791-1813), publiés par le baron Pierre de Bourgoing. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 342 p. et portrait, 3 fr. 50. — 2. *Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (28 mai 1814-22 février 1815)*, publiés par Léon-G. Pélissier. Paris, Fontemoing, 1897, in-12 de 310 p., 3 fr. 50. — 3. *Complément du Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon en exil*, par le docteur Barry E. O'Meara. Paris, Garnier, 1897, 2 vol. in-12 de xi-412-502 p., 7 fr. — 4. *Le Général Souham* (1765-1837), par René Fage. Paris, A. Picard et fils, 1897, in-8 de viii-204 p., 5 fr. — 5. *Campagne de l'an XIV* (1805). *Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le Combat de Dürrenstein*, par le capitaine Alombert. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 420 p., avec une carte, un croquis et une gravure, 6 fr. — 6. *Bautzen, une bataille de deux jours (20-21 mai 1813)*, par le commandant Foucart. Ibid., 1897, in-8 de 337 p., 5 fr. — 7. *Les Hussards de Chamborant* (2e hussards), 1735-1897, avec une introduction par le colonel de Chalendar. Paris, Firmin-Didot, 1897, gr. in-8 de xviii-334 p., illustré de 2 planches en couleur d'après Grammont et Dodelier et de 24 pl. hors texte en noir, d'après Carle Vernet, Eug. Lami, Charlet, Chigot, etc., 20 fr. — 8. *Le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France ?* par Ch. Kuntz, trad. de l'allemand par le colonel E. Girard. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 246 p., 4 fr. — 9. *Campagne de 1870-71. Le 13e corps dans les Ardennes et dans l'Aisne ; ses opérations et celles des corps allemands opposés.* Étude par le capitaine breveté Vaïmbois. Ibid., s. d., in-8 de 224 p., 3 fr. 50. — 10. *La Campagne de l'Est en 1870-71 (Héricourt, La Cluse)*, par Pierre Lehautcourt. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de 302 p., avec 4 cartes, 5 fr. — 11. *Campagne du Nord en 1870-71. La Défense nationale dans le nord de la France*, par le même. Ibid., 1897, in-8 de 348 p., 6 fr. — 12. *Les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon en 1870-71. Colonne mobile du général de Lipowski.* Paris, Chamuel, 1897, in-8 de 95 p., 1 fr. 50. — 13. *La Bataille de Loigny, le 2 décembre 1870*, par H. Morel. Lille, B. Bergès, s. d., in-8 de 58 p., avec une carte, 1 fr. — 14. *Les Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-71*, 1re partie, *Garde nationale mobile ;* 2e partie, *Garde nationale mobilisée*, par A. Martinien. Paris, Dubois, 1897, 2 broch. in-8 de 36-34 p. — 15. *Le Livre d'or de 1870*, par Gaston Armelin. Paris, Flammarion, s. d., in-16 de 450 p., 3 fr. 50. — 16. *Dans le rang. Notes d'un dispensé*, par Féli Brugière. Paris, Delagrave, 1897, in-12 de 327 p., 3 fr. 50. — 17. *Feuilles d'or de l'École militaire d'infanterie. Avord et Saint-Maixent*, par le capitaine Paimblant du Rouil. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., gr. in-8 de 424 p., 5 fr. — 18. *Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe. Les Buzot et les Caffieri*, par Léon Tyssandier. Paris, Flammarion, 1897, in-12 de 292 p., 3 fr. 50. — 19. *Bibliographie générale de la guerre de 1870-71. Répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande, parues en France et à l'étranger*, par le commandant Palat. Paris, Berger-Levrault, 1896, in-8 de x-582 p., 15 fr. — 20. *En Smaala*, par Michel Antar. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 267 p., 3 fr. 50. — 21. *La Normandie méridionale dans la défense de la France*, avec 6 cartes et croquis dans le texte, par le commandant Biottot. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 232 p., 4 fr. — 22. *Opérations militaires au Tonkin*, par le commandant Chabrol, avec 72 cartes et croquis dans le texte. Ibid., s. d., in-8 de 348 p., 6 fr. — 23. *Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du lieutenant-colonel* Lentonnet, publié par H. Galli. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de 240 p., 3 fr. 50. — 24. *Les Italiens en Érythrée. Quinze ans de politique coloniale*, par le capitaine d'artillerie C. de la Jonquière. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 352 p., 5 fr. — 25. *Rapport du général Lamberti, vice-gouverneur de l'Érythrée, sur la bataille d'Adoua (1er mars 1896)*. Ibid., s. d., in-8 de 56 p.,

1 fr. 50. — 96. *L'Abyssinie et les Italiens*, par H. Castonnet des Fosses. Paris, Téqui, 1897. in-12 de 396 p., 3 fr.

1. — Plus l'on va et plus on est étonné de constater combien est profonde la mine ouverte avec l'apparition des souvenirs du général Marbot. On est stupéfait de voir combien parmi ces soldats du premier Empire, qu'on avait pris longtemps pour de vulgaires sabreurs, se trouvaient d'hommes aimant à penser, à observer, à écrire. Chaque jour c'est une éclosion inattendue, la mise en lumière de quelque manuscrit nouveau, pas tous d'égal intérêt, mais ayant chacun, à des degrés divers, leur valeur, leur couleur, leur côté pittoresque. Aujourd'hui, la maison Plon nous donne les *Mémoires du baron de Bourgoing*, que bien des gens ne connaissaient sans doute que comme diplomate et qui demande, à son tour, à prendre rang parmi les médaillés de Sainte-Hélène. Fils d'un ambassadeur de France, accrédité à Madrid d'abord, puis dans diverses cours du nord de l'Europe, le baron de Bourgoing entra à Saint-Cyr au commencement de 1809 et en sortit en 1811 comme sous-lieutenant dans un des régiments de jeune garde nouvellement formés. Ce n'était plus, pour entrer dans l'armée, la bonne époque ; mais la plupart de ces jeunes gens, pleins d'entrain, d'ardeur et d'illusions, n'étaient point, ne pouvaient être assez prescients pour entrevoir la chute imminente de l'Empire, la fin des succès militaires fantastiques dont les récits avaient bercé leurs premières années. Ils étaient au contraire à ce point crédules qu'à l'annonce de la fatale campagne de 1812, ils déploraient que cette guerre fût vraisemblablement la dernière à laquelle pût les convier Napoléon. L'Europe conquise, puis l'Asie, il y avait à parier que l'Empereur lui-même se déclarerait satisfait. Alors paix générale et sabre au fourreau pour tout le monde. Comme conséquence, plus de batailles, plus d'hécatombes, plus d'avancement, plus de dotations. C'était navrant. Et ces chers enfants étaient effectivement dans la désolation, malgré ce que pouvaient leur dire, pour les consoler, de vieilles moustaches comme le capitaine Thiéry, qui, en dépit des apparences, leur affirmait « qu'ils n'étaient pas au bout et qu'il y en aurait pour tout le monde. » C'est sur cette espérance que Bourgoing part pour la Russie. Cependant, dès les premiers jours, soit par suite d'un pressentiment inexpliqué, soit pour toute autre cause, il sent une angoisse immense l'envahir. « La monotonie des solitudes de la Russie, écrit-il (p. 89), produisit chez nos jeunes soldats une tristesse profonde ayant tous les caractères de la nostalgie, et plusieurs cas de suicide eurent lieu dans nos régiments nouveaux. » Attaché comme interprète au général Delaborde, Bourgoing fit la campagne dans des conditions de bien-être spéciales et n'eut à souffrir réellement que dans la seconde partie de la retraite. Il eut encore la bonne fortune de s'en tirer, fit en 1813 la campagne d'Allemagne, celle de 1814 en France, et quitta l'armée pour la diplomatie au moment de la première Restauration. Au

point de vue militaire, les *Mémoires du baron de Bourgoing* sont une contribution assez faible à l'histoire des campagnes napoléoniennes. Outre qu'il ne nous est parlé dans ce livre que des trois dernières années de la période impériale, l'auteur était, à l'époque à laquelle il fait allusion, dans une situation trop modeste pour voir autre chose que le dessus des cartes, c'est-à-dire les événements par les côtés que tout le monde pouvait apercevoir. De plus, il raconte beaucoup de choses par ouï-dire, comme par exemple dans le chapitre consacré au voyage de Napoléon, de Smorgoni en France, tiré tout entier des Mémoires de l'officier polonais Dunin Wonsowiez. Mais en dehors de ces pages qui présentent un intérêt nécessairement secondaire puisqu'elles ne sont pas de première main, on trouve dans ces souvenirs une quantité notable de détails intéressants, surtout au point de vue de la situation intérieure des régiments, de leur allure, de leur vie en campagne. Un de ceux qui nous ont particulièrement frappé est la physionomie bigarrée que présentaient les corps de troupes au début de la campagne de 1812. A cette époque, où l'administration militaire était plongée dans un chaos dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée, les colonels étaient obligés d'aviser souvent aux moyens les plus bizarres pour habiller, nourrir, cantonner leurs troupes. A défaut de vêtements de la couleur réglementaire, on s'habillait comme on pouvait. Les colonels renchérissaient encore sur cette situation en ajoutant au corps sous leur commandement quelques signes distinctifs : plumet, tresse, galon, soutache, etc. « Il en résultait, dit Bourgoing, une bigarrure que le rigorisme administratif ne peut approuver, mais qui donnait à chacun de ces divers corps une physionomie à part, qui se gravait dans la mémoire et le faisait reconnaître de loin. » Nombre de détails de ce genre placent ces souvenirs à un bon rang dans la collection des Mémoires récemment publiés sur la période napoléonienne.

2. — Le *Registre de l'île d'Elbe*, publié par M. Léon Pélissier, est la collection des lettres et ordres inédits de Napoléon pendant son séjour à l'île d'Elbe, du 28 mai 1814 au 22 février 1815. Sans être d'une valeur historique considérable, ce recueil n'en constitue pas moins une contribution curieuse à l'histoire de l'Empereur. Comme le dit très justement M. Pélissier, ce n'est pas seulement Napoléon qui apparaît dans ces documents, ce sont aussi, par un remarquable phénomène de survivance ou de récurrence psychologique, certains traits, grossis d'ailleurs, de ce qu'avait été Bonaparte. Dans l'âme du Souverain déchu, ce qui domine, c'est l'autocrate, ce qui apparaît, c'est l'égoïsme. L'île d'Elbe lui ayant été abandonnée par l'Europe, il la gère comme son bien et la dote d'une organisation sociale destinée à assurer sa complète sécurité.... à lui Napoléon. Le bonheur de ses habitants, il n'y songe guère ; ce à quoi il vise, c'est à assurer son propre bien-être. En matière d'argent, il se sou-

cie encore moins de l'intérêt public : il n'abandonne rien aux communes, refuse un remboursement d'avances faites par la municipalité de Marciana, revendique pour le domaine une partie des rentes de l'hospice municipal de Porto-Ferrajo, agit partout en séparant ses intérêts de ceux des habitants de l'île. En regard de ces quelques lettres qui touchent aux affaires publiques, il serait trop long d'énumérer toutes celles qu'ont dictées l'intérêt particulier de Napoléon. Sa sécurité personnelle comme homme et comme Souverain est son unique souci. Ces lettres nous révèlent la survivance, avec une extraordinaire intensité de vie, d'un officier d'administration dans le généralissime. Et aujourd'hui que le sort le réduit à administrer lui-même les petites choses, on est surpris et effrayé de voir sourdre, inquiétante sous le masque engraissé de César, la petite âme d'un riz-pain-sel. Quelle sera la tenue des marins sur les canots impériaux ? L'once de riz hygiénique sera-t-elle attribuée à toutes les troupes ou seulement à la Garde ? Quel doit être le nombre des gardes du génie ? A qui incombe la conservation des vieilles ferrailles ? Cette manie du détail se complique d'un amour de la forme, de la paperasse et de la filière hiérarchique qui fait rêver. Jamais le souverain de l'île d'Elbe ne prend directement un arrêté ou un ordre de nomination : il écrit « au gouverneur » de lui présenter « un projet pour nommer un sieur un tel. » Notons que le « gouverneur, » le général Drouot, était son commensal d'à peu près tous les jours et qu'en cinq minutes de conversation il pouvait lui donner tous les ordres du monde. Tout cela a plutôt une importance psychologique qu'historique. M. Pélissier a su écrire pour ce *Registre de l'île d'Elbe* une préface très attachante, très colorée, prise sur le vif, qui mérite une attention spéciale : nous signalons tout particulièrement son livre aux curieux et aux chercheurs.

3. — De toutes les exhumations littéraires motivées par l'engouement passager du public pour le premier Empire et la période napoléonienne, un petit nombre a présenté l'intérêt du *Mémorial de Sainte-Hélène*, dont nous entretenions naguère les lecteurs du *Polybiblion*, et des souvenirs du docteur O'Meara, qui paraissent aujourd'hui sous le titre : *Napoléon en exil*. Bien que la valeur historique de ces derniers mémoires ait été fort contestée, l'on y rencontre un nombre considérable de renseignements dont l'exactitude n'a jamais été controuvée. Ils valent assurément mieux que toute la collection de souvenirs fantaisistes élaborés, sous la Restauration, chez Ladvocat et consorts, qui doivent être lus avec circonspection. Mais le fond en est véridique et donne bien une idée de la façon dont les Anglais traitèrent leur prisonnier à Sainte-Hélène. Nous ne pouvons être soupçonné de tendresse envers le Souverain qui, en vingt années de despotisme, nous fit tuer quatre millions d'hommes, pour la seule satisfaction de se faire proclamer le plus grand militaire des temps anciens et modernes. Ses qualités géniales de chef

d'armée reconnues, nous avons dit à maintes reprises, ici et ailleurs, combien funeste avait été le régime de Bonaparte au commencement du siècle, quel arrêt il marquait dans le développement prospère du génie de notre nation. Mais cette façon d'apprécier le rôle de Napoléon Ier en France ne nous empêche point de reconnaître l'indignité des procédés anglais à son égard, l'infamie d'une persécution dont Hudson Lowe se constitua le triste agent. Un ennemi tombé a droit, sinon à notre sympathie, du moins à l'équité et à la justice. Il faut lire le *Mémorial de Sainte-Hélène*, il faut lire les *Souvenirs du docteur O'Meara*, pour se rendre compte de cette persécution de chaque jour, qui n'a jamais un moment d'arrêt, un temps de répit. Il y a là une série de tortures morales et même physiques qui dépassent toute limite. A un autre point de vue, les Mémoires du docteur anglais ont encore l'intérêt de nous donner l'opinion de Napoléon sur toute une série d'hommes et d'événements dont il aimait, captif, à évoquer le souvenir douloureux ou glorieux. Ici nous avons de fortes réserves à faire, car il est certain qu'en les formulant, Napoléon les rédigeait bien plus pour la postérité que pour la vérité. Quoi qu'il en soit, certaines de ces appréciations donnent encore aujourd'hui à *Napoléon en exil* un mérite historique qu'il convient de signaler.

4. — *Le Général Souham*, de M. René Fage, nous retrace la vie d'un personnage bien connu du premier Empire. Souham fut un soldat intrépide, et même un chef de valeur, comme le montre notamment sa conduite en Russie, et en Allemagne en 1813. Mais, chez lui, le caractère n'était pas à hauteur des qualités militaires, et si, sur ce dernier point, il peut marcher de pair avec la plupart des généraux du premier Empire, il n'en reste pas moins sur sa mémoire une ombre que ses défenseurs auront de la peine à effacer. Sans doute, Napoléon l'avait traité avec une sévérité outrée, poursuivant en lui l'ancien ami de Pichegru, de Moreau et de Mac-Donald ; mais enfin, il l'avait lavé de soupçons injustes, en le rappelant à la tête des armées et en l'employant dans des situations honorables, de 1807 à 1814. Aussi est-il difficile de ne pas juger sévèrement la conduite de Souham à Essonnes en 1814, de ne pas le qualifier de trahison, trahison d'autant plus misérable, qu'il essaya de s'en disculper pendant les Cent-jours, après s'en être fait un piédestal pour obtenir, au commencement de la première restauration, la faveur de Louis XVIII. Il y a là une fin de carrière qu'on voudrait effacer de la vie d'un homme qui avait joué si souvent son existence sur le champ de bataille. Quand, le 20 mars 1815, Napoléon rentra aux Tuileries, Souham, commandant pour le Roi la 1re subdivision et la 20e division militaires, s'empressa d'écrire au maréchal Davoust pour lui exprimer l'enthousiasme des troupes à reprendre la cocarde tricolore. — Il est loin de penser, ajoute-t-il, « que la position dans laquelle il s'est trouvé l'an der-

nier à l'armée (à Essonnes) ait pu donner des doutes sur les sentiments dont il a fait preuve pendant vingt-cinq ans, et que cette circonstance ait altéré la confiance de Sa Majesté.... » Cette platitude ne lui sert point, et par décret du 3 avril il est destitué. — N'importe, il ne perd pas courage : il part pour Paris, se présente aux Tuileries et essaie de fléchir l'Empereur : « Que voulez-vous encore de moi? lui dit brutalement Napoléon : vous voyez bien que je ne vous connais plus. » Souham rentre alors chez lui et s'y tient forcément coi. — Mais voilà que Waterloo arrive, que Napoléon tombe encore, cette fois pour toujours. Souham reprend alors la plume, cette plume qui avait écrit la lettre du 27 mai au maréchal Davoust, et, s'adressant directement à Louis XVIII, il lui reparle d'Essonnes, de sa liaison avec Moreau, et finit par lui demander un commandement et « les honneurs de la pairie, » comme récompense de sa conduite royaliste « en un temps où de courageux citoyens bravaient la puissance de Bonaparte et comme dédommagement de ses persécutions. » Le Roi paraît accueillir ces excuses et lui rend le commandement de la 20e division militaire, mais reste muet au sujet de la pairie. Souham, tenace, revient à la charge et écrit une lettre extraordinaire d'audace, où il affirme, lui, le vieux révolutionnaire des clubs, que ses services « n'ont jamais eu d'autre objet que celui de voir restituer aux légitimes souverains des Français leur ancienne propriété. » C'est dans ce document qu'on lit encore cette phrase monumentale : « Je suis l'un des plus anciens lieutenants généraux de Votre Majesté et j'ose dire l'un des plus fidèles ! » Louis XVIII était trop fin pour se laisser prendre à des protestations aussi fantaisistes : toutefois, il parut ne pas douter de ce dévouement fraîchement éclos et nomma Souham d'abord inspecteur d'infanterie, puis gouverneur de la 5e division militaire. C'est là qu'était encore ce vieux caméléon militaire, quand éclata la révolution de 1830. Il mourut en 1837, en retraite depuis 1831.

5. — D'un tout autre genre que celui des volumes que nous venons d'analyser est l'ouvrage de M. le capitaine Alombert : *Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le Combat de Dürrenstein, en 1805*. Tout le monde se rappelle, au moins vaguement, ce combat de Dürrenstein (et non Diernstein ou Durnstein, comme on l'écrit dans la plupart des cours d'histoire militaire ; Diernstein n'existe pas et Durnstein est en Tyrol). En 1805, après Ulm, Napoléon, s'élançant à la poursuite des débris de l'armée autrichienne et allant au-devant de l'armée russe, forme, à la date du 6 novembre, sous les ordres du maréchal Mortier, un nouveau corps d'armée, qu'il charge : 1° de le flanquer sur la rive gauche du Danube, dans sa marche sur Vienne ; 2° de menacer la retraite de l'armée russe vers la Moravie. Le 5 novembre, notre avant-garde avait rencontré à Amstetten l'avant-garde ennemie et lui avait livré un combat violent ; le 8, nous avions occupé la position de Saint-

Pœlten ; mais, ce même jour, Koutousof se dérobe, franchit le Danube à Krems et brûle le pont derrière lui. C'est alors que, le 11, le maréchal Mortier, mal éclairé et ayant les diverses troupes de son corps d'armée désunies, vient se heurter, avec sa première division seulement, contre la masse de l'armée russe ; il éprouve, à Dürrenstein, un échec qui fût devenu un désastre, sans l'énergie de ses soldats, sans l'arrivée opportune de sa seconde division et sans l'hésitation de l'ennemi. C'est la formation de ce corps d'armée du maréchal Mortier et sa courte campagne, que nous donne aujourd'hui M. le capitaine Alombert, non point en nous faisant un récit des opérations, mais en produisant toutes les pièces officielles relatives à l'organisation et à la direction de ce corps, telles qu'elles existent au dépôt de la guerre. Il est inutile de dire combien la lecture de tels documents, méthodiquement juxtaposés, est profitable au point de vue de l'histoire militaire. Ce serait même la seule manière profitable de l'étudier, si cette façon de procéder était toujours possible. Malheureusement, ce luxe de détails précieux n'est permis que pour des épisodes, à moins de tomber dans une prolixité dont, à la vérité, ne se plaindront jamais les militaires, mais qui deviendrait fatigante pour des lecteurs qui ne font point de la guerre leur métier. Si l'on songe que l'histoire du corps d'armée de Mortier, en 1805, dont l'existence ne dura guère que cinquante-six jours, a demandé au capitaine Alombert un volume in-8 de quatre cent dix-huit pages, on jugera de ce que serait l'histoire complète de la seule campagne de 1805, avec ses huit corps d'armée, et celle de toutes les campagnes du premier Empire. Il n'y a, évidemment, que les officiers qui puissent et doivent étudier l'histoire militaire ainsi détaillée : mais pour eux, sans conteste, un livre comme celui de M. le capitaine Alombert est le plus précieux et le plus utile des guides.

6. — Tout ce que nous avons eu l'occasion de dire à propos de l'étude de M. Alombert s'applique aux ouvrages du commandant Foucart et nous le répéterons particulièrement pour son livre sur *Bautzen*. M. le commandant Foucart n'est pas à proprement parler un écrivain militaire, ou plutôt, s'il en est un, ce n'est point en cette qualité qu'il peut être apprécié dans les divers ouvrages auxquels il a récemment attaché son nom. Il a su sacrifier la satisfaction bien permise d'étudier par lui-même les événements, de les juger, d'en tirer des conclusions, à la pensée d'être utile en nous présentant les événements dans leur nudité originelle, dans leur complète et rigoureuse exactitude, se bornant à les classer avec méthode, laissant les faits parler et imposer d'eux-mêmes leurs enseignements. Cette méthode didactique, il l'avait adoptée pour la campagne de 1806 : il s'en sert également aujourd'hui pour Bautzen. Le présent volume nous donne la série des événements qui se sont développés en Allemagne en 1813, à l'armée commandée par l'Empereur, du

3 mai au 21 mai 1813, et qui se terminent par la bataille de Bautzen. Pour nous donner à connaître ce que fut cette campagne, il ne nous dit point : l'Empereur fit telle chose, ou ordonna telle chose, donna telle prescription, songea à exécuter tel mouvement, il prend dans le portefeuille de l'Empereur, du major général, dans les archives du dépôt de la guerre ou dans les archives nationales, les lettres mêmes de l'Empereur, celles de Berthier développant les prescriptions du généralissime, les rapports des généraux qui eurent à exécuter ces prescriptions : il classe ces différentes pièces par ordre de date et présente ainsi un tableau complet, authentique des événements. L'intérêt d'un travail de ce genre est tout à fait original et captivant. Se sentir en communication directe avec les acteurs mêmes du drame, les entendre parler, dire leurs espérances, leurs préoccupations, leurs craintes, est pour le lecteur une attraction puissante. Dans ce tableau journalier des mille péripéties d'une campagne, l'ensemble des événements disparaît parfois : de tels ouvrages ne pourront être consultés avec profit que par le lecteur possédant déjà à fond la trame même des événements et pouvant discerner, à chaque trait, à chaque page, à quel point de l'ensemble se rattache tel ou tel détail. Mais pour un lecteur ainsi préparé les travaux de M. le commandant Foncart ont une valeur inappréciable. Nous signalons particulièrement ce volume sur Bautzen en premier lieu aux officiers, puis aux érudits et aux curieux, à tous ceux qui voudraient se rendre compte de ce qu'est la conduite d'une masse armée de deux cent mille hommes.

7. — Moins technique, d'une lecture plus facile, écrit aussi bien à l'usage des gens du monde qu'à celui des officiers, *les Hussards de Chamborant* constituent une magnifique publication. L'auteur assure à la première page que « tout le monde sait » que les hussards de Chamborant sont représentés aujourd'hui par le 2e hussards. Cette affirmation nous a un peu humilié, car nous sommes obligé, en toute franchise, de confesser que nous étions à cet égard de la plus complète ignorance. Ce que nous savions, c'était le passé glorieux de ce nom effectivement légendaire dans notre armée, le plus populaire même de tous ceux qu'ont portés jadis nos régiments de houzards. Ce livre est un « historique, » c'est-à-dire une histoire où sont mis habilement en relief, comme dans les « livres de famille » de l'ancien régime, surtout les traditions glorieuses de la communauté, les grands souvenirs, ceux dont il y a toujours intérêt à garder la mémoire. Au point de vue de la critique historique, il y aurait quelques restrictions à faire ; mais dans cette littérature spéciale, qui a pour but élevé l'éducation morale de nos soldats et la glorification du drapeau, l'excès de chauvinisme n'est point un défaut. Nous signalerons cependant au colonel de Chalendard quelques légères erreurs. Ainsi il ne paraît pas avoir connu l'ordonnance du 15 mai 1757 sur l'uniforme des hussards. Nous croyons également que la composition

du régiment, telle qu'il la donne d'après l'ordonnance de 1776, est incomplète. Aux termes de cette organisation, chaque régiment fut composé non pas de cinq escadrons de cavalerie mais de quatre de cavalerie, d'un de chevau-légers et d'un escadron auxiliaire destiné à pourvoir « en tous temps » au remplacement des hommes qui venaient à manquer dans les cinq autres. Il est vrai qu'il y a lieu de supposer que l'escadron auxiliaire ne fut jamais formé, car dans l'annuaire de 1776, par exemple, pas plus que dans celui de 1786, nous ne voyons figurer que cinq lieutenants en premier, cinq en second et dix sous-lieutenants ; comme il y avait dans chaque compagnie ou escadron deux lieutenants et deux sous-lieutenants, il n'en reste plus pour l'escadron auxiliaire. C'est, en tous cas, un point à élucider. Pourquoi, en parlant de la guerre de 1870, le rédacteur de l'historique du 2e houzards appelle-t-il *L'Admirault* le général de Ladmirault? Cette orthographe inexacte choque pour un général que la plupart d'entre nous ont connu. Pour terminer nous dirons que les *Hussards de Chamborant*, en outre d'un luxe typographique très appréciable, présentent une série d'illustrations aussi variées que soignées. C'est un livre à signaler, en dehors de son mérite technique, à tous les amateurs de publications artistiques.

8. — Le livre que nous venons d'examiner nous a fait parcourir le cycle glorieux d'un régiment à travers l'ancien régime, le premier Empire, la Restauration et l'époque contemporaine. Avec le livre du major Kuntz, *le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France?* nous quittons les époques heureuses pour entrer dans les périodes sombres, pour arriver à la date la plus triste de notre histoire militaire. Avec une impartialité très appréciable chez un Allemand, M. le major Kuntz expose la situation militaire telle que l'avaient établie les grandes batailles des 14, 16 et 18 août 1870, et conclut en ces termes : « L'armée de Metz posa les armes devant un adversaire très peu supérieur en nombre et sans avoir été terrassée par la force des armes. Elle a péri parce que Bazaine l'a fait périr, et la haine violente qui se déchaîna dans toute la France contre le maréchal est pleinement justifiée : Bazaine pouvait donner à la France les moyens de pourvoir les armées de nouvelle formation de nombreux et excellents cadres. Même dans ce cas, les Français auraient été difficilement en état de terminer victorieusement la guerre, mais il est très probable qu'ils auraient réussi à obtenir des conditions de paix beaucoup plus douces que celles qu'ils obtinrent en réalité. » Ce jugement, sorti de la bouche d'un officier allemand, est écrasant pour la mémoire du maréchal : il sera, malheureusement pour lui, celui de l'histoire.

9. — L'ouvrage de M. le capitaine Vaimbois, *le 13e Corps dans les Ardennes et dans l'Aisne*, nous repose un peu de la tristesse du précédent. La conduite du corps commandé par le général Vinoy en 1870,

si elle ne fut point glorieuse, demeura au moins honorable. Même au point de vue purement technique, elle présente de sérieux enseignements et mérite d'être étudiée. Le 13e corps, destiné à faire partie de l'armée de Châlons, ne put, par suite de la nouvelle direction prise par cette armée vers Mézières et Sedan, rejoindre à temps le maréchal Mac-Mahon pour prendre part à la bataille de Sedan. Coupé du gros de nos forces, il put exécuter sa retraite sur Paris, où il devint le plus précieux appoint de l'armée d'opérations dont disposa le général Trochu. Ce sont ces opérations de la retraite que nous présente M. le capitaine Vaimbois, d'après la relation du grand état-major prussien et le livre qu'a consacré le général Vinoy à l'histoire de son corps d'armée. L'ouvrage, composé avec méthode, est écrit avec concision et netteté. Les nombreuses fautes commises par les Allemands dans la poursuite, leurs tâtonnements y sont bien mis en lumière. L'auteur aurait eu avantage à consulter le travail publié sur le même sujet, il y a un petit nombre d'années, par M. le commandant de Jacquelot du Boisrouvray : il y aurait trouvé, sur les opérations des cavaleries allemande et française, de précieux renseignements.

10. — M. Lehautcourt nous donne aujourd'hui la fin de *la Campagne de l'Est*, dont nous avons analysé en son temps la première partie. Nous avons dit déjà les qualités qui distinguent les travaux de cet écrivain militaire : la clarté et la méthode dans l'exposition, la rigoureuse exactitude des faits, un style facile, sobre sans sécheresse, qui rend la lecture attrayante et l'étude profitable. Il nous est impossible, en quelques lignes, d'analyser un travail de ce genre et il nous suffira de le signaler. Ce que nous pouvons dire, c'est que de tels livres, bien qu'écrits à un point de vue tout militaire, seront parcourus avec le plus grand intérêt même par des gens n'appartenant point à l'armée. Nous devons noter tout particulièrement la conclusion qui termine ce récit de *la Campagne de l'Est*. Comme le dit avec une grande vérité et avec une élévation de langage frappante M. Lehautcourt, les malheurs de la campagne de l'Est, comme ceux de toute cette guerre désastreuse, sont imputables moins aux hommes pris en particulier qu'à l'ensemble même de la nation. « Si nos généraux, dit-il, si nos officiers avaient désappris les occupations de la pensée, si l'armée de 1870 était bien loin de valoir celle de 1840, c'est que la France du second Empire ne valait plus celle de Louis-Philippe et de la Restauration.... Qu'on ajoute à ces causes celles qui tiennent par essence au caractère national.... Ils ont grandement contribué à faire de cette guerre une des plus désastreuses de notre histoire.... » Tout cela est sainement pensé et vigoureusement écrit. Excellent travail, qui fait le plus grand honneur à l'écrivain.

11. — De M. Pierre Lehautcourt encore l'histoire de *la Campagne du Nord*. Cette nouvelle édition d'un premier travail consciencieux, mais qui n'avait ni l'envergure ni la sûreté de renseignements désirables, est

à recommander. Mêmes qualités chez l'écrivain, mêmes mérites que dans ses dernières études sur les campagnes de l'armée de la Loire et de l'armée de l'Est. Il semble que le moment soit arrivé où nous pourrons enfin espérer voir mettre au jour sur la guerre de 1870 des travaux définitifs. Grâce aux monographies, études de détails, tableaux partiels de cette désastreuse campagne, l'historien a entre les mains toutes les pièces séparées de ce procès complexe : il lui est possible d'en donner un ensemble synthétique et de tirer des faits les enseignements rationnels qui en découlent. La bibliographie générale des ouvrages publiés sur la guerre franco-allemande récemment éditée par M. le commandant Palat a dû être d'un grand secours à M. Lehautcourt pour sa campagne du Nord. Et quelles leçons ne ressortent pas de cette partie de la guerre relativement à la valeur des théories émises à la fin du second Empire que les armées permanentes sont inutiles, et que dans un pays comme la France la levée en masse nous donnera toujours plus d'excellentes troupes qu'il ne nous en faudra jamais. L'armée du Nord, sans compter la faiblesse de la direction, fut une des armées de province qui laissa le plus à désirer sous le rapport de la valeur morale. Il y eut là des officiers, comme ce général Rollin, ancien capitaine mis en réforme avant la guerre, auquel Faidherbe avait eu la faiblesse de confier un commandement, qui constituent de véritables types d'opéra-comique. Les méfaits de ce fantoche galonné éclairaient à eux seuls ce récit, s'il n'était pas fait pour nous inciter plutôt aux larmes qu'au rire.

12. — La brochure de M. le général Lipowski sur *les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon* nous raconte divers événements militaires de la guerre de 1870, sans autre importance que celle de coups de main exécutés par des francs-tireurs. Elle constitue un souvenir intéressant pour les soldats improvisés qui y prirent part, mais l'histoire générale trouvera peu à glaner dans ces pages écrites pour mettre en lumière les individualités plutôt que les faits.

13. — *La Bataille de Loigny*, de M. H. Morel, est, au contraire, une monographie intéressante de cette journée qui, avec un peu plus de liaison dans les opérations, eût pu devenir une véritable victoire. L'auteur n'apporte en réalité aucune contribution nouvelle à l'histoire de cette semblante affaire ; cependant sa façon de présenter les faits est toute personnelle, et les réflexions que lui a suggérées la charge de Loigny font honneur aussi bien à ses sentiments patriotiques qu'à ses connaissances militaires. C'est à très juste titre qu'il défend le brave général de Sonis contre les accusations d'imprudente témérité et d'irréflexion que n'ont pas craint de formuler à cette occasion contre lui quelques écrivains de mince mérite. Nous signalons tout particulièrement cette petite brochure à nos amis ; ils la liront avec intérêt.

14. — En publiant les *Listes des corps auxiliaires créés pendant*

la guerre de 1870-1871, tant dans la garde nationale mobile que dans la garde mobilisée, M. Martinien a produit une œuvre utile qui ne peut manquer d'acquérir un jour une véritable valeur. Bien que ce travail présente des lacunes — la tâche était complexe et délicate — nous le signalons aux bibliographes comme une mine précieuse de renseignements.

15. — *Le Livre d'or de 1870* par Gaston Armelin. Encore un ouvrage sur la guerre franco-allemande : mais à l'envers de la plupart de ceux qui nous parlent de cette campagne fatale, celui-là est doux, est réconfortant à lire. Écrit sans prétention, il met heureusement en lumière de nombreux traits de véritable héroïsme, dont le souvenir s'est conservé çà et là dans nos régiments, mais dont le recueil méthodiquement classé constitue bien un livre d'or à l'honneur de notre armée tout entière. Aujourd'hui que des théories sont faites dans nos corps de troupes sur les devoirs moraux du soldat, sur la patrie, le drapeau, le dévouement, le courage, l'abnégation, nous ne connaissons pas de traité qui soit préférable à celui-ci pour inculquer à nos jeunes gens les vertus dont il faut leur parler dans un langage clair, facile, accessible à leur intelligence. En fait d'enseignement, aucun n'a la force de l'exemple : la lecture de quelques pages du *Livre d'or* vaudra mieux que d'insipides, de froides dissertations. Nous appelons la bienveillance des ministres de la guerre et de l'instruction publique sur ce volume : il mérite d'être signalé d'une façon spéciale aux officiers et, dans les campagnes, aux instituteurs.

16. — Du même genre, bien que composées sur un cadre différent, sont les *Notes d'un dispensé*, de M. Féli-Brugière. Après *Sous-offs*, après *la Gamelle*, après les écœurantes et malsaines élucubrations de M. Hamon sur la *Psychologie du militaire professionnel*, ce livre nous a causé un réel soulagement. Sans doute, nous savions que parmi ces jeunes gens, d'une situation sociale sinon élevée, du moins plus élevée que le commun de nos recrues ordinaires, il en était — et c'était la majorité — qui se rendaient compte du but que vise le rôle éducateur de l'officier. Néanmoins nous avons eu une satisfaction particulière à entendre cette affirmation dans la bouche de l'un d'eux, et nous la notons comme un symptôme heureux après tant de paroles haineuses et démoralisatrices. En dehors de l'église, l'armée est le seul endroit où l'on parle encore de ces choses démodées qu'on appelle le dévouement, le désintéressement, l'abnégation, l'esprit de subordination et de sacrifice, où l'on apprend à un misérable qui n'a souvent ni feu ni lieu qu'il doit se faire tuer pour ceux qui possèdent, dans une soumission sublime à l'entité idéale, intangible, qu'il ne comprend pas et qui s'appelle : patrie. Quand la foi religieuse était plus développée qu'elle ne l'est aujourd'hui, le rôle de l'officier était plus facile et il lui était loisible d'étayer ses théories morales sur des bases chrétiennes et un système de compensation admissible. Mais il faut bien reconnaître qu'en dehors de l'idée religieuse le système du sacrifice est une théorie dif-

ficile à expliquer, surtout à des intelligences frustes comme celle de nos soldats. Quoi qu'il en soit, nous reviendrons à l'excellent livre de M. Brugière que nous signalons à tous, notamment aux officiers, comme une publication recommandable dans le fond et dans la forme.

17. — Le livre consacré par M. le capitaine Paimblant du Rouil à ses camarades de Saint-Maixent nous paraît prématuré. Jusqu'ici on écrivait l'histoire des gens après leur mort; vouloir la commencer pendant leur vie est s'exposer à de singuliers mécomptes. Au dire de l'auteur des *Feuilles d'or de l'école militaire d'infanterie*, tous nos officiers seraient des héros ou des génies : il y a là sans doute une pensée d'excellente camaraderie, mais il est bon d'attendre que quelques années en viennent corroborer l'exactitude. La louange adressée aux vivants est dangereuse, et dans la situation mal définie qui est actuellement celle de notre pays, au lendemain de désastres militaires inouïs, nous ne savons s'il convient de nous couronner ainsi de lauriers pour la simple raison du devoir accompli. M. Paimblant du Rouil, après avoir été un volontaire de la première heure — il fit la guerre de 1870 à quinze ans — est devenu depuis un brave officier et il occupe les loisirs d'une retraite anticipée à des œuvres d'esprit très appréciées des érudits et des chercheurs. Il a été moins heureux ici dans l'élection de son sujet.

18. — Avec le travail de M. Léon Tyssandier sur *le Général Lecointe* nous n'abandonnons pas l'histoire contemporaine, mais nous passons de l'histoire générale ou philosophique à la monographie. A vrai dire, on se demande tout d'abord en ouvrant ce livre si l'ancien gouverneur de Paris, tout vaillant soldat qu'il ait été et tout respectable que soit sa mémoire, a dépassé, a même atteint ce niveau supérieur qui constitue les grandes figures et qui permet d'indiquer un homme soit comme exemple à ses survivants, soit comme modèle à la postérité. Nous venons de fermer cette biographie et nous répondrons par la négative. Or quel que soit le talent de l'écrivain il lui est difficile de donner de l'intérêt à un sujet qui en est dépourvu par lui-même.

19. — En fixant à dix mille le nombre des ouvrages de toute sorte consacrés à la guerre de 1870-1871, nous devons rester au-dessous de la vérité : mais en adoptant ce chiffre, nous nous trouvons déjà devant un amas enorme de documents, renseignements, plaidoyers de toute sorte. Si l'on constate, d'autre part, que l'histoire de la campagne franco-allemande est encore à écrire, — nous parlons de l'histoire définitive, *ne varietur*, de la relation véridique et impartiale, qu'on doit désirer voir un jour paraître, — on peut se demander avec angoisse ce qu'il nous faudra encore écrire et lire avant d'arriver à connaître enfin la vérité, toute la vérité. Mais il se peut bien, il doit même advenir que cette vérité, si désirable, gise éparse dans ce fatras immense, où les détails sans valeur, ou même les erreurs voulues se sont glissées à côté de renseignements

exacts, véridiques, authentiques. Il s'agit donc d'effectuer tout d'abord ce triage, opération délicate, difficile, d'un labeur considérable, et c'est dans le but de procéder à cette opération que M. le commandant Palat a voulu dresser la *Bibliographie générale* des ouvrages publiés tant en France qu'à l'étranger sur la guerre de 1870-71. Il existait bien des méthodes pour établir ce catalogue : celle qu'a adoptée le laborieux officier nous paraît une des plus rationnelles. M. le commandant Palat nous donne d'abord la liste par ordre alphabétique de noms d'auteurs — ou par titre d'ouvrages pour les travaux anonymes — de toutes les publications dont il a eu connaissance. Nous regretterons à cet égard qu'il n'ait point numéroté ses fiches, ce qui eût facilité les recherches et nous eût permis de connaître à première vue la totalité des ouvrages analysés. Dans une deuxième partie, qui a nécessité un travail d'analyse considérable, l'auteur nous donne le classement méthodique des ouvrages déjà cités dans la première partie, en les groupant en dix-neuf catégories comprenant : les divers théâtres d'opérations de la guerre, les ouvrages ayant trait aux opérations d'ensemble ou aux opérations de détail, les monographies, biographies, histoires particulières des unités : corps, divisions, brigades, régiments, etc., etc., services divers de l'armée, enseignements tactiques, etc. Rien, à notre connaissance, n'a été publié jusqu'à ce jour, ni en France ni en Allemagne, qui soit aussi consciencieusement fait, aussi complet que le travail du commandant Palat. L'auteur avait, à vrai dire, l'avantage de pouvoir se servir des quelques ouvrages similaires déjà parus sur la matière : il faut reconnaître qu'il les a très intelligemment utilisés et qu'il les a laissés loin derrière lui. A-t-il fait une œuvre définitive? il faut bien avouer que non. Comment d'ailleurs pourrait-il en être autrement? Seuls les gens qui ne se doutent point de la difficulté d'un travail aussi vaste, aussi compliqué, pourront penser que le consciencieux écrivain eût pu arriver à la perfection. Nous avons eu récemment sous les yeux une revue bisontine où notre sympathique collaborateur M. E.-C. Gaudot signalait au commandant Palat, rien que pour la guerre dans l'Est, une douzaine d'ouvrages oubliés. A notre tour, nous avons eu occasion de constater un certain nombre de lacunes. Sans nous étendre beaucoup sur ce sujet et dans la seule pensée de rendre service à M. Palat, nous lui signalerons les ouvrages suivants qui méritent, par leur importance, de n'être point omis dans l'édition prochaine : ALMIRANTE (le général). *Estudio sobre la guerra franco-alemana*. Madrid, imp. du *Memorial de Ingenieros*, 1894, in-8 de 495 p., 1 pl. ; — ANNENKOFF, le premier des trois ouvrages cités dans la Bibliographie (comme un chiffre nous rendrait ici service !), trad. par le général O'Ryan. *Ibid.*, *id.*, 1881, de 306 p. ; — CHEVALIER (Mar). *Tours capitale*. Tours, Mame, 1896, in-8 de 349 p. ; — SCHVEIDNAGEL (D. Leopoldo). *Las Operaciones del cuerpo de Ingenieros alemán en la guerra franco-alemana*. Madrid, imp. du

Mémorial, 1875 : — Seeler (baron). *La Infantería, la artillería y la caballería alemanas en el combate y fuera del campo de batalla durante las campañas de 1870-71* (trad. par le lieutenant général D. Tomas O'Ryan. Madrid, *Memorial*, 1877, de 71 p.) : — Sensine (Henri). *Scènes de l'année terrible pendant la défense nationale*. Lausanne, F. Payot, 1894, in-12 de 304 p., 2 fr. : — Sirve (A.). *Les Prussiens à Dreux*, in-12 de 16 p. : — Noyer (J.-C.). *Les Chemins de fer en temps de guerre*. Bayonne, 1874. En cherchant un peu on constaterait bien d'autres oubliés : comme nous l'avons dit, la complète exactitude dans un ouvrage de ce genre n'est guère possible. Toutefois si tous ceux qui liront ou consulteront le livre de M. Palat voulaient prendre la peine, de lui signaler, comme l'a fait M. Gaudot, les erreurs ou les lacunes de son livre, la *Bibliographie générale* marcherait rapidement vers la perfection. Tel qu'il est actuellement, ce travail fait le plus grand honneur à un officier bien connu déjà dans le monde des lettres et dans l'armée par une série d'ouvrages remarquables : la *Bibliographie* est appelée, auprès des chercheurs de tous pays, à un succès mérité.

20. — Si, comme nous le disions tout à l'heure à propos du livre de M. Tyssandier, le choix du sujet importe, il est certain qu'on voit des esprits bien doués tirer un parti inattendu d'une matière en apparence ingrate, broder sur un rien des pages charmantes, et c'est assurément le problème que vient de résoudre Michel Antar — un pseudonyme vraisemblablement — avec ce petit volume *La Smala*, qui se lit d'un bout à l'autre et d'un trait avec infiniment de plaisir. Michel Antar est un jeune sous-lieutenant qui, après avoir croqué un peu trop vite sa « légitime, » va se mettre au vert en Algérie pour se refaire une virginité. Là, sur les bords de l'Oued-Moulat — nous disons Moulouya en France — il s'installe bravement au milieu d'un clan de spahis et accepte sans regrets sa vie nouvelle comme une pénitence méritée. Ce faisant, il regarde, il étudie, il observe, et il nous décrit de la façon la plus humoristique les péripéties de cette existence nouvelle, pour laquelle d'ailleurs il ne se sent aucun goût. Ce livre, teinté d'une mélancolie douce, est d'une lecture attrayante et d'une charmante couleur : livre vécu, plein d'observations fines et délicates.

21. — Beaucoup plus grave est l'ouvrage du commandant Biottot : *La Normandie méridionale dans la défense de la France*. Un officier qui, avant 1870, eût étudié la Normandie, même méridionale, au point de vue de la défense du pays, eût passé pour un esprit chagrin ou tout au moins pour un mauvais plaisant. Mais depuis que nous avons vu les Allemands camper au Mans et menacer Cherbourg, nous nous sommes assagis, et l'ouvrage du commandant Biottot n'apparaît plus que comme l'effort d'un esprit prudent, disposé à envisager certaines hypothèses. L'écrivain a divisé son travail en quatre parties. Dans la première, il

examine la nécessité de rattacher la Normandie méridionale à l'organisation défensive de la France. Il étudie, dans la seconde, la Normandie au double point de vue géologique et géographique. La troisième partie est consacrée à des considérations historiques ; enfin, dans la quatrième partie, l'écrivain discute au point de vue militaire quelles pourraient être les dispositions stratégiques à prendre pour organiser la défense. Cette étude consciencieuse, qui a demandé au commandant Biottot de très sérieuses recherches, est à signaler à tous nos officiers : il est de ceux que nos bibliothèques militaires doivent posséder.

22. — Quittons un moment l'Europe pour les pays d'outre-mer ; cependant nous sommes encore en France, au Tonkin où nous emmène M. le commandant Chabrol. De tous les ouvrages que nous avons eu l'occasion de parcourir sur la guerre du Tonkin, voilà le premier qui nous donne une physionomie exacte des opérations militaires telles que nos officiers ont à les pratiquer sur les bords du fleuve Rouge, qui nous explique cette lutte de tous les jours si différente de la guerre d'Europe, si étrange pour des officiers qui, en fait de science militaire, nous parlent à tort et à travers de l'archiduc Charles et de Jomini. L'ouvrage de M. le commandant Chabrol est divisé en deux parties distinctes. Dans la première, il fait l'historique détaillé de toutes les opérations de guerre qui ont eu lieu d'octobre 1885 à décembre 1894. Dans la seconde, il étudie les opérations déjà exposées pour en faire ressortir un système de guerre approprié au pays et à l'ennemi spécial que nous avons devant nous au Tonkin. Ce livre est d'une utilité exceptionnelle. Comme le dit très bien l'écrivain, en matière de guerre, grande ou petite, les meilleurs enseignements sont ceux qui découlent des faits. Aussi M. Chabrol a-t-il grandement eu raison de nous détailler ces mille opérations dont l'importance ne ressort ni du grade du chef ni du nombre des troupes, mais qui ont demandé cependant, à des degrés divers, une intelligence de la guerre, une initiative, une décision dont rarement auront à faire preuve des chefs de même grade dans la guerre d'Europe. On est frappé, en lisant la première partie de cet ouvrage, de voir des colonnes relativement importantes, des convois nombreux, considérables, conduits par des lieutenants, par de simples sous-officiers qui en maintes circonstances témoignent d'une capacité militaire, d'un sang-froid, d'un coup d'œil véritablement surprenants. Évidemment cette école du Tonkin doit former d'excellents officiers et des sous officiers comme nous n'en avons point en France, où toute l'ambition d'un sergent est actuellement de réciter convenablement le mot à mot de l'École de compagnie ou du Manuel de tir. Nous signalons les *Opérations militaires au Tonkin* à ceux de nos officiers que les hasards de leur carrière envoient au Tonkin : c'est le premier livre qu'ils ont à mettre dans leur cantine : ils ne le méditeront pas sans profit.

23. — Qui se rappelle aujourd'hui — en dehors de l'armée — le nom du colonel Lentonnet, qui eut cependant, au lendemain du combat de Tsarasaotra, son heure de célébrité et de gloire? C'était le 29 juin 1895. Entouré par deux mille Hovas, n'ayant avec lui que deux compagnies, deux petites pièces et un peloton de chasseurs, le lieutenant-colonel, alors commandant Lentonnet, grâce à sa vigueur et à l'habileté de ses dispositions, était venu à bout d'un ennemi pour la première fois entreprenant : non seulement il l'avait arrêté et brisé son mouvement enveloppant, mais il l'avait rejeté à sept kilomètres en arrière avec de grosses pertes. Qu'était-ce donc que ce commandant Lentonnet? Un général en herbe, un élève de l'École de guerre? Non pas. C'était un enfant de la balle, né dans une rue inconnue du faubourg du Temple, d'une famille d'ouvriers modestes, parmi lesquels il conservait encore de nombreuses relations. Et ce vieux soldat — il venait d'avoir cinquante-quatre ans et il n'en était pas plus fier, disait-il en souriant — n'avait pas hésité, à la fin de sa carrière, à courir le risque d'une nouvelle campagne, où la mort, hélas! le guettait. Rapatrié vers le milieu de 1896, il ne devait point revoir la France ni l'impasse noircie où s'était écoulée son enfance : il mourut à bord du *Djemnah*, le 17 juin 1896, emporté par la maladie dont il avait contracté le germe sous l'équateur. Mais le lieutenant-colonel Lentonnet, en dépit des lacunes d'une éducation très plébéienne, n'en était pas moins un observateur; il aimait à consigner ses impressions sur le papier, et ce sont les carnets où il résumait chaque soir les faits saillants de la journée qu'une main amie livre aujourd'hui au public. Est-ce un effet de la sympathie qui s'attache nécessairement à cette victime du devoir accompli, est-ce mérite réel? nous ne savons; mais nous avons parcouru avec un véritable charme ce petit livre où nous retrouvons jour par jour cette rude campagne de 1895, dite par le menu. On se rendra compte, en parcourant ces pages, des difficultés extraordinaires que présenta cette expédition, préparée avec une incurie lamentable. Tel qu'il est, le *Carnet de campagne du lieutenant-colonel Lentonnet* constitue un document vécu d'une valeur précieuse.

24. — Heureusement pour la France, la vaillance et l'endurance de nos soldats suppléèrent, à Madagascar, à l'insouciance de nos gouvernants. Mais il y a danger à compter démesurément sur les forces humaines et sur l'initiative individuelle. On s'expose souvent à des mécomptes : les Italiens en ont fait la pénible expérience en Abyssinie. M. le capitaine de la Jonquière, dans le volume qu'il vient de publier sur *les Italiens en Érythrée*, a bien mis en lumière cet essai de colonisation de nos voisins en Afrique, essai jusqu'ici malheureux et dont on ne peut guère prévoir qu'il ait un développement fécond. L'écrivain militaire nous donne un tableau complet de la question, en la prenant à ses débuts, c'est-à-dire à l'expédition de Giuseppe Sapeto, et en la conduisant jus-

qu'au désastre d'Adoua. L'Italie a reçu à Adoua une leçon sévère. En se lançant dans l'entreprise d'Abyssinie, les hommes d'État italiens n'ont pas compris qu'une nation comme la nation italienne, faite d'hier, sans homogénéité à l'intérieur, sans prestige à l'extérieur, a autre chose à faire qu'à courir les grand'routes et à chercher les aventures. La conduite de ce peuple né de notre sang, il n'y a pas un demi-siècle, et qui s'est retourné contre nous, pour nous donner le coup de pied de l'âne, a quelque chose d'odieux qui fait que nous ne saurions nous apitoyer sur sa dernière mésaventure. Que l'Italie aille chercher à Berlin et à Vienne quelqu'un qui la plaigne ou qui la soutienne : elle n'est plus pour nous qu'une ennemie, que l'alliée de nos adversaires déclarés : elle ne saurait prétendre à nous tromper une seconde fois.

25. — C'est encore de l'Abyssinie et tout particulièrement de la bataille d'Adoua que nous parle le *Rapport du général Lamberti*, récemment vice-gouverneur de l'Érythrée. Ce rapport, très substantiel, nous donne la physionomie complète de l'engagement, et tout en essayant d'atténuer les responsabilités, fait bien comprendre ce que ce désastre a eu d'écrasant pour l'armée italienne. Les militaires le liront avec intérêt. Il y a là, notamment en ce qui concerne les manœuvres de l'armée abyssine, des détails extrêmement curieux.

26. — Le titre du livre de M. Castonnet des Fosses : *L'Abyssinie et les Italiens*, ne nous paraît point exact. On pourrait croire, à première vue, que ce travail est consacré, comme celui de M. de la Jonquière, à l'essai de conquête tenté par le gouvernement du roi Humbert contre le Négous, tandis qu'il n'est, en réalité, qu'une étude géographique et historique consacrée à l'empire de Ménélick. Ces restrictions faites, nous sommes heureux de constater que l'ouvrage, composé avec méthode, présente de l'intérêt. On pourrait souhaiter que l'écrivain, qui a pris la matière de son livre un peu partout, eût profité davantage des derniers renseignements fournis sur l'Abyssinie par les missions envoyées récemment dans les États du Négous. Sous ce rapport, il eût trouvé des éclaircissements précieux dans nombre de travaux publiés en Italie, notamment dans la *Rivista militare italiana* et dans l'ouvrage très bien fait du professeur Francesco Fasolo, qu'il paraît n'avoir pas connu.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Saint Augustin et le Néo-platonisme, par L. GRANDGEORGE. Paris, Leroux, 1896, gr. in-8 de 159 p. *Bibliothèque de l'École des hautes études, section des sciences religieuses*). — Prix : 4 fr.

Que les premiers Pères de l'Église aient fait entrer dans leurs écrits un certain nombre de notions et d'éléments empruntés aux philosophies

grecques antérieures ou contemporaines, c'est un point au-dessus de toute discussion, et notamment il était à peu près universellement admis que saint Augustin devait infiniment à Platon.

M. Grandgeorge conteste cette affirmation, ou du moins demande qu'elle soit modifiée en ce sens que Plotin y soit substitué à Platon, et le néo-platonisme au platonisme proprement dit. Au IVe siècle de notre ère, le premier était dans tout son éclat, et pour s'initier aux théories de Plotin saint Augustin avait, croit-on, le précieux auxiliaire d'une traduction latine (celle de Victorinus), lequel lui faisait défaut en ce qui concerne Platon. De plus (et c'est ici la partie essentielle et originale du mémoire dont nous parlons), les rapprochements abondent entre les enseignements de l'évêque d'Hippone et ceux du chef de l'école alexandrine, chez qui le premier trouvait, outre un écho de plusieurs de ses croyances chrétiennes, des armes efficaces pour combattre la redoutable hérésie des manichéens. Quoique ce fût avant tout par l'extase que le néo-platonisme entendît combler l'abîme entre l'homme et Dieu, entre la terre et le ciel, il est certain que la doctrine entière est traversée d'un souffle tout religieux.

Ces arguments ont leur valeur, mais il ne faut pas oublier que la plupart des vues de Plotin citées ou acceptées par saint Augustin se retrouvent déjà chez Platon, tandis que d'autres sont l'objet de réserves formelles. Ainsi, pour les trois philosophes, Dieu est une pure essence, d'une simplicité absolue ; néanmoins, M. Grandgeorge lui-même a soin de faire remarquer que saint Augustin n'a jamais osé aller avec Plotin jusqu'à placer l'Un au-dessus du bien, raison d'être de toute existence. Ailleurs, après avoir fait justice de l'identité si fréquemment établie entre la Trinité chrétienne et les trois hypostases néo-platoniciennes, il rappelle qu'au sujet de l'origine du monde la séparation entre saint Augustin et le panthéisme de son modèle est absolument radicale. Enfin, avec une très louable impartialité, il constate que cette influence de Plotin va graduellement en s'effaçant durant les années qui suivirent la conversion de l'illustre évêque, dès lors de plus en plus disposé, lorsqu'une difficulté ou une contradiction se présente, à subordonner la philosophie à la religion, la raison à la foi.

La tâche dont M. Grandgeorge vient de s'acquitter n'avait encore tenté personne, et son ouvrage peut être regardé comme une précieuse contribution à l'histoire du christianisme primitif. C. Huit.

SCIENCES ET ARTS

Der Grundgedanke der cartesianischen Philosophie, von prof. Otten. Freiburg im Breisgau, Herder, 1896, in-8 de 142 p. — Prix : 4 fr.

On sait qu'en l'année 1896 tombait le trois centième anniversaire de

la naissance de Descartes. Cette circonstance a provoqué plusieurs manifestations dans les milieux philosophiques. Ainsi la *Revue de métaphysique* a consacré un numéro entier à l'étude de divers problèmes de la philosophie cartésienne, et l'on a formé le projet de préparer une nouvelle édition des œuvres du célèbre écrivain. M. le professeur Otten a saisi la même opportunité pour publier l'étude ci-dessus annoncée sur la pensée fondamentale du système cartésien. Cette étude est très intéressante. Elle n'est ni un éloge ni un blâme explicite de la philosophie cartésienne. C'est une critique faite avec beaucoup de finesse et de pénétration, et qui touche à deux points principaux : le fondement subjectif de la certitude qui est, selon Descartes, notre existence propre et son fondement objectif qu'il place dans l'idée de Dieu. M. Otten arrive même à montrer, par le rapprochement des textes, que le premier fondement, aux yeux de Descartes, était l'idée de Dieu qui contient en elle-même la certitude de son existence, tandis que nous ne nous connaissons nous-mêmes que par la lumière divine. Sans sortir du ton d'une critique modérée et impartiale, M. Otten fait très bien ressortir certaines tendances dangereuses et certaines inconséquences du philosophe de La Haye.

D. V.

L'Église libre. Paris, Stock, 1897, in-18 de vi-392 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il m'est pénible de contrister un auteur anonyme, qui est un croyant, mais que j'hésite à dire bien pensant. Son Église libre n'est pas fondée, comme on serait tenté de le supposer tout d'abord, sur des principes subversifs et hétérodoxes; ce n'est pas une chapelle du péladanisme, bien au contraire. Dans ce livre, où j'ai trouvé de tout, sinon des hérésies, est présenté un projet de rénovation de la société sur des bases exclusivement chrétiennes. Les trois unités sociales sont la famille, la paroisse et le diocèse. Une paroisse comprend cent familles, c'est-à-dire mille habitants, grâce à la restauration du mariage chrétien. Le curé du village et son clergé sont les seuls administrateurs permanents : le père de famille gouverne sa maison d'après le Décalogue, et chaque procès est jugé, également d'après le Décalogue, par un jury de douze pères de famille, dont les noms sont tirés au sort le dimanche matin, avant la messe : le jugement est rendu sommairement, car il doit être publié par le curé au prône. Les enfants reçoivent à sept ans le sacrement de pénitence : à quatorze, ils sont admis à participer à l'Eucharistie : à vingt et un ans, la Confirmation les fait entrer dans une condition d'attente qui, au bout de sept nouvelles années, les conduira au sacerdoce, à la milice ou au mariage. L'âge où se reçoit l'Extrême-Onction n'est pas prévu dans ce règlement. — Cent paroisses forment un diocèse, qui fonctionne sous la direction de l'évêque, avec la même simplicité d'organismes que la paroisse.

Si j'ai bien compris, la patrie se fondrait dans un internationalisme vague ; tout ce qui est « progrès, » c'est-à-dire « corruption, » doit disparaître : capital, usines, livres, chemins de fer, etc., il m'a semblé voir, à travers un dédale de propositions, à dessein inintelligibles, que la doctrine communiste ne déplairait pas à l'auteur : il transformerait le monde en une sorte d'Icarie chrétienne, qu'il croit une reproduction des communautés établies par les jésuites au Paraguay.

Comme préambule à l'élucubration de cet inoffensif paradoxe, il faut lire trois cent vingt-cinq pages, qui sont un résumé de l'histoire du monde : les chapitres sont intitulés : *l'Apôtre*, *l'Évêque*, *le Moine*, *le Pape*, *le Chevalier*, *Communes*, *le Légiste*, *le Routier*, *l'Érudit*, *le Politique*, *le Courtisan*, *Révolution*. Puis vient la doctrine exposée en trois chapitres : *Veritas*, *Via*, *Vita*. Je me bornerai à constater que cette philosophie de l'histoire a un défaut qui m'a dispensé de chercher les autres ; elle repose sur une histoire de convention, conforme aux rêves de l'auteur, mais assez éloignée de la réalité.

Les utopies de ce genre peuvent se présenter sous la forme humoristique ; le lecteur y prend ce qu'il veut, et telles idées lancées sous forme de boutade ont parfois fait beaucoup de chemin. Mais celui qui donne au paradoxe la forme dogmatisante s'expose au pire des dangers que puisse courir un écrivain : celui de ne pas être lu. P. Pisani.

LITTÉRATURE

Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. 2e partie. *Morphologie*, par Paul Regnaud. Paris, Colin et Cie, 1896, in-8 de viii-372 p. — Prix : 8 fr.

Ce nouveau volume, dû à la plume aussi infatigable que savante du distingué professeur de la Faculté des lettres de Lyon, est la seconde partie du travail important qu'il a consacré à l'étude de la grammaire comparée. La première partie s'occupait de la phonétique ; celle-ci traite de la morphologie.

Toujours fidèle à sa doctrine de l'évolution, l'auteur tente de reconstituer ce que l'on pourrait appeler l'histoire philosophique du langage. Dans la préface (p. vii), après avoir parlé de l'inanité de toutes les hypothèses imaginées jusqu'à ce jour en matière de linguistique, il dit avec une assurance qui ne messied pas toujours aux inventeurs, surtout lorsqu'ils ont une foi absolue dans l'importance de leurs découvertes personnelles ; « Une seule reste à côté d'elles (de ces hypothèses trompeuses), en dehors d'elles, prête, ce semble, si l'on en juge par ses succès sur tous les domaines où elle a été appliquée, à faire entrer la science du langage dans le vaste cycle de celles dont les méthodes dar-

winiennes ont livré le secret. » Pour M. Regnaud, la doctrine de Darwin sur l'évolution des espèces est article de foi ; c'est chose absolument démontrée. Il nous souvient, à ce sujet, d'une parole de M. de Quatrefages dont nous suivions les cours au Muséum. « La doctrine de Darwin, nous dit-il, est séduisante par sa simplicité. Pour moi, je ne demande, pour m'y rallier, qu'une preuve, une seule preuve. Oui, que l'on me montre, une bonne fois, quelque espèce en train d'évoluer et je me range aussitôt parmi les partisans du darwinisme ; mais jusqu'ici cette preuve manque totalement. » Nous croyons que, depuis la mort de l'illustre savant, la preuve qu'il demandait fait toujours défaut et que le darwinisme, en dépit de ses apôtres les plus fervents, continue d'être une brillante hypothèse, mais rien de plus. Nous souhaitons que l'évolution « phonétique et sémantique » de M. Regnaud soit, sous ce rapport, plus heureuse que l'évolution des espèces, imaginée par Darwin, dont il se réclame si hautement. Pour donner une idée du système de l'auteur, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire le tableau suivant où se trouve indiquée « l'évolution logique et fonctionnelle du nom » (p. 9). « 1° Appellation du genre universel — plus tard, pronom démonstratif (*genus generalissimum*). 2° Noms des genres généraux — plus tard, adjectifs qualificatifs (*genus generalius*). 3° Noms des genres proprement dits — noms communs (*genus*). 4° Noms individuels ou propres — combinaison du nom commun et de l'adjectif. 5° Noms abstraits — adjectifs employés substantivement. » Telle est la quintuple hypothèse philosophico-historique imaginée par l'auteur et développée par lui tout le long de ce volume.

D'autre part, voici un spécimen de l'évolution qu'aurait subie le langage. La méthode de l'auteur s'y trouve renfermée tout entière. Nous citons (p. 71) : « Le relatif, qui ne différait pas à l'origine du démonstratif (article), contient comme éléments morphologiques primordiaux un thème ksoàâ(s), respectivement kòâ(s), élargi au moyen du suffixe ôânts, d'où ksôâ-ôânts, kòâ-ôânt(s) ; formes qui cessent de paraître étranges, si l'on remarque que la seconde répond lettre pour lettre, sous un état vocalique fort, au sanscrit k(v)i-vant, dérivé relativement récent, mais refait très vraisemblablement à l'image d'un antécédent amoindri par l'usure phonétique. Ksvâ-vants, forme affaiblie des précédentes, d'où svè-vants rend compte du relatif sanscrit yas-yò(s), par les intermédiaires svì-oans, svyoas-syoas (Cf. le zend hyat (= syat) qui a conservé la sifflante initiale) ainsi que du grec ὅς pour ἑος (σϝε-ος, σϝέ-ωες). En latin, la forme correspondante skvâ-oants, kvâ-oas, a abouti, par des réductions analogues, aux trois thèmes qvoe, qvo, q(v)ue ou q(v)ui qui servent alternativement de base à la déclinaison du relatif. »

Ce système est au moins ingénieux. L'auteur, du reste, lui donne les développements les plus abondants et parfois les plus curieux. Ses

études approfondies de la science du langage font qu'on le suit avec intérêt, même lorsqu'on ne partage pas toutes ses convictions. Rien n'échappe, du reste, à ses investigations, pas même « la transition du cri au langage proprement dit » (p. 233). Seulement, comme tous les inventeurs de méthodes, il a des tendances à plier à la sienne tous les phénomènes du langage ; par suite, il ne les examine peut-être pas toujours avec toute l'indépendance et l'impartialité désirables. Nous nous permettrons de signaler à M. Regnaud une inexactitude qui, du reste, n'enlève rien à la valeur que peut avoir son hypothèse de l'évolution « sémantique : » dans la Genèse (cap. II, v. 19), ce n'est pas Dieu qui « indique à Adam le nom des êtres vivants » (p. 3), mais bien Adam qui, lui-même, donne un nom à chacun des animaux que Dieu fait défiler devant lui. M. Regnaud, en niant toute révélation externe ou interne, demeure fidèle, non seulement au positivisme, dont il semble être l'un des adeptes les plus convaincus, mais encore au darwinisme, c'est-à-dire à ce système évolutionniste que la révélation embarrasse et déroute et qui, par suite, n'en veut absolument pas. Il reste à savoir si, pour se délivrer d'un adversaire redoutable, il suffit de se persuader qu'il n'exista jamais.

A. Roussel.

Antinomies linguistiques. par Victor Henry. Paris, Alcan, 1896, in-8 de 78 p. — Prix : 2 fr.

Voici comment l'auteur explique le but qu'il s'est proposé dans cette étude. « Aucune science n'est encore plus contestée que la linguistique, — aucune plus injustement, à la juger sur ses résultats, — aucune à meilleur droit si l'on s'en prend à ses prémisses. Antinomie d'origine qui contient toutes les autres : cette science du langage parlé à l'air libre n'a pas encore oublié qu'elle a pris naissance dans le confinement poudreux des bibliothèques ; cette science du vivant toujours jeune traîne à sa suite un inquiétant bagage d'entités surannées. Ce sont ces antinomies que j'essaie ici d'exposer et de résoudre, une à une, en rappelant au passage quelques vérités depuis longtemps reconnues et trop souvent méconnues. » Il étudie successivement : 1° la nature du langage dans ses généralités, sa vie et la vie des mots ; 2° son origine. Il examine spécialement le langage réflexe, le langage-signal et le langage interprète de la pensée ; puis dans un dernier paragraphe intitulé : « Φύσει ou Θέσει, » il se demande si le langage vient de la nature ou d'une convention sociale. Dans un troisième chapitre enfin, qu'il intitule : « Langage et pensée, » l'auteur, après s'être arrêté un instant aux généralités, parle du langage où il y a moins de mots que d'idées, de celui où il y a, au contraire, plus de mots que d'idées, du langage transmis et du langage appris, de la conscience de l'acte et de l'inconscience du procédé. Chacun des chapitres se

termine par une synthèse ou un résumé des principes émis et développés par l'auteur.

La méthode d'évolution est celle qu'adopte M. Henry, à l'instar de son collègue de Lyon, M. Regnaud, mais il l'expose d'une manière qui lui est toute personnelle et qu'il base moins sur une théorie *à priori* que sur des faits. Cependant l'imagination, qui ne perd jamais complètement ses droits, même chez les esprits qui se piquent le plus de « positivisme, » joue un certain rôle dans cette étude. Assez souvent l'hypothèse ou la conjecture remplace la preuve et tient lieu de démonstration. L'auteur nous dit, page 27, que « pour l'anatomiste et le physiologiste, il n'y a évidemment entre le langage des animaux et la parole humaine qu'une simple différence quantitative, celle-ci possédant un registre beaucoup plus étendu, un timbre et des articulations infiniment plus variées. » Me plaçant à son point de vue purement naturaliste, je me permets de lui demander : Qu'en savez-vous ? Pour juger cette question, il faudrait connaître le langage même des animaux, puisque langage il y a. Lorsque nous assistons à la conversation d'étrangers dont nous ignorons la langue, nous ne parvenons à saisir que deux ou trois modulations qui nous semblent revenir continuellement et nous sommes instinctivement portés à penser qu'ils se disent perpétuellement la même chose dans les mêmes termes. Qui sait s'il n'en est pas ainsi des animaux ? Lorsque nous écoutons, par exemple, deux oiseaux se répondre d'un arbre à l'autre, que savons-nous s'ils n'engagent pas ensemble une conversation en règle, bien que ce soient toujours les mêmes sons qui frappent nos oreilles ?

Le darwinisme, chez la plupart de ses partisans, est une doctrine matérialiste. Il impose dès lors une grande réserve à ceux-ci, toutes les fois qu'il s'agit des bêtes, même les plus humbles, de notre sœur l'oie ou de notre frère l'ours, comme eût dit, dans un autre sens, le bon saint François d'Assise. Nous n'avons plus le droit de les mépriser, car nous ne sommes pas bien sûrs de leur être supérieurs, même sous le rapport du langage. Le volume de M. Henry se lit sans fatigue ; on devine que c'est le délassement d'un savant doublé d'un homme d'esprit.

A. Roussel.

Les Portefeuilles du président Bouhier : *extraits et fragments de correspondances littéraires 1715-1746*, par Emmanuel de Broglie. Paris, Hachette, 1896, in-8 de xi-349 p. — Prix : 7 fr. 50.

C'est avec plaisir que nous voyons M. Emmanuel de Broglie continuer ses fructueuses recherches dans les fonds encore trop peu explorés des manuscrits de la Bibliothèque nationale, et publier, après ses charmantes études sur l'entourage de Mabillon et de Montfaucon, un précieux volume sur le président Bouhier, ce collectionneur ardent, cet amateur passionné

qui fut, en même temps que l'une des gloires du parlement de Bourgogne, l'un des hommes en qui s'incarne le mieux cette société littéraire du XVIIIe siècle si animée et si curieuse. M. L. Delisle avait étudié en Bouhier le bibliophile et le collectionneur ; MM. de Lescure, Desnoireterres, Larroumet et quelques autres avaient déjà extrait de ses manuscrits nombre d'anecdotes ou de renseignements utiles à tel point de vue particulier qui les intéressait ; restait à écrire l'étude d'ensemble que nous avons aujourd'hui et qui nous dédommagera d'avoir si longtemps attendu. A vrai dire, la trop courte table des matières qui termine le volume ne permet pas de se rendre compte de tous les renseignements contenus dans le livre de M. de Broglie et dans les nombreuses lettres inédites qu'il y a insérées ; nous eussions voulu y trouver une table analytique détaillée, et il faut lire ces trois cent cinquante pages l'une après l'autre pour y retrouver tous ces noms, connus ou oubliés, qui vivaient autour de Bouhier et que nous voyons revivre avec tant de plaisir et de curiosité : ce sont successivement un homme de cour, Valincourt, et un grammairien, l'abbé d'Olivet, puis Mme Dacier, l'abbé Le Blanc, compatriote de Bouhier, M. de Noré, Desfontaines, le célèbre nouvelliste Mathieu Marais, Houdart de La Motte, Voltaire, Montesquieu, l'abbé de Saint-Pierre, l'abbé de Bernis, Gédoyn, Rémond de Montmort et ses frères, et son voisin l'abbé d'Orbais, M. de Montsours, puis encore l'abbé Goujet, le bourguignon Michault, Buffon, le chevalier Perrin, Silhouette, le président Hénault, Piron, Crébillon fils, le comte de Caumont, etc. Que d'heureuses trouvailles et que de charmantes lettres exhumées ! H. Stein.

HISTOIRE

Augustus und seine Zeit, von V. Gardthausen. Leipzig, Teubner, 1891-1896, 2 vol. in-8 de x-1032 et 640 p. — Prix : 50 fr.

M. V. Gardthausen a entrepris de nous donner une monographie complète, dans les limites chronologiques indiquées par le nom d'Auguste, sur l'ensemble d'un sujet si vaste et si délicat, que les esprits les mieux scientifiquement outillés et les plus hardis pour se mesurer aux difficultés de la tâche ont hésité à l'aborder. Qu'il nous suffise de rappeler que Mommsen lui-même a reculé devant une tentative qui lui a sans doute paru trop audacieuse, et que, finalement, il s'est dérobé. M. Gardthausen n'a pas été, de son côté, sans éprouver un petit mécompte, dont aucun savant, du reste, ne se plaindra : lorsque parut, en 1891, le premier volume de sa remarquable étude, l'auteur estimait pouvoir aboutir avec le second ; or le second ne le conduit encore que jusqu'à la mort d'Agrippa, c'est-à-dire au mois de mars de l'an 12 avant l'ère chrétienne, et comme la matière devient de plus en plus abondante au fur et à mesure que ses investigations se multiplient et qu'il pénètre plus

profondément dans ses recherches, c'est au troisième volume qu'il se voit aujourd'hui obligé d'ajourner la fin de son manuscrit.

Nous n'avons pas la prétention, et pour cause, d'examiner en détail l'ouvrage de M. Gardthausen : il y a des livres qui se prêtent mal à l'analyse, parce que, pour la faire sérieuse, il faudrait excéder de beaucoup les limites assignées à un modeste compte rendu. Nous nous contenterons donc de signaler les traits caractéristiques de l'ouvrage.

Ce qui frappe dès l'abord, c'est la sûreté de vues et la richesse d'informations dont témoigne l'érudit auteur; c'est ensuite un art consommé de mettre les faits en lumière et de leur assigner leur vraie place, en les exposant là où, grâce à leur enchaînement logique et rationnel, ils s'expliquent d'eux-mêmes; c'est enfin un réel talent d'écrivain, qui se manifeste par un style clair, précis et pénétrant, laissant dans l'esprit des impressions fortes. Il y a là toute une réunion de qualités éminentes, que M. Gardthausen possède à un degré rare. Un autre mérite est d'être parvenu à alléger l'effort du lecteur en rejetant, de parti pris, dans une seconde partie, tout l'appareil scientifique et critique qui sert comme d'étai à la partie narrative de l'œuvre. Celle-ci ne contient qu'un petit nombre de références choisies, appelées par des astérisques et des lettres de l'alphabet : quant aux chiffres, ils ont pour mission spéciale de renvoyer au volume de notes. Au moyen de cet ingénieux procédé, M. Gardthausen donne ainsi satisfaction à deux intérêts également dignes d'être pris en considération : à ceux, d'abord, que rebuterait un texte noyé dans des notes : aux savants, ensuite, qui, si ces notes se trouvaient rejetées en appendice dans le même volume que le texte dont elles sont la justification, auraient été condamnés à feuilleter sans cesse le livre entamé sur deux points à la fois. Ajoutons que les notes renferment d'inestimables trésors : on y trouve une masse énorme de documents : textes d'auteurs, textes épigraphiques, textes numismatiques, descriptions de monuments, dont les plus considérables sont accompagnés de dessins ou de plans, discussions sur des points spéciaux, le tout enrichi d'un luxe inouï d'indications bibliographiques. Mise à part l'inscription de Philæ, en l'honneur de Cornélius Gallus, découverte tout dernièrement, c'est-à-dire soit pendant, soit après l'impression du second volume, il n'y a pas, à notre connaissance, un seul document actuellement connu et utilisable qui ne figure dans ce répertoire. Et comme ce prodigieux arsenal s'y trouve, non pas à l'état de simples références, mais à l'état de citations proprement dites, il en résulte qu'il est possible de contrôler immédiatement les assertions du texte.

Envisagée au fond, l'œuvre de M. Gardthausen ne mérite pas moins d'éloges que considérée dans sa forme. L'esprit du livre est, à tous égards, excellent, et cela parce que le point de vue auquel s'est placé l'historien pour juger les hommes et les choses est dominé par la ferme volonté

d'être impartial. Signalons, comme dignes de fixer l'attention, les portraits d'Octave et d'Auguste, qu'il nous représente possédé par l'idée fixe de l'ambition du pouvoir, qu'il nous montre toujours en quête des moyens propres à le lui faire acquérir ou conserver, et dont il sait au besoin flétrir la conduite ou les inutiles cruautés, comme il le fait, par exemple, à propos des proscriptions triumvirales et des odieuses exécutions des *Arae Perusinae*. Sans être jamais optimiste de parti pris, l'auteur connaît tout au moins l'art de demeurer toujours bienveillant avec mesure et réflexion, se tenant à une égale distance des calomnies qui pullulent et des enthousiasmes trop faciles. Autour de la grande figure de son héros, il a su grouper des portraits secondaires, minutieusement étudiés. Nous citerons notamment ceux de Livie, de Cléopâtre, de Brutus, de Lepidus, d'Antoine, d'Agrippa et de Mecène. Nous ferons toutefois, à ce sujet, une réserve. M. Gardthausen nous paraît abuser parfois des parallèles empruntés à l'histoire moderne ou contemporaine. Ce n'est encore là qu'un péché véniel ; mais la faute devient plus grave, lorsque ce mélange intentionnel de l'ancien et du moderne vient y ajouter un manque de tact, pour ne pas dire de courtoisie, ainsi que cela est arrivé au début du livre (p. 5), à propos du sens du mot province dans l'antiquité. Il y a là quelques lignes malencontreuses, sur lesquelles nous préférons ne pas insister, mais que notre rôle de critique nous fait un devoir de relever. A cette réserve près, l'éloge subsiste seul. M. Gardthausen nous a donné une idée aussi complète que possible du monde romain à l'apogée de sa civilisation, en passant au crible d'une analyse judicieuse toutes les questions relatives aux institutions politiques ou administratives de l'empire, tel qu'il fut organisé par son fondateur. A ce titre, il occupera sans contredit un rang d'honneur parmi les grandes œuvres de l'érudition contemporaine. X.

Moines et Papes. Essais de psychologie historique, par Émile Gebhart. Paris. Hachette, 1896, in-8 de 306 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume comprend quatre études : l'État d'âme d'un moine de l'an 1000; le Chroniqueur Raoul Glaber; — Sainte Catherine de Sienne ; — Un problème de morale et d'histoire : les Borgia : — le Dernier Pape-Roi. A noter, dans ce quatrième chapitre, de curieux instantanés de Rome à la veille de Mentana, et des plaisanteries peut-être un peu faciles sur la littérature émanée de quelques indiscrets admirateurs de Pie IX. Les trois premiers sont trois études historiques des plus remarquables. On y retrouve les mérites ordinaires qui font de M. Gebhart un *essayist* de premier ordre : verve, esprit, style brillant, vive intelligence du passé et don de l'évoquer avec un relief saisissant. J'aurais envie toutefois de me permettre une double observation. D'abord la recherche du trait expressif et caractéristique n'amène-t-elle

pas M. Gebhart à accueillir trop facilement telle anecdote suspecte, à présenter comme certain tel fait douteux ? Ainsi (et sans vouloir d'ailleurs être aussi affirmatif en sens contraire que l'est par exemple M. Pastor), est-il bien sûr qu'Innocent VIII ait fait assassiner Girolamo Riario, que César Borgia ait fait tuer le duc de Gandia, et poignardé Pierotto dans les bras d'Alexandre VI ? Il faudrait des points d'interrogation ; mais les réserves prudentes de l'historien rendraient l'impression du lecteur moins vive. Ailleurs, à force de mettre en lumière certains traits de la physionomie de ses héros, M. Gebhart en néglige d'autres qui compléteraient la ressemblance. Ainsi le portrait de ce pauvre Glaber est vraiment un peu poussé à la caricature ; non que M. Gebhart exagère son ignorance, sa superstition, ses puérilités ; mais il y a autre chose chez lui que de « l'effarement ; » il y a de la curiosité, ce qui n'est pas déjà si banal pour son temps. Par l'étendue de cette curiosité, par l'ampleur du cadre qu'il a essayé de remplir, sinon par la sûreté de ses informations, surtout par l'intensité des impressions, il n'occupe pas un rang si méprisable parmi les chroniqueurs du moyen âge. Comme l'a très bien dit son dernier éditeur, M. Prou, « il s'intéresse à ce qu'il écrit ; » il a eu et il nous donne le sentiment très net de certaines grandes choses qui se passaient autour de lui, le développement de l'ordre de Cluny, par exemple, ou la renaissance du XIe siècle. Seulement, il fallait que Glaber devînt le type de l'état d'âme d'un moine de l'an 1000 ; et comme l'âme d'un moine de l'an 1000 n'était assurément pas quelque chose de très cultivé, M. Gebhart, qui compose en peintre plus qu'en historien, a un peu sacrifié à l'effet. Dans le même chapitre, je crois aussi que M. Gebhart a exagéré l'opposition entre les écoles monastiques et les écoles épiscopales, et la haine des moines pour les auteurs profanes. Il y a à ce sujet, chez les hagiographes, bien de la convention, bien des formules de style et des récits tout faits que les uns copient sur les autres. M. Sackur me semble avoir donné la note juste dans son livre sur les Clunisiens. D'autre part, l'idée que M. Gebhart a développée dans son *Italie mystique* : celle du contraste entre le christianisme libre, serein, mystique, italien, et le christianisme hiérarchique et officiel (le premier ayant d'ailleurs toutes ses sympathies), cette idée se retrouve par endroits dans son nouveau livre. Je dirais même qu'elle me paraît le traverser tout entier à l'état latent. Cela explique ce qui étonnerait dans un esprit moins souple : l'intérêt sympathique que M. Gebhart porte aux choses religieuses et la respectueuse convenance avec laquelle il parle d'une sainte Catherine ou d'un Savonarole ; et en même temps la manière dont il exécute les Papes de la Renaissance, non seulement sans ménagements, ce que je suis loin de lui reprocher, mais avec la verve amusée d'un homme heureux de découvrir de beaux cas psychologiques. Qu'il y ait quelque chose de vrai dans les vues de M. Gebhart sur les

caractères particuliers de l'esprit religieux en Italie, je suis loin d'en disconvenir. Mais je crois qu'ici encore il a trop appuyé. Surtout je crois que s'il est vrai pour tout homme impartial (même en dehors de la foi chrétienne) que le christianisme a été en ce monde la cause d'un grand progrès moral, il n'est pas moins vrai que l'agent principal de ce progrès a été encore l'Église officielle, avec ces choses : dogme, hiérarchie, discipline, dont M. Gebhart paraît faire bon marché. La méconnaissance de ce fait est peut être ce qui l'a empêché de se poser, dans le livre particulier qui nous occupe, un des « problèmes d'histoire » les plus intéressants, à mon sens, que soulèvent Alexandre Borgia et ses prédécesseurs ou successeurs immédiats. Comment l'institution ecclésiastique a-t-elle duré, en dépit des vices et des crimes de ses chefs, maintenue même à certains égards, vaille que vaille, par ceux-là mêmes qui la compromettaient et la déshonoraient? J.

Jeanne d'Arc et la Normandie au XVe siècle, par Albert Sarrazin. Rouen, Léon Gy, 1896, in-4 de XI-635 p. Illustrations de J. Adeline, G. de Beaurepaire, Charpentier, Deshays, etc., etc. — Prix : 35 fr.

« Déjà le XXe siècle se lève à l'horizon, dit M. Albert Sarrazin, et Jeanne d'Arc n'a pas encore, à Rouen, le monument que l'opinion publique réclame depuis tant d'années. »

En attendant, voici un livre qui est un premier et noble hommage rendu par la ville de Rouen à l'héroïque martyre, et qui, par son texte comme par ses illustrations, fera date parmi les si nombreuses publications dont Jeanne d'Arc a été l'objet.

« Ce que nous voulons, écrit l'auteur, c'est reconstituer l'histoire *vraie* de sa captivité, de son procès et de son supplice, en groupant les opinions émises, et en présentant les faits certains d'où se dégagent les multiples aspects sous lesquels on peut envisager cette merveilleuse figure. »

Mais, avant tout, c'est un livre de patriotisme qui nous est offert. C'est aussi un livre de foi : « Jeanne n'est pas seulement le type le plus achevé du patriotisme, elle est encore l'incarnation de notre pays dans ce qu'il a de meilleur.... Jeanne réunit tous les titres qui lui permettront de figurer aux plus nobles pages du martyrologe : car elle est bien véritablement *vierge* et *martyre*. C'est donc justice que, parmi les croyants de France, elle soit déjà la grande sainte nationale. »

Après avoir montré dans quel dessein et dans quel esprit l'auteur a composé son œuvre, examinons comment elle se présente à nous.

Le livre premier intitulé : *Avant le procès de Rouen*, prend Jeanne à Compiègne, au lendemain du jour où elle est saisie par un archer picard et livrée à Jean de Luxembourg. Ici l'auteur s'arrête un instant sur la question controversée de l'étendue de sa mission, qu'il tranche

un peu légèrement dans le sens de M. Quicherat, en soutenant que cette mission ne se bornait pas à la délivrance d'Orléans et au sacre de Reims. Puis, après un regard sur l'état misérable de la région normande depuis l'invasion anglaise, sur la situation de Rouen soumis à la domination étrangère, sur les dispositions du chapitre, privé d'un archevêque, qui se décide à rendre la Pucelle justiciable de l'évêque de Beauvais Pierre Cauchon, l'auteur, dans son second livre, suit Jeanne du château de Beaulieu à Rouen, dressant minutieusement son itinéraire présumé, s'arrêtant longuement à décrire et à retracer la situation politique de tous les lieux qu'elle traverse. Après ce déploiement d'érudition locale, il arrive, avec la Pucelle, à Rouen ; nous montre cette ville au moyen âge et sous la domination anglaise ; examine l'état des esprits ; décrit le vieux château où Jeanne est prisonnière, la tour où elle est enfermée ; raconte les mauvais traitements dont elle fut l'objet. Le livre suivant est consacré au tribunal ecclésiastique : organisation du tribunal ; membres du grand conseil ; juges ; assesseurs, avec la biographie de tous les personnages ayant figuré au procès. Vient ensuite le procès, exposé dans tous ses détails, jusqu'au supplice. Enfin un chapitre est consacré aux manuscrits du procès. Les deux livres suivants nous montrent la suite des événements jusqu'à la délivrance de la Normandie en 1449 et à l'expulsion totale des Anglais. L'ouvrage se termine par un exposé du procès de réhabilitation et des honneurs rendus par les Rouennais à la mémoire de la Pucelle.

Ce vaste plan a été rempli par M. Albert Sarrazin avec autant de talent que d'érudition ; il a constamment puisé aux sources originales, et sa connaissance approfondie de tout ce qui touche à la topographie locale lui a permis de préciser et de résoudre de nombreux points de détail. Son exposé ne peut donc donner lieu à de sérieuses critiques. Tout ce qu'il serait permis de regretter, c'est le parti pris témoigné par l'auteur contre Charles VII et l'insistance avec laquelle il parle de son « indifférence coupable, » de sa « véritable lâcheté, » de son « incroyable négligence, » et même (p. 509) de « ses trahisons envers la Pucelle. » M. Sarrazin aurait dû laisser cela au compte de MM. J. Quicherat et Henri Martin. Il dit quelque part (p. 425), dans son exposé *Après le supplice*, à l'année 1439, que Charles VII fut « stimulé par la belle et séduisante Agnès, » oubliant que, comme lui-même le constate plus loin (p. 493), Agnès Sorel ne parut à la cour de Charles VII qu'en 1444. Il y a là une pente regrettable à céder à des préjugés invétérés, qu'il est bien difficile de déraciner de l'histoire sérieuse.

Ce qui mérite aussi d'être loué, et cette fois sans réserve, c'est la riche illustration qui remplit toutes les pages de ce beau livre, et pour laquelle rien n'a été épargné : elle mériterait une ample description, que le manque de place ne nous permet pas de donner ici ; disons seulement

que la table des figures, dressée par ordre alphabétique, remplit six pages à deux colonnes. A elle seule, cette illustration constitue un véritable monument. C'est pour hâter l'accomplissement du vote du Sénat qui, le 8 juin 1894, vota l'érection d'un monument national sur une place publique de Rouen, que l'auteur a composé son ouvrage. Souhaitons que son vœu soit promptement réalisé et félicitons-le vivement du magnifique hommage qu'il vient de rendre à celle dont le nom est aussi inséparablement lié à la ville de Rouen, où elle subit son glorieux martyre, qu'à la ville d'Orléans, où elle accomplit ses miraculeux exploits.

G. DE B.

Hortense de Beauharnais, par C. D'ARJUZON, avec un portrait en héliogravure. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 323 p. — Prix : 3 fr. 50.

Voici un livre très agréablement écrit et d'une lecture des plus faciles. L'auteur a cherché les documents, il les a trouvés, son récit le témoigne, mais ne s'en ressent pas par un étalage d'érudition inutile.

A prendre position dans la littérature « napoléonienne, » Mlle d'Arjuzon, — qui était attirée vers le premier Empire par d'honorables traditions de famille et son goût particulier, — devait chercher un sujet féminin. Ainsi a-t-elle fait : Joséphine et Marie-Louise étaient, par leur terrible époux du moins, des personnages bien considérables ; elle a choisi, tout en gardant le cadre, un portrait plus accessible, comme cette gracieuse miniature de Sain qui orne la première page de son livre et qui représente Hortense de Beauharnais.

La facilité même avec laquelle on parcourt ce volume donne l'impression qu'on lit un roman ; et, de fait, Mlle d'Arjuzon s'est attachée au côté charmant, aimable, délicat d'une existence qui n'a point toujours été aussi idyllique. De là l'absence de la sévérité, et cette absence doit paraître un défaut. A ne pouvoir aborder certaines parties scabreuses ou tout le moins légères de cette histoire, l'auteur a jeté un voile fort convenable sur des aventures peu édifiantes et des mœurs trop « XVIIIe siècle. » Voilà qui est très décent, mais cette réserve ne rend plus assez ressemblant le portrait. C'est presque de la partialité que d'oublier tout ce qui fut répréhensible dans la conduite de Joséphine et dans l'éducation morale de sa fille. Atténuer les détails, très bien ; effacer les vilaines aventures, passe encore ; mais tout colorer en rose d'un pinceau gracieusement partial, c'est excessif et cela prête à la critique. Mlle d'Arjuzon fait de l'histoire ; à ce titre sérieux, elle a droit à tous les encouragements pour ses recherches, à tous les compliments pour ses trouvailles, à toutes les exigences qu'on réclame du talent.

Si donc la société du Directoire et du Consulat en général devient, sous sa plume, plus élégante et enjouée que grossière et immorale, si Joséphine en particulier apparaît comme une épouse modèle et une mère

attentive (ce qui dépasse la mesure), du moins cette société est-elle peinte avec beaucoup de soin. Le théâtre, le monde, les arts, le corps diplomatique, l'entourage du Premier Consul, la Malmaison, les Tuileries, tout prête à des tableaux successivement bien dessinés et bien brossés. Il y a, entre autres, une description de l'attentat de la machine infernale, qui est conduite de main de maître et avec un art infini : toute cette soirée mouvementée et sanglante est représentée avec une élégance de touche et une vérité d'expression qui fait grand honneur au mérite de l'auteur.

Le livre est partagé en trois parties : L'Enfance ; la Pension ; la Cour consulaire. Le second chapitre met en scène une femme quasi célèbre, beaucoup bas-bleu et par cela même un peu agaçante : elle a eu, du moins, c'est indéniable, une grande influence sur la formation des femmes de son temps : Mme Campan. Il me semble qu'elle apparaît ici un peu ridicule, sans qu'on veuille lui donner ce personnage, mais elle le mérite. Cette éducation par les dehors, à coup de petites anecdotes, d'arts d'agrément et de désirs de plaire, était peut-être dans la note du temps, elle ne pouvait former des femmes sérieuses, et aussi ne l'a-t-elle pas fait. On trouverait sans doute là une des meilleures excuses pour justifier la conduite, mettons : frivole, d'Hortense de Beauharnais ; mais c'est assez pour condamner le système. En vérité, à reprendre précisément les trois chapitres de ce volume : l'Enfance, la Pension et la Cour consulaire, voilà trois théâtres bien peu faits pour former une femme d'esprit agréable à une vie utile ; entre son père et sa mère séparés, son institutrice pédante et son beau-père tout-puissant et orgueilleux, Hortense n'a pas eu d'heureux modèles à imiter ; elle aurait pu encore plus mal faire, et sa conduite trouve une excuse dans ses « éducateurs. »

Ce livre, qui sera, si je suis bien informé, suivi de deux autres volumes, s'arrête au mariage de Louis Bonaparte avec Hortense de Beauharnais. Ce n'est pas ce mari-là non plus qui sera un éducateur ! Ce fut une union aussi mal assortie que possible, exigée par l'égoïsme, fort déçu dans l'avenir, de Joséphine, malgré les répugnances du fiancé et les pleurs de la fiancée. La façon même dont cet « amusement » fut conclu et les hésitations réciproques qu'il fallut vaincre donnent l'impression d'un marché entre un homme qui a le droit d'être méfiant, et une femme qui a la prétention d'être sacrifiée. Ceci était délicat à bien dire : Mlle d'Arjuzon a parfaitement vaincu la difficulté.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Le Directoire, 2e partie. *Les Fructidoriens. Le 30 Prairial. Le 18 Brumaire*, par LUDOVIC SCIOUT. Paris, Firmin-Didot, 1897, 2 vol. in-8 de 688 et 741 p. — Prix : 12 fr.

Ces deux volumes contiennent la fin de la précieuse enquête que M. Sciout a poursuivie aux Archives nationales sur les méfaits adminis-

tratifs et diplomatiques du gouvernement institué par la Constitution de l'an III. Dans la mémoire populaire comme chez les historiens antérieurs (Henry, Carnot-Feulins, de Barante, Granier de Cassagnac), il n'y a guère, entre le 18 fructidor et le 18 brumaire, qu'une figure vivante, celle de Bonaparte ; on ne connaît qu'en bloc les misères de la France d'alors, les attentats de ses gouvernants envers les autres peuples, qui expliquent pourtant jusqu'à quel point le régime consulaire a été réparateur et bienfaisant, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. M. Sciout eût ajouté peut-être à l'autorité de son récit en retenant plus souvent sous sa plume des épithètes et des qualifications qui sentent le réquisitoire ; les faits parlaient assez d'eux-mêmes. Il n'a pas non plus développé également toutes les parties de son sujet ; ses récits des opérations militaires ont été puisés à des sources déjà connues, et c'est dans le livre des Goncourt qu'il faudra continuer à aller chercher le tableau de la société et de la littérature, esquissé ici en quelques pages (IV, 606-617). L'auteur tenait sans doute avant tout à faire bien connaître comment Barras et ses amis gouvernaient la France et comment ils se conduisaient envers les autres nations, rivales ou vassales ; à cet égard, il a pleinement réussi ; sa démonstration, faite sur les pièces officielles, est probante et complète. Dans sa conclusion, il constate avec raison ce que les apologistes du jacobinisme, se plaçant à un autre point de vue, ne contestent plus, à savoir que le 18 brumaire devait être approuvé par le parti républicain, ce parti préférant les intérêts de la Révolution à ceux de la liberté.

L. P.

Mémoires du cardinal Consalvi. *Mémoire inédit sur le concile national de 1811 ;* texte italien et français publié par l'abbé Rance-Bourrey. Paris, Maison de la Bonne Presse, s. d., gr. in-8 de 98 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce fragment des *Mémoires* de Consalvi a été copié sur le manuscrit original. Ce fascicule, détaché sans doute des autres Mémoires du cardinal, n'était pas venu à la connaissance de Crétineau-Joly quand il a publié son édition. M. l'abbé Rance-Bourrey, qui connaît bien les choses d'Italie, a eu le mérite de le découvrir et la bonne pensée de le publier. Depuis lors, en éditant une très bonne réimpression des *Mémoires* de Consalvi, le P. Drochon, des Augustins de l'Assomption, a donné place à ce fragment très digne d'être conservé. Il avait été en la possession du cardinal Pacca, et le chevalier Artaud, en écrivant la *Vie de Pie VII*, paraît en avoir eu communication, probablement par la gracieuse confiance du cardinal. L'authenticité en est indéniable ; l'écriture de Consalvi est trop connue pour qu'on puisse s'y tromper. M. Rance-Bourrey donne un fac-similé intéressant. Ce manuscrit, où les surcharges et les ratures sont nombreuses, a été écrit à Reims, pendant l'exil que Con-

salvi y subissait, de 1810 à 1813, comme l'un des « cardinaux noirs. »

Il s'agit du soi-disant concile national de 1811. Toutes rapides qu'elles soient, ces informations sont une contribution importante à cette histoire ; il y faut moins chercher des faits matériels que des appréciations autorisées sur le but et les intentions de Napoléon et sur la manière dont il sut se servir d'évêques sans doute trop souples. Le détail des événements est loin d'être négligé et une large part est faite aux séances du concile, en même temps que les principes sont longuement examinés. Tout ce que nous savons déjà de cette assemblée est confirmé par Consalvi, avec l'autorité de sa parole. Les précédents du concile : démarches tentées à Savone auprès de Pie VII, formation d'un comité ecclésiastique, rôle des cardinaux Fesch et Maury, visite des trois évêques au Pape, sont relatés. Pendant le concile : solennité de l'ouverture rédaction de l'adresse, discipline, règlement intérieur, dissolution violente. Après le concile : flatteries de Napoléon envers les évêques, rôle « odieux » de certains cardinaux vis-à-vis de Pie VII, refus du Pape d'acquiescer aux mesures souscrites, tels sont les points principaux du « Mémoire. » — M. Rance-Bourrey y a joint d'importantes « pièces justificatives, » annexées au texte de Consalvi, documents extraits des archives du Vatican. Il reproduit ce texte italien a côté de la traduction française et l'accompagne de notes exactes. Des portraits, des gravures du temps donnent un attrait de plus à cette publication, qui a un véritable caractère scientifique. G. DE G.

Mémoires de Mme de Chastenay. T. II. *L'Empire, la Restauration, les Cent-Jours.* Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de 598 p.— Prix : 7 fr. 50.

Le tome II de ces Mémoires (pour le t. I, v. la livraison d'avril, p. 346-347) embrasse les années 1804-1815. Il a été composé de 1816 à 1818, et l'esprit de réaction contre le régime napoléonien s'y manifeste assez vivement. L'Empereur et son entourage sont appréciés avec sévérité, les sympathies de l'auteur n'étant demeurées qu'à l'impératrice Joséphine et à des personnages qu'on n'est pas habitué à voir traiter avec indulgence, à Fouché, à Réal, aux ducs de Bassano et de Rovigo. La chanoinesse de Chastenay a contemplé l'Empire du seuil du faubourg Saint-Germain ; elle était de ce monde qui ne dédaignait pas de servir l'usurpateur, mais se réservait tout en se ralliant ; elle n'eût pas été fâchée de devenir dame d'honneur ou même gouvernante des enfants de Murat, mais eût voulu faire sentir l'honneur qu'elle accordait en acceptant ces places. De même son père s'est laissé nommer au Corps législatif comme au « corps de réserve qui devrait, au moment du danger, assurer le salut de l'État » (p. 150). Quelques mois avant la chute de Napoléon, elle attendait ce salut de Bernadotte (p. 346) et néanmoins elle se persuada, après la Restauration, avoir toujours été fidèle

royaliste. Alors, ses vieilles relations renouées avec les d'Orléans et la petite cour du Palais-Royal la rendirent clairvoyante sur les fautes qui furent commises aux Tuileries et qui amenèrent les Cent-Jours. Ses récits sur les années 1814-1815 sont particulièrement intéressants.

En ce qui la concerne personnellement, on peut signaler les pages relatives à ses mariages manqués avec MM. d'Aubusson et de Courtomer et avec le vieux maréchal Kellermann, celles aussi relatives à ses études vraiment encyclopédiques, à ses rapports avec les savants, notamment avec Arago et Cuvier. Les menues erreurs de détail sont assez fréquentes sous sa plume. Elle confond la reine Hortense et la reine Julie (p. 58), fait naître Cuvier à Porrentruy (p. 266) et Guizot à Genève (p. 383), et croit que c'est Soult qui a perdu la bataille de Vittoria (p. 416). Quelques notes rectificatives de l'éditeur n'eussent pas été de trop : tout au moins eût-il pu rétablir l'orthographe par trop fantaisiste de certains noms propres, comme *Escowitz* pour *Escoiquiz* (p. 86), *Kinner* pour *Kinnaird* (p. 474), *Guebel* pour *Leguevel* (p. 534). L. P.

BULLETIN

Pensées humaines, par Alexis Chavanne. Paris, Lemerre. 1897, in-12 de 182 p. — Prix : 3 fr. 50.

Encore un recueil de pensées, dont l'auteur, naturellement, est mis par son préfacier, M. Thiaudière, un orfèvre, sur le rang des Pascal, des Corneille, des La Rochefoucauld, des La Bruyère, des Voltaire, etc. Ces messieurs, on le voit, sont peu modestes. Pour exprimer son admiration par un mot nouveau, car les mots d'autrefois ne seraient pas adéquats au mérite de M. Chavanne, M. Thiaudière écrit qu'il fait de la « cogitine, » une façon de dire sans doute qu'il y a beaucoup de drogue là dedans. Recueillons donc quelques gouttes de la « cogitine » de M. Chavanne. — « Religion ? Opium. Poésie ? Haschisch. Deux poisons. Deux complices. » — « C'est une femme enceinte qui a inventé le mariage. » — « Le christianisme, la chevalerie, le roman moderne ont inventé la maîtresse ; ils ont rendu la femme mariée impossible. » — « L'animal souffre : serait-il entaché, lui aussi, de péché originel ? » — « On ne devient un vrai homme (*vir*) qu'à la condition d'avoir vomi tout dépôt de lait, qu'il ait nom dogmes ou métaphysique. » — « Vous m'accordez que l'animal est intelligent, j'en conclus qu'il est moral. — Est-il religieux ? — Parbleu ! L'aurions-nous domestiqué sans cela ? » — Et enfin, car il faut un terme à tout : « Les vices des rois ont tué la royauté ; les vices du peuple tueront la république. » Que M. Chavanne laisse les rois tranquilles, il ne les connaît pas ; mais il connaît le peuple, car il a été député ; nous n'avons donc aucune raison de douter que sa prophétie ne s'accomplisse. Et nous prenons congé de lui en rappelant cette phrase de son préfacier : « Les écrivains se superposent en raison inverse de la densité de leur public, de telle sorte que plus leur niveau est élevé, moins ils trouvent de lecteurs sur un point déterminé de l'espace et du temps. » Et j'en conclus que ces messieurs ne sont pas aussi naïfs qu'ils en ont l'air et qu'ils ne sont jamais à court de phrases charlatanesques et incompréhensibles pour expliquer leurs infortunes d'auteurs. Voilà du moins un point

où M. Thiaudière ne s'est pas trompé. En ce disant, il n'a pas fait une prophétie, il a résumé, dans son style sibyllin, le résultat de sa propre expérience. P. Tatox.

De la paix, par le général Jung. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 43 p. — Prix : 1 fr.

Peu de temps avant sa mort, le général Jung a écrit quelques pages en vue de la réunion du congrès interparlementaire de la paix. Après des considérations très générales et un peu vagues sur une foule de sujets scientifiques, philosophiques et historiques, l'auteur constate que le congrès de la paix n'a pas en mains la sanction susceptible d'assurer l'exécution de ses résolutions ; il conclut ainsi : « Contentons-nous de travailler dans le sens du progrès, c'est-à-dire de la marche de l'humanité vers la simplification, vers l'unité.... Encourageons l'instruction, multiplions les voies de communication, supprimons les légendes, les barrières. En un mot, au point de vue du commerce, de l'industrie, des échanges, simplifions, supprimons, élaguons, et nous aurons accompli une œuvre saine et logique » (p. 42).

A. d'Avril.

Les Temps sont proches, par le comte L. Tolstoï. Paris, Perrin, 1896, in-12 de 34 p. — Prix : 1 fr.

Cette brochure a pour but la destruction des armées permanentes. L'auteur parle d'une lettre supposée d'un Hollandais qui refuse d'entrer dans la garde civique. Il déclare que sa conscience lui défend de tuer et qu'il ne peut faire partie d'une organisation où il lui faudrait tuer par ordre.

M. le comte Tolstoï est un homme de grand talent. Il comprendra cependant que nous ne puissions nous associer à sa thèse. Il est de ceux qui s'emparent d'une idée et la poussent jusqu'à l'extrême, sans tenir compte d'aucune autre. Tant qu'il y aura des hommes violents, passionnés et injustes, il en faudra d'autres qui les arrêtent, il faudra des armées. D. V.

Anglophilie gouvernementale. Manœuvres des protestants à Tahiti et à Madagascar, par F. Gardey. Paris, Chamuel, 1897, in-18 de 48 p. — Prix : 0 fr. 50.

Nous croyons devoir recommander cette brochure, qui jette un jour éclatant sur les manœuvres de nos pires ennemis dans les diverses parties de la France d'outre-mer. On sait déjà qu'à Madagascar qui dit « protestant » dit « Anglais, » qui dit « catholique » dit « Français ; » il en est de même à Tahiti, et nous ajouterons presque partout ailleurs, parce que dans tous les pays les esprits populaires sont simplistes et ne savent pas séparer la religion de la politique. L'opinion publique vient de s'émouvoir des conséquences désastreuses pour notre action à Madagascar de l'alliance des protestants anglais avec les protestants français sous la bienveillante protection de l'incomparable gouverneur Laroche, et le gouvernement s'est vu forcer la main pour en finir avec ce scandale désastreux. M. Gardey, ancien fonctionnaire colonial, nous apprend qu'il en est de même à Tahiti depuis que le drapeau français y a été arboré, c'est-à-dire depuis 1844, soit un demi-siècle. Avec la complicité ou même les encouragements des plus hautes autorités locales ou métropolitaines, les missionnaires protestants « français » ont conspiré au plein jour avec les Anglais pour entraver la colonisation et même la civilisation dans ce malheureux archipel livré aux étonnantes fantaisies d'une secte aussi fanatique qu'envahissante. C'est fort instructif, et

l'on conçoit sans peine, après cette lecture, que les progrès de nos colonies soient si lents et si insensibles. Il est bon de noter que l'auteur se pose lui-même en libre penseur. COMTE DE BIZEMONT.

Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert, von D. CARL WIRBT (*Vorträge der theologischen Konferenz zu Giessen*. XI Folge). Giessen, J. Ricker, 1896, in-18 de 56 p. — Prix : 1 fr. 50.

L'Église évangélique allemande n'a pu songer qu'après deux siècles écoulés à prêcher sa « foi » aux idolâtres. On pourrait, il est vrai, rencontrer plus tôt des velléités d'extension religieuse par le moyen des missions, mais c'est en partie au « piétisme » du XVIIe siècle que l'Allemagne protestante a dû l'origine de ce mouvement nouveau. La renaissance nationale du commencement de notre siècle, qui a été en même temps un renouvellement religieux, a enfin donné une impulsion dernière à cette tendance. Les résultats atteints, hâtons-nous de le dire, semblent bien minimes en face des efforts dépensés, et il suffit à un observateur indépendant de les mettre en regard de l'activité des missionnaires catholiques pour s'édifier sur la valeur comparative de l'hérésie luthérienne et de l'Église romaine. Le travail du docteur Wirbt intéressera tous ceux qui s'occupent des œuvres des missions et fournira d'utiles indications assez difficiles à recueillir jusqu'ici. G. P.

Carlo Emanuele I secondo i più recenti studi, da GIOVANNI CURTI. 2. edizione. Milan, Bernardoni, 1896, in-12 de 306 p.

Dans cette seconde édition d'un ouvrage récent, assez prématuré et accueilli avec une faveur médiocre par la critique, M. Curti a apporté quelques changements qui ne sont pas tous des améliorations. Il a supprimé l'introduction de sa première édition (p. 1-7), qu'il a remplacée par une dédicace au marquis de Rudini et une lettre de remerciements royaux écrite par le général Ponzio Vaglia. Il a ajouté aux douze chapitres déjà connus et assez peu modifiés (surtout pour le fond) deux chapitres nouveaux : le chapitre XIII n'est que la fin du chapitre XII de la première édition (p. 224-232), et contient un jugement d'ensemble sur le prince ; le chapitre XIV examine si Carlo Emanuele a réellement souhaité et tenté de réaliser l'indépendance et l'unité politique de l'Italie. M. Curti a aussi ajouté un appendice de documents relatifs à la fameuse Entreprise de Genève (ou Escalade), sur laquelle il se montre, d'ailleurs, assez peu documenté. La bibliographie et l'indication des sources restent toujours les points faibles de ce travail, qui est cependant amélioré. Souhaitons qu'à la troisième édition l'auteur veuille bien donner des titres à ses chapitres et permettre ainsi aux lecteurs de se débrouiller plus aisément dans le tableau synthétique qu'il a tracé de l'activité complexe et multiforme de Charles-Emmanuel Ier. L.-G. PÉLISSIER.

Histoire du palais épiscopal de Québec, par Mgr HENRI TÊTU. Québec, Montmorency-Laval, 1896, in-8 de 304 p., plans et gravures.

Comme le dit Mgr Têtu au début de son Introduction, une Histoire du palais épiscopal de Québec ne peut offrir qu'un intérêt très restreint, d'une valeur purement relative et toute locale. Du moins est-il juste de reconnaître que cet intérêt est réel, et que Mgr Têtu a fait son possible pour l'augmenter, en racontant, à propos des deux résidences successives des évêques de Québec, tout ce qui se rattachait directement à son sujet. Bien des dé-

tails y sont dignes d'être notés, qu'il s'agisse de Sarrazin (p. 105-111), de Marin (p. 117, note 1) ou des variations de l'affection pour la France au Canada (p. 156-157); mais plus d'une fois aussi le lecteur constatera l'insuffisance des données bibliographiques (p. 190), l'existence de fâcheuses fautes d'impression (1840 pour 1740, p. 61), la présence de naivetés (« comme il est.... plein de vie et de santé, il nous pardonnera facilement si nous ne faisons pas ici son oraison funèbre, » p. 200), ou encore d'expressions peu françaises ou singulières (p. 133 : les affaires « ne prenaient jamais l'épouvante » avec Mgr Signay; p. 203 : il « est en frais » de faire trois ou quatre paroisses aux dépens de la sienne; p. 119 : Mgr Cazeau « se dépensait sans miséricorde. ») Ce sont là de petites taches qu'on regrette de trouver dans ce livre très soigneusement fait, pourvu en appendice de pièces justificatives dont quelques-unes sont intéressantes, ainsi que de plans et de gravures facilitant l'intelligence des descriptions. HENRI FROIDEVAUX.

André Denjoy, soldat et apôtre, aumônier militaire à Madagascar (*1852-1895*), par J.-T. DE MIRAMONT. Paris, librairie de l'Œuvre de Saint-Paul, 1897, in-12 de 323 p., orné de 11 grav. — Prix : 3 fr.

Rien de plus édifiant que cette vie d'un héros mort victime de son dévouement à Dieu et à sa patrie. André Denjoy avait une âme ardente et un caractère difficile; aussi son éducation fut-elle des plus laborieuses jusqu'au jour où il entra dans un collège dirigé par les Pères jésuites. Ces admirables éducateurs surent tirer le meilleur parti de cette nature généreuse, et André ne songea plus qu'à se donner jusqu'à la mort. En 1870, à peine sorti du collège, il s'enrôla dans les volontaires de Cathelineau et fit plus que son devoir. La paix faite, il entra dans la Compagnie de Jésus et fut envoyé missionnaire à Madagascar. A cette époque, son frère allait au Tonkin comme sous-lieutenant à la légion étrangère; il mourut glorieusement en portant secours à des Chinois qui se noyaient. En 1895, André retourna une seconde fois à Madagascar et s'y prodigua auprès des mourants qui encombraient les ambulances; il tomba malade à son tour et expira le jour même où il apprenait l'entrée des Français à Tananarive. Il emportait les regrets de tous les officiers et des soldats qui l'avaient connu et dont plusieurs lui devaient la vie. Ce livre, composé surtout avec des fragments de lettres des deux frères, est fort intéressant. On trouve dans celles d'André des appréciations très justes sur les causes de l'effroyable mortalité qui sévit sur nos troupes dans cette malheureuse campagne de Madagascar si mal organisée en France. C'est une lecture qui se recommande à tous.

COMTE DE BIZEMONT.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — L'archéologie chrétienne fait en France une perte considérable par la mort de M. Edmond LE BLANT, de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, décédé le 6 juillet. Né à Paris, le 12 août 1818, il suivit, après avoir terminé ses études classiques, les cours de l'École de droit. Reçu avocat, il n'en exerça pas les fonctions, mais entra au ministère des finances, où il demeura trente années. Les loisirs que lui laissaient ses occupations officielles furent employés par lui à des recherches d'art et d'archéologie; il eut justement pour collègue au ministère des finances M. Jacquemart, qui avait les mêmes goûts; ils travaillèrent ensemble à une histoire de la porcelaine. Mais M. Le Blant était porté à circonscrire ses études aux anti-

quités chrétiennes. De longues recherches lui permirent de publier, avec le concours du gouvernement impérial, le précieux recueil des *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, qui demeure un de ses principaux titres et lui ouvrit en 1867 les portes de l'Académie des inscriptions. La nature de ses recherches désignait naturellement M. Le Blant aux fonctions de directeur de l'École de Rome. Il les remplit pendant plusieurs années avec autant de succès que de zèle (1883-1889) et c'est en partie à lui que cette École doit son éclat. M. Le Blant a publié : *Inscriptions chrétiennes de la Gaule antérieures au VIIIe siècle* (Paris, 1856-1865, 2 vol. in-4) ; — *La Question du vase de sang* (Paris, 1859, in-8) ; — *Sur les graveurs des inscriptions antiques* (Paris, 1859, in-8) ; — *Mémoire sur l'autel de l'église de Minerve (Hérault)* (Paris, 1861, in-8) ; — *Histoire artistique, industrielle et commerciale de la porcelaine* (Lyon, 1861-1862, 3 vol. in-4), avec M. Jacquemart ; — *Manuel d'épigraphie chrétienne* (Paris, 1869, in-12) ; — *Tables égyptiennes à inscriptions grecques* (Paris, 1875, in-8) ; — *Les Martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (Paris, 1875, in-8) ; — *Études sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles*, dans la collection de documents inédits (Paris, 1878, in-4) ; — *Des Voies d'exception employées contre les martyrs* (Paris, 1885, in-8) ; — *Les Sarcophages chrétiens de la Gaule*, dans la Collection de documents inédits (Paris, 1886, in-4) ; — *L'Épigraphie chrétienne en Gaule et dans l'Afrique romaine* (Paris, 1890, in-8) ; — *Nouveau Recueil des inscriptions de la Gaule antérieures au VIIIe siècle* (Paris, 1892, in-4) ; — *Les Persécutions et les martyrs aux premiers siècles de notre ère* (Paris, 1893, in-8) ; — *Catalogue des monuments chrétiens du musée de Marseille* (Paris, 1895, in-8). M. Le Blant a publié dans les *Mémoires* de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : *Recherches sur les bourreaux du Christ et sur les agents chargés des exécutions capitales chez les Romains* (1870, t. XXVI, 2e p., p. 127-150) ; — *Mémoire sur la préparation au martyre dans les premiers siècles de l'Église* (1874, t. XXVIII, 1re partie, p. 53-78) ; — *Mémoire sur les martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (1876, t. XXVIII, 2e partie, p. 75-96) ; — *Polyeucte et le zèle téméraire* (ibid., p. 335-352) ; — *Les Actes des martyrs, supplément aux « Acta sincera » de dom Ruinart* (1883, t. XXX, 2e partie, p. 57-348) ; — *De l'ancienne croyance à des moyens secrets de défier la torture* (1892 et dans la *séance publique* de 1891, t. XXXIV, 1re partie, p. 289-300) ; — *Note sur quelques anciens talismans de bataille* (1895, t. XXXIV, 2e partie, p. 113-124) ; — *Sur deux déclamations attribuées à Quintilien* (ibid., p. 353-369) ; — dans le compte rendu de la *Séance publique annuelle* de cette académie : *Histoire d'un soldat goth et d'une jeune fille d'Édesse* (1881, p. 93-101) ; — *Le Christianisme aux yeux des païens* (1885, p. 128-137) ; — *De quelques statues cachées par les anciens* (1890, p. 87-91) ; — dans les *Comptes rendus* de la même compagnie : *Note sur les bases juridiques des poursuites dirigées contre les martyrs* (1866, p. 358-373) ; — *Le Détachement de la patrie* (1872, p. 374-395) ; — *Inscription chrétienne d'un sarcophage mérovingien* (1873, p. 169-170) ; — *Les Martyrs de l'Extrême-Orient et les persécutions antiques* (1874, p. 115-117) ; — *Le Catalogue du musée Fol* (ibid., p. 286-290) ; — *Les Larmes de la prière* (1875, p. 49-51) ; — *Sur une légende peinte dans un hypogée à Rome* (ibid., p. 114-118) ; — *Sur l'authenticité du martyre de sainte Félicité* (ibid., p. 138-141) ; — *Fragments de marbre ayant fait partie du tombeau de saint Martin de Tours* (ibid., p. 345-347) ; — *La Richesse et le christianisme à l'âge des persécutions* (1876, p. 145-146) ; — *Le Symbolisme dans les représentations de l'antiquité chrétienne* (1877, p. 262-264) ; — *Explication d'une épitaphe carlovingienne du cloître de Saint-Sauveur à Aix* (ibid., p. 338-342) ; — *Sur quelques lampes égyptiennes en forme de grenouille* (1879, p. 27-29) ; —

Les « Acta martyrum » et leurs sources (ibid., p. 210-217) ; — *Origine antique d'un récit inséré dans l'histoire de Cogia Hassan* (ibid., p. 235-240) ; — *Discours prononcé à la séance publique annuelle du 12 novembre 1880* (1880, p. 363-380) ; — *Note sur l'exposition de Tunisie au Louvre* (1881, p. 244-247) ; — *Sur de récentes découvertes d'antiquités égyptiennes faites à Rome* (1883, p. 282-283) ; — *Le Christianisme aux yeux des païens* (1883, p. 458-466) ; — *Lettre sur la découverte à Rome du tombeau de sainte Félicité* (ibid., p. 367-370) ; — *Note sur une pierre gravée publiée par Gruter* (1887, p. 346-350) ; — *Notes d'archéologie sur la chevelure féminine* (1888, p. 419-425) ; — *Lampes chrétiennes découvertes à Carthage* (ibid., p. 445-446) ; — *Note sur les fouilles de l'église des Saints-Jean et Paul* (1889, p. 24-25) ; — *Inscription juive d'Auch* (ibid., p. 432-437) ; — *Note sur l'épitaphe du diacre Aemilius* (1890, p. 324-329) ; — dans les *Séances et travaux* de l'Académie des sciences morales : *De quelques principes sociaux rappelés dans les conciles du IVe siècle* (t. CXI, 1879, p. 378-392) ; — dans la *Revue archéologique : Représentation inédite de Job sur un sarcophage d'Arles* (nouvelle série, t. XI, 1860, p. 36-44) ; — *Inscription trilingue découverte à Tortose* (ibid., p. 345-350), avec M. Renan ; — *L'Église de Trèves après l'invasion des Ripuaires* (t. VIII, 1863, p. 531-536) ; — *Sur quelques noms bizarres adoptés par les premiers chrétiens* (t. X, 1864, p. 4-11) ; — *Rachat des captifs au temps des invasions barbares* (ibid., p. 435-448) ; — *La Parabole de la vigne aux premiers siècles chrétiens* (t. XI, 1865, p. 461-473) ; — *Le Vase de sang des catacombes* (t. XIX, 1869, p. 429-446) ; — *Les Martyrs chrétiens et les supplices destructeurs du corps* (t. XXVIII, 1874, p. 178-193) ; — *Tables égyptiennes à inscriptions grecques* (ibid., p. 244-252, 307-314, 390-392 ; t. XXIX, 1875, p. 179-182, 231-243, 304-312) ; — *D'une lampe païenne portant la marque Anniser* (t. XXIX, 1875, p. 1-5) ; — *D'une acception épicurienne du verbe benefacere* (ibid., p. 358-361) ; — *Le Tombeau de saint Martin* (t. XXXI, 1876, p. 111-113) ; — *La Vierge au ciel représentée sur un sarcophage antique* (t. XXXIV, 1877, p. 353-359) ; — *Une Épitaphe métrique du cloître de Saint-Sauveur à Aix* (t. XXXV, 1878, p. 37-40) ; — *Un Encolpium de Monza* (t. XXXVI, 1878, p. 108-111) ; — *Du Symbolisme dans les représentations des premiers chrétiens* (ibid., p. 139-154) ; — *Les Bas-reliefs des sarcophages chrétiens et les liturgies funéraires* (t. XXXVIII, 1879, p. 223-241, 276-292) ; — *La Richesse et le christianisme à l'âge des persécutions* (t. XXXIX, 1880, p. 320-330) ; — *Le Sarcophage chrétien de Léro de Béarn* (t. XL, 1880, p. 129-134) ; — *L'Exposition de la cour Caulaincourt au Louvre*, avec MM. Mowat, Cagnat et Berger, t. XLII, 1881, p. 227-248) ; — *Une Collection de pierres gravées de la bibliothèque de Ravenne* (3e série, t. I, 1883, p. 299-308) ; — *La Maison des Vestales* (t. III, 1884, p. 82-87) ; — *Le Vol des reliques* (t. IX, 1887, p. 317-328) ; — *Quelques monuments antiques relatifs à la suite des affaires criminelles* (t. XIII, 1889, p. 23-30, 145-167) ; — *A propos d'une gravure sur bois du Térence de 1493* (t. XVII, 1891, p. 7-10) ; — *Note sur quelques formules cabalistiques* (t. XIX, 1882, p. 55-64) ; — *Simple conjecture au sujet d'un passage de saint Augustin* (t. XX, 1892, p. 18-20) ; — *Sur quelques carreaux de terre cuite récemment découverts en Tunisie* (t. XXII, 1893, p. 273-280) ; — *Le Premier Chapitre de saint Jean et la Croyance à ses vertus secrètes* (t. XXIV, 1894, p. 9-13) ; — *J.-B. de Rossi* (ibid., p. 145-151) ; — *De quelques représentations du sacrifice d'Abraham* (t. XXVII, 1896, p. 154-159) ; — *Paléographie des inscriptions latines du IIIe siècle à la fin du VIIe* (t. XXIX, 1896, p. 177-195, 345-353) ; — dans la *Gazette archéologique : Fragment d'un sarcophage chrétien à Nîmes* (1876, p. 73-94) ; — *Fête de la vierge de Saint-Maximin (Var)* (1877, p. 153-154) ; — *Lettre sur un sarcophage chrétien portant l'image des Dioscures* (1878, p. 1-5) ; — *Fragment de sarcophage*

chrétien (ibid., p. 73-74) ; — *Note sur une coupe de bronze* (ibid., p. 93-96) ; — *Sarcophage chrétien de Ravenne* (1881-1882, p. 131-132) ; — dans les *Mémoires* de la Société nationale des antiquaires de France : *Autel de l'église de Minerve* (t. XXV, 1862, p. 1-40) ; — *Noms propres : leurs rapports avec la nationalité à l'époque mérovingienne* (t. XXVIII, 1865, p. 69-89) ; — *Accusation de magie dirigée contre les premiers chrétiens* (t. XXXI, 1869, p. 1-36) ; — *Daniel dans la fosse aux lions* (t. XXXV, 1874, p. 68-78) ; — *Pierre tumulaire avec l'inscription « Christus hic est »* (ibid., p. 79-91) ; — *Chanson hollandaise sur le meurtre du maréchal d'Ancre* (t. XXXVI, 1875, p. 229-268) ; — *Lampes égyptiennes en forme de grenouille* (t. XXXIX, 1878, p. 99-104) ; — dans les *Bulletins* de la même Société : *Intailles amulettes avec inscriptions grecques* (1859, p. 191-195) ; — *Inscription latine métrique d'Aix* (1860, p. 47-49) ; — *Intaille antique portant les attributs de Neptune* (ibid., p. 32-35) ; — *Inscriptions chrétiennes à Vienne dans l'église Saint-Pierre* (ibid., p. 145-151) ; — *Déclinaison latine oubliée au VIe siècle* (1862, p. 141) ; — *Étoile en forme de monogramme constantinien sur les monuments chrétiens* (ibid., p. 119) ; — *Inscription latine trouvée à Boulogne-sur-Mer* (1861, p. 169-173) ; — *L'Origine du christianisme à Trèves* (ibid., p. 174-176) ; — *Inscription latine dans le cimetière de Prétextat* (ibid., p. 103-106) ; — *L'Anneau de sainte Radegonde* (1864, p. 64-69) ; — *Inscriptions latines chrétiennes accompagnant le vase de sang* (ibid., p. 109) ; — *Inscriptions latines chrétiennes trouvées à Briord* (1865, p. 49-52) ; — *Inscription métrique du musée de Carpentras* (ibid., p. 125-127) ; — *Inscription découverte à Lyon dans le Rhône* (ibid., p. 105) ; — *Fibule mérovingienne avec ratoalds* (1866, p. 149) ; — *Inscription trouvée dans une chapelle près du château de Brion* (ibid., p. 124-129) ; — *« Recessit » dans les inscriptions chrétiennes* (ibid., p. 66) ; — *Urne baptismale en plomb trouvée à Carthage* (1867, p. 142) ; — *Inscriptions latines chrétiennes de la cathédrale d'Évreux provenant des catacombes de Rome* (ibid., p. 107) ; — *Inscription trouvée à Metz dans l'église Saint-Maximin* (ibid., p. 47-50) ; — *Intaille basilidienne représentant la crucifixion* (ibid., p. 111-113) ; — *Coupe en bronze* (1870, p. 100) ; — *Inscriptions provenant du cimetière Saint-Laurent de Clermont* (1873, p. 117) ; — *Inscriptions provenant de Bourgogne* (ibid., p. 141) ; — *Cachet avec nom propre grec* (1874, p. 97) ; — *Cercueil antique en plomb trouvé à Annet* (ibid., p. 135) ; — *Inscription italienne relative à saint Charles sur un tableau du XVIIe siècle* (1875, p. 112) ; — *Inscription trouvée au Fleix et mentionnant l'évêque Saffarius* (ibid., p. 125-129) ; — *Inscription trouvée à Rome dans la catacombe de Domitilla* (ibid., p. 85) ; — *Silex taillés en usage aux XVIe et XVIIIe siècles* (ibid., p. 80-83) ; — *Têtes romaines trouvées au Puy-de-Dôme* (1876, p. 144) ; — *Plombs antiques de filets de pêcheurs trouvés à Marseille* (ibid., p. 142) ; — *Bande de chape en ivoire du trésor de Saint-Césaire* (1877, p. 196-198) ; — *Vases, terres cuites et monnaies trouvées dans des tombeaux à Boulogne la Grasse* (ibid., p. 152) ; — *Bas-reliefs représentant des mineurs* (1878, p. 130) ; — *Dé antique trouvé à Autun* (ibid., p. 134) ; — *Antiquités provenant d'Utique* (1881, p. 247, 248, 257) ; — *Croix funéraire en bronze avec inscription grecque* (ibid., p. 193) ; — *Sarcophages chrétiens à la cathédrale de Tarragone* (ibid., p. 156) ; — *Sarcophages de Mende et de Gondargues* (1882, p. 147-150) ; — *Fouilles récemment faites à Pompéi* (ibid., p. 301) ; — *Tête en marbre du cardinal de Richelieu retrouvée à Rome* (1884, p. 138) ; — *Colliers de faïence à inscriptions galantes* (ibid., p. 139) ; — *Antiquité de l'usage de ne pas se marier en mai* (1894, p. 143-144) ; — *Figure magique représentant un œil percé d'une lance* (ibid., p. 293) ; — dans la *Gazette des Beaux-Arts* : *La Porcelaine de Chine : décor des vases*, avec M. Jacquemart (I, 1859, p. 65-75 ; 207-220) ; — *Anciennes faïences françaises*, avec

le même (II, 1859, p. 142-164) ; — *Job sur un sarcophage d'Arles* (VII, 1860, p. 128) ; — dans la *Revue de l'art chrétien : Sur les graveurs des inscriptions anciennes* (t. III, 1859, p. 367-384) ; — *D'un argument des premiers siècles de notre ère contre le dogme de la résurrection* (t. VI, 1862, p. 118-126) ; — *Sur la bague attribuée à sainte Radegonde* (t. VIII, 1864, p. 252-257) ; — *Essai de lecture d'une inscription antique trouvée à Boulogne* (ibid., p. 380-383) ; — *Recherches sur les bourreaux du Christ* (1873, p. 409-433) ; — *Sur une pierre tumulaire portant les mots : Christus hic est* (1875, I, p. 25-31) ; — *Notes sur quelques représentations antiques de Daniel dans la fosse aux lions* (ibid., p. 89-95) ; — *Les Martyrs de l'Extrême-Orient et les persécutions antiques* (1876, I, p. 297-323) ; — *Sur un passage des actes de saint Patrocle* (1894, p. 376-378) ; — dans le *Correspondant : Notice sur les œuvres de Jacob Spon, archéologue lyonnais* (25 juin 1858) ; — *Les Épigraphes datées des premiers chrétiens de Rome* (25 janvier 1863) ; — *Les Dernières Découvertes aux catacombes de Rome* (24 août 1865) ; — *Les Femmes blondes selon les peintres de l'École de Venise* (25 mars 1870) ; — *Le Détachement de la patrie* (25 octobre 1872) ; — *La Préparation au martyre aux premiers siècles de l'Église* (25 novembre 1873). — M. Le Blant a encore collaboré à diverses revues (*Bulletin* de l'Association des études grecques, etc.).

— M. Étienne Vacherot, membre de l'Institut, est mort à quatre-vingt-sept ans, le 28 juillet. Né à Langres, le 28 juillet 1809, admis à l'École normale en 1827, agrégé de philosophie en 1833, il avait à peine pris son doctorat (1836) que V. Cousin, qui l'estimait beaucoup, le faisait nommer directeur des études à l'École normale (1837), puis lui confiait (1839) la suppléance de son cours au Collège de France. A l'École normale, M. Vacherot, dont le spiritualisme se manifestait comme fort peu orthodoxe, eut des démêlés avec l'aumônier, l'illustre P. Gratry. Mis en disponibilité en 1851, il fut, l'année suivante, déclaré démissionnaire pour refus de serment. Quelques années plus tard, son livre sur *la Démocratie* (1859) excita contre lui les colères du gouvernement, qui le priva de ses droits politiques. En revanche, l'Académie des sciences morales et politiques lui donna le fauteuil laissé vacant par la mort de V. Cousin. En 1871, M. Vacherot occupa un siège à l'Assemblée nationale. Plus tard, il se présenta en vain aux élections sénatoriales ; mais il ne renonça pas pour cela aux luttes politiques, et soit dans la *Revue des Deux Mondes*, soit plus tard dans le *Soleil*, il prêta le concours d'une plume alerte au parti conservateur, dont il se rapprocha de plus en plus. Nous donnons la liste des publications de M. Vacherot : *Cours d'histoire de la philosophie morale* de V. Cousin (Paris, 1839-1841, 5 vol. in-8) ; — *Histoire critique de l'École d'Alexandrie* (Paris, 1846-1851, 3 vol. in-8) ; — *La Métaphysique et la Science* (Paris, 1858, 2 vol. in-8 ; 2e éd. 1863, 3 vol. in-12) ; — *La Démocratie* (Paris, 1860, in-12 ; 2e éd. Bruxelles, 1860, in-8) ; — *Essais de philosophie antique* (Paris, 1864, in-8) ; — *La Religion* (Paris, 1868, in-8) ; — *La Science et la conscience* (Paris, 1870, in-12) ; — *La Politique extérieure de la République* (Paris, 1881, in-8) ; — *Le Nouveau Spiritualisme* (Paris, 1884, in-8). — Nous citerons de M. Vacherot dans *la Revue des Deux Mondes : La Situation philosophique en France* (15 juin 1868) ; — *La Théologie catholique en France* (15 juin 1868) ; — *La Crise religieuse au XIXe siècle* (15 oct. 1868) ; — *La Méthode théologique* (1er mars 1869) ; — *La Science et la conscience* (1er mai, 1er juill., 1er août 1869) ; — *La Psychologie contemporaine* (1er déc. 1869) ; — *L'Ancien et le Nouveau Testament* (15 avril 1870) ; — *La Nouvelle Philosophie en France* (1er août 1870) ; — *La Situation politique et les lois constitutionnelles* (1er déc. 1874) ; — *La Deuxième Chambre* (15 déc. 1874) ; — *La Liberté de l'enseignement supérieur* (15 janv. 1875) ; — *La Science*

moderne et la Philosophie des causes finales (1er avril 1876) ; — *La Cause première* (1er sept. 1876 ; — *La Difficulté de la situation politique de la France* 15 oct. 1876) ; — *La Vie et la matière* (1er et 15 déc. 1878) ; — *La République constitutionnelle et parlementaire* (15 nov. 1879) ; — *La République libérale* 1er mars 1880) ; — *Les Nouveaux Jacobins* (1er juill. 1880) ; — *Les Trois États de l'esprit humain selon l'école positiviste* (15 août 1880).

— Un auteur dramatique, qui a obtenu dans l'opérette et la comédie des succès considérables, M. Henri Meilhac, est mort à Paris, le 6 juillet. Né dans la même ville, le 23 février 1831, il avait fait ses études au lycée Louis e Grand, avait été quelque temps employé dans la librairie. Sa verve spirituelle commença par s'exercer dans la caricature et dans le journal humoristique. Mais il ne tarda pas à aborder le théâtre, et il n'avait pas vingt-cinq ans quand sa première pièce, *Garde-toi, je me garde* (1855), fut jouée non sans succès au Palais-Royal. Dès lors, M. Meilhac produisit avec une activité remarquable. *Le Petit-fils de Mascarille* (1859) assura sa réputation. Nous ne pouvons pas mentionner ici les innombrables productions dramatiques de M. Meilhac, dont beaucoup furent faites en collaboration. On n'ignore pas que son nom est presque inséparable de celui de M. Ludovic Halévy. C'est avec lui qu'il a écrit quelques-unes de ses pièces les plus célèbres : *la Belle Hélène* (1865), *Barbe bleue* (1866), *la Grande-Duchesse de Gérolstein* (1867), *Froufrou* (1869), *le Roi Candaule* (1873), *Carmen* (1875), *le Petit Duc* (1878). Parmi les pièces pour lesquelles M. Meilhac n'a point eu de collaborateur, nous citerons particulièrement : *La Vertu de Célimène* (1861) et *Fabienne* (1865). L'Académie française avait consacré le talent de M. Meilhac en lui donnant le fauteuil vacant par la mort du spirituel Labiche.

— M. Auguste Lacaussade est mort à Paris, le 29 juillet. Né à l'Ile-Bourbon en 1817, il fut envoyé tout jeune encore à Nantes par ses parents, pour y faire ses études. Il retourna dans son pays en 1834, et, après avoir hésité quelque temps entre le droit et la médecine, il se tourna définitivement vers la littérature, où il débuta par des vers insérés dans la *Revue de Paris*. Élève enthousiaste de Victor Hugo, c'est au maître qu'il dédia son premier recueil, *les Salaziennes* (1839, in-8). Une traduction des *Œuvres complètes d'Ossian* (1842, in-12) lui valut un prix de l'Académie française. A deux reprises secrétaire de Sainte-Beuve, tour à tour rédacteur de la *Revue contemporaine* et directeur de la *Revue européenne*, M. Lacaussade se mêlait, entre temps, de politique, et allait diriger à Vannes un organe démocratique : *la Concorde*. Ses recueils de vers : *Poèmes et paysages* (1852, in-12), et *les Épaves* (1861, in-18), lui obtinrent des prix de l'Académie française. Attaché, en 1860, à la Bibliothèque du Sénat, M. Lacaussade en était devenu bibliothécaire depuis quelques années. Nous citerons encore : *Cri de guerre. Væ victoribus* (1871, in-12) ; — *Le Siège de Paris* (1871, in-12) ; — *Poésies. Les Épaves. Le Poète et la Vie. Les Anacréontiques. Études poétiques. Les Autumnales. Poèmes nationaux* (1876, in-8) ; — *Un Moraliste contemporain* (1895, in-18) ; — *Stances à Leopardi. Ultima verba* (1895, in-18). Très porté à la mélancolie et même au pessimisme, M. Lacaussade était un admirateur de Leopardi, dont il a publié une adaptation en vers français (1888). Il s'est, enfin, fait l'éditeur de Barbier et de Mme Desbordes-Valmore.

— Un historien éminent, M. le chevalier von Arneth, est mort à la fin de juillet, à Vienne. Alfred von Arneth était né dans la même ville, le 10 juillet 1819. Après avoir achevé son droit, il entra dans l'administration autrichienne. Les fonctions d'archiviste, auxquelles il fut appelé, lui permirent de se livrer aux recherches historiques, suivant l'exemple de son père, membre de l'Académie des sciences de Vienne. Ses travaux sur Stahrem-

berg et le prince Eugène de Savoie attirèrent sur lui l'attention et le firent nommer sous-directeur des archives (1858), dont il devint quelques années après le directeur (1868). Dès 1859, il commençait la publication de ces volumes sur Marie-Thérèse qui ont fini d'asseoir sa réputation et qui ont jeté la lumière sur cette époque. En France, il est plus connu encore par la mise au jour de la correspondance de Marie-Antoinette, à laquelle donnèrent lieu les publications suspectes du fameux Feuillet de Conches. Membre de l'Académie des sciences de Vienne, M. d'Arneth avait aussi l'honneur d'appartenir à notre Institut de France à titre de correspondant étranger. Nous citerons de lui : *Das Leben des kaiserl. Feldmarschalls Grafen Guido Stahrembery (1657-1737)* (Wien, 1853, in-8) ; — *Prinz Eugen von Savoyen* (Wien, 1858, 3 vol. in-8 ; — *Maria Theresia und der Hofrath von Greiner* (Wien, 1859, in-8 ; — *Die Relationen der Botschafter Venedigs über Oesterreich im 18. Jahrhundert*, t. XXII des *Fontes rerum Austriacarum* (Wien, 1863, in-8) ; — *Maria Theresia's erste Regierungsjahre* (Wien, 1863, in-8) ; — *Maria Theresia und Marie Antoinette. Ihr Briefwechsel während der Jahre 1770-1780* (Wien, 1865, in-8 ; 2e édit. augmentée 1866) ; — *Maria Theresia, Joseph II und Leopold II* (Wien, 1866, in-8 ; — *Maria Theresia und Joseph II. Ihre Correspondenz sammt Briefen Joseph II an seinem Bruder Leopold* (Wien, 1867, 3 vol. in-8) ; — *Marie Antoinette nach ihren Briefen* (Wien, 1867, in-8) ; — *Beaumarchais und Sonnenfels* (Wien, 1868, in-8) ; — *Maria Theresia nach dem Erbfolgekrieg* (Wien, 1869, gr. in-8) ; — *Joseph II und Katharina von Russland* (Wien, 1869, in-8 ; — *Johann Christoph Bartenstein und seine Zeit* (Wien, 1871, gr. in-8) ; — *Zwei Denkschriften der Kaiserin Maria Theresia* (Wien, 1871, gr. in-8) ; — *Joseph II und Leopold von Toscana. Ihr Briefwechsel* (Wien, 1872, 2 vol. in-8) ; — *Marie-Antoinette. Correspondance secrète entre Marie-Thérèse et le comte de Mercy-Argenteau* (Paris, 1874, 3 vol. in-8, avec M. Geffroy) ; — *Maria Theresia und der siebenjährige Krieg* (Wien, 1875, 2 vol. in-8) ; — *Maria Theresia's letzte Regierungszeit* (Wien, 1876-1879, 4 vol. in-8) ; — *Die Wiener Universität unter Maria Theresia* (Wien, 1879, in-8 ; — *Brief der Kaiserin Maria Theresia an ihre Kinder und Freunde* (Wien, 1881, 4 vol. in-8) ; — *Heinrich Freiherr von Haymerle* (Berlin, 1882, in-8) ; — *Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren* (Wien, 1885, gr. in-8) ; — *Maria Theresia* (Leipzig, 1885, in-8) ; — *Correspondance secrète du comte de Mercy-Argenteau avec Joseph II et le comte de Kaunitz* (Paris, 1891, 2 vol. in-8, avec M. Flammermont) ; — *Aus meinem Leben* (Stuttgart, 1893, 2 vol. in-8) ; — *Anton Ritter von Schmerling* (Prag, 1895, in-8). — M. d'Arneth a donné, dans les *Sitzungsberichte der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften : Maria Theresia und der Hofrath von Greiner* (t. XXX, 1859, p. 307-378) ; — dans l'*Archiv für österreichische Geschichte : Bericht des Kurfürsten Friedrich August von Sachsen an Kaiser Leopold I über den Feldzug des Jahres 1696 gegen die Türken* (t. XII, 1854, p. 219-233) ; — *Hauptbericht des Grafen Philipp Ludwig von Sinzendorff an Kaiser Leopold I nach Beendigung seiner Mission in Frankreich* (t. XIII, 1854, p. 1-70) ; — *Eigenhändige Correspondenz des Königs Karl III von Spanien, nachmals Kaiser Karl VI, mit dem Obersten Kanzler des Königreiches Böhmen Grafen Johann Wenzel Wratislaw* (t. XVI, 1856, p. 1-224) ; — *Johann Christoph Bartenstein und seine Zeit* (t. XLVI, 1871, p. 1-214) ; — *Zwei Denkschriften der Kaiserin Maria Theresia* (t. XLVII, 1871, p. 267-354) ; — *Graf Philipp Cobenzl und seine Memoiren* (t. LXVII, 1886, p. 1-182).

— L'érudition et la science espagnoles viennent de faire une grande perte dans la personne de Don Francisco Xavier Simonet, professeur d'arabe à l'Université de Grenade, décédé à Madrid, le 9 juillet dernier, dans sa soixante-huitième année. Il était né à Malaga en 1829. Les écrits qu'il a pu-

bliés lui ont acquis une réputation qui a dépassé de beaucoup les limites de l'Espagne. Nous citerons seulement : Un martyrologe espagnol des années 1040-1060, composé originairement en arabe, traduit en latin par l'éditeur, avec annotations espagnoles (Madrid, 1875, dans le t. V de l'ancienne *Ciudad de Dios* de M. Orti y Lara). Ce document est d'un intérêt considérable pour l'hagiographie espagnole ; — *Glosario de las voces ibericas y latinas usadas entre los Mozarabes* (Madrid, 1889, in-4) ; — *Tercero concilio Toledano* (Madrid, 1891), édition polyglotte de ce concile, qui a fondé l'unité catholique de l'Espagne. Il laisse, en outre, manuscrite et inachevée, une Histoire des Mozarabes d'Espagne, à laquelle il tenait beaucoup. Nous ignorons si elle sera imprimée, mais nous le désirons vivement en raison des renseignements de tout genre et peu connus qui y sont consignés.

— L'Espagne fait une autre perte considérable en la personne de D. José DE LETAMENDI, mort le 6 juillet, à soixante-neuf ans. De bonne heure orphelin de père, il dut, en même temps qu'il suivait les cours de l'Université, donner des leçons pour soutenir ses jeunes frères. En 1857, il obtint la chaire d'anatomie à l'Université de Barcelone. De Barcelone il passa à Madrid, où il donna des cours de pathologie générale, et où il fut doyen de la Faculté de médecine. Ses cours fort suivis et ses ouvrages fort appréciés, parmi lesquels on cite le *Curso de patologia general*, lui obtinrent un fauteuil à l'Académie espagnole de médecine. Il faisait en même temps partie du conseil de santé, et pendant quelques années (1886) du Sénat, où il représentait la province de Tarragone. Esprit souple et brillant, D. José de Letamendi ne s'est pas confiné dans ses études médicales. Musicien, il a pris part au débat entre wagnériens et antiwagnériens, et a composé lui-même plusieurs morceaux, entre autres un *Dies irae* et une méditation pour piano : *El bien perdido*, qui obtint un succès considérable en 1886. Peintre, il a employé son pinceau au service des études médicales, et des tableaux anatomiques envoyés à l'exposition universelle de 1867 attirèrent les éloges de Nélaton et de Tardieu. Au point de vue littéraire, il a fait d'assez nombreuses publications. Rappelons enfin *la Vanguardia dinastica*, journal politique que le savant dirigea pendant quelques années.

— On annonce encore la mort : de M. Georges BERTAL, chroniqueur dramatique au *Rappel*, mort le 27 juillet ; — de M. Zéphyrin BLANCHARD, chanoine titulaire et vicaire général honoraire du diocèse de Gap, ancien supérieur du grand séminaire de ce diocèse, auteur d'une *Vie de Mgr d'Arbaud* et de divers opuscules, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 28 juillet ; — du docteur Félix BOUREAU, médecin de l'hospice Saint-Lazare, mort à Marray (Indre-et-Loire), à soixante et onze ans, le 30 juillet ; — du docteur CADE, praticien estimé et lettré distingué, mort à cinquante-quatre ans, le 11 juillet ; — du docteur COMME, médecin en chef de la marine, mort à cinquante-quatre ans, le 4 août, à Brest ; — de M. Eutrope DUPON, qui, après avoir professé dans un séminaire, s'était jeté dans la politique radicale et dirigeait *le Peuple* de Saintes, mort le 9 juillet, dans sa soixante-quinzième année ; — du docteur DEBROU, ancien chirurgien en chef de l'hôtel-Dieu d'Orléans, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort le 9 juillet, à quatre-vingt-quatre ans, à la Ferté Saint-Aubin (Loiret) ; — du docteur HANTRAYE, mort à cinquante-neuf ans, le 9 juillet, à Saint-Hilaire du Harcouet, près d'Avranches ; — de M. Abel HOULBRAT, ingénieur de l'École centrale, mort à soixante-cinq ans, le 3 juillet ; — de M. Adrien HUARD, avocat à la cour d'appel de Paris, qui s'était fait une spécialité des matières de propriété littéraire et industrielle, dont nous devons citer : *Répertoire de législation et de jurisprudence en matière de brevets d'invention* (1863, in-18, nouv. édit., 1885) ; *Reper-*

taire de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de marques de fabrique (1865, in-18 ; *Répertoire de législation, de doctrine et de jurisprudence en matière de propriété littéraire et artistique* (1891, in-8), mort à soixante-six ans ; — de M. Hubert, fondateur de *la Chaîne d'union*, l'un des organes du parti maçonnique, mort le 10 juillet ; — de M. le marquis de la Jonquière, membre de la Société des agriculteurs de France, mort le 29 juillet ; — de M. le comte de Ludre, écrivain distingué, auteur du *Journal d'un ouvrier* et d'une remarquable *Histoire d'une famille de chevalerie lorraine* en 2 vol. (1894), mort le 4 mai, à soixante-sept ans ; — du docteur Michel, mort le 20 juillet, à Firminy, à trente ans ; — de M. l'abbé Z. Peisson, ancien vicaire à Saint-Thomas d'Aquin, fondateur de la *Revue des religions*, et qui laisse entre autres ouvrages une *Histoire des religions de l'Extrême-Orient* (Amiens, 1888, in-8), mort à cinquante-quatre ans, le 1er juillet, à Lescure (Lozère) ; — de M. Gustave Petitpierre-Pellion, ingénieur civil des mines, pendant plusieurs années secrétaire de l'Association de la presse scientifique, auteur de recherches sur Haïti, mort en juillet, à Haïti ; — de M. l'abbé Piau, supérieur du grand séminaire de Chartres, mort à cinquante-cinq ans, dans cette ville, en juin ; — de M. l'abbé Rivié, curé de Saint-François-Xavier, astronome distingué, mort le 1er juillet ; — du docteur Tholozan, ancien professeur au Val-de-Grâce, médecin du Schah de Perse, membre correspondant de l'Académie des sciences et de l'Académie de médecine, mort à soixante-dix-sept ans, à Téhéran ; — de M. Trolley de Rocques, mort à soixante-neuf ans, en juillet.

— A l'étranger, l'on annonce la mort : de M. Friedrich Althaus, littérateur anglais, professeur de littérature allemande à l'University College, qui laisse de nombreux ouvrages, notamment des vies de Nelson et de lord Beaconsfield, et une correspondance avec Humboldt, mort à soixante-huit ans, vers la mi-juillet ; — de M. Adam Asrnyk, poète polonais distingué, mort à cinquante-neuf ans, à Cracovie ; — de Don Lázaro Bardón y Gomez, le savant helléniste espagnol, professeur de l'Université centrale de Madrid, dont il fut recteur, mort à quatre-vingts ans, le 9 juin, à Collano Mediano (province de Ségovie) ; — de M. Oscar Boer, connu par ses recherches bactériologiques, mort à Berlin, le 11 juillet, âgé de cinquante ans ; — de M. Jürgen Bona Meyer, professeur de philosophie à l'Université de Bonn, où il est mort le 22 juin ; — de miss Juliet Corson, qui laisse divers traités sur la cuisine et sur la tenue du ménage, et qui collabora, entre autres recueils, à *The national quarterly review*, morte le 18 juin, à New-York ; — de M. Théophile Droz, professeur de français au Polytechnicum de Zurich, mort en juillet ; — de M. Eduard von Engerth, longtemps directeur des musées impériaux de Vienne, mort le 30 juillet ; — de M. Emil Fiek, botaniste, mort le 21 juin, à Kunnersdorf ; — de M. Eulogios Georgiev, qui a profité d'une immense fortune pour aider à la fondation en Roumanie d'une Université et de divers établissements d'instruction, mort en juillet, à Bucarest ; — de M. Lewin Goldschmidt, professeur de droit commercial à l'Université de Berlin, mort âgé de soixante-neuf ans, le 16 juillet, à Wilhemshöhe ; — de Don Carlos Godó, fondateur de *la Vanguardia* de Barcelone, mort dans les premiers jours de juillet, à Teya ; — de M. Conrad Hermann, professeur de philosophie à l'Université de Leipzig, mort le 15 juillet, âgé de soixante-dix-huit ans, à Klosterlausnitz ; — du R. P. Hewitt, fondateur des missionnaires de Saint-Paul, mort dans sa soixante-dix-septième année, le 4 juillet, à New-York ; — de miss J. Ingelow, romancière anglaise, morte le 22 juillet ; — de M. Carlo Jonhand, dramaturge, auteur d'une biographie de Schiller, mort le 30 juin, âgé de soixante-treize ans, à Florence ;

— de M. Joh. Stanisl. Kubary, explorateur, connu particulièrement par ses voyages aux îles Tonga et Samoa, mort en décembre dernier, dans la Nouvelle-Bretagne; — du chevalier Johann Dietl, professeur de médecine à l'Université de Vienne, mort à quatre-vingt-quatre ans, le 7 juillet; — de M. Jakob Leyser, gœthiste, mort à soixante-sept ans, à Spire; — de M. Wilhelm Marmé, professeur de pharmacologie, mort le 26 juin, âgé de soixante-cinq ans, à Gœttingue; — de M. Jul. Nathan, philosophe, mort à quarante-deux ans, le 4 juillet, à Berlin; — de M. Eugen Obermayer, écrivain d'art, mort à soixante-dix-huit ans, le 8 juillet, à Vienne; — de M. P.-C. Plugge, professeur de pharmacologie à Groningue, mort à cinquante ans, en juin, à Buitenzorg (Java); — de M. Wilhelm Preyer, physiologiste, mort le 15 juin, à cinquante-six ans, à Wiesbaden; — de M. Leo Pribyl, connu par des travaux d'économie forestière, mort à quarante-neuf ans, le 10 juillet, à Vienne; — de M. Fr. von Rziha, professeur de science des chemins de fer, mort le 23 juin, âgé de soixante-sept ans, à Vienne; — de M. Karl Schultz, chimiste, mort à soixante-dix ans, le 27 mai, à New-York; — de M. Herman Semmig, professeur de littérature et d'histoire françaises à Leipzig, qui s'est particulièrement occupé de l'histoire de la littérature et de la civilisation françaises en Suisse, mort le 22 juin, âgé de soixante-dix-sept ans; — de M. Vladimir Sherwood, membre de l'Académie des beaux-arts, à Moscou, mort âgé de soixante-quatre ans, à la fin de juillet; — de sir John Skelton, qui s'est spécialement occupé de la réhabilitation de Marie Stuart, mort à Londres, le 20 juillet; — de M. Joh. Japetus Steenstrup, astronome et anthropologiste danois, mort le 20 juin, âgé de quatre-vingt-cinq ans, à Copenhague; — de M. Struck, professeur de science politique à l'Université de Greifswald, mort à quarante ans, le 7 juillet; — du chevalier Ludwig Trost, archiviste et historien, mort le 23 juin, à Munich, âgé de soixante ans; — de M. Alfred Trumble, éditeur de la revue artistique *The Collector*, et auteur de divers ouvrages, mort le 16 juin, à New-York; — du docteur Johan Winkler, conservateur du musée Taylor à Haarlem, dont nous citerons particulièrement un volume sur les anciens Pays-Bas (*oud Nederland*, Haarlem, 1888, in-8), mort à soixante-quinze ans, dans cette ville, le 29 juillet.

Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 2 juillet, M. Clermont-Ganneau a présenté un fragment d'inscription phénicienne trouvée à Tyr et entrée au musée du Louvre; M. Dieulafoy a communiqué un travail qui fait suite à son étude sur le Château-Gaillard et l'évolution de la poliorcétique au XIIIe siècle et qui est relatif à la bataille de Muret (1213). — Le 9, M. Dieulafoy a communiqué en seconde lecture le mémoire indiqué ci-dessus; M. Clermont-Ganneau a fait une communication sur la présence des Samaritains à Jabneh en Palestine et sur le stratège nabatéen Makebos, battu par Hérodote le Grand; le même savant a lu ensuite un mémoire de M. J. Rouvier, de Beyrouth, sur les monnaies frappées vers le milieu du IVe siècle à Sidon par les satrapes de Phénicie; M. S. Reinach a présenté la photographie d'un groupe en marbre, provenant d'Athènes et représentant une Aphrodite drapée, en compagnie d'un Eros. — Le 16, M. Ducroquet, agriculteur en Tunisie, a adressé la copie d'une inscription romaine découverte à Oudra; M. Héron de Villefosse a lu une lettre du R. P. Delattre contenant une inscription trouvée dans les ruines de l'antique Thibaris par le P. Heurtebise; M. Clermont-Ganneau a achevé la lecture du mémoire de M. J. Rouvier sur les monnaies frappées à Sidon, et communiqué ensuite une étude sur les gouverneurs romains de la province d'Arabie. — Le 23, M. Botto, directeur du

musée archéologique de Faro (Portugal), a envoyé le dessin d'une inscription hébraïque trouvée dans les sablières aux environs de Faro; M. le marquis de Vogüé a communiqué l'estampage d'une inscription nabatéenne relevée à Bosra par le R. P. Séjourné; M. Th. Reinach a commenté une inscription récemment découverte à Delphes, qui révèle l'existence d'un nouveau roi de Bithynie, Nicomède III, mari de la reine Laodice de Cappadoce, fille de Mithridate V; M. L. Delisle a lu une notice sur un psautier du XIIIe siècle, appartenant au comte de Crawford; M. E. Bertaux a commencé la lecture d'un travail sur *Castel del Monte et les architectes français de l'empereur Frédéric II.*

Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 3 juillet, M. Wisner a terminé la lecture de son mémoire sur *la Régence et le système de Law.* — Le 10, M. M. Block a lu une notice sur la vie et les ouvrages de M. Erwin Nasse, correspondant de l'Académie; M. A. Leroy-Beaulieu a lu son mémoire sur les *Transformations sociales de la Russie contemporaine;* M. Lefèvre-Pontalis a fait une lecture sur les dernières élections en Hongrie. — Le 17 et le 24, M. G. Picot a lu un rapport sur un ouvrage de M. Ch. Benoist intitulé *la Crise de l'État moderne; de l'organisation du suffrage universel.* — Le 31, la séance a été levée en signe de deuil à l'occasion de la mort de M. Vacherot.

Concours et prix. — *Académie française.* — Prix Vitet à M. Pouvillon; prix Alfred Née (5,000 fr.) à M. Mistral, pour son poème *le Rhône;* prix Toirac (4,000 fr.) à M. Brieux, pour sa pièce *l'Évasion;* prix Lambert (1,000 fr.) à M. René de Pont-Jest et (600 fr.) à M. Casale; prix Monbinne (3,000 fr.) à M. Godefroy (2,000 fr.), à M. J. Prior (500 fr.) et à M. d'Hervilly (500 fr.); prix Botta (3,000 fr.) à M. Roujou (1,000 fr.), à M. Estaunié (1,000 fr.), à M. Anzias (500 fr.), à M. Fierens-Gevaert (500 fr.); prix de Jouy (1,500 fr.) à MM. Peyrebrune, Guiraud et de Rouvre (500 fr. chacun); prix Berger (12,000 fr.) à M. A. Duquet, pour son *Histoire du siège de Paris (1870);* prix Montyon : 2,000 fr. à M. l'abbé A. Favier, pour son ouvrage intitulé *Péking;* 1,500 fr. à Mme Th. Bentzon, pour *les Américaines chez elles;* 1,000 fr. à M. Félix Dubois, pour *Tombouctou la mystérieuse;* à M. Masson-Forestier, pour *les Remords d'un avocat;* à M. le marquis de Sassenay, pour *les Derniers Mois de Murat;* à M. Georges de Lys, pour *Officier et soldat;* à M. Philippe Heuzey, pour les *Actes de Diotime;* 500 fr. à M. J. Sigaux, pour *Au printemps de la vie;* à M. E. Cealis, pour *De Suisse à Gafsa;* à M. H. Lion, pour *la Tragédie et les théories dramatiques de Voltaire;* à M. Marmottan, pour *le Royaume d'Étrurie (1801-1807);* à M. E. Thiaudière, pour *la Soif du juste;* à M. l'abbé Cerf, pour *le Livre d'or du diocèse de Reims (1870-1871);* à M. G. Weill, pour *l'École saint-simonienne;* à M. E. d'Eichtal, pour *Alexis de Tocqueville;* à M. A. Cim, pour *Grand'mère et petit-fils;* à M. H. Lapauze, pour *De Paris au Volga;* à M. Ch. Diguet, pour *Nos Amis. Les Bêtes;* à M. l'abbé Schall, *Adolphe Baudon (1819-1888);* à M. Bittard des Portes, pour *l'Armée de Condé;* à M. A. Marguillier, pour *A travers le Salzkammergut;* à MM. A. Rey et L. Féron, pour l'*Histoire du corps des gardiens de la paix;* à Mlle J.-P. Ferrier, pour *Ninette Buraton;* à M. E. Foa, pour *Du Cap au lac Nyassa;* à M. J. Ajalbert, pour *l'Auvergne;* à M. J. Kout, pour *la Hongrie littéraire et scientifique;* à M. A. Poizat, pour *Airla des Saints.* Prix Sobrier Arnoud (2,000 fr.), partagé entre M. E. Legouis, pour *la Jeunesse de William Wordsworth (1771-1798), Étude sur le prélude;* et M. G. Capus, pour *A travers la Bosnie et l'Herzégovine.* Prix Narcisse Michaut (2,000 fr.), partagé entre M. E. Bourgeois, pour *le Grand siècle,* et M. P. Guiraud, pour *Fustel de Coulanges.* Prix Furtado (1,000 fr.) à

M. L. d'Artige du Fournet, pour le *Journal d'un commandant de « la Comète. » Chine. Siam. Japon.*

Académie des sciences morales et politiques. — Prix Rossi (4,000 fr.), à décerner en 1900. Sujet : « Des Changements survenus au XIXe siècle dans les conditions de la navigation et de l'industrie des transports maritimes. » — Prix du Budget (2,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Étude des relations commerciales de la France et de l'Angleterre depuis Henri IV jusqu'à la Révolution française et appréciation de leurs conséquences économiques. » — Prix Léon Faucher (3,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « De la Situation présente et de l'avenir de la grande, de la moyenne et de la petite propriété en France. » — Prix du Budget (2,000 fr.), à décerner en 1900. Sujet : « La Recherche de la paternité. » — Prix Bordin (2,500 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Des Méthodes applicables à l'étude des faits sociaux. » — Prix Saintour (3,000 fr.), à décerner en 1901. Sujet : « Rechercher quels obstacles a pu rencontrer en France, depuis le commencement de ce siècle, le développement de l'esprit d'initiative et de l'effort personnel dans les habitudes sociales, le système d'éducation et de législation. » — Prix Halphen (2,000 fr.), décerné à M. E. Petit, pour *Autour de l'éducation populaire* et divers autres travaux sur le même sujet; 500 fr. à M. F. Lechantre, pour son *Cours complet d'instruction morale et civique* et son *Résumé d'instruction civique.*

Livres a l'index. — Par décret du 2 juillet, la Congrégation de l'Index a condamné et proscrit les ouvrages suivants : M. Diaz Rodriguez : *Sensaciones de viaje* (Paris, Garnier Hermanos, 1896); — *Historia general de la masoneria desde los tiempos mas remotos hasta nuestra época*, por Danton G. ***, con un prólogo por el eminente escritor Don Emilio Castelar (Barcelona, Garcia, D. Jaime Seix y Compania, 1882). — *Der Zukunftsstaat.* Ein Trostbüchlein von Canonicus Dr. A. Rohling (St. Polten 1894. Pressvereinsdruckerei). — *Civitas futura. Libellus consolatorius*, auctore A. Rohling. *S. Hippolyti 1894, typis et sumptibus Societatis typographicae Francisci Chamrath.* — David L. G., auctor operis *Le Clergé canadien, sa Mission, son Œuvre* (*Montréal, 1896*), prohib. Decr. S. Off. Fer. IV. 9 Decembris 1896, laudabiliter se subjecit, et opus reprobavit.

Marguerite de Valois. — Notre collaborateur M. Ph. Tamizey de Larroque nous donne une série de *Lettres inédites de Marguerite de Valois à Pomponne de Bellièvre* (Extrait des *Annales du Midi*, t. IX, 1897; Toulouse, E. Privat, in-8 de 38 p.). Si l'usage en existait encore, on aurait pu mettre en sous-titre : Soucis et tristesses d'une grande dame. Qui reconnaîtrait en effet la joyeuse reine Margot dans ces lettres où se révèlent tous les embarras d'argent, toutes les peines de sa situation? N'est-elle pas obligée de paraître joyeuse, enchantée, quand un témoin oculaire nous rapporte qu'il ne vit jamais « visage plus lavé de larmes ni yeux plus rougis de pleurs » (p. 35)? Elle parle du « contentement » où elle est avec le roi son mari (p. 36). Plaçons en regard cette épître à Bellièvre où elle dit : « Puisque ma vie est resduite à la condition de cele des esclaves, j'obéiré à la forse et à la puissance à quoi je ne puis ressister » (p. 21). Qu'on ne croie pas qu'elle perde au milieu de tout cela le petit mot pour rire : « Dieu veuille que se soit le plus grand annui que la roine ma mere ait de cete anée! Je croi que sa rate ne lui an anflera point » (p. 23). Mais ce n'est là qu'un éclair. Elle ne parle au fond que de guerres, que de manque d'argent, que de rhumes, que de ces fléaux du prince et du peuple qu'on appelle les courtisans, — voir sa pointe contre Matignon, « un dangereux et fin Normand » (p. 33, n. 1). Comme elle les juge avec finesse et sévérité ceux qui ont toujours « envie de nous remestre à la gaire » (p. 31)! Voilà bien des ombres dans le sédui-

sant tableau que l'histoire et la légende nous ont laissé de Marguerite. *Sunt lacrymæ rerum!* Rois et reines le savent mieux que personne, et l'épouse de Henri IV l'exprime avec une telle vigueur de style qu'elle a mérité d'être appelée la Sévigné du XVIe siècle.

Les Prédicateurs du XVIe siècle. — M. Armand Gasté, le savant professeur de littérature française à la Faculté des lettres de l'Université de Caen, a essayé de restituer en français du commencement du XVIe siècle les sermons de *Michel Menot* (Caen, H. Delesques, in-8 de 71 p. Extrait des *Mémoires de l'Académie nationale des sciences, arts et belles-lettres de Caen pour 1897*), une sorte de P. Ollivier de ce temps-là! Rien n'est plus curieux ni mieux fait, car l'auteur a pris soin, avec toute l'intelligence d'un érudit, de distinguer les passages en langue vulgaire dans le texte primitif et il a bien choisi les deux sujets qu'il a traités : le sermon sur l'enfant prodigue et le sermon sur la Madeleine. Ce qui ajoute surtout un prix inestimable à ces harangues enflammées, ce sont les commentaires fort savants et fort ingénieux de M. Gasté. Il nous indique d'abord comment ont été recueillis ces sermons, il ne craint pas d'en rechercher le modèle dans Vincent Ferrier et de critiquer le mauvais goût de Menot, mais surtout il dégage la langue de ces orateurs sacrés dont on a voulu faire des latinisants de bas étage et qui ont parlé la langue populaire, avec addition parfois de latin et de jeux de mots, mais avec une verve qui fait lire et relire la brochure de M. Gasté, comme celle d'un maître qui sait, comme aux siècles passés, à l'angevine, dans le banc de l'œuvre de Notre-Dame Viroise, savourer la faconde du prédicateur, s'esbaudir aux bons endroits et, d'une lèvre méprisante, souligner les autres.

Concours d'affiches. — Cette année, un des grands journaux quotidiens a ouvert un concours d'affiches, et, pour en perpétuer le souvenir, il consacre une série de fascicules à la reproduction des projets exposés. *Les Affiches illustrées*, concours organisé par le journal *l'Éclair*, introduction de G. Montorgueil (Paris, aux bureaux de l'*Éclair*, gr. in-8 de 2 p. et 8 pl. Prix : 2 fr.), prendront certainement place parmi les collections déjà formées avec les Chéret, les Willette, etc., etc. Ce qu'il faut noter dans le premier fascicule, c'est la recherche de l'étrange. Il fallait attirer l'attention. Et pas un des artistes n'a eu une idée simple. Presque tous les concurrents se sont inspirés du titre : et l'éclair fend la nue et autre chose encore, sous toutes ses formes. Seul M. Prinet a fait un croquis populaire : un gamin se précipite, sa feuille à la main, et le chien aboie, tandis que le bourgeois et son épouse passent indifférents. Heurts de tons et de dessin, le projet de M. Motet. Tout à la noire, M. Charles Blondel. Compliqué, M. H. Royet; petites dames plus ou moins extraordinaires ont été pourtraicturées par MM. Max Delastre, G. Lefèvre et G. Heinrich. En fait de dames, le projet de M. Mangin sur la couverture est le meilleur. En tête trois mots très simples, et d'autant plus goûtés, de M. Montorgueil.

Paris. — *Auguste Daubrée*, qui est mort le 29 mai 1896 (Cf. *Polyb.*, t. LXXVI, p. 536), était en France, selon l'expression de M. Joseph Bertrand, « le représentant le plus autorisé de la géologie. » Par le soin pieux de ses enfants vient d'être publié (Mâcon, imp. Protat frères, in-8 de 104 p.) un recueil qui contient la reproduction des discours prononcés à ses obsèques, le procès-verbal de la séance de l'Académie des sciences, où sa mort a été annoncée, l'article que lui a consacré M. Bertrand dans le *Journal des savants*, la liste des titres et fonctions du regretté savant et enfin une excellente bibliographie par ordre chronologique, dressée par les soins de M. Stéphane Malloizel, sous-bibliothécaire au Muséum, et qui à elle seule remplit plus de cinquante pages.

— Le R. P. Marie-Antoine dédie « aux familles de nos victimes de la charité » une brochure où il rappelle les enseignements que nous donne ce terrible incendie du Bazar de la Charité : *Regardons le ciel! la grande catastrophe* (Paris et Poitiers, H. Oudin, in-8 de 30 p.). Ces enseignements sont : la préparation à la mort, l'esprit de sacrifice, la pensée de l'éternité, le mépris du monde, l'acceptation de la souffrance, enfin l'union des cœurs. N'oublions pas de dire que la brochure se vend au profit des œuvres de charité.

— Ceux de nos lecteurs que préoccupe *la Question de la langue internationale*, agitée avec tant d'insistance depuis plusieurs années, ne liront pas sans intérêt ni sans profit l'habile plaidoyer que M. Gaston Moch consacre à l'Esperanto (Extrait de la *Revue internationale de sociologie*. Paris, Giard et Brière, in-8 de 53 p.).

— Nous avons déjà parlé de *l'Anneau de César*, de M. Alfred Rambaud, quand cet ouvrage, magnifiquement illustré, a paru sous le format grand in-8. Aujourd'hui nous avons à signaler l'édition in-12 (Paris, Hetzel, 2 vol. in-18 de 333 et 338 p., illustré. Prix : 6 fr.). L'auteur a retracé d'une façon éloquente les dernières luttes de l'indépendance gauloise contre Rome conquérante. Sous la forme du roman, ces pages très patriotiques font revivre d'une façon intense une époque héroïque et malheureuse qui rappelle à divers égards les affres de la guerre franco-allemande. En somme, c'est le récit fait, par un soldat de Vercingétorix, des projets, des espérances et des désespoirs d'un peuple vaincu, malgré sa bravoure, autant par ses divisions intestines que par l'organisation supérieure des légions de César.

Bourgogne. — Le tome XXIV de la nouvelle série des *Mémoires de la Société éduenne* qui vient de paraître (Autun, imp. Dejussieu, in-8 de xxx-469 p. avec une planche) contient les travaux ci-après : *Fouilles du Beuvray en 1894*, par M. J.-G. Bulliot; — *Note sur le sceau de la collégiale de Saint-Georges de Chalon-sur-Saône, trouvé à Saint-Denis-de-Vaux*, par M. l'abbé A. Martinet; — *Note sur le droit d'usage dans la forêt de Planoise, accordé aux habitants de L'Abergement de la Porcheresse, par les ducs Hugues IV et Eudes IV en 1231 et 1325*, par M. A. de Charmasse; — *François de la Chaise et les Origines du Creusot*, par M. A. de Monard; — *L'Abbé Charles Doret*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot; — *Jean-Louis Gouttes, évêque constitutionnel du département de Saône-et-Loire, et le Culte catholique à Autun pendant la Révolution* (suite), par M. A. de Charmasse; — *Correspondance du maréchal de Brézé, 1632-1649* (suite et fin), par M. P. Montarlot; — *Notes historiques sur la fabrique de dentelles à la main établie au Creusot, 1844-1866*, par M. F. Courtois; — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun* (suite et fin), par M. l'abbé L.-C. Berry; — *Georges de Champeaux, conservateur des collections d'histoire naturelle de la Société éduenne*, notice biographique, par M. J.-G. Bulliot.

Bretagne. — La vaste publication que notre savant collaborateur M. René Kerviler a entreprise avec tant de courage et qu'il dirige avec tant de zèle, le *Répertoire général de biobibliographie bretonne*, se poursuit avec régularité. Le vingt-cinquième fascicule (Rennes, J. Plihon et L. Hervé, in-8) s'étend de Clérec jusqu'à Coëtmohan, et termine le neuvième volume, dont il comprend les pages 321-477. Parmi les articles les plus intéressants du nouveau fascicule, nous noterons les suivants : Clisson (bibliographie et iconographie du connétable); Coat (le poète-ouvrier Vincent); Coëtivy, Coëtlogon, du Coëtlosquet (Cf. notamment la notice sur l'évêque de Limoges de 1731 à 1738, et celle du député de la Moselle à l'Assemblée législative de 1849). Dans la notice sur Louis-Philippe de Coëtlogon (p. 430-431),

le tréma n'est-il pas mis à tort dans les vers cités de la *Gazette de Robinet* et du *Nouveau Siècle de Louis XIV?* La mesure semble exiger une prononciation *Cottogon* ou probablement *Cologon*, comme dans *la Muse historique*.

— La brochure de M. le comte A. de Bremond d'Ars : *Les Anciennes Cloches de paroisse et leurs inscriptions. Bénédiction des cloches de la paroisse Saint-Pierre de Rieu, le 20 avril 1897*. Extrait du tome XXIV du *Bulletin de la Société archéologique du Finistère* (Quimper, imp. Ch. Cotonnec, gr. in-8 de 15 p.), est également intéressante comme page d'histoire ecclésiastique contemporaine et comme recueil d'inscriptions des vieilles cloches fondues en 1678 et en 1781, inscriptions accompagnées d'excellents renseignements biographico-généalogiques relatifs à Alain de Guer, marquis de Pontcallec, comte de la Porte-Neuve, baron de Rieu, « père » de la cloche de 1678, alors recteur de Rieu et Moëlan et chanoine de Saint-Pierre de Vannes, ce qui ne l'empêchait pas de résider dans son château de la Porte-Neuve présentement occupé par l'auteur de la brochure.

— M. E. Ducrest de Villeneuve publie une très curieuse étude sur *la Révolte des paysans de Cornouaille (1675), et l'assassinat du marquis de Montgaillard* (Saint-Brieuc, René Prud'homme, gr. in-8 de 27 p.). L'auteur ajoute beaucoup à ce que MM. Luzel et Tempier nous avaient appris sur quelques incidents de l'affaire. Dans des liasses de procédure de la cour de Carhaix conservées aux archives du Finistère, M. D. de Villeneuve a trouvé toutes les informations faites à la suite de l'assassinat du marquis de Montgaillard à Carhaix le 12 septembre 1675; il a pu, grâce à ces documents, reconstituer entièrement ce tragique événement; il a pu aussi fournir des renseignements précis sur la brutale répression de certains agents du duc de Chaulnes et sur les tentatives de pacification du marquis de Nevet.

Comtat-Venaissin. — M. J. Marchand, dans sa curieuse notice historique sur *la Faculté des arts de l'Université d'Avignon* (Paris, Picard, in-8 de 60 p.), expose les origines de l'Université et son histoire jusqu'au XVIe siècle. Ensuite il traite de la collation des grades dans la Faculté des arts et du collège des jésuites; de l'enseignement philosophique à l'Université; de la restauration de la Faculté des arts et des statuts de 1675; de la Faculté des arts depuis sa rénovation jusqu'à la suppression de l'Université. Enfin il donne le texte inédit des statuts de 1675; la liste chronologique des professeurs de philosophie de l'Université depuis 1666; la formule des lettres de maître ès arts (1753).

Dauphiné. — M. Rey, inspecteur d'académie, a mis en souscription, au prix de 5 fr., à la librairie Gratier, à Grenoble : *L'Ancien Royaume de Cottius et la province des Alpes Cottiennes de César à Dioclétien*. Cet ouvrage, qui ne sera tiré qu'à 100 exemplaires, dans le format in-8, comprendra de très nombreuses inscriptions et trois cartes.

Franche-Comté. — M. H. Libois a extrait des *Mémoires de la Société d'émulation du Jura* le travail qu'il a rédigé sur *l'Instruction primaire dans le département du Jura pendant la Révolution* (Lons-le-Saunier, imp. L. Déclume, in-8 de 207 p.). M. Libois résume dans les termes suivants l'objet précis de sa brochure : « Les essais d'organisation de l'instruction primaire tentés sous la Révolution sont l'œuvre de la Convention nationale, qui, en moins de deux années, du 29 frimaire an II au 3 brumaire an IV, rendit trois décrets sur ce sujet. C'est l'application de ces décrets dans le département du Jura que nous allons étudier d'après les documents déposés aux archives départementales. » Les nombreuses pièces analysées ou reproduites souvent d'une façon littérale par M. Libois ont un réel intérêt. L'ensemble répand un jour particulier sur les tâtonnements des premiers temps et fait connaî-

tre la distribution des écoles primaires dans les districts de Lons-le-Saunier, Arbois, Poligny, Saint-Claude et Dole. On remarquera aussi les principes parfois étranges en vertu desquels les instituteurs et les institutrices étaient rétribués, notamment dans le district d'Arbois. Les pages 178 à 187 sont relatives aux mesures prises par le jury d'instruction contre divers instituteurs plus ou moins réfractaires aux idées révolutionnaires. Très bonne contribution, bien documentée, à l'histoire de l'enseignement.

— Signalons la notice par laquelle l'érudit M. Émile Longin retrace l'histoire de l'ancienne *Confrérie de Saint-Martin à Montagney* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 31 p.). Les guerres du XVIIe siècle, qui aboutirent à la réunion définitive de la Franche-Comté à la France, suspendirent, en quelque sorte, l'existence de cette confrérie, mais les statuts dressés le 4 juillet 1689, une fois l'ordre rétabli et la sécurité générale assurée, rendirent bien vite la vie à cette association religieuse qui s'est perpétuée jusqu'aux temps présents, en dépit des mauvais jours de la Révolution. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, son but moral était assez étendu; aujourd'hui la confrérie « n'est plus guère qu'une association de prières pour les âmes des trépassés. » L'opuscule se termine par la liste des bâtonniers de la confrérie de Saint-Martin, dont l'auteur a été l'avant-dernier en exercice (1896-1897). Les observations et les conseils par lesquels M. Longin termine son travail sont excellents, et nous souhaiterions qu'ils fussent entendus.

Guyenne et Gascogne. — M. Félix Frank publie une curieuse brochure dont le titre, un peu long, résume si bien tout le travail, que nous n'aurons rien, après cela, à en dire d'utile : *Dernier voyage de la reine de Navarre Marguerite d'Angoulême, sœur de François Ier, avec sa fille Jeanne d'Albret, aux bains de Cauterets* (1549); *Épîtres en vers inconnues des historiens de ces princesses et des éditeurs de leurs œuvres. Étude critique et historique d'après des textes inédits et des recherches nouvelles, suivie d'un appendice sur le vieux Cauterets, ses thermes et leurs transformations* (Toulouse, Ed. Privat; Paris, Lechevalier, gr. in-8 de 112 p.). La brochure mérite d'être emportée et lue à Cauterets, aux bords enchanteurs de ce même gave auprès duquel le séjour de Marguerite reste à jamais mémorable.

— M. Adrien Lavergne nous donne une intéressante notice sur *Peyrusse-Grande, Peyrusse-Vieille et Mouchan* (Gers) (Toulouse, imp. Chauvin, gr. in-8. Extrait du *Bulletin de la Société archéologique du midi de la France*). Le savant archéologue décrit avec une netteté parfaite les trois remarquables édifices religieux; il les considère ainsi que toutes les autres églises à chevet plat comme des copies des temples païens. La brochure est ornée de deux dessins qui représentent la Montjoie de Roquebrune et l'église de Peyrusse-Grande.

— M. le vicomte Pierre de Pelleport-Burète, dont le nom revient souvent dans cette chronique, a donné à la *Revue catholique de Bordeaux* puis a fait tirer à part le solide rapport présenté par lui au congrès national catholique tenu à Reims l'an dernier, dans lequel il traite *De la nécessité de fonder des comités catholiques* (Bordeaux, imp. Demachy, Pech et Cie, in-8 de 15 p.). Il conviendrait que les catholiques fissent passer dans la pratique les excellents conseils donnés par le président de l'Union catholique de la Gironde.

— On lira avec beaucoup de profit la savante étude de M. Eugène Camoreyt sur *la Ville des Sotiates* (Auch, imp. Th. Bauquet, in-8 de 150 p. avec vignettes et cartes). Répondant à une dissertation de feu le docteur abbé Breuils, qui avait cherché à prouver que la ville des Sotiates est représentée par la ville de Sos (Lot-et-Garonne), le conservateur du musée de Lectoure s'applique à établir que c'est cette dernière ville qui occupe l'emplacement de l'oppidum

des Sotiates. M. Cumont (adresse (*Appendices*) de nombreuses et vives objections à un des plus savants épigraphistes de l'Allemagne, M. Otto Hirschfeld, qui a (dans un mémoire sur l'Aquitaine à l'époque romaine, Berlin, 1896) soutenu la même thèse que le regretté abbé Breuils.

Maine. — Un esprit fin et cultivé, M. Jules Chappée, vient de publier dans *la Revue historique et archéologique du Maine* les richesses que contient *le tableau de Jean de Chaulay, évêque du Mans, à l'abbaye de Rembly* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 16 p.). Ce sont une crosse émaillée et deux émaux cloisonnés d'or, dont nous avons une description soignée et deux reproductions typographiques.

Normandie. — On fait maintenant des merveilles avec la phototypie! Voici le *Guide illustré de Saint-Vaast-la-Hougue et ses environs de Quinéville à Barfleur* (Versailles, H. Lebon, in-16 de 102 p.), qui est vraiment un modèle du genre. Il ne contient pas moins de vingt photos et une carte, beaucoup de renseignements pratiques, et il est rédigé avec tant d'envolée poétique qu' « avec un peu d'imagination » (p. 32), on croirait que Saint-Vaast est un vrai petit paradis.

— Lire un travail de M. P. Le Verdier est toujours une bonne fortune, mais avoir le plaisir de parcourir les cinq *Discours du président* qu'il a prononcés au nom de l'*Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen* en *1895 et 1896* (Rouen, Cagniard, in-8 de 64 p.), c'est se remettre en mémoire toute la vie littéraire de la capitale normande pendant ces deux années et notamment les assises de Caumont. S'il répond à M. le docteur Giroud, il nous fait un tableau enchanteur de l'asile d'aliénées de Saint-Yon. A M. le docteur Boucher, l'auteur de *la Peste à Rouen*, il sert comme un régal « le tourteau » de Richard Le Gros, un sien confrère du xvie siècle. Il esquisse, devant M. Henri Wallon, le tableau des constructions navales à Rouen au xviiie siècle. Enfin, après avoir remercié les rapporteurs des assises de Caumont, il revendique avec raison une part des trésors amassés par le Dépôt légal pour la province qui les a vus naître. Heureuse et sage idée, que verra peut-être réaliser quelque siècle futur.

— C'est dans un style tout plein d'une délicieuse poésie que M. Florentin Loriot nous conte l'*Histoire du prieuré de Notre-Dame-sous-Eau près Domfront* (Évreux, imp. de l'Eure, in-8 de 29 p.). C'est en 1020 que les bénédictins élevèrent les murs du prieuré. Il faut lire la pittoresque description de leur église, le calme claustral de leur vie monastique, les fondations des Ledin et des Boispitard, les guerres sanglantes de religion, avec leurs épisodes cruels. M. Loriot nous conte tout, et ce qui, sous une autre plume, est aride et sans saveur, prend sous la sienne un intérêt tout particulier. Ne nous donne-t-il pas, chemin faisant, l'origine du dicton :

Domfront, ville de malheur !
Arrivé à midi, pendu à une heure !

et ne sait-il pas flétrir, en empruntant les paroles mêmes de Talvas dans la charte de fondation, le barbare ingénieur qui, en 1836, fit passer la route départementale, « cette chose incomparablement droite » (p. 27), sur les tombes de la nef de Notre-Dame. Avec l'exquise Mme Shalk de la Faverie, il écoute le chant des pierres et il nous redit la légende de « Jean de la Vierge, » cet ouvrier qui fut un poète et un saint.

— M. Léopold Delisle vient de publier les *Papiers de Hervé de Longaunay, gouverneur de la Basse-Normandie (1575-1589)* (Saint-Lô, imp. Le Tual, in-8 de 28 p.). Ils serviront, d'après le savant éditeur, non point à infirmer, mais à compléter et à enrichir l'*Histoire du Cotentin et de ses îles*,

par M. Gustave Dupont. Parmi les documents principaux, il faut signaler les termes de la commission du gouverneur, le mémoire adressé au Roi sur les mesures à prendre pour mettre les places de Basse-Normandie à l'abri d'un coup de main, les ordres de disperser les rassemblements, d'arrêter ceux dont les extorsions avaient été signalées au Roi par les députés à Blois, etc., etc. A la suite, M. Delisle a recueilli des documents bibliographiques très précieux qui constatent « quelle importance les plus illustres membres de la noblesse (notamment les Longaunay et les Matignon) attachaient alors à faire donner une instruction libérale à leurs enfants. »

— Le discours prononcé par M. le docteur L. Boucher à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, le 1er mai 1896, contient les détails les plus curieux et les plus circonstanciés sur *la Peste à Rouen au XVIe et au XVIIe siècle* (Rouen, Cagniard, in-8 de 59 p.). C'est en 1518 que nous sentons pour la première fois les émanations nauséabondes de la Renelle, et ce n'est qu'en 1533 que le conseil de ville prit ce qu'on appellerait aujourd'hui des mesures prophylactiques. On comprend la terreur qui saisit les habitants dès qu'on crie à haute voix les terribles ravages de la peste. Heureux en effet qui pouvait échapper deux fois au sinistre fléau. Seuls les prêtres, les officiers de justice, d'administration, d'armée, les médecins, les employés demeurèrent en employant les meilleurs préservatifs qu'ils peuvent, tels que boire l'eau mélangée avec de la crème de tartre ou du vinaigre. Bientôt les processions solennelles se déroulent, cependant qu'on met en vigueur des ordonnances préventives contre les mendiants, les bouchers, les fruitiers, les vendeurs d'habits des décédés, les laveuses; qu'on crée les « esventeurs, » qu'on désinfecte les appartements. Et pour finir, on va enterrer nuitamment les morts par delà la porte Cauchoise. Une suite de notes instructives sur les médecins et chirurgiens de Rouen termine ce saisissant tableau.

— M. Léon de Vesly a fourni aux Assises de Caumont deux brochures très curieuses; l'une sur *les Marques ou signes lapidaires relevés sur l'abbatiale de Saint-Ouen de Rouen* (Rouen, P. Leprêtre, in-8 de 10 p.), l'autre sur *le Schême de l'ornementation dans le style de la Renaissance* (ibid., 8 p.). Personne n'était mieux qualifié que lui pour traiter avec compétence des sujets aussi délicats.

— On ne saurait assez remercier M. l'abbé Tougard de nous avoir donné ses *Menus faits de l'histoire de Normandie* à la fin du XVIIIe siècle, suivis de : *Un Opuscule du sr de Croismare* (Rouen, Cagniard, in-8 de 27 p.). Petite mais savante contribution à l'histoire de la province.

— M. Albert Perquer a raconté avec beaucoup de verve, sous le titre : *Une Villégiature impériale en pays de Caux* (Paris, P. Ollendorff, in-16 allongé de 117 p.), le séjour de quelques semaines que fit l'impératrice d'Autriche au château de Sassetot-le-Mauconduit en 1875. Tous les incidents, même les plus minimes, sont racontés sans que l'intérêt du récit languisse; au contraire.

Périgord. — Annonçons un bon et beau volume qui fera la joie de tous les amis de l'histoire des livres : *Publications de la Société historique et archéologique du Périgord. Bibliographie générale du Périgord*, par MM. A. de Roumejoux, Ph. de Bosredon, Ferd. Villepelet. Tome Ier. *A.-F.* (Périgueux, imp. de la Dordogne, gr. in-8 de XVIII-444 p.). Les trois zélés et savants auteurs ont catalogué et décrit : 1° les écrits de tout genre composés par un auteur périgourdin; 2° les écrits imprimés en Périgord; 3° les écrits qui se rapportent directement au Périgord. Ils ont cru devoir arrêter leur travail au 31 décembre 1893. Ils prient les lecteurs d'y relever toutes mentions in-

suffisantes ou inexactes. Pour répondre en quelques lignes à leur appel, nous dirons qu'à l'article *Delpit* (Jules), on a indiqué (p. 193) une publication imaginaire (avec un signe dubitatif, il est vrai) : *François de Grailly, évêque d'Aire*, et qu'à l'article *Dezeimeris* (Rheinhold) on a, en revanche, oublié d'inscrire une mince plaquette tirée à petit nombre d'exemplaires et non mise dans le commerce, relative au R. P. Garasse et extraite de la *Revue des bibliophiles* publiée à Souvolerre-de-Guienne par Chollet. En donnant des éloges particuliers à l'ample article *Fénelon* fourni au recueil par un spécialiste anonyme, M. le marquis de Chantérac (p. 289-417), nous constaterons l'omission du livre paradoxal du pasteur O. Douen sur l'*Intolérance de Fénelon* et la réfutation de l'insoutenable thèse par notre collaborateur M. Tamizey de Larroque dans la *Revue des questions historiques*.

Picardie. — La Société d'émulation d'Abbeville, qui célèbre cette année son centenaire, avait, avec le bienveillant concours de la municipalité, organisé une exposition rétrospective des richesses de la région : cette fête a été inaugurée le 11 juillet. Nous n'en parlons aujourd'hui que parce qu'elle a été suivie d'une réunion littéraire tenue à l'hôtel de ville. Des lectures intéressantes ont été faites sur *les Origines du théâtre à Abbeville* par M. Hall, au nom de M. Paul de Caïeu empêché ; sur *la Reine Radegonde en Picardie*, par M. Alfred Julia ; sur *Abbeville en liesse : jeux et divertissements au XV siècle*, par M. Alcius Ledieu, et sur *Enguerrand l'Enfin, gouverneur du Ponthieu et du Dauphiné, fondateur des Célestins d'Amiens*, une grande figure du XIVe siècle, par le comte de Galametz ; nous espérons avoir à revenir plus tard sur cette étude biographique.

— M. Alcius Ledieu a extrait du tome VIII de la *Revue de l'Art chrétien* une notice sur *Ernoul Delf, entailleur à Abbeville au XVe siècle* (imp. Desclée, de Brouwer, in-4 de 8 p.), qui contient des renseignements entièrement nouveaux, trouvés par l'actif érudit en compulsant les comptes des argentiers de la ville d'Abbeville. Une des œuvres de cet artiste, une *Mater dolorosa*, avait été exécutée pour la salle même desdites archives. En 1462, l' « entailleur », qui était né à Delft, en Hollande, fut reçu bourgeois avec sa femme (Marguerite Dubos) et ses deux filles, et paya les seize sous que devaient acquitter ceux qui sollicitaient le droit de bourgeoisie.

Poitou. — Le *Dictionnaire historique et généalogique des familles du Poitou*, revu et refondu par MM. H. et P. Beauchet-Filleau, est arrivé au troisième volume, qui s'ouvre par la lettre D, laquelle remplit tout le premier fascicule, que nous avons sous les yeux. Nous y signalerons les notices sur les familles Daguin, Daillon, Dassier, David, Delavau, Desaivre, Descartes, Desmier, Desprez, Devezeau. Peu de noms connus, mais d'innombrables mentions, qui ont nécessité de très laborieuses recherches. Combien il serait à désirer que le bel exemple donné par MM. Beauchet-Filleau fût suivi, et que chaque province eût ainsi un dictionnaire généalogique de ses familles !

Pays basque. — *Une Paroisse basque et son curé au XVIIIe siècle, d'après un Livre de raison de 1767 à 1804* (Bayonne, Lasserre, in-12 de 81 p.). Cette paroisse est celle d'Itsasson, arrondissement de Bayonne. D'après le livre de comptes d'un ancien curé de cette paroisse qui l'administra de 1753 à 1779, tenu avec une ponctualité scrupuleuse, relatant fort exactement le détail des comptes de ménage, des dettes actives et passives du curé d'alors, des comptes avec ses vicaires, l'auteur compare l'état des revenus de la cure d'Itsasson avant la Révolution avec les indemnités allouées aujourd'hui au clergé de cette même paroisse, et fait ressortir une énorme disproportion des ressources d'avant la Révolution et de celles du régime du Concordat.

Provence. — M. le marquis de Boisgelin nous donne un travail d'une admirable exactitude : *Les Thomas, marquis de la Garde, barons de Sainte-Marguerite*, etc. *Généalogie* (Aix, A. Makaire; Draguignan, C. et A. Latil, gr. in-8 de 149 p. Extrait du t. XX du *Bulletin de la Société d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan*). M. de Boisgelin n'a rien avancé qu'après des vérifications infinies dans les ouvrages imprimés et dans les documents inédits.

— On vient de mettre en vente : *Les Poètes provençaux vivants et le félibrige, traduction d'une conférence faite au Cercle philologique de Turin* par le professeur Louis Zuccaro (Avignon, Roumanille, gr. in-8 de 27 p.). La brochure, dédiée « A la Provence et à son Homère, Frédéric Mistral, » plus loin appelé un autre Dante, est écrite avec la verve la plus poétique. Tout serait à louer dans la brillante étude du professeur Zuccaro, si (p. 11) il n'avait apporté ses hommages aux pieds d'une femme imaginaire « Clémence Isaure, la magnifique et docte trouveresse de Toulouse, » et si (p. 17) il n'avait trop diminué Lamartine en se contentant de l'appeler « le grand Tibulle français. »

Quercy. — M. l'abbé B. Taillefer publie une agréable brochure : *Le Presbytère au XVIIe siècle, ou Lettres d'un curé à son vicaire, 1689-1707* (Cahors, imp. A. Coueslant, gr. in-8 de 31 p.), lettres vraiment paternelles écrites par le vénérable curé de Labastide-Fortunière (Haut-Quercy), aujourd'hui Labastide-Murat, à son vicaire, l'abbé Antoine Quatre. On trouvera un peu de tout dans la substantielle brochure, même le mot pour rire.

Velay. — *Les Évêques du Puy et la Collation des bénéfices de ce diocèse, d'après les Schedæ inédites des archives du Vatican*, par M. l'abbé de Surrel de Saint-Julien (Rome, Cuggiani, in-8 de 85 p.), est une précieuse contribution à l'histoire diocésaine. Les *Schedæ* ou fiches de Garampi et autres érudits (1723-1792) ont résumé leurs recherches. Avec celles des diocèses de Rodez et de Saint-Flour ce sont les seules actuellement publiées. M. de Surrel y établit la comparaison du catalogue des évêques du Puy, d'après les *Schedæ*, avec le catalogue officiel de nos jours et avec celui de Gams concernant le même diocèse (p. 7-56). Ensuite, il dresse la liste des collations de bénéfices ecclésiastiques au diocèse du Puy, depuis 1265 jusqu'à 1667.

Italie. — M. le baron Alberto Lumbroso, qui étudie avec tant d'amour l'époque napoléonienne et qui en a entrepris avec tant de science la bibliographie (en cours de publication depuis 1893), vient de nous donner une remarquable *Bibliografia del blocco continentale per servire alla storia della lotta economica tra la Francia e la Gran Bretagna fino alla caduta di Napoleone I* (Roma, Modes et Mendel; Paris, A. Picard et fils, in-8 de 52 p. à 2 col.). Le savant auteur ne s'est pas contenté de réunir, dans l'ordre alphabétique, environ cinq cents titres d'ouvrages; il a encore pris le soin de donner une notice sur plusieurs et de mentionner pour les ouvrages rares, les bibliothèques publiques où ils se trouvent à sa connaissance. L'utilité d'un semblable travail est trop évidente pour qu'il soit nécessaire de le louer longuement.

— Du même érudit, signalons un beau *Per nozze*, relatif aussi à l'époque napoléonienne : *Nozze Lumbroso-Besso. Dalla raccolta napoleonica di Alberto Lumbroso. Roma, 16 giugno 1897* (Roma, in-8 oblong de 20 p.). Le précieux recueil contient : une lettre de Hancart à Fabre d'Églantine fils, de Wilna, 15 juillet 1812; une lettre du baron Serra au baron Bignon, le 10 mai 1813, Prague; une lettre du marquis d'Osmond au duc de Duras (Gênes, 11 mars 1815); une, enfin, du comte Arnaud Saint-Sauveur à Talleyrand (Gonnesse, 3 juillet 1815).

Russie. — M. Ch. de Larivière, auteur de diverses études sur la Russie,

et solidement d'un ouvrage sur Catherine II d'après sa correspondance, consacre à *Un Historien russe* dont nous avons eu à déplorer la mort il y a quelques mois : *Alexandre Brückner*, quelques pages qui seront lues avec profit (Paris, H. Le Soudier, in-8 de 30 p.). Cet opuscule, dans lequel la vie de feu M. Brückner est esquissée à longs traits et sa valeur scientifique justement appréciée, se termine par une bibliographie assez complète, où l'on regrette, cependant, que l'auteur ait cru devoir donner les titres simplement en traduction française et qu'il n'ait pas toujours précisé suffisamment les renseignements bibliographiques.

Suisse. — On vient de publier une notice sur *Jules Vuy (1815-1896)* (Genève, Georg et Cie. Extrait du t. XXXIV du *Bulletin de l'Institut national genevois*, gr. in-8 de 46 p. avec portrait). Le recueil contient les morceaux suivants : 1° *Discours de M. le professeur Eugène Ritter*, président de l'Institut genevois, à la séance annuelle du 27 mars 1896; 2° Notes autobiographiques sous le titre de *Souvenirs personnels* (*mes premiers pas dans la voie de la publicité littéraire*), lues le samedi 23 décembre 1882, dans la séance publique de la section de littérature de l'Institut; 3° *Cursus honorum* de Jules Vuy, né à Malbuisson, commune de Copponesc (Haute-Savoie), le 21 septembre 1815, mort à Carouge, près Genève, le 15 février 1896; 4° *Notice bibliographique* divisée en *poésie*, en *prose* (nombreux ouvrages et opuscules, parmi lesquels on remarque divers travaux relatifs à saint François de Sales et principalement *la Philothée de saint François de Sales. Vie de Mme de Charmoisy* (Paris, 1878-1879).

Chine. — Dans une brochure : *Beleuchtung der Bemerkungen Kühnert's zu meinen Schriften über das nestorianische Denkmal zu Singan Fu*, le R. P. Heller accuse son compatriote Kühnert de lui faire une querelle d'Allemand au sujet de son étude sur l'inscription nestorienne de Singan Fu. Parce qu'il n'a pas toujours su le chinois, Kühnert qui, lui, se donne pour un sinologue émérite, accuse le savant religieux d'ignorer toujours cette langue. Le R. P. Heller répond à cette accusation en rappelant à M. Kühnert qu'il n'a pas dédaigné jadis de lui emprunter certaines interprétations d'expressions chinoises dont le sens était encore mal connu jusqu'alors. De plus, il convainc son adversaire de lui avoir prêté des opinions qui n'étaient pas du tout les siennes et de lui avoir fait dire ce qu'il n'a jamais dit. Enfin, il établit le bien fondé de certaines identifications syriaques ou bouddhistes, niées par son contradicteur. Le R. P. Heller oppose souvent à docteur docteur et demi, Hirth à Kühnert. Il conclut en affirmant qu'il existait en Chine, en 781, d'après l'inscription étudiée par lui, une petite chrétienté nestorienne qui avait réussi à maintenir son organisation hiérarchique.

Afrique du Nord. — M. Émile Belloc, bien connu par ses intéressantes recherches sur la flore algologique, a communiqué en 1896 au congrès tenu à Carthage par l'*Afas* un *Aperçu de la flore algologique d'Algérie, de Tunisie, du Maroc et de quelques lacs de Syrie* (Paris, Association française, in-8 de 7 p.). L'auteur annonce devoir parler avec quelque développement, un peu plus tard, de la flore algologique des lacs de Syrie; son travail actuel constitue en tout cas une nouvelle contribution, très précise, à la connaissance de la flore du Maghreb.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PUBLICATIONS RÉCENTES SUR L'ÉCRITURE SAINTE ET LA LITTÉRATURE ORIENTALE

1. *L'Inspiration des divines Écritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique « Providentissimus Deus. » Essai théologique et critique*, par l'abbé C. Chauvin. Paris, P. Lethielleux, 1897, in-12 de xv-230 p., 3 fr. 50. — 2. *Étude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut*, par l'abbé Joseph Viteau. Paris, E. Bouillon, 1896, in-8 de v-316 p., 12 fr. — 3. *Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447 (Traduction de divers livres de la Bible. Légendes de saints)*, par Paul Meyer. Tiré des *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques*, t. XXV, 2e partie. Paris, C. Klincksieck, 1896, in-4 de 78 p., 3 fr. 20. — 4. *Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale*, par Moïse Schwab. Extrait des *Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 1re série, t. X, 2e partie. Ibid., 1897, in-4 de 318 p., 12 fr. — 5. *Questions bibliques*, par l'abbé de Broglie. Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits, par l'abbé C. Piat. Paris, V. Lecoffre, 1897, in-12 de vii-408 p., 3 fr. 50. — 6. *Judas Makkabæus. Ein Lebensbild aus den letzten grossen Tagen des Israelitischen Volkes*, entworfen von Dr Hugo Weiss. Freiburg im Breisgau, Herder, 1897, in-8 de viii-122 p., 2 fr. 50. — 7. *Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus*, par Albert Réville. Paris, Fischbacher, 1897, 2 vol. in-8 de x-500, 522 p., 15 fr. — 8. *Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube*, von Dr Paul Schwartzkopff. Ein Nachwort zu der Schrift : Konnte Jesus irren? Giessen, J. Ricker, 1897, in-8 de 122 p., 2 fr. 50. — 9. *In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos*, auctore Antonio Padovani. Paris, P. Lethielleux, 1897, in-12 de vii-360 p., 3 fr.

1. — M. l'abbé Chauvin a publié sur *l'Inspiration des divines Écritures* un excellent *Essai théologique et critique*. Il expose successivement dans huit chapitres : 1° la notion ; 2° la psychologie ; 3° les fausses théories ; 4° les critériums ; 5° la démonstration ; 6° l'étendue ou l'objet de l'inspiration ; 7° la controverse relative à l'inspiration verbale ; 8° les conséquences de l'inspiration plénière de la Bible. Bien que ce plan ait le grave défaut de rompre l'ordonnance logique du sujet et de placer notamment l'explication de la nature de l'inspiration avant la démonstration de son existence, le livre a néanmoins une grande valeur doctrinale. Comme l'inspiration biblique est un fait psychologique d'ordre surnaturel, il faut puiser sa notion aux sources mêmes de la révélation et l'expliquer à la lumière d'une saine philosophie. « Or l'Écriture donne à l'inspiration son *nom* théologique ; les Saints Pères exposent sa *nature* ; l'Église, interprète infaillible de Dieu, précise ses *effets* ; la psychologie enfin nous permet d'analyser son *jeu* sur les facultés de l'écrivain sacré » (p. 1). L'analyse psychologique de l'action du Saint-Esprit sur les facultés des auteurs inspirés est la partie la plus neuve et la

mieux traitée de tout l'ouvrage. M. Chauvin ne l'a pas faite d'après les données de la critique interne, mais suivant les principes de la théologie et de la philosophie ; et pour rester dans la ligne doctrinale indiquée par Léon XIII, il a pris pour guide saint Thomas. Or, selon l'enseignement traditionnel, l'inspiration est un influx surnaturel que l'Esprit-Saint exerça sur des hommes en vue de leur faire écrire des livres qui contiennent, sans mélange d'erreur, la pensée divine et sont tout à la fois l'œuvre de Dieu et l'œuvre de l'écrivain. L'influx inspirateur déterminait par une impulsion physique la volonté de l'écrivain et éclairait son intelligence, sa mémoire et son imagination par une lumière supérieure qui fortifiait ces facultés et dirigeait leurs opérations respectives. Cette illumination diversifiait ses effets, suivant les cas et la nature des concepts qui devaient être exprimés. Sous son action unique, tous les concepts se présentaient clairement, quoique de manières différentes, au regard de l'intelligence de l'auteur sacré qui les percevait, les réunissait et les groupait comme Dieu le voulait et l'entendait. De cette sorte, la pensée exprimée était à la fois tout entière de Dieu et de l'homme, et celui-ci laissait tomber de sa plume le verbe écrit de Dieu. Le même influx divin agissait sur l'imagination de l'écrivain inspiré et concourait à l'extériorisation des pensées, au choix des mots, à l'emploi des métaphores, à la création des figures et au coloris du style. M. Chauvin aboutit donc en dernière analyse à l'inspiration verbale ; mais il la conçoit autrement que les anciens théologiens. Elle n'est plus pour lui une dictée des mots, une révélation ni même à proprement parler une suggestion des expressions ; c'est un concours simultané de Dieu et de l'écrivain pour la rédaction, une assistance concomitante qui influait positivement sur le choix des expressions et la composition du livre. En résumé, l'Esprit inspirateur fit surnaturellement et comme cause principale, avec les facultés de l'auteur sacré devenues ses instruments, tout le travail psychologique auquel l'homme se serait naturellement livré, s'il eût écrit sa propre pensée au lieu d'exprimer la pensée même de Dieu. Dans l'Écriture, tout est de Dieu, tout est de l'homme, mais à des titres divers. Cette analyse dénote un théologien versé dans les doctrines scolastiques. Le critique est moins bien renseigné. M. Chauvin n'a pas suffisamment étudié l'histoire du dogme de l'inspiration. De là, dans son livre, des lacunes et des inexactitudes qui en diminuent le mérite, sans rien enlever toutefois à la valeur doctrinale.

2. — M. l'abbé Viteau poursuit son *Étude sur le grec du Nouveau Testament*. Dans sa thèse de doctorat ès lettres, soutenue en 1893, il avait examiné le verbe et la syntaxe des propositions ; dans le 114e fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études, il étudie le sujet, le complément et l'attribut. Ce dernier travail se divise en quatre parties : Principes généraux — Verbe et sujet — Verbe et complément

— Verbe et attribut. Il est impossible, dans un simple compte rendu, de résumer la somme de renseignements accumulés dans ces pages savantes : il suffira d'en tirer quelques conclusions et d'indiquer les avantages pratiques que cette grammaire fournit aux exégètes. Le grec du Nouveau Testament est le grec post-classique de forme judéo-chrétienne. Il présente dans la structure générale de la phrase, et en particulier dans les rapports du verbe avec le sujet, le complément et l'attribut, les mêmes caractères que dans la syntaxe des propositions. Les idées et les mots, qui devraient être réunis et s'accorder, sont dissociés et séparés, ou seulement juxtaposés. Cette absence d'association et de subordination dérivait pour le Juif, qui parlait grec, de l'hébreu, sa langue maternelle. Elle permet de distinguer avec précision ce que le grec du Nouveau Testament a de commun avec le grec classique et avec le grec post-classique, quels apports lui ont été faits par l'hébreu et par le grec hébraïsant des Septante et enfin ce qui lui est particulier. Le grec des Septante et le grec du Nouveau Testament ne sont pas idéaliques : ce sont deux langues sœurs, dont la plus âgée a eu une grande influence sur la plus jeune. En les comparant, il est facile de constater que le grec des Septante, très difficile et très étrange, a moins de fautes qu'on ne le croit ordinairement. Si on le juge d'après ses règles particulières, il a une valeur supérieure à celle que lui assigne l'opinion courante. Cette comparaison explique le caractère propre du style de l'Apocalypse. La langue de ce livre est empruntée au grec des Septante et l'accumulation des constructions irrégulières ou extraordinaires lui donne de la rudesse et une couleur étrangère bien marquée. La connaissance scientifique du grec des Septante et du Nouveau Testament, qui a de l'importance en elle-même, en a aussi en raison de ses conséquences : elle est la base nécessaire d'une exégèse sérieuse. Il faut traduire le grec biblique, non pas d'après les règles de la grammaire classique, mais d'après ses caractères propres. L'*Étude* de M. Viteau, qui les fera connaître aux exégètes, leur fournira de nombreux exemples dont le sens est précisé par l'application de ces principes grammaticaux. Une dernière conclusion intéresse la critique biblique. Certaines leçons, autorisées par les manuscrits, paraissent bizarres et inexplicables. Il ne faut pas les rejeter pour cette seule raison, car presque toutes peuvent se ramener à des lois déterminées, propres au grec biblique. L'étrangeté d'une leçon, bien appuyée par les manuscrits, ne doit pas empêcher son admission dans le texte du Nouveau Testament et encore moins dans celui des Septante. Les critiques et les commentateurs bibliques doivent donc étudier la grammaire du grec des Septante et du Nouveau Testament. Nous leur recommandons les travaux de M. l'abbé Viteau.

3. — La *Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447* signale des traductions françaises de divers livres de la Bible et des légendes de saints, jusqu'à

présent à peu près ignorées. M. Paul Meyer décrit d'abord brièvement le manuscrit et en résume l'histoire. Transcrit en 1275 ou à peu près, dans la région septentrionale de la France et très probablement en Flandre, ce manuscrit a fait partie, pendant deux siècles au moins, de la bibliothèque des ducs de Bourgogne, puisqu'il figure sur les inventaires de 1467 à 1647. On le perd de vue pendant un siècle environ. Il est entré à la Bibliothèque royale avant 1746. La partie de son contenu qui nous intéresse le plus comprend la traduction française de plusieurs livres de la Bible. La version des Juges et des Rois était déjà connue et elle est reproduite dans d'autres copies. Mais le manuscrit 6447 est l'unique représentant de deux autres traductions faites, non sur la Vulgate, mais d'après des poèmes français perdus, dans lesquels les textes sacrés étaient traités avec la plus grande liberté. On retrouve dans la prose des phrases rythmées et souvent des rimes qui peuvent aider à découvrir la leçon primitive. La version de la Genèse trahit l'emploi successif de deux sources différentes autant par l'esprit que par la métrique. Le début dérive d'un poème inconnu en vers de huit syllabes, dont l'auteur appartient à la race de ces jongleurs qui cherchaient à provoquer le rire et qui, sans crainte de scandaliser leurs auditeurs, développaient en termes à la fois naïfs et grossiers les récits les moins réservés de la Bible. L'histoire de Joseph est empruntée au poème, en vers alexandrins, d'Herman de Valenciennes, dont le ton est grave et qui tend à l'édification. Il en résulte que cette traduction de la Genèse présente une choquante disparate. La version des Machabées, assez libre aussi, semble la mise en prose d'une chanson de geste en vers alexandrins. Les exemples proposés par Mathathias sont longuement paraphrasés d'après les autres parties de l'histoire sainte. Certains passages sont la traduction assez exacte du texte latin ou l'imitation d'un poème qui a fait des emprunts à l'Histoire des Juifs de Josèphe. Ce manuscrit contient encore des annales qui ont servi à déterminer son âge et sa patrie, des sermons français et un important recueil de légendes de saints. Quelques-unes de ces légendes montrent la popularité dont jouissaient au moyen âge plusieurs écrits apocryphes du Nouveau Testament.

4. — Pour faciliter l'étude archéologique des monuments antérieurs au VIIIe siècle et le déchiffrement des noms bizarres, hébreux, grecs et latins, qu'on y trouve inscrits, on a pensé qu'il serait bon d'avoir sous les yeux une liste alphabétique, aussi complète que possible, de toutes les dénominations d'anges et de démons qui avaient cours parmi les hommes superstitieux. M. Schwab a donné satisfaction à ce désir, en publiant le *Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale*. Le livre contient plus que le titre n'annonce. Aux noms des anges, bons et mauvais, extraits du livre d'Hénoch, du Talmud, de la Kabbale, des papyrus magiques et des inscrip-

ions de vases, de coupes, de gemmes, de médailles, etc., l'auteur a oint les noms divins avec leurs transformations, les noms des astres, les vents, etc., toute la nomenclature de la littérature magique et kabbalistique. Dans une préface qu'il est difficile de résumer, il a indiqué a formation de ces mots, leur histoire et leur emploi. La superstition, qui s'attache comme une lepre à la religion, a multiplié chez les Juifs es noms d'anges et de démons. On a attribué aux esprits célestes ou nfernaux des fonctions variées ; on a personnifié en eux toutes les forces et tous les phénomènes de la nature. Des anges ont présidé aux astres, aux signes du zodiaque, aux vents, aux pluies, aux mois, aux saisons, toutes les heures du jour et de la nuit. Ils ont été placés comme gardiens aux portes des parvis célestes ; ils ont été préposés aussi aux affections humaines, aux vices et aux passions, qui sont excitées par autant le démons. Pour mettre l'idée de Dieu à la portée de toutes les intelligences, on a donné aux attributs divins des équivalences corporelles, et es qualificatifs de Dieu sont devenus des personnifications. Pour dénommer ces pouvoirs occultes, on a eu recours à des procédés étranges et à des assemblages énigmatiques de lettres, propres à dérouter les profanes. La magie s'en est emparée. La conjuration des esprits a souvent onsisté à les évoquer par des formules d'incantation. Par respect, on ne prononçait pas le nom de Dieu, ni ses dérivés, ni ceux qui s'y rattachent ; on les remplaçait par des congénères, dont la formation exigeait oute sorte de subterfuges. M. Schwab a dressé deux listes alphabétiques les mots formés à l'aide de ces procédés. La première comprend les noms hébreux et chaldéens ; la seconde, les noms grecs et latins. Les nterprétations proposées ne sont pas toutes certaines, et les doutes nombreux sont signalés par un point d'interrogation. Cet essai d'explication, qui a exigé beaucoup de travail et un examen fastidieux, est une heureuse contribution à l'histoire des doctrines kabbalistiques et des uperstitions populaires des Juifs français au moyen âge.

5. — Sous le titre de *Questions bibliques*, M. l'abbé Piat vient de publier une *Œuvre extraite d'articles de revues et de documents inédits*, du savant et regretté abbé de Broglie. L'éditeur a groupé des fragments détachés et les a reliés par une idée maîtresse qui en forme un tout logiquement ordonné. Les pensées principales sont développées en quatre livres. Le premier présente un nouveau plan de défense à employer dans e conflit actuel entre catholiques et rationalistes sur le terrain biblique. Au lieu de commencer par les questions d'exégèse et de critique et de démontrer, par exemple, l'authenticité du Pentateuque, il vaut mieux débuter dans la controverse par l'étude des grands faits d'histoire, qui embrassent l'ensemble de la vie d'Israël ou ses origines, l'exode, la promulgation d'une loi religieuse, le monothéisme. Ces thèses historiques doivent être démontrées par des arguments indépendants des questions

critiques relatives au Pentateuque. Le deuxième livre est consacré au Pentateuque. Après un exposé rapide des opinions rationalistes touchant la composition tardive et documentaire des cinq livres attribués à Moïse, l'apologiste montre qu'elles ne reposent sur aucun monument récemment découvert, mais sur trois hypothèses dont il fait voir la faiblesse. On suppose que : 1° le Pentateuque est formé de documents divers ; 2° qu'Israël, au temps de l'exode, n'était encore qu'un peuple barbare ; 3° que la composition du Pentateuque ne peut être que très postérieure à Moïse. Le troisième livre traite d'une nouvelle histoire d'Israël, fabriquée de toutes pièces en plein XIXe siècle par les interprètes rationalistes de la Bible, et qui concerne principalement l'origine de l'humanité, l'origine du peuple juif, la période patriarcale, l'exode et le séjour des Hébreux au désert. Le quatrième livre est intitulé : *Les Prophètes*. L'abbé de Broglie démontre : 1° que le monothéisme n'est pas leur œuvre et qu'il exige la révélation primitive du Dieu unique de l'univers ; 2° que les auteurs du Nouveau Testament ont bien compris les prophéties qu'ils citent, notamment les prophéties messianiques. Pour faire des documents employés un tout bien ordonné, l'éditeur a dû choisir ce qu'il y avait de meilleur, élaguer les parties inutiles et même, en quelques endroits, ajouter de courtes transitions, destinées à mettre en lumière la suite des développements. Ce travail de remaniement a été exécuté avec prudence et sobriété. Aussi les *Questions bibliques* sont un livre d'apologétique remarquable, qui présente des vues d'ensemble très larges et très élevées, dignes de l'un des esprits les plus distingués du clergé français contemporain.

6. — Dans son *Judas Makkabæus*, M. Weiss a tracé un tableau vivant des derniers grands jours du peuple d'Israël. L'introduction décrit brièvement la situation des Juifs revenus de la captivité de Babylone et les premières tentatives des Syriens contre le temple et la population de Jérusalem en 175 avant Jésus-Christ. L'ouvrage est consacré aux luttes héroïques que les Machabées ont soutenues pour reconquérir la liberté religieuse et politique de leur nation. L'auteur s'est efforcé d'accorder les récits des deux livres des Machabées et de faire disparaître les contradictions apparentes que présentent les deux narrations. La concordance qu'il établit est un exposé sommaire, clair et précis, de l'histoire de ces temps chevaleresques. Le point de départ est l'édit de 168 par lequel Antiochus Épiphane ordonne aux Juifs d'accomplir les sacrifices païens. Si les Sadducéens s'accommodent aux prescriptions du tyran, les véritables Israélites y opposent une résistance vigoureuse : Eléazar et les sept frères subissent le martyre : Mathathias et ses fils se soulèvent. Judas Machabée est le héros principal de ce soulèvement. M. Weiss raconte ses prouesses et montre le vaillant capitaine gagnant victoire sur victoire et parvenant à purifier, à restaurer et à consacrer le

temple de Jérusalem. Il nous fait assister ensuite à ses glorieux combats pour maintenir la liberté religieuse reconquise. Il le suit pas à pas sur tous les champs de bataille, coordonne les faits, détermine les sites et les localités et fait ressortir les hauts faits de ce « Martel » qui, avant de mourir, avait scellé l'alliance des Juifs avec les Romains. Cette histoire héroïque est savamment conduite ; elle éclaircit et explique bien des passages des livres des Machabées.

7. — Dans *Jésus de Nazareth*, M. Albert Réville s'est proposé de reprendre « avec plus de sévérité dans la méthode et plus de fermeté dans l'appréciation critique des documents » l'œuvre de Renan. Ayant renoncé à l'hypothèse d'une révélation miraculeuse, la science moderne doit, pour résoudre le problème des origines réelles du christianisme, scruter ses antécédents et ses affinités. Or si le christianisme se moula dans des formes grecques, il y jeta un contenu qui, bien que détaché du judaïsme, était absolument juif d'origine. Pour déterminer son principe originel, il ne faut pas sortir de Palestine. C'est pourquoi M. Réville a longuement recherché les antécédents de l'Évangile dans le passé national et religieux d'Israël. Il a voulu appuyer son étude sur une notion précise de l'état politique, religieux et moral du peuple juif au temps de Jésus. Mais cet état lui-même résulte d'évolutions et d'événements très anciens. M. Réville a cru nécessaire de résumer l'histoire antérieure d'Israël, en se bornant aux grandes lignes, à celles qui dessinent son développement religieux et en faisant aux détails une part de plus en plus grande à mesure qu'il approchait de l'ère chrétienne. On trouve donc dans la première partie un aperçu de l'évolution naturelle de la religion d'Israël, depuis le culte de Jahvé, dieu sinaïtique de la foudre, jusqu'au monothéisme, en passant par la monolâtrie. Les prophètes ont été les principaux agents de ce développement. Aux vues rationalistes sur le « prophétisme » se joignent des renseignements sur la captivité de Babylone, la restauration de Juda, le régime perse, le régime grec, les Asmonéens, les Scribes, les synagogues, les Pharisiens, Sadducéens et Esséniens, les nouvelles doctrines, l'attente messianique, les Hérodes et l'état de la Palestine au temps de Jésus. M. Réville se tient à l'écart des extrêmes et il accepte les idées des rationalistes modérés. En quelques points particuliers, par exemple, sur les mobiles de la politique d'Hérode le Grand, il aboutit à des conclusions nouvelles.

La deuxième partie, qui étudie les sources de l'histoire évangélique, est d'un intérêt capital. Jésus est un personnage historique. Dégagée de quelques éléments mythiques qui se sont glissés dans les traditions populaires, son histoire personnelle est racontée dans les Évangiles. Il importe donc de savoir quelle est la valeur historique des Évangiles et quels renseignements certains ils fournissent sur Jésus. La tradition orale a été le premier mode de transmission de l'histoire évangélique.

Les dires de Jésus et les péripéties de sa vie étaient confiés oralement à la mémoire des auditeurs. Pour les mieux graver, les apôtres les transmettaient en formules brèves, sentencieuses et faciles à retenir. Néanmoins, la tradition orale tomba bientôt en pleine désagrégation et déformation. On sentit alors le besoin de la fixer par écrit et de la consolider. Ces écrits sont les Évangiles canoniques. Ils se rangent en deux groupes : les trois premiers constituent un trio en grande partie homogène ; le quatrième s'en distingue d'une façon très marquée pour la chronologie, l'ordre des événements, l'enseignement et le point de vue auquel la personne de Jésus est présentée. Aux yeux de M. Réville, l'Évangile, attribué à saint Jean, n'est pas un témoin historique. Il a été écrit entre 130 et 140, plutôt vers 140 que vers 130, en Asie Mineure, probablement à Éphèse. L'auteur a refondu l'histoire évangélique, en la pliant à la théorie spéculative du Logos. Son Jésus est transfiguré systématiquement et idéalisé. Néanmoins, le quatrième Évangile reproduit quelques traits de la vie de Jésus, puisés à des sources traditionnelles. Quand les détails particuliers de sa narration ne sont pas dominés par les exigences de sa théorie du Logos, l'historien peut y chercher des éclaircissements, des compléments, quelquefois même des solutions. Pour expliquer les ressemblances si frappantes et les différences si caractéristiques des Synoptiques, M. Réville a recours à la théorie des sources. A la base des trois premiers Évangiles, il retrouve quatre documents préexistants : 1° les Logia ou discours de Jésus, écrits en hébreu par Matthieu et répartis en groupes concernant le royaume de Dieu ; 2° le Proto-Marc, ou histoire anecdotique, commençant au baptême de Jésus ; 3° un écrit d'origine inconnue, que reproduit saint Luc, notamment IX, 51-XVIII, 14 ; 4° la tradition orale qui se perpétuait et dont quelques fragments ont été fixés par l'écriture. Les trois premiers Évangiles actuels ont diversement combiné ces sources. L'Évangile de saint Matthieu a inséré dans le récit du Proto-Marc les Logia qu'il connaissait d'après une version grecque ; il y a joint quelques notices particulières légendaires. L'Évangile de saint Marc n'est qu'une édition un peu retouchée du Proto-Marc. Luc a les Logia sous une forme brisée et disséminée et moins complètement que Matthieu, les récits du Proto-Marc et l'écrit inconnu, déjà mentionné. Les trois Synoptiques ont paru dans les dernières années du Ier siècle et dans les premières du IIe, dans l'intervalle qui va de la fin du règne de Domitien au commencement de Trajan. Le Proto-Marc a été écrit très peu d'années après la destruction du temple et de Jérusalem, de 70 à 75. Le texte primitif des Logia a dû être écrit avant 70. Sauf quelques détails légendaires, les Synoptiques décrivent un Jésus réel et plein de vie concrète. C'est donc avec les données des Synoptiques que M. Réville a cherché à reconstituer l'histoire réelle de Jésus. Il l'a divisée en cinq parties : 1° Préliminaires de l'histoire évangélique ;

2° l'Évangile en Galilée ; 3° le Messie ; 4° la Passion ; 5° la Résurrection. Bornons-nous à signaler la méthode suivie et les principaux résultats. La méthode se réduit à la discussion critique des sources. Les actes et les paroles du Sauveur ont été racontés longtemps avant d'être écrits : la tradition les avait déjà embellis ou modifiés, quand ils ont été consignés dans les premiers documents. Les derniers rédacteurs ont arrangé les sources d'après une tendance propre, dans un but particulier et pour se mettre en conformité d'idées avec leurs lecteurs. Matthieu est un judéo-chrétien de la fraction libérale, universaliste en principe ; il rassemble les dires de Jésus dans un ordre logique, sans souci chronologique, en vue de sa thèse. Le récit de Marc est une rapide succession d'actes et d'enseignements, destinés à montrer le pouvoir surnaturel de Jésus, sans arrière-pensée de dogme et de controverse. Luc est universaliste et neutre, quoiqu'en plusieurs endroits il représente les idées du milieu ébionitique. Cela étant, l'historien donnera la préférence à Marc. Par suite, les récits de l'enfance que Marc ne connaît pas sont des légendes d'un grand charme esthétique, mais sans valeur historique. Sauf de rares traits, la vie historique de Jésus commence à son baptême. La trame en sera demandée au Proto-Marc. Or, le contenu du Proto-Marc comprendrait les récits communs aux Synoptiques, dégagés de quelques traits mythiques. La doctrine sera extraite des Logia de Matthieu et concernera la bonne nouvelle du royaume de Dieu : sentiment religieux, pur de formes extérieures, consistant surtout dans les dispositions morales et rattachant l'homme à Dieu. Jésus se regardait lui-même simplement comme un prophète. Ce n'est que peu à peu qu'il se fit à l'idée qu'il était le Messie attendu, non pas un Messie temporel, mais un prédicateur de la vérité, un réformateur de la tradition, un rénovateur des consciences. Il est le Fils de l'homme, un simple prophète, serviteur de Dieu, mais aussi la personnification de l'homme idéal que Dieu a destiné à dominer le monde entier, à être le roi de la création.

On peut reconstituer l'histoire de Jésus sans y reconnaître de miracles. Jésus ne nie pas le miracle, mais il ne l'aime pas et ne cherche pas à en faire le fondement de sa religion. Le plus grand nombre des miracles qui lui sont attribués sont des guérisons et l'expulsion des démons. Ils s'expliquent suffisamment par l'influence morale que produisait sur des agités et des névrosés une personne telle que Jésus. Personne n'a constaté que le soulagement a persévéré, qu'il n'a pas été passager et que le mal ne revenait plus. Les témoins oculaires ont vu des miracles là où il n'y en avait point ; leur enthousiasme religieux a transfiguré les faits. On peut constater encore aujourd'hui, dans les récits parallèles, l'amplification graduelle du merveilleux. D'autres miracles, comme la multiplication des pains, pourraient bien n'être en tout ou en partie que la transformation d'un enseignement symbolique en actes religieux.

D'autres enfin, comme la marche sur les eaux et la transfiguration, ressemblent beaucoup à des visions dues à l'enthousiasme d'esprits ardents, peu cultivés, poètes pourtant à leur manière. Les prédictions attribuées à Jésus sont des vues rétrospectives. Ses disciples ont pensé que le Messie avait dû prévoir et prédire sa mort et sa résurrection. La prédiction de la proximité de la fin du monde est une illusion et une erreur de Jésus. Les disciples ont cru à la réalité de la résurrection de leur maître. La raison moderne, qui ne peut accepter leur croyance, est en mesure de l'expliquer. Cette croyance a pour point de départ la question du tombeau vide. Si on met de côté l'histoirette de la garde romaine, placée autour du sépulcre, il ne reste plus qu'à conjecturer que les Juifs avaient enlevé le corps du Crucifié. Cette disparition du cadavre excita les imaginations. Des femmes crurent avoir vu Jésus vivant : les disciples, d'abord incrédules, partagèrent la conviction et revirent dans des extases le maître qu'ils pleuraient. La foi en la résurrection corporelle de Jésus était établie.

En fin de compte, M. Réville nous a donné une reconstitution arbitraire de la vie de Jésus. Il a écarté, pour des raisons insuffisantes, le quatrième Évangile ; il a fait un triage systématique des sources qu'il daignait consulter. Quand les documents faisaient défaut, il a eu recours à la conjecture. Il a, en particulier, tracé une esquisse de la vie cachée de Jésus et présenté le développement graduel de sa conscience religieuse, en prolongeant en arrière les lignes de la vie publique. Le procédé peut être légitime ; mais il est d'un emploi délicat et difficile ; il a abouti ici à exprimer les idées personnelles de l'historien plutôt que la réalité historique. Dans l'ensemble, M. Réville n'a réussi qu'à publier un nouveau et brillant roman sur *Jésus de Nazareth*.

8. — Si Jésus n'a pas été le Fils de Dieu, s'il faut le considérer seulement comme un prophète qui a prêché une religion et une morale nouvelles, on peut se demander s'il a pu se tromper et s'il s'est trompé. Tout en reconnaissant encore la divinité de Jésus, quelques théologiens protestants se posent la même question. M. Schwartzkopff vient de lui donner une réponse affirmative dans sa brochure : *Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube*. C'est une réplique aux théologiens et notamment à Zöckler, qui ont réfuté une brochure précédente du professeur de Wernigerode. L'infaillibilité absolue de Jésus-Christ est une conséquence nécessaire de sa divinité. Pour la rejeter, M. Schwartzkopff est obligé de se faire une idée nouvelle de l'incarnation. Renouvelant d'une certaine manière les erreurs de Nestorius, il n'admet pas en Jésus l'existence des deux natures, divine et humaine, comme l'entendaient les anciens théologiens. Leur explication entraînerait l'existence de deux personnes en Jésus. Pour lui, Jésus est véritablement homme ; il n'est pourtant pas un pur homme et sa personnalité est un

mystère. C'est, autant qu'on peut le dire, un homme dont la divinité a pénétré pleinement l'être humain : il n'a pas avec Dieu identité d'être, mais seulement communauté d'être. Quoi qu'il en soit, puisqu'il est vraiment homme, il doit pouvoir se tromper. La possibilité d'erreur n'est pas sans doute un principe constitutif de l'humanité ; elle en est une conséquence psychologique. Non seulement Jésus a pu errer, mais il a erré réellement. Ses erreurs possibles et réelles ne nuisent pas à la certitude de la foi chrétienne. Elles peuvent concerner les sciences, la géographie, l'histoire, la métaphysique, la psychologie, etc. ; qu'elles soient graves ou légères, elles n'atteignent pas l'objet essentiel de la révélation. M. Schwartzkopff a indiqué quelques erreurs de Jésus. Il s'est trompé dans la malédiction du figuier stérile, dans la signification qu'il a donnée à l'histoire de Jonas, dans l'application qu'il s'est faite du psaume CIX, en fixant la date de son second avènement à la génération de ses contemporains. Ces erreurs historiques et non pas religieuses ne changent rien à la personne du Sauveur ni à son origine. L'infaillibilité de Jésus n'existe qu'en ce qui a rapport à sa mission et à la révélation. Dans les questions religieuses et morales, elle repose sur sa conscience : comme prophète, Jésus ne mentait pas et n'induisait personne en erreur. La christologie de M. Schwartzkopff est fausse : fausses sont les conséquences qu'il en déduit. Les théologiens catholiques prouvent facilement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme tout ensemble, est la vérité absolue : bien interprétés par nos exégètes, les passages incriminés de l'Évangile sont exempts d'erreurs.

9. — M. Padovani poursuit son commentaire classique des épîtres de saint Paul. Dans le volume : *In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos*, comme dans les volumes précédents, il fait précéder chaque épître d'une courte introduction, dans laquelle il résume en quelques pages les questions critiques particulières. Le commentaire est à la fois littéral et théologique. Le sens de la lettre est clairement mis en lumière par le recours au texte grec, quand il en est besoin ; la connexion des phrases et l'enchaînement des idées sont bien marqués. Les conséquences dogmatiques des affirmations de l'Apôtre sont indiquées par des citations d'Estius, de Franzelin et de Mazzella. Un soin spécial a été donné à l'interprétation de l'épître aux Hébreux. E. MANGENOT.

SCIENCES BIOLOGIQUES

1. *La Défense de l'Europe contre la peste et la Conférence de Venise de 1897*, par le prof. PROUST. Paris, Masson, 1897, in-8 de [illegible] p. avec fig. et cartes, [illegible] fr. — 2. *Les Injections massives de solution saline dans l'infection*, par le Dr H. ÉTABLE. Paris, Soc. d'édit. scient., 1897, in-8 de 120 p., 4 fr. — 3. *Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose*, par le Dr GOSSELIN. Paris, Belin, 1897, gr. in-8 de 84 p. — 4. *Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards*, par le Dr R. PARMEN-

[illegible]. Paris, Jouve, 1897, gr. in-8 de 60 p. — 5. *Essai sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate*, par le Dr Taumet. Ibid., 1896, in-8 de 84 p. — 6. *Le Purpura. Sa pathogénie*, par le Dr Eug. Arnaud. Paris, St-Imbert, 1897, gr. in-8 de 136 p., 4 fr. — 7. *Étude sur l'arsenicisme*, par le Dr G. Bricaud. Ibid., 1897, gr. in-8 de 248 p., 8 fr. — 8. *Étude médicale sur les ouvriers des houillères (anthracose et tuberculose)*, par le Dr Oberthür. Rennes, Oberthür, 1897, gr. in-8 de 195 p. avec tableaux, dessins et pl. — 9. *Cure marine de la phtisie pulmonaire*, par le Dr Lalesque. Paris, Masson, 1897, gr. in-8 de 332 p., avec planches, dessins, tableaux, 6 fr. — 10. *La Cure d'altitude*, par le Dr P. Regnard. Ibid., 1897, petit in-4 de 435 p. avec 29 pl. et 110 fig., 15 fr. — 11. *Les Artérites, leur rôle en pathologie*, par le Dr Brault. Paris, Masson; Gauthier-Villars, petit in-8 de 175 p., 2 fr. 50. — 12. *Artérites et scléroses*, par le même. Ibid., 1897, petit in-8 de 166 p., 2 fr. 50. — 13. *Morphinomanie et morphinisme*, par le Dr P. Rodet. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 330 p. cart. à l'angl., 4 fr. — 14. *Genèse et nature de l'hystérie*, par le Dr P. Sollier. Ibid., 1897, 2 vol. gr. in-8 de v-525 et 335 p., 20 fr. — 15. *Les Criminels de l'art et dans la littérature*, par Enrico Ferri. Trad. de l'italien par E. Laurent. Ibid., 1897, in-18 de 180 p., 2 fr. 50. — 16. *Psycho-physiologie du génie et du talent*, par Max Nordau. Trad. par A. Dietrich. Ibid., 1897, in-8 de 170 p., 2 fr. 50. — 17. *L'Évolution régressive en biologie et en sociologie*, par Jean Demoor, Jean Massart, Émile Vandervelde. Paris, Alcan, 1897, in-8 cartonné de 324 p. avec fig., 6 fr. — 18. *Introduction à la médecine de l'esprit*, par le Dr M. de Fleury. Ibid., 1897, in-8 de x-475 p., 7 fr. 50. — 19. *Le Médecin*, par le Dr Guardia. Paris, Pedone, 1897, in-18 de 250 p., 3 fr. 50. — 20. *Le Monde et la science*, par Saint-Georges Mivart. Trad. de l'anglais par J. Segond. Paris, Lethielleux, 1897, in-12 de 570 p., 3 fr. 50. — 21. *La Fatigue et l'entraînement physique*, par le Dr Ph. Tissié. Paris, Alcan, 1897, in-18 de xvi-340 p. avec grav., cartonné, 4 fr. — 22. *Le Suicide. Étude de sociologie*, par Em. Durkheim. Ibid., 1897, in-8 de xii-430 p., 7 fr. 50. — 23. *Crime and criminals*, par Sanderson Christison. Chicago, Keaner Comp., 1897, in-12 carré de 118 p. avec fig. et portraits, cartonné. — 24. *La Science et les faits surnaturels contemporains*, par le P. Lescœur (de l'Oratoire). Paris, Roger et Chernoviz, 1897, in-8 de 200 p., 1 fr. 50. — 25. *Névroses et possessions diaboliques*, par le Dr Ch. Hélot. Paris, Bloud et Barral, 1897, in-8 de 550 p., 6 fr. — 26. *Hypnotisme et religion*, par le Dr F. Regnault. Paris, Reinwald, 1897, in-16 de viii-315 p. avec dessins, 3 fr. 50. — 27. *Les États profonds de l'hypnose*, par A. de Rochas. Paris, Chamuel, 1896, in-8 de 120 p., 2 fr. 50. — 28. *L'Extériorisation de la sensibilité* (*Étude expérimentale et historique*), par le même. 2e édit. Ibid., 1895, gr. in-8 de 258 p. avec pl., 7 fr. 50. — 29. *L'Extériorisation de la motricité* (*recueil d'expériences et d'observations*), par le même. 4e édit. Ibid., 1896, gr. in-8 de 480 p. avec pl. et fig., 8 fr. — 30. *Les Effluves odiques*, conf. faites en 1866 par le baron de Reichenbach, avec *Notice hist. sur les effets mécaniques de l'od*, par A. de Rochas. Paris, Flammarion, 1897, gr. in-8 de 190 p. avec fig., 6 fr. — 31. *L'Ame humaine; ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique*, par le Dr Hipp. Baraduc. Paris, G. Carré, 1896, in-8 de 300 p. avec pl. et fig., 7 fr. 50. — 32. *La Force courbe cosmique* (*méthode de radiographie humaine*), par le même. Paris, Ollendorff, 1897, in-8 de 50 p. avec fig. et pl. — 33. *Introduction au spiritualisme expérimental*, par Falconer. Trad. par Descormiers. Paris, Leymarie, 1896, in-8 de 39 p. — 34. *Animisme et spiritisme* (*Essai d'examen critique des phénomènes médiumniques. Réponse à M. de Hartmann*), par Alexandre Aksakof. Trad. du russe par Berthold Sandow. Paris, Leymarie, 1897, in-8 de 640 p. avec portrait et pl. — 35. *Les Miracles et le moderne spiritualisme*, par Sir A.-R. Wallace. Trad. de l'anglais. Paris, Libr. des sciences psychologiques, in-8 de 382 p. avec portrait. — 36. *Bulletin de la Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux*. T. XVII. Bordeaux, impr. Gounouilhou, 1896, gr. in-8 de 400 p. avec fig.

1. — Si les civilisations européennes avaient à faire valoir leur suprématie vis-à-vis des autres, elles trouveraient un argument de haute valeur dans les progrès qu'elles ont fait faire à l'hygiène publique et surtout dans les résultats qu'elles ont obtenus par la détermination des règles de l'hygiène internationale et par l'application de ces règles à no-

tre vieux continent. Le livre de M. Proust montre ce qu'on a décidé et ce qu'on a obtenu de ces règles appliquées à la prophylaxie de la peste. Les travaux de la conférence de Venise de 1897 y sont exposés de façon à faire comprendre comment on peut réaliser *la Défense de l'Europe contre la peste*, au moyen de mesures à prendre en Égypte, dans la Méditerranée et en Europe, mesures sévères sans doute, mais bien plus faciles à accepter que les errements anciens et largement conciliables avec les intérêts du commerce et de la navigation. On trouve là le récit des luttes que les représentants de la France, constitués en même temps les défenseurs de la santé publique et des progrès de la science, eurent à affronter en face des intérêts peu tolérants de l'Angleterre et de la routine insouciante de la Turquie. La discussion eut là ses heures d'animation et de tiraillements délicats. Les documents sur lesquels se sont appuyés nos représentants figurent dans cet ouvrage ; et au premier rang parmi eux, l'histoire monographique de la peste, de ses épidémies et de sa prophylaxie internationale. Les origines et le berceau de la peste, ses modes de transmission, les points critiques où l'on peut la saisir et les moyens de lui barrer le passage, soit à son point de départ, soit, en cas de surprise, à ses points d'arrivée en Europe : tels sont les sujets traités dans ce volume, sans oublier les données que la bactériologie a introduites dans cette histoire, les pratiques de la désinfection, de la sérothérapie et de la vaccination antipestueuse (?) telle que le docteur Yersin la pratique, et non sans un grand succès, semble-t-il. L'ouvrage se termine par une riche bibliographie de la peste et des problèmes qui s'y rattachent. Des cartes et des figures éclairent cette étude.

2. — Je viens de nommer la sérothérapie : c'est une méthode de traitement simple, rationnelle et fort efficace dans bien des cas de grave intoxication et dans toute infection, quel qu'en soit d'ailleurs l'agent. Une brochure du docteur Étable sur *les Injections massives de solution saline dans l'infection*, constitue non seulement une thèse sérieusement établie, mais une monographie très opportune, même après le gros volume du docteur Cheron sur la médication hypodermique. Tandis que ces injections massives de solutions minéralisées sont restées infructueuses chez les animaux placés expérimentalement en état d'infection, ce même moyen produit au contraire, chez l'homme tombé dans ce même état, les effets les plus favorables. L'auteur donne la formule et la technique des procédés à adopter, cherche à expliquer le mode d'action de cette pratique et semble ne craindre qu'une chose : la timidité de l'opérateur rendant l'intervention insuffisante. C'est encourageant.

3. — La chlorose, qui a inspiré tant de poètes plus ou moins élégiaques, n'a pas suscité moins de travaux scientifiques. Et malgré tout, la cause en reste souvent obscure et le traitement parfois inefficace. Le docteur Gosselin adopte, pour l'interprétation de ces faits, une théorie

mixte dans laquelle les troubles nerveux et l'altération du sang ont leur part; et ce n'est pas le seul point sur lequel l'auteur adopte un sage éclectisme. Un des points intéressants de sa *Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose* gît dans l'espèce d'antagonisme que l'auteur semble admettre entre la chlorose et la tuberculose, et aussi dans le rôle qu'il attribue au repos, parmi les moyens de traitement de cette maladie.

4. — Encore une courte thèse, mais bien conduite et sur un sujet pratique, *Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards :* les maladies des reins sont fréquentes chez les vieillards, les observations recueillies par M. Parmentier ne prouvent pas seulement ce fait déjà connu; elles montrent qu'elles sont souvent obscures, latentes même, et qu'elles exposent les sujets qui en sont atteints aux accidents de l'intoxication dite urémique. Parmi ces accidents, il en est un plus important ou en tous cas plus fréquent : c'est la dyspnée. Le régime du lait est le traitement reconnu de ces accidents.

5. — De l'*Essai* du docteur Thubert *sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate*, je ne saurais dire tout le bien que je pense, et cela pour plusieurs raisons. Il a trait à un point tout spécial de la thérapeutique : l'avantage qu'il y a à remplacer par de minimes doses de sous-carbonate de soude les doses massives de bicarbonate, dans certains troubles de l'estomac, consistant surtout en une hyperacidité qu'il importe de neutraliser. Le sous-carbonate de soude, sel fortement alcalin, peut être employé pour modifier les cavités muqueuses dans lesquelles l'acescence tend à s'exagérer ou à se produire d'une façon anormale. M. Thubert rapporte des faits démonstratifs à ce sujet.

6. — Il se rencontre des malades chez lesquels le sang est altéré à ce point qu'il transsude à travers les membranes muqueuses et marque la peau de taches ecchymotiques. C'est *le Purpura*, maladie connue depuis longtemps, mais sur la nature et sur les causes de laquelle il persiste bien des problèmes. C'est qu'il y a nombre de variétés de purpura. M. Apert s'est appliqué à les réduire à quelques types cliniques : le purpura exanthématique, qui se comporte comme une fièvre éruptive; le purpura infectieux, qui marche comme une septicémie; le purpura hémorragique ou maladie de Werlhof, et des formes secondaires. Exposé lucide et méthodique d'une question fort complexe.

7. — L'étude de l'empoisonnement par l'arsenic s'est enrichie récemment de données nouvelles, et elle constitue un type parfait pour examiner l'ensemble des phénomènes de l'intoxication en général. C'est ce qu'a compris M. G. Brouardel. Le neveu du professeur de médecine légale de la Faculté de médecine ne pouvait mieux choisir sa thèse inaugurale. Son *Étude sur l'arsenicisme* repose sur les observations déjà connues et sur celles qu'il apporte à son tour à l'appui de son mémoire,

qui est presque une monographie, et de l'empoisonnement aigu et de l'intoxication chronique, par l'effet d'un quelconque des agents de la série arsenicale : car il ne s'agit pas seulement des effets connus de longue date que produit sur les voies digestives l'ingestion d'un sel arsenical, mais de tous les cas où, absorbé lentement et longtemps, comme dans certaines conditions professionnelles, l'arsenic fait au sein de l'économie des ravages beaucoup moins tapageurs, mais aussi dangereux que dissimulés. Parmi les symptômes, les manifestations cutanées de l'empoisonnement et les troubles nerveux sont la partie la plus originale de cette étude. Troubles de la sensibilité, de la motricité et de la nutrition sont soigneusement étudiés. Enfin, un chapitre encore plus neuf a trait à l'étude des localisations du poison dans l'économie, dans le foie surtout où il s'emmagasine, au grand détriment de cet organe. Même dans le cas d'une seule ingestion du poison, ses effets sont prolongés parce que son élimination est des plus lentes. Il est encore à signaler que si le foie peut accumuler le poison, ce n'est pas dans cet organe qu'il séjourne le plus longtemps, mais bien dans le système nerveux et dans les os.

8. — Ce n'est pas une thèse ordinaire que celle du docteur Oberthür, mais un mémoire plein de renseignements utiles au médecin et à l'hygiéniste, et intéressant même pour ceux-là que préoccupent les questions sociales. Dans la première partie l'auteur nous fait vivre de la vie des mineurs. Ces chapitres sont le fruit d'une expérience acquise par de nombreux voyages dans les mines de la France et même de l'étranger ; et le mineur a été étudié sur place, dans ses deux vies, celle de sous terre et celle de plein air. L'auteur montre les progrès réalisés par l'hygiène dans cette double existence, dans l'habillement et dans la nourriture, et aussi par les douches hydrothérapiques qu'on lui administre au sortir de la mine, enfin tout ce qui concerne le bien-être, l'instruction, les caisses de retraite et le service médical. Suit un résumé d'expériences sur la composition de l'air des mines, sur son humidité excessive et sur sa privation presque absolue de micro-organismes. La deuxième partie est consacrée à l'étude des maladies des voies respiratoires chez les mineurs, d'où il résulterait qu'elles ne sont pas aussi fréquentes que dans les autres professions. M. Oberthür s'attache surtout à l'examen de l'anthracose et de la tuberculose. L'anthracose, infiltration de poussières charbonneuses dans les voies aériennes et dans les ganglions bronchiques, n'est pas pour lui une maladie, parce qu'elle n'entraîne par sa présence aucune autre altération des organes que sa présence elle-même (ce qui est bien déjà quelque chose). Il accorde d'ailleurs que ces poussières ne sont pas non plus curatives, et que la mine ne saurait passer pour un sanatorium ; mais il serait porté à incriminer plutôt la grande humidité de l'atmosphère houillère. Cette *Étude médicale sur les ouvriers des houillères* est enrichie de tableaux et de planches, appuyée sur des statis-

tiques importantes et sur les opinions des médecins et des ingénieurs des mines de houille de l'Europe occidentale, sans compter les observations originales et les expériences personnelles de l'auteur.

9. — Il est plus que jamais à l'ordre du jour le traitement de la tuberculose pulmonaire, et le volume sur la *Cure marine de la phtisie pulmonaire* est tout d'actualité. Il nous donne d'ailleurs tout ce que son titre nous promet : « Faire apprécier les ressources ignorées ou méconnues du littoral atlantique; étendre en France le domaine si riche et si délaissé de la climathérapie, » telle est l'ambition du docteur Lalesque. Ambition légitime, étant donné l'importance du sujet, l'utilité du but poursuivi, l'expérience de l'auteur et la valeur des moyens qu'il a su mettre en œuvre. La première partie, consacrée à la climatologie, est illustrée de planches et hérissée de chiffres qui offrent une idée de la somme de travail et d'observations que représentent ces tableaux. Trois phénomènes météorologiques sont particulièrement mis en lumière : la stabilité thermique, la stabilité hygrométrique, encore plus importante à mon avis, et la prédominance des brises marines. La seconde partie expose l'action de ce milieu sur l'organisme : c'est la climatophysiologie. Elle conduit M. Lalesque à cette formule : il y a un climat méditerranéen tonique et excitant, et il y a un climat atlantique tonique et sédatif. Et il proteste contre l'opinion fausse qui confond toute sédation avec une débilitation, distinguant fort justement l'activité nutritive de l'activité fonctionnelle, et montrant que ce qui peut être stimulant de la première peut être en même temps modérateur de la seconde. La climathérapie forme la troisième partie de ce livre. L'auteur y rappelle, pour ce qui regarde la phtisie pulmonaire, que la cure marine, fort préconisée par les anciens, fut abandonnée par la plupart des modernes, tandis qu'on y revient beaucoup aujourd'hui. Il est vrai qu'on y revient en précisant mieux les cas auxquels cette cure peut convenir et ceux auxquels elle est indifférente ou nuisible. C'est ce que notre auteur s'est attaché à bien définir, en montrant qu'il faut savoir discerner d'une part les formes de phtisie auxquelles l'on a affaire et, d'autre part, les divers éléments que réunit l'action de la cure marine. Rien n'est à négliger, en effet, dans cette analyse, et l'influence des cultures de pins autour d'Arcachon joue dans l'atmosphère de ce séjour un rôle important, sérieusement justifié par les données qui permettent d'établir son action tout à la fois prophylactique et curative. Ce qui permet à l'auteur de conclure que la mer vaut la montagne.

10. — Sans sortir des cures hygiéniques, nous rencontrons un ouvrage d'aspect gracieux et sérieux à la fois, d'un volume qui ressemble à un ouvrage de salon, par son aspect, par ses planches, par sa belle justification, et qui, par son objet et par la façon sévère dont il est traité, a tout le caractère d'un livre de science. Les planches et les figures nous

conduisent avec le texte sur les plus hauts sommets connus de notre globe et surtout de notre Europe, et, dans cette saison de voyages, on n'en saurait faire de plus facile et de plus instructif, sinon de plus pittoresque. Les cures hygiéniques, dit avec assez de justesse M. le docteur Regnard, ont remplacé la polypharmacie dans la médecine. Or, *la Cure d'altitude* est, avec la cure marine, un des moyens les plus puissants que nous possédions pour nous tenir en état de défense armée contre l'envahissement des microbes, que l'auteur appelle des schizophytes. C'est l'objet de ce livre. La première partie est un aperçu de la climatologie des montagnes, et l'auteur y insiste sur un fait curieux : la rareté des microbes dans les altitudes, même très habitées. La seconde est l'étude, faite au laboratoire, de l'action physiologique de l'atmosphère et de la raréfaction de l'air. Le mal des montagnes est pour l'auteur l'occasion d'une étude intéressante, appuyée sur les observations et les expériences de P. Bert et de Jourdanet. Enfin une troisième partie est consacrée aux diverses stations où se pratique dès aujourd'hui la cure d'altitude que l'auteur appelle encore hypsiatrie. M. Regnard proclame qu'il doit beaucoup à la montagne, et que son but serait moins encore un but d'études qu'un acte de propagande en faveur de ces stations sanitaires, si puissantes dans leurs effets curatifs, et encore peu connues et peu fréquentées. Sur ces hauteurs, en effet, que rencontre-t-on? dit-il. Des milliers d'Allemands, d'Anglais et d'Américains et à peine quelques Français. L'enthousiasme de l'auteur l'a peut-être quelque peu entraîné parfois; mais comment l'en blâmer si sa cause est juste et si elle est savamment plaidée?

11-12. — Nous trouvons dans l'*Encyclopédie scientifique des aide-mémoire* deux petits volumes qui se recommandent par leur sujet et par le nom de leur auteur. M. le docteur Brault, auquel des travaux spéciaux ont acquis une haute compétence dans l'étude de l'anatomie pathologique, était mieux que quiconque qualifié pour nous dire ce qu'il faut penser de ces théories si connues, lesquelles, parce que les artères distribuent le sang dans toute l'économie, en concluent que ce sont elles aussi qui répandent partout ces lésions à généralisation facile, telle que la sclérose, par exemple. Les chapitres des causes de *l'Artérite* et de sa pathogénie sont très méthodiquement résumés. C'est que cette pathogénie explique comment se distribuent et se répartissent les altérations de structure dans l'épaisseur des parois artérielles. Quelles que soient d'ailleurs ces altérations, toutes peuvent avoir pour résultat l'oblitération du vaisseau ou sa rupture. Or, l'oblitération, à condition qu'elle soit complète et permanente, c'est la mortification fatale des organes en rapport avec le vaisseau oblitéré et irrigués par lui avant son oblitération. Mais incomplète ou passagère, l'oblitération n'entraîne guère de troubles nutritifs sérieux, et n'occasionnerait pas de scléroses des organes. Dans

trois chapitres successifs, l'auteur s'attache à prouver qu'il n'y a pas de relation entre les artérites, d'une part, et les inflammations aiguës, les inflammations nodulaires et les inflammations chroniques, d'autre part. Je ne saurais contester ces conclusions, appuyées sur les données solides de l'anatomie pathologique ; mais, comme le dit l'auteur, les questions de pathogénie impliquent une part faite à l'interprétation, et sur laquelle la discussion est toujours ouverte.

13. — En présence des progrès que ne cesse de faire l'abus de la morphine, l'Académie de médecine avait mis au concours la question de la *Morphinomanie*. Le mémoire qui lui fut adressé sur ce sujet par M. le docteur Rodet fut couronné par elle (prix Fabret). C'est ce mémoire que l'auteur publie aujourd'hui. Il ne s'est pas borné à peindre le morphinomane, mais il a analysé soigneusement les faits qui se rattachent à l'intoxication morphinique, comme conditions prédisposantes, comme mœurs ou habitudes des intoxiqués, comme signes de leur intoxication, comme moyens de les traiter et de les guérir. Parmi les points les plus curieux à relever dans ce travail, signalons les cas de morphinomanie à deux, les chiffres indiquant la propagation de ce singulier mal, et la théorie de la cure par l'abstinence brusque et radicale. Ne sont pas moins intéressants les chapitres consacrés aux intoxications mixtes de la morphine avec l'alcool ou avec la cocaïne, etc. L'étude médico-légale de cette intoxication prête à des questions délicates et à des problèmes compliqués. Le chapitre du traitement comprend les diverses méthodes employées à cet effet, et les indications qui leur correspondent. Enfin un riche index bibliographique, comprenant quantité de publications françaises et étrangères, permet de juger de l'état actuel de la science sur ce sujet. Ce tableau n'occupe pas moins de trente-huit pages ; l'auteur y a ajouté les titres de six publications littéraires, de Claretie, de Daudet entre autres, dans lesquelles le morphinisme a été plus ou moins décrit.

14. — Avec toutes les productions médicales qu'a provoquées l'étude de l'hystérie, on ferait une belle bibliothèque, que notre époque aurait largement dotée. *Genèse et nature de l'hystérie*, du docteur Sollier, y figurerait avec honneur. L'hystérie, nous dit-il, a été trop exclusivement transportée dans le domaine de la psychologie par les derniers auteurs qui s'en sont occupés ; et les psychologues, entraînés par la tendance actuelle qui les conduit à ramener tous les processus au mouvement, ont trop laissé de côté la sensibilité, dont l'importance est cependant primordiale pour l'étude de la psychologie prise du point de vue de la physiologie, et dont les troubles sont cependant bien à la racine et dans les fondements de l'hystérie. Loin de faire double emploi avec les traités antérieurs, cet ouvrage est plein d'originalité ; et bien que j'aie des réserves à émettre sur quelques points, j'y ai trouvé les données les plus intéressantes, l'analyse la plus perspicace, jointes aux vues générales les plus

fécondes et dont plus d'un psychologue pourra faire son profit. Et cependant M. Sollier se défend de tirer aujourd'hui de ses observations des applications théoriques ou même pratiques. Il a principalement eu en vue de ramener la question sur le terrain de la clinique et de la physiologie cérébrale, quitte à l'en faire sortir plus tard à son tour et à sa façon. C'est ainsi qu'il a cherché à établir la nature du trouble primordial en quoi consiste la maladie hystérique, lequel trouble serait lié à un épuisement nerveux, mais consisterait en une sorte de sommeil ou plutôt de somnambulisme qu'il appelle le vigilambulisme, bien que ce ne soit ni le sommeil ni la veille. Le premier volume contient l'exposé des faits et des doctrines; on y trouve une fine observation des phénomènes qui précèdent et accompagnent le réveil de la sensibilité dans les points où elle avait disparu, du fait de la maladie, soit du côté des membres, soit du côté des viscères, soit même du côté du cerveau. L'auteur sépare ensuite les accidents somatiques des accidents mentaux, ce qui justifie la distinction de deux formes correspondant à ces deux classes d'accidents dans l'évolution de la maladie, et peut conduire à expliquer les prétendus dédoublements de la personnalité. Enfin, après avoir donné son interprétation des stigmates de l'hystérie, il résume la conception générale que l'on peut se faire de la nature de cette maladie. L'hystérie est un trouble physique, fonctionnel du cerveau, consistant dans un engourdissement ou un sommeil, partiel ou général, des centres cérébraux.... Les hystériques confirmés ne sont que des vigilambules. Telle est à peu près la définition par laquelle se termine un ouvrage fait pour intéresser les penseurs et les psychologues autant que les médecins, aujourd'hui que tout le monde parle de l'hystérie avec plus ou moins de compétence.

15. — C'est un professeur, député au parlement italien, mais c'est surtout un élève hier, un émule aujourd'hui de Lombroso, en tout cas un partisan des doctrines de l'école italienne d'anthropologie criminelle, M. Enrico Ferri, qui, ayant traité en conférence à Pise : *Des Criminels dans l'art et dans la littérature*, fait de ce sujet un petit volume intéressant et tout d'actualité. L'art semble avoir devancé l'école philosophique qui a substitué l'étude du criminel à celle du crime. Le drame passionnel et le roman se sont dès longtemps appliqués à peindre le criminel; l'intuition artistique, aidée par la puissance de l'observation, a su donner à certains mouvements des attitudes longtemps discutées par les écoles et reconnues exactes par les instantanés photographiques; elle a su de même devancer les données de l'anthropologie criminelle. Les arts décoratifs, le drame avec ses crimes de sang, le roman lui-même, ont fourni des types de criminels achevés. Les maîtres à citer sont : Shakespeare, Schiller, Victor Hugo, Coppée, d'Annunzio, Ibsen, Tolstoï, Dostoïewsky, Bourget, Zola et Gaboriau; l'art septentrional paraît avoir eu sur ce point les meilleures inspirations.

16. — M. Max Nordau, bien connu chez nous depuis sa *Dégénérescence* et ses *Paradoxes psychologiques et sociologiques*, publie aujourd'hui une étude faite pour arrêter l'attention du psychologue : *Psychophysiologie du génie et du talent*. Ce n'est pas sans curiosité que j'ai ouvert ce livre, comptant qu'un aussi puissant observateur et un aussi fin analyste ne pouvait manquer d'apporter quelque lumière à la solution d'un problème aussi délicat que celui qui a trait à la distinction et à l'étude du talent et du génie, si souvent confondus. Et je recommande aux méditations de qui de droit la formule qu'il propose à ce sujet : Le génie repose sur un développement organique primitivement supérieur ; le talent, sur un plein déploiement acquis par l'application de l'exercice de dispositions naturelles que possède, d'ailleurs, la majorité sinon la totalité des hommes. Le talent n'est même pas le privilège de l'humanité, et la culture des centres cérébraux des animaux peut aussi le produire. Le génie, au contraire, est purement humain ; ce sont les centres supérieurs du système nerveux, et en particulier ceux qui collaborent au jugement et à la volonté (et pourquoi pas du sentiment?), qui sont susceptibles de produire les manifestations du génie. Le génie dans l'art, le génie pictural, par exemple, ne dépend pas seulement des hautes qualités du sens de la couleur ; il y faut en plus une aptitude à distinguer et ce que l'œil voit et ce que comprend l'intelligence, et aussi une puissante faculté d'interprétation et de reproduction du sujet ainsi compris. Il y a des génies qui sont des dompteurs de la matière, des dompteurs de la pensée et des dompteurs d'hommes. Majorité et minorité : tel est le titre de l'introduction dans laquelle l'auteur oppose les raisons biologiques de la banalité à celles de l'originalité.

17. — C'est une tendance avérée des sociologues de notre époque de chercher dans les phénomènes et dans les lois de l'histoire naturelle et de la biologie des analogies qui, en permettant de rapprocher la sociologie et la biologie, permettent aussi d'appliquer à l'une les lois reconnues bonnes pour l'autre. Cela demande toutefois une certaine sévérité dans l'appréciation des faits et une grande réserve dans les interprétations auxquelles ils prêtent. Les trois professeurs qui se sont réunis pour écrire un volume sur *l'Évolution régressive en biologie et en sociologie* ont suivi la tendance que je viens de dire, sans oublier les réserves que j'ai ajoutées. L'évolution régressive, c'est le progrès à rebours, c'est, dans les organes vivants, l'atrophie, la dégénérescence, et dans les groupes sociaux, l'altération et la disparition des institutions dont ils ont vécu. Les sociétés, comme les organismes, reconnaissent une mobilité de constitution dont les résultantes sont dues au concours de deux principaux facteurs : la ressemblance et l'adaptation. Ces études ont été poursuivies à l'Institut des sciences sociales de Bruxelles, et, comme le remarque la préface, s'il est vrai que les sciences naturelles ont beaucoup à donner aux

sciences sociales, il n'est pas moins vrai qu'il faut se méfier des assimilations exagérées et hâtives en une telle matière.

18. — « Puisque les religions, en ces heures de trouble, n'étendent plus leurs bras assez loin ; puisque d'ailleurs chacun est mauvais juge de ses actes, et bien souvent inapte à se conduire ; puisque personne ne dit mot et n'offre de venir efficacement au secours de tous les malheureux qui méritent mieux que leur sort...., la science, modestement (?), avec le sentiment très net de sa faiblesse et des moyens pauvres et détournés dont elle dispose pour atteindre jusqu'au moral, la science se propose et demande à intervenir, en s'excusant de tant d'audace : J'ai quelque chose à vous donner, quelque chose de bien restreint, de bien relatif et de bien terre à terre, mais quelque chose cependant ; et comme, hier encore, vous n'aviez rien, on pourrait toujours essayer !.... » Le point d'exclamation est dans le texte. Et bien que cette citation résume l'esprit de l'*Introduction à la médecine de l'esprit*, on y trouve bien autre chose encore. Dans la première partie, le docteur de Fleury passe en revue les principales idées générales développées par les médecins de notre âge, relativement aux maladies du système nerveux. Les rapports de la science avec la justice, avec les lettres et la critique d'art, avec la psychologie notamment, sont exposés en trois chapitres qui résument très nettement l'enseignement de la Salpêtrière et les problèmes que cet enseignement a provoqués. Dans la seconde partie, l'auteur s'est efforcé de tracer de la paresse et de son traitement, de la tristesse et de son traitement, de la colère et de son traitement, de la médecine des passions. Un chapitre sur la morale moderne, auquel j'ai emprunté la citation ci-dessus, termine ce livre de vulgarisation intéressant, que l'auteur a su rendre facile à lire, malgré la difficulté inhérente au sujet, mais qu'il ne convient pas de mettre entre toutes les mains.

19. — Le petit livre de M. le docteur Guardia sur *le Médecin* examine successivement l'art, la profession et la doctrine. C'est du moins le plan qu'il s'est proposé de suivre ; mais à force de considérer le médecin, non comme un être impersonnel, et abstraction faite de toute autre chose, l'auteur, s'étant appliqué à le voir dans son milieu, y a réussi à ce point que, le plus souvent, c'est le milieu, le milieu scientifique, le milieu philosophique, le milieu social, le milieu historique même qui passe au premier plan et nous dérobe le sujet lui-même. Nul plus que l'auteur de *la Médecine à travers les âges* ne pouvait envisager ainsi et mieux poursuivre cette étude ; mais on se tromperait si l'on y cherchait un travail didactique et méthodiquement exposé. C'est une œuvre critique, dont M. Guardia se défend d'être un satirique, car il sait bien lui-même qu'il procède par boutades et par escarmouches, plus que par une sévère discussion. Il souhaite, dit-il, des lecteurs éclairés, curieux et capables de lire entre les lignes, car il ne fait entendre qu'une partie de

ce qu'il semble vouloir dire, mais touche à une foule de questions et de problèmes de science, de déontologie professionnelle et de doctrine. Toutefois le point de vue historique est celui qui domine cet ensemble ; de sorte que le livre, qui s'attaque à une foule de questions actuelles, est encore plus une revue de l'historique de ces questions qu'une étude de leur actualité. Malheureusement le pessimisme y domine et sa philosophie est celle du sceptique.

20. — J'ai présenté récemment ici un ouvrage de M. Saint-Georges Mivart sur *l'Homme ;* celui qui m'arrête aujourd'hui est la suite de ce dernier, pour ainsi dire. *Le Monde et la science* est une œuvre méthodique par excellence et synthétique, embrassant la nature inorganique, la nature organique ou vivante, les fonctions nutritives et les fonctions animales ou de relation externe; puis après un chapitre consacré à la nature et un à la cause première, un dernier chapitre tout d'actualité traite de l'évolution. Impossible de suivre l'auteur dans la série de ces chapitres, où toutes les questions philosophiques relatives à l'origine des choses sont abordées, l'observation à la main, et jugées rationnellement de la façon la plus hardie et la plus pondérée en même temps. Toute la partie consacrée à la nature, par exemple (chap. VI), et qui touche aux questions de philosophie mécanique, à la théorie atomistique du monde et à la théorie mécanique des forces, qui traite de l'énergie et de la matière, de la physiologie et de la psychologie, est un résumé largement conçu et comme une condensation puissamment effectuée d'un aussi vaste ensemble. Je passe sur le chapitre VII consacré à la cause première et tout inspiré par la philosophie la plus spiritualiste et par une élévation d'idées qui n'enlève rien à leur solidité; et je reviens sur le chapitre de l'évolution (chap. VIII), tout à fait remarquable en ce qu'il trace dans l'œuvre de Darwin la part de l'observation qu'il convient d'admettre et celle de l'interprétation, laquelle réclame une sélection. Et de cette sélection, l'évolution des espèces sort transformée et apparaît comme une forme de la création elle-même.

21. — Après les livres de Mosso et du docteur Lagrange sur la fatigue et sur les exercices physiques, le docteur Tissié nous en offre un autre sur ce même sujet; et quand je dis un autre, j'entends que c'est en effet une étude toute différente et originale. L'auteur a montré quelle part il sait faire dans ces études à l'élément psychique, que celui-ci agisse comme cause, ou comme subissant les effets du surmenage. « Notre race française, dit-il pittoresquement, est faite de caoutchouc et d'acier, comme la bicyclette, peut-être avec plus de caoutchouc que d'acier, car elle témoigne plutôt encore d'élasticité que de persistance dans l'action. » Il divise donc les sujets, selon le tempérament de leur volonté, en trois classes : les passifs qui n'en ont guère, les affectifs qui en ont par intervalles et à l'occasion, les affirmatifs qui ont une forte

volonté. — C'est dans l'émission nerveuse exagérée qu'il trouve la principale cause pathologique de l'entraînement intensif, soit chez les sujets sains, soit surtout chez les débiles nerveux qu'il désigne sous le nom de fatigués, supposant que leur débilité tient surtout à une sorte d'épuisement de leur potentiel nerveux. Enfin, après avoir exposé les caractères des principales méthodes de gymnastique, l'auteur décrit la sienne propre, qu'il appelle psycho-dynamique, et qui repose sur la puissance des réactions nerveuses observées dans chaque groupe d'individus. *La Fatigue et l'entraînement physique* est un livre vécu, plein d'enseignements dont l'hygiène et la psychologie peuvent tirer profit.

22. — « La sociologie est à la mode, » nous dit M. Durkheim dans la préface de son volume sur *le Suicide;* comme la biologie, avec laquelle elle présente de grandes analogies et de nombreux points de contact, elle tend à devenir fort envahissante. On lui crée des chaires, on en fait des livres. Elle avoue bien qu'elle n'en est encore qu'à « l'ère des constructions et des synthèses philosophiques, » mais elle a de grandes ambitions, notamment celle de nous donner une interprétation nouvelle du suicide et un remède efficace. Comme facteurs de ce sinistre produit qu'est le suicide, l'auteur, après avoir justement éliminé les prétendus suicides d'animaux, note la folie et l'alcoolisme, et surtout la neurasthénie, ou la grande névrose à la mode; mais ce n'est que pour montrer comment ce sont là tout au plus des causes occasionnelles et comment la cause du suicide est surtout sociale, et comment enfin il y a « un taux social de la mortalité suicide, » un rapport entre le nombre annuel des cas de suicide et le chiffre de la population. Il divise les variétés en trois grandes classes : le suicide égoïste, qui vient de ce que les hommes méconnaissent la raison d'être de la vie; le suicide altruiste, qui tient à ce que la raison leur paraît être en dehors de la vie elle-même : et enfin le suicide qu'il appelle anomique, qui vient de ce que leur activité est déréglée et de ce qu'ils en souffrent. Du reste, ce travail brille par le luxe des définitions et par la rigueur de la méthode; ce qui ne veut pas dire que tout y soit irrépréhensible. Mais on y trouve nombre de documents intéressants et de faits curieux dont les moralistes et les apologistes de la foi chrétienne peuvent faire leur profit. Par exemple, sur l'influence désastreuse que le divorce paraît avoir dans l'espèce, sinon comme cause, au moins comme signe de la désintégration (*sic*) de la famille, de ces signes qui retentissent sur leurs causes pour les aggraver. Quant aux remèdes, l'auteur ne les trouve ni dans la société politique, ni dans la société religieuse (?), ni même dans la famille. Toutes ces sociétés sont en pleine décomposition, dit-il, et incapables de jouer le rôle d'un remède efficace. Ce qu'il faut, c'est restaurer la corporation, ce groupe social que nous avons brisé bien à tort et qui peut devenir « l'instrument de notre réorganisation morale. »

23. — M. Sanderson Christison nous envoie de Chicago une plaquette, *Crime and criminals*, où sont réunis des articles publiés déjà par lui dans le *Chicago Tribune* sous ce titre : *Jail types*. Ce n'est pas seulement en Europe que s'élève le chiffre de la criminalité ; aux États-Unis, d'après les statistiques des prisonniers criminels, les crimes sont cinq fois plus nombreux qu'il y a quarante ans. Après une courte introduction à laquelle j'emprunte cette donnée, suivent des observations de délinquants divers, observations courtes, mais curieuses, parce que l'auteur sait y mettre en lumière la caractéristique qui les recommande à l'attention. A plusieurs de ces cas sont joints les portraits des sujets ainsi que des tracés relatifs aux circonvolutions cérébrales et à la configuration des oreilles. Un chapitre sur le traitement du crime termine cette promenade à travers les particularités les plus intéressantes de la criminalité.

24. — D'une série d'articles publiés dans les *Annales de philosophie chrétienne*, le P. Lescœur a fait un livre admirable d'élévation, de clarté, et cela dans une matière délicate et difficile. *La Science et les faits surnaturels contemporains* est une étude attachante par la multiplicité et par l'obscurité des problèmes qu'elle aborde. Ces problèmes, indépendamment de leur importance pratique, se rattachent aux singularités et aux merveilles les plus propres à piquer notre curiosité. Si le surnaturel nous assiège toujours, sans que la science soit parvenue à l'écarter définitivement, il ne convient pas pour cela, dit le P. Lescœur, d'en accuser « la faillite de la science, » mais c'est « la banqueroute du rationalisme » qu'il faut dire. Et cette première partie est une démonstration résumée du peu de solidité des attaques de Renan contre la sainte Écriture. Mais ce n'en est pas une réfutation, à vrai dire : l'auteur se propose surtout de montrer « que les assertions hautaines de la science rationaliste trouvent une réfutation inattendue dans tout un ensemble de faits en contradiction avec les lois de la nature.... » A l'appui de sa thèse, l'auteur passe rapidement en revue les faits les plus étranges rapportés par des auteurs dignes de foi, des savants avérés et reconnus comme tels. Il s'applique à établir, en présence de ces faits, que le miracle est tout autre chose que « l'inexpliqué, » et qu'il n'est pas plus la destruction de la science que de l'ordre naturel. Il conclut sur ce point que les forces irrégulières que manifeste le monde spirite ne pourront jamais rentrer dans les lois harmonieuses et fécondes qui gouvernent le monde. Réfutant enfin les hypothèses rationalistes au moyen desquelles Crookes, Lombroso et autres se sont efforcés d'expliquer le surnaturel spirite, il montre les tristes fruits de ces étranges pratiques : aliénation, suicide et immoralité sous ses formes les plus abjectes. Il termine en dévoilant leur origine démoniaque. Le miracle, ajoute-t-il judicieusement, tombe sous le contrôle scientifique, pour ce qui est de la conviction rationnelle et même expérimentale du fait miraculeux ; mais ce qui

échappe à tout procédé scientifique, c'est l'acte de foi surnaturelle que le miracle a pour but et souvent pour effet de provoquer.

25. — L'auteur de *Névroses et possessions diaboliques* n'est pas seulement un honnête homme, c'est encore un médecin, un médecin auquel ses loisirs ont permis une ou plutôt plusieurs enquêtes sur des faits étranges, dans lesquels il cherche consciencieusement la part qu'il faut faire à la maladie et celle qu'il convient d'attribuer à une influence démoniaque. Le livre débute par dix-sept observations relatant ces faits étranges, à propos desquels l'auteur a écrit son livre. Une seconde partie intitulée : «Jugement de la science,» passe en revue les causes d'erreur dont ces faits peuvent être l'occasion : notamment les maladies complexes ou simulées, les intoxications, les névroses, folie, hystérie, hypocondrie, épilepsie, chorée, somnambulismes divers et enfin l'hypnotisme avec ses suggestions ; il s'applique à distinguer ces différents états de ceux qu'il a en vue et dont il a rapporté l'histoire. A cette occasion, plusieurs des miracles de Lourdes sont cités et leur valeur miraculeuse est discutée et comparée aux résultats merveilleux que la suggestion a donnés à Nancy, par exemple. Ici, je ne saurais suivre M. Hélot dans toutes ses appréciations sur l'hypnotisme, pas plus que sur les procès qu'il semble faire à M. l'abbé Schneider, au R. P. de Bonniot, et qu'il ferait encore mieux sans doute au P. Coconier, en les accusant de tendance naturaliste. La troisième partie a pour sujet le jugement de l'Église. Après avoir rappelé ce que l'Église enseigne ou conseille au sujet de la tentation, de l'obsession et de la possession et des prestiges démoniaques, l'auteur résume en deux chapitres fort étudiés le diagnostic et les remèdes qui conviennent en pareille occurrence. Une si rapide analyse ne permet guère de critique. Nous dirons seulement qu'un professeur de théologie morale de Rouen apprécie en ces termes l'ouvrage du docteur Hélot : « C'est une critique scientifique des théories naturelles inventées par la science athée pour nier le surnaturel, en même temps qu'il est une exposition claire de la doctrine de l'Église. C'est le langage d'un médecin chrétien dont les études ont affermi et justifié la foi. »

26. — Tout autre est *Hypnotisme et religion* du docteur Regnault, ouvrage curieux par la quantité considérable de faits qui y sont notés, mais non par la solidité et par la rigueur du raisonnement. Tout y est confusément réuni : la sorcellerie et le culte religieux; les phénomènes hystériques et ceux de la démonomanie ; les juifs errants et les fous, les sorciers et les prêtres, les fakirs, les jansénistes et les martyrs, etc. Et ce qui n'est pas moins curieux, c'est l'étrange préface de M. Saint-Saëns, qui paraissait peu qualifié pour cela.

27. — Ces livres, ceux du docteur Hélot, du P. Lescœur et aussi ceux que j'ai déjà présentés dans des revues antérieures sur ce même sujet, m'ont engagé à rappeler ici quelques ouvrages qui y sont visés et

que ne peuvent méconnaître ceux qui s'intéressent à ces questions. Ces livres ne concluent pas dans le même sens que les auteurs ci-dessus rappelés, mais quelque erronés qu'ils soient dans leurs principes, quelques-uns du moins sont inspirés par la bonne foi, dictés par l'observation et contrôlés par la science. Commençons par ceux de M. de Rochas. M. de Rochas, qui avait publié en 1893 une étude sur *les États superficiels de l'hypnose*, l'a complétée en nous donnant, l'an passé, un autre volume sur *les États profonds de l'hypnose*. Une distinction aussi tranchée entre les divers phénomènes qui appartiennent à l'hypnotisme est faite pour encourager ceux qui se refusent à condamner en bloc et au même titre toutes les pratiques hypnotiques. Et si les lecteurs des *États profonds* ne demeurent pas convaincus qu'il s'agit là de faits naturels et innocents, il leur sera du moins difficile de condamner comme surnaturels et essentiellement nuisibles *les États superficiels*.

28-29. — Poursuivant ses études sur les mêmes matières, M. de Rochas a publié successivement deux autres volumes sur *l'Extériorisation de la sensibilité* et sur *l'Extériorisation de la motricité*. Il appelle la première une étude expérimentale et historique, et la seconde un recueil d'observations et d'expériences. Comment la sensibilité, qui est une fonction affective, peut-elle s'extérioriser? Ceci doit s'entendre en ce sens qu'il y aurait sensation possible sans contact; et cela au moyen d'effluves qui partiraient de la surface du corps et en particulier de toutes ses extrémités, pour transmettre ou recevoir des impressions sensibles. Ces effluves mêmes seraient colorés, sensibles seulement pour certains sujets doués d'une sensibilité particulière, notamment dans l'état d'hypnose. Est-ce là un phénomène purement physique, ou bien est-il propre aux organismes vivants seulement? Est-il objectif ou subjectif? Est-il réel ou n'est-ce qu'une illusion? L'auteur étudie toutes ces questions. Il y répond dans une certaine mesure. C'est pour lui un phénomène réel, plus marqué chez les êtres vivants, variable dans certaines conditions déterminées, susceptible d'être modifié dans sa direction par l'aimant et par beaucoup d'autres influences et perceptible par plusieurs sens, mais surtout par la vue. Cet effluve présente des caractères constants qui le rapprochent d'une flamme éclairante et non brûlante, et des caractères variables qui portent sur sa direction, sa dimension, son intensité et sa coloration, qui va du rouge au bleu ou au violet. Enfin, la production et la perception de l'effluve peuvent s'expliquer par nos connaissances scientifiques actuelles. A cette occasion, l'envoûtement et la sympathie sont étudiés dans deux chapitres où les théories ne sont pas moins curieuses que les faits d'observation. Avec l'extériorisation de la motricité, nous entrons dans un domaine encore plus étrange. On nous présente d'abord la grande médium de notre époque, Eusapia Paladino, puis toutes les expériences dont elle a été le mé-

dium et le résumé de toutes celles qui s'y rattachent. Les noms de Lombroso, de Crookes, de Richet et d'autres moins connus, mais notables encore, reviennent souvent dans ces pages. Nous avons le résumé des expériences de Naples en 1891 et en 1892-1893, de Rome en 1893-1894, de Varsovie à la même époque, de Carqueirane et de l'île Roubaud en 1894, de Cambridge et de l'Agnélas en 1895. M. de Rochas s'applique à établir que les faits qu'il rapporte sont bien réels et qu'ils ne sont le résultat ni de la fraude ni de la supercherie. Mais ce qui me paraît plus étrange peut-être que ces faits eux-mêmes, c'est que ces savants croient pouvoir invoquer, pour expliquer ces faits, soit les effluves dont je viens de parler, soit des influences électriques tout à fait inexpliquées et en apparence bien inexplicables, modifiées d'ailleurs par la lumière et par l'électricité connue, et qu'ils veuillent y voir la manifestation d'une force qui commence à se révéler à eux. La lecture de l'*Extériorisation de la motricité* fera plutôt penser, à mon avis, aux conclusions du P. Lescœur, cité plus haut : que ces faits, aujourd'hui établis, pourraient bien relever de tout autre chose que des forces naturelles et qu'il importe de s'en garder. Si la sensation sans contact est à la rigueur possible, parce qu'un fluide quelconque peut toujours transmettre une impression sous une forme quelconque, on ne comprend guère que la transmission du mouvement puisse se faire de même et se communiquer sans contact à toute sorte d'objets.

30. — Ces effluves et le quelque chose qui peut agir à distance, le baron de Reichenbach l'avait nommé l' « od, » et en 1866 il fit sur ce sujet, à l'Académie des sciences de Vienne, des conférences que réédite M. de Rochas, sous ce titre : *Les Effluves odiques*, en les faisant précéder d'une notice historique sur Reichenbach et son œuvre et sur les expériences dont ces phénomènes ont été récemment l'objet. C'est tout une physique nouvelle, bien que calquée sur l'ancienne dans sa majeure partie, mais une physique dont les phénomènes sont rares, difficiles à reproduire, sujets à des variations dont le déterminisme nous échappe, et par suite encore plus difficiles à contrôler.

31-32. — Ces effluves odiques, on a bien cherché à les rendre palpables et à en fixer les caractères. On a même employé dans ce but la photographie : et c'est la partie la plus originale des recherches du docteur Baraduc. Ce chercheur, qui avait déjà publié (1893) *la Force vitale. Notre corps fluidique. Sa formule biométrique*, a repris cette question, et, armé de l'appareil photographique, il a recueilli des faits réunis dans cet autre volume : *L'Âme humaine, ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique*. Ce titre fera sourire plus d'un lecteur ; il se demandera ce qu'on peut bien entendre par les mouvements et par les lumières de l'âme, si l'on ne prend plus ces expressions au figuré, mais dans leur sens propre et physique. Y aurait-

il donc un milieu autre que le milieu organique, dans lequel retentiraient les mouvements dont l'âme est le principe et qui serait capable d'être isolé et des organes et de l'âme elle-même ? — Ce serait le corps astral ou fluidique, que tendent plus ou moins à admettre tous ces auteurs que je passe ici en revue, corps dont le docteur Baraduc croit avoir saisi les manifestations. A étudier les épreuves photographiques qu'il nous présente, il est difficile de ne pas y reconnaître la trace de quelque chose ; mais ce quelque chose est-il très démonstratif ? Sont-ce bien les marques d'un fluide spécial concentré en boulettes, comme il les décrit, ou en tourbillons, comme il pense le montrer dans sa brochure : *La Force courbe cosmique ; méthode de radiographie humaine ?* Tout cela demeure incertain et demande un supplément de recherche patiente et de sévère critique.

33. — A ceux qu'effraient les gros livres, signalons la plaquette, un peu pâle mais fort condensée, publiée par M. Falconer, traduite par M. Descormiers, où sont résumées sur la conscience, les sens et la suggestion, sur l'homme et la force animique, les données que le *Spiritualisme expérimental* moderne s'efforce de mettre en lumière et de faire prévaloir.

34. — Le livre d'Aksakof, *Animisme et spiritisme*, a été provoqué par l'ouvrage où le docteur von Hartmann s'efforce de ramener aux phénomènes physiques ordinaires toutes les merveilles du spiritisme, mettant le reste sur le compte de la jonglerie ou de l'illusion. Aussi cet ouvrage offre-t-il un grand intérêt, parce que, pour soutenir sa thèse, l'auteur a réuni les principaux phénomènes et les faits les plus étranges observés dans les séances médiumnimiques. Les manifestations de sensibilité à distance ou télépathie, et de motricité sans contact, télécinésie, les simples apparitions d'objets ou de sujets absents, téléphonie, et enfin l'apparition de ces objets ou sujets se présentant avec les attributs de la corporéité, téléplastie, constituent les quatre catégories dans lesquelles se résument la plupart des phénomènes de l'animisme. L'auteur passe en revue les preuves sur lesquelles on peut s'appuyer pour établir que ces phénomènes sont bien réels et non illusoires, non imaginaires : aux manifestations par les bruits, par les signes, par la parole, il ajoute les empreintes laissées par les apparitions sur des vases remplis de poudre ou de plâtre, les moulages obtenus avec la paraffine surtout, les photographies, tous procédés qui ont permis de fixer les caractères de ces fantômes, et jusqu'aux modifications de poids qu'ils ont pu déterminer, soit directement, soit indirectement, chez le médium d'abord, et sur les objets en expérience, en y comprenant les faits de lévitation souvent reproduits. Les hypothèses sur la pénétration et l'impénétrabilité de la matière, sur les matérialisations, comme ils disent, ou espèce de condensation de la substance éthérée qui nous entoure et nous pénètre, toutes

ces données sont au moins touchées en passant par Aksakof, sans compter une discussion approfondie sur l'identité personnelle des revenants, laquelle identité, dit-il, ne saurait être prouvée d'une façon certaine. Les tendances de l'auteur sont pour un idéalisme philosophique particulier, car il conclut volontiers non à l'existence d'un monde surnaturel d'individus surnaturels, mais à celle d'un monde de perceptions transcendantales (*sic*) appartenant à une forme de conscience transcendantale elle-même....

35. — Sir Alfred Russel Wallace, savant avéré, naturaliste et explorateur, membre du bureau de la Société royale de Londres, émule de Darwin, s'est appliqué à son tour à contrôler les *Miracles du moderne spiritualisme*, qu'il regarde comme devant hâter « l'exhaussement individuel et collectif, » et comme devant conduire, « par des principes éthiques infiniment purs et généreux, » à l'harmonie sociale et au plus haut terme du progrès (?). Après la mort, l'esprit de l'homme survit en un corps fluidique doué de facultés nouvelles, et ainsi constitué, l'être passe par des transformations successives, dont la rapidité et le progrès sont proportionnels aux mérites qu'il a pu acquérir pendant sa vie physique. « Ainsi les idées de beauté et de puissance arrivent à être réalisées par la volonté, et le cosmos infini devient un champ où les plus hauts développements de l'intellect peuvent s'ouvrir à l'acquisition des connaissances illimitées. » Telle est la doctrine tout hypothétique de ce livre ; elle se fait fort d'expliquer tous les phénomènes médiumniques et spiritiques, ou tout au moins d'en donner une interprétation, en des termes que l'on pourrait d'abord prendre pour orthodoxes. L'auteur réfute les objections que font aux miracles les écoles positiviste et matérialiste. Un chapitre est consacré à l'aspect scientifique du surnaturel, un autre aux miracles dans leurs rapports avec la science moderne, un autre aux enseignements moraux qui découlent de la doctrine spiritique, que l'auteur appelle le moderne spiritualisme. En un mot, après avoir établi la réalité des phénomènes médiumniques, l'auteur les réunit au moyen d'une théorie dont le principal danger est qu'elle emprunte à la plus pure doctrine religieuse ses expressions et même quelques-unes de ses conceptions, au point de donner le change à ceux qui n'y regarderaient pas à deux fois. C'est une remarquable singerie de la vérité.

36. — La Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux est une de nos sociétés médicales de province dans lesquelles on travaille. Il en est plus d'une comme cela, mais celle-ci tient parmi elles un rang des plus honorables, ainsi qu'en témoigne le *Bulletin (1896)* que je viens de parcourir. Ce sont toutes questions bien spéciales qui se trouvent dans ce recueil, et leur ensemble ne comporte guère l'analyse. Mais il suffit d'y jeter les yeux pour se convaincre que la vie scientifique est loin d'être nulle dans les centres universitaires

de la province, et que la loi qui consacre leur autonomie n'est pas sans opportunité.

DOCTEUR A. FERRAND.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

1. *Atlas universel de géographie*, ouvrage commencé par VIVIEN DE SAINT-MARTIN et continué par FR. SCHRADER. N° 15. *France*, en six feuilles; feuille Sud-Est. N° 55. *Archipel asiatique*. N° 80. *Amérique du Sud*, feuille Est. Paris, Hachette, 2 fr. chaque carte. — 2. *Album géographique*, par MARCEL DUBOIS et CAMILLE GUY. Paris, Colin et Cie, 1897, 2 vol. in-4 de 247 et 244 p., ornés de 950 grav., 15 fr. le vol. — 3. *Les Étapes d'un touriste en France. De Paris au Tréport par Amiens*, par ALEXIS MARTIN. Paris, Hennuyer, 1897, in-16 de 254 p., orné de 51 grav. et 2 cartes, 5 fr. — 4. *Les Étapes d'un touriste en France. La Baie de Somme, Boulogne et Calais*, par J. PIZZETTA. Paris, Hennuyer, 1897, in-16 de XXIII-246 p., avec 10 grav. et 3 cartes, 5 fr. — 5. *Meiringen et ses environs*, par OTTO JOSSI. Zurich, Art. Institut Orell Füssli. Nos 186 et 187, petit in-8 de 50 p. avec 17 illustr. et 1 carte. — 6. *A travers la Norvège et Spitzbergen*, par MAURICE LETELLIER. Paris, Lamulle et Poisson, 1897, gr. in-16 de 341 p., avec une carte, 8 fr. — 7. *Au Pays des fjords (Danemark, Suède, Norvège)*, par J. DE BEAUREGARD. Lyon, Vitte, 1897, in-8 de 314 p. orné de 61 grav., 3 fr. — 8. *En Congé. Égypte, Ceylan, sud de l'Inde*, par GEORGES NOBLEMAIRE. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 321 p., 3 fr. 50. — 9. *Une Mission française en Abyssinie*, par S. VIGNÉRAS. Paris, Colin et Cie, 1897, in-12 de 224 p., orné de 60 grav. d'après des photographies de l'auteur, 4 fr. — 10. *Notes et impressions sur la Tunisie*, par J. DAUBEIL. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 258 p., orné de grav., 4 fr. — 11. *Dahomey, Niger, Touareg. Notes et récits de voyage*, par le commandant TOUTÉE. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-12 de 370 p. avec une carte, 4 fr. — 12. *La Jeune Amérique (Chili et Bolivie)*, par ANDRÉ BELLESSORT. Paris, Perrin, 1897, in-16 de 342 p., 3 fr. 50. — 13. *Vers le Pôle*, par FRIDJOF NANSEN, traduit et abrégé par CHARLES RABOT. Paris, Flammarion, s. d., in-8 de 424 p., orné de 200 illustrations, d'après les photographies et dessins de l'explorateur, 10 fr. — 14. *Voyages et aventures de François Pyral, de Laval*, par AUG.-F. ANIS. Paris, Bloud et Barral, s. d., in-12 de 137 p., 1 fr. 50.

1. — La publication du grand *Atlas universel de géographie* dit de Vivien de Saint-Martin se poursuit avec assez de régularité ; dans chacun de nos articles semestriels, nous pouvons signaler l'apparition de deux cartes en moyenne. Sur quatre-vingt-sept cartes qui composent l'atlas entier, trente-sept ont paru ; il en reste donc une cinquantaine à publier ; à raison de six par an, il faut encore compter un peu plus de douze ans. Ce laps de temps paraît long, mais il convient de tenir compte du travail minutieux que demandent l'établissement et la gravure d'une carte ; pour atteindre la perfection, ce n'est vraiment pas trop, et il faut convenir que la grande publication de la maison Hachette s'en approche de très près. Le progrès est même sensible dans l'exécution d'une année à l'autre. Nous pouvons en citer comme preuve la belle feuille Sud-Est de la France (n° 15 de l'atlas) dressée par M. Prudent ; on ne saurait mieux faire comme finesse. Elle est au 1/1,000,000, ce qui permet de donner beaucoup de détails et de se faire une idée de ce que sera la carte générale du monde à la même échelle, dont l'exécution a été décidée en principe au congrès international de Londres, en 1895. La carte de l'archipel asiatique (n° 55 de l'atlas) est au 1/10,000,000.

Elle comprend l'Indo-Chine avec le tracé des frontières, d'après les traités de 1893, 1895 et 1896, les îles Philippines, les Indes néerlandaises, Bornéo et les petites îles jusqu'à l'ouest de la Nouvelle-Guinée et le nord de l'Australie. Dans des cartouches, on trouve Java au 1/5.000.000, les détroits de Malacca et Manille avec ses environs au 1/2.500.000. La feuille n° 80, au 1/6.000.000, donne le Paraguay, le sud du Brésil, le nord de l'Uruguay et de la République Argentine, l'est de la Bolivie; dans un cartouche, la magnifique baie de Rio-Janeiro. Nous rappelons qu'il y aura cinq feuilles en tout pour l'Amérique du Sud.

2. — L'*Album géographique* de MM. Marcel Dubois et Camille Guy a été inspiré par une idée très juste. On s'efforce, en France, depuis quelques années, de rendre l'étude de la géographie le plus attrayante possible, et, dans cette voie, on a réalisé d'énormes progrès. Nous possédons déjà d'excellents atlas qui peuvent, ainsi que nous l'avons dit à plusieurs reprises, rivaliser avec les atlas anglais et allemands. Mais il a semblé à nos auteurs que l'atlas ne suffisait pas pour donner à la jeunesse française une idée de la surface de la terre : il faut en effet beaucoup d'habitude et aussi d'imagination pour se faire, d'après des cartes même parfaites, une idée exacte de la configuration du sol, de l'aspect des montagnes et des vallées, par exemple. Le but est bien mieux atteint avec des images qui parlent aux yeux, et voilà pourquoi MM. Marcel Dubois et Camille Guy ont conçu le projet de faire connaître la surface du globe terrestre par des images, reproductions autant que possible de photographies d'après les explorateurs, en y joignant des textes explicatifs, d'ailleurs très courts. On peut dire que, du premier coup, ils ont presque parfaitement réussi. Le premier volume de cet important ouvrage est consacré à la géographie physique en général. Il ne comprend pas moins de quatorze chapitres : plaines, plateaux et montagnes, fleuves et lacs, l'Océan et ses rivages, les plantes, les animaux, les races humaines et l'étude géographique de l'homme, la vie dans les montagnes, la vie sur les fleuves, la vie maritime, la vie agricole, la vie industrielle, le commerce et ses voies, les régions polaires, les habitations humaines et les villes. Le second volume décrit spécialement les régions tropicales, qu'il divise en quinze chapitres, consacrés chacun à une région différente. En tête de chaque chapitre se trouve une sorte de préface composée de considérations générales; chaque dessin est accompagné d'un texte explicatif d'une brièveté parfois excessive, et c'est le seul reproche que nous ferons à cette publication. Ainsi, à la page 151 du second volume, pour prendre un exemple, nous voyons représenté le cratère de Kilauéa et le texte ne dit pas qu'il se trouve dans l'archipel d'Hawaï, ce que savent seulement les personnes très instruites en géographie; à la même page, on trouve une vue générale de l'île d'Ualeu, et rien n'indique de quel groupe fait partie cette île assez peu connue. Texte et

gravures sont d'une convenance parfaite, en sorte qu'on peut, en toute confiance, donner cet ouvrage en étrennes aux jeunes gens des deux sexes ; c'est un utile stimulant à l'étude de la géographie. Notons que, dans la partie consacrée à l'Afrique équatoriale, une place honorable est réservée aux missions catholiques établies dans la région des grands lacs.

3. — M. Alexis Martin décrit très bien le trajet *De Paris au Tréport*. Il s'arrête longuement à Amiens pour faire admirer sa cathédrale et quelques autres monuments ; il donne aussi d'intéressants renseignements sur l'active industrie de cette grande ville. Il s'arrête de même avec complaisance à Abbeville pour noter l'église de Saint-Wulfran et le monument de l'amiral Courbet. A Eu nous trouvons également une église très curieuse à visiter, puis le château, dont on ne peut s'empêcher de déplorer l'état d'abandon auquel le condamnent les passions politiques. Enfin nous aboutissons au Tréport et à la plage de Mers, très fréquentés dans la saison des bains de mer. Ce guide est bien écrit, dans un bon esprit ; et les notices historiques se recommandent par leur impartialité ; nous ne relevons qu'une phrase un peu trop élogieuse pour la Révolution, qui, au dire de l'auteur, a donné un essor nouveau à l'industrie d'Abbeville ; ce serait bien étonnant ; car l'on sait que partout, en général, la Révolution n'a semé que des ruines.

4. — M. J. Pizetta décrit le littoral de la Manche depuis Cayeux jusqu'à Calais, avec arrêt prolongé à Boulogne. L'auteur donne une large part aux renseignements historiques, qu'il traite avec impartialité. Toutefois nous regrettons qu'à la page 22, en parlant des troubles de la Ligue, il représente les catholiques comme des révoltés contre l'autorité royale ; cette appréciation est beaucoup trop absolue. Par contre, nous n'avons rien à critiquer dans les descriptions des sanctuaires vénérés du nord de la France, ni dans le récit des touchantes légendes qui les concernent, bien que M. Pizzetta soit visiblement porté au scepticisme à l'endroit de ces légendes, qui sont, d'ailleurs, bien loin d'être des articles de foi. *La Baie de Somme* est un agréable guide qui sera surtout utile aux personnes ayant à faire choix d'une station de bains de mer.

5. — La collection des petits guides d'Orell Füssli vient de s'enrichir d'un nouvel opuscule intitulé : *Meiringen et ses environs*. Il s'agit cette fois de la description d'un coin des Alpes bernoises de plus en plus fréquenté par les touristes depuis l'ouverture du chemin de fer du Brünig, qui mène d'Interlaken à Lucerne à travers une région très accidentée et pittoresque. Meiringen par lui-même a peu d'importance, mais c'est un excellent point de départ pour de nombreuses excursions : les gorges de l'Aar et de l'Alpach, le Hafisberg, la grande Scheidegg, la vallée d'Urbach, le Grimsel, le col du Susten, Engelberg, etc. Cette brochure est agrémentée, comme toutes les autres de la même collection, de très belles

gravures. Nous regrettons que la nécessité de se réduire à un faible volume ait empêché l'auteur de donner tous les renseignements pratiques que l'on aimerait à trouver dans un guide.

6. — M. Maurice Letellier est Luxembourgeois et membre de la Société bibliographique; il est voyageur passionné et nous lui devons déjà l'agréable récit d'une excursion sur le Haut Nil et en Syrie. Sans doute pour varier ses plaisirs, c'est vers l'océan Arctique qu'il conduit aujourd'hui ses lecteurs en deux campagnes bien remplies. Dans la première, il s'est borné à visiter les côtes de Norvège jusqu'au cap Nord, en faisant quelques pointes hardies dans l'intérieur, en suivant des routes peu fréquentées et parfois dangereuses. Notre confrère est très modeste : il se qualifie souvent de touriste non savant ; il convient de rétablir la vérité et de lui reconnaître tout au moins des connaissances en toutes choses largement suffisantes pour bien observer et bien décrire ; il sait même parfaitement, à l'occasion, donner les explications scientifiques des phénomènes qu'il lui est donné d'observer sur sa route. Il a aussi un talent particulier pour portraiturer ses compagnons de voyage et tirer de leurs ridicules des éléments comiques qui agrémentent le récit. Nous louerons aussi ses traductions de quelques poésies charmantes du Norvégien Munch, qui font bien connaître la vie intime de ses compatriotes de la campagne. Une légère critique cependant, au point de vue scientifique : M. Letellier nous dit que, du cap Nord, « si nos rayons visuels étaient plus puissants, nous apercevrions, sans qu'aucune terre y apporte obstacle, ce fameux pôle Nord. » Eh bien, non ; à défaut de terres, qui existent peut-être, le contraire n'étant pas prouvé, il y a encore la rotondité de la terre qui s'y opposerait. Nous n'avons pas besoin de dire que notre confrère se montre bon catholique, qu'il élève souvent son cœur vers le Créateur des merveilles naturelles qu'il contemple avec ravissement, et qu'il a soin de visiter les établissements religieux partout où il peut en rencontrer. Son livre *A travers la Norvège et Spitzbergen* pourrait être mis entre toutes les mains s'il ne s'y lisait une très curieuse légende datant simplement de 1795, où l'on voit le futur roi Louis-Philippe débarquer au nord de la Norvège et s'éprendre d'une jeune fille qui se trouve être enfant naturelle de son père Philippe-Égalité. Elle est venue échouer avec sa mère, morte depuis, sur ce rivage lointain, et partage l'existence d'un vieux sorcier finnois qui prédit au prince ses futures destinées.

Le second voyage de M. Letellier le conduit en 1896 au Spitzberg, où il est allé, avec d'autres touristes, assister au départ en ballon, pour le pôle Nord, de M. Andrée et de ses compagnons. Son attente fut déçue, puisque le départ ne put avoir lieu, faute de vent favorable, mais notre voyageur eut la satisfaction de contempler des paysages arctiques que peu d'Européens connaissent, et de vivre, en ces parages désolés, des

heures inoubliables. Le retour s'effectua par la côte de Norvège déjà décrite, et M. Letellier eut la satisfaction de se trouver à Vadsœ, près du cap Nord, en même temps que plusieurs missions scientifiques venues pour observer l'éclipse de soleil du 9 août. Beau livre, très intéressant et bien écrit : nous espérons qu'il sera suivi de plusieurs autres : qui a voyagé voyagera !

7. — Chaque année nous signalons un nouveau récit de voyage dû à la plume élégante de notre ami J. de Beauregard. Son dernier itinéraire : *Au Pays des fjords*, est des plus intéressants et traverse les pays du Nord. Ses descriptions sont fort enthousiastes, notamment en ce qui concerne les trois capitales : Copenhague (qu'il appelle avec raison *Kjöbenhavn*), Stockholm et Christiania. Il visite également Upsala, Lund, toutes deux célèbres par leurs universités, puis Bergen, Trondjem, et pousse son excursion jusqu'au cap Nord, où il salue le soleil de minuit. Partout il s'extasie sur la magnificence des œuvres du divin Créateur ; partout aussi, surtout en Norvège, il constate avec joie les progrès de la propagande catholique à laquelle il ne manque que des ouvriers. Dans les pièces justificatives, il cite les articles publiés par un professeur de l'Université de Christiania, indiquant une tendance manifeste vers une réconciliation avec l'Église de Rome. Au point de vue politique, il note les sympathies pour la France qui s'affirment volontiers dans les trois royaumes scandinaves ; mais, d'autre part, il signale les efforts de l'empire germanique en vue de constituer une puissante marine et regrette que nos politiciens, préoccupés avant tout de laïciser les écoles et de persécuter les congrégations, négligent de surveiller les projets inquiétants de nos voisins. M. de Beauregard est aussi bon Français que zélé catholique, et nous le félicitons de la perspicacité avec laquelle il jette son cri d'alarme : *Caveant consules!*

8. — M. Georges Noblemaire est fils de l'éminent directeur de la compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée, et officier dans l'armée française. Il utilisa un congé pour visiter l'Égypte, Ceylan et l'Inde, et eut la bonne idée de publier ses impressions de voyage, qui sont très personnelles et très suggestives. Une bonne moitié de *En congé* est consacrée à l'Égypte, où l'auteur a remonté le Nil jusqu'à l'île de Philæ. Ce n'est pas un admirateur passionné et sur commande de toutes les antiquités signalées par les guides ; mais il sait s'arrêter aux bons endroits, et les monuments ne le séduisent qu'avec l'encadrement d'un beau paysage. L'intérieur de l'île de Ceylan lui plaît infiniment ; mais dans l'Inde méridionale il ne trouve dignes d'intérêt que les localités illustrées par des événements historiques ; l'architecture indoue avec sa débauche d'ornementation bizarre ne lui sourit que médiocrement. Le récit du voyage est égayé par beaucoup d'anecdotes qui ne sont pas toujours à l'usage des jeunes filles, quoique M. Noblemaire se montre en toute occasion chrétien convaincu ; il ne manque pas la messe le

dimanche et fait le plus grand éloge des missionnaires. Agréable livre, d'une lecture facile, d'un style bien personnel et souvent poétique.

9. — L'Abyssinie est à la mode. Sans parler de certaines querelles retentissantes, la résistance couronnée de succès que ce peuple un peu oublié a opposée aux envahisseurs italiens a produit un mouvement de sympathie en sa faveur, et Ménélik, le « Napoléon éthiopien, » est entré de plain-pied dans l'histoire ; sa magnanimité envers les vaincus ne l'a pas moins servi que ses victoires. En France notamment, c'est avec un véritable empressement qu'on a recherché l'amitié de ce peuple chrétien, qui affirmait d'une manière si chevaleresque ses droits à être traité en nation civilisée. Une mission officielle a été envoyée au Négus sous la direction de M. Lagarde, ancien gouverneur de Djibouti. Son secrétaire, M. Vignéras, s'en est fait l'historiographe ; et il décrit avec enthousiasme le pays, la courtoisie de ses habitants, la grandeur de Ménélik et les succès de la mission. Grand chasseur devant l'Éternel, il n'oublie d'oublier ses exploits cynégétiques contre les lions, léopards, gazelles et outardes. Au point de vue religieux, l'esprit d'*Une Mission française en Abyssinie* est parfait ; les illustrations, d'après des photographies de l'auteur, sont nombreuses, mais manquent pour la plupart de netteté. C'est un excellent livre qu'on peut mettre entre toutes les mains, et qui intéressera tous les lecteurs.

10. — Encore un ouvrage sur la Tunisie ! se récriera-t-on peut-être. On en a beaucoup écrit, en effet, et ils ont tous entre eux, il faut bien l'avouer, un grand air de parenté, en ce sens que toutes les appréciations concordent dans l'éloge presque sans restriction. M. Daubeil est peintre ; il voit donc les choses en artiste, et cependant l'on doit reconnaître que ses descriptions ne sont nullement exagérées de ton. Son style est simple, et il raconte sincèrement ce qu'il a vu. Il est resté deux ans dans la région, ce qui est suffisant pour la bien comprendre. Il a séjourné principalement à Tunis, à Gabès, à Kairouan et à Aïn-Draham en Kroumirie ; ce sont des aspects fort différents de cet intéressant pays. L'auteur ne se hasarde pas dans des considérations de politique coloniale ; il se borne à raconter son séjour et ses impressions personnelles sur les hommes et sur les choses ; il le fait avec convenance, en sorte que ses *Notes et impressions sur la Tunisie*, d'ailleurs faciles à lire, pourraient être mises entre toutes les mains, si l'on n'y trouvait, à la page 62, une apologie de la polygamie qui appelle les plus sérieuses réserves.

11. — Nous connaissons peu de récits de voyage aussi agréables à lire que celui de M. le chef d'escadrons d'artillerie Toutée intitulé : *Dahomey, Niger, Touareg*. Disons d'abord quel fut son itinéraire. Avec une mission officielle bien définie, il parcourut le Dahomey du sud au nord, traversa ensuite des pays inconnus pour gagner la rive droite du Niger, au-dessous des chutes de Boussa, et y fonda un poste français auquel il donna le nom

d'Arenberg. Entre parenthèses, l'Angleterre ayant aussitôt protesté en revendiquant sur ce point des droits antérieurs qu'elle n'avait jamais fait valoir, le ministre des colonies d'alors, dans une inexplicable défaillance, ordonna l'évacuation de ce poste d'une importance capitale, qui paraît définitivement perdu pour la France ! De ce point, pris comme base de ses opérations, le commandant Toutée entreprit de monter le cours du Niger, jusqu'à ce qu'il eût atteint une région où se fît sentir sérieusement l'influence de la garnison française établie à Tombouctou. Il traversa ainsi des royaumes nègres, où il reçut un accueil enthousiaste, puis la zone d'occupation des Touareg, où ces irréconciliables ennemis de la civilisation et de la France essayèrent d'écraser sa petite troupe ; à deux reprises, il fut obligé de se défendre et infligea de sanglantes défaites aux pillards du Sahara. Parvenu au but qu'il se proposait, il redescendit le Niger jusqu'à son embouchure ; mais les eaux étaient au plus bas étiage, et il ne fit pas moins de neuf fois naufrage dans les chutes et les rapides, où il perdit huit pirogues. Grâce à son énergie, qui se maintint entière malgré les fièvres et la dysenterie qui l'éprouvèrent presque continuellement, grâce au dévouement de son personnel, il put gagner la côte et rentrer en France, sans avoir perdu un seul homme. Les résultats politiques et scientifiques de ce beau voyage sont considérables. Le récit qu'en fait le commandant Toutée est empoignant parce qu'il est vécu ; on y sent la plus grande sincérité, et, à mesure qu'on avance dans la lecture du livre, l'auteur devient de plus en plus sympathique : on devine, en effet, que s'il fut admirablement reçu par les populations nègres, qui n'avaient encore vu aucun blanc, si son retour fut surtout triomphal, si le personnel blanc et noir le servit et l'aida avec un dévouement sans bornes, c'est que le chef était d'une bonté parfaite. Comment ne pas l'admirer, pansant et guérissant d'horribles plaies qui, depuis des mois, faisaient souffrir un misérable nègre qui venait de lui voler une de ses pirogues ? Comment, dès lors, s'étonner que jeté à l'eau dans un rapide du Niger, il soit sauvé par un de ces Touareg qui l'ont assailli quelques jours auparavant, et qu'il a fait prisonnier ? Et avec quelle bonne humeur et quel esprit délicat et fin il raconte ses désopilantes entrevues avec les potentats africains dont il visite les États ! Et ce n'est pas seulement un vaillant voyageur et un agréable conteur ; il se montre encore philosophe et économiste lorsqu'il analyse les mœurs de ces peuplades sauvages, traite la grave question de l'esclavage et donne ses appréciations sur la colonisation de la vallée du Niger. Ce rare ensemble de qualités supérieures fait de M. le commandant Toutée un des explorateurs les mieux doués que nous possédions, et il est à désirer qu'il ne s'en tienne pas à ce coup d'essai, qui est un coup de maître ; car, en peu de mois, il a fait plus de bonne besogne que d'autres, moins modestes, en plusieurs années.

12. — Une partie importante de l'étude de M. Bellessort sur *la Jeune Amérique* a déjà paru dans la *Revue des Deux Mondes ;* ceux-là mêmes qui l'ont lue la retrouveront avec plaisir dans l'agréable volume qui vient d'être publié sous ce titre. L'auteur s'est plus particulièrement attaché aux questions industrielles : après de courtes visites à Santiago et à Valparaiso, il a séjourné plus longuement à Iquique, à Autofogasta, et a gravi les pentes du plateau bolivien jusqu'aux riches mines d'argent de Pulacayo. Mais c'est surtout sur l'exploitation du salpêtre dans la région d'Atacama, récemment conquise sur le Pérou par le Chili, qu'il a porté son attention. Il y a observé les monstrueux abus des spéculateurs étrangers qui exploitent la population indigène, usant ses forces physiques et la maintenant dans l'abrutissement intellectuel et la corruption morale pour en tirer une main-d'œuvre soumise et incapable de rébellion. Il flétrit notamment l'emploi des enfants aux travaux les plus pénibles et les plus antihygiéniques, en sorte que ces malheureux ne parviennent même pas à la première jeunesse. Comme type de ces spéculateurs éhontés, il cite le fameux North, « roi du Salpêtre, » dont la biographie est des plus curieuses. Suivant lui, le Chili, qui s'était maintenu jusqu'alors au-dessus du niveau moyen des républiques espagnoles, est voué par ces indignes agissements à une décadence précoce et irrémédiable. M. Bellessort ne paraît pas être un catholique convaincu, mais il déplore que la féodalité financière qui opprime ce peuple d'Indiens et de métis en écarte systématiquement les consolants et fortifiants enseignements de la religion, qui l'aideraient sans doute à se relever, mais aussi lui inspireraient des idées plus libérales et le rendraient moins souple sous le joug. A côté de ces tableaux lamentables, tracés de main de maître, l'auteur conte agréablement des anecdotes dont tout son esprit ne parvient pas à voiler le réalisme. Citons notamment l'histoire d'un ancien étudiant du quartier latin qui est allé finir son existence mouvementée comme curé ultra-rabelaisien d'une paroisse de Bolivie : si l'aventure est authentique, il faut convenir qu'on n'a rien à espérer d'un tel clergé pour la moralisation de ce peuple.

13. — On n'a pas encore oublié la sensation produite dans le monde géographique par la nouvelle du retour de F. Nansen, après son audacieux voyage *Vers le Pôle*, ni la magnifique réception que lui fit la Société de géographie de Paris. On ne pouvait fêter trop chaleureusement le jeune héros norvégien qui, après avoir quitté sa femme et son enfant, s'était lancé dans ces redoutables régions polaires qui ont déjà fait tant de victimes et repoussent tous les assauts. Il ne manque pas d'esprits pratiques pour objecter que les résultats à obtenir de ces tentatives ne valent pas les sacrifices en hommes et en argent qu'elles ont déjà coûté et que sans doute elles exigeront encore : les terres que l'on découvre par ces hautes latitudes ne sont pas colonisables, pas même habitables.

et le point mathématique où se trouve le pôle ne présente vraisemblablement aucun intérêt spécial : c'est un lieu géographique comme un autre. Cette objection n'est qu'en partie fondée, et il n'est pas contestable que la solution de bien des problèmes scientifiques, de ceux notamment qui concernent l'étude climatérique du globe, dépend des observations recueillies dans les régions arctiques et antarctiques ; l'étude de la géographie physique ne pourra être complète qu'après entière exploration de ces déserts glacés. C'est à cette tâche scientifique que se dévouait Fridjof Nansen, et c'est à elle qu'il a consacré trois années de sa jeunesse. Son voyage a été combiné avec une science consommée. Il avait étudié soigneusement les diverses connaissances qui pouvaient être utilisées ; il avait dirigé la construction de son navire en vue des hivernages dans la banquise ; il avait choisi minutieusement son personnel, son matériel et ses approvisionnements. Grâce aux soins apportés par lui dans l'organisation de son expédition, le *Fram* et son équipage ont pu rester trois ans emprisonnés dans la banquise, sans qu'il en soit résulté le moindre accident ; hommes et navire sont rentrés sains et saufs, tout prêts à affronter de nouveaux périls. Voilà ce qui frappe avant tout le lecteur. Un autre sentiment s'en dégage également : c'est l'admiration pour le caractère énergique de cet homme qui, après deux hivernages à bord, impatient de voir que la dérive n'entraîne pas son navire aussi près du pôle qu'il le souhaiterait, prend le parti héroïque de l'abandonner avec un de ses compagnons et de se lancer à corps perdu à travers la banquise, sans autre ressource que deux traîneaux avec leurs attelages de chiens. Là commencent des misères à peine croyables : le champ de glaces est hérissé d'obstacles, les chiens meurent d'épuisement les uns après les autres, les provisions disparaissent, et cependant la marche vers le pôle est d'une lenteur désespérante. Bientôt, il faut se rendre à l'évidence et renoncer à parvenir au but si ardemment poursuivi : la retraite commence, de plus en plus pénible ; les jours succèdent aux jours, et la situation ne fait qu'empirer. C'est tout à fait à bout de forces et de ressources que les deux voyageurs atteignent une île inconnue, dans laquelle ils se construisent une hutte en pierre où ils passent leur dernier hivernage, vivant de la chair des ours et des morses qu'ils parviennent à tuer, non sans risquer continuellement leur vie. Puis, la nuit polaire écoulée, ils se remettent en marche, et la Providence les conduit au campement d'une mission anglaise qui les accueille et les rapatrie. Pendant ce temps, le *Fram* parvient à rompre la barrière de glace qui l'enserre, et rentre en Norvège. Le récit de ces aventures est captivant au possible ; la traduction de M. Ch. Rabot est excellente, telle qu'on pouvait l'attendre d'un explorateur polaire capable d'apprécier les exploits de Nansen. Les reproductions de photographies et de dessins de l'auteur sont très réussies.

14. — François Pyrard, originaire de Laval, était un de ces aventuriers du XVIIe siècle que la passion des voyages, et aussi le désir de faire fortune, entraînait aux Grandes-Indes, comme on disait alors ; ces traversées au long cours étaient autrement périlleuses que de nos jours ; les navires étaient mal construits et mal armés ; les vivres faisaient généralement défaut en mer, les maladies réduisaient parfois les équipages de moitié ; avec les cartes très imparfaites que l'on possédait, on évitait difficilement des écueils tout à fait inconnus ; enfin on courait de grandes chances de rencontrer des pirates ou des ennemis de la nation. Les équipages étaient alors réduits en esclavage ou tout au moins à des captivités extrêmement pénibles. François Pyrard, en une seule campagne, connut toutes ces traverses, ce qui la fit durer dix ans, de 1601 à 1611 ; comme il était lettré, il écrivit le récit de ses aventures en deux volumes qui contiennent de curieux détails sur les pays où il fut forcé de séjourner : Madagascar, les îles Maldives, le Bengale, la côte de Malabar, Goa, Sainte-Hélène, le Brésil. C'était un homme très religieux, aussi fut-il protégé par les missionnaires jésuites des colonies portugaises, sans quoi il n'aurait sans doute jamais pu rejoindre sa patrie. M. Anis a très bien résumé les *Voyages et aventures de François Pyrard, de Laval* en mettant en relief les passages intéressants qui peuvent nous faire connaître la manière de naviguer à cette époque et les mœurs des peuples visités.

COMTE DE BIZEMONT.

ART MILITAIRE (SUITE)

27. *Dictionnaire militaire*, 8e et 9e livraisons (*Désordres-État-Major*). Paris, Berger-Levrault, 1896, gr. in-8, 3 fr. la livraison. — 28. *La France administrative et l'armée*, par l'intendant général DELAPERRIÈRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., 2 vol. gr. in-8 de 558 et 750 p., 16 fr. — 29. *Éducation et instruction des troupes. I. La Doctrine. II. La Méthode. Paroles selon Mikhael Ivanovitch*, par LOUKIANE CARLOVITCH, cosaque de Kouban. Paris, Berger-Levrault, 1897, 2 vol. gr. in-8 de 158 et 154 p., 6 fr. — 30. *Principes de cavalerie*, par le chevalier DE BOISDEFFRE. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 de 97 p., 2 fr. — 31. *Die russische Kavallerie in Krieg und Frieden, unter besonderer Berücksichtigung der Kavallerie-Reglements vom Jahre 1896*, vom Freiherr VON [illegible]. Zuckschwerdt, 1897, in-8 de 170 p., 3 fr. 75. — 32. *Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie*, par le commandant P. S. Paris, Berger-Levrault, 1897, gr. in-8 de 148 p., 3 fr. — 33. *Artillerie et budget*, par GASTON MOCH. Paris, Berger-Levrault, 1897, in-8 de 44 p., 0 fr. 50. — 34. *Règlement de manœuvres de l'infanterie allemande*. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-18 de 105 p., cart., 2 fr. — 35. *Règlement sur le service en campagne de l'armée italienne*. Ibid., s. d., in-18 de 164 p. — 36. *Problemas de balistica aplicados á la fortificacion y á la tactica*, por el coronel D. JOAQUIN DE LA LLAVE Y GARCIA. Madrid, imp. du *Memorial de Ingenieros*, 1896, in-4 de x-184 p., 4 fr. — 37. *El Estado actual de la cuestion del cañon de campaña segun el general Ville*, por el coronel DE LA LLAVE. Madrid, impr. del Cuerpo de artilleria, 1896, in-8 de 16 p. — 38. *Règlement sur la remonte des officiers*. Paris, Charles-Lavauzelle, s. d., in-8 cart. de 72 p. — 39. *Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, mise à jour jusqu'en 1897*, 10e édition. Paris, Charles-Lavauzelle, 1897, in-8 de 58 p., 0 fr. 50. — 40. *Indice analitico de las memorias, articulos y noticias que constituyen la colección del Memorial de ingenieros del ejército, desde el año de 1846 al*

1895. Madrid, impr. du *Memorial*, 1896, in-8 de XII-86 p. — 41. *Ronda volante. Episodios, narraciones y estudios de la vida militar*, por D. Francisco Barado. Valencia, Pascual Aguilar, s. d., in-32 de 196 p., 0 fr. 50.

27. — Avec la multiplicité des connaissances exigées aujourd'hui de nos officiers, il est important qu'ils aient sous la main une sorte d'aide-mémoire synthétique dans lequel l'ensemble de ces matières soit analysé avec suffisamment de détails. Le *Dictionnaire militaire* de la maison Berger-Levrault, dont les fascicules 8 et 9 viennent de paraître, remplit très convenablement ces conditions.

28. — Un dictionnaire de ce genre ne supplée pas les ouvrages spéciaux ; il ne peut donner, par exemple, qu'une idée très approximative de ce qu'est l'administration générale dans ses rapports avec l'armée. Pour avoir des idées nettes sur ce sujet complexe on aura recours à un ouvrage comme *la France administrative et l'armée*, par M. l'intendant général Delaperrière. Ce beau travail a pour but de faire connaître les divers rouages de la vaste administration de notre pays, et particulièrement d'examiner le rôle et les attributions des personnels qui ont une part dans cette administration. Le premier volume est affecté à l'étude de l'administration en général : c'est un ouvrage de droit administratif, établi suivant les programmes généralement suivis dans les écoles ; le second volume est une étude des diverses branches de l'administration, du fonctionnement des divers ministères, avec l'attribution des personnels qui y ressortissent. Les matières composant le premier volume devraient être parfaitement connues des personnes qui ont des attributions administratives : les fonctionnaires de l'intendance, en particulier, trouveront là des notions indispensables ; le second volume, tableau méthodique de l'organisation et du rôle des divers personnels avec lesquels tout militaire peut avoir à entretenir des relations de service, contient des renseignements qui seront utiles à tous les officiers et surtout aux officiers du service d'état-major. Il est malheureusement vrai qu'en France l'administration n'est connue de personne, pas plus des administrateurs que des administrés, situation regrettable qui demeure la cause principale des nombreux à-coups dont souffre notre société. Nulle part cette insuffisance des agents administratifs n'est aussi patente que dans les relations avec l'armée. Dans les mairies, les sous-préfectures, les ministères, les erreurs les plus grossières sont commises chaque jour, sur lesquelles les chefs militaires sont, la plupart du temps, obligés de fermer les yeux pour ne pas entamer d'interminables polémiques. Il serait temps qu'on remédiât à une situation aussi fâcheuse, aussi préjudiciable tant aux intérêts privés qu'à l'intérêt général. Comme le dit l'auteur, en France chacun est plus ou moins fonctionnaire, soldé ou non soldé ; et pour bien remplir le rôle qui lui est attribué, il est nécessaire que chacun connaisse les rouages voisins qui peuvent avoir

une action réflexe sur ses propres attributions. Sous ce rapport, le livre de M. Delaperrière est appelé à rendre de réels services.

29. — Au mois de février dernier nous présentions aux lecteurs du *Polybiblion* une très spirituelle critique de *Nos grandes manœuvres*, écrite par une personnalité militaire en vue, mais que sa situation même obligeait à garder l'anonyme. L'auteur nous faisait alors connaître que ce travail était la troisième partie d'une étude d'ensemble dont il nous promettait pour plus tard le commencement. Il vient de tenir ses engagements et nous donne aujourd'hui, sous le titre : *Éducation et instruction des troupes*, deux nouveaux volumes qui vont être accueillis avec la même faveur que *Nos grandes manœuvres*. Admirateur fanatique du général Dragomiroff, l'écrivain est un révolutionnaire dans toute la force du terme, révolutionnaire en fait de routine militaire, s'entend. Donc, le sympathique réformateur qui signe « Loukiane Karlovitch, cosaque du Kouban, » trouve que tout ne va pas le mieux du monde dans l'armée française, et avec un bon sens frappant il indique d'abord dans un volume consacré à *la Doctrine*, puis dans une deuxième partie intitulée *la Méthode*, les principes auxquels il voudrait nous voir revenir pour l'éducation et l'instruction de nos soldats. La pensée de Loukiane Karlovitch est que nous « scientifisons » démesurément un métier qui par lui-même est simple et peu compliqué, que nous ne nous occupons pas suffisamment de la préparation morale du soldat, que la guerre est avant tout la synthèse de l'idée du sacrifice, et que c'est sur cette idée que nous devons baser toutes nos méthodes didactiques.

30. — *Les Principes de cavalerie*, du chevalier de Boisdeffre, que vient de rééditer la maison Charles-Lavauzelle, dans sa *Collection des grands écrivains militaires*, nous font connaître ce qu'était l'enseignement de l'équitation sous l'ancien régime, dans un corps de troupes à cheval. Petit livre d'une lecture facile, que parcourront avec plaisir spécialement nos officiers de cavalerie et quiconque s'occupe du cheval. Il est regrettable que la notice imprimée en tête de ces pages ne nous donne pas plus de détails sur Boisdeffre, ne nous dise pas ce qu'il fut, dans quelles conditions il écrivit son livre et à quelle date il le publia. Nous savons que le premier volume des *Principes* parut en 1788, qu'ils furent réédités en 1799 et en 1803, que Boisdeffre publia également un ouvrage sur les Mémoires de Dumouriez, mais c'est dans la nouvelle édition des *Principes* et non ici que tout cela et bien d'autres détails auraient dû être donnés. La critique historique exige aujourd'hui que les restitutions littéraires soient documentées.

31. — La nouvelle étude du baron von Tettau, *Die russische Kavallerie*, est divisée en sept parties principales, consacrées la première à l'organisation ; la seconde au recrutement ; la troisième à la remonte ; la quatrième à l'armement, l'habillement, l'équipement ; la cinquième à

l'alimentation des chevaux; la sixième au commandement et à l'administration; enfin, la septième à l'étude des règlements. D'après l'auteur, la cavalerie russe comprendrait, en temps de paix et sans les formations de réserve, 620 escadrons, dont 384 établis sur la frontière austro-allemande : ces troupes s'augmenteraient en temps de guerre de 129 régiments de cosaques et de 42 sotnias formant corps. Ces calculs ne cadrent pas avec ceux que nous établissons en France d'après des sources russes que nous avons lieu de supposer exactes. D'après nos chiffres, les forces de la cavalerie russe se décomposent de la façon suivante : 1° en temps de paix, 643 escadrons ou sotnias comprenant 4,117 officiers, 518 employés divers, 8,010 sous-officiers ou brigadiers, 116,806 cavaliers et 98,361 chevaux ; 2° en temps de guerre, 1,243 escadrons ou sotnias, 5,462 officiers, 868 employés, 10,854 sous-officiers et brigadiers, 209,221 cavaliers, 217,038 chevaux. En face de cette force colossale la triple alliance peut mettre :

En temps de guerre.	Allemagne,	649 escadrons	et	105,000 chevaux.	
—	Autriche,	391	—	et 58,000	—
—	Italie,	144	—	et 22,000	—
Total.		1,184 escadrons.		185,000 chevaux.	

En temps de guerre, la cavalerie russe, seule, serait donc supérieure à la cavalerie de la triplice de 59 escadrons et 32,000 chevaux. A part quelques détails peu importants, l'ouvrage du baron von Tettau ne nous apprend rien que nous ne connaissions sur la cavalerie russe; mais là où son livre prend un intérêt particulier, c'est dans la façon dont il analyse les méthodes d'instruction appliquées dans l'armée russe et notamment dans son commentaire du règlement de 1896.

32. — L'essai sur l'*Instruction pratique des cadres dans la cavalerie* est une étude spéciale très fournie, qui ne peut manquer d'obtenir un légitime succès chez nos officiers des troupes à cheval. Les manœuvres avec cadres sont des études sur le terrain, exécutées par les officiers seuls, opérant sans la troupe, c'est-à-dire se mouvant sur le terrain dans des conditions de liberté et de facilité qu'ils ne rencontrent point autrement. Ces manœuvres ont été très discutées et leur utilité mise plusieurs fois en doute. L'auteur anonyme est de ceux pour lesquels les manœuvres avec cadres sont un moyen d'instruction excellent, et il est certain que si ces exercices étaient toujours donnés d'après les principes qu'il expose, le profit qu'en pourraient tirer les officiers serait incontestable. Malheureusement, il est loin d'en être ainsi. Le livre du commandant P. S. dépasse le programme qu'indique son titre : c'est en réalité un commentaire très pratique et très détaillé du *Service en campagne*.

33. — La brochure de M. Moch sur l'*Artillerie et le budget* présente un certain nombre d'idées justes à côté de propositions discutables. Elle a le grand tort, au moment où la question du canon à tir rapide va être

résolue chez nous par l'affirmative, de remettre sur le tapis le problème et de jeter dans les esprits un trouble inutile.

34. — Le *Règlement de manœuvres de l'armée allemande* nous donne l'exemple d'une simplicité de doctrine dont nous sommes, hélas! bien éloignés en France. Notre règlement de manœuvres pour l'infanterie, avec ses diverses écoles, compte cinq cent deux pages : le règlement allemand en compte seulement cent soixante-quatre, et encore comprend-il l'*Instruction pour le combat*, que nous avons insérée dans le *Service en campagne*. Quand arriverons-nous à cette simplicité si désirable?

35. — Si le règlement de manœuvres allemand mérite d'être étudié de près et imité surtout dans sa concision, nous n'en dirons pas autant du *Service en campagne de l'armée italienne*. Toutefois, c'est une excellente pensée qui a présidé à cette publication. Il est bon de connaître les procédés de combat de son ennemi, à titre de renseignement. Encore un livre que nos bibliothèques d'officiers feront bien d'acquérir.

36. — Plus techniques que les précédents ouvrages, mais d'une science certaine et — en tenant compte du sujet — d'une grande clarté sont les *Problemas de balistica*, publiés récemment par le colonel du génie espagnol D. Joaquin de la Llave y Garcia. Les perfectionnements apportés aujourd'hui dans la construction des armes à feu, canon ou fusil, ont donné au tir une importance si considérable qu'on peut dire que ces armes priment toutes les autres et qu'aucune ne mérite d'attirer au même degré l'attention de nos officiers. Déjà le colonel de la Llave avait publié une *Balistique abrégée* qui avait fait sensation dans le monde savant et dont le succès fut tel qu'une deuxième édition devint bientôt nécessaire. Il donnait à connaître dans cet ouvrage les méthodes de Siacci et de Chapel pour le tir rasant, d'Otto pour le tir plongeant, et complétait son exposition par quelques problèmes destinés à vulgariser une méthode simple et facile de disposer les calculs. Aujourd'hui, le colonel complète son premier travail en nous donnant une *Balistique appliquée à la fortification et à la tactique*, qui rendra des services encore plus étendus que la première. L'éminent professeur à l'École de guerre de Madrid pose d'abord en principe que l'essentiel, en fait de calcul, est l'ordre. En classant méthodiquement les opérations, on en diminue l'aridité, on évite les chances d'erreur, enfin on abrège le travail. Les calculs balistiques s'établissent d'ordinaire au moyen de logarithmes. Mais le colonel de La Llave estime que se servir des tables de Gillet ou de Schrön à sept décimales est un luxe inutile et il conseille les tables de Hoüel à quatre et cinq décimales qui sont, dit-il, très suffisantes, ou celles — identiques — qui ont été publiées par notre service géographique de l'armée. Il ne nous est pas possible, de donner une analyse plus détaillée de cette excellente publication. Nous la recommandons chaudement à tous ceux qu'intéressent les questions scientifiques.

37. — M. le colonel de La Llave est un travailleur intrépide, et c'est à lui encore que nous devons l'étude sur *le Canon à petit calibre*, d'après le général Ville. Quiconque s'occupe d'artillerie sait la notoriété que s'est acquise dans la matière cet officier général autrichien, mais peu de gens ont lu ses ouvrages, qui n'ont été publiés qu'en allemand. Tout le monde parle de cette question, grosse d'avenir, du canon à petit calibre, et peu de gens savent ce que c'est que ce canon, ce que c'est que ce « tir rapide, » cause immédiate de la réduction, l'état général du problème, son avancement, sa situation actuelle. On lira donc avec plaisir, en une langue très répandue dans notre armée, cette petite brochure.

38. — Nous ne ferons que signaler le nouveau *Règlement sur la remonte des officiers*, document qu'il est toujours bon d'avoir et qu'on a souvent peine à trouver quand il faut aller le chercher dans le fatras du *Bulletin officiel*.

39. — La nouvelle édition de la *Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée*, complétée et remaniée jusqu'à l'année 1897, est encore une brochure précieuse. Avec les changements apportés chaque jour par les bureaux de la guerre à notre organisation, avec les modifications sans cesse introduites dans notre législation par des députés jaloux surtout de faire œuvre personnelle sans s'inquiéter si cette œuvre est judicieuse, il n'y a pas de traité de législation qui soit au courant pendant plus de quinze jours. Force est donc de les remplacer incessamment par d'autres.

40. — *L'Indice analítico*, ou table des matières du *Mémorial du génie espagnol*, publié à Madrid au commencement de cette année, nous donne les titres de tous les travaux publiés depuis cinquante ans par cette excellente publication, dont la notoriété est européenne et dont la plupart des collaborateurs ont un nom apprécié des érudits. Cette collection est effectivement une mine extrêmement fertile en documents de toute sorte, mais à part les officiers qui vivent à Madrid, qui pouvait en utiliser les richesses, faute d'un catalogue raisonné, faute d'un fil d'Ariane permettant de suivre ce dédale sans trop grande perte de temps? C'est aujourd'hui un travail fait pour les cinquante premières années du Mémorial. Il semble qu'en fixant la date du second volume à vingt-cinq ans, la direction du génie espagnol ferait œuvre sage et mériterait l'approbation de tous les lettrés.

41. — C'est encore d'Espagne que nous arrive *Ronda volante*, du capitaine Barado, série de morceaux, les uns historiques, les autres fictifs, qu'on lira certainement avec plaisir. M. Barado, jouit dans son pays d'une réputation militaire méritée. Nous avons eu à présenter naguère à nos lecteurs son *Sitio de Amberes*, travail d'érudition très remarquable, et sa *Vie militaire en Espagne*, illustrée par Cusachs, qui n'a d'égal, comme valeur littéraire et artistique, que *l'Armée française* de

Detaille. Cette fois M. Barado se montre comme écrivain humoristique, et, dans cette gamme particulière, il nous apparaît un peu mélancolique, mais plein d'originalité et de couleur. Son petit livre mérite de passer les Pyrénées, et nous le recommandons comme un spécimen de ce que la littérature espagnole contemporaine peut produire d'honnête et d'agréable. *Ronda volante* donne à M. Barado une place honorable à côté de Perez Gáldos et de Doña Emilia Pardo Bazán. Il est à souhaiter qu'il n'abandonne pas complètement une voie où il a si bien débuté.

ARTHUR DE GANNIERS.

THÉOLOGIE

Pastoral Theology. by WILLIAM STANG, D. D., vice-rector of the American College, Louvain, and professor of pastoral theology at the same. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, gr. in-8 de VIII-303 p. — Prix : 6 fr.

La théologie pastorale, ou plus simplement la pastorale, est l'ensemble des directions et règles pratiques pour l'utile exercice du ministère sacerdotal. Elle présuppose toutes les sciences ecclésiastiques élémentaires dont elle tire les conclusions et applications pratiques pour le prêtre chargé d'une paroisse. Elle se trouve donc plus ou moins explicitement comprise dans les manuels de théologie morale, de droit canonique, d'administration temporelle des paroisses, de liturgie et de piété. Mais il est bon de grouper toutes ces notions éparses en un livre spécial, surtout lorsqu'un professeur chargé d'enseigner la théologie pastorale y ajoute le commentaire d'une parole vivante et d'une expérience personnelle.

Les jeunes clercs américains qui font leurs études théologiques au collège de Louvain retireront d'autant plus de profit de ce livre qu'ils sont le plus souvent placés à la tête d'une mission aussitôt après leur ordination, sans qu'il leur soit donné de s'initier à la pratique du ministère comme auxiliaires d'un autre prêtre. Ils trouveront dans l'ouvrage du docteur Stang une direction sage et très sûre, marquée au coin de l'expérience, et appuyée sur l'enseignement et les exemples des saints qui ont le plus travaillé au bien des âmes. Ils y sentiront une véritable et très solide piété, sans mièvrerie ni exagération ; un zèle sacerdotal du meilleur aloi ; ils y recevront d'excellents conseils adaptés aux diverses catégories d'âmes auxquelles ils auront affaire dans leurs paroisses.

Le premier livre est consacré à la prédication et aux catéchismes. Les directions très précises, très pratiques, données au prédicateur, auraient pu être corroborées par des emprunts à la récente circulaire de la Sacrée Congrégation des Évêques et Réguliers sur la prédication. La méthode pour les catéchismes est excellente, et les observations pra-

tiques d'une justesse frappante. Je regretterai seulement que M. Stang n'ait pas donné plus de place aux catéchismes de persévérance, et ne leur ait pas consacré un paragraphe spécial, aussi intéressant que celui où il traite des catéchismes de première communion. — Du second livre, qui traite de l'administration des sacrements, je ne puis que signaler l'importance et la grande valeur. En particulier, le chapitre consacré à la Pénitence est de tous points excellent. J'ai eu grande joie à y voir M. Stang flétrir comme elle le mérite l'injustifiable pratique de ne jamais donner l'absolution aux enfants, jusqu'au moment de leur première communion. Le chapitre sur le mariage est réduit à quelques pages : M. Stang renvoie à un livre, d'ailleurs excellent, d'un de ses collègues ; ce n'est pas suffisant. — Enfin, le troisième livre donne au jeune prêtre les indications les plus utiles pour la direction de sa paroisse ; c'est peut-être le plus pratique, parce qu'il traite de cette partie du ministère où le prêtre doit nécessairement prendre une initiative plus personnelle, exercer une action plus directe, et compter sur lui-même plus que sur des règles bien fermes.

Ce manuel de théologie pastorale, le premier écrit en langue anglaise, rendra les plus grands services au clergé des États-Unis ; d'autres encore pourront en tirer grand profit. A. Boudinhon.

Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor. par l'abbé Mignon. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de 378-406 p. — Prix : 12 fr.

Nous possédons, en France, d'importants travaux de patrologie et des livres estimables sur le XIIIe siècle ; mais l'état de la théologie depuis Alcuin jusqu'à Albert le Grand n'avait pas suscité des recherches et des vues d'ensemble comparables à celles que renferme et suggère cette histoire. La vie de Hugues de Blackemburg nous est d'abord narrée en raccourci, avec tout l'essentiel et d'intéressante manière ; deux chapitres sont ensuite consacrés à sa philosophie comparée aux méthodes dialectiques et aux systèmes métaphysiques des écoles avant le XIIe siècle. M. l'abbé Mignon y fait preuve de sévère critique, éliminant avec raison les ouvrages faussement attribués au docteur de Saint-Victor, apocryphes qui ont induit en erreur, au sujet de ses vraies doctrines, plusieurs historiens et théologiens. Par Boèce, Hugues se rattache à la philosophie grecque, à Aristote plutôt qu'à Platon ; mais s'il a négligé la philosophie première, omis ou laissé sans solution d'importants problèmes, donné parfois des preuves insuffisantes, ce n'est pas sans avoir semé le bon grain qui devait, plus tard, germer et fructifier.

La théologie est l'objet d'un examen beaucoup plus détaillé et, on peut le dire, complet. Cette étude est précédée de considérations très importantes sur la naissance, les raisons d'existence, le développement

de la théologie scolastique. Jusqu'à cette époque, par des textes choisis, interprétés, combinés, les Pères et les premiers docteurs avaient essayé de formuler avec précision les dogmes de la foi. Comment la raison les prépare, les rend intelligibles (je n'ai pas dit compréhensibles), les confirme, les appuie, leur fournit des principes, des liens, des applications, en extrait les conclusions, en déroule les conséquences, en un mot accomplit ce travail d'analyse et de synthèse, de distinction et de démonstration qui est la science, M. Mignon l'exprime succinctement, mais avec clarté. *Fides quaerens intellectum*, la phrase de saint Anselme résume la méthode et le but; Hugues fut l'un des premiers à mettre en œuvre les procédés, à se proposer la fin de la théologie scolastique.

Toutes les questions qu'il a traitées sont examinées par son historien, elles touchent au dogme, à la morale, aux sacrements, à la vie mystique. Les solutions qu'il indique ou atteint sont d'abord comparées à celles de ses devanciers. Le savant professeur expose nettement l'opinion des divers docteurs sans amplifications inutiles, après l'avoir puisée aux vraies sources; puis il développe l'enseignement de Hugues, en ayant soin de marquer ce par quoi il se distingue, ses affirmations caractéristiques, et, quand il y a lieu, ses erreurs. Par exemple, il faisait consister l'essence du péché originel dans l'ignorance et la concupiscence : *ignorantiam in mente et concupiscentiam in carne;* une définition inexacte de la nature humaine, qu'il réduisait à l'âme seule, l'amenait à soutenir que Jésus est resté homme pendant les jours passés dans le tombeau, ce qui est faux, puisque l'homme est à la fois corps et âme; à propos de la charité, il ne semble pas s'élever au-dessus de l'amour de concupiscence. Le chapitre consacré à l'Eucharistie est très intéressant : il montre combien était générale, enracinée si je puis ainsi dire, la tradition de la présence réelle, l'antique conviction du sens littéral dans lequel devaient être prises les paroles du Sauveur. Certes, l'exposition dogmatique présente des lacunes : le Docteur angélique n'a point encore précisé avec son merveilleux génie et sa vaste science la doctrine de la transsubstantiation, mais le dogme est déjà scientifiquement étudié, avec finesse et rigueur d'esprit, en son ensemble et ses détails.

On sait le rang occupé par Hugues de Saint-Victor parmi les mystiques. Le désir de lui assigner sa vraie place, avec les motifs qui la lui méritent, a dicté à M. Mignon deux excellents chapitres dont la lecture, salutaire et agréable à tous, serait indispensable aux philosophes rationalistes qui se piquent de comprendre nos maîtres de la vie spirituelle sans posséder les notions les plus élémentaires sur la vie mystique. Ils les trouveront ici, en bon ordre, sagement exprimées, avec une pleine connaissance de ce difficile sujet et des auteurs qui l'ont abordé. En somme, livre d'érudition, de bon sens, de logique, écrit par un théologien dans un style sobre et ferme, qui apporte une contribution considérable à l'histoire de

la théologie, et que l'on peut présenter avec confiance et opposer avec succès aux auteurs et aux ouvrages allemands trop souvent encombrés par un fatras de documents indigestes ou gâtés par les préjugés du rationalisme et de l'hérésie. L. MAISONNEUVE.

SCIENCES ET ARTS

Les Pensées de PASCAL, disposées suivant l'ordre du cahier autographe. Texte critique établi d'après le manuscrit original et les deux copies de la Bibliothèque nationale, avec les variantes des principales éditions, précédé d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques par G. MICHAUT. Fribourg en Suisse, Librairie de l'Université, 1896. in-4 de LXXXIX-469-4 p. (*Collectanea Friburgensia. Commentationes Academicae Universitatis Friburgensis Helvet. Fasciculus VI.*) — Prix : 20 fr.

Les plus grands éloges sont dus à cette nouvelle édition. M. Michaut a pieusement dédié ce beau volume à la mémoire de son père. Il n'a pas moins pieusement consacré tous ses efforts à rendre son travail digne des suffrages des lecteurs les plus délicats. Tant en la rédaction de l'Introduction, des notes et des tables, que dans l'établissement du texte, il a déployé toutes les qualités désirables et il a bien mérité des amis de Pascal, des amis de notre littérature.

Persuadé avec raison que l'on ne saurait étudier de trop près la biographie d'un homme tel que son héros, si l'on veut bien comprendre les *Pensées*, si l'on veut, comme il le dit, les « éclairer par l'extérieur, » il examine tour à tour, dans l'*Introduction* (p. IX-LV), en tous leurs détails, les « époques de la pensée de Pascal, » ainsi divisées : *Les Débuts*, 1623-1646 ; *Première Conversion*, 1646-1649 ; *Le Monde*, 1649-1654 ; *Seconde Conversion*, 1654-1662. Il traite les sujets suivants : Le milieu (la famille de Pascal ; rang, fortune. Étienne Pascal, ses sentiments religieux, son goût pour les sciences, éducation de Pascal) ; les premiers travaux scientifiques (Pascal à Rouen, la machine arithmétique) ; l'arrivée de Pascal au jansénisme (nature, circonstances, causes de sa conversion, ses écrits jansénistes, prière sur le bon usage des maladies, lettre sur la mort, autres lettres, l'affaire Saint-Ange, travaux, découvertes, polémiques scientifiques, le jansénisme et les études profanes) ; la période mondaine (Pascal en Auvergne. Liaison avec le duc de Roannez. Études et travaux scientifiques. Liaison avec le chevalier de Méré. Le monde et les lettres. La rhétorique de Pascal. Le discours sur les passions de l'amour. Le « libertinage » au XVIIe siècle. Attiédissement du sentiment religieux de Pascal) ; retour définitif au jansénisme (les causes, le ravissement, la retraite à Port-Royal, les sciences, de l'esprit géométrique, la philosophie, entretien avec M. de Sacy, la théologie, les premières *Provinciales*, le miracle, l'effet qu'il produit, les dernières *Provinciales* et les *Pensées*, l'ascète et l'hérétique).

A cette introduction si profondément fouillée, couronnée par une judicieuse conclusion, succède (p. LVI-LXIV) un *Tableau chronologique* dressé avec la plus minutieuse exactitude, commençant à l'année 1618, où Étienne Pascal épouse Antoinette Bégon, et finissant au 21 août 1662, où Blaise fut enterré. Non seulement les indications d'années, mais encore les indications de jour, sont données de la façon la plus précise, et c'est là un chapitre-modèle de cet *Art de vérifier les dates littéraires*, dont on a souvent demandé la publication. Dans les *Notes bibliographiques* (p. LXV-LXVII) ne sont pas moins sûrement mentionnées les éditions principales des *Pensées*, depuis celle de 1670, véritable édition *princeps* (car celle de 1669 fut faite spécialement pour les amis de Port-Royal), jusqu'à celles du chanoine Didiot, lequel « ne voit dans Pascal que le janséniste » (Desclée, de Brouwer, 1896) et du chanoine Guthlin, lequel « ne l'y voit pas du tout » (Lethielleux, 1896), et même — ce qui constitue presque un excès de scrupule dans l'information — jusqu'à celle de M. Brunschvicg, laquelle n'est qu'en préparation. M. Michaut enregistre ensuite (p. LXVII-LXXIV) les « documents, études, travaux concernant Pascal, » et là encore il multiplie les références, sans omettre de simples et récents articles de journaux, enfin ne se contentant pas d'énumérer les sources imprimées, mais parfois même les sources inédites, telles que les Mémoires manuscrits de l'abbé Beaubrun, conservés à la Bibliothèque nationale (f. fr. 13895).

En tête de l'*Avertissement* (p. LXXV), l'éditeur expose ainsi ce qu'il a voulu faire : « Si je crois pouvoir en ajouter encore une [édition], c'est qu'il ne m'a point paru impossible de perfectionner, en m'en aidant, tant d'estimables travaux, c'est qu'il m'a paru utile de présenter aux lecteurs une édition aussi complète que possible — qui n'eût, systématiquement, ni plan ni apparence de plan, — qui permît au premier coup d'œil de distinguer le plus ou moins d'authenticité des fragments, — qui comprît, en outre, les diverses leçons du manuscrit original, les variantes des copies, les lectures des éditions antérieures les plus importantes. J'ai voulu publier les *Pensées* comme on publie les auteurs grecs et latins, en donner, en un mot, une édition critique. » M. Michaut justifie très bien, un peu plus loin (p. LXXXI-LXXXV), le parti qu'il a adopté de suivre jusqu'au bout le manuscrit original, disant spirituellement : « Ne cherchons point de plan, ne cherchons point de classement, et puisque, après tout, il faut bien un ordre, prenons simplement celui du manuscrit. Cet ordre, je l'avoue, est un désordre, et un désordre arbitraire; mais c'est précisément ce qui en fait la supériorité. C'est un désordre, et les *Pensées* nous apparaissent avec le caractère — qui est bien le leur — de notes confuses, de matériaux entassés. C'est un désordre arbitraire, et nulle disposition factice ne fausse notre impression, personne ne vient s'interposer entre Pascal et nous. » On aurait presque

le droit de dire que la reproduction du texte, tant elle est fidèle, ressemble à un fac-similé photographique. Et non seulement nous possédons ainsi l'équivalent du manuscrit original, mais encore, grâce aux variantes recueillies avec un soin extrême et groupées au bas de chaque page, l'équivalent de tous les autres manuscrits connus.

A la suite des neuf cent quatre-vingt-dix articles qui forment le recueil réel des *Pensées*, et des seize articles supplémentaires qui, sous le titre de *Conversations de Pascal* (p. 427-433), ont été extraits des lettres de Jacqueline, des écrits de Marguerite Périer, de Nicole, etc., nous trouvons (p. 435-469) les *Tables de concordance* : 1° du manuscrit original, 2° de la première copie, 3° de la seconde copie, 4° de l'édition de Port-Royal, 5° de l'édition Bossut, 6° de l'édition Faugère, 7° de l'édition Havet, 8° de l'édition Molinier, c'est-à-dire de toutes les éditions qui méritent d'être consultées. Ces tables, pour lesquelles ont été dépensées d'énormes quantités d'attention et de patience, seront aussi facilement utilisées qu'elles ont été péniblement préparées.

En constatant que rien ne manque à l'édition de Fribourg, pas même deux photographies du masque de Pascal (une de face, l'autre de profil), je me demande comment s'y prendra l'érudit chargé de publier les *Pensées* dans la collection des *Grands Écrivains de la France*, pour nous donner mieux que le travail de M. Michaut, travail auquel — ou je me trompe fort — on n'adressera pas de reproche plus grave que celui-ci : N'est-ce pas se montrer trop dédaigneux, trop injuste pour un homme de la vertu et du talent de l'abbé J.-J. Boileau, le « bras droit » du cardinal de Noailles à l'archevêché de Paris, que rejeter sans la moindre discussion son « témoignage peu autorisé? »

T. DE L.

Voyages et découvertes de M. Faubert, par YVES GUYOT. Paris, Flammarion, s. d., in-12 de 436 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Faubert est un type créé par l'auteur qui va le faire voyager de ci, de là, et s'en servir pour refuter les idées qu'il combat non moins que pour exposer les siennes. C'est ce qu'on appelle, dans le sens vulgaire du mot, un brave homme. Il n'a aucune méchanceté native, mais au contraire un certain bon sens superficiel, auquel cependant manque une véritable instruction, et comme il possède de plus cette bonhomie prudhommesque si fréquente chez nous, M. Faubert a naturellement emmagasiné tous les lieux communs qui s'épanouissent dans les journaux populaires et les phrases toutes faites qui, sonores et redondantes, se répètent au café et dans les réunions publiques. Il ne sait donc rien ou presque rien de son cru, n'a appris que ce qu'il a lu dans sa gazette ou entendu de ses pareils : c'est le composé le plus parfait de tous les dit-on, de tous les aphorismes qui se débitent.

L'auteur a donc beau jeu pour en faire ce qu'il veut. Lorsque Faubert,

sorti de son petit milieu, est en présence des faits eux-mêmes, de la réalité et guidé par un interlocuteur intelligent, il a assez de bon sens naturel pour comprendre bien des choses fermées pour lui jusque-là, ou sur lesquelles les idées les plus fausses s'étaient accumulées dans son cerveau. On comprend dès lors tout le parti que M. Yves Guyot a pu tirer de cette mise en scène ingénieuse. Il faut d'abord reconnaître que sur nombre de points il redresse mille opinions erronées et que ses démonstrations sont en général bien présentées. Suivant son excursioniste dans le Médoc, dans les centres houillers, en Suisse, en Angleterre, etc., il a de bonnes pages judicieuses sur la production du vin, la vie des mineurs, les revendications ouvrières et leurs utopies dangereuses. Chemin faisant il condamne le monopole de l'alcool et glose quelque peu sur la verrerie ouvrière. Divers points paraîtront plus contestables, quelques-uns inadmissibles. Alors, en effet, que quelque idée religieuse se trouve sur son chemin, l'auteur y apporte un esprit sceptique et pour ainsi dire d'hostilité. N'est-il pas lui-même quelque peu Fauble sur ce point? Qu'avait-il d'ailleurs besoin d'aborder ces sujets? Son livre eût gagné à les voir passer sous silence. Quelle nécessité, en visitant l'exposition de Rouen, de raconter, à l'aide de Michelet comme source, le procès de Jeanne d'Arc, et sur l'autorité du Guide Joanne le supplice des réformés? Vraiment ce n'était pas la peine de gâter des pages souvent de bon sens et de prendre pour épigraphe du livre « ce qu'on ne trouve pas dans les guides. » G. DE S.

Kitâb el Tanbîh ouel Ichrâf. Le Livre de l'Avertissement et de la Revision, par Maçoudi. Trad. par B. Carra de Vaux. Paris, Imprimerie nationale, 1897, in-8 de XII-570 p.

Ce livre du célèbre auteur des *Prairies d'or* est assez singulier. C'est une table des matières et un résumé de tous les ouvrages qu'il a composés sur l'histoire, la géographie, la politique, la théologie, les religions comparées, les sciences physiques, en tout vingt ouvrages, dont le seul qui nous soit parvenu contient, avec la traduction de M. Barbier de Meynard, neuf volumes in-8. C'est beaucoup pour un seul homme et l'on a soupçonné Maçoudi d'avoir été le précurseur des « Jaunes » de notre fin de siècle, qui publient longtemps d'avance la liste des œuvres qu'ils ont l'intention d'écrire et qu'ils n'écriront jamais. Il touche à une foule de questions fort intéressantes et dont il nous dit seulement qu'il en a parlé dans un autre livre que nous n'avons pas et dont il n'est pas sûr qu'il ait jamais existé, puisqu'on n'en trouve la mention nulle part ailleurs. Aucune lecture n'est plus fertile en déceptions que celle du Kitâb el Tanbîh. Ainsi Maçoudi nous apprend qu'il a traité amplement des doctrines des Manichéens et de leur histoire, que les autres auteurs se sont trompés sur leur compte, au demeurant il ne nous donne aucun

vraisemblement précis et il doit nous suffire de savoir que Maçoudi était bien informé à ce sujet. Il eût mieux valu prouver qu'en effet il connaissait la question en en faisant un résumé clair, qui eût été d'autant plus précieux que les livres des Manichéens sont perdus. Je cite cet exemple entre cent. Toutefois on rencontre une foule de choses curieuses sur la physique du globe, la géographie, l'histoire des peuples et des religions, et M. Carra de Vaux n'a point perdu sa peine à traduire cet ouvrage. Il y a mis beaucoup de conscience, s'est attaché à joindre l'élégance à la fidélité, dont nous le devons louer; il a très bien rendu certains endroits trop rares, où Maçoudi, renonçant à se contenter de simples énumérations, consent à nous conter divers événements avec une brièveté un peu sèche encore, mais très vive et très nette, qui rappelle assez la manière de Xénophon dans l'*Anabase*, ou de Mérimée dans ses essais historiques. Nous regretterons seulement que M. Carra de Vaux se soit interdit toute critique du texte. Les deux manuscrits de Londres et de Paris sont assez récents pour qu'il y ait lieu de craindre d'assez nombreuses interpolations, et les historiens ne devront pas se servir sans quelque défiance de la présente traduction, qui, du reste, je le répète, est excellente, mais ne peut donner que ce que donne le texte sur lequel elle a été faite.

F. Grenard.

LITTÉRATURE

Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie, veröffentlicht von Dr. Emil Ehering. Berlin, C. Vogt, 1895. VII. *Romanische Abteilung*, nº 2. *Das altprovenzalische Klagelied, mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen*. Eine litterarhistorische Untersuchung. Nebst einer Beilage über die Vizgrafen von Marseille und das Haus Baux in ihren Beziehungen zu den Troubadors, einer kritischen Ausgabe einiger Lieder und zwei ungedruckten altfranzösischen Klageliedern. Von Dr. Herman Springer. In-8 de 111 p. — IX. *Romanische Abteilung*, nº 3. *Jacques d'Amiens*, von Philipp Simon. In-8 de 72 p.

Les deux fascicules de cette nouvelle collection qui nous sont parvenus offrent de l'intérêt et seront bien accueillis par les romanistes.

M. Springer a étudié ce genre littéraire que les Provençaux appelaient *planch*, et les trouvères *complainte*, *déploraison*, *regrets*; c'est une sorte de poésie lyrique nécrologique. L'auteur donne quelques remarques générales sur les genres analogues dans l'antiquité, chez les Grecs θρῆνοι, ἐπικήδεια, à Rome *naeniae*, *elegiae* et les *planctus* si nombreux chez les poètes latins du moyen âge, et insiste surtout sur les *planchs* provençaux, dont nous avons une liste très copieuse, sinon complète. Il donne ensuite une généalogie de la famille des vicomtes de Marseille qui eurent de fréquents rapports avec d'illustres troubadours qui chantèrent souvent le trépas de l'un de ses membres. La partie la plus inté-

ressante de ce travail est l'édition critique de quatre pièces provençales et de deux pièces françaises inédites et publiées ici d'après tous les manuscrits connus; les *planchs* provençaux sont accompagnés d'une traduction que l'obscurité du texte rend très utile.

Jacques d'Amiens est l'auteur incontesté d'un *Art d'Amors*, autrefois publié par M. Körting; est-il aussi l'auteur du *Remède d'Amors* que le même savant lui attribue? Cette opinion, qui avait eu peu de succès, est repoussée par M. Ph. Simon; Jacques d'Amiens imite Ovide, tandis que l'auteur du *Remède d'Amours* ne connaît qu'André le chapelain. Mais M. Simon conclut à l'identité de l'auteur de l'*Art d'Amours* avec le Jacques d'Amiens qui eut un « débat » bien connu avec Colin Muset et avec le Jacques d'Amiens auquel le célèbre manuscrit de chansons de Berne attribue sept pièces. Le texte de ces chansons qui vient ensuite semble bien établi et est accompagné d'une traduction. J. C. P.

Studies in early Victorian Literature, by Frederic Harrison. Second edition. London and New-York, Arnold, s. d., in-8 cartonné de 224 p. — Prix : 4 fr. 25.

Les études réunies ici se rapportent toutes à la première moitié du règne de Victoria. L'auteur a choisi neuf des écrivains de ce temps, tous romanciers sauf deux (Carlyle et Macaulay), pour consacrer à chacun d'entre eux un chapitre séparé. Il ne s'occupe point des ouvrages de poésie, de philosophie ou de science, ni de ceux dont les auteurs sont encore vivants. Des vues d'ensemble sur la littérature « victorienne, » comme on l'appelle en Angleterre, ouvrent le volume.

Les critiques de M. Harrison, fort concises, ont de grandes qualités : écrites dans une langue sobre et ferme, présentées de façon intéressante, elles sont partout nettes, équitables, sensées. Les traits distinctifs des auteurs, les grandes lignes de leur talent et de leur caractère y sont bien dégagés; les appréciations sont motivées et judicieuses. Ami de George Eliot, M. Harrison nous donne à son sujet d'intéressants souvenirs personnels. Sur Dickens ou Thackeray, Carlyle ou Macaulay, on ne peut attendre des aperçus entièrement nouveaux, mais on lira avec plaisir les études consacrées à Disraeli, Kingsley ou Trollope, qu'on est un peu surpris d'abord de trouver en si haute compagnie.

La partie la plus remarquable du livre est sans doute le chapitre d'introduction, chapitre de considérations générales sur la littérature anglaise des soixante dernières années. M. Harrison démêle et expose fort bien les caractères principaux de cette période « plus scientifique que littéraire, plus historique que dramatique, plus grande par les découvertes que par la pensée abstraite, » où la science et les transformations politiques et sociales ont si profondément influé sur les lettres et changé la conception même qu'on se faisait de la littérature. Peut-être

exagère-t-il toutefois le manque d'unité, la diversité un peu incohérente des œuvres. « Jusqu'à la mort de Scott et de Coleridge, dit-il, presque chaque page de prose ou de vers anglais pouvait, sur le simple examen du style, être rapportée à la génération qui l'a produite. » Il n'en est plus de même aujourd'hui, pense-t-il. Mais c'est là une question que l'on ne peut décider encore. Nos descendants ne pourront-ils pas trouver entre les ouvrages de notre temps des ressemblances, un air de famille qui nous échappent ? Ou bien, n'avons-nous pas rapproché artificiellement les uns des autres ceux des temps passés, voulant à toute force y trouver une inspiration, un esprit communs ? Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce point et de plusieurs autres, ces quelques pages renferment bien des idées justes et curieuses ; et ce qui en accroît la valeur pour nous, c'est que beaucoup des remarques de M. Harrison sur la littérature anglaise contemporaine s'appliqueraient on ne peut mieux à la nôtre.

A. Barbeau.

La Leyenda de los infantes de Lara, par Ramón Menéndez Pidal. Madrid, imprenta de los hijos de José M. Ducazcal, in-8 de xvi-448 p. — Prix : 10 fr.

Il fallait une sagacité peu commune pour reconstituer, sur des fragments épars, vagues, informes, l'épopée originale des *Sept infants de Lara ;* et non seulement pour reconstituer une épopée, mais pour retrouver la trace de trois *Gestes* distincts. C'est à quoi est parvenu le patient auteur de ce livre, qui a examiné quarante chroniques manuscrites relatives à la légende, les comparant, les classant, formant entre elles une espèce de généalogie, comme s'il s'agissait d'un illustre lignage, et y découvrant plus de cinq cents vers de huit syllabes, preuve évidente que le chroniqueur avait tout simplement calqué une ancienne chanson, analogue à celle du Cid.

Dans le chapitre consacré aux *romances*, la science et la perspicacité de M. Pidal ont de quoi s'exercer : car il est extrêmement difficile de préciser d'une façon certaine ce qui, dans un *romance*, appartient au texte primitif, et ce qui a été ajouté, changé, interpolé dans la suite des siècles. Les travaux de Grimm, Wolf, Depping, de Puymaigre, Durán, Milá y Fontanals, etc., n'ont pas épuisé encore, depuis soixante ans, cette matière délicate et intéressante. M. Pidal a porté ses efforts de ce côté, et notons en passant qu'outre les romances connus, qui ont trait aux infants de Lara, il en cite sept nouveaux, et il donne le texte complet de quatre d'entre eux.

Quant au théâtre, il étudie successivement les drames de Juan de la Cueva, Lope de Vega, Hurtado de Velarde, Cubillo, Matos Fragoso et quelques autres. Il recherche la source d'inspiration de chaque composition ; il indique la marche suivie par chaque auteur, et il apprécie la

valeur esthétique de chaque œuvre. Ici encore, il a trouvé une pièce dramatique anonyme, datée de 1583, intitulée *Famosos hechos de Mudarra*, dont le manuscrit inédit appartint d'abord à la célèbre bibliothèque d'Osuna avant d'entrer à la Bibliothèque nationale de Madrid. Il en reproduit de longs fragments dans la seconde partie de son ouvrage.

Enfin, M. Pidal suit la légende dans ses dernières manifestations littéraires, dans le poème du duc de Rivas, *El Moro expósito* ; dans ceux d'Arolas et de Garcia Gutiérrez ; dans la nouvelle pseudo-historique de Fernández y González, etc. Pour terminer, il nous donne un magnifique chapitre sur les lieux illustrés par la tradition. Burgos, Lara, Salas, le monastère de San Pedro de Arlanza, Canicosa, Almenar et autres endroits où s'est déroulé le drame dont parle la légende. Que de choses importantes accumulées dans ces pages substantielles! Que de documents précieux, souvent inconnus, sont rassemblés et classés avec un ordre judicieux et une science critique admirable!

La seconde partie de l'ouvrage contient les textes principaux de la chronique générale d'Alphonse X, de la chronique abrégée de don Juan Manuel, de la chronique de 1344 (avec leurs variantes), et, comme nous l'indiquions plus haut, de la comédie inédite de 1583.

Nous avons rarement l'occasion de signaler des travaux de cette importance, publiés par l'Espagne. Aussi, n'hésiterons-nous pas à joindre nos félicitations à celles que la presse de Madrid a si justement décernées au savant auteur de la *Leyenda de los infantes de Lara*.

G. Bernard.

HISTOIRE

Historia apologetica de los Papas desde S. Pedro al Pontífice reinante, por el doctor Don Urbano Ferreiroa. Valencia, Domenech, 1895-1897, 5 vol. in-8 de 316, 326, 290, 394, 408 p. — Prix : 10 fr.

On l'a dit cent fois, et on ne saurait trop le répéter : « Les Papes n'ont besoin que de la vérité. » La meilleure apologie qu'on peut écrire en leur faveur consistera toujours à les représenter tels qu'ils ont été de fait dans leurs actes et toute leur conduite. C'est précisément le but que s'est proposé un savant membre du clergé espagnol, en consacrant ses veilles et son talent à écrire une histoire de la Papauté qui fût à la hauteur de l'érudition contemporaine, mais dans laquelle aussi les exagérations et les erreurs de la critique moderne fussent justement signalées et réprouvées. De là le nom significatif d'*Histoire apologétique des Papes*, que M. Urbano Ferreiroa, le fondateur directeur d'une revue mensuelle : *Las Soluciones católicas*, des plus estimées en Espagne, a voulu donner à son important ouvrage. Ce serait se tromper soi-même que de prendre ce titre dans un autre sens. Je puis en parler en connaissance de cause : car j'ai sous les yeux les cinq premiers volumes de

ce travail et la narration y embrasse les neuf premiers siècles de l'histoire de l'Église (42-900). Or, l'auteur se garde bien d'y laisser dans l'ombre ou de couvrir d'un voile les erreurs de conduite ou les fautes qui sont à la charge des successeurs de Pierre de cette période, témoin ce qu'il dit de Félix II, de Symmaque, de Vigile, d'Honorius, etc., etc. Il se plaît, d'autre part, à rendre justice aux travaux les plus récents de la critique et s'en sert à l'occasion pour mettre en lumière les côtés obscurs du sujet qu'il traite. Troja et son *Codice diplomatico longobardo*, Jean-Baptiste di Rossi et sa *Roma sotterranea*, l'abbé Duchesne et son édition du *Liber Pontificalis*, Gregorovius et son *Histoire de Rome et des Papes pendant le moyen âge*, ont été, en particulier, largement mis à contribution. Mais aussi l'historien espagnol a su se préserver d'une admiration exagérée, n'admettre qu'avec doute telle opinion nouvelle, au besoin la combattre, et demeurer fidèle à la tradition. Ainsi, par exemple, en ce qui concerne la prétendue identité des Papes Clet et Anaclet, non content de ne pas adopter cette identité dans son tome II (p. 11 et 12), il a encore reproduit dans son tome III, comme appendice (p. 267-279), une dissertation empruntée aux *Analecta Juris Pontificii*, où elle me paraît solidement réfutée, et à laquelle, jusqu'à présent, on n'a rien répondu. L'espace me manque pour entrer dans plus de détails sur l'histoire des Papes, dont il s'agit ici, mais je fais des vœux pour que l'auteur ne tarde pas à mener à bon terme une œuvre si digne d'éloge et de recommandation dans son ensemble. François Plaine.

Histoire de l'Église. Manuel à l'usage des séminaires, par le docteur Brück. Trad. de l'allemand. Paris, Lethielleux, 1897, 2 vol. in-8 de 546 et 560 p. — Prix : 12 fr.

Le manuel de M. Brück a eu un incontestable succès, puisqu'il en est à sa sixième édition allemande et à la seconde française, sans parler de traductions anglaise et italienne; et il le mérite dans une certaine mesure, ne fût-ce que par l'abondance des renseignements. Je dois avouer, pourtant, qu'il ne me paraît pas réaliser tout ce qu'on peut demander à un livre de ce genre. Il est bien compact et bien touffu; peu de vues générales; les grandes périodes de l'histoire ecclésiastique ne sont pas nettement caractérisées; le plan uniforme suivi pour chacune d'elles a quelque chose de bien rigide qui ne s'applique pas également bien à toutes et ne permet pas de faire ressortir leurs traits essentiels et leur importance particulière; enfin c'est un répertoire commode de faits et de dates plutôt qu'un livre d'orientation pour le débutant. Peut-être aussi le ton sent-il parfois un peu trop la polémique; certaines expressions désobligeantes pour des adversaires auraient pu être évitées. L'introduction ne me paraît pas très heureusement conçue. On y trouve une complète et longue énumération de tous les auteurs qui ont composé des

manuels ou des histoires générales de l'Église, alors que cependant la plupart de ces ouvrages ont aujourd'hui perdu toute valeur. Il serait plus utile de donner aux étudiants des indications sur les grandes collections que l'historien doit connaître et manier constamment, le Pertz, le Dom Bouquet, les Bollandistes, etc. Sans doute, quelques-uns de ces renseignements se trouvent dans le corps de l'ouvrage, mais dispersés et plus difficiles à retrouver. — Dans le détail, les informations de M. Brück sont étendues et généralement solides ; pourtant, on rencontre des taches. Ainsi, pour ne parler que des institutions ecclésiastiques du moyen âge, ce qui concerne les finances pontificales est vague et peu exact (ce qui n'est guère surprenant, l'auteur paraissant ignorer les récents travaux de MM. Fabre, Gottlob et Kirsch). On est étonné de lire des phrases comme celles-ci : « Au XIe siècle, les évêques des sept diocèses suburbains, les curés des vingt-huit paroisses, ainsi que les dix-huit diacres de Rome, reçurent le titre de cardinaux » (I, 348). — « Il (Jean XXII) établit la chancellerie romaine et le tribunal de la Rote » (I, 502). Je dois faire observer, d'ailleurs, que je n'ai sous les yeux que l'édition française et que je ne puis affirmer que le traducteur ait toujours parfaitement rendu l'original. Il serait injuste d'insister outre mesure sur les erreurs de détail d'un livre qui atteste du travail et des recherches.

Passons au traducteur anonyme. Les défauts qu'on peut lui reprocher sont plus graves peut-être, en ce sens, du moins, qu'ils étaient plus faciles à éviter. Je ne parle pas de trop nombreuses fautes d'impression ou autres distractions (quelques-unes, pourtant, sont graves, en ce qu'elles altèrent le sens ou le rendent inintelligible et ne pourront pas toujours être rectifiées par des inexpérimentés). Mais le traducteur déclare avoir « suivi ponctuellement » l'édition allemande. Or, c'est là se faciliter par trop sa tâche. Un manuel de ce genre, étant donné que les besoins varient suivant les pays, demandait à être adapté plutôt que traduit. Par exemple, le chapitre sur l'Église de France au XIXe siècle, très suffisant dans un livre allemand destiné à des Allemands, est bien maigre et bien vague pour un livre français (ainsi, on ne se douterait pas, à le lire, de l'intérêt et de la vivacité des discussions engagées entre les catholiques libéraux et leurs adversaires, ni de l'importance de la loi de 1850). Il est à croire que M. Brück n'aurait pas refusé à son traducteur l'autorisation de faire, sous sa responsabilité, cette retouche et quelques autres. Mon observation s'applique surtout à la bibliographie. Celle de M. Brück est presque purement allemande, ce qui se conçoit. Encore, même chez lui, quelques-unes des omissions que je vais signaler sont-elles regrettables. Elles sont inexcusables chez son traducteur, qui aurait dû ajouter aux indications de l'original allemand les noms des bons ouvrages français sur chaque matière, quand il y en a. Dans l'introduction, à propos des sciences auxiliaires de l'histoire, ne figurent, pour la paléo-

graphie et la diplomatique, que des livres allemands; on chercherait vainement les travaux de MM. Prou et Giry. Dans le reste de l'ouvrage, ne sont cités ni le *Liber pontificalis*, *les Origines chrétiennes*, *les Origines du culte chrétien*, *les Fastes épiscopaux de l'ancienne Gaule*, de M. Duchesne, ni les *Élections épiscopales*, de M. Imbart de la Tour, ni l'édition du *Liber Censuum* et l'*Étude sur le Liber Censuum*, de M. Fabre, ni des ouvrages plus récents, mais qui auraient dû être cités, ne fût-ce que dans des *addenda* : la *Vie de saint Bernard*, de M. Vacandard; le *Jean VIII*, du P. Lapôtre; *la France et le Grand Schisme d'Occident*, de M. Valois; ni encore, au chapitre relatif aux croisades, les publications de *la Société de l'Orient latin*; ni, pour une époque plus récente, le *Bossuet historien du protestantisme*, de M. Rébelliau; et, à propos de l'Église russe ou de l'Église catholique des États-Unis, les ouvrages de MM. Leroy-Beaulieu et de Meaux. Sait-on quels noms manquent dans la liste (donnée t. II, p. 462) des périodiques catholiques français consacrés à l'histoire? Seulement la *Revue des questions historiques*, la *Revue biblique* et le *Bulletin critique* (je ne parle pas du *Polybiblion*, qui aurait trop l'air de plaider *pro domo*, ni de la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, qui aurait bien droit à figurer dans la liste, mais est assez récente pour qu'on soit excusable de ne pas la connaître). Pour les livres allemands dont il existe de bonnes traductions françaises, au moins partielles, comme l'*Histoire des Papes*, de Pastor, ou l'*Histoire du peuple allemand*, de Janssen, ces traductions ne sont même pas signalées. On mentionne, à propos des catacombes, la *Roma sotterranea* anglaise de Northcote-Brownlow et l'adaptation allemande qu'en a donnée Kraus; on oublie l'adaptation française de M. Allard. Il serait très facile de grossir cette liste. — En résumé, ce livre a laissé de côté un grand nombre d'indications qui seraient précieuses pour le public français; et au contraire, les renseignements qu'il donne seront en grande partie inutilisables pour les lecteurs auxquels il s'adresse, dont beaucoup lisent difficilement l'allemand ou n'ont pas à leur portée les livres allemands. S'il est vrai qu'une bonne bibliographie est un élément essentiel d'un bon manuel, on voit ce qui manque à celui-ci.

E. Jordan.

Documents pontificaux sur la Gascogne, par l'abbé Gouhard. Paris, Champion; Auch, Cocharaux, 1896, in-8 de LXXX-252 p. — Prix : 8 fr.

La Société des archives de Gascogne vient de prendre une très intelligente initiative en commençant la publication des documents pontificaux relatifs à la Gascogne conservés aux archives du Vatican. Ce grand dépôt international est encore un de ceux où l'on a le plus de chances de faire ample moisson, même pour l'histoire locale. Un autre exemple

bon à citer, c'est l'appui éclairé que le haut clergé de la région a fourni à l'entreprise. Chacun des évêques ayant actuellement sous sa juridiction l'un des onze évêchés de l'ancienne province d'Auch, s'était engagé à fournir cent francs par an. Ce concours a abouti à la mission dont M. l'abbé Guérard, chapelain de Saint-Louis des Français, a été chargé de 1888 à 1892. C'était naturellement du côté des papes d'Avignon qu'il y avait lieu de se tourner tout d'abord, les archives vaticanes n'offrant que peu de chose avant le pontificat d'Innocent III, et les registres des papes, depuis Honorius III jusqu'à Clément V, étant ou devant être publiés, soit sous les auspices du Vatican, soit par l'École française de Rome. M. Guérard s'est donc attaqué à Jean XXII. Son premier fascicule, qui comprend cent soixante numéros, renferme les *Secrètes* de ce pape, relatives à la Gascogne, de 1316 à 1321. Ces pièces sont publiées avec soin et fort bien annotées, ce qui est d'autant plus précieux que pour quelques-unes il y avait lieu de déterminer la date, qui manque dans le registre. A signaler particulièrement celles qui concernent les efforts faits par le Pape pour défendre les libertés ecclésiastiques; ses démêlés avec la famille de Clément V, son intervention pour rétablir la paix en Gascogne, notamment entre les maisons d'Armagnac et de Foix; ses relations avec l'administration royale dans le sud-ouest et avec le Roi lui-même. Dans son introduction, M. Guérard donne sur les divers fonds conservés aux archives vaticanes et sur les inventaires qui en existent, des renseignements qu'on est heureux de trouver ainsi groupés et qui seront très utiles aux travailleurs. Il conclut en émettant le vœu que les chapelains de Saint-Louis continuent son œuvre et entreprennent ainsi, province par province, le dépouillement des archives du Vatican. J'ignore si son appel sera entendu : mais il y a certainement là une place à prendre. L'École de Rome commence par plusieurs pontificats à la fois l'étude des registres du XIVe siècle ; mais elle doit publier seulement les *Secrètes* relatives à la France, laissant de côté les *Communes* et les *Curiales*. Or, c'est dans ces deux groupes que se trouvent la plupart des documents administratifs ; par eux seulement on pourra se faire une idée de la vie de l'Église et, comme le dit M. Guérard, « porter enfin un jugement bien fondé sur la centralisation ecclésiastique et la fiscalité de la curie au XIVe siècle ; » sans parler de l'intérêt que des actes purement administratifs et de peu d'importance intrinsèque peuvent prendre pour l'histoire générale, s'ils sont suffisamment nombreux et bien interprétés. Il serait donc fort désirable de voir d'autres sociétés historiques de province suivre l'exemple de celle de Gascogne ; si elles s'y décident, la maison de Saint-Louis des Français peut devenir un excellent quartier général pour les « missionnaires » envoyés à Rome. Il serait si simple et si indiqué de profiter des ressources et des fondations que l'on a ainsi sous la main ! D'autant que ce ne serait pas le pro-

mière fois. Dieu merci ! que Saint-Louis abriterait des travailleurs.

E. Jordan.

Jeanne d'Albret et la guerre civile. par le baron de Ruble. T. I. Paris, Paul et Guillemin, 1897, in-8 de v-475 p. — Prix : 8 fr.

M. le baron de Ruble s'est fait de nos jours le grand historien du XVIe siècle. Depuis quelque trente ans, il n'a pas publié sur cette époque moins de vingt-cinq volumes, tant d'éditions critiques, comme celles, si justement estimées, des *Commentaires et lettres de Monluc*, des *Mémoires inédits de La Huguerie*, de l'*Histoire universelle de d'Aubigné*, que de savants ouvrages, comme le *Traité de Cateau-Cambrésis*, *La Première jeunesse de Marie Stuart*, *Le Mariage de Jeanne d'Albret*, *Antoine de Bourbon*. Personne ne connaît mieux que lui les sources imprimées et manuscrites : nul n'est plus impartial et plus consciencieux. Et aux documents en quelque sorte publics, il joint les trésors d'une riche collection particulière et d'une bibliothèque entretenue avec amour, en érudit autant qu'en bibliophile. Après avoir exposé les principaux événements du règne de Henri II et de la régence jusqu'au commencement des luttes religieuses, il aborde « la guerre civile, » depuis la prise d'armes du prince de Condé et de Coligny jusqu'à la bataille de Dreux et la pacification connue sous le nom de traité d'Amboise, œuvre collective de Catherine de Médicis et du chancelier de l'Hospital, dont les efforts conciliants méritaient peut-être un meilleur succès.

Le récit, très détaillé et très nourri, a pour trame en quelque sorte la vie de Jeanne d'Albret, qui, bientôt veuve, sera en réalité le grand chef des protestants de France. C'est ce qui explique la part considérable faite dans ce volume aux événements passés en Guyenne, dans les États héréditaires de la reine de Navarre et dans le gouvernement attribué à son mari et ensuite à son fils, Henri de Bourbon.

M. de Ruble est ici sur son terrain : à la connaissance des lieux il joint la familiarité plus difficile avec l'histoire locale, avec tout ce qui a été écrit depuis trois siècles sur la province de Languedoc, si bien qu'il a pu faire un tableau fort nouveau et fort complet des incidents si multiples qui se sont produits au début des querelles religieuses dans toute cette partie du Midi. Deux chefs catholiques, Burie et Monluc, en sont les tristes héros, et on comprend que les passions protestantes aient été très difficiles à apaiser, quand on voit à quel point elles ont été surexcitées, sans oublier les sanglantes représailles dont les deux partis ne se faisaient pas faute. La moitié du volume est consacrée à cette histoire qui, par la multiplicité des faits et des personnages, échappe à l'analyse. Le dernier chapitre raconte la première guerre civile, celle qui est marquée par la double captivité de Condé et de Montmorency, après la bataille de Dreux, et par l'assassinat du duc de Guise devant Orléans. Sur

ce crime politique, qui devait être suivi de tant d'autres, l'auteur réserve des documents qu'il fera valoir dans une étude spéciale et qui seraient assez compromettants pour la complicité de l'amiral de Coligny. Le reste n'offre pas de renseignements spéciaux.

Il serait superflu de relever la méthode de travail connue de M. le baron de Ruble : toutes ses affirmations sont appuyées sur des notes et des références. Et de plus, il a eu la bonne pensée, pour ne pas surcharger son texte, de rejeter aux « pièces justificatives » la liste détaillée de toutes les sources manuscrites auxquelles il a puisé : il analyse ainsi de nombreux recueils très peu connus, même de ceux qui ont l'habitude des travaux historiques et qui remercieront l'auteur d'avoir mis à leur disposition un tel trésor.

Nous voilà bien loin de Jeanne d'Albret. A-t-elle joué dans tous les événements un rôle aussi prépondérant que celui que lui attribue M. de Ruble ? La suite de son ouvrage nous le dira. En tout cas, il est certain qu'elle sera le centre, ou, si l'on veut, l'occasion d'un beau livre de plus sur une des époques particulièrement attachantes de nos annales.

G. Baguenault de Puchesse.

Marie-Antoinette. La Captivité et la mort, par G. Lenôtre. Paris, Perrin, 1897, in-8 de xxi-430 p. — Prix : 8 fr.

Ce n'est point le récit de la captivité et de la mort de Marie-Antoinette que contient ce volume, mais la réunion de tous les documents au moyen desquels peut être écrit ce récit. La plupart de ces documents sont devenus très rares, quelques-uns sont introuvables. Les auteurs, comme le remarque M. Lenôtre, ne sont « ni des gentilshommes de cour ni des historiographes à brevet ; ce sont de petites gens, une servante, un gendarme, un garçon d'office, un maître de pension, un concierge ; » ce sont ceux qui ont eu le redoutable honneur d'approcher de près pendant ces heures douloureuses la Reine martyre. Après la Terreur, mais surtout à la Restauration, tous ceux qui avaient été témoins de quelque particularité de ces derniers jours se sont empressés de rédiger ou de faire rédiger leurs souvenirs. L'historien a quelque peine à se reconnaître au milieu de ces narrations diverses, souvent contradictoires et où naturellement chacun s'attribue le beau rôle. M. Lenôtre y aide par ses notes judicieuses et par la reproduction très curieuse de dessins du temps et particulièrement de plans précieux pour la topographie des derniers et tristes palais habités par Marie-Antoinette, le palais du Temple et celui de la Conciergerie. Il prend la Reine au 10 août 1792 et la conduit jusqu'au 16 octobre 1793. Sur le court séjour aux Feuillants, il y a la relation de Dufour et un extrait du *Moniteur* sur l'incident Rohan-Chabot. Sur le Temple, la relation du commissaire de la Commune Daujon, du garçon d'office Turgy, de l'officier municipal

Gorsé, du maître de pension Lepître, un des associés, mais le moins héroïques, de Toulan et de Batz, dans leurs audacieuses tentatives pour faire évader les prisonniers, enfin celle de Moëlle, membre de la Commune.

Sur la Conciergerie, les documents sont plus nombreux. M. Lenôtre admet, comme nous l'avons fait nous-même jadis dans la *Revue des questions historiques*, et comme M. Victor Pierre l'a démontré plus tard, la réalité du fait de la communion de la Reine, et il le corrobore lui-même en montrant que plusieurs prêtres, et notamment M. Fauery, ont dit à diverses reprises la messe à la Conciergerie. Sur ce point contesté jadis, mais qui ne nous paraît plus pouvoir l'être, il reproduit les souvenirs de Mme Fouché, rédigés par le comte de Robiano : la déclaration même de l'abbé Magnin, le prêtre intrépide et exemplaire qui eut le périlleux honneur de communier la fille de Marie-Thérèse : le récit de la femme Bault, veuve du dernier concierge, et celui de la servante Rosalie Lamordière. Nous aurions quelques réserves à faire sur ce dernier récit, et M. Lenôtre les a faites lui-même ; le rédacteur du récit de Rosalie était Lafont d'Aussonne, prêtre défroqué, justement suspect, et qui a voulu se faire de cette relation arrangée par lui une arme contre l'abbé Magnin, qu'il poursuivait de sa haine. A partir d'ailleurs du remplacement de Richard, après l'affaire de l'œillet, la femme Bault et sa fille approchaient seules de l'auguste prisonnière.

Enfin sur le procès et l'exécution, il y a les notes de Chauveau-Lagarde, les souvenirs de Moëlle, le récit du porte-clefs Larivière, de l'officier de gendarmerie de Busne, du gendarme Léger, de des Essarts et du vicomte Desfossés. On voit par cette simple liste quelle série de pièces intéressantes M. Lenôtre, qui connaît si bien le Paris révolutionnaire, a réunie dans ce volume et quel service il a rendu aux historiens. Ajoutons, pour être complet, que ce livre ne peut être mis dans toutes les mains, le récit de Daujon sur les massacres de septembre contenant certains détails qu'on n'a pu imprimer qu'en latin.

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par CASIMIR STRYIENSKI. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de XXXI-424 p. — Prix : 7 fr. 50.

Anna Tyskiewicz, comtesse Potocka, puis comtesse Wonsowicz, morte en 1867 à l'âge de quatre-vingt-dix ans, a laissé sur la période la plus brillante de sa vie une série de récits remplis par les grands noms du commencement de notre siècle. Polonaise, elle nous fait assister aux dernières illusions de la Pologne se survivant à elle-même, se reprenant à de vaines espérances suscitées par l'empereur Napoléon et le tsar Alexandre, sous la figure du modeste duché de Varsovie ou du royaume qu'administrait le grand-duc Constantin. Elle nous introduit successi-

vement dans les résidences aristocratiques de Bialystok, de Langut, de Pulawy, à la cour du grand-duc Frédéric-Auguste, puis dans les salons de Vienne, au temps du fameux congrès.

Toutefois la plus large place dans ses souvenirs appartient à la France. La comtesse Potocka avait connu la société de l'ancien régime et elle peint au vif une famille d'émigrés, ridicule et prétentieuse, qui avait reçu l'hospitalité de ses parents ; il fut question d'un mariage entre elle et le duc de Berry ; mais tout cela disparut bientôt de sa pensée devant l'éblouissement de la gloire impériale. Elle vit Napoléon entrer en Pologne comme un libérateur, elle le contempla ensuite au milieu des splendeurs de sa cour, lors du mariage avec Marie-Louise, et elle garda pour lui le culte enthousiaste de beaucoup de ses compatriotes. Ce sentiment donne un accent très particulier à la troisième partie de ses Mémoires, consacrée à son voyage à Paris en 1810. Là surtout les anecdotes, les piquants portraits abondent. Impératrices, princesses, militaires, artistes, sont dessinés tour à tour en vives silhouettes, et, à côté d'eux, dans une pénombre discrète, un brillant officier que Mme Potocka ne nomme pas, mais qu'elle désigne aussi clairement que possible, Charles de Flahaut. La noble étrangère s'est promis d'être « franche dans toute la rigueur du mot » (p. 247) ; mais la courtoisie tempérant sa malice, elle ne dépasse jamais le point où sa franchise pourrait être taxée de méchanceté ou éveiller le scandale.

Son éditeur, qui porte lui-même un nom polonais, a fait preuve dans ses notes d'un savoir discret et solide et a placé en tête du volume une reproduction du portrait de l'auteur par Angelica Kauffmann. Anne Tyskyewicz, qui aimait et cultivait les arts, est représentée un crayon à la main ; sa plume, bien qu'exotique, vaut mieux pour nous que son crayon, car elle a tracé des pages qui feraient honneur aux Françaises les plus aimables, littérairement parlant, du siècle passé. L. P.

Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine. Siam. Japon (*1892-1893*), par le commandant Louis Dartige du Fournet. Paris. Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 302 p., avec grav. — Prix : 3 fr.

Nous avons rarement lu un récit de campagne aussi intéressant que celui du commandant Dartige du Fournet. C'est écrit d'un style correct, élégant, toujours sobre, sans recherche prétentieuse ; çà et là quelques descriptions d'une poésie pénétrante qui s'exhale tout naturellement du sujet lui-même. L'esprit de l'auteur est excellent ; toujours content de ses chefs et de ses subordonnés, il parle des événements politiques qui se déroulent sous ses yeux en fidèle et loyal serviteur de la France ; d'autre part, il est pénétré de la noble mission qu'il a reçue, comme commandant d'un navire français en Extrême-Orient, de veiller avec sollicitude à la protection des missions catholiques. Sur tous les points, sa

première visite est pour ces dévoués propagateurs de la civilisation chrétienne et de l'influence française. Pendant son commandement de la *Comète*, M. Dartige du Fournet eut la bonne fortune de jouer un rôle très actif dans les événements du Siam, et son navire est un des deux qui forcèrent brillamment les passes du Ménam, le 14 juillet 1893. On connaît trop peu en France ce beau fait d'armes qui fait le plus grand honneur à la marine française et rappelle, sur une plus petite échelle, le glorieux combat de Fou-Tchéou où s'immortalisa Courbet. Deux petits navires y combattirent avec succès contre toute la flotte siamoise appuyée par des forts armés de grosse artillerie. L'auteur raconte, avec une simplicité vraiment éloquente, ce coup d'audace où l'habileté du commandant fut servie, on ne saurait le méconnaître, par une chance providentielle. Si le capitaine de frégate Bory, qui dirigeait la manœuvre, avait eu un grade plus élevé, nul doute que le combat du Ménam n'eût éveillé davantage l'attention publique. Le résultat fut un traité avantageux conclu par M. Lemyre de Villers ; mais la leçon ne paraît pas avoir été suffisante, et tout porte à croire que nos marins seront avant peu obligés d'infliger au roi de Siam une nouvelle leçon qui, espérons-le, sera décisive cette fois. On lira aussi avec intérêt les pages consacrées au Japon, ce paradis de l'Extrême-Orient, que le commandant Dartige du Fournet décrit *con amore*, et qu'il quitte à regret, même pour rentrer en France. C'est là, pour nous résumer, un livre charmant qui a l'avantage de pouvoir être mis entre toutes les mains sans aucune exception.

COMTE DE BIZEMONT.

Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut. par ERNEST MATTHIEU. Mons, Dequesne-Masquillier, 1897, in-8 de 492 p.

L'auteur entend par Hainaut la province belge actuelle de ce nom. Il n'est donc pas question, dans son gros volume, de la partie de l'ancien comté de Hainaut qui, aujourd'hui, se trouve en France ; en revanche, il y est beaucoup parlé de l'ancienne province du Tournaisis. Cela posé, je me plais à déclarer que le travail de M. Matthieu témoigne de longues et sérieuses recherches, et qu'il est très satisfaisant, bien qu'en certains endroits fort incomplet, non par la faute de l'auteur sans doute, mais par le manque de documents. L'ouvrage se compose de deux parties : l'une, générale, où l'auteur jette un coup d'œil d'ensemble sur l'enseignement dans le Hainaut, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ; l'autre, spéciale, où il passe successivement et minutieusement en revue l'histoire de l'enseignement dans chacune des communes de la province à laquelle il a consacré son livre.

Il se dégage de l'ensemble de l'ouvrage cette vérité, encore méconnue par quelques bons esprits, qu'avant la révolution de la fin du siècle dernier, tout n'était pas à faire. Sans doute, alors, on n'aurait pas eu l'idée

de contraindre un père de famille à envoyer ses enfants dans une école, pour y prendre une vague teinture d'une foule de choses inutiles, et qu'il s'empressera d'oublier aussitôt parvenu à l'âge de raison. Sans doute l'État ne gaspillait pas, avant ladite révolution, des sommes d'argent fantastiques pour construire des écoles parfois inutiles et entretenir une armée d'institutrices et de professeurs souvent inactifs. A ceux qui voulaient s'instruire, cependant, les moyens ne manquaient pas pour le faire. Moins de gens, peut-être, savaient mal quelques petites choses, mais plus nombreux étaient ceux qui savaient bien ce qu'ils devaient savoir. Voilà ce que l'*Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut* démontre une fois de plus, comme l'avaient attesté déjà l'*Histoire de l'enseignement populaire en Belgique*, de Lebon, l'*Histoire de l'enseignement primaire dans le département du Nord avant 1789*, du comte de Fontaine de Resbecq, et d'autres bons travaux encore. Je suis de ceux qui se réjouiront toujours de voir la vérité mise au jour et l'erreur dissipée. Je félicite donc M. E. Matthieu d'avoir contribué à ce double résultat par son nouveau et très intéressant ouvrage.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Florentia. Uomini e cose del quattrocento, da ISIDORO DEL LUNGO. *Il Poliziano in patria, in famiglia, in parentado, etc.* Firenze, G. Barbera, 1897, in-12 de VIII-461 p.

En plaçant son nouveau volume « sous le nom et les auspices géniaux de Florence, » M. del Lungo n'indique nullement son contenu véritable, et les sous-titres, — dont je cite seulement le premier, et qui sont vagues et fantaisistes : *Nello studio fiorentino; In teatro, Alla Storia aneddota dell' umanismo, Lauri sub umbra* — ne corrigent pas ce défaut de précision du titre. En réalité, il ne s'agit dans ce lourd et compact in-12, bourré de renseignements utiles, de faits nouveaux, de notes précises et serrées, et débordant d'une érudition savoureuse encore qu'un peu prolixe, que de l'humaniste Angelo Poliziano. « Ces divers mémoires, dit M. del Lungo (en dédiant son livre à Carducci, en souvenir d'études entreprises en commun, *nel dolce tempo della prima etade*), sont presque tous sortis d'un dessein juvénile d'écrire la vie de cet illustre humaniste. » M. del Lungo a décidément renoncé à écrire cette biographie annoncée par lui il y a trente ans, en 1867, dans sa publication des *Prose volgari inedite* et des *Poesie latine e greche edite ed inedite*, mais il réunit ici diverses études de détail aussi neuves qu'intéressantes, qui touchent les points les plus curieux de la vie de Poliziano, et qui seront un très important appoint et un guide indispensable pour quiconque s'occupera ultérieurement de l'auteur des *Sylvae* et de l'*Orfeo*. M. del Lungo débute par une centaine de pages (les plus difficiles à lire de tout son volume) qui sont relatives à la patrie, à la famille, au nom et aux

alliances de son héros : il conclut par l'espoir que cette question sera désormais décidément *addormentata* conservée pour toujours : ce n'était pas la peine alors de l'avoir réveillée ; une série de reproductions phototypiques très médiocres des médailles consacrées à l'humaniste est jointe à ce chapitre. Ensuite l'auteur étudie Poliziano écolier du *Studio fiorentino*, la *Strega* et les *Sylvae*. Une série de cinq courtes notices réunies sous le titre commun de *Alla storia aneddota dell' umanismo* étudie *Un umanista in sacrestia, mecenate e cliente Medici, il Poliziano e la Vaticana, Pagine di epistolario, Pagina di cronaca* ; c'est-à-dire la rencontre de Politien avec Julien de Médicis dans une association pieuse dite *Compagnia di dottrina*, les relations de Poliziano avec Laurent de Médicis et avec le Saint-Siège, et ses démarches en vue d'être nommé bibliothécaire de l'Église romaine, une illustration de lettres italiennes de Poliziano, découvertes depuis 1867, et que M. del Lungo n'a pu joindre aux trente-trois de l'édition donnée alors, et des informations sur la mort de l'humaniste. Nous revenons à la critique littéraire avec une fort importante étude sur *l'Orfeo di Poliziano alla corte di Mantova*, que suivent quelques pages sur le caractère du *pastore schiavone*, qui apparaît avec Mercure dans le prologue d'Orfeo ; puis vient une étude sur *la Représentation des Ménechmes et le double prologue de la Calandra*, et quelques détails sur les autres représentations de comédies latines à Florence au xve siècle. La dernière partie, mal et obscurément désignée par le titre *Lauri sub umbra* (quand donc l'érudition renoncera-t-elle tout de bon à ces titres fantasques à la Carlyle, qui ne sont même plus des appâts pour le grand public, et qui ont, le plus souvent, des prétentions au symbolisme assez peu justifiées ?), comprend diverses études sur des épisodes de la vie de Poliziano, l'identification de la Giostra de Julien de Médicis chantée par Poliziano, un document sur le carnaval de 1512, tentative vaine d'une restauration du carnaval populaire du xve siècle, sur Ser Matteo Franco, l'aumônier de la femme de Laurent de Médicis, la tenson, imitée des troubadours, entre Laurent de Médicis, Pandolfo Collenuccio, Girolamo Benivieni et Politien lui-même « sur les peines de la fortune et les peines de l'amour ; enfin, *la Pensée pour Dante*, l'inévitable chapitre, fort curieux d'ailleurs, et où M. del Lungo met en lumière ce fait ignoré que Laurent de Médicis avait songé à rapatrier à Florence les restes de l'Alighieri. Tel est le contenu de ce livre remarquablement érudit et presque toujours original ; il faut savoir bon gré à M. del Lungo d'avoir sauvé du commun naufrage des périodiques, en les y réunissant, ces mémoires et ces notices, apport considérable à l'histoire menue et minutieuse de l'humanisme florentin, supplément et *rifacimento* en bien des endroits de la bonne vieille biographie de Meucke, qu'il faudra toujours corriger par le présent volume.

LÉON G. PÉLISSIER.

L'Allemagne catholique au XIXe siècle. Windthorst, ses alliés et ses adversaires, par G. Bazin. Paris, Poussielgue et Barral, 1897, in-8 de LVIII-332 p. — Prix : 4 fr.

C'est avec une véritable satisfaction que nous avons appris l'apparition de cet ouvrage : notre attente n'a pas été déçue : c'est là un bon livre, réconfortant et viril, plein de grands enseignements et beaucoup en consolantes leçons. Rarement, en effet, le catholicisme s'est trouvé aux prises avec tant de difficultés réunies : hostilité sectaire de l'État enorgueilli par une victoire sans égale ; soupçons immérités de déloyauté ; apostasie troublante des vieux catholiques ; mais rarement aussi, dans le cours de la longue histoire de l'Église, un homme sorti des rangs des laïques a su à ce point, par sa droiture, sa grandeur d'âme, sa persévérance, faire triompher aussi complètement ses intérêts.

Originaire du Hanovre, où il devait à son seul mérite d'être devenu membre du cabinet de Georges V, tenu en suspicion, à cause de son loyalisme dynastique, par le gouvernement prussien maître de l'Allemagne, le frêle député n'hésita pas à heurter de front le chancelier de fer, alors dans tout l'éclat de son insolente victoire. Les efforts tentés par la « petite Excellence » pour la défense des jésuites, pour obtenir la liberté de l'enseignement, pour procurer le succès des élections catholiques, pour faire obstruction aux lois antireligieuses de mai, puis pour amener leur retrait, sont dignes de l'admiration de tous et particulièrement de la nôtre, puisque nous gémissons d'un traitement analogue à trop d'égards aux pratiques de Kulturkampf. Il faut dire que l'épiscopat, le clergé, la noblesse catholique, les plus humbles fidèles soutinrent vaillamment celui qui s'était fait le porte-drapeau du catholicisme. Les prisons se refermèrent d'abord sur Mgr Ledochowski, sur l'évêque de Trèves, l'archevêque de Cologne, l'évêque auxiliaire de Posen, le coadjuteur de Gnesen, l'abbé Majunke, député au Reichstag. Les curés ne craignirent pas davantage de faire à leur tour connaissance avec les cachots ou les routes de l'exil, et les fidèles ne furent pas, de leur côté, inférieurs à leurs pasteurs. Le chef du Centre catholique sentit toujours qu'il s'appuyait sur un terrain qui ne se dérobait pas sous ses pieds. C'est ainsi que le Centre remporta des succès éclatants aux élections, et put tenir jusqu'au bout tête à un gouvernement omnipotent. Les lois scélérates furent peu à peu modifiées, et quand Mgr Galimberti et le cardinal Jacobini, circonvenus par le chancelier, voulurent amener les catholiques à cesser la résistance avant le triomphe complet, Windthorst, en général intelligent qu'il était, n'hésita pas à modifier les instructions pontificales et à pousser à bout sa victoire. M. de Bismarck avait essayé de compromettre le Pape pour diviser les catholiques : son dernier atout devint inutile grâce au jeu serré de son honnête adversaire. Il faut lire le fameux discours prononcé à cette occasion par Windthorst le 6 février

1887, à Cologne. Il est impossible de transposer plus habilement par le commentaire et de paralyser avec plus de soumission respectueuse d'augustes directions qui pouvaient devenir funestes si elles avaient été suivies à la lettre. Ce fut vraiment un tour de force oratoire dont un des témoins oculaires me disait, émerveillé : « Windthorst eut le talent de faire dire au Pape ce que le Pape ne voulait pas, et il fut assez heureux pour convaincre à la fois son auditoire et le Pape, qui lui sut gré d'avoir réussi un coup si dangereux ! » De telles audaces, disons-le bien vite, doivent être forcément rares, et seuls le dévouement désintéressé et l'habileté exceptionnelle d'un Windthorst peuvent les légitimer quand le succès les consacre. L'œuvre du grand homme n'était cependant pas terminée, et, après s'être montré un lutteur irréductible, il apparut bientôt comme l'organisateur incomparable des congrès catholiques qui sont la force de la religion en Allemagne, et partout où les Allemands essaiment. Aurons-nous à notre tour un Windthorst qui défende pied à pied à la tribune nos libertés chaque jour réduites, qui crie à tous les échos du pays : « Justice pour les catholiques ! » qui sache grouper en un faisceau nos forces éparses et réveiller nos enthousiasmes éteints ? Ils abondent pourtant dans notre France, les nobles caractères, mais ils doutent trop de leur réelle valeur. Courage donc ! L'exemple du leader allemand est bien fait pour nous rendre confiance. En dépit des plus sombres perspectives, Windthorst a marché sans effroi et sans recul. Son redoutable adversaire, M. de Bismarck, est tombé, et lui est demeuré jusqu'au bout sur le terrain conquis, emportant dans sa tombe glorieuse les regrets émus de l'empereur d'Allemagne et l'admiration de toutes les classes de la société sans distinction d'opinion. Une telle vie, dit justement l'auteur, « n'a pas besoin d'être louée, il suffit qu'on la connaisse. » Nous ajouterons : il est impossible qu'après avoir lu les pages enflammées où revit cette belle existence, on ne se sente le désir de l'imiter. C'est le plus digne éloge que nous puissions faire de M. Bazin et de son héros. G. Péries.

L'Anglo-catholicisme. par le P. Ragey, précédé d'une préface par S. Em. le cardinal Vaughan, archevêque de Westminster. Paris, Lecoffre, s. d., in-16 de L-252 p. — Prix : 2 fr. 50.

« Ce volume est la suite et le complément de *la Crise religieuse en Angleterre* (Cf. *Polybiblion*, t. LXXVI, p. 251). Il ne sera pleinement compris, au moins en France, que par ceux qui auront lu ce premier volume (p. XXVI). » Dans ce nouvel ouvrage, le P. Ragey retrace les origines de l'anglo-catholicisme, simple tendance qui se manifeste surtout chez les membres de la Haute-Église et les pousse à se rapprocher chaque jour davantage de l'Église catholique romaine, adoptant nos rites et nos cérémonies, professant la croyance à la plupart de nos dogmes,

éloignés de nous par le refus de reconnaître l'autorité du Souverain Pontife, auquel ils sont prêts, d'ailleurs, à accorder une primauté d'honneur. Le P. Ragey fait voir comment, en même temps qu'elle devient de plus en plus romaine par certains points, l'Église anglicane se montre de plus en plus antiromaine ; comment, à mesure qu'elle se rapproche davantage de nous, elle se raidit davantage pour ne pas faire le pas suprême qui la ferait entrer dans le sein de l'Église catholique. Il retrace les tentatives illusoires faites dans ces dernières années pour amener l'union en corps, tentatives dont l'éphémère *Revue anglo-romaine* a été en France l'organe. Il rappelle la lettre *ad Anglos*, l'encyclique *Satis cognitum* et la bulle *Apostolicae curae*, par laquelle Léon XIII a mis à néant les espérances de ceux qui comptaient voir le successeur de Pierre reconnaître la validité des ordinations anglicanes. Et comme dans son premier volume, le pieux auteur insiste sur la nécessité de la prière, le plus puissant moyen d'obtenir l'union non pas en corps — ce qui semble une chimère irréalisable, — mais par des conversions individuelles qu'il faut demander instamment à la miséricorde de Dieu.

Comme préface, le P. Ragey a obtenu une belle lettre du vénérable archevêque de Westminster. S. Ém. le cardinal Vaughan rappelle que l'Église anglicane n'a qu'un nombre relativement restreint de fidèles ; que la conversion de cette Église n'amènerait pas de toute nécessité celle de l'Angleterre et des possessions britanniques. Lui aussi, d'ailleurs, il pense que c'est à la prière qu'il faut demander ces conversions, comme le P. Ragey, qu'il déclare « appelé de Dieu à prendre une part importante à la propagation dans la France catholique d'un apostolat de la prière pour la conversion de l'Angleterre. » L'on ne peut que souhaiter la diffusion du nouvel ouvrage du P. Ragey et son action sur les âmes catholiques pour l'organisation de cette croisade de prières. La récente tenue du pseudo-concile de Lambeth, sur lequel le P. Ragey s'est expliqué dans le *Correspondant*, donne à cet ouvrage un caractère plus frappant d'actualité.

E.-G. L.

A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons. par Edmond Demolins. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de iv-412 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le titre de l'ouvrage n'est peut-être pas très bien choisi, car si la race anglo-saxonne a une supériorité incontestable sur les races latines à certains égards, elle leur est souvent inférieure sur d'autres points ; mais le fond en est des plus intéressants et instructifs. M. Edmond Demolins, s'inspirant de la doctrine et de la méthode de son maître Le Play, a tour à tour étudié le Français et l'Anglo-Saxon à l'école, dans la vie privée, dans la vie publique, exposant les contrastes et montrant les résultats respectifs obtenus. Comparez un de nos lycées à l'école fondée par le docteur Reddie à Abbotskolme ! La comparaison sera certainement

à l'avantage du cottage anglais, situé en pleine campagne, en Derbyshire, et qui donne l'impression d'une maison familiale et non celui d'une caserne ou d'une prison. « Cette école est un *home* et non simplement un endroit où l'on donne l'instruction. » Toutes les facultés y sont développées harmoniquement : le tableau de service comprend cinq heures pour le travail intellectuel ; quatre heures et demie pour les exercices physiques et travaux manuels ; deux heures et demie pour des occupations artistiques et récréations de société ; neuf heures sont consacrées au sommeil et trois heures sont laissées pour les repas et le temps libre.

Il est incontestable que l'éducation anglaise prépare à la lutte pour la vie ; elle éloigne du fonctionnarisme, oriente les jeunes gens vers les professions les plus utiles, celles qui se rattachent à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, leur donne assez d'esprit d'initiative pour aller chercher fortune dans les colonies les plus lointaines. Dans la vie publique, le caractère se manifeste d'une façon non moins suggestive, et M. Demolins, s'appuyant sur une curieuse statistique, montre en quelles proportions sont représentées au Parlement français et au Parlement anglais les diverses professions.

En France, les professions dites libérales comptent deux cent soixante-dix membres, c'est-à-dire deux fois plus que l'agriculture, le commerce et l'industrie réunis. En Angleterre, les trois professions essentielles comptent trois cent soixante-trois représentants, et les carrières libérales, cent sept. Si les Anglais ne comprennent pas comme nous la représentation de leurs intérêts, ils ont une autre conception de la solidarité et de l'indépendance individuelle que les Français et les Allemands ; et l'auteur en déduit que les Anglo-Saxons sont plus réfractaires que les autres peuples au socialisme.

En résumé, l'œuvre de M. Demolins est nourrie de faits sociaux et de considérations pratiques du plus grand intérêt. J'y relève une inexactitude de détail. En parlant de la répudiation du militarisme, M. Demolins, s'appuyant sur la *Géographie* de M. É. Reclus, écrit que « l'armée régulière anglaise est d'environ cent mille hommes. » C'est deux cent mille qu'il eût fallu dire, le seul contingent affecté aux Indes étant de quatre-vingt-dix mille hommes.

ROGER LAMBELIN.

Armenien und Europa. Eine Anklageschrift, von LEPSIUS. Berlin, Faber, 1896, in-8 de 248 p.

Le livre du docteur Lepsius apporte la voix de l'Allemagne chrétienne dans le concert d'indignation et de pitié que le massacre systématique des Arméniens a suscité en France et en Angleterre. L'auteur n'a pas donné seulement à cette manifestation l'autorité de son nom, qui est grande : il y a joint de précieux documents : une lettre officielle du vice-consul britannique sur les massacres d'Orfa — un article de la *Contem-*

porary Review paru en 1895 — la liste des profanations d'églises, des meurtres de prêtres, des enlèvements, des viols, telle que le R. P. Charmetant l'a publiée dans le *Martyrologe arménien*.

Le docteur allemand s'est convaincu, par une enquête personnelle, que les massacres ont été combinés et ordonnés d'en haut. Des paysans du pays font remonter au Scheik-ul-Islam une part de la responsabilité qu'on s'accorde aujourd'hui à faire remonter jusqu'au Sultan.

Les puissances européennes ne sont pas épargnées dans les appréciations. On rougit de honte quand on se rappelle ce qui s'est passé en 1860. Il a suffi alors d'annoncer qu'une division française allait être embarquée à Toulon pour arrêter, comme d'un coup de baguette, les massacres du Liban. Quelques mois après, les Turcs fusillaient le pacha de Damas, et depuis trente-sept ans il n'y a plus eu de massacre dans la montagne et dans la Cœlé-Syrie. Dans la Grande-Arménie, la clôture des détroits eût empêché la France et l'Angleterre (si elles l'eussent voulu) d'envoyer leurs escadres dans la mer Noire : mais si, après les premiers meurtres dans le Sassoun, on eût appris que la Russie s'entendait avec les autres puissances pour faire avancer deux bâtiments de Batoun et une division de Kars, les massacres auraient cessé comme par enchantement.

Enfin, ce qui nous a le plus touché dans l'œuvre de M. Lepsius, c'est la tâche qu'il a assumée de relever aux yeux de l'Europe trompée la grandeur morale d'âmes arméniennes. « Faites-vous tuer, mais ne reniez pas le Seigneur Jésus, » criait une mère dont on voulait faire apostasier les fils à Orfa. A Bitlis, on promet, à condition d'apostasie, la vie à une centaine de femmes dont les maris avaient été tués pour avoir refusé d'apostasier : elles répondent aux égorgeurs : « Non, nos maris sont morts pour le Christ, nous voulons faire comme eux ! » Inutile d'ajouter qu'elles furent égorgées. — *Armenien und Europa* est un bon livre et une bonne action.

A. D'AVRIL.

Les Lamoignon. Une Vieille Famille de robe, par LOUIS VIAN. Paris, Lethielleux, 1896, in-12 de 328 p. — Prix : 3 fr. 50.

« La France a été créée par les rois, mais elle a été conservée par les grandes familles de tous les états. Pour écrire l'histoire de France, rien n'est plus précieux que de connaître la vie de ces grandes familles et même de toutes les familles. Une des plus vieilles du Parlement est celle des Lamoignon ; ses exemples forment le meilleur héritage de l'ancien régime. » Ces lignes sont les premières de la préface de cet intéressant volume ; elles en précisent très exactement la portée.

Le lecteur s'intéressera à cette lignée illustre, dans laquelle la place qui leur convient est faite au premier président du Parlement de Paris sous Louis XIV, et à ses fils : Chrétien-François de Lamoignon, le

célèbre avocat général, et Baville, intendant du Poitou et du Languedoc; enfin, à Malesherbes. Il y trouvera des exemples de fidélité et d'indépendance et la marque de la collaboration étroite entre la Couronne et les sujets, pour le bien de l'État et le perfectionnement des institutions. Ce qui frappe le plus dans cette monographie, non pas d'un individu mais d'une famille, c'est l'impression profonde qu'on en retire de la sécurité que trouvait l'État dans la forte constitution des familles. Depuis la Révolution, on affecte de ne tenir compte que de la valeur de l'individu et de laisser de côté celle de la famille, pour l'accès aux fonctions publiques. Quand, par la force des choses, on est amené à ne pas appliquer ce principe à la lettre, on s'en cache comme d'une faute et on prend des détours. On veut essentiellement que fonctions et honneurs soient viagers. L'exagération de ce principe a produit peut-être plus d'inconvénients que l'exagération du principe contraire, et on peut dire qu'elle est pour beaucoup dans l'instabilité générale qui tue la France. M. Vian termine son livre en saluant, dans le dernier descendant par les mâles du premier président de Lamoignon, le « rejeton d'une de ces grandes familles qui, par de longs services rendus à la patrie, s'élevaient aux suprêmes fonctions de l'État; qui prenaient dans leurs mœurs quelque chose de royal et conservaient dans leurs opinions quelque chose de populaire également fait pour servir la monarchie et la nation. » « La France, dit-il, en était pleine autrefois, de même qu'elle était couverte de grands bois qui maintenaient les terres sur la pointe des montagnes, garantissaient le sol des inondations, protégeaient l'existence des sources, défendaient les frontières et rendaient l'air plus salubre. Des défrichements mal entendus les ont détruites. Les agriculteurs pourront reboiser nos landes et nos dunes, mais qui pourra jamais faire renaître de grandes familles? »

Il en est pourtant et malgré tout encore d'excellentes, et elles sont ce qu'il y a de meilleur en France. C'est à la famille de M. Vian, à sa veuve, à ses enfants et à son gendre, M. Émile Bertinot, que nous devons ce bon livre, ouvrage posthume de M. Louis Vian. Le regretté auteur de l'histoire de Montesquieu est, en effet, décédé en 1884, laissant son ouvrage sur les Lamoignon entièrement terminé, mais inédit, et on doit remercier les siens de l'avoir fait paraître. EUGÈNE GODEFROY.

Une Cour et un aventurier au XVIIIe siècle. Le Baron de Ripperda, d'après des documents inédits des Archives impériales de Vienne et des archives du ministère des affaires étrangères de Paris, par GABRIEL SYVETON. Paris, Leroux, 1896, in-12 de XIII-309 p. — Prix : 4 fr.

Bien aventurier, en effet, et bien étrange aventurier que ce baron de Ripperda, né en Hollande, ministre de Hollande à Madrid et qui, trahissant son gouvernement pour celui près duquel il est accrédité, devient

l'homme de Philippe V ou plutôt de sa femme, Élisabeth Farnèse. Celle-ci cherchant toujours des trônes pour ses enfants, puisque le trône d'Espagne ne semblait pas devoir être pour eux, rêvait de demander à l'Autriche ce qu'elle n'avait pas trouvé près de la France et de l'Angleterre. Ripperda fut l'homme de ce rêve; il fut envoyé à Vienne pour tâcher de le faire accepter par Charles VI. Le projet était bien simple : l'Empereur avait deux filles, Élisabeth Farnèse avait deux fils; de là un double projet d'union qui réaliserait les aspirations ambitieuses de l'altière princesse. Moyennant cela, l'Espagne se mettrait à la disposition de l'Autriche pour refouler la Prusse, maintenir les protestants d'Allemagne, réduire le Hanovre et déposséder la France de ses plus récentes conquêtes; étrange besogne pour un petit-fils de Louis XIV. Après bien des péripéties, le pacte fut conclu, mais avec bien des réserves du côté de l'Empereur, qui tenait à donner sa fille au dernier duc de Lorraine. Élisabeth se contenta d'une promesse assez vague, et en récompense de son succès apparent, Ripperda fut créé duc et principal ministre, bientôt même, presque seul ministre, la plupart des affaires intérieures, extérieures, maritimes et militaires ayant été réunies entre ses mains. Tant de grandeur grisa ce médiocre personnage. Il embrouilla tout, ne sut réunir ni argent ni armée, intrigua de plus en plus, mais finit par lasser toutes les bonnes volontés, et ne révéla que son incapacité. Ses ennemis se coalisèrent contre lui, l'ambassadeur d'Autriche l'abandonna, et après une scène violente avec le Roi, Ripperda fut disgracié le 14 mars 1726 et emprisonné à Ségovie. Au bout de deux ans, il réussit à s'évader et à se réfugier au Maroc, où il mourut en 1737, après de nouvelles aventures, disent les uns; obscurément, disent les autres.

Tel est l'homme dont M. Gabriel Syveton a entrepris de raconter la vie et les louches intrigues; il lui a fallu un long travail et une grande perspicacité pour reconnaître, au milieu de la confusion des textes et des dépêches qui se croisent et se contredisent, la personnalité vraie et les projets politiques de ce personnage. Ce n'est point une petite besogne et ce n'a point été un mince mérite que d'éclairer ce point très obscur de l'histoire du XVIIIe siècle. M. DE LA ROCHETERIE.

Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens. Ses dernières années. *Épisodes de la Révolution*, par JOSEPH PERRIN. Paris, A. Picard et fils, 1896, in-8 de 318 p. — Prix : 4 fr.

Le ministère de Brienne, qui a duré quinze mois (1787-1788), précède immédiatement la réunion des États généraux et la Révolution. Celui qui a donné son nom à ce ministère a été en même temps un des rares évêques français qui aient accepté la Constitution civile du clergé, le seul peut-être qui soit mort officiellement sous son empire. M. Perrin a étudié sa vie depuis son arrivée dans le diocèse de Sens (1788) jusqu'à sa

mort (1794). Il nous montre comment un prélat pourvu de tous les dons de l'esprit et de toutes les qualités mondaines, mais domine par le désir de faire servir l'Église à son ambition, à la fois philanthrope et philosophe, a pu, après ses déceptions comme homme politique, descendre de chute en chute, comme évêque, aux pires capitulations. Le défaut de principes et de croyances avait anéanti chez Brienne, presque sans qu'il s'en doutât, l'esprit de conduite et le caractère. Il y a là une étude psychologique autant qu'historique du plus vif intérêt. Néanmoins cet homme, qui avait été un jour maudit par toute la France, fut jusqu'à sa dernière heure populaire parmi ses diocésains. On l'aima pour ses bienfaits, on l'aima aussi pour ses faiblesses. Il fut défendu longtemps et avec succès contre la Convention par la commune de Sens. Une fois arrêté, le « citoyen Loménie » se serait, dit-on, empoisonné dans sa prison. Par l'étude comparée des documents, M. Perrin établit d'une façon péremptoire que sa mort, pour avoir été soudaine et inattendue, n'en a pas moins été naturelle. — Si, dans son récit, l'auteur a adopté un style et s'est laissé aller à quelques développements qui conviendraient mieux à l'homélie qu'à l'histoire, il a d'autre part utilisé ou intégralement publié dans les appendices de son livre bon nombre de documents curieux, à commencer par certaine lettre de 1790 signée Caron de Beaumarchais et à finir par les *Mémoires* de la vicomtesse de Loménie. Un beau portrait du prélat, qui doit dater du temps où l'original était archevêque de Toulouse, a été joint à cet estimable travail. L. P.

A French volunteer of the war of Independence (The chevalier de Pontgibaud) translated and edited by Robert Douglas. Paris, Ch. Carrington, 1897, in-18 cart. de xi-209 p.

La première édition de ces *Mémoires*, écrits en français, date de 1835. Elle sortit des presses d'un imprimeur qui devait être un grand romancier, Honoré de Balzac, passa presque inaperçue et était devenue très rare. Un Anglais vient de traduire ces Mémoires en sa langue, et nous apprend dans sa préface que l'arrière-petit-neveu de l'auteur a bien voulu lui fournir, avec un portrait, certains détails empruntés à ses propres souvenirs et à ses archives de famille.

César de Moré-Challins, chevalier de Pontgibaud, d'une bonne famille comme d'Auvergne, eut une jeunesse difficile et fut enfermé par lettre de cachet à Pierre-Encise. S'étant évadé de prison, il alla combattre aux côtés de La Fayette en Amérique et passa aux États-Unis la plus grande partie de sa jeunesse. Pendant la Révolution il y rencontra à Philadelphie Volney, le vicomte de Noailles, Talleyrand ; même, si l'on en croit l'homme le mieux informé de l'émigration, son compatriote d'Espinchal, il aurait prêté six cents louis à l'ex-évêque d'Autun et lui aurait ainsi fourni les moyens de regagner la France. Entre temps il avait fait

la campagne de l'armée des Princes en 1792. Rentré définitivement en Europe, il rejoignit un de ses frères qui, sous le nom de Labrosse, avait fondé une banque à Trieste et, dans ce coin oublié de l'Europe, vit passer et affirme avoir connu les gouverneurs français des provinces illyriennes, Fouché, Bertrand, Junot et même deux rois détrônés, Gustave IV de Suède et Jérôme Bonaparte. Il était né en 1758; on ne nous donne pas la date de sa mort.

Pourquoi ne nous rend-on pas le texte primitif? Le manuscrit original existe-t-il encore? Balzac, en l'imprimant, n'aurait-il pas cédé à la tentation de l'interpoler, afin de le rendre plus intéressant? Tout en se posant ces questions, le lecteur reconnaîtra qu'en somme ces *Mémoires* ne contiennent pas de détails contraires à la vérité générale des événements qu'ils côtoient, et que, sous leur vêtement étranger, ils conservent la libre et vive allure des anciennes autobiographies. L. P.

BULLETIN

L'Idée de Dieu en nous, par le R. P. Lécuyer, dominicain. Poitiers, Oudin et Cie, 1895, in-32 de xxiv-166 p.

Ce petit livre ne traite pas, comme le titre pourrait le faire croire, de l'idée que nous avons de Dieu, mais au contraire de l'idée que Dieu a de nous. Dieu a de chacun de nous une idée, un type surnaturel qu'il veut réaliser et auquel il nous conduit par sa grâce. Cette idée est la raison vivante de notre être; elle nous anime, elle nous dirige, à moins que, par notre mauvaise volonté, nous n'y mettions obstacle. Bien que le P. Lécuyer, surpris par la mort, n'ait pu mettre la dernière main à cette étude, on y reconnaît facilement un écrivain de haute valeur et un penseur vigoureux. Quelques propositions ne sont peut-être pas d'une exactitude absolue, l'auteur ayant voulu rattacher trop de choses à son idée principale. Néanmoins dans l'ensemble, cet écrit suggère des sentiments très élevés et donne une idée profonde de la vie chrétienne. Le P. Libercier a été bien inspiré d'en donner connaissance au public religieux. D. V.

L'Astronomie pittoresque, *descriptions et récits, monuments et médailles se rapportant à l'étude du ciel*, par l'abbé J. Laridan. Lille, Desclée, de Brouwer, s. d., gr. in-4 de 398 p. avec 57 grav. — Prix : 5 fr. 50.

Le sous-titre de cet ouvrage en indique assez bien le but, mais il passe sous silence une particularité importante qui ne contribue pas peu à la valeur et à l'agrément du volume; c'est qu'au lieu de viser à faire œuvre personnelle, au lieu d'ajouter un numéro de plus à la liste déjà assez longue des ouvrages de seconde main sur l'astronomie, l'auteur a voulu composer une véritable anthologie astronomique. Ce sont les astronomes eux-mêmes, les voyageurs, les marins, qu'il fait parler en leur empruntant des passages bien choisis de leurs écrits; quelquefois cependant, mais plus rarement, ce sont des journalistes ou des écrivains scientifiques.

Un ouvrage ainsi composé ne peut pas être un traité sur la matière; les questions n'y sont pas exposées méthodiquement, *ex professo;* beaucoup de points essentiels sont passés sous silence; mais il forme le complément

utile, je dirai volontiers indispensable, de tous les traités, parce qu'il envisage les questions sous un point de vue concret et, ainsi que l'annonce le titre, pittoresque, que les traités négligent et qui est cependant nécessaire pour avoir une idée exacte et complète de la science. Après l'avoir lu, on n'est certes pas un astronome praticien, mais on sait une partie des choses que d'ordinaire on n'apprend que par la pratique, par l'observation personnelle. En même temps, la science se dépouille de l'aridité des traités et acquiert une partie de l'intérêt qu'elle offre à celui qui l'a vécue. Un certain nombre de dessins, portraits d'astronomes, vues de lieux intéressant l'astronomie ou figures théoriques, viennent à l'appui du qualificatif de pittoresque, mais il faut avouer que l'illustration n'est pas à la hauteur des ressources de notre époque.

Dans le détail, nous aurions bien quelques observations à présenter sur le texte. Ainsi, dans la préface, l'auteur parle de régions du globe où il y a « plusieurs nuits de vingt-quatre heures et d'autres qu'éclaire le soleil de minuit. » J'aimerais mieux dire qu'il y a chaque année une nuit de plusieurs fois vingt-quatre heures; en outre, si ces périodes de vingt-quatre heures sont des nuits, celles « qu'éclaire le soleil de minuit » sont des jours. Chose plus grave. Nous trouvons (p. 22-24) sous la plume de M. Maspéro un passage où l'astrologie semble être donnée comme une véritable science d'observation. Si telle est réellement la pensée du savant égyptologue, je suppose que M. l'abbé Laridan ne la partage pas : il aurait dû le dire.

Au total, l'idée était bonne et l'exécution, malgré quelques taches, est réellement très satisfaisante. E. V.

Sur la question mycénienne, par W. Helbig. Paris, Klincksieck, 1896, in-4 de 85 p. — Prix : 3 fr. 50 (Extrait des *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*).

Monuments grecs relatifs à Achille, par Félix Ravaisson. Paris, Klincksieck, 1895, in-8 de 48 p. et 6 pl. — Prix : 4 fr. (Extrait du même recueil).

Les publications archéologiques nous arrivent en assez grand nombre. Leur intérêt est trop spécial pour que nous les analysions ici longuement. Celles-ci touchent pourtant à des questions assez générales pour que nous puissions les signaler au grand public. Le mémoire de M. Helbig sur *la Question mycénienne*, qui a été l'objet d'une lecture et d'une longue discussion à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a pour but d'établir l'importance, dans l'art dit mycénien, des éléments phéniciens au détriment des éléments purement helléniques qu'on a voulu exclusivement y reconnaître. L'influence phénicienne dans l'art grec primitif est établie avec pièces à l'appui par le savant romain, dont l'opinion a soulevé, comme on le sait, de nombreuses contradictions. L'intérêt d'un tel mémoire pour l'histoire de la civilisation est indiscutable. Ajoutons qu'il est très vivement et très clairement écrit.

— Le travail de M. Ravaisson sur *les Monuments grecs relatifs à Achille* a également un intérêt général mais plutôt d'ordre littéraire. Les vases peints et les bas-reliefs que le savant archéologue a mis à contribution l'amènent à conclure que « pour expliquer des monuments relatifs à cet héroïsme dont l'idée domina dès le principe la civilisation grecque, ce n'est pas tant à Homère qu'il faut recourir qu'à des sources plus anciennes qu'il négligea quelquefois, sans que ses poèmes, si populaires qu'ils fussent devenus, en fissent perdre le souvenir, et que devaient remettre en honneur plus que jamais les luttes des vie et ve siècles contre l'Orient. » P. N.

Les Formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine, par J. Krekelberg et E. Remy. Namur, Wesmaël-Charlier, 1896, in-12 de 155 p. — Prix : 2 fr.

La satisfaction littéraire que laisse la lecture des chefs-d'œuvre de l'antiquité est incontestable : mais comment convient-il de l'expliquer? Assurément l'habileté de la construction y entre pour une large part, et les procédés qui servent ici à enchaîner, là à opposer les idées, donnent à ces dernières une précision et un relief rares dans nos langues modernes. Pour ne citer qu'un exemple, en latin que de formules diverses d'interrogation dont chacune répond à une nuance particulière de la passion ou du sentiment! Ce problème si intéressant pour les humanistes, MM. Krekelberg et Remy l'ont étudié sous un de ses aspects les plus curieux. Leur travail, en grande partie original, a été composé avec soin, quoique çà et là on soit tenté d'y reprendre certains raffinements de subtilité. En outre, si l'on comprend dans une certaine mesure qu'ils se soient attachés exclusivement à Cicéron, il semble regrettable que, se bornant aux discours les plus connus du grand orateur, ils aient écarté de leurs investigations tous ses traités philosophiques, le *De Senectute* seul excepté. C. Huit.

Une voix d'Alsace, par Ignotissimus en français et en allemand. Paris, Colin et Cie, 1896, petit in-12 de 99 p. — Prix : 1 fr.

Ignotissimus nous paraît identique à Heimweh, dont nous avons souvent préconisé ici les intéressantes publications, mais dont la personnalité nous demeure inconnue. En tête de ce nouveau travail, il a inscrit en dialecte alsacien cette devise : « Nous restons fidèles au passé » et, en patois messin, ces mots : « Ce n'est pas pour toujours. » C'est la double pensée du livre, lequel est écrit en vue du public allemand; nous essaierons de résumer sa pensée. La possession de l'Alsace-Lorraine a rapporté à l'Allemagne : augmentation des charges militaires, inquiétude continuelle, progrès constants du socialisme. — Le traité de Francfort n'est pas plus intangible que toute autre stipulation internationale. — La germanisation n'est pas accomplie. — Le nombre des émigrants augmente. — Les appréciations anglaises sur la germanisation sont contradictoires. — Les journaux allemands montrent que la germanisation n'est pas faite, comme en témoignent la *Gazette de la Croix* et la *Gazette de Cologne*, à qui elle déclare que les prétendus ralliés ne méritent pas confiance, et où l'on lit cette phrase : « Il vaut mieux jeter une douche d'eau froide sur l'illusion d'une germanisation accomplie que de s'exposer à des désillusions périodiques » (p. 55). La *Gazette de Voss* affirme que « l'on a germanisé pendant vingt-cinq ans et l'on n'est pas plus avancé qu'en commençant » (p. 57). La pensée d'Ignotissimus est que l'Alsace-Lorraine n'appartient ni à la France ni à l'Allemagne, mais à elle-même. Son espoir est qu'elle sera appelée à exprimer ce qu'elle veut être et que sa volonté sera accomplie. Pourquoi pas ? D'autres peuples sont revenus d'un plus long effacement. A. d'Avril.

Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-1871, par le docteur Édouard Koschwitz, traduction française par Jules Félix. Paris et Leipzig, Welter, 1897, in-12 de viii-234 p. — Prix : 3 fr.

Le docteur Koschwitz a collectionné scrupuleusement les livres, brochures et journaux parus en France, ayant trait à la guerre de 1870-1871, à ses préliminaires, à son dénouement, et il s'est servi de ces documents pour échafauder une thèse. Cette thèse consiste à établir que les sentiments

d'hostilité des Français à l'égard de l'Allemagne proviennent d'une agitation factice, créée et entretenue par une partie de la presse et par de nombreux ouvrages littéraires : poésies, nouvelles et romans. Il serait aisé de renverser toute l'argumentation et de montrer que si les journalistes, les romanciers et les poètes ont fulminé contre les vainqueurs de 1870, et appelé l'imagination à la rescousse de l'histoire pour justifier la haine des Prussiens, c'est parce qu'ils étaient certains de correspondre aux idées de l'opinion publique et de flatter les instincts populaires. Quoi qu'il en soit, il y a dans ce livre des souvenirs à recueillir et des enseignements à méditer. Il est incontestable que les articles d'Edmond About et les chroniques d'Aurélien Scholl ne donnaient pas une idée fort exacte de l'armée allemande à la veille de la guerre; que les dépêches officielles du gouvernement de la défense nationale fournissaient des renseignements fort approximatifs sur les opérations militaires de l'armée de la Loire et le siège de Paris. Que de folies furent écrites et commises en ces tristes temps !

L'ouvrage du docteur Koschwitz était destiné à des lecteurs allemands, mais il n'en sera pas moins lu avec profit par les Français qui ne craignent pas d'entendre certaines vérités désagréables et dont le patriotisme est assez élevé pour dédaigner quelques mesquines calomnies. Et c'est pourquoi l'on saura gré à M. Jules Félix d'en avoir publié une excellente traduction.

ROGER LAMBELIN.

Mes Parents, par Un Père de la Compagnie de Jésus. Paris. Téqui, 1897, in-18 de 274 p. — Prix : 3 fr.

Le lundi 5 août 1895, Notre-Dame des Neiges dut sourire d'un sourire tout spécial en recevant le dernier soupir d'un vieux docteur de quatre-vingt-trois ans. C'était un chrétien de race que cet homme. A chaque étape de son existence, il avait trouvé l'épreuve et il l'avait courageusement acceptée. Son cœur, né pour les joies du foyer, s'était vu priver tour à tour de ses enfants, de sa femme, de ses amis, de ses serviteurs mêmes qui étaient comme un prolongement de la famille. Nous les suivons tous dans la vie avec leur caractère propre. Les natures fougueuses, les instincts de révolte, les exubérances de tempéraments d'élite s'apaisent, se dissipent sous l'action bienfaisante d'un éducateur qui prie et qui travaille sans relâche les âmes dont il a la charge.

Nous savons gré au pieux jésuite de ne pas avoir gardé pour lui seul les souvenirs d'une famille que le culte de la croix a élevée au plus haut degré de la noblesse humaine. Aïeul, père, mère, frères, sœurs, domestiques défilent tour à tour sous nos regards. Rien de convenu dans ce volume, où le désir d'offrir à des frères en Jésus-Christ de salutaires exemples se manifeste avant toute préoccupation. Cette monographie, d'une lecture attrayante, ne saura produire que du bien. Elle soulève le voile qui cache les mérites et les traditions des familles chrétiennes de la bourgeoisie où la dignité de la vie, le culte des lettres, le grand respect de l'Église sont moins méconnus qu'on ne s'époumone à le faire croire. A ce point de vue l'ouvrage du modeste jésuite est une page consolante, réconfortante de l'histoire sociale au XIXe siècle.

H. LE FRANC.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — C'est une perte douloureuse pour la science et pour la cause catholique que la mort de M. Léon GAUTIER, enlevé subitement le 25 août,

à peine âgé de soixante-cinq ans : cette perte est encore plus profondément sentie par le *Polybiblion*, que M. Gautier avait longtemps honoré de sa collaboration et au comité de rédaction duquel il avait appartenu. Né au Havre le 8 août 1832, tour à tour élevé au lycée de Laval, puis au collège Sainte-Barbe de Paris, il se présenta, ses études secondaires terminées, à l'École des chartes. Il en sortit second avec une thèse fort remarquée sur la poésie liturgique du moyen âge, sujet qu'il étudia toute sa vie avec amour. Il a la connaissance exacte duquel il a contribué par diverses publications. C'est d'abord une *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle*, mise en tête de son premier volume des *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor* (Paris, 1858, 2 vol. in-18 ; 2e éd. Paris, 1881, in-18 ; 3e éd., fort remaniée, en 1894) et tirée à part (Paris, 1858, in-8); c'est aussi et surtout son *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge*, dont il n'a malheureusement paru que le premier volume (Paris, 1886, in-8). M. Gautier, qui avait commencé sa carrière administrative par être archiviste départemental de la Haute-Marne, n'avait point tardé à revenir à Paris comme archiviste aux Archives nationales (1858). Le métier ne l'absorbait point, et sa plume active se mettait tour à tour au service de la science et de la religion, qu'il a toujours unies dans un même amour et dans un même respect. Livres de propagande et d'apologétique (*Comment faut-il juger le moyen âge ?* Paris, 1858, in-16 ; — *Études historiques pour la défense de l'Église*. Paris, 1864, in-12 ; — *Études littéraires pour la défense de l'Église*. Paris, 1865, in-12, etc.), ouvrages de piété comme ce *Choix de prières d'après les manuscrits*, qui a eu jusqu'à six éditions ; ouvrages philosophiques, moraux et d'imagination (*L'Amour*. Paris, 1860, in-18 ; — *Scènes et nouvelles catholiques*. Paris, 1861, in-18), se mêlaient aux études de critique et d'histoire (*Quelques mots sur l'étude de la paléographie*. Paris, 1859, in-18. — *Benoît XI*. Paris, 1863, in-8). Il s'était plongé dans l'étude de nos vieilles épopées médiévales, et dès 1865 paraissait la première édition de ses *Épopées françaises*, travail considérable qu'il n'a cessé de remanier et dont la seconde édition, commencée en 1878, vient de s'achever par la publication du tome V, distribué il y a quelques jours à peine. Collaborateur de la *Revue des questions historiques* dès la fondation, il y publiait dans le premier volume un article remarqué sur *l'Avenir des études historiques* (1866). La croix de chevalier de la Légion d'honneur venait récompenser ses services (1870) et bientôt il était appelé à occuper la chaire de paléographie à l'École des chartes (1871), où il avait déjà fait un cours sur la poésie latine du moyen âge (1866). Tandis que son activité scientifique se manifestait par cette grande édition de la *Chanson de Roland* (1872), à laquelle l'Académie des inscriptions décernait le grand prix Gobert, par les nouvelles éditions de ses *Épopées*, de son *Adam de Saint-Victor*, par la publication de son ouvrage considérable sur *la Chevalerie* (1884), il bataillait dans le journalisme (notamment dans le *Monde*) et se livrait en même temps aux œuvres, faisant des conférences pour les cercles catholiques d'ouvriers et ne dédaignant pas d'écrire de petites brochures de propagande (*Histoire de la charité*, *Histoire des corporations ouvrières*, etc.), publiées en partie pour la Société bibliographique, dont il était l'un des plus anciens membres. L'Académie des inscriptions lui ouvrait ses portes en 1886. Secrétaire des Archives nationales la même année, il devenait, en 1893, chef de la section historique. Nous ne donnerons point aujourd'hui la bibliographie de notre savant ami, nous réservant de la dresser aussi complète que possible pour notre prochain fascicule.

— L'assassin qui, le 8 août dernier, à Santa Agueda (Guipuzcoa), a frappé traîtreusement Don Antonio Canovas del Castillo, fait perdre à la monar-

chie espagnole l'un de ses plus fermes soutiens, à l'Espagne l'un de ses hommes d'État et de ses hommes de lettres les plus éminents. Né à Malaga le 8 février 1828, son père, qui n'était qu'un modeste professeur, voulait le pousser à l'étude des sciences exactes. Mais le goût passionné que le jeune homme témoignait pour la littérature triompha des volontés de sa famille. A dix-sept ans, Cánovas avait déjà fondé un journal, *la Joven Malaga*, qui d'ailleurs n'eut pas de succès. C'est à la suite de cette déception et à cause de la situation précaire où le réduisit la mort de son père qu'il vint chercher fortune à Madrid (1845), où la protection de son oncle, le fameux « solitaire » don Serafin Estébanez Calderón, lui obtint un poste à la compagnie du chemin de fer de Madrid à Aranjuez. Cánovas n'en continua pas moins à cultiver les lettres et collabora, de 1849 à 1851, à *la Patria* de don Pacheco : il prit aussi part à la rédaction du *Semanario pintoresco*, de l'*Ilustracion*, des *Novedades*, et fut l'un des membres les plus brillants d'une académie de jeunes étudiants fondée à l'Institut de Saint-Isidore. La passion des livres qui le posséda toute sa vie lui faisait consacrer tout l'argent disponible à l'achat de volumes, humble fondement d'une bibliothèque sans cesse accrue avec amour ; les trente mille imprimés et manuscrits qui la composent à l'heure actuelle ont été légués au gouvernement espagnol par l'illustre amateur et iront accroître les collections de la Bibliothèque nationale de Madrid. Outre ses articles de revue, Cánovas n'avait guère publié qu'un volume de poésie quand il lança une nouvelle historique, *la Campana de Huesca*, auquel le public fit le meilleur accueil. Peu après paraissait une œuvre historique (*Historia de la decadencia de España desde el advenimiento al trono de D. Felipe III hasta la muerte de Carlos II*) qui mettait le sceau à la réputation de l'écrivain et lui ouvrait les portes de l'Académie d'histoire, dont à sa mort il était le directeur. Il prit dès lors une part assez active au mouvement politique et fut, dit-on, l'auteur de l'éphémère journal satirique *El Murciélago*. Chargé à Rome d'une mission politique, Cánovas en profita pour étendre ses connaissances historiques et littéraires. A son retour (1856), il fut successivement sous-directeur du ministère d'État, puis gouverneur civil de Cadiz. C'est en 1864 qu'il commença à prendre comme ministre une part plus active aux affaires. Nous n'avons point à retracer ici son rôle politique. Rappelons seulement la part qu'il prit au rétablissement de la monarchie et le dévouement énergique avec lequel il servit depuis lors Alphonse XII, puis son successeur. Don Cánovas, que les affaires politiques ne détournèrent jamais du culte des lettres, fut à diverses reprises président de l'Athénée de Madrid ; nommé en 1867 membre de l'Académie espagnole, où il occupa le fauteuil du duc de Rivas, l'auteur célèbre de *Don Alvaro*, en 1881 membre de l'Académie des sciences morales, il faisait également partie de l'Académie des beaux-arts de Saint-Ferdinand, de l'Académie de jurisprudence, dont il avait été président, et, à titre honoraire ou comme correspondant, de l'Académie de droit de Barcelone et de diverses compagnies savantes de la péninsule et de l'étranger. Sans prétendre dresser une bibliographie complète de l'illustre écrivain, nous signalerons ici les œuvres suivantes : quelques poésies dans l'*Album del Bardo* (Madrid, 1850, in-4) et dans la *Biografia del Excmo. Sr. D. Manuel de Enna* de don Juan Barrié y Agüero (Madrid, 1851, in-4) ; — *La Campana de Huesca. Crónica del siglo XII* (Madrid, 1852, in-8) ; — *Discurso leido ante la Real Academia de la historia en su recepcion pública el 20 de mayo de 1860* [La domination espagnole en Italie] (Madrid, 1860, in-4) ; — *Estudios literarios : Poesias, discursos académicos, memorias, apuntes y articulos varios* (Madrid, 1868, 2 vol. in-8) ; — des articles dans le *Diccionario general de*

politica y administracion de Est. Suarez Inclan et de Francisco Barca (Madrid, 1868, in-4) ; — *La Cuestion de Roma bajo su aspecto humano y politico y la supremacia militar germánica. Discurso leido en la apertura de las cátedras del Ateneo cientifico y literario de Madrid en el año 1870* (Madrid, 1870, in-4) ; — *Discurso pronunciado el dia 25 de noviembre 1873 en el Ateneo cientifico y literario de Madrid, con motivo de la apertura de sus cátedras* (Madrid, 1873, in-4) ; — Préface à *Los Vascongados*, de Miguel Rodriguez Ferrer (Madrid, 1874, in-4) ; — *Memorias* de Matias de Novoa (Madrid, 1875, 2 vol. in-8) ; — *Discursos pronunciados en las Córtes durante la discusion del mensaje de contestacion al discurso de la corona en la legislatura de 1876* (Madrid, 1876, in-fol.) ; — *Discursos pronunciados en el congreso de los Diputados en los dias 2, 3 y 4 de enero de 1877, con motivo del proyecto de ley levantando la suspension de garantias* (Madrid, 1877, in-fol.) ; — *Discurso pronunciado en el congreso de los Diputados, resumiendo la discusion del mensaje, el 28 de febrero de 1878* (Madrid, 1878, in-8) ; — *Relacion de la teologia con las ciencias morales y politicas. Discurso pronunciado el dia 26 de noviembre de 1879 en el Ateneo cientifico y literario de Madrid* (Madrid, 1879, in-8) ; — une préface à la *Vida de la princesa de Eboli*, de don Gasparo Muro (Madrid, 1879, in-8) ; — *Autores dramáticos contemporaneos* (Madrid, 1881, in-fol. La préface de cet important ouvrage a été traduite en français par M. Magnabal sous ce titre : *Le Théâtre espagnol contemporain* (Paris, 1886, in-12) ; — *Las últimas hipótesis de las ciencias naturales no dan más firmes fundamentos á la sociologia que las creencias en que esta ciencia se ha fundado. Discurso de recepcion en la Academia de las ciencias morales y politicas* (Madrid, 1881, in-8) ; — *Discurso sobre el concepto de las naciones, pronunciado il dia 6 de nov. de 1882 en el Ateneo cientifico y literario de Madrid* (Madrid, 1882, in-8) ; — *El solitario y su tiempo. Biografia de D. Serafin Estébanez Calderón y critica de sus obras* (Madrid, 1883, 2 vol. in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — *Problemas contemporaneos* (Madrid, 1884-1890, 3 vol. in-8, dans la même collection) ; — *Participacion del Ateneo científico y literario de Madrid en la cultura patria. De los cursos y maestros que más la han enriquecido desde su cátedra. Discurso pronunciado con motivo de la apertura del curso de 1884* (Madrid, 1884, in-8) ; — *Artes y letras* (Madrid, 1887, in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — *Obras poéticas* (Madrid, 1887, in-8), même recueil ; — *Estudios del reinado de Felipe IV* (Madrid, 1888, 2 vol. in-8), dans la *Coleccion de escritores castellanos ;* — une préface au t. I des *Novelas* de D. Juan Valera (Madrid, 1888, in-8, dans la même collection ; — *Criterio histórico con que las distintas personas que en el descubrimiento de América intervinieron han sido juzgadas. Conferencia inaugural pronunciada el dia 11 de febrero de 1891 en el Ateneo de Madrid* (Madrid, 1892, in-4). — Don Cánovas a édité les œuvres de La Revilla (Madrid, 1883, in-8). Enfin c'est sous sa direction qu'avait été entreprise l'importante *Historia general de España* (Madrid, 1892 et suiv., in-8), dont il a déjà paru une dizaine de volumes.

— M. Alfred Duméril, doyen honoraire de la Faculté des lettres de Toulouse, et secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences de cette ville, est mort le 19 août. Né à Saint-Omer en 1825, il entrait à l'École normale en 1844, était reçu premier à l'agrégation d'histoire et soutenait avec succès en 1856, devant la Faculté des lettres de Paris, ses thèses pour le doctorat : *De senatu romano sub imperatore Augusto Tiberioque* (Douai, 1856, in-8), et *Étude sur Charles V* (Paris, 1856, in-8). Après quelques années de professorat dans l'enseignement secondaire, il fut appelé en 1860 à la Faculté des lettres de Dijon, d'où il passa en 1874 à celle de Toulouse. Doyen en 1880, il

[illegible] 1892 et aussitôt nommé doyen honoraire. Outre les thèses que nous venons ci-dessus signalées, M. Dumoriil a écrit un certain nombre de mémoires, insérés dans divers recueils et notamment dans les *Mémoires* de l'Académie toulousaine, dont il était le secrétaire perpétuel. Voici les principales parmi ces publications : dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon : Influence des jésuites considérés comme missionnaires sur le mouvement des idées au XVIIIe siècle* (1874, p. 1-34); — dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse : Des Causes qui changèrent le gouvernement d'Auguste en une affreuse tyrannie sous ses premiers successeurs* (7e série, t. VIII, p. 179-254); — *Rôle politique des aubergistes dans la Suisse allemande au XVIIIe siècle* (t. IX, 1877, p. [illegible]); — *L'Économie politique devant l'Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres de Toulouse au XVIIIe siècle* (ibid., p. 339-359); — *La Légende politique de Charlemagne au XVIIIe siècle et son influence à l'époque de la Révolution française* (t. X, 1878, p. 145-186); — *Aperçu pour servir à une nouvelle histoire de l'empereur Julien* (8e série, t. I, 1879, p. 166-241); — *Des Vœux et doléances renfermés dans les cahiers de 1789 relativement à l'instruction publique* (t. II, 1880, p. 35-[illegible]); — *Les Préliminaires de la seconde guerre civile à Rome* (t. III, 1881, p. 55-109); — *Un Aventurier toulousain au XVIIIe siècle* [Favine]. *Épisode de l'histoire diplomatique du règne de Louis XV* (ibid., 2e p., p. 3-39); — *Un Publiciste toulousain aux derniers jours de la Renaissance. Vincent Cabot* (t. IV, 1882, p. 34-145); — *L'Iliade judiciaire du Parlement de Toulouse au temps de Louis XIII* (t. V, 1883, p. 55-94); — *Machiavel* (t. VI, 1884, p. 18-54); — *Un Publiciste de l'ordre des jésuites calomnié, le P. Mariana* (t. VII, 1885, p. 83-185); — *Du recrutement des armées dans l'antiquité et particulièrement dans la république romaine* (t. VIII, 1886, p. 13-87); — *Un Chapitre de l'histoire de la rage. Essai sur l'Hydrophobie de Christophe Nugent, trad. partielle* (t. IX, 1887, p. 63-112); — *Tacite historien et philosophe* (t. X, 1888, p. 77-192); — *Considérations sur l'histoire des religions dans l'antiquité* (9e série, t. I, 1889, p. 150-194); — *Hérode historien et théologien* (t. II, 1890, p. 1-70); — *Introduction à une histoire de l'influence de l'Orient sur les civilisations grecque et romaine* (t. III, 1891, p. 1-57); — *L'Ange gardien de Socrate* (t. IV, 1892, p. 16-65); — *Tendance des sociétés orientales à rattacher toutes choses à leurs croyances religieuses* (t. V, 1893, p. 95-143); — *Evhémère et l'Évhémérisme* (ibid., p. 476-488); — *Mémoires d'un moine français du XIIIe siècle* (t. VI, 1894, p. 1-39); — *Les Défauts de l'organisation de la marine française au XVIIIe siècle* (ibid., p. 143-407); — *L'Équilibre européen* (t. VII, 1895, p. 1-19); — *Les* Gesta Dei per Francos *de Guibert de Nogent* (ibid., p. 161-226); — *Caractères de la chevalerie dans les différentes périodes de son existence* (t. VIII, 1896, p. 1-29); — dans les *Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux : Origine des détentions et peines de leur histoire pendant la durée de l'Empire romain* (1881, p. 262-281); — *La France et la cour de Rome au temps de Henri IV. Le Cardinal d'Ossat* (1882, p. 117-177); — *Apollonius de Tyane* (1883, p. 1[illegible]-117); — *La Captivité de François Ier considérée comme un épisode de l'histoire de l'équilibre européen* (1884, 2e fasc., p. 1-44); — *Commines et ses Mémoires* (1885, p. 101-145); — *Un Chapitre de l'histoire des femmes au XVIe siècle* (1887, p. 195-[illegible]); — *Tibère et le Sénat romain* (1888, p. 118-193); — *Conquête de l'Angleterre par les Normands* (1889, p. 105-171); — *Auguste et la fondation de l'Empire* (1890, p. 1-87); — *Aperçus sur l'histoire de l'Empire romain depuis la mort de Vitellius jusqu'à l'avènement de Vespasien* (1891, p. 276-326); — *Essai sur le caractère et la vie historique d'Alexandre le Grand* (1893, p. 339-359); — dans la *Revue des Universités du Midi*, qui, comme on le sait, fait suite

au recueil précédent : *Histoire de l'Empire vénetin en France sous le second Empire* (t. II, 1896, p. 303-352) ; — dans le *Bulletin de la Société académique franco-hispano-portugaise : Charles V et les Turcs ottomans* (t. V, 1884, p. 67-97 et 197-230).

— Le vénérable et savant chanoine Louis-Alexandre Pougeois, curé-doyen de Moret (Seine-et-Marne), est mort le 2 août, âgé de soixante-dix-huit ans. Né le 8 avril 1819, à Signy-Pigneti, il fit ses études au petit séminaire de Meaux, d'où il passa au grand séminaire de ce diocèse afin de se préparer au sacerdoce. Il enseigna quelque temps au séminaire d'Avon (1842-1847). Ordonné prêtre le 8 décembre 1844, il fut aussitôt appelé à la cure d'Othis, d'où il passa dans la paroisse de Bourron (1848). C'est là que la découverte des restes mortels de Vansleb l'amena à écrire sur ce savant orientaliste un ouvrage qui reçut les encouragements de Napoléon III et fut remarqué. Appelé au gouvernement de la cure et du doyenné de Moret en 1872, l'abbé Pougeois se mit à étudier le passé de la vieille cité, dont il écrivit une bonne histoire qui a eu les honneurs d'une seconde édition. Lors de la laïcisation de l'enseignement primaire, il sut doter sa paroisse de deux écoles libres. Il était chanoine honoraire des diocèses de Meaux et de Bordeaux. Orateur distingué, le chanoine Pougeois laisse des homélies, des sermons, des panégyriques, dont plusieurs ont été publiés dans la *Tribune sacrée*. Il a collaboré à diverses feuilles catholiques et notamment aux *Semaines religieuses*. Nous nous contenterons de rappeler ici le titre de ses ouvrages principaux : *L'Abyssinie* (Paris, 1868, gr. in-8); — *Vansleb, savant orientaliste et voyageur* (Paris, 1868, gr. in-8); — *Histoire de Pie IX, son pontificat et son siècle* (Paris, 1877-1886, 6 vol. in-8); — *L'Antique et royale Cité de Moret-sur-Loing* (*Seine-et-Marne*) (Paris, 1875, in-8; 2e éd., Abbeville, 1889, in-18).

— L'Espagne, si cruellement éprouvée par la mort de D. Antonio Cánovas, fait encore une perte douloureuse en la personne du cardinal Monescillo, mort à Tolède le 11 août. Né à Corral de Calatrava (Ciudad Real) le 2 septembre 1811, c'est au séminaire de Tolède qu'Antolin Monescillo y Viso commença, à l'âge de douze ans, ses humanités. De brillantes études lui firent obtenir rapidement la licence et le doctorat en théologie. Ordonné prêtre à vingt-quatre ans, professeur de théologie au séminaire de Tolède (jusqu'en 1835), vicaire général d'Estopa (1847), chanoine de Grenade (1852), écolâtre de Tolède, il fut appelé en 1861 à l'évêché de Calahorra, et en 1865 à celui de Jaën. Il quitta ce siège pour l'archevêché de Valence (1877), fut promu au cardinalat en 1884, et appelé par Léon XIII, en 1892, à l'archevêché de Tolède, qui lui valut le titre de primat d'Espagne. Orateur de la chaire fort apprécié, docte théologien, écrivain distingué et tout nourri de la meilleure littérature, le cardinal ne dédaignait pas de prendre une part active à la rédaction de divers périodiques. En outre de ses lettres pastorales, dont plusieurs sont fort remarquables, l'éminent prélat laisse diverses publications, parmi lesquelles nous signalerons : *Teodicea cristiana*, traduction de l'ouvrage de H.-L.-C. Masel (Madrid, 1845, in-8); — *Diccionario de teología por el abate Bergier. Segunda version en castellano* (Madrid, 1845, in-4); — *Refutacion de las herejías ó el triunfo de la Iglesia*, traduction de l'ouvrage de saint Alphonse-Marie de Liguori (Madrid, 1846, 2 vol. in-8 ; — *La Simbolica ó exposicion de las contradicciones dogmáticas entre los católicos y protestantes*, traduit de Moehler sur la traduction française (Madrid, 1846, in-8); — *Historia elemental de la filosofía*, traduction revisée de l'ouvrage de Mgr Bouvier (Madrid, 1846, 2 vol. in-8); — *Los Deberes de los niños* (Madrid, 1847, in-16); — *Manual del seminarista* (Madrid, 1848, in-8); — *Devocionario mozárabe*

(Tolède, 1856, in-16); — *Filosofia de los niños* (Madrid, 1856, in-16); — *Suplemento al diccionario de teologia del abate Bergier* (Madrid, 1857, in-4°); — *Coleccion de sermones-homilias para todos los domingos y fiestas principales del año* (Madrid, 1873-1874, 6 vol. in-8); — *Jesucristo maestro divino de las naciones* (Madrid, 1876, in-8); — *Oracion funebre en honor de D. Pedro Calderon de la Barca* (Valencia, 1881, in-4). Citons encore les paroles d'un *Salve*, dont Mancinelli fit la musique, et qui fut chanté à Saint-François le Grand de Madrid en 1892. Mgr Monescillo faisait partie des Sacrées Congrégations du Concile, de l'Index, de la Discipline, des Réguliers et des Études.

— L'illustre historien et critique d'art Jakob Burckhardt est mort, âgé de soixante-dix-neuf ans, le 9 août, à Bâle. Né le 25 mai 1818, dans cette ville, il y suivit à l'Université les cours de théologie, de littérature et d'histoire, puis alla compléter son instruction à Berlin, où il se lia d'amitié avec Kugler. A son retour à Bâle, il devint professeur à l'Université, quitta momentanément ce poste pour aller enseigner au Polytechnicum de Zurich qui venait de se fonder, mais ne tarda guère à rentrer dans sa patrie, où il n'a cessé de donner un enseignement brillant et fécond jusqu'en 1893, qu'il se fit admettre à la retraite. Dès l'origine, il se tourna vers l'étude de l'art et de la civilisation et particulièrement de la Renaissance. Parmi ses ouvrages, deux surtout lui ont acquis une réputation européenne et ont eu l'honneur de nombreuses traductions : le *Cicerone*, cet excellent guide artistique en Italie, et la *Grande Histoire de la civilisation en Italie*, dont les éditions ont été se multipliant, revues par Ludwig Geiger. Voici, d'ailleurs, la liste chronologique des travaux de l'éminent érudit : *Die Kunstwerke der belgischen Städte* (Düsseldorf, 1842, in-8); — *Conrad von Hochstaden, Erzbischof von Köln, 1238-1261* (Bonn, 1843, in-8); — *Erzbischof Andreas von Krain und die letzte Concilsversammlung in Basel 1482-1484* (Basel, 1852, in-8); — *Die Zeit Constantin's des Grossen* (Basel, 1853, in-8; 2e édit., Leipzig, 1880); *Der Cicerone, Anleitung zum Genuss der Kunstwerke Italiens* (Basel, 1855, in-8; la dernière (6e) édition est de Leipzig, 1893); — *Die Gegenreformation in den Vogteien Zwingen, Pfeffingen und Birseck des ant. Bisthums Basel am Ende des 16. Jahrhunderts* (Basel, 1855, in-8); — *Die Cultur der Renaissance in Italien* (Basel, 1860, in-8; la dernière (6e) édition est de Leipzig, 1896, 2 vol. in-8); — *Geschichte der neuen Baukunst. Die Renaissance in Italien* (Stuttgart, 1867, in-8, 3e édit., 1890), formant le 5e vol. de la *Geschichte der Baukunst* de F. Kugler. Nous devons citer les traductions françaises qui ont été données du *Cicerone* par M. Aug. Gérard (Paris, 1885-1892, 2 vol. in-8) et de *la Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, par M. Schmitt (Paris, 1885, 2 vol. in-8).

— Nous donnerons encore une mention spéciale à M. Charles de Comberousse, ancien président de la Société des ingénieurs civils de France, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, mort à soixante et onze ans, le 20 août. Né à Paris le 31 août 1826, il entra en 1850 à l'École centrale; à sa sortie il exerça quelque temps le métier d'ingénieur et s'occupa de la ligne de Saint-Germain. Il quitta ces fonctions pour se consacrer à l'enseignement scientifique, entra comme professeur au collège Chaptal, où il demeura jusqu'en 1886. Il était aussi professeur de mécanique à l'École centrale et de génie rural au Conservatoire des arts et métiers. Il laisse quelques ouvrages fort estimés dont voici les titres : *Cours de mathématiques à l'usage des candidats à l'École centrale des arts et manufactures* (1860-1862, 3 vol. in-8; 2e édit. en 7 vol., 1876-1893); — *Traité de géométrie élémentaire*, avec M. Rouché (1864-1865, 2 vol. in-8°, souvent réimprimé et dont la plus récente édition a paru en 1891; — *Éléments de géométrie* (1866, in-8°), avec le même, également réimprimé à diverses reprises et pour la

dernière fois en 1888; — *La Femme dans la famille* (1867, in-32); — *Les Grands Ingénieurs* (1867, in-18); — *La Coopération. La Société de Beauregard et les Équitables pionniers de Rochdale* (1869, in-18); — *Appel aux femmes de France. La Rançon, le salut* (1872, in-12); — *Histoire de l'École centrale des arts et manufactures* (1879, in-8); — *J.-B. Dumas* (*1800-1884*) (1884, in-8 avec portrait).

— On annonce encore la mort : de M. Bonfils, doyen honoraire et professeur de droit commercial à l'Université de Toulouse, qui laisse entre autres ouvrages un *Traité élémentaire d'organisation judiciaire, de compétence et de procédure en matière civile et commerciale* (Paris, 1886, in-8) et un *Manuel de droit international public* (Paris, 1894, in-8), mort à soixante-deux ans, le 10 août; — de M. le docteur Bordes-Pages, mort à Seis (Ariège) le 6 août; — de M. Émile Brocard, ancien élève de l'École polytechnique, ingénieur du génie maritime, chargé par le khédive du percement de l'isthme d'Ismailieh, mort à soixante-trois ans, le 20 août, au château de Vaufrey (Doubs); — de M. J. Brossard, archiviste départemental et conservateur de la bibliothèque municipale de Bourg (Ain), auteur de nombreuses publications d'histoire locale et notamment de *Mémoires* en plusieurs volumes sur la ville de Bourg, mort à cinquante et un ans, le 19 août; — de M. Louis Dainville, membre de la Société centrale des architectes, mort à Nogent-l'Artaud, dans l'Aisne; — de M. Louis Debuire du Buc, poète populaire lillois, mort le 12 août; — de M. Gustave Eyriès, fondateur du *Globe*, ancien rédacteur en chef de l'*Estafette*, et depuis rédacteur de l'*Événement*, mort le 14 août, à cinquante et un ans, à Paris; — de M. le docteur Gros, professeur à l'école de médecine d'Alger, correspondant de l'Académie de médecine, mort le 12 août; — de M. le baron de Lassus, ancien député à l'Assemblée nationale, qui laisse diverses études d'histoire et d'archéologie locales, mort le 21 août; — de M. le docteur Le Noir, directeur de l'Institut médical, mort le 13 août; — de M. Mantion, ingénieur en chef des ponts et chaussées, mort le 21 août, à Saint-Lunaire; — de M. Charles Murat, fondateur de l'*Atelier* (1848-1850), mort à quatre-vingts ans, le 17 août; — de M. Jean Philibert, ancien inspecteur des bibliothèques de la ville de Paris, mort le 17 août, à soixante et un ans; — de M. le chanoine Ravin, vice-doyen de la Faculté catholique des sciences d'Angers, mort le 4 août; — de M. Roguet, ancien proviseur des lycées de Brest et de Metz, puis censeur des études au lycée Louis le Grand et directeur du collège Rollin, mort le 12 août; — de M. le chanoine Tournemine, ancien aumônier de l'École normale supérieure, mort âgé de quatre-vingt-un ans, le 19 août, à Versailles.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Feodor Ivanovitch Bouslaiev, professeur émérite de l'Université de Moscou et membre de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg, mort à soixante-dix-neuf ans, le 19 août; — de M. Costa, ministre de la justice d'Italie, mort à Ovada, le 12 août; — de M. Wilhelm Fuchs, professeur à la Faculté de droit de Vienne, mort dans cette ville, à quarante-quatre ans, le 17 juillet; — de M. Kurth von Heinfelder, écrivain américain, mort âgé de quarante-neuf ans, le 9 juillet, à Belleville (Illinois); — de M. Jules Horvath, député et publiciste hongrois, rédacteur en chef du *Magyar Hirlap*, mort à cinquante-deux ans, le 20 août; — du Révérend William Walsham How, évêque protestant de Wakefield, auteur de nombreuses publications théologiques, mort à soixante-quatorze ans, le 10 août; — de M. Hermann Arthur Kortegarn, mort âgé de soixante ans, à Interlaken; — de M. Samuel Laing, auteur de *Modern science and modern thought* et d'autres ouvrages importants, mort à quatre-vingt-sept ans, en août; — de M. Wilhelm Liebenow, cartographe allemand, mort à soixante-

quinze ans, le 21 juillet, à Schönberg, près de Berlin ; — de M. Victor Meyer, savant chimiste, professeur à l'Université d'Heidelberg, dont nous citerons le *Lehrbuch der organischen Chemie*, en collaboration avec M. Jacobson (Leipzig, 1891 et suiv., in-8), mort le 9 août, à Heidelberg ; — de D. Angel Muro, collaborateur de revues madrilènes, auteur de traités culinaires estimés dans la péninsule (*El Practicon, Conferencias culinarias*, etc.), mort aux environs de Vigo ; — de M. Joseph Oertel, professeur de médecine interne à l'Université de Münich, auteur d'ouvrages importants, parmi lesquels : *Die Pathogenese der epidemischen Diphterie* (Leipzig, 1888, in-8 avec atlas in-fol.), mort à Munich, le 19 juillet, âgé de soixante-deux ans ; — de M. Wilhelm Petzold, géographe, mort à cinquante ans, le 26 juillet ; — du docteur Souza Martins, professeur à l'École de médecine de Lisbonne, mort le 18 août ; — de M. Alexander Wheelock Thayer, auteur d'une biographie estimée de Beethoven, mort le 15 juillet, à Trieste, où il était consul de l'Angleterre ; — de M. Karl Vogel, cartographe, mort à soixante-dix ans, le 17 juillet, à Gotha ; — de M. Hermann Wasserfuehr, connu par des travaux sur l'hygiène, mort le 16 juillet, âgé de soixante-quatorze ans, à Berlin.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 30 juillet, M. le professeur Frothingham a fait une communication sur l'arc de Trajan à Bénévent, et M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur les tombeaux de David et des rois de Juda à Jérusalem. — Le 6 août, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture commencée le 30 juillet, et M. Bertaux a continué la lecture de son mémoire sur les architectes français de l'empereur Frédéric II. — Le 13, M. Clermont-Ganneau a continué la lecture commencée le 30 juillet et le 6 août. — Le 20, M. Heuzey a fait une communication sur les monuments du roi Ourou-Kaghina, prince chaldéen antérieur à Naram-Sin ; M. l'abbé Chabot a communiqué les inscriptions et les estampages de dix-huit inscriptions palmyréniennes recueillies au cours de sa mission en Syrie ; M. Clermont-Ganneau a analysé un mémoire de M. le docteur Rouvier sur plusieurs monnaies de Tripoli faisant partie de sa collection.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 14 août, M. L. Menard a lu un mémoire sur *l'Éducation d'un Dauphin*, et M. Alaux, un mémoire sur la *Question algérienne*. — Le 21, M. L. Menard a continué la lecture commencée le 14 août ; M. Lefèvre-Pontalis a rendu compte des dernières élections dans les Pays-Bas. — Le 28, M. M. Block a lu trois notices sur des correspondants de l'Académie : M. Roscher, de Hanovre ; M. Lorentz de Stein, de Vienne ; M. Czornig, baron de Gernhausen, de Vienne ; M. L. Menard a continué sa lecture du 14 et du 21.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques.* — Prix Le Dissez de Penanrun : 1,000 fr. à M. E. Thouveraz pour *le Réalisme métaphysique ;* 500 fr. à M. Merignhac pour son *Traité théorique et pratique de l'arbitrage international :* 500 fr. à M. J. Valéry pour *les Contrats par correspondance ;* mentions très honorables à M. L. Marlet pour *Charlotte de la Trémoille, comtesse de Derby*, et à M. A. Lods pour son *Traité de l'administration des cultes protestants.* — Prix du budget, sujet : Histoire d'un département de 1800 à 1810 (2,000 fr.), à MM. G. Saint-Yves et J. Fournier ; sujet du même prix pour 1902 : « Histoire, de 1800 à 1810, d'un des départements faisant partie d'une des anciennes province d'Alsace, de Lorraine, Champagne, Picardie et Flandre. » — Prix Blaise des Vosges, sujet pour 1899 : « Les Pensions de retraite pour la vieillesse dans les populations industrielles et rurales en France et à l'étranger. »

Congrès. — La Société bibliographique provoque pour la troisième fois la réunion d'un congrès bibliographique international qui se tiendra pendant la semaine de Pâques, du 13 au 16 avril 1898, à Paris. Parmi nos lecteurs, plusieurs, sans doute, se souviennent des congrès antérieurs réunis en 1878 et en 1888 et dont les travaux remplissent deux beaux volumes gr. in-8. Le comité d'organisation, à la tête duquel se trouve le président de la Société bibliographique et le directeur de ce recueil, M. le marquis de Beaucourt, s'efforce de rendre le troisième congrès digne des précédents. La cotisation, qui est de dix francs (cinquante francs pour les membres fondateurs), donne droit aux adhérents d'assister aux séances du congrès, de prendre part aux discussions et de présenter des travaux (sauf approbation du comité d'organisation), et de recevoir le volume qui contiendra le compte rendu des séances. Comme les précédents, le congrès comprend quatre sections : I. Mouvement scientifique et littéraire; II. Publications populaires; III. Bibliographie proprement dite; IV. Sociétés et relations internationales. Le Comité d'organisation a déjà reçu la promesse d'un grand nombre de rapports. Nous citerons, dans la première section : MM. Allard (Paul), *les Antiquités chrétiennes;* Arcelin (Adrien), *Anthropologie et archéologie préhistorique;* Arnaud (Charles), *le Roman français contemporain;* Avril (le baron d'), *Droit international;* Baguenault de Puchesse, *Histoire moderne;* Barthélemy (Anatole de), membre de l'Institut, *Numismatique;* Batiffol (abbé P.), *Histoire de l'Église*, Beauvais (Émile), *les Publications relatives au Mexique précolombien;* Bizemont (comte de), *Bibliographie;* Bourmont (comte Amédée de), *la Presse quotidienne en France;* Delattre (le R. P.), S. J., *Assyriologie;* Des Rotours (le baron J.), *Morale;* Ferrand (Dr), membre de l'Académie de médecine, *le Mouvement bibliographique médical;* Flamini (Francesco), professeur à l'Université de Padoue, *Littérature italienne;* Fontaine (le R. P.), S. J., professeur aux Facultés catholiques d'Angers, *Apologétique;* Fournier (Paul), professeur à la Faculté de droit de Grenoble, *Histoire du droit;* Gaudeau (R. P.), S. J., *Théologie dogmatique;* Gedoelst (Louis), *Biologie cellulaire;* Giesswein (Dr Alexander), secrétaire de l'évêché de Györ, *Linguistique;* Górski, délégué de l'Académie de Cracovie à Paris, *Littérature polonaise;* le même, *Périodiques polonais;* Goyau (Georges), ancien élève de l'École française de Rome et de l'École normale supérieure, *Histoire et épigraphie romaines;* Guérin (Urbain), *Sciences sociales;* Huit (Charles), *Littérature ancienne;* Kurth (Godefroid), professeur à l'Université de Liège, *les Études franques;* La Rochetoulauze (M. de), *Histoire de la Révolution;* Lemoine (J.), attaché à la Bibliothèque nationale, *les Sources de l'histoire de France;* Mangenot (le chanoine), professeur au grand séminaire de Nancy, *Écriture sainte;* Margerie (Emmanuel de), *Géologie;* Marsy (comte de), *les Congrès scientifiques;* Pélissier (Léon-G.), docteur ès lettres, maître de conférences à l'Université de Montpellier, *Histoire d'Italie;* Prou (Maurice), bibliothécaire à la Bibliothèque nationale, membre du Comité des travaux historiques, *Paléographie et diplomatique;* Rezon (abbé), *le Progrès des méthodes dans l'enseignement libre;* Rameau (J.), *Littérature canadienne;* Reichenbach (Cornelius), *les Périodiques allemands;* Saint-Paul (Anthyme), *l'Archéologie du moyen âge en France;* Spont (Alfred), docteur ès lettres, *les Périodiques anglais;* Surbled (Dr), *Psychologie physiologique;* Vandal (Albert), de l'Académie française, *Histoire diplomatique;* Vogüé (comte Donat de), ancien ministre plénipotentiaire, *la Philosophie thomiste*. Dans la troisième section, nous noterons les rapports de MM. de Champorin (*les Ouvrages relatifs à la reliure depuis vingt ans*); H. Stein (*les Progrès de la bibliographie dans les dix dernières années*); Vidier (*les Revues critiques*

de bibliographie et les bibliographies périodiques depuis dix ans, et *les Catalogues de bibliothèques*). Nous tiendrons nos lecteurs au courant de la préparation de ce congrès. Disons, dès à présent, que les adhésions peuvent être adressées, soit au secrétaire général (5, rue Saint-Simon, à Paris), soit aux délégués établis en divers endroits (par exemple, pour la Belgique, M. Godefroid Kurth, professeur à l'Université de Liège; pour l'Espagne, Don R. Rodriguez de Cepeda, professeur à l'Université de Valence ; pour la Hongrie, Dr. Alexander Giesswein, secrétaire de l'évêché de Györ).

— C'est à Paris que se tient, du 5 au 12 septembre, — pendant que s'imprime ce numéro, — le congrès international des orientalistes. Le congrès se divise en sept sections : I. Langues et archéologie des pays aryens (Inde et Iran); II. Langues et archéologie de l'Extrême-Orient ; III. Langues et archéologie musulmanes ; IV. Langues et archéologie sémitiques ; V. Égypte et langues africaines ; VI. Grèce, Byzance et relations de l'hellénisme avec l'Orient ; VII. Ethnographie et folklore de l'Orient. La cotisation de vingt francs se verse entre les mains du trésorier, M. Ernest Leroux.

— La Société générale d'éducation et d'enseignement vient de publier le *Compte rendu du congrès pédagogique et de l'assemblée générale de l'alliance des maisons d'éducation chrétienne tenus à Versailles les 25, 26 et 27 août 1896* (au secrétariat de la Société, 35, rue de Grenelle, Paris. in-8 de 182-52 p.; prix : 3 fr.). La première partie contient, outre l'allocution où notre excellent collaborateur M. Pontal résume avec verve les travaux de la session, les rapports sur les dix-huit questions soumises au congrès : instruction religieuse, développement de la piété, examens d'instruction religieuse, œuvres de jeunesse, éducation de la volonté, enseignement social, économique, philosophique à l'école primaire, enseignement agricole, école professionnelle, etc. Nous attirerons l'attention sur le rapport où M. le chanoine Touzery insiste sur la nécessité de propager les journaux pédagogiques chrétiens et notamment d'éducation catholique. Pour la commission d'enseignement supérieur un seul rapport est imprimé, celui du P. de la Barre, S. J., sur le récent mouvement de curiosité théologique. Les procès-verbaux résument le beau rapport du regretté Mgr d'Hulst sur l'enseignement de la philosophie. La seconde partie du volume est consacrée à l'assemblée générale de l'Alliance des maisons d'éducation chrétienne. Tous ceux qui s'occupent d'enseignement ont intérêt à posséder ce volume plein de choses et d'idées.

Paris. — Annonçons une plaquette que tous les chrétiens lettrés voudront lire et relire : *Sa Sainteté Léon XIII à la France. Ode latine.* Traduction en vers du vicomte Oscar de Poli (Paris et Lyon, Delhomme et Briguet, in-8 de 15 p.). L'Ode papale a pour épigraphe la célèbre exclamation : *Vivat Christus qui diligit Francos.* L'habile traducteur nous présente ainsi le texte et la traduction : « Sa Sainteté a daigné envoyer cette ode admirable à S. Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, à l'occasion du dix-neuvième centenaire du baptême de Clovis et de la France. Elle n'est pas remarquable seulement par l'élégante pureté de sa latinité, mais encore par les fortes pensées qu'elle exprime et la singulière bienveillance de l'auguste Poète envers la Patrie française. »

— Le troisième fascicule de la *Bibliothèque de la Faculté des lettres* de l'Université de Paris contient des *Mélanges d'histoire du moyen âge* publiés sous la direction de M. Achille Luchaire (Paris, Félix Alcan, in-8 de 92 p.). C'est d'abord une importante dissertation de M. Luchaire lui-même sur *Hugues de Clers et le de Senescalcia Franciae.* M. Bémont avait pris récemment (*Etudes d'histoire du moyen âge dédiées à Gabriel Monod*, p. 253-260) la

défense de ce document ; M. Luchaire, par une discussion serrée, prouve que le traité, rédigé dans l'entourage d'Hugues de Clers et produit vers 1158, contient un travestissement volontaire des faits qui doit le rendre suspect aux historiens. — Dans *Jean d'Orléans, comte d'Angoulême, d'après sa bibliothèque*, M. Dupont-Ferrier a voulu nous faire pénétrer dans l'intimité intellectuelle et morale de son héros, en nous montrant l'usage qu'il a fait de ses livres, ceux dont il faisait sa lecture préférée et, par suite, les tendances de son esprit. M. Dupont-Ferrier a déployé de l'ingéniosité dans cette étude psychologique, et de l'érudition dans l'annotation du catalogue de la bibliothèque du prince, dans l'identification des ouvrages qui la composaient. Ici pourtant nous devons relever un défaut de méthode qui étonne chez un auteur qui a déjà fait ses preuves d'érudit : quand des ouvrages sont décrits avec assez de précision, que le rédacteur du catalogue a pris soin, comme dans le cas présent, d'indiquer les premiers mots du deuxième ou troisième feuillet et les mots de la fin ou même de l'avant-dernier feuillet, l'on n'a pas le droit de se demander si l'on est en présence de tel ou tel ouvrage ; on fait la vérification soi-même ; on identifie complètement, ou bien l'on n'identifie pas du tout. Par exemple, il eût été aisé à M. Dupont-Ferrier de s'assurer que le n° 26 est certainement et non pas « vraisemblablement » un exemplaire du *De dictis et factis memorabilibus* de Valère Maxime : les mots *Nostra civitas* sont au § 8, chap. I du livre Ier (p. 564, col. 2, l. 6 de l'édition donnée dans la collection Nisard) ; que le n° 16 est un exemplaire des *Grandes Chroniques ;* que le n° 95 n'est pas l'*Imitation de Jésus-Christ*, etc. Au n° 6, Aurelius n'est pas « peut-être Antoine d'Arezzo, » mais indubitablement Pierre Auriol. Nous ne comprenons pas pourquoi « selon toute apparence le comte croyait rêver en lisant les merveilleux voyages de Marco Polo, de Rubucquis et de Jean de Mandeville » (p. 49). Une grosse naïveté : p. 48-49, M. Dupont-Ferrier a pris pour un « roman d'aventures » deux de ces expositions en langue romane des Écritures saintes si communes au moyen âge. — Le volume des Mélanges se termine par une note où M. Poupardin résume ce que l'on sait d'Ebles, abbé de Saint-Denis au temps du roi Eudes.

— M. Émile Picot publie une remarquable notice sur *le Duc d'Aumale et la Bibliothèque de Chantilly* (Paris, Techener, gr. in-8 de 48 p.). Il étudie spécialement dans le prince si regretté le « collectionneur passionné, » le « fondateur, » ou, si l'on veut, le « restaurateur de la bibliothèque de Chantilly. » M. Picot pouvait d'autant mieux traiter ce sujet qu'il a plus connu en Mgr le duc d'Aumale l'amateur de livres, qu'il a aussi plus connu l'admirable collection formée par Henri d'Orléans. On trouvera dans cette brochure des détails curieux sur les livres et les manuscrits de Chantilly.

— Signalons le *Discours de M. Héron de Villefosse, président de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, prononcé aux funérailles de M. Edmond Le Blant, le mercredi 7 juillet 1897* (Paris, typ. Firmin-Didot, in-4 de 13 p.). Il était impossible de mieux louer que ne l'a fait l'orateur, le grand travailleur « mort sur la brèche, comme un soldat, terrassé par un mal aussi soudain qu'imprévu. » M. Héron de Villefosse a très éloquemment raconté la noble fin de son confrère, « plein de confiance en la bonté et en la justice de Dieu. » Il a non moins éloquemment rendu hommage au véritable créateur en France des études d'archéologie chrétienne.

— M. Gustave Mouravit publie : *Paroles pour l'art pour servir d'introduction à l'Album des reliures d'art de Charles Meunier* (Dijon, imp. Darantière, in-4 de 30 p.). Les lecteurs du *Polybiblion*, qui sont tous des amis du livre, trouveront là d'excellents conseils, spirituellement formulés.

— Dans une *Note complémentaire sur les oiseaux utiles de la France*, parue au *Bulletin de la Société nationale d'acclimatation* (mars 1897) et tirée à part (Paris, Léopold Cerf, in-8 de 6 p.), M. le baron d'Hamonville, toujours infatigable défenseur de ces amis de l'homme, attire l'attention sur diverses causes qui en amènent la destruction.

— M. Henri Beaune vient de publier dans l'*Université catholique*, et ensuite en tirage à part, des extraits des *Mémoires* de M. de Séguret, qui fut de 1782 à 1788 secrétaire de la cassette et premier commis des petits appartements du roi Louis XVI. Ces extraits, précédés d'une notice biographique sur l'auteur des *Mémoires*, sont intéressants pour l'histoire privée de Louis XVI et sa vie au sein de la famille royale. Ils contiennent en outre des détails inédits sur les inventaires des diamants de la couronne au XVIIIe siècle.

— Le même écrivain a publié dans l'*Université catholique* d'août 1897 une étude sur Montalembert, d'après l'ouvrage récent de M. le vicomte de Meaux. Cette étude très complète examine surtout le rôle du grand orateur dans la formation et la direction du parti catholique de 1846 à 1860.

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Périès a fait tirer à part l'étude qu'il a publiée dans la livraison d'août dernier de la *Revue des sciences ecclésiastiques* sur *le Procureur fiscal ou promoteur* (Lille, H. Morel, in-8 de 19 p.).

Angoumois. — Les simples procès-verbaux de sociétés savantes offrent parfois un réel intérêt : tel est le cas du tome VI de la sixième série des *Bulletin et Mémoires de la Société archéologique et historique de la Charente* pour 1896, qui vient de nous parvenir (Angoulême, L. Coquemard, in-8 de CX-358 p., avec planches). Ces procès-verbaux sont appuyés souvent d' « annexes » qu'il convient de noter, savoir : *Récolement d'inventaires au château d'Angoulême (1529-1538)*, par M. A. Dujarric-Descombes ; *Établissement gallo-romain de Bellurce*, par M. A. Favraud ; *Les Grottes de la Chaume-du-Luquet*, par M. A. Favraud ; *Cimetière barbare de Saint-Germain, commune de Saint-Front*, par M. Chauvet ; *Cimetière gallo-romain de Chez-Chante, commune de Messeux*, par M. R. du Vignaud ; *Les Cimetières de Saint-Germain et d'Herpes*, par M. Philippe Delamain ; *Station quaternaire de Micoque (Dordogne)*, par M. G. Chauvet ; *Les Tapisseries du château de Chalais*, par M. Émile Biais. — Mais ce qui fait le principal mérite de ce recueil, ce sont les deux études suivantes qui représentent chacune la valeur d'un volume. Signalons d'abord les *Notices historiques sur la baronnie de Marthon en Angoumois*, par M. l'abbé Ad. Mondon. L'auteur donne ici (p. 1-220) la deuxième partie de son travail, qui comprend, disposées par ordre alphabétique, des notes généalogiques sur les familles importantes ayant vécu dans l'étendue de la baronnie de Marthon ou y ayant eu de grands intérêts : c'est un véritable travail de bénédictin. Le volume se termine (p. 221-348) par l'œuvre de M. G. Chauvet : *Stations humaines quaternaires de la Charente*, pourvue d'un index des noms de personnes et d'un index archéologique très bien faits.

Artois. — M. Pagart d'Hermansart a publié dans le *Bulletin historique et philologique* et en tirage à part quelques *Documents inédits contenus dans les archives de Saint-Omer* (Paris, Imp. nationale, in-8 de 13 p.). Ce sont : 1° des lettres du magistrat de Saint-Omer refusant obéissance à Robert prétendant au comté d'Artois (1314) ; 2° des pièces relatives à la défense de Saint-Omer au début de la guerre de Cent ans, notamment une ordonnance intéressante parce qu'elle donne une idée des fortifications de la ville à cette époque.

Berry. — Dans un Mémoire lu le 6 janvier dernier à la Société des antiquaires du Centre, M. Gustave Maillard attire l'attention sur un camp romain ou gaulois qu'il a cru découvrir sur le plateau des Guibourets, dans la commune de Mayais, près de Saint-Amand-Mont-Rond : *Le Camp romain du*

Champ clair (Saint-Amand, imp. Bussière frères, in-8 de 15 p., avec plan).

Champagne. — Nous signalons à l'attention de nos lecteurs le discours prononcé, le 4 août dernier, à la distribution des prix du petit séminaire de Langres, par le préfet des études, M. l'abbé Marcel. Avec l'autorité que lui donne son expérience, et avec un grand bon sens soutenu par beaucoup de verve, il s'est attaqué à ce qu'il appelle *la Prématuration dans les études* (Langres, Rallet-Bideau, in-8 de 21 p.), à cette rage que l'on a de nos jours de précipiter les études, à cette « éducation en serre chaude » qui trop souvent n'a que des résultats funestes. Que de personnes pourraient méditer l'axiome qui termine ce discours : « En matière d'éducation, prétendre avoir des primeurs, c'est s'exposer à ne récolter que des fruits secs. »

Franche-Comté. — *L'Église de Chissey* (*Jura*) a fait, sous ce titre même, l'objet d'une description minutieuse de la part de M. l'abbé P. Brune. C'est dans le *Bulletin archéologique* de 1896 que ce sérieux travail a paru tout d'abord; il en a été exécuté un tirage à part (Paris, Imp. nationale, in-8 de 8 p., avec 2 pl. en phototypie). L'auteur, en exposant ses raisons, conclut que l'église de Chissey (classée en 1843, puis restaurée) a été élevée non au XIIe siècle, comme on l'a cru jusqu'ici, mais au XIIIe.... dans la seconde moitié du XIIIe siècle, plutôt que dans la première. »

— L'étude que M. l'abbé Huot-Marchand vient de publier : *Évillers-sous-Usier; quelques souvenirs de la vie paroissiale aux siècles passés, avec une petite notice sur le val d'Usier* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 80 p.), se recommande à tous les points de vue. Les résumés que l'auteur nous offre de l'histoire du val d'Usier et des annales du village d'Évillers, dont il est le curé actuel, sont intéressants, mais ne peuvent entrer en parallèle avec les détails curieux groupés dans les deux chapitres intitulés : *La Paroisse d'Évillers et la vie religieuse* et *Situation matérielle du pays aux XVIIe et XVIIIe siècles*. Là ont été consignés des renseignements précieux sur les fêtes, les coutumes locales, les fondations pieuses, les confréries, l'école paroissiale et l'église; il est aussi question de la condition des habitants pendant les deux derniers siècles, de leurs ressources et des productions du pays. La brochure se termine par une *Note sur le château et la seigneurie de Maillot*. Les travaux de ce genre ne sauraient être trop encouragés, car non seulement ils apprennent aux natifs à aimer davantage leur coin de terre, mais ils sont aussi de la plus grande utilité pour les historiens généraux. Un plan et une vue d'Évillers, de même qu'une carte du val d'Usier, eussent trouvé ici tout naturellement leur place.

— Avec *Sancey et ses environs, souvenirs historiques* (Besançon, impr. Millot frères, in-8 de 83 p. et une phototypie), M. Armand Nédey montre que, comme M. l'abbé Huot-Marchand, il a eu la pensée de composer un opuscule où seraient rassemblées nombre d'indications exactes sur un pays qu'il connaît parfaitement. L'intention est des plus louables; mais, tout en en félicitant l'auteur, nous avons le regret de constater que la mise en œuvre laisse à désirer : le travail manque d'unité et la forme n'est pas toujours correcte. Ces critiques ne nous empêchent pas de reconnaître que la brochure de M. A. Nédey fourmille de choses attachantes, principalement en ce qui concerne les mœurs, le système de construction des maisons, la nourriture des habitants, l'industrie, la culture, sans oublier quelques légendes et contes du cru. Ces pages sont accompagnées d'une jolie vue des grottes de la Baume, territoire de Sancey-le-Long; mais, comme pour la précédente monographie, nous regrettons l'absence d'un plan de Sancey et d'une carte de la région.

— La question viticole est toujours d'actualité en France. M. H. Clémen-

çot, professeur au lycée de Lons-le-Saunier, qui en est bien persuadé, a voulu, pour contribuer à la résoudre, apporter à ceux qui y sont intéressés l'aide de son savoir et de son expérience. Dans sa brochure : *Reconstitution du vignoble dans le canton de Gy et dans la Haute-Saône* (Gray, imp. G. Roux, petit in-16 de 56 p.), qui semble être un tirage à part de journal local, l'auteur, « en s'appuyant sur des faits connus et sur ses propres essais, après avoir analysé tous les lieux dits du vignoble de Gy (700 analyses), a pu retracer les règles de la reconstitution dans son pays natal. » Les dernières pages du travail sont relatives au traitement de quelques maladies de la vigne, telles que le mildiou, le black-rot, l'anthracnose, la chlorose. Cet utile opuscule a le tort de ne pas comporter de table; c'est le seul reproche que nous lui ferons.

Guyenne et Gascogne. — M. Gustave Labat a extrait des tomes XXXII et XXXIII des *Archives historiques du département de la Gironde* une série de *Documents* inédits *sur la ville de Royan et la Tour de Cordouan, 1582-1803*. Quatrième recueil (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de xiv-127 p.). Le nouveau recueil se compose de cinquante-neuf pièces. Signalons particulièrement une intéressante introduction, la reproduction de deux dessins originaux, l'un de l'ingénieur Toufaire, représentant la porte de la marée à la Tour de Cordouan ; l'autre, de l'ingénieur Teulère, représentant la coupe du mur d'enceinte du même monument.

Languedoc. — Nous avons reçu le tome XIX de la septième série des *Mémoires de l'Académie de Nîmes* (année 1896) (Nîmes, imp. Chastanier, in-8 de lv-262 p.). Nous y relevons les pièces ou travaux suivants : *Éducation et religion*, discours d'ouverture, par M. le pasteur A. Grotz ; — *Compte rendu des travaux de l'Académie pendant l'année 1895*, par M. l'abbé Goiffon ; — *Quand j'étais improvisateur*, par M. A. Ducros ; — *Lou maou marida*, fable patoise imitée de La Fontaine, par M. A. Bigot ; — *L'Hôpital Saint-Jacques à la fin du XVe siècle*, par M. l'abbé Goiffon ; — *Histoire de Génolhac*, d'après les documents inédits, par M. l'abbé C. Nicolas ; — *La Taula del possessori de Nismes (1479)*, publiée par M. E. Bondurand ; — *Chronologie des seigneurs de Vezenobre de 1240 à 1789*, par M. A. Bardon ; — *Introduction à une étude sur l'école avignonaise de peinture*, par M. G. Bayle ; — *Un La Fontaine languedocien* (M. Bigot), par M. l'abbé C. Delfour.

— La promotion sortante de l'École des chartes s'est rendue en excursion archéologique les 25, 26 et 27 juillet à Toulouse et à Carcassonne. Elle a été reçue avec la plus grande gracieuseté par MM. les membres de la Société archéologique du midi de la France. Le savant professeur de l'École des chartes, M. le comte de Lasteyrie, a pu, grâce à cet accueil, faire visiter à ses élèves non seulement les monuments publics les plus remarquables, mais encore les hôtels particuliers. Le programme avait été tracé par M. Cartailhac, qui, avec M. le baron de Bouglon, M. le marquis de Champreux, M. Pasquier et M. P.-E. Privat, a accompagné les visiteurs. A Carcassonne, M. de Lahondès, président de la Société archéologique du midi de la France, et M. Marcamp, architecte diocésain, ont fait les honneurs de la cité. On trouvera un compte rendu sommaire de cette visite dans le *Messager de Toulouse* des 27, 28 et 29 juillet, en attendant la brochure commémorative que comptent publier les futurs archivistes paléographes de la promotion de 1898, en collaboration avec leurs amis de Toulouse.

Lyonnais. — Nous signalions, dans une de nos dernières chroniques (t. LXXIX, p. 550), une note de M. Dorez, relative à l'usurpation par le libraire lyonnais Tinghi de la marque des Giunti : la fleur de lis de Florence. Voici dans le *Bibliographe moderne* (mars-avril 1897), des *Lettres royales au*

faveur de Philippe Tinghi, que publie M. Stein, et qui, accordant à Tinghi l'usage exclusif de ladite marque (2 juin 1578), défendent de le poursuivre pour avoir fait imprimer hors du royaume (5 juillet 1580).

Poitou. — Une note de Mgr Barbier de Montault, insérée dans le premier trimestre de 1897 du *Bulletin de la Société des antiquaires de l'Ouest* (tirée à part, Poitiers, imp. Blais et Roy, in-8 de 5 p.), nous fait connaître trois *Reliures armoriées* conservées dans le Mirebalais, l'une aux armes d'un Colbert, que le savant prélat croit être Jean-Baptiste, second marquis de Seignelay, bien qu'il soit mort en 1690 et qu'une note manuscrite mais non autographe porte la date de 1692; la seconde, aux armes du chancelier Boucherat ; la troisième, aux armes de Mgr Rosset de Fleury, archevêque de Tours, puis de Cambrai.

Alsace-Lorraine. — Encore un volume de la *Petite Collection alsacienne* qui ranimera le patriotisme de nos frères séparés, en leur montrant comment leurs pères se dévouaient pour la défense de la patrie contre l'étranger germanique : *Nicolas Wolff et la défense des Vosges, 1814-1815*, par M. Ch. Nerlinger (Strasbourg, F. Staat-Noiriel, in-16 de 40 p.). Wolff est ce vaillant qui laissa toutes ses affaires pour aller défendre son pays, et qui, avec cent cinquante braves, repoussa victorieusement, à Rothau, l'attaque des Bavarois. Populaire encore dans le petit coin des Vosges qui fut le principal théâtre de ses actions, Wolff était bien oublié ailleurs, et il faut remercier M. Nerlinger d'avoir fait revivre à nos yeux cette figure.

Belgique. — Le *Polybiblion* a signalé (t. LXXVII, p. 362) l'article de M. Eugène Hubert, intitulé : *Un Chapitre de l'histoire du droit criminel dans les Pays-Bas autrichiens au XVIIIe siècle*. L'érudit professeur à l'Université de Liège revient aujourd'hui sur le même sujet dans un important travail extrait du tome LV des *Mémoires couronnés et mémoires des savants étrangers*, publiés par l'Académie royale de Belgique. Le nouvel ouvrage de M. E. Hubert a pour titre : *La Torture aux Pays-Bas autrichiens pendant le XVIIIe siècle. Son application; ses partisans et ses adversaires; son abolition.* On y trouve, condensés en cent soixante-seize pages in-4, tous les renseignements que l'auteur a pu recueillir, au cours de plusieurs années d'études et d'investigations de toute sorte, sur la très intéressante question d'histoire du droit qu'il a eu l'excellente inspiration de soulever.

Espagne. — L'Association pour l'étude et la défense des intérêts ouvriers a tenu son assemblée générale le 9 mai dernier, en présence du nonce apostolique. Du rapport présenté par le secrétaire Don Javier Ugarte (*Associacion general para el estudio y defensa de los intereses de la clase obrera. Memoria leida por el secretario.* Madrid, tip. de San Francisco de Sales, in-8 de 43 p.), nous retenons les indications suivantes : à Madrid seulement, les cinq cercles catholiques comptent près de six mille ouvriers. Ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux œuvres ouvrières liront avec profit ce court rapport, où ils trouveront un tableau des cercles catholiques qui existent sur tout le territoire espagnol (p. 34-42).

— Nous avons signalé récemment le bel ouvrage de dom Marius Férotin sur l'*Histoire de l'abbaye de Silos*. Le R. P. dom Martial Besse, de l'abbaye bénédictine de Ligugé, vient de publier une courte brochure qui peut former à ce gros volume un utile complément. Outre que cette *Histoire d'un dépôt littéraire. L'Abbaye de Silos* (Bruges, Société de Saint-Augustin, in-8 de 27 p.), contient quelques rectifications à l'ouvrage de dom Férotin, elle résume à grands traits l'histoire de la restauration de Silos par les bénédictins français, complètement omise par ce dernier.

Italie. — Il s'est tenu à Orvieto, du 5 septembre au 5 novembre 1896, à

l'occasion du congrès eucharistique, une exposition dont les organisateurs ont demandé le concours de Mgr Barbier de Montault pour la confection de l'album qui en perpétuera le souvenir. Le savant archéologue a cru devoir décliner cette invitation, mais à propos d'une notice de M. Bertaux sur cette exposition, il a donné, dans le *Bulletin de la Société scientifique, historique et archéologique de la Corrèze* (tiré à part. Tulle, imp. Crauffon, in-8 de 15 p. et 2 grav.), un article sur *les Émaux de Limoges à l'exposition d'Orvieto*, qu'il consacre presque tout entier à la description et à l'explication d'une Vierge du trésor de Lorette, œuvre limousine du XIIIe siècle, mais restaurée à Venise, et sans doute arrivée assez tard à Lorette en ex-voto.

— Comme souvenir du *Pèlerinage des ouvriers français à Rome*, qui a laissé une profonde impression dans l'esprit de tous ceux qui y ont assisté, on a publié une petite brochure (s. l. n. d., in-8 de 15 p.), où se trouvent reproduites : 1° l'adresse au Saint-Père, lue par Son Éminence le cardinal Ferrata; 2° l'adresse au Saint-Père, lue par M. Léon Harmel ; 3° enfin, la Réponse de Sa Sainteté.

Afrique. — Dès l'année 1886, M. J. de Crozals avait écrit dans la *Revue de géographie* deux articles sur le commerce du sel du Sahara au Soudan. Les découvertes importantes faites au Soudan depuis dix ans l'ont incité à reprendre cette ancienne étude et à en composer un travail absolument nouveau, qui a paru dans les *Annales de l'Université de Grenoble* et a été ensuite tiré à part (*le Commerce du sel du Sahara au Soudan, étude de géographie africaine*. Grenoble, imp. F. Allier, in-8 de 67 p.). C'est une excellente étude de géographie économique et la meilleure préparation à l'examen des précieux renseignements publiés par le *Bulletin du comité de l'Afrique française* (juillet 1897. *Renseignements économiques*, n° 3) sur les carrières de sel et l'extraction du sel dans le Sahel soudanais.

Publications nouvelles. — *Histoire de la Passion, d'après les quatre évangélistes*, par l'abbé H. Lesêtre (in-18, Lethielleux). — *Archéologie de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par J.-H. Friedlieb, adaptée en français par F. Martin (in-8, Lethielleux). — *Étude historique et archéologique sur les reliques de la Passion*, par l'abbé F. Martin (in-8, Lethielleux). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. VII (in-8, Freiburgi Brisgoviae, Herder). — *Tractatus canonicus de sanctissima Eucharistia*, auctore P. Gasparri. Vol. II (in-8, Delhomme et Briguet). — *Instruction sur les états d'oraison*, œuvre inédite de Bossuet (in-8, Firmin-Didot). — *Le Pater et l'heure présente*, par l'abbé J. Poirine (petit in-8 carré, Lethielleux). — *Manuel des Indulgences*, par le R. P. J. Hilgers (petit in-16, Lethielleux). — *Jésus-Christ et la Vierge chrétienne*, par le R. P. Vieille (petit in-16, Lethielleux). — *La Apostasia castigada*, por D. J. Salmuero y Martinez (in-18, Madrid, tip. de San Francisco de Sales). — *Le Chemin de la perfection, ou le Curé d'Ars conduisant le chrétien au ciel*, par Dom G. Maillet-Guy (in-18, Delhomme et Briguet). — *La Perfection dans le monde*, par le R. P. Pica (in-18, Casterman). — *Les Incantations*, par Sédir (in-18, Chamuel). — *L'Avocat du clergé*, par P. Caulet (in-18, Lethielleux). — *Les Étrangers devant la justice en droit international privé*, par G.-A. Mandy (in-8, Chevalier-Marescq). — *Supplément aux principes de droit civil français de François Laurent*, par R. Joussens, J. Servais et P. Leclercq. T. I, 2e livr. (in-8, Chevalier-Marescq). — *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, par L. Josserand (in-8, Rousseau). — *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. Lefort (in-8, Fontemoing). — *Chasse et braconnage. Manuel juridique du chasseur*, par G. Morand (in-18, Pedone). — *Institutiones philosophiae naturalis secundum principia S. Thomae Aquinatis, ad usum scholasticum ac-*

commodavit T. Pesch (2 vol. in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Éléments de philosophie chrétienne*, par le chanoine A. Gouin (2 vol. in-8, Lethielleux). — *Le Kantisme et ses erreurs*, par le R. P. T. Pesch ; trad. de l'allemand par M. Lequien (in-18, Lethielleux). — *La Philosophie de M. Balfour*, par J. Rey (in-18, Lethielleux). — *L'Éthique, le Psychisme social*, par E. de Roberty (in-18, Alcan). — *La Création et la Providence devant la science moderne*, par E. Maillet (in-8, Hachette). — *Études sur les populations rurales de l'Allemagne et la crise agraire*, par G. Blondel (in-8, Larose). — *Le Socialisme en Angleterre*, par A. Métin (in-18, Alcan). — *Le Suicide, étude de sociologie*, par E. Durkheim (in-8, Alcan). — *Le Catholicisme social*, par P. Lapeyre. T. II (in-18, Lethielleux). — *L'Œuvre internationale*, par Magalhaes Lima (in-18, Giard et Brière). — *Les Socialistes au pouvoir*, par H. Verly (petit in-16, Le Soudier). — *Le Monde et la Science*, par Saint-Georges Mivart, trad. de l'anglais par J. Segond (in-18, Lethielleux). — *Théorie des fonctions algébriques de deux variables indépendantes*, par E. Picard et G. Simart, T. I (gr. in-8, Gauthier-Villars). — *Du Char antique à l'automobile*, par F. Marcevaux (gr. in-8, Firmin-Didot). — *La Machinerie au théâtre depuis les Grecs jusqu'à nos jours*, par E.-M. Laumann (in-8, Firmin-Didot). — *Essai de sémantique (science des significations)*, par M. Bréal (in-8, Hachette). — *Méthode pratique de la version latine*, par l'abbé A. Simonet (in-18, Delhomme et Briguet). — *Œuvres oratoires de Challemel-Lacour*, avec introd. et notices, par J. Reinach (in-8, Delagrave). — *Léon XIII poète et la France*, par Mgr A. Guthlin (in-18, Lethielleux). — *Toujours plus haut!* par J.-E. Alaux (in-18, Lemerre). — *Au gré du vent*, par P. Seure (in-18, Lemerre).— *Brand*, poème dramatique, par H. Ibsen, trad. par le comte Prozor (in-18, Perrin). — *Son Altesse*, comédie-vaudeville, par A. Mars (in-18, Bricon). — *Morceaux choisis de Victor Hugo* (prose), par V. Hugo (in-16 cart., Delagrave). — *Le Journal de Liliane*, par le comte A. de Wodzinski (in-18, Calmann Lévy). — *Le Mariage de Gabrielle*, par D. Lesueur (in-18, Calmann Lévy). — *Le Drame de Rochegrise*, par L. Létang (in-18, Calmann Lévy). — *Pauline Fossin*, par E. Daudet (in-18, Plon et Nourrit). — *Poum (aventures d'un petit garçon)*, par P. et V. Margueritte (in-18, Plon et Nourrit). — *Ami des Jeunes*, par J. Pravieux (in-18, Plon et Nourrit). — *Ame d'artiste*, par J. Vincent (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Beau Fernand*, par Mme de Bovet (in-18, Hachette). — *La Jeunesse du doyen*, par H. Druon (in-18, Lethielleux). — *Le Cri de la chair*, par Un prêtre (in-18, Dentu). — *Les Trois Filles de Pieter Waldorp*, par J. Bertheroy (in-18, Colin et Cie). — *Stéphanette*, par R. Bazin (in-18, Tours, Mame). — *Cœurs naïfs*, par M. Luguet (in-18, Tours, Mame). — *Le Roman d'une princesse*, par C. des Granges (in-18, Delhomme et Briguet). — *Germain Vandelle*, par C. des Granges (in-18, Delhomme et Briguet). — *Les Classiques comparés et le R. P. Verest*, par l'abbé Guillaume (in-18, Vic et Amat). — *Les Auteurs français expliqués*, par l'abbé Verdunoy (in-18, Delhomme et Briguet). — *Littérature et genres littéraires*, par l'abbé F. Montagnon (in-18, cart., Lyon, Vitte). — *Nouvelles Causeries historiques et littéraires*, par E. Biré (in-8, Vic et Amat). — *Essais d'histoire et de littérature*, par Ch. Felgères (in-18, Charles). — *La Vie et les livres*, 4e série, par G. Deschamps (in-18, Colin et Cie). — *Histoire de la littérature latine et auteurs latins*, par l'abbé Verdunoy et l'abbé Thibery (in-18, Delhomme et Briguet). — *Précis de géographie économique*, par MM. Dubois et J. G. Kergomard (in-8, Masson). — *En voyage. Alpes et Pyrénées*, par V. Hugo (in-18, May). — *D'Aix en Aix*, par F. Régamey (in-18, Flammarion). — *En voyage, France et Belgique*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Sur la Côte*, par C. Le Goffic (in-18, Colin et Cie). — *De Saint-Pétersbourg à Samarkande*, par R. de

Souhesmes (in-8, Challamel). — *Journal d'un marin*, par P. Vigné d'Octon (in-18, Flammarion). — *Brésil et Argentine*, par E. Montet (in-18, Fischbacher). — *Histoire de l'Europe et en particulier de la France, de 1270 à 1610*, par P. Bondois et C. Dufayard (in-18 cart., Alcan). — *Lectures historiques. Histoire contemporaine (1789-1889)*, par H. Salomon (in-18 cart., Alcan). — *Histoire de l'Église*, par le docteur H. Brück (2 vol. in-8, Lethielleux). — *La Cour de Rome et l'esprit de réforme avant Luther*, par F. Rocquain. T. III (in-8, Fontemoing). — *Les Sulpiciens et les prêtres des Missions étrangères en Acadie*, par l'abbé H.-R. Casgrain (in-8, Québec, Pruneau et Kirouac). — *Les Martyrs de l'épiscopat*, par G. de Pierrefeux (in-18, Flammarion). — *Saint Pierre Fourier de Mattaincourt*, par le P. H. Chérot (in-8, Desclée et de Brouwer). — *Vie de la bonne mère Marie de Jésus, née Sophie Brochet de la Rochetière*, par l'abbé J. Condamin (in-8, Lyon, Vitte). — *Auguste Ruellan, conversion et vie religieuse* (gr. in-8, Société de Saint-Augustin). — *Le Journal d'un archevêque*, publié par E. Delloye (in-18, Retaux). — *Un Curé breton au XIXe siècle. Vie de M. Huchet*, par le T. R. P. M.-J. Ollivier (in-18, Lethielleux). — *L'Élection papale*, par L. Lector (in-18, Lethielleux). — *La France chrétienne à Reims*, par *** (gr. in-8, Firmin-Didot). — *Nouveau Dire sur le système du moins possible et Demain dans la société chrétienne*, par Mgr Isoard (in-18, Lethielleux). — *Réunion royaliste d'études sociales à Reims* (in-18, Oudin). — *Le Juif roi, comment le détrôner*, par L. Vial (in-18, Lethielleux). — *Le Long des routes*, par A. Dayot (in-18, Flammarion). — *La Société des Jacobins, recueil de documents pour l'histoire du club des Jacobins de Paris*, par F.-A. Aulard. T. IV (gr. in-8, Cerf, Quantin, Noblet). — *Lettres inédites de Napoléon*, publiées par L. Lecestre (2 vol. in-8, Plon et Nourrit). — *Mémoires du comte Ferrand, ministre d'État sous Louis XVIII*, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par le vicomte de Broc (in-8, A. Picard et fils). — *Souvenirs et impressions, 1840-1871*, par le marquis P. de Massa (in-18, Calmann Lévy). — *Paris depuis ses origines jusqu'à nos jours*, par E. de Ménorval. T. III (in-8, Firmin-Didot). — *La Faculté de théologie de Paris et ses docteurs les plus célèbres*, par l'abbé P. Féret. T. IV (in-8, A. Picard et fils). — *L'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa maîtrise (1326-1790)*, par F.-L. Chartier (in-18, Perrin). — *Les Monastères de la Visitation Sainte-Marie dans le diocèse d'Autun*, par l'abbé L.-C. Berry (in-8, Autun, Dejussieu). — *Katharina II, Kaiserin von Russland, im Urtheile der Weltliteratur*, von B. von Bilbassoff (2 vol. in-8, Berlin, Räde). — *Zeïtoun depuis les origines jusqu'à l'insurrection de 1895*, par Aghassi, trad. par d'Archag Tchobanian (in-18, « Mercure de France »). — *Histoire de l'Amérique du sud depuis la conquête jusqu'à nos jours*, par A. Deberle (in-18, Alcan). — *Portraits intimes*, par A. Brisson, IIIe série (in-18, Colin et Cie). — *Acteurs et actrices d'autrefois*, par A. Pougin (in-8, Juven). — *Un libérateur du pays. Duguesclin*, par A. Gombert (gr. in-8, Desclée et de Brouwer). — *Martial Delpit, député à l'Assemblée nationale*, par P.-B. des Valades (in-8, Firmin-Didot). — *Zénaïde Fleuriot, sa vie, ses œuvres, sa correspondance*, par F. Fleuriot-Kérinou (in-18, Hachette). — *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements*. T. XXXII. *Besançon*, par A. Castan. T. I (in-8, Plon et Nourrit). — *Bibliographie des ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes*, publiés par V. Chauvin. T. II (in-8, Leipzig, Harrassowitz).

VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

ROMANS, CONTES ET NOUVELLES

RECUEILS. — I. Les Anormaux. — 1. *Aventures*, par Édouard Ducoté. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 322 p., 3 fr. 50. — 2. *Les Lauriers sont coupés*, par Édouard Dujardin. Ibid., 1897, in-18 de 354 p., 3 fr. 50. — 3. *Quatuor*, par Eugène Demolder. Ibid., 1897, in-16 de 161 p., 2 fr. 50.

II. Les Œuvres de métier. — 4. *En Pique-Nique*. Publication annuelle de la Société des gens de lettres. Paris, A. Colin et Cie, in-18 de 298 p., 3 fr. 50. — 5. *Les Chroniques du péché*, par Mirepoix. Paris, Comptoir d'édition, 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 6. *Chouette! V'là des artisses*, par Plume. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 336 p., 3 fr. 50.

III. Les Œuvres d'art. — 7. *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*, par Henri Lavedan. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 280 p., 3 fr. 50. — 8. *Le Journal de Liliane*, par le comte A. Wodzinski. Ibid., 1897, in-18 de 344 p., 3 fr. 50. — 9. *La Fédor*, par Alphonse Daudet. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 258 p., 3 fr. 50. — 10. *Poum*, par Paul et Victor Margueritte. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 287 p., 3 fr. 50. — 11. *Le Carnaval de Nice*, par les mêmes. Ibid., 1897, in-18 de 276 p., 3 fr. 50. — 12. *Sur les marches du Temple, Récits grecs*, par Henri Ouvré. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 262 p., 3 fr. 50.

ROMANS. — I. Les Anormaux. — 13. *Sur les Pointes*, par Pierre d'Alheim. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 272 p., 3 fr. 50. — 14. *La Confession d'un autre enfant du siècle*, recueillie par Kist, roman sardonique. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 274 p., 3 fr. 50. — 15. *La Nichina*, par Hugues Rebell. Paris, « Mercvre de France, » 1897, in-18 de 484 p., 3 fr. 50. — 16. *Les Chevaux de Diomède*, par Remy de Gourmont. Ibid., 1897, in-18 de 249 p., 3 fr. 50. — 17. *La Femme pauvre*, par Léon Bloy. Ibid., 1897, in-18 de 393 p., 3 fr. 50.

II. Œuvres de métier. — 18. *Le Cri de la chair*, par « Un prêtre. » Paris, Dentu, 1897, in-18 de 308 p., 3 fr. 50. — 19. *Coups de désir*, par Paul Matthiex. Paris, Chamuel, 1897, in-18 de 291 p., 3 fr. 50. — 20. *Pauline Fossin*, par Ernest Daudet. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 279 p., 3 fr. 50. — 21. *La Rue Saint-Jean et le Moulin*, par Georges Beaume. Ibid., 1897, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 22. *Les Vendeuses d'amour*, par Édouard Ducret (Henri Davenel). Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 388 p., 3 fr. 50. — 23. *La Vocation de Soledad*, par Cat. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 236 p., 3 fr. 50. — 24. *Le Drame de Rochegrise*, par Louis Létang. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 360 p., 3 fr. 50. — 25. *L'Amour d'aimer*, par Louis de Caters. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 26. *Les Baisers restent*, par Gaston Homsy. Paris, Lemerre, 1897, in-18 de 331 p., 3 fr. 50. — 27. *Cow-Boy*, par Auzias Turenne. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 361 p., 3 fr. 50. — 28. *Mieux que l'amour*, par Destru. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 348 p., 3 fr. 50. — 29. *Les Deux Amours de Jean Seguin*, par Martin Videau. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 295 p., 3 fr. 50. — 30. *Adoptée*, par Mary Floran. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 355 p., 3 fr. 50. — 31. *Abandonnées*, par Pierre Sales. Paris, Flammarion, 1897, in-18 de 418 p., 3 fr. 50. — 32. *Vainqueurs et vaincus du métier militaire*, par Georges Bayard. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 304 p., 3 fr. 50. — 33. *Le Ladies' Club*, par Charles Donos (De Martrin-Donos). Paris, Vanier, 1897, in-18 de 323 p., 3 fr. 50.

III. Œuvres d'art. — 34. *Le Curé de Favières*, par Georges Ohnet. Paris, Ollendorff, 1897, in-18 de 318 p., 3 fr. 50. — 35. *Un Vicaire parisien*, par Paul Junka. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres, 1897, in-18 de 320 p., 3 fr. 50. — 36. *Renée Orlis*, par Henri Ardel. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18de 336 p., 3 fr. 50. — 37. *La*

Conquête du bonheur, par CHAMPEL. Ibid., 1897, in-18 de 405 p., 3 fr. 50. — 38. *Bas-Bleu*, par HENRIETTE BIZANÇON. Ibid., 1897, in-18 de 278 p., 3 fr. 50. — 39. *Ame d'artiste*, par J. VINCENT. Ibid., 1897, in-18 de 350 p., 3 fr. 50. — 40. *Responsable*, par la princesse OLGA CANTACUSÈNE-ALTIERI. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 349 p., 3 fr. 50. — 41. *Les Trois Filles de Pieter Waldorp*, par JEAN BERTHEROY. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 42. *Les Locataires de Mme Black, concierge*, par Mlle LABILLOIS-GASSIS. Paris, impr. Noblet, 1897, in-16 de 180 p., 2 fr. 50. — 43. *Le Mariage de Gabrielle*, par DANIEL LESUEUR. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de 288 p., 3 fr. 50. — 44. *Dans la brume*, par LÉON DE TINSEAU. Ibid., 1897, in-18 de 309 p., 3 fr. 50. — 45. *De toute son âme*, par RENÉ BAZIN. Ibid., 1897, in-18 de 300 p., 3 fr. 50. — 46. *Ramuntcho*, par PIERRE LOTI. Ibid., 1897, in-18 de 351 p., 3 fr. 50.

Jusqu'à nouvel ordre, nous nous en tiendrons au classement adopté et expliqué dans notre dernière revue trimestrielle. Les recueils de Nouvelles et les Romans seront rangés séparément sous ces trois rubriques : les *Anormaux*, les *Œuvres de métier*, les *Œuvres d'art*. Il est convenu aussi que dans cette dernière classe pourront être comprises les œuvres qui ne seront artistiques et littéraires qu'intentionnellement. Il faut honorer l'effort, même malheureux.

I. — RECUEILS. — 1° *Les Anormaux*. — Rappelons que par *Anormaux* il faut entendre les livres où sont méconnues les lois ordinaires de la vie. Je ne dis pas « les lois ordinaires de la vie animale, » mais « les lois de la vie humaine ; » et je n'ajoute pas « les lois ordinaires de l'art, » parce que peut-être on objecterait que l'art n'a pas de lois, mais parce que surtout il est inutile de mêler des considérations esthétiques à une question qui est antérieure et supérieure à l'esthétique. *Prius est esse quam esse tale :* avant d'être un artiste, il faut être un homme. Or les auteurs de ces livres se mettent, volontairement ou non, en dehors de l'humanité, du moins de l'humanité saine. Un médecin n'hésiterait pas à trouver dans leur état mental les symptômes d'une triple hypertrophie : celle du sens artistique : ils sont artistes horriblement, à incommoder les voisins ; celle du sens génésique : ils arrivent à être nymphomanes ; et enfin et surtout celle du sens personnel : ils sont plus vains, plus pontifiants, plus candides dans leur culte du « moi » qu'un sociétaire de la Comédie-Française !

1. — Cela posé, je n'ai aucune peine à reconnaître qu'il y a un vif sentiment de l'art dans les trois recueils que nous envoie la Société du Mercure de France. Le premier conte d'*Aventures* se passe chez « la princesse Gloriane » et a pour héros « le duc de Germanie, » « l'empereur d'Asie, » « le roi d'Athènes, » et « Orphée ; » les trois premiers veulent se faire aimer de Gloriane, qui les méprise ; Gloriane veut se faire aimer d'Orphée, qui la méprise ; elle tue Orphée, qui « chantait toujours un poignard dans le cœur. » Cela doit être un conte symbolique à signification très haute ! Je me fais honneur de n'y point atteindre. Le dernier conte s'appelle le « Septénaire de notre amour ; » le « passé réel apparaît dans des contes irréels » que la nommée Sorélla a découverts « dans les

fantastiques figures que dessinent les flammes de la cheminée ; » elle fait part de sa découverte à son ami. Encore du symbolisme ! Il y a aussi « l'Autre péché, » qui est l'histoire d'Adam et d'Ève, retouchée et continuée par « l'intellectualisme contemporain ; » Dieu ordonne cette fois de manger la pomme : Adam et Ève refusent, croyant entendre la voix du serpent, et cette désobéissance est punie...., etc., etc., etc.

2. — *Les Lauriers sont coupés* comprennent trois parties : les « Hantises, » « Trois Poèmes en prose, » et enfin « les Lauriers sont coupés. » Les « Hantises » sont au nombre de treize. « Seule l'idée est ; le monde où nous vivons est notre ordinaire création ; et parfois nous vivons d'autres idées, d'autres mondes. Sur les spéciales créations de la vie et les hallucinations de l'idée et sur quelques hantises, ces chapitres. » Impossible d'être plus clair ni à la fois plus profond ! Çà et là, quelques histoires ont un caractère moins élevé et sont plus accessibles à des intelligences bourgeoises, notamment « la Terreur de sa fille, » dont il m'est difficile pourtant d'indiquer le sujet. Ces concessions à la faiblesse de notre esprit ne sont malheureusement pas assez fréquentes, et c'est pourquoi le mérite des « Hantises » et même des « Poèmes » m'échappe. Quant aux « Lauriers, » c'est l'histoire des amours d'un jeune homme et d'une actrice, représentée dans un brouillard et comme derrière le rideau. La pudeur n'y gagne rien du reste ; on ne comprend pas, mais on est « scandalisé » tout de même.

3. — Les quatre nouvelles de ce *Quatuor* ne sont pas symboliques ; elles sont même réalistes. « Pieter s'était décidé à se lever. Il se frotte les yeux, assis au bord du lit, bâillant, la langue épaisse ; puis il prit un vase.... » (p. 63). On comprend ! On comprend même trop. L'« anormal » n'est pas nécessairement l'inintelligible.

II. — Les Œuvres de métier. — 4. — *Le Pique-nique de 1897* n'est pas sensiblement différent des précédents volumes publiés chaque année, sous le même titre, par le Comité de la Société des gens de lettres. C'est une œuvre de bonne confraternité : les vingt-quatre auteurs qui y ont collaboré prouvent qu'ils ont bon cœur ; ils ont prouvé ou ils prouveront ailleurs qu'ils ont du talent. C'est tout ce qu'il y a à dire des vingt-quatre nouvelles de ce volume.

5. — *Les Chroniques du péché* sont d'un homme habile : il sait trouver des titres et allécher certains clients. Quant à satisfaire les curiosités qu'il a excitées, c'est une autre affaire. Cet homme habile est un honnête homme et un écrivain plat ; ses vingt *Chroniques du péché* sont presque aussi ennuyeuses que certaines chroniques de la vertu. Avis aux amateurs de littérature faisandée !

6. — *Chouette ! Vlà des artisses !* C'est un monde légèrement faisandé qui est représenté dans cette longue série de nouvelles ; mais l'auteur a de l'esprit et de la gaieté ; il sait observer et sans doute ima-

giner un peu, et il sait écrire. Son livre est sur les confins des œuvres de métier et des œuvres d'art.

III. — Les Œuvres d'art. — 7. — Cette seconde série s'ouvre par un recueil d'un art très moderne et très personnel : *Les Jeunes, ou l'Espoir de la France*. On dirait un album d'instantanés, mais avec une netteté de lignes et un relief que n'ont pas d'ordinaire les épreuves photographiques et qu'on ne trouve que dans les eaux-fortes. Les jeunes gens n'y paraissent pas en beau et le sous-titre est une ironie, mais une ironie qu'il ne faudrait pas prendre trop au sérieux. Car enfin il n'y a pas plus lieu de désespérer des Jeunes que des Anciens. Chaque âge a ses défauts : la jeunesse a les siens, sans doute : mais l'âge mûr a les siens aussi, parmi lesquels celui d'oublier que les défauts des jeunes gens ne sont guère que les défauts de leurs frères aînés, de leurs oncles et même de leurs pères. Le petit jeune de dix-huit à vingt-cinq ans est d'ordinaire l'image de l'ex-jeune de trente-cinq à soixante-cinq ans. Il faut avouer toutefois qu'il en est souvent la charge et la caricature. De même que, chez les enfants, l'accent du pays se marque et s'exagère, de même, chez les jeunes gens, les mœurs du milieu ambiant prennent des proportions et une outrance qu'elles n'ont pas elles-mêmes, mais qui peuvent permettre d'en juger le vrai caractère. La jeunesse ne sait pas atténuer : il lui suffit d'adopter une mode pour en faire aussitôt ressortir tout le ridicule ou tout l'odieux, selon la nature de cette mode, selon qu'elle touche à nos chapeaux ou à nos sentiments. Et c'est pourquoi sans doute les jeunes de notre temps sont si peu aimables et offrent une si riche matière à mettre en satire. Les petites comédies satiriques dont se compose le livre de M. Lavedan sont acerbes, amères, et cependant elles restent gaies. La plupart des poses et des cabotinages auxquels s'abandonnent, inconsciemment ou non, nos fils et nos neveux, y sont notés d'un trait vif, rapide, parfois cruel. Sous le sourire de l'ironiste, on devine l'indignation de l'honnête homme pour qui reste cher et sacré tout ce que ces petits fantoches s'amusent à mépriser ou à profaner.

8. — Les deux nouvelles de ce volume, *Le Journal de Liliane*, sont pleines de bonnes intentions. Elles sont de tonalité et de couleur très différentes : la première est gris-perle, si on peut dire : la seconde est d'un « noir d'abîme, » si toujours on peut dire. Le *Journal* retrace les menus incidents, insignifiants pour la plupart, mais honnêtes, dont se compose la vie quotidienne de Mlle Liliane. La seconde, *Pour « la Sainte Terre, »* nous montre ce que peut dans une âme de paysan l'amour de la terre, la cupidité « terrienne. » Ici, un père et une mère vont jusqu'à assassiner leur fils pour s'emparer d'une sacoche pleine d'or qu'il rapportait du service militaire. Il est vrai qu'ils ne connaissent l'identité de leur victime qu'après qu'ils l'ont enterrée dans un coin de leur terre.

9. — *La Fédor* contient huit fragments d'inégale valeur et d'inégal

intérêt, mais où se reconnaît encore la maîtrise de l'auteur. Le plus long, qui donne son titre à tout le recueil, est le tableau de la vie et de la mort de l'illustre comédienne Loulou Fédor; — mais c'est un tableau en raccourci, avec l'enterrement au premier plan, le reste placé en perspective et se perdant peu à peu dans les fonds estompés de brouillard et d'oubli. Et l'effet ne laisse pas d'être saisissant. L'ancien amant de la Fédor, aujourd'hui châtelain, marié et père de famille, apprend que la pauvre fille vient de mourir dans une maison de campagne, tout près de la sienne. Il va pour assister aux obsèques; on ne l'y admet pas. Réfugié dans une auberge voisine, d'où il pourra voir passer le triste cortège, il s'y rencontre avec son successeur auprès de la comédienne, un artiste alcoolique, d'une élégance canaille, sentimental comme une romance et cruel comme l'égoïsme et le vice. Le gentleman est obligé de subir les confidences du musicien, ainsi que le détail des misères, de l'avilissement où tomba l'illustre Fédor avant de venir, là, en face de chez lui, vivre ses derniers jours. Après quoi il rentre dans sa maison où il retrouve sa femme et son petit enfant. « Oh ! l'odeur des citronniers après l'averse ! » Oh ! la douce atmosphère du foyer familial après les odeurs de l'absinthe et les parfums rancis des coulisses ! Oh !.... (Ne trouvez-vous pas que certains de nos maîtres abusent des *oh?* que d'oh ! que d'oh ! oh ! que d'oh !).

10. — Des deux recueils de MM. Margueritte, *Poum* et *le Carnaval de Nice*, *Poum* est celui que la réclame a le plus vanté et qui aura le plus de lecteurs. Peut-être les mérite-t-il? mais le sujet m'en semble déplaisant. *Poum*, c'est l'enfant considéré dans toutes ses petites misères physiques et morales, objet des railleries, des persécutions et des basses vengeances des domestiques, s'offrant lui-même aux humiliations et aux souffrances par sa lâcheté, sa gourmandise, sa paresse.... C'est l'« enfant-plastron, » plastron de son entourage, plastron de la littérature. Nous voilà loin du respect et des caresses d'antan. Lorsque l'enfant paraissait,

> Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
> Et sa bouche aux baisers,

les poètes se faisaient aimables, souriants, caressants, paternels. Aujourd'hui, avec *Poum*, les écrivains se font gouailleurs, ironiques, taquins, comme de vieux célibataires grognons, sans tendresse ni indulgence pour les tout petits, ou comme des rhétoriciens, à barbe naissante et cravate voyante, qui sont pleins de mépris pour les « mioches. » L'idée d'entreprendre et de poursuivre laborieusement pendant trois cents pages cette sorte de brimade littéraire n'est pas d'un père (peu importerait d'ailleurs que les auteurs eussent chacun douze enfants; « ma remarque n'en subsisterait pas moins »). Elle est d'un ouvrier de lettres en qui la préoccupation du métier absorbe toutes les autres facultés.

Faire du neuf et du réel, éviter le sentimentalisme et le berquinisme, peindre l'enfant tel qu'il est et ne pas donner une nouvelle édition de « l'enfant Roi, » de « l'enfant Ange, » de « l'enfant Rêve, » de « l'enfant littéraire, » voilà sans doute ce qu'ont voulu les auteurs de *Poum*. Malheureusement la peur de l'élégance banale et poétique les a fait tomber dans la grossièreté; leurs plaisanteries sont lourdes; elles tournent au calembour, et à des calembours presque aussi démodés que les fadeurs berquinesques. « *Poum* ressemblait à tous les autres enfants; il vint au monde en pleurant, il était de tempérament humide.... » « Les premiers voyages d'exploration auxquels il se livra furent assis, alors que soudé à un singulier petit meuble.... » « Poum est triste. Pourquoi lui faut-il embrasser une carrière? Il embrasse sa mère.... il embrasse son petit frère.... mais une carrière? » Ce dernier trait est du *Petit Faust*, comme vous savez, et de tout le monde. Vouloir n'être pas Berquin et devenir Hervé! Chercher l'originalité et trouver — laborieusement — les saillies d'un commis voyageur! Quelle malechance!

Il ne faut pas faire aux enfants
Nulle peine, même légère!

Cela porte malheur! Inutile d'ajouter que ce livre déplaisant est « de la belle ouvrage, » exécutée de main d'ouvrier.

11. — *Le Carnaval de Nice*, des mêmes auteurs, contient deux nouvelles, dont la seconde, *le Pacte*, est un « petit bijou, » très ouvragé aussi, comme tout ce qui sort de l'atelier Margueritte. Le sujet en est très simple. Un écrivain illustre vient de mourir; sa veuve charge un ami de dépouiller ses papiers. Parmi ces papiers se trouvent les lettres d'une femme mariée; l'ami soustrait ces lettres, les cache à la veuve et les rend, sans un mot, à l'auteur, qu'il aime, lui aussi. Un baiser fraternel scelle le pacte de leur silence à tous deux. Encore une fois, c'est fait de rien; mais comme c'est fait! — *Le Carnaval de Nice* est le tableau, un peu long, de la désagrégation d'un nouveau ménage dans l'influence dissolvante du carnaval niçois. Les deux nouveaux mariés arrivent à Nice s'aimant, d'une tendresse d'ailleurs toute physique. Quinze jours après, ils sont divorcés; le mari a été infidèle, la femme s'est vengée par une égale infidélité, et voilà deux vies gâchées.

12. — *Sur les marches du Temple* est d'un art un peu compliqué, je n'ose pas dire un peu prétentieux. C'est « le roman de l'Hellénisme » — une « sorte d'histoire grecque » et huit contes, qui sont des « rêveries chronologiques! » et symboliques! et philosophiques! — Ma serais-je trompé de casier, et le volume appartiendrait-il au casier n° 1? Non, car tout le venin est dans la Préface; les récits ont de la simplicité, malgré la science dont ils sont pénétrés. Ils peuvent intéresser ceux qui aiment l'archéologie romanesque et symbolique.

II. Romans. — 1° Les Anormaux. — 13. — Celui-ci nous raconte l'histoire de la Russie dans ses rapports avec la chorégraphie. Les variations de la danse expliquent les variations des mœurs et de la politique dans l'empire des Tsars. La Russie *Sur les Pointes*; vous saisissez l'idée? Elle est d'un prix que l'auteur ne cherche pas à se dissimuler : « Hors des Mémoires, qu'elle se recroqueville en un précis ou se développe en vingt tomes, qu'elle *sentencie*, s'exalte ou *fantaisie* (les soulignements ne sont pas dans le texte), l'histoire est toujours même vieille, fâcheuse, crachant de ses plumes d'oie bridée mêmes encres épaissies. » Ce que crache la plume de l'auteur, vous le voyez déjà. Elle émet d'autres apophtegmes dont je vous fais grâce ; — emportez seulement celui-ci, pour le méditer à loisir : « La Force n'est point dans le cerveau diffus en matière, mais dans l'esprit ramassé en soi, » et souvenez-vous que toute la philosophie de l'histoire peut se résumer dans ce mot qui résume lui-même le livre de M. P. d'Alheim : « Dis-moi comme tu danses, je te dirai qui tu es! »

14. — Celui-ci est *la Confession* d'un aliéné, perverti par son oncle, épuisé par la débauche, ruiné par une bande de voleurs qui venaient détrousser sa maison et qu'il invite à dîner, au lieu de les livrer à la police : il leur confie même tous ses capitaux. Là-dessus, sa famille le fait enfermer dans une maison de santé. — Admirable matière à mettre en prose !

15. — *La Nichina* est une longue, plate, pédante, ennuyeuse obscénité : toutes les audaces et tout le convenu des contes à la Boccace et à la Voltaire, moins l'esprit et le style. Littérature mer*c*urielle, sans *v*.

16. — Avec *les Chevaux de Diomède* il faut rétablir le *v;* nous sommes dans le grand art, l'art philosophique, symbolique, allégorique et même « ellébrique, » si c'est être ellébrique que d'avoir besoin d'ellébore. Malheureusement, les personnages de ce roman, Pascase, Diomède, Christine, Mauve, Fanette, ne semblent pas avoir conscience de ce besoin. Ce sont des gens graves, contents d'eux-mêmes, mais très méprisants à l'égard des bourgeois. Sans doute ils professent que dans le même homme « aucun geste n'est supérieur, ni différent...., et toutes les manifestations de l'activité vitale sont équipollentes ! » (p. 8.) Mais d'homme à homme les différences existent, et elles sont telles que seuls les artistes, les esthètes, les métaphysiciens et peut-être les courtisanes ont droit à l'existence. Que se passe-t-il entre eux? « Des c....., » comme disait l'abbé Taconet de Paul Bourget, et des dissertations philosophiques. Ils font l'Ange et ils font la Bête, — avec des succès qui ne sont pas « équipollents. » Ils sont d'ailleurs insupportables dans l'un comme dans l'autre rôle, — et l'on est furieux contre soi-même d'être resté quelques minutes en si sotte, si prétentieuse et si attristante compagnie.

17. — Pour *la Femme pauvre*, même jugement, avec circonstances

aggravantes : 1° les prétentions en sont plus hautes. Celles de M. Remy de Gourmont sont surtout esthétiques ; celles de M. Léon Bloy sont en outre religieuses et sociales. Le premier émet des énigmes, le second rend des oracles, prophétise et anathématise ; tous deux sont pontifes, mais le premier ne pontifie que dans le temple du Goût, le second tend à pontifier dans l'Église catholique, à côté et même au lieu et place du Pape et des évêques, dont il n'est pas content ; 2° la fable qui se dégage de cette collection d'anathèmes, de prophéties, de méditations, d'oraisons jaculatoires, d'oraisons funèbres et d'oraisons lugubres, est incohérente et plate tout ensemble. Une pauvre fille, que sa mère et le compagnon de sa mère voudraient bien vendre, est recueillie par un artiste, qui est un grand homme et un honnête homme, qui la respecte, qui l'élève, qui lui fait des dissertations ; elle n'est plus pauvre, elle se sent devenue pure. Mais le grand homme, qui était riche, lui est enlevé par un assassinat. Elle est alors recueillie, élevée, prêchée par un autre grand homme, qui est pauvre, qui l'épouse, qui est très malheureux, qui a des histoires avec ses voisines et qui meurt dans l'incendie de l'Opéra-Comique. « L'auteur n'a jamais promis d'amuser personne. Il a fidèlement tenu sa parole » (p. 141). C'est l'auteur lui-même qui fait cet aveu, dépourvu d'ailleurs de sincérité. Parce qu'il se sent impuissant à intéresser et « amuser personne, » il appelle « punaises sentimentales » (ibid.) les lecteurs qui veulent être intéressés. Mais s'il dédaigne de donner de l'agrément, il ne refuserait pas de recevoir l'admiration. « Comme elle m'écoutait ! » dit un de ses truchements, que l'attention admirative de « la femme pauvre » exalte jusqu'au lyrisme. « Elle est délicieuse ! comme elle m'écoutait ! Il y a donc encore des âmes sur la terre ! » (p. 121.) Hélas ! je n'ai pas écouté, je n'ai pas d'âme ; je ne suis pas délicieux ; je suis peut-être une « punaise sentimentale ; » mais je me résigne à mon sort. L'auteur pourrait voir « flotter dans mes yeux l'escadre vaincue des résignations » (p. 25).

II. — Les Œuvres de métier. — 18. — Et d'abord les œuvres industrielles. *Le Cri de la chair*, par « Un prêtre, » est une simple spéculation, d'une ignominie sans mélange. Elle a d'ailleurs été recommandée par M. J. de Bonnefon, c'est tout dire. Ce n'est pas qu'en se faisant le patron de cette « affaire, » ce « gentilhomme » n'ait essayé de sauvegarder sa dignité, de baisser les yeux, de parler de morale offensée et de pudeur blessée ; la réclame n'en était que meilleure. Je doute que le profit en ait été sérieux. Le livre dégage une odeur boutiquière qui, dès les premières pages, devient suffocante. Un monsieur, qui se dit prêtre, confesse ses péchés, depuis l'enfance jusqu'à sa vingt-cinquième ou trentième année. Il s'humilie des premiers, il se glorifie des derniers. Il a manqué au devoir, donc le devoir n'existe pas. C'est ce qu'il prétend prouver par cette ignoble autobiographie, odieusement longue, sans in-

térêt, sans style, et presque sans orthographe. Cela se donne pour une thèse; ce n'est qu'une ordure, à jeter « au cabinet » avec des pincettes qu'on aura soin de désinfecter.

19. — *Coups de désir*, par M. P. Mattheix, est d'une littérature moins canaille, mais d'une morale « équipollente, » comme dit l'esthète cité plus haut. On y voit comment un journaliste est devenu député, tout en satisfaisant ses appétits sensuels avec une actrice, une pharmacienne, une femme de banquier, et quelques autres. L'œuvre ne manifeste aucun sentiment élevé, pas même en matière d'art; elle est écrite en style de reporter; la précédente l'est en style de goujat.

20. — On devine dans quel style est écrite *Pauline Fossin*, par M. E. Daudet. J'ai eu plusieurs fois le chagrin de le dire; on voudra bien m'épargner celui de le répéter encore une fois. C'est déjà assez d'avoir été obligé d'apprendre, et d'être obligé de vous informer que Pauline est la fille d'un misérable maître-chanteur, lequel, en possession de lettres compromettantes d'un ancien ami, menace de les publier, à moins qu'on ne les lui achète. Empêché, et par Pauline elle-même, de vendre ces lettres, il veut vendre Pauline, et au même client. Celui-ci refuse de prendre livraison, mais finit par épouser la noble enfant, après avoir fait déporter le père dans un emploi quelconque, aux colonies.

21. — M. Georges Beaume a reçu ici assez d'éloges pour qu'il nous donne, en échange, le droit d'être un peu exigeant. Or, dans *la Rue Saint-Jean et le Moulin* il n'y a pas de quoi satisfaire même les plus bénignes exigences. La fable n'est ni claire ni intéressante; elle est noyée dans une infinité de détails, mal choisis, sans portée, sans signification comme « détails de mœurs, » sans « valeur éthique ni esthétique, » comme on dirait chez les professionnels. La scène se passe toujours dans l'Hérault, à Pézenas et à Clermont; un cordonnier et un meunier en sont les personnages principaux. Le cordonnier est un brave homme: le meunier un incapable et un viveur qui finit par être une dupe. Leurs aventures ne sont qu'un prétexte à tableaux de mœurs, lesquels eux-mêmes ne sont qu'à l'état d' « intentions. » Des intentions et des prétextes, c'est insuffisant. On pouvait attendre plus de l'évidente sincérité et des efforts de l'auteur.

22. — Un ministre de l'intérieur, plein de génie, mais plein de vices, finit par se suicider, avec son secrétaire, après avoir eu toutes sortes de maîtresses et avoir violé la fille de sa femme. C'est là le fond de *Vendeuses d'amour*, œuvre d'un homme qui a la plume exercée et les « tuyaux » du journaliste, qui sait son métier et reproduit, pêle-mêle, commérages et renseignements sur les dessous de la politique contemporaine.

23. — *La Vocation de Soledad* se réclame du patronage de

Mgr d'Hulst, tant pour « la pensée » que pour « l'exécution. » Sur ce dernier point, on ne me refusera pas le droit de garder des doutes, et sur le premier, aussi. L'idée de discuter dans un roman, et de faire juger par des lecteurs de roman les questions les plus délicates de la théologie catholique et de la « Direction ecclésiastique, » ne peut pas avoir facilement l'approbation d'un esprit sérieux. Quant à la manière dont ces questions sont présentées et discutées dans *Soledad*, il n'y a qu'à dire qu'elle est à la fois pleine de bonne volonté et d'inexpérience. Ce n'est pas qu'il n'y ait des intentions d'habileté, entre autres celle de faire une créole de la jeune fille que son exaltation mystique trompera sur sa vocation. Mais alors ? Le cas de *Soledad* devient exceptionnel et n'intéresse guère les Européennes. Sachez donc que cette créole, — victime de son tempérament outre-océanien, de la légèreté de sa mère, qui est une perruche, des excitations de sa nourrice, qui est une hystérique, et des conseils de son directeur, qui est un sot, béat et solennel, — renonce à un fiancé qu'elle aime et qui l'aime, prend l'habit religieux, mais le quitte au bout de quelques mois, pour revenir à son fiancé, lequel n'était pas loin de se laisser consoler par une déhcieuse amie de la pauvre égarée. Conclusion : il est facile de se tromper sur sa vocation. « Je le savais, Ascanio ! »

24. — *Le Drame de Rochegrise* est la suite du *Collier de cheveux*, que nous avons eu le plaisir d'analyser ici. On y retrouve les mêmes personnages que dans le premier roman et on y découvre la clef de tous les mystères qui avaient excité notre curiosité et découragé notre sagacité. C'est très habilement fait et très intéressant : du Ponson du Terrail supérieur, si tant est qu'il y ait des degrés dans le Ponson.

25. — *L'Amour d'aimer* est un titre « suggestif » et qui semble annoncer de la psychologie ou peut-être de la physiologie. Rassurez-vous ! *L'Amour d'aimer* est un mélodrame. Un vaurien, d'ailleurs gentilhomme de naissance, épouse une jeune fille qui à tous les dons de la « nature » joint les dons de « la grâce, » qui aime les hommes pour l'amour de Dieu, et qui est un ange de dévouement et de charité. Son Barbe-Bleue de mari la tue le soir même du mariage et met à sa place une servante. Le pays tout entier est dupe de la substitution et ne soupçonne rien du crime. Mais la servante est névropathe et bavarde. Elle trahit le secret de la tragédie. Un commissaire de police, averti par les dénonciations anonymes de domestiques renvoyés, se présente chez l'assassin ; et qu'y trouve-t-il ? La femme légitime en personne que son tuteur avait ressuscitée et cachée pendant quelques années, et qui revient juste à point pour sauver son mari de l'échafaud, lui pardonner et pratiquer « l'amour d'aimer » au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

26. — Des dissertations, pas trop longues mais fréquentes, des para-

doxes, dont quelques-uns seulement ne sont pas pris au sérieux par l'auteur, des études d'âme, des études littéraires, des études de nature et des paysages, vous trouverez tout cela dans *les Baisers restent*, avec quelques fautes de français (« l'on est riche de tout *ce qu'on* manque, » p. 149), lesquelles fautes ne sont pas toutes des fautes d'impression ; mais d'action, point. Le nommé Léonce distingue la nommée Lucie ; il décide qu'il se fera aimer d'elle ; il y parvient, par des conversations qui auraient tout aussi bien pu le faire prendre en grippe ; l'amour qu'il a voulu inspirer, il le ressent. Et quand Lucie, reprise par son mari et par le devoir, cesse d'aller chez Léonce, celui-ci se console en pensant au passé.

27. — *Cow-Boy* nous raconte, dans une forme fiévreuse comme la vie des « hommes de la prairie, » entrecoupée d'expressions anglaises, comme doit l'être, au bout de quelque temps, le langage des émigrants français eux-mêmes, les exploits des éleveurs de chevaux et des chercheurs de mines d'or, dans un coin de l'ouest américain. D'honnêtes gens, bâtis d'audace et d'activité, luttent, loin de la protection et des règles ordinaires des codes, contre des périls et des difficultés de tous ordres, dont les pires viennent de l'audace et de l'activité des malfaiteurs qui travaillent et luttent avec eux et contre eux. Peu de discours ; beaucoup de coups de revolver, dont quelques-uns atteignent qui les mérite. A la fin du volume, les honnêtes gens ont la joie d'exécuter, sans forme de procès, mais non sans avoir offert au condamné l'assistance du prêtre, le « général » Johnson, voleur et assassin des plus distingués.

28. — *Mieux que l'amour* se passe parmi le monde le plus aristocratique, entre des descendants de rois, des marquis, des comtes, des princes, qui parlent d'ailleurs un français d'épicier : « Elle me fera arranger son salon, des abat-jour de papier plissé. Personne ne s'entend comme elle à utiliser ceux qui veulent bien l'être » (p. 92). « On m'a toujours dit que l'influence de ce vieil ami-là m'était salutaire : *c'est un objectif* qui ne *concorde* pas en général avec les choses que j'aime » (p. 70). « La Providence aidera ma bonne volonté de faire de ces enfants des êtres *superlativement* honnêtes. » Il l'est aussi superlativement honnête, ce *Mieux que l'amour;* mais il n'est pas intéressant. Une fille du plus grand monde épouse un capitaine du plus grand nom ; elle n'est pas heureuse : son mari la trahit pour des dames « superlativement » aristocratiques, il commet d'autres indélicatesses, pour lesquelles la morale mondaine a moins d'indulgence. Il va être déshonoré, si sa femme ne le sauve pas. Elle le sauve : mais sa magnanimité reste inutile en partie. Son mari est tué, assassiné à peu près, par un vengeur de la morale, superlativement peu scrupuleux. Sa femme, qui nous raconte elle-même son histoire, reste veuve avec des enfants, auxquels elle enseignera le français, quand elle l'aura appris.

29. — *Jean Seguin* était un bon garçon qui aima d'abord une cuisinière, laquelle le trompa avec un sergent ; qui aima ensuite une fille-mère, laquelle mourut, écrasée par une charrette, au moment où il allait l'épouser. Pauvre Jean Seguin ! Si lamentable destinée attendrit son historien, qui essaie de communiquer son attendrissement dans un style attendri, lui aussi, et tout mouillé de pleurs. Et tout cela ne laisse pas d'avoir quelque mérite et de promettre mieux, pour une autre fois.

30. — *Adoptée* par une marraine riche et un parrain condescendant, Sabine, fille de parents pauvres, devient une enfant insupportable de vanité. Mais ayant perdu ses protecteurs, elle devient très malheureuse, sans cesser d'être vaniteuse. Ses fautes et ses malheurs sont racontés en deux parties symétriques et d'après des procédés identiques, qui sentent l'artifice. Une chute de bicyclette, qui défigure Sabine, lui épargne des chutes plus graves et la rend alors raisonnable. Morale en action et à double compartiment.

31. — *Abandonnées* est un roman-feuilleton aussi intéressant que tous ceux dont M. P. Sales a la spécialité. Il y est question d'une fille adultérine, d'une fausse mère de cette fille, laquelle fausse mère a pris cette enfant à sa charge pour sauver l'honneur de la vraie mère dont elle est la sœur. Ce que deviennent ces deux pauvres créatures abandonnées dans Paris, sans ressources, pauvres, mais honnêtes, et comment le mensonge de la fausse mère est découvert par le mari de la vraie mère, et comment enfin le vrai père est tué par ledit mari, et à la suite de quelles aventures la fille de l'homme adultère épouse le fils de la femme de son père, c'est ce que l'auteur explique avec sa clarté ordinaire, son art de raconter et son habileté à exciter et à satisfaire la curiosité de ses lectrices, les plus affamées d'émotions et les plus gobeuses d'extraordinaire.

32. — *Vainqueurs et vaincus du métier militaire* nous dévoilent les dessous douloureux ou ridicules de la vie de nos officiers. Pourquoi les uns parviennent-ils, tandis que d'autres s'attardent dans les grades inférieurs ? Qui fait les vainqueurs et les vaincus dans cette lutte, si honorable d'ailleurs et qui oblige à toute sorte d'efforts, pour l'avancement, pour les décorations, pour les emplois brillants ? C'est parfois le mérite, c'est parfois le hasard, c'est parfois le carnet de la générale ou de la colonelle. Mais n'importe ! Vaincus ou vainqueurs dans ces batailles civiles prendront tous une égale part à la revanche dont l'espérance remplit leur cœur ! C'est sur cette assurance que se termine cette œuvre potinière et chauvine.

33. — *Le Ladies' Club* est une fantaisie laborieuse et un peu longue qui nous représente un cercle de femmes dans quelques années d'ici. C'est un composé de faits divers, rédigés en style congru aux faits divers sur l'ouverture, les fêtes et les intrigues de ce nouveau club. Un petit

roman scandaleux se développe à travers cette multitude d'informations et d'interviews. Une des dames du comité s'éprend d'un journaliste et se bat pour lui avec une autre dame. Elle est blessée ; le journaliste s'installe à son chevet, d'où il chasse le mari, en le menaçant du revolver. « Et le mari indigné recule devant l'amant chaste et vengeur. » Et c'est à quoi aboutit l'émancipation des femmes en l'an 1900 et quelques années. Les hommes deviennent pires et les femmes prennent les vices et les ridicules des hommes, sans rien perdre de ceux qui leur sont propres à elles. La « moralité » de cette fable pourrait être un peu plus et un peu mieux marquée.

III. — Œuvres d'art. — 34. — Commençons par une œuvre de M. Ohnet ! Ne vous récriez pas ! M. Armand Silvestre y a trouvé de l'art, des traces d'art. *Le Curé de Favières* met en scène un prêtre, martyr du secret professionnel. Il était entré dans le sacerdoce pour se consoler de n'avoir pas pu épouser la femme qu'il aimait. Cette femme, il la retrouve, mariée au maire de la commune dont il est curé, mais déchue. Elle a un amant, lequel tue le mari. Ce meurtre, le curé en connaît tous les détails ; mais il ne peut rien en révéler, même le jour où c'est lui qui est accusé d'en être l'auteur. Il est près d'en supporter la peine, lorsque enfin, poussé par le remords, le vrai coupable parle. Ce drame, conçu dans un esprit de sympathie, d'ailleurs banale, pour le clergé et exécuté d'après des formules un peu sommaires et faciles, est très intéressant et très dramatique. Il ne serait pas même « inesthétique » au témoignage d'esthètes jurés. M. Ohnet va-t-il se réconcilier avec « la littérature » et ses représentants officiels ?

35. — *Un Vicaire parisien* est moins mélodramatique que *le Curé de Favières* ; mais il est peut-être plus tragique, s'il n'y a rien de plus capable d'exciter « la terreur et la pitié » que la déchéance d'un prêtre. Celui-ci, par l'esprit de sa vocation, devient d'abord « un homme du monde, » et finit par être un renégat se présentant devant le maire de son arrondissement pour se marier, mais là, excitant le dégoût de tous, à ce point que sa complice elle-même le refuse net. *Quomodo cecidit ?* Les causes et les préparations de la chute sont indiquées avec assez de pénétration : la vanité, une vanité de parvenu et d'orateur cabotin, l'habitude de céder aux impulsions de la sensibilité, la faiblesse d'une volonté inexercée. Cette psychologie du malheureux est établie avec soin et gravité, et dans un style qui serait meilleur, s'il n'était pas si appliqué. Et je louerais volontiers cette étude d'un cas individuel, si j'étais bien sûr que, dans la pensée de l'auteur, elle n'a qu'une valeur « particulière, » et s'il n'y avait pas lieu de craindre surtout que certains lecteurs n'en prissent occasion de conclure « du particulier au général. »

36. — Voici trois ou quatre œuvres de bonne volonté, qui veulent être littéraires et qui, de plus, veulent être morales. Dans *Renée Orlis*, nous

retrouvons l'aimable talent et, malheureusement aussi, les procédés qui caractérisent les œuvres de M. H. Ardel. Jeune fille parfaite opposée à une jeune fille frivole ; un jeune homme engagé à celle-ci et préférant celle-là ; nous connaissons déjà ces personnages et leur histoire ; mais c'est le cas de dire que les anciennes connaissances sont toujours agréables. Renée Orlis quitte une tante riche et tyrannique, chez qui elle était élevée, pour aller soigner son père malade. Elle rencontre un jeune homme fiancé à une jeune Anglaise, laquelle ne peut pas soutenir la comparaison avec la pure, la noble, la grave, l'aimable, l'angélique Française. Conclusion : rupture avec l'Anglaise, mariage avec Renée.

37. — Qui marche et qui arrive à *la Conquête du bonheur?* C'est Catherine et c'est Roland ! Et quel chemin les y mène? Le mariage et la vertu. Roland avait d'abord fait fausse route, ou plutôt il avait eu à supporter un accident de voiture sur la bonne route. Sa première femme ne lui avait pas apporté le bonheur, d'abord parce qu'elle était morte trop tôt, et ensuite parce qu'elle avait apporté avec elle sa mère, une personne « forte en gueule, » comme disait Molière, et son père, un homme sans distinction. Sa seconde femme, qui aurait été la première et l'unique, s'il eût été plus tôt docile aux conseils de sa famille, doit lutter contre le souvenir de la morte, contre la mélancolie, l'indifférence et parfois les injustices d'un veuf remarié presque malgré lui. Grâce à son dévouement, à sa patience, à son courage, Catherine triomphe dans cette tâche exceptionnellement ingrate ; elle conquiert le bonheur dont elle est si digne, et elle le partage avec son époux, qui l'avait si longtemps attendu !

38. — *Bas-Bleu* est l'histoire de deux bas-bleus — les deux font la paire. Toutes les deux sont d'ailleurs d'honnêtes femmes, malgré l'occasion. L'une était mariée à Pierre, qui ne la comprenait pas, et elle aurait pu épouser Paul, qui l'eût si bien comprise ! Mais voici que l'institutrice de ses enfants, l'autre bas-bleu, trouve aussi que ledit Paul (je ne sais plus s'il s'appelle Paul) serait une intelligence adéquate à la sienne. De là, lutte silencieuse, mais violente, entre les deux femmes, qui se termine par la séparation d'abord, par la réparation ensuite. Le bas-bleu marié demande pardon au bas-bleu à marier, qui épouse et qui est heureuse. Que fait le mari dans tout cela? Rien. Et de cette nullité c'est peut-être sa femme qui est responsable. L'auteur a dû voir qu'un mari de Bas-Bleu n'a rien à faire qu'à se résigner. Mais il aurait pu donner un peu plus d'importance à la « psychologie » du Bas-Bleu.

39. — *Ame d'artiste* est d'une tonalité analogue à celle du précédent volume, mais avec des touches plus fermes et un dessin plus net. Le bas-bleu, c'est ici l'homme, pas la femme. Un professeur-poète, à l'âme féminine, épouse une institutrice à l'âme toute virile. Ils apportent en mariage beaucoup d'amour et peu d'argent. Leurs économies épuisées, l'homme cherche à tirer parti de ses œuvres toutes inédites, naturelle-

ment, et entre autres d'un poème qu'il sent promis à la gloire. Grâce à l'intervention de sa femme, qui a de l'activité, du courage, de la patience, le poème trouve un éditeur et des patrons chaleureux. Le succès arrive et la fortune, mais, hélas! arrive aussi la trahison. Parmi les relations que lui procure sa notoriété, l'auteur rencontre une jeune veuve dont il fait sa maîtresse. Sa femme ne lui pardonne pas : elle l'aimait malheureux, elle le méprise infidèle. Elle réclame le divorce, et se retire dans une fière solitude. Ah ! les femmes viriles ! Elles manquent parfois de mesure ! c'est du moins ce que pensent les hommes qui les voudraient indulgentes à leurs fautes comme elles ont été secourables à leur faiblesse.

40. — *Responsable* est à la fois une œuvre romanesque et une thèse sur le pouvoir de la volonté personnelle. Viviane est l'héritière d'une grosse fortune, mais elle craint de l'être aussi de tares ancestrales très graves. Elle travaille à détruire en elle tous les germes de cette hérédité physique et morale, et elle y réussit. Son père avait été un prodigue et un libertin ; elle administre ses biens avec une sagesse toujours vigilante, tout en en distribuant aux pauvres une large part, avec la générosité d'une vraie chrétienne. Sa mère était morphinomane ; elle n'est tentée de morphine qu'une fois, mais elle triomphe de la tentation au point de s'en libérer pour jamais. Son frère était poitrinaire : elle s'impose des exercices, une vie saine et fortifiante, qui donnent à sa santé une solidité à toute épreuve. Et c'est quand elle est bien convaincue qu'elle a échappé à l'hérédité, qu'elle se permet le droit qu'elle s'était d'abord refusé, d'épouser celui qu'elle aime. Elle l'avait, en effet, éloigné d'elle, pour attendre les événements; et lui, très affligé, avait eu recours à des consolations ignominieuses. Elle les lui pardonne, s'en croyant responsable ! Belle âme ! Belle œuvre !

41. — De même *les Trois Filles de Pieter Waldorp*, sauf le romanesque en moins. Nous avons ici un tableau d'un réalisme intime et très honnête, d'où l'héroïsme n'est pas exclu, mais garde un caractère plus modeste et, si j'ose dire, plus bourgeois. Le chef de la maison Waldorp meurt subitement, laissant trois filles orphelines. L'aînée se substitue à lui, et prend en main la direction de l'usine et de la famille. Cette main ferme, quoique frêle, tient vigoureusement le gouvernail et, malgré vents et marées, sauve l'équipage, à l'exception cependant de la sœur cadette, qu'elle n'a pu sauver d'un sot mariage. Mais pour en arriver à ce résultat, elle a dû se sacrifier sans merci et sans trêve. Après avoir renoncé à une première union, que son père avait préparée, elle renonce à l'amour d'un noble cœur qu'elle avait conquis par ses vertus. Elle fait plus. Le bien qu'elle refuse pour elle, elle le donne à sa troisième sœur, et c'est ainsi que l'aînée des trois orphelines fut la mère de ses sœurs. Livre à mettre entre toutes les mains.

42. — Une noble existence de femme et un très chaste et très pur roman d'amour regardé à travers une âme vile et basse, tel est le petit livre de Mlle Labillois Gassy intitulé : *Les Locataires de Madame Black, concierge.* Ladite Mme Black, l'ancienne maîtresse de M. Black, a tous les défauts, toutes les mesquineries, toutes les ruses et tous les vices qu'il est convenu de prêter à une certaine catégorie de concierges, ceux qui ne veulent pas être appelés portiers (car c'est peut-être à ce signe, ne le dites pas, qu'on peut distinguer le bon du mauvais concierge). Elle a une jeune locataire très digne, très discrète, qui ne lui adresse la parole que pour s'acquitter de ses devoirs de politesse, mais qui jamais ne lui a fait des confidences. Blessée de cette discrétion, offensante en vérité de la part d'une personne qui loge au sixième étage, Mme Black se met à l'espionner, pour son propre compte d'abord, et ensuite pour celui de la locataire d'un étage inférieur, personne, par conséquent, d'un ordre supérieur, quoiqu'elle soit une entretenue. Elle découvre que ceci, que cela, et patati, et patata : elle est près de déshonorer la noble enfant, et avec elle d'autres personnes également respectables, lorsque, malgré son trousseau de doubles clefs, son art de décacheter les lettres et de suppléer par l'imagination à ce qu'elle n'y comprend pas ou n'y découvre pas, elle est réduite à l'impuissance, pardonnée, assistée et consolée par celle qui avait failli être sa victime et qui est une admirable héroïne de désintéressement, de bonté, de courage et de bon sens. J'ai infiniment goûté cette bluette, d'une ingéniosité et d'un artifice non vulgaires.

43. — Mme Daniel Lesueur doit un nouveau succès à l'idéalisme romanesque, dont les romanciers avaient pris l'habitude de faire fi. *Le Mariage de Gabrielle* aura autant de lecteurs et les charmera autant que *l'Invincible Charme.* Sur les conseils d'une tante ambitieuse, un noble ruiné demande la main de Gabrielle, l'héritière de riches bourgeois. Il n'aime pas ; il veut seulement « redorer le blason. » Comme Gabrielle est intelligente, elle refuse de se prêter à cette opération. Mais comme elle est très belle et très aimable, elle inspire au jeune homme l'amour qu'il se contentait de simuler, et, du coup, transforme en héros ce froid spéculateur. Celui-ci, pour échapper à l'accusation et à la honte de n'être qu'un coureur de dot, se met à travailler ; il renonce à son titre de comte, qui le gênerait, et se fait « peuple, » se fait ouvrier, se fait émigrant. Il va en Amérique. La fortune étant parfois complice du mérite, il en revient chargé de dollars, il épouse Gabrielle et son premier-né est fait marquis par la noble tante qui avait failli se fâcher : un comte travailler de ses mains ! Quelle horreur ! Peut-être un peu conventionnelle, cette tante, et encore ! J'ai connu des oncles qui avaient, eux aussi, des préjugés contre le travail, et ils étaient fils de maquignons !

44. — Il est bien entendu que l'auteur de *Dans la brume* ne veut pas « composer » ses œuvres avec logique et unité, mais qu'il est toujours ai-

mable, spirituel, élégant (précieux même, çà et là) et intéressant. L'héroïne de son dernier roman a une âme un peu compliquée. Elle semble être toute énergie, et volonté, et droiture, et pureté. Elle travaille pour nourrir sa mère, elle fait des romans pessimistes, que la protection d'un jeune ami et d'une vieille dame fait couronner par l'Académie. Quant à aimer son jeune ami, elle n'en a pas le temps, elle n'y songe pas. Forcée pourtant d'y songer par les circonstances (la vieille dame marieuse, les amis jaloux du jeune ami, les rivales jalouses du prix académique), elle ne parvient pas à discerner bien nettement l'état de son âme. L'amour y est caché, quoique présent, tel le soleil dans la brume ; survient un coup de vent, un orage, un accès de jalousie provoqué par l'arrivée d'une cousine millionnaire, et voilà l'amour qui se montre, qui rayonne, qui brûle et qui allume les flambeaux de l'hymen. Le jeune ami est payé de toutes ses peines. C'est la cousine qui n'est pas contente ! Elle s'était mise à aimer, elle aussi, et avec tant de modestie, de générosité, de pudeur, que, ma foi ! son amour émeut et attendrit plus que celui de la raide et compliquée *authoress*. Mais c'est nous qui sommes attendris, pas le jeune ami ! Et c'est pourquoi la millionnaire repart pour Chicago d'où elle était venue, résignée au bonheur d'autrui et y collaborant même par le don de la moitié de sa fortune. *All right !*

45. — Nous voici en face de l'œuvre la plus sérieuse, la plus touchante et peut-être la plus belle de l'année. Et si je me hâte d'accumuler d'avance les éloges sur *De toute son âme,* c'est que je suis sûr de n'en pouvoir pas faire sentir, dans l'analyse qui va suivre, tout le mérite et tout le charme. Il n'est pas « analysable, » en effet. Il se dégage de tous les détails et ne tient spécialement à aucun ; il échapperait au compte rendu le plus serré comme un parfum échappe aux plus fines mailles d'un filet. La fable en est d'ailleurs très brève, elle est distribuée et un peu éparpillée dans une multitude d'épisodes. Elle peut tenir en deux mots : Une jeune modiste, Henriette, soutien de son vieil oncle, renonce à l'amour d'un brave pêcheur de Nantes et à l'amitié de toutes ses compagnes, pour se consacrer au soin des pauvres, au milieu desquels elle a vécu et auxquels elle a donné « toute son âme ; » elle se fait religieuse. Voilà le thème. Mais chaque détail en est développé, avec une puissance qui se dissimule sous la plus aimable facilité. Pas d'efforts apparents, quelques touches légères et délicates qui semblent des indications et des ébauches, mais qui vous laissent dans l'esprit un tableau achevé, d'un relief et d'une intensité de vie admirables. A citer : le tableau de l'atelier de modes, avec la silhouette de chaque ouvrière et de l'imposante patronne ; l'usine où travaillent l'oncle de l'héroïne et son frère ; les bords de la Seine, où habite le brave pêcheur ; les faubourgs de Nantes, avec son grouillement de misères et de vices ; le conseil de guerre, devant lequel comparaît, dès les premiers mois de son service militaire, le

frère d'Henriette ; la chambre d'hôpital où meurt une compagne d'atelier, qu'Henriette n'a pas pu sauver du vice ; la maison d'habitation de l'usinier, avec son grand escalier clair qui trouble l'âme et charme les yeux de la pauvre ouvrière appelée à le monter, etc., etc. Cette œuvre d'un artiste puissant et délicat est aussi l'œuvre d'un penseur élevé et sûr. Les tableaux, si vivants qu'ils soient, n'y sont que l'illustration de l'idée ; et les idées de l'auteur sur les rapports des ouvriers et des patrons, sur la souffrance humaine, la pauvreté et l'aumône, sur toutes les questions qui alimentent à cette heure tant d'articles de journal, tant de conversations de salon, tant de discours et de sermons, ne sont pas celles d'un improvisateur ou d'un rhéteur. Elles révèlent le savant, le philosophe, le jurisconsulte qu'est le professeur de procédure criminelle à la Faculté catholique d'Angers, quand il n'est pas le délicieux écrivain des *Débats* et de la *Revue des Deux Mondes*.

46. — *Ramuntcho* pourrait être appelé une idylle élégiaque à dénouement mélodramatique, si toutes ces dénominations classiques et convenues pouvaient s'appliquer à une œuvre aussi profondément originale, aussi audacieusement contraire à toutes les conventions et, parfois, à toutes les vraisemblances. Deux jeunes Basques s'aimaient d'amour tendre et pur ; Elle s'appelait Gracieuse ; Lui s'appelait Raymond, Ramuntcho. Ils s'étaient promis l'un à l'autre, et le mariage devait avoir lieu après le service militaire de Raymond. Mais quand le jeune homme revint de l'armée, il ne retrouva plus Gracieuse : elle était allée au couvent, poussée par la haine de sa mère contre Ramuntcho, et elle avait déjà prononcé ses vœux ! Désespéré, le malheureux conçoit le projet d'enlever sa fiancée. Il pénètre dans le couvent où elle se cache, accompagné du frère même de la jeune fille ; mais désarmé par la candeur des religieuses, par la tranquille et fraternelle indifférence de Gracieuse, il se retire, seul, et part pour l'Amérique, où l'attirait depuis longtemps le mystérieux appel « des au delà ! » Voilà l'idylle, avec son dénouement à mélodrame tronqué. L'élégie est dans l'âme de Ramuntcho et dans toutes les choses qui l'entourent. Elles pleurent ces choses (n'hésitons pas à citer l'inévitable *sunt lacrymae rerum*) comme pleure cette âme, et ces larmes viennent d'un sentiment profond, dont rien ne peut les distraire, du sentiment de la mort. Montagnes, forêts, golfes, hommes, femmes, animaux, tout est imprégné de tristesse, enveloppé de deuil ; un long gémissement s'exhale de tout ce qui vit ; les pierres elles-mêmes gémissent. Eh bien ! c'est ici qu'est l'invraisemblance et même la contre-vérité. Si les Basques sont graves, ils ne sont pas pessimistes, même quand il leur arrive, comme à Ramuntcho, d'avoir eu pour père un homme du Nord, qui a oublié de les reconnaître à la mairie. Encore moins sont-ils capables, même s'ils sont d'émérites joueurs de pelote, de se livrer de grand matin aux méditations schopenhauerdisantes dont la

conclusion est que les églises sont vides, que le ciel est vide, qu'il n'y a pas de Dieu, que la vie est un jeu cruel de la Nature où nous, ses victimes, nous n'avons qu'une chose à faire, celle que ferait l'agneau à l'abattoir, s'il était doué d'intelligence, juger notre bourreau et le mépriser. Non ! tout cela n'est pas basque ; et si M. Pierre Loti l'a vu dans les âmes et les paysages des bords de la Bidassoa, c'est qu'il est encore plus poète qu'observateur, qu'il teint les choses des couleurs de son imagination et que pour lui le monde extérieur n'est « qu'un état d'âme. » Le jeune Ramuntcho, c'est Loti lui-même, qui a dépouillé son habit d'académicien et d'homme du monde, coiffé le béret basque, joué au contrebandier et fait des parties enragées de pelote, mais qui n'a pas pu changer son âme, et qui est resté, sous ce déguisement, l'esprit sceptique et endolori que nous connaissons. Et c'est pourquoi enfin ce qu'il y a de plus intéressant dans *Ramuntcho*, ce n'est pas l'idylle, si touchante, ce ne sont pas les personnages, si vivants (du moins quand ils ne font pas du pessimisme), ce ne sont pas les paysages, évoqués avec une puissance telle qu'on en a presque la sensation dans les yeux, c'est l'âme même de l'auteur répandue dans tous les détails et se livrant à nous avec la candeur des poètes subjectifs et personnels, une candeur lyrique et littéraire, qui n'a rien à voir, comme l'on sait, avec la vraie candeur.

CH. ARNAUD.

JURISPRUDENCE

DROIT CIVIL. — 1. *Code civil allemand et loi d'introduction promulgués le 18 août 1896*, traduits et annotés par O. DE MEULENAERE. Paris, Marescq, 1897, gr. in-8 de XIII-792 p., 12 fr. 50. — 2. *Traité des privilèges et hypothèques*, par L. GUILLOUARD, tome II. Paris, Pedone, 1897, in-8 de 542 p., 8 fr. — 3. *Traité théorique et pratique de code civil*, par THÉOPHILE HUC, tome X. Paris, Pichon, 1897, in-8 de 657 p., 9 fr. — 4. *Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent*, par RAYMOND JANSSENS, JEAN SERVAIS et PAUL LECLERCQ, t. Ier, 2e livr. Bruxelles, Bruylant ; Paris, Marescq, 1897, in-8 de 312 p., 3 fr. — 5. *La Cautio judicatum solvi. Les Étrangers devant la justice en droit international privé*, par GEORGES A. MANDY. Paris, Marescq, 1897, in-8 de 180 p., 4 fr. — 6. *Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*, par M. LOUBAT. Ibid., 1897, in-8 de 207 p., 5 fr. — 7. *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, par LOUIS JOSSERAND. Paris, Rousseau, 1897, in-8 de 131 p., 2 fr. — 8. *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par J. LEFORT, t. III. Paris, Fontemoing, 1897, gr. in-8 de 307 p., 12 fr. 50.

DROIT PÉNAL. — 9. *Les Erreurs judiciaires et leurs causes*, par MAURICE LAILLER et HENRI VONOVEN. Paris, Pedone, 1897, in-8 de XII-586 p., 7 fr. 50. — 10. *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle*, par J. MARIE. Paris, Giard et Brière, 1896, in-12 de VII-486 p., 6 fr. — 11. *Notas sueltas sobre la pena de muerte*, por Q. NEWMAN, con un apendice de E.-H. Bradley. Santiago de Chile, Barzelona, 1896, in-12 de XII-228 p. — 12. *La Pena de muerte y el derecho de indulto*, por el P. JERONIMO MONTES. Madrid, Aguado, 1897, gr. in-8 de 254 p. — 13. *L'Assistance hospitalière et le Secret professionnel*, rapports présentés à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance, par CH. MUTEAU. Paris, Marescq, 1896, gr. in-8 de 55 p., 2 fr. — 14. *Chasse et braconnage, manuel juridique du chasseur*, par GEORGES MORAEL. Paris, Pedone, 1897, in-12 de 206 p., 2 fr. 50.

DROIT INTERNATIONAL. — 15. *Études de droit international et de droit politique*, par ER-

NIST NYS. Paris, Fontemoing, 1896, gr. in-8 de VIII-416 p., 10 fr. — 16. *Du Principe des nationalités*, par PIERRE DE ROQUETTE-BUISSON. Paris, Rousseau, 1896, in-8 de 221 p., 3 fr. 50. — 17. *Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando*, par GAETANO VASSALLO BAGLIO. Catania, Pansini, 1896, gr. in-8 de 57 p.

DROIT CIVIL. — 1. — La promulgation du *Code civil allemand* est un événement considérable, qui marquera dans l'histoire du droit. Elle a eu lieu le 18 août 1896, mais le code n'entrera en vigueur que le 1er janvier 1900. Un intervalle de trois ans a été jugé nécessaire pour permettre aux divers Etats de l'Allemagne de mettre leurs lois particulières d'accord avec le nouveau droit. Il nous semble que cet intervalle ne sera pas de trop non plus pour laisser le temps aux juges, aux avocats et aux officiers ministériels d'étudier et de comprendre les formules, souvent très abstraites, de ce code, qui est une œuvre de science et de doctrine bien plutôt qu'une œuvre de pratique. C'est même par là, suivant nous, qu'il restera inférieur à notre code civil, tout en lui étant supérieur sous d'autres rapports. Le principal mérite d'un code n'est pas d'être très savant, c'est plutôt d'être clair et facile à comprendre. La loi, qui est faite pour tout le monde, doit se mettre, autant que possible, à la portée de tout le monde. Or, les auteurs du code allemand ne paraissent pas s'être proposé ce but ; en tous cas ils ne l'ont pas atteint. Tandis qu'on admirera la belle ordonnance de leur œuvre dans les Universités, on pourra bien en déplorer l'obscurité et l'imprécision dans les études de notaire et dans les tribunaux. Ce n'en est pas moins incontestablement une grande œuvre, fruit d'un travail énorme, qui a duré plus de vingt ans et auquel se sont associés les plus éminents juristes de l'Allemagne. L'étude de ce code se recommande à tous les jurisconsultes : elle pourra contribuer à dissiper bien des préjugés, qui, en France notamment, sont souvent acceptés par la doctrine et par la jurisprudence comme des axiomes. Si le nouveau code allemand est moins facilement intelligible que le code français, on doit reconnaître qu'en revanche il est beaucoup plus libéral : il laisse, en général, aux citoyens une plus grande liberté d'agir ; il permet, dans une mesure raisonnable, les substitutions fidéicommissaires, les donations à cause de mort, les exhérédations, toutes choses que notre code interdit d'une manière absolue. M. de Meulenaere, le savant conseiller à la cour de Gand, qui a traduit les œuvres de Ihering, vient de nous donner aussi la traduction française du code civil allemand. Le nom de l'auteur suffit pour en garantir la parfaite exactitude. Des titres en lettres grasses placés en tête de chaque article, de nombreuses notes tirées des travaux préparatoires de la loi, une table alphabétique très développée, accompagnent cette traduction et faciliteront singulièrement l'étude du nouveau code.

2. — En France, notre code civil continue d'être l'objet d'importants commentaires, au premier rang desquels il faut placer les traités de M. Guillouard, qui font suite à ceux de M. Demolombe. Le second vo-

lume du *Traité des privilèges et hypothèques* vient de paraître. Il comprend la fin des règles particulières aux privilèges et les principes constitutifs des hypothèques légales, judiciaires et conventionnelles. On ne saurait souhaiter plus d'ordre ni plus de clarté que le savant professeur n'en apporte dans ces matières ardues. Si jamais décoration fut justifiée, c'est assurément celle qui a été décernée récemment à l'auteur de tels travaux.

3. — M. Théophile Huc vient aussi de publier un nouveau volume de son *Traité théorique et pratique du code civil*. Ce tome dixième embrasse les titres de la vente, de l'échange et du louage. Ce sont les matières les plus usuelles du droit, et l'auteur les étudie dans toutes les applications qu'elles ont reçues de la jurisprudence la plus récente. Un certain nombre de lois nouvelles, qui se rattachent à ces matières, sont aussi commentées dans ce volume. Nous citerons notamment la loi du 2 août 1884 sur les vices rédhibitoires dans les ventes d'animaux domestiques, celle du 18 juillet 1889 sur le colonage partiaire, et celle du 27 décembre 1890 sur le louage de services. Enfin un appendice est consacré à la loi du 20 juin 1896, qui a modifié quelques dispositions du titre du mariage.

4. — Nous devons encore signaler la seconde livraison du tome Ier du *Supplément aux principes du droit civil français* de François Laurent. Comme nous l'avons déjà dit lorsqu'a paru la première livraison, trois magistrats belges, MM. Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq ont entrepris de mettre au courant de la doctrine et de la jurisprudence, au moyen d'un supplément, le grand ouvrage de Laurent. Ils résument en quelques lignes un ou plusieurs paragraphes de cet ouvrage et y ajoutent quelques observations ou au moins des renvois aux auteurs et aux arrêts récents. Ils n'hésitent pas à rectifier les opinions du fameux professeur de Gand lorsqu'ils les jugent erronées, et cela leur arrive assez fréquemment ; nous le disons à leur louange, car on sait que Laurent a apporté dans l'étude du code civil un esprit systématique et des préjugés sectaires qui l'ont souvent égaré. Grâce au *Supplément* de MM. Janssens, Servais et Leclercq, l'œuvre de Laurent sera non seulement rajeunie, mais améliorée.

5. — Voici maintenant quelques monographies ou thèses de doctorat se rattachant au code civil. — Sous le titre : *Les Étrangers devant la justice*, M. Georges A. Mandy étudie la règle qui veut que tout étranger qui intente, comme demandeur, une action judiciaire contre un Français, soit obligé de fournir la caution *judicatum solvi*. Après avoir fait l'historique de ce principe, qui remonte à l'ancien droit, M. Mandy en expose le fonctionnement actuel ; puis il le suit dans les législations étrangères, et enfin il le critique comme suranné et destiné à bientôt disparaître. Pourtant le législateur français, par une

loi du 5 mars 1895, vient d'étendre la nécessité de la caution *judicatum solvi* aux affaires commerciales. Le code civil ne l'exigeait des étrangers qu'en matière civile. Mais, il y a quelques années, un armateur du Tréport se vit obligé de fournir une caution de 2,500 francs, pour actionner en Angleterre les propriétaires d'un navire anglais qui, par un abordage, avait coulé une barque lui appartenant. Cet armateur avait des amis à la Chambre, et ceux-ci, au nombre desquels M. Félix Faure, prirent prétexte de la circonstance pour proposer une modification à l'article 16 du code civil, à l'effet d'imposer la caution *judicatum solvi* à tout étranger demandeur, même devant les tribunaux de commerce. Cette proposition, que les chambres de commerce approuvèrent avec ensemble, passa à la Chambre et au Sénat sans difficulté. Nos législateurs ont ici marché d'accord avec le sentiment public qui, depuis quelque temps, se montre peu favorable aux étrangers. Les masses sur ce point sont en contradiction avec le monde savant, qui prêche, au contraire, l'assimilation des étrangers aux nationaux. Dans le moment même où nos Chambres législatives étendaient l'application de la caution *judicatum solvi*, la France prenait part à une conférence internationale, réunie à la Haye, qui avait pour but d'en poursuivre la suppression, et le 14 novembre 1896, cette suppression fut, en effet, consacrée par un traité entre la Belgique, l'Espagne, la France, l'Italie, le Luxembourg, les Pays-Bas, le Portugal et la Suisse, au profit de leurs nationaux respectifs.

6. — M. Loubat, procureur de la République à Saint-Étienne, publie un traité des *Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896*. C'est un commentaire pratique des modifications apportées par la nouvelle loi à quelques dispositions du code civil. On sait que cette loi a décidé que les fils, de vingt-cinq à trente ans, et les filles, de vingt et un à vingt-cinq ans, pourront se marier sans le consentement de leurs parents, moyennant un seul acte respectueux, tandis qu'il en fallait trois auparavant. Cette innovation et les quelques autres qui l'accompagnent sont recommandées par M. Loubat, dans son introduction, comme pouvant contribuer à relever la population de la France. En revanche, il refuse d'admettre que l'excès des impôts et la loi militaire comptent parmi les causes réelles de la dépopulation. Ces causes, il les voit, « avec la plupart des économistes, dans l'état de nos mœurs. » Mais d'où vient l'état de nos mœurs? Nous comprenons qu'un fonctionnaire qui ne manque aucune occasion d'invoquer les exemples de la Révolution soit un peu embarrassé pour s'expliquer sur les principes d'une décadence morale qu'il est bien obligé de constater. Dans sa conclusion, il demande que nos législateurs, à l'imitation de « nos pères de 1792, » ouvrent « toutes larges les portes du mariage. » Mais M. Loubat ne sait-il pas qu'en 1792 l'ouverture des portes du mariage a servi beaucoup moins à y entrer qu'à en sortir?....

7. — Dans une thèse intitulée : *De la Responsabilité du fait des choses inanimées*, M. Louis Josserand analyse et discute les diverses théories qui se sont produites dans ces derniers temps sur la responsabilité du patron à l'égard de ses ouvriers. On avait cru généralement jusqu'ici que pour être responsable d'un accident, le patron devait avoir commis une faute, être au moins coupable de négligence ou d'imprudence. Mais, en présence de tous les dangers qu'entraîne aujourd'hui le travail industriel, cette responsabilité de droit commun a paru insuffisante. Des jurisconsultes ont imaginé une autre théorie, celle de la responsabilité contractuelle. Elle consiste à supposer que le patron qui engage un ouvrier s'oblige à le préserver de tout mal, à le rendre à lui-même sain et sauf à sa sortie de l'usine : de là résulte que tout accident, même fortuit, oblige le patron à indemniser l'ouvrier. M. Josserand n'admet pas ce système, dont il reconnaît les conséquences excessives; mais il en propose un autre qui serait encore pire. Il prétend que le code civil, en disant qu'on est responsable du dommage causé par le fait des choses qu'on a sous sa garde (article 1384), a entendu rendre le propriétaire responsable de tout dommage causé par les choses qui lui appartiennent, même sans qu'il y ait de sa faute. Une tuile tombe de mon toit et blesse un passant; on a toujours enseigné que, si mon toit n'est pas en mauvais état, je ne suis pas responsable. Suivant M. Josserand, au contraire, je devrais, dans tous les cas, une indemnité au passant; cette obligation m'incomberait, en vertu de la loi, quand bien même je n'aurais commis aucune faute, aucune négligence. Théorie commode.... pour ceux qui ne sont pas propriétaires. Mais si elle était réellement dans le code, comment expliquer que personne avant M. Josserand ne l'y ait aperçue?....

8. — Nous avons déjà parlé du *Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie*, par M. J. Lefort, lorsqu'ont été publiés les deux premiers volumes. Nous avons dit que c'est incontestablement l'ouvrage le plus approfondi qui ait paru sur cette matière, qu'aucune loi n'a encore réglementée en France. Le troisième et dernier volume, qui vient d'être publié, traite des modes d'extinction du contrat d'assurance, des règles de compétence et de procédure applicables aux contestations qui peuvent naître des assurances sur la vie, et enfin du régime fiscal auquel elles sont soumises. Dans ce volume comme dans les précédents, les notes sont très nombreuses et occupent au moins autant de place que le texte : elles montrent que l'auteur n'a rien négligé pour faire un ouvrage aussi complet et aussi documenté que possible. Pour le fond, il nous a semblé parfois que M. Lefort se montrait un peu trop favorable aux compagnies d'assurances. C'est ainsi qu'il approuve les clauses des polices qui attribuent compétence exclusive aux tribunaux du siège social des compagnies. Ces clauses sont assurément licites, mais elles ont souvent pour effet de contraindre les assurés ou les bénéficiaires des indemnités à su-

bir la loi des compagnies, plutôt que d'entamer avec elles un procès devant un tribunal éloigné, qui est ordinairement celui de la Seine, où la moindre affaire exige de forts déboursés. Il serait désirable, à notre avis, que le législateur interdît de telles clauses ou, mieux encore, que les compagnies eussent la sagesse d'y renoncer.

Droit pénal. — 9. — C'est un livre grandement instructif et profondément troublant que celui que MM. Maurice Lailler et Henri Vonoven viennent d'écrire sur *les Erreurs judiciaires et leurs causes*. C'est même mieux qu'un bon livre, c'est une bonne action. « Les erreurs judiciaires sont très rares à notre époque, » disait à la tribune M. Fallières, garde des sceaux, le 28 juin 1890. N'en croyons rien. Dans la longue liste des erreurs judiciaires reconnues, que MM. Lailler et Vonoven donnent en tête de leur ouvrage, il y en a trois qui datent de 1890, une de 1891, quatre de 1892, trois de 1893, une de 1894 et une de 1895. Les faits ont donc démenti M. Fallières. Et à quoi faut-il attribuer la fréquence de ces condamnations qui frappent des innocents ? MM. Lailler et Vonoven le disent sans détour : « Il n'est pas d'erreur judiciaire qui ne soit imputable à un magistrat. » Leur but n'est pourtant nullement d'attaquer la magistrature; ils s'en défendent dès la première page de leur livre; ils proclament avec raison que de tout temps les mêmes causes ont produit les mêmes effets. Ces causes, MM. Lailler et Vonoven les ont classées sous six rubriques : la passion publique; les témoignages; les experts; le juge d'instruction; à l'audience; l'inégalité de l'accusation et de la défense. Pour ne parler que de la première, la passion publique, il ne faut pas croire qu'elle soit moins à redouter aujourd'hui qu'autrefois. Lachaud, plaidant une seconde fois pour la femme Lerondeau, condamnée à tort à vingt ans de travaux forcés, s'écriait : « L'accusation qui a poursuivi cette femme est née de la rumeur publique, de cette passion inintelligente et aveugle qui s'empare des esprits et qui transforme en charges terribles les choses les plus insignifiantes. » Or, la rumeur publique à notre époque se propage et s'amplifie par la presse. Les journaux sont naturellement disposés à grossir les crimes, pour les rendre plus dramatiques; ils adoptent la première explication qui s'est répandue dans le public et qui est presque toujours la plus malveillante; ils reçoivent — c'est un grand abus — des communications de la police, et ces communications ne peuvent être que défavorables au prévenu, que la police a désigné et arrêté.... Bref, la presse contribue trop souvent à égarer l'opinion; c'est là certainement une des principales sources des condamnations immérités. Et néanmoins ces condamnations ne se produiraient pas si les magistrats étaient toujours à la hauteur de leur tâche. C'est parce qu'ils se laissent eux-mêmes influencer par les préventions populaires, qu'ils se fient trop légèrement à des témoignages suspects, qu'ils

croient plus volontiers les témoins qui accusent que ceux qui justifient, c'est surtout parce qu'ils se contentent d'apparences et de présomptions, parce qu'ils méconnaissent le grand principe du droit criminel qui défend de condamner tant qu'un doute subsiste sur la culpabilité, que la liste des victimes de la justice est si longue et qu'elle augmente de plus en plus.... Non contents de s'en prendre aux magistrats, MM. Lailler et Vonoven accusent la loi, qui certes n'est pas elle-même irréprochable. Toutefois ils exagèrent un peu lorsqu'ils disent : « Nos arrière-neveux liront avec stupeur nos traités criminels; ils s'indigneront à l'étude d'un code qui autorise et organise l'instruction à huis clos, la mise au secret et la détention préventive sans terme ni condition; ils confondront parfois ce code avec quelque loi féodale ou barbare.... » Non, notre code n'est pas si barbare; son plus grand tort, quant à l'instruction, est de ne pas exiger qu'elle soit contradictoire, de ne pas autoriser l'accusé à se faire assister d'un défenseur; mais l'accusé lui-même aurait plus à perdre qu'à gagner, croyons-nous, à la publicité de l'information. En tout cas, ce qui nous manque le plus actuellement, c'est ce que les Anglais, comme le disait naguère M. Cruppi, avocat général à la cour de cassation, ont toujours exigé pour eux-mêmes : « des magistrats d'une indépendance absolue, d'une impartialité visible, d'une capacité notoire. » — Après une première partie consacrée à l'étude des causes des erreurs judiciaires, MM. Lailler et Vonoven, dans une seconde partie, fournissent les exemples à l'appui. Ils rendent compte de toutes les affaires criminelles dans lesquelles la condamnation a été plus tard officiellement reconnue injuste, soit sous l'ancien régime, soit dans le cours du XIXe siècle. Cette longue série des iniquités de la justice humaine devrait surtout être méditée par les juges, qui pourraient y puiser de précieuses leçons de prudence, de modestie et de défiance d'eux-mêmes. Mais il est bon aussi que les justiciables apprennent à connaître, comme disait d'Aguesseau, « le néant de la justice, qui dans les questions de fait est forcée de juger des choses sur leurs ombres, leurs figures et leurs apparences. »

10. — On se convaincra que nos lois pénales ne sont pas aussi mauvaises que pourraient le faire croire les abus qui en résultent, en lisant les *Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle* de M. J. Marie. Tout en exposant les principes de notre législation répressive, M. Marie en montre la raison d'être et le fondement rationnel. C'est par là surtout que son livre nous paraît se distinguer des autres manuels que nous avons déjà sur la même matière; c'est aussi pour cela que nous le recommanderions de préférence aux étudiants. Ce livre est divisé en quatre parties, qui embrassent, dans un ordre naturel, tout l'ensemble du droit pénal et de la procédure criminelle : les éléments de l'infraction, les peines, la procédure, l'application de la peine ou le régime péniten-

tiaire. Rien n'y est omis : des chapitres sont consacrés aux délits de presse et aux lois sur les contributions indirectes. L'esprit est excellent : en ce qui concerne le droit de punir, la peine de mort, la publicité des exécutions capitales, les progrès de la récidive, le développement de la criminalité dans la jeunesse, les insuffisances de la répression, l'auteur exprime les idées les plus sages, les plus élevées, les plus chrétiennes.

11. — La question de la légitimité de la peine de mort ne s'agite plus guère en France. Les attentats anarchistes ont, pour longtemps peut-être, éclairé l'opinion à cet égard. Mais la controverse conserve tout son intérêt dans les pays où la peine de mort est abolie comme dans ceux où elle ne s'applique plus. L'auteur d'un petit ouvrage publié à Santiago du Chili, sous le titre de *Notas sueltas sobre la pena de muerte*, M. Newman, nous apprend qu'au Chili, dans la majorité des cas, les assassins en sont quittes pour quatre à cinq ans de prison ; ils peuvent ainsi facilement recommencer trois ou quatre fois dans le cours de leur vie. Aussi, dans la seule province de Santiago, qui compte environ 300,000 habitants, il n'y a pas eu moins de deux cent quatre-vingt-dix assassinats en 1894, ce qui fait en moyenne 96.66 pour 100,000 habitants (en France la proportion est de 2.73 pour 100,000). M. Newman s'indigne, non sans raison, de cette situation. Il défend la peine de mort, en se plaçant sur le terrain du matérialisme scientifique. Il croit au mythe du criminel-né et en déduit sans peine la conclusion que cet être malfaisant doit être éliminé de la société.

12. — La vraie théorie de la peine de mort, elle est parfaitement exposée dans l'ouvrage du R. P. Jérôme Montès : *La Pena de muerte y el derecho de indulto*. Non content d'en établir la légitimité d'une manière générale, le savant religieux en montre la nécessité dans l'état présent de la société. Il invoque à bon droit cette parole de Bossuet : « Quand les crimes se multiplient, la justice doit être plus sévère. » Il examine ensuite à quels crimes la peine capitale doit s'appliquer et de quelle manière elle doit être exécutée. La publicité des exécutions capitales, si attaquée de nos jours, lui paraît devoir être conservée : elle manifeste à tous la gravité du châtiment suprême ; elle garantit la sincérité et la régularité de l'exécution. Dans une seconde partie, le P. Montès étudie le droit de grâce. Après en avoir démontré l'utilité, il en signale les abus et se demande si, dans l'organisation des gouvernements modernes, l'exercice de ce droit doit rester aux mains des chefs d'État. Suivant lui, cette prérogative devrait plutôt appartenir au pouvoir judiciaire qu'au pouvoir exécutif ; elle serait plus utile si elle était confiée à un tribunal supérieur qui aurait mission d'atténuer, suivant les cas particuliers, les rigueurs de la loi. Ce système toutefois nous paraît soulever une objection : pourrait-il se concilier avec la nature du droit de grâce, qui suppose un pardon, une faveur, et ne doit pas se confondre avec le recours à une juridiction supérieure ?

13. — La détermination de l'étendue et des limites du secret professionnel est assurément un des problèmes les plus délicats de la morale et du droit pénal. L'article 378 du Code pénal punit d'une peine sévère quiconque révèle les secrets qui lui ont été confiés à raison de son état. Comment concilier cette règle avec celle de l'article 30, qui veut que tout témoin d'un attentat contre la sécurité publique ou contre la vie ou la propriété d'un citoyen en avertisse le procureur de la République? A notre avis, le problème est tellement difficile que dans bien des cas il est insoluble. Exemple : un médecin est appelé près d'une femme, qui lui révèle qu'elle a été empoisonnée par son mari; doit-il dénoncer le mari? Ou c'est un enfant que ses parents apportent à l'hôpital et le médecin reconnaît que les parents ont eux-mêmes attenté à la vie de l'enfant; le médecin est-il obligé d'avertir la justice?.... Ces questions et d'autres semblables sont examinées et résolues par M. Ch. Muteau, dans deux rapports présentés à la Société internationale pour l'étude des questions d'assistance et publiés sous le titre : *L'Assistance hospitalière et le secret professionnel*. M. Muteau décide en principe que le secret professionnel s'impose d'une manière absolue; il croit néanmoins pouvoir le concilier avec les devoirs du médecin comme témoin d'actes criminels. Ainsi, dans les deux cas que nous citions tout à l'heure, il donne une solution différente : pour le premier, il décide que le médecin ne doit pas dénoncer le mari, parce que c'est la femme qui lui a révélé l'empoisonnement; pour le second, il estime, au contraire, que le médecin doit dénoncer les parents, parce que c'est par lui-même qu'il a découvert leur crime; mais si les parents ne lui avaient pas apporté l'enfant, il n'aurait pas connu ce crime.... Ces solutions sont discutables; en tout cas, le travail de M. Muteau peut éclairer sur leurs devoirs les médecins et les administrations hospitalières.

14. — Pour en finir avec le droit pénal, il nous reste à signaler un nouveau manuel juridique du chasseur : *Chasse et braconnage*, par M. Georges Morael. La loi sur la chasse ne compte aujourd'hui guère moins de commentateurs que les œuvres d'Horace n'ont eu de traducteurs. Si nous ne pouvons louer M. Morael d'avoir « comblé une lacune, » nous le féliciterons du moins d'avoir réussi à exposer clairement, à l'aide d'exemples bien choisis et empruntés à la jurisprudence, les règles que tout chasseur doit sans cesse avoir devant les yeux. « A la chasse, a dit Blaze, le plus honnête homme braconne toujours un peu. » M. Morael s'est particulièrement appliqué à bien distinguer ce qui est permis de ce qui est défendu. Le chasseur qui aura lu son livre ne péchera donc plus par ignorance; il connaîtra exactement la limite qui sépare la chasse du braconnage.

Droit international. — 15. — Sous le titre d'*Études de droit international et de droit politique*, M. Ernest Nys, le savant professeur de

l'Université de Bruxelles, publie une série de travaux sur des questions diverses, mais qui se rattachent tous à l'histoire du droit des gens ou du droit politique moderne. On sait que tel a déjà été l'objet des précédents ouvrages de l'auteur (V. *Polybiblion*, t. LXVIII, p. 322; t. LXXI, p. 318; t. LXXVI, p. 396). Ne pouvant entrer dans l'examen des quinze études que comprend ce nouveau volume, nous nous bornerons à les indiquer dans l'ordre qu'elles occupent, en insistant un peu sur celles qui nous ont paru les plus intéressantes. La première, intitulée : *Autour de la Méditerranée*, nous offre le tableau des luttes par lesquelles les chrétiens et les musulmans se disputèrent pendant des siècles la suprématie dans la Méditerranée. L'auteur y constate les efforts incessants des Papes pour défendre l'Europe contre les infidèles. Pour comprendre combien ces efforts étaient justifiés, il suffit de jeter un regard sur le sort des malheureuses populations chrétiennes qui, après la prise de Constantinople, eurent à subir la dure servitude et les atroces exactions des Turcs. L'étude suivante traite du droit des gens dans les rapports des Arabes et des Byzantins. Le droit des gens alors était assurément réduit à sa plus simple expression. Du côté des musulmans il ne consistait que dans quelques préceptes du Coran, commentés par des auteurs arabes. Peu de guerres furent plus sanglantes et plus cruelles que celles des Arabes contre les Byzantins. Les *Siete Partidas* nous font connaître le droit des gens des nations chrétiennes au XIIIe siècle ; M. Nys analyse les dispositions, assez nombreuses et fort remarquables, de l'œuvre législative du roi de Castille Alphonse X sur la guerre terrestre ou maritime. Deux études sont consacrées au droit de la vieille Irlande et à celui du Haut Nord, c'est-à-dire de ces populations danoises et norwégiennes dont les *sagas* nous ont conservé les coutumes. Les rapports de l'Angleterre et du Saint-Siège au moyen âge font ensuite l'objet d'un travail où l'auteur a mis à profit des documents émanés de la cour de Rome et conservés au British Museum : ils sont relatifs à la perception du Denier de saint Pierre, ainsi qu'à des tributs annuels que les rois anglo-saxons s'étaient engagés à payer au Pape pour l'Angleterre et pour l'Irlande. L'auteur remarque qu'à partir de la conquête normande la politique des rois d'Angleterre fut généralement hostile au Saint-Siège. Une étude sur Honoré Bonet et Christine de Pisan fait ensuite ressortir l'intérêt de l'*Arbre des batailles* et du *Livre des faits d'armes et de chevalerie* pour la connaissance du droit public et du droit international au XIVe siècle. Le chapitre suivant nous ramène en Angleterre : M. Nys y montre le développement progressif du régime constitutionnel pendant le moyen âge. Dans deux autres chapitres, l'auteur, peu favorable pourtant à la Papauté, s'attache à réfuter deux légendes historiques qui la concernent. Le pape Alexandre VI passe pour avoir, de sa pleine puissance et autorité divine, partagé les Indes entre l'Espagne et le Portugal par une ligne de démarcation tirée d'un pôle à

l'autre. Voltaire a ri de tant d'impudence ; Joseph de Maistre admirait tant de grandeur. M. Nys démontre que la raillerie comme la louange tombait à faux. A la suite des découvertes de Christophe Colomb, les rois de Castille et de Léon, Ferdinand et Isabelle, se conformèrent à un ancien usage en demandant au Pape la confirmation de leur souveraineté sur les îles nouvellement découvertes ; la chancellerie pontificale n'a fait que répondre à leur demande en leur octroyant un diplôme sur le modèle d'autres diplômes qui, auparavant, avaient été fréquemment accordés. Une autre légende, répétée par de nombreux auteurs, assure que le pape Jules II, en 1504, a promulgué un règlement de préséance entre les princes chrétiens. Jules II, en réalité, n'a promulgué rien de semblable : on a pris pour un règlement un simple mémorial d'un maître de cérémonies de la chapelle papale. — Dans un travail sur les publicistes espagnols au XVIe siècle, M. Nys rend hommage aux grands théologiens d'Espagne, Barthélemy de Las Casas, François de Vitoria, Melchior Cano, Joseph d'Acosta, d'autres encore, qui ont défendu les droits des Indiens et protesté contre les traitements barbares par lesquels on prétendait les soumettre et les convertir. — Nous ne pouvons que signaler un intéressant résumé des opinions des jurisconsultes et des publicistes sur l'esclavage des noirs, où nous regrettons toutefois de trouver une violente diatribe contre Bossuet. Le travail suivant est consacré à l'exposé des théories politiques qui eurent cours en Angleterre au XVIe et au XVIIe siècle. Puis, sous le titre de *Deux irénistes au XVIIe siècle*, M. Nys nous fait connaître deux écrivains qui, avant l'abbé de Saint-Pierre, ont publié des projets de paix perpétuelle : le landgrave Ernest de Hesse-Rhenfels, auteur d'un livre allemand intitulé *le Catholique discret*, et Émeric Crucé, auteur du *Nouveau Cynée*. Enfin, le dernier travail que contient le volume est une étude assez étendue sur la Révolution française et le droit international. Ici l'auteur obéit trop visiblement à une idée préconçue ; il s'est proposé, comme il le déclare dans sa préface, de justifier la Révolution des fautes qu'on lui a reproché d'avoir commises contre le droit des gens. Ces fautes, telles que les promesses de secours adressées aux peuples qui se révolteraient contre leurs souverains ou les décrets de la Convention ordonnant aux généraux de ne pas faire de prisonniers, M. Nys ne peut les nier ; il les excuse seulement en les présentant comme des représailles. Mais l'excuse vaut-elle beaucoup mieux que celle de Frédéric II alléguant qu'il avait dû s'annexer une partie de la Pologne « pour indemniser la monarchie prussienne de ses pertes passées ? »

16. — Depuis Frédéric on a trouvé mieux encore que le système des compensations pour justifier les annexions ; on a, de plus, maintenant le *Principe des nationalités*. Ce nouveau principe, qui fut cher à Napoléon III et que Cavour et Bismarck surent mettre à profit, n'a plus guère

actuellement, et pour cause ! de partisans en France, mais il compte encore d'ardents défenseurs parmi les jurisconsultes allemands et italiens. Le livre que M. de Roquette-Buisson lui a consacré ne manque donc pas d'actualité. Ce livre est intéressant et bien écrit, mais un peu trop métaphysique par moments. Tout d'abord, l'auteur veut montrer l'origine et le développement de l'idée de nation, qu'il croit à tort n'être guère antérieure à la Révolution : des faits et des documents anciens auraient ici mieux valu que des citations de Renan et de M. Fouillée. M. de Roquette-Buisson discute ensuite les divers éléments dans lesquels on prétend faire consister la nationalité : la race, la langue, la religion, les frontières naturelles, l'intérêt économique. Il montre sans peine que l'existence d'une nation n'est liée nécessairement à aucun de ces éléments. Si l'on recherche quelles ont été les manifestations du principe des nationalités dans l'histoire contemporaine, on constate qu'il n'a produit que la guerre, la conquête et l'asservissement des petits États ; si l'on se demande quelles seraient ses conséquences dans l'avenir, on ne peut s'empêcher de reconnaître, et les nationalistes eux-mêmes en font l'aveu, qu'il serait pour longtemps encore une source de conflits et une cause de maintien de la paix armée. Après cette démonstration, M. de Roquette-Buisson aboutit naturellement à la condamnation de ce prétendu principe ; mais sentant bien qu'il ne peut se borner à cette conclusion toute négative, il recherche quelle pourra être désormais l'idée directrice de la politique internationale et il ne trouve guère mieux que le vieil équilibre européen. N'est-ce pas là une conclusion bien pâle et bien timide, et y aurait-il donc trop d'audace à espérer que les États civilisés pourront un jour s'élever jusqu'à l'idée de justice, jusqu'à cette règle que la Papauté a tenté de faire prévaloir dès le moyen âge et qui n'est après tout que le respect et la garantie des droits acquis ?

17. — Tout en conservant l'espoir de voir s'affirmer de plus en plus dans le monde civilisé le règne du droit, on ne peut se dispenser de prévoir l'hypothèse — malheureusement non improbable — où la guerre éclaterait. C'est en vue de cette redoutable éventualité qu'il est utile que soient élucidées des questions comme celle que traite M. Gaetano Vassallo Baglio dans une dissertation intitulée : *Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando*. Il est de principe que les nations neutres doivent s'abstenir, en cas de guerre, de s'immiscer dans les hostilités ; de là résulte l'interdiction pour les navires neutres de transporter la contrebande de guerre. Mais ne faut-il pas aller plus loin et obliger les puissances neutres à s'abstenir, elles et leurs nationaux, non seulement de porter, mais même de vendre des armes et des munitions aux belligérants ? M. Vassallo Baglio le soutient ; il cite même quelques précédents en faveur de sa thèse. Tout en rendant hommage à la droiture de ses intentions, on ne saurait cependant se dissimuler que le triomphe

de cette thèse tournerait au bénéfice des plus forts. Ce sera toujours la nation la plus faible, la moins bien préparée, qui aura besoin d'aller chercher des armes à l'étranger; ce sera aussi quelquefois, comme en 1870, la nation qui aura essuyé les premiers revers. Est-il donc opportun d'enlever, en pareil cas, à cette nation tout moyen de suppléer à ce qui lui manque? Faut-il dire au vaincu, dès sa première défaite : *Lasciate ogni speranza ?*

MAURICE LAMBERT.

THÉOLOGIE

Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat CHRISTIANUS PESCH, S. J. — Tomus II. Tractatus : I. *De Deo uno secundum naturam.* II. *De Deo trino secundum personas.* — Tomus III. Tractatus : I. *De Deo creante et elevante. De peccato originali.* II. *De Deo fine ultimo. De actibus humanis.* — Tomus IV. Tractatus : I. *De Verbo incarnato.* II. *De Beata Virgine.* III. *De cultu sanctorum.* — Tomus VI. Tractatus : *De Sacramentis in genere. De Baptismo. De Confirmatione. De SS. Eucharistia.* Freiburg im Breisgau, Herder, 1895-1896, 4 vol. in-8 de XII-369, XII-370, XII-350 et XVIII-428 p. — Prix : pour les tomes II, III et IV, 6 fr. 25, et pour le tome VI, 7 fr. 25.

Dès l'apparition du tome Ier, comprenant les traités de la Religion, de l'Église et des Lieux théologiques, nous avons bien auguré de cette théologie, dont les volumes se suivent aux époques prévues et qui sera bientôt terminée. Nous avons loué cette exposition sobre et riche à la fois, cette méthode magistrale, cet art de préciser sans rien omettre. L'auteur nous paraissait dès lors admirablement au courant de tout ce qui concerne l'apologétique et la controverse; l'examen des volumes qui ont suivi nous l'ont montré ajoutant à toutes ces qualités la science consommée de la doctrine des Pères et des docteurs de l'École et surtout la pratique familière de saint Thomas.

On ne nous demandera pas d'analyser tous ces beaux traités où dans un ordre parfait tous les points de doctrine sont clairement présentés et toutes les opinions résumées et discutées. Nous dirons simplement qu'ils ont leur physionomie distincte et que la manière du professeur de Ditton-Hall le rapproche beaucoup plus des auteurs de la célèbre théologie de Wurzbourg que des professeurs du Collège romain. Du reste, il est partout lui-même et il n'hésite pas à se séparer des opinions de Franzelin. Dans le traité de l'Incarnation, il examine longuement la question si difficile de la conciliation de la liberté et de l'impeccabilité du Christ dans l'accomplissement du précepte paternel de l'œuvre de la rédemption, il trouve que l'explication donnée par le docte cardinal se borne à reculer la difficulté. En réalité, c'est beaucoup déjà, dans ces sortes de questions, que de forcer l'ombre à reculer un peu. Il n'adopte pas non plus la belle explication qui, plaçant dans l'immolation l'essence du sacrifice, nous fait voir dans l'Eucharistie, avec l'immolation

mystique qui représente le sacrifice de la croix, l'immolation réelle qui constitue le sacrifice non sanglant et qui résulte de l'état sacramentel. Certes, le P. Pesch est bien libre de s'attacher à Vasquez plutôt qu'à De Lugo et à Franzelin, et nos observations ne tendent nullement à diminuer l'éloge que nous avons fait d'un ouvrage de si grande valeur. Il est une question toutefois qu'il n'a pas traitée comme il nous paraît qu'elle doit l'être aujourd'hui. Pour lui, il n'y aurait point d'athées de bonne foi. Or, nous vivons dans un temps où l'on a parlé sérieusement de ces « saints (hommes sincères) qui ne croient pas en Dieu. » Ne suffirait-il pas et ne serait-il pas plus juste de dire que, s'il n'est pas impossible qu'il y ait des athées de bonne foi, il est impossible que ces hommes n'arrivent pas tôt ou tard à la connaissance d'un Dieu personnel, car Dieu veut donner à tous le salut et sa grâce, appelle tous les hommes à la connaissance de la vérité? LAMOUREUX.

The Ambassador of Christ, by JAMES, cardinal GIBBONS, Archbishop of Baltimore. Baltimore, J. Murphy, 1896, in-18 de XI-404 p.

L'Ambassadeur du Christ, par S. É. le cardinal GIBBONS, traduit de l'anglais par l'abbé ANDRÉ. Paris, Lethielleux, 1897, in-18 de XXIX-512 p. — Prix : 4 fr.

Le cardinal Gibbons s'est inspiré du mot de saint Paul : *Pro Christo legatione fungimur*, pour appeler son dernier livre : *L'Ambassadeur du Christ*, titre un peu étrange qu'on pourrait traduire plus simplement : *Le Prêtre catholique*. L'éminentissime auteur y expose l'excellence du ministère sacré, la nécessité de la vocation sacerdotale et ses marques, les devoirs qu'elle entraîne, les vertus qu'elle suppose. Il insiste tout particulièrement sur l'importance de la science pour le prêtre, et il donne à cette occasion de très sages avis pratiques. Nous signalerons encore en particulier quelques autres chapitres relatifs : à l'instruction et à la réception des protestants qui reviennent à la vraie foi ; à la visite des malades ; au chant paroissial, etc. ; où sa longue expérience de la vie pastorale lui permet d'être très instructif.

Cet ouvrage, auquel le nom de son auteur attirera certainement des lecteurs de l'autre côté de l'Océan, n'aura peut-être pas le même succès chez nous, bien qu'une bonne traduction soit venue le mettre hâtivement à la disposition du clergé français. Sa méthode de composition, en effet, non moins que son style ont quelque chose qui déroute. A côté d'allusions très modernes à un état politique et social qui diffère grandement du nôtre ; à côté de traits historiques empruntés à la vie de littérateurs, de généraux, de penseurs américains, tels que les Harrison, les Johnson, les S. Randall, les Grant — modèles protestants trop fréquemment présentés au clergé dans ce livre, — le cardinal Gibbons se plaît à multiplier les citations et les récits classiques qui émaillent de si

curieuse façon les chapitres de Montaigne et de ses contemporains. C'est ainsi que défilent pour notre édification : Philippe de Macédoine, Socrate, les Lacédémoniens, Plutarque, Sénèque et autres accessoires analogues des humanistes d'autrefois.

La courte préface par laquelle s'ouvre le volume mérite une mention spéciale, parce qu'elle a l'allure d'un manifeste un peu chauvin et qu'elle a donné lieu à de vives contradictions, même aux États-Unis. L'hymne entonné en l'honneur de la Constitution et de l'esprit religieux des Américains, les éloges accordés à leur respect de la loi (il s'agit pourtant du pays classique du lynchage), l'affirmation répétée de leur largeur d'idées et de leur esprit de tolérance, ont déjà fait pâmer d'aise, à la suite du traducteur, certaine école libérale qui s'imagine que la lumière doit nous venir de l'ouest. Nous ne pouvons laisser répandre ces impressions sans apporter au moins quelques restrictions. — Est-il exact de dire, de façon si générale et si positive, que le catholique américain trouve la plus large mesure possible de liberté religieuse, quand, dans cette école même de West-Point, dont le cardinal parle avec tant d'admiration à plusieurs reprises (p. 73 et suiv., *passim*), les catholiques ne peuvent pas seulement obtenir l'autorisation de construire « à leurs frais » une chapelle de leur culte, alors que les autres dénominations protestantes sont laissées libres de le faire, et en profitent ? — Le dernier refus date de quelques mois à peine.... — Est-ce qu'en dépit de la Constitution, muette sur ce point, on oserait jamais présenter un candidat catholique à la Présidence ?.... On sait quels marchés d'influence et quels sacrifices politiques ont été nécessaires pour arriver au grand résultat d'introduire enfin un catholique dans le cabinet de M. Mc Kinley !

M. Thorne, éditeur du *Globe Review*, esprit d'une grande originalité, quoiqu'un peu excessif parfois dans sa virtuosité, ne craint pas de reprocher durement au cardinal son optimisme exagéré, lui affirmant que « dans toute l'histoire des États-Unis, il n'y a pas un seul acte signalé de justice sociale. » Et il rappelle les indignes traitements employés à l'égard des colons espagnols du Sud et des Indiens autochtones, il relève l'injuste obligation imposée aux catholiques de payer des contributions pour soutenir les Public Schools où sombre l'âme de leurs enfants, il stigmatise enfin en termes indignés la *bigotry* odieuse et l'hypocrisie des Puritains du Maine, ainsi que l'immoralité officielle des Dakota, où tous les adultères de l'Union peuvent venir librement chercher une sentence de divorce qui n'est jamais refusée.

— Ces critiques, nous les adresserons particulièrement à notre tour au traducteur, dont l'introduction historique, sous la forme qu'il lui a donnée et avec les omissions voulues qu'elle présente, est de nature à fausser le jugement d'un lecteur trop crédule. M. André sait lui-même, — aussi bien que tous les prêtres français qui ont vécu en Amérique,

je parle même de ses confrères sulpiciens, — quelles ombres auraient dû être ajoutées à son tableau trop enthousiaste, pour le faire ressemblant, et il n'ignore pas que son parti pris de les négliger constitue un acte d'*insincerity* dont un historien consciencieux et surtout un prêtre chargé de former des prêtres n'aurait pas dû se rendre coupable. Son excuse est sans doute son attachement à des personnalités religieuses américaines qu'il est fier de pouvoir réclamer pour amis, mais c'était l'occasion ou jamais de se souvenir du *magis amica veritas*. — Nous signalerons en passant à M. André la publication récente de la correspondance de l'évêque England, qui pourra modifier quelques-unes de ses idées à l'égard de cet Irlandais fanatique, dont les sentiments souverainement injustes à l'égard du rôle du noble clergé français en Amérique sont devenus, hélas ! le programme de l'école libérale américanissime dont M. André est l'admirateur. Rappelons-lui aussi qu'il n'y a pas de « Primat » aux États-Unis.

Nous avons cru en conscience devoir présenter au moins ces critiques, en face des éloges *à priori* de certains « reviewers, » afin de mettre le public français en garde contre de naïfs enthousiasmes auxquels nous convient trop souvent de séduisantes préfaces. Après nous être trop longtemps crus le modèle des autres peuples, nous sommes trop disposés aujourd'hui à nous imaginer inférieurs à tous. Le saint archevêque de Baltimore peut, dans la candeur de son âme, ne pas apprécier au même titre que le Yankee converti, M. Thorne, certains défauts de ses compatriotes : de tels jugements procèdent sans doute de sa très grande charité et de son ardent *loyalism* pour la patrie d'adoption de ses parents, mais il serait souverainement dangereux pour nous, catholiques français, d'aller vanter, sans réflexion ni contrôle suffisants, comme notre modèle religieux, un pays où le catholicisme a fait de nobles et grandes œuvres, sans doute, mais où l'atmosphère d'indépendance individuelle et de libre examen a aussi accumulé pas mal de ruines. — Nous recommanderons donc l'*Ambassador of Christ* comme un document intéressant de la littérature religieuse américaine, où le profond esprit de foi de l'auteur apparaît à chaque page avec un charme pénétrant qui résulte de son respect pour la dignité sacerdotale et d'une sympathique familiarité pour le lecteur, plutôt que comme un livre pouvant avoir sur notre clergé français une portée directe et effective.

G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

[illegible]. Von Dr [illegible]. Leipzig, Reprint von Karl Vogt, [illegible], 1897, in-8 de [illegible] p. — Prix : 11 fr. 25.

[illegible] naquit en l'Attique en 1702. Il était issu d'une famille noble

originaire d'Allemagne. Doué d'un génie original et très étendu, il se montra supérieur dans toutes les sciences. Il s'appliqua spécialement aux sciences naturelles et à la physiologie. Il enseigna successivement à Koenigsberg, à Saint-Pétersbourg et à Dorpat, où il mourut en 1876. Dans le cours de cette longue vie, il s'occupa beaucoup de la théorie de l'évolution. Il détermina presque en même temps que Cuvier, mais par d'autres considérations, les quatre embranchements du monde animal, et à la fin de sa carrière, il combattit la théorie de Darwin.

Un esprit aussi universel ne pouvait manquer de dépasser l'expérience et de s'élever à la considération des raisons premières des choses. Aussi trouve-t-on dans ses ouvrages et dans sa correspondance beaucoup d'aperçus philosophiques. Ce sont ces aperçus que le docteur Stölzle a voulu réunir en un seul corps de doctrine. Baer inclina quelque temps vers le panthéisme : il finit par s'arrêter à un théisme incomplet à quelques égards, mais bien accusé. Il admettait trois sources de connaissances : la pensée, l'expérience et le sentiment. Il regardait la religion comme répondant à des besoins spéciaux, les besoins du cœur, et ne doutait pas qu'elle ne s'harmonisât parfaitement avec la science.

Le docteur Stölzle n'accepte pas toutes les vues de Baer : il constate plusieurs erreurs dans ses spéculations philosophiques. Mais il trouve un sérieux intérêt à faire connaître la manière de voir de ce grand naturaliste, parce que si tout n'y est pas irréprochable, il a cependant défendu avec vigueur de grandes et importantes vérités. D. V.

Governments and parties in continental Europe. by A. Lawrence Lowell. Boston and New York, Houghton, Mifflin and Co, 1896, 2 vol. in-8 de xiv-377 et viii-455 p. — Prix : 25 fr.

Résumer la constitution des divers États européens, décrire le mécanisme de leurs gouvernements et le fonctionnement de leurs institutions, condenser l'histoire de leurs dernières luttes intérieures, établir le bilan des partis qui se disputent le pouvoir : tel est le but complexe visé par M. A. Lawrence Lowell.

Il s'est acquitté avec conscience de la tâche laborieuse qu'il avait entreprise et a réuni des documents officiels qui forment une véritable encyclopédie de droit administratif. Ses réflexions personnelles, les comparaisons qu'il expose, les conclusions qu'il déduit, enlèvent à cette importante partie de l'ouvrage l'aridité inhérente à un pareil travail. Mais quand l'auteur, s'écartant des principes, des lois, des articles de constitution, veut juger les actes des partis, doser leurs espérances, sonder les racines qu'ils étendent dans les profondeurs du pays, ses appréciations deviennent incertaines, hasardées et parfois fausses. Il ne faut pas s'en étonner. Ce n'est pas dans les livres ni même par un long séjour à Paris ou à Rome que l'on peut trouver la notion précise et juste

de l'âme française ou de l'âme italienne. M. A. Lawrence Lowell n'a pu, à cet égard, réunir que des aperçus superficiels et invoquer des témoignages qui ne pouvaient être impartiaux. Pour connaître l'état des partis en France, il s'en est rapporté à *la France en 1889* du comte de Chaudordy et à des articles de M. G. Monod, publiés dans la *Contemporary Review*. Or, M. de Chaudordy, en sa qualité de diplomate, ne pouvait qu'être plein de bienveillance pour le régime dont il était l'agent, et M. G. Monod a toujours passé pour un républicain à vues étroites. Des réserves analogues peuvent être faites en ce qui concerne l'antagonisme de l'Église et de l'État en Italie. Ce chapitre paraît inspiré des idées fort contestables en la matière de Sir Charles Dilke. Mais je reconnais volontiers que, dans l'ensemble de son livre, l'écrivain américain a fait œuvre d'historien, de politique et de philosophe. C'est avec une grande sûreté de méthode qu'il guide le lecteur dans le dédale des constitutions de l'Allemagne, de l'Autriche-Hongrie, de la Confédération helvétique ; et bon nombre des observations qu'il formule pourraient être mises à profit par les hommes d'État européens.

Un appendice soigneusement collationné donne, dans la langue du pays, le texte des lois constitutionnelles et fondamentales ; et un index alphabétique termine cet ouvrage si complet, si documenté, qui a sa place marquée dans la bibliothèque de quiconque participe au gouvernement d'un peuple civilisé. ROGER LAMBELIN.

Flore forestière, par A. MATHIEU. *Description et histoire des végétaux ligneux qui croissent spontanément en France et des essences importantes de l'Algérie.* Quatrième édition revue par P. FLICHE. Nancy, Jacques ; Paris, J.-B. Baillière, 1897, in-8 de XXXII-705 p. — Prix : 15 fr.

Pour tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux choses de la botanique forestière et de la sylviculture, la *Flore forestière* de Mathieu est devenue un livre classique. Il n'est pas, en France, un forestier digne de ce nom, — qu'il appartienne ou ait appartenu à l'administration publique, ou bien qu'il gère ou ait géré des forêts à titre privé, — qui n'ait puisé dans cet ouvrage des connaissances innombrables sur tout ce qui intéresse les végétaux ligneux, arbres, arbrisseaux ou arbustes, dont nos forêts sont peuplées. Mais le vénérable auteur est mort depuis plusieurs années déjà, et la troisième et plus récente édition qu'il ait publiée de sa *Flore*, remontant à l'an 1876, n'est plus suffisamment, aujourd'hui, au niveau des progrès de la science. Il appartenait à son successeur dans la chaire d'histoire naturelle de l'École forestière de Nancy, M. Fliche, un savant dont la science n'est égalée que par la modestie, de mettre la *Flore forestière* en pleine harmonie avec les nécessités scientifiques de l'époque. Il l'a fait avec la discrétion, le tact et la prudence qui conviennent au disciple d'un maître

aimé et hautement apprécié, conservant avec un soin jaloux, toutes les fois que la chose a été possible, le texte intégral de l'auteur primitif, et marquant d'un signe particulier chacune des nombreuses additions ou rectifications qu'il a dû apporter à l'œuvre de Mathieu.

Le titre de l'ouvrage n'en indique pas toute la portée : chaque article de la flore proprement dite est accompagné d'une notice entomologique sur les insectes vivant aux dépens du végétal considéré, avec indication de leur mode de procéder et de la nature de leurs ravages. L'aire géographique de chaque essence est soigneusement indiquée, ainsi que les conditions de sol, de climat et d'altitude qui conviennent à sa bonne croissance, la densité et les différentes qualités et aptitudes de son bois soit comme charpente, fente, menuiserie, boissellerie ou toutes autres professions qui emploient le bois, soit comme teneur en tanin, comme production de gomme ou de résine, comme valeur calorifique, etc.

Trois annexes sont à signaler à la fin du volume. L'une est une *Clef analytique* donnant le moyen de déterminer la nature d'un végétal ligneux pendant l'hiver, alors que ni feuilles, ni fleurs, ni fruits ne sont là pour servir d'indicateurs. La suivante contient la récapitulation, en un tableau d'ensemble, des densités des essences indigènes, au nombre de cent cinquante environ. La troisième s'occupe de la structure des bois observés à la vue simple, et établit une classification « générique » des bois d'après le mode de distribution ou de groupement des vaisseaux répartis dans le tissu ligneux.

Ce volume n'intéresse pas seulement les forestiers et les botanistes ; il peut rendre également des services aux divers professionnels qui emploient, d'une manière méthodique et raisonnée, les différentes natures de bois dans leurs travaux. C. DE KIRWAN.

Dressage et menage, par le comte DE COMMINGES. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8 de x-194 p., avec dessins de Crafty. — Prix : 6 fr.

Ce livre vient à son temps. C'est à la campagne que l'on mène le plus, et que l'on a le plus de temps pour dresser gens et bêtes. Aussi faut-il conseiller vivement à tous ceux qui viennent de « s'enrosser » aux ventes de Chéri ou du Tattersall, ou qui vont recevoir de jeunes « potaches » frais émoulus des « bachots, » d'emporter cet excellent livre, de le lire et de le faire lire à tous ceux à qui, pour leur malheur personnel et celui de leurs chevaux tout particulièrement, ils vont pendant deux mois confier les rênes. Ne serait-ce que le chapitre sur la responsabilité des cochers et des propriétaires ! Car on trouve tout ici : on peut lire la loi et les prophètes. J'appelle prophètes les compagnies de chemins de fer qui annoncent toujours des réductions de tarifs qui ne viennent jamais. Ce dont on ne peut jamais se débarrasser, c'est du marchand de chevaux et du cocher, ânes bâtés souvent tous deux (comme dit M. de Com-

mirages, et je l'approuve), mais qui le sont souvent encore moins que la « perle » de propriétaire. Avez-vous enfin un cheval judicieusement choisi, ni trop grand, ni trop petit, débourrez-le d'après la méthode du marquis de Manléon. Rien n'est plus pratique ni plus sûr. Garnir, atteler, marcher, arrêter, reculer, remiser : autant de termes qui font sourire les débutants, les imbéciles et les ignorants, et dont nous trouvons ici la sage et heureuse explication.

Ce qui, dans ce livre, sera certainement très apprécié c'est toute l'étude des défenses du cheval. Howlet, que cite souvent avec raison M. de Comminges, donne une jolie définition des « défenses de l'homme, » qui ne sait pas, la plupart du temps, se faire comprendre et par conséquent se faire obéir. Harnacher et atteler un cheval, tenir les guides, marcher au pas et arrêter, M. de Comminges vous l'expliquera avec précision. Que de bonnes recommandations sur le menage en route et à la ville, ne fût-ce que de « ne pas râcler le trottoir avec les roues. » Que de choses à dire, et bien dites dans ce volume, sur les voitures et les harnais! Il n'y a vraiment qu'à louer d'un bout à l'autre. Seulement, *in cauda venenum :* au bout du volume j'ai vainement cherché la table, l'auteur l'a oubliée. Ce n'est pas pardonnable. Dans toute bonne sellerie, il faut une armoire à clés. A. D'E.

LITTÉRATURE

Grammaire latine, simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin, par le R. P. Dom Boussion. 3e édition. Paris, Delhomme et Briguet, 1896, in-8 de 211 p. — Prix : 1 fr. 60.

Le déclin des études classiques n'empêche pas les grammaires latines de se multiplier. Pour être de date assez récente, celle du R. P. Dom Boussion n'en a pas moins conquis une place fort honorable : une seconde édition paraissait en 1892, et voici la troisième, « entièrement refondue et augmentée. » La *Préface* nous avertit notamment que, suivant un conseil donné à l'auteur, le *Supplément à la syntaxe* des éditions précédentes a été fondu avec la syntaxe elle-même, tandis que le *Supplément aux Éléments* recevait une extension considérable. On y trouvera notamment sur les mots primitifs, dérivés et composés, sur les divers préfixes et suffixes, des observations un peu savantes peut-être pour de très jeunes élèves, mais auxquelles leurs aînés ne peuvent manquer de prendre un vif intérêt.

Bien comprises et fidèlement retenues, les Remarques ajoutées en plus petits caractères aux règles principales épargneront à nos écoliers, depuis la sixième jusqu'à la rhétorique et au delà, bien des méprises fâcheuses et de fastidieux solécismes. J'en dirai autant soit du tableau complet des verbes irréguliers (p. 83-87), soit de la longue liste de gallicismes

qui commence à la page 189, soit encore des règles (mais un peu trop sommaires) relatives à l'emploi du subjonctif dans les propositions subordonnées (p. 181 et 182). Au haut de la page 110 figurent un certain nombre de verbes qui, transitifs en français, sont intransitifs en latin, et à ce titre passent pour la cause occasionnelle de maint solécisme : d'autres, tels que *parcere*, *occurrere*, *opitulari*, *mederi*, devraient être ajoutés à cette trop courte énumération. D'autre part, la remarque qui figure au bas de la page 122 a un caractère de généralité qu'en réalité elle ne comporte pas ; enfin la théorie des questions de lieu (p. 149 et 150) contient plus d'une assertion, sinon manifestement inexacte, du moins singulièrement subtile.

Il y a des grammaires latines plus méthodiquement ordonnées, plus savantes, mais celle-ci nous paraît tout à fait propre à enseigner rapidement à nos jeunes latinistes ces deux choses qu'ils ont tant de peine à acquérir : correction et élégance. En effet, les treize dernières pages renferment sous ce titre : *Principes de traduction*, une série de conseils pratiques assez détaillés et accompagnés d'exemples puisés dans les meilleurs auteurs.

C. Huit.

Lexicon etimológico, naturalista y popular del Bilbaino Neto. compilado por un Chimbo (don Emiliano de Arriaga). Bilbao, tip. de S. de Amorrortu, 1896, in-12 de 317 p. — Prix : 3 fr.

Il serait à désirer que tous les dialectes particuliers eussent leur lexique complet ; ce travail aiderait singulièrement à la linguistique, à la grammaire comparée et à la philologie. En attendant, voici un petit dictionnaire qui rendra service à tous ceux qu'intéresse l'étude approfondie de l'idiome castillan et de ses ramifications dans le nord de l'Espagne. Don Emiliano de Arriaga, qui signe spirituellement *un chimbo*, a rassemblé mille soixante-trois mots usités à Bilbao et dans la Biscaye ; il en donne la signification précise, l'étymologie, les dérivés, et par de nombreux exemples il achève d'éclaircir les difficultés qui peuvent se présenter à un étranger dans ses relations avec le peuple de cette contrée. Ce n'est pas un dictionnaire de la langue basque ; le « patois » de Bilbao, si j'ose m'exprimer ainsi, ne diffère de l'espagnol proprement dit que par certaines expressions et certaines locutions qui lui sont spéciales, bien qu'il ait emprunté un certain nombre de mots à l'euskera, soit 45 0/0 ; à peu près autant qu'il en a pris au castillan. D'ordinaire, un dictionnaire n'est pas ce qu'on appelle un livre amusant. Il en est tout autrement du *Lexicon* d'Emiliano de Arriaga, pétillant d'esprit, plein de verve et de bonne humeur. Ce livre intéressant se fait lire avec le charme qu'on éprouve à parcourir une œuvre de Dickens ou de Marc Twain. Chaque mot est pour l'auteur l'occasion de curieuses digressions sur les mœurs, sur les usages, sur les traditions de son pays.

Une simple recherche étymologique lui fournit une abondante matière à des discussions pleines de sel et de gaieté en même temps que d'érudition. Et que dire des quatre discours préliminaires, ainsi que des appendices divers qui couronnent ce volume? Je ne sais s'il se trouvera quelque critique austère qui trouvera que le *chimbo* abuse de la note joyeuse dans son Lexique : pour nous, sans ce caractère d'intarissable « humour, » nous n'aurions pas lu avec le même empressement le vocabulaire du langage de Bilbao. Ce n'est d'ailleurs pas seulement un vocabulaire, c'est un tableau, une peinture vivante des coutumes et de l'histoire de cette région. G. Bernard.

Histoire de la littérature française, des origines au milieu du XIXe siècle, par Pierre Robert. Première partie : *Des origines au XVIIe siècle.* Paris, Paul Dupont, 1896, in-18 de 470 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le plus grand tort de la présente histoire littéraire, c'est de venir après beaucoup d'autres. L'originalité en ce genre d'ouvrages est devenue difficile, et M. P. Robert ne paraît pas d'ailleurs l'avoir cherchée. Il n'a donc pas fait un livre tout savoureux d'idées personnelles, comme fut en son temps la littérature de Nisard, comme est celle toute récente de M. Lanson. Il a d'autre part évité de nous donner un de ces manuels rapides et par trop incomplets comme nous en avons tant ; et il y a dans ces cinq cents pages beaucoup plus de choses qu'on ne croirait d'abord.

Son mérite est d'avoir simplement et clairement résumé tous les travaux déjà considérables, thèses, monographies, études, que notre époque a produits sur le moyen âge et le XVIe siècle. Par exemple, le chapitre sur la poésie épique est fait avec les ouvrages de MM. Gaston Pâris et Léon Gautier ; le chapitre sur les Fabliaux et le Roman du Renart avec ceux de MM. Lenient, Clédat, Bédier et Sudre ; le chapitre sur la tragédie du XVIe siècle avec la thèse de M. Faguet, et ainsi du reste. Si c'est là une œuvre de conscience et de patience plutôt que d'invention et de verve, elle gagne en utilité ce qu'elle perd en éclat. Grâce à l'exactitude des informations, cette histoire littéraire rendra les plus grands services aux écoliers, aux étudiants, aux professeurs, et, suivant les cas, dispensera de lire les travaux des spécialistes, ou y préparera.

D'ailleurs l'érudition de M. P. Robert, tout en étant très précise, a su généralement demeurer sobre et se garder des détails qui rebutent. Ainsi, tandis que deux cent quarante pages sont consacrées au XVIe siècle, il y en a juste deux cent vingt pour tout le moyen âge, dont l'histoire est coupée par genres : I. *La Poésie épique* (30 pages), avec division des cycles, étude générale des chansons de geste, éclairée de quelques épisodes intéressants pris à droite et à gauche, et étude particulière de la Chanson de Roland ; — II. *La Poésie lyrique*, un chapitre, ordinairement sa-

crifié, qui des chansons des troubadours va par les poètes du Nord, aristocrates comme Thibaut de Champagne, bourgeois et hommes du peuple comme Colin Muset, Jean Bodel, Adam de la Halle, Rutebeuf, jusqu'à Eustache Deschamps et Froissart, pour toucher au XVIe siècle avec Charles d'Orléans et Villon ; — III. *Les Fabliaux et le Roman de Renart ;* — IV. *Le Roman de la Rose et la Poésie allégorique ;* — V et VI. *Le Théâtre sérieux* et *le Théâtre comique*, deux chapitres pour lesquels M. Petit de Julleville a été sérieusement mis à contribution : — et enfin un seul chapitre sur la prose, bien qu'en dehors de l'étude des quatre chroniqueurs il y ait un aperçu sur l'éloquence sacrée, politique, judiciaire, sur les traductions, les ouvrages de science, de morale ou de piété, les romans et les nouvelles. On voit que M. P. Robert, tout en cherchant à être complet, sait user discrètement de son érudition. Son livre est une compilation, soit ; mais faite avec du tact et du goût par un mélange habilement dosé de considérations d'ensemble (voir par exemple dans le XVIe siècle un très bon chapitre sur *la Renaissance et l'humanisme*), d'études particulières (voir *Rabelais*, *Montaigne*, *les auteurs de Mémoires*, *Ronsard et la Pléiade*, etc.), d'analyses d'ouvrages importants (*Satire Ménippée*, *Manifeste de du Bellay*, etc.), parfois même de citations caractéristiques. Et s'il y a quand même çà et là quelques noms de trop, ou quelques notices un peu sèches, quelques appréciations un peu faibles, il n'en est pas moins vrai que cela constitue un précis d'histoire littéraire des mieux au courant, et des plus recommandables.

GABRIEL AUDIAT.

Histoire de la littérature française hors de France, par VIRGILE ROSSEL. 2e édition. Paris, Fischbacher, 1897, in-8 de XV-531 p. — Prix : 7 fr. 50.

Je ne suis pas très sûr que soit absolument juste le reproche que nous adresse M. Rossel de ne pas nous intéresser assez à ces petites France étrangères, qui conservent en Europe et même au Canada devenu anglais l'esprit et le goût français. Il apparaît bien que, tantôt par courtoisie, tantôt par snobisme, nous avons au contraire l'enthousiasme facile pour tous les étrangers qui nous font l'honneur de nous envahir. En tout cela, je ne vois vraiment d'ignoré que le Canada. Il n'en est pas moins vrai que j'estime excellent tout livre qui, par le seul fait de plaider la cause de nos provinces en contant leur histoire (et littérairement la Belgique, la Suisse romande et le Canada sont bien de nos provinces), donne à ces provinces, avec le sentiment de leur force, le désir d'entretenir en elles, par la France et pour la France, la vitalité intellectuelle dont, à certaines heures, elles ont fourni des preuves.

Sagement d'ailleurs, M. V. Rossel conseille à ces petites France hors de France, tout en entretenant en elles les sources d'originalité, d'être

systématiquement conservatrices, et de ne pas, sous prétexte d' « écriture artiste, » de rajeunissement et d'affranchissement de la langue et du goût, abandonner le pur français des grands maîtres. Car à vouloir diriger les lentes et nécessaires évolutions de l'idiome d'un grand peuple, les petites provinces sont sûres de retomber dans le suisse ou dans le belge, c'est-à-dire dans le patois. Ce livre est donc plein de bons sentiments. Il est aussi plein de noms et d'indications utiles, et, quand l'auteur tient une idée générale et la suit un moment, il est intéressant et bien écrit. Mais, il faut le dire franchement à un écrivain qui a le talent pour faire mieux, ce livre est mal fait.

C'est une première erreur d'avoir voulu, en cinq cents pages, écrire l'histoire complète de la littérature française hors de France. De là des parties forcément négligées. Des pays tout entiers sont passés sous silence : Italie, Espagne, Grèce, Autriche, Hongrie, Pologne, ou à peine mentionnés. Il y a quatre pages sur la Suède et le Danemark, autant sur la Russie qui, rien que par Catherine II et le XVIIIe siècle, semblait mériter plus. Sont seuls à peu près complètement étudiés : la Suisse, la Belgique et le Canada. On pouvait s'en tenir là, d'autant qu'il n'y a pas grand rapport entre les pays de langue française et ceux où les œuvres françaises ont tout à fait le caractère d'une exception. Certaines époques sont sacrifiées à d'autres. La Hollande française, c'est presque uniquement Bayle, Jurieu, Le Clerc, Basnage, et les écrivains du Refuge ou les libraires du XVIIIe siècle. L'Allemagne, c'est Frédéric II, et encore les pasteurs protestants (Leibnitz n'a pas plus de lignes qu'un d'Abladie ou un Beausobre ; Heine et de Humboldt sont seulement nommés), tandis qu'ailleurs, pour la Belgique et la Roumanie, par exemple, la place est largement donnée au XIXe siècle.

D'autre part, il n'y a pas beaucoup de méthode. M. V. Rossel n'a pas voulu faire, en même temps que l'histoire de la littérature française hors de France, l'histoire de l'influence littéraire française à l'étranger, deux choses qu'il paraît pourtant impossible de séparer. Qui veut-il donc nous faire connaître ? Les auteurs « étrangers » qui ont écrit en français. Cela est si vrai qu'il écarte même ceux qui, étrangers de naissance, ont été comme naturalisés Français par leur long séjour à Paris, tels Grimm, Hamilton, etc. A quel titre alors nous parler d'écrivains « français » comme Saint-Évremont, Descartes, d'Argens, les réfugiés protestants, tous ceux enfin qu'un hasard a jetés hors de France, non pas même en leur jeunesse, mais dans leur maturité et quand ils étaient déjà formés ? A quel titre, si ce n'est à cause de l'influence française qu'ils ont apportée de leur pays ? Car ils n'ont rien d'étranger. On ne peut cependant pas faire une histoire rationnelle en prenant pour critérium le pays de l'imprimeur !

Si M. Rossel n'écarte pas de son livre, comme Français, des auteurs

qui le sont absolument, et de naissance et d'éducation, il y fait généralement une place restreinte aux grands auteurs qui depuis longtemps font partie de la littérature française classique : Froissart, Commines, J.-J. Rousseau, Mme de Staël, B. Constant, etc. Cela se comprend : de tels écrivains n'ont vraiment pas besoin de nous être révélés.... Mais alors on fait cette remarque que, sauf de bien rares exceptions, tous ceux-là sont connus, admirés, étudiés, qui ont mérité de l'être : et l'intérêt est mince de faire défiler devant nous une interminable suite de théologiens, de sermonnaires et de pamphlétaires huguenots, dont l'auteur, malgré sa complaisance pour le protestantisme et la littérature des réfugiés, déclare à maintes reprises qu'ils n'eurent aucun sentiment de l'art, et qu'ils sont responsables du caractère lourd et ennuyeux de la littérature suisse. Le vrai moyen de nous intéresser à ces petites Frances à côté de la grande, c'est, pour le passé, de nous faire l'histoire de la pensée française en ces pays ; et alors la première place dans cette histoire revient, « quelle que soit leur nationalité, » aux écrivains français qui ont eu au dehors l'influence la plus féconde. Pour le présent, au lieu de nous faire ces longues nomenclatures d'écrivains suisses, belges, ou romains, loués par pure camaraderie, quelquefois reconnus médiocres par l'auteur lui-même, ou tout à fait sans valeur, ce qu'il faut, c'est mettre en relief les tendances générales, grâce à l'étude d'un petit nombre d'œuvres caractéristiques, et ne proposer à notre sympathie ou à notre admiration que ceux qui en sont dignes.

En résumé, ce livre, — œuvre d'un travailleur qui a beaucoup lu, mais qui, pour avoir voulu trop faire à la fois, n'a cependant pas lu tous les écrivains qu'il prétend juger et nous faire connaître, — est une compilation tantôt incomplète, tantôt trop complète, écrite tantôt d'après des jugements personnels, tantôt sur la foi d'ouvrages de seconde main, mais qui cependant, par quelques aperçus intéressants, surtout par les listes d'auteurs et d'ouvrages qu'elle renferme, peut rendre des services.

GABRIEL AUDIAT.

L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier. par EUGÈNE MOUTON. Paris, H. Welter, 1896, in-8° carré de 410 p. — Prix : 6 fr.

Pourquoi ne le déclarerions-nous pas tout de suite : M. Eugène Mouton ne nous avait préparé que d'une manière assez problématique au travail qui va être examiné. Cet écrivain, qui a signé, tant de son nom que du pseudonyme synonymique de « Mérimos, » des romans pleins d'humour, se montre ici sous un jour tout nouveau. Brusquement, sans crier gare, peut-on dire, il se révèle comme critique et comme philosophe et aussi comme homme de métier, très expert. Inutile d'ajouter,

pour qui connaît M. Mouton, qu'en ce qui touche l'esprit, le goût et la fine psychologie, il apparaît ce qu'il est toujours : sous ce triple aspect, au surplus, il a peu d'égaux et encore moins de supérieurs.

Vingt-deux chapitres composent cette remarquable étude. Les huit premiers se ressentent beaucoup de la rhétorique, mais combien élevée et intéressante ! Les chapitres XI, XII et XIII pourront, il nous semble, être considérés comme se rattachant, en les complétant, aux huit premiers, bien qu'il y ait là des choses que l'enseignement des écoles n'apprend que d'une façon insuffisante. M. Mouton est un maître original dont la pensée et les principes s'imposent agréablement. L'ensemble que nous venons de noter explique, de brillante façon, les règles générales ou particulières qu'il convient d'observer pour concevoir et écrire un livre. L'auteur aborde du reste les différents genres pouvant être traités, et cela avec une précision et une lucidité qui frapperont tout le monde.

Le chapitre IX est relatif à l'installation du travailleur, aux outils qu'il doit employer de préférence et aux habitudes dont il peut utilement se faire une loi. Le chapitre suivant est consacré en entier à ce que M. Mouton appelle, avec l'autorité que donne l'expérience, l'hygiène du travail : on dirait la causerie d'un médecin spécialiste. Avec les chapitres XIV et XV, nous sommes édifiés longuement sur les rapports des auteurs et des éditeurs, et nous faisons une incursion bien intéressante et fort précise dans le domaine de la jurisprudence pratique en ce qui concerne les traités à conclure et la propriété littéraire.

Le livre étant composé, l'éditeur trouvé, les conditions fixées entre auteur et éditeur, nous abordons un sujet que l'on ne trouve exposé ordinairement que dans des ouvrages spéciaux, le plus souvent d'une façon technique et, partant, assez rebutante pour le plus grand nombre. Les jeunes écrivains, et même les anciens, qui possèdent l'expérience, sauront certainement gré à M. Mouton de leur apprendre ou de leur rappeler, dans les plus complets détails, clairs et nullement ennuyeux, ce que sont les épreuves d'imprimerie, comment elles doivent se lire et quelles sont les règles à suivre pour les corriger : cela fait l'objet des chapitres XVI et XVII. Le chapitre XVIII vise les coquilles d'imprimerie : c'est l'un des plus curieux du volume. Les deux chapitres qui viennent ensuite traitent de l'impression du livre et de la composition typographique. Les auteurs trouveront là tout ce qu'il leur importe de connaître pour mener à bien l'exécution matérielle d'une œuvre, depuis le titre jusqu'à la couverture.

Enfin, c'est dans les deux dernières divisions de son volume, que nous n'hésitons pas à qualifier dans son ensemble d'intéressant, de curieux, de pratique et de savant, que M. Mouton offre une preuve nouvelle de son talent d'observation. Dans « la Vie et la mort du livre » et « la Carrière, » l'auteur chante l'apothéose ou procède à l'enterrement

de la masse formidable des productions plus ou moins intellectuelles qui encombrent la librairie contemporaine.

Nous avons dit que M. Mouton est un fin psychologue. S'il était nécessaire d'établir le bien fondé de notre opinion, nous pourrions noter beaucoup d'amusantes pensées dont les pages que nous venons de savourer fourmillent littéralement. Bornons-nous à signaler celle-ci, des plus typiques : « Nous n'avons pas à revenir sur la nécessité de la modestie. Mais cette modestie doit être, qu'on nous permette l'assonance, modérée et plus sous-entendue que trop avouée, car autrement vos amis, c'est-à-dire vos ennemis les plus dangereux, vous prendraient au mot et iraient partout colporter vos aveux en disant : « Il en convient « lui-même ! »

Voilà qui nous paraît aussi juste que simple et profond : nous en avons ri et nous en rions encore de bon cœur. L'humanité est telle.

L'exécution typographique de ce volume est parfaite, nécessairement : il faut bien prêcher d'exemple lorsqu'on se pose en législateur.

E.-C. Gaudot.

HISTOIRE

Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens von seinen Anfängen bis auf die Zeit Alexanders III. von Ulrich Stütz. Tome Ier, 1re partie. Berlin, Müller, 1896, in-8 de 371 p. — Prix : 15 fr.

Die Eigenkirche als Element des mittelalterlich-germanischen Kirchenrechtes : Antrittsvorlesung gehalten am 23 october 1894, von Ulrich Stütz. Berlin, Müller, 1895, in-8 de 45 p.

M. Ulrich Stütz, professeur à l'Université de Bâle, a entrepris une histoire du bénéfice ecclésiastique depuis les origines jusqu'à l'époque d'Alexandre III. La première partie du premier volume est parue ; le plan et l'idée générale de l'ouvrage ont été exposés par l'auteur dans une leçon d'ouverture faite à Bâle le 23 octobre 1894, et publiée en brochure. Sa thèse est que l'esprit germanique a exercé sur le développement du droit canonique une influence profonde et jusqu'ici méconnue. Il croit en trouver la preuve dans le sujet qu'il traite.

Il commence par exposer le régime de la propriété ecclésiastique à l'époque romaine. A l'origine, toute propriété ecclésiastique dépend de l'évêque, dont le pouvoir d'administration n'est limité que par quelques règles (inaliénabilité des biens d'Église, obligation de faire des revenus quatre parts égales pour l'évêque, les clercs, l'entretien des bâtiments, les pauvres), et par le devoir de donner aux clercs un *stipendium* convenable. Au cours des Ve et VIe siècles se constitue un nouveau genre de propriété ecclésiastique ; les paroisses rurales se fondent par l'initiative privée, et souvent les fondateurs, en les dotant, mettent à

leurs donations des clauses qui enlèvent à l'évêque l'administration des biens donnés ; peu à peu l'évêque en vient à n'avoir plus guère que la nomination du desservant. En même temps, les évêques prennent l'habitude de donner aux clercs leur *stipendium* sous forme de terres concédées en précaire : il y avait là une tendance qui pouvait conduire à un démembrement de l'ancien patrimoine ecclésiastique encore resté aux mains de l'épiscopat. A ce moment, les envahisseurs germains apportent avec eux l'idée (entièrement nouvelle, s'il faut en croire M. Stütz) qu'une église est susceptible d'être propriété privée, et exploitée comme telle par son propriétaire. C'est ici qu'apparaît la thèse, et d'une manière un peu paradoxale. Que les Germains aient eu une conception particulière du droit de propriété, c'est possible, mais non suffisamment prouvé ; car j'ai quelques doutes sur la légitimité du procédé qui consiste à appliquer aux Germains du xe siècle ce que nous savons du droit religieux de l'Islande à une époque bien plus récente. Et l'idée, en fondant une église, de se réserver sur elle certains droits, me paraît tellement naturelle que j'hésite à y voir une conception spécialement germanique. Si en Italie, au viiie siècle, les fondateurs d'églises et leurs héritiers conservent d'ordinaire la nomination du desservant et l'usufruit d'une part des revenus ; si en Gaule, à la même époque, nombre d'églises sont la propriété privée du Roi, des laïques, de monastères, qui les font exploiter à leur profit par des desservants nommés par eux, ces usages me semblent pouvoir s'expliquer par le développement des institutions antérieures, sans qu'il faille faire intervenir l'esprit germanique. Naturellement d'ailleurs, le bouleversement causé par les invasions a pu hâter la transformation de la discipline ecclésiastique. Au reste, l'espace me manquerait pour discuter à fond cette question, épisode de la querelle des « romanistes » et des « germanistes. » Après avoir montré comment les églises sont devenues objet de propriété privée, M. Stütz expose les efforts de Charlemagne et de Louis le Pieux pour remédier aux inconvénients de cette situation. Leur législation a pour objet d'assurer l'existence des églises et l'intégrité de leurs biens, de relever la situation des desservants vis-à-vis des patrons laïques et de les soumettre à l'évêque. Mais le principe même, la légitimité de la propriété privée s'exerçant sur des églises, ne subit aucune atteinte ; il est défendu par Hincmar dans un traité spécial ; il n'est plus contesté du ixe au xie siècle. Il finit par s'imposer même aux évêques. Désormais, quand ceux-ci fondent une église rurale, ils la dotent en morcelant le patrimoine diocésain. Ce morcellement, on avait communément admis que les évêques avaient commencé de très bonne heure à le provoquer eux-mêmes, par l'usage répété du précaire. M. Stütz s'inscrit en faux contre cette explication : d'après lui, l'ancien patrimoine diocésain était encore presque intact aux viie et viiie siècles, et c'est alors seulement que les évêques l'auraient

démembré en imitant les procédés des autres fondateurs d'églises. Ici encore, je ne sais s'il n'y a pas un peu d'exagération dans les vues de M. Stütz, et s'il ne généralise pas plus que de raison les renseignements que nous possédons pour Rome et Ravenne.

Quoi qu'il en soit, l'ancien principe de l'unité de patrimoine et d'administration dure quelque temps encore pour les biens spécialement affectés à l'église cathédrale (non pas, d'après M. Stütz, par suite d'une influence monacale, mais par la simple persistance des anciens usages); puis il disparaît là aussi. A partir de la fin du IXe siècle on voit commencer par endroits la division des biens de l'église cathédrale en mense épiscopale et biens du chapitre subdivisés en prébendes.

M. Stütz termine cette première partie de son ouvrage en examinant la situation faite à l'évêque par cette transformation. Désormais, vis-à-vis d'une bonne partie des églises de son diocèse, celui-ci se trouve dans la situation d'un propriétaire privé, exploitant, aliénant, échangeant ces églises absolument comme pourrait le faire tout autre propriétaire.

Si j'ai cru devoir, à propos de quelques-unes des idées de M. Stütz, parler de paradoxe, il n'est que juste de reconnaître que son livre témoigne d'une connaissance étendue des sources et d'un véritable talent d'exposition ; qu'il est très suggestif et, somme toute, très digne d'être étudié.

E. Jordan.

La Religion de Jésus (Jaso ja-kyô) ressuscitée au Japon dans la seconde moitié du XVIe siècle, par Francisque Marnas, vicaire général honoraire du diocèse d'Osaka. Lyon et Paris, Delhomme et Briguet, 1897, 2 vol. in-8 de xxiv, 645 et 588 p. — Prix : 12 fr.

Cet ouvrage est d'un puissant intérêt. L'auteur, pour le composer, a consulté des sources nombreuses et, en général, très autorisées. De bonnes phototypies reproduisent les traits des principaux apôtres du Japon et quelques-uns des sites les plus intéressants de cette contrée encore si peu connue de la plupart des lecteurs, si ce n'est par les romans de M. Pierre Loti.

L'auteur commence par jeter un coup d'œil rétrospectif sur une première évangélisation du Japon, au XVIe siècle, par saint François-Xavier. Le catholicisme, après une assez rude persécution, allait s'étendant avec rapidité dans ces îles de l'Extrême-Orient, lorsque les Hollandais réussirent à l'en faire chasser, en provoquant l'édit destructeur de Yoyasu Tokugawa (1614). En 1642, cinq jésuites se firent débarquer au Japon pour recommencer l'œuvre évangélisatrice de saint François-Xavier. Ils furent mis à mort, comme l'avaient été, en 1577, les vingt-six martyrs dont Pie IX devait décréter la canonisation. Au XVIIe siècle, un prêtre italien, Sidotti, essaya à son tour de convertir le Japon, mais il mourut à la peine. Dans la première moitié de ce siècle, mêmes tentatives in-

fructueuses. Enfin, M. Forcade parvint à s'installer aux îles Riu-Kiu, de 1844 à 1848, avec un autre missionnaire, M. Leturdu. Le premier fut nommé vicaire apostolique du Japon, puis chargé de la préfecture apostolique de Hong-Kong. Lors d'un voyage qu'il fit à Paris en 1847, il se heurta à l'indifférence du gouvernement. De là il se rendit à Rome; il dit à Pie IX, en parlant de M. Guizot, l'un des ministres de Louis-Philippe et le seul qui fût protestant : « C'est celui que j'ai trouvé le plus catholique. » Les traités de 1858 finirent par ouvrir le Japon aux missionnaires, mais de combien d'obstacles, de pièges, de périls, leur route ne fut-elle point semée ! D'un côté le Mikado, de l'autre le Shogun, employèrent tous leurs efforts à retarder la marche des missionnaires et ne reculèrent devant aucune infamie pour les discréditer et rendre vain leur zèle. M. Petitjean débarqua vers ce temps à Yokohama et commença cette vie apostolique si éprouvée, mais si féconde en résultats. A partir de cette époque (1858) l'histoire de l'évangélisation du Japon est celle même de cet intrépide missionnaire. Un des incidents les plus remarquables de sa carrière évangélique fut la rencontre qu'il fit des chrétiens de la vallée d'Urakami (17 mars 1865). Ces pauvres gens avaient trouvé le moyen de garder leur foi depuis plus de deux siècles, malgré les persécutions de leurs compatriotes païens et l'absence complète de prêtres, durant un laps de temps aussi considérable. Rien de plus édifiant que les pages consacrées au récit des mœurs simples et pures de ces croyants, précieux débris de la chrétienté établie autrefois dans ces îles par le grand saint que l'Église vénère sous le titre d'Apôtre du Japon. Une dernière persécution d'une violence extrême essaya d'arracher la foi de cette population, mais elle ne réussit qu'à lui inspirer plus vivement que jamais le désir d'avoir des missionnaires. Devenu vicaire apostolique du Japon, Mgr Petitjean s'intéressa d'une façon spéciale aux chrétiens d'Urakami ; M. Laucaigne, son confrère, l'aida puissamment dans sa tâche.

La dernière persécution qu'eurent à subir les fidèles du Japon dura huit ans, de 1867 à 1875. Non seulement les chrétiens d'Urakami en furent les victimes, mais encore ceux d'Omura, de Kurosaki et de Shittsu. Les détails des souffrances endurées par les confesseurs de la foi sont navrants; mais ce qu'il y eut de plus navrant encore, ce fut de voir l'indifférence avec laquelle les gouvernements européens, et spécialement celui de la France, laissèrent maltraiter et massacrer même leurs nationaux, au nom de la religion chrétienne ; ou si parfois ils protestèrent, ce fut avec une telle discrétion qu'ils ne firent que donner au Mikado plus d'audace encore et plus d'insolence en face de leurs timides représentations. Les bonzes, tremblant pour leur culte caduc, activaient la rage du persécuteur. C'est ainsi que les vaillants chrétiens d'Urakami furent déportés en masse et périrent en grand nombre. Bien peu revinrent de cet exil qui se prolongea plusieurs années. En 1875 fut enfin

inauguré un régime de tolérance qui permit au catholicisme de se développer librement. La mission du Japon fut divisée en deux vicariats; Mgr Petitjean s'établit à Osaka, tandis que son nouveau collègue, Mgr Osouf, s'installait à Yokohama. Puis vinrent, comme auxiliatrices des missionnaires, les dames de Saint-Maur, les religieuses du Saint-Enfant-Jésus (de Chauffailles) et les sœurs de Saint-Paul (de Chartres). Ces femmes dévouées s'occupèrent tout spécialement de l'éducation des jeunes filles. De plus, trois séminaires furent établis à Tokyo, à Osaka et à Nagasaki pour la formation d'un clergé indigène.

Le 11 août 1884, un décret du Conseil suprême dépouillait le bouddhisme et le shintoïsme de leur caractère officiel. Mgr Petitjean ne survécut que deux mois à la publication de ce décret qui lui faisait entrevoir, pour le catholicisme au Japon, une ère nouvelle de prospérité. Il mourait au moment même où il allait jouir du fruit de ses sueurs et de ses prières. Le 11 février 1889, fut promulguée la constitution qui régit encore actuellement l'empire japonais, et la liberté des cultes fut proclamée. Quelque temps après, Léon XIII établissait la hiérarchie au Japon.

Voilà un aperçu bien incomplet des questions et des faits traités dans cet ouvrage vraiment magistral. L'auteur, merveilleusement informé, y donne les renseignements les plus abondants et les plus curieux.

Toutefois, nous lui signalerons, non pas une lacune, puisqu'il ne s'occupe que du catholicisme, mais un desideratum. Nous aurions aimé savoir les efforts que multiplie le protestantisme pour s'emparer, lui aussi, de ces îles du Japon où déjà, nous dit-on, il est parvenu à fonder quatre Universités ou établissements d'enseignement supérieur, alors que le catholicisme n'en compte pas un seul. Il nous eût été également utile de connaître un peu mieux ce fameux bouddhisme japonais qui essaie de se régénérer en empruntant à la religion catholique, sinon ses dogmes dont il ne peut vouloir sans se suicider, du moins son organisation extérieure et jusqu'à ses degrés hiérarchiques. A. Roussel.

Histoire des relations de la France avec Venise, du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII, par P.-M. Perret, précédée d'une notice sur l'auteur par Paul Meyer. Paris, Welter, 1896, 2 vol. in-8 de xlxii-596 et iv-469 p. — Prix : 20 fr.

Auteur d'un bon travail sur l'amiral de Graville et de diverses notices sur la diplomatie du xve siècle, P.-M. Perret avait entrepris un travail considérable sur les relations franco-vénitiennes, lorsque la mort est venue le surprendre, non pas inopinément (car sa santé était depuis longtemps affaiblie), mais trop tôt pour lui permettre de terminer ce livre qu'il avait longuement préparé. Le directeur de l'École des chartes a pieusement accompli les vœux du jeune érudit, et, avec l'aide de M. Alf. Spont, a mis le manuscrit au point et surveillé l'impression. Ces

deux volumes sont bien l'œuvre de Perret, car son manuscrit était pour ainsi dire terminé quand notre ami a été enlevé à l'affection de tous ; d'ailleurs ses longs séjours à Venise lui avaient permis d'entreprendre un dépouillement complet et sérieux des registres du Sénat de Venise jusqu'à la fin du xve siècle, et ses précédents travaux l'avaient admirablement préparé à écrire l'ouvrage que nous possédons désormais.

On sait quels merveilleux agents diplomatiques étaient les Vénitiens ; on peut donc supposer *à priori* que la diplomatie jouait un rôle considérable dans la République, et que pour la Seigneurie l'action de ses agents à l'étranger était l'un des principaux soutiens de sa puissance. Il ressort du livre de Perret que les relations de Venise avec la France, établies dès le xiiie siècle, ne se manifestèrent guère d'une manière régulière qu'à partir du milieu du xive ; que Venise fut très raisonnée dans ses alliances, et que la République chercha toujours à juxtaposer les rapports politiques aux rapports commerciaux, les uns se confondant avec les autres et se comprenant aussi par eux.

Lorsque la dynastie angevine faisait valoir ses droits sur Naples, ou que la famille d'Orléans cherchait à dominer à Milan, il est bien certain que Venise avait tout intérêt à suivre de près cette politique et à prendre à l'égard des Français telle mesure qu'elle jugeait nécessaire pour le développement de son influence et de son commerce. Avec Charles VII le vent est à l'alliance ; avec Louis XI, au contraire, l'inimitié s'accentue au point que la Seigneurie accepte et suit la politique de Charles le Téméraire, qui lui sera néfaste, jusqu'au jour où, le duc de Bourgogne mort, elle reprend la tradition de l'alliance française. Le travail s'arrête au début des guerres d'Italie, et la conclusion manque. Perret n'a pas eu le temps de l'écrire, mais on la peut deviner. Et l'on peut affirmer avec certitude que Venise a toujours eu le désir, en même temps que de développer son commerce, de se maintenir au-dessus des autres républiques italiennes, dont elle craignait la trop grande influence et dont elle cherchait volontiers à déjouer les ambitieux projets.

Le livre est sobrement et simplement écrit ; on le lit sans ennui et sans fatigue et on prend intérêt à y suivre le développement d'une diplomatie toujours un peu enchevêtrée. La part d'érudition et de critique y est plus que satisfaisante, et l'on sent un auteur maître de son terrain, parce que les fondations ont été préalablement établies avec conscience et sûreté. Aux pièces justificatives les éditeurs ont joint la publication intégrale d'un « Traité du gouvernement de la cité et seigneurie de Venise » au xve siècle, d'après deux manuscrits (Bibliothèque nationale et bibliothèque de Chantilly).

H. Stein.

Die Französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege (1791-1792), von Hans Glagau. Berlin, Ebering, 1896, in-8 de XIII-368 p.

Cet ouvrage, qui constitue le premier fascicule d'une série d'études historiques publiées à Berlin, devait être primitivement, dans la pensée de son auteur, une étude biographique sur le comte de Narbonne et son rôle comme ministre de la royauté constitutionnelle de Louis XVI. Des recherches heureuses aux archives secrètes de Berlin et surtout aux archives de Cour et d'État de Vienne l'ont transformé en un travail d'histoire politique générale, en un commentaire partiel de certain livre bien connu de Ranke (*Ursprung und Beginn der Revolutionskriege*). M. Glagau veut nous montrer comment la guerre de 1792, qui brisa l'alliance de 1756 et mit aux prises la France et l'Autriche, est née non seulement de conflits diplomatiques, mais du jeu des partis dans l'Assemblée législative, pendant les derniers mois de 1791 et les premiers de 1792. Il a surtout étudié et éclairé les démarches officieuses que les chefs des Feuillants, La Fayette, Lameth, etc., firent auprès de la cour de Vienne afin de prévenir la rupture. Leur intermédiaire était le Provençal Pellenc, ancien secrétaire de Mirabeau et pensionné de Thugut; mais ils eurent à lutter à l'intérieur contre les meneurs de l'Assemblée et du club des Jacobins (Brissot, Isnard, Robespierre, etc.) et leur chute, en déchaînant la guerre, amena à bref délai le renversement de Louis XVI. — L'intérêt de cet ouvrage, pour les lecteurs français, consiste principalement dans un appendice contenant trois séries de documents : 1° huit dépêches de Mercy à Kaunitz, datées de Bruxelles ; 2° vingt-deux lettres de Pellenc, datées de Paris, au comte de la March ; 3° cinq pièces diverses; le tout constituant une sorte de gazette politique assez curieuse pour les sept premiers mois de l'année 1792. L. P.

Histoire de la troisième République. — La Présidence du Maréchal, par E. Zévort. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 540 p. — Prix : 7 fr.

Quel mauvais et méchant livre ! L'histoire de la présidence de M. Thiers par le même auteur pouvait faire présager ce que serait son histoire de la présidence du maréchal, et l'événement a répondu à notre attente. M. Zévort croit peut-être qu'il a écrit l'histoire de France du 24 mai 1872 au 30 janvier 1879. Il s'est borné à décrire l'état d'esprit de son parti pendant cette période, et il ne paraît pas avoir cherché ses informations ailleurs que dans des collections de journaux radicaux de sous-préfectures. Les graves motifs pour lesquels tant d'hommes considérables ont cherché à éviter à la France les malheurs et l'abaissement qu'elle doit à la république et aux idées républicaines lui échappent complètement. Il avait certes beau jeu, étant donné son état d'esprit, à railler les hésita-

tions et les échecs de la politique des droites; mais il eût été équitable de montrer au lecteur les mobiles qui faisaient agir et les difficultés peut-être insurmontables qu'il eût fallu surmonter pour réussir. Au lieu de cela, l'admirateur de Gambetta, qui qualifiait ses collègues républicains de sous-vétérinaires, préfère railler presque sans exception les hommes de droite qui ont le plus honoré les fonctions publiques. Quand M. Zévort n'a pas un grief précis à articuler contre un député de la droite, il le qualifie d' « obscur. » C'est son épithète favorite et une des plus indulgentes dont il se serve. Je laisse à penser comment sont traités M. le duc de Broglie et M. Buffet.

Il n'y a rien à dire du plan de l'ouvrage, qui suit la marche chronologique des événements. Quant à l'exactitude des informations, il y aurait peut-être lieu de la vérifier; ainsi, à la page 393, M. Zévort fait mourir « l'ex-reine Isabelle » en 1878. Nous sommes heureux de pouvoir lui donner, en 1897, d'excellentes nouvelles de la santé de Sa Majesté, et nous espérons qu'il en est des causes que M. Zévort déclare à jamais vaincues comme des personnes dont il annonce la mort.

M. Zévort salue à la fin de son volume l'arrivée au Sénat d'une majorité républicaine et l'avènement de M. Jules Grévy comme la fin de la lutte pour l'établissement en France de « la forme de gouvernement la mieux appropriée aux sociétés modernes. » Il y a dix-huit ans que ces choses se sont passées, et l'exemple de la République française a servi à détourner les nations qui montent de cette forme de gouvernement. Quant à notre malheureuse patrie, de plus en plus supplantée par les nations rivales, elle n'a peut-être pas encore traversé de période où elle ait eu plus à rougir de son gouvernement. Ah! nous comprenons pourquoi M. Zévort a passé si légèrement sur le procès d'Arnim, et pourquoi la plume lui est tombée des mains quand il aurait fallu expliquer au lecteur pourquoi l'empereur d'Allemagne favorisait l'établissement de la république en France.

Les hommes politiques liront avec profit cet ouvrage, non pour y trouver des renseignements, mais pour se rendre compte des idées que cherche à répandre, avec l'approbation évidente du gouvernement de la République, un des plus hauts fonctionnaires de l'Université de France. Il faut connaître l'ennemi pour le vaincre. EUGÈNE GODEFROY.

Histoire du droit et des institutions de la France, par E. GLASSON. Tome VII. *La Féodalité* (fin). *Le Droit civil*. Paris, Pichon, 1896, in-8 de XXIV-699 p. — Prix : 10 fr.

Après une bibliographie générale qui ne comprend pas moins de vingt pages, cinq chapitres (chap. XIII-XVII) nous entretiennent de la condition des personnes, de la famille, des biens et de la propriété, des biens dans leurs rapports avec la famille, et des obligations.

Il fallait tout le talent d'exposition joint à la profonde et saine érudition de l'auteur pour embrasser, dans une synthèse aussi savante et aussi lumineuse, les principes qui régissaient l'organisation complexe de la société du moyen âge, la condition des personnes comme celle des terres. M. Glasson est parvenu à dissiper les obscurités du sujet en groupant d'une façon saisissante et rationnelle les diverses classes de personnes et les différentes formes de tenure. Il nous montre avec beaucoup d'exactitude les nobles correspondant aux fiefs, les vilains aux censives, les serfs aux tenures serviles. Il nous fait voir qu'à aucune époque la condition des hommes (clercs, nobles, vilains, roturiers, bourgeois, esclaves, serfs, étrangers, lépreux, juifs, lombards, bâtards) n'a été à la fois plus variée et plus inégale, mais que si du gentilhomme de la condition la plus élevée au roturier de la plus basse classe la distance est considérable, à tout le moins il existait entre ces deux degrés extrêmes de l'échelle sociale des échelons intermédiaires fort nombreux, dont aucun n'était infranchissable et dont on suit sans peine l'insensible gradation. Il faut savoir un gré infini à M. Glasson d'être arrivé, en dépit des difficultés de toute nature inhérentes à une tâche de ce genre, à nous faire assister à la lente mais incessante évolution qui a fini, sous des influences diverses, parmi lesquelles l'action de la Royauté paraît avoir été prépondérante, par conduire les hommes du servage à la liberté. N'oublions pas non plus les éloges mérités dus à la belle étude de la condition des mineurs et des femmes, qui termine le chapitre XIII.

De toutes les institutions du passé, c'est principalement l'Église qui a imprimé à la famille du moyen âge sa plus forte empreinte : c'est à elle, à vrai dire, qu'elle doit son caractère (Voy. chap. XIV). L'Église lui donne pour base le mariage, qu'elle a pour premier soin de moraliser et de réglementer. A la rigoureuse puissance paternelle de l'antique Rome elle substitue une autorité qu'elle pétrit de toutes pièces, qu'elle refaçonne, en quelque manière, et qui sort de ses mains amendée et épurée. La forme primitive de la famille germanique, le compagnonnage, s'efface peu à peu et son idée tend de jour en jour à disparaître davantage. Si elle se perpétue dans la *mesnie*, du moins cette dernière institution offre-t-elle un sens vague, dépourvu de tout effet juridique, dans la partie du moyen âge au cours de laquelle il est possible d'interroger des textes précis. Tout le chapitre relatif aux biens et à la propriété (chap. XV) est à méditer à raison du très réel profit que l'on en peut tirer. Nous signalerons comme particulièrement instructive l'étude de cette catégorie de biens intermédiaire entre les meubles et les immeubles, que reconnaissaient certaines coutumes du nord de la France : les « cateux. » A relever aussi comme très remarquable la théorie de la propriété mobilière protégée, d'après les lois barbares, par une action personnelle *ex delicto*, et même aussi, dans certains cas, suivant M. Glasson, par une action réelle.

Un dernier point doit être mentionné dans l'analyse de ce chapitre. Nul n'a oublié la célèbre controverse à laquelle ont donné naissance les communaux à l'époque franque, entre M. Fustel de Coulanges et M. Glasson ; les historiens du droit y trouveront résumée, avec autant de netteté que de précision, la délicate question de l'origine des biens communaux, en même temps qu'ils y rencontreront des détails fort curieux sur les communautés des serfs, sur l'administration des biens des villes, sur les biens vacants, sur les droits d'usage dans les forêts et sur la vaine pâture.

L'intérêt croît encore, lorsque, avec le chapitre XVI, on aborde l'étude des biens dans leurs rapports avec la famille. L'auteur y reprend la question toujours si discutée des origines de la communauté entre époux. Écartant le système qui la fait sortir de ces communautés taisibles, dont la fréquence dans la vie rurale au moyen âge est bien connue, il estime qu'elle s'est formée petit à petit sous l'influence de l'Église et surtout par le développement graduel et la définitive éclosion des germes qui existaient dans les lois barbares et dont on distingue les vestiges dans certains usages de l'époque franque. C'est également dans ces lois barbares et dans l'action de l'Église que M. Glasson trouve la source de l'institution du douaire coutumier, à laquelle la veuve devait de voir assurée son existence après la dissolution du mariage.

Quant au régime successoral, le savant professeur nous en fait apercevoir les variations, en nous transportant tour à tour dans les différentes régions de la France. Si on fait abstraction des pays de droit écrit, où il s'inspirait du droit romain d'une façon à peu près exclusive, ce régime avait généralement pour fondement soit les traditions germaniques, soit le droit féodal : aux premières avaient été empruntés la division des biens d'une même personne en plusieurs masses indépendantes et distinctes les unes des autres, le rejet de la représentation, et le principe de la copropriété de famille, auquel se rattache l'exclusion des héritiers testamentaires ; du droit féodal découlaient certaines règles spéciales et caractéristiques de ce droit : distinction des biens en nobles et roturiers, droit d'aînesse et privilège de masculiniste.

Après avoir ainsi considéré les biens dans leurs rapports avec la famille, M. Glasson se trouvait logiquement conduit à nous parler des obligations (chap. XVII). Il commence par nous montrer que c'est dans le droit des obligations que l'influence du droit romain s'est fait le plus promptement et le plus complètement sentir. Il nous fait voir ensuite qu'au formalisme rigoureux et persistant de l'époque franque, qui s'est perpétué dans la première partie du moyen âge, a succédé, lors de la renaissance du droit romain, cette doctrine jusqu'alors inconnue et définitivement acceptée et consacrée par tous les jurisconsultes coutumiers, que tout pacte doit être respecté et muni d'une action en justice, et, finalement, qu'au milieu de quelques contradictions et des hésitations du début,

le droit romain, désormais victorieux des unes et des autres, pénètre de toutes parts la matière des obligations et lui imprime un caractère tout nouveau. Après quoi, l'auteur s'explique sur les modalités des obligations, sur les conditions des contrats, dont il passe en revue les principaux, sur les contrats de garantie (plégerie, gage et hypothèque, acte sous sceau, serment, foi), sur le quasi-contrat, le délit et le quasi-délit, et enfin sur les causes d'extinction des obligations.

Telles sont les grandes lignes de cette étude vraiment substantielle et forte, dans laquelle M. Glasson a magistralement déterminé les origines et a suivi le développement, les péripéties, les vicissitudes et les progrès du droit civil dans la société féodale. Aussi bien pouvons-nous affirmer sans crainte que le volume dont nous venons de donner un aperçu sommaire constitue une des pages les plus importantes et une des parties les plus attachantes de sa belle *Histoire du droit et des institutions de la France.* X.

La Vie privée d'autrefois, par Alfred Franklin. Paris, Plon et Nourrit, 1897. *Les Animaux*, in-12 de 336 p. — *La Vie de Paris sous la Régence*, in-12 de 347 p. — Prix : 3 fr. 50 le vol.

M. A. Franklin vient d'ajouter deux volumes à la vaste collection où il a entrepris de raconter la vie privée d'autrefois. Mais, disons-le franchement, l'un de ces livres est tout à fait en dehors du plan de l'auteur. C'est le volume qui porte le sous-titre : *Les Animaux*. Il est consacré à des renseignements zoologiques, les uns empruntés à de fabuleuses compilations, les autres à des œuvres érudites, les unes nous parlant d'animaux réels, les autres nous donnant des détails sur les gryphons, les sphinx, les sirènes et même les amazones. Dans cette série de contes, nous ne nous rappelons pas avoir vu citer certains poissons qui, au dire de Gutierre Gomes, « volent sur l'eau, » et sur lesquels Belleforest a raconté bien des choses merveilleuses (*Histoires prodigieuses*, chap. XVIII). Vraiment, toutes ces recherches ne trouvent pas leur place dans une histoire de la vie privée. Elles sont néanmoins assez curieuses. M. Franklin a dédié ce volume à la mémoire de son chien Tobie, son tendre et fidèle ami. Chose bizarre, l'auteur, qui aime tant les chiens, déteste la chasse et se fait une gloire de n'en avoir jamais parlé. Elle occupait cependant une place notable dans l'existence de nos aïeux.

— Le volume qui accompagne celui-ci est, au contraire, tout à fait propre à figurer dans les recherches de M. Franklin. C'est le journal intéressant et amusant même du voyage qu'un Allemand, Nemeitz, conseiller du prince de Waldeck, fit à Paris sous la Régence. C'est un Joanne ou un Baedeker de ce temps-là. Usages, modes, hôtelleries, monuments, bibliothèques, carrosses, petits-maîtres, théâtres, rien n'y est oublié de tout ce qui a pu frapper un étranger, et une quantité de con-

soils très pratiques sur les relations à avoir avec de grands personnages, sur les dangers de sortes diverses à éviter, achèvent de compléter cette relation qui nous fait revivre plus d'un siècle en arrière. Sur quelques points les changements n'ont pas été aussi énormes qu'on le croirait. Alors, comme aujourd'hui, on risquait d'être volé et assassiné si l'on sortait la nuit, l'encombrement des rues causait de nombreux accidents — qu'est-ce que notre voyageur aurait dit des bicyclettes? Les cochers de fiacres n'étaient pas plus polis que maintenant, seulement ils étaient satisfaits d'un pourboire de vingt-cinq sols pour la journée. Quant aux pièces d'un franc, elles s'en allaient insensiblement les unes après les autres — comme à présent. Il y avait de nombreux cafés, on y trouvait quelques journaux, par exemple on n'y fumait pas, « car il y a en France très peu de personnes de condition qui aiment le tabac à fumer. » Notable différence avec de nouvelles habitudes. Le voyageur paraît aimer la France et n'en dit pas de mal. Notable différence aussi avec la manière d'être des Allemands modernes. TH. DE P.

Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine, par J. DUCHEMIN DES CÉPEAUX. Nouvelle édition ornée de cinq portraits et augmentée d'une table de noms de personnes et de lieux. Laval, Goupil, 2 vol. in-8 de 399 et 422 p. — Prix : 8 fr.

Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval, avec une notice sur M. Duchemin de Villiers, par l'abbé A. ANGOT. Paris, A. Picard, in-8 de 246 p. — Prix : 4 fr.

Jean Chouan et la chouannerie. par MICHEL DE R. Abbeville, C. Paillart, in-8 de 237 p. — Prix : 1 fr.

— C'est avec un pieux respect que j'ai relu ces lettres dont les pittoresques récits avaient charmé mon enfance. Ce ne sont pas là des épopées guerrières composées en l'honneur de chefs illustres, c'est l'impartiale, très impartiale (t. II, p. 50) narration des hauts faits de ces héroïques paysans dont nous nous vantons d'être les descendants. Dans leur simplicité, nos pères criaient vive le Roi ! parce que ce cri avait pour eux la même signification que celui de : Dieu le veut ! (I, 39.) M. des Cépeaux les a fort justement rattachés aux faux-sauniers du Maine, aux adroits fraudeurs, dont Louis XVI avait gracié un des principaux, Jean Cottereau dit Jean Chouan. C'est lui qui se soulève le premier, qui organise ces bandes de partisans les derniers à prendre les armes. Des landes du bois de Misdon sortait la terreur des armées républicaines, cette terreur qui ne s'exerçait jamais sur des ennemis désarmés, qui pardonnait aux dénonciateurs et parfois même aux traîtres, et qui ne fut sanglante pour eux que quand ils eurent employé toutes les lâchetés et accompli toutes les cruautés. L'arrestation et l'assassinat des sœurs de Jean Chouan (I, 338), les sauvages tortures infligées à la famille Le Dauphin (II, 304),

sont là pour démontrer avec quelle barbarie les républicains exécutaient leurs persécutions. Et celles-ci soulèvent le cœur de Treton dit Jambe d'Argent, Moulins, Julien l'Éperon, Pierre Cottereau, Taillefer, Coquereau, et tant d'autres qui ne sont pas des gentilshommes, mais des héros. Ce n'est pas que nos aïeux n'aient à maintes reprises réclamé des chefs dignes, par leur naissance et leur instruction, de les commander. La conduite de Jean Cottereau à la bataille du Mans vis-à-vis du prince de Talmont est là pour l'affirmer, ainsi que les nombreuses démarches faites par eux vis-à-vis de M. Jacques (de La Merozières). La prise du Mans par Bourmont prouvera plus tard qu'ils savaient s'organiser et vaincre. Mais ce ne sera plus là cette période fameuse d'une guerre surhumaine, où quatre contre cent décidaient la victoire, où les arbres, couverts par enchantement de feutres empanachés de blanc, frappaient l'ennemi de terreur, où le rosaire trompait les ennuis du guet, où la « ferte » avait l'avantage sur les fusils et les baïonnettes ; où, pour avoir la paix, les républicains vaincus étaient contraints d'offrir de la poudre.

A ceux qui, dans les temps présents, même au pays du Maine, ne savent plus que jeter bas les armes et embrasser les genoux des athées triomphants, il serait bon de faire lire et méditer ces pages écrites sans phrases par un des leurs, afin de dire la passion et la mort des martyrs.

Nous devons remercier M. Goupil de nous avoir fourni l'occasion de relire ces pages réimprimées avec une coquetterie typographique remarquable.

— Ce sont les pièces justificatives, pour ainsi dire, que M. l'abbé Angot a publiées en un volume recueilli par M. le chanoine Couanier de Launay et contenant toute la correspondance adressée à M. Duchemin de Villiers pendant la Révolution. Cousin de l'auteur des précédentes lettres, il fut président du tribunal civil de Laval sous la Restauration et se démit avec honneur le 12 août 1830, préférant « ne pas se rallier à un régime issu de l'insurrection et qui méconnaissait les traditions chrétiennes de l'ancienne monarchie » (p. 20). Dès lors il s'adonna à l'étude de la botanique, en collaboration avec sa sœur, l'auteur principal des lettres que nous avons à analyser ici. Ces documents sont d'un intérêt poignant. La vaillante royaliste y parle de tout, du prix de la viande et du beurre. Parfois elle est obligée de révérer les clubs du quintidi et les représentants du peuple qui y paradent (p. 94) ; parfois avec une émotion sans bornes, mais aussi sans faiblesse, elle raconte les actes des martyrs (168 à 175). Quelle différence avec cet enthousiasme des premiers jours où l'on se « bouchonnoit comme il faut. » Éditées avec un soin et une correction remarquables, ces lettres émanées d'un milieu éclairé jettent un jour très précis sur la période de 1789 à 1815 (les chouans avaient été alors, hélas ! remplacés par les cosaques !). Elles font honneur à leur savant éditeur et à la *Société historique du Maine*, qui les a accueillies

dans ses publications. Je n'ai noté qu'une seule erreur de nom propre : lisez Bonteville (p. 28 et 29) au lieu de Bouteville.

— M. Michel de R. a eu la bonne idée de tirer du premier de ces ouvrages un petit volume, consacré à la chouannerie et qui mérite vraiment d'être recommandé d'une façon particulière pour le bien qu'il est appelé à faire parmi les lecteurs des bibliothèques populaires. A. D'E.

Geschichte Russlands bis zum Ende des 18. Jahrhunderts, von A. Brückner. Band I. Gotha, 1896, in-8 de xxi-638 p. — Prix : 15 fr.

Cette nouvelle histoire de Russie est le dernier grand travail de l'infatigable travailleur qu'était M. Brückner. La mort est venue le surprendre au moment où il préparait le second volume qui aurait complété son œuvre. Il est à regretter qu'il n'ait pu l'achever, car mieux que personne il était préparé à exécuter le programme de M. Lamprecht.

En effet, l'histoire avait été de tout temps la passion de M. Brückner. Il s'était consacré spécialement à l'histoire de Russie. Son époque de prédilection était le XVIIe et le XVIIIe siècle ; ses deux travaux les plus considérables ont pour objet Pierre le Grand et Catherine II. Mais, s'il a moins écrit sur les temps plus reculés, leur histoire ne lui était pas étrangère, et il en a fourni la preuve dans d'excellents articles. Armé de ces connaissances multiples, il était parfaitement en état de donner une esquisse substantielle du développement historique de la Russie, sans s'égarer dans les détails et sans rester dans le vague et le superficiel. Tel est le caractère général de ce premier volume, le seul que l'auteur ait eu le temps de faire paraître.

Les cinq livres qui le composent portent les titres suivants : *L'Europe et la Russie ; — Peuple et pays ; — Byzance ; — Tatarisation* (Tatarisierung) ; — *La Russie et l'Europe.* Ces titres indiquent déjà par eux-mêmes la marche des idées et la manière dont le sujet est traité. La mystérieuse Russie est d'abord révélée à l'Europe par des étrangers qui pénètrent dans le sein même du pays ou qui se font renseigner par des indigènes. On regrette de ne pas trouver ici le nom d'Antonio Possevino, qui a compris mieux que les autres le mécanisme du gouvernement moscovite, et dont les *Commentaires* complètent opportunément l'ouvrage classique de Herberstein. Cent pages (169 à 270) sont ensuite consacrées à la description géographique et ethnographique du pays et des habitants. Cette partie est très complète. Le chapitre sur la « mortalité, » très neuf et très fouillé, mérite surtout d'attirer l'attention. On verra quels ravages les famines et les épidémies ont faits en Russie. Dans le troisième livre, c'est plutôt l'élément historique qui domine : il contient l'exposé de l'influence que Byzance a exercée sur les Russes, à savoir : l'introduction du christianisme, l'organisation de la hiérarchie, la fonda-

tion des monastères. Un chapitre spécial est réservé aux cultes étrangers qui ont paru plus tard en Russie, un autre aux innombrables sectaires. Mais le cours régulier des événements a été arrêté par l'invasion des Mongols. C'est durant cette triste époque que Moscou s'est élevée peu à peu, qu'elle s'est annexé les principautés voisines, qu'elle est devenue le noyau du futur colosse russe. Tous ces faits singulièrement complexes sont expliqués avec beaucoup de clarté. Les XVe et XVIe siècles ont été moins bien partagés que les autres, car dans le cinquième et dernier livre, l'auteur passe immédiatement à Pierre le Grand et à ses précurseurs.

Du reste, il rentrait dans l'intention de M. Brückner de faire ressortir les grandes lignes, de montrer comment la Russie est entrée dans le concert européen : et, à ce point de vue, il a parfaitement réussi. Le livre produit une impression d'ensemble, l'on se trouve constamment sur des hauteurs, et l'on voit sans peine où aboutissent les chemins si souvent tortueux de l'histoire. Les faits principaux sont bien résumés et surtout bien coordonnés, de manière à faire ressortir les facteurs intellectuels et les éléments de progrès. Il manquerait quelque chose à ce rapide compte rendu, si nous négligions de dire que M. Brückner était un protestant d'origine allemande, et l'on s'en aperçoit dans quelques endroits, surtout lorsque le « fanatisme » des catholiques est en cause ou lorsqu'il s'agit d'apprécier l'influence des étrangers sur la Russie. P. S. P.

La Serbie chrétienne. Étude historique par A. D'AVRIL. Paris, Bureau des œuvres d'Orient, 1897. In-8 de 134 p. (Extrait de la *Revue de l'Orient chrétien*).

M. le baron d'Avril réunit en un volume les articles qu'il a consacrés à l'église serbe. Avec son habituelle richesse d'informations, il présente au public un savant tableau de la situation politique des pays du Danube inférieur, mais, écrivant dans une revue qui a pour principal objet l'étude des questions relatives à l'union des églises orientales, il insiste plus spécialement sur le côté ecclésiastique des événements, qu'il expose ; il montre l'origine du patriarcat d'Ipek, aujourd'hui transféré à Carlovitz, et éclaire d'un jour nouveau le problème compliqué des nationalités yougo-slaves.

Pleine d'intérêt est l'histoire de ce peuple qu'au siècle dernier et au commencement encore de celui-ci on appelait les Serviens et qu'on prenait pour un rameau de la race grecque. Établis dans la péninsule des Balkans au VIIe siècle, tour à tour alliés, ennemis, sujets et maîtres des Bulgares, ils ne se sont jamais mélangés avec leurs voisins, et les deux histoires se côtoient sans que jamais une fusion ait commencé à se faire sentir entre les deux peuples. Aujourd'hui, les Serbes constituent quatre groupes séparés par les destinées de la politique, mais intimement

rapprochés par les aspirations unitaires d'un ardent patriotisme. Deux de ces groupes sont indépendants : les Serbes proprement dits, qui se sont graduellement émancipés, au cours de notre siècle, de la suzeraineté ottomane et forment le royaume de Serbie; les Monténégrins, qui, défendus par la structure de leur pays, chaos inaccessible de montagnes, ont pu défendre et conserver leur autonomie pendant que les étendards turcs flottaient depuis Sparte jusqu'à Presbourg. Un troisième groupe est passé sous la protection de l'Autriche, à mesure que les conquêtes des Habsbourg refoulaient les armées ottomanes vers le Danube; un quatrième, composé des Serbes de Bosnie et d'Herzégovine, est rattaché seulement depuis le traité de Berlin à la monarchie austro-hongroise. Ces derniers aspirent bruyamment à se réunir à l'une ou à l'autre fraction des Serbes autonomes, et résistent par les voies légales aux tentatives assimilatrices de leurs nouveaux maîtres. Périodiquement, ils dénoncent dans des mémoires imprimés les rigueurs dont ils sont ou se disent l'objet de la part des agents impériaux; j'ai sous les yeux leur dernier manifeste, longue pétition datée du 19 avril 1897 (Supplément à l'*Ouskok*, n° 39), et dans laquelle ils vont jusqu'à annoncer qu'ils vont recourir à S. M. Abd-ul-Hamid, « leur souverain légitime, » pour « faire cesser l'arbitraire qui règne dans leur patrie. » On ne peut s'empêcher de bondir en voyant le Sultan transformé pour les besoins de la cause en vengeur du bon droit et en protecteur des opprimés.

Toute la difficulté pourrait bien avoir son principe dans la question religieuse; les Serbes d'Autriche appartiennent, comme leur congénères de Serbie et du Monténégro, à la confession dite orthodoxe; ils reprochent au gouvernement autrichien non pas tant de les molester dans l'exercice de leur culte que de montrer quelques préférences pour les Croates catholiques romains qui vivent dans les mêmes provinces; ces griefs, invoqués à tort ou à raison, enveniment encore une question déjà très brûlante et compromettent, quoi qu'on dise, la situation de l'Austro-Hongrie dans les pays de nouvelle annexion.

A ces quatre groupes tranchés, il faut joindre les Serbes établis à l'état sporadique dans les provinces demeurées ottomanes, et principalement en Macédoine. Mélangés aux Turcs, aux Grecs, aux Bulgares, dans des proportions qui varient d'un canton à l'autre, ils s'imaginent on cherchent à faire croire qu'ils sont la majorité, et que, par suite, le pays est destiné à faire, à bref délai, retour à la couronne du roi Alexandre. Les Bulgares en disent à peu près autant. Les Grecs avaient jusqu'à ces derniers temps la suprématie religieuse et c'était le patriarcat du Phanar qui désignait les évêques, choisis naturellement parmi les prélats grecs de langue et de tendances. Les Turcs enfin assistaient tranquillement à ces conflits qui consolidaient leur autorité; ils se contentaient d'encourager les dissensions, et si le calme menaçait de se rétablir, ils

n'avaient qu'à favoriser quelque peu l'un des partis pour rallumer la guerre. On connaît cette question des évêchés serbes et bulgares de Macédoine; c'est une des plus obscures qui se soient présentées depuis longtemps en Orient; elle n'avance d'un pas que pour reculer aussitôt de deux; si un titulaire est désigné pour un siège, la nomination ne tarde pas à être retirée devant les protestations furibondes de tous ceux qu'elle lèse ou paraît léser. Dire que c'est peut-être pour de pareilles querelles que la paix de l'Europe sera compromise quelque jour !

La même question se pose à propos des écoles : dans les localités où la population est mixte, chacun veut faire de sa langue maternelle la langue d'enseignement imposée à tous les élèves. Un curieux travail a paru dernièrement sur ce point (*Les Écoles serbes dans le villauet* [*lisez :* vilayet] *de Kossovo*, par Svet. Simitch. Édition de l'Association *Ouskok*. Belgrade, Smilyevo, 1897); en le parcourant on peut constater combien nous sommes loin du jour où on verra l'union des peuples chrétiens préparer le triomphe de la Croix sur le Croissant, et c'est assurément de quoi contrister les hommes exempts de préjugés de parti et de rancunes mesquines ! P. Pisani.

Le Duc de Richelieu en Russie et en France (1764-1822), par Léon de Crousaz-Crétet. Paris, Firmin-Didot, 1897, gr. in-8 de XII-512 p. — Prix : 10 fr.

On annonçait, il y a quelques années, une biographie complète du duc de Richelieu par le duc d'Audiffret-Pasquier. Paraîtra-t-elle un jour? En tout cas M. de Crousaz-Crétet a trouvé avec raison opportun d'en écrire une. De précieux documents publiés depuis peu ou des pièces manuscrites devenues accessibles étaient à sa disposition ; pour la partie russe, le tome LIV du Recueil de la Société d'histoire de Russie; pour la partie française, les correspondances de 1815 à 1822 conservées à nos archives des affaires étrangères. En joignant à ces sources les nombreux renseignements contenus dans les volumes récents sur Villèle, de Serre, Pozzo di Borgo, etc., M. de Crousaz n'a pas eu de peine à composer un récit varié, se dédoublant en deux tableaux, l'un d'histoire sociale, l'autre d'histoire politique. Il s'agit, dans la première partie, de la création d'une grande ville et du développement de la civilisation au milieu de peuples encore barbares; dans la seconde, de la restauration des Bourbons et de l'établissement du régime parlementaire en France. Richelieu, bien que n'ayant qu'une intelligence moyenne, à force d'application à ses devoirs, de dévouement au bien d'autrui et à la paix du monde, a accompli avec succès ces deux tâches.

Dans son exposition, M. de Crousaz-Crétet a réuni une multitude de faits intéressants, sans peut-être les fondre suffisamment dans un récit où la note personnelle se fasse vivement sentir et s'impose. Presque à

chaque page, il passe la parole à des contemporains très autorisés sans doute, mais s'efface un peu trop derrière eux. Encore ne les a-t-il pas tous cités, et il est telle conversation de Richelieu citée au tome IV des *Mémoires* de Barras qui eût illustré d'une façon originale le dernier chapitre de son ouvrage. De plus, en contrôlant plus rigoureusement certaines assertions les unes par les autres, il eût évité, par exemple, de transformer en Français (p. 83) Pictet de Rochemont, qu'il qualifie avec raison de Genevois (p. 90). Dans son ensemble, cette biographie, écrite avec conviction, se lit avec facilité; elle trace de celui qui en est l'objet un portrait assurément définitif dans ses lignes essentielles. Le duc de Richelieu, au service de l'autocratie ou de la monarchie légitime, a su inspirer une si profonde et si constante estime à ses maîtres, à ses amis et à ses administrés, que ce sentiment s'est transformé, dans le domaine historique, en celui d'une sincère et unanime admiration. L. P.

Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. *Étude suivie de fragments des Entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior (1848-1858)*, par Eugène d'Eichthal. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 354 p. — Prix : 3 fr. 50.

Très connu par ses œuvres : *La Démocratie en Amérique* et l'*Ancien Régime*, Tocqueville ne nous a été vraiment révélé que par sa *Correspondance* et surtout par ses *Souvenirs* publiés en 1893 par son neveu. Bien qu'ils n'embrassent qu'une période de quinze mois, ils peignent au vif l'homme avec son intelligence, son sens pratique, son caractère décidé, son esprit mordant et dédaigneux, plein d'ardeur pour la défense de ses idées, sans souci du péril, sans souci non plus des personnes, ni même de ses amis, à qui il pardonnera des erreurs, des faiblesses et des vices peut-être, mais dont les défauts lui sautent aux yeux et qu'il flagelle d'un mot impitoyable, d'autant plus terrible qu'il est toujours juste. On a cru pouvoir le comparer en ceci à Saint-Simon : j'espère qu'il a mis dans ses portraits plus de vérité que n'a voulu y laisser le noble duc, mais pour le trait, il est, en effet, identique et il frappe au cœur. Aussi ses *Souvenirs* sont-ils la lecture la plus piquante du monde, écrits dans cette langue alerte d'une simplicité nerveuse, qui est le bon français.

En tête du premier volume de sa *Correspondance*, son ami Gustave de Beaumont a tracé une « Notice » bien faite. Avec ces *Souvenirs* que nous a donnés son neveu le comte de Tocqueville, voilà ce que nous possédons de « biographie » sur ce spirituel homme d'État ; c'est trop peu encore, et il serait fort à souhaiter que nous eussions bientôt entre les mains les lettres qu'il écrivit à sa femme et qu'on nous promettait dès 1866, ses lettres à son ami M. de Corcelle, qui ne peuvent manquer d'être instructives et curieuses, enfin ce « Bulletin » quotidien que pendant l'Assemblée nationale il envoyait à son autre ami de Beaumont. En

attendant ces documents intéressants et nécessaires, M. Eugène d'Eichthal a eu la bonne pensée de nous apporter une contribution nouvelle.

Il s'agit des « Conversations » échangées, de 1848 à 1857, par M. de Tocqueville avec un personnage anglais, économiste bien connu, qui fut lié avec un grand nombre d'hommes politiques : Nassau William Senior. Ses conversations forment plusieurs volumes publiés en Angleterre; celles qu'il échangea avec Tocqueville ont été traduites par M. d'Eichthal, qui nous les donne aujourd'hui, à peu près inédites pour nous, par conséquent. Elles ont un grand cachet d'authenticité, car elles passèrent jadis sous les yeux de Tocqueville lui-même, qui les annota en divers endroits. Elles eurent lieu à Paris, à Sorrente, où Tocqueville allait rétablir sa santé, aux environs de Tours, dans la solitude champêtre où il préparait son livre sur *l'Ancien Régime*. Il faut signaler des remarques bien curieuses sur les vices de la monarchie de Juillet et du pouvoir personnel de Louis-Philippe (p. 237), — sur l'égalité en France (p. 246), — les travaux historiques de Thiers (p. 257), — les petits côtés de Napoléon (p. 258), — les *Mémoires* qu'aurait laissés Louis XVIII (p. 304), — les fautes de Napoléon III lui aliénant les gens raisonnables (p. 339). On y rencontre vingt et vingt traits bien topiques et un peu à l'emporte-pièce, comme Tocqueville les affectionnait. Çà et là aussi des réflexions assez mal éclairées sur la politique religieuse que son interlocuteur anglais et protestant exagérait assez aisément dans son sens antiromain. On est frappé de quelques aperçus prophétiques sur les dangers d'une Prusse puissante voisine de la France et du besoin de sécurité qui poussera notre pays dans les bras de Henri V, après la chute de Napoléon III. On sait trop comment cet élan nécessaire et réparateur qui nous eût, en effet, sauvés, fut arrêté par les politiques d'alors; mais il est bien remarquable d'avoir deviné cela en 1855. Toutefois M. d'Eichthal ne s'est pas contenté de publier ces fragments très dignes d'être conservés; il les a fait précéder d'une véritable étude d'ensemble sur M. de Tocqueville, examinant sa vie pour mieux comprendre ses travaux. Il nous donne ainsi, en des pages vraiment fort savantes, la genèse de *la Démocratie en Amérique* et de *l'Ancien Régime;* il résume la vie politique de député et de ministre de leur auteur, et nous retrace ses dernières années et sa mort prématurée. L'esprit de Tocqueville nous y apparaît singulièrement alerte et éveillé ; sa valeur est indéniable, comme aussi sa probité et son ambition. C'était certainement une intelligence très fine, qui a déployé une ardeur considérable à étudier, à écrire, à parler, à agir, dans les Chambres et au ministère. M. d'Eichthal le fait remarquer en bons termes et il y a lieu de souscrire à beaucoup de ses conclusions ; celles qu'il tire toutefois de la fin de Tocqueville méritent de fortes réserves : d'après lui (p. 216), il serait mort, fort respectueux en principe des vérités chrétiennes, mais dans un scepticisme assez vague pour ne s'at-

tacher à aucune confession précise; et il n'aurait reçu les derniers sacrements que pour complaire à sa femme. Pour tracer ce tableau inexact, il faut se réclamer du témoignage de Mignet, dont la mauvaise foi en matière religieuse ne compte guère, et aussi d'une phrase, en effet très affirmative dans ce sens, de M. de Beaumont. Grâce à Dieu, il existe des témoignages plus consolants et plus précis pour affirmer la fin très catholique de Tocqueville. Ampère, qui avait été appelé par son ami quelques jours avant le moment suprême, a voulu consigner le récit de sa « fin chrétienne comme sa vie » (*Correspondant* du 25 juin 1858). M. de Loménie a écrit : « Pour tous ceux qui l'ont connu, il n'y a point lieu de s'étonner qu'il soit mort, comme il avait vécu, en chrétien » (*Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1859). M. de Beaumont lui-même (Introduction à la *Correspondance*, p. 120) semble infirmer tout à fait les autres restrictions de sa plume : « La fin de Tocqueville a été toute chrétienne ; c'est à tort qu'on a parlé de conversion, il n'a point eu à se convertir. » Le frère de Tocqueville, voulant protester publiquement contre les omissions volontaires de Mignet, qui avait passé sous silence les sentiments religieux de celui dont il croyait faire l'éloge, a publié les détails les plus circonstanciés des derniers jours de son frère et de ses raisons à accomplir « son devoir pascal. » Enfin, Mgr Baunard (*La Foi et ses victoires*, II, p. 245) a rapporté la longue conversation qu'il tenait du curé de Cannes, le confesseur même de Tocqueville, et qui ne peut laisser planer aucun doute ni subsister aucune restriction.

Ce point méritait d'être pleinement mis en lumière. Il porte toute la morale d'une existence attachante par sa valeur intellectuelle, l'intelligence des choses de l'avenir et particulièrement des questions sociales, vues de haut, ce qui arrive trop rarement aux hommes d'État.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Études balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac, par le vicomte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de XIV-294 p. — Prix : 3 fr. 50.

Chaque fois que j'aperçois le nom de M. le vicomte de Lovenjoul accolé sur la couverture d'un livre au nom de Balzac, qu'il connaît si bien et qu'il fait si bien connaître, l'eau me vient à la bouche, pour parler comme un vulgaire gourmand. Si le grand Honoré pouvait encore s'agiter en notre monde, nul doute que M. de Lovenjoul ne reçût aussitôt sa visite et ses remerciements. A défaut de son héros, tous les balzaciens, dont je suis, ne manqueront pas de féliciter l'auteur. J'ai été vraiment heureux de parler ici (t. LXXIX, p. 257-258) de l'ouvrage précédent de M. de Lovenjoul : *Un Roman d'amour*. J'éprouve le même sentiment en présentant à nos lecteurs le curieux volume *Autour de Honoré de Balzac*. Celui-ci complète celui-là. Universellement, la presse

quotidienne et certaines revues ont réservé le meilleur accueil à ces pages suggestives : nous ne ferons pas entendre, en ce qui nous concerne, de note discordante dans le concert d'éloges si justes que mérite cette œuvre nouvelle.

Tout d'abord, je m'arrêterai sur l'*Avant-propos :* c'est une fine étude psychologique sur l'illustre romancier. A mes yeux, elle n'a que le tort d'être un peu courte. Après cet excellent morceau, vient un important chapitre sur *Honoré de Balzac et Théophile Gautier*. Il en résulte clairement que le grand styliste que fut « Théo » a prêté son concours à Honoré en plusieurs circonstances, notamment quand ce dernier écrivit, en 1831, *le Chef-d'œuvre inconnu.*

Chacun sait que le créateur de *la Comédie humaine* rêvait les gloires et surtout les profits du théâtre ; ses affaires étaient fort embarrassées, et, en ses illusions tenaces, il escomptait d'avance des bénéfices extraordinaires. Son ami Gautier, loin de le dissuader, le poussait dans cette voie, où il ne devait éprouver que des déboires. Pour s'en rendre compte par un exemple, il faut lire *les Aventures de « l'École des ménages, » tragédie bourgeoise en cinq actes*, dont M. de Lovenjoul a découvert, au hasard des catalogues de livres d'occasion, le seul exemplaire imprimé connu à ce jour. En fait de bénéfices, cette tentative théâtrale n'a guère abouti qu'à grever le budget de son auteur d'une dette complémentaire de près de six cents francs.

M. de Lovenjoul nous entretient ensuite d'un portrait de Balzac peint par Boulanger et qui se trouve en Ukraine, au château de Wierzchownia. A ce sujet, il reproduit un article de Théophile Gautier, publié dans *la Presse* du 6 décembre 1836 et complété par un passage du *Salon* de 1837 que le même écrivain a fait paraître dans le même journal, le 18 mars 1837. Mais aussi il mentionne un second portrait de Balzac exécuté au daguerréotype, puis deux autres, des pastels d'Eugène Giraud et de J.-A. Girard-Séguin. Tout cela est intéressant.

Dans les « trois lettres » que M. de Lovenjoul nous donne en un chapitre spécial et qui sont signées de l'éditeur Hetzel, de Laurent-Jan et de Barbey d'Aurevilly, la première nous a paru surtout digne d'attention ; elle a trait à la préface de *la Comédie humaine :* jamais Balzac n'a été mieux ni plus spirituellement conseillé.

Le volume se termine par l'*Essai d'une bibliographie des lettres d'Honoré de Balzac, parues, jusqu'au 31 décembre 1895, dans les journaux, les recueils et les volumes.* Ledit « Essai » comprend quatre-vingt-dix numéros. En appendice, l'auteur a rappelé au lecteur, au moyen d'une note brève et de trois citations, les causes d'une petite discussion qu'il a eue avec M. Gaston Deschamps, collaborateur du journal *le Temps ;* il s'agissait là de Théophile Gautier, accusé d'ingratitude littéraire à l'égard de Charles Nodier.

Il nous semble avoir donné une idée suffisante des choses particulièrement attachantes que l'on trouve dans *Autour de Honoré de Balzac*. Remercions M. de Lovenjoul et faisons des vœux pour qu'il nous serve encore, avant qu'il soit longtemps, pareil régal à propos du grand homme. E.-C. GAUDOT.

Les Aventures de ma vie, par HENRI ROCHEFORT. T. I et II. Paris, Paul Dupont, 1896, in-12 de XII-378 p. et 385 p. — Prix : 7 fr.

Le célèbre pamphlétaire, qui n'est pas sans talent comme romancier, vient d'écrire sa biographie, ou mieux ses « aventures, » car sa vie fut singulièrement traversée d'incidents romanesques, oscillant du tragique au comique. S'il a raccourci son nom du titre et de la particule auxquels il avait droit, M. Henri Rochefort n'en rappelle pas moins avec quelque complaisance, au seuil de ses Mémoires, l'ancienneté de sa race et la puissance de sa lignée. Les marquis de Rochefort possédaient autrefois tout le village de Gargilesse, proche de Nohant, et exerçaient sur le pays « haute, basse et moyenne justice. »

Le grand-père du directeur de l'*Intransigeant* émigra; son père, après avoir administré quelque temps l'île Bourbon, collabora au *Drapeau blanc* de Martainville et devint auteur dramatique. M. Rochefort a certainement reçu en héritage une parcelle de l'orgueil ironique de son aïeul et une bonne part de l'esprit paternel. Il y a ajouté des haines politiques et une singulière absence de principes et de scrupules qui ne tardèrent pas à lui créer une extraordinaire notoriété. Après avoir criblé de coups d'épingle Napoléon III et son gouvernement, M. Rochefort entama la lutte au couteau dans sa fameuse *Lanterne*, dont les *Aventures de ma vie* rappellent les origines et le succès. Ses articles à l'emporte-pièce, où les jeux de mots se mêlaient aux outrages, parurent aussi dans le *Rappel*, que fonda Victor Hugo, et dans la *Marseillaise*, où écrivirent Millière et Raoul Rigault. Mais c'est quand les électeurs de la première circonscription de Paris l'envoyèrent siéger au Corps législatif que M. Rochefort parut surtout redoutable à l'Empereur et à ses ministres. La mort de Louis Noir, la manifestation qui se produisit à ses funérailles, l'arrestation du « lanternier, » surexcitèrent la population parisienne, agitèrent les ferments révolutionnaires qui devaient éclater pendant le siège de Paris et aux journées de mars.

Les Aventures de ma vie fourmillent d'humour et d'esprit. Elles ne constituent pas une contribution à l'histoire, car M. Henri Rochefort est avant tout un pamphlétaire et se soucie plus de croquer une scène, imagée et imaginée, de faire un mot plaisant, de décocher un trait incisif, que de reproduire des tableaux véridiques et de buriner des jugements impartiaux. Le tome second s'arrête à la répression de la Commune par le gouvernement de M. Thiers. ROGER LAMBELIN.

L'Archivio comunale di Cagliari. da Silvio Lippi. Cagliari, Valdès (Museas di P., 1897, gr. in-8 de 272 p. et 11 planches.

Voici un excellent travail, comme il serait à désirer que toutes les archives d'Italie, — et de bien d'autres pays! — pussent en mettre à la disposition des travailleurs. Après quelques pages (p. 7-29) de renseignements historiques sur cet *Archivio*, — l'énumération des précédents travaux de classement, son état avec le classement actuel, et son importance locale et historique, — M. Lippi donne : 1° l'inventaire des parchemins, volumes et liasses, constituant la section ancienne de ces archives ; 2° l'index alphabétique fort complet des noms de personnes, de lieux et de choses remarquables ; 3° l'index analytique et chronologique des parchemins (c'est un véritable *régeste* de la commune), qui ne compte pas moins de cinq cent cinquante-trois documents, répartis entre les années 1070 et 1802 ; 4° le tableau des documents exposés dans les vitrines (p. 257-263) ; 5° l'index analytique et chronologique de la collection de lettres royales avec signatures autographes des souverains de la Sardaigne, de Pierre IV d'Aragon à Victor-Emmanuel II de Savoie (trente numéros). Les planches reproduisent : les armes de la ville de Cagliari avant et après le décret du 17 mai 1766 (qui les modifia par adjonction de la croix de Savoie) ; les fac-similés des signatures royales ; les reproductions des sceaux de Jacques II, d'Alphonse IV (en plomb et en cire), de Pierre IV (*idem*), de Jean Ier, de Ferdinand Ier, d'Alphonse V, de Jean II, de Ferdinand II, de Philippe V et de Charles-Emmanuel III ; bien que ces phototypies soient assez médiocres, on peut y suivre aisément les progrès de la décadence de l'art sphragistique. L'inventaire de M. Lippi sera de la plus grande utilité pour quiconque voudra désormais étudier l'histoire, encore mal connue, de la Sardaigne.

L.-G. Pélissier.

BULLETIN

Histoire sainte *à l'usage des cours supérieurs dans les petits séminaires, collèges et maisons d'éducation.* 1re partie d'une *Histoire de la religion* [illegible], par l'abbé Ch. Menuge. Bourges, Auxenfans, 1897, in-12 de xii-308 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce petit volume traite, sur un plan à la vérité plus restreint, du même sujet que l'*Histoire de l'Ancien Testament*, de M. l'abbé Pelt, du tome Ier de laquelle il a été rendu compte dans le *Polybiblion* (t. LXXIX, p. 198). C'est un abrégé didactique, par paragraphes numérotés, du récit de la Bible, éclairé et corroboré, lorsqu'il y a lieu, par les données soit de l'histoire profane, soit de l'archéologie. Le sujet s'étend de la création du monde à la fin de la mission des Juifs après la Résurrection et la Pentecôte.

D'une doctrine très sûre et d'une prudence extrême, le pieux auteur montre peut-être, à mon humble avis, une timidité par trop grande au regard des modifications à apporter à certaines interprétations anciennes des textes sacrés, modifications que la marche en avant des sciences rend de

plus en plus opportunes. Les vues de M. l'abbé Pelt, dans son ouvrage précité, sont plus larges sans être moins sûres. Puis M. l'abbé Menuge ne paraît pas, en matière d'assyriologie, renseigné suffisamment sur les derniers pas de la science : il désigne sous le nom d'*Izdubar* le Nemrod assyrien, alors que cette lecture est aujourd'hui bannie de la langue scientifique et remplacée par celle de *Gilgames* ou *Gilgamès*.

Au résumé, cette *Histoire sainte* est d'ailleurs un précieux *memento* pour ceux qui savent, et pour les autres une utile préparation à l'étude du récit sacré. JEAN D'ESTIENNE.

Institutiones juris ecclesiastici..., auctore P. CH. MAKÉE. Parisiis, apud A. Roger et F. Chernoviz, 1897, 2 vol. in-18 de IV-500 et 505 p. — Prix : 7 fr.

M. l'abbé Makée vient de donner en deux volumes un cours d'Institutions de droit canonique qui rendra de réels services aux étudiants des séminaires, en particulier à ceux qui préparent leurs premiers examens pour suivre ensuite les cours de texte dans les Universités catholiques. Les cent premières pages du tome Ier sont consacrées aux notions fondamentales et au droit public : nature de la société, rapports des sociétés entre elles, applications pratiques faites aux relations de l'Église et de l'État, etc. Le droit privé est exposé dans le reste de l'ouvrage. Après une rapide étude des sources et des principes d'interprétation des lois, l'auteur traite des personnes, des choses, des jugements, des délits et peines. Le mariage a été laissé délibérément de côté, comme rentrant dans le domaine de la théologie. C'est une conception que nous ne partageons pas, mais qui est autorisée par l'exemple d'un assez grand nombre de canonistes pour que nous n'en fassions pas une objection à l'auteur, d'autant plus qu'il a eu soin de traiter en un autre endroit des dispenses matrimoniales.

M. Makée a composé un bon manuel que nous aurions seulement aimé à voir un peu plus chargé d'indications bibliographiques, afin d'entr'ouvrir devant l'esprit des élèves quelques aperçus sur le vaste champ des sciences historiques et philosophiques, dont l'étude du droit ecclésiastique doit toujours s'inspirer pour être progressive et féconde. G. PÉRIES.

Les Pensées d'un Yoghi, par PAUL MASSON. Paris, Vanier, 1896, in-12 de 86 p. — Prix : 3 fr.

J'ai lu, par nécessité de métier et très rarement par plaisir, beaucoup de recueils de pensées, et j'estime depuis longtemps que c'est la forme préférée dont on enveloppe les choses qui ne méritent pas d'être imprimées ; ce n'est pas la seule, j'en conviens volontiers, mais c'est la plus abondante et la plus commune, et ce n'est pas pour les « Pensées d'un Yoghi » que je suis tenté de faire une exception. Pourquoi d'un Yoghi ? tout simplement sans doute pour avoir le plaisir, si c'en est un, de les dédier à la très sainte mémoire de Çakia Mouni, le roi libéré de Kapilavastru. Je n'y vois point d'autre raison. Car de croire que l'on se fait ainsi mieux lire, je pense bien, en dépit de son aphorisme n° 1, que l'auteur ne conserve pas cette illusion. Dites d'une voix mordante, avec un air de pince-sans-rire, toutes ces choses-là étaient peut-être très drôles ; imprimées, c'est de la lave refroidie sans chaleur et sans éclat, et sauf quelques exceptions assez rares, où l'auteur montre du bon sens et une fine observation, un vulgaire recueil de coq-à-l'âne et de calembredaines. En voici quelques-unes : « Je ne sais pourquoi la foi du charbonnier me paraît toujours un peu intéressée. N'aura-t-il pas à alimenter les feux éternels ? » — « Les taches de la lune sont sans doute

les cicatrices des nombreux trous qu'on lui a faits. » — « L'amour est une harpe éolienne qui résonne d'elle-même; le flirt, un harmonica nécessitant l'emploi des mains; le mariage, un harmonium qui ne marche qu'à coups de pied. » Je fais grâce du reste. Mais franchement, l'auteur lui-même, se relisant à tête reposée, trouve-t-il cela spirituel ? Moi pas. Sans compter que beaucoup de ces aphorismes fleurent un scepticisme et une impiété assez déplaisants. Je prie l'auteur de se rappeler son aphorisme n° 99 : « L'acéré du trait ou la plénitude du sens excusent seuls le genre démodé de l'aphorisme. » Peut-être alors se trouvera-t-il sans excuse; je l'estime encore capable de cette forme de repentir. P. Talon.

Les Lianes, *vers et prose*, par Henri Taminiau. Alençon, l'auteur, 1897, in-8 de 296 p.

Le présent ouvrage consiste en un mélange de prose et de vers, dans lequel, toutefois, la part principale de beaucoup se trouve réservée à la prose. Il contient divers articles fantaisistes, écrits d'une plume vive et alerte, ainsi qu'un intéressant travail historique, intitulé *Doria et Barberousse*, et qui avait déjà paru il y a deux ans environ. La guerre aux habitants de l'air et des eaux n'est pas sans tenir sa place dans les préoccupations de l'auteur, comme le prouvent les articles intitulés : « Une chasse à l'écureuil » et « Pêcheurs à la ligne. » Ces honorables citoyens y trouveront un motif de consolation pour toutes les mauvaises plaisanteries que parfois on se permet sur leur compte. La verve ironique de l'auteur se déploie spécialement dans le chapitre concernant la dépopulation en France. Il indique, par exemple, comme cause de la diminution des naissances ces logis aux étages innombrables et qu'une femme enceinte a peine à gravir, indique comme remède l'accaparement par l'État de tous les héritages. Cedit remède aurait sans doute pour effet infaillible de supprimer les difficultés de l'existence en rendant celle-ci tout à fait impossible. Recommandons le livre de M. Taminiau à quiconque veut se reposer d'un travail fatigant par quelques instants d'une lecture agréable et facile.

Comte de Charencey.

Précis d'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce, par Ch. Normand. Paris, Alcan, 1894, in-18 de 536 p., avec grav. — Prix : 3 fr. 50.

Comme tous les précis d'histoire publiés par la maison Alcan sous la direction de M. Gabriel Monod, cet abrégé d'histoire ancienne témoigne d'une parfaite entente des besoins de l'enseignement. Les élèves consacrent à telle ou telle étude un temps parcimonieusement mesuré et leur attention a des limites fort restreintes; il convient donc de leur présenter les faits historiques sous une forme à la fois très claire et très brève qui ne les décourage pas cependant par sa sécheresse. Il faut scrupuleusement élaguer tout ce qui n'est point indispensable, toute phraséologie inutile. C'est ce qu'a su réaliser M. Ch. Normand en condensant l'histoire complète de l'Orient et de la Grèce. Son volume correspond aux classes de sixième et de cinquième de l'enseignement classique et à la classe de sixième de l'enseignement moderne. Chaque leçon est précédée d'un résumé succinct qui facilite une revision rapide. La bibliographie placée en note de chaque chapitre, quoique très courte, fournit les renseignements nécessaires. Nous regrettons seulement, ainsi que nous avons eu plusieurs fois occasion de le faire ici, que la date des ouvrages ne soit pas toujours indiquée. Huit cartes fort nettes permettent de trouver rapidement les noms

géographiques cités dans le texte. Enfin, quatre-vingt-six gravures, habilement choisies et fort bien exécutées, contribuent à donner aux jeunes lecteurs de ce précis quelques idées justes sur les mœurs, les coutumes, les monuments et les arts du monde ancien. L'on ne rencontre point dans l'ouvrage de M. Ch. Normand cette hostilité aux idées religieuses, qui se montre malheureusement dans quelques ouvrages de la même collection. A. I.

Histoire du moyen âge (395-1270) pour la classe de troisième, par A. Grégoire et H. Gaillard. Paris. Delagrave, 1895. in-18 de 626 p., cartonnage toile. — Prix : 4 fr. 50.

Les auteurs de ce cours ont traité chacun séparément une période de l'histoire du moyen âge où ils distinguent une époque de destruction, les invasions barbares, et une époque de reconstruction, la féodalité. La première (chapitres Ier à XVII) a été traitée par M. A. Grégoire; la seconde (chapitres XVII à XXXII) est due à M. H. Gaillard. De cette collaboration est sortie une œuvre homogène qui partout se recommande par les mêmes qualités. Pour l'exactitude des faits, l'impartialité des jugements, la clarté et l'agrément du style, ce précis mérite d'être placé au nombre des meilleurs parus depuis une dizaine d'années. Les auteurs se sont efforcés d'être aussi clairs que possible et de n'introduire dans leur récit que ce que des élèves peuvent aisément retenir sans un trop grand effort de mémoire. Peut-être même ont-ils été un peu loin dans cette voie, et les pages consacrées à la civilisation du moyen âge auraient-elles mérité de plus larges développements. La part des éloges faite, l'on nous permettra de formuler quelques critiques de détail qui d'ailleurs ne diminuent pas de beaucoup la valeur de l'ensemble. — Il n'est pas absolument vrai de dire que le comté est l'ancienne *civitas* (p. 247); il y correspond souvent, mais pas toujours. Les formes Testry (p. 210), Fontanet (p. 265), auraient dû être remplacées par les formes plus régulières Tertry et Fontenoy (en Puisaye). Pourquoi ne pas adopter partout la forme Normands et écrire de temps à autre Northmans (p. 273) ? Que signifie encore ce pluriel archaïque antrustionz (p. 108) ?

MM. Grégoire et Gaillard se sont conformés à l'usage maintenant adopté de mentionner, à la fin de chaque chapitre, les sources principales et les ouvrages les plus importants où les élèves studieux pourront trouver des renseignements plus amples sur tel ou tel fait qui les intéressera particulièrement. La règle pour dresser cette bibliographie devrait être de citer peu et bien. En ce qui concerne les sources, auxquelles des collégiens peuvent si rarement recourir, même avec la meilleure volonté, il faudrait toujours donner quelques détails très brefs et très précis sur la personne de l'auteur, l'étendue et la valeur de son œuvre, la meilleure édition qui en a été faite; toutes indications que l'on rencontre rarement dans le présent ouvrage. De même pour les ouvrages dont on conseille la lecture, il est indispensable de mentionner la date de la première édition et, s'il y a lieu, de l'édition à laquelle ils doivent se référer. L'omission de la date peut conduire des lecteurs inexpérimentés aux plus fâcheuses confusions, à prendre par exemple Le Nain de Tillemont et du Boulay, dont les ouvrages figurent à côté de ceux d'auteurs contemporains, pour des historiens de notre siècle. Par contre, des renvois à telle ou telle littérature française sont inutiles; si quelque élève éprouve le désir de compléter les notions de littérature contenues dans le chapitre consacré à la civilisation du moyen âge, il se reportera tout naturellement à l'ouvrage qui lui aura été mis entre les mains. Il

nous paraît aussi superflu de citer à tous les chapitres les *Lectures historiques* de M. de Crozals, éditées par la librairie Delagrave. Il suffisait d'avertir une fois pour toutes dans la préface que ce livre forme le complément naturel, indispensable si l'on veut, du manuel de MM. Grégoire et Gaillard.

Quant aux cartes, qui devraient être d'autant plus soignées que les élèves sont moins disposés à se servir d'un atlas pour l'étude de l'histoire, elles sont tout à fait insuffisantes et trop semblables à celles que l'on rencontre dans tous les manuels. L'on n'y trouve pas les localités peu connues des élèves et qu'ils pourraient avoir la curiosité d'y chercher; par exemple les forteresses élevées en Saxe par Charlemagne, comme Ehresbourg, Lippstadt, Siegbourg. Les auteurs pourraient facilement faire droit à ces quelques desiderata dans une seconde édition que leur livre mérite. A. I.

L'Église romaine en face de l'Église grecque schismatique (extrait de la *Revue anglo-romaine*), par V. Ermoni. Paris, Poussielgue, 1896, in-8 de 64 p.

L'Église orthodoxe gréco-russe. *Controverse d'un théologien catholique romain avec un théologien orthodoxe schismatique*, par J.-B. Röhm, chanoine de Passau, traduit par E.-M. Ommer. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-18 de x-198 p. — Prix : 2 fr. 50

Argumento contra orientalem ecclesiam a P. Joanne-Bapt. Baur, a Sterzinga, ord. cap. Innsbruck, Rauch, 1897, in-18 de 100 p. — Prix : 2 fr. 70.

Nous avons signalé déjà aux lecteurs du *Polybiblion* (t. LXXVII, p. 437) l'ouvrage où M. l'abbé Duchesne examine et réfute les accusations que le patriarcat grec a formulées en répondant à la lettre où Léon XIII appelait à l'union les églises dissidentes. Si le patriarche schismatique et son synode se fussent contentés de repousser les avances du Souverain Pontife, il n'y aurait point eu lieu à controverses, on aurait pu seulement déplorer au fond du cœur une pareille résolution. Mais le Phanar a voulu légitimer sa conduite : si le schisme s'est produit, disent les Orientaux, et s'il se perpétue, tous les torts en retombent sur l'Église de Rome, qui a introduit une foule d'innovations et qui ne veut pas les rétracter. Il y avait là, comme on le voit, une grave accusation contre l'Église romaine ; dès lors une réfutation était nécessaire pour rétablir la vérité et venger l'Église catholique de ces injustes accusations, et cette réfutation n'a pas tardé à se produire : M. Duchesne a répondu en se plaçant surtout au point de vue historique, dans son volume *Autonomies ecclésiastiques;* l'auteur de cet article a publié une réfutation dans la *Revue de l'Orient chrétien ;* un théologien grec catholique a opposé, dans un savant mémoire, l'enseignement des Pères de l'Église orientale à la soi-disant doctrine des sept conciles œcuméniques. M. Ermoni, prêtre de Saint-Lazare, s'est placé sur le terrain de la théologie pure ; il oppose aux Phanariotes une suite de thèses qui mettent à néant leurs arguments sophistiques. Nul ne pourra désormais traiter la question de l'union sans avoir pris connaissance de ce travail qui donne, sous une forme condensée, un aperçu fidèle et complet de la controverse. Enfin, pour que ses lecteurs puissent recourir sans peine aux documents officiels, M. Ermoni a fait suivre son étude du texte de la constitution *Praeclara* et de la lettre encyclique et synodale où les Grecs ont réuni leurs objections.

— Ce n'est pas avec le patriarcat du Phanar que discute M. le chanoine Röhm, professeur à la Faculté de théologie de l'Université de Passau, mais avec le docteur Maltzev, protopapas, ou prévôt, de l'église impériale russe de Berlin et Potsdam. Le théologien orthodoxe a publié plusieurs traités de controverse avec les catholiques et particulièrement, en 1893, la *Dogma-*

tische Erörterungen zur Einführung in das Verständniss des orthodox-catholischen Auffassung in ihrem Verhältniss zur römischen und protestantischen. Le professeur Röhm a relevé les attaques du docteur Maltzev, et c'est la traduction de cet écrit polémique dont nous annonçons la publication. Il faut noter que depuis l'apparition du livre du chanoine Röhm, le docteur Maltzev a publié en 1896 une réplique, où il reproduit ses griefs sans y ajouter d'ailleurs aucun argument nouveau qui vienne les corroborer.

Nous trouvons dans la dernière partie la réponse un peu sommaire aux objections ordinaires : usage du pain azyme, omission de l'*epiklesis*, communion sous une seule espèce ; les répliques sont brèves et se bornent à une réfutation de l'argument sur lequel l'adversaire s'était appuyé ; tout cela ne présenterait qu'un médiocre intérêt si nous n'y constations que l'Immaculée Conception, rejetée avec indignation, au nom des Sept conciles, par les théologiens de Constantinople, est admise sans difficulté par le docteur russe, qui insère et recommande les litanies de la Sainte Vierge avec l'invocation à Marie conçue sans péché.

On lira avec profit les chapitres historiques consacrés tant aux origines du schisme qu'à la question de la primauté pontificale ; tout le passage relatif aux vieux catholiques est des plus instructifs pour le lecteur français. Enfin la première partie, par laquelle je termine cette analyse, est la plus originale ; car elle nous montre : 1° le théologien catholique faisant retomber sur le protestantisme les objections de l'Église orientale ; 2° le théologien allemand attaquant l'Église russe avec une ardeur toute patriotique. Dans les chapitres intitulés « le Synode, persécutions religieuses, la liberté de conscience, piété du peuple russe, » nous trouvons l'écho des doléances que font entendre les Allemands protestants des provinces baltiques. Que l'auteur prenne la défense des Polonais et même du « polonisme, » il n'y a rien là qui doive nous surprendre, mais quand on le voit plaider en faveur des luthériens de Courlande ou de Livonie, on se demande quelle cause il prétend servir. — En général, cette première partie tranche sur les deux suivantes par son ton plus batailleur et moins scientifique, je dirais même moins ecclésiastique. Ce ne sont plus des savants théologiens qui sont cités dans les notes, mais des œuvres de polémique courante ou simplement des journaux protestants ou sémites, comme la *Gazette de la Croix*, la *Frankfürter Zeitung*, ou la *Neue freie Presse*. Adversaire des protestants sur le terrain du dogme, l'auteur devient leur second sur le terrain national, et ce n'est pas la particularité la moins curieuse du livre ; au lecteur français se révèle un état d'esprit qui nous est absolument étranger ; nous trouvons là des raisonnements que nous ne saurions pas inventer, puisque nous avons même de la peine à les comprendre. C'est là la partie vivante et instructive de l'ouvrage. Il est à regretter que la traduction, faite en Belgique, manque fréquemment d'élégance et parfois de précision ; on n'en saura pas moins gré à M. Ommer d'avoir mis le public français à même de connaître cette œuvre originale et intéressante.

— Un Père capucin tyrolien, en résidence à Smyrne, a entrepris, lui aussi, de répondre à l'encyclique des Grecs. Il étudie dans une première partie les caractères de la véritable Église, catholicité, orthodoxie, apostolicité, sainteté ; il examine également ce qu'a été l'Église des neuf premiers siècles et cherche le moyen d'y reconnaître cette « Église des sept premiers conciles » mise en avant par les théologiens de Constantinople. Dans la seconde partie, il reprend un à un les griefs de l'encyclique en consacrant près de quarante pages à la question de la primauté du siège de Rome. Ce qui distingue la polémique du P. Baur, c'est qu'elle s'appuie exclusivement sur des docu-

ments et des ouvrages provenant de l'Église grecque : le *Pidalion*, ou collection de canons, dont la dernière édition est de 1841, le catéchisme publié en 1886 par l'archimandrite Constantin Vatidas, aujourd'hui métropolite de Maronia, l'histoire ecclésiastique de l'archimandrite Philarète Vatidas, professeur au séminaire de Chalki, depuis métropolite de Castoria, et un certain nombre d'autres. Il est assez piquant de voir les Grecs se réfuter eux-mêmes et fournir des armes à leur contradicteur. Il faut bien reconnaître que cette méthode d'argumentation *ad hominem* ne donne pas que des réponses absolument indiscutables et que parfois la démonstration manque un peu de solidité, mais il n'est pas moins surprenant de voir combien ondoyant est un enseignement qui contient en lui-même le moyen de renverser chacune de ses conclusions. Le P. Baur a fait preuve d'une érudition et d'une patience peu communes en recueillant tous ces textes contradictoires qu'il cite dans le texte original, avec une traduction latine à l'usage des hellénistes qui ne sont pas familiarisés avec le grec moderne.

P. Pisani.

La Fin d'une mystification, par le R. P. Portalié, S. J. Paris, Retaux, 1897. in-8 de xvi-128 p. — Prix : 1 fr. 25.

Tout le monde connaît le cynique aveu fait, il y a quelques mois, par M. L. Taxil, à la salle de la Société de géographie, déclarant publiquement sa conversion un mensonge et les Mémoires de Diana Vaughan un pur roman de son invention. Il avait essayé de soutenir son imposture au congrès antimaçonnique de Trente; mais serré de près par les journaux et les écrivains catholiques, il a mieux aimé se glorifier d'une habileté de mauvais aloi, que de se laisser surprendre en flagrant délit de mensonge.

Cette séance, si pénible pour quiconque a un sentiment de dignité, n'avait pas encore eu lieu au moment où le R. P. Portalié a publié son volume; du moins l'auteur n'y fait aucune allusion. Il raconte les premiers doutes mis en avant sur l'existence de Diana Vaughan par le R. P. Gauber et la *Gazette de Cologne*, les discussions suscitées au congrès, les décisions de la commission d'enquête, les aveux du docteur Bataille, qui s'est trahi lui-même en publiant sous son vrai nom un livre impie et injurieux contre les catholiques. Il réfute les partisans, encore assez nombreux naguère, de Diana Vaughan. Enfin, il fait ressortir ce que les *Mémoires* publiés sous ce nom, et l'ouvrage du docteur Bataille, *le Diable au XIXe siècle*, ont de contraire à la morale et aux lois de l'Église et montre, par des citations bien choisies, les invraisemblances dont ils fourmillent.

La morale de cette triste histoire, exposée avec beaucoup de clarté et de perspicacité par le R. P. Portalié, est qu'il faut se méfier des convertis qui font tant de bruit. Les révélations des maçons qui annoncent leur abjuration doivent être contrôlées avec soin. La plupart des faits racontés dans les Mémoires de Diana Vaughan doivent être tenus pour suspects.

Cela ne veut pas dire toutefois qu'il n'y ait point, dans les derniers fonds de la franc-maçonnerie, des mystères d'infamie. Peut-être, au contraire, l'un des buts de l'imposture imaginée par M. L. Taxil a-t-il été de discréditer d'avance ce qui pourrait en transpirer dans le public.

D. V.

L'Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie. *Mœurs anglaises*, par Louis Martin-Chagny. Paris, Chamuel, 1896, in-12 de vi-365 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans un précédent ouvrage, M. Martin-Chagny a traité et tranché par

l'affirmative la question : *l'Anglais est-il un juif?* J'ai fait connaître aux lecteurs du *Polybiblion* mon sentiment sur les arguments développés — arguments souvent puérils et faisant plus honneur à l'imagination qu'à la raison de l'auteur. La franc-maçonnerie est née en Angleterre vers 1717 et son action malfaisante n'a pas tardé à rayonner sur les nations du continent; mais il faut tout d'abord noter que cette institution n'avait pas autrefois les tendances subversives qu'elle manifeste aujourd'hui dans l'ordre religieux et social. Il convient aussi de remarquer que les loges britanniques ont rompu tous liens avec celles des autres pays d'Europe quand ces dernières ont fait profession d'athéisme. En tous cas, pour affirmer que l'Angleterre s'est servie de cette célèbre secte pour exercer une suzeraineté sur la France, il faudrait invoquer des faits acquis, et M. Martin-Chagny se borne à citer des articles de journaux et se lance fréquemment dans des digressions absolument étrangères au sujet qu'il a prétendu traiter. R. L.

Causes of the Maryland Revolution of 1689, by Francis Edgar Sparks (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos XI-XII). Baltimore, the Johns Hopkins Press, 1896, in-8 de 109 p. — Prix : 2 fr. 50.

C'est aussitôt après la période la plus heureuse de l'histoire coloniale du Maryland qu'a éclaté dans ce pays la célèbre révolution de 1689. Pour quelles raisons? Aucun historien local n'avait encore pu le trouver. M. Sparks a repris cette délicate question, et il a eu le mérite de déterminer pour la première fois les causes de cette révolution. C'est une erreur, selon lui, de croire que pendant les trente années antérieures, les habitants du Maryland aient été en plein âge d'or; le gouvernement des propriétaires, qu'on représente généralement comme une cause de prospérité pour le pays, pesait lourdement sur lui et fut loin, après sa restauration en 1658, d'être accepté sans difficulté. La lutte des assemblées contre ce gouvernement remplit toute la période dont M. Sparks a retracé l'histoire dans son travail (ch. IV), après avoir fait connaître la constitution du Maryland entre 1658 et 1689 (ch. II) et le palatinat du Maryland (ch. III). Au mécontentement, tantôt apparent, tantôt latent, qu'il engendra, joignez l'influence indéniable exercée au Maryland par les événements qui se sont passés vers la même époque en Virginie et même en Angleterre; ce sont là, selon M. Sparks, les causes de la révolution du Maryland en 1689, et tout lecteur attentif de son étude, bien composée et bien écrite, finira par abonder dans son sens.

Henri Froidevaux.

Michel Katkoff et son époque. *Quelques pages d'histoire contemporaine en Russie, 1855-1887*, par Grégoire Liwoff. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-18 de 318 p. — Prix : 3 fr. 50.

Résumer en un petit volume une époque comme celle qui court de 1855 à 1887, en y joignant la vie de Michel Katkoff, n'est pas chose facile. L'auteur semble avoir voulu rendre la besogne encore plus compliquée en faisant des excursions dans le domaine des théories et en multipliant les longues citations. La conséquence inévitable de cette richesse de matériaux et de cette mise en œuvre a été le manque de cohésion dans le livre. Il est d'une lecture facile, il y a des passages intéressants, mais il ne donne pas de vue d'ensemble sur l'époque et ne fait pas connaître la personnalité originale de Michel Nikiforovitch. Sa physionomie nous apparaît comme à travers un brouillard. On ne parvient pas à se faire une idée nette des phases traversées par le jeune homme, de l'influence exercée par la jeu-

naliste. Encore l'auteur s'est-il ménagé le droit de conclure avant la fin. La dernière note (p. 318) est ainsi conçue : « Les articles de Katkoff sur le panslavisme et sur la politique extérieure depuis la dernière guerre turco-russe, qui frisent la cacophonie diplomatique moderne, m'ont paru d'un intérêt moindre et n'entreront pas dans cette édition. » En somme, ce n'est pas un portrait, c'est une esquisse; et il y aurait des réserves à faire sur quelques opinions de l'auteur. P. S. P.

Apuntes sobre las Escrituras Mozarabes Toledanas, que se conservan en el Archivo nacional, par Don Francisco Pons Boigues. Madrid. Antonio Quitez, 1897, in-12 de 320 p. — Prix : 3 fr.

M. Boigues, archiviste aux Archives nationales de Madrid, vient de rendre un service signalé aux arabisants et à tous ceux qui s'occupent de l'histoire des musulmans d'Espagne, en classant et analysant méthodiquement un nombre considérable de papiers provenant de Tolède, et déposés pêle-mêle à l'*Archivo nacional* de Madrid. Les documents qui figurent dans le volume sur lequel j'appelle en ce moment l'attention s'élèvent au nombre de cent trente. Ils sont compris entre les années 1095 et 1290. Au point de vue historique, ils n'offrent qu'un intérêt médiocre, car la plupart ne sont que des actes de notaires, comme testaments, achats, ventes, échanges. Mais au point de vue social et statistique ils renferment mille renseignements curieux sur les mœurs et les usages du temps, sur le vestiaire, sur l'état des fortunes, etc. Dans une seconde partie (p. 252-312), l'auteur donne le texte arabe avec traduction castillane des huit principaux documents, dont il avait parlé antérieurement. Enfin, dans un avis final (p. 312-315) il annonce l'intention de poursuivre ce travail si les circonstances le lui permettent. Nous l'y encourageons de tout cœur, en lui conseillant d'y ajouter un index chronologique des documents, et une table alphabétique des matières afin de faciliter les recherches. X.

CHRONIQUE

Nécrologie. — Avec M. Wilhelm Wattenbach, mort à Francfort-sur-le-Mein, le 20 septembre, l'érudition allemande perd un de ses maîtres les plus incontestés. Né à Rantzau dans le Holstein, le 22 septembre 1819, il étudia tour à tour dans les Universités de Bonn, de Goettingen et de Berlin. Il fut attaché, en 1843, à la préparation des *Monumenta Germaniae historica*, pour lesquels il alla recueillir des matériaux en Autriche ; se vit appeler, en 1855, au poste d'archiviste à Breslau, et mit à profit son séjour dans cette ville pour donner une collaboration importante au *Codex diplomaticus Silesiae*. La publication de son grand et remarquable ouvrage sur les sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge, qui reste son œuvre la plus populaire (1858), contribua à lui faire confier une chaire à l'Université d'Heidelberg (1862), qu'il ne quitta qu'en 1873 pour aller à l'Université de Berlin. Ses nombreuses et savantes publications, parmi lesquelles ses travaux sur la paléographie grecque et latine et son histoire de l'écriture au moyen âge méritent une mention particulière, lui valurent, en 1882, un fauteuil à l'Académie des sciences de Berlin. Nous citerons de l'éminent érudit, outre sa collaboration aux *Monumenta Germaniae historica*, à l'*Allgemeine deutsche Biographie*, à la collection des *Geschichtsschreiber der deutschen Vorzeit*, qu'il dirigeait depui 1886, et aux *Jahresberichte der Geschichtswissenschaft* de Jas-

trow où, depuis 1880, il faisait le rapport sur la paléographie, les écrits suivants : *De quadringentorum Athenis factione* (Berolini, 1842, in-8) ; — *Beiträge zur Geschichte der christlichen Kirche in Mähren und Böhmen* (Wien, 1849, in-8) ; — *Die slawische Liturgie in Böhmen und die altrussische Legende vom heil. Wenzel* (Breslau, 1857, in-4) ; — *Deutschlands Geschichtsquellen im Mittelalter bis zur Mitte des 13. Jahrhunderts* (Berlin, 1858, in-8 ; 2e édit., 1866 ; 3e édit., 1873-1874 ; 4e édit., 1877-1878 ; 5e édit., 1885-1886 ; 6e édit., 1893-1894) ; — *Urkunden der Kloster Bauden und Himmelwitz, der Dominicaner und der Dominicanerinnen in der Stadt Ratibor*, tome II du *Codex diplomaticus Silesiae* (Breslau, 1859, in-4) ; — *Monumenta balensia* (Breslau, 1861, in-4) ; — *Das Formelbuch des Domherrn Arnold von Protzan*, tome V du *Codex diplomaticus Silesiae* (Breslau, 1862, in-4) ; — *Registrum S. Wenceslai*, tome VI du *Codex diplomaticus Silesiae*, avec M. Grünhagen (Breslau, 1865, in-4) ; — *Algier*, dans la *Sammlung gemeinverständlicher Vorträge* (Berlin, 1867, in-8) ; — *Anleitung zur griechischen Paläographie* (Leipzig, 1867, in-8, avec atlas in-fol. ; 2e édit., 1877 ; 3e édit., 1895) ; — *Ludwig Häusser* (Heidelberg, 1867, in-8) ; — *Ninive und Babylon* (ibid., 1868, in-8) ; — *Anleitung zur lateinischen Paläographie* (Leipzig, 1869, in-4 ; 2e édit., 1872 ; 3e édit., 1878 ; 4e édit., 1886) ; — *Eine Ferienreise nach Spanien und Portugal* (Berlin, 1869, in-8) ; — *Petr. Luder, der erste humanistische Lehrer in Heidelberg, Erfurt, Leipzig, Basel* (Karlsruhe, 1869, in-8) ; — *Bemerkungen zu einigen österreichischen Geschichtsquellen* (Wien, 1870, gr. in-8) ; — *Die Siebenbürger Sachsen* (Heidelberg, 1870, in-8) ; — *Das Schriftwesen im Mittelalter* (Leipzig, 1872, in-8 ; 2e édit., 1875 ; 3e édit., 1896) ; — *Ecclesiae metropolitanae Coloniensis codices manuscripti*, avec Jaffe (Berlin, 1874, in-8) ; — *Stockholm* (ibid., 1875, in-8) ; — *Exempla codicum latinorum litteris majusculis scriptorum*, avec M. C. Zangemeister (Heidelberg, 1876-1879, in-fol.) ; — *Geschichte des römischen Papsttums* (Berlin, 1876, in-8) ; — *Schrifttafeln zur Geschichte der griechischen Schrift* (Berlin, 1876-1877, in-fol.) ; — *Exempla codicum graecorum litteris minusculis scriptorum* (Heidelberg, 1878, in-fol.), avec M. Velsen ; — *Scripturae graecae specimina in usum scholarum* (Berlin, 1883, in-fol.) ; — *Der allgemeine deutsche Schulverein zum Schutz bedrängten Deutschen im Ausland* (Berlin, 1884, in-8). M. Wattenbach a donné, dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin : *Beiträge zur Geschichte der Mark Brandenburg* (1882, p. 587-612 ; 1883, p. 431-465) ; — *Antrittsrede* (ibid., p. 717-718) ; — *Ueber Hermann von Marienfeld aus Münster* (1884, p. 93-112) ; — *Ueber Ketzergerichte in Pommern und der Mark Brandenburg* (1886, p. 47-62) ; — *Bericht über die Monumenta Germaniae historica* (1887 et années suiv.) ; — *Ueber die Secte der Brüder vom freien Geiste* (1887, p. 517-548) ; — *Ueber die mit Gold und Purpur geschriebene Evangelienhandschrift der Hamilton'schen Bibliothek* (1889, p. 143-156) ; — *Die Briefe des Canonicus Guido von Bazoches, Cantors zu Chalons im XII. Jahrh.* (1890, p. 161-182) ; — *Lateinische Gedichte aus Frankreich im XI. Jahrh.* (1891, p. 97-114) ; — *Ueber erfundene Briefe in Handschriften des Mittelalters, besonders Teufelsbriefe* (1892, p. 91-126) ; — *Die Apologie des Guido von Bazoches* (1893, p. 395-420) ; — *Magister Onulf von Speyer* (1894, p. 361-386) ; — *Beschreibung einer Handschrift mittelalterlicher Gedichte* (1895, p. 123-162) ; — *Ueber Widukind von Corvey und die Erzbischöfe von Mainz* (1896, p. 339-352) ; — *Ueber die Legende der hl. Vier gekrönten* (1896, p. 1281-1304) ; — *Ueber die Quirinalien des Metellus von Tegernsee* (1897, p. 782-815) ; — dans les *Abhandlungen* de la même compagnie : *Gedächtnissrede auf Georg Waitz* (1886) ; — *Ueber die Inquisition gegen die Waldenser in Pommern und der Mark Brandenburg* (ibid.) ; — *Ueber das Handbuch eines Inquisitors in der Kirchenbibliothek St. Nikolai in Greifswald* (1888) ; — dans les *Sitzungsberichte* de l'Académie de Vienne : *Passio*

sanctorum quatuor coronatorum (t. X, 1853, p. 115-126); — dans l'*Archiv für Kunde österreichischer Geschichtsquellen*, publié par la même compagnie : **Ueber das Zeitalter der hl. Rupert** (t. V, 1850, p. 499-522); — **Die österreichischen Freiheitsbriefe** (t. VIII, 1852, p. 77-119); — **Iter Austriacum 1853** (t. XIV, 1855, p. 1-94); — **Candela rhetoricae. Eine Anleitung zum Briefstil aus Iglau** (t. XXX, 1863, p. 179-202); — **Bemerkungen zu einigen österreichischen Geschichtsquellen** (t. XLII, 1870, p. 493-522); — dans le *Notizenblatt* annexé à ce recueil : **Ueber das Zeitalter des hl. Rupert** (t. I, 1850, p. 129-138); — **Noch ein Wort über das Zeitalter des hl. Rupert** (ibid., p. 260-263); — **Bemerkungen über die Seeblätter** (ibid., p. 272); — **Notizen aus Handschriften der Stadtbibliothek zu Lübeck** (ibid., p. 382-384); — dans l'*Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtkunde*, de Pertz : **Verzeichniss der in den ersten zehn Bänden der Monumenta Germaniae enthaltenen Geschichtschreiber**, avec Pertz (t. X, 1851, p. 1-74); — **Reise nach Oesterreich in den Jahren 1847, 1848, 1849** (ibid., p. 426-693); — **Ueber das Chronicon Maceriense** (t. XI, 1858, p. 211-215); — dans le *Neues Archiv* de la même Société : **Briefe aus Heinrichs III. Zeit** (I, 1876, p. 173-174); — **Aus dem XII. Jahrhundert** (ibid., p. 186-190); — **Erfurter Urkunden** (ibid., p. 193-198); — **Verse aus England** (ibid., p. 600-604); — **Bericht über eine Reise durch Steyermark im August 1876** (II, 1877, p. 383-425); — **Aus Handschriften** (ibid., p. 435-446); — **Vita Gauzlini abbatis Floriacensis** (ibid., p. 605-607); — **Aus Verona** (III, 1878, p. 206-207); — **Ein Bericht über die Schlacht bei Hems am 23. December 1299** (IV, 1879, p. 207-208); — **Aus Handschriften** (ibid., p. 407-412); — **Ein Brief an Erzbischof Udo von Trier** (V, 1880, p. 207-209); — **Eine Hildesheimer Briefsammlung** (VI, 1881, p. 192-194); — **Aus Stuttgart und Schaffhausen** (ibid., p. 447-451); — **Vita Hildegundis metrica und andere Verse** (ibid., p. 531-540); — **Ueber eine unbenutzte Handschrift österreichischer Annalen** (VII, 1882, p. 135-142); — **Geschichtliche Handschriften der fürstlich Oettingen-Wallensteinschen Bibliothek in Mainingen** (ibid., p. 169-186); — **Aus Handschriften** (ibid., p. 396-400); — **Handschriftliches** (ibid., p. 620-629); — **Mittheilungen aus Handschriften** (VIII, 1883, p. 191-193); — **Nachricht von drei Handschriften in Eisleben** (ibid., p. 285-298); — **Die Handschriften der Hamiltonschen Sammlung** (ibid., p. 327-346); — **Verschiedenes** (ibid., p. 369-377); — **Das palaeographische Prachtwerk des Grafen Bastard** (ibid., p. 449-472); — **Aus Handschriften der Berliner Bibliothek** (IX, 1884, p. 624-630); — **Aus Handschriften** (X, 1885, p. 192-195 et 407-411); — **Aus neueren Handschriften Verzeichnissen** (ibid., p. 196-197); — **Zur Vita Heinrici IV** (XI, 1886, p. 197-201); — **Urkunden und andere Aufzeichnungen** (ibid., p. 389-403); — **Zur Genealogia Karolorum** (ibid., p. 631); — **Die Abtheilung « Briefe » der Monumenta Germaniae** (XII, 1887, p. 239-245); — **Ottokar Lorenz und Georg Waitz** (XIII, 1888, p. 249-258); — **Papstbullen im Germanischen Museum** (ibid., p. 408-410); — **Ein gleichzeitiges Gedicht zum Preise des hl. Audoenus** (XIV, 1889, p. 171); — **Aus neueren Handschriften-Verzeichnissen** (ibid., p. 198-200); — **Aus den Briefen des Guido von Bazoches** (XVI, 1891, p. 67-113); — **Zu den Annales Bertiniani** (ibid., p. 607-609); — **Beschreibung der Hs. Cod. lat. 19411 aus Tegernsee in der kgl. Bibliothek zu München** (XVII, 1892, p. 31-47); — **Beschreibung einer Handschrift mittelalterlicher Gedichte** (ibid., p. 349-384, 469, 642; XVIII, 1893, p. 124); — **Beschreibung einer Handschrift der Stadtbibliothek zu Reims** (XVIII, 1893, p. 491-526); — **Erwerbungen der Nationalbibliothek in Paris von 1875-1891** (XIX, 1894, p. 241-246); — **Ein Brief des Bischofs Wazo von Lüttich** (XX, 1895, p. 223-224); — **Matthaeus Grabow** (ibid., p. 661-663); — dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte* : **Hartmann Schedel als Humanist** (XI, 1871, p. 349-374); — **Zwei Epitaphien**

(ibid., p. 621-622); — *Zum Mongolensturm 1241* (XII, 1872, p. 643-648; XVI, 1876, p. 370); — *Die Translatio S. Dionysii Ariopagitae* (XIII, 1873, p. 393-397); — *Fragmente eines böhmischen Formelbuches aus dem XIII. Jahrhundert* (XV, 1875, p. 213-238); — *Verbesserungen zu dem Gedicht über die Belagerung Accons* (XXII, 1882, p. 674); — dans la *Deutsche Rundschau*: *Von den Klöstern des Athos* (XXVII, 1881, p. 140-142); — dans l'*Historische Zeitschrift*: *Die Germanisirung der östlichen Grenzmarken des Deutschen Reichs* (t. IX, 1863, p. 386-417); — *Die Ehrenrettung des Ligurinus* (t. XXVI, 1871, p. 386-400); — dans l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit*: *Die Wachstafeln der Salzsieder zu Schwäbisch-Hall* (XIII, 1866, col. 95-96); — *Magister Johannes Klenkok* (ibid., col. 344); — *Historia Neminis* (ibid., col. 361-367, 393-397); — *Deliriae cleri* (XIV, 1867, col. 1-4); — *Ein Schulbuch des XII. Jahrh.* (ibid., col. 109-112); — *Ueber einige Handschriften aus dem Kloster Salem* (ibid., col. 161-165); — *Nemo vir perfectus* (ibid., col. 205-207); — *Beschreibung einiger Handschriften der fürstlich hohenzollern'schen Bibliothek in Sigmaringen* (ibid., col. 235-239); — *Geistliche Scherze des Mittelalters* (ibid., col. 342-344; XV, 1868, col. 9-11, 38-41, 134-136, 163-166, 230-231, 285-287, 325-326); — *Wagen von Bronze* (XVI, 1869, col. 16); — *Ein Blatt aus der Bibliothek des Klosters Lauch* (ibid., col. 39-42); — *Sigismund Meisterlin* (ibid., col. 70-71); — *Der deutsche Michel* (ibid., col. 164-166); — *Ein Briefsteller des XII. Jahrh.* (ibid., col. 189-194); — *Alchymey teuczsch* (ibid., col. 264-268); — *Eine altirische Handschrift der fürstlich Göttingen-Wöllenstein'schen Bibliothek* (ibid., col. 289-293); — *Lateinische Reime des Mittelalters* (XVII, 1870, col. 10-11, 35-37, 87-90, 124, 194-195, 329-333, 349-354; XVIII, 1871, col. 47-48, 104, 130-131, 202-203, 231-235, 263-266, 305-308, 339-343, 372-373); — *Marner* (XVII, 1871, col. 88); — *Friedberg in der Wetterau* (XIX, 1872, col. 10-11); — *Ueber eine Handschrift aus Gladbach* (ibid., col. 15-16); — *Eine alte Grammatik* (ibid., col. 119-122); — *Findling zu den lateinischen Reimen des Mittelalters* (ibid., col. 190); — *Ein Lobgedicht auf Albertus Magnus* (ibid., col. 214-215); — *Hugo genannt der Primas von Orleans* (ibid., col. 285-286); — *Edicta ludicra* (ibid., col. 311-313); — *Eine venetianische Urkunde im Archiv des germanischen Museums* (ibid., col. 337-340); — *Ein altes Trinklied* (ibid., col. 380-381); — *Aus dem Briefbuche des Meisters Simon vom Homburg* (t. XX, 1873, col. 6-8, 33-36, 70-77); — *Kirchlich politische Gedichte des 12. Jahrh.* (ibid., col. 99-103); — *Klage über das Alter* (ibid., col. 131-133); — *Sprichwörter* (ibid., col. 217-221); — *Was man auf alten Bücherdeckeln findet* (ibid., col. 237-238); — *Chrismon* (ibid., col. 254-255); — *Verse gegen die Weiber* (ibid., col. 251-258); — *Bruchstücke einer Evangelienhandschrift des VI. Jahrh.* (ibid., col. 301-302); — *Sclavenhandel im Mittelalter* (XXI, 1874, col. 37-40); — *Zu den lateinischen Reimen des Mittelalters* (ibid., col. 148-149); — *Aus einer Humanistenhandschrift* (ibid., col. 212-216, 244-251, 272-278); — *Ein frommer Westfale* (ibid., col. 297); — *Handschriften der Stockholmer Bibliothek* (XXII, 1875, col. 6-8, 37-40); — *Aus Petersburger Handschriften* (ibid., col. 72-74); — *Parodie des Doctrinale* (ibid., col. 149-151); — *Ein deutscher Herbarius* (ibid., col. 175-176); — *De apostolicis; de tribus sociis* (ibid., col. 215-216); — *De quodam juvene* (ibid., col. 312); — *De clericis et rustico* (ibid., col. 343-344); — *Klage über die schlechten Zeiten* (XXIII, 1876, col. 16); — *Schreibervers* (ibid., col. 46-47); — *Mittelalterliche Umarbeitung dänischer lateinischer Dichtungen* (ibid., col. 75-77); — *Lob der Häuslichkeit für einen Priester* (ibid., col. 277-279); — *Erfurter Wachstafeln in Köln* (ibid., col. 279-280); — *Achrenlese aus Mecklenburger Handschriften* (ibid., col. 334-336, 356-360); — *Anulus et baculus* (t. XXIV, 1877, col. 14-15); — *Findling* (ibid., col. 340); — *Der Streit der*

Bauern mit dem Klerus (ibid., col. 369-372); — *Aus einer Halberstadter Handschrift* (t. XXV, 1879, col. 313-320, 345-350); — *Lateinische Verse aus einem Münch. Codex des XV. Jahrh.* (t. XXVI, 1879, col. 97-101); — *Der grosse Brand in Erfurt am 19. Juni 1472* (ibid., col. 129-132); — *Lateinische Verse aus einem Münch. Cod. des XIV. Jahrh.* (ibid., col. 164-165); — *Ulrich Gossembrot* (ibid., col. 197-204); — *Aus Basaler Handschriften* (XXVII, 1880, col. 137-139); — *Aus Münchener Handschriften* (ibid., col. 173-175); — *Samuel Karoch* (ibid., col. 184-188, 283-291; XXVIII, 1881, col. 93-96); — *Das Fest des Abb. von Gloucester* (XXVIII, 1881, col. 121-128); — *Aus der Weimarer Handschrift* (ibid., col. 161-166, 233-235, 267-268); — *Ulrich Gossembrot* (XXIX, 1882, col. 129-130); — *Johannes Klenkok* (XXX, 1883, col. 80); — *Femina perfida* (ibid., col. 121-124); — dans les *Mitteilungen aus dem germanischen Nationalmuseum : Zwei Indulgenzbriefe aus Avignon* (I, 1884-1886, p. 2-3); — *Einige Urkunden des 11. und 12. Jahrh. im germanischen Museum* (ibid., p. 146-149); — dans la *Zeitschrift für die Geschichte des Oberrheins : Peter Luder der erste humanistische Lehrer in Heidelberg* (XXII, 1869, p. 33-127); — *Jakob Wimphelings poetischer Dialog über Peter von Hagenbach's Tod* (ibid., p. 390-396); — *Peter Luder's Lobrede auf Pfalzgraf Friedrich den Siegreichen* (XXIII, 1870, p. 21-38); — *Die Uebertragung der Reliquien des h. Generius nach Schienen* (XXIV, 1871, p. 1-21); — *Regesten der auf der Grossh. Universitäts-Bibliothek zu Heidelberg befindlichen Urkunden-Sammlung* (ibid., p. 151-223); — *Sigismond Gossembrot als Vorkämpfer der Humanisten und seine Gegner* (XXV, 1873, p. 36-68); — *Nachträgliches über Peter Luder* (XXVII, 1875, p. 95-88); — *Samuel Karoch von Lichtenberg, ein Heidelberger Humanist* (XXVIII, 1876, p. 38-50).

— Le docteur Jules-Bernard Luys, de l'Académie de médecine, est mort le 21 août, à Divonne-les-Bains (Ain). Né à Paris, le 17 août 1828, interne des hôpitaux en 1853, docteur en médecine en 1857, médecin des hôpitaux en 1862, agrégé l'année suivante, il fut longtemps attaché à la Salpêtrière et à la Charité, en même temps qu'à la maison de santé d'Ivry. Son enseignement et ses publications ont surtout porté sur l'étude du système nerveux. On sait la part qu'il a prise aux discussions sur l'hypnotisme. Membre de l'Académie de médecine depuis 1878, le docteur Luys était aussi officier de la Légion d'honneur. Parmi ses publications, nous citerons, sans tenir compte des simples articles parus dans les périodiques, notamment dans l'*Encéphale*, fondé par lui en 1881 : *Études histologiques sur le mode d'apparition et l'évolution des tubercules dans le tissu pulmonaire*, thèse (1857, in-4); — *Du Microscope, de ses applications à l'anatomie pathologique, au diagnostic et au traitement des maladies* (1860, in-8); — *Des Maladies héréditaires* (1863, in-8); — *Recherches sur le système nerveux cérébro-spinal* (1865, in-8); — *Iconographie photographique des centres nerveux* (1873, in-8, avec planches); — *Des Actions réflexes cérébrales* (1874, in-8); — *Structure et fonctions du cerveau* (1876, in-8), dans *la Bibliothèque scientifique internationale*; — *Étude sur le dédoublement des opérations cérébrales et sur le rôle isolé de chaque hémisphère dans les phénomènes de la pathologie mentale* (1879, in-8); — *Traité pratique et clinique des maladies mentales* (1881, in-8); — *Nouvelles Recherches sur la structure du cerveau et l'agencement des fibres cérébrales* (1884, in-8); — *De la Locomobilité ou des changements de position du cerveau suivant les différentes attitudes de la tête* (1884, in-8); — *Recherches sur la mensuration de la tête à l'aide de nouveaux procédés céphalographiques* (1887, in-8); — *Les Émotions chez les sujets en état d'hypnotisme, études de psychologie expérimentale faites à l'aide de substances médicamenteuses ou toxiques impressionnant à distance les réseaux nerveux périphériques* (1888, in-8); — *Leçons cliniques à l'hôpital*

de la Charité sur les principaux phénomènes de l'hypnotisme dans leur rapport avec la pathologie mentale (1889, in-8); — *Hypnotisme expérimental. Les Émotions dans l'état d'hypnotisme et l'action à distance des substances médicamenteuses ou toxiques* (1890, in-8, avec atlas; — *Considérations générales sur la structure et les maladies du système nerveux* (1893, in-8); — *Des Folies sympathiques consécutives aux opérations gynécologiques* (1893, in-8); — *Des Procédés à employer pour l'étude anatomique et photographique du système nerveux* (1893, in-8); — *Du Développement compensatif de certaines régions encéphaliques* (1894, in-8); — *De la Persistance des impressions sensitives après les opérations* (1895, in-8); — *Documents statistiques pour servir à l'étude des conditions pathologiques de la paralysie générale* (1895, in-8); — *Études de psychologie sociale. La Foule criminelle* (1895, in-8); — *Catalogue d'une collection de cerveaux momifiés* (1895, in-8), avec M. Natanson; — *Structure du cerveau. Leçons faites à l'hôpital de la Charité* (1896, in-8); — *Nouvelles Recherches sur les facultés réactives des sujets mis en état d'hypnotisme* (1896, in-8).

— Un des plus illustres latinistes de notre époque et l'une des gloires de l'érudition italienne contemporaine, M. Tommaso Vallauri, est mort au début de septembre. Né à Chiusa, le 5 janvier 1802, c'est à son père qu'il dut sa première éducation et ses premières notions de latin. Il avait dix ans quand il fut mis au collège de Mondovi, qu'il quitta pour aller faire sa rhétorique et sa philosophie au séminaire de la même ville. Ses études secondaires terminées, il alla s'inscrire comme étudiant à la Faculté de droit de l'Université de Turin. Mais il ne tarda pas à se tourner tout entier vers les études littéraires, encouragé d'ailleurs par ses professeurs. En 1823, il fut envoyé comme maître à l'école d'Alba. Il passa de cette ville à Mondovi, à Fossano, à Vercell, à Alexandrie, à Turin, où il devint, en 1843, professeur titulaire d'éloquence latine à l'Université. Il avait déjà publié sa grande Histoire de la poésie dans le Piémont (1841), que suivit bientôt une histoire des sociétés littéraires et des universités de cette région. Il eut plusieurs fois maille à partir avec les érudits allemands; c'est ainsi qu'il combattit les idées de Ritschl sur Plaute et qu'il eut à défendre l'honneur de la science italienne, vivement prise à partie par Mommsen. Nous citerons de l'illustre savant, outre des éditions classiques d'auteurs anciens, et des articles publiés dans les *Atti* de l'Académie de Turin, les publications suivantes : *Riflessioni sugli scrittori del seicento* (Vercelli, 1833, in-12); — *De ludis et spectaculis Romanorum. De C. Crispo Sallustio ejusque operibus. De eloquentia. Della lingua italiana nel secolo XVII. Della tragedia* (Augustae Taurinorum, 1833, in-8); — *De Jos. Ignatio Avogadro a Motta* (Vercelli, 1834, in-8); — *Francesco Pecchio da Vercelli*, nouvelle (Vercelli, 1835, in-8); — *Camilla Faà da Casale*, nouvelle (Alessandria, 1836, in-12); — *Vita di Tommaso Valperga*, trad. du latin de C. Boucheron (ibid., 1836, in-8); — *Caroli Boucheroni specimen inscriptionum latinarum* (Augustae Taurinorum, 1837, in-8); — *Opere del Cav. C. Boucheron volgarizzate* (Torino, 1837, in-12); — *De Carolo Boucherono* (ibid., 1838, in-8); — *Institutiones oratoriae* (ibid., 1838, in-12); — *Storia della poesia in Piemonte* (ibid., 1841, 2 vol. in-8); — *De laudibus Caroli Alberti, Sardiniae regis* (ibid., 1841, in-8); — *De studio antiquitatis* (ibid., 1842, in-8); — *In nuptias Victoris Emmanuelis* (ibid., 1842, in-8); — *De laudibus regis Caroli Alberti* (ibid., 1843, in-8); — *De causis corruptae eloquentiae* (ibid., 1843, in-8); — *Fastos rerum gestarum a D. N. Rege Carolo Alberto digessit T. V.* (ibid., 1843, in-4); — *Ad Amadeum Ronchinium parmensem epistola de ara lapidea* (ibid., 1843, in-8); — *Delle società letterarie del Piemonte* (ibid., 1844, in-8); — *Fasti della R. Casa di Savoia* (ibid., 1845, in-4); — *Storia delle Università*

degli studi del Piemonte (ibid., 1845-1846, 3 vol. in-8, 2e éd. en 1875); — *De laudibus regis Caroli Alberti* (ibid., 1845, in-8); — *De studio historiae patriae* (ibid., 1846, in-8); — *Il Cavaliere Marino in Piemonte* (ibid., 1847, in-8, 2e éd. en 1875 sous ce titre : *Il Cavaliere Giambatista Marino in Piemonte*); — *Osservazioni sul regolamento per il corso di belle lettere del 28 luglio 1847* (ibid., 1848, in-8); — *De eloquentia libertatis alumna* (ibid., 1848, in-8); — *M. Accii Plauti Menaechmi* (ibid., 1849, in-8); — *Historia critica litterarum latinarum* (ibid., 1849, in-8 ; plusieurs éditions) ; — *Christophori Cellarii breviarium antiquitatum romanarum* (ibid., 1850, in-8); — *F. Ludovici Vivis colloquia* (ibid., 1850, in-12); — *Universae latinae italaeque linguae manuale lexicon*, de Bazzavini et Bellini, édition revue (ibid., 1850-1854, 2 vol. in-4); — *Caroli Boucheroni inscriptiones perpetuis animadversionibus auxit T. V. Accedit vita Caroli Boucheroni* (ibid., 1850, in-8); — *Lexicon latini italique sermonis in usum scholarum* (ibid., 1850, in-4); — *De studio litterarum latinarum* (ibid., 1850, in-8); — *De vitiis in puerili institutione vitandis* (ibid., 1852, in-8); — *Orationes ab anno 1842 ad annum 1852* (ibid., 1852, in-8); — *Ausonii Popinae Frisii de differentiis verborum* (ibid., 1852, in-8); — *Vocabolario italiano-latino* (ibid., 1853, in-4, souvent réimprimé); — *M. Accii Plauti Aulularia* (ibid., 1853, in-8); — *M. Accii Plauti M. Gloriosus* (ibid., 1854, in-8); — *Caroli Boucheroni orationes cum adnotationibus* (ibid., 1854, in-8); — *M. Accii Plauti Trinummus* (ibid., 1855, in-8); — *De latinis christianae sapientiae scriptoribus* (ibid., 1855, in-8); — *Specimen inscriptionum latinarum* (ibid., 1855, in-8); — *P. Terentii comoediae* (ibid., 1855, in-12); — *Epitome historiae graecae* (ibid., 1856, in-16); — *Epitome historiae patriae* (ibid., 1856, in-16); — *Epitome historiae romanae* (ibid., 1856, in-16); — *Latinae exercitationes* (ibid., 1857, in-16); — *Il Barbiere del Rinchiuso*, nouvelle (ibid., 1860, in-16); — *Il Mago della Garzegna*, nouvelle (ibid., 1861, in-16); — *I Sinonimi d'un metodista*, nouvelle (ibid., 1862, in-16); — *L'Epigrafista di Monreal*, nouvelle (ibid., 1863, in-16); — *Le Bengodo dei Calandrini* (ibid., 1864, in-16); — *Novelle* (Firenze, 1864, in-32; nombreuses éditions); — *Inscriptiones* (Torino, 1865, in-16); — *De libris Anthologicon acroasis* (Augustae Taurinorum, 1865, in-8); — *De encyclopaedia* (Mutinae, 1866, in-8); — *La Maestra di scuola* (Firenze, 1866, in-16); — *Il Pedagogo subalpini* (ibid., 1867, in-16); — *De elenchis rerum in scholis tradendarum* (Mutinae, 1867, in-8); — *De disciplina litterarum latinarum* (Augustae Taurinorum, 1868, in-8); — *Il Castello della chiuse* (ibid., 1868, in-16); — *L'Apocoricosi* (ibid., 1869, in-16); — *Lo Spiritismo* (ibid., 1870, in-16); — *M. Accii Plauti comoediae* (ibid., 1870, in-8); — *De praecipuo scriptorum nostri temporis officio* (ibid., 1870, in-8); — *De optimis editionibus scriptorum latinorum* (ibid., 1871, in-8); — *Episodio drammatico* (Torino, 1871, in-8); — *Il Sogno di un pedante* (ibid., 1871, in-16); — *Le Nozze della filologia e di Mercurio* (ibid., 1872, in-16); — *De Italorum doctrina calumniis T. Mommsenii vindicata* (ibid., 1872, in-8); — *L'etimologista* (ibid., 1873, in-16); — *De utilitate ex latinis scriptoribus petendis* (Augustae Taurinorum, 1873, in-8); — *De causis neglectae latinitatis* (ibid., 1873, in-8); — *De optima ratione instaurandae latinitatis* (ibid., 1874, in-8); — *De satyra romana* (ibid., 1874, in-8); — *L'Antiquario della villa di Maira* (ibid., 1874, in-16); — *Una vendetta delle donne Torinesi* (ibid., 1875, in-16); — *De re epigraphica* (ibid., 1875, in-8); — *De lexicis latinis* (ibid., 1876, in-8); — *Opuscula varia* (ibid., 1876, in-8); — *M. Tullii Ciceronis orationes selectae* (ibid., 1877, in-16); — *C. Crispi Sallustii bellum catilinarium et jugurthinum* (ibid., 1877, in-16); — *Vita di Tommaso Vallauri scritta da esso* (ibid., 1878, in-16, 2e édit. en 1886); — *De fructu ex Plautinis fabulis percipiendo* (ibid., 1878, in-8); — *De Carolo Boucherono* (ibid., 1879, in-8);

— *Inscriptiones* (ibid., 1878, in-8°); — *De Scriptoribus latinis sedulo perlegendis atque imitandis* (ibid., 1883, in-16); — *Acroases factae studiis auspicandis* (Senis, 1886, in-8°); — *Scriptiones criticae* (ibid., 1889, in-16); — *Inscriptiones in funere Georgii Oreglliae* (S. l., 1892, in-4); — *Volgarizzamento di due orazioni di R. Trincucci* (Torino, 1892, in-16).

— L'illustre bénédictin dom Luigi Tosti, ancien abbé du Mont-Cassin et bibliothécaire à la Vaticane, est aussi mort dans le courant de septembre. Originaire d'une noble famille napolitaine, il entra jeune dans l'ordre de Saint-Benoît, et l'activité scientifique qu'il déploya dans le cloître a permis de dire que pendant de longues années il fut le centre de la vie bénédictine au Mont-Cassin. L'imprimerie établie en 1842 dans le vieux monastère fut employée en bonne partie à la publication de ses écrits, parmi lesquels nous citerons, outre sa collaboration à la *Bibliotheca Casinensis* et à divers recueils périodiques tels que les *Atti* de l'Académie de Naples : *Storia della badia di Monte Cassino* (Napoli, 1842, 3 vol. in-8°); — *Storia di Bonifazio VIII* (Monte Cassino, 1846, 2 vol. in-8°), traduite en français et en allemand; — *Istoria della lega lombarda* (ibid., 1848, in-8°); — *Storia del concilio di Costanza* (Napoli, 1853, in-8°); — *Della vita di S. Domenico* (de Sora), *abbate dell' ordine di S. Benedetto* (ibid., 1855, in-8); — *Storia di Abelardo* (Firenze, 1855, in-8); — *La Contessa Matilde e i pontifici romani* (ibid., 1859, in-8); — *Scritti vari* (Monte Cassino, 1871, in-16); — *La Conciliazione* (Roma, 1887, in-8), brochure par laquelle il voulait provoquer une entente entre les droits du Saint-Siège et les prétentions du pouvoir royal italien, et qui lui attira une censure de Rome. L'éditeur Pasqualucci a publié à Rome, de 1886 à 1892, un recueil des *Opere complete* de Tosti en dix-huit volumes, qui ne comprend pas certains ouvrages de l'illustre érudit (notamment la *Vita di san Domenico*) et qui renferme, par contre, quelques ouvrages entièrement inédits. Le recueil est ainsi divisé : I. *La Contessa Matilde;* II-III. *Storia di Bonifazio VIII;* IV-V. *Scritti vari;* VI. *Storia della lega lombarda;* VII. *Storia di Abelardo;* VIII. *Ricordi biblici* (contenant un roman biblique inédit : *Uriel* ; IX-X. *Storia del concilio di Costanza;* XI. *La Congiura di Catilina e la guerra di Giugurta*, traduction inédite de Salluste; XII. *Prolegomeni alla storia universale della chiesa* (inédit); XIII. *Storia dell' origine dello scismo greco;* XIV-XVII. *Storia della badia di Monte Cassino;* XVIII. *Della vita di san Benedetto* (inédit).

— Don Luis Vidart y Schucq, mort le 9 septembre, était né en Andalousie d'une noble famille. Après s'être distingué dans la carrière des armes, et notamment par la part qu'il prit aux guerres d'Afrique, il obtint sa retraite avec le titre de lieutenant-colonel; député au congrès, où il soutenait les idées démocratiques, il donnait à la littérature le temps qui n'était pas pris par la politique, et il fit à l'Athénée de Madrid quelques conférences fort remarquées. Son bagage littéraire se compose surtout d'études militaires, d'écrits philosophiques où il combat les doctrines darwiniennes, d'essais sur la littérature espagnole et notamment sur Cervantès, et de dissertations sur l'histoire des découvertes maritimes. Ses recherches sur Vasco de Gama furent le point de départ d'une polémique avec l'écrivain portugais Luciano Cordeiro, de même qu'il soutint sur Christophe Colomb une discussion avec M. Henry Harrisse. L'Académie royale d'histoire lui avait ouvert ses portes en 1894. Il appartenait aussi comme membre correspondant à l'Académie des belles-lettres de Séville et à l'Académie des sciences de Lisbonne. Nous citerons du regretté publiciste : *El Panteismo germano-francés*, qui est une réfutation d'Ernest Renan (Madrid, 1864, in-8°); — *La Filosofia española* (Madrid, 1866, in-8°); — *Letras y armas* (Sevilla, 1867, in-8°); — *Cervántes poeta épico*

(Madrid, 1878, in-4); — *Algunas ideas de Cervántes referentes á la literatura preceptiva* (ibid., 1878, in-4); — *Camoens* (ibid., 1880, in-4); — *El Quijote y la clasificacion de las obras literarias* (ibid., 1882, in-4); — *Don Francisco Villamartin* (ibid., 1883, in-4); publié aussi en tête des *Obras selectas* dudit écrivain (ibid., 1883, in-4); — *Los Biografos de Cervantes en el siglo XVIII* (ibid., 1886, in-4); — *Las Riformas militares* (ibid., 1887, in-8); — *Vita y escritos del teniente coronel capitán de artilleria D. Vicente de los Rios* (ibid., 1889, in-4); — *Colón y Bobadilla* (ibid., 1892, in-4); — *Colón y la ingratitud de España* (ibid., 1892, in-4); — *Un Discurso inaugural del Sr. Cánovas del Castillo* (ibid., 1892, in-8); — *Los Aciertos del Sr. Pinherio Chagas y los errores del Sr. Harrisse* (ibid., 1893, in-4); — *Descubrimiento del Nuevo Mundo* (ibid., 1893, in-8); — *Utilidad de las monografias para el cabal conocimiento de la Historia de España*, discours de réception à l'Académie d'histoire (ibid., 1894, in-4); — *El Descubrimiento de Oceania por los Portugueses* (ibid., 1895, in-4).

— On annonce encore la mort : de M. André DE BELLECOMBE, auteur d'une Histoire universelle restée inachevée, mort à soixante-quinze ans, à Neuilly-sur-Seine; — de M. le docteur BERNY, mort le 1er septembre, à Prats de Mollo; — de M. le docteur Louis BERTHELOT, médecin-inspecteur des enfants du premier âge, mort à soixante-cinq ans, le 26 août; — de M. Édouard BESNUS, directeur de *l'Idée libre*, mort à trente et un ans, le 3 septembre; — de M. Georges BÉTOLAUD, mort à cinquante-neuf ans; — de M. le docteur CAMUSET, médecin aliéniste, directeur de l'asile de Bonneval, mort à Chartres, âgé de cinquante-six ans; — de M. Charles CASANOVAS, professeur de rhétorique du lycée Louis le Grand, mort le 20 août; — de M. le docteur Victor CHAPUY, mort à soixante-seize ans, à Grenoble; — de M. Henri CHIVOT, fécond auteur dramatique, dont nombre d'œuvres sont populaires (*le Grand Mogol*, *Madame Favart*, *la Fille du tambour-major*, *la Mascotte*, etc.), mort, âgé de soixante-sept ans, au Vésinet; — du R. P. COSSERAT, lazariste, supérieur du petit séminaire de Hanoï; — de M. Lucien COUPIER, vice-président de la Société scientifique et industrielle de Marseille, mort le 7 novembre, âgé de trente-huit ans; — de M. CROISEY, mort à Saint-Hilaire-du-Harcouet, près de Morlaix; — de M. DEFRADAS, rédacteur au *Nouvelliste de Lyon*, mort à quarante-cinq ans, le 8 septembre; — de M. le docteur Jules DIDION, mort le 1er septembre; — de M. DORMENGHEM, mathématicien, mort à trente-six ans, au début de septembre; — de M. Victor DU PONTAVICE, ancien élève de l'École normale et inspecteur honoraire de l'Université, mort dans sa soixante-dix-septième année; — de Mgr DUVAL, ancien professeur au collège d'Yvetot, théologien distingué, mort évêque de Soissons, âgé de soixante-treize ans, le 23 août; — de M. Gabriel FERRET, prêtre de Saint-Sulpice, ancien professeur au grand séminaire d'Autun, mort à Palinges (Saône-et-Loire); — de M. Alix FOURNIER, musicien, mort à trente ans; — de M. le docteur GAUMÉ, mort à cinquante-six ans, à Quimper, le 20 septembre; — de M. le docteur A. GOIX, mort à la fin de septembre; — de M. Jules GRANDJEAN, professeur d'allemand au collège d'Arras, mort le 7 septembre, à Châlons-sur-Marne; — de M. Ernest JAVAL, ancien directeur de l'Institution des sourds-muets, mort le 1er septembre, âgé de cinquante-trois ans, à Plombières; — de M. JUBERT, tour à tour rédacteur à la *Croix de Reims* et à la *Croix d'Angers*; — de M. Richard DE LA HAUTIÈRE, professeur de philosophie au lycée Saint-Louis, mort le 2 octobre; — de M. Francisque LAVERRIERE, du *Pèlerin*, mort à cinquante-huit ans, le 23 septembre; — de M. le docteur LOMBARD, mort à soixante-treize ans, le 11 septembre; — de M. André MARIT, ingénieur des constructions navales, mort le 1er septembre, au château d'Equilly (Manche); — de M. MOLLAT, direc-

teur de *l'Espérance du peuple* de Nancy, mort dans sa soixante-quatorzième année, le 30 août; — de M. le docteur Mougeot, mort à soixante-quinze ans, le 8 septembre, à Bar-sur-Aube; — de M. Jean Pauwels, rédacteur du *Temps*, du *Gil Blas* et du *Petit Parisien*, mort à Paris, le 10 septembre; — du R. P. Picus, oblat de Marie, membre de l'Académie chablaisienne, ancien professeur de théologie au grand séminaire de Fréjus, mort le 3 septembre, à Nice, âgé de soixante et un ans; — de M. Auguste Pouchin, collaborateur de la *Croix de la Manche*; — de M. Pierre Quindry, professeur au collège de Vire, mort à cinquante et un ans, le 1er septembre; — de M. le marquis de Rochambeau, président de la Société archéologique et historique du Vendômois et qui laisse sur ce pays un important ouvrage, dont le tome I seul a paru, mort le 1er septembre; — de M. L. Rochetin, ancien président de l'Académie de Vaucluse, mort à cinquante-sept ans, à Arpaillargues, près d'Uzès (Gard); — de M. Paul Rossigneux, ingénieur des mines, mort à quarante-trois ans, le 24 août, au Vésinet (Seine-et-Oise); — de M. le docteur Sergent, mort le 8 septembre; — de M. le docteur Surmay, membre correspondant de l'Académie de médecine, mort le 29 août; — de M. le docteur Taillard, mort à Maîche (Doubs); — de M. Thual, ingénieur des ponts et chaussées, mort à trente-sept ans, à Kermadec, près de Brest; — de M. le docteur Valette, mort à Tulle; — de M. Adolphe Varin, membre de plusieurs sociétés académiques, auteur de publications érudites, particulièrement sur Reims, mort à soixante-dix-sept ans, à Crouttes; — de M. Alexis Ventejol, professeur au lycée Condorcet, mort à soixante-dix-sept ans, le 2 septembre; — de M. le docteur Widhent, mort le 8 septembre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Frederic de Forest Allen, professeur de philologie classique à Harvard College, qui laisse des éditions de plusieurs classiques grecs, mort le 4 août; — de M. William Bache, journaliste et historien, mort à quatre-vingt-sept ans; — de M. J. A. Bernheim, fondateur du *Courrier de la Plata*, mort à Buenos-Ayres à la fin de septembre; — de miss Mary K. Dallas, collaboratrice de divers *Magazines*, morte le 25 juillet, à New-York; — de M. Achille Godeau, compositeur de musique, mort à quarante-cinq ans, à Morlanwalz (Belgique); — de Son Ém. le cardinal Guarino, archevêque de Messine, mort à soixante-dix ans, le 22 septembre; — de M. H.-M. Higgins, poète américain, mort en Californie, le 14 juillet; — de M. Richard Holt Hutton, auteur d'*Essays theological and literary* et éditeur du *Spectator*, mort, âgé de soixante et onze ans, le 9 septembre, à Crossdeep Lodge, à Twickenham; — de Mrs J. Ingelow, poétesse anglaise, morte le 20 juillet, à Kensington; — de M. T.-B. Johnston, le fameux éditeur géographe d'Édimbourg, membre de la Société royale de géographie de Londres, de la Royal Society et de la Société des antiquaires d'Écosse, mort en septembre; — du général Philippe-Regis-Denis de Kevedern, qui fut un temps éditeur de la *Revue du Nouveau Monde* (1849-1850) et du *Courrier des États-Unis* (1854-1861), mort à quatre-vingt-un ans, à Bayport (Long Island), le 25 juillet; — de M. le doyen Koppalik, professeur de théologie à l'Université de Vienne, mort le 21 septembre; — de M. Alessandro Mareggiani, directeur de la typographie vaticane, mort à soixante-deux ans, le 18 septembre; — de M. Melliken, collaborateur du *Punch*, mort le 1er septembre, à Londres; — de M. Auguste Meylan, correspondant suisse du *Temps*, mort à cinquante-cinq ans, le 20 juillet, à Berne; — du Rév. docteur Montgomery, doyen d'Édimbourg, mort en septembre; — de M. Arthur Middlemore Morgan, poète anglais; — de M. William Norr, auteur de publications sur le sport et de *Stories of China-town*, mort le 25 juillet, âgé de trente-trois ans, à New-York; — du docteur Oertel, laryn-

gologiste distingué, mort le 18 juillet, à Munich; — du marquis DI PASCAROLA, directeur de la *Gazzetta di Napoli*, mort en septembre; — de M. Franz PULSZKY, publiciste hongrois, mort à quatre-vingt-trois ans, le 7 septembre, à Budapest; — de M. Colin RAE-BROWN, poète anglais, collaborateur de périodiques divers; — de M. Sam Chester REID, qui laisse plusieurs ouvrages historiques et juridiques, mort le 13 août, à Washington, à quatre-vingts ans; — de M. William RICE, bibliothécaire de Springfield, mort à soixante-dix-sept ans, le 17 août; — de M. SANDERSON, auteur de la fameuse méthode pour l'enseignement des langues qui porte son nom; — de Sir John SKELTON, plus connu comme écrivain sous le pseudonyme de Shirley, mort le 20 juillet, à Londres; — du général baron V.-V. STEINHEIL, membre du comité scientifique de l'état-major général, mort à soixante-quatorze ans, à Saint-Pétersbourg; — de M. Frederick D. STONE, bibliothécaire de la Société historique de Philadelphie, et l'un des collaborateurs du *Pennsylvania Magazine of history*, mort le 12 juillet, à Germantown; — de M. James Hammond TRUMBULL, philologue américain, mort le 5 août, à Hartfort (Connecticut); — de M. Kornel UJEJSKI, auteur de l'hymne national polonais, poète distingué, mort âgé de soixante-quatorze ans, à Pavlov, en Galicie; — de M. Antonius VAN DER LINDE, qui laisse d'importantes monographies sur l'histoire de l'imprimerie et sur l'histoire des échecs, mort le 13 août, à Wiesbaden, âgé de soixante-quatre ans; — de M. A.-P. VARTOOGUIAN, écrivain arménien, qui a publié, entre autres ouvrages, *Armenia's ordeal*, mort le 20 août, à New-York.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — Le 27 août, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de M. Léon Gautier, et la séance a été levée en signe de deuil. — Le 3 septembre, M. Oppert a lu un mémoire sur les différentes opérations commerciales et financières d'un dieu chaldéen de la ville de Sippara sur l'Euphrate, le dieu Samas ou dieu Soleil; M. Blanchet a rendu compte de ses fouilles à La Kalaa des Beni Hammael (province de Constantine). — Le 10, M. Deveria a présenté, de la part de M. Gérard, ministre de France en Chine, l'estampage d'une inscription du royaume de Si-Hia ou Tangout; M. M. Deloche a communiqué un mémoire intitulé : *Pagi et vicairies du Limousin*, qui doit servir de supplément à ses études de géographie historique du moyen âge insérées dans le *Recueil des Mémoires de l'Académie*. — Le 17, le R. P. Lagrange de Jérusalem a communiqué, au nom du R. P. Séjourné, le plan et les mosaïques avec inscriptions grecques d'une nouvelle église qu'il a découverte à Madaba au mois d'août dernier; M. Oppert a fait une communication sur une dynastie d'usurpateurs qui occupa deux fois le trône à Babylone : la première au printemps de l'an 561 av. J.-C., et la seconde du mois d'août 560 au 10 juin 556 av. J.-C.; M. Cagnat a présenté les photographies d'un diplôme militaire trouvé récemment en Bulgarie, non loin de Viddin, qui lui ont été communiquées par M. Dobrusky, conservateur du musée de Sofia; M. Cuq a lu un mémoire sur les conditions juridiques des colons du fundus Variani, et en général des colons romains d'Afrique d'après l'inscription d'Henchir-Mettich. — Le 24, M. Deveria a terminé sa communication sur la langue si-hia; M. Pierre Paris a signalé une remarquable sculpture provenant d'Elche, l'antique Illici, sur la côte d'Espagne, au sud d'Alicante; M. L. Dorez a lu un mémoire sur le palais édifié par les Savelli et particulièrement par le pape Honorius IV, sur le mont Aventin.

LECTURES FAITES A L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES. — Le 4 septembre, M. L. Menard a terminé la lecture de son mémoire : *Le Cours royal inédit*, par les articles 46, 47, 48 des *Essais* du duc de Saint-Si-

mon *sur l'éducation d'un prince*. — Le 11, M. le secrétaire perpétuel a lu une lettre de M. de Boislisle, au sujet du mémoire lu par M. Menard le 4 septembre; M. Picot a lu une notice biographique de M. E. de Bude, de Genève, et sur le professeur Robert Chenet, propagateur de la méthode de Descartes, décédé en 1731. — Le 18, M. A. Fouillée a lu une notice sur la vie et les œuvres de l'éminent philosophe Secretan, de Lausanne. — Le 25, M. Levasseur a signalé les travaux les plus intéressants du congrès international de statistique tenu à Saint-Pétersbourg, du 30 août au 4 septembre; M. Bertrand, de Lyon, a exposé un plan complet d'enseignement intégral.

Concours et prix. — *Académie des sciences morales et politiques*. — M. Ducoudray a obtenu le prix Aucoc (6,000 fr.). Le sujet du concours était : *Le Parlement de Paris, depuis l'avènement de saint Louis jusqu'à l'avènement de Charles VII*.

— La Commission des Antiquités de la Côte-d'Or décernera en 1898 le prix Saint-Seine, destiné à récompenser les études historiques locales, au meilleur travail qui aura paru sur la Bourgogne depuis 1893. Toutes les branches des sciences historiques peuvent être traitées; deux exemplaires de la publication devront être adressés aux Archives départementales, rue Jeannin, à Dijon, avant le 1er janvier prochain. Français et étrangers peuvent prendre part au concours, mais les ouvrages en langues étrangères ne seront pas admis.

L'Institut international de bibliographie. — L'Institut international de bibliographie de Bruxelles, qui vient de réunir un congrès que nous avons annoncé, continue à susciter des discussions entre les partisans et les adversaires de son système bibliographique et de son projet de bibliographie universelle. Parmi les premiers, nous citerons un bibliothécaire de la Bibliothèque nationale de Florence, M. D. Chilovi, et parmi les seconds, notre collaborateur M. Henri Stein. Le premier vient de publier la première partie d'une étude sur *I Cataloghi e l' Istituto internazionale di bibliografia* (Firenze, fratelli Bocca, gr. in-8 de 42 col.), où il prend la défense de la classification Dewey, qu'il déclare non point parfaite, il est vrai, mais la meilleure et la plus pratique qui se puisse imaginer, et fait le procès du Catalogue général de la Bibliothèque nationale, en cours de publication. M. Stein, au contraire, dans le numéro de mai-juin du *Bibliographe moderne*, insiste sur « la parfaite inanité et la réelle inutilité » du système décimal et du projet de bibliographie universelle.

Index. — La sacrée congrégation de l'Index, par décret en date du 13 septembre, a condamné l'*Histoire de France à l'usage des lycées et colleges*, de MM. Aulard et Debidour.

Paris. — M. l'abbé A. Bouillet vient de faire paraître le premier fascicule d'une publication qui promet d'être fort intéressante : *Les Églises de Paris (monographies illustrées)*, tel est le titre générique. Le fascicule en question vise *Notre-Dame. I. L'Extérieur* (Paris, Libr. de *la France illustrée*, gr. in-8 de 16 p. — Prix : 1 fr.). La monographie de la cathédrale de Paris comprendra trois livraisons : la première, que nous avons sous les yeux, décrit l'extérieur; les deux suivantes seront relatives à l'extérieur et au Trésor. L'illustration du premier fascicule ne comporte pas moins de vingt-trois fort belles phototypies (noir, bistre ou bleu foncé), dues à M. Ch.-G. Petit.

— Le vingt et unième fascicule du *Dictionnaire général de la langue française*, de MM. Hatzfeld, Darmesteter et Thomas (Paris, Delagrave, gr. in-8) renferme, avec une bonne partie de la lettre N, depuis Negromance, la lettre O tout entière et le début de la lettre P jusqu'à Panicule.

Berry. — C'est l'histoire de Vierzon qui occupe la majeure partie du dou-

zième volume de la quatrième série des *Mémoires de la Société historique, littéraire, artistique et scientifique du Cher* que nous venons de recevoir (Bourges, Renaud; Just Bernard, in-8 de XVI-233 p., avec une grav. hors texte). Voici comment se compose ce volume : *Vierzon et ses environs, récits historiques et anecdotiques, d'après les pièces originales* (suite), par M. E. Tausserat. Les cent quatre-vingt-neuf premières pages sont remplies par cette partie de l'étude de M. Tausserat qui se rapporte aux XVIe et XVIIe siècles; — *Une Lettre inédite du prieur de Jalognes, tué au combat de Sens-Beaujeu, et quelques nouveaux éclaircissements sur la petite Vendée du Sancerrois*, par M. Lucien Jeny; — *Testament d'Hervé II, seigneur de Vierzon, au siège de Damiette* (*1218*), traduit par M. le comte de Toulgoët-Tréanna, d'après un « Vidimus » de 1221 donné sous les sceaux du comte et de l'évêque de Nevers; — *Sur quelques plantes rares récoltées dans le Cher en 1896 et spécialement sur les Potamogeton*, par M. Ant. Le Grand; — *Halo lunaire, en forme de croix, observé à Bourges le 26 mai 1896*, par M. l'abbé Th. Moreux; — *L'Esprit vainqueur*, vers récités à la Saint-Charlemagne du lycée Henri IV, par M. Daniel Mornet.

Bretagne. — Nous recevons le septième volume de la septième série des *Annales de la Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure* portant la date de 1896 (Nantes, imp. L. Mellinet, 2 fasc. in-8 ensemble de 335-XC p., avec une carte en couleurs, un portrait et un fac-similé d'autographe). Nous y relevons les travaux suivants : *Notice biographique sur M. le Dr Lacuée*, par M. le Dr L. Poisson; — *Notice sur M. le Dr Boiffin*, par M. le Dr Guillou; — *Impressions de voyage en Cochinchine*, par M. A. Delteil; — *Conférence sur Paul Verlaine*, par M. J. Marbeuf; — *Le Siècle de Victor Hugo*, poème lyrique, par M. Joseph Chapron; — *Dénombrement bactériologique de l'eau de la Loire*, par M. A. Andouard; — *Notice sur la vie et les travaux de James Lloyd*, par M. Émile Gadeceau; — *Notice nécrologique sur M. le Dr Thibault*, par M. Julien Merland; — *Les Grottes de l'île d'Yeu*, par M. le Dr Viaud-Grandmarais; — *Les Commanderies de Nantes*, par M. le chanoine Guillotin de Corson; — *Situation du vignoble de la Loire-Inférieure en 1896*, par M. A. Andouard; — *De l'agrément et de l'utilité des études botaniques*, par M. Émile Gadeceau; — *Rapport sur les travaux de la Société académique de la Loire-Inférieure pendant l'année 1895-1896*, par M. le Dr Guillou. Notons enfin que ce volume renferme aussi diverses poésies de MM. J. Marbeuf, Charrier, Julien Tyrion, D. Caillé et Mlle Éva Jouan.

— A l'occasion de la récente exposition organisée à Rennes du 6 mai au 6 juin dernier, lors du concours régional agricole, il a été publié un guide intitulé : *Rennes illustré* (Rennes, F. Simon, petit in-16 de 352 p., avec 50 grav. et un plan hors texte). Dû à la collaboration d'un certain nombre d'érudits et d'écrivains du pays, ce guide donne un aperçu de l'histoire de Rennes et décrit tous les monuments et les établissements publics de la ville. Il nous promène aussi aux environs et nous fait visiter successivement la Prévalaye, Blossac, Pont-Réan, Cesson, Saint-Laurent, la Roche-aux-Fées, etc. Très gracieux volume, admirablement imprimé et illustré et qui rendra de réels services aux personnes qui séjourneront ou même ne feront que passer dans l'ancienne capitale de la Bretagne.

Champagne. — Vient de paraître le tome Ier de l'année 1895-1896, formant le quatre-vingt-dix-neuvième volume des *Travaux de l'Académie nationale de Reims* (Reims, F. Michaud, in-8 de 449 p., avec 5 planches hors texte et de nombreuses vignettes dans le texte). Parmi les études et les rapports ayant trouvé place dans ce beau volume, nous signalerons :

Compte rendu des travaux de l'année 1895-1896, par M. Henri Jadart ; — *Jeanne d'Arc, érection de sa statue à Reims*, par M. H. Paris ; — deux discours prononcés par MM. A. Gosset, Noiret, et un petit poème *A Jeanne d'Arc*, lu par M. Richardot lors de l'inauguration de la statue de Jeanne d'Arc sur le parvis de la cathédrale de Reims, le 15 juillet 1896 ; — deux allocutions prononcées par M. H. Jadart aux obsèques de M. le docteur A. Luton, directeur de l'École de médecine de Reims, et de M. Adolphe Dauphinot ; — *La Philosophie des tragiques latins et d'Ennius*, par M. Bourdel ; — *De l'Application des rayons Rœntgen à la paléontologie*, par M. le docteur Lemoine ; — *Voyage social en Allemagne*, par M. G. Blondel ; — *Le Babysme*, par M. J. Balteau ; — *Jeanne d'Arc Champenoise*, rapport sur la brochure de M. Misset, en réponse à celle de M. Poinsignon, par M. Froussard ; — *Une Contrefaçon de Jeanne d'Arc*, par M. l'abbé Charles ; — *Un Tableau de Rubens, découvert à Reims*, par M. le docteur Seuvre ; — *Découvertes et fouilles dans un cimetière gaulois, lieu dit le Montéqueux, territoire de Beine* (Marne), par M. C. Coyon ; — *Causerie devant quelques toiles de l'École moderne en Russie*, par M. le baron de Baye ; — *Monographie de la basilique de Saint-Remy de Reims*, par M. A. Gosset ; — *Proses en l'honneur de saint Remy*, communication de M. l'abbé Misset ; — enfin *Vieilles Rues et vieilles enseignes de Reims*, par M. H. Jadart, dont nous allons parler spécialement.

— Noblesse oblige ; les fonctions aussi. C'est sans doute l'opinion de M. Henri Jadart, secrétaire général de l'Académie nationale de Reims. Car, en examinant le volume de cette compagnie pour l'année 1895-1896, chacun conviendra que le travail de M. Jadart intitulé : *Vieilles Rues et vieilles enseignes de Reims* (Reims, F. Michaud, in-8, tirage à part de VII-124 p. avec dessins d'E. Auger), est indiscutablement le plus important et le plus suggestif. L'auteur n'a pas de peine à démontrer combien il est nécessaire, au double point de vue historique et artistique, de sauvegarder les dernières traces des vieilles dénominations de rues et de quartiers de nos villes de province et de Reims spécialement. Il n'hésite pas à déclarer, et nous sommes pleinement de son avis, qu'il conviendrait « de ménager désormais les vieux noms en train de disparaître et de réserver, autant que possible, les vocables nouveaux aux voies nouvelles. » De la sorte la tradition serait respectée et l'on éviterait d'infliger aux rues de nos cités des appellations dénuées de toute originalité. Après des considérations fort judicieuses, M. H. Jadart passe en revue les vieilles enseignes de Reims qu'il décrit et explique, avec de jolis dessins de M. E. Auger à l'appui, et cela sans négliger les enseignes modernes. Puis il dresse la nomenclature des rues de la ville, en résumant les étymologies et la statistique des vocables. Quelques travaux de ce genre existent déjà pour d'autres localités ; mais il serait à désirer que l'exemple donné par M. H. Jadart fût suivi partout. Nous signalons son étude, comme un modèle à imiter, aux sociétés savantes et aux érudits de tous nos départements.

— M. Ernest Jovy a extrait du *Bulletin historique et philosophique* de 1896 *le Testament de Guillaume Le Roy, abbé de Hautefontaine*, trouvé par l'excellent chercheur aux archives de l'hôpital de Vitry-le-François (Paris, Impr. nationale, gr. in-8 de 12 p.). Le document émane d'un personnage qui eut une certaine célébrité (né à Caen en 1610, aumônier du Roi, chanoine de Notre-Dame de Paris, abbé commendataire de Haute-Fontaine, mort le 19 mars 1684, auteur de divers ouvrages) ; il contient des détails curieux sur ce fervent ami de Port-Royal et aussi sur quelques-uns de ses livres, le reste de sa très riche et très belle bibliothèque ayant été déjà vendu aux bénédictins de l'abbaye de Saint-Pierre de Châlons-sur-Marne.

Franche-Comté. — L'épithète d'infatigable a été rarement mieux appliquée qu'à M. le chanoine Suchet. Nous avons eu déjà l'occasion de dire qu'à l'âge où tant d'autres se reposent, M. Suchet, au contraire, continue à faire preuve d'activité en enrichissant sa province de travaux intellectuels variés. Tout d'abord, aujourd'hui, nous mentionnerons l'étude importante qu'il vient de publier sur l'*Histoire de l'éloquence religieuse en Franche-Comté depuis les origines du christianisme jusqu'à nos jours* (Paris, Retaux, in-8 de IV-307 p.). Cette œuvre, dont les lecteurs de la *Semaine religieuse* de Besançon ont eu la primeur, a visiblement coûté à son auteur une somme de recherches énorme. Très versé dans l'histoire de la Franche-Comté, le docte chanoine a traité son sujet avec une méthode parfaite et un charme réel. Nous faisons ici connaissance avec saint Colomban, saint Lupicin, saint Claude, pour ne parler que des plus illustres dans les temps anciens. Aux époques suivantes, nous trouvons, entre autres, le trop fameux Guillaume de Saint-Amour, qui prêcha surtout à Paris, le Père Élisée, duquel M. Suchet donne une véritable biographie, le Père Lejeune, etc., pour arriver enfin à Mgr Besson, mort évêque de Nîmes. De nombreux ordres religieux, frères prêcheurs, franciscains, frères mineurs et frères minimes, capucins, carmes, oratoriens, jésuites, sont largement représentés par des prédicateurs de plus ou moins grand talent. Les prêtres des paroisses, les évêques et les dignitaires ecclésiastiques n'ont pas été non plus oubliés. Il est à remarquer que les pages 223 à 306 pourraient facilement constituer une étude indépendante : elles sont relatives à Mgr Besson, pour qui l'auteur fait montre d'une sorte de prédilection, ce qui s'explique d'ailleurs par la connaissance approfondie qu'il a des œuvres oratoires du prélat. Travail précis et judicieux qui fait beaucoup d'honneur à M. le chanoine Suchet.

— Tout autre est l'étude que le même M. Suchet a consacrée aux *Châtellenies de Vuillafans* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de IV-88 p.). Cette brochure, dont la matière a paru d'une façon assez intermittente dans les *Annales franc-comtoises*, forme une suite à l'*Histoire de deux villages, Vuillafans et Montgesoye*, que nous avons signalée en son temps (*Polybiblion*, t. LXXI, p. 378). Elle s'ouvre par un *Préambule* qui ne se trouve pas dans les *Annales* et qui résume bien l'ensemble. Les châtellenies en question sont celles de Châteauvieux et de Châteauneuf, que leurs possesseurs ont rendues célèbres dans la contrée et même plus au loin par leur humeur généralement batailleuse. On garde encore le souvenir de leurs faits et gestes dans la vallée de la Loue. « Les seigneurs qui possédèrent d'abord ces châtellenies appartenaient à l'illustre maison de Montfaucon, dont la puissance fut si considérable dans la Franche-Comté. Des alliances firent passer successivement Châteauvieux et Châteauneuf aux grandes familles de Chalon-Orange, de Neuchâtel-Suisse et de Neuchâtel-Montaigu. Puis, au XVIe siècle, nous voyons apparaître à Châtelneuf les seigneurs de Bauffremont, et à Châteauvieux ceux de Rye et de Poitiers. » Très intéressante monographie.

— Nous retrouvons encore M. Suchet avec *la Rose de Chambornay-lez-Bellevaux* (Besançon, P. Jacquin, in-8 de 14 p. et une grav.). Qu'il s'agisse de littérature, d'histoire ou d'archéologie, l'auteur se montre toujours bien informé et compétent. Une brochure de M. Suchet sur *la Rose de Saint-Jean* (de Besançon) a été récemment notée ici (t. LXXIX, p. 475) : celle-ci se fait remarquer par les mêmes qualités de discussion et d'observation ; aussi M. Rohault de Fleury, à qui une photographie de la « rose de Chambornay » a été envoyée, a-t-il pu dire : « Si ce marbre est bien authentique, il constitue vraiment un des plus beaux monuments de l'antiquité chrétienne. » M. L. Delisle, consulté, a estimé que ladite rose remontait au VIe siècle.

— Sous forme de causerie sans prétention, quoique pétillante d'esprit, M. Georges Riat nous présente *les Artistes franc-comtois aux Salons de 1897* (Besançon, imp. Cariage, in-8 de 29 p.). Le Champ de Mars occupe à peine neuf pages, alors que les Champs-Élysées tiennent les pages 4 à 20. Le critique a réparti les œuvres de ses justiciables en quatre divisions : le Paysage ; le Portrait ; la Peinture religieuse et de genre ; la Sculpture. Nous rencontrons ainsi, parmi les artistes originaires de la Franche-Comté (pays où des naïfs se sont imaginé longtemps qu'il ne naissait guère que des mathématiciens et des jurisconsultes) : MM. Pointelin, Isembart, Chartran, Enders, Giacomotti, Lobrichon, Gérôme, Just Becquet, Gustave Courtois, Dagnan-Bouveret, etc. Que les artistes que nous ne nommons pas (et ils sont nombreux) nous pardonnent! Ceux de nos lecteurs qui voudraient les connaître tous n'auront d'ailleurs qu'à recourir à la brochure de M. G. Riat ou à consulter le journal *les Gaudes*, de Besançon, d'où elle est extraite.

— Signalons une *Notice sur la vie de saint Marcoul et sur son pèlerinage à Archelange* (Lons-le-Saunier, imp. de la « Croix du Jura, » in-32 de 48 p.). Cet opuscule résume d'une façon intéressante la vie du saint, qui, né à Bayeux, vers l'an 490, fut abbé de Nanteuil et mourut en 558. L'église d'Archelange (Jura) possède une relique de saint Marcoul. L'auteur anonyme ne cite que deux guérisons miraculeuses qui se sont opérées récemment (en 1895 et en 1897) à la suite d'un pèlerinage à Archelange. Notons que la brochure se vend au presbytère d'Archelange, au profit de l'église.

Ile-de-France. — Un très gracieux *Guide de Fontainebleau* vient d'être publié par M. J. Bertot (Paris, imp. photographique de Neurdein frères, in-16 de 108 p., avec 46 photograv., 2 cartes et un plan). L'auteur donne d'abord l'itinéraire par le chemin de fer, puis trois autres par les routes vélocipédiques. Il passe ensuite aux renseignements pratiques sur les omnibus, tramways, voitures, hôtels, restaurants, etc. Après cela, il nous fait visiter la ville, le palais, le parc, les jardins et la forêt, sans oublier les environs de Fontainebleau : Melun, Milly, Barbizon, Nemours, Marlotte, Montigny, Moret, Avon et Thomery. Guide admirablement imprimé et illustré que nous recommandons vivement aux touristes.

Languedoc. — Une très intéressante étude sur *l'Imprimerie à Béziers au XVIIe et au XVIIIe siècle* nous arrive sous la signature de M. Émile Bonnet (Béziers, imp. J. Sapte, in-8 de 107 p., avec six vignettes, reproduisant autant de vieux bois). « Rechercher les origines de l'imprimerie à Béziers, retracer ses débuts et ses premiers pas, suivre son œuvre et ses vicissitudes jusqu'à la fin du siècle dernier, tel est le but que nous nous sommes proposé, » déclare l'auteur (p. 6). Il faut reconnaître qu'il s'est fort bien acquitté de sa tâche. C'est de 1612 que date avec certitude le premier ouvrage sorti des presses biterroises. Le premier imprimeur ayant fondé un établissement à Béziers s'appelait Jean Pech; il était aussi libraire. M. Bonnet nous raconte l'histoire de ce personnage dont le fils et les petits-fils continuèrent les traditions pendant plus d'un siècle (1612-1739). On trouve là l'indication d'un certain nombre de livres exécutés dans l'atelier de Jean Pech. L'auteur nous parle ensuite de Jean Martel, de Henry Martel, de Jacques Martel, de Pierre Claverie, de plusieurs imprimeurs du nom de Barbut, enfin de Joseph Fauzier, avec lequel nous arrivons à la période révolutionnaire. La brochure se termine par un appendice relatif aux *Origines de l'imprimerie à Lodève et à Saint Pons de Thomières*. Il est fâcheux qu'une étude semblable ne soit pas complétée par des tables.

Lyonnais. — M. A. Vingtrinier, continuant ses études si remarquées sur *les Femmes de lettres lyonnaises*, s'occupe de la *Comtesse Sophie de Charpin-*

Feugerolles, née de Saint-Priest 21 août 1828, à Paris-27 juin 1883, au château de Feugerolles. L'excellent biographe vante beaucoup cette « grande dame simple, douce et modeste, » ajoutant que « c'est peut-être un exemple à offrir. » A ses propres éloges il ajoute ceux de l'*Archivio storico italiano* (article d'A. Gelli) rendant compte de l'*Histoire du château de Feugerolles* (Lyon, Perrin, 1878, in-8). Les autres travaux historiques de la comtesse de Charpin-Feugerolles sont tous énumérés dans cette attrayante notice.

— M. Guillet-Brossette publie une *Vie de François Cagnin, jésuite* (*1546-1617*), par le P. Pierre Bullioud (Serrières-de-Briord, l'auteur; Lyon, Emmanuel Vitte, gr. in-8 de 70 p., avec deux vues). On lira avec édification et avec charme cette *Vie*, extraite des manuscrits déposés à la grande bibliothèque de Lyon. Non seulement M. Guillet-Brossette a reproduit avec fidélité le texte de Pierre Bullioud, non médiocre écrivain auquel l'abbé Pernetti a consacré une notice dans les *Lyonnais dignes de mémoire*, mais il a complété ce texte par des documents sur la famille Cagnin, extraits des *Archives départementales de l'Ain* et par une *Table des matières*.

Maine. — M. Legeay, un érudit manceau bien connu, a publié, dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Sarthe*, une *Note sur l'église de Saint-Benoît, paroisse du Mans*, suivie d'un *Extrait des registres de l'église de Saint-Benoît, paroisse du Mans* (deux tirages à part. Le Mans, Ed. Monnoyer, in-8 de 88 p. et de 39 p.). Avec un soin minutieux, M. Legeay a recueilli tout ce qui pouvait se rappporter à Saint-Benoît, et surtout il a mis au jour une grande quantité de noms qui intéressent beaucoup de familles actuellement existantes. Il y a joint des notes sur *les Artistes de la Sarthe au Salon des Champs-Élysées en 1894, 1895 et 1896*.

— Dans la *Revue historique et archéologique du Maine*, M. Jules Chappée rend compte des fouilles qu'il a fait exécuter en 1895 et 1896 pour retrouver *les Sépultures de l'abbaye de Champagné* (Mamers, G. Fleury et A. Dangin, in-8 de 32 p.). Il a eu le soin de reproduire un certain nombre de tombeaux d'après Gaignières, mais on lui aurait été reconnaissant de donner quelques détails biographiques sur les personnages dont il a retrouvé les corps.

— En ouvrant le livre de M. Hippolyte Daguet : *Les Poètes contemporains du Maine* (Le Mans, G. Harel, in-18 de 292 p.), il nous a semblé entrer en l'insigne basilique de Saint-Julien, au chœur, au milieu d'un nuage d'encens, quand tous les chanoines se saluent et se donnent l'accolade. Il y a là cinquante poètes, tout au moins, que le thuriféraire honore tour à tour de nombreux coups de sa cassolette, pendant que chacun chante son antienne. Dire que les couplets sont mauvais est loin de notre pensée. Il y en a de bons, de fort bons même, et nous concevons qu'on les écoute dans un religieux silence, et qu'on les loue ! Mais la louange est comme le pâté d'anguille : en manger toujours ne vaut rien. Et M. Daguet n'a pas fait une critique ! Il est vrai qu'il va nous en faire une, car nous doutons qu'il aime l'église et nous venons de l'appeler : enfant de chœur !

— Les *Notes de théâtre*, de M. Gustave Harel (Le Mans, Harel, in-16 de 88 p.), sont les articulets d'un indulgent courriériste de théâtre, tel « l'ouvreuse du cirque, » qui connaît bien le personnel et les pièces et qui a réuni ses souvenirs *ne pereant*. Nous ne savons, par exemple, si beaucoup de Manceaux, en dehors des bibliophiles, achèteront ce coquet volume où les premiers sujets, en réalité, n'appartiennent pas à leur ville.

Normandie. — Il y a quelques années, le *Polybiblion* (t. LXX, p. 475) rendait compte de *l'Hiver en Normandie*. Aujourd'hui nous recevons *Saint-Pierre en Port, étude historique depuis le XVe siècle jusqu'à nos jours et curiosités normandes des environs*, par M. J. Lefebvre (Fécamp, L. Durand, in-32 de

98 p., avec 12 grav. et 1 plan), qui nous cite une à une toutes les particularités intéressantes du pays et en donne soigneusement l'histoire. C'est, paraît-il, la quatrième édition de ce petit livre et nous ne nous étonnons pas, tant il est instructif et intéressant.

— M. l'abbé Soismier vient d'éditer une petite *Histoire de Savey*, où il avait été curé (Saint-Lô, A. Jacqueline, in-16 de 112 p.). La préface est curieuse à plus d'un titre : elle annonce d'abord que le livre est donné gratuitement et non vendu, que toute recherche et critique de sources a été soigneusement rejetée, enfin que l'auteur a l'esprit singulièrement original. A vrai dire, il écrit d'une façon charmante, et son livre contient bien des détails curieux, notamment sur Renée Bude (p. 36 à 38).

— Nous trouvons dans le tome VIII de la *Revue de l'Avranchin* une bonne notice de M. l'abbé Rabel sur l'*Église d'Yquelon* (tirage à part, Avranches, J. Durand, in-8 de 14 p.). Une tombe intéressante est surtout à signaler.

— Depuis de longues années, les érudits normands attendaient avec une légitime impatience l'*Étude de la baronnie et l'abbaye d'Aunay-sur-Odon*, que vient enfin de publier M. Gaston Le Hardy (Caen, H. Delesques, in-8 de 438 p.). Cinquante-deux pièces justificatives, portant sur la période de 1077 à 1790, enrichissent ce travail, rédigé depuis 1879. Cette date suffit pour excuser les petites imperfections de détail qui ont pu se glisser dans cette monographie, rédigée avec beaucoup de soin, mais évidemment avec une méthode ancienne. Néanmoins, on ne peut que remercier l'auteur d'avoir livré au public des documents fort importants, qui sans lui dormiraient encore dans les archives départementales du Calvados, et qui éclairent à nouveau l'histoire de la propriété féodale et ecclésiastique. Des abbés d'Aunay la liste est longue, mais un seul est célèbre, c'est Huet, qui fut piqué au vif par une lecture faite au réfectoire. Il est vrai que le titre du livre était : *l'Abbé commendataire!* (p. 198.) Un soigneux tableau généalogique permet de se retrouver dans la liste longue et touffue des seigneurs d'Aunay, parmi lesquels il faut citer les de La Rivière, du Hommet, de Semilly, d'Harcourt-Montgommery, des Essars, Patry, Tessé-Lavardin et Saulx-Tavannes.

— Les ouvrages de M. Ch. Bréard sont toujours pleins de science, de verve et d'esprit. Le dernier ne déparera pas la série, tout au contraire. Dans *le Vieux Honfleur et ses marins* (Rouen, Léon Gy, in-8 de 370 p.), ce sont des pages vibrantes qu'il a écrites sur les grands marins de la cité normande. Pierre Berthelot, connu sous le nom du Vénérable Père Denis de la Nativité, eut la gloire du martyre à Sumatra, après avoir navigué dans les Indes. Baussard, lui, fut un apôtre, mais dans son pays natal, et d'une religion qu'il avait inventée. Apparoc et Chaudet naviguaient au Canada et au Brésil, Barbel armait pour Terre-Neuve, Degaule s'occupait des écoles d'hydrographie et perfectionnait les instruments nautiques, les deux Doublet se faisaient connaître jusqu'au Canada, les Lacoudrais et Premord fondaient un établissement fort important de marine commerciale, à Saint-Servan et à Toulon Pestel établissait des chantiers de construction maritime; mais ce sont surtout les guerres avec les Anglais qui illustrent les noms de Thirat, l'amiral révolutionnaire, de Siméon, de Desgarceaux et des deux grands Honfleurais, les contre-amiraux Hamelin et Motard. Le premier de ces noms est encore populaire dans la marine. Le second fut heureux, mais n'eut pas la gloire d'Hamelin, qui eut encore le bonheur d'avoir pour neveu l'amiral Ferdinand-Alphonse Hamelin. Après un voyage de découvertes sur le *Naturaliste*, où il ne fut pas ménagé par les Anglais malgré sa qualité de parlementaire, il embarqua sur la *Vénus* pour l'Inde, où il prit et brûla nombre de vaisseaux ennemis, ruina leurs établissements, et se signala par une acti-

vité extraordinaire. Sur la tombe de Motard on a pu inscrire les noms glorieux d'Aboukir, Saint-Domingue, Sillabar, Saint-Iacinthe et Saint-Paul. M. Bréard raconte ces hauts faits avec un charme tout particulier, mais ce qui nous séduit le plus, c'est la copieuse quantité de notes, de renseignements, de menus faits, de détails ignorés qu'il apporte sur la vie et l'organisation de la marine. Aussi aurions-nous préféré lui voir écrire un livre complet, qu'une suite de biographies qui flattent sans doute son patriotisme local, mais qui ne « rendent » pas suffisamment (s'il nous est permis de nous exprimer ainsi) sous sa plume si fine et si délicate.

— *Le Recueil des travaux de la Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*, pour l'année 1896 (Évreux, C. Hérissey, in-8 de LXIV-267 p.), nous apporte comme toujours un contingent de belles et bonnes œuvres. Discours de M. Fortier sur le bimétallisme, de M. Lecointe sur les champs d'expérience scolaires, de M. Joseph L'hôpital sur les enfants révoltés et les parents coupables (de M. Georges Bonjean), de M. Léon Duchesne sur la découverte du professeur Röntgen. M. Lapeltey a exposé les avantages que présenterait la plantation des routes en arbres fruitiers. M. Tastemain s'est occupé de la propriété immobilière. La production des betteraves a été examinée par M. Fortier; il a aussi jeté un coup d'œil instructif sur le département de l'Eure à l'exposition de Rouen. L'abbé Porée a rendu compte des découvertes archéologiques du R. P. de la Croix (dont nous avons parlé ici même, t. LXXIX, p 550). La Société a inauguré une plaque commémorative en l'honneur de dom Massuet, à Saint-Ouen-de-Mancelles. Elle a rendu un pieux hommage à M. G. Prétavoine et à M. E. Izarn. Enfin, un de ses membres, bien connu de nos lecteurs, M. Louis Régnier, a continué ses excellentes recherches de bibliographie historique du département de l'Eure pour l'année 1896.

— Signalons, dans *le Bibliographe moderne*, un curieux article de notre collaborateur M. Henri Stein sur une *Imprimerie clandestine à Valognes* (numéro de mai-juin 1897). Cette imprimerie qui existait, paraît-il, sans autorisation, depuis la fin du XVIIe siècle, fut l'objet de poursuites ordonnées par le garde des sceaux; il y eut même, en 1780, saisie opérée du matériel de l'imprimerie; mais l'utilité que présentait cet atelier typographique, où l'on n'imprimait que des affiches et des menus travaux mais point de livres, et les protections dont son possesseur, le sieur Clamorgan, sut se couvrir, arrêtèrent les mesures de rigueur et lui permirent de continuer à fonctionner.

PROVENCE. — On goûtera fort *Victor de Laprade à Aix*. Lecture faite à la séance publique de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix, le 22 juin 1897, par E. de Mougins-Roquefort (Grasse, imp. Crosnier, gr. in-8 de 49 p.). L'élégante plume du biographe a rappelé presque tous les hommages rendus soit au grand poète, soit au grand chrétien par Mgr Perraud, par Chateaubriand, par Lamartine, par M. F. Coppée, par le doyen Heinrich, par M. Edmond Biré, etc., joignant à cette riche moisson des indications spéciales sur le séjour de Laprade à Aix, où il étudia le droit (de 1832 à 1836), et où « sont écloses ses premières inspirations poétiques. » Après avoir été reçu licencié par la Faculté de droit de cette ville, il soutint, devant la Faculté des lettres (1848), deux thèses pour le doctorat, dont une consacrée au *Sentiment de la nature dans la poésie d'Homère*. M. de Mougins reproduit aussi trois *Sonnets sur la ville d'Aix*, écrits par V. de Laprade, encore étudiant (février 1835), sur un *Album* de son ami Gaszinski.

— Brochure très recommandable et qu'il faut non seulement lire, mais propager : *Faites-vous agriculteurs*. Discours prononcé à la distribution solennelle des prix aux élèves des frères des écoles chrétiennes de Manosque,

le 31 juillet 1897, par M. d'Ille (Forcalquier, Albert Crest, in-8 de 14 p.). L'orateur mérite d'être loué pour ce qu'il a dit au double point de vue religieux et social. On rapprochera avec plaisir et profit son beau discours du remarquable article que le comte A. de Calonne a donné dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 août dernier sur l'*Enseignement pratique de l'agriculture dans l'école rurale*.

— M. Paul Cottin vient de publier une étude très remarquable, d'après une correspondance inédite, sur *le Siège de Toulon, l'Angleterre et les princes* (Paris, L. Marctheux, in-8 de 17 p.), dans la *Révolution française* du 14 juillet dernier. Elle démontre, preuves en main, que « les Anglais avaient empêché Monsieur de venir à Toulon. » Leurs négociations avec les royalistes du Midi avaient été au moins d'une telle importance, que ceux-ci avaient obtenu le rétablissement du culte catholique.

Vivarais. — Des documents inédits ont permis à M. Germain Martin d'écrire sur *les Papeteries d'Annonay (1634-1790)* un substantiel article dans le fascicule 3 (mai-juin 1897) du *Bibliographe moderne*. La fondation des moulins à papier d'Annonay par les deux frères Johannot, originaires d'Ambert, la transformation de ces fabriques en manufactures, qui eurent des magasins de vente dans les diverses parties de la France, les perfectionnements de l'outillage, les progrès de la fabrication, les difficultés apportées par les douanes à l'exportation, l'organisation de l'usine et le recrutement du personnel nous sont exposés par l'auteur.

Alsace-Lorraine. — M. l'abbé Ingold, continuant sa publication des œuvres inédites d'un des meilleurs historiens de l'Alsace, nous donne l'*État ecclésiastique du diocèse de Strasbourg en 1459*, par l'abbé Grandidier (Strasbourg, Imp. strasbourgeoise, in-4 de 70 p., plus IX p. pour l'*Index géographique*. Extrait du *Bulletin de la Société pour la conservation des monuments historiques de l'Alsace*, t. XVIII). C'est la plus ancienne statistique complète du diocèse de Strasbourg que l'on possède, et, comme elle précède de longtemps le protestantisme qui a changé tant de choses, son intérêt saute aux yeux.

Grèce. — Un étudiant en médecine de Montpellier, parti avec quelques camarades le 6 mars 1897, pour aller offrir ses services au gouvernement grec dans la guerre contre la Turquie, a livré à l'impression le journal qu'il avait rédigé pendant sa courte expédition, et l'a fait suivre de quelques réflexions générales sur les événements auxquels il a pu assister. Malgré les phrases déclamatoires auxquelles l'auteur a trop souvent recours, on ne lira pas sans intérêt ce récit d'un témoin qui a pris part à la piteuse expédition de Thessalie, et qui a constaté la déplorable incurie avec laquelle tout a été mené : *Guerre gréco-turque. Journal d'un volontaire. Réflexions générales*, tel est le titre que M. Louis Fuster a donné à ces quelques pages (Montpellier, imp. Ch. Boehm ; Paris, A. Fontemoing, in-8 de IV-73 p.).

Italie. — M. Pitrè vient, pour les *Nozze Lumbroso Besso* (Palermo, *Giornale di Sicilia*) de publier une brochure qui intéressera, puisque la mode napoléonienne continue ; elle renferme une série de chants populaires italiens sur Napoléon Ier (*Canti popolari d' Italia su Napoleone I*°, in-8 de 13 p.). M. Pitrè adresse cette curieuse collection au baron Alberto Lumbroso, qui s'est beaucoup occupé du grand empereur et de son époque.

— M. le chevalier Emmanuel Portal nous donne deux travaux d'un genre très différent, mais l'un et l'autre fort intéressants : une traduction en notre langue d'un récit castillan et un chapitre d'histoire littéraire également écrit en notre langue. Le récit a pour auteur un des plus célèbres écrivains de l'Espagne, Victor Balaguer : *La Messe du diable, légende aragonaise* (extrait

de la *Revue du monde latin*, Paris, gr. in-8 de 11 p.). Le chapitre d'histoire littéraire est consacré à *Azalaïs d'Altier et Clara d'Andaye, poétesses cévenoles* (Alais, typ. Brabo, gr. in-8 de 21 p.). La traduction est celle d'un homme qui connaît aussi bien la langue espagnole que la langue française. L'étude critique est d'un grand connaisseur de la littérature provençale. M. E. Portal, mettant à profit les travaux de M. Crescini et ceux de M. Schultz, a très bien complété, au sujet des relations d'Hugues de Saint-Cyr avec Clara d'Andaye et avec Azalaïs d'Altier, les précieux ouvrages de D. Victor Balaguer et de C. Chabaneau sur les troubadours.

Suède. — Il convient d'appeler l'attention sur une publication très considérable au point de vue iconographique qui paraît depuis quelques mois en Suède sous le nom de *Svenskt Porträttgalleri*. Cette entreprise, due à M. Hasse W. Tullberg (de Stockholm), permettra, une fois achevée, de posséder l'effigie de 18,000 contemporains suédois connus ou remplissant une fonction quelconque dans le royaume. Le programme de l'éditeur comprend environ quarante-cinq fascicules (dont le prix varie entre 2 et 18 kronor) consacrés à la famille royale, aux personnages de la cour, conseillers d'État, membres du Parlement, officiers de l'armée et de la marine, ecclésiastiques, universitaires, professeurs, médecins, académiciens, avocats, journalistes, industriels, commerçants, banquiers, architectes, peintres et sculpteurs, artistes dramatiques et lyriques, etc. ; la totalité reviendra à environ trois cents francs et donnera un état bien complet et bien curieux de l'iconographie suédoise au XIXe siècle. Chaque portrait en médaillon, très bien exécuté d'après des photographies choisies et tiré avec soin sur beau papier, est accompagné d'une notice biographique sommaire mais suffisante, avec la date des principaux événements publics de l'existence de chacun des personnages représentés. Les fascicules déjà parus sont les suivants : I (Famille royale, depuis Bernadotte) ; V (Représentants du pays aux deux Chambres en 1896, contenant 394 portraits) ; VII (Officiers supérieurs de l'armée et état-major) ; XI (Membres des universités et instituts, 400 portraits) ; et XXIII (Savants, artistes et écrivains, de 1862 à 1896, 874 portraits). On ne peut que désirer la rapide continuation d'une semblable collection.

Égypte. — C'est « à S. M. I. le sultan Ghazy Abd-ul-Hamid Khan II, à l'occasion de l'anniversaire de son glorieux avènement au trône, 31 août 1897, » que sont dédiées les quelques pages publiées sous le titre de *l'Espoir de l'Égypte* (Paris, imp. G. Lefèvre, in-8 de 16 p.), et empruntées à un ouvrage que le notable écrivain lyonnais, M. Aimé Vingtrinier, vient d'écrire sur l'Égypte au XIXe siècle. Au moment où l'on sort des massacres d'Arménie et des affaires de Crète, qui ont soulevé l'indignation des honnêtes gens en Europe, ce dithyrambe étrange en l'honneur du Sultan rouge étonne sous la plume d'un écrivain français. Qu'Abou-Naddara et les musulmans d'Égypte tournent leurs regards vers Yildiz et mettent dans Abd-ul-Hamid leur suprême espoir d'être délivrés de la tyrannie anglaise, cela peut être fort naturel ; ce qui ne l'est guère, c'est qu'un écrivain français respectable mette sa plume au service du « glorieux Calife, » « bon et généreux, » et rende « justice à la haute impartialité » du massacreur des trois cent mille chrétiens.

Publications nouvelles. — *Pontificale in usum ecclesiae Mediolanensis*, collegit, edidit et notis illustravit Dr M. Magistretti (in-8, Mediolani, Hoepli). — *Manuel de l'Évangile. Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par A. Hervo (in-32 cart., Roger et Chernoviz). — *Code civil allemand et loi d'introduction*, trad. et annotés par R. de la Grasserie (in-8, Pedone). — *Notions techniques sur la propriété en Chine*, par le P. P. Hoang (in-8, Chang-Hai, Imp.

de la Mission catholique). — *La Religion de la science et de l'esprit pur; constitution scientifique de la religion*, par J. Strada. T. II (in-8, Alcan). — *La Société et la morale*, notes et aperçus par H.-F. Secrétan (in-18, Alcan). — *La Volonté de vivre*, par V. Charbonnel (in-18, Colin et Cie). — *L'Éducation publique et la vie nationale*, par F. Pécaut (in-18, Hachette). — *Le Clergé et la Question sociale*, par J. Scheicher; trad. de l'allemand par C. Morel (in-18, Bruxelles, Société belge de librairie). — *Traité complet de médecine pratique à l'usage des gens du monde*, par le Dr H. Vigouroux. T. II (in-8, Letouzey et Ané). — *Zoologie. L'Homme et les animaux*, par P. Constantin (in-18, J.-B. Baillière). — *Introduction à la géométrie différentielle, suivant la méthode de H. Grassmann*, par C. Burali-Forti (in-8, Gauthier-Villars). — *Traité élémentaire de mécanique chimique fondée sur la thermodynamique*, par P. Duhem. T. II (in-8, Hermann). — *Mon voyage de noces en Italie, souvenirs et impressions*, par Mme G. Duhamel (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Folklore Catanese*, par J.-A. Trombatore (in-18, Fontemoing). — *Son Excellence!* comédie-vaudeville, par C. Le Roy-Villars (in-18, Bricon). — *Loigny et le drapeau du Sacré Cœur*, drame, par l'abbé L.-M. Dubois (in-8, Vannes, Imp. franciscaine missionnaire). — *Le Mannequin d'osier*, par A. France (in-18, Calmann Lévy). — *La Fée Surprise*, par Gyp (in-18, Calmann Lévy). — *L'Impossible Bonheur*, par P. de Champeville (in-18, Plon et Nourrit). — *Herbe folle*, par Clary d'Énilec (in-18, Plon et Nourrit). — *A la porte du paradis. Jugements de Mgr saint Pierre*, par A. Le Pas (in-8, Bruxelles, Société belge de librairie). — *L'Allemagne française entre Metz et Trèves*, par L. Vigneron (in-8, Tours, Mame). — *Sources for Greek History*, by G.-F. Hill (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Papsttum und Kirchenstaat*, von Dr A.-J. Nürnberger T. I (in-8, Mainz, Kirchheim). — *Œuvres complètes de J. Michelet Histoire de France. Louis XV et Louis XVI*. T. XVI (in-8, Flammarion). — *Une Loge maçonnique d'avant 1789. La R.·. L.·. Les Neuf Sœurs*, par L. Amiable (in-8, Alcan). — *Carrier à Nantes*, par le comte Fleury (in-8, Plon et Nourrit). — *Cartulaire de l'abbaye de Saint-Martin de Pontoise*, publié par J. Depoin (gr. in-8, 2e fasc. Pontoise, Société historique). — *Ordinaires de l'église cathédrale de Laon (XIIe et XIIIe siècles), suivis de deux Mystères liturgiques*, publiés par U. Chevalier (in-8, A. Picard). — *L'Abbaye de Fontaine Daniel*, par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion (in-8, Mayenne, imp. Poirier-Beaulu). — *Cartulaire de l'abbaye cistercienne de Fontaine-Daniel*, publié et trad. par A. Grosse-Duperon et E. Gouvrion (in-8, Mayenne, imp. Poirier-Beaulu). — *Chronique du monastère de Saint-Pierre de Solignac*, publiée par l'abbé A. Leclerc (in-8, Limoges, imp. Ducourtieux). — *Histoire du comté et de la vicomté de Carcassonne*, par Cros-Mayrevieille. T. II (in-8, Carcassonne, Gabelle et Bonnafous). — *Histoire de la vicomté d'Aumelas et de la baronnie du Pouget (Hérault)*, par l'abbé A. Delouvrier (in-8, Montpellier, imp. Grollier). — *Histoire des paroisses du diocèse de Vannes*, par J.-M. Le Mené. T. II (in-8, Vannes, imp. Gables). — *Vocabolario araldico*, compilato dal conte Guelfo Guelfi (in-16 cart., Milano, Hoepli). — *Origines et débuts de l'imprimerie à Poitiers*, par A. Claudin (2 vol. in-8, Claudin). — *Repertorium hymnologicum*, par U. Chevalier. 4e fasc. A-Z (Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick). — *Bibliographie des travaux scientifiques*, par J. Deniker T. I, 2e livr. (gr. in-8, Imp. nationale). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

PHILOSOPHIE

I. Philosophie générale. — 1. *Éléments de philosophie chrétienne*, par le chanoine A. Gouin. Paris, Lethielleux, s. d., 2 vol. in-8 de 133-258-IV et de 86-60-115-204-III p., 6 fr.

II. Logique. — 2. *Précis de logique évolutionniste*, par Paul Regnaud. Paris, Alcan, 1897, in-12 de IV-215 p., 2 fr. 50. — 3. *La Modalité du jugement*, par Léon Brunschwig. Ibid., 1897, in-8 de 246 p., 5 fr.

III. Psychologie. — 4. *L'Évolution des idées générales*, par Th. Ribot. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 260 p., 5 fr. — 5. *« Je pense, donc je suis, » introduction à la méthode cartésienne*, par L. Paul Viallet. Ibid., 1897, in-12 de 140 p., 2 fr. 50. — 6. *El alma de los brutos ante los filosofos españoles*, por Elloy Bullon Fernandez, con un prólogo de Don Fernando Araujo y Gomez. Madrid, imp. de los hijos de M. G. Fernandez, 1897, in-24 de 119 p.

IV. Métaphysique. — 7. *La Création et la Providence devant la science moderne*, par E. Maillet. Paris, Hachette, 1897, in-8 de XII-466 p., 7 fr. 50. — 8. *La Religion de la science et de l'esprit pur*, par J. Strada. Tome Ier. Paris, Alcan, 1897, in-8 de XVI-405 p., 7 fr.

V. Morale. — 9. *Nature et Moralité*, par Ch. Chabot. Paris, Alcan, 1897, in-8 de 290 p., 5 fr. — 10. *La Morale de Kant*, par A. Cresson. Ibid., 1897, in-12 de 203 p., 2 fr. 50. — 11. *L'Éthique. Le Psychisme social*, par E. de Roberty. Paris, Alcan, 1897, in-12 de 218 p., 2 fr. 50.

VI. Histoire de la Philosophie. — 12. *Le Kantisme et ses erreurs*, par le R. P. Tilmann Pesch, S. J., trad. de l'allemand par M. Lequien. Paris, Lethielleux, s. d., in-12 de 336 p., 2 fr. 50. — 13. *La Philosophie de M. Balfour*, par J. Rey. Ibid., s. d., in-12 de II-199 p., 2 fr. 50. — 14. Blaise Pascal, *Opuscules et Pensées*, publiés avec une introduction, des notices et des notes par L. Brunschwig. Paris, Hachette, 1897, in-24 de IV-807 p., 3 fr. 50.

1. — Faut-il se plaindre de la multiplicité un peu encombrante des traités de philosophie? *Cours*, *Précis*, *Éléments*, ils sont légion, et beaucoup d'entre eux ne semblent, en rien, nécessaires. Mais plusieurs sont utiles, d'autres renferment des parties excellentes, des aperçus originaux, quelques-uns réunissent à l'exposition lucide la démonstration rigoureuse ; les voilà donc justifiés, eux et leurs auteurs. M. le chanoine Gouin n'a pas « la prétention d'enseigner des choses nouvelles : » scolastique convaincu, il a voulu extraire « la moelle des doctrines et en donner un résumé, » œuvre certainement louable, et à laquelle il était préparé par l'expérience et l'étude. Son livre comprend quatre grandes divisions : Logique, Psychologie, Métaphysique, Morale, et bien que nous préférions ranger la Psychologie entre les parties de la Métaphysique spéciale, nous apprécions la valeur des motifs qui tendent à la séparer et à lui donner une existence propre. Peut-être même faudrait-il aller plus loin et serait-on fondé à considérer la Psychologie expérimentale comme

une science distincte de la philosophie ainsi que la Biologie et l'Anatomie, mais en resserrant alors d'autant plus, s'il est possible, les liens qui rattachent à la Métaphysique la Psychologie rationnelle. — L'auteur procède par questions et par réponses : cette méthode est aujourd'hui un peu démodée ; je ne dis pas qu'elle soit pour cela plus mauvaise ; je crains, pourtant, qu'excellente dans l'instruction élémentaire, elle ne convienne moins à un enseignement élevé. Elle scinde en effet et disjoint outre mesure, sans montrer la liaison, la hiérarchie des preuves et ce que je pourrais appeler le développement organique d'une question.

Je ne reprocherai pas à M. l'abbé Gouin le laconisme de certaines réponses et je préfère louer la doctrine très heureusement condensée en plusieurs d'entre elles ; pourtant je regrette que certaines parties soient trop brèves : par exemple, l'appendice sur les beaux-arts (p. 76 à 84) est manifestement insuffisant. Je regrette aussi que l'auteur, en son dédain de la philosophie moderne, ait négligé, non pas seulement de réfuter, mais de faire connaître les objections adressées, de plusieurs côtés, aux thèses qu'il soutient. D'une allure calme et d'une âme sereine, il va jusqu'au bout de ses démonstrations sans un regard pour des adversaires qui, à défaut de vérité, ont souvent pour eux l'érudition, le talent et parfois le génie. Les jeunes gens concevraient une fausse idée de la philosophie s'ils croyaient qu'elle peut ainsi se développer, marcher et grandir, paisible et harmonieuse, sans efforts et sans combats. Le lecteur averti peut aisément se rendre compte que l'auteur n'ignore pas les systèmes dont il omet l'exposé, mais des « éléments de philosophie chrétienne » sont incomplets s'ils ne font pas au moins entrevoir l'état de la philosophie séparée et s'ils n'indiquent pas le moyen de résoudre les problèmes qu'elle nous oppose. Ces réserves faites, il est très juste d'affirmer la parfaite orthodoxie de M. Gouin, ses définitions exactes, ses arguments solides, la netteté de sa pensée et de son style.

2. — Si nous cherchons dans un ouvrage classique une définition de la logique, nous trouverons celle-ci : « La Logique est la science des conditions nécessaires et suffisantes de la preuve, » ou quelque autre, analogue. M. Regnaud exprime ainsi son objet : « La science qui traite d'une manière générale de l'origine, de la valeur et de l'usage des signes vocaux ou du langage » (p. 4). Et l'on voit, au premier abord, que l'auteur est plus grammairien que philosophe, plus philologue que logicien. Professeur de sanscrit à l'Université de Lyon, il s'efforce de montrer dans l'histoire du langage l'histoire de la pensée ; dans la formation du mot, celle de l'idée ; dans les modes transitoires des expressions vocales, les transformations successives des concepts et enfin de découvrir, par l'analyse du langage, la constitution même de l'esprit. Son *Précis de logique évolutionniste* est divisé en cinq parties : *Les Conditions du raisonnement. Les Catégories logiques. Le Raisonnement : ses auxiliaires et ses prin-*

cipales formes. Amphibologies et erreurs verbales. Erreurs logiques. Les Sophismes. Il se persuade que « la vraie nature et les relations de la proposition, de la définition et des axiomes prennent une évidence et une certitude, à la faveur de l'analyse linguistique, qu'elles ne pourraient recevoir d'ailleurs » (p. IV), et nous, ayant lu son livre, nous demanderons alors pourquoi ces notions se compliquent et s'obscurcissent au lieu de gagner, comme on nous le promet, en précision et en clarté ? La logique aristotélicienne satisfait l'esprit comme un merveilleux appareil d'idées, fermement et finement agencées, admirable pour diriger et protéger, aider et défendre l'intelligence dans la recherche du vrai, tandis que les considérations érudites de M. Regnaud l'embarrassent et l'embrouillent. Peut-être est-ce le défaut inhérent à la méthode évolutive qui, pour nous faire connaître le chêne ou le papillon, nous invite à étudier le gland ou la chenille. Il faudrait, au moins, préalablement à cette étude, une bonne description de l'arbre et de l'insecte. Fidèle à sa méthode, M. Regnaud nous affirme que « le cri est l'antécédent direct du langage articulé » (p. 67) ; le langage s'est appliqué d'abord au genre universel des objets propres à provoquer le cri, puis aux genres généraux qui caractérisent les diverses qualités, aux genres proprement dits, et enfin aux noms communs, simples variantes synonymiques, à l'origine, des noms adjectifs de la période précédente. A l'aide de cette hypothèse, l'auteur examine les noms d'objet, d'action et d'agent, les noms concrets et abstraits, les noms de nombre, les idées d'espace, de temps, d'infini. Avec ces éléments il explique la nomenclature, la terminologie, la classification, enfin la proposition, qui est, pour lui : « la désignation, la description, la détermination verbale ou simplement la dénomination d'un individu, d'un objet ou d'un phénomène général ou particulier, qui repose ou est censée reposer directement ou indirectement sur la perception ou l'observation » (p. 45). C'est un peu long, pas très clair et assez inexact, ou tout au moins arbitraire. M. Regnaud est un dogmatique, peu accessible au doute, affirmatif et tranchant ; il jouit en linguistique d'une autorité acquise par des travaux nombreux et considérables, pas toujours décisifs cependant, si j'en juge par la polémique qu'il soutient contre M. Victor Henry, son collègue et rival ; mais, très intéressant lorsqu'il expose les amphibologies verbales, par exemple, et les lois du langage, il est plus discutable lorsqu'il envahit le domaine du psychologue, et plus encore quand il extrait de la linguistique des enseignements pour le métaphysicien et le moraliste. La « distinction des genres » n'est pas un vain mot.

3. — J'éprouve un scrupule à ranger parmi les ouvrages de logique *la Modalité du jugement* de M. Brunschwig ; thèse de doctorat sans doute, digne d'estime par les vues personnelles, la réflexion féconde, l'ouverture d'esprit, mais plutôt essai de philosophie critique tout imprégné

de théories kantiennes et aboutissant au stérile et désespérant subjectivisme. Pour poser le problème, l'auteur analyse le concept, le jugement, le raisonnement, en essayant de ramener à la seconde de ces opérations toute l'activité intellectuelle dont le jugement « est l'acte complet et unique.... commencement et terme de l'esprit » (p. 24). Il aborde ensuite la catégorie de relation et enfin celle de modalité. On sait que celle-ci exprime les divers aspects de la pensée. Pour fixer les idées, supposons, par exemple, les trois propositions suivantes : Le tout est plus grand que sa partie ; le soleil est brillant ; la planète Mars est habitée. Les trois caractères de nécessité, de réalité, de possibilité conviennent respectivement à ces trois jugements. La copule *est* est donc prise en divers sens et l'on voit bien qu'elle est l'élément caractéristique du jugement et, en quelque sorte, son essence. Mais comment déterminer la nature, le degré d'être qu'elle renferme ? Poser la question, c'est examiner le droit que possède l'esprit d'affirmer l'être ; et donc, ce sera conclure d'une opération de l'esprit à l'existence des choses et « poser la question générale de la vérité et de l'être » (p. 41). Ainsi l'horizon s'étend, aux regards du penseur, bien au delà de la logique formelle, jusqu'aux sphères élevées et immenses de la métaphysique. La solution qui se présente la première à la raison : les choses sont intelligibles parce qu'elles sont l'œuvre d'une intelligence souverainement puissante et bonne qui a créé les esprits capables de les connaître telles qu'elles sont, n'est plus même l'objet d'un examen, et en rappelant la signification historique du problème, d'Aristote à Hegel, M. Brunschwig ne daigne même pas mentionner la solution indiquée par la philosophie du moyen âge. Il l'aborde lui-même directement et discerne deux formes : intériorité et extériorité, l'une qui est l'unité pure, l'élément idéaliste, la raison d'affirmer le monde intelligible ; l'autre, par laquelle l'esprit se reconnaît lié à quelque autre chose que lui ; deux catégories primitives, fondamentales, antérieures à tout le reste, qu'il faut poser comme un fait, même si elles sont inexplicables, affirmer comme une loi, même si elles sont injustifiables, puisqu'elles constituent le mode indispensable de notre activité intellectuelle. De leur étude découlent les conclusions suivantes : La forme d'intériorité est nécessaire : elle détermine la nécessité idéale ; la forme d'extériorité est réelle ; elle détermine l'existence réelle ; la forme mixte, résultant des deux autres, est possible ; elle détermine la possibilité des êtres. Peut-on appliquer ces formes aux jugements humains ? Ce travail de vérification est indispensable. M. Brunschwig n'a garde de l'omettre. Dans l'ordre théorique, il applique les notions *a priori* qui découlent de l'étude de l'esprit aux diverses sciences : mathématiques et biologiques, physiques et esthétiques, naturelles et philosophiques ; puis, dans l'ordre pratique : à la douleur et au désir, à l'art et au mysticisme, à la sagesse et au dévoue-

ment, au droit et à la vie sociale. Les rares qualités du jeune professeur s'affirment avec éclat dans cette étude, qui révèle un esprit pénétrant et délié. On peut admettre que « la vérité absolue de la philosophie consiste à transformer tout jugement en une occasion de prendre conscience de cette unité profonde qui est le principe de la vie spirituelle » (p. 244). Il explique sa pensée en affirmant que « Dieu est intérieur au jugement ou plutôt qu'il est l'intériorité dont témoigne tout jugement intelligible » (p. 243). Mais il faut proclamer d'abord que les jugements sont déterminés par leurs objets, ce qui établit la réalité de ceux-ci, et que l'unité profonde dont ils témoignent n'est pas immanente mais transcendante. A ces conditions, le problème de la modalité du jugement devient le problème fondamental de la philosophie, celui qui détermine la possibilité, la réalité, la nécessité de l'être et nous permet d'affirmer le triple objet de la connaissance humaine : le monde, l'âme et Dieu.

Psychologie. — 4. — C'est par l'abstraction que l'esprit forme les idées générales ; quelle marche suit-il, depuis la perception où elles existent déjà (d'après M. Ribot) jusqu'aux concepts les plus élevés et les plus universels ? Tel est le but principal de *l'Évolution des idées générales*, résumé des leçons faites au Collège de France en 1896. L'auteur y traite des formes inférieures, moyennes et supérieures de l'abstraction. Les premières sont antérieures à la parole et se rencontrent chez beaucoup d'animaux : elles procèdent plutôt des qualités de l'objet, de l'utilité qu'elles présentent ou du pouvoir d'attraction qu'elles possèdent que de la volonté du sujet. Aux ouvrages de psychologie comparée, le professeur emprunte des exemples dont il discute et établit la valeur. L'enfant ressemble à la bête et, comme elle, il procède par inférences simples. Mais les sourds-muets qui ont atteint un état intellectuel stable nous montrent le développement de l'imagination créatrice à laquelle sont dues les images génériques. Nous arrivons à la parole, qui « a vaincu le langage mimique, parce qu'elle valait mieux.... (p. 63). Son triomphe n'a pas été un hasard, mais un cas de suprématie naturelle du plus apte. » Le chapitre II est consacré à l'étude du règne proprement humain et caractéristique de notre race : principales hypothèses sur l'origine, le développement du langage. Cela nous amène aux formes moyennes de l'abstraction, qui se divisent en deux classes : celle où le mot a un rôle effacé, confiné aux images génériques dont il est un substitut utile, mais non indispensable ; celle où le mot est un instrument de substitution nécessaire quoique accompagné de quelque représentation sensible. Les classifications zoologiques « illustrent » cette théorie, en montrent les applications. Au-dessus planent les concepts à symbolisme pur, où le mot paraît le seul élément qui existe dans la conscience. Quelle est la nature psychologique de ces concepts, formes supérieures de l'abstraction ? Les mots justice, bonté, animal, force, nombre, cause, etc., qu'évoquent-ils

à l'esprit lorsqu'ils sont prononcés immédiatement et sans réflexion? Presque toujours une image du type concret, visuelle et typographique chez les hommes qui ont beaucoup lu, auditive pour d'autres, orateurs et musiciens, musculaire même chez quelques sujets. Mais l'image à part, l'idée générale se réduit-elle à rien? M. Ribot ne le pense pas et se défend d'être nominaliste. Pour lui, les idées générales sont quelque chose de réel, « des habitudes dans l'ordre intellectuel » (p. 149). La conscience ne conserve que les résultats, les indices ou les marques du travail utile qui se fait au-dessous d'elle. C'est la mémoire abstraite qui est le savoir latent, organisé, susceptible de réviviscence, qui soutient et coordonne les concepts. Donc il y a des idées générales : elles ne sont pas seulement des termes généraux ou une série indéfinie d'idées particulières, ou un système de tendances accompagné ou non d'une possibilité d'images, mais « les idées générales existent en ce sens que nous avons le pouvoir de concentrer notre attention sur certains éléments de la représentation individuelle et de laisser les autres dans une faible lumière. » Cette opinion de Höffding est celle de M. Ribot. Inutile de discuter une assertion qu'il fallait prévoir, étant données les doctrines de l'auteur. En réalité, l'idée générale est tout autre chose : la réduire à une transformation de l'image, à une évolution, pour employer le terme à la mode, c'est méconnaître sa vraie nature : l'image est la matière avec laquelle l'esprit la forme, l'excitant qui la provoque en mettant en jeu son activité, le secours qui en soutient l'expression concrète, mais non le « germe. » L'idée est d'un ordre divers, supérieur, purement intellectuel. Nous ne saurions donc admettre les applications de la théorie sensualiste qui remplissent et constituent le chapitre V : *L'Évolution des principaux concepts*, nombre, espace, temps, cause, loi, espèce. N'oublions pas, cependant, que l'auteur a voulu surtout montrer comment la faculté d'abstraire et de généraliser s'est développée en fait. A cet égard, son enquête est entreprise et poursuivie selon les règles d'une méthode scientifique, et, à part certains points discutables, on ne peut que louer l'observation exacte, l'analyse juste, l'hypothèse ingénieuse, la déduction rigoureuse, surtout la remarquable lucidité d'un style admirablement approprié aux spéculations philosophiques. Les métaphysiciens devraient demander des leçons de clarté à ce psychologue dont la préoccupation est d'être intelligible plutôt que de paraître profond. Très souvent, une légère correction de la phrase rendrait la pensée vraie ; mais cette retouche indispensable, l'auteur ne l'essaiera pas : il n'entend pas la faire. Parmi les innombrables philosophes dont il cite les opinions et les noms, il n'y a jamais un seul auteur scolastique ; ce dédain inqualifiable, — car ce ne peut être de l'ignorance, — est une faiblesse d'esprit. Il est aisé de retrouver chez les maîtres de la philosophie chrétienne presque tout ce qu'il y a de vrai dans les explications de

M. Ribot, et, dans les résultats les moins contestables de ses laborieuses enquêtes, la confirmation de leur doctrine.

5. — M. Paul Viallet commente le : *Je pense, donc je suis*, l'enthymème célèbre dont on voudrait faire sortir la psychologie moderne. Après une introduction par laquelle nous est présenté Descartes avec ses dispositions et son tempérament, l'auteur examine le doute hyperbolique, où il distingue quatre phases distinctes : scepticisme universel, réserve religieuse, qui met à part les dogmes théologiques, les vérités de la foi ; donc, certitude partielle, confiance en la raison qui est un don divin et par conséquent un moyen d'arriver au vrai, doute méthodique ou procédé d'élimination de ce qui est faux ou incertain, de recherche de ce qui est vraisemblable et plausible, d'affirmation de ce qui est certain et évident. Les caractères de ce doute sont l'activité, en ce sens qu'il est un produit spontané de l'âme, l'universalité, à raison de son objet, l'énergie, car il écarte les présomptions du bon sens, les préjugés, les passions, l'autorité, et cela est l'effort d'une volonté indomptable. Le but du doute n'est pas le doute lui-même, mais la certitude ; ses limites sont les vérités morales et religieuses. Partant de l'analyse de l'entendement, il explore les données des sens, de l'imagination, de l'esprit lui-même, et aboutit au *cogito, ergo sum*. On a dit que cette assertion est stérile, puisque le *cogito* = *ego sum cogitans ;* qu'elle est incertaine, car la pensée d'un être ne prouve pas son existence ; qu'elle implique un cercle vicieux, puisqu'elle suppose la véracité divine et que cet attribut requiert l'existence de Dieu connu seulement par ses créatures. Gassendi, Kant, Maine de Biran, objectent que cette notion n'est pas primitive et, par conséquent, que l'inférence dont elle est le principe est illégitime. M. Viallet répond que c'est à l'intuition que Descartes recourt pour justifier le principe de sa philosophie ; il s'efforce de concilier avec les nombreuses déclarations de Descartes les textes dans lesquels ce principe est donné comme la conclusion d'un raisonnement. Le syllogisme n'est, pour lui, qu'un instrument d'exposition, et si l'intuition suffit à ceux qui pensent, le raisonnement convient à ceux qui apprennent : c'est à ceux-là qu'il l'offre et pour eux seulement qu'il l'emploie. S'il fallait se prononcer sur le fond de la question, nous dirions que la philosophie, dont le *Cogito* est la base et la source, se défend mal contre les attaques du kantisme : cette base manque de fermeté : cette source, d'abondance. Le subjectivisme et le positivisme ont pu se réclamer avec quelque apparence de raison d'un patronage que Descartes eût désavoué avec bonne foi, mais qu'autorisent les lacunes ou les inexactitudes du système qui porte son nom. M. Viallet l'a examiné avec conscience, sans négliger l'étude attentive du texte et des commentaires. Son travail révèle un esprit capable de penser par lui-même : il se montre judicieux autant que modeste dans cette œuvre de début très honorable.

6. — Le petit opuscule intitulé : *El alma de los brutos* est dû aussi à un jeune philosophe et renferme déjà plus et mieux que des promesses. Les animaux ont-ils une âme ? Le chanoine de Madrid auquel est due l'introduction de cette étude dit avec esprit : « Autant vaudrait demander s'il y a du soufre dans l'acide sulfurique ou de l'azote dans les azotates. » Cependant, comme l'étymologie est une méthode souvent trompeuse, toujours incomplète et assez éloignée, c'est dans les œuvres des philosophes espagnols que M. Eloy Bullon Fernandez cherche la réponse. Il commence à Sénèque « el primero de nuestros filosofos » et, puisque le moraliste stoïcien est né à Cordoue, on peut le ranger dans la série, mais sur ce sujet, comme sur tant d'autres, sa pensée, ou, peut-être, l'expression de sa pensée reste volontairement indécise. Les priscillianistes, qui accordent aux bêtes l'intelligence, n'ont guère approfondi la question, et il faut arriver à saint Isidore de Séville pour rencontrer un témoignage appuyé sur l'observation. Il fallait s'attendre à constater l'influence des idées panthéistiques sur les systèmes des Arabes et des Hébreux qui ont habité la péninsule ibérique. Les scolastiques, en Espagne comme ailleurs, ont reconnu aux animaux la vie sensitive avec les cinq sens extérieurs qui les mettent, comme nous, en rapport avec le monde, et les sens internes, parmi lesquels l'*estimativa*, mot heureux mais insuffisant pour résoudre tous les problèmes que font naître les divers instincts, souvent merveilleux, des bêtes. On trouve dans L. Vives, Salazar et Louis de Grenade, l'exposé assez monotone des théories médiévales. Au XVIe siècle, le médecin Gomez Pereira se fait au moins remarquer par la nouveauté et la hardiesse : les animaux sont des automates ; telle est l'affirmation contenue dans l'*Antoniana Margarita*, vaste recueil ainsi nommé par l'auteur comme un gage de piété filiale envers son père Antoine et sa mère Marguerite. Pour refuser aux animaux la sensibilité, Gomez allègue que l'être qui sent est capable de juger, partant, de raisonner et de s'élever aux idées générales. Si on ne veut leur accorder ce privilège, il faut les réduire à de pures machines très perfectionnées. Il est assez curieux de se rendre compte du mécanisme par lequel les images agissent, d'après Pereira, sur le cerveau du cheval ou du chien pour déterminer leurs actes. Descartes a-t-il connu l'œuvre de son précurseur ? Les Français le nient, les Espagnols l'affirment, les uns et les autres l'ignorent. Quoi qu'il en soit, Palacios, Suarez, François Vallès et plusieurs autres réfutèrent le novateur : les bêtes doivent posséder une connaissance en rapport avec leur appétit sensitif ; telle fut leur thèse appuyée sur l'observation, suggérée par le bon sens, démontrée par la raison. La simplicité ou l'étendue de l'âme animale suscita des controverses ; probablement d'après les espèces et suivant les fonctions qu'elle doit remplir, l'âme est indivisible ou divisible. La reproduction par scissiparité des animaux

inférieurs fournit au Père Ullea un sérieux argument pour affirmer que le principe vital des animaux, au moins pour ceux qui occupent les degrés les plus humbles de la série, est composé de parties. Destructible, puisqu'un être composé peut se réduire en ses éléments, sa disparition ne suscite aucune difficulté, mais il n'en est pas de même du principe indivisible des animaux supérieurs. M. Fernandez croit que, même après saint Thomas, la question reste ouverte. Le capucin François de Villalpando et le jésuite Antonio Eximeno ne voient aucune répugnance à ce que l'âme d'un animal devienne principe vital et sensible d'un autre corps? « Pourquoi, dira plus tard Balmès, la force qui vivifiait l'animal ne survivrait-elle point à l'organisme, pour servir à d'autres usages? » La solution n'est pas simplement curieuse et la réponse affirmative répandrait une bienfaisante clarté sur le problème du mal physique dans l'existence des animaux ; une des objections les plus générales et les plus spécieuses contre la Providence serait, dès lors, écartée. Le petit volume de M. Ballou Fernandez est une contribution intéressante à la psychologie comparée ; il soulève plusieurs questions, aide à les résoudre et met en lumière la fécondité de cette noble terre d'Espagne.

Métaphysique. — 7. — J'ai fermé avec tristesse le livre de M. Eugène Maillet, à la pensée que celui qui a écrit ces belles pages est mort avant de les publier. *La Création et la Providence devant la science moderne*, voilà certes un sujet digne de passionner un vrai philosophe. Le regretté professeur du lycée Louis le Grand l'a traité avec une ampleur magnifique, et son ouvrage est un des plus importants qui aient paru en ces dernières années. Il se compose de trois parties : dans la première est examiné l'état présent des questions de théodicée, la seconde est une revue rétrospective sur les principaux systèmes; enfin la troisième est consacrée à des inductions et à une esquisse de philosophie religieuse.

M. Maillet marque d'abord la place de la théodicée, science rationnelle de Dieu, entre la théologie et la science : il y a une place, entre la révélation et la négation, pour la connaissance naturelle. Celle-ci est unie au sentiment religieux, dont il faut étudier la nature. Est-il vrai qu'il n'ait aucun rapport avec l'idée du parfait, comme l'affirme Lubbock ; qu'il doive s'effacer et disparaître devant la philosophie, comme l'annonce Stuart Mill; qu'il ne réponde à aucune faculté, à aucun besoin, comme le proclamait M. Vacherot en ses premiers ouvrages? L'auteur réfute ces objections et fait consister le sentiment religieux dans l'émotion produite par l'idée de l'union intime, présente ou future, entre la divinité et l'homme. Mais la nature de Dieu n'est-elle pas inconnaissable, constituée d'éléments contradictoires? Son existence est-elle démontrable? Les preuves données par les philosophes n'impliquent-elles pas des antinomies? Les positivistes et les néo-criticistes l'ont prétendu. M. Maillet résume, analyse, discute, combat leur argumentation. Sa tâche demeu-

rerait incomplète si l'on pouvait soutenir, comme on l'a fait, que la création est « impensable, » qu'elle se heurte à des difficultés morales (développées par M. Guyau) et à des impossibilités métaphysiques (formulées par M. Mansel). Elle doit enfin s'achever par la définition de la Providence, distincte du miracle, quoi qu'en aient dit Draper et Renan, et diversement combattue au nom des théories issues des sciences naturelles. Enfin, les conceptions optimistes ou pessimistes de la vie viennent compliquer cette idée, les disciples de Leibnitz ou de Schopenhauer interprétant très différemment la doctrine du gouvernement du monde. A cette discussion, très bien menée, succède la partie historique. M. E. Maillet rattache tous les systèmes à deux formes de dialectique : celle qui s'élève à Dieu, en partant de ce qu'il y a en nous d'achevé et de stable : c'est la dialectique du théisme, plus conforme au génie des races sémitiques ; la deuxième, dont le point de départ est ce qu'il y a dans l'homme de mobile et de vivant : c'est la dialectique du panthéisme, plus conforme au génie des races aryennes. Éclairé par cette distinction, l'auteur résume les conceptions religieuses et philosophiques de la Grèce, de Thalès à Aristote, les caractères de l'idée juive qu'il retrouve, avec des modifications dans le jansénisme et avec des transformations dans le cartésianisme, en donnant à ce dernier système un sens et des formes qui s'éloignent un peu de ses origines. Puis il examine l'idée de la Providence dans le panthéisme, de l'Inde à l'Allemagne, des Védas à Hégel ; enfin, la création et la Providence dans la métaphysique chrétienne, en laquelle s'unissent et se concilient d'une certaine manière l'idée juive de la création et ce qu'il y a de fondé et de légitime dans l'idée aryenne de l'évolution. Maintenant, le terrain est disposé, les matériaux amassés et préparés pour l'édifice d'une philosophie religieuse. C'est dans la conscience que M. Maillet cherche la conception possible des rapports de Dieu et du monde ; et d'abord, il esquisse une théorie synthétique et analytique de cette conscience, dont la notion est si embrouillée par les rêveries allemandes, l'associationisme anglais et le phénoménisme français. Ces pages sont parmi les meilleures d'un livre qui en renferme tant d'excellentes. L'action de Dieu sur le monde est figurée par la conscience, créée à l'image de l'Être parfait. C'est en ramenant à lui par les causes finales la nature, qui est un enchaînement de causes efficientes, en faisant concourir à ses desseins l'activité de ses libres créatures, en établissant un rapport direct entre la nature humaine et la nature divine, que Dieu exerce sa providence dans la nature, l'histoire et la religion. Cette troisième partie est inférieure aux deux autres : on y pourrait relever plusieurs assertions téméraires, hasardées ou même inexactes. La vraie pensée de l'auteur par rapport à la religion chrétienne ne se dessine pas avec une netteté suffisante. Dans la seconde partie elle-même, spécialement à propos du jansénisme, l'auteur attribue à

saint Paul et à saint Augustin des doctrines qu'ils n'enseignent pas ; les citations sont trop détachées des textes qui leur rendent leur vrai sens. Il n'y a jamais d'indication qui puisse faire retrouver l'endroit où se trouvent des passages souvent essentiels. Mais la préface nous avertit que « la mort.... empêcha ce zélé professeur de faire profiter son livre des notes qu'il accumulait sans cesse et que lui seul eût pu employer » (p. XII). Nous sommes persuadés qu'il eût corrigé, amélioré, développé son œuvre ; au surplus, il se défend d'être théologien ; on ne peut donc lui reprocher sévèrement quelques propositions peu conformes à l'orthodoxie ; mais c'est un devoir de les signaler, tout en reconnaissant qu'on peut les faire disparaître sans altérer la trame ferme et souple, sans affaiblir le raisonnement. Cela n'empêche pas de louer l'honnêteté profonde, l'esprit métaphysique, le sentiment élevé, la langue claire et élégante de ce philosophe disparu.

8. — *La Religion de la science et de l'esprit pur* est la solution du problème que « toutes les Fois et toutes les philosophies ont entrevu » sans le résoudre. Le moyen était pourtant bien facile : analyser le lien de l'esprit à l'objet à connaître. Ce lien s'opère par un médiateur, le Fait, qui révèle tout ce qui existe. C'est M. Strada qui l'a découvert : déjà, il avait trouvé l'*Ultimum organum*, ou Méthode générale pour résoudre le problème que « seul dans l'humanité, Pascal a vaguement entrevu et sous lequel il est mort écrasé. Je l'ai résolu, » dit-il simplement. Il s'en est pris ensuite à la loi de l'histoire : il fallait la constituer scientifiquement « problème que seul dans l'humanité a entrevu Vico et sous lequel il est resté accablé comme devant une fatalité. Je l'ai résolu, » confesse-t-il ingénument. On sait que l'accord de la Foi et de la Science préoccupe à divers titres d'excellents esprits : mais si l'une devient l'autre, l'union est faite. La religion n'a qu'à devenir science. Il n'y a pas de révélation : elle est remplacée par le fait qui est un rapport et s'étend à trois ordres : physique, numérique et antinomique ou métaphysique. Leur ensemble est la Science, cause de toutes les Fois, qui remplace toutes les hypothèses. Mais il faut, pour l'acquérir, une méthode ; celle-ci n'est pas seulement un moyen mais le criterium infaillible, absolu, impersonnel, le juge en dernier ressort, « le prononceur infaillible, qui domine toute la vie des hommes et des peuples par une fatalité nouvelle » (p. 152). C'est le Fait ; il remplace tous les anciens médiateurs, les incarnations, les Messies, les Rédempteurs et constitue la religion de la science qui, par les quatre aphorismes du bien, du vrai, du progrès et de la liberté, dit aux hommes : Soyez parfaits, soyez savants, soyez créateurs, soyez libres. Pourvu que l'humanité écoute la voix de M. Strada, elle marchera vers l'unité humaine et vers le bonheur. « L'*Ultimum organum* et la méthode générale sont les dates de cette conversion de l'humanité, comme le *Discours de la méthode* de Descartes a été la date

de la conversion de la philosophie au XVIIIe siècle » (*sic*). En vérité, l'humanité résiste un peu ; la lecture des pages de M. Strada est pénible. « Notre génération n'est pas faite pour comprendre Strada. » J'ignore le nom du « critique » auquel est due cette bonne parole, mais je le remercie : il me console et me justifie. Je ne voudrais pas laisser les lecteurs de ce compte rendu sur une impression fausse : je n'ai pas dit — ce serait impoli sans être juste — que M. Strada soit un imbécile, mais il m'est difficile de le prendre au sérieux : c'est proprement et excellemment ce qu'on appelle un illuminé.

Morale. — 9. — Les anciens traités de morale suivaient une marche uniforme : le bien, terme de l'action humaine, supposait un être libre qui tendait vers lui, éclairé par l'intelligence et soumis à la loi ; le bonheur était la conséquence et la récompense de l'effort de la lutte contre le mal, de la vertu. Les philosophes modernes ont changé cela et transformé surtout la terminologie traditionnelle. M. Chabot, fidèle à leurs méthodes, examine la forme de la moralité, le contenu de la moralité, le rapport de la morale et de la métaphysique : telles sont les trois parties de son livre : *Nature et Moralité*, qui fut, je pense, une thèse de doctorat. « Moralité et obligation sont inséparables, » telle est sa première parole et nous pouvons l'en féliciter, puisque d'autres ont prétendu fonder une morale sans obligation ni sanction. A l'obligation correspond l'autorité qui l'impose : on peut la supposer de trois espèces : religieuse ou métaphysique, sociale, subjective. La première : Puissance, Amour ou Raison infinie, est écartée, parce que, « en dernière analyse, c'est à mon sentiment, à ma volonté ou à ma raison qu'appartiennent l'autorité et l'efficacité décisives » (p. 7). Le Bien ne contient pas davantage la raison suffisante et nécessaire du devoir. La puissance sociale « est un colosse aux pieds d'argile, » sa force morale se compose de la cohésion des bonnes volontés dont chacune est libre de se donner et de se refuser. Donc, objectivement, le principe de l'obligation n'existe pas. Il sera donc subjectif. Écartons le plaisir, négation pratique de la loi ; le sentiment, mobile, capricieux, indirect ; l'intérêt particulier, qui n'est qu'un moyen dont le plaisir est la fin. Nous voici amenés à la raison. Mais, depuis Kant, la raison est pratique ou théorique ; deux espèces non pas distinctes seulement, mais autonomes, séparées, opposées. Il semble, au premier abord, puisqu'il s'agit de morale, qu'il faille s'adresser à la raison pratique : celle-ci débute par l'affirmation morale, sans l'expliquer, sans la justifier. Elle suppose l'existence nécessaire d'un absolu inconnaissable et met un mystère à la source du devoir. Or, un mystère est un objet de croyance, non de science ou de vision ; il peut fonder une religion, non une morale. La raison pratique est donc insuffisante. C'est la raison théorique qui avant l'action commande et après l'action juge, d'après une vérité plus ou moins clairement aperçue.

L'auteur cherche dans la réflexion la condition même de la volonté et la racine de l'obligation. C'est en cette opération de l'esprit que le sujet trouve sa loi, mais une loi intérieure que la volonté s'impose à elle-même, échappant ainsi à l'hétéronomie destructive de la vraie morale, qui est et doit être essentiellement autonome. Cette théorie, développée avec largeur, pénétration, abondante en aperçus originaux, en vues judicieuses, souvent très élevées, repose sur une confusion manifeste : la raison cherche, découvre, connaît, révèle l'obligation ; elle ne la crée pas. Celle-ci découle en réalité de l'Intelligence divine, origine des essences, et de la volonté divine, cause des existences. C'est dans l'ordre des choses, dans l'harmonie ou le désaccord qui existent entre leurs opérations et leur nature que la raison découvre la loi directrice des actions humaines : et comme, d'une part, cet ordre dépend de la sagesse, de la puissance et de la bonté divines, et que, d'autre part, la raison humaine est une imitation, une participation, un reflet de la raison divine, saint Thomas a le droit de dire : *Manifestum est quod multo magis dependet bonitas voluntatis a lege aeterna, quam a ratione humana.* (S. Th., 1., 2., 19 a 4.)

Passons au contenu de la moralité. — L'objet moral est-il le Bien? — Le Bien jaillit de notre conscience par un effort qui le fera passer en acte ; il ne serait rien s'il n'y avait pas un sujet pour le concevoir ; c'est un terme générique applicable à l'agréable ou à l'utile, au vrai, au beau. C'est à l'esthétique qu'il convient de rattacher l'objet moral : il est une forme du beau. M. Chabot s'efforce de déterminer le véritable sens de l'esthétique morale qui permet seule, à son gré, de prendre le sujet de l'acte moral tout entier, sentiment et raison, imagination et volonté, de sauvegarder la liberté de son initiative en le soumettant à la grandeur de la loi et de dévouer toutes les forces de la nature à l'œuvre de la moralité. Au reste, on veut bien convenir que la métaphysique est le couronnement de la morale et qu'accorder la religion ne la détrait pas. J'ai déjà rendu hommage aux qualités de philosophe et d'écrivain de l'auteur de *Nature et moralité*, mais je crois, même après l'avoir lu avec attention et intérêt, qu'il y a des actions morales qui ne sont pas belles et des choses belles qui ne sont pas morales : la science du beau reste pour moi absolument distincte de la science des mœurs, et la métaphysique est la base essentielle de la morale.

10. — Nous retrouvons le langage de M. Chabot dans l'ouvrage que M. Cresson consacre à *la Morale de Kant*. L'Académie des sciences morales et politiques avait mis au concours le sujet de ce livre sous l'énoncé suivant : « Exposer et apprécier la morale de Kant. Examiner les fondements et la valeur intrinsèque. Montrer en quoi elle ressemble à la morale stoïcienne et à la morale chrétienne et par où elle en diffère. » L'auteur montre le philosophe de Kœnigsberg en opposition avec les philosophes qui l'ont précédé : il rejette la morale transcendante des

théologiens et les conceptions métaphysiques qui font de la recherche du bonheur ou de la tendance au bien le principe de l'obligation. Au reste, c'est la forme et non la matière de l'acte qui constitue la moralité. « Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse toujours valoir en même temps comme principe de législation universelle. » Cette loi fondamentale suppose la liberté et engendre diverses formules dont M. Cresson montre à merveille l'enchaînement et l'évolution. Elle produit nécessairement la croyance à l'immortalité qui rend possible la réalisation du souverain bien en dehors du temps et de l'espace.

La matière de la vie morale est l'ensemble des actes que la loi morale ordonne ou défend d'accomplir. La moralité, c'est : faire son devoir par devoir ; mais encore faut-il définir les devoirs eux-mêmes. Ils sont exprimés en deux sciences distinctes : le droit et l'éthique. Les devoirs du droit dérivent de cette formule : « Agis extérieurement de telle sorte que le libre usage de ta volonté puisse s'accorder, suivant une loi générale, avec la liberté extérieure de chacun. » Précis, avec des limites exactes, ils produisent une obligation stricte, ils exposent à une contrainte légitime. Au contraire, les devoirs prescrits par l'éthique ou doctrine de vertu, sont larges, indéterminés, dirigeant la volonté selon ce précepte : « Agis d'après une maxime dont chacun puisse se proposer les fins suivant une loi générale. » Comment se rapportent au droit les règles qui concernent la propriété (acquisition, possession, violation, transmission), la famille (époux, enfants, domestiques), la société (politique, droit des gens, etc.), M. Cresson l'analyse avec une remarquable sagacité, l'éclaircit et l'expose. La perfection pour soi, le bonheur pour autrui, sont les deux fins vertueuses vers lesquelles l'agent moral doit tendre. Il a fallu discuter ici les idées de devoirs envers soi-même et les autres ; la tâche est accomplie avec mesure et finesse. L'examen critique justifie la sévère affirmation par laquelle l'auteur débute : « Plus on étudie la morale kantienne, moins on la trouve satisfaisante et acceptable » (p. 100). Il reproche au philosophe ses déductions parfois illogiques, ses principes gratuitement affirmés. « C'est une obligation morale de produire le souverain bien. » Pourquoi ? La proposition n'est pas évidente et elle est indémontrable si la critique de la raison pure est fondée. « Je dois, donc je peux, » mais si ma liberté n'est qu'un *noumène*, elle ne me sert à rien dans l'ordre phénoménal qui est celui de mes actions. La morale matérielle n'est pas impossible, mais malgré l'affirmation de Kant et si la volonté poursuit une fin, on peut, étant donnée la nature de cette fin elle-même, construire un système de conduite et par conséquent assigner à la moralité un contenu. Le troisième chapitre est encore excellent par la rigueur et la vigueur de la discussion. J'aurais des réserves à exprimer à propos de la situation de la morale de Kant dans l'histoire. J'admets pleinement que « le devoir n'est justifiable que si,

conçu comme l'expression d'une nature ou de la volonté de Dieu, il exprime les dispositions de cette nature ou les décisions de cette volonté » (p. 195), et je pense qu'il n'y a pas opposition irréconciliable entre ces deux points de vue, la nature étant l'œuvre de Dieu. Mais pourquoi un esprit si judicieux a-t-il voulu traiter les questions théologiques sans recourir aux sources authentiques ; il n'aurait pu écrire que « la vie du chrétien peut fort bien être celle d'un voluptueux intelligent qui remet le plaisir à plus tard pour être plus sûr de le mieux goûter et plus longtemps » (p. 188). La recherche exclusive du plaisir, sous quelque forme que ce puisse être, n'est jamais préconisée par la morale chrétienne. Ce n'est pas seulement l'Évangile qui l'interdit, mais les casuistes eux-mêmes, dont M. Cresson a parcouru peut-être les œuvres, mais qu'il n'a pas approfondis avec l'attention réfléchie et récompensée qu'il a employée à l'examen de la morale de Kant.

11. — M. de Roberty s'occupe aussi de morale, mais ce n'est pas un adepte de l' « impératif catégorique. » *L'Éthique* continue une série d'ouvrages qui doivent embrasser la philosophie tout entière. Les personnes qui suivent avec intérêt ses travaux, — il y en a peut-être, — savent en quel détestable esprit ils sont conçus. Il est difficile d'exprimer une opinion sur une morale dont la constitution nous sera livrée dans le troisième volume, qui nous est annoncé comme prochain. Pour le moment, nous sommes réduits à des généralités. — Chapitre Ier, *la Morale embryonnaire ;* nous y cueillons une affirmation curieuse : « La science en est encore à l'opposition du moi et du non-moi, de l'objectif et du subjectif, c'est-à-dire à la vaine opposition du même au même » (p. 6), et une exhortation touchante : « Appelons donc de nos vœux les bouleversements assainissants, les fortes secousses libératrices » (p. 35). Chapitre II, *l'Héritage du passé.* « La conception du psychisme collectif se trouve dans le grand fait de l'union, de la solidarité des hommes » (p. 47), et alors je demeure rêveur, je m'interroge sans trouver de réponse. Où est donc la nouveauté, l'originalité de cette doctrine? Chapitre III, *Erreurs et vérités confondues.* C'est ici peut-être que me sera révélée la solution désirée. Or, j'y trouve que « le psychisme collectif est une nouvelle et dernière complication de l'énergie répandue dans l'univers, » et cela me laisse perplexe, même quand j'ai appris que « la volonté ne possède pas d'existence propre et n'est qu'un prépheinomène » (p. 88). Le chapitre IV a pour objet de montrer les rapports entre *la Vie et la socialité.* « La socialité est en quelque sorte la rationalisation progressive de la vie, du grand domaine organique et, par là, de l'univers entier » (p. 116). Et voilà la question éclaircie ! Cependant nous sommes avertis que la méthode des sciences biologiques ne saurait être appliquée sans complications ni corrections aux sciences sociales ; et ce sixième chapitre : *La Lutte pour l'existence*, malgré la diffusion de la pensée et la

lourdeur du style, est, incontestablement, le plus juste de l'ouvrage. On y lit pourtant des phrases telles que celles-ci : « Au nom de la loi et de la morale, nos magistrats, aidés de nos policiers, sous prétexte d'atteindre et de réprimer le crime social, l'attaque de la société par l'individu, continuent à perpétrer tranquillement le crime individuel, ou l'attaque, moins excusable peut-être, de l'individu isolé par la société tout entière. » Donc le gendarme est pire que le voleur, le juge plus coupable que l'assassin. Même doctrine au chapitre VII (*la Morale et la nature*), où nous apprenons que le bien et le mal sont des faits humains et purement subjectifs, et à la fin du livre (chap. VIII : *l'Égoïsme et l'altruisme*), où nous lisons que « le mal perpétré en pleine connaissance de cause est une des plus pauvres inventions de l'esprit religieux et de la morale métaphysique » (p. 181). A la bonne heure : les gendarmes et les magistrats ne sont pas plus coupables que les meurtriers et les voleurs. Cela m'est fort agréable. Mais, en résumé, quelle est l'idée maîtresse de cette morale ? — « La moralité est une conséquence de la socialité. » Tout au rebours, l'homme est sociable parce qu'il est moral, il est moral parce qu'il est raisonnable, il est raisonnable parce qu'il est créé par Dieu et à son image.

42. — Dans un précédent volume : *Kant et la Science moderne*, le R. P. Pesch avait commencé l'examen de ce grandiose système qui domine toute la philosophie moderne ; il a complété son sujet dans un second volume : *Le Kantisme et ses erreurs*, où l'œuvre du penseur allemand est étudiée de plus près. Cet ouvrage est une thèse : « La Critique de la Raison pure est, dans toutes ses parties, fausse et sans fondement. » Elle repose, en effet, sur trois contradictions : 1° Kant met en doute la valeur des facultés cognitives et emploie ces facultés mêmes à rechercher leurs fondements ; 2° il nie que nous puissions rien connaître de réel, et il prétend nous faire atteindre l'essence réelle du fait de la connaissance ; 3° il s'est donné pour mission de combattre le scepticisme, et son subjectivisme l'implique nécessairement. Parce que le philosophe de Kœnigsberg a supposé, comme base de son système, les jugements synthétiques *à priori*, le P. Pesch les rejette et donne de solides raisons pour en nier l'existence. Il établit ensuite la nature objective de la connaissance humaine et montre la dépendance de l'esprit vis-à-vis de son objet, ce qui renverse la théorie des concepts, « sorte de moules dans lesquels l'esprit reçoit, telle qu'un métal en fusion, la matière fournie par les sens. » Il est arbitraire de séparer la matière du phénomène de sa forme, le contenant de la connaissance de son contenu, la perception sensible de la conception intellectuelle, unies par une même activité de l'esprit. Les pages consacrées au temps et à l'espace nous semblent décisives ; elles éclairent ces difficiles questions et sont d'une lecture aisée, malgré leur caractère forcément abstrait. Les caté-

gories sont ensuite rétablies dans leur vraie notion, comme des formes de l'être en soi avant de devenir formes de notre propre conception. « Dieu, principe dernier de toutes choses, nous a donné la faculté de concevoir les choses avec les formes logiques mêmes selon lesquelles elles existent » (p. 182). Comment le philosophe de Kœnigsberg fut conduit inévitablement à nier le principe de causalité, pourquoi le *criterium* de vérité et la méthode subjective auquel il se réduit est une hypothèse gratuite, un procédé impuissant, et — pour employer la langue de Kant — une antinomie (puisque nous ne pouvons connaître, d'après lui, que ce qui tombe sous l'intuition empirique), enfin la nécessité pour sa doctrine d'aboutir au nihilisme, le R. P. Pesch le démontre péremptoirement. Du subjectivisme ou « solipsisme, » suivant la juste expression de Hartmann, de la négation du monde extérieur à l'idéalisme pur qui abolit le moi, et de l'idéalisme au nihilisme, la pente est fatale. Il est vrai que les noumènes nous restent. Faible ressource ! Ils ne nous révèlent, en effet, que la chose en soi, le grand inconnu. Le jugement du R. P. Pesch est sévère ; il faut reconnaître que les considérants paraissent hors d'atteinte, et pourtant nous ne sommes pas convaincu. Un grand système de philosophie recèle un monde d'idées qui ne peuvent toutes être fausses ; il faut qu'il y ait une « âme de vérité » en ces constructions idéales qui s'imposent à l'admiration non seulement par leur masse, mais par de merveilleux détails d'architecture et, par endroits, recèlent des matériaux de prix employés par l'architecte. Certes, le critique a raison, mais il a trop raison et triomphe un peu bruyamment. Les titres eux-mêmes de ces chapitres nous choquent, non par leur assurance, mais par l'expression un peu naïve qu'elle revêt : *Fantasmagorie des jugements synthétiques.... Puérilité des concepts ou formes de l'entendement.... Fabrication des phénomènes.* Autre regret : l'auteur suppose trop connu le système qu'il réfute ; sans doute, on pourrait le reconstituer par les fragments qu'il cite et les résumés qu'il présente aux lecteurs, mais un exposé méthodique vaudrait mieux et serait indispensable à ceux qui ne sont pas initiés à la terminologie spéciale du kantisme. Je crains que cette lacune ne détourne plusieurs jeunes gens de la lecture de cet excellent ouvrage et je le déplore d'autant plus que, dans le domaine intellectuel, aucune tâche n'est plus méritoire et plus urgente que de démontrer la malheureuse influence — hélas ! presque universelle — qu'a exercée sur la pensée contemporaine le pernicieux génie qui a écrit la Critique de la raison pure.

13. — On a beaucoup parlé, l'année dernière, du livre de M. Balfour, *The Foundations of belief ;* les récentes et toujours vivantes discussions sur l'objet et la méthode de l'apologétique ramènent l'attention sur cet important ouvrage, et M. Rey a bien fait de le faire connaître et de l'apprécier. Sans doute, il est traduit sous le titre : *Les Bases de la*

croyance, et précédé d'une de ces préfaces, dues à la plume de M. Ferdinand Brunetière, qui sont un événement littéraire. Je crains pourtant que plusieurs de ceux qui en parlent volontiers n'en aient point achevé la lecture et je suis sûr qu'il n'aura pas été compris par ceux qui ne sont pas familiarisés avec les associationistes et les agnostiques d'outre-Manche. M. Rey a raison de mettre hors de doute les sentiments et les intentions de M. Balfour, mais il s'en prend à sa méthode qui est une forme, à peine déguisée, de l'impuissant et dangereux fidéisme. Il faut mettre à part les premiers chapitres contre le naturalisme : avec une science très étendue, une logique rigoureuse, une verve étincelante, M. Balfour le réduit à l'absurde, et M. Rey donne une idée très juste de cette démonstration victorieuse. Je lui reprocherai cependant de l'avoir un peu écourtée; certains développements et quelques citations seraient utiles pour en faire saisir la valeur philosophique et littéraire. Après avoir montré que l'esthétique, la morale, la science, sont inexplicables et impossibles dans l'hypothèse rationaliste, M. Balfour avait examiné les raisons de croire fournies par l'empirisme, l'idéalisme, le rationalisme et ce qu'il appelle l'orthodoxie rationaliste. M. Rey analyse ces pages et dit bien ce qu'il en faut penser, en gardant comme il le devait, non seulement ses réserves et ses objections les plus fondées et les plus considérables, mais sa nette et directe opposition à la troisième partie, qui traite des motifs de croire. Elle est toute contenue en cette affirmation : « Si nous pouvions trouver la qualité par laquelle nous dépassons le plus la bête, il faudrait la placer, non dans notre faculté de convaincre et d'être convaincus par l'exercice de la raison, mais par notre faculté d'influencer et d'être influencés par l'action de l'autorité. » M. Brunetière a mis en un puissant relief cette formule qu'il semble adopter; la fermeté de son esprit et l'éclat de son talent ne parviennent pas à la rendre vraie. M. Rey montre, qu'en dépit de son auteur et de son défenseur, elle conduit au scepticisme. Il combat pour la raison. C'est elle, en effet, qui est la marque propre de l'homme; rien de ce qui la contredit ne saurait être admis; insuffisante certes et dépassée par la foi, mais nécessaire pour démontrer les raisons est l'obligation de la croyance. Très judicieusement et dans une langue élégante, avec mesure et finesse, M. Rey a heureusement soutenu ses droits imprescriptibles.

14. — Quel est l'ordre naturel de l'apologie du christianisme dont les *Pensées* de Pascal sont les fragments? Question souvent posée, jamais résolue, ce n'est point la faute des éditeurs, qui, depuis Messieurs de Port-Royal jusqu'à l'abbé Guthlin, ont essayé une classification rationnelle et, si je puis ainsi dire, un ordre méthodique et organisé, un enchaînement des considérations et des preuves. Bien entendu, chacun de ces travaux garde les traces, porte l'empreinte des doctrines de ceux qui les ont entrepris : libres penseurs et protestants, jansénistes et catholiques.

M. Brunschwig a tâché, après tant d'autres, d'éclaircir le problème, et l'on ne saurait l'en blâmer, puisque nous ne possédons rien de décisif et de certain. Mais on se demande si, à condition qu'elle fût possible, cette reconstitution serait nécessaire? Nous n'aurons jamais que des fragments épars, et ce qu'il y a en eux d'inachevé ajoute peut-être à la profonde impression qu'ils produisent. Au reste, M. Brunschwig ne se fait aucune illusion sur le résultat de ses consciencieux et laborieux efforts : « Notre unique mais légitime ambition, c'est de présenter des fragments de Pascal de telle manière qu'ils puissent être compris par le lecteur moderne » (p. 269). Voici l'ordre qu'il a cru devoir adopter : Section I. Pensées sur l'esprit et sur le style. — Section II. Misère de l'homme sans Dieu. — Section III. De la nécessité du pari. — Section IV. Des moyens de croire. — Section V. La Justice et la raison des effets. — Section VI. Les Philosophes. — Section VII. La Morale et la doctrine. — Section VIII. Les Fondements de la religion chrétienne. — Section IX. La Perpétuité. — Section X. Les Figuratifs. — Section XI. Les Prophéties. — Section XII. Preuves de Jésus-Christ. — Section XIII. Les Miracles. — Section XIV. Appendice : fragments, polémiques. — Comparez cette classification à celles de Port-Royal ou de M. Havet et vous saisirez les différences des méthodes et des esprits. Une table de concordance très utile et très bien faite indique les lieux parallèles du manuscrit primitif, de ses deux copies, des éditions de Port-Royal, Bossuet, Faugère, Havet, Molinier, Michaut et Léon Brunschwig. Mais ce volume des *Pensées et opuscules*, très bien imprimé, quoique d'un format peu commode et d'aspect trop compact, renferme un autre travail important et original : c'est l'autobiographie de Pascal d'après ses opuscules et ses lettres rapprochés de telle ou telle époque de sa vie : à la période qui va de la naissance du philosophe à la mort de son père se rapportent la *Prière pour le bon usage des maladies*, le *Fragment d'un traité sur le vide*; à la période de sa vie dans le monde jusqu'à l'entrée à Port-Royal, *le Discours sur les passions de l'amour*, *l'Entretien avec M. de Sacy sur Épictète et Montaigne*; aux dernières années : *l'Esprit géométrique*, *trois discours sur la condition des grands*, *le Testament*, avec diverses lettres qui aident à pénétrer sa pensée. M. Brunschwig connaît et met à contribution à peu près tout ce qui compte parmi les travaux provoqués par la personne et les écrits de Pascal; il eût gagné à ne pas omettre des commentateurs catholiques qui l'auraient averti de certaines inexactitudes et confusions à propos du dogme. Cependant il faut reconnaître l'abondance et, au point de vue historique, la sûreté de ses informations. Son exégèse et ses remarques, ses notes et scolies sont très souvent justes et ingénieuses, et cette édition favorisera l'intelligence de l'œuvre magnifique et dangereuse, sublime et troublante de Pascal. L. Maisonneuve.

OUVRAGES POUR LA JEUNESSE

I. — **Romans, contes et nouvelles.** — 1. *Stéphanette*, par René Bazin. Tours, Mame, s. d., in-12 de 275 p., illustré, 3 fr. — 2. *Monsieur le Neveu*, par Jean Finot. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-12 de 279 p., 3 fr. 50. — 3. *Ame caillaude*, par A. Aylicson. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-12 de 334 p., 3 fr. — 4. *Cœurs naïfs*, par Marcel Legrand. Tours, Mame, s. d., in-12 de 285 p., illustré, 3 fr. — 5. *A travers les branches*, par Gustave Harel. Paris, Lecène et Oudin, 1895, in-12 de 229 p., 3 fr. 50. — 6. *Les Nélusklne*, par Joseph Ermell. Paris, Delarue, 1897, in-12 de 300 p. — 7. *Contes pour tous les âges*, par le vicomte O. de Poli. Paris, Delhomme et Briguet, s. d., in-12 de 326 p., 3 fr. — 8. *Germain Vandelle*, par Charles des Granges. Ibid., 1897, in-12 de 319 p., 3 fr. — 9. *Le Roman d'une princesse*, par Charles des Granges. Ibid., s. d., in-12 de 334 p., 3 fr. — 10. *Un Aïeul de Chapuzot*, par Jean Drault. Paris, Henri Gautier, s. d., in-12 de 297 p., illustré, 3 fr. — 11. *La Meilleure Route*, par Edmond Coz. Ibid., s. d., in-12 de 247 p., 2 fr. — 12. *Ma Tante Laure*, par Marie d'Ajac. Ibid., s. d., in-12 de 319 p., 3 fr.—13. *Cruelle Méprise*, par Paul Gué. Ibid., s. d., in-18 de 242 p., 2 fr. — 14. *Laïcisé*, par Olivier des Armoises. Ibid., s. d., in-12 de 285 p., 3 fr. — 15. *A la porte du Paradis*, par André Lepas. 4e édition. Bruxelles, Société belge de librairie, 1897, in-8 de 338 p., illustré, 4 fr.

II. — **Brochures théâtrales.** — 1. *Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur*, par l'abbé Dubois. Vanves, Impr. franciscaine, 1897, in-8 de 121 p., 1 fr. 10. — 2. *Mazarin*, par Jacques d'Ars. Paris, Bricon, 1897, in-12 de 116 p., 1 fr. — 3. *Son Altesse*, par Antony Mars. Ibid., 1897, in-12 de 71 p., 1 fr. — 4. *Son Excellence*, par Ch. Leroy-Villars. Ibid., 1897, in-12 de 113 p., 1 fr.

I. — 1. — Les abonnés de la *Revue Mame* se sont délectés cette année dans la lecture de *Stéphanette*, une œuvre qui est une leçon pour les hommes de lettres. La leçon vient de haut : elle nous est donnée par un savant, un philosophe, un professeur de Faculté, un feuilletoniste des *Débats*, un romancier de la *Revue des Deux Mondes*. La leçon est complète : elle embrasse tout, elle s'adresse à tous. Quel est celui d'entre nous qui, une fois ou l'autre, n'a pas été tenté de chercher midi à quatorze heures ? Quand cette tentation nous reviendra, ouvrons le livre de M. René Bazin. Qu'y trouverons-nous de recherché ? Un cadre qu'on rencontre à deux pas d'ici : le pays des chouans. Le sujet, rebattu : une scène de la Révolution. L'intrigue : une histoire d'amour tellement simple et courte qu'elle ressemble à toutes nos histoires d'amour, pas à celles de M. Bourget, par exemple, et nous en rendons grâces à Dieu et à M. Bazin. Un style « honnête, » c'est-à-dire des mots que tout le monde comprend, des phrases comme tout le monde en ferait, comme personne n'ose en faire. Eh bien, osez seulement. Ce n'est pas aussi facile que vous le croyez, et il y a un joli travail dans ce qui vous paraît si banal. On comprendra que nous hésitions à analyser *Stéphanette*. En voici néanmoins l'argument, au risque de lui enlever son charme. Hudoux est un révolutionnaire sans peur et sans reproches, comme tous les révolutionnaires. Oh ! pas enfant ni détraqué ! Il sait que la Révolution, c'est simplement l'interversion des rôles : « Ôte-toi de là, que je m'y mette. » En revenant de la guillotine — je vous recom-

mande la scène de la guillotine. Ceux qui vivent en contact journalier avec le « populo » vous affirmeront qu'elle n'a rien d'exagéré. — Hudoux, en homme pratique, comme tout bon socialiste, s'est mis aussitôt à capitaliser. Il a fait main basse sur tout ce qui appartenait à ses victimes. Leur enfant est devenue son esclave : leur mobilier, une collection de curiosités, et voilà notre brocanteur qui, du fond de sa boutique, surveille Stéphanette revendant aux visiteurs les objets qui leur ont été volés. Un jour, se présente au magasin un noble orphelin, fils adoptif et neveu de l'ex-châtelain qui doit à Hudoux sa misère et son veuvage. Bientôt Jean aime Stéphanette et en est aimé, mais il renonce résolument à l'épouser, quand son oncle, parti aux informations, vient à s'entendre dire qu'elle est la fille du brocanteur. Bourrelé de remords à ses derniers moments, Hudoux révèle la vérité à Stéphanette, qui court porter cette nouvelle au marquis de la Hansaye. Ainsi on aboutit au mariage du chevalier Jean de Trémière avec sa cousine Stéphanette de la Tremblaye. Quinze gravures, tirées en camaïeu et de teintes variées, s'ajoutent à tout le reste pour faire de *Stéphanette* un ornement de bibliothèque.

2. — Encore un livre dont la lecture décourage parce que l'on désespère d'écrire aussi bien. Style alerte, limpide, naturel, tout à fait correct, avec un certain cachet de distinction, mais une distinction du meilleur aloi. *Monsieur le Neveu* a tout pour plaire et rien pour déplaire. Ceux mêmes qui jouent ici le mauvais rôle n'ont pas cette physionomie odieuse que les romanciers vulgaires se croient obligés de donner à quelques-uns de leurs personnages pour moraliser le lecteur. *Monsieur le Neveu* n'en est que plus moral. Jean-Noël, que l'on appelle « Monsieur le Neveu, » parce qu'il est le neveu du curé, Jean-Noël aime Dilette jusqu'au dernier degré de la délicatesse et du dévouement. Loin d'être jaloux de son rival, de chercher à l'amoindrir, il ne songe pas à le supplanter. Bien mieux, dès qu'il s'aperçoit que Dilette lui préfère Henri Sarière, il fait le possible et l'impossible pour aplanir les difficultés qui s'opposent au mariage de Henri avec Dilette. Enfin Dilette se laisse toucher et se rend compte en même temps de la juste valeur de M. Sarière. Elle devient la femme très aimante de Jean. C'est ainsi que les jeunes filles ne doivent pas, au premier abord, mépriser un parti qui leur vient de la campagne pour se laisser ensuite éblouir par les prétendants que la ville leur prodigue. — *Cendrillon* est l'héroïne d'une petite nouvelle qui termine le volume. Madeleine, c'est son véritable nom, aime Roger, qui aime Reine. Celle-ci lâche Roger pour s'attacher à un Anglais, Williams, qui est digne d'elle et dont elle est digne. Alors Roger revient à Madeleine, qui fera son bonheur, car ces deux jeunes gens se conviennent. Et Madeleine mérite d'être récompensée pour s'être dévouée de la même manière que Jean-Noël. Même style, un peu plus de banalité et moins de drame que dans *Monsieur le Neveu*.

3. — Dans les éloges que, d'accord avec tout le monde, nous voulons décerner au roman intitulé : *Ame vaillante*, nous ne reprocherons que deux choses à Mme Aylicson : 1° de temps en temps une accumulation de détails plus ou moins superflus, qui ressemble à de la longueur; 2° une ou deux fois, l'expression impropre. Ainsi un employé des chemins de fer crie : « En voiture! » et non pas « en wagon! » Et un enfant de cinq à six ans fait hausser les épaules quand, s'adressant à ses parents, il dit « père, mère, » au lieu de « papa, maman. » *Ame vaillante*, qui, selon nous, convient mieux aux jeunes filles qu'aux mères de famille, a le rare mérite d'offrir à ses lecteurs un modèle très imitable. Rien d'artificiel, rien d'exagéré, pas de situation forcée. Mme Aylicson nous fait voir comment un homme sérieux peut toujours, même sur cette terre, espérer le bonheur, et comment une âme vaillante sait lutter contre le deuil, la ruine, la gêne et contre son propre cœur pour remplir jusqu'au bout ses devoirs de jeune fille honnête et bien élevée, de femme chrétienne et de mère adoptive. L'abnégation courageuse et persévérante de Noëlle Savenay est récompensée par un mariage qui satisfait les inclinations de son cœur et lui rend la fortune. Un livre très chrétien et bien écrit, c'est une consolation rare.

4. — Avec *Cœurs naïfs*, nous sortons de la catégorie des ouvrages que l'on peut louer sans restriction notable. Mais nous ne descendons encore que d'un cran. Contrairement aux projets de son père, Engilbert ne veut pas d'autre femme que sa cousine, Giselle de Malicune. Ces deux adolescents, qui s'aimaient déjà quand ils n'étaient encore que des enfants, finissent, en dépit des obstacles, par s'épouser. Si je ne me trompe, le but de M. Marcel Luguet serait de favoriser les mariages d'inclination. Aux âmes qui calculent, à la vie factice des civilisés de la ville, il oppose les cœurs naïfs de ceux qui vivent, en pleine nature, de la vie simple de la campagne. Personne ne contestera la bonté de sa cause, mais si l'on entre dans les détails, on remarquera bien vite que l'auteur, dans l'intérêt de sa thèse, se montre nécessairement quelque peu injuste à l'égard de Paris, et peut-être trop confiant dans l'avenir de ceux qui n'écoutent que leur cœur. Ah! c'est que le cœur et les idées changent avec le temps comme tout le reste, et de bien des choses il ne reste à la fin.... que le souvenir ému. Malgré quelques longueurs, qui tournent au sermon parfois, — par exemple quand il est parlé d'un bonheur infini (que plus d'un lecteur sait n'être pas indéfini) — malgré certaines phrases torturées et lourdes, l'écrivain nous intéresse et nous apparaît comme un homme de beaucoup d'esprit. Ses caractères sont tous bien dessinés; ses études de mœurs, très justes. M. Sagitot et Mlle Fabrice forment un couple délicieux qui suffirait amplement à entretenir la gaieté. Pourquoi donc un troisième rôle comique, joué par un prêtre, au risque de voir beaucoup de lecteurs conclure du particulier au général, ce qui

arrive presque toujours, surtout en pareil cas? Le danger est d'autant plus grand que le livre est franchement chrétien et que l'abbé Claudius est, malgré sa gourmandise et autres défauts très bourgeois, un excellent mentor, aux réflexions très justes, aux observations pleines d'à-propos. Même édition illustrée que celle de *Stéphanette*.

5. — Voici un charmant recueil de récits où les enfants, tout en se délassant, trouveront des leçons de morale, de philosophie, d'histoire, de patriotisme, de politesse, etc. *Tentative de meurtre* est le titre sinistre d'une aventure très gaie. Dans *Ma Première Pipe*, l'auteur pose un problème dont la solution ne se présentera pas nettement à l'esprit des jeunes lecteurs. *Contraste* est la comparaison impartiale de la ville avec la campagne, comparaison qui amène à dire avec M. Harel : Décidément la ville a du bon. J'aime mieux cela que la manière de M. Marcel Luguet, qui fait ressortir démesurément les mauvais côtés des villes et se tait sur tout le reste. Très émouvant, *Souvenir patriotique*. *L'Histoire du grand-père*, aussi. *Trop parler nuit*, surtout en voyage, lorsque l'on ne connaît pas ses compagnons de route. *Le Petit Abandonné* offre un exemple de beau dévouement. Ne nous lassons pas de louer les plumes qui ne sont pas maniérées. Il faut tant de courage aujourd'hui pour échapper au mauvais goût. Donc, une louange à M. Harel.

6. — Ceux que domine la passion du jeu feront bien de lire *les Néluskine*. Si quelque chose peut leur inspirer l'horreur de ce vice, c'est bien l'histoire de Dmitri Néluskine. On le voit tour à tour se ruiner lui-même, ruiner son frère Serge, qu'il fait mourir de chagrin ; calomnier Boris, le dévouement personnifié ; commettre des faux en écriture, se livrer aux juifs et enfin se donner la mort. A cause de certaines pages trop passionnées et de quelques passages où l'amour est peint trop vivement (p. 82-84, 121-122), ce livre ne devra pas être laissé à la portée des jeunes gens. Une comparaison regrettable, c'est celle que l'auteur établit entre l'amour terrestre et les « extases béatifiques. » L'enthousiasme de M. Josèphe Eriamel pour l'alliance franco-russe lui fait dire des choses comme celle-ci : « .... le plus beau trône de l'Europe.... » (le trône de Russie). Oh, Monsieur !

7, 8, 9. — La librairie Delhomme et Briguet nous envoie un recueil de contes et deux romans, inspirés tous trois par l'amour de nos traditions royalistes, écrits par des fidèles de l'ancien régime pour des enfants de bonne famille. Les contes de M. de Poli conviennent à tous les âges. *Petit Pierre* nous donne une idée de ce que pourraient être les rapports des grands avec le peuple, si le dicton

Poignez vilain, il vous oindra,
Oignez vilain, il vous poindra,

pouvait jamais cesser d'être vrai. N'oublions pas les larmes versées par

le duc d'Aumale, encore enfant, le jour où il vit son voisin de classe fouler aux pieds avec haine la moitié de pêche qu'il venait de lui offrir si gracieusement. *Autour d'un berceau* nous fait assister aux fêtes qui eurent lieu à l'occasion de la naissance de Louis XVII. *Mariée par Jeanne d'Arc* contient des détails historiques du plus vif intérêt. La dernière ligne de *Pied couronné* est celle-ci : « La charité est le passeport du Paradis. » *Une Fleur du passé* renferme (p. 158) une erreur sur la date de la fête de sainte Anne. Le dernier conte, *Notre-Dame de la Mère*, est comme une légende du Fil de la Vierge. Dans ces contes, qui souvent n'en sont pas, car on y trouve un grand nombre d'histoires vraies, on relit avec un plaisir toujours nouveau les gais refrains royalistes d'autrefois. L'auteur sait donner une forme attrayante aux petites instructions qu'il glisse par-ci par-là, suivant l'occasion. Si les *Contes pour tous les âges* remplaçaient un jour les contes qui sont mis entre les mains des enfants dans les écoles laïques, l'on n'aurait plus la « satisfaction » d'entendre des jeunes filles, d'ailleurs très édifiantes, débiter toute espèce d'horreurs contre la noblesse jusque dans la cuisine de leur curé.

— *Germain Vandelle* est une critique sur toute la ligne du nouveau régime et des nouvelles couches sociales. Comme cadre à cette critique, l'histoire d'un neveu de curé qui aime une congréganiste de la paroisse. Le neveu est un artiste en musique; la jeune fille, une excellente chanteuse. Pendant un voyage que Germain fait à travers l'Europe pour perfectionner son talent de musicien, Rose se laisse produire dans une fête archimondaine, puis emmener à Paris, d'où elle s'engage comme actrice à la Scala de Milan, qui la ramène à Paris, à l'occasion d'une tournée faite en France. C'est là que Germain, revenu de voyage, va un jour la surprendre et l'accabler d'amers reproches. La réconciliation faite entre les deux fiancés, qui sentent croître leur affection mutuelle, Germain entre chez les trappistes, et Rose, devenue sœur Germaine, part pour la Martinique, où elle soigne nos soldats malades de la fièvre jaune. Il y a dans ce roman, honoré d'une préface de M. Jean Rameau, un épisode de la Révolution, un chapitre sur la vie du trappiste et un autre chapitre sur l'exécution des décrets de 1880. Il n'y a pas lieu de répéter ici que les bons livres font plus de mal que les mauvais, parce qu'ils empêchent de lire les meilleurs. *Un Dynamiteur sous Charles IX* fait suite à *Germain Vandelle*. Même genre.

— Le *Roman d'une Princesse* est du même auteur que le précédent, et en forme, pour ainsi dire, le contre-pied. Nous retrouvons ici les représentants de la royauté et de l'aristocratie de tous les pays. René d'Ellène, fils d'un pauvre artiste de Paris, éprouvé par la guerre franco-allemande, fait la connaissance, à Pau, de la princesse espagnole Béatrix, que la guerre des Carlistes tient éloignée de son pays. René a les idées

de son père. Béatrix est une ultra-légitimiste. Les deux enfants s'attachent l'un à l'autre, et Béatrix promet à René de l'épouser, à condition qu'il se battra pour Don Carlos et saura retrouver une épingle d'or que Béatrix a mystérieusement cachée dans un arbre connu d'elle seule. Cette dernière condition, très étrange, la petite Béatrix en a eu l'idée un jour que son institutrice, miss Mary, lui avait raconté je ne sais quelle légende romanesque d'Écosse. La mère de Béatrix, qui veut avant tout un mariage de convenance, a conçu le projet d'unir sa fille à un membre de la famille régnante d'Angleterre, lord Williams. Quand elle apprend ce qui se passe, elle se fâche contre sa fille, et lord Williams contre miss Mary. Cependant, persuadée que la seconde condition ne pourra jamais être remplie, la mère consent au pacte. Mais après mille péripéties et par un véritable miracle de la Providence, René parvient à remplir les deux conditions, et c'est Don Carlos lui-même qui lui donne la main de Béatrix, tandis que Williams, qui au fond est un homme de rare valeur, épouse miss Mary.

10. — *Un Aïeul de Chapuzot* clôt la série des Chapuzot, série qui a paru tout entière dans l'*Ouvrier*, y compris le Chapuzot que nous avons sous les yeux et dont voici l'analyse. Chapuzot a retrouvé dans des papiers de famille les lettres de son grand-père, Jean-Baptiste Chapuzot, lettres qui nous donnent un aperçu de ce qu'était la vie des soldats de la République comparée à la vie des soldats de l'Empire. La comparaison n'est pas à l'avantage de la République. Style leste, spirituel, humoristique, où l'argot domine. Ce livre, à la couverture enluminée, illustré d'une foule de caricatures, absolument inoffensif, fera passer un bon moment à tous ceux qui le liront.

11, 12, 13. — Les trois romans qui suivent ont été donnés comme prime aux abonnés de *l'Ouvrier*. Ils font partie, ainsi que *Laïcisé* et *Un aïeul de Chapuzot*, de la collection Henri Gautier. Style de *l'Ouvrier*, du feuilleton de journal à un sou. Cela sent un peu le procédé. Faut-il, pour autant, condamner ces humbles romans? Non, mille fois non. Nous devons au contraire les encourager et savoir en reconnaître les qualités. Les encourager : car nous voyons, par le tirage des mauvais petits journaux, combien la vogue est aux feuilletons à bas prix. Et si les romans populaires et bon marché sont tous mauvais, que deviendra la masse des Français? — *La Meilleure Route* est celle que suivent et font suivre aux autres le docteur Lauroy et son ami Hugues de Valbert. Le pire chemin est celui où se sont d'abord engagés les de Lestoc, qui font le malheur des autres par leur braconnage, leurs courses folles à bicyclette, surtout par une accusation lancée sottement contre Josette, une brave fille fiancée au garde-chasse Peyradral, lequel est un modèle de charité, même à l'égard des de Lestoc, qui n'ont jamais manqué de lui nuire, mais qui finissent par s'amender, de telle sorte que, en terminant le roman, tout

le monde est dans la meilleure route, et les mariages sont la conclusion de tout, comme d'habitude.

— Le premier livre de Marie d'Ajac, *la Femme chez elle et dans le monde*, était écrit pour les mères de famille. *Ma Tante Laure* est destinée aux jeunes filles. Cette histoire d'une jeune personne qui renonce généreusement au mariage pour se consacrer à l'éducation d'enfants qui ne sont pas les siens est comme le recueil des impressions personnelles de l'auteur sur l'éducation des femmes, recueil riche en précieux enseignements, mais non pas exempt de quelques petits défauts. Madeleine parle de sa mère comme Lamartine de la sienne. Or il y a des qualités que le respect nous empêche de remarquer chez nos parents, et qui ne peuvent être vantées que par des personnes qui ne sont pas leurs enfants. Puisque, dans un livre du genre de *Ma Tante Laure*, il est nécessaire d'indiquer non seulement ce qu'il faut faire, mais encore ce qu'il faut éviter, il serait sensiblement moins choquant de mettre la narration dans la bouche de Berthe, qui raconterait elle-même humblement ses sottises, que dans celle de Madeleine, qui est une petite perfection, et qui oppose, avec une satisfaction trop visible, sa tante Laure à l'institutrice de Berthe. Le style manque un peu de fermeté. Livre qui convient à la classe moyenne.

— *Cruelle Méprise* que celle d'un homme qui, pour pouvoir payer les dettes de son père défunt, se marie avec une femme qu'il n'aime pas. Jeanne sait bientôt tout. De là, jusqu'à la fin du volume, une gêne perpétuelle entre elle et Richard, son mari ; gêne qui envahit le lecteur. La droiture et l'honnêteté des deux malheureux époux doivent avoir leur récompense. A la dernière page, éclate la réciprocité de leur affection. Richard et Jeanne sont enfin soulagés, — et le lecteur aussi.

14. — Un voyou assassine, pour le voler, le père du prêtre Elzéar. Celui-ci est soupçonné parce qu'il a besoin d'argent pour son école libre ; mais le voyou, par reconnaissance à l'égard d'Elzéar, son bienfaiteur, va se dénoncer lui-même, et meurt en chrétien sur l'échafaud, assisté par le prêtre qu'il vient de sauver. *Laïcise* est la peinture de ce que serait la nature d'un enfant chrétiennement cultivé, et de ce que devient cette nature une fois qu'elle est imbue des principes de l'école laïque.

15. — Finissons par un livre comme on en voit peu, un livre écrit pour tout le monde, et que nous ne conseillerons à personne de lire, car personne n'a un besoin absolu de connaître les défauts de son prochain. Il est même préférable que les vices des riches ne sautent pas trop aux yeux des pauvres et que les péchés des prêtres demeurent ignorés des opulents. *A la porte du Paradis*, M. saint Pierre dit à chacun ses vérités. Il a successivement affaire à un prêtre, à une dévote, à un fonctionnaire, à un homme d'État, à un gouverneur, à un pontife, à

une dame de charité, à un pauvre, etc. Les débats de chaque procès, très lumineux assurément, n'ont qu'un tort, celui de n'avoir pas lieu à huis clos. De plus, M. saint Pierre y sermonne excessivement les riches et presque pas les pauvres, qui en ont cependant aussi besoin que les riches, surtout en 1897. Ce livre n'ayant pas été édité en France, il ne faut pas être trop sévère pour les fautes d'impression. Mais nous ne dirons pas avec quelqu'un que cet ouvrage a « enrichi la littérature française, » car le style en est un peu enchevêtré et manque de facilité. Expressions peu élégantes.

II. — 1. — *Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur*, drame en trois actes et en vers, dans lequel ne paraissent que des femmes. Sept personnages et un nombre indéfini d'ambulancières. Le premier acte est précédé d'une biographie militaire du général de Sonis. Ce drame, pétri d'émotions et de nobles sentiments, est à recommander aux pensionnats de jeunes filles de la classe élevée. Mme de Brière, qui s'est faite ambulancière auprès des zouaves du Pape, après lui avoir donné ses trois fils ; sa fille Gabrielle, si patriote, si résignée, si charitable ; Alice, qui meurt après avoir trahi sa patrie, voilà les principaux rôles. Tout en rendant hommage à la science théâtrale de M. l'abbé Dubois, nous sommes forcé de reconnaitre que ses vers ressemblent souvent à de la versification plutôt qu'à de la poésie. Deux chants avec musique complètent la brochure.

2. — *Mazarin* est encore un drame historique en trois actes, mais cette fois pour jeunes gens. Onze personnages. Pièce intéressante, instructive, moralisatrice, qui ne peut être jouée devant un public ordinaire, les valets étant ici d'honnêtes gens, et les nobles, des vauriens pour la plupart. La scène se passe à Paris et dans les environs, vers le milieu du XVIIe siècle. Rôles comiques : deux Hollandais, de Jermont, ambassadeur, et son secrétaire, Paw. Mazarin est un personnage très difficile à peindre. Peut-être eût-il mieux valu tourner la difficulté.

3, 4. — Deux comédies-vaudevilles : *Son Altesse*, en deux actes ; *Son Excellence*, en trois actes. *Son Altesse* comporte dix personnages et des soldats. La scène se passe en Russie. Bischoff, soldat, et le prince Alexis captivent toute l'attention. Comédie très bonne, faite pour passer aux envieux la démangeaison de prendre la place des riches.

— *Son Excellence*. Lampistral, est bien à plaindre. Après avoir été, de la part de ses congénères et compatriotes, l'objet d'une ovation crispante, il se voit dépouillé de son portefeuille. Vanité des grandeurs démontrée d'une façon hilarante, voilà le mérite de cette pièce, où l'on tourne en ridicule tout ce qui donne aux méridionaux leur cachet et leur réputation, tel que l'aioli, le galoubet, la bouillabaisse, la familiarité légendaire, etc. La scène se passe à Tarlaboule-en-Avignon. Six personnages et de jeunes paysans.

ARBEY.

THÉOLOGIE

Tractatus pastoralis de Sacramentis, a P. Hilario de Santis, O. C. Mainz, Kircheim, 1895, in-8 de xx-842 p. — Prix : 16 fr.

Ce volume contient toute la théologie sacramentaire envisagée au point de vue pratique, si intéressant et si utile, de la théologie pastorale. L'auteur le dédie aux clercs qui pendant la quatrième année de séminaire se préparent immédiatement au sacerdoce, et aux prêtres voués au ministère des âmes. Nous ne connaissons pas d'ouvrage mieux fait pour donner aux premiers la science qui est le point de départ de l'expérience, et aux seconds les règles sûres dont la sage expérience ne doit s'écarter jamais.

La théologie pastorale est pour la théologie dogmatique et morale ce que les fruits sont pour l'arbre et pour les branches. Le P. Hilaire résume avec grand soin la doctrine, expose en détail les règles de la morale, et, prévoyant les cas possibles, montre comment les règles s'y appliquent et donne des solutions claires et précises. Il suit les maîtres les plus autorisés et surtout saint Alphonse de Liguori, qu'il explique et complète avec Marc Lehmkuhl, Ballerini, d'Annibale, Palmieri et autres. Nous avons remarqué l'exactitude avec laquelle il note les décisions émanées du Saint-Siège, et elles sont nombreuses, qui régissent ces matières. A la fin de chacun de ses chapitres, comme pour mettre ses lecteurs au point et graver dans leur esprit tout ce qu'il vient de leur rappeler et de leur apprendre, il place un article qui nous montre en lui un maître plein d'expérience. Cet article est intitulé : *Momentum doctrinae pro sacerdotibus ministris et pro omnibus fidelibus.*

L'ouvrage se divise en deux parties. La première traite des sacrements en général, c'est-à-dire de la nature, du ministre, du sujet des sacrements et des conditions à remplir pour qu'ils soient administrés *valide*, *attente*, *rite*, *digne*. Suit, en forme d'appendice, un petit traité des sacramentaux. La seconde partie comprend sept chapitres, un pour chaque sacrement. L'étendue de ces chapitres est en proportion de la plus ou moins grande abondance des matières : le Mariage et la Pénitence forment à eux seuls les deux tiers du volume. Nous ne parlerons que de la Pénitence. C'est un traité complet renfermant toute la doctrine théologique augmentée de la méthode de direction. A propos de la satisfaction, il parle très en détail des indulgences, décrit celles qu'il est opportun de recommander et les conditions à remplir pour les gagner. Nous aurions aimé le voir adopter, sur la réviviscence des mérites, l'explication si simple qui considère les mérites comme des droits acquis; le péché survenant, ces droits ne peuvent plus obtenir leur effet; l'état de grâce succédant à l'état de péché, les mérites se retrouvent être ce qu'ils étaient auparavant. Nous ne pouvons pas cependant lui reprocher d'embrasser

l'opinion assez commune d'après laquelle les mérites revivent dans la proportion des bonnes dispositions du pénitent. Au sujet de la confession des péchés douteux, il rapporte assez au long la thèse de Berardi, qui est la plus conforme à la pratique mais qui ne détruit pas la probabilité de l'opinion contraire. Il est aussi complet que possible pour tout ce qui touche à la juridiction, à l'absolution des cas réservés, à la science et aux autres qualités du confesseur, à la manière dont on doit se comporter avec les différentes classes de pénitents.

Cet excellent ouvrage sera surtout très apprécié par les directeurs de séminaire qui ont à former les futurs confesseurs, les futurs pasteurs.

LAMOUREUX.

JURISPRUDENCE

Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895, par E. ROUARD DE CARD. Paris, Pedone, 1897, in-8 de 299 p. — Prix : 5 fr.

Certaines parties de notre empire colonial ont été « annexées » purement et simplement, c'est-à-dire que les souverainetés locales ont été supprimées. Sur d'autres points « la France n'a pas jugé à propos de procéder à des annexions proprement dites. Presque toujours elle s'est bornée à promettre sa protection aux rois, sultans et autres chefs indigènes, qui ont consenti, dans son intérêt, à restreindre plus ou moins leur propre souveraineté » (p. 7).

Dans le livre que nous annonçons, M. Rouard de Card expose successivement, pour chacun des États protectorés, la nature des traités, lesquels diffèrent naturellement les uns des autres, et les effets qu'ils ont produits. Ce n'est pas tout : un copieux appendice reproduit le texte même de ces documents diplomatiques. Cette publication, composée avec beaucoup d'ordre et de clarté, constitue un véritable manuel des protectorats, qui sera très utile, on pourrait dire indispensable, aux diplomates, aux publicistes et surtout aux administrateurs coloniaux.

Le mouvement africain continue. Pour ne parler que de la région comprise entre le lac Tchad et le haut Nil, les aspirations françaises, belges, et.... anglaises sur le Bahr-el-Gazal, l'extension ou l'extinction de l'empire de Rabah amenèrent bien des novations dans les titres. On ne saurait donc trop engager M. Rouard de Card à tenir au courant sa judicieuse publication, par des suppléments qui seront accueillis avec la même faveur intéressée que ses *Traités de protectorat*. A. D'AVRIL.

SCIENCES ET ARTS

Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich. von G. A. Martin Hartmann. Leipzig, Stolle, 1897, in 8 de VIII-194 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Hartmann, que nous avons eu le plaisir de voir plusieurs fois pendant son séjour à Paris, vient de publier ses Impressions de voyage et ses observations relatives à l'enseignement des langues modernes en Suisse et en France. Nous regrettons que les missions que notre ministère de l'instruction publique confie parfois à ceux qu'il honore de ses faveurs soient et trop rares et trop courtes pour produire des effets durables. M. Hartmann, qui exerce une activité multiple à Leipzig, comme professeur au Gymnase et comme secrétaire de la ligue pour la diffusion des langues modernes, avait été envoyé en France par le ministère saxon, pour y étudier l'enseignement des langues modernes. Il a pris cette mission au sérieux, il y a consacré son temps et toute son activité; aussi a-t-il laissé, dans quelques pages écrites avec un ferme bon sens, le souvenir durable de son passage parmi nous. Pendant un séjour de cinq mois, tant en province qu'à Paris, M. Hartmann a pu visiter soixante-douze établissements d'instruction publique, et voir à l'œuvre près de deux cent cinquante professeurs. Grâce à sa méthode, qui consistait à prendre des notes pendant la classe à laquelle il assistait et à les rédiger le soir, il a pu faire comme un instantané de notre enseignement à l'heure actuelle. L'auteur est loin de prétendre avoir épuisé son sujet, — il faudrait, en effet, plusieurs années pour appliquer cette méthode à la France entière — mais il est sincère, il est même bienveillant et toujours juste.

Nous n'avons pas le loisir d'analyser ce compte rendu, qui est presque un traité et dont la portée est considérable: il nous est permis cependant d'en indiquer le plan et de signaler les observations si vivantes sur l'enseignement des langues dans nos lycées. M. Hartmann consacre d'abord une vingtaine de pages à son voyage pédagogique en Suisse, et nous communique ses impressions sur l'organisation de cet enseignement spécial à Saint-Gall et à Genève. Il nous raconte ensuite comment il fut reçu en France, et se félicite de l'accueil bienveillant que lui firent d'une part l'autorité universitaire, d'autre part les professeurs dans leur classe. Il entre ensuite au cœur même de son sujet, et n'en sort plus : nous suivons avec intérêt cet homme compétent et clairvoyant dans ses pérégrinations en province et à Paris, à travers nos universités, nos écoles primaires, nos lycées, et même dans les cours particuliers qui jouissent de quelque renom. Chemin faisant, l'auteur discute nos méthodes, les programmes, la formation de nos maîtres, et

même l'agrégation. Si vous voulez des renseignements exacts sur la méthode Gouin que la ville de Paris fait pratiquer rue Saint-Jacques, dans cette salle fermée aux professeurs indigènes de nos lycées, vous n'avez qu'à ouvrir le livre de M. Hartmann, et vous verrez, en deux ou trois pages, ce que cette méthode a d'original, de séduisant et aussi d'incomplet et de défectueux. Partout il y a à approuver, et souvent aussi à profiter. J'estime pour ma part que ce rapport, qui, somme toute, nous est plutôt favorable, ne doit pas seulement servir à éclairer l'opinion publique en Allemagne sur une question spéciale, il doit aussi provoquer dans les rangs de l'Université, et au dehors, cette féconde initiative qui répare les lacunes et comble les vides. L. Mensch.

Réunion royaliste d'études sociales à Reims. Paris et Poitiers, Oudin, 1897, gr. in-18 de 202 p. — Prix : 2 fr. 50.

Ce volume est le compte rendu *in extenso* des débats de la réunion royaliste d'études sociales, tenue à Reims les 5 et 6 décembre 1896, sous la présidence de M. le colonel de Parseval. L'appel du comité d'initiative définissait la réunion : « Une réunion d'études politiques et sociales propres à la préparation intime d'une déclaration publique, où le programme des principales réformes qui sembleraient à nos amis les plus nécessaires au relèvement de la France apparaîtrait comme un faisceau formé des droits méconnus et des intérêts légitimes sacrifiés dans les régimes basés sur les faux dogmes imaginés par la Révolution. »

Ce programme a été rempli ponctuellement, et les travaux de la réunion sont le point de départ de l'élaboration d'un corps de doctrine politique et sociale approprié à la Monarchie et pour l'application duquel la monarchie traditionnelle est nécessaire.

La préoccupation des éminents promoteurs de la réunion était de montrer que les problèmes sociaux posés à l'heure actuelle, loin d'être sans rapport, en France, avec la question de forme du gouvernement, sont au contraire étroitement liés à cette question.

Tous les hommes politiques, à quelque parti qu'ils appartiennent, devront lire ces pages, sous peine de ne pas connaître la théorie scientifique de la monarchie française, que, jusqu'à aujourd'hui, personne, à notre connaissance, ne s'était préoccupé de dégager des déclamations et des polémiques journalières. D'ailleurs les titres des rapports et les noms des rapporteurs indiqueront mieux qu'aucune analyse l'intérêt des sujets traités : rapport d'ensemble présentant la synthèse des considérations religieuses, sociales et politiques qui ont déterminé l'ordre du programme, par M. le comte de Mayol de Lupé : rapport sur le droit d'association, par MM. Le Cour-Grandmaison et Taudière : rapport sur la représentation des intérêts, par M. le comte de Mayol de Lupé : rapport sur la décentralisation administrative, par MM. de Ramel, Delalande et

Urbain Guerin ; enfin rapport sur l'appropriation du gouvernement à l'organisation sociale, sur la monarchie traditionnelle et le régime représentatif, par M. le marquis de la Tour-du-Pin. La lecture de chacun de ces rapports a été suivie de discussions d'un haut intérêt et de l'adoption d'une « déclaration » qui résume les vues des membres de la réunion. Le volume se termine par les discours prononcés au banquet qui a clôturé la réunion et par un télégramme de remerciement de Monsieur le duc d'Orléans.

L'intérêt du compte rendu est d'autant plus actuel que la réunion de 1896 doit être suivie, à la fin de 1897, à Paris, d'une nouvelle réunion provoquée par la même initiative et destinée à poursuivre les études entreprises à Reims par les royalistes. EUGÈNE GODEFROY.

Quesnay et la Physiocratie, par YVES GUYOT. Paris, Guillaumin, 1896, in-18 de LXXIX-99 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Léon Say. *Finances publiques, liberté du commerce*, par J. CHALLEY-BERT. Paris, Guillaumin, 1896, in-18 de XLV-280 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. 50.

Quesnay, « à qui revient le mérite incontesté d'avoir établi le premier système strictement scientifique d'économie politique, » naquit à Mantes en 1694, d'un père avocat au Parlement. Reçu chirurgien, il exerça d'abord dans sa ville natale, puis vint à Paris, où Le Peyronnie l'établit secrétaire perpétuel de l'Académie de chirurgie, qu'il venait de fonder, et débuta par de nombreux mémoires sur des questions de thérapeutique. Chirurgien ordinaire en la prévôté de l'hôtel, puis premier médecin ordinaire du roi, il fut en réalité le médecin de Mme de Pompadour, qui avait en lui toute confiance, et ce fut dans l'entresol au-dessus des appartements de la marquise, au château même de Versailles, qu'il institua et développa la célèbre secte des physiocrates, qui devait avoir sur l'œuvre financière de la Constituante une si prépondérante influence. Après avoir rappelé la vie de Quesnay, M. Yves Guyot, prenant pour base ses *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, s'attache à dégager les principes qu'il a posés, les trois grandes découvertes que lui doit la science sociale : 1° l'affirmation de la propriété individuelle et de la liberté de la propriété ; 2° la démonstration de la nécessité de la liberté du commerce et de la plus grande concurrence possible ; 3° la nécessité d'établir la législation positive sur les lois naturelles et la conception que les pouvoirs publics n'ont pas pour objet de limiter la liberté des individus, mais de la garantir. Il n'a garde, bien entendu, d'oublier cette autre découverte de Quesnay, que les contemporains considérèrent comme la principale, la fameuse théorie du « produit net. » L'introduction est suivie de l'*Analyse du tableau économique*, tiré des *Maximes générales du gouvernement économique d'un royaume agricole*, d'un mémoire sur *le Droit naturel*, d'un autre mémoire extrait

de la physiocratie et consacré à l'étude des effets de l'impôt indirect.

— Parisien, protestant, libéral, homme d'affaires, lettré, érudit, économiste, libre-échangiste, financier et homme d'État, tels ont été, suivant M. Chailley-Bert, les traits principaux de Léon Say. Petit-fils de l'illustre fondateur de l'économie politique en France, entré au *Journal des Débats* par son mariage avec une fille d'Armand Bertin, il fut, sous le second Empire, de l'opposition libérale et s'attacha à la fortune de M. Thiers. En 1871, une double élection le fit entrer à l'Assemblée nationale, comme représentant à la fois de Paris et de Seine-et-Oise ; quelques mois après, il était appelé à la préfecture de la Seine, et, en décembre 1872, remplaçait Pouyer-Quertier au ministère des finances. Il devait y revenir souvent. De 1872 à 1882, il occupa ce ministère pendant plus de six années, et ce n'est pas exagérer que de dire que dans les intervalles il gardait autant d'influence que le ministre titulaire. En 1880, il atteignait à son apogée politique. En même temps que l'Académie des sciences morales et politiques l'appelait à siéger dans son sein, le Sénat l'élevait à la présidence, lui conférant ainsi la seconde dignité de l'État. Son dévouement au pays le fit tôt après descendre du fauteuil présidentiel pour reprendre dans le cabinet Freycinet le portefeuille des finances. Il y resta six mois à peine et n'eut le temps de faire, comme il le disait, qu'un budget et qu'un discours, pour se trouver ensuite relégué jusqu'à sa mort (avril 1896) dans la réserve du parti républicain par l'ingratitude et l'intolérance du nouveau parti, qu'il avait malheureusement plus que tout autre contribué à faire monter au pouvoir.

L'œuvre principale de Léon Say, dit M. Chailley-Bert, a été son œuvre financière (lois, budgets, discours, ouvrages); après cela vient sa défense de la liberté commerciale (ligues, conférences, brochures, discours), et enfin ses rudes attaques contre le socialisme (rapports, discours et livres). Cette division semble, en effet, justifiée. La bibliographie, placée à la fin du volume, en adopte une autre : I. Science économique; II. Liberté commerciale, libre-échange, douanes; III. Administration financière; IV. Économie sociale; V. Contre le socialisme; VI. Politique; VII. Divers. Des deux cent soixante et onze mémoires qui y sont inscrits, l'éditeur a choisi et reproduit à la suite de son introduction les *Considérations sur la comptabilité en partie double*, mémoire lu le 19 décembre 1885 à l'Académie des sciences morales et politiques; le *Rapport fait au nom de la Commission du budget de 1875, sur le paiement de l'indemnité de guerre*, et les questions de change qui en ont été la conséquence; le discours prononcé à la Chambre des députés le 27 juillet 1882 sur le *Budget de 1883*; le discours prononcé au Sénat, le 20 juillet 1883, sur la *Création du 3 pour 100 amortissable*; les discours des 10 et 12 mai 1891 à la Chambre des députés sur le *Tarif des douanes*.

COMTE DE LUÇAY.

LITTÉRATURE

Essai de Sémantique (science des significations), par Michel Bréal. Paris, Hachette, 1897, in-8 de 347 p. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'y a que les maîtres qui puissent faire des *Essais* de ce genre.

M. Bréal nous indique tout d'abord l'idée mère de son travail. Il laisse de côté les changements de phonétique, qui sont du ressort de la grammaire physiologique, pour étudier les causes intellectuelles qui ont présidé à la transformation de nos langues. Il range les faits sous un certain nombre de lois, expression qu'il invite le lecteur à ne point prendre dans un sens impératif. Il a soin d'avertir qu'il ne s'agit point de « lois aveugles » et sans exception, comme le seraient celles de la phonétique, s'il fallait en croire quelques philologues de nos jours. « Faire intervenir la volonté dans l'histoire du langage, cela ressemble presque à une hérésie, tant on a pris soin, depuis cinquante ans, de l'en écarter et de l'en bannir. » Et cependant, « il faut fermer les yeux à l'évidence pour ne pas voir qu'une volonté obscure, mais persévérante, préside au changement du langage. » L'auteur donne son travail comme une simple introduction à la science qu'il appelle « Sémantique » ou la science des significations, par opposition à la « Phonétique, » ou la science des sons.

Trois parties divisent l'ouvrage. La première traite des lois intellectuelles du langage, lois de spécialité et de répartition, irradiation, survivance des flexions, fausses perceptions, analogie, acquisitions nouvelles, extinction de formes inutiles. Dans la seconde, l'auteur recherche comment s'est fixé le sens des mots : il étudie les prétendues tendances des mots, la restriction du sens, son élargissement, la métaphore, les mots abstraits et l'épaississement du sens, la polysémie, la cause particulière de polysémie, les noms composés, les groupes articulés, la façon dont les mots sont appliqués aux choses. Enfin la troisième partie a pour objet la formation de la syntaxe. Dans une série de chapitres aussi instructifs qu'intéressants à lire, l'auteur examine les catégories grammaticales, la force transitive, la contagion, certains outils grammaticaux, l'ordre des mots, la logique du langage, l'élément subjectif, le langage éducateur du genre humain. Suivent deux appendices sur la pureté de la langue et sur l'histoire des mots. Un index termine l'ouvrage et facilite les recherches.

Cette sèche nomenclature des matières traitées par l'auteur ne saurait donner qu'une idée bien imparfaite de leur importance. Surtout elle ne laisse nullement deviner l'ampleur avec laquelle sont développées ces questions si intéressantes pour l'histoire du langage. A l'encontre de la plupart des philologues, l'auteur ne procède point par système de parti pris. Il se borne à citer des faits et à en tirer les conclusions qui lui semblent légitimes et qui, d'ailleurs, s'imposent le plus

souvent. Ces faits, il les emprunte au sanscrit, au grec, au latin et aux principaux idiomes de l'Europe. M. Bréal peut être, à bon droit, considéré comme le créateur de la Sémantique, à laquelle il a consacré la meilleure partie de sa vie studieuse; du moins il l'a renouvelée à un tel point qu'elle ne ressemble plus à ce qu'elle était jusqu'ici, où il s'agissait moins d'une science à proprement parler que d'une suite de théories plus ou moins brillantes et dépourvues de base solide. Elle lui doit donc plus que son nom, son existence même. A des connaissances variées, à une érudition aussi sûre qu'elle est vaste, l'auteur joint une merveilleuse clarté d'exposition, et ce livre, qui lui a coûté beaucoup d'efforts, n'en demande aucun au lecteur, tant les faits et les aperçus philologiques dont il est plein sont groupés avec art et présentés avec charme. Nous ne saurions trop le recommander, non seulement aux philologues de métier, mais, en général, à tous ceux qu'intéresse la vie des mots qui est, dans une large mesure, celle des idées qu'ils expriment. Ils trouveront dans la lecture de cette magistrale étude à la fois plaisir et profit.

A. Roussel.

Chrestomathie française, *morceaux choisis de prose et de poésie*, avec prononciation figurée à l'usage des étrangers, par Jean Passy et Adolphe Rambeau. Précédés d'une introduction sur la méthode phonétique. Paris, H. Le Soudier; New York, Henry Holt, 1897, in-8 de xxxv-250 p. (*Association phonétique internationale*). — Prix : 5 fr.

Ce livre rendra de grands services aux étrangers qui étudient la prononciation de notre langue, et je le crois appelé à un grand succès : il se compose de textes français notés phonétiquement, c'est-à-dire sans souci de l'orthographe, au moyen de signes spéciaux représentant aussi exactement que possible la grande variété de sons de notre langage parlé. L'éloge de la méthode phonétique de MM. Passy et de leur école n'est plus à faire, et il faut convenir que la clef de leur système n'est pas aussi difficile à trouver qu'elle le semble d'abord et s'acquiert assez vite. La valeur littéraire n'est guère entrée en compte dans le choix des morceaux qui composent cette chrestomathie : les auteurs ont bien fait d'admettre des textes de médiocre valeur qui conviennent bien à la prononciation familière dont ils veulent donner des spécimens; je crois qu'ils sont cependant allés un peu loin dans cette voie et je regrette des historiettes fort niaises, le livre n'étant pas destiné aux enfants, des calembourdaines dignes de la *Lanterne de Boquillon* et des calembours imbéciles : ces derniers servent, il est vrai, à fixer plus sûrement dans la mémoire quelques particularités phonétiques, mais s'ils n'étaient empruntés à un recueil danois, les Parisiens pourraient craindre pour la réputation d'esprit qu'ils aiment à s'attribuer. On y trouve encore de la prose de M. Thiers, des chansons de Béranger, des romances de Frédéric Bérat, et sans doute fort étonnés de se trouver dans une telle com-

pagnie, d'excellents morceaux de Taine, de M. G. Paris, des fables de La Fontaine, quelques chefs-d'œuvre de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset, de Verlaine, etc.

La prononciation que M. Passy cherche à reproduire est celle de Paris ; avec beaucoup de raison il y introduit quelques modifications pour la rendre plus conforme à la prononciation normale de la France : ainsi il note comme facultatif l'*h* initial aspiré dont le Parisien de Paris a actuellement complètement perdu la notion ; il aurait pu encore, ce me semble, proscrire moins sévèrement les liaisons que d' « honnêtes gens » font encore entendre sans aucune affectation, donner un son un peu plus ouvert à l'*e* des mots comme *les, mes, tes, ses*, et faire sentir quelques doubles lettres, par exemple les *ll* dans *illettré*. Étudiée dans ces nuances si légères, la prononciation varie, même chez un seul individu, suivant l'interlocuteur, l'impression du moment ou toute autre cause : les auteurs ont donc eu raison de chercher à donner une idée de cette variété ; leur notation phonétique n'est pas toujours identique ; la latitude dans la prononciation que se permet M. Passy n'est pas tout à fait celle que j'admettrais ; je serais, je l'avoue, beaucoup plus conservateur. Est-il possible de prononcer le *Lac* de Lamartine, d'un rythme si parfait, d'un lyrisme si élevé, comme de la prose de M. Francisque Sarcey ? Les auteurs content une anecdote à laquelle ils semblent attacher beaucoup d'importance : à un étranger auquel on conseillait de prononcer *i* au lieu de *il*, un puriste s'écriait : *i ne savent ce qu'i disent*, violant inconsciemment une loi qu'il défendait avec chaleur ; faut-il pour cela proscrire dans tous les cas la prononciation *il* et lire ce vers du *Lac* :

Un soir, t'en souvient-*i*?

Pourquoi, dans la romance bien connue de Chateaubriand, noter *l* facultatif :

Te souvient-*i* de notre mère ?

Dans les deux cas il est essentiel ; que deviendrait, avec ce système, le rythme si musical de la célèbre *Guitare* de Victor Hugo :

Comment, disaient-ils,
Avec nos nacelles,
Fuir les alguazils ?

Il n'est personne ayant quelque peu le goût de la poésie qui ne proteste contre cette prononciation.

Dans un joli récit d'un ton familier que M. Alphonse Daudet met dans la bouche d'un ouvrier de Paris, les auteurs prétendent reproduire quelques traits de la prononciation du peuple : cela peut présenter quelque curiosité, mais il est au moins inutile de signaler à un étranger les prononciations *esporter* (exporter), *quesouvoulez* (qu'est-ce que vous

voulez), *menusier* (menuisier); il y a là, si je ne me trompe, quelque inconvénient : un étranger qui écorche tant bien que mal les vieilles règles de nos grammaires, que M. Passy méprise comme trop surannées, se fait toujours en France écouter avec sympathie ; notre prononciation négligée reproduite avec maladresse, ou des mots d'argot employés à contresens seraient tout à fait ridicules.

Quelle que soit la valeur de ces observations, on ne saurait trop recommander aux Américains et aux Anglais d'étudier la méthode de MM. Passy; ils en retireront sans aucun doute un grand profit.

J. C. P.

La Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne, par P. Sébillot. Nantes, Société des bibliophiles bretons, et Paris, Lechevalier, 1897, in-16 de 230 p. — Prix : 5 fr.

Contes espagnols, par le même. Paris, Charavay, in-4 de 144 p. — Prix : 1 fr. 50.

M. Paul Sébillot, l'éminent auteur de tant d'excellents ouvrages bien connus de tous les folkloristes, qui nous a redit les contes populaires de la Bretagne, les contes des paysans et des pêcheurs, les contes des marins, etc., vient d'ajouter à cette précieuse collection un charmant volume dont il a patiemment recueilli les éléments bien près de disparaître. Le titre : *Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne* indique parfaitement la nature du livre. Ce sont des saints locaux dont l'auteur a voulu nous parler et dont la mémoire n'a souvent survécu qu'à l'état fragmentaire : la mer conserve la trace des saints qui l'ont parcourue, les rochers portent les empreintes qu'ils y ont laissées, on montre les fontaines qui ont jailli sous leurs pas; des chapelles, des croix érigées par la piété du peuple gardent le souvenir de touchants et apocryphes miracles. M. Sébillot, dans une charmante préface, élève comme un gracieux portique à tout cet édifice qui s'écroule et, chose beaucoup plus difficile qu'on ne le croirait, raconte tant de légendes avec une simplicité et un ton de bonne foi qui conservent à ces récits toute leur saveur.

Mais la Bretagne ne suffit pas aux investigations de M. Sébillot ; il a demandé à l'Espagne les matériaux d'un élégant volume illustré par Schulz et destiné aux enfants. Les contes espagnols nous sont peu connus et sont très dignes de se placer dans les environs du classique volume de Perrault. Ceux qui ont été traduits dans ce recueil ont été empruntés à divers écrivains catalans et castillans. Nous y rencontrons, sous le titre : *Le Comte Sol*, une romance que nous avons jadis traduite (*Petit Romancero*, p. 129). La romance finit par une petite moralité qu'il eût été bon de conserver.

Quien de lo ajeno viste –
Desnudo suele quedar.

Soupçonnant trop d'arrangement littéraire dans les contes de Fernan Caballero, M. Sébillot ne leur a pas fait d'emprunt ; il y en a de bien jolis cependant dans le volume *Cuentos y poesias populares andaluces*, mais peut-être ont-ils déjà été traduits. TH. P.

Histoire et description des manuscrits et des éditions originales des ouvrages de Bossuet, *avec l'indication des traductions qui en ont été faites et des écrits auxquels ils ont donné lieu à l'époque de leur publication*, par H.-M. BOURSEAUD. 2e édit. augmentée de l'Inventaire des manuscrits du grand séminaire de Meaux. Paris, Picard ; Saintes, Clénet, 1897, gr. in-8 de xxxix-232 p. — Prix : 10 fr.

Œuvres oratoires de Bossuet. édition critique complète par l'abbé J. LEBARQ. Tome VI (1670-1702). Paris, Desclée, de Brouwer et Cie, 1896, in-8 de 560 p. — Prix : 6 fr.

Bossuet est de plus en plus à la mode, si l'on peut employer un mot aussi léger à propos d'un si grand génie. Prêtres et laïques, membres de l'Université et critiques, conférenciers et professeurs de diction, tous étudient chaque jour avec un goût plus marqué et, on pourrait dire, avec une passion plus acharnée cette œuvre gigantesque, fruit de soixante années du travail le plus persévérant. M. Floquet a laissé des imitateurs qui ne l'ont pas tous égalé. C'est à qui maintenant trouvera du Bossuet inédit, ou, à défaut de nouveau, examinera de plus près les textes, les confrontera avec les manuscrits ou les éditions anciennes, pour les débarrasser des fautes ou des interpolations dues à de maladroits éditeurs.

Les bibliophiles aussi se sont mis de la partie et se disputent avec fureur les éditions originales de M. de Meaux, sorties des presses de Sébastien Mabre-Cramoisy ou d'Anisson, revêtues du « privilège » du Roy et portant l' « achevé d'imprimer » pour la première fois, surtout si les marges sont grandes et les « témoins » nombreux. Et telle oraison funèbre, qui autrefois se vendait quinze sols, atteint aujourd'hui un prix supérieur à celui d'un exemplaire des œuvres complètes, l'édition fût-elle de Lebel ou de Lachat. C'est pour répondre à ce double besoin, commun à tous les amateurs de Bossuet, connaître mieux les manuscrits qui nous restent de lui et le lire dans les éditions originales, que M. l'abbé Bourseaud a écrit le livre dont nous avons relaté plus haut le titre. Son ouvrage est une œuvre de patience et suppose des recherches nombreuses. Nul désormais ne pourra s'en passer, de ceux qui se sont fait une spécialité d'approfondir Bossuet.

Après une courte préface, dans laquelle il montre l'utilité de son travail, M. l'abbé Bourseaud aborde, dans une Introduction assez longue (p. v-xxxi), l'histoire générale des manuscrits et des éditions originales de son héros, les phases par lesquelles les premiers sont passés, et les soins que l'auteur prenait pour les secondes. Puis il traite en détail de l'histoire particulière, et il fait la description des manuscrits et des édi-

tions princeps de tous les ouvrages de Bossuet, en les groupant sous sept chefs différents. On comprendra sans peine que nous ne puissions pas le suivre sur ce vaste terrain. Ses informations sont généralement exactes, ainsi que les énoncés bibliographiques des éditions qu'il décrit. Nous avons rencontré cependant çà et là quelques erreurs inévitables et même des omissions. M. Bourseaud ne connaît pas sans doute l'édition in-18 (177 p. chiffrées, plus deux pour le « privilège ») du *Sermon sur l'unité de l'Église*, parue, en même temps que l'édition originale in-4, chez Féderic (*sic*) Léonard, non plus que l'édition des *Traitez du libre arbitre et de la concupiscence*, de 1742, qui est la reproduction exacte de celle de 1731. Mais ce sont là des vétilles qui n'empêchent pas son ouvrage d'être remarquable et d'offrir de précieux renseignements aux travailleurs.

— Avec le tome sixième s'achève la publication des *Œuvres oratoires de Bossuet*, dont nous avons déjà plusieurs fois entretenu les lecteurs du *Polybiblion*. Nous n'avons pas à revenir sur le mérite de cette édition absolument remarquable, tant au point de vue du texte et de l'ordre chronologique des sermons qu'au point de vue de l'impression, qui fait véritablement honneur à la maison Desclée. Ce volume commence avec l'esquisse d'un panégyrique prononcé en 1670. Bossuet avait encore trente-quatre ans à vivre, pendant lesquels il prodigua la parole sainte à ses ouailles. C'est cependant la période la plus courte et la plus pauvre pour les œuvres oratoires. A part les grands discours, imprimés du vivant même de leur auteur, comme les *Oraisons funèbres*, le *Sermon sur l'unité de l'Église* et le *Sermon pour la profession de Mlle de La Vallière*, on ne trouvera, dans ce dernier tome, que des fragments, des analyses ou des canevas. Combien ces magnifiques restes ne doivent-ils pas nous faire regretter la perte de tant d'homélies, d'allocutions, de prônes, de sermons, où l'incomparable orateur, qui était en même temps un apôtre infatigable, a versé comme à pleines mains les trésors de son éloquence !

Qu'il nous soit permis, en terminant, de rendre un hommage ému à la mémoire de M. le chanoine Lebarq, dont la tombe, prématurément ouverte, proclame plus haut que nous n'avons pu le faire l'ardeur qu'il a mise à poursuivre pendant vingt ans la tâche, pénible et laborieuse entre toutes, de la revision des sermons de notre grand orateur. Une chose doit consoler ses amis, c'est que désormais son nom restera attaché à celui de Bossuet, et qu'il participera en quelque manière à la gloire de ce dernier. Avant de mourir, M. Lebarq a eu le temps de mettre la dernière main à une *Table analytique* des *Œuvres oratoires*, mais elle ne nous est pas encore parvenue.

LÉON CHARPENTIER.

Les Grands Écrivains français. Beaumarchais. par André Hallays. Paris, Hachette, 1897, in-8 de 189 p. — Prix : 2 fr.

M. André Hallays vient de consacrer, dans la collection des *Grands Écrivains français*, un excellent et substantiel volume à l'une des figures les plus étranges et les plus discutées de la fin du XVIIIe siècle, Caron de Beaumarchais. C'est une biographie très complète et en même temps une étude très fine de l'homme et de son œuvre. Le chapitre intitulé *les Deux Réputations* résume et analyse parfaitement les divers aspects de sa physionomie. Caron de Beaumarchais a, en effet, deux faces et deux réputations. Il est à la fois frondeur et courtisan, désintéressé parfois, mais plus souvent avide d'argent, homme de famille, mais surtout homme d'intrigues. Ses amis l'aiment obstinément, son père et ses sœurs l'adorent ; ardent à l'attaque et prompt à la riposte, il n'a cependant point de rancune ; il est, dit-il lui-même gaiement, « le meilleur de tous les méchants hommes. » A force d'habileté et de souplesse, il réussit à se pousser dans le monde ; le fils du petit horloger Caron devient M. de Beaumarchais, gentilhomme par la grâce de la place qu'il achète, favori de Mesdames, bien vu des ministres qui l'emploient ; mais malgré tout, il faut se rallier à cette opinion de Jules Sandeau : « Il manquera toujours à sa mémoire cette fleur d'estime que ne remplacent ni la renommée ni la gloire et qui s'appelle tout simplement la considération. » L'histoire du voyage à travers l'Angleterre, la Hollande et l'Allemagne, à la poursuite du juif Angelucci, auteur d'un libelle contre Marie-Antoinette, histoire si bien racontée par M. Hallays, peint l'homme et le juge. Autre contraste : peu d'écrivains ont plus contribué à la Révolution que Beaumarchais : il a poursuivi de ses sarcasmes l'aristocratie, conspué l'ancien régime, ébranlé la Royauté, acclimaté en France, quoique non républicain, les idées républicaines qu'il a empruntées à ses amis les Américains, les Bostoniens, comme on disait alors. Et la Révolution l'a traité en ennemi. La populace a envahi et voulu piller sa maison ; lui-même a été poursuivi, proscrit comme émigré et presque ruiné, sans que les Etats-Unis, qu'il avait aidés de ses deniers, aient voulu solder les dépenses qu'il avait faites pour les soutenir. L'opinion publique, qu'il avait flattée, dont il avait fait une puissance, ne le payait qu'en ingratitude. « Ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux avec délices, orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées, j'ai tout vu, tout fait, tout usé. » « Telle a été la destinée de Figaro, dit justement M. Hallays, telle aussi la destinée de Beaumarchais. »

M. de la Rocheterie.

HISTOIRE

Sources for Greek history between the Persian and Peloponnesian Wars, collected and arranged by G. F. Hill. Oxford, Clarendon Press, 1897, in-8 de 421 p.

Les apprentis historiens, dit M. Hill dans sa préface, sont trop portés à s'initier à l'étude de l'histoire dans les ouvrages des écrivains modernes, plutôt qu'à la lumière des sources elles-mêmes. C'est un reproche qui atteint particulièrement les élèves de nos universités françaises aspirants à la licence ou même à l'agrégation, dont un grand nombre n'ont jamais lu Thucydide ni Xénophon, mais connaissent souvent à fond le lourd traité de Curtius ou d'autres plus intéressants, mais plus longs encore. La cause du mal et son remède nous sont justement indiqués par l'auteur. Donnez à l'étudiant en histoire, classées dans un livre commode et pour chaque période de l'histoire grecque, je suppose, toutes les sources de valeur, et il formera avec plaisir son jugement d'après celui des antiques témoins. C'est un manuel de ce genre que nous donne aujourd'hui M. Hill. Dans un élégant volume de quatre cents pages à peine, il a classé par chapitres (chaque chapitre correspondant à une série d'événements) les sources de toute la période de l'histoire grecque qu'on est convenu d'appeler la « Pentecontaetia, » c'est-à-dire l'époque des cinquante années qui séparent la fin des grandes guerres mediques et le début de la guerre du Péloponèse. L'exécution en est fort soignée, les fautes peu nombreuses, ce qui est d'autant plus louable que le recueil contient une foule de documents épigraphiques empruntés à tous les recueils et quelques-uns fort longs, comme la publication de toutes les inscriptions rappelant les Ἀπαρχαί, ou dîmes prélevées par les trésoriers de la déesse sur les tributs, ou φόροι, que les alliés d'Athènes versaient au trésor de la ligue.

Il est difficile, dans un manuel aussi court, d'obtenir une sélection irréprochable des documents, une distribution très rigoureuse des sources par chapitre. Le livre de M. Hill pèche par la classification et l'ordonnance des textes. Pourquoi se dispenser de citer les passages de Thucydide ou de la Constitution d'Athènes et renvoyer le lecteur au texte de ces sources importantes? Afin, est-il dit, de ne pas allonger un ouvrage dont le principal mérite doit être de rester court. Mais alors pourquoi ces longues citations de Plutarque, de C. Népos, ou de Diogène Laërce, quelquefois dénuées d'intérêt et de critique? Il faudrait aussi que les auteurs fussent présentés à l'élève, au moins par une date, qui les mettrait en garde, les éclairerait sur le degré de confiance qu'il faut leur accorder.

Les trois premiers chapitres, ceux qui concernent l'origine, l'organisation et la vie de la ligue athénienne, sont d'une ordonnance presque

irréprochable, quoique l'histoire des fortifications d'Athènes et du Pirée soit ici séparée à tort de celle de la confédération. Les deux chapitres suivants nous expliquent les grands travaux exécutés à Athènes et le mécanisme de la Constitution athénienne. Ils sont bien insuffisants. La vie grecque, dans ses conditions si nouvelles alors, devait faire l'objet d'un chapitre où l'on aurait réuni les sources principales capables de nous renseigner sur les hétairies, les écoles de rhétorique, le théâtre, le commerce d'Athènes, la transformation de la vie grecque. Un autre chapitre aurait dû être consacré à l'évolution merveilleuse de l'art grec. Les renseignements concernant les belles œuvres de cette époque sont coupés, semés et perdus dans des chapitres de sujets fort différents. Par contre, il était facile de supprimer ou de réduire à quelques indications indispensables le chapitre VI, intitulé « Chapitre biographique » et consacré aux vies de Pausanias, de Thémistocle, d'Aristide, de Cimon, d'Éphialte et de Périclès. Ces monographies nuisent à l'effet général de l'ouvrage. Les deux derniers chapitres, qui contiennent les sources de l'histoire du Péloponèse et des Grecs de Sicile, sont bien ordonnés.

En somme, malgré les fautes regrettables qui nuisent au bon effet de son livre, on peut dire que M. Hill a atteint son but, et qu'il a pourvu les étudiants en histoire d'un recueil indispensable pour une époque très intéressante de l'histoire grecque. J. Bernard.

Les Martyrs de Rome, d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes, par L. Le Bourgeois. T. I. *Les Martyrs des voies Nomentane et Tiburtine.* Paris, Lamulle et Poisson, 1897, in-8 de xxxi-417 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. l'abbé Le Bourgeois, déjà connu par une étude archéologique sur sainte Émérentienne, la sœur de lait de sainte Agnès, vient de publier le premier volume d'un grand ouvrage destiné à faire connaître tous les martyrs de Rome dont les documents ou les traditions ont gardé le souvenir.

Il y avait plusieurs manières de comprendre ce travail. On pouvait, en suivant l'ordre chronologique, mettre en lumière chacun des témoins du Christ qui, au cours des diverses persécutions, confessèrent sa religion devant les magistrats de la Ville éternelle. Mais on pouvait aussi, à l'exemple des pèlerins du viie et du viiie siècle, dont M. de Rossi a exhumé les précieux itinéraires, adopter l'ordre topographique. Comme, presque sans exception, les martyrs de Rome ont été enterrés dans sa banlieue, et ont reposé dans quelqu'un des cimetières qui s'échelonnaient le long des voies aboutissant à la capitale de l'Empire, on peut, en passant de l'une à l'autre, comme faisaient les visiteurs du commencement du moyen âge, faire successivement la connaissance des martyrs romains. A première vue, cette méthode paraît la moins vivante. Elle

a, en apparence, quelque chose de factice. Elle ne se prête pas aux idées générales. C'est ainsi que, si l'on part de Rome en suivant la voie Nomentane, on commencera par visiter les tombes de martyrs du IIe et du IIIe siècle, puis du IVe, pour revenir à un cimetière du IIe. Cet ordre paraîtra peu logique. Cependant, quand on connaît l'état des documents qui concernent les martyrs romains, on pensera que là est encore — pour quiconque veut faire de l'érudition, et non de l'histoire — la meilleure méthode. Rares sont, pour Rome, les relations authentiques de martyres. A côté de pièces vraiment contemporaines, comme les Actes de saint Justin, se placent d'innombrables récits plus ou moins légendaires, souvent de basse époque. Ces récits auraient peu de valeur, si une critique attentive ne leur reconnaissait de solides attaches topographiques. Ils ont été écrits quand les sépultures des martyrs étaient encore visitées, et par des hommes qui les ont vues, qui en ont lu les inscriptions : contestables en beaucoup de détails, ils attestent au moins une chose, l'existence historique du martyr. Celle-ci, pour les martyrs d'Afrique, par exemple, est suffisamment attestée par les pièces souvent excellentes qui parlent d'eux. Pour les martyrs de Rome, elle a surtout comme témoins leurs tombeaux. De là, pour qui veut leur consacrer une étude critique, la nécessité d'une exploration des sépultures. L'ordre qui paraît alors s'imposer est l'ordre topographique. Remonter l'une après l'autre les voies romaines, en relevant les noms des martyrs que les monuments attestent ou ont attesté avoir reposé là, est la manière la plus scientifique de passer en revue tous les témoins du Christ. C'est celle qu'a choisie M. l'abbé Le Bourgeois.

Ce qui vient d'être dit suffit à montrer le caractère de son livre. Ce n'est pas une histoire générale : on n'y trouve ni considérations sur le développement de la société chrétienne, ni tableau parallèle des destinées de l'Empire romain, ni psychologie des persécuteurs et des martyrs. Mais on y rencontre une suite de monographies, où l'auteur a condensé ce que l'archéologie et la critique des textes révèlent sur l'existence des saints immolés à Rome en haine du christianisme. Il commence par la voie Nomentane, et, s'enfonçant dans la banlieue de Rome, il va successivement de saint Nicomède à sainte Agnès, à sainte Émérentienne, aux saints Papias et Maurus, aux saints Alexandre, Éventius et Théodule. Puis, cette voie épuisée, il se rend à la voie Tiburtine, où l'appellent les tombeaux de saint Laurent et des martyrs de l'Agro Verano, celui du célèbre et énigmatique saint Hippolyte, et ceux de quelques autres martyrs qui reposèrent dans son cimetière.

Quand on a lu ces diverses monographies, on peut différer d'opinion avec l'auteur sur quelques points de détail, mais on a la satisfaction d'avoir parcouru avec un guide bien informé plusieurs des plus importantes catacombes, analysé un grand nombre de documents, posé sinon

résolu plus d'un problème. Le livre de M. l'abbé Le Bourgeois suppose et résume des lectures très étendues. Il révèle une connaissance très personnelle de Rome et de ses monuments. On ne saurait trop le recommander à quiconque veut se rendre compte de ce que nous savons de sûr ou de probable au sujet des martyrs romains. Espérons que le succès de ce premier volume encouragera l'auteur à nous donner bientôt les suivants.

PAUL ALLARD.

Luther als Kirchenhistoriker, *ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaft*, von ERNST SCHÄFER. Gütersloh, Bertelsmann, 1897, in-8 de VIII-515 p.

Le livre de M. Schäfer comprend trois parties : 1° les études d'histoire ecclésiastique de Luther (formation de ses connaissances historiques; examen de ses principaux écrits dans la mesure où ils touchent à l'histoire). 2° Les sources historiques de Luther. M. Schäfer, d'après les citations ou les emprunts évidents de Luther, donne la liste des ouvrages historiques qu'il a connus, et autant que possible même les éditions utilisées; avec beaucoup de renseignements sur la publication de ces divers ouvrages et leur diffusion au temps de Luther. 3° Les connaissances historiques de Luther d'après ses écrits. Sur chacune des grandes périodes ou des grands hommes de l'histoire ecclésiastique, M. Schäfer a réuni et résumé ou reproduit ce qu'en a dit Luther. Dans cette troisième partie il y a bien des choses inutiles. Il est intéressant assurément de connaître ce qu'un Luther a pensé sur des faits importants ou des hommes considérables, surtout quand il s'agit de jugements réfléchis et motivés, non d'un simple mot jeté en passant. Il est intéressant aussi, en voyant Luther rappeler incidemment quelque détail peu connu, de se rendre compte du point auquel il avait poussé ses études historiques. Mais à quoi bon perdre son temps à constater qu'il savait des choses que savaient autour de lui tous les théologiens tant soit peu instruits; et beaucoup des citations de M. Schäfer ne prouvent pas autre chose. Cette réserve faite, il faut ajouter que le travail de M. Schäfer se recommande par l'abondance des renseignements; il sera fort utile, comme tout ce qui peut permettre de mieux comprendre, par l'analyse, un génie tel que Luther. Quant à ses appréciations, il y a beaucoup à dire; et ses partis pris luthériens l'ont conduit à de grandes exagérations. Il a très bien montré que Luther a tout de suite compris le rôle que pouvait jouer l'histoire dans les polémiques religieuses qu'il déchaînait (l'importance attachée à l'histoire est un des points de contact entre la réforme et l'humanisme). Il a très bien prouvé également que Luther possédait des connaissances historiques qui, pour son temps, étaient sérieuses, et qu'il avait quelques parties d'un historien, entre autres le sens de la vie et le don de peindre. Mais quel singulier paradoxe que de

louer son objectivité ! Sans parler des exagérations évidentes et des violences souvent grossières de sa polémique, Luther lui-même, dans plus d'un passage cité par M. Schäfer, n'a-t-il pas déclaré qu'à ses yeux la principale utilité de l'histoire était de fournir des arguments à la polémique contre l'Église et le Saint-Siège ? (Il est vrai que quand Luther exprime le vœu qu'un historien « réunisse tous les exemples d'attentats contre les couronnes impériales ou royales commis par des Papes, » M. Schäfer en conclut qu'il « avait très vivement souffert du défaut d'ouvrages historiques objectifs ! » Le tout est de s'entendre sur le sens des mots.) — Quant à la critique de Luther, il est certain qu'il a souvent combattu avec raison des traditions sans valeur, accréditées au moyen âge, et que les écrivains catholiques de son temps se donnaient le tort de défendre. Mais à le voir accepter comme parole d'Évangile et propager les légendes les plus extravagantes (comme l'histoire de la croisade de Barberousse telle que la rapporte Barus dans ses *Vitae pontificum*), pourvu qu'elles soient injurieuses au Saint-Siège, on est en droit de se demander si sa clairvoyance sur d'autres points ne lui est pas inspirée par la haine de la Papauté beaucoup plus que par une saine et austère critique ; et il peut sembler insuffisant, pour excuser ses défaillances de jugement, de déclarer qu'il était « en droit, par sa propre expérience, de regarder comme vraisemblable tout crime pontifical, si horrible qu'il pût être. » La vérité est que ce n'est pas à une nature aussi passionnée que celle de Luther, et à un homme dont la vie s'est passée à lutter, qu'il faut demander l'objectivité et la critique ; il me semble aussi déraisonnable de lui attribuer ces qualités qu'il le serait de lui reprocher de ne les avoir pas eues. — La vraie question que suggère le livre de M. Schäfer (et qui ne me paraît pas y être traitée aussi à fond qu'il faudrait) est celle-ci : dans quelle mesure les doctrines de Luther ont-elles été formées par l'histoire ? Or il résulte des renseignements recueillis par M. Schäfer que Luther ne s'est mis que relativement tard aux études historiques ; et des aveux de Luther lui-même, que ses idées, notamment sur la Papauté, étaient déjà arrêtées dans son esprit quand il s'est préoccupé de les justifier par l'histoire. Enfin ces idées mêmes se seraient-elles formées dans un esprit qui aurait eu le sens du développement nécessaire de toute institution et de toute doctrine, c'est-à-dire une partie essentielle du véritable esprit historique ? E. Jordan.

Le Grand Combat contemporain, ou l'Église et la Révolution, par L. Degron. 2e édit. Paris, Retaux, 1897, in-8 de xxviii-436 p. — Prix : 5 fr.

Ce volume est écrit dans un esprit de dévouement à l'Église et au Saint-Siège que nous ne saurions trop louer. C'est l'histoire des épreuves supportées par l'Église pendant les trente dernières années. Elle com-

prend deux parties. Dans la première, l'auteur retrace la suite des événements qui, sous l'action secrète de la franc-maçonnerie, ont amené la chute du pouvoir temporel. La seconde est le récit, moins développé, de la lutte ouverte de la franc-maçonnerie pour détruire le catholicisme dans les différents pays et particulièrement en France. Quel a été le résultat de cette lutte ? Sans doute, l'Église en a souffert et en souffre ; mais on peut constater, avec l'auteur, que son influence a grandi, que sa puissance spirituelle est intacte et que son action sur le monde est plus étendue que jamais.

La lecture de cet ouvrage nous paraît utile pour encourager les catholiques trop portés à désespérer au milieu des difficultés journalières. Nous le recommandons bien volontiers. Ce n'est pas que nous en approuvions toutes les idées. L'auteur touche à des questions de politique intérieure et extérieure sur lesquelles nous ne serions pas toujours d'accord avec lui. Voir la franc-maçonnerie dans ce grand effort antireligieux qui trouble les sociétés contemporaines, c'est voir juste. Mais, dans l'application, M. Degron nous paraît prêter parfois à certains personnages des intentions auxquelles ils ne songeaient probablement pas. Il semble confondre en quelques endroits la cause de la société chrétienne avec des théories politiques qui n'en sont pas la forme nécessaire, et il est amené à juger trop sévèrement de hautes personnalités catholiques qui, passant au pouvoir dans des circonstances difficiles, n'ont pas cru possible tout le bien qu'ils désiraient eux-mêmes. D. V.

La Gaule mérovingienne. par M. Prou. Paris, Société française d'éditions d'art, L.-Henry May, s. d., in-8 de 292 p. avec figures dans le texte. — Prix : 4 fr., broché ; cartonné, 5 fr. (*Bibliothèque d'histoire illustrée.*)

La *Bibliothèque d'histoire illustrée*, entreprise par la librairie L.-Henry May, vient de s'enrichir (c'est bien ici le mot propre) d'un très remarquable ouvrage de M. Maurice Prou, nous offrant le tableau de la *Gaule mérovingienne*. L'auteur y a fait doublement preuve d'un très beau talent, comme érudit et comme vulgarisateur. Une solide étude l'a rendu maître de l'ensemble de son sujet, dont, par une composition excellente, il a réparti la matière en neuf chapitres, intitulés : I. L'Établissement des Barbares en Gaule. — II. Le Gouvernement central. Le Roi. Le palais. — III. L'Administration provinciale. Les Agents royaux. Les Finances. L'Armée. — IV. La Justice. — V. L'Église. — VI. La Condition des personnes et des terres. — VII. La Vie. L'Industrie et le commerce. Les Mœurs. Les Idées. — VIII. Les Lettres. — IX. L'Art. — Chacun de ces chapitres est subdivisé en paragraphes très nets et très bien conçus, ce qui, joint au style simple et franc de l'auteur, fait de son livre un fort bon modèle d'exposition historique. *La Gaule mérovingienne* est donc un ouvrage des plus instructifs et des plus intéressants. Pourtant il n'est

pas sans défauts. Le principal est que l'auteur, sans aucune mauvaise intention, mais par suite de la faible instruction religieuse commune aux savants de notre temps, s'est laissé influencer sur plusieurs points par les préjugés qu'a répandus dans les esprits la critique rationaliste ou protestante, préjugés qui ne sont pas plus conformes à la réalité des choses que les exagérations du « fidéisme, » soit ancien, soit contemporain. Il est particulièrement regrettable à ce point de vue que M. Prou n'ait pas mieux fait son profit des beaux travaux de M. Godefroid Kurth, qui lui auraient aussi suggéré plusieurs rectifications ou additions historiques importantes, notamment pour son chapitre VIII, consacré aux lettres, et où aucune part n'est faite à la littérature orale et populaire, qui dès lors préludait aux créations épiques et lyriques du moyen âge, comme cela résulte encore de plusieurs récents travaux de M. Gaston Paris. Notons, à ce propos, qu'il n'est pas exact de dire (p. 240) que la langue employée par Grégoire de Tours est « le latin vulgaire. » Le latin vulgaire était parlé, mais non pas écrit. M. S.

Histoire de Philippe le Long, roi de France (1316-1322), par Paul Lehugeur. Tome Ier : *Le Règne*. Paris, Hachette, 1897, in-8 de xxxi-475 p. — Prix : 7 fr. 50.

Philippe le Long « a cherché à réaliser une idée bien définie : étendre le royaume de France jusqu'aux limites de l'ancienne Gaule ; il a été un roi national » (p. 273). « La Royauté est le gouvernement du droit et de la justice, et Philippe le Long l'a ramenée à sa fonction, qui est de protéger les petits et les humbles » (p. 441). « La mort de Philippe le Long était une délivrance pour le parti féodal : elle était une perte pour la France » (p. 466). Je note ces idées justes dans le livre que M. Lehugeur a eu la très bonne inspiration de consacrer au règne de Philippe le Long. Parmi les rois de France du xive siècle, Philippe V est certainement l'un des plus intéressants. En un règne de six ans à peine, il a su donner aux édits de ses prédécesseurs leur forme définitive, les codifier en quelque sorte, et ses ordonnances pour l'organisation du Parlement, de la Chambre des comptes, etc., sont à bon droit célèbres. Philippe le Long, devançant les siècles, a voulu en France l'unité des monnaies, des poids, des mesures, et il a, le premier chez nous, appliqué le régime parlementaire, puisque la session des États généraux, sous son règne, a été à peine interrompue.

Si Philippe V est un des rois auxquels tous les Français doivent le plus de reconnaissance, il me sera permis de regretter que, pour le glorifier, M. Lehugeur ait cru devoir être injuste pour ses deux frères, Charles IV qui l'a suivi, et Louis X qui l'a précédé sur le trône de France. Ce dernier, notamment, est l'objet des attaques persistantes de M. Lehugeur. On ne saurait oublier, cependant, que Louis X s'est

trouvé aux prises avec des difficultés inouïes ; qu'il a eu à procéder, en quelque sorte, à la liquidation très embarrassée de la succession politique de Philippe le Bel, et que, s'il a dû consentir quelques sacrifices, il a su, en somme, maintenir dans ses grandes lignes la politique paternelle. La vérité doit être que les trois fils de Philippe le Bel ont continué, avec le même personnel, la politique du grand Roi, mais que, servi par les circonstances, et sans doute plus intelligent, Philippe le Long a laissé dans l'histoire des traces plus durables de son court passage sur le trône.

L'*Histoire de Philippe le Long* aura deux volumes, dont nous n'avons encore que le premier, intitulé : *Le Règne*. Le second « sera consacré uniquement à l'étude du *Mécanisme du gouvernement*, c'est-à-dire à l'hôtel du Roi, au grand conseil, au Parlement, à la Chambre des comptes, à l'administration provinciale et à la Royauté même, au commencement du XIVe siècle. » Nous aurons donc à revenir sur l'ouvrage de M. Lehugeur, dont le premier volume, bien divisé : Régence de Philippe le Long, Pacification de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie, Relations extérieures, Relations avec les nobles, le clergé, le peuple, est l'histoire sans doute définitive d'un roi excellent.

Ce premier volume est une thèse qui a valu à son auteur le titre de docteur ès lettres de l'Université de Paris. Je n'en ai éprouvé que plus de surprise d'y rencontrer trop souvent des expressions empruntées au jargon de ces dernières années du XIXe siècle. Parler dans l'histoire d'un roi du XIVe siècle de conseil de « concentration » (p. 115), et d' « épuration » des fonctionnaires (p. 116), y qualifier certaines gens de « ralliés » (p. 191), c'est faire preuve de peu de goût. L'histoire de Philippe le Long aurait gagné certainement à être écrite d'un bout à l'autre en bon français, en une langue solide et durable, et non dans un langage qui, dans quelque vingt ans, aura besoin d'un commentaire pour être compris.

J'ai toujours eu peu de goût pour la critique de détail, particulièrement mesquine quand elle s'exerce sur des ouvrages de haute valeur, comme le livre de M. Lehugeur. Je dois cependant observer qu'on ne retrouve pas toujours, dans ce livre, la précision qu'on est habitué à rencontrer maintenant dans les œuvres d'érudition. En moins de dix pages prises au hasard (p. 152-161), j'ai relevé plusieurs erreurs, qui attestent que M. Lehugeur a imprimé parfois les noms propres sans les avoir identifiés, ou bien en les identifiant ou en les traduisant d'une manière fautive. Ainsi, p. 161, note 2, au lieu de Warneton, canton *du* Quesnoy, il faut lire canton *de* Quesnoy-sur-Deule ; et même page, note 8, au lieu de « le château d'Helechin, » il aurait fallu Helchin, Flandre occidentale, arrondissement et canton de Courtrai. D'autre part, à la page 152, il est question d'un lieu dit « Saint-Léger de Tournay, » qui n'a jamais existé ; Saint-Léger-lez-Pecq est un village de l'arrondis-

sement de Tournay, canton de Templeuve. Enfin, à la page 153, il est parlé d'une église Sainte-Marie à Tournay. Il y a, dans la chronique latine que M. Lehugeur a ici utilisée, *Ecclesia Beate Marie Tornacensis*, ce qui veut dire Notre-Dame de Tournay, tout comme *Ecclesia Beate Marie Parisiensis* signifie en bon français Notre-Dame de Paris. Je pourrais signaler bien d'autres erreurs de ce genre. On me pardonnera d'en avoir relevé quelques-unes dans un livre qui, j'ai plaisir à le déclarer, est un beau monument élevé à la mémoire d'un roi qui le méritait.

ARMAND D'HERBOMEZ.

Mémoires du comte FERRAND, **ministre d'État sous Louis XVIII**, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par le vicomte DE BROC. Paris, Alphonse Picard et fils, 1897, in-8 de XVI-302 p., avec un portrait. — Prix : 10 fr.

M. le vicomte de Broc vient de publier les *Mémoires*, jusqu'à présent inédits, du comte Ferrand, ministre d'Etat sous Louis XVIII, et les a fait précéder d'une intéressante préface, écrite de la plume élégante et facile à laquelle nous devons déjà tant d'œuvres d'érudition et de vulgarisation.

Les *Mémoires du comte Ferrand*, ainsi qu'il le dit lui-même dans un court préambule, n'étaient destinés qu'à laisser à sa famille une idée exacte des circonstances qui l'avaient rapproché des princes au commencement de la Révolution et des principes qui avaient, depuis lors, réglé sa conduite politique. La gravité des événements, dont il fut tour à tour acteur et témoin, et que l'on peut juger maintenant, si on le veut, avec calme et impartialité, leur prête un grand intérêt. Ils commencent par un rapide exposé de la « position politique du Parlement (de Paris) en 1787. » M. de Broc rappelle fort à propos, dans une note de la page 19, que « d'après le chancelier Pasquier, Ferrand eut l'imprudence de dire (à cette époque) que les États généraux éclipseraient le Parlement et que celui-ci, dès lors, crut généreux de se sacrifier au bien public : « La plupart d'entre nous furent entraînés par la fausse démarche d'un homme de talent, qui a commencé en ce jour (le 17 novembre 1787) la série des maladresses qu'il a commises depuis » (*Mémoires*, t. I, p. 27). Nous pensons, nous, que ces maladresses, si tant est qu'elles méritassent ce nom, témoignaient du moins de l'honnêteté de l'homme. Cette honnêteté, qui fait si grande pitié à l'un de ceux qui se laissèrent le mieux duper (ou séduire) par les prétendus libéraux, valut cependant au comte Ferrand d'y voir, et dès le début, fort clair dans le développement de la tragi-comédie révolutionnaire. Qui peut croire d'ailleurs, de nos jours, à la générosité et à la clairvoyance du Parlement de Paris?

Bien que le cœur lui en saigne, l'ancien parlementaire est obligé de

reconnaître ce qui ne peut plus être nié, que l'effroyable crise, dans laquelle a disparu l'ancien régime, a été quelque peu provoquée par le corps néfaste auquel il a appartenu. On voit bien, sans qu'il ose le dire, qu'il l'a fait remonter au rappel du Parlement en 1774. Il laisse aux gens qui y sont intéressés le soin de chanter les louanges des Eprémesnil et des Monsabert, comme de tout le reste de la volée d'étourneaux qui a perdu ce grand corps et, avec lui, les autres cours souveraines du royaume. Il ne cherche pas à pallier « l'intrigue et l'effervescence qui dominaient alors dans cette compagnie » et qui avaient étouffé sa voix, lorsqu'il avait combattu la demande des États généraux ; » mais il rend loyalement justice à « quelques esprits qui, sans mauvaise intention, croyaient voir dans les États généraux le salut de la France. »

Le comte Ferrand émigra de bonne heure. Dès le mois de septembre 1789, on le retrouve auprès du prince de Condé, qui l'appelle dans ses conseils, puis à l'armée des princes. Après le 21 janvier 1793, il entre au conseil de régence, présidé par le futur Louis XVIII, dont il conquiert dès lors l'estime. Après avoir combattu la Révolution les armes à la main, il l'attaque de sa plume et publie, de 1793 à 1797, ses principaux ouvrages. Le retour de Louis XVIII combla ses vœux ; la Restauration ne se montra pas ingrate envers le serviteur fidèle de la monarchie, et il justifia la faveur de son souverain par son zèle et sa constante application aux affaires. Il ne cessa de s'élever, dans ses conseils, « contre le dangereux système des concessions, » qui devaient perdre la monarchie constitutionnelle, après avoir causé la chute de l'antique royauté française. Pour lui, un seul parti, celui des royalistes sagement constitutionnels, méritait la considération du pouvoir ; il confondait dans une même réprobation les jacobins, bonapartistes ou autres, les prétendus libéraux et les ultras. Avait-il bien tort ? Les *Mémoires*, longtemps inédits, ramèneront l'attention sur la vie et les actes de cet homme de bien, moins préoccupé de plaire à son roi que de lui rendre des services, fût-ce au prix de sa situation. J. Meynier.

Louis-Napoléon et Mlle de Montijo. par Imbert de Saint-Amand. Paris, Dentu, s. d., in-12 de 552 p. — Prix : 3 fr. 50.

C'est le trente-deuxième volume des « Femmes des Tuileries » et le commencement d'une nouvelle série d'études sur le second Empire, après que l'auteur a parcouru le règne de Louis XVI avec Marie-Antoinette ; le Consulat et l'Empire avec Joséphine et Marie-Louise ; la Restauration avec la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry ; la monarchie de Juillet avec Marie-Amélie. Car chacune de ces Souveraines est le prétexte, pour M. de Saint-Amand, de raconter, toujours par le détail et souvent fort au long, l'histoire de son temps. J'ai déjà dit que le tableau, dans ces conditions, faisait quelque peu éclater le cadre ; mais à

ramener les choses au point et à oublier le titre générique du travail, on est en présence d'un résumé assez vivant de l'histoire contemporaine. Ce défaut, pour mieux dire cet oubli volontaire du plan primitif, est plus visible que jamais dans ce dernier volume : de Mlle de Montijo il est fort peu question, et dans des pages assez rares ; la « femme des Tuileries » n'existe absolument pas, puisque le livre se ferme au jour même où la nouvelle Impératrice entre dans sa brillante demeure. Nous nous trouvons donc en présence d'une énorme préface à laquelle fera suite la vie de la Souveraine dans des volumes subséquents. Voilà pour la composition générale. J'avais été bien souvent choqué de la rapidité trop cavalière de ces travaux et des erreurs de dates, particulièrement, qui en étaient la malencontreuse conséquence ; sur ce point, ce volume est en très grand progrès : les quelques fautes typographiques qu'on y pourrait relever sont sans importance et ne nuisent plus en rien au récit.

M. Imbert de Saint-Amand a, par ses relations, la bonne fortune de pouvoir feuilleter des « Mémoires » inédits qui donnent beaucoup de piquant à ses chapitres. Pour la Restauration, par exemple, il avait eu connaissance des « Mémoires » de Mme de Gontaut avant leur publication ; pour ce volume, il a pu mettre à contribution les « Souvenirs » du général Fleury, dont le tome I était seulement mis en vente hier. Toute la vie agitée et aventureuse de Louis-Napoléon est renfermée dans ce volume, depuis son enfance et sa jeunesse jusqu'à son mariage en 1853. Nous parcourons ainsi successivement : ses années d'exil, sa participation à l'insurrection de la Romagne, ses séjours à Arenenberg auprès de la reine Hortense, ses deux aventures de Strasbourg et de Boulogne, suivies de séjours en Amérique et à Londres, et de l'emprisonnement de Ham ; l'évasion ; l'élection présidentielle en 1848 ; le coup d'État de 1851 ; la proclamation de l'Empire en 1852, et enfin le mariage de Napoléon et d'Eugénie de Montijo. C'est donc par le dernier anneau de cette longue chaîne d'événements que le lecteur peut rattacher ce qui précède aux trente et un premiers volumes. Afin de ne pas trop ouvertement oublier ce dessein, l'auteur, de temps en temps, aux dates correspondantes, intercale quelques paragraphes relatifs à la naissance de l'Impératrice, à ses séjours en France, à sa brillante apparition dans le monde parisien, à ses succès de Fontainebleau et de Compiègne.

Tout ceci est écrit avec une grande réserve, avec le souci très visible de ne déplaire à personne, de ne choquer aucun camp, de ne blesser aucun parti. Sans doute que cette pensée rend assez monotone le récit et surtout donne à l'ensemble une teinte grisâtre dont se contenterait mal un talent plus accentué ; la critique légitime en est également choquée, et l'histoire vraie demanderait des conclusions moins anodines. Mais, je le répète, nous sommes en présence de vulgarisation, où tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

G. DE G.

Histoire financière de l'Assemblée constituante. par Charles Gomel. T. Ier, *1789*; t. II, *1790-1791*. Paris, Guillaumin, 1896-1897, 2 vol. in-8 de xxxv-565 et 586 p. — Prix : 16 fr.

Sous ce titre modeste et dans un cadre restreint, c'est en réalité une histoire des trois premières années de la Révolution française que vient d'écrire en deux excellents volumes, faisant suite à ses magistrales études sur les finances de l'ancien régime, M. Ch. Gomel. Et en effet, pendant ces trois années, la question financière et la question politique sont intimement mêlées. C'est pour remédier au déficit des finances que les États généraux ont été convoqués ; mais dans les assemblées de bailliage, les électeurs n'ont pas seulement borné leurs vœux aux réformes financières ; ils les ont étendus plus encore aux réformes politiques et constitutionnelles. Et une fois réunis, les États généraux, ou plutôt l'Assemblée nationale qui n'a pas tardé à en prendre la place, ne se sont plus guère occupés des questions de finances ; ils se sont surtout attachés aux questions politiques. A vrai dire même, ils ont refusé par calcul de combler le déficit du budget, sentant bien que s'ils réussissaient à remplir cette première partie de leur mission, ils risquaient que, la Royauté n'ayant plus besoin d'eux, et ne se souciant pas de leurs réformes politiques, ne prît le parti de les dissoudre. Le déficit était une arme entre leurs mains, ils ne voulaient pas s'en dessaisir. Et ils ont cherché avant tout à affaiblir le pouvoir central. Erreur déplorable, mais explicable chez des gens nourris de théories philosophiques et absolument étrangers à toute notion pratique de gouvernement. Sous ce rapport les royalistes n'avaient guère moins d'illusions que les révolutionnaires. Leur grand objectif était de se défendre contre ce qu'ils appelaient le « despotisme ministériel. » Nous retrouvons cette présomption plus tard même chez les émigrés. La conséquence forcée de cette guerre au pouvoir fut le relâchement de tous les liens sociaux et administratifs, ce que M. Taine a si bien appelé « l'anarchie spontanée. » Le mal fut plus grand encore, lorsque, après les journées d'octobre, l'Assemblée se fut installée à Paris, sous la main de la populace et à la merci des émeutes. Plus d'autorité, ni dans la capitale, ni dans les provinces, ni dans l'armée ; le désordre et la violence partout. Et le peuple tirant, avec une logique que l'Assemblée ne soupçonnait pas, les conséquences des prémisses qu'elle avait posées, se refusait à payer des impôts que les députés avaient déclarés abusifs et qu'ils prétendaient néanmoins faire recouvrer. En fait, M. Gomel le remarque, le déficit, qui avait motivé la convocation des États, avait triplé, un an après leur réunion. La seconde erreur et non moins grave de l'Assemblée constituante fut son hostilité contre le clergé, ou plutôt sa méconnaissance des droits de l'Église. En déclarant les biens du clergé propriété nationale, elle posa le principe de la confiscation des biens particuliers que la Terreur ne tarda pas à appliquer en

grand, au préjudice de la plupart de ceux mêmes qui avaient posé le principe. Et cette mainmise sur les propriétés ecclésiastiques, qui lui donna l'illusion de ressources inépuisables, la conduisit à cette déplorable création des assignats, où s'engloutit la fortune de la France et qui aboutit forcément à la banqueroute. D'autre part, en décrétant la constitution civile du clergé, malgré la répugnance du Roi, elle froissa les catholiques, provoqua la résistance des populations fidèles à leur foi et creusa entre les consciences et les réformes libérales un fossé que le concordat ne put combler. Ruine financière, guerre civile, tel fut le double résultat de sa politique religieuse. Est-ce à dire que l'Assemblée n'ait commis que des fautes et qu'elle en ait commis seule? Assurément non. Le parti royaliste, lui aussi, a sa large part de responsabilité. Il a été trop souvent aveugle et provocant. Necker n'a su ni prévoir ni prévenir. Le Roi lui-même a largement contribué au mal par sa faiblesse. Avec une très grande sagesse et une rare impartialité, M. Gomel rend à chacun la justice qui lui est due. L'Assemblée, malgré ses erreurs, a eu le grand mérite de poser les règles principales de notre système financier et les fondements de nos institutions modernes. « Mais, comme le dit justement l'auteur en terminant, la reconnaissance que nous éprouvons pour ce bienfait ne doit pas empêcher l'historien de proclamer que ses fautes ont produit d'innombrables infortunes publiques et privées. »

MAX. DE LA ROCHETERIE.

Impressions d'Allemagne. par HENRI RAMIN. Paris, Firmin-Didot, s. d., in-12 de 249 p. — Prix : 3 fr. 50.

Une Éducation impériale : Guillaume II, par FRANÇOIS AYME. Paris, L. Henri May, s. d., in-12 de 252 p. — Prix : 3 fr. 50.

— Encore qu'on ait multiplié, depuis un quart de siècle, les volumes d' « impressions allemandes, » il n'y a point lieu de trouver superflu celui de M. Henri Ramin. Il est le résultat de « séjours faits en Allemagne à une époque où la guerre, déjà lointaine, avait été suivie par une période plus calme de travail et de lutte pour la vie. » Longtemps les études faites sur l'Allemagne eurent presque exclusivement pour objet la vie universitaire et la vie militaire ; que M. Henri Ramin ait été amené, par les nécessités de ses propres observations, à s'occuper aussi de la vie économique et commerciale, c'est là un symptôme instructif, qui atteste, tout ensemble, certaines nouveautés d'aspect dans les pays d'outre-Rhin, et certain renouvellement des points de vue dans notre façon de les envisager. Les divers endroits du livre où l'auteur laisse prévoir un duel économique entre l'Allemagne et l'Angleterre méritent d'être rapprochés de l'étude sur « l'Allemagne en 1896, » que M. Gabriel Monod publiait naguère à la revue *Cosmopolis*, et qu'il vient de reproduire dans son volume : *Portraits et souvenirs*. Ce qui fait le

prix du livre de M. Ramin, c'est qu'il nous montre, à proprement parler, l'Allemagne d'aujourd'hui vue par un Français d'aujourd'hui.

— Guillaume II a déjà trouvé des biographes, en particulier M. Harold Frederic, dont l'ouvrage anglais : *Un Jeune Empereur*, fut traduit en français en 1893. Le livre de M. François Ayme n'est point une biographie ; c'est un recueil de souvenirs. M. Ayme vécut à Cassel de 1875 à 1877 pour enseigner le français au futur empereur Guillaume, élève distingué, et à son frère le prince Henri de Prusse, élève médiocre. Par surcroît, il faisait la lecture à l'impératrice Augusta, et l'initiait, sur le tard, à la théorie des participes passés. « J'avais résolu, nous dit-il, d'afficher à la cour des idées de jacobin. Eh bien! cela fut inutile. Personne ne se soucia de mes opinions pour les approuver ou les blâmer. » Nous ferons au *Polybiblion* comme à la cour de Cassel, et, sans nous soucier des opinions de M. Ayme, souvent étalées en de trop longues digressions, nous saluerons, dans son livre, un recueil d'anecdotes fort curieuses, délicatement choisies, spirituellement racontées. Citons en particulier une conversation de M. Ayme avec le jeune prince Guillaume, qui, s'alarmant en 1876 des progrès de la France, lui dit : « Ce n'étaient pas cinq milliards qu'on aurait dû vous réclamer, mais dix ou quinze ; » la suite de l'entretien fit honneur au tact et à la dignité de M. Ayme. GEORGES GOYAU.

Freimaurerei Oesterreich-Ungarns. Wien, Herder, 1897, in-8 de VII-387 p. — Prix : 4 fr. 50.

Ce beau volume contient douze essais sur l'action de la franc-maçonnerie en Autriche et en Hongrie, quelques-uns signés par les plus grands noms de la monarchie autrichienne, les Esterhazy, les Zichy, etc.

A la suite du congrès antimaçonnique de Trente, on sentit la nécessité de faire une histoire plus complète et plus documentée de l'action de la franc-maçonnerie en Autriche. Dans ce but, une réunion privée a été organisée à Vienne, sous la présidence du prince-archevêque de Prague, les 30, 31 mars et 1er avril derniers. Dans cette réunion ont été lues les études qui composent le présent volume. Plusieurs sont d'un intérêt très général, traitant des principes de la franc-maçonnerie, de son rôle dans la Révolution française, de son action en Autriche depuis 1849, en Hongrie depuis 1867, etc.

Nous n'espérons pas qu'un livre écrit en langue allemande puisse trouver un grand nombre de lecteurs parmi nous, mais nous croyons très utile qu'il en soit fait une traduction française ; ce serait le meilleur moyen de donner à la campagne antimaçonnique ouverte depuis peu une direction plus régulière et plus pratique. D. V.

Gli atti del congresso cispadano nella città di Reggio (27 dicembre 1796-9 gennaio 1797), pubblicati da Vittorio Fiorini. Roma, Soc. Edit. Dante Alighieri, 1897, in-8 de 250 p.

« Bologne, Modène, Reggio et Ferrare se sont réunis en congrès, l'enthousiasme le plus vif et le patriotisme le plus pur les animent ; déjà ils voient revivre l'ancienne Italie ; leur imagination s'enflamme, leur patriotisme se remue. » Ainsi parlait Bonaparte dans une lettre au Directoire, décrivant l'état des esprits dans la région cispadane. L'arrivée des Français, qui se présentaient comme des libérateurs, avait ranimé l'ancienne flamme de la vie communale. Les citoyens de ces quatre villes envoyèrent à Reggio des représentants pour tenter l'organisation d'un État « unique et indivisible, » comme le proclamèrent ces délégués : pour la première fois depuis de longs siècles, Bologne et Ferrare oubliaient leurs rivalités commerciales et leurs conflits hydrologiques, Modène et Reggio leurs picoteries (d'ailleurs ineptes) de suprématie, les deux villes pontificales leurs rivalités et jalousies de toute sorte contre les deux cités des princes d'Este. La réunion de ce congrès est donc un fait capital, — le fait initial du mouvement unitaire en Italie. Le congrès se réunit, travailla sérieusement, parvint à faire admettre par les moins audacieux de ses membres l'idée d'un gouvernement cispadan central, à vaincre l'obstination des Bolonais obstinés à proposer leur constitution spéciale. L'intervention de Marmont, le jeune représentant de Bonaparte, n'y fut pas inutile. Nous n'avons pas à raconter ici l'histoire même du congrès, et comment la constitution centrale, enfin votée, dut par ordre de Bonaparte, peut-être effrayé du mouvement qu'il avait déchaîné, rester purement théorique et effectivement suspendue, tandis que les quatre gouvernements provisoires étaient maintenus « avec tous les droits par eux jusqu'ici exercés. » Bonaparte s'en explique et donne ses raisons de cette brusque volte-face dans une lettre confidentielle à Marmont : (L'établissement d'un gouvernement central, dit-il) « doit être fait par des hommes qui n'auraient pas les préjugés locaux et qui auraient plus de travail de caractère et d'idées politiques que je n'en ai observé. Aussi, peut-être vaudrait-il mieux qu'ils laissassent les quatre gouvernements comme ils sont jusqu'à ce qu'ils aient mûri leur constitution et assemblé une Convention nationale, ils pourraient seulement former un comité pour la convocation de cette assemblée. » Ce ne fut qu'après Leoben que le sacrifice de la république de Venise sauva la république des peuples cisalpins, auxquels se joignirent ceux de Massa et Carrara et de la Romagne, qui prit alors le nom de République cisalpine. Bonaparte ne permit jamais à l'unité italienne de faire un plus grand pas.

Bien qu'il n'ait pas eu de conséquences positives immédiates, le congrès de Reggio n'en a pas moins une grande importance. Jusqu'à présent on ne l'avait connu et étudié que d'après le rapport publié après

leur dispersion et leur retour dans leurs villes par les délégués transpadans ou d'après d'autres sources indirectes. Les actes officiels n'avaient pas encore été publiés ni même étudiés. Il n'en existe qu'un seul texte officiel, manuscrit et conservé aux archives d'État de Modène : c'est d'après ce manuscrit que M. Fiorini publie aujourd'hui les procès-verbaux des seize séances tenues par les congressistes du 27 décembre 1796 au 9 janvier 1797 et quarante-deux pièces officielles annexes. L'édition est très soigneusement annotée et munie d'un index des noms de personnes et d'une table des matières très détaillée.

Cette publication est un excellent début pour la collection qu'elle inaugure, la *Biblioteca storica del Risorgimento Italiano*, dont la Société Dante Alighieri a confié la direction aux deux professeurs Fiorini (l'éditeur du présent volume) et Casini, et dont chaque mois verra paraître un volume. On annonce quinze volumes divers déjà en préparation, presque tous consacrés à des éditions de textes officiels, de mémoires, de correspondances : il y aura là plus tard les sources authentiques de l'histoire de l'Italie révolutionnaire et contemporaine.

LÉON-G. PÉLISSIER.

Études russes et européennes., par ANATOLE LEROY-BEAULIEU. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-18 de IX-334 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Anatole Leroy-Beaulieu a réuni en un volume quelques articles parus à différentes époques dans la *Revue des Deux Mondes*, la *Revue bleue*, *les Débats*, etc. A cause de la diversité des sujets, le livre ne se prête pas à une analyse succincte. Une large part a été faite dans ces études à la Russie (Alexandre II, l'Année de Cronstadt, Voyage en Orient du tsarévitch, Alexandre III, la Visite du tsar Nicolas II), cependant l'Allemagne, l'Angleterre et surtout l'Italie et la Triple alliance n'ont pas été oubliées. Enfin, un chapitre spécial est consacré à Léon XIII. La grande figure du Pontife est sympathique à l'auteur ; il ne croit pas « que dans toute la longue série des Papes, il s'en trouve beaucoup dont l'action ait été plus puissante et plus bienfaisante que celle de Léon XIII » (p. 221). Une seule citation suffira pour montrer à quel point de vue se place M. Leroy-Beaulieu par rapport à la France. Après avoir constaté que Léon XIII a fait, pour la paix religieuse, tout ce qui était en son pouvoir, il poursuit ainsi : « Dans son désir de paix, il (Léon XIII) n'a pas craint de froisser des sentiments respectables et de blesser de vieilles affections : il a convié ses prêtres et tous ses fils à se rallier loyalement à la république, malgré les coups portés par la république à son clergé, à ses congrégations, à ses missions. Cela suffira-t-il à désarmer la fanatique intolérance de ceux qui semblent n'avoir d'amour pour la France et pour la république qu'autant qu'ils espèrent les façonner à leur image ? Non, certes, nous le voyons déjà ; la haine et

les préventions sont plus fortes, chez eux, que le patriotisme. Ils ne pardonnent pas à Léon XIII l'intérêt qu'il ose nous montrer : mieux vaudrait, à leurs yeux, une France divisée, isolée et impuissante dans le monde qu'une France réconciliée et fortifiée par la paix et par la liberté religieuses. La question est de savoir si tel sera l'avis du pays. Puisse-t-il se décider pour la paix » (p. 232) ! Z.

Ἡ σύγχρονος Ἱεραρχία τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας, ὑπὸ Γ. Ι. Παπαδοπούλου. Tome Ier. Athènes, Papageorgios, 1895, in-8 de VIII-670 p. — Prix : 11 fr. 50.

L'ouvrage devait, avant de paraître, ne comprendre qu'un seul volume. L'auteur ira sans doute jusqu'à six. A la manière dont celui-ci parle lui-même de ses propres ouvrages, il semble que l'épaisseur d'un volume exerce sur son esprit une fascination dont il a peine à ne pas subir l'entraînement. Je m'explique. M. Papadopoulos, déjà connu dans le monde savant par une *Esquisse historique de la musique ecclésiastique grecque*, a voulu, dans la Σύγχρονος Ἱεραρχία, tracer la biographie des patriarches et des évêques de toute l'Église orthodoxe. Une condition indispensable pour figurer dans cette galerie, c'est de compter encore parmi les vivants. On voit tout de suite ce que le plan peut avoir de défectueux : outre que la vérité pure risque de recevoir, par ce fait, de sensibles atténuations, il faut s'attendre à retrouver, sous ces physionomies d'ailleurs majestueuses, une foule de traits communs, pour ne pas dire vulgaires. En Grèce comme ailleurs, οὐ παντός ἐστι πλεῖν εἰς Κόρινθον. Comment échapper, dès lors, à l'uniformité, cette mère de l'ennui, sans trop diminuer le nombre des pages ? C'est plus simple qu'on ne pourrait se l'imaginer : aux notices biographiques on mêle une foule de détails étrangers ; on échelonne, tout le long du livre, et souvent à la place où on s'y attendrait le moins, une série de documents ; ce sont même parfois des brochures entières qui s'étalent ainsi de leur mieux au bas des pages. Voici quelques exemples.

Anthime VII occupait, lors de l'apparition de ce premier volume, le siège patriarcal ; à ce titre, il ouvre la série, ou, comme on dit ici, la « théorie » des hiérarques orthodoxes. Or, comme il se trouvait être le deux cent cinquante-huitième pasteur de Byzance, M. Papadopoulos s'est cru obligé de nous fournir, en note, la liste de ses deux cent cinquante-sept prédécesseurs, en remontant, par un calcul que je n'ai pas à discuter ici, jusqu'à saint André (p. 3). Il est question, quelques pages plus loin, de l'élection d'Anthime : l'auteur en profite pour reproduire *in extenso* le texte des règlements généraux en vigueur dans l'Église orthodoxe, depuis la circulaire vizirielle qui les a provoqués jusqu'au premier règlement des monastères (p. 10-45). Un des prédécesseurs d'Anthime s'est trouvé porter le nom de Joachim III ; ce nombre

ordinal a besoin d'être expliqué, et tel est l'objet d'une longue note sur Joachim Ier et Joachim II (p. 57). Sous ce même Joachim III, le Phanar eut à traiter, avec la Sublime Porte, la question, longtemps pendante, des privilèges ; on nous fournit, à ce propos, soixante-six pièces de ce grave procès (p. 60-325 et passim). Force fut à ce patriarche malheureux de se retirer au mont Athos ; l'occasion est trop belle pour être négligée, et nous possédons, comme par anticipation, une liste et une courte biographie des moines qui ont illustré en ce siècle les huit μοναί et les douze κοινόβια de la montagne sainte (p. 325-344). On sait combien fut orageuse l'élection de Néophyte VIII, successeur immédiat de Joachim : M. Papadopoulos nous repose de cet affligeant spectacle en nous procurant la liste (p. 387-394) de tous les membres laïques qui ont siégé au Conseil mixte depuis son institution (1862).

Arrêtons ici cette nomenclature déjà trop longue ; aussi bien l'auteur glisse rapidement sur la vie des douze premiers métropolitains, qui termine le volume. Des deux cent quarante et une notes, la plupart rentrent dans la catégorie qui vient d'être signalée : ce sont simplement des hors-d'œuvre, du remplissage. Faut-il s'en plaindre outre mesure ? N'étaient les exigences de la critique, nous serions porté à l'indulgence, à cause de l'intérêt de ces documents.

Nous ferons à M. Papadopoulos un reproche plus grave : il abuse un peu trop du panégyrique, du moins à l'égard des personnages qui ont le don de lui plaire. En distribuant l'éloge d'une plume si libérale, il n'a garde de s'oublier lui-même. Une note (p. 418) nous initie discrètement à ses relations personnelles avec Denys V ; et, si l'on ne savait que l'auteur a été secrétaire général et président de deux sociétés musicales à Constantinople, on l'apprendrait vite en ouvrant la Σύγχρονος Ἱεραρχία. D'aucuns s'aviseraient peut-être, en Occident, de trouver ces confidences un peu naïves ; ici, on aime trop la vérité pure pour dissimuler ses propres mérites. Ce n'est pas que M. Papadopoulos ne connaisse point la sévérité ; il a parfois son franc parler, et il en use librement. Ainsi une note nous apprend incidemment que le « savant M. Gédéon » excelle à se plier aux circonstances et sait fort bien établir un jour le contraire de ce qu'il a prouvé la veille (p. 49). La façon dont il est parlé de la propagande occidentale se sent trop du milieu que fréquente l'auteur. Il est vrai que le clergé orthodoxe, j'entends le clergé inférieur, n'est pas épargné, non plus que les grands séminaristes de Halki ; parmi ces derniers, les non-aspirants à l'épiscopat sont, paraît-il, εὐάριθμοι, faciles à compter, très rares. M. Papadopoulos l'affirme ; il faut le croire.

Malgré tout, cet ouvrage rendra de précieux services à ceux qui s'occupent de l'Église orthodoxe contemporaine, et je souhaite de tout cœur, pour ma part, que le second volume, annoncé depuis trois mois, voie bientôt le jour.

LOUIS PETIT.

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs : étude sur les débuts de l'illustration du livre au XVe siècle, par Henri Monceaux, conservateur du musée d'Auxerre. Paris, A. Claudin, 1896, 2 vol. in-8 de VII-309 et IV-332 p. avec 200 fig. — Prix : 40 fr.

Ce luxueux ouvrage est certainement l'un des plus consciencieux et des plus complets que l'on puisse consacrer à une famille d'imprimeurs. L'auteur n'a négligé ni son temps ni ses peines pour arriver à publier un travail définitif, dont tous les éléments lui ont été fournis directement : je veux dire qu'il a examiné un à un, et avec la plus grande diligence, la plupart des livres dont il parle et qu'il décrit avec une minutie d'observations qu'on doit louer sans réserve.

Originaire de Chablis en Bourgogne, la famille Le Rouge fit souche d'imprimeurs dès 1470, et émigra en différents pays. On trouve Jacques Le Rouge successivement établi à Venise, Pignerol, Milan et Embrun (1471-1490) ; Nicolas Le Rouge, à Venise (1479) ; Pierre Le Rouge, le plus célèbre, à Paris et à Chablis (1478-1493) ; Jean Le Rouge, à Chablis, Troyes et Paris (1483-1486) ; Guillaume et Nicolas Le Rouge, à Paris et à Troyes (1489-1531). La parenté de tous ces typographes est désormais établie d'une façon définitive, et s'il se trouve encore, malgré les recherches étendues de M. Monceaux, une lacune dans la biographie de quelques-uns, on peut se déclarer satisfait du résultat acquis. La bibliographie des ouvrages sortis des presses de tous les Le Rouge, soit pour leur propre compte, soit pour le compte de libraires parisiens, tels qu'Antoine Vérard et Denis Roce, est dressée avec un soin tout particulier, et l'auteur, en examinant tous ces ouvrages (Calendrier des Bergers, Danse des morts, Mer des Histoyres, Art de bien vivre, Bréviaire de Troyes, Postilles, Évangiles en françois, Heures de la Vierge, etc.), a vu surtout le côté artistique des livres, ce qui l'a amené à constater que la plupart des belles illustrations ornant les livres d'Antoine Vérard, et dont on a fait à cet éditeur comme un titre de gloire, ont eu pour auteur un des Le Rouge. En effet, Pierre et Jean Le Rouge, avant de s'établir imprimeurs, avaient été de très habiles miniaturistes et calligraphes ; devenus typographes, ils mirent à profit leurs goûts artistiques et leurs talents d'illustrateurs pour produire des ouvrages ornés de planches très remarquablement exécutés : M. Monceaux nous en donne des preuves excellentes et aussi variées que possible, et a rendu ainsi à la science bibliographique un service considérable. On peut s'étonner que les Le Rouge, originaires d'une petite localité (Chablis) où ils introduisirent la typographie de très bonne heure, n'aient pas jugé à propos de s'établir dans la ville la plus voisine, Auxerre, où l'on ne connaît pas de livre imprimé avant 1580. Mais, quoique M. Monceaux ait découvert aux Archives de l'Yonne des contrats d'apprentissage qui permet-

tent de supposer l'existence d'imprimeurs à Auxerre dès 1504, ce point d'histoire à dû encore être laissé inexpliqué. C'est déjà beaucoup d'avoir pu réunir sur une famille aussi dispersée une somme de renseignements aussi précieux et aussi instructifs. H. Stein.

Le Conventionnel Hyacinthe Richaud. par Georges Moussoir. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-12 de xii-459 p., avec un portrait et un autographe. — Prix : 3 fr. 50.

Hyacinthe Richaud est le courageux maire de Versailles qui tenta, le 9 septembre 1792, au grand péril de sa vie, d'arracher au massacre « les prisonniers d'Orléans. » La minute du procès-verbal des événements de ce jour est encore aux archives de la ville. Nul récit, d'après M. Moussoir qui le cite en entier, ne peut valoir celui-là pour faire comprendre « avec quelle héroïque persistance » Richaud « s'attacha à l'accomplissement de son devoir, jusqu'au moment où il fallut employer la violence pour le sauver de la mort à laquelle il s'exposait avec un si généreux courage. »

Au mois de mars 1848, un arrêté municipal a donné le nom de Richaud à une rue de Versailles ; au mois de décembre 1854, la municipalité a fait placer, sur la fontaine des Quatre-Bornes, devant laquelle il avait failli « mourir pour la loi, » une plaque de marbre avec une inscription commémorative. M. Moussoir a pensé qu'à une époque où l'on est si prodigue de statues et de bustes, ses concitoyens lui devaient plus que ces modestes hommages ; en attendant le bronze, il lui a consacré un livre des plus attachants.

Richaud est une des rares figures sympathiques de la Convention, où il n'entra, d'ailleurs, qu'après le procès et le supplice de Louis XVI. Nommé député suppléant le 17 septembre 1792, il fut appelé, le 22 février 1793, à remplacer à l'Assemblée le député Kersaint, démissionnaire. Après avoir observé d'abord une attitude réservée, qu'on ne peut attribuer, étant donné l'homme, à une prudence calculée, il chercha à s'éloigner, pour ne pas continuer à sanctionner par sa présence des violences qu'il réprouvait. Il demanda à être envoyé en mission auprès des armées, et fut désigné, le 19 juillet, pour celle de la Moselle. C'est pendant cette mission, qui devait durer jusqu'au 12 frimaire an II, que commencèrent, entre Hoche, le général de Hédouville et Richaud, des relations amicales, dont le dernier ne devait jamais chercher à tirer profit pour lui-même. Richaud fut un de ceux qui, après thermidor, purent dire « qu'ils avaient vécu. » Après le 9 thermidor, il fut envoyé à Lyon, où il accomplit, avec les représentants Boisset, Tellier et Borel, une mission de clémence et de réparation. Le 22 vendémiaire, les Lyonnais témoignaient à Richaud leur reconnaissance pour sa bienfaisante administration, en le nommant membre du Conseil des Cinq-Cents.

Commissaire du Directoire près l'administration centrale de Seine-et-Oise, puis conseiller de préfecture de 1800 à 1827, il avait demandé à ses modestes fonctions un repos et un oubli qui ne lui furent pas refusés. La Restauration ne lui avait pas fait un crime du rôle qu'il avait joué pendant la période révolutionnaire. Le 10 septembre 1817, on célébrait à Versailles, dans l'église Saint-Louis, un service d'anniversaire pour le repos de l'âme des « prisonniers d'Orléans. » Richaud y eut la place d'honneur, entre le général de la Chevarderie, commandant le département, et le marquis de Lalende, maire de la ville. En 1821, Louis XVIII lui donnait la croix de chevalier de la Légion d'honneur, en souvenir de la journée du 9 septembre 1792, « comme la récompense tardive, mais bien méritée, de sa belle et généreuse conduite dans cette funeste journée. » Les dernières années de Richaud se sont écoulées, sans secousses, « au service d'un gouvernement qui donnait à la France le repos dont elle avait tant besoin. » Il mourut à Versailles, le 22 avril 1827, dans sa soixante-dixième année. J. Meynier.

Lamennais intime, d'après une correspondance inédite, par Alfred Roussel, de l'Oratoire. Paris, Lethielleux, s. d., in-16 de xvi-460 p. — Prix : 4 fr.

Les papiers d'un oratorien qui fut élève de Lamennais, le P. Houet, ont fourni il y a quelques années, à notre collaborateur le P. Roussel, la matière d'une importante publication sur le célèbre et malheureux écrivain (*Lamennais d'après des documents inédits*), publication dont il a été rendu compte ici même (t. LXVII, p. 533) et dont le succès a nécessité une seconde, puis une troisième édition (en vente chez Fontemoing, à Paris). Le P. Roussel a mis la main sur un autre fonds bien précieux, la correspondance d'Eugène Boré avec Lamennais. Comme il l'observe judicieusement, tandis que « [les] lettres non publiées [de Lamennais] ne nous apprendront rien sur sa personne que nous ne sachions déjà par celles qui ont vu le grand jour.... si nous désirons pénétrer plus avant dans la connaissance de cet homme extraordinaire, il ne nous reste qu'à nous adresser à ses correspondants; les plus humbles parfois et les plus ignorés sont ceux qui peut-être nous le peindront de la façon la plus exacte. » Les lettres de Boré, qui forment la matière du présent volume, ne sont pas pour donner un démenti à cette assertion.

Eugène Boré, qui termina en 1877, à l'âge de soixante-huit ans, dans la maison des Lazaristes dont il était devenu le supérieur général, une vie consacrée tout entière au service de l'Église et à l'apostolat chrétien, avait été, dans sa jeunesse, l'un des disciples chéris de Lamennais. La correspondance publiée de Lamennais contient plusieurs lettres au jeune homme qu'il appelait son Eugène, son enfant chéri, et qui rendait affection pour affection à son Père. Lorsque déjà plusieurs des amis et des

disciples du maître s'étaient séparés de lui avec éclat, Boré lui restait fidèle ; il fut l'un des derniers à refuser de croire à l'apostasie du grand homme, et même après il lui conserva une tendre affection. Si ces relations s'interrompirent, si l'échange de correspondance finit par cesser presque complètement, il ne paraît pas que ce silence ait été la marque de l'oubli, ni que les sentiments intimes se soient effacés.

Pendant la période à laquelle se rapportent les documents inédits publiés par le R. P. Roussel (1829-1836), l'intimité entre Lamennais et Boré, entre le « Père » et son « fils dévoué, » fut assez étroite pour que celui-ci ait consulté celui-là, même sur le détail de ses affaires matérielles. Cette correspondance nous fournit ainsi un précieux appoint à la connaissance intime de Lamennais, et l'intérêt qu'elle offre est d'autant plus considérable qu'elle se rapporte précisément à la période la plus critique de sa vie.

Le travail de l'éditeur ne s'est point borné à publier les documents qu'il avait entre les mains. Il les a reliés entre eux par un texte qui en forme le commentaire et aide à les mieux comprendre. L'auteur paraît avoir complètement perdu l'indulgence peut-être exagérée qu'il manifestait pour Lamennais dans son dernier ouvrage. L'intérêt de cette publication et de la précédente fait souhaiter de voir bientôt le P. Roussel livrer à la publicité les autres documents qu'il possède ou qui ont été mis à sa disposition, et, le cas échéant, mettre en œuvre tous ces documents et ceux que d'autres ont déjà fait connaître pour nous donner de l'illustre écrivain la biographie qui nous manque encore, malgré les essais publiés jusqu'ici. **L.**

Montalembert. Sa jeunesse *(1810-1836)*, par le R. P. Lecanuet, prêtre de l'Oratoire. Paris, Poussielgue, 1895, in-8 de IV-506 p. — Prix : 5 fr.

Montalembert, par le vicomte de Meaux. Paris, Calmann-Lévy, 1897, in-18 de 311 p. — Prix : 3 fr. 50.

Nous avons été longtemps, chose singulière, sans posséder une « vie » de Montalembert, écrite par un catholique et un Français. L'ouvrage de miss Oliphant paraissait encore la biographie la moins incomplète ; mais elle était due à la plume d'une Anglaise protestante. Tout permet de dire que cette lacune va être enfin comblée, et le premier volume du P. Lecanuet sur la « jeunesse » du grand orateur annonce le livre définitif, impatiemment attendu.

L'auteur possède toutes les qualités et tous les avantages nécessaires pour mener à bien l'entreprise : son caractère religieux, sa valeur personnelle, les documents jusqu'à ce jour soigneusement conservés et à lui confiés par la famille, proclament que ce travail sera impartial, éloquent et véridique. Ainsi en est-il, et le portique de l'édifice qui s'élève lentement nous promet un ensemble digne du sujet. La lecture de ces

pages est facile, agréable, attrayante. Aussi bien, le parfum de la plus vibrante jeunesse, de la foi la plus intense, du dévouement le plus généreux, de l'ardeur la plus entraînante, embaume ces premières années de Montalembert. Tous les succès de sa vie politique ne vaudront jamais, pour le lecteur, les ardents enthousiasmes de ses vingt ans, les prémices de son apostolat, les premiers accents de son éloquence enflammée. Le sujet portait donc l'auteur; c'est déjà un rare mérite de n'avoir pas été inférieur à une tâche si délicate et si impressionnante.

Ce volume nous conduit jusqu'en 1837, et il nous donne les détails de l'éducation, le passage à Sainte-Barbe et les amitiés de collège, les voyages en Suède et en Irlande à la recherche du grand O'Connell; les premières relations avec Lamennais et Lacordaire; la campagne de l'*Avenir*, ses débuts, ses labeurs et sa chute; les séparations douloureuses et méritoires; et les joies consolatrices pour l'esprit, dans la publication de ce chef-d'œuvre, *Sainte Élisabeth*, et pour le cœur, dans le mariage.

Il y aurait mille détails à retenir, cent passages à noter. Le lecteur fera lui-même une sélection si agréable. Mais de ce livre la partie caractéristique et profondément instructive qu'il faut signaler, ce sont les chapitres consacrés à l'*Avenir*. Un premier tableau d'ensemble groupe les « hommes » de l'*Avenir:* Lamennais déjà républicain, Lacordaire qui sera démocrate, Montalembert qui restera essentiellement aristocrate de cœur et d'esprit. Les « idées » de cette vaillante pléiade sur les rapports de l'Église et de l'État, sur la réforme sociale, et l'on trouve là la filiation la plus heureuse, la plus glorieuse aussi avec le grand mouvement catholique qui suivit la guerre de 1870, dont M. de Mun fut le chef et les cercles d'ouvriers l'expression : tout s'y retrouve jusqu'aux termes employés; la justice et la charité (p. 178); le rôle des corporations (p. 181); la revendication des libertés communales et provinciales (p. 193). — « L'action » de l'*Avenir*, sa propagande en province; le procès de l'École libre devant la Chambre des pairs. Et puis, hélas! les exagérations de Lamennais, son orgueil, son entêtement, sa condamnation, sa défection que stigmatise davantage la soumission de Montalembert.

Tous ces faits que l'on croirait bien anciens nous fourniraient sur la situation présente des enseignements aussi éloquents que précieux. Je signale une seule page (402) de Lacordaire sur le rôle de l'Église, « ne se passionnant pas pour une cause politique, ni légitimiste ni républicaine. Elle reconnaît les faits; elle verse de l'huile sur les plaies de la société comme elle peut.... » Mais ceci nous entraînerait trop loin, et tronquer ces citations serait les amoindrir.

Le P. Lecanuet s'est laissé impressionner par les beautés souveraines de la *Vie* de sainte Élisabeth, le chapitre qu'il lui consacre respire la vie artistique et littéraire telle que la comprend l'âme catholique; digne cou-

ronnement de ce volume où les sentiments les plus chevaleresques du chrétien portent l'esprit dans les régions de l'enthousiasme. Elles sont si belles, ces premières années de la jeunesse chez un homme comme Montalembert, à qui Dieu avait départi les dons, d'une réunion si rare, de la foi, de la vertu, de l'intelligence, de la naissance et de la fortune. Tous les détails fournis sur lui, ses entours, ses amitiés, ses relations et ses maîtres sont donc précieux; beaucoup sont nouveaux; des rapprochements heureux et des rectifications nécessaires augmentent encore l'attrait de ce livre.

— Ce ne sont point des détails, mais une vue d'ensemble que nous apporte M. le vicomte de Meaux. A connaître son sujet, personne ne pouvait être plus autorisé que lui à prendre la plume sur M. de Montalembert. Cependant, sa situation même de famille, l'alliance si étroite qui l'unit au grand orateur catholique, paraissent le gêner plus qu'elles ne pouvaient le servir. Il ne s'agit ici ni de partialité ni d'exagération ; les sentiments de M. de Meaux, son mérite et sa noblesse de pensée sont fort au-dessus de semblables mesquineries; mais sa préoccupation même de ne pas tomber dans le panégyrique ralentit sa marche et décolore parfois l'expression de son style. Peut-être aussi le livre du P. Lecanuet, d'une structure plus haute, d'une envolée plus large, d'un travail plus vaste et plus complet, vient-il atténuer le plaisir que procure la lecture de cette étude aimable et gracieuse. En vérité, ils ne se nuisent ni se complètent l'un l'autre; c'est autre chose, et voilà tout.

Six chapitres divisent fort nettement l'ouvrage de M. de Meaux (sur lequel j'aurai donné toute mon appréciation en disant qu'il m'aurait paru à sa place dans la collection Hachette des *Écrivains français*) : I. Les Origines; la première année. II. La Jeunesse; les premiers écrits. III. La Chambre des pairs; les premiers discours. IV. Les Assemblées républicaines; les derniers discours. V. Les Derniers Écrits. VI. La retraite. La Mort.

Tout ceci écrit d'une façon sobre, claire, respectueuse, bien informée et profondément sincère, comme il convenait au gendre de M. de Montalembert. Peut-être ce dernier aurait-il avoué des sentiments plus audacieux et plus ardents : il ne craignait pas les vivacités de paroles ni même d'idées, et ce serait le mal connaître que se le représenter comme un bénisseur et un « modéré. » Vingt traits de sa vie sentent furieusement la poudre, et il a toujours porté en soldat son épée d'académicien. Par charité et esprit d'apaisement, M. le vicomte de Meaux émousse parfois cette pointe qui a fait de profondes blessures; personne ne l'en blâmera, mais quelques traits caractéristiques manquent peut-être ainsi au noble portrait qu'il nous donne de son illustre beau-père.

GEOFFROY DE GRANDMAISON.

Madame Craven, née la Ferronnays; *sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance et son journal*, par Mrs. Bishop. Trad. de Mlle Marguerite Papin. Paris, Perrin, 1897, in-18 de 472 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce livre est une traduction de deux volumes que Mme Bishop fit paraître en Angleterre, il y a quelques années, sur Mme Craven. Cette traduction est en même temps un abrégé; et pour le public français qui n'aime pas les longueurs, c'est fort bien fait, car Mme Bishop avait en vérité multiplié les détails. Mlle Papin s'est bornée à son rôle de traductrice avec beaucoup de modestie ; elle aurait pu, sans manquer à la discrétion, indiquer, par quelques mots de préface, qui était Mme Bishop et quelles raisons lui avaient fait aborder un difficile et délicat sujet ; nous respecterons son silence et ne dirons qu'un mot de la traduction : elle est fidèle, exacte, correcte, mais suit trop servilement le texte et manque de cette envolée qu'on eût pardonnée sans doute à qui se la fût permise.

Le véritable auteur, c'est Mme Bishop, qui avait entretenu avec Mme Craven des relations littéraires et cordiales pendant les dernières années de sa vie. Bien placée pour connaître celle qui fut Pauline de la Ferronnays, elle l'était moins bien peut-être pour la juger, n'ayant jamais pénétré avec elle que dans une intimité de surface, dont les affaires d'Angleterre et les questions de littérature pouvaient faire et faisaient tous les frais. Ce point est à signaler pour expliquer les deux gros défauts qui déparent ce livre. Il exagère furieusement non les sympathies mais les affections de Mme Craven pour l'Angleterre; il oublie trop la femme chrétienne pour ne voir que la femme auteur. Ces défauts ne sembleraient pas si considérables s'ils n'avaient des conséquences importantes : c'est que Mme Craven nous paraît moins Française qu'elle ne l'était, de pensée, d'esprit et de cœur; — c'est aussi qu'on est un peu fatigué par les préoccupations littéraires de cette chrétienne fervente, de cette grande dame accomplie, qui n'avait pas que ce souci et qui, chez Mme Bishop, semble ne pas en connaître d'autres. Je vois très bien le motif de cette erreur, dont la sincérité de Mme Bishop, tout à fait hors de cause, aurait été la première à gémir si elle l'avait su plus tôt, c'est qu'elle s'en est trop rapportée aux lettres que Mme Craven lui écrivait, aux conversations qu'elles échangeaient, aux confidences qu'elle lui faisait. Et cela sans connaître les autres correspondances, les autres amis, les autres confidents. Elle n'a entendu qu'une cloche, son livre ne rend plus qu'un son : il n'est pas menteur, mais il est un peu faux, parce qu'il est inexact et incomplet. On touche du doigt ce défaut, quand on parcourt la table des matières : sur soixante chapitres, quarante sont consacrés aux vingt dernières années d'une femme qui est morte à quatre-vingt-trois ans. C'est parce que Mme Bishop, ne l'ayant connue qu'à cette époque, s'est étendue sinon sans mesure, du moins sans proportion, sur ces années-là. On ne pouvait pas, vraiment, sans ridicule, appeler cette étude : « Histoire des

relations de Mme Craven et de Mme Bishop ; » mais c'eût été le titre le plus scrupuleusement vrai.

Et malgré ces réserves, il est facile de reconnaître que cette étude est intéressante et pleine de charme ; car la personne de Mme Craven est faite de ces dons précieux. Plus on entrera dans son intimité, plus on goûtera les beautés de son âme. Chrétienne admirable en face des adversités, des souffrances, elle est partout et toujours amie fidèle, compatissante, dévouée. Sa largeur de vues égale son élévation d'esprit ; son cœur ardent, sympathique à tout ce qu'elle croit juste et vrai, vibre à l'unisson des plus grands cœurs et sous la bannière des plus nobles causes. Il eût été à propos d'insister davantage sur sa soumission immédiate aux décisions du concile, avec un cœur plus délivré d'arrière-pensée que beaucoup de ses propres amis. Comme à Rome, en 1870, elle avait tenu avec éclat un salon où se pressait la « minorité, » comme elle y fut des plus éloquentes parmi celles qu'on nommait les « matriarches, » il est juste de ne laisser subsister aucune équivoque sur cette figure à la fois si distinguée, si sincère et si soumise.

Au point de vue bibliographique, on aurait bien des restrictions à soumettre à l'auteur : le rôle de Rio, en 1830, auprès de la famille de la Ferronnays, est singulièrement exagéré. Les chapitres sont trop morcelés et leur composition est inégale. Les lettres nombreuses de Mme Craven sont jointes les unes aux autres, bout à bout, à peine reliées par un commentaire très médiocre ; c'est une collection de pièces, plus qu'un livre rédigé à loisir. Cela tient à la précipitation avec laquelle il a été composé. J'ai dit pourquoi et comment les « sources » anglaises étaient trop nombreuses : je n'y reviendrai pas ; mais c'est là le défaut capital. Pour mettre les choses en balance, il faudrait d'autres documents recueillis avant tout en France, et aussi en Allemagne, en Italie, où Mme Craven a longtemps vécu et compté de nombreux amis.

Un dernier mot, tout technique, sur la traduction : quelques fautes d'impression déparent çà et là les noms propres : Lancy, pour Lamy, le cardinal Ruffin, pour Ruffo, etc. Mais ce sont des bagatelles, et dont il faut peu se préoccuper en lisant un livre qui, malgré ses lacunes et ses défauts, dégage une impression d'édification très réelle, et rend un hommage respectueux à Mme Craven. Les admirateurs du *Récit d'une sœur*, et ils sont légion, aimeront à lire ce résumé de la vie de « Pauline, » encore qu'elle soit un peu trop travestie en « bas-bleu. » G.

Éléments de paléographie, par le chanoine Reusens, professeur à l'Université catholique de Louvain. 1er fascicule, Louvain, l'auteur, 1897, gr. in-8 de 184 p. avec 20 pl. et dessins dans le texte. — Prix pour l'ouvrage complet : 15 fr.

M. le chanoine Reusens n'est pas un inconnu pour nos lecteurs, et à

diverses reprises son nom s'est rencontré sous notre plume. Comme ses précédents ouvrages, celui que nous annonçons ici a droit à nos éloges et mérite un accueil favorable. Bien au courant des travaux de ses devanciers, ajoutant à leur expérience le fruit de la sienne propre, faisant valoir une érudition étendue et sûre par la clarté de son exposition, M. le chanoine Reusens a composé un *Manuel* qui rendra des services.

Le premier fascicule, seul paru jusqu'ici, comprend, avec une brève introduction, les chapitres I à V de l'ouvrage, où l'auteur traite tour à tour des divisions de l'écriture (chap. I) soit au point de vue des dimensions des lettres (majuscule et minuscule), soit au point de vue du temps qu'on met à les tracer (écriture posée et écriture cursive, à laquelle l'auteur rattache, assez naturellement, les notes tironiennes) ; — des écritures dites nationales : mérovingienne, irlandaise, anglo-saxonne, visigothique, lombardique, à propos de laquelle l'auteur traite, sans qu'on en voie bien la raison, de la *scrittura beneventana*, enfin carolingienne (chap. II) ; — des abréviations (chap. III) ; — des autres causes rendant difficile la lecture des écritures anciennes (chap. IV) ; — de l'orthographe et de quelques usages anciens, que l'auteur considère comme d'autres causes de difficulté.

M. le chanoine Reusens s'est visiblement appliqué à donner à son œuvre un caractère pratique, à exposer avec simplicité et clarté les règles et les principes qui doivent guider les débutants et à leur aplanir autant que possible les difficultés. Des exemples bien choisis, des fac-similés d'une bonne exécution, accompagnés d'une transcription exacte, et suivis de remarques explicatives où les particularités sont soigneusement notées, viennent appuyer l'exposé théorique. Des références bibliographiques nombreuses et précises font connaître les ouvrages auxquels on pourra recourir pour trouver soit des reproductions d'écritures anciennes, soit des notions plus développées sur tel ou tel point.

Les Éléments n'échappent pourtant pas à toute critique. L'auteur n'a pas évité absolument la confusion dans le chapitre des abréviations. La cryptographie est un mode d'écriture spéciale et l'on ne saurait la considérer avec l'auteur comme une des « causes rendant difficile la lecture des écritures anciennes. » Est-il aussi bien naturel de faire rentrer dans ce chapitre la connaissance des signes de ponctuation et des chiffres usités dans les manuscrits? Les fautes de transcription sont-elles une caractéristique des écritures anciennes? Qu'on mette en garde contre elles le bon sens de l'apprenti paléographe, soit ; mais faut-il leur consacrer solennellement un sous-chapitre spécial des « causes rendant difficile la lecture des anciennes écritures? » J'en dirai de même des indications contenues dans le dernier chapitre ; l'orthographe, passe encore à la rigueur ; mais l'explication de termes juridiques, tels que *tradere per festucam*, sous prétexte qu'il faut

comprendre un texte pour le bien déchiffrer ! Mais alors, où s'arrêter? Qu'un professeur de paléographie, en faisant lire un texte à ses élèves, leur en explique les termes difficiles, cela se conçoit aisément; mais que l'auteur d'un *Manuel* aille chercher quelques expressions embarrassantes pour en donner la clef à ses lecteurs, cela n'a plus guère sa raison d'être. Il suffisait d'indiquer, — ce que fait d'ailleurs M. le chanoine Reusens, — les glossaires où l'on trouve l'explication de la langue des documents anciens. Le reste, sans être perdu pour qui consultera le volume, est du superflu. Ajoutons que nous ne voyons pas bien en quoi il est plus naïf et plus bizarre d'appeler Jésus-Christ « Monseigneur » que « Nostre Seigneur, » ou d'appliquer à une sainte le titre de « Madame, » que celui de « Notre-Dame » à la Vierge immaculée.

Si cette surabondance d'indications est un mal, il vient de l'excès du bien et du désir qu'a eu l'auteur de rendre son travail le plus pratique et le plus utile possible. L'on peut dire que l'ouvrage atteint, en somme, son but, et l'on ne peut que souhaiter la prompte publication de la deuxième partie, qui comprendra des spécimens d'écriture en latin, français et flamand du XVe au XVIIIe siècle, et des notions sur les matériaux et instruments employés pour l'écriture, ainsi que sur la forme des manuscrits et des documents. E.-G. L.

Catalogue général des bibliothèques publiques de France. Départements. Tome XXXII. Besançon, par Auguste Castan. Tome Ier. Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-8° de xxxv-1015 p. — Prix : 15 fr.

Vingt ans après la conquête de la Franche-Comté par Louis XIV (1674), seize ans après le traité de Nimègue (1678) qui cédait définitivement au grand Roi cette possession espagnole, c'est-à-dire le 27 novembre 1694, Jean-Baptiste Boisot, abbé de Saint-Vincent de Besançon, léguait aux bénédictins de son abbaye ses collections de livres, de tableaux, d'antiques et de médailles, à la condition que le tout formerait un dépôt public. — Telles furent les origines de la Bibliothèque de Besançon. — « La meilleure partie des collections de l'abbé Boisot, dit M. L. Delisle dans une *Introduction* remarquable, se composait des débris de la magnifique bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait acquis en 1664 du comte de La Baume-Saint-Amour, et auxquels il avait ajouté beaucoup de volumes recueillis en France, en Italie et en Espagne. Ce qu'on y devait surtout admirer, c'était une série de manuscrits telle qu'avait pu la former au XVIe siècle un prélat très instruit, un des plus puissants hommes d'État de son temps et un amateur dont la richesse égalait la curiosité. »

La Bibliothèque de Besançon s'est enrichie, de 1701 à la veille de la Révolution, grâce aux libéralités de l'avocat Duchasne, de Claude Boisot,

grand chantre de la cathédrale bisontine, du conseiller Bouhélier de Sermange, de l'abbé de Camus et de plusieurs autres. En 1791, la bibliothèque de l'ordre des avocats lui fut octroyée, en exécution d'une délibération de l'ordre en date du 1er décembre 1790. Ajoutons aussi qu'elle ne tarda pas à bénéficier d'une notable partie des livres ayant appartenu aux communautés et aux corporations supprimées en vertu des lois révolutionnaires, ou provenant des émigrés et des déportés. L'ensemble des ouvrages ainsi confisqués dépassa cinquante mille. Enfin, depuis la Révolution, ce dépôt considérable n'a pas cessé de s'accroître, soit par des acquisitions intelligentes, soit par des dons importants mentionnés aux pages VIII et IX de l'*Introduction*.

C'est à M. L. Delisle que l'on doit la préface du *Catalogue des incunables de la Bibliothèque publique de Besançon*, signalé ici même (t. LXXI, p. 453-455). Comme c'est lui encore qui présente l'énorme volume que nous avons sous les yeux, nous allons lui laisser la parole : mieux que personne, d'ailleurs, il est qualifié pour nous apprendre comment a été exécuté le travail :

« Le Catalogue dont le premier volume paraît aujourd'hui est l'œuvre d'un homme qui a consacré toute sa vie et toutes ses éminentes facultés à une Bibliothèque dont il appréciait l'importance et qu'il aimait avec passion. Pendant les trente-huit années qu'il l'administra, d'abord en qualité de conservateur adjoint (1855-1866), puis en qualité de conservateur en chef (1866-1892), son plus grand souci fut d'en étudier à fond les diverses collections, pour mieux faire jouir le public de trésors ignorés ou imparfaitement connus. Une mort prématurée l'a surpris au milieu de labeurs dont l'étendue et la complication dépassaient les forces d'un homme. Il ne lui a pas été donné de voir se produire au grand jour les travaux qu'il avait entrepris pour décrire les deux séries les plus importantes du dépôt confié à ses soins : les incunables, c'est-à-dire les livres imprimés au XVe siècle, et les manuscrits.

« Quand Castan fut enlevé à la science, en 1892, par un coup soudain, il avait mis la dernière main, on peut le dire, au catalogue des incunables, et il avait corrigé les premières épreuves d'un livre dont le mérite a depuis été hautement reconnu en France aussi bien qu'à l'étranger. La préparation du catalogue des manuscrits était un peu moins avancée, mais la partie essentielle et fondamentale en était terminée depuis longtemps. La rédaction en avait été commencée et conduite très loin d'après le plan tracé en 1841, et qui a été suivi pour les sept volumes du *Catalogue des manuscrits des bibliothèques des départements*, publiés de 1849 à 1885. C'est en vue d'une insertion dans cette collection que Castan avait établi son manuscrit. Un nouveau plan ayant été adopté pour la seconde série du *Catalogue général*, dans lequel devaient trouver place les notices des manuscrits de Besançon, il a fallu, tout en conservant

religieusement le fond de la rédaction de l'auteur, changer l'ordre des notices, transposer des paragraphes, supprimer çà et là des descriptions dont les développements ne cadraient plus avec le nouveau plan, et les remplacer parfois par des détails qui n'avaient pas été demandés dans les premières instructions. Mais si la forme a subi des modifications, le fond est resté intact, et c'est bien l'œuvre de Castan.... »

Nous coupons court à notre citation, forcément, car la place nous manque ; mais ceux qui tiendraient à être renseignés d'une façon plus complète n'auront qu'à se reporter à l'*Introduction* de M. Delisle et mieux encore à l'article très étudié qu'il a publié sur ce tome Ier dans le *Journal des savants* (septembre 1897, p. 528-541).

L'examen, nécessairement rapide, que nous avons fait du travail de Castan nous a cependant permis de constater que le plus grand nombre des manuscrits existant à la Bibliothèque de Besançon concernent, à des titres divers, l'histoire particulière de cette ville et de la Franche-Comté en général. Plusieurs même ont été imprimés, au moins en partie ; mais ce qui reste à publier ou à utiliser est énorme. Grâce à Castan, l'on saura maintenant où trouver nombre de choses précieuses peu connues ou même ignorées jusqu'ici. Les notes biographiques, historiques ou descriptives qui accompagnent chacun des douze cent quatre-vingt-seize numéros composant le volume ont été rédigées avec un soin extrême, comme tout ce qui sortait de la plume de Castan.

N'est-ce pas le cas de dire qu'avant le travail de son regretté bibliothécaire, la ville de Besançon possédait un superbe château dont elle n'avait pas les clefs? En voici déjà quelques-unes ; quand le tome II du Catalogue aura paru, le trousseau sera complet. E.-C. Gaudot.

BULLETIN

La Science de la vie enseignée à la jeunesse, par L. Penasson. Paris, Bloud et Barral, 1896, in-12 de VII-396 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. Penasson a été instituteur pendant trente ans, instituteur officiel peut-être, mais instituteur chrétien, à une époque où les instituteurs officiels pouvaient encore l'être ; dans cette longue expérience de la jeunesse, il n'a pas eu de peine à constater que ce qui perdait les jeunes gens, c'étaient les mauvaises influences qui s'exerçaient sur eux et les mauvaises lectures qu'ils faisaient à la sortie de l'école, et c'est pourquoi il a entrepris de leur donner un bon livre ou, comme il le dit lui-même, de les munir d'un bagage de principes moraux qui les accompagnent dans le chemin de la vie. Ce livre n'est pas un traité théorique et méthodique de la matière : c'est tout simplement un recueil de pensées empruntées aux bons auteurs ou simplement puisées au fonds commun de la sagesse des nations, et commentées par l'auteur dans quelques pages marquées au coin de l'expérience et du bon sens. Et je ne doute pas qu'un tel livre ne puisse faire du bien. Dans les moments de découragement, d'incertitude, il suffira pour ainsi dire de l'ouvrir au hasard pour y trouver la pensée qui soutient et qui console, le con-

seil et l'indication qui vous détournent des mauvais chemins. Je recommande aux maîtres chrétiens et aux jeunes gens sortis de l'école ce bon livre, qui leur sera un conseiller précieux et utile et un compagnon bienfaisant.

P. Talon.

Guide pour le soufflage du verre, par le docteur H. Ebert, traduit sur la 2e édition et annoté par P. Lugol. Paris, Gauthier-Villars, 1897, in-18 de IX-191 p. avec 63 fig. — Prix : 3 fr.

Bien que nous ne soyons plus au temps où le physicien, au dire de Franklin, devait savoir limer avec une scie et scier avec une lime et que l'habileté professionnelle des constructeurs lui offre des ressources auxquelles il est souvent sage d'avoir recours, la dextérité manuelle et l'art de savoir construire par soi-même beaucoup de petits appareils n'ont pas cessé d'être de la plus haute utilité au physicien et au chimiste. Ils sont surtout indispensables pour ceux qui n'habitent pas les grandes villes et même un petit nombre de villes particulièrement favorisées.

A ce double point de vue, comme exercice et comme ressource, rien n'est aussi utile que le soufflage du verre. C'est d'ailleurs un art fort complexe; il comporte quant à l'outillage, au choix des matériaux, aux tours de main, une infinité de détails qu'il faut apprendre d'un ouvrier habile ou d'un livre bien fait sous peine de perdre son temps en essais infructueux. Ce serait folie de vouloir réinventer un art qui doit tant à une expérience séculaire. Le petit volume que nous avons sous les yeux nous semble être le meilleur guide en cet art. Après une introduction consacrée à la description de l'outillage et à l'étude des verres, il fait passer le lecteur par cinq séries d'exercices gradués; après avoir commencé par nettoyer, couper ou courber un tube, on en vient à construire des appareils plus ou moins composés et des appareils à vide. Cet ouvrage est indispensable à ceux qui entrent dans la carrière de l'expérimentation; il sera encore utile à beaucoup de ceux qui y ont vieilli.

E. V.

Costumi ed usanze dei contadini di Sicilia, delineati da Salvatore Salomone Marino. Palerme, Remo Sandron, 1897, in-12 de 430 p. — Prix : 4 fr.

Il y a longtemps que, pour la première fois, le nom de l'auteur de ce livre a paru dans le *Polybiblion*, et depuis cette époque éloignée, souvent nous avons eu à le répéter, de même que celui de son ami et collaborateur Giuseppe Pitrè. Tous deux se sont avec passion occupés de la Sicile, surtout de ses traditions et de sa littérature populaire; tous deux sont à la tête d'une des plus importantes revues d'Italie. Le nouveau volume de M. Salomone Marino forme comme le complément de ses travaux précédents : c'est une étude des plus attachantes sur le paysan sicilien tel qu'il était il y a peu d'années encore, mais se transformant sous l'influence de situations nouvelles qui lui donneront un autre type et peut-être moins bon, *e forse meno buono.* — Le lecteur qui s'occupe d'ethnologie lira avec intérêt le volume de M. Salomone Marino, mais ce volume a de quoi plaire aussi au lecteur moins érudit. C'est tout un musée de charmants tableaux que l'on parcourt. La vendange, la cueillette des olives, les fêtes du mois de mai, les cérémonies nuptiales, la messe du dimanche, le nouvel an, tous les épisodes de la vie rustique sont peints avec une vérité, un éclat séduisants. On peut ne pas se préoccuper du sort ou du caractère d'un contadino des environs de Palerme, mais on est obligé de lire avec entraînement tant de jolies pages écrites à son sujet et dans lesquelles l'observateur sagace se montre un écrivain si distingué.

Th. de P.

Contre ce temps, par Louis Lumet : préface de Jean Baffier. Paris, Bibliothèque de l'Association de l'art, s. d., in-8 carré de IX-140 p.

C'est entendu, notre siècle est mauvais; il en est qui s'efforcent d'en corriger les vices ou d'en soulager les misères par le dévouement, par le bon exemple, et s'ils ne font pas beaucoup de bruit, ils font du bien, ce qui vaut mieux. M. Lumet n'est pas de ceux-là : il attise le feu en y soufflant la haine et verse sur les plaies saignantes le vinaigre de ses blasphèmes. M. Jean Baffier, ouvrier sculpteur, proclame naturellement le génie de M. Lumet et M. Lumet rend hommage au génial statuaire Jean Baffier, car ces braves gens professent les uns pour les autres une admiration mutuelle qui ressemble fort aux vices et coutumes, tant maudits par eux, d'autrefois. Au fond, les uns et les autres ne sont que d'orgueilleux ratés qui se vengent d'une société dont le plus grand tort, bien qu'ils n'en disent rien, est de les méconnaître. Ils affectent de se moquer de la critique et au fond ils sont très avides de réclame. Gardons-nous de leur en faire. Ces gens-là ne sont pas tous sans talent; mais ils font tout ce qu'ils peuvent pour le perdre; ils y parviendront sans trop de peine. P. Talon.

La Jeune Mariée. *Conseils donnés en 1393*, par L. de la Brière. Paris, Chailley, 1896, in-32 de 158 p. — Prix : 4 fr.

Voici un petit livre qui, pour être vieux, au moins dans sa forme première, n'en est pas moins tout à fait charmant. Il est l'œuvre d'un gentilhomme de la maison du duc de Bourgogne, Pierre de Roulaix, qui l'a écrit pour sa jeune femme, Marguerite de Ghiselles. Resté manuscrit pendant cinq siècles, il fut publié une première fois dans son entier par la *Société des bibliophiles français*. M. L. de la Brière le réédite aujourd'hui, mais en le dégageant de ses longueurs et de ses obscurités, tout en conservant, dans une langue modernisée, le charme naïf de l'original. Livre à faire lire aux jeunes femmes chrétiennes : il est plein de bons conseils exprimés de façon naïve et charmante, et j'imagine que les maris ne se plaindront pas si leurs jeunes femmes en font la règle de conduite de leur vie. Car tout cela est sensé, pratique, très pur, très chrétien. Je plains les époux qui ne sauraient le goûter, le comprendre et l'appliquer. P. Talon.

Registres des protestants de Nantes, Blain, le Ponthus, Sucé et Vieillevigne, par le marquis de Granges de Surgères. Nantes, chez l'auteur, 1897, in-8 de XI-72 p.

Pour faire suite au travail considérable publié il y a quelque temps et signalé dans le *Polybiblion*, le marquis de Surgères vient de faire paraître un nouveau répertoire consacré exclusivement aux actes de l'état civil des protestants dans le pays nantais. A cet effet, il a compulsé les registres des baptêmes, mariages et enterrements conservés au greffe du tribunal civil de Nantes et concernant les paroisses de Nantes, de Sucé, du Ponthus et de Vieillevigne, en y annexant, pour Blain, le registre rédigé par Philippe le Noir, sieur de Crevain, déposé au greffe de Saint-Nazaire. Les actes les plus anciens ne remontent pas au delà de 1651.

Ce recueil est intéressant pour l'histoire des familles; la plupart des noms cités appartiennent à la noblesse et à ces familles de la haute bourgeoisie, sorte d'aristocratie locale, qui tenait le milieu entre la noblesse et la roture. Dans son *Avant-propos*, M. de Surgères insiste sur ce fait que la Réforme dut ses rapides progrès à la politique plus encore, peut-être, qu'à la religion. Aux XVIe et XVIIe siècles la noblesse, fixée dans ses domaines,

voyait ses revenus diminuer sensiblement, tandis que les établissements religieux devenaient de plus en plus opulents. De ces circonstances économiques serait née une sorte d'antagonisme tendant à « renverser l'état de choses existant pour retourner à la féodalité. » Je crois que, sans la contredire complètement, il ne faut pas pousser trop loin l'opinion émise par le marquis de Surgères ; en effet, à cette époque, grâce aux commendes et aux aliénations forcées, on peut constater l'état de dénuement de nombre d'abbayes et de prieurés. La lecture attentive de la belle étude que le baron de Ruble vient de publier sur Jeanne d'Albret peut éclairer singulièrement les personnes curieuses de connaître les mobiles des réformés.

A. DE B.

L'Islande avant le christianisme, d'après le gragas et les sagas. par A. GEFFROY. Paris. Leroux. 1897. in-18 de IV-199 p. — PRIX : 3 fr. 50.

Ce petit volume est une publication posthume, ou mieux la réimpression d'un mémoire publié en 1864, avec un appendice trouvé dans les papiers de M. Geffroy. L'œuvre n'est donc pas telle dans les détails qu'elle le serait si l'auteur avait pu la mettre au courant de ce qui a été fait depuis cette époque dans les pays scandinaves et en Allemagne. Mais M. Geffroy était un critique et un homme de goût, parfaitement versé dans l'histoire et la littérature des peuples scandinaves, et curieux d'érudition à une époque où l'érudition n'était guère en honneur dans l'Université. Les temps ont changé depuis lors ; mais la curiosité ne se porte pas davantage vers le nord scandinave. Ce tableau de l'Islande avant le christianisme garde donc toute sa valeur pour le public français désireux d'en connaître les origines historiques et les institutions politiques et judiciaires ; car M. Geffroy a souvent développé les questions politiques.

H. G.

CHRONIQUE

NÉCROLOGIE. — M. Frédéric-Eugène GODEFROY vient de mourir âgé de soixante et onze ans. Né à Paris le 13 février 1826, il avait fait ses études au petit séminaire dirigé par Mgr Dupanloup. Une bonne partie de son temps a été consacrée à l'enseignement, pour lequel il a fait de nombreuses publications, tant ouvrages techniques qu'éditions classiques d'auteurs français. Publiciste, il a dépensé beaucoup de son activité dans les revues et journaux conservateurs et catholiques : *Patrie*, *Univers*, *Contemporain*, *Correspondant*, *Revue du monde catholique*, etc. Son titre principal est ce vaste *Dictionnaire de l'ancienne langue française* (1880-1896, 10 vol. in-4, supplément en cours de publication), fruit de longues recherches et d'un énorme labeur, et qui, malgré les critiques qu'on en a pu faire, rend chaque jour aux hommes d'étude d'inappréciables services. Voici la liste des autres ouvrages dus au regretté savant : *Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours. Études et modèles de style* (Paris, 1859-1867, in-8) ; — *Lexique comparé de la langue de Corneille et de la langue du XVIIe siècle en général* (Paris, 1862, 2 vol. in-8) ; — *Notice sur M. J.-F. Dubner* (Besançon, 1867, in-8) ; — *Massillon. Œuvres choisies, précédées d'une étude sur Massillon* (Paris, 1868, 2 vol. in-8) ; — *Poètes français des XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles* (Paris, 1869, in-12) ; — *Prosateurs français des XVIIe et XVIIIe siècles* (Paris, 1868, in-12) ; — *Prosateurs français du XIXe siècle* (Paris, 1870, in-12) ; — *L'Instrument de la revanche. Études sur les principaux collèges chrétiens* (Paris, 1872, in-8.

I. *Le Petit Séminaire de La Chapelle Saint-Mesmin.* II. *L'École de Pontlevoy.* III. *Les Maisons d'éducation de l'Oratoire*); — *Morceaux choisis des prosateurs et des poètes français. Cours préparatoire* (Paris, 1873, in-8. 6e édition, ibid., 1890); *Premier cours* (13e édition, 1890); *Deuxième cours* (15e édition, 1893); *Cours supérieur* (2e édition, 1882); — *La Tradition et la routine. Discours prononcé au petit séminaire de Pelletin, le 28 mai 1873, à l'occasion de la fête semi-séculaire* (Paris, 1873, in-8); — *Les Caractères de La Bruyère précédés des Caractères de Théophraste et suivis du discours à l'Académie française; édition classique* (Paris, 1874, in-18; 5e édition, 1889); — *Histoire de la littérature française au XVIIe siècle* (Paris, 1877, in-8); — *Histoire de la littérature française depuis le XVIe siècle jusqu'à nos jours* (Paris, 1878-1881, 10 vol. in-12); — *Histoire de la littérature française au XIXe siècle* (Paris, 1880, in-8); — *Théâtre classique à l'usage des pensionnats et des colléges* (Paris, 1880, in-12); — *Boileau. Œuvres poétiques* (Paris, 1881, in-18); — *Voltaire. Lettres choisies. Édition classique* (Paris, 1881, in-18); — *Examen du brevet supérieur. Voltaire. Charles XII* (Paris, 1882, in-12); — *Fénelon. L'Éducation des filles, précédé d'une étude sur la pédagogie et les principaux éducateurs, suivi d'une analyse critique du livre II de l'Émile de J.-J. Rousseau* (Paris, 1882, in-8); — *Molière. les Femmes savantes, le Bourgeois gentilhomme* (Paris, 1882, in-12); — *Corneille. Le Cid, Horace* (Paris, 1882, in-12); — *Racine. Britannicus, Athalie* (Paris, 1882, in-12); — *Les Classiques pour tous. Choix de lettres de Mme de Sévigné* (Paris, 1877-1882, 4 vol. in-32); — *Les Classiques pour tous. Corneille* (Paris, 1882, 3 vol. in-32); — *Leçons sur la littérature française* (Paris, 1883, in-18); — *Leçons sur la littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours, accompagné de morceaux choisis et suivi d'études générales et de notes sur la littérature étrangère* (Paris, 1883, in-18); — *Grammaire française, cours supérieur, avec des explications et des remarques tirées de l'histoire de la langue* (Paris, 1885, in-12; 2e cours, 1885); — *Petite Grammaire française élémentaire* (Paris, 1885, in-18); — *Réponses à quelques attaques contre le Dictionnaire de l'ancienne langue française* (Paris, 1890, in-8); — *La Gloire de la France. De la part qui doit être faite à l'étude de la littérature française dans l'éducation classique* (Paris, 1873, in-8); — *Fables choisies de La Fontaine; édition à l'usage des classes élémentaires* (Paris, 1895, in-16); — *Le Livre d'or français. La Mission de Jeanne d'Arc* (Paris, 1891, in-8). — M. Frédéric Godefroy a publié dans la *Revue du monde catholique : Le Critique Fréron* (t. XLIX, 1877, p. 188-205); — *Une Étape à Cap-Breton* (t. LVIII, 1879, p. 913-923); — *Le Roman au XIXe siècle* (t. LIX, 1879, p. 672-693; LX, 1879, p. 78-94; LXI, 1880, p. 367-378, 488-500); — dans le *Correspondant : Le Dictionnaire de l'Académie* (t. XVII, 1878, p. 897-907).

— Nous donnons ici la liste des publications de Léon Gautier que nous n'avions pu insérer dans le fascicule où nous avons annoncé sa mort : *Comment faut-il juger le moyen âge?* (Paris, 1858, in-8); — *L'Entrée en Espagne. Chanson de geste inédite renfermée dans un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise. Notice, analyse et extrait* (Paris, 1858, in-8, extrait de la *Bibliothèque de l'École des chartes*); — *Essai d'une théorie catholique sur l'origine du langage* (Gand, 1858, in-18); — *Histoire des proses antérieurement au XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18); — *Histoire abrégée des proses jusqu'à la fin du XIIe siècle* (Paris, 1858, in-18); — *Quelques mots sur l'étude de la paléographie et de la diplomatique, deuxième édition précédée de quelques mots sur l'École des chartes* (Paris, 1859, in-16); — *Définition catholique de l'histoire* (Paris, 1860, in-12); — *L'Amour, par un catholique* (Paris, 1860, in-18); — *Scènes et nouvelles catholiques* (Paris, 1861, in-12. 2e édit., ibid., 1875); — *Voyage d'un catholique autour de sa chambre* (Paris, 1862, in-18. 2e édit., ibid., 1872);

— *Benoît XI; étude sur la Papauté au commencement du XIVe siècle* (Paris, 1863, in-8. 2e édit., Tours, 1876) ; — *Choix de prières tirées des manuscrits du XIIIe au XVe siècle et traduites pour la première fois*, 2e édit. (Paris, 1863, in-32); — *Études historiques pour la défense de l'Église* (Paris, 1864, in-12) ; — *Études littéraires pour la défense de l'Église* (Paris, 1865, in-12) ; — *Pour la famille; douze sujets de genre d'après les premiers peintres de l'Allemagne; précédé d'une introduction sur l'art allemand* (Paris, 1865, in-4) ; — *Les Psaumes, traduction nouvelle, première partie contenant le premier livre du psautier* (Paris, 1865, in-8); — *Les Épopées françaises; études sur les origines et l'histoire de la littérature nationale* (Paris, 1865-1868, in-8. 2e édit., ibid., 1878-1897, in-8) ; — *Cours d'histoire de la poésie latine au moyen âge. École des chartes. Leçon d'ouverture* (Paris, 1866, in-8) ; — *Études et controverses historiques* (Paris, 1866, in-12) ; — *De l'avenir des études historiques* (*Revue des questions historiques*, t. I, 1866, tiré à part. Paris, 1866, in-8); — *L'Idée religieuse dans la poésie épique du moyen âge* (Paris, 1867, in-12) ; — *Portraits littéraires* (Paris, 1868, in-18. 2e édit., ibid., 1881) ; — *Questions du jour. L'Infaillibilité devant la raison, la foi et l'histoire* (Paris, 1870, in-18) ; — *Le Livre de tous ceux qui souffrent* (Paris, 1870, in-32. 2e édit., ibid., 1872) ; — *Œuvres des cercles catholiques d'ouvriers. Publications du conseil des jeunes ouvriers* (Paris, 1873, in-18) ; — *Questions du jour. Appel aux hommes de bien* (Paris, 1873, in-18) ; — *Portraits contemporains et questions actuelles* (Paris, 1873, in-12) ; — *Appel aux ouvriers* (Paris, 1873, in-12) ; — *Choix de prières d'après les manuscrits du IXe au XVIIe siècle* (Paris, 1874, in-32. 6e édit., ibid., 1879) ; — *Prières à la Vierge* (Paris, 1874, in-32. 5e édit., ibid., 1879) ; — *Quand Dieu voudra ; le livre de tous ceux qui souffrent*. 3e édit. (Paris, 1874, in-16) ; — *Histoire de la charité* (Paris, 1874, in-32. 2e édit., ibid., 1877) ; — *Voyage d'un catholique autour de sa chambre. L'Amour chrétien dans le mariage*. 2e édit. (Paris, 1875, in-12) ; — *Les Conférences publiques. Discours prononcé le mardi 18 avril 1876 à la séance d'ouverture de la session des comités catholiques* (Paris, 1876, in-8) ; — *Lettres d'un catholique* (Paris, 1876-1879, 2 vol. in-8) ; — *Notice sur un livre liturgique appartenant à M. le professeur G. Stephens de Copenhague* (Nogent-le-Rotrou, 1877, in-8) ; — *Les Sept Œuvres de miséricorde* (Paris, 1877, in-18) ; — *Choix de prières d'après les manuscrits du IXe au XVe siècle* (Paris, 1878, in-16) ; — *La Première Communion ; précédée d'une lettre de Mgr Mermillod* (Paris, 1878, in-32) ; — *Vingt nouveaux Portraits* (Paris, 1878, in-18) ; — *20 juin 1880. A Jules Quicherat, au nom de ses confrères et de ses anciens élèves* (Paris, 1880, in-fol.) ; — *Appel aux ouvriers* (Rennes, 1881, in-16) ; — *Au coin du feu. Nouvel album pour la famille et pour les enfants* (Paris, 1882, in-fol.) ; — *La Chevalerie* (Paris, 1884, in-4. 2e édit., ibid., 1890) ; — *Pour les enfants* (Paris, 1885, gr. in-8) ; — *Histoire de la poésie liturgique au moyen âge. Les Tropes*. I (Paris, 1886, in-8) ; — *La Poésie religieuse dans les cloîtres des IXe et XIe siècles* (Paris, 1887, in-8) ; — *Société de l'École des chartes. Cinquantième anniversaire de notre fondation. Banquet du 13 juin 1889* (Paris, 1889, in-8) ; — *Portraits du XVIIIe siècle* (Paris, 1890, in-18) ; — *Études et travaux historiques* (Lille, 1890, in-8) ; — *La Littérature catholique et nationale* (Lille, 1894, in-8) ; — *Portraits du XIXe siècle* (Paris, 1894-1895, 4 vol. in-8. I. Poètes et romanciers. II. Historiens et critiques. III. Apologistes. IV. Nos adversaires et nos amis) ; — *Portraits du XVIIe siècle, suivis d'études sur les deux derniers siècles* (Paris, 1895, in-8). — Il faut y ajouter : *Œuvres poétiques d'Adam de Saint-Victor, précédées d'un essai sur sa vie et ses ouvrages* (Le Mans, 1858-1859, 2 vol. in-18) ; — *Histoire universelle de l'Église catholique, par l'abbé Rohrbacher. Table générale* (Paris, 1865-1867, in-4. 7e édit., ibid., 1877) ; — *La Chanson de Roland. Texte criti-*

que, en langue, d'une traduction nouvelle et précédé d'une introduction historique (Tours, 1872, 2 vol. gr. in-8°, 6-XIII, 4104, 1872) ; — *La Chanson de Roland*. Texte critique, traduction et commentaire, grammaire et glossaire, 9 éd. (Tours, 1891, in-12, 6-XIII, 1870) ; — *La Chanson de Roland*, glossaire séparément (Tours, 1878, in-8°, 27-XIII, 1861, 1876) ; — Essai de Paul Meyer, Extraits de ses ouvrages divers sur l'archéologie et principalement sur l'œuvre de M. Viollet (Paris, 1873, in-12) ; — *Polyphème satyre*, dramatisation (Tours, 1889, gr. in-8) ; dans les *Procès-verbaux* de la Société archéologique d'Orléans (Lille, dans les Mémoires en langue, t. VII, p. 302, Chartres, 1890) ; — dans le Journal des savants (Paris) : *L'Espagne d'un Anglais* (t. XXXIV, 1882, p. 305-316) ; — *La Bretagne d'un Anglais* (t. XXXIV, 1882, p. 204-274) ; — dans la Revue des sciences politiques : *A quel serment les pairs* (I, 1881, p. 81-92) ; — *L'Immortelle Conspiration* (Ibid., p. 177-174) ; — *Les Sept Pilules contraires* (Ibid., p. 180-220) ; — *Tableau d'Espagne de Gaston* (V, 1882-1883, p. 42-58) ; — *Rapport M. Viollet* sur la Pharmacie au commencement du XIV siècle (Ibid., p. 242-28, 300-322, 4104-713 ; t. VI, 1883, p. 17-47) ; — *Les Arts Sanctorum* (t. VII, 1884, p. 204-211) ; — *Rapport d'une Mission de la Commission archéologique* (Ibid., p. 327-340 ; t. VIII, 1885-1886, p. 17-100) ; — *L'Origine de Tulle* (t. X, 1887, p. 720-732) ; — *L'Ile Tempête dans les poèmes épiques du moyen âge* (t. XIV, 1892, p. 635-663 ; t. XX, 1897-1898, p. 224-256) ; — *Les Lieux à l'Exposition* (Ibid., p. 266-324) ; — *L'Exposition de 1889* (t. XXIII, 1898, p. 309-424) ; — *L'Ameublement des Arts Sanctorum* (Ibid., p. 627-670) ; — *La France sous Philippe-Auguste* (t. XXVII, 1900, p. 722-748) ; t. XXVIII, 1870, p. 230-272, 513-547, 1000-1030 ; t. XXIX, 1870, p. 104-215, 474-497, 500-509 ; t. XXX, 1870, 670-690 ; t. XXXIV, 1872, p. 1000-1032) ; — *Le Lorrain*, dans le gaulois (t. XXXI, 1871, p. 81-87) ; — *Après une victoire* (t. XXXV, 1873, p. 1006-1010) ; — *Lettres Salomon* (t. XLIV, 1875, 704-728) ; — *Quelques mots sur Jeanne d'Arc* (t. XLV, 1876, p. 216-236) ; — *Mémoires inédits du pape Ors* (t. XLVII, 1877, p. 1004-1012) ; — *Le Sceau des Abbesses de Jouarre* (t. L, 1877, p. 720-773, 1000-1030) ; — *Pie IX* (t. LIII, 1878, p. 1020-1030) ; — *Voltaire* (t. LIV, 1878, p. 1000-1030) ; — *Mélanges*. *Adieux à l'Exposition* (t. LVI, 1878, p. 1000-1000) ; — *L'Enseignement de l'histoire de France* (Ibid., p. 1000-1070) ; — *H. Bernardy* (t. LX, 1879, p. 1200-1210) ; — *Les Origines de la chanson* (t. LXXII, 1882, p. 200-212) ; — *La Gaule de la chanson* (t. LXXIII, 1882, p. 700-720, 1000-700) ; t. LXXIV, 1884, p. 72-77, 251-262) ; — *L'Hôtel-Dieu de Chartres* (Ibid., p. 700-714) ; t. LXXV, 1884, p. 74-90, 1210-1240) ; — *La France religieuse dans les siècles du IX au XIV siècle* (t. XCI, p. 223-1000, 1000-1000). Lyon-Caen a publié sous le pseudonyme de Charles-Lucien Bellevue : *Lettres sur les Mulets*, 1848, in-12 ; — *Bibliothèque humoristique*, Montbéliard, 1857, in-32 ; — *Ile de l'Immortalité*, principale d'après le manuscrit romain (Paris, 1858, in-4) ; — *Le Sacrement de l'Ordre*, d'après le manuscrit romain (Paris, 1858, in-4).

— Le [illegible] [illegible] Arcis est né à Lunéville, le 2 octobre, [illegible] ans. Né le 21 juin 1849 à [illegible], [illegible] *Pitoëff* [illegible] sa première [illegible], et c'est avec à Paris, [illegible], sous la direction de [illegible] de Sacy, à [illegible] du [illegible], [illegible] du P. Arcisse Bonnet en Espagne en 1874, après [illegible] en Afrique. Il a [illegible] des bagnes [illegible] à Paris (1876-1878). Membre [illegible] de l'Académie d'Arcachon dès 1878, il l'a [illegible] en 1887, [illegible] [illegible] de cette compagnie, dont il est le doyen. Professeur d'anglais à l'Université de Bordeaux (1887), [illegible] de l'enseignement public en 1891, [illegible] le [illegible] Sagnol, il ne tarde pas à [illegible] à ses fonctions [illegible] [illegible], [illegible] plusieurs [illegible]. Il s'est presque toujours à

[illegible]

— *History of the Mohammedan Dynasties in Spain* (London, 1846-1848, 2 vol. [illegible]). — *Histoire de la domination espagnole*, par M. G. Dozy, [illegible] (Madrid, 1913-1917, 4 vol. [illegible]). — *El Cancionero de Juan Alfonso de Baena* (XV) (Madrid, 1851, [illegible]) and MM. Pidal et Amador de los Rios. — *Libros de caballerías*, [illegible] (Madrid, 1887, [illegible]). — *Cancionero de poesías anónimas* [illegible] (Madrid, 1900, [illegible]). — *Cancionero de poesías religiosas* [illegible] (Madrid, 1904, [illegible]). — *Cartas del cardenal D. Fray Francisco de Quiñones* [illegible] (Madrid, 1907, [illegible]). — *Poesías de Garcilaso de la Vega* (Madrid, 1907, [illegible]). — *Poesías de Fernando de Herrera* [illegible] (Madrid, 1908, [illegible]). — *Poesías de Fray Luis de Leon* [illegible] (Madrid, 1908, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Aldana* [illegible] (Madrid, 1909, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Rojas* [illegible] (Madrid, 1910, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Medrano* [illegible] (Madrid, 1911, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Figueroa* [illegible] (Madrid, 1911, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Aldana* [illegible] (Madrid, 1912, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Figueroa* [illegible] (Madrid, 1912, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Medrano* [illegible] (Madrid, 1913, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Rojas* [illegible] (Madrid, 1913, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Figueroa* [illegible] (Madrid, 1913, [illegible]). — *Poesías de Francisco de Aldana* [illegible] (Madrid, 1913

practice (1861, in-8); — *The Hiawatha rendered into Latin* (1862, in-12); — *The Text of the Inguvine inscriptions* (1864, in-8); — *English Institutions and their reforms* (1865, in-8); — *A Handbook of modern Arabic* (1866, in-8); — *Translations of English poetry into Latin verse* (1868, in-8); — *Miscellanies* (1869-1889, 3 vol. in-8); — *Dictionary of modern Arabic* (1871, 2 vol. in-8); — *Europe of the near future* (1871, in-8); — *Hebrew Theism : the Basis of Judaism, Christianity and Muhammedanism* (1874, in-8); — *Religion not history* (1877, in-8); — *Morning prayers in the household of a believer in God* (1878, in-12); — *Reorganization of English institutions* (1880, in-8); — *What is christianity without Christ?* (1881, in-8); — *Libyan vocabulary* (1882, in-8); *A Christian commonwealth* (1883, in-12); — *Essay on diet* (1883, in-12); — *Christianity in its cradle* (1884, in-12); — *Comments on the text of Aeschylus* (1884, in-8); — *Rebilius Cruso : Robinson Crusoe in Latin* (1884, in-8); — *Life after death* (1887, in-8); — *Kabail vocabulary* (1888, in-8); — *Mathematical tracts* (1888-1889, 2 vol. in-8); — *Reminiscences of two exiles* (*Kossuth and Puiszky*) *and of two wars* (*Crimean and Franco-Austrian*) (1888, in-8); — *Anglo-Saxon abolition of negro slavery* (1889, in-8); — *Elliptic integrals* (1889, in-8); — *Higher trigonometry super rationals of second orders* (1892, in-8).

— Avec Sir Peter Le Page Renouf, l'Angleterre perd un égyptologue distingué. Né dans l'île de Guernesey en 1822, il y commença ses études classiques, qu'il poursuivit à l'Université d'Oxford. A vingt ans (fête de Pâques 1842), il abjura le protestantisme et rentra dans le sein de l'Église romaine. Le cardinal Newman, qui avait distingué ses qualités, l'appela, en 1855, à remplir les chaires d'histoire ancienne et de langues orientales à l'Université catholique d'Irlande, qui venait de s'ouvrir. Nommé, en 1864, inspecteur des écoles par le gouvernement de la Reine, il en remplit les fonctions jusqu'en 1886. Il devint alors conservateur des antiquités égyptiennes et assyriennes au Musée britannique. Le bagage scientifique de Sir Peter Le Page Renouf est assez considérable, si l'on y fait rentrer sa collaboration à diverses revues (*Home and Foreign Review*, *Chronicle*, *North British Review*, *Atlantis*, *Academy*, *Zeitschrift für ägyptische Sprache*, *Proceedings and transactions of the Society of Biblical archaeology*, dont il fut un temps le président, etc.). Nous nous contentons ici d'indiquer les principaux ouvrages qui sont sortis de sa plume : *The Doctrine of the catholic Church in England on the Holy Eucharist* (1841, in-8); — *The Greek and Anglican communions* (1847, in-8); — *Note on some negative particles of the Egyptian language* (1864, in-8); — *Prayer from the Egyptian ritual* (1862, in-8); — *Sir G. C. Lewis on the decipherment and interpretation of dead languages* (1863, in-8); — *A few words on the supposed Latin origin of the Arabic version of the Gospels* (1863, in-8); — *University education for English catholics* (1864, in-8); — *Miscellaneous notes on Egyptian philology* (1866, in-8); — *The Condamnation of pope Honorius* (1868, in-8); — *The Case of pope Honorius reconsidered* (1869, in-8); — *Note on Egyptian prepositions* (1874, in-8); — *Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religion of ancient Egypt* (1880, in-8); — *The Egyptian Book of the dead* (1893, in-fol.).

— Le savant historien danois Adolf Ditlev Jörgensen est mort le 5 octobre, âgé de cinquante-sept ans, à Copenhague. Né le 11 juin 1840, à Gravenstein, il commença par professer dans l'enseignement secondaire, mais ne tarda pas à s'établir à Copenhague (1864), où il devint attaché (1869), puis directeur des archives du royaume (1883). Nous donnons la liste de ses publications, qui le placent au premier rang des historiens danois : *Harald Hardraade i Limfjorden* (Kobenhavn, 1870, in-8); — *Bidrag til Nordens historie i Middelalderen* (ibid., 1871, in-8); — *Det ældste Kobenhavn*

(ibid., 1872, in-8) ; — *Den nordiske Kirkes grundlæggelse og første udvikling* (ibid., 1874-1878, 2 vol. in-8), dans les publications de la *Selskab for Danmarks Kirkehistorie ;* — *Sønderjyderne i den danske Hær* (ibid., 1876, in-8) ; — *Den gamle danske København* (ibid., 1879, in-8) ; — *Absalon og Venderne* (Odense, 1880, in-8), fasc. 1 des *Fyens Forsvarforen. Smaaskrifter ;* — *Georg Zoega* (København, 1881, in-8) ; — *Fyrretyve fortællinger af Fædrelandets historie* (ibid., 1882, in-8), fasc. 123 de *Folkelæsning ;* — *Udsigt over de danske Rigsarkivers Historie* (ibid., 1884, in-8) ; — *Nils Stensen* (ibid., 1884, in-8) ; — *Hans Adolf Brorson* (ibid., 1887, in-8), série II, fasc. 1 des *Smaaskrifter til Oplysning for kristne ;* — *Johannes Evald* (ibid., 1888, in-8) ; — *Om Kampen for den danske nationalitets fevarelse i Nordslesvig* (ibid., 1889, in-8) ; — *Fortællinger af Nordens historie* (ibid., 1893, 2 vol. in-8) ; — *Peter Schumacher Griffenfeld* (ibid., 1893-1894, 2 vol. in-8) ; — *Prof. Phisters og Fru Södrings Kritik af Fru Heibergs Erindringer* (ibid., 1893, in-8). — Il y faut ajouter quelques articles dans les revues danoises, notamment dans l'*Historisk Tidskrift* et dans l'*Arkiv for nordisk Oldkyndighed.*

— Un érudit et un littérateur distingué, M. Giovanni DE CASTRO, est mort le 28 juillet dernier, à Bellagio. Traductions, drames, romans, critique littéraire, histoire, il a, non sans succès, abordé les genres les plus divers. Parmi ses nombreuses publications, nous nous bornerons à rappeler les suivantes, renvoyant nos lecteurs, pour plus de détails, à la bibliographie fort complète qui a paru dans le dernier numéro de l'*Archivio storico lombardo*, dont il était depuis de longues années le collaborateur : *Il Mondo secreto* (Milano, 1864, 9 vol. in-32) ; — *Arnaldo da Brescia* (Livorno, 1875, in-16) ; — *Fulvio Testi e le corti italiane* (Milano, 1875, in-16) ; — *La Storia nella poesia popolare italiana* (Milano, 1879, in-8) ; — *Milano durante la dominazione napoleonica* (Milano, 1880, in-16) ; — *Storia d'Italia dal 1799 al 1814* (Milano, 1881, in-8) ; — *Milano nel settecento* (Milano, 1887, in-16) ; — *Milano e le cospirazioni lombarde, 1814-1820* (Milano, 1896, in-12).

— On annonce encore la mort : de M. l'abbé Charles BARNAVE, ancien professeur au lycée de Marseille, directeur fondateur de l'école Salvien à Marseille et l'un de nos hellénistes les plus distingués, mort le 21 octobre, âgé de soixante-huit ans ; — de M. Alexandre BILLAULT DE GÉRAINVILLE, économiste, mort dans sa soixante-dixième année, à Paris ; — de M. BOELLMANN, organiste de Saint-Vincent de Paul et compositeur distingué, mort à Paris, âgé de trente-cinq ans ; — de M. l'abbé Jean-Marie BUFFÉ, prédicateur distingué, mort à Rennes, le 20 septembre, âgé de quatre-vingt-neuf ans ; — de M. le docteur O'Donnell CHALLIER DE GRANDCHAMP, mort le 17 octobre, à Paris ; — de M. DELHOMME, l'un des directeurs de la grande maison catholique de librairie Delhomme et Briguet, mort à cinquante ans, le 26 octobre ; — de M. Gaston DUBOIS-GUCHAN, ancien élève de l'École des chartes, érudit distingué, mort le 25 août, à Sées ; — de M. DUPONT-VERNON, professeur au Conservatoire ; — de M. Jean-Louis FERRIÉ, libraire à Montauban, mort le 7 octobre ; — de M. Louis JOVIE, du barreau de Paris, mort à Lourdes ; — de M. Édouard KIMEL, éditeur parisien, mort le 25 octobre ; — de M. l'abbé LEGRAND, chanoine de Bayeux, membre de la Société des antiquaires de Normandie ; — de M. l'abbé MARESCAL, ancien professeur au séminaire de Villieux, mort âgé de quatre-vingt-trois ans, à Caen, le 13 octobre ; — de M. DE MÉNORVAL, ancien conseiller municipal, collaborateur de l'*Éclair* et auteur d'une *Histoire de Paris*, publiée il y a quelques années, mort le 26 octobre, à Paris ; — de M. l'abbé MONNET, professeur à la maîtrise de Saint-Claude, mort le 15 octobre, âgé de trente-cinq ans, à la Rixouse ; — de M. MOUSTON, l'un des directeurs de la *Dépêche algérienne ;* —

de M. le chanoine PAUL, ancien supérieur du petit séminaire de Castres, mort le 16 octobre, à soixante-huit ans ; — de M. l'abbé PAYAN D'AUGERY, vicaire général de Marseille, prédicateur distingué ; — de M. Jacques-Amable RUGNAULT, voyageur, auteur de la *Revue anecdotique des Champs-Elysées*, mort dans sa quatre-vingt-dix-neuvième année, le 20 octobre ; — de M. Édouard SIMON, collaborateur de l'*Estafette*, mort le 22 octobre ; — de M. Gaetan SIMON, proviseur de divers lycées de province, mort âgé de soixante-quatre ans, le 19 octobre, à Meaux ; — de M. Joseph TRANNOY, avocat, mort le 29 août ; — de M. VIOLETTE, doyen honoraire de la Faculté des sciences de Lille, mort à soixante-quinze ans, le 19 octobre, à Lille ; — de M. WAGNIER, du barreau de Paris, mort le 26 octobre.

— A l'étranger, on annonce la mort : de M. Maksimilian M. ARNOLD, rédacteur de l'*Odeskii Viestnik*, mort le 29 avril, à Odessa ; — de M. Léopold AUERBACH, professeur de physiologie à l'Université de Breslau, mort à soixante-dix ans, le 1er octobre ; — du docteur F. W. BARRY, mort à Birmingham, le 13 octobre ; — du sénateur Domenico BARTOLI, mort à soixante-dix-sept ans, à Palerme ; — de M. Rud. BERLIN, connu par ses travaux ophtalmologiques, mort le 12 septembre, âgé de soixante-quatre ans, à Linthal en Suisse ; — de Mgr BERNARDI, ancien professeur d'histoire au lycée Sainte-Catherine, à Venise, mort à quatre-vingt-quatre ans, dans cette ville ; — de M. Alexander BILLING, connu par ses recherches d'histoire littéraire, mort le 9 septembre, âgé de cinquante et un ans, à Berlin ; — de M. Tit K. BLONSKII, littérateur et rédacteur du *Slovo*, mort en septembre ; — de sir G. C. BOASE, archéologue anglais distingué, mort le 4 octobre ; — de M. Timof. Ivanovitch BOGOMILOV, professeur à la Faculté de médecine de l'Université de Kharkov, mort le 29 juin, à Pratigorsk ; — de M. Conrad BOHN, mathématicien, mort le 14 septembre, à Aschaffenburg ; — de M. Aleks. Nikit. BOUKHOVTSEV, musicien, auteur d'une méthode de piano, mort le 25 juillet ; — de M. Max BURCHARD, professeur d'ophtalmologie à l'Université de Berlin, mort à soixante-six ans, le 26 septembre ; — de M. Ivan Ivanovitch CHIMKO, historien, mort le 7 août, à Moscou ; — de M. Mikhail Ivanovitch CHOLKORSKII, ingénieur russe ; — de M. William Robert CORNISH, chirurgien anglais, mort le 21 octobre ; — de M. L. O. CHTCHETKIN, directeur du *Roussko-frantsouskii Viestnik*, mort en octobre ; — de Mme Auguste COUVREUR, correspondante belge du *Times*, morte le 24 octobre à Bruxelles ; — de M. Charles A. DANA, directeur du *Sun* de New York, mort à soixante-dix-huit ans, en octobre ; — de M. Arthur DIX, publiciste, mort le 17 octobre, à Dantzig ; — de M. Edmund DRECHSEL, professeur de chimie à Berne, mort à cinquante-quatre ans, le 22 septembre, à Naples ; — de M. Alexander DUNCKER, l'éditeur bien connu, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 août, à Berlin ; — du R. P. EGIDI, S. J., philosophe et mathématicien distingué, mort à soixante-trois ans, à Rome ; — de M. A. EROCHKIN, mort le 18 mai ; — de M. Félix Maria FALGUERA, membre des Académies des belles-lettres et des sciences et arts de Madrid, naturaliste et littérateur, mort à la fin d'août à Barcelone ; — de M. Aleksiei Petrov. GEMILIAN, éditeur du *Rousskoe Sadovodstvo*, auteur d'une étude sur Alfred de Musset et d'autres ouvrages littéraires, mort à Moscou le 2 septembre ; — de Mme Elena Serg. GORTCHAKOVA, poétesse russe, morte le 5 septembre, à Moscou ; — de M. I. O. GOTTWALD, orientaliste, mort le 7 août, à Kazan ; — de M. Fr. GUTSCH, poète allemand, mort à cinquante-neuf ans, à Carlsruhe ; — de M. Hjalmar HEIBERG, professeur d'anatomie pathologique à Christiania, mort le 25 septembre, à soixante ans ; — de M. Edmund R. VON HOFMANN, professeur de médecine légale à l'Université de Vaime, mort le

27 août ; — de M. Richard Hodermann, auteur de travaux estimés sur l'histoire théâtrale, mort le 25 septembre, à Gotha; — de l'archimandrite Ignatius, auteur d'ouvrages d'édification, mort le 17 mai ; — de Mme Maria Ilnitskaia, romancière, morte à Varsovie ; — de M. Petr. Ivanovitch Kalachnikov, auteur dramatique, mort le 20 mai ; — de M. Georgii Ilitch Kananov, directeur de l'Institut Lazarev, mort à Moscou, le 5 juin ; — de M. Aleks. Aleksandrovitch Khomikovskii, rédacteur du *Knijnyi Viestnik*, mort le 8 mai, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Eugenii Korsch, ancien directeur de la *Gazette de Moscou* et directeur du Musée Roumiantsev, mort à Moscou, en octobre ; — de M. Georg Laengin, historien, mort le 13 septembre, à soixante-dix ans, à Fribourg-en-Brisgau; — de M. Joh. Friedr. August Lansky, pédagogue, mort le 3 octobre, âgé de quatre-vingts ans, à Dresde ; — de M. Nikolai Aleksieevitch Lioubimov, professeur de physique à l'Université de Moscou, auteur d'une histoire estimée de la physique, mort le 6 mai ; — de M. Edw. Maitland, le distingué romancier anglais, mort le 9 octobre ; — de Mgr Ernesto Mazzella, archevêque de Bari, mort le 17 octobre, dans sa soixante-cinquième année ; — de M. Enrique Moreno y Albertos, membre de l'Académie royale de jurisprudence, mort le 5 octobre ; — de M. Mossissovics von Mojsvar, professeur de zoologie à l'Université de Graz, mort à quarante-huit ans, le 27 août ; — de M. Johann Christian Nehls, mort en septembre ; — de M. Francis Turner Palsgrave, professeur à l'Université d'Oxford, mort à soixante-treize ans, le 24 octobre ; — de M. Persichini, musicien ; — du chevalier Moritz von Pichler, ingénieur, mort le 19 août, à Velden ; — de M. Franz Pomezny, germaniste, mort le 26 septembre, âgé de vingt-six ans, à Pozega en Croatie ; — de M. Wilhelm Pückert, historien, mort âgé de soixante-huit ans, le 13 septembre, à Leipzig ; — de M. Franz Pulszky, directeur du Musée hongrois à Budapest, mort le 9 septembre, à quatre-vingt-trois ans ; — de M. Alex. Roman, professeur de langue et de littérature roumaines à Budapest, mort à Mühlbach le 27 septembre ; — de M. Charles S. Roy, mort à quarante-trois ans, en octobre, à Cambridge ; — du colonel Rothpletz, professeur de sciences militaires au Polytechnicum de Zurich, mort à soixante-treize ans, le 16 septembre ; — de M. Rzetkowski, poète et journaliste polonais, mort en octobre ; — de M. Hans Schachl, entomologiste, mort âgé de soixante-quatorze ans, à la fin de septembre ; — de M. Gustav Schumann, humoriste, mort à quarante-sept ans, le 6 octobre, à Leipzig ; — de M. Anton Smital, romancier, mort le 14 septembre, âgé de trente-cinq ans, à Vienne ; — de M. Stober, savant russe, mort dans l'ascension du mont Ararat ; — de M. Aleks. Mikhailovitch Svietchin, auteur dramatique et romancier russe, traducteur de *Ruy Blas* et de *le Roi s'amuse*, mort à Kislovodsk ; — de M. James Thomas Vizetelly, écrivain anglais, mort à la fin d'octobre ; — de M. Hermann Welcker, professeur d'anatomie à l'Université de Halle, mort le 13 septembre, âgé de soixante-seize ans, à Winterstein ; — de M. Georg Wolf, philologue, mort le 13 septembre ; — de M. Arnold Lvovitch Zissermann, rédacteur du *Novoe Vremia*, du *Rousskii Viestnik*, auteur d'une biographie de Bariatinskii, mort le 4 septembre.

— Nous recevons de notre collaborateur M. H. Gaidoz la note suivante : « Je viens de lire, avec autant de profit que d'intérêt, la très riche bibliographie de l'œuvre de W. Wattenbach dans le dernier numéro du *Polybiblion* (p. 363 et suiv.). Ayant eu, quand j'ai fondé la *Revue celtique*, l'honneur de la collaboration de M. Wattenbach, je signalerai, dans le tome Ier de cette revue, deux articles, publiés en français, qu'il convient d'ajouter à cette bibliographie : 1° Pages 27-31, *Sur un évangéliaire à miniatures, d'origine*

réimprimée, dans la bibliothèque princière d'Oettingen-Wallerstein; 2° pages 262-264, *Un autographe de Marianus Scottus.* — Le premier de ces articles est traduit de l'*Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit;* mais le second est original et ne paraît pas avoir été publié ailleurs. »

Institut de France. — La séance publique annuelle des cinq Académies a eu lieu le 25 octobre. Après le discours du président, M. A. Sorel, et la lecture du rapport sur le concours de 1897 pour le prix Volney, M. E. Picot a lu une notice sur *la Mère des Gondi*, et M. Moissan, une notice sur l'*Université de Chicago*; M. G. Lafenestre, une notice sur *Jean de La Fontaine et les artistes de son temps*, et M. A. Himly, une notice sur *M. de Brazza et les origines du Congo français.*

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 1er octobre, M. Heuzey a ajouté quelques indications à celles qu'il avait déjà fournies, au nom de M. Pierre Paris, sur la figure de femme découverte à Elché, en Espagne; M. Collignon a communiqué la photographie, exécutée par les soins de M. Jouguet, d'un groupe funéraire en pierre calcaire conservé au musée gréco-romain d'Alexandrie; M. S. Reinach a présenté quelques observations au sujet de l'autel de Mavilly (Côte-d'Or); M. Deloche a donné une seconde lecture de son mémoire sur les Pagi et Vicairies du Limousin. — Le 8, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de G. Wattenbach, récemment décédé; M. E. Picot a communiqué un mémoire intitulé: *La Mère des Gondi, notice sur Marie Catherine du Pierrevive, dame du Perron*, et M. S. Reinach, un mémoire sur *le Voile de l'oblation;* M. Barbier de Meynard a rendu compte du congrès des orientalistes tenu à Paris, au mois de septembre dernier; M. Vidal de la Blache a examiné un texte de Pausanias relatif au pays d'origine de la soie. — Le 15, M. Héron de Villefosse a prononcé l'éloge de Don Pascual de Gayangos, récemment décédé; M. H. Weil a annoncé la découverte faite par M. Nicole, de Genève, de nouveaux fragments de Ménandre; M. Tannery a fait une communication sur la *Géomancie.* — Le 22, M. Clermont-Ganneau a commencé la lecture d'un mémoire sur une ancienne inscription arabe en caractères coufiques récemment découverte à Jérusalem; M. Schwab a entretenu l'Académie de la transcription hébraïque de quelques mots latins du moyen âge.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 2 octobre, M. Ch. Huit a lu un mémoire intitulé *Descartes et Platon;* M. Lefèvre-Pontalis a rendu compte du congrès de Zurich pour la protection ouvrière. — Le 9, M. M. Raffalovich a donné lecture d'un mémoire sur la Mandchourie, et M. Picot a lu une notice sur Jean Chouet. Le 16, M. E. Levasseur a donné lecture de sa notice sur la vie et les œuvres du général Francis-Amasa Walker, de Boston; M. Guibal, d'Aix, a commencé la lecture d'un mémoire *Sur les origines du mouvement fédéraliste à Marseille en 1793*, et M. Petit-Dutaillis, de Lille, a commencé la lecture d'un mémoire sur *les Classes ouvrières en Angleterre au XIVe siècle.* — Le 23, M. Guibal et M. Petit-Dutaillis ont terminé leurs lectures commencées le 16.

Congrès. — Il n'est que temps d'appeler l'attention de nos lecteurs sur le Congrès national catholique qui se réunit à Paris du 30 novembre au 5 décembre. Il y aura trois sections : 1° Œuvres religieuses et charitables (Œuvres du saint Sacrement, catéchisme, repos et sanctification du dimanche, pèlerinages, retraites, apostolat, œuvres militaires et œuvres de mer, œuvres hospitalières, œuvres pontificales, etc.); 2° Œuvres d'intérêt social et charitable (Union catholique d'œuvres, enseignement, presse, conférences et propagande, franc-maçonnerie, œuvres industrielles, commerciales et ouvrières, œuvres pour les campagnes, patronages, cercles de jeunes gens);

3° Défense des intérêts catholiques, action et organisation des catholiques. Le prix de souscription au Congrès est de 10 fr. C'est au secrétaire général, M. Hyacinthe Le Franc, 3, rue du Canivet, qu'on peut s'adresser pour tous renseignements.

Un Écrit inédit de Bossuet. — M. l'abbé Henri de Surrel de Saint-Julien a eu la bonne fortune de trouver, dans la Bibliothèque Angelica de Rome, *Une Relation autographe inédite de Bossuet sur le quiétisme*; il la publie dans les *Annales de Saint-Louis-des-Français* (numéro d'octobre 1897. Tiré à part. Rome, imp. de Philippe Cuggiani, in-8 de 17 p. — Chez l'auteur, via de' Zingari, 13). On ne la lira pas seulement avec intérêt à cause du nom de l'auteur, mais l'attention sera aussi fixée, comme le dit l'éditeur, par « la manière dont Bossuet présente à la cour de Rome certains détails, les points sur lesquels il appuie davantage et la suprême noblesse d'expressions de cet évêque juge de la foi, zélateur de la vérité et fils très soumis de l'Église romaine. »

Almanachs. — Les feuilles sont tombées; au coin du feu, après une admirable journée de novembre, toute resplendissante du soleil de la Saint-Martin, on parcourt les premières pages de l'almanach pour 1898. Vous savez, amis lecteurs, que la Société bibliographique publie le sien sous le titre du *Bon Français*. Jamais épithète ne fut mieux méritée. Les histoires sont exquises, la revue des événements les plus marquants de 1896-1897, faite avec talent et dans une note spéciale. Lisez, entre autres, le récit de la catastrophe du Bazar de la charité et la notice biographique sur le duc d'Aumale. Lisez la sublime pensée de Bellarmin qui clôt et termine le volume comme un point vers l'éternité.

De pieuses pensées pour chaque jour, vous les trouverez dans les calendriers à effeuiller que nous offre la maison Desclée, de Brouwer et Cie, sous l'invocation de la Sainte Vierge, de la Sainte Famille, de saint Joseph, saint Antoine de Padoue, saint Alphonse de Liguori, saint Ignace, saint Jean Berckmans, saint Vincent de Paul, saint Dominique, saint Augustin, saint François de Sales, saint François d'Assise, sainte Thérèse, ou encore extraites de l'admirable Imitation de Notre-Seigneur. — Dans la même maison, nous trouvons l'almanach *populaire pour tous*, pour *les Familles*, pour *les Enfants* (ravissant, comme toujours), pour *les Enfants de Marie*, pour *les Jeunes Filles chrétiennes*, en l'honneur de *saint Antoine de Padoue*. — Les *Familles chrétiennes* trouveront encore leur almanach chez Benziger, d'Einsiedeln, qui a édité aussi un petit livre fort touchant pour *les Enfants de la première communion*.

C'est une bonne action que d'acheter l'*Almanach de Dom Bosco* à Lille, le petit *Almanach de la Propagation de la foi*, et l'*Almanach des Missions* toujours si remarquable, publiés tous les deux chez Delhomme et Briguet. — L'*Almanach de la jeunesse* est édité par la maison Mame. On ne saurait trouver mieux comme variété d'articles. Note résolument chétienne; illustrations soignées. — Mais l'écho de nos bois retentit encore de sons du cor: n'oubliez pas l'almanach de la *Chasse illustrée* (Firmin-Didot).

Paris. — Il y a quelques années, M. Robert Kastor a publié les portraits des quarante membres de l'Académie française. Mais depuis des vides se sont produits parmi les immortels, vides bientôt comblés. C'est pourquoi M. Kastor donne aujourd'hui, sous le titre de *Supplément à l'Académie française* (Paris, Société française d'éditions d'art, L.-H. May, gr. in-4. — Prix : 7 fr.), neuf portraits à l'eau-forte, de : MM. Henry Houssaye, Jules Lemaître, Anatole France, Costa de Beauregard, Gaston Paris, André Theuriet, Albert Vandal, Albert de Mun, Gabriel Hanotaux. Rappelons que les deux premiers académiciens ont été élus en 1895, les cinq suivants en

1896 et les deux autres en 1897. Les huit premiers de ces portraits sont accompagnés d'un fac-similé d'autographe et d'une signature; le dernier (celui de M. Hanotaux) n'est appuyé que par la simple signature du ministre académicien. Ces neuf eaux-fortes ont beaucoup de relief.

— Les affaires d'Abyssinie ont trop mis en relief *Mgr Makaire*, pour qu'il soit utile d'insister longuement sur l'intérêt que présente l'étude que vient de lui consacrer dans le *Correspondant* M. le vicomte de Noailles (tirage à part, Paris, imp. L. de Soye, in-8 de 15 p.). L'auteur de l'article ne nous donne pas seulement un portrait en quelques lignes de l'homme remarquable qui, à trente ans environ, se trouve élevé à un si haut grade de la hiérarchie catholique, il nous retrace les événements qui ont amené la création du patriarcat copte; il nous fait le récit de l'ambassade auprès de Ménélick.

— M. Henry Omont nous fait connaître (*Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. LVIII, tiré à part. Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 6 p.) *Un Traité de physique et de chimie du XVe siècle en écriture cryptographique*, récemment acquis par le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale (N. Acq. lat. 635). Quatre pages du manuscrit dont il donne la photographie, accompagnée d'une transcription, permettent de se rendre compte de ce genre d'écriture secrète, basée sur des combinaisons du cercle et de la ligne droite.

— Nous avons dernièrement mentionné ici le bel éloge funèbre de M. Edmond Le Blant. L'orateur n'a pas été moins inspiré dans son éloge d'un autre éminent membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres (*Discours de M. Héron de Villefosse, président de l'Académie, à l'occasion de la mort de M. Léon Gautier*, lue dans la séance du vendredi 27 août 1897. Paris, Firmin-Didot, in-4 de 9 p.). M. Héron de Villefosse a loué la « carrière scientifique si bien remplie, si féconde de Léon Gautier, » « sa vie consacrée tout entière à l'étude, au bien, à la défense de ses plus chères convictions. » Nous aimons à citer les dernières lignes de l'éloquent discours : « Le jour de la Saint-Louis, fête du pieux roi qui, comme lui, aima si passionnément l'Église et la France, il s'est éteint, plein de sérénité, dans les bras de la fidèle compagne qui avait partagé avec lui les bons et les mauvais jours, laissant à ses enfants l'exemple d'une vie noble et simple, utile à la science et au pays. »

— Parmi les notices destinées à honorer la mémoire de M. Eugène de Rozière (cf. *Polybiblion*, t. LXXVII, p. 78), nous signalerons tout particulièrement celle que M. Noël Valois lui a consacrée dans le *Bulletin de la Société nationale des antiquaires de France : Notice nécrologique sur Eugène de Rozière, membre de l'Institut, sénateur, inspecteur général honoraire des archives, membre de la Société nationale des antiquaires de France* (Nogent-le-Rotrou, imp. Daupeley-Gouverneur, in-8 de 12 p.).

— Notre collaborateur M. l'abbé G. Péries vient de faire paraître chez Roger et Chernoviz : *l'Index, commentaire de la constitution apostolique « Officiorum. »* Son but est de faire connaître l'histoire et la portée actuelle de la discipline relative à la prohibition des ouvrages dangereux. Les auteurs et les libraires, les confesseurs et les étudiants de nos séminaires, enfin, les censeurs diocésains préposés par Nosseigneurs les évêques à la revision des livres, y trouveront toutes les informations historiques et juridiques, ainsi que les renseignements d'ordre pratique dont ils peuvent avoir besoin.

— Nous nous bornons à signaler le *Chemin de croix eucharistique, avec hymnes et amende honorable pour fêtes d'adoration*, par M. l'abbé Irénée Mauri, chanoine honoraire, curé-doyen de Saint-Jean de Pézenas (in-16 de 68 p., chez l'auteur). Il n'y a pas là un pur exercice de subtilité mystique, un de

ces jeux de l'esprit où se complaisait, vers la fin du moyen âge, la piété naïve et ergoteuse des scolastiques restés des écoliers. L'idée en est tirée de la théologie la plus sûre et la plus directe : le saint Sacrifice de la messe est le renouvellement du sacrifice du Calvaire. Comment dans chacune des quatorze stations du Chemin de la Croix on retrouve, avec l'histoire de Jésus crucifié, l'histoire de Jésus eucharistique, et quelles leçons se dégagent de ce rapprochement, c'est ce que M. Mauri explique avec l'aisance et la clarté d'un esprit à la fois très souple et très droit, et surtout avec l'onction pénétrante d'un cœur possédé par l'amour de l'Eucharistie. Son œuvre est plutôt une prière qu'une démonstration; c'est une effusion de l'âme devant la croix qui surmonte le tabernacle, un acte d'amour envers l'Hostie clouée sur l'une, enfermée dans l'autre.

— Les lois aujourd'hui ne sont plus motivées, et les jugements le sont. C'est le contraire d'autrefois. On sait que les rois de France faisaient précéder leurs ordonnances d'un préambule destiné à en montrer la raison d'être. M. Albert Babeau, le savant historien des institutions de l'ancien régime, a eu l'heureuse pensée d'analyser *les Préambules des ordonnances royales* (Paris, A. Picard, in-8 de 64 p. Extrait des *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales*) pour y rechercher les idées directrices et les principaux mobiles de la politique de nos rois. Il a classé le résultat de ses investigations sous sept rubriques : l'opinion, la religion, la gloire et l'amour, la justice, l'utilité publique, les finances et l'administration, la liberté et la souveraineté. Peut-être son étude eût-elle été encore plus instructive s'il avait examiné les motifs des ordonnances par rapport aux diverses matières qu'elles réglementaient. Telle qu'elle est néanmoins, cette étude se lit avec intérêt et suffit pour bien faire connaître les grands principes sur lesquels s'appuyait l'autorité royale.

Anjou. — *Les Mémoires de la Société nationale d'agriculture, sciences et arts d'Angers* (Angers, Lachèse, in-8 de 385 p.) contiennent une importante notice sur la vie du premier recteur de l'Université catholique, Henry Sauvé, par M. J.-M. Delahaye; sur l'archéologue M. Victor Godard Faultrier, par M. d'Espinay. Mais ce qu'il faut priser surtout, ce sont les bons travaux de M. X. de la Perraudière sur les traditions et superstitions locales de l'Anjou; de M. Joseph Denais, sur la chapelle de La Barre et les sculptures de Pierre Biardeau; de M. Louis de Farcy, sur les sépultures de René d'Anjou, d'Isabelle de Lorraine et de l'évêque Ulger; de M. l'abbé Urseau, sur la fête des époux à Brain-sur-Allones, le 10 floréal an VI. M. le docteur Maisonneuve, l'aimable et savant secrétaire général, a écrit avec beaucoup de verve l'histoire d'un chien et d'un grillon et nous a relaté une expérience sur la virulence du venin des serpents. L'espace nous manque pour tout citer, mais il faut encore deux lignes pour relater le très heureux résultat du concours Daillière, qui a mis en vedette un lieutenant de génie, M. Albin Sabatier.

Berry. — Au cours de l'année qui s'achève, nous avons eu bien rarement, en ce qui concerne les sociétés savantes de province, l'occasion de signaler un volume aussi remarquable que celui que nous recevons de la Société des antiquaires du Centre et qui forme le vingt et unième tome de ses *Mémoires* (Bourges, Tardy-Pigelet, in-8 de XLV-281 p., avec de nombreuses planches). Nous voudrions pouvoir dire quelques mots de chacun des travaux dont se compose ce très intéressant ensemble; mais la place nous est si mesurée que nous sommes dans la nécessité de nous résigner à de simples indications; il est vrai que les titres parlent d'eux-mêmes. Nous citerons donc les études que l'on trouve ici dans l'ordre où elles sont impri-

nées : *Musée de Bourges. Description des bronzes figurés antiques*, par M. D. Mater; — *Rapport sur les fouilles exécutées à Bengy-sur-Craon (Cher), les 7, 8, 9, 10 et 11 octobre 1895, par le capitaine Grandjean*; — *Notes archéologiques sur le Bas-Berry*, par M. Émile Chénon; — *Fouilles à l'église de la Comtale, 1896 (salle du lycée)*, par M. de Kersers; — *Cinq fers à hosties du diocèse de Bourges*, par M. le comte Alphonse de la Guère; — *Mémoire historique et descriptif du palais construit à Bourges par Jean de France, duc de Berry*, par M. P. Gauchery; — *Compte des obsèques d'un chancelier de France sous Louis XII (Jean de Ganay, 1512)*, publié par M. le marquis des Méloizes; — *Généalogies berruyères. La Famille Trousseau*, par M. le comte de Maussabré; — *Bulletin numismatique (n° 19)*, par M. de Kersers.

Bretagne. — M. Arthur de la Borderie publie une fort piquante brochure (*Un Pamphlet contre le cidre au XVIIIe siècle, par un ami du duc d'Aiguillon*. Rennes, imp. Simon, gr. in-8 de 18 p. Extrait du t. XXVI du *Bulletin de la Société archéologique d'Ille-et-Vilaine*). Le savant bibliophile analyse fort spirituellement une très rare brochure intitulée : *Réflexions sur l'agriculture*, imprimée en 1764 à Saint-Malo, dédiée à « Monseigneur le duc d'Aiguillon, » consacrée tout entière à la Bretagne et faisant connaître des faits curieux à noter. Il indique, dans ce factum rédigé par un courtisan hostile aux Bretons, quatre points principaux : 1° un réquisitoire contre le cidre et les pommiers; 2° un réquisitoire contre le blé noir; 3° une exhortation à la culture de la vigne en Bretagne; 4° un panégyrique de la pomme de terre. Un passage de l'opuscule anonyme prouve que la pomme de terre était cultivée en Bretagne dès 1752, c'est-à-dire plus de vingt ans avant la propagande de Parmentier.

Champagne. — Le soixantième tome de la collection des *Mémoires de la Société académique d'agriculture, des sciences, arts et belles-lettres du département de l'Aube*, qui, daté de 1896, forme aussi le tome XXXIII de la troisième série (Troyes, P. Nouel, gr. in-8 de 442 p. avec 5 planches), se fait remarquer par l'importance des travaux qui le composent. Mentionnons : *Musée de Troyes. Numismatique. Monnaies gauloises. Catalogue descriptif et raisonné*, par M. Lorin Le Clert. Y compris une ample *Table des matières*, ce catalogue ne comprend pas moins de cent cinq pages; — *Épisodes de la guerre de Cent ans à Troyes et dans les environs (1431)*, par M. Alphonse Roserot; — *Lettres inédites de Grosley, écrites de l'armée d'Italie en 1745 et 1746*, publiées par M. Albert Babeau; — *Notes sur les nodules et bois minéralisés trouvés à Saint-Parres-les-Vaudes (Aube), dans les grès verts infracrétacés*, par M. P. Fliche; — « *Promptuarium* » et « *Meslanges historiques* » *de Nicolas Camusat. Tables de matières et de documents*, par M. Alphonse Roserot; — *Les Champignons de mon jardin. Supplément à la « Flore cryptogamique de l'Aube,* » par M. Camille Jourdheuille; — *L'Ancienne Paroisse de Savey*, par M. l'abbé A. Prévost; — *Notice biographique sur Frédéric-Eugène Piat*, par M. Victor Champier; — *Musée de Troyes. Art décoratif (Musée Piat), Catalogue descriptif et raisonné*, par M. Louis Le Clert.

— M. Henri Jadart publie une curieuse notice sur *les Portraits de Louis de Gonzague et de Christophe de Savigny* (Dole, impr. Bernin, in-8 de 12 p. Extrait de la *Revue artistique ardennaise*, d'août dernier). En tête ont été reproduits les portraits peu connus et très remarquables, si bien étudiés en leur histoire par le savant archéologue, de Louis de Gonzague, duc de Nevers et de Rethel, gouverneur de Champagne, et de Christophe de Savigny, auteur d'une sorte d'encyclopédie des connaissances humaines fort en avance sur son époque et dédiée au prince par le docte gentilhomme. M. Jadart expose les rapports des deux personnages à propos de cette pu-

blication imprimée à Paris par Jean et François de Gourmont en 1587.

Dauphiné. — *Le Dauphiné et les Dauphinois dans la charge et la caricature*, de M. Paul Guillemin, dont nous avons déjà parlé (t. LXXX, p. 87-88), en est actuellement à son septième fascicule, qui s'arrête au nom d'Émile Augier. La devise : « De bien en mieux » pourrait très justement figurer en tête de l'œuvre. L'auteur a eu l'idée excellente de tirer à part tout ce qui concerne *Émile Augier* et *Mme Agar*. De la sorte, il a donné deux admirables fascicules (Grenoble, imp. Joseph Baratier, in-4 de 32 et de 14 p.). L'une et l'autre de ces luxueuses brochures se présentent sous une couverture illustrée de grande allure. Le travail sur Émile Augier comprend huit reproductions curieuses; l'étude concernant Mme Agar n'en comporte que deux. A propos d'Agar, nous rappellerons que ses origines ont été fort contestées : on ne lui a pas assigné moins de quatorze localités comme lieu de naissance. Il appartenait à M. P. Guillemin de fixer définitivement, preuves à l'appui, le pays où est née la grande artiste. Ce pays est Sedan. L'auteur a rectifié aussi la date de la naissance, qui est du 18 septembre 1832, alors que Vapereau et Larousse, entre autres, ont donné l'année 1836. Le père de Marie-Léonide Charvin dite Agar, maréchal des logis au 8e régiment de chasseurs à cheval, alors en garnison à Sedan, était originaire de Faramans (Isère), et sa mère de Vienne (même département). M. et Mme Charvin s'étaient mariés à Vienne, le 13 septembre 1830. M. Guillemin a donc bien raison de considérer Agar comme Dauphinoise. Tirés, le premier à cinquante exemplaires, le deuxième à soixante, numérotés et revêtus de la signature de l'auteur, ces deux fascicules se vendent : celui concernant Émile Augier, 15 fr., et celui relatif à Agar, 6 fr.

— Dans sa *Notice sur le bréviaire manuscrit n° 1285 du fonds latin de la Bibliothèque nationale à Paris* (Valence, imp. Jules Céas, in-8 de 12 p.), M. le chanoine Ulysse Chevalier, avec la compétence que chacun lui reconnaît, montre que ce bréviaire n'appartient pas plus au diocèse de Vienne, comme l'a cru le P. Dreves, qu'à celui de Digne, comme l'ont dit les Bollandistes. Si l'absence de calendrier et d'indications particulières dans les litanies ne rend pas facile l'attribution à un diocèse, une comparaison minutieuse des hymnes particulières du bréviaire avec celles des autres livres liturgiques connus permet d'affirmer que l'on a affaire à une église du sud-est. Le savant auteur du *Repertorium hymnologicum* va plus loin et croit pouvoir attribuer avec vraisemblance le bréviaire à l'église d'Embrun; il reproduit l'office de saint Marcellin, fondateur de l'église d'Embrun, contenu dans ce bréviaire.

— Voici un livre plein de jeunesse, d'ardeur et d'esprit qui se présente sous ce simple titre : *En montagne* (Grenoble, imp. Allier, in-8 de 181 p.). L'auteur, M. J. Gauthier, y raconte, avec une verve et une bonne humeur rares, les heures joyeuses ou troublées de la vie dans les grands monts du Dauphiné et de la Savoie; la littérature alpine compte peu de livres d'où se dégagent des impressions aussi saines et aussi profondes. Ajoutons que l'impression en est tout à fait charmante, et qu'une centaine de jolies photogravures éclairent le texte. C'est là un beau livre de bibliothèque qui fera les délices des Alpins pendant les soirées d'hiver.

— Heureuse, deux fois heureuse, est l'Académie delphinale, lorsque, entreprenant des courses archéologiques, elle a comme guide M. l'abbé Petit et M. Marcel Reymond. Dans *Beauvoir et Saint-Antoine* (Grenoble, Allier, in-8 de 48 p.), on relève, après le compte rendu de l'excursion, deux excellentes notices sur la célèbre abbaye gothique qui reste un des joyaux du Dauphiné.

— M. J. Buffaud sait rapporter des grandes manœuvres autre chose que

des impressions fugitives. Dans sa plaquette *De Valence à Gap*, causerie faite à l'Association des anciens élèves de la Martinière (Lyon, Rey, in-8 de 15 p.), il s'entend à merveille à faire défiler les plus beaux sites du Dauphiné et quelques points de son histoire. La revue est rapide comme un commandement militaire, mais elle est suffisamment détaillée.

— Il y a beau temps qu'on sait que les rivières de France n'auront bientôt plus de poissons et qu'un élément de la richesse nationale va disparaissant. Dans la famille de Galbert, qui possède un château où abondent les sources fraîches, à la Buisse, au pied du massif de la Chartreuse, on s'est occupé de pisciculture, de père en fils, avec une intelligence et un succès remarquables. Dans sa notice : *Établissement de pisciculture* (La Buisse, par Voiron (Isère), in-8 de 16 p.), M. le comte de Galbert fait l'historique du sujet et raconte les heureux résultats obtenus par lui-même, après de longs essais; mais ses vœux de préservation générale seront-ils exaucés ?

— En 1896 est décédé à Lyon un haut-alpin qui fut un commerçant notable, un écrivain de quelque valeur, en même temps que le meilleur et le plus vertueux des hommes. Sous ce titre : *M. Honoré Pallias* (Grenoble, in-8 de 7 p.), M. le comte de Galbert, en sa qualité de président de l'Académie delphinale, fait un éloge délicat de M. Pallias, lequel a un titre tout particulier à la reconnaissance de l'Académie : il lui a légué par testament une somme de dix mille francs. M. Pallias a fait d'autres legs à la Société d'archéologie de la Drôme, à la Société d'études des Hautes-Alpes ; c'est là un acte de générosité trop rare pour ne pas en conserver le souvenir.

— Prendre comme texte d'un discours de réception à l'Académie delphinale la vie de H. Gariel, ancien conservateur de la bibliothèque de Grenoble, c'est passer en revue une longue et importante période de l'histoire de la cité. C'est ce qu'a fait, d'une bien remarquable façon, M. Hardouin, professeur à l'École du génie de Grenoble, dans sa plaquette : *Hyacinthe Gariel, notice biographique et bibliographique* (Grenoble, Allier, in-8 de 65 p.). Le rôle joué par Gariel, ses écrits, sont appréciés avec méthode, avec esprit, et parfois avec une sévérité nécessaire. Peut-être eût-il fallu signaler le « Catalogue de lettres autographes et de livres » dont la vente a eu lieu, par le ministère de M. Charavay, en décembre 1858. Cette vente est celle de la bibliothèque de M. Gariel, à qui elle attira de violentes critiques. Deux portraits sont ajoutés à cet excellent travail.

Foix. — M. Henri Courteault publie un intéressant recueil d'*Ordonnances et règlements relatifs à l'administration du comté de Foix au quinzième siècle* (Foix, imp. Gadrat, gr. in-8 de 27 p. Extrait du tome VI du *Bulletin de la Société ariégeoise des sciences, lettres et arts*). L'énumération des huit documents tirés d'un manuscrit appartenant aux archives départementales de l'Ariège montrera mieux que toute analyse l'importance du recueil pour l'histoire administrative du pays de Foix : I. Ordonnance de Jean Ier, prescrivant dans toute l'étendue du comté de Foix l'obédience au pape schismatique Benoît XIII, 22 octobre 1412. — II. Ordonnance du même sur les monnaies. 20 janvier 1421, n. st. — III. Ordonnance du sénéchal de Foix sur la sûreté du pays. 9 septembre 1425. — IV. Ordonnance du sénéchal de Foix réglementant le prix des vivres et des logements. 20 octobre 1425. — V. Ordonnance des consuls de la Bastide-de-Sérou sur le règlement des successions de notaires. Sans date. — VI. Ordonnance de Jean Ier prescrivant une réformation du comté de Foix et fixant les attributions des divers fonctionnaires seigneuriaux. Sans date. — VII. Instructions données par Jean Ier aux commissaires chargés de procéder à la réformation d'une partie du comté de Foix. 9 avril 1425. — VIII. Commission donnée par

Gaston IV à Vidal Sans pour vérifier la légitimité de la possession par certains particuliers de biens de mainmorte. 12 décembre 1444.

Franche-Comté. — A diverses reprises, M. Émile Longin a utilisé la *Gazette de France*, que Théophraste Renaudot publiait sous la haute surveillance ou la direction de Richelieu, pour les études qu'il a faites sur les guerres dont l'issue finale a été la réunion de la Franche-Comté à la France il y a plus de deux siècles. Aujourd'hui, nous avons à signaler un dernier tirage à part, très documenté, des *Annales franc-comtoises*, que l'auteur a intitulé : *La Franche-Comté et la Gazette de France de 1633 à 1674* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 45 p.). Il confirme parfois et rectifie souvent le « gazetier, » dont les informations sont passées au tamis d'une critique aussi sévère que juste. Ces pages forment une contribution de premier ordre à l'histoire de la lutte si longue des Comtois contre les Français, et, au fond, se présentent tout à l'honneur des deux partis. Il paraît que certains amis de l'auteur, à propos de ses consciencieux travaux historiques, sont allés jusqu'à l'accuser de « manquer de patriotisme. » Accusation pour le moins puérile. L'histoire est l'histoire, et M. Longin remplit avec une parfaite impartialité, à la lumière des documents, son rôle d'historien. Pour conclure absolument d'accord avec lui, nous croyons qu'il n'est pas, de Saint-Loup à Saint-Amour et de Dole à Pontarlier, dans cette grande province de Franche-Comté, un seul natif qui ne se trouve heureux d'être Français et qui, s'il parle encore de l'Espagne, ne considère cette puissance que comme une amie d'autrefois, et pas davantage. M. Longin fera donc bien de poursuivre sa voie, sans s'inquiéter autrement d'observations qui portent à faux.

— Très suggestif le discours que M. Albert Mallié a prononcé lors de sa récente réception comme membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. Il a pour titre : *Le Mouvement artistique contemporain à Besançon* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 24 p.). Après quelques considérations sur l'art en général, le nouvel élu esquisse les physionomies artistiques de quelques célébrités franc-comtoises, Gigoux, son élève Baron, Courbet, Bavoux et Baille. C'est la peinture qui occupe dans ce discours la place prépondérante, ce qui n'empêche pas son auteur de noter, quoique brièvement, la gravure, la sculpture et même l'architecture. Nous devons signaler d'une façon spéciale une page où M. A. Mallié, dans un tableau brillant, nous fait entrevoir, comme s'il tirait un rideau, les superbes paysages dont les rives du Doubs, de la Loue, de l'Ognon et du Dessoubre ont fourni les sujets aux artistes franc-comtois.

— M. le chanoine Suchet, qui a occupé, le mois dernier, dans le *Polybiblion* une place d'honneur, a eu l'excellente idée d'extraire de son important ouvrage sur *l'Éloquence religieuse en Franche-Comté* le chapitre consacré à *Mgr Besson orateur (1845-1888)* (Besançon, imp. P. Jacquin, in-8 de 89 p.). Cette brochure, qui nous fait si bien connaître dans l'ensemble et dans les détails les plus typiques l'œuvre de l'éminent évêque de Nîmes, est digne de tous les éloges.

— Sous le titre de *Promenades et excursions dans les montagnes du Doubs et autour de la Mouillère-les-Bains près Besançon* (Besançon, imp. Millot frères, in-16 de 24 p., illustré), le syndicat d'initiative de Besançon et de Franche-Comté vient de lancer une brochurette luxueuse. Le but est certainement de présenter sous un jour agréable la station balnéaire bisontine; nous devons reconnaître que le but est parfaitement atteint. Imprimé avec goût, cet opuscule donne des détails pratiques, précis et succincts sur les excursions que les baigneurs peuvent faire aux environs de la ville, qui sont

admirables. Le style est parfois un peu télégraphique. On trouve là neuf héliotypes phototypies de la maison Delagrange-Louys, de Besançon, plus un plan de la ville et une carte du massif jurassien français.

— Un nouveau bon point à l'*Almanach jurassien pour l'an de grâce 1898* que nous recevons (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, gr. in-8 de 106 p., illustré). En ce temps où les almanachs pullulent, une publication du genre, si bien faite qu'elle soit (ce qui est le cas de l'*Almanach jurassien*), n'a de chances réelles de s'imposer dans un département que si les choses locales ne sont point négligées. Or, ledit almanach nous donne une série d'histoires, légendes et récits franc-comtois très intéressants, parmi lesquels les lecteurs remarqueront tout d'abord les pages, ornées d'un portrait, consacrées au célèbre chef de partisans Lacuzon, qui défendit la Franche-Comté contre les Français au XVIIe siècle. Il y a là aussi une bonne notice sur *Notre-Dame du Chêne*. Mais si nous complimentons sincèrement à nouveau les rédacteurs de cet almanach chrétien, nous ne nous lasserons pas de leur conseiller encore de développer davantage la partie locale.

— Signalons une petite brochure intitulée : *Souvenirs et espérances. Notre-Dame de Monteiel et son ermitage à Lons-le-Saunier* (Lons-le-Saunier, imp. C. Martin, in-32 de 36 p.). L'auteur n'a pas signé son travail; c'est regrettable, car il est parfaitement rédigé. L'opuscule présente l'historique complet, à travers les âges, du sanctuaire que les trop fameux décrets ont fait fermer le 30 juin 1880. Nous nous associons aux vœux prophétiques de l'auteur, qui attend une « nouvelle ère de paix qui sera le triomphe de Notre-Dame de Monteiel. »

— De M. Ch. Thuriet nous recevons une plaquette intitulée : *Les Cheveux de Madeleine* (Besançon, Dodivers, petit in-16 de 30 p.). C'est une nouvelle poétique qui plaira beaucoup aux cœurs simples.

Guyenne et Gascogne. — Indiquons comme très curieuses les *Marques de besognes des artisans, XVIe et XVIIe siècles*, publiées par L. Roberd de Clinchamps (Extrait du tome XXXI des *Archives historiques du département de la Gironde* (Bordeaux, imp. Gounouilhou, in-4 de 16 p. suivies de 10 planches). Le docte paléographe rappelle que les artisans illettrés traçaient à la plume, comme signatures, sur les actes notariés, des emblèmes qui rappelaient le plus souvent leur profession, et que presque tous les artisans d'une même corporation reproduisaient le même objet, l'outil ou le travail qu'ils confectionnaient ordinairement. Il donne les fac-similés d'un certain nombre de ces marques, relevées sur des actes de notaires (1575 à 1720).

— M. Emile Belloc, dont les études limnologiques sur le midi de la France font autorité, a présenté en 1896, au congrès des sociétés savantes, un intéressant travail sur les *Flore et faune microscopiques des lacs littoraux d'eau douce du golfe de Gascogne*, dont la *Revue des travaux scientifiques* a publié un résumé. Rédigée avec la conscience scrupuleuse que M. Belloc apporte à tous ses travaux, et pleine de faits précis, cette étude, qui a été tirée à part, prouve qu'il pourrait être fructueux et utile pour la science de soumettre à des recherches suivies tous les lacs littoraux d'eau douce du golfe de Gascogne.

Languedoc. — M. Frédéric Donnadieu publie deux brochures dont l'intérêt n'est pas seulement local : *Musiciens et compositeurs biterrois. Porro (Pierre-Jean), compositeur et éditeur de musique, 1759-1831. Mazas et Gaibal du Rivage, violonistes et compositeurs. Notices biographiques* (Béziers, imp. J. Sapin, gr. in-8 de 28 p.). — *La Vie et les œuvres du vicomte Auguste de Marcon. La Nouvelle Installation et les travaux de la Société archéologique* (ibid., gr. in-8 de 18 p.).

— M. [illegible] Bernard [illegible] ou [illegible] [illegible] des [illegible] que possède la [illegible] de Montpellier. [illegible] qu'il a eues sous les yeux une description suffisamment complète, qu'il fait [illegible] Le [illegible] La [illegible] (Montpellier, imp. de [illegible] Martel aîné, in-8 de 44 p.).

Lorraine. — Il [illegible] livre d'étrennes paru pour 1898, que l'on peut se procurer au prix de 4 fr., un petit bijou typographique et artistique qui s'étale aux vitrines de la librairie G. Boudet et qui a pour titre : *Césarin, histoire d'un vagabond* (in-4 mesurant 16 centimètres 1/2 sur 11, de 72 p., illustré). Le personnage dont M. Albert Cim nous retrace drôlatiquement la singulière existence appartient à l'espèce des types excentriques comme l'on en rencontre dans certaines villes de province. Les gens de Bar-le-Duc, dont Césarin était le compatriote, n'ont pas dû le regretter au même degré. Ivre plus souvent qu'à son tour, ce vagabond loustic faisait un peu le procès à tout le monde, magistrats et préfet compris, et cela en pleine rue, sans éclat, tranquillement. Les petits scandales qu'il suscitait ainsi amusaient fort les spectateurs; mais aussi ses incartades lui valurent de nombreuses condamnations qu'il purgeait philosophiquement dans l'hospitalière prison barisienne dont le gardien-chef le gâtait quelque peu. C'était l'hiver surtout que le pittoresque Césarin se faisait loger et nourrir aux frais de l'État; il appelait cela: aller à sa maison de campagne. En été, il travaillait en amateur, au hasard des circonstances, buvant sec dès qu'il possédait quelques pièces de monnaie dans son gousset. Ledit Césarin est mort, il y a un an, à l'hôpital de Bar-le-Duc, des chagrins qu'il éprouva d'avoir été accusé d'un vol qu'il n'avait pas commis, du reste. Les pages 42 à 54 de ce petit livre sont occupées par la relation d'une fantastique scène de tribunal dont le joyeux et spirituel traîne-chausses fut le héros. Les illustrations, dues à un artiste de grand talent, M. Heidbrinck, sont des plus suggestives.

[illegible] — [illegible] (Aiur, par Périgueux, Imp. catholique, in-8 de 26 p.), le docteur Gallavardin, le savant homéopathe lyonnais, insiste sur l'utilité qu'on peut retirer de la médecine et des médicaments pour guérir les défauts « de caractère, d'intelligence, de sentiments religieux, quand ils sont de nature non spirituelle, mais de nature corporelle, » et expose les résultats qu'il a obtenus depuis dix ans.

Normandie. — [illegible] l'attrayant sujet qu'avait choisi M. le docteur Giraud pour son discours de réception à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen (Rouen, Léon Gy, in-8 de 54 p.). Ce sont surtout les faits du XVIe siècle qu'il rapporte. En 1670, Jacques Le Gastillois était sorcier à la Haye-du-Puis et allait au sabbat sur le bois d'Étenclin. Son procès eut du retentissement et les registres secrets du parlement de Normandie attestent quels soucis il causa aux magistrats. M. Giraud a cité en entier leurs curieuses délibérations et vraiment on n'est point étonné de lire l'arrêt du conseil d'État qui annule leurs procédures. Ne se tenant pas pour battus, ils voulurent se servir de l'édit et déclaration du Roi sur la fourberie et le sacrilège pour punir le sortilège. Et c'est ainsi qu'ils réussirent à frapper de mort le berger de Vesly et sa femme ! Au XVIIIe siècle, le curé de Bully fut au contraire con-

damné pour avoir trop légèrement exorcisé, et Le Vavasseur était acquitté par le Parlement normand des poursuites accueillies par les juges de Beaumont-le-Roger. Dieu merci, il avait fini « l'un des derniers, sinon le dernier, par reconnaître son erreur. »

— Curieuse histoire que celle contée par M. J. Cochon, sous le titre : *Un Remplacement militaire dans les dernières années du premier Empire* (Nancy, Berger-Levrault, in-8 de 48 p. Extrait de la *Sabretache*). Il s'agit d'un conscrit fortuné, Louis-Pierre-Auguste Demées, qui faisait tranquillement son droit à Caen en 1812. Son père, président du tribunal d'Alençon, put, grâce à sa fortune et au concours des présidents du voisinage, ses amis, trouver un remplaçant pour lui, le faire nommer dans la magistrature avant l'âge, enfin l'exempter même des services d'honneur de l'Empereur, puis du Roi. Son beau-frère, un chef d'escadron de gendarmerie en activité, avait pourtant proposé de le prendre comme gendarme-élève. Il mourut à vingt-neuf ans, « victime de sa faible constitution. » Cette sèche analyse ne rend pas le charme de « cette consciencieuse étude de mœurs locales » qui intéresse d'une manière toute particulière l'histoire générale. On y voit ce que la « grande époque napoléonienne » a fait souffrir en France.

— Le théâtre des Folies Caennaises a donné une revue locale, intitulée *Li-Hung-Caen*, un titre de circonstance (Caen, A. Le Boyteux, in-8 de 36 p.), qui eut tant de succès qu'elle fut reprise deux fois. Il y a des couplets fort drôles, notamment sur le dictionnaire biographique des hommes célèbres du Calvados; voire même d'un peu risqués : *Le Château*, mais bien spirituels pour qui connaît Caen. Sarcey dirait : « Comment, pas un seul mot en patois ? » — Vraiment, c'eût été là le couplet à faire !

Poitou. — *Le Fer à hosties de Lencloitre*, que Mgr Barbier de Montault nous fait connaître avec sa précision habituelle (Caen, imp. Henri Delesques, in-8 de 6 p. Extrait du *Bulletin monumental*), bien qu'il ne soit « qu'un échantillon de l'industrie vulgaire » et qu'il ne remonte qu'à la fin du XVIIe siècle, méritait cependant d'être signalé à cause de son originalité qui se manifeste dans sa forme (palette découpée en olive), dans la réduction de son contenu à deux seules formules et dans son symbolisme (crucifix « planté sur la cime du Calvaire, où gît le crâne d'Adam.... Sur ses pentes poussent de hautes herbes, qui se terminent en épis, » emblème des religieuses, *frumentum electorum*).

Belgique. — Le R. P. A.-J. Delattre, S. J., qui n'est pas seulement un assyriologue éminent, mais un homme de goût et d'esprit, nous fait assister à *Un Congrès d'intellectuels à Gand en février 1897* (Louvain, imp. Polleunis et Ceuterick, in-12 de 123 p.). Il s'agit de la réunion tenue les 20 et 21 février dernier par des représentants de la jeunesse littéraire, où l'on a daubé de belle manière sur Boileau et notre grande école française du XVIIe siècle. Le P. Delattre remet les choses au point; avec verve, il montre à ces jeunes gens qu'à force de se proclamer intellectuels, ils ont fini par perdre l'intelligence des choses dont ils parlent.

Espagne. — A diverses reprises, nous avons signalé les publications de M. Léo Rouanet, relatives à la littérature espagnole. Il publie aujourd'hui un manuscrit acquis par lui à la vente Salva et qui renferme une curieuse pièce de théâtre écrite en 1605, par un poète anonyme. Le titre *Auto sacramental nuebo de las pruebas del linaje umano y encomienda del hombre* (Paris, H. Welter; Madrid, M. Murillo, in-16 de XII-95 p.), indique assez le sujet et le genre de cette pièce à vingt personnages. M. Léo Rouanet l'a publiée avec grand soin, en respectant scrupuleusement son manuscrit. Comme le texte renferme beaucoup de citations des livres saints, quelque peu écor-

chées, il a donné en note la leçon correcte. Peut-être eût-il été bon de donner aussi le texte latin des passages traduits en espagnol. Tous ceux qui s'intéressent à l'ancienne littérature espagnole seront reconnaissants à M. Rouanet du nouveau texte qu'il leur met entre les mains, et souhaiteront de le voir continuer ses études fructueuses.

— Les jeux floraux de Barcelone ont un éclat qu'ils ne semblent pas près de perdre. Cette année, trois cent vingt et un concurrents se disputaient les prix dont disposait le jury. Dix-huit seulement ont pu être récompensés; on trouvera leurs travaux, avec les actes officiels du consistoire du 1er mai, et avec les discours du président D. F. de S. Maspons y Labros et du secrétaire D. Luis Duran y Ventosa dans le joli volume intitulé : *Jochs florals de Barcelona, any XXXIX de llur restauracio* (Barcelona, stampa la Renaixensa, in-8 de 463 p.) dont l'impression élégante fait honneur aux presses d'où il est sorti. Poésie et prose, morceaux d'imagination et histoire se mêlent harmonieusement dans ce volume. Citons au moins les noms des lauréats et les titres de leurs compositions. D. F. Matheu y Fornell, *Tardania;* D. G. A. Tell y Lafont, *Nit;* D. A. Gual, *Lo Llach encantat;* F. Rahola, *la Tramontana;* dona Dolors Moncerdá de Maciá, *la Caputxa catalana;* M. J. Colell, *los Almogavars al Parthenon;* D. Pere Palau y Gonzalez de Quijano, *Cántich;* D. A. V. Santandreu, *lo Mes de maig;* D. F. Tomás y Estruch, *Anima forta;* toutes pièces d'un beau mouvement poétique, parmi lesquelles nous recommanderons surtout la première et la quatrième; D. C. Plana y Font, *Per la vida;* J. Ruyra, *Narracions curtes;* D. A. Gual, *la Vicari novi;* D. Enrich de Fuentes, *Miniatura,* quatre jolis morceaux où la poésie ne manque point, bien qu'ils soient écrits en prose; D. A. Bori y Fontesta, *la Conquista de Menorca;* D. M. Folch y Torres, *Istolaci é Indortes;* C. Vidal, *Oda a Sitger;* trois pièces en vers. Plus graves et d'un intérêt plus sévère sont la *Noticia historica sobre una poblacio catalana* (Sampedor, Sanctus Petrus de Auro), par M. Anton Vila e Sala; et la *Determinacio de les comarques naturals é historiques de Catalunya,* par D. Norbert Font y Sagué. Le volume se termine par le discours de remerciement de D. Miquel S. Oliver.

Hollande. — Du vaste ouvrage que M. E.-W. Moes, bibliothécaire adjoint de l'Université d'Amsterdam, a entrepris sur l'histoire des imprimeurs et des éditeurs d'Amsterdam au xvie siècle (*De Amsterdamsche boekdrukkers en uitgevers in de zestiende eeuw.* Amsterdam, C.-L. Van Langenhugen, 4 fr. 10 la livraison) vient de paraître le deuxième fascicule. Nous aurons sans doute l'occasion de revenir sur cette importante publication.

Italie. — Dom Pierrugues vient de publier un intéressant manuscrit déposé aux archives du Doubs, dont la copie lui a été envoyée autrefois par feu Auguste Castan, bibliothécaire de la ville de Besançon. Dédié à la mémoire du regretté érudit, ce document a fait l'objet d'une jolie brochure dont voici le titre complet : *Giornali del principe d'Orange nelle guerre d'Italia dal 1526 al 1530 (sacco di Roma, guerra di Napoli, assedio di Firenze), coll' elenco dei gentiluomini della casa militare del principe e dei capitani, agenti ed ufficiali dell' Imperatore e del Papa nella guerra di Firenze* (Firenze, Giuseppe Pellas, in-18 de 79 p., avec portrait et reproduction de pierre sépulcrale). Le journal du prince, qui succéda au connétable de Bourbon dans le commandement de l'armée impériale, commence le 1er décembre 1526, se continue à travers l'année 1527 jusqu'au 31 mars 1528, avec trois notes pour septembre et octobre de la même année. Après cette époque, on constate une lacune occasionnée probablement par la perte des registres. Il reprend en juillet 1530 pour se terminer le 23 octobre suivant. Le véritable intitulé de ce document est : *Journaux de campagne et de dépenses du prince*

d'Orange pendant les guerres d'Italie ; il a été écrit par un intendant de ce général. On trouve là de très curieux détails se rapportant au sac de Rome, au siège de Florence et à la marche du prince contre Ferruccio. La mort de ce chef d'armée est mentionnée par cette note brève : « Le 3 août 1530. Ce jour, mort de Monst. » Les dernières pages du document sont relatives à l'embaumement, aux funérailles et au transport des restes du prince d'Orange de la chartreuse de Florence à l'église Saint-Désiré de Lons-le-Saunier, où ils furent inhumés. La brochure comporte des annotations nombreuses ; elle se termine par l'état des gentilshommes de la maison militaire du défunt et des capitaines, agents et officiers de l'Empereur et du Pape, dressé d'après les comptes des dépenses du siège de Florence, les lettres des ambassadeurs siennois et des commissaires et agents de l'Empereur et du Pape au camp impérial, et les lettres du Pape à Charles V.

— M. D. Chilovi fait paraître la seconde partie de son étude sur *I Cataloghi e l'Istituto internazionale di bibliografia* Firenze, Fratelli Bocca, gr. in-8 de 26 col.), dont la première partie a été signalée dans notre dernière chronique. Dans ce nouvel article, laissant de côté les bibliothèques publiques, il s'efforce d'établir l'intérêt qu'il y aurait pour les libraires à accepter le catalogue à fiches avec la classification décimale.

Portugal. — Nous avons donné, l'année dernière (*Polybiblion*, t. XLIV, p. 167), un compte rendu du recueil de nouvelles que le *Diario de Noticias* de Lisbonne avait offert à ses lecteurs en 1894 et en 1895. Nous venons de parcourir avec plaisir la brochure qui correspond à l'année 1896 : *Brinde aos senhores assignantes do Diario de Noticias em 1896* (Lisboa, typ. universal, in-12 de 97 p.). Elle contient trois morceaux en prose, *Terra-Mater*, *Jeanne de Goerschen*, et la continuation des *Mémoires sur Ferdinand II*. Nous n'insisterons pas sur leur mérite littéraire, qui est incontestable, ni sur leur valeur morale, qui est irréprochable à tous les points de vue. A côté de ces petits chefs-d'œuvre signés des noms connus de Coelho, Torrezão et Bulhão Pato, le *Brinde* du *Diario de Noticias* renferme une délicieuse série de poésies, intitulée *Chrysanthèmes* : odes, sonnets, chansons, paraboles, fantaisies, etc., de Candido de Figueiredo, qu'on lit d'un bout à l'autre avec ravissement.

— Le 20 octobre dernier, la maison Ferin, de Lisbonne, a mis en distribution le premier fascicule d'une *Revista portugueza colonial e maritima* (15 fr. par an pour l'Union postale), publiée sous le patronage du roi et sous la direction de MM. Ernesto J. de Vasconcellos, Jeronymo da Camara Manoel, et João F. Marques Pereira, pour traiter toutes les questions relatives aux colonies et à la marine portugaises. Les discussions techniques et les recherches historiques auront également place dans la Revue. Chaque numéro contiendra un résumé en français.

Russie. — Le 1er novembre a commencé de paraître à Kiev, sous la direction de M. Aleksiei Graen, privat-docent à l'Université, une revue hebdomadaire dont le titre suffit à indiquer l'objet : *Rossiia i Aziia*. La Revue, dont le siège est à l'Université de Saint-Vladimir de Kiev, et qui s'est assuré la collaboration de spécialistes (21 fr. par an), s'occupe particulièrement des Juifs, du Caucase, de la Sibérie, du Turkestan et de la politique russe en Orient : histoire, géographie, ethnographie, traditions populaires, littérature, y trouveront place à côté de romans, poésies et drames traduits des langues de l'Orient.

Publications nouvelles. — *Histoire de l'Ancien Testament*, par l'abbé J.-B. Pelt. T. II (in-18, Lecoffre). — *Les Origines des troisièmes chrétiens*, par H. Rodrigues (gr. in-8, Calmann Lévy). — *L'Évangile et le temps présent*,

par l'abbé E. Perrin (in-18, Retaux). — *Liturgies eastern and western*, edited with introductions and appendices by F. E. Brightman. Vol. I. *Eastern liturgies* (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Praelectiones dogmaticae*, auctore C. Pesch. T. V. *Tractatus dogmatici* (in-8, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Manuel de piété à l'usage des Enfants de Marie*, par la comtesse A. de La Rochefoucauld (petit in-16, Lamulle et Poisson). — *Manuel et directoire du Rosaire*, par l'abbé J. M. B. (in-18, Desclée et de Brouwer). — *Le Purgatoire*, par le R. P. Faber (in-18, Retaux). — *Lettres de Mgr de Ségur à ses fils spirituels*, publiées par le marquis de Ségur (in-18, Retaux). — *Comment naissent les mythes*, par P. Regnaud (in-18, Alcan). — *Origine et développement historique de la distinction des biens en meubles et immeubles*, par G. Goury (in-8, Nancy, Bibliothèque de la conférence Rogéville). — *Les Dessins et modèles de fabrique. Doctrine, Législation, Jurisprudence*, par A. Vannois (in-8, Chevalier-Marescq). — *Sous la robe*, par E. Demolder (in-18, « Mercure de France »). — *Institutiones psychologicae secundum principia S. Thomae Aquinatis ad usum scholasticum* accommodavit T. Pesch. Pars I. *Psychologiae naturalis*. Liber alter. Vol. 2 (in-8, Fribourg-en-Brisgau, Herder). — *Psychologie*, par l'abbé T. Dubot. T. I (in-8, Retaux). — *John Locke*, von Dr E. Fechtner (in-8, Stuttgart, Frommans). — *La Vie, mode de mouvement*, par E. Préaubert (in-8, Alcan). — *La Lutte contre le mal*, par J.-J. Clamageran (in-18, Alcan). — *Société. État. Patrie*, par P. Fabreguettes. T. II (in-8, Chevalier-Marescq). — *Le Congrès de l'humanité*, par Amo et Decrespe (in-18, Chamuel). — *P.-J. Proudhon, abrégé de ses œuvres* (in-18, Flammarion). — *Principes sociologiques*, par C. Mismer (in-8, Alcan). — *Mélanges féministes*, par L. Bridel (in-18, Giard et Brière). — *Le Développement mental chez l'enfant et dans la race*, par J.-M. Badwin. Trad. de l'anglais par M. Nourry (in-8, Alcan). — *Dyspepsies nerveuses et neurasthénie*, par le docteur P. Glatz (in-18, Alcan). — *Précis d'anatomie comparée et de dissections*, par A. Gruvel (in-18, Deyrolle). — *Promenades à travers l'histoire naturelle*, par le docteur P. Maisonneuve (in-8, Toulouse, Privat). — *Notions générales sur l'écorce terrestre*, par J. de Lapparent (in-18, Masson). — *Cours de physique à l'usage des candidats aux écoles spéciales*, par J. Chappuis et A. Berget (in-8, Gauthier-Villars). — *Le Laboratoire d'électricité, notes et formules*, par J.-A. Fleming; trad. de l'anglais par J.-L. Routin (in-8, Gauthier-Villars). — *Les Ballons-sondes de MM. Hermite et Besançon et les ascensions internationales*, par W. de Fonvielle (in-18, Gauthier-Villars). — *La Peinture française du IXe siècle à la fin du XVIe*, par P. Mantz (in-8, May). — *Qu'est-ce que le progrès?* par N. Mikhaïlowsky; trad. du russe revue par P. Louis (in-18, Alcan). — *L'Allemand simplifié*, par E. Bauer (in-8, Librairie illustrée). — *L'Anglais simplifié*, par M. Engelbrecht (in-8, Librairie illustrée). — *Folklore de l'Ille-et-Vilaine. De la vie à la mort*, par A. Orain (in-18 cart., Maisonneuve). — *Studies in the Arthurian Legend*, by J. Rhys (in-8 cart., Oxford, Clarendon Press). — *Les Amours d'Ovide*, trad. littérale en vers français par P. Martinon (in-8, Fontemoing). — *Toute la lyre, l'humanité*, par V. Hugo (in-18, Hetzel). — *Premiers Vers*, par J. André et M. Mérys (petit in-8 carré, Vanier). — *Poèmes en prose*, par G. de Lautrec (in-18, Vanier). — *Le Livre d'images*, par G. Kahn (in-18, « Mercure de France »). — *Poèmes (1887-1897)*, par Stuart Merrill (in-18, « Mercure de France »). — *Essais de morale*, par A. de Riozé (in-18, Retaux). — *Les Amants byzantins*, par Hugues Le Roux (in-18, Calmann Lévy). — *Pâques d'Islande*, par A. Le Braz (in-18, Calmann Lévy). — *Le Rêve de Yanniri*, par J. Psichari (in-18, Calmann Lévy). — *Lettres d'une amoureuse*, par Brada (in-18, Calmann Lévy). — *L'Éternelle Faiblesse*, par L. Miral (in-18, Calmann Lévy). — *L'Age du muscle*, par Riquet (in-18, Calmann Lévy). —

L'Imagination fait le reste...., par J. de la Brète (in-18, Plon et Nourrit). — *Amours de sous-préfet*, par J. Bouvattier (in-18, Plon et Nourrit). — *Sale Juif!* par L. Dollivet (in-18, Colin et Cie). — *Sans mari*, par Mme V. Le Coz (in-18, Colin et Cie). — *Au sortir du couvent*, par Cat (in-18, Perrin). — *Temple d'amour*, par R. Saint-Maurice (in-18, Lemerre). — *Le Fier Sicambre*, par J. de Monthéas (in-18, Firmin-Didot). — *Rêve d'enfants*, par J. L'Hôpital (in-18, Firmin-Didot).— *Le Rachat d'une âme*, par L. Énault (in-18, Hachette). — *La Canne de jaspe*, par H. de Régnier (in-18, « Mercure de France »). — *Avant l'amour*, par M. Tinayre (in-18, « Mercure de France »). — *Les Reflets du miroir*, par G. Danville (in-18, « Mercure de France »). — *Mes communions*, par G. Eckhoud (in-18, « Mercure de France »). — *Le Roman de l'ouvrière*, par C. de Vitis (in-18, Tours, Mame). — *Mon Dernier Livre*, par Z. Fleuriot (in-18, Oudin). — *Le Mari d'une autre*, par Labillois-Gassy (in-18, Noblet). — *Le Nouveau Vicaire savoyard*, par F. Ayme (in-18, Godfroy). — *Cœur d'enfant*, par Max Lyan (in-18, Société libre d'édition des gens de lettres). — *Jean Poigne d'acier*, par le vicomte O. de Poli (in-18, Limoges, Barbou). — *Tapfer und Treu*, von J. Spillmann (2 vol. in-18, Freiburg im Breisgau, Herder). — *La Question homérique. Variétés littéraires*, par G. Bertrin (in-18, Poussielgue). — *Les Grands Écrivains de la France. Saint-Simon.* T. XIII. *Mémoires* (in-8, Hachette). — *Morts et vivants*, par A. Mézières (in-18, Hachette). — *Notes d'art et de littérature*, par J. Capperon (in-18, Colin et Cie). — *Études sur la littérature française*, 2e série, par R. Doumic (in-18, Perrin). — *Le Musée de la conversation*, par R. Alexandre (in-8, Bouillon). — *Croquis de Grèce et de Turquie, 1896-1897*, par H. Avelot (in-8, Mame). — *Terres mortes. Thébaïde, Judée*, par A. Chevrillon (in-18, Hachette). — *L'Algérie*, par M. Wahl (in-8, Alcan). — *Onze mois au Mexique et au Centre-Amérique*, par Lambert de Sainte-Croix (in-18, Plon et Nourrit). — *Sainte Cécile et la Société romaine aux deux premiers siècles*, par Dom Guéranger (2 vol. in-18, Retaux). — *Historiographia ecclesiastica*, accommodavit G. Stang (in-18, Friburgi Brisgoviae, Herder). — *Inscriptions de l'ancien diocèse de Sens*, publiées par P. Quesvers et H. Stein. T. I (in-4, A. Picard et fils). — *La Bienheureuse Jeanne de Portugal et son temps*, par J.-T. de Belloc (in-8, Retaux). — *Les Compagnons de Jeanne d'Arc*, par H. Chapoy (in-8, Bloud et Barral). — *Marie-Antoinette, Dauphine*, par P. de Nolhac (in-18, Calmann Lévy). — *Napoléon a-t-il été un homme heureux?* par P. Audebrand (in-18, Calmann Lévy). — *La Révolution française vue de l'étranger, 1789-1799. Mallet du Pan à Berne et à Londres*, par F. Descostes (in-8, Tours, Mame). — *Mémoires et notes de Choudieu, représentant du peuple (1761-1838)*, publiés par V. Barrucand (in-8, Plon et Nourrit). — *La Carrière du maréchal Suchet, duc d'Albufera*, par F. Rousseau (in-18, Firmin-Didot). — *Le Mont Saint-Michel « au péril de la mer, »* par E. Goethals (in-8, Savaète). — *Histoire de la Bresse louhannaise*, par L. Guillemaut (2 vol. in-8, Louhans, imp. Romand). — *Mémoires d'un grenadier anglais (1794-1867)*, par W. Lawrence. Trad. par H. Gauthier-Villars (in-18, Plon et Nourrit). — *Le Monde slave*, par L. Leger (in-18, Hachette).— *Les Parures préhistoriques et antiques*, par Aveneau de la Grancière (in-8, Leroux). — *La Stèle chrétienne de Si-Ngan-Fou.* IIe partie, par le P. H. Havret (in-8, Chang-Haï, imp. de la Mission catholique). — *Les Mémoires de M. Goron, ancien chef de la Sûreté* (in-18, Flammarion). VISENOT.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. PAUL JACQUIN.

POLYBIBLION

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE UNIVERSELLE

RÉCENTES PUBLICATIONS ILLUSTRÉES

I. — 1. *Jeanne d'Arc racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres*, par Mgr Le Nordez. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de IV-394 p., illustré de 16 planches en taille-douce et de 300 grav. dans le texte. Broché, 20 fr. ; relié, 30 fr. — 2. *L'Écosse, souvenirs et impressions de voyage*, par Marie-Anne de Bovet. Paris, Hachette, 1898, gr. in-4 de 365 p., orné de 167 grav., dont 110 reproduisent les aquarelles exécutées d'après nature par G. Vuillier. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 3. *La Danse*, par Gaston Vuillier. Paris, Hachette, 1898, gr. in-4 de 388 p., illustré de 19 planches et de 400 grav. dans le texte. Broché, 30 fr. ; relié, 40 fr. — 4. *Album historique*, publié sous la direction d'Ernest Lavisse. *Le Moyen âge*, par A. Parmentier. Paris, Colin et Cie, 1896-1897, 2 vol in-4 de 247 et 267 p., avec nombreuses grav. Brochés, 30 fr. ; reliés toile, fers spéciaux, tr. dorées, 40 fr. — 5. *Les Héros de la Marine française*, par G. Contesse. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), gr. in-4 de 391 p., illustr. d'après les dessins et aquarelles de Léon Couturier et Eug. Courboin. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 6. *Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans*, d'après les chroniqueurs de Froissart à Monstrelet ; texte abrégé, coordonné et traduit par Mme de Witt, née Guizot. Paris, Hachette, gr. in-8 de 794 p., orné de 8 pl. en chromolith., 48 grandes compositions et 344 grav. Broché, 15 fr. ; cartonné, 20 fr. — 7. *Espagne. Le Généralife, sérénades et songes*, par Zacharie Astruc. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, 1897, gr. in-8 de 309 p., illustré de 15 compos. hors texte et de 70 grav. dans le texte, par V. Chéca. Broché, 20 fr. — 8. *Mémoires du sieur* de Pontis, *officier des armées du Roy, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement, sous les règnes des Roys Henry IV, Louys XIII et Louys XIV*. Publiés d'après l'édition originale par J. Servier. Paris, Hachette, 1898, gr. in-8 de 345 p., avec 12 planches hors texte et des illustrations de Julien Le Blant et A. Giraldon. Broché, 15 fr. ; relié, 20 fr. — 9. *La France chrétienne à Reims en 1896. 14e centenaire du baptême de Clovis et des Francs*. Ouvrage publié sous le haut patronage de S. Ém. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-4 de III-501 p. et 10 pl. Broché, 12 fr. ; relié, 20 fr. — 10. *Petites Méditations sur les litanies de la Vierge*, par le T. R. P. Ollivier. Paris, Laurens, s. d. (1898), petit in-18 de 74 p., avec compositions de M. P. Verneuil. Relié, 12 fr. — 11. *Récits de la vieille France. François Bûchamor*, par Alfred Assolant. Paris, Delagrave, s. d. (1898), gr. in-4 de 381 p., illustr. et aquarelles de Job. Broché, 20 fr. ; relié toile, fers spéc., tr. dorées, 25 fr. — 12. *Le Roi des jongleurs*, par A. Robida. Paris, A. Colin et Cie, 1898, gr. in-4 de 237 p., illustrations dans le texte et hors texte par l'auteur. Relié plaque spéciale, biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 13. *Les Pirates de Venise*, par Louis de Caters. Paris, Delagrave, gr. in-8 de 296 p., compositions de Ed. Zier. Broché, 10 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 13 fr. — 14. *Le Sphinx des glaces*, par Jules Verne. Paris, Hetzel, s. d. (1898), gr. in-8 de 449 p., avec 68 illustrations de Georges Roux et 20 grandes grav. en chromotyp. et une carte. Broché, 9 fr. ; relié toile, fers spéciaux, or et couleurs, 14 fr. (Édition en 2 vol. in-18 de 327 et 303 p., illustré. 3 fr. le vol. broché.) — 15. *Au Pôle Sud en ballon*, adapté du polonais de W. Uminski, par MM. Hellé. Paris, anc. lib. Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1898), gr. in-8 de VII-243 p., avec 72 grav. d'après les dessins de Liéger. Relié toile, tr. dorées, plaques couleurs, 9 fr. — 16. *Les Montagnes de France. Le Jura et le pays franc-comtois*, par G. Fraipont. Paris, H. Laurens, s. d. (1898), gr. in-8 de IV-412 p., orné de 130 dessins inédits de l'auteur. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 17. *Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines. L'Italie (De Vintimille à Venise)*, par Marius Bernard. Paris, Laurens, s. d. (1898), gr. in-8 de 400 p., avec 120 illustrations par H. Avelot et

une carte. Broché, 10 fr. ; relié, 13 fr. — 18. *Voyage d'un petit Parisien. De Paris à la mer*, par Constant de Tours. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), gr. in-4 de 293 p., orné de 220 illustrations. Broché, 10 fr. ; cartonné, 12 fr. — 19. *Promenades à travers Paris*, par E. de Ménorval. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, gr. in-4 de 320 p., orné de 150 illustrations. Broché, 6 fr. ; relié, 8 fr. — 20. *Mon vieux Paris*, par Édouard Drumont. 2e série. Paris, Flammarion, s. d. (1897), in-18 de xi-435 p., avec 100 dessins de Gaston Coindre, 3 fr. 50. — 21. *Les Saints, par les grands maîtres, hagiographie et iconographie du saint de chaque jour*, par Charles Ponsonailhe. Tours, Mame, 1898, in-4 de viii-407 p., orné de 147 grav. Broché, 5 fr. 75. Relié, plats toile, tr. dorées, 10 fr. — 22. *Les Contes de Bonne Perrette*, par René Bazin. Tours, Mame, 1898, petit in-4 de 325 p., avec 40 dessins d'après Vulliemin ; relié percal., ornements en or et en couleurs, tr. dorées, 10 fr. — 23. *La Mer, la Forêt, la Montagne*, par Mme Caroline Liais. Illustré de compositions de Louise Abbema. Paris, Delagrave, s. d. (1898), petit in-4 de 100 p. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 10 fr. — 24. *Dictionnaire de la femme ; Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme*, par G. Cerfberr et M. V. Ramin. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-8 de 732 p., illustré de 400 grav. Broché, 12 fr. ; cartonné, 15 fr. — 25. *Le Dressage des animaux et les combats de bêtes*, par Pierre Hachet-Souplet. Paris, Firmin-Didot, s. d. (1898), in-8 de ix-238 p., illustré de 100 dessins par Bogaërt et Jouard. Broché, 8 fr. ; cartonné, 12 fr. — 26. *L'Illustration et les illustrateurs*, par Émile Bayard. Paris, Delagrave, 1898, in-4 de 384 p., orné de vignettes des principaux artistes et de portraits par l'auteur. Broché, 5 fr. ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 50. — 27. *Nouvelles grecques*, par D. Bikélas ; trad. du marquis de Queux de Saint-Hilaire. Paris, Firmin-Didot, 1897, in-8 de 187 p., illustrations de Giallina, Gyzis, Jacobides, Lytras, Phocas, Ralli et Rizo. Broché, 10 fr. ; relié, 16 fr. — 28. *Tap-Truyen (récits à la bouche)*, par Paul d'Enjoy. *Contes et légendes annamites*. Paris, Mendel, 1897, in-8 de 198 p., orné de nombr. grav. ; relié par la tranche, à la chinoise, 10 fr. — 29. *Le Vœu de Madeleine!* par Remy-Allier. Paris, Ducrocq, s. d. (1898), gr. in-8 de 499 p., orné de 100 compositions de Joannon, etc. Broché, 7 fr. ; relié, 10 fr. — 30. *Les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne*, par Olivier Darc. Paris, Ducrocq, s. d. (1898), in-4 de 245 p., orné de 80 compositions de Joannon. Broché, 5 fr. ; relié avec biseaux et fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. 75. — 31. *Les Contes de* Perrault. Paris, Laurens, s. d. (1898), gr. in-4 de iv-107 p., illustrés par E. Courboin, Fraipont, Geoffroy, Gerbault, Robida, etc. Broché, 6 fr. ; relié, 9 fr. — 32. *Impressions de première jeunesse*, adaptation de Véra Jélikhovska, par L. Golschmann et E. Jaubert. Paris, Hennuyer, 1898, petit in-4 de 280 p., illustrations russes de S. S. Solomko, têtes de chapitre par Achille Sirouy. Broché, 5 fr. ; relié, 7 fr. — 33. *Un Honnête petit homme*, d'après E. Gellibrand. *Suivi d'autres Honnêtes petits hommes et des histoires de mes nièces*, par J. Lermont. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-8 de 250 p., illustr. par G. Roux, J. Geoffroy, Semeghini, Dumont. Broché, 4 fr. 50 ; cartonné toile, fers spéciaux, tr. dorées, 6 fr. — 34. *Monnaie de singe*, par Mme P. de Nanteuil. Paris, Hachette, 1898, in-8 de 308 p., illustré de 80 vignettes dessinées par A. Paris. Broché, 4 fr. ; cartonné, 6 fr. — 35. *Un Petit Monde d'autrefois*, par Antonio Fogazzaro. Paris, Hachette, s. d. (1898), in-16 de 515 p., illustré de 56 grav. d'après Vulliemin. Broché, 3 fr. 50 ; cartonné, 5 fr. — 36. *De Marseille à Tamatave*, par Louis Brunet. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 239 p., avec de nombr. grav. Broché, 2 fr. 30 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 3 fr. 90. — 37. *Gros Pierre*, par Mme Julie de Monceau. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), in-18 de 302 p., illustré par Mlle C. Chalus, Broché, 2 fr. 25 ; relié, 3 fr. — 38. *Le Filleul de Mutte*, par Pierre du Chateau. Paris. Delagrave, 1898, gr. in-8 de 127 p., illustr. de Ed. Zier. Broché, 1 fr. 90 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 4 fr. — 39. *Rip ; Le Fiancé fantôme ; La Légende du Vallon endormi ; Le Legs du Maure*, par Washington Irving, trad. de George Elwall. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 123 p., illustr. de F. Gottlob. Broché, 1 fr. 90 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 4 fr. — 40. *Le Royaume des Roses*, par P. Fornari ; trad. de l'italien par Soledade da Selva. Paris, Delagrave, 1898, in-8 de 48 p., illustr. de L. Rudnicki. Broché, 1 fr. 25 ; relié toile, fers spéciaux, tr. dorées, 2 fr. 75. — 41. *Histoires de bébés pour les bébés*, par Jacques Lheureux. Paris, Henry May, s. d. (1898), in-18 de 127 p., illustré par Edyck. Broché, 0 fr. 80 ; cartonné, 1 fr. 25.

II. — Périodiques et Albums. — 1. *Le Tour du monde. Nouveau Journal des voyages*, fondé par Édouard Charton et illustré par nos plus célèbres artistes. *Année 1897*. Paris, Hachette, gr. in-4 de 635-422-LXIV p. Broché, 25 fr. — 2. *Journal de la jeunesse. Nouveau recueil hebdomadaire illustré. Année 1897*. Paris, Hachette, 2 vol. in-4 de chacun 418 p. Broché, 20 fr.; relié, 26 fr. — 3. *Musée des familles. Tomes LXXVIII et LXXIX*. Paris, Delagrave, 1897, 2 vol. gr. in-8 de chacun 380 p., avec de nombreuses illustrations. 14 fr. à Paris; 16 fr. dans les départements. — 4. *Saint Nicolas*, journal illustré pour garçons et filles. Tome XVIII. Paris, Delagrave, 1897, gr. in-8 de 832 p., avec de nombreuses illustrations. Broché, 18 fr.; relié, tr. dorées, 22 fr. — 5. *Magasin d'éducation et de récréation et Semaine des enfants réunis*. 33e année. Nouv. série. Tomes V et VI. Paris, Hetzel, 1897, 2 vol. gr. in-8 de 388 et 380 p., avec de nombr. grav. Brochés, Paris, 14 fr.; départements, 16 fr.; union postale, 17 fr.; cartonnés, 18 fr.; reliés, 20 fr. — 6. *Le Magasin pittoresque, 1897, 65e année*. Paris, ancienne maison Furne, gr. in-8 de 412 p., avec de nombr. illustr., plus un Supplément de 48 p. Broché, 10 fr.; cart., 11 fr. 50. — 7. *La Revue Mame*. Année 1896-1897. Tours, Mame, 1897, gr. in-4 de 840 p., plus des *Suppléments* illustrés formant 200 p., avec de très nombr. grav. Broché, France, 8 fr.; relié toile, 10 fr. Broché, pour l'étranger, 11 fr. 50. — 8. *Mon Journal, 1896-1897*, recueil illustré en couleurs pour les enfants de 8 à 12 ans. Paris, Hachette, 1897, gr. in-8 de 835 p. Broché, 8 fr.; cart., 10 fr. — 9. *Le Petit Français illustré*, journal des écoliers et des écolières. 7e année, 1897. Paris, A. Colin et Cie, gr. in-8 de 628 p., avec de nombr. illustr. et un Supplément illustré. Broché, 6 fr.; relié, tr. dorées, 7 fr. 50 et 9 fr. — 10. *Le Musée des enfants* (11e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1897, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 11. *Le Musée des jeunes filles* (8e année). Paris, Lille et Bruges, Société de Saint-Augustin, Desclée et de Brouwer, 1897, in-4 de 384 p., nombr. illustr. Broché, 6 fr. — 12. *Missel*, nouvelle édition préparée au trait pour l'enluminure. 80 compositions inédites dans le style égyptien, par P.-R. RAPARLIER. Paris, veuve Leullier, s. d. (1898), in-8 dans un cartonnage, 15 fr. — 13. *Marie, Mère de Jésus, histoire, réflexions et prières*, par le R. P. LIBERCIER. Paris, Léon Gruel, petit in-4 en feuilles non paginées, orné de 32 compositions par André des Gachons. 20 fr. — 14. *Les Héros de France. Histoire du chevalier Bayard racontée à mes enfants*, par THÉODORE CAHU. Paris, anc. libr. Furne, Société d'édition et de librairie, s. d. (1898), album illustré par Paul de Sémant. Relié toile, tr. dorées, plaques or, argent et couleurs, 10 fr. — 15. *Album de timbres-poste. I. Europe*. Paris, A. Colin et Cie, 1898. Album oblong, rel. toile, fers spéciaux, avec 110 planches, 600 reproductions et 3,000 timbres décrits, 6 fr. — 16. *Le Dernier des Lions*, par EUGÈNE MOUTON. Paris, Delagrave, in-4 de 31 p., illustrations de A. Vimar. Relié, 5 fr. — 17. *Les Voyages de Gulliver*, par TANTE NICOLE. Paris, Delagrave, s. d. (1898), in-8 de 48 p., avec 12 compositions de Jean Geoffroy. Cartonné, 3 fr. — 18. *Suzanne et Suzette*, texte par J. LERMONT. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-8 de 44 p., dessins de A. Lalauze. Broché, 2 fr.; cartonné, 4 fr. — 19. *Un Premier Jour de vacances*, dessins en couleurs de R. TINANT. Paris, Hetzel, s. d. (1898), in-4 de 8 p. Cartonné, 1 fr. — 20. *Perdus au Jardin des Plantes*, par ARSÈNE ALEXANDRE. Paris, Société française d'éditions d'art, Henry May, s. d. (1898), petit in-4 de 32 p., illustrations en deux tons par Gumery. Cartonné, 1 fr. 50.

III. — Nouvelle Collection à l'usage de la jeunesse, 1re série, publiée par la maison Hachette. Vol. in-8 jésus à 7 fr. brochés; cart. en percaline à biseaux, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Le Roi du timbre-poste*, par G. DE BEAUREGARD et H. DE GORSSE, illustré de 80 grav. d'après les dessins de E. Vulliemin, 310 p. — 2. *Au Pays du mystère*, par PIERRE MAËL, illustré de 50 dessins par Alfred Paris, 310 p.

IV. — Collection Hetzel, in-8, illustrée. Vol. à 7 fr. brochés; reliés, plaques spéciales, tr. dorées, 10 fr. — 1. *Gérard et Colette. Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe*, par ANDRÉ LAURIE, dessins de G. Benett, 312 p. — 2. *Double Conquête*, par F. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ, illustr. de Paul Destez, 281 p.

V. — Bibliothèque illustrée format in-4, 1re série, publiée par la maison Mame, de Tours. 1898; 5 fr. 75 le vol. broché; relié percaline, ornements en noir et or, plaques spéciales, tr. dorées, 8 fr. 50. — 1. *Guerre du Canada, 1756-1760*.

Montcalm et Lévis, par l'abbé H.-R. Casgrain, illustré de 72 grav., 392 p. — 2. *Les Écoles professionnelles*, par Alexis Lemaistre, illustré de 72 grav., 400 p.

VI. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 2e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1898 ; 3 fr. 50 le vol. broché ; relié, fers spéciaux, tr. dorées, 7 fr. — 1. *Les Fêtes de nos pères*, par Oscar Havard, avec 42 grav., 288 p. — 2. *Les Chasseurs d'épaves*, par Georges Price, avec 22 grav. d'après Mucha, 270 p.

VII. — Bibliothèque illustrée, format in-4, 3e série, publiée par la maison Mame, de Tours, 1897. Chaque volume relié en percaline rouge, plaque spéciale en or et en noir, biseautée, tr. dorées, 5 fr. — 1. *Vélocipédie et automobilisme*, par Frédéric Régamey, avec 73 grav., 214 p. — 2. *Le Cirque et les forains*, par Henry Frichet, orné de 70 grav., 158 p.

VIII. — Bibliothèque rose illustrée, pour les enfants et adolescents, publiée par la maison Hachette, 1897. Vol. in-16 à 2 fr. 25 brochés, et à 3 fr. reliés. — 1. *Rose et Violette*, par Mme Charlotte Rieder, illustré de 57 grav. d'après Lecoultre, 285 p. — 2. *Mon Jacques*, par François Deschamps, illustré de 41 grav. d'après Robaudi, 288 p. — 3. *Merle blanc*, par Mme Chéron de la Bruyère, illustré de 42 grav. d'après Ed. Zier, 255 p.

IX. — Bibliothèque du « Petit Français. » publiée par la maison A. Colin et Cie. Vol. in-18 jésus, riche reliure toile, tr. dorées, 3 fr. — 1. *Histoire d'un honnête garçon*, par Mme Jeanne Leroy, illustré par Émile Bogaert, 275 p. — 2. *L'Apprentie du capitaine*, par Pierre Perrault, illustré par M. Lecoultre, 288 p. — 3. *Les Filles du clown (Tante Dorothée)*, par Mme Marie Delorme, illustré par Ch. Weisser, 295 p.

X. — Petite Bibliothèque blanche, publiée par la maison Hetzel, 1897. Vol. in-16 ; brochés, 1 fr. 50 ; cartonnés, tr. dorées, 2 fr. — 1. *Frisonne l'engourdie*, par A. Mouans, avec grav. de Bigot-Valentin, 137 p. — 2. *Les Chasseurs de girafes*, par Mayne-Reid, avec des grav. de Riou, 142 p.

I. — 1. — C'est sous les auspices de « Jeanne la Pucelle » que s'ouvrira notre revue des publications illustrées. Nous ne pouvons la présenter sous un meilleur patronage. Aussi bien le volume que Mgr Le Nordez vient d'écrire, et que nous offre la maison Hachette, est à coup sûr un des plus beaux parmi ceux que l'approche des étrennes a fait éclore, et en même temps l'un des plus intéressants au point de vue artistique. Il vient prendre dignement sa place à côté de tant d'autres, sans faire double emploi, apportant sa part originale à cette collection précieuse que tout amateur a placée dans un rayon choisi de sa bibliothèque.

« Adonné depuis douze ans à l'étude de la vie de Jeanne d'Arc, nous dit Mgr Le Nordez, et désireux d'étendre son culte populaire, je formais depuis longtemps le dessein de la faire connaître en réunissant en un même ouvrage les principales œuvres que lui ont consacrées les arts de la Peinture, de la Sculpture, de la Gravure et du Dessin. Il sera touchant de voir les artistes de notre pays, les plus connus depuis quatre siècles, apporter tour à tour à la vierge de Vaucouleurs (pourquoi pas de Domremy ?) l'hommage de leur admiration et de leur talent. Avec nous, on pourra, au cours des siècles qui nous séparent de la vie et du martyre de Jeanne, selon le génie de chaque artiste et de chaque époque, suivre l'étude patiente de nos sculpteurs et de nos peintres, leur recherche pieuse de cette figure de Jeanne, à la fois douce et forte, simple et su-

blime, de cet idéal fait de choses diverses et même opposées dont la foule attend encore, et peut-être attendra longtemps, sinon toujours, la parfaite et définitive réalité. »

Ces pages ne sont donc point « une œuvre d'érudition pure. » — Elles sont « moins le récit détaillé de la vie de Jeanne d'Arc que l'âme même de cette vie rendue visible. » Nous avons ici l'iconographie complète de notre héroïne chrétienne, dans l'ordre chronologique. Après l'avoir contemplée dans la statue si noblement inspirée de Paul Dubois, qui sert de frontispice à l'ouvrage ; dans la statuette de bronze de la fin du xve siècle, dans la statue de Frémiet érigée récemment à Nancy, nous la voyons à Domremy « parlant à Dieu, » d'après un dessin de Dubois-Ménant ; « dans les champs, » d'après un tableau de Mme Demont-Breton ; avec sa houlette de bergère, d'après un tableau de J. Henner ; « écoutant ses voix, » d'après la statue d'Albert Lefeuvre ; ravie à l'apparition de saint Michel, d'après le tableau de Cabanes ; récitant l'*Angelus*, d'après le tableau de H.-J. Lucas ; dans le jardin de son père, d'après le tableau de Bastien Lepage ; pressée par ses voix d'aller en France, d'après la peinture murale du Panthéon, de Lenepveu. Voici sa maison à Domremy, dans son état actuel ; la porte d'entrée, l'église de Domremy, une vue de la vallée où se trouve le village, deux vues de sa chambre, d'après des photographies. — Jeanne est à Vaucouleurs : Lenepveu nous fait assister à son premier départ, au moment où, revêtue d'un costume masculin, elle va monter à cheval ; Benouville nous la montre électrisée par ses voix ; Lorin décrit le cortège au milieu duquel elle s'avance ; Gaston Melingue la peint suppliant Baudricourt de lui laisser prendre la route de Chinon ; un dessin de Malatesta la présente sortant des murs de Vaucouleurs, et la scène du départ est retracée par le pinceau de Scherrer. Nous la contemplons à genoux, dans l'extase, d'après le marbre de Chapu. Voici un curieux portrait, attribué au roi René ; Jeanne d'Arc en marche, d'après le carton de Grellet. — Jeanne est à Chinon : vue du château ; réception de Jeanne par le Roi ; sa présentation d'après une miniature. — Jeanne est à Poitiers ; son interrogatoire d'après une aquarelle de Dumont ; d'après un dessin de Bida et d'après une aquarelle de Boutet de Monvel. — Jeanne est à Blois, puis à Orléans : elle est armée chevalier (dessin de Dumont) ; elle envoie son message aux Anglais ; elle attaque les Tournelles (carton d'Albert Meignan et dessin de Dumont ; entrée triomphale à Orléans (Scherrer et Lenepveu) ; elle prend la Bastille (peinture de Lenepveu) ; elle est blessée (dessin d'A. de Neuville) ; délivrance d'Orléans (tableau d'Aman Jean). — Jeanne à Loches (aquarelle de Boutet de Monvel). — Jeanne à Jargeau et à Patay. — Jeanne à Reims (tableau de Dumont, peinture de Lenepveu, tableau d'Ingres, carton de Lionel Royer). — Jeanne devant Paris. — Jeanne prisonnière. — Jeanne à Rouen. — Je m'arrête, car l'énumération serait

trop longue. Les gravures se multiplient, un peu trop parfois, car certaines ne méritaient pas l'honneur d'être reproduites. — C'est, on le voit, un véritable musée de Jeanne d'Arc. — La place nous manque pour parler comme il conviendrait de le faire du commentaire donné à cette riche illustration par Mgr Le Nordez. Disons seulement qu'il y a fait preuve d'un véritable talent ; et, en félicitant la maison Hachette de nous avoir donné cette splendide publication, signalons l'intelligent concours prêté à l'auteur par M. A. Prunaire pour la recherche de cette longue suite de gravures, dont un grand nombre sont inédites.

2. — Pour comprendre *l'Écosse*, il faut l'infatigable activité d'un touriste, l'érudition d'un historien, l'âme d'un poète. Mlle Marie-Anne de Bovet possède tout cela, et le superbe ouvrage que vient d'éditer la maison Hachette est sans conteste le plus beau monument élevé jusqu'à présent au royaume de Marie Stuart, à la patrie de Walter Scott. Quand on a visité les rues du vieil Édimbourg, l'abbaye de Melrose, la chapelle de Rosslyn, le palais d'Holyrood, quand on a parcouru le champ de bataille de Culloden, on s'est senti pénétré de cet esprit du passé qui s'harmonise si étroitement avec le sol d'Écosse. Les luttes politiques et religieuses ont marqué profondément leur empreinte dans les moors, dans les ravins tourmentés, sur ces côtes déchiquetées par les vagues furieuses de l'Océan et de la mer du Nord, et l'on conçoit les rudes combats livrés entre les clans, la guerre de partisans s'éternisant dans les forêts et les montagnes, les romantiques aventures de Flora Mac Donald et la dramatique odyssée du prince Charlie. Mlle Marie-Anne de Bovet ne s'est pas contentée de visiter l'Écosse continentale ; elle a franchi le détroit de Pentland et exploré ces archipels des Orkney et des Shetland si peu connus des voyageurs et si grandioses dans leur sauvage tristesse. Elle a dépeint ces formidables falaises voisines de Stromness, hautes de trois cents pieds, les *black Craigs*, que les embruns franchissent pendant les bourrasques d'hiver, le *Old man of Hoy*, décapité par les vagues, mais qui monte encore la garde en fidèle sentinelle devant cette côte de granit ; les *Stauding Stones*, semblables à nos menhirs bretons, et les maisons de Picts qui jalonnent la route de Kirkwall traversant la *Main Island*. L'art scandinave apparaît à Lewrick comme dans la capitale des Orkney, et la cathédrale de Saint-Magnus, en grès rouge, mérite bien une consciencieuse description. Son style sévère est d'une uniformité parfaite, et cependant l'église, commencée en 1133, par le jarl Rognwald, ne fut achevée que quatre siècles plus tard. Si l'extérieur est bien conservé, on ne saurait en dire autant de l'intérieur ; les presbytériens, dans leur vandalisme, ont détruit la chaire, la stalle du comte et muré les chapelles latérales. Nous conseillons vivement à nos lecteurs de faire ou de refaire le voyage d'Écosse, en compagnie de Mlle de Bovet. M. G. Vuillier a illustré ce beau volume d'un grand nombre de gravures,

dont la plupart reproduisent des aquarelles exécutées d'après nature.

3. — Le nouveau livre de M. Gaston Vuillier sera pour beaucoup une surprise et pour tout le monde un émerveillement. Jusqu'à présent, l'auteur s'était contenté de marquer sa place parmi les artistes du plus haut mérite, les écrivains les plus charmants de notre temps et aussi parmi les voyageurs, ce qui était déjà bien quelque chose. Tour à tour, le *Polybiblion* a rendu compte des ouvrages suivants de M. Vuillier : *Les Iles ignorées* (t. LXV, p. 484-485), *la Sicile* (t. LXXIV, p. 485) et *la Tunisie* (t. LXXVIII, p. 488), trois superbes volumes, bien accueillis. Après cela nous dirons donc que notre étonnement a été grand quand nous avons vu M. Vuillier traiter de *la Danse*, sujet si en dehors de ses habitudes. Mais hâtons-nous d'ajouter qu'il l'a envisagé, ce sujet, avec une science et une maestria tout à fait remarquables. C'est donc une œuvre sérieuse où M. Vuillier a largement donné sa mesure en tant que poète et artiste, et aussi comme érudit. Voici d'abord comment il définit la danse : « La danse est un poème rythmé qui développe devant nous, en de vivants tableaux, la beauté plastique dans la perfection de ses formes et de ses attitudes. » Définition simple, claire et qui pourrait bien, dans sa concision, devenir classique. — Veut-on savoir maintenant ce que l'auteur s'est proposé en écrivant son livre? Nous lisons à la page VII de l'*Avant-propos :* « En entreprenant cette œuvre, nous avons eu surtout pour but de résumer, rendre intelligibles pour tous, vulgariser en quelque sorte les études et les réflexions, en grande partie techniques, de savants devanciers. » De fait, M. Vuillier laisse souvent parler ses devanciers eux-mêmes, auxquels il sait faire à propos de très heureux emprunts. L'ouvrage nous apparaît sous le triple aspect historique, humoristique et même philosophique. L'anecdote et la légende y trouvent souvent place, et combien charmantes! Avec un tact que l'on ne saurait trop louer, l'auteur a su éviter toute description malséante ; il sait respecter son lecteur sans rien omettre d'essentiel. De sorte qu'il a pu dire sans trop d'outrance : « L'histoire de la danse est aussi celle de la civilisation et des mœurs. Plus durable que la pierre des monuments, légère et diaphane, la danse a traversé tous les peuples, toutes les coutumes, toutes les religions, et c'est elle encore qui fournira aux siècles futurs les meilleurs éléments pour mesurer notre degré de politesse et de civilisation. » Dans les onze chapitres qui composent cet admirable volume, M. Vuillier décrit d'abord les caractères et les diverses significations de la danse dans l'antiquité, chez les Égyptiens, les Grecs et les Romains ; il nous promène à travers le moyen âge, en Espagne et en France principalement ; il consacre une étude spéciale au début des grands ballets ; enfin il arrive aux temps de Louis XIV et de Louis XV. Il ne tarde pas alors à passer à la danse moderne et retrace avec autant de talent que de précision les danses champêtres en France et à l'étranger. La valse, la polka,

les danses étrangères en général, les bals publics et surtout la danse au théâtre offrent des détails curieux. A propos de la « danse moderne, » nous cueillons ce joli passage — une perle ! — qui clôt certain aperçu des bals de cour, sous le second Empire, et des bals mondains : « Des bals officiels qui sont donnés soit à l'Élysée, soit à l'hôtel de ville, nous en dirons rien : le pittoresque n'y peut guère trouver place. Les mécontents se plaignent que la foule y soit parfois trop compacte et, çà et là, l'étiquette un peu négligée. Serait-ce à dire qu'une démocratie n'a ni le droit ni la faculté d'exiger de tous ses invités un brevet de distinction ? A d'autres d'examiner la question. Ce ne sont point là nos affaires. »

Avec une personnalité de goût délicat comme M. Gaston Vuillier, l'on devait s'attendre à une illustration parfaite. Parfaite est une épithète insuffisante ; c'est splendide qu'il faut dire : les reproductions de documents rares, antiques, anciens ou modernes, pullulent littéralement. Et depuis les dessins de toutes les époques et d'artistes divers jusqu'aux tableaux de plusieurs célébrités contemporaines, tout se trouve là réuni pour le charme des yeux. Les caricatures mêmes n'ont pas été oubliées. Assurément, nous ne sommes point en face d'un livre à l'usage des échappés de collège ; mais les lettrés, les érudits, les gens du monde dont le goût est éclairé, les vrais bibliophiles enfin ne manqueront pas d'en enrichir leur bibliothèque.

4. — L'on se préoccupe de plus en plus de diminuer pour les élèves l'aridité de l'étude en donnant aux ouvrages qui leur sont destinés une forme attrayante. L'histoire a, naturellement, profité dans une large mesure de cette tendance, et, depuis quelques années, l'on voit se multiplier les manuels illustrés. Mais dans un manuel, l'image ne peut tenir une grande place, et pourtant que d'objets pour lesquels une description que n'explique pas un dessin reste morte pour l'intelligence ! Comment bien comprendre la vie de nos ancêtres, pénétrer dans les secrets de leur habitation, de leur costume, de leurs affaires et de leurs jeux, si l'imagination est obligée de travailler sur des textes pour restituer ce que nous n'avons point vu ? Ce besoin a été senti par M. A. Parmentier, et c'est ainsi qu'il a été amené à nous donner, sous la direction de M. Lavisse, un *Album historique* qui mette « à la portée du public, comme les éléments d'un musée où chacun pourra puiser, tous les renseignements qui lui seront nécessaires pour avoir une vue nette du passé. » Les deux volumes parus jusqu'ici nous initient à la vie politique, civile, religieuse et militaire du moyen âge depuis les origines jusqu'à la fin du xve siècle. Un texte sobre condense une masse de renseignements que l'on ne trouve guère dans les manuels, et des centaines de gravures, empruntées pour la plupart aux documents originaux (quelques restitutions de monuments ou de scènes de la vie médiévale se mêlent à ces pièces authentiques), nous montrent l'homme du moyen âge à la cour,

à la guerre, à ses occupations, dans ses jeux; nous font assister aux variations de son costume et aux changements de ses mœurs. Une liste des ouvrages consultés et trois index alphabétiques des noms de lieux, des noms propres (pourquoi y avoir fait entrer des mots comme *anges*, *chemin de croix*, *Cluny (hôtel de)*, etc.), et des matières complètent heureusement chaque volume. Professeurs et élèves, aussi bien les étudiants de nos Facultés que les enfants de nos lycées et de nos écoles, ne peuvent manquer d'accueillir avec faveur cette riche collection de gravures bien choisies, bien exécutées, et qui se présentent sous une élégante couverture. Heureux temps, où les instruments de travail et les livres d'étude peuvent être donnés comme livres d'étrennes, sûrs de contribuer autant au plaisir qu'à l'instruction de celui qui les possédera !

5. — C'est vraiment un magnifique ouvrage que celui qui vient de sortir des presses de la maison Firmin-Didot sous ce titre : *Les Héros de la marine française*. L'auteur l'a dédié à l'amiral Gervais, et certes, il a eu raison de placer sous le patronage de l'éminent marin ce brillant récit des fastes de la marine française depuis Mgr de Sourdis, archevêque de Bordeaux et le premier des amiraux français, jusqu'au glorieux Courbet. M. Contesse, avec une compétence remarquable, détaille les exploits de nos grands marins, chefs d'escadre et corsaires; il n'a garde de tomber dans l'erreur de beaucoup d'historiens qui placent ces deux catégories sur la même ligne et ne craignent pas d'égaler Jean Bart à Tourville; mais il n'en est pas moins prodigue d'éloges pour les exploits aventureux des porteurs de lettres de marque. Avec raison, il sème ses récits d'anecdotes amusantes qui abondent dans l'existence mouvementée de nos hommes de mer; mais il nous semble qu'il eût pu avantageusement glisser sur certaines aventures romanesques qui n'ont rien de bien édifiant, notamment dans la jeunesse de Tourville et toute l'existence de Forbin. Du reste, il faut convenir que l'esprit de cet ouvrage est excellent, tant au point de vue religieux qu'en politique. Enfin, il est très luxueusement édité; les gravures sont très belles et plusieurs sont fort bien coloriées.

6. — Le beau volume que Mme de Witt nous donne cette année chez Hachette est consacré à *Jeanne d'Arc et à la guerre de Cent ans*. Huit belles chromolithographies représentent Charles V, le sacre de Charles VI, les fêtes du tournoi en l'honneur d'Isabeau de Bavière, Charles VI recevant la dédicace d'un livre, l'assassinat de Jean sans Peur, le dauphin recevant la nouvelle de la mort de Charles VI, Charles VII donnant une audience, enfin Philippe le Bon. En outre, plus de quatre cents gravures illustrent le volume. C'est, nous le répétons comme l'an dernier à propos de *Saint Louis et les Croisades*, le meilleur et le plus utile cadeau à faire à un jeune collégien qui aime l'histoire et qui n'est pas encore assez avancé pour faire de l'érudition pure et

en savourer les charmes. Personne mieux que Mme de Witt ne sait accomplir l'œuvre commencée sous les auspices de son illustre père.

7. — *Le Généralife* est, comme on sait, une partie de l'Alhambra, sa *Casa de campo*, comme disent les Espagnols, le Trianon de l'ancien Alcazar des princes maures. M. Zacharie Astruc, dans le livre qu'il vient de publier sous ce titre, imagine que placé au faîte de ce palais, aujourd'hui cependant bien ébréché, il aperçoit, dans une vision, l'histoire poétique, légendaire et architecturale de l'Espagne qui se déroule devant lui. Cette histoire, il essaie de la synthétiser en quelques ébauches où son amour pour ce pays du soleil éclate à chaque ligne. Ce poème en prose, illustré de très jolies aquarelles de V. Checa, sera goûté de tous ceux qui s'intéressent à ces *Cosas de España* parfois si étranges, si insolites, mais dont la bizarrerie même a un attrait profond.

8. — A toutes les époques, les Mémoires ont joui en France de la faveur particulière du public. Est-ce le ton, la plupart du temps familier, de ce genre de relations qui captive le lecteur, est-ce la pensée que des événements racontés par ceux-là mêmes qui en ont été les acteurs ne peuvent être relatés qu'avec sincérité ? Quel que soit le motif de cette inclination, qui prend aujourd'hui, à propos des Mémoires sur le premier Empire, le caractère d'un engouement irréfléchi, il est certain qu'elle existe, qu'elle a toujours existé. Et comme les gens qui ont dessein d'apporter leur contribution à notre histoire nationale connaissent ce goût du public, ils adoptent, ils ont toujours volontiers adopté dans notre pays cette voie facile, ce moyen moins solennel et plus à la portée de tous d'entrer en relations avec leurs contemporains et plus tard avec la postérité : d'où la liste interminable de souvenirs, de journaux, de cahiers, dont fourmillent nos bibliothèques, nos archives, tous les endroits, publics ou privés, où sont recueillis ces éléments de notre histoire nationale générale. Le XVIe et le XVIIe siècle, en particulier, virent éclore un nombre infini de mémoires, qui eurent, à l'heure où ils parurent, un prodigieux succès. C'était une mine qu'on savait cultiver, à cette époque comme aujourd'hui, et les véritables mémorialistes venant à manquer, on en fabriqua de faux, qui n'eurent pas moins de lecteurs que les authentiques. On sait la verve inépuisable de ce Courtilz de Sandras, l'auteur des fameux Mémoires de d'Artagnan, fameux surtout depuis qu'Alexandre Dumas en a tiré ses *Mousquetaires*. Courtilz mit toute l'histoire de France en Mémoires et ne laissa pour ainsi dire pas un personnage de quelque notoriété sans lui attribuer la paternité de souvenirs dont il était en réalité bien innocent. Mais tous les Mémoires du XVIIe siècle ne sont pas de ce légendaire mystificateur : il en est même un grand nombre — et ce ne sont pas, heureusement, les moins intéressants — dont les auteurs sont bien réellement les personnages dont le nom figure sur la couverture, et parmi ces derniers les *Mémoires du sieur de Pontis* tiennent

une place particulièrement honorable. Né en 1576, Pontis, cadet d'une vieille maison dauphinoise, part pour Paris, en quête, comme d'Artagnan, d'une situation dans le monde! Admis dans le régiment des gardes, il prend part, en qualité de volontaire, aux campagnes contre les protestants, assiste à tous les sièges de Guyenne et de Gascogne, se bat devant La Rochelle, va de là en Piémont, dans la Flandre française, en Allemagne, se trouve partout où il y a un coup à donner ou à recevoir. Entre temps, il fait son chemin : peu à peu il est devenu lieutenant aux gardes, a su gagner la faveur du Roi, et, au-dessous du prince, celle de tous les généraux sous lesquels il sert, car Pontis n'est pas seulement un vaillant soldat, un ferrailleur émérite, c'est encore un officier distingué, ayant du coup d'œil sur le champ de bataille et cette aptitude au commandement qui fait les capitaines. Toutefois, il connaît lui aussi la disgrâce. Trop fier pour se plier à certaines exigences, trop droit pour admettre certaines capitulations de conscience, il ne veut dire que ce qu'il pense, et parfois il le dit trop haut. Il s'aperçoit alors qu'on lui tient rancune de sa franchise, qu'on n'admet en haut lieu que les vérités qui plaisent. Et ce vieux soldat, qui a passé plus d'un demi-siècle à courir les routes, qui a laissé un peu de son sang et de sa peau sur trente ou quarante champs de bataille, qui porte vingt cicatrices d'honorables blessures, se retire modestement de ce monde qui ne veut plus l'entendre, se contentant, pour toute récompense, du souvenir d'une carrière si pleinement, si honorablement remplie. Pontis passa les dernières années de sa vie à Port-Royal et y mourut en 1770, à quatre-vingt-quatorze ans, ayant conservé jusqu'au bout la pleine possession de son intelligence. C'est là qu'il rédigea ses Mémoires, nous initiant avec une bonhomie charmante, avec une bonne foi naïve, aux détails multiples de sa vie extraordinairement remplie. Ce qu'il y a de coups d'épée, d'assauts, de camisades dans ces trois cents pages, est incalculable : c'est un véritable roman de cape et d'épée que ce volume de souvenirs d'un soldat de Henri IV, de Louis XIII et de Louis XIV, mais un roman d'où se dégagent de salutaires exemples et un enseignement fortifiant. A une époque où les grandes, les nobles qualités qui mirent jadis hors de pair le caractère français semblent se déprimer dans une atmosphère délétère et malfaisante, c'est une pensée juste que de mettre sous les yeux de nos jeunes gens une figure comme celle de Pontis. Ils verront dans ces Mémoires quels hommes créaient autrefois ces vertus qu'on trouve trop lourdes aujourd'hui à pratiquer : le dévouement à la Patrie et au Prince qui, alors, la symbolisait glorieusement, le désintéressement, l'abnégation, la foi, l'attachement aux vieilles croyances. Il est bon de répéter, de ne point laisser oublier de telles vérités, car de leur connaissance dépendent le salut, la résurrection morale de notre patrie. De merveilleuses illustrations de Le Blant, des aquarelles d'un grand mérite artistique rehaussent encore la valeur

de ce beau livre et en font à tous les titres une publication remarquable.

9. — Comme pendant et complément au bel ouvrage dont la renommée n'est plus à faire : *La France chrétienne dans l'histoire*, la maison Firmin-Didot a publié cette année sous ce titre : *La France chrétienne à Reims*, un recueil destiné à perpétuer le souvenir des incomparables fêtes qui ont eu lieu dans la cité de saint Remi à l'occasion du quatorzième centenaire du baptême de Clovis et de la nation française. Ce recueil est précédé d'une introduction due à M. J. Beller et ainsi divisée : I. L'Idée du centenaire. II. Les fêtes du centenaire. III. Conclusion. — Il comprend en premier lieu les *Actes officiels :* Actes de Sa Sainteté Léon XIII. — Actes de Son Ém. le cardinal Langénieux. — Acte de rénovation des promesses baptismales de la France chrétienne. En second lieu, il contient les *Discours* prononcés soit pour l'ouverture du jubilé, soit pendant le triduum célébré à la cathédrale, soit durant les solennités accomplies à Saint-Remi, soit pour la clôture du centenaire. Le lecteur sera heureux de trouver ainsi rassemblés ces monuments de foi, de patriotisme et d'éloquence. Vient ensuite la liste des évêques, abbés et prélats qui ont assisté aux solennités du centenaire. Enfin quatorze documents ou morceaux divers, publiés en appendice, achèvent de faire de ce beau volume, orné de dix planches hors texte, un très utile et très précieux *Memento*.

10. — Les *Petites Méditations sur les litanies de la Vierge*, par le R. P. Ollivier, des Frères prêcheurs, sont un livre de dévotion et en même temps une œuvre artistique. Ce joli volume est orné de soixante-dix compositions de M. P. Vermeuil, tirées en deux couleurs, au trait, servant d'encadrement au texte. Chacune de ces compositions symbolise les différents vocables sous lesquels l'Église célèbre la Sainte Vierge. Rien de plus gracieux que ces dessins variés, très habilement exécutés. Quant au texte du célèbre dominicain, il est un pieux commentaire destiné surtout à la jeunesse et qui sera lu avec autant d'édification que d'intérêt. Un élégant cartonnage, ou une reliure artistique, contribuent à faire de ce volume un vrai bijou.

11. — *Les Récits de la vieille France*, *François Bûchamor*, nous parlent d'une « vieille France » d'hier : c'est celle de la Révolution et de l'Empire. En quelque sorte, M. Alfred Assolant sert ici de secrétaire à un soldat des grandes et terribles épopées de la fin du siècle dernier et du commencement de ce siècle. Les deux premières parties du livre, intitulées : *Valmy* et *Zurich*, de même que les deux suivantes : *Iéna* et *la Campagne de France* (*1814*), sont loin de n'être que des récits de guerre : on y trouve aussi des peintures de mœurs et des histoires de famille d'une rusticité qui ne fait pas toujours plaisir. Du patriotisme, certes, il y en a, de bons sentiments aussi, et même de temps à autre la pensée religieuse se fait jour ; mais bien des ombres s'étendent sur

les brillants tableaux militaires ou sur les esquisses de la vie des champs. Au fond, nous sommes en face d'un roman qui glorifie discrètement la Révolution. L'Empire est montré, bien entendu, comme une époque sanglante où les nations s'égorgeaient entre elles pour satisfaire l'ambition d'un seul homme. L'auteur s'est bien gardé de tirer la morale naturelle, nécessaire par conséquent, qui s'imposait : la France, de 1792 à 1814, a été malheureuse, misérable même, malgré des succès qui s'éclipsèrent en un jour, tout simplement pour avoir rompu avec la tradition en reniant la monarchie séculaire qui, après l'avoir créée, l'avait faite grande et forte. L'illustration est admirable, la reliure luxueuse; mais ce roman démocratique, quoique très aristocratiquement présenté, ne saurait nous plaire sans réserve que par son côté matériel.

12. — M. Robida nous donne cette année un livre aussi artistiquement illustré que désopilant par son texte, sous le titre de : *Le Roi des jongleurs*. C'est le récit tragi-comique des mésaventures d'un « escholier » en rupture du collège Montaigu. Peu satisfait du maigre ordinaire de l'établissement et des étrivières trop généreuses qui lui sont distribuées, Jehan Picolet, fils du Roi des jongleurs parisiens, neveu du fou du roi Charles VI et aussi d'un maître-queux renommé, se sent peu de goût pour la science qu'on prétend lui infuser au collège. Invinciblement attiré vers la profession paternelle, il s'évade, certaine nuit, du collège Montaigu, gagne la campagne et commence une odyssée extravagante en compagnie d'une troupe de pauvres hères qui s'en vont par les chemins, grands et petits, exercer leurs talents de comédiens. Ladite troupe jeûne fréquemment, et Jehan de même, jusqu'au moment où notre héros empêche une surprise de Paris par les Bourguignons. L'on se méprend un instant sur le rôle joué par lui en cette affaire, et son père, qui y est mêlé, passe d'assez mauvais quarts d'heure en la prison du Châtelet. Aux derniers chapitres, tout s'arrange : Picolet père est remis en liberté et Jehan, reçu avec honneur dans la confrérie de Saint-Julien, autrement dit dans la corporation des musiciens et ménétriers de la capitale, finit par succéder à l'auteur de ses jours dans la charge de roi des jongleurs. La reliure de cet ouvrage est fort belle : une scène curieuse, frappée en relief sur peau gris-perle, est entourée d'une rosace en or du plus brillant effet.

13. — *Les Pirates de Venise*, par M. Louis de Caters, nous offrent une description colorée de Venise, de ses mœurs, de ses fêtes surtout. Le récit devient dramatique lorsque l'auteur nous fait suivre pour ainsi dire pas à pas les intrigues sanglantes qui s'agitent dans le palais même du provéditeur, et nous retrace les tentatives incessantes des Uscoques qui troublent et ruinent le commerce maritime de Venise. Le livre est conçu dans un bon esprit, et écrit avec agrément, quoique un peu trop surchargé de circonstances multiples.

14. — Après avoir relâché aux îles Falkland pour s'y réapprovisionner et compléter son équipage en vue d'une campagne au pôle sud, le capitaine Len Guy, un taciturne, qui commande la goélette *l'Halbrane*, s'élance à la recherche de son frère William et des matelots disparus dans les régions glaciales à la suite du naufrage, remontant à plusieurs années, de la goélette *la Jane*, naufrage dont Edgar Poë a tiré l'un de ses « contes extraordinaires. » Len Guy a reçu à son bord, non sans avoir longtemps hésité, un M. Jeorling avec lequel peu à peu il se lie d'amitié. En même temps qu'il accepte ledit M. Jeorling, le capitaine engage un matelot d'habitudes et d'attitude étranges, le silencieux Hunt, Américain mâtiné de Peau-Rouge. Autour de ces trois personnages, M. Jules Verne a groupé le lieutenant Jem West, le bosseman Hurliguerly, type fort comique, d'autres encore, bons ou mauvais. L'expédition est dirigée d'après des indications précises. En route, elle recueille des renseignements complémentaires et arrive enfin, non sans des difficultés de diverses sortes, au but de son voyage, l'île Tsalal, dans le voisinage du pôle, où malheureusement les gens de l'*Halbrane* ne trouvent pas ceux qu'ils cherchaient. La bonne harmonie ne tarde pas à être troublée à bord ; les uns veulent continuer la campagne, les autres entendent revenir vers le nord. M. Jeorling intervient en promettant une forte prime, et la goélette poursuit sa marche vers le sud. Mais bientôt les aventures se succèdent, toutes plus terribles les unes que les autres. L'*Halbrane* sombre et l'équipage sauvé se divise : plusieurs fuient sur le canot de la goélette, abandonnant leurs compagnons sur un ice-berg où ils se sont réfugiés. Ces derniers abordent enfin une côte désolée où ils s'installent provisoirement. C'est là qu'un jour ils recueillent, dans une embarcation s'en allant à la dérive, les derniers survivants de la *Jane*, parmi lesquels le capitaine Len Guy a la joie de reconnaître son frère William. Non loin de là, alors qu'ils s'éloignent tous de cette côte inhospitalière, se produit une dernière catastrophe provoquée par une montagne aimantée dont la forme est celle d'un sphinx : *le Sphinx des glaces* a failli les faire périr jusqu'au dernier. Ils échappent cependant à ce nouveau danger et, montés sur un canot indigène, ils s'aventurent sur l'Océan, franchissent à temps la banquise et sont recueillis par un navire américain. Comme tous les précédents ouvrages de M. Jules Verne, celui-ci est parfaitement illustré et brillamment relié. Ajoutons qu'en divers endroits de ce palpitant récit, la pensée de Dieu se manifeste avec netteté.

15. — Le livre de M. W. Uminski, *Au Pôle Sud en ballon*, a été inspiré par la téméraire entreprise de M. Andrée, parti pour le pôle nord il y a six mois et dont on n'a reçu aucune nouvelle. Si donc l'aventure racontée par l'auteur polonais n'est pas vraie, elle est du moins quelque peu vraisemblable. Du reste, ses hypothèses sont établies à la manière

ordinaire de M. Jules Verne. Il suppose qu'un savant a inventé un système nouveau pour faire marcher les ballons avec une assez grande vitesse et, par conséquent, rendre leur course indépendante de la direction du vent ; il se propose de profiter de cette invention pour aller à la découverte du pôle antarctique, et s'adjoint pour cette expédition un capitaine au long cours et un pilote. Ils arrivent à leur but après les plus émouvantes péripéties, mais leur ballon a donné tout ce qu'il pouvait, et désormais il ne peut les ramener vers le monde civilisé. Ils s'abandonnent à la dérive sur un glaçon et, parvenus dans des mers moins polaires, ils rencontrent un baleinier qui les recueille. Il est à regretter que M. Uminski n'ait pas agrémenté son récit très dramatique et ses théories très scientifiques des plaisanteries de quelque personnage humoristique comme n'a pas manqué de le faire M. Jules Verne dans *le Sphinx des glaces*, et surtout qu'il n'y ait pas glissé la moindre pensée religieuse, comme il eût été facile de le faire alors que les voyageurs se croyaient condamnés à une mort certaine.

16. — A la fois littérateur et artiste, M. G. Fraipont a entrepris de nous promener à travers *les Montagnes de France*. Après les Vosges, il s'occupe du Jura. Cette région, trop négligée parce qu'elle touche à la Suisse, mérite d'être parcourue par les touristes intelligents, qui seront surpris d'y trouver des merveilles. Nous ne doutons pas qu'après avoir lu *le Jura et le pays franc-comtois*, nombre de petites bourses et même de grandes ne se décident à excursionner dans cette belle région. L'auteur n'est point morose ; tout en décrivant bien ce qu'il voit, il n'oublie ni l'anecdote amusante, ni la légende, ni la peinture de mœurs. L'ensemble vit et palpite, et quand M. Fraipont nous parle de certains monastères comtois tels que l'abbaye d'Acey ou l'abbaye de la Grâce-Dieu, ce qu'il en dit est respectueux et même sympathique par le fond sinon absolument par la forme : l'auteur rit à tout propos. Le Jura français, tel qu'il nous le présente et qu'on doit le comprendre, s'étend aux trois départements du Doubs, du Jura et de l'Ain. Aussi M. Fraipont nous conduit-il de Dole à Besançon, de Baume-les-Dames à Montbéliard, Pontarlier, Salins, Morez, Saint-Claude, qu'il appelle « l'apothéose du Jura, » pour continuer par Nantua et Bourg, et finir par Lons-le-Saunier, Baume-les-Messieurs et Poligny. Nous pourrions bien relever çà et là quelques erreurs historiques, quelques fautes dans l'orthographe des noms de lieux et de personnes, mais ceci est peu de chose dans un ouvrage qui vise principalement à renseigner d'une manière générale en amusant. Les gravures sont réussies le plus souvent et représentent les sites ou les monuments avec beaucoup de vérité et d'exactitude.

17. — M. Marius Bernard publie le sixième volume de ses voyages *Autour de la Méditerranée*, consacré entièrement à *l'Italie*. Quoique son itinéraire suive surtout les côtes, il ne néglige de toucher aucun

point important de la péninsule et conduit ainsi son lecteur à Florence et à Sienne. On lira d'agréables chapitres sur la Sardaigne, la Sicile et Malte. Tout est sans doute bien rapide, mais a souvent l'intérêt des descriptions de choses vues. Ce livre, orné de cent vingt illustrations, peut convenir à la jeunesse, malgré quelques nuances voluptueuses, et d'ailleurs discrètes, dans les descriptions de Venise. Au point de vue des questions sur Rome, qui prêtent à discussion et touchent aux choses religieuses, l'auteur est fort correct et évite les points irritants; quand il parle (p. 96) des écussons et des tiares, « stigmates du passé, » on voit clairement, par le contexte, que c'est là une simple impropriété d'expression. Ces indications étaient bonnes à donner à l'auteur d'un livre aimable, faisant partie d'une série qui doit avoir du succès, puisque les voyages en Méditerranée semblent devenir à la mode.

18. — *De Paris à la mer!* Voilà un voyage que chacun peut entreprendre, sans monter sur la péniche où le « Petit Parisien » s'embarque pour descendre la Seine. M. Constant de Tours, l'auteur de ces guides que le *Polybiblion* a signalés, nous donne un rapide croquis de tout ce qui se rencontre sur les bords du fleuve. Et d'abord, il fait une longue station à Paris, dont la description « fluviale » occupe plus de la moitié du volume; Paris, « premier port de France, » comme l'établit la statistique prouvant que le mouvement maritime de la capitale dépasse sept millions de tonnes. Voici des notions techniques sur le cours navigable de la Seine, depuis Méry-sur-Seine jusqu'à son embouchure, sur un parcours de cinq cent soixante-treize kilomètres, et deux plans du cours du fleuve; voici des ponts depuis le Pont National jusqu'au viaduc d'Auteuil; voici les monuments qui bordent ses rives, sur lesquel nous jetons un coup d'œil au passage en remontant jusqu'au Panthéon que l'auteur nomme, avec Edgar Quinet, « l'âme éternellement vivante de la France, » appellation qui conviendrait bien mieux à Notre-Dame. Pourquoi aussi appeler, avec Henri Martin, le factieux Étienne Marcel, qui livra Paris à l'ennemi, « la plus grande figure du XIVe siècle? » Pourquoi citer (p. 120) des vers du *Lutrin* de Boileau où les « chanoines vermeils » de la Sainte Chapelle sont qualifiés de « pieux fainéants? » Ce sont là de fausses notes qui détonnent sur l'ensemble de l'ouvrage. A chaque page, des gravures, au nombre de trois cent vingt, font passer sous nos yeux les vues et les monuments. Enfin, nous voici en route, le long des

Bords fleuris
Qu'arrose la Seine.

Rouen nous arrête au passage, après un coup d'œil sur Poissy, où naquit « Louis IX, » c'est-à-dire saint Louis; sur Mantes, dont la belle église ne fut jamais une « cathédrale, » et nous arrivons au Havre, dont nous contemplons le port, avec ses immenses transatlantiques; après quoi,

nous poussons jusqu'à Honfleur, gravissant la côte de Grâce, « but de pèlerinage quelquefois, de promenade toujours. » — C'est le contraire qu'il faudrait dire ; — à Trouville, « la plus renommée des plages de la Basse-Normandie, la reine des côtes du Calvados, où « débarquent, bon an mal an, plus de cent mille touristes » — c'est lui faire beaucoup d'honneur. — et nous revenons, après une promenade sur la plage, à travers les crabes, les équilles et les crevettes, au Havre, pour rentrer, à la vapeur, à Paris par la voie ferrée. Malgré les petites réserves que nous venons de faire, nous devons donner à ce volume les éloges qu'il mérite et vanter surtout l'illustration, que la maison May a prodiguée à toutes les pages.

19. — Très joli livre, admirablement imprimé et illustré, mais dont l'inspiration ne saurait mériter nos suffrages : tel nous apparaît le volume de M. E. de Ménorval : *Promenades à travers Paris*. Les quarante chapitres qui le composent sont fort variés et les sujets intéressants et bien choisis. Malheureusement l'auteur fait trop souvent preuve d'un esprit sectaire qu'atténuent cependant quelques sentiments de pitié pour de grandes et nobles victimes de nos révolutions. Le style, très vivant en somme, ressemble plutôt au style du journal boulevardier qu'à celui adopté pour les études sérieuses.

20. — Si l'illustration soignée fait le livre d'étrennes, il n'y a pas à discuter, *Mon vieux Paris*, de M. Édouard Drumont, malgré son petit format et son prix modeste, a le droit de figurer avec honneur dans la catégorie susdite. M. G. Coindre a jeté à profusion, à travers les pages si intéressantes de M. Drumont, des dessins d'une finesse qui fait songer à de mignonnes eaux-fortes. Dans la première série (que nous n'avons point reçue d'ailleurs) de cet ouvrage, l'ardent publiciste qui dirige *la Libre Parole* et auquel l'on doit *la France juive*, a fait place à un écrivain calme, mesuré, presque toujours judicieux, et qui nous promène agréablement à travers la grande ville, qu'il envisage sous des aspects fort curieux. M. Drumont, dans la deuxième série de *Mon vieux Paris*, se révèle à la fois comme historien, artiste et archéologue. Pourquoi la librairie Flammarion ne publierait-elle pas de cet ouvrage une édition de grand format où M. G. Coindre affirmerait une fois de plus son talent par des planches hors texte qui compléteraient l'ensemble de ses ravissantes vignettes ?

21. — La maison Mame nous donne, dans le volume intitulé *les Saints par les grands maîtres*, une œuvre d'un haut intérêt artistique, et en même temps un livre qui a sa place sur toutes les tables de famille. « Pendant des siècles, dit le P. Olivier, qui a signé l'« Avis au lecteur, » la lecture de la vie des saints a fait partie des habitudes pieuses auxquelles nos aïeules attachaient le plus grand prix. » Il est bon d'y revenir, et nous devons remercier à la fois l'éditeur et l'auteur. Celui-ci,

M. Ch. Ponsonailhe, n'a point voulu faire un travail original : il s'est contenté de citer et de résumer des notices empruntées aux auteurs les plus autorisés. C'est ainsi que Ludolphe le Chartreux, Dom Ruinart, Jacques de Voragine, Ribadeneira, Baronius, les Bollandistes, Le Nain, de Tillemont, Godescard, le P. Giry, Montalembert, Mgr Turinaz, etc., ont fourni les éléments de ces vies de saints. Quant à l'illustration, elle est empruntée aux tableaux les plus célèbres, et ces nombreuses reproductions (147), dans des planches hors texte, d'une parfaite exécution typographique, font de ce livre un véritable album. Tout se réunit donc pour assurer le succès de cette belle publication, que nous recommandons entre toutes à nos lecteurs.

22.— *Les Contes de Bonne Perrette* n'occupent qu'une moitié du volume portant ce titre. L'auteur, M. René Bazin, a d'abord voulu « expliquer en quel lieu ces histoires lui ont été apprises; avec quel esprit disposé à l'aventure il les écoutait et les retenait, et quelle fut l'humble femme qui les lui récita. » Certes les *Souvenirs d'enfant* qui précèdent les *Contes* sont pleins de cœur et de sentiment; mais la poésie qui se dégage desdits contes est intense. Il n'y a pas de choix à faire dans ce délicieux recueil; le mieux est de tout lire, posément, sans hâte, et puis d'y revenir, car l'imagination, le cœur et l'esprit y trouvent satisfaction. Ajoutons que la morale y est parfaite, car elle est chrétienne, et disons aussi que les leçons de charité y abondent. Écrit dans un style ferme et coloré tout ensemble, ce beau volume, gracieusement illustré et richement relié, forme un enviable cadeau d'étrennes pour tous les âges. L'on peut dire que les *Contes de Bonne Perrette* (p. 145-325) sont du « folklore » très littérairement traduit.

23. — Poétique d'autant plus que Dieu est souvent l'objet des hommages et de la reconnaissance pieuse de l'auteur, *la Mer*, *la Forêt*, *la Montagne*, est un livre délicat d'inspiration. C'est une peinture charmante de tout ce qu'il y a de plus beau dans la nature. Descriptions, anecdotes, légendes, forment la trame de ce délicieux volume, dont les gravures sont de petites merveilles et la reliure un vrai bijou. Quoique écrites pour la jeunesse, les jolies pages de Mme Caroline Liais, illustrées par Mme Louise Abbema, seront feuilletées avec plaisir par les grandes personnes qui aiment à se délasser un instant dans la lecture ou la contemplation de tout ce qui est beau et bon.

24. — *Le Dictionnaire de la femme*, par MM. G. Cerfberr et M.-O. Romin, est « une encyclopédie-manuel des connaissances utiles à la femme. » Tous les articles sont rangés par ordre alphabétique et une table méthodique les réunit. Voici le classement de celle-ci : arts, modes, économie domestique, histoire, professions, sport, savoir-vivre, usages, droit, morale, hygiène, médecine, recettes et conseils. Ajoutez à cela quatre cent quatre-vingt-sept gravures dans le texte. Nombre de femmes

seront heureuses des notions très sommaires parfois (*Maigre*), parfois aussi très étendues (voyez *Divorce*), que contiennent ces petites lignes qui leur permettront de se mener utilement à la ville et à la campagne, mais pas à la *Cour*, devant les *Princesses*, avec *Étiquette*. Comme il n'y a plus rien de tout cela en France, on voit une femme qui se dit bien formée aux bonnes manières s'agenouiller (c'est le mot) devant l'héritier d'un trône étranger!

25. — « Homo sum et nihil humani a me alienum puto. » C'est à ce titre que nous avons lu avec le plus vif intérêt *le Dressage des animaux et les combats de bêtes*, par M. Pierre Hachet-Souplet. N'ayant jamais dressé de chiens de cirque, nous n'en avons pas moins admiré leurs travaux et nous sommes heureux de relire leurs exploits. Du singe on obtient moins, mais du cheval (un camarade, un ami), que ne sait-on pas faire! L'éléphant est plus lourd; entrons à la ménagerie, un coup d'œil aux « plazas de toros, » si poignantes, et lisons bien vite une délicieuse étude sur les animaux féroces; très simple, très curieuse et très juste, la théorie du domptage (p. 169). Perroquets, phoques, cochons, serpents, crocodiles, rien n'est oublié. Livre parfait et complet, car il y a même une table alphabétique des dompteurs et dresseurs.

26. — Sur une centaine de noms que M. Émile Bayard a justement cités dans son beau livre sur *l'Illustration et les illustrateurs*, il faut retenir, après Callot et Carrache, Victor Hugo lui-même, les Johannot, les Deveria, C. Vernet, Charlet, Raffet, Bida, Meissonnier, Bertall, notre grand ami Gustave Doré, Lix, Riou, de Neuville, Yan d'Argent, D. Vierge, Scott, Giacomelli, H. Pill, etc., etc. Beaucoup de portraits, de nombreuses pages bien choisies, un texte bien écrit, bourré d'érudition : le livre fait le plus grand honneur à la maison Delagrave, qui a su lui donner une couverture simple, mais artistique, avec, dessus, et tout vivant, le beau portrait d'Émile Bayard, le père.

27. — Lorsque les *Nouvelles grecques* de M. Bikélas parurent, il y a dix ans, elles furent accueillies avec une faveur méritée qui ne pourra que croître, aujourd'hui qu'elles se représentent sous la forme d'un coquet livre d'étrennes orné d'illustrations du meilleur goût. Il n'est pas jusqu'aux événements politiques de cette année qui n'ajoutent à l'attrait d'un recueil où les mœurs grecques contemporaines, dans ce qu'elles ont de plus attrayant, sont pour ainsi dire photographiées sur le vif, pendant qu'une de ces nouvelles (et non la moins touchante) a précisément pour scène l'insurrection crétoise de 1867. Tout ici est intéressant ou instructif, ou même l'un et l'autre à la fois. Ce sont des récits sans prétention, d'une trame très simple, écrits par une plume délicate et fine, assaisonnés de réflexions morales dont le sérieux n'a rien de banal ; c'est par la peinture des plus saines affections ou de quelque gracieux souvenir de jeunesse que l'auteur excelle à éveiller ces douces et bienfaisantes

émotions, mêlées parfois de rires innocents, qui font vibrer en nous les meilleures cordes du cœur. Pour tout résumer en deux mots, il semble que ce livre contienne un écho de l'aimable familiarité de Coppée et de l'exquise tendresse d'âme de Lamartine.

28. — Sous le titre *Tap Truyên* (Récits à la bouche), M. Paul d'Enjoy a recueilli et transcrit un certain nombre de contes et légendes du pays d'Annam. On y retrouve la poésie, la naïveté des riverains du Fleuve Rouge, le chaud coloris du ciel de l'Extrême Orient. La plupart de ces légendes chantent les arroyos et les rizières du Tonkin, d'autres s'inspirent des vieux mythes chinois et expliquent les maximes philosophiques du sage Confucius. *Le Sacrilège de la Pagode aux cent Bouddahs*, *la Légende du Bétel, l'Origine des sampans*, dont les yeux farouches ont pour objet d'effrayer les monstres aquatiques, sont autant de contes délicieux où se révèlent l'imagination et l'âme de la race indo-chinoise. L'éditeur Charles Mendel a particulièrement soigné l'œuvre de M. Paul d'Enjoy. Le volume est broché à la mode chinoise ; les feuillets repliés sur eux-mêmes sont fixés par un fil d'or. Chaque conte est accompagné de l'un de ces curieux et fantastiques dessins que reproduisent sur leurs bahuts de trach les incrustateurs de Nam-Dinh. Les bibliophiles, les sinologues et les lettrés réserveront dans leur bibliothèque une place de choix aux *Tap Truyên*.

29. — *Le Vœu de Madeleine!* tel est le titre du nouveau livre, très agréablement illustré, de M. Rémy-Allier. A vrai dire, il n'ajoute guère à la réputation de l'auteur, déjà lauréat de l'Académie française. Une histoire un peu banale, où figurent, à la façon des drames, un père faible, une belle-mère marâtre et un enfant persécuté, des récits dramatiques de naufrage et autres aventures émouvantes, voilà, en peu de mots, le roman de M. Rémy-Allier. Autour de ce simple noyau, l'auteur a su grouper avec habileté des détails intéressants et de jolies descriptions. Toute une partie du livre se passe en Auvergne, à quelques lieues de Thiers, chez de braves fermiers qui ont gardé à leur charge le pauvre persécuté qu'on leur a abandonné. La vie simple et droite de ces bonnes gens, leur naïf bon sens, tout cela ressort vivant et pittoresque dans *le Vœu de Madeleine!* Enfin, comme tout roman, même destiné à l'enfance, ne peut se passer d'une page d'amour, l'auteur a imaginé une petite idylle campagnarde qui se dénoue à la fin d'une manière gracieuse, mais, hélas ! bien invraisemblable. Il n'y a guère que dans les récits de M. Rémy-Allier que de grands artistes épousent de petites paysannes sans dot ; dans la vie pratique, ils se bornent à les prendre parfois comme modèles.

30. — *Les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne* sont un peu cousues de fil blanc par M. Olivier Darc, mais elles sont bien joliment contées, et elles feront la joie des parents et des enfants. Dieu merci ! la forêt

de Fontainebleau, où se sauve le coupable, n'est pas l'Amérique; grâce à un bon chien et à un enfant remarquablement intelligent, on retrouve l'exilé volontaire ; le braconnier est puni, mais sa famille est sauvée et la vertu est récompensée. Tout cela est gentiment conté pour les tout petits, avec des notes qui leur permettent de tout lire et de tout savourer. Avec cela une belle reliure, et des gravures suffisantes : il y a de quoi faire « écarquiller » les deux yeux, quand on a de six à douze ans.

31. — La partie artistique de l'élégant volume donnant divers *Contes de Perrault* a été confiée à MM. Courboin, Fraipont, Geoffroy, Gerbault, Morin, Robida, Vimar, Vogel et Zier. Ils ont pu commenter le texte du conteur à l'aide de toutes les inspirations d'une fantaisie dont rien n'entravait l'essor. Aussi leur œuvre collective, pleine d'une originalité capricieuse, ne peut-elle manquer de charme pour les enfants grands et petits auxquels elle est destinée.

32. — Les *Impressions de première jeunesse*, de Mme Véra Jelikhovska, ont eu d'excellents traducteurs et adaptateurs en MM. L. Golschmann et E. Jaubert. Ce gros volume, qui nous mène de Saint-Pétersbourg au Caucase, qui nous introduit dans le monde aisé, dans le cercle de la bourgeoisie russe, est fort curieux et fort intéressant. Il contient sans doute beaucoup d'idées qui ne sont pas nôtres, et qui étonneront à première vue la jeune fille de treize à quinze ans, qui le lira. Mais ce sont là choses d'étrangère, qu'il faut apprendre et connaître, ne pas critiquer ferme d'abord, quitte à les excuser ensuite. Bien des leçons de la petite Russe seront profitables à ses amies françaises.

33. — L'admiration que nous professons pour le talent de M. J. Lermont n'a fait que croître en lisant *Un honnête petit homme*. A côté, il y a une dizaine d'histoires charmantes, qui prouvent le bon cœur, l'intelligence et la générosité de certains enfants. Il y en a une : *Tommy le dévoreur de livres* , qui fera bondir de joie le créateur des bibliothèques circulantes, l'éminent secrétaire général de la Société bibliographique. Le ton du récit, simple et charmant, la couverture ravissante avec ses bluets, impose ce cadeau aux jeunes enfants dont les parents aiment à voir le « débrouillage » physique et moral s'exécuter rapidement.

34. — Jean de Mauny, vaillant soldat, est tombé mortellement frappé, à Waterloo. Il laisse derrière lui une aimable veuve sur le point de devenir mère. Grâce à la faveur de l'Empereur, qui a augmenté sa fortune personnelle, il laisse des biens considérables, qui doivent revenir à son héritier. Mais il a un cousin, Gaston, aussi lâche qu'il est courageux, aussi avide d'argent qu'il est généreux, aussi coquin qu'il est bon. Et Gaston s'est mis en tête de s'emparer de la fortune et du titre de son cousin. Comment il cherche à se débarrasser du légitime héritier, qu'il veut faire assassiner et qui est mis aux Enfants trouvés ; comment l'enfant, devenu grand, est à moitié adopté par sa mère, qui cherche tou-

jours son fils ; comment un vieux scélérat, complice de Gaston, trouve moyen de faire réclamer l'enfant par des saltimbanques, ses soi-disant parents ; comment Gaston et son digne acolyte sont châtiés par une mort terrible au moment où ils s'apprêtent à faire disparaître le malheureux, qui est enfin reconnu par sa mère ; comment la fille élevée par celle-ci, et qu'elle croyait avoir été substituée indûment à son fils, se trouve être la jumelle de celui-ci, née quelques moments après, quand sa mère était à moitié évanouie, c'est ce que nous raconte Mme de Nanteuil, avec le talent auquel elle nous a habitués. Et l'on voit comment parfois, en ce monde, un coquin comme Gaston Mauny se trouve payé en *Monnaie de singe*, quand il plaît à Dieu de rendre inutiles ses tortueuses machinations et de le laisser prendre dans ses propres filets. Récit bien mené.

35. — *Le Petit monde d'autrefois*, de M. Antonio Fogazzaro, a ému plus d'une lectrice de *la Mode pratique*, que publie si heureusement la maison Hachette. Ces dames le retrouveront sous un élégant format « per le strenne. » Le frontispice et le cul-de-lampe du titre sont là pour l'affirmer. C'est l'Italie d'hier, avec ses aspirations d'unité, ses affirmations d'irrédentisme (p. 166), c'est d'une saveur particulière que certains trouveront un peu âcre, un peu étrange, mais qui, pour d'autres, sera au contraire exquise, encore qu'on n'en ait pas le goût habituel. — Mais pourquoi l'illustrateur, si soigneux, si exact observateur, a-t-il mis parfois un rabat français aux prêtres italiens ?

36. — Le voyage *De Marseille à Tamatave*, de M. Brunet, député de Bourbon (ou de la Réunion, style officiel), est fort intéressant. L'auteur, dont la compétence est indiscutable, décrit les diverses étapes de la route, profitant de toutes les occasions pour faire un peu d'histoire ou conter des anecdotes. Parmi celles-ci il en est de charmantes, comme l'idylle parfaitement pure du capitaine Henry et d'une princesse malgache. M. Brunet parcourt aussi la côte de la grande île, s'arrêtant aux points principaux : Majunga, Diego-Suarez, Tamatave, Fort-Dauphin. Partout il trouve de curieux détails à donner. L'auteur est un ardent patriote, très Français et aussi très bourbonien, mais républicain et libre penseur, ce qui ne l'empêche pas de faire l'éloge des missionnaires et des sœurs avec une louable impartialité.

37. — Il est bien difficile d'analyser *Gros Pierre*, écrit par Mme Julie de Monceau pour faire suite au *Journal de mon petit père*. C'est plein de bonnes intentions, c'en est pavé. Il n'y a pas un mot qui puisse choquer les enfants, mais c'est un peu lourd, un peu embarrassé, cette histoire d'un orphelinat, pension, voyage d'excursion en Suisse, etc., etc. — avec innocent flirt à la clef de Gros Pierre et de Luce et fêtes de l'arrivée du Tzar à Paris, « denique tandem. » Notes un peu grises, teintes de décembre !

38. — *Le Filleul de Mutte*, par M. Pierre du Château, est l'histoire d'un petit enfant trouvé mourant dans la cathédrale de Metz le soir de la bataille d'Iéna, au moment où la grosse cloche nommée la Mutte, mise en branle par ses vingt-quatre sonneurs, annonçait la victoire. Jean-Marie, recueilli par de pauvres vieilles gens, revient à la vie et est élevé par eux; malheureusement l'éducation manque de fermeté; l'enfant, au caractère faible et emporté tout à la fois, subit l'influence de mauvais camarades et devient ingrat envers ses parents d'adoption. Il souffre de leur pauvreté et rêve la richesse acquise sans effort; mais à chaque échappée de la mauvaise nature le son grave de Mutte, pour laquelle Jean-Marie professe un véritable amour, lui rend de bonnes résolutions, vite oubliées. Enfin, après un dernier épisode très mouvementé, la Mutte, aidée de la gentille Marie, ont vaincu; Jean-Marie devient un brave ouvrier, grâce à un nouveau protecteur, artisan de talent. Ce livre, illustré par l'habile crayon de Zier, convient sous tous les rapports à la jeunesse.

39. — Les quatre contes de M. Washington Irwing : *Rip*, *Le Fiancé-Fantôme*, *La Légende du Vallon endormi*, *Le Legs du Maure*, agréablement traduits par M. George Elwall, renferment de charmantes descriptions de pays et de mœurs; mais, à notre sens, le fantastique, encore accentué par l'illustration, y tient une place un peu trop considérable, ce qui peut n'être pas sans inconvénient pour de jeunes esprits.

40. — La librairie Delagrave nous donne chaque année du féerique : saluez aujourd'hui *le Royaume des Roses*, par M. P. Fornari, traduit par S. da Selva. Beaucoup d'humour, beaucoup d'esprit, un peu trop même pour qu'il soit entièrement compris par les tout petits, mais un esprit qui charmera certainement les grands. Les illustrations de L. Rudnicki sont à la hauteur de ce conte de fées, qui est en même temps une puissante satire et un excellent enseignement.

41. — Les *Histoires de bébés*, par M. Jacques Lheureux, sont vraiment faites pour les bébés. Tout est gentil, très mignon, très juste, à lire et à faire relire, parce qu'il y a sous chaque titre une petite leçon finement donnée. Lisez notamment : *De bons mauvais biscuits*. C'est parfait.

II. — 1. — Le beau volume annuel du *Tour du monde* se compose, comme toujours, d'un texte orné de très nombreuses et excellentes illustrations (636 p.), et d'une partie accessoire comprenant sous le titre : *A travers le monde*, des nouvelles géographiques, et l'analyse rapide de divers récits de voyage (421 p.). Le texte est formé des relations suivantes : *A travers l'Afrique*, par le comte de Goetzen (p. 1 à 60); *L'Expédition de Madagascar*, par le docteur Ed. Hocquard (p. 61 à 156); *Quinze mois à l'île de Chypre*, par E. Deschamps (p. 157 à 192 et 469 à 504); *Aux sources de l'Irraouaddi*, par E. Roux (p. 193 à 276); *En Norwège*, par Ch. Rabot (p. 277 à 288); *En Suède*, par le même (p. 289

à 312) ; *En Allemagne*, par E. Müntz (p. 313 à 348) ; *Les Villes mortes du Siam*, par L. Fournereau (p. 349 à 396) ; *Aux terres de Kerguelen*, par E. Mercié (p. 397 à 408) ; *En Écosse* (suite), par M.-A. de Bovet (p. 409 à 468) ; *En Californie*, par F. de Longe (p. 505 à 576) ; enfin, *Au pays des Bouriates*, par Chimkiévitch (p. 577 à 624).

2. — Voici encore une fois notre vieil ami, le *Journal de la jeunesse*. Nous avons sous les yeux les tomes XLIX et L, et nous y trouvons, avec le même luxe d'illustration : 1° des récits, que nous offrira, en volumes séparés, la « Nouvelle collection in-8 à l'usage de la jeunesse, » savoir : *Au pays du mystère*, par Pierre Maël ; *le Roi du timbre-poste*, par G. de Beauregard et H. de Gorsse ; 2° d'autres nouvelles : *le Donjon de Kergoat*, par le commandant Stany ; *le Chemin de Damas*, par Danielle d'Arthez ; *l'Écuyer de la Reine*, par Arthur Dourliac ; *Monnaie de singe*, par Mme P. de Nanteuil, dont on déplore la mort récente ; 3° des articles d'actualité : *Les Événements de Crète*, par H. Jacottet ; *le Tombeau de Pasteur*, par Ferd. Merlet ; *la Reine Victoria*, par Daniel Bellet ; *les Progrès de la Grande-Bretagne depuis soixante ans*, par le même ; *le Roi de Siam*, par Ét. Leroux ; 4° des articles de voyages : *La France en Indo-Chine et au Soudan*, par Louis Rousselet ; *Sur la côte des Somalis*, par Ét. Leroux ; *les Tourbières d'Irlande*, par le même ; *l'Hiver américain*, par le même ; *Excursions de vacances : la Vallée de la Loire*, par Louis Rousselet ; 5° une série d'articles sur *les Secrets de la prestidigitation*, par S.-J. de l'Escap ; 6° des articles d'histoire naturelle et de science : *Les Calaos*, *les Chemins de fer aériens*, *la Truffe*, *le Houx*, *les Lignes téléphoniques à grande distance*, *les Canons*, *les Rayons X*, *le Pain normal*, etc. ; 7° des articles d'histoire et de biographie : *La Bataille de Courtray ; Dagobert et les saints martyrs*, par Mme Barré ; *Beethoven*, *Félicien David*, *César Frank*, *Donizetti*, par Mlle H. Heinecke ; *Beaumarchais*, *Meissonier*, par E. Duhousset ; une série d'articles sur *les Timbres-poste*, par Lucien d'Elne, met au courant des nouvelles émissions ; *les Lettres du régiment*, de Louis d'Or, font pénétrer le lecteur dans le quartier de cavalerie, la vie du troupier en garnison, etc. ; M. Anthyme Saint-Paul poursuit ses études sur *les Origines des villes françaises ;* Mme Barbé continue de décrire *le Costume en France* aux diverses époques ; M. Charles Diguet parle de *la Chasse* avec son humour et son entrain habituels ; Mlle Heinecke fait le tableau de *la Vie universitaire en Allemagne ;* M. Edmond Renoir traite, d'une façon pratique, du *cyclisme* et de la *bicyclette*. La photographie, le sport, le yachting, font l'objet d'articles divers. Nous n'avons rien à ajouter à cette énumération, qui atteste la variété de la rédaction, où l'on regrette toujours l'absence presque systématique d'un élément aussi important qu'attrayant : notre histoire nationale.

3. — Pas n'est besoin de s'attarder longtemps au *Musée des familles*.

Constatons simplement que, toujours semblable à lui-même, il est à la fois amusant et instructif en raison de la grande variété des récits et des articles qui le composent. S'étant bien gardé de renier ses origines chrétiennes, le *Musée des familles*, malgré quelques légères défaillances que nous avons signalées à propos de romans de moralité absolue d'ailleurs, reste sans conteste l'une des meilleures lectures qu'il convienne de recommander à la jeunesse. Cette année, nous avons plus particulièrement remarqué dans cette revue bihebdomadaire le grand roman de M. L. de Caters : *Les Pirates de Venise* (Voir plus haut, p. 493) et l'importante étude de M. E. Bayard sur *l'Illustration et les illustrateurs* (Voir p. 499).

4. — Pour les enfants des deux sexes de neuf à onze ans, il ne nous paraît pas que l'on puisse faire choix d'un périodique hebdomadaire meilleur que le *Saint-Nicolas*. En premier lieu, il faut noter que la pensée de Dieu s'y montre très suffisante ; ensuite, que les leçons de morale et de patriotisme y abondent. Et si l'on ne s'instruit pas énormément en parcourant ces pages si gracieusement illustrées, du moins s'y amuse-t-on beaucoup. En somme, ne faut-il pas le temps pour toutes choses, surtout lorsqu'on n'a pas encore fait sa première communion ou qu'on vient seulement d'accomplir ce grand acte de la vie?

5. — Dans nos précédentes revues des publications illustrées pour étrennes, nous avons eu déjà l'occasion d'insister sur la beauté des reliures de la librairie Hetzel. Il n'est que juste de continuer cette année. Ainsi le *Magasin d'éducation et de récréation* publié par cette maison nous arrive, pour 1897, sous une parure qu'il convient de qualifier d'étincelante. C'est de l'or et du noir sur de la toile rouge, simplement ; mais combien le dessin est gracieux ! Les deux tomes V et VI de la nouvelle série de ce « Magasin » sont réunis en un seul volume. Nous signalerons en premier lieu le discours sur *l'Idée de Patrie*, où M. Brunetière, en défendant l'idée religieuse avec un tact parfait, sans oublier de critiquer le triste personnage que fut Renan, exalte comme il convient, pour un pays aussi éprouvé que le nôtre, *l'Idée de Patrie*. A méditer par notre jeune génération. Nous trouvons là aussi le nouveau roman de M. Jules Verne : *Le Sphinx des glaces*, dont nous avons parlé élogieusement plus haut (p. 494) ; puis *la Double Conquête*, de M. Dupin de Saint-André ; *Gérard et Colette*, par M. André Laurie, et *Frisonne l'engourdie*, dont il est question plus loin. A côté de ces récits, nous noterons des articles instructifs sur *la Crète et les Philippines*, par M. Sevyn-Desplaces ; *l'Hiver en Russie*, par M. H. Lanos, et toute une série d'entretiens curieux, de M. Loudemer, compris sous le titre de : *Pêche et chasse sur les côtes de France*. La pensée de Dieu, quoique très inégalement répartie, n'est pas absente de ce périodique.

6. — Que de fois n'avons-nous pas regretté ici que le *Magasin pittoresque*

ne puisse être recommandé sans restrictions à tous les âges! Toujours intéressant, varié, instructif, il offre une quantité d'articles curieux. C'est une sorte de musée universel. Archéologie et architecture, biographie et histoire, géographie et voyages, littérature, mœurs, coutumes, beaux-arts, sciences, toutes les connaissances humaines sont représentées dans ce recueil. Le volume de 1897, que nous avons sous les yeux, mérite l'attention. Nous n'y avons pas relevé de choses vraiment mauvaises. Parmi les notices amusantes nous avons trouvé celle qui concerne le député musulman de Pontarlier (p. 52-54). A signaler aussi la courte biographie, respectueusement sympathique, que M. J. Le Fustec a consacrée au Frère Joseph, supérieur de l'Institut des Frères des écoles chrétiennes (p. 99); les détails que M. G. Cerberr donne sur le duc d'Aumale (p. 169-171) et la physionomie si digne d'admiration de Madame Adélaïde que nous rappelle le même auteur (p. 185-187). Nous ne voulons voir aujourd'hui que les bons côtés de ce beau volume, avec le désir et l'espoir que celui de l'an prochain sera meilleur encore. La note religieuse résonnant franchement de temps à autre ne nuirait pas au succès de ce périodique.

7. — Outre un certain nombre de romans inédits très intéressants qui, tirés en volumes à part, ont servi à composer en partie les diverses *Bibliothèques illustrées* dont nous parlons plus loin en détail, la *Revue Mame* de 1896-1897 renferme encore d'autres publications analogues et aussi des études variées, instructives, pittoresques, imprimées soit dans le corps de la Revue, soit dans un riche Supplément illustré. Ce Supplément est formé, pour le présent volume, avec *Cœurs naïfs*, de M. Marcel Linguet; *le Bateau-des-Sorcières*, par M. G. Toudouze; *Amour d'antan*, par M. Champol, et *la Roche-qui-tue*, par M. Pierre Maël. Comme tous les périodiques illustrés visant la jeunesse, la *Revue Mame* a dû donner aux œuvres d'imagination une place prépondérante; mais l'on ne saurait méconnaître qu'elle s'applique de son mieux à jeter à travers ses colonnes une multitude d'extraits de livres sérieux, nouveaux ou déjà publiés, dans le but louable d'éclairer à propos certains points historiques. Il faut aussi signaler des biographies de célébrités de genres divers et surtout des chroniques et des articles spéciaux d'actualité qui rappelleront, parmi les choses les plus mémorables, que l'année qui s'achève a été, par excellence, « l'année russe. » Nous allions omettre de dire que la note chrétienne vibre à tout instant dans la *Revue Mame;* mais cela ne va-t-il pas de soi?

8. — Nous trouvons entre autres, dans *Mon Journal*, un roman semi-républicain, semi-royaliste, qui se passe en Vendée sous la Révolution: *Vif-Argent*, par M. J. Jacquin, lequel roman, malgré ses charmantes vignettes en couleurs, ne nous satisfait qu'imparfaitement. Malgré cela, nous conserverons nos sympathies à *Mon Journal*, espérant que l'an pro-

chain il ne prêtera pas le flanc à une observation du même genre. Ajoutons d'ailleurs que, bien que moins fréquentes que dans le volume précédent, les tendances religieuses sont encore assez nettes dans celui portant la date de 1896-1897, pour que nous comptions ce brillant recueil hebdomadaire parmi ceux pouvant faire la joie de nos enfants.

9. — Si l'on en excepte une nouvelle signée A. M., intitulée *Frères de lait*, et qui n'est autre qu'un épisode militaire et sentimental de la Révolution, où l'on se marie cependant à l'église, le volume du *Petit Français* portant la date de 1897 mérite un genre d'éloges que nous n'avons pas jugé jusqu'à présent pouvoir lui décerner. Au point de vue religieux, il a fait en avant quelques pas qui méritent que nous lui en témoignions nettement notre satisfaction. Notons en outre que l'illustration devient de plus en plus soignée. Le *Petit Français* est très varié : on y trouve des notices instructives et amusantes sur toute sorte de sujets, des biographies et des relations de voyages ; mais ce sont les romans qui forment le fonds principal de ce périodique. Parmi les meilleurs, nous signalerons : *Histoire d'un honnête garçon*, par Mme J. Leroy ; *l'Apprentie du capitaine*, par Mme P. Perrault, et enfin et surtout *les Filles du clown (Tante Dorothée)*, par Mme Marie Delorme. L'on verra plus loin (§ **IX**) ce que nous disons de ces trois bons romans pour la jeunesse.

10 et 11. — Le *Polybiblion* doit la vérité à tout le monde, à ses amis surtout. Or, le *Musée des enfants* et le *Musée des jeunes filles*, édités par la Société de Saint-Augustin, ont compté, dès le premier jour de leur apparition, parmi ses amis les meilleurs. L'an dernier, tout en reconnaissant l'excellence du but poursuivi, nous conseillions aux directeurs de ces deux périodiques de s'attacher davantage aux images en couleurs. Il serait fâcheux que ces *Musées*, si profondément chrétiens, se contentassent de piétiner sur place sous le rapport si important de l'illustration, alors que leurs rivaux, de tendances religieuses moins accentuées ou même neutres, font des efforts dans le sens en question. Donc, tout en recommandant toujours aux familles catholiques ces intéressantes petites revues mensuelles, nous exprimerons plus instamment encore notre désir d'y voir des gravures en général plus soignées et tirées en couleurs chaque fois que cela sera utile et possible.

12. — M. Leullier, successeur de Vaton, a entrepris une « Collection celtique » dont l'illustration est empruntée au style égyptien des IXe et Xe siècles. Il vient de faire paraître un *Missel*, contenant : 1° l'ordinaire de la messe ; 2° la messe et les cérémonies du mariage ; 3° diverses prières. L'ornementation, due à M. P.-R. Raparlier, inspirée des plus beaux motifs de l'art égyptien, comprend quatre-vingts dessins donnés au trait, pour faciliter l'enluminure, dont dix rappellent les principales scènes religieuses qui se sont passées en Egypte. C'est sur les bords du Jourdain,

alors sous la domination égyptienne, que Melchisédech institue le premier symbole du sacrifice divin ; là aussi, qu'Abraham est sur le point d'immoler son fils par obéissance à la volonté de Dieu, comme plus tard, Dieu lui-même devait s'immoler pour nous en la personne de son fils. C'est le Nil, dont les roseaux dérobent Moïse à la vigilance des Pharaons. Le mont Horeb est tout illuminé encore des éclairs de la toute-puissance divine donnant un législateur au monde, après avoir guidé partout la longue et glorieuse épopée du peuple de Dieu. — Un modèle d'enluminure est fourni avec chaque volume de cette collection, œuvre artistique de réelle valeur. Le *Missel* est tiré à cinq cent cinquante exemplaires numérotés, dont cinquante sur japon (dix de ces exemplaires ont été réservés pour être enluminés de la main de l'artiste).

13. — C'est une ravissante plaquette que nous donne M. Léon Gruel, dans *Marie, mère de Jésus*, dont le texte est dû au R. P. Libercier, et l'illustration à M. Andhré des Gachons. « Ce n'est, dit Mgr Soulé, archevêque de Léontopolis, dans une lettre à l'auteur, qu'un simple résumé de l'Évangile, d'anciennes prophéties, de saintes traditions, des sentiments les plus purs et les plus tendres qui ont animé les cœurs fidèles de tous les temps, mais c'est cela ! » Nous avons là une vie abrégée de la Sainte Vierge divisée en trente et un chapitres, composés d'un court récit historique, suivis de réflexions pieuses et terminés par une prière. C'est donc un *Mois de Marie*, d'un genre particulier, tout à fait original, qu'accompagnent, à chaque page, de charmantes gravures en couleur qui font le plus grand honneur au sentiment et au talent de l'artiste.

14. — « Une nation doit garder précieusement ses traditions guerrières. Toute nation qui perd ses instincts belliqueux, chevaleresques, se rapetisse, et voit diminuer son influence dans le monde. » Nous aimons à lire cette déclaration dans le joli album où M. Théodore Cahu poursuit ses récits intitulés *les Héros de France*. Après *Jeanne d'Arc* et *Du Guesclin*, il nous donne *Bayard*. La vie du « chevalier sans peur et sans reproche » est intercalée dans un cadre humoristique, au milieu d'une promenade à Chambord, coupée par les réflexions des enfants qui écoutent la relation de leur père, et entremêlée de jolies gravures en couleur. Nous n'aurions que des éloges à donner aux pages dues à la plume habile de l'auteur, si nous ne rencontrions deux appréciations sur les Papes, qui n'avaient ici aucune raison d'être (p. 29 à 46) dans un ouvrage destiné à la jeunesse, et si nous ne constations que M. Th. Cahu a systématiquement dénaturé une des recommandations que la mère de Bayard adressa à son fils au moment où il partait pour la cour du duc de Savoie. Elle ne lui dit pas « d'être toujours honnête et loyal, » mais « que sur toutes choses, vous aimiez, craigniez et serviez Dieu. » C'est ainsi qu'on procède, dans ce triste temps de laïcisation !

15. — La maison Colin vient de publier un *Album de timbres-poste*,

très gracieusement relié en toile rouge, avec fers spéciaux. Ce n'est encore qu'un tome Ier, car le volume n'a trait qu'à l'Europe. Il est divisé en dix parties, savoir : I. France.— II. Grande-Bretagne.— III. Danemark, Suède et Norwège. — IV. Russie. — V. Allemagne. — VI. Belgique, Pays-Bas. —VII. Autriche-Hongrie. —VIII. Italie, Suisse. — IX. Espagne, Portugal. — X. Turquie, Grèce. — L'album débute par quatre pages contenant des *Conseils aux collectionneurs*. L'ensemble est très bien compris ; aussi les jeunes philatélistes qui le recevront à titre d'étrennes en seront-ils enchantés. Mais il est certain qu'ils attendront impatiemment le ou les compléments qu'appelle cet album, notamment en ce qui concerne les pays d'Amérique, où les timbres-poste sont aussi nombreux que variés.

16. — M. Eugène Mouton, le spirituel conteur qui s'est rendu célèbre sous le nom de « Mérinos, » nous offre un récit fantastique, intitulé : *Le Dernier des lions*. Sir Gobmouch a fait le voyage d'Algérie pour tuer un lion. Il y trouve le fameux Jules Gérard. « On n'a jamais su ce qui s'était passé ; mais le fait est que Sir Gobmouch retourna en Angleterre avec une blessure qu'il n'avait pas reçue par devant...., » et qui l'exposa à recevoir force quolibets. Il jure de se venger et repart pour l'Algérie. Là, il est exploité par deux Arabes, auxquels il promet douze cents francs s'ils lui font tuer un lion. On part, et après une longue marche au milieu du désert, on aperçoit le lion. L'Anglais veut prendre sa carabine à balle explosible ; mais les Arabes l'assurent qu'il faut qu'il emploie leur fusil à pierre. Le lion tombe, mais pour se relever bientôt et se mettre à valser en faisant le beau.... Si vous voulez connaître la suite de cette abracadabrante histoire, ouvrez l'album si joliment illustré par Vimar, et vous verrez ce que devint Sir Gobmouch et son lion.... Son lion était apprivoisé !

17. — Tante Nicole nous raconte les *Voyages de Gulliver*, illustrés de douze compositions par Jean Geoffroy. Naufrage de Gulliver dans l'île de Lilliput, où il se trouve au milieu d'un essaim de minuscules créatures, grandes comme la main, qui lui font fête. On lui donne des repas monstres ; six cents cuisiniers, trois cents tailleurs sont mis à son service ; il est nommé général des trois mille hommes d'infanterie et mille hommes de cavalerie composant l'armée du roi de Lilliput ; amiral de la flotte ; il part en guerre contre le roi de Bléfouscou, et revient victorieux. Mais on craint que son appétit formidable n'amène la famine, et on le congédie avec honneur. Revenu dans sa famille, Gulliver repart bientôt, et est jeté dans l'île de Brobdingnac. Là, il trouve non plus des nains, mais des géants. Il est l'objet de l'admiration générale et y passe deux ans, au milieu d'aventures fantastiques. On se demande quel plaisir tante Nicole a pu trouver à résumer dans ces pages l'œuvre de Swift, sans tirer la moralité qui en ressort.

18 et 19. — La maison Hetzel nous offre deux albums : *Un Premier*

Jour de vacances, récit des mésaventures de Jean-Jean, avec de jolies gravures en couleur, de Tinant. — *Suzanne et Suzette*, par J. Lermont, illustrations de A. Lalauze, faisant partie de la « Bibliothèque de Mlle Lili et de son cousin Lucien, » deux gentilles petites sœurs qui s'adorent, jouent, travaillent ensemble et font assaut de gentillesse.

20. — *Perdus au Jardin des Plantes* est une historiette dans laquelle s'encadre une description des animaux. Le texte, signé Arsène Alexandre, est écrit d'une plume alerte, et semé de nombreuses aquarelles.

III. — 1. — Il est un mot auquel ni Littré ni l'Académie française n'ont donné asile dans leurs vocabulaires et que l'on emploie cependant assez communément. C'est le mot « tordant. » Ce qui ne nous empêchera pas de nous en servir pour caractériser l'impression que nous a laissée la lecture du *Roi du timbre-poste*. Donc, le livre de MM. G. de Beauregard et H. de Gorsse est « tordant. » Essayons, en quelques lignes, de justifier cet adjectif fin-de-siècle. Le président du *Philatelic-Club* de New-York, M. William Keniss, annonce, certain soir de banquet, à ses confrères des deux sexes, qu'il vient de mettre la main sur un timbre mirifique dont il n'existe que deux exemplaires émis par le souverain (détrôné depuis) du Brahmapoutre. Ce second timbre reste donc à trouver, et c'est une jeune fille, miss Betty, de New-York également, qui annonce à toute la société qu'elle va se mettre à sa recherche, d'après les quelques indications fournies par M. Keniss. Aussitôt celui-ci, plus timbrophile (en sa qualité de « roi du timbre-poste ») que parfaitement galant, déclare à son tour que, lui aussi, entend s'emparer du deuxième exemplaire. Tel est le point de départ d'aventures tantôt désopilantes, tantôt dramatiques, que détermine la singulière chasse à laquelle se livrent concurremment les deux rivaux à Londres, à Paris et à Naples. Miss Betty est accompagnée par une camériste dévouée ; mais M. Keniss est doublé d'un domestique non moins dévoué, de sorte que la lutte s'étend à ces quatre personnes. Il en résulte une série de scènes tragi-comiques qui trouvent leur fin dans un double mariage, après, toutefois, que miss Betty a été mise en possession du fameux timbre par son rival même. Les timbrophiles ne feront pas seuls leurs délices de cet amusant volume; les collectionneurs de tout acabit se l'arracheront également.

2. — C'est un poignant roman d'aventures, aussi savant par les connaissances géographiques qu'il recèle qu'émouvant par les convictions religieuses qu'il met en jeu, que M. Pierre Maël a publié sous le titre : *Au pays du mystère*. Ce pays, c'est le Thibet; et c'est toute la région au nord de Calcutta que nous explorons à la suite de deux pauvres enfants, ravis par le farouche fanatisme des Hindous pour devenir leurs dieux. Mœurs, hommes, femmes (la vaillante Cécile Derrien); outlaws, des Européens de ces contrées encore sauvages pour ainsi dire; vie des

indigènes, faune et flore des forêts et des rivières, tout est mis en relief avec une intensité de vie surprenante, sans que le récit ou l'intrigue en souffre. Le sentiment religieux et patriotique y donne sa note large et sonore.

IV. — 1. — Comme M. Jules Verne, M. André Laurie sait à merveille utiliser l'actualité pour ses romans. Et si le premier a inventé les « voyages extraordinaires, » le second peut revendiquer la paternité des « romans d'aventures. » Il y a une parenté sensible dans l'idée. Mais M. Jules Verne affirme à nos yeux un avantage, disons une supériorité qui ne saurait lui nuire dans aucun milieu : il n'oublie pas Dieu. C'est sous ce rapport que pèche M. Laurie. Dans *Gérard et Colette*, l'auteur raconte les terribles vicissitudes par lesquelles passe une famille de braves gens qui a quitté Paris pour aller au Transvaal, à la recherche de l'or. L'histoire débute par un naufrage qui disperse en quatre groupes la famille Massey : le fils aîné atterrit à Aden, la mère à Madagascar, et les autres en deux endroits différents de la côte d'Afrique. Tous finissent cependant, au prix de fatigues, d'émotions et de périls sans nom et sans nombre, à se retrouver au Transvaal, où nous les quittons juste au moment où la fortune commence à leur sourire. Roman captivant, absolument irréprochable au point de vue moral, mais auquel, nous venons de le regretter, manque la vivifiante pensée religieuse qui devait se manifester naturellement au milieu des dangers, des désespoirs et des espérances de nos héros, parmi lesquels il y a plusieurs femmes. Reliure fort belle ; illustration soignée.

2. — La *Double Conquête*, de M. Dupin de Saint-André, est un fort joli volume bien relié et bien illustré. Il pourrait avoir pour sous-titre : *Plus fait douceur que violence*. Il prouve qu'une jeune Parisienne, quand elle a du cœur, peut être heureuse même dans un petit trou de province, en dépit des ennuis, des inconvénients, des maussaderies. Souhaitons que beaucoup de jeunes filles lisent ce livre, où la raison triomphe des nerfs, où de braves gens tout simples ont de généreux sentiments et des attentions délicates. On y voit des acteurs, qui ne jouent pas un drame à grand orchestre, ou une comédie préparée *ad hoc*. Non ! c'est la vie de tous les jours, de tous les instants, qui se déroule avec ses hauts et ses bas; l'histoire finit bien. C'est peut-être en cela qu'est la fiction ! Mais il faut un peu de bleu dans les romans; et pour notre part nous regrettons toujours quand on n'ouvre pas, surtout aux femmes, un coin du ciel !

V. — 1. — M. l'abbé Casgrain est l'auteur de nombreuses études historiques très estimées dans les deux mondes. Celle qu'il fait paraître à la maison Mame : *Guerre du Canada, 1756-1760, Montcalm et Lévis*, est la réédition d'un ouvrage important paru en deux volumes à Québec; mais l'auteur a supprimé un certain nombre de détails qui lui

ont paru faire longueur. Tel quel, c'est encore un récit très complet de cette désastreuse guerre qui coûta une magnifique colonie à notre patrie. M. l'abbé Casgrain flétrit justement le gouvernement de Louis XV, de sa favorite Mme de Pompadour et des créatures de celle-ci, Choiseul et autres. Là-dessus, rien à redire. Mais là où il se montre un peu partial, c'est lorsque, dans son enthousiasme pour le chevalier de Lévis, il s'efforce d'amoindrir la grande figure de Montcalm pour amener au premier plan celle de son héros de prédilection. Certes, l'un et l'autre furent des hommes de guerre éminents, mais chacun avait ses défauts et ses qualités, et il ne faut pas méconnaître que Montcalm soutint trois années de suite la lourde charge de résister aux attaques des Anglais avec des ressources bien insuffisantes. En bon Canadien, l'auteur lui en veut d'avoir été un peu dur, et peut-être injuste, envers les colons et les indigènes. C'est sans doute pour la même raison qu'il montre une véritable animosité à l'égard de Bougainville, officier de mérite, cependant. En revanche, le marquis de Vaudreuil, idole des Canadiens, n'était pas souvent d'accord avec Montcalm, conséquence aussi naturelle que fâcheuse du dualisme dans le commandement. M. l'abbé Casgrain ne manque pas de faire un tableau saisissant des scandaleux désordres de l'intendant Bigot et de ses séides. En somme, ouvrage de haute valeur, bien conçu, bien écrit et fort intéressant; les éditeurs ont eu raison de le revêtir d'une splendide couverture aux armes des Montcalm et des Lévis; les cartes et les illustrations sont bonnes.

2. — M. Alexis Lemaistre, dans *les Écoles professionnelles*, a étudié de manière à en donner une idée suffisante, c'est-à-dire en se bornant à tracer les grandes lignes du sujet, les établissements spéciaux de Paris qui sont destinés à former des ouvriers de choix, des contremaîtres et parfois même des directeurs de fabriques et d'usines. L'auteur fait défiler tour à tour sous nos yeux le Conservatoire des arts et métiers, l'Institut agronomique, l'établissement Saint-Nicolas, que dirigent les Frères des écoles chrétiennes, l'Orphelinat si connu d'Auteuil, l'école Diderot, les écoles Estienne, Boulle, Germain-Pilon, Bernard-Palissy, Gutenberg, enfin les écoles d'arboriculture, de physique et de chimie industrielle et l'École d'horlogerie. La vie intime et les travaux des élèves de ces diverses institutions, dépendant de l'État ou de la ville de Paris ou créées par l'initiative privée, sont décrits de façon à intéresser le lecteur sans le fatiguer de détails trop techniques. Livre instructif qui plaira certainement aux jeunes gens portés vers les sciences ou vers les arts industriels.

VI. — 1. — Instruire en amusant et en édifiant, ce n'est point là une tâche aisée. M. Oscar Havard a cependant admirablement atteint ce triple résultat en retraçant *les Fêtes de nos pères*. Depuis le « Premier Jour de l'an » jusqu'à la fête des saints Innocents (28 décembre), l'auteur, en observant l'ordre du calendrier, a passé en revue toutes les fêtes chré-

tiennes plus ou moins solennelles, plus ou moins populaires. Sans prétention aucune, il a fait œuvre d'érudition, mais de cette érudition spéciale qui s'adresse indistinctement aux lettrés et aux simples. A des points de vue différents, les uns et les autres y trouveront donc leur compte. Ce beau livre jette un jour curieux sur les mœurs et les coutumes du temps passé, dont l'on retrouve encore de nombreuses traces en parcourant nos provinces françaises ou en voyageant à l'étranger. Cantiques et chansons n'ont point été oubliés, et M. Havard a eu l'heureuse idée de reproduire la musique de plusieurs. La reliure, fort belle, représente, en or et en noir, sur le premier plat, une procession de Pardon en Bretagne.

2. — Un jeune homme, Ventura Novellarès, fils d'un général de la Nouvelle-Cordoue condamné à la détention perpétuelle sous l'inculpation fausse de trahison, a pris la résolution de prouver l'innocence de son père. Il est secondé dans son noble projet par un ami, professeur de danse à Nantes, M. Rémy Siffadaux. Tous deux s'embarquent en Angleterre, sur le *Scavenger*, dont le but est de détruire les épaves qui, flottant à la surface de la mer, occasionnent de nombreux sinistres. Le désir des héros de M. G. Price est d'attirer l'attention du commandant du *Scavenger* sur l'épave de la *City of Boston*, dont les flancs recèlent les preuves de l'innocence du général Novellarès. Mais le *Scavenger* a pour concurrent un autre navire, hispano-américain celui-là, *la Banderilla*, dont le capitaine n'entend pas travailler dans de simples vues humanitaires. Or, il se fait que ce capitaine est un misérable qui, coupable, a fait autrefois condamner à sa place le père de Ventura. Il en résulte entre une partie du personnel des deux navires une lutte plus ou moins occulte, aux péripéties dramatiques, qui, finalement, tourne au profit des bons et à la confusion des méchants. L'innocence du général est proclamée, il est remis en possession de ses biens confisqués et de son grade, et Ventura épouse une jeune fille qu'il croyait à tout jamais perdue pour lui. Autour des personnages principaux des *Chasseurs d'épaves* s'agitent des types sympathiques ou haïssables, tragiques ou amusants, qui relèvent encore par leurs faits et gestes l'intérêt de l'ensemble. La note chrétienne résonne souvent dans ce joli volume qui, sous sa reliure chatoyante, fera indistinctement un livre d'étrennes ou de prix très enviable pour les jeunes gens.

VII. — 1. — La *Vélocipédie et l'automobilisme* sont tellement à la mode que nous eussions été fort étonné si l'intelligente maison Mame n'eût pas tiré un beau livre, dédié à ces dieux du jour. C'est M. F. Régamey qu'elle a chargé du soin de brûler l'encens et la myrrhe, et il nous semble s'être acquitté de ce soin avec le tact et même la malice nécessaires. Il n'a rien négligé de ce qui est si moderne, si usuel pour ainsi dire, et en même temps, pas un mot malsonnant (bien entendu).

pas une allusion malheureuse. Les parents peuvent donner son œuvre à tous les enfants, et tout le monde en sera content, foi de *Polybiblion!* Car notre chère revue aura peut-être, dans un avenir très proche, un automobile pour servir ses abonnés de Paris ! Aussi engageons-nous particulièrement son éminent directeur, son administrateur et son gérant à étudier les ennemis et les dangers du vélo. Dieu merci, l'érudit M. Sarcey a trouvé son chemin de Damas ! Mais l'histoire du vélo n'est pas finie. Qui le démonte, le nettoie, le règle, l'apprend, doit se soumettre à tous les règlements, connaître la jurisprudence, avoir un costume, suivre les règles de l'hygiène, s'entraîner. Êtes-vous simple T. C. F., ou bien coureur? Parmi ceux-ci, il y a des vicomtes authentiques. Ce qui prouve qu'en fait d'excentricités, d'utopies et d'inventions diverses, l'automobilisme est roi. — Prote, à la machine ! Roulez notre compte rendu!

2. — Qui d'entre les petits, les moyens, les grands et les vieux ne sera heureux de lire *le Cirque et les Forains?* Depuis le Cirque de la foire, du Trône ou de Carpentras, jusqu'au Nouveau Cirque, en passant par Bidel, en saluant les grandes écuyères, en s'inclinant bien bas devant le lauréat de l'Académie française, Mlle Bonnefois, M. Henri Frichet a su tout dire et bien dire. Ce n'est pas roulant, c'est documenté, c'est bien écrit, c'est vrai, c'est muni de cette note qu'ont seuls les hommes de cheval, ceux qui risquent leur vie le matin à la répétition, ou le soir aux lumières sur le trapèze. C'est un des meilleurs livres d'étrennes de cette année, un de ceux que goûteront beaucoup les petits jeunes gens, mais qui séduira plus d'un vieux père recroquevillé au coin du feu, le soir d'une chasse à la bécassine, ou une jeune et élégante demoiselle qui n'a jamais vu Billey-Hayden (p. 91) que souriant. Il y a une intensité d'intérêt qui s'explique par l'avidité avec laquelle les Romains suivaient autrefois les exercices des belluaires. Aujourd'hui on n'est mangé que par accident, mais on n'en éprouve pas moins la grande, la suave émotion, lorsqu'on est acteur, d'envisager de sang-froid le danger, ou, lorsqu'on est un simple spectateur, d'applaudir la bravoure, la force et l'agilité de l'homme, du « roi de la création » (p. 8). Ajouterai-je, pour nos amis, que la religion n'est pas absente de ce volume et qu'un juste hommage est rendu, avec une foi communicative et une chaude reconnaissance, à la belle *Œuvre des Forains?*

VIII. — 1. — Le sujet de *Rose et Violette* n'a pas coûté à Mme Charlotte Rieder de grands efforts d'imagination, mais elle a développé les scènes enfantines dont il se compose avec un tact remarquable. Il y a dans ces pages écrites sans prétention un sens réel d'observation. Visiblement, ainsi qu'il appert du reste de la *Dédicace*, l'auteur est une mère de famille qui sait fort bien élever ses enfants. Les grandes personnes feront leur profit de ce petit livre tout aussi bien que les lecteurs et les lectrices habituels de la *Bibliothèque rose*. Et de quoi s'agit-il, au fond?

De quelques semaines passées au bord de la mer, à Cabourg, par une famille composée du père, de la mère et de deux fillettes ornées de qualités que ne parviennent pas à obscurcir quelques légers défauts faciles à corriger. De la gaieté, de l'entrain, de bons conseils, de la morale pratique, tel est le bilan de ce gracieux ouvrage.

2. — Avec *Mon Jacques*, nous sommes encore en villégiature. Ici, les personnages sont nombreux, trop même. Beaucoup de décousu, des incidents drôlatiques, assez peu dignes, en réalité, de fixer l'attention. Cela se passe en Normandie et en Bretagne : dans un tel cadre, on pouvait, ce semble, placer un récit plus captivant.

3. — Nous réservons pour la bonne bouche de ce paragraphe VIII le *Merle blanc*, de Mme Chéron de la Bruyère. Parfait de tous points, ce petit livre, car, outre l'intérêt du récit, son inspiration est chrétienne. C'est l'histoire d'un orphelin qui trouve un refuge chez un oncle et une tante très positifs et des cousins qui, tout jeunes, sont taillés sur le même modèle que leurs parents. Robert Dreyens a de qui tenir : son père mort juste, au moment où la fortune et la gloire allaient le récompenser de ses efforts, était un peintre de haut mérite ; son fils entend marcher sur ses traces, alors que son oncle et tuteur s'efforce inutilement de le jeter dans les mathématiques. De guerre lasse, après divers incidents qui éclairent ledit oncle, Robert est laissé libre de suivre sa voie, mais à la condition qu'il obtiendra son baccalauréat. Il parvient à ce but sans trop de peine, et se lance dans la carrière artistique, où son père s'est illustré. Il deviendra donc un peintre distingué et épousera une charmante jeune fille, son amie d'enfance. Une jolie perle de plus dans l'écrin littéraire, si riche déjà, de Mme Chéron de la Bruyère.

IX. — 1. — A diverses reprises, nous avons reproché à la *Bibliothèque du Petit Français* sa neutralité au point de vue religieux, tout en reconnaissant son mérite littéraire et aussi sa parfaite moralité. Cette fois, nous ne comprendrons dans cette neutralité que *l'Histoire d'un honnête garçon*, de Mme Jeanne Leroy. Ce n'en est pas moins un très bon livre de morale utilitaire : nous le voudrions voir répandu à profusion dans tous les grands centres ouvriers, où il peut servir à combattre le socialisme envahissant. Ajoutons que si la pensée de Dieu n'en était pas absente, ce petit volume serait une vraie perfection. On voit là comment une pauvre veuve et son fils, par leur seul travail persévérant et intelligent, une honnêteté scrupuleuse, une conduite hors de toute critique, parviennent peu à peu, en partant de la misère absolue, à s'élever au plus haut rang de leur milieu. Les dernières pages nous montrent le petit ouvrier horloger Jean Harivel transformé en un puissant industriel. Ah ! il n'est pas ici question de révolte contre les patrons ni de grève ruineuse; aussi l'exemple donné par Jean Harivel peut-il être offert salutairement à tous les travailleurs des villes.

2. — Avec *l'Apprentie du capitaine*, la fâcheuse neutralité est rompue. L'auteur, Mme Pierre Perrault (un pseudonyme), n'hésite pas à parler de Dieu ni à le faire invoquer fréquemment par ses héros. Sauf un personnage secondaire, tous les personnages qui s'agitent ici sont de braves gens. La trame du récit est charmante : une fillette orpheline, dont le frère est appelé au régiment, trouve asile chez son parrain, un digne commerçant, qui a pour ami un vieux capitaine peu endurant à qui personne n'ose dire ses « quatre vérités. » La petite Jocelyne Buraldi, par suite de circonstances ultra-comiques, s'offre cette satisfaction et convertit à moitié le digne capitaine. Elle est cause aussi que celui-ci, un beau jour, retrouve un petit-fils qu'il croyait perdu. Plus ou moins directement encore, elle amène un mariage heureux entre son frère Anselme et sa grande amie Édith. Très bien !

3. — Mais c'est aux *Filles du clown* (*Tante Dorothée*), de Mme Marie Delorme, que la *Bibliothèque du Petit-Français* doit le plus cette année. Dans ces pages reposantes parfois, dramatiques le plus souvent, la note chrétienne résonne à ne pas s'y tromper. Un précédent volume du même auteur : *Les Filles du clown* (*Rita*), dont nous avons, du reste, parlé avec éloge (t. LXVIII, p. 514), nous a raconté l'enfance et la première jeunesse des personnages que nous retrouvons ici. Mme Delorme, dans ce nouveau volume, fait la peinture d'un intérieur heureux, quoique inquiété et bientôt troublé par les idées de grandeur d'une fille aînée et les aspirations indépendantes du plus jeune frère de celle-ci. Les événements les corrigent à propos l'un et l'autre, et finalement la famille entière, père, mère, frères, sœurs et tante triomphent des difficultés de la vie, et, par deux mariages bien assortis, voient leur bonheur se consolider pour toujours.

X. — 1. — M. A. Mouans a raconté dans un charmant petit volume, aussi délicieusement illustré que relié, de la collection Hetzel, l'histoire de *Frisonne l'engourdie*. C'est le dévouement en sabots, le dévouement d'une pauvre fille à ses maîtres, dévouement qui se traduit par un lien physique et moral. C'est écrit avec cœur et avec esprit. Les niaiseries sont toujours si fines, que vraiment « l'engourdie » devait faire mentir son surnom, et nous sommes sûr que cette enfant-là devait (quoique l'auteur ne le dise pas) faire sa prière matin et soir, car elle nous apparaît comme une petite sainte.

2. — Les garçons trouveront dans *les Chasseurs de girafes*, de Mayne-Reid, que la maison Hetzel vient de rééditer avec beaucoup de goût, un élément à leurs aspirations aventureuses. Les coups de fusil et les trahisons s'y succèdent, les hardiesses et les dévouements aussi. D'ailleurs, Mayne-Reid est si connu, qu'il serait puéril d'insister. En le relisant, cela nous rajeunissait de vingt ans et plus; Dieu veuille que ce livre produise le même effet à tous ses lecteurs !

VISENOT.

THÉOLOGIE

Les Sources théologiques : Les Conciles généraux et particuliers. par Mgr P. Guérin. 3e éd. Paris, Savaète, 1897, 3 vol. in-8 de LXX-578, 646, 881 p. — Prix : 20 fr.

Partant de ce principe, exposé par saint Charles, que, pour éclairer une discussion, vider un démêlé théologique, etc., il ne suffit pas de consulter séparément certains canons d'après les besoins du moment, mais qu'il faut se pénétrer de l'Esprit qui a vivifié l'Eglise à travers tous les siècles, Mgr P. Guérin avait voulu mettre à la portée du clergé un instrument plus maniable que les énormes collections de Labbe, de Mansi, etc., et surtout plus exact que les manuels et abrégés incolores dont la modicité de leurs ressources oblige trop souvent les ecclésiastiques à se contenter. Il jugea donc opportun, peu avant l'ouverture du Concile du Vatican, de rééditer l'ouvrage du P. Richard (1772-1777), qui avait été conçu avec le plan de tenir le milieu entre les grandes collections que les bibliothèques privées ne peuvent acquérir, et les abrégés incorrects auxquels on recourt faute de mieux. La réédition entreprise par Mgr Guérin a certainement été faite avec intelligence et peut rendre de réels services. Tous les conciles s'y succèdent chronologiquement avec un historique succinct des faits susceptibles d'éclairer les circonstances de leur convocation, sessions, principaux incidents, etc., un sommaire de leurs matières et une traduction française assez libre, mais scrupuleusement exacte quant au sens, de leurs décrets doctrinaux et disciplinaires. Sauf pour les conciles généraux dont le texte latin est reproduit, on a cru bon de se borner à cette traduction française. Enfin, et c'est là où se manifeste le caractère pratique de l'ouvrage, un commentaire, ou de simples notes à l'occasion, exposent les interprétations, les résultats de ces conciles et les phases diverses des erreurs contre lesquelles ils étaient dirigés. Nous souhaitons qu'il se répande abondamment parmi les presbytères de campagne, où l'impossibilité de recourir aux sources et même de connaître exactement leur contenu par des ouvrages de seconde main un peu complets, paralyse bien souvent des bonnes volontés qui ne demanderaient qu'à s'exercer. G. Péries.

Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la tradition romaine. par Mgr X. Barbier de Montault. Tome Ier. *Règles générales, le costume usuel, le costume de chœur.* Paris, Letouzey et Ané, s. d., in-8 de 491 p. — Prix : 7 fr. 50.

Cette fois, c'est un ouvrage d'un intérêt purement pratique que Mgr Barbier de Montault nous offre. Il a été écrit pour faire suite au *Traité pratique de la construction, de l'ameublement et de la décoration des églises*, que le même auteur a fait paraître il y a près de vingt

ans ; il se rattache au même plan sur lequel Mgr Barbier de Montault travaille depuis de longues années ; il poursuit le même objet, à la réalisation duquel il a consacré le meilleur de son intelligence et de ses forces : la parfaite union de toutes les églises avec Rome. L'auteur lui-même ne recule pas devant le mot « thèse » pour caractériser son traité : la thèse est que l'on doit partout se modeler sur Rome, adopter les usages romains et rejeter toutes les modes et les innovations particulières.

Mgr Barbier de Montault ne pouvait pas se contenter d'exposer ce qui se fait à Rome : il n'a pu se dispenser de parler d'usages particuliers qui s'en écartent, pour les critiquer : par exemple, le rabat dont le clergé français a tant de peine à se détacher. Mais s'il est sévère, peut-être à l'excès, pour tout ce qu'il regarde comme une innovation, il est trop fidèle à l'esprit romain pour ne pas faire subir dans la pratique un adoucissement à cette sévérité : c'est ainsi qu'il condamne l'application de telle peine disciplinaire (la suspense, par exemple) à un ecclésiastique pour telle désobéissance dans le port du costume.

Ce premier volume est divisé en trois livres, dont le premier, sous le titre : *Règles générales*, groupe « un certain nombre de documents (qui) aident à fixer la législation sur la matière » (textes du droit, brefs, édits, décrets des congrégations, etc.). Le livre II traite en vingt-six chapitres du *Costume usuel*, depuis les bas et la chaussure jusqu'au chapeau, sans oublier les menus détails de toilette ni même l'usage du tabac. Le livre III comprend trente-deux chapitres et traite du *Costume de chœur*.

Cet ouvrage, qui n'avait point de similaire dans notre littérature ecclésiastique, se recommande de lui-même à l'attention des lecteurs : la compétence de l'auteur, le soin qu'il prend d'appuyer ses dires, lorsque cela est nécessaire, par des décisions de la cour romaine, l'illustration sobre, mais suffisante, qui accompagne le texte, en font un travail que liront avec intérêt et profit ceux mêmes qui seraient tentés de trouver trop rigide la doctrine de l'écrivain. L.

JURISPRUDENCE

L'Avocat du clergé, par P. Caulet. Paris, Lethielleux, s. d., in-8 de xxiv-947 p. — Prix : 5 fr. 85.

C'est un livre excellent à tous égards et dont le besoin se faisait vivement sentir que celui que nous offre M. P. Caulet. Le prêtre, en effet, n'est pas ignoré par un État indifférent en matière religieuse : il est trop souvent considéré par les représentants de l'autorité comme un adversaire contre lequel toutes les armes sont bonnes. C'est dans la législation concernant le culte et ses ministres que les ennemis de l'Église trouvent des moyens de persécution contre elle, c'est là également que les catholiques, soucieux de leur liberté religieuse, doivent

étudier l'étendue de leurs droits et de leurs devoirs au milieu de la société civile. Depuis quelques années, le clergé a généralement senti davantage, aux conséquences funestes de sa négligence précédente, l'importance qu'il y a pour lui à être mieux familiarisé avec la législation civile-ecclésiastique : il ne pourra pas choisir un meilleur guide pour sa direction dans ce champ spécial d'études que l'ouvrage de M. Caulet. On comprend que nous ne puissions faire d'un livre de cette nature un compte rendu détaillé : l'énumération des grandes divisions suffira, nous l'espérons, avec l'expression de tout le bien que nous en pensons, pour engager les membres du clergé à se le procurer. Voici les huit parties comprises dans ce volume, auquel l'auteur semble s'engager déjà à en adjoindre un second consacré à la matière des *Congrégations religieuses :* I. Rapports de l'Église et de l'État. II. Les Ministres du culte. III. Circonscriptions et lieux d'exercice du culte. IV. Le Presbytère. V. Établissements publics ecclésiastiques. VI. Libéralités aux établissements ecclésiastiques. VII. Inhumations et pompes funèbres. VIII. Enseignement libre et patronages. G. Péries.

SCIENCES ET ARTS

L'Enseignement supérieur et l'enseignement technique en France. Groupes universitaires. Facultés, écoles spéciales, techniques, etc., par Paul Melon. Paris, Colin et Cie, in-8 de XLIII-342 p. — Prix : 6 fr.

En dehors de la préface, où sans doute nous aurions, à l'examiner de près, plus d'une chose à reprendre, ce livre n'est qu'un recueil de renseignements et qui, comme tel, peut rendre des services. C'est un ensemble de notices sur toutes les grandes écoles établies en France, avec l'indication des grandes bibliothèques et collections où les laborieux peuvent trouver des instruments de travail. La première partie est consacrée à l'enseignement supérieur, et tout naturellement Paris y occupe la plus grande place ; notons que l'enseignement supérieur libre y est à son rang et qu'il fait l'objet de notices sympathiques que l'auteur a dû sans doute demander à ces établissements eux-mêmes, en quoi il a été très bien inspiré. La seconde partie est consacrée aux écoles d'agriculture, sylviculture, hippiatrique, commerce, pédagogie, beaux-arts et arts appliqués à l'industrie, musique et art du théâtre, génie civil, art de l'ingénieur, industrie, art militaire, art naval ; il y a même un appendice pour les associations d'étudiants, et le cercle catholique du Luxembourg y a sa place. Il n'est question ni de l'enseignement secondaire ni de l'enseignement primaire, qui étaient en dehors du plan du livre, et qui d'ailleurs l'auraient démesurément grossi. En somme, un bon recueil documentaire et qui s'est efforcé d'être impartial et complet. Les parents

pourront y trouver des indications précieuses quand le moment sera venu de choisir une carrière pour leurs enfants. Il est à souhaiter toutefois que le livre soit rajeuni, si ce n'est déjà fait, pour se mettre au courant des nombreux changements qui ont dû se produire depuis quatre ans dans le programme, le personnel et les conditions des écoles. Publication utile et pratique. Il nous semble qu'un livre de ce genre ne peut aspirer à de meilleurs compliments. P. Talon.

L'Idée de patrie, par Louis Legrand. Paris, Hachette, 1897, in-8 de xix-335 p. — Prix : 7 fr. 50.

« Quand la patrie est attaquée du dehors, dit M. Legrand, c'est un devoir de se porter à sa défense. Il m'a paru que le devoir était le même quand elle est attaquée au dedans, quand elle est sapée dans ses fondements par des sectaires ou des égarés.... Des doctrines prétendues réformatrices travaillent à détourner les masses de l'idéal patriotique et à les attirer vers je ne sais quel internationalisme nuageux, qui leur promet.... en un mot la paix et la félicité universelles.... Le miroitement de toutes ces attrayantes facettes est malheureusement de nature à allécher la démocratie.... » Telle est l'inquiétude qui a inspiré à l'auteur une opportune publication, nourrie de faits et de pensées.

M. Legrand étudie successivement l'antiquité, les temps modernes, les conditions d'une patrie, la définition de la patrie, le cosmopolitisme, l'internationalisme, le patriotisme dans ses rapports avec l'esprit religieux. Ce point de vue appelle un temps d'arrêt.

Si l'Église n'a pas formé les nations, elle a servi à les façonner. Après cette appréciation fort juste, M. Legrand cite saint Augustin, Bossuet, Lacordaire, pour établir que l'esprit religieux n'est pas incompatible avec le patriotisme, et pour constater qu'il le préconise. L'auteur se demande si, dans certaines situations, le sentiment religieux ne pourrait pas devenir une difficulté patriotique. La réponse est que ce sentiment peut seulement « troubler. » A la suite de la pointe obligatoire, mais fort anodine, à l'encontre des jésuites, M. Legrand proclame que les missionnaires font œuvre patriotique. Finalement, il prêche la tolérance au nom de la patrie et il mentionne que le scepticisme a aussi ses sectaires.

Les chapitres suivants visent : les défauts du patriotisme, l'utilité et la grandeur de l'idée de patrie, les changements de nationalité, les devoirs envers la patrie, les devoirs des nations entre elles. Ici nous aurons la joie de citer textuellement ce qui concerne la conquête : « La victoire est impuissante à conférer un droit sur des territoires.... En est-il de même du traité qui consacre la cession?.... Il crée assurément un titre régulier en la forme ; aux yeux de la morale, il n'en reste pas moins la violation du droit sacré.... Pour détacher une province d'une nation, il faut le consentement de la province.... » Et ce n'est pas un rêve. Le

vœu des populations a fonctionné diplomatiquement en Savoie et Nice (1859), en Vénétie (1866), et il avait été stipulé, aussi diplomatiquement, pour le Nord-Slesvig ; mais....

L'auteur traite ensuite les conflits des devoirs, l'éducation nationale, l'avenir, la patrie française. M. Legrand ne croit pas que les nations doivent un jour se désagréger en communes libres. D'un autre côté, il affirme que si une nation disparaît, c'est toujours par ses fautes et ses erreurs. Ce n'est pas mon opinion. La Pologne, qu'il cite, avait certainement ses fautes et ses erreurs, comme la France a eu les siennes ; mais la Pologne serait encore debout comme État, sans la coquinerie de Frédéric II, sans la faiblesse de Marie-Thérèse, surtout sans la duplicité de Catherine II, qui fomentait les troubles et empêchait les réformes par la force.... L'histoire est là, comme pour le Hanovre, qui vient de disparaître en pleine vitalité et pour avoir fait son devoir. Il est téméraire de généraliser les causes de disparition. L'auteur admet d'ailleurs, et avec raison, que les patries qui ont fini peuvent renaître.

M. Legrand combat énergiquement et justement l'idéal de Bluntschli, « l'État humain, » même sous la forme républicaine. Ici, je me demande si l'on tient suffisamment compte de l'idée de race. Ainsi, malgré la division en plusieurs États, il y a un sentiment allemand qui entraîne une fédération : le docteur Sigl est un Allemand bavarois. La lutte est engagée, non sur le principe même d'une solidarité, mais sur les modalités et l'intensité du lien entre les membres de la « grande patrie » des Allemands, non des autres races. Pour le Danois du Nord-Slesvig, pour le Polonais de Posnanie ou de Silésie, la fédération allemande est une marâtre : il aurait pu s'affilier de plein gré à feu le Saint-Empire Romain, jamais à un « Empire allemand. » C'est ainsi que, même dans un seul État, le Slovaque, le Ruthène, le Roumain, le Saxon, le Serbe de la Voïévodie n'admettent pas « une patrie hongroise. » L'idée de race domine dans l'Europe orientale ou centrale et ailleurs. A. D'AVRIL.

Le Féminisme, examen de ses revendications, par MAURICE LAMBERT. Paris, A. Pedone, 1897, in-8 de 85 p. — Prix : 1 fr. 50.

C'est à faire le départ des avantages et des inconvénients du féminisme que M. Maurice Lambert consacre l'étude que nous signalons. Dans quelques pages bien documentées, d'une exposition claire, attachante, l'auteur envisage sous ses divers aspects la question féministe. Il retrace sommairement l'histoire des revendications qui deviennent passionnantes, et se demande si de nos jours, en plein christianisme, les femmes ont vraiment de sérieuses doléances à faire valoir. — Au point de vue du droit civil, la femme serait mal venue, à son avis, à réclamer plus d'indépendance, car « le code civil a fait à la femme une situation égale à celle de l'homme et même, à certains égards,

une situation meilleure, une situation privilégiée. » Dans le domaine du travail, les droits de la femme sont les mêmes que ceux de l'homme. Rien ne s'oppose à ce que tous les emplois soient accessibles aux femmes. Mais du moins doit-on souhaiter que les travaux auxquels elles s'adonnent ne les « éloignent point du foyer et ne soient jamais contraires aux conditions physiologiques, aux convenances et aux délicatesses de leur sexe. » Cette réserve subsiste même pour les professions libérales. Passe encore la femme médecin, la doctoresse. Mais la femme avocat, la femme avoué, la femme notaire, la femme ingénieur !.... On invoque contre de telles situations les convenances, les usages reçus. Or les usages se modifient ; le sentiment de certaines convenances s'altère, et j'ai bien peur qu'au siècle qui vient, les faits ne donnent un formel démenti aux prévisions de M. Lambert. S'agit-il au contraire du droit public, M. Lambert se sépare moins des férus du féminisme. Il réclame pour la femme le droit d'être représentée. Le vote des femmes par mandataire ne saurait heurter aucunes convenances, et dans la crise actuelle de déchristianisation que nous traversons, en face des lois qui mettent en péril la foi des masses, qui compromettent l'éducation religieuse et morale des générations de demain, n'est-il pas opportun de réclamer l'appoint de l'influence de la femme chrétienne, car c'est au cœur de la femme, de la mère surtout, que se conservent et que grandissent ces grands sentiments de délicatesse, de vertu et d'héroïsme qui assurent le salut et le progrès des sociétés. G. Chevallier.

LITTÉRATURE

Études sur le drame antique, par Henri Weil. Paris, Hachette, 1897, in-16 de 329 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. Weil a réuni dans ce volume une série d'articles composés à des dates et sur des matières différentes, mais reliés entre eux par l'étroite analogie des sujets. La plupart ont paru dans le *Journal des savants* à l'occasion des publications françaises ou étrangères dont les titres suivent : *La Structure de la vieille comédie attique*, de M. Zalinski (1888) ; — *Les Phéniciennes d'Euripide*, édition de M. Bernardakis (1889) ; — *L'Hercule*, du même poète, édition de M. de Wilamowitz-Mœllendorf (1890) ; — *Euripide et l'esprit de son théâtre*, de M. Decharme (1893) ; — *La Dramaturgie d'Eschyle*, de M. Richter (1894) ; — enfin *les Formes lyriques dans la tragédie grecque*, de M. Masqueray (1896). D'autres représentent des travaux plus personnels : ainsi les trois études sur le *Prométhée* d'Eschyle, — sur l'*Antiope* d'Euripide, — sur *la Règle des trois acteurs chez Sénèque*.

Mais, critique des théories d'autrui ou écrivain original, M. Weil se fait lire avec plaisir. D'abord à cause de sa compétence : je ne crois pas

qu'il y ait à l'heure actuelle, en Europe, un érudit à qui les productions de la scène athénienne soient plus familières. Ensuite à cause de sa modération : il a ses opinions, il les défend avec constance, mais sans jamais prendre à l'égard de ses contradicteurs ce ton rogue et méprisant qui a si aisément cours ailleurs.

On ne s'attend pas à ce que nous analysions ici des analyses, ou à ce que nous greffions un second débat sur un premier; il faut se borner à glaner çà et là quelques assertions propres à caractériser les tendances de l'auteur. Ainsi, M. Weil a raison de maintenir contre certaines objections contemporaines le caractère essentiellement pathétique du drame grec, et de blâmer des jugements portés sur l'antiquité au nom de règles toutes modernes : « Il faut en prendre son parti, et pour goûter Eschyle, se faire l'esprit antique, et très antique. » De même, sans aller, avec M. Bernardakis, jusqu'à saluer le modèle idéal et obligatoire de toute tragédie dans Euripide, il loue ce poète de ne pas s'être borné systématiquement, comme Socrate, à étudier l'âme humaine, et d'avoir conservé l'imagination ouverte aux grands spectacles de la nature. Dans les deux personnages d'Amphion et de Zéthos, l'*Antiope* nous montre le débat déjà ouvert, il y a deux mille quatre cents ans, entre les partisans de la « musique » et ceux de la « gymnastique » dans l'éducation, et Euripide affirme sans hésiter que « la lyre du poète rêveur est plus utile à la cité que la lance de l'athlète. » La façon dont M. Weil interprète la κάθαρσις aristotélicienne, ou dont il tranche le problème littéraire que soulève le *Prométhée* d'Eschyle paraîtra contestable à plusieurs : il est vrai qu'il s'agit ici de points obscurs, sur lesquels la lumière n'est pas près de se faire, malgré l'accumulation toujours grandissante des controverses.

C. Huit.

Malherbe, par le duc de Broglie. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 190 p. avec portrait. — Prix : 2 fr. (*Collection des Grands écrivains français*).

La Fontaine, par Georges Lafenestre. Paris, Hachette, 1897, in-18 de 207 p., avec portrait. — Prix : 2 fr. (même collection).

« On lit assez peu Malherbe, » remarque l'éminent homme d'État, qui occupe ses loisirs à étudier les plus hautes questions d'histoire et de littérature, avec une souplesse de talent qui étonne à son âge. Nous avons peine à comprendre l'espèce d'enthousiasme qu'il a inspiré à ses contemporains et l'influence qu'il a exercée pendant deux siècles sur la poésie en France. Et cependant, à raison même de cette influence, Malherbe mérite une place à part dans le cortège de nos écrivains français. Né en plein XVIe siècle, mort huit ans seulement avant le *Cid*, il forme la transition entre la Pléiade et Corneille. C'est le premier de nos grands poètes modernes, comme Descartes est le premier en date de nos grands prosateurs. Non qu'il ait précisément le génie, la flamme

qui fait les véritables créateurs. Mais par la rectitude de son esprit, la sûreté de sa méthode, la pureté de sa langue, il imprime à la poésie un cachet de noblesse et de gravité qui est la caractéristique même du XVIIe siècle. Venu au temps des François de Sales, des Bérulle, des Vincent de Paul, des Olier, Malherbe opère en littérature la même réforme que ceux-ci dans les mœurs et la discipline de l'Église. « C'était, observe judicieusement M. le duc de Broglie, comme une fermentation de l'esprit public, préparant le grand règne qui allait être celui de l'autorité et de la règle par excellence. Richelieu hâtait ce mouvement en y ajoutant sa forte impulsion. Malherbe, qui y avait applaudi dès le premier jour, en portait l'esprit dans sa réforme littéraire. »

On lira avec intérêt et avec fruit ces pages, écrites dans le style grand seigneur que l'on connaît à M. le duc de Broglie, et où il étudie successivement la vie, la doctrine, la mort et l'influence de Malherbe. Peut-être par endroits désirerait-on un tour de phrase plus vif, une forme moins flottante. Nous avons noté aussi quelques noms propres estropiés : *Bomport*, pour Bonport (p. 58) ; *Dugiez*, pour du Guez de Balzac (p. 134) ; *Ollier*, pour Olier (p. 149), et une distraction : « mais elle était *de ce* monde, » pour « elle était du monde, » dans les fameuses *Stances* à du Perrier. Mais ce sont là des imperfections qui n'empêchent pas que l'étude de M. le duc de Broglie ne soit fort remarquable.

— Plus homme de métier, plus « artiste, » M. G. Lafenestre nous a donné un *La Fontaine* qui mérite, ou peu s'en faut, d'être placé à côté du *Sevigné* et du *Saint-Simon* de M. G. Boissier. Le sujet, il est vrai, était bien fait pour inspirer. L'auteur a su le traiter avec goût et finesse. Il a partagé son étude en deux parties : *l'Homme* et *l'Écrivain*. La séparation de l'homme et de l'écrivain dans La Fontaine est-elle aussi tranchée que l'a voulue M. Lafenestre ? C'est ce dont nous ne sommes pas absolument convaincu. L'histoire du fabuliste tient tout entière dans ses ouvrages, et réciproquement ses œuvres le peignent tout entier. De là vient sans doute que les premières pages de la seconde partie du livre de M. Lafenestre rentrent complètement dans la première, comme celle-ci par endroits empiétait sur la seconde. Ce défaut, sensible encore aux pages 118 et 119, dépare ce charmant ouvrage. Pour le style, il n'y a qu'à louer ; il sera le régal des délicats. Nous ne croyons pas cependant qu'on puisse dire : *la* Sévigné. C'est une manière de parler qui ne convient pas à un homme de bon ton comme M. Lafenestre. Un reproche plus grave que nous lui ferons, c'est qu'il s'étonne que La Fontaine, même après sa conversion sincèrement chrétienne, ait conservé « son affabilité, son activité et sa sérénité » (p. 119). Où l'auteur a-t-il vu que le retour à la pratique chrétienne doive « attrister? » Nous relèverons aussi une citation trop libre (p. 37), dont il aurait pu se dispenser, puisqu'il la trouve lui-même « indécente. » Aussi, malgré tous ses mérites,

son livre ne pourra-t-il être mis dans les mains des élèves de nos établissements d'enseignement secondaire. Et c'est fâcheux.

LÉON CHARPENTIER.

HISTOIRE

Sainte Scholastique, patronne du Mans, par Dom HEURTEBIZE et R. TRIGER. Solesmes, imprimerie Saint-Pierre, 1897, in-4 de XII-512 p. et 110 gravures. — Prix : 20 fr.

Le titre même de cet ouvrage en indique nettement la conception et l'étendue. Nul n'était mieux préparé pour retracer l'hagiographie de sainte Scholastique que Dom Heurtebize; nul ne savait mieux l'histoire du Mans que M. Robert Triger pour saisir le rôle protecteur de la sainte à travers les âges. C'est ainsi qu'ils se sont partagé le travail, contant dans un joli rapprochement, qu'aux jours solennels d'autrefois, « la châsse ne sortait jamais sans le concours de l'élément religieux et de l'élément civil » (p. X).

La sœur de saint Benoît, sœur jumelle de gloire et de sainteté, a une vie sinon universellement connue, au moins sur laquelle il n'y a aucun élément nouveau d'information. Dom Heurtebize les a tous réunis avec un soin pieux et une érudition patiente et les a présentés dans un style admirablement clair. Il faut citer tout particulièrement des notes inédites et charmantes de Dom Guéranger (p. 10 et 14) et la traduction des *Dialogues* de saint Grégoire par E. Cartier. Une belle photogravure nous permet d'admirer le cloître du Mont-Cassin. Car c'est de cette abbaye que le corps de saint Benoît fut transporté à Fleury-sur-Loire et celui de sainte Scholastique au Mans. Une érudite dissertation, conduite avec toutes les règles de l'art, nous permet de connaître cet événement, d'en apprécier l'authenticité et les circonstances. Il y a notamment une critique des sources mancelles (p. 41) à recommander aux amateurs. La date peut être ramenée entre 686 et 707. Ce qu'il y a de certain, c'est que pendant près de six cents ans, toutes les églises de l'Occident célébrèrent cette translation le 11 juillet (p. 45).

Cependant les Italiens avaient réclamé et réclament encore. Il fallut l'intervention de Carloman pour empêcher l'excommunication de tomber sur les Manceaux et les Orléanais. Et lors des invasions normandes, la citadelle du Mans eut l'insigne honneur d'abriter les précieuses reliques. C'est là que la reine Richilde, femme de Charles le Chauve, en prit un notable fragment pour le donner à l'abbaye de Juvigny qu'elle venait de fonder. Curieux et instructif chapitre d'histoire locale ! Notes, plans, gravures, abondent, sans que le récit souffre en quoi que ce soit, sans que l'intérêt se détache de l'objet principal.

En 1134, un incendie dévora une partie de ce qui restait. En 1471, le comte du Maine, Charles, fit un pieux pèlerinage à sainte Scholastique.

Mais c'est à la Renaissance que le cardinal Philippe de Luxembourg, le grand évêque, établit le culte de la sainte dans toute sa splendeur. La fête de la translation doit être observée « sous peine de péché mortel » (p. 141). Une nouvelle châsse est offerte, les dons abondent, le Pape sanctionne lui-même la confrérie. Pendant les troubles de religion, non seulement les précieux restes sont sauvés, mais ils mettent en fuite les protestants le 11 juillet 1562. Désormais le peuple, les échevins regardent la sainte comme une sainte « municipale, » ainsi que la nommait un spirituel écrivain ; ils requièrent même, au nom de la ville, de solennelles processions (p. 196). Et la sainte arrête les incendies, fait tomber la pluie, fait régner la paix, pas toujours cependant parmi les chanoines (p. 221). Sous sa protection naît Louis XIV (p. 232). Les hymnes et les odes résonnent en son honneur, les pèlerinages se succèdent, et quand viendra l'heure de la Révolution, le peuple du Mans réclamera quand même « Madame sainte Scolasse » (p. 341). Elle sauva la vie à Houdon ; lisez pourquoi et comment (p. 352). Ses miracles sont innombrables, et cependant, dans la première partie de ce siècle, elle fut pour ainsi dire « en sommeil » au Mans. Ce n'est qu'en 1870 qu'on la voit à nouveau manifester sa protection, et ce n'est qu'en 1871 que son culte fut solennellement rétabli par un évêque et un prêtre, qui sont l'honneur du diocèse du Mans. Les reliques se retrouvent, épaves de la tourmente révolutionnaire. En 1896, la fête antique fut définitivement rétablie.

Telle est la sèche analyse d'un volume où pas à pas se retrouvent l'histoire d'une grande cité et les traces de la protection d'une grande sainte. A tous ceux qui ont le culte du bien et du vrai, aux pieux chrétiens comme aux fervents du patriotisme local, ce livre se recommande non seulement par l'érudition des deux auteurs, mais par une abondance de documents photogravés qui en font à la fois un bon et un beau livre. C. A. B.

Le Congrès universel des religions en 1900. Histoire d'une idée, par l'abbé V. Charbonnel. Paris, A. Colin et Cie, 1897, in-18 de 302 p. — Prix : 3 fr. 50.

Je n'ai pas à traiter ici de la question du Congrès des religions ; ni le caractère de cette revue ni l'espace dont je dispose ne me le permettraient. Je me contenterai de signaler le volume où l'un des promoteurs convaincus de l'entreprise a réuni les articles de revues et de journaux, parus sur la question, ainsi que les lettres qu'il a reçues de nombreux personnages auxquels il a demandé leur adhésion. Il faut rendre justice à l'impartialité avec laquelle M. Charbonnel cite les réponses défavorables aussi bien que celles qui l'encouragent ; il faut convenir aussi qu'il est généralement modéré quand il apprécie ses contradicteurs ; quelques alliés de la première heure l'ont abandonné, et c'est tout au plus s'il les accuse de timidité ou de faiblesse ; pour quelques-uns, il ne parle que de pru-

dence, et nul ne trouvera qu'il ait tort. Ce n'est qu'en de rares occasions qu'il laisse son mécontentement se traduire en épithètes malveillantes.

Il ne s'ensuit pas cependant que toujours il ait vu clair dans les lettres qu'il reproduit ; certaines formules polies lui paraissent cacher un acquiescement discret, et, même quand le refus est formel, il sait trouver un moyen de sauver la partie et, comme on dit, de se rattraper aux branches. Quand le cardinal Meignan écrit : « Je ne crois pas possible à Paris la tenue du congrès en question. L'Amérique n'est pas la France. Ni son peuple ni son clergé ne se ressemblent. Ce qui s'est réalisé une fois dans le Nouveau-Monde ne se fera pas ou se ferait mal en Europe, » je ne vois pas ce qui autorise l'auteur à dire que si le cardinal a été frappé des difficultés de la réalisation, il ne s'élève pas contre l'idée (p. 151-152) ; mais pourquoi, après cela, renouveler les plaisanteries connues sur le « *distinguo* » (p. 250) ?

Je ne suspecte pas la bonne foi de M. Charbonnel, je constate qu'il croit à son idée, qui, sous certains rapports, est généreuse ; mais il ne voit peut-être pas assez clairement de quel côté lui viennent les encouragements. Un lecteur sans préjugés s'en rendra compte en feuilletant le volume.

P. Pisani.

Nota. — Ces lignes étaient écrites depuis longtemps quand nous est parvenue la douloureuse nouvelle de l'apostasie publique de l'abbé Charbonnel. Avions-nous tort de le croire de bonne foi ?... En tout cas nous ne changerons rien à nos appréciations sur l'œuvre ; quant à l'homme : *Parce sepulto !* P.

Adhémar de Chabannes. Chronique publiée d'après les manuscrits par Jules Chavanon. Paris, A. Picard, 1897, in-8 de LII-235 p. (20e volume de la *Collection pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*). — Prix : 6 fr. 50.

La chronique d'Adhémar de Chabannes, composée de trois livres qui racontent l'histoire de France depuis les commencements jusqu'en 1028, n'est originale qu'à partir du chapitre XVI du livre III ; les deux premiers livres et la première moitié du troisième ne sont que la reproduction presque textuelle du *Liber Historiae (Gesta Regum Francorum)* et des *Annales Laurissenses majores*. Cela étant, le besoin se faisait-il sentir d'une édition complète de cet ouvrage, et ne suffisait-il pas d'en publier la partie originale, se contentant, pour celle qui ne l'est pas, de donner le commencement et la fin de chaque chapitre, plus les rares ajoutes qu'Adhémar y a faites ? M. Chavanon a cru préférable de donner le tout, et il a peut-être raison au point de vue du but spécial de la *Collection de textes*, mais dans ce cas je lui ferai une autre chicane, qui s'adresse plutôt à l'éditeur. Le petit caractère employé pour désigner les parties non originales ne se détache pas assez nettement ; il arrive qu'en feuilletant le volume pour y trouver les ajoutes de l'au-

teur on ne les découvre pas à première vue. Le caractère qu'il aurait fallu employer, c'est celui des notes ; il suffit de jeter un coup d'œil sur le *Grégoire de Tours* de la même collection, où il sert à désigner les chapitres manquant dans certains manuscrits, pour constater la supériorité de cette combinaison. Je n'ai d'ailleurs rien à redire à l'édition de M. Chavanon, faite sur un bon plan et qui présente les qualités qu'on est en droit d'attendre d'un travail de ce genre. Qu'il me permette de lui suggérer une correction au chapitre XVII du livre III, où on lit : *Anno secundo post mortem domni Ludovici* (il s'agit de Louis le Débonnaire) *et Karolus et Ludovicus regnum partiti sunt sibi. Et post duos annos venit imperatris, mater Caroli Calvi, Turonis, obiit, sepulta apud Sanctum Martinum.* Ce passage me semble altéré en deux endroits. Après *Ludovici* il faut lire *Lotharius*, et au lieu de *venit* il faut lire *Judit*.

GODEFROID KURTH.

Souvenirs du baron DE BARANTE, *de l'Académie française, 1782-1866*, publiés par son petit-fils CLAUDE DE BARANTE. Paris, Calmann Lévy, 1894-1897. T. IV, V et VI, in-8 DE 575-575-647. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

Le tome IV de cette vaste publication va d'août 1830 à mai 1832. En outre de la correspondance officielle de M. de Barante, alors ambassadeur à Turin, nous rencontrons comme correspondants ordinaires MM. Guizot, de Rémusat, Saint-Priest, Sainte-Aulaire, Decazes, Molé, Pasquier, les duchesses de Dino et de Broglie. La vie de Talleyrand en Angleterre, les journées de Saint-Germain l'Auxerrois, que M. Molé appelle « hideuses, » l'avènement du ministère Périer ; l'occupation d'Ancône, l'embarquement de la duchesse de Berry pour la célèbre expédition de Vendée ; le choléra enfin, auquel succombe Casimir Périer : tels sont les principaux événements sur lesquels discourent tous ces esprits distingués.

En général, Périer n'est pas goûté ; mais on l'admire et on le suit. Rémusat est auprès de lui ; ce sceptique, cet indolent en est, dit-on, ressuscité ; « il travaille, il est animé et ne dit presque plus de mal de ce qu'il fait » (179). Decazes seul résiste à l'engouement général : « Casimir Périer est toujours furieux et contre tout le monde ; il dit n'avoir pas d'amis et il s'applique, en effet, à se les aliéner tous. — Je n'ai pas d'amis, disait-il à quelqu'un, mais Richelieu et Mazarin n'en avaient pas non plus et ils n'en ont pas moins réussi. Voilà, ajoute Decazes, de l'histoire appliquée » (359). Il y reviendra, et, tandis que la maladie de Périer provoque les sympathies et les alarmes, Decazes écrit : « Périer est en complète démence ; il rit, chante, fait sous lui sans s'en apercevoir. » On dirait un chant de triomphe.

L'affaire d'Ancône fut menée avec le sans-façon et la brusquerie familières au ministre : M. de Sainte-Aulaire, notre ambassadeur auprès du Saint-Siège, n'avait pas même été averti ; il avait même donné des assu-

rances contraires. Quelle position pour lui! Il la subissait avec patience, tout en rêvant de donner sa démission dans les vingt-quatre heures, mais ne la donnant pas. Périer révoquait le commandant Gallois, fournissait des explications; Talleyrand, à Londres, s'émouvait de ces vivacités d'allure, qui troublaient les négociations entreprises sur d'autres points. Le Pape n'admettait pas ces moyens d'intervention, bien que l'Autriche y eût donné prétexte par l'arrivée de ses troupes à Bologne.

Les dépêches de M. de Barante sur la cour de Turin sont des plus curieuses. La révolution de 1830 avait provoqué des craintes qui avaient rejeté le Piémont dans les bras de l'Autriche. Charles-Albert arrivait au trône, désabusé de ses complices libéraux de 1821, sentant les difficultés, désireux d'affranchissement, ambitieux, mais circonspect à l'excès, jusqu'à faire douter de sa loyauté. Il y a dans ces dépêches une conversation du Roi sur les réfugiés italiens qui est à retenir et qui explique ses répugnances à paraître les avoir connus et pratiqués dans sa jeunesse.

J'ai hâte de signaler les lettres de la duchesse de Dino et de la duchesse de Broglie. Il en est de la première qu'on regrette : « Je crois (27 octobre 1830) qu'on ne saurait trop surveiller le faubourg Saint-Germain. Si vous en trouvez l'occasion, dites cela à Mademoiselle (il s'agit de la sœur du Roi) de ma part et qu'il est temps de frapper sur les carlistes. Cela me semblerait avoir d'autant plus d'avantage que cela permettrait de porter quelques coups non moins utiles sur la faction opposée » (11-12). Plusieurs lettres de la duchesse de Broglie sont des chefs-d'œuvre, où l'esprit et l'âme sont à la même hauteur (428, 482, 539), spécialement celles qui se rapportent à la mort de sa fille et aux douleurs domestiques qu'amène le choléra. M. de Rémusat a, sur ce dernier sujet, une remarque qui étonne presque sous sa plume : « Je crois, dit-il, qu'à aucune époque de tels maux n'ont été mieux soignés, mais ce dévouement est si professionnel, si administratif, qu'il touche peu. C'est dans de pareilles situations que l'absence du sentiment religieux se fait le plus sentir. Sous ce rapport, tout ceci a plus l'air d'une épizootie que d'une épidémie » (509-510). M. Molé perdit sa fille, Mme de la Ferté Champlâtreux, du choléra; la duchesse de Broglie dit à ce propos : « Le malheureux père est bien dépourvu de toute consolation religieuse, Dieu ne le laissera pas ainsi, il faut le croire » (515).

Je m'attarde à ce tome IV; il me faudra passer rapidement sur les tomes V et VI. Dans le tome V, le mariage ou plutôt les tentatives de mariage du duc d'Orléans en Allemagne, la succession des ministères en France, le changement de situation de M. de Barante par sa nomination à l'ambassade de Saint-Pétersbourg, introduisent de nouveaux correspondants : tel M. Thiers. M. de Barante reçoit les confidences des uns et des autres, celles des doctrinaires comme celles de Molé qui les juge : il le fait avec sévérité et en homme qui a déjà eu et qui sent qu'il

aura encore à s'en plaindre. Il vit avec M. Guizot, côte à côte, sans confiance, sans intimité : « C'est, dit-il, une singulière variété de l'espèce humaine : l'égoïsme politique y est porté à un degré qui ne laisse plus que fort peu de place pour la justice, la sympathie, la vérité » (509).

Avec le tome VI, M. de Talleyrand disparaît du monde, Mme la duchesse de Broglie meurt, M. de Barante retourne à Saint-Pétersbourg par la Méditerranée, la Grèce, Constantinople et Odessa. Bientôt se déroule la série des affaires de 1840, la chute de M. Thiers, le retour de M. Guizot au ministère, toutes ces négociations où la Russie eut si grande part et ce traité du 15 juillet 1840, qui laisse la France isolée en Europe. Ce volume, dans les circonstances que nous traversons, a un intérêt particulier; il suffit de le signaler sans y insister. Je ne le pourrais faire d'ailleurs qu'en dépassant de beaucoup les limites ordinairement assignées ici à nos articles. J'en ai dit assez, soit en m'étendant sur le tome IV, soit en analysant les tomes V et VI, pour avertir le lecteur du puissant intérêt de cette publication et de la variété qu'il y trouvera.

VICTOR PIERRE.

Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense nationale, l'Assemblée nationale. par SAMUEL DENIS. T. I : *De la déclaration de guerre au 31 octobre 1870.* Paris, Plon et Nourrit, 1897, in-4 de 516 p. — Prix : 8 fr.

La lecture de ce volume nous a reposé de celle des ouvrages historiques de M. Zévort et nous fait attendre avec impatience que l'auteur nous donne la suite de l'étude historique qu'il a entreprise. Il serait superflu d'insister sur l'intérêt intrinsèque de la période à laquelle s'est attaché M. Samuel Denis. Nous n'avons à nous occuper ici que des mérites ou des défauts de l'ouvrage. Sur les défauts nous serons bref; nous n'osons dire qu'il n'en existe pas, mais très sincèrement aucun ne nous a suffisamment frappé pour que nous songions à le signaler.

Les mérites, au contraire, sont nombreux, et, en première ligne, nous voulons signaler la clarté. Dans l'exposé d'une suite d'événements aussi précipités et aussi importants que ceux qui se sont passés à cette terrible époque, un double écueil doit être évité : d'une part, celui de détacher trop complètement les uns des autres les groupes de faits, et, par suite, de n'en pas faire saisir l'enchaînement, et, d'autre part, celui de ne pas assez les distinguer et de produire ainsi dans l'esprit du lecteur une confusion inextricable. M. Samuel Denis a évité le premier écueil en faisant, au cours des différents chapitres, de fréquents renvois aux chapitres voisins ; il a évité le second par une division heureuse en chapitres formant autant de narrations distinctes et complètes. La première partie, intitulée « la Chute de l'Empire, » comprend les chapitres suivants : I. Les Origines de la guerre de 1870; II. La Déclaration de guerre; III. L'Entrée en campagne, les premiers revers, la chute du

ministère Olivier; IV. Le Ministère Palikao, la conférence de Châlons, le général Trochu gouverneur de Paris, la catastrophe de Sedan ; V. La Révolution du 4 septembre 1870. La seconde partie, intitulée : le Gouvernement de la Défense nationale, sera divisée en plusieurs livres dont le présent volume ne contient que le premier. Ce premier livre, qui s'arrête au 31 octobre, comprend six chapitres : I. La Révolution du 4 septembre et l'opinion publique; II. La Politique intérieure du gouvernement; III. La Politique extérieure, les négociations diplomatiques; IV. Les Opérations militaires autour de Paris, les deux premiers mois du siège; V. Les Opérations de l'armée du Rhin, la trahison du maréchal Bazaine, la capitulation de Metz; VI. Le 31 octobre.

Dans sa courte préface, M. Samuel Denis déclare très franchement qu'il veut être impartial, mais non indifférent, et il revendique avec dignité le droit pour l'historien d'être à la fois un narrateur et un juge. Il nous paraît avoir été l'un et l'autre. Comme juge, il mérite qu'on loue son impartialité. S'appliquant à cette triste époque, l'impartialité est, hélas ! presque synonyme de sévérité. L'auteur est sévère pour le régime impérial, sans tomber toutefois dans ce parti pris d'injure qui, par contre-coup, a servi à réhabiliter vis-à-vis de certaines personnes ce qu'il n'est pas possible de justifier. Il est également sévère pour le gouvernement de la Défense nationale, dont les hommes furent si habiles dans leur lutte contre l'Empire, puis contre les influences royalistes, et si profondément incapables dans leur lutte contre l'envahisseur et contre la démagogie. M. Gambetta, dans sa préoccupation trop exclusive d'établir la République, M. Thiers, dans son souci de ménager sa situation et d'éviter les responsabilités compromettantes, ne trouvent pas grâce devant lui. Ils ne le méritaient pas. D'autres encourent peut-être une critique : ce sont les représentants de ce grand parti royaliste qui avait sauvé la France en 1814 et en 1815, et qui n'eut pas, en 1870, la perspicacité suffisante pour sauver encore une fois la Patrie. Les royalistes de 1870 s'étaient, il est vrai, trop longtemps répété à eux-mêmes qu'« il n'y avait rien à faire, » et la rapidité de la catastrophe ne les trouva pas prêts. Et puis ils ont droit à de bien larges circonstances atténuantes ; presque tous soldats, ils voulaient d'abord chasser l'ennemi ; tous honnêtes, ils croyaient à l'honnêteté et à la bonne foi de rivaux que le hasard seul, semblait-il, avait mis provisoirement au pouvoir. D'ailleurs le premier volume seul de l'ouvrage a paru et M. Samuel Denis a encore le temps de formuler sur le rôle du parti royaliste un jugement qui, dans l'état actuel de l'ouvrage, ne résulte qu'indirectement de quelques citations intéressantes et dont le lecteur est en droit d'attendre la formule.

Ajoutons, pour donner une physionomie aussi complète que possible de l'ouvrage, que la partie militaire comporte de nombreuses citations de l'œuvre qui paraît définitive de M. le commandant Rousset, et que le

volume se termine par quelques pièces justificatives du plus haut intérêt, telles que la lettre du général de Palikao au général Soumain, lettre contenant les instructions destinées à assurer le maintien de l'ordre le 3 septembre au soir, le rapport de M. Thiers aux puissances neutres après l'échec de la tentative d'armistice du mois d'octobre, etc.

EUGÈNE GODEFROY.

Les Chemins de fer en France pendant le règne de Louis-Philippe, par ERNEST CHARLES. Paris, Fontemoing, 1896, gr. in-8 de v-281 p. — Prix : 6 fr.

La question des chemins de fer date, en France, de 1830. C'est alors qu'elle prend le caractère parlementaire. Antérieurement, quelques lignes secondaires avaient bien été concédées à l'industrie privée, et exécutées par elle, mais dans un intérêt purement local. C'est à l'avènement de Louis-Philippe seulement que la grande révolution économique, qui se préparait dans les voies de communication, s'impose définitivement aux préoccupations du pouvoir et prend place dans les discussions des Chambres. La loi du 27 juin 1833, rédigée par M. Thiers, alors ministre du commerce et des travaux publics, ouvrit le premier crédit pour études des chemins de fer. Il s'élevait à 500,000 francs. Cette loi, point de départ de tous les efforts ultérieurs du gouvernement de Juillet, procédait directement de l'idée initiale que les chemins de fer présentant un intérêt général, il y avait aussi un intérêt général à ce que le législateur s'occupât de leur exécution méthodique. C'est sous l'inspiration de cette idée que furent préparés et déposés les trois projets de loi de 1837, de 1838 et de 1842. Ce dernier seul aboutit. Véritable compromis entre les divers systèmes qui s'étaient fait jour, la loi du 11 juin 1842 a arrêté le plan d'ensemble du réseau général, avec Paris pour centre et point de départ, réglé le mode d'exécution du réseau par le concours de l'État, des localités et de l'industrie privée, déterminé les conditions de l'exploitation plus particulièrement réservée à des compagnies, assuré enfin les ressources financières par l'imputation tout au moins provisoire sur la dette flottante des dépenses à la charge de l'État. En 1842, le total des concessions ne dépassait pas 800 kilomètres ; il atteignait 4,034 kilomètres au 24 février 1848. Le vote de la loi de 1842 avait imprimé, en effet, aux entreprises nouvelles, un essor fécond ; il avait déterminé, de la part des initiatives individuelles, un effort qui, tout considérable qu'il apparaît, l'eût été plus encore sans la crise économique que la spéculation, le renchérissement de la main-d'œuvre et des matériaux provoquèrent dès 1846, et qui se doubla d'une crise agricole.

Les principes posés par la loi de 1842 ont été loin d'être toujours exactement observés. Mais « en définitive, conclut M. Ernest Charles, les éléments de la question des chemins de fer, considérée dans l'intégralité de ses

développements historiques, ont été tous ou presque tous posés, discutés sous le règne de Louis-Philippe. Et telle est la généralité des études faites à cette époque, qu'il est impossible aujourd'hui de trancher la moindre difficulté concernant « le système des lignes de fer » sans se référer aux origines, à la période première de discussion, qui s'étend de 1830 à 1845. C'est indiquer la double importance intrinsèque et historique de la question des chemins de fer en France pendant le règne de Louis-Philippe. C'est dire son intérêt toujours actuel. »

La thèse, dans sa généralité, comporte, à mon sens, des réserves. Je n'en reconnais pas moins toute l'utilité de l'étude entreprise par M. Ernest Charles. Avec raison il ne s'est pas astreint à l'énumération, par ordre chronologique, des faits constitutifs de la question des chemins de fer ; il s'est proposé d'en grouper les faits essentiels et d'en dégager indistinctement de toutes les discussions les idées qui, sous la monarchie de Juillet, concoururent à l'élaboration de la théorie générale des voies ferrées, et directrices de leur exécution. COMTE DE LUÇAY.

Formation de la politique britannique, par R. SEELEY. Trad. par le colonel BAILLE. Paris, Colin et Cie, 1896, 2 vol. in-16 de XXIX-427 et 395 p. — Prix : 8 fr.

Après avoir publié, en 1883, ses fameuses conférences sur la politique extérieure de la Grande-Bretagne au XVIIIe siècle (« L'Expansion de l'Angleterre »), M. R. Seeley eut l'idée d'écrire une sorte d'introduction sur l'établissement des principes qui ont assuré la grandeur britannique après la révolution de 1688, et pour cela il dut, après de longs tâtonnements, se décider à prendre pour point de départ l'avènement d'Élisabeth. Il y trouve, en effet, le commencement de l'Angleterre moderne, systématiquement isolée du continent, la naissance de l'Allemagne moderne, pays d'équilibre entre les confessions religieuses, l'origine de la double maison des Habsbourg, le germe de la prédominance des Bourbons de France, etc. Trois grandes figures attirent l'attention de M. Seeley : Élisabeth, Cromwell et Guillaume III. Élisabeth rompt avec la diplomatie matrimoniale et dynastique du moyen âge, et ouvre à ses sujets la voie des colonies et du commerce océanique. Cromwell conçoit et essaie de réaliser prématurément ce que Guillaume III achève d'une façon définitive. La mort interrompit le travail de M. Seeley en janvier 1895, et c'est M. G.-W. Prothero qui mit ses épreuves au point. Il est regrettable que le professeur de Cambridge n'ait pu, comme il l'annonçait, étudier la période qui va du traité d'Utrecht à la chute de Napoléon. La traduction de ces deux volumes nous semble très soigneusement faite, et destinée à répandre chez nous les idées parfois paradoxales, mais toujours séduisantes, de M. Seeley. A. S.

La Macédoine. par Victor Bérard. Paris, Calmann Lévy, 1897, in-12 de 308 p. — Prix : 3 fr. 50.

La Macédoine est le point noir de la question d'Orient en Europe. L'une des causes est l'absence d'homogénéité dans une population composée de races différentes qui ne s'entendent pas entre elles. L'autre cause est le port de Salonique, auquel l'Autriche-Hongrie aspire et que les autres puissances ne sont nullement disposées à lui concéder. Cette contrée est habitée par des Serbes, des Grecs, des Bulgares, des Albanais et des Koatzo-Valaques. A l'exception de ces deux derniers, chacune des populations est adossée à un groupe de sa race constitué en État indépendant ou nominalement tributaire, et chacun de ces États aspire à s'annexer les *disjecta membra* de sa nationalité.

Le public éclairé accueillait naguère avec intérêt et nous avons analysé ici *la Turquie et l'Hellénisme contemporain* (Paris, Alcan). Le même ancien élève de l'École d'Athènes publie aujourd'hui *la Macédoine.* On la lira avec fruit et avec plaisir. Nous ne nous associerions pas aux solutions quelque peu fantaisistes de M. Bérard, surtout en ce qui concerne la destinée de Salonique, mais plusieurs chapitres méritent l'attention. Nous signalerons particulièrement les récits qui caractérisent la conduite ou plutôt l'inconduite des Albanais qui se sont infiltrés dans la Vieille-Serbie depuis le grand exode de 1690. Une mention spéciale est due au chapitre intitulé *Serrés*, lequel contient des informations intéressantes sur la contrée maritime qui est occupée par les Grecs, ainsi que la Chalcidique. A. d'Avril.

Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue à Nancy, les 1er, 2, 3 et 4 juin 1896. Nancy, Crépin-Leblond; Paris, au siège de la Société bibliographique, 1897, in-8 de 315 p. — Prix : 4 fr.

La session tenue à Nancy du Congrès provincial de la Société bibliographique n'a pas été moins brillante que les précédentes par le nombre et l'importance des rapports qui ont été présentés particulièrement à la deuxième section (*Étude*). Malheureusement, les fonds recueillis n'ont pas permis à la commission d'organisation de faire face à l'impression intégrale des travaux du Congrès. L'on ne trouvera même pas dans ce volume la liste des adhérents au Congrès ni les procès-verbaux des séances. De ces derniers, le rapport lu à l'assemblée générale par M. le comte de Bourmont sur les travaux des sections tiendra lieu jusqu'à un certain point. Ce qu'il dit des différents rapports augmente encore notre regret de ne pas les retrouver dans ce volume. Du moins, le choix qui nous en est offert est-il heureux et bien fait pour nous donner une idée avantageuse du mouvement intellectuel dans la Lorraine catholique.

Le plus gros morceau du volume est la *Bibliographie nobiliaire de*

la Lorraine, dressée avec un soin scrupuleux par M. le vicomte de Bizemont. Une courte communication de M. l'abbé Beugnet nous fait connaître les manuscrits conservés ou perdus des *Gesta episcoporum tullensium*. L'on regrette que M. l'abbé Jean n'ait pas joint le texte de la Charte de fondation de l'abbaye de Vergarville à la traduction et au commentaire qu'il nous en a donné. M. l'abbé A. Parisot, curé de Jezainville, a retracé les origines et l'histoire de la confrérie de l'Immaculée-Conception, fondée au XVIe siècle dans sa paroisse et qui y est encore prospère, bien que ne possédant plus les mêmes ressources qu'avant la Révolution. M. l'abbé Pierfitte a consacré une curieuse étude à *l'Année sainte de la maison de Lorraine*, ouvrage inachevé du P. Vinot de Froville, jésuite; nous regretterons que, ayant dressé la liste des ouvrages cités par son auteur et dont plusieurs lui semblent des ouvrages disparus, M. l'abbé Pierfitte n'ait pas joint à son mémoire cette liste qui n'aurait point manqué d'intérêt. Avec autant de sagacité que de patriotisme, M. l'abbé Humbert-Claude a restitué à un enfant des Vosges, Joseph Remy, natif de la Bresse, la gloire d'avoir inventé les procédés pratiques de la pisciculture. Le volume est clos par deux mémoires historiques fort intéressants, l'un de M. Mathieu sur Gerbéviller à la fin de l'ancien régime, l'autre sur les registres paroissiaux de Nancy pendant la Révolution française, par M. le chanoine Mangenot, qui a été l'un des plus actifs organisateurs du Congrès, et à qui revient en grande partie l'honneur de son succès. E.-G. L.

BULLETIN

Pour qu'ils soient des hommes, par LYDIE MARTIAL. Paris, Havard, 1897, in-8 de 57 p. — Prix : 2 fr.

Mme Lydie Martial est satisfaite que nous soyons en république; mais malheureusement l'état social n'est pas à la hauteur de l'état politique et nous souffrons « d'un mal pernicieux qui menace d'emporter les derniers vestiges de notre âme française, pétrie de crédulité, de joie de vivre et d'enthousiasme. » Et la cause? Mme Martial pense qu'elle tient à ce que la femme est mal préparée à ses devoirs et qu'on ne lui apprend pas à former des hommes. Et c'est pourquoi elle convie éloquemment la patrie à donner à la femme une éducation meilleure, très différente de celle qu'on lui donne dans les couvents d'où, paraît-il, la femme sort « ignorante de la vie, toute préparée pour la déception, le chagrin et l'isolement. » A cette méthode surannée, qui, j'en demande pardon à Mme Lydie Martial, ne me paraît pas aussi insuffisante qu'elle le pense, et j'ai des raisons très sérieuses de la juger autrement, elle propose d'en substituer une nouvelle qui consisterait à « insinuer dans l'instruction par des catéchismes sociaux, spéciaux pour chaque sexe, obligatoires pour toutes les classes de la société, le résumé des devoirs humains, présentés comme base de la dignité humaine, indispensable au bonheur de l'homme libre comme à toute civilisation supérieure. » Ce n'est pas plus difficile que cela. Je souhaite bonne chance à Mme Lydie Martial; mais je ne lui cacherai pas que je n'ai guère confiance dans son

système. Ce n'est pas à elle certainement que je serai jamais tenté de confier l'éducation de ma fille; j'aurais trop peur qu'elle ne ressemblât pas à sa mère. P. Talon.

Les Timbres for ever! *suivi de :* **Une Erreur de Daudet,** par Eug. Le Gros. Paris, Westhausser, 1897, in-18 de 240 p. — Prix : 3 fr.

Apôtre de la timbrologie, ou de la « postographie, » selon sa jolie expression, tel nous apparaît M. E. Le Gros, un pseudonyme probablement. Car en y regardant de près, après avoir assujetti notre binocle, il nous semble reconnaître, dans ces pages pétries d'esprit et de savoir « timbrologique, » l'une de nos sympathiques connaissances personnelles.

Visiblement, la matière de cet ouvrage a fait l'objet d'une série d'articles publiés dans une revue dont le timbre-poste est le sujet unique. Quand ils l'auront lu, les fervents collectionneurs de figurines postales se féliciteront de leur passion et les profanes seront bien dans le cas d'être touchés au bon endroit, au point de trouver là leur chemin de Damas; car ce diable de M. Le Gros sait être si persuasif, si amusant, et, n'ayons pas de fausse honte de le proclamer, si instructif. On peut dire que son livre est un livre de chevet pour les timbrophiles — pardon! pour les postographes.

Que si, maintenant, vous voulez savourer quelque chose de particulièrement désopilant, lisez *Une Erreur de Daudet*. Ici, M. Le Gros prend un peu à partie le célèbre créateur de Tartarin et démontre avec un sérieux ultra-comique que ledit Tartarin n'a jamais chassé le lion en Afrique — ce dont l'on se doutait un peu d'ailleurs — mais qu'en quittant Tarascon, le grand homme n'a eu pour objectif, très secret, que la conquête acharnée des timbres-poste en usage dans les États indépendants du centre africain (!). — Nous donnons acte à M. Le Gros de ses révélations peu moroses, en le congratulant sincèrement d'avoir rectifié ainsi un important chapitre d'histoire drôlatique et antinévralgique. E.-C. Gaudot.

Portraits et silhouettes de musiciens, par Camille Bellaigue. Paris, Delagrave, 1897, in-12 de 324 p. — Prix : 3 fr.

L'auteur consacre la plus grande partie de son ouvrage aux trois maîtres italiens : Palestrina (1524-1594), le « père de l'harmonie ; » Marcello (1686-1739), le « maître grandiose; » Pergolèse (1710-1736), le « maître délicieux, » et à notre grand et tant regretté Ch. Gounod. Les pages suivantes contiennent, sous le nom de « Silhouettes, » des aperçus tout à fait originaux sur la plupart des grands musiciens classiques et romantiques, depuis Haydn, Mozart et Beethoven jusqu'à Wagner, en passant par Rossini, Auber, Mendelssohn, Schumann *e tutti quanti*. L'étude complète, biographique et critique, sur Gounod, et les notices sur les maîtres italiens sont un véritable morceau d'histoire de la musique dont nous recommandons tout spécialement la lecture aux véritables amateurs. André de B.

Ubu Roi, par Alfred Jarry. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-32 de 171 p. — Prix : 2 fr.

J'ai lu le livre avant que la pièce obtînt à Paris l'honneur très immérité d'une représentation restée, je crois, sans lendemain, et je n'ai pas été étonné de son insuccès. C'est du théâtre grossier et vulgaire, absolument dénué d'intérêt. M. Jarry a peut-être cru faire du Shakespeare, et il continue sans doute à le croire, en dépit du rude démenti que le public lui a infligé.

Pour nous, nous n'avons aucun goût pour cette littérature où l'on ne trouve ni idées ni style. Car de mettre à tout propos dans la bouche de ses personnages le mot de Cambronne, cela ne passe pas encore pour un trait de génie. Et c'est pourtant, avec quelques locutions du même genre, la seule originalité de la pièce. Disons, à l'honneur de l'imprimeur, que ce qui le concerne est très réussi. Le livre n'a pas d'autre mérite. P. TALON.

Les Plaisirs gratuits de Paris *(Les Auteurs gais)*, par JULES CHANCEL. Paris, Flammarion (s. d.), in-12 de 278 p., illustrations par E. Gros. — Prix : 3 fr. 50.

Beaucoup de gens trouvent, paraît-il, le moyen de s'amuser pour rien à Paris. C'est le monsieur qui visite les appartements, le monsieur qui va à la Chambre, le monsieur qui a une pièce à l'Odéon, le prometteur, la marieuse, celle qui déjeune chez Sarcey, la sorbonneuse, la dame qui fera faire son portrait, combien d'autres encore que je ne nomme pas! Et que de choses encore qu'on peut voir pour rien, depuis les premières au théâtre jusqu'aux enterrements! Tels sont les gens et telles sont les choses que M. Jules Chancel a entrepris de nous décrire avec images à l'appui. Le livre est gai, léger, amusant au moins pendant un moment, car on se fatigue vite de toutes ces futilités et le livre devient bientôt monotone. On commence par rire, l'on finit par bâiller, et l'on trouve que les auteurs gais glissent rapidement à l'ennui. P. TALON.

Le Livre des masques, *portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui*, par REMY DE GOURMONT. Paris, « Mercure de France, » 1896, in-12 de 270 p., avec 30 dessins de F. Valloton. — Prix : 3 fr. 50.

Comme tous les livres édités par le *Mercure de France*, celui-ci est très réussi au point de vue artistique et typographique : les « masques » sont bien dessinés, l'impression soignée et la disposition typographique originale : quant au fond, il y paraît de grandes prétentions à la nouveauté et le désir « exaspéré, » suivant un mot cher à l'école, de ne ressembler à personne. L'auteur a voulu dessiner trente portraits d'écrivains se rattachant plus ou moins à l'école symboliste. Quelques-uns sont très connus, d'autres ne le sont guère. Tout au moins le livre a-t-il une valeur de document et sera-t-il utilement consulté par la critique, si elle juge qu'il vaille la peine de s'occuper de cette petite école qui a sans doute, sauf exceptions, plus de prétentions que d'avenir. P. TALON.

Un peu de tout, par PAUL EUDEL. Tome Ier. Paris. Ollendorff, 1896, in-12 de XII-486 p. — Prix : 3 fr. 50.

Dans une préface enflammée et fortement empreinte de chauvinisme local, M. Olivier de Gourcuff exalte fort les mérites divers de M. Paul Eudel, Nantais comme lui. Il y a là un peu d'exagération et M. Paul Eudel n'a pas l'importance qu'on lui donne. C'est un aimable écrivain, qui sait superficiellement beaucoup de choses, tout juste de quoi donner l'illusion de la science aux lecteurs frivoles du boulevard. En vidant ses tiroirs pour faire un recueil de ses œuvres, nous trouvons qu'il a fait preuve de trop de complaisance pour lui-même; en vérité, beaucoup de ses badinages spirituels ne méritaient pas d'être conservés pour la postérité. Ses compositions d'écolier, par exemple, ne présentent guère d'intérêt, et j'en dirai autant de quelques-unes de ses curiosités théâtrales, de ses contes vrais, de ses choses d'art et de ses pages vécues. Le volume aurait pu être allégé de moitié. Il est telle de ses études d'art qui dénote une connaissance bien vague

et insuffisante de l'histoire de l'archéologie et telles variétés, les fantaisies Eudel, pour n'en citer qu'une, qui n'offrent aucun intérêt. On y trouve des calembours, des niaiseries et même des fautes de français, qui ne réclamaient pas une nouvelle édition, et que les nécessités de l'improvisation journalière pouvaient seules excuser. Passons condamnation sur tout cela et disons tout de suite que, dans l'ensemble, le volume est agréable à lire. Ce que j'en aime le mieux, ce sont les promenades à l'hôtel Drouot et les récits de voyage. Je conseille à l'auteur, s'il publie de nouveaux volumes, d'être un peu plus sévère dans son choix. P. Talon.

Vacances d'un journaliste, par Victor Fournel. Paris, Téqui, 1897, in-12 de 324 p. — Prix : 2 fr.

Les articles où le charmant esprit que fut Victor Fournel racontait ses voyages de vacances méritaient les honneurs du volume. Les anciens lecteurs du *Français* et du *Correspondant* aimeront à les relire, ne fût-ce que par reconnaissance; quant à ceux qui les liront pour la première fois, ils éprouveront, j'en suis sûr, un étonnement douloureux en constatant que tant de verve, de bonne humeur, de science, de bon sens et d'esprit, ont été gaspillés au jour le jour et n'ont pas été employés à l'édification d'une œuvre durable, solide et glorieuse; il ne manque pas de « monuments » faits avec des matériaux moins précieux et par des ouvriers de moindre valeur. — Les *Vacances d'un journaliste* n'en ont pas moins leur place dans toute bibliothèque de lettré, à côté des *Voyages* d'écrivains plus célèbres. Ils n'ont aucune prétention au pittoresque de la description ni à la profondeur des « aperçus » historiques, ethnographiques, politiques et philosophiques; mais ils se font lire, ils intéressent, ils font sourire, et, en outre, ils font penser, — ce qui vaut mieux pour le lecteur que de regarder penser son auteur. M. Fournel nous promène à travers les Vosges, l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, sans jamais nous lasser ni nous ennuyer; — c'est un cicerone sans clichés ni pédantisme, un délicieux compagnon de route, érudit, artiste, homme de goût, homme de pensée, mais surtout homme de bonne compagnie, qu'on ne quitterait pas — et qui nous a quittés, hélas! trop tôt. C. A.

Les Dessous de l'histoire. — Le Pouvoir temporel et la Maison de Savoie (*1861-1896*), par A. Channebot. Paris, Dentu, s. d., in-12 de 223 p. — Prix : 2 fr. 50.

J'en fais l'aveu, j'ai compris peu de chose à ce petit livre, qui est un potpourri de souvenirs fort incohérents et peu curieux relatifs aux affaires d'Italie. L'auteur parle assez à tort et à travers des événements et des personnes; à l'entendre, il aurait vécu dans l'intimité de personnages considérables à Rome, sous le pontificat de Pie IX; que faisait-il là? On ne le voit guère. Si ce sont des « dessous de l'histoire, » ce sont de bien petits dessous : il n'est parlé que de racontars assez monotones, de conversations entre M. X et M. Y., et ces initiales ne nous apprennent pas grand'chose : le comte de Chambord, M. de Damas, Mgr de Mérode, le cardinal Antonelli, traversent la scène sans qu'on sache pourquoi, et M. Channebot (??) s'érige en trait d'union entre tous les partis sans qu'on puisse non plus dire pour quel motif et surtout avec quel mandat. Sa fonction paraît être le plus souvent de se vêtir de paletots de voyage « bien chauds » et de faire préparer des paniers de provisions « bien pleins; » il le mentionne sans relâche! Il s'agit aussi de fonder une banque, d'acheter des terrains, de faire des « affaires; »

M. Channebot (??) est fort courroucé contre le cardinal Antonelli, qui paraît avoir été un empêcheur de danser en rond. Tout cela ne se suit pas très bien, et la bataille de Mentana, qui vient au milieu de cet imbroglio, ne s'explique pas mieux. Du moins, l'auteur est-il fort convaincu des fautes et des coquineries de la maison de Savoie contre le Saint-Siège et la France; on ne peut que partager ses sentiments et le louer de les exprimer; mais, en vérité, il aurait bien fait de les coordonner davantage et de résumer sa pensée que je n'ai point devinée. G. DE G.

Torquemada et l'Inquisition, par ÉMILE DE MOLÈNES. Paris, Chamuel, 1897, in-12 de 236 p. — Prix : 3 fr. 50.

Le Bulletin de l'Académie d'histoire de Madrid a publié récemment, d'après un manuscrit retrouvé en 1887, les actes du procès intenté par le Saint-Office, en 1490-1491, à quelques juifs accusés d'avoir crucifié un enfant chrétien à la Guardia. M. de Molènes résume ou traduit ces documents; il les accompagne de réflexions sur la procédure suivie, dont il fait avec raison la critique, et sur la nature de l'Inquisition. Son livre, peu original quant au fond, est curieux par le contraste entre la modération réelle et méritoire des jugements avec un style déclamatoire et théâtral qui n'est guère à sa place dans un ouvrage d'histoire. Il se termine d'une façon singulière. A tous ses torts l'Inquisition joint, d'après M. de Molènes, celui d'avoir été inutile; car elle n'a pas pu arrêter le développement de l'anarchisme, issu de l'hérésie du moyen âge, et du satanisme. Suivent divers récits de messes noires empruntés, entre autres autorités, à M. Huysmans! Enfin, du moment que ce n'est pas à Diana Vaughan, il n'y a rien à dire !

E. JORDAN.

L'Ordre de Malte; le passé, le présent, par L. DE LA BRIERE. Paris, Chailley, 1897, in-18 de 262 p. — Prix : 3 fr. 50.

Peu de personnes savent que l'ordre de Malte existe toujours, qu'il existe à Paris. Seulement les chevaliers ne se servent plus de l'épée. Ils étaient toujours prêts à combattre lorsque, en Orient, ils avaient non seulement à soigner les pèlerins, mais encore à les défendre contre les musulmans aussi fanatiques jadis qu'aujourd'hui. Les temps ont changé, les chevaliers de Saint-Jean à la fin du siècle dernier ont été iniquement dépouillés et dispersés. Reconstitués à présent, ils ne s'occupent que des pauvres et des malades. Ils ont des hôpitaux dans tous les pays et un dispensaire à Paris.

M. de la Brière a su résumer en un petit nombre de pages le passé et le présent de l'histoire de l'ordre de Malte. On lit avec un vif intérêt les détails donnés par lui sur la fin du règne de l'ordre à Malte, et sa brutale dépossession favorisée par la faiblesse du grand maître; sur les derniers temps des chevaliers de Malte à Paris, période pendant laquelle les rêveries dissolvantes qui miroitaient aux yeux des Français de toutes les classes sociales eurent une influence délétère sur les Johannites; enfin sur la situation actuelle de l'ordre, qui aura peut-être dans l'avenir un rôle à remplir si, en France, ses membres pensent sérieusement à s'organiser, de manière à former un groupe qui ne se contente pas de représenter platoniquement les glorieuses traditions du temps passé. A. DE B.

Sur le vif! *Histoires du temps présent*, par JEAN DES TOURELLES. Préface de l'abbé Naudet. Paris, Lecoffre, 1896, in-12 de 372 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les *Histoires du temps présent* ont paru dans *le Monde*, et se présentent

au public avec une préface de M. l'abbé Naudet, toute rutilante de métaphores. Les métaphores me paraissent assez médiocres, mais les louanges qu'elles enveloppent sont justes, car ces histoires sont charmantes. De chacune se dégage une leçon morale qui s'exprime en un mot de la fin généralement bien amené. Et les sujets? ce sont les sujets à l'ordre du jour, la bonne presse, l'enseignement laïque, le droit d'abonnement, les vingt-huit jours du clergé, l'appel comme d'abus, bref tous les vices, tous les ridicules, toutes les oppressions de notre temps, toutes ses lâchetés aussi et tous ses mensonges, vus de ce point particulier de défense religieuse et sociale où l'auteur s'est placé. Car Jean des Tourelles n'est pas un simple conteur, c'est un soldat; ce n'est pas pour amuser qu'il écrit, mais pour se battre, ce qui n'empêche pas que ses histoires ne soient fort agréables à lire. Je ne jurerais pas que quelques-unes ne sentissent un peu le terroir où elles ont germé, je veux dire ce continent démocratique et social dont M. l'abbé Naudet fut le Christophe Colomb méconnu; mais l'auteur y a mis de la discrétion. C'est à peine s'il se dégage de son joli bouquet un léger relent de feuille morte. Ce bouquet fera d'ailleurs bonne figure sur les rayons de nos bibliothèques chrétiennes. P. Talon.

Guerre et christianisme, par Jean de Triac. Paris, Firmin-Didot, 1896, in-12 de 399 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. de Triac prend à partie les opinions émises par Joseph de Maistre, Mgr Freppel, Mgr d'Hulst, M. l'abbé Frémont. Son argumentation est rigoureuse : elle témoigne de beaucoup de lecture et de réflexion. S'il s'agit d'une guerre suscitée par l'ambition, la cupidité, la haine, la vengeance, on conviendra généralement qu'une guerre de cette nature est contraire à la loi de Dieu et à l'enseignement de l'Église, et comme ce sentiment est parfois oblitéré, on doit savoir gré à M. de Triac d'avoir secoué la torpeur des uns, démoli les sophismes des autres. Il faut cependant reconnaître que toutes les guerres ne sont pas inspirées par l'ambition, la haine ou la cupidité. Nous établirons d'abord que la guerre est active ou passive. J'attaque, ou je me défends. Il s'agit de savoir si j'ai eu le droit d'attaquer ou de me défendre. M. de Triac rappelle (p. 25) que saint Augustin et saint Thomas admettent les guerres justes et nécessaires et qu'ils les définissent ainsi : « Celles qui sont faites non par ambition mais par amour de la paix, pour réprimer les méchants et secourir les bons. » C'est vrai à l'actif comme au passif. Si j'attaque sans juste cause, je suis un malfaiteur devant Dieu et devant les hommes. — Si je me défends lorsqu'on m'attaque justement, je suis aussi coupable, car mon devoir serait de reconnaître mon tort et de le réparer. Il en est de même à l'actif. Je citerai un exemple d'agression juste. Les Turcs assiègent Vienne en 1683 : ils n'avaient pas attaqué la Pologne. Le roi Sobieski avait cependant deux raisons pour attaquer : 1° la possession de l'Autriche par le Sultan, déjà maître de la Hongrie, allait menacer la Pologne du même sort à brève échéance :

Nam tua res agitur paries quum proximus ardet.

2° Sans l'agression du roi de Pologne et du duc de Lorraine, le Turc s'emparait de Vienne; il faisait de Saint-Étienne une mosquée. Imaginez le reste : les chrétiens égorgés, les épouses outragées, les filles jetées esclaves dans les harems et musulmanisées de force; plus de victimes innocentes que l'agression chrétienne n'en a pu faire. Donc, la prudence humaine, la religion et l'humanité rendaient l'agression juste et nécessaire. La fin a justifié le moyen: il n'y en avait pas d'autre.

La guerre est toujours un malheur; mais où en est la cause efficiente? M. de Triac va nous le rappeler fort à propos par une citation de Lamennais : « Les maux qui affligent la terre ne viennent pas de Dieu, car Dieu est amour, et tout ce qu'il a fait est bon. Ils viennent de Satan, que Dieu a maudit, et des hommes qui ont Satan pour père et pour maître. »

Il surgira toujours des suppôts de Satan et des conflits entre les nations. Quel est le moyen d'empêcher que ces conflits n'engendrent le plus terrible des fléaux? M. de Triac le montre et le préconise chaleureusement; c'est l'arbitrage. A. D'AVRIL.

Die sogenannten Memoiren de Grandchamp und ihre Fortsetzungen und die sogenannten Memoiren des Marquis de Sassenage, von Dr SIEGMUND HELLMANN. München, Luneburg, 1896. in-8 de 160 p.

Cette dissertation un peu confuse fait partie des *Historische Abhandlungen*, dont elle forme le onzième fascicule. Elle tend à prouver que les deux documents publiés au commencement du XVIIIe siècle, l'un sur la *Guerre d'Italie*, attribué au comte de Grandchamp, l'autre sur la *Guerre d'Espagne, de Bavière et de Flandre*, attribué au marquis de Sassenage, sont absolument apocryphes, que leurs prétendus auteurs n'ont point été témoins des faits racontés et que les détails rapportés sont puisés dans des publications contemporaines, particulièrement dans les *Lettres historiques* qui, à partir de 1602, paraissaient tous les mois. L'auteur déploie la plus minutieuse érudition pour prouver la concordance entre les principaux passages des susdits Mémoires et les nouvelles fournies par les *Lettres historiques*. Il met les deux textes en regard, et il est difficile de ne pas constater le plagiat. De plus, d'après le procédé de composition employé, d'après la contexture des phrases, il démontre que les deux ouvrages connus sous les noms de Grandchamp et de Sassenage sont d'un même auteur; mais il n'a pas trouvé le compilateur. Ce travail curieux démontre la patience et les connaissances spéciales du docteur Hellmann. Malheureusement, l'histoire a peu de chose à y gagner; et nous ne sommes pas en présence d'un document, quelque petit soit-il, qui puisse éclairer même un épisode insignifiant des guerres de la vieillesse de Louis XIV. C'est bien ce qu'on peut appeler de la critique négative, d'autant que les ouvrages signalés jouissaient en France de peu de crédit. G. B. DE P.

Contributo alla storia della congiura spagnuola contro Venezia, da AMELIA ZAMBLER (Extrait du *Nuovo Archivio Veneto*, t. XI, fasc. 1). Venezia, fratelli Visentini, 1896, in-8 de 109 p.

Après le récit littéraire de Saint-Réal, la narration presque aussi fantaisiste de Daru, les travaux de Chambrier, Romanin, Cappelletti, Fulin; après *la Congiura spagnuola contro Venezia*, de Raulich, après les documents inédits publiés par Stefani dans *la Congiura d'Ossuna*, il restait encore dans les archives vénitiennes un fonds inexploré sur le célèbre complot du duc d'Ossuna, le fonds des *Inquisitori di Stato*, que diverses révolutions et autres accidents ont, du reste, singulièrement appauvri. L'auteur en a tiré de très intéressants détails sur les événements de 1617, 1618 et leurs suites, ainsi que sur quelques-uns des auteurs les plus méconnus et les moins dignes de l'être de cette retentissante aventure. Avec le duc d'Ossuna et le corsaire Jacques Pierre, c'est l'agent Spinosa, le traître Girolamo Grimani, indigne héritier d'une illustre race, qui sont ici remis en lumière. Les correspondances diplomatiques des ambassadeurs florentins, napolitains, urbinates, sont souvent aussi utilisées et fournissent tantôt des détails nouveaux, tantôt les

éléments d'une critique judicieuse des données antérieures. Il est fâcheux que la composition de cette étude très savante et remarquablement informée soit si confuse et si obscure : confusion que ne contribue pas à diminuer l'absence de toute division en paragraphes ou chapitres et de tout index. Mais si jamais quelque commentateur veut rééditer d'une façon critique le célèbre « chef-d'œuvre du genre historique » de Saint-Réal, il trouvera ici nombre de détails pittoresques pour rendre leur physionomie vraie à des personnages shakespeariens que notre seicentiste a trop habillés en héros de tragédie classique. LÉON-G. PÉLISSIER.

Chez nos amis les Russes, par FRANÇOIS BOURNAND. Paris, Téqui, 1897, in-12 de 443 p. — Prix : 3 fr. 50.

Il y a beaucoup de choses dans ce livre. Les cinq parties qui le composent portent les titres suivants : *L'Empire russe.* — *L'Armée russe.* — *Les Villes principales de la Russie.* — *En Crimée.* — *En Sibérie.* L'auteur a lu un grand nombre d'ouvrages sur la Russie, et il semble avoir voulu donner les observations des autres plutôt que les siennes. Les citations sont, en effet, très longues, et, il faut le dire, elles sont en général bien choisies. Il est à regretter que le même procédé n'ait pas été appliqué à la page 132, où il est question de *Domostroï* (et non pas *Damstroï*). Il ne faudrait pas dire non plus que la plus ancienne description de Moscou se rapporte à l'an 1600 (p. 214). Assurément le capitaine Jacques Margeret nous a conservé de précieux détails ; toutefois bien d'autres, — Adelung a recueilli leurs noms, — ont décrit Moscou avant lui. Mais n'insistons pas sur les points particuliers : ces quelques inexactitudes sont rachetées par l'intérêt que présente l'ensemble. Z.

A study of Slavery in New Jersey, by HENRY SCOFIELD COOLEY (*Johns Hopkins University Studies*, 14e série, nos 9-10). Baltimore, the Johns Hopkins Press, septembre-octobre 1896, in-8 de 60 p. — Prix : 2 fr. 50.

M. John Spencer Bassett a tout récemment étudié l'histoire de l'esclavage dans la Caroline du Nord ; au New-Jersey se rapporte le présent travail de M. Henry Scofield Cooley, dont les trois chapitres contiennent, sous des rubriques très nettes, tous les renseignements recueillis par l'auteur sur le sujet. Abandonnant avec raison l'ordre chronologique pour un ordre plus rationnel, M. Cooley s'est successivement occupé de l'histoire même de l'institution au New-Jersey, de son développement, de son déclin (ch. Ier), puis du gouvernement des esclaves, c'est-à-dire de leurs relations avec l'autorité publique (ch. II) ; — signalons à ce propos un curieux paragraphe sur les conspirations des nègres au New-Jersey (p. 42-44) ; — enfin de la situation légale et sociale des esclaves (ch. III). Peut-être l'auteur aurait-il pu développer davantage la deuxième partie de ce dernier chapitre ; elle nous a paru un peu écourtée et n'a pas complètement satisfait notre curiosité. En général, à vrai dire, M. Cooley ne la laisse pas en suspens ; des chiffres précis (p. 14, 30-31, par exemple), des faits bien étudiés, des personnages vraiment vivants (tels John Woolmann), une exposition lucide, une bibliographie soignée (p. 59-60), voilà ce qu'on trouve dans son travail. Ce sont les qualités grâce auxquelles un livre conquiert l'estime des historiens et des érudits. HENRI FROIDEVAUX.

CHRONIQUE

Nécrologie. — L'Église de France est de nouveau cruellement mise en deuil par la mort de Mgr Abel-Anastase Germain, évêque de Coutances. Né le 1er avril 1833, il entra, après avoir terminé au lycée de Caen ses études classiques, au grand séminaire de Bayeux, reçut en 1858 l'ordination sacerdotale et fut aussitôt nommé vicaire à la cathédrale, dont il devint plus tard curé. Il en exerçait encore les fonctions, quand il fut appelé au gouvernement du diocèse de Coutances (1876). Mgr Germain, qui s'est beaucoup préoccupé de la restauration du Mont-Saint-Michel, a rédigé, comme on le sait, un ouvrage considérable sur la fameuse abbaye, avec la collaboration de M. Corroyer. En dehors de cet ouvrage, il n'a guère publié que des panégyriques et discours prononcés en diverses circonstances et ses mandements. Nous citerons : *Notice biographique sur M. l'abbé Jordan* (Caen, 1867, in-8); — *Discours prononcé le jour du couronnement de la statue de saint Michel* (Coutances, 1877, in-8); — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer d'Avranches* (ibid., 1878, in-8). — *Discours prononcé à l'inauguration du chemin de fer de Coutances* (ibid., 1878, in-8); — *Discours prononcé à Caen dans la réunion des antiquaires de Normandie* (ibid., 1879, in-8); — *Panégyrique de saint Vincent de Paul, prononcé dans l'église des RR. PP. Lazaristes à Paris* (ibid., 1879, in-8); — *Saint Michel et le Mont-Saint-Michel* (Paris, 1879, in-8. 2e éd., ibid., 1883, in-12); — *Réponse à la notice sur l'état du chapitre de Coutances, soumise par M. l'abbé Lecanu au jugement du Souverain Pontife Léon XIII* (Coutances, 1880, in-4); — *Lettre aux catholiques de Cherbourg* (Cherbourg, 1880, in-4); — *Oraison funèbre de M. le comte d'Auxais* (Coutances, 1881, in-8); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Desprez* (ibid., 1881, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Rousselet, évêque de Séez* (ibid., 1882, in-8); — *Oraison funèbre de M. Champin* (ibid., 1882, in-8); — *La Mauvaise Presse* (ibid., 1883, in-32. 10e éd., ibid., 1883, in-32); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Ménant* (Mortain, 1887, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Hasley, archevêque de Cambrai* (Coutances, 1888, in-8); — *Panégyrique du bienheureux J.-B. de la Salle, prononcé dans l'église Saint-Sulpice, à Paris* (ibid., 1888, in-8); — *Panégyrique de saint Thomas d'Aquin* (ibid., 1891, in-8); — *Préface* à la *Vie de Léon XIII* de Bernard O'Reilly (Paris, 1892, in-8); — *Le Premier Centenaire d'un martyr. A la mémoire de Pierre-Adrien Tourlage, mis à mort à Coutances, le 13 octobre 1793. Discours prononcé à la cérémonie du centenaire dans l'église de Muneville-le-Bringard* (Avranches, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Le Coq, évêque de Nantes* (Coutances, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de Mgr Arthur Ducellier, archevêque de Besançon* (Besançon, 1893, in-8); — *Oraison funèbre de M. l'abbé Lemains* (Avranches, 1893, in-8); — *Allocution prononcée aux obsèques de M. Léon Prémont, conseiller général de la Manche* (ibid., 1893, in-8). — Nous donnons ici le relevé des principaux mandements de Mgr Germain : *Œuvres de la Propagation de la foi et de la Sainte-Enfance* (1876); — *L'Œuvre diocésaine des orphelins* (1876); — *A l'occasion de la mort de Mgr Bravard* (1876); — *Les Vocations ecclésiastiques* (1876); — *La Nouvelle Édition des statuts diocésains* (1877); — *La Loi du sacrifice* (carême 1877); — *Le Couronnement de la statue de saint Michel* (1877); — *L'Université catholique de Paris et le cinquantième anniversaire de la consécration épiscopale de notre Saint-Père le Pape Pie IX* (1877); — *La Consécration solennelle du diocèse au Sacré Cœur de Jésus* (1878); — *A l'occasion du décret de la Congrégation des Rites qui décerne à saint François de Sales le titre de docteur de l'Eglise* (1878); — *Sur saint Michel* (carême 1878); — *Mort de*

M. l'abbé Croulebois, vicaire général (1878); — *L'Encyclique « Quod apostolici muneris. » de notre Saint-Père le Pape Léon XIII* (1879); — *Sur le témoignage que le chrétien doit à sa foi* (carême 1879); — *A l'occasion du jubilé universel de notre très Saint-Père le Pape Léon XIII* (1879); — *L'Encyclique « Æterni Patris » de notre très Saint-Père le Pape Léon XIII* (1879); — *A l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception* 1879); — *Sur le bienfait de la foi* (carêmes 1880, 1881, 1882); — *La Messe du dimanche* (1882); — *La Première Communion* (1882); — *Sur la réalité de la vie future* (carême 1883); — *Sur les mauvais livres* (1883); — *Sur le rosaire* (carême 1884); — *Sur l'obéissance* (1884); — *Sur l'encyclique « Humanum genus » de notre Saint-Père le Pape Léon XIII* (1884); — *Sur le bienfait de la loi du dimanche* (carême 1885); — *Sur les martyrs* (carême 1886); — *Couronnement de la statue de Notre-Dame sur Vire* (1886); — *Sur les luttes et le triomphe de l'Église* (carême 1887); — *Sur la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (carême 1888); — *Sur l'intempérance* (1888); — *Sur l'encyclique « Exeunte jam anno »* (carême 1889); — *Sur l'orgueil* (1889); — *Sur l'infaillibilité du Pape* (1889); — *Sur les grandeurs et les devoirs de la mère chrétienne* (carême 1890); — *Sur la cupidité* (1890); — *Sur les souffrances du Pape* (1890); — *Sur la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie* (carême 1891); — *Sur l'envie et du troisième centenaire de la mort de saint Louis de Gonzague* (1891); — *Sur le péché* (carêmes 1892 et 1893); — *Sur la colère* (1892); — *Sur les devoirs du mariage chrétien et au sujet de l'association de la Sainte-Famille* (1893); — *Sur la sixième demande de l'Oraison dominicale* (1893); — *Sur l'éternité des peines* (carême 1894); — *Sur l'étude de l'Écriture sainte* (1894); — *Sur le blasphème* (1894); — *Sur la divinité de la confession* (carême 1895); — *Sur le respect humain* (1895); — *Sur le précepte de la sainte communion* (carême 1896); — *Sur l'éducation* (1896); — *Sur la dignité de l'âme chrétienne* (carême 1897); — *A l'occasion du septième centenaire de Notre-Dame sur Vire* (1897).

— Le vénérable évêque de Vannes, Mgr Jean-Marie Bécel, est mort le 8 novembre. Né à Beignon, dans le Morbihan, le 1er août 1825, élevé au petit séminaire d'Auray, il en sortit pour entrer au grand séminaire et se préparer au sacerdoce. Missionnaire apostolique, il exerça son ministère non seulement dans le diocèse de Vannes, mais à travers la France; quelque temps vicaire à l'église de la Sainte-Trinité, à Paris, il se vit rappeler à Vannes comme curé-archiprêtre de Saint-Pierre et chanoine. Il ne tarda guère à être promu à l'épiscopat et mis à la tête du diocèse qu'il a gouverné avec tant de zèle pendant trente-deux ans. Il a écrit : *Lettre de condoléance et de consolation à un jeune enfant au sujet de la mort de son père* (Paris, 1857, in-32); — *La Charité chrétienne à notre époque* (ibid., 1859, in-16); — *Exhortation à de jeunes orphelins* (ibid., 1859, in-8); — *Souvenirs du pèlerinage à Sainte-Anne d'Auray* (Vannes, 1860, in-8); — *Souvenirs funèbres d'Ingelamester* (Paris, 1861, in-8); — *Discours à l'occasion du mariage de M. Ernest Héritte et de Mlle Viardot* (ibid., 1863, in-4); — *A la mémoire de Son Altesse Mme la princesse Bacciochi* (Vannes, 1869, in-8); — *A la mémoire du vénérable et discret Jacques Maingny* (ibid., 1871, in-8); — *Lettre à Mme de Savignhac* (ibid., 1871, in-8); — *A la mémoire de M. Henri de Rohan-Chabot* (ibid., 1872, in-8); — *Casus conscientiae quos anno 1875 solvendos suo clero proposuit* (Quimper, 1875, in-8); — *Discours prononcé aux soldats de la garnison de Vannes* (Vannes, 1875, in-8); — *Discours en faveur des écoles professionnelles catholiques* (Paris, 1875, in-12); — *Allocution prononcée le 14 janvier pour des prières publiques* (Vannes, 1877, in-8); — *A la mémoire de l'abbé Guillouzou* (ibid., 1879, in-8); — *Oraison funèbre de Mme la comtesse de Plouer* (ibid.,

1879, in-8) ; — *A la mémoire de Mme la vicomtesse de Perrien* (ibid., 1879, in-8) ; — *Souvenirs de première communion et de confirmation* (ibid., 1881, in-18) ; — *Oraison funèbre de Mgr David* (ibid., 1882, in-8) ; — *Discours prononcé à l'inauguration de la statue de Son Éminence le cardinal Brossays Saint-Marc* (ibid., 1884, in-8) ; — *Éloge funèbre de Mgr Guilloux* (ibid., 1885, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage du comte d'Harcourt et de Mlle de Lanjuinais* (Paris, 1886, in-16) ; — *Discours pour une vêture* (Vannes, 1886, in-8) ; — *Chants pieux à l'usage des pèlerins du Roncier à Josselin* (ibid., 1886, in-12) ; — *Oraison funèbre de Mgr Le Hardy du Marais* (ibid., 1886, in-8) ; — *Oraison funèbre de Mgr Nouvel* (ibid., 1887, in-8) ; — *Éloge funèbre de Henri-Charles-Timoléon Cossé, comte de Brissac, prince de Robeck* (ibid., 1887, in-8) ; — *Éloge funèbre de la Révérende Mère Joséphine Petit, supérieure générale des Sœurs fidèles compagnes de Jésus* (ibid., 1888, in-8) ; — *Discours pour un mariage* (ibid., 1889, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage de M. le marquis de Lambilly et de Mlle de Ravinel* (Reims, 1889, in-8) ; — *Éloge funèbre de Mme la comtesse de Lambilly* (Vannes, 1889, in-8) ; — *Éloge funèbre de Mère Sainte-Aurélie, religieuse ursuline* (Ploërmel, 1890, in-16) ; — *Lettre aux séminaristes de son diocèse appelés sous les drapeaux* (Vannes, 1890, in-12) ; — *Discours pour une profession religieuse* (ibid., 1890, in-8) ; — *A MM. les Officiers des 116e et 62e d'infanterie* (ibid., 1891, in-8) ; — *Discours prononcé au mariage de M. le comte René de Lambilly* (Rennes, 1891, in-16) ; — *Éloge funèbre de M. le duc de Rohan* (Vannes, 1893, in-8) ; — *Éloge funèbre de M. le comte Gabriel de Lambilly* (ibid., 1896, in-8). Parmi les mandements et instructions pastorales de Mgr Bécel, nous rappellerons les suivants : *Sur la présence de Dieu* (carême 1867) ; — *Sur l'intervention indispensable de Jésus-Christ dans l'ordre religieux et social* (carême 1869) ; — *Réponse à l'appel aux évêques catholiques* (carême 1871) ; — *Érection canonique de la confrérie de Saint-Vincent Ferrier* (1871) ; — *Sur la présence réelle* (carême 1872) ; — *Sur la guerre faite à la vérité* (carême 1873) ; — *Sur la force chrétienne* (carême 1874) ; — *Sur le jubilé de l'année sainte* (carême 1875) ; — *Sur deux grands devoirs que les catholiques ont à remplir de nos jours* (carême 1876) ; — *Sur l'ignorance en matière de religion* (carême 1878) ; — *Sur l'enseignement chrétien* (carême 1880) ; — *Sur les dangers qui menacent la foi* (carême 1881) ; — *Sur le Pape* (carême 1883) ; — *Sur le culte des saints* (carême 1885) ; — *Sur la conservation de la foi* (carême 1887) ; — *Sur Léon XIII* (carême 1888) ; — *Du patronage de saint Joseph et de la Très Sainte Vierge* (1889) ; — *Sur les droits de Dieu* (carême 1892) ; — *Sur la famille* (carême 1893) ; — *Sur la propagation de la foi* (carême 1895) ; — *Sur l'Église* (carême 1896) ; — *Sur le prix du temps* (1897).

— M. Agénor Bardoux est mort à soixante-sept ans, le 23 novembre. Né à Bourges le 15 janvier 1829, il fit toutes ses études à Clermont-Ferrand. Reçu avocat, il se fit inscrire au barreau de cette ville, et ne tarda pas à devenir bâtonnier de l'ordre. Collaborateur de l'*Indépendant du Centre*, il défendit ce journal en justice au moment de l'affaire Baudin. Maire de Clermont en 1870, il fut envoyé à l'Assemblée nationale l'année suivante par le département du Puy-de-Dôme. Siégeant au centre gauche, il se fit remarquer par la vigueur avec laquelle il combattit la proposition de séparation des Églises et de l'État. Ministre de l'Instruction publique en 1877, il dut, deux ans après, abandonner ces fonctions, qui furent confiées à Jules Ferry. Battu en 1881 au scrutin d'arrondissement, il en fut dédommagé l'année suivante, par un siège de sénateur inamovible. M. Bardoux, qui n'était pas seulement un homme politique, mais aussi un écrivain distingué, avait déjà donné au public plusieurs travaux de droit et d'histoire, quand l'Académie

des sciences morales et politiques lui attribua, en 1890, le fauteuil laissé vacant par la mort de M. Ernest Havet. Nous citerons de M. A. Bardoux : Préface aux *Œuvres de Jacques Raimbaud* (Clermont-Ferrand, 1854, in-16) ; — *Notice biographique sur Alexandre Bedel* (Moulins, 1855, in-8) ; — *Les Légistes au XVIe siècle* (Paris, 1856, in-8) ; — *De l'influence des légistes au moyen âge* (ibid., 1858, in-8) ; — *Les Légistes au XVIIIe siècle* (ibid., 1859, in-8) ; — *Des grands baillis au XVe siècle. Jean de Dayat* (ibid., 1863, in-8) ; — *Note sur la correspondance de Thomas avec Direis* (Clermont, 1867, in-8) ; — *Notice sur la vie et les œuvres d'Andrieux* (ibid., 1868, in-8) ; — *Un Mot sur M. de Fos* (Clermont-Ferrand, 1870, in-8) ; — *Assemblée nationale. Séance du 5 décembre 1874. Première délibération sur la proposition relative à la liberté de l'enseignement supérieur* (Paris, 1874, in-8) ; — *Discussion au budget des cultes* (ibid., 1876, in-8) ; — *Les Légistes et leur influence sur la société française* (ibid., 1876, in-8) ; — *Lettre de Mayeux à Descloches* (Moulins, 1877, in-8) ; — *Études sociales et politiques. Le Comte de Montlosier et le gallicanisme* (Paris, 1881, in-8) ; — *Dix années de vie politique* (ibid., 1882, in-8) ; — *Études sur la fin du XVIIIe siècle. La Comtesse de Beaumont, Pauline de Montmorin* (ibid., 1884, in-8) ; — *La Bourgeoisie française, 1789 à 1848* (ibid., 1886, in-8) ; — *Études sociales et littéraires. Madame de Custine d'après des documents inédits* (ibid., 1888, in-8) ; — *Notice sur la vie et les travaux de M. Ernest Havet* (ibid., 1892, in-4) ; — *Études sociales et politiques. La jeunesse de La Fayette (1757-1792)* (ibid., 1892, in-8) ; — *Études sociales et littéraires. Les Dernières Années de La Fayette (1792-1834)* (ibid., 1893, in-8) ; — *Chateaubriand* (ibid., 1893, in-8) ; — *Guizot* (ibid., 1894, in-16).

— Dom Théophile Bérengier, le savant bénédictin de l'abbaye Sainte-Madeleine de Marseille, est mort le 9 novembre, à l'âge de soixante-dix ans. Né à Marseille le 1er août 1827, c'est à l'âge de vingt-sept ans, en 1854, qu'il fit sa profession dans l'ordre de Saint-Benoît. Son activité scientifique a eu pour objet principal l'histoire religieuse de la Provence. Il avait commencé, sur l'histoire de l'épiscopat provençal au XVIIIe siècle, une série d'études dont quelques-unes seulement ont vu le jour. En dehors de quelques articles publiés dans des journaux (*Univers*, *Croix*, *Gazette du Midi*), ou dans des revues (*Revue de Marseille*, *Revue du monde catholique*, *Revue de l'Anjou*, *Revue de l'art chrétien*, *Missions catholiques*), le savant religieux laisse les ouvrages suivants : *Les Martyrs uniates en Pologne. Récits des dernières persécutions russes, publiés d'après des documents originaux* (Poitiers, 1868, in-12) ; — *Vie de saint Turibe, archevêque de Lima et apôtre du Pérou (1538-1606)* (ibid., 1872, in-12) ; — *La Quarantaine de Noël* (Marseille, 1877, in-24) ; — *Vie du cardinal Odescalchi, mort religieux de la Compagnie de Jésus (1785-1841)* (Arras, 1877, in-8) ; — *Mgr de Belsunce et la Peste de Marseille* (Paris, 1879, in-18) ; — *La Nouvelle Nursie. Histoire d'une colonie bénédictine dans l'Australie occidentale (1846-1878)* (ibid., 1879, in-8) ; — *Excursion au pays de Mgr Belsunce* (Marseille, 1882, in-8) ; — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph-François de Cadenet Charleval, évêque et comte d'Agde (1710-1759)* (ibid., 1884, in-8) ; — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph-Ignace de Foresta Collongue, évêque et prince d'Apt (1654-1736)* (ibid., 1885, in-8) ; — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Jacques de Forbin Janson, archevêque d'Arles (1741-1741)* (ibid., 1885, in-8) ; — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Pierre-François Lafitau, évêque de Sisteron et prince de Turs (1719-1764)* (Aix, 1886, in-8) ; — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Vie de Mgr J.-B.-M.-Scipion de Ruffo-Bonneval, évêque de Sénez* (Marseille, 1886, in-8) ; — *Vie de Mgr Henry de Belsunce, évêque de Marseille (1670-*

1755) (Paris, 1887, 2 vo . in-4); — *La Sainte Église d'Aix et d'Arles. Nos évêques. Mgr J.-B.-Antoine de Brancas, archevêque d'Aix* (*1693-1770*) (Aix, 1887, in-8); — *Une Correspondance littéraire au XVIIIe siècle entre dom de La Rue, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et Mgr d'Inguimbert, évêque de Carpentras* (Avignon, 1888, gr. in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr J. B. de Brancas des comtes de Forcalquier, archevêque d'Aix* (Marseille, 1888, in-8); — *Vie de dom Malachie d'Inguimbert, de l'ordre de Cîteaux, archevêque de Carpentras* (*1683-1757*) (Avignon, 1888, in-8); — *L'Épiscopat provençal au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr Joseph de Mesgrigny, évêque de Grasse* (*1653-1726*) (Marseille, 1889, in-8); — *L'Épiscopat français au XVIIIe siècle. Notice sur Mgr J.-B. de Surian, évêque de Vence* (*1727-1754*) (Marseille, 1895, in-8). — Dom Th. Bérengier a publié dans la *Revue des questions historiques : Journal du maître d'hôtel de Mgr de Belsunce durant la peste de Marseille* (t. XXIV, 1878, p. 566-586); — *Mgr de Belsunce, évêque de Marseille, était-il né protestant ?* (t. XXX, 1881, p. 210-232).

— M. Pierre-Alexandre Bessot de Lamothe, mort il y a quelques semaines, était né le 8 janvier 1823, à Périgueux. Sorti de l'École des chartes en 1864, avec le diplôme d'archiviste paléographe, il fut nommé archiviste du Gard, où il resta jusqu'en 1880. De nombreux voyages lui fournirent des matériaux pour les romans qu'il publia. Bien que les ouvrages d'imagination constituent la plus grosse partie de son bagage littéraire, il a pourtant donné quelques œuvres d'un caractère plus scientifique. Voici, abstraction faite de sa collaboration aux périodiques (*Revue de l'instruction publique*, *l'Ouvrier*, etc.), la liste de ses publications : *Mémoires d'un déporté à la Guyane française* (Paris, 1859, in-18 ; 2e édit., 1864) ; — *Les Soirées de Constantinople* (ibid., 1861, in-12) ; — *La Fée des sables* (ibid., 1865, in-8) ; — *Histoire d'une pipe* (ibid., 1866, 2 vol. in-12) ; — *Les Faucheurs de la mort* (ibid., 1868, 2 vol. in-12) ; — *Les Camisards* (ibid., 1868, 3 vol. in-12 ; 2e édit., ibid., 1890) ; — *Légendes de tous pays. Les Animaux* (ibid., 1869, in-12) ; — *Les Martyrs de la Sibérie* (ibid., 1869, 4 vol. in-12) ; — *Histoire populaire de la Prusse* (ibid., 1871, in-12) ; — *Marpha* (ibid., 1871, in-12) ; — *Les Mystères de Machecoul* (ibid., 1872, in-12) ; — *L'Orpheline des carrières de Jaumont* (ibid., 1872, in-12) ; — *Journal de l'orpheline de Jaumont, par Marguerite-Marie* (ibid., 1872, in-12) ; — *Le Taureau des Vosges* (ibid., 1872, in-12) ; — *L'Auberge de la mort* (ibid., 1872, in-12) ; — *Aventures d'un Alsacien prisonnier en Allemagne* (ibid., 1872, in-12) ; — *Le Gaillard d'arrière de la « Galatée »* (ibid., 1872, in-12) ; — *Coutumes de Saint-Gilles au XIVe siècle* (ibid., 1873, in-12) ; — *Les Métiers infâmes* (ibid., 1873, in-12 ; 2e édit., ibid., 1875) ; — *La Reine des brumes et l'Émeraude des mers, Londres-Dublin* (ibid., 1873, in-12) ; — *Le Roi de la nuit* (ibid., 1873, 2 vol. in-12) ; — *La Fille du bandit ; scènes et mœurs de l'Espagne contemporaine* (ibid., 1874, in-4) ; — *Exécutions de Camisards faites à Nîmes de 1702 à 1705* (Nîmes, 1875, in-8) ; — *Pia la san Piétrina* (Paris, 1876, 2 vol. in-12) ; — *Les Deux Romes* (ibid., 1876, in-12) ; — *Les Fils du martyr* (ibid., 1877, in-12) ; — *Le Proscrit de la Camargue* (ibid., 1877, in-12) ; — *Le Cap aux ours ; voyages et aventures par terre, par mer et par air* (ibid., 1878, in-12) ; — *A travers l'Orient ; de Marseille à Jérusalem* (ibid., 1879, in-12) ; — *Les Secrets de l'Océan. Le Capitaine Ferragus* (ibid., 1879, in-12) ; — *Fædora la nihiliste* (ibid., 1880, in-12) ; — *Nadiège* (*suite de Fœdora la nihiliste*) (ibid., 1881, in-12) ; — *Le Puits sanglant, épisode de la Michelade à Nîmes* (ibid., 1881, in-12) ; — *Flora chez les nains* (ibid., 1882, in-12) ; — *Quinze mois dans la lune* (ibid., 1883, in-12) ; — *Les Secrets de l'Équateur* (ibid., 1882, in-12) ; — *Patrick O'Byrn* (ibid., 1882, in-12) ; — *Métamorphoses du citoyen préfet Tartarin Gribouille* (ibid., 1883, in-12) ; — *Histoire d'un denier d'or*

(ibid., 1884, in-12); — *La Fiancée du Vautour Blanc* (ibid., 1885, in-12); — *Gabrielle* (ibid., 1885, in-12); — *Esprit Cabassu. Exploits d'un mousse au Tonkin* (ibid., 1886, in-12); — *Jack Famine et Betsy Millions* (ibid., 1886, in-18); — *Les Grands Soucis du docteur Lidoine* (ibid., 1888, in-12); — *Les Moissonneurs de tempête* (ibid., 1890, in-12).

— M. Justin Winsor, l'un des historiens les plus distingués des États-Unis, est mort à Cambridge (Massachusetts), le 22 octobre dernier. Né à Boston le 2 janvier 1831, il prit ses grades à l'Université Harvard, puis vint se perfectionner aux Universités de Paris et de Heidelberg. Surintendant de la Bibliothèque de Boston en 1868, bibliothécaire de Harvard College, il fut l'un des fondateurs de l'*American library association*, dont il fut à plusieurs reprises président. Il exerça la même charge à l'*American historical association*. Nous citerons de lui : *History of the town of Duxbury, Mass.* (Boston, 1849, in-8); — *Songs of the Unity*, avec le Rev. Hepworth (ibid., 1859, in-8); *Bibliography of the original quartos and folios of Shakespeare* (ibid., 1874, in-fol.); — *Reports of the librarian of Harvard University* (Cambridge, 1878 et suiv., in-8); — *Library of Harvard University. Bulletin of more important accessions* (ibid., 1879 et suiv., in-8); —*Reader's handbook of the American Revolution* (Boston, 1880, in-16); — *Memorial history of Boston, including Suffolk county*, avec de nombreux collaborateurs (ibid., 1880-1881, 4 vol. in-8). M. J. Winsor a écrit l'introduction des trois premiers volumes, et dans le volume I les articles sur les sources de l'histoire de Boston et sur les anciennes cartes de la baie du Massachusetts; dans le volume IV, l'article sur les bibliothèques de Boston); — *Massachusetts* (Boston, 1882, in-12); — *Narrative and critical history of America*, avec un grand nombre de spécialistes (Boston, 1884-1889, 2 vol. in-8. M. J. Winsor, qui a dirigé la publication et qui a dressé les tables qui terminent l'ouvrage, est en outre l'auteur des *Notes* et des *Critical essays* qui accompagnent chaque volume, et a rédigé un assez grand nombre de chapitres, particulièrement ceux qui traitent de la bibliographie et de la cartographie); — *The Mayflower town* (Cambridge, 1887, in-8); — *Was Shakespeare Shapleegh?* (Boston, 1887, in-12); — *Library of Harvard University. Bibliographical Contributions* (Cambridge, 1887 et suiv., in-8); — *Christopher Columbus and how he received and imported the spirit of discovery* (Boston, 1891, in-8); — *Cartier to Frontenac. Geographical discovery of the interior of North America, 1534-1700* (ibid., 1894, in-8); — *The Mississipi Basin : the struggle in America between England and France, 1697-1763* (London, 1895, in-8); — *Cabot and the transmission of English power in North America* (New-York, 1896, in-8); — *Battista Agnese and American cartography* (Cambridge, 1897, in-8). Il a en outre collaboré à diverses revues des États-Unis et particulièrement à *The library journal*.

— Le fameux économiste américain M. Henry George est mort à New-York le 29 octobre. Né le 2 septembre 1839 à Philadelphie, fils d'éditeur, il commença lui-même sa carrière dans le commerce de la librairie. Il était établi à Oakland en Californie, quand il conçut l'idée du livre qui a fondé sa réputation : *Progress and poverty* (1880). Depuis lors, les ouvrages se multiplièrent, et au moment de sa mort il préparait un traité d'économie politique qui est presque complètement achevé. Voici la liste de ses publications : *Our land and land policy, National and State* (San Francisco, 1871, in-8); — *The subsidy question and the democratic party* (ibid., 1871, in-8); — *Progress and poverty: inquiry into cause of industrial depressions and of increase of want with increase of wealth* (New-York, 1880, in-8); — *Irish land question* (ibid., 1881, in-12); — *Social problems* (ibid., 1883, in-12); — *The land question, what it involves and how alone it can be settled* (ibid., 1884, in-16); —

Protection of free trade (ibid., 1886, in-12) ; — *Property in land*, avec le duc d'Argyll (ibid., 1887, in-8) ; — *The labor movement*, avec M. Mac Neill et autres (ibid., 1887, in-8) ; — *The condition of labour : an open letter to pope Leo XIII* (ibid., 1891, in-12) ; — *A perplexed philosopher ; being an examination of M. Herbert Spencer's various utterances on the land question* (ibid., 1892, in-12). Les ouvrages de M. George, qui ont excité de vives polémiques, ont été traduits dans toutes les langues de l'Europe. Nous nous contenterons de rappeler ici les traductions françaises : *Progrès et pauvreté*, trad. par M. L. Le Monnier (Paris, 1887, in-8) ; — *Protection ou libre-échange*, trad. par M. L. Vossion (ibid., 1890, in-8) ; — *La Condition des ouvriers, lettre ouverte au pape Léon XIII* (Bordeaux, 1893, in-8).

— M. Giovanni Battista Cavalcaselle, l'éminent écrivain d'art, mort le 1er novembre, était né le 22 janvier 1820, à Legnago. L'insuccès de la guerre d'indépendance de 1848-1849, à laquelle il avait pris une part active, l'obligea de fuir en Angleterre. Le goût des beaux-arts qu'il avait eu dès son enfance et l'étude qu'il avait faite des œuvres artistiques de son pays lui firent confier par l'éditeur Murray, de Londres, le soin de préparer une édition des Vies des peintres de Vasari. Pour en préparer l'annotation il dut voyager beaucoup et aller étudier à travers l'Europe les œuvres des artistes dont le fameux écrivain nous a conté la vie ; mais les matériaux abondants qu'il recueillit au cours de ce voyage lui donnèrent l'idée de cette histoire de la peinture qu'il a écrite en collaboration avec M. Crowe, qui l'a précédé de quelques mois dans la tombe. La notoriété qu'il s'était acquise le fit rappeler en Italie en 1859. Appelé à Vienne pour travailler au Catalogue du musée du Belvédère, il fut, à son retour, nommé inspecteur du musée de Florence, puis attaché à la Direction des beaux-arts à Rome (1878). Il était, depuis 1872, correspondant de l'Institut. Sans revenir sur les ouvrages qu'il a publiés en collaboration avec M. Crowe et dont nous avons donné la liste ici même (*Polybiblion*, t. LXXVII, p. 463), nous devons rappeler ceux dont la rédaction lui appartient tout entière : *Sulla conservazione dei monumenti e degli ogetti d'arte e sulla riforma dell' insegnamento accademico* (Roma, 1875, in-8) ; — *Spigolature tizianesche* (ibid., 1891, in-4).

— Sir Frederick Pollock, éminent jurisconsulte anglais et membre correspondant de notre Académie des sciences morales et politiques, est mort à la fin de novembre. Né le 10 décembre 1845, il avait fait ses études à l'Université de Cambridge, dont il était devenu *fellow* en 1868, et où il avait rempli, de 1879 à 1881, les fonctions d'examinateur en droit. Professeur au Collège de l'Université de Londres (1882-1883), il fut attaché en 1883 à l'Université d'Oxford, comme professeur de jurisprudence. C'est sous sa direction que se publiait la *Law quarterly review* ; il était en outre, depuis 1895, l'éditeur des *Law reports*. Il a donné les ouvrages suivants : *Principles of contract at law and in equity* (1875, in-8, 5e édit. 1889) ; — *Digest of the law of partnership* (1877, in-8; 4e édit., 1888) ; — *Essays in jurisprudence and ethics* (1882, in-8) ; — *Land laws* (1883, in-8 ; 2e édit., 1887) ; — *Law of torts* (1887, in-8) ; — *Personal remembrances* (1887, 2 vol. in-8) ; — *Essays on possession in common law*, avec M. R.-S. Wright (1888, in-8) ; — *The history of English law*, avec M. Maitland (1895, in-8).

— On annonce encore la mort : de M. Pierre Bertauld, ancien professeur de mathématiques au lycée Condorcet, mort, âgé de soixante-neuf ans, à Asnières ; — de M. le baron de Brezetz, avocat près la cour d'appel de Bordeaux, mort à soixante-huit ans, le 11 novembre ; — de M. L. Boëllmann, compositeur de musique, mort à Paris ; — de M. Polycarpe Brisson de Leuharée, botaniste, mort le 28 novembre ; — de M. l'abbé J.-B. Chauvin,

curé de Persac, poète et littérateur, mort le 10 novembre; — de M. le docteur Jules Chenantais, professeur honoraire de l'école de médecine de Nantes, mort le 6 novembre; — de M. Delaroche, directeur du *Progrès de Lyon*, mort le 10 novembre; — de M. Denéchaud, chanoine et supérieur du petit séminaire de Bordeaux, mort le 27 novembre; — de M. Desquers, administrateur de l'*Univers*, mort le 25 novembre; — de M. le chanoine Diver, ancien supérieur du petit séminaire de Dinan, mort le 9 novembre, à Erquy (Côtes-du-Nord); — de M. Dupré, avocat général à la cour d'appel de Montpellier, mort le 8 novembre, dans cette ville, à quarante et un ans; — de M. Émile Durand, ancien élève de l'École centrale et ingénieur, mort à cinquante-cinq ans, à Saint-Germain-en-Laye; — de M. Louis Enou, professeur à la Faculté de droit de Lyon, mort le 17 novembre; — de M. le docteur Evans, dentiste éminent, mort le 15 novembre, à Paris; — de M. Gadaud, chirurgien distingué, sénateur et ancien ministre de l'agriculture, mort le 29 octobre, à Périgueux; — de M. Alfred Gelle, professeur honoraire au lycée Charlemagne, mort à soixante-dix ans; — de M. le docteur Abel Giraudeau, mort le 17 novembre; — de M. l'abbé Guédon, curé de Saint-Ambroise, ancien professeur au petit séminaire de la Chapelle à Orléans, mort le 7 novembre, âgé de soixante-douze ans, à Paris; — du R. P. Jean Henry, mort à soixante-cinq ans, le 11 novembre; — de M. Jacquemet, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Montpellier, mort le 10 novembre; — de M. le docteur Ernest Lemirre, mort le 24 novembre; — de M. Armand Lévy, l'éditeur artistique bien connu, mort à soixante-seize ans, le 20 novembre, à Paris; — de M. Nicolas-Henry Michel, professeur à la Faculté de droit de Paris, mort le 26 novembre, à cinquante-deux ans; — de M. F. Molard, archiviste de l'Yonne; — de M. le docteur de Molènes, mort le 11 novembre, à Domme (Dordogne); — de M. François Mons, auteur dramatique, mort le 22 novembre, à Paris; — du R. P. Nisser, ancien recteur de l'institution Saint-François de Sales, à Gien, et supérieur général des Barnabites, mort à soixante-deux ans, le 4 novembre, à Gien; — de dom Ch. Rigault, bénédictin, ancien secrétaire de Mgr Dupanloup, écrivain distingué, mort le 10 novembre; — de M. le docteur Schindler; — de Mme la baronne de Spare, qui laisse diverses publications, morte le 3 novembre; — de M. le docteur Tarnier, membre de l'Académie de médecine, professeur de gynécologie à la Faculté de Paris, mort âgé de soixante-dix ans, le 22 novembre; — de M. Vangenroth, directeur de l'*Indépendant de Saint-Maixent*, mort le 10 novembre, à Niort; — de M. l'abbé Zeller, du petit séminaire de Notre-Dame de Liesse, mort le 3 novembre.

— A l'étranger, on annonce la mort de Don José-Luis Albareda, ancien ministre de l'intérieur et des travaux publics d'Espagne, ancien ambassadeur à Paris (1885-1887), fondateur de divers journaux et de la *Revista de España*, l'une des principales revues d'Espagne, mort le 3 novembre, dans sa soixante-dixième année; — de Sir Rutherford Alcock, ancien ministre d'Angleterre à Péking, président de la Société royale de géographie, qui laisse, entre autres ouvrages, des *Elements of Japanese Grammar* (1861), et un ouvrage sur les arts et les industries d'art au Japon, mort à quatre-vingt-huit ans; — de M. Georges Alexiano, professeur à la Faculté de médecine de Bucharest, mort le 22 novembre; — de M. J. F. Bailey, libraire de Londres; — de M. Henry-Charles Banister, professeur à l'Académie de musique de Londres, mort à la fin d'octobre; — de M. Karl Bolmano, professeur de droit et de procédure civils à l'Université de Munich, mort à quatre-vingt-un ans, le 29 octobre, dans cette ville; — de M. Q. B. Bottero, doyen des journalistes italiens, mort à cinquante

et un ans, le 20 novembre; — du Rév. T. E. Brown, auteur de *The Manx witch*, etc., mort le 31 octobre ; — de M. Ludwig Andreas Buchner, professeur de pharmacie à l'Université de Munich, mort à quatre-vingt-cinq ans, le 23 octobre ; — de M. Georges Chita, mort le 14 novembre, à Bucharest ; — de M. Charles A. Dana, journaliste et essayiste distingué, mort le 17 octobre, à soixante-dix-huit ans ; — de M. Anton Einsle, secrétaire de l'Association des libraires autrichiens, mort le 1er octobre ; — du R. P. Fleck, S. J., mort le 1er novembre, à Metz ; — de M. Charles Edward Fox, avocat anglais distingué, mort le 13 novembre; — de M. Kuno Frankenstein, connu par ses ouvrages sur l'économie politique, mort à peine âgé de trente-six ans, le 14 octobre, à Blankenburg, en Thuringe; — du docteur Freeman, médecin distingué, mort à Bath, à la fin de novembre ; — de M. Johannes Frenzel, directeur de l'Institut biologique de Müggelsee, mort le 21 octobre, à Friedrichshagen ; — de M. Constantin Karlovitch Grote, secrétaire d'État et écrivain, mort le 19 novembre, à Saint-Pétersbourg ; — de M. Paul Gueterbock, professeur de chirurgie à l'Université de Berlin, mort à cinquante-trois ans, le 17 octobre, dans cette ville ; — de M. Franz Hofmann, professeur de droit privé à l'Université de Vienne, où il est mort à cinquante-deux ans, le 25 octobre ; — de M. Aleks. Stepanovitch Jazenko, professeur de chirurgie à l'Université de Kiev, mort le 19 octobre; — du R. P. Kieffer, S. J., savant distingué, mort le 4 novembre, à Strasbourg ; — de M. F. Kuettner, grammairien allemand, mort le 2 novembre, à Berlin ; — de M. Legge, sinologue anglais, mort à quatre-vingt-deux ans, dans les derniers jours de novembre, à Londres; — de M. Ambrosius Mayr, poète et littérateur, mort à quarante-neuf ans, le 31 octobre, à Vienne ; — de Mme Auguste Moeder, auteur d'écrits pour la jeunesse, morte le 15 octobre, âgée de soixante-douze ans, à Eisenach ; — de M. Charles Mordaunt, à qui l'on doit notamment des *Annals of the Warwickshire hunt*, en collaboration avec M. Verney, mort le 15 octobre, à Londres; — de M. S. E. Mowbray, libraire d'Oxford ; — de M. Karl Mueller, directeur de la station de chimie agricole à Hildesheim, où il est mort le 26 octobre, âgé de cinquante ans ; — de M. Pavas Muhic, membre de l'Académie sudslave, mort le 17 octobre, à Agram, âgé de quatre-vingt-six ans ; — de M. Charles Noël, professeur de langue française à Vienne, où il est mort à soixante-treize ans, le 17 novembre ; — de M. A. Okoski, professeur à l'Université de Varsovie ; — du docteur Hewitt Poble, de l'Université de Dublin, mort en novembre ; — de M. Emil Reimer, libraire berlinois, mort à soixante-quatre ans ; — de M. Friedrich Wilhelm Rocco, écrivain en bas allemand, mort à Halle, le 19 octobre, âgé de soixante-dix-neuf ans ; — de M. John Sartain, graveur et littérateur, mort à quatre-vingt-dix ans, le 25 octobre, à Philadelphie ; — de Mgr Giovanni Scavia, littérateur italien distingué, mort à soixante-seize ans, au début de novembre, à Castellazo Bormida ; — de M. le chevalier David von Schönherr, directeur des archives d'Innsbruck, correspondant de l'Académie des sciences de Vienne, mort à soixante-quinze ans, le 10 octobre ; — de M. N. Size, phrénologue, mort le 21 septembre ; — de M. Leonhard Sohnck, professeur de physique expérimentale à l'École technique supérieure de Munich, mort à cinquante-six ans, le 12 novembre ; — de M. Alex. Solon, préparateur naturaliste à l'Université de Bruxelles, mort au cours d'un voyage scientifique au Congo ; — de M. le docteur Stoughton, auteur d'une *Ecclesiastical history of England from the opening of the Long Parliament to the death of Cromwell;* — de M. Johann Jakob Thommann, doyen des journalistes suisses, mort à cent deux ans, à Hoellstein, le 11 novembre ; — de M. Van der Hoeven, journaliste et orateur hollandais, mort à Amsterdam ; — du docteur Charles

John Vaughan, doyen de Llandaff, qui laisse des sermons et divers ouvrages (*Memorials of Harrow sundays*, etc.), mort le 15 octobre; — de M. Otto Volger, minéralogiste, mort à soixante-quinze ans, le 18 octobre, à Salzbach; — de M. August Wetzel, publiciste, mort en novembre, à Tworkau; — du docteur Heinrich Wiener, mort au commencement de novembre.

Lectures faites a l'Académie des inscriptions et belles-lettres. — Le 29 octobre, M. H. Weil a fait une communication sur les fragments de Ménandre découverts en Égypte et publiés par M. Nicole, de Genève. — Le 5 novembre, M. S. Reinach a lu une lettre de M. Cavvadias qui annonce la découverte, sur l'Acropole, d'une inscription qui nous apprend la date de la construction du temple de la Victoire Aptère à l'entrée de l'Acropole (vers 450 av. J.-C.); M. Clermont-Ganneau a achevé la lecture de son mémoire sur la basilique et la mosquée d'Omar. — Le 11 novembre, séance publique annuelle sous la présidence de M. Héron de Villefosse. M. Wallon a lu une notice historique sur les travaux de feu J.-B. Hauréau, membre de l'Académie, et M. S. Reinach, un mémoire sur le *Voile de l'oblation*. — Le 19, M. Ph. Berger a annoncé la découverte d'une inscription phénicienne à Avignon; M. Haussoullier a fait une communication sur le manuscrit du poète lyrique grec Bacchylidès récemment découvert en Égypte et acheté par le musée britannique; M. Dieulafoy a annoncé le succès décisif des fouilles de Martres-Tolosane (Haute-Garonne); M. de Vogüé a communiqué une note sur le voyage du P. Lagrange à Petra; M. Barth a fait une communication sur les manuscrits récemment découverts en Asie centrale; M. Schlumberger a donné lecture d'un mémoire de M. Diehl, de Nancy, sur les dernières années du règne de Justinien; M. Foucart a donné des renseignements sur l'importante découverte que la Société anglaise de l'*Egypt exploration Found* a faite, l'hiver dernier, à Oxyrrhincos; M. Foucart a signalé comme inédits des fragments d'un poème en mètre sapphique, probablement de Sappho même; M. Héron de Villefosse a annoncé que la seconde tablette du diplôme militaire de 139, trouvée en Syrie, a été retrouvée à Fick et donnée au musée du Louvre.

Lectures faites a l'Académie des sciences morales et politiques. — Le 6 novembre, M. A. Desjardins a lu un mémoire sur l'*Institut de droit international*. — Le 13, M. Waddington a lu un mémoire intitulé *Aristote moraliste*. — Le 20, M. Levasseur a fait une communication sur les progrès de l'agriculture dans la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Le 27 novembre, séance publique annuelle sous la présidence de M. Glasson, M. G. Picot a lu une notice sur la vie et les travaux de Mgr le duc d'Aumale.

Concours et prix. — *Académie des inscriptions et belles-lettres*. — Prix ordinaire. Est retirée du concours la question : « Étudier, d'après les inscriptions cunéiformes et les monuments figurés, les divinités et les cultes de l'Assyrie et de la Chaldée, » à laquelle est substituée pour 1900 la suivante : « Étudier la géographie de la Mésopotamie et des régions voisines, d'après les auteurs syriaques, en consultant de préférence les chroniques, les actes des martyrs et ceux des conciles nestoriens. » — Prix Bordin. Sujet proposé pour 1900 : « Étude générale et classement des monuments de l'art dit gréco-bouddhique du nord-ouest de l'Inde ; constater les influences occidentales qui s'y manifestent et leur relation avec les monuments de l'Inde inférieure. » — Prix Bordin, l'Académie retire du concours le sujet précédent : « Étudier dans ses traits généraux le recueil des traditions arabes de Kitab-el-Aghani, etc., » et y substitue le suivant pour 1900 : « Étude sur deux commentaires du Coran, le Tefsir de Tabari et le Kachchâf de Zamakhshari. »

Académie des sciences morales et politiques. — Le prix Rossi (4,000 fr.) est

partagé entre M. Dumas, de Toulouse, et M. Boissonnade, de Poitiers; 500 fr. sont accordés à M. A. des Cilleuls et à M. L. Schoëne. — Prix du budget (2,000 fr.) : le sujet suivant proposé pour 1897 est maintenu et prorogé pour 1899 : Des rapports généraux de la philosophie et des sciences. — Prix Saintour (3,000 fr.), sujet pour 1900 : « la Philosophie de Nichte. »

— L'Union des banquiers des départements ouvre un concours sur la question des avantages des banques locales. Un prix de 5,000 fr., qui pourra être divisé entre plusieurs concurrents, est attaché à ce concours, qui sera jugé par un jury de sept membres, composé de MM. Adam, député du Pas-de-Calais; Beauregard, professeur à la Faculté de droit; Juglar, membre de l'Institut, professeur à l'École libre des sciences politiques; Liesse, professeur au Conservatoire; Lyon-Caen, membre de l'Institut, professeur à la Faculté de droit; Rouard, vice-président de la Chambre de commerce de Saint-Quentin, et Rogier, président de la Chambre de commerce d'Orléans, auquel les concurrents doivent envoyer leurs mémoires, avant le 30 juin 1898, avec un pli cacheté contenant leur nom et leur adresse et portant pour suscription une épigraphe reproduite en tête du mémoire.

Almanachs. — La nouveauté de l'année, ce sont les *Douze sports*, par le célèbre dessinateur anglais William Nicholson. Avec une maestria incomparable, M. Octave Uzanne nous initie à l'art et à la méthode du peintre. De nombreuses reproductions nous représentent les affiches et l'alphabet. Quant à l'almanach, il est tout simplement « génial, » seulement nous pensons qu'il stupéfiera les bourgeois français. — L'*Almanach catholique* en est à sa dix-neuvième année. Lire et admirer : saint Pierre Fourier, Deux nobles cœurs, Fra Angelico, Sursum corda, etc., etc. — Le *Grand Almanach Paul Dupont* continue dignement sa verve et ses succès. N'a-t-il pas pour auxiliaire, gai et luron, *le Troupier français?* Dans une note religieuse, il faut signaler le *Soldat*, le *Jean Bart*, pour les marins, le *Laboureur et le Vigneron*, le *Coin du feu*, l'*Atelier* et l'*Écolier*, que publie la Société de Saint-Vincent de Paul, chez V. Retaux. M. Henri Gautier, avec les *Chaumières* et l'*Ouvrier*, sacrifie à l'alliance russe, Félix et Nicolas. Allons vite nous *Kneipper* à la librairie Lethielleux pour saluer, avec l'année nouvelle, la *France illustrée*, toujours 46, rue La Fontaine, à Auteuil. — Une bonne année. Un point, c'est tout, amis lecteurs.

Le Testament de M. A. Prost et l'Histoire messine. — M. Aug. Prost (1817-1896), qui a travaillé toute sa vie à recueillir des documents et à publier des mémoires sur l'histoire de Metz, a voulu laisser après sa mort un témoignage de son amour pour sa patrie en léguant à l'Académie des inscriptions et belles-lettres une rente de 1,200 fr. pour un prix annuel à décerner à l'auteur français d'un travail historique sur Metz et les pays voisins. « Ces dispositions, dit-il dans son testament, sont la conséquence de la funeste situation faite à notre malheureux pays et procèdent du sentiment qu'on ne doit pas le perdre de vue, ni cesser de s'occuper de lui, au sein de la grande famille française. » En même temps que par cette fondation il excitait le zèle des historiens à s'occuper du pays annexé, il leur facilitait le travail en léguant à la Bibliothèque nationale les collections manuscrites et imprimées qu'il avait formées sur l'histoire de Metz. Par les soins de M. H. Omont, conservateur adjoint du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale, le catalogue de cette collection a été inséré dans le tome I des *Mettensia*, publiés par la Société nationale des Antiquaires de France (p. 57-166), avec une préface qui en fait ressortir l'importance et l'intérêt. Le Catalogue qui a été tiré à part (*Bibliothèque nationale. Catalogue des collections manuscrites et imprimées relatives à l'histoire de Metz et de la Lorraine léguées*

par M. Auguste Prost. Paris, in-8 de 114 p.) comprend : I. La collection sur l'Histoire de Metz ; II. Divers manuscrits annexes ; III. Les manuscrits et pièces de la collection Emmery ; IV. Des plans manuscrits ; V. Des affiches et brochures.

Paris. — Le R. P. Coubé, de la Compagnie de Jésus, a prononcé le 18 juin dernier, à Saint-Thomas d'Aquin, un remarquable sermon en faveur de la Société bibliographique. Il a montré avec beaucoup d'éloquence l'utilité de l'œuvre, remarquant combien la misère intellectuelle, à laquelle elle veut porter remède, est aussi intéressante que la misère matérielle qui attendrit notre charité ; il a fait ressortir avec force qu'il ne suffit pas d'éviter les mauvaises lectures, qu'il faut en empêcher l'effet sur les autres et que le meilleur moyen est la diffusion des bons livres, diffusion à laquelle travaille l'œuvre en faveur de laquelle il prêchait. Ceux qui n'ont pas entendu ce discours voudront en prendre connaissance, et ceux qui l'ont entendu seront heureux de raviver par la lecture l'impression qu'il leur a certainement causée. Il vient de paraître sous ce titre : *Le Livre, sermon de charité en faveur des bibliothèques circulantes de la Société bibliographique* (Paris, 5, rue Saint-Simon, in-8 de 15 p.).

— Nous avons déjà signalé, l'année dernière (t. LXXVII, p. 553), la *Revue du droit public et de la science politique*, fondée en 1894 par M. Ferdinand Larnaude (Paris, Chevalier-Marescq). Tandis que d'autres publications périodiques visent surtout à l'actualité et traitent les questions de la politique courante, celle-ci étudie avec plus de calme, mais aussi plus à fond, les questions d'organisation constitutionnelle et politique, de science financière, de législation sociale, de droit international, de droit administratif, de législation coloniale, d'organisation judiciaire, etc. Parmi les articles de fond que cette revue a publiés dans le cours de l'année dernière (1896), nous remarquons principalement : *Des actes de gouvernement*, par M. Brémond ; *la Doctrine de Monroë à la fin du XIXe siècle* (à propos de l'attitude des États-Unis dans l'affaire de Cuba), par M. A. Mérignhac ; *les Partis politiques en Belgique*, par M. van den Heuvel ; *l'Application des méthodes biologiques dans les sciences sociales*, par M. Robert Beudant ; *la Libération de la France en 1872*, par M. Henri Doniol (l'auteur, prétendant que M. de Bismarck a fait des conditions plus dures à cause de la crainte qu'il avait de voir rétablir la monarchie, essaie d'en faire un grief à la droite de l'Assemblée nationale !) ; *les Droits de la femme*, par M. Edmond Villey ; *l'Initiative parlementaire en France depuis 1789*, par M. Louis Michon ; *les Constitutions cantonales de la Suisse et leur revision*, par M. J. Berney ; *le Sénat italien*, par M. Attilio Brunialti ; *la Police en Prusse*, par M. Edgar Lœning ; *les Origines et le développement de la législation industrielle et sociale en Angleterre*, par M. E. Stocquart. Les chroniques politiques, destinées à renseigner les lecteurs de la Revue sur les actes et les faits les plus importants de la vie publique en France et à l'étranger, sont signées de MM. Dejean, député, et F. Moreau, pour le mouvement constitutionnel et parlementaire en France ; Arthur Girault, pour la politique coloniale ; A. Rivière, pour les questions pénitentiaires ; R. Piloty, pour l'Allemagne ; L. Dupriez, pour la Belgique ; E. Berney, pour la Suisse ; Lopez Selva, pour l'Espagne ; Zanichelli, pour l'Italie, etc.

— La *Revue des grands procès contemporains*, qui paraît depuis 1883, a pris, sous la direction de M. Henri Chevalier-Marescq, un développement qui témoigne de l'intérêt et du succès de cette publication. Depuis le 1er janvier 1896, chaque livraison mensuelle comprend soixante-quatre pages ; la réunion des douze livraisons de l'année forme un beau volume grand in-8 jésus de

784 pages. Le volume de l'année dernière s'ouvre par le compte rendu d'un procès en contrefaçon, celui de l'eau de Botot, dans lequel ont plaidé Mes Pouillet, Bourdillon et Hugon. Puis vient le procès d'un ouvrier contre un syndicat qui l'a fait renvoyer par son patron. Nous trouvons ensuite le fameux procès du marquis de Nayve, avec la plaidoirie de son défenseur Me Albert Danet; l'amusante affaire de la mariée d'Asnières, qui « lâcha » son époux le jour du mariage ; l'affaire non moins curieuse du mariage d'Étincelle, où plaidèrent Mes Martini et Bardoux; la célèbre affaire Dupas-Royère, qui mit en si fausse posture MM. Loubet, Ribot, Bourgeois, tous anciens présidents du conseil Voici enfin le procès en nomination de conseil judiciaire contre Max Lebaudy, qui aboutit au déplorable résultat que l'on sait, puis, sous le titre: *Autour de Max Lebaudy*, le procès en police correctionnelle des commensaux, parasites et exploiteurs du « petit sucrier. » Les comptes rendus presque *in extenso*, que publie la Revue, font revivre tous ces débats. Quels précieux documents ils fourniront aux historiens sur les mœurs de notre époque !

Franche-Comté. — La brochure de M. L. Billard : *Épisodes de l'histoire de Dole* (Dole, typ. Bernin, in-8 de 74 p.) comprend quatre études différentes. Dans la première : *Besançon et le Parlement de Dole*, l'auteur expose la longue rivalité de Dole et de Besançon pour la possession du Parlement, de l'Université et de la chambre des comptes de la province de Franche-Comté. Jusqu'à l'époque où Besançon fit, entre l'Espagne et l'Empire, l'objet d'un échange avec Frankendal, cette cité impériale libre, quoique « protégée, » moyennant finances, par le roi d'Espagne dont les domaines l'entouraient de toutes parts, fut certainement peu qualifiée pour enlever à Dole, ville comtoise par excellence, les avantages dont celle-ci bénéficiait. Mais il nous semble que lorsque Louis XIV eut réuni la province à sa couronne, il fit acte de bonne administration en accordant ses préférences à Besançon, ville plus populeuse, plus centrale, plus riche et qui paya largement au grand Roi sa nouvelle prépondérance. Dans *les Canons de Besançon, épisode du siège de Dole en 1636*, l'auteur fait l'exposé d'un litige entre les deux villes. Besançon était dans son droit absolu en réclamant une artillerie prêtée par elle à sa voisine menacée. M. Billard, en Dolois un peu partial, le reconnaît, mais avec quelque mauvaise grâce. — En arrivant aux *Couvents de Dole à l'époque de la Révolution*, on remarque que sur soixante-dix religieux, trente et un, au moment de la constitution civile du clergé, quittèrent le cloître, alors que sur cent trente religieuses, deux seulement renoncèrent à la vie en commun. — Quant au dernier sujet : *A propos des rues de Dole*, il mérite l'attention de l'édilité doloise : l'auteur voudrait que certains vocables d'universelle banalité qui sévissent sur les murs de Dole, comme en tant d'autres localités de France, fussent remplacés par des appellations rappelant les gloires et les grandeurs passées de l'ancienne capitale de la Comté. Nous approuvons cette manière de voir.

— La librairie Ferroud a publié une superbe édition d'*Inès de las Sierras*, de Charles Nodier. M. A. de Claye, dont les *Tablettes d'un bibliophile* (qu'il signe, dans le *Moniteur universel*, du pseudonyme transparent de d'Eylac) sont si justement appréciées, a été chargé de présenter au public cette édition. L'étude composée à cette occasion a fait l'objet d'un luxueux tirage à part intitulé : *Quelques notes sur Charles Nodier pour servir de préface à l'édition d'Inès de las Sierras illustrée de gravures en couleurs par Paul Avril* (Paris, Ferroud, gr. in-8 de XVIII p.). Soit comme écrivain, soit comme conteur, soit comme bibliophile, Charles Nodier revit d'une façon intense en ces trop courtes pages. L'on a beaucoup écrit sur le célèbre bibliothécaire de l'Arsenal, mais l'on a rarement esquissé cette sympathique physionomie

avec autant de talent, de charme et d'exactitude. Entre bibliophiles de marque, l'on se comprend si bien!

Normandie. — La *Bibliographie historique du département de l'Eure pendant l'année 1896* a été dressée par M. Louis Régnier et déjà signalée par nous (t. LXXX, p. 381) comme ayant paru dans les Mémoires de la *Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure*. Ce travail vient d'être tiré à part (Évreux, Ch. Hérissey, in-8 de 93 p.). Il y a lieu de remarquer les cotes consacrées au *Catalogue des actes de François Ier*, au *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque Sainte-Geneviève*, à la *Normandie monumentale*, au *Catalogue général des manuscrits français de la Bibliothèque*, aux sept articles de M. Louis Régnier, etc., etc. Ce qui est à signaler comme toujours, c'est le soin avec lequel sont dressées les deux tables de noms de lieux et de noms de personnes, l'attention portée aux volumes dépouillés, la sagacité avec laquelle les pseudonymes ou les noms d'auteurs sont découverts ou rectifiés. Que n'avons-nous une bibliographie pareille pour tous les départements!

— Ce n'est pas un Normand que M. Émile Daniel, qui a fait l'éloge de *la Normandie et des Normands*, dans un discours prononcé au lycée Jeanne d'Arc, à Rouen, le 31 juillet 1897 (Rouen, Léon Gy, in-8 de 11 p.). Serait-ce un « Gascon, » comme dit La Fontaine? Les louanges sont bien un peu hyperboliques (p. 9). Il est vrai qu'il se rattrape sur « le Bas-Normand » (ibid.). Que vont dire les gens de Caen, monsieur le procureur de la République? — « Vantié, que vous seriez peut-être bien de Falaise. »

— Le *Granvillais*, journal républicain, du 7 août 1897, nous donne la clef des deux petits opuscules intitulés: *Les Villes sœurs, Granville-la-Victoire et Ville-Dieu-lez-Sault-Chevreuil* (Avranches, V. Letreguilly, in-16 de 40 p.), et *Vieux Granville, vieille chanson*, conférences et auditions, par R. V. Le Moutier (Granville, J. Goachet, in-8 de 12 p.). L'auteur, que nous venons de nommer, adore Granville, les Granvillaises et les sans-culottes; il a horreur des royalistes, il tonne contre l'Angleterre, et tout cela finit par une intime « beuverie, » des palmes d'or décernées au « Maître en attendant les palmes académiques, » et « une promenade fantastique et inénarrable de la bande joyeuse qui a été comme une apothéose. »

— C'est avec un pieux soin patriotique et littéraire que M. Émile Léger a recueilli tout ce qui concerne *le Seneschal d'Eu, sa famille, ses exploits, ses ballades* (Neufchâtel-en-Bray, Cœurderoy, in-8 de 64 p.). On sait que le marquis de Queux Saint-Hilaire a déjà publié (1868-1874) les *Cent ballades*.

— *L'Histoire de l'assistance par le travail au Havre* a été étudiée par la Société centrale havraise de secours et rédigée par son président, le docteur Lausiès (Le Havre, F. Le Roy, in-8 de 80 p.). Une préface hardie de M. Gaston Richard ouvre le volume. Quant à l'exposé, il est très nettement et très clairement fait et permet de se rendre un compte exact de l'œuvre et de ses résultats. Non seulement c'est un document très précieux pour l'histoire du Havre, mais c'est une contribution fort utile pour la constitution et le fonctionnement des œuvres de bienfaisance.

— Ceux qui n'ont pu assister aux *Noces d'argent du couronnement de Notre-Dame de la Délivrande, le 19 août 1897*, liront avec joie la *Notice* (Caen, A. Dornier, in-8 de 32 p.) qu'en viennent de rédiger les RR. PP. missionnaires du diocèse de Bayeux. Il est impossible de redire avec une piété plus délicate, des expressions plus choisies, ce que furent ces fêtes où la Basse-Normandie afflua tout entière, mais où, hélas! l'armée n'était pas, comme il y a vingt-cinq ans, pour ombrager l'autel « sous les plis du drapeau. »

TABLE MÉTHODIQUE

DES OUVRAGES ANALYSÉS

THÉOLOGIE

Écriture sainte. L'Inspiration des divines Écritures d'après l'enseignement traditionnel et l'encyclique « Providentissimus Deus. » Essai théologique et critique (*l'abbé C. Chauvin*) 193
Notice du ms. Bibl. nat. fr. 6447 (Traduction de divers livres de la Bible. Légendes de saints) (*Paul Meyer*) 195
Vocabulaire de l'angélologie d'après les manuscrits hébreux de la Bibliothèque nationale (*Moïse Schwab*) 196
Questions bibliques (*l'abbé de Broglie*) 197
Histoire sainte à l'usage des cours supérieurs dans les petits séminaires, collèges et maisons d'éducation. 1re partie d'une Histoire de la religion catholique (*l'abbé Ch. Menuge*) 355
Doctoris ecstatici *D. Dionysii Carthusiani* opera omnia in unum corpus digesta. Tomus I. In Genesim et Exodum (I-XIX) 51
Judas Makkabaeus. Ein Lebensbild aus den letzten grossen Tagen des Israelitischen Volkes (*Dr Hugo Weiss*) 198
Die Irrtumslosigkeit Jesu Christi und der christliche Glaube (*Dr Paul Schwartzkopff*) 202
Jésus de Nazareth. Études critiques sur les antécédents de l'histoire évangélique et la vie de Jésus (*Albert Réville*) 199
In epistolas ad Titum, Philemonem et Hebræos (*Antonio Padovani*) . 203

Liturgie. La Vie liturgique (*l'abbé Eugène Chipier*) 108
Sacrae liturgiae Compendium (*Em.-J. Pourbaix*, episc. titul. Eudociad.) edidit *F. X. Coppin* 73
Le Costume et les usages ecclésiastiques selon la Tradition romaine (*Mgr X. Barbier de Montault*). T. Ier. Règles générales, le costume usuel, le costume de chœur 517
Missel (*R. P. Raparlier*) 507

Théologie. Pastoral Theology (*William Stang*) 237
Les Sources théologiques : Les Conciles généraux et particuliers (*Mgr P. Guérin*). 517
Des Vocations sacerdotales et religieuses dans les collèges ecclésiastiques (*le P. J. Delbrel*) 52
The Ambassador of Christ (*James, cardinal Gibbons*). 320
L'Ambassadeur du Christ (*S. É. le cardinal Gibbons*), trad. de l'anglais par l'abbé *André* 321

Théologie dogmatique. Précis de la doctrine catholique (*le R. P. Wilmers*) 101
Praelectiones dogmaticae quas in collegio Ditton-Hall habebat *Christianus Pesch* 319
Le Saint-Esprit. Son action depuis la création du monde jusqu'à nos jours (*la comtesse Saint-Bris*). 107
Tractatus pastoralis de Sacramentis (*P. Hilario de Sexten*) 412

Théologie parénétique. La Prédication. Grands Maîtres et grandes lois (*le R. P. G. Longhaye*) 97
Œuvres de saint François de Sales. T. VIII. Sermons. 98
La Voix de l'Evangile, ou Sujets d'homélies pour les dimanches et les fêtes (*l'abbé F. Allemand*) 100
Sermons et panégyriques pour les fêtes de l'année (*le P. Gondrand*). 99

Apologétique. Argumenta contra orientalem ecclesiam (*P. Joanne-Bapt. Baur*) 360
L'Église romaine en face de l'Église grecque schismatique (extrait de la *Revue anglo romaine*) (*V. Ermoni*) 359
L'Église orthodoxe gréco-russe. Controverse d'un théologien catholique romain avec un théologien orthodoxe schismatique (*J. B. Röhm*). Trad. par *E.-M. Ommer*. 359

Ascétisme et piété. Les Évangiles des dimanches et des principales fêtes de l'année au point de vue historique et archéologique (*l'abbé G. Martin*) 100
Élévations dogmatiques. L'Incarnation, ou Jésus intime (1re série). — La Sainte Trinité, ou Dieu intime (2e série) (*M. Sauvé*) 102
L'Eucharistie et le mystère du Christ, d'après l'Ecriture et la tradition. Élévations et considérations (*le P. Marie Bonaventure*) 104
L'Idée du sacrifice dans la religion chrétienne, principalement d'après le P. de Condren et M. Olier (*l'abbé M. Lepin*) 105
Le Directeur des retraites de première communion (*l'abbé R. Turcan*) 106
Pie IX et la jeune communiante (*l'abbé Vincent*) 106
Jésus adolescent. Méditations pour le temps de la Septuagésime (*l'abbé Max. Caron*). 108
Marie Mère de Jésus, histoire, réflexions et prières (*le R. P. Libercier*) 508
Trente et un jours à la gloire de Marie (*l'abbé L. Arnoulin*) 109
Les Voix de Lourdes (*l'abbé E. Dunac*) 109
Petites Méditations sur les Litanies de la Vierge (*le T. R. P. Ollivier*). 492
Tribut quotidien de prières affectueuses et de louanges à la très sainte et immaculée Vierge Marie, mère de Dieu (extrait des œuvres de *saint Bonaventure*). Trad. de l'italien. 109
Le Mois de saint Joseph, à l'usage des maisons religieuses (*Mgr Dabert*) 110
Jeunesse et vie chrétienne (*le R. P. Lambert*) 110
La Retraite du Sacré-Cœur (*le R. P. Dehon*) 110
La Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Lectures pendant le saint temps de carême 111
Venez à moi, vous qui souffrez. Consolations. Espérances 111
Petit Mois de saint Jean (*le P. Vincent Jeanroy*) 111
Le Petit Livre des tertiaires de Saint-François d'Assise (*le R. P. Venance de Roulers*) 112

JURISPRUDENCE

Droit international. Études de droit international et de droit politique (*Ernest Nys*). 315
Les Traités de protectorat conclus par la France en Afrique, 1870-1895 (*E. Rouard de Card*). 413
Du Principe des nationalités (*Pierre de Roquette-Buisson*) 317
Del commercio neutrale passivo dei generi di contrabbando (*Gaetano Vassallo Baglio*) 318

Droit canon et ecclésiastique. Codex sanctae catholicae romanae ecclesiae (*D. Henricus Maria Pezzani*) 52
Institutiones juris ecclesiastici. (*P. Ch. Makée*) 356
L'Avocat du clergé (*P. Caulet*) 518

Droit civil. Code civil allemand et loi d'introduction promulgués le 18 août 1896. Traduits et annotés par *O. de Meulenaere* 308
Supplément aux Principes de droit civil français de François Laurent (*Raymond Janssens, Jean Servais et Paul Leclercq*). 309
Traité des privilèges et hypothèques (*L. Guillouard*) 308
Traité théorique et pratique de code civil (*Théophile Huc*). 309
La Cautio judicatum solvi. Les Étrangers devant la justice en droit international privé (*Georges A. Mandy*) 309
Des Formalités du mariage simplifiées par la loi du 20 juin 1896 (*M. Loubat*) 310
De la Responsabilité du fait des choses inanimées (*Louis Josserand*) . 311
Traité théorique et pratique du contrat d'assurance sur la vie (*J. Lefort*). 311

Droit militaire. Loi du 25 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée, mise à jour jusqu'en 1897 236

Droit pénal. Les Erreurs judiciaires et leurs causes (*Maurice Lailler et Henri Vonoven*). 312
Éléments de droit pénal et d'instruction criminelle (*J. Marie*). . . . 313
Notas sueltas sobra la pena de muerte (*Q. Newman*, con un apendice de E.-H. Bradley) 314
La Pena de muerte y el derecho de indulto (*el P. Jeronimo Montes*) . 314
L'Assistance hospitalière et le Secret professionnel (*Ch. Muteau*) . . 315
Chasse et braconnage, manuel juridique du chasseur (*Georges Morael*) 315

SCIENCES ET ARTS

Philosophie. Généralités. Éléments de philosophie chrétienne (*le chanoine A. Gouin*) 385
Esquisse d'une philosophie de la religion (*A. Sabatier*) 54
Misère de la philosophie (*Karl Marx*) 11

Logique. Précis de logique évolutionniste (*Paul Regnaud*). 386
La Modalité du jugement (*Léon Brunschwig*). 387

Psychologie. L'Évolution des idées générales (*Th. Ribot*) 389
« Je pense, donc je suis, » introduction à la méthode cartésienne (*L.-Paul Viallet*) 391
El alma de los brutos ante los filosofos españoles (*Elloy Bullon Fernandez*). 392

Métaphysique. La Création et la Providence devant la science moderne (*E. Maillet*). 393
La Religion de la science et de l'esprit pur (*J. Strada*) 395
L'Idée de Dieu en nous (*le R. P. Lécuyer*). 267

Morale. La Question morale à la fin du XIXe siècle (*Paul Dupuy*) . . . 7
La Responsabilité morale (*Th. Desdouits*) 6
Horizons du monde moral et religieux (*l'abbé A. Richaud*). 103
Nature et Moralité (*Ch. Chabot*) 396
Science et Morale (*M. Berthelot*) 8
La Morale de Kant (*A. Cresson*). 397
L'Ethique, Le Psychisme social (*E. de Roberty*) 399
Philosophie morale et sociale (*le R. P. de Pascal*) 5
La Moralité de la doctrine évolutive (*F. Brunetière*) 9
L'Emploi de la vie (*S. John Lubbock*). Trad. de l'anglais par *E. Lovelacque* 10

Pensées. Les Pensées de *Pascal*, avec les variantes des principales éditions, précédées d'une introduction, d'un tableau chronologique et de notes bibliographiques par *G. Michaut* 240
Blaise Pascal, Opuscules et Pensées, publiés avec une introduction, des notices et des notes par *L. Brunschwig* 402
Les Pensées d'un Yoghi (*Paul Masson*) 356
Pensées humaines (*Alexis Charanne*). 169
Contre ce temps (*Louis Lumet*) 456

Éducation. Enseignement. Les Écoles professionnelles (*Alexis Lemaistre*) 512

Histoire de la philosophie. Le Kantisme et ses erreurs (*le R. P. Tilmann Pesch*). Trad. de l'allemand par *M. Lequien* . . . 400
Saint Augustin et le Néo-platonisme (*L. Grandgeorge*). 152
Les Origines de la scolastique et Hugues de Saint-Victor (*l'abbé Mignon*) 238
Der Grundgedanke der cartesianischen Philosophie (*prof. Otten*) . . 153
La Philosophie de M. Balfour (*J. Rey*) 401
Karl Ernst von Baer und seine Weltanschauung (*Dr B. Stölzle*) . . . 322

Enseignement et éducation. L'Enseignement supérieur et l'enseignement technique en France. Groupes universitaires, facultés, écoles spéciales, techniques, etc. (*Paul Melon*) 519
La Science de la vie enseignée à la jeunesse (*L. Penasson*) 454
Pour qu'ils soient des hommes (*Lydie Martial*) 535
Reiseeindrücke und Beobachtungen eines deutschen Neuphilologen in der Schweiz und in Frankreich (*K. A. Martin Hartmann*) . . 414

Nouvelle Education de la femme dans les classes cultivées (*la vicomtesse d'Adhemar*) 55

Sciences sociales. Staatslexikon. 51
Le Socialisme et le droit de propriété (*A. Castelein*) 34
Socialisme et catholicisme (*Edouard Soderini*) 35
Le Triomphe du socialisme (*Hippolyte Verly*) 36
Handbuch des Socialismus (*Stegmann* et *C. Hugo*) 50
Principes de sociologie (*Franklin Giddings*) 36
Problèmes sociaux contemporains (*Achille Loria*) 37
Etudes d'économie sociale (*Léon Walras*) 38
Réunion royaliste d'études sociales à Reims 415
La Question sociale est une question de méthode (*A. Vazeille*) . . . 38
Paradoxes sociologiques (*Max Nordau*) 39
Les Mensonges conventionnels de notre civilisation (*le même*). . . . 40
Le Problème social (*Louis Ullmo*). 41
Voyages et découvertes de M. Faubert (*Yves Guyot*) 242
Brissonnet, ou Entretiens avec un ouvrier (*Charles Bertheau*) . . . 42
Entretiens familiers sur la question religieuse et sociale (*G. Bovier-Lapierre*) 42
Lettres d'un économiste classique à un agriculteur souffrant (*Ernest Brelay*). 42
Étude de sociologie pratique (*Eugène de Masquard*) 43
Société, Etat, Patrie (*P. Fabreguettes*) 43
L'Idée de patrie (*Louis Legrand*) 520
La Science sociale d'après les principes de Le Play et de ses continuateurs (*Vignes*) 44
Théories modernes sur les origines de la famille, de la société et de l'Etat (*Adolphe Posada*). Trad. de l'espagnol par *Frantz de Zeltner*. 56
La Viriculture (*G. de Molinari*). 45
L' Imposta progressiva (*E. Masè-Dari*) 45
Travail et salaires en Angleterre depuis le XIIIe siècle (*Thorold Rogers*). 46
Le Trade-unionisme en Angleterre (*Paul de Rousiers*) 47
Le Socialisme et le congrès de Londres (*A. Hamon*) 47
Praktische Massregeln zur Bekæmpfung der Arbeitlosigkeit (*Hans von Meyerrinck*) 48
Études sur les pensions ouvrières d'invalidité et de vieillesse (*Jules Dallemagne*) 48
Le Travail des couturières en chambre et sa réglementation (*Hector Lambrechts*) 49
Les Grèves et la conciliation (*Arthur Fontaine*) 49
Enquête sur la question sociale en Europe (*Jules Huret*). 49
Le Féminisme, examen de ses revendications (*Maurice Lambert*) . . 521
Lectures on justice, police, revenue and arms by Adam Smith (*Edwin Cannan*) 50
Quesnay et la Physiocratie (*Yves Guyot*) 416
Léon Say. Finances publiques, liberté du commerce (*J. Chailley-Bert*) 417

Biologie. Théorie nouvelle de la vie (*Félix Le Dantec*) 73
Le Déterminisme biologique et la personnalité consciente (*le même*) . 73
L'Evolution régressive en biologie et en sociologie (*Jean Demoor, Jean Massart, Emile Vandervelde*) 212

Anthropologie. Les Criminels dans l'art et dans la littérature (*Enrico Ferri*). Trad. de l'italien par *E. Laurent* 211
Crime and criminals (*Sanderson Christison*) 216
Le Suicide. Etude de sociologie (*Em. Durkheim*) 215
Psycho-physiologie du génie et du talent (*Max Nordau*). Trad. par *A. Dietrich* 212

Sciences médicales. Bulletin de la Société d'anatomie et de physiologie normales et pathologiques de Bordeaux 221
Le Médecin (*le Dr Guardia*) 213
La Défense de l'Europe contre la peste et la Conférence de Venise de 1897 (*le prof. Proust*). 204

Pathologie et thérapeutique. Les Injections massives de solution saline dans l'infection (*le Dr H. Etable*) 205
Contribution à l'étude de l'étiologie et du traitement de la chlorose (*le Dr Gosselin*) 205

Étude clinique du mal de Bright chez les vieillards (*le Dr R. Parmentier*) 206
Essai sur le sous-carbonate de soude et le bicarbonate (*le Dr Thubert*) 206
Le Purpura. Sa pathogénie (*le Dr Eug. Apert*) 206
Etude sur l'arsenicisme (*le Dr G. Brouardel*) 206
Etude médicale sur les ouvriers des houillères (anthracose et tuberculose) (*le Dr Oberthür*) 207
Cure marine de la phitisie pulmonaire (*le Dr Lalesque*) 208
La Cure d'altitude (*le Dr P. Regnard*) 208
Les Artérites, leur rôle en pathologie (*le Dr Brault*) 209
Artérites et scléroses (*le même*) 209
Morphinomanie et morphinisme (*le Dr P. Rodet*) 210
Genèse et nature de l'hystérie (*le Dr P. Sollier*) 210
Introduction à la médecine de l'esprit (*le Dr M. de Fleury*) 213
La Fatigue et l'entraînement physique (*le Dr Ph. Tissié*) 214

Psycho-physiologie et phénomènes extranaturels.

La Science et les faits surnaturels contemporains (*le P. Lescœur*) . . 216
Névroses et possessions diaboliques (*le Dr Ch. Hélot*) 217
Hypnotisme et religion (*le Dr F. Regnault*) 217
Les Etats profonds de l'hypnose (*A. de Rochas*). 217
L'Extériorisation de la sensibilité (Etude expérimentale et historique) (*A. de Rochas*) 218
L'Extériorisation de la motricité (recueil d'expériences et d'observations) (*le même*). 218
Les Effluves odiques (*le baron de Reichenbach*), avec Notice hist. sur les effets mécaniques de l'od, par *A. de Rochas* 219
La Force courbe cosmique (méthode de radiographie humaine) (*A. de Rochas*). 21
Introduction au spiritualisme expérimental (*Falconer*). Trad. par *Descormiers* 220
L'Ame humaine ; ses mouvements et ses lumières, et l'iconographie de l'invisible fluidique (*le Dr Hipp. Baraduc*) 219
Animisme et spiritisme (Essai d'examen critique des phénomènes médiumniques. Réponse à M. de Hartmann) (*Alexandre Aksakof*). Trad. du russe par *Berthold Sandow* 220
Les Miracles et le moderne spiritualisme (*A.-R. Wallace*). Trad. de l'anglais 221

Sciences naturelles. Flore forestière (*A. Mathieu*). Description et histoire des végétaux ligneux qui croissent spontanément en France et des essences importantes de l'Algérie. Quatrième édition revue par *P. Fliche* 324

Sciences mathématiques et physiques. Vorlesungen über Geschichte der Mathematik (*Moritz Cantor*) 58
Guide pour le soufflage du verre (*le Dr H. Ebert*). Trad. et annoté par *P. Lugol* 455
L'Astronomie pittoresque, descriptions et récits, monuments et médailles se rapportant à l'étude du ciel (*l'abbé J. Laridan*) 267

Sciences militaires. Dictionnaire militaire, 8e et 9e livr. (Désordres-Etat-Major). 232
La France administrative et l'armée (*l'intendant général Delaperrière*) 232
Indice analitico de las memorias, articulos y noticias que constituyen la collección del Memorial de ingenieros del ejército, desde el año de 1846 al 1895 236
Dans le rang. Notes d'un dispensé (*Féli-Brugière*) 146
La Normandie méridionale dans la défense de la France (*le commandant Biottot*). 149
Ronda volante. Episodios, narraciones y estudios de la vida militar (*Francisco Barado*) 231
Éducation et instruction des troupes. I. La Doctrine. II. La Méthode. Paroles selon Mikhael Ivanovitch (*Loukiane Carlovitch*) 233
Principes de cavalerie (*le chevalier de Boisdeffre*) 233
Die russische Kavallerie in Krieg und Frieden, unter besonderer Berücksichtigung der Kavallerie-Reglements vom Jahre 1896 (*Freiherr von Tettau*). 233

Essai sur l'instruction pratique des cadres dans la cavalerie (*le commandant P. S.*) 234
Artillerie et budget (*Gaston Moch*) 234
Règlement de manœuvres de l'infanterie allemande 235
Règlement sur le service en campagne de l'armée italienne 235
Problemas de balistica aplicados á la fortificacion y á la tactica (*Joaquin de la Llave y Garcia*) 235
El Estado actual de la cuestion del cañon de campaña segun el general Ville (*de la Llave*) 236
Règlement sur la remonte des officiers 236

Sports, etc. Dressage et menage (*le comte de Comminges*). 325
Le Dressage des animaux et les combats de bêtes (*Pierre Hachet-Souplet*) 499
Vélocipédie et automobilisme (*Frédéric Régamey*) 513
La Danse (*Gaston Vuillier*) 487
Le Cirque et les forains (*Henri Frichet*). 514

Arts. Timbrologie. Portraits et silhouettes de musiciens (*Camille Bellaigue*). 536
L'Illustration et les illustrateurs (*Emile Bayard*) 499
Les Timbres for ever ! suivi de : Une erreur de Daudet (*Eug. Le Gros*) 536
Album de timbres-poste Colin et Cie 508

Mélanges. Dictionnaire de la femme ; Encyclopédie-Manuel des connaissances utiles à la femme (*G. Cerfberr* et *M.-V. Ramin*) 498
Le Monde et la science (*Saint-Georges Mivart*). Trad. de l'anglais par *J. Segond* 214

LITTÉRATURE

Linguistique et philologie. Éléments de grammaire comparée du grec et du latin, d'après la méthode historique inaugurée par l'auteur. 2e partie. Morphologie (*Paul Regnaud*) 155
Essai de Sémantique (science des significations) (*Michel Bréal*) . . . 418
Antinomies linguistiques (*Victor Henry*) 157
Etude sur le grec du Nouveau Testament comparé avec celui des Septante. Sujet, complément et attribut (*l'abbé Joseph Viteau*) 194
Grammaire latine, simplifiée par l'étude des rapports de syntaxe entre le français et le latin (*le R. P. Dom Boussion*). 326
Les Formes typiques de liaison et d'argumentation dans l'éloquence latine (*J. Krekelberg* et *E. Remy*) 269
Chrestomathie française, morceaux choisis de prose et de poésie, avec prononciation figurée à l'usage des étrangers (*Jean Passy* et *Adolphe Rambeau*) 419
Lexicón etimológico, naturalista y popular del Bilbaino Neto, compilado por un Chimbo (*Emiliano de Arriaga*) 327

Folklore. La Petite Légende dorée de la Haute-Bretagne (*P. Sébillot*). 421
Contes espagnols (*P. Sébillot*) 421

Éloquence. Œuvres oratoires de Bossuet, édition critique complète (*l'abbé J. Lebarq*). T. VI (1670-1702). 423

Poésie. La Fin de Satan (*Victor Hugo*) 113
Les Féeries (*Jean Rameau*) 115
Gens de mer (poésies à dire) (*Yann Nibor*) 115
Les Mirages (*Pierre de Bouchaud*). 116
Dans la paix du soir (*Pierre Courtois*) 129
Ausone, Poèmes divers. Trad. par *Edouard Ducoté* 134
Les Chansons épiques (geste de Guillaume) (*Paul Delair*) 117
Poèmes (*lord Alfred Douglas*) 134
Le Butor, roman sans pas-sion (sic) (*Mathias Galli*) 134
Le Petit Savoyard. 134
Chants populaires pour les écoles (*Maurice Bouchor*), mélodies recueillies et notées par Julien Tiersot. 135
Sur la harpe (*Louis Thiercelin*) 130
Fables (*Edouard Ducoté*) 130
Visions d'épopée (*Blanche Sari-Flégier*). 130

L'Orient et les Tropiques (*Victor Orban*) 131
Sonnets à la Lune (*Le Lasseur de Ranzay*) 131
Poésies. Rimes retrouvées. Les Anniversaires (*Eutrope Lambert*). . . 131
Les Douleurs cadettes (*Charles-Adolphe Cantacuzène*) 131
Poèmes fabuleux (*Henri Rouger*) 132
Plaintes du cœur (*Edouard Quet*) 132
Pantomimes modernes (*Charles Aubert*). 132
Amour et Souvenir (*Caritas*). 132
En Carême (*Jacques Prabère*) 133
Lourdes, échos et souvenirs (*Étienne Laubarède*) 133
Le Récit évangélique, traduit et paraphrasé en vers français (*Rodolphe Hanquez*) 129
L'Enchantée (*Louis Mercier*). 118
Les Jeux rustiques et divins (*Henri de Régnier*) 119
Images tendres et merveilleuses. La Joie de Maguelonne. La Fée des ondes. Floriane et Persigaut. La Légende de sainte Liberata. Le Victorieux (*A.-Ferdinand Hérold*) 120
Ballades françaises (*Paul Fort*) 121
Chansons d'aube (*Henri Ghéon*). 121
Crépuscules. Les Vergers illusoires. Nuits d'Epiphanies. Les Estuaires d'ombre. Idylles et Elégies. L'Eau du fleuve (*André Fontainas*) . . 122
Squelettes fleuris (*Tristan Klingsor*). 122
Le Cygne rouge, mythe dramatique (*Albert Thibaudet*) 123
La Vie héroïque (*Marcel Réja*) 123
Les Soliloques du pauvre (*Jehan Rictus*) 124
La Poésie contemporaine (*E. Vigié-Lecocq*) 125
La Maison de l'enfance (*Fernand Gregh*) 125
Le Poème du Rhône (*Frédéric Mistral*). 126
De la Terre aux Etoiles (*Charles Grandmougin*) 126
Pièces et Morceaux (*Edouard Pailleron*) 127
L'Esprit qui passe (*Sébastien-Charles Leconte*) 127
Poésies et Poèmes (*Maurice Richard*) 128
Chants de la vie (*Henri Michel*) 128
Sur la route, chansons et monologues (*Aristide Bruant*) 129

Théâtre. La Cloche engloutie, conte dramatique en 5 actes (*Gerhardt Hauptmann*). Trad. par *A-Ferdinand Herold*. 117
La Mort de Roland, drame en 5 actes et en vers (*l'abbé Louis-Marie Eubois*), musique des romances par l'abbé Chérion 133
Le Connétable de Bourbon, drame en 5 actes et en vers (*G. Bizet*) . . 133
Enfances Guesclin, drame en un acte, en vers (*P.-H. d'Arras*) . . . 134
Haceldama. La Mère de Judas, mystère en un acte (*le comte de Larmandie*) 134
Ubu Roi (*Alfred Jarry*) 536
Loigny et le Drapeau du Sacré-Cœur (*l'abbé Dubois*) 411
Mazarin (*Jacques d'Ars*) 411
Son Altesse (*Antony Mars*) 411
Son Excellence (*Ch. Leroy-Villars*) 411

Romans, contes et nouvelles. Aventures (*Édouard Ducoté*). . 290
Les Lauriers sont coupés (*Edouard Dujardin*) 291
Quatuor (*Eugène Demolder*) 291
En Pique-Nique. Publication annuelle de la Société des gens de lettres. 291
Les Chroniques du péché (*Mirepoix*). 291
Chouette ! V'là des artisses (*Plume*) 291
Les Jeunes, ou l'Espoir de la France (*Henri Lavedan*) 292
Le Journal de Liliane (*le comte A. Wodzinski*) 292
La Fédor (*Alphonse Daudet*). 292
Poum (*Paul* et *Victor Margueritte*) 293
Le Carnaval de Nice (*les mêmes*) 294
Sur les marches du Temple. Récits grecs (*Henri Ouvré*) 294
Sur les Pointes (*Pierre d'Alheim*) 295
La Confession d'un autre enfant du siècle, recueillie par *Kist* 295
La Nichina (*Hugues Rebell*) 295
Les Chevaux de Diomède (*Remy de Gourmont*) 295
La Femme pauvre (*Léon Bloy*) 295
Le Cri de la chair (« *Un prêtre* ») 296
Coups de désir (*Paul Matthiex*) 297

Pauline Faustin (*Ernest Daudet*) 297
La Rue Saint-Jean et le Moulin (*Georges Beaume*) 297
Les Vendeuses d'amour (*Edouard Ducret*) [*Henri d'Avenel*] 297
La Vocation de Soledad (*Cat*) 297
Le Drame de Rochegrise (*Louis Létang*). 298
L'Amour d'aimer (*Louis de Caters*) 298
Les Baisers restent (*Gaston Homsy*) 298
Cow-Boy (*Auzias Turenne*) 299
Mieux que l'amour (*Destru*) 299
Les Deux Amours de Jean Seguin (*Martin Videau*) 300
Adoptée (*Mary Floran*). 300
Abandonnées (*Pierre Sales*) 300
Vainqueurs et vaincus du métier militaire (*Georges Bayard*) 300
Le Ladies' Club (*Charles Donos*) [*De Martrin-Donos*] 300
Le Curé de Favières (*Georges Ohnet*) 301
Un Vicaire parisien (*Paul Junka*). 301
Renée Orlis (*Henri Ardel*) 301
La Conquête du bonheur (*Champol*) 302
Bas-Bleu (*Henriette Bezançon*) 302
Ame d'artiste (*J. Vincent*). 302
Responsable (*la princesse Olga Cantacuzène-Altieri*) 303
Les Trois Filles de Pieter Waldorp (*Jean Bertheroy*) 303
Les Locataires de Mme Black, concierge (*Mlle Labillois-Gassy*) 304
Le Mariage de Gabrielle (*Daniel Lesueur*) 304
Dans la brume (*Léon de Tinseau*) 304
De toute son âme (*René Bazin*). 305
Ramuntcho (*Pierre Loti*) 306
Contes héroïques (*André Lichtenberger*) 13
Le Jardin des délices (*A. Lacoin de Villemorin*) 14
L'Œil du voisin (*Xanrof*) 14
Le Chapeau sur l'oreille (*George Auriol*) 14
La Petite Femme (*Alfred Ruffin*) 15
Les Rêves fols (*Gustave Randanne*) 15
Contes exotiques (*Mme Sierra*) 15
Les Joyeux Récits des péchés capitaux (*Lucien Colson*) 16
Les Hors nature (*Rachilde*) 16
Chair mystique (*Marcel Batilliat*). 16
Penses-tu réussir? (*Jean de Tinan*) 16
La Conversion de Gaston Ferney, roman spirite (*Paul Guiraud*). . . 16
Le Roi de la mer (*Gabriel Sarrazin*) 17
Amitié amoureuse (*H. L. N.*). 18
Histoire naturelle pittoresque (*de la Blanchère*). 18
Olivier d'Anet (*Ernest Sageret*) 19
Vendus à l'ennemi (*Théodore Cahu*) 19
La Rançon de l'honneur (*le même*) 19
L'Enfant du péché (*Pierre Sales*) 19
Passions de jeune fille (*le même*) 19
Le Collier de cheveux (*Louis Létang*) 19
Rolande et Andrée (*Ernest Daudet*) 20
Une Cause sensationnelle (*Roger de Varennes*) 20
Le Roman de Claudine (*Achille Mélandri*) 20
Trouillard électricien (*J. Sageret*) 20
Partie du pied gauche (*Marie-Anne de Bovet*) 21
L'Amour dominateur (*Mme Hector Malot*) 21
Cœur de savant (*Vigné d'Octon*) 21
Le Prince Alex (*la baronne de Bouard*) 23
Fantoches! Fantoches! (*Charles Epry*) 23
Acte de raison (*Eugène de la Queyssie*) 24
Angette (*Georges Mareschal de Bièvre*) 24
Invincible charme (*Daniel Lesueur*) 25
Joies d'amour (*Gyp*) 26
Déchéance (*Jane Dieulafoy*) 28
L'Indestructible passé — es War (*H. Sudermann*). Trad. de l'allemand par *W. Volentin* et *M. Remens* 29
Le Jardin secret (*Marcel Prevost*). 30
Le Maître de l'heure (*Hugues Le Roux*) 32
Récits de la vieille France; François Buchamor (*Alfred Assolant*) . . 492
Nouvelles grecques (*D. Bikélas*) 499

Tap-Truyen (Récits à la bouche) (*Paul d'Enjoy*) 500
Le Roi des Jongleurs (*A. Robida*) 493
Un Petit Monde d'autrefois (*Antonio Fogazzaro*) 502

Ouvrages pour la jeunesse. Stéphanette (*René Bazin*) . . . 404
Monsieur le Neveu (*Jean Thiéry*) 405
Ame vaillante (*A. Aylicson*) 406
Cœurs naïfs (*Marcel Luguet*) 406
A travers les branches (*Gustave Harel*) 407
Les Néluskine (*Josèphe Eriamel*) 407
Contes pour tous les âges (*le vicomte O. de Poli*) 407
Germain Vandelle (*Charles des Granges*) 408
Le Roman d'une princesse (*le même*) 408
Un Aïeul de Chapuzot (*Jean Drault*) 409
La Meilleure Route (*Edmond Cox*) 409
Ma Tante Laure (*Marie d'Ajac*) 410
Cruelle Méprise (*Paul Gué*) 410
Laïcisé (*Olivier des Armoises*) 410
A la porte du Paradis (*André Lepas*) 410
Le Sphinx des Glaces (*Jules Verne*) 494
Au Pôle Sud en ballon, adapté du polonais de *W. Uminski*, par *MM. Hellé* 494
Les Pirates de Venise (*Louis de Caters*) 493
Contes de Bonne Perrette (*René Bazin*) 498
Le Roi du timbre-poste (*G. de Beauregard* et *H. de Gorsse*) 510
La Mer, le Forêt, la Montagne (*Mme Caroline Liais*) 498
Les Chasseurs d'épaves (*Georges Price*) 513
Gérard et Colette. Les Chercheurs d'or de l'Afrique australe (*André Laurie*) 511
Double Conquête (*F. Dupin de Saint-André*) 511
Au Pays du mystère (*Pierre Maël*) 510
Monnaie de singe (*Mme P. de Nanteuil*) 501
Impressions de première jeunesse, adaptation de *Véra Jelikhovska* (*L. Golschmann* et *E. Jaubert*) 501
Les Contes de *Perrault* 501
Merle Blanc (*Mme Chéron de la Bruyère*) 515
Rose et Violette (*Mme Charlotte Rieder*) 514
Mon Jacques (*François Deschamps*) 515
L'Apprentie du capitaine (*Pierre Perrault*) 516
Les Filles du clown (Tante Dorothée) (*Marie Delorme*) 516
Histoire d'un honnête garçon (*Jeanne Leroy*) 515
Les Malices de M. Jean et de Mlle Yvonne (*Olivier Darc*) 500
Le Vœu de Madeleine ! (*Rémy-Allier*) 500
Gros Pierre (*Mme Julie de Monceau*) 502
Les Chasseurs de girafes (*Mayne-Reid*) 516
Frisonne l'engourdie (*A. Mouans*) 516
Le Filleul de Mutte (*Pierre du Château*) 503
Le Royaume des Roses (*P. Fornari*), trad. par *Soledade da Selva* . . 503
Un Honnête petit homme, d'après E. Gellibrand. Suivi d'autres honnêtes petits hommes et des histoires de mes nièces (*J. Lermont*) 501
Rip ; le fiancé-fantôme ; la légende du Vallon endormi ; le legs du Maure (*Vashington Irwing*) ; trad. de *George Elwal* 503
Histoire de Bébés pour les bébés (*Jacques Lheureux*) 503

Périodiques et albums. Journal de la jeunesse 504
Musée des familles 504
Saint Nicolas 505
Magasin d'éducation et de récréation 505
Magasin pittoresque 505
Revue Mame 506
Mon Journal 506
Le Petit Français illustré 507
Le Musée des enfants 507
Musée des jeunes filles 507
Les Héros de France. Histoire du chevalier Bayard racontée à mes enfants (*Théodore Cahu*) 508
Le Dernier des lions (*Eugène Mouton*) 509
Les Voyages de Gulliver (*Tante Nicolle*) 509
Perdus au Jardin des Plantes (*Arsène Alexandre*) 510

Un Premier Jour de vacances (*R. Tinant*) 509
Suzanne et Suzette (*J. Lermont*) 510

Histoire et critique littéraire. Antiquité. De l'authenticité des épigrammes de Simonide (*Amédée Hauvette*) 59
Études sur le drame antique (*Henri Weil*) 522
Étude sur les Bucoliques de Virgile (*A. Cartault*) 60

France. Histoire de la littérature française, des origines au milieu du XIXe siècle (*Pierre Robert*). Première partie : Des origines au XVIIe siècle. 328
Histoire de la littérature française hors de France (*Virgile Rossel*) . . 329
Berliner Beiträge zur germanischen und romanischen Philologie, veröffentlicht von Dr. *Emil Ebering*. VII. Romanische Abteilung, n° 2. Das altprovenzalische Klagelied, mit Berücksichtigung der verwandten Litteraturen (*Herman Springer*). Romanische Abteilung, n° 3. Jacques d'Amiens (*Philipp Simon*) 244
Histoire et description des manuscrits et des éditions originales des ouvrages de Bossuet, avec l'indication des traductions qui en ont été faites et des écrits auxquels ils ont donné lieu à l'époque de leur publication (*H.-M. Bourseaud*) 422
Les Grands Écrivains français. Beaumarchais (*André Hallays*) . . . 424
La Vie et les livres (3e série) (*Gaston Deschamps*) 61
Le Livre des masques, portraits symbolistes, gloses et documents sur les écrivains d'hier et d'aujourd'hui (*Remy de Gourmont*) 537
Le Roman de mes romans (*Hector Malot*) 62
La Passion de Notre-Seigneur Émile Zola, ou Un Messie devant les jeunes (*Louis Pilatte de Brinn' Gaubast*) 74

Étranger. Lexicon der deutschen Dichter und Prosaisten des neunzehnten Jahrhunderts (*Franz Bammer*) 75
Studies in early Victorian Literature (*Frederic Harrison*) 245
L'Animo di Torquato Tasso rispecchiato ne' suoi scritti (*Felice Vismara*). 75
La Leyenda de los infantes de Lara (*Ramón Menendez Pidal*) . . . 246

Polygraphie et mélanges. Les Portefeuilles du président Bouhier; extraits et fragments de correspondances littéraires (1715-1746) (*Emmanuel de Broglie*) 158
Les Lianes, vers et prose (*Henri Taminiau*) 357
Vacances d'un journaliste (*Victor Fournel*) 538
Un peu de tout (*Paul Eudel*) 537
L'Art d'écrire un livre, de l'imprimer et de le publier (*Eugène Mouton*). 331
Kitâb el Tanbih oual Ichrâf. Le Livre de l'Avertissement et de la Revision (*Maçoudi*). Trad. par *B. Carra de Vaux* 243 243

HISTOIRE

Géographie. Généralités. Le Tour du monde. Nouveau journal des des voyages 503
Album géographique (*Marcel Dubois* et *Camille Guy*). 223
Atlas universel de géographie (*Vivien de Saint-Martin* et *Fr. Schrader*). N° 15. France, en six feuilles; feuille Sud-Est. N° 55. Archipel asiatique. N° 80. Amérique du Sud, feuille Est 222
Voyages et aventures de François Pyral, de Laval (*Aug.-F. Anis*) . . 231

France. Promenades à travers Paris (*E. de Ménorval*). 497
Mon vieux Paris (*Edouard Drumont*). 497
Voyage d'un petit Parisien. De Paris à la mer (*Constant de Tours*) . . 496
Les Étapes d'un touriste en France. De Paris au Tréport par Amiens (*Alexis Martin*). 224
Les Étapes d'un touriste en France. La Baie de Somme, Boulogne et Calais (*J. Pizzetta*) 224
Le Jura et le pays franc-comtois (*G. Fraipont*) 495

Europe. A travers la Norvège et Spitzbergen (*Maurice Letellier*) . . . 225
Au Pays des fjords (Danemark, Suède, Norvège) (*J. de Beauregard*) . 226
L'Écosse, souvenirs et impressions de voyages (*Marie-Anne de Bovet*). 486
Espagne. Le Généralife, sérénades et songes (*Zacharie Astruc*) . . . 490
Autour de la Méditerranée. Les Côtes latines, l'Italie (De Vintimille à Venise) (*Marius Bernard*) 495

Meiringen et ses environs (*Otto Jossi*). 224
Costumi ed usanze dei contadini di Sicilia (*Salvatore Salomone Marino*) 455
Chez nos amis les Russes (*François Bournand*) 542

Afrique. En Congé. Égypte, Ceylan, sud de l'Inde (*Georges Noblemaire*) 226
Une Mission française en Abyssinie (*S. Vignéras*) 227
Notes et impressions sur la Tunisie (*J. Daubeil*). 227
Dahomey, Niger, Touareg. Notes et récits de voyage (*le commandant Toutée*). 227
De Marseille à Tamatave (*Louis Brunet*) 502

Amérique. En Amérique. Souvenirs de voyages et notes scientifiques. (*H. de Varigny*) 63
La Jeune Amérique (Chili et Bolivie) (*André Bellessort*) 229

Expéditions polaires. Vers le Pôle (*Fridjof Nansen*), trad. et abrégé par *Charles Rabot*. 229

Histoire ancienne. Précis d'histoire ancienne de l'Orient et de la Grèce (*Ch. Normand*). 357
Sources for Greek history between the Persian and Peloponnesian Wars (*G. F. Hill*) 425
Augustus und seine Zeit (*V. Gardthausen*) 159

Histoire de l'Église. Histoire de l'Église. Manuel à l'usage des séminaires (*Dr Brück*). Trad. de l'allemand. 248
Historia apologetica de los Papas desde S. Pedro al Pontifice reinante (*Dr Don Urbano Ferreiroa*) 247
Les Martyrs de Rome, d'après l'histoire et l'archéologie chrétiennes (*L. Le Bourgeois*). T. I. Les Martyrs des voies Nomentane et Tiburtine 426
Le Célibat ecclésiastique au premier siècle de l'Église, depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ jusqu'à l'an 100 (*l'abbé Auguste Vassal*). . . 65
Moines et Papes. Essais de psychologie historique (*Emile Gebhart*) . . 161
Die Eigenkirche als Element des mittelalterlich- germanischen Kirchenrechtes; Antrittsvorlesung gehalten am 23 october 1894 (*Ulrich Stütz*) 333
Geschichte des kirchlichen Benefizialwesens von seinen Anfängen bis auf die Zeit Alexanders III (*Ulrich Stütz*). T. Ier, 1re partie 333
Luther als Kirchenhistoriker, ein Beitrag zur Geschichte der Wissenschaft (*Ernst Schäfer*) 428
La Religion de Jésus (Iaso ja-kyô) ressuscitée au Japon dans la seconde moitié du XIXe siècle (*Francisque Marnas*) 335
Torquemada et l'Inquisition (*Emile de Molènes*). 539

Ordres religieux. L'Ordre de Malte : le passé, le présent (*L. de la Brière*) 539

Hagiographie et biographie religieuses. Sainte Scholastique, patronne du Mans (*Dom Heurtebize* et *R. Triger*) 525
Les Saints par les grands maîtres, hagiographie et iconographie du saint de chaque jour (*Charles Ponsonailhe*) 497
André Denjoy, soldat et apôtre, aumônier militaire à Madagascar (1852-1895) (*J. T. de Miramont*) 172

Histoire générale du moyen âge et moderne. Album historique (*Ernest Lavisse*). Le Moyen âge (*A. Parmentier*). . . . 488
Histoire du moyen âge (395-1270) pour la classe de troisième (*A. Grégoire* et *H. Gaillard*) 358
Histoire générale, rédigée conformément aux programmes des écoles normales primaires (*Edouard Driault* et *G. Monod*). Première année. Les Origines. Histoire ancienne des peuples de l'Orient; histoire grecque; histoire romaine; histoire du moyen âge. — Deuxième année. Les Temps modernes (1328-1789). — Troisième année. Le XIXe siècle (1789-1896) 75
A travers l'histoire, études critiques (*A. Lecoy de la Marche*). . . . 64
Les Dessous de l'histoire. Le Pouvoir temporel et la maison de Savoie (1864-1896) (*A. Channebot*) 538
Histoire des relations de la France avec Venise, du XIIIe siècle à l'avènement de Charles VIII (*P. M. Perret*) 337
Études russes et européennes (*Anatole Leroy-Beaulieu*). 440
Governments and parties in continental Europe (*A. Lawrence Lowell*). 323

Questions du jour. Le Congrès universel des religions en 1900. Histoire d'une idée (*l'abbé V. Charbonnel*) 526
La France chrétienne à Reims en 1896. 14e centenaire du baptême de Clovis et des Francs 492
L'Anglo-catholicisme (*le P. Ragey*) 260
L'Eglise libre 154
Le Grand Combat contemporain, ou l'Eglise et la Révolution (*L. Degron*) 429
Guerre et christianisme (*Jean de Triac*) 540
De la paix (*le général Jung*) 170
Les Temps sont proches (*le comte L. Tolstoï*) 170
La Fin d'une mystification (*le R. P. Portalié*) 361
Une Voix d'Alsace (*Ignotissimus*) 269
L'Angleterre suzeraine de la France par la franc-maçonnerie. Mœurs anglaises (*Louis Martin-Chagny*) 361
Anglophilie gouvernementale. Manœuvres des protestants à Tahiti et à Madagascar (*F. Gardey*). 170
A quoi tient la supériorité des Anglo-Saxons (*Edmond Demolins*). . . 261
Armenien und Europa (*Lepsius*). 262
Sur le vif! Histoires du temps présent (*Jean des Tourelles*). 539

Histoire de France. La Gaule mérovingienne (*M. Prou*) 430
Adhémar de Chabannes. Chronique publiée par *Jules Charanon* . . . 527
Histoire de Philippe le Long, roi de France (1316-1322) (*Paul Lehugeur*). T. Ier : Le Règne. 431
Jeanne d'Arc et la Guerre de Cent ans, d'après les chroniqueurs de Froissart à Monstrelet (*Mme de Witt, née Guizot*) 489
Jeanne d'Arc racontée par l'image, d'après les sculpteurs, les graveurs et les peintres (*Mgr Le Nordez*). 484
Jeanne d'Albret et la guerre civile (*le baron de Ruble*). T. Ier. . . . 252
Die sogenannten Memoiren de Grandchamp und ihre Fortsetzungen und die sogenannten Memoiren des Marquis de Sassenage (*Dr Siegmund Hellmann*) 541
Die Französische Legislative und der Ursprung der Revolutionskriege (1791-1792) (*Hans Glagau*) 339
Le Directoire, 2e partie. Les Fructidoriens. Le 30 Prairial. Le 18 Brumaire (*Ludovic Sciout*) 166
Souvenirs militaires du *baron de Bourgoing* (1791-1813), publiés par *le baron Pierre de Bourgoing* 136
Mémoires de *Mme de Chastenay*. T. II. L'Empire, la Restauration, les Cent-Jours. 168
Souvenirs d'un historien de Napoléon. Mémorial de *J. de Norvins*, publié avec un avertissement et des notes par *L. de Lanzac de Laborie*. T. III 1802-1810 71
Le Registre de l'île d'Elbe. Lettres et ordres inédits de Napoléon Ier (28 mai 1814-22 février 1815), publiés par *Léon-G. Pélissier* 137
Complément du Mémorial de Sainte-Hélène, Napoléon en exil (*le Dr Barry E. O'Meara*) 138
Mémoires du *comte Ferrand*, ministre d'Etat sous Louis XVIII, publiés pour la Société d'histoire contemporaine, par *le vicomte de Broc*. . 433
Souvenirs du *baron de Barante*, de l'Académie française, 1782-1866, publiés par son petit-fils, *Claude de Barante* 528
Louis-Napoléon et Mlle de Montijo (*Imbert de Saint-Amand*) 434
Histoire contemporaine. La Chute de l'Empire, le gouvernement de la Défense nationale, l'Assemblée nationale (*Samuel Denis*). T. I : De la déclaration de guerre au 31 octobre 1870. 530
Histoire de la troisième République. La Présidence du Maréchal (*E. Zévort*) 339

Histoire religieuse et civile. Mœurs et institutions. Mémoires du *Cardinal Consalvi*. Mémoire inédit sur le concile national de 1811 ; texte italien et français publié par *l'abbé Rance-Bourrey*. 167
Histoire du droit et des institutions de la France (*E. Glasson*). T. VII. La Féodalité (fin). Le Droit civil 340
Histoire financière de l'Assemblée constituante (*Charles Gomel*). T. Ier, 1789 ; t. II, 1790-1791 436
Beiträge zur Geschichte der französischen Handelspolitik, von Colbert bis zur Gegenwart (*Dr Alexander von Brandt*) 69
Les Chemins de fer en France pendant le règne de Louis-Philippe (*Ernest Charles*) 532

La Vie privée d'autrefois (*Alfred Franklin*). Les Animaux. La Vie de Paris sous la Régence. 334
Les Fêtes de nos pères (*Oscar Havard*) 512
La Jeune Mariée. Conseils donnés en 1393 (*L. de la Brière*) 456
Les Français avant, pendant et après la guerre de 1870-1871 (*Dr Edouard Koschwitz*), trad. française par *Jules Félix*. 269
Les Plaisirs gratuits de Paris (Les Auteurs gais) (*Jules Chancel*) . . . 537

Histoire militaire. Mémoires du sieur *de Pontis*, officier des armées du Roy, contenant plusieurs circonstances des guerres et du gouvernement sous les règnes des roys Henry IV, Louys XIII et Louys XIV, publiés par *J. Servier* 490
Guerre du Canada. 1756-1760. Montcalm et Levis (*l'abbé H. R. Casgrain*) 511
Campagne de l'an XIV (1805). Le Corps d'armée aux ordres du maréchal Mortier et le combat de Dürrenstein (*le capitaine Alombert*). . 140
Bautzen, une bataille de deux jours (20-21 mai 1813) (*le commandant Foucart*) 141
Les Hussards de Chamborant (2e hussards), 1735-1897, avec une introduction par *le colonel de Chalendar* 142
Campagne de 1870-1871. Le 13e corps dans les Ardennes et dans l'Aisne; ses opérations et celles des corps allemands opposés (*le capitaine Vaimbois*). 143
Le Maréchal Bazaine pouvait-il, en 1870, sauver la France? (*Ch. Kuntz*). Trad. de l'allemand par le colonel *E. Girard* 143
La Campagne de l'Est en 1870-1871 (Héricourt, la Cluse) (*Pierre Lehautcourt*) 144
Campagne du Nord en 1870-71. La Défense nationale dans le nord de la France (*le même*) 144
Les Combats d'Ablis, de Châteaudun et d'Alençon en 1870-71. Colonne mobile du général de Lipowski 145
La Bataille de Loigny, le 2 décembre 1870 (*H. Morel*) 145
Les Corps auxiliaires créés pendant la guerre 1870-71, 1re partie, Garde nationale mobile; 2e partie, Garde nationale mobilisée (*A. Martinien*) 145
Le Livre d'or de 1870 (*Gaston Armelin*). 146
Feuilles d'or de l'Ecole militaire d'infanterie. Avord et Saint-Maixent (*le capitaine Paimblant du Rouil*) 147
En Smaala (*Michel Antar*) 149
Opérations militaires au Tonkin (*le commandant Chabrol*) 150
Journal d'un commandant de la « Comète. » Chine, Siam, Japon (1892-1893) (*le commandant Louis Dartige du Fournet*) 255
Expédition de Madagascar. Carnet de campagne du *lieutenant-colonel Lentonnet*, publié par *H. Galli* 151

Histoire locale. Documents pontificaux sur la Gascogne (*l'abbé Guérard*) 250
Jeanne d'Arc et la Normandie au xve siècle (*Albert Sarrazin*). . . . 163
Registres des protestants de Nantes, Blain, le Ponthus, Sucé et Vieillevigne (*le marquis de Granges de Surgères*) 456
Mémoires épistolaires sur la Révolution à Laval, avec une notice sur M. Duchemin de Villiers (*l'abbé A. Angot*) 345
Lettres sur l'origine de la chouannerie et sur les chouans du Bas-Maine (*J. Duchemin des Cépeaux*) 344
Jean Chouan et la chouannerie (*Michel de R.*) 346

Histoire étrangère. L'Allemagne catholique au xixe siècle. Windthorst, ses alliés et ses adversaires (*G. Bazin*). 259
Impressions d'Allemagne (*Henri Ramin*) 437
Une Education impériale : Guillaume II (*François Ayme*) 438
Der deutsche Protestantismus und die Heidenmission im 19. Jahrhundert (*D. Carl Würbt*). 171
Freimaurerei Oesterreich-Ungarns. 438
Formation de la politique britannique (*R. Seeley*). Trad. par *le colonel Baille* 533
Histoire de l'enseignement primaire en Hainaut (*Ernest Matthieu*). . 256
L'Islande avant le christianisme, d'après le gragas et les sagas (*A. Geffroy*) 457
Histoire de l'abbaye de Silos (*D. Marius Férotin*) 66
Florentia. Uomini e cose del quattrocento (*Isidoro del Lungo*). Il Poliziano in patria, in famiglia, in parentado, etc. 257

Carlo Emanuele I secondo i piu recenti studî (*Giovanni Curti*). . . . 171
Contributo alla storia della congiura spagnuola contro Venezia (*Amelia Zambler*) 541
Gli atti del congresso cispadano nella città di Reggio (27 dicembre 1796-9 gennaio 1797), pubblicati da *Vittorio Fiorini* 439
Rapport du *général Lamberti*, vice-gouverneur de l'Érythrée, sur la bataille d'Adoua (1er mars 1896) 152
L'Abyssinie et les Italiens (*H. Castonnet des Fosses*) 156
Les Italiens en Erythrée. Quinze ans de politique coloniale (*le capitaine C. de la Jonquière*) 151
Geschichte Russlands bis zum Ende des 18. Jahrhunderts (*A. Brückner*) 346
Ἡ σύγχρονος Ἱεραρχία τῆς ὀρθοδόξου ἀνατολικῆς Ἐκκλησίας, ὑπὸ Γ. Ι. Παπαδοπούλου. T. Ier. 441
La Serbie chrétienne. Étude historique (*A. d'Avril*) 347
La Macédoine (*Victor Bérard*) 534
A study of Slavery in New Jersey (*Henry Scofield Cooley*) 542
Causes of the Maryland Revolution of 1689 (*Francis Edgar Sparks*). . 362
A French volunteer of the war of Independence (*The chevalier de Pontgibaud*) translated and edited by *Robert Douglas* 266
Histoire du palais épiscopal de Québec (*Mgr Henri Têtu*) 171

Biographie française. Les Héros de la marine française (*G. Contesse*) 489
Malherbe (*le duc de Broglie*) 523
La Fontaine (*Georges Lafenestre*) 523
Fénelon, Erzbischof von Cambrai (*Rich. Mahrenholtz*) 70
Les Lamoignon. Une Vieille Famille de robe (*Louis Vian*) 263
Le Cardinal de Loménie de Brienne, archevêque de Sens. Ses dernières années. Episodes de la Révolution (*Joseph Perrin*) . . . . . , 265
Marie-Antoinette. La Captivité et la mort (*G. Lenôtre*) 253
Le Conventionnel Hyacinthe Richaud (*Georges Moussoir*) 444
Hortense de Beauharnais (*C. d'Arjuzon*) 165
Le Général Souham (1765-1837) (*René Fage*) 139
Le Duc de Richelieu en Russie et en France (1766-1822) (*Léon de Crousaz-Crétet*). 349
Un Gouverneur de Paris. Le Général Lecointe. Les Buzot et les Caffieri (*Léon Tyssandier*). 147
Lamennais intime, d'après une correspondance inédite (*Alfred Roussel*) 445
Montalembert. Sa jeunesse (1810-1836) (*le R. P. Lecanuet*) 446
Montalembert (*le vicomte de Meaux*) 448
Madame de Craven, née la Ferronnays; sa vie et ses œuvres d'après sa correspondance et son journal (*Mrs. Bishop*). Trad. de *Mlle Marguerite Papin*. 449
Alexis de Tocqueville et la Démocratie libérale. Étude suivie de fragments des Entretiens de Tocqueville avec Nassau William Senior (1848-1858) (*Eugène d'Eichthal*) 350
Etudes balzaciennes. Autour de Honoré de Balzac (*le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul*) 352
Les Aventures de ma vie (*Henri Rochefort*) 359
Portraits intimes (*Adolphe Brisson*). Deuxième série. 74
Mes Parents (*Un Père de la Compagnie de Jésus*) 270

Biographie étrangère. Une Cour et un aventurier au XVIIIe siècle. Le Baron de Ripperda (*Gabriel Syveton*) 264
Mémoires de la comtesse Potocka (1794-1820), publiés par *Casimir Stryienski*. 254
Michel Katkoff et son époque. Quelques pages d'histoire contemporaine en Russie, 1855-1887 (*Grégoire Liwoff*) 362

Archéologie. Paléographie. Monuments grecs relatifs à Achille (*Félix Ravaisson*) 268
Sur la question mycénienne (*W. Helbig*) 268
Le Port des anneaux dans l'antiquité romaine et dans les premiers siècles du moyen âge (*M. Deloche*). 70
Éléments de paléographie (*le chanoine Reusens*) 450
Apuntes sobre las Escrituras Mozarabes Toledanas, que se conservan en el Archivo nacional (*Francisco Pons Boigues*). 363

Archives. Histoire de l'imprimerie. Bibliographie. L'Archivio comunale di Cagliari (*Silvio Lippi*). 355

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes et miniaturistes, graveurs et imprimeurs; étude sur les débuts de l'illustration du livre au xve siècle (*Henri Monceaux*) 443
Bibliographie générale de la guerre de 1870-71. Répertoire alphabétique et raisonné des publications de toute nature concernant la guerre franco-allemande, parues en France et à l'étranger (*le commandant Palat*) 147
Catalogue général des bibliothèques publiques de France. Départements. T. XXXII. Besançon (*Auguste Castan.*). T. I. 452
Congrès provincial de la Société bibliographique et des publications populaires. Session tenue à Nancy, les 1er, 2, 3 et 4 juin 1896 . . . 534

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES NOMS D'AUTEURS

Adhémar (la vtesse) 55
Adhémar de Chabannes 527
Ajac (Marie d') 410
Aksakof (Alexandre) 220
Alexandre (Arsène) 510
Alheim (Pierre d') 295
Allemand (l'abbé F.) 100
Alombert (le capitaine) 140
Angot (l'abbé A.) 345
Anis (Aug.-F.) 231
Antar (Michel) 149
Apert (le docteur Eug.) 206
Ardel (Henri) 301
Arjuzon (C. d') 165
Armelin (Gaston) 146
Armoises (Olivier des) 410
Arnoulin (l'abbé L.) 109
Arras (P.-H.) 134
Arriaga (Emiliano de) 327
Ars (Jacques d'). 411
Assolant (Alfred) 492
Astruc (Zacharie) 490
Aubert (Charles) 132
Auriol (George) 14
Ausone. 134
Avril (A. d') 347
Aylicson (A.) 406
Ayme (François) 438
Baille (le colonel) 533
Bammer (Franz) 75
Barado (Francisco) 231
Baraduc (le docteur Hipp.) . . . 219
Barante (le baron de) 528
Barante (Claude de) 528
Barbier de Montault (Mgr X.) . 517
Batilliat (Marcel) 16
Baur (P. Joanne-Bapt.) 360
Bayard (Emile) 499
Bayard (Georges) 300
Bazin (G.) 259
Bazin (René) 305, 404, 498
Beaume (Georges) 297
Beauregard (G. de) 510
Beauregard (J. de) 226
Bellaigue (Camille) 536
Bellessort (André) 229
Bérard (Victor) 534
Bernard (Marius) 495
Bertheau (Charles) 42
Berthelot (M.) 8
Bertheroy (Jean) 303
Bezançon (Henriette) 302
Bièvre (Georges Mareschal de) . 24
Bikélas (D.) 499
Biottot (le comt) 149
Bishop (Mrs) 449
Bizet (G.) 133
Bloy (Léon) 295
Boigues (Francisco Pons) . . . 363
Boisdeffre (le chevalier de) . . 233
Bonaventure (saint) 109
Bossuet 423
Bouard (baronne de) 23
Bouchaud (Pierre de) 116
Bouchor (Maurice) 134
Bourgoing (baron Pierre de) . . 136
Bournand (François) 542
Bourseaud (H.-M.) 422
Boussion (le R. P. Dom) . . . 326
Bovet (Marie-Anne de). . . 21, 486
Bovier-Lapierre (G.) 42
Brandt (Dr Alexander von) . . 69
Brault (le Dr) 209
Bréal (Michel) 418
Brelay (Ernest) 42
Brinn'Gaubast (Louis Pilate de). 74
Brisson (Adolphe) 74
Broc (Vte de) 433
Broglie (abbé de) 197
Broglie (le duc de) 523
Broglie (Emmanuel de) 158
Brouardel (le Dr G.) 206

Bruant (Aristide) 129
Brück (Dr) 248
Brückner (A.) 346
Brunet (Louis) 502
Brunetière (F.) 9
Brunschwig (L.) 387, 402
Cahu (Théodore) 19, 508
Cannan (Edwin) 50
Cantacuzène (Charles-Adolphe) . 131
Cantacuzène-Altiéri (la Pnse Olga) 303
Cantor (Moritz) 58
Card (E. Rouard de) 413
Caritas 132
Carlovitch (Loukiane) 233
Caron (Max) 108
Carra de Vaux (B.) 243
Cartault (A.) 60
Casgrain (abbé H.-R.) 511
Castan (Auguste) 452
Castelein (A.) 34
Castonnet des Fosses (H.) . . . 156
Cat. 297
Caters (Louis de) 298, 493
Caulet (P.) 518
Cépeaux (J. Duchemin des) . . . 344
Cerfberr (G.) 498
Chabot (Ch.) 396
Chabrol (le comt) 150
Chailley-Bert (J.) 417
Chalendar (le colonel de) . . . 142
Champol 302
Chancel (Jules) 537
Channebot (A.) 538
Charbonnel (l'abbé V.) 526
Charles (Ernest) 532
Chastenay (Mme de) 168
Chateau (Pierre du) 503
Chauvin (abbé C.) 193
Chavanne (Alexis) 169
Chavanon (Jules) 527
Chéron de la Bruyère (Mme) . . 515
Chipier (Eugène) 108
Christison (Sanderson) 216
Colson (Lucien) 16
Comminges (le comte de) 325
Consalvi (le cardinal) 167
Constant de Tours 496
Contesse (G.) 489
Cooley (Henry Scofield) 542
Coppin (F.-X.) 73
Courtois (Pierre) 129
Coz (Edmond) 409
Cresson (A.) 397
Crousaz-Crétet (Léon de) . . . 349
Curti (Giovanni) 171
Dabert (Mgr) 110
Dallemagne (Jules) 48
Darc (Olivier) 500
Dartige du Fournet (le comt Louis) 255
Daubeil (J.) 227
Daudet (Alphonse) 292
Daudet (Ernest) 20, 297
Davenel (Henri) 297
Degron (L.) 429
Dehon (le R. P.) 110
Delair (Paul) 117
Delaperrière (l'intendant général) 232
Delbrel (le P. J.) 52
Deloche (M.) 70
Delorme (Marie) 516
Demolder (Eugène) 291
Demolins (Edmond) 261
Demoor (Jean) 212
Denis (Samuel) 530
Denys le Chartreux 51
Deschamps (François) 515
Deschamps (Gaston) 61
Descormiers 220
Desdouits (Th.) 6
Destru 299
Dietrich (A.) 212
Dieulafoy (Jane) 28
Donos (Charles) 300
Douglas (Alfred) 134
Douglas (Robert) 266
Drault (Jean) 409
Driault (Edouard) 75
Drumont (Edouard) 497
Dubois (l'abbé) 411
Dubois (Marcel) 223
Duchemin des Cépeaux (J.) . . . 344
Ducoté (Edouard) . . 130, 134, 290
Ducret (Edouard) 297
Dujardin (Edouard) 291
Dunac (l'abbé E.) 109
Dupin de Saint-André (F.) . . . 511
Dupuy (Paul) 7
Durkheim (Em.) 215
Ebering (Dr Emil) 244
Ebert (le Dr H.) 455
Eichthal (Eugène d') 350
Elwall 503
Enjoy (Paul d') 500
Epry (Charles) 23
Eriamel (Josèphe) 407
Ermoni (V.) 359
Etable (le Dr H.) 205
Eubois (l'abbé Louis-Marie) . . . 133
Eudel (Paul) 537
Fabreguettes (P.) 43
Fage (René) 139
Falconer 220
Féli-Brugière 146
Félix (Jules) 269
Fernandez (Elloy Bullon) . . . 392
Férotin (D. Marius) 66
Ferrand (comte) 433
Ferreiroa (Don Urbano) 247
Ferri (Enrico) 211
Fiorini (Vittorio) 439
Fleury (Dr M. de) 213
Fliche (P.) 324
Floran (Mary) 300
Fogazzaro (Antonio) 502
Fontainas (André) 122
Fontaine (Arthur) 49
Fornari (P.) 503
Fort (Paul) 121
Fosses (H. Castonnet des) . . . 156
Foucart (le comt) 141
Fournel (Victor) 538
Fournet (le ct L. Dartige du) . . 255
Fraipont (G.) 495
François de Sales (saint) 98
Franklin (Alfred) 343
Frichet (Henri) 514

Gaillard (H.) 358
Galli (H.) 151
Galli (Mathias) 134
Garcia (Joaquin de la Llave) 235, 236
Gardey (F.) 170
Gardthausen (V.) 159
Gebhart (Emile) 161
Geffroy (A.) 457
Gréon (Henri) 121
Gibbons (S. E. le cardinal) . 320, 321
Giddings (Franklin) 36
Girard (le colonel E.) 143
Glagau (Hans) 339
Glasson (E.) 340
Golschmann (L.) 501
Gomel (Charles) 436
Gondrand (le P.) 99
Gorsse (H. de) 510
Gosselin (le Dr) 205
Gouin (le chanoine) 385
Gourmont (Remy de) 295, 537
Grandgeorge (L.) 152
Grandmougin (Charles) 126
Granges (Charles des) 408
Granges de Surgères (Mis de) . 456
Gregh (Fernand) 125
Grégoire (A.) 358
Guardia (le Dr) 213
Gué (Paul) 410
Guérard (l'abbé) 250
Guérin (Mgr P.) 517
Guillouard (L.) 308
Guiraud (Paul) 16
Guy (Camille) 223
Guyot (Yves) 242, 416
Gyp 26
Hachet-Souplet (Pierre) 499
Hallays (André) 424
Hamon (A.) 47
Hanquez (Rodolphe) 129
Harel (Gustave) 407
Harrisson (Frederic) 245
Hartmann (K.-A. Martin) . . . 414
Hauptmann (Gerhardt) 117
Hauvette (Amédée) 59
Havard (Oscar) 512
Helbig (W.) 268
Hellé 494
Hellmann (Dr Siegmund) . . . 541
Hélot (le Dr Ch.) 217
Henry (Victor) 157
Hérold (A.-Ferdinand) . . 117, 120
Heurtebize (Dom) 525
Hilaire de Sexten (le P.) . . . 412
Hill (G.-F.) 425
Homsy (Gaston) 298
Huc (Théophile) 309
Hugo (C.) 51
Hugo (Victor) 113
Huret (Jules) 49
Ignotissimus 269
Imbert de Saint-Amand . . . 434
Irwing (Washington) 503
Janssens (Raymond) 309
Jarry (Alfred) 536
Jaubert (E.) 507
Jeanroy (le P. Vincent) 111
Jélikhowska (Véra) 501
Jossi (Otto) 224
Joussand (Louis) 311
Jung (le général) 170
Junka (Paul) 301
Kist 295
Klingsor (Tristan) 122
Koschwitz (Dr Edouard) 269
Krekelberg (J.) 269
Kuntz (Ch.) 143
Labillois-Gassy (Mlle) 304
La Blanchère (de) 18
Laborie (L. Lanzac de) 71
La Brière (L. de) 456, 539
La Bruyère (Mme Chéron de) . . 515
Lacoin de Villemorin (A.) . . . 14
Lafenestre (Georges) 523
Lailler (Maurice) 312
La Jonquière (le capitaine C. de) . 151
Lalesque (le Dr) 208
La Llave y Garcia (Joaq. de) 235, 236
La Marche (A. Lecoy de) . . . 64
Lambert (Eutrope) 131
Lambert (Maurice) 521
Lambert (le R. P.) 110
Lamberti (le général) 152
Lambrechts (Hector) 49
Lanzac de Laborie (L.) 71
La Queyssie (Eugène de) 24
Laridan (l'abbé J.) 267
Larmandie (le comte de) 134
Laubarède (Etienne) 133
Laurent (E.) 211
Laurie (André) 511
Lavedan (Henri) 292
Lavisse (Ernest) 488
Lebarq (abbé J.) 423
Le Bourgeois (L.) 426
Lecanuet (le R. P.) 446
Leclercq (Paul) 309
Leconte (Sébastien-Charles) . . 127
Lecoy de la Marche (A.) . . . 64
Lécuyer (le R. P.) 267
Le Dantec (Félix) 73
Lefort (J.) 311
Legrand (Louis) 520
Le Gros (Eugène) 536
Lehaucourt (Pierre) 144
Lehugeur (Paul) 431
Le Lasseur de Ranzay 131
Lemaistre (Alexis) 512
Le Nordez (Mgr) 484
Lenôtre (G.) 253
Lentonnet (lieutenant-colonel) . 151
Lepas (André) 410
Lepin (l'abbé M.) 105
Lepsius 262
Lequien (M.) 400
Lermont (J.) 501, 510
Le Roux (Hugues) 32
Leroy (Jeanne) 515
Leroy-Beaulieu (Anatole) . . . 440
Leroy-Villars (Ch.) 411
Lescœur (le P.) 216
Lesueur (Daniel) 25, 304
Létang (Louis) 19, 297
Letellier (Maurice) 225
Lheureux (Jacques) 503
Liais (Mme Caroline) 498

Lubrecier (R. P.) 508
Lichtenberger (André) 13
Lipowski (le général de) 145
Lippi (Silvio) 355
Liwoff (Grégoire) 362
Longhaye (le R. P. G.) 97
Loria (Achille) 37
Loti (Pierre) 306
Loubat (M.) 310
Lovellacque (E.) 10
Lovenjoul (le Vte de Spoelberch de) 352
Lowel (A. Lawrence) 323
Lubbock (S. John) 10
Luguet (Marcel) 406
Lumet (Louis) 456
Lungo (Isidoro del) 257
Maçoudi 243
Maël (Pierre) 510
Mahrenholtz (Rich.) 70
Maillet (E.) 393
Makée (P.-Ch.) 356
Malot (Hector) 62
Malot (Mme Hector) 21
Mandy (Georges.-A.) 309
Mareschal de Bièvre (Georges) . 24
Margueritte (Paul) . . . 293, 294
Margueritte (Victor) . . . 293, 294
Marie (J.) 313
Marie-Bonaventure (le P.) . . . 104
Marino (Salvatore Salomone) . . 455
Marnas (Francisque) 335
Mars (Antony) 411
Martial (Lydie) 535
Martin (Alexis) 224
Martin (l'abbé G.) 100
Martin-Chagny (Louis) 361
Martinien (A.) 145
Martrin-Donos (de) 300
Marx (Karl) 11
Masè-Dari (E.) 45
Masquard (Eugène de) 43
Massart (Jean) 212
Masson (Paul) 356
Mathieu (A.) 324
Matthieu (Ernest) 256
Matthiex (Paul) 297
Mayne-Reid 516
Meaux (Vte de) 448
Mélandri (Achille) 20
Melon (Paul) 519
Ménorval (E. de) 497
Menuge (l'abbé Ch.) 355
Mercier (Louis) 118
Meulenaere (O. de) 308
Meyer (Paul) 195
Meyerrinck (Hans von) 48
Michaut (G.) 240
Michel (Henri) 128
Mignon (l'abbé) 238
Miramont (J.-T. de) 172
Mirepoix 291
Mistral (Frédéric) 126
Moch (Gaston) 234
Molènes (Emile de) 539
Molinari (G. de) 45
Monceau (Mme Julie de) 502
Monceaux (Henri) 443
Monod (G.) 75
Montault (Mgr X. Barbier de) . 517
Montes (el P. Jeronimo) 314
Morael (Georges) 315
Morel (H.) 145
Mouans (A.) 516
Moussoir (Georges) 444
Mouton (Eugène) 331, 509
Muteau (Ch.) 315
Nansen (Fridjof) 229
Nanteuil (Mme P. de) 501
Napoléon Ier 137
Newman (Q.) 314
Nibor (Yann) 115
Nicolle (Tante) 509
Noblemaire (Georges) 226
Nordau (Max) 39, 40, 212
Normand (Ch.) 357
Norvins (J. de) 71
Nys (Ernest) 308
Oberthür (le Dr) 207
Octon (Vigné d') 21
Ohnet (Georges) 301
Ollivier (T. R. P.) 492
O' Meard (Dr Barry E.) 138
Ommer (E.-M.) 359
Orban (Victor) 131
Otten (prof.) 153
Ouvré (Henri) 294
Padovani (Antonio) 203
Pailleron (Edouard) 127
Paimblant du Rouil (le capitaine) 147
Palat (le commandant) 147
Papadopoulos 441
Parmentier (A.) 488
Parmentier (le Dr R.) 206
Pascal (Blaise) 240, 402
Pascal (le R. P. de) 5
Passy (Jean) 419
Pélissier (Léon-G.) 137
Penasson (L.) 454
Perrault 501
Perrault (Pierre) 516
Perret (P.-M.) 337
Perrin (Joseph) 265
Pesch (le P. Christian) 319
Pesch (le R. P. Tilmann) . . . 400
Pezzani (H.-M.) 52
Pidal (Ramon Menéndez) . . . 246
Pilate de Brinn-Gaubast (Louis). 74
Pizzetta (J.) 224
Plume 291
Poli (le Vte O. de) 407
Pontgibaud 266
Pontis (de) 490
Portalié (le R. P.) 361
Posada (Adolphe) 56
Potocka (comtesse) 254
Pourbaix (E.-J.) 73
Prabère (Jacques) 133
Prevost (Marcel) 30
Price (Georges) 513
Prou (M.) 430
Proust (le prof.) 204
Quet (Edouard) 132
R. (Michel de) 346
Rabot (Charles) 229
Rachilde 16
Ragey (le P.) 260

Rambeau (Adolphe) 419
Rameau (Jean) 115
Ramin (Henri) 437
Ramin (M. V.) 498
Rance-Bourrey (l'abbé) 167
Randanne (Gustave) 15
Ranzay (Le Lasseur de) 131
Raparlier (P. R.) 507
Ravaisson (Félix) 268
Rebell (Hugues) 295
Régamey (Frédéric) 513
Regnard (le Dr P.) 208
Regnaud (Paul) 155, 386
Regnault (le Dr F.) 217
Régnier (Henri de) 119
Reichenbach (le baron de) . . . 219
Réja (Marcel) 123
Remens (M.) 29
Remy (E.) 269
Rémy-Allier 500
Reusens (le chanoine) 450
Réville (Albert) 199
Rey (J.) 401
Ribot (Th.) 389
Richard (Maurice) 128
Richaud (l'abbé A.) 103
Rictus (Jehan) 124
Rieder (Mme Charlotte) 514
Robert (Pierre) 328
Roberty (E. de) 399
Robida (A.) 493
Rochas (A. de) . . . 217, 218, 219
Rochefort (Henri) 354
Rodet (le Dr P.) 210
Rogers (Thorold) 46
Röhm (J.-B.) 359
Roquette-Buisson (Pierre de) . . 317
Rossel (Virgile) 329
Rouard de Card (E.) 413
Rouger (Henri) 132
Rouil (le capitaine Paimblant du) 147
Rousiers (Paul de) 47
Roussel (Alfred) 445
Ruble (baron de) 252
Ruffin (Alfred) 15
Sabatier (A.) 54
Sageret (Ernest) 19
Sageret (J.) 20
Saint-Amand (Imbert de) . . . 434
Saint-André (F. Dupin de) . . . 511
Saint-Bris (la comtesse) 107
Saint-Georges-Mivart 214
Saint-Martin (Vivien de) . . . 222
Sales (Pierre) 19, 300
Sandow (Berthold) 220
Sari-Flégier (Blanche) 130
Sarrazin (Albert) 163
Sarrazin (Gabriel) 17
Sauvé (M.) 102
Schäffer (Ernst) 428
Schrader (Fr.) 222
Schwab (Moïse) 196
Schwartzkopff (Dr Paul) . . . 202
Sciout (Ludovic) 166
Sébillot (P.) 421
Seeley (R.) 533
Segond (J.) 214
Selva (Soledade da) 503
Servais (Jean) 309
Servier (J.) 490
Sierra (Mme) 15
Simon (Philipp) 244
Soderini (Edouard) 35
Sollier (le Dr P.) 210
Sparks (Francis-Edgar) 362
Spoelberch de Lovenjoul (le Vte de) 352
Springer (Dr Herman) 244
Stang (William) 237
Stegmann 50
Stölzle (Dr B.) 322
Strada (J.) 395
Stryienski (Casimir) 254
Stütz (Ulrich) 333
Sudermann (H.) 29
Surgères (Mis de Granges de) . . 456
Syveton (Gabriel) 264
Taminiau (Henri) 357
Tettau (Freiherr von) 233
Têtu (Mgr Henri) 171
Thibaudet (Albert) 123
Thiercelin (Louis) 130
Thiéry (Jean) 405
Thubert (le Dr) 206
Tinan (Jean de) 16
Tinant (R.) 509
Tinseau (Léon de) 304
Tissié (le Dr Ph.) 214
Tocqueville (Alexis de) 350
Tolstoï (le comte L.) 170
Tourelles (Jean des) 539
Tours (Constant de) 496
Toutée (le comt) 227
Triac (Jean de) 540
Triger (R.) 525
Turcan (l'abbé R.) 106
Turenne (Auzias) 299
Tyssandier (Léon) 147
Ullmo (Louis) 41
Uminski (W.) 494
Vaimbois (le capitaine) 143
Vallace (A.-R.) 221
Vandervelde (Emile) 212
Varennes (Roger des) 20
Varigny (H. de) 63
Vassal (l'abbé Auguste) 65
Vassollo-Baglio (Gaetano) . . . 318
Vaux (B. Carra de) 243
Vazeille (A.) 38
Venance de Roulers (le R. P.) . 112
Verly (Hippolyte) 36
Verne (Jules) 494
Viallet (L. Paul) 391
Vian (Louis) 263
Videau (Martin) 300
Vigié-Lecocq (E.) 125
Vigné d'Octon 21
Vignéras (S.) 227
Vignes 44
Villemorin (A. Lacoin de) . . . 14
Vincent (l'abbé) 106
Vincent (J.) 302
Vismara (Felice) 75
Viteau (abbé Joseph) 194
Vivien de Saint-Martin 222
Volentin (W.) 29
Vonoven (Henri) 312

Vuillier (Gaston) 487
Walras (Léon) 38
Weil (Henri) 522
Weiss (Dr Hugo). 198
Wilmers (le R. P.) 101
Wirbt (D. Carl) 171
Witt, née Guizot (Mme de) . . . 489
Wodzinski (le comte A.) 292
Xanrof 14
Zambler (Amelia) 541
Zeltner (Frantz de) 56
Zévort (E.) 339

CORRESPONDANCE

Lettre de M. le comte de Puymaigre à M. Geoffroy de Grandmaison, 76.
Réponse de M. Geoffroy de Grandmaison à M. le comte de Puymaigre, 78.

TABLE DE LA CHRONIQUE

Nécrologie : Arneth (le chevalier von), 177. — Bardoux (Agénor), 545. — Bécel (Mgr), 544. — Bérengier (Dom Théophile), 546. — Blanc (Hippolyte), 79. — Burckhardt (Jakob), 276. — Cánovas del Castillo (Don Antonio), 271. — Castro (Giovanni de), 463. — Cavalcaselle (Giovanni Battista), 549. — Comberousse (Charles de), 276. — Duméril (Alfred), 273. — Gautier (Léon), 270, 458. — Gayangos y Arce, 460. — George (Henry), 548. — Germain (Mgr), 543. — Godefroy (Frédéric-Eugène), 457. — Jorgensen (Adolf Ditlev), 462. — Kneipp (Mgr Sebastian), 81. — Lacaussade (Auguste), 177. — Lamothe (Pierre-Alexandre Bessot de), 547. — Le Blant (Edmond), 172. — Letamendi (José de), 179. — Luys (le Dr Jules-Bernard), 367. — Meilhac (Henri), 177. — Monescillo (le cardinal), 275. — Newman (Francis-William), 461. — Oliphant (Mrs Margaret), 82. — Pollock (Sir Frederic), 549. — Pougeois (Louis-Alexandre), 275. — Renouf (Peter Le Page), 462. — Simonet (Don Francisco-Xavier), 178. — Tosti (Dom Luigi), 370. — Vacherot (Etienne), 176. — Vallauri (Tommaso), 368. — Vidart y Schuch (Luis), 370. — Winsor (Justin), 548. — Wattenbach (Wilhelm), 363, 465.
Institut, 85, 466.
Lectures faites à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, 85, 181, 278, 373, 466, 542.
Lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques, 85, 182, 278, 374, 466, 542.
Concours et prix, 86, 182, 278, 374, 542.
Congrès, 86, 279, 466.
Mélanges : L'Institut international de bibliographie, 374. — Livres à l'index, 183, 374. — Concours d'affiches, 184. — Une Province et ses célébrités dans la caricature (le Dauphiné), 87. — Les Prédicateurs du xvie siècle, 184. — Un Ecrit inédit de Bossuet, 467. — Marguerite de Valois, 183. — Le Testament de M. A. Prost et l'Histoire messine, 553. — Almanachs, 467, 553.
Nouvelles : Paris, 88, 184, 280, 374, 467, 554. — Angoumois, 282. — Anjou, 469. — Artois, 282. — Berry, 282, 374, 469. — Bourgogne, 185. — Bretagne, 90, 185, 375. 470. — Champagne, 283, 375, 470. — Comtat-Venaissin, 186. — Dauphiné 186, 471. — Foix, 472 — Franche-Comté, 186, 283, 377, 473, 555. — Guyenne et Gascogne, 187, 284, 474. — Ile-de-France, 90, 378. — Languedoc, 91, 284, 378, 474. — Limousin, 91. — Lorraine, 475. — Lyonnais, 284, 378, 475. — Maine, 188, 379.— Normandie, 188, 379, 475, 556. — Pays basque, 190. — Périgord, 189. — Picardie, 91, 190. — Poitou, 91, 190, 285, 476. — Provence, 91, 191, 381. — Quercy, 191. — Velay, 191. — Vivarais, 382. — Alsace-Lorraine, 285, 382. — Allemagne, 92. — Belgique, 285, 476. — Espagne, 92, 285, 476. — Grèce, 382. — Hollande, 477. — Italie, 93, 191, 285, 382, 477. — Portugal, 478. — Russie, 191, 478. — Suède, 383. — Suisse, 192. — Chine, 192. — Afrique, 192. — Egypte, 383.
Publications nouvelles, 94, 286 383, 478.

TABLE DES QUESTIONS ET RÉPONSES

Dispense de maigre à l'occasion de visites officielles, 96. — Palafox, 96.

ERRATA

Page 76, ligne 31, *au lieu de :* Corcelle, *lisez :* Corvetto.
Page 188, ligne 26, *au lieu de :* tourteau, *lisez :* tombeau.
Page 477, ligne 38, *au lieu de :* Dom Pierrugues, *lisez :* M. Ant. Dom. Pierrugues.

Le Gérant : CHAPUIS.

BESANÇON. — IMPR. ET STÉRÉOTYP. DE PAUL JACQUIN.

Z
1007
P73
t. 79-80

Polybiblion; revue bibliographique universelle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY